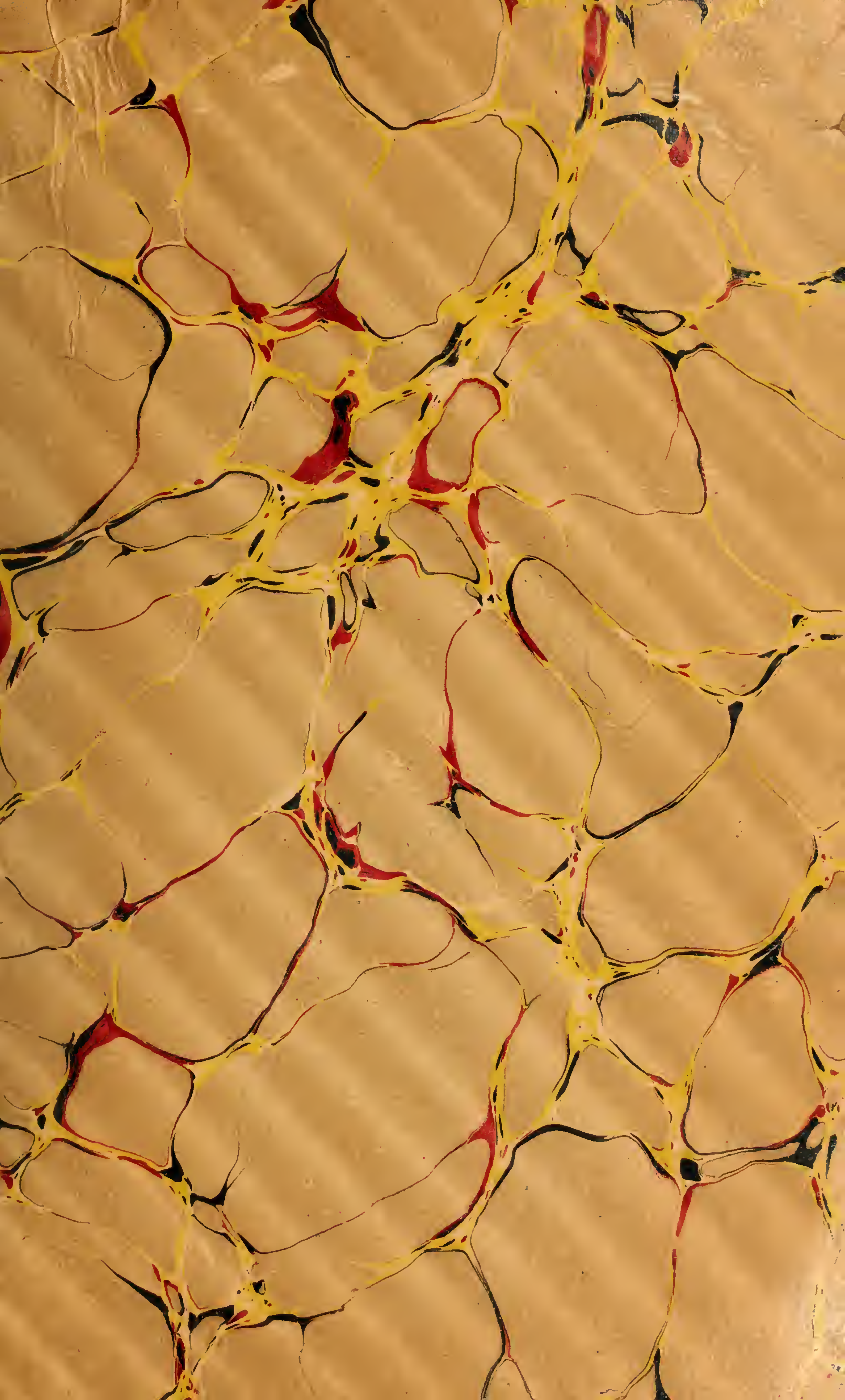


COLLECTION
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS SACRÉS
DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND *, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN *, BALLET, SÉGAUD, SURIAN *, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY *, PÉRUSSEAU, TRUBLET *, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT *, MAROLLES, MAURY *

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, CODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS *, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE *, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE;

PAR M. L'ABBE MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME TRENTE-NEUVIÈME,

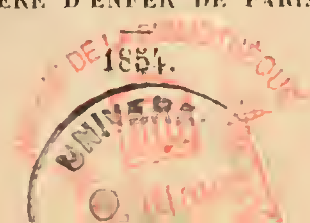
CONTENANT LA PREMIÈRE PARTIE DES SERMONS, HOMÉLIES, RETRAITES, PANÉGYRIQUES ET SUJETS DIVERS, CHOISIS, DU P. BOURRÉE.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,

AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,

BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1854.





SOMMAIRE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS LE TRENTE-NEUVIÈME VOLUME.

LE P. BOURRÉE.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

NOTICE SUR LE P. BOURREE.

Bourrée ou Bourée (Edme-Bernard), Oratorien, est né le 15 février 1652 à Dijon, où il mourut le 26 mai 1722. Il exerça longtemps le ministère évangélique à Châlons-sur-Saône et à Langres, ce qui ne l'empêcha pas de publier plus de quarante volumes, dont on trouve la liste dans la *Bibliothèque de Bourgogne*. Nous nous bornerons à énoncer seulement les ouvrages qui regardent la chaire : 1° *Sermons pour l'avent*, 2 vol. in-12; Lyon, Léonard Plaignard, 1705. —2° *Sermons pour tous les jours de carême*, 4 vol. in-12; Lyon, L. Plaignard, 1704. — 3° *Homélies sur les évangiles de tous les dimanches de l'année pour l'instruction des fidèles*, 4 v. in-12 ; Lyon, L. Plaignard, 1703. Nous ne savons trop ce qui a pu porter la *Biographie universelle* de Michaud, et, probablement sur ses indications, l'érudit M. Quérard, à attribuer 5 volumes à ces *Homélies*. Bourrée, dans la préface, fait allusion à un recueil de *Dominicales* imprimées chez le sieur Robustel en 1701, « dont le public, dit-il, a paru assez satisfait. » Aucun recueil bibliographique n'en a fait mention, et les *Homélies* que nous éditons en partie dans notre *Collection* suffisent amplement à réparer la perte de ces *Dominicales*, qui devaient évidemment faire double emploi et tomber dans la redite. — 4° *Sermons pour une octave du Saint-Esprit*, 1 vol. in-12, 1704. — 5° *Sermons pour une octave du très-saint Sacrement de l'autel*; 1 vol. in-12, 1704. — 6° *Sermons pour une octave de l'Assomption de la très-sainte Vierge*; 1 vol. in-12, 1704. — 7° *Sermons pour une octave des Morts*; 1 vol. in-12, 1704. — 8° *Sermons sur tous les mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la très-sainte Vierge*; 3 vol. in-12, 1703. — 9° *Retraites pour ceux qui désirent se convertir et pour ceux qui veulent se renouveler dans la piété*; 2 vol. in-12, 1709. Le second volume porte pour titre : *Méditations sur les mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa sainte mère*. — 10° *Méditations pour deux retraites de dix jours, à l'usage des personnes peinées et tentées de défiance de la miséricorde divine*; 1 vol. in-12, 1707. — 11° *Panégyriques des principaux saints dont l'Eglise célèbre la fête*; 5 vol. in-12, Lyon (*ut sup.*), 1702.—12° *Nouveaux panégyriques des saints, diverses autres pièces et quelques conférences ecclésiastiques*; 1 vol. in-12; Lyon (*ut sup.*), 1706.

Les sermons du P. Bourrée réunissent à un égal degré les défauts de la négligence et de la recherche. La précipitation qu'il a mise à les composer, en dehors de ses fonctions habituelles, a influé sur sa manière; toutefois le nombre prodigieux des sujets qu'il a embrassés avec tant de zèle peut et doit faire excuser chez lui ce qui manque sous le rapport de l'éloquence sacrée. On peut dire de lui ce qui est applicable également au P. Houdry, que la quantité a absorbé la qualité, et que les bornes que Boileau imposait à tout écrivain ne doivent jamais être dépassées impunément. Nous avons donc été forcés de faire un choix sévère dans les vingt-six volumes de ce prédicateur, en évitant cependant de faire ce choix aux dépens de nos lecteurs, qui doivent pouvoir, — comme nous avons eu, avant tout, dès le début de cette publication, le désir de les satisfaire sur ce point, — embrasser d'un coup d'œil d'ensemble les périodes de croissance et de décadence de la chaire française, toujours belle, toujours fructueuse, dans ses plus illustres comme dans ses plus humbles représentants. Nous avons la certitude que cette publication partielle des *OEuvres* de Bourrée aura son utilité. Nous avons, comme toujours, été très-réservés dans la reproduction des *Panégyriques*, nous attachant à élaguer sans merci les œuvres de ce genre traitées par d'autres orateurs en réputation.

Il nous a semblé qu'il ne serait pas sans utilité de reproduire une partie des préfaces que le P. Bourrée plaçait en tête de ses ouvrages, en évitant les détails oiseux et conservant la substance même. Personne n'ignore en effet que dans la préface d'un livre gît souvent le livre entier. L'auteur y expose ses théories, son but, ses moyens, et bien que l'intelligence du lecteur suffise souvent pour tirer la conséquence d'un livre, sans avoir été initié aux intentions premières d'un écrivain, il est bon de céder quelquefois la parole à celui-ci pour l'absoudre ou le condamner, faire sa critique ou son éloge. Et dans la présente publication, personne ne saurait trouver déplacée une reproduction de cette nature, le travail se trouvant exposé en toute simplicité par un homme de bien et un digne prêtre.

SERMONS,

HOMELIES, RETRAITES. PANEGYRIQUES

ET SUJETS DIVERS,

CHOISIS,

DU P. BOURRÉE.

SERMONS POUR L'AVENT.

EXTRAIT DE LA PRÉFACE.

C'est sur la prédication qu'a été fondé et que subsiste le christianisme. Tout le fruit que peuvent faire ceux qui s'appliquent à la sanctification des âmes dépend du ministère de la parole, soit qu'il faille rappeler les pécheurs de leurs égarements, ou affermir les justes dans la piété et les exercices, et les exciter à y faire de nouveaux progrès. Elle fait connaître l'excellence et la vertu des sacrements, canaux des grâces communiquées par le Saint-Esprit aux enfants de l'Eglise, et les dispositions nécessaires pour les recueillir, en un mot elle est l'instrument général de toutes les merveilles que la toute-puissance divine opère dans le monde surnaturel.

Ceux donc qui sont appelés à cette auguste fonction et auxquels le Père de famille a confié ce talent, doivent le faire valoir et lui en rendre l'intérêt. Quoique notre mission n'ait rien d'extraordinaire et de miraculeux, comme celle de saint Paul, ne regardons pas toutefois ce travail comme une œuvre de surérogation, et ne nous croyons pas moins obligés que lui de dire : Si je prêche l'Evangile, ce ne m'est point un sujet de gloire, puisque j'y suis obligé indispensablement, et malheur à moi si je ne l'annonce pas. Heureux ! si nous le faisons avec la fidélité, la pureté d'intention, l'ardeur, le parfait désintéressement, le zèle infatigable de ce grand apôtre !

Convaincu et pénétré que j'ai toujours été de cette obligation capitale, j'ai fait mes efforts pour la remplir tant que la Providence, qui m'y engageait par l'organe de mes supérieurs, m'en a donné les forces. Les sentant notablement affaiblies, je me suis résolu de rendre mes sermons publics par l'impression, afin d'être utile, s'il se pouvait, à un plus grand nombre de personnes.

L'ordre le plus naturel semblait demander que je commençasse par l'Avent, puisqu'il est le commencement de l'année ecclésiastique et a été établi pour nous préparer aux mystères de l'incarnation et de la naissance du Sauveur du monde, qui précèdent ceux de sa passion et de sa résurrection, à la célébration desquels la sainte Quarantaine nous dispose.

Je n'entreprends pas de faire voir au commun des fidèles que le temps consacré à leur retracer Jésus-Christ venant sur la terre pour y commencer l'œuvre de notre salut, ne doit pas leur être moins cher et moins précieux que celui qui le représente, aux yeux de la foi, sacrifiant sa vie par le supplice de la croix, et en reprenant une nouvelle par sa résurrection ; il suffit qu'on m'accorde que l'Avent est un temps très-saint et qu'on peut considérer comme le printemps de la grâce. Eh ! combien nous doit être cher et aimable un mystère qui donne un sauveur à des pécheurs, un libérateur à des esclaves de Satan, un pasteur plein de tendresse à des brebis errantes, exposées à la rage des loups, un prêtre et une victime à des réprouvés sans ressource, des excommuniés et des ennemis de Dieu ; à des misérables aveugles assis à l'ombre de la mort, la lumière de vie !

Le temps de l'Avent est proprement un temps de désirs, de langueur et de soupirs : c'est pour exciter en nous ces mouvements que l'Eglise, dans son office, représente les saints patriarches et les prophètes tout brûlants du désir de l'avénement du Fils de

Dieu en notre chair; elle nous met en la bouche leurs paroles tout enflammées du feu de la charité, et leur fait attribuer du sentiment aux créatures inanimées pour marquer la violence de leurs désirs; ils en étaient uniquement occupés et bornaient tous leurs vœux à la naissance de ce Messie adorable.

C'est aussi un temps d'admiration et de joie des merveilles que Dieu fait éclater sur la terre, et des inventions surprenantes de sa sagesse qui ne seraient jamais tombées dans l'esprit des anges mêmes, de reconnaissance profonde pour le don inestimable de notre Dieu, qui a fait que ce soleil levant nous soit venu visiter d'en haut.

C'est encore un temps d'humiliation et de pénitence. L'Eglise introduit Jean-Baptiste, le Précurseur, qui la prêche encore plus par son exemple que par ses paroles.

Jésus-Christ ne descend pas du ciel pour dispenser personne de la faire, mais pour nous y exciter en toute manière, je veux dire par ses exhortations, sa vie pénitente et sa grâce. Ce serait ne vouloir pas comprendre l'économie de son incarnation, et en détruire le fruit, que de refuser d'en subir la loi; car quelle est la cause de l'anéantissement d'un Dieu qui se revêt de la forme d'esclave, sinon de nous ramener en notre céleste patrie, d'où l'intempérance, l'orgueil, l'amour des biens sensibles nous avaient chassés, par la voie des privations, des croix, de l'humilité, des macérations de la chair? Il marche à notre tête dans cette route semée d'épines et affreuse aux sens : *Iter pandens ante nos;* ce qui le fait appeler, par saint Jérôme, *le chef de tous ceux qui se sauvent par la pénitence.*

Il est vrai que l'Eglise n'ordonne pas le jeûne en ce saint temps, ainsi qu'elle fait en celui du carême, mais elle marque assez son désir et son intention, en faisant réciter dans son office des jours de férie les mêmes prières qu'à ceux de jeûne, et plusieurs communautés, pour se conformer à son esprit, le pratiquent, ou du moins l'abstinence; et nous trouvons dans les monuments de l'histoire ecclésiastique que les laïques mêmes les plus distingués par leur piété entraient autrefois dans de saintes retraites pour passer tout ce temps dans les exercices de la prière, de la lecture, de la parole divine et de la pénitence. L'Eglise marque encore mieux son inclination pour la continence conjugale, qui a fait en tout temps partie de la pénitence, qui doit être chaste et humble, en interdisant les noces durant ce temps, et n'en levant la défense qu'après l'Epiphanie.

La dernière disposition et qui doit, pour ainsi dire, couronner et perfectionner toutes les autres, est une ardente charité pour un Dieu si plein de tendresse; il ne s'est pas rendu le libérateur des anges, mais des hommes, ô miséricorde, ô préférence dont ils ne sauraient jamais assez le bénir! et n'a pris notre chair que pour nous forcer à l'aimer. Il nous a prévenus en nous aimant, afin que, si ses perfections infinies n'étaient pas capables de nous enflammer, l'excès de son amour gratuit le fît du moins et ne nous laissât pas la liberté de délibérer.

L'amour du prochain y est joint inséparablement, c'est son commandement nouveau dont l'observation lui est le plus à cœur. C'est peu d'être devenus frères : nous ne composons tous qu'un même corps dont il est le chef; malheur à ceux qui rompent cette unité sacrée, soit par le schisme, comme font les hérétiques, soit par les haines, les querelles, les dissensions, comme les mauvais catholiques!

Les prédicateurs de l'Avent ont cet avantage qu'ils ne sont pas astreints à des évangiles particuliers qui n'ont nul rapport ni connexion entre eux, ainsi que ceux du carême qu'on a coutume d'expliquer, mais ils se peuvent former un projet et un plan de matières liées ensemble, qui étant traitées avec méthode sont plus capables de faire connaître la beauté de la religion, inspirer l'amour des vertus, ou déraciner les vices qu'on attaque; c'est ce que nous avons tâché d'exécuter. Le succès en dépend uniquement de celui qui fait croître et fructifier, par la pluie toute volontaire de sa grâce, ce que ses ministres ont planté et arrosé, et touche efficacement le cœur de tous ceux qui sont destinés à la vie éternelle. A lui seul la gloire de tout!

SERMON Ier.

Pour le premier dimanche de l'Avent.

SUR LE DÉSIR DU DERNIER AVÉNEMENT.

His fieri incipientibus, respicite, et levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra. (*Luc.*, XXI.)

Lorsque toutes ces choses commenceront d'arriver, regardez en haut, et levez vos têtes, parce que votre rédemption est proche.

Quelles sont ces choses qui causeront de l'assurance dans la consternation générale et feront lever la tête à des enfants d'Adam, qui depuis le jour de la sortie du ventre de leur mère, jusqu'à ce qu'ils rentrent dans celui de la terre, gémissent sous le poids d'un joug accablant? Qui le croirait? ce seront ces choses mêmes qui feront sécher les hommes de frayeur, l'obscurcissement du soleil et de la lune, la chute des étoiles, d'horribles tremblements de terre, l'air corrompu par la peste, les royaumes désolés par de cruelles famines et des guerres sanglantes, le bruit effroyable de la mer par l'agitation extraordinaire de ses flots, la confusion des éléments, le bouleversement de la nature, la dissolution entière de la machine du monde. Se peut-il plus de sujets de terreur réunis ensemble? cependant Jésus-Christ exhorte les siens à les envisager,

non-seulement avec tranquillité, mais encore avec joie. N'est-ce pas ici un prodige plus étonnant que tous ceux que je viens d'étaler à votre imagination ?

Que votre surprise cesse toutefois, mon cher auditeur, ce seront des signes, *erunt signa;* or un signe, outre sa signification naturelle et immédiate, en a une autre principale par l'institution de Dieu ou des hommes; ainsi ces divers événements, ces altérations de la nature imprimeront, comme signes naturels, quelque crainte dans le cœur des élus, mais ils leur inspireront de la confiance comme signes établis de Dieu pour les avertir de leur délivrance prochaine, pour leur annoncer la rémission plénière de leurs dettes, le renouvellement de toutes choses, et que l'heureux jour de l'éternité, qui ne sera jamais obscurci d'un nuage, ni suivi de la nuit, va luire pour eux, *quoniam appropinquat redemptio vestra;* le Rédempteur va paraître la couronne à la main pour la mettre sur leurs têtes. N'est-ce pas de quoi tressaillir d'allégresse ? La frayeur, les alarmes, les convulsions, toutes les glaces de la peur ne sont que pour les impies et les amateurs du siècle présent.

C'est uniquement l'état de justice ou de péché, l'abus ou le fidèle usage qu'on aura fait de la grâce qui produira cette différence extrême. Le même messager qui annonce à une femme le retour de son époux ou à des serviteurs celui de leur maître, les trouble ou les réjouit, selon qu'ils se sont comportés durant son absence : si l'épouse a violé la foi conjugale en s'abandonnant à un infâme adultère, si le serviteur a dissipé ses biens et perdu tout le temps à dormir, manger, boire avec des ivrognes, quelle crainte mortelle pour l'une et pour l'autre! quel excès de joie, au contraire, quel transport pour les âmes innocentes, pour les serviteurs fidèles ! *levate capita vestra;* levez la tête, âmes pénitentes, que vos ennemis invisibles avaient traitées comme les plus vils esclaves : *incurvare ut transeamus*, comme une terre qu'on foule aux pieds, et présentement heureusement courbées et abattues sous le poids de l'humiliation que produit le souvenir amer de vos iniquités ; levez les yeux en haut, chrétiens affamés de la justice, qui avez souffert si patiemment l'oppression et la violence des méchants ; leur règne est passé et le vôtre est sur le point de commencer.

Voyons combien cet avénement doit être aimable aux enfants de la promesse, et quels sont les moyens d'en faire naître le désir dans nos cœurs et de l'y entretenir. Puis-je traiter un sujet plus important et mieux entrer dans l'intention de l'Église, qui ne sépare jamais les deux avénements de son époux, ne se servant du premier que pour préparer au second, et prétend aujourd'hui consoler les justes fatigués de la vie? Je vais donc vous faire voir d'abord que le second avénement du Sauveur est très-désirable aux justes. Je vous montrerai ensuite les moyens naturels de paraître avec confiance à son tribunal et de nourrir ce désir en vos âmes. L'assistance du Saint-Esprit nous est nécessaire, recourons à Marie pour l'obtenir et lui disons avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si la religion judaïque consistait à attendre et désirer le premier avénement du Sauveur, la chrétienne consiste à attendre et désirer ardemment le second ; les justes d'entre les Juifs, tels que les prophètes, l'attendaient pauvre et humilié ; nous l'attendons glorieux et triomphant dans l'éclat et la splendeur de sa majesté. Ainsi on ne peut donner une meilleure idée de la vie chrétienne que de la définir, avec saint Augustin, un saint désir, une attente pleine de joie des biens qui nous sont promis; et Jésus-Christ veut que nous soyons semblables à des serviteurs qui attendent leur maître retournant des noces, afin que, dès qu'il aura frappé à la porte, ils lui ouvrent aussitôt : ce qui vous fait voir qu'un chrétien, au lieu de regarder la mort avec chagrin et de la recevoir avec répugnance et murmure, doit l'accepter avec soumission, avec amour, avec joie et avec l'empressement d'un bon serviteur qui, attendant son maître après une longue absence, lui ouvre sans délai et va au-devant de lui. C'est pourquoi saint Pierre, entrant parfaitement dans la pensée de son divin maître, exhorte tous les fidèles, non-seulement à attendre le jour du Seigneur, mais à le hâter par leurs désirs : *Properantes in adventum Domini.* (II *Pet.*) Parce qu'en effet, c'est trop peu d'attendre pour celui qui aime son Dieu et qui est affamé de sa justice, il faut comme aller au-devant de lui par d'ardents désirs et le presser de venir par de continuels gémissements.

Voyons quelles sont les raisons qui nous doivent rendre cet avénement si souhaitable, j'en trouve et du côté de Jésus-Christ et du nôtre, de la gloire de ce divin Rédempteur et de notre propre avantage; car loin de nous ce prétendu désintéressement, ce dépouillement chimérique des faux mystiques ! Commençons par la considération de la gloire de Jésus-Christ, puisqu'un bon sujet préfère les intérêts de son prince aux siens propres.

La puissance que Jésus-Christ a reçue de son Père en récompense de ses humiliations, est si vaste et si étendue, qu'elle est presque incompréhensible: rien ne se fait que par sa permission ou par son ordre exprès, tout est réglé par sa sagesse et tend directement ou indirectement à l'accomplissement de ses desseins; il ne domine pas simplement sur les corps, mais encore sur l'âme et sur les volontés ; il n'y a aucune partie de l'être de l'homme qui puisse se soustraire à sa providence et à sa justice. Cependant il est vrai de dire que Jésus-Christ n'est pas connu et servi par la plupart de ses sujets rebelles. Ce n'est pas seulement des jours de sa chair qu'il faut entendre cette prédiction du saint vieillard Siméon : Il sera en butte à la contradiction, c'est de toute la suite des siècles

et jusqu'à ce que l'iniquité soit passée. Il est sans cesse contredit en sa personne adorable, en sa religion, en ses mystères, en ses maximes, en ses vérités saintes, en ses serviteurs; le règne de l'orgueil s'est affermi, les méchants ne songent qu'à contenter leurs passions; ils oppriment les justes et exercent impunément leurs violences, ils se persuadent follement que Dieu est impuissant ou endormi, et qu'ils n'ont rien à craindre de sa part; mais autant qu'il est rabaissé présentement à leurs yeux, autant sera-t-il élevé alors, il se revêtira de force et de beauté. Autant qu'ils sentiront leur petitesse et leur néant, autant reconnaîtront-ils l'infinité de sa puissance. Le Seigneur seul, dit Isaïe, paraîtra grand en ce jour-là : *Exaltabitur Dominus solus in die illa.* Il l'appelle le jour du Seigneur, pour l'opposer au jour de l'homme, qui n'est composé que de quelques instants, pendant lesquels les hommes se croient indépendants et suivent aveuglément l'instinct d'une nature corrompue, sans prévoir ce jour qui ne sera suivi d'aucun autre et ne connaîtra plus de vicissitude, auquel Dieu se fera raison de leur insolence. O l'étrange surprise ! Ce Dieu insulté, blasphémé, persécuté par des vers de terre qui ne subsistent que par lui, reprendra ses droits usurpés et le rang qu'il doit avoir dans l'esprit de tous les hommes; les impies verront, mais avec des mouvements de douleur et de désespoir inconcevables, sa justice armée pour les punir; ces lois qu'ils ont violées avec tant d'audace se présenteront à eux dans une grandeur et une réalité inconcevables, elles seront comme autant d'épées tranchantes qui perceront et pénétreront toutes les parties de leur âme, et comme des rayons brûlants qui les embraseront sans les consumer. Les justes à cette vue seront comblés de joie : je ne dis pas qu'ils goûtent une cruelle satisfaction de l'état désolant de ces misérables, une pareille pensée leur serait injurieuse; mais comme ils ne pourront avoir que des sentiments dignes de Dieu dont ils seront tout remplis, qu'ils seront comme transformés en lui, dévorés du zèle de sa gloire, ils seront ravis de voir tout rentrer dans l'ordre, et transportés d'admiration en contemplant cette sagesse pleine d'une équité souveraine qui reluit dans les déréglements des méchants et dans la mesure de leur punition, incapables dorénavant de ces mouvements sensibles proportionnés à l'état de cette vie, ils imiteront, dit saint Bernard, la solidité de la pierre mystérieuse, qui n'est autre que Jésus-Christ, ne formant tous avec lui qu'un même juge, et la vue des peines de tant d'âmes malheureuses ne servira qu'à le bénir, le louer et l'aimer davantage, à cause de ce discernement tout gratuit qu'il lui a plu de faire entre eux en les préservant des désordres auxquels leur pente naturelle ne les aurait pas moins portés que les méchants.

Une des choses qui rendent la vie plus amère et ennuyeuse aux gens de bien, c'est ce déluge de crimes qui inonde la terre et en fait une vraie image de l'enfer. C'est cette multitude d'hommes ambitieux ou charnels dont les uns ne cherchent qu'à satisfaire l'orgueil qui les domine et à s'assujettir leurs semblables, les autres bannissent Dieu de leur cœur et de leur esprit, et ne pensent qu'à assouvir leur brutalité, leurs voies sont souillées en tout temps. C'est ainsi que les abominations des Sodomites étaient un supplice continuel pour le juste Lot; Elie voyant le renversement de la vraie religion demanda instamment à Dieu qu'il lui plût de retirer son âme de son corps, afin de n'être plus témoin de tant de sacriléges et de profanations. David nous apprend qu'il séchait de douleur et tombait en défaillance à cause de ce nombre prodigieux de pécheurs qui abandonnaient la loi divine et avaient l'impiété de s'en faire une de leur force et de leur caprice. Saint Paul ressentait une affliction continuelle pour l'obstination des Juifs, tous les scandales qui arrivaient dans l'Eglise le brûlaient et lui perçaient le cœur; il n'y a point de vrai serviteur de Jésus-Christ qui n'éprouve de pareils mouvements. En effet, peut-on l'aimer (et anathème à quiconque ne l'aime pas!) et voir que la plupart des hommes se rendent inutiles par leur malice le grand ouvrage de son incarnation, ses mystères, sa pauvreté, ses humiliations, ses larmes, ses travaux, son sang répandu jusques à la dernière goutte, qu'ils le crucifient encore une seconde fois et le traitent avec le dernier mépris, que ses sacrements sont profanés d'une manière si indigne, et que, par une préférence monstrueuse, on se déclare pour le démon et l'on s'empresse de le servir?

Peut-on voir ce cruel ennemi exercer continuellement ses pirateries et rengager dans ses chaînes ceux que ce divin libérateur lui avait arrachés par le baptême? Peut-on aimer l'ordre, la justice, la vérité, et les voir violées et opprimées en tant de manières, le mensonge adoré et suivi de la plupart des hommes, toutes les perfections divines déshonorées, la justice et la miséricorde également méprisées, la sainteté souillée, la Toute-Puissance comme forcée de servir aux iniquités, la Sagesse anéantie, je veux dire ses desseins traversés et ruinés autant qu'il est au pouvoir des pécheurs, sa bonté dans le don inestimable de son Fils unique, payée de la plus noire et la plus horrible ingratitude ; ceux qui font une profession particulière de servir Dieu et de s'attacher aux plus pures maximes, dans l'opprobre, la fange et le rabaissement, traités comme le rebut et la balayure du monde, l'objet le plus fréquent de ses railleries, punis de leurs vertus et déshonorés pour les mêmes actions qui auraient dû leur attirer de la gloire, tandis que celles qui méritent châtiment sont applaudies et récompensées?

Qui peut soutenir les saintes âmes dans une affliction si pénétrante, que l'espérance ferme de ce grand jour, auquel le Fils de l'homme enverra ses anges ramasser et

enlever hors de son royaume tout ce qui a été un sujet de scandale, et ceux qui commettent l'iniquité pour les jeter dans une fournaise de feu? La mort sera précipitée à jamais, l'ancien serpent ou le dragon jeté dans l'abîme, qui sera scellé sur lui; il sera envoyé dans l'étang de soufre; l'antechrist, son principal organe, renversé par le souffle de la bouche du Seigneur Jésus, et détruit par l'éclat de sa puissance. Il n'y aura plus pour les élus ni violence ni oppression à craindre, ni faim ni soif. La chaleur du soleil ni les vents brûlants ne les incommoderont plus, le Seigneur essuiera leurs larmes, il les conduira aux sources des eaux; leur soleil ne se couchera plus, ce sera l'Agneau lui-même, et le salut environnera leurs portes. Quelle faim et quelle soif pourraient souffrir en effet ceux qui sont nourris de Dieu même, rassasiés de sa gloire, enivrés d'un torrent de délices? Quelle erreur, quelle ardeur criminelle peuvent se trouver où la Vérité se dévoile et paraît à découvert, où règne la plénitude de la charité? Quelle violence à redouter dans le sein du Tout-Puissant? Oh! que leur sort sera changé! ils sont ici-bas dans l'oubli et l'obscurité, là ils seront brillants comme le soleil; Jésus-Christ lui-même sera leur panégyriste; ici dans l'oppression, là sur le trône; ici dans la pauvreté, là jouissant de l'héritage de leur Père céleste et de tous les droits des enfants de Dieu. Ils s'élèveront avec une grande hardiesse contre leurs persécuteurs et ceux qui leur auront ravi le fruit de leurs travaux; ils recevront de la main du Seigneur un royaume admirable et un diadème éclatant de gloire; mais ils se réjouiront encore davantage de la gloire de Jésus-Christ, parce qu'ils trouvent la leur dans la sienne. Nous vous rendons grâces, s'écrieront-ils, Dieu tout-puissant, qui étiez, qui êtes et qui serez, de ce que vous êtes entré en possession de votre grande puissance et de votre règne; le temps de votre colère est arrivé, de juger les morts, de donner la récompense à vos serviteurs petits et grands, et d'exterminer ceux qui ont corrompu la terre. Elle est donc tombée, cette grande Babylone, qui faisait boire à tous les peuples le vin de sa prostitution et s'enivrait du sang de vos saints! traitez-la comme elle les a traités, multipliez ses tourments à proportion qu'elle s'est élevée d'orgueil et plongée dans les délices. C'est ainsi que ses plaisirs seront changés en amertume, sa délicatesse en une faim insatiable, sa magnificence en un dépouillement général. Réjouissez-vous de sa ruine. Et vous, saints apôtres et prophètes, réjouissez-vous aussi, parce que Dieu nous a vengés, en la condamnant; c'est, ainsi que je l'ai déjà dit, l'abondance de la charité par laquelle nous serons unis à la justice divine qui nous causera ces transports aussi bien que du triomphe de la grâce dans l'œuvre de notre salut, et en doit déjà exciter quelque commencement en nos cœurs. En effet, quelle consolation quand, désolés par les excès horribles des hommes et par la vue des maux de l'Eglise, on lève les yeux de la foi vers la montagne céleste où elle règne dans la gloire avec Jésus-Christ! O joie inconcevable des saints, assurés de leur béatitude pour la perfection de son règne dans le ciel!

C'est encore le temps de ses noces et par conséquent le jour de la joie de son cœur, *in die desponsationis et lætitiæ cordis sui.* (I *Cor.* IV.) Tout ce que Dieu a fait jusqu'ici dans le monde, tout ce qu'il y fera jusqu'à la fin des siècles, tous ces événements merveilleux qui nous ravissent d'étonnement, lorsque nous lisons l'histoire sacrée, ne sont autre chose que la préparation des noces de l'Agneau; il n'y a point d'efforts que les puissances des ténèbres n'aient tentés, point de ressorts qu'elles n'aient fait jouer pour traverser les desseins de Dieu et empêcher la conclusion de ce mariage sacré. Mais enfin le temps marqué dans les décrets éternels est arrivé, et j'entends comme le bruit d'un grand tonnerre qui dit: Réjouissons-nous et soyons ravis de joie, rendons gloire au Dieu tout-puissant de ce que les noces de son Fils sont venues, et que sa chère épouse s'est préparée à le recevoir. Oh! quelles nôces qui se préparent depuis six mille ans, et qui s'accompliront par l'union parfaite de l'Eglise avec Jésus-Christ, et par la consommation de l'époux et de l'épouse dans l'unité divine, dont la joie est de voir l'Eglise au comble de félicité que son Dieu lui a acquise, dont l'Agneau est le festin des noces aussi bien que l'époux, et dont le concert éternel est de rendre gloire à Dieu de tout ce que sa grâce a opéré dans les saints pour rendre leur prédestination certaine! Qui de vous ne se réjouira dès à présent à la voix de l'époux en qualité d'ami de l'époux, ou plutôt de l'épouse même, puisque chacun de nous fait partie de cette heureuse épouse, et espère jouir à jamais des chastes embrassements de l'Agneau, pourvu toutefois que votre étude continuelle soit de vous orner de sa grâce et de vous attacher à lui par son esprit?

Mais si son avénement nous est aimable et désirable par rapport à sa gloire et au contentement de son cœur sacré, il ne l'est pas moins par celui de notre intérêt propre, mais intérêt qui n'a rien que de réglé et très-conforme à l'ordre. Nous lui serons parfaitement assujettis, et le péché, qui vit toujours dans les plus justes, quoiqu'il n'y règne pas, prendra fin en nous. C'est alors que sera pleinement vérifiée cette prédiction du prophète Daniel qui regarde le premier avénement, que les prévarications seront abolies, que le péché trouvera sa fin; et que la justice éternelle prendra sa place, *Finem accipiet peccatum et adducetur justitia sempiterna.* Nous entrerons alors dans tous les droits de l'adoption des enfants de Dieu, n'ayant plus rien dans le corps et dans l'âme qui résiste à sa loi.

Une de leurs plus sensibles douleurs sur la terre est d'éprouver tant d'opposition au dedans d'eux-mêmes à la volonté suprême, de se voir unis à un corps qui les

fatigue de mille nécessités incommodes, et qui a des désirs contraires à ceux de l'esprit; quel tourment de passer sa vie dans ces combats perpétuels, toujours aux prises avec soi-même, toujours dans la nécessité de se contredire, ou en péril éminent de se perdre! Il faut crucifier sa chair, ou en être crucifié. Je sais bien que rien ne nous est imputé de tous les mouvements déréglés qu'elle excite, si la volonté n'y adhère; mais combien y en a-t-il qui surprennent son consentement et son approbation? sommes-nous toujours aussi vigilants, aussi fidèles à recourir à Dieu, et à résister à cet homme de péché que nous le devrions? Quelle humiliation de souffrir sa malignité durant toute la vie! Schisme déplorable, quand finirez vous? quand luira cet heureux jour de l'éternité qui dissipera toutes nos ténèbres? Faut-il, mon Dieu, que ceux qui désirent vous être le plus fidèles soient encore le jouet de tant d'illusions, et qu'ils reçoivent tant de blessures dans ces combats journaliers? C'est ce qui obligeait le grand Apôtre de s'écrier: *Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?* Eh! comment se peut-on plaire à vivre parmi ces traits enflammés du démon, qui volent de toute part, au milieu de ces lions furieux, je parle de nos passions; ces bêtes féroces qui ne sont jamais apprivoisées de bonne foi, et n'étant enchaînées que par les liens invisibles de la grâce, font des efforts continuels pour les rompre? Voilà ce qui avait fait pousser des gémissements continuels aux plus grands saints, et désirer ardemment que la justice de Dieu régnât souverainement en eux par la mort; ces pirates et ces écueils dont la mer de ce monde est semée, les vents contraires qui agitent ses flots et y excitent de si fréquents orages, les faisaient aspirer au port avec autant d'ardeur qu'un vaisseau battu de la tempête pourrait le désirer.

Oh! combien avons-nous plus de sujet qu'eux de soupirer après cette paix et cette tranquillité, puisqu'il s'en faut beaucoup que nous apportions les mêmes précautions qu'eux pour éviter le naufrage! Crions donc comme les apôtres, lorsqu'ils se virent sur le point d'être submergés par la violence des vagues, qui remplissaient déjà leur vaisseau: *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons.* Nous le comprenons et nous ne le sentons que trop en nous-mêmes, que nous ne sommes encore sauvés qu'en espérance, et que tous les effets de l'adoption divine ne sont pas accomplis en nous, qu'il s'en faut que nous soyons tout à fait dépouillés de nous-mêmes et revêtus de Jésus-Christ; combien de mouvements indélibérés, combien de désirs déréglés qui préviennent ma raison et l'obscurcissent! quelle langueur et quel engourdissement pour le bien, quelle attache aux choses de la terre, quelle tiédeur pour celles du ciel!

Venez donc, Seigneur, nous délivrer des périls pressants où notre corruption naturelle nous engage à tout moment, venez établir dans nos âmes votre humilité et votre charité sur les ruines de l'orgueil et de l'amour-propre; oui, mon Dieu, nous voulons désirer sans cesse et chérir cet avénement; il n'est terrible et accablant que pour ceux qui n'espèrent pas en vous, et se laissent enchanter par cette vaine figure qui passe, vivant dans l'oubli de votre prochain retour; mais il est infiniment aimable à ceux qui n'ont fait que gémir et soupirer dans cette attente, et qui sont saintement passionnés des délices de votre maison.

Il n'est pas seulement aimable par rapport à nous comme nous affranchissant de la triste nécessité de pécher, mais parce qu'il nous met en possession de la vérité, dont nous n'avons que quelque légère odeur et quelque faible avant-goût.

La vérité est la nourriture naturelle du cœur de l'homme, qui seule le peut rassasier; il n'est fait que pour elle, et sera toujours en un état violent jusqu'à ce qu'il s'y repose pleinement.

C'est ce qu'il ne faut pas espérer en cette vie, où nous n'entrevoyons les choses que comme un miroir et en énigme; la glace même de ce grand miroir, qui était en son entier pour notre premier père, est cassée; nous n'en avons que quelques fragments et quelques parcelles: *Imminutæ sunt veritates a filiis hominum* (*Psal.* II), qui sont comme de petits miroirs; nous rampons à terre comme des insectes; si nous voulons nous élever et prendre l'essor, nous retombons aussitôt dans notre bassesse ordinaire, parce que nos ailes sont coupées. Cette vérité est comme un éclair qui nous frappe et brille un moment à nos yeux, puis nous laisse dans l'obscurité; mais que sont ces petites lueurs en comparaison de la lumière immense de la gloire? Qu'est-ce que la faible clarté d'une lampe au milieu de la nuit, au prix du grand jour de l'éternité dans sa propre lumière, dans lui-même, *in lumine tuo videbimus lumen?*

L'ange, dit saint Bernard, est nourri de la moelle du froment; pour nous, il nous faut nous contenter de l'écorce de la lettre, et des prémices de l'esprit; mais hélas! quoique ce soit encore trop pour des enfants d'Adam et des pécheurs, quelle différence entre l'écorce du sacrement et la fleur du froment, entre la foi et la jouissance, le temps et l'éternité, le Fils de Dieu dans les splendeurs des saints et voilé sous la forme d'esclave! ces choses peuvent-elles être égales, puisque les unes servent d'exercice à notre foi, les autres en sont la récompense et le dernier effet de la magnificence d'un Dieu!

J'avoue que nous recevons ici quelque nourriture, mais il faut manger ce pain à la sueur de son visage; notre cupidité, qui est une fièvre, le fait quelquefois trouver amer; nous sommes abreuvés de quelques gouttes de ce torrent, où les saints sont comme noyés de joie, mais à peine nos lèvres en sont-elles mouillées, ce n'est que pour ne pas mourir tout à fait de soif dans ce désert; là, nous boirons à longs traits à la source

même, nous serons plongés heureusement dans cette mer de la vérité souveraine. O vérité! douce patrie des exilés, quand serai-je admis dans tes délicieux parvis, quand me sera-t-il permis d'entrer dans ton sanctuaire? Jusque-là mes larmes seront mon pain et ma consolation le jour et la nuit. Eh! comment nous peut-il rester quelque amour pour la terre, cette demeure sombre et infecte, cet égout de l'univers, après avoir jeté les yeux sur une région si riante et si enchantée? Oh! que le temps dure à celui qui languit de ce désir! Eh! quand sera-ce, Seigneur, que disparaîtra cette terre où règne le péché, où l'injustice domine, où le prince de ce monde ténébreux usurpe vos droits, et que nous entrerons dans cette vraie terre promise où coulent le miel et le lait de la justice et où la vérité triomphe pleinement. O règne aimable et charmant! nous ne lui sommes encore assujettis qu'à moitié, car si une partie de nous-mêmes s'élève à sa connaissance, l'autre flotte dans des pensées et des cupidités impures; nous n'entendons qu'à peine sa voix, détournés et entraînés par celle de tant de passions, qui ne savent que trop se faire écouter et se faire obéir. Notre cœur est comme plongé dans la boue, et c'est ce qui le rend sourd à la voix de son Dieu, et qui fait que l'entendant il ne l'entend point. Ouvrez donc, enfants de Dieu, ouvrez vos cœurs à cette infusion des lumières du soleil de justice, qui se communiquent là-haut directement, immédiatement, et tout à nu, au lieu qu'ici-bas, ce ne sont que quelques petits rayons plusieurs fois réfléchis, quelques faibles étincelles de ce brasier où ils seront heureusement consumés; ils sont trop étroits en la vie présente pour ces communications ineffables, il faudra pour les en rendre capables que Dieu les dilate et les élargisse beaucoup au delà de leurs bornes naturelles; nous la devrions donc toute passer à désirer d'en sortir, à gémir après la dissolution de ce corps de péché, qui fait un chaos infini entre Dieu et notre âme, et l'empêche de courir, se perdre et s'abîmer en lui. Viens donc, ô chère mort, qui seule peux nous tirer de cette région d'obscurité, où la vérité, se manifestant à découvert, se fait aimer sans partage et sans dégoût, où nous serons délivrés des ténèbres de la foi, de l'incertitude de l'espérance, et de l'enfance de la charité. Voyons présentement quels sont les moyens les plus propres pour faire naître en nos cœurs ce désir, ou l'y entretenir s'il y est déjà allumé; c'est ce que je vous ai promis en mon second point.

SECOND POINT.

Comme Dieu en créant cet univers y a imprimé une certaine mesure de mouvement qu'il continue d'entretenir toujours dans la même quantité, de même en créant l'homme, qui est un petit monde, il lui a imprimé un mouvement qui le porte sans cesse vers le bien en général et lui fait désirer ardemment le bonheur. Cette impression ne reçoit jamais aucune diminution, le temps ne l'affaiblit pas, elle se répand en toutes ses actions, rien ne lui peut plaire que par cette vue. Ce désir est tellement gravé dans son cœur, dit saint Augustin, qu'encore que le péché et la misère soient inséparables, il ne se porte néanmoins au péché que dans l'espérance d'être heureux. C'est en prenant ce malheureux parti qu'il corrompt l'action de Dieu en soi, qui ne lui imprimait ce désir immense qu'afin que par le choix libre de sa volonté aidée de sa grâce, il le déterminât vers l'auteur de son être, et prît les moyens les plus propres pour parvenir à sa possession, qui seule peut combler nos justes souhaits, au lieu de s'arrêter comme il ne fait que trop souvent et se reposer dans la créature.

Mais qu'il s'en faut bien qu'il y trouve ce repos qu'il cherchait si avidement et qu'il s'y était follement proposé! Dieu ne souffre pas qu'on s'écarte impunément de l'ordre de sa sagesse, et qu'on pervertisse l'usage de ses désirs en les détournant vers d'autres sujets; ils se vengent de ce qu'on leur a fait abandonner l'excellence de leur fin pour courir après des chimères et embrasser des fantômes; ils nous font bien sentir que nous sommes dans le déréglement et que ces mouvements étrangers nous éloignent de notre centre; car sont-ils arrivés par le moyen de ces puissants ressorts au terme qu'ils se figuraient devoir être celui de leur félicité, que le dégoût les saisit; nous n'éprouvons qu'augmentation de soins et de peines, semblables à ces hydropiques qui ne font qu'irriter leur soif en buvant, tel est le tourment et le déchirement que nous causent nos désirs, lorsque nous leur faisons prendre le change et consumons leur activité à la poursuite des biens périssables, au lieu de les appliquer aux immuables et à un objet infini. Ce que je trouve de plus déplorable, c'est que nous n'écoutons pas plus la voix de la nature, que celle de la grâce en cette rencontre, car si nous y faisions la moindre attention, nous entendrions qu'elle nous crie: Pourquoi consumez-vous vos forces dans ces travaux inutiles? Le bonheur n'est pas où vous le cherchez, vous voulez trouver la vie dans la région de la mort, retournez à votre Dieu, du moins après la triste expérience que vous avez faite qu'il n'y a que vanité, inconstance, bizarrerie dans les créatures.

Qu'ai-je prétendu par toutes ces choses, mon cher auditeur? Ne le comprenez-vous pas? Vous convaincre de la nécessité de rappeler tous vos désirs épars dans cette multiplicité d'objets, comme si par là vous pouviez suppléer à leur insuffisance, pour les réunir tous à cette beauté souveraine que vous avez abandonnée; retranchez tous ces désirs non-seulement inutiles, mais pernicieux, qui précipitent les hommes dans l'abîme de la damnation, désirs qui n'ont de racines que dans la corruption du cœur, afin qu'il ne soit plus possédé que de celui de la béatitude et de l'avénement de Jésus-

Christ; interdisez-vous absolument tout ce qui est incompatible avec le désir, ou même qui peut l'affaiblir, telle que la trop grande application aux choses temporelles, qui l'éteignent insensiblement; donnez-lui au contraire de l'aliment, en interrompant souvent vos occupations extérieures pour méditer les années éternelles, réfléchir sur la brèveté et l'incertitude de la vie, vous familiariser avec la mort, considérer sérieusement que nous n'avons pas ici une cité permanente, mais que nous en cherchons une autre qui n'est pas bâtie de la main des hommes, après le repos de laquelle il faut sans cesse soupirer. Et ne vous imaginez pas que ce que je tâche ici de vous inspirer ne soit que de conseil et de plus grande perfection; il est de précepte et de nécessité indispensable; le caractère d'un vrai chrétien est de souffrir la vie en patience et de recevoir la mort avec joie : on vous a appris cette obligation en vous donnant les premières teintures de la foi, et en vous apprenant à former vos premières prières; car que demandez-vous à Dieu dans l'oraison que notre divin Maître a bien voulu nous apprendre lui-même? que le règne de notre Père céleste arrive, *adveniat regnum tuum.* Or comment arrive-t-il pour chaque élu en particulier? N'est-ce pas par sa mort? C'est ce qui fait dire à saint Cyprien que ceux qui ne peuvent se résoudre à quitter cette vie n'ont jamais bien su les éléments du christianisme, et n'aiment pas Jésus-Christ; nous le conjurons de nous manifester son glorieux règne, et notre lâche cœur désavoue en secret ce que la bouche prononce si souvent. Eh quoi! vous prétendez être récompensés par celui que vous n'avez aucun empressement de voir ou plutôt que vous fuyez, étrange prière où l'on craint d'être exaucé!

Ah! chrétiens charnels, qui n'êtes pas moins attachés à la terre que les Juifs, apprenez votre devoir des créatures inanimées, elles sont dans un état violent, elles souffrent comme les tranchées d'un accouchement douloureux jusqu'à ce qu'elles soient affranchies de la corruption et de la captivité à laquelle le péché les a assujetties : et nous qui avons reçu les prémices de l'esprit, nous ne gémirons pas dans l'attente de cette adoption parfaite, qui sera la délivrance de nos corps! Quoi! les créatures insensibles soupirent en leur manière après ce baptême de feu qui leur doit donner une nouvelle naissance, après le règne de leur Créateur et la liberté de ses enfants, et ces enfants ont peine à en entendre parler, ils ne sont pas touchés de leur servitude, ils frémissent à l'approche de leur libérateur!

Je n'attaque pas ici une crainte purement naturelle qui fait redouter à la nature ce qu'elle regarde comme sa destruction, je parle d'une crainte qui naît de la faiblesse et de l'extinction de la foi, et je dis à ces personnes qu'elles se hâtent de sortir de cet état, qu'elles sachent qu'il n'y a point de part à espérer à l'avénement glorieux de Jésus-Christ, si on ne l'aime et le désire, ainsi que saint Paul nous y exhorte tous; car, comme il y a de certaines actions telles que le parjure, l'adultère, l'homicide, qui excluent formellement du royaume des cieux, il y a de même de certaines dispositions incompatibles avec la grâce sanctifiante, et qui ne peuvent subsister avec la qualité d'enfants de Dieu; or, une de ces dispositions est d'aimer la vie présente, de s'y attacher par tous les liens de son cœur comme au fondement des plaisirs sensibles qu'on y goûte, et de n'avoir aucun désir de la béatitude éternelle. Car c'est une vérité incontestable que nul ne sera rassasié de la justice, s'il n'en a eu faim et soif en cette vie, ce qui nous est figuré par la parabole de ceux qui refusèrent de venir au festin du roi qui les avait invités, parce qu'ils se trouvaient bien chez eux, ce qui lui fit protester qu'aucun d'eux n'aurait l'honneur de s'asseoir à sa table; de même nul ne se réjouira là-haut comme citoyen, s'il n'a gémi ici-bas comme pèlerin et étranger, les vrais enfants de l'Eglise qui appartiennent à cette chaste colombe imitent son gémissement, ils disent sans cesse avec elle du fond du cœur : Venez, Seigneur Jésus, et c'est le Saint-Esprit qui gémit et demande sans cesse en eux, qui leur fait sentir la pesanteur du joug de la vie présente et la disgrâce de notre exil. Ah! faites, Seigneur, que mon âme dise bien cette parole : *Veni, Domine Jesu* (*Apoc.* XXII), et dites-lui vous-même : Venez; cette parole favorable, cette parole de la dernière miséricorde, cette parole de délivrance entière, et elle ira se perdre en vous qui êtes son Dieu, son centre et son tout. O rédemption parfaite, ô adoption pleine, ô effusion consommée du Saint-Esprit, quand serez-vous accomplies en nous?

Ces mouvements trouvent-ils quelque correspondance en vos cœurs, bénissez-en Dieu, et tâchez de les nourrir; mais si la vie présente ne vous paraît pas dure et accablante, si vous ne soupirez pas après une meilleure, qu'il est à craindre que l'Esprit-Saint ne soit pas en vous, que vous ne soyez plutôt un corbeau qu'une colombe, et citoyen de Babylone plutôt que de Jérusalem!

Tout ce qui nous donne une juste confiance que nous nous soutiendrons au tribunal de Jésus-Christ, fortifie cette disposition essentielle que je voudrais pouvoir imprimer dans vos cœurs, ainsi la crainte elle-même y contribue en nous rendant plus vigilants, plus circonspects, plus exacts à remplir tous nos devoirs. Cette crainte salutaire produit dans les plus justes une humilité sincère, aussi bien que l'amour de la pénitence, et par là ils se mettent en état de moins craindre que désirer ce jour comme très-favorable. Les méchants au contraire, qui vivent dans une assurance stupide et présomptueuse, en seront enveloppés comme d'un filet, et l'épouvante dont ils seront saisis les jettera dans une espèce de désespoir. C'est sans doute un grand sujet de

craindre que de ne craindre pas, lorsqu'on voit les Job, les Paul, les Hilarion trembler. Suivons le conseil du grand Apôtre, jugeons-nous nous-mêmes de peur que le Seigneur ne nous juge, faisons une exacte discussion de nos œuvres et de nos intentions les plus secrètes, afin que le juge ne la fasse pas lui-même, prévenons la punition qu'il en ferait infailliblement si nous négligions de la faire, examinons nos voies en censeurs sévères, afin de ne pas prendre l'ivraie pour le bon grain, et que celui qui viendra examiner, non la Babylone du monde, qui est déjà jugée, mais la Jérusalem, et l'examinera à la lueur de ses lampes, ne trouve rien en nous qui n'ait été discuté. Oh ! qui me fera la grâce (je parle avec saint Bernard) de découvrir maintenant de telle sorte ce grand nombre de dettes dont je suis redevable à la justice de Dieu, que je n'aie plus sujet d'en rien craindre un jour!

Il faut de plus, selon l'avis que nous donne Jésus-Christ même, ceindre nos reins et avoir toujours dans nos mains des lampes allumées. Que faut-il entendre par cette ceinture ? La chasteté qui préserve le corps de toute souillure, et par la lampe allumée, les bonnes œuvres dont l'éclat édifie le prochain : par l'un nous réprimons le vice, et par l'autre nous pratiquons la vertu, ce qui est le tout de l'homme chrétien. Notre vigilance doit s'étendre jusqu'aux moindres fautes pour les éviter, parce qu'elles blessent une majesté infinie et disposent à de plus grandes chutes, nous purifiant de celles qui sont inévitables à la fragilité humaine ; vivez de la sorte, et vous aurez moins de sujet de craindre votre dernier jour que de le désirer, car il n'est redoutable qu'à ceux qui vivent comme s'il n'y avait point de Dieu en ce monde, et n'ont mis aucun ordre aux affaires de leur conscience. Mais pour ceux qui vivent de la foi, qui se regardent comme misérables, de quelques prospérités que la Providence les ait comblés, qui ménagent le temps avec une épargne religieuse, sachant qu'il ne retournera plus, et l'emploient uniquement à l'œuvre qui leur a été donnée à faire, ah ! ce jour est l'objet de leurs vœux les plus ardents. Un cerf poursuivi par des chasseurs désire avec moins d'ardeur de trouver quelque courant d'eau vive pour se désaltérer, et un mercenaire attend avec moins d'impatience la fin de la journée qui termine son travail. On va à la mort comme au prix de la victoire quand on a bien combattu toute sa vie; on la regarde comme un repos quand on a couru sans relâche dans la voie des commandements, on va au-devant de son roi et de son époux avec allégresse, lorsqu'on lui a été fidèle. Oh ! quel trésor, qu'une bonne conscience à l'heure de la mort ! Voyez quels étaient les empressements d'un saint Paul pour se réunir à Jésus-Christ par la dissolution de son corps : Jésus-Christ, dit-il, est ma vie ; la mort m'est un gain ; le paradis était déjà dans son cœur. Saint Jérôme invitait amoureusement la mort de venir finir ses peines, et lui donnait tous ces noms si tendres et si affectifs que le saint Epoux donne à sa chère amante : Venez, ma sœur, mon épouse, ma colombe, ma toute belle, faites-moi voir votre visage. Que dirai-je de sainte Thérèse? elle a regardé tout le temps qu'elle a passé sur la terre comme si elle l'eût passé sur un échafaud, elle se plaint sans cesse qu'elle se sent consumer à petit feu, que rien n'égale la soif dont elle brûle de jouir de son Dieu, et qu'enfin elle meurt de ne pas mourir ; toute sa consolation est de voir couler le sable qui mesure nos jours, ou d'entendre sonner l'horloge, parce que c'est toujours autant de gagné sur cette misérable vie.

Mais comme nous sommes infiniment éloignés des austérités, de l'esprit de pénitence et du détachement des saints, et qu'au contraire nous menons une vie tiède et relâchée, nous contentant peut-être de nous abstenir des vices grossiers et scandaleux, nous sommes aussi bien éloignés de soupirer après la fin de notre course, nous savons qu'il faut faire un grand vol pour passer de la terre au ciel, et nous nous sentons encore retenus par diverses affections qui, pour n'être pas tout à fait criminelles, nous font languir dans un état bas et imparfait, et rendent notre éternité douteuse.

Séparons-nous donc de tout ce qui est périssable, pour ne nous attacher qu'aux biens incorruptibles ; dégageons-nous des liens du péché et de tout ce qui nous appesantit, pour courir par la patience dans la sainte carrière, les yeux de la foi fixement arrêtés sur Jésus-Christ, le spectateur de notre combat et le juste rémunérateur qui tient en sa main la couronne qu'il doit nous mettre sur la tête.

Le monde périt ; il n'a eu en tout temps que de faux charmes ; son éclat n'a jamais été qu'un éclat de verre, et sa félicité un songe ; il est même aujourd'hui dépouillé de ces faux attraits, et n'en peut plus imposer qu'à ceux qui aiment à se séduire et se faire illusion. Comment pouvons-nous donc aimer des ruines et mépriser des joies éternelles qui nous étaient préparées, pour des joies fades et passagères, ou plutôt des chagrins et des repentirs? Ne faut-il pas avoir une faim bien enragée, pour sortir de la salle du festin où on va servir les viandes les plus exquises et les mets les plus délicieux, afin d'avoir la satisfaction sale et honteuse de se nourrir du reste des pourceaux ? Nous touchons au bienheureux moment qui nous doit faire passer à ce monde nouveau ; Jésus-Christ vient nous communiquer la joie de son bonheur infini, et nous faire jouir des délices d'une félicité perpétuelle ; c'est maintenant que les biens célestes succèdent aux terrestres ; la porte de l'éternité s'ouvre. Où est le sujet d'inquiétude? Qui peut être triste à la veille d'entrer dans un état si désirable, s'il n'a perdu l'espérance et la foi?

Que faisons-nous ici-bas, que d'être sans cesse aux prises avec le diable et avec nos passions qu'il enflamme : il faut soutenir les assauts de l'avarice, de l'impudicité, de la colère, de l'ambition, sans qu'on se puisse promettre un moment de trêve. Avez-vous réprimé un vice, un autre prend sa place et venge la défaite du précédent. Eh ! comment se peut-on plaire de vivre au milieu de tant de périls, parmi tant de piéges ? au lieu qu'on devrait plutôt souhaiter d'aller promptement à Jésus-Christ. Qui est celui qui ne désire pas être sans tristesse et de goûter une solide joie ? or il nous assure que notre tristesse sera changée en joie, parce que nous le verrons tel qu'il est. Quel aveuglement et quelle folie d'aimer les afflictions de ce monde, et de n'avoir pas une sainte impatience de jouir d'un bonheur qui ne pourra plus nous être ravi ! C'est l'exhortation de saint Cyprien, qui sans doute aura plus de force que la mienne. Qui est celui qui ne se hâte d'obtenir ce qui lui est le plus avantageux ? Qui est celui qui ne désire d'être au plus tôt changé et renouvelé, et de participer à la grandeur des biens célestes ? Qui ne s'écriera avec le saint Prophète : *Que vos demeures éternelles sont aimables, ô Dieu des vertus, je brûle du désir d'arriver à votre sanctuaire !*

C'est à ceux qui ne sont pas marqués du sceau adorable du Sauveur, ou aux faux chrétiens qui passeront de cette première mort à une seconde, à craindre de sortir de cette vie, puisqu'ils trouvent cet avantage dans le retardement, que les horribles tourments qui les attendent sont cependant différés. C'est à ceux qui trouvent leurs délices en ce monde, à souhaiter d'y demeurer longtemps ; c'est à ceux que le siècle flatte par ses attraits et qu'il tient comme enchantés par les charmes d'une volupté sensuelle, à désirer de ne point sortir du siècle ; mais pour nous, dont la conversation est déjà dans le ciel, nous estimons que ce nous est un bonheur extrême et un merveilleux avantage de sortir bientôt des misères de cette vie.

Si les murailles de notre maison étaient ébranlées et penchantes de vieillesse, si le comble tremblait au-dessus, et que le reste, comme ennuyé de servir, depuis tant d'années, semblât vous menacer de vous écraser sous ses ruines, ne vous hâteriez vous pas d'en sortir au plus vite ? Si, pendant que vous navigueriez sur mer, il s'y élevait une horrible tempête qui vous mît en danger d'être englouti sous ses abîmes, ne feriez-vous pas tous vos efforts pour gagner quelque rade ? et voilà que le monde s'écroule de toute part et nous donne des marques de sa décadence et de sa chute prochaine : pourquoi ne rendez-vous pas grâces à Dieu de sortir de ce lieu de bannissement un peu plus tôt que vous ne pensiez, et que vous vous trouvez délivrés des ruines, des naufrages et des plaies qui doivent perdre les hommes ?

Il faut bien considérer, et penser souvent, mes chers frères, que nous avons renoncé au monde, et que nous ne faisons qu'y passer comme des voyageurs et des étrangers. C'est pourquoi nous devons aimer le jour dans lequel chacun de nous passera dans le lieu de son véritable repos, et qui nous rétablira dans le royaume de notre Père céleste, pour y jouir de sa gloire, après que nous serons délivrés des piéges de ce siècle pervers.

Quel est celui qui, se trouvant en une terre étrangère, ne se hâterait pas de retourner dans son aimable patrie ? Et qui pourrait, s'étant embarqué pour aller plus vite vers ses chers amis, ne point désirer avec passion un vent favorable, afin de les embrasser plus tôt ? Nous estimons que le ciel est notre pays ; nous avons déjà commencé d'avoir les patriarches pour nos pères ; il y a un grand nombre d'amis qui nous y attendent ; la sainte troupe de nos proches, de nos frères, de nos enfants, nous y désire, étant déjà assurés de leur immortalité, et n'étant plus en peine que de la nôtre, qu'ils souhaitent avec une charité parfaite ; combien le bonheur de jouir de leurs embrassements est-il pour eux et pour nous un commun sujet de joie ! Combien extrême et indicible est la satisfaction d'entrer dans ce royaume où l'on est plus dans la crainte de mourir, mais dans l'assurance de vivre éternellement ! Combien inconcevable est le plaisir de participer à cette souveraine félicité ! le glorieux cœur des apôtres y paraît avec éminence ; la vénérable assemblée des prophètes y est remplie de contentement ; l'innombrable armée des martyrs y éclate, ornée de couronnes que leur ont méritées leurs combats ; la chaste compagnie des vierges y est aussi triomphante pour avoir assujetti, par la force de la continence, tous les désirs de la chair à l'esprit, et la sacrée bande des âmes charitables y est récompensée de ses aumônes et des œuvres de miséricorde qu'elles y ont exercées. Soyons pressés d'un ardent désir d'arriver dans leur société sainte et d'être bientôt avec Jésus-Christ ; qu'il voie ce sentiment de zèle et de reconnaissance en notre cœur, assurés que ses récompenses et sa grande gloire leur seront proportionnées ; c'est ce que je vous souhaite.

SERMON II.

Pour le lundi de la première semaine de l'Avent.

DE LA SOBRIÉTÉ.

Scio quia Messias venit qui dicitur Christus; cum ergo venerit, ille nobis annuntiabit omnia. (*Joan.*, IV.)

Je sais que le Messie, qui est le Christ, doit venir; lorsqu'il sera venu, il nous enseignera toutes choses.

Comme le Messie était l'unique attente des Juifs et le désiré des nations, dont elles avaient plus besoin que les terres desséchées par une ardente canicule n'ont des pluies du ciel, le Saint-Esprit, parlant par les prophètes, le promettait aux hommes en diverses manières ; et à mesure que les temps de l'introduire dans le monde appro-

chaient, il le désignait toujours plus clairement; tantôt ils le caractérisent par ses conquêtes prodigieuses qui ne devaient point avoir d'autres bornes que celles de la terre, tantôt par la durée de son règne, qui ne finira pas même avec le soleil et la lune, mais subsistera à jamais et s'étendra dans toute l'éternité; d'autrefois il est représenté comme le pacificateur de toutes choses, et comme le plus sage des législateurs, ou sous l'image d'un médecin tout-puissant qui pansera la plaie de son peuple, et guérira toutes ses blessures.

Mais l'idée la plus ordinaire sous laquelle il est tracé est celle de maître et de docteur; le Seigneur, dit-il lui-même par Isaïe, fera que celui qui vous instruira ne disparaîtra plus ; vos yeux verront le maître qui enseigne, vos oreilles entendront sa voix lorsqu'il vous enseignera le chemin par lequel vous devez marcher; la terre sera remplie de la connaissance du Seigneur comme la mer des eaux dont elle est couverte, le frein d'erreur qui retenait les mâchoires de tous les peuples sera brisé. Depuis le plus grand jusqu'au plus petit, tous connaîtront le Seigneur.

Cette impression était si répandue et était si universelle, qu'une pauvre Samaritaine, grossière, étrangère aux promesses, nourrie dans la superstition, en était imbue; elle assurait avec confiance que lorsque le Messie serait arrivé, il les instruirait de toutes choses, *nobis annuntiabit omnia.* C'est ce qu'il a fait divinement, surtout les quatre dernières années de sa vie publique et conversante et qu'il n'a pas discontinué depuis, et qu'il fera jusqu'à la consommation des siècles de cette manière qui lui est propre et incommunicable à la créature; car il n'y a que lui qui ouvre le cœur aux vérités de son Évangile, lorsque nous vous le prêchons; lui seul en peut remuer le ressort, lorsque nous frappons vos oreilles par le son de nos paroles.

Je me propose donc de vous le faire considérer comme exerçant la fonction de docteur extérieurement et intérieurement. Qu'ainsi, ma langue ne soit, durant le cours des prédications que je vous dois faire durant cet Avent, que l'organe de son divin Esprit, et qu'il imprime dans vos cœurs la docilité nécessaire pour en recueillir le fruit ; c'est ce que nous avons tous un égal intérêt de lui demander; employons pour l'obtenir la puissante intercession de Marie, et disons-lui humblement avec l'ange : *Ave, Maria.*

Ai-je parlé exactement lorsque j'ai dit que le Messie devait nous enseigner toutes choses? car nous ne voyons pas qu'il ait instruit les hommes des maximes de la politique, des secrets de la nature, de l'astrologie, de la vertu des plantes, ni qu'il ait désabusé le monde de quantité d'erreurs philosophiques qui avaient eu cours jusque-là. Ah! Salomon, poussé par son adorable esprit, avait reconnu et publié plus de mille ans auparavant que toutes ces connaissances n'étaient que vanité, travail et affliction d'esprit, et je puis dire que s'il a apporté là-dessus quelque science dans le monde, c'est celle de les mépriser pour s'appliquer à celle du salut. Il ne paraît pas même qu'il ait éclairci les difficultés de l'Ancien Testament qui regardent purement la critique, qu'il ait démêlé l'embarras des généalogies, ni accordé les points d'histoire qui semblent renfermer quelque contradiction, ni débrouillé toutes les questions qu'on forme sur le texte sacré. Ce n'est pas que ces choses soient à négliger, et qu'il ne soit à propos que quelqu'un des enfants de l'Eglise s'applique à défricher ces matières épineuses, ne fût-ce que pour fermer la bouche aux hérétiques.

Non, il n'a pas plu au Seigneur de nous rendre savants en toutes ces choses, et cependant il est vrai de dire qu'il nous a tout appris, ainsi qu'il le dit lui-même à ses apôtres : *Je vous ai fait savoir comme à mes amis tout ce que j'ai appris de mon Père.* Ah! c'est que nous avons un besoin si pressant de la science des saints, de l'art qui apprend à se sauver, que, quoique les autres sciences et arts renferment quelque utilité, elle disparaît devant celle-ci ; ces petites lumières s'éclipsent en sa présence. Il s'agit d'éviter l'enfer et de gagner le ciel, tout ce qui n'y contribue pas est compté pour rien : que servent la jurisprudence et la poésie à des gens qui se voient en péril éminent de faire naufrage? il ne leur faut qu'un bon pilote; qu'est-ce qu'un malade désire autre chose dans le médecin qu'il envoie appeler, que l'habileté dans sa profession? Tout le reste ne le touche pas. Entassez donc dans un cerveau toutes les connaissances qui se peuvent acquérir par la lecture et la méditation, celui en qui elles se trouveront réunies ne sera qu'un ignorant, un stupide, un aveugle, s'il ne sait la fin à laquelle tout homme doit tendre, et les moyens qui y conduisent; le plus simple, le plus idiot d'entre les fidèles, qui saura cette route et ce terme, et qui y marchera constamment, sera très-éclairé.

Mais quelles sont cette fin et cette voie qui conduisent aux biens invisibles? C'est Jésus-Christ lui-même, *Ego sum via, veritas et vita* (*Joan.*, XIV); il nous a été donné par son Père pour être *notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption :* notre sagesse par sa parole, notre justice par sa grâce, notre sanctification par son sacrifice, notre délivrance parfaite par sa séance à la droite de son Père, en un mot toute notre religion. C'est pourquoi le grand Apôtre voulait bien oublier non-seulement sa science pharisaïque, mais encore tout ce qu'il avait appris au troisième ciel, pour ne savoir que Jésus-Christ, et encore Jésus-Christ crucifié. O fonds inépuisable, ô trésor inestimable de science et de sagesse! O grand principe qui renferme toute la morale évangélique ; oh ! que l'ignorance de tout le reste est avantageusement compensée par cette science suréminente!

Mais pour réduire ceci à des idées précises et renfermer toute cette sublime théologie

dans de justes bornes, je ne puis suivre d'ouverture plus naturelle et plus méthodique que celle que me donne le même Apôtre, lorsqu'écrivant à son cher disciple Tite, il dit que la grâce de Jésus-Christ notre Sauveur a paru à tous les hommes pour leur apprendre à renoncer à l'impiété et aux passions mondaines, pour vivre dans le siècle présent avec tempérance, avec justice, avec piété, *sobrie, juste, pie vivamus in hoc sæculo* (*Tit.*, II) : la tempérance a rapport immédiat à nous-mêmes, la justice au prochain, la piété à Dieu. A l'égard de nous-mêmes, esprit de mortification et de pénitence; à l'égard du prochain, esprit d'équité et de compassion; envers Dieu, piété et religion. Nous traiterons dans les trois premières semaines de ce triple devoir, la première de la tempérance, la seconde de la justice, la troisième de la piété, et pour la quatrième, comme elle n'est pas complète et que l'usage accorde deux jours de repos avant la solennité de Noël, nous parlerons des préparations prochaines à cette grande fête : voilà tout le plan et l'économie de cet Avent. Je commence aujourd'hui par la tempérance que nous devons garder dans le manger et le boire; j'espère vous convaincre de cette obligation dans mon premier point, où je vous déduirai les principaux motifs qui nous y engagent, et dans le second de vous faire voir en combien de manières on peut blesser cette vertu.

PREMIER POINT.

La loi de la tempérance nous est imposée, soit que nous nous considérions comme hommes, soit comme chrétiens, ou déchus par nos péchés de la grâce de l'adoption. En qualité d'hommes, la raison nous prescrit de nous renfermer dans les bornes du besoin et de la nécessité; elle condamne tout ce qui va au delà comme un excès qui ne tend qu'à flatter et contenter la sensualité.

Les païens, qui n'avaient point d'autres lumières que les siennes, ont connu cette vérité, et toute la corruption de leur cœur obscurci par le péché n'a pu les empêcher de lui rendre témoignage; la morale évangélique n'a pu prescrire une règle plus exacte de sobriété, que de ne manger et boire qu'autant qu'il est nécessaire pour éteindre la faim et la soif, et de proportionner le remède à cette espèce de maladie, qui deviendrait mortelle si on ne recourait aux aliments.

La fin de cette action animale et qui doit humilier l'homme né pour des choses incomparablement plus grandes, étant donc la conservation des forces et de la santé, il ne s'y faut proposer autre chose; or la frugalité y contribue merveilleusement, et l'usage immodéré des viandes produit un effet tout contraire, et ruine en peu de temps les plus robustes constitutions.

Il n'est pas nécessaire d'être fort expert dans l'art de la médecine pour vous dire que les excès de bouche altèrent si fort le tempérament, que la nature, ayant plus à combattre contre la gourmandise que contre plusieurs accidents étrangers, succombe à la fin malgré elle sous l'incommode et le honteux fardeau dont on la surcharge. Si ce sont des viandes, qui ne sait qu'elles causent des indigestions et des crudités? que leurs qualités contraires, leurs divers assaisonnements étouffent la chaleur naturelle qui, ne pouvant agir avec une égale force sur des qualités inégales, laisse un amas d'humeurs, c'est-à-dire autant de principes de corruption et de mort. Si c'est du vin, ô que de ravages son abondance ne causet-elle pas à la longue! cette chaleur étrangère ruine peu à peu la naturelle, dessèche et brûle les parties nobles; il s'amasse des levains, qui venant à se fermenter, produisent des fièvres ardentes : de là naissent les convulsions, les débilités de nerfs, les coliques néphrétiques, les gouttes, la gravelle, les obstructions, les paralysies, les apoplexies.

C'est ici que je ne sais lequel nous devons le plus admirer, ou la sagesse de l'auteur de la nature qui punit le désordre par les choses mêmes dont on abuse contre son institution, ou le déréglement des hommes qui la pervertissent. Ils n'estiment rien tant que la santé, et sans elle effectivement les honneurs, les richesses, les plaisirs après lesquels ils courent avec tant de passion, sont moins des biens et des avantages que des sources d'impatience et de chagrin, puisqu'ils n'en peuvent jouir qu'à sa faveur; vous diriez cependant qu'ils aient d'un mutuel accord conspiré sa perte, car ils ne font rien de ce qui est nécessaire pour l'entretenir, et font tout ce que leurs ennemis mortels pourraient leur conseiller pour la détruire, comme s'ils étaient las de jouir des douceurs d'une vie dont ils sont follement enchantés.

Quelle contradiction! Quel aveuglement! Quelle manie! Les hommes idolâtres de la vie en sacrifient les plus beaux jours à l'intempérance. Ils l'abrégent par leurs excès, et se rendent encore par là ce peu de temps qu'ils ont à couler sur la terre plein d'amertume et de douleur. Ah! j'en entrevois la cause. C'est qu'on ne connaît pas le prix d'un bien, tandis qu'on le possède, ce n'est que lorsqu'on l'a perdu et qu'il n'y a plus moyen de le recouvrer, ou plutôt, c'est que la passion l'emporte sur le devoir, et que l'attrait présent prévaut et cache les suites funestes et l'usure cruelle dont il faudra payer le plaisir dont on s'est rendu esclave.

C'est donc à tort, ô intempérants, que vous vous plaignez de ce que vous souffrez et de cette foule d'infirmités qui vous accablent dans un temps où vous devriez être en une parfaite vigueur, et vous rendent la vie ennuyeuse et insupportable. C'est en vain que vous les attribuez à l'intempérie de l'air ou des saisons, ou au peu d'habileté des médecins. Reconnaissez que vous vous êtes attirés tous ces maux par vos débauches, plaignez-vous et accusez-vous

d'y avoir prostitué vos premières années, vous voilà réduits à cet état que le Sage vous faisait craindre et vous avait prédit tant de fois, auquel vous soupirerez, ou plutôt pousserez des rugissements dans le déchirement de votre cœur, en disant : *Pourquoi ai-je détesté la discipline, et pourquoi mon cœur ne s'est-il pas rendu aux remontrances qu'on m'a faites ?*

C'est pourquoi saint Basile dit que les intempérants qui consument ainsi misérablement leurs forces ne sont pas seulement les ennemis de leurs âmes qu'ils dégradent et qu'ils précipitent en enfer, mais encore de leurs corps, lui mettant en main des armes pour se tuer et persuadant à la nature de se venger d'elle-même et de se détruire, *in seipsam insanire.* La pensée de ce grand docteur est fondée sur cette parole du Saint-Esprit, qui dit, dans le livre de la *Sagesse, que les pécheurs se sont malheureusement attiré la mort;* car quoiqu'elle soit naturelle à l'homme, et que depuis la désobéissance d'Adam, elle soit devenue inévitable, néanmoins, il y a une cruelle main qui l'a fait entrer dans le monde; et quelle est-elle, sinon celle de l'intempérance, qui précipite le cours des jours de ceux qu'elle s'est assujettis?

La sobriété, au contraire, ménage si bien le tempérament, qu'elle conduit à une heureuse veillesse ceux qui n'avaient d'abord qu'une santé chancelante. L'intempérant perd le sommeil durant la nuit, les viandes et le vin dont il s'est rempli ne permettent pas qu'il s'endorme; l'homme sobre, au contraire, jouit d'un sommeil paisible, d'une santé toujours égale, et éprouve que le plaisir le plus réel et le plus solide est le mépris de tous les plaisirs de la table et des dissolutions; et que la longueur de la vie est d'ordinaire le fruit et la récompense de la modération.

Vous voyez par là, chrétiens auditeurs, que, quoique les hommes aient perverti la nature, Dieu néanmoins y a laissé des instructions secrètes qui nous mènent à sa grâce : il veut que la raison conduise les sens, et l'homme abuse de cette raison pour les contenter; il l'applique à raffiner sur les plaisirs et les rendre plus exquis, plus piquants, et Dieu par une loi invariable met l'ordre convenable à ce dérèglement, il fait succéder la peine au plaisir, *sequitur peccatum pœna pedissequa* (S. Aug.); le péché persécute le coupable, ce corps qu'on voulait nourrir dans les délices est cloué sur un lit, et y ressent des douleurs pareilles aux tortures d'un misérable criminel attaché sur une roue. Ce riche débauché se voit réduit à envier la condition de ses valets, et toute l'austérité des ordres les plus réformés n'approche pas de la dureté du régime que ses médecins lui prescrivent pour prolonger sa vie languissante.

Mais autant que l'âme est plus noble que le corps, et qu'un intérêt éternel doit faire plus d'impression sur des chrétiens qu'un intérêt qui ne regarde que le temps présent, d'autant plus devez-vous être touchés des considérations que la foi nous fournit en cette matière. Or, que nous enseigne-t-elle? Qu'apprenons-nous dans l'école de Jésus-Christ? A n'user des créatures qu'avec la dernière réserve, à nous mortifier sans cesse, à crucifier notre chair avec ses désirs déréglés, à renoncer à nous-mêmes, à veiller sur nos sens pour fermer la porte aux tentations, à fuir une vie molle et sensuelle pour en mener une pénitente, convenable à notre misérable état de pécheurs.

Hélas! pouvons nous oublier que l'intempérance de nos premiers parents nous a chassés du paradis terrestre et plongés dans ce gouffre de maux que nous éprouvons tous les jours? Eve considéra que le fruit de l'arbre défendu était aussi délicieux au goût qu'agréable à la vue et consentit à la suggestion du serpent. Funeste pomme qui n'a pu encore être digérée depuis tant de siècles et dont le venin a été si malin, qu'il a pénétré non-seulement les entrailles, mais le plus intime des moelles et n'a pu être chassé que par le sang du second Adam notre adorable Médiateur !

Ç'a été dans le baptême qui nous a rendus de nouvelles créatures en lui, et nous a imprimé des inclinations toutes contraires à celles que nous avons apportées en naissant, et je ne fais pas de difficulté de dire que, quoique sa sainteté soit incompatible avec tous les penchants de l'homme corrompu, elle a une opposition particulière à celui-ci; car ne s'étant incarné que pour réparer les ravages qu'avait causés le péché de notre premier père, il est de l'ordre de sa sagesse que tous ceux qu'il s'est unis comme ses membres et dont il a composé son Eglise, s'étudient à combattre ce vice par la vertu de tempérance.

Il a voulu comme un habile médecin guérir cette première maladie par un remède contraire. C'est pour cela qu'il a fait préparer les hommes à son Evangile par l'exemple et la prédication de Jean-Baptiste, homme si sobre, qu'il a pu dire de lui *qu'il ne mangeait ni ne buvait*, tant les aliments dont il usait étaient modiques et peu capables d'affecter le goût. Il a voulu passer lui-même quarante jours et quarante nuits sans manger et sans boire avant que de nous donner sa loi nouvelle. Qu'y a-t-il de comparable à la vie frugale qu'il a menée dans la boutique de saint Joseph? Durant le cours de ses prédications, il allait de bourgarde en bourgade sans aucune provision, se contentant de ce qu'il trouvait, de sorte que ses apôtres étaient quelquefois obligés de froisser entre leurs mains des épis de blé qu'ils arrachaient pour soulager leur faim; ainsi sa vie ordinaire était pareille à celle des plus simples paysans. S'il mangeait quelquefois chez des personnes distinguées qui le conviaient à leur maison, et s'il s'est une fois invité chez Zachée le publicain, c'était uniquement pour les gagner à soi et les faire passer des ténèbres à la lumière admirable de son Evangile ; il

pratiquait dans ces festins mêmes une souveraine mortification, car, outre qu'il était parfaitement exempt de la cupidité qui fait rechercher le plaisir pour le plaisir, il n'a jamais passé les bornes de la nécessité, et ne s'est pu tromper dans leur juste discernement, surprise presque inévitable aux plus grands saints, qui, ignorant ces limites précises, accordent quelquefois à la sensualité ce qu'ils lui devraient retrancher.

Une des choses qu'il a le plus souvent et le plus fortement recommandées à ses disciples, est de ne point laisser appesantir leurs cœurs par l'excès du vin et des viandes, de peur de se trouver surpris tout d'un coup par son dernier avénement : *Attendite ne forte graventur corda vestra in crapula et ebrietate* (*Luc.*, XXI), il nous avertit qu'il en arrivera à son second avénement de même qu'au temps de Noé, où les hommes ne songeaient qu'à boire et à manger, lorsque les eaux du déluge les firent tous périr.

Oh! que les premiers chrétiens surent bien profiter de ces avis importants! que j'aime à me les représenter dans ces repas innocents, que les auteurs d'alors appellent agapes, dans lesquels on prenait moins une réfection qu'une leçon de sobriété : *Non tam cœnam quam disciplinam!* L'esprit, n'étant point offusqué par les fumées des viandes, avait toute sa liberté pour s'occuper des vérités saintes, et le corps n'en était que plus prompt et plus dispos pour se lever la nuit et chanter de sacrés cantiques.

Un chrétien selon l'idée que nous en donne saint Paul est un athlète toujours aux prises avec ses ennemis invisibles, ou qui se prépare sans relâche à ces combats qu'il doit soutenir presque à tous moments; or, un athlète garde les règles de la plus étroite abstinence; rien n'égalait la dureté de leur régime : la principale nourriture dont ils usaient était une espèce de bouillie faite avec de l'eau; tous leurs exercices étaient conformes à cette austérité. Qui les pouvait porter à renoncer ainsi à toutes les délices de la vie, et à se condamner eux-mêmes à cette pénible servitude? *Une couronne corruptible*, de vains applaudissements : et des soldats de Jésus-Christ ne voudront s'interdire et se priver de rien pour mériter une couronne incorruptible, et des louanges de la bouche de Dieu même!

Qu'est-ce encore qu'un chrétien? Un homme qui tâche de conserver son cœur libre de l'amour des créatures, et son corps dans une pureté digne de l'auguste qualité de temple du Saint-Esprit dont il a été honoré dans le premier des sacrements, un homme sourd à la voix de sa chair, appliqué au contraire à la crucifier, qui n'use des créatures que par l'amour du Créateur en les rapportant à sa gloire, avec la modestie de celui qui n'a que le simple usage, non avec la passion et l'emportement de celui qui veut jouir : *Utentis modestia, non amantis affectu* (S. Aug.); un homme enfin que l'instinct de la grâce fait gémir de se voir assujetti à ces nécessités; il sent de la peine et de la confusion de ce que la nature trouve ces nécessités douces, et de ce qu'elle les excède souvent, ravie de ne pas connaître les bornes précises. Car d'abord le plaisir se présente à nous, et paraît comme un serviteur qui suit son maître, mais souvent il fait tant d'efforts pour le devancer, qu'il porte à faire pour lui ce que nous ne prétendions faire que pour la seule nécessité; ce qui arrive parce qu'elle n'a pas la même étendue que la volupté, y ayant souvent assez pour le nécessaire, lorsqu'il y a peu pour l'agréable. Ainsi ce mouvement désordonné formant des nuages dans l'esprit, il ne peut juger qu'incertainement si c'est le besoin de réparer nos forces qui nous conduit, ou bien l'enchantement trompeur de la volupté; l'âme qui est charnelle, dit saint Augustin, dont j'emprunte ceci, se plaît dans cette incertitude : *Ad hoc incertum hilarescit infelix anima* (lib. X *Conf.*, c. 31), et se réjouit de ce que les bornes qu'il lui est défendu d'outrepasser ne paraissent pas, afin que, sous l'apparence spécieuse de la nécessité, elle satisfasse la passion du plaisir.

Je m'efforce, ajoute ce saint docteur, de résister à ces tentations de tous les jours; j'invoque pour cet effet, Seigneur, votre secours tout-puissant, et je vous confie, comme à un père plein de tendresse, mes alarmes et mes perplexités.

Ce sont là les mouvements naturels que la grâce chrétienne opère dans un cœur lorsqu'elle y règne véritablement, et c'est ce qu'elle doit produire en nous.

Mais si nous nous considérons comme pécheurs indispensablement obligés à la pénitence, nous nous resserrerons encore dans des bornes plus étroites, nous ne permettrons pas à notre goût de se contenter, et ferons encore un pacte plus étroit avec lui de ne lui pas accorder tout ce dont il pourrait nous solliciter.

Nous avions perdu en Adam tout droit d'user des créatures, il n'a fallu rien moins que la mort de Jésus-Christ pour le recouvrer, mais il ne nous a pas été rendu avec la même étendue; jugez par là des sentiments et de la disposition où doivent entrer à cet égard des pécheurs déchus de la grâce et de toutes leurs prérogatives, qui savent que les créatures ne se prêtent qu'à regret à leurs usages, qu'elles gémissent et souffrent comme des tranchées pour s'y voir asservies, soupirant en la manière dont elles sont capables après leur renouvellement et la pleine liberté des enfants de Dieu; s'ils sont touchés de l'esprit de pénitence, ils doivent se conduire envers eux-mêmes comme des juges sévères, et se condamner à des satisfactions pénibles, entrer dans le zèle de la justice vengeresse, et s'imposer des jeûnes rigoureux. Un vrai pénitent est, selon les saints Pères, un homme en colère contre soi-même, qui, loin de rechercher les choses superflues, ne s'accorde qu'à regret les nécessaires, qui mêle de la cendre à son pain et ses larmes avec son breuvage; qui donne moins

de temps au sommeil que la nature n'en demande, et l'interrompt par ses gémissements et ses prières.

Peut-on croire qu'un pécheur soit touché de componction, lorsqu'on lui voit tous les jours faire grande chère, ainsi qu'au mauvais riche, ne s'occuper que du plaisir ou des préparations aux plaisirs? Vous avez fait une injure mortelle, un outrage irréparable à votre Dieu, dit Tertullien, Eh bien! continuez à vivre délicatement, tenez une table magnifique; que le vin le plus excellent n'y soit point épargné, et lorsqu'on vous demandera pourquoi vous en usez ainsi, répondez hardiment: J'ai offensé mon Dieu, et je suis en danger de périr éternellement, c'est pour cela que je m'afflige et me tourmente en la manière que vous voyez.

Voilà comment ce docteur africain fait parler un pécheur qui ne tient plus de compte de son salut; mais pour celui qui n'y a pas renoncé, et n'est pas parvenu à ce degré d'endurcissement, ah! il mortifie ses sens et crucifie sa chair, il s'interdit toute délicatesse; si quelqu'un l'invite à un festin, il s'en excuse aussitôt : que les innocents s'y trouvent, dit-il, à la bonne heure, pour moi j'ai péché, et ne suis séparé de la mort et de la mort éternelle que d'un point seulement : *Ista felicibus, ego deliqui, et periclitor in æternum perire.*

Tenez pour suspectes votre pénitence et celle des autres, si elles sont destituées de ces marques et de ces caractères. Celui qui a conservé l'innocence baptismale peut dire avec saint Paul, que s'il lui est permis d'user de toute chose, il n'est pas toujours expédient, mais un pécheur converti doit dire que plusieurs choses lui sont défendues. C'est la maxime et la pratique prescrites par saint Grégoire le Grand à tous ceux qui ont commis des actions illicites et abusé des créatures : s'ils veulent rentrer dans l'ordre, il ne suffit pas pour eux de ne plus commettre de transgression, il faut qu'ils s'abstiennent des choses d'ailleurs permises, et se retranchent même quelquefois les nécessaires.

Si la tempérance est si essentielle à la pénitence, elle ne l'est pas moins à la vigilance chrétienne et à la prière, qui nous sont si fort recommandées dans l'Evangile aussi bien que la chasteté sans laquelle nul ne verra Dieu.

Une âme qui ne veille et ne prie pas est une place ouverte de toutes parts, exposée aux insultes de ses ennemis, ils y entrent comme dans un lieu abandonné; et qui peut dire les pillages qu'ils y exercent? L'exercice de la tempérance est de tenir les sentinelles en action, et les empêcher de se livrer au sommeil; le vice qui lui est opposé nous y plonge et nous met hors d'état de connaître les dangers qui nous menacent, et de réclamer du secours; quelles peuvent être les prières d'un homme qui sort d'un grand repas, si toutefois il prie, qu'un tissu de chimères, de distractions, d'inutilités, un vrai songe plein d'images confuses et de fantômes extravagants, une oraison, qui selon l'imprécation du prophète, est elle-même un péché? De quoi est-il capable, sinon de chercher des divertissements profanes, proférer des paroles dissolues, et se laisser aller à des excès que la pudeur ne me permet pas de nommer, ainsi qu'il arriva aux Juifs après s'être rassasiés dans la fête qu'ils célébrèrent en l'honneur du veau d'or? Le peuple, dit le texte sacré, s'assit pour manger et pour boire, et ils se levèrent pour se divertir. Celui de Sodome ne se laissa entraîner dans ces furies de crimes, ces excès monstrueux qui déshonorent la nature, et attirèrent du ciel sur leur ville une pluie de soufre, que par une suite des premiers. Le prophète Ezéchiel n'en rapporte point d'autre cause : ce qui a rendu Sodome criminelle a été l'excès des viandes, l'abondance de toutes choses, et l'oisiveté où elle se vit avec ses filles, *saturitas, panis, et abundantia, et otium* (*Ezech.*, XVI); voilà les degrés par lesquels ces hommes abominables descendirent jusqu'au fond de l'abîme. Que ces suites sont tristes et affreuses, et qu'elles devraient bien suffire pour nous contenir dans les bornes d'une exacte tempérance! Voyons présentement en combien de manières on les excède, et on blesse cette vertu que tant de motifs nous engagent à chérir et à conserver soigneusement. C'est ce que je vous ai promis en mon second et dernier point.

SECOND POINT.

Ce que dirent les apôtres au sujet du détachement des richesses qu'ordonnait à tous le Sauveur du monde : *Hé! qui donc pourra être sauvé?* se peut dire avec autant de fondement au sujet de la tempérance que je vous prêche, et je puis m'écrier: *Quis poterit salvus esse*, tant cette vertu est rare; ceux qui l'observent nous sont figurés par ces trois cents soldats de l'armée de Gédéon, qui prirent de l'eau vite et en passant dans le creux de leurs mains pour soulager un peu leur soif, tandis que leurs compagnons au nombre de plus de vingt-mille s'étendirent de leur long pour boire lentement et plus à leur aise, tous ces derniers furent renvoyés chez eux par l'ordre de Dieu, qui voulut visiblement marquer par là ceux qui seraient propres à sa milice; autrement les vrais chrétiens, à savoir ceux qui ne se courbent vers la terre que le moins qu'ils peuvent. Comme, étant hommes, ils sont obligés d'user de ce monde, ils en usent comme n'en usant pas, ils satisfont aux besoins inévitables de la vie sans attache, et sans retarder par ces actions passagères leur course vers le ciel, où ils habitent déjà en esprit. C'est en eux que consiste toute la force de l'Eglise; mais qu'ils sont en petit nombre, en comparaison de ceux qui sont citoyens de ce monde, et ne songent qu'à jouir de ses douceurs! Jugez-en par le nombre prodigieux de ceux qui violent ouvertement les jeûnes de l'Eglise, ou qui s'en font dispenser sur le vain prétexte d'une indisposition imaginaire; ce n'est là toutefois qu'une espèce de ceux qui blessent la tempérance, on le fait en bien d'au-

tres manières. Vous avez déjà pu connaître par ce que j'ai dit ci-devant, qu'on y donnait atteinte toutes et quantes fois qu'on mangeait et buvait sans nécessité, et dans la seule vue du plaisir; car, encore qu'on puisse faire beaucoup de choses comme en passant par la volupté, on ne doit rien faire néanmoins pour elle, il faut user des sens du corps selon les besoins de la nature qui se contente de peu, et non selon la concupiscence qui ne dit jamais : *C'est assez.* Remarquez seulement que lorsqu'on boit dans un tel excès qu'on en devient ivre, on commet en cela un péché d'une autre espèce, dont il faut s'accuser; il n'est pas même nécessaire pour tomber dans ce désordre de perdre le jugement et noyer sa raison dans les pots, il suffit de boire avec excès, ainsi qu'il paraît par la malédiction fulminée par la bouche de Dieu dans Isaïe : *Malheur à vous qui vous levez dès le matin pour vous plonger dans les excès de la table, pour boire jusqu'à ce que le vin vous échauffe par ses fumées, malheur à vous, hommes puissants et vaillants à boire.* Les philosophes païens sont chrétiens en ce point; bien loin d'accorder cette liberté aux ivrognes, ils soutiennent que la tempérance est grièvement blessée, quoique leur raison demeure saine; mais il suffit des animaux privés de raison pour leur apprendre leur devoir, car, en voyons-nous aucun qui boive au delà de son besoin : au lieu qu'ils boivent trois ou quatre fois autant de vin qu'il en faudrait pour leur nécessité, *faisant gloire de ce qui les devrait couvrir de confusion,* et qu'ils consument en un seul jour ce qui leur aurait suffi pour six, et pour le soutien de plusieurs familles, et plût à Dieu qu'ils ne perdissent que le vin qu'ils boivent, sans se perdre eux-mêmes ; mais il ne nous est pas permis de juger favorablement de leur salut s'ils ne font pénitence, puisque saint Paul les a formellement exclus du ciel.

Outre cette manière, on pèche encore contre la tempérance en quatre autres selon saint Grégoire le Grand, et après lui saint Thomas, l'ange de l'école; ils donnent des exemples de chacune, tirées de l'Ecriture sainte : la première, lorsqu'on prévient et qu'on anticipe l'heure du repas, *præpropere:* Jonathas se vit condamné à mort par son propre père pour avoir porté sa baguette à un rayon de miel, et de là à sa bouche, afin de reprendre des forces, et poursuivre les ennemis jusqu'au bout. L'arrêt eût été exécuté sans l'opposition du peuple touché de l'innocence de ce jeune prince; car, lorsqu'il goûta de ce peu de miel, il ignorait le serment de Saül et la défense qu'il avait faite à toute l'armée de prendre rien jusqu'au soir, mais peut-on dire de même de tant de chrétiens qui ne font aucun scrupule d'anticiper aux jours de jeûne le temps marqué pour la réfection, et dînent dès les dix et onze heures, d'autant plus coupables qu'ils abusent du relâchement même, et de l'indulgence présente de l'Eglise qui ne désapprouve pas qu'on avance l'heure de l'unique repas qu'il est permis de prendre en ces jours consacrés à la pénitence en mangeant vers le midi, car autrefois on ne le prenait que le soir après Vêpres, ou pour le moins après None, aux jeûnes moins solennels , c'est-à-dire à trois heures après midi, ce qui se pratiquait au XII[e] siècle, ainsi qu'il paraît par saint Bernard, et encore longtemps après.

Ne peut-on pas mettre encore en ce rang ceux et celles qui aux autres jours mangent sans aucune nécessité hors des heures du repas? Ne font-elles pas voir par là qu'elles ne suivent point d'autre guide que la sensualité ? Peut-on dire qu'elles usent des aliments comme des remèdes, ainsi que tout chrétien y est obligé; qui est celui lequel, à moins que d'être encore plus malade de l'esprit que du corps, prendrait sans cesse des potions amères, et ajouterait toujours quelque chose à la dose prescrite par le médecin.

On pèche, en second lieu, par gourmandise, disent les mêmes saints docteurs, lorsqu'on veut avoir des mets exquis et recherchés, *laute;* c'est par là que les Israélites s'attirèrent la colère de Dieu dans le désert. Lassés de la manne, ils murmurèrent et demandèrent des viandes selon leur goût: Dieu les exauça dans sa fureur et fit pleuvoir dans leur camp une multitude prodigieuse de cailles ; ces oiseaux étaient encore dans leur bouche, lorsque la vengeance divine se fit sentir à eux et qu'ils furent frappés de mort.

Il y faut joindre ceux qui veulent que les mets soient apprêtés avec trop de soin, *studiose;* les enfants du grand prêtre Héli sont repris de ce déréglement dans l'Ecriture, car il est rapporté que, ne voulant pas avoir des viandes cuites du reste des sacrifices, mais des crues pour se les faire apprêter avec plus de délicatesse, leur péché était très-grand et qu'ils scandalisaient le peuple. Ce n'est pas qu'on soit coupable précisément pour se nourrir de viandes de prix et assaisonnées conformément à leur qualité ; Dieu les a faites pour l'usage de l'homme, et il ne faut rien rejeter de ce que sa libéralité nous donne, *usque ad delicias,* comme parle un saint Père ; mais il ne faut pas abuser de cette profusion digne de sa magnificence et en prendre occasion de flatter la chair et vivre dans la molesse. Chacun en doit user d'une manière convenable à son état et à sa complexion ; un roturier et un artisan ne doivent pas tenir la même table qu'un grand seigneur : il faut se mesurer à ses facultés et à sa condition; mais il n'est que trop ordinaire de ne chercher en cela qu'à assouvir sa sensualité, et c'est ce qui a été blâmé non-seulement par les Pères, mais par les sages mêmes du paganisme; ils n'ont pu souffrir ces discernements des goûts différents et des lieux d'où viennent toutes les délicatesses de la table, comme, par exemple, les coteaux où croissent les vins les plus exquis, en quelles côtes et quelles rivières se pêchaient les poissons les plus délicats. Une pareille science leur

paraissait indigne d'un homme qui n'est pas tout à fait esclave de son ventre et qui serait sans doute plus habile et plus raisonnable s'il l'ignorait ; ils ont regardé, pour cet effet, leurs empereurs Vitellius et Héliogabale comme des monstres, l'opprobre du genre humain, et n'ont pas moins détesté leur mémoire que nous le pourrions faire.

Oh! combien cette honteuse science s'est-elle perfectionnée dans ce siècle corrompu et tout plongé dans la mollesse et la bonne chère! A quoi sont destinés tous ces divers assaisonnements qu'on invente de jour en jour, ces ragoûts, ces raffinements de délicatesse, sinon à piquer le goût et à rehausser la saveur des aliments? On ne les peut souffrir dans leur simplicité, dans leur état naturel, et, comme si Dieu avait manqué à y attacher le sentiment convenable, on l'oblige, par le raffinement d'une insultante délicatesse et à force de les altérer et les falsifier, à en donner un plus agréable et plus exquis. Vos cuisiniers ont trouvé le secret de faire manger avec autant d'appétit d'un second et d'un troisième service, après être rassasié du premier, que si on ne s'en souvenait plus ; on donne sur les nouveaux plats comme si on avait l'estomac vide, le ventre s'emplit sans qu'on y pense, et la diversité empêche le dégoût.

L'avidité est le quatrième défaut qu'on commet en ce point, *ardenter;* c'est ce qui souilla Esaü et lui fit perdre son droit d'aînesse ; il ne s'agissait que du mets le plus vil, une écuelle de lentille; mais il la désira avec une passion violente, une ardeur démesurée, et compta pour rien, dans cette espèce de fureur qui le transportait, toutes les prérogatives attachées à sa qualité d'aîné.

Ce fut encore le crime de ces Juifs charnels qui regrettaient, jusqu'à verser des larmes, les ognons, les poireaux et les concombres d'Égypte; d'où j'infère avec saint Augustin, que c'est moins la qualité des viandes qui nous rend criminels que l'ardeur et la cupidité avec laquelle nous en usons. Dieu nourrissait de viandes Elie par le ministère d'un corbeau, et ce saint prophète conserva la vertu de l'Esprit-Saint. Adam nous vendit pour une pomme, et Satan ne tenta point le second de soulager sa faim par des mets exquis, mais simplement par du pain, et que la vertu de tempérance ne consiste pas non plus dans la quantité qui doit être proportionnée au tempérament de chacun, mais dans une certaine égalité d'esprit qui fait que si on est dans l'indigence, on souffre sans peine ce qui peut manquer, et si on se trouve dans l'abondance, on en use avec une entière modération, ne cherchant dans l'usage du manger et du boire que le soutien de la nature, et non pas la satisfaction des sens, dans cette liberté d'esprit, cette tranquillité d'âme qui nous élève au-dessus de nous-mêmes et fait qu'on se porte à n'user des aliments qu'autant que le temps et la nécessité le demandent avec une indifférence pleine de paix; telle était la situation du grand apôtre, qu'il nous marque par ces admirables paroles : *Je sais vivre pauvrement et dans l'abondance ; ayant éprouvé de tout, je suis fait à tout.*

J'ajouterai à toutes ces manières dont on blesse sa conscience par la nourriture celle d'user de certains aliments qui nous sont interdits, non que l'Eglise rejette aucune viande par superstition et pour croire, comme faisaient quelques hérétiques, qu'elles viennent d'un méchant principe, mais elle ordonne à ses enfants de s'en priver par esprit de pénitence et de mortification. Ainsi ce n'est pas, en cette rencontre, ce qui entre dans la bouche qui souille celui qui mange, comme le dit le Fils de Dieu, mais sa révolte contre la loi, la disposition criminelle de son cœur qui le porte à violer un précepte formel de l'Eglise pour un plaisir de quelques moments. Moïse avait de même prescrit aux Juifs, par l'ordre de Dieu, de s'abstenir de diverses sortes de viandes, et ils étaient si religieux que nous voyons Eléazar et les sept Machabées souffrir avec courage et même avec joie les plus horribles tourments et une mort cruelle, plutôt que de toucher à de la chair de pourceau. C'est ainsi qu'une infinité de chrétiens, dans la suite, n'ont pas balancé de préférer la mort la plus douloureuse aux viandes immolées aux idoles, qui leur étaient présentées par les persécuteurs de notre sainte foi.

Cette défense s'étend plus loin que vous ne pensez peut-être ; car saint Augustin et saint Grégoire après lui mettent au rang des viandes défendues celles que nous savons, par une expérience incontestable, être nuisibles à notre santé. Adam, dit ce grand Pape, n'a pas reçu lui seul le précepte de s'abstenir du fruit défendu; quand Dieu nous fait connaître que certains aliments sont contraires à notre santé et sont pour nous des poisons, c'est nous les interdire de même que s'il en faisait un commandement exprès, et lorsque, malgré cette épreuve réitérée, nous usons de ces mets pernicieux, n'est-ce pas goûter d'un fruit défendu?

Voilà les leçons que le Verbe incarné nous a faites sur la tempérance par sa propre bouche ou par celle des docteurs de son Eglise, animés de son esprit; mais le commun des chrétiens aime mieux recevoir celle d'Epicure et suivre leur appétit déréglé comme des bêtes brutes; car il y en a plusieurs, je le devrais dire avec larmes, qui se conduisent en ennemis de la croix de Jésus-Christ, qui auront pour fin la damnation, parce qu'ils font leur Dieu de leur ventre, mettant leur gloire dans leur propre honte, et qui n'ont de pensées et d'affections que pour la terre, ne pensant non plus au ciel que s'il n'y en avait point, tout occupés d'une béatitude charnelle : Buvons, mangeons, mon âme, faisons grande chère, nous avons des biens en réserve pour plusieurs années, *quorum Deus venter est, qui*

terrena sapiunt et gloria in confusione ipsorum. Oh! à quel degré de bassesse et de dégradation ce vice honteux réduit-il des hommes créés à l'image de Dieu, qui devraient beaucoup plus vivre de la vie de l'esprit que de celle du corps! Je ne parle pas seulement de ceux qui étouffent leur raison dans le vin et sont esclaves d'une passion si brutale (ce vice semble n'être le partage que de la lie du peuple, de quelques âmes de boues prostituées à toutes sortes d'infamies), mais généralement tous ceux qui font leur capital de la bonne chère et se nourrissent dans les délices. Est-ce pour cela que la vie présente vous a été donnée, et que vous prodiguez si follement vos biens, tandis qu'une multitude de pauvres manque du nécessaire et s'en prend à la Providence!

Tout le temps de la vie est destiné à la pénitence; celui de l'Avent, auquel nous entrons, y est particulièrement consacré: le Seigneur nous invite par sa grande miséricorde d'avoir recours aux larmes, aux soupirs, à vous revêtir de sacs et vous rouler dans la cendre, pour fléchir sa colère prête à se déborder sur vous, et au lieu de cela, vous ne penserez qu'à vous réjouir et vous divertir, à tuer des veaux gras, égorger des agneaux, à manger de la chair et boire du vin. Le temps de notre vie, dites-vous, n'est qu'une ombre qui passe, et après la mort il n'y a plus de retour. Venez donc, jouissons des biens présents, hâtons-nous d'user des créatures pendant que nous sommes jeunes, ne laissons point passer la fleur de la saison, parfumons-nous d'huiles de senteur, couronnons-nous de roses, qu'il n'y ait point de pré où notre intempérance ne se satisfasse, laissons partout des marques de réjouissance, parce que c'est là notre sort. Je jure par moi-même, dit le Seigneur des armées, que vous porterez cette iniquité jusqu'à la mort; engraissez-vous encore un peu de temps comme des victimes de ma juste fureur, vous éprouverez ce que c'est que de tomber entre les mains d'un Dieu vivant: *auferetur factio lascivientium* (*Amos*, VI), encore quelques moments, et la mort viendra fondre comme un tourbillon, comme un géant armé, et vous arrachera à tous vos plaisirs, lorsqu'à peine croirez-vous avoir commencé d'en jouir. Quel changement horrible! quelle étrange catastrophe! Ce sera alors, dit le Seigneur, que mes serviteurs mangeront et seront pleinement rassasiés, et vous souffrirez une faim enragée; mes serviteurs boiront à longs traits; ils seront enivrés d'un torrent de voluptés, et vous languirez de soif, vous ne pourrez obtenir durant toute l'éternité une goutte d'eau pour mettre sur le bout de votre langue: *Ecce servi mei comedent et vos esurietis, servi mei bibent et vos sitietis.* (*Isa.*, XIII); mes serviteurs se réjouiront, tandis que vous serez dans la dernière désolation; mes serviteurs éclateront en cantiques de louanges dans le ravissement de leur cœur, et vous éclaterez en de grands cris et de tristes hurlements dans l'amertume et le déchirement du vôtre: *Ecce servi mei laudabunt, et vos clamabitis et præ dolore cordis vestri, præ confusione spiritus ululabitis.* (*Isa.*, XIV.)

Il ne faut pas être simplement endormis, mais totalement plongés dans le sommeil de la mort pour ne se pas réveiller au bruit effroyable de ce tonnerre; réveillez-vous donc de ce profond assoupissement, d'autant que ce sera peut-être la dernière fois qu'il grondera sur vos têtes, et que ce Dieu, dont vous aurez lassé la patienne, rentrera dans son silence et vous laissera finir comme vous avez commencé; vous ne vous apercevrez de votre malheur que lorsqu'il sera sans remède et détesterez vos plaisirs passés avec un repentir plein de désespoir.

Prévenons l'effet de ces menaces terribles, faisons-nous sages aux dépens de tant d'insensés qui avalent avec joie des poisons dont ils auront dans peu les entrailles déchirées; usons sobrement des créatures, de peur qu'étant rassasiés nous ne soyons tentés de renoncer le Créateur et de dire qui est le Seigneur? Privons-nous-en autant que les règles de la discrétion le peuvent permettre: la privation est toujours préférable à l'usage le plus légitime qui fortifie ordinairement la concupiscence, cause quelque dégoût des biens spirituels, refroidit l'esprit de piété, attache l'âme aux créatures, la dispose à les aimer pour elles-mêmes, à moins qu'elle n'ait soin de prévenir ces mauvaises suites. Hélas! nous gardons tous les jours des régimes beaucoup plus pénibles pour la santé du corps: sera-t-il dit qu'il n'y aura que celle de l'âme à laquelle on sera indifférent, et pour le recouvrement de laquelle on ne pourra se résoudre à se faire la moindre violence?

Mais ne vous ai-je pas fait voir (et ce me semble assez au long) que l'intempérance causait la ruine de l'une et de l'autre? Je vous ai prouvé qu'elle était l'une des plus dangereuses passions, et qu'elle en excitait d'autres encore plus honteuses, telle que l'impudicité, qu'elle produisait l'insensibilité envers les pauvres, l'oubli de Dieu, l'attachement à la vie présente, l'horreur de la mort, la dissolution dans les paroles, la dureté de cœur, la paresse, l'assoupissement; qu'elle éteignait la vigueur de l'esprit, le remplissait de ténèbres, inspirait le dégoût de la prière, et de tous les exercices de la religion, rendait esclave de tous les vices et conduisait à l'impénitence finale.

Conjurez instamment le Seigneur de ne vous point livrer à ce dérèglement dont vous ne sauriez concevoir trop d'horreur: *Averte a me ventris concupiscentias* (*Eccli.*, XXIII), et pour ne le pas tenter; fuyez comme un écueil ces maisons de bonne chère et de crapule, où le couvert est toujours mis, ces buveurs de profession qui provoquent tout le monde à boire, et sont à peine sortis d'un repas, qu'ils songent à celui qui doit suivre: *Noli esse in conviviis potatorum neque comessationibus* (*Prov.*, XXV): ce n'est pas

Dieu que servent ces gens-là, mais leur ventre; leur commerce est contagieux et vous ne tarderez pas de leur devenir semblables.

Fuyez de même tout ce qui flatte trop la sensualité, ayez une attention continuelle sur vous-mêmes, lorsque vous êtes obligés de satisfaire aux besoins du corps pour ne pas tomber dans le moindre excès, puisque vous donneriez par là quelque prise au démon qui a pouvoir sur tout ce qui est déréglé; lorsque vous sentez que la nature s'attache trop à cette satisfaction, et que votre cœur s'ouvre et cherche à se reposer dans un plaisir si indigne d'un chrétien, faites-vous de vifs reproches, et couvrez-vous de confusion. Quoi! cohéritiers de Jésus-Christ, vous vous réjouissez d'un plaisir qui vous est commun avec les bêtes; renoncez à la sensualité du vieil homme pour vous unir au nouveau, et entrer dans ses dispositions intérieures de reconnaissance et de mortification; souvenez-vous du fiel dont il fut abreuvé à sa passion, et trempez-y vos morceaux : *recordare absinthii et fellis* (*Thren.*, III); conservez des sentiments de componction pour vos péchés passés, vous confondant de si bien nourrir l'ennemi de votre maître.

C'est là notre lutte et notre exercice de tous les jours, comme ce l'a été de tous les saints, jusqu'à ce que notre âme soit remplie et possédée de l'esprit de Dieu, de même que la leur ne regarde plus la nourriture que comme un remède fâcheux, comme un plaisir accordé à la nécessité du corps, non à la satisfaction de l'esprit ou plutôt jusqu'à ce que Dieu ait détruit le ventre et les viandes et nous nourrisse avec ses anges d'une viande invisible qui ne sera autre que lui-même, sa vérité, sa justice, la communication et l'union intime du bien souverain; heureux banquet préparé sur la sainte montagne à tous les élus, festin de viandes délicieuses pleines de suc et de moelle, d'un vin tout pur et sans aucun mélange de lie. C'est le bonheur auquel vous êtes appelés et que je vous souhaite.

SERMON III.

Pour le mardi de la première semaine de l'Avent.

DE LA CHASTETÉ.

Scio quia Messias venit qui dicitur Christus; cum ergo venerit ille, nobis annuntiabit omnia. (*Joan.*, IV.)

Je sais que le Messie, qui est le Christ, doit venir, et lorsqu'il sera venu, il nous enseignera toutes choses.

Les philosophes du paganisme avaient des notions assez justes sur la tempérance dans le manger et le boire, dont je vous entretins hier. La morale chrétienne ne fait aucune difficulté de les adopter comme inspirées par la sagesse éternelle; il n'en est pas de même de la chasteté, dont je me propose de traiter aujourd'hui, quoique ses devoirs soient fondés sur la même loi éternelle et immuable, et que la lumière naturelle les fasse connaître distinctement, lorsqu'elle n'est pas obscurcie par les ténèbres des passions et les nuages que répand la concupiscence. Il est étonnant qu'ils se soient égarés et oubliés jusqu'au point qu'ils ont fait, car sans parler des infamies des cyniques, quels déréglements n'ont pas approuvés les autres sectes qui affectaient plus de retenue ; que d'ordures cachait le manteau d'un stoïcien, d'un académicien ; dans quelles abominations se sont-ils plongés! Non contents de violer les devoirs les plus communs de l'honnêteté, ils ont autorisé par leurs maximes et leur conduite, c'est-à-dire dans la spéculation et la pratique, des excès monstrueux dont la nature, toujours corrompue qu'elle est, a de l'éloignement.

La vérité se sera sans doute conservée dans la Judée où Dieu était connu : les docteurs de la Synagogue ou l'avaient altérée, ou n'en avaient pas pénétré l'étendue, et tiré du principe toutes les conséquences qui s'en déduisent naturellement; ils comptaient pour rien les désirs déréglés auxquels le cœur se livre, et n'en faisaient aucun scrupule ; ils se croyaient chastes et innocents, avec des yeux pleins d'adultère et d'un péché qui ne cesse point. Quel aveuglement d'ailleurs, ils ignoraient le prix de la virginité! cette perle précieuse : elle était même en opprobre parmi eux comme incompatible, selon leurs idées charnelles, avec l'avantage de voir sortir le Messie de leur race.

Venez, adorable Messie, les désabuser de cette erreur grossière; venez mettre en honneur cette vertu incomparable, venez opposer une digue à la concupiscence effrénée des enfants d'Adam; venez chasser l'esprit immonde qui exerce impunément ses pirateries sur cette grande mer, et apprendre à des hommes fragiles, pétris de boue, à vivre sur la terre comme les anges dans le ciel. Les soupirs des patriarches sont écoutés, les vœux ardents des prophètes et des justes sont exaucés, la voix de la tourterelle s'est fait entendre, les fleurs ont paru dans notre terre; ce lis d'une blancheur exquise est éclos, et a répandu partout sa bonne odeur, nos souillures vont être purifiées. Ah! célébrons une naissance qui procure au monde tant d'avantages. Je vais en étaler une partie, mais j'ai besoin de recevoir ces paroles chastes, pures, comme un argent éprouvé au feu et raffiné jusqu'à sept fois; demandons-les au Saint-Esprit, par l'intercession de la plus pure de toutes les vierges, qui conçut par son opération le Verbe de vie, après avoir donné son consentement aux paroles de l'ange, député pour cet effet. *Ave, Maria.*

Il faut que la chasteté ait des charmes bien puissants et jette un grand éclat, puisque ceux-mêmes qui tâchent de la corrompre et ne peuvent réussir dans leur desseins détestables, sont forcés de l'estimer et de lui donner des louanges ; mais, comme cette beauté est trop spirituelle pour des hommes plongés dans leurs sens, et qui n'ouvrent presque jamais les yeux de l'âme, je crois les devoir réveiller de leur assoupissement létargique par un autre endroit, et les exciter à se relever du bourbier par leur intérêt propre, et par la crainte de se rendre éternellement misérables. Pour cet effet je me

propose de vous faire voir que l'impudicité est un des vices que Dieu déteste le plus; en second lieu, que c'est celui qui fait plus de ravages et damne un plus grand nombre de chrétiens; après quoi je vous donnerai les remèdes pour en guérir, et les précautions pour n'y point tomber. Voilà toute l'économie de ce discours, et le sujet de vos favorables attentions.

PREMIER POINT.

Si ce péché, que vous allez voir que Dieu déteste si fort, se pesait aux balances des hommes, il serait fort léger, car ils ont un merveilleux penchant à l'excuser et à le regarder comme une faiblesse très-pardonnable; mais les pensées de Dieu ne sont pas les pensées des hommes, elles en sont aussi éloignées que les cieux le sont de la terre; c'est à nous à réformer les nôtres sur les siennes, et à juger de la grièveté d'un péché, non selon l'impression qu'il fait sur nos sens, mais sur l'idée que la foi nous donne de la sainteté de Dieu, de sa pureté souveraine, de son image plus ou moins défigurée dans l'âme, de la dégradation honteuse où ce vice réduit ceux qui s'y abandonnent; enfin par les suites funestes qu'il entraîne d'ordinaire après soi, et par la sévérité avec laquelle sa justice le punit, et vous verrez que ce que vous regardez comme un jeu, et que vous traitez de galanterie et de bonne fortune, est un crime énorme, un monstre épouvantable, un feu qui dévore jusqu'à une entière consomption. Oui l'impudicité ne souille pas seulement l'âme aussi bien que le corps, mais elle la dévore et l'ensevelit dans une ruine totale : *Hoc nefas est, et iniquitas maxima, ignis usque ad perditionem devorans.* (*Job*, XXXI.)

Lorsque nos premiers parents se révoltèrent contre l'auteur de leur être, se flattant de l'imagination présomptueuse de devenir semblables à lui, et qu'ils précipitèrent par ce crime, que saint Augustin appelle *ineffable*, toute leur postérité infortunée dans un abîme de maux, il n'est pas dit dans l'Ecriture que Dieu se repentit de les avoir créés. Lorsque le perfide Caïn, n'écoutant que la suggestion de son envie et du démon qui possédait son cœur, tua avec tant de barbarie son frère Abel, qui n'avait garde de se défier d'un tel dessein, il n'est pas dit non plus que Dieu se soit repenti de l'avoir fait naître; mais, lorsque les hommes lâchèrent la bride aux mouvements de leur brutalité, qu'ils se plongèrent dans des excès honteux, voyant que toute chair avait corrompu sa voie, ah ! c'est alors qu'il se repentit d'avoir fait l'homme, et que, touché d'une vive douleur jusqu'au fond du cœur, il jura qu'il l'exterminerait de dessus la terre, et que son esprit ne demeurerait plus jamais avec lui. L'effet suivit la menace; il rompit les digues de la mer, et ouvrit les cataractes du ciel. Tous les hommes généralement furent submergés et ensevelis dans les eaux, à la réserve de Noé et de sa famille, que sa grâce avait préservée de cette corruption universelle.

Quelques siècles après le cri des infamies des Sodomites et des habitants de quatre villes voisines, étant monté jusqu'au ciel, en fit descendre une pluie de soufre et de feu qui les consuma tous. La contrée porte encore aujourd'hui des traces effrayantes de la vengeance divine, la fumée de cet embrasement horrible n'est pas encore dissipée, la terre souillée par tant d'abominations est demeurée déserte; si les arbres y portent des fruits, ils ne mûrissent jamais, et se réduisent en cendres.

Je vois dans la suite Her et Onan, fils de Juda, frappés de mort à l'instant, pour une action impure que le texte sacré appelle *détestable*, et je me sens épouvanté de voir Moïse, malgré son extrême douceur, faire passer au fil de l'épée vingt-quatre mille Israélites, pour s'être souillés avec les filles des Madianites. Dieu, par l'ordre duquel il agissait, donne de grands éloges à Phinées, petit-fils d'Aaron, pour avoir percé de son poignard un Israélite qui se souillait avec la fille du prince de Madian. Il se servit ensuite de l'épée des Chaldéens et des autres fléaux de sa justice, tels que la peste, la famine, une dure et longue captivité pour punir leurs adultères, et les autres débordements de leur impudicité, qui les font comparer par Jérémie à des chevaux échappés qui hennissent et courent après des cavales : *Equi emissarii unusquisque ad uxorem proximi sui hinniebat.* (*Jerem.*, V.)

Et ne croyez pas que, parce que nous ne voyons plus aujourd'hui de ces punitions éclatantes, Dieu soit moins irrité de ce désordre, et sa sainteté en soit moins blessée. Ces châtiments sensibles étaient proportionnés à l'état de la loi, et destinés à imprimer de la terreur à des âmes serviles; ils sont aujourd'hui plus secrets, mais plus terribles: *Impunitas ipsa pœnalis est*, dit saint Augustin. Dieu exerce ses jugements d'une manière d'autant plus effroyable, qu'elle est plus cachée; il dissimule en cette vie, et se réserve à les punir dans l'autre du même supplice que les démons, et les précipiter dans un étang de soufre et de poix. O Seigneur, plutôt tous les maux de la vie présente, qu'une telle indulgence suivie d'une fureur implacable.

Bien loin que ce péché soit plus pardonnable présentement, je dis avec Tertullien, qu'il l'est moins qu'avant l'Incarnation. La chair de l'homme, depuis l'accomplissement de ce mystère, est devenue bien plus noble et plus précieuse, elle a acquis un degré d'excellence qu'elle n'avait pas de sa nature; ainsi c'est peu de l'appeler avec le même auteur une chair d'ange, *angelificata caro ;* il faut dire une chair déifiée. Avant que le Fils du Père éternel s'unît à notre chair, et se revêtît de notre humanité, l'incontinence était un grand péché par les raisons que j'ai déjà alléguées; mais, depuis que par le baptême qui nous incorpore à Jésus-Christ, elle est devenue la chair d'un Dieu, qu'elle est

nourrie dans l'Eucharistie de la chair et du sang d'un Dieu. Ah! c'est un crime tout autrement grief, c'est un attentat, un excès monstrueux, un sacrilége horrible, une profanation accompagnée d'injustice et d'ingratitude, l'abomination de la désolation dans le lieu saint. Ce n'est pas ici un vain discours, une métaphore outrée, une spéculation creuse, c'est une vérité divine infiniment au-dessous de toute expression. Jésus-Christ dit aussi véritablement dans le baptême d'un chrétien, ceci est mon corps véritable, quoique mystique et par adoption, que dans le Mystère de nos autels, ceci est mon corps véritable et naturel par transsubstantiation; arracherai-je donc à Jésus-Christ ses propres membres? Je parle avec saint Paul, pour les faire devenir les membres d'une prostituée : y pense-t-on; c'est arracher la langue à Jésus-Christ que de se servir de la sienne pour proférer des paroles sales et dissolues : *Tollens membra Christi faciam membra meretricis.* Sais-tu que tu arraches les yeux à Jésus-Christ toutes les fois que tu lances des regards lascifs. Si on était pénétré de cette vérité, ne frémirait-on pas d'horreur lorsqu'on se licencie à des attouchements criminels; les pieds ne refuseraient-ils pas leur ministère, lorsqu'on va à des rendez-vous consommer le crime. Comment loger et nourrir tant de pensées détestables dans un cœur qui est à Jésus-Christ, que le Saint-Esprit s'était consacré comme son temple, comme le lieu où il prenait ses délices, et l'en chasser pour en faire la retraite des satires, des sirènes de volupté et de tous les esprits impurs? Ah? chrétien, indigne de cet auguste nom, si tu veux dorénavant livrer ton cœur et tes sens à l'impureté, si tu veux assouvir une passion honteuse et brutale, cherche un autre cœur, d'autres yeux, d'autres oreilles, une autre langue, d'autres pieds, d'autres mains que ceux de Jésus-Christ; ne les emploie plus à des usages si détestables. Non, chrétiens mes frères, vous n'êtes plus à vous-mêmes, il ne vous est plus libre de disposer d'un bien qui appartient à Jésus-Christ et qu'il a racheté de l'esclavage de Satan, non par des choses corruptibles, telles que l'or et l'argent, mais au prix inestimable de son sang : *Non estis vestri, empti enim estis pretio magno.* Pouvez-vous refuser de glorifier votre Sauveur dans vos corps, et de les conserver purs et exempts de toute souillure, puisque vous lui appartenez par tant de titres, et qu'il a tiré ces corps de leur roture et de leur bassesse naturelle, pour leur communiquer une dignité à laquelle vous n'auriez jamais osé aspirer, et qu'il y répandra un jour toutes les richesses de sa gloire?

Voici une autre raison que me fournit le même apôtre, qui servira encore à vous faire connaître combien ce péché surpasse les autres. Quelque autre crime, dit ce docteur des nations, que l'homme commette, il est hors du corps, mais celui qui tombe dans la fornication pèche contre son propre corps. Quoi donc! celui qui se remplit de viande et qui a coutume de boire du vin avec des excès qui altèrent sa santé, ne pèche-t-il pas contre son corps? J'en conviens, mais non pas d'une manière si indigne et si criminelle que celui qui y excite des mouvements brutaux; les autres péchés qui se commettent par le ministère du corps, le déshonorent à la vérité et en profanent la sainteté : celui-ci prive l'homme de sa liberté, de son propre domaine, en le livrant à une prostituée dont il devient le propre corps, l'abrutit entièrement et le rend semblable aux chiens et aux pourceaux.

L'âme est encore plus maltraitée, cette intelligence si noble, élevée par sa situation au-dessus de toutes les substances corporelles et qui ne voit que Dieu seul au-dessus de soi, s'avilit, se dégrade, devient éprise d'un amas de fange et de boue, et met son plaisir à s'y vautrer : cette âme qui doit vivre de la même nourriture que les anges, embrasser l'ordure et le fumier, en faire ses délices, quelle dépravation! quel changement! quel renversement étrange! L'ordre naturel est que l'esprit domine sur le corps et s'en serve comme d'un instrument pour toutes sortes d'actions de justice; que chacun sache posséder saintement et honnêtement le vase de son corps, et non pas en suivant les mouvements de la concupiscence qui ne connaît point de frein : *Ut sciat unusquisque vestrum vas suum possidere in sanctificatione, non in passione desiderii.* Faites attention à cette parole de saint Paul : c'est par la chasteté qu'on possède son corps, lorsqu'on est maître de ses mouvements déréglés, ou qu'on les réprime, n'accordant rien aux désirs de la chair, qu'au contraire on la traite en esclave et en ennemie; mais, lorsqu'on cède à ses désirs honteux, qu'on rend les armes à cette passion impérieuse qui nous tue en nous caressant, qu'on obéit à la loi des membres, ah! c'est alors que le péché nous possède, nous domine, nous retient en une dure captivité, ou plutôt c'est le démon qui nous tyrannise, nous agite et se sert des membres de notre corps comme d'autant d'armes d'iniquité pour donner la mort à nos âmes.

Quelle horreur Dieu ne doit-il pas avoir d'une âme qui l'oublie ainsi, après s'être oubliée elle-même! qui lui préfère un peu de boue et cherche à assouvir sa faim détestable par les écosses des pourceaux, après avoir méprisé les délices innocentes de la table paternelle! Pourra-t-il se résoudre, en la voyant souillée de tant d'adultères, à la reprendre pour épouse et la favoriser comme auparavant de ses divines caresses! Il le fait quelquefois, afin que nul ne désespère; mais il le fait plus rarement qu'on ne pense, afin qu'on soit du moins détourné par là de se livrer à ce vice, si on ne l'est pas par sa laideur et sa difformité horrible.

Vous pouvez déjà juger par là des étranges ravages qu'il fait et du prodigieux nombre d'âmes qu'il damne tous les jours. C'est ce qu'il faut voir présentement.

SECOND POINT.

Osée se plaignait de son temps que l'a-

dultère avait inondé le monde; les autres prophètes tiennent à peu près le même langage: la publication de l'Evangile arrêta ce débordement et servit comme de digue pour empêcher qu'il n'eût son cours ordinaire. Nous voyons dans les monuments qui nous restent des premiers siècles que l'impureté était extrêmement rare parmi les chrétiens, on n'en prononçait pas même le nom. Jamais la virginité n'a fleuri avec tant d'éclat; saint Justin, martyr, en fait foi dans la célèbre *Apologie* de notre religion, qu'il présenta aux empereurs: « Le succès, dit-il, de la doctrine apostolique est si grand et si manifeste, que parmi ceux qui en ont été imbus dès leur naissance il s'en trouve un grand nombre de l'un et de l'autre sexe, de toute sorte de conditions et d'états, âgés de soixante ans et plus, qui ont passé toute leur vie dans la pureté du célibat et sans avoir été flétris de la moindre corruption. Mais si je voulais compter tous ceux du désordre et de la vie déréglée se sont réduits à une vie honnête et réglée depuis qu'ils ont passé parmi nous, il s'en trouverait un nombre infini. »

Origène, écrivant contre Celse, témoigne que plusieurs hommes simples et sans lettres qu'on regardait comme des gens de néant, n'étaient pas plutôt instruits de nos principes qu'ils avaient un éloignement infini de toutes les passions infâmes, et faisaient paraître un attachement admirable pour la vertu qui leur est opposée, en sorte qu'ils se privaient des plaisirs légitimes du mariage. On garde, disait-il, la virginité parmi nous pour l'amour qu'on lui porte et non par la considération d'un honneur humain comme font vos vestales. Vos philosophes ne croyaient rien faire contre leur devoir en allant dans des mauvais lieux; ces désordres ne se trouvent pas parmi nous; si quelqu'un y tombe, ce qui est très-rare, il est aussitôt chassé avec ignominie de nos assemblées; nous le pleurons comme perdu, et lorsqu'il change de mœurs l'Eglise le reçoit comme un homme ressuscité, mais après de longues épreuves et une rigoureuse pénitence.

C'est à la rareté de ces péchés parmi les premiers fidèles qu'il faut atribuer la diversité des sentiments touchant la réconciliation de ceux qui les commettaient. Il y avait des provinces où l'entrée de l'église leur était fermée pour toujours, quelque pénitence qu'ils eussent pu faire, d'autres où les évêques se laissaient fléchir. Le pape Zéphirin, inclinant à la douceur, fit un décret par lequel il ordonna qu'à l'avenir les fornicateurs et les adultères rentreraient dans la communion de l'Eglise, après l'accomplissement d'une longue et laborieuse pénitence. Il paraît toutefois que, malgré ce décret, ils étaient exclus sans retour en quelques Eglises d'Afrique et abandonnés à la miséricorde divine, marque certaine que ces cas odieux, n'étant guère ordinaires, ne se réglaient pas par une loi générale, mais que chaque évêque se conduisait en ce point comme il jugeait le plus à propos, ou pour ne pas désespérer les pécheurs, ou pour ne pas donner entrée à des choses si indignes du christianisme par l'espérance du pardon, car si de tels déréglements eussent été fort communs, comment eût-il été possible d'observer une discipline si sévère à l'égard d'un grand nombre de coupables?

Hélas! que les temps sont changés! Comment la couleur de cet or pur, qui était si belle, s'est-elle altérée? Malheur à nous: la couronne de notre tête est tombée, nous n'oserions plus faire valoir cette preuve de la divinité de notre religion et sommes cause par là que le saint nom de Dieu est blasphémé par ses ennemis.

Je ne suis pas toutefois surpris de voir que ce vice ait repris l'empire, car il n'en est pas de lui comme de la plupart des autres, il s'en trouve pour lesquels la nature, toute corrompue qu'elle est, n'a aucune pente: quel est, par exemple, le plaisir d'un jureur et d'un blasphémateur; il y en a d'autres qui semblent n'être que pour un sexe particulier et pour certains âges, ou que le partage de gens sans éducation et sans honneur, tel que l'ivrognerie et le larcin; l'avarice n'est pas communément le vice des jeunes gens, ni la prodigalité celui des vieillards. Il y a des pays où les hommes naissent naturellement vains et fiers, d'autres artificieux, fourbes et parjures; quelque mauvaise inclination prédomine en chaque royaume et fait comme un second péché originel; le vice de l'impureté est au contraire le vice de tous les états, de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les sexes, de tous les pays, et quoiqu'il y ait des âges et des pays où la pente est plus violente qu'en d'autres, il y en a toujours trop pour entraîner sans le secours tout-puissant de la grâce: c'est par là que la concupiscence qui a infecté le corps et ses facultés, l'âme et ses puissances se débordent avec le plus de fureur, et quand le démon ne s'en mêlerait pas, et ne ferait pas ses efforts pour l'exciter, elle ne suffirait que trop toute seule pour nous rendre esclaves du péché, et pour enflammer tout le cercle et le cours de notre vie. Qui n'en sent pas la violence en est déjà vaincu. Les deux sexes par leur construction particulière, en conséquence des lois admirables de l'union de l'âme et du corps, ont l'un pour l'autre la plus violente des passions. Vous l'avez fait ainsi, Seigneur, par une sagesse ineffable, afin de perpétuer le genre humain et, encore plus, afin de signifier l'amour infini de Jésus-Christ votre fils pour son Eglise; mais les hommes corrompent tout, ils ne savent ce que c'est que de se contenir dans les bornes que votre loi prescrit, ils n'en consultent et n'en suivent point d'autre que celle d'une aveugle cupidité.

L'âge devrait ce semble modérer ces ardeurs criminelles, mais il ne fait souvent que les allumer davantage, et rendre le mal irremédiable par la tyrannie de l'habitude: vous le voyez dans ces deux vieillards détestables qui essayèrent de corrompre la pudicité de Susanne: leurs cheveux gris, leur

qualité de juges, le soin de leur réputation, la crainte des jugements de Dieu, rien ne fut capable de les détourner de leur dessein; la passion avait renversé leur esprit, ils fermèrent les yeux pour ne suivre que son instinct. N'est-il pas marqué expressément dans l'histoire sacrée, que Salomon était déjà vieux lorsque les femmes surent tellement l'ensorceler par leurs charmes, qu'il bâtit des temples à leurs idoles, les adora avec elles, se précipitant ainsi dans l'abîme de l'impiété. Quoi! un prince, qui dans un âge peu avancé, avait prononcé des jugements si sages, qui était l'oracle et l'admiration de toute la terre, tomber dans cet excès d'extravagance, oublier le Dieu de ses pères qui l'avait comblé de biens et rempli d'intelligence! O passion funeste, que tu es redoutable!

Elle n'a pas respecté les cheveux gris des Grégoire de Nazianze, des Augustin, des Jérôme, ainsi qu'il paraît par les plaintes touchantes qu'ils en font; mais elle les trouvait partout impénétrables à ses traits. C'est dans le cœur principalement que le péché se consomme, et les membres sont quelquefois glacés, qu'il est tout embrasé et tout fumant de ce feu ténébreux d'enfer.

Ne vous fiez pas plus en votre sainteté passée qu'en votre âge : vous n'êtes pas plus saints que David; ce prince, selon le cœur de Dieu, se souilla d'un adultère, et par la suite de son premier crime, d'un meurtre horrible; vous n'êtes pas plus forts que Samson, qui se laissa séduire aux caresses perfides de Dalila et devint par ce moyen le jouet des Philistins, dont il était auparavant la terreur; ni enfin plus sages que Salomon dont je viens de parler : *Hurlez, sapins, faibles arbrisseaux, les cèdres du Liban ont été renversés.* Les vices et particulièrement celui-ci ne s'apprivoisent jamais de bonne foi; c'est pourquoi le grand apôtre, qui connaissait à fond la grandeur de la plaie qu'avait reçue toute la nature humaine en Adam et n'était pas exempt lui-même des combats journaliers que nous avons à soutenir contre ces ennemis domestiques, exhorte les premiers chrétiens, quoique dans la ferveur de la grâce qu'ils avaient reçue au baptême, de ne se point laisser aller aux débauches et aux dissolutions : *non in cubilibus et impudicitiis.* (*Rom.*, XIII) N'a-t-on pas vu des anachorètes qui s'étaient conservés plusieurs années dans une pureté inviolable, tomber tout d'un coup dans cet abîme et perdre en un moment le fruit de tant d'années?

De plus ce vice est le plus contagieux de tous : c'est une espèce de lèpre et de peste spirituelle qui se communique avec une promptitude étonnante; c'est une gangrène qui gagne tout le corps de l'Eglise. L'état de corruption et de faiblesse où nous sommes réduits, rendant nos âmes plus susceptibles de ces impressions funestes que nos corps ne le sont de celles de l'air, il ne faut quelquefois qu'un libertin pour perdre une ville; c'est pourquoi saint Paul, écrivant aux fidèles de Corinthe, à l'occasion d'un des leurs qui avait commis un inceste, leur dit : Ne savez-vous pas qu'un peu de levain aigrit toute la pâte, purifiez-vous du vieux levain : *Expurgate vetus fermentum* (*I Cor.*, V); c'est-à-dire prévenez l'effet d'un mal si contagieux, en chassant de vos assemblées celui qui a donné ce scandale. Mais ce qui confirme ma proposition, c'est qu'étant d'une part si facile de tomber dans ce dérèglement, il est de l'autre très-difficile de s'en retirer: le jeune homme, dit le Sage, suit sa première voie, dans sa vieillesse même il ne la quittera point : *juxta viam suam cum senuerit non recedet ab ea.* (*Prov.*, XXII.) Ce proverbe se vérifie particulièrement des péchés charnels; ceux qui s'y laissent aller dans la jeunesse en ont d'ordinaire pour toute leur vie : ce vice les suit dans tous les âges et ne les abandonne pas dans celui que nous appelons décrépit. Je trouve dans le livre de Job une expression, qui enchérit encore sur celle-ci : Les dérèglements de la jeunesse, dit Sophar, pénètrent jusque dans ses os et se reposeront avec lui dans la poussière du sépulcre : *cum eo in pulvere dormient.* (*Job*, XX.) Ces pécheurs ont quelquefois horreur de leur infamie, ils font résolution de s'en retirer, et de s'affranchir de ses chaînes honteuses, mais elle ne dure guère: la faiblesse de la chair entraîne, et toutes les lumières ne servent qu'à rendre inexcusable; l'imagination demeure salie et souillée par les traces funestes que ces plaisirs dangereux y ont laissées; elles se rouvrent lorsqu'on s'y attend le moins et excitent un horrible incendie : il ne faut pour les réveiller qu'une parole, qu'un léger souvenir, une image qui y ait quelque rapport, ne fût-ce que de contrariété. Ce sont là proprement ces traits enflammés du malin dont parle l'Apôtre, qui mettent tout en combustion chez nous et pénètrent jusqu'au plus intime de l'âme. Ah! si on prévoyait ses suites funestes et les combats qu'il faudra soutenir contre ces fantômes caressants, qu'on se défendrait avec bien d'autres soins des amorces du vice et qu'on se garderait bien de faire un pacte avec la mort. Ils n'appliqueront point leurs pensées à revenir à leur Dieu, dit un prophète, parce qu'ils sont possédés de l'esprit de fornication : *quia spiritus fornicationum in medio eorum.* (*Osée*, V.) Oh! qu'on en voit peu de ceux qui sont engagés dans l'habitude de l'impureté, se convertir sincèrement, ou persévérer après être entrés dans la bonne voie; les réprouvés ne sont perdus sans ressource que parce qu'ils sont exclus de l'ordre de la pénitence; s'ils la pouvaient faire, la réprobation cesserait et l'espérance du salut commencerait à luire. Ici l'impossibilité est morale par les raisons que j'ai déduites; aussi il y a cette différence entre ce péché et les autres, que lorsque le démon tient une âme dans ses liens par le moyen des derniers, il est toujours dans la crainte et la défiance, il appréhende de perdre sa proie; mais dans celui-ci il ne craint rien de pareil,

c'est le fort armé qui s'empare d'une place et la possède en paix, assuré qu'on ne lui enlèvera pas sa conquête : *In pace sunt ea quæ possidet.* (*Luc.*, XIV.)

Que serait-ce si je rapportais les divers crimes qu'enfante celui-ci, les haines, les querelles, les dissensions domestiques, les guerres furieuses, les assassinats, les emprisonnements qui font de ce monde une image de l'enfer; je n'ai pas besoin de recourir à l'histoire profane, la sacrée ne me fournit que trop d'exemples ; je me contente de deux des plus signalés. David corrompt Betsabée, et fait tuer Urie son époux par les Ammonites, pour couvrir son adultère; Dieu permet que sa propre famille soit déshonorée par des excès encore plus infâmes et ensanglantée par des meurtres plus horribles : son fils aîné viole Thamar, sa sœur, Absalon l'assassine, et, après avoir soulevé les sujets contre leur roi légitime, il le déshonore en la personne de toutes ses femmes, non en secret, mais à la vue du soleil. Ecoutez encore ce trait de jeunes débauchés d'une ville des Benjamites, abusant de la manière du monde la plus outrageuse de la femme d'un lévite : leurs citoyens refusant de remettre les coupables et punir une telle indignité, toutes les autres tribus s'armèrent pour en tirer vengeance; elles perdent deux grandes batailles et en gagnent une troisième dans laquelle la tribu coupable fut presque exterminée tout entière. C'est ainsi que celui qui est homicide dès le commencement pousse les hommes à l'incontinence pour avoir le plaisir barbare de voir couler des ruisseaux de sang.

Eussiez-vous jamais cru que l'impureté eût fait tant de ravages dans le monde chrétien ? Vous n'en avez toutefois vu qu'une partie : ils ne sont pas bornés aux fornications, aux adultères, aux péchés de mollesse, lesquels tous, selon saint Paul, excluent du ciel. Le mariage, qui est le remède de l'incontinence l'excite et l'irrite souvent ; ainsi ce n'est pas sans raison que saint Paul a dit : *que le lit nuptial soit sans tache*, car il n'en est pas toujours exempt. Premièrement, bien loin que la bénédiction du sacrement puisse réduire dans l'ordre de la raison et de la nature ce qui est contre elle, le crime en devient plus grand par la profanation d'une chose si sainte, les impudicités qui s'y commettent en tirent une nouvelle difformité, un degré de malice qu'elles n'auraient pas sans cette circonstance. N'attendez de moi aucun détail sur cette matière, éclaircissez-vous au tribunal de la pénitence de ce que vous peut reprocher votre conscience sur cette matière près d'un directeur sage et éclairé.

En second lieu, le pouvoir réciproque que le mariage donne à ceux qui sont unis par ce lien sur le corps l'un de l'autre n'est pas sans bornes et sans limites; les païens l'ont reconnu eux-mêmes, et ont traité, aussi bien que saint Jérôme, d'adultères de leurs propres femmes ceux qui n'y cherchent que l'assouvissement d'une cupidité effrénée; l'ange Raphaël, dans Tobie, les compare à des chevaux et à des mulets : les hommes, dit-il, qui se portent au mariage sans penser à Dieu, et le bannissent même de leur cœur et de leur esprit, pour ne penser qu'à prendre leur plaisir, et contenter leur brutalité comme les bêtes, le diable a pouvoir sur eux; il l'exerça par la permission de Dieu sur les sept maris de la jeune Sara, les étouffant la première nuit de leurs noces, et il l'exerce encore aujourd'hui invisiblement sur une infinité qui s'engagent dans cet état sans avoir des intentions plus pures. Jésus-Christ dit formellement dans l'Evangile que celui qui aime plus sa femme que lui n'est pas digne de lui; et il proteste ailleurs dans la parabole du festin, qu'aucun de ceux qui y ayant été invités s'en sont excusés n'y participeront jamais : or, nous voyons que parmi ceux qui allèguent divers prétextes pour s'en dispenser, celui qui venait de prendre une femme est celui qui garde le moins de ménagements, et se soucie le moins de faire agréer ses excuses: *Uxorem duxi et ideo non possum venire.* (*Luc.*, XIV.) O ivresse, qui fait oublier Dieu, et préférer aux délices ineffables de sa maison, un plaisir bas et passager ! O préférence criminelle d'une idole de chair et de boue qui le pique de jalousie et le met en fureur, c'est pour cela que l'enfer a étendu ses entrailles et élargi sa gueule jusqu'à l'infini, que tout ce qu'il y a de grand et d'illustre y descend en foule avec le menu peuple. Que puis-je faire à une vue si triste et si affligeante que de m'écrier avec un prophète : O épée, épée du Seigneur, quand cessera le carnage? Exterminerez-vous donc tout? Ne rentrerez-vous jamais dans le fourreau? *Mucro Domini usquequo?* (*Jerem.*, XLVII.)

Il ne tient qu'à nous d'obliger celui qui l'a tirée à la remettre ; car ce n'est qu'à regret qu'il l'a teinte de notre sang; il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Prenons toutes les précautions nécessaires pour nous préserver de l'impureté, et réparer les ravages qu'elle a pu causer en nous, si elle y a régné. Voyons quelles elles sont. C'est ce que je vais vous enseigner.

TROISIÈME POINT.

Tout ce que vous avez entendu jusqu'ici vous peut être d'un grand secours pour vous garantir de cette maladie honteuse, si vous y voulez faire de fréquentes et de sérieuses réflexions, car si vous étiez bien pénétrés que ce péché déplaît infiniment à Dieu, et qu'il damne peut-être lui seul autant d'âmes que tous les autres ensemble, voudriez-vous vous exposer à le commettre, et satisfaire à ce prix une passion suivie de si près dès ici-bas même du repentir.

Soyez toutefois bien persuadés que toutes les considérations que fournit la morale évangélique, encore moins celle qu'on peut puiser de la philosophie, seront inefficaces si l'esprit de Dieu ne les imprime dans le cœur, et ne vous apprend, par un sentiment

intérieur, que c'est lui seul qui donne la continence, qui arrête tous les désirs déréglés du cœur par l'impression de sa crainte et son amour, et que c'est déjà un effet de la sagesse de savoir de qui nous devons recevoir un tel don que sans cette lumière l'homme ne fait que de vains efforts, et que donner des coups en l'air, et qu'avec elle il peut tout; la plus dangereuse des tentations serait de se croire assez fort, et ne pas appeler le Tout-Puissant à son secours.

Ainsi, adressez-vous avec confiance à celui qui rend forts par sa grâce tous ceux qui sont convaincus de leur faiblesse; recourez à la prière, qui est le canal par lequel nous obtenons tout, mais non pas en la manière que saint Augustin s'accuse en ses Confessions de l'avoir fait dans les premiers bouillons de sa jeunesse. «Je vous demandais, mon Dieu, dit-il, la continence; je vous disais: « Accordez-moi la chasteté ; » mais je craignais d'être exaucé, aimant mieux apaiser dans des eaux sales et bourbeuses la soif honteuse qui me dévorait, que de l'avoir éteinte par la vertu de votre grâce; que ce soient des prières ferventes, humbles, fréquentes, sincères, telles que celles de saint Paul, lequel après avoir été élevé jusqu'au troisième ciel, se voyait presque abîmé dans un tas de boue, par une tentation si humiliante; il conjure instamment par trois fois le Seigneur, que cet ange de Satan se retirât de lui, *ter Dominum rogavi* (II *Cor.*, XII), nombre qui, dans l'Ecriture, marque la persévérance et la perfection de la prière.

Joignez-y comme lui, pour ne pas tenter Dieu, la mortification et la suite des occasions: je traite, dit-il, rudement mon corps et le réduis en servitude; voilà le chef du troupeau qui est saisi de crainte et qui frappe non pas l'air, mais sur sa chair rebelle, et les brebis vivront sans crainte. Eh! quelle délicatesse peut tenir contre un tel exemple de pénitence? Celui qui nourrit délicatement son serviteur, dit le Sage, le verra ensuite révolté contre lui; la chair doit être traitée en esclave, si, par une indulgence cruelle, vous lui accordez ce qu'elle désire, attendez-vous d'éprouver bientôt la violence de ses saillies et d'en être renversé comme un cavalier qui engraisse son cheval sans tirer de lui aucun service. La mollesse nourrit le vice : cette espèce de démon ne se chasse que par le jeûne et la prière, et la chasteté est comme un lis qui ne croît que parmi les épines, c'est-à-dire par les macérations de la chair et une continuelle mortification des sens. Les saints qui veillaient le plus sur eux-mêmes et s'appliquaient sans cesse à leur retrancher ce qui pouvait les satisfaire, et même à leur procurer du tourment, avouent qu'ils avaient encore bien de la peine à les dompter et les assujettir à l'esprit. Saint Jérôme s'était retiré dans un désert affreux de Syrie, brûlé par les ardeurs du soleil, où il n'avait pour compagnie que les bêtes sauvages et les scorpions. Sa nourriture n'était qu'un peu de pain sec, son breuvage de l'eau qu'il ne s'accordait que par mesure et où il mêlait celle de ses larmes. Le feu de la concupiscence ne laissait pas toutefois de s'allumer dans ce corps exténué, épuisé de jeûnes et de veilles, accablé de travaux : son imagination lui retraçait les beautés romaines et les fantômes séduisants ne lui donnaient pas même de trêve dans le peu de sommeil qu'il prenait à plate terre : *Libidinum incendia bulliebant.*

Saint Grégoire de Nazianze s'était retiré à la campagne pour pouvoir du moins goûter quelque repos sur la fin de ses jours; le démon de l'impureté l'y poursuivit et ne le laissa pas jouir de cette tranquillité qu'il se promettait : il eut à soutenir de rudes assauts de l'ennemi domestique malgré ses travaux et ses austérités. Ecoutez comme il s'en plaint et de qu'elle manière il apostrophe sa chair rebelle, vous en serez touchés sans doute : Respecte-moi, lui dit-il, réprime les mouvements de ta gourmandise et cesse de faire une si cruelle guerre à mon âme; j'atteste le Dieu vivant que je viendrai à bout de t'affaiblir à force de te faire mille maux et te crucifier, à moins que l'attouchement du bord sacré des vêtements de Jésus-Christ n'arrête la source de ta maladie : venez, larmes, et coulez en abondance du fond de mon cœur, et vous, sommeil, retirez-vous de mes yeux, afin d'apaiser la cruelle flamme qui me dévore et arrêter le pus et l'ordure de mes malheureuses passions. Que mon ventre ne cherche plus à s'assouvir, que mes genoux se plaisent à s'endurcir en se courbant contre terre, et que la cendre me tienne lieu des viandes les plus délicieuses, qu'un âpre cilice serre ma poitrine et soit la force de mon âme affligée.

Si ceux qui châtient de la sorte leur corps et ne nourrissent leur esprit que de saintes pensées, ont encore de si étranges combats à soutenir, que sera-ce de ceux qui, bien loin de pratiquer les exercices de pénitence, ne songent qu'à jouir des douceurs de la vie, ouvrent la porte à leurs ennemis et fournissent sans cesse un nouvel aliment au feu qu'ils portent au dedans d'eux-mêmes ; ne verra-t-on pas bientôt la maison s'embraser? Si les ronces et les épines couvrent les champs de mon peuple, combien plus, dit le Seigneur, couvriront-elles toutes ces maisons de plaisir d'une ville plongée dans les délices : *Quanto magis super omnes domos gaudii civitatis exsultantis.* (*Isai.*, XXXII.) Il veut dire que si les fidèles serviteurs, dont la conversation est dans le ciel, ont peine à s'exempter des piqûres d'une terre hérissée d'épines, où ils habitent encore par leur chair mortelle qui en a été tirée, ceux qui vivent dans l'abondance et ne cherchent point de béatitude hors de ce monde en seront bien autrement percés et déchirés.

Au défaut du jeûne et des autres saintes cruautés dont les saints martyrisaient leur chair, pratiquez du moins une exacte tempérance, rien ne vous en peut dispenser ; je

vous en prescrivis hier les règles: éloignez-vous avec fidélité des occasions du péché et des amorces du vice, c'est alors qu'a lieu le commandement que nous fait le Fils de Dieu dans l'Évangile: Si votre main ou votre pied vous est un sujet de scandale, coupez-le et jetez-le loin de vous ; si votre œil vous est un sujet de chute, arrachez-le et jetez-le bien loin ; il vaut mieux pour vous que vous entriez dans la vie n'ayant qu'un pied, qu'une main, qu'un œil, que d'en avoir deux, et d'être précipité dans le feu, de l'enfer; c'est-à-dire que si quelque objet qui est aussi nécessaire à la douceur de votre vie que le peuvent être les membres que je viens de nommer à ses diverses fonctions vous excite au mal, il faut s'en priver, y renoncer, en faire sans hésiter un sacrifice à Dieu; il faut rompre avec cet ami dont les sollicitations ou l'exemple vous portent au désordre, vous interdire ces visites, ce commerce où vous trouvez des piéges. Brûler ces livres et ces tableaux déshonnêtes, de quelque prix qu'ils soient, ce n'est pas un conseil de perfection, mais un devoir, une nécessité; il y va de l'éternité. Hélas ! n'avons-nous pas assez au dedans de nous-mêmes d'occasions de péché sans en chercher au dehors : *Viscum amas*, dit saint Augustin, *et capi times;* vous aimez la glu, et vous craignez d'être pris; vous prétendez empêcher un effet dont vous entretenez volontairement la cause : n'est-ce pas manier de la poix et vouloir qu'elle ne s'attache pas à vos doigts? Un homme peut-il cacher du feu dans son sein sans que ses vêtements en soient consumés, ou marcher sur les charbons sans se brûler la plante des pieds? Qui aime le péril y périra; fuyez, fuyez ces écueils où vous avez fait un si triste naufrage, si vous ne voulez briser malheureusement votre vaisseau; fuyez cette mer pleine de pirates, si vous ne voulez être bientôt remis à la chaîne; fuyez ces lieux pestiférés d'où l'on ne sort guère sans être frappé du mal contagieux, *fugite fornicationem* (1 *Cor*. VI); c'est l'exemple que nous a donné le chaste Joseph, qui laissa son manteau entre les mains de son impudique maîtresse, qui voulait le faire pécher avec elle, et se hâta de se retirer, sachant que c'est vaincre que de s'enfuir, en une rencontre si dangereuse, le plus tôt et le plus loin qu'on peut, *fugite fornicationem;* une telle fuite n'a rien de lâche et de honteux, rien au contraire que de louable et de digne de la générosité chrétienne : fuyez les entretiens fréquents et sans une véritable nécessité avec les personnes d'un sexe différent du vôtre; le monde veut vous persuader que c'est une chose indifférente, les saints n'en jugent pas de même : que personne, dit saint Augustin, ne se flatte à sa propre ruine et à celle des autres; cette familiarité est contre tout ordre, et c'est se tromper soi-même que de ne pas craindre un si grand péril : *Perversa familiaritas hæc et falsa securitas.* Et c'est dans ce sens que le Sage n'a pas fait difficulté de dire qu'*un homme qui vous fait du mal vaut mieux qu'une femme qui vous fait du bien; car, comme le ver*, ajoute-t-il, *s'engendre dans les vêtements, ainsi l'iniquité de l'homme vient de la femme.* Il veut dire que comme la teigne se forme dans une étoffe, et que l'on ne s'en aperçoit que lorsqu'il n'est plus temps d'y remédier, ainsi cette peste qui vient de la femme passe de l'œil dans la pensée, et gagne insensiblement le cœur, en sorte que nous trouverons souvent moins d'occasions de chute avec un homme déréglé qu'avec une femme vertueuse.

Puis donc que votre état ne vous permet pas de prendre le parti d'une entière retraite, faites, ainsi que Job, un accord avec vos yeux pour n'avoir pas la moindre pensée qui blesse la pureté; un regard indiscret fit faire à David la chute effroyable dont j'ai parlé; il vit de dessus la terrasse de son palais une femme qui se baignait, vous en savez les suites; on s'imagine qu'on n'est point obligé de retenir ses yeux par une circonspection sage et modeste, et qu'on peut voir toutes choses indifféremment et innocemment; cependant un roi si saint, un roi prophète, se perd pour avoir été trop libre dans ses regards.

Il ne faut pas seulement réprimer les regards lascifs, mais encore veiller à garder ses autres sens, car, quelque vigueur qu'ait l'âme, dit saint Grégoire, si ses sens, qui sont charnels, et dont elle est obsédée, ne sont arrêtés comme par un frein, ils l'entraînent infailliblement dans le désordre; ainsi remparez vos oreilles avec une haie d'épines, selon le conseil du Sage, qui ne sont autres que la crainte de Dieu et de sa justice, pour ne point entendre de paroles sales, folles, bouffonnes, à double sens, ce qui ne convient pas à votre vocation; et quant aux attouchements, regardez-les comme des morsures de vipère.

Un autre moyen aussi nécessaire est la fuite de l'oisiveté; elle donna encore occasion au péché de David: il était demeuré à Jérusalem dans le temps où les rois ont accoutumé d'être à la tête de leurs armées; ayant dormi après midi, il se leva et s'alla promener sur sa terrasse; voilà un prince désoccupé, il n'en faut pas davantage au démon pour dresser ses batteries contre une âme, et s'en emparer comme d'une place dont les sentinelles sont endormies; c'est ce que le Fils de Dieu nous marque expressément dans l'Évangile, que l'esprit immonde épie les occasions de rentrer dans une maison d'où il avait été chassé, et que la trouvant vide, *invenit eam vacantem* (*Luc.*, XIV), c'est-à-dire dans la tiédeur et le relâchement, il va prendre sept autres esprits plus méchants que lui, qu'ils y entrent sans résistance et s'en rendent maîtres.

Faites donc en sorte que le démon vous trouve sans cesse occupés, j'entends d'une manière conforme à votre état, car il y a telle occupation qui ne vaut pas mieux que l'inaction; autrement il saura bien vous occuper à sa manière, qui ne peut être que

très-funeste; et quand Dieu l'aurait réduit dans l'impuissance de nuire, l'oisiveté seule suffit pour nous perdre; elle enseignera sans lui assez de malice, car, comme une eau dormante, croupie et sans mouvement, telle que celle d'un marécage, n'engendre que des crapeaux, des serpents, et autres reptiles venimeux, de même la fainéantise est une source féconde, et comme une fourmilière de pensées sales et vilaines. Remplissez votre mémoire et votre cœur de saintes idées par de bonnes lectures, surtout celles de l'Écriture sainte: *Ama Scripturas*, dit saint Jérôme, *et vitia carnis non amabis*. L'amour de ces livres sacrés est incompatible avec celui des plaisirs charnels, ils paraissent une viande insipide, ou plutôt dégoûtante et horrible à une âme qui a goûté ces sacrés oracles et qui en fait ses chastes délices; on y voit la disproportion infinie qui se trouve entre Dieu et ses créatures, on y découvre mille motifs pour s'attacher à l'un au mépris des autres, on souffre impatiemment les occupations et les nécessités de la vie auxquelles on est assujetti; heureux ceux qui peuvent jouir à loisir de cette divine Rachel, comme parle saint Bernard.

Je n'ajouterai plus à ces divers moyens que l'usage fréquent des sacrements, et surtout celui de l'Eucharistie: il est appelé *le froment des élus et le vin qui germe les vierges*, c'est-à-dire qu'il augmente de plus en plus la grâce et la sainteté des âmes bien disposées, et laisse même dans les corps une impression de pureté qui les rend impénétrables aux traits du malin, et les fera ressusciter un jour plein de gloire, la chair de Jésus-Christ s'unissant heureusement par ce mystère d'amour à la vôtre, ne faisant plus qu'une même pâte, une même masse, un même tout; nous ne pouvons plus dire qu'il n'y a rien de bon en nous, c'est-à-dire dans notre chair; puisqu'elle est une même chair avec celle de l'Agneau sans tache, le Fils du Père éternel, l'effusion toute pure de sa clarté, le miroir sans tache de sa majesté, pourquoi ce levain de bénédiction ne communiquerait-il pas ses qualités divines à la pâte, et n'en ôterait-il pas la corruption?

Je ne dois pas omettre la dévotion envers la très-sainte Vierge, la plus pure des créatures, qui a attiré le Verbe en son sein par sa pureté incomparable; vous en éprouverez sans doute une assistance spéciale si les pratiques extérieures que vous emploierez pour l'honorer sont animées des dispositions intérieures, et n'ont rien que de conforme à l'esprit de l'Église.

Telles sont les précautions et les remèdes pour se garantir du vice d'impureté ou réparer les ravages qu'il a causés dans l'âme. Je n'ai plus que quelques avis à donner, avec l'Apôtre, aux personnes engagées dans le mariage.

Humiliez-vous de votre faiblesse qui vous a rendu ce remède nécessaire, n'en usez que conformément à l'indulgence de celui qui vous le présente et qui montre un lit aux infirmes; vous savez qu'on ne prend point de remède sans nécessité et sans répugnance, on n'en use qu'avec précaution, avec mesure et circonspection, pour le seul amour de la santé; c'est pourquoi le grand apôtre exhorte ceux qui ont des femmes d'être comme s'ils n'en avaient point, c'est-à-dire ne se pas réjouir d'en avoir, mais gémir de ne s'en pouvoir passer, ne pensant qu'au bien pour lequel Dieu vous l'a donnée, non au mal que la cupidité y fait entrer: comportez-vous comme sous les yeux de Dieu, conformément à la fin principale, qui est la génération des enfants, car vous êtes les enfants des saints, et vous ne devez pas vous unir comme les païens, qui ne connaissaient point Dieu, pour satisfaire une passion brutale, mais dans le seul désir de laisser des enfants qui bénissent à jamais son saint nom. S'y porter par le seul plaisir pour en éviter un plus criminel, c'est se faire une petite plaie pour en éviter une plus grande; rendez-vous à la bonne heure mutuellement ce que vous vous devez, mais pensez que c'est une dette qu'on n'exige que par justice et qu'on ne paye point par volupté, non pas un présent qu'on puisse faire sans mesure ni demander sans quelque espèce de nécessité.

Profitez de l'avis du Sage, qui dit que s'il y a un temps de s'embrasser, il y en a un de s'éloigner des embrassements: *tempus longe fieri ab amplexibus* (*Eccle.*, II); les apôtres en avertissent de même, et c'est sur leurs conseils qu'est fondée la discipline des siècles suivants, qui ordonnait aux personnes mariées de se séparer dans le temps destiné à la prière, à la pénitence, à la communion et à la solennité des grands mystères, tel que celui de la résurrection et celui de la naissance du Sauveur, que nous célébrerons dans peu. L'Église ne vous en a pas pas fait de précepte, de crainte que le démon n'en prît occasion de vous tenter d'incontinence, mais elle vous exhorte par notre ministère de prendre quelque temps pour vous purifier par des prières plus pures, plus ferventes, plus dégagées des fantômes corporels, parce que les plaisirs les plus légitimes ne laissent pas d'être un obstacle aux communications divines et aux exercices de la religion; s'ils ne souillent et ne corrompent pas l'âme par eux-mêmes, ils la troublent néanmoins, l'obscurcissent, l'amollissent, la collent à la terre et allument plus d'ordinaire le feu de la concupiscence qu'ils ne l'éteignent.

Suivez si vous pouvez ce conseil salutaire: que ceux qui sont libres embrassent celui que Jésus-Christ donne dans l'Évangile, de se rendre eunuques pour le royaume du ciel, si toutefois ils ont reçu des oreilles pour l'entendre, car le temps est court et plein d'embarras fâcheux; telle pense n'avoir donné son corps qu'à un époux, ou tel mari le sien qu'à une femme, qui l'ont livré à la tentation et à un ange de Satan, est-ce un petit avantage de n'avoir ni le cœur ni l'esprit partagés, d'être affranchi des sollicitudes du siècle, et de ne pas connaître un

plaisir dont la modération est difficile, le péril certain, l'attachement criminel. Ah! celui ou celle qui se jette inconsidérément dans ces liens ignore ce que c'est que d'être libre.

Mais comme ce qui est plus parfait en soi peut être dangereux aux imparfaits, que chacun consulte ses forces et ne s'engage à rien sans une mûre délibération; que les personnes mariées se renferment dans les bornes de la chasteté conjugale, et que celles qui ne le sont pas vivent dans une entière continence; que les uns et les autres songent que nous portons le trésor de la grâce dans des vases d'argile, pour vivre dans l'humilité et dans la défiance d'eux-mêmes, dans une attention continuelle à Dieu, qui peut seul nous préserver de chute et rendre purs ceux qui sont conçus d'une semence impure, c'est là le triomphe de sa grâce; enfin, soupirons après l'heureux état où ce corps corruptible étant revêtu d'incorruptibilité et la chair spiritualisée, nous serons parfaitement semblables aux anges de Dieu, et jouirons de ses embrassements dans la gloire.

SERMON IV.

Pour le mercredi de la première semaine de l'Avent.

CONTRE LE LUXE.

Scio quia Messias venit qui dicitur Christus; cum ergo venerit ille, nobis annuntiabit omnia. (*Joan.*, IV.)

Je sais que le Messie, qui est le Christ, doit venir; lorsqu'il sera venu il nous enseignera toutes choses.

D'où vient que Dieu a différé quatre mille ans à instruire les hommes de plusieurs importantes vérités? Leur en aurait-il envié la connaissance? Loin de nous une pensée si injurieuse à sa bonté infinie! Ç'a été, dit saint Augustin, par un effet de l'économie admirable de sa sagesse : il s'est conduit envers le genre humain comme un père à l'égard de son enfant, lequel se contente de lui donner d'abord des instructions simples et grossières, proportionnées à son peu d'ouverture d'esprit et le traite en serviteur, le contenant dans le devoir par la crainte du châtiment, quoiqu'il lui destine son héritage. Dans un âge plus avancé, il se plaît à l'instruire à fond et n'a rien de réservé pour lui : *Per Filium suum dedit majora præcepta populo quam charitate jam liberari convenerat.* C'est ainsi qu'a été accomplie cette parole du Prophète, que le saint Evangéliste applique à Jésus-Christ : J'ouvrirai ma bouche en paraboles; je publierai des choses qui ont été cachées depuis la création du monde : *Eructabo obscondita a constitutione mundi.* (*Matth.*, XIII.) Aux juifs, comme aux enfants de la Synagogue, l'extérieur, l'écorce et la lettre de la loi; aux chrétiens, comme aux enfants de l'Eglise, l'esprit, la vérité, l'intelligence.

Heureux le peuple nouveau à qui tant de merveilles ont été manifestées, s'il sait faire usage de cette grâce! Mais combien de baptisés n'ont pas même ces premières et grossières instructions qui sont le partage des Juifs? Quoi de plus caché encore aujourd'hui pour la plupart, après la publication de l'Evangile, que cette maxime capitale : Que la gloire d'un disciple de Jésus Christ consiste dans les opprobres, les croix, les ignominies; ses vraies richesses dans la pauvreté; et qu'il doit mettre son plaisir dans le mépris et la fuite du plaisir même? Les chrétiens charnels, qui font le plus grand nombre, se récrieront, se révolteront toujours contre de telles vérités et les traiteront de paradoxes; mais elles n'en sont pas moins solides et indubitables : c'est ce dont je me promets de faire convenir tous ceux qui ont reçu ces oreilles dont Jésus-Christ parle dans l'Evangile. Que le monde en frémisse tant qu'il voudra, il ne fera que se rendre inexcusable. J'ai à vous parler aujourd'hui de la tempérance ou modération que prescrit le christianisme dans les biens et les honneurs; et comme le luxe est l'excès le plus ordinaire où ils font tomber, je me propose de l'attaquer en ce discours; et pour le faire avec ordre, je vous ferai voir en mon premier point combien il est contraire à l'esprit du christianisme, et dans le second, quelle est la tyrannie qu'il exerce dans le monde. Adressons-nous à Marie pour obtenir les lumières du Saint-Esprit, et disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Comme le luxe est condamnable en soi et essentiellement mauvais par l'abus d'un bien dont il n'est permis d'user qu'avec réserve, il a été condamné et réprouvé en tout temps. L'indulgence extrême que Dieu avait pour les fautes d'un peuple aussi attaché à la terre que l'étaient les Juifs n'est jamais allée jusqu'à le tolérer, et dissimuler combien il en était blessé : il s'en plaint par ses prophètes, et prononce des malédictions contre ceux qui commettaient ces excès. Malheur à vous, qui vivez en Sion dans l'abondance de toutes choses, grands de Samarie, qui entrez avec une pompe fastueuse dans les assemblées d'Israël; qui dormez sur des lits d'ivoire, mangez au son des instruments et vous parfumez des huiles de senteurs les plus précieuses! Vos superbes maisons seront détruites, vous serez chargés de chaînes et emmenés en une cruelle captivité. Il prédit le même malheur aux femmes, qu'il appelle vaches grasses, lesquelles, faisant sans cesse des dépenses folles et excessives, contraignaient en quelque sorte leurs maris, par leur mauvaise conduite, à chercher dans l'oppression des pauvres de quoi fournir à leur luxe et leur vanité. Il leur annonce, en continuant sa métaphore, qu'on les enlèvera avec des crocs, et qu'on mettra ce qui restera de leurs corps dans des chaudières bouillantes. Le prophète Isaïe, après avoir marqué en détail tous les affiquets, les ornements de l'orgueil et du faste des filles de son temps, leur déclare que Dieu changera leur parfum précieux en puanteur et leurs ceintures d'or en une corde, leurs riches corps de jupes en un cilice; parce que les

filles de Sion se sont élevées, qu'elles ont marché la tête haute et mesuré tous leurs pas, le Seigneur les rendra chauves et arrachera leurs cheveux; il leur ôtera ces chaussures magnifiques, ces croissants d'or, ces colliers, leurs filets de perles, leurs rubans de cheveux, leurs boîtes de senteur, leurs pendants d'oreilles, leurs poinçons de diamants, leurs simarres, leurs écharpes, leurs habillements légers. Il n'est pas dit que ces filles se soient parées avec un dessein criminel, et vous voyez néanmoins le jugement qu'il en porte et la vengeance qu'il en tire.

Voici qui est encore plus fort : le mauvais riche, qui était un Juif sans doute, puisqu'il appelle Abraham son père, est après sa mort enseveli dans les enfers. Qui l'a pu précipiter dans un malheur si effroyable? Seront-ce des meurtres, ou du moins des concussions et des adultères? L'Evangile n'en allègue point d'autre cause que le luxe de ses vêtements et de sa table : *Il était couvert d'écarlate et de fin lin*, *tenait une table splendide*, et trouvait son repos dans les délices. Qui ne s'écriera ici, avec Tertullien : Oh! que ces choses sont maudites, puisque sans elles on n'a pu faire la peinture d'un riche que Dieu avait réprouvé : *Quam maledicta sunt sine quibus maledictus describi non potuit!* Dieu a puni ce vice dans les païens mêmes, et nous lisons dans les prophètes que Tyr, cette ville si célèbre, la reine des cités et la gloire de la mer, ne serait ruinée de fond en comble qu'en punition de son luxe, et de ce que tous ses marchands étaient autant de princes qui vivaient dans un si grand éclat qu'il n'y avait rien de plus magnifique dans toute la terre.

Or, si Dieu n'a pu souffrir ce déréglement dans des païens qui ne le connaissaient pas et dans les Juifs qui le connaissaient si imparfaitement, combien le supportera-t-il moins dans des chrétiens qu'il a favorisés de tant de lumières, et qu'il appelle à la perfection la plus sublime, puisqu'il veut qu'ils travaillent à devenir parfaits, comme il est lui-même? On n'avait pas encore entendu jusque-là cette parabole : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez pour le donner aux pauvres, et me suivre.* Je sais bien que se dépouiller de tout actuellement, pour suivre Jésus-Christ dans une nudité parfaite, n'est qu'un conseil; mais c'est une obligation générale et indispensable de se détacher de tout par la disposition de son cœur, d'user de ce monde comme n'en usant pas, c'est-à-dire avec la modestie de celui qui n'a qu'un usage passager; non avec la passion de celui qui jouit et qui cherche ici-bas son repos et sa félicité.

Tout chrétien doit entrer dans l'esprit de sa vocation. Or qu'enferme cette vocation? Trois vertus principales qui en font le caractère et l'essence, à savoir : l'humilité, l'amour de la pauvreté, une chasteté incorruptible. Or, le luxe attaque directement ces trois vertus fondamentales, puisqu'il naît d'orgueil, d'amour du faste et de la mollesse; il naît d'orgueil et le produit à son tour : l'orgueil est le plus funeste de tous les péchés. Le prophète Isaïe, en prédisant la ruine de Tyr, ville que nous venons de représenter plongée dans le luxe et la mollesse, dit que ce sera pour renverser la gloire des superbes; il a donné ses ordres pour la réduire en poudre et la couvrir d'ignominie, parce qu'elle s'est élevée d'orgueil. Saint Jean nous fait voir par avance, dans son *Apocalypse*, la destruction et l'embrasement de Babylone, la mère des fornications de la terre et le supplice de ceux qui se sont corrompus avec elle; il n'attribue uniquement sa ruine qu'à son orgueil et à sa mollesse : *Multipliez ses tourments*, dit l'ange, *à proportion qu'elle s'est élevée d'orgueil et plongée dans les délices.* Tout ce qui n'a servi qu'à la vanité et au luxe du monde périra avec lui : les délices seront changées en amertume, la délicatesse des mets en une faim enragée, le faste et la magnificence dans les équipages en un dépouillement général.

L'orgueil est appelé le ver des richesses, parce qu'il en est produit et en est comme inséparable; l'âme prend insensiblement le plis du corps et se conforme intérieurement à son état extérieur; nos cœurs prennent des dispositions différentes selon les états et les diverses situations dans lesquelles nous nous trouvons; les sentiments d'un homme qui est assis sur le trône, ou traîné dans un superbe carrosse, sont bien différents de ceux d'un misérable couché sur le fumier. Celui qui est vêtu d'habits riches et somptueux a des pensées toutes différentes de celui qui n'en a que de pauvres et de déchirés; c'est un état très-violent que de demeurer dans une disposition opposée à ce qu'on paraît au dehors, et de conserver un cœur humble qui porte à se mettre sous les pieds de tout le monde, lorsque, outre la pente naturelle, on est porté à l'orgueil par toutes les choses extérieures comme par un vent impétueux.

C'est pour cela que je considérerai toujours comme un prodige de la grâce la reine Esther, qui regarde toute la magnificence et la splendeur dont elle est environnée comme une cruelle servitude, un supplice affreux auquel elle est condamnée. Maîtresse du cœur d'Assuérus et de cent dix-sept provinces qui composaient son vaste empire, parmi les délices d'une cour voluptueuse, elle n'a que du mépris pour la grandeur, de l'horreur pour les plaisirs; elle demeure immobile au milieu de tant d'attraits. Dieu seul est l'objet de tous ses désirs; elle le prend à témoin qu'elle ne s'est jamais réjouie qu'en lui seul, qu'elle déteste la couche des incirconcis, qu'elle a en abomination le diadème qu'il lui faut porter aux jours solennels, et qu'en secret elle le foule à ses pieds et n'a jamais eu un moment de joie dans les festins mêmes du roi son époux. Quelle fermeté d'esprit! quelle grandeur d'âme! Mais qu'elle est rare, et

qu'il est extraordinaire de voir l'humilité chrétienne loger dans un cœur tout chargé des trophés de la vanité !

Cela peut arriver lorsqu'on y est nécessité par son état ainsi que l'était cette princesse chrétienne par avance; il n'en est pas de même lorsqu'on recherche, qu'on affecte ces parures et ces magnificences, et qu'on franchit les bornes de la retenue: la religion n'a jamais prétendu condamner la distinction que le rang et la dignité ont introduite dans le monde, mais seulement le luxe excessif que l'orgueil inspire et que Dieu n'a jamais pu souffrir.

C'est surtout dans les vêtements qu'il est aussi extravagant que criminel, car n'est-ce pas la révolte de nos premiers parents qui nous a réduits à la nécessité d'avoir des habits ? Dieu leur en fit de peaux de bêtes dont il les revêtit pour les faire ressouvenir de ce que David a dit depuis, que *l'homme n'ayant pas compris l'excellence de sa nature qui l'égalait presque aux anges, s'est rendu semblable aux bêtes privées de raison.* Ainsi on se fait un titre d'honneur de ce qui dans son premier usage n'en était qu'un de confusion; que fait cet homme, que fait cette femme qui se glorifie dans ses habits ? Ne font-ils pas gloire de leur confusion; les vêtements sont les haillons que le diable a donnés à l'homme en le dépouillant de l'innocence; y mettre sa gloire, en rechercher la pompe, c'est ressembler à un roi qui serait assez insensé pour se glorifier d'un habit d'esclave qu'on lui aurait donné en le dépouillant de ses habits royaux. Eh ! comment peut-on tirer vanité de porter sur soi la dépouille des vers et des brebis ? Ces habits mêmes ne nous devraient-ils pas rappeler l'image de la mort, et nous la rendre toujours présente? ne devrions-nous pas gémir d'être obligés de couvrir un corps qui sera bientôt la pâture des vers ?

Le luxe n'inspire pas seulement la vanité à ceux et celles qui en font gloire, mais encore à tous ceux qui en sont spectateurs; c'est une prédication d'orgueil qui fait beaucoup plus d'impression sur l'esprit que les paroles, qui impose aux autres une malheureuse nécessité de les imiter, et rend le mal universel et irrémédiable.

Dites-moi, femmes mondaines (car c'est en vous que ce vice règne particulièrement), comment accordez-vous tout cet appareil d'orgueil avec l'humilité chrétienne, avec le renoncement public et solennel que vous avez fait dans votre baptême aux pompes et aux vanités du monde? Votre vie n'en est-elle pas un désaveu continuel, une rétractation authentique? Et vous osez étaler jusque dans nos églises tout cet attirail de vanité, *nundinata capita*, comme les appelle Tertullien. Ne mettez-vous aucune différence entre une salle où l'on s'assemble pour le bal et la maison de prières? Comment l'humiliation, l'esprit de pénitence et la componction qui en sont tous les fonds, dont le sac et la cendre sont les ornements naturels, pourraient-ils compatir avec cet équipage d'orgueil, ces ornements affectés, ces têtes de comédiennes? N'avez-vous point de honte d'être parées plus magnifiquement que nos temples? y venez-vous pour prier Dieu ou pour lui insulter? Si vous n'êtes pas touchées de sa crainte, soyez-le du ridicule que vous vous donnez : en est-il un plus sensible que de s'imaginer qu'en portant un demi-pied de liége sous ses talons et guindant ses cornettes par de secrètes machines on en paraîtra plus grand et plus estimable.

L'esprit de la pauvreté chrétienne n'est pas moins blessé par là que celui de l'humilité dont elle est inséparable; il nous porte toujours à retrancher le superflu, et nous borner au simple nécessaire, à éviter toutes les dépenses qui ne sont pas d'une nécessité absolue pour être en état de pourvoir aux besoins des pauvres; or, c'est ce que ne souffre point l'amour du luxe et des somptuosités quand il s'est emparé d'un cœur, car, bien loin de vous permettre de faire part aux pauvres de ce qui vous reste après un entretien modeste et convenable à votre condition, il vous force au contraire à emprunter de toutes parts, pour le satisfaire; les plus amples patrimoines n'y suffisent pas, les contrats disparaissent, les terres sont engagées ou mises en décret, et, pour avoir voulu prendre un trop grand vol, on se trouve réduit au petit pied et aux extrémités les plus pressantes de la pauvreté.

Et ne me dites pas que par ce moyen vous faites gagner les marchands, que le commerce roule et divers ouvriers trouvent leur subsistance ! car, outre que cette raison ne justifie pas ce qui est mauvais en soi, c'est tout le contraire, parce qu'étant dans l'impuissance de vous acquitter de tant de dettes, ou ne le voulant pas pour ne rien rabattre de mille folles dépenses, les marchands sont ruinés, le commerce dépérit, les ouvriers que vous employez sont frustrés de leur salaire, ou il leur est si différé qu'ils en poussent des cris qui montent jusqu'aux oreilles de Dieu.

Je n'ose rapporter les voies honteuses auxquelles on a quelquefois recours pour continuer ce luxe dès qu'on a fait sa passion dominante de quelque objet; rien ne coûte pour la satisfaire : on franchit sans scrupule les bornes de la pudeur et de la modestie, et telle qui aurait rougi à la moindre parole équivoque fera les avances et tombera dans les derniers déréglements, s'ils lui fournissent le moyen d'entretenir son luxe.

Mais ne porte-t-il pas directement à l'impureté; n'est-ce pas un langage muet, mais très-intelligible, qui l'inspire? Comment conserver la pureté de l'âme et du corps avec des ajustements qui ne respirent que mollesse et qui semblent quelquefois plus propres à découvrir ce que la pudeur oblige de tenir caché qu'à le voiler; ne songez-vous pas autant par là à plaire aux hommes qu'à vous plaire à vous-mêmes? Ce n'est donc pas assez de ces couleurs empruntées et de tous ces infâmes stratagèmes pour donner

quelque éclat et vivacité à votre teint, il faut encore appeler au secours les toiles les plus fines, l'or, le brocard, les pierreries, mille ajustements étrangers et profanes; ce n'est pas par nécessité que vous vous habillez, ni par pudeur, mais plutôt pour la prostituer. Du moins n'est-il pas visible que vous dressez des piéges aux hommes et leur êtes une occasion de chute; quand vous n'auriez aucune mauvaise intention, sachez que le démon qui ne dort pas en a pour vous, et ne vous doit-il pas suffire, pour vous détourner de ces somptuosités, qu'elles font de dangereuses impressions sur les personnes d'un sexe différent; c'est pour cela que le Saint-Esprit nous crie par la bouche du Sage, détournez vos yeux d'une femme parée : *averte faciem tuam a muliere compta* (*Eccli.*, IX); le démon n'a guère de piége plus certain pour prendre et perdre les insensés.

Mais vous connaîtrez mieux quel est l'esprit du christianisme dans la conduite qu'a tenue dans les jours de sa chair son divin fondateur, et tous ceux ensuite qu'il a le plus remplis de son esprit et qui ont été ses fidèles imitateurs : nous ne voyons rien dans sa naissance, dans le cours de sa vie qui ne soit marqué au sceau de l'humilité et du mépris des pompes du siècle; il choisit de pauvres parents, et veut naître dans une cabane qui servait de retraite aux troupeaux; sa mère l'enveloppe de pauvres langes et le met, non dans un berceau précieux, mais dans une crèche; il est élevé dans la maison d'un charpentier qui passe pour son père, et gagne son pain à un travail mécanique; il fait précéder sa prédication par celle de Jean, homme en qui tout est singulier, le vêtement, la ceinture, la demeure, la nourriture, car il porte un habit qui est tissu de poils de chameau, ses reins sont ceints de cuir, il n'a point d'autre couvert que les arbres, et ne vit que de sauterelles et d'un peu de miel sauvage; le maître vent recevoir le baptême de la main de son précurseur, et le force à le lui donner; confondu parmi une foule de pécheurs et de publicains, il ne prend à sa suite que de simples pêcheurs, annonce son Evangile aux pauvres préférablement aux riches, quoiqu'il ne les en exclut pas. Lorsque les peuples, charmés de sa doctrine et de ses miracles, le veulent enlever pour en faire leur roi, il s'enfuit. Le voyons-nous jamais résister à ses adversaires et employer sa toute-puissance pour les confondre et punir leur témérité; je ne trouve qu'une rencontre et une seule circonstance dans sa vie où il devait ce semble se dispenser de cette loi que sa sagesse s'était prescrite, je veux parler de son entrée triomphante en Jérusalem, cinq ou six jours avant sa mort, dans laquelle il voulut faire voir qu'il allait librement, et que, s'il succombait à l'envie des princes des prêtres et des pharisiens, ce n'était point par faiblesse, mais par obéissance aux ordres de son Père et par excès d'amour pour les hommes; cependant il n'y a guère de mystère en sa vie où il se soit plus humilié; on est forcé de demander : où est donc ce roi de gloire! En effet, quelle entrée! quel appareil! quel triomphe pour le Roi des rois, devant qui ils ne sont que poussière; au lieu d'être traîné sur un char éclatant d'or, attelé de chevaux superbement caparaçonnés, il est assis sur une ânesse; je ne vois qu'une troupe confuse de vile populace assemblée par hasard qui lui serve d'escorte, tenant en ses mains des branches de palmiers; je n'entends point d'autres fanfares que les acclamations de ses apôtres et des enfants.

Toute cette pompe, comparée à celle des anciens conquérants, et regardée selon les idées humaines de grandeur et de magnificence, ne paraît-elle pas plutôt ridicule qu'honorable? C'est ainsi que devait triompher celui qui venait détruire notre orgueil et qui a voulu être un roi de souffrances; c'est pourquoi, dans sa passion, il fut dépouillé de ses vêtements, pour être cruellement fouetté comme un vil esclave; ensuite revêtu, par dérision, d'un chétif manteau d'écarlate; obligé de porter l'instrument de son supplice, pour y être après cloué comme un infâme voleur, abreuvé de fiel et de vinaigre, puis enfermé après sa mort dans un sépulcre d'emprunt. C'est de la sorte que devaient être expiés nos excès, nos sensualités, tant de nudités profanes, notre soif criminelle des plaisirs, des richesses et des honneurs de ce monde. Voilà l'homme qui a été donné pour exempleaire et pour modèle à tous les hommes. Les Juifs l'ont méconnu et rejeté, eux qui voulaient un Messie dans l'éclat, la pompe et la magnificence du siècle, qui les affranchît de la domination des Romains et étendît la sienne par toute la terre. Leur orgueil et l'attache démesurée qu'ils avaient aux biens de la vie présente ne pouvaient se figurer que ce libérateur promis par tant d'oracles dût naître dans le sein de la pauvreté, vivre dans l'obscurité, n'avoir point d'autre éclat que sa sainteté éminente : ne pouvant se résoudre à renoncer aux objets de leurs passions, ils n'ont pu s'accommoder d'un roi qui venait les extirper et prêcher la fuite des biens de ce monde; ils l'ont hautement renoncé devant Pilate et se sont heurtés, ou plutôt malheureusement brisés contre cette pierre choisie, qui a été pour eux une pierre de scandale. A la réserve d'un petit nombre qui avaient le cœur droit et ne soupiraient que pour les biens invisibles, tous les autres ont méprisé le conseil de Dieu sur eux, n'ayant pas voulu recevoir son Fils unique, ni comprendre cette dispensation admirable de sa sagesse, qui avait choisi la voie la plus propre pour guér r la maladie du genre humain, laquelle n'était autre que la cupidité.

Plût à Dieu que ce malheur fût particulier aux Juifs, et qu'on ne pût le reprocher à une infinité de chrétiens qui se scandalisent de Jésus-Christ et des maximes adorables de son Evangile : qu'y a-t-il de plus

commun? La plupart ne se perdent-ils pas pour rechercher avec passion ce qu'il a méprisé, pour ambitionner les honneurs qu'il a fuis, s'attacher aux richesses qu'il a foulées aux pieds et auxquelles il a donné sa malédiction, pour fuir la pauvreté qu'il est venu mettre en crédit, et refuser de porter sa croix à sa suite; ou plutôt tous ceux qui se perdent, se perdent-ils pour autre chose?

Je pourrais, pour achever de confondre ceux qui donnent dans ces excès, produire une nuée de témoins, je veux dire des saints, qui, marchant sur les traces de Jésus-Christ, ont fui avec soin tout ce qui ressent le faste et la mollesse du siècle : nous trouvons en tous une horreur extrême du luxe, des délicatesses et un amour inflexible de la pauvreté; plus ils avaient de ce que vous appelez biens de fortune, plus ils répandaient d'aumônes sur les pauvres; et, pour ce qui est de leurs personnes, ils se retranchaient souvent les choses nécessaires, bien loin de faire des dépenses superflues : l'amour et l'estime de tout ce que le monde méprise, le mépris et l'aversion de tout ce qu'il estime, étaient la règle constante et uniforme de leur vie.

Que c'était un spectacle charmant pour les bons chrétiens, et surprenant pour les païens, de voir un saint Paulin, l'un des premiers hommes de l'empire romain et des plus riches de son siècle, se réduire dans la dernière pauvreté pour l'amour de Jésus-Christ, et tenir le même rang parmi ses imitateurs qu'il avait tenu dans le monde! Il envoya un jour une écuelle de bois à un de ses intimes amis pour lui faire montre de sa vaisselle et lui faire venir l'envie d'en avoir d'aussi magnifique; il le pria de lui envoyer des plats de terre, comme très-propres à nous faire ressouvenir de notre commune origine et de notre fragilité; la table de cet illustre sénateur n'était pas plus somptueuse que sa vaisselle : les viandes les plus viles et les plus communes étaient les plus délicieuses pour lui; rien n'était capable de l'offenser que les odeurs et les ragoûts; sa réfection n'était que de légumes, encore n'en prenait-il pas jusqu'à s'en rassasier. Nous avons les exemples des saints rois Louis, Henri, Etienne, Edouard, tous grands amateurs de la pauvreté de Jésus-Christ. Hors certaines occasions où leur dignité exigeait qu'ils parussent dans l'éclat et la magnificence, pour s'accommoder à l'ordre établi et à la faiblesse des peuples, ils étaient vêtus aussi simplement que le moindre de leurs sujets. Nous lisons, dans la Vie de saint Charles, qu'un pauvre lui rapporta une robe de chambre que ses gens lui avaient donnée en aumône, croyant qu'ils avaient voulu insulter à sa pauvreté, tant elle lui parut horrible.

Combien ces saints trouvent-ils aujourd'hui peu d'imitateurs de leur modestie, et combien, au contraire, se laissent entraîner au torrent du siècle, tout plongé dans le luxe et la mollesse? Car il exerce en ce point une cruelle tyrannie; c'est ce qu'il me sera bien aisé de vous faire voir.

SECOND POINT.

C'est un oracle prononcé par la vérité incarnée, que *celui qui commet le péché en devient esclave;* il a refusé de subir le joug de Jésus-Christ, aussi léger qu'honorable; il lui faudra porter, malgré qu'il en ait, en quelque sorte celui du démon, aussi ignominieux qu'accablant; il n'y a aucun vice qui n'exerce ainsi un cruel empire et ne tâche de l'étendre le plus loin qu'il peut; celui-ci le fait avec d'autant plus de succès que, ne portant pas un caractère d'infamie et de réprobation sur le front, du moins si visible que les autres, on s'y livre avec moins de scrupule, et qu'il flatte d'ailleurs agréablement la corruption naturelle et ce fonds malheureux d'orgueil et d'amour du plaisir, que saint Jean appelle : *Superbe de la vie et concupiscence de la chair.* L'ensorcellement des niaiseries a tellement fasciné le commun des chrétiens, que très-peu sont exempts de cette passion et demeurent dans les bornes étroites que prescrit là-dessus notre sainte religion. Le Fils de Dieu disait autrefois, en faisant l'éloge de son précurseur : Ceux qui sont habillés avec mollesse se trouvent dans la maison des rois : *Ecce qui mollibus vestiuntur in domibus regum sunt* (*Matth.*, II). Je vous demande s'il ne les faut chercher précisément que là? Ne sont-ils que dans les louvres et les palais des princes? Les maisons des simples bourgeois n'en sont-elles pas aussi remplies que celles des personnes les plus distinguées par leur naissance? Tout est confondu, tout est perverti, tout est noyé et abîmé dans le luxe : ce vice s'est débordé dans les états les plus médiocres. L'Evangile de Jésus-Christ n'est plus écouté, il devient un objet de raillerie. Dieu a beau tonner par la bouche des prédicateurs et vous dire que la superbe ni la mollesse n'entreront jamais dans le ciel, on aime mieux prêter l'oreille à l'évangile du monde et du démon, qui veulent qu'on monte toujours et qu'on ne s'arrête que par la seule impuissance de monter plus haut : *Malheur au monde pour ses scandales!* Les lois du prince, quoique d'ordinaire plus efficaces pour réprimer le mal que celles de Dieu même, parce que les peines dont il menace sont invisibles et que les autres sont pour le temps de la vie présente, telles que les amendes, confiscations et pareils moyens auxquels il faut avoir recours pour arrêter ce débordement; ces lois, dis-je, ne sont pas mieux observées; nous forçons Dieu à employer les fléaux les plus redoutables de sa justice, les guerres sanglantes, les taxes, les impôts, des exactions extraordinaires pour y fournir. Cependant, ô dureté étrange du cœur humain! rien ne nous change, rien ne peut nous réduire au devoir, pas même l'impuissance. On aime mieux retrancher sur sa bouche et n'user que des plus vils aliments, plutôt que rien retrancher de la dépense de

ses habillements et se réduire à la médiocrité de son état : étrange jeûne ! qui n'a pas pour objet de mortifier la cupidité, mais plutôt de la nourrir et de la contenter ; c'est le démon qui vous l'inspire et vous en récompensera.

Il semble que la plupart de nous soient dans cette disposition criminelle qu'Isaïe reproche aux Juifs de son temps, qui leur faisait dire : Nos maisons de brique sont tombées, mais nous en bâtirons de pierres de taille ; ils ont coupé des sycomores, mais nous remettrons des cèdres à leur place. Et voici ce que dit le Seigneur : Ils bâtiront et je détruirai ; ils planteront et j'arracherai ; et ils s'appelleront une terre d'impiété, un peuple contre qui le Seigneur a conçu une colère implacable.

Tremblons que ce malheur effroyable ne nous arrive, puisque les maux passés et présents ne nous instruisent pas : l'affliction, bien loin de nous humilier, ne nous rend que plus superbes; au lieu de nous dépouiller de ces vains ornements pour nous revêtir des livrées de la pénitence et d'essayer de fléchir ainsi notre juge et désarmer son bras vengeur, nous continuons à l'offenser : faut-il s'étonner si sa fureur ne s'apaise point, et si son bras est toujours levé pour châtier ceux dont le cœur n'est pas humilié, *et adhuc manus ejus manet extenta.* (*Isai.*, V, IX, XIV.)

Ah ! quand reviendra le temps de l'aimable simplicité de nos ancêtres, chez qui la table était frugale et honnête, les habits, les meubles n'avaient rien de remarquable que cette sage et précieuse médiocrité qui n'affecte rien de remarquable? Ils ignoraient jusqu'au nom de tant de choses qu'on a imaginées depuis, non pour la simple commodité, mais pour favoriser et entretenir le luxe ; ils n'avaient garde d'appliquer leur esprit à inventer tant de folies qui déshonorent notre siècle, car on raffine et on enchérit tous les jours ; pourquoi se rendre ainsi misérablement esclaves des modes, et s'incommoder dans ses biens et souvent en sa personne pour n'oser contredire le monde, et s'élever courageusement au-dessus d'une vaine chimère? C'est ainsi que plusieurs femmes, qui ne voudraient pas se gêner en la moindre chose, où il s'agit du service de Dieu, portent gaiement le sein découvert pendant les rudes gelées de l'hiver, et se serrent le corps durant les chaleurs excessives de l'été. Quelle bizarrerie incompréhensible! Dites-moi, femmes mondaines qui faites ainsi parade de ce que la pudeur naturelle et la religion vous ordonnent de cacher, qui vous oblige de vous tourmenter ainsi à plaisir de perdre la respiration jusqu'à vous en évanouir, vous palissader les jours entiers avec des baleines, rendre votre corps aussi inflexible que celui d'une statue et vous mettre dans des entraves? Est-ce de la vanité ou de l'impureté que vous êtes martyres ? Choisissez. Non, mais c'est la mode, répondez-vous, il faut bien faire comme les autres ; autrement on se rendrait ridicule. Mais cette mode est incommode, malhonnête, indigne, cruelle, scandaleuse en toutes manières; elle n'a point d'autre source qu'une manifeste corruption de la raison, et qu'une secrète corruption du cœur; vous ne pouvez la suivre sans scandale, et vous devez savoir que Jésus-Christ, à qui vous enlevez par là des âmes rachetées de son sang, dit formellement dans son Evangile, *qu'il vaudrait mieux être jeté au fond de la mer, une meule de moulin au cou, que d'être une occasion de chute au moindre de ceux qui croient en lui ;* c'est prendre ouvertement le parti du déréglement contre celui de la raison et lever l'étendard de l'impureté; c'est vous déclarer pour le monde ou plutôt vous mettre à sa tête; en un mot, c'est violer la loi de l'Evangile, et vous jouer des vœux de votre baptême : n'importe! c'est la mode, c'est-à-dire une loi plus sainte et plus inviolable que celle que Dieu a gravée autrefois sur des tables de pierre, et nouvellement par son esprit dans le cœur des chrétiens.

Rougissez d'une telle conduite si vous en êtes encore capables, et cessez de faire la guerre à Jésus-Christ, car sa colère viendra fondre sur vous lorsque vous vous y attendrez le moins, et vous éprouverez combien il est terrible de tomber entre ses mains. Profitez, pendant qu'il en est encore temps, de l'exhortation que vous fait l'Apôtre, de vous parer de modestie et de chasteté, non avec des cheveux frisés, ni des ornements d'or et de pierreries, ni des habits somptueux, mais avec des bonnes œuvres, ainsi que le doivent faire des femmes qui font profession du christianisme ; dans quelque condition que vous soyez, avouez que l'immodestie et la dépense excessive sont opposées à la religion que vous professez, ou soutenez, si vous l'osez, que saint Paul, par l'organe duquel parlait le Saint-Esprit, s'est trompé, si ce n'est ici qu'un conseil et non un précepte qui oblige formellement ; ajoutez qu'il n'y a que conseil, non obligation d'éviter ce qui est opposé à l'honnêteté, à la modestie, à la chasteté, à la piété, vertus sans lesquelles la religion est vaine et moins que pharisaïsme. Ce qui fait la parure et l'ajustement d'une courtisane, peut-il être l'ornement d'une femme chrétienne ? Oh ! qu'il faut qu'une âme s'oublie jusqu'à un étrange point, quand elle s'occupe si fort à orner sa prison, et qu'elle se tient comme en embuscade pour dresser des piéges à la chasteté des autres ! C'est l'homme invisible et caché qu'il faut s'appliquer uniquement à parer, c'est le cœur qui est l'image et le temple de Dieu qu'il faut orner : on le fait, ainsi que nous l'apprend saint Pierre, le prince des apôtres, dont l'autorité n'est pas moins formelle en cette matière que celle de saint Paul, par la pureté incorruptible d'un esprit plein de douceur et de paix, non par des enrichissements d'or et par tout ce que l'art peut ajouter à la nature. Prenez pour votre modèle, non celles de votre sexe qui sont entêtées de vanité et de coquetterie, mais celles qui n'ont cherché qu'à plaire à

Dieu, de même que Sara et tant d'autres que je pourrais ici produire.

Je sais bien que la suite des siècles oblige à se relâcher sur plusieurs choses, et que la bienséance demande et approuve en un temps ce qui choquerait et serait risible en un autre; mais il n'est jamais permis de franchir les bornes de la modestie chrétienne. N'user des créatures que par rapport au Créateur et pour son amour, c'est en quoi consiste proprement la tempérance; elle est de tous les siècles, aussi bien que l'amour de la sainte pauvreté, la charité envers les pauvres et l'édification du prochain; Jésus-Christ, qui nous commande ces vertus et qui en imprime les dispositions dans nos cœurs, subsiste et subsistera éternellement et immuablement, *Christus heri, hodie et in sæcula.* (*Hebr.*, XIII.) Il n'est pas besoin que vous soyez vêtues comme vos aïeules et que vous rameniez les manières de s'habiller d'alors; mais vous êtes indispensablement obligées de l'être modestement et de ne point faire de dépenses qui excèdent votre pouvoir et vous empêchent de satisfaire au devoir de faire l'aumône qui nous est si recommandé. La règle invariable est qu'en vous meublant, vous habillant, vous nourrissant selon votre condition, vous soulagiez les nécessités des indigents de ce qui vous reste; hélas! telle femme mondaine met sur son corps, ou tient renfermé dans ses coffres, ce qui ferait subsister plusieurs pauvres familles; ces habits de toutes couleurs y sont souvent consumés sans qu'ils lui fassent l'honneur qu'elle en attend. O folie inconcevable! O cruauté digne de tous les feux de l'enfer! On aime mieux nourrir des vers que Jésus-Christ dans ses membres!

N'attendons pas que les années nous aient fait voir par la corruption de ces faux biens, que ce n'est que terre et poussière; faisons-en des amis si nous ne voulons en faire un jour des accusateurs, des témoins et des juges.

Nous ne pouvons vous marquer le point précis de cette médiocrité évangélique et en quoi consiste cet entretien modeste; les choses morales ont quelque étendue et dépendent de plusieurs circonstances; la prudence et la discrétion doivent tout régler; ce qui est certain, c'est que si vous êtes libres et que vous soyez animées de l'esprit de Jésus-Christ, vous pencherez toujours au retranchement et pratiquerez autant qu'il se pourra faire l'Evangile à la lettre.

Vous balancerez moins à prendre ce parti si vous êtes jamais tombées dans les excès de luxe que j'ai combattus; car il les faut de nécessité réparer par la pénitence, autrement point de pardon; mais il n'y a point de pénitence sans un désir sincère de satisfaire à la justice divine d'une manière proportionnée à ses péchés, sans une volonté sincère d'employer les moyens propres pour affaiblir et extirper la passion qui nous a fait violer l'ordre; or, en est-il un plus naturel que de vous réduire dans la simplicité? Vous y seriez obligées, quand même les péchés que vous auriez commis seraient d'une autre espèce et n'y auraient aucun rapport. Ecoutez les paroles que saint Cyprien adresse à quelques dames de Carthage, qui, par la crainte des tourments, avaient sacrifié aux idoles: Cette femme gémit et pleure-t-elle, dit cet éloquent archevêque, qui veut bien prendre le soin de se vêtir superbement, et ne pense point qu'elle a perdu Jésus-Christ dont elle était revêtue, qui porte des habits magnifiques, des chaînes de diamants, des colliers de perles, et ne déplore pas la perte qu'elle a faite des ornements divins? Vous avez beau vous parer d'étoffes rares et de robes de soie, vous ne laissez pas d'être toutes nues; en vain vous tâchez de rehausser l'éclat de votre teint par celui des pierreries, vous êtes laides et difformes sans les beautés de Jésus-Christ; vous qui poudrez encore vos cheveux, cessez au moins de le faire durant ce temps de douleur; vous qui noircissez vos sourcils, continuez à mouiller vos joues de vos larmes. Si quelqu'un de ceux que vous aimez était mort, vous le pleureriez avec un extrême regret, vous négligeriez votre visage, vous changeriez de vêtements, vous n'auriez aucun soin de vos cheveux, vous ne vous soucieriez pas que votre teint se ternît et de paraître ainsi défaite et abattue. Misérable que tu es! Tu as perdu ton Dieu, tu es morte en ton âme, tu survis à toi-même et portes ton propre tombeau, et tu ne fonds pas en pleurs; tu oses paraître superbement vêtue; que ne vas-tu te cacher par la honte de ton crime, ou pour pleurer amèrement?

Celles qui ont reçu l'heureuse plaie de la componction, n'ont pas besoin qu'on les exhorte; elles auront tant d'horreur d'elles-mêmes et d'avoir servi d'instrument au démon pour séduire les âmes, qu'il faudrait plutôt les arrêter dans ces retranchements que les y pousser, puisqu'elles ne se borneraient pas aux superfluités, mais iraient au nécessaire.

Il est temps de finir; je le fais par ce beau trait de l'histoire ecclésiastique. L'empereur Héraclius ayant recouvré le bois de la vraie croix sur les Perses qui le lui avaient enlevé, et voulant le remettre dans la basilique que sainte Hélène, mère du grand Constantin, avait fait bâtir sur le Calvaire, pour conserver ce précieux dépôt, il voulut la porter lui-même en cérémonie dans une procession solennelle, et pour cet effet il prit ses habits impériaux tout parsemés de pierreries; il avait fait déjà quelque chemin en ce pompeux équipage; mais lorsqu'il fut arrivé à la porte de Jérusalem, qui va à la sainte montagne, il se sentit tout d'un coup arrêté par une main invisible, sans pouvoir avancer d'un pas, malgré ses efforts. Sa surprise fut extrême, aussi bien que celle de tous les assistants. Zacharie, évêque Jérusalem, en pénétra aisément la cause, et s'approchant de lui : *Faites réflexion, prince*, lui dit-il, *combien l'habit somptueux que vous portez a peu de rapport à celui dont vous prétendez honorer le triomphe; songez combien il était*

vêtu pauvrement, lorsqu'il portait ce bois sacré sur lequel il allait expier nos crimes! L'empereur se dépouilla aussitôt de ces riches vêtements pour prendre les plus simples qu'ont coutume de porter ceux du menu peuple; le mouvement lui fut rendu aussitôt, et il acheva avec joie et facilité ce qui lui restait de chemin.

Je ne sais si vous apercevez l'application que j'ai dessein de faire de cet événement miraculeux à mon sujet : si ce prince qui avait une intention très-pieuse, quoique peu éclairée, ne put jamais venir à bout de monter au Calvaire, chargé du précieux fardeau, parce qu'il l'était des pompes du siècle, tout couvert d'or et de diamants, combien nous sera-t-il plus impossible de suivre Jésus-Christ sur la sainte montagne avec les trophées de vanité et tout le faste du siècle auquel nous aurons le cœur attaché? Un membre parfumé n'est-il pas quelque chose de monstrueux sous un chef couronné d'épines?

Dépouillons-nous donc de ces vains ornements que notre Maître a foulés à ses pieds, et qui sont plus méprisables aux yeux de la foi que l'herbe des champs ; s'il ne vous est pas libre de les rejeter totalement, du moins n'y ayez pas le cœur attaché; souvenez-vous que nous sommes entrés nus en ce monde, et que nous en sortirons de même. Eh! comment peut-on s'abandonner à cette cupidité insensée, en pensant qu'on n'a rien apporté ici-bas et qu'on n'en emportera qu'un suaire? Ne songeons qu'à orner notre âme d'humilité, de charité, de chasteté, ce sont là ses vrais atours, *omnibus his velut ornamento vestieris* (*Isai*., XLIX); excitons-nous-y par l'exemple des personnes mêmes qui mettent toute leur étude à se parer, passant leur matinée à une toilette, et le reste du jour à se donner en spectacle; disons avec larmes ce que dit le saint évêque Nonnus en apercevant dans les rues d'Antioche une célèbre courtisane qui fut depuis une grande sainte sous le nom de Pélagie : « Hélas! si je prenais le même soin de plaire à mon Dieu que fait cette malheureuse créature pour plaire à des hommes dissolus comme elle, je serais un grand saint. » C'est ainsi que, convertissant tant de sujets de scandales en motifs de travailler avec zèle à la grande affaire du salut, nous l'accomplirons heureusement. C'est le bonheur que je vous souhaite.

SERMON V.

Pour le jeudi de la première semaine de l'Avent.

CONTRE LA COMÉDIE ET LE BAL.

Scio quia Messias venit qui dicitur Christus; cum ergo venerit ille, nobis annuntiabit omnia. (*Joan.*, IV.)

Je sais que le Messie qui est le Christ doit venir, et lorsqu'il sera venu, il nous enseignera toutes choses.

Cette heureuse femme catéchisée auprès du puits de Jacob par le Sauveur des hommes, n'a pas été trompée dans la créance dont elle était imbue sur ce sujet : il ne nous a rien caché de ce qu'il nous était important de savoir, car il est le Seigneur qui enseigne à son peuple ce qui est utile et le gouverne dans la voie par laquelle il apprend à marcher. *Ego Dominus docens te utilia.* (*Isai.*, XLVIII.) Quoiqu'il retranche par là tout ce qui sert de pâture à une vaine curiosité, ou dont la connaissance, renfermant de grands avantages en soi, ne peut être qu'infructueuse pour nous, à raison de l'état où sa providence nous a engagés, combien a-t-il appris aux hommes de choses qu'ils ignoraient? Qu'étaient les sombres connaissances de la loi en comparaison de l'admirable lumière qu'il a fait briller dans nos cœurs? Il faut sans doute que sa parole ait une grande étendue, puisqu'elle contient tous les principes et les règles qui doivent juger le monde, non-seulement dans les actions extérieures, mais dans les mouvements les plus secrets de la volonté et les dispositions les plus intimes du cœur. *Judicabit occulta hominum secundum Evangelium.* (*Rom.*, II.) Pour ne pas toutefois confondre et accabler vos esprits par une multitude de préceptes, Jésus-Christ et saint Paul après lui réduisent tout à la charité qui en est la fin, et qui fait tout le prix et le mérite des vertus chrétiennes, car elles ne sont toutes que diverses formes et impressions du saint amour; ainsi, la tempérance que je vous prêche cette semaine n'est autre, selon la belle définition qu'en donne saint Augustin, qu'un amour qui fait rejeter les plaisirs dont il pourrait être affaibli. Elle a deux objets, les satisfactions permises dont elle règle l'usage, les réduisant à une juste modération, et les illicites qu'elle retranche absolument. La comédie que j'entreprends de combattre aujourd'hui est de ce dernier genre; j'y joins le bal : ce sont des divertissements pernicieux dont il se faut absolument priver; pour cet effet, je vous en ferai voir les désordres, et en même temps leur opposition aux maximes de notre sainte religion ; c'est ce que je traiterai dans mon premier point, et dans le second je réfuterai les principales objections qu'ont coutume de faire pour la défense du théâtre et du bal leurs partisans. Quelque bonne et indubitable que soit la cause que je défends, je ne le puis faire avec succès, si le Saint-Esprit ne vous fait sentir la force de mes raisons qui sont les siennes. Implorons son secours par l'entremise de la divine Marie, et disons-lui pour cet effet avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quoique les désordres que cause dans le monde le vice d'impureté soient presque infinis, ainsi que je crois l'avoir démontré dans le sermon d'avant-hier, ils ne sont néanmoins qu'une partie de ceux que produit la comédie; c'est une source aussi féconde que funeste de déréglements et une vraie sentine de corruption. Pour procéder avec ordre, je dis qu'elle gâte l'esprit, amollit et corrompt le cœur, infecte l'imagination et la mémoire.

De même que le bien est l'objet immédiat de la volonté, la vérité l'est de l'entendement; il est fait pour elle comme elle est faite pour lui, et il n'y a rien à quoi il se

porte avec des transports plus vifs et plus impétueux. Ce soin même que prennent les auteurs des pièces de théâtre de couvrir leurs mensonges d'une apparence de vérité, afin qu'elles puissent être agréables, rend témoignage à ce que j'avance, et prouve invinciblement que l'esprit de l'homme est créé pour la vérité; mais cet attachement prodigieux à des fictions et à des chimères fait voir d'autre part qu'il est devenu plus vain que la vanité, puisqu'il préfère l'image à la réalité, des mets en peinture à une viande solide, et qu'il consume misérablement ses forces et sa vigueur à poursuivre des fantômes et à courir après l'ombre de la grandeur.

Ces spectacles, dit saint Augustin (lib. I *Conf.*), ne sont que des images de la vérité, ou plutôt d'une chose imaginée à plaisir, comme la représentation d'une idole est la figure d'une divinité feinte : ***Eorum imagines lambunt cogitatione famelica;*** or rien ne nous est plus dangereux, susceptibles d'erreur au point où nous le sommes, que de prendre l'habitude de quitter les choses réelles pour nous attacher à leur ombre, et de mettre notre plaisir dans le néant; c'est pourquoi Tertullien ne fait aucune difficulté de dire que tout ce qui tient de la fiction passe devant l'auteur de la vérité pour une espèce d'adultère : ***Adulterium est apud illum omne quod fingitur***, et comme ces fables sont ingénieuses et embellies de tous les ornements de l'art et des traits de l'éloquence, elles viennent non-seulement à vous plaire plus que la vérité, mais encore à en inspirer le mépris et le dégoût.

Comme ceux qui aiment sincèrement la parole de Dieu et trouvent leur joie dans la méditation de ses saintes Ecritures, ont un souverain mépris de ces fadaises et de ces folies pleines de mensonges, ceux aussi qui courent après elles conçoivent de l'éloignement de la parole de Dieu, et n'ont aucun attrait pour la lecture de ses divins oracles. Une faim déréglée leur fait perdre le goût de cette manne céleste, ce sont raisins verts (pour me servir de l'expression du prophète) qui agacent les dents de ceux qui en mangent; c'est-à-dire que, se repaissant de ces joies déplorables, leurs sens spirituels s'engourdissent et deviennent incapables d'entendre les choses de Dieu.

On s'y remplit de mille maximes fausses, directement opposées à celles de l'Evangile, car la morale des comédies (il y faut joindre les romans) n'est fondée que sur des principes d'erreur et d'illusion, et ne peut conduire que dans des voies perdues et égarées. Le bien y est appelé mal, le mal, bien; les ténèbres, lumières; on y fait passer le doux pour amer, et l'amer pour doux; on élève jusqu'aux cieux des actions pour lesquelles Dieu précipite irrémissiblement dans les enfers; plus elles sont colorées d'une image de grandeur et de générosité, plus leur représentation est dangereuse. Ainsi un parricide, un inceste exciteront bien moins d'horreur que de pitié. Mais elles ne gâtent pas simplement l'esprit, elles le rendent idolâtre et tout païen. Comment cela? En formant de grandes et pompeuses images des créatures, en les relevant sans cesse, en leur attribuant une grandeur, une force, une puissance qu'elles sont bien éloignées d'avoir, disons plus, une espèce de divinité, en sorte que l'esprit s'abat et se prosterne devant l'ouvrage de l'esprit d'un homme, comme faisaient autrefois les peuples abusés sous le règne de l'idolâtrie, devant celui d'un sculpteur ou d'un peintre.

Un vrai chrétien, qui a reçu de Dieu ces yeux de la foi dont parle saint Paul, considère tout dans le véritable point de vue; et dans cette heureuse situation tout ce qui est dans le monde lui paraît un bagage d'hôtellerie, une vaine décoration de théâtre, où ceux qui ont joué les plus grands rôles vont être dépouillés de leurs ornements comiques; tous ces vastes projets de monarchie universelle, et les mouvements qu'on se donne pour les faire réussir comme des jeux d'enfants, des toiles d'araignées, le mouvement irrégulier de ces petits moucherons qui voltigent au hasard dans l'air, toute leur prétendue gloire comme de l'herbe, non pas celle qui a quelque racine telle que le blé, mais celle que la fraîcheur de la terre produit en un moment, et que la chaleur du soleil brûle et sèche aussi vite, qu'un songe dont il ne reste aucun souvenir, ou bien un tourbillon de fumée, qui, plus il occupe d'espace, plus il fait paraître en se dissipant le vide dont il était composé. Si vous étiez élevé sur une haute montagne, les plus grosses villes vous paraîtraient à peine comme des hameaux, leurs palais les plus superbes et les plus magnifiques comme des huttes et des cabanes, et les hommes des fourmis, si toutefois vous pouviez les apercevoir; tel est celui qui habite dans le ciel par l'ardeur de ses désirs : toute la grandeur humaine n'est pour lui que bassesse, qu'un atome éclatant, un point qui en impose aux yeux par quelque apparence d'enflure; il a peine à comprendre l'excès de folie et l'ensorcellement des hommes qui se laissent captiver et transporter par ces niaiseries; si quelque objet sollicite son cœur par quelque monstre de beauté pour s'en faire aimer, il le dépouille aussitôt de ce fard et de cette vaine apparence qui pourraient l'éblouir parce qu'il est homme, et lui dit : vous n'êtes rien, vous n'avez qu'une faible lueur de cette lumière immense, de cette beauté originale qui est en Dieu, lui seul mérite d'occuper nos esprits et nos cœurs, adorons-le; il lui tarde que nous soyons tous arrivés à ce jour qui sera le dernier de tous, où Dieu seul paraîtra grand : ***Exaltabitur Deus solus in die illa.*** (*Isai.*, II.)

Les volages amateurs du monde qui ne vivent que de la vie des sens, et n'ont des yeux qu'à la tête, le verront alors tel qu'il est, mais pour leur confusion et leur désespoir éternel; présentement ils substituent ses créatures en sa place, ils y cherchent cet agrément, cette joie, cette paix, ce re-

pos qui ne se trouvent qu'en lui seul; ils prétendent fixer leur mobilité; en un mot, ils ne conçoivent point d'autre réalité que celle d'une figure qui passe et ils y rapportent tout comme à leur dernière fin; quel abus, quelle impiété!

C'est pourtant là que conduit la représentation des vains spectacles. Elle fait encore un effet plus malin sur le cœur que sur l'esprit, car si elle gâte ce dernier, elle corrompt l'autre en y excitant les passions et les remuant avec d'autant plus de promptitude et de vivacité, qu'elle y trouve de correspondance; c'est là son but et sa fin principale, c'est ce qui lui attire les applaudissements des spectateurs, la plupart acteurs secrets dans la pièce; autrement ils s'ennuient, ils languissent, ils s'endorment, et comme dans la lecture ou le chant des psaumes, on entre dans tous les mouvements et les saintes passions du chantre sacré, qu'on prie avec lui, qu'on gémit, qu'on se réjouit, qu'on passe de l'espérance à la crainte, de la tristesse à la joie, des plaintes aux remercîments, de la frayeur à l'assurance, du trouble à la paix, ici on entre encore plus naturellement dans les divers mouvements des acteurs introduits sur la scène; le lecteur ou le spectateur est transporté hors de lui-même: tantôt il se sent le cœur plein d'un feu martial et s'imagine combattre, tantôt agité de mouvements plus doux, il est amoureux, il estime, il craint, il désire; il n'y a point de passion dont il ne sente les atteintes et les émotions. Ainsi il fait un exercice continuel d'ambition, de vanité, de fausse tendresse, de vengeance; tout est en combustion chez lui, sans qu'il en sente seulement la fumée, parce qu'il en est dehors. L'appareil de son supplice y est tout dressé par le déchaînement des passions sans qu'il l'aperçoive; tout occupé qu'il est de ces aventures imaginaires qui font des plaies très-réelles et très-profondes dans son âme, il ne voit pas les précipices que ses ennemis lui creusent, et les chaînes qu'ils lui forgent. Je pleurais, dit saint Augustin dans les *Confessions*, une reine Didon qui s'était tuée par un violent transport de son amour, et je ne pleurais pas mon âme, ô mon Dieu, à qui je donnais la mort, en m'éloignant de vous sa vraie vie, par l'attachement déréglé à ces fictions dangereuses. Est-ce donc pour de vains fantômes que vous avez imprimé en nos cœurs tant de différentes affections, d'estime, de crainte, de désir, de joie, de tendresse? Ne sont-ce pas autant de ressorts pour nous attirer à vous qui êtes notre centre et l'océan de tout bien; n'a-ce pas été pour estimer vos diverses perfections, nous élever vers vous et vous sacrifier les créatures qui sont un néant universel? Pourquoi sommes-nous assez malheureux pour détourner dans des égoûts et des cloaques ces eaux claires destinées à arroser un parterre de fleurs?

L'amour sensuel et profane, qui est la plus dangereuse de toutes les passions, y est la plus excitée; car la plupart des pièces ne roulent que sur ces sortes d'intrigues: il en est l'âme et le mobile. Cette passion insensée qui fait des ravages incroyables dans le monde, ce feu d'enfer qui enflamme le cercle de la vie de la plupart des enfants d'Adam, l'impureté, dont saint Paul ne veut pas que le nom même soit prononcé parmi les chrétiens, parce que son image est contagieuse, ou si l'on est obligé d'en parler, ce ne doit être qu'avec horreur, qu'en la flétrissant, la traitant avec exécration comme une maladie honteuse qui ravale l'homme à la condition des bêtes, ce vice, dis-je, y est transformé en vertu, il est mis en honneur et en crédit, regardé comme une belle faiblesse dont les âmes héroïques ne sont pas exemptes et qui leur sert d'aiguillon pour entreprendre les choses les plus difficiles; on s'y remplit du plaisir qu'on se figure à aimer et à être aimé, on y ouvre son cœur aux cajoleries, on en apprend le langage et, dans les intrigues de la pièce, les détestables adresses que l'auteur suggère pour réussir. Or, n'est-ce pas là une idolâtrie dont se souille le cœur humain? n'est-ce pas, en quelque sorte, le plus grand péché qu'on puisse commettre, puisque la créature y chasse Dieu de son trône pour y dominer en sa place, y recevoir les hommages et les sacrifices, y régler ses mouvements, ses intérêts, y exercer toutes les fonctions de souverain? *Idolum zeli ad provocandam æmulationem.* (*Ezec.*, VIII.) Peut-on pousser la profanation plus avant?

Il y a encore d'autres vices dont nous ne sommes pas moins susceptibles que de celui-là, qui y sont pareillement excités, tels sont l'orgueil, l'ambition, les maximes du faux honneur, la jalousie, la vengeance, tous peints avec des couleurs si belles, qu'on se sent forcés d'estimer ceux en qui ils se trouvent. A l'image animée de ces passions, il ne manque guère de s'en élever de pareilles du fonds de corruption qui est en nous. Tel est l'empire d'une représentation vive sur le cœur humain, lorsqu'elle est accompagnée de discours passionnés: tout y concourt, la déclamation, le port, le geste, les ajustements, la symphonie. N'est-ce pas là jeter de l'huile sur un feu et aplanir le chemin à un torrent?

Si le but principal de la comédie est d'exciter les passions, parce qu'elle sait que l'homme ne hait rien tant que le repos et ne se plaît qu'à être remué, celui de la religion chrétienne est de les calmer, les réprimer, arrêter leurs fougues et leurs saillies, tenir renfermées dans leurs cachots ces bêtes farouches qui ne sont enchaînées que par les liens invisibles de la grâce; c'est le principal exercice de la morale chrétienne, c'est notre lutte, notre tâche, notre combat journalier, le tout de l'homme chrétien. La grâce que Jésus-Christ nous a apportée du ciel est une grâce militaire qui arme l'homme contre lui-même et le met dans la nécessité de tenir ses passions sous ses pieds, s'il n'en veut bientôt devenir le jouet et le mi-

sérable esclave : *Actiones carnis spiritu mortificare, quotidie affligere, minuere, frenare, interimere* (S. Aug.); c'est à raison de cela qu'il est dit que le royaume des cieux souffre violence. Il ne faut se promettre aucune trêve : avez-vous étouffé un mauvais désir, déraciné une habitude, vaincu une inclination vicieuse, foulez-la aux pieds, passez à celle qui est vivante : *Calca mortuum, transi ad vivum.*

Or, si ceux qui marchent en la présence de Dieu dans une continuelle attention sur eux-mêmes et s'engagent à une vie austère et solitaire pour affaiblir ces ennemis domestiques, ont encore des combats à soutenir, dans lesquels ils reçoivent quelquefois des blessures, quelle est votre témérité, votre présomption, votre aveuglement, ces expressions sont trop faibles, votre fureur et votre manie, faibles, infirmes et désarmés comme vous êtes, de rechercher de gaieté de cœur une pareille tentation, et d'ouvrir tous vos sens à de cruels ennemis qui ont juré votre perte ?

Ils ne s'empareront pas seulement de votre esprit et de votre cœur, ce qui n'est néanmoins que trop suffisant pour vous perdre : ils infecteront encore votre imagination et votre mémoire en y imprimant des traces qu'ils savent bien réveiller dans les temps les plus favorables à leurs noirs desseins; c'est une semence funeste qui produira en son temps des fruits de mort ; si elle ne le fait pas directement, ce sera indirectement, en éteignant en vous l'esprit de prière et de dévotion. Or, qu'est-ce qu'une âme vide de cet esprit? sinon une lampe sans huile qui doit s'attendre à la destinée des vierges, lesquelles s'en trouvèrent destituées lorsqu'elles furent appelées aux noces de l'Epoux. Sainte Thérèse nous apprend dans l'histoire qu'elle a écrite elle-même de sa vie, que la lecture des comédies et des livres de chevalerie (qu'eût-ce été de la représentation effective?) refroidit tellement en elle la piété et les bons sentiments dont le Seigneur l'avait prévenue, que, sans une grâce spéciale, elle se fût engagée dans la voie de perdition où marche le plus grand nombre des hommes. Quoi ! une sainte, pure comme un ange, qui avait reçu de Dieu un esprit solide et une horreur extrême de tout ce qui blesse la pudeur, faillit à se perdre sans retour, si Dieu ne l'eût regardée des yeux de sa miséricorde et n'eût ouvert les siens sur l'abîme où elle se précipitait; et vous, qui êtes plus faibles que des roseaux, plus fragiles que du verre, vous prétendez que votre chasteté ne court aucun risque en vous enivrant de ces folies ! Ah ! une telle présomption mérite seule que Dieu vous abandonne à vous-mêmes, et si vous n'êtes pas tombés aux yeux des hommes vous l'êtes déjà peut-être aux siens.

Les païens mêmes ont reconnu que rien n'était plus dangereux pour les bonnes mœurs que ces sortes de spectacles ; ils avouent qu'ils faisaient de grands changements en leur cœur, qu'ils en retournaient non-seulement plus avares, plus ambitieux, plus enclins aux plaisirs et au luxe, mais encore plus cruels et moins hommes.

Jugez si les Pères auront invectivé contre et employé les ornements de l'éloquence et l'autorité dont Jésus-Christ les avait revêtus dans son Eglise pour les en détourner et extirper ce scandale. Je puis dire avec vérité qu'il n'y a point de désordre qu'ils aient combattu plus souvent et avec plus de force. On voit en une infinité d'endroits de leurs écrits, surtout de ceux de saint Chrysostome, les marques d'un zèle apostolique contre cette pernicieuse inclination qui commençait déjà à corrompre l'innocence des fidèles; ils les ont considérés comme une invention du diable pour amollir le courage des soldats de Jésus-Christ; ils déplorent l'aveuglement extrême de ceux qui croient qu'on peut assister à ces représentations dont on n'a guère coutume de remporter que des imaginations honteuses ou des desseins criminels ; ils font voir l'obligation indispensable qu'on a de quitter ces occasions prochaines d'incontinence ; ils appellent ces assemblées des sources publiques de lubricité, où la grande Babylone, mère des fornications de la terre, fait boire le vin de sa prostitution; ils les décrient comme des fêtes du diable, et obligent ceux qui y ont assisté de se purifier par la pénitence avant que de rentrer dans l'Eglise; enfin, ils font des peintures si affreuses de l'état où l'on se trouve au sortir de ces divertissements profanes, qu'on ne peut les voir sans frémir et sans s'étonner de l'effroyable aveuglement des hommes, à qui les plus grands dérèglements ne font horreur que lorsqu'ils sont rares, mais qui cessent d'en être choqués dès qu'ils deviennent communs.

Tertullien, dans un ouvrage exprès qu'il a composé contre cet abus, entreprend de faire voir qu'il est incompatible avec la sainteté de la religion que nous professons; car il est certain, dit ce docte Africain, que la recherche des plaisirs sensuels est une des passions les plus violentes et les plus tyranniques de l'homme, et qu'entre les plaisirs, celui des spectacles transporte davantage; ils font revivre les passions dans les cœurs les plus mortifiés, les animent, les fortifient, et après avoir comme extasiés ceux qui se repaissent de ces funestes divertissements et avoir excité des mouvements d'amour, de haine, de joie, de tristesse, le cœur se ferme à ceux de la grâce, plus calmes et plus modérés, et y devient impénétrable.

Si ce ne sont pas là les pompes de Satan auxquelles vous avez renoncé au baptême, à quoi donnerez-vous ce nom? L'Eglise n'admettait anciennement personne à ce sacrement qu'en exigeant de lui qu'il renoncerait aux spectacles du théâtre. L'instinct du christianisme va si fort à en éloigner, que les païens reconnaissaient qu'un homme était devenu chrétien dès qu'ils ne le voyaient plus dans ces lieux , et la curiosité y ayant

un jour conduit une chrétienne, le démon prit possession d'elle aussitôt, et comme on le conjurait dans les exorcismes de dire ce qui l'avait rendu assez insolent pour s'emparer du corps de cette servante de Jésus-Christ, il répondit par sa bouche qu'il l'avait trouvée dans sa maison : *In meo inveni.*

Nous voyons encore aujourd'hui (car la grâce est uniforme) qu'une des choses qui pèsent le plus sur la conscience de ceux qui reviennent à Dieu après de longs égarements et qui leur cause le plus de douleur, est de s'être livrés autrefois à l'amour de ces spectacles dont ils ont remporté des blessures profondes qu'ils ne sentaient pas alors, et d'y avoir consumé tant de temps.

Peut-on (avouez-le de bonne foi, je n'en veux point d'autres témoins que vous), peut-on conserver des sentiments de piété dans un lieu où tous les objets ne sont propres qu'à détourner de Dieu et attacher à la créature; où l'on respire un air contagieux, où tous ceux qui y assistent sont ravis de se donner eux-mêmes en spectacle, où tous les sens sont assiégés et ouverts à ce qui les flatte, où les vertus chrétiennes telles que l'humilité, la modestie, le recueillement, passeraient pour ridicules?

Ce seraient des vérités trop fortes, dans ce temps de relâchement, d'ajouter avec le même Tertullien que l'état d'un chrétien l'engage de fuir les plaisirs des sens et de faire consister toute sa joie dans les larmes de la pénitence, la rémission de ses péchés, la paix d'une bonne conscience, festin continuel, la connaissance de la vérité et le mépris même des plaisirs.

Je ne vous tairai pourtant pas que les chrétiens d'aujourd'hui servant le même Dieu, attendant les mêmes récompenses, ne sont pas moins obligés de renoncer aux passions du siècle, de mortifier en eux les désirs déréglés du plaisir sensuel, d'éviter tous les objets qui peuvent blesser la pureté ou les dissiper trop, que leurs yeux et leurs oreilles doivent être aussi chastes que leur langue à laquelle toutes les paroles folles et bouffonnes sont interdites. Si l'Eglise n'exerce pas la sévérité de ses censures sur ceux qui vont à la comédie, parce que le nombre de ces coupables est trop grand, elle exclut les comédiens à la vie et à la mort de la participation des sacrements s'ils ne promettent sincèrement de renoncer à ce métier infâme; on les passe à la table de la communion comme des pécheurs publics s'ils sont assez hardis que de s'y présenter. Nos rituels y sont formels, ils sont encore irréguliers pour les ordres sacrés et la sépulture ecclésiastique leur est déniée après leur mort; or si leur profession est illicite et réprouvée par les lois du christianisme, en quelle conscience peut-on contribuer à les entretenir et les autoriser par sa présence? Otez les auditeurs, vous ôterez les acteurs; c'est pour vous, dit saint Chrysostome, qu'un chrétien se fait bouffon et renonce par là à la dignité du nom qu'il porte; vous ne faites aucun scrupule de contribuer à faire vivre dans l'abondance et même dans le luxe des gens qu'il faudrait laisser mourir de faim et qu'on devrait lapider; voudriez-vous que vos enfants ou quelqu'un de votre famille exerçât un art si honteux? ne les désavoueriez-vous pas aussitôt ?

Mais supposez qu'il n'y ait rien dans les comédies qui puisse blesser l'innocence, exciter des images dangereuses et réveiller les passions ; supposez qu'il n'y ait rien dans les ajustements : *Cultu meretricio* (*Prov.*, VII), la nudité, les gestes, les airs lascifs des comédiens et comédiennes, qui soit contraire à la modestie; supposez que les personnes qui y assistent ne puissent inspirer l'esprit du monde et de la vanité qui éclate dans leur parure, leurs actions et tout leur maintien extérieur; supposez que tout ce qui s'y passe, les vers tendres et passionnés, les habits, le marcher, les machines, les chants, les regards, les mouvements du corps, la symphonie, les intrigues amoureuses, enfin que tout n'y soit pas plein de poison et semé de piéges, vous devez pourtant vous abstenir d'y aller (je parle toujours avec saint Chrysostome); car ce n'est pas à des chrétiens à passer le temps dans la joie, aux disciples d'un Dieu homme qui n'a jamais pris sur la terre le moindre divertissement, à qui le rire a été inconnu, qui a donné au contraire sa malédiction à ceux qui rient. Que l'athlète qui, étant dans la lice tout prêt d'en venir aux mains avec son adversaire, quitte le soin de le combattre pour prêter l'oreille à des folies ! Le démon nous attaque et tourne de tous côtés pour nous dévorer ; il n'y a rien qu'il ne tente pour surprendre : il grince des dents, il rugit, il jette feu et flamme, et vous vous arrêtez tranquillement à ouïr ces extravagances; pensez-vous que ce soit par là que vous le surmonterez? C'est ici le temps de la guerre, et vous ne pensez qu'à danser et à vous réjouir; c'est ici le temps de veiller et de se tenir sur ses gardes, c'est le temps de répandre des larmes sur les périls qui vous environnent et sur la longueur de cet exil. Il n'y a point de moment pour rire, cela n'appartient qu'au monde qui verra dans peu une étrange catastrophe.

Le temps ne permet pas de m'étendre sur les désordres et les inconvénients du bal; la plupart des raisons qui proscrivent l'un, condamnent l'autre, les danses sont aussi bien que les comédies un reste du paganisme, car les idolâtres croyaient rendre par là un grand honneur à leurs fausses divinités dans leurs fêtes solennelles. Les plus sages d'entre les païens les ont traitées d'excès et de folie, ils n'ont souffert ces pernicieux passe-temps qu'à celles qui sont la corruption et la ruine des jeunes gens, non aux femmes pudiques; le Saint-Esprit les réprouve en divers endroits de l'Écriture, et le seul massacre de saint Jean est suffisant pour en inspirer de l'horreur ; car qui donna occasion à ce meurtre horrible, à ce crime l'un des plus énormes qui aient jamais été commis après l'attentat des Juifs sur la

personne du Saint des saints? ce fut la danse de la fille d'Hérodias; elle plut tellement à Hérode, que s'étant indiscrètement engagé avec serment de lui donner tout ce qu'elle voudrait, il crut ne lui pouvoir refuser la tête de Jean-Baptiste dans un bassin; ainsi la tête du précurseur du Messie, de l'ami de l'Epoux, du plus grand d'entre les enfants des hommes, fut le prix de quelques pas en cadence d'une baladine. Comment sortir innocent de ces assemblées profanes où Dieu est déshonoré, où le démon préside, où la raison entraînée par les sens devient incapable d'éclairer et de conduire la volonté, où la concupiscence sans mors et sans frein, ne voit rien qui ne l'irrite, où la modestie et la retenue devient un vice? O combien de fois dans la suite ces réjouissances séculières ont-elles été changées en deuil par les événements les plus tragiques que produit le transport furieux de la jalousie! Là se forment des intrigues, des liaisons secrètes, d'où procèdent des mariages dont on a tout le loisir de se repentir. Quelle licence effrénée ne s'y donnent pas les yeux, les oreilles, la langue, les mains, l'imagination? Et après cela le bal trouvera des partisans et des apologistes aussi bien que la comédie! on traitera de divertissement honnête, d'action indifférente, ce qui est la honte et l'opprobre du christianisme. Je pourrais mépriser de pareilles objections qui ne sont que des feuilles dont on s'efforce de couvrir sa nudité, mais la charité de Jésus-Christ nous oblige à ne rien négliger et à dissiper tous les vains prétextes dont on se sert pour autoriser de pareils désordres. C'est à quoi j'ai destiné cette seconde partie de mon discours.

SECOND POINT.

L'homme ne se contente pas de pécher: il le veut faire tranquillement, il veut suivre ses passions sans être inquiété par des remords importuns, capables d'en empoisonner toute la douceur. Le pécheur le plus stupide a toujours des titres et des couleurs pour se maintenir dans la possession de ce qu'il aime; *il veut*, dit saint Augustin, *que ce soit la vérité*, chaque passion fournit les siennes. L'amour de la comédie et du bal qui les favorisent presque toutes n'a garde de demeurer muet.

Parmi cette foule de méchantes raisons, je m'arrête aux principales, car il serait impossible de les rapporter toutes. On allègue que la comédie ou tragédie est une peinture et une représentation fidèle d'une action ou plutôt de quelque événement dans sa substance et dans ses circonstances, et qu'elle n'est différente de la lecture de l'histoire, que nul ne s'avisera de soutenir être défendue qu'en ce qu'elle représente d'une manière vive, animée et pour ainsi dire personnelle, ce que l'autre ne raconte que comme passé et d'une manière morte et sans action.

Je réponds que les choses morales ne se doivent pas ainsi considérer dans la pure spéculation, et d'une manière abstraite et métaphysique, mais telles qu'elles sont en effet, et avec toutes leurs circonstances. Regardez donc la comédie, non dans une idée chimérique qui n'a d'être que dans quelque livre de poétique, mais dans la pratique commune et dans la vérité. Sans donc examiner ici la vie d'un comédien, qu'est-ce qu'on va chercher dans la comédie, sinon un vain plaisir qui sera d'autant plus vif que la pièce tracera plus fidèlement le portrait de nos maladies secrètes, dont elle est l'attrait et la pâture? *Plena*, comme dit saint Augustin, *fomitibus miserarium mearum*. J'avoue que l'histoire intéresse de même le lecteur dans les actions qu'elle représente, et qu'il est malaisé de lire la romaine sans détester les cruautés de Marius et de Sylla, la profonde dissimulation de Tibère; sans aimer la clémence d'Auguste; sans grossir le parti de Pompée contre César; mais quelle erreur de ne savoir pas distinguer entre l'art de décrire les méchantes actions, pour en inspirer de l'horreur, et celui de peindre des passions tendres, agréables, délicates, d'une manière qui en fasse goûter le plaisir? Ne doit-on pas avoir quelque honte de confondre deux choses si opposées?

Mais ne voit-on pas que dans la conclusion de la pièce le vice est puni, la vertu récompensée; que dans le corps on y sème d'excellents sentiments et des maximes que la morale chrétienne ne désavouerait pas; qu'elle contribue à bannir les dérèglements et former les mœurs? Le dénouement se fait par un mariage qui n'a rien que d'honnête et de légitime.

Quoi donc! n'y a-t-il plus de Dieu en Israël, qu'il faille avoir recours à Béelzébuth et le consulter? A quelle école envoie-t-on ici les enfants de l'Eglise? A la chaire de pestilence. La gloire de réformer le monde était réservée à ce nouvel évangile, et sans doute il a fait de grands progrès, et il est capable d'en faire encore de jour en jour de plus grands: il a corrigé quelque affectation de langage, quelques façons bizarres et grotesques de s'habiller; en un mot, les manières qui ont quelque chose de choquant et de ridicule; mais pour des vices réels, des dérèglements effectifs, ah! il n'est capable que de les fomenter et les multiplier à l'infini

Je ne disconviens pas que le théâtre n'étale quelques maximes assez passables; mais de combien d'erreurs et de faussetés sont-elles mêlées? Combien de sentiments païens, et pis que païens? Y considère-t-on jamais les crimes par opposition à la loi éternelle et à la sainteté de Dieu, qui rend ceux qui les commettent dignes des flammes de l'enfer? Plusieurs excès qui excluent du ciel y sont transformés en vertus; la passion de vengeance, qui a si longtemps entretenu la fureur brutale des duels, s'y voit non-seulement justifiée, mais louée; la patience, qui ferait souffrir une injure sans la repousser, serait traitée de lâcheté, de bassesse d'âme et d'infamie; des sentiments

impies ou dénaturés, qui ne seraient capables que d'inspirer de l'horreur s'ils étaient représentés tels qu'ils sont, produisent un effet tout contraire et attirent l'affection plutôt que l'indignation, par le tour ingénieux de l'auteur et par le moyen du fard dont il les peint. Les leçons de morale y sont d'ordinaire d'un froid à glacer l'auditeur : il ne se plaît que dans l'intrigue, qu'à voir surmonter, par des personnes passionnées l'une pour l'autre, les divers obstacles qu'oppose la prudence de ceux qui ont autorité sur elles; dans les larmes qu'ils versent lorsqu'ils sont forcés de se séparer. Si la pièce se conclut par le mariage, elle n'en est pas pour cela moins dangereuse; car, quoiqu'il soit bon et louable en soi, la concupiscence qui s'y trouve jointe est sans contredit une chose blâmable et déréglée : c'est le honteux effet du péché, une source de corruption capable de nous infecter à tout moment. Pourquoi donc remuer ces eaux bourbeuses? Pourquoi exciter la flamme dans ce foyer? Pourquoi lâcher cette bête furieuse? Croyez-vous qu'il vous sera aussi facile d'éteindre ce feu que de l'allumer, et de remettre à l'attache cette bête féroce que de lui donner la liberté? Reconnaît-elle l'empire de la raison? Si le mariage en sait bien user, s'ensuit-il qu'il la faille exciter? La représentation d'un amour pudique et de celui qui ne l'est pas produisent à peu près le même effet et excitent un pareil mouvement : le voile d'honnêteté dont le premier est couvert en laisse considérer la peinture avec moins de précaution, et par conséquent plus de danger.

Mais j'entends ici plusieurs personnes qui protestent qu'elles ne se sentent point émues à la comédie, et qu'elles n'ont jamais reçu aucune atteinte, aucune impression maligne de ces sortes d'images : j'avoue que tous n'en sont pas également susceptibles; l'âge et d'autres dispositions y mettent de la différence; mais tous sont également enfants d'Adam et ont hérité de lui une concupiscence malheureuse, toujours prête à s'enflammer. Mais si vous n'êtes pas avertis jusqu'ici du désordre de votre intérieur, voyez devant Dieu d'où en peut venir la cause : n'est-ce pas peut-être de ce que vous êtes toujours absent et fugitif de votre propre cœur, et que vous ne savez pas ce qui s'y passe, que vous êtes déjà esclave, et qu'un esclave ne combat plus? Car on ne sent la force de cet ennemi, indomptable à toute autre puissance qu'à la grâce, que lorsqu'on s'efforce de lui résister. Vous ne sentez rien : eh! comment sentiriez-vous, puisque vous êtes toujours dans l'infection et l'ordure? Celui qui est tout gâté s'aperçoit-il qu'il se gâte? et lorsqu'on a une fois de l'eau par-dessus la tête, en ressent-on le poids? On ne devient pas méchant tout d'un coup : la corruption s'insinue insensiblement et comme goutte à goutte; on n'en est pas moins submergé à la fin; le mal n'est pas encore déclaré, mais il est déjà dans les entrailles; il s'y amasse un levain qui produira dans peu la fièvre et la mort. Le démon se rendra bientôt maître du corps de la place, après que vous lui aurez laissé prendre les dehors. Et que lui importe, dans le fond, par où il se rendra maître de votre cœur? Je veux que ce ne soit pas par la volupté : n'y a-t-il que cette seule passion qui soit excitée au théâtre? Celles d'ambition et de vengeance ne le sont-elles pas également? Il lui est assez indifférent que vous soyez voluptueux, vindicatif ou superbe, pourvu que vous deveniez sa conquête.

Mais si la comédie était quelque chose d'aussi mauvais qu'on nous le veut faire croire, la police ne la défendrait-elle pas? La loi du prince la permettrait-elle jamais, ainsi qu'elle fait?

Je réponds que saint Louis chassa les comédiens de ses Etats comme en étant la peste. Si les meilleurs princes n'en font pas de même, c'est qu'ils sont souvent obligés de tolérer divers abus pour en empêcher de plus grands. Il ne faut pas croire que tout ce que souffre la police à cause de la dureté des cœurs soit licite, et que ce qu'elle est obligée d'épargner n'ait rien à craindre de l'Arbitre suprême. Les empereurs chrétiens n'ont pu d'abord abolir l'usure et le divorce : Dieu était-il obligé pour cela de changer sa loi immuable, et de s'accommoder à l'avarice ou à la bizarrerie des hommes? Elle subsiste cette loi sainte, et subsistera toujours pour briser tout ce qui ne voudra pas se soumettre à elle. Faites donc votre accord, tandis qu'il en est temps, avec ce pieux adversaire, de peur qu'il ne vous livre un jour sans retour à vos véritables ennemis, ministres de sa justice.

Mais Jésus-Christ a-t-il défendu la comédie dans l'Evangile? Voit-on qu'il ait dit un seul mot contre les spectacles? Pour ceux contre qui les saints Pères de l'Eglise ont tant déclamé, c'est qu'ils étaient pleins d'obscénités et de représentations honteuses : on a eu soin dans ce siècle d'en purger le théâtre; la vertu la plus austère n'a rien qui la fasse rougir, ni dont ses oreilles puissent être offensées.

Répondons par ordre. Que veulent donc dire ces paroles de Jésus-Christ : Malheur à vous qui riez? Que signifie sa vie pénitente et crucifiée, qui est une censure encore plus forte, plus fulminante que celle des paroles? Il faudra effacer des *Epîtres canoniques* ces paroles de saint Jean : *N'aimez point le monde ni tout ce qui est dans le monde, parce que ce n'est que concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie.* Et de saint Paul : *Ne vous conformez pas au siècle, mais reformez-vous sur l'homme nouveau.* N'en puis-je pas dire ce que le célèbre Gerson a dit de l'intempérance dans le manger et le boire? Que si elle n'est pas condamnée par un précepte particulier, elle l'est par tous, parce qu'elle les viole tous et ruine le Décalogue entier.

Si on pouvait ainsi se prévaloir du silence

de Jésus-Christ, on justifierait les combats sanglants des gladiateurs et quantité d'autres déréglements qui régnaient alors dans le monde, et dont il parle aussi peu : sa mission était bornée au peuple juif qui était demeuré dans sa première simplicité, et n'avait jamais été tenté d'imiter les Romains et les Grecs dans ces divertissements profanes. Accoutumé dans son domestique à des plaisirs plus innocents et plus tranquilles, il ne leur enviait pas ces plaisirs aussi dangereux que tumultueux. Quelle honte à des chrétiens d'être moins réglés en ce point que les juifs, quoique notre justice doive de beaucoup surpasser la leur, et même que celle de plusieurs peuples infidèles d'alors et d'aujourd'hui !

Quant aux indécences et aux libertés de l'ancien théâtre, contre lesquelles on ne trouve pas étrange que les saints Pères se soient récriés, je dirai encore à notre confusion, que les tragédies des anciens païens surpassent les nôtres en gravité et en sagesse; ils n'introduisaient pas de femmes sur la scène, croyant qu'un sexe consacré à la pudeur ne devait pas ainsi se livrer au public et que c'était là une espèce de prostitution. J'avoue qu'il y avait souvent de l'idolâtrie mêlée et que leurs pièces comiques poussaient la licence jusqu'aux derniers excès; mais les nôtres sont-elles fort modestes? Ce que vous appelez les farces, n'a-t-il rien qui alarme les oreilles pudiques? Il faudrait qu'on se fût étrangement aguerri à la comédie pour l'oser dire. Si le grossier et le scandaleux est retranché des pièces sérieuses, ou s'il y est plus finement enveloppé, elles n'en sont que plus dangereuses, parce que le poison y est mieux déguisé et que les personnes, qui ont naturellement l'honneur en recommandation ne s'en défiant pas, y ouvrent leur cœur sans résistance.

Examinez (le cas est assez important) les principes et les raisons de ces illustres docteurs de l'Eglise, et voyez si elles ne portent pas autant sur les comédies d'à présent que sur celles de leur temps. Est-ce contre l'idolâtrie seule et contre les impudicités manifestes qu'ils tonnent le plus? Ces choses portent leur condamnation avec elles : c'est contre cette dissipation, cette perte de temps prodigieuse, tout ce jeu de passions qui en produisent de pareilles, ces larmes arrachées par leur vive image, cette impression contagieuse de nos maladies, ces parures, ces chants efféminés, ces yeux pleins d'adultères, cet enchantement du spectacle, cette agitation violente d'un cœur qui doit être le sanctuaire de la paix, ces éclats de rire si peu convenables à des chrétiens qui sont captifs sur le bord des fleuves de Babylone et doivent attendre à tout moment la décision de leur sort éternel; en un mot, tout cet amas de périls que les théâtres réunissent, dont un seul est suffisant pour perdre une âme dans l'état de faiblesse où le péché de notre premier père nous a réduits

Je ne décide pas ici s'il y a péché mortel d'aller à la comédie; cela dépend de circonstances qu'il faudrait examiner et qui nous mèneraient trop loin. Ce qui est certain, c'est qu'il y a très-grand péril et que c'est une insigne imprudence que de s'y exposer. Plus même les personnes qui y vont passent pour vertueuses et réglées, plus leur péché est grand à raison du scandale.

Mais quoi! me dira-t-on en dernier lieu, peut-on prier sans cesse et avoir toujours l'esprit tendu? Ne faut-il pas lui accorder quelque relâche et quelque délassement? Qui sont ceux qui proposent le plus communément une semblable objection? Des gens qui n'ont proprement rien à faire depuis le matin jusqu'au soir, dont la vie est un cercle perpétuel de divertissements auxquels ils n'apportent d'autre interruption, que celle qui est nécessaire pour éviter le dégoût, s'ils y tombent et si l'ennui les saisit. C'est que nous ne sommes pas faits pour des biens frivoles et que notre cœur sera toujours dans l'agitation jusqu'à ce qu'il se repose pleinement en Dieu, que son fond réclame sans cesse. Je dis à ces personnes : Occupez-vous sérieusement et sortez de cette vie molle qui suffit toute seule pour vous damner, quand vous n'y joindriez pas des crimes marqués et des trangressions mortelles.

Pour ceux qui ont un besoin réel et effectif de quelque divertissement, qu'ils en cherchent de convenables à la profession chrétienne et à leur état particulier; car comme le besoin que nous avons de nourriture pour réparer ce que la chaleur naturelle consume et ce qui dépérit à tout moment, ne nous donne pas droit d'user de quelque aliment qui aurait des qualités malignes et qui ne manquerait pas d'altérer notre tempérament, parce qu'il produirait un effet contraire à la fin que nous nous proposons; aussi, la nécessité prétendue de se divertir n'autorisera jamais ces pernicieux passe-temps qui causent plus de ravages dans une âme qu'une viande empoisonnée dans un corps. Divertissez-vous, à la bonne heure; mais comme des saints, vous regardant en la présence de Dieu, lui offrant vos récréations et les rapportant à sa gloire. Or, qui a jamais cru faire une action agréable à Dieu en assistant à la comédie? Qui a osé la lui offrir et s'en promettre la récompense? Les lumières de la conscience des amateurs du monde ne sont pas éteintes jusqu'à ce point; ils se contenteraient bien de n'en être pas punis. Or c'est un principe certain que Dieu sera un jour le juste vengeur de tout ce dont il n'est pas l'auteur, et qu'il n'approuvera que ce qui aura été entrepris par le mouvement de son Esprit : *Quorum non est auctor, justus est ultor* (Saint AUGUSTIN.)

Voilà ce que la passion de la comédie objecte de plus fort pour sa justification. Ce que j'y ai répliqué doit vous en faire sentir la faiblesse et conclure avec moi que le théâtre est une source de désordres, dont

ceux qui ont soin de leur salut doivent s'éloigner; et, s'ils sont chargés de celui des autres, tels que les pères de famille, le leur interdire absolument. Que ceux qui, n'ayant pas connu ces dangers, y ont été quelquefois par le passé, prient le Seigneur de ne se point souvenir de leur ignorance, et que tous jurent aujourd'hui un divorce éternel avec toutes ces assemblées mondaines et profanes. Dites avec le Sage : *J'ai estimé le rire une erreur, et j'ai dit à la joie, pourquoi me trompes-tu?* N'allons pas ainsi affronter imprudemment le démon dans le lieu de sa dépendance : la partie n'est pas égale; ne multiplions pas nos dangers sans nécessité; il n'y en a que trop à droite et à gauche, et partout où nous portions nos pas. Pourquoi réveiller le feu caché sous la cendre, je veux dire exciter des passions endormies, qui causeront peut-être un incendie horrible et prétendre faire un pacte avec l'enfer? Et si vous êtes si avides et si affamés de spectacles, ils ne vous manqueront pas; le Psalmiste vous en présente de charmants : Seigneur, vous avez fait une multitude de choses qui sont d'une magnificence admirable. Au lieu de considérer les frivoles merveilles des hommes, arrêtez-vous à celles de Dieu, contemplez-les; ce sont des miracles d'une sagesse toute divine, dont la vue devrait causer un plaisir toujours nouveau; les livres sacrés vous en fournissent encore de plus admirables. Qu'est-ce que tout l'effort de l'imagination des poëtes a pu jamais enfanter d'approchant? C'est là que vous verrez des villes prises, des combats singuliers, des batailles sanglantes, des renversements de provinces et de royaumes, de nouvelles monarchies établies sur les débris des anciennes, des prodiges de valeur, tant de belles scènes que Dieu lui-même a pour ainsi dire préparées. Mais toute la conduite qu'il a tenue depuis le commencement du monde, n'est ce pas une espèce de poëme épique plein d'événements merveilleux? On y voit tout l'enfer déchaîné pour traverser et anéantir ses desseins adorables, le sacrifice d'une infinité de martyrs, des hérésies sans nombre sorties du puits de l'abîme pour offusquer les lumières de la vérité, ses victoires, malgré l'oppression de ses défenseurs, tout se disposant aux noces de l'Agneau avec l'Eglise, qui se consommeront à la fin des siècles par leur union éternelle et le spectacle lumineux de la vérité. Voilà qui est plus que capable de nous préserver de l'ennui et de causer à notre cœur de douces émotions, sans le laisser en proie à ces folies des folies, comme les appelle saint Augustin : *Et non daretur turpis præda nugatilibus.*

Substituons donc ces objets sacrés aux profanes, ces chastes délices aux impures; rappelons dans notre mémoire les jugements que Dieu a exercés dans tous les siècles, soit en punissant les prévaricateurs de ses ordres, soit en récompensant ses fidèles serviteurs, et nous goûterons une consolation merveilleuse, parce que si la cité de Babylone, mère des fornications de la terre, semble prévaloir quelquefois contre Jérusalem, la cité sainte, ce n'est que pour augmenter l'éclat de leur couronne et se voir condamnée elle-même à des supplices plus horribles avec tous ceux qui ont eu part à sa corruption. Quand vous auriez une fois goûté la suavité de cette manne céleste, loin de souhaiter de repaître vos sens de ces représentations pernicieuses qui vous avaient mis à deux doigts de votre ruine, vous vous écrieriez avec le Chantre royal : Ils m'ont raconté leurs fables, mais qu'ont-elles de comparable à votre Loi? Vos ordonnances pleines de justice seront mes cantiques dans mon pèlerinage; elles ont en effet la force de charmer et d'enchanter d'une manière toute céleste l'ennui de cet exil. Dieu ne manquera pas de répandre cette joie toute spirituelle en vos cœurs, si vous lui faites un généreux sacrifice des autres.

Y a-t-il à balancer, chrétiens, mes frères, et chercherez-vous encore de vaines excuses et des prétextes déplorables? Le meilleur moyen de vous justifier est de fuir cette fournaise de Babylone, de vous éloigner des attraits de l'Egyptienne, et, s'il est nécessaire, de quitter plutôt votre manteau, comme fit Joseph, pour vous tirer des mains de cette prostituée; qu'enfin tout ce qui est véritable et honnête, tout ce qui est saint et édifiant, tout ce qui est vertueux et louable dans le règlement des mœurs, soit l'entretien de vos pensées. C'est ainsi que nous jouirons au dedans de nous-mêmes d'une joie ineffable qui ne sera pas troublée par les remords de la conscience, et qu'ayant mené ici-bas une vie chaste et innocente, nous serons couronnés dans le ciel.

SERMON VI.

Pour le vendredi de la première semaine de l'Avent.

SUR LE JEU.

Scio quia Messias venit qui dicitur Christus; cum ergo venerit, ille nobis annuntiabit omnia. (*Joan.*, IV.)

Je sais que le Messie qui est le Christ doit venir, et lorsqu'il sera venu il nous enseignera toutes choses.

Si les Juifs ont été plus favorisés de Dieu et traités avec plus de distinction que toutes les autres nations auxquelles il n'avait pas manifesté ses jugements, ainsi que parle le Psalmiste, les chrétiens, enfants de la promesse, le sont beaucoup plus que les Juifs, puisqu'ils ont non-seulement pour docteur le Verbe incarné, mais qu'il leur a découvert par l'organe de ses apôtres les mystères les plus cachés du royaume des cieux, et que, selon saint Chrysostome, les anges ont été instruits par l'Eglise de l'économie des desseins surprenants de Dieu, qui restaient à accomplir dans le chef-d'œuvre de ses ouvrages. J'ose dire toutefois que l'avantage de la loi nouvelle sur l'ancienne ne serait pas plus grand, et que la Synagogue n'aurait pas lieu d'être jalouse de ses prérogatives, s'il en était demeuré là. Il serait

même vrai de nous appliquer ce proverbe de Salomon, que l'augmentation de la science l'est aussi de la douleur, *qui addit scientiam addit et dolorem*, parce que dans une égale impuissance de remplir chacun ses devoirs, les nôtres seraient plus grands, et que nos lumières nous rendraient inexcusables; mais il y a une école infiniment éloignée des sens, dit saint Augustin, dans laquelle le Père attire à son Fils; ce Père et ce Fils adorable ont envoyé leur Esprit, dont l'*onction enseigne toute chose*, comme parle le disciple bien-aimé; c'est elle qui nous fait faire par la charité ce qu'elle nous fait croire par la foi. O dignité de l'homme qui ne peut être enseigné que par un Dieu ! Les prédicateurs frappent l'oreille du corps, le Saint-Esprit ouvre celle du cœur, lui parle et s'en fait obéir avec joie. Ainsi les larmes des pénitents leur paraissent plus agréables que les joies des théâtres; il leur est doux d'être privés des fades douceurs auxquelles ils étaient follement attachés, parce que Dieu remplit avantageusement ce vide, et leur en fait goûter de si pures et de si solides, qu'ils ne peuvent comprendre quel était leur ensorcellement de leur en avoir préféré de si vaines et de si méprisables.

Ne vous effrayez donc pas, mon cher auditeur, si je vous présente tous les jours le couteau de la circoncision pour faire quelque nouveau retranchement. Si le vieil homme en ressent quelque douleur, le nouveau en éprouvera encore plus de contentement; il n'y aura que la passion impure qui sentira le tranchant de cet instrument de salut. Je vais attaquer aujourd'hui celle du jeu, qui n'est pas l'une des moins déréglées, et pour l'arracher de vos cœurs ou prévenir les maux qu'elle y cause quand on l'y a introduite, je me propose de vous faire voir combien il est dangereux de se laisser aller à la passion du jeu : ce sera le sujet de mon premier point. Ensuite de quoi nous verrons ce qu'il faut faire pour s'en dégager lorsqu'on a eu le malheur de s'en rendre esclave, ou s'empêcher de le devenir. Vierge sainte, vous avez pu protester à Dieu. avec encore plus de vérité que la jeune Sara, que vous ne vous êtes jamais mêlée avec ceux qui aiment à se divertir : *Nunquam cum ludentibus miscui me* (*Tob.*, III); obtenez-moi du Saint-Esprit les lumières qui fassent sentir à ces fidèles assemblés le danger de ces occupations frivoles et dans quels abîmes elles peuvent les précipiter. Renouvelons-lui, pour cet effet, la salutation angélique. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il est très-dangereux de se laisser entraîner par quelque passion que ce soit, parce que le déréglement fait leur caractère; bien loin d'écouter la voix de la raison, elles font tous leurs efforts pour l'étouffer et n'ont point de repos qu'elles ne l'aient renversée de son trône pour s'y asseoir à sa place; elles s'emparent du cœur et y excitent les mêmes orages que font des vents déchaînés sur la mer; tout y est en confusion : il ne peut tenir contre ces secousses et ces agitations violentes, ou plutôt, c'est lui-même qui, ne consultant qu'un instinct aveugle, pareil à celui qui fait agir les animaux, se livre aux objets qui ont su le toucher.

La passion du jeu est d'autant plus dangereuse qu'elle s'insinue sous l'appât du plaisir et de la joie pour laquelle tous les hommes ont un penchant violent, et qu'elle le flatte de la douce espérance de faire des gains considérables, ce qui met en main les moyens efficaces de satisfaire généralement toutes les passions : car de quoi ne vient-on pas à bout avec de l'or et de l'argent? Ainsi je puis lui attribuer ce que Salomon a dit de la femme prostituée : ses lèvres sont comme le rayon d'où coule le miel, mais la fin en est amère comme l'absinthe, plus perçante qu'une épée à deux tranchants; car c'est dans le fond la passion la plus ruineuse, la plus furieuse et l'une des plus incurables : c'est ce qu'il me sera bien aisé de vous prouver.

Le péché ne peut établir sa domination dans une âme sans miner le bien qu'il y trouve et la dépouiller de ses richesses spirituelles qui en font tout l'ornement; il la traite comme une ville prise d'assaut et abandonnée au pillage : *sicut in vastitate hostili* (*Isai.*, I); celui-ci ne se contente pas de ravir les biens de la grâce, il en use de même à l'égard de ceux que vous appelez de fortune; il absorbe les plus amples patrimoines et réduit quelquefois à la mendicité ceux qui semblaient le plus à couvert par de grandes charges et de gros revenus d'une pareille disgrâce. Ces accidents ne sont que trop fréquents dans le monde. De pareils pauvres méritent-ils d'être plaints et soulagés? Ne méritent-ils pas plutôt la risée et le mépris universels? Il en doit être de même au sujet de leur santé qu'ils altèrent et qu'ils ruinent visiblement par des veilles, par le dérangement de leurs repas, l'ardeur et la contention d'esprit avec laquelle ils jouent. Quand les insomnies, les gouttes, les fluxions, les catarrhes et autres infirmités habituelles, rempliront votre vie d'amertume et vous feront souffrir tous les jours mille morts, ah! c'est alors que vous direz en soupirant, mais trop tard : pourquoi ai-je détesté la discipline, et pourquoi mon cœur ne s'est-il pas rendu aux remontrances qu'on m'a faites ?

Si nous exigions d'eux, lorsqu'ils se présentent au tribunal de la pénitence, qu'ils consacrassent quelques heures de la nuit à la prière et à de saintes lectures, pour réparer l'effroyable oubli de Dieu dans lequel ils ont passé la meilleure partie de la vie, et fissent quelques aumônes un peu considérables pour soulager les membres de Jésus-Christ, qui languissent de faim, au lieu d'enrichir ceux qui tiennent académie de brelan, ah ! nous serions des hommes imprudents, indiscrets, sans égard à la faiblesse de la complexion des gens, de vrais pharisiens,

qui imposent des fardeaux insupportables sur les épaules d'autrui. L'avarice ou la passion du jeu vous en impose de bien autrement accablants, et vous ne vous en plaignez pas; vous les portez gaiement, vous aimez mieux faire un sacrifice de vos biens et de la santé plus précieuse encore que les biens, puisque sans elle ils causent plus de chagrins que de satisfaction; vous aimez mieux, dis-je, en faire un sacrifice au démon qu'à Dieu. Mais comment ne lui feriez-vous pas un sacrifice de ces choses, qui, quelque considérables qu'elles soient, sont néanmoins temporelles, puisque vous lui immolez votre propre âme; car, ne vous y trompez pas, le royaume des cieux n'est point pour ceux qui n'ont pas de plus sérieuse occupation que les jeux et les divertissements, et ont, par conséquent, reçu leur âme en vain; qui mènent une vie de passion et de fantaisie et non conduite par la raison et la lumière de la foi.

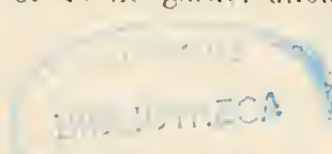
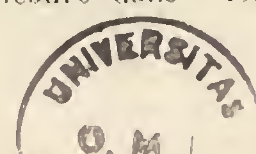
Je ne parle pas encore des querelles, des injures et autres violences plus atroces auxquelles on en vient souvent, non plus que des piperies et tromperies dont on ne fait aucun scrupule, péchés toutefois qui violent la charité et la justice qui sont l'essence de la religion; mais elle indispose généralement pour tous les devoirs du christianisme.

Un de ceux qui nous sont le plus recommandés par le Fils de Dieu est la vigilance et la prière; c'est un exercice qui doit être continuel et infatigable, du moins dans la disposition du cœur. Pour peu que nous abaissions les mains qu'il faut tenir sans relâche élevées vers le ciel, nos ennemis invisibles reprennent le dessus. Comment résister aux tentations, si on ne les prévoit, si on ne les connaît pas même? N'est-il pas inévitable d'être renversé comme un roseau par le moindre vent? C'est là toutefois l'état d'un joueur de profession; car je parle principalement de ceux-là, je n'attaque qu'un jeu immodéré et ne blâme que l'attachement démesuré, la passion et l'emportement, sachant que l'homme, dans l'état d'infirmité où le péché d'Adam l'a réduit, est incapable de s'appliquer sans relâche à des choses sérieuses; sa faiblesse lui rend le divertissement comme nécessaire; il n'est pas de son esprit comme du mouvement des cieux qui ne souffre aucune interruption; un travail continuel, soit d'esprit, soit de corps, l'aurait bientôt épuisé, s'il n'y apportait quelques trêves. Le sage, dit saint Augustin, retire quelquefois son esprit des occupations qui l'attachent, et la vertu, ajoute saint Grégoire le Grand, court risque de se perdre quand on la retient avec indiscrétion et qu'on se pousse à bout; au lieu qu'elle se fortifie lorsqu'on lui accorde quelque relâche.

Mais comme la nécessité de soutenir cette vie animale par les aliments, à laquelle il a plu à Dieu de nous assujettir, ne nous donne pas droit de manger à chaque heure du jour et de ne garder aucune mesure dans l'usage de la nourriture, nous en avons encore beaucoup moins d'user des divertissements; ce serait alors se servir d'une honnête liberté pour vivre selon la chair; ce ne serait plus usage, mais jouissance, mais renversement, mais ruine de toute l'économie et le concert des œuvres chrétiennes; ce serait faire du jeu son dieu, de même qu'un gourmand fait le sien de son ventre; si ce dernier a quelque chose qui choque plus par son infamie et son asservissement aux sens, l'autre, dans le fond, n'est pas moins esclave et ne donne pas moins sûrement le coup de la mort à son âme. L'homme n'est pas créé pour le divertissement, non plus que pour manger et pour boire; ni l'un ni l'autre ne sont permis pour eux-mêmes, et c'est une vie brutale et païenne d'y consumer la meilleure partie de son temps; encore si ce qui en reste était donné à Dieu, quoique ce partage inégal lui fût injurieux, ce serait encore quelque chose; mais ce peu lui est refusé, et celui qui s'est rendu esclave de cette passion s'est mis dans l'impuissance de le lui offrir.

Vous avez déjà vu combien il est incapable de vigilance, puisqu'on ne veille que par la foi, et que la sienne est endormie; il l'est de même de la prière qui nous impètre les secours nécessaires, et fait descendre auprès de nous le médecin céleste. Quelles peuvent être, je vous prie, les prières d'un joueur? Qu'un tissu de chimères, de rêveries, d'extravagances, prières de la qualité de celles dont David dit qu'elles sont imputées à péché, et plus capables d'attirer la malédiction que la bénédiction. Car comme lorsqu'on a été à la comédie, l'esprit s'y trouve encore après qu'on en est sorti, et que les acteurs se présentent de nouveau sur la scène, et donnent un spectacle réjouissant pour l'imagination, quoiqu'on fasse effort pour le dissiper et se recueillir, il en est de même du jeu : on se sent agité de divers mouvements : si j'eusse plus mêlé les cartes, joué de cette sorte, fait un tel écart, je n'eusse pas perdu la partie; si j'eusse rompu le dé, poussé plus ou moins le cornet, le nombre fatal qui m'a coupé la gorge ne fût pas arrivé; j'ai quelque honte de ce détail. Voilà le parfum des ferventes oraisons que les anges ont à présenter au Très-Haut. Accoutumés que vous êtes à des passions violentes, à être remués fortement, vous devenez insensibles aux mouvements du Saint-Esprit qui parle sans bruit au fond du cœur, et le veut trouver vide des affections terrestres et du tumulte des créatures.

Ainsi la parole de Dieu vous devient ennuyeuse, et vous n'y pouvez donner un quart d'heure d'attention; je ne m'en étonne pas : vous y voyez la condamnation de vos désordres, vous y lisez les menaces terribles que Dieu fait à ceux qui lui préfèrent quelque chose, et n'ont point sa crainte et ses jugements devant les yeux. D'ailleurs il est indigne de lui de se laisser goûter à des ingrats qui ne sont point touchés de tout ce qu'il a fait pour eux, qui sont sans

mouvements pour les biens ineffables qu'il leur avait préparés, et vivent dans une révolte ouverte, une contravention continuelle à son Evangile.

L'âme, destituée de ce suc de vie, tombe dans une maigreur et une sécheresse effroyables; frappée de stérilité, ce n'est plus qu'un désert affreux habité par les esprits de malice; il n'y a plus ni ordre, ni règle, ni symétrie, tout l'édifice est renversé; la piété en est entièrement bannie. O que cet état est déplorable!

La charité envers les pauvres est ce que Jésus a le plus recommandé à ses disciples, et il semble n'attacher l'exclusion de son royaume, qu'à l'omission de ce devoir important; or, rien ne ferme plus les entrailles envers les pauvres que la passion damnable du jeu; elle croit qu'elle n'aura jamais assez pour l'entretenir, et se munit de cent raisons frivoles pour s'en dispenser; tandis qu'on masse les pièces d'or et qu'on joue les sacs d'argent à la fois, on ne peut trouver quelques sous pour soulager la faim cruelle qui tourmente les pauvres. Oh! avec quelle force s'élèveront-ils un jour au tribunal du commun juge! car présentement ils sont forcés d'étouffer leurs plaintes, et de se consumer de regrets au dedans d'eux-mêmes; ce juste juge, qui est en même temps leur père, les écoutera et leur fera une pleine justice de leurs cruels meurtriers. Eh! ce que vous hasardez en un coup de dé ferait subsister durant les mois entiers plusieurs pauvres familles.

Si des devoirs généraux du christianisme je passe aux particuliers dont chacun est chargé par rapport à son état et au poste où la Providence l'a placé, j'y trouverai même infidélité, même éloignement de s'en acquitter, même incompatibilité qu'avec les obligations communes à tous; êtes-vous, par exemple, père et mère de famille, votre devoir capital, essentiel, est de la régler, de veiller à ce que tout se maintienne dans l'ordre, d'appliquer chacun à ce qui lui est propre, afin qu'avec l'oisiveté tous les autres vices, qui en sont une suite naturelle, ne s'y fassent entrée. Quiconque manque à ce devoir, manque à tout: distribuât-il tout son bien en aumônes, pratiquât-il plus d'austérités que les religieux les plus réformés, il n'est rien, ou plutôt il est aux yeux de Dieu un apostat de la religion, païen et plus que païen; c'est saint Paul qui le dit formellement: *Fidem negavit et est infideli deterior.* (I *Tim.*, V.) Or, quelle peut être l'application de père et mère de famille joueurs à leurs domestiques? Absents durant le jour, et quelquefois durant les nuits entières que vous perdez au jeu, comment aurez-vous l'œil à tout? Vos ordres, si vous en avez donné, seront-ils exécutés? Que deviendront de pauvres enfants que vous laissez à la merci de vos valets, de vos servantes, gens sans éducation? Que deviendront ces serviteurs et ces servantes elles-mêmes? Pouvez-vous ignorer les désordres qui en naissent tous les jours? Mais vous devez savoir qu'ils pèchent sur votre compte, que la chute de ces âmes faibles qu'il vous eût été aisé de conserver dans l'innocence, vous sera imputée.

Je ne parle pas présentement des gages de ces domestiques, d'ordinaire très-mal payés, mais la perte de vos enfants est incomparablement plus grande, car, tôt ou tard, ce qu'il y a de plus liquide dans le bien se consume, les contrats de rente disparaissent. Pères barbares et dénaturés, comment pouvez-vous exposer ainsi vos enfants à mourir dans un hôpital? Mais vous les exposez à un bien autre péril par l'exemple pernicieux que vous leur laissez, car ce sera un grand miracle s'ils ne marchent sur vos traces, et si la passion se perpétuant ne passe à vos arrière-neveux. Il en est de même d'un artisan, qui doit travailler sans relâche pour gagner la vie de sa femme et de ses enfants.

Mais si les emplois dont vous êtes chargés ont un rapport plus immédiat au public, les inconvénients en sont tout autrement considérables et les maux qui en résultent plus difficiles à réparer: êtes-vous par exemple chargé du soin de la police ou dans quelque emploi de judicature, comment vous en acquitterez-vous avec cette passion? Vous laissera-t-elle le temps nécessaire pour vaquer à la jurisprudence et vous remplir de la connaissance des lois? Serez-vous à l'épreuve des présents? tentation si délicate qui aveugle et pervertit les plus sages. Mais je veux que vous soyez également habile et incorruptible, pourrez-vous vous captiver assez pour vous rendre assidu à toutes les audiences? Si vous y venez régulièrement, aurez-vous toute l'attention nécessaire pour écouter et peser dans la balance les raisons de part et d'autre; pourrez-vous vous garantir du sommeil dont la nature accablée ne se peut défendre lorsqu'on a veillé une bonne partie de la nuit, et n'y eussiez-vous cédé qu'une partie du temps, comment prononcer un jugement équitable? quelle est la sentence d'un juge endormi? Cependant la vôtre a décidé ainsi de la fortune et peut-être de la vie des particuliers. Voyez et soyez saisis d'étonnement à la vue des maux qui en naissent et en peuvent naître.

Un discours entier ne suffirait pas pour faire connaître la grandeur de la perte que font les joueurs en prostituant misérablement leur temps, ce temps qui leur a été acquis au prix inestimable du sang de Jésus-Christ, qu'ils pourraient employer si utilement à recouvrer la grâce, à pleurer leurs péchés, à s'exercer à de bonnes œuvres, à acquérir un bonheur éternel, perte d'autant plus déplorable qu'ils y sont insensibles, et qu'ils s'en félicitent eux-mêmes, mais il ne nous resterait pas assez de temps pour toucher les autres caractères de la passion du jeu; elle n'est pas moins furieuse que ruineuse.

Autrefois certains peuples de Grèce, pour inspirer à leurs enfants de l'horreur et du mépris pour l'ivrognerie, enivraient à des-

soin leurs esclaves, puis les faisaient paraître en leur présence, afin qu'étant eux-mêmes spectateurs et témoins de la stupidité où le vin les aurait réduits et de tous les autres déréglements qu'il produirait en eux, ils ne fussent jamais tentés de se laisser aller à un pareil excès; il me semble de même qu'il devrait suffire, pour inspirer une horreur mortelle du jeu à ceux qui ne se sont pas encore embarqués sur cette mer, de les faire entrer dans ces chambres reculées d'académie, où les joueurs, ne gardant plus aucune mesure, s'abandonnent au transport qui les possède; ils frémiraient sans doute d'horreur en entendant proférer les blasphèmes qu'ils vomissent contre le ciel, comme s'il devait servir leur frénésie, disons s'il le pouvait, puisque chacun ne demande qu'à ruiner son compagnon; les cheveux lui dresseraient à la tête, en voyant ainsi outrager son Dieu par un ver de terre, et il s'enfuirait bien vite de peur que la terre s'entr'ouvrant pour engloutir ce blasphémateur, il ne se trouvât enveloppé dans sa ruine.

Si on admettait en ce même lieu un Siamois ou quelque autre étranger qui ignorât notre langue et nos coutumes, que pourrait-il penser en considérant les mouvements convulsifs de ces forcenés à la vue d'une carte tournée, ou de trois dés sortis d'un cornet? Il dirait sans doute que ce sont là des fous et des maniaques, qu'il faut lier comme des bêtes de peur qu'ils ne déchirent quelqu'un, ou ne se déchirent eux-mêmes : *Dicent quod insanitis?* (I *Cor.*, XIV.) Quel étrange divertissement, quelle attache honorable, quelle honnête et chrétienne récréation!

Les joueurs heureux qui ne s'intéressent guère à la gloire de Dieu, écoutent assez froidement et patiemment les blasphèmes que ces langues de démon osent lancer contre lui, mais si la mauvaise humeur et le chagrin qu'on ressent naturellement d'une grosse perte leur attirent quelque parole injurieuse, ils répliquent avec dureté et s'en attirent encore de plus fâcheuses : les voilà bientôt aux prises, les couteaux sont tirés et le jeu changé en une funeste tragédie. Plût à Dieu que ces événements fussent plus rares! mais de la manière dont les hommes sont faits, c'est encore une espèce de miracle qu'ils n'arrivent plus souvent. Attendriez-vous de pareilles violences de gens qui semblent ne respirer que le plaisir. Ah! c'est que la première chose dont on se défait lorsqu'on se livre à une passion, c'est la crainte de Dieu, et de quoi n'est-on pas capable quand on l'a perdue et qu'on est agité par celui qui est homicide dès le commencement?

Comme les joueurs n'ont pas le temps de réfléchir, lorsqu'ils jouent des sommes exorbitantes dans l'espérance de s'acquitter et se noient sans ressource, ils n'ont pas de même le loisir de réfléchir davantage, emportés qu'ils sont par un mouvement subit et imprévu, lorsqu'ils disent des injures ou donnent des soufflets, affront qui, selon les maximes diaboliques établies dans le monde, ne se lave que dans le sang de l'agresseur, ou si on n'en vient pas à ce dernier excès, on cite en justice et on en vient à des procès qui divisent les familles et causent des haines héréditaires.

C'est principalement pour ces raisons que les jeux de hasard et ceux qui en tiennent beaucoup plus que de l'industrie ont été de tout temps interdits aux fidèles. Saint Ephrem, pour en détourner ceux de son temps, leur dit qu'ils y ont renoncé expressément par les vœux du baptême, il les met au nombre des œuvres du diable. Les canons des apôtres, que citait ce saint diacre d'Edesse, avaient ordonné la peine d'excommunication contre les contrevenants. Que produisent ces jeux, dit le grand saint Basile, que des blasphèmes, des querelles, des crimes, une ardeur brutale, des passions emportées, la ruine des familles? Le diable préside toujours à de pareils exercices : tantôt il réjouit l'un par le gain et accable l'autre de tristesse par la perte, et maître du cœur de l'un et de l'autre, y excite successivement la joie, le chagrin, l'espérance, la crainte, la confiance, l'amour, la haine, l'envie, le désespoir. Tous ces mouvements violents se choquent et se chassent mutuellement : on craint, on espère, on s'emporte, on enrage, on se parjure, on blasphème, on s'en prend aux joueurs, aux spectateurs, aux démons, au ciel, à Dieu lui-même. Saint Chrysostome a de même employé l'énergie de son éloquence pour décrier les jeux de hasard. Ceux, dit-il, qui prétendent que ce n'est pas un grand crime d'y jouer, ne considèrent pas les maux infinis qu'ils produisent, les emportements furieux, les pertes des biens, les querelles, les meurtres, les dissensions domestiques, les parjures, les larcins, les faux témoignages, la rage, les entretiens diaboliques et mille autres excès effroyables.

Et afin que vous n'accusiez pas ces saints docteurs d'exagérer et d'avoir eu une morale trop sévère, en voici un, c'est saint François de Sales, que nos pères ont eu le bonheur de voir et d'entendre, et qui de l'aveu de tout le monde, n'a jamais eu des sentiments extrêmes, mais a toujours apporté tout le tempérament et la modération à laquelle se peuvent réduire les maximes de l'Evangile sans les détruire; il parle le même langage que les Pères des premiers siècles; sa philothée est entre vos mains, il y décide nettement que les jeux, dont le gain dépend principalement du hasard, sont simplement et naturellement mauvais et blâmables. Il y rapporte ce trait de la vie de saint Louis, que ce grand roi s'étant embarqué pour son expédition du Levant, et ayant appris que le comte d'Anjou son frère et celui de Nemours jouaient ensemble dans son vaisseau, il se leva aussitôt du lit où il était actuellement malade, et plein d'une sainte indignation, jeta dans la mer, la table, l'argent et les dés, et leur fit une très-forte réprimande du peu d'égard qu'ils avaient à

la défense de Dieu et à celles des lois du royaume.

Je pourrais ajouter à ces témoignages authentiques celui de quelques casuistes modernes, d'autant plus forts en ce point qu'ils ne sont que trop relâchés en d'autres. Les hérétiques du dernier siècle en ont fait un article de leur prétendue réforme : il n'est pas jusqu'aux païens mêmes qui, frappés de la laideur de ce vice, n'aient déclamé contre. Qu'il est à craindre qu'ils ne s'élèvent au jour du jugement dernier contre les joueurs d'aujourd'hui et ne les condamnent! *ideo judices vestri erunt.* Aristote ne met point de différence entre les joueurs et les voleurs, Cicéron les confond toujours avec des hommes de crapule et perdus de débauche, c'est tout dire : ces jeux étaient si infamants parmi eux, que ceux qui en étaient le plus passionnés ne pouvaient souffrir qu'on les appelât joueurs de dés; ils substituaient un terme qui ne leur semblait pas si capable de flétrir la réputation.

Aujourd'hui des chrétiens en font trophée, ils mettent leur gloire en ce qui les devrait couvrir de confusion. Le prince a beau renouveler ses édits et en faire de nouveaux contre certains jeux introduits dans son royaume, ils ne défèrent pas plus aux lois d'une sage police, qu'à celles de l'Eglise leur mère; ils foulent également aux pieds le droit divin et humain : telle est la fureur et la manie de cette passion, que la défense ne sert qu'à l'irriter. Elle a encore un autre caractère qui vous la doit rendre également formidable et odieuse : c'est qu'elle est presque irrémédiable et qu'on en a pour toute sa vie.

Le péché n'est pas plutôt commis, qu'il incline par son propre poids à en commettre un second de même espèce, ce second un troisième, et à force d'en multiplier les actes, on en contracte l'habitude ; cette habitude passe en nature et se change en une espèce de nécessité; de tous ces actes réitérés comme d'autant d'anneaux, le démon forge une chaîne et une chaîne plus que de fer, dont il tient la volonté captive; c'est ce qu'éprouva saint Augustin et qu'il déplore d'une manière si touchante dans le livre de ses *Confessions : Suspirabam ligatus non ferro alieno, sed mea ferrea voluntate.*

Voilà ce qui est commun à toutes les habitudes, et c'est ce qui les rend presque incurables. Celle du jeu l'est d'autant plus, qu'elle leurre ses misérables captifs sous l'appât du plaisir et du gain, les deux plus puissants ressorts qui soient capables de remuer le cœur de l'homme; la perte des biens et le triste naufrage qu'on a fait, ne sont pas capables de désabuser de la folle espérance de rétablir ses affaires; on hasarde encore le peu qui a pu échapper, on se commet de nouveau à cette mer infidèle; mais ce qui y rembarque le plus grand nombre, c'est qu'ils se sont rendus incapables, en suivant ce train de vie, d'un travail convenable à leur condition, et d'aucune occupation sérieuse et appliquante ; ils sont également dégoûtés et des exercices de la religion et de ceux du barreau, s'ils sont de cette profession, des lectures saintes et de celles des procès; les femmes se font pitié à elles-mêmes dès qu'il faut se renfermer dans les actions communes de la maison et s'appliquer à un certain détail qui leur paraît trop fatiguant, ou au-dessous d'elles.

Nos joueurs rentrent pourtant quelquefois en eux-mêmes ; quelque sainte lecture qu'ils auront faite par hasard, l'exhortation pathétique d'un prédicateur zélé, à laquelle Dieu joindra par miséricorde des mouvements pressants de sa grâce, et, plus que tout cela, le désordre de leurs affaires leur fera former la résolution de renoncer au jeu; mais elle ne va pas d'ordinaire bien loin, il ne tardera pas de se présenter à eux avec tous ses faux charmes, il leur dira ainsi que faisaient les voluptés à saint Augustin, dans le temps des tranchées qu'il souffrait pour s'enfanter à une vie nouvelle : Quoi donc! vous pourrez vous passer de moi pour jamais, il ne vous sera plus permis d'avoir aucun commerce avec l'ancien ami! voulez-vous donc vous ensevelir et vous enterrer tout vivants? La loi de Dieu tonne d'autre part, un prudent confesseur exige qu'on s'engage à lui par des vœux de s'en priver absolument et de lui en faire un sacrifice pour se punir des excès qu'on y a commis, qu'arrive-il? On essaie de contenter l'un et l'autre, on compose, on consent de renoncer au gros jeu, mais on se réserve pour se délasser un peu l'esprit et pour ne pas donner lieu à la critique du monde en passant à une autre extrémité, de jouer petit jeu, des riens, des bagatelles. On jure un divorce éternel avec ces jeux sans bornes, auxquels la nécessité seule de manger, de dormir et l'épuisement des forces apportent quelque suspension, mais on se réserve de jouer une heure ou deux et rien au delà; on dit adieu à ces jeux qui sont des exercices violents, parce que tout l'esprit y est bandé et qu'on y passe sans cesse de la crainte à la joie, de la joie à la tristesse, et souvent à la rage et au désespoir, mais non pas de même aux jeux de pur divertissement, pour abattre les vapeurs du sommeil et s'empêcher de médire du prochain.

C'est ainsi qu'on traîne sa chaîne, qu'on s'y rengage plus fort que jamais et qu'on retourne comme un chien à son vomissement.

Je ne désapprouverais pas ce tempérament, si vous n'aviez pas mérité par l'emportement avec lequel vous avez abusé du jeu, qu'on vous retranchât ce qui est d'ailleurs licite, si vous ne deviez point de satisfaction à la justice divine et de réparation du scandale que vous avez causé.

N'est-il pas visible que vous n'êtes pas sincèrement converti, que l'ennemi du salut vous retient encore dans ses liens, quoiqu'il vous laisse faire quelques pas, comme on laisse voltiger de petits oiseaux liés par le pied à un filet? Vous voulez toujours en-

tretenir intelligence avec votre cruel tyran et renouer le pacte avec la mort.

C'est ainsi que la longue habitude du jeu vous ôte le pouvoir et même le vouloir de le quitter ; tel est l'empire tyrannique qu'il exerce sur ses malheureux esclaves, qu'après leur avoir laissé pendant quelque temps porter ses chaînes assez librement, il leur en fait enfin une cruelle et indispensable nécessité. Quel jeu, grand Dieu! où l'on se perd sans ressource! mais votre grâce en est une qui ne peut manquer à ceux qui sont dans votre élection éternelle; ce qui est impossible à l'homme abandonné à soi-même ne l'est pas au Tout-Puissant, sa grâce médicinale guérit les maladies les plus désespérées. Voyons les remèdes efficaces qu'elle emploie en ces rencontres; c'est ce que je vous ai promis en mon second point que j'abrégerai le plus qu'il me sera possible.

SECOND POINT.

Pour traiter les maladies avec succès et y appliquer les remèdes spécifiques, il est à propos et même nécessaire d'en connaître la cause ; vous croyez sans doute qu'on n'est attiré au jeu que par la passion du plaisir? c'en est une source et je crois en avoir déjà dit quelque chose ; mais vous ne devineriez peut-être pas la plus ordinaire, à savoir: l'avarice. Qui pourrait se l'imaginer? Rien pourtant n'est plus certain, ce vice honteux qui n'oserait se produire dans sa difformité naturelle, surtout à l'égard des jeunes gens, enclins communément à la prodigalité, s'en fait aimer sous le masque du plaisir et du divertissement. Oui, c'est l'avarice, le désir d'amasser et de faire fortune, qui inspire celui du jeu, qui fait qu'on veut gagner à quelque prix que ce soit, qu'on met en usage la tromperie, qu'on n'a aucun égard pour ses plus proches ni pour des personnes respectables et distinguées par leur qualité, qu'on dépouille impitoyablement ses meilleurs amis lorsqu'on a avantage sur eux, qu'on en vient aux mains et qu'on se prend à la gorge ; oui, c'est toi, infâme et cruelle avarice, qui pousses à tous ces excès, et Dieu permet souvent par un juste jugement et une proportion admirable qu'il fait reluire au milieu des déréglements des hommes, que ces avares si avides du bien d'autrui consument le leur et voient à la fin le renversement total de leur fortune et de leurs familles. Pour vous en convaincre à coup sûr, ne jouez ni argent, ni nippes, mais pour le simple plaisir de voir les diverses combinaisons que les dés mêlés ensemble et les cartes produiront, je puis vous assurer que vous ne jouerez pas longtemps et que dans ce peu de temps même vous languirez. C'est donc une autre passion qui anime celle-ci qui fait la vivacité du jeu, qui fait jouer mille parties sans dégoût, et joindre les nuits aux jours, comme si le Seigneur les avait faits trop courts ; et quelle peut-elle être que le désir immodéré du gain?

J'en découvre encore une autre cause plus universelle, je veux dire qui a plus d'influence dans tous ces malheurs et ces suites funestes : c'est la crainte de se voir persécuté et dévoré par cet ennui inexorable qui depuis le péché de notre premier père fait le fond de la nature déchue de la justice originelle. Nous ne trouvons pas en nous de quoi nous soutenir et remplir le vide immense de notre cœur qui sera toujours inquiet et dans l'agitation jusqu'à ce qu'il se repose pleinement en Dieu, mais séduits par nos sens, enchantés par notre imagination, nous cherchons à le remplir par la possession des créatures, du moins à nous étourdir par leur bruit; voilà la source de toutes les occupations tumultueuses dans lesquelles les hommes se jettent à corps perdu et surtout de la passion du jeu. Rien ne remue tant l'imagination ; vous avez vu dans ma première partie quelle est la vivacité des mouvements qu'il excite et dans quels égarememts il peut jeter par le moyen de trois dés ou d'un jeu de cartes: ce misérable fugitif de son propre cœur s'en trouve bientôt transporté à une si grande distance, qu'il se perd absolument de vue et qu'il ne doit pas craindre (je parle conformément à sa disposition déréglée) de se retrouver et de revoir ce spectre affreux de soi-même dont la vue le désole.

Tout occupé et enivré qu'on est de l'ensorcellement du jeu, le temps coule avec une rapidité surprenante ; l'horloge a sonné plusieurs fois qu'à peine croit-on qu'une heure se soit écoulée, on oublie le boire, le manger, le sommeil, on regrette le temps qu'il faut y donner et on ne se console que par la promesse mutuelle de se rejoindre au plus tôt. Si le jeu est mêlé d'amertume et suivi de vifs regrets, ce n'est pour rien moins que de s'être ainsi misérablement perdu de vue, on s'en sait au contraire le meilleur gré du monde, l'argent perdu seul cause ces cuisants regrets; c'est ainsi que vous venez à bout de bannir sans retour l'homme intérieur qui fait votre supplice, ou plutôt de l'enfermer dans le tombeau.

Mais, hélas! ce remède funeste que vous cherchez à vos profondes blessures ne fait que les aigrir davantage, les envenimer et les rendre incurables ; il n'y a point d'autre moyen de les guérir et de recouvrer la santé que de rentrer dans votre cœur et d'y habiter, quelque peine qu'on trouve à loger dans une maison qui n'est pas encore meublée : *Redite, prævaricatores, ad cor.* (*Isai.*, XLII.) Cet ennui qui est votre mal le plus sensible deviendra votre plus grand bien, parce qu'il contribuera plus que toutes choses à vous faire chercher une véritable guérison, au lieu que le divertissement que vous regardez comme votre souverain bien était dans le fond votre plus grand mal, puisqu'il éloignait directement le remède.

Mais quoi! prétends-je vous livrer à vous-mêmes, c'est-à-dire à l'indigence, au chagrin, à l'ennui, et vous plonger dans l'amertume? rien moins que cela, mes frères; mon dessein est de vous procurer l'abondance et la paix, de vous faire trouver le royaume de

Dieu que Jésus-Christ assure être au dedans de nous-mêmes; je veux vous rappeler de vos égarements, de vos bassesses, de vos vanités, de vos légèretés, vous empêcher de vous repaître davantage de fantômes et d'illusions, pour vous faire jouir de la communication de l'auteur même de la joie, et trouver heureusement en lui ce que vous aviez vainement cherché ailleurs, et ce qui ne soulageait vos misères, qu'en vous en causant de plus réelles et de plus effectives; pourquoi vous est-il devenu, ainsi qu'il s'en plaint amèrement à son peuple, une solitude affreuse, ou comme une terre stérile et inhabitable? *Nunquid solitudo factus sum Israeli, aut terra serotina?* éprouvez si sa compagnie est ennuyeuse, et ne vous en faites pas une si étrange idée.

C'est ainsi que cette vue de vous-mêmes qui vous paraissait un supplice, deviendra non-seulement supportable, mais consolante et délicieuse. Ecoutez-y dans le silence de vos sens et le calme de vos passions ce que le Seigneur désire de vous, pour quelle fin il vous a mis dans ce monde, quels biens il vous a préparés dans l'autre, et il vous répondra d'une manière claire et intelligible, que sa volonté est que vous soyez saints, et que vous vous rendiez dignes de la participation de sa gloire; qu'il n'a pas imprimé son image dans vos âmes pour mener une vie de passion et de caprice, mais conduite par son esprit adorable, et que vous avez contracté au baptême une obligation indispensable de vous former sur le modèle de l'homme-Dieu qu'il nous a donné pour être notre justice, et que la prédestination est attachée à cette divine ressemblance.

Notre principale application doit donc être d'étudier Jésus-Christ, ses états, ses mystères, ses vertus, ses inclinations, pour les exprimer et les retracer en nous, poür fuir au contraire et mépriser ce qu'il a méprisé, avoir sur toutes choses les sentiments qu'il a eus; en un mot, marcher comme il a marché : *ambulare sicut et ille ambulavit.* (I *Joan.* II.) Lisez l'Evangile qui contient son histoire, et voyez si vous y trouverez quelque part la recherche du moindre plaisir, si vous y remarquez parole, démarche, action, qui ne se rapporte pas à son œuvre : tout y est conduit par le désir de glorifier son Père, et par sa charité immense pour les hommes; il passe les jours à les évangéliser, les nuits à prier sur des montagnes écartées. Si nous lisons dans saint Marc qu'il obligea ses apôtres une fois de se retirer dans un lieu solitaire pour s'y reposer de leurs fatigues, il se refuse à lui-même ce repos et ce délassement; sa vie est un travail sans relâche, toujours occupée à ses fonctions, et consacrée à nos usages; la privation de tout plaisir éclate en lui souverainement, il n'en trouvait qu'à faire la volonté de son Père : c'était là sa nourriture. Cependant il n'avait rien à combattre et à réprimer au dedans de soi, ainsi que nous, qui avons un peuple mutin à tenir en bride, un corps insolent qui assujettira infailliblement l'esprit, s'il n'est assujetti et dompté lui-même

Que sera-ce si la concupiscence qui vit toujours dans les plus justes a régné en nous, si nous avons obéi à ses désirs déréglés, et vécu comme s'il n'y avait point de Dieu en ce monde? pouvons-nous recouvrer sa grâce et son amitié, sans satisfaire à sa justice, sans détruire ce corps de péché, sans faire de dignes fruits de pénitence? Or l'un des premiers fruits que son esprit fait produire, est la fuite et le retranchement des plaisirs; ce que les innocents font par précaution, les pécheurs touchés de componction le doivent faire pour réparer leurs déréglements; si quelqu'un leur propose une partie de jeu et de divertissement, ils doivent dire avec Tertullien : Cela est bon pour ceux qui se sont conservés dans la grâce, mais pour moi qui l'ai violée, il n'y doit plus avoir que privation et tourment: *ista felicibus, ego deliqui.* Quelle satisfaction plus naturelle et plus proportionnée pour ceux qui ont vécu dans l'oubli de Dieu que de s'interdire tout ce qui dissipe et retire de sa présence?

Saint Paul exhorte tous les fidèles, en la personne des Ephésiens, de racheter le temps, parce que les jours sont mauvais, c'est-à-dire que la vie étant pleine de nécessités incommodes, si l'on n'a un soin extrême de ménager ce peu qui en reste, il n'y en aura pas assez pour la grande affaire du salut, l'unique qui nous doive occuper. Ce temps se rachète en deux manières : la première est lorsqu'on vous suscite un procès, je tire cette explication de saint Augustin; prenez alors plutôt le parti de souffrir quelque perte et de vous relâcher de vos intérêts que d'employer un temps si précieux à la poursuite des affaires séculières, à la conservation d'un pré de quelques arpents de terre qui vous sont disputés. Ne donnez-vous pas tous les jours de l'argent pour acheter des denrées, afin d'avoir de quoi vivre? Usez-en de même au sujet du temps, c'est ainsi que vous le rachèterez, et avec lui la tranquillité d'esprit, la paix de l'homme intérieur, l'avantage de vous appliquer à Dieu sans distraction, et de vous délivrer de mille inquiétudes et occasions de péché; tout cela n'est-il pas préférable à quelque légère somme d'argent? A qui ce conseil apostolique convient-il mieux qu'à ceux qui, par la dépravation de leur volonté et le mauvais usage de leur liberté, ont perdu la meilleure partie de leur vie au jeu?

L'autre explication est de saint Grégoire le Grand, et renferme non plus un conseil, mais une obligation très-étroite: Racheter le temps, dit ce saint Pape, c'est acquitter par les larmes, les travaux et exercices de pénitence, le temps qu'on a misérablement consumé dans les plaisirs et les passe-temps. Il est le prix ou le moyen que Dieu a mis entre nos mains pour l'acquisition de l'éternité; ce n'est que par son bon usage que nous y parviendrons; le démon qui en connaît beaucoup mieux que nous la va-

leur, nous offre quelques fades plaisirs, quelques vains amusements, et nous lui livrons imprudemment notre temps et notre éternité. Étrange commerce, de donner un royaume, et un tel royaume pour des jouets d'enfants! Si nous avons commis jusqu'ici cette imprudence insigne, ne la commettons plus à l'avenir; défions-nous des artifices de notre cruel ennemi; ouvrons les yeux sur l'abîme où nous étions près de tomber.

Il faudrait déplorer cette perte avec des larmes de sang, et dire souvent avec saint Augustin, dans l'amertume de notre cœur: Ah! malheur à ce temps, Seigneur, auquel je ne vous ai pas aimé et servi, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle! Rachetez-le par de bonnes œuvres, par une application infatigable à remplir les devoirs de votre état; ménagez-en les mouvements avec une épargne religieuse; marchez pendant qu'il fait jour, et comme étant dans le jour, de peur que les ténèbres ne vous surprennent; n'attendez pas, pour connaître le prix du temps, que cette connaissance vous soit inutile et ne serve qu'à vous désespérer. Ne méprisons pas le temps que nous avons présentement entre nos mains pour le regretter éternellement lorsqu'il nous aura été enlevé. Que la trompette éclatante de cet ange de l'*Apocalypse* qui jure par le Dieu vivant qu'il n'y aura plus de temps, retentisse sans cesse aux oreilles de notre foi et nous tienne en haleine: *Tempus non erit amplius.* Oh! que ne voudrions-nous pas avoir fait alors; de combien d'années de la plus rigoureuse pénitence ne voudrions-nous pas racheter quelques heures, quelques jours, quelques moments! Quel serait alors le plan de vie que nous formerions, les exercices que nous nous prescririons, si nous avions à revenir! quel jugement porterions-nous de notre vie passée, quelle pitié n'aurions-nous pas de l'illusion de la plupart des hommes, si nous avions le malheur d'être réprouvés en punition de l'abus que nous en aurons fait! quel repentir, quel déchirement de cœur, quels mouvements de rage! prévenons-les; pensons sérieusement à ces choses; rendons-nous ces réflexions familières.

Ainsi, considérez désormais ceux qui veulent vous persuader de vous réengager dans le jeu comme des voleurs qui cherchent à vous ravir votre trésor, et des ennemis qui songent à vous ôter la vie; voudriez-vous, s'il ne vous restait que deux heures à vivre, les employer au jeu? Les plus libertins ne seraient pas capables d'une pareille folie. Peut-être n'en avez-vous pas davantage; qui sait si, avant la fin du jour, vous ne serez pas cités au tribunal de notre commun juge? vous accordera-t-il du délai? Sans doute, à cause du bon usage que vous en avez fait jusqu'à ce jour. Ne vous flattez pas; la mort vous accablera tout d'un coup, et vous serez enlevés comme par une espèce de tourbillon; votre âme se trouvera dans une consternation épouvantable, et dans une frayeur que rien ne peut exprimer à la vue des peines qui lui sont inévitables. Tandis que la sentence se peut révoquer, efforçons-nous de fléchir notre juge par la pénitence; qu'il vous suffise d'avoir consumé le plus beau temps de votre première vie dans des divertissements vains et profanes, dans une joie pleine de folie et de dérèglement, dans un vrai sommeil; que ce qui vous en reste soit uniquement consacré à accomplir la volonté de Dieu et à vous rendre dignes de le posséder. Laissez le monde s'irriter de votre changement, vous taxer de singularité, vous accabler de moqueries; elles feront votre gloire; moquez-vous de lui réciproquement; ne craignez pas de faire des démarches qui vous rendraient ridicules si vous veniez ensuite à reculer.

Quoi donc, le jeu sera-t-il absolument interdit à ceux qu'il a engagés dans les excès dont je vous ai tracé la peinture? Ce serait sans doute le meilleur en toutes manières; je ne leur en fais pas une loi; qu'ils s'adressent à un directeur sage et éclairé, qui, examinant toutes les circonstances, et pesant tout au poids du sanctuaire, leur marquera ce à quoi ils s'en doivent tenir: *Vade ad Ananiam.* (*Act.*, IX.)

Pour ceux qui n'ont pas, à la rigueur, perdu ce droit, qu'ils en usent avec beaucoup de réserve, parce que rien n'est plus ordinaire que de faire avec passion ce qu'on avait commencé sans y être poussé par son instinct et son mouvement. Pour prévenir cet inconvénient, qu'ils vident leur cœur de toute avarice et désir sordide du gain; je vous ai dit que c'était une des causes des désordres du jeu, qui en détruit la nature et la fin, car se proposer principalement d'y gagner de l'argent et jouer uniquement pour l'intérêt, n'est-ce pas un abus manifeste, n'est-ce pas faire une espèce de trafic et un titre d'acquérir de ce qui ne doit être qu'un simple délassement d'esprit? Le cardinal Cajetan dans sa *Somme*, et plusieurs auteurs après lui, le condamnent de péché et de gain honteux: *quia est operam dare turpi lucro.*

Que vos mœurs soient donc exemptes d'avarice: *sint mores sine avaritia* (*Heb.*, XIII), et si vous reconnaissez par expérience que vous vous laissez emporter au désir du gain, et que vous soyez trop sensibles à la perte, abstenez-vous tout à fait du jeu et retranchez-vous un divertissement qui n'en est plus un dès que la passion domine et possède le cœur; il vous sera bien plus aisé de vous en priver totalement et d'y renoncer sans retour, que d'y garder la modération nécessaire pour n'y pas offenser Dieu et blesser votre conscience.

On la blesse encore, et même quelquefois mortellement, selon saint Thomas dans sa *Seconde*, lorsque, sans tomber dans l'excès que nous venons de marquer, on se laisse entraîner dans un autre, qui est de rechercher le divertissement purement pour le divertissement, ce qui est faire le principal de l'accessoire, en sorte que, dominé par la

passion, on passe les bornes que la droite raison et la morale chrétienne prescrivent; *Excessus in ludo est mortale peccatum ;* et comme ces bornes ne sont pas précises, mais sont souvent imperceptibles, il faut toujours se défier de soi-même et veiller contre cette ardeur et cette pente violente qu'a la nature pour le plaisir.

Ne la laissez donc point agir dans l'effusion et l'impétuosité de ses mouvements; usez-en ainsi que dans le manger et le boire, attentif à ne rien accorder à la volupté sous le spécieux prétexte de la nécessité, faites-en l'oblation à Dieu, comme saint Paul nous l'ordonne de le faire de toutes nos actions, même les plus communes, et qui ne sont purement que pour le soutien de cette vie périssable, *omnia in nomine Domini Jesu facite ;* si l'Apôtre n'a pas excepté les actions, même animales, pourquoi en voudrions-nous excepter le jeu et soustraire à son souverain domaine cette partie du temps qu'on y emploie?

Il ne faut que cette règle, fondée sur la justice même, pour condamner tous les excès qui se commettent au jeu, et forcer ceux qui en sont esclaves de prononcer leur propre condamnation : oseront-ils jamais dire que c'est pour plaire à Dieu et pour glorifier Jésus-Christ, qu'ils consument la meilleure partie de leur temps dans ces exercices, et qu'ils y passent les nuits dont ils ne voudraient pas sacrifier une demi-heure à celui de l'oraison ? Je ne le pense pas, sans doute ils exciteraient la risée; ont-ils seulement jamais eu la pensée de les lui offrir et de le remercier de ce que son esprit le leur a fait faire, lui protestant que c'est pour son amour qu'ils regardent le temps qu'ils y consacrent comme un fruit de sa croix? De pareilles pensées seraient aussi extravagantes qu'impies ; quelque corrompu que soit leur cœur, leur esprit n'est pas renversé jusques à ce point.

Il résulte de là que le temps qu'on emploie au jeu doit toujours être fort court, et pas plus long qu'il ne faut pour délasser du travail et mettre en état de le reprendre. Le seul changement d'occupation ne serait que trop suffisant pour plusieurs; car combien d'artisans et de gens de la campagne qui ne jouent jamais et ne s'en portent pas plus mal? Il y a souvent en ce point bien de l'imagination.

Mais je veux que ce ne soit pas une simple indulgence accordée à l'infirmité humaine, afin qu'elle ne succombe pas sous le poids, et qu'il y ait autant de nécessité que de prendre la nourriture et de céder au sommeil. Que diriez-vous d'un homme qui dormirait ou mangerait sans cesse, qui ne voudrait jamais sortir de la table ou du lit ? Ne le regarderiez-vous pas comme une bête brute et l'opprobre du genre humain? Est-ce donc pour cela que Dieu nous a formé un corps et lui a uni une âme faite à son image, qu'il l'a ornée de tant de facultés et lui a imprimé un désir infini de rechercher sa perfection et sa béatitude?

Soyez donc fidèles, chrétiens mes frères, (car il est temps de finir) à réprimer en vous ces désirs immodérés du plaisir et du gain. Gardez-vous bien de vous laisser jamais aller à cette passion ruineuse, furieuse, presque incurable, elle vous ferait faire en peu de temps bien plus de chemin que vous ne voulez, et après avoir jeté de profondes racines dans vos cœurs, elle vous pousserait à tous les excès que j'ai décrits, et vous ne pourriez plus vous affranchir de cette tyrannie sans des violences extrêmes. S'il vous faut quelque récréation, prenez-la à la bonne heure, mais sans passion, sans attachement, *utentis modestia, non amantis affectu*, comme dit saint Augustin avec une confusion secrète, un gémissement intérieur de flatter ainsi un corps et un esprit qui n'ont mérité que peine et servitude. Car, hélas ! les plaisirs sont-ils pour les pécheurs? Si le juste Job soupirait avant que de prendre sa réfection, *antequam comedam suspiro* , il me semble que nous avons plus de raison de le faire avant que de prendre du divertissement, et demander à Dieu qu'il lui plaise de nous délivrer de tant de nécessités. Hélas ! qu'elles sont à charge aux âmes qui voudraient s'appliquer à lui invariablement, sans partage et sans en être diverties un seul moment ! C'est un bonheur qu'on n'ose espérer en cette vie mortelle ; il y faut tendre et aspirer pour cet effet sans cesse à l'éternelle.

SERMON VII.

Pour le lundi de la seconde semaine de l'Avent.

DE L'AVARICE ET DES PROCÈS.

Scio quia Messias venit qui dicitur Christus, cum ergo venerit, ille annuntiabit omnia. (*Joan.*, IV.)

Je sais que le Messie, qui est le Christ, doit venir, lorsqu'il sera venu il nous enseignera toutes choses.

Nous avons vu la semaine passée les principaux retranchements que l'Evangile apprend à un chrétien à faire en sa personne, en sa table, en sa dépense, en ce qui flatte les sens; dans celle-ci je me suis engagé, par mon plan, à traiter de la justice ; elle est bien d'une autre étendue que la tempérance, puisque cette vertu même en fait une partie; car il y a une dette de l'homme envers lui-même; saint Paul la reconnaît, lorsqu'il dit : *Debitores sumus carni* (*Rom.*, VIII); mais ce devoir de justice ne consiste pas à contenter les inclinations de la chair, ainsi que le souhaiteraient les voluptueux; c'est au contraire à les réprimer, les mortifier, leur refuser ce qu'elles désirent, c'est à la mater et à la crucifier. L'ordre naturel est que l'âme domine sur le corps, et n'en reçoive les diverses impressions que pour s'appliquer à ses besoins réels et effectifs ; mais dès qu'elle les recherche purement pour le plaisir qui y est attaché, qu'elle y met sa joie, son bonheur, son repos, elle s'avilit, se dégrade, se souille et commet une horrible injustice: *Debitores sumus carni, non ut secundum carnem vivamus.*

Je considère présentement la justice dans une signification plus resserrée, et selon une idée plus précise et plus naturelle, à savoir, d'une disposition ou volonté ferme et constante, qui porte l'homme à s'acquitter de ce qu'il doit au prochain. Oh! qu'elle est élevée et suréminente en la considérant en ce sens! Je ne puis que je ne m'écrie: *Justitia tua sicut montes Dei* (*Psal.* XXXV), votre justice surpasse en hauteur les plus hautes montagnes; et c'est, selon la réflexion de saint Augustin, ce qui est marqué par la montagne même où Jésus-Christ fit ce sermon admirable qui est un précis de la morale évangélique.

En effet, la justice que nous nous devons les uns aux autres est tout autrement parfaite que celle que les païens et les juifs mêmes, instruits par Moïse, ont continuée; elle n'est pas bornée à rendre seulement à un chacun ce qui lui est dû selon la rigueur des lois; elle a un principe plus noble et plus étendu, qui est le feu de la charité que le Saint-Esprit répand dans les cœurs, et un modèle plus divin, à savoir, l'exemple d'un Dieu fait homme, qui, nous ayant aimés lorsque nous étions ses ennemis, nous a rendus ses amis en nous réconciliant à son Père, à condition que nous nous aimerions les uns les autres, ce qui renferme une si étroite obligation, non-seulement de ne pas faire du tort au prochain, mais de lui faire tout le bien qu'on peut, selon les divers engagements de la Providence, que je ne peux faire réflexion sur le peu de rapport de la vie du commun des chrétiens avec ces devoirs essentiels et indispensables, sans être saisi de frayeur. Heureux, si je puis vous en inspirer une pareille. Pour cet effet, je vais attaquer l'avarice, ce vice si universellement répandu qu'il infecte également les grands et les petits. Il faut vous en faire voir l'injustice, et parce que le désir du gain est une passion imprimée dans le cœur de l'homme, qu'il ne peut dompter, et qui n'a rien dans le fond que de raisonnable, je vous proposerai un gain légitime et infiniment avantageux pour vous dédommager.

Voici donc le partage et l'économie de ce discours: l'avarice convaincue d'injustice, ce sera mon premier point; la justice chrétienne fait un gain considérable en se relâchant de ses intérêts et faisant largement l'aumône, se sera le second. Le sujet est de la dernière importance; ainsi, recourons à Marie, notre asile ordinaire, pour obtenir, par son canal, les lumières du Saint-Esprit qui nous sont nécessaires; disons avec l'ange à cette incomparable Vierge, *Ave*, *Maria*.

PREMIER POINT.

Je n'ai pas besoin de vous prouver qu'on est manifestement injuste, lorsque, brûlé du désir insatiable de s'enrichir, on emploie des moyens visiblement criminels, tels que le vol, le parjure, les concussions, les monopoles, les antidates et pareilles pratiques que les lois civiles ne condamnent pas moins que celle de Dieu. Vous en convenez aisément avec moi; ces sortes de gens portent leur condamnation sur le front; pour peu qu'on ait d'honneur et de religion, on n'est pas même tenté d'employer ces moyens illicites pour augmenter ses revenus, mais on n'a pas la même horreur et la même idée de la cupidité qui ne se prescrit aucunes bornes dans l'acquisition des biens de la terre; qui exige ce qui est dû avec dureté, et le conserve avec sollicitude, parce qu'on se déguise à soi-même ce qu'elle a de honteux, qu'on le couvre du nom spécieux de prudente économie, et qu'on en fait gloire. C'est ce qui me donne lieu de craindre que vous ne regardiez ma proposition comme un vrai paradoxe; elle est pourtant certaine et fondée sur l'autorité de l'Ecriture, et sur celle des Pères, ses plus fidèles interprètes. Il n'y a rien de plus injuste, dit le Saint-Esprit lui-même, par la bouche du Sage, que d'aimer l'argent: *Nihil est iniquius quam amare pecuniam* (*Eccli.*, X); il en apporte une raison; parce qu'un tel homme vendrait son âme, et qu'il s'est dépouillé tout vivant de ses propres entrailles. Il marque, par ces paroles, la disposition honteuse où il est de commettre les dernières bassesses, et son insensibilité pour les pauvres, qui fait qu'il aime mieux posséder inutilement du bien, que leur en faire part pour le soutien d'une misérable vie. Vous direz peut-être que le Sage ne le taxe d'injustice, que parce que les plus grands crimes ne lui coûteront rien, dès qu'ils lui apporteront du profit; mais quand il ne serait pas parvenu à ce degré de corruption, ou qu'il se retiendrait par quelques motifs humains, il ne laisserait pas toujours d'être injuste, pourquoi? Parce que l'avarice, qui consiste dans un amour désordonné de l'argent, est essentiellement injuste; il ne lui est qu'accidentel d'employer des tromperies et autres moyens illicites pour arriver à sa fin; quand elle le fait, elle sort de sa matière propre, et entre dans celle de quelque autre crime; il suffit, pour être injuste, d'aimer le bien temporel pour lui-même, pour le plaisir qu'on y trouve; et c'est un axiome universellement reçu par les saints Pères, qu'on n'est pas seulement avare ou injuste, en ravissant le bien d'autrui, mais aussi en conservant et en défendant le sien avec cupidité, *sed qui cupide servat sua*.

Et pour vous faire sentir et toucher au doigt cette injustice, il faut supposer un principe dont personne ne peut disconvenir, qui est que Dieu n'ayant donné à la terre cette fécondité admirable, que pour la subsistance de l'homme, il est également de sa sagesse et de sa bonté de lui conserver la vie après la lui avoir donnée; et ç'aurait été un présent fort inutile, s'il n'y avait joint celui des choses temporelles nécessaires à sa conservation et à son entretien. Je ne prétends pas que tout soit dispensé également, le péché a rendu la diversité des conditions nécessaires; mais il faut que tout vive, et si la Providence ne refuse pas la nourriture convenable aux petits des cor-

beaux et aux moindres insectes, tenant toujours la main ouverte pour remplir tout animal de sa bénédiction, la tiendra-t-il resserrée à l'égard de l'homme, son plus noble ouvrage? Combien lui sommes-nous plus précieux que des brebis ou des oiseaux? Or l'avare retient tout pour soi autant qu'il est en lui, il ne borne ses prétentions que par la seule impuissance, il voudrait tout s'approprier, rien ne peut se dérober à sa cupidité effrénée. C'est ce qui attire à ses pareils dans Isaïe ce reproche et cette malédiction : malheur à vous, qui joignez maison à maison, pré à pré, vigne à vigne, jusqu'à ce qu'enfin l'espace vous manque! Serez-vous donc les seuls qui habitez sur la terre? *Nunquid habitabitis vos soli in medio terræ?* (*Isai.*, VIII.) Il prédit ensuite à ces Juifs avares, que cette multitude de maisons seront bientôt désertes, et qu'ils se verront dépouillés de ces possessions qui, toutes vastes qu'elles étaient, ne pouvaient encore contenter leur passion d'avoir. Dieu souffrira-t-il présentement dans les enfants de la nouvelle alliance ce qu'il condamne avec tant de force dans les esclaves de l'ancienne? Ne vous le promettez-pas. S'il ne vous laisse pas enlever par des ennemis visibles qui vous mènent en captivité, il vous livre à des invisibles qui vous retiennent dans une servitude plus cruelle ; et pour des maisons de boue, pour de l'argent que vous entassez ici-bas, vous perdez cette maison étincelante de clarté, ce palais magnifique qui vous était préparé dans le ciel, et des trésors incorruptibles.

Il faut encore admettre un autre principe également incontestable, qui est que quoique vous ayez la propriété de vos biens sous la sauvegarde des lois, et que ce fût une injustice de vous troubler dans leur jouissance, cela n'est vrai toutefois qu'à l'égard du reste des hommes, mais à celui de Dieu, vous n'êtes qu'usufruitier, qu'un simple économe; il y a un droit inaliénable, et attaché à sa souveraineté; ce serait une imagination que de vous figurer qu'il vous a donné ces grands biens pour en disposer selon votre bon plaisir et non selon le sien; il est trop juste pour en avoir fait une distribution si inégale, en sorte que l'un nage dans les délices, l'autre manque du nécessaire, et n'ait pas de quoi soutenir une vie languissante; ces biens temporels étant des moyens destinés par sa sagesse à la nourriture des hommes, il ne les donne à quelques-uns que pour les distribuer à d'autres, *Tibi derelictus est pauper* (*Psal.* II). N'est-ce pas un grand honneur à vous d'être l'instrument de la Providence, le pied du boiteux, l'œil de l'aveugle, l'asile des misérables? Vous n'êtes donc que dispensateur, et en cette qualité il ne vous est pas libre de vous conduire selon vos fantaisies, et comme vous ne trouveriez pas bon que l'intendant de votre maison, ou les domestiques que vous auriez chargés de quelque dépense, s'écartassent de vos intentions, et la fissent selon leur caprice : le souverain maître ne sera pas moins choqué, si vous ne suivez ses ordres qui vous sont marqués par celui de la charité.

Selon cette idée, plus on est riche, plus la ferme qu'on a à administrer est grosse, c'est toujours une ferme dont il faudra rendre un compte exact, et plutôt qu'on ne pense. Voilà une loi divine et immuable sur laquelle vous devez vous attendre d'être jugé.

C'est pour cela que l'aumône est appelée par Jésus-Christ dans l'Evangile, *une justice.* Saint Ambroise ayant fait dire à cet avare qui est introduit : Je ne ravis pas le bien des autres, je ne fais que garder le mien avec soin ; ô mensonge impudent, s'écrie ce saint docteur, qu'appelles-tu ton propre bien? D'où, misérable, as-tu apporté cet argent? Du ventre de ta mère? Tu en es sorti tout nu, tu rentreras de même dans le sein de la terre, notre mère commune! Quoi? Tu te flattes de ne point commettre d'injustice, parce que tu n'as pas usé de rapines et de concussions pour acquérir ton bien? Eh! n'en est-ce pas une criante de retenir pour soi seul ce qui serait plus que suffisant pour la nourriture des autres? *Quis tam injustus quam qui multorum alimenta suum usum et delicias facit?* Y a-t-il tant de différence entre enlever le sien à un indigent, et refuser impitoyablement au pauvre ce dont il a besoin pour vivre, lorsque vous êtes dans l'abondance? C'est le pain de ce malheureux que vous retenez : c'est son vêtement que vous renfermez dans vos coffres.

Les autres saints Pères parlent le même langage, et appliquent indifféremment à tous les avares la malédiction que le prophète Amos semble n'avoir prononcée que contre les ravisseurs. Ne dira-t-on pas : Malheur à celui qui ravit sans cesse ce qui ne lui appartient pas? *Væ ei qui multiplicat non sua!* Jusqu'à quand amassera-t-il contre lui-même des monceaux de boue? Un chrétien, disent-ils, n'est pas seulement coupable de rapine et de violence, lorsqu'il ravit effectivement un bien étranger, mais lorsqu'il garde le sien dans ses coffres, au préjudice de la charité dont il est redevable à ceux qui sont rachetés d'un même sang que lui, et appelés au même héritage, et qu'il sacrifie à son avarice ce qui était destiné à leur subsistance. Oh! que de ravisseurs à ce compte!

Ne dites donc plus que vous ne demandez que ce qui vous est dû? Que vous ne plaidez que pour ravoir ce qui vous appartient, que si vous pressez vos fermiers, vos métayers, vos débiteurs, vous n'exigez rien au delà de ce qu'ils vous doivent? Songez qu'il est écrit que tout ce qui paraît juste ne se fait pas par un esprit de justice : *justa juste persequeris;* que c'est déshonorer la religion que vous professez, que d'en user avec cette dureté, et que c'est en cela même que vous blessez la justice chrétienne et évangélique, que vous vous obstinez à répéter toute la somme qui vous est due, que vous ne voulez rien céder de votre droit, et préférez un

vil intérêt à l'exercice de la charité, au soulagement de vos frères et à l'édification de l'Église. Les membres s'entr'aident l'un l'autre et se compatissent mutuellement; l'estomac reçoit la nourriture, mais il la distribue par tout le corps; elle se tourne en chyle : de ce chyle se forment le sang et les esprits animaux qui, par le moyen des vaisseaux, sont portés partout pour tenir le corps en mouvement et lui donner la vigueur; si un membre se voulait retenir tout le suc et tous les esprits, quel schisme! quel dérangement! Tout le composé ne se dissoudrait-il pas bientôt? L'application n'en est pas bien mal-aisée à faire au corps mystique de Jésus-Christ; et c'est la raison dont saint Paul se sert pour empêcher les fidèles d'user de tromperies les uns à l'égard des autres : *Quoniam sumus invicem membra*, et qui ne vous doit pas moins inspirer de l'éloignement de cette conduite dure et sans compassion que j'attaque ici.

Voici encore une raison qui n'est pas moins forte que les précédentes ; l'idolâtrie est le comble de l'injustice, car quel violation plus indigne que de transférer à la créature l'adoration qui n'est due qu'au Créateur? Or, c'est ce que fait l'avarice; car il semble qu'elle veuille comme piquer Dieu de jalousie en mettant en sa place l'or et l'argent; car qu'importe que vous ne courbiez pas les genoux devant cette idole, comme faisaient les païens devant celle de Jupiter ou de Mercure, si elle occupe totalement votre esprit et votre cœur; si vos pensées roulent autour d'un certain cercle d'affaires qui tendent toutes à l'acquisition du bien ou à sa conservation; si vos craintes, vos désirs, vos tristesses, vos joies et généralement toutes vos passions sont sans cesse excitées à cette occasion? Qu'est-ce que Dieu exige de nous autre chose, quand il nous fait connaître qu'il veut être adoré en esprit et en vérité? Vous a-t-il donné une âme raisonnable pour la plonger dans ces soins? N'est-ce pas pour vous posséder tout entiers qu'il vous a achetés si cher? Et vous vous ravissez à lui pour vous laisser posséder par un vil métal! Vous le faites, selon l'expression de saint Cyrille, descendre de son trône, pour mettre un sac d'argent à sa place et lui rendre le culte suprême qui n'est dû qu'à lui seul.

C'est pourquoi saint Paul ne fait pas difficulté de traiter l'amour des richesses de vraie idolâtrie : *quod est idolorum servitus*. O mon Dieu! vos serviteurs font-ils pour vous ce que ces misérables aveugles font pour leur divinité? Sont-ils à vous avec le même dévouement? Vous obéissent-ils avec la même promptitude, quoique ses ordres soient aussi cruels et impies que les vôtres sont doux et saints? Quels sont ces ordres? Soyez l'ennemi public et déclaré de tous les hommes : oubliez la nature; ayez des entrailles de fer; faites votre breuvage le plus délicieux du sang et des larmes des misérables; chérissez la malédiction, méprisez Dieu, offrez-vous à moi en sacrifice. Ils exécutent avec ardeur ce que l'avarice ordonne; Dieu a beau tonner et leur faire protester que son royaume ne sera pas la possession des avares, et ouvrir l'enfer pour leur y faire apercevoir un mauvais riche enseveli dans les flammes, parce qu'il a négligé le pauvre Lazare couché à sa porte ; les menaces ne sont pas plus écoutées que les promesses : tout occupés d'un gain sordide ils sont fermés à tout ce qu'on leur dit des biens immenses qui attendent les élus, et des maux effroyables préparés aux réprouvés; ils en font même l'objet de leurs railleries, ainsi que faisaient les Pharisiens, qui se moquaient de Jésus-Christ, lorsqu'il les exhortait au détachement des richesses, *Deridebant eum quia erant avari* (*Luc.*, XVI). Je sais bien que toutes les vérités qui combattent la cupidité deviennent odieuses, et que dès qu'on touche à la passion dominante, on ne trouve plus ni raison, ni équité dans les hommes; mais celle-ci le fait d'une manière qui lui est propre, elle rend le cœur tout terrestre et y éteint la foi et même l'humanité: Quand seront passés ces mois où tout est à bon marché, disent-ils dans un prophète, afin que nous vendions nos marchandises? Quand finiront ces semaines ennuyeuses, afin que nous ouvrions nos greniers, que nous vendions le blé bien cher, et nous assujettissions les pauvres en leur en faisant prendre les criblures? Sont-ce là des hommes qui parlent ou des Cyclopes, ou plutôt des bêtes carnassières? Ne mériteraient-ils pas que le peuple les lapidât, dit saint Chrysostome, puisqu'ils se réjouissent de la stérilité et s'attristent au contraire de l'abondance? Si Dieu exauçait leurs vœux, la grêle désolerait nos campagnes, afin qu'on fût obligé de recourir à eux, et qu'ils vendissent au poids de l'or ces grains qu'ils tiennent en réserve depuis quelques années, sans craindre la malédiction universelle : *Maledictus qui abscondit frumenta in populis.* (*Prov.*, XI.) O fléau du genre humain, qui ne cause pas moins de ravages que la guerre et la peste! O monstre d'une espèce toute singulière! Ce n'est ni homme ni bête, dit saint Chysostome, mais un composé des deux, qui joint à une cupidité ou voracité, dont on ne trouve pas d'exemple parmi les bêtes, la plus grande malignité dont la raison corrompue puisse être capable.

Mais comment ne serait-il pas l'ennemi du reste des hommes, puisqu'il l'est de soi-même, je ne veux pas dire seulement de son âme qu'il damne misérablement, mais de son corps qu'il traite comme celui d'un forçat attaché à la galère. Il se condamne lui-même à une vie aussi dure et aussi triste que les criminels envoyés fouir les métaux; les mines d'or et d'argent ne les enrichissent pas; au lieu d'y trouver quelque avantage pour eux, ils n'y rencontrent que leur perte, ils y souffrent des travaux horribles, et les autres en recueillent le fruit; ils passent une vie misérable dans une longue suite de périls, et ces périls ne servent que pour établir le repos des autres; leurs sueurs sont

stériles pour eux-mêmes; ils meurent de faim et de froid auprès de leurs coffres pleins d'or et d'argent, toujours dans la défiance et les alarmes, rongés par de continuels soucis, inquiets et agités jusque dans leur sommeil, l'imagination échauffée ne leur représentant que voleurs et assassins, que meurtres, empoisonnements. Est-ce là vivre, bon Dieu! Ainsi l'avare dans sa souveraine iniquité n'est juste qu'en une seule chose, qu'il se punit comme il le mérite et se juge lui-même indigne de vivre. Ses richesses, qu'il regardait comme la clef de la béatitude, deviennent pour lui une source de misères, et par là vous entrevoyez quelle est sa folie: je sais qu'elle est inséparable de tous les péchés, puisqu'ils ne sont pas moins opposés à la sagesse de Dieu qu'à sa sainteté; mais elle fait le caractère particulier de celui-ci, ce qui l'a rendu l'objet de la risée aussi bien que de la haine des païens. En effet quoi de plus insensé et de plus extravagant que de n'avoir que de la dureté pour soi-même non plus que pour les autres! De s'interdire l'usage de ce qui est le plus nécessaire à la vie, de ne faire du bien aux autres que malgré soi, et de corriger aussitôt cette bonté forcée par une malignité volontaire, de détourner son visage de tout ce qui peut donner quelque compassion, d'affermir son cœur, afin qu'il demeure toujours insatiable dans son avidité et inflexible dans sa barbarie, et afin d'être tellement ingénieux et impitoyable à se tourmenter, qu'il se plaigne le pain qu'il mange; il meurt de faim parmi ses richesses, comme Tantale de soif au milieu des eaux. Salomon n'a-t-il pas eu raison de mettre une pareille manie au rang des plus grandes vanités? Il y a, dit-il, un autre mal que j'ai vu sous le soleil et qui est ordinaire parmi les hommes: tel a reçu de grandes richesses en partage, ou les a amassées par ses sueurs, il ne lui manque rien de ce qu'il peut désirer; cependant il n'ose y toucher, ce sera un étranger qui dévorera tout; il a du bien et il n'en a point, il ne lui manque rien et tout lui manque; il est pauvre au milieu de ses grandes richesses, et il les garde avec une religieuse fidélité pour un étranger, quelquefois même pour son ennemi. N'est-ce pas là une très-grande misère et un excès de folie incompréhensible?

C'est le jugement qu'en a porté la Sagesse elle-même incarnée, et nous ne saurions faillir en formant le nôtre sur le sien. Il y avait un homme riche, dit cet adorable Sauveur, dont les terres avaient extraordinairement rapporté, et s'entretenant en lui-même: Que ferai-je, disait-il, car je n'ai pas de lieu où je puisse serrer tout ce que j'ai recueilli? Voyez dans quel embarras le jette son abondance, comment il se trouve à l'étroit parmi tant de biens? Voici, dit-il, ce que je ferai: j'abattrai mes greniers, j'en bâtirai de plus grands et y enfermerai ma récolte. Vaine occupation des enfants de la terre, de passer leur vie à démolir et bâtir, remuer, élever des maisons! Que ce riche ne comprenait-il qu'en serrant dans les mains des pauvres ce superflu qui l'embarasse, il se faisait sans frais un trésor incorruptible dans le ciel? Mais c'est à quoi il pense le moins: Mon âme, se dit-il à soi-même, nous avons en réserve des biens pour beaucoup d'années, repose-toi, mange, bois, fais bonne chère. S'il avait reçu une âme de pourceau, lui eût-il tenu un autre langage? Quelle stupidité! Voici la folie; Dieu lui dit dans ce moment: Insensé que tu es! on s'en va te redemander ton âme dès cette nuit même: pour qui sera tout ce que tu as amassé? N'est-ce pas le comble de l'extravagance d'amasser sans fin pour un moment de vie, et de ne pas songer à l'éternité qui le suit? *Stulte! hac nocte animam tuam repetunt a te: quæ parasti, cujus erunt?*

Il me semble vous entendre répondre en cet endroit, que c'est pour vos enfants, que vous amassez, qu'il y a de la justice de leur laisser du bien pour s'établir dans le monde; que c'est même un devoir de piété. Saint Augustin vous répliquera pour moi: Dites plutôt que c'est une grande vanité que de thésauriser pour des personnes qui mourront bientôt après vous, peut-être avant vous, et dont la course ne saurait être fort longue; j'ajouterai, qui consumeront et dissiperont peut-être en peu de temps, par leur luxe et leur débanche, ces richesses qui vous ont tant coûté de fatigues: *Magna pietas! Thesaurizat pater filiis, imo magna vanitas, moriturus morituris.* Eh quoi donc! lorsque Dieu vous a fait père, est-ce afin que vous devinssiez impie à son égard, que vous le rendissiez ministre de votre cupidité, que toute votre application fût pour la vie présente, que vous ne pensassiez non plus à l'Eternel que s'il n'y en avait point, et que le soulagement des pauvres ne fût qu'un simple conseil, et non un précepte formel. Mais il est bien aisé de convaincre la plupart d'entre vous, que ce prétexte si plausible et si spécieux de pourvoir à l'établissement de vos enfants, n'est qu'un voile de cupidité, un prétexte d'avarice; car nous voyons que ceux à qui la providence les a enlevés, et qui ne se promettent plus d'en avoir, continuent de vivre avec la même attache et la même lésine qu'auparavant: ils n'amassent pas pour leurs propres besoins, ni pour ceux des autres, ni pour famille, ni pour enfants, mais pour eux-mêmes, pour faire leur plaisir, leurs richesses, leur bonheur de ces richesses mêmes: *Sic est qui sibi thesaurizat.* O vanité des vanités! O folie des folies! Rien n'est plus inculqué dans les saintes Ecritures; mais personne ne le prend pour soi, et le nombre de ces insensés sera toujours infini. O malheureux! qui vous a ainsi ensorcelés? Qui vous oblige à devenir des martyrs de l'avarice, en sorte que vous lui pourriez dire les mêmes paroles que les vrais martyrs adressent à Jésus-Christ dans le Psalmiste: c'est pour vous que nous sommes tous les jours livrés à la mort, et traités comme des brebis qu'on mène à la boucherie pour y être égorgées:

propter te mortificamur tota die; c'est pour vous, ô déesse, que nous ne distinguons pas entre le sacré et le profane, que nous foulons aux pieds le droit divin et humain, que nous n'avons aucun égard aux lois de la société et de l'humanité, et que nous n'en connaissons point d'autre que celle de l'intérêt. Laissez-moi parler à mon tour, insensés que vous êtes, et commencez une fois à devenir sages et à avoir un rayon d'intelligence : *Stulti, aliquando sapite* (*Psal.* XCIII). Je vais vous apprendre les moyens de faire des gains d'une autre espèce, aussi avantageux que ceux que vous vous proposiez de faire en servant à l'avarice étaient infâmes et odieux; c'est ce que je vous ai promis pour ma seconde et dernière partie.

SECOND POINT.

La justice chrétienne, qui n'est pas différente de la charité, a des caractères tout opposés à l'avarice ou cupidité d'amasser du bien, racine de tous maux; elle est aussi amie de l'équité, aussi douce et bienfaisante et peu empressée pour ses propres intérêts, que l'autre est ennemie de la justice et de tous les hommes, intraitable et incapable de se relâcher sur ses propres intérêts.

C'est ce qui lui inspire tant d'éloignement des procès, que saint Paul, qui en était rempli ou plutôt dévoré, fait de sanglants reproches aux fidèles de Corinthe, de ce qu'ils avaient des différends entre eux et les portaient devant les tribunaux séculiers; il traite cette conduite de criminelle et de scandaleuse : c'est déjà un péché de ce que vous avez des procès les uns contre les autres, il veut qu'on souffre plutôt les torts et les tromperies : *Jam quidem omnino delictum est in vobis quod judicia habetis inter vos, quare non magis injuriam accipitis, quare non magis fraudem patimini?* (I *Cor.*, VI.) C'est l'avis que Jésus-Christ avait donné à ses disciples dans l'Evangile : Je vous dis de ne point résister à celui qui vous traite mal. Si quelqu'un plaide contre vous pour avoir votre robe, abandonnez-lui votre manteau; et s'il veut vous contraindre de faire mille pas avec lui, faites-en encore deux mille. Voilà jusqu'où va la perfection de l'Evangile. Jésus-Christ qui nous l'a annoncé est allé au delà, puisque, bien loin de citer devant son Père ceux qui l'ont dépouillé de tous ses vêtements pour le flageller, et l'ont ensuite conduit sur la montagne du Calvaire, pour l'y crucifier, il l'a conjuré de leur pardonner, rejetant un si horrible attentat sur leur ignorance.

Mais quoi! Est-ce un péché de plaider? Et Jésus-Christ nous a-t-il voulu obliger à la lettre à souffrir les injustices et présenter la joue gauche lorqu'on nous frappe sur la droite? Non, l'Apôtre n'a pas prétendu qu'on ne pût plaider absolument sans offenser Dieu et blesser sa conscience, ni que tout procès fût un péché; mais il a cru qu'il était très-rare que la cupidité et la passion ne se mêlassent dans la poursuite des procès, et qu'il était difficile de demeurer dans les bornes de douceur et de modération que notre divin législateur prescrit partout, et d'être tellement le maître de tous les mouvements de son cœur, que la charité, qui est l'âme de la religion, n'en fût pas blessée; il a estimé que c'était gagner que de se relâcher de son droit et préférer la paix au gain de sa cause; elle est un bien éternel, incorruptible, un commencement de la félicité du ciel, au lieu que la possession des biens terrestres ne peut être que courte, inquiète, accompagnée de chagrins, et peut-être une occasion de se damner pour jamais; il veut que les démêlés qui naissent parmi les fidèles, soient terminés d'une manière courte, paisible, innocente, sans passion, sans fraude et sans cupidité. Pour l'avis de Jésus-Christ, il n'a pas eu dessein de nous proposer une simple idée de perfection et une belle spéculation, qui ne se réduisît jamais en pratique; car, quoiqu'il ne soit pas toujours à propos de faire à l'extérieur ce que je viens de dire, il faut y être disposé au fond du cœur et prendre garde de ne se pas priver de cette bénédiction par trop de raisonnement ou par l'illusion de l'amour-propre. Si les paroles de Jésus-Christ ne contiennent qu'un conseil, ce qui y sert de fondement, qui est d'avoir le cœur détaché des richesses, éloigné des procès, préférer l'union chrétienne à des biens temporels, croire faire un gain de les perdre plutôt que le trésor de la charité et de la paix, c'est un précepte.

Les procès n'ont pas à la vérité une malice qui y soit inséparablement attachée, tels que les parjures et les assassinats que rien ne peut excuser; mais ils sont du nombre de ces choses qui, considérées absolument, enferment quelque difformité, non pas telle néanmoins que quelque circonstance qui y sera jointe, ne puisse les exempter de péché. On ne peut nier qu'ils ne renferment plusieurs dérèglements comme les envies, les colères, les emportements, les inimitiés, les faux soupçons, les mensonges, les fourberies, mille passions furieuses; on se déchire mutuellement par des paroles outrageuses, des médisances, des calomnies, des injures atroces; le mensonge est employé sans scrupule, on a recours à mille méchants artifices pour donner quelque couleur à ses prétentions et éluder celles de la partie. L'attention qu'il faut apporter à se défendre des supercheries, le soin d'instruire et de solliciter les juges possède et remplit tellement la capacité de l'âme, que toute sa sagesse en est dévorée, que l'esprit ne peut plus s'occuper d'autre chose, qu'il lui est comme impossible de s'élever à Dieu et de s'appliquer à l'unique nécessaire; le cœur se sèche et se vide de l'onction précieuse de la grâce, elle n'y peut produire aucun fruit, étouffée qu'elle est par les épines et les sollicitudes du siècle. Eh! qu'ont de commun, je vous prie, la douceur, la simplicité, l'esprit d'enfance, l'exercice de la présence de Dieu, le recueillement intérieur, la patience, l'amour

de la pauvreté et le détachement des biens de la terre qui font le fond du christianisme, avec ces détours de chicane, ces délais affectés sans lesquels le meilleur droit court risque de succomber; tant de basses complaisances, cette dissipation prodigieuse, ces clameurs, ce tumulte et cette confusion du barreau? *Clamosi rabiosa fori jurgia.* Je ne parle pas des scandales qui en arrivent; une source de tant de maux peut-elle être innocente?

Il faut toutefois reconnaître de bonne foi qu'il y a des conjonctures qui rendent les procès licites et innocents, et qu'on peut plaider chrétiennement; mais c'est à la charité à en juger et à en faire le discernement. O que de procès terminés et prévenus si on la voulait consulter!

Il n'y a pas d'exhortation plus fréquente dans les saints Pères que de fuir les procès, de céder plutôt que de contester, d'acheter la paix aux dépens des biens temporels, de préférer l'amitié des hommes à la possession de tous les biens de la terre, et de ne croire aucune perte comparable à celle de la patience et de la charité, et de ne pas hésiter un seul moment de sacrifier les biens caduques et périssables aux spirituels et éternels, seuls solides et que rien ne pourra nous enlever.

Saint Grégoire le Grand s'étonne qu'un parfait chrétien puisse défendre, par des procès et contestations qui altèrent presque toujours si elles n'éteignent pas entièrement la charité, des biens que Jésus-Christ lui ordonne de mépriser pour être en état de le suivre; il dit que lorsqu'on nous en dépouille, nous devons nous considérer comme des voyageurs déchargés d'un pesant fardeau. Il est vrai qu'il reconnaît qu'on peut quelquefois résister à la malice de ceux qui nous veulent ravir ce qui nous appartient, et que l'intérêt même de leur salut oblige à ne pas laisser un champ ouvert à leur malice et à leur violence; mais il ne laisse pas de dire qu'il y a des personnes dont il faut supporter l'injustice, parce qu'on irriterait plutôt leur cupidité qu'on ne l'apaiserait; ce ne serait pas en arracher la racine que n'en couper qu'une branche, elle s'accroîtrait peut-être par là. Rien n'est plus propre pour guérir les avares de cette passion basse et tyrannique qu'un parfait désintéressement qui leur fera connaître le peu d'estime et d'attache qu'on doit avoir pour ce qu'ils poursuivent avec tant d'ardeur et d'empressement.

C'est donc bien en vain que notre cupidité secrète se couvre du voile de la justice et du prétexte spécieux que nous ne faisons que poursuivre notre droit; car, outre que la préoccupation nous aveugle et nous persuade que notre droit est incontestable, et que la chose n'étant point litigieuse ne se doit pas mettre en arbitrage, nous ne considérons pas que c'est en cela même que nous blessons l'Evangile, qui est la loi et le code d'un chrétien, qui nous ordonne de ne rien mettre en balance avec l'exercice de la charité et l'édification du prochain. O que les saints ont eu une idée bien différente de la justice qui doit régner dans la poursuite des procès de celle que nous nous en forgeons communément! Saint Ambroise la définit : Une vertu qui se refuse à soi-même pour donner à autrui, et qui répand avec amour sur ses frères ce qu'elle se soustrait à soi-même.

La définition de l'avarice par saint Basile, ne vous surprendra pas moins : il dit qu'elle consiste à avoir plus de soin de son propre bien que de celui de son prochain, puisqu'on est obligé de l'aimer comme soi-même. Que d'avares selon cette idée! Voulez-vous savoir encore les règles et les conditions qu'il prescrit pour la vente et l'achat, source la plus ordinaire de tromperies et pépinière de péchés? Les voici : que celui qui vend ne se mette point en peine du prix, et n'aie soin que de donner quelque chose de bon; que celui qui achète au contraire ne se mette pas en peine si ce qu'on lui vend est bon, mais seulement de payer bien ce qu'il vaut. Dans ce marché évangélique on trouve tout ce qui est nécessaire et qui se rencontre dans les vôtres de tous les jours; on y a soin que la marchandise soit bonne et qu'on en donne ce qu'il faut; il n'y a que l'ordre de changé; c'est parmi vous le vendeur qui a soin du prix, ici c'est l'acheteur; ce n'est pas ce dernier qui examine soigneusement la marchandise, c'est celui qui la livre. Quoi de plus grand?

On a pourtant enchéri sur ces maximes à la naissance de l'Eglise, puisqu'il est marqué dans les *Actes des apôtres*, que nul ne considérait ce qu'il possédait, comme étant à lui en particulier, mais toutes choses étaient communes entre eux; elles ne sont plus regardées que comme de belles idées imaginées à plaisir, telles que les lois de la république de Platon; cet âge d'or a été de courte durée; tant qu'il a duré et que l'intérêt a été banni du monde chrétien, l'Evangile s'est maintenu dans sa pureté et sa perfection, mais on en est déchu dès qu'on a poursuivi ses intérêts avec chaleur; le tien et le mien, ces paroles si froides en elles-mêmes et qui cependant ont excité tant d'embrasements, ont été la source de toute la corruption; en cherchant le sien, on a trouvé celui d'autrui, et, en trouvant celui d'autrui, on s'est perdu soi-même.

Je ne prétends pas ramener cet heureux siècle; on n'oserait s'en flatter, et nous ne nous ressentons que trop de la décadence des derniers temps où la charité doit être étrangement refroidie, parce que les hommes n'aimeront qu'eux-mêmes et seront pleins de cupidité; ayons du moins un peu à cœur l'intérêt de l'Eglise notre mère; ne contribuons pas à la couvrir d'opprobres; soyons jaloux de la gloire de notre Dieu qui est déshonoré d'avoir des enfants qui l'imitent si peu.

Il ne me reste plus assez de temps pour vous faire voir que la justice chrétienne fait un gain considérable en faisant largement l'aumône; ce point de morale demanderait

un discours entier. J'estime que j'aurai assez fait si je puis déraciner l'avarice de vos cœurs; je vous aurai même persuadé la nécessité de l'aumône, puisqu'elle en est la plus grande ennemie, et que si on pouvait la bannir du monde, il n'y aurait plus de pauvres, y ayant des biens de reste pour la subsistance de tous.

Si vous ne renoncez pas à ce vice honteux par l'injustice et l'excès de folie qu'il renferme, par l'infamie qui y est attachée, par la haine de tous les hommes et celle de Dieu même qu'il s'attire, renoncez-y, du moins par votre propre intérêt, je dis temporel, car vous n'êtes pas fort touchés de l'éternel, hommes avares, et vos yeux sont trop malades et trop amis des ténèbres pour être frappés de l'éclat et de la beauté incorruptible de la justice. Je vous déclare donc, et j'en ai pour garant l'expérience de tous les siècles, que Dieu, blessé de votre attachement criminel à un vil métal au préjudice de celui que vous devez avoir pour lui, prendra plaisir de confondre vos projets, de détruire ce que vous aurez édifié, et de frapper vos terres de stérilité. On a remarqué que cette punition était presque inévitable à ceux qui font entrer des biens de l'Eglise en leurs familles, car l'abus est plus criant, et c'est un sacrilége énorme qui hâte la vengeance du ciel. Qu'il est commun toutefois! Des parents avides de bien, qu'il soit sacré ou profane, c'est de quoi ils ne s'embarrassent guère, poussent leurs enfants à la cléricature, sans examiner s'ils y sont appelés; ils les y destinent, même souvent avant qu'ils soient nés, comme saint Bernard les en raille fort ingénieusement (car ce désordre n'est pas nouveau), ils les séparent dès le ventre de leur mère pour être consacrés au Seigneur par une consécration bien différente de celle dont saint Paul dit que Dieu l'a favorisé; ils disent impudemment: *Possédons le sanctuaire comme notre héritage.* Qu'arrive-t-il? Ils sont assez malheureux pour réussir dans leur prétention, car leur cupidité, active et habile au delà de ce qui se peut dire, fait jouer mille ressorts, et, par une justice et une proportion admirables que Dieu fait reluire dans les déréglements des hommes, ce bien, confondu avec le leur, en devient la ruine et une source de malédictions; il est comme la plume de l'aigle qui ronge et consomme celle des autres oiseaux; leur bien propre s'abîme et se perd; ces trésors d'iniquité, qui ont coûté tant de démarches, tant de mouvements irréguliers, tant de bassesses, se font des ailes et s'envolent; il se trouve que tout ce qu'ils ont amassé a été mis dans un sac percé (pour me servir de l'expression d'Aggée): *Qui mercedes congregavit, misit eas in sacculum pertusum* (*Agg.*, I); de sorte que je leur puis adresser ces paroles du même prophète: D'où vient qu'ayant semé beaucoup, vous ayez recueilli si peu? Vous avez mangé et n'avez été rassasiés; vous aviez espéré une grosse récolte; elle s'est réduite à rien, le souffle du Seigneur a tout dissipé. Dites-nous comment tout cela s'est pu fondre et a disparu? Ils font d'ordinaire des réponses de païens; le même aveuglement de cœur qui leur a fait rechercher les bénéfices avec tant d'avidité les empêche de voir qui les frappe; ils attribuent leur déroute et le désordre de leurs affaires à la fortune, à divers accidents, à la perfidie de leurs débiteurs, de leurs correspondants, au lieu de remonter à la véritable cause et de reconnaître avec larmes que Dieu venge ainsi l'abus et la profanation horrible qu'ils ont faite des dignités de l'Eglise et de son sacerdoce, *exsufflavi illud.*

Parents avares, rendez-vous attentifs à cette voix et ouvrez enfin les yeux! Connaissez quel crime c'est que de pousser des enfants à l'état ecclésiastique, sans vocation, et de consacrer à des usages tout séculiers des biens consacrés par la piété des fidèles à la nourriture et l'entretien des pauvres. Pleurez donc, jetez des cris! La pourriture consume vos richesses, les vers mangent les vêtements que vous avez en réserve; mais s'il vous reste une étincelle de foi, poussez des hurlements dans la vue des misères qui doivent fondre sur vous et des tourments éternels qui vous attendent! La rouille de votre or et de votre argent s'élèvera en témoignage contre vous et dévorera votre chair comme un feu; c'est là le trésor que vous vous amassez pour le dernier jour! Vous avez donc mieux aimé nourrir des vers que Jésus-Christ en la personne de ses pauvres? Votre prévoyance insensée n'a abouti qu'à laisser périr inutilement ce qui leur aurait sauvé la vie? Que ces richesses, sur lesquelles vous aviez fondé votre espérance et au milieu desquelles vous vous regardiez remparé comme dans une ville forte flanquée de tours et de bastions, vous secourent alors et vous garantissent de la juste vengeance d'un Dieu que vous auriez méprisé; ce n'est que par d'exactes restitutions et d'abondantes aumônes que vous pouvez la prévenir et l'apaiser.

Que votre vie (je parle présentement à tous) soit exempte d'avarice! Contentez-vous de ce que vous avez. Vous aurez beaucoup de biens, si vous craignez Dieu; il ne vous laissera et ne vous abandonnera point. Soyez bien persuadés qu'il règle tout par sa providence amoureuse, et que tout tourne au bien des élus. S'il vous a donné de grands biens, faites-en une sainte profusion envers les pauvres. Leurs nécessités se multiplient tous les jours, jamais elles ne furent plus pressantes; si vous amassez sans répandre, craignez qu'il ne vous soit dit un jour, ainsi qu'au mauvais riche: Souvenez-vous, mon fils, que vous avez reçu vos biens et vos satisfactions en votre vie. Vous n'en serez pas moins damnés pour vous être contentés de jouir de vos biens sans usurper celui des autres; mais que dis-je, vos biens? ne vous ai-je pas fait voir que vous ne les possédiez qu'à titre de précaire, et que Dieu, le suprême et unique maître, ne vous les avait confiés que pour être le pourvoyeur de ses

pauvres, après en avoir prélevé ce qui est nécessaire pour votre honnête subsistance? Souvenez-vous de cette parole que Notre-Seigneur Jésus-Christ a dite lui-même : Qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir : *Beatius est dare magis quam accipere.* (*Act.*, XX.) Sentez cet avantage et bénissez votre sort; soyez fidèle, à ce glorieux ministère. Le meilleur économe est celui qui ne se réserve rien; les biens de ce monde n'ont guère d'autre utilité que de pouvoir servir de matière à ces généreux sacrifices ; ayons de quoi nous nourrir et nous vêtir, que faut-il davantage ? Nous n'avons rien apporté en ce monde (je parle avec saint Paul), il est hors de doute que nous n'en pouvons rien emporter : *Nihil intulimus in hunc mundum, haud dubium quod nec auferre quid possumus.* (I *Tim.* VI.)

Rendez-vous familières ces paroles du grand Apôtre, car la vue de la mort et de ce qui la suit est plus capable que toute autre considération, de nous détacher des richesses périssables, et de nous réduire au simple nécessaire pendant une vie si courte, qui n'est qu'un passage à l'immortelle. Songeons sérieusement quels seront, dans ce moment fatal, les mouvements et les convulsions d'une âme qui se sera tourmentée pour amasser des richesses; quelle sera sa convulsion, sa douleur, son désespoir et sa rage, lorsque Jésus-Christ lui fera entendre, mais avec une voix perçante et plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants : Tu as été pesée dans la balance et trouvée légère ; ton règne est passé, le temps de me faire justice et de venger mes pauvres est venu, rends compte de ton administration ? *Redde rationem villicationis tuæ.* (*Luc.*, XVI.)

Faisons-nous sages aux dépens de tant d'insensés qui sont précipités dans les enfers pour avoir adoré cette malheureuse idole d'argent; laissons aux infidèles, qui n'attendent point de meilleure vie que celle-ci, à s'y établir; nous y sommes étrangers et voyageurs, usons des biens présents dans cette vue, pour payer notre gîte dans l'hôtellerie, et non pas pour nous engager à y faire du séjour : *Nummus sit viaticum itineris*, dit saint Augustin, *non illecebra mansionis*, un soulagement de misérable, non une récompense de bienheureux. Usez-en avec la modestie de celui qui n'a que le simple usage, ou plutôt comme n'en usant pas, *utentes tanquam non utentes*, toujours prêts à les remettre à celui de qui vous les tenez, saintement prodigues envers les pauvres. C'est là le secret pour mettre votre bien à couvert de tous les accidents qui peuvent vous l'enlever, et de vous faire des amis qui vous recevront dans les tabernacles éternels que je vous souhaite.

—

SERMON VIII.

Pour le mardi de la seconde semaine de l'Avent.

DES DISSENSIONS.

Scio quia Messias venit qui dicitur Christus, cum ergo venerit ille, nobis annuntiabit omnia. (*Joan.*, IV.)

Je sais que le Messie qui est le Christ doit venir, et lorsqu'il sera venu, il nous enseignera toutes choses.

Un des plus beaux et des plus singuliers caractères de la religion que le Messie est venu enseigner aux hommes, plus capable même de la persuader aux esprits attentifs que la foule prodigieuse de miracles qui l'autorisent, est ce tempérament admirable qui la rend proportionnée à tous, sans exception, grands et petits, nobles et roturiers, nations policées et barbares, maîtres et esclaves, savants et ignorants; elle appelle tous les hommes à la participation de la vie bienheureuse, les embrasse tous dans son sein, et n'en exclut aucun.

Il n'en était pas de même de ces sectes de philosophie tant vantées ; il fallait, pour y être admis, avoir le loisir et l'esprit de philosopher, être fait au travail de la méditation, ou du moins pouvoir le soutenir. Les artisans, les laboureurs, les soldats, la plupart des femmes en étaient-ils capables ? et dans le fond de quel usage étaient la plupart de leurs dogmes pour la conduite de la vie ? Tout aboutissait à des spéculations creuses qui ne faisaient que leur inspirer une vaine enflure.

Si la religion chrétienne a de quoi étonner les superbes et prosterner les esprits les plus transcendants par la sublimité de ses dogmes, elle se rabaisse et s'accommode, d'autre part, à la portée des petits et des simples, le principal objet de la tendresse de notre Dieu, par sa morale. La sagesse incarnée fait ses délices de bégayer avec ses chers nourrissons; elle emploie des paraboles et des comparaisons familières, tirées de la vie champêtre, pour nous tracer des images de ce qu'il y a de plus grand dans le royaume de Dieu, et nous y élever insensiblement; tout son évangile se réduit à la double charité, l'amour de Dieu et du prochain, et même à l'un de ces deux articles, car l'un se retrouve dans l'autre, l'amour du prochain n'étant qu'une suite naturelle, une effusion et une extension de celui que nous devons au Créateur par mille titres. Ainsi, dans les endroits où vous avez peine à pénétrer le sens de l'Evangile, soyez assurés que l'amour de Dieu ou du prochain y est caché ; et si vous satisfaites à ce devoir, vous possédez tout ce qu'il y a de clair et d'obscur dans les divines Ecritures : vous y êtes plus intelligents que ceux qui ont blanchi dans cette étude, et ne manquent d'aucun des secours nécessaires pour cet effet, s'ils sont assez malheureux que d'avoir le cœur vide de charité. Soyez béni, Seigneur, de n'avoir pas fait consister votre divin royaume dans la multiplicité des connaissances, mais dans la fidélité à pratiquer ce que vous nous en avez fait connaître ! *Con-*

duisez-vous à l'egard des autres, nous avez-vous dit, *comme vous souhaiteriez qu'ils se conduisissent au vôtre, c'est là la Loi et les Prophètes*, les devoirs de justice et de charité. Qui ne sent au dedans de soi l'équité de cette maxime? Et qui peut la violer sans sentir en même temps les secrets reproches de sa conscience?

Parlons des devoirs de justice avant ceux de charité, parce qu'ils marchent les premiers, quoique ces deux vertus soient souvent confondues dans l'Ecriture; mais ne l'entreprenons pas sans l'assistance du Saint-Esprit, par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

La justice est absolument incapable de faire du mal au prochain, parce que le mal n'est jamais juste. On peut nuire au prochain en trois manières, parce qu'il y a trois sortes de biens dont il est en possession, et qu'il peut appréhender de perdre : la vie, l'honneur et les biens : l'homicide attaque la vie; la calomnie et la médisance. L'honneur; les vols, les fourberies et autres moyens semblables, lui enlèvent ses biens. Je parlerai aujourd'hui du premier, et les deux jours suivants des deux autres.

Jésus-Christ n'a pas seulement donné la vraie explication des préceptes du décalogue en les dégageant des interprétations et des traditions pharisaïques, mais en les portant à la plus haute perfection où ils peuvent aller. Tel est celui qui défendait l'homicide et condamnait à mort le meurtrier; cette loi était très-juste, mais les docteurs de la synagogue en demeuraient là et croyaient avoir accompli ce précepte négatif en s'abstenant de tout meurtre. Le suprême législateur va plus loin, il met la cognée à la racine en défendant la colère, source de l'homicide; il s'applique principalement à prévenir la haine et les sujets de rupture qui pourraient diviser les hommes; c'est comme s'il disait : Ne vous abusez pas! Je ne défends pas simplement de tremper vos mains dans le sang de ceux que vous haïssez, mais de haïr personne. Puis-je mieux entrer dans ses desseins qu'en vous faisant voir combien il a à cœur la douceur et la charité fraternelle? Mais pour traiter cette matière importante avec notre méthode ordinaire, voyons combien Dieu hait les dissensions et les inimitiés qui règnent parmi les chrétiens; ce sera mon premier point; et dans le second, avec quel soin ils doivent les éteindre et les prévenir.

PREMIER POINT.

Dieu étant la sainteté même, la source de toute justice, l'ordre essentiel et immuable, il ne se peut pas faire qu'il ne haïsse souverainement l'iniquité, qu'il ne la persécute et ne venge l'injure faite à ses divines perfections. Mais il a encore plus d'éloignement et d'aversion de la passion de haine dont les hommes se laissent transporter contre leurs semblables, qui portent en leurs âmes son image empreinte. Il n'y a que lui seul qui soit bon, ou plutôt il est la bonté même, la plénitude, la source, le modèle et la fin de tout bien; il est un Dieu de paix et non de discorde; il est amour et charité, *Deus charitas est* (I *Cor.*, XIV); il prend une complaisance particulière à être appelé de ce nom. C'est comme bonté, comme amour, qu'il a une opposition infinie à nos haines et à nos divisions. S'il prend le titre de Dieu des vengeances, c'est parce qu'il se doit la justice à lui-même aussi bien qu'à celui qui a reçu injure; c'est pour l'obliger d'étouffer sa colère et de lui remettre sa cause; c'est pour extirper les inimitiés immortelles et opposer une digue à la fureur des hommes. Vous ne pouvez entreprendre de vous venger sans attenter sur son autorité suprême et le blesser dans la partie la plus délicate, sa propre gloire, dont il est si jaloux, sans prévenir sa justice par une usurpation sacrilége, ***Mihi*** *vindicta, et ego retribuam.* Les moyens violents que vous employeriez pour punir votre ennemi du mal qu'il vous a fait, aigriraient sa passion au lieu de la calmer, et envenimeraient la plaie qu'il s'est faite, bien loin de la guérir; au lieu de leur donner l'exemple de la douceur et de la modération qui doit éclater en un chrétien, vous contribuez à l'endurcir et lui causez incomparablement plus de mal qu'il ne vous en a pu faire; le préjudice que vous avez reçu n'est que temporel, et vous en causez un à son âme qui sera peut-être éternel et irréparable.

Vous jugerez encore mieux de la haine que Dieu porte aux hommes colères, vindicatifs et outrageux, par l'amour extrême qu'il a pour l'unité, car l'un est la mesure exacte de l'autre. Faites, pour cet effet, attention à la conduite qu'il a tenue dès le commencement; il a fait naître d'un seul toute la race des hommes, afin que, tirant leur origine du même père, ils vécussent en frères entre eux, et ne fussent pas unis par la simple conformité de nature, ce qui suffit pour nous faire regarder comme notre prochain ceux qui sont séparés de nous par des mers et des pays immenses, mais comme ne composant qu'une même famille. Le sang d'Abel poussa un cri si perçant vers le ciel que Caïn, qui l'avait répandu, fut jugé indigne de pardon; immédiatement après le déluge, Dieu, pour éloigner encore plus les hommes de répandre le sang de leurs semblables, leur défend de se nourrir de celui des bêtes; quoique, étant incapables de raison, elles ne puissent proprement mériter de punition, Dieu promet, néanmoins, de venger sur elles le sang humain; c'est pourquoi il ordonna dans la suite, par Moïse, que si le bœuf a coutume de frapper ceux qu'il rencontre de ses cornes, et que le maître, en étant averti, n'y donne pas ordre, le bœuf qui aura tué un homme de la sorte, sera lapidé et son maître condamné à mort pour sa négligence. Pouvait-il nous marquer d'une manière plus sensible combien il hait l'homicide, et avec quelle sévérité il le punira en ceux à qui la nature, la raison et la foi en doivent donner de l'horreur? Et ne pensez pas que lorsque Dieu défend le meurtre aux enfants de Noé, sous les plus rigoureuses peines, il ne dé-

fendit que ce dernier acte de vengeance ou d'emportement; sa défense enferme la haine dont l'homicide est le fruit. Celui qui hait violemment souhaite toutes sortes de maux à celui qui est l'objet de son aversion, et s'il ne se porte pas aux dernières extrémités. c'est qu'il est retenu par des considérations humaines; la crainte d'une mort infâme n'est que trop capable toute seule d'arrêter le bras, et Dieu, qui ne forme pas son jugement sur ce qui paraît au dehors, mais sur les replis les plus cachés du cœur, dont il pénètre toute la malignité, le condamne comme homicide; c'est pourquoi l'Apôtre bien-aimé traite de Caïn et de fratricides tous ceux qui ont le cœur ulcéré contre leurs frères.

Lorsque Dieu, pour empêcher les hommes de prescrire contre sa loi, la fit inscrire sur la pierre par le ministère d'un ange, toute la seconde table du Décalogue roula uniquement sur l'amour du prochain.

Si la Loi mosaïque ordonnait la peine du talion et voulait que l'œil fût arraché à celui qui a fait le même traitement à autrui, ce n'était pas, dit saint Augustin, pour allumer la colère, mais pour la réprimer, ni pour seconder les emportements de la vengeance, mais pour la contenir en de certaines bornes. Cette loi était utile, d'une part, pour arrêter par la crainte la fureur des méchants, et retenir, de l'autre, comme par un frein, le ressentiment de celui qui avait reçu l'outrage, et qui, ne consultant que sa passion, n'eût gardé aucune mesure et eût porté la vengeance à toute extrémité.

De même lorsque Dieu permettait aux parents de celui qui aurait été tué d'en tuer le meurtrier, s'ils pouvaient l'atteindre avant qu'il eût gagné quelqu'une des villes de refuge, c'était par condescendance à la dureté du peuple juif; c'est pourquoi le même saint Augustin appelle cette justice la justice des injustes : *Injustorum justitia;* elle mettait seulement des bornes à la vengeance, mais ne l'éteignait pas ; ce n'est pas qu'il ne fût juste que celui qui avait blessé un autre en quelque partie du corps souffrît le même mal ; le laisser impuni aurait été laisser le champ ouvert à mille excès horribles, et détruire la société ; mais c'était au juge à ordonner cette peine, non à l'homme offensé à la désirer.

Lorsque le Dieu de Sinaï, se dépouillant de l'appareil de terreur qui l'environnait, a paru sur la terre, plein de douceur et de mansuétude, pour se former un peuple nouveau digne de lui, et établir une loi plus parfaite : *Vous avez appris*, nous dit-il, *qu'il a été dit autrefois : OEil pour œil et dent pour dent, et moi je vous dis de ne point résister à celui qui vous traite mal, mais si quelqu'un vous donne un soufflet sur la joue droite, présentez-lui encore la gauche.*

Quel a été le but des mystères qu'il est venu opérer sur la terre en une chair passible? De rassembler en un les enfants de Dieu épars en divers endroits, de former sur la terre une société qui honorât l'unité de la nature divine dans la société des personnes, et l'unité de personnes dans la société de la nature divine et humaine ; dans son incarnation tout est fondé sur l'unité, tout concourt à l'unité, tout l'y prêche. Les prophètes avaient prédit ce changement miraculeux et inespéré : Le loup (avait dit Isaïe huit cents ans auparavant) habitera avec l'agneau, le léopard se couchera auprès du chevreau, le lion et la brebis demeureront ensemble, le veau et l'ours iront dans les mêmes pâturages, c'est-à-dire que ceux qui, dans le siècle, déchiraient et dévoraient les pauvres comme des loups et des lions, deviendront eux-mêmes des agneaux par la vertu de cet Agneau souverain qui nous a dit : Apprenez de moi, non à faire marcher les boiteux et à ressusciter les morts, mais à être doux et humbles de cœur, et qui, allant à la mort, n'a rien demandé à son divin Père, que cette unité pour les siens; il a voulu que son sang fût le ciment qui liât ensemble la Synagogue et l'Eglise, le peuple juif et le gentil, les circoncis et les incirconcis, et que des juifs, des Grecs, des Romains, des barbares, il ne se fît qu'un seul peuple, un bercail unique : *unum ovile et unus pastor* (*Joan.*, X) : les grands, les petits, les riches, les pauvres, les maîtres, les esclaves, ne devaient plus être qu'une même chose en Jésus-Christ; la diversité des conditions, des tempéraments, des pays, n'empêchera pas cette union parfaite, parce que la grâce combattra en chacun d'eux ce qu'il y avait de défectueux dans son humeur, et que l'esprit de Dieu leur fera sentir qu'ils sont tous membres les uns des autres sous un même chef.

La force, la santé, la vigueur, la beauté de ce corps mystique ne se trouve que dans l'union ; tous les mouvements singuliers sont ses maladies, tout le corps doit souffrir dans une partie qui souffre ; celle qui ne ressent pas les maux des autres est paralytique ; c'est une société toute d'amour, dont les lois ne sont que charité, dont la force et la défense viennent de la charité ; dont la grandeur, la vie, la beauté n'est que la charité; c'est l'image de la Jérusalem céleste, dont les remparts ne sont pas de briques, mais de feu, car c'est le Seigneur lui-même qui lui sert de mur ; ce n'est pas la république de Platon, vaine production de l'imagination d'un homme qui se repaît de chimères, mais le chef-d'œuvre de la sagesse d'un Dieu, médité dans les siècles éternels et accompli dans la plénitude des temps.

Que j'aime à rappeler dans mon souvenir la description que l'historien sacré fait dans les Actes de cette société admirable où tous n'étaient qu'un cœur et qu'une âme : *Cor unum et anima una.* (*Act.*, IV.) C'était là la marque à laquelle Jésus-Christ avait déclaré qu'on reconnaîtrait ses disciples ; elle les distinguait suffisamment du reste des hommes, et leur maître de tous ces dieux enfantés du cerveau des poëtes, qu'une superstition profane s'était érigés en maîtres. C'est ce qui convertissait les infidèles à mal-

liers et a plus gagné de peuples à l'Eglise que le don des langues et des miracles. On calomniait le premier en l'attribuant aux fumées du vin, et le second à l'opération du démon. Cet esprit de malice suscitait des Apollonius de Tyanes et autres pareils imposteurs qui faisaient divers prestiges qui semblaient excéder les forces de la nature; mais l'envie la plus cruelle était forcée de reconnaître qu'une si grande union ne pouvait être son ouvrage et encore moins celui de Satan, père de la division; ils avouaient que le doigt de Dieu était là dedans et que Dieu était au milieu de nous. N'ayant pu le connaître par la vue des anciennes créatures qu'il avait créées par sa toute-puissance, et qui étaient une espèce d'Evangile qui annonçait sa magnificence et sa sagesse, ils le reconnurent et le glorifièrent à la vue de ces nouvelles créatures formées par son amour.

Voyez, disaient-ils, comme ils s'entr'aiment et ne laissent pas de nous aimer, malgré la haine que nous leur portons. Il n'était pas jusques à leurs persécuteurs et même leurs bourreaux qui n'en fussent frappés; car il y a quelque chose dans l'Evangile qui plaît de nécessité à ses plus grands ennemis, puisqu'il n'y a personne qui ne soit bien aise d'être aimé et de voir qu'on lui cède.

Dans le IIIe siècle, la grande ville d'Alexandrie fut attaquée d'une peste effroyable qui y fit en peu de temps d'étranges ravages; l'impression de terreur qu'elle répandit fut telle que le frère abandonnait son frère malade, le fils son père, la femme son époux; chacun cherchait son salut dans la fuite; il n'y eut que les seuls chrétiens qui demeurèrent fermes et se dévouèrent courageusement à la mort, non-seulement en faveur des chrétiens frappés du mal contagieux, mais des païens destitués de tout secours, marquant par une résolution si héroïque que la conservation de leur vie n'entrait pas en balance avec l'exercice de la charité.

Je vous pourrais rapporter cent traits pareils tirés de l'Histoire ecclésiastique; ils ne serviraient qu'à nous couvrir de confusion, tant nous avons dégénéré. C'est dorénavant dans nos livres et dans ces célèbres monuments qu'il faut chercher la charité; elle ne se trouve presque plus dans nos mœurs. Voyez, pourrait-on dire aujourd'hui, comme ils s'entre haïssent, comme ils se plaident les uns les autres et se font tout le mal qu'ils peuvent! Sont-ce là des disciples d'un Dieu qui nous a commandé de pardonner jusques à septante fois sept fois à ceux qui nous ont fait injure, c'est-à-dire à l'infini? ou les disciples et les enfants de celui qui est appelé homicide dès le commencement? Est-ce ainsi que nous sommes jaloux de la gloire de Jésus-Christ et de sa sainte religion?

Vous voyez par là, chrétiens auditeurs, que ceux qui se haïssent et se font la guerre les uns aux autres ruinent, autant qu'il est en eux, l'économie des desseins de la sagesse divine et anéantissent le mystère de l'Incarnation; ils donnent occasion de décrier la religion chrétienne, comme proposant une perfection en idée à laquelle on ne peut atteindre; ainsi les faibles sont ébranlés et scandalisés, et le nom de Dieu est blasphémé par les impies.

Comment ne haïrait-il donc pas les dissensions et les inimitiés? Mais quelle doit être sa haine et sa colère, et quelle vengeance ne prépare-t-il pas à ceux qui en sont les auteurs et qui excitent des schismes et des divisions, soit dans son Eglise, soit dans les villes, soit dans les familles particulières? Ah! malheur à ceux qui allument des guerres intestines et domestiques dans la maison d'unité, et déchirent les entrailles de notre divine mère par leurs piques, leurs jalousies, leur esprit de partialité et de contention! Il vaudrait mieux pour eux qu'ils ne fussent jamais nés, et qu'on les jetât dans la mer une meule de moulin attachée au col; ce sont des profanes, des impies, des antéchrists; le martyre, et même le martyre du feu ne leur servirait de rien, ce ne serait que le commencement des douleurs et le supplice d'un réprouvé, Saint Paul l'assure formellement, parce qu'il manque de charité; dès là qu'il n'amasse pas avec Pierre, il dissipe et répand; nul prétexte, nulle raison ne peut justifier sa séparation, parce qu'il n'y en peut jamais avoir de rompre l'unité, qu'il faut plus craindre de blesser que la prunelle de ses yeux, et que, selon saint Cyprien et saint Augustin, le schisme est le plus grand des crimes.

Il faut raisonner de même à proportion des divisions qui s'élèvent entre les particuliers, et de ceux qui les sèment et qui attisent le feu de la discorde. Ne se rendent-ils pas également détestables à Dieu et aux hommes? Leurs paroles, dit le Sage, paraissent simples, mais elles percent jusques au fond des entrailles; on ne dirait pas qu'ils aient dessein de nuire, tant ils s'y prennent malicieusement; et c'est ainsi qu'ils font des plaies mortelles au prochain, qu'ils divisent ceux qui étaient les plus unis, et que les amitiés les plus fortes se changent en haines irréconciliables. C'est pourquoi Salomon ajoute que, quand il n'y aura plus de bois, le feu s'éteindra; il veut dire que, si les semeurs de rapports étaient bannis du monde, les querelles s'apaiseraient. Ils détruisent le lien de la charité, qui doit unir tous les hommes ensemble et qui est l'âme de la religion; ce sont des pestes publiques qui infectent aisément ceux qui les approchent : *Susurro coinquinabit animam suam, et in omnibus odietur* (*Eccli.*, XXI); sa langue, qui est appelée tierce, parce qu'elle se met comme un tiers entre deux personnes pour les diviser par ses déguisements artificieux et ses adresses diaboliques, a plus tué d'hommes que le tranchant de l'épée; le coup qu'elle donne brise les os, parce qu'au lieu que le fer ne peut blesser que le corps, une parole ma-

ligne donne un coup mortel à la charité, en inspirant de l'aversion de ceux qu'on doit aimer comme soi-même. Et Dieu laisserait impunis de pareils crimes ! Ne vous en flattez pas. Assurez-vous, au contraire, qu'il en fera une prompte vengeance; il se consolera dans la perte de ceux qui le combattent.

Mais quoi donc? Punira-t-il si sévèrement toute sorte de divisions ? Il est trop juste pour le faire, car il y en peut avoir d'innocentes et de très-pardonnables. Quand saint Paul met les querelles entre les péchés qui ferment le ciel, cela ne se doit pas entendre de toutes sortes de querelles et de disputes, mais seulement de celles qui altèrent notablement la charité et en font négliger les devoirs par un esprit d'orgueil, de haine ou de vengeance. Il y en a qui ne sont que des péchers légers, parce qu'elles ne naissent que d'une petite chaleur qui s'éteint aussitôt, et ne laisse point de racine d'amertume et de mauvaise disposition en l'âme ; il y en a même qui peuvent être l'effet d'un bon zèle, du moins d'un côté, et quelquefois des deux, comme lorsque deux personnes de piété, n'ayant que des intentions très-pures et ne se proposant que la gloire de Dieu, ont des vues différentes et prennent des moyens opposés ; les uns, par exemple, croyant qu'il sera plus utile d'user de sévérité, d'autres, qu'on gagnera davantage par la douceur; cela peut causer une espèce de désunion extérieure, ainsi qu'il arriva, à la naissance de l'Eglise, entre saint Paul et saint Barnabé, au sujet de Marc, qui les avait quittés en Pamphilie; l'apôtre des nations lui ayant voulu faire sentir sa faute, et saint Barnabé l'ayant pris avec soi pour ne le pas jeter dans un excès de tristesse.

Telle fut la dispute de saint Augustin et de saint Jérôme sur le mensonge officieux, leur amitié n'en reçut aucune brèche; et telles peuvent être celles des théologiens catholiques au sujet des questions qui ne sont point décidées par l'Eglise; jusqu'à ce qu'elle ait prononcé, chacun peut abonder en son sens, et vous seriez très-blâmable de vous en scandaliser.

Vous le devez être encore moins, lorsque vous nous voyez causer du trouble dans les consciences et quelque espèce de désunion dans les familles; il y a des troubles salutaires et de fausses paix, des paix si profanes et si vicieuses que le monde seul est capable de les approuver; des hostilités, au contraire, si saintes, si officieuses et si charitables, qu'elles ne peuvent naître que de l'esprit de Dieu. Jésus-Christ est venu sur la terre faire ces divisions; il y a apporté l'épée pour diviser la chair de l'esprit, le mensonge de la vérité, les enfants des pères, les femmes de leurs maris, enfin diviser l'homme de lui-même, l'ayant mis dans la nécessité d'être toujours en guerre contre soi-même et d'avoir une partie de soi-même opposée à l'autre. C'est pourquoi, lorsque saint Paul nous exhorte d'avoir la paix avec tous les hommes, il ajoute: si cela se peut faire; un médecin lie un frénétique, il trouble le repos d'un léthargique; il ne les tourmente ainsi que parce qu'il les aime : *Ambobus molestus est, ambos amat.* Il y a des gens qu'on ne saurait aimer sans témoigner qu'on les déteste. Tout ce que nous avons à faire les uns et les autres en ces rencontres (car ces cures spirituelles ne sont pas réservées aux seuls ministres de Jésus-Christ), c'est de n'y rien mêler du nôtre, d'arrêter l'activité humaine, n'y rien laisser glisser qui sente l'aigreur et la passion, parce que, comme dit l'Apôtre, la colère de l'homme n'opère point la justice de Dieu. Ce ne sont pas ces sortes de divisions que je combats ici et que Dieu hait; ce sont celles qui violent la charité, qui remplissent le monde de désordre, de confusion, de sang, et en font une image de l'enfer; c'est contre elles que vous ne pouvez trop vous précautionner. Voyons, pour cet effet, ce qu'il faut faire pour les prévenir et les éteindre.

SECOND POINT.

Si l'on avait soin de remédier aux commencements, il est hors de doute qu'on parerait aux suites, car il ne faut souvent qu'une étincelle pour causer un grand embrasement, et une légère maladie devient quelquefois mortelle. Ainsi, comme on préviendrait les meurtres si on retranchait la colère, on préviendrait aussi la colère si on éloignait tout ce qui l'excite. Or, l'expérience nous apprend que rien ne le fait si communément que les paroles de mépris, de médisance et de raillerie. On conçoit des soupçons injustes du prochain sur de faibles conjectures; et, par une légèreté et malignité naturelles à l'homme, on les communique aux autres, on les répand, ou on parle durement à ceux qui en sont l'objet, et, ce qui n'est pas moins sensible, on les tourne en ridicule. C'est pour cela que l'apôtre saint Jacques appelle la langue un feu qui cause d'horribles incendies, un monde d'iniquités, un membre qui enflamme tout le cours de la vie, étant lui-même enflammé du feu de l'enfer. Il met la perfection à la réprimer; il compare celui qui ne sait pas le faire, à un cavalier sur un cheval indompté sans mors et sans bride, à un méchant pilote dans un navire sans gouvernail, battu de vents et de l'orage. La promptitude avec laquelle le feu réduit en cendres une forêt ou une grande ville n'est qu'un léger crayon du ravage que fait en peu une mauvaise langue; c'est l'instrument le plus prompt par lequel la passion agit, le canal le plus ordinaire par où la rage du démon et tous les vices de l'enfer se débordent sur la terre. Et ne prétendez pas vous excuser en disant que vous n'avez point parlé ainsi par malice, mais comme en vous jouant ; vous ne laissez pas, dit saint Bernard, d'avoir fait une grande faute; cette parole de raillerie est regardée comme importante par celui qui en est l'objet; il s'en tient offensé, il en est blessé dans le cœur, il ne peut ni prier ni penser à autre chose. Après

cela comment vos prières seront-elles reçues? Comment Jésus-Christ vous fera-t-il grâce après que vous aurez péché contre lui en péchant contre votre frère, qui est faible? Ce n'est qu'un mot, dites-vous, qui n'a été dit qu'en riant; c'est en cela que vous avez plus de tort de faire un jeu de la violation de la charité. On juge de la blessure non par la main qui l'a faite, mais par l'impression qu'elle fait dans celui qui l'a reçue; ce qui paraît petit devient grand lorsqu'il peut avoir de grandes suites; si vous craignez Dieu, vous ne négligerez rien de ce qui lui peut déplaire. Chassez donc le railleur, dit à cette occasion le Sage, et les disputes s'en iront avec lui, et toutes les plaintes et les outrages cesseront. Coupez ce mauvais arbre jusqu'à la racine. La sagesse du monde s'accorde en ce point avec celle de Dieu; les prudents selon le siècle ont pour maxime d'écouter la raillerie, et de n'en faire aucune, parce qu'autrement on s'attire des affaires fâcheuses, et on se fait des ennemis. La piété chrétienne va plus loin, car elle nous apprend que rien n'est plus contraire à la gravité de notre sainte religion, et qu'une seule parole de cette sorte suffit pour détruire toute l'application d'une âme attentive à Dieu, et lui faire perdre le sentiment de sa présence.

Or, si une parole dite sans mauvais dessein produit de si méchants effets, que sera-ce de celles où on a un dessein formel de nuire, de rabaisser, de déchirer? S'il faut chasser le railleur des compagnies, où reléguerons-nous le semeur de zizanie ou de faux rapports, qui est pour allumer les disputes ce que le charbon est à la braise et le bois au feu, le plus fidèle émissaire du démon? En peut-on concevoir trop d'horreur? Il faut le bannir tout à fait du monde; mais, pour en bannir ce vice aussi bien que ceux que je viens de toucher, il faut aller à sa source et purifier son cœur du mauvais levain. C'est le méchant trésor, ainsi que nous l'apprend Jésus-Christ, d'où sortent tant de mauvais discours, de médisances, de paroles outrageuses. Ce sera bien en vain que la prudence humaine s'efforcera de mettre un frein à la bouche si elle ne règle le cœur; mais qui peut le régler, sinon celui qui l'a fait, et en sait parfaitement manier tous les ressorts? Non, il n'y a que vous, Seigneur, qui puissiez dompter nos cœurs rebelles, et par ce moyen arrêter l'inquiétude et l'impétuosité de notre langue, guérir sa corruption et son venin.

Le moyen le plus efficace que sa sagesse emploie pour produire cette guérison et opérer ce miracle, est de nous inspirer l'amour de la retraite et du silence. Nous désarmons par là l'ennemi de notre salut, et coupons la racine à tous les désordres que j'ai décrits. Songez que, lorsque vous vous répandez au dehors, vous vous exposez à tomber entre les mains d'un homicide : quand vous vous renfermez au dedans, vous trouvez un Sauveur qui vous protége. Notre cruel ennemi fait tout ce qu'il peut pour nous retirer de cet asile : Sortons dehors, dit-il, comme un autre Caïn : c'est pour vous assassiner.

Mais, comme votre état vous engage à communiquer avec les hommes, bouchez vos oreilles avec des épines, selon l'avis du Sage, pour ne point écouter la méchante langue. Mettez à votre bouche une porte et des serrures? *Facito tibi seras et ostia.* Ces épines sont la crainte de Dieu et de sa justice, qui nous empêchent d'entendre les médisants, de peur de nous rendre complices de leur malignité en leur applaudissant, les rejetant au contraire avec indignation. La porte fermée ne marque pas qu'il ne faille jamais parler, puisqu'une porte s'ouvre de temps en temps, mais de ne le faire qu'avec sagesse, avec circonspection, en assaisonnant toutes nos paroles de ce sel que Jésus-Christ nous recommande si fort dans l'Evangile. Si vous ne pouvez prévenir les disputes par votre douceur, apaisez-les par votre discrétion lorsqu'elles sont nées. Imitez sainte Monique, à laquelle saint Augustin, son fils, rend ce glorieux témoignage dans le livre de ses Confessions : Lorsqu'il arrivait, dit-il que quelques-unes de ses voisines, piquées les unes contre les autres, venaient chacune de son côté lui en faire leurs plaintes et se répandaient en injures, disant de ces choses atroces que suggère la haine lorsqu'elle a encore toute son animosité et que l'absence de la personne qu'on hait et la confiance à celle à qui l'on parle favorisent la liberté qu'on a d'en suivre les mouvements, jamais elle ne rapportait à aucune des parties que ce qui était propre à les adoucir et à les remettre bien ensemble. On voit au contraire, déplore ce saint docteur (car ce désordre n'est pas nouveau), une infinité de gens, lesquels, par une malignité qui fait horreur, mais que la contagion du péché rend trop commune, ne se contentent pas de rapporter à ceux qui sont mal ensemble ce que la haine a fait dire les uns des autres, mais le grossissent encore par des choses supposées, au lieu que, s'ils avaient tant soit peu d'humanité, ils trouveraient que ce n'est pas assez de ne pas faire naître et de ne pas entretenir de haine entre les hommes par des rapports malins, mais que quand on y en trouve il faut se mettre en devoir de l'éteindre par tout ce qu'on leur peut dire de plus propre pour cela. Oh! que de biens fait dans le monde une langue pacifique! Elle éteint la colère, dissipe la tristesse, calme les troubles de l'âme; c'est pour cela que le Sage l'appelle un arbre de vie : *lingua placabilis lignum vitæ* (*Prov.*, XV); il dit au contraire que la langue immodérée brise l'esprit; remarquez ce mot, il ne dit pas simplement blesse, mais brise, et cause un ravage pareil à celui d'une grêle poussée par un vent impétueux.

Une seconde cause, et l'une des plus ordinaires des haines et des querelles, est la vaine gloire; un homme qui en est entêté veut être distingué des autres; s'ils ont quelque avantage, il les leur envie, ou il leur attribue des défauts pour les humilier

et s'élever soi-même; c'est pourquoi saint Paul, après nous avoir exhortés de ne pas nous laisser aller à la vaine gloire, ajoute : *invicem provocantes*, *invicem invidentes* (*Gal.*, V), nous piquant mutuellement, et étant envieux les uns des autres. On ne se porte à blesser les autres que parce que le propre orgueil est blessé ; on ne les rabaisse que parce qu'on veut s'ériger un trône dans les esprits sur leur ruine; tout ce qui partage l'estime des hommes, notre idole, nous est insupportable. O folie criminelle qui veut toute l'estime et la considération pour soi sans aucun partage, de même que l'avarice veut tous les biens et toutes les richesses! L'orgueilleux veut que tous les yeux soient tournés vers soi pour l'admirer. L'avare chasserait volontiers tous les hommes de la terre pour la posséder lui seul: lequel est le plus impie et le plus extravagant?

Le retranchement de la vanité emportera celui des jalousies, des querelles et des dissensions qui troublent la société; l'établissement de l'humilité amènera la paix, la concorde, et fera de la terre un paradis anticipé. L'humble de cœur, loin d'envier les talents d'autrui, s'en réjouit comme s'il les avait reçus lui-même; il en ressent même plus de joie que s'il en avait été favorisé, dans la persuasion sincère où il est que sa corruption naturelle l'en aurait fait abuser, et qu'il y aurait peut-être trouvé sa ruine. S'il reçoit une injure, il ne s'en aigrit pas, il la remet de bon cœur, mais le plus souvent il ne croit pas en avoir reçu, parce qu'étant très-petit à ses propres yeux, et n'occupant point de place dans son esprit, il arrive que la plupart des coups qu'on tire sur lui portent à faux; ainsi il peut dire avec le prophète : *Humiliatus sum, et nescivi.* Il en est tout au contraire de l'orgueilleux ; il se grossit lui-même dans son imagination, il se donne un relief qu'il n'a pas, et veut qu'on soit plein d'égards pour son prétendu mérite; et comme les autres ne sont pas d'humeur à entrer dans cette complaisance aveugle et servile, qu'ils se font au contraire un plaisir malin de le faire descendre de ce haut étage où il s'était placé pour recevoir l'encens et l'adoration, il s'en venge selon son pouvoir. C'est ainsi que le superbe Aman forma la barbare résolution de faire égorger la nation des Juifs tout entière, parce qu'un particulier d'entre eux n'avait pas voulu se prosterner devant lui lorsqu'il passait, et l'eût exécuté si Dieu n'eût confondu son projet.

Descendons à ce qui est plus de pratique; combien de piques et de disputes dans les conversations journalières? On se déclare pour un sentiment, souvent par hasard et sans l'avoir bien examiné; on ne peut souffrir d'y être contredit, on le défend à toute outrance; l'opposition nous fait sentir ou que nous manquons de lumière, ou qu'on manque de déférence pour nous; c'est ce qui mortifie trop l'amour-propre pour être souffert tranquillement; des paroles désobligeantes on passe aux paroles aigres, aux injures; on en vient quelquefois à des ruptures scandaleuses.

Une troisième cause de ces misérables divisions est l'avarice. D'où viennent les guerres et les procès entre vous, dit saint Jacques, n'est-ce pas que vous êtes pleins de désirs, et que vous n'obtenez point ce que vous désirez d'avoir? Il l'entend particulièrement du désir immodéré du bien que saint Paul appelle la racine de tous les maux : *Radix omnium malorum cupiditas.* (I *Tim.*, VI.) N'est-ce pas cet amour furieux qui arme tous les jours les parents contre les parents, et fait retentir les barreaux de clameurs, d'injures, de médisances, de calomnies? Pour un arpent de terre on s'entre-déchire, on s'entre-égorge; y a-t-il rien de sacré que cette passion infâme ne profane? Fait-elle scrupule, pour se satisfaire, de fouler aux pieds les devoirs de l'humanité, de la société, de la religion? Qui ne frémira en pensant qu'elle a poussé un apôtre de Jésus-Christ, témoin de ses miracles et de son pouvoir suprême, à le vendre à ses ennemis, et le vendre pour une somme très-modique?

Comme les biens de la fortune ne peuvent être possédés des uns qu'à l'exclusion des autres, et que presque tous sont possédés du désir d'en amasser, parce que les richesses sont l'instrument général qu'emploient les autres passions pour se contenter, on trouve sur sa route mille concurrents, ou plutôt un monde d'ennemis également affamés de la proie; il faut la disputer à la pointe de l'épée; les lois humaines essaient en vain de les séparer et de les accorder ensemble; faibles barrières de la cupidité, elles ne servent souvent qu'à l'aigrir et à rendre les différends immortels.

Je serais infini si j'entreprenais de rapporter les guerres publiques et particulières, les royaumes, les provinces et les familles désolées par la suggestion de ce cruel ennemi du genre humain; et ce sont des chrétiens qui en viennent à ces excès, des disciples d'un Dieu qui n'a rien tant recommandé que le détachement de ces biens périssables, et nous en a laissé des exemples si admirables dans tout le cours de sa vie voyageuse! Hélas! un chrétien ne devrait pas seulement connaître le nom d'avarice non plus que celui de vengeance; loin de l'exercer d'action ou de parole, il devrait avoir un fonds de douceur inaltérable et à toute épreuve.

Mais cette personne, direz-vous, n'a rien qui me revienne; je lui trouve des travers d'esprit et une bizarrerie d'humeur qui ne permet pas de lier aucun commerce; je n'éprouve de sa part qu'ingratitude pour les services que je lui ai rendus : comment puis-je forcer mon inclination à l'aimer? Permettez-moi de vous dire qu'il y a souvent de votre part beaucoup de préoccupation? Une parole dite innocemment et prise de travers, un rien dont votre imagination se fait un monstre. Pour ce qui regarde le

caractère d'esprit, ou les manières engageantes ou rebutantes, quoi de plus puérile et de plus indigne, je ne dis pas seulement d'un chrétien, mais d'un homme raisonnable? Laissez à des enfants ces minuties, attachez-vous à l'essentiel ! Cependant les froideurs, les antipathies n'ont souvent point d'autre source.

Mais c'est un homme qui s'applique à me nuire, ce n'est point un soupçon ni un bruit vague, mais une vérité qui n'est que trop certaine; il cherche les occasions de me désobliger, il noircit ma réputation. Ajoutez qu'il a attenté à votre vie, car c'est là le plus loin où la haine puisse aller; en un mot, c'est un ennemi déclaré. Puis-je aimer un tel homme sans aller contre l'amour que je me dois à moi-même, qui est la mesure de celui que je dois à autrui ? Rien de plus aisé que de ruiner cette objection, qui vous paraît si forte, et de vous en faire voir le faible. Ce qui vous met dans l'imagination que vous pouvez justement haïr ce persécuteur, est que vous vous croyez obligé de prendre des mesures et des précautions contre ce qu'il pourrait machiner pour vous perdre ; vous le pouvez sans cesser de l'aimer; la conduite extérieure doit être réglée par la prudence: l'amour réside dans le plus intime de l'âme; tous ces torrents de haine ne peuvent l'éteindre dans un cœur vraiment chrétien ; l'homme intérieur ne doit souffrir aucune altération, ses sentiments doivent être constants et uniformes, et, regardant par les yeux de la foi cet ennemi dominé par un tyran invisible, le démon, notre commun ennemi, vous tournerez toute votre haine contre ce dernier, qu'il vous est permis de haïr, et redoublerez votre compassion pour le visible que je suppose vous persécuter injustement; il faut que son injustice, qui lui attirera des supplices éternels, s'il ne la déteste, excite en votre cœur les mouvements de la plus tendre compassion. Exigé-je que vous alliez vous ouvrir à lui et lui faire confidence de vos secrets, ainsi que vous pourriez faire à un intime ami? A Dieu ne plaise, ce serait une imprudence insigne, il en abuserait pour vous détruire; la loi de Dieu demande seulement que vous conserviez votre intérieur dans une situation tranquille, éloignée de tout désir de vengeance, pleine d'affection et de tendresse, que vous priiez pour lui, que même vous lui donniez à manger s'il a faim, à boire s'il a soif, c'est-à-dire que vous lui fassiez tout le bien qui dépend de vous, si un tel procédé est utile au bien de son âme.

Or, il est évident que cette disposition intérieure et cette conduite extérieure, réglées par la prudence, ne peuvent vous faire aucun tort; c'est au contraire le secret pour vaincre sa haine et le rendre votre ami ; c'est l'explication que saint Augustin donne à ces paroles du Sage : Vous amasserez ainsi sur sa tête des charbons de feu, et le Seigneur vous le rendra. En le traitant bien, vous attirerez sur lui, non le feu de la colère divine pour le punir, mais celui d'une sainte colère qu'il concevra de son emportement brutal par une douleur sincère d'avoir outragé celui qui ne se venge que par des bienfaits. Est-il rien de plus grand devant Dieu, et même de plus héroïque devant les hommes, que d'être ainsi maître de son ressentiment, et de vaincre la dureté de cœur d'un ennemi obstiné, par une douceur persévérante et une surabondance de charité ?

Ne croyez pas toutefois faire en ce point une œuvre de surérogation. C'est un précepte formel, indispensable ; c'est moi qui vous l'ordonne, dit le Législateur même : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros* (*Matth.*, V). Je sais combien ce joug est contraire à l'amour-propre, et qu'il n'y a pas dans toute la religion chrétienne de loi plus insupportable à la nature corrompue ; mais elle est émanée de la puissance et de la charité souveraine qui la fera aimer et pratiquer, qui la rendra douce et aimable par l'onction de sa grâce. Eh! si ce Dieu de bonté ne nous avait aimés nous-mêmes dans le temps que nous étions ses ennemis, aurions-nous jamais été ses enfants? Et ne perdrions-nous pas bientôt tous les droits attachés à cette auguste qualité, s'il ne nous remettait toutes les offenses que nous commettons contre sa majesté suprême? N'est-il pas même le principal lésé dans les injures qu'on nous fait ? Puis donc que sa bonté inépuisable embrasse les plus méchants durant le temps de cette vie, comment les pourrions-nous exclure des effets de notre amour, déclarant par une telle conduite que la sienne est mauvaise et que nous ne voulons pas l'imiter.

Cette parole vous fait sans doute horreur. Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, comme ses enfants bien-aimés, de tendresse, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie et de patience, vous supportant les uns les autres, chacun remettant à son frère tous les sujets de plainte qu'il peut avoir contre lui, et vous entre-pardonnant comme le Seigneur vous a pardonné : *sicut et Christus donavit nobis*. Veillez sur votre cœur avec tout le soin imaginable pour prévenir toutes les occasions de disputes et en arracher les semences de division. Dès que vous sentez ces antipathies, ces aversions, ces joies malignes dans ce qui rabaisse tels et tels, prenez du contre-poison dans la parole de Dieu, de même que ceux qui aperçoivent en eux-mêmes des signes de maladies mortelles, des frissonnements violents, des crachements de sang et autres symptômes, usent de préservatifs. Craignez d'autant plus que vous ignorez si ces mouvements vont jusqu'à la transgression du précepte et à la violation de la charité. Mais combien cette crainte doit-elle redoubler, si l'indisposition de votre cœur vous met dans la bouche des paroles qui tendent à flétrir et à déshonorer, puisque vous vous rendez par là digne d'être condamné au feu

de l'enfer? Vous devriez bénir Dieu de ce qu'il vous donne moyen, par les injures qu'on vous a faites, de lui offrir quelque sacrifice et de reconnaître, par la remise de cette légère dette, celle des dix mille talents, des sommes immenses dont il vous tient quitte.

Je veux que votre ennemi n'ait rien en soi qui mérite cette grâce; mais Jésus-Christ, qui veut bien se substituer en sa place, ne mérite-t-il rien? C'est lui qui vous dit : Mettez cela sur mon compte; aurez-vous la dureté, ou plutôt la fureur et la manie de rejeter une telle prière! Ah! mes frères, j'ai de meilleurs sentiments de vous. Vous voilà prêts de déposer aux pieds de la croix de notre commun Sauveur tout ce qu'on a pu dire ou pu faire de plus injurieux contre vous. Vous n'aurez pas de répugnance à les embrasser comme vos frères et vos cohéritiers. Vous observerez dorénavant vos paroles avec plus de circonspection pour ne blesser en rien la charité qui leur est due. Vous prendrez garde que quelque racine amère d'aversion ne pousse en haut ses rejetons et ne souille vos âmes. Arrachez-en les moindres fibres, et que jamais le soleil ne se couche sur votre colère. Etouffez votre émotion dans sa naissance, puisqu'il est dit que la parole douce rompt la colère, et que la parole dure excite la fureur. Faites que les vôtres soient tellement tempérées, que non-seulement elles n'excitent pas la colère des autres, mais qu'elles l'apaisent même lorsqu'elle est le plus émue, et qu'elles la préviennent et l'étouffent par avance.

Il faut reconnaître que c'est en ces rencontres, je veux dire lorsque nous recevons quelque affront, quelque injure sanglante, que nous avons plus besoin de la grâce médicinale de Jésus-Christ; méritons-la par la fidélité dans les petites; car on n'est soutenu dans les grandes tentations qu'autant qu'on s'est accoutumé à résister aux moindres. Qu'il ne soit donc pas dit qu'une patience qui doit être préparée et invincible aux plus fortes épreuves, cède et succombe aux plus légères! C'est ainsi que vous vous rendrez dignes d'être du nombre de ces pacifiques que Jésus-Christ appelle bienheureux, parce qu'ils seront enfants de Dieu : *quia filii Dei vocabuntur* (*Matth.*,V). Ce n'est pas qu'ils ne le soient déjà, puisque le même Jésus-Christ, en nous exhortant à faire du bien à nos ennemis, ajoute comme le plus pressant des motifs : afin que vous soyez les enfants de votre Père, qui est dans le ciel; mais parce que ce ne sera que dans ce séjour enchanté où nul ennemi, nul séditieux ne pourra trouver entrée, que nous posséderons cette paix pleine et parfaite, qui doit faire le comble de nos vœux, et que je vous souhaite au nom du Père, qui en est le Dieu, au nom du Fils, qui est le médiateur et la victime, à celui du Saint-Esprit, qui l'inspire et en est le lien.

—

SERMON IX

Pour le jeudi de la seconde semaine de l'Avent.

DES VOIES INJUSTES DE S'ENRICHIR.

Scio quia Messias venit qui dicitur Christus; cum ergo venerit ille, nobis annuntiabit omnia. (*Joan.*, IV.)

Je sais que le Messie, qui est appelé le Christ, doit venir, et lorsqu'il sera venu, il nous enseignera toutes choses.

Quoique toute la science des anciens philosophes, trop estimée encore aujourd'hui, ne fût dans le fond qu'une espèce de chimie qui apprenait à raffiner les vices, elle a du moins produit ce bien dans le monde, de servir un peu à retirer les hommes des actions brutales; mais souvent la pratique démentait la spéculation, et ils tombaient les premiers dans les désordres qu'ils condamnaient.

Il en a été de même de l'attachement aux richesses; rien de plus épuré que leurs maximes, on ne peut déclamer avec plus de force contre l'abus qu'en font les hommes; mais ils en discouraient bien à leur aise : les revenus d'un Sénèque égalaient ceux des monarques; Platon était superbement meublé; et si Diogène foula aux pieds l'un de ses tapis de Perse, c'était par un faste encore plus grand, et pour se faire honneur de l'état où la pauvreté le réduisait, étant dans l'impuissance de le faire par les richesses.

Moïse, le législateur des Juifs, conformément à la dispensation de la loi qui n'a rien amené à la perfection, n'enseignait pas le mépris des richesses et des commodités de la vie; au contraire, il les promettait à ses observateurs pour récompense: Si vous gardez avec soin les ordonnances du Seigneur, vous ferez une récolte abondante, et vos pressoirs regorgeront de vin; vous serez rassasiés des biens de la terre. Les ministres de l'ancienne alliance ne devant donc régler les Israélites que dans l'usage des prospérités du siècle, les leur faisant espérer pour prix de leur fidélité, en inspiraient plutôt l'estime que le mépris; c'est pourquoi saint Ambroise remarque que Josué put bien fixer le soleil au milieu de sa course, et le rendre immobile afin qu'il lui laissât le temps de gagner une victoire complète, mais qu'il ne put de même arrêter l'avarice et empêcher qu'Acham ne retînt ce qu'il avait mis à l'écart du butin de Jéricho, contre la défense expresse que le Seigneur en avait faite. Le véritable Josué, dont Jésus fils de Navé n'était que la figure, a pu seul le faire; il est venu découvrir aux hommes des routes nouvelles, et les élever à une vertu parfaite par le mépris généreux des biens de ce monde. Ne vous faites point de trésor, a-t-il dit, sur la terre, puisqu'ils peuvent être consumés par la rouille et enlevés par les voleurs. Cette parole a peuplé autrefois les déserts de gens qui y menaient la vie des anges dans le ciel, et semblaient affranchis des soins et des nécessités de la vie. Aujourd'hui peu veulent entrer dans ses voies; plusieurs ne se prescrivent pas les mêmes bornes et la même modération dans l'acqui-

sition des biens périssables que les Juifs, mais emploient des voies illicites pour cet effet. C'est ce que je me propose de combattre en ce discours, où je vous exposerai d'abord les manières les plus ordinaires que la cupidité emploie pour envahir le bien du prochain ; et ensuite de celles que la charité doit employer pour s'enrichir à jamais. Demandons les lumières du Saint-Esprit pour ne rien avancer que d'exactement vrai, et parler avec tout la précision que le sujet peut le demander, ce sera par l'intercession de Marie: *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Rien n'est plus ingénieux que les passions, et plus fécond en expédients les plus propres pour arriver à leurs fins ; plus elles remplissent le cœur, plus elles appliquent l'esprit à inventer ces moyens. Comme le désir d'amasser du bien est l'une des plus ardentes, il n'y en a guère qui en ait imaginé davantage, et qui ait fait plus d'effort pour accommoder la loi de Dieu à ses désirs et trouver quelque excuse aux péchés qu'elle fait commettre. Je serais infini si j'entreprenais de rapporter toutes les fourberies et les voies iniques qu'elle met en usage, contentons-nous des principales et de celles qu'elle emploie plus communément; l'usure en est une.

Le monde, n'ayant jamais été sans intérêt, n'a jamais été sans usure : *Et non defecit de plateis ejus usura et dolus.* (*Psal.* LIV.) Mais, comme l'intérêt est aujourd'hui le grand mobile qui remue presque tout, et qu'il règne avec un empire souverain, l'usure y est aussi plus en vogue, et, ce qui est le plus déplorable, trouve plus de partisans que jamais; jamais plus de subtilités pour la pallier, plus de vains prétextes pour la colorer, mais ils n'en imposent qu'à ceux qui veulent bien être séduits, et qui, dominés par leur cupidité, veulent, à quelque prix que ce soit, que ce qu'ils aiment soit la vérité.

L'injustice de l'usure consiste à tirer quelque profit à raison du prêt, ou à exiger quelque chose, soit argent ou denrée, au-delà du sort principal, *præter sortem*, c'est ce que l'Ecriture sainte appelle *surabondance.* J'ai dit que c'était un profit qu'on prétendait tirer du prêt, parce qu'encore que l'usure se rencontre quelquefois dans les contrats de vente, d'achat ou d'engagement, ce n'est que parce que le prêt s'y trouve toujours mêlé, du moins implicitement: par exemple, un marchand vous vend de l'étoffe plus cher, parce que vous ne lui en payerez le prix qu'après six mois ou un an ; car n'est-ce pas le même que, si recevant de lui la juste valeur de l'étoffe en argent, il en exigeait de vous ce surplus pour vous l'avoir prêté durant une année ?

Il n'est pas nécessaire qu'il intervienne de pacte exprès; il suffit, pour tomber dans ce déréglement, qu'il ne prête qu'avec cette intention et soit disposé à ne le pas faire autrement.

Or, l'usure est un péché, et un péché très-grief, puisqu'il blesse le droit naturel, le droit divin, ecclésiastique, et civil ; il viole le droit naturel, parce que, comme dit l'Ange de l'école, il est essentiellement mauvais, et contre le droit de nature, que la même chose soit payée deux fois ; c'est néanmoins ce qui arrive lorsque le créancier exige quelque chose du débiteur au-delà de ce qu'il a prêté, l'usage de l'argent ou des denrées dont il a transmis le domaine n'en étant pas distingué, puisqu'on ne s'en sert qu'en le consumant. C'est de même que, si après avoir vendu un tonneau de vin, vous en faisiez payer encore séparément l'usage, l'injustice d'un tel marché n'est-elle pas palpable, puisque la propriété de cette pièce de vin ne serait d'aucune utilité, s'il n'était libre de le consumer ?

Le même saint Thomas allègue une seconde raison, c'est que l'or et l'argent sont stériles de leur nature ; or, quand vous stipulez qu'en vous rendant cet or et cet argent j'en ajouterai de l'autre, vous tirez du profit d'une chose naturellement stérile, et vous prétendez recueillir lorsque vous n'avez pas semé.

O étranges noces, s'écrie saint Grégoire de Nysse, funeste mariage, enseigné, non par la nature, mais par le déréglement du cœur humain ! Sinistre conception d'où naît pour le fruit l'usure ! Croissez et multipliez-vous sur la terre, a dit le Créateur à tout ce qui a vie végétative et sensitive ; c'est par le mélange des deux sexes que se fait cette propagation. Or, de quelle union naît l'usure, qui est le fruit de l'argent? Je crois l'avoir trouvé et appris du Prophète; il a conçu l'injustice et enfanté l'iniquité : *Ecce parturiit injustitiam, concepit laborem, et peperit iniquitatem.* Voilà quel est l'enfantement monstrueux de l'avarice, à laquelle la cruauté a servi d'accoucheuse.

Le droit divin n'y est pas moins opposé. Si vous prêtez de l'argent à mon peuple, dit le Seigneur (il parle aux Juifs), aux pauvres qui habitent avec vous, vous ne les presserez point comme un exacteur impitoyable, et ne les accablerez point d'usures. Ailleurs: Ne prenez point d'intérêt de votre frère, craignez Dieu, ne lui donnez pas votre argent à usure, et n'exigez pas de lui plus de blé que vous ne lui en aurez donné. Dans le *Deutéronome* : Vous ne prêterez point à usure à votre frère, ni argent, ni blé, ni quelque autre chose que ce soit. Lorsque David décrit un juste, parmi les bonnes qualités qu'il lui attribue, l'une des principales est de n'avoir pas donné à usure. Le prophète Ezéchiel dit de même, que le juste est celui qui n'a reçu qu'autant qu'il a donné, et que celui au contraire qui a reçu davantage qu'il n'avait prêté a fait une chose détestable, et que cette iniquité tue son âme. Jésus-Christ, qui était venu pour perfectionner la loi, non pour la détruire, n'avait garde de tenir un autre langage : Prêtez, dit-il, sans en rien espérer : *Mutuum date, nihil inde sperantes.* (*Luc.*, VI.)

Le droit ecclésiastique n'a pas manqué de

confirmer le divin, lequel, dans le fond, n'a besoin que de son autorité propre; mais celle de l'Eglise n'en est pas proprement une distinguée; elle a reçu le Saint-Esprit pour interpréter la loi divine, en marquer le vrai sens, et établir de nouvelles ordonnances selon les besoins différents; il y en a une infinité contre l'usure, elle a fait des décrets et des canons dans ses conciles généraux et particuliers, et par l'organe des Souverains Pontifes, pour abolir ce scandale et extirper cette peste, cette tache honteuse d'avarice en ses enfants, qui ternit son lustre et sa beauté.

Les saints Pères ses docteurs se sont armés de tout leur zèle pour foudroyer cet abus et couper les têtes de cette hydre monstrueuse qui renaît toujours. Saint Basile compare ceux qui savent ainsi profiter de la nécessité du prochain, pour l'accabler davantage sous prétexte de l'assister, à un médecin, lequel étant mandé pour soulager un malade, loin de le fortifier et de le guérir, lui ôterait ce qui lui reste de forces; et de même qu'un laboureur souhaite des pluies pour l'accroissement de sa moisson, ainsi l'usurier envisage avec joie la misère et la pauvreté d'autrui comme une occasion favorable d'augmenter ses revenus et de multiplier ses trésors, mais il ignore qu'il s'amasse par là un plus grand trésor de colère que d'or et d'argent. Il n'y a rien, dit saint Jean Chrysostome, de plus cruel et de plus infâme que ce commerce; l'usurier trafique du malheur des autres, il s'enrichit de leur indigence; impitoyable sans vouloir paraître tel, il semble qu'il veuille obliger le pauvre, et il l'accable davantage et le réduit dans la dernière extrémité; il lui tient une main et le pousse de l'autre dans le précipice; il s'offre pour secourir celui qui périt, et, au lieu de le mener au port, il le pousse dans les écueils et les bancs de sable. Dépouillez-vous donc de cette fausse miséricorde? Levez le masque, et qu'on vous regarde comme des ennemis déclarés.

Qu'eussiez-vous donc dit, grand saint, de ceux qui ont osé avancer de nos jours qu'on peut plus librement prendre intérêt de l'argent que l'on prête à un pauvre ou à une personne incommodée dans ses affaires et pressée de nécessité, que si on le prêtait à un riche avec lequel il n'y a rien à risquer, parce que mettre son argent en danger d'être perdu est une chose qui peut être appréciée; d'où il s'ensuit évidemment que, comme il y a moins d'assurance de prêter à un pauvre qu'à un riche, on peut tirer un plus gros intérêt de ce premier. Quelle eut été, dis-je, votre indignation de voir l'esprit humain se jouer de la loi de Dieu, et toutes les considérations de la raison, de la compassion naturelle, de la foi et de la charité chrétienne également foulées aux pieds! N'eussiez-vous pas fait des invectives plus sanglantes contre les auteurs de ces maximes, pires que païennes, que contre les usuriers mêmes?

Saint Ambroise compare ces derniers aux flots d'une mer agitée; ils battent un rocher, puis s'en retournent; de même l'argent de l'usurier semble entrer dans le sein du pauvre, mais il n'y demeure pas; il vient avec murmure, et retourne avec le gémissement de celui qui se voit privé de son secours; la différence est que la mer n'est pas toujours agitée, elle se calme : mais cette espèce d'eau ici est toujours en mouvement; les pauvres en sont le jouet, à la fin ils y font naufrage et sont abîmés dans ses gouffres. Les païens, par la seule lumière naturelle, ont connu cette injustice, et n'ont point mis de différence entre l'usure et le meurtre, entre prêter à usure et égorger un homme; mais, si le pauvre qui expire sous les coups redoublés de l'usurier est à plaindre, son cruel meurtrier l'est bien davantage; l'un perd une vie misérable, dont il doit s'estimer heureux d'être affranchi; l'autre en perd une immortelle, dont on ne peut trop estimer et acheter le bonheur; et que lui servira de grossir les monceaux d'argent qu'il a amassé, et même de gagner tout le monde, s'il perd son âme? Tout son or pourra-t-il le racheter? *Multiplicatur quidem facultas*, dit le grand saint Léon, *injustis et tristibus incrementis, sed animæ substantia contabescit, quia fœnus pecuniæ funus est animæ.*

Il y n'a que deux cas où il soit permis de percevoir quelque intérêt du prêt; c'est le profit cessant, et le dommage naissant, ce que la théologie appelle *lucrum cessans, et damnum emergens;* le profit cessant est lorsque celui qui prête son argent ne fait pas quelque gain qu'il eût fait s'il ne l'avait pas prêté : dommage naissant est quand pour avoir prêté vous souffrez quelque dommage en vos biens, que vous êtes obligé, par exemple, d'en emprunter à intérêt, ou que vous ne pouvez louer votre maison, vous étant mis par là dans l'impuissance d'y faire les réparations nécessaires. Ce sont là, selon saint Thomas et tous les théologiens, deux titres qui disculpent ceux qui retirent au delà du prêt, mais il faut pour cela quelques conditions; celles qui rendent l'excuse du profit cessant valable sont que l'argent que vous prêtez soit destiné au négoce, ou à un autre emploi permis, que vous n'ayez point d'autre argent que celui qui doit faire rouler le négoce, ou servir à quelque autre emploi licite, et que le gain soit probable, et que l'occasion de gagner soit moralement présente; c'est pourquoi le profit cessant est inséparable du dommage naissant, lequel doit être aussi revêtu de trois conditions pour autoriser le surplus qu'on exige de la somme prêtée: la première, que le dommage soit véritable et causé par le prêt, non par d'autres accidents qui n'y aient aucun rapport; la seconde que le dédommagement n'excède pas le dommage; enfin que le créancier prévienne son débiteur, parce que peut-être si ce dernier eût prévu devoir courir un si grand risque, il n'aurait pas voulu emprunter. Mais, en tous ces cas, il faut bien épurer son intention, et ne se proposer aucun gain, mais se compenser simple-

ment de la perte qu'on a soufferte; ainsi le prêt ne peut jamais devenir licite, si l'on ôte l'espérance de faire quelque gain : mais qu'il est rare de n'agir que par un motif si désintéressé !

Je dis plus : on ne doit pas même se proposer pour motif la reconnaissance du débiteur, encore moins stipuler quelque chose sous ce titre, et l'usure ne cessera pas d'être usure pour être converte du voile de reconnaissance et de libéralité ; et dans le fond il importe peu à un usurier qu'on s'oblige à lui par justice, par amitié ou par reconnaissance, pourvu qu'il soit assuré du profit de son argent; il lui est de même indifférent qu'on le paie en argent, en offices, en bénéfices, car un bon marchand fait argent de tout, et s'il est encore plus ambitieux qu'avare, les voies de gagner plus honnêtes et moins odieuses lui seront les plus agréables.

D'ailleurs la gratification est essentiellement libre et volontaire, tant en la qualité qu'en la quantité des choses qu'on emploie pour témoigner sa gratitude, car il est toujours libre à celui qui a reçu un plaisir de le reconnaître en la manière qu'il voudra, par présents, par services ou par simple ressentiment, selon les rencontres et les circonstances; tout dépend de son choix et de sa discrétion; car, s'il s'oblige de donner quoi que ce soit, ce n'est plus reconnaissance, mais paiement, et après ce pacte et traité il n'est plus obligé par simple reconnaissance à tenir ce qu'il a promis, mais par une justice étroite et rigoureuse ; c'est pourquoi celui qui s'oblige par écrit à reconnaître le plaisir qu'il a reçu d'un prêt d'argent, paie véritablement l'intérêt de l'argent et fait un traité usuraire sous le nom de gratification.

Voici une nouvelle objection qui paraît avoir plus de fondement. L'usure ne semble défendue dans tous les endroits de l'Ancien Testament que j'ai cités, qu'à l'égard des pauvres ; elle est même formellement permise à l'égard des étrangers; car, dans le chapitre XXIII du *Deutéronome*, il est dit : Vous ne prêterez point à votre frère à usure, mais seulement aux étrangers : *Non fœnerabis fratri tuo ad usuram, sed alieno* D'où ils concluent que l'usure est seulement interdite à l'égard des pauvres, qui s'en trouveraient plus accablés que soulagés, non à l'égard des riches et de ceux qui font commerce, puisqu'ils peuvent s'enrichir par ce moyen; et pour la défense que Jésus-Christ en semble faire dans saint Luc, c'est un conseil, non un précepte.

Pour répondre par ordre à cette difficulté, qui paraît plausible, je distingue trois choses dans ce passage célèbre du *Deutéronome;* l'une est commandée, l'autre défendue, et la troisième permise. Dieu commande de prêter gratuitement aux Hébreux, il veut qu'ils imitent, au moins à l'égard de ceux de leur nation, sa bonté infinie, qui se répand sur tous les hommes, il leur défend de tirer d'eux aucun intérêt, de peur de les abîmer par ce moyen; enfin il leur permet cette même usure à l'égard des autres peuples; mais ce n'est, selon les meilleurs interprètes, qu'à raison de la dureté de leur cœur, comme il leur permettait de répudier leurs femmes, de crainte qu'en étant dégoûtés ils ne se portassent à leur égard à quelque extrémité fâcheuse. Dieu, en cette rencontre, accordait contre sa première intention quelque chose à la cupidité des Juifs, de crainte que pour la satisfaire ils n'exerçassent l'usure avec plus de cruauté envers leurs compatriotes. Cette permission ne les garantissait que de la peine temporelle qu'ils eussent pu encourir, et non de l'éternelle, ce péché étant mortel de sa nature.

Saint Ambroise excuse néanmoins les Juifs de péché en ce point, et prétend qu'ils usaient légitimement de la permission que Dieu leur donnait de prêter à usure à des étrangers, si par ces étrangers on entend les Chananéens, Philistins et autres peuples dont ils étaient environnés, dont par un juste jugement il leur avait livré le pays. Ils pouvaient donc dépouiller sans scrupule ceux qu'ils pouvaient tuer impunément, et leur enlever par là leurs richesses, ainsi qu'ils firent celles des Egyptiens et leurs meubles les plus précieux lorsqu'ils quittèrent ce pays où ils avaient souffert tant d'oppression. Le sentiment de ce saint docteur n'est pas sans difficulté, puisque l'usure est généralement défendue dans les Ecritures, comme une chose mauvaise.

Quand il en naîtrait donc quelque bien ou avantage temporel, ainsi qu'on prétend, cela ne l'autoriserait pas ; mais Dieu prend plaisir de confondre tous les jours cette prétention et cette pensée même, car la facilité de trouver de l'argent pour le commerce est un leurre et une amorce qui attire tous les jours quantité de gens à s'embarquer dans des affaires qui excèdent leur portée et qui, ne succédant pas d'ordinaire comme ils se l'étaient promis, aboutissent à des déroutes et à des banqueroutes qui les ruinent eux et leurs créanciers. Plût à Dieu que les exemples en fussent moins fréquents! Ils doivent du moins vous ouvrir les yeux pour vous faire voir qu'il n'y a que malédiction sur les biens que l'injustice a amassés et qu'ils se dissipent avec encore plus de promptitude. Si ce malheur n'arrive pas toujours, on n'en est que plus à plaindre, puisqu'on s'expose à subir le sort du mauvais riche par une vie molle et sensuelle, et parce que s'étant fait une conscience à sa mode, on ne songe jamais à restituer ce qu'on a acquis par cette voie, sans quoi néanmoins il n'y a point de salut.

Venons au passage tiré de l'Evangile : je conviens qu'il contient un conseil, mais il faut aussi qu'on m'accorde qu'il renferme avec lui un précepte; je veux dire qu'il y a conseil et précepte, conseil de prêter, il vous est libre de le faire, encore y a-t-il des cas où il y a obligation et où vous ne pourriez vous en dispenser sans péché, et c'est dans les mêmes auxquels vous êtes obligés de donner l'aumône. Mais, supposé que vous

prêtiez, vous le devez faire gratuitement, cette gratuité étant de l'essence du prêt, constituant sa nature et ne s'en pouvant séparer sans la détruire. Ne craignez pas que je vous donne ici mes conjectures. L'Eglise, à laquelle il appartient d'expliquer et déterminer le sens des paroles de son Epoux, s'en est expliquée formellement dans le quatrième concile œcuménique ou universel de Latran : Notre Seigneur nous défend très-étroitement au témoignage de saint Luc, par un commandement manifeste, de ne rien prendre de l'argent prêté au delà du sort principal. Un concile général précédent, tenu sous Alexandre III, parle à peu près en mêmes termes. Pour des Provinciaux, il y en a une infinité.

Il demeure donc constant que l'usure est réprouvée par l'Ancien et le Nouveau Testament, comme contraire à la justice et à la charité, et qu'on n'est exempt de restitution que lorsque ce qu'on a perçu au delà du sort principal a été consumé de bonne foi, et qu'on n'en est pas devenu plus riche. L'avarice oppose pour dernier retranchement l'usage et la coutume; il nous sera aisé de l'y forcer. La coutume qui n'est pas fondée sur la raison et sur l'équité a toujours été considérée par les gens de bien comme une vieille erreur qu'il faut détester et corriger, non comme une loi qu'il fût permis de suivre; autrement ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans la religion serait au pouvoir des enfants de Bélial, ennemis de toute règle et de toute discipline. Les hommes charnels ont beau s'efforcer de rompre les liens dont il plaît à Dieu de les enchaîner pour leur avantage, et se soustraire à ses lois adorables, en vain se bouchent-ils les oreilles pour ne pas les écouter, et essayent-ils même d'étouffer la vérité qui les condamne et leur paraît trop sévère, il n'aura que du mépris pour toutes leurs vaines pensées et se rira du haut de son trône de leurs faibles desseins; rien ne sera jamais capable de prescrire contre sa loi éternelle et immuable, ni la succession des siècles, ni la diversité des pays et des contrées, ni l'obstination des méchants; la voie étroite demeurera toujours étroite comme il l'a établie dès le commencement, et il ne sera jamais au pouvoir de tous les hommes ligués entre eux de l'élargir, non plus que d'ajouter une coudée à leur taille; ils peuvent bien s'en écarter et s'engager dans la voie de perdition, mais c'est une liberté bien funeste; la vérité du Seigneur subsistera éternellement sans pouvoir être entamée ni recevoir la moindre atteinte. Jésus-Christ s'est appelé la vérité et non pas la coutume; il est venu détruire par le glaive de sa parole toutes celles qui combattent la vérité, à laquelle il a rendu un si glorieux témoignage devant Pilate et qu'il a ensuite scellée de son sang.

J'avais dessein de traiter encore des autres manières injustes de s'enrichir aux dépens d'autrui, ou du moins des principales et qui sont le plus en usage, car c'est un champ infini et une matière inépuisable: telles que les malversations qui se pratiquent dans l'administration des finances, et dans celles de la justice ou du barreau : d'autant plus criminelles et plus dangereuses que les juges et leurs suppôts, tels que les avocats et les procureurs, étant préposés pour rendre la justice, c'est à eux d'empêcher et de punir les corruptions et les déréglements qui se trouvent dans les autres états; des présents qu'ils reçoivent contre les défenses si souvent réitérées de l'Ecriture et des ordonnances de nos rois; de tant de délais affectés, qui changent en amertume les jugements et en absinthe les fruits de la justice, comme parle un prophète; les parties se consument en frais durant ces longueurs, et le sort de la victorieuse n'est guère plus avantageux que celui de celle qui s'est vue condamnée; de ces fortunes énormes qui se font en peu de jours et ne s'élèvent que sur les débris, non-seulement de quelques familles, mais des provinces entières qui deviennent leur proie et leur curée, la quatrième partie de ce qu'ils exigent impitoyablement n'entrant pas dans les coffres du prince. Enfin, des injustices qui se commettent dans le négoce; de tant de mauvaises industries qu'emploient ceux de cette profession à sophistiquer les marchandises, afin que celui à qui on les vend ne les aperçoive pas, et les achète comme si elles n'étaient point altérées; d'une infinité de mensonges qui ne leur coûtent rien et n'en blessent pas moins la justice, puisque, dans une action de justice et dans le commerce et la société, on ne peut blesser la vérité sans blesser la justice, tous les particuliers ayant droit de n'être point trompés et traités avec infidélité, ne devant pas se défier qu'on leur tend des piéges pour surprendre leur simplicité. Je sais bien qu'il est quelquefois permis de taire la vérité, mais jamais de dire un mensonge; et si le prochain n'a pas toujours droit d'être instruit des choses qui ne le touchent point, il a toujours droit de n'être pas trompé, principalement dans celles qui le regardent. Des monopoles qui se pratiquent aujourd'hui, surtout en blé, en viandes et autres choses nécessaires à la vie, et ne vont à rien moins qu'à épuiser et ruiner les provinces; enfin, des péchés que les acheteurs commettent de leur côté : ce qui a fait dire au sage que, comme un morceau de bois demeure enfoncé entre deux pierres, ainsi le péché sera comme resserré entre le vendeur et l'acheteur. Il veut dire, par cette expression figurée, que, comme un clou enfoncé bien avant tient ferme et ne s'arrache pas aisément, ainsi le péché s'affermit entre le vendeur et l'acheteur, parce qu'il y a une injustice et une avarice secrète enracinées dans leurs cœurs, les uns voulant vendre à un plus haut prix qu'ils ne doivent, les autres acheter au plus bas. Les bornes d'un discours ne me permettent pas de toucher ces divers abus, même superficiellement : passons à ce que je vous ai promis en ma seconde partie, à

savoir : les moyens les plus ordinaires que la charité sait employer pour s'enrichir à jamais.

SECOND POINT.

L'esprit de Dieu, dont la charité suit en toutes rencontres les instincts et les mouvements, étant plus saint et plus actif que celui de l'homme charnel n'est corrompu et avide à rechercher ce qui peut contenter ses passions, il me serait aisé de vous marquer plus de voies et de manières d'enrichir notre pauvreté qu'il n'y en a d'envahir le bien du prochain, et de se perdre ainsi misérablement soi-même. Tout entre dans cet admirable commerce : pensées, paroles, actions, biens, maux, prospérités, adversités, santé, maladies, injustices et violences des hommes ; la charité sait tout mettre à profit, jusqu'à ses pertes, jusqu'aux péchés qui l'avaient auparavant ruinée et anéantie. Les saints ont parfaitement entendu cette espèce de négociation, et s'y sont tous enrichis. J'ai toujours désiré, dit saint Grégoire de Nazianze, de mourir à la vie présente pour vivre d'une vie cachée en Jésus-Christ, et devenir ainsi un grand marchand, en achetant ce précieux diamant au prix de tout ce que j'ai dans le monde, et en achetant les biens stables et permanents, en échange de ceux qui sont passagers et fragiles. C'est là le seul trafic estimable et véritablement grand au jugement de toutes les personnes sensées. Y a-t-il à balancer d'entrer dans un commerce où on ne donne presque rien pour gagner tout ? On donne des choses basses qu'il faudra de nécessité abandonner à la mort, des choses qui ne méritent pas d'être aimées, et qu'on ne peut aimer sans s'avilir et se rendre ennemi un Dieu jaloux, pour acquérir tout ce qu'on peut et qu'on doit souhaiter, et qui ne pourra jamais être enlevé.

Mais comme cette espèce d'usure, non-seulement légitime mais nécessaire et glorieuse, comprend toute la vie chrétienne, renfermons-nous en celle qui consiste à prêter à Dieu en la personne des pauvres, dans l'espérance d'en recevoir le centuple au siècle futur.

Saint Chrysostome, opposant cette dernière usure à celle que nous avons combattue dans mon premier point, dit que la différence qui se rencontre entre elles, et qui en fait tout le bien et tout le mal, consiste en ce que l'usure qui est criminelle ruine le débiteur et perd devant Dieu le créancier, dont l'iniquité augmente à mesure qu'il fait croître ses revenus ; au lieu que l'usure qui n'est pas seulement permise, mais commandée, et que ce maître divin dont il est parlé dans l'Evangile exigeait de ses serviteurs avec tant de sévérité, procure à celui de qui on l'exige des trésors infinis dans le ciel. Quelle est donc l'inhumanité d'un chrétien qui, après avoir reçu de la libéralité de son Dieu des biens spirituels et temporels en abondance, est plus cruel à l'égard de ses frères qu'un Juif ne l'était à l'égard des siens ? Comment excuser devant lui une conduite si indigne au christianisme ?

Les autres saints Pères parlent à peu près en mêmes termes. Cette charité généreuse qui se répand sur les autres, dit saint Clément d'Alexandrie, a Dieu même pour premier principe ; celui qui la pratique reçoit, en donnant aux autres, l'usure la plus précieuse et la plus digne d'un chrétien qu'on puisse espérer parmi les hommes, c'est-à-dire que pour un peu d'or et d'argent il acquiert, devant Dieu et devant les hommes, le mérite d'une bonté et d'une générosité vraiment chrétiennes. C'est là l'usure permise aux enfants de Dieu, qui s'acquièrent des biens éternels et incorruptibles par le moyen d'un bien passager et périssable, et qui en donnant un peu de terre se rendent dignes du ciel. Dieu vous défend de prêter à un homme à intérêt, dit saint Augustin, et il vous commande de lui prêter à lui-même à intérêt : il condamne ces premiers usuriers, au lieu qu'il couronne les seconds. *Celui qui fait la charité au pauvre prête au Seigneur*, dit l'Ecriture ; il n'a aucun besoin de votre argent, étant le maître et le créateur de toutes choses, mais le pauvre en a besoin ; vous lui mettez votre argent entre les mains, et Jésus-Christ le reçoit. Cette somme, stérile de sa nature, remise ainsi entre ses mains, participe à sa divine fécondité, et est à couvert de tous les périls qu'elle courrait dans vos coffres. Le pauvre, dans l'impuissance de rendre, ne peut témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur qu'en priant pour lui ; lorsqu'il le fait, c'est comme s'il disait à Dieu : Seigneur, soyez la récompense de celui qui soulage ma misère ; et le Seigneur vous dit de son côté : Donnez votre argent à cet homme qui n'a rien ; donnez-le-lui hardiment, c'est moi qui vous en réponds. Vous vous fiez bien à un riche, lorsqu'il vous répond pour un autre, et vous vous défieriez de Dieu, incapable de tromper ! Ah ! c'est être cruel envers vous-mêmes, dit le grand saint Léon, de ne vouloir pas entrer dans le moyen qu'on vous propose pour posséder à jamais ce que vous chérissez tant. Amassez, entassez et thésaurisez ici-bas tant que vous voudrez, il en faudra sortir nu : un suaire est tout ce que vous emporterez de ce monde. Si vous êtes donc prudent et éclairé sur vos véritables intérêts, hésiterez-vous de prêter à Dieu, qui est un débiteur et une caution très-solvable ? Mais l'avarice aveugle et infidèle refuse d'ajouter foi aux promesses de la vérité même, et compte sur celles d'un homme menteur et qui n'assure qu'en tremblant ; et, lorsqu'elle attribue plus de solidité aux biens visibles qu'aux invisibles, qu'elle s'attache avec toute l'ardeur imaginable aux premiers, et n'a que de l'insensibilité pour les derniers, elle perd misérablement les uns et les autres : *Dum certiora existimat præsentia quam futura, utramque jacturam incurrit.* Dieu n'attend pas même toujours le temps de la mort de ces hommes de richesses pour les en dépouiller, et les réveiller de leur sommeil ; il le fait souvent

avant ce terme fatal, où nous rentrerons tous dans la poussière d'où nous sommes sortis. Son souffle dissipe tous ces trésors d'iniquités : les biens du prochain, mêlés sans scrupule avec le leur, les consume et leur attire les malédictions temporelles, qui sont les seules qu'ils redoutent. Heureux s'ils ouvraient les yeux, et s'ils faisaient un usage de pénitence de l'état même où la Providence les a réduits!

Il arrive aussi souvent que toutes choses prospèrent ici-bas à ceux qui, pleins de foi, n'hésitant point sur les promesses divines, font de saintes profusions de leurs biens aux pauvres; les bénédictions de l'Ancien-Testament leur sont données, aussi bien que celles du Nouveau, la graisse de la terre et la rosée du ciel : il semble que les pluies et la chaleur soient à leur disposition; la récolte surpasse leur espérance; ce qu'ils possèdent se multiplie de plus en plus, et Dieu fortifie de toutes parts leur maison, leurs personnes et leurs biens, tant il se plaît à confondre l'avarice timide et à avancer la récompense de la charité.

Mais quand même il plairait à Dieu de tenir une autre conduite, de laisser engraisser les mauvais riches jusqu'à leur mort, pour en faire des victimes immortelles de sa colère, et de permettre que ceux qui donnent largement aux pauvres devinssent pauvres eux-mêmes, et éprouvassent les rigueurs de cet état, cette considération devrait-elle être capable de refroidir la charité de ceux qui croient des biens éternels, qui attendent sur la parole d'un Dieu une récompense trop grande, puisque c'est lui-même qui voudra bien l'être? *Merces magna nimis.* (*Gen.*, XV.)

Que ceux qui ne croient point d'autre vie après celle-ci travaillent, à la bonne heure, à s'en procurer les aises et les douceurs, et à laisser de puissants héritiers en amassant des richesses sans fin, et ne prescrivant aucunes bornes à leur cupidité, *et thesaurorum non est finis* (*Isa.*, II); qu'ils se gardent bien de se dessaisir de la moindre partie d'un bien qu'ils se sont incorporé; qu'ils regardent d'un œil sec la misère publique et celle des particuliers; qu'ils laissent mourir de faim les Lazares à leur porte; qu'ils fassent tous les jours bonne chère, et ne refusent rien à leurs sens, ni à leur vanité : c'est là leur sort!

Mais que ceux qui croient à l'Evangile et sont très-convaincus que le ciel et la terre passeront plutôt que tout ce qui y est écrit ne soit accompli parfaitement, jusqu'à un seul iota et à un seul point; que tous les oracles de la Sagesse incarnée s'exécuteront infailliblement, soit à l'égard des bons, soit à l'égard des méchants; que tous ceux, dis-je, qui font profession de croire ces choses règlent leurs actions sur cette créance; qu'ils fassent bonne part aux pauvres des biens qu'ils ont reçus de la bonté du Père commun des hommes; qu'ils ne s'en considèrent que comme les économes et les dispensateurs, et ces richesses l'instrument de leur sanctification, et qu'ils s'en fassent selon le conseil, ou plutôt le précepte de Jésus-Christ, des amis qui les reçoivent dans les tabernacles éternels : *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis, qui recipiant vos in æterna tabernacula.* (*Luc.*, XVI.)

Leur sein est le réservoir où vous devez amasser vos grains, si vous voulez les conserver et les soustraire aux entreprises des voleurs; le véritable moyen de mettre votre argent en sûreté est de le confier à leur garde, de les en rendre dépositaires et de l'envoyer au ciel par leur entremise; ceux qui intentent tous les jours des procès sur les plus faibles fondements n'iront pas vous former là des contestations, ni le fisc et les partisans l'enlever; ce sont des banquiers qui vous rendront là-haut au centuple ce que vous leur aurez compté ici-bas. Ce sont des amis puissants et accrédités dont toute votre fortune dépend; ils sont présentement dans l'oubli, le mépris, et l'opprobre, regardés comme le rebut et la balayure du monde, forcés d'étouffer au dedans d'eux-mêmes leurs justes plaintes, parce qu'il n'y a point ici-bas de tribunal où on leur fît justice; mais il viendra un temps, et il n'est guère éloigné, auquel ils s'élèveront avec une grande force contre ceux qui les ont affligés et demanderont justice à la face de toute la terre, à celui qui a dit : Ce que vous avez fait au moindre de ces petits, c'est à moi-même que vous l'avez fait; et qui prend la qualité d'époux des veuves et de père des orphelins. Ces accusations seront écoutées, elles exciteront sa colère et attireront un arrêt foudroyant sur les hommes barbares, tandis que les véritables pauvres seront enlevés dans le ciel; il est leur préciput, leur patrimoine, leur héritage, et leur royaume.

Ces idées, que je puis appeler évangéliques, ne nous apprennent pas seulement l'obligation de faire l'aumône et la faire abondamment, mais encore les dispositions intérieures dans lesquelles il faut la faire. Si c'est une semence que nous jetons sur terre dans le champ du pauvre qui fructifiera pour nous au centuple dans le ciel, il s'ensuit non-seulement que nous ne devons pas l'épargner, mais encore la répandre avec joie. Quel est l'avare qui n'en ressentît, s'il lui était permis d'ensemencer le champ de son voisin à son profit? Car ce serait de même que si la propriété lui en était cédée. Par là vous satisfaites à une des principales qualités qu'exige saint Paul de ceux qui donnent l'aumône, que ce ne soit pas un don extorqué à l'avarice, mais une effusion de charité, parce que Dieu aime celui qui donne gaiement, qui croit recevoir lui-même un présent considérable lorsqu'on accepte son aumône; elle doit être le sacrifice volontaire d'un cœur chrétien et libéral, non le présent forcé d'une âme mesquine. Ah! vous perdez votre argent en le donnant de si mauvaise grâce : *Hilarem enim datorem diligit Deus.* (II *Cor.*, IX.) Si son cœur se resserre à l'égard de ceux qui ne donnent que par contrainte et mal-

gré eux. il est tout entier pour ceux qui donnent de toute l'étendue du leur.

Si votre intérêt propre vous doit inspirer cette joie toute spirituelle et même sensible, puisque Dieu fait quelquefois recueillir le centuple en biens temporels, toujours en grâces et en vertus, et qu'il en prépare un dans sa gloire que le cœur humain n'est pas capable de comprendre : quel surcroît et quel comble de joie en considérant que vous faites plaisir à Dieu même, que vous contribuez à la glorification de son nom, à la bonne odeur de la religion; que vous sauvez la vie aux membres de Jésus-Christ, quelquefois celle de l'âme aussi bien que du corps par les tentations auxquelles une extrême pauvreté fait souvent succomber, dont vous les garantissez; que vous faites de ces cœurs autant d'autels de parfums où Dieu est béni et adoré, que vous l'enrichissez en quelque manière lui-même, et qu'il en naît une infinité de biens!

Une autre disposition non moins essentielle est l'humilité, qui ne permet pas qu'on s'élève au-dessus de ceux qu'on soulage, et qu'on le fasse avec faste et dédain comme si c'étaient des gens d'une espèce distinguée de la nôtre, mais les fait regarder comme nos supérieurs et nos maîtres. Vous ne faites aucune difficulté d'honorer comme tels les princes du sang royal, ou ceux qui ont un accès libre auprès du roi, qu'il met au rang de ses amis et par le canal desquels il distribue ses faveurs. Or voilà justement ce que sont les pauvres à l'égard de Dieu et au nôtre. C'est à eux de communiquer leur droit au royaume des cieux, où ils sont élevés à proportion de leur abaissement sur la terre, aux riches et à ceux qui en sont déchus par le péché. Nous avons donc un intérêt extrême de cultiver ces amis de Dieu et d'en faire les nôtres, de nous concilier leurs bonnes grâces, afin qu'ils ne dédaignent pas d'être nos médiateurs.

Qu'il ne vous arrive donc plus de gâter vos aumônes par des manières dures, hautaines, rebutantes et d'en ruiner peut-être totalement le fruit. Ne méprisez pas votre propre chair, ainsi que vous y exhorte le prophète, ou plutôt la chair de Jésus-Christ même, puisqu'ils font comme vous partie de son corps mystique et en sont les principaux membres. En usez-vous ainsi à l'égard des personnes d'un rang distingué que tout vous porte à ménager et auxquelles de plus vous avez obligation? En effet, dit saint Chrysostome, vous ne leur donnez que des biens peu importants qui ne méritent pas proprement ce nom, qui ne peuvent les garantir de la misère et de la mort, au lieu que vous en recevez de spirituels et d'éternels qui éteindront pour jamais votre faim et votre soif.

Entrez donc dans des sentiments si justes et si raisonnables. Accoutumez-vous à regarder les pauvres plutôt comme des protecteurs à qui vous offrez des présents, qu'à des misérables à qui vous faites l'aumône. C'est à nous à les prier et à leur faire notre cour, loin de les fatiguer par nos délais et par nos manières humiliantes; qu'une foi vive et éclairée vous fasse envisager Jésus-Christ en leur personne, qui paraît aujourd'hui suppliant et vous citera peut-être demain à son tribunal comme juge; la charité seule vous pourra donner de la confiance en ce jour terrible. Ne perdez donc plus de temps. Hâtez-vous de vous faire des amis des biens de votre maître! Faites valoir son argent en la manière qu'il vous l'ordonne. Il n'a dans le fond aucun besoin de vos biens; ce n'est que pour votre intérêt qu'il vous sollicite de les répandre; concevez autant d'amour pour l'usure qu'il veut que vous exerciez, que d'horreur pour celle que la cupidité a enseignée aux hommes pour se dévorer sous prétexte de s'enrichir. Si vous avez eu le malheur d'imiter le publicain Zachée dans les voies odieuses et illicites dont il s'était servi pour s'enrichir, imitez-le dans la généreuse restitution qu'il fit à ceux auxquels il avait porté préjudice en quoi que ce soit. Si vous n'en rendez pas quatre fois autant, et, faisant quelque part de vos biens aux pauvres, si vous n'avez pas le courage d'en donner la moitié à son exemple, le jugement que porta contre lui-même cet heureux pénitent condamnera un jour tous ces cœurs durs, qui rejettent opiniâtrément les remèdes spécifiques qu'on veut leur appliquer. Méritez plutôt, par un parfait détachement, que Jésus-Christ dise *que votre maison a reçu le salut, parce que vous êtes aussi enfants d'Abraham*, et qu'il vous fasse à jamais reposer dans le sein de ce patriarche, ou plutôt celui de son Père éternel, où nous sucerons à jamais, avec tous les élus, le lait des délices et des consolations célestes; c'est le bonheur que je vous souhaite.

SERMON X.

Pour le vendredi de la seconde semaine de l'Avent.

DE L'ÉDIFICATION DU PROCHAIN.

Scio quia Messias venit, qui dicitur Christus; cum ergo venerit, ille nobis annuntiabit omnia. (*Joan.*, IV.)

Je sais que le Messie, qui s'appellera le Christ, doit venir; lorsqu'il sera venu, il nous enseignera toutes choses.)

Si l'Eglise, en parlant du péché de notre premier père, dit par une sainte saillie : Heureuse faute qui nous a valu un tel Rédempteur! je puis bien m'écrier dans le même esprit : heureuse ignorance qui nous a valu un tel Maître! Que sont en comparaison tous les hommes qui s'attribuent ce titre! Il est le seul docteur de justice, prédit par les prophètes; lui seul est le maître intérieur qui comme Verbe, lumière et vérité éternelle, éclaire tout esprit créé, découvre toute vérité, et qui, comme Sauveur, parle aux cœurs par son esprit, les instruit par son onction de tout ce qui est nécessaire pour le salut; il rend les personnes les plus simples et les plus grossières, non-seulement capables de comprendre sa sublime philosophie, à laquelle tout l'effort des plus rares génies du paganisme n'était pas capable d'atteindre, mais encore de l'enseigner. Je vois, dit saint Hilaire, un pêcheur, un ignorant,

un homme sans aucune teinture de lettres, dont les vêtements sont encore mouillés, les pieds pleins de limon, et qui, par tout son extérieur, fait voir qu'il sort de sa barque; écoutez, je vous prie, ce qu'il dit : *Au commencement était le Verbe, le Verbe était en Dieu, et Dieu était le Verbe.* Quel prodige ! Il remonte jusqu'au delà des temps; sa science est au-dessus de tous les principes ; aucun siècle n'arrête l'élévation et la rapidité du vol de cet aigle, il se mêle au tonnerre et aux éclairs, perce les nues et va jusqu'au sein du Père découvrir la génération ineffable d'un Fils qui lui est coéternel. Le divin Platon (c'est le titre que l'antiquité lui donne) prit-il jamais un tel essor? Les plus grands philosophes du paganisme n'ont parlé qu'en doutant de l'immortalité de l'âme ; et dans le christianisme un nombre infini de gens sans lettres, des femmes, des enfants, ont sacrifié leur vie temporelle pour acquérir cette vie immortelle, de la certitude de laquelle ils étaient pleinement convaincus.

Je vous ai fait voir dans les quatre discours précédents ce que notre adorable Maître nous avait appris immédiatement par lui-même ou par le ministère de son Eglise sur l'amour du prochain, c'est ce qu'il a pris le plus de soin de nous inculquer dans l'esprit et de nous imprimer dans le cœur ; et le disciple bien aimé, dont je vous parlais tout à l'heure, qui avait puisé la charité dans sa vraie source, le cœur adorable de notre commun Maître, avait sans doute moins de complaisance d'avoir développé le mystère de sa génération éternelle, que de dire : Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres, c'est le précepte du Seigneur, accomplissez-le, et il suffit. Si sa charité et sa science pouvaient être séparées, la première me paraît de beaucoup préférable à l'autre, et en est peut-être la cause ; c'est elle qui a levé les voiles qui dérobent la vérité aux regards des mortels. Puis-je copier un meilleur modèle? Je vais donc achever les offices de la charité envers le prochain par l'édification, qui lui est due ; et pour cet effet je me propose d'établir dans mon premier point l'obligation de nous édifier mutuellement, et dans le second je marquerai ce que vous devez faire pour cet effet et pour ne pas recevoir de préjudices des mauvais exemples. Implorons l'assistance du Saint-Esprit par la médiation de la très-sainte Vierge ; disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si le témoignage de votre conscience vous suffit pour vous-même, dit saint Augustin, il ne suffit pas pour le prochain ; il faut, pour son édification, qu'il connaisse votre bonne vie, car nous sommes redevables à tous; il faut qu'il juge que votre conduite répond à la profession que vous faites du christianisme, et qu'elle lui serve d'aiguillon pour tendre à la perfection de son état.

C'est pour cela que saint Paul ne recommande rien tant aux fidèles que de s'entr'édifier et d'avoir soin de faire le bien, non-seulement devant Dieu, qui est l'arbitre intérieur, mais aussi devant les hommes, en évitant toutefois l'ostentation de tout faire pour l'édification : *Omnia ad ædificationem fiant*, et de répandre la bonne odeur de Jésus-Christ en tout lieu. C'est ce que Jésus-Christ enjoint expressément à tous ses disciples : Que votre lumière, dit-il, luise devant les hommes, afin qu'ils en prennent sujet de glorifier votre Père céleste. Je sais bien qu'il y a des actions de pénitence et de religion qui demandent le secret, et que la gauche doit ignorer l'aumône que fait la droite; mais ce serait une humilité mal réglée et une fausse spiritualité de vouloir cacher toute sorte de bien; il faut garder la règle de saint Grégoire, de faire devant le prochain tout ce qui peut l'édifier et de n'y chercher jamais notre propre gloire.

Cette obligation est fondée sur le précepte de la double charité, l'amour de Dieu et du prochain; l'amour de Dieu nous doit faire désirer avant toutes choses que son nom adorable soit sanctifié ; c'est ce que Jésus-Christ nous a appris lui-même dans cette formule admirable de prière qu'il nous a laissée, et de contribuer autant qu'il est en nous à la gloire et à la propagation de sa sainte religion. Or, c'est ce qui se fait plus efficacement par l'édification que par aucun autre moyen. C'est la gloire du Père céleste d'avoir des enfants dignes de lui, parfaits comme lui, bienfaisants et sages comme lui, qui aient les mêmes inclinations; on est forcé de louer l'ouvrier dans son ouvrage. C'est une invitation puissante, une pressante exhortation à tous ceux qui en sont témoins, de se régler de même et d'embrasser la vertu; car, comme rien n'est si damnable que de porter le nom de chrétien et de mener la vie d'un païen, parce qu'une telle vie est une espèce de blasphème, et donne occasion à ceux qui sont pleins de l'esprit du monde, aux infidèles et aux hérétiques, de blasphémer le nom de Dieu ; la bonne vie au contraire exposée aux yeux des hommes est la louange qui l'honore le plus; autant que les vices dont ils sont témoins les éloignent de la piété, autant les vertus y engagent et y font persévérer. Il est vrai que la pente naturelle entraîne au vice et qu'il se faut faire violence pour pratiquer la vertu, mais Dieu se plaît à joindre sa grâce au bon exemple, et c'est la plus forte barrière qu'il oppose au débordement de la corruption. Les impies n'ont plus le prétexte dont ils s'autorisent communément en faisant passer la religion pour une belle spéculation, une idée de perfection à laquelle on ne peut atteindre et qui surpasse la portée des hommes, et ne peuvent prescrire contre sa vérité et sa sainteté.

Dieu a mis les bons chrétiens dans le ciel de son Eglise, comme il a fait les astres dans le firmament, pour éclairer le monde. C'est l'éloge que donne saint Paul aux Philippiens : Vous brillez, leur dit-il, au milieu d'une nation dépravée (il entend parler des païens), comme des astres dans le monde,

sicut luminaria in mundo. Un chrétien qui n'éclaire pas le monde par la pureté d'une vie irrépréhensible est donc un astre sans lumière. O Dieu ! que d'astres obscurcis présentement ! Que de flambeaux qui jettent plus de fumée que de clarté et répandent une odeur de mort! Que de faux chrétiens qui servent d'instrument au diable et de ministres au monde, pour faire tomber les âmes dans le péché! Horrible emploi! Détestable ministère!

Les chrétiens des temps apostoliques et de ceux qui suivirent jusqu'à la conversion des empereurs, étaient les fidèles imitateurs des apôtres et de Jésus-Christ même, dont ils retraçaient la vie; ils défiaient hautement les juges et les tyrans de les convaincre d'autre crime que de celui dont ils faisaient gloire, je veux dire le christianisme : « Nous sommes chrétiens, criait sainte Blandine, déchirée par les ongles de fer, et il ne se commet point de crimes parmi nous. » Si par hasard il s'en commettait quelqu'un, le glaive de l'excommunication retranchait aussitôt le criminel du corps de Jésus-Christ, comme un membre gangrené.

Les païens calomniaient les miracles, ils les attribuaient aux prestiges, à la magie et à l'opération des démons; mais ils ne pouvaient rejeter cette espèce de miracle sous aucun prétexte; la vertu contrefaite de leurs philosophes ne servait qu'à donner du lustre et du relief à celle de ces vrais amateurs de la sagesse; et, ne pouvant trouver sur la terre de cause d'un changement si merveilleux et de ce qu'ils apercevaient si peu de trace de l'homme dans cette nouvelle espèce d'hommes, ils étaient forcés de lever les yeux au ciel et de reconnaître le Réparateur de la nature; par là, non-seulement ils se voyaient réduits à supprimer leurs médisances et à admirer ces hommes extraordinaires, mais ils se sentaient doucement violentés à les imiter et à entrer dans le bercail de l'Eglise. Dieu veut, disait saint Pierre aux premiers fidèles, que par votre bonne vie vous fermiez la bouche aux hommes ignorants et insensés. Voilà la plus excellente apologie de la religion ; les meilleures raisons ne sont pas à la portée du commun des esprits; ceux qui l'ont plus subtil et plus pénétrant s'éblouissent aisément, et l'appliquent à éluder la force de la vérité : le bon exemple est un langage et une raison que tout le monde entend aisément, les plus stupides et les plus habiles le comprennent également. La parole des apôtres ne pouvait pénétrer partout; mais cette espèce de prédication retentissait en tous lieux et faisait des conversions surprenantes. Votre foi, dit saint Paul aux Romains, se rend célèbre par tout le monde. Le seul exemple a suffi pour multiplier les chrétiens à l'infini, pour peupler les déserts sans qu'il fût besoin d'y ajouter les exhortations. Et à qui notre France est-elle redevable de sa conversion, et d'avoir passé du culte impie des idoles à celui du Dieu vivant, sinon à la piété de Clotilde, épouse du roi Clovis? Sa rare piété n'a-t-elle pas déssillé les yeux à ce prince, aveuglé de l'amour de ses superstitions ? Et l'exemple de l'un et de l'autre, joint aux prédications de saint Remi, n'a-t-il pas gagné nos pères à Jésus-Christ?

Oh! si vous faisiez réflexion que Dieu vous a confié sa gloire et le salut de vos frères, quelle serait votre vigilance pour ne leur point donner d'occasion de scandale ! Car la charité que vous devez au prochain vous doit faire aimer sa perfection comme la vôtre propre, et rien n'est à elle qui ne soit à tous les autres. En effet, pouvons-nous aimer l'ordre, la justice, la vérité, sans désirer que le prochain en soit participant, qu'il s'y conforme et parvienne à sa jouissance? Car, ne vous y trompez pas, cette dilection mutuelle, qui nous est si fort recommandée, ne consiste pas à désirer ou à procurer à autrui les biens et les fortunes de ce monde, elles ne servent souvent qu'à en rendre citoyen et à pervertir le cœur; ni à le voir exempt de maladies et de traverses. Souhaitez-leur, à la bonne heure, cette exemption, parce que ce sont des tentations qui peuvent excéder la mesure de leurs forces; Dieu s'en sert, toutefois, communément pour purifier ses élus et leur faire mériter la couronne qui leur est préparée. La vraie charité se propose l'acquisition des biens invisibles, la jouissance de Dieu et y rapporte tout. Or, vous venez de voir combien l'édification qu'on donne au prochain par une vie chrétienne est capable de faire impression et de porter ceux qui la voient à l'imiter ; c'est un levain de bénédiction, capable de changer toute une masse et de lui communiquer sa saveur; ce sont des charbons allumés qui en allument d'autres, des prédications muettes qui font plus de bruit que nos paroles et ont plus d'énergie que les discours des orateurs les plus pathétiques. De tous les moyens de gagner à Dieu le prochain, c'est le plus simple, le plus naturel, le plus efficace et qui est sujet à moins d'inconvénients ; on se lasse, on se rebute des instructions ; l'amour-propre est en garde, et si l'esprit est persuadé par la force du raisonnement, il y a loin de l'esprit au cœur, peut-être ce dernier sera ému et formera quelque résolution, mais il en demeurera là, ce n'est qu'une impression passagère et superficielle; mais l'exemple entraîne par une force presque invincible; c'est une voix de tonnerre qui ébranle, renverse et fait enfanter l'esprit de salut; elle a la force de déraciner et bannir entièrement certains abus, et d'ôter la peine de quelques actions difficiles qui sont passées en coutume. La correction effarouche et révolte, le personnage de censeur est odieux; d'ailleurs tout le monde n'y est pas propre, c'est une action difficile qui demande une main délicate; il faut être spirituel, comme dit saint Paul, pour reprendre, et pour entreprendre ces sortes de cures; tout le monde n'y est pas appelé, parce que rien n'est si rare que d'avoir en soi le sel de la sagesse

nécessaire pour l'assaisonner, je veux dire, pour s'en acquitter avec succès et ne pas aigrir le mal qu'on prétend guérir.

Il n'en est pas de même de l'obligation d'édifier; tout le monde a vocation; dès que vous êtes appelés au christianisme, vous avez mission, et c'est d'elle particulièrement que doivent s'interpréter ces paroles du Sage : *Unicuique mandavit Dominus de proximo suo* (*Eccli.*, XVII), Dieu a commis à un chacun le soin de son prochain; tous y sont tenus sans exception, grands, petits, nobles, roturiers, pauvres, riches, savants, ignorants, hommes et femmes. Le précepte de l'aumône s'adresse à tous, mais tous ne le peuvent pratiquer à la lettre; la misère du temps fait que le plus grand nombre est dans cette impuissance; pour l'aumône spirituelle, qui consiste dans l'instruction, il faut talent et capacité; l'infirmité et autres causes dispensent des jeûnes de l'Eglise; mais qui s'oserait prétendre exempt de cette espece d'aumône que je vous prêche? Qui peut s'en croire incapable, à moins d'ignorer ce à quoi il s'est engagé par son baptême? Vous devez avoir, tous tant que vous êtes, un fonds et un trésor inépuisable pour y fournir; et ceux qui sont les plus destitués des biens extérieurs sont les plus riches en ce point, puisqu'ils peuvent et doivent édifier par leur modération et leur patience, vertus dont tous ont un extrême besoin. Ceux qui sont dispensés de jeûner le Carême, d'assister au service divin les dimanches et fêtes, de garder des vœux qu'ils ont faits et d'observer d'autres pareilles lois, n'en sont que plus obligés à l'observation de celle-ci dans tout le reste, parce qu'elle est le droit naturel et divin, et n'est pas sujette à ce que la théologie appelle interprétation; Dieu lui-même ne vous en peut dispenser, parce qu'il ne peut être contraire à lui-même et qu'il ne se peut faire qu'il n'agisse selon une souveraine justice.

Mais, quoique tout le monde sans reserve soit lié par cette obligation primitive et la plus importante de toutes, il y a certaines personnes qui y sont engagées encore plus étroitement et plus indispensablement; je mets en ce rang les personnes constituées en dignité et revêtues de quelque autorité ou caractère, telles que les rois, les princes, les pères de famille; ceux et celles qui sont consacrés à Dieu par état, comme les prêtres et les religieux; ceux qui en dépendent ont sans cesse les yeux arrêtés sur eux pour les copier; si leur vie est exemplaire, elle est capable de réformer les villes entières, les provinces, les royaumes; si elle est au contraire vicieuse et déréglée, ô Dieu! que de maux! que de chutes funestes! que de licences! quel déluge de crimes! Heureuses les maisons qui ont un chef plein de piété, pénétré de ses obligations essentielles! Elles ne tarderont guère d'être des maisons chrétiennes, des églises domestiques; les plus réglées, au contraire, tomberont bientôt dans le relâchement et la dissolution, si celui ou celles qui en doivent être l'âme et le mobile se relâchent et s'attiédissent. C'est en cela principalement que consiste le soin que saint Paul veut qu'aient les pères et mères de famille pour leurs enfants et domestiques, sans quoi ils sont, au témoignage de cet apôtre, de vrais infidèles et d'infâmes apostats.

C'est pour cela que Dieu punit si sévèrement les fautes des grands et de tous ceux à qui il a fait quelque part de son autorité. Après avoir fait déclarer par son prophète Nathan à David, qu'il vit pénétré d'horreur pour son double crime, qu'il avait transféré, c'est-à-dire pardonné son péché, il ajoute néanmoins : Parce que vous avez été cause que les ennemis du Seigneur ont blasphémé contre lui, assurez-vous que le fils qui vous est né va perdre la vie. La vengeance divine ne fut pas bornée à la mort de ce petit innocent; David paya au quadruple la brebis qu'il avait volée; trois de ses autres fils moururent de mort violente; il vit sa famille déshonorée par des adultères plus honteux, et ensanglantée par des meurtres plus horribles que celui qu'il avait commis.

L'Ancien Testament est plein de traits pareils; si le Nouveau n'en présente pas tant, c'est que les punitions y sont d'un autre ordre, plus spirituelles et qui frappent moins les sens; mais, pour être moins éclatantes, elles n'en sont que plus terribles.

Afin de connaître toute l'étendue de sa colère contre les auteurs de ces scandales, il faudrait concevoir son amour infini pour les âmes rachetées au prix inestimable du sang de son Fils; pour vous en former toutefois quelque idée et quelque faible image, figurez-vous une mère : *Cogita matrem* (S. Amb.), c'est tout dire; ce que je pourrais imaginer pour exprimer l'excès de sa tendresse serait toujours au-dessous; elle confie ce fruit de ses entrailles, ce fils unique, à une nourrice qu'elle paye par avance, et cette déloyale, cette dénaturée, cette furie l'étouffe, non par hasard et en dormant, mais par un pur effet de malice et de cruauté; si elle la poussait jusqu'à arracher l'enfant du sein de sa mère et à l'égorger à ses yeux, de quelle douleur se trouverait-elle saisie? de quels mouvements ses entrailles seraient-elles agitées? avec quel transport de fureur ne s'élancerait-elle pas sur cette perfide meurtrière? Représentez-vous un conquérant jaloux au dernier point de sa gloire, lequel, après des travaux et des fatigues incroyables, s'est rendu maître d'une place importante, et l'a remise à quelqu'un des siens qu'il en a établi gouverneur. Si cet homme, par une noire ingratitude et une lâche perfidie, appelle l'ennemi, lui facilite les moyens de s'en emparer et lui ouvre les portes, quel dépit pour ce prince! quel déplaisir! Et quelle vengeance n'en tirera-t-il pas, dès qu'il en aura les moyens? Imaginez-vous encore un mari atteint de la maladie de jalousie, sensible au delà de ce qui se

peut dire à tout ce qui peut partager l'affection qu'il a droit d'attendre de son épouse; s'il apprend qu'on lui fait le dernier outrage, ah! ce lâche corrupteur n'aura pas assez de sang pour le laver. L'application n'est pas bien difficile; Dieu est en même temps la mère, le conquérant et l'époux des âmes; il vous les a confiées à vous, magistrat, à vous, père, à vous, maître, comme les enfants de son amour, ses chers nourrissons; c'est à vous à les nourrir du lait de la piété et à les faire croître en lui; il vous a remis ces conquêtes si précieuses, qui lui ont coûté le sang de son Fils; et, au lieu de les défendre au péril de votre propre vie, vous ouvrez les portes au fort armé et l'en rendez maître; vous lui prostituez ces âmes, ou plutôt vous en êtes vous-même l'adultère et premier corrupteur. A quel châtiment devez-vous vous attendre? Je frémis en y pensant. Je me consolerai, dit-il lui-même, dans la perte de ceux qui me combattent et serai vengé de mes ennemis; je viendrai à leur rencontre comme une ours à qui on a enlevé ses petits, et les déchirerai en pièces. Ah! sans doute qu'il leur serait plus expédient de n'être jamais nés; il vaudrait mieux pour eux qu'on leur eût attaché une meule de moulin au col et qu'on les eût précipités ainsi dans la mer; c'est Jésus-Christ qui parle et qui ne parle que d'un seul des moindres qui croient en lui. Si donc une mort violente et affreuse à l'imagination est incomparablement moins à craindre qu'être cause de la chute d'une âme; si en la faisant tomber on s'attire ainsi l'indignation de Dieu, en quelle abomination sont à ses yeux ceux qui par des désordres publics et criants scandalisent toute une ville, une province entière, et sont une occasion de perte à un monde d'âmes? Ils sont dignes d'autant de supplices, dit saint Grégoire le Grand, qu'ils en auront damné. Saint Augustin enchérit encore et soutient qu'ils seront punis à proportion des âmes qu'ils pouvaient précipiter en enfer, quoique la grâce les ait préservées de ce malheur effroyable. Ne suffit-il pas, en effet, d'avoir préparé et inventé le poison; si un tel ou un tel n'en ont point bu, parce qu'ils se sont défié de cette liqueur empoisonnée, en êtes-vous moins homicide? *Nec sibi blandiatur, et iste vivit, et ille homicida est.* Quelle sera ta misère et ton désespoir, pécheur scandaleux, d'entendre durant toute l'éternité les reproches sanglants des malheureux que tu as rendus compagnons de tes tourments, et ceux de ta conscience au sujet des prédestinés, qui se sont échappés comme l'oiseau des filets que tu leur avais tendus, de voir les premiers acharnés sur toi comme des furies pour te dévorer le cœur, et les autres bénir Dieu et se réjouir de ton supplice?

Qui ne craindra après cela de scandaliser ses frères? qui ne tremblera au seul nom de scandale? Qui n'entrera avec fidélité, avec soin, dans tous les moyens que l'Écriture sainte nous marque pour éviter ce malheur et pour donner de l'édification? C'est ce qu'il nous faut voir présentement.

SECOND POINT.

Si l'obligation d'édifier le prochain est, comme nous l'avons vu, la plus générale, la plus importante et la plus indispensable de celles que le christianisme nous impose, elle est encore la plus difficile; car elle n'exclut pas seulement les vertus contrefaites, mais elle enferme la plus haute perfection.

La vertu est si belle et jette un tel éclat, que ceux qui haïssent sa sainte austérité ne laissent pas de se parer de ses livrées et de se couvrir de ses apparences, pour acquérir et conserver l'estime des hommes. Mais que gagnent-ils par tous ces artifices et ces déguisements? Prétendent-ils éblouir et surprendre Dieu par cet éclat emprunté et cette fausse montre, ainsi qu'ils font les hommes? Il leur arrachera ce masque un jour à la face de l'univers, révélera leur turpitude et les couvrira d'un opprobre éternel. Il ne permet pas même souvent qu'ils jouissent durant cette vie d'une estime qui ne leur coûte quelquefois pas moins cher que celle qui a la vertu pour fondement. L'hypocrisie est rarement générale; car, comment se faire violence en tout, sans exception et contraindre sa cupidité à l'égard de tous les objets qui peuvent la contenter? L'amour-propre qui, de sa nature, est avide impétueux, s'échappe toujours par quelque endroit; s'il supprime quelque défaut et quelques déréglements, il n'est pas assez attentif pour étouffer et retrancher tous les autres; il échappe toujours quelque exhalaison de mauvaise odeur qui se fait sentir, surtout par ceux qui ont l'odorat sain; je veux dire qu'il naît du gros de leurs actions une certaine impression générale, qui porte à se défier d'eux et à les regarder pour ce qu'ils sont.

Il y a une autre espèce d'hypocrites encore plus communs que ces premiers; c'est une hypocrisie inconnue à celui qui est infecté de ce levain des pharisiens, et qui est plus du cœur que de l'esprit; elle consiste à donner à soi-même et au monde tout le dedans et tous les effets réels, pendant qu'on ne donne à Dieu que le dehors, et qu'on ne l'honore que des lèvres; s'il ne permet pas que ces cœurs doubles paraissent aux yeux des hommes tels qu'ils sont aux siens, c'est souvent par un redoutable jugement; car il leur serait avantageux de perdre cette vaine réputation, dit saint Augustin, et de commettre des actions honteuses et des désordres grossiers, afin qu'une confusion salutaire les tînt humiliés le reste de leur vie. Leur partage sera avec les premiers hypocrites et avec les pécheurs scandaleux, qui font trophée du vice, et publient leurs crimes comme l'abominable Sodome; ils se trouveront enveloppés dans la même condamnation, et seront peut-être traités avec encore plus de sévérité; car Dieu ne

déteste rien tant que le pharisaïsme, et il fera plutôt grâce à des femmes débauchées, comme Jésus-Christ nous en assure dans l'Evangile, qu'à de faux justes qui, sous le voile de la religion, cachent une âme impie, sensuelle et noircie de crimes.

C'est pour cela, selon la remarque de saint Grégoire le Grand, qu'il avait défendu dans l'ancienne Loi qu'on lui offrît des autruches; car cet oiseau est l'image des hypocrites. Il a des ailes et ne peut quasi s'élever de terre; les autres, de même, y rampent par la bassesse de leur inclination, quoiqu'ils semblent avoir leur conversation dans le ciel.

Une probité feinte, dit un Père, est une double iniquité, et le vice n'a garde de produire la vertu. Ainsi, voulez-vous édifier? Ayez une vertu solide et véritablement chrétienne; que rien ne se démente en votre conduite. Soyez tel devant Dieu que vous désirez paraître devant les hommes; surtout faites éclater les vertus propres à votre état; car c'est là la voie que la Providence vous marque pour édifier vos frères et embaumer son Eglise de l'odeur d'un précieux parfum. Etes-vous pères et mères de famille, maîtres et maîtresses? Faites-moi voir des enfants doux, sages, respectueux, bien élevés; des domestiques honnêtes, laborieux, appliqués chacun à son emploi particulier. Si c'est tout le contraire, et que je voie des jeunes gens qui font tout avec emportement et passion, des domestiques fainéants, qui se querellent, se battent, s'enivrent, et que vous négligiez d'avertir, de corriger, de châtier, retirez-vous de moi! Vous m'êtes à scandale: *Scandalum es mihi.* (*Matth.*, XVI.) Si je vois de même une femme soumise à son mari, ne se répandant point au dehors, qui ne met pas son ornement à se parer par la frisure des cheveux et la somptuosité des habits, mais à parer l'homme invisible, caché dans le cœur, par la pureté incorruptible d'un esprit plein de douceur et de paix, je loue le Seigneur; je crois me voir dans les premiers siècles de l'Eglise, et suis persuadé qu'elle fera plus de fruit dans sa maison que je n'y en puis faire par mes prédications. Mais si j'en rencontre une qui, au lieu de soulager son mari et de lui complaire en toutes choses, fait tout le contraire, et se rend pénible et insupportable par son humeur querelleuse, ou telle que saint Paul décrit quelques jeunes veuves, fainéante, accoutumée à courir par les maisons, causeuse, curieuse, tout occupée de bagatelles et s'entretenant de choses dont elle ne devrait pas parler, j'en détourne les yeux, et je pleure ceux qui sont assez imprudents pour lier commerce avec elle.

L'édification ne consiste pas tant, comme vous voyez, à faire beaucoup de choses extraordinaires, qu'à être fidèle à ses devoirs. Mais de quelque état et de quelque profession que vous puissiez être, il faut que vous soyez attentif à supprimer en présence des autres vos humeurs et vos passions; car elles ont toujours quelque chose de contagieux et qui s'imprime machinalement, remue, agite et produit les mêmes émotions dans ceux qui vous voient ou vous entendent. Ainsi, la grâce doit faire en vous ce que la philosophie stoïcienne promettait vainement à ses sectateurs, une apathie ou insensibilité, et extinction totale de passions: qu'on n'en voie point d'autre en vous que celle qu'excite la charité; qu'on y remarque un zèle ardent pour la vérité, pour la justice, et ne parlez qu'avec douceur. C'est à quoi le grand Apôtre nous exhorte, lorsqu'il écrit aux Philippiens: *Que votre modestie soit connue de tous les hommes;* car, par cette modestie, il faut entendre la modération qui enferme la douceur, qui retranche toute aigreur de nos paroles et de nos actions. Il y a toujours de l'excès dans la dureté; un chrétien n'en doit point avoir, mais un fond inépuisable de bonté, de tendresse et d'humilité qui bannisse l'orgueil, l'air d'ascendant et tout ce qui peut altérer le son de la voix. On peut cacher quelques vertus par discrétion; mais la modération doit toujours éclater, parce qu'il n'est jamais permis de choquer le prochain, et tenter de vivre de fantaisie et de passion. C'est une instruction générale que vous vous devez mutuellement, beaucoup plus efficace que les paroles les plus touchantes, parce qu'elles font simplement connaître le bien et se dissipent aussitôt, au lieu que celle-ci s'insinue dans le cœur sans résistance et fait aimer le bien.

D'où vient qu'on s'exerce si peu dans cette vertu générale, dont l'usage est continuel, et l'utilité infiniment plus grande que celle de tous les arts et les sciences du monde? Les anciens solitaires y excellaient; ils n'interrompaient jamais celui qui parlait, et ne répondaient pas avec précipitation; une gravité modeste réglait toutes leurs démarches. Cela vous paraît peut-être peu de chose; cependant les prophètes ont mis parmi les principaux caractères qui rendraient le Messie reconnaissable, qu'il n'aimerait pas à disputer; qu'il n'élèverait point sa voix, et qu'on ne l'entendrait point parler dans les rues; il ne sera ni triste, ni précipité, et ne fera point de menaces. Tous les vrais disciples de cet adorable maître doivent se faire distinguer à cette même marque; rien ne les doit tirer de cette heureuse situation; mais ce qui doit paraître en eux avec le plus d'éclat, est la patience et l'humilité dans les diverses épreuves, par lesquelles il est de l'ordre de la sagesse divine qu'ils passent pour être conformes à l'image de Jésus crucifié. Oh! que ces vertus sont nécessaires! Un pauvre qui souffre impatiemment sa misère, jette dans ceux qui le considèrent une appréhension extrême d'être réduits dans cet état, il leur en trace, par toutes ses manières, une idée affreuse; il leur inspire l'avarice, et leur devient par là une pierre d'achoppement. Mais lorsque au contraire, il a la

joie répandue sur le visage, et que, bien loin de se plaindre, il se juge indigne de l'honneur de la pauvreté, qu'il vous exhorte à le congratuler et vous conjouir avec lui de son heureux sort, que cette générosité chrétienne est édifiante! et qu'elle imprime efficacement dans les esprits le mépris des richesses périssables et des grandeurs humaines! Oh! le charmant spectacle aux yeux de la foi! Mais qu'il est rare! Nous sommes le moins de temps que nous pouvons sur la croix, et dans le peu de temps que nous sommes forcés d'y demeurer, ce ne sont qu'impatiences, que plaintes, que murmures; si nous l'aimons, c'est un étrange amour que le nôtre; car il a tous les caractères de la haine. Je ne prétends pas que nous ayons une joie sensible, c'est une grâce que Dieu a faite quelquefois aux saints; mais du moins qu'on voie une âme en la main de Dieu qui se plaint amoureusement à lui comme faisait Job; mais qui comprend l'avantage qu'elle a de souffrir, et ne voudrait pour toutes choses au monde s'en affranchir contre son ordre.

Le dernier moyen, pour ne causer aucun scandale, est non-seulement de s'abstenir des choses illicites, mais quelquefois même de celles qui sont permises et de faire usage de cette règle de saint Paul : Tout m'est permis, mais tout ne m'est pas expédient ; car il arrive souvent que l'esprit de la loi défend ce que la loi même permet ; qui use de tous ses droits sans discernement et sans mesure, court un étrange risque de franchir les bornes et de donner dans des excès criminels. Lors même que vous usez de la dispense de la loi, par exemple, de celle du jeûne, si ceux qui vous voient manger des viandes qui leur sont alors défendues n'en peuvent deviner la cause, vous êtes obligés de les en instruire. Voyez avec quelle force saint Paul s'élève contre ceux qui ne ménageaient pas assez leurs frères nouvellement convertis du judaïsme, qui croyaient en conscience devoir s'abstenir de certains aliments ; il proteste qu'il ne mangera jamais plutôt de chair de sa vie que de scandaliser le moindre des fidèles. En effet, peut-on mettre en balance quoi que ce soit de temporel avec une âme, quand on pèse le prix auquel elle a été rachetée ? La liberté que donne une foi éclairée doit toujours être réglée par la charité; une chose bonne en soi ou indifférente, mal entendue et mal interprétée, peut causer bien des maux ; on ne peut faire tomber son frère par mépris de sa faiblesse, sans faire soi-même une chute mortelle; refuser ces égards et cette condescendance au salut d'un membre de Jésus-Christ, c'est hasarder le sien et oublier ce qu'il a fait pour nous tous. Sachez qu'en blessant un membre, vous blessez son chef adorable et le corps entier. Si le scandale venait d'un cœur malin et envieux, il ne serait digne que de mépris et d'indignation ; mais celui qui vient d'une conscience tendre et faible mérite qu'on le guérisse ou par l'instruction, ou qu'on le ménage par la charité. C'est par cet endroit que des choses indifférentes en elles-mêmes peuvent, selon l'Ange de l'école, devenir criminelles, et que saint Bernard dit que ce qui serait simple niaiserie dans la bouche d'un laïque est un blasphème dans celle d'un prêtre et d'une personne consacrée à Dieu par les vœux de la religion. Ainsi, vous pourriez quelquefois poursuivre un procès justement, votre droit semble le mieux fondé du monde ; mais il y en a un supérieur, qui est celui de l'édification que vous devez au public, qui vous oblige de relâcher de vos intérêts et d'accommoder vos différends ou les terminer par voie d'arbitrage. Ainsi, vous ne devez pas seulement fuir tout ce qui vous paraît mal, mais quelquefois encore ce qui paraît tel aux autres, lorsque leur doute n'est pas affecté et ne vient pas d'une malice pharisaïque. Si vous trouvez que c'est trop d'assujettissement, songez jusqu'où Jésus-Christ a poussé le sien en votre faveur? J'avoue que la voie est par là étrécie, mais la charité, dont le propre est de dilater le cœur, vous l'élargira et vous y marcherez plus au large que les amateurs du siècle présent dans celle de leurs passions.

Il faut pour cela que toutes les dispositions que je vous ai marquées soient profondément enracinées dans vos cœurs ; autrement, vous ne serez d'aucune édification au prochain et vous courez grand risque d'être renversés par le scandale que sa conduite vous causera. Voyons ce que nous avons à faire pour nous en garantir.

Ce ne sont pas toujours les scandales horribles et monstrueux qui sont le plus à craindre, ils portent sur le front un caractère d'infamie et de réprobation qui les font abhorrer et condamner de tous ceux qui n'ont pas levé l'étendard de la révolte et ne sont pas livrés à l'iniquité. Un scandale connu et condamné n'en est plus un pour ceux qui en sont choqués et le décrient ; il n'en est pas de même de ceux qui sont inconnus et qu'une méchante coutume autorise ; c'est un écueil contre lequel on brise son vaisseau croyant être dans le port, un abîme dans lequel on tombe les yeux ouverts. En voulez-vous des exemples familiers? N'est-ce pas un scandale effroyable d'engager tous les jours vos enfants comme vous faites dans le cloître ou l'état ecclésiastique, de leur mendier des bénéfices, et cela en aussi grand nombre que vous pouvez, sans examiner s'ils sont appelés à un état si saint, s'ils ont les talents propres pour servir l'Eglise ou s'y sanctifier, mais seulement pour décharger vos familles et pouvoir acheter des charges considérables à un aîné et le faire asseoir sur les fleurs de lis, quoique son incapacité soit connue de tout le monde? Ne regarde-t-on pas les bals, les comédies, les opéras, comme des plaisirs innocents? Qui fait scrupule de consumer la meilleure partie de son temps au jeu, au lit en des divertissements

profanes? Combien de manières de s'enrichir, réprouvées par la loi de Dieu, qui y ont cours! Malheur à toi, torrent de la coutume! Quand cesseras-tu de couler? Jusques à quand entraîneras-tu les enfants d'Adam dans l'abîme de perdition?

Quel remède à ce mal? Se roidir contre ce torrent impétueux, et, s'il se peut, s'en retirer entièrement; c'est le conseil que donne le Sauveur sous ces paroles figurées, de s'enfuir aux montagnes en quittant les plaines et le séjour des villes; il faut fuir ce siècle corrompu tout plongé dans le mal, toutes sortes de dérèglements y règnent; les impressions qu'on en reçoit sont si fortes et si vives, qu'il est aussi malaisé d'y conserver la vie de la grâce sans une espèce de miracle, que de toucher du feu sans se brûler, et manier de la poix sans salir ses mains.

Tout y est contagieux : ses paroles, ses maximes, ses caresses, ses exemples; on n'y songe qu'à s'y établir, s'y enrichir, jouir de la vie présente; on n'y agit que par ambition, par intérêt, par passion, par caprice; ce sont là les grands ressorts qui y remuent tout; on n'y voit qu'artifices, fourberies, cupidité; de quelque côté que je tourne mes pas, je n'aperçois que des pestiférés qui s'infectent les uns les autres; on s'entretue, on s'entr'égorge, on s'arrache mutuellement du cœur Jésus-Christ et la charité qui est la vie de l'âme; je ne trouve que des enfants de la terre qui parlent de la terre, ne trouvent heureux que les riches, travaillent uniquement à se faire ici-bas une béatitude charnelle et ne sont non plus touchés des biens invisibles, que si tout ce que la foi nous en apprend n'était que des chimères. Ah! malheur au monde pour ses scandales : *Væ mundo a scandalis!* (*Matth.*, XVIII.) Il en est le centre et comme le trône où il règne; sa corruption universelle en est une source infaillible, qui n'impose toutefois nécessité à personne. Malheur à celui qui y demeure exposé sans nécessité! Fuyez, fuyez du milieu de Babylone, si vous ne voulez être enveloppés dans son embrasement, et tâchez de gagner les montagnes : *In monte salvum te fac.* (*Gen.*, XIX.) Est-ce la montagne de Nitrie, de Sinaï ou quelques autres de ces fameuses montagnes où se sont réfugiés les Arsènes, les Antoines, les Hilarions et où ils ont mené une vie qui tient plus de l'ange que de l'homme? Non, vos divers engagements ne le permettent pas, et vous y pourriez trouver des sujets de chute, comme Lot sur celle où il se retira en sortant de Sodome. Eh! que deviendrait le monde, si tous les gens de bien l'abandonnaient? Quelle espérance de salut y resterait-il? Séparez-vous intérieurement de ce monde dangereux, et n'ayez de commerce avec lui que par nécessité et par charité? Ayez recours à la doctrine et aux exemples de ceux que l'éminence de leur science élève au-dessus de ce débordement d'iniquité, et qui ont réglé leur vie sur la pureté de l'Evangile, sans l'altérer en aucun point, pour ne vous point laisser gâter l'esprit et le cœur par les sentiments faux et les exemples pervers dont on est frappé malgré qu'on en ait? Remplissez-vous des vérités opposées à la corruption qui y est répandue? Comme vous respirez un air corrompu, munissez-vous de contre-poison; ne vous contentez pas d'en avoir pris une fois; renouvelez-en l'usage chaque jour; fortifiez en tous les organes de vos sens intérieurs; n'en demeurez pas à la spéculation, passez à la pratique. Et pendant que ceux qui vivent de l'esprit du monde ne sont occupés que de ce qui flatte leurs passions, que les uns lèvent les mains vers les richesses, les autres vers les honneurs, les autres vers la santé, ne songeant qu'à fortifier leur prison et retenir une vie fugitive, levez les vôtres avec le saint Roi-Prophète vers les commandements du Seigneur : *Et levavi manus meas ad mandata tua, quæ dilexi.* (*Psal.* CXVIII.) Mais il les faut aimer comme lui d'un amour ardent et violent : *Quæ dilexi nimis;* car un amour faible et languissant, une charité de roseau pliera, quelques légères étincelles de ce feu sacré ne seront pas à l'épreuve des grandes eaux; si vous ne tombez pas dans les désordres dont vous êtes spectateurs, vous en serez affaiblis, vous vous croirez vertueux parce que vous serez exempts de ces péchés criants, vous ferez moins d'état des fautes légères et perdrez même peu à peu le sentiment des plus grandes, vous vous familiariserez avec le mal, et ne tarderez pas à le commettre.

La paix et l'exemption de tout scandale n'est que pour ceux qui chérissent passionnément la loi de Dieu, qui en font leur méditation, leur nourriture, et la font passer dans leurs actions et dans tout le règlement de leur vie; les scandales qui font trébucher les autres et les perdent, les affermissent et contribuent à leur salut par le bon usage qu'en sait faire en eux la charité : *Pax multa diligentibus legem tuam, et non est illis scandalum.* (*Psal.* CXVIII.)

Je sais bien que vous n'aurez pas longtemps vécu de la sorte que le monde s'en scandalisera à sa manière et vous taxera de singularité. Est-ce que vous prétendez, dira-t-il, que le paradis n'est fait que pour vous, et que tous les autres seront damnés? Ne vous rendez-vous pas plus coupable en condamnant un si grand nombre de personnes qui ne suivent pas vos prétendues règles, qu'elles ne le sont en faisant ce qu'elles font?. Voilà à quoi vous devez vous attendre. Armez-vous contre de pareils discours, et dites avec le même chantre royal : *Singulariter ego sum donec transeam* (*Psalm.* CXL); faites gloire de cette singularité apostolique; méprisez leurs vains jugements et tous leurs discours, comme des huées d'enfants qui n'arrêtent pas un homme raisonnable dans son chemin. Si vous continuez constamment ce train de vie sans vous émouvoir et vous embarrasser de ce qu'ils pensent et ce qu'ils disent, ils seront forcés de l'admirer; car

une vertu uniforme et persévérante se fait aimer des plus vicieux. Mais quand ils ne cesseraient de vous accabler de reproches, qu'ils vous susciteraient des traverses et même vous arracheraient la vie, qu'y a-t-il en tout cela qui vous dût détourner du droit sentier et de la voie étroite où vous avez commencé à marcher? Nous ne sommes pas éloignés les uns et les autres du temps qui fera tout rentrer dans l'ordre, nous touchons à ce moment où Dieu ordonnera à ses moissonneurs, qui seront les anges, de ramasser et enlever hors de son royaume tout ce qui y est un sujet de scandale : *Colligent de regno ejus omnia scandala* (*Matth.*, XIII); ils mettront alors à part l'ivraie et la lieront en bottes pour la jeter dans un feu qui ne s'éteindra point, et porteront le blé dans les greniers célestes, dans le sein de Dieu même.

Oh! qui de nous, chrétiens mes frères, dans cette espérance ne travaillera pas avec toute l'application possible à édifier son prochain et à se précautionner contre les scandales qu'il en peut recevoir? La zizanie peut encore se changer en froment par le secours de la grâce, les scandales peuvent se réparer; il est temps de devenir bons ou meilleurs; mais le moment fatal viendra, et il est bien proche, où tous désirs et tous efforts n'aboutiront qu'au désespoir. Votre foi est bien faible, et votre amour pour le salut bien languissant, si vous n'entrez dans les moyens que je vous ai marqués; ils vous conduiront infailliblement à ce royaume, d'où tous les scandales sont bannis, et où les récompenses seront proportionnées à la fidélité avec laquelle on se sera préservé de la corruption du siècle, et au nombre d'âmes conquises par ce moyen à Jésus-Christ, ou affermies dans le bien; c'est le bonheur que je vous souhaite.

SERMON XI.

Pour le troisième dimanche de l'Avent.

DE LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME.

Hoc est testimonium Joannis, quando miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et Levitas, ut interrogarent eum, Tu quis es? Et confessus est, et non negavit, et confessus est : Quia non sum ego Christus. (*Joan.*, I.)

Voici le témoignage que rendit Jean, lorsque les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui demander : Qui êtes-vous? Et il confessa qu'il n'était point le Christ.

Il est assez à présumer que cette ambassade solennelle du grand sanhédrin à Jean-Baptiste était moins pour lui rendre honneur que pour le décréditer parmi le peuple, et que l'intention des chefs de la Synagogue, auteurs de la députation, jaloux de l'éclat de la sainteté du précurseur, était maligne et corrompue. La conduite qu'ils tinrent dans la suite à son égard ne fortifie que trop cette conjecture.

Mais quelles qu'aient été leurs vues en cette rencontre, celles de la sagesse de Dieu ne sont point douteuses; il se proposait de faire rendre par là un témoignage éclatant et authentique à son Fils pour rendre les Juifs inexcusables, affermir la foi des chrétiens, et donner à tous les siècles suivants un modèle achevé d'humilité en la personne de saint Jean.

Quelle est admirable en effet cette humilité! Quelle est éloignée de s'élever des dons de Dieu, et de s'en attribuer la gloire, aussi bien que d'user de ces sortes de désaveux par lesquels on retient d'une main ce qu'on rejette de l'autre, et où sans se dessaisir de l'honneur du rang qu'on occupe dans les esprits, on veut encore jouir de celui de l'humilité.

Elle va même jusqu'à l'aveugler sur les qualités avantageuses qu'il possède; il nie qu'il soit prophète et Elie; quoiqu'il soit plus que prophète et qu'il ait au double l'esprit d'Elie; il n'a garde de le découvrir, le pouvant cacher sans offenser la vérité. Il proteste qu'il n'est rien, et tout au plus une faible voix qui prêche la pénitence dans le désert pour préparer les voies au Messie.

D'où vient que l'humilité de ce miraculeux saint se trouva à l'épreuve d'une tentation si forte et si délicate et que son cœur n'en fut point ébranlé et ses yeux éblouis? C'est qu'il n'était pas un roseau qui plie à tout vent, selon le témoignage que Jésus-Christ lui rendit à son tour; c'est qu'il était si solidement affermi en lui que le fondement de l'édifice se trouva inébranlable; c'est qu'à l'exemple de son Maître anéanti, il ne chercha jamais sa propre gloire, mais uniquement celle du Souverain Maître qui l'avait envoyé. En un mot, c'est qu'il n'avait pas attendu que les prêtres et les lévites vinssent l'interroger dans sa solitude : *Tu quis es?* Qui êtes-vous? Il se l'était demandé mille fois, et s'était répondu qu'il n'était rien : *Substantia mea tanquam nihilum ante te*, et qu'il était un faible instrument entre les mains de Dieu, pour opérer ce qu'il lui plairait par son ministère.

D'où vient, au contraire, que la plupart des hommes sont tombés dans des égarements si prodigieux, et qu'on en a vus de tels que ce roi de Tyr, dont il est parlé dans l'Ecriture, donner dans cet excès de folie, qu'il disait en soi-même : Je suis Dieu, et je suis assis sur la chaire de Dieu : *Deus ego sum et in cathedra Dei sedi* (*Ezech.*, XXVIII), et du roi d'Egypte qui a l'insolence de dire : *Qui est le Seigneur, pour que j'obéisse à ses volontés.*

Si l'orgueil du commun des hommes est moins extravagant, il n'est pas dans le fond moins impie et moins criminel, car tous les superbes ne disent-ils pas par leurs actions qui sont le langage du cœur : *Ce n'est point Dieu, c'est notre main, c'est notre puissance qui a fait toutes ces merveilles?*

Pour prévenir ces horribles blasphèmes, hélas! trop communs aujourd'hui, et pour en arrêter le cours, l'Eglise nous députe aujourd'hui vers vous, car nous faisons tous, en qualité de prédicateurs évangéliques, la charge d'ambassadeurs de Jésus-Christ; je demande à chacun de vous : *Tu quis es?* Qui êtes-vous? Mais que ce ne soit point,

s'il vous plaît, l'amour-propre qui réponde, c'est un imposteur à qui il faut imposer silence, n'en croyez pas non plus ces autres, qui, ayant intérêt de vous plaire, vous dépeignent autrement que vous n'êtes, et qu'ils ne pensent eux-mêmes : interrogez votre conscience, et comme vos recherches ne se portent guère de ce côté-là, souffrez que je vous aide dans cet examen, et que je porte le flambeau dans les replis les plus secrets de votre cœur.

Avant toutes choses, il est besoin de voir d'où vient l'extrême répugnance que nous avons à nous connaître nous-mêmes, car l'homme qui n'aime rien tant que soi-même, ne fuit rien tant que d'être avec soi, il ne recherche rien que pour soi, et ne fuit rien tant que soi; voici mon dessein. Les obstacles que l'homme trouve à l'étude de soi-même, ce sera mon premier point; dans le second, l'obligation de s'occuper sérieusement à cette connaissance de soi-même, puis les moyens les plus naturels pour y parvenir. Implorons l'assistance du Saint-Esprit qui seul peut sonder le fond de cet abîme, nous l'obtiendrons par l'intercession de la plus humble des créatures, qui, bien loin de se méconnaître lorsqu'elle fut élevée à la plus glorieuse dignité dont une créature puisse être honorée, fut ingénieuse à se rabaisser, et jugea que le Fils de Dieu voulant se rabaisser pour donner aux hommes des leçons d'humilité, avait exprès choisi la plus vile des créatures, et que tout son mérite était la disproportion infinie qui se trouvait entre elle et cette œuvre par excellence. Saluons-la avec l'ange comme notre auguste reine, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si se considérer et se contempler soi-même était se connaître, il ne serait pas besoin d'exhorter les hommes à s'appliquer à se connaître eux-mêmes, car ils ne sont presque occupés que de cet objet. Les femmes les plus entêtées de leur beauté ne se présentent pas si souvent au miroir pour jouir du spectacle d'elles-mêmes, qu'ils s'envisagent de cette sorte, mais comme ils n'en usent pas ainsi pour plaire à Dieu et se déplaire à eux-mêmes, ce qui doit être la principale fin de cette étude, il ne faut pas s'étonner s'ils n'y réussissent pas, et si leur vie se passe toute entière dans une illusion déplorable.

Il est question d'examiner l'homme intérieur, d'en faire la discussion, et une exacte anatomie, et ils ne s'attachent qu'à l'extérieur, encore ont-ils grand soin de se cacher tout ce qui ne leur est pas avantageux, et de le parer de tous les ornements qui peuvent contenter leur amour-propre, et leur donner du relief dans l'imagination des autres : ainsi ils grossissent leur idée des biens et des charges qu'ils possèdent, de la figure qu'ils font dans le monde et de tous les talents que leur vanité leur persuade qu'ils ont en partage.

Voilà l'idole qu'ils encensent, et pour laquelle ils exigent d'un chacun des tributs de louanges et d'admiration. Qu'y a-t-il de plus haïssable, de plus ridicule, de plus insensé qu'un homme qui rapporte ainsi tout à soi, qui se fait le centre de tout, et qui deviendrait tyran du genre humain, si son pouvoir égalait son orgueil ? Qui ne se ferait un mérite et un plaisir de le démasquer, et le dépouiller de ces ornements empruntés, ces titres fastueux, cette royauté de théâtre, de le ramener à soi-même, et lui montrer son portrait tiré d'après nature.

Mais savez-vous bien que vous êtes cet homme : *Tu es ille vir* (II *Reg.*, XII); je le suis moi-même, nous le sommes tous comme enfants d'Adam, l'inclination à la vanité que nous avons héritée de ce premier père, nous fait substituer à la connaissance de nous-mêmes qui la mortifierait peut-être, une connaissance imaginaire et chimérique que nous préférons à la véritable.

Cette disposition est d'autant plus surprenante que nous ne voulons pas être trompés dans les moindres choses, et que nous avons une ardeur démesurée pour toutes sortes de connaissances. On a vu des hommes entreprendre de longs et pénibles voyages pour profiter des lumières de ceux qui avaient la réputation d'être savants; d'autres jeter leur or et leur argent dans la mer pour n'être pas distraits dans l'étude de la philosophie. N'en voit-on pas aujourd'hui qui traversent les mers et vont aux extrémités de la terre pour connaître les mœurs et les coutumes des pays différents, et se remplir la mémoire de tout ce qu'ils renferment de rare et de singulier; d'autres pâlir sur les livres, et se consumer par les veilles; quelques-uns passer les nuits à observer les astres et calculer leurs mouvements. La passion de savoir les soutient et leur fait compter pour rien ces veilles et ces travaux.

C'est peut-être que la connaissance de soi-même n'est pas si utile, ou que les avantages qu'elle produit sont si minces, qu'elle ne mérite pas d'être achetée par tant de sueurs et de fatigues. Peut-on se figurer une pareille chose ? Les autres sciences n'ont que des utilités bornées, elles sont quelquefois dangereuses, et ne regardent qu'un intérêt temporel; au lieu que l'autre donne d'admirables ouvertures pour celle du salut. La jurisprudence, la médecine, la politique, les mathématiques, l'astronomie, la connaissance des secrets les plus cachés de la nature ne vous délivrera pas au jour mauvais; peut-être aurez-vous alors de cuisants regrets, peut-être sentirez-vous de vifs reproches de conscience d'y avoir consumé trop de temps. Il n'y a que la religion, que la morale, qui soit alors de quelque secours, et vous apporte une consolation solide. Or la connaissance de vous-mêmes en est le fondement; sans son moyen vous pourrez faire de grandes courses, mais vous n'approcherez point du terme, et raisonnant sans principes, l'erreur sera inévitable.

Voulez-vous savoir la différence qui se

trouve entre un homme qui négligeant de se connaître remplit sa tête de mille faits historiques, mille vaines spéculations, et celui qui méprisant toutes ces recherches curieuses s'applique sérieusement à l'étude de soi-même, apprenez-le de saint Augustin; la même qu'entre celui qui possède un arbre et rend grâces à Dieu des fruits qu'il lui produit pour sa nourriture, sans savoir combien il a de hauteur ou de tour, et celui qui sans le posséder en sait toutes les mesures, le nombre de ses branches, la tissure de ses feuilles, et comment la terre humectée par la pluie s'y filtre : ou celui qui a reçu plusieurs pièces d'or et d'argent, pour employer à ses besoins, sans connaître les propriétés de ces précieux métaux, et celui qui sait de quelle manière le soleil les forme dans les entrailles de la terre, et comment ils se raffinent ensuite, sans avoir une obole pour soulager sa faim. Quoi de plus utile à un malade que l'art qui le peut guérir, ne le préfère-t-il pas à tous les autres?

Mais peut-être qu'on est rebuté par les difficultés qui s'y rencontrent. Vaine défaite; toutes les connaissances dont je viens de parler sont tout autrement épineuses et embarrassées; il faut pour y réussir des talents particuliers, un certain caractère d'esprit qui n'est pas commun, joint à des moyens extérieurs qui ne sont pas toujours au pouvoir d'un chacun; ceux qui ont fait les plus curieuses découvertes dans la nature et dans les sciences, jouissaient des commodités de la vie et n'étaient pas distraits par les soins domestiques; il n'en est pas de même de la connaissance de soi-même, tout le monde y peut réussir, elle ne demande ni richesses, ni dépenses, ni voyages, ni bibliothèques, ni le secours des langues; il ne faut ni monter au ciel, ni fouiller dans la terre, ni consulter les astres, ni des hommes versés dans les sciences; mais seulement se consulter soi-même, fouiller dans son propre cœur, *prope est verbum in ore tuo et in corde tuo.* Faut-il un grand esprit pour reconnaître qu'on n'en a qu'un médiocre et très-borné? Faut-il une grande pénétration pour apercevoir qu'il y a en soi un principe qui pense, car je ne prétends pas que l'on fassse une étude de l'anatomie, pour connaître les ressorts admirables qui font mouvoir les parties du corps, et des canaux par lesquels le sang et les esprits animaux sont distribués pour ses différentes fonctions; il ne s'agit ici que de l'âme, elle est l'unique objet de cette importante connaissance; or est-il rien de plus intelligible que cette faculté, puisqu'elle est le flambeau qui réfléchit sur les autres objets, qui l'empêche de réfléchir sur soi-même? Etant toute intelligible et toute intelligente, elle n'a qu'à se regarder fixement : appellerez-vous cela un travail accablant?

Cependant, quelque utile, estimable et facile que soit cette connaissance, les hommes y sont indifférents et froids, leur esprit et leurs cœurs y sont également fermés, ils lui préfèrent les occupations les plus abstraites, les plus ingrates, les plus frivoles. S'ils se jettent même à corps perdu dans les sciences dont j'ai fait mention, s'ils forment des projets et des entreprises qui demandent plusieurs vies pour être exécutés, c'est souvent moins pour acquérir de l'honneur et des richesses, que pour se fuir eux-mêmes et ne pas se rendre trop habiles dans une science dont leur imagination abusée se fait une idée si affreuse. Un ancien sage la déplore amèrement : Considérez, dit-il, à quoi les hommes passent leur vie depuis les plus basses conditions jusqu'aux plus relevées; l'un cherche des gens qui sollicitent pour lui, l'autre sollicite pour ceux qui l'emploient : l'un accuse, l'autre défend, celui-ci exerce l'office de juge; personne ne pense à soi et ne vit pour soi-même; nous nous consumons tout entiers les uns pour les autres.

Si c'était la charité qui nous y poussât, je n'aurais que des louanges à donner et des congratulations à faire; encore cette charité devrait être réglée et commencer par soi-même. Mais c'est inquiétude, c'est qu'on craint le poids de cet inexorable ennui, c'est qu'on ne veut pas être désabusé des fausses impressions qu'on a prises de soi-même. Nul spectacle n'est plus mortifiant, c'est une conspiration universelle contre ce que l'homme a de plus précieux, on se le dérobe mutuellement, un tel larcin se souffre avec plaisir; grands, petits, riches, pauvres, nobles, roturiers, hommes et femmes tous ont conjuré la perte de cet homme intérieur, et s'entr'aident à le reléguer le plus loin qu'ils pourront, ou plutôt à s'enfuir loin de lui, parce qu'il leur est trop intime pour le pouvoir éloigner.

Ce n'est pas ici la maladie des gens d'un certain tempérament, tels que les flegmatiques, les sanguins ou les mélancoliques, ni d'un certain peuple; c'est celle de tous les peuples et de toutes les nations et généralement de tous les descendants d'Adam. Les gens d'une naissance distinguée qui tiennent les premiers rangs, sembleraient plus propres à cette étude que ceux d'une naissance obscure, dépourvus de ce qui s'appelle biens de fortune, dont toutes les pensées roulent autour d'un certain cercle d'objets qui ne regardent que leur subsistance et celle de leur famille.

Les premiers, ayant ces biens en affluence, ont du temps de reste pour réfléchir, et rien ne leur manque pour se perfectionner en cette étude : *Ibo igitur ad optimates.* (*Jer.*, V.) Mais ils y sont encore plus ignorants que les autres, ils y ont plus d'opposition et plus de moyens d'éviter la rencontre de cet homme intérieur, ennemi de leur joie. Obsédés d'une foule de flatteurs qui leur prodiguent l'encens, comment s'aviseraient-ils de rentrer en eux-mêmes pour y écouter la vérité qui les avertirait de regarder tous ces courtisans comme autant d'empoisonneurs. On ne cherche qu'à leur procurer des divertissements qui les tiennent toujours hors d'eux-mêmes, plus ces passe-temps sont tu-

multueux, plus ils leur plaisent, parce qu'ils favorisent davantage l'aversion naturelle qu'on a d'habiter avec soi-même. Toujours dans ce mouvement, toujours dans l'agitation et la passion, il leur serait plus difficile de se connaître quand ils le désireraient, qu'il ne vous le serait de voir votre image dans un ruisseau dont on aurait remué la vase. Que si malgré toutes les précautions qu'ils prennent pour écarter cet objet affligeant et odieux, la vérité vient à briller et percer ces épaisses ténèbres, ils en appellent à ces éloges outrés qu'on leur a répétés tant de fois, qu'ils n'y soupçonnent point de mensonge et de déguisement. Remparés et retranchés de la sorte contre ce prétendu ennemi, ils se croient parfaitement à couvert de ses insultes, et je ne puis mieux comparer les postes éminents qu'ils occupent, qu'à des citadelles d'où ils le foudroient dès qu'il ose se produire. Je dis de même à proportion des autres conditions, si les affaires qui y sont attachées ne remplissent pas tout le temps, on le perd, on le dissipe au jeu, à des entretiens de nouvelles ou à de vains amusements.

Que signifie une pareille inclination si commune et si uniforme? Serait-elle imprimée par l'auteur de la nature? A Dieu ne plaise, puisqu'il nous rappelle si souvent au secret de notre cœur. Il ne faut pas vous tenir plus longtemps en suspens, elle vient de la dépravation et du renversement qu'y a causé le péché. L'homme qui dans le temps d'innocence trouvait son bonheur au dedans de soi, parce qu'il y trouvait son Dieu, l'ayant perdu par sa révolte, n'y aperçoit plus rien qui lui plaise, rien au contraire qui ne l'afflige, il ne se trouve pas tel qu'il désire, il ne rencontre en soi qu'un amas de misères, un vide désolant qu'il cherche à remplir par toutes les créatures dont les unes font des impressions agréables sur ses sens, les autres flattent ses passions, ou l'empêchent simplement de faire attention au temps qui s'écoule et dont le poids l'assomme : *Projicit se mens foras*, dit saint Augustin, *scalpi avida contactu sensibilium.*

Tel est l'instinct de tous les enfants d'Adam opposés à Dieu, ils sont devenus insupportables à eux-mêmes et ne sont plus que de misérables fugitifs de leurs cœurs, ils ne font plus que mener, ainsi que Caïn, une vie errante et vagabonde, ce n'est que par cette espèce d'artifice que ces misérables subsistent, la pente de la nature corrompue est le découragement, son centre est le désespoir.

Les pécheurs ont encore plus d'éloignement de se rapprocher d'eux-mêmes, et moins de force pour soutenir cette vue désolante. La connaissance confuse qu'ils ont de l'ordre, ne leur permet pas d'être tranquilles sur leurs désordres, tout leur libertinage ne peut assez les aguerrir contre une lumière intérieure qui leur fait sentir que ce Dieu dont ils violent la loi se fera tôt ou tard raison de leur injustice, et qu'il faut s'accorder avec ce redoutable adversaire, ou se voir abbattu à jamais sous ses pieds, sans pouvoir lui échapper. Du moment qu'ils veulent rentrer dans leur conscience, ils en sont chassés par une épaisse fumée dont elle est toute noircie.

Que les philosophes ne nous viennent donc plus dire qu'il n'y a qu'à rentrer en nous-mêmes et que nous y trouverons notre bien. Taisez-vous, faux sages, vains discoureurs; les plus grandes vérités sont des faussetés et des paradoxes en votre bouche, ceux qui sont assez crédules pour ajouter foi à vos songes, sont les plus vides, les plus inquiets; et tous ces objets philosophiques que vous leur proposez et dont vous repaissez votre vanité, ne divertiront pas si sûrement le sentiment de leur misère que les affaires ordinaires ou les passe-temps, dont ils sont tout occupés, charmeront plus agréablement leur chagrin.

Il n'y a que la religion chrétienne qui puisse réconcilier l'homme avec soi-même (c'est là une de ses grandes merveilles), lui rendre la vue de soi-même supportable, et faire que la retraite et le repos lui seront plus agréables que les occupations tumultuaires et le commerce des hommes. Mais elle ne prétend pas nous procurer cet avantage inestimable en nous arrêtant dans nous-mêmes, c'est en nous portant et nous élevant jusqu'à Dieu qui seul peut remplir nos vides infinis et changer cet état de misère en un état de félicité.

Lors donc que je vous exhorte à vous connaître vous-mêmes, ce n'est pas pour vous laisser plongés dans cette considération qui ne pourrait qu'attrister les plus justes mêmes, parce qu'ils ont toujours un fond de cupidité qui est la racine funeste de tous les vices : la vue seule de leur fragilité et de leurs passions, qui, n'étant enchaînées comme des lions furieux que par les liens invisibles de la grâce, font des efforts continuels pour les rompre, et les diverses surprises de la concupiscence leur causent quelquefois d'étranges alarmes; mais il faut que les uns et les autres se relèvent en Dieu avec une sainte confiance et s'encouragent à la vue de sa toute-puissance et de sa bonté paternelle qui nous a livré pour nous son Fils unique.

Je conviens donc que la connaissance de nous-mêmes, tout utile et estimable que je vous l'ai dépeinte, ne pourrait que nous abattre, nous accabler et jeter notre âme dans le trouble et la consternation si elle était seule. Elle serait plutôt la punition du péché que son remède et sa destruction. Oui une vue trop vive de la difformité de notre âme et de ses ingratitudes, changerait l'état de cette vie et produirait l'enfer. Aussi, après avoir dit avec saint Augustin, *noverim me*, ajoutez aussitôt avec lui, *noverim te*; joignons à la vue de nous-mêmes celle de notre Dieu, tempérons ce que la première a de triste et d'affligeant par la considération de de cet océan de bonté où nos péchés ont été noyés. Le sang de Jésus-Christ jette un cri bien plus favorable que celui d'Abel, en

voudrait-il perdre le prix et l'avoir inutilement répandu? Animons-nous donc à travailler à l'œuvre de notre salut, comptant, quelqu'indignes que nous en soyons, sur le secours efficace de la grâce; travaillons à détruire le corps de péché et anéantir ce fond de corruption, quoi qu'il en puisse coûter a la nature, bien convaincus que Dieu prend plaisir à signaler sa toute-puissance sur le néant.

Vous connaissez présentement d'où vient la répugnance extrême qu'ont tous les hommes de se connaître, et les divers obstacles qu'ils trouvent au dehors et au dedans d'eux: il faut présentement, pour vous exciter à les surmonter, en démontrer la nécessité; c'est le sujet du second point, dans lequel je vous marquerai en peu de mots les moyens d'acquérir cette connaissance, le temps ne me permettant plus de faire un troisième point.

SECOND POINT.

Quand on ne peut parvenir à une fin sans employer un certain moyen, il est censé absolument nécessaire. Ce principe supposé comme incontestable, je dis que nous ne pouvons éviter les vices, acquérir les vertus et même la connaissance de la religion, sans celle de nous-mêmes, c'est ce qu'il me sera bien aisé de prouver.

La négligence de se connaître cause l'oubli de soi-même, et cet oubli fatal produit toutes sortes de vices, comme la vraie et unique affaire de l'âme consiste, selon le savant Origène, à s'éloigner autant qu'il est possible de toutes les choses extérieures, et à avoir une sainte indifférence pour tout ce qui ne la regarde point, à se renfermer au dedans d'elle-même pour penser à soi. C'est la plus criante injustice et la plus horrible cruauté qu'elle puisse exercer contre elle-même, que de passer toute la vie dans l'empressement pour ce qui lui est étranger, et dans un oubli entier de ce qui lui est le plus important. Qu'en arrivera-t-il? Le prophète nous l'apprendra. Des étrangers ont dévoré toute sa force et il ne l'a point senti; un homme qui vit dans la dissipation et le tumulte, ne sent pas le ver secret qui le ronge jusqu'au fond du cœur, il ne sent pas le besoin qu'il a à tout moment d'être soutenu de la grâce, il compte pour rien les péchés spirituels qui ne causent pas des blessures moins profondes à l'âme que les sensibles et grossiers, ou plutôt il ne fait attention ni aux uns ni aux autres, il néglige de connaître et combattre ses désirs déréglés, et il tombe dans la langueur du vieil homme sans qu'il s'en aperçoive. *Cani effusi sunt in eo et ipse ignoravit.* (*Osee.*, VII.) Le Sage le compare à un pilote endormi au milieu de la mer et qui a perdu son gouvernail, incapable également de donner et de recevoir conseil. Ils m'ont battu, lui fait-il dire, et je ne l'ai point senti, ils m'ont entraîné et je ne m'en suis pas aperçu: *Verberaverunt me, sed non dolui; traxerunt me, sed non sensi.* (*Prov.*, XXIII.) Il ne sait pas ni ce qu'il est ni ce qu'il doit être, il n'est sensible ni aux remontrances par lesquelles on lui représente son devoir, ni aux remords de sa conscience, il oublie les maux qu'il a faits aussi bien que ceux qu'il fait à toute heure, et ne prévoit pas ceux qui le menacent; sans douleur et sans sentiments, ses passions lui sont devenues comme naturelles et l'emportent par un instinct aveugle sans qu'il y réfléchisse. Son péché est puni par la facilité avec laquelle il le commet, ses ténèbres croissent toujours, et son cœur s'endurcit de plus en plus.

N'habitant plus au dedans de nous-mêmes, ne sachant pas ce qui s'y passe, le feu d'enfer commence d'être allumé dans le cœur de plusieurs personnes, sans qu'elles en ressentent seulement la fumée, quoi de plus terrible! Et comme les martyrs étaient quelquefois insensibles aux tourments, parce que leurs âmes, toutes possédées du désir des biens invisibles, étaient moins sur la terre, le lieu de leur supplice, que dans le ciel, celui de leur récompense, il n'est pas moins vrai que les méchants étant toujours absents d'eux-mêmes, ils ne s'aperçoivent point de l'appareil affreux de leur supplice, dressé au fond de leur âme par le déchaînement des passions effrénées; répandus sans cesse au dehors, ils ne savent pas ce que nos ennemis leur préparent au dedans. Voilà la cause de ce déluge de crimes qui inondent la terre et peuplent l'enfer. Jérémie n'en rapporte point d'autre: Toute la terre est dans la dernière désolation, parce qu'il n'y a personne qui rentre en lui-même: *Nullus est qui recogitet corde.* (*Jerem.*, XII.) Qui me donnera une source de larmes pour pleurer avec lui un tel malheur?

Si la connaissance de soi-même nous préserve des vices, elle ne contribue pas moins à l'acquisition des vertus. Comment s'établir dans l'humilité, le fondement du salut, sans son secours? Saint Bernard n'en donne point d'autre idée que d'une parfaite connaissance de soi-même, qui nous rend vils à nos propres yeux et fait qu'on se juge digne de toutes sortes de mépris et d'opprobres. C'est à peu près la définition du Saint-Esprit même. Un homme humble est un homme qui voit sa pauvreté et qui, pénétré d'un vif sentiment de son indignité, n'a pas de peine d'en faire un aveu public: *Ego vir videns paupertatem meam.* (*Thren.*, IV.) Ce sentiment nous empêche, par une suite nécessaire, de nous élever au-dessus du prochain, n'y ayant que l'oubli de nous-mêmes qui puisse inspirer cet orgueil. Vit-on jamais un malade insulter à un autre malade et le traiter avec dureté? Convaincus que nous avons plus besoin d'indulgence pour être supportés dans nos faiblesses et nos défauts, nous sommes bien plus disposés à les excuser, ou même à fermer les yeux pour ne les pas apercevoir dans le prochain; nous devenons plus réservés à juger à son désavantage et ne pouvons assez nous étonner que nous ayons été si téméraires que de décider de toutes choses avec tant de confiance, ou plutôt de présomption.

Si nous reconnaissons en nous quelque qualité estimable en elle-même (car l'humilité ne doit pas nous aveugler jusqu'à nous rendre ingrats), nous confessons en même temps que ces qualités sont de purs dons de la libéralité de Dieu, et que tout notre mérite est un effet de ses largesses ; ainsi, tout notre désir est qu'il soit loué, béni, glorifié par ses créatures, et que nous demeurions ensevelis dans l'oubli : autant nous sommes peu jaloux de notre gloire, autant le sommes-nous de la sienne; à nous la confusion et l'ignominie, à lui la gloire et l'honneur.

Si cette disposition est sincère, nous travaillerons à nous éclipser, à nous effacer des esprits, à nous anéantir ; car qui sommes-nous, pour appliquer les autres à nous? Sommes-nous leur lumière et leur bien? est-il juste que nous occupions, dans leur esprit ou dans leur cœur, une place qui n'est due uniquement qu'à lui? Souffririons-nous qu'ils s'arrêtassent à nous, et que leur cœur se tournât vers nous? Ah ! nous leur dirions en mille manières: Je suis votre conserviteur, plus grand pécheur que vous; adorez Dieu.

La patience, qui ne nous est pas moins nécessaire dans les adversités, pour ne nous point laisser abattre, que l'humilité, pour nous faire garder la modération dans les prospérités, est pareillement un fruit de la connaissance de soi-même. Elle nous apprend que les maux qui nous assaillent de toutes parts sont justes, qu'ils sont proportionnés à nos maladies intérieures et les peuvent guérir. En nous faisant faire réflexion sur les divers événements de notre vie, nous conviendrons que les afflictions nous ont été plus avantageuses que les biens du siècle présent.

Que dirai-je des autres utilités qu'elle renferme? N'est-elle pas la source de la prudence? D'où naissent tant d'entreprises mal concertées, tant de projets qui échouent, d'engagements téméraires qui remplissent le monde de confusion, sinon de ce qu'on n'a pas supputé à loisir si on pourrait fournir aux frais du bâtiment? je veux dire qu'on n'a pas mesuré ses forces aux emplois et aux professions qu'on embrasse. On ne borne ses prétentions que par l'impuissance de s'élever plus haut. Tel n'a de capacité que pour conduire une petite barque côte à côte, qui se hasarde de cingler en pleine mer; faut-il s'étonner si on voit tant de naufrages? Chacun veut commander, quoique la plupart soient nés pour obéir. On dit, ainsi qu'Absalon : Qui m'établira juge sur le peuple? Vous achetez des charges qui vous rendent arbitres de la vie et des biens des particuliers; elles demandent un grand discernement et beaucoup de lumières qu'on n'a jamais acquises et qu'on ne veut pas se donner la peine d'acquérir, surtout un amour inflexible pour la justice qui ne connaisse ni amis ni parents, et un front d'airain pour briser les efforts de l'iniquité; vous manquez de toutes ces qualités, et vous vous rendez par là ridicule aux yeux des hommes, et digne à ceux de Dieu des peines éternelles. Tel prend le parti du mariage, qui n'a pas les talents nécessaires pour conduire une famille ; tel, au contraire, prend imprudemment celui du cloître, qui y trouve des écueils, pour s'être imposé un joug au-dessus de ses forces; il se serait sauvé, s'il eût suivi le conseil de saint Paul, qui montre un lit aux faibles. Combien de gens seront impétueux, violents, injustes, esclaves de la volupté, tant qu'ils seront dans des occasions où leurs passions sont excitées! S'y seraient-ils exposés, pour peu qu'ils eussent eu de crainte de se perdre, s'ils eussent connu le degré de leurs forces?

La connaissance de soi-même prévient ces malheurs ou y remédie; elle supplée aux talents extérieurs, en n'appliquant précisément un chacun qu'à ce qui lui est proportionné, et en ne le chargeant que de ce que ses épaules peuvent porter. C'est un frein salutaire, qui arrête et empêche de s'embarquer en aucune entreprise inconsidérée.

Enfin, on peut dire que la connaissance de soi-même est le moyen le plus efficace pour détruire en soi tout ce qui déplaît à Dieu, et se remplir de tout ce qui rend agréable à ses yeux. Elle est encore absolument nécessaire pour découvrir toute l'économie de la sagesse ineffable de Dieu dans la religion qu'il a établie, qui excitera à jamais l'admiration de toutes les natures intelligentes. Car toute cette divine religion, comme dit excellemment saint Augustin, roule uniquement sur deux hommes : l'un principe de mort, l'autre principe de vie ; l'un qui engendre les pécheurs, l'autre qui les régénère, en leur conférant la justice ; le premier et le second Adam, le terrestre et le céleste. Or comprendrons-nous la nécessité de cet adorable médiateur et de sa grâce médicinale, qui guérit la corruption naturelle et donne des instincts et des inclinations contraires à celles que nous apportons en naissant, si nous ne nous appliquons à les remarquer, si nous ne rentrons en nous-mêmes pour y découvrir cette étrange opposition que nous avons à la loi de Dieu, dont nous sommes toutefois forcés de reconnaître l'équité ; cette faiblesse extrême, qui nous empêche d'accomplir ce qu'exigent nos devoirs ; cette malignité qui nous fait trouver, dans l'infraction du précepte, une espèce de sel et d'assaisonnement; cette racine d'orgueil qui nous fait tirer vanité de ce qui nous devrait le plus humilier ; enfin, ce fond inépuisable de corruption, qui produirait à tout moment des fruits de mort, si Dieu ne la réprimait dans ses élus et ne l'arrêtait en de certaines bornes dans les réprouvés.

Puis donc que la connaissance de soi-même est si essentielle à la religion, qu'elle nous rend plus sensible la bonté infinie de notre Dieu, l'ordre de sa sagesse dans son grand chef-d'œuvre (j'entends le mystère de l'Incarnation), il n'y a pas à délibérer si nous y travaillerons et ferons notre capital

de cette étude. Je vous ai déjà insinué qu'elle n'était pas si difficile que notre imagination se le figure : il n'y a qu'à le vouloir sincèrement, qu'à faire taire les sens et rappeler son esprit de tant de vains objets parmi lesquels on le laisse s'égarer. Je sais qu'il est pénible, à ceux qui ont donné une pleine licence à leurs sens et à leur imagination, de les enchaîner ainsi et de leur imposer silence ; il en est comme de l'eau qui a été troublée et qui ne se remet pas aussitôt dans son premier état. Mais *le royaume des cieux souffre violence :* on ne guérit pas des plaies en y enfonçant le fer ; votre âme ne peut être trop tranquille pour se considérer, observer ses penchants et sentir ses blessures, dont elle n'avait aucun sentiment, dans l'agitation continuelle où elle vivait. Ne vaut-il pas mieux incomparablement soutenir cette vue présentement, qu'elle est tempérée par celle de la miséricorde et les consolations que Dieu verse dans le cœur de ceux qui reviennent à lui, que de n'en pouvoir détacher ses regards durant toute . éternité et de prouver l'effet de cette menace, qu'on comprend si peu : *Arguam te, et statuam te contra faciem tuam* (*Psal.* XLIX): Je vous exposerai vous-même devant votre face. Ah ! le sentiment des flammes sera moins vif, la vue des démons, ces monstres si hideux , sera plus supportable qu'elle. Prévenez ce désespoir.

Si l'engagement de votre état ne vous permet pas de pratiquer la retraite extérieure et de vous séparer totalement des affaires pour vaquer à l'unique nécessaire, pratiquez du moins l'intérieure et faites-vous une solitude au dedans de vous-mêmes, où vous n'aurez point d'autre compagnie que vos propres pensées, qui s'interrogeront et se répondront mutuellement, et écoutez ce que Dieu dira à votre cœur. Consacrez tous les jours quelque temps à la prière, pour y examiner l'état de votre âme. Saint Grégoire la compare à un miroir qui nous représente à nous-mêmes tels que nous sommes, et nous donne moyen de corriger tout ce qu'il y a de défectueux; et saint Bernard ne fait pas difficulté de dire que toute la piété consiste dans cette discussion, qui s'appelle considération : *Quid est pietas? vacare considerationi.* Il n'en exempte pas un grand pape, quoique chargé du soin de toutes les Eglises ; au contraire, il prétend que c'est ce soin même qui demande qu'il se ménage du temps pour remplir la multiplicité de ses devoirs, sans se confondre, se consumer et se dessécher en éclairant et arrosant les autres, et tomber dans l'abîme du cœur dur, dont il lui fait une peinture effrayante. Cette discussion ne consiste pas tant à éplucher les fautes particulières qu'à examiner son état, ses dispositions, ses habitudes, le fond du cœur, surtout la passion dominante.

Rentrez donc, prévaricateurs, rentrez dans votre cœur, ne suivez plus cette volonté volage et inquiète qui tourne incessamment votre esprit vers les choses sensibles et qui se rebute de tout ce qui ne fait pas une pareille impression; connaissez, âmes infidèles, du moins après tant d'épreuves, que les créatures sont incapables de vous donner cette satisfaction qu'elles vous faisaient espérer et que vous vous y étiez vainement promise. *Revertere saltem fatigata fallaciis.* (S. Aug. , *Conf.*) Ayez confusion d'avoir embrassé des ombres. Ce ne sont que des illusions et des fantômes que nous dissiperions par les lumières de la vérité si nous n'avions perdu le sentiment et le goût du vrai bien et si notre cœur ne s'était dégradé de la noblesse de son origine. Ils ne nous soulagent dans nos misères qu'en nous en causant une plus réelle et plus effective : faible consolation qui ne va pas à guérir le mal mais à le pallier pour un peu de temps et à en ôter le sentiment. Renoncez donc à ces divertissements pernicieux et immodérés qui font la plus sérieuse occupation de votre vie lesquels vous tenant toujours répandus au dehors, vous éloignent plus que toute chose de chercher le véritable remède à vos plaies. Il n'y en a point d'autre que de rentrer chez vous et d'y demeurer malgré la peine qu'on a d'habiter dans une maison qui n'est point meublée, la grâce vous fournira peu à peu de quoi l'orner et de faire de votre âme un sanctuaire où Dieu fera ses délices de résider. Laissez le corbeau s'attacher à des charognes infectées et en rassasier sa faim, imitez la colombe qui ne trouvant pas hors de l'arche où appuyer ses pieds y revola bientôt; vous ne serez pas privé de tout plaisir ainsi que les amateurs du monde se le figurent et vous le font appréhender, mais vous ne ferez qu'en changer, vous en goûterez de solides, de purs, d'innocents , de tranquilles, au lieu de frivoles , de profanes , de tumultueux dont vous êtes enchanté. Quoi ! un chasseur, dit saint Augustin, se divertit tout le jour à poursuivre une bête, un voyageur ne ressent pas la lassitude du chemin quand il a quelque ami avec qui s'entretenir , et la compagnie de Dieu ne sera pas capable de vous désennuyer? Quoi de plus doux , de plus enlevant, de plus capable de charmer le sentiment de nos peines , car je ne prétends pas vous laisser seul comme je vous l'ai déja dit, Dieu vous tiendra lieu de toutes choses. N'est-il pas bien capable de remplir tous vos vides, il vous dispensera la connaissance de vous-mêmes selon vos besoins, car elle a ses bornes et pourrait, poussée trop avant, produire de mauvais effets ?

Nous ne vous demandons pas, Seigneur, une connaissance si parfaite de la grandeur de nos maux ; il ne nous serait peut-être pas utile de nous connaître, tant nous en serions abîmés de tristesse, dispensez donc votre remède conformément à notre besoin selon la grandeur de votre sagesse et de vos miséricordes. Que nous nous connaissions assez pour faire mourir notre orgueil sans retour, pour vous protester que nous ne sommes que des néants et des vers de terre, pour désespérer saintement de nous-mêmes, mais que nous vous con-

naissions afin d'espérer uniquement en vous, ô Seigneur! Que nous ne nous voyions pas sans vous voir, car la vue d'un objet aussi horrible que nous-mêmes, serait capable de nous faire mourir, si elle n'était tempérée par la vue de celui qui peut rendre pur ce qui est né d'un sang impur, et dont la charité va au delà de ce que nous aurions osé demander!

Ne séparons donc pas ces deux objets qui ont une liaison si intime, qui entretiendront en nous la crainte et la confiance et serviront de contre-poids l'une à l'autre; c'est par ce moyen efficace que nous opérerons notre salut et mériterons de passer de la connaissance imparfaite et abstractive que nous avons ici-bas, à l'intuitive et à la jouissance bienheureuse que je vous souhaite.

SERMON XII.

Pour le lundi de la troisième semaine de l'Avent.

DE L'IMPIÉTÉ ET DE LA SUPERSTITION.

Scio quia Messias venit qui dicitur Christus, cum ergo venerit, ille nobis annuntiabit omnia. (*Joan.*, IV.)

Je sais que le Messie qui s'appellera le Christ doit bientôt venir, lors donc qu'il sera venu il nous enseignera toutes choses.

Je vous ai déjà fait voir dans les deux semaines précédentes, chrétiens auditeurs, de quelle sorte le Docteur des hommes s'était divinement acquitté de cette fonction en nous marquant nos devoirs à l'égard de nous-mêmes et ceux que nous étions tenus d'observer envers le prochain; aura-t-il oublié ceux qui regardent le culte de Dieu, lui qui était le parfait zélateur de sa gloire et que le zèle de sa sainte maison consumait? Lui, que Tertullien appelle l'adorateur écuménique ou universel, parce que toute la religion et l'esprit de sacrifice était renfermé dans son cœur sacré, et que tout ce qui en a éclaté dans celui de ses prophètes et de ses martyrs, n'en est qu'un faible écoulement et quelques légères étincelles: *Rendez à Dieu*, a-t-il dit aux pharisiens qui le tentaient, *ce qui est dû à Dieu*. Oh! que ce peu de mots renferme de choses! Quelle prodigieuse multiplicité de devoirs? Il y a une infinité de rapports, soit de supériorité, de puissance et d'autorité, ou des rayons de charmes et d'attraits qui renferment tous quelque obligation de notre part. Il n'y a pas une seule perfection, et qui peut les nombrer? dont il n'en naisse quelqu'un; pas un point de la petite circonférence de notre être (je parle avec saint Augustin) sur qui il ne tombe autant de lignes du centre de la nature suprême, et chacune de ces lignes ou rapports de dépendance nous impose quelque devoir.

Tout l'usage de notre esprit, de notre volonté, de notre mémoire, de nos sens, de nos facultés intérieures et extérieures, les biens que vous appelez de fortune et qui sont des dons de sa providence, tout cela doit être rapporté à son auteur.

Que si nous passons de l'ordre de la nature à celui de la grâce, ah! il serait plus aisé de compter les étoiles du ciel et les grains de sable qui bordent le rivage de la mer. Si je vous dois tout, Seigneur, s'écrie un grand saint dans le transport de son amour, pour m'avoir fait, que ne vous dois-je point pour m'avoir refait d'une manière si admirable et élevé un enfant dégradé à un rang d'honneur auquel il ne serait jamais parvenu, si son père eût persisté dans la fidélité? Il faut de nécessité nous borner aux principales de ces obligations, et qui sont spécialement renfermées dans ce mot de *pie*, avec piété, que nous avons tiré de l'Epître de saint Paul *à Tite*. Pour faire ce choix et traiter ensuite des sujets que nous aurons choisis, il faut être assisté des lumières du Saint-Esprit; demandons-les tous ensemble par l'intercession de Marie son épouse, en lui disant: *Ave, Maria*.

Avant que d'élever l'édifice de la piété, il faut détruire celui de l'impiété et bâtir notre temple sur ses ruines; c'est pourquoi saint Paul avant que de dire que Jésus-Christ nous est venu enseigner à vivre dans la piété, dit qu'il nous a appris à renoncer à l'impiété: *Ut abnegantes impietatem, pie vivamus in hoc sæculo*. Mais quoi donc? Voyons-nous que dans l'Evangile il ait invectivé contre la magie, les sortiléges, qu'il ait marqué les diverses sortes de superstitions qui pouvaient régner dans son temps, qu'il ait même rien dit contre l'idolâtrie, vice qui blesse la majesté divine au premier chef? Non, il eût été superflu, puisque sa mission était bornée aux Juifs qui depuis leur retour de la captivité étaient revenus de leur idolâtrie; mais il nous donne des principes d'une merveilleuse étendue que son esprit sait parfaitement développer, il fait sentir au cœur les conséquences les plus éloignées qui s'en peuvent déduire; c'est par le moyen de certaines dispositions capitales qu'il y imprime. Parlons d'abord de ces dispositions générales et essentielles où doit s'établir un chrétien pour se préserver de toute impiété, ce sera le sujet de mon premier point. Après quoi nous en verrons les principales espèces où l'on tombe le plus fréquemment. Donnez-moi toute votre attention.

PREMIER POINT.

Si l'obéissance à la loi de Dieu consistait dans sa simple observance littérale, et dans la pratique extérieure de ce qu'elle prescrit, Jésus-Christ n'aurait jamais reproché aux Juifs de son temps que Moïse leur ayant donné une loi, aucun d'eux ne se mettait en peine de l'observer, et qu'ils étaient tous des prévaricateurs, puisqu'il est constant que plusieurs l'accomplissaient à la lettre, témoin ce jeune homme qui s'adressa à lui, pour apprendre ce qu'il devait faire pour gagner le royaume des cieux; saint Paul qui assure qu'avant que de connaître la vertu de la grâce, il avait vécu sans reproche dans la pratique de toutes les observances légales, et qu'on peut dire de même du plus

grand nombre des scribes et des pharisiens; ils enchérissaient même sur ce que Moïse avait ordonné comme lorsqu'ils payaient la dîme des moindres herbes de leur jardin : à quoi ils n'étaient pas obligés. Cela fait voir sensiblement que Dieu, qui est le scrutateur des cœurs, et qui y veut régner comme souverain et comme époux, compte pour rien le dehors s'il ne naît du dedans, s'il ne coule de source et n'est la production naturelle de la disposition du cœur. C'est cette disposition seule qui trouve de l'agrément à ses yeux et mérite sa récompense. Or le commun des Juifs s'en tenait à l'écorce sans pénétrer l'intérieur; ils pratiquaient la lettre sans entrer dans l'esprit du législateur. N'étant point épris de la beauté de la loi et de sa rectitude souveraine, comment eussent-ils pénétré son étendue et ses conséquences? Il n'y a que la grâce du Médiateur qui le puisse faire. Jésus-Christ en venant au monde nous a apporté ces dispositions de cœur; il a donné son esprit par la vertu duquel nous pratiquons avec joie ce que la loi prescrit, et à quoi la nature a le plus de répugnance. La loi était trop faible, dit saint Paul, pour persuader à l'homme d'éviter le mal et de faire le bien; elle ne trouvait en lui aucun penchant, parce qu'il était tout charnel, et vendu pour être assujetti au péché; elle effrayait la concupiscence, dit saint Augustin, et tâchait de la désarmer par la crainte du châtiment; mais loin de la guérir, elle l'irritait et lui donnait occasion de se déborder avec plus de violence, ainsi qu'il arrive à un torrent lorsqu'il a forcé ses digues. Jésus-Christ, en se revêtant de la ressemblance du péché, a détruit la réalité du nôtre; il a fait ce qui était impossible à la loi, la chair la rendant impuissante, afin que la justice de la loi soit accomplie en nous qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'esprit. L'empire de la grâce a détruit heureusement celui du péché. Nous étions nous-mêmes, dit saint Paul, parlant au nom de toute sa nation, des impies, des insensés, égarés du chemin de la vérité, asservis à une infinité de passions et de voluptés, menant une vie toute pleine de malignité et d'envie, digne d'être haïs et nous haïssant les uns les autres. Voilà ce que nous serions nous-mêmes sans Jésus-Christ, car c'est le portrait naturel de tout enfant d'Adam; mais la venue du second Adam a tout réparé : sa grâce s'est répandue sur nous avec une riche effusion; son esprit adorable a imprimé dans nos cœurs des dispositions qui nous font découvrir tout ce qui est enfermé dans sa loi, et l'observer religieusement. Quelles sont donc ces dispositions? Je me borne aux trois principales : l'horreur du péché, l'amour de la justice, le gémissement du cœur vers Jésus-Christ, afin qu'il détruise en nous tout ce qui s'oppose au règne parfait de son amour.

Qu'aperçoivent la plupart des hommes dans le péché? Une action qui fait quelque impression agréable sur les sens et contente la passion; puis ils l'oublient. J'ai péché, dit l'impie, et quel mal m'en est-il arrivé? Il avale ce poison comme une liqueur délicieuse; au lieu d'avoir horreur d'un tel monstre, il le caresse et se familiarise avec lui; loin de se sentir chargé de ce poids effroyable plus accablant que ne serait celui d'une montagne dont on serait écrasé, il s'en joue et s'en rit. Que découvre au contraire le juste dans le péché? Le comble de la misère, le terrible des terribles, l'abomination de la désolation, l'unique mal que nous avons à craindre en cette vie, les jugements de Dieu lui paraissent comme une mer suspendue au-dessus de sa tête, prête à l'engloutir s'il commet le crime; c'est pourquoi s'il voyait d'un côté un bûcher allumé et de l'autre le péché, et qu'il ne pût se garantir du feu qu'en se souillant du péché, il prendrait sans hésiter le parti de livrer son corps aux flammes, ou de souffrir les extrémités de la faim. Prenez garde, disait le saint homme Tobie à sa femme, entendant le cri d'un chevreau qu'elle avait gagné du travail de ses mains, qu'il n'ait été dérobé, rendez-le à qui il appartient; il ne nous est pas permis de manger du fruit du larcin. Telle était la tendresse de conscience de ce juste qui, vivant sous la loi, était chrétien par avance. La disposition de notre grand roi saint Louis était encore plus admirable. Les infidèles dont il était devenu captif de guerre, exigeant de lui un serment qui semblait contenir quelque espèce de blasphème, il se laissa étendre sur une machine faite pour disloquer les os. L'outrage fait à la majesté royale, et les tortures qu'il se voyait sur le point d'endurer, ne purent l'ébranler et le forcer à rien faire, où il crut que Dieu serait offensé, quoiqu'un évêque prisonnier l'assurât qu'il n'y avait point de mal.

Nous lisons que d'autres saints avaient cette disposition empreinte si avant dans le cœur, que des fantômes impurs s'étant présentés à leur imagination durant le sommeil, ils se réveillaient en sursaut, et tout en sang, par l'effort qu'ils avaient fait pour dissiper ces illusions.

Il faut donc s'établir fortement dans l'horreur du péché, et non-seulement de ce qui l'est visiblement, mais de tout ce qui en a l'apparence; c'est pourquoi saint Paul veut que les fidèles soient simples dans le mal, et qu'ils s'abstiennent de tout ce qui en a l'ombre : *Ab omni specie mala abstinete vos* (I *Thess.*, V); simples dans le mal, pour rejeter avec horreur tous les raffinements de la cupidité par lesquels elle trouve moyen d'autoriser et de faire approuver ce qui flatte ses désirs, et pour ne donner jamais le moindre scandale aux faibles, parce que l'apparence du mal peut quelquefois leur nuire davantage que sa réalité même aux forts, et que c'est donner un coup mortel à sa propre âme que de mépriser ce qui peut tuer celle du prochain.

L'horreur du péché ne doit pas être bornée aux transgressions mortelles et aux crimes qui excluent du ciel, mais aux fautes

vénielles qui retardent la course et disposent aux chutes mortelles : il y en a de pure surprise, auxquelles l'âme n'a aucune attache ; telles sont les péchés des justes, inévitables à la fragilité humaine ; mais il y en a d'autres qu'on commet de propos délibéré ; on pourrait aisément s'en abstenir, mais sous prétexte qu'ils ne méritent pas la damnation, on franchit le pas. Cependant les saints Pères ont toujours envisagé cette disposition comme très-pernicieuse ; saint Bernard ne fait pas difficulté de la traiter d'impénitence, et de péché contre le Saint-Esprit, à cause de la malignité mortelle de son principe : *Hoc est impœnitentia , hoc est blasphemia in Spiritum sanctum.* Mais je veux qu'il y ait de certaines fautes qui ne soient que vénielles, quoique commises dans cette disposition ; s'ensuit-il de là qu'on s'y doive laisser aller sans scrupule? Savez-vous ce qui arrive d'ordinaire à ceux qui en usent ainsi? Ils tombent dans le relâchement et l'insensibité, leurs chutes se multiplient ; on ne voit plus en eux la moindre trace de cette justice à laquelle nous devons tendre, on n'y remarque qu'indifférence et tiédeur, et ils se mettent par là en danger d'être vomis du cœur de Jésus-Christ. De plus, qui vous a dit, si vous êtes dans cette disposition malheureuse, que ce que vous regardez comme une faute légère n'ait pas à raison des circonstances un degré de malice qui la rende mortelle? Nous ne savons pas toujours exactement, dit saint Augustin, ce qui est péché mortel ou véniel ; les bornes de l'un sont voisines de l'autre. Il n'appartient pas à nous de les marquer précisément et de les déterminer, mais à celui dont les connaissances sont infinies, et qui en juge selon des règles éternelles et immuables ! Répondez-moi, ajoute ce saint docteur, vous qui commettez ces légères transgressions avec tant de facilité ? Voudriez-vous bien que toutes les fois que vous péchez ainsi, on fît des petites plaies dans votre corps, et même des taches en vos habits? Si donc vous ne pouvez souffrir ni l'un ni l'autre, comment pouvez-vous faire le même traitement à votre âme? Est-ce qu'elle est moins que le corps ou que son vêtement ?

Cette horreur ne doit pas seulement nous faire éviter les péchés grands et petits, mais encore les engagements douteux. Il s'agit, par exemple, de faire profiter votre argent de telle ou telle manière, faire entrer un bénéfice dans votre famille par une voie qui a l'air de simonie ; dans le conflit des opinions l'horreur du péché vous fera préférer le certain à l'incertain ; vous n'aurez garde de vous tenir en repos sur des opinions douteuses, vous embrasserez le plus sûr. Prendriez-vous un remède, aimant votre santé au point que vous faites, qui pourrait vous causer la mort, en la concurrence d'un autre dont il n'y aurait rien de pareil à craindre?

Les motifs qui vous doivent inspirer l'horreur du péché ne peuvent être plus pressants : ses suites funestes soit temporelles, soit éternelles. Les premières sont plus à craindre que vous ne pensez : jugez-en par les ravages qu'il a causés à la nature humaine! Car le péché mortel fait presque le même désordre dans les particuliers que l'originel dans toute la nature. Or qui peut nier qu'ils ne soient extrêmes? Comparez l'heureux état de l'homme avant qu'il eût contrevenu au commandement de son Dieu, avec celui où il se vit réduit aussitôt après ; opposez les avantages de l'un aux misères de l'autre? Si cette punition, toute affreuse qu'elle est, ne fait sur vous qu'une impression légère, joignez-y l'éternelle, les supplices effroyables de l'enfer ! Je ne crois pas devoir m'efforcer de rehausser l'idée d'un feu éternel allumé par le souffle de la vengeance implacable d'un Dieu et d'un ver qui ne mourra point. Votre imagination ne peut guère aller au delà.

Un second motif est la laideur du péché, qui le rend contraire à la probité morale et à l'honnêteté humaine, aussi bien qu'à la religion chrétienne. Je sais bien que les deux premiers motifs ne suffiraient pas ! s'en abstenir par le premier, ce serait n'agir qu'en esclave, et par le second, qu'en philosophe ; il faut le haïr et s'en éloigner par l'amour de l'ordre et de la justice. C'est cet amour chaste qui doit être le fondement et la mesure de la haine que nous portons à l'iniquité. Je ne prétends pas toutefois exclure les deux précédents, mais seulement leur préférer le dernier ; ils sont très-utiles en eux-mêmes. Les âmes les plus avancées en la perfection se trouvent quelquefois obligées de s'en servir ; il s'élève des nuages épais du fond de la concupiscence ; l'âme est vivement assaillie par des tentations qui offusquent sa sérénité, et lui cachent la beauté incorruptible de la justice. Comment la leur opposer. Loin d'entrevoir ses charmes ravissants, elle ne paraît qu'un fantôme et qu'une chimère. Ne faisons donc pas tant les spirituels à notre dam ! Employons le bras de la crainte aussi bien que celui de la charité ; ou plutôt que la charité dans le trouble de l'imagination et la révolte des sens oppose cette digue à la fureur des passions? Qu'elle présente ce bouclier pour émousser les traits enflammés du malin, et après que ces brouillards auront été dissipés et que la justice reparaîtra avec tous ses charmes, ajoutons-y la difformité monstrueuse du péché, concevons-en de l'horreur, parce qu'il est opposé à cette justice, qu'il détruit le bel ordre établi de Dieu dans le monde, et que Jésus-Christ l'a haï si démesurément, que plutôt que de l'y laisser régner davantage, il a sacrifié sa vie innocente sur l'autel de la croix. Ainsi, comme la haine du péché nous fera fuir tout ce qui en a l'apparence, l'amour de la justice nous inspirera un attachement inviolable à tous nos devoirs, et quand il s'agira d'en pratiquer les actions, il ne faut pas délibérer, mais s'y porter avec ardeur et empressement : *Corde perfecto et animo volente.* (II *Mach.*, I.)

Mais vous ne trouverez jamais en vous

cette sainte ferveur qui est le caractère de la vraie dévotion, si vous n'êtes enracinés dans la charité, et affermis dans les dispositions intérieures que l'Evangile nous ordonne, d'humilité, de douceur, de pauvreté d'esprit, de patience, d'abnégation ; car Dieu fait incomparablement plus d'état des dispositions secrètes que des actions sensibles ; les premières sont la source, les autres le ruisseau ; elles procèdent du cœur comme du bon trésor ; cette partie de nous-mêmes, qui fait tout l'homme, selon saint Augustin, est le principe du bien et du mal. Notre unique étude doit donc être d'y faire germer ces dispositions et les y fortifier ; ce sera par le secours des pratiques extérieures, telles que l'oraison, les jeûnes, les saintes lectures, la retraite, la fréquentation des sacrements. Ces divers exercices sont des moyens naturels auxquels Dieu attache sa grâce, et qui attireront de nouvelles infusions de son esprit, et vous ne pourriez les omettre sans illusion et sans en recevoir un notable préjudice.

Or, si vous devez aimer ces dispositions, combien devez-vous estimer et chérir encore plus la grâce qui les forme dans nos cœurs, qui rompt les chaînes des mauvaises habitudes, donne un poids contraire aux inclinations de la nature corrompue, rend l'âme supérieure aux tentations et lui fait goûter combien le Seigneur est doux ! Oh ! si vous connaissiez le don de Dieu par excellence, *Si scires donum Dei* (*Joan.*, IV), si vous saviez les effets admirables qu'il opère dans une âme qu'il a préparée, quel profond mépris n'auriez-vous pas pour ces plaisirs de boue, cette vaine figure et tout cet éclat imaginaire du monde ! Que ne sacrifieriez-vous pas pour pouvoir vous désaltérer pleinement dans cette fontaine d'eaux vives et n'avoir plus de soif, je veux dire, voir vos passions éteintes et n'avoir plus de soif des eaux bourbeuses de la volupté !

Comme cette grâce est de sa nature une suavité céleste, une sainte concupiscence opposée à la charnelle, une délectation spirituelle, elle imprime à l'âme un attrait et une pente secrète, qui la porte à tout ce qui regarde la gloire de Dieu ; et, quoique cet attrait intérieur ne soit pas toujours sensible, il ne laisse pas d'appliquer efficacement la volonté ; si ce n'est pas en ce cas par un goût et un plaisir sensible qu'on observe la loi divine, c'est par conviction et qu'on est pénétré de son équité suprême et du droit que Dieu a sur sa créature ; l'obéissance est alors plus méritoire. Heureux qui, par une longue habitude dans le bien, le sait discerner du mal, qui connaît et aime la vertu, soit qu'elle se présente avec tous ses charmes, soit qu'il n'en conserve, par la malice de ses ennemis, qu'une sombre image et un souvenir confus.

Il ne manque pas de motifs pour vous porter à cet amour de la justice, non plus qu'à la haine de l'iniquité ; quand il n'y aurait que la récompense qui y est attachée, ne serait-il pas plus que suffisant ? C'était l'aiguillon qui faisait marcher à si grands pas Moïse, David et saint Paul, dans la carrière de la perfection. Eh ! quels travaux une pareille espérance ne doit-elle pas faire dévorer ? Quel plus puissant ressort pour remuer un cœur qui ne respire que la félicité et la cherche par tous ses mouvements ? Quelle joie ne goûtera-t-il pas dans la possession du bien suprême, qui sera la récompense d'une action passagère ? La vivacité de la foi et la grandeur de l'espérance vous la rendront présente et vous en donneront un avant-goût.

Que dirai-je de la paix d'une bonne conscience, qui est un festin continuel ? Peut-on trop acheter un pareil avantage ? Ajoutez-y la beauté ravissante de la vertu et ses charmes inexplicables, capables d'exciter un saint embrasement dans un cœur.

Mais comme, quelques progrès que les justes aient pu faire dans les voies de la justice, il y a toujours en eux quelque chose qui ne lui est pas entièrement soumis, et que, s'ils se plaisent dans la Loi de Dieu selon l'homme intérieur, ils trouvent dans la partie inférieure des soulèvements et une autre loi qui combat la première ; il faut gémir de ce schisme déplorable et réclamer humblement la grâce de Jésus-Christ, qui est toute la force d'un chrétien et son unique ressource : c'est un caractère qui nous distingue encore plus des Juifs que ceux que j'ai touchés. La voix de la tourterelle a été entendue dans notre terre, ce gémissement leur était inconnu ; semblables à des frénétiques, ils se croyaient pleins de force et n'avoir besoin que de connaître la volonté de Dieu pour l'accomplir. L'Esprit-Saint nous a été donné pour nous faire sentir notre infirmité et pour l'aider. Or nous n'attirons cette force absolument nécessaire, que par le gémissement du cœur ; car comme Dieu seul y peut graver cette loi nouvelle et vivante, le gémissement nous dispose à recevoir cette impression, c'est pour cela que nous devons l'exciter dans nous-mêmes le plus que nous pouvons, ou plutôt conjurer l'Esprit-Saint de l'y former.

Vous connaissez présentement quelles sont les dispositions capitales et essentielles, qui vous peuvent faciliter l'intelligence de toute la loi divine et vous faire courir dans sa pratique ; venons maintenant aux principales transgressions qui la violent et qui combattent le plus directement ce qui est dû à la Majesté suprême.

SECOND POINT

Tout péché est souvent appelé impiété dans l'Ecriture, et tout pécheur impie, c'est-à-dire ingrat, sans piété et sans reconnaissance envers Dieu ; car la piété, selon saint Augustin, consiste principalement à faire que l'âme ne soit pas ingrate envers son Créateur et son Seigneur, et, par conséquent, tout péché est aussi enfermé dans cette ingratitude et cette impiété, qui fait que l'homme, oubliant Dieu, devient comme idolâtre de lui-même, vivant dans l'ignorance

affectée de ses devoirs, dans le mépris des promesses et des menaces divines, ne cherchant qu'en lui-même la règle de sa vie, le principe du bien et la source de son propre bonheur, n'est-il pas un sujet perfide, un fils dénaturé? Les péchés mêmes qui nous semblent légers enferment quelque impiété, car ils tendent à soustraire l'âme au souverain domaine de son Créateur; c'est une jouissance passagère de la créature qui blesse l'amour qui lui est dû et le pique de jalousie. Mais je n'ai dessein de parler que des crimes qui portent sur le front un caractère spécial d'impiété.

On a toujours mis au premier rang l'idolâtrie, parce qu'elle touche Dieu de plus près et qu'elle entreprend de le chasser de son trône et le priver de sa divinité pour la transférer à sa créature; c'est pourquoi nous voyons dans l'histoire sacrée, que, de tous les crimes où les Juifs se laissaient entraîner, celui-ci était toujours puni avec le plus de sévérité. Lorsqu'ils quittaient le Dieu de leurs pères pour servir Baal et Astaroth, ils se voyaient aussitôt assujettis à des ennemis impitoyables, qui les réduisaient dans une cruelle servitude et les accablaient de maux.

Les chrétiens, grâce à Dieu, n'adorent plus aujourd'hui ces divinités bizarres; ils ne rendent pas à des figures de pierre ou de bois un culte extravagant; mais en sont-ils moins idolâtres et moins impies? N'est-ce pas une illusion de s'imaginer qu'on est impie et idolâtre quand on adore l'or et l'argent sous la figure d'une statue, et qu'on ne l'est pas quand on livre son cœur à l'amour de l'or et de l'argent monnoyés ou sous une autre forme? On n'offre point d'encens à l'idole de Vénus, mais on le fait à une idole de chair, on lui immole son cœur; on n'adore pas un Mars et un Mercure, mais on est cruel, vindicatif, voleur; on se rend esclave de la faveur des hommes, et les créatures occupent totalement les pensées et se rendent maîtresses des affections. Cette idolâtrie extérieure, que la prédication des apôtres a abolie et extirpée de la plus grande partie du monde, n'est pas sans doute si naturelle à l'homme que l'intérieure; les sages du paganisme étaient les premiers à en reconnaître l'imposture; au lieu que celle-ci a des racines très-profondes dans la corruption du cœur humain; il fait naturellement son idole de l'objet de son amour; tout ce qui nous tient lieu de souverain bien et de dernière fin devient notre Dieu, parce qu'il nous domine, nous assujettit et que nous lui rapportons le gros de nos actions; c'est pourquoi saint Paul ne fait pas difficulté d'appeler l'avarice le culte des idoles; il dit ailleurs que les intempérants font un Dieu de leur ventre et ne cherchent qu'à assouvir ses désirs honteux. Il en est de même de toutes les passions dont on se laisse dominer, l'ambitieux adore l'honneur, le paresseux son repos : *Sua cuique Deus fit dira cupido;* tout homme qui se livre à l'amour des richesses, qui mène une vie de bonne chère, de plaisir, de luxe, en un mot de passion, qui ne songe qu'au monde et qu'à s'y établir, n'est occupé que des soins de la vie présente et ne fait rien pour l'éternelle, dit à Dieu, par cette vie même et par la disposition de son cœur, langage plus intelligible et plus sincère que celui des paroles : Seigneur, vous ne m'avez créé que pour vous, tous les mystères que votre Fils a opérés sur la terre ne tendent qu'à me procurer un bonheur éternel; vous n'exigez pour cela de moi sinon que je vous aime préférablement à vos créatures, dont l'amour me déshonore et me corrompt, mais je ne puis me résoudre à y renoncer et à vous faire ce sacrifice; je ne suis point touché de tous ces devoirs de justice qui m'attachent à à vous; laissez-moi jouir tranquillement des biens et des douceurs de la vie, je vous laisse votre paradis et ne suis aucunement jaloux du bonheur de ceux qui le possèdent.

Vous êtes sans doute choqués de l'infamie, de l'impiété, la folie et l'injustice qui règnent dans tout ce discours; cependant il ne fait qu'exprimer naïvement la situation du cœur de tous les amateurs du monde, et de tous ceux généralement qui sont dominés par la concupiscence, dont tout le dérèglement consiste, selon saint Augustin, à renverser l'ordre en voulant jouir du monde dont il faut simplement user, et user de Dieu en le rendant le ministre de leurs cupidités : *uti fruendis.* Il faut mettre au même rang les passions les plus douces, dès qu'elles dominent et emportent la balance; car elles produisent à peu près le même effet, de remplir la capacité du cœur et le fermer à Dieu; faire omettre les devoirs les plus essentiels à son égard et nous rendre citoyens de Babylone. Vous n'êtes ni avare ni voluptueux, mais vous êtes esclave de la curiosité. Votre vie se passe, de même qu'autrefois celle des Athéniens, à débiter ou entendre des nouvelles; ce n'est qu'un tissu d'inutilités : si Dieu ne vous a pas fait pour mener une vie sensuelle, il ne vous a pas fait non plus pour en mener une de caprice et de fantaisie, pour remplir votre esprit de sciences vaines et stériles, ni remplir votre cœur d'aucun objet créé; c'est lui qui y doit tenir la première place, ou plutôt l'occuper totalement, vous ne pouvez le lui ravir sans commettre un larcin, un parjure, un adultère, un sacrilége et une profanation digne de tous les feux de l'enfer.

Oh! à ce compte, quel prodigieux nombre d'idolâtres! j'en suis épouvanté; il y a une infinité de chrétiens qui se disent adorateurs du vrai Dieu, et adorent le démon même son ennemi; car on lui sacrifie en bien des manières, dit saint Augustin, sans même s'apercevoir de ce culte monstrueux; celui qui devrait être l'hostie sainte, pure et spirituelle de Jésus-Christ, auquel il appartient par tant de titres, se sacrifie lui-même à l'ange apostat le plus détestable des tyrans, qui, ayant un empire souverain sur les passions et sur les vices, est le maître de

tous ceux qui en sont esclaves ; il se nourrissait, dans le temps du paganisme, de la graisse et de la fumée des bêtes qu'on lui immolait, mais il se nourrit aujourd'hui plus délicieusement de l'impudicité, de l'avarice et de l'ambition d'un chrétien et de sa propre âme qu'il lui immole : *Nec enim uno modo sacrificatur transgressoribus angelis.*

N'est-ce pas une impiété damnable de préférer son sens particulier et la révélation de son propre cœur à l'autorité de Dieu et aux révélations qu'il a faites à l'Eglise, dépositaire de ses vérités adorables ? C'est l'impiété non-seulement de ceux qui refusent de croire à son Evangile, mais encore des hérétiques qui violent la foi, des schismatiques qui rompent l'unité, et de tous les libertins qui se font une morale à leur mode, et rejettent tout ce qui choque leur esprit et n'accommode pas leur déréglement.

Quelle impiété que de préférer sa volonté, son honneur, sa gloire, ses intérêts propres à la volonté adorable et infiniment sainte de Dieu, à sa gloire, à ses intérêts suprêmes ! Quoi cependant de plus commun parmi nous ? Quoi de plus ordinaire que d'accuser sa providence, et de murmurer contre ses ordres ? O mon Dieu ! c'est là l'hommage et le tribut que vous recevez de vos ingrates créatures !

Que dirons-nous donc de ceux qui profèrent des blasphèmes et des jurements horribles? Un ver de terre oser s'attaquer immédiatement à Dieu ! un vase d'argile injurier les mains de l'ouvrier qui l'ont formé ! Quelle est donc cette fureur extravagante dont vous êtes possédé? Vous osez porter votre rage jusque dans le ciel ! Ne craignez-vous pas que la terre ne s'entr'ouvre dans le moment, et que vous ne vous trouviez abîmés dans le plus profond des enfers? N'est-ce pas anticiper la vie qu'y mènent les démons et les réprouvés ? N'est-ce pas un supplice trop doux de percer simplement la langue à ces monstres ! Ne mériteraient-ils pas qu'on les lapidât ainsi que dans l'ancienne loi, et qu'on en purgeât le monde? Le discours de celui qui jure souvent, fera dresser les cheveux à la tête, et à ces mots horribles on se bouchera les oreilles.

Plût à Dieu que vous eussiez la même horreur de tous les autres jurements ! Il ne vous arriverait jamais d'en proférer aucun, de les semer dans vos discours comme un ornement et un assaisonnement, et vous ne vous exposeriez pas imprudemment comme vous faites à scandaliser le prochain et à tomber dans le parjure, ou du moins de prendre le nom de Dieu en vain. Que votre bouche ne s'accoutume point au jurement, recommande le Sage, car en jurant on tombe en bien des manières. Que le nom de Dieu, ajoute-t-il, ne soit pas sans cesse dans votre bouche, parce que vous ne serez pas en cela exempt de faute : *Jurationi non acquiescat os tuum, multi enim casus in illa.* (*Eccli.*, XXIII.) Le nom de Dieu est si grand, si saint et si redoutable, qu'on ne le doit pas employer en matière de jurement hors ces occasions importantes où l'incrédulité des hommes le rend nécessaire. Le Sage marque trois degrés de fautes où l'on tombe en s'accoutumant à jurer ; premièrement on jure pour des choses vaines, et on blesse ainsi la profonde vénération due au saint nom de Dieu ; on se parjure, et la vérité souveraine est prise pour témoin de la fausseté ; enfin on se dissimule à soi-même le crime qu'on a commis. C'est un désordre qui n'est que trop fréquent, et où tombent ceux qui n'ont pour objet que de satisfaire leur passion et leur intérêt, et qui pour imposer à la crédulité des simples jurent indifféremment pour les choses les plus fausses. Sachez que tout jurement, pour être exempt de péché, doit être fait dans la vérité, dans l'équité, dans la justice. Vous jurerez, dit le prophète Jérémie, dans la vérité, dans le jugement et dans la justice, en disant : Vive le Seigneur! Le défaut d'une de ces conditions rend le jurement mauvais. La vérité en doit toujours être le fondement ; mais toute vérité ne doit pas être attestée par le nom auguste et terrible de Dieu. La discrétion et la justice doivent encore l'accompagner, parce que si on s'engageait par serment à une chose injuste, ainsi que fit Hérode à la fille d'Hérodias, ou sans un sujet légitime et à la légère, le serment, loin d'être approuvé de Dieu, en serait détesté et rejeté.

Pour être dans son ordre, il y faut encore, outre ces conditions, nécessité, religion, obéissance ; par où vous voyez qu'il est plus aisé de s'abstenir entièrement de jurer que de le faire chrétiennement ; ainsi tenez-vous-en à ce que Jésus-Christ prescrit dans l'Evangile, de ne jurer en aucune sorte, ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu, ni par la terre, parce que c'est son marchepied, ni par quelque créature que ce soit ; mais de vous contenter de dire, cela est, cela n'est pas, car ce qui est de plus vient du mal : *Quod his abundantius est a malo est* (*Matth.*, V), c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, d'une mauvaise cause, savoir de la faiblesse de celui qui pour croire a besoin qu'on jure, ou de la malice et mauvaise impression qu'a donnée de soi celui de qui on l'exige. Hors ce cas, qui enferme tous ceux de nécessité, tout jurement est défendu par notre suprême Législateur.

Qui est-ce, surtout des marchands, qui obéit à cette loi ? Ah ! gardez-vous bien d'employer jamais le jurement pour de petits intérêts temporels ! c'est abuser de la religion, et faire servir Dieu à l'argent. Que personne ne s'expose au danger de violer le nom de Dieu et de se parjurer par des railleries en matière de religion, par des jurements sans discernement en choses légères, ou même mauvaises, des serments fréquents et d'habitude, par des vœux frivoles, inutiles, ou irréligieux. Quelle témérité de s'exposer à tant de périls de gaieté de cœur, et de marcher sans nécessité sur le bord d'un précipice ! Il n'y a que la sagesse, la

probité, la religion, qui puissent remédier à de pareils inconvénients.

Je ne veux plus toucher de tous les autres dérèglements directement opposés à l'honneur dû à la majesté suprême, que celui de superstition, parce qu'il est très-grand et plus fréquent qu'on ne pense. Je ne la prends pas ici dans toute son étendue, et telle que saint Augustin la définit, à savoir, tout ce qui est institué par les hommes pour révérer les idoles, qui se termine à adorer la créature, et ce qui regarde les pactes ou conventions qui se font avec le démon, ce qui comprend l'idolâtrie, la noire science de la magie, les sortiléges, enchantements ou maléfices. Je ne m'attache ici à combattre la superstition que dans ses espèces plus communes, moins horribles et moins odieuses, telles que le culte indu et superflu; car il n'y a qu'une malice consommée qui puisse entretenir commerce avec les esprits de ténèbres réprouvés de Dieu.

L'Eglise, notre mère, témoigne une horreur publique de ces sortes de personnes qu'elle excommunie tous les dimanches, pour détourner ses enfants de cette curiosité détestable qui les porte à vouloir savoir ce qui ne peut être su que par l'entremise des démons. Je dis seulement, en passant, que c'est la honte et l'opprobre de la religion, que des chrétiens aient besoin des menaces de l'Eglise pour éviter un crime qui aurait dû par soi-même les remplir d'horreur.

J'attaque seulement la fausse religion, qui prétend honorer Dieu par la fausseté ou par des pratiques vaines, et de l'invention des hommes, qui ne sont nullement autorisées par l'Eglise; c'est pour cela que saint Thomas dit que le culte extérieur, par lequel on signifie quelque chose de faux, est un culte pernicieux et illicite. Il n'appartient point aux hommes d'établir de leur chef et par le seul mouvement de leur fantaisie des moyens d'honorer Dieu, et d'avoir accès à lui; c'est à Jésus-Christ, son Fils, envoyé pour établir son culte sur la terre et lui former des adorateurs en esprit et en vérité, et à l'Eglise, sa fidèle Epouse, par l'organe de laquelle il nous explique ses volontés et ses desseins; elle n'est point une école de philosophes, où chacun ait la liberté de débiter ses imaginations et ses songes; c'est la maison bâtie par la Sagesse même, où tout se fait avec un ordre admirable.

N'attendons pas notre salut ni des anges, ni des saints, ni d'aucune créature, mais uniquement de Jésus-Christ, le chef des anges et le Dieu de toute créature. Invoquons les anges et les saints, à la bonne heure, mais, comme membre de ce chef adorable, qui influe dans tout le corps mystique tout ce qu'il a de sainteté; nulle vie du cœur que celle que nous tirons de lui comme notre racine, rien de ferme que ce qu'il soutient par sa fermeté, lui seul peut remplir nos besoins temporels et spirituels, parce qu'en lui réside toute plénitude, en lui sont renfermés tous les trésors de sagesse et de science. C'est bien en vain que nous chercherons partout ailleurs ce qui ne se trouve qu'en Jésus-Christ; hors de lui, il n'y a qu'erreur, que vanité, égarement, ignorance et illusion. Mais tel est le dérèglement des enfants des hommes et leur opposition à la science de Dieu; ils ne veulent point de joug quand il leur en veut imposer un, et ils affectent de s'en imposer eux-mêmes lorsqu'il les en décharge; tel s'endort avec une sécurité étonnante dans des bagatelles de dévotion, des puérilités, et néglige ses devoirs essentiels, la justice et la miséricorde, ne fait aucune attention à ce que la foi et la religion demandent pour Dieu : tel s'afflige avec excès d'avoir manqué à une prière ou pratique arbitraire, qui ne prend nul soin de corriger ses habitudes de colère, de médisance, de mensonge, de luxe, d'immodestie.

Malheur à nous, qui avons hérité des vices des pharisiens! Nous voyons dans l'Evangile que ces hypocrites faisaient un crime aux apôtres de ce qu'ils ne lavaient pas leurs mains avant que de se mettre à table, et qu'ils s'en faisaient un à eux-mêmes d'entrer dans la maison de Pilate dans la crainte de se souiller; quel aveuglement de croire contracter quelque impureté en entrant chez un gentil, et de ne rien appréhender de pareil en le sollicitant contre un innocent? Ils se flattent des sentiments d'une fausse religion, pendant qu'ils travaillent à faire crucifier l'Auteur de la vraie; ils paraissent désirer se conserver purs pour manger l'Agneau pascal, tandis que, comme des loups enragés, des taureaux furieux, ils environnent le véritable Agneau de Dieu pour le dévorer; c'est ainsi que le démon nous donne tous les jours le change; car, combien de fois, à l'exemple de ces faux conscientieux, nous sommes-nous alarmés de minuties et reposés sur des pratiques superficielles, tandis que nous songions à crucifier de nouveau Jésus-Christ.

Passons à quelques autres espèces de superstitions trop communes encore; tels sont, par exemple, tous les moyens qu'on emploie pour découvrir les choses cachées ou dérobées, ou apprendre l'avenir, guérir les maladies qui n'ont aucune proportion avec l'effet qu'on prétend; il n'y a que l'ignorance qui puisse excuser de péché dans quelques occasions, comme si on croyait que la chose pût être sue, ou produite par des voies naturelles; il y a néanmoins toujours du danger, et il est à craindre que la curiosité ou quelque autre passion n'aveugle. Quelque détail vous fera mieux connaître la chose. Combien de gens s'arrêtent aux songes, et font sur eux des observations chimériques et pleines de vanité contre la défense expresse que Dieu en fait lui-même : *Vous n'observerez point les songes.* Que peut-on bâtir sur des chimères, et quel fond faire sur un amas de fantômes et d'espèces confuses que l'imagination représente au hasard? Le Sage nous apprend que plusieurs sont tombés dans l'erreur pour s'être appuyés et avoir mis

leur confiance sur une chose si vaine : *Multos errare fecerunt somnia.* (*Eccli.*, XXXIV.)

Un célèbre concile de Paris dit que les vaines conjectures qu'on en tire sont des maux très-pernicieux, de vrais restes du paganisme, et que la loi de Dieu commande que ceux qui s'arrêtent à de pareilles superstitions soient punis irrémissiblement. Ce concile et autres pareils n'ont pas entendu parler des conjectures que l'art de la médecine peut tirer des songes pour connaître les dispositions internes des malades, l'humeur qui prédomine, ni ce qu'un chacun peut en conjecturer de ses désirs, ses inclinations, ses habitudes; l'Eglise et ses saints docteurs ne prétendent que condamner la témérité de ceux qui, par le moyen des songes, veulent deviner des choses qu'ils ne peuvent naturellement nous faire connaître, tels que sont des événements casuels auxquels ils n'ont nul rapport.

Je dis la même chose des augures ou divination, d'autant plus criminelle qu'elle s'ingère de prédire ce qui dépend des causes libres. Toute la tradition les foudroie; saint Augustin dit, dans un de ses sermons, que celui qui se règle suivant ces observations vaines et croit à ces auspices a beau jeûner, faire des prières et des aumônes, être assidu à l'église, pratiquer diverses austérités, tout cela ne lui servira de rien, jusqu'à ce qu'il ait abandonné ces impiétés pleines de folie. Un concile de Carthage, auquel il assista, anathématise ceux qui en seront trouvés coupables; il y en a une infinité de postérieurs qui proscrivent les mêmes abus; ils n'ont pu jusqu'à présent les déraciner; car, combien y en a-t-il encore aujourd'hui qui s'imaginent qu'il leur arrivera quelque grand malheur si un miroir est cassé ou une salière renversée, s'ils entendent la nuit le cri d'un oiseau ou le hurlement d'un chien; qui n'oseront sortir un lundi, et croient qu'une affaire réussira plus heureusement si elle est entreprise un tel jour; qui se font dire leur bonne aventure, comme on parle, sur les linéaments de leurs mains? Combien de gens croient-ils encore aujourd'hui qu'un certain nombre est sinistre, en sorte qu'il faut que, si l'on est treize à table, l'un en sorte, parce qu'il ne manquerait pas d'en mourir l'un dans l'année? Que de moyens vains et disproportionnés emploie-t-on, surtout à la campagne, pour procurer la santé aux hommes et guérir les bestiaux, ou prévenir les maladies dont ils sont attaqués? Combien joint-on encore souvent aux remèdes naturels ou aux prières usitées dans l'Eglise, de circonstances vaines, inutiles et bizarres, comme de croire que des herbes cueillies un certain jour de fête auront plus de vertu qu'en un autre, se servir de quelque prière et autre chose sainte pour un effet ridicule, ou employer quelques lettres, quelque terme obscur et inconnu? Qu'y avait-il encore de plus superstitieux que l'usage de la baguette qui a eu tant de cours les années passées, par le moyen de laquelle on prétendait découvrir non-seulement les effets naturels qui n'y avaient aucun rapport, mais ce qui dépendait de la liberté des hommes, tels que les voleurs, les bornes cachées et autres choses pareilles. Un plus long détail serait ennuyeux.

Eh! comment des personnes éclairées des lumières de l'Evangile peuvent-elles donner dans ces ridiculités, et retourner à cet état d'enfance et de judaïsme, que saint Paul reprochait si fortement aux Galates nouvellement convertis à la foi : vous observez les jours, les mois, les saisons, les années? Ah! que j'appréhende pour vous que mon travail n'ait été vain à votre égard? N'est-ce pas une vraie folie de croire que, parce qu'un premier jour de l'année aura été heureux, tout le reste sera rempli de prospérités? Ce n'est pas seulement une extravagance, mais l'effet d'une opération diabolique, de croire qu'il faille plutôt régler la conduite de notre vie par la révolution des jours, que par l'ardeur et le zèle de nos bonnes actions; car les jours ne sont ni bons ni mauvais en eux-mêmes, mais entièrement semblables; c'est notre vigilance ou notre lâcheté qui les rend différents. Le jour que vous consacrerez à de bonnes œuvres sera certainement heureux; si vous l'employez au mal, tenez-le infortuné. Si nous aimons Dieu de tout notre cœur, dit saint Ambroise, nous ne devons avec sa grâce avoir aucune crainte ni soupçon de toutes ces choses, et lorsqu'on agit avec simplicité on peut réussir indifféremment en toutes ses actions. Eh! comment le démon a-t-il pu conserver ce reste d'empire sur la terre, après que Jésus-Christ l'en a chassé et l'a relégué dans l'abîme! Comment se joue-t-il de la crédulité de plusieurs enfants de l'Eglise! Comment ne font-ils pas scrupule de se servir de sa lumière pour connaître ce que la sagesse de Dieu a voulu cacher? Lumière semblable à ces feux ardents qui conduisent au précipice! Eh! combien l'ignorance où il plaît à Dieu nous laisser si convenable à l'état présent, est-elle préférable à des connaissances venues de l'enfer? Et on ne frémit pas de donner sur soi une telle prise à ce monstre horrible altéré de notre sang? Le mot de pacte vous ferait sans doute horreur; cependant, selon un célèbre décret et décision de Sorbonne, il y a un pacte tacite et implicite dans toutes les pratiques superstitieuses, dont on ne peut raisonnablement attendre les effets ni de Dieu ni de la nature; et celui qui en observe quelqu'une, a dit, il y a plus de neuf siècles: un saint évêque, l'ornement de notre France, est païen en partie.

Souvenez-vous que vous avez renoncé à toutes ces choses au baptême, en détestant tout ce qui était du démon et de ses œuvres? Attachez-vous inviolablement à Jésus-Christ? Il a la plénitude de science et de puissance pour vous faire connaître tout ce qu'il vous est utile de savoir, et vous accorder toutes les grâces temporelles et spirituelles qui contribueront à votre sanctification? Que devez-vous chercher autre chose en ce monde? Conjurez-le de graver en vos cœurs, par son

doigt, qui n'est autre que son Saint-Esprit, les dispositions nécessaires pour avoir l'intelligence de sa loi adorable, et la pratiquer dans son étendue et sa perfection? Après quoi ne doutez pas qu'il ne récompense votre fidélité, et ne couronne ses propres dons par la manifestation de sa gloire, que je vous souhaite.

SERMON XIII.

Pour le mardi de la troisième semaine de l'Avent.

DE LA PRÉSENCE DE DIEU.

Scio quia Messias venit qui dicitur Christus; cum ergo venerit, ille nobis annuntiabit omnia. (*Joan.*, IV.)

Je sais que le Messie, qui est appelé le Christ, doit venir; lors donc qu'il sera venu, il nous enseignera toutes choses.

Comme la piété envers Dieu est le premier ou plutôt l'unique devoir de l'homme, c'est ce que Jésus-Christ, qui est venu rétablir toutes choses, s'est le plus appliqué à nous enseigner. Son principal but et son grand ouvrage a été de détruire la piété pharisaïque et contrefaite, pour en former une véritable et sincère. En quoi consiste ce culte, cette justice, cette religion pure et sans tache aux yeux de Dieu? Ce n'a jamais été dans des ablutions, des purifications, des breuvages, l'effusion du sang des genisses, la circoncision, des cérémonies charnelles; rien de ce qui est purement extérieur ne pouvant par soi-même honorer Dieu qui est esprit, mais dans une foi entière à sa sainte parole, une ferme espérance en ses promesses, une confiance parfaite en sa bonté, une humble soumission à la disposition de sa providence qui fasse recevoir la bonne fortune sans élèvement et la mauvaise sans impatience et sans murmure, un amour et un cœur d'enfant envers un Père si aimable, une sainte jalousie pour son honneur et sa gloire, un zèle ardent contre les péchés qui l'outragent, un soin religieux de le prier sans relâche; enfin, une fidélité parfaite à marcher en sa présence pour se sanctifier de plus en plus. C'est à ce dernier devoir que je m'attache aujourd'hui comme à celui qui vous facilitera la pratique de tous les autres. Jésus-Christ l'a pratiqué éminemment; c'est en sa personne que le roi David, son aïeul, a dit : Je regardais le Seigneur et l'avais toujours présent devant les yeux : *Providebam Dominum in conspectu meo semper.* (*Psal.* XV..) Saint Pierre lui en a fait l'application; comme homme, il avait toujours Dieu devant soi et à sa droite, puisqu'il était uni hypostatiquement à la nature divine qui le rendait inébranlable. Nous ne pouvons avoir Dieu présent en cette manière; mais nous le devons en celle dont nous en sommes capables; c'est ce que j'espère vous prouver. Je vais donc d'abord établir l'obligation de marcher sans cesse en la présence de Dieu. Je vous marquerai ensuite les diverses manières de se le rendre présent. Jamais pure créature ne s'est acquittée d'un devoir si aimable avec tant de perfection que l'incomparable Marie; elle nous obtiendra les lumières du Saint-Esprit, si nous lui demandons humblement sa médiation auprès de lui, en lui disant dévotement. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Nous voyons dans Minutius Félix qu'une des choses qui choquaient le plus les païens dans notre sainte religion, était la créance d'un Dieu qui voit tout, qui éclaire tout, jusqu'aux actions les plus secrètes; ils trouvaient que le Dieu des chrétiens était trop curieux et ne pouvaient s'accommoder de sa présence. Il paraît que plusieurs d'entre les Juifs aveuglés par leur impiété donnaient dans cette erreur grossière; ils s'imaginaient que Dieu ne voyait pas leurs idolâtries secrètes et qu'ils pouvaient s'y livrer impunément. Ozée leur dit de sa part que, dans quelque obscurité qu'ils s'enfoncent, elles seront toujours présentes à ses yeux qui pénètrent tout, et qu'il n'y a aucun crime qu'on lui puisse dérober. David les avait apostrophés ainsi longtemps auparavant : Insensés que vous êtes! entrez dans l'intelligence de la vérité? Vous qui êtes fous, commencez enfin à devenir sages? Celui qui a fait l'oreille n'entendra-t-il point? Celui qui a formé l'œil ne verra-t-il pas? Comment donc est-il possible qu'il ignorât quelque chose de ce qui se passe parmi les hommes? Qui osera se promettre de se dérober aux rayons si perçants de sa justice, pour n'être pas convaincu et condamné sévèrement? Lorsqu'on s'abandonne à l'iniquité, n'est-ce pas le comble de la folie de se figurer que Dieu ne voit pas les actions criminelles, puisqu'il pénètre les pensées les plus secrètes? Tout est nu et à découvert devant ses yeux. Oh! que ce saint roi était pénétré de ce sentiment lorsqu'il s'écriait: Où irai-je pour me dérober à votre esprit, et où m'enfuirai-je devant votre face? Si je monte dans le ciel, vous y êtes; si je descends dans les enfers, je vous y trouve encore, si je prends des ailes pour m'envoler aux extrémités de la terre, votre main même m'y conduira; et j'ai dit : peut-être que les ténèbres me cacheront? Mais la nuit même devient toute lumineuse pour vous, elle sera aussi claire que le jour. On se cache aisément à la lumière du soleil en entrant dans une profonde caverne, ou dans l'épaisseur d'une forêt touffue, mais quel moyen de se cacher à cet esprit souverain? Cette lumière spirituelle qui pénètre les esprits et les corps, qui est présente dans le ciel et dans l'enfer, qui se trouve également aux extrémités des mers les plus reculées. Les ténèbres les plus profondes peuvent-elles compatir avec l'auteur de la lumière, avec la lumière increée? En vain s'efforcerait-on de se soustraire à sa justice, puisqu'en quelque retraite que la frayeur conduisît nos pas, elle ne serait pas un asile pour nous garantir de sa fureur; ce serait sa main même qui y aurait conduit nos pas, car c'est en lui que tout ce qui respire a l'être, la vie et le mouvement. Tremblez donc, pécheurs, au milieu de vos

plaisirs criminels ! Il en est le témoin, il en sera le juge. Sachez que la nuit la plus noire n'a rien d'obscur pour ce divin soleil de justice; il perce par ses rayons éclatants ce qu'il y a de plus impénétrable. Cette vérité est si palpable que la seule lumière naturelle l'apprend. Où fuyez-vous, crie un poëte païen à un impie, où fuyez-vous? Tout est plein de Jupiter, c'est-à-dire de la divinité. L'immensité est un attribut de Dieu qui ne lui est pas moins essentiel que son éternité ou son immuabilité; et la théologie nous apprend qu'il est partout en trois manières, par son essence qui donne l'être à toute créature et le lui conserve par une création continue, car il n'en est pas comme de l'ouvrage d'un artisan qui subsiste indépendamment de lui; si Dieu détournait un moment son visage de ce qu'il a produit, tout rentrerait aussitôt dans son premier néant; en second lieu, par sa présence, parce que, malgré qu'en aient dit les pécheurs, tout se fait sous ses yeux; enfin par sa puissance à laquelle tout est nécessairement soumis; plus élevé que le ciel, plus profond que l'enfer, plus long et plus large que la terre, il enferme tout sans être corporel ni enfermé dans son ouvrage : *Ultima includit*, dit saint Augustin, *media implet*, *summa transcendit*. Il est au-dessus de tout, dit le même saint docteur, par son suprême domaine; au-dessous, parce qu'il soutient tout par sa parole; extérieur par sa grandeur immense qui contient et environne tout, intérieur par sa subtilité qui pénètre tout.

Voilà ce que la foi et une raison éclairée nous apprennent; mais cela ne suffit pas pour nous contenir dans le devoir et nous préserver de pécher; il faut que cette persuasion passe de l'esprit dans le cœur et y imprime un sentiment vif, une frayeur amoureuse pour un Dieu qui nous éclaire; il n'y a que cette conviction intime qui nous rendra fidèles. Il paraît bien que le chaste Joseph était tout pénétré de cette espèce de certitude de la présence de Dieu, du ressentiment de ses miséricordes et de la crainte de ses jugements, lorsque, sollicité par son impudique maîtresse, il lui répondit courageusement : comment pourrais-je commettre un si grand crime et pécher sous les yeux de mon Dieu? Telle était encore la disposition de Susanne, lorsqu'elle rejeta avec horreur la proposition que lui firent les deux infâmes vieillards qui tentèrent de corrompre sa pudicité, et la menacèrent de l'accuser d'adultère si elle ne se rendait à leurs désirs; dans une telle angoisse elle ne balança pas sur le parti qu'elle avait à prendre : il m'est meilleur, répliqua-t-elle, de tomber entre vos mains sans avoir commis le mal, que de pécher en la présence du Seigneur. *Melius est mihi absque opere incidere in manus vestras, quam peccare in conspectu Domini.* (*Dan.*, XIII.) Ce fut au contraire pour avoir étouffé ce sentiment au dedans d'eux-mêmes, que ces deux détestables vieillards, juges du peuple, s'oublièrent si étrangement, et formèrent le dessein d'assouvir leur brutalité; l'Ecriture sainte n'en rapporte point d'autre raison; ils renversèrent leur sens et retirèrent leurs yeux de la vue du ciel, d'où Dieu les considérait, et effacèrent de leur esprit le souvenir de ses justes jugements: *Declinaverunt oculos suos, ne viderent cœlum.* (*Dan.*, XIII.) Il en est de même de tout impie; il ne fait des chutes mortelles que parce qu'il s'est volontairement privé de cette lumière, il l'a éteinte comme les voleurs font les flambeaux qui éclaireraient leurs larcins. Dieu n'est point devant ses yeux, dit David, ses jugements sont ôtés de devant sa vue; qu'en arrivera-t-il? Ses voies sont souillées en tout temps: *Inquinatæ sunt viæ illius in omni tempore.* (*Psal.* IX.) Un aveugle qui marche en des chemins inconnus, ou sur le bord des précipices, court moins de risque de se briser par une chute, qu'un homme qui n'a point devant ses yeux la lumière de la vérité qui est Dieu même; toute sa conduite n'étant pas conforme à cette divine règle, peut-elle n'être pas criminelle et un enchaînement de désordres.

Quoi de plus capable encore de nous préserver du vice d'orgueil si naturel aux enfants d'Adam, et réprimer cette présomption insensée que Dieu déteste si fort, et de nous rendre au contraire vils à nos propres yeux, que de comparer notre petitesse à son immensité? Votre imagination n'est-elle pas forcée de s'abattre à cette vue? Chacun de nous auprès de lui n'est qu'un grain de poussière, un atôme imperceptible; c'est trop dire, puisque ces corps si grands, si vastes, qui roulent sur nos têtes, ces masses effroyables de matière, l'univers entier n'est devant lui que comme une goutte d'eau, un petit grain qui donne à peine la moindre inclinaison au bassin d'une balance; toutes les nations, les générations passées, présentes et à venir, sont comme si elles n'étaient pas, un vide et un pur néant à ses yeux.

Il est aisé d'inférer de là l'obligation où nous sommes de vivre en la présence de Dieu; cette conclusion est évidente par elle-même, car, puisqu'on ne peut éviter le mal et se maintenir dans le bien sans ce secours, il s'ensuit que c'est un moyen absolument et indispensablement nécessaire. Or, vous venez de voir par des exemples et des autorités sensibles tirées de l'Ecriture, qu'il n'y a point de dérèglement dans lequel on ne tombe, dès qu'on a perdu ce souvenir, et qu'il a une force particulière pour nous faire triompher des tentations les plus fortes.

C'est pourquoi le Saint-Esprit ne recommande rien tant que de graver ses préceptes et ses divines ordonnances dans nos cœurs, de les méditer assis dans sa maison et en marchant dans le chemin, la nuit dans les intervalles du sommeil, le matin au réveil, de les lier comme un signe dans sa main, les porter sur le front et entre ses yeux, les écrire sur le seuil et sur les poteaux de sa porte.

Les Juifs grossiers et servilement attachés à la lettre croyaient avoir satisfait en quelque sorte à la loi de Dieu, en portant ses commandements écrits sur de grandes bandes de parchemin, sans considérer que c'était principalement au fond de leurs cœurs qu'ils devaient être gravés; dans le langage de l'Ecriture, être juste, être parfait, c'est le même que marcher avec Dieu, ou devant Dieu. Il est dit d'Enoch et du patriarche Noé, qu'ils marchèrent avec Dieu : *Cum Deo ambulavit.* (*Gen.*, V.) Dieu dit lui-même à Abraham : Marchez devant moi et soyez parfait : *Ambula coram me, et esto perfectus* (*Gen.*, XVII); c'est-à-dire que ces excellents hommes s'abandonnaient entièrement entre les mains de Dieu, qu'ils mettaient leur joie à s'attacher à lui, qu'ils ne s'occupaient que de lui seul et n'espéraient qu'en lui, chérissant sa bonté, admirant sa sagesse, adorant sa grandeur, ne voulant dépendre que de lui, ne se plaisant qu'en lui, et ne voulant plaire qu'à lui seul; ils avaient toujours Dieu devant les yeux de l'esprit, sans le perdre jamais de vue; ils demeuraient unis avec lui par une société très-étroite, très-intime, et qui n'était jamais interrompue; ils vivaient avec Dieu, en Dieu, selon Dieu.

Vous me direz qu'une telle vie enferme la plus haute perfection ; j'en conviens; mais chacun n'est-il pas obligé d'y tendre, Jésus-Christ n'ordonne-t-il pas à tous ses disciples, sans distinction, d'être parfaits comme son Père céleste est parfait. Voilà bien un autre modèle ; cet état a divers degrés, il ne nous sera pas imputé, si nous ne parvenons pas à celui de ces justes du premier ordre, mais si nous ne faisons pas nos efforts pour y atteindre, si nous nous relâchons, et nous laissons entraîner à des extrémités opposées. C'est pourquoi les saints interprètes de l'Ecriture ne font point de difficulté de dire que celui qui ne marche pas avec Dieu en la manière que je viens de décrire, marche et vit avec les démons, c'est-à-dire, qu'étant vides de Dieu, le démon ne manque pas de les remplir et de se les assujettir.

Mais, pour achever de vous convaincre que ce n'est pas ici un conseil et une œuvre de surérogation, tout chrétien n'est-il pas obligé d'aimer Dieu de tout son esprit, de toute son âme, de toutes ses forces, c'est-à-dire, rapporter toutes les pensées de son esprit, tous les mouvements de son cœur, toutes les actions de sa vie à celui de qui il tient son esprit, son cœur et sa propre vie? c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, qu'il ne doit y avoir aucune partie dans l'homme, ni dans l'étendue de sa vie qui n'aime Dieu, ou qui aime quelque autre chose que lui, et qu'ainsi dans le moment qu'il se présente quelque objet qui sollicite le cœur pour s'en faire aimer, notre amour doit être absorbé en cet amour dominant qui règne en l'âme, et rapporté uniquement à cet objet souverain, où se porte toute l'impétuosité de notre cœur; car tout autre objet ne pourra s'en emparer aisément, s'il n'aime que faiblement et n'est totalement possédé par l'amour divin.

Or, peut-on satisfaire à ce premier et grand commandement d'où dépendent tous les autres, sans avoir Dieu présent du moins dans son cœur? Puisqu'il n'y a dans la vie aucune heure, ni aucun moment qui ne soit rempli des effets de ses miséricordes, doit-il aussi y avoir aucun point dans tout le temps que nous vivons, où elles ne soient présentes à notre cœur? Remarquez, s'il vous plaît, ce mot: j'ai dit au cœur et non à la pensée, car je sais que l'infirmité humaine n'est pas capable de cette attention continuelle; les nécessités de la vie n'en laissent pas à la plupart la liberté; non, je ne prétends pas que Dieu soit toujours l'objet immédiat de nos pensées, et qu'on s'y applique par des réflexions expresses, mais que le cœur y pense toujours. Ce commandement n'est pas plus impossible que celui de l'amour de Dieu; or, la possibilité de ce dernier précepte est de foi. Nous devons être très-convaincus que Dieu n'ordonne rien aux hommes, qu'ils ne puissent accomplir avec le secours de sa grâce qui les élève au-dessus de leur faiblesse naturelle; et, comme nous ne sommes pas coupables si cet amour n'est pas ici-bas aussi pur et aussi parfait qu'il sera dans le ciel, parce qu'alors il n'y aura plus de nuage qui nous cache la beauté suprême; nous ne le sommes pas de même si nous ne la contemplons pas sans cesse. Un homme qui entreprend un voyage et s'est déjà mis en chemin ne pense pas sans cesse au lieu pour lequel il s'y est mis, mais il continue sa route en vertu de sa première intention, et tous ses pas l'y conduisent; un avare, dominé par sa cupidité, ne pense pas toujours aux moyens d'amasser, il en est diverti par divers besoins; mais la passion, qui le possède, y tourne fréquemment et sans violence sa pensée; il s'en ferait au contraire une très-grande de n'y pas penser, car le cœur n'est jamais embarrassé de l'objet qu'il aime, il ne se trouve fatigué que des pensées qui n'y ont aucun rapport. Ah! donnez-moi une âme qui aime et elle entend ce que je dis? Donnez-moi une âme, à qui Dieu a ouvert les yeux sur l'abîme où elle courait se précipiter, ou plutôt d'où il l'a retirée, qui se considère comme étrangère et exilée en ce monde, qui s'y regarde comme en un pays ennemi où tout lui fait la guerre, et qui se nourrisse de la douce espérance du siècle à venir : tout ce qui la retire de sa considération lui est à charge et insupportable, elle gémit de ses fâcheuses nécessités, porte avec peine le poids de cette vie mortelle, et soupire après l'heureux moment qui rompra cette muraille de séparation qui lui cache son bien-aimé, et où il n'y aura plus rien ni dans son esprit, ni dans sa volonté, ni dans son corps et son imagination, qui ne soit parfaitement assujetti à la loi de Dieu et ne le loue en sa manière; ses jours se consument en gémissements, parce que, si le so-

leil de justice luit une seule heure en son âme, elle est quelquefois obscurcie les jours entiers comme par un brouillard épais. Cherchez donc les biens invisibles avec la même ardeur que les avares cherchent les visibles, et qu'ils courent après l'argent. Ils sont attentifs à la moindre espérance de gain, sensibles aux plus petites pertes, inconsolables dans les grandes, discernant, avec une lumière qui ne se trompe guère, tout ce qui peut servir ou nuire à leurs desseins; toutes leurs passions sont subordonnées à cette principale, tout s'y rapporte comme à sa fin; pourquoi serons-nous moins empressés pour amasser des trésors incorruptibles, et ne ferons-nous pas pour la sagesse ce qu'ils font pour un vil métal?

Si donc vous avez de la peine à entrer dans la vérité que je vous prêche, ce n'est que parce que vous êtes de froids amants de la sagesse et de la justice, que votre âme n'a peut-être que du dégoût pour cette manne du ciel, et que les oignons et les porreaux d'Egypte vous reviennent sans cesse à la mémoire. O cœurs courbés vers la terre, abrutis dans les délices charnelles, ou du moins tout plongés dans les soins de la vie présente, semblables à cette genisse d'Ephraïm, dont parle le prophète, qui se plaisait à fouler le grain parce qu'elle en prenait des épis de temps en temps, ils tournent sans relâche autour d'un certain cercle d'objets, qui regardent la vie présente et ne pensent jamais à l'immortelle! Voyez si David avait tant de peine de s'occuper de Dieu? Combien est grand, Seigneur, lui dit-il, l'amour que j'ai pour votre loi; elle est le sujet de ma méditation durant tout le jour. Ne pouvant pas exprimer jusqu'à quel point il l'aimait, il en prend Dieu même à témoin et l'en fait juge; il mettait tout son plaisir à pénétrer cette loi et y découvrir ses devoirs, et, comme si le jour eût été trop court, il y employait une partie de la nuit: je me suis souvenu, Seigneur, de votre nom durant la nuit, et vos ordonnances faisaient mes délices et me servaient de cantiques de réjouissance pour adoucir l'amertume de la vie.

Voici encore une nouvelle preuve de ma proposition: Jésus-Christ nous dit dans l'Evangile qu'il faut toujours prier sans se lasser de cet exercice; et après lui son grand apôtre ordonne à tous les fidèles de prier sans relâche; or, peut-on prier sans penser à celui qu'on prie, sans se tenir en sa présence? La belle prière, que celle où on donne carrière à son imagination, et où on se livre à ses égarements? Je sais bien que cette prière non interrompue ne s'entend pas de la prière actuelle qui ne pourrait compatir avec les autres occupations indispensables, mais du désir continuel de la vie bienheureuse; ce désir doit toujours brûler dans le cœur, et il est nécessaire de lui fournir souvent un nouvel aliment, de crainte qu'il ne s'éteigne. Raisonnons de même de la présence de Dieu; il faut le rappeler le plus souvent qu'il est possible à notre souvenir, de crainte qu'insensiblement la nature ne reprenne le dessus, et que l'esprit de l'homme ne se substitue à celui de Dieu.

Si, pour entretenir cette vie aimable, il est besoin de respirer sans cesse l'air, il n'est pas moins nécessaire de prier en la manière que j'ai expliquée pour conserver la vie spirituelle: le juste vit de la foi; cette vie ne souffre aucune interruption; tout doit être consacré, tout doit être chrétien dans un chrétien consacré à Dieu par son baptême; chrétien dans les actions de la vie civile et les exercices de son état aussi bien que dans celles de la religion; chrétien dans le réveil, dans le travail, dans le repas, dans ses visites, dans les voyages et les actions les plus communes; tout doit être fait au nom de Jésus-Christ, partout le flambeau de la foi doit marcher pour l'éclairer, lui faire considérer ce qu'il dit, ce qu'il fait et ce qu'il se propose; partout l'espérance doit nous élever des occupations basses et terrestres à la céleste patrie, où nous n'en aurons point d'autre que d'aimer et louer Dieu; partout la charité nous doit régir et mouvoir comme ses enfants, former nos pensées, nos paroles, et nous faire agir par l'impression de son Esprit.

Il faut toutefois mettre cette différence entre les actions ordinaires de la vie et celles de la religion, telles que l'assistance au sacrifice de la messe, à la prédication et autres pareilles, que ces dernières, ayant Dieu pour objet immédiat, pour fin prochaine, exigent une application expresse et actuelle digne de sa majesté infinie, *digne Deo;* au lieu qu'à l'égard des autres, comme par exemple les visites et les repas, il n'est pas nécessaire d'être occupé de Dieu; mais, si vous avez son amour dans le cœur, vous ne chercherez dans ces choses mêmes qu'à lui plaire, du moins à obéir à son ordre, non votre propre satisfaction. Parmi toutes ces distractions, ces divers usages des créatures qui emportent une bonne partie de la vie, vous prendrez garde de ne point blesser votre conscience; le dessein de tendre à Dieu, de jouir de lui, dominera toujours dans votre cœur, et votre soin capital sera de conserver, faire croître et perfectionner cet amour.

Mais, qui ne voit qu'il est impossible de faire ce progrès et de s'empêcher au contraire de déchoir, de donner dans les piéges d'un ennemi infatigable, qui ne s'applique qu'à nous détourner de Dieu, et nous séduire par le moyen de toutes les créatures, sans se munir de la présence de Dieu? Sans même que le démon s'en mêlât, notre propre cœur nous trahirait et se livrerait de lui-même en proie aux douceurs mortelles de la vie présente, si nous ne nous armons contre lui de ces armes de lumière, et ne dissipons par ce moyen les tentations qui viennent du dedans et du dehors. Vous sortez en public, dit saint Augustin, Dieu vous voit: *procedis, videris;* vous rentrez dans votre domestique, il vous voit, *intras, videris;* vous vous couchez dans votre lit,

après avoir éteint la lumière qui vous éclairait, vous êtes vu et éclairé: *Cubile ingrederis, videris, lucerna exstincta est, videris;* vous vous renfermez dans votre cœur, il en pénètre les replis les plus secrets, il le connaît mieux que vous-même: *In corde versaris, videris;* cherchez un lieu où il ne soit pas présent et qu'il n'emplisse pas par son immensité, et on vous permet d'y satisfaire vos désirs déréglés? Mais si tout cet univers est un temple où réside sa majesté suprême, ah! tremblez de le profaner, de blesser ses divins regards et vous souiller vous-même par un sacrilége!

Ce n'est pas là, comme vous voyez, une pratique arbitraire qu'il soit libre d'omettre, ni une pure spiritualité, utile à quelques âmes particulières, mais la voie générale de tous les chrétiens. Tâchons donc de nous la rendre familière et d'en faire un usage continuel; et pour cet effet, voyons parmi les diverses manières de se rendre Dieu présent, la plus utile et la moins sujette à l'illusion : c'est ce que je vous ai promis en mon second point.

SECOND POINT.

Saint Augustin nous apprend de lui-même que, dans le temps qu'il était engagé dans les erreurs absurdes des Manichéens, il n'avait point d'autre idée de Dieu que comme d'une lumière immense qui remplissait non-seulement ce vaste univers, mais encore ce que nous appelons les espaces imaginaires. Idée chimérique, production fantastique de l'imagination de l'homme, qui ne peut rien se figurer que de corporel et d'étendu; la substance de Dieu, considérée en elle-même, n'a plus de rapport au lieu que la justice, la vérité, la force, la sagesse ; ce n'est que par son opération qu'il y est; il est lui-même son propre lieu, le lieu où il était avant que de créer le monde.

Il faut dire la même chose de ces hérétiques qui attribuaient à Dieu une forme humaine, appelés pour cet effet *anthropomorphites*. De pareilles chimères sont l'effet de la faiblesse de l'esprit humain, qui ne conçoit qu'à peine ce qui ne tombe pas sous ses sens. Dieu s'y est accommodé par un excès surprenant de sa bonté, en se revêtant d'un corps sensible, se faisant homme et instruisant les hommes d'une manière proportionnée à leur grossièreté, faisant en cela, dit saint Augustin, comme les nourrices qui changent en lait les aliments solides qu'elles prennent, et les font ainsi passer de leur chair dans celles de leurs chers nourrissons qui ne pourraient digérer une nourriture plus forte.

Nous avons, depuis l'Incarnation, notre Dieu qui nous précède; nos yeux voient ce maître adorable, nos oreilles l'entendent, nos mains l'ont touché : *Veritas de terra orta est*. (*Psal.* LXXXIV.) O charité immense! O sagesse incompréhensible! Le Verbe de vie, la vérité incréée d'invisible est devenue visible et a reçu un nouvel être; elle s'est abaissée jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à elle, s'est exposée à nos sens et livrée à tous les usages de sa créature pour la rendre spirituelle, lui faire aimer les biens invisibles et nous faire jouir de ses chastes embrassements dans le ciel; la beauté intelligible de l'ordre s'est rendue palpable en la personne de Jésus-Christ pour le rendre aimable à des cœurs tout plongés dans l'amour des biens périssables.

Entrons dans cette économie admirable, et considérons Jésus-Christ dans tous ses divers états et mystères; il n'y en a aucun qui ne renferme des trésors de grâces, des sources abondantes de bénédictions. Saint Paul, tout plein de Jésus-Christ, avait soin de le dépeindre aux premiers fidèles avec des couleurs si vives qu'il semblait qu'il fût de nouveau crucifié à leurs yeux. Saint Bernard nous apprend qu'il s'était fait à lui-même un bouquet composé de tous les instruments de sa passion, comme d'autant de fleurs qu'il portait toujours sur son sein pour se fortifier par son odeur : j'ai eu soin, dit-il, de le former des nécessités qu'il a souffertes dès sa plus tendre enfance, ensuite des travaux qu'il a endurés en prêchant, de ses fatigues, de ses divers voyages, de ses veilles, de ses prières, de ses tentations, de ses jeûnes, des larmes qu'il a versées par compassion, des embûches qui lui ont été dressées, des outrages, des crachats, des fouets, des risées, de ses clous et de sa croix; j'ai cru que la sagesse consistait à méditer ces choses; j'ai mis en cela la perfection de la justice, la plénitude de la science, les richesses du salut, l'abondance des mérites : c'est ce qui me relève dans l'adversité, me soutient dans la prospérité et me fait marcher avec sûreté dans la voie royale.

Quand je me remets Jésus-Christ, dit ailleurs ce dévot Père, ou comme naissant, ou comme attaché au sein de sa mère, ou comme enseignant les peuples, je me représente un homme doux et humble de cœur, appliqué sans relâche à l'œuvre que son Père lui avait donnée à faire, et dévoré du zèle de sa maison; et la pensée de tout ce qu'il a dit, fait et souffert, m'anime à l'amour des vertus et à la haine du vice, dissipe les illusions de Satan et rend le calme à mon âme.

En effet, quelle superbe, quelle avarice, quelle colère, quelle impiété, peuvent être guéries, si elles ne le sont par l'humilité, la pauvreté, la douceur et la charité du Fils de Dieu. Qui pourrait se plaindre d'aucun outrage, d'aucune injustice, en voyant Jésus-Christ rassasié d'opprobres, et toutes les lois violées à son égard ? Quelle délicatesse, quel luxe, quel faste peut subsister à cette vue? Ce n'est sans doute que faute de faire attention aux paroles et aux exemples de Jésus-Christ, que nous nous laissons dominer par nos passions.

Mais quoi? Prétends-je que vous vous serviez de l'imagination pour vous le représenter dans les diverses circonstances de sa vie et de sa mort? Eh! pourquoi n'emploieriez-vous pas cette faculté à un si saint

usage? Si vous l'avez si souvent souillée en réveillant des traces qui devraient être effacées pour jamais, pourquoi ne la purifierez-vous pas en vous retraçant ce que cet Homme-Dieu a fait pour vous dans les jours de sa chair? J'en excepte toutefois ceux qui ont l'imagination trop faible et ceux qui l'ont trop vive, à cause des inconvénients qui en pourraient naître; qu'en ce cas, ils se contentent de le considérer avec les yeux de la foi, et que les uns et les autres se servent de cette humanité adorable comme d'un degré pour contempler Jésus-Christ comme Verbe, comme sagesse, comme vérité et source de toute justice. Ce sont ces lois sacrées, ces justifications, ces oracles, que le saint Roi-Prophète avait toujours devant les yeux, et qu'il consultait à tout moment pour régler sa conduite; il n'y a pas de voie moins sujette à l'illusion; c'est bien inutilement que le démon tend des rets à ceux qui peuvent s'élever jusque-là.

Je sais que rien ne paraît de moins réel, ou plutôt de plus chimérique au commun des hommes, que cette justice, cette lumière, cette vérité; ils disent comme Pilate: *Quid est veritas?* (*Joan.*, XVIII.) Il leur semble que ce ne soient que des idées et des spéculations creuses; cependant elle a une réalité, une force, une puissance infinie, puisqu'elle est Dieu même et le Verbe de Dieu. Vous ne pouvez rien faire dont elle ne soit la règle immuable; ou elle l'approuve, ou elle le condamne, tout étant conforme à la loi éternelle, à l'ordre immuable, ou s'en écartant; elle est la règle de notre amour qui ordonne en nous la charité, comme parle l'Ecriture, c'est-à-dire, qui nous fait mettre chaque chose en sa place et la traiter selon son mérite, l'estimer et l'aimer à proportion qu'elle est estimable et aimable. La consulter avec attention pour apprendre l'ordre de ses devoirs et un désir sincère de lui obéir, c'est être sage, c'est être juste, c'est être chrétien. Elle nous est toujours présente et rayonne au fond de nos cœurs, lors même qu'ils sont obscurcis par les ténèbres du péché. Mais il ne faut pas attendre, pour l'interroger, que les occasions d'agir se présentent, le trouble du dedans et le bruit du dehors nous empêcheraient alors d'entendre sa voix; il faut l'interroger dans le silence de ses sens, le calme de ses passions et en faire son étude ordinaire, en méditer les règles et leur étendue. Oh! que de cas de conscience décidés à la faveur de cette lumière qui ne trompent que ceux qui veulent bien être trompés!

Considérez Dieu à la bonne heure comme infiniment puissant, comme l'auteur de l'être de cette variété surprenante des créatures? Il les a faites, dit le Sage, pour imprimer dans nos cœurs une crainte respectueuse et abaisser notre orgueil sous sa main. Représentons-nous-le comme une intelligence sans bornes? Il y a de quoi se pâmer d'admiration : *Confortata est, et non potero ad eam.* (*Psal.* CXXXVIII.) Envisageons sa providence qui, sans s'embarrasser, conduit chaque homme comme si elle n'avait que lui seul à gouverner, et ne dédaigne pas de pourvoir à la nourriture des animaux et des plus vils insectes; quoi de plus capable de nous inspirer une confiance filiale? Sa sainteté excitera nos plus profonds respects, et sa bonté inépuisable, nos reconnaissances. Mais l'idée de la forme éternelle de justice, de la vérité souveraine, d'ordre immuable, nous apprendra tous ces divers devoirs, et généralement tous les jugements de l'esprit et les mouvements du cœur; elle nous apprendra à craindre, nous réjouir, nous attrister, espérer, prier, agir; en un mot, toutes sortes de biens nous viendront avec elle. Ainsi l'idée de Dieu comme justice subsistante, ordre invariable, est, de toutes les idées de cet être souverainement parfait, la plus capable de nous rendre solidement vertueux. C'était celle qui était la plus familière au saint homme Job, et qui, l'ayant soutenu dans l'état du monde le plus florissant contre les tentations qui en sont inséparables, le soutint encore dans la plus terrible épreuve dont un juste puisse être affligé: *Vous savez*, dit-il, *Seigneur*, *que je tremblais à chaque action que je faisais, sachant que vous ne pardonnez pas à celui qui pèche; vos jugements me paraissaient comme des flots suspendus au-dessus de ma tête et prêts à me submerger.* C'est par ce moyen que Moïse voyait l'invisible, et préféra l'opprobre de Jésus-Christ à toutes les richesses d'Egypte. La vue salutaire de l'étendue de cette loi adorable et de sa rectitude inflexible, jointe avec le sentiment de notre faiblesse extrême et de cette autre loi funeste qui combat dans nos membres et fait effort pour nous entraîner dans le péché, cette vue, dis-je, nous porte naturellement à réclamer le secours de Dieu, et la grâce du second Adam, qui peut seule éteindre ce feu d'enfer et détruire ce principe de mort; ainsi nous veillons et nous prions, qui sont les deux plus importants devoirs de la vie chrétienne; nous nous précautionnons contre les tentations du monde et les ruses du malin esprit, en un mot nous accomplissons toute justice.

Après cela, il pourra paraître inutile de vous marquer d'autres manières de se rendre Dieu présent, puisque celle-là semble les renfermer toutes; mais, comme tous ne sont pas capables d'une si grande attention, et que l'Ecriture sainte nous en enseigne encore d'autres, il ne faut négliger aucun des secours que la bonté divine nous offre pour parvenir à cette fin.

Je me contenterai d'une seule. Comme il est impossible que notre vue ne soit sans cesse frappée des créatures, il faut en faire un usage de religion, nous en servir comme de degrés pour nous élever au Créateur, et voir en chacune ce qu'elle tient de lui; car, si imparfaite qu'elle soit, elle a toujours quelque trace de ses perfections adorables. Quoi de plus capable de nous donner quelque idée de l'immensité de Dieu que la vaste étendue de la mer? de sa beauté ravissante,

que celle du soleil qui a fait autrefois tant d'idolâtres; de sa fécondité, que celle de la terre, lorsque nous la voyons couverte de fleurs et de fruits? Les perfections invisibles de Dieu sont devenues visibles depuis la création du monde; il avait pris plaisir de se répandre sur ses ouvrages, d'y tracer des vestiges de sa puissance et de sa majesté, si sensibles que les plus aveugles en devaient être éblouis; il n'y avait rien dans la nature qui ne nous dût élever à la connaissance de son auteur et ne fît retentir la sagesse de l'artisan suprême. Je sais que les hommes ne profitèrent pas de cette espèce d'Evangile, et que, n'étant pas entrés dans l'économie de la sagesse de Dieu qui voulait les attirer à soi par la vue de ses ouvrages, il a choisi une autre voie pour les rappeler de leurs égarements, que saint Paul appelle la folie de la prédication; et que c'est présentement dans Jésus-Christ, l'image vivante et substantielle de Dieu, qu'il faut étudier ses perfections; cela n'empêche pas toutefois qu'on ne puisse faire usage de ce premier moyen, et qu'il ne soit aussi utile aux âmes humbles que pernicieux aux orgueilleuses. L'Ancien et le Nouveau Testament nous apprennent à le faire; il n'y a page, il n'y a ligne qui ne nous présente un Dieu agissant dans les causes secondes, soit libres, soit nécessaires, d'une manière conforme à leur nature; vous y admirez partout les couleurs et les traits des perfections divines qui éclatent dans les choses naturelles: ainsi le tonnerre est la voix de Dieu irrité; s'il tombe de la pluie et de la neige, c'est Dieu qui la donne; s'il gèle, c'est Dieu qui forme les glaçons; s'il dégèle, c'est son souffle qui les fait fondre; s'il se forme des tempêtes et des orages, il en est le vrai auteur; c'est lui qui fait le pauvre et le riche, qui abaisse et qui élève, qui rend stérile et fécond; nous y sentons que tout se meut et se fait, non par une nécessité aveugle, par un enchaînement fortuit de causes privées de sentiment, mais par une intelligence, une sagesse infatigable qui est partout et remue tout; l'univers est pénétré de Dieu, comme une éponge qu'on aurait jetée dans une rivière le serait de ses eaux; sa présence et son impression donnent à toutes choses, non-seulement l'être et l'opération, mais une dignité et une espèce de sainteté.

L'Evangile en est une preuve encore plus sensible: partout Jésus-Christ nous y élève de la terre au ciel, nous y découvre les mystères de son royaume en les cachant sous le voile des paraboles, nous apprend à révérer, bénir et craindre Dieu par tout ce qui flatte nos sens, et spiritualise tout. Voyez, par exemple, comme il conduit la Samaritaine de l'eau morte et terrestre qu'elle venait puiser, à l'eau vive et céleste de son Saint-Esprit, et ses apôtres, de la nourriture corporelle à un aliment invisible, à l'accomplissement de la volonté de son Père! Si on lui rapporte le supplice de quelques Galiléens et l'accident arrivé à dix-huit hommes écrasés par la chute d'une tour, il en prend occasion d'exhorter à la pénitence. En un mot, il est visible qu'il rapporte tout à une autre vie et nous insinue sans cesse de ne nous occuper que d'elle seule.

Si nous voulons donc entrer dans son intention, un de nos soins les plus ordinaires sera de chercher et d'honorer Dieu dans toutes ses créatures, de nous bien convaincre que tous les événements humains, que tous les accidents naturels n'arrivent que par la disposition de sa providence, et qu'elle fait tout servir à ses desseins éternels. Nous ne tirerons pas seulement du profit des bons exemples, mais des plus méchants: car tout sert à faire connaître la bonté et la justice de Dieu, ou par conformité, ou par opposition, ou comme des traits qui en forment l'image, ou comme des ombres qui en relèvent l'éclat et la vivacité. Comme les yeux de la nature gâtent et empoisonnent tout, ceux de la foi sanctifient tout; elle sait l'art de composer un antidote du poison même et faire des herbes les plus vénéneuses une excellente nourriture.

Plût à Dieu que nous fussions fidèles à regarder cette main invisible et les ressorts secrets qu'elle remue dans les conjonctures présentes. Je n'entends que plaintes, que murmures; on se lamente sur l'interruption du commerce, la rareté d'argent, l'épuisement des finances, l'opiniâtreté de la guerre: vous verriez que c'est la justice de Dieu qui s'en sert pour nous châtier ou en juge ou en père; vous reconnaîtriez avec le prophète qu'il n'arrive aucun mal ni aux villes, ni aux provinces, ni aux royaumes, que selon que Dieu l'a résolu: *Si erit malum in civitate quod non fecerit Dominus* (*Amos*, III), et même qu'il ne tombe pas un seul cheveu de notre tête sans sa volonté, et nous essayerions de fléchir la colère de Dieu et d'arrêter les fléaux de sa vengeance.

Il en est de même des outrages particuliers et des torts que nous recevons des méchants; tout occupés de la pensée que Dieu s'en sert pour nous corriger, nous n'aurions garde de nous plaindre d'eux; nous nous humilierions et gémirions sous le poids de nos péchés, nous adorerions cette main suprême qui se sert de la violence et de l'injustice d'un homme qui nous afflige, comme d'un rasoir que sa sagesse conduit, lorsqu'il semble qu'il n'y a que la passion qui le remue, et qui ne coupe que ce qui doit être coupé, agissant non comme un ennemi ou un voleur qui blesse autant qu'il peut et ne regarde pas où il frappe, mais comme un médecin qui ne fait du mal que pour guérir. C'est ainsi que David se comporta, lorsqu'un sujet insolent, insultant à sa disgrâce, vomit contre lui les injures les plus atroces et lui jeta des pierres; un de ses officiers, outré d'un tel excès de rage, se mettait en devoir d'abattre la tête de cet homme forcené: *Que voulez-vous faire*, lui dit ce prince en l'arrêtant, *ne voyez-vous pas que c'est le Seigneur qui lui a commandé de me mau-*

dire? Et qui osera lui demander pourquoi il l'a fait? Si David eût écouté les mouvements de la nature, c'était fait de Séméi et il perdait lui-même une couronne infiniment plus précieuse que celle que son fils lui voulait ravir; mais il leva les yeux au ciel et reçut, selon la pensée de saint Augustin, les injures sanglantes d'un de ses sujets comme une liqueur très-amère, mais très-salutaire, que le médecin suprême lui présentait par ses mains.

C'est dans le même sens qu'il est dit que Jésus-Christ se soumit à celui qui le jugeait justement, quoique le jugement par lequel Pilate le condamna à mort fût le plus inique qui ait jamais été porté; mais il reconnut en ce juge, vendu à la faveur, le pouvoir suprême de son Père qui condamnait en lui le péché dont il s'était revêtu et rendu caution.

Mais, au lieu d'imiter ces exemples, la plupart font comme ces animaux qui mordent la pierre qu'on leur jette et le bâton dont on les frappe; tout remplis des objets sensibles, nous ne faisons aucune attention sur l'auteur des biens et des maux; il n'y en a pas un qui ne nous dise en son langage: c'est de lui que nous tenons tout ce qui vous plaît en nous, lui seul mérite d'être aimé. Sourds à ce langage, plus ingrats que le bœuf et l'âne qui reconnaissent leur maître, nous jouissons de ses biens sans songer d'où ils viennent. On vit dans une dissipation effroyable, une perpétuelle inquiétude pour l'établissement de sa famille, et personne ne rentre sérieusement en son cœur; il est livré à l'avarice, à l'orgueil, aux plaisirs: comment Dieu y trouverait-il entrée? Il frappe à la porte, on fait la sourde oreille et on ne cherche qu'à s'étourdir du bruit des créatures. Oui, depuis que l'homme est déchu de sa première intégrité, il fuit la rencontre de son Dieu qui faisait auparavant ses délices; dès qu'il entend sa voix, il court se cacher comme un esclave qui ne craint rien tant que la présence de son maître.

Tel est le train de la vie du commun des hommes; si j'examine même bien sérieusement celui des personnes qui font profession de piété, combien de vide, combien de vains projets qu'on peut appeler chimères et les songes d'un homme qui veille! que de retours vers la créature! quelle effusion de cœur dans ces jouissances passagères! que de recherches de soi-même dans les actions mêmes de religion, où l'âme devrait être totalement anéantie en sa présence ou transportée dans le ciel sur les ailes de l'amour! que d'évagations d'esprit, de distractions, où le cœur a encore plus de part que lui! Ah! qu'il est à craindre que, bien loin de faire de Dieu la fin de son mouvement et le terme de sa course, il ne s'en serve pour en imposer et parvenir à d'autres fins basses et terrestres!

Si vous avez vécu jusqu'à présent dans cet oubli fatal, ou du moins ce demi-oubli, ayez-en horreur et confusion; travaillez à vous rendre la présence de Dieu familière, en entrant dans les pratiques évangéliques que je vous ai marquées, bien convaincus que votre salut y est attaché et que vous ne pouvez vous en départir sans le hasarder étrangement et vous exposer nus aux attaques de vos ennemis spirituels.

Fermez donc avec soin toutes les avenues par lesquelles l'âme sort de la présence de son Dieu et se répand dans les créatures: *Scalpi avida contactu sensibilium*, comme dit saint Augustin. Un esprit dissipé et tout occupé de projets de fortune ou de passions violentes est incapable et indigne d'entendre les réponses secrètes de la vérité. Comment les entendrait-il, qu'il ne daigne pas seulement la consulter et que son imagination s'effarouche et se révolte dès qu'on l'oblige de penser à ce qui n'a aucun rapport au bien du corps? Etudiez sans cesse la sagesse, l'ordre immuable de la justice, la loi éternelle; la sagesse elle-même vous y invite amoureusement: c'est par là qu'on devient sage, juste et réglé, et ce désir fait même une partie de la sagesse. Ne faites aucune action que vous ne voyiez dans cette vérité devoir être faite et ainsi faite.

Mais, comme cette lumière du visage de Dieu, ainsi que l'appelle le Prophète, c'est-à-dire cette loi, cette vérité, cette justice gravée dans le cœur de l'homme innocent, a été presque tout effacée par le péché, et qu'il nous est très-difficile de faire taire nos sens qui élèvent un bruit confus et s'opposent sans respect à la vérité qui parle au dedans de nous, entrons dans la dispensation de la sagesse divine qui, pour nous faciliter l'accomplissement de ce précepte indispensable, a fait retracer ces premiers caractères dans la vie et les paroles de Jésus-Christ, dans l'histoire de l'Evangile. Ayons toujours devant les yeux et entre les mains ce livre sacré pour y étudier les maximes adorables du Verbe incarné, ses actions, ses paroles, ses souffrances, son silence, ses dispositions intérieures qui donnaient le prix à tout ce qui paraissait au dehors, cet esprit de charité, de sacrifice, de zèle de la gloire de son Père, qui en était l'âme, afin de copier ce divin original, sur la conformité duquel notre prédestination est fondée: *Ut quemadmodum ambulavit, nos ambulemus.* (I *Joan.*, II.) O négligence prodigieuse des chrétiens d'aujourd'hui! Ceux des premiers siècles, ne se contentant pas de faire de ce divin livre le fidèle compagnon de leur pèlerinage, le faisaient enfermer dans leur bière, afin qu'il fût le témoin de leur foi; faut-il s'étonner si la nôtre est presque éteinte et si nous ignorons nos principaux devoirs?

Enfin, percez les voiles qui cachent Dieu dans les créatures, découvrez-y par le secours de la foi les traits divers de sa sagesse, de sa bonté, de son autorité suprême; écoutez les instructions différentes qu'il vous donne par leur ministère. Les saints trouvaient le secret de se recueillir au milieu des objets les plus dissipants; le spec-

tacle du monde était un excellent livre d'oraison pour saint Antoine et saint François; la vue d'un moucheron était capable de les ravir en extase par l'excès de l'admiration de l'ouvrier, et nous ne pouvons penser à Dieu dans les temps qui sont actuellement consacrés à ce saint exercice. Ne vous imaginez pas qu'après l'avoir éloigné de nos pensées et de notre cœur en cette vie, il se découvre à nous en l'autre de cette manière qui fera le bonheur des saints. Cherchez donc le Seigneur sans relâche; cherchez-le en tout temps, en tout lieu. Il se présentera à vous dans les grands, dans les petits, dans les riches, dans les pauvres, en toutes sortes d'états, de figures et en tout temps; cherchez-le surtout au dedans de vous-même, car le royaume de Dieu, dit Jésus-Christ, est au dedans de vous; unissez-vous à lui de la manière dont on peut le faire en cette vie mortelle, afin que vous méritiez de le contempler un jour face à face et de vous trouver dans l'heureuse nécessité de n'en pouvoir jamais détourner vos regards; ce sera dans la gloire que je vous souhaite.

SERMON XIV.

Pour le mercredi de la troisième semaine de l'Avent.

DE L'ADORATION EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ.

Scio quia Messias venit qui dicitur Christus; cum ergo venerit ille, nobis annuntiabit omnia. (*Joan.*, IV.)

Je sais que le Messie, qui est le Christ, doit venir; lorsqu'il sera venu, il nous enseignera toutes choses.

Cette femme, engagée dans l'erreur, le schisme et le désordre, vit dans l'instant même l'accomplissement de ces paroles qu'elle venait de prononcer, et qu'elle n'avait dites que par un effet de l'impression publique de la prochaine venue du Sauveur des hommes, et de sa fonction de docteur; car tandis que, par un jugement aussi juste que terrible, il cache les mystères du royaume des cieux aux sages et aux prudents du siècle; qu'il ne parle aux scribes et aux pharisiens qu'en paraboles, afin, comme dit le saint évangéliste, qu'en voyant ils ne voient pas, et en entendant ils ne comprennent pas, il développe à une simple femmelette ce qu'il y a de plus grand dans sa religion, et il se manifeste lui-même d'une manière plus claire et plus précise qu'il n'avait encore fait jusqu'alors : *C'est moi-même qui vous parle, qui suis ce Messie attendu*, lui dit-il. Je vous rends gloire, Seigneur du ciel et de la terre, d'une pareille conduite et de cette glorieuse préférence dans la dispensation de vos vérités; elle est infiniment juste et digne de vous : car, pourquoi les exposer au mépris et à la risée de ces cœurs altiers et profanes? pourquoi parler à des sourds volontaires qui se bouchent les oreilles comme des aspics furieux, pour ne pas entendre la voix du sage Enchanteur? pourquoi présenter des remèdes à ceux qui se veulent traiter eux-mêmes, ou plutôt qui soutiennent qu'ils ne sont pas malades, et sont prêts de se ruer sur le médecin comme des frénétiques.

Parmi les divers articles de cette admirable catachèse faite au bord du puits de Jacob, je m'arrête à l'adoration en esprit et en vérité : Jésus-Christ dit à cette Samaritaine que le temps est venu qu'on n'adorera plus son Père, ni sur la montagne de Garizim, ni dans Jérusalem, mais que les vrais adorateurs adoreront en esprit et en vérité; car son Père céleste n'en veut point d'autres : *Nam et Pater tales quærit;* par où vous voyez qu'il oppose l'esprit à la chair, c'est-à-dire au culte purement charnel et extérieur, et la vérité à la figure et à la fausseté. Les Samaritains mêlaient beaucoup de superstitions à la religion du vrai Dieu; les Juifs n'étaient pas alors idolâtres, mais la plupart d'entre eux ne s'attachaient qu'à l'écorce de la loi et ne servaient Dieu que dans la vue des biens temporels, établissant leur félicité dans cette jouissance : or Dieu, qui est un pur esprit, et qui veut être aimé, pouvait-il se contenter d'une pareille disposition? C'est le cœur qu'il veut posséder sans partage; le sacrifice de toutes choses extérieures lui est en abomination, s'il n'est accompagné et animé de celui-là.

Quel bonheur pour nous d'être nés dans les temps de l'esprit et de la vérité, et quel serait notre malheur, si, par ignorance et par un attachement déréglé, nous retombions dans ceux du judaïsme? C'est pour vous prémunir contre un pareil accident, qui serait pour vous le comble de la misère, que je vais établir sur des fondements inébranlables la nécessité de l'adoration en esprit et en vérité, et, pour vous l'exposer d'une manière encore plus intelligible, quoiqu'elle revienne au même sens, adorer Dieu en vérité, c'est aller à lui par Jésus-Christ, son Fils, la Vérité incarnée; ce sera mon premier point : l'adorer en esprit, c'est le servir en esprit de charité; nous le verrons dans le second. Marie, après son Fils, a été la plus parfaite adoratrice qui fut jamais : adressons-nous à elle pour obtenir la grâce d'être de cet heureux nombre, et jetons-nous à ses pieds, en lui disant humblement : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Tout le genre humain, dit excellemment saint Augustin, est renfermé en deux hommes, le premier et le second Adam : le premier nous a vendus pour être esclaves du péché, le second nous a rachetés de la servitude; par l'un nous avons été précipités dans la mort, par l'autre délivrés pour jouir de la vie; le premier nous ayant perdus en lui-même, en faisant sa volonté propre au mépris de celle de son Créateur, le second nous a sauvés en lui-même, en faisant la volonté de celui qui l'avait envoyé; la génération charnelle nous rend ennemis des enfants de Dieu, enfants de colère; la régénération ou la naissance spirituelle que nous recevons au baptême, nous incorporant à Jésus-Christ, nous rend la qualité glo-

neuse d'enfants de Dieu, et le droit à l'héritage céleste dont nous étions déchus. Cette malédiction ne pouvait être levée par un pur homme, ni par un ange ; aucune créature, pour accomplie qu'elle fût, ne pouvait nous rapprocher de Dieu et nous réconcilier avec lui ; car l'offense se mesurant par la dignité de la personne offensée, l'offense faite à la majesté divine exigeant une satisfaction infinie : l'homme, créature vile, bornée et souillée, était incapable de l'offrir ; les intelligences les plus nobles, quelque parfaites qu'on les suppose, sont toujours limitées, et tiennent plus du néant que de l'être ; il n'a rien moins fallu qu'un homme Dieu pour faire notre paix et rétablir toutes choses. Nulle vie du cœur que celle qu'il tire de lui comme de sa racine, rien de ferme que ce qu'il soutient par sa fermeté, rien d'agréable au Père éternel que dans son Fils bien-aimé, qui nous a lavés en son sang, et nous a consacrés rois et prêtres de son Dieu, plus de grâces que par ses mérites de lumière que dans sa parole, de vie que par sa résurrection, de grandeur que dans la soumission à son empire, de ressource que dans son sacrifice.

Si nous nous considérons présentement, non-seulement comme enfants d'un père rebelle et dégradé, déchus en lui de toutes nos prérogatives, mais comme pécheurs nous-mêmes, et ennemis de Dieu par nos propres attentats, ah ! il n'y a point d'expression qui puisse donner une juste idée de notre extrême indignité ! Oh, quel abîme ! quel mur de division ! quel cahos effroyable entre Dieu et le pécheur ! J'ose dire qu'il est quelque chose de pire qu'un réprouvé, considéré avec les satisfactions de Jésus-Christ ; car il n'est pas nécessaire que ce dernier souffre selon toute la capacité qu'il a de souffrir, au lieu que l'autre, dans ma supposition, fait honte à la beauté de l'univers ; il la viole et renverse l'ordre des choses : je puis enchérir, il est plus digne de haine que tous les damnés ensemble, parce que la mort de Jésus-Christ, étant suffisante pour ajouter ce qui manque à la satisfaction de la justice divine, cette justice adorable est pleinement satisfaite, leurs tourments y rendent honneur malgré leur malice, cette malice même en fait partie ; mais un pécheur sans Jésus-Christ est un monstre horrible que Dieu ne peut ni vouloir, ni permettre ; il ne peut être d'aucun ordre, ni de celui de la miséricorde, ni de celui de la justice ; un tel pécheur est donc indigne d'être reçu à faire pénitence ; il a beau pousser des cris vers le ciel, Dieu n'entend que ceux du sang du véritable Abel qui demande justice et miséricorde en même temps, miséricorde pour les pécheurs dont il est l'hostie, la propitiation ; et justice, parce que, ne devant rien pour lui-même, il est juste que ceux pour qui il est mort, et auxquels il veut efficacement appliquer le prix de son sang, soient absous de leurs iniquités.

Quelques philosophes, sentant bien cette nécessité d'un médiateur, mais n'ayant pas assez d'humilité pour recourir à celui qui devait paraître dans l'infirmité de notre chair et s'anéantir lui-même, sont malheureusement devenus le jouet du démon que saint Augustin appelle *un superbe médiateur*, et loin de se purifier, sont devenus abominables, ayant cherché à apprendre de lui les mystères et les secrets de la science infernale.

Au commencement de la prédication de l'Evangile, quelques faux apôtres, imbus des principes, ou plutôt des erreurs des platoniciens, et mêlant le judaïsme à la religion de Jésus-Christ, s'efforçaient de persuader aux premiers fidèles que ce n'était pas par sa médiation qu'il fallait s'approcher de Dieu, mais par les anges auxquels ils attribuaient cet avantage. Le grand Apôtre s'arme de tout son zèle contre eux, et avertit les Colossiens, dont ils avaient ébranlé la foi, de ne se point laisser séduire par leurs vains discours, mais de regarder Jésus-Christ comme le réconciliateur des hommes avec Dieu et le chef de l'Eglise, qui répand dans tous ses membres l'esprit et la vie. *Prenez garde,* leur écrit-il, *que personne ne vous surprenne par la philosophie et par des raisonnements trompeurs selon les traditions des hommes, selon les principes d'une science mondaine, et non selon Jésus-Christ, en qui toute la plénitude de la divinité habite corporellement.* Il y a un Dieu et un Médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ, homme, qui s'est livré lui-même pour la rédemption des hommes ; il a pris notre nature pour l'affranchir de la servitude et de la corruption du péché ; il est seul médiateur par son état d'Homme-Dieu, par son sacrifice, par ses propres mérites ; seul médiateur nécessaire à tous, et qui seul n'en a pas besoin pour soi ; car les prêtres, établis pour faire cette fonction en qualité de ministres de Jésus-Christ, étant des hommes environnés d'infirmités aussi bien que les autres, doivent offrir des prières, premièrement pour leurs propres péchés, ensuite pour ceux du peuple, seul qui ne peut être refusé, parce que sa satisfaction a été pleine et surabondante, seul tout-puissant et immortel par sa nature ; les saints ne sont médiateurs que d'une manière impropre, que par sa grâce, sa vertu, ses mérites. Recourez à eux, à la bonne heure ! à Dieu ne plaise que je vous en détourne, ils ont un très-grand crédit auprès de sa majesté comme ses amis et les princes de sa cour ; mais tout ce qu'il y a de grand et de louable dans les saints n'est qu'un faible écoulement de sa sainteté, et il y aura toujours la même différence entre la sienne et celle de tous les anges et les saints joints ensemble, qu'entre la lumière stérile d'un flambeau qui ne peut concourir à la production d'aucune chose, et celle du soleil, toujours agissante, pénétrante, féconde, qui remplit, qui vivifie tout, et est comme l'âme de la nature. En lui sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse, il est l'image substantielle du Père

éternel ; tout est de lui, tout est en lui, tout est par lui.

Que chercherions-nous donc hors de Jésus-Christ : la divinité y réside, non en figure comme dans l'arche, mais en vérité ; non par participation, mais en plénitude ; non par quelques effets, mais par elle-même ; non par une visite passagère, mais par une habitation permanente ; non par effusion de grâces, mais par une union substantielle et personnelle ; non comme dans une âme et un corps étrangers, mais qui lui deviennent propres. C'est en lui que Dieu a réconcilié le monde avec soi, ne leur imputant point leurs péchés : il n'y avait que Dieu qui pût se réconcilier l'homme, et c'est pour cela que Dieu s'est fait homme. Il fallait des douleurs, des souffrances pour expier nos crimes ; un Dieu pur en était incapable, un pur homme l'était absolument d'en offrir de suffisantes pour la réparation de nos crimes : il a donc fallu que la nature divine et humaine fussent unies ensemble en unité de personne, et formassent ce composé adorable de l'Homme-Dieu qui s'est offert lui-même par le Saint-Esprit à son Père céleste comme une victime d'expiation, et a rendu à l'univers défiguré par la prévarication d'Adam et les crimes sans nombre de ses malheureux enfants, sa beauté première, ou plutôt en a ajouté une nouvelle, et a trouvé le secret de réparer d'une manière si avantageuse la grâce perdue en ce premier père, en nous la faisant retrouver en lui ; car elle est dérivée de ses mystères ; c'est une transfusion de sa vie, une application et une appropriation de sa mort et de sa résurrection, qui opèrent en nous la mort au péché et à ses convoitises, une vie nouvelle et la séparation de la terre en esprit.

Voilà le fondement de toute la religion, et la clef de la science du salut, c'est Jésus-Christ qui est le souverain dispensateur et le maître de toutes choses par le don de son Père, tous les ressorts et la dispensation de ses grâces sont dans sa main comme Prêtre et victime de Dieu, comme médiateur, modèle, juge des hommes ; nulle connaissance, nulle foi du mystère de la Trinité qui ne soit un don de Dieu par Jésus-Christ, et selon la volonté de Jésus-Christ; *nul autre nom n'a été donné aux hommes pour obtenir le salut éternel*, et il ne sauve que son propre corps ; *ipse salvator corporis sui.* (*Ephes.*, V.) C'est en lui, dit saint Paul, que nous sommes créés dans les bonnes œuvres que Dieu a préparées, afin que nous y marchassions, c'est-à-dire que nous n'avons d'être, de vie, de subsistance, ni d'opération qu'en lui. *Demeurez en moi*, nous dit-il lui-même, *comme la branche de la vigne ne saurait porter du fruit d'elle-même, mais il faut qu'elle demeure attachée au cep ; ainsi, vous n'en pouvez porter aucun si vous ne demeurez en moi ; je suis le cep, vous les branches, sans moi vous ne pouvez rien faire.* Eh ! quel fruit peut-on porter sans l'influence de ce chef que des fruits de mort? A quoi doivent s'attendre ceux qui s'en sont séparés, ou par le schisme, ou par le péché mortel, quoique ces derniers conservent le lien extérieur de la communion, qu'à être abandonnés au démon et jetés dans le feu éternel.

Cette nécessité d'aller à Dieu par Jésus-Christ ne regarde pas seulement les hommes qui ont vécu depuis qu'il a paru dans la chair, et les peuples auxquels les apôtres ont prêché son Evangile, mais généralement tous ceux qui ont précédé son premier avénement, et qui naîtront jusqu'à la fin des siècles. Il est de foi que nul adulte n'a jamais été et ne sera jamais sauvé sans la foi en Jésus-Christ. Les Juifs espéraient un Messie, un médiateur; les autres peuples en devaient avoir une connaissance, sinon formelle et expresse, du moins implicite, comme parle la théologie ; ceux auxquels il n'avait, et n'a pas encore été annoncé, demeurent, par un jugement aussi juste qu'impénétrable, enveloppés dans la condamnation d'Adam.

C'est à nous d'adorer cette économie admirable de la sagesse de Dieu, et d'y entrer, de mettre notre gloire dans cette aimable dépendance. Non : la guérison de la plaie profonde que nous avons reçue en Adam, et de toutes celles que nous nous sommes faites à nous-mêmes comme des furieux, ne s'opère plus par la foi de Dieu considéré en lui-même, mais revêtu de nos infirmités ; on ne va à Dieu que par Jésus-Christ : nous adorons Dieu par Jésus-Christ, criaient du milieu de leurs buchers les martyrs aux tyrans ; on n'a accès au Père que par son Fils bien-aimé, c'est un degré nécessaire pour passer de la mort à la vie. Nous entrevoyons de loin, dit saint Augustin, ce pays enchanté où nous oublierons nos misères ; nous en sommes séparés par une vaste mer, comment faire ce trajet ! Il n'y a que le bois de la croix sur lequel il se puisse faire ; on n'entend la voix de Dieu que par son Verbe incarné ; l'homme devenu charnel et plongé dans ses sens ne pouvait se relever de cet abîme de fange, si Dieu ne lui tendait une main secourable ; il l'a fait par le moyen de l'Incarnation de son Fils. Quiconque prétend s'unir à lui autrement s'en éloigne ; c'est un dissipateur, un perfide, un profane, un athée, qui n'aura jamais de part à la gloire ; au contraire, la colère de Dieu demeure sur lui pour l'écraser s'il ne reconnaît sa folle présomption. Loin de nous ces dévotions bizarres et déréglées, les spiritualités fantastiques et illusoires qui, sous prétexte d'arracher l'âme à Dieu seul, la séparent de Jésus-Christ, et prétendent l'unir à lui par une autre voie que celle qu'il a établie lui-même, laquelle est le chef-d'œuvre de sa sagesse ; anathème à tous ces faux mystiques ! O Jésus, vous êtes la voie, la vérité et la vie, voie vivante et nouvelle dans laquelle la foi nous fait marcher, hors de laquelle il n'y a qu'égarement, que précipices ; la vérité qui éclaire notre esprit, la vie qui anime notre cœur. O que ceux-là méritent bien de se perdre et d'être privés de la vie qui ne s'attachent point uniquement à vous. O voie éternelle

exposée à nos sens, en qui seule se retrouvent ceux qui sont égarés, Vérité incarnée qui êtes venue luire à ceux qui étaient assis à l'ombre de la mort, vie céleste éteinte sur la croix, qui avez fait entendre votre voix aux morts enfermés dans leurs sépulcres.

Vous voyez par là l'obligation indispensable et heureuse en même temps où vous êtes de connaître Jésus-Christ. *La vie éternelle*, dit le Sauveur lui-même, *consiste dans cette connaissance*, ce qui vous fait voir qu'elle n'est pas moins délicieuse que nécessaire. Le nom de chrétien que vous portez sans y faire peut-être assez de réflexion, vous en avertit, mais vous devez savoir que l'obligation est de nécessité, non-seulement de précepte, mais encore de moyen, c'est-à-dire, qu'il n'y a pas seulement un précepte formel et positif de connaître Jésus-Christ par la foi, mais que, faute de cette connaissance, tout adulte est exclus du Royaume des cieux, comme le sont les enfants qui n'ont pas reçu en lui, par le baptême, une seconde naissance; nous ne sommes sauvés que comme brebis de sa bergerie dont il est le Pasteur suprême; or ses brebis qui doivent être des brebis raisonnables le connaissent, comme il dit lui-même: *cognoscunt me meæ.* (*Joan.*, X.) Mille autres titres et rapports nous y engagent pareillement, tous les exercices et fonctions de la vie chrétienne supposent cette connaissance.

La prière est une des principales, puisqu'elle est le canal des grâces. Or que seront devant Dieu des prières qui ne lui sont pas adressées par son Fils? Saint Augustin ne fait pas difficulté de dire que, bien loin qu'elles aient la vertu d'obtenir la rémission des péchés; elles seront imputées elles-mêmes à péché, aussi l'Église termine toutes les siennes comme vous le savez par cette formule : *Per Jesum Christum Dominum nostrum.*

Comment les grâces attachées aux sacrements vous seront-elles communiquées, si vous ne savez qu'elles sont émanées de divers mystères de Jésus-Christ, qu'elles ne nous sont accordées qu'en vertu des mérites de Jésus-Christ, et surtout de sa Passion.

Quel pourra être le prix de toutes les actions qui ne seront pas faites au nom de Jésus-Christ du moins virtuellement, c'est-à-dire en vertu d'une intention sincère d'honorer Dieu par lui, et les lui rapporter, ce ne seront que des actions morales de païen, d'aucune valeur, quelque éclatantes qu'elles paraissent aux yeux des hommes. Toute monnaie qui ne sera pas marquée à ce coin, et ne portera pas empreinte l'image du prince, sera rebutée.

C'est ici où je ne puis m'empêcher de déplorer l'état du christianisme et l'ingratitude des chrétiens. On ne connaît presque pas Jésus-Christ, on ne nourrit pas sa foi de ses mystères, et je pourrais dire à la plupart ce que saint Paul disait aux Athéniens au sujet de l'inscription qu'il vit sur un autel de leur ville au Dieu inconnu; *je vous annonce ce que vous adorez sans le connaître.* La plupart se remplissent l'esprit de connaissances vagues, stériles, infructueuses, qui ne leur seront d'aucun secours au jour de l'affliction; les personnes qui font profession de piété se chargent de tant de dévotions accessoires et arbitraires, qu'il n'y a presque plus de place pour cette principale, fondamentale, essentielle.

Mais, si Jésus-Christ est peu connu, il est encore plus mal servi, ceux qui sont plus éclairés se reposent sur une connaissance spéculative, et ils ne voient pas qu'ils s'attirent par là une condamnation plus sévère, et que saint Paul l'a déjà fulminée lorsqu'il a dit que celui qui n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ soit anathème; ce qui ne comprend pas seulement sa personne, mais encore ses maximes adorables, son Eglise, sa Croix. Eh! qu'a-t-il servi au démon de le reconnaître pour le Saint, le Fils de Dieu, et de faire une espèce de confession pareille à celle de saint Pierre? Il faut que la connaissance que les chrétiens ont de lui soit semblable à celle qu'il a d'eux, connaissance amoureuse! *Cognosco oves meas* (*Joan.*, X), et que, comme il s'est livré totalement à leurs usages, ils se consacrent de même sans réserve à son service et à sa gloire. Ne vous contentez donc pas de rendre à Dieu le culte de la religion par Jésus-Christ; servez-le encore en esprit, c'est-à-dire avec une charité pure et fervente. Vous allez être convaincus de ce devoir.

SECOND POINT.

Le caractère de l'esclave est de craindre pour soi, et de ne servir que par contrainte, et par la vive appréhension du châtiment; celui du mercenaire est de n'avoir uniquement en vue que son salaire et sa récompense; il ne travaille qu'autant qu'il y trouve son profit; dès que ce motif cesse, il abandonne l'ouvrage, et ne se soucie pas si celui à qui il loue son travail est content, pourvu qu'il en soit bien payé. Le caractère des enfants est de servir avec amour et gratuitement; dans tous les services qu'ils rendent à leur père, ils ne se proposent que de lui plaire, et trouvent leur satisfaction dans la sienne; telle est encore celui de l'épouse qui ne prétend autre chose en aimant son époux, que de l'aimer toujours, c'est là son partage et son sort : *Per se sufficit*, dit saint Bernard, *per se placet*, *amo quia amo*, *amo ut amem.* Dieu n'est vraiment honoré qu'en cette dernière manière : *Non colitur nisi amando.* (S. AUG.) Il hait la disposition servile et mercenaire de ceux qui, possédés de l'esprit de crainte, ou de l'amour des récompenses temporelles, tels qu'étaient autrefois les Juifs, observent la lettre de sa loi sans l'amour de sa beauté, et de la justice qu'elle renferme. De tels observateurs sont des prévaricateurs dans le fond: distribuassent-ils tous leurs biens en aumônes, livrassent-ils leurs corps aux flammes, ils

ne sont rien aux yeux de celui qui pénètre les cœurs, il n'agrée que les services de ceux qui sont touchés de la beauté de la loi, qui brûlent d'amour pour la justice, qui s'abstiendraient du péché quand il n'y aurait point de châtiments attachés, en un mot qui ne cherchent à jouir de lui que pour lui-même; car c'est en cela que consiste la nature de la charité, elle regarde Dieu comme sa fin en tout ce qu'elle fait, mais cet amour dominant et souverain doit être surnaturel, nous ne pouvons l'exciter en nous; toutes nos réflexions sont incapables de nous le donner. Si la charité vient de nous, disait saint Augustin, les pélagiens ont vaincu; mais si elle vient de Dieu, il faut qu'ils rendent les armes, et qu'ils avouent leur défaite qui sera l'arbitre de ce grand différend? Aucun de nous ne peut récuser l'Ecriture, juge sans partialité; or, que dit-elle? *Charitas ex Deo est.* (I *Joan.*, IV.) Or, cette charité a été répandue en nous par le Saint-Esprit. Lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé dans nos cœurs l'esprit de son Fils, qui crie : Mon Père, mon Père, vous n'avez donc pas reçu l'esprit de servitude pour vous conduire par la crainte, mais celui de l'adoption des enfants. Mais, comme dès le temps de la loi mosaïque il se trouvait quelques chrétiens qui appartenaient par avance à la loi nouvelle, il ne se trouve aussi que trop sous cette loi de grâce et de liberté de juifs, de cœurs de pierre, d'enfants d'Agar, qui appartiennent à la Sinagogue, et ne partageront jamais l'héritage avec les enfants. Oh! combien de juifs sous le faux nom de chrétiens, combien de cœurs panchés vers la terre qui sont sans mouvements pour les biens invisibles, et ne soupirent pas ici-bas comme étrangers !

Pour discerner de quel parti vous êtes, et si vous devez attendre le châtiment comme esclaves ou l'héritage comme enfants, tâchez de discerner en chaque action l'esprit avec lequel vous agissez ; examinez quels sont les objets qui excitent vos craintes, vos désirs, vos joies, vos tristesses; voyez si vos œuvres rendent témoignage de votre foi, je parle de cette foi qui est la vie du juste et qui est par conséquent animée de la charité. Jésus-Christ donne pour marque l'obéissance aux commandements de son Père, mais, afin qu'elle ne soit point équivoque, il faut que ce soit une obéissance fidèle, filiale, amoureuse, persévérant jusqu'à la mort de la croix comme la sienne, qu'à son exemple nous fassions notre nourriture la plus délicieuse d'accomplir la volonté du Père céleste. Saint Paul veut qu'on se dépouille entièrement du vieil homme et qu'on se revête du nouveau, ce qui revient à peu près au même qu'observer les commandements dont le premier prescrit cet amour sur toutes choses.

our se dépouiller de soi-même, il faut ncer à tout ce qu'on tient de la corruption d'Adam, renoncer à ses passions, les tenir soumises; cela ne suffit pas, il faut devenir une copie vivante de Jésus-Christ, retracer en soi ses états, ses mystères : un homme vêtu est entièrement caché sous ses vêtements, un chrétien vêtu de Jésus-Christ ne fait rien voir des vices du vieil homme, on n'aperçoit en lui que l'humilité, la douceur, la modestie, la patience de Jésus-Christ, et Dieu lui-même les aperçoit avec complaisance, car l'âme est revêtue de ses dispositions comme le corps l'est des habillements, elle en est pénétrée comme le fer qui sort de la fournaise l'est du feu.

Voilà les obligations que vous avez contractées au baptême, et le grand vœu par lequel vous vous êtes solennellement astreints. Les motifs qui vous engagent à vous en acquitter ne peuvent être plus pressants, l'amour d'un Dieu qui vous a prévenu, qui vous a recherchés par son propre Fils, qui ne l'a pas épargné, lui qui était l'objet de ses délices éternelles, pour vous épargner vous-mêmes et vous garantir d'une mort infiniment plus horrible que celle qui sépare l'âme du corps, qui a accepté le sacrifice de cet agneau innocent, et vous a fait passer dans son corps, vous a associés à tous ses droits, ne cesse de vous favoriser de ses grâces et de vous relever de vos chutes, de pardonner des infidélités et des révoltes nouvelles qui mériteraient qu'il vous effaçât à jamais de son souvenir, et vous traitât comme tant d'autres qu'il punira dans toute l'étendue de son indignation et de sa fureur; la gloire infinie qu'il vous prépare et sa joie propre, joie inexplicable, joie sans fin dans laquelle il vous fera entrer. Ses perfections, considérées en elles-mêmes, dignes de l'hommage, de la dépendance, et l'amour de toutes les intelligences créées, leur distance infinie de tout ce qui peut nous charmer dans les créatures, lesquelles ne subsistent qu'en lui et par lui, tout ce qu'il a fait dans l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire, notre propre perfection, notre noblesse, notre grandeur, qui consiste à tenir toutes les choses corporelles sous nos pieds et à nous assujettir à l'empire du divin amour; au lieu que nous ne pouvons sortir de cette heureuse situation par l'attachement déréglé aux biens inférieurs, sans nous avilir, nous dégrader et nous rendre esclaves du démon, le plus détestable des tyrans et la plus monstrueuse des créatures; la paix de la bonne conscience qui fait déjà couler dans nos cœurs un certain avant-goût des plaisirs du ciel, l'estime de tous les gens de bien et même de ceux qui vivent dans le déréglement qu'une force secrète contraint d'approuver, la conduite des personnes vertueuses, mille autres motifs que je suis obligé de supprimer pour ne pas excéder les bornes ordinaires, ne sont-ils pas plus que suffisants pour nous faire une douce violence qui nous attache à Dieu et nous oblige de nous écrier avec saint Paul : Qui nous séparera de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur? Sera-ce la persécution, la faim, la nudité, les disgrâces, les périls, la violence,

la mort? Hélas ! il n'en faut pas tant pour le commun des chrétiens, il n'est pas besoin de les menacer de l'exil, de la perte de leurs biens, de la mort, d'étaler devant leurs yeux des instruments de supplices, pour les porter à violer la fidélité qu'ils doivent à Dieu ; le plus léger intérêt leur fait oublier tout ce qu'il a fait pour eux, tout ce que son Fils a souffert, les biens immenses qu'il leur a acquis, *propter pugillum hordei violabant me.* (*Ezech.*, XIII.) Leur charité, si toutefois elle mérite ce nom, est une charité de roseau qui plie au moindre vent, qui ne peut soutenir la plus légère épreuve, qui se laisse amollir par la faveur, intimider par le crédit et la puissance, enfler par les honneurs, ronger par les soins, accabler par les pertes. Eh ! comment souffririez-vous le martyre, vous qui ne pouvez supporter une parole un peu rude, et sortez de la possession de votre âme pour une injure et ne respirez que vengeance ! Comment donneriez-vous à Dieu cette preuve héroïque d'amour, vous qui ne pouvez vous résoudre à lui sacrifier le moindre ressentiment, n'y à vous dessaisir d'une somme modique pour soulager la misère de ses pauvres? Est-ce ainsi, mon Dieu, que les hommes payent vos bienfaits innombrables ! Ah ! quelque incroyable que paraisse l'amour du Fils de Dieu pour vous, il y a encore quelque chose qui doit plus surprendre, c'est notre peu de retour pour un amour si excessif. Si c'est une chose étonnante qu'un Dieu veuille bien aimer un homme qui n'est que cendre et que poussière, il est sans doute bien plus étrange qu'un homme ne veuille pas aimer un Dieu, et que nul motif, nul bienfait ne puisse lui inspirer le moindre sentiment de reconnaissance. Pouvons-nous avoir quelque raison de nous dispenser de lui rendre amour pour amour? Parlez, homme ingrat. Cœur insensible, y a-t-il en lui quelque chose qui nous rebute! Peut-être qu'il n'a pas encore assez fait pour mériter votre amour, hélas ! Il a plus fait que nous n'aurions osé souhaiter ni même osé imaginer, plus en quelque sorte qu'il n'était séant à sa majesté infinie; et nous délibérons encore si nous répondrons à de si grandes avances. Miracle, s'écrie Guillaume de Paris ! mais, miracle diabolique, l'homme est environné, pénétré, inondé des bienfaits de Dieu, sa bonté infatigable allume tous les jours de nouveaux brasiers autour de son cœur pour l'échauffer, et ce cœur demeure froid au milieu d'un si grand feu.

Quelle excuse pourrons-nous alléguer à Jésus-Christ, quand il nous reprochera que nous ne nous sommes point laissé toucher à ses souffrances, ni à son amour ; nous refusons également de l'aimer en sa présence et dans celle de ses membres. N'est-ce pas ressembler aux Juifs qui n'ont pu être gagnés ni par l'austérité du précurseur, ni par la vie plus commune de celui qu'il avait annoncé, car nous ne répondons pas par le gémissement de la pénitence à ces airs lugubres qu'il a chantés sur le Calvaire pour nous exciter à pleurer sur nous-mêmes, et nous ne répondons pas davantage par des ressentiments de charité à ces airs si mélodieux qu'il a chantés dans le cénacle pour nous exciter à l'aimer, à nous chérir les uns les autres.

Il n'est pas toutefois malaisé d'en découvrir la raison; notre cœur est tout possédé par d'autres affections, tout rempli de projets d'établissements, de désirs de fortune, de ses plaisirs, de ses curiosités, de l'amour de la vie présente ; faut-il s'étonner s'il ne s'y trouve plus de place pour l'amour de son Dieu incompatible avec ces amours adultères? Nous préférons une servitude honteuse à la glorieuse liberté des enfants de Dieu, et aimons mieux assouvir une faim déréglée avec des écosses de pourceaux, que nous nourrir des mets exquis de sa table ; on prend pour un joug accablant, une loi qui seule est capable de nous donner tout le soulagement que nous pouvons désirer dans les ennuis et les souffrances de la vie, qui seule peut nous établir dans le vrai repos, adoucir nos amertumes et nous faire embrasser avec ardeur les choses les plus fâcheuses et les plus répugnantes à la nature, qui fait trouver des facilités et des charmes pour les entreprises les plus pénibles.

Goûtez du moins, et voyez combien le Seigneur est doux ; retournez à lui du moins comme l'enfant prodigue, après avoir éprouvé que hors de lui il n'y a que peines, qu'inquiétudes, que soucis cuisants et dévorants ; allez vous jeter à ses pieds dans la confusion de vos désordres, et il vous ouvrira ses entrailles et vous comblera de caresses, présentez-vous avec confiance au trône de la grâce, afin d'y recevoir miséricorde, car le pontife que nous avons n'est pas tel qu'il ne puisse compatir à nos faiblesses. Oh ! que nous sommes heureux d'avoir en sa personne un médiateur qui allie en soi la plus haute élévation, avec l'application à nos besoins, et la plus éminente sainteté avec la plus tendre compassion pour les pécheurs. Si nous négligeons de faire usage de ses grâces et des richesses de sa patience qui nous invite à changer, il faudra de nécessité comparaître devant le tribunal de sa justice, et voir ce doux agneau changé à notre égard en lion.

Prévenez ce malheur effroyable par une conversion sincère, ne vivez plus comme ceux qui suivent dans leur esprit la vanité de leurs pensées, ayant l'esprit plein de ténèbres, éloigné de la vie de Dieu, à cause de leur ignorance et de l'aveuglement de leur cœur. Faites dorénavant votre capital de l'étude de Jésus-Christ, le cœur en est l'école, Dieu en est le maître, Jésus-Christ le livre écrit dedans et dehors en lui-même et en son corps mystique, en sa vie divinement humaine, en ses actions extérieures, les dispositions intérieures qui les animaient, dans ses états, ses mystères, leur grâce et leur esprit ; et pour cela rendez-vous familière la lecture du saint Evangile qui contient la suite des actions et des enseignements de cet Homme-Dieu; lisez-le avec religion, faites en vos délices; vous y entendrez encore par-

ler le Verbe incarné avec cette grâce et ces charmes secrets, qui attirait les peuples en foule à sa suite dans les déserts sans qu'ils songeassent à se précautionner contre la faim, et rendait immobiles d'admiration des archers envoyés par ses ennemis pour se saisir de lui. Que le fruit et l'effet de cette science délicieuse soit de vous dépouiller de vous-mêmes et de vous revêtir de Jésus-Christ, d'entrer dans ses inclinations divines, d'aimer ce qu'il a aimé, l'abjection, la pauvreté, la croix; fuir ce qu'il a fui, le faste et les pompes du siècle, tout ce qui nourrit l'orgueil, les vains applaudissements des hommes; n'être touchés de tristesse que pour ce qui en a excité des mouvements en lui, pour l'endurcissement des pécheurs, leur opposition à sa grâce, l'inutilité de sa mort pour le plus grand nombre; de joie que pour le changement que sa grâce opère dans les cœurs, la glorification du nom de son Père, le choix qu'il a fait des petits pour leur manifester ses merveilles, la victoire de vos propres passions.

Songez souvent que vous êtes membres de cet adorable chef et que par le baptême vous avez été entés en lui : *complantati similitudini mortis ejus* (*Rom.*, VI), et comme la greffe entée ne vit plus que dans l'arbre où elle est incorporée, de même nous ne devons plus avoir de vie différente de celle de Jésus-Christ, notre tronc et notre racine. Vous devez être des membres vivants, autrement vous serez retranchés comme perclus et gangrenés. C'est le Saint-Esprit qui est le lien de ce corps sacré, c'est la charité qui est le ciment qui lie et joint ensemble les pierres vivantes, elle est la séve qui fournit le suc et donne la vie aux branches qui lui sont attachées; faites donc tout ce que vous faites dans la charité, *omnia vestra in charitate fiant;* qu'elle soit le principe et la fin de toutes vos pensées, de vos désirs, de vos mouvements, que l'esprit de Jésus-Christ soit l'âme de vos paroles et de vos entreprises, la vie de votre vie, en sorte que chacun de vous puisse dire avec saint Paul : *Je vis non pas moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.*

O Dieu, dans quels engagements sommes-nous entrés par le baptême et que nous les connaissons peu, de même que nous faisions alors; que de sainteté, de séparation des créatures, de dégagement du siècle présent, que de pureté, de perfection, qu'il faut être mort au monde et à soi-même ! je tremble lorsque j'y fais réflexion, le trouble et la confusion s'emparent de mon esprit et je perds quasi tout sentiment. La vie de Jésus-Christ se devrait manifester en nous d'une manière sensible et palpable qui portât tous ceux qui nous voient à glorifier le Père céleste et le bénir de son ouvrage, et nous ne faisons paraître que les inclinations du vieil homme. Pensons-nous, parlons-nous, agissons-nous, en toutes rencontres comme a fait Jésus-Christ? Avons-nous son horreur pour les maximes du monde? quelque étincelle du zèle dont il était embrasé pour la gloire de son Père? Hélas ! que nous nous ressentons déjà de la corruption de ces derniers temps dont il a prédit que la charité s'y refroidirait et qu'à peine y trouverait-il de la foi ! Achetons de lui selon le conseil qu'il nous donne, de l'or brûlant, qui n'est autre que la charité. Travaillons à nous établir et à nous enraciner dans la charité, et à nous lier de plus en plus à lui, par les moyens que je vous ai marqués, par la réception fréquente des sacrements, en nous présentant souvent devant lui dans l'oraison; si nous sommes fidèles à nous exposer dans un vif sentiment de notre tiédeur, à nous présenter aux rayons de ce soleil de justice, quand nous serions comme des masses de métal froides et insensibles, il nous rendra plus brûlants que l'airain qui coule des fontes; invoquez-le dans toutes vos peines, recourez à lui dans vos tentations, dites-lui comme les apôtres : *Sauvez-nous, nous périssons*, faites toutes vos actions en son honneur, soit que vous agissiez dans votre domestique, soit que vous rendiez des visites, soit que vous buviez ou mangiez, rapportez tout au nom de Jésus-Christ; par ce moyen vous sanctifierez les actions les plus communes et les plus naturelles.

Ayez toujours les yeux du cœur attachés sur ce divin modèle pour l'exprimer; vous ne serez parfaits qu'autant que vous en approcherez : que cette exhortation ne vous effraye pas, s'il vous ordonne de suivre l'exemple qu'il vous a tracé, il fait ensuite comme un peintre qui, après avoir proposé un bel original, un tableau achevé à ses élèves, prendrait lui-même leur main et conduirait leur pinceau : *Faciens in vobis quod placeat coram se.* (*Hebr.*, XIII.) Il veut que vous couriez dans la voie, et il vous y porte entre ses mains, son exemple n'est pas stérile et inefficace, comme celui des simples hommes, il est homme et Dieu en même temps; en le considérant comme homme, j'y trouve l'exemple de la sainteté; en l'adorant et le reclamant comme Dieu, j'en reçois un secours qui me sanctifie, m'élève au dessus de moi-même et me rend supérieur à toutes les tentations : *Sumo exemplum ab homine et auxilium a potente* (S. Bern. serm 15 *in Cant.*).

N'entrez donc pas dans la défiance à la vue de vos faiblesses, vos imperfections, vos infidélités, en sentant les membres de l'homme nouveau presque glacés; Jésus-Christ a plus de bonté que nous n'avons de malice, il ne laissera pas son ouvrage imparfait, ne nous trahissons pas nous-mêmes : il a commencé l'ouvrage de notre salut, il le continuera et le consommera dans sa gloire.

SERMON XV.

Pour le jeudi de la troisième semaine de l'Avent.

DU SACRIFICE CHRÉTIEN.

Scio quia Messias venit, qui dicitur Christus, cum ergo vene it ille, nobis annuntiabit omnia. (*Joan.*, IV.)

Je sais que le Messie qui est le Christ doit venir, et lorsqu'il sera venu, il nous enseignera toutes choses

L'une de ces choses sur lesquelles nous avions le plus besoin d'être enseignés et qui les renferme presque toutes, était la science du sacrifice. Ce qu'en savaient les païens, ils ne l'avaient appris que des démons jaloux de la gloire de Dieu, lesquels ne pouvant effacer du cœur des hommes l'instinct naturel qui porte à sacrifier à la puissance suprême, se l'attribuaient dans l'esprit des peuples abusés. Ce qu'en savaient les prêtres Juifs, et ce que Moïse avait consigné dans le livre du *Lévitique*, tout cet appareil pompeux de sacrifices qui faisait la magnificence de la religion judaïque, était dans le fond leur confusion, et ne devait être regardée que comme une ombre de la grandeur de la religion chrétienne, une ébauche grossière, et les premiers éléments de la science suréminente du sacerdoce de Jésus-Christ, dont il devait être lui-même l'apôtre.

J'ai dit que c'était la confusion du peuple juif, car Dieu, qui, étant pur esprit, n'aime que des sacrifices spirituels, n'en aurait jamais agréé de bêtes mortes, s'il n'avait vu le penchant furieux de ce peuple à l'idolâtrie. Ainsi, dit saint Augustin, il se fit offrir par ces cœurs incirconcis, des boucs, des béliers, des taureaux, afin qu'ils n'offrissent pas ces mêmes victimes aux fausses divinités des peuples qui les environnent.

Ils ignoraient que tout leur culte était figuratif, que ces divers animaux, que Dieu leur ordonnait de sacrifier à sa majesté suprême, n'étaient que des crayons, des représentations, des gages de l'unique sacrifice capable de l'honorer, de lui réconcilier les hommes et d'attirer ses grâces sur eux. Chose étrange, et suite funeste du péché d'Adam qui avait tout renversé, l'obligation que toute créature a de sacrifier à Dieu subsistait, mais le péché avait rendu l'homme irrégulier, et ses sacrifices, loin d'apaiser la colère de Dieu l'eussent allumée d'avantage, si le Fils de Dieu lui-même ne se fût offert comme une hostie pure et vivante, infiniment éloignée de la corruption du péché pour expier les nôtres et abolir tous les sacrifices judaïques dont toute la dignité consistait à le promettre.

Disparaissez donc, sacrifices impuissants et inefficaces; enfants de Lévi et d'Aaron, cessez de faire couler le sang des béliers et des génisses! Dieu mangera-t-il la chair des taureaux et boira-t-il le sang des boucs? Il ne reçoit en odeur de suavité que le sacrifice de son Fils, l'Agneau sans tache. Il va paraître au monde cet Agneau adorable, et sa première pensée, sa première parole, en y entrant, seront une parole de victime. Vous n'avez point voulu d'hostie, ni d'oblation dit-il à son divin Père, vous n'avez point agréé les holocaustes pour le péché. Mais vous m'avez formé un corps; je viens, ainsi qu'il est écrit de moi, le substituer en leur place.

Ne croyez pas toutefois qu'il ait prétendu par là nous dispenser d'offrir de notre part des sacrifices: non sans doute, il n'a eu garde de priver son Père céleste de cet honneur et nous de ce moyen de mériter sa gloire, mais il est venu sanctifier nos sacrifices et leur communiquer par l'union du sien un prix et une valeur qu'ils n'auraient jamais acquis par eux-mêmes; c'est pour cela qu'il dit à son Père ailleurs: *Me voici avec les enfants que vous m'avez donnés.* Il s'immole avec son corps mystique, dont vous faites partie. Ainsi vous êtes obligés indispensablement, en qualité de chrétiens, de vous offrir avec lui comme de parfaits holocaustes, c'est-à-dire totalement et sans réserve. Chacun de nous doit sacrifier à Dieu son corps par la mortification des sens, ce sera mon premier point; son esprit par une humble foi, ce sera le second; sa volonté par la conformité parfaite à la sienne et la docilité à entrer dans les voies que sa sagesse tient sur chacun de nous, c'est le troisième. J'espère vous convaincre pleinement de cette triple obligation, pourvu que le Saint-Esprit m'éclaire de ses lumières; demandons-lui cette grâce, par l'entremise de Marie, son épouse, à qui nous dirons: *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il est indubitable que tout ce que l'homme tient de Dieu lui doit être offert en sacrifice par hommage à son suprême domaine, et par reconnaissance. Le corps étant donc un bien, quoiqu'inférieur à l'âme que nous tenons de la pure bonté de Dieu, doit être une hostie en sa manière, c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, que tout l'usage que l'âme en fait, comme d'un instrument qui lui a été donné pour s'en servir, doit être rapporté à Dieu et à la justice; l'ordre le demande ainsi. Tels eussent été les sacrifices d'Adam innocent et de sa postérité, mais je me renferme dans ceux que Dieu exige de nous dans l'état présent et je trouve que nous lui devons offrir nos corps par trois titres ou qualités dont les deux premières ne nous sont guère honorables, comme enfants d'un père pécheur, comme pécheurs nous-mêmes et comme chrétiens.

La révolte de notre premier père a causé, non-seulement celle de son corps contre son propre esprit, mais encore celle de celui de tous ses malheureux enfants. La partie inférieure, qui ne devrait avoir aucun mouvement que par l'impression et la direction de la supérieure, ne reconnaît presque plus son empire, elle veut dominer et tyranniser elle-même. La chair, captive sous la loi du péché, fait de continuels efforts pour rendre l'esprit captif. Quel schisme déplorable! il n'y a que la grâce qui le puisse finir et remettre les choses dans le premier état; or, cette grâce est une grâce de sacrifice qui égorge en nous le vieil homme en réprimant toutes ses saillies et ses mouvements déréglés, le tenant dans les chaînes comme un esclave rebelle, en détruisant le corps du péché, afin que nous n'y soyons plus désormais asservis, comme parle l'Apôtre, *ut de-*

struatur corpus peccati. (*Rom.*, VI.) Entend-il parler d'une destruction sanglante pareille à ces sacrifices d'hommes qui ont été en usage parmi les barbares, et quelquefois même parmi les Juifs qui immolaient leurs enfants à Moloch? Ah! Dieu a toujours détesté et rejeté un pareil culte : il nous a donné la vie en dépôt, nous n'en sommes pas les maîtres; il a formé l'union de l'âme et du corps, lui seul a droit de la dissoudre. C'est la sensualité que nous devons réprimer, ce sont les passions animales et brutales qui doivent éprouver le tranchant du couteau. Les membres du péché sont : la fornication, la gourmandise, l'avarice et les autres vices, il les faut attacher à la croix de Jésus Christ avec la concupiscence qui les produit et les nourrit.

Il y a comme trois racines du péché, trois têtes du vieil homme : l'impureté qui en fait une tête, l'orgueil ou l'ambition, qui en fait un dieu dans son imagination, l'avarice qui en fait un idolâtre. Faites donc mourir les membres de l'homme terrestre qui sont en vous, *mortificate ergo membra vestra super terram.* (*Coloss.*, III.) C'est là votre lutte et votre exercice jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de vous délivrer de ce corps de mort et vous affranchir de cette chaîne et de cette prison. Alors vous lui offrirez votre vie en sacrifice, il s'est réservé de vous en marquer le temps, le moment, la manière; ce sera peut-être une mort violente, peut être une ordinaire dans votre lit; de quelque manière qu'elle arrive, il doit trouver votre cœur préparé. Ce n'est pas à la victime de choisir ni à rien prescrire sur l'ordre et les circonstances du sacrifice; n'entreprenez point sur les droits du sacrificateur; l'unique parti que vous ayez à prendre est de vous abandonner entre ses mains et de vivre dans une préparation générale, d'accepter tout ce qu'il ordonnera de vous; l'instinct de la foi vous poussera même à désirer un genre de mort qui honore celle du second Adam, appelé par le prophète *l'homme de douleurs.*

L'obligation de se mortifier et se sacrifier soi-même par tous les exercices de la pénitence est bien plus étroite encore pour les pécheurs, puisqu'ils ont vécu selon la chair et abusé de leur propre corps; la douceur mortelle du péché qu'ils ont voulu goûter ne peut s'expier que par l'amertume de la pénitence; ils doivent dire, comme David: *Il ne sera pas dit que j'offre au Seigneur des holocaustes qui ne me coûtent rien.* Ingénieux à se tourmenter et se martyriser eux-mêmes, ils sauront ménager les occasions de souffrir; la crainte dont ils seront pénétrés d'être un jour du nombre de ces victimes infortunées dont parle Jésus-Christ dans l'Evangile, salées du feu de la justice et brûlées éternellement sans pouvoir être jamais consumées, les pressera et les fera entrer dans le zèle de cette justice vengeresse, bien convaincus que celui qui a mérité les supplices des démons ne doit pas demeurer impuni; ils tâcheront de les compenser par des peines temporelles, la foi leur apprend qu'ils n'ont pas seulement perdu tout droit à la possession des créatures, mais qu'ils méritent qu'elles s'arment toutes contre eux pour venger les outrages qu'ils ont faits au Créateur, et qu'il n'y a point d'ignominie qu'ils n'aient méritée, que toutes celles qu'on leur peut faire souffrir en ce monde, sont infiniment au-dessous de celles qui leur sont dues, et qu'enfin la recherche des plaisirs illégitimes et leur jouissance ne méritent pas seulement leur privation, mais encore la douleur et les tourments, et que les maladies les plus aiguës, les afflictions, les peines les plus cuisantes sont la solde et le partage des pécheurs : *Improperium exspectavit cor meum* (*Psal.* LXVIII); en sorte que si les persécuteurs leur manquent, ils ne se manquent pas à eux-mêmes.

Voilà la loi de la pénitence: la règle éternelle et invariable est que le pécheur soit dans l'humiliation et les tourments à proportion qu'il s'est élevé d'orgueil et plongé dans les délices; que tous les membres de son corps qui ont servi d'armes à l'iniquité, en servent dorénavant à la justice et à la pratique de la vertu; que la liberté qu'on a donnée à ses sens soit expiée par leur captivité; que l'indulgence cruelle par laquelle on leur a accordé des choses défendues soit réparée et punie par le refus de celles qui sont les plus permises, par des maux volontaires, et généralement par tout ce qui leur cause le plus de répugnance.

Ah! c'est ici où je ne puis assez admirer la sagesse divine dans l'union de l'âme avec le corps, ces deux substances d'une nature si différente, l'une qui tient de celle des anges, l'autre de la bête; l'une spirituelle, et l'autre animale; l'une faite à l'image de son auteur, l'autre qui n'est qu'un peu de limon; liaison qui a paru si étrange et si dure pour cette espèce de portion de la divinité, que quelques anciens sages l'ont comparée à un supplice de l'invention d'un certain tyran qui faisait attacher un corps mort à un vivant, afin qu'il expirât par la puanteur insupportable qui s'exhalait du cadavre; mais ils ne savaient pas que ce corps nous avait été donné pour être notre victime toujours présente, toujours prête, qui peut s'immoler en mille manières; elle le peut par le moyen de toutes les impressions fâcheuses du temps, les injures de l'air et des saisons, par les divers sentiments qu'elle reçoit des corps extérieurs et du sien propre, par une fidèle et vigoureuse résistance aux attraits de la cupidité, aux faux charmes et aux funestes douceurs des objets qui les causent naturellement, et même des plaisirs nécessaires, par l'abnégation, la circoncision continuelle, ayant toujours le fer à la main pour le porter dans les endroits les plus sensibles, par l'application infatigable à se gêner, se contredire, se procurer des tourments; combien n'en coûte-t-il pas, par exemple, quand il faut donner de nouveaux objets à ses passions, aimer ce qu'on avait haï, haïr ce qu'on avait aimé le plus ardemment; quand il faut rompre des chaînes

qu'on préfère à sa liberté, fuir des lieux qui nous enchantent, de quel mérite n'est-il pas d'accoutumer ses yeux à voir sans horreur les ulcères des malades dans un hôpital, et de les retirer de tout ce qui pouvait faire quelque impression dangereuse dans le cœur, ses oreilles à entendre la parole de Dieu sans dégoût et sans assoupissement, sa langue à la psalmodie, ses mains à donner libéralement l'aumône? Oh! quelle violence à une âme sensuelle et enivrée des folies du monde, de n'avoir d'yeux que pour les choses invisibles, de langue que pour bénir Dieu ou donner des avis salutaires, de mains que pour les pauvres et pour s'arracher un œil, se couper un bras et un pied s'ils scandalisent, c'est-à-dire se séparer des personnes les plus chères, lorsqu'elles sont un obstacle au salut et une occasion de chute.

De quel avantage n'est-il donc pas d'avoir toujours en sa disposition, par le moyen du corps, une victime portative prête à immoler; car de quelle manière nous y prendrions-nous, si nous étions des substances dégagées de la matière pour souffrir de la douleur? Aurions-nous le pouvoir de produire en nous des sentiments agréables ou désagréables? Pourrions-nous, ni directement ni indirectement, médiatement ni immédiatement, changer nos dispositions actuelles? Le corps nous fournit ce moyen sans qu'il soit besoin que nous sachions fort exactement les lois de son union avec l'âme; l'expérience nous fait connaître assez ce qui cause du plaisir ou de la douleur, nous avons la liberté de nous procurer l'un et l'autre.

Vous pouvez donc, pécheurs, pour réparer l'abus que vous avez commis en forçant Dieu, en quelque manière, à vous faire sentir du plaisir lorsque vous ne méritez que châtiment, offrir tous les jours à Dieu le sacrifice de mille douleurs, de mille sentiments amers, vifs et cuisants, et rentrer par là dans l'ordre.

Mais que ces pénitents sont rares! loin d'entreprendre des choses extraordinaires pour recouvrer la familiarité des enfants de Dieu qu'ils ont perdue, ils ne font pas les plus communes; ils craignent qu'on ne les mène trop loin et qu'ils ne puissent soutenir la nouvelle vie qu'on leur fait embrasser. On ne peut se résoudre à rien retrancher de son luxe, de sa table, à ses divertissements accoutumés, à se retirer de certaines conversations périlleuses; on veut être des victimes couronnées de fleurs et ne mourir qu'en effigie, bien loin d'aller au-devant des occasions de souffrir qu'une providence paternelle ménage, auxquelles on devrait être aussi attentif qu'un avare à quelque gain considérable; on fuit toutes celles qu'elles présentent et qui semblent courir après nous, et ce qui est encore plus inexcusable, celles qui sont attachés à son état.

Mais quand vous ne seriez pas pécheurs, pourriez-vous conserver l'innocence sans dompter votre corps et tenir vos sens assujettis? le baptême qui vous a fait chrétiens est un engagement à la mortification; vos péchés, à la vérité, y sont morts et noyés dans cette mer rouge du sang de Jésus-Christ, mais la racine est demeurée vivante: elle produira bientôt des fruits de mort si vous ne prévenez ce malheur; et comme il n'y a aucune trève à faire avec l'ennemi que nous portons en notre sein, si nous ne voulons en redevenir esclaves, il faut que notre combat et notre sacrifice ne finissent qu'avec la vie.

Par ce sacrement nous sommes incorporés à Jésus-Christ comme ses membres, et obligés d'entrer dans ses sentiments, ses dispositions, et retracer sa vie et ses mystères; or, qu'aperçoit-on davantage dans tout le cours de la vie et de la mort de Jésus-Christ qu'immolation, que sacrifice? Partout cette victime, seule digne de Dieu, égorgée dès le commencement du monde en ses élus, y est immolée. Séparée de tout usage profane depuis le moment de son incarnation, elle a sans cesse langui et soupiré après le moment auquel elle devait être posée sur l'autel de la croix, et s'offrir par l'esprit éternel au Dieu vivant, quoique la moindre de ses paroles, une seule de ses larmes ou de ses prières fussent capables de nous réconcilier à son Père, à raison de l'union hypostatique. Néanmoins, selon leurs desseins immuables, notre salut était attaché au sacrifice de la croix, c'est ce qui a rendu au monde sa beauté perdue et en a ajouté une nouvelle. Aurions-nous jamais, sans ce moyen surprenant, connu la grandeur suréminante de Dieu? Jésus-Christ avait honoré son Père par sa vie cachée et par sa vie publique, par ses miracles, ses veilles et ses travaux, mais il faut avouer qu'il l'a encore plus honoré en mourant. Notre rédemption n'est pas l'ouvrage de ses miracles, mais de sa mort; l'honneur d'un Dieu n'a pu être réparé que par les souffrances d'un Dieu.

Nous devons donc, comme membres de ce chef adorable, glorifier Dieu dans nos corps; la chair, toute corruptible qu'elle est, et qui n'est en soi qu'une masse inutile, se voit élevée au plus haut point d'honneur quand elle porte les stigmates et la mortification de Jésus-Christ: on ne peut dire en ce cas qu'il n'y a rien de bon en elle, puisque les anges en sont jaloux, leur nature purement spirituelle les rendant incapables de donner à Jésus-Christ cette marque de leur amour.

Je vous conjure donc, mes frères, avec saint Paul, par la miséricorde de Dieu, de lui offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à ses yeux. L'Apôtre n'excepte aucune action qui se fait par le ministère du corps; il veut qu'il n'y en ait aucune qui ne soit digne d'être offerte à Dieu et de faire partie du sacrifice de son Fils; qu'ainsi tous vos sens lui soient consacrés, que vos oreilles n'écoutent que ce qui peut contribuer à sa gloire et à votre édification, que vos yeux ne voient que pour

lui et se détournent de la vanité, que votre goût ne cherche pas sa satisfaction particulière, mais à soutenir une vie qui lui est dévouée, que votre langue ne parle que pour l'honorer, et comme des paroles de Dieu même ; *quasi sermones Dei* (I *Petr.*, IV), que vos mains et vos pieds ne se donnent de mouvement que pour le glorifier, et n'agissent que dans son ordre; vous ne pouvez lui soustraire la moindre de nos actions sans prétendre y être indépendant, et sans lui dérober une gloire dont il est jaloux, il faut encore que ce soit son esprit, qui est esprit d'amour, qui fasse ces offrandes, sans quoi il en détournera les yeux comme de celles de Caïn. Il demande encore la soumission de vos esprits par une humble foi, c'est ce dont je vais traiter en ce second point.

SECOND POINT.

Quoique Dieu exige des hommes une créance aveugle pour les mystères qu'il a plu à sa bonté de leur révéler, il ne demande toutefois d'eux qu'un culte raisonnable : *rationabile obsequium vestrum* (*Rom.*, XII), car quoi de plus raisonnable que d'en croire sur sa parole un Dieu incapable de mentir, et qui donne toutes les preuves qu'il a parlé, que l'incrédulité la plus obstinée pourrait désirer ; ce ne sont pas les sens que nous prétendons convaincre, ils n'ont rien ici à discuter, ces sortes d'objets ne sont pas de leur ressort et de leur sphère : que les esclaves d'Abraham et les bêtes de charge par lesquelles ils sont figurés demeurent au pied de la montagne, tandis que le patriarche et son fils, je veux dire la foi et l'obéissance, monteront au sommet.

Le sacrifice que Dieu demande de nous, et l'effort qu'il se faut faire pour soumettre sa raison, ne vous paraîtra pas bien grand, si vous examinez d'une part sa toute-puissance qui ne connaît pas de bornes, et de l'autre celles de notre esprit qui sont très-étroites.

Nous ne sommes que ténèbres par nous-mêmes et n'entrevoyons que confusément l'écorce et la surface des objets, sans en pouvoir porter que des jugements douteux et incertains. Les moindres productions de la nature enferment tant de rapports différents, qu'il y a témérité d'en parler d'une manière décisive, un atome, un grain de sable passe notre esprit et le convainc d'ignorance. Comment donc pénétrer par la lumière naturelle, c'est-à-dire avec des yeux de hiboux, les choses divines qui sont d'un ordre plus élevé? Comment mesurer dans un cercle aussi petit que celui de notre faible intelligence celle de Dieu qui est immense, et sa providence infinie qui règle tout par des vues profondes et impénétrables, qui embrasse tous les hommes, tous les temps, tous les lieux, ne vous arrivera-t-il pas la même chose qu'à ceux qui veulent regarder le soleil trop fixement? Ils s'éblouissent et s'aveuglent s'ils s'opiniâtrent à soutenir sa clarté trop vive.

L'homme orgueilleux érige un tribunal dans sa raison naturellement faible et obscurcie par le péché, dans lequel il critique et condamne la conduite de Dieu. Le vase d'argile ose dire à son ouvrier : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi? De là sont nés dans tous les siècles les schismes et les hérésies; de là naissent tous les jours ces doutes affectés contre les mystères les plus augustes de notre religion, de là ces maximes de chair et de sang, ces opinions païennes, et pis que païennes dans la morale, de là cette présomption insensée en sa miséricorde divine lorsqu'on s'en joue, qu'on demeure dans les occasions et l'habitude du péché, et qu'on mène une vie mondaine et toute sensuelle. Et ce qui me paraît le plus déplorable et le comble du malheur, c'est qu'étant si facile d'une part de tomber dans l'erreur, il est très difficile de l'autre de s'en retirer, parce que la vanité secrète, qui a des racines si profondes dans le cœur, empêche d'ordinaire de connaître les défauts qui y ont engagé; il n'y a point d'autres yeux spirituels pour les discerner, on juge de toutes choses par ces yeux malades et fascinés, on ne voit les objets qu'à travers un verre qui les teint de ses couleurs. La règle étant fausse, tout ce qu'on mesurera sur elle ne lui sera-t-il pas conforme? Hélas ! à quoi vous engagez-vous, esprit mince et misérable? Esprit environné de ténèbres et d'incompréhensibilités, ne tremblez-vous pas à la vue des précipices où vous allez vous jeter tête baissée, et où sont tombés tant de grands esprits qui avaient plus de force, d'étendue, de pénétration et d'étude que vous n'aurez jamais! Avez-vous un génie plus heureux, plus sublime que saint Augustin qui reconnaît dans ses *Confessions* que ce fut son orgueil et son indocilité qui lui firent embrasser les extravagances et les impiétés des manichéens? N'est-ce pas ce qui a fait faire de si funestes naufrages à Arius, à Nestorius, à Eutychès, à Pélage, à Luther, à Calvin, et a renouvelé de nos jours le fanatisme? n'est-ce pas l'ambition de se rendre chef de parti, le désir inquiet de parler de soi-même, l'éloignement de traiter des choses de religion en disciple? *Linguam nostram magnificabimus, labia nostra à nobis sunt.* (*Psal.* XI.)

Si de la vue de la petitesse de votre esprit, vous passez à celle de l'esprit suprême, vous serez encore plus épouvantés, vous trouverez tant de distance entre ces deux termes que vous n'essayerez pas de la parcourir, il ne vous restera qu'une admiration muette et comme une extase ; c'est le moyen dont Dieu se servit pour humilier Job, qui avait voulu entrer en une espèce de dispute avec lui, et avait parlé de sa justice avec moins de circonspection qu'il n'aurait dû. Réponds-moi sur les choses dont je vais t'interroger : où étais-tu lorsque je posais les fondements de la terre? Sais-tu sur quoi ses bases sont affermies? Qui a mis des digues à la mer pour la tenir enfermée? Comment un gravier lui sert de barrière, et brise l'impétuosité de ses flots ! Dis-moi si c'est toi qui as montré à l'aurore le lieu où elle devait naître ! Es-tu entré dans la connaissance des

trésors de la neige, de la grêle, des pluies et des vents! Il le promène pour ainsi dire par tous ses ouvrages pour lui faire reconnaître partout des traits sensibles de sa grandeur, de sa sagesse, de sa force infinie, pour l'obliger à s'anéantir, et à avouer qu'il avait parlé indiscrètement, et de choses qui passaient sans comparaison la portée de sa lumière.

Combien sommes-nous plus obligés de faire cet aveu à l'égard de l'économie du grand mystère caché en Dieu de toute l'éternité, et de toutes les merveilles qu'il a opérées dans le temps pour son exécution! y a-t-il d'autre parti à prendre que celui de captiver son entendement sous l'obéissance de la foi, et de sacrifier sa raison, cette disposition apaisera ses révoltes, et réprimera le désir qu'elle a de tout soumettre à sa critique; elle couvrira d'un saint nuage la difficulté des mystères, en sorte que vous ne vous en apercevrez plus, tout occupés que vous serez de la faiblesse humaine et de la grandeur divine; vous ne consulterez ni vos sens, témoins trompeurs, ni votre raison, faible lueur; vous vous attacherez uniquement à l'autorité de Dieu et de son Eglise, la base et la colonne de la vérité, et qui n'est rien moins qu'une école de philosophes; vous n'aurez garde de donner entrée à toutes les réflexions humaines qui naissent en abondance de ce fond corrompu qui est en nous, mais elle se soumettra avec un saint aveuglement et s'anéantira sous le poids de la gloire, de peur d'en être écrasée si elle voulait l'envisager de trop près, et la sonder trop curieusement.

Que ce désaveu de notre raison est raisonnable! Qu'il est aimable aux âmes assez éclairées pour connaître leurs ténèbres! Il n'y a que des aveugles volontaire qui ne savent ce que c'est que lumière et que liberté, qui osent ainsi se rendre les arbitres des vérités divines: ils blasphèment ce qu'ils ignorent et abusent de ce qu'ils savent. Les vrais fidèles révèrent ce qu'ils ignorent, et demandent humblement à Dieu qu'il éclaire leurs ténèbres et ne leur départe ses lumières qu'avec la mesure qui est le plus convenable à sa gloire et à leur salut. Ils savent que ses pensées ne sont pas nos pensées, mais qu'elles sont aussi élevées au-dessus d'elles que les cieux le sont de la terre, ravis d'être si peu de chose et que Dieu soit tout; ils s'écrient dans un vif sentiment de cette disproportion infinie: *nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ!* (*Psal.* XCI.) Ils découvrent partout des abîmes: ainsi ne trouvant point d'autre sûreté que de ne juger des choses de Dieu et des principes de la religion que par la lumière de la foi, ils l'établissent toujours pour fondement de toutes leurs connaissances, et c'est par ce moyen qu'ils parviennent à l'intelligence qui est une lumière supérieure à la faveur de laquelle nous entrons dans le sanctuaire de Dieu, et voyons les ressorts de son conseil et l'économie de sa sagesse, et qui fait dire avec transport à ceux qui l'ont reçue: *Vos témoignages, Seigneur, sont devenus trop croyables!*

Méritez ce don par une humble foi, je ne vois pas qu'un tel sacrifice doive être bien pénible. Celui de la volonté le sera davantage. Il n'y a pourtant pas à balancer, c'est ce qui nous reste à voir.

TROISIÈME POINT.

Il est peu de personnes qui se fassent un plaisir spirituel de la science, et s'intéressent avec opiniâtreté pour leurs opinions ou pour quelque système de religion qu'un autre aura inventé; mais tous les hommes ont une attache prodigieuse à leurs passions, car nous vivons plus par le cœur que par l'esprit; le péché a moins répandu de ténèbres dans ce dernier que de venin dans l'autre, c'est là que la vérité trouve plus de résistance, je ne parle pas de ces vérités spéculatives qu'il suffit de recevoir sans contradiction, et dont la créance n'intéresse pas l'amour-propre, mais de celles sur lesquelles il faut former sa vie, telles que la nécessité de devenir enfant, de pardonner à ses ennemis, et de porter tous les jours sa croix.

Nos esprits ne sont que la moitié, ou plutôt la moindre partie du royaume de Dieu où il prétend exercer son empire; il est bien plus jaloux de régner sur nos volontés. Les pensées de l'esprit ne sont que des impressions légères, des traits délicats qui s'effacent aisément; on n'arrache pas de même du cœur des idoles de chair et de sang qui y sont incorporées et font partie de nous-mêmes; c'est la volonté qui s'arme contre elle-même, le bras droit qui coupe son bras gauche, ou plutôt s'enfonce le poignard dans le cœur; la vraie vie est pourtant attachée à cette destruction de la volonté: nul n'entrera dans le sanctuaire du ciel que par le sacrifice de sa vie, c'est-à-dire du principal objet humain de son attachement. C'est en ce sens qu'il nous est commandé de haïr notre chair, et que Jésus-Christ dit que celui qui conserve sa vie la perdra. Dieu veut être le principal objet de notre cœur; il ne peut souffrir de compagnon, il faut qu'il voie dans nos cœurs une disposition sincère de faire sa volonté aux dépens de nos biens, honneurs, vies, et de perdre tout plutôt que de perdre sa grâce; quoi de plus juste dans le fond? Cette volonté est la justice et l'ordre même; tout ce qui est juste et réglé ne l'est que par la conformité à cette règle suprême. Est-ce à elle à fléchir et s'accommoder à notre volonté capricieuse, bizarre et déréglée? Cette volonté est la toute-puissance même, contre laquelle il est aussi extravagant qu'impie et inutile de se roidir; ne vaut-il pas mieux plier que s'exposer à en être brisé, et s'accorder avec ce saint adversaire que se voir livré par lui au juge et à ses ministres, qui vous feront jeter en prison chargés de chaînes? *Melius corrigitur pravus quam frangitur durus*, dit saint Augustin. N'est-ce pas une révolte impuissante, se faire un

enfer anticipé ? Car quelle est, je vous prie, la plus grande peine des damnés? Croyez-vous que ce soit le feu qui les dévore? Celui du purgatoire, selon saint Thomas et plusieurs docteurs, est le même, et cependant les âmes qui y sont détenues goûtent une paix profonde au milieu de ces brasiers, parce qu'elles aiment l'ordre qui les y retient, et ne voudraient pas pour toutes choses au monde avancer leur félicité d'un moment contre la disposition de cette volonté qu'elles adorent avec une soumission parfaite. Les damnés, au contraire, ont une volonté obstinée au mal, directement opposée à celle de Dieu ; ah ! c'est là le supplice des supplices, la rage des rages, l'enfer des enfers; leur âme, bien loin d'être satisfaite dans la moindre chose, sera contrariée dans tous ses désirs et ses instincts ; la volonté sera souverainement agissante, ses mouvements seront d'une vivacité presque infinie, et il n'y en aura aucun qui ne l'afflige; elle n'aura jamais cette gloire, ces plaisirs qu'elle souhaite avec une passion démesurée, elle verra et souffrira sans relâche et sans fin tout ce qu'elle a le plus en horreur. *Quid tam pœnale*, dit saint Bernard, *quam semper velle quod nunquam erit*, *quid tam damnatum quam voluntas addicta huic necessitati?* C'est pourquoi ce saint docteur ne fait pas de difficulté de dire que si la volonté propre cessait, il n'y aurait plus d'enfer; comme c'est elle qui le peuple, si elle en était reléguée, leurs tourments auraient perdu leur violence et ils n'auraient plus rien de haïssable. Ne vaut-il donc pas mieux faire la volonté de Dieu comme elle se fait dans le ciel que comme elle se fait en enfer, obéir en enfant qu'en esclave et en forçat de galère, se faire un mérite de ce qui arrivera indépendamment de nous, et sur quoi on n'attendra pas notre consentement, que de s'amasser des trésors de colère et des moissons d'ennuis par la dureté de son cœur, *nonne Deo subjecta erit anima mea?* (*Psal.* LXI.)

Enfin cette volonté est la sagesse et la bonté même qui veut nous guérir quelque incurables que nous soyons; pourquoi rejeter la médecine qu'elle nous présente? J'avoue qu'elle est amère et dégoûtante, mais vous en recevez tous les jours qui ne le sont pas moins de le main des hommes, pour recouvrer une santé corporelle que tous vos soins ne conserveront pas longtemps; fermez les yeux à cette liqueur noire que votre Père céleste vous présente lui-même et faites uniquement attention à la vie qu'elle vous sauve : c'est un Père qui vous corrige et qui n'en use ainsi que parce qu'il vous aime et vous veut rendre digne de lui et de son héritage. Un maître se met peu en peine de ses esclaves, mais un père zélé pour la bonne éducation de ses enfants a soin de les former au bien par les instructions et de les redresser par les châtiments ; si donc Dieu est notre père et le père de nos âmes, refuserons-nous d'être en sa main comme des enfants soumis et dociles. Voyez comme il a traité son Fils bien-aimé quoique exempt et incapable de péché. Oh ! que les voies par lesquelles il l'a conduit sont dures et affreuses aux sens et à l'imagination; il a voulu qu'il naquît dans le sein de la pauvreté même, qu'il fût dans les travaux dès sa plus tendre jeunesse, que dans un âge plus avancé il n'éprouvât que contradictions de la part de ceux à qui il venait annoncer l'heureuse nouvelle de leur délivrance et qu'il expirât sur une croix entre deux scélérats comme un imposteur et un malfaiteur. Quelle a été présentement de la part de ce Fils adorable, et qui n'a pas cru commettre une usurpation de se dire égal à lui, la fidélité à accomplir cette volonté si pleine de rigueur ? *Je suis descendu du ciel*, dit-il, *non pour faire ma volonté*, *mais la volonté de celui qui m'a envoyé ;* c'est ce qu'il a protesté en entrant au monde et ne s'en est jamais départi d'un moment; il a fait tout ce qui lui était marqué dans les temps et les circonstances arrêtées dans le conseil de son Père, sans chercher jamais en rien sa satisfaction : *Non sibi placuit* (*Rom.*, XIV), il n'en a point trouvé d'autre qu'à accomplir son œuvre ; ça été sa nourriture, sa vie, ses délices : *Cibus meus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me.* (*Joan.*, XIV.)

Je ne vois qu'une seule rencontre dans sa vie divinement humaine où cette volonté semble s'être un peu ralentie, c'est au jardin des Oliviers, lorsqu'il demanda avec de si grandes instances à son Père, que le calice qui lui était destiné s'éloignât de lui. Loin de nous une pensée si injurieuse à son parfait abandon aux ordres de son Père et à son amour infini pour nous ! Jamais ces dipositions ne reçurent d'altération, mais il a voulu nous faire comprendre par là l'horreur extrême qu'il sentait, lui qui est la sainteté même, de se voir revêtu de ce manteau d'ignominie, j'entends par là tous nos crimes, combien il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, et consoler les plus faibles d'entre ses membres, qui frémiraient et se trouveraient abattus à l'approche des souffrances, en se revêtant de leurs infirmités, et nous apprendre à tous que, s'il est permis de demander la délivrance des croix, ce doit toujours être dépendamment de la volonté suprême ; que, malgré la répugnance de la chair ; la chair les doit accepter, et que la volonté de Dieu doit toujours nous être plus chère que la nôtre, quoi qu'il en coûte à la nature ; car il ajoute aussitôt, mais néanmoins que votre volonté s'accomplisse et non pas la mienne : *Verumtamen non mea, sed tua voluntas fiat* (*Matth.*, XXVI); après quoi plein d'un nouveau courage qu'il avait pris en lui-même, il va au devant des satellites qui venaient se saisir de sa personne adorable, se livre à eux et exécute à la lettre tout ce qu'avait prédit de lui les prophètes; il monte sur le bucher de sa croix comme un ambitieux sur le

trône, et n'a garde d'en descendre pour les insultes et défis et les blasphèmes des scribes et des princes des prêtres, parce qu'il voulait consommer son sacrifice, ayant mieux aimé, dit saint Bernard, perdre la vie que l'obéissance.

Voilà le modèle qui nous a été proposé sur la montagne; n'est-il pas plus juste que cet Agneau innocent s'étant offert pour nos crimes à des tourments si démesurés, nous recevions avec soumission et reconnaissance la petite mesure qu'il nous en a laissée? c'est un present de Jésus souffrant pour nous, une petite goutte de son calice, qui n'est destinée qu'à nous faire connaître faiblement l'excès de ses peines et à nous rendre dignes de participer à sa gloire.

Si j'avais des motifs plus pressants à alléguer, je les exposerais à vos yeux, il n'en a pas fallu d'autres pour soutenir les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament dans les épreuves les plus cruelles; mais comment tirerions-nous de la force de ces objets, si nous ne nous en occupons jamais? Tout remplis de nos peines et de ceux qui ne sont que de simples instruments en la main de Dieu pour nous exercer, nous ne considérons jamais ce que le juste par excellence a souffert pour les impies. Au lieu que la grâce de Jésus-Christ nous devrait cacher nos propres croix, le démon se sert de nos croix pour nous dérober celles de Jésus-Christ, dont la vue est plus efficace pour adoucir ou guérir nos peines que n'était celle du serpent d'airain pour guérir les morsures des serpents. Nous ne voulons pas comprendre combien un pécheur est redevable à la justice divine, qu'il mérite d'en essuyer tous les fléaux, et qu'il doit des actions de grâces pour tous ceux que la bonté divine lui épargne.

Nous prétendons être chrétiens à trop bon marché; c'est une milice dont les travaux, les dangers, les coups sont inséparables, et nous y cherchons toutes nos aises; nous voulons combattre à l'ombre, et ne rougissons pas d'être des membres délicats. Semblables à ces enfants d'Epraïm dont parle le prophète, nous sommes courageux hors du péril; mais faut-il en venir aux mains, l'occasion se présente-t-elle de signaler son courage? nous mollissons, nous pâlissons, nous prenons honteusement la fuite, prêts, à l'exemple de saint Pierre, de suivre Jésus-Christ à la prison et à la mort : dès qu'il en faut venir aux effets, nous renonçons notre maître. Nous ressemblons encore à ces victimes qu'il fallait traîner à l'autel, et qui, pour cet effet, étaient rejetées par la loi même des sacrifices profanes. Dès que l'hostie aperçoit l'appareil du sacrifice, le cœur lui manque, elle ne se trouve plus : *Ubi est victima holocausti?* (*Gen.*, XXII.) Car, hélas! combien de fois nous est-il arrivé qu'après avoir promis à Dieu, dans la ferveur d'une dévotion passagère, que nous serons plus fidèles à recevoir de sa main tout ce qui viendra par son ordre troubler le repos que nous ne devons pas chercher en ce monde, et nous en faire sentir les amertumes, la moindre occasion qui se présente de souffrir, nous jette en de plus grandes impatiences que jamais? Ah! mon fils, regardez le ciel, disait la généreuse mère des Machabées au cadet de ses enfants, pour l'exhorter à ne pas faire moins paraître de courage que ses frères qui venaient de sortir victorieux du combat de la foi, et de la sorte, vous ne craindrez point le tyran qui n'a pouvoir que sur cette vie corruptible : *Peto, nate, ut aspicias cœlum* (*II Mach.*, II), mais tout courbés vers la terre par nos inclinations basses et animales, nous ne voyons que des hommes comme nous qui s'appliquent à faire du mal, et si nous sommes dans l'impuissance de le leur rendre, nous nous vengeons en les haïssant démesurément. Ah! que Job était bien plus éclairé : un homme vint lui dire que les Sabéens sont venus fondre à l'improviste sur ses troupeaux, les ont enlevés et fait passer ses gens au fil de l'épée; dans l'instant même un autre messager vint annoncer que les Chaldéens ont fait une pareille irruption d'un autre côté; à peine avait-il achevé son récit qu'un troisième homme se présente, et lui apprend qu'un vent impétueux a renversé la maison où ses enfants s'égayaient innocemment et les a écrasés sous ses ruines : ce juste eût succombé sans doute sous ces coups accablants et réitérés, s'il ne se fût trouvé muni des armes de la foi; il ne dit pas que les Sabéens et les Chaldéens sont des perfides et des voleurs, ni que le démon a excité l'orage qui a renversé sa maison; mais convaincu que ce n'était que par l'ordre de Dieu qu'on venait de le dépouiller de ses biens, il envisage non la malice de ses ennemis, mais la volonté de celui qui leur avait permis de l'affliger : *Il n'est arrivé que ce qu'il a plu au Seigneur;* se sentant vivement frappé par le démon, il le blessa lui-même par l'humilité de sa réponse, et se voyant percé par les traits de sa fureur, il le terrassa par la fermeté de sa patience : *Sicut Domino placuit, ita factum est.* (*Job*, I.) Oh! que ces paroles nous devraient être familières, présentement qu'il ne se passe jour qu'il n'arrive des messagers qui annoncent quelque chose de sinistre, qu'on est épuisé de taxes et d'impôts; si, au lieu de faire attention à la main du partisan, vous regardiez cette main invisible, qui seule meut et remue tous ces grands ressorts, qui oserait lui dire : Pourquoi en usez-vous ainsi? Ne vous écririez-vous pas plutôt qu'elle a bien fait toutes choses, et que ses voies sont justes, et pleines d'une souveraine équité : *Bene omnia fecit.* (*Matth.*, VII.)

Ce serait le moyen de nous sanctifier en peu de temps, car il n'y a point de dévotion pareille, et toutes vos pratiques de religion sont illusoires et superstitieuses, si elles ne tendent là. L'unique chose que nous ayons à faire en ce monde est de chercher la volonté de Dieu et de la pratiquer : de conjurer le Seigneur de nous l'apprendre et de

forcer toute la répugnance de nos volontés rebelles ; sa grâce aplanira les voies, et par l'infusion d'une volonté nouvelle fera trouver des charmes en ce qui nous paraissait le plus impraticable ; c'est ainsi que la prompte et courageuse obéissance d'Abraham fut récompensée ; il se mit en devoir d'immoler Isaac : le coutelas était déjà levé, mais l'ange l'arrêta et lui dit que le Seigneur était content de sa disposition : ce patriarche jeta les yeux vers le buisson qui était proche, il y aperçut un bélier qu'il égorgea en la place de son cher Isaac. Ainsi votre Isaac, le ris de votre cœur, votre joie innocente vous sera conservée, il n'y a que le bouc, la passion impure, qui éprouvera le tranchant du couteau.

Mais on ne parvient pas là tout d'un coup. Pour pouvoir faire ces sacrifices héroïques, il faut s'accoutumer à en faire de moindres et mériter ces grandes grâces qu'il faut seconder de tous les efforts d'une volonté mâle et déjà affranchie de ses liens.

Sacrifiez, pécheurs, un sacrifice de justice, et espérez au Seigneur ; il avait défendu dans sa loi qu'on lui offrît une victime arrachée de la gueule des loups, n'étant pas juste de lui donner le reste des bêtes ; vous devriez de même être exclus du sacrifice ; car, que pouvez-vous lui offrir que le reste de ce dragon infâme? Ne vous a-t-il pas longtemps tenus engloutis dans sa gueule et ensevelis dans ce gouffre de mort? Ne portez-vous pas encore ses honteux stigmates en vos corps, et ses dents n'y sont-elles pas toutes marquées? Cependant il agrée que vous les lui offriez ; mais, hélas! que ferions-nous s'il n'était pas si bon et si riche en miséricorde? Il fait plus, non-seulement il reçoit vos satisfactions volontaires, mais il veut bien mettre en ce rang tout ce que vous souffrez par l'injustice des hommes, ou ce que sa providence elle-même vous envoie de fâcheux. O bonté inconcevable ! ô excellence ! ô merveille de la grâce chrétienne, qui fait d'un criminel un martyr, et change un supplice infâme en une action de religion et en un sacrifice agréable à Dieu !

Offrez-lui celui d'une parfaite soumission à toutes les vérités qu'il lui a plu nous révéler par le ministère de son Eglise ; n'en exceptez aucune, car ce ne serait plus alors qu'une foi humaine, et de même que celui qui pèche en un point essentiel est coupable de toute la loi violée, parce qu'il viole la charité qui en est la racine, aussi celui qui refuse opiniâtrément de recevoir un article de notre sainte foi les rejette tous, parce qu'il refuse de s'assujettir à la parole de Dieu qui prescrit la créance de tous.

Enfin, tâchez de reconnaître en toutes choses quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon et agréable à ses yeux, pour l'accomplir sans délai, vous n'y êtes pas moins obligés que ceux qui ont fait vœu d'obéissance, toute la différence qu'il y a entre les religieux et vous, c'est que la volonté de Dieu, qui leur est marquée d'une manière claire, précise et jusque dans le dernier détail, ne vous l'est pas de même ; mais vous n'en devez être que plus exacts à l'étudier, et sur les devoirs généraux du christianisme et sur ceux de votre état particulier ; car malheur à celui qui fait sa volonté propre, il sera bientôt abandonné de son Dieu ; fuyez-la donc comme un écueil, et tendez à celle de votre Dieu comme à votre port et le lieu où le démon ne pourra prévaloir ; vous avez été consacrés prêtres au baptême pour offrir ces hosties corporelles et spirituelles, il faut faire un usage continuel de votre sacerdoce, tantôt en pratiquant les macérations de la chair, tantôt en déposant aux pieds de la croix un affront, l'infidélité d'un ami, la perte d'un procès, la mort d'un ami, d'un enfant. C'est ainsi que vous accomplirez, comme membres de Jésus-Christ, ce qui lui reste à souffrir en son corps mystique, et que vous mériterez, après avoir consommé ces sacrifices pénibles à la nature, d'en offrir avec effusion de joie d'une autre espèce dans la Jérusalem céleste, où la cité rachetée s'offrira à jamais par les mains de Jésus-Christ, notre grand prêtre, à la louange immortelle de son Père et de son Dieu. C'est le bonheur que je vous souhaite.

SERMON XVI.

Pour le vendredi de la troisième semaine de l'Avent.

DE LA CRAINTE DE DIEU.

Scio quia Messias venit qui dicitur Christus ; cum ergo venerit, ille nobis annuntiabit omnia. (*Joan.*, IV.)

Je sais que le Messie qui est le Christ doit venir, et lorsqu'il sera venu il nous enseignera toutes choses.

Nos connaissances et nos lumières devraient être la mesure et la règle de notre amour, c'était là le premier ordre établi de Dieu ; l'esprit du premier homme étant parfaitement éclairé de sa connaissance, sa volonté devait se porter à un amour proportionné ; mais s'étant par son péché rendu semblable aux animaux privés de raison, Dieu a voulu que dorénavant son amour devînt la source de toutes ses lumières, et que sa chaleur divine éclairât ses ténèbres ; de sorte que, comme dit excellemment saint Augustin, on n'entre plus dans le sanctuaire de la vérité que par la porte de la charité : *Non intratur in veritatem, nisi per charitatem.*

Mais pour entrer dans cette charité, il faut passer par la crainte, c'est son introductrice ; et le même saint docteur la compare à l'aiguille qui fait entrer la soie et l'or dans un ouvrage de broderie : faites, faites le bien, dit-il, par crainte de la peine, si vous ne pouvez encore le faire par amour de la justice? *Fac, fac timore pœna, si nondum potes amore justitiæ?*

La crainte, me direz-vous, n'est-elle pas le partage des Juifs? et les enfants de la nouvelle alliance ne doivent-ils pas être conduits par la voie royale de l'amour? J'en conviens ; mais si ces enfants du Nouveau-

Testament ont encore tout l'esprit de l'Ancien, s'ils ne sont pas moins attachés à la terre et moins esclaves de leurs passions que les enfants de la Synagogue, n'est-il pas nécessaire de les réveiller de cet assoupissement léthargique par la pointe de la crainte? D'ailleurs prétends-je que vous en demeuriez là? à Dieu ne plaise! aimez, aimez! que vos cœurs soient embrasés de charité! La grâce souffre encore moins ce vide que la nature; mais aimez en craignant, et craignez en aimant! Il faut bien se garder d'éloigner la crainte après qu'elle vous a rendus un si bon office; que d'initiale elle devienne finale; si la première est le commencement de la sagesse, l'autre en sera la consommation; la souveraine sagesse est de craindre le Seigneur, assure le saint homme Job qui en était tout pénétré lui-même; et le prophète Isaïe traçant par avance le portrait du Messie lui donne entre autres traits celui-ci : *Il sera rempli de l'esprit de la crainte du Seigneur.* Si l'apôtre bien-aimé a dit que la parfaite charité chassait la crainte, outre que cette parfaite charité ne se trouve guère en cette vie, ces paroles ne doivent s'entendre que de la crainte des esclaves qui n'exclut pas l'amour de la créature ni la volonté de pécher, mais elle n'a garde de bannir l'autre. Jésus-Christ n'avait pas sans doute dessein d'inspirer une disposition servile à ses apôtres, lorsqu'il leur dit pour les engager à confesser courageusement son nom sans se laisser ébranler par les menaces des hommes : *Ne craignez pas, vous qui êtes mes amis, ceux qui tuent le corps, et après cela n'ont rien à faire davantage; mais je m'en vais vous apprendre qui vous devez craindre : c'est celui qui après avoir ôté la vie a encore le pouvoir de jeter en enfer, c'est celui-là, vous dis-je, que vous devez craindre.* Saint Paul exhorte les Philippiens à opérer leur salut avec crainte et tremblement; cependant les fidèles de cette Eglise, loin d'être tombés dans le relâchement pratiquaient l'Evangile qui leur avait été annoncé par cet apôtre avec toute la ferveur et le zèle qu'inspirait alors la vertu du sang de Jésus-Christ encore tout fumant; ils n'avaient entre eux qu'un cœur et qu'une âme, et brûlaient du désir de sacrifier leur vie pour celui qui les avait rachetés. Saint Paul lui-même, cet homme du troisième ciel confirmé en grâce, qui mourait tous les jours pour la gloire de son divin maître et survivait à ses différents martyres, saint Paul, dis-je, craignait d'être réprouvé après avoir travaillé avec tant de succès à la sanctification du monde entier. Cette crainte ne nous épouvantera-t-elle pas? et si le chef du troupeau n'est pas exempt de frayeur et ne craint pas par là d'affaiblir sa charité, de simples brebis exposées à la rage des loups vivront-elles en assurance? elle ne pourrait être que présomptueuse, et ce serait abandonner un des principaux moyens que la bonté divine nous ait laissés pour assurer notre prédestination. Voyons donc les divers motifs que nous avons de vivre dans la crainte; mais comme elle pourrait dégénérer en désespoir, si on n'y joignait les motifs d'espérance, ou plutôt si on ne vous apprenait à éviter les maux qui doivent être l'objet de cette crainte, après en avoir déduit les principaux sujets, je vous marquerai les moyens les plus naturels de nous garantir des dangers qui nous menacent. Les divers motifs que nous avons de craindre, c'est mon premier point; ce que nous avons à faire pour nous mettre à couvert des maux que la foi nous apprend à redouter, ce sera le second. Pouvais-je traiter d'une matière qui fût plus utile, et d'une pratique plus continuelle? Mais je ne le puis faire avec fruit sans l'assistance du Saint-Esprit, dont cette crainte amoureuse est l'un des principaux dons; il ne nous la refusera pas si nous employons l'intercession efficace de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'un des premiers et des plus grands sujets de notre crainte doit être le souvenir de nos péchés passés et le triste et trop vrai témoignage que nous rend notre conscience de l'infraction de la loi divine ou de l'innocence perdue. Il n'y a personne, ou du moins le nombre en est très-petit, qui ne se souvienne d'être tombé dans quelque déréglement qui viole le Décalogue, quand même le sixième commandement serait demeuré en son entier, ce qui est bien rare, vu la manière dont la jeunesse est élevée.

On reçoit le baptême dans son enfance; la raison se développe peu à peu : et dans ces premières années se laissant aveugler par les nuages et les vapeurs malignes qui s'élèvent du fond de la concupiscence, elle suit les désirs du cœur, se laisse emporter aux bouillons impétueux de la jeunesse et dominer par la volupté ou par quelque autre passion criminelle. Par là ces premières années, qui, comme les prémices de la vie, devraient être consacrées à Dieu, sont malheureusement prostituées au démon et se trouvent remplies d'iniquité. Or ces péchés nous doivent faire appréhender les jugements secrets de Dieu. Nous ne savons pas absolument s'ils ont été effacés, et n'en pouvons avoir une certitude entière; nous ignorons si Dieu les conserve en son souvenir pour en faire la matière de notre condamnation. Peut-être que selon l'expression de Job, il a renfermé tous ces crimes comme dans un sac pour nous les représenter au jour de sa fureur; ce qui fait dire ailleurs à ce saint homme : Vous produisez contre moi des témoins qui m'accusent? voudriez-vous donc me consumer pour les péchés de ma jeunesse, et m'écraser sous leur poids? Je les croyais ensevelis dans un oubli éternel; cependant vous les rappelez dans votre mémoire, et les avez gravés avec la pointe de diamant, avec une plume d'acier en caractères ineffaçables.

Je vois encore dans les prophètes que les

péchés lui sont toujours présents, comme lorsqu'il menace de les punir jusqu'à la quatrième génération (ce qu'il a souvent exécuté) et les représente écrits dans un livre volant long de vingt coudées et large de dix.

Je sais bien que la pénitence les lui fait oublier; il proteste que si l'impie se repent sincèrement de ses crimes, il ne s'en souviendra plus, parce qu'il ne veut pas la mort du pécheur, et que sa perte n'est pas un objet qui lui plaise. Mais qui peut nous assurer que notre pénitence ait été véritable et accompagnée de toutes les conditions qui la font accepter, que ce soit une monnaie de bon aloi (pour me servir de l'expression de Tertullien) marquée au coin du prince et qui ait le poids ordonné? Une certaine pudeur naturelle qui nous fait rougir de nos déréglements, le goût et l'amertume que le péché entraîne après soi, les réflexions que la raison fait faire, la disproportion de certains vices avec notre âge, le ridicule qu'ils nous donnent dans le monde, quelques bons avis, une prédication touchante, et surtout la crainte de nous damner éternellement nous ont porté à changer de vie; mais la suspension seule des actions criminelles ne fait pas la vraie pénitence, et ne rend pas l'innocence perdue, il faut que le cœur soit changé, et qu'il le soit par des mouvements surnaturels, formés par le Saint-Esprit, par des impressions puissantes de la grâce et de l'amour de la justice; car la crainte seule n'a pas le privilége de faire des enfants, il est réservé à la charité. Mais cette crainte n'est-elle pas bonne et louable? J'en tombe d'accord, et je dis anathème à Luther qui a prétendu que la crainte de l'enfer rendait l'homme hypocrite et pire qu'il n'était auparavant; mais il est mal de ne craindre que les supplices; c'est un signe qu'on s'aime uniquement soi-même et qu'on n'est pas touché de la beauté de l'ordre. Or, quelle plus criante injustice que de refuser son cœur à un Dieu infiniment aimable, et qui nous a infiniment aimé? Vous marquez par cette crainte que vous avez de la foi, dit saint Augustin, et je m'en réjouis, mais que je crains pour votre malice! Vos mains sont innocentes, et votre cœur criminel! Ainsi, ne vous flattez jamais d'être sorti de l'esclavage du vice, si vous ne l'avez vaincu par l'amour de la vertu. Mais avez-vous lieu de le présumer? votre pénitence a-t-elle les caractères naturels de ce divin amour marqués par saint Paul? Examinez sérieusement si la tristesse que vous ressentez d'avoir offensé Dieu a pour objet principal l'outrage fait à sa majesté adorable, si elle produit une vigilance exacte sur vous-mêmes, qui vous fasse éviter de retomber dans vos premiers désordres; si elle vous arme d'un grand courage pour soutenir toutes les attaques du démon, et vous faire à vous-mêmes une guerre irréconciliable; si elle excite en votre cœur une sainte indignation contre vous-mêmes pour l'abus de tant de grâces, pour avoir vécu comme s'il n'y avait point de Dieu au monde; une crainte chaste qui vous fasse plus appréhender de blesser votre conscience et les yeux de Dieu que tous les tourments de l'enfer; un désir ardent d'expier vos forfaits par de dignes fruits de pénitence, et de satisfaire la justice divine dont les droits vous doivent être plus chers que vous-mêmes; venger sur votre corps vos révoltes honteuses; et le sacrifier comme une victime de pénitence par un long martyre; si vous brûlez d'une généreuse émulation d'imiter ces saints pénitents qui ont porté le reste de leur vie les stigmates sacrés de Jésus-Christ en leur chair; si vous embrassez les vertus chrétiennes, surtout les plus opposées à vos déréglements, et pratiquez avec affection tout le bien qui est dans l'ordre de vos devoirs; en un mot, si, comme parle un prophète, vous faites paraître dans votre conversion dix fois plus d'ardeur que vous n'en aviez témoigné dans vos égarements passés à assouvir vos passions

Ce sont là les mouvements naturels et les effets de la douleur qui est selon Dieu, et qui produit pour le salut une pénitence stable, de cette crainte désirable du Seigneur qui convertit les âmes; les éprouvez-vous en vous-mêmes?

Mais quand la chose serait ainsi, et qu'un nouveau Nathan viendrait de la part de Dieu vous assurer de la rémission de votre péché, ou que Jésus-Christ lui-même vous en assurât ainsi qu'il fit Madeleine, vous ne devriez pas pour cela être totalement exempt de crainte? ce n'est pas moi, c'est le Sage qui vous donne cet avis : ne soyez pas, dit-il, sans appréhension pour l'offense qui vous a été remise. Pourquoi? pour plusieurs raisons. Qui sait si Dieu en vous les pardonnant n'a rien changé dans les desseins de sa miséricorde? si son amour à votre égard n'est pas diminué? s'il veillera toujours sur vos voies, et vous protégera avec la même application? Les péchés sont des blessures profondes et des maladies très-dangereuses, qui laissent l'âme dans une grande faiblesse et une extrême langueur; après même que ces plaies sont refermées et qu'on a recouvré la santé. L'infirmité, dit saint Augustin, n'est pas emportée avec l'iniquité, au contraire elle en est une suite aussi nécessaire que funeste. Le péché n'a pu loger longtemps dans une âme sans dérégler tout son tempérament, sans y causer, ainsi qu'un feu d'enfer, des ravages qui ne se réparent pas si aisément, surtout sans laisser de mauvaises habitudes; elles se forment insensiblement; ce n'était quasi rien d'abord; le penchant qu'on avait au mal n'était pas fort violent, il ne fallait pas un grand effort pour le rompre, mais parce qu'on l'a négligé et qu'on ne s'est pas mis en peine d'en arrêter le cours, l'habitude s'est formée, s'est fortifiée, et a passé en nature, puis en nécessité; ce qui n'était au commencement qu'un fil délié, est devenu un cable et une chaîne plus que de fer; le démon s'en sert pour

retenir la volonté captive sous sa tyrannie, et exercer sur elle un empire absolu. Ainsi, au lieu de croître de plus en plus en grâce, et d'ajouter à sa santé une nouvelle vigueur, on n'est occupé que du soin de la rétablir, et agité continuellement par les suites malheureuses de l'habitude, appliqué à détruire le mal enraciné depuis plusieurs années, et surtout d'effacer les traces dont il a sali l'imagination; on est obligé de combattre longtemps, et quelquefois la vie entière.

Mais je veux que par un privilége singulier, par une grâce spéciale, vous ayez été préservé non-seulement de toute chute mortelle et par conséquent d'habitudes criminelles, mais même que votre jeunesse, pareille à celle du saint Précurseur, n'ait jamais été flétrie par la moindre licence, et que loin d'avoir reçu de morsure du serpent ou quelque impression maligne de son souffle empesté, vous l'ayez brisé sous vos pieds, vous n'êtes pas encore pour cela en sûreté et ne devez pas vivre sans crainte. La grâce du baptême détruit en nous à la vérité la domination du péché, mais non la concupiscence; ce malheureux foyer reste toute la vie, et peut, excité par la malice de l'ennemi qui ne dort jamais, ou par les seuls objets extérieurs, embraser tout le cercle de notre vie; nous nourrissons au dedans de nous-mêmes un ennemi toujours prêt à nous donner la mort, un venin qui environne le cœur dont nous pouvons être étouffés à chaque moment; c'est un corps de péché, un fond intarissable de corruption, d'où mille pensées mauvaises, mille désirs indélibérés, mille tentations honteuses s'élèvent. Il n'y a ni paix, ni trêve à espérer; elle ne sera éteinte qu'avec notre vie. Peut-on penser à un danger si terrible sans une frayeur mortelle? Eh! le moyen de n'être pas frappé de crainte, quand on met sa fragilité auprès des lois de Dieu, si saintes et si exactes (car vous voyez que la plus grande santé de l'âme, tandis qu'elle est prisonnière dans ce corps de boue, est une vraie maladie), quand on compare les œuvres avec les devoirs et qu'on aperçoit entre les uns et les autres des distances presque infinies.

C'est le sentiment des âmes les plus parfaites; plus elles sont élevées, plus elles sont petites à leurs propres yeux; et le grand désir qu'elles ont de plaire à Dieu, joint au sentiment intérieur de leur faiblesse, fait qu'elles appréhendent toujours de l'offenser, et ne peuvent presque se souffrir en sa présence. Quelque irréprochable qu'ait été leur vie, les passions, dont le déréglement est une suite et une punition du péché originel, sont au dedans d'elles et leur livrent des combats très-rudes; elles les font quelquefois sortir d'elles-mêmes et les jettent dans le trouble et l'agitation, en faisant envisager les choses autrement qu'elles ne sont et par l'endroit qui leur est favorable; les objets sensibles viennent à la traverse, et à mesure qu'ils agissent sur les sens au dehors, les passions de concert les secondent au dedans. Nous avons donc grand sujet de trembler, car il se fait bientôt un changement prodigieux dans le cœur aussi bien que dans l'esprit, et si nous sommes assez faibles pour succomber, voilà en un instant le fruit de plusieurs années malheureusement perdu!

Après les passions, reste la nature et le tempérament à combattre; on peut n'avoir contracté aucunes mauvaises habitudes et s'être tellement rendu maître des passions qu'elles n'aboient pas seulement; il n'en est pas ainsi de la nature, qui leur est antérieure; nous ne devons pas espérer être jamais hors de ses atteintes, et n'en ressentir plus la corruption, l'inconstance et la légèreté. Il ne faut espérer ce bonheur que lorsque l'âme, affranchie des liens du corps, prendra son essor vers sa bienheureuse patrie, et jouira de la parfaite liberté des enfants de Dieu. Jusque là, nous serons exposés aux inégalités du tempérament. C'est de là que vient le peu d'uniformité qui paraît souvent dans la conduite des personnes de piété; de là ces saillies qui font faire tant de fausses démarches, et nous emportent hors de nous-mêmes pour courir après des chimères. Cependant cette nature, cause de tant d'infidélités dont les suites peuvent être si funestes, vous la portez au dedans de vous : *cum subversione tua ambulas* ; comment ne pas craindre un tel ennemi?

Ce sont donc combats au dedans, craintes au dehors, soit de la part du démon, soit de celle du monde. Saint Pierre nous représente le premier comme un lion rugissant qui tourne sans cesse cherchant quelqu'un à dévorer; c'est un ennemi violent et opiniâtre, incapable de repos, qui n'est jamais si furieux que lorsqu'on s'est dégagé de ses mains. Il est impossible qu'il ne soit ulcéré d'envie et rongé de dépit de voir que nos péchés sont effacés, que tant d'effets de mort sont détruits, tant de justes causes de damnation abolies; c'est une humiliation et un crève-cœur insupportable à son orgueil, de sentir qu'il sera un jour jugé avec tous ses anges apostats par des pécheurs qu'il dominait et avait foulé à ses pieds ainsi que nous foulons la boue; c'est pourquoi il veille, il se prévaut des moindres ouvertures qu'on lui donne, il offusque l'esprit par ses illusions, il frappe les sens ou l'imagination de quelque objet charnel, il sème notre chemin de pierres de scandale pour nous faire trébucher.

Le monde est encore plus dangereux que le démon qui, ne pouvant nous parler immédiatement, emprunte le langage des hommes qui vivent de l'esprit de ce monde et sont passionnés pour ses biens. Il vous dit, par les discours d'un voluptueux, qu'il est bon de jouir des plaisirs de la vie; par celui d'un ambitieux, qu'il est glorieux de s'élever et d'occuper les premiers postes; par celui d'un vindicatif, qu'il est doux de se venger. Ses coutumes, ses exemples sont encore plus pernicieux, car les yeux persuadent mieux le cœur que les paroles; on apprend le mal en le voyant commettre, et, bien loin qu'on ait peine à l'apprendre, cette

vue entre dans l'âme et s'y insinue d'une manière si agréable et si forte, qu'on boit le poison dont on aura bientôt les entrailles déchirées comme une liqueur délicieuse; on descend peu à peu d'obscurcissement en obscurcissement, de précipices en précipices dans la société la plus étroite avec les démons; et ce qu'il y a de plus horrible, au plus profond des enfers.

Mais je veux que le monde ne vous puisse entraîner par ses pompes, son faste, son luxe, ses plaisirs tumultueux, et que vous ayez de l'éloignement du commerce de ses amateurs déclarés, enivrés de ses folies; vous devez savoir que ce monde est si subtil qu'il se cache dans notre cœur, car nous y portons nos passions; ce monde est vous-mêmes, si vous aimez ce qui flatte la cupidité, si vous courez après les richesses ou vous reposez mollement dans les aises de la vie; car voilà proprement ce qui forme cette Babylone réprouvée, qui s'aime jusqu'au mépris de Dieu à qui elle ne donne que de simples dehors.

Je n'ai pas encore épuisé la matière, elle est infinie; mais je ne puis omettre le motif que nous suggère saint Paul; c'est dans l'Epître aux Philippiens, où, après avoir exhorté ces fidèles à travailler à leur salut avec tremblement, il ajoute: *car c'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire selon qu'il lui plaît.* Un tel motif devrait ce semble nous consoler et nous rassurer plutôt que nous épouvanter; car quoi de plus capable d'inspirer une pleine confiance, que d'apprendre que notre sort éternel est entre les mains d'un père également bon et puissant, qui nous aime plus que nous ne nous aimons, et d'entre les mais duquel nul n'arrachera jamais ses brebis chéries? Ce grand ouvrage serait-il mieux entre nos mains, abandonné à une volonté plus mobile que le roseau et qui est la faiblesse et l'inconstance même? Je ne peux disconvenir de ces choses; la foi et le sentiment intérieur de ce qui se passe en nous en doivent convaincre un chacun. Je ne laisse pas de dire que nous n'avons que trop de sujet de trembler en nous voyant si éloignés et si indignes de l'amour de Dieu; que faisons-nous pour l'attirer? En faisons-nous l'estime qu'il mérite? Avons-nous soin d'éloigner les obstacles qui s'opposent à son règne dans nos cœurs ou à son progrès? En vérité les grâces de Dieu ne nous doivent pas moins imprimer de terreur que nos péchés; s'il les répand sur vous, dit un Père, avec la profusion du plus libéral et du plus magnifique des rois, il en exige aussi l'usure et l'emploi en créancier avare: *Bonorum suorum magnificus largitor, sed avarus exactor.* Or, quel usage avons-nous fait jusqu'à présent, soit de celles qui nous sont données pour notre sanctification propre, soit pour celle d'autrui? Pouvez-vous douter qu'il ne vous demande un compte très-exact des premières? Vous n'avez pour cela qu'à faire attention sur les reproches que Jésus-Christ fait dans l'Evangile à la ville de Capharnaüm, et aux bourgades de Bethsaïda et de Corozaïm, où il avait prêché plus fréquemment qu'ailleurs, et opéré divers miracles. Il leur proteste qu'elles seront traitées au jugement dernier avec plus de sévérité que les villes infâmes et abominables de Sodome et de Gomorrhe. Quant aux grâces données en faveur du prochain, appelées gratuites, voyez, dans le même évangile, quelle punition reçoit le serviteur, lequel au lieu de faire profiter son talent l'avait enfoui. O matière de désespoir inconcevable pour ceux qui mourront dans le péché, que la mesure des grâces du Sauveur devienne celle de leur condamnation et de leur tourment! Vous vous amassez-donc, pécheurs, des trésors de colère pour le jour des vengeances, lorsque vous abusez des grâces du médiateur, et que vous n'en êtes pas alarmés? Ne serait-ce point là cette fausse paix que le fort armé procure à ceux qu'il possède? Cette sécurité, je vous l'avoue, m'épouvante aussi bien que saint Augustin: *Ista securitas me terret.*

Permettez-moi de toucher encore un motif de crainte commun aux justes et aux pécheurs, il n'est pas sans doute l'un des moindres; c'est l'impénétrabilité du cœur humain: son fond nous est inconnu, nous avons beau l'approfondir, nous n'y pourrons parvenir: Dieu seul pénètre cet abîme. C'est pour cela que nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine; nous ignorons non-seulement le degré des vertus que nous avons acquises, mais nous ne savons pas même si nous en avons aucune, et s'il n'y a pas quelque ver caché qui ronge ces fruits si beaux en apparence; car, possédez tous les talents imaginables, ayez pratiqué tous vos devoirs avec une régularité constante, éprouviez-vous dans vos communications avec Dieu un plaisir céleste, soyez-vous favorisé du don des larmes, tout cela peut avoir la nature pour principe, et être joint à un néant de vertus et à un abîme de misères. Etre tout, ou n'être rien, enfant de Dieu ou du démon, dépend d'un fond inconnu dont il faut laisser le jugement à l'arbitre suprême. Oh! qui après cela ne craindra, quelque irrépréhensible que soit sa vie, et ne dira avec saint Paul, ma conscience ne me reproche rien, mais je ne suis pas justifié pour cela? Je n'aurai donc garde de me reposer dans mes bonnes œuvres, ni dans les louanges des créatures qui me connaissent encore moins que je ne fais.

Or, si les dispositions inconnues doivent nous tenir dans la crainte et la défiance, celles qui sont connues le doivent encore bien faire davantage. Il y a certaines dispositions qui se font sentir et que nous ne pouvons nous dissimuler, dont nous ne connaissons pas le degré de malignité; par exemple, combien y en a-t-il parmi vous qui éprouvent certains soulèvements des révoltes secrètes, lorsque nous exposons, pour satisfaire à notre ministère, les vérités de la morale chrétienne dans leur pureté et leur étendue? Combien, à l'imitation des Capharnaïtes, s'écrient: *Cette parole est trop*

dure, qui peut la pratiquer? Or, qui sait si cette disposition qui a attiré tant de malédictions du Fils de Dieu sur les pharisiens, qui a fait apostasier quelques-uns de ses disciples, va jusqu'à ce degré de malice qui enferme l'exclusion du ciel? Jésus-Christ reprend encore ces docteurs de la loi d'aimer l'estime et l'approbation des hommes, d'affecter les prééminences; or, qui peut se flatter d'être exempt de ce levain des pharisiens? Rentrez en vous-mêmes; ne trouvez-vous pas votre cœur dans le leur? Je vois, de dix vierges, cinq chassées de la salle des noces; ce n'est pas sans doute pour avoir violé la chasteté; quoi donc? La charité, et pour s'être bassement attachées aux biens de la terre. Or, qui peut se dire parfaitement libre de ces attaches? Jésus-Christ menace dans l'Apocalypse un de ses ministres de le vomir de sa bouche à cause de sa tiédeur. Ne sentez-vous pas au dedans de vous les impressions de ce poison lent? Avez-vous cette sainte activité qui fait embrasser avec une allégresse toute spirituelle les exercices de piété? Ce zèle, s'il a jamais été fervent et bien allumé en vous, n'est-il pas peut-être présentement éteint?

En voilà plus qu'il n'en faut pour vous imprimer une crainte salutaire; mais afin de l'arrêter dans ses véritables bornes, voyons par quels moyens vous pouvez vous garantir des dangers que vous craignez, et vous trouver remplis de confiance au moment de la mort.

SECOND POINT.

Saint Grégoire le Grand, expliquant ces paroles du livre de Job où ce grand homme dit qu'il a toujours redouté les jugements de Dieu comme des flots émus par la tempête, demande pourquoi il ne les compare pas plutôt à un éclat de tonnerre, appelé la voix de Dieu même et de Dieu irrité, répond très-solidement que quand on entend un coup de tonnerre, on frémit, et voilà tout; mais lorsqu'on est attaqué d'un violent orage, qu'on voit les vagues s'élever comme des montagnes, prêtes à submerger le navire, on ne craint pas seulement, mais on met la main à l'œuvre pour se garantir du naufrage; chacun fait le métier de matelot; on oublie les affaires et même le boire et le manger; on ne s'entretient pas de discours inutiles; on ne songe qu'à éviter une mort prochaine.

Il n'en faut donc pas demeurer à une frayeur stérile, mais entrer dans les moyens les plus naturels pour ne pas tomber dans les maux qui nous menacent. Or l'un des principaux est une humble et continuelle crainte, *securi, si attoniti.* L'âme est si faible et a une telle pente à l'orgueil qu'elle s'y livrerait sans doute, et s'enivrerait de l'estime présomptueuse de ses prétendues forces, si elle se croyait en pleine sureté. Ce n'est que la conviction de son extrême faiblesse et d'une infinité de périls dont nous sommes environnés qui produit la défiance de nous-mêmes et l'humilité sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu, non plus que sans la foi. Car la différence que Salomon met entre le sage et l'insensé est que le premier craint et s'éloigne du mal, l'autre, par la folle confiance dont il est rempli, se rend prévaricateur et devient le jouet de ses ennemis. Moins donc on a de crainte, plus on a sujet d'en avoir; je veux dire que ceux qui passent leur vie dans cette sécurité téméraire et cette fausse paix assemblent pour le dernier jour toutes les glaces de la peur, et cette crainte qu'ils ont bannie comme importune devient un motif de désespoir et le commencement de leur supplice; les autres, au contraire, prennent la voie naturelle pour se procurer une juste confiance et une espérance solide. Ils ont droit de faire à Dieu la même prière que le prophète Jérémie, et de s'en promettre le même succès : ne me devenez pas, Seigneur, un sujet d'épouvante au jour de l'affliction? Au contraire, ils lèveront leur tête dans l'attente de leur prochaine délivrance.

Ne devrait-il pas suffire, pour vivre dans cette disposition, d'être assurés par la foi que nul ne l'est de sa persévérance finale. C'est un don spécial de Dieu qui n'est dû à personne; il mêle, dit saint Augustin, par un ordre secret de sa providence, parmi ceux qu'il rend justes et qu'il doit couronner, des personnes qui ne le sont que pour un temps, et meurent dans le péché. A quelque degré de perfection qu'on soit parvenu, on peut en déchoir et tomber dans les plus étranges désordres; c'est pourquoi remarquez qu'après que le Sauveur du monde eut prédit à ses apôtres que l'un d'entre eux le trahirait, tous en furent alarmés, quoique très-innocents, et fort éloignés d'une si noire perfidie; nul ne s'en jugea incapable. *Serait-ce bien moi, Seigneur*, lui demandèrent-ils tous humblement?

Quelque mérite que vous ayez donc acquis, quelque nombre d'années que vous ayez passées dans une observance fidèle des préceptes de l'Evangile, ne vous estimez pas pour cela à couvert des dangers auxquels les faibles sont exposés, et qu'on ne surmonte que par la mortification de la chair? Ce sont tentations de néophytes et de commençants, je l'avoue, mais la perfection chrétienne consiste à se mettre toujours dans ce rang et s'y conduire comme si l'on ne faisait encore que les premiers pas dans la vie spirituelle. Saint Bernard, qui y était un si grand maître, témoigne qu'il a reconnu, par expérience, que rien n'est si nécessaire pour attirer en nous la grâce, la conserver et la recouvrer même, lorsqu'on a eu le malheur de la perdre, que de n'avoir point de hauts sentiments de soi-même, mais de se tenir toujours dans la crainte. Heureux l'homme, dit le Sage, qui est sans cesse pénétré de frayeur : *Beatus homo qui semper est pavidus!*

Craignez donc lorsque la grâce vous est présente; craignez lorsqu'elle vous quitte et qu'elle revient. Quand elle est présente, il y a lieu d'appréhender de ne pas lui correspondre, ou de vous en attribuer quelque

chose, se retire-t-elle? craignez, car elle n'abandonne que les superbes. Si sa soustraction n'est une marque de la présomption dans laquelle vous étiez tombés, c'en est une de celle où vous alliez tomber. Si la grâce retourne de nouveau, que votre crainte augmente, parce que les chutes ont des suites effroyables, ainsi que Jésus-Christ nous l'apprend par les paroles qu'il dit au paralytique de la piscine : *Vous voilà guéri, gardez-vous de pécher à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive encore pis.* Vous serez donc heureux si vous êtes possédés de cette triple crainte.

Il faut, en second lieu, conserver avec soin l'esprit intérieur de pénitence, car toutes nos rechutes et nos infidélités ne viennent que de ce que nous le laissons éteindre. C'est une erreur déplorable qui cause la perte d'une infinité d'âmes, de se figurer qu'il suffit d'entrer dans le sentiment de son indignité avant la confession qu'on a faite d'une vie criminelle ; mais qu'immédiatement après il doit faire place à ceux de confiance, et qu'il ne faut plus penser aux péchés passés. C'est faute de connaître l'homme et l'économie de la grâce, qu'on en juge ainsi. Les pensées peuvent bien être courtes et passagères, il n'en est pas de même des dispositions du cœur; elles se forment peu à peu par une succession et une réitération de pensées et de mouvements. Saint François de Sales les compare à une boule de fer très-pesante qui, étant posée sur la terre, s'y imprime peu à peu et s'y enfonce. Les premiers mouvements d'horreur que vous ressentez pour vos désordres étaient comme un trait délicat aisé à effacer; afin qu'ils deviennent une disposition de l'âme stable et permanente il est nécessaire qu'elle y demeure longtemps arrêtée, que ce triste objet lui devienne familier, qu'elle en sente vivement le poids et en porte la confusion devant Dieu et devant les hommes; autrement il ne faut pas espérer, que ces sentiments qui n'ont pas eu le temps de jeter de profondes racines, puissent être durables et résister au péché qui s'était rendu maître des puissances de l'âme et des sens du corps, ou du moins servir de contrepoids à la vanité qui nous est si naturelle.

Voulez-vous un exemple admirable de cette disposition? Voyez David. La dignité suprême dont il est revêtu et le trône où il est assis, n'empêchent pas qu'il ne se regarde comme misérable, comme continuellement courbé, et qu'il ne marche tout le jour avec un visage triste ; son affliction, loin de se ralentir durant la nuit, reprend de nouvelles forces ; il donne, durant ce temps destiné au repos, un cours libre à ses larmes, et en arrose sa couche; le pain qu'il mange en est détrempé, il lui semble que toutes les créatures lui demandent : Comment as-tu perdu ton Dieu ? Il est dans une disposition sincère de tout souffrir pour satisfaire à sa justice : *In flagella paratus sum* (*Psal.* XXXVII); le sacrifice de sa douleur n'est jamais interrompu; son amour apporte sans cesse du bois pour entretenir ce feu sacré ; les injures surtout et les outrages qu'il reçoit lui sont d'un merveilleux usage pour cet effet ; alors il se comporte comme un sourd et comme un muet ; il semble qu'il n'entende pas les reproches sanglants que lui fait un sujet forcené et transporté de rage, un Séméi ; s'il ouvre sa bouche, ce n'est que pour arrêter le zèle trop ardent d'un de ses officiers qui allait venger la majesté royale d'une telle indignité. Ce parfait modèle des pénitents écoutait avec un esprit tranquille les injures atroces qu'un furieux vomissait contre lui ; il se rendait justice à lui-même, reconnaissant qu'il y avait quelque chose de très-véritable parmi ces calomnies, et qu'il était véritablement un homme de sang, puisqu'il avait répandu celui d'un serviteur très-fidèle avec une cruauté détestable. Ces sentiments et cette disposition persévérèrent jusqu'à la mort. Oh! qu'on est éloigné, quand on ne songe qu'à se décharger de ses péchés par une confession telle quelle pour n'y plus penser, et que dans toutes les rencontres on se conduit comme s'il ne s'était jamais rien passé qui eût mérité les derniers supplices et la confusion éternelle, *Quasi gens quæ justitiam fecerit* (*Isai.*, LVIII.)

Jetez encore les yeux sur saint Paul? Il n'avait péché que par ignorance dans l'état du judaïsme ; trente ans s'étaient déjà passés depuis sa conversion, durant lesquels il avait fait des conquêtes innombrables à Jésus-Christ, et essuyé des travaux infinis pour sa querelle; néanmoins il se regarde toujours comme un blasphémateur, un persécuteur outrageux de Jésus-Christ et de son Eglise, un misérable avorton indigne de l'apostolat, et se traite comme tel ; il ne perd jamais d'occasion de se rabaisser par ce souvenir; il considère ce premier état comme celui qui lui convient, et tous les dons et les faveurs dont Dieu l'avait comblé, comme ne lui appartenant point, parce que, ne les lui ayant accordés que par une miséricorde toute gratuite, il ne les lui conservait que par un effet de cette même miséricorde.

Quelles leçons pour vous, chrétiens auditeurs ! apprenez-en, à quelque degré de vertu que vous puissiez être parvenus, à n'oublier jamais d'où Dieu vous a pris? Souvenez-vous, dit-il lui-même, de l'état déplorable où je vous ai trouvée foulée aux pieds, couverte de votre sang, et que malgré votre jeunesse j'ai daigné vous prendre pour mon épouse? Car, quoique la grâce ait détruit cet état, il est pourtant vrai que nous y avons été et que nous y pouvons retomber à tout moment si Dieu détourne ses regards. Il veut, pour empêcher l'orgueil qui s'élève naturellement de la vue de ses grâces, que nous regardions ce lieu comme nous étant propre. Consentons comme l'enfant prodigue, revenu de ses débauches, à une humiliation d'état, à la dégradation. *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.* (*Luc*, XV.) J'ose dire que toutes nos fautes ne viennent que du peu de fidélité à nous y tenir, et de ce

qu'on prend avec Dieu des familiarités indiscrètes.

Ce n'est donc pas la seule reconnaissance qui nous oblige de ne perdre jamais le souvenir des plaies dont il a plu à Dieu de nous guérir; c'est notre propre intérêt, et l'obligation indispensable de vivre dans l'humilité. Pour n'être plus subsistantes, elles ne doivent pas être moins le sujet d'une humiliation continuelle; car quoi de plus juste, que celui qui a eu l'insolence d'offenser la majesté divine en porte toute sa vie l'humiliation?

Ainsi ne croyez pas faire une œuvre de surérogation en vous considérant, chacun en particulier, comme le dernier des hommes et le plus redevable à la justice divine. C'est une action qu'on ne peut omettre que par un aveuglement pitoyable. Celui qui n'a pas ces sentiments (dit le prince des apôtres) ne voit rien, parce qu'il vit dans l'oubli des péchés dont il a été purifié. Ah! Qu'on s'épargne de chutes quand on se tient toujours couché à terre par le sentiment de son double néant, et qu'on descend même plus bas, considérant par la foi, comme faisait si souvent sainte Thérèse, la place que nos péchés nous avaient creusée en enfer.

Mais il n'en faut pas demeurer à des pensées et à de simples spéculations; il faut que cette disposition se marque par toute la conduite extérieure. Vous êtes convaincus que vous êtes pécheurs? soyez donc bien aises d'être traités comme tels, et, en cette qualité ne vous attribuez jamais les priviléges des innocents? Reconnaissez que vous êtes indignes de tout : des faveurs de Dieu et de l'affection de ses créatures. Souffrez patiemment les retardements de l'un, et l'oubli ou le mépris des autres. Nul bon traitement ne vous est dû, ce sont plutôt les durs, et nous n'avons pas moins de sujet que le Roi pénitent de dire : *Mon cœur n'a attendu que de l'ignominie et de l'affliction.*

Le Sauveur nous marque encore deux autres moyens qui doivent être inséparables, la vigilance et la prière : veillez en priant toujours, afin que vous soyez dignes d'éviter les maux qui arriveront. La vigilance sans la prière est superbe, et la prière qui n'est pas soutenue de la vigilance est lâche et mérite d'être rejetée; c'est ce qu'on appelle tenter Dieu, parce qu'on demeure enseveli dans sa paresse, et qu'on néglige de se donner le mouvement nécessaire pour vaincre les tentations. La vigilance les découvre; elle fait apercevoir les piéges cachés que dresse l'ennemi, et la prière fait pousser des cris vers le ciel, qui les peut rompre, et nous empêche d'y donner imprudemment.

Etudions-nous donc à la connaissance de nous-mêmes et à la discussion de notre cœur, de ses penchants et de ses intentions les plus secrètes. Tâchons de démêler la paille du bon grain, et gardons-nous bien de prendre du vil métal pour de l'or et de l'argent. Examinons toutes nos voies afin que celui qui viendra juger, non la Babylone du monde qui est déjà jugée, mais Jérusalem même, et qui éclairera ce qu'elle a de plus caché à la lueur de ses lampes, ne trouve rien en vous qui n'ait été discuté; et, quand dans cet examen vous trouveriez quelque chose de louable et de digne récompense, rendez lui en gloire comme en étant l'auteur. Et réclamez sa grande miséricorde pour les fautes innombrables que vous commettez, et qui vous échappent; couvrez-les à ses yeux par l'exercice continuel de la charité; remettez de bon cœur les oboles, les deniers qui vous sont dus, afin qu'ils vous tiennent quittes des dix mille talents dont vous lui êtes reliquataires.

C'est ainsi que la charité, se perfectionnant de plus en plus, chassera tout ce que la crainte renferme de défiances et de tourments, et qu'il n'en demeurera que ce qui sert d'aiguillon pour courir avec plus de vitesse dans la voie des commandements, et remporter le prix de la course, lequel ne sera autre que la gloire du ciel, que je vous souhaite.

SERMONS POUR LE CARÊME.

EXTRAIT DE LA PRÉFACE.

Ayant plu à Dieu de réveiller en ce dernier siècle le goût de sa sainte parole dans le cœur du peuple fidèle, ceux qu'il en a établis les ministres et les dispensateurs ne peuvent, à mon sens, rien faire qui lui soit plus agréable que d'entretenir une si louable disposition, et lui assaisonner du mieux qu'ils peuvent cette divine nourriture.

C'est à quoi ils doivent s'appliquer encore plus particulièrement dans le saint temps du carême, s'ils veulent répondre à l'intention de l'Eglise, qui en retranchant au corps les aliments ordinaires, et même une partie de ceux dont elle permet d'user, prétend que la table où ils se nourrissent de la vérité soit servie plus abondamment, et couverte de toutes sortes de mets, afin que l'âme s'engraisse de ce suc de vie, et répare ainsi le dépérissement de ses forces causé par les fâcheuses nécessités auxquelles elle est assujettie.

Cela pourrait bien nous être figuré par ce

qui est rapporté d'Elie au troisième livre des *Rois*. Ce saint prophète, fuyant la persécution de l'impie Jézabel, avait déjà fait une journée de chemin dans le désert; accablé d'ennui et de lassitude, il se jeta sous un genièvre où il réclamait la mort; s'étant endormi à l'ombre de cet arbre, un ange parut, le toucha, et lui dit : levez-vous et mangez; Elie regarda derrière, et vit auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre, et un vase d'eau. Il mangea donc et but, puis se rendormit. L'ange du Seigneur revenant une seconde fois le toucha de nouveau, et le pressa de manger encore, parce qu'il lui restait un grand chemin à faire; ce qu'ayant fait, et se trouvant extraordinairement fortifie par cette nourriture mystérieuse, il marcha, durant quarante jours et quarante nuits, jusqu'à la montagne d'Horeb.

Ne voilà-t-il pas une figure bien naturelle de la sainte quarantaine, durant laquelle nous tendons par les abstinences et les macérations de la chair à la sainte montagne. Ce pain cuit sous la cendre est, selon saint Bernard, une image sensible de la parole divine, simple et grossière en apparence, mais qui renferme en soi une vertu et une douceur ineffable : *Forinsecus quidem rudis, sed meditullitus dulcis et confortativus.*

L'homme extérieur ne succomberait-il pas sous le faix si l'intérieur n'était muni du pain de vie? Les prédicateurs sont les anges visibles qui vous exhortent de manger, et de manger beaucoup, de ruminer cette nourriture divine de même que les animaux immondes font la leur, de ne pas la laisser passer légèrement et comme en courant dans votre esprit par une lecture précipitée, mais la faire habiter et fixer dans vos cœurs en la méditant à loisir, y réfléchissant sans cesse, et en faisant vos chastes délices. Heureux ceux qui en sont ainsi saintement affamés et insatiables, qui la consultent comme leur oracle, et la suivent comme la règle immuable de la conduite des chrétiens.

Je m'estimerai trop recompensé de mon travail s'il peut produire cet effet, et exciter ou contenter cette faim salutaire. Comme c'est l'unique fin que je m'y suis proposée, j'ose espérer que le ciel y répandra sa bénédiction.

Je me suis étudié le plus qu'il m'a été possible à la clarté, puisque notre ministère nous engage à mettre les vérités saintes dans leur jour, et développer ce qu'elles peuvent avoir d'obscur, ou qui serait moins à la portée des simples, et de toutes celles qu'un Evangile renfermait, je me suis toujours attaché et déterminé à celle qui se présente le plus naturellement à l'esprit, et que celui de l'esprit de Dieu a eu intention de nous proposer; car pourquoi allégoriser le texte sacré et lui faire violence lorsqu'il offre un sens intelligible et édifiant.

—

SERMON XVII.

Sur l'évangile du jeudi d'après les Cendres.

DE L'HUMILITÉ.

Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum (*Matth.*, VIII.)

Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison.

Que relèverai-je préférablement dans l'heureux centenier de notre évangile? Sera-ce sa charité et ses soins empressés pour un pauvre serviteur perclus de tous ses membres, et par là hors d'état de servir? cet exemple aurait sans doute de quoi confondre plusieurs maîtres qui se disent chrétiens, et sont moins touchés de la maladie d'un pauvre domestique qui aura peut-être ruiné sa santé à leur service, que de celle des animaux dont ils en tirent quelqu'un. Cet officier de guerre, qui se comporte en cette occasion comme un père, les condamnera au dernier jour; mais ne sont-ils pas déjà condamnés par ces paroles foudroyantes de saint Paul : Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et particulièrement de ceux de sa maison, il renonce à la foi et il est pire qu'un infidèle? Sera-ce sa religion? Elle ne mérite pas moins nos éloges que ceux des Juifs qui font valoir auprès de Jésus-Christ la synagogue qu'il leur a bâtie à ses dépens, et ne me fournirait que trop de sujet d'invectiver contre le peu de piété de quelques seigneurs qui laissent tomber en ruine les églises de leurs terres sans se soucier de les réparer ou de les pourvoir d'ornements convenables, pendant que les appartements de leurs châteaux ne sont pas moins somptueux que ceux des princes, et que l'or et l'argent y brillent de toute part. Mais puisque le Sauveur loue et admire sa foi, donnons-lui les justes louanges qui lui sont dues, et tirons-en des instructions salutaires. Cette foi, qui a excité l'admiration dans celui qui est incapable de rien admirer, rien ne lui étant nouveau, et qui a obtenu tant de guérisons miraculeuses de ceux qui s'adressaient à lui, n'est pas une foi nue ni une vertu simple, mais composée : elle enferme la créance de la divinité de Jésus-Christ, une haute idée de sa toute-puissance et de sa souveraineté absolue sur les créatures; une ferme confiance en sa bonté; un grand sentiment de son indignité propre, un abaissement profond du cœur et du corps. Voilà ce qui charmait Jésus-Christ dans ce nouveau domestique de la foi, admis à la table du banquet céleste à l'exclusion des enfants du royaume; surtout son humilité, et la vive persuasion où il était et la protestation sincère qu'il fit d'être indigne de recevoir le seigneur de l'univers dans sa maison. Par là, dit saint Augustin, il se rendit digne de le recevoir dans son cœur, et d'être reçu dans le sein du père Abraham comme sa vraie postérité.

Bornons-nous à cette disposition admirable, et voyons combien elle est agréable à Dieu, et les moyens les plus propres pour la former et l'entretenir en nous. Ainsi nous

allons voir combien l'humilité plaît à Dieu. Ce qui est de plus capable de nous inspirer et de faire croître en nous une vertu si désirable et si nécessaire, ce sera le second. Adressons-nous pour obtenir les lumières du Saint-Esprit à la plus humble des créatures qui a enlevé le cœur du Fils de Dieu par son humilité, laquelle, comme un nard d'excellente odeur, l'a attiré dans ses chastes entrailles; elle ne se regarde que comme une vile esclave dans le temps que sa maternité, annoncée par l'ange, l'élève au comble de ses grandeurs. Saluons-la de même, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'historien sacré dit que Dieu, après avoir créé la lumière, le firmament, tous les corps sublunaires, et les avoir arrangés avec cette symétrie et cette proportion admirable qui les lie ensemble et fait toute la beauté de l'univers, vit que toutes les choses qu'il avait faites étaient très-bonnes et fut charmé de son ouvrage. Mais combien l'est-il davantage de ceux qu'il opère dans l'ordre de la grâce, infiniment supérieur à celui de la nature? Et parmi ces ouvrages, qui portent tous le caractère de sainteté, ce que son esprit opère de sentiments humbles dans ses serviteurs, il ne regarde avec complaisance, dit le chantre sacré, que ce qu'il y a de plus abaissé dans le ciel et sur la terre, tandis qu'il ne voit que de loin et avec un regard de mépris les choses hautes, parce que ce qui paraît élevé aux yeux des hommes n'est souvent qu'abomination aux siens. Sur qui jetterai-je des regards favorables? nous dit-il par son prophète; sera-ce sur ces puissants monarques, ces fameux conquérants qui veulent donner la loi à toute la terre, sans en reconnaître d'autre que la force de leurs bras? Sera-ce sur ces hommes de richesses, qui amassent des monceaux d'or et d'argent dans lesquels ils mettent leur confiance sans se prescrire jamais de bornes? Sera-ce sur ces prétendus sages qui recherchent une prudence toute terrestre, ces trafiqueurs, ces conteurs de fables, inventeurs d'une intelligence nouvelle? Que sont-ils devenus ces docteurs de la loi? ces esprits curieux des sciences du siècle? Ils se sont évanouis dans leurs vaines pensées, réduits au néant devant ses yeux; leur folie les a précipités dans la mort. Sur qui donc, Seigneur, daignerez-vous arrêter vos regards? Sur le pauvre qui a le cœur humilié et qui écoute ma parole avec un religieux tremblement; il devient un objet que je considère.

Lisez, chrétiens, les saintes Écritures; examinez la conduite que Dieu a tenue depuis le commencement; vous trouverez qu'autant qu'il est appliqué à confondre et à détruire les vains projets des superbes, autant l'est-il à répandre ses bénédictions et faire part de ses plus chères faveurs aux autres; car la haine qu'il porte aux premiers est la mesure de son amour pour les seconds; non-seulement il se plaît à dissiper leurs desseins ambitieux, mais il les renverse du trône, leur ôte le baudrier pour ceindre leurs reins d'une corde; sa colère va encore plus loin : il les dégrade de la condition d'homme, et les réduit à celle des bêtes et à paître l'herbe des champs comme elles. Tu t'es méconnu, dit-il à l'un de ces orgueilleux; tu as fait le fier et l'insolent, misérable vase d'argile, et tu as osé blasphémer les doigts qui t'ont tourné sur la roue; je saurai bien te réduire; qu'on mette un mors à la bouche et un cercle aux narines de ce cheval fougueux; mais pour les humbles, qui se méprisent encore plus eux-mêmes qu'ils ne sont méprisés du reste des hommes, qui s'en regardent comme le rebut et la balayure, ah! il les chérit tendrement, il se déclare leur protecteur; c'est le blesser à la prunelle de ses yeux que d'y toucher; ils sont comme un anneau précieux dans sa main, il les tire du fumier pour les faire asseoir parmi les princes de son peuple, il leur donne un trône de gloire, et met ces précieuses balayures dans son sein. C'est pour cela qu'il ne manque jamais d'humilier le cœur avant que d'y verser les plus riches dons de sa grâce : *Antequam glorificetur cor hominis, humiliatur* (*Prov.*, XVIII); il n'a jamais fait de faveurs extraordinaires aux plus grands saints sans les avoir humiliés, et ils ont toujours regardé ces abaissements comme le gage de quelque faveur nouvelle dont il voulait les gratifier. Eh! comment les saints, qui ne sont tels que par l'humilité, ne trouveraient-ils pas de l'agrément à ses yeux? puisque les pécheurs qui s'y humilient commencent à lui plaire, et lui faire perdre le souvenir des crimes par lesquels ils l'ont irrité; les foudres lui tombent des mains, et il ne saurait se résoudre de punir les plus grands pécheurs lorsqu'ils s'anéantissent en sa présence.

Le roi Achab était un impie, un idolâtre, oppresseur des innocents, un homme vendu pour faire le mal, ainsi qu'Élie le lui reproche hardiment; se voyant prêt de subir le juste châtiment dû à ses injustices, qui lui était annoncé par le prophète, il se dépouille de ses vêtements royaux, se couvre d'un sac, et marche tout courbé et abattu par la crainte des maux prêts à fondre sur sa tête; voilà son juge qui devient en quelque sorte son avocat, quoique cette humilité ne fût que passagère et superficielle : As-tu vu, dit-il à Élie, avec une secrète complaisance, le roi Achab humilié : *Vidisti Achab regem humiliatum?* (III *Reg.*, XXI.) Eh bien, parce qu'il s'est ainsi abaissé devant moi, je suspendrai l'exécution de l'arrêt que j'avais prononcé contre lui. Saül avait péché de même et violé l'ordre qu'il avait reçu d'exterminer tous les Amalécites : Samuel lui déclare qu'en punition de sa désobéissance le Seigneur le rejette et fera oindre en sa place, pour roi, un homme selon son cœur. Ce prince, au lieu de s'humilier sous la puissante main de Dieu, prie le prophète de l'honorer de même qu'auparavant devant le peuple. Cette parole superbe fut comme le sceau de sa réprobation, et la funeste cause de

son endurcissement; étrange pénitence que celle qui veut maintenir son rang contre l'ordre de Dieu, qui affecte encore de vains honneurs après qu'on l'a déshonoré; n'est-ce pas une pénitence pareille à celle de l'ange apostat? Le publicain, au contraire, quoique chargé de crimes, est justifié par son profond abaissement, parce que Dieu ne peut mépriser un cœur contrit et humilié; ainsi ayez toutes les vertus, si vous n'avez l'humilité vous ne pouvez plaire à Dieu; jeûnez, faites des aumônes et de longues prières, les pharisiens en faisaient encore davantage, et vous voyez toutefois dans l'Evangile de quelle sorte le Fils de Dieu les traite, et les malédictions dont il les charge. Si vous avez, au contraire, l'humilité, quoique vous conserviez encore diverses attaches au préjudice du parfait amour qui est dû à Dieu, et que vous tombiez en plusieurs fautes, vous avez quelque chose qui lui plaît, et qui l'obligera de multiplier ses secours pour achever de rompre vos liens. Le manteau de l'humilité couvrira mieux votre nudité que toutes les autres vertus, qui sont fausses lorsqu'elles en sont destituées, selon cette belle parole de Grégoire le Grand : *Virtutibus nudus, melius ipsa humilitate vestitur.* Mais qu'est-ce qui peut tant plaire à Dieu dans l'humilité? C'est la vérité : *Ecce enim veritatem dilexisti* (*Psal.* L); Dieu aime la vérité, il hait la fausseté et l'hypocrisie; le superbe s'attribue un être imaginaire; il se grossit à ses propres yeux par des qualités fantastiques ou des dons de Dieu même; c'est ce qui lui est insupportable; il le démasque, et s'il ne le couvre pas toujours de confusion ici-bas, il ne manquera pas de le faire au dernier jour, et de dévoiler sa turpitude à la face du ciel et de la terre.

L'humble, au contraire, ne veut pas en imposer; il se donne pour ce qu'il est, il ne sait ce que c'est que de faire parade de ses bonnes qualités, il reconnaît les mauvaises, et se juge digne de toutes sortes d'abaissements. Car l'humilité, selon l'idée que nous en donne saint Bernard, n'est autre chose que la connaissance de ses misères, qui rend l'homme vil à ses propres yeux : *Virtus qua homo verissima sui cognitione sibi ipse vilescit.* Loin de nous donc tous ces détours artificieux de l'amour-propre qui porte à s'attribuer des défauts dont on est exempt; on trouve aisément le moyen de s'en relever. Pourquoi recourir au mensonge et s'imputer des bassesses qu'on n'a pas pour s'humilier? L'humilité est toute fondée sur la vérité; il n'y a qu'elle qui nous puisse humilier effectivement, ainsi que David le dit à Dieu : *et in veritate tua humiliasti me* (*Psal.* CXII).

C'est cette vérité qui nous fait juger de nous-mêmes de la même manière que Dieu en juge, et nous fait conformer nos pensées aux siennes; car si on s'arrêtait à la seule lumière naturelle et à la reconnaissance de soi-même, acquise par l'étude et par diverses réflexions sur les mouvements du cœur humain, elle produirait plutôt une vaine enflure qu'une humiliation chrétienne. L'humilité rend donc hommage à la vérité de Dieu; elle en rend encore un plus exprès et plus formel à son ordre, cet ordre qu'il aime invinciblement par la nécessité de son être, cet ordre qui est la loi immuable qu'il suit invariablement, et qui n'est pas différente de lui-même; l'orgueilleux se soustrait à cet ordre adorable qui place chaque chose en son lieu, il affecte une prééminence qui ne lui est point due, il dit aussi bien que l'ange rebelle, *je m'assiérai sur la montagne de l'alliance et serai semblable au Très-Haut.* Dieu souffrira-t-il un tel désordre dans son empire? Celui qui a fait un discernement si effroyable entre les étoiles, dit saint Bernard, n'en fera pas entre des mottes de terre? *Qui discrevit inter stellas discernet inter glebas?* Ah! il s'armera d'indignation, il vengera un pareil attentat qui attaque directement l'attribut dont il est le plus jaloux, et qui veut lui ravir sa propre gloire; il le pulvérisera et le fera descendre jusqu'au plus profond du lac, ainsi qu'il l'en menace par son prophète : *usque ad fundamenta laci.* (*Isai.*, XIV.)

D'où vient que l'orgueil nous choque tant, et nous est si fort odieux dans les autres? D'où vient qu'un homme qui s'empare de pleine autorité d'une place de distinction qui ne lui est point due se rend insupportable, et qu'il n'y a personne qui ne lui dise du moins dans son cœur : descendez de là, cette place est destinée pour d'autres? D'où vient, au contraire, que rien ne plaît et ne relève tant que la modestie, l'exemption du faste et de la vanité, que rien n'est plus aimable qu'un homme qui se met sans affectation aux pieds de tous les autres, et ne cherche qu'à s'effacer? C'est que l'orgueil contient en soi une telle difformité que les hommes ne le peuvent souffrir lorsqu'il se produit au jour; la vertu qui lui est opposée jette un tel éclat, que ses plus grands ennemis mêmes en sont charmés, et sont forcés de lui donner leur estime. Or, si nous traitons ainsi l'orgueil par un reste d'amour pour l'ordre et pour la justice, comment Dieu, qui est cet ordre essentiel, cette justice originale et primitive, le traitera-t-il lui-même? Si nous sommes émus de la sorte contre ce dérèglement, nous qui sommes mauvais, et n'entrevoyons qu'une partie de la malice effroyable de l'injustice monstrueuse qu'il renferme, quelle sera l'émotion ou plutôt la fureur de celui qui en pénètre jusqu'aux moindres racines et aux fibres les plus délicates? Si nous faisons ce que nous pouvons pour le rabaisser, que ne fera point celui qu'il attaque directement, qui en connaît toute l'énormité. J'entends déjà la voix d'un ange qui crie qu'autant que Babylone s'est élevée d'orgueil, autant va-t-elle être rabaissée, et que comme elle a marché sur la tête des hommes, elle sera foulée aux pieds des démons et deviendra la retraite de tous les esprits immondes; il n'y aura donc aucun orgueil qui ne soit confondu, ni aucune humilité qui ne soit couronnée.

Dieu n'attend pas même toujours si tard à faire éclater sa justice et rentrer toutes choses dans l'ordre, il le fait souvent dès ici-bas, ainsi que nous l'avons vu ; j'en pourrais citer plusieurs exemples pareils, mais ce qui rend les humbles plus dignes de la prédilection de Dieu, c'est qu'il aperçoit en eux les livrées et les caractères de son Fils bien-aimé en qui uniquement tous ses élus lui plaisent : ce Fils adorable, égal en toutes choses à son Père, est descendu du trône sublime de sa gloire, et s'est revêtu de la forme d'esclave pour réparer l'injure que l'orgueil de notre premier père avait faite à sa majesté infinie : quoiqu'il ait été le modèle achevé de toutes les vertus, celle-ci éclate entre toutes les autres; ce qui fait que saint Paul l'appelle par excellence la vertu de Jésus-Christ; elle se trouve dans tout le cours et les circonstances de sa vie : il naît dans le sein de la misère et veut bien se réduire à toutes les bassesses de l'enfance : *per omnes naturæ contumelias volutatus;* après sa naissance on le couche non dans un lit, mais dans une crèche d'animaux, sur un peu de paille ; la circoncision, dont il ne veut pas se dispenser, imprime en sa chair sacrée une flétrissure honteuse ; il passe pour le fils d'un vil artisan, et travaille avec lui pour gagner sa vie à la sueur de son front. L'Evangéliste ne nous apprend autre chose de ses actions, depuis douze jusqu'à trente ans, sinon qu'il était soumis à Marie et à Joseph ; à cet âge il va recevoir le baptême de la main de son précurseur, mêlé dans la foule des pécheurs et des publicains ; il souffre que le démon le tente et porte sa main infâme sur sa personne divine. S'il fait paraître sa sagesse admirable et sa toute-puissance par une foule de miracles qu'il opère, c'est par la nécessité de sa mission et pour glorifier son Père céleste. Cette humilité est si prodigieuse que, malgré tant de marques qu'il donne à tout moment de son pouvoir absolu sur la nature et sur les éléments, les plus méprisables d'entre les Juifs l'outragent impunément ; une troupe de valets se saisit de lui, par ordre du prince des prêtres, le lie, le garrotte, exerce sur lui mille indignités. Après avoir essuyé les soufflets, les crachats, une flagellation sanglante comme un esclave, il est attaché à un poteau infâme comme un insigne malfaiteur entre deux scélérats et rassasié d'opprobres. Saint Paul, ne pouvant trouver de terme qui exprimât à son gré l'humiliation si inconcevable de sa croix, se sert de celui d'anéantissement : *exinanivit semetipsum* (*Philip.*, II) ; car, quelque cruelles et pénétrantes qu'aient pu être les douleurs que la rage et la malice de ses ennemis lui ont fait endurer (ce qui l'a fait appeler par le prophète un homme de douleurs), elles ont néanmoins été de nécessité, proportionnées à l'infirmité de sa chair mortelle ; mais les insultes, les injures, les railleries sanglantes d'un peuple entier comblé de ses bienfaits, qui en a fait son jouet et l'a traité comme un roi de théâtre, ont formé une espèce d'humiliation infinie, en quelque sorte, à raison de la dignité infinie de la personne outragée; et comme si cela ne suffisait pas au zèle qui le dévore de satisfaire à son Père pour l'homme qui avait imité l'orgueil du démon, il s'abaisse encore plus intérieurement à ses yeux et lui proteste *qu'il n'est qu'un ver et non pas un homme, l'opprobre de la terre et le rebut du peuple.*

Voilà ce qui a rendu à l'univers, défiguré par le crime d'Adam superbe, sa première beauté, et en a ajouté une toute nouvelle. Ce divin Sauveur s'est formé un corps qui continuât d'honorer son Père par son humilité, qui en portât les traits et les caractères naturels.

Voyez sur le portrait que je vous en ai fait, si vous en avez quelqu'un ; hélas ! qu'il est à craindre que vous n'y aperceviez plutôt ceux du prince de tous les enfants d'orgueil, et que vous ne portiez ses livrées funestes ! l'humilité que notre adorable Maître nous a tant recommandée de vive voix et enseignée encore plus par ses exemples, est l'humilité du cœur : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Oh ! qu'il est ordinaire de s'y tromper et de prendre le change en confondant l'humilité d'esprit avec celle du cœur ! La différence toutefois est extrême : Il y a une certaine humilité, dit saint Bernard, qui est produite par la vérité, mais elle n'a point de chaleur, elle naît du souvenir de nos chutes, de nos excès, de nos égarements passés, et de la considération de nos faiblesses présentes, de la pente violente que les habitudes déréglées ont laissée en nous pour le mal : ce vif sentiment de nos misères et de notre indignité ne permet pas que nous ayons de hauts sentiments de nous-mêmes, ni de peine de nous humilier devant Dieu ; nous lui protestons sincèrement que nous ne sommes que poudre et que cendre, et souvent il vous arrive de n'oser ouvrir la bouche dans la confusion que vous en ressentez. Vous vous croiriez bien humbles si vous étiez en cette disposition; sachez toutefois que vous ne le seriez qu'à demi, ou plutôt point du tout : c'est moins là une humilité évangélique que philosophique; la première ne se contente pas de s'abaisser devant Dieu et de lui exposer ses misères, elle s'abaisse devant les hommes et le fait avec joie; elle publierait ses chutes si leur manifestation s'accordait avec les règles de la prudence; ce n'est pas une spéculation stérile, ni une simple idée de l'esprit, mais une vertu du cœur formée par le Saint-Esprit, qui donne de l'amour pour l'abjection, l'oubli et le mépris des créatures; elle pousse ceux qui en sont animés à rechercher la dernière place comme leur centre et leur élément, à mettre leur bouche dans la poussière, comme dit le Prophète, c'est-à-dire qu'elle fait goûter et savourer sa bassesse et son néant. Vous croyez n'être bon à rien, et que vous méritez toutes sortes d'ignominies, celà est louable; mais ce n'est pas assez, soyez donc bien aise d'être traité comme vous reconnaissez le mériter, puisque vous vous êtes ravalé au-

dessous des animaux, privé de raison et rendu digne de l'enfer. Lorsque vous paraissez en la présence de Dieu et vous considérez en la glace si pure de sa sainteté, votre difformité vous fait peur, vous faites un aveu ingénu de vos péchés, vous reconnaissez qu'ils vous ont étrangement éloigné du salut ; enfin vous êtes *un homme qui voit sa pauvreté*, et sent son infection ; mais si la Providence fait naître quelque rencontre où il faille subir une humiliation, si l'on vous fait quelque affront, ou simplement qu'on manque envers vous d'égard et de circonspection, vous oubliez qui vous êtes, vous n'écoutez plus cette voix qui vous crie, quel honneur, quel ménagement sont dus à un chien mort, à un criminel tiré de l'échafaud ? Mais votre seul ressentiment, votre cœur se soulève, se remplit de fiel, et fume de colère : *Tange montes et fumigabunt*. (*Psal.* CXLIII.) Qu'est devenue cette humilité à l'épreuve, ce vous semblait, de tous les opprobres ; elle n'était sans doute que la surface de votre esprit, ou plutôt de l'imagination, et vous êtes par là convaincu de n'aimer pas la vérité qui vous pénètre intérieurement par ses raisons et vous représente à vous-même tel que vous êtes sans flatter votre portrait. L'Apôtre vous dit que ce n'est pas assez de n'avoir pas de hauts sentiments de soi-même, il ajoute qu'il faut se rabaisser, et embrasser ce qu'il y a de plus bas : *sed humilibus consentientes* (*Rom.*, XII) ; il n'y a qu'un orgueil de démon, ou un entier renversement d'esprit qui puissent empêcher l'homme de s'anéantir devant Dieu ; il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de s'humilier devant un autre homme : le premier est de nécessité, le second, du choix de notre volonté ; faites donc de nécessité vertu et n'affectez plus de vouloir passer aux yeux des hommes pour autre que vous n'êtes à ceux de l'arbitre suprême ; autrement craignez qu'il ne vous punisse d'user de deux poids différents et de deux mesures, ce qui est en abomination devant lui. Quoi ! lorsque vous vous examinez dans le secret de votre conscience, et vous pesez dans la balance de la vérité, vous vous trouvez léger, et vous voulez vous donner à nous pour autre que vous n'êtes, et que nous vous estimions d'un plus grand prix que vous ne vous êtes trouvé valoir dans ces premières balances ; ah ? craignez Dieu, ayez horreur de cette duplicité qui vous attirerait sa malédiction.

Travaillons donc à acquérir l'humilité de cœur, la seule capable de gagner le sien, et voyons les moyens que nous devons employer pour cet effet ; c'est ce que je vous ai promis en mon second point.

SECOND POINT.

Si nous étions assurés de pouvoir plaire à un grand prince par quelque endroit, ne mettrions-nous pas tout en usage pour en venir à bout ? Mais combien nous y étudierions-nous davantage, si l'établissement de notre fortune en dépendait absolument. Je crois vous avoir prouvé avec assez de clarté qu'il était impossible de plaire à Dieu sans humilité, et cela est plus que suffisant pour porter des âmes bien nées à tenter toutes sortes de moyens pour acquérir cette vertu ; que sera-ce donc si notre sort et notre établissement éternel y étaient attachés ; mais ne pouvez-vous douter, après que la vérité incarnée vous a protesté que, si vous ne renoncez à l'orgueil, et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez jamais au royaume des cieux ?

Remarquez que Jésus-Christ se sert ici de la même expression que pour le baptême : Si quelqu'un, dit-il, ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit, il n'entrera jamais au royaume des cieux. La nécessité de ce premier sacrement est même moindre que cette vertu fondamentale ; car un adulte qui aurait désiré avec ardeur d'être purifié dans le bain sacré de la régénération, et ne l'aurait pas été par quelque obstacle étranger, ne serait pas exclu du salut, ainsi qu'il paraît par la confiance que saint Ambroise témoigne pour celui du jeune Valentinien mort catéchumène ; au lieu que la porte du ciel est fermée à tous les enfants d'orgueil : ils n'appartiennent pas à Jésus-Christ, mais au démon, du corps duquel ils font partie.

Rien ne serait plus facile que de nous désabuser du peu de réalité de ce qui fait communément l'objet de notre vanité, si nous voulions faire un peu d'usage de notre foi et même de notre raison ; mais, séduits par nos sens et notre imagination, nous nous arrêtons à une légère surface des choses sans les approfondir, et sans jamais réfléchir au dedans de nous-mêmes. Un homme, par exemple, se voit élevé à une charge, à un rang distingué, tout le monde le regarde avec respect ; plusieurs attendent de lui leur établissement, et fondent leur espérance sur son crédit. Cela fait de vives impressions sur son cœur ; il se remplit de lui-même et de tout cet appareil extérieur qui l'environne ; ses yeux en sont éblouis et ne voient pas le néant et l'illusion de cette grandeur chimérique, de cette royauté de théâtre. Un autre a ou croit avoir de grands talents, de la pénétration d'esprit, un jugement solide, mémoire heureuse, facilité et grâce à s'énoncer : il excite l'admiration dans ceux qui l'écoutent. L'orgueil, qui a des racines si profondes dans l'homme corrompu, ne manquera pas d'y produire une secrète complaisance pour ces avantages extérieurs, et du mépris pour ceux qui en sont destitués.

Qu'aurait-il de plus facile à lui que de découvrir le vide de toutes ces choses qui n'en imposent qu'à ceux qui n'ont des yeux qu'à la tête, s'il ne prenait plaisir à se repaître de fumée ? En quoi consiste cette grandeur ? Qu'a-t-elle de réel et de solide ? Ce n'est qu'un effet de la fantaisie des hommes, qui sont convenus d'attacher à de certaines marques des idées de puissance ; car qu'ont ceux qui possèdent ces dignités, de plus que ceux qui ne sont pas dans la même élévation ? Leur esprit est-il plus éclairé et moins susceptible d'erreur ? leur cœur plus exempt de

passions, et leur corps de maladies et des suites de notre condition mortelle? Toute cette diversité d'états, cette inégalité entre les hommes, qui participent tous à une même nature, n'est-elle pas un triste effet de sa dépravation, et de ce que, n'étant pas soumis à l'empire de la raison, il faut que la force les range à leur devoir, ainsi que les bêtes qui en sont privées? Se peut-il donc faire qu'on se glorifie de ce qui doit son établissement au péché? Peut-être que la vanité humaine trouvera plus de fondement dans les dons de la grâce; mais dès que nous disons *dons et grâces*, voilà la vanité encore chassée de ce retranchement : *Qu'avez-vous que vous n'ayez point reçu?* vous dit l'Apôtre; *que si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez point reçu?* Si le mouvement de la volonté, qui fait consentir à l'impression de la grâce, a quelque chose qui vienne de l'homme, qu'il s'en glorifie, à la bonne heure; mais si tout don parfait vient du Père des lumières, si son Esprit-Saint forme en nous les bonnes pensées, les saints désirs, et nous applique à tout bien, quelle prise a la présomption? Le pinceau s'applaudira-t-il des traits que le peintre lui fait tracer? la muraille du rayon de lumière qu'elle réfléchit? Quel est l'insensé qui s'osât glorifier de ce qu'il ne s'est pas jeté dans un précipice, et le mendiant de ce qu'il a quitté les haillons qui couvraient à peine sa nudité, pour se revêtir d'un bon habit dont un riche lui a fait présent?

De quelque côté que je tourne les yeux, je ne vois pas la moindre chose qui puisse nous inspirer de la vaine gloire : j'aperçois, au contraire, mille motifs qui doivent nous porter à l'humilité, et nous tenir collés sans cesse à la terre. La bassesse et la boue de notre origine; la malheureuse qualité d'enfants d'un père criminel de lèse-majesté divine, et dégradé; un corps devenu le jouet des saisons et de toutes les intempéries de l'air, une âme, de toutes les passions; les erreurs continuelles auxquelles nous engagent les bornes étroites de notre esprit et notre précipitation à juger; une volonté inquiète qui prend le change à tout moment, et s'attache à une ombre, à une vaine lueur de bien; tant de causes internes et externes qui nous avertissent à tout moment de notre mortalité; la pourriture du tombeau, qui est le terme de la plus belle vie; la haute et impénétrable profondeur des jugements de Dieu, terrible en ses conseils sur les enfants des hommes, dont la vue oblige le Roi-Prophète de s'écrier : *Judicia tua abyssus multa* (*Psal.* XXXV), tout cela n'est-il pas capable de nous établir dans une disposition stable et fixe d'humilité?

Le temps ne me permet pas de m'étendre sur toutes ces choses : je m'arrête à trois motifs, qui sont trois différences de temps, à savoir : le passé, le présent, l'avenir. Ce sera sous l'idée de trois abîmes.

A l'égard du passé, il y a vos péchés. Vous êtes certains de les avoir commis, d'une certitude physique et absolue; il n'en est pas de même du pardon : un seul péché mortel non expié peut être cause de votre damnation. Je sais que vous vous êtes présentés au tribunal de la pénitence, et que vous en avez reçu l'absolution de la main du prêtre; mais avez-vous apporté à ce sacrement les dispositions nécessaires pour vous donner lieu de croire qu'il ait eu son entier effet? On se croit pleinement justifié lorsqu'on s'est retiré des désordres grossiers : et ne se peut-il pas faire aisément qu'on n'y ait renoncé que par des considérations humaines? En a-t-on fait une satisfaction proportionnée à leur grièveté? Le saint homme Job craignait bien que Dieu ne le voulût consumer pour les péchés de sa jeunesse, et qu'il ne les lui rappelât au jour de ses vengeances. Mais quand vous auriez une pleine assurance de leur rémission, gardez-vous pour cela de bannir la crainte, c'est le Sage qui vous en avertit : *De propitiato peccato noli esse sine metu* (*Eccli.*, V); car qui sait si Dieu, en vous les pardonnant, n'a rien changé dans les conseils de sa miséricorde? Qui sait s'il vous guidera dans vos voies avec la même application, et s'il détournera de devant vos pas tout ce qui vous pourrait être une occasion de rechute? Il n'en faut pas davantage pour vous obliger, si vous êtes sages et vraiment pénitents, d'être toujours courbés en sa présence, pour dire en toute occasion avec notre centenier : Seigneur, je ne suis pas digne : *Domine, non sum dignus.* Recevez-vous quelque grâce de Dieu ? je n'en suis pas digne; quelque marque d'honneur et de distinction de celle des hommes? *non sum dignus :* vous recevriez en cet esprit tous les adoucissements de votre pèlerinage et les consolations temporelles, et vous vous en priveriez souvent par l'instinct de ce même esprit, disant avec Tertullien (*De pœnit.*) : Ces sortes de douceurs sont bonnes pour des âmes innocentes, et non pour moi qui ai déshonoré mon Dieu, et qui suis en danger de porter pour jamais tout le poids de sa colère : *Ista felicibus, ego deliqui.* Vous vous reconnaîtriez, au contraire, digne des traitements les plus ignominieux; votre cœur s'y attendra et vous direz avec un saint roi, parfait modèle des pénitents : *Improperium exspectavit cor meum et miseriam* (*Psal.* LXVIII); toujours prêt, comme lui, à recevoir les coups de verges dont Dieu voudra vous châtier, soit par lui-même, soit par le ministère des hommes, sourd et muet lorsqu'on le chargeait d'injures et qu'on l'accablait de reproches.

Tel est un pécheur vraiment converti, vivement animé de l'esprit de pénitence : il regarde toujours ses péchés comme subsistant, et les jugements de Dieu suspendus au-dessus de sa tête, comme des flots prêts à le submerger; ses ennemis les plus envenimés l'épargnent toujours trop à son gré; devenu son propre accusateur dès le commencement, il se fait moins de grâce qu'ils ne lui en feraient; convaincu qu'il n'y a qu'une miséricorde infinie qui puisse pardonner de tels

excès, il ne s'en croit pas moins redevable à la justice; s'il entre dans l'église, c'est comme le publicain, sans oser s'approcher du sanctuaire ni lever les yeux au ciel. Loin d'affecter des prééminences au-dessus de ses égaux, il s'abaisse en son cœur au-dessous de ses inférieurs, et même des créatures privées de raison, comme étant toujours demeurées dans l'ordre qu'il a indignement violé. Tels sont les mouvements naturels d'un pécheur pénitent, et quiconque ne les éprouve pas en soi, du moins en quelque degré, est moins un pénitent qu'un moqueur.

Passons au second abîme : c'est celui de notre cœur, cette sentine inépuisable de corruption, ce fond impénétrable d'orgueil, de malice et d'amour-propre, qui répand souvent son venin et son infection sur les actions qui nous paraissent les plus louables, nous fait rapporter à nous-mêmes, par des vues obliques, ce qui doit être uniquement rapporté à la gloire de Dieu, en sorte que personne ne sait certainement s'il est digne d'amour ou de haine. Et comment l'orgueil peut-il subsister avec cette cruelle incertitude? *Nescit homo utrum amore, an odio dignus sit* (*Eccle.*, IX); cette parole ne fait-elle pas disparaître tout ce qui sert de pâture à notre vanité? Qu'un homme parle, comme dit saint Paul, le langage des hommes et des anges; qu'il ait assez de foi pour transporter des montagnes; qu'il pratique les plus rudes austérités et distribue la meilleure partie de son bien aux pauvres, avec toutes ces actions éclatantes il peut être un néant de vertu et un abîme de misères. Etre tout ou n'être rien dépend d'un fond inconnu de l'homme et connu de Dieu seul : *Quis cognoscet illud?* (*Jerem.*, XVII.) Cet abîme ne se peut sonder que de celui qui l'avait créé dans la rectitude : par-là est bannie toute vanité, toute élévation de cœur, toute confiance en soi-même; et, dans ses talents et ses qualités, toute vue d'esprit qui nous fait un portrait avantageux de nous-mêmes.

Je ne prétends pas que vous vous condamniez là-dessus; mais cette seule vérité, qui est incontestable et de foi, est plus que suffisante pour vous obliger à rejeter les louanges des hommes et celles que vous vous donnez plus fréquemment en secret : tous ces éloges ne vous donnent rien de réel, ils n'empêchent pas que vous ne puissiez être dans une privation totale de tout bien solide, une nudité honteuse par le défaut de la charité; bien loin de là, elles ne tendent qu'à inspirer une vaine complaisance et tirer l'âme de cette vue de son néant, qui lui est si avantageuse.

Je ne parlerai pas de cette loi impérieuse des membres, source de toute corruption, qui a donné tant d'exercice et causé tant d'humiliations aux plus grands saints, et dont il ne faut pas espérer d'être affranchis avant la mort : un instant peut nous précipiter en enfer par un seul péché de pensée; il n'en a pas fallu davantage pour causer, sans retour, la perte d'une infinité d'anges. Qui ne sera saisi de frayeur!

Le troisième abîme est celui de l'avenir qui nous présente l'idée de la fin de notre course et du peu de temps qui nous reste encore à vivre. Il ne suffira peut-être pas, si vous avez différé jusqu'à présent votre conversion, pour ruiner en vous l'amour de la créature, y établir sur ses ruines celui du Créateur, et faire parvenir votre pénitence au degré nécessaire pour opérer la justification, afin que ce ne soit un fruit avorté; elle n'est pas l'affaire d'un jour : dans le cours ordinaire de la grâce, il faut bien des pleurs, des gémissements, des travaux pour désapprendre à faire le mal et faire prendre à son âme un pli tout contraire à celui qu'elle avait auparavant; mais je vous suppose justifiés et établis en grâce, y êtes-vous confirmés? Etes-vous assurés de votre persévérance dans le bien? Elle est un don spécial de Dieu qui l'accorde à qui il lui plaît; les conciles nous en ont fait un article de foi en anathématisant les hérétiques qui osaient enseigner le contraire, et saint Augustin dit que, parmi ceux qui doivent persévérer jusqu'à la fin, Dieu en mêle exprès d'autres qui ne persévéreront pas, afin que nous connaissions que nous ne pouvons nous soutenir que par des influences continuelles de sa grâce et que tous vivent dans sa dépendance. N'a-t-on pas vu des cèdres du Liban, des colonnes de l'Eglise renversés? Un Ozius de Cordoue, qui s'était signalé dans les persécutions des tyrans, et qu'on regardait comme le père des évêques et l'âme des conciles dont il formait les décisions, manquer de fermeté à l'âge de cent ans, signer un formulaire hérétique, et perdre ainsi misérablement le fruit de tant de glorieux combats? Je sais que Dieu ne refuse pas cette grâce singulière à ceux qui la lui demandent instamment et marchent constamment dans ses voies, mais où sont ces prières ferventes et continuelles? Où est cette vigilance et cette fidélité à remplir nos devoirs? Le peu que nous en faisons nous enorgueillit et nous fait recevoir agréablement les louanges du monde imposteur qui nous canonise, tandis que le juge suprême, qui voit toutes choses dans la lumière de sa vérité et en juge selon les maximes invariables de l'Évangile, nous condamne pour l'autre moitié que nous omettons : ceux qui aiment la vanité et se repaissent du mensonge ne seront pas arrachés de ses mains par leurs flatteurs; il élèvera ceux qui se seront abaissés, et abaissera ceux qui se seront élevés; il donnera aux uns les louanges qu'ils méritent, et couvrira les autres d'un opprobre éternel.

Puis donc que c'est lui qui opère en nous le vouloir et le faire, opérez votre salut avec crainte et tremblement; c'est son amour pour nous qui est la cause efficace de notre salut, quel sujet de frayeur en nous voyant si indignes de cet amour; et d'autant plus indignes que notre indignité ne nous est jamais assez connue? Mais cette humble

crainte sera notre sûreté, puisque Dieu ne manque jamais de répandre ses grâces sur les humbles. Insinuez-vous les uns aux autres l'humilité en fuyant tout ce qui ressent le faste et les pompes du siècle; mettez votre gloire à porter les livrées de Jésus-Christ, et son Père céleste vous élèvera à la participation de la sienne.

SERMON XVIII.

Pour le premier vendredi de carême.

DE LA PERFECTION CHRÉTIENNE.

Estote perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. (*Matth.*, V.)

Soyez, vous autres, parfaits comme votre Père céleste est parfait.

Quel précepte, et qui peut y atteindre? Qui peut seulement, Seigneur, contempler cette forme immuable de justice et de sainteté que vous nous proposez à imiter? N'est-ce pas trop exiger de la faiblesse de votre créature? Qu'est-ce que l'homme ou le fils de l'homme, pour prendre un tel essor et exprimer en soi les traits de cet adorable original? L'homme pétri de limon, qui, vivant sur la terre et revêtu d'une chair mortelle, ne peut être sans péché, la terre étant le champ des tentations, et la chair un attrait de corruption, ou plutôt qui, comme dit saint Bernard, marche moins sur la terre qu'il ne flotte sur une mer orageuse pleine d'écueils, et presque toujours agitée par des tempêtes. D'ailleurs, n'y a-t-il aucun danger à vouloir s'élever si haut? Le précipice n'est-il pas à craindre? Lucifer est tombé du ciel comme la foudre pour avoir dit en son cœur : *Je serai semblable au Très-Haut*, et nos premiers parents se sont perdus et nous ont perdus avec eux pour s'être laissé séduire à l'espérance présomptueuse *de devenir comme des dieux.* Avez-vous, comme Dieu, un bras tout-puissant, dit-il lui-même à Job, pour l'humilier de quelques plaintes qui lui étaient échappées dans le fort de sa douleur, et votre voix tonne-t-elle comme la sienne? Revêtez-vous d'éclat et de beauté, montez sur un trône sublime, soyez plein de gloire et paré des vêtements les plus magnifiques. Qui ne voit par ces paroles que Dieu ne veut point avoir d'imitateurs de son pouvoir suprême, de son indépendance, de sa singularité? Ne s'est-il pas réservé la vengeance? Et trouverait-il bon qu'un autre s'ingérât de l'exercer et s'en attribuât l'autorité?

Mais si on ne doit pas tenter de l'imiter dans sa souveraineté, peut-on le faire dans les actions de la vie commune, en mangeant, en buvant, en dormant, en travaillant? Qu'est-ce que toutes ces nécessités humiliantes ont de commun avec l'Etre suprême?

Ne vous effrayez pas, chrétiens, mes frères, Dieu ne sait ce que c'est que de faire des commandements impossibles; il nous montre le but auquel nous devons tendre, et nous avertit de faire ce que nous pouvons et demander ce que nous ne pouvons pas. Ce qui fait le désespoir de la nature, abandonnée à ses propres efforts, c'est le triomphe de sa grâce. Il n'a pas moins d'autorité sur les cœurs pour leur faire embrasser ce qu'il voudra que sur les esprits pour leur persuader les vérités les plus incompréhensibles. En faut-il de preuve plus incontestable que cette multitude de chrétiens qui, dans tous les siècles, ont vécu uniquement pour lui, marchant fidèlement en sa présence, foulant généreusement aux pieds ce que le monde a de plus éblouissant, aussi détachés de toutes les choses terrestres que s'ils n'avaient point eu de corps, lui en faisant un sacrifice avec joie ou par le martyre ou par les austérités de la pénitence.

Méprisons donc ces vaines terreurs dont l'ennemi se sert pour arrêter notre course et nous frustrer de son prix, lequel ne sera autre que Dieu même; ne songeons qu'à nous instruire de la nature de cette perfection et de nous animer à l'acquérir : c'est ce dont je me propose de traiter. Voyons pour cet effet dans mon premier point quelle est la perfection que Jésus-Christ exige de ses disciples, ou la sainteté éminente à laquelle tous les chrétiens sont appelés, et dans le second les motifs les plus pressants qui nous y doivent porter: c'est au Saint-Esprit seul qu'il appartient de les rendre efficaces; prions-le d'animer ma voix et d'embraser mon cœur; employons-y l'intercession de la plus parfaite créature qui fut jamais sur la terre, qui trouva grâce devant ses yeux pour devenir son épouse et concevoir le Verbe en son chaste sein après que l'ange l'eut saluée *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il pourrait aisément venir dans la pensée que la perfection à laquelle nous sommes appelés consiste dans les conseils évangéliques, d'autant plus que nous lisons dans l'Evangile qu'un jeune homme s'étant adressé au Sauveur, afin de savoir de lui ce qu'il devait faire pour acquérir la vie éternelle, il lui répondit, après l'avoir interrogé sur l'observation des commandements et su qu'il les avait gardés exactement : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et le donnez aux pauvres, puis venez et me suivez :* ainsi la perfection serait le partage de ces pauvres ou des eunuques, ou de ces esclaves volontaires qui ont renoncé, pour l'amour de Jésus-Christ, à l'usage de leurs biens, de leur liberté, aussi bien qu'aux plaisirs du mariage. Mais puisque tous n'ont pas reçu le don de la continence ni des autres conseils, et que tous néanmoins sans exception sont ici appelés à la perfection et à l'imitation du Père céleste, il faut de nécessité qu'elle ne consiste pas précisément dans la pratique des conseils, mais dans celle des commandements, et c'est ce que nous enseigne la théologie avec saint Thomas qui établit comme une maxime certaine, qu'accomplir parfaitement les préceptes, c'est être parfait; or, cette perfection se peut et se doit rencontrer dans tous les états? On y arrive à la vérité plus sûrement et plus

facilement que par la voie des conseils, *per viam compendii.* (II *Reg.*, XVIII.) C'est toutefois dans l'accomplissement des seuls préceptes qu'elle consiste ; en voulez-vous savoir la raison et remonter au principe? Le voici : la perfection consiste uniquement dans la charité; or, elle est tellement précepte, qu'elle n'est jamais matière de conseil, car quoique Dieu ne nous impute point de ce que nous n'avons pas en cette vie une charité consommée, telle que nous l'aurons en l'autre, on ne peut pas dire toutefois, selon saint Augustin, que ce degré d'amour que nous aurons dans la patrie, et qui sera la récompense de celui du pèlerinage, ne soit que de simple conseil; je ne suis pas astreint à la pratique d'aucun conseil avant que d'en avoir fait vœu, et il m'est libre de le faire. Mais qui oserait dire qu'il le soit de se borner au degré d'amour où l'on est actuellement parvenu et ne pas travailler à ajouter feu sur feu, soin sur soin, désir sur désir. J'avoue que ceux qui suivent les conseils sont communément plus parfaits; mais ils ne le sont pas précisément de ce qu'ils les ont embrassés, mais parce qu'il leur est plus ordinaire et plus facile d'atteindre le but auquel tous doivent tendre.

C'est donc par la charité qu'on se rend particulièrement imitateur de Dieu ; il s'appelle charité, afin que nous sachions que c'est dans cette vertu que consiste la perfection à laquelle il veut que ses enfants bien-aimés aspirent; Dieu leur est plus accessible et plus imitable dans les perfections où il paraît père que dans celles où il paraît Dieu et où il est revêtu de majesté; ces dernières sont pour le ciel où il nous associera à sa souveraineté, les autres sont pour la terre. C'est pourquoi le grand Apôtre, après nous avoir exhortés à nous rendre les imitateurs de Dieu comme ses enfants chéris, applique particulièrement cette imitation à la charité du prochain : il veut que nous l'aimions comme il l'aime, ou plutôt comme Jésus-Christ son Fils unique nous a aimés, et que de même qu'il a sacrifié une vie aussi précieuse que la sienne pour nous arracher à une mort éternelle, nous soyons aussi disposés à immoler les nôtres, s'il est nécessaire pour le salut de nos frères, *et nos debemus pro fratribus animas ponere* (I *Joan.*, III); remarquez ces mots *nous devons*, qui nous font connaître que ce n'est pas un conseil, mais un précepte, l'ordre de la charité nous obligeant de préférer le salut de nos frères, bien spirituel, à la conservation de notre vie, bien temporel, et de beaucoup inférieur à l'autre.

Notre évangile ne parle que de l'amour des ennemis comme le précepte le plus difficile de la morale chrétienne; car qui pourra gagner sur son cœur d'aimer ses ennemis et leur faire du bien n'aura pas grande violence à se faire pour en user de même à l'égard de ceux qui ne l'ont pas offensé.

C'est donc par cet amour des ennemis que Jésus-Christ veut que nous nous rendions les imitateurs de son Père céleste : *Tam pius nemo, tam pater nemo.* (TERTUL.) Ce n'est pas seulement à l'égard de ceux qui ont conservé la glorieuse qualité d'enfants qu'il déploie les richesses de sa bonté; il l'étend à ceux-mêmes qui l'ont perdue; il fait lever son soleil sur le bon et sur le méchant, quoiqu'indigne de voir la lumière, et tomber les pluies sur le champ du juste et du pécheur pour fertiliser leurs terres. Non content de les gratifier de ses faveurs temporelles, il commande à ses nues d'arroser la sécheresse de leurs âmes; j'entends par là ses prédicateurs par l'organe desquels il les exhorte de se convertir; il y joint des grâces intérieures, capables d'amollir la dureté de leurs cœurs : l'aversion qu'ils ont de la justice n'empêche pas qu'il ne veuille sincèrement leur conversion, qu'il ne les attende avec longanimité à pénitence, et que, malgré leurs crimes, qu'ils ne cessent de multiplier, il ne les souffre tout le temps de leur vie sans s'émouvoir de leurs insultes, toujours prêt au contraire à les recevoir en grâce s'ils se convertissent sincèrement, ne les punissant qu'à l'extrémité, à regret, et lorsqu'il y est forcé par leurs excès. Mais que serions-nous devenus nous-mêmes si Dieu ne nous avait aimés quand nous étions ses ennemis; aurions-nous jamais été ses enfants?

Puis donc que la bonté de Dieu embrasse encore les méchants durant le cours de cette vie et leur fait tant de bien, comment pourrions-nous les exclure des effets de notre amour, puisque leurs plus criantes injustices à son égard ne surmontent pas sa patience? Pourquoi surmonteront-elles la nôtre? Quiconque refuse d'aimer ses ennemis se rend indigne de l'amour de Dieu et lui dit par sa conduite que la sienne lui déplaît et qu'il ne veut pas la suivre. Horrible blasphème! il n'aime pas sa miséricorde, quand il n'en a point pour ceux qui l'ont offensé! il s'oppose à ses effusions, ces rosées de grâces sur lui-même, et il en tarit la source à l'égard de soi !

Quoi ! pouvoir imiter Dieu par l'oubli des injures, et négliger cet avantage, n'est-ce pas être ennemi de son âme et se rendre indigne de la miséricorde? Mais ce modèle semble trop disproportionné à vos forces; eh bien! je vous produirai un nombre infini de saints qui ont reçu des injures plus atroces que celles dont vous vous plaignez, lesquelles ne vous sont si sensibles que parce que vous ne sauriez souffrir la moindre humiliation, et n'en ont point pris d'autres vengeances que le talion évangélique, je veux dire, en faisant du bien à ceux qui s'efforçaient de leur nuire et les avaient traités de la manière la plus outrageuse. Quoi ! vous ne pourrez pas faire pour l'amour de votre Dieu ce que vous faites tous les jours pour les hommes et par amour-propre? La charité aura-t-elle moins de force que la cupidité! Pourquoi ne pourrez-vous pas faire, pour la gloire de notre sainte religion et pour vous procurer un bonheur

éternel, ce que vous faites tous les jours par des motifs tout naturels et des intérêts bas et terrestres? Or, je vous demande, qu'y a-t-il de plus commun que d'étouffer son ressentiment par des raisons tout humaines? Témoins les parasites qui pardonnent tout pourvu qu'ils mangent; les ambitieux, pourvu qu'ils s'avancent; les avares, pourvu qu'ils s'enrichissent, et les pauvres, pourvu qu'ils vivent.

Passons à une autre manière d'imiter Dieu et de nous rendre parfaits comme lui; c'est de penser et de vouloir comme lui, conformer les jugements de nos esprits à ceux du sien et les mouvements de notre cœur aux siens. Dieu est esprit, dit le Sauveur à la Samaritaine, esprit éternel et infiniment parfait, qui a pour objet la vérité, et cette vérité n'est pas différente de lui-même. Sa volonté souverainement sainte a pour objet ses perfections infinies et les rapports de ses perfections entre elles, qui font l'ordre immuable de la justice : cet ordre n'est pas encore distingué de lui; il l'aime nécessairement, immuablement. Nous serions donc parfaits, autant que nous sommes capables de l'être, par la connaissance et l'amour de la vérité, de la justice, de l'ordre, par la conformité parfaite des mouvements et des jugements de notre âme à l'ordre invariable de la justice.

Je ne prétends pas que nos connaissances aient la même étendue que les siennes; l'âme sainte de Jésus-Christ, quoique d'une capacité presque immense, ne les a pas, ni ne les peut avoir. Tout ce qui est tiré du néant porte nécessairement et essentiellement les marques de sa dépendance et de sa limitation. C'est par la foi que nos pensées et nos jugements deviennent semblables à ceux de Dieu; il nous prête par ce moyen, en quelque manière, ses yeux pour voir les choses telles qu'elles sont et en juger comme il en juge. Tout le pays que nous découvrons à travers cette colonne de nuées nous appartient; sa charité, répandue dans nos cœurs par son Saint-Esprit, vous les fait aimer selon le degré et la mesure de leur perfection, et alors nous avons toutes celles dont nous sommes capables en cette vie.

Nous imitons même Dieu dans les actions animales auxquelles sa sagesse nous a assujettis, telles que le manger, le boire, le dormir, le travail, qui n'ont rien de commun avec lui, comme je me l'étais d'abord objecté. Et de quelle sorte donc? Si nous rapportons, comme saint Paul nous l'ordonne, toutes ces actions à son honneur; si nous les faisons d'une manière sage et réglée, ne nous y portant point par le mouvement de la sensualité, mais parce que la raison et la justice y obligent; la règle qui les prescrit est la justice et la vérité : c'est Dieu même; l'on fait ce qu'il approuve, l'on en juge comme lui, et c'est une espèce d'imitation. Il en sera de même encore, à plus forte raison, des autres actions où le soulagement du corps a moins de part, telles que les intellectuelles, ou les projets et les entreprises que nous formons, le jugement que nous portons de toutes choses. Le vrai sage, ou l'imitateur de Dieu, est celui qui le consulte sur tout ce qui se présente à son esprit pour en juger, ou qui sollicite son cœur pour s'en faire aimer, comme en juge et comme le prescrit la loi éternelle et immuable, l'ordre essentiel, la forme de justice infiniment aimable. Ainsi il ne fait rien que ce qu'il voit dans ce livre de la vérité qu'il lit sans cesse au dedans de soi-même, devoir être fait et fait de telle et telle manière.

Mais comme les caractères de cette vérité, gravés dans le cœur du premier homme d'une manière si lumineuse, ont été confondus et à demi effacés par le péché, et que cette justice est une forme trop abstraite, trop éclatante pour des esprits plongés dans leurs sens, des yeux de hiboux et des cœurs appesantis par le péché et les soins de la vie présente, Jésus-Christ nous a été donné, ô excès incompréhensible de la bonté du Père céleste! pour être notre modèle visible : *Qui me voit*, dit-il, *voit mon Père.* L'homme étant devenu charnel, il fallait que le Verbe se fît chair pour l'instruire par ses yeux, par ses oreilles, par des paraboles, des comparaisons familières tirées de la vie champêtre, et qu'il lui rendît sensible par ses actions la beauté intelligible de l'ordre. Qui peut assez admirer les inventions surprenantes de la sagesse de notre Dieu? Les Juifs, grossiers et ingrats, voyant que Moïse ne retournait pas de la montagne et le croyant perdu pour eux, pressèrent Aaron son frère, avec des cris séditieux, de leur faire des dieux qui les précédassent. Le Dieu souverain et invisible a eu cette condescendance pour nous; il nous donna son Fils, Dieu éternel comme lui, et l'unit à notre nature, afin qu'il marchât à notre tête et que nous n'eussions qu'à suivre les exemples de sa vie voyagère pour arriver à la vraie terre promise et rétablir en nos âmes l'image parfaite de ses perfections qu'il y avait imprimée et que la malice du démon avait défigurée. Toute la vie de cet Homme-Dieu sur la terre a été une instruction continuelle des mœurs. Nous étions follement passionnés pour les plaisirs des sens, les honneurs et l'éclat du siècle, il s'en est privé absolument; nous avions une horreur et un éloignement invincible pour les douleurs du corps, il s'est laissé attacher à la croix, après avoir souffert une flagellation sanglante. Nous ne péchons qu'en nous écartant des exemples qu'il nous a laissés, et nous ne sommes justes et ne faisons de progrès dans la vertu qu'autant que nous sommes fidèles à les copier. Il n'a pas voulu mener une vie aussi austère à l'extérieur que son Précurseur, dont il est dit qu'il ne buvait ni ne mangeait, afin qu'il pût être imité plus universellement; mais dans cette vie commune on y voit reluire une souveraine mortification, une exemption absolue de défauts,

une extinction totale de tout ce qui agite et remue les hommes (on défie les ennemis de sa gloire d'en faire apercevoir aucune trace et le moindre vestige), une application infatigable à l'œuvre qui lui avait été donnée à faire ; tout y est conduit par sa charité pour les hommes et le zèle ardent qui le dévorait pour les intérêts de son Père ; jamais la moindre recherche de sa propre gloire par tout esprit de mort et de sacrifice ; rien qui ne se rapporte au siècle futur ; l'amour des ennemis, dont il est ici particulièrement question, y éclate entre ses autres vertus d'une manière enlevante. Usa-t-il jamais de sa puissance pour punir les scribes et les pharisiens, ses ennemis acharnés qu'il savait avoir juré sa perte ? Voyant qu'ils fermaient opiniâtrément les yeux à toutes les preuves qu'il leur apportait de sa mission, il se contente de gémir de leur aveuglement volontaire. Quels reproches paraît-il qu'il ait fait à Judas, lorsque ce perfide, après l'avoir vendu aux princes des prêtres, emploie la marque d'amitié la plus tendre pour le leur livrer? Il le traite d'ami et lui rend son baiser, le cœur percé d'une si noire apostasie. Mais venons au Calvaire : la première parole qu'il prononce sur la croix, où il n'a presque rien de libre que sa langue, est pour conjurer son Père de faire miséricorde à ceux qui l'y attachent et qui exercent sur lui la dernière barbarie. O charité crucifiée avec Jésus, qui pourra se défendre de vous imiter, et quel est le cœur assez dur pour garder la moindre haine contre son frère, lorsqu'il voit son chef et son Dieu témoigner une charité si prodigieuse à l'égard de ces taureaux, ces tigres et ces lions furieux qui le déchirent ?

Un discours entier ne suffirait pas pour vous exposer tout ce qu'il y a d'imitable en cet adorable maître; car il faudrait pour cela en faire un portrait fini et ne rien omettre des circonstances d'une si belle vie ; lisez-la vous-même dans l'histoire admirable que nous en ont laissée les évangélistes, dévorez ce volume, faites-en vos chastes et vos innocentes délices ; qu'il soit toujours entre vos mains, sous vos yeux et dans votre cœur; vous les devez mieux savoir qu'un religieux ne sait sa règle, que des personnes mariées ou associées ne savent les clauses de leur contrat ou les conditions de leur société. C'est le titre et la loi de votre consécration baptismale, la règle de votre religion, le contrat de votre alliance ; c'est où sont contenues les promesses mutuelles de Dieu avec vous et de vous avec votre Dieu, votre adoption divine d'une part, votre nouvelle naissance en Jésus-Christ, les prérogatives de votre naissance surnaturelle ; et de l'autre, les devoirs et les maximes sur lesquelles vous êtes obligés de former vos mœurs et de régler votre vie pour répondre à la sainteté et à l'éminence de votre vocation et vous rendre dignes de cette auguste qualité qui n'a rien de comparable sur la terre, et de l'héritage céleste qui en est l'apanage. Ainsi, je puis l'appeler le code divin où sont consignées les lois fondamentales du royaume de Dieu, et, avec saint Paul, l'Evangile du salut qui nous apprend de quelle sorte nous sommes prédestinés en Jésus-Christ pour une vie immortelle, comment il a opéré notre salut au milieu de la terre par ses divers mystères et par l'effusion de son Saint-Esprit, auquel seul il appartient de graver cette loi vivante dans les cœurs et de la faire observer, non par une crainte servile, comme celle des Juifs, mais par une crainte filiale propre aux enfants.

Quel fond inépuisable de consolation dans le sentiment de notre faiblesse et de notre indignité, d'y trouver un médiateur tout-puissant qui fait notre paix, un guide qui nous conduit, la lumière de vie qui nous éclaire, la victime dont le sang nous purifie, le prêtre toujours vivant pour intercéder en notre faveur, le maître qu'il faut écouter, le modèle sur lequel nous devons former notre vie, l'exemple de toutes les vertus qui nous doivent rendre semblables à Dieu.

La seule vue de ce livre sacré est capable, dit saint Chrysostome, de nous porter à régler nos pensées, nos désirs, nos affections et nous détacher de la vie. Quand il est dans une maison, elle est en sûreté, parce qu'il écarte les puissances des ténèbres et lui tient lieu d'un arsenal muni d'armes offensives et défensives. Il suffit quelquefois de jeter les yeux dessus pour surmonter les tentations qui nous assaillent.

Quelle confusion aux chrétiens d'aujourd'hui d'être si indifférents pour ce livre divin. Ceux des premiers siècles, non contents de l'avoir sans cesse entre les mains, le faisaient enfermer dans leurs cercueils, afin qu'ils fussent comme le témoin de leur foi et le gage de la résurrection dont il contenait les promesses. Pourquoi nous privons-nous, par une négligence inexcusable, d'un des principaux moyens que nous ayons pour arriver à cette sainteté et cette divine ressemblance? Parlons présentement des plus pressants motifs qui nous engagent à y tendre.

SECOND POINT.

Il n'en faudrait point d'autre que la qualité auguste d'enfants de Dieu, dont nous avons été honorés au baptême, et que ceux qui sont déchus de l'innocence ont recouvrée par le sacrement de pénitence. N'est-ce pas tout dire à des personnes d'un sang illustre, et même à de simples gentilshommes, que de les avertir qu'ils sont issus de tels ancêtres ? C'est assez les avertir de ne pas dégénérer et ne rien faire d'indigne de leur qualité ; c'est tout dire à des enfants tels qu'ils soient, que de les exhorter d'imiter un bon père : quoi de plus juste, de plus naturel, de plus conforme à l'ordre ? Ceux qui refusent de le faire et suivent leurs mauvais penchants ne méritent-ils pas d'être traités d'illégitimes et qu'on leur fasse le reproche que faisait saint Paul aux Hébreux : *Ergo adulteri, et non filii.* (*Heb.*, XII.)

Ce qui est chair est chair, dit le Sauveur, *ce qui est né de l'esprit est esprit*, c'est-à-dire que tout véritable chrétien doit être un homme spirituel qui ne tient pas à la terre, qu'il doit se conduire par des vues supérieures à la nature, ne se point contenter d'un culte extérieur, mais être un adorateur en esprit et en vérité; avoir d'autres pensées, d'autres désirs, d'autres sentiments, tenir un autre langage et une autre conduite que les enfants du siècle.

Si la qualité de favoris des rois est si estimée dans le monde, de quel prix n'est pas celle de favori et d'enfant de Dieu même! Ah! cette génération céleste, cette consécration, cette familiarité confère aux âmes une telle dignité, une telle grandeur que, si nous avions des yeux pour la connaître, toutes celles du monde disparaîtraient; nous ne les regarderions qu'avec un profond mépris, comme du sable et de la boue; c'est la seule où nous devions aspirer.

Elle enferme, par une suite nécessaire, la qualité d'héritiers de Dieu et de cohéritiers de Jésus-Christ : *Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi*. (*Rom.*, VIII.) Nous ne faisons tous avec le Sauveur qu'un même corps, animé du même esprit; nous devons donc songer uniquement à plaire à celui qui nous a adoptés pour ses enfants, et ne nous regarde plus qu'en son fils bien-aimé : le mépris de toutes les choses créées est une suite naturelle de cette élévation; il faut concevoir un saint orgueil qui nous fasse dédaigner et fouler aux pieds ce que le monde admire comme grand et digne de ses poursuites, nous faire de vifs et sanglants reproches, lorsque nous surprenons notre cœur dans quelque attache déréglée et qu'il s'ouvre aux objets de la concupiscence; cohéritiers de Jésus-Christ, quoi! vous vous réjouissez d'un plaisir qui vous est commun avec les bêtes : *cohæres Christi quid congaudes bestiis*. (S. Aug.)

Quoique ce motif seul renferme, pour ainsi dire, mille aiguillons capables d'exciter notre paresse et de nous obliger de marcher d'une manière digne d'enfants de Dieu, j'y en joindrai encore quelques-uns par surabondance; ce sont les mêmes qui ont porté les premiers fidèles à la plus sublime perfection et les faisaient briller, au milieu d'une nation dépravée et corrompue, comme des astres dans le monde; le premier était le souvenir des gages de l'amour de Dieu, la sainteté de l'Evangile auquel ils s'étaient engagés et faisaient gloire d'obéir, l'espérance des biens à venir que la vivacité de leur foi rendait comme présents, la miséricorde infinie de Dieu qui les avait si amoureusement prévenus, en les faisant passer des ténèbres à son admirable lumière, était sans cesse devant leurs yeux; ceux qui se convertissaient du paganisme considéraient la profondeur des ténèbres d'où ils avaient été tirés, les crimes énormes où l'ignorance du vrai Dieu les avait précipités. Ceux qui sortaient de la synagogue voyaient que Dieu, malgré l'infidélité de leur père et leurs fréquentes rechutes dans l'idolâtrie, n'avait pas laissé d'accomplir ses promesses en envoyant le Messie, qu'il avait été l'apôtre de la circoncision, et que la fureur qui les avait poussés eux-mêmes à répandre le sang de leur médecin céleste n'avait fait qu'exciter sa pitié et n'avait pas empêché qu'il ne leur en fît un remède souverain; les uns et les autres, se voyant délivrés des maux où ils avaient vieilli, ne pouvaient se lasser de rendre des actions de grâces pour une miséricorde si peu méritée et si fort au-dessus de toutes les pensées humaines. Cette reconnaissance s'augmentait infiniment, lorsqu'ils considéraient que non-seulement ils avaient été délivrés de tant de misères, mais que le Père éternel avait, pour cet effet, livré son propre Fils qui s'était rendu semblable à nous pour satisfaire sa justice. Oh! combien étaient-ils pénétrés de cette parole du Sauveur! *C'est ainsi que Dieu a aimé le monde que de lui donner son Fils unique*. Or, ces motifs de reconnaissance ne nous sont-ils pas communs? Ne descendons-nous pas de ces gentils conduits par le démon avec un frein d'erreur, asservis à mille superstitions brutales? N'avons-nous pas été délivrés des mêmes misères et affranchis, comme eux, de l'esclavage du péché et de la tyrannie de Satan?

La sainteté de l'Evangile était pour eux et doit être pareillement pour nous un autre motif de tendre à la perfection; amoureux de cette sublime philosophie qui leur avait été apportée du ciel, ils ne la regardaient pas comme une vaine spéculation, mais comme une règle précise à laquelle il fallait de nécessité se conformer, sachant que le ciel et la terre passeront plutôt que tout ce qui est dans la loi ne soit accompli parfaitement jusqu'à un seul point : la droiture et la pureté de leur cœur leur faisaient aisément découvrir et tirer toutes les conséquences renfermées dans ces principes si féconds et si lumineux. Oh! qu'ils étaient éloignés de n'étudier, comme nous ne faisons que trop, la loi de Dieu que pour savoir à quoi précisément on n'est pas obligé et jusqu'où on peut la violer sans offenser Dieu mortellement : la préparation de leur cœur était sans bornes; ils ne soupiraient que pour rendre à Jésus-Christ vie pour vie, toujours prêts de sceller de leur sang le témoignage de sa divinité.

Enfin l'espérance des biens à venir les rendait insensibles à tous ceux de la terre; la figure de ce monde qui se détruit était déjà passée pour eux; leur conversation était dans le ciel où ils habitaient par l'ardeur de leurs désirs et où était leur trésor. Ils auraient cru faire un grand crime d'ouvrir leur esprit et leur cœur à d'autres pensées. Ces réflexions y faisaient les impressions qui leur sont naturelles; ils ne travaillaient qu'à se sanctifier de plus en plus et de répandre partout la bonne odeur de Jésus-Christ. C'est ainsi qu'ils gagnaient les païens à la foi et secondaient efficacement des hommes apostoliques; ils n'avaient garde de se dispenser

des grandes obligations qu'enferme la profession du christianisme, sous prétexte qu'ils avaient une nature faible et fragile, parce qu'ils savaient que, par la mort de Jésus-Christ, l'empire du péché était pleinement détruit, que les passions avaient perdu leur force, que le démon avait été dépouillé du pouvoir que notre révolte contre Dieu lui avait acquis sur nous, que ceux qui espèrent au Seigneur trouveront des forces toujours nouvelles, qu'ils prendront des ailes et voleront comme les aigles sans jamais se lasser.

Si nous étions pleins de ces pensées, serait-il possible que nous n'eussions aucune sensibilité pour Dieu, que notre cœur fût fermé à son égard, qu'il nous fallût faire violence pour penser à lui et parler de lui, que nous n'eussions aucun désir de lui plaire et d'accomplir sa sainte loi, et ne le fissions que par une crainte servile, aurions-nous besoin d'être excités à lui obéir par des motifs étrangers? Si la concupiscence subsiste encore, la grâce ne la tient-elle pas captive? Si l'ennemi du salut nous sollicite au mal et nous présente au dehors des objets capables de nous séduire, celui qui combat au dedans de nous n'est-il pas infiniment plus fort que lui? Ne vous crie-t-il pas : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde, son bras est-il raccourci?*

Ainsi tous les vains prétextes qui servent à nous autoriser dans nos tiédeurs s'évanouissent d'eux-mêmes; la suite des temps n'a pu apporter du changement à ce qu'il y a d'essentiel dans le christianisme, car les essences des choses sont immuables, les idées que Dieu a de toute éternité de la nature des choses ne peuvent varier. Or, l'essence du christianisme consiste dans ces liaisons de Dieu avec Jésus-Christ, dans la conformité du peuple nouveau qu'il s'est acquis par son sang avec son père et avec lui; il est le même dans tous les temps; il n'en éprouve point les révolutions : *Christus heri, hodie et in sæcula.* (*Heb.*, XIII.) Un chrétien est un autre Jésus-Christ; c'est là l'idée que Dieu en a eue de toute éternité; c'est sur elle qu'il a formé les premiers fidèles, et, à moins que nous ne trouvions en nous ces rapports, nous ne sommes pas chrétiens : *semen Chanaan et non Juda.* (*Dan.*, XIII.) C'est en vain que nous nous flattons de ce glorieux titre; il ne servira qu'à augmenter notre supplice.

Comment la couleur de cet or si pur s'est-elle ainsi altérée? Comment avons-nous dégénéré de la sainteté de nos illustres aïeux? Par quels degrés sommes-nous descendus dans cet abîme? Il serait dorénavant trop long de les marquer; la principale cause de cet affaiblissement, ou plutôt de cette corruption presque universelle, a été l'intérêt propre, l'amour des biens de ce monde; s'il faut renoncer à tout ce qu'on a pour être disciple de Jésus-Christ (c'est ce que faisaient les premiers fidèles de Jérusalem en apportant le prix de leurs héritages aux pieds des apôtres), combien plus à ce qu'on n'a pas et ce qu'on ne peut avoir sans forcer les ordres de la Providence. Tandis que l'intérêt a été banni du monde, le christianisme s'y est maintenu; mais, quand nous avons commencé à poursuivre nos intérêts, souvent avec plus de chaleur que les païens, les leurs, nous sommes déchus de cette première perfection : *le tien et le mien*, ces paroles, si froides en elles-mêmes et qui cependant ont excité tant d'incendies, ont été la source funeste de tous les déréglements et les scandales. En cherchant le sien, on a trouvé celui d'autrui et, en trouvant celui d'autrui, on s'est perdu soi-même; de là, comme d'une funeste pépinière, sont sortis une infinité de maux et d'abus : dès là que le saint nom de Dieu est blasphémé parmi les infidèles, et que la terre, qui devrait être une image de la Jérusalem céleste, en est une de l'enfer.

Quand je compare notre vie à celle des premiers chrétiens et à nos obligations, que j'y vois une disproportion infinie, en sorte qu'on nous pourrait reprocher avec autant de fondement que Jésus-Christ le faisait aux Juifs : Vous êtes les enfants du diable et ne songez qu'à accomplir les désirs de votre père qui a été homicide dès le commencement et n'est point demeuré dans la vérité; le trouble et la confusion s'emparent de mon esprit et je perds quasi tout sentiment; que pouvons-nous dire, misérables, pour justifier un aveuglement si criminel? Nous excuserons-nous sur notre ignorance? Mais on nous a appris, avec les éléments de la foi, que nous n'étions en ce monde que pour servir Dieu et nous réformer sur le modèle de son Fils. Allèguerons-nous l'infirmité de la nature, la malice de nos ennemis, la violence des tentations, la difficulté de surmonter ses passions? Mais la grâce médicinale du Sauveur n'est-elle pas plus puissante que celle qui fut donnée à Adam? Ne fait-elle pas éclater sa force dans la plus grande faiblesse, lors qu'on la réclame? Ne triomphe-t-elle pas des obstacles les plus invincibles, et ne fait-elle pas persévérer constamment dans le bien jusqu'au bout, ce que ne faisait pas la grâce du Créateur? celui que nous avons à copier et à exprimer en nous est homme et Dieu en même temps en unité de personne. Comme homme, il me donne des exemples à ma portée et des exemples de toutes sortes de vertus, et comme Dieu, il me communique des secours efficaces pour me faire accomplir ce qu'il a pratiqué dans les jours de sa vie mortelle. Il nous dit : Courez, et je vous porterai : *Currite, et ego feram* (Saint Aug.). Soyez doux et humbles de cœur, patients, charitables, et il répand ses vertus et cette charité dans nos cœurs par son Saint-Esprit; il s'imprime en nous comme le soleil fait dans un miroir ou dans le cristal d'une claire fontaine; il nous transforme en sa même image par l'illumination de son divin Esprit. Si nous ne pouvons rien de nous-mêmes, nous pouvons tout en celui qui nous fortifie; il ne nous en coûtera jamais tant qu'à ceux qui, dans la profession des armes, se

sont mis dans la tête d'égaler les exploits des héros vrais ou fabuleux.

Reconnaissez donc, ô chrétiens, votre dignité (ces paroles sont de saint Léon, je finis avec), et après avoir été faits participants de la nature divine, gardez-vous bien de retomber dans votre première bassesse par une vie indigne de votre nouvelle naissance. Souvenez-vous de quel chef et de quel corps vous êtes membres. N'oubliez jamais qu'arrachés à la puissance des ténèbres vous avez été transportés dans la lumière et le royaume de Dieu, étant devenus, par le baptême, les temples du Saint-Esprit; prenez bien garde de ne pas chasser un tel hôte par des actions criminelles, et de ne vous pas assujettir de nouveau à la tyrannie du diable, puisque c'est le sang de Jésus-Christ qui est le prix de votre rançon; car vous serez jugés dans la rigueur de la justice par celui qui vous a rachetés dans l'excès de ses miséricordes; mais, si fidèles à votre vocation, pleins des promesses magnifiques qui vous ont été faites par votre Dieu et confirmées par son serment, vous vous conduisez comme ses vrais enfants, il vous fera entrer infailliblement dans cet héritage, où rien ne peut se détruire ni se corrompre ou se flétrir, qui vous est réservé dans les cieux, et que je vous souhaite.

SERMON XIX.

Sur l'évangile du premier samedi de carême.

DES TENTATIONS DE LA VIE.

Videns eos laborantes in remigando (erat enim ventus contrarius eis) circa quartam vigiliam noctis venit ad eos ambulans supra mare. (*Marc.*, VI.)

Jésus, voyant que ses apôtres avaient grande peine à ramer, parce que le vent leur était contraire, vint à eux marchant sur la mer vers la quatrième veille de la nuit.

Quoique le Sauveur ne fût pas à cette fois dans la nacelle avec ses apôtres, comme dans celle dont parle saint Matthieu, où ils furent assaillis d'une furieuse tempête durant qu'il dormait, et qu'ils ne fussent embarqués que par son ordre, et même un ordre si exprès, que le saint évangéliste l'appelle contrainte : *Coegit eos;* néanmoins ils éprouvent un vent contraire qui les oblige à ramer une bonne partie de la nuit avec de violents efforts, et les met en danger de périr. A quoi doivent donc s'attendre ceux qui s'embarquent sans l'ordre de Jésus-Christ, ou plutôt contre son ordre, je veux dire qui s'engagent dans des entreprises considérables, et même dans des états de vie sans l'avoir consulté, ne prenant direction que de l'amour-propre et de leur caprice? Jésus-Christ viendra-t-il à leur secours comme il fait en cette rencontre à celui de ses apôtres? fera-t-il un miracle en leur faveur, ainsi qu'il en opère un en calmant la mer tout d'un coup, et leur faisant regagner en peu de temps ce que le vent contraire leur en avait fait perdre et achever le trajet tout d'un coup. Le naufrage ne leur est-il pas inévitable? Car, qu'est-ce que l'homme sans son secours, qu'un aveugle qui court au précipice?

Mais pourquoi Jésus-Christ permit-il que ce vent s'élevât sur la mer de Génésareth, durant que ses apôtres y naviguaient, ou plutôt excita-t-il lui-même cet orage? Car il est visible qu'il n'était pas plus naturel que la manière dont il fut apaisé; il avait dessein de donner une preuve de sa divinité aux Juifs qui accompagnaient les apôtres dans d'autres barques, dont saint Jean l'Evangéliste dit qu'ils furent frappés d'admiration, et qu'abordés au rivage, ils l'adorèrent en lui disant : Vous êtes vraiment le Fils de Dieu. Il voulait fortifier la foi de ses disciples encore faible et imparfaite, comme il paraît par notre évangile, les aguerrir, pour ainsi dire, et les former aux travaux de la vie apostolique qui n'est qu'un enchaînement de travaux, et dont la vie d'un matelot toujours attaché à son aviron, ramant souvent à contre-vent, toujours dans le péril, n'est qu'une légère image. Vous n'avez, pour en être convaincus, qu'à lire dans la seconde *Epître* de saint Paul *aux Corinthiens*, la courte description qu'il fait de ses travaux, de ses périls et de ses divers naufrages; car celle des autres n'en était en rien dissemblable; tous ont pu dire comme lui et avec lui, agissant en toutes choses comme des ministres de Dieu, nous nous rendons recommandables par une grande patience dans les maux, dans les nécessités pressantes, dans les extrêmes afflictions, dans les plaies, dans les séditions, dans les prisons, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes. Ils savaient vivre pauvrement et dans l'abondance; ayant éprouvé de tout, ils étaient faits à tout, au bon traitement, à la faim, à l'abondance et à l'indigence.

Ne vouliez-vous pas encore, Seigneur, nous tracer un crayon de l'état de votre Eglise sur la terre, et des tempêtes qu'elle aurait à essuyer dans la suite des siècles, qui l'auraient cent fois submergée, si vous n'en étiez le pilote invisible, et si les portes de l'enfer pouvaient prévaloir contre elle.

Plût à Dieu qu'il en fût de même de chacun de ses enfants en particulier! mais il n'y a que les élus qui, malgré les vents et les flots, surgiront heureusement au port. Ignorant si nous sommes de cet heureux nombre, le devant seulement présumer de la bonté de Dieu, voyons ce que nous avons à faire. Notre âme est comme une petite barque qui vogue à contre-vent dans une mer orageuse, semée d'écueils, remplie de pirates, durant l'obscurité de la nuit, et qui se trouve dépourvue de tout secours. Nos mauvais penchants, nos inclinations déréglées, nos passions sont ces vents qui, excités tous les jours par les esprits de malice répandus dans l'air, nous mettent en péril éminent de notre perte. Ne nous flattons pas que les vents seront enchaînés en notre faveur et que nous n'aurons que de doux zéphirs pour nous rafraîchir. Ce serait là, dit saint Jérôme (*Epist. ad Heliod.*), la plus

dangereuse des tempêtes : *Ista securitas tempestas est.* Comptons qu'ils souffleront avec violence. Ce point est si important, qu'il me paraît nécessaire de vous en convaincre pleinement; mais comme cette conviction vous pourrait jeter dans le trouble et l'abattement, voyons ce que nous devons faire pour ne pas devenir le jouet de ces vents furieux. Voici donc les deux propositions qui renferment mon dessein, qui n'a rien que de simple et de naturel. 1° Un chrétien doit s'attendre à être agité par diverses tempêtes; 2° lorsqu'elles arrivent, il doit veiller, travailler, prier. Commençons par invoquer Marie, l'Etoile de mer, et disons-lui humblemment : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Prétendre mener ici-bas une vie exempte d'agitations, de peines d'esprit et de corps, de tentations de la part des démons et de contradictions de celle des hommes, c'est confondre l'état de la nature humaine déchue de ses premiers avantages, et en jouissant d'Adam innocent, créé dans la justice, et d'Adam pécheur, condamné avec sa postérité infortunée à fouir la terre pour en arracher les épines.

Dieu se communiquait familièrement à notre premier père avant son péché; il lui disait au fond du cœur, mais d'une voix très-claire et très-intelligible : Je suis ton bien et ta grande récompense; ne t'attache uniquement qu'à moi. A ces mots ses sens et ses passions se taisaient; il n'entendait pas ce bruit confus et flatteur qui s'élève en nous malgré nous et s'oppose sans respect à la vérité qui nous parle; elle ne trouvait ni ténèbres à dissiper dans son esprit, ni opposition à vaincre dans son cœur. Sa désobéissance a changé ce bel ordre; il fut chassé honteusement du paradis terrestre; toute sa postérité a été enveloppée dans son crime et dans sa malédiction; nous naissons enfants de colère, assujettis à tant de misères diverses, qu'un discours entier ne suffirait pas pour en faire l'énumération. Celui donc qui refuserait obstinément de boire dans cette coupe funeste qu'Adam nous présente et fait passer de main en main, non-seulement ne mettrait aucune différence entre l'état de la justice originelle et de la nature privée et dépouillée de toutes ses prérogatives, mais il voudrait, contre l'économie de la sagesse divine, anticiper la paix immuable et inaltérable du ciel. Car Adam ne devait jouir lui-même de cette félicité pleine et consommée que par la victoire sur le démon. Son bonheur éternel était attaché à sa fidélité; il la viola et fut justement assujetti au démon qui l'avait fait tomber, par cette loi invariable qui veut que les natures intelligentes inférieures, qui se portent au mal par l'impression d'une supérieure, en demeurent esclaves. Tel est l'ordre, Seigneur, que vous avez mis dans l'empire des ténèbres; il n'est pas en notre pouvoir de le changer, et ce serait folie d'en vouloir prescrire un nouveau à celui qui l'a établi avec autant de justice que de sagesse. Oter au démon tout droit de nous tenter et d'user de ce pouvoir détestable qu'il s'est acquis par son crime, ce serait avancer son jugement et le reléguer avant le temps dans l'abîme.

Mais Jésus-Christ, me pourriez-vous dire, n'est-il pas venu détruire les œuvres du diable, arracher les armes au fort armé et rétablir toutes choses? Je réponds qu'à la vérité il a beaucoup affaibli, par la vertu de sa croix, la puissance de ce cruel tyran, lequel avant l'Incarnation semblait exercer impunément ses pirateries, et conduisait les nations avec un frein d'erreur, mais il ne l'a pas totalement dépouillé, et il en a usé ainsi par des vues dignes de sa sagesse et de sa bonté pour ses élus; car il triomphe en eux de ce monstre qui a tous les jours le dépit mortel de voir ses desseins renversés et ses efforts anéantis à leur égard: *Draco iste quem formasti ad illudendum ei.* (*Psal.* CIII.) Quoique incorporés au second Adam par le baptême, et devenus la chair de sa chair et les os de ses os, nous ne sommes pas encore totalement renouvelés, il reste encore après ce sacrement reçu divers effets de la corruption originelle, nous ne sommes pas pleinement affranchis de la tyrannie de Satan, il s'en faut sans doute beaucoup; nous portons divers effets de la sentence prononcée contre notre premier père, et tous ceux de l'avénement du Sauveur ne sont pas accomplis en nous; ce ne sera que lorsque nous jouirons des droits de l'adoption parfaite, et que, la mort étant absorbée dans la victoire, nous lui insulterons et dirons avec confiance: *O mort, où est ton aiguillon?* Mais jusque-là il faut s'humilier et craindre, gémir et trembler, veiller et combattre la loi funeste du péché qui s'efforce de nous entraîner; car combien de ténèbres présentement dans nos esprits, que d'affections vicieuses dans nos cœurs, mais surtout quel déréglement dans l'imagination! C'est par là principalement que le diable, qui a une espèce de juridiction sur tout ce qui est déréglé, nous tente et dresse ses attaques; il y excite des images fâcheuses et séduisantes dans des temps les plus propres à ses noirs desseins, et quand le démon ne s'en mêlerait pas, nous serions nous-mêmes nos propres tentateurs, et la concupiscence qui vit dans les plus justes, et qui règne dans les pécheurs, nous sollicite presque sans cesse à la recherche des biens sensibles, et elle est même une tentation continuelle. Les hommes naissant avec cette pente furieuse vers le mal, avec une passion démesurée pour les richesses, pour les plaisirs et les honneurs, il ne se peut pas faire qu'il n'y arrive des divisions entre eux, et qu'ils ne soient souvent aux prises pour la jouissance de ces biens dont ils font leurs idoles. De là les jalousies, les piques, les querelles, les calomnies, les violences, les guerres. Plus on souhaite de choses au dehors, plus on souffre de combats en soi-même.

Ceux qui n'aspirent qu'aux biens invisibles n'en ont pas moins à soutenir, quoique d'une autre espèce; c'est pourquoi la vie de l'homme est appelée une milice où il n'y a presque point de trêve : *Militia est vita hominis super terram.* (*Job*, VII.) Quelques interprètes, au lieu de milice, traduisent tentation, ce qui revient au même; sur quoi saint Grégoire, pape, nous fait remarquer, qu'il n'est pas dit que la vie de l'homme est remplie de tentations, mais qu'elle est une tentation elle-même; car, depuis qu'il a perdu sa première innocence en Adam, il est devenu par sa propre corruption une source de tentations et de misères à lui-même.

C'est à ces conditions que nous sommes sur la terre; mais telle est votre bonté et votre miséricorde, Seigneur, pour des enfants dégradés, que vous leur faites tirer plusieurs grands avantages de leur disgrâce, et vous leur présentez par les mains du Médiateur une grâce si forte et si efficace, qu'elle les fait triompher de tout l'enfer conjuré contre eux, et du monde entier, avec tout ce qu'il a d'éblouissant dans ses promesses, d'attirant dans ses caresses et ses faux charmes, et de plus terrible dans ses menaces. Job nous serait-il proposé comme un modèle achevé de patience, et David, de douceur, si le premier n'avait été livré à la malice du démon qui, après lui avoir enlevé ses biens et ses enfants, le couvrit d'une plaie horrible depuis les pieds jusqu'à la tête, et le second, sans un Saül qui cherchait à lui arracher la vie, quoiqu'il lui dût la sienne propre, que cet innocent persécuté avait eue à sa discrétion? Le grand saint Athanase n'est-il pas redevable à l'envie des ariens du rang éminent où le juge pour la querelle duquel il avait combattu plus de cinquante ans, l'a placé dans le ciel? Tant d'exils différents, de proscriptions, de calomnies, d'attentats contre sa personne ont été les divers degrés qui l'y ont élevé, et les derniers traits qui ont formé en lui une copie fidèle de Jésus-Christ. Il se voyait à tout moment exposé à perdre la vie, il n'y avait pas de solitude assez écartée, ni de caverne assez profonde pour le dérober à la fureur de ses implacables ennemis; et où trouver hors de notre sainte religion une constance si invincible et une pareille immobilité d'âme, parmi cette variété infinie d'accidents, dont le moindre eût été capable de renverser un homme qui n'eût eu qu'une vertu commune?

Ce n'est donc que par le moyen des épreuves, des tentations et des souffrances qu'elle s'augmente; une vertu non éprouvée n'est que comme une teinture légère et superficielle; les obstacles et les contradictions la fortifient, et par l'effort qu'elle fait pour les surmonter, l'enracinent profondément dans l'âme. On ne devient intrépide que dans les périls, on n'acquiert la fermeté que par la résistance que l'on rencontre à ses entreprises; l'homme intérieur ne se roidit que quand il se sent attaqué, pressé vivement et comme emporté par le torrent; le repos le rend lâche, mou, tiède, indolent. On ne fait plus ses actions que par une espèce de routine et d'habitude, la nature prend insensiblement la place de la grâce, et l'esprit humain, de celui de Dieu.

Si nous n'étions donc réveillés par les tentations, nous tomberions par le poids de la corruption naturelle dans la plus dangereuse de toutes, qui est de faire les actions de piété, et d'accomplir les devoirs extérieurs du christianisme sans mouvement intérieur, et pour ainsi dire, machinalement. Loin d'acquérir des forces par cette paix, nous contracterions une faiblesse qui nous empêcherait de rien entreprendre d'extraordinaire; nous serions renversés au premier aspect d'un objet un peu effrayant. D'ailleurs, l'âme ayant une pente à s'attribuer les dispositions qu'elle sent en soi, comme si c'était son apanage, une paix entière l'attacherait à elle-même, lui ferait oublier ses infirmités, et la nécessité continuelle où elle est du secours de la grâce. Ainsi au lieu de faire du progrès, elle serait comme ces vaisseaux qui naviguent sur la mer pacifique, et ne peuvent avancer faute de vent, ou sont tout à fait arrêtés par des bancs de sable. Adieu la plupart des vertus chrétiennes, surtout la vigilance, la prière, le gémissement du cœur. On n'entendrait plus dans notre terre la voix de la tourterelle, ou les plaintes amoureuses d'une âme qui soupire de se voir détachée de ce corps de mort pour s'envoler dans sa céleste patrie et se réunir à Jésus-Christ; au lieu que la nécessité où nous sommes de résister aux tentations fréquentes qui nous attaquent, et la terre que nous sentons fondre sous nos pieds, nous convainquent de notre faiblesse et de notre dépendance continuelle de Dieu qui ne peut détourner un moment de nous son visage sans que nous tombions dans le trouble. Il nous arrive la même chose qu'à saint Pierre, lorsqu'ayant demandé à son maître qu'il pût aller à lui, marchant sur la mer, et l'ayant obtenu, à peine eut-il fait quelques pas, que, voyant un grand vent, il eut peur, et, commençant déjà à enfoncer, il s'écria: Seigneur, sauvez-moi!

Ah! qu'il nous est utile que Dieu nous fasse ainsi sentir de temps en temps notre faiblesse et notre impuissance naturelle, afin que nous ne cessions point de recourir à lui et de réclamer sa grâce. La tentation sert à réveiller notre foi, et que se proposait autre chose celui qui en est l'auteur, et qui ne permettra jamais que nous soyons tentés au delà de nos forces, si nous ne le tentons nous-mêmes, que de nous faire pousser ce cri: *Domine, salvum me fac?*

Rien ne me paraît plus capable d'adoucir un état si violent, que de considérer que Jésus-Christ notre divin chef, quoique parfaitement exempt du péché et incapable d'en commettre, ne s'est pas voulu exempter de ce que la théologie en appelle *les pénalités*, c'est-à-dire, les peines de la vie et les maux différents auxquels les enfants d'Adam sont assujettis depuis le moment de

leur naissance jusqu'à celui de leur mort, il est entré dans les faiblesses et les misères d'un corps semblable aux nôtres. O condescendance incompréhensible! Il a éprouvé comme nous, dit saint Paul, toutes sortes de tentations hormis le péché, et c'est des peines et des souffrances mêmes par lesquelles il a été tenté et éprouvé, qu'il tire la vertu et la force de secourir ceux qui sont aussi tentés.

Vous savez de quelle manière le démon osa le tenter dans le désert après le jeûne de quarante jours, et avec quelle fureur il revint à la charge au temps de la passion. Que n'a-t-il pas souffert de la part des scribes et des pharisiens, aussi bien que de celle du peuple juif qu'il comblait de bienfaits, et qui ne le payait souvent que d'injures, courant aux pierres pour le lapider au moindre mot qui choquait ses préjugés.

L'Eglise a eu la même destinée que son adorable chef : à peine fut-elle formée, que les nations frémirent et que les rois de la terre s'armèrent pour la détruire. Les Juifs, malgré leur antipathie naturelle contre les gentils, s'unirent avec eux pour l'exterminer: Anéantissons, dirent-ils, anéantissons cet édifice jusqu'aux fondements ; rejetons loin de nous le joug qu'ils nous veulent imposer. Défenses faites aux apôtres de prêcher l'Evangile, traitements cruels et ignominieux, prisons, bannissements, confiscations de biens, lapidations, divers genres de mort inouïs jusque-là et inventés par la cruauté même, tout fut mis en usage pour dissiper ce petit troupeau, cette société naissante ; mais il en était comme des Hébreux opprimés par Pharaon et les siens; malgré les ordres barbares de ce prince, qui n'allaient à rien moins qu'à en extirper la race, ils multipliaient à vue d'œil; à mesure qu'on nous moissonne, dit un de nos plus célèbres apologistes, nous croissons en nombre; le sang des martyrs est une semence féconde de chrétiens. Ceux que la persécution chassait de leur pays et dispersait dans les provinces les plus éloignées devenaient autant d'apôtres qui répandaient partout la connaissance et la bonne odeur de Jésus-Christ. L'Evangile avait des sectateurs et des défenseurs intrépides dans le palais même de Néron; il lui enlevait jusqu'à quelques-unes de ses courtisanes.

L'Eglise eut à essuyer dix persécutions sanglantes de la part des empereurs païens, sans que les uns se lassassent de massacrer et les autres de souffrir; car les chrétiens ne se défendirent jamais que comme des agneaux, sans se prévaloir de leur grand nombre. Le cruel Dioclétien en fit une telle boucherie, qu'il crut avoir détruit ce qu'il appelait une superstition insensée ; il s'en applaudit, et le fit graver sur des marbres comme le trophée de sa victoire; ce fut pour sa confusion éternelle : il eut le crève-cœur de voir l'Eglise monter sur le trône en la personne du grand Constantin. Les premiers de l'empire imitèrent son exemple, et les peuples s'empressèrent d'entrer dans le sacré bercail ; partout furent érigés des temples magnifiques au Dieu vivant sur les débris de ceux des idoles. La croix, auparavant marque d'infamie, en devint une d'honneur ; on la vit briller dans les étendards à la place des aigles romaines, et sur le front des monarques ; ils la révérèrent comme l'ornement de leur couronne et le soutien de leur empire ; les rois devinrent ses nourriciers et les reines ses nourrices ; ils adorèrent son époux le front courbé contre terre, et baisèrent la poussière de ses pieds.

Mais comme la paix n'est pas un bien que l'Eglise puisse se promettre longtemps ici-bas où elle est étrangère et forcée de vivre avec les habitants de Cédar, après cet orage apaisé, sa barque se vit assaillie plus furieusement que jusqu'alors ; la persécution des idolâtres fut suivie de celle des hérétiques qui la mit en plus grand danger que jamais. Les ariens, armés de tout le crédit d'un empereur qu'ils avaient engagé dans leur secte, firent jouer tous les ressorts et employèrent toutes les violences imaginables pour établir l'impiété. Les vagues furent si violentes et la tourmente si furieuse, qu'une partie des évêques en furent entraînés et trahirent lâchement la vérité. La plupart des autres, surpris, signèrent, dans le concile de Rimini, une formule de foi captieuse, qui favorisait les blasphèmes des ennemis de la divinité de Jésus-Christ : *Ita ut orbis se arianum miratus est*, comme dit saint Jérôme. Cela signifie que l'Eglise était tellement offusquée par les ténèbres des erreurs et les passions des hommes charnels, que le commun du monde avait peine à démêler quel était le vrai parti, et que le faux semblait victorieux. Mais après quelque peu de temps, Jésus-Christ commanda aux vents de se taire et aux flots de se calmer. Ces vagues impétueuses qui semblaient engloutir son arche sacrée, n'ont servi qu'à l'élever et l'approcher du ciel, et se sont ensuite écoulées comme un torrent qui ne laisse que de l'écume sur son passage ; je veux dire qu'après quelque bruit, quelque éclat passager, les schismes et les hérésies ont disparu ; il ne s'en est conservé qu'une sombre mémoire pour les faire détester et servir de monument à la gloire de l'Eglise.

A ces deux espèces de persécutions il en a succédé une troisième, plus cruelle et plus dangereuse que les précédentes, et qui persévérera jusqu'à la fin ou plutôt ira toujours en augmentant : c'est la vie déréglée de ses propres enfants; elle ne peut les jeter hors de sa barque, ainsi que les hérétiques et les schismatiques. J'entends par là qu'elle ne peut les chasser de son sein et les exclure de sa communion, il ne lui est pas plus possible de s'enfuir d'eux et de s'en séparer; elle est donc obligée de les tolérer comme sa zizanie, et ils excitent quelquefois tant de désordres et de scandales, qu'elle est presque en danger de périr, si la chose était possible. Car nous sommes assurés par la foi que, dans quelque corruption de mœurs que

soient plongés les chrétiens, quelque vives et redoublées que soient les attaques de ses ennemis au dehors, quelques machines qu'emploie le démon, quelques tempêtes qu'il suscite, Jésus-Christ la maintiendra toujours parmi ces périls; il la regarde du haut du ciel, ainsi qu il était spectateur du combat de son premier athlète saint Etienne. Il voit non-seulement ses peines, mais il les sent comme son chef, il viendra à elle pour la secourir visiblement dans le temps qu'il a arrêté avec son Père. S'il laisse souvent passer une bonne partie de la nuit sans la secourir d'une manière sensible, c'est pour lui donner lieu d'exercer sa confiance envers lui et de l'attendre avec persévérance.

Qui ne se résout pas courageusement à être exercé par diverses épreuves, et à se voir battu des flots avec l'Eglise sa mère, n'en est pas un vrai enfant, il ne sait à quoi il est appelé; *in hoc positi sumus* (I *Thess.*, III), dit saint Paul, et ailleurs il assure que la persécution est inévitable à tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ. Ne soyez point surpris, écrit l'apôtre saint Pierre à tous les fidèles, que Dieu vous éprouve par le feu des afflictions, comme si quelque chose d'étrange et d'extraordinaire vous arrivait. S'étonne-t-on de se voir blessé à la guerre? On s'y était attendu. Pourquoi donc trouver nouveau ce que le Saint-Esprit nous a prédit si souvent dans l'Ancien Testament, ce que Jésus-Christ confirme dans le Nouveau : *In mundo pressuram habebitis* (*Joan.*, XV); ce qui est arrivé à tous les saints et au Saint des saints, ce qui est la première condition de notre alliance avec lui, et le prix de la couronne que nous espérons.

Oh! qui fuira le combat, lequel mérite une telle victoire! Qui n'aimera mieux être flagellé avec les hommes, en ne cherchant pas à se dispenser de leurs travaux, que de l'être un jour avec les démons!

Vous voyez donc que tout concourt à nous éprouver : Dieu par sa justice, sa sagesse et sa bonté; le démon, par son envie et par sa malice; les hommes, par des médisances, des calomnies, des injures, des violences, s'ils ont le cœur corrompu; quelquefois les gens de bien, par des préventions et des vues opposées aux nôtres; ce corps de péché, par ses saillies et ses révoltes. Voyons comme nous devons soutenir ces épreuves et nous conduire dans ces orages; c'est ce à quoi je me suis engagé dans mon second point.

SECOND POINT.

Je ne vous proposerai pas les apôtres pour exemple de ce que vous devez faire en ces conjonctures pénibles à la nature, du moins en tout; car ils étaient alors trop imparfaits pour servir de modèle, et notre divin maître leur reproche, dans l'évangile même de ce jour, que leur cœur était aveuglé au sujet du miracle des pains.

Mais vous pouvez et vous devez les imiter dans leur application infatigable à ramer toute la nuit contre le vent contraire; ce qui marque, selon les saints Pères, les efforts violents que nous devons tous faire pour surmonter les obstacles du salut; car à Dieu ne plaise que je vous croie susceptibles de l'illusion des faux mystiques, qui mettent la perfection à ne point s'embarrasser des mouvements déréglés de la partie inférieure, mais de laisser gronder les vents et les tonnerres incapables de troubler le repos de la supérieure. Le royaume des cieux ne se prend que par la violence qu'on fait à ses inclinations. Tout droit que nous y avions étant péri en Adam, il n'est dû à personne; c'est la violence évangélique qui l'emporte comme par conquête. Malheur au monde qui ne sait ce que c'est que de se gêner en rien, sinon lorsqu'il s'agit des lois qu'il a établies lui-même, lesquelles il est aussi religieux à observer qu'il l'est peu à l'égard de celles de Dieu.

Mais en quoi consiste précisément la violence évangélique? Le voici : il y a des péchés qui nous attirent par leurs charmes trompeurs et nous font aller à eux, d'autres qui viennent à nous et nous entraînent par leur violence, si bien qu'il faut fuir les premiers de peur d'en être vaincus, et résister aux autres pour les vaincre; mais le moyen de fuir ce qui plaît le plus sans sentir de la peine, et de résister à ce qui nous attaque sans rendre de combat?

Il est bien constant que nous ne pouvons fuir le péché, sans renoncer à tout ce qui est hors de nous et à tout ce qui est en nous. Ce qui est hors de nous est le monde avec toutes ses pompes, ses vanités, ses divertissements profanes. Ce qui est au dedans de nous, ce sont nos passions immortifiées, mille désirs déréglés qui nous portent à sortir de nous-mêmes pour remplir le vide que nous y trouvons, par la jouissance des créatures. Nous sommes donc indispensablement obligés d'avoir un éloignement sincère des honneurs du siècle, qui dérèglent notre cœur par l'ambition qu'ils y entretiennent, des plaisirs qui le corrompent et l'empoisonnent, de ne le point attacher aux richesses, si la Providence vous en a abondamment partagés; de pratiquer le précepte de l'abnégation, de s'arracher, s'il est nécessaire, un œil, de se couper un bras, un pied et de le jeter loin de soi, c'est-à-dire de se priver de tout ce qui fait la douceur de notre vie, s'il nous est une occasion de chute, et surtout de sacrifier la passion dominante.

Or, je vous demande si on peut renoncer à tant de sentiments naturels, porter soi-même le fer dans les endroits les plus sensibles, égorger impitoyablement le vieil homme de ses propres mains, sans en ressentir une peine extrême, et s'écrier comme le roi amalécite : *C'est donc ainsi qu'une mort amère me sépare de tout ce que j'aime?* Et, pour n'employer ici d'autres témoins que vous-mêmes, dites le vrai, ne vous faites-vous pas violence pour garder le pacte que vous avez dû faire avec vos yeux, de ne les arrêter sur aucun objet capable de causer du

désordre dans votre cœur? Pour tenir votre langue comme sous la clef, malgré la tentation de vous répandre en paroles, et n'en proférer aucune qui ne soit assaisonnée du sel de la discrétion; pour entourer vos oreilles comme d'une haie d'épines, afin de les fermer à la médisance, aux cajoleries et à tout ce qui nourrit la curiosité, pour réprimer les saillies de l'humeur et les fougues de l'imagination?

S'il faut se faire effort pour s'abstenir du mal, il n'en faut pas un moindre pour faire le bien et pratiquer la vertu. N'a-t-on pas de peine d'accoutumer ses yeux à voir, sans dégoût et sans répugnance, les ulcères des pauvres malades dans un hôpital, ses oreilles à entendre la parole de Dieu sans dégoût et sans assoupissement, ses mains à donner l'aumône sans chagrin? Oh! qu'il en coûte à une âme sensuelle, enivrée des folies du monde, de n'avoir des yeux que pour les choses invisibles. Mais tout cela n'est rien en comparaison des combats du dedans, si on ne veut être un misérable esclave. Nous y avons à vaincre des appétits déréglés, des cupidités effrénées, un peuple factieux et turbulent, qui fait de notre propre cœur une place de défense contre nous-mêmes. Ce sont des ennemis domestiques qui ne sortent jamais de notre sein, ennemis adroits qui y entretiennent des intelligences secrètes, ennemis éternels avec lesquels on ne doit point se promettre de relâche et de paix. Ah! que ne souffre-t-on pas, quand il faut renverser son tempérament! Que celui, par exemple, qui était un lion par sa fierté, devienne un agneau par sa douceur; que celui qui était un renard par ses manières rusées et pleines de dissimulation, soit changé en colombe par sa simplicité; que tout ce qu'il y a de rude, de bizarre, d'inégal dans l'humeur, soit aplani! quelle peine quand il faut se refondre ainsi, donner de nouveaux objets à ses passions, aimer ce qu'on avait haï, haïr et fuir ce qu'on avait idolâtré, réformer ses premières idées, mépriser ce qui avait paru grand et digne de recherche, le regarder comme des amusements et des jeux d'enfants, avoir au contraire une haute estime pour des pratiques et des exercices qui semblaient bas et puérils; quand il faut briser des chaînes qu'on préfère à la liberté, rebuter des personnes qui nous aiment, caresser celles pour qui nous avons de l'antipathie, fuir, comme des écueils et des maisons infectées de peste, des lieux qui nous enchantent, forcer nos dégoûts et nos répugnances, aimer des gens qui ne cherchent qu'à nous nuire et à nous décrier, étouffer le ressentiment des injures et faire du bien à ceux de qui nous les avons reçues?

Aussi je ne m'étonne pas qu'un homme ainsi appliqué à se contredire incessamment, à se mortifier et à se crucifier lui-même, soit un sage inconnu à la philosophie païenne; mais j'ai lieu d'être surpris de ce qu'un tel homme n'est presque qu'une belle idée dans le christianisme même et que nous n'en ayons qu'une légère odeur. En effet qui est celui qui fait sa plus sérieuse et son unique occupation de retrancher, par le fer de la mortification, toutes les productions de l'amour-propre, qui soit toujours appliqué à la garde de son cœur pour n'y rien laisser entrer qui en souille la pureté; un homme saintement irrité contre soi-même, qui ne se pardonne rien, qui range Dieu à ses dépens, et dont la concupiscence est tellement assujettie à la loi de l'esprit, qu'elle n'ose pas même aboyer?

Les apôtres devaient joindre la prière au travail; l'absence de leur maître fit peut-être qu'ils ne s'en avisèrent pas; nous serions inexcusables si nous n'y avions recours dans les dangers qui menacent notre âme; car, pour ceux du corps ou des biens de la vie présente, nous n'y recourons que trop sans qu'il soit besoin de nous empresser. Comme ce n'est que la foi qui fait découvrir les périls que court l'âme d'être submergée dans cette navigation, il n'y a qu'elle aussi qui lui puisse faire crier: sauvez-moi, Seigneur, parce que les eaux me gagnent et que je cours risque de faire naufrage; hâtez-vous de venir à mon secours. Il est libre à ceux qui ne sont pas si pressés, d'aller d'un pas plus lent, mais quand on se voit tombé dans le fond d'un puits, que les eaux suffoquent déjà, qu'on n'a point d'autre ressource que dans ses cris, qui peut trouver étrange qu'on appelle au secours et qu'on le fasse de toutes ses forces?

Oh! quiconque donc comprenez, encore plus par le sentiment du cœur que par la lumière de l'esprit, qu'engagés dans ce siècle malheureux vous marchez moins sur la terre qu'à travers les flots, ne détournez pas vos yeux de l'astre favorable qui doit guider votre course. Si les vents des tentations s'élèvent, si vous êtes en danger de donner contre quelque rocher, regardez Jésus-Christ qui s'appelle l'étoile du matin; si les eaux de l'orgueil, de l'ambition, de la détraction, de l'envie vous entraînent; si les vagues de la colère, de l'avarice sont prêtes d'inonder votre vaisseau, élevez vos yeux sur votre étoile; si la multitude et l'énormité de vos crimes vous jettent dans le trouble et vous approchent des portes du désespoir, réclamez humblement son secours; vous savez, Seigneur, les desseins sanguinaires que forment les ennemis de mon salut, qui sont en même temps les vôtres, et que je suis incapable de leur résister, si vous ne combattez pour moi et en moi; dites donc à mon âme: je suis ton salut, mais dites-le de manière que je l'entende. Si la mer est admirable lorsque, après avoir élevé ses flots jusqu'au ciel, elle ouvre le fond de ses abîmes, vous l'êtes incomparablement davantage; vous ne lui donnez pas des montagnes pour barrières, lorsqu'elle semble vouloir inonder toute la terre, mais seulement quelques grains de sable. Elle est obligée de respecter l'impression de votre doigt et de briser là tout l'orgueil de ses flots.

Ce qui nous doit consoler et soutenir dans toutes ces diverses épreuves, c'est que Jésus-Christ les voit et qu'il vient à nous comme il vint à ses apôtres harassés du travail de la nuit, ou plutôt il est au fond de notre cœur et tient le gouvernail. C'est ce qu'il répondit lui-même à sainte Catherine de Sienne, qui se plaignait amoureusement à lui de ce qu'il l'avait abandonnée à la fureur des démons qui excitaient en son imagination des fantômes impurs : *J'étais dans ton cœur, ma fille, ma main t'environnait comme d'un bouclier, pour repousser tous les traits enflammés du malin esprit.* Mais, comme souvent ses illusions offusquent notre esprit, il nous arrive de même qu'aux apôtres, de prendre Jésus-Christ et ses vérités saintes pour des fantômes. Tout occupés de nos peines, soit de l'esprit, soit du corps, les vérités qui nous devraient fortifier ne nous paraissent plus que des songes et des illusions, ou plutôt nous ressemblons à un enfant qui refuse d'embrasser son père lorsqu'il vient à lui, et jette au contraire un grand cri, parce qu'il le méconnaît sous le casque et les autres armes dont il est revêtu, ou qui refuserait une pierre précieuse de grand prix, à cause que la figure d'un serpent y serait gravée. C'est ainsi que, nous arrêtant aux seules apparences qui trompent, et ne perçant pas les voiles sous lesquels Jésus-Christ se déguise, nous recevons ses visites de si mauvaise grâce, et regardons comme un spectre un Dieu qui venait nous combler de dons.

Vous avez pitié de notre faiblesse, Seigneur, et nous faites entendre que c'est vous-même et qu'il n'y a rien à craindre pour nous. Les grands justes tels que David comptent tellement sur son secours, qu'ils protestent que, quand la terre serait renversée et les montagnes transportées dans le fond de la mer, c'est-à-dire quand la machine du monde viendrait à se dissoudre et que tout retomberait dans le premier chaos, ils ne seraient saisis d'aucune crainte ; n'est-il pas le plus fidèle des maîtres, le meilleur et le plus tendre des Pères ? *Tam pius nemo, tam pater nemo* (Tert.). Ne lui faisons pas l'injure de croire qu'il nous néglige et qu'il nous ait totalement oubliés; écoutez comme il s'en explique par l'un de ses prophètes : *Sion, a dit le Seigneur, m'a abandonné, elle ne pense plus à moi; une mère peut-elle oublier son enfant et n'avoir point de compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles? mais quand même elle l'abandonnerait, pour moi je ne vous oublierai jamais, je vous porte gravée sur ma main, vos murailles sont sans cesse devant mes yeux.* (*Isa.*, XIX.)

C'est ainsi que nous nous abattons souvent dans les afflictions, les sécheresses, les peines intérieures et que nous nous croyons perdus comme si Dieu nous avait rejetés sans retour, au lieu que c'est alors même que que nous lui sommes présents, et qu'il est plus près de nous secourir. Que n'imitons-nous Jonas, lequel, au milieu des vagues dont il était enveloppé et du ventre même de la baleine qui l'avait englouti, conserva une parfaite confiance en son Dieu et s'y tint attaché comme à l'ancre de son salut. La même main, qui tira ce prophète du fond de la mer et du ventre de ce monstre marin, peut nous en tirer, elle n'est pas raccourcie.

Bannissons donc le trouble souvent plus dangereux que la tentation même, parce que c'est à la faveur de ce trouble que le démon s'insinue dans l'âme et lui fait prendre de faux partis qui peuvent avoir des suites très-funestes. Saint Jean rapporte que les apôtres ayant prié Jésus-Christ de monter dans leur barque, il y entra, et qu'elle se trouva aussitôt au lieu où ils allaient. Nous nous trouverons de même dans peu arrivés au port après quelques épreuves passagères, selon cette parole de saint Pierre, qu'après que nous aurons un peu souffert, Dieu nous perfectionnera et nous affermira comme un solide fondement : *modicum passos ipse perficiet solidabitque.* (I *Petr.*, V.)

Mais comme tant que cette misérable vie dure, on est en danger de périr, et que, si une tentation ne réussit pas à notre ennemi, il peut avoir plus de succès par le moyen d'une autre ; que c'est un état violent de vivre au milieu des flèches que le diable fait voler de toutes parts, toujours en sentinelle, *propter timores nocturnos* (*Cant.*, III), toujours aux prises avec soi-même, agité des flots de ses propres pensées, soupirons après une meilleure vie, portons en esprit de pénitence ces diverses contradictions, étant juste que nous soyons affligés dans l'esprit aussi bien que dans le corps, puisque nous avons fait un aussi mauvais usage de l'un que de l'autre; mais que tous nos vœux tendent à nous voir affranchis de toutes nos nécessités, à n'avoir plus rien dans le corps et dans l'âme qui ne soit parfaitement soumis à Dieu, afin de pouvoir nous occuper de lui sans distraction, le contempler et jouir de lui, sans que rien nous le puisse ravir. C'est le bonheur que je vous souhaite.

SERMON XX.

Pour le mardi de la première semaine de carême.

SUR LE RESPECT DU AUX ÉGLISES.

Intravit Jesus in templum, et ejiciebat omnes ementes et vendentes in eo. (*Matth.*, XXI.)

Jésus étant entré dans le temple de Dieu, en chassa ceux qui y vendaient et qui y achetaient.

N'êtes-vous pas surpris, chrétiens auditeurs, de voir notre adorable maître sortir du caractère de douceur qui lui est si propre et si naturel, pour en prendre un tout opposé ? On ne reconnaît pas en cette rencontre l'Agneau qui n'ouvre pas la bouche ; c'est le lion de la tribu de Juda qui rugit. Voyez comme il est ému d'indignation ! ses yeux étincellent de colère, il prend un fouet de cordes en main, renverse les tables des changeurs et les siéges de ceux qui vendaient des colombes, chasse tous ces trafiqueurs sans craindre ce qu'il pouvait éprou-

ver de leur ressentiment, leur reprochant qu'ils avaient fait de la maison de son Père, qui devait être la maison de prières, une maison de trafic et une caverne de voleurs.

Ces dernières paroles doivent faire cesser votre étonnement, car elles vous font connaître qu'il n'est pas insensible aux outrages faits à la majesté de son Père, ainsi qu'à ceux qui le déshonorent personnellement. Il a souffert ces derniers avec une patience inaltérable dont lui seul était capable ; mais il ne peut endurer les premiers ; il faut qu'il éclate, qu'il prenne un ton de voix qui imprime de la terreur, qu'il écarte cette troupe de négociants et en purge le lieu saint. Souvenez-vous avec les apôtres qu'il était prédit de lui, *que le zèle de la maison de Dieu le dévorerait;* ce fut par une action de zèle pareille à celle d'aujourd'hui qu'il commença sa vie publique et conversante, et c'est par où il la finit et la couronna; car ce que nous lisons dans cet évangile ne précéda sa mort que de quatre ou cinq jours, s'étant passé à celui de son entrée triomphante à Jérusalem.

Or, s'il n'a pu souffrir qu'on exerçât dans le parvis du temple le commerce des choses nécessaires pour les sacrifices d'alors, d'un temple bâti par Hérode, et qui ne contenait que des ombres et des figures grossières, combien souffrira-t-il moins les profanations de nos églises qui contiennent la vérité et la réalité de ces ombres et de ces figures!

Mais s'il chasse les violateurs de la sainteté des temples, il n'a garde d'en user de même avec les vrais adorateurs ; au contraire, il les invite amoureusement d'y accourir rendre leurs hommages à la majesté suprême qui y réside d'une manière spéciale, et à venir répandre leurs cœurs en sa présence. Ce ne sont pas seulement les justes qui y sont exhortés, mais encore les pécheurs auxquels le péché commence à déplaire, qui songent tout de bon à sortir de ces liens honteux, mais ne le peuvent faire sans le secours tout-puissant de sa grâce.

Par là vous voyez que si nos églises sont des lieux terribles d'une part, elles doivent inspirer de la confiance de l'autre ; terribles aux profanes qui doivent savoir que celui qui s'est revêtu à notre égard de la qualité et de la tendresse de père, n'a pas perdu pour cela la majesté d'un Dieu ; favorables, parce que sa sainteté qui semblerait devoir le renfermer tout entier en lui-même, ne le rend pas inaccessible, et ne l'empêche pas de compatir à nos misères ; nos temples sont des sanctuaires augustes; tremblez, mortels, *pavete ad sanctuarium meum, ego Dominus.* (*Levit.*, XXVI.) Ce sont des asiles ouverts aux criminels ; quoi de plus capable d'animer nos espérances? Je vais vous faire considérer nos églises sous cette double vue qui est sans doute la plus naturelle; ainsi je dis que ce sont des lieux pleins de la sainteté de Dieu qui doivent nous pénétrer d'un profond respect et d'une frayeur religieuse, voilà mon premier point ; ce sont des lieux pleins de ses miséricordes, qui doivent inspirer une parfaite confiance, ce sera le second. Pour traiter avec succès un sujet aussi important, implorons l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, ce temple, animé de la Trinité sainte, le plus auguste qu'elle se soit jamais formé après l'humanité adorable du Verbe. Adressons-lui humblement la Salutation angélique : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le monde entier a été tiré par Jésus-Christ de son état profane, purifié par son sang précieux, et sanctifié par les divers mystères de sa vie voyageuse. Il est devenu comme un vaste temple où Dieu reçoit les vœux de ses créatures. C'est pourquoi saint Paul désire que les hommes prient en tout lieu, élevant des mains pures sans colère et sans contention. Il y doit néanmoins avoir des lieux entièrement séparés de tout usage profane, et spécialement attribués au culte divin. La seule lumière naturelle suffit pour faire juger que ces lieux demandent plus de retenue et de religion que les autres. La présence du prince doit toujours imprimer du respect, et nul ne doit jamais se licencier devant lui, ni sortir des bornes d'une exacte bienséance ; mais cet abaissement intérieur et extérieur doit paraître à proportion qu'il exerce actuellement son ministère, ou l'autorité qu'il a reçue de Dieu, et qu'il se revêt, pour ainsi dire, de sa puissance et de sa majesté. Il est hors de doute qu'on doit plus de vénération au roi, séant en son lit de justice, qu'à lui-même en tout autre circonstance ; ainsi, si on est obligé de se tenir partout en une espèce d'adoration, puisque Dieu remplit tout par son immensité, il faut une modestie et une réserve toute particulières dans le lieu qu'il s'est choisi pour recevoir nos adorations, et où il nous fait sentir sa présence par mille marques. Ah ! il faut ramper, s'abîmer, s'anéantir !

Les auteurs ecclésiastiques ne doutent pas que les apôtres n'aient consacré par quelque bénédiction des lieux particuliers pour y tenir l'assemblée des fidèles. Je sais que les païens reprochaient aux premiers chrétiens qu'ils n'avaient ni temples, ni autels, et que nos premiers apologistes semblent avouer ce fait ; mais cela ne doit s'entendre que d'églises publiques qui parussent à la vue des infidèles. Dès que les empereurs romains, tels qu'Alexandre et Philippe, leur furent favorables, ils en élevèrent de cette dernière sorte; le nombre en devait être fort grand, puisque les cruels édits de Dioclétien en firent démolir une quantité prodigieuse. Mais aussitôt que le règne des tyrans fut passé, et que l'Eglise qui n'offrait ses mystères que dans des lieux souterrains et des prisons, avec des alarmes continuelles, recouvra sa liberté, et monta (pour ainsi dire) sur le trône en la personne du grand Constantin, son premier soin fut de réparer ses pertes et de relever ses temples

abattus ; car, comme le premier effet de la persécution avait été de les raser et de les ruiner de fond en comble ; aussi l'un des principaux et des plus agréables fruits de la paix fut de les redresser, et de construire au Dieu vivant de nouvelles basiliques. On vit dans toutes les provinces de l'empire les plus saints évêques, ainsi que d'autres Néhémies, presser l'ouvrage, encourager les ouvriers, et les solennités qu'ils célébraient ensuite, remplissaient de joie les villes et les peuples.

Constantin, pour reconnaître les victoires signalées qu'il avait remportées sur les tyrans par la vertu du signe de notre salut, faisait tirer le porphyre, le jaspe et le marbre du sein des carrières, ouvrait ses trésors, prodiguait l'or et l'argent pour bâtir et embellir ces temples. Le zèle de ce pieux prince ne pouvait pas manquer d'être très-agréable au roi immortel, aussi bien que de tous ceux qui contribuent à la décoration des églises avec des intentions aussi pures. Mais ce ne sont là dans le fond que des ornements étrangers, ainsi que de sages païens l'ont reconnu ; les beautés de l'architecture, les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture, les enrichissements d'or ne trouvent par eux-mêmes pas plus d'agrément aux yeux d'un Dieu qui a voulu naître dans une étable, que le sable et le chaume. Le véritable et l'essentiel ornement dont il est jaloux, est la sainteté, selon cette parole du Psalmiste ; *la sainteté doit être l'ornement de votre maison dans toute la suite des siècles ;* ce palais du Roi des rois doit être ainsi que lui, magnifique en sainteté. Tout l'y prêche, tout la respire, tout fait retentir aux oreilles de notre foi : *Soyez saints, parce que je suis saint, je serai sanctifié dans ceux qui m'approchent.* Renfermons-nous en trois ou quatre preuves principales de la sainteté de nos temples : leur consécration, les sacrements qu'on y administre, le sacrifice qui s'y offre, les punitions dont Dieu a vengé les irrévérences et les profanations commises en ces lieux sacrés.

Moïse sanctifia par ordre de Dieu le tabernacle qui était une espèce de temple portatif, et tout ce qui servait à son usage avec de l'huile sacrée et le sang des victimes. Salomon fit la dédicace du magnifique temple qu'il avait bâti, au son des trompettes et de divers instruments de musique, et par l'immolation de vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille moutons. L'Eglise emploie des cérémonies plus saintes à la dédicace de ses temples, la plupart instituées par le Pape saint Sylvestre. Elle la fait précéder par la célébration des vigiles; dès le matin les ministres sacrés viennent en bon ordre revêtus de blanc, chacun un cierge à la main, ayant la croix à leur tête; quelques-uns d'eux portent les saintes reliques. On ne consacrait anciennement aucun autel sans y mettre de ces sacrées dépouilles de martyrs ; le septième concile œcuménique, qui est le second de Nicée, en a fait une loi pour tout le monde chrétien ; l'évêque fait ensuite les diverses bénédictions, aspersions, figures de croix et onctions, qui marquent que toutes les bénédictions spirituelles nous viennent de Jésus-Christ, que c'est en lui que nous sommes oints pour former un peuple saint et un sacerdoce royal ; que sa croix nous donne accès auprès de son Père éternel, et nous ouvre le ciel; on récite plusieurs psaumes et collectes; les piliers du nouveau temple sont ornés de luminaires qui nous avertissent de rallumer dans toutes les puissances de notre âme, la lumière et le feu de ce flambeau que nous avons reçu au baptême, en nous embrasant entièrement des flammes de la charité.

Les sacrements qui s'administrent dans nos temples, et ont Jésus-Christ même pour instituteur, sont encore plus saints que ces signes extérieurs institués par l'Eglise pour les consacrer. Ce sont des canaux précieux, par lesquels le sang du Médiateur coule sur nous ; des sources intarissables de grâce, des signes pleins d'efficace et de vertu. Quoi de plus saint que la consécration baptismale qui de vases profanes et impurs nous transforme en vases d'honneur sanctifiés pour toutes sortes de bonnes œuvres, fait passer des pécheurs de la famille du premier Adam à celle du second, les rend ses membres, les temples vivants de son Esprit, dans le corps aussi bien que dans l'âme, et nous destine à former avec Jésus-Christ, ce seul prêtre et cette seule victime, par lesquels l'auguste Trinité veut être adorée et glorifiée dans l'éternité.

La confirmation est quelque chose encore de plus saint, puisqu'elle est la perfection, la plénitude et la consommation de la grâce reçue au baptême qui n'avait fait de nous qu'une ébauche, ou comme parle saint Jacques : *quelque commencement de la créature de Dieu.*

Le sacrement de pénitence peut-il manquer d'être saint, lui qui rend la sainteté perdue et tient lieu d'un second baptême à ceux qui ont violé le premier? l'Eucharistie a la prérogative insigne de contenir sous des voiles vils en apparence, le Saint des saints, l'auteur de toute sainteté ; c'est le vrai fruit de l'arbre de vie planté au milieu du paradis de l'Eglise, et si Dieu avait placé après le péché d'Adam, à l'entrée de ce jardin de délices, un chérubin qui faisait étinceler en sa main une épée de feu pour lui en défendre l'approche, il nous ordonne à nous, en qualité de ses ministres et dispensateurs de ses mystères, d'exercer la même fonction, et de faire briller le glaive de sa parole pour écarter les profanes, les fornicateurs, les Esaü, pour crier : *foris canes* (*Apoc.*, XXI), dehors les chiens qui retournent à leur vomissement, c'est ici la table des aigles et non des hiboux ; les anges qui l'environnent et qui descendent en foule pour adorer notre commun maître, se voilent le visage de leurs ailes, pour n'être pas éblouis par les rayons trop vifs qui partent du sien Comment des pécheurs noircis de crimes, qui se sont toujours plu dans les ténèbres, pourront ou oseront-ils en soutenir l'éclat? Saint Jérôme n'osait entrer dans

les chapelles où reposaient les reliques des martyrs, lorsqu'il lui était arrivé quelque songe fâcheux, une illusion nocturne, quoique sa volonté n'y eût aucune part; comment s'étant volontairement souillés par des actions infâmes, aborderont-ils le roi des martyrs, le Dieu de pureté, sans crainte d'être rejetés par la sainteté du lieu même? qu'ils sachent que dans les meilleurs siècles la vue leur en était interdite, et qu'ils étaient chassés de l'église pendant la célébration de la liturgie. On souffrait par grâce qu'ils entendissent la parole divine avec les catéchumènes et les infidèles. Il y en avait quelques-uns d'exclus de toute l'enceinte des bâtiments qui dépendaient de l'église, ainsi que l'atteste Tertullien : *Omni penitus tecto submovemus.*

A la vérité cette discipline, pratiquée durant plusieurs siècles avec bénédiction, n'est plus en usage, mais l'esprit en subsiste toujours; cet esprit est invariable, fondé sur des lois éternelles et immuables. Ainsi puisque l'Eglise vous permet d'assister à l'action du sacrifice terrible, soyez saisis d'une frayeur religieuse et pénétrés d'horreur de vos déréglements; assistez-y, à la bonne heure, non comme Marie et Jean furent présents au sacrifice de la croix, mais dans la disposition de Madeleine et du bon larron

Les plus justes ne doivent pas être exempts de cette frayeur religieuse : lorsque vous voyez, dit saint Chrysostome, le vrai Agneau posé sur l'autel, le prêtre célébrant ce redoutable sacrifice, priant pour le peuple, teint et rougi de ce sang précieux, croyez-vous être encore sur la terre? ne vous imaginez-vous pas être transportés au ciel, et rejetant toutes les pensées des choses basses, ne contemplez-vous pas les célestes avec un esprit tout pur et une âme nue? Représentez-vous Elie au haut du Carmel environné d'une multitude de peuple infinie, la victime étendue sur des pierres, les assistants dans le silence, le seul prophète priant et la flamme qui tombe tout d'un coup pour dévorer l'holocauste, ou plutôt figurez-vous être sur le Calvaire au pied de la croix, présent à ce grand spectacle qui étonna la nature ; car enfin c'est le même, il n'y a que la manière de l'offrir qui soit différente, la même victime infiniment pure, égale à celui auquel elle est offerte, même pontife saint, sans tache, innocent, séparé des pécheurs, plus élevé que les cieux, tout embrasé du zèle de la maison de Dieu. Vous avez vu au commencement comment il le fit éclater, je ne le répète pas.

Ne croyez pas qu'il soit moins sensible à cet outrage dans l'état de sa gloire qu'il l'était dans les jours de sa chair ; jugez de la vengeance qu'il en tirera par celles qu'il a exercées avant d'en être revêtu; je ne ferai que parcourir les principales. Nadab et Abiu, fils d'Aaron, manquent, pour ainsi dire, à une simple rubrique; ils omettent d'allumer leur encensoir avec du feu sacré, ils le font par défaut d'attention avec du feu étranger, image de l'amour impur des créatures qu'on laisse brûler en son cœur; et voilà un feu sorti tout à coup de l'autel qui les consume. Oza reçoit le même traitement pour avoir eu la témérité de porter sa main à l'arche d'alliance, quoi qu'il ne l'eût fait que pour l'empêcher de tomber ; il tombe lui-même frappé de mort au même instant. Le peu de respect qu'elle trouva dans les Betsamites, qui la reçurent après que les Philistins l'eurent renvoyée, fit qu'elle en tua jusqu'à cinquante mille, mortalité si terrible qu'ils s'écrièrent remplis d'effroi : *Eh! qui pourra subsister en la présence de ce Dieu saint?* Le roi Balthazar, ayant eu l'impiété de se servir dans un festin, des vases sacrés que son grand-père avait enlevés du temple de Jérusalem, vit, pendant les dissolutions, une main qui traçait sur le mur de la salle un écrit dont les caractères, quoique inconnus, le glacèrent jusqu'à la moëlle des os. C'était l'arrêt de sa mort, qui s'exécuta dès le lendemain, suivie d'une seconde mort infiniment plus horrible. Vous n'ignorez peut-être pas l'histoire d'Héliodore. Cet intendant des finances du roi Séleucus étant venu à Jérusalem par ordre de son prince, afin de se saisir pour lui des trésors du temple, n'y fut pas plutôt entré, que le voilà renversé par terre avec les ministres de son impiété par une vertu divine; on vit paraître un cavalier d'un regard affreux, revêtu d'une armure éclatante, qui, fondant sur cet officier avec impétuosité, le fit fouler aux pieds de son cheval; deux jeunes hommes parurent en même temps à ses côtés pleins de force et brillants de gloire, qui le fouettèrent si longtemps qu'on l'emporta tout meurtri de coups, demi-mort et privé de connaissance. La vie ne lui fut conservée que par les prières du grand prêtre Onias.

Qui peut lire sans frayeur dans Ezéchiel les menaces épouvantables que Dieu fait aux Juifs, de leur faire sentir les effets les plus sanglants de sa fureur pour les sacriléges qu'ils avaient commis en son temple. *N'essaye pas*, dit-il à ce prophète, *de fléchir ma colère, tes instances seraient vaines; je suis résolu de me faire justice. Ne vois-tu pas les indignités, les abominations et les idolâtries que ton peuple commet dans le lieu même que j'ai sanctifié et consacré à mon nom? Je leur pardonnerai leurs usures, leur avarice, leurs violences, leurs calomnies, leurs adultères et autres excès, mais pour celui-ci, il est trop criant; je serai inexorable, et ne donnerai point d'autres bornes à ma juste colère que celle de ma toute-puissance; elle fondra sur eux comme un torrent, et les consumera tous.* L'effet vérifia la menace, ils furent emmenés captifs, et souffrirent les plus dures extrémités ; et toutefois ce temple construit par Salomon, l'arche qu'il renfermait, la table des pains de proposition, le chandelier, l'encensoir d'or, l'autel des parfums n'étaient que des figures et de simples crayons de la sainteté de ce qui est contenu dans nos temples; aussi je ne fais pas difficulté de dire que ces punitions éclatantes ne sont que l'image de celles que Dieu

réserve aux profanateurs de nos églises. Ah! que nous découvririons de choses si nous avions les yeux assez éclairés pour voir les épouvantables jugements qu'il exerce invisiblement, car l'histoire ecclésiastique en fournit une infinité de sensibles que le temps ne me permet pas de rapporter.

Ce que j'ai dit jusqu'ici me paraît plus que suffisant pour vous convaincre que nos temples sont des lieux saints; d'où je vous laisse à conclure qu'ils ne peuvent rien souffrir de profane, et qu'il en faut bannir par conséquent toute la pompe mondaine, les airs fastueux, tout cet attirail de vanité qui convient si peu à des chrétiens en quelque lieu qu'ils soient, mais surtout en celui où ils viennent en qualité de criminels solliciter leur pardon. Ah! le sac, le cilice et la cendre sont les ornements naturels et la livrée de la pénitence, et non pas cet or, cette soie, ces perles, ces vêtements somptueux! Il en faut bannir de même tout discours vain et inutile ; le temple n'est fait que pour bénir Dieu ce sont les seuls qui y soient permis. Loin donc tous les entretiens de nouvelles, de médisances, de bagatelles; loin tous les regards vagabonds, les égarements d'esprit, les mauvais désirs, les pensées vagues, folles et même celles qui regardent les soins domestiques, enfin tout ce qui n'est pas prière : tout cela est indigne de la sainteté du temple de Dieu, tout cela le souille, le déshonore, et en doit être exclu; un chrétien doit s'enflammer du même zèle pour l'éloigner que celui dont le Sauveur fut embrasé contre les profanateurs du temple de Jérusalem; il les chassa avec un fouet, qui est le châtiment dont on use à l'égard des esclaves et personnes viles; il en faut user de même à l'égard de toutes ces pensées dont je viens de parler, les rejetant avec mépris et colère comme indignes de la sainteté du lieu.

Il en faut encore bannir comme profanes toutes les prières qui ne sont purement que des lèvres et auxquelles le cœur n'a point de part. Otez-moi, vous dira le Seigneur, ainsi qu'il faisait aux Juifs, le bruit tumultueux de vos cantiques, parce que je n'aime le concert des voix que lorsqu'il est une image de celui des cœurs, et que l'harmonie des sons m'offense l'oreille, quand elle est jointe au déréglement des âmes. Eh! comment voulez-vous que Dieu soit attentif à vos prières, puisque vous ne l'êtes pas vous-mêmes, que votre imagination prend l'essor pour vous conduire en des pays perdus, ou plutôt que votre cœur court après son trésor et va s'y reposer? Où est votre foi? Est-ce ainsi que prièrent les Ninivites pour faire révoquer l'arrêt que Dieu avait prononcé contre eux par la bouche de Jonas? Est-ce ainsi que ce prophète pria lui-même dans le ventre de la baleine qui l'avait englouti, le roi Manassès dans ses chaînes, et le bon larron sur la croix?

Il est rapporté dans la *Genèse* que Jacob, s'étant endormi en pleine campagne, et ayant aperçu en songe une échelle dont le pied était appuyé sur la terre et l'autre extrémité touchant au ciel, le Seigneur au haut et des anges qui montaient et descendaient, s'écria à son réveil: oh! que ce lieu est terrible, c'est vraiment la maison de Dieu et la porte du ciel! Ce saint patriarche ne nous condamnera-t-il pas un jour, au jugement dernier? Il a incomparablement rendu plus d'honneur à la seule figure et à l'attente de nos mystères, que nous ne faisons à leur accomplissement; il se considéra dans un champ comme dans un lieu terrible, et on est souvent dans l'église avec le même égarement d'esprit, que si on était dans un champ et une place publique. Ainsi les infidèles, les païens s'élèveront contre nous; car est-ce ainsi que les Turcs prient dans leurs mosquées? est-ce ainsi que les Siamois invoquent leurs vaines idoles? Ils seront nos juges au dernier jour et prononceront notre arrêt : ils n'osent cracher, ni faire le moindre bruit dans leurs pagodes, ils s'y tiennent des heures entières aplatis et collés à la terre. L'Ecriture sainte rapporte que les prêtres de Dagon n'osaient marcher sur le pavé où sa tête était tombée par la vertu secrète de l'arche. Un page d'Alexandre le Grand se laissa brûler le bras jusqu'au coude pour ne pas troubler le sacrifice que son maître offrait à ses dieux. Sera-t-il dit que vous aurez moins de religion que des adorateurs du démon? Soyez-donc pénétrés d'une frayeur religieuse qui honore la majesté redoutable du Dieu vivant, mais soyez encore plus remplis d'une confiance amoureuse qui honore sa bonté paternelle; car l'église n'est pas seulement un lieu plein de la sainteté de Dieu, ce qui exige les plus profonds respects, elle l'est encore de ses miséricordes, ce qui anime nos espérances et nous doit inspirer une humble confiance ; c'est ce dont je vais traiter en ce second et dernier point.

SECOND POINT.

Quoiqu'une perfection ne soit pas moins chère à Dieu que l'autre, étant toutes égales et ne différant pas réellement entre elles, à raison de la simplicité de son être, il semble néanmoins avoir quelque prédilection et quelque tendresse particulière pour sa miséricorde, du moins il en fait un usage plus fréquent, selon cette parole de l'Ecriture; la miséricorde s'élèvera au-dessus de la rigueur du jugement; elle l'emporte sur la sévérité qui lui est comme une qualité étrangère, *peregrinum opus ab eo*. (*Isai.*, XXVIII.) Or, c'est dans nos églises qu'il exerce cette clémence dans toute son étendue ; il n'a ordonné aux hommes de lui en construire que pour y recevoir et entériner leurs requêtes. S'il arrive, dit-il, que je ferme le ciel et qu'il ne tombe point de pluie, que je commande aux sauterelles de ravager la terre, ou que j'envoie la peste parmi mon peuple, et que se convertissant il vienne chercher mon visage, je l'exaucerai du ciel et rendrai la fertilité à la terre ; mes yeux seront ouverts et mes oreilles attentives à la prière de celui qui m'invoquera en ce lieu.

Or, s'il s'est engagé d'accorder les justes

désirs de ceux qui le réclameront pour les besoins temporels, combien se montrera-t-il plus favorable aux spirituels? Refusera-t-il son bon esprit à ceux qui viennent le lui demander de toute l'instance de leur cœur, et dans l'union de la charité fraternelle? C'est ce qui fait dire à Tertullien que les fidèles s'attroupent par une sainte conspiration et vont dans leurs assemblées faire violence au ciel; nous présentons nos vœux à la majesté divine, nous lui offrons des sacrifices, nous la forçons de nous exaucer et de nous pardonner; une telle violence ne peut manquer de lui être très-agréable : *hæc vis Deo grata est*. Oh ! que ce véritable et parfait ami qui se laisse ainsi réveiller et inquiéter est bon, s'écrie un autre Père (saint Pierre Chrysologue), oh ! qu'il aime à être importuné, oh ! qu'il est éloigné de refuser, lui qui nous apprend le secret de dérober ses bonnes grâces, et qui a exprès placé son lit à sa porte pour mieux entendre et être plus à portée de nous accorder les faveurs que nous lui demandons! *Qui secreti sui cubile ipsam collocavit ad januam* ; frappez hardiment, il vous donnera tout autant de pains que vous en aurez besoin. Eh ! quelle pluie de grâces et de miséricordes ne doit pas tomber sur un cœur que Jésus-Christ même présente à son Père, et pour lequel l'Eglise son épouse et la plénitude de son corps, prie avec lui.

Tout ce qui s'offre à nos regards dans ces saints lieux nous inspire de la confiance. Le premier objet qui se présente, sont les fonts baptismaux qui, nous rappelant la roture et les souillures de notre origine, nous font souvenir en même temps que nous avons été appelés des ténèbres dans l'admirable lumière de l'Evangile, et sommes entrés dans la famille du Père éternel, non comme des esclaves, mais comme ses enfants bien-aimés, prédestinés par son amour à nous avancer à la faveur de la lumière de la foi vers celle de la gloire pour y chanter à jamais ses miséricordes. Oui, c'est lui qui nous a sauvés, non à cause des œuvres de justice que nous eussions faites, mais à cause de sa grande miséricorde, par l'eau de la renaissance et le renouvellement du Saint-Esprit, qu'il a répandu sur nous avec une riche effusion par Jésus-Christ notre Sauveur. O adoption admirable où le Père de Jésus-Christ devient le nôtre, et le principe d'un nouvel être en nous, où nous sommes incorporés à ce Fils qui lui est consubstantiel, comme à notre chef, où le Saint-Esprit répandu dans nos âmes, les meut, les régit, les anime, comme l'âme fait le corps auquel elle est unie. Des personnes d'une naissance distinguée ne voient jamais les titres de leur noblesse, ou n'aperçoivent jamais le château où elles sont nées, sans sentir une secrète joie; il en devrait être de même de vous à la vue de ces lieux, témoins de votre illustre et divine extraction. C'est là que vous avez acquis droit à l'héritage d'un royaume éternel; de quoi l'espérance peut-elle être plus agréablement soutenue? Si vous l'avez perdu dans la suite par le péché, et que vous vous soyez laissé dépouiller de la robe d'innocence, les tribunaux sacrés où vous avez été réconciliés ont de quoi la relever.

Il est vrai que ce mot de tribunal à de quoi intimider des criminels; mais ce sont des tribunaux de miséricorde et de clémence. Car quelque rigoureuse satisfaction qu'on vous puisse enjoindre, elle n'a aucune proportion avec les peines éternelles dont elle vous délivre, ni même avec les temporelles que les anciens canons imposaient. Les ministres du sacrement se comportent moins en juges qu'en pères et en médecins; ils adoucissent en cent manières l'amertume des remèdes qu'ils ordonnent ; ils vous reçoivent comme l'enfant prodigue le fut par son père au retour de ses débauches, ouvrent leurs entrailles, vous embrassent avec tendresse. C'est là où vous entendez dire si souvent cette parole consolante qui fut dite au paralytique et à la femme pécheresse : Ayez confiance, vos péchés vous sont remis. Je suppose que vous soyez vraiment convertis. Ah ! qu'on respire agréablement lorsqu'on se sent déchargé de ce poids funeste et accablant, et qu'on a recouvré l'heureuse liberté des enfants de Dieu !

Avançons toujours, vous trouvez la chaire où l'on explique les oracles de l'Ecriture et les mystères du royaume des cieux. Je sais que la parole divine est quelquefois comparée au tonnerre ou au marteau qui brise les rochers, mais elle l'est encore plus souvent à la rosée et à la manne, symbole de douceur. C'est un lait spirituel et tout pur qui vous fait croître en Jésus-Christ et goûter combien il est doux ; ainsi donc que les enfants ne connaissent point d'autre plaisir que d'être attachés au sein de leurs nourrices, vous vous réjouirez en lui et serez ravis de joie en vous souvenant que ses mamelles sont meilleures que le vin. *Lætabimur in te memores uberum tuorum.* (*Cant.*, I.) Oh ! quel fond inépuisable de consolation ! tout ce qui a été écrit, tout ce qu'on vous dit de vive voix que je suppose puisé dans cette source de vie n'est écrit, et ne vous est si souvent répété, qu'afin que vous conceviez une espérance ferme par la patience. Jésus-Christ, qui est celui que vous devez écouter et révérer en nos personnes, fait moins ici la fonction de législateur que de pasteur ; il vous mène dans d'excellents pâturages et à des eaux claires et rafraîchissantes ; il écarte les bêtes farouches.

Voici un nouveau motif de confiance. Ce sont les croix qui brillent de toute part; la vue vous en doit être aussi douce et agréable qu'elle est odieuse et terrible aux démons qui frémissent en considérant cet instrument fatal de leur défaite, l'épée dont ils ont reçu des blessures mortelles. Ah ! tous ceux qui se trouveront marqués de ce signe de salut et de bénédiction n'ont rien à craindre de l'ange exterminateur.

Poussons jusqu'au sanctuaire , jusqu'au

trône de grâce où est assis le plus débonnaire et le plus pacifique de tous les monarques : vous voyez bien que je veux parler de Jésus-Christ résidant en nos tabernacles. C'est là où il nous attend, où il nous invite afin d'y recevoir miséricorde et d'y trouver le secours de sa grâce dans tous nos besoins. *Venez tous à moi*, vous crie-t-il amoureusement, *vous qui êtes fatigués et qui succombez sous le poids de vos misères, je vous soulagerai.*

Vous voyez en l'histoire de l'Evangile, quelle était en toute rencontre son extrême douceur, combien il se montrait facile et accessible, faisant ses délices de vivre parmi les enfants des hommes, ne se trouvant jamais importuné par les troupes qui l'accablaient, acceptant l'invitation que les publicains lui faisaient d'aller manger chez eux, aimant à être appelé leur ami et désirant ardemment de rassembler tous les Juifs et tous les hommes comme une poule fait ses poussins sous ses ailes.

Il fallait sans doute que sa douceur allât au delà de tout ce qui se peut penser et que l'impression universelle en fût bien forte, puisqu'il paraît par le même évangile que malgré tant de signes de sa toute-puissance qu'il donnait continuellement, faisant voir qu'il était le maître de la nature, les princes des prêtres et les pharisiens n'en redoutaient rien et croyaient pouvoir l'outrager impunément.

Néanmoins l'éclat de la divinité qui réjaillissait sur son visage adorable et qui, selon saint Jérôme, empêcha ces marchands dont j'ai déjà parlé, de faire aucune résistance lorsqu'il renversa leurs comptoirs, cet éclat, dis-je, et cette majesté imprimait de la crainte ou du moins de la confusion aux pécheurs. Madeleine, quoique pleine d'une louable impudence et d'une sainte effronterie, comme dit saint Augustin, n'osa l'aborder que par derrière ; elle se jetta à ses pieds, les baisa, les essuya de ses cheveux sans oser lui parler. De même, après que saint Pierre eut retiré plein de poissons le filet qu'il avait jeté par son ordre dans la mer, il s'écria tout saisi d'épouvante : *Retirez-vous de moi, car je suis un pecheur.*

Il n'en est pas ainsi de Jésus dans l'Eucharistie, quoique sa divinité et son humanité soient contenues sous ces voiles mystérieux ; il n'en paraît rien, les yeux n'aperçoivent que du pain ordinaire, et l'état permanent de victime où il s'est réduit par excès d'amour ne peut qu'inspirer un redoublement de confiance. Vous ne vous approchez pas d'une montagne sensible toute fumante d'éclairs et de tourbillons de feu, vous n'entendez pas le son d'une trompette et le bruit de cette voix qui était si terrible que ceux qui l'ouïrent, prièrent de ne l'entendre plus, car ils ne pouvaient porter la rigueur de cette menace : si une bête touche la montagne, elle sera lapidée ; mais vous, vous approchez de Jésus-Christ, le médiateur de la nouvelle alliance et recevez l'aspersion de son sang qui parle bien plus avantageusement que celui d'Abel. Ce dernier demandait vengeance, celui-ci implore la miséricorde. Allons donc avec confiance au trone de grâce, approchons hardiment, il n'y a point de gardes et de barrières qui en défendent l'avenue; que n'obtiendrons-nous pas de celui qui est si prodigue de lui-même ? quand on s'est une fois donné soi-même, peut-on avoir quelque chose de réservé?

En voilà sans doute assez pour inspirer à de vrais chrétiens les sentiments de crainte et de confiance qu'il faut apporter dans nos églises, et l'esprit de religion dont ils doivent être animés; mais il s'en trouve trop, hélas! qui ne sont pas plus touchés des uns que des autres; ce n'est pas la foi, la piété, la reconnaissance, le sentiment intérieur de leurs besoins spirituels qui les y amènent, c'est l'habitude, la curiosité, la vanité, le même mouvement qui les pousse à quelque spectacle. Il s'en trouve, ô matière inépuisable de larmes ! quelques-uns qui assistent au sacrifice dans la même disposition que les scribes et les pharisiens, lesquels se raillaient du Sauveur, et insultaient à l'état de souffrances où ils l'avaient réduit, et ce qui est encore plus horrible, comme les soldats qui le crucifièrent, ils renouvellent autant qu'il est en eux les ignominies et les tourments du calvaire par la manière impie et profane avec laquelle ils se comportent en cette action.

Jeunes libertins, dont les yeux sont remplis d'adultères et d'un péché qui ne cesse jamais, la bouche pleine de railleries et de paroles dissolues qui ne doivent être prononcées nulle part, mais deviennent des sacriléges et des blasphèmes dans le lieu saint; qui, par des habillements affectés et des airs efféminés, cherchez à inspirer les feux criminels dont vous brûlez ou feignez de brûler, croyez-vous donc être dans un bal, un opéra ou un lieu de débauche ? L'église ne sera-t-elle pas un asile où la pudicité des vierges soit à couvert de vos attentats? N'en sera-t-elle pas une pour Jésus-Christ, que vous faites semblant de venir adorer et que vous ne cherchez en effet qu'à étouffer comme des Hérodes ? Ne craignez-vous pas qu'il ne prenne de nouveau un fouet en main pour vous chasser de la maison de son Père que vous déshonorez, ou plutôt qu'il ne s'arme d'un foudre pour vous écraser et commande à la terre de s'entr'ouvrir pour vous engloutir, ainsi qu'elle fit Coré, Dathan et Abiron, moins criminels que vous ?

Ministres des autels, où est le zèle dont vous devriez être dévorés à la vue de ces scandales? On y voit, non pas une seule, mais plusieurs de ces idoles de jalousie, telles qu'Ezéchiel en vit au temple de Jérusalem, qui semblent ne venir en ces lieux sacrés que pour piquer Dieu de jalousie, et lui enlever des cœurs qu'il n'a faits que pour lui seul ?

Filles et femmes mondaines, qui vous ornez comme des temples, et ne songez, par ces modes, ce luxe, ces frisures, ces coiffures extraordinaires, ces habits fins et déliés qui cachent moins la nudité qu'ils ne la dé-

couvrent, qu'à attirer sur vous les regards de tout le monde, avez-vous donc essuyé toute pudeur? Vous êtes-vous fait le front d'une prostituée? Que vous a fait Jésus-Christ pour lui ravir des âmes qu'il s'est acquises au prix inestimable de tout son sang? N'avez-vous pas d'horreur de servir ainsi d'organe et de filet au démon, pour prendre et envelopper des insensés? Est-ce pour danser ou pour prier que vous venez ici, pour adorer un Dieu crucifié, pleurer vos péchés ou Adonis? Quelle conformité y a-t-il entre ce faste et sa croix, entre votre luxe et son dépouillement; cette mollesse, ces parfums, ces airs lascifs et son visage livide et défiguré? O mon Dieu, que vous êtes bon et patient de souffrir tant d'indignités et de scandales! mais vous ne les souffrirez pas toujours, les effets de votre vengeance seront d'autant plus terribles, qu'ils auront été plus longtemps suspendus.

Il ne suffit pas, âmes chrétiennes, de ne prendre aucune part à ces profanations, il faut en gémir et s'en humilier profondément devant Dieu; car outre que ces intérêts nous doivent être infiniment chers, elles attirent souvent les fléaux de sa colère sur les villes, les provinces et les royaumes entiers. Les hérésies et les schismes en sont quelquefois les suites funestes. Il faut réparer ces abus par des actions contraires, ne venir jamais dans nos saints temples qu'avec les intentions les plus pures, pour s'acquitter des devoirs de la religion et demander ses vrais besoins au grand Père de famille, qui ne sont autres que les spirituels. Si vous demandez les temporels, que ce ne soit jamais absolument, mais conditionnellement et toujours par rapport au salut. *Cherchez, cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît.*

Que les femmes prient étant vêtues comme l'honnêteté le demande, parées de modestie et de chasteté, non avec des cheveux frisés ni des pierreries et des habits magnifiques, mais ainsi que le doivent être des femmes et des filles qui font profession de piété, et cherchent à plaire à Jésus-Christ; ce qui fait la parure d'une comédienne ne peut être l'ornement d'une chrétienne. Comment l'humilité, la pénitence, la componction, qui font le fond de la prière, peuvent-elles subsister avec tout cet équipage de mollesse et de vanité?

Que les uns et les autres soient pénétrés d'une frayeur religieuse pour la majesté d'un Dieu infiniment saint, et entrent dans les sentiments de confiance qu'inspirent sa bonté et sa miséricorde, dont tout nous parle en ce lieu sacré. Elevez vos cœurs en haut, ainsi que le célébrant vous le fait entendre dans l'action du sacrifice; transportez-vous en esprit dans le ciel, ce temple auguste qui n'est point fait de la main des hommes, et ne sera formé que d'élus; car ici-bas tout est mêlé, les pierres de rebut sont confondues avec les pierres vivantes qui doivent entrer dans la structure de ce temple immortel dont Jésus-Christ est en même temps l'architecte, le fondement, le grand prêtre, la victime et la lampe qui l'éclairera. Oh! que la sagesse et la magnificence de ce vrai Salomon y éclatent de toutes parts, elles s'y sont comme épuisées!

Mais faites, s'il vous plaît, attention à l'hymne que nous chantons à la solennité des dédicaces, qu'il faut être taillé et poli par le dur effort des mortifications et des persécutions pour y trouver sa place et y servir d'ornement. Ce n'est que par les différentes afflictions et les diverses épreuves souffertes avec une humble patience, comme par autant de coups de marteau et de ciseau qu'on se rend digne d'entrer dans cet édifice divin qui subsistera éternellement. Et nous devons souhaiter que le céleste architecte retranche et taille en nous tout ce qu'il y a de rude et de superflu, afin que nous devenions des pierres dignes de son saint temple.

Oh! qu'il est aimable, Dieu des armées, qu'il est admirable, non en colonnes, en sculptures, en peintures, en lambris, mais en sainteté et en justice! Mon âme désire ardemment de s'y envoler; elle se délasse quand elle songe qu'elle sera assez heureuse pour y être admise; mon cœur et ma chair tombent presque en défaillance par l'ardeur de ce désir. O Jésus! quand sera-ce que, dégagé du poids de ce corps corruptible qui retient mon âme prisonnière et la fatigue de mille nécessités, je prendrai mon essor et pénétrerai dans le Saint des saints; que je considérerai la magnificence de votre temple, en admirerai la symétrie et les proportions, le sacrifice et le culte perpétuel, que je me répandrai à jamais en louanges, en actions de grâces! Quand verrai-je à découvert vos mystères, et contemplerai-je, environné de vos splendeurs, toutes vos merveilles!

Jusques-là mes larmes me serviront de pain le jour et la nuit. Eh! comment chanter vos cantiques sur les bords des fleuves de Babylone, dans une terre étrangère où tout nous fait la guerre? O chère Jérusalem! puissé-je demeurer sans voix, si je vous mets jamais en oubli, si je ne me propose pas vos fêtes comme le principal sujet de ma joie! Seigneur, ne frustrez pas mon espérance puisqu'elle n'a que vous pour objet, et que l'unique chose que je vous demande, et que je ne cesserai de demander jusqu'au dernier soupir, est d'habiter durant les siècles des siècles dans votre maison, pour vous y bénir, et vous voir pleinement régner en moi. C'est le bonheur auquel nous devons tous aspirer, et que je vous souhaite à tous.

SERMON XXI

Pour le vendredi de la première semaine de carême.

DE LA DIRECTION

Domine, hominem non habeo, ut cum turbata fuerit aqua mittat me in piscinam. (*Joan.*, V.)

Seigneur je n'ai personne pour me jeter dans la piscine après que l'eau en a été remuée.

Comme tout ce qui se passait chez le peuple juif était figuratif et qu'il était lui-

même, ainsi que le dit saint Augustin, un grand prophète qui par sa loi, ses sacrifices, ses purifications et toutes les diverses révolutions qu'il éprouve, annonçait les merveilles de la nouvelle alliance, il ne faut pas douter que la célèbre piscine située près de la porte aux Brebis, dont parle aujourd'hui l'historien sacré, où étaient couchés par terre un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux et d'autres qui avaient les membres desséchés, ne nous désigne quelque grande et importante vérité.

Les saints Pères ont considéré dans cette piscine qui se trouve près de la porte des Victimes, l'Eglise notre mère où, par la vertu de l'eau du baptême et des larmes de la pénitence teintes du sang de Jésus-Christ l'Agneau de Dieu, les pécheurs les plus invétérés sont guéris de leurs maladies spirituelles; c'est *cette fontaine ouverte à la maison de David*, prédite par Zacharie, *et aux habitants de Jérusalem pour y laver les souillures du pécheur et l'impureté de la femme. In ablutionem peccatoris et menstruatæ.* C'est du côté de Jésus-Christ ouvert sur la croix par la lance, que coule cette fontaine sacrée, dont la vertu est si efficace qu'elle est capable de guérir les péchés de plusieurs mondes, et que les maladies les plus désespérées lui cèdent avec facilité. Cette foule de malades affligés de diverses infirmités marquent l'état déplorable où tous les hommes étaient réduits. Ils nous sont représentés par Isaïe, sous l'image d'un seul malade : *Ce n'est*, dit ce prophète, *que blessure, contusion, qu'une plaie enflammée à quoi l'on n'a point appliqué de remède : depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête, il n'y avait rien de sain en lui.*

L'Ange qui descendait en un certain temps dans cette piscine et en agitait l'eau, n'est autre que Jésus-Christ même, l'ange du grand conseil descendu du ciel par son incarnation pour remuer cette eau miraculeuse. C'est aux pécheurs à attendre les moments de grâce et de miséricorde que Dieu a réservés à son pouvoir suprême, non dans l'oisiveté et l'inutilité, mais dans le travail, la vigilance et la prière.

La plupart, de même que le paralytique de cet évangile, n'ont point d'homme pour les plonger dans la piscine de la pénitence : *Domine, hominem non habeo;* quel est cet homme si nécessaire et toutefois si rare? Il n'est autre qu'un bon directeur qui jette ceux qui sont touchés de la grâce dans le lavoir sacré de la pénitence, la règle, en sache ménager les mouvements et la conduire à une parfaite maturité. Cet homme est si rare qu'on le pourrait chercher dans une grande multitude, ainsi qu'un ancien philosophe qui y cherchait un homme. Jésus-Christ nous marque lui-même la difficulté de trouver ce directeur accompli et sa rareté, lorsqu'il dit avec une espèce d'étonnement du petit nombre de ces dignes ouvriers : quel pensez-vous que soit le serviteur fidèle et prudent que son maître a établi sur sa famille pour lui donner la nourriture dont elle a besoin? *Quis putas est fidelis servus et prudens?* Il y a bien des hommes charitables, mais qui en trouvera un fidèle? c'est-à-dire, selon saint Bernard, qui remplisse tous les devoirs du saint ministère, qui soit tellement le distributeur des dons célestes par l'obligation de sa charge, qu'il n'en demeure rien entre ses mains par une secrète complaisance, qui ne considère que Dieu seul en tout ce qu'il fait et qui se déplaise souvent en lui-même de ce qui peut plaire aux autres dans sa conduite. Le saint prêtre Avila, appelé l'*Apôtre de l'Andalousie*, disait qu'on aurait peine à en trouver un entre mille. Saint François de Sales consommé en cette rare science enchérissait encore, et croyait qu'entre dix mille, il y aurait quelquefois de la peine d'en rencontrer un. A Dieu ne plaise toutefois que Jésus-Christ abandonne tout à fait son Epouse en ses besoins extrêmes et lui refuse des serviteurs qui rompent le pain à ses petits enfants! Quoi! ne donnerait-il à Jérusalem que des citoyens de Babylone pour la gouverner? Il fait encore sortir des trésors de sa miséricorde, des hommes selon son cœur et remplis de son esprit, qui savent conduire les âmes dans les voies de la justice; mais ils sont rares il les faut chercher, car ceux-là seuls trouvent qui cherchent et cherchent comme il faut; puisque lors même qu'il les veut donner, il les pousse à se cacher afin de les donner plus utilement, augmentant le désir que vous en avez par la difficulté et leur vertu par l'humilité.

N'attendez donc pas qu'ils vous viennent chercher, c'est le caractère des faux prophètes, *qui veniunt ad vos* (*Matth.*, VII), qui font toutes les avances; il faut surmonter l'humilité des vrais pour recueillir le fruit de leur charité, il faut leur faire violence pour les forcer à se charger de votre conduite afin qu'ensuite ils vous en fassent une salutaire pour vous sauver.

Vous voyez assez par là de quelle importance est le sujet que je me propose de traiter. Pour le faire avec méthode, je vous prouverai d'abord la nécessité d'un directeur, ce sera mon premier point; je vous ferai voir ensuite quelles sont les qualités qui lui sont nécessaires pour s'acquitter dignement de cet emploi, ce sera le second; et enfin pour le troisième, la disposition dans laquelle vous devez être à son égard : voilà le partage de ce discours pour le succès duquel je vous prie d'implorer avec moi les lumières du Saint-Esprit. Recourons à l'intercession de Marie, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

C'est un ordre établi de Dieu, dans la nature et dans la grâce, que les choses les moins parfaites soient soumises à celles qui le sont davantage; cet enchaînement admirable des causes inférieures avec les supérieures forme toute l'harmonie de l'univers, et c'est aussi cette mutuelle dépendance des

membres entre eux qui fait l'une des plus grandes beautés du corps mystique de Jésus-Christ; les pieds pour bien marcher se doivent laisser conduire par les yeux, et il est très-important, surtout aux commençants, de se soumettre à la direction de ceux que le Saint-Esprit a plus éclairés. C'est ce qui fait dire à saint Bernard, si intelligent dans cette matière, que la simplicité contenant le commencement de la créature divine, c'est-à-dire une bonne volonté qui est comme une matière informe de l'homme nouveau lequel en doit naître, celui que Dieu touche de sa grâce doit présenter cette matière à un directeur prudent, afin qu'il daigne y mettre la main et y imprimer la forme. En effet tout pécheur est un aveugle assis à l'ombre de la mort dans une nuit profonde; le premier rayon de la grâce qui luit dans le fond de ses ténèbres ne sert qu'à lui faire connaître qu'il est étrangement écarté du chemin, incapable de s'y remettre de lui-même et de démêler parmi cette diversité de routes qui paraissent droites à plusieurs, celle qui conduit à la vie; tout ce qu'il peut donc faire dans cette extrémité où il s'est réduit par sa folie, c'est d'étendre la main à un homme de Dieu qui lui apprenne à former ses pas et les dirige dans les droits sentiers, qui arrache le serpent tortueux de son trou et prescrive l'ordre de la pénitence. L'Eglise ancienne en était si persuadée que lorsque sa discipline était en sa plus grande vigueur, elle envoyait ceux qui étaient déchus de la grâce du baptême dans une classe appelée *les écoutants*, où, confondus pêle-mêle avec les païens et les catéchumènes, ils entendaient de la bouche des pasteurs ou des diacres, les premières instructions et les éléments de notre sainte foi, parce qu'on supposait que s'ils en eussent été instruits comme il faut, ils auraient conservé la grâce avec plus de soin; on les faisait passer ensuite dans une autre classe où ils pratiquaient, par la direction des ministres sacrés, les exercices laborieux de la pénitence.

Dans quels inconvénients ne se jetterait pas un pécheur qui n'en voudrait recevoir l'ordre que de lui-même? Dans quelles extrémités tombera-t-il nécessairement? Car s'il n'est que faiblement remué par la grâce, il ne se portera que mollement à la réparation de ses offenses, il s'épargnera et n'en produira pas de dignes fruits. Ainsi, il demeurera toujours engagé dans ses péchés, puisqu'il faut de nécessité qu'il y ait égalité entre l'injure et la satisfaction, et que l'appareil soit proportionné à la blessure; ou bien il embrassera des pénitences indiscrètes qui le mettront bientôt hors d'état de n'en faire aucune et le rebuteront de la piété, au lieu de travailler à se faire un cœur nouveau dans la retraite; il se répandra dans une multiplicité d'actions extérieures de charité qui ne serviront qu'à le dissiper et à étouffer les premiers mouvements du Saint-Esprit qu'il aurait dû ménager autrement, attendant que les vertus eussent jeté en lui des racines. Ainsi, sa religion ne sera qu'un pur pharisaïsme; comment pourra-t-il se soutenir contre toutes les autres tentations du démon, les pensées de présomption, les dégoûts, les découragements, l'effort de ses passions qui ne sont qu'à demi éteintes et qui se réveilleront à la première attaque? Il n'éprouvera pas toujours certainement ces douceurs et ces dilatations de cœur qu'emploie la bonté divine pour balancer les fausses douceurs du péché; il faudra qu'il paye l'usure de ses plaisirs criminels. Ainsi, il se trouvera dans cet état si terrible où l'âme est également destituée des consolations divines et humaines, et où elle a de l'horreur de toutes sortes de nourritures: *Omnem escam abominata est anima eorum.* (*Psal.* CVI.) Ils sont venus jusqu'aux portes de la mort, naîtront en foule comme une suite de ces sécheresses, les scrupules, les agitations d'esprit; tout les effrayera et leur paraîtra péché mortel; rongés de ces vaines terreurs, ils reculeront bien loin d'avancer. Qui les tirera de ce labyrinthe ou plutôt de cet enfer intérieur? Il n'y a qu'un directeur habile, qui les éclairera par sa lumière, les soutiendra par sa force, résoudra leurs doutes, dissipera leurs scrupules, les retirera des occasions, les préservera des excès, leur donnera des remèdes convenables, et tirant de son bon trésor des paroles qui suspendront leur tristesse comme par un saint enchantement, adoucira l'amertume du remède qu'il leur présentera, les rétablira en grâce et leur procurera une guérison parfaite.

Eh! comment un tel médecin ne serait-il pas nécessaire à des malades et à des blessés percés de plaies, puisqu'il l'est à ceux qui jouissent d'une parfaite santé, parce que la meilleure santé de cette vie est une maladie, et qu'une partie de cette maladie est de ne nous connaître nous-mêmes que très-imparfaitement: c'est pourquoi le même saint Bernard, qui était comme l'oracle de l'Eglise de son temps, que les papes, les évêques et les plus habiles docteurs consultaient de toutes parts, était si convaincu de cette nécessité, non-seulement pour les commençants, mais encore pour les plus avancés, qu'il ne fait pas difficulté de dire qu'il lui était plus facile de conduire les autres et de gouverner leurs consciences que la sienne propre; il prédit à celui qui veut marcher dans sa propre lumière, qu'il tombera bientôt dans les ténèbres et l'illusion, par la tromperie du démon qui se transforme en ange de lumière; il ajoute qu'il n'a pas moins de vanité que d'imprudence, et qu'il se rend disciple d'un fou: *Qui se sibi magistrum constituit, stulto se discipulum subdit.* Il n'a pas besoin de démon qui le tente, puisqu'il sera son propre tentateur et son démon, et que marchant au hasard dans des voies bordées de précipices, il se fera autant de mal que lui en pourrait faire l'ennemi commun des hommes. C'est ce qu'il appelle ailleurs la lèpre du propre conseil dont il dit que ceux qui sont infec-

tés sont d'autant plus dangereusement malades, qu'ils s'estiment plus sains; il n'a pas cru que les plus grands évêques et le Pape lui-même fussent exempts de cette règle.

La raison en est que la sainteté, la science, l'expérience, n'empêchent pas que les hommes ne soient toujours hommes, c'est-à-dire environnés d'infirmités, sujets à se tromper et à se laisser surprendre en mille manières, surtout dans les choses qui les regardent eux-mêmes, étant certains que, soit par préoccupation, soit par défaut de lumière, soit que la passion ou l'amour propre possédant notre cœur, aveugle notre raison, il nous est moins aisé de porter un jugement exact de nos dispositions que de celles des autres, et plus facile de les conseiller utilement, que d'entreprendre avec succès quelque chose par notre propre mouvement; il arrive rarement que deux personnes se trouvent prévenues de la même passion à l'égard du même objet: ainsi, dès là qu'un directeur consulté n a point de part à ce qui excite la passion de celui qui s'adresse à lui, il lui doit être plus croyable que lui-même; ce qui paraît un grand bien ou un grand mal à un homme passionné, paraîtra peut-être un grand mal à celui qui envisage les choses sans émotion : quand donc même le directeur n'aurait pas toutes les qualités qu'exige son ministère, il est de votre intérêt de vous régler plutôt par ses avis que par les vôtres propres; en voulez-vous un exemple célèbre? David jugea plus sainement de ce qui concernait les autres que de ce qui le regardait lui-même, lorsqu'il entra en indignation contre l'homme feint du prophète Nathan, qui avait ravi la brebis chérie de son voisin, ne découvrant pas qu'il était cet homme véritable et ce ravisseur. Ainsi, vous jugerez parfaitement bien des maximes générales de la religion et des principes qui servent à décider les cas de conscience, vous aurez même une sévérité apparente, en sorte qu'il semblera qu'il n'y ait rien de trop fort pour vous; mais du moment qu'il faudra descendre dans le détail et faire l'application de ces règles, vous ne manquerez pas de prendre le parti le plus faible, si vos intérêts s'y trouvent mêlés par quelque endroit; par exemple, s'il se présente quelque bénéfice à faire entrer en votre famille, ou mettre quelqu'un de vos enfants en religion.

Vous me direz que David était alors dans le péché; et comme le propre du péché est de répandre des ténèbres sur les yeux de l'âme, qu'il ne faut pas s'étonner s'il ne voyait pas l'état misérable où elle était réduite. Eh bien! Moïse était-il dans cet état funeste, lorsqu'il eut besoin d'être averti par son beau-père Jéthro de l'embarras dans lequel il se jetait? Qui semblait avoir moins besoin de conseil que ce grand conducteur du peuple hébreu? Ce prophète et plus que prophète, favorisé de dons si éminents et honoré de la familiarité particulière de son Dieu, et qui sortait de sa présence si éclatant de lumière que les enfants d'Israël en étaient éblouis, et qu'il fallut mettre un voile sur son visage; cet homme si extraordinaire ne voyait pas néanmoins comment il fallait régler et partager son temps; il entreprenait de terminer seul toutes les affaires et de vider les différends du peuple, quoiqu'il n'y pût suffire; ainsi il était accablé sous le faix; il eut besoin qu'un étranger, un Madianite, quoiqu'infiniment moins éclairé, lui donnât un conseil salutaire, et lui dît qu'il se consumait inutilement, sans que le peuple en fût soulagé, et qu'il y avait de l'imprudence dans sa conduite.

Pourquoi Dieu permit-il que celui avec lequel il conversait comme un ami fait avec son ami, et pour qui il n'avait rien de réservé, ne vît pas une chose si aisée, qui devait, ce semble, se présenter d'abord à son esprit? outre la raison que j'ai alléguée, saint Augustin après saint Chrysostome, en rapporte encore une autre très-solide : c'est que la charité perdrait un avantage considérable et une matière abondante de mérites sans ce secours et cette communication de lumières : quand nous serons tous dans le ciel, il n'y aura plus d'œuvres de charité corporelles à exercer, ni pauvres à sustenter, ni prisonniers ni malades à visiter; tous les besoins seront pleinement remplis et on jouira d'une abondance de biens; l'exercice de même de la charité spirituelle cessera, il n'y aura plus d'affligés à consoler, parce que les larmes seront essuyées de tous les yeux, ni de consciences alarmées à rassurer, ni de conseils à donner, ni de paresseux à exciter, parce qu'on jouira d'une paix souveraine et inaltérable, qu'on puisera toutes ses lumières dans la source même de la lumière, directement, immédiatement, sans la dépendance et la subordination si sagement établie pour le temps de la vie présente. Jusque-là il faut que ceux qui ont reçu des dons gratuits en fassent usage en faveur de ceux pour qui ils leur ont été communiqués, qu'ils ne cachent pas le froment au peuple, et qu'ils instruisent avec joie de la science du salut ceux qui ont recours à eux.

Il arrive souvent, par un secret jugement de Dieu, que le plus sage ne voit pas en certaines rencontres le parti qu'il faut prendre, et que le moins éclairé le découvre; ne l'auriez vous pas voulu ainsi, Seigneur, pour nous humilier tous, et avoir lieu de faire miséricorde à tous? ce qui est le but de votre grand ouvrage. Je ne crains pas non plus de me tromper, en avançant que vous avez voulu honorer la nature humaine à laquelle vous n'avez pas dédaigné de vous unir; si vous vous êtes servi depuis l'établissement de la loi nouvelle, des anges, c'est pour nous avertir d'entrer dans cet ordre dont vous êtes l'auteur : ainsi le centenier Corneille est averti par l'ange qui lui apparut, d'envoyer chercher Simon-Pierre, pour être instruit et baptisé par lui; vous n'en avez pas voulu dispenser saint Paul, ce vase d'élection que vous aviez rempli de tant de lumières; après l'avoir abattu sous vos pieds, et changé ce loup ravissant

en agneau, vous lui ordonnez d'aller trouver Ananie qui lui était inférieur en tant de manières, et d'apprendre de lui ce qu'il avait à faire.

Le roi Joas régna justement devant le Seigneur tant qu'il fut conduit par le pontife Joïada; ce sont les termes de l'historien sacré; et pour faire encore mieux connaître combien la lumière d'un guide sage est avantageuse, il rapporte ensuite les malheurs où tomba ce prince, lorsqu'après la mort d'un si saint homme il s'abandonna aux conseils flatteurs de ses courtisans, et s'éloigna de cette piété qui lui avait été inspirée dès son enfance: je pourrais rapporter mille exemples pareils, mais je ne veux ajouter qu'une raison qui n'est pas moins forte que les précédentes : c'est que tous les élus sont essentiellement brebis, et ne seront mis à la droite du Fils de Dieu à son jugement dernier qu'en cette qualité : or les brebis de Jésus-Christ entendent sa voix et le suivent en la personne de ceux dont il a dit : *Qui vous écoute m'écoute.* Il nous proteste encore que, si nous ne devenons semblables à de petits enfants, nous n'entrerons jamais au royaume des cieux ; or, qu'est-ce qu'être enfant évangélique? C'est vivre dans l'innocence et la simplicité, l'ignorance du mal, n'avoir aucun dessein d'élévation, ni d'acquérir des richesses : mais son principal caractère est sa docilité à se laisser conduire sans résistance ; cette enfance spirituelle, à la différence de la corporelle qui finit par l'accroissement de l'âge, augmente à mesure qu'on acquiert plus de mérites ; il faut toujours croître en humilité, avoir plus fait de progrès dans la défiance de son propre jugement, chérir davantage la soumission et la dépendance : ainsi, plus on devient homme parfait, plus on devient enfant, et plus on est enfant de cette bienheureuse enfance, plus on sera grand un jour dans le ciel.

Les faux sages, les prudents du siècle, qui, croyant avoir la prudence en partage, refusent d'entrer dans cette divine économie, en seront exclus à jamais : nous voyons que Dieu, dans toutes ses Ecritures, les traite d'enfants de Bélial, c'est-à-dire sans joug, et les charge de malédictions : *Malheur à vous qui êtes sages à vos propres yeux et prudents en vous-mêmes.* C'est de cette damnable présomption, comme d'une funeste pépinière de maux, que viennent tous les désordres et la confusion qui règnent dans le monde. Chacun suit ce qui lui semble bon, ne consultant que son caprice et la cupidité de son cœur incirconcis; et le premier pas qu'on fait pour se dérégler, est de se vouloir conduire soi-même et de secouer ce joug salutaire qui paraît si doux à ceux qui ont du zèle pour leur avancement, ou si on en prend un, le premier qui se présente par hasard est bon, on n'use d'aucun discernement; et tel qui ne voudrait pas se confier à un médecin inconnu pour la moindre maladie corporelle, le fait, avec une hardiesse qui me fait trembler, pour les maladies de son âme. Ah! c'est qu'on ne connaît guère la nature de ces maladies, ni les qualités que demande cet art des arts dans celui qui l'exerce. C'est ce que je vais vous apprendre en ce second point.

SECOND POINT.

Quelque nécessaire que soit un directeur à ceux qui sont privés de la lumière de la grâce, et même à ceux qui, l'ayant recouvrée, s'efforcent d'avancer dans le chemin de la perfection, je ne prétends rien dire de contraire à ce que j'ai établi, que d'assurer qu'il vaudrait mieux en être totalement privé, que d'en avoir un méchant: n'y aurait-il pas en effet plus de risque d'avoir un guide perfide qui nous engagerait dans de fausses routes, que de n'en avoir point du tout? Et ne serait-il pas plus avantageux de n'user d'aucun remède, que d'en recevoir d'un empirique qui ruinerait votre tempérament et mettrait votre vie en grand danger?

Je sais bien que Dieu sauve quelques-uns de ses élus par le ministère même des directeurs déréglés qui se damnent eux-mêmes, et qu'il s'en trouve qui conduisent les âmes dans la voie étroite, quoiqu'ils n'y marchent pas; aveugles pour eux-mêmes, ils sont clairvoyants pour les autres; mais cela est contre l'économie de la sagesse divine. Selon la voie ordinaire, on n'apprend pas le désintéressement de ceux qui ne cherchent que leurs intérêts ; le mépris des vanités du siècle, de ceux qui brûlent d'ambition; la fuite et l'éloignement des plaisirs, de ceux qui ne s'appliquent qu'à se les procurer: ceux qui s'adressent à eux avec des vues obliques et impures ne manquent guère de trouver une occasion de chute; il arrive même souvent, tant Dieu se plaît à répandre des ténèbres pénales sur les cupidités, que, tandis que les cœurs simples sont bien dirigés par les moins éclairés, les cœurs doubles le seront mal par ceux qui ont le plus de lumière et de droiture. Ce ne sont pas toutefois communément ceux qu'ils cherchent; comme ils sont résolus de contenter leurs passions à quelque prix que ce soit, ils veulent des gens qui les favorisent et s'y accommodent : *Videte nobis errores, loquimini placentia* (*Isai.*, XXX); ils trouvent mille raisons pour se contenter de ceux qu'ils jugent ne devoir point donner de frein à leurs désirs; ils leur font une espèce de violence pour les attirer à seconder leurs inclinations; ils mettent dans tout leur jour et leur force les raisons qui y sont favorables, et ne font qu'effleurer ou suppriment celles qui feraient donner des avis contraires, et font assez sentir que l'unique moyen de leur plaire est de donner certains conseils; faut-il s'étonner si Dieu permet que les directeurs leur répondent selon leur folie? Comme ils usent de dissimulation à son égard, et sont assez téméraires et impies pour lui demander à connaître sa volonté, qu'ils sont résolus de ne pas suivre, il use aussi envers eux d'une espèce de dissimulation, souffrant qu'ils se séduisent eux-

mêmes par une fausse lueur et apparence de la vérité, selon un des sens qu'on peut donner à cette parole du Psalmiste : *Cum perverso perverteris.* (*Psal.* XVII.) Il permet au démon d'être un esprit menteur sur la langue de son prophète.

Un vrai directeur ne se laisse point éblouir par tous ces petits artifices et ces illusions de l'amour-propre. Il lui est inexorable et se déclare son ennemi mortel, il commence par troubler ce funeste repos que l'âme criminelle goûtait dans son péché, comme l'ange troublait l'eau de la piscine : c'est un trouble de grâce produit par la crainte salutaire des jugements de Dieu, dont la fin est de procurer une paix solide et un calme éternel. Il faut voir en second lieu si ce directeur fait quitter le péché, ses amorces et ses occasions à ceux qu'il conduit. En troisième lieu, s'il leur fait faire des actions contraires, comme Jésus-Christ ordonne au paralytique de notre evangile de se lever, de marcher et d'emporter son lit, signe certain de sa parfaite guérison.

C'est en ce point, comme aussi à exiger le sacrifice de la passion dominante, quoiqu'il en coûte au pécheur, qu'il doit témoigner de la fermeté et user de son autorité, mais toujours avec les douceurs, l'onction et les ménagements de la charité.

La véritable guérison des passions, et surtout de la principale, est la marque la plus convaincante de l'approbation de Dieu, et comme on a droit de conclure qu'un médecin est habile en sa profession, lorsqu'il guérit les maladies les plus mortelles, et que ceux qui refusent de se servir de ses remèdes meurent immanquablement, on peut inférer de même à l'égard des médecins de l'âme. Dites, ô excellent directeur, qui m'a guéri de ma vanité, de mon attachement au monde, à ses spectacles, au jeu, au luxe, aux divertissements profanes; qui m'a corrigé de ma paresse et de mes habitudes dangereuses; reposez-vous avec confiance sur sa conduite, et méprisez tout ce qu'on peut dire en l'air pour le rendre suspect. Regardez ces bruits comme des médisances et des calomnies de ceux qui, jaloux du fruit qu'il peut faire, disent à peu près par le langage de leur cœur, qui est le véritable, ce que les pharisiens disaient à l'occasion du miracle de Jésus-Christ : *Qui est cet homme là, lequel viole ainsi le sabbat en vous ordonnant d'emporter votre lit?* Quel est cet homme qui fait renoncer à l'ambition et aux plaisirs, qui vous renferme dans votre domestique, qui veut qu'on s'adonne à la prière, aux jeûnes, et qu'on fasse largement l'aumône? Malheur à ceux qui se scandalisent ainsi du bien, la sagesse de Dieu est justifiée par ses enfants, les œuvres parlent un langage plus intelligible que les paroles.

Voulez-vous que je vous marque encore plus en détail les qualités d'un bon directeur? je vous dirai avec le grand saint Basile qui de son temps l'était de tout l'Orient, il faut qu'il soit aussi incapable d'égarer les autres que de s'égarer soi-même ; qu'il soit bien instruit de la manière de ramener à Dieu les âmes qui le cherchent, orné de toutes les vertus et qu'il porte en ses œuvres un témoignage irréprochable de son amour pour la justice; qu'il possède l'intelligence de l'Ecriture sainte, ne se laisse jamais aller à des distractions superflues, n'ait aucune affection pour les biens de ce monde, ne s'embarrasse point dans ses affaires, ses intrigues et son commerce, mais en entretienne un sacré avec Dieu par l'oraison. Ce doit être un homme qui soupire après la retraite pour jouir plus librement de lui, qui affectionne les pauvres et la pauvreté, point sujet à la colère, sans ressentiment pour les injures, sans ambition pour s'élever, qui répande partout la bonne odeur de Jésus-Christ, ne flatte personne et ne se laisse pas séduire aux louanges, inflexible dans le bien, attaché à son devoir et préférant Dieu à toutes choses.

Saint François de Sales réduit toutes ces diverses qualités à trois : la science, la prudence, la charité; si l'une des trois manque, il y a, dit-il, du danger; premièrement la science; car, si un aveugle entreprend de conduire un autre aveugle, la chute ne leur est-elle pas inévitable? En vain aura-t-il du zèle, plus il sera ardent, plus, s'il n'est pas éclairé par la science, commettra-t-il de fautes, et souvent des fautes irréparables; le démon le fera donner dans ses piéges, et sa bonne intention ne le justifiera pas, puisqu'il ne suffit pas de se proposer une bonne fin, mais que les moyens doivent être justes, et qu'une simplicité abusée ne mérite pas le nom de cette vertu; la science même qui s'apprend dans l'école ne suffit pas, il faut y joindre celle qui se puise dans la tradition et la lecture des saints Pères, surtout la science des saints dont Jésus-Christ est l'unique maître et qu'il communique abondamment à ceux qui ont soin de l'étudier comme il faut et de méditer ses vérités adorables aux pieds de sa croix.

L'ouvrage et l'emploi de la prudence est de faire l'application des principes et des maximes générales que fournit la théologie scholastique ou mystique, aux besoins particuliers des âmes; elle doit être singulière, puisque le gouvernement d'une seule est plus difficile, selon l'éminentissime cardinal de Bérulle, que celui du monde entier. Quoique l'usage du monde et la connaissance de ses affaires puissent contribuer à perfectionner cette prudence, elle est toutefois d'un ordre beaucoup supérieur; elle n'agit que par des vues de foi et pour des intérêts éternels en comparaison desquels ceux de la terre ne lui sont que du sable; ainsi elle se trouve en plusieurs rencontres opposée à la prudence du siècle, et rejette avec horreur les moyens qu'elle lui présente. Sa lumière fait juger à ceux qui ont reçu ce rare don en partage, sans prévention d'esprit de tout ce qui regarde le salut, et ne permet pas qu'on se laisse entraîner au torrent de la coutume, ni éblouir par la fausse lueur de la raison humaine,

mais fait qu'on s'attache à la parole de Dieu comme à sa règle, et qu'on juge de la bonté ou de la malice d'une action par son opposition ou sa conformité avec elle : *Spiritualibus spiritualia comparantes* (I. *Cor.*, IV.)

Son principal exercice consiste à trouver ce milieu et ce tempérament de douceur et de sévérité, de force et de tendresse nécessaires pour guérir le pécheur; ce qui nous est marqué par le vin et l'huile que le pieux Samaritain versa dans les plaies du voyageur qu'il trouva étendu par terre et percé de coups sur le chemin de Jéricho; c'est ce qui nous est encore figuré, selon saint Grégoire, par la manne et la verge renfermées dans l'arche par l'ordre de Dieu : la manne était le symbole de la douceur, et la verge d'Aaron, du zèle dont le ministre de Jésus-Christ doit être animé. Le zèle pousse à réparer l'injure faite à la majesté divine entre laquelle et le pécheur on est établi médiateur, et la douceur à l'épargner autant qu'il est possible sans blesser ses véritables intérêts. Ainsi la conduite qu'on tient à son égard doit être si sage et si tempérée, ajoute le même saint docteur, qu'on allie la sévérité d'un père, en maintenant la discipline, et la sensibilité d'une mère. Que la sévérité n'aille jamais jusqu'à la rigueur, ni la douceur à la mollesse; la douceur et la sévérité toutes seules seront également défectueuses, parce que si on n'en emploie que l'une, les esprits s'aigriront ou se relâcheront.

Voyez donc si ceux que vous choisissez pour les guides de votre pèlerinage ont ce sel de sagesse et de discrétion si nécessaire, surtout s'ils ont de la charité, et une charité abondante, *redundantiam uberum :* des mamelles toujours pleines de lait; car comment Jésus-Christ qui a tant chéri ses brebis, qu'il s'est sacrifié pour elles, les confierait-il à un mercenaire qui n'aurait point d'amour? C'est pourquoi les pasteurs évangéliques sont appelés par un beau mot de saint Ambroise, *les vicaires ou successeurs de la charité de Jésus-Christ.* Il faut donc qu'il soit plein d'entrailles de compassion, que sa charité embrasse tous ceux que la Providence lui adresse; qu'elle soit douce, bénigne, point dédaigneuse, sans retour sur soi-même; qu'elle tolère et espère tout; une charité qui fasse aller au-devant des âmes timides, qui touche et amollisse les plus endurcies, qui le rende sensible à leurs misères comme aux siennes propres, et condescendre aux infirmités de ses frères sans trahir les droits de son maître, le rendant faible avec les faibles, fort avec les forts, infirme avec les infirmes pour les gagner tous à Jésus-Christ, et lui fasse souffrir les tranchées de l'enfantement pour les lui engendrer de nouveau; j'ajouterai qu'il doit avoir de l'expérience et n'être pas comme un nouveau soldat peu formé à ces combats qu'il faut soutenir contre un ennemi aussi rusé que le démon. Il y a pourtant ceci de singulier dans cet art, qu'au lieu que les autres, tels par exemple que la médecine, ne font guère leur essai que sur les étrangers, souvent à leurs dépens; l'expérience d'un directeur doit commencer par lui-même, les habitudes qu'il contracte au dedans et ses premières fonctions doivent être la guérison de tout ce qu'il tient de la génération d'Adam.

Oh! qu'on a trouvé un grand trésor, surtout en ces temps fâcheux où les vérités sont si fort altérées, et où l'on met en problème jusqu'à l'amour de Dieu, lorsqu'on a rencontré un directeur doué de ces diverses qualités! Où le trouverons-nous, cet homme de Dieu si tendre, si compatissant, si touché de la misère d'autrui, si détaché de soi-même, si prompt à secourir ses frères aux dépens de son repos, de sa santé, de sa propre vie; qui ne respire que la gloire de Dieu et la sanctification des âmes, qui vous puisse rendre le même office que l'ange Raphaël au jeune Tobie en vous servant de guide pour vous faire arriver à la bienheureuse patrie, dont vous ignorez les routes? où le trouver encore une fois? Soyez bon, vous dit saint Augustin, et vous trouverez de bons guides : *Esto bonus et bonos reperies*, la simplicité de votre cœur vous dirigera en ce choix; Dieu ne permettra pas que vous trouviez un guide qui vous égare et vous fasse tomber dans la fosse; demandez-le instamment à Dieu, représentez-lui humblement que vous n'avez point d'homme pour vous jeter dans la piscine, dites-lui : Seigneur, je n'ai personne à qui ouvrir mon cœur; qui puisse ménager ces mouvements de pénitence dont il a plu à votre miséricorde de le remuer; qui ne flatte pas mes inclinations corrompues, mais m'aide à les combattre; qui ait la vigilance, l'application et la force nécessaires pour me faire entrer et persévérer dans les pratiques d'une vie chrétienne; qui sache discerner vos desseins sur les âmes et me faire arriver à la plénitude de l'âge parfait. Seigneur, je ne suis qu'un enfant, faites-moi connaître celui que vous avez choisi pour cet ouvrage. On est à demi guéri lorsqu'on est dans cette disposition : voyons de quelle sorte vous devez vous conduire à son égard; vous l'entrevoyez aisément, c'est pourquoi j'achève en peu de mots.

TROISIÈME POINT.

Ces dispositions se peuvent réduire à l'ouverture de cœur et à la docilité. Si un médecin que vous appelez pour vous guérir d'une maladie a droit d'exiger de vous que vous lui en découvriez tous les symptômes, que vous lui ferez connaître votre tempérament et suivrez fidèlement le régime qu'il jugera à propos de vous prescrire, combien le médecin spirituel est-il mieux fondé d'exiger que vous ne lui cacherez point les plaies de votre âme, et que vous obéirez ponctuellement à ses avis, et suivrez le plan de vie qu'il vous tracera, puisque l'âme est beaucoup plus noble que le corps, et la vie éternelle infiniment préférable à la temporelle. C'est Dieu lui-même

qui vous ordonne, sous peine d'encourir sa disgrâce et d'éprouver les effets terribles de sa justice, de l'écouter, le révérer et vous soumettre à tout ce qu'il vous prescrira; il parle, dit-il, au nom de son maître et par son autorité, il marchera devant vous et vous fera entrer dans la terre promise.

D'où vient donc que les médecins des corps trouvent communément plus d'ouverture et d'obéissance dans leurs malades, quoiqu'ils les assujettissent à des diètes très-rigoureuses et leur fassent avaler les potions les plus amères que ceux des âmes. Ah! c'est que les maladies spirituelles sont un objet de foi, on n'en connaît que faiblement le danger, souvent même on ne désire pas sincèrement d'en être guéri; ainsi nous pourrions dire à la plupart de ceux qui s'adressent à nous, ce que le Sauveur dit au paralytique de cet évangile, simplement pour exciter son attention et son désir de recouvrer le mouvement de ses membres, *vis sanus fieri.* Est-ce tout de bon et sans déguisement que vous souhaitez être guéri? Nous n'avons pas besoin de médecin pour connaître que nous sommes malades du corps : comme la volonté reste saine, nous le sentons assez; ni pour nous faire désirer la santé, nous n'avons que trop de passion pour elle et n'excédons que trop en ce point; mais dans les maladies de l'âme c'est la volonté elle-même qui est infirme et languissante, son plus grand mal est d'aimer sa maladie et de fuir la santé, *ut quo languetur, amatur.* (S. PROSP., *Carm.*)

Faut-il s'étonner si celui qui est dans cette malheureuse disposition soustrait à la conduite de son directeur le principal objet de ses attaches? vous vous l'êtes justifié à vous-mêmes depuis longtemps, et ne le mettez plus au rang des choses sur lesquelles vous croyez avoir besoin de son avis, ou si vous le touchez c'est si superficiellement qu'il ne faut pas s'étonner qu'il y fasse peu d'attention. Si nonobstant tous ces artifices et ces détours de l'amour-propre il pénètre le vrai état de votre âme, et fidèle à son ministère, il veut y appliquer les vrais remèdes et vous obliger à ces généreux retranchements, ces violences évangéliques sans lesquelles on ne gagnera jamais le ciel : que de plaintes, que de cris, que de conjurations pour l'obliger à user de condescendance. Voilà la pierre de touche pour se garantir de l'illusion et vous faire connaître à vous-mêmes si vous cherchez un vrai ami, ou un flatteur, un médecin, ou un charlatan, ou si en cherchant un directeur d'une grande réputation, vous ne vous êtes proposé que de vous en faire honneur dans le monde.

Mais qu'il est rare de faire usage de cette lumière! Au lieu de se condamner soi-même comme un homme double et trompeur, on aime mieux condamner le directeur qui a levé le masque dont se couvrait notre hypocrisie, on murmure contre lui, on en médit, on le décrie comme un homme qui donne dans des excès, des singularités dangereuses, et a des maximes outrées; ce sera beaucoup si on ne le persécute pas comme un novateur, ainsi que les Juifs firent à Jésus-Christ au sujet du paralytique pour le violement prétendu du sabbat. C'est ainsi que leurs pères, qui étaient restés aux environs de Jérusalem après la ruine de cette grande ville par l'armée de Nabuchodonosor, ayant prié Jérémie de vouloir bien consulter Dieu pour savoir s'ils se retireraient en Egypte, ou s'ils demeureraient en Judée, ayant même pris le Seigneur à témoin de la sincérité de leur disposition, lorsque le prophète, après dix jours de prières, leur eut déclaré de sa part qu'ils ne songeassent pas à quitter leur pays, mais s'y établissent en toute assurance; que si au contraire ils prenaient la résolution d'aller en Egypte, toute sorte de maux les y suivraient, et qu'ils les y consumerait par les divers fléaux de sa colère. Qui n'aurait cru qu'ils eussent remercié le prophète de leur avoir ainsi manifesté les desseins de Dieu sur eux, et qu'ils s'y fussent rendus? Mais, ô malice! ô duplicité! ô corruption du cœur de l'homme! Ils s'élevèrent audacieusement contre Jérémie, ou plutôt contre Dieu même qui parlait par son organe; ils appellent des mensonges les ordres qu'il leur annonce de sa part; ils l'accusent de se laisser gouverner par Baruch; c'est ainsi que l'opposition secrète qu'ils avaient à la vérité les portait à la regarder comme une imposture pour avoir droit de la rejeter, au lieu de la reconnaître pour l'adorer et s'y soumettre. Ils ne peuvent se persuader qu'un si saint homme ait mission de Dieu pour leur déclarer sa volonté, parce qu'elle choque la leur; ils aiment mieux le traiter de fourbe et de faux prophète que d'avouer que leur cœur n'était pas droit devant le Seigeur et qu'ils ont menti à son Saint-Esprit.

Et comme la plupart des hommes ne savent ce que c'est que garder en toutes choses l'équilibre et un juste milieu, ils tombent dans l'autre extrémité qui a de très-grands inconvénients, et s'attachent démesurément à leurs directeurs; les uns disant je suis à un tel, les autres à un tel, ainsi que saint Paul le reprochait aux Corinthiens, car ce désordre n'est pas nouveau; au lieu de dire je suis uniquement à Jésus-Christ qui a été crucifié pour moi, et n'aimer ses serviteurs qu'en lui, et par rapport à lui.

Apprenez donc que, quelque saintes que soient les personnes auxquelles on se lie, l'attache qu'on a pour elles ne l'est pas toujours, qu'elle peut être sujette à toutes les suites fâcheuses des liaisons humaines, et ainsi devenir un obstacle à votre progrès loin d'y contribuer; on fait son propre honneur de celui de la personne à laquelle on s'attache, on ne fait pas scrupule de rabaisser ceux dont la réputation l'obscurcit, on a peine à souffrir que les autres n'en jugent pas comme nous. C'est par de pareils motifs que les disciples de saint Jean-Baptiste avaient conçu de la jalousie des miracles éclatants de Jésus-Christ, parce qu'ils couvraient leur

maître qui n'en avait fait aucun ; si on entreprend quelque chose par l'avis du directeur, Dieu a beaucoup moins de part que lui, on n'a de l'ardeur que lorsqu'on sait qu'il sera informé du bien qu'on fait, de la langueur, au contraire, lorsqu'il n'en est pas le mobile.

Je ne finirais jamais, si je voulais décrire les imperfections qui se glissent dans ces commerces fréquents, et ces attaches charnelles et superstitieuses qui ne peuvent que déshonorer la piété, d'autant plus dangereuses, qu'on s'y livre sans aucune défiance, parce qu'elles sont voilées d'un spécieux prétexte de piété.

Ce n'est uniquement que par rapport à la source même des grâces qu'il est permis de s'attacher à ceux qui en sont les canaux. Si les trois mages, avertis par une étoile miraculeuse de venir chercher le Messie promis aux hommes, eussent adoré ce nouvel astre, au lieu de se servir de sa lumière pour venir à la cabane de Bethléem, ils n'eussent fait que donner un nouvel objet à l'idolâtrie, dans laquelle ils avaient vécu jusque-là, et ne seraient pas les heureuses prémices de la gentilité.

Mais pour dire quelque chose d'encore plus fort, qu'y avait-il de plus saint que l'humanité sacrée du Verbe? Cependant comme les apôtres y étaient attachés trop humainement, il leur proteste qu'ils ne recevront pas le Saint-Esprit, s'ils ne consentent de perdre sa présence corporelle, et la vue de cette forme d'esclave à laquelle ils étaient attachés d'une manière charnelle : *Expedit vobis ut ego vadam.* (*Joan*.. XVI.)

Les personnes vraiment spirituelles craignent de se laisser prendre par les sens pour aimer avec excès celles qui leur sont utiles pour la grande affaire du salut, et elles appréhendent que l'image de Dieu qui reluit en elles ne leur tienne lieu d'une idole, parce qu'on n'en sépare que trop souvent ce qu'il y a de divin pour ne s'arrêter qu'à l'humain et au sensible; elles n'ont garde d'attacher leur cœur à la créature pour les secours qu'on y trouve, mais elles s'en servent comme des moyens et des degrés pour s'élever à Dieu, prêtes à lui en faire un sacrifice au moment que sa providence l'ordonnera.

Vous devez à la vérité avoir une ouverture et une confiance entière en ceux que vous avez lieu de croire qu'il vous a donnés pour avoir soin de vos âmes; mais c'est parce qu'il commande de le regarder en leurs personnes, et alors ce vous est un bonheur de ce qu'il se rend visible à vos yeux et qu'il vous parle d'une manière proportionnée à votre infirmité. Mais il faut avoir les yeux assez purs pour ne regarder ses vérités, et les biens spirituels qu'il vous communique par leur ministère, que dans leur source, leur principe, et ne les attribuer qu'à lui seul.

Loin de nous toute partialité, tout attachement charnel; Jésus-Christ seul est mort pour nous, c'est lui seul qui mérite de recevoir l'honneur, la gloire et l'adoration ; vous ne devez pas seulement le regarder comme votre fin, et l'objet auquel se termine tout le culte de la religion, mais comme votre voie. Quant à nous ses ministres, qui vous tenons ici sa place, nous n'avons pas le pouvoir de vous faire marcher vers lui, mais seulement de vous montrer le chemin; nous pouvons bien vous plonger dans la piscine salutaire de la pénitence, mais nous sommes incapables de vous donner des forces pour vous lever de terre, des bras pour entreprendre des œuvres pénibles, des pieds pour courir dans la voie des préceptes. C'est lui qui donne ces pieds, ces bras, ces forces; c'est ainsi que vous recueillerez les fruits abondants que Dieu a attachés à tout ce qui est dans son ordre, et qu'ayant marché dans la voie royale de l'obéissance, vous arriverez infailliblement au terme, qui n'est autre que la gloire et la récompense éternelle. Je vous la souhaite.

SERMON XXII.

Pour le premier samedi et le second dimanche de carême.

Sur le mystère de la Transfiguration de Jésus-Christ.

DE L'ADOPTION PARFAITE DES ENFANTS DE DIEU.

Transfiguratus est ante eos, et resplenduit facies ejus sicut sol, vestimenta autem ejus facta sunt alba sicut nix. (*Matth.*, XVII.)

Le Sauveur se transfigura en la présence de trois de ses plus chers disciples. Son visage devint aussi resplendissant que le soleil, et ses vêtements parurent plus blancs que la neige.

Si votre foi souffrit quelque légère atteinte, ou du moins quelque trouble, en voyant dans l'évangile de dimanche dernier Jésus-Christ éprouvant les rigueurs de la faim, et humilié sous la main infâme du démon, elle doit être pleinement rassurée aujourd'hui, en le considérant dans une gloire convenable au Fils unique du Père éternel. En effet, qui ne reconnaît, à cet éclat extraordinaire et à cette vive clarté, que des yeux mortels ne peuvent soutenir celui qui a créé le soleil, et qui tiendra un jour lieu de cet astre, aussi bien que de lune, à la Jérusalem céleste? Pour l'adorer en cette qualité nous n'avons presque plus besoin du témoignage des trois apôtres spectateurs de sa majesté sur la montagne sainte, ni de celui du Père éternel qui le déclare son Fils, l'objet de ses complaisances, et nous ordonne de l'écouter. Les humiliations qui ont précédé et celles qui suivront ne seront plus capables de nous faire chanceler et de causer du scandale, d'autant plus que vous n'ignorez pas que cette adorable victime a été parfaitement clarifiée par les mystères de sa Résurrection et de son Ascension.

Vous supposant donc inébranlables dans la foi, voyons à la faveur de sa lumière ce que Jésus-Christ s'est proposé dans celui-ci, quelle a été sa fin et son intention en opérant ce miracle; pourquoi il choisit pour cet effet une montagne écartée, et ne mène avec lui que trois de ses disciples, auxquels il défend d'en parler avant sa Résurrection ; d'où vient qu'il est transfiguré dans la prière,

et que Moïse et Elie parurent en sa compagnie, et s'entretenaient avec lui de sa passion; pourquoi, enfin, on entendit retentir une voix qui ordonna aux disciples de l'écouter, quoiqu'il ne leur parlât pas. Il n'y a aucune de ces circonstances qui ne renferme quelque importante instruction: bornons-nous aux principales pour ne pas excéder la mesure ordinaire du temps, et contentons-nous de considérer la Transfiguration comme un mystère qui met le Fils de Dieu, avant sa mort, dans l'état convenable à sa naissance éternelle : ce sera mon premier point; comme un mystère qui nous apprend quels sont les droits de notre renaissance en Jésus-Christ, et les avantages de l'adoption parfaite des enfants de Dieu : ce sera le second; et enfin quels sont les moyens qui nous procureront ce bonheur, et les routes qu'il faut tenir pour y parvenir : ce sera le troisième, et tout le partage de ce discours. Vierge sainte, vous n'avez pas eu besoin de cette vision pour être prémunie contre le scandale de la croix, votre foi était infiniment au-dessus de tout ce qui pouvait ébranler celle des apôtres mêmes; c'est elle qui vous fit donner votre consentement aux paroles de l'ange, et croire sans hésiter, que tout ce qu'il vous avait annoncé de cet enfant miraculeux s'accomplirait, nous vous saluons avec lui, en vous disant : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

On pourrait adresser ici aux trois apôtres extasiés à la vue de la gloire dont brillait l'humanité sainte de Jésus-Christ sur le Thabor, les mêmes paroles qu'un ange leur dit à tous sur la montagne des Oliviers, lorsque frappés d'admiration de voir leur divin Maître s'élever au ciel, ils ne pouvaient en détacher leurs yeux. Hommes de Galilée, pourquoi admirez-vous tant de voir Jésus-Christ montant de la terre aux cieux! C'est son lieu natal, de même que cette gloire dont son corps éclate est son état naturel ; celui où il vous a paru jusqu'ici lui est étranger; l'état d'infirmité ne lui convenait pas. Ce mystère ne fait que le mettre dans celui qui lui est dû comme au Fils unique de Dieu ; c'est moins un miracle qu'une cessation de miracle; il a été plutôt transfiguré jusqu'à ce jour en portant les marques de la mortalité d'Adam, qu'il ne l'est présentement que vous l'en voyez affranchi.

En effet, quelle gloire ne devait pas rejaillir sur un corps dans lequel résidait toute la plénitude de la Divinité, comme parle saint Paul, un corps que le Saint-Esprit avait formé dans le sein d'une pure vierge, et que le Verbe s'était uni et approprié d'une manière si intime? Quels brillants de gloire et de majesté n'y devaient pas éclater aux yeux des hommes? Quel droit n'avait pas une âme qui jouissait de la vision béatifique, d'avoir dès le moment de l'union hypostatique un corps tout rayonnant de gloire, et d'une gloire digne du Fils unique engendré dans la splendeur de la gloire, avant l'étoile du matin, par le Père éternel? Est-il plus naturel au soleil enfermé dans un nuage, de lui communiquer ses plus vives clartés et de le rendre tout resplendissant de lumière, qu'à ce Fils adorable d'imprimer sa gloire sur son corps, qu'un prophète compare à un léger nuage? Car ce n'est pas la chair même du Sauveur, dit saint Augustin, qui brille aujourd'hui de tant de gloire, mais sa divinité voilée de son corps. Cet éclat extérieur lui convenait encore par d'autres titres que celui de sa filiation divine, sa sainteté en est un; la grâce créée qui lui fut communiquée au moment de son incarnation a surpassé incomparablement celle des autres saints selon ces paroles du saint Psalmiste : *Vous avez aimé souverainement la justice et haï l'iniquité, c'est pour cela que le Seigneur vous a oint d'une huile de joie plus abondamment que vos compagnons*, car outre la grâce substantielle et incréée, à savoir celle de la Divinité même qui a sanctifié cette nouvelle nature, elle l'a été encore d'une manière très-excellente par l'infusion d'une grâce que la théologie appelle accidentelle et créée; or, si les saints ont paru quelquefois ici-bas tout rayonnants de gloire, quoiqu'environnés d'infirmités, quoique portant encore un corps de péché et pouvant à tout moment déchoir de cet état de justice, combien plus cette prérogative était-elle mieux due à leur chef, d'où découlent toutes les grâces? lui qui n'avait pas péché en Adam, et en qui le prince de ce monde ne pouvait rien trouver qui lui appartînt; enfin Jésus-Christ est le législateur de la loi nouvelle, son Père le déclare tel dans le mystère d'aujourd'hui, auquel il nous apprend qu'est accomplie cette prophétie qu'il avait faite par la bouche de Moïse dans le *Deutéronome : Je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète semblable à vous, si quelqu'un ne veut pas l'entendre, c'est moi qui en ferai vengeance;* or, si pour me servir du raisonnement de saint Paul, le ministère de l'ancienne alliance, qui n'était qu'un ministère de mort, a été accompagné d'une telle gloire que les enfants d'Israël ne pouvaient regarder le visage de Moïse à cause de la gloire dont il éclatait, de sorte qu'il fut obligé de le couvrir d'un voile afin qu'on n'en fût pas ébloui : combien le ministère de l'esprit, dont le Fils de Dieu est médiateur, doit-il être plus glorieux? Si le ministère qui devait être réprouvé comme incapable de conduire les hommes à la perfection a été accompagné de gloire, celui de la justice, qui doit toujours subsister, n'en aura-t-il pas incomparablement davantage? Car toute cette gloire de l'ancienne loi s'efface et disparaît lorsqu'elle est comparée avec la sublimité de l'Evangile ; cet éclat qui paraît sur la face de Moïse est attribué à la communication qu'il eut avec le Seigneur durant quarante jours, quoique, selon saint Etienne, ce ne fût qu'un ange qui parlât en sa personne, *Cornuta facies ex consortio sermonis Dei.* Combien plus intime, plus fréquente et plus longue a-t-elle été entre l'Homme-Dieu et son Père, ou plutôt ce commerce sacré a-t-il été interrompu

d'un seul moment, puisqu'il est dans son Père et son Père en lui; enfin n'est-il pas le soleil de justice qui éclaire tout homme qui vient au monde, et duquel les astres du firmament empruntent cet éclat qui a fait tomber certains peuples dans l'idolâtrie.

Moïse et Elie paraissent à ses côtés pour lui rendre témoignage, l'un comme au suprême Législateur, l'autre comme à celui qui a inspiré les prophètes et pour lui rendre hommage comme les princes de sa cour; c'est pourquoi ils ne brillent que de l'éclat qui rejaillit de leur Maître, comme les astres de celui qui leur est communiqué par le soleil.

D'où vient présentement qu'il a éclipsé ses lumières? qu'il s'est privé de la gloire qui convenait au bien-aimé du Père? C'est par une suite nécessaire de son incarnation dans laquelle il s'est anéanti lui-même; il a voulu que son corps, victime de notre réconciliation, fût sujet à la faim, à la soif, aux injures de l'air, au froid, au chaud, à la fatigue des voyages, aux humiliations et à la mort qu'il a acceptée pour apaiser en notre faveur la justice de son Père. Or, si les princes de ce monde (c'est ainsi que saint Paul appelle les démons) l'eussent connu pour le Roi de gloire, ce que l'affranchissement de tous ces malheureux apanages de notre nature leur eût aisément fait conjecturer, ils n'eussent jamais poussé les Juifs à le crucifier, et notre rédemption serait encore à opérer; c'est pour cela qu'il s'est privé de sa gloire, qu'il a suspendu et arrêté cet éclat de sa majesté qui devait naturellement se répandre sur son corps; il a dérobé aux démons par cet innocent artifice la connaissance de sa divinité pour souffrir la mort, c'est là où nous l'avons reconnu nous-mêmes, et où il nous a paru comme un lépreux n'ayant ni grâce ni beauté : *Vidimus eum quasi leprosum, et non erat ei species neque decor.* (*Isa.*, LIII.) O bonté infinie qui l'oblige aujourd'hui à laisser échapper quelques rayons de sa divinité sur son humanité sacrée et jusque sur ses vêtements, lesquels devinrent plus blancs que la neige; c'est par un effet de sa même bonté qui lui fait prendre toute sorte de figures pour l'avantage de son Eglise, qu'il veut éclairer sa foi par une preuve éclatante de sa divinité dont la créance est la base et le fondement de toute notre sainte religion, et faire voir que la mort à laquelle il s'allait livrer était de son choix, animer son espérance en lui faisant entrevoir une partie des biens qui lui sont destinés, embraser sa charité en lui donnant à connaître de quoi il s'est privé pour son amour; mais comme rien ne nous est plus important que l'humilité, il a voulu surtout nous en donner une leçon que nous n'oubliassions jamais; le pourrez-vous croire, que le mystère de sa glorification nous prêche autant et plus qu'aucun autre, la nécessité indispensable que nous avons de nous rabaisser; et ne regardez-vous pas ce que je vous dis ici comme un paradoxe? C'est toutefois une vérité indubitable dont vous convien-drez, si vous faites attention avec moi sur les circonstances de ce mystère.

Considérez premièrement que l'évangéliste ne dit pas qu'il se transfigura, mais qu'il fut transfiguré ou glorifié par son Père, comme saint Paul dit qu'il ne s'attribua pas à soi-même l'honneur du sacerdoce, mais le reçut de celui qui l'avait engendré de toute éternité; il attendit à la fin de sa vie, c'est-à-dire après plus de trente ans d'une vie passée dans l'obscurité et l'humiliation, à faire briller sur son visage quelques rayons de sa gloire; ce ne fut que sur une montagne écartée en la présence de trois disciples affidés auxquels il défend expressément d'en parler avant sa mort, au lieu qu'il a voulu avoir une infinité de témoins de ses ignominies, ayant choisi Jérusalem comme un grand théâtre pour y être exposé aux insultes et aux railleries de tout un peuple, et le temps de Pâques où tout ce qu'il y avait de Juifs répandus dans le monde accouraient à la solennité. Remarquez encore que durant qu'il laisse échapper quelques rayons de gloire, ainsi qu'un éclair qui fend la nuée et disparaît aussitôt, il s'entretient avec Elie et Moïse de sa sortie du monde qui devait arriver dans peu, c'est-à-dire de l'excès de ses souffrances et de la mort cruelle qui lui était préparée avec toutes les horreurs qui devaient l'accompagner, comme s'il appréhendait de perdre de vue sa croix durant un seul moment; pesez toutes ces circonstances, et reconnaissez que Jésus-Christ ne recherche rien moins que sa gloire dans cette effusion de gloire sur sa chair sacrée, mais notre consolation et notre instruction; pouvait-il en effet nous convaincre d'une manière plus forte et plus vive que la terre n'est pas le lieu de la gloire et de la grandeur pour un chrétien, que c'est au contraire celui où il doit être humilié, éprouvé et foulé aux pieds comme le grain de froment; qu'il doit renoncer de bon cœur à toutes les douceurs de la vie et aux avantages temporels, surtout supprimer avec fidélité tout ce qui peut le relever aux yeux des hommes et lui attirer de la considération? Jésus-Christ n'avait nul besoin d'en user ainsi pour lui-même, étant incapable de se laisser séduire par les applaudissements des hommes et par les marques de distinction qu'il en eût reçues, mais nous en avons un besoin infini pour guérir l'orgueil si enraciné dans notre cœur, qui nous porte sans cesse à rechercher notre propre gloire, à affecter de la distinction, nous approprier ce que la grâce opère de bien en nos âmes, nous produire au monde par l'endroit qui nous fait honneur, et supprimer avec un soin extrême tout ce qui peut diminuer cette estime des hommes aussi vains que nous dont nous faisons notre idole; voilà l'inclination déréglée et la maladie de tous les enfants d'Adam, qui se repaissent de fumée, s'appuient sur le néant, et préfèrent le mensonge qui chatouille leurs oreilles à la vérité qui les délivrerait de tous leurs maux. Quel renversement, quelle extravagance! Que diriez-vous

d'une personne dont tout le corps serait défiguré par la lèpre ou à demi mangé de chancres, ou couvert de pustules et de charbons horribles à voir, à la réserve d'une seule petite partie que la corruption aurait épargnée, et que cette personne, cachant avec adresse tous ces ulcères, ne produisît que cette petite partie saine et voulût en tirer vanité. Voilà une image naturelle de notre orgueil : nous couvrons comme d'un voile tous nos défauts, et nous produisons avec importunité tout ce qui peut nous relever aux yeux des autres ; notre vanité va jusqu'à s'attribuer des qualités imaginaires et exiger des applaudissements pour des avantages que nous ne possédâmes jamais.

Or quel remède plus efficace et plus salutaire, pour guérir cette folie, que de considérer le Fils unique de Dieu se priver de tous les apanages de sa naissance éternelle, éclipser durant toute sa vie, à la réserve de quelques instants, la gloire à laquelle il avait tant de droits pour se mettre en état de souffrir les douleurs et les opprobres. Oh ! que cette parole du grand Apôtre est véritable ! Que Jésus-Christ n'a pas cherché ce qui était de sa propre satisfaction, mais qu'il s'est comme vidé de lui-même: *exhausit semetipsum* (*Philip.*, II), comme le traduisent d'anciens Pères selon la force du terme original, et après cela nous aurons tant de peine à souffrir les injures ou l'oubli des hommes, à taire ce qui nous peut attirer leurs louanges ; nous aimons mieux leur imposer par la montre d'une fausse vertu un masque de piété, que d'écouter le témoignage de notre conscience ; transfiguration diabolique qui couvre la difformité monstrueuse d'une âme dominée par ses passions et pleine de corruption, d'une apparence de vertu ; mais la tromperie ne durera pas longtemps : le voile qui cache à présent le vrai état des choses, et qui confond les justes avec les hypocrites, sera bientôt levé, et comme les premiers paraîtront dans une beauté surprenante, et qu'ils brilleront, selon la parole de Jésus-Christ, comme le soleil en son midi, la laideur effroyable des autres, et cette figure de démon qu'ils se sont faite paraîtra à découvert aux yeux des hommes et des anges rassemblés. Ah ! les épaisses ténèbres et les flammes de l'enfer leur seront plus supportables, que d'être ainsi exposés en spectacle au dernier jour, et ils s'y précipiteront d'eux-mêmes comme en un lieu où ils auront moins à souffrir.

Prévenons un tel malheur en travaillant sans relâche à nous transformer en Jésus-Christ, selon ces belles paroles de saint Paul : *Contemplant la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, nous avançant de clarté en clarté par l'illumination de l'Esprit du Seigneur.*

Quoique cette transformation soit plus intérieure qu'extérieure, puisqu'elle s'opère dans le cœur qui s'ouvre et se laisse pénétrer à la grâce, qui se dépouille de tout ce qu'il a d'inclinations basses et animales, pour devenir conforme au cœur pur, doux et humble de Jésus, et rend l'âme purifiée des souillures du péché, tout éclatante de la lumière que le soleil de justice répand en elle ; cette transformation, dis-je, ou transfiguration, ne laisse pas de paraître au dehors et de se répandre sur tout l'homme extérieur, par le règlement et la composition de tout ce qu'il avait auparavant de déréglé, par une modestie qui n'a rien d'affecté, par la bonne odeur de la piété et des œuvres conformes à l'état d'un chacun. Oh ! que l'Eglise reçoit d'édification de ces transfigurations, que les anges en ont de joie dans le ciel ! C'est d'ordinaire dans l'oraison que ces merveilles de la grâce arrivent, comme nous voyons que Jésus fut transfiguré lorsqu'il priait : je veux dire que souvent la conversion est attachée à la prière, mais une prière humble, forte, ardente, persévérante, infatigable, qui fait une sainte violence au ciel ; la justice divine ne manque guère de s'y laisser fléchir ; c'est encore plus certainement par le gémissement de la colombe, c'est-à-dire l'union des prières et des vœux de la société des fidèles, que la grâce de justification est accordée aux pécheurs pour opérer le changement de leur cœur, rompre leurs habitudes invétérées, réformer leurs inclinations vicieuses, et leur inspirer le courage de réparer les excès passés par de dignes fruits de pénitence ; mais un des plus puissants motifs pour nous exciter à ce renouvellement intérieur et au dépouillement du vieil homme, est de considérer souvent quelle est l'espérance de notre vocation, et quelles sont les richesses et la gloire de l'héritage de Dieu dans ses saints. C'est ce que je vais tâcher de vous découvrir en mon second point.

SECOND POINT

Nous ne sommes pas chrétiens pour le siècle présent, mais pour le siècle à venir ; nous n'avons pas ici de cité permanente, nous cherchons celle où nous devons habiter un jour. Si nous n'avions d'espérance en Jésus-Christ que pour cette vie, nous serions, dit saint Paul, les plus misérables de tous les hommes ; mais il y en a une immortelle, qui lui doit succéder lorsque l'iniquité sera passée et que les hommes de richesses auront dormi leur sommeil, dont les délices sont si ineffables que toutes les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec elle. Je n'entreprends pas de vous en donner des idées claires et sensibles puisque ce sont des joies toutes spirituelles, et que le Saint-Esprit, si fécond en expressions magnifiques, se contente de nous dire que l'œil n'a jamais vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme compris les biens infinis que Dieu prépare à ses élus lorsqu'il les aura réunis pour jamais à lui, et consommés dans son unité adorable. Il vous est aisé de juger que c'est en effet quelque chose qui surpasse tout ce que nous pouvons imaginer, dire ou penser, par ce qui se passe au mystère que nous honorons en ce jour ; nous y voyons les trois apôtres

si ravis, si extasiés, si transportés hors d'eux-mêmes à la vue de Jésus-Christ transfiguré, que Pierre, oubliant toutes les choses du monde, s'écrie dans l'excès de sa joie : *Maître, ah! que nous sommes bien ici; faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes: une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie.* Quoi! si ce léger échantillon de la gloire du ciel, si une faible étincelle de ce brasier d'amour qui embrase les élus, si une petite goutte de ce torrent de volupté met ainsi saint Pierre hors de lui-même, et lui fait oublier toutes les choses de la terre, eh! que sera-ce, mon Dieu, de ce fleuve impétueux qui comblera de joie la cité de Dieu, de cet océan de délices dont les bienheureux seront enivrés? Que sera-ce de cette lumière immense, de cette plénitude de gloire dont ils jouiront? Non-seulement nous verrons à découvert, non pas pour quelques moments, comme les apôtres sur le Thabor, ce visage adorable qui fait la félicité des anges et qu'ils contemplent avec un plaisir toujours nouveau, mais nous brillerons nous-mêmes d'un éclat capable de ternir celui du soleil : car notre divin Sauveur transformera ce corps, tout vil et abject qu'il est, pour le rendre conforme à son corps glorieux par cette vertu efficace qui s'assujettit toutes choses.

Chrétiens mes frères, pouvons-nous faire attention sur la bonté d'un Dieu qui veut bien répandre les trésors inépuisables de ses richesses sur ce corps de mort, qui se prépare à glorifier cette chair de péché, à verser sur cet amas de boue le torrent de volupté dont il inondera nos âmes, sans travailler sérieusement et uniquement à acquérir un tel bonheur? Je suis sûr que nous ne pouvons comparer les sentiments corrompus de notre cœur avec ceux que ce mystère devrait naturellement inspirer, sans entrer en une sainte indignation contre nous-mêmes, et nous faire de sanglants reproches. Enfants des hommes, jusqu'à quand aimerez-vous le mensonge, et vous attacherez-vous à la vanité? Quelle est votre stupidité ou plutôt votre léthargie, d'être insensibles à ce bonheur dont la moindre épreuve comble l'âme de tant de joie, qu'elle ne se connaît plus elle-même, et que, tout absorbée dans cet objet qui l'enchante, elle n'a de puissances et de facultés que pour s'y attacher? Quelle extinction de foi de préférer à ces chastes délices, qui font la félicité de Dieu même, des joies fades, languissantes, impures, toujours suivies de repentir?

Cette indifférence est d'autant plus surprenante, que l'espérance est le plus puissant ressort qui fasse agir les hommes, et les porte à entreprendre les choses les plus difficiles sans se rebuter pour tous les travaux et les obstacles. Saint Paul nous le représente dans la personne des athlètes. Rien n'égalait la rigueur de leur régime ; ils se privaient de tous les plaisirs des sens, et menaient une vie très-dure et très-austère, pour se rendre plus souples, plus dispos, plus agiles dans la course et dans la lutte. Pourquoi cet assujettissement si pénible? Pour remporter le prix du combat, pour un vain laurier, pour une couronne corruptible. Nous voyons les soldats et les officiers de guerre s'endurcir au froid, au chaud, souffrir la faim, la soif, monter à l'assaut, se jeter au plus fort de la mêlée avec tant d'intrépidité, et prodiguer tous les jours leur vie. Pourquoi? Pour une fumée, pour une chimère d'honneur, pour obtenir une charge plus honorable. Et par combien de périls parviennent-ils à un plus grand péril? Que ne font pas encore les marchands pour faire fortune et amasser des richesses périssables? quels hasards n'essuient-ils pas dans leurs voyages de long cours? que de fatigues, que de veilles? ils comptent pour rien toutes ces choses pourvu qu'ils s'enrichissent : et nous, qui attendons des couronnes incorruptibles, une gloire solide et immortelle, des trésors qui ne s'épuisent jamais, d'où les voleurs ne pourront approcher, enfin des biens qui seront le dernier effet de la magnificence d'un Dieu, nous ne voulons rien faire ni souffrir! Notre cœur ne devrait-il pas être toujours en mouvement pour aspirer à leur possession, et nous en peut-il trop coûter? Quel aiguillon plus vif pour exciter notre paresse et nous presser de courir dans la sainte carrière, nous adoucir les peines de la vie et nous faire sacrifier courageusement toutes ses fausses douceurs? C'est cette couronne immortelle qui fit mépriser à Moïse celle de Pharaon, préférer l'ignominie de Jésus-Christ à toutes les richesses de l'Egypte, qu'il regarda comme des ordures, et demeurer ferme et constant dans toutes les diverses épreuves comme s'il eût vu l'Invisible, car saint Paul dit qu'il envisageait la récompense. Oh! que la terre est méprisable quand on regarde le ciel! C'est par le même motif que David s'animait à remplir tous les devoirs qu'impose la royauté, et à obéir à Dieu dans les grandes et petites choses ; c'est ce qui soutenait saint Paul dans les travaux de l'apostolat dont il était accablé, et les persécutions que lui suscitaient les Juifs et les faux frères ; voilà ce qui relevait son courage, dissipait ses peines, et lui donnait une vigueur nouvelle : *Oubliant*, dit-il, *tout ce qui est derrière moi, et m'avançant sans cesse vers le terme de ma carrière, je cours pour remporter le prix de la vie éternelle ; tous les maux que j'endure ne m'abattent pas, parce que je sais que celui à qui j'ai confié mon dépôt est assez puissant pour me le rendre au dernier jour, j'attends la couronne de justice que le Seigneur me rendra comme un juste juge.* Voilà ce qui a rendu tant de martyrs immobiles dans les plus cruelles tortures, dont leur constance pouvait être éprouvée, ils avaient déjà le paradis dans le cœur ; ils s'y transportaient par la vivacité de leur foi et la fermeté de leur espérance, comme s'ils en eussent déjà été les heureux citoyens ; l'avant-goût de ces biens ineffables faisait plus d'impression sur leurs âmes que les maux qu'ils souffraient dans leurs corps, et leur mettait en bouche

les mêmes paroles qu'aux généreux Machabées lorsqu'on hachait leurs membres en pièces : *Le Roi du monde nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle, après que nous serons morts, pour la défense de ses lois.*

C'est ainsi, dit saint Chrysostome, que dans les choses pénibles il ne faut pas considérer le travail, mais la récompense; ainsi devons-nous fermer les yeux aux travaux de cette vie pour ne les ouvrir qu'à ce comble de gloire et cette félicité ineffable qui la doit suivre.

Nous faisons profession d'aspirer à cette même félicité, et quoique nous ne soyons pas prédestinés aux mêmes degrés de gloire, nous espérons jouir de la même béatitude essentielle, et être placés dans quelqu'une de ces demeures éternelles de la maison de notre Père céleste, à la vue desquelles le Roi-Prophète tombait en défaillance par l'ardeur de ses désirs et s'écriait : *Heureux, Seigneur, ceux qui habitent dans votre maison.* D'où vient cependant que nous y pensions si peu ? que nous sommes fermés aux discours qu'on nous en fait, et n'en sommes presque pas touchés? Pourquoi faisons-nous si peu d'efforts pour nous mettre en possession de cette terre promise où coulent les ruisseaux de miel et de lait de la justice? Ah ! c'est que nous ne l'aimons pas et que nous lui préférons celle des mourants, c'est que l'attache démesurée aux plaisirs sensibles nous a déréglé le goût; mais donnez-moi une âme qui aime son Dieu, qui se regarde en ce monde ici comme dans un exil, dans une affreuse solitude, sans route et sans eau, qui soupire après cette fontaine intarissable d'eau vive qui seule peut nous désaltérer: il n'est pas besoin que je l'incite à soupirer après la céleste patrie, tous ses désirs y tendent sans cesse. Rappelons les nôtres de tant d'objets bas et indignes sur lesquels ils se consument vainement; dégageons nos cœurs de ces liens honteux, pour leur laisser prendre l'essor vers le lieu de notre origine, ou du moins interrompons le commerce malheureux que notre âme a contracté avec ce corps de péché, cette maison de terre qui l'appesantit; renonçons à l'impression de nos sens ; oublions, s'il se peut, cette masse de chair qui forme comme un chaos, et un mur de séparation entre Dieu et nous ; faisons taire l'imagination qui ne parle que pour le corps; interrogeons notre cœur, et demandons lui ce qu'il recherche dans cette agitation continuelle où il vit, il répondra : *la vérité*, et nous éprouverons ce que dit saint Augustin, que l'âme ne désire rien plus fortement et avec des mouvements plus vifs et plus impétueux que la vérité; le cœur de l'homme est fait pour elle, la vérité est la seule nourriture capable de le rassasier ; mais hélas ! que la jouissance que nous en avons ici-bas est imparfaite, ce n'est qu'une légère odeur et quelque faible lueur ; elle ne se montre à nous qu'à travers des ombres et des images, c'est comme un éclair qui fend la nue, qui frappe et brille un moment, puis nous laisse dans l'obscurité, et cette nuit qui nous est familière ! C'est la plainte que faisait saint Augustin et qu'ont faite avant et après lui les âmes les plus saintes; quelque soin qu'elles prennent de se vider du monde, et de purifier leur cœur par la prière, par la retraite, par la lecture, par les exercices de pénitence, mille images et mille fantômes corporels viennent traverser leur méditation, les besoins de la vie partagent leur esprit, et quelque modération qu'elles apportent dans l'usage des créatures, elles ont la douleur de les voir passer et repasser incessamment dans leur imagination, et y exciter un certain tumulte qui ne leur permet pas d'entendre la voix de la vérité ; on s'élève un moment de terre, mais comme les ailes sont coupées, on retombe dans sa bassesse ; les créatures, qui n'ont que trop d'intelligence dans notre cœur, ne tardent guère à interrompre ce doux repos; elles font disparaître ces beaux objets qui tenaient l'âme dans une espèce d'extase, et ne laissent à l'esprit qu'un triste, mais précieux souvenir qui lui fait dire : *O si durasset !* (S. Bern.) Spectacle lumineux et enchanté, que tu étais charmant, mais que tu as été court et t'es tôt évanoui ! Non, non, chère vérité, ce n'est que dans le ciel que l'on jouit pleinement de vous, ce ne sera que quand notre âme sera dégagée de ce corps, ou qu'y étant réunie pour l'éternité, elle spiritualisera cette masse de chair. Nous possédons en quelque sorte, dès maintenant, la vérité, mais il faut avouer qu'elle est cachée sous des voiles bien disproportionnés à sa grandeur; l'ange est rassasié de la moëlle du froment; il faut, dit saint Bernard, nous contenter de l'écorce de la lettre et des prémices de l'esprit. Mais quoique ce soit encore trop pour des enfants d'Adam et des pécheurs, qu'il y a de différence entre l'écorce du sacrement et la fleur du froment, entre la foi et la jouissance, entre le voile de peau qui cache le tabernacle et ce tabernacle découvert, entre le Fils éternel dans les splendeurs des saints et sous la forme d'esclave, ces choses peuvent-elles être égales, puisque les unes sont pour exercer notre foi et les autres la récompenser; nous recevons ici-bas quelque nourriture, mais il faut manger ce pain à la sueur de son visage. S'il y découle quelques gouttes de cet océan de joie où les saints sont comme heureusement noyés, c'est pour ne pas mourir tout à fait de soif dans ce désert ; voilà ce qui fait soupirer incessamment l'épouse jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au lieu où l'époux repose en son midi, et où le vrai Israël de Dieu se nourrit pour jamais de la vérité avec une faim que le rassasiement ne fait qu'augmenter davantage, la vérité sera non-seulement notre nourriture et notre breuvage, elle sera notre habillement, notre trésor, notre occupation perpétuelle, et généralement toutes choses; elle se manifestera à nous dans tout son éclat, sa beauté, sa majesté, sa magnificence; elle nous développera tous ses mystères; nous entrerons dans ces profonds abîmes des desseins de Dieu

sur les enfants des hommes, l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire, n'aura plus rien de caché pour nous, la vérité portera elle-même le flambeau dans tous ces secrets adorables qui font de toute éternité la plus sérieuse occupation de Dieu, à la vue desquels le grand Apôtre s'écriait : *O profondeur des richesses de la science et de la sagesse de Dieu!* Enfin, cette divine vérité nous pénétrera entièrement, et, dans l'impatience de se communiquer et de se donner pleinement à nous, elle élargira, elle étendra, elle élèvera notre cœur infiniment au delà de ses bornes naturelles et nous transformera en Dieu.

Ces faibles expressions se font-elles sentir à votre âme prévenue peut-être d'une philosophie toute sensuelle? Est-elle émue, lorsqu'on lui représente les bienheureux comme des esprits tout pénétrés de la vérité, plongés et abîmés dans cette mer immense de la vérité souveraine, et ne demande-t-elle pas encore où sont ces biens qu'on nous promet : *Quis ostendet nobis bona?* (*Psal.* IV.) Et, qu'est-ce que cette vérité qui prétend nous rendre heureux : *Quid est veritas?* (*Joan.*, XIX.) Je n'entreprends pas de vous faire goûter le plaisir de la vérité et de vous rendre sensibles à ses charmes ineffables; ce goût dépend de la disposition de votre cœur, s'il est sain, s'il est pur, s'il est dégagé des actions terrestres, vous vous écriez tout au contraire de saint Pierre : Ah! qu'il est fâcheux d'être arrêté ici avec les habitants de Cédar! que ce séjour est triste et ennuyeux! Que la vie est assommante! Quand les liens qui attachent mon âme à cette maison de boue seront-ils rompus, pour m'aller perdre dans le sein de la vérité? O vérité! douce patrie des exilés, et la fin de leur exil, je vous vois : mais je ne puis entrer dans vos délicieux parvis, retenu que je suis par le poids incommode de ce corps, et je suis indigne d'y être admis étant souillé de péchés; j'entrevois vos splendeurs éternelles, mais mon cœur, encore faible et languissant, se sent repoussé, et j'ai dit en moi-même : Qui est-ce qui peut atteindre jusque-là, faut-il donc que je me trouve chassé de devant les yeux de mon Dieu? Mais si la fièvre de l'iniquité vous a déréglé le goût jusqu'à vous faire trouver le pain du mensonge plus agréable et plus savoureux, je suis dans l'impuissance de vous le faire comprendre; peut-être le concevrez-vous mieux sous l'idée du bonheur accompli : c'est la notion que Boëce nous donne de la béatitude, lorsqu'il la définit un état souverainement heureux par l'assemblage de tous les biens : cette idée fera plus d'impression sur vos cœurs, puisque le premier, le plus agissant et le plus essentiel désir de l'homme est d'être heureux; il n'est pas besoin de l'exciter, car il se trouve également en tous les hommes qui y tendent par une pente invincible de leur nature : or, la raison et l'expérience nous apprennent, aussi bien que la foi, que l'âme ne peut trouver ce bonheur que dans un objet plus excellent qu'elle, et par conséquent qui n'ait rien de corporel, qui soit immuable et que rien ne lui puisse ravir; il n'y a que Dieu en qui tous ces avantages se trouvent réunis, et qui, dans sa simplicité, renferme tous les biens, *Ostendam tibi omne bonum* (*Exod.*, XXXIII); non-seulement nous verrons tout ce que les créatures ont d'excellent et de rare, et les rapports merveilleux qu'elles ont entre elles pour former la beauté de l'univers; nous contemplerons l'auteur de toutes les créatures, cet être immuable, éternel, qui demeure toujours dans le même état, la source de la justice, non dans des ruisseaux troubles et des images défigurées, mais dans sa source même qui se dévoilera aux yeux intérieurs de notre âme dans toute sa grandeur et sa beauté. Ah! qui peut exprimer quels transports, quels ravissements de joie, quel embrasement d'amour la jouissance de cet objet ineffable excitera en nous! Peut-il manquer quelque chose au bonheur, quand on est à couvert de tous maux, que tous les justes désirs sont pleinement remplis, et qu'on n'a à craindre aucun changement dans la félicité? Or, c'est ce qui arrivera à ceux qui seront jugés dignes de la seconde résurrection et du siècle à venir; nous serons exempts de maladies et affranchis de toutes sortes de nécessités. *Le Seigneur Dieu*, dit un prophète, *précipitera la mort pour jamais; il séchera les larmes de tous les yeux; on n'entendra plus parler de violence dans notre terre, ni de destruction et d'oppression; le salut environnera nos murailles, et les louanges retentiront à nos portes; ils n'auront plus ni faim ni soif, la chaleur et le soleil ne les brûleront plus, parce que celui qui est plein de miséricorde, les mènera boire aux sources des eaux; votre soleil ne se couchera plus et votre lumière ne souffrira plus de diminution, parce que le Seigneur sera votre flambeau éternel.* L'Agneau sera lui-même la lampe de la Jérusalem céleste, les jours de larmes seront finis, rien ne résistera à leur volonté, Dieu accomplira tous leurs désirs; ils n'en formeront pas un seul qui ne soit pleinement satisfait, de sorte que durant toute la suite de l'éternité, qui ne connaît ni variation ni fin, ils n'éprouveront aucune contradiction, aucune opposition au dedans et au dehors d'eux-mêmes; ce ne seront que transports, que ravissements, que louanges, que cantiques de reconnaissance; ils s'immoleront sans cesse comme des holocaustes de charité à la gloire immortelle de celui qui les a choisis pour être des vases d'honneur en sa maison.

Serait-il possible, chrétiens auditeurs, que ce bonheur que Jésus-Christ nous a acquis par les travaux de sa vie voyagère et par l'effusion de son sang, fît si peu d'impression sur nos cœurs? Si le traité que Platon avait composé de l'*Immortalité de l'âme* était capable d'émouvoir ses lecteurs à un tel point que plusieurs d'entre eux, pour éprouver les plaisirs de cette vie bienheureuse, dont il y faisait la peinture, se privaient de celle-ci par une mort violente, tout ce que

les saintes Ecritures, dont l'autorité est infaillible, et ce que je viens d'étaler à vos yeux de cette félicité, ne vous fera-t-il pas renoncer, je ne dis pas à la vie, ce serait un crime d'en sortir sans l'ordre de celui qui nous l'a confiée comme un dépôt, mais à la vie sensuelle, cette vie dont Jésus-Christ dit dans l'Evangile *que celui qui hait sa vie pour son amour la retrouvera*, et vous donner cette mort évangélique qui procure la véritable vie. Lorsqu'on considère attentivement (je parle avec saint Grégoire) quelle est la nature et l'excellence des choses qui nous sont promises dans le ciel, on sent un profond mépris de tout ce qui est le plus estimé ici-bas, car que sont tous les avantages temporels, comparés à cette félicité souveraine, qu'un poids incommode plutôt qu'un soulagement? La vie que nous menons sur terre, sujette à tant de nécessités fâcheuses, mérite-t-elle le nom de vie? N'est-ce pas plutôt une véritable mort, une longue agonie? Mais quelle langue peut exprimer, quel esprit humain est capable de comprendre les joies ineffables de cette cité céleste? De faire partie de la société des anges, de jouir de leurs concerts mélodieux et du spectacle lumineux de la vérité, voir cette lumière intelligible, être rassasié des biens de la maison de Dieu, sans crainte de la mort, posséder l'héritage incorruptible qu'aucune violence ennemie ne pourra jamais enlever, le cœur s'embrase en entendant ces merveilles, et il voudrait déjà les voir et les expérimenter; il lui tarde déjà de se voir en possession de ce royaume qui n'aura point de fin; mais on ne parvient à cette récompense excessive que par de grands travaux: c'est pourquoi le grand saint Paul nous avertit que nul ne doit s'attendre d'être couronné, s'il n'a auparavant vaillamment combattu; ouvrons, à la bonne heure, nos cœurs à la joie qu'y doit répandre l'espérance de ces biens, félicité anticipée; mais ne craignons pas d'autre part les peines, ne soyons pas épouvantés des combats qui méritent une telle couronne. Pesez, dit saint Chrysostome, les fatigues et les mérites, les sueurs et la récompense, la course qu'il faut faire et le royaume qui vous attend, les richesses infinies de cet héritage et les clauses ou les conditions auxquelles il est attaché. Voyons quelles sont ces peines, ces travaux, ces combats qui nous procureront un repos, un bonheur et un héritage éternel : j'achève en peu de mots.

TROISIÈME POINT.

Les philosophes se fatiguaient depuis longtemps inutilement l'esprit pour savoir au juste quelle était la béatitude de l'homme et ce qui pouvait remplir pleinement ses désirs. Ceux qui paraissaient les plus éclairés dans la décision de cette grande difficulté, en soutenant que Dieu seul était le bien d'une créature raisonnable, n'avaient ni assez d'éloquence pour persuader cette vérité importante, ni assez d'humilité pour en profiter eux-mêmes; ils voyaient de loin ce pays enchanté où nous oublierons nos misères, mais ils ne pouvaient découvrir les sentiers qui y conduisent; connaissant, dit saint Augustin, qu'ils ne pouvaient par eux-mêmes se rapprocher de Dieu, ils ont tenté de le faire par des voies illicites, dont ils ont été justement punis par les illusions où ils sont tombés: car ils ne cherchaient Dieu que par le principe d'orgueil qui fait aimer les connaissances élevées, et, au lieu de frapper leur poitrine avec componction, ils voulaient marcher la tête haute à la découverte de ce qu'ils avaient envie de connaître; de sorte que s'étant attiré les démons par la conformité que leur orgueil mettait entre eux et ces puissances de l'air, ils sont tombés dans les séductions de la magie, et, au lieu qu'ils cherchaient un médiateur qui pût les purifier, ils n'ont trouvé que le diable transformé en ange de lumière, qui, se jouant de leur crédulité, les a aveuglés jusqu'à leur faire violer les plus communs devoirs de l'honnêteté; ainsi, après toutes leurs recherches et leurs disputes, le monde demeurait sans espérance, plongé dans la corruption, bornant ses prétentions à cette vie, et ne songeant qu'à s'y faire une béatitude charnelle.

Il n'y avait que vous, ô mon Sauveur, vrai médiateur donné par votre Père pour nous réconcilier avec lui, qui puissiez nous éclairer sur un point si essentiel, le fondement, le terme et la fin de toute la religion. Et certes, la manière dont cet adorable Maître parle de ce royaume céleste, de ce siècle à venir, l'air décisif qu'il fait paraître en développant une matière si obscure, le détail dans lequel il descend pour marquer des routes si peu frayées, font aisément comprendre qu'il ne raisonne pas en philosophe, mais qu'il décide en Dieu, et n'a pas moins d'autorité sur les cœurs pour leur faire aimer ce qu'il voudra, que sur les esprits pour leur persuader les vérités les plus incompréhensibles.

Comme il s'explique d'une manière encore plus forte et plus propre au Verbe de Dieu par ses actions que par ses paroles, voyons, dans ce qu'il fait aujourd'hui et dans ce qui se passe en notre évangile, ce que nous devons faire pour être intérieurement transfigurés et arriver au bonheur éternel, dont sa transfiguration extérieure est l'image et le gage. Il mène les trois disciples dans un lieu écarté et désert: voilà la nécessité de la retraite, du moins intérieure, lorsque les engagements de sa providence ne permettent pas de se séparer extérieurement des créatures. *Je la conduirai*, dit-il par son prophète, *dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur*. Car comment entendre sa voix qui est douce parmi le tumulte et le tintamarre du monde; comment la suivre, lorsqu'on n'a les oreilles frappées que de maximes conformes à la corruption de la nature, et qu'on n'a devant les yeux que des exemples pernicieux. Oh! qu'il est difficile de s'en défendre et de ne pas succomber à la longue, malgré ses bonnes résolutions! Oh! que c'est une grande chose, s'écrie saint Augustin, d'être

sans cesse rebattu de leur discours et de ne pas s'écarter de la voie de Dieu ! Car souvent l'âme, voulant aller à lui, est saisie de crainte et chancelle en son chemin; elle n'ose accomplir ses bons désirs, de crainte de choquer ceux avec qui elle vit, lesquels n'aiment que les biens passagers, et s'attirer leurs railleries; on y est environné de piéges et de périls; la bonne fortune nous y aveugle; elle fait qu'on se méconnaît et qu'on se croit tout permis; la mauvaise trouble, chagrine et désespère; nous n'y trouvons que de faux amis qui nous flattent dans nos défauts, ou de vrais ennemis qui nous combattent dans nos vertus, et dont tous les efforts tendent à nous enlever le trésor de la charité : celui de la chasteté est encore plus exposé parmi tant d'amorces du vice; l'oisiveté, la sensualité, la mollesse y règnent; vous n'y pouvez presque fuir le mal, parce que la coutume l'autorise, ni pratiquer le bien, parce que la bienséance le défend; les passions s'irritent par les objets, la corruption se communique par les exemples, la mort s'insinue par tous les sens; mais si l'innocence est si peu en sûreté dans ce séjour des injustices, dans cet air contagieux, comment la recouvrer, lorsqu'on l'a malheureusement perdue? Est-ce dans ces assemblées où le prochain est déchiré impitoyablement par de cruelles médisances dont on se fait un jeu, ces bals, ces spectacles profanes où l'on sacrifie à l'idole du plaisir, où le démon fait une cruelle boucherie des âmes, ces brelans où le nom de Dieu est blasphémé d'une manière horrible, ces rendez-vous funestes, où ce qui vous restait de pudeur a fait un triste naufrage? ah ! malheur au monde pour ses scandales ! Fuyez, fuyez du milieu de cette Babylone infectée de peste, allez dans la retraite respirer un air plus pur; cherchez un abri où vous soyez à couvert de sa malignité, où l'embrasement de cette Sodome spirituelle ne puisse vous gagner, fuyez sur la montagne et sauvez votre âme.

Est-ce en tournant le fer dans une plaie qu'on la guérit? Cela ne se peut absolument sans vous éloigner des objets qui vous ont blessé et peuvent vous blesser encore, qu'en vous tenant auprès du Médecin suprême et substituant à ces compagnies dangereuses celles des serviteurs de Dieu, qui, par leurs paroles, leurs prières, leurs exemples, vous soutiendront dans la vie nouvelle que vous embrassez; sans cette précaution, tenez pour assuré que votre conversion n'est qu'imaginaire et ne subsistera pas. C'est un bâtiment fondé sur le sable qui s'écroulera au premier orage, et la ruine de cette maison sera grande, je veux dire que la première tentation un peu forte fera évanouir toutes vos belles résolutions, et qu'une prompte rechute vous réduira dans un état plus déplorable que le premier. Il n'y a guère lieu d'espérer autrement la parfaite conversion ou la transfiguration de votre cœur, s'il ne vous est pas libre de quitter le siècle ou de vous séparer de ceux dont vous avez éprouvé que le commerce est dangereux; munissez-vous des maximes capitales de l'Evangile, roidissez-vous contre le torrent, faites-vous de saintes violences et séparez-vous réellement des affaires de temps en temps, allez vous vider de toutes les images du monde dans la prière, puisez des forces dans de saintes lectures et surtout dans la fréquentation des sacrements, sources inépuisables de grâces, lorsqu'on les reçoit avec une conscience pure. C'est ainsi que vous vous éleverez jusqu'au sommet de la montagne, je veux dire de la perfection évangélique avec Jésus-Christ et ses apôtres : le peuple ne monte pas jusque-là, il n'est pas capable des hautes vérités; les conseils du Fils de Dieu sont trop sublimes pour lui; les infirmes et ceux qui viennent d'être guéris tout récemment, dit saint Ambroise, n'ont pas l'haleine assez forte pour s'élever si haut; il faut que les serviteurs et les bêtes de charge demeurent au pied de la montagne, tandis qu'Abraham et Isaac montent au haut de la croupe pour sacrifier. Je veux faire entendre par là que ce n'est pas assez de ne pas croupir dans les voluptés basses et terrestres, de n'être pas esclave de ses convoitises, mais que si on veut être parfait et goûter combien le Seigneur est doux, si on veut avoir part aux caresses dont il favorise ses épouses et ses plus chers disciples, il faut s'élever sans cesse vers la céleste patrie par l'amour des biens éternels, ne plus rien désirer des choses d'ici-bas, fouler aux pieds tout ce que le monde estime le plus. C'est là que plus voisin du ciel et plus éloigné de la terre, cette région de mort, l'on reçoit la rosée d'en haut avec plus de facilité et d'abondance : *Heureux*, dit le Roi-Prophète, *celui qui dispose des degrés en son cœur pour s'élever vers le Seigneur* dans cette vallée de larmes, qui s'élève par la foi au-dessus des sens et de toutes les choses visibles.

Ce fut pendant que Jésus-Christ faisait sa prière que son visage parut tout autre, ce sera de même dans l'oraison et par la vertu de l'oraison que vous obtiendrez la transfiguration, le changement de vos inclinations animales en celles de Jésus-Christ, toutes célestes, et que vous éclaterez même au dehors par une modestie angélique, par le recueillement, la mortification de vos sens, la simplicité, la droiture de votre conduite, l'innocence et le règlement de vos mœurs.

Le propre de la prière est de nous dépouiller de la confiance en nous-mêmes, et de l'estime présomptueuse de nos forces, de nous faire sentir vivement notre néant et la dépendance continuelle où nous sommes de la miséricorde infinie de Dieu ; or, rien n'est plus capable de l'attirer que cet humble aveu et ce gémissement d'un cœur pénétré de son impuissance, et qui désespère saintement de ses faibles efforts pour s'affranchir des liens du péché. Dieu renouvelle en sa faveur le miracle qui est rapporté dans le livre des *Machabées*. Lorsque les Juifs furent emmenés captifs à Babylone, quelques prêtres craignant Dieu prirent le feu sacré et le cachèrent secrètement dans un puits pour y

être gardé sûrement; leurs petits-fils, au retour de la captivité, vinrent chercher ce feu dans le même lieu, et n'ayant trouvé en sa place qu'une eau épaisse et bourbeuse, Néhémie leur commanda d'en puiser et d'en faire des aspersions sur les victimes, et sur le bois du sacrifice; alors le soleil qui était caché auparavant sous un nuage, ayant commencé à luire tout d'un coup, il s'alluma un grand feu qui remplit d'admiration tous ceux qui étaient présents. Image admirable de ce qui arrive à la justification du pécheur; ce feu sacré n'est-il pas une figure sensible et naturelle de la charité répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous baptise d'un baptême de feu, selon l'expression du Sauveur, pour nous incorporer à lui; ce feu est demeuré caché et éteint pendant notre longue servitude sous le roi de Babylone, image du démon, il était changé en boue, nous nous plongions dans le bourbier des vices comme des animaux immondes, mais dans l'instant que la miséricorde de Dieu nous a regardés favorablement, qu'il a fait luire la lumière de sa grâce dans nos cœurs pour nous découvrir l'état déplorable de nos âmes et nous inspirer un désir efficace d'en sortir; lorsque convaincue qu'il n'y a que lui seul qui puisse purifier une créature souillée par le malheur de sa naissance et par tous les crimes qu'elle a ajoutés à celui de son origine, elle s'expose dans le plus vif sentiment de son indignité et l'horreur infinie de ses désordres, aux rayons du soleil de justice, alors le cœur s'échauffe au dedans, un feu secret s'y embrase, qui consume le péché, le soleil de justice fait luire la lumière de sa grâce dans ce cœur, et y produit ce changement merveilleux d'une eau bourbeuse en la ferveur de son saint amour, dont les anges font une fête dans le ciel: alors on accomplit parfaitement le précepte de la double charité, qui comprend la loi et les prophètes figurés par Moïse et par Elie.

Mais le moyen le plus efficace de tous, pour transfigurer notre intérieur, est renfermé dans cette parole qui se fit entendre dans la nuée : C'est ici mon Fils bien aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le, *ipsum audite*. Voilà tout l'Evangile du Père éternel aux hommes; nous ne demeurons esclaves du vice et de nos passions, obstinés dans nos mauvaises habitudes, impénitents et endurcis, que parce que nous refusons d'écouter ce divin législateur, ce docteur de justice qui n'enseigne que des choses utiles et a les paroles de la vie éternelle; nous fermons l'oreille à sa voix, de même que des aspics qui bouchent les leurs pour ne pas se laisser enchanter, ou si nous l'écoutons, c'est comme un air de musique qui fait une impression agréable sur les sens, dans le moment que l'air en est ébranlé : c'était le reproche qu'un prophète faisait aux Juifs; et ce qui est encore plus criminel, nous l'écoutons souvent avec dégoût et ennui, avec un désir secret de la contredire et de la détruire si nous pouvions, ou de l'accommoder à nos inclinations corrompues, mais toujours avec la résolution secrète de ne pas conformer notre conduite à sa rectitude souveraine; nous aimons mieux écouter (ce qui est horrible à dire) le démon, et prêter l'oreille à ce détestable maître, assis dans la chaire de pestilence, qui nous parle par l'organe de ce libertin ou de ces faux docteurs que saint Paul nous a prédits devoir s'élever en grand nombre dans les derniers temps; qui, pour flatter la cupidité des hommes et gagner leur affection, enseigneront des maximes de chair et de sang, et substitueront une morale toute païenne à celle de Jésus-Christ! Hélas! n'y sommes-nous pas arrivés; préservez, Seigneur, votre peuple de leur séduction, et renouvelez en lui l'amour de vos vérités saintes et du livre de l'Evangile qui les contient. Ne devriez-vous pas avoir sans cesse entre les mains, et faire vos chastes délices de ce livre divin qui nous vient du ciel, y écouter dans le silence de vos sens et le calme de vos passions ce que vous dit notre adorable Maître qui parle au cœur, et lui parle en tant de manières si touchantes et si consolantes : vous y trouverez entre autre choses, ce que ne comprenait pas alors saint Pierre, la nécessité qu'il y a pour nous, aussi bien que pour notre Maître, de passer par les souffrances, et même par beaucoup de tribulations, avant que de parvenir à la gloire; Pierre ne savait pas ce qu'il disait, lorsqu'enivré de cette goutte d'eau céleste, il s'écria : *Ah! que nous sommes bien ici, demeurons-y toujours*. Quoi, vous avez déjà oublié toutes les leçons de votre Maître qui vous a répété tant de fois qu'il fallait haïr sa propre vie, et porter tous les jours sa croix à sa suite, que le royaume des cieux souffre violence, et qu'il faut de grands efforts pour le ravir, gravez-les Seigneur, dans le plus intime de notre cœur, d'une manière si forte, qu'elles ne s'effacent jamais.

Que les consolations spirituelles qu'on goûte de temps en temps dans l'oraison, ne nous fassent jamais oublier que ce n'est pas ici le lieu du repos, mais du combat, et qu'elles ne nous sont accordées que pour adoucir l'ennui de cet exil, et nous rendre plus supportables les amertumes qui y sont répandues partout, et allumer en nous ce désir de la Jérusalem céleste; nous aurons une éternité entière pour jouir de la béatitude, pour contempler Jésus-Christ dans la splendeur des saints, et les brillants de sa gloire : est-ce trop de ce qui nous reste de vie pour l'adorer comme l'homme de douleurs, y participer par des souffrances volontaires, ou celles dont il plaira à sa providence de nous exercer? Ah! n'épargnons pas la semence qui doit rapporter une moisson si heureuse et si abondante, ne plaignons pas le combat qui mérite une telle couronne! Le combat n'est que pour quelques jours, le travail n'est que d'une heure, la victoire est pour l'éternité; cependant tel est l'obscurcissement de l'esprit humain, telle est la pesanteur de notre cœur, et notre asservissement aux sens, que malgré la disproportion infi-

nie du temps à l'éternité, les moindres plaisirs ou maux temporels font plus d'impression sur nous que les biens immenses de l'autre vie, tout éternels qu'ils soient; le présent et le sensible nous remuent fortement, ce qui est spirituel ou futur ne le fait que d'une manière faible et superficielle : l'infirmité de la chair nous fait concevoir une grande idée des maux corporels quelque légers qu'ils puissent être, et, au contraire, une idée sombre et obscure des maux spirituels, quelque réalité qu'ils aient; ainsi, le plus petit intérêt, le plus léger plaisir sensible, la plus médiocre douleur corporelle, mise dans la balance avec l'éternité, l'emporte dans la plupart des chrétiens, sans qu'ils rendent presque de combats. Qu'est-ce que le plaisir d'un jureur ou d'un médisant? Qu'es.-ce que la douleur qu'on repousse par un démenti et par des injures? Qu'est-ce que la peine d'un jeûne qu'on viole, en méprisant les préceptes de l'Eglise? O dérèglement inconcevable! Que sais-je, hélas, si au sortir de ce lieu on n'en verra pas quelques-uns de vous, oubliant tout ce qu'ils ont entendu, entraînés par la corruption de leur cœur et le poids violent de l'habitude, fermant les yeux à toutes les considérations de la foi et même de la raison, courir après les plaisirs indignes de l'homme, et de l'homme chrétien, qui ne leur laisseront qu'un vide désolant, et pour les autres ils rentreront dans ce cercle d'affaires qui ne leur laissent presque pas un moment de reste pour s'occuper sérieusement de la plus importante de toutes, ou plutôt de la seule que nous ayons sur la terre.

Conjurons donc instamment le Seigneur d'imprimer fortement dans nos cœurs un vif sentiment de la disproportion infinie qui se trouve entre les maux légers et passagers de cette vie et les biens incompréhensibles de l'éternité, et de nous inspirer l'amour de ces biens invisibles, seuls dignes d'être recherchés : car la voie par laquelle il nous ordonne de marcher, ne nous paraît âpre et épineuse que parce que nous ne regardons pas le terme heureux où elle conduit; et si nous désirions avec ardeur ces biens ineffables et que nous fussions touchés de la grandeur de ses promesses, rien ne serait capable d'arrêter notre course, rien ne nous paraîtrait dur et au-dessus de nos forces.

Faites-nous sentir, Seigneur, la distance infinie qu'il y a de ce qui nous attache à la terre, et de ce que vous nous avez préparé au ciel; soutenez-nous le courage dans les peines de cette vie, qui n'en méritent pas le nom, comparées aux joies ineffables qui en seront la récompense; que notre conversation soit toute dans le ciel, que notre trésor y soit, enfin que notre cœur y vole par l'ardeur de ses désirs; faites que nous mettions ici-bas notre joie à vous écouter, comme le docteur infaillible de la vérité, à vous obéir, vous aimer et vous suivre; et où pourrions-nous trouver un maître semblable à vous, qui ouvre et pénètre le cœur, le rend attentif, docile, obéissant à sa parole; enfin transformez et transfigurez notre âme par votre grâce, en attendant que le corps soit transformé et transfiguré par votre gloire.

SERMON XXIII.

Pour le mardi de la seconde semaine de carême.

IL FAUT S'ATTACHER A LA SAINE DOCTRINE, INDÉPENDAMMENT DES MOEURS DE CEUX QUI L'ANNONCENT.

Super cathedram Moysi sederunt scribæ et pharisæi, omnia ergo quæcunque dixerint vobis servate et facite, secundum vero opera eorum nolite facere. (*Matth.*, XXIII.)

Jésus dit au peuple : Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moyse, observez donc et faites tout ce qu'ils vous ordonnent, mais ne faites pas ce qu'ils font.

Comment notre adorable Maître peut-il ordonner aux brebis d'Israël de suivre ceux qu'il appelle ailleurs des conducteurs aveugles, des pasteurs mercenaires, qu'il accuse d'altérer et d'anéantir ce qu'il y a de plus important dans la loi, à savoir la justice et la miséricorde, par leurs vaines interprétations, et d'amuser son peuple par des pratiques inutiles et superstitieuses? Pourquoi violez-vous le commandement de Dieu, leur disait-il en d'autres rencontres, pour suivre votre tradition? Il leur reproche que c'est en vain qu'ils honorent son Père céleste, publiant des maximes et des ordonnances humaines, et les charge de diverses malédictions.

Cette difficulté n'est pas toutefois si malaisée à résoudre que vous pourriez imaginer, car il ne s'agit pas ici des traditions pharisaïques nouvellement introduites, mais de la doctrine qui s'enseignait sur la chaire de Moïse, remplie alors par les prêtres et les docteurs de la loi. Ces traditions particulières n'en étaient pas émanées, ni reçues universellement; elles ne remontaient pas jusqu'à la source, ni aux patriarches, mais devaient leur naissance et leurs progrès à la témérité de quelques nouveaux docteurs.

Il est visible que le Sauveur du monde avait moins en vue dans cet avertissement les Juifs que les chrétiens, et la Synagogue que son Eglise; car il fit ce discours deux ou trois jours avant sa mort, c'est-à-dire, sur le point que le ministère allait être changé, et un nouveau beaucoup plus parfait substitué en sa place; et que ces plantes, qui n'avaient pas été plantées par le Père céleste, comme dit Jésus-Christ, allaient être arrachées. Il nous a voulu prémunir contre les scandales qui pourraient nous renverser, soit de la part de la doctrine perverse de ceux qui se disent envoyés et ne le sont pas, soit de celle de ses vrais ministres qui, ayant une mission légitime, avancent des maximes erronées, ou ne disant rien que d'exactement vrai, ne vivent pas conformément à ce qu'ils annoncent; faites, nous dit-il, tout ce qu'ils vous enseigneront, mais gardez-vous d'imiter leur conduite déréglée. En ce peu de mots il vous marque tous vos devoirs, par rapport à ceux qui vous prêchent sa

parole. Je renferme le tout en deux propositions, qui comprendront ce qu'il y a d'essentiel en cette matière et que vous ne pouvez ignorer sans un extrême péril. La première est que la doctrine évangélique doit être aimable et précieuse à tous les vrais fidèles dans la bouche de tous ceux qui ont droit de l'annoncer indépendamment de leurs mœurs. La seconde, que le déréglement de leurs mœurs ne vous donne pas droit de les imiter, ni de les rejeter, encore moins de mépriser leur ministère. Voilà ce que j'ai à développer, je ne le puis faire avec succès sans l'assistance particulière du Saint-Esprit, que je vous prie d'invoquer avec moi, par l'entremise de Marie, son épouse. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'un des schismes qui ait jamais causé plus de ravages dans l'Eglise, et déchiré les entrailles de cette sainte mère avec plus de violence, est celui des donatistes: il dura plus d'un siècle et ne fut apaisé que par divers conciles, par l'intervention de l'autorité impériale et par les travaux immenses de l'incomparable saint Augustin; ces rebelles prétendaient que tous les sacrements qui s'administraient dans l'Eglise étaient nuls et sans vertu, parce qu'elle s'était souillée, disaient-ils, par la communion d'un évêque de Carthage, appelé Cécilien, qu'ils accusaient d'avoir livré les livres sacrés aux juges païens dans le temps de la persécution.

Leur erreur était fondée sur ce qu'ils ignoraient, ou voulaient ignorer que les sacrements n'opèrent que par l'efficace qu'y imprime le sang de Jésus-Christ; que la grâce qu'ils communiquent est indépendante de la bonne ou de la mauvaise vie de ceux qui les administrent, qu'ils n'agissent que comme instruments et non comme causes principales, comme officiers qui impriment le sceau du prince, comme des canaux qui, soit qu'ils soient d'argent, de plomb ou de terre, ne changent rien à la qualité des eaux qu'ils portent dans un bassin. Cette vérité est de foi et le saint concile de Trente l'a confirmée de nouveau.

Il faut raisonner de même de la doctrine de Jésus-Christ que de ses sacrements: dans tous les deux nous ne sommes que causes instrumentales, subordonnées à la principale, n'agissant que par sa vertu, ses ministres et ses ambassadeurs. Nous faisons cette charge pour lui, dit saint Paul, et c'est Dieu même qui vous exhorte par notre bouche : *pro Christo legatione fungimur* (II *Cor.*, V), nous semons par son ordre la parole évangélique dans vos âmes, nous en arrosons la sécheresse par ces eaux descendues du ciel. Or, qu'est-ce qu'on attend principalement d'un ambassadeur de Jésus-Christ, sinon qu'il soutienne son caractère, qu'il ne fasse point parler Dieu d'une manière indigne de lui, qu'il ne substitue pas une parole humaine à la sienne; la semence ne perd rien de ses qualités et ne fructifie pas moins, si le laboureur est contrefait, difforme, vicieux, ou ne l'est pas, s'il est bien ou mal vêtu; le parterre d'un jardin ne sera pas moins arrosé, si l'eau est conduite par un canal d'un vil métal, que d'un précieux, d'argent, de pierre, de brique ou de bois, tout est égal. Un malade ne peut-il être guéri par un médecin qui soit malade lui-même ? La vérité que vous prêche ce pasteur déréglé n'est pas à lui, mais à Jésus-Christ. C'est Jésus-Christ lui-même toujours adorable, de quelque voile qu'il soit caché; ne l'était-il pas entre les mains du démon, lorsqu'il eut l'insolence de le transporter sur le plus haut du temple? ne l'est-il pas de même, lorsqu'un membre de ce chef détestable des réprouvés le prêche ? Sa doctrine n'en reçoit pas plus de préjudice que la lumière du soleil par les immondices sur lesquelles elle est répandue; votre fidélité sera même d'autant plus agréable à Dieu, qu'elle n'est pas soutenue par l'exemple et que vous résistez à une tentation très-forte.

Je reconnais, le cœur percé de douleur, que c'est un étrange renversement lorsque le peuple fidèle est réduit à apprendre le détachement des choses périssables, l'horreur du monde, de son faste et de ses pompes, la fuite des plaisirs, le désintéressement, l'amour de l'abjection, de prédicateurs avares, ambitieux, délicats, ennemis de la croix de Jésus-Christ, qui n'aiment qu'eux-mêmes et n'ont que des sentiments terrestres. C'est un scandale horrible, une profanation monstrueuse de ce qu'il y a de plus sacré dans la religion, l'abomination de la désolation dans le lieu saint; un tel prédicateur est prédicateur de Jésus-Christ et du démon en même temps, mais de Jésus-Christ pour une heure seulement qu'il est en chaire, et prédicateur du démon dans tout le reste du temps ; et sans interruption, autant de paroles qu'il prononce, autant d'arrêts contre lui-même, qui seront exécutés avec la dernière rigueur. Comment n'est-il pas saisi d'horreur et de frémissement? comment ne demeure-t-il pas interdit et immobile? comment sa langue ne s'attache-t-elle pas à son palais? N'entend-il pas au dedans de lui-même, s'il lui reste encore un peu de foi, une voix secrète qui lui dit: Pourquoi racontes-tu mes justices et t'ingères-tu d'expliquer mes mystères ? Pourquoi as-tu mon alliance dans la bouche, quoique tu haïsse ma discipline et que tu aies rejeté derrière toi mes discours ? Hypocrite, ôte premièrement la poutre qui te crève les yeux, puis tu songeras à lever les pailles de ceux des autres, descends de cette chaire que tu déshonores pour pleurer tes excès.

J'avoue que c'est là un grand obstacle au fruit que devrait produire la divine parole ; il serait à souhaiter qu'elle ne vous fût annoncée que par des Jean-Baptiste qui sortissent comme lui du désert, des Paul qui portassent en leur corps les stigmates de Jésus-Christ, ou des hommes apostoliques, tout embrasés du feu du Saint-Esprit, il serait à désirer que rien ne se démentît en nous; qu'il y eût une harmonie parfaite,

un accord invariable entre notre bouche et notre cœur, nos paroles et nos actions; qu'il ne nous arrivât jamais ce qu'Ezéchiel reproche aux faux pasteurs de son temps, de troubler avec nos pieds l'eau pure dont nous aurions bu, en sorte que le troupeau n'aurait que cette eau bourbeuse pour désaltérer sa soif: c'est-à-dire, selon l'explication de saint Grégoire, que le fruit de la bonne doctrine que nous avons puisée dans les meilleures sources ne fût pas anéanti, pour ne rien dire davantage, par une conduite contraire à la pureté des maximes que nous débitons. Malheur à nous si nous ruinons autant qu'il est en nous l'effet de la parole de Dieu, et la privons de son efficace; je tremble à la vue des supplices effroyables qui nous sont préparés, j'entends le tonnerre de ces paroles menaçantes: *Je me consolerai dans la perte de mes ennemis, je viendrai à eux comme une ourse à qui on a ravi ses petits, je leur déchirerai les entrailles jusqu'au cœur, je les dévorerai comme un lion.*

La rareté des conversions doit donc être imputée en partie au peu de régularité des ministres évangéliques, leurs pensées et leurs paroles, n'étant point formées par le Saint-Esprit, sont vides d'onction et destituées de grâce; leurs mouvements ne naissant que de l'art et non du cœur, ne font d'ordinaire que des impressions superficielles et passagères, Dieu s'en sert quelquefois pour remuer efficacement certaines âmes, mais alors il agit en quelque sorte contre l'ordre commun de la loi nouvelle qui est de faire passer la lumière du pasteur au peuple, et la charité de son cœur enflammé à celui de ses ouailles, le cœur étant l'organe naturel qui enflamme le cœur.

Cependant ne vous y trompez pas, quand la chasteté, l'éloignement du luxe, l'aumône, la retraite vous seraient prêchés par des hommes les plus dissipés et les plus durs envers les pauvres, les plus dissolus, vous n'en seriez pas moins obligés de chérir toutes les vertus dont ils vous étalent les charmes, et vous prouvent la nécessité, pas moins que si un saint Ephrem, un saint Basile, un saint Jérôme vous les prêchait, je dis plus, que si c'était Jésus-Christ lui-même. Il est vrai que vous serez un jour nos accusateurs au jugement dernier si nous avons tenu une route contraire à celle que nous enseignons, et ne nous sommes pas appliqués les vérités chrétiennes; mais elles subsisteront tout entières pour vous juger, si vous avez négligé de les pratiquer sur un si mauvais prétexte: *Sermo quem locutus sum ille vos judicabit in novissimo die.* (*Joan.*, VII.) Est-ce en l'homme que vous croyez? Est-ce lui par qui vous avez été rachetés? N'est-ce pas Jésus-Christ qui nous est venu enseigner les vérités qu'il avait apprises de son Père; et donner à son peuple la science du salut? N'est-ce pas son Evangile qui doit être l'unique règle de notre conduite? C'est lui que vous écoutez en nous écoutant, ainsi qu'il vous en assure lui-même; c'est lui que vous suivez, si nous nous rendons ses imitateurs. Si nous nous oublions assez de notre caractère pour nous laisser entraîner au mal, soyez dociles à nos enseignements que je suppose bons, fuyez nos mauvais exemples: « Si je vis bien, disait saint Chrysostome à ses auditeurs, c'est un gain pour moi. Si j'enseigne bien, c'en est un pour vous; emportez donc ce qui est à vous, le bien vient de Dieu, le mal uniquement de l'homme. »

Mais je suis fort trompé si l'abnégation de soi-même, l'obligation d'aimer ses ennemis et de porter sa croix tous les jours de sa vie à la suite du Sauveur, ne vous paraît pas dure et impraticable par quelque bouche qu'elle vous soit prêchée, si elle ne vous révolte et ne vous effarouche également. En ce cas n'imputez qu'à vous-mêmes le peu de changement qu'opèrent tant de prédications.

Quand j'ai dit que la saine doctrine vous devait être respectable et aimable dans la bouche de tous ceux qui ont droit de vous l'annoncer, je n'ai pas prétendu que vous n'usassiez de votre discernement et que lorsque quelque devoir ne vous détermine pas à entendre un prédicateur plutôt qu'un autre, vous ne préférassiez celui en qui vous reconnaîtriez plus de marques de l'esprit de Dieu, dont les paroles coulent de source, à qui sa vie rend témoignage, qu'il ne dit rien qu'il n'ait auparavant pratiqué à l'exemple de son divin Maître, en un mot en qui tout prêche, il ne faut pas douter que quand il serait moins éloquent, ses discours néanmoins ne fussent plus persuasifs, et que le ciel n'y versât une bénédiction particulière. J'ai ajouté principalement ces paroles pour vous garantir de la séduction des hérétiques et des schismatiques, non que la vérité ne soit digne de respect, et même d'adoration en leur bouche, mais comme ils la mêlent d'ordinaire de quantité d'erreurs, il serait à craindre qu'on ne les confondît avec elles, ce sont non-seulement des corrupteurs, mais des usurpateurs de la vérité, comment prêcheront-ils s'ils ne sont envoyés? Or, qui les a envoyés? Ce ne peut être que le démon dont ils sont les organes, car l'Eglise les a retranchés et anathématisés.

La vérité ne s'enseigne aujourd'hui que de dessus la chaire de Jésus-Christ, il ne prêche que de la barque de Pierre, c'est de là que les souverains pontifes, ses successeurs, les évêques et ceux qu'ils ont ordonnés pour être leurs coopérateurs instruisent le peuple fidèle; c'est à eux qu'a été confié le dépôt de la saine doctrine, si la chaire de Moïse, comme dit saint Augustin, avait tant de force, qu'elle obligeait ceux mêmes qui faisaient mal, à bien instruire, parce que ce qu'ils enseignaient était de Dieu; que sera-ce de la chaire de saint Pierre, ou plutôt de Jésus-Christ même? Il préside à tout ce qui se décide dans son Eglise, il est assis dans cette chaire d'unité pour sanctifier invisiblement ses enfants, et mettre les paroles de vérité en la bouche de ses ministres. C'est

de là que sortira la loi jusqu'à la fin des siècles : qui n'amasse pas avec Pierre, dissipe et répand, qu'il se vante tant qu'il voudra de n'enseigner que la pure parole de Dieu, fondée sur l'Ecriture sainte, qu'il est suscité pour rétablir la doctrine apostolique corrompue par la suite des temps, c'est un faux docteur assis sur la chaire de pestilence, c'est un voleur, un pirate, un faux prophète indigne seulement d'être écouté. J'ai, dit-il avec une confiance merveilleuse, trouvé le vrai sens de l'Ecriture, un autre imposteur en donnera un tout contraire, avec autant d'assurance; qui en croirons-nous, ce que l'un appelle antiquité vénérable, l'autre le traite de nouveauté profane et de blasphème. Dans cette confusion de voix qui crient de tous côtés que l'Ecriture est entièrement pour eux et que les autres s'égarent, où en serions-nous si nous n'avions d'autre secours que celui de notre faible raison, ou la lettre seule de l'Ecriture? Nous attacherons-nous à un parti sans preuves, et sans écouter l'autre? Quoi de plus extravagant! Suivrons-nous nos premiers mouvements et nos instincts? Quoi de plus téméraire et de plus sujet à l'illusion! C'est une voie d'enthousiaste et de fanatique, nous engagerons-nous à examiner le sens des Ecritures avec l'application que mérite une recherche si importante? on n'y peut guère réussir sans l'intelligence des langues originales, une profonde connaissance de l'histoire ancienne et une grande pénétration d'esprit; ces avantages réunis sont-ils fort communs? Donnerons-nous audience à toutes les sectes et à toutes les sociétés différentes pour en peser les raisons et nous déterminer sur les plus concluantes, plusieurs vies n'y suffiraient pas quand elles égaleraient celle des anciens patriarches. Seront-ce les femmes, les jeunes gens, les artisans, les soldats, les laboureurs qui feront cet examen? Quel succès même pourrait-il avoir parmi ceux qui sont versés dans la théologie? Une seule question produit des embarras infinis, celle de la Trinité occuperait un siècle; les autres mystères ne sont pas moins épineux et hors d'atteinte aux faibles efforts de la raison. Ah! que ce n'est guère connaître l'homme ni considérer qu'on est faible, que la vie est pleine de nécessités; que la mort presse et nous trouvera irrésolus sur la religion, si nous prétendons la découvrir, par la voie de discussion et d'examen, ainsi il faudrait désespérer de la pouvoir jamais trouver. Mais à Dieu ne plaise que Jésus-Christ, qui a tant chéri l'Eglise son épouse, ne lui ait pas laissé de quoi prouver à ses ennemis l'alliance indissoluble qu'il a bien voulu contracter avec elle, que ses ministres ne puissent produire le titre primordial et authentique de leur mission, et qu'il ait livré ses enfants en proie aux séducteurs, en sorte que vous fussiez comme des personnes flottantes, en danger à tout moment d'être emportées par tout vent de doctrine, par l'artifice et l'adresse qu'ont les ministres de Satan d'engager dans l'erreur.

Je laisse tous les motifs de crédibilité que la théologie me fournit, pour m'arrêter à cette unique preuve palpable et à la portée des plus simples, à laquelle je défie les plus subtils d'entre les hérétiques de rien opposer. La doctrine que Jésus-Christ a puisée dans le sein de son Père, qu'il a prêchée durant sa vie mortelle et confiée à son Eglise en remontant au ciel, ne s'enseigne que de la barque et dans la chaire de saint Pierre, il n'y a que ceux qui y sont assis qui aient droit de se faire écouter, ceux qui n'enseignent pas avec subordination à cette chaire, ou sont des hérétiques qui annoncent les visions de leur esprit, ou des schismatiques qui ayant rompu le lien d'unité sont condamnés par leur propre jugement; vous avez, chrétiens, mes frères, l'avantage inestimable d'être les enfants, et nous les ministres d'une Eglise qui descend, par une généalogie non interrompue, des apôtres envoyés par Jésus-Christ. Cette mission persévère sans interruption, nous remontons par le canal sacré de la tradition et des évêques jusqu'à Jésus-Christ et jusqu'à son Père qui l'a envoyé. L'apostolat subsiste toujours, et subsistera jusqu'à la consommation des siècles, n'y ayant point d'autre moyen pour administrer les sacrements et perpétuer l'Eglise. Les hérétiques n'ont pas cette chaîne ni ces titres originaux. D'où venez-vous, leur a-t-on toujours dit, lorsqu'ils ont voulu dogmatiser? Qui êtes-vous? De quelle terre, de quelle mer sortez-vous? Montrez l'origine de vos Eglises. Qui vous a envoyés? Vous n'étiez pas hier, vous vous êtes donc donné naissance? On ne savait pas au commencement du XVI[e] siècle, qui était un luthérien, un calviniste, un zwinglien ; vous êtes donc des novateurs, des usurpateurs, des gens sans caractère et sans autorité? Nous sommes toujours prêts, au contraire, de produire les marques de notre filiation et les droits de notre succession : nous remontons par une suite continuelle d'évêques jusqu'aux hommes apostoliques qui ont fondé cette Eglise ; toute société qui n'y remonte pas et n'en tire pas son origine ne peut appartenir à la vraie Eglise. Voilà un argument démonstratif qui s'appelle, en termes de jurisprudence, *fin de non-recevoir*, et que Tertullien fait extrêmement valoir sous le nom *de prescription*. Les poissons que ces pêcheurs perfides peuvent envelopper dans leurs filets ne sont pas unis par une même foi, mais par la même erreur et n'auront après cette courte vie d'autre société que celle des enfers. Dieu frappe même d'ordinaire de stérilité ces fausses sectes, ces synagogues de Satan, et ne permet pas qu'elles se prévalent de la facilité qu'ont quelques-unes d'elles de publier et de répandre son Evangile.

Pouvons-nous assez admirer la sagesse de notre Dieu et bénir sa bonté de nous avoir donné un moyen si aisé de nous préserver des erreurs qui nous seraient inspirées par ceux qui ne sont pas du nombre de ses pasteurs! Mais faudra-t-il aussi recevoir aveu-

glément tout ce que nous diront les prédicateurs orthodoxes, sont-ils incapables de se tromper, ou de nous tromper? Que deviendra donc l'avertissement si important que le Sauveur nous donne de nous garder des faux prophètes, et le commandement du grand apôtre à tous les fidèles en la personne des Galates, de dire hardiment anathème a quiconque nous annoncera un autre Evangile, fût-ce par impossible un ange du ciel, parce que Jésus-Christ ayant parlé, qui prêche une autre parole que la sienne est un imposteur, non un évangéliste? Je ne disconviens pas que des prédicateurs ou auteurs catholiques ne puissent enseigner, et n'enseignent quelquefois des erreurs; mais alors comme ce n'est plus la doctrine de la chaire de saint Pierre, on n'y doit point déférer; on n'est obligé de recevoir que ce qui est universellement reçu comme descendu des apôtres, et publié par l'autorité de l'Eglise. Car comme on aurait été obligé de rejeter ce qu'un scribe ou un pharisien aurait proposé contre la doctrine de Moïse et les traditions patriarcales, on en doit présentement user de même au sujet de tout ce qui s'avance de faux, dans le dogme ou dans la morale, non en se rendant juge de ceux que Dieu a établis vos juges, ni en se fondant sur son examen particulier, mais sur l'autorité de l'Eglise et du corps entier des pasteurs qui, réprouve ces doctrines de démon. C'est ainsi que le peuple de Constantinople rejeta tout d'une voix l'impiété de Nestorius, son archevêque, lorsqu'il osa diviser Jésus-Christ en deux personnes, et ôter à Marie, l'auguste titre de Mère de Dieu; ce peuple fidèle, loin d'être blamable, mérita de grands éloges du pape saint Célestin, qui remplissait alors dignement la chaire de saint Pierre.

Rejetez donc avec la même fidélité tant d'opinions nouvelles, de maximes dangereuses, de paradoxes inouïs que l'esprit d'erreur a répandus en ces derniers temps, et ne cesse encore de répandre, par le moyen desquels on réduit à rien les obligations essentielles du christianisme, et la morale évangélique fondée sur la pierre ferme n'est plus qu'une morale de pyrrhoniens, ou les contradictoires sont également probables, et où l'esprit humain se joue de la vérité et du salut des âmes.

Bien loin que de pareilles extravagances et monstres d'opinions s'enseignent sur la chaire de saint Pierre et lui doivent être atribués, elle les a désavoués hautement dès qu'elle en a eu connaissance, les a proscrits et flétris de ses censures.

Il faut donc s'attacher invariablement à la règle immuable de la vérité. Les hérétiques n'ont pas droit de l'enseigner; si les docteurs catholiques abusent de ce droit, ils en rendront un compte terrible; demeurez fermes dans la foi et la saine morale: mais comment les simples se démêleront-ils de ces piéges. J'ose dire, que s'ils sont humbles et s'ils ont le cœur droit, ils courent encore moins de risque d'être emportés par cette tentation que les plus éclairés; car, comme je vous l'ai déjà insinué, il ne faut pas faire dépendre la foi d'une seule personne non plus que de son examen particulier; elle doit être formée sur les instructions publiques de l'Eglise et sur ses symboles; rien n'est de foi que ce qui descend des apôtres par le canal de la tradition, ce qui est reçu universellement et autorisé par les conciles. Pour la morale, votre conscience est le premier casuiste que vous devez consulter; l'*Evangile* et les *Epîtres* des apôtres contiennent les principes généraux des mœurs, vous les trouvez encore au dedans de vous-mêmes; vous en pourrez bien tirer des conclusions, car ils sont d'une fécondité merveilleuse, si vous cherchez sans déguisement à connaître la volonté de Dieu pour l'accomplir. Dans les doutes, prenez le parti le plus sûr, ou consultez un directeur pieux et éclairé qui pèse toutes choses, non dans les balances trompeuses des hommes, mais dans celles du sanctuaire, et jugez des choses de Dieu par des règles spirituelles.

Voyons présentement ce que ces mêmes règles, qui sont l'étoile et le phare sur lequel il faut toujours avoir les yeux attachés durant notre course pour en régler la navigation, nous prescrivent par rapport aux pasteurs qui s'écartent des vérités qu'ils enseignent. C'est tout ce que je vous ai promis en mon second point.

SECOND POINT.

Le plus damnable moyen que le démon ait jamais mis en usage pour perdre les hommes et les rendre compagnons de son supplice a été de leur faire adorer des dieux avares, cruels, larrons, ivrognes, impudiques, adonnés à toutes sortes de vices. Par là non-seulement il étouffait en leur cœur la crainte d'en commettre, inspirée par les remords de conscience, mais il les leur faisait regarder, ainsi que dit saint Cyprien, comme autant d'actes de religion: *Ut miseris fierent religiosa delicta*; loin d'en rougir, ils en tiraient vanité et s'en faisaient un mérite; le foudre ridicule qu'ils mettaient entre les mains d'un Jupiter adultère, était plus capable d'exciter à cette infamie, que d'épouvanter: c'est ce que saint Augustin nous dit dans ses *Confessions*, au sujet d'un jeune homme qui, dans Térence, s'excite à satisfaire une passion brutale et à corrompre une vierge par l'exemple du souverain maître des dieux et des hommes.

Le véritable Dieu ayant pitié de cet aveuglement criminel, nous a envoyé son Fils unique pour nous arracher à la tyrannie du démon et nous servir de modèle: sa vie a été une instruction continuelle de nos mœurs: on y a vu reluire toutes les vertus au plus haut degré. Après avoir achevé son œuvre, il crut en nous quittant ne devoir pas seulement se laisser aux hommes sous les voiles de l'Eucharistie, mais se devoir encore donner en quelque façon lui-même comme un modèle sensible dans la personne des ministres de ses autels, qu'il appelle pour cet effet la lumière du monde et le sel de la

terre, afin que son peuple ne manquât jamais d'exemples visibles.

C'est pour cela que la vie des apôtres n'a fait que retracer la sienne, et n'en a été qu'une expression ou une continuation. Ils rendaient Jésus-Christ sensible à ceux qui ne l'avaient pas vu sur la terre; on voyait éclater en toutes leurs paroles et leurs actions, la modestie, la douceur, l'humilité, la patience, la sagesse et la charité de leur divin Maître ; ils répandaient partout sa bonne odeur, et convertissaient par ce moyen plus efficace que les miracles, les hommes à milliers.

Ils n'ont rien tant recommandé à ceux qu'ils formaient pour leur succéder, que de se rendre le modèle des fidèles, la règle et l'exemplaire du troupeau spirituel qu'ils auraient à conduire; à ne pas rendre le ministère méprisable par une conduite disproportionnée à sa sainteté; à nourrir encore plus leurs brebis par l'exemple que par la parole, et se conduire d'une manière si pure et si édifiante, que les infidèles même fussent forcés de glorifier notre Père céleste; ils veulent entre autres qualités que ceux qui seront promus au sacerdoce soient irrépréhensibles, ils l'établissent comme la base et le fondement des autres, aucune ne lui peut suppléer. Nous lisons dans les *Actes* que lorsqu'ils ordonnèrent les sept premiers diacres, ils demandèrent aux fidèles assemblés d'élire des hommes d'une probité reconnue et de bonne réputation; l'approbation même des fidèles ne suffisait pas, il fallait qu'elle fût universelle, et qu'ils fussent en estime parmi ceux mêmes qui n'avaient pas reçu le baptême.

L'Eglise qui n'est pas moins zélée pour la gloire de son époux que pour la sanctification de ses enfants, et qui sait que les péchés publics des prêtres sont capables d'ébranler le fondement de la religion, n'omet rien pour en avoir d'irrépréhensibles, dont la vie prêche encore plus que la langue; elle sait que c'est une tentation si humaine et si naturelle aux faibles qui font le plus grand nombre., d'être peu touchés des instructions lorsquelles sont démenties par la vie, qu'elle a toujours évité autant qu'elle a pu d'y exposer ses enfants et de donner cette prise à la malice du cœur humain; elle a fait divers canons et règlements dans ses conciles, pour établir cette sainte discipline : ils veulent que la grâce du sacerdoce, soit entée sur celle du baptême, de même que le sacerdoce de Jésus-Christ est fondé sur la filiation divine, et excluaient des ordres sacrés ceux qui avaient perdu l'innocence, quelque pénitence qu'ils pussent avoir faite, ne jugeant pas dignes de monter à l'autel ceux qui ne l'étaient pas de monter au ciel; les pénitents pouvaient s'élever à une sainteté éminente, mais jamais au sacré ministère , cette grâce interrompue ne paraissant pas avoir assez de proportion avec la dignité suréminente de la prêtrise.

Si l'Eglise s'est relâchée dans la suite de cette sainte sévérité et ne regarde plus comme irréguliers ceux qui ont souillé la robe du baptême, son esprit est toujours le même dans cette diversité de police; elle veut qu'ils aient recouvré la grâce par une longue pénitence, en sorte que les cicatrices des plaies qu'on a reçues ne paraissent pas, et que les péchés n'aient pas été scandaleux; elle veut que ceux qui se destinent à ce sacré ministère soient élevés dans de saintes académies, loin des occasions de chutes et de l'air contagieux du siècle; que tout ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, les porte à Dieu, afin que la vertu leur devienne comme naturelle et se trouve assez forte pour porter un poids aussi redoutable que le sacerdoce. Elle a encore ordonné dans son dernier concile, que l'ordination fût précédée de retraites et de longs interstices, et a de tout temps établi des jeûnes solennels pour obtenir comme par une sainte conspiration de ses enfants unis ensemble , de bons ouvriers du maître de la moisson.

Cette sainte Mère pouvait-elle prendre plus de précautions pour vous donner de bons conducteurs? Les saints Pères qui sont ses docteurs veulent qu'il y ait autant de différence entre eux et vous, qu'entre un berger qui est un homme raisonnable et le troupeau qui lui est confié, rien n'étant plus capable de ruiner et détruire l'Eglise, que lorsque le prêtre n'a rien qui le distingue du peuple, et qu'il se ravale avec lui dans ce bas étage d'une vie commune; il faut qu'il lui en paraisse séparé, dégagé des embarras du siècle, exempt des passions qui l'agitent, qu'il y ait de l'intervalle entre sa vie et celle du reste des hommes, et qu'ils connaissent qu'ils n'y peuvent atteindre. S'il suffit à un laïque d'avoir les vertus dans un degré inférieur, il n'en est pas de même d'un ministre de l'Evangile; il faut qu'il soit recommandable en toutes les vertus et qu'il les possède en un degré éminent; c'est peu à lui de n'être pas méchant, il doit exceller et paraître aussi élevé par sa piété au-dessus des particuliers, que par son rang; il est très-dangereux de se charger du soin des âmes et de se rendre médiateur entre Dieu et elles, avant que d'être arrivé à une mortification parfaite, d'avoir purifié son esprit de tous les fantômes capables de faire impression sur le cœur, et fait beaucoup plus de progrès dans les voies de la justice que le commun des chrétiens.

Mais qu'est-il besoin que je marque ici plus en détail nos devoirs, vous ne les connaissez que trop, et il est assez surprenant qu'étant si peu délicats, si peu spirituels, si peu clairvoyants sur votre propre vie, en sorte que vous avalez quelquefois les chameaux comme des moucherons, vous le soyez tant sur celle de vos conducteurs , et n'ignoriez pas l'étendue de leurs obligations; la malignité vous rend subtils pour apercevoir les plus légères faiblesses, et inexorables pour les pardonner; le diable qui couvre à vos yeux des défauts palpables afin de vous y entretenir sans être inquiétés par aucun scrupule, vous découvre les moindres où nous tombons pour avilir notre ministère , et

anéantir le fruit de nos paroles et de nos exemples.

Cependant vous devez considérer que la voie que Dieu a choisie pour sanctifier les hommes et les conduire au ciel, est celle de la foi où tout doit être obscur ; or, ce serait manifestement vous tirer de cette voie, si certain état, certain genre de vie rendait impeccable et absolument exempt des faiblesses humaines; ce serait un miracle trop visible de voir des hommes, par une profession particulière de vie qu'ils auraient embrassée, n'avoir plus rien de l'homme: tout le monde voudrait s'y engager, et au lieu que l'instinct de la grâce porte à craindre l'état ecclésiastique à cause des périls qui l'environnent, et à le fuir, chacun y courrait et s'empresserait d'obtenir un tel privilége. Il était donc inévitable selon le cours des choses humaines que, dans la multitude de ceux qui se consacrent à cette profession, il ne s'en trouvât ou de mal appelés, ou qui perdissent la grâce de leur vocation; il fallait que l'ivraie s'y trouvât mêlée parmi le bon grain, comme dans le reste de ce qui compose l'Eglise ; le démon est trop ennemi du règne spirituel de Jésus-Christ pour ne pas la semer dans ce champ favorisé des plus chères bénédictions du Seigneur.

Puis donc qu'il lui a plu que son Eglise fût gouvernée non par des anges, mais par des hommes environnés d'infirmités, qui doivent offrir des sacrifices premièrement pour leurs péchés, et ensuite pour ceux du peuple, vous ne devez pas vous scandaliser légèrement de leurs chutes s'ils en font, et en prendre occasion d'en faire vous-mêmes ; il faut toujours regarder, dit saint Cyprien, les vices des autres comme un opprobre et un sujet de confusion pour eux, non comme un exemple qu'on doive imiter : *Ut opprobrium, non ut exemplum;* c'est une illusion de rejeter leur bonne doctrine sous prétexte de leur mauvaise conduite, s'ils n'en sont pas moins croyables lorsqu'ils enseignent la foi de l'Eglise ; quoique plus condamnables s'ils la démentent par leurs actions, ils n'en sont pas plus imitables en vivant mal, pour n'avoir que des sentiments orthodoxes. Faites ce que vous dit saint Augustin, cueillez ce raisin à travers les ronces et les épines, comme il arrive quelquefois, lorsque la vigne en est entourée; ce raisin est l'instruction saine, ces épines sont les mœurs déréglées de ceux dont vous la recevez, usez seulement de précaution de peur de vous piquer les mains et de vous ensanglanter.

Gardez-vous bien, vous dit ailleurs le même Père, de repaître votre malignité de ces exemples déplorables de la fragilité humaine, d'en justifier vos propres désordres et d'insulter à ceux d'entre eux qui en ont un éloignement infini : n'est-ce pas là, dit-il à son peuple (car ce désordre n'est pas nouveau) imiter les infidèles? Car que cherchent-ils autre chose, sinon que quelqu'un du clergé ou de l'ordre religieux tombe en faute pour avoir lieu de publier que tous les autres ne sont pas plus innocents, quoiqu'on n'ait point de preuves contre eux ? Cependant lorsqu'il arrive qu'une femme se trouve convaincue d'adultère, condamnent-ils dès là toutes les autres, chassent-ils leurs propres femmes? font-ils le procès à leurs mères ? D'où vient donc que du moment qu'il y a conviction ou même soupçon de crime dans ceux qui professent une vie sainte, ils conçoivent mauvaise opinion de tous les autres et prennent à tâche de l'inspirer à tout le monde ? C'est encore se rendre semblables à Cham, lequel ayant trouvé Noé, son père, couché dans sa tente en l'état indécent où l'ivresse l'avait réduit, vint en avertir ses deux frères pour s en railler avec eux ; mais eux, bien éloignés de cet esprit, marchèrent en arrière et couvrirent de leur manteau ce qui devait être caché, et ne virent rien de ce que la pudeur défendait de voir, parce qu'ils tinrent toujours leurs visage tourné d'un autre côté, ce qui attira sur ce fils dénaturé la malédiction de son père ratifiée de celle de Dieu, et ses bénédictions sur ses deux autres fils; telle était la disposition du grand Constantin, qui avait coutume de dire que s'il trouvait un évêque ou un prêtre commettant un adultère, il le couvrirait de sa pourpre impériale ; un tel exemple ne devrait-il pas confondre la malignité des Chams modernes?

Prenez donc des sentiments plus équitables; s'il se trouve des pierres de rebut qui nous contristent, il y en a de précieuses et en beaucoup plus grand nombre qui nous consolent; que le marc qui blesse vos yeux ne vous donne point d'horreur pour ces pressoirs d'où coule l'huile sainte qui se garde dans les réservoirs du Seigneur, et fait briller les lampes dont son Eglise est éclairée : *Et si contristamur de pluribus purgamentis, consolamur de pluribus ornatis.*

Cessez donc d'exercer cette critique maligne, surtout si nos fautes sont de la nature de celles où tombent les justes, inévitables en cette vie, qui compatissent avec la grâce sanctifiante ; vous y avez plus d'intérêt que vous ne pensez; doit-il paraître si étrange qu'ayant commerce avec vous pour votre bien spirituel, nous contractions quelque poussière, puisque saint Léon assure qu'il est impossible que les choses aillent autrement : *Necesse est de mundano pulvere religiosa corda sordescere;* vous avez même sujet de vous imputer en partie ces défauts, et si nous ne vous donnons pas des exemples plus éclatants de vertu : Dieu permet quelque fois que nous ne nous corrigions pas de divers défauts, que parce que vous ne méritez pas d'être éclairés par des lumières plus pures: si vous voulez bien sonder le fond de votre cœur, vous trouverez peut être que cette délicatesse à l'égard de ceux qui on autorité sur vous, vient d'un mépris de toute autorité, et d'un amour secret de l'indépendance, disposition très-criminelle. Quiconque est trop sensible aux imperfections de ses supérieurs les hait tous généralement, et ne cherche qu'à secouer le joug.

Si nos fautes sont plus considérables et ne

se peuvent dissimuler, elles doivent vous causer de l'humiliation aussi bien qu'à ceux qui en sont coupables, ce vous est un sujet de gémissement et de crainte; car enfin il est encore plus vrai de dire des pasteurs de de l'Eglise que des princes qui gouvernent les Etats, que Dieu les met dans ces postes éminents pour les péchés du peuple, et qu'il donne de tels guides dans sa fureur. Le plus grand malheur qui puisse affliger l'Eglise, est lorsque ses ministères sont remplis par des gens vides de charité, dominés par leurs passions. C'est ce que prédisait le prophète Jérémie de la part de Dieu irrité contre les excès de son peuple, et ce qui rendait le saint prophète inconsolable, je m'en vais appeler les rois de l'Aquilon, et ils viendront chacun établir leur trône à l'entrée des portes de Jérusalem : *Ponet unusquisque solium suum in introitu portarum Jerusalem.* (*Jerem.*, VII.) Car plusieurs de ceux qui reçoivent les fidèles dans l'Eglise, qui sont comme les sentinelles chargés de veiller sur ses murailles, établis pour garder les portes de cette sainte cité, ne sont-ils pas habitants de l'Aquilon, citoyens de Babylone, glacés pour les choses de Dieu? Quelles bénédictions peuvent attirer sur l'Eglise leurs prières et leurs sacrifices? Quels changements sont capables d'opérer les prédications de ces cœurs froids? Car comme Dieu se sert ordinairement de la langue enflammée du prédicateur pour embraser le cœur de ses auditeurs, il ne donne que peu ou point de succès à des paroles qui sortent d'un cœur, où ce feu sacré est éteint, ce sont des voleurs et des loups carnassiers qui font une cruelle boucherie des âmes; ils sont morts aux yeux de Dieu par la cupidité qui les domine, mais au lieu que les morts corporels sont dans l'impuissance de tuer personne, ceux-ci n'en ont que plus de force pour tuer les âmes et leur ravir la vie de la grâce, comment peuvent-ils défendre sa bergerie contre le démon? Ne la laissent-ils pas ouverte de toutes parts, leur doctrine quoique saine étant sèche et n'étant pas dispensée par l'esprit de Dieu, est d'ordinaire destituée d'onction et peu proportionnée à nos besoins, découvriront-ils vos dangers? En seront-ils touchés, eux qui sont insensibles aux leurs, appliqueront-ils des remèdes spécifiques à nos âmes, eux qui ne songent pas à ressusciter la leur?

Qui sait si votre négligence, votre tiédeur, votre ingratitude, le peu d'usage que vous avez tiré de la parole de Dieu, lorsqu'elle vous était annoncée par ces vrais serviteurs, ne vous ont pas attiré ce terrible fléau de sa justice? Quand vous n'auriez pas sujet de vous en rien imputer, vous ne laisseriez pas toujours d'avoir un légitime sujet de craindre; si le pilote s'endort, ou ne sait pas gouverver son vaisseau, tous ceux qui sont embarqués dessus, dit saint Augustin, ne sont-ils pas en danger de périr, quoiqu'ils n'aient pas part à sa mauvaise conduite?

S'ensuit-il de là que vous puissiez lui ôter des mains le gouvernail, ou mépriser son autorité? Nullement, ce serait une extrémité qui pourrait avoir des suites encore plus fâcheuses; vous devez fuir son dérèglement, en gémir, mais vous n'avez pas droit, quelques preuves que vous en ayez, de vous soustraire à son pouvoir, ni de refuser de lui rendre l'honneur et la déférence due à sa dignité tant que l'Eglise le souffre dans le ministère. Ce serait y usurper ses droits, tout renverser en donnant à chacun la liberté de suivre son caprice et sa fantaisie dans la déférence qu'il rend aux prêtres. Ainsi quoiqu'il soit obligé, s'il veut rentrer dans l'ordre, de se dégrader lui-même, tandis néanmoins qu'il exerce son ministère, vous êtes obligés de l'honorer; ses fonctions ne laissent pas d'être saintes et dignes d'honneur, quoique exercées par un indigne. Il est vrai qu'en ce cas il est usurpateur, non seulement des fonctions sacrées, mais encore de l'honneur qui lui est rendu et qui se rapporte à elles; mais il ne vous appartient pas de faire ce discernement, tant que les prélats ses juges naturels, ne l'ont pas fait, et qu'il n'est pas dépouillé du ministère.

Oh! si vous en conceviez la sublimité, vous croiriez ne pouvoir trop l'honorer! Le sacerdoce lévitique est ce que la religion judaïque avait de plus grand, de plus magnifique, de plus saint, Dieu l'avait relevé par diverses prérogatives : il voulait qu'on consultât le grand prêtre dans toutes les affaires embrouillées, qu'on reçût ses décisions comme des oracles, et que si quelqu'un rempli d'orgueil refusait de lui obéir, il fût puni de mort sans miséricorde.

Jugez par là de la gloire et de la suréminence du sacerdoce de la nouvelle alliance, dont ce premier n'était qu'un crayon grossier et une légère figure; toute sa dignité consistait à promettre, à signifier et annoncer celui de Jésus-Christ, seul capable de rendre à Dieu toute la gloire qui lui est due et de sanctifier les hommes.

Or, si le ministère de la lettre qui tue, établi pour le temps de l'enfance des hommes et gravé sur des pierres, a été néanmoins accompagné d'une telle gloire, que les enfants d'Israël ne pouvaient arrêter leurs yeux sur le visage de Moïse, à cause de l'éclat trop vif qui en rejaillissait, dont ils étaient éblouis, combien le ministère de l'esprit doit-il être plus auguste et plus glorieux? Cet appareil plein de majesté dont Aaron fut couronné, ce riche vêtement que Dieu lui fit faire par Bézeléel, qu'il remplit exprès d'intelligence, en sorte qu'il ne s'en était jamais vu de si magnifique dès le commencement du monde; tous les ornements de son sacerdoce, ces sonnettes, ces grenades, cet éphod, les pierres précieuses attachées à son rational, sa mitre, sa tiare, sa lame d'or où le nom de Dieu était gravé, le Saint des saints, la solitude et le profond silence qui y régnaient, toutes ces choses étaient vénérables et terribles; mais si vous les comparez avec celles qui nous sont propres, elles vous paraîtront peu considérables; lorsque vous voyez, non plus des

boucs et des taureaux, mais le Seigneur lui-même immolé et posé sur l'autel, le prêtre célébrant l'adorable sacrifice, tout le peuple teint et rougi par l'aspersion de ce sang précieux, croyez-vous être encore ici-bas parmi des hommes mortels? Ne vous figurez-vous pas être transportés dans le ciel, où vous contemplez les choses divines avec un esprit tout pur et une âme toute nue.

Passons tout d'un coup à ce qui est présentement révéré comme de plus grand sur la terre. La dignité royale ne voit rien au-dessus d'elle : c'est, dit Tertullien, une seconde majesté qui n'est inférieure qu'à celle de Dieu seul, et qui, de ce haut comble de grandeur, voit tout le reste sous ses pieds, mais ce n'est que dans l'ordre des choses humaines et temporelles de beaucoup inférieur aux spirituelles et divines; ils sont établis pour le bien de la société et pour faire régner la paix parmi leurs sujets et les garantir des insultes de leurs ennemis, mais ils sont eux-mêmes assujettis aux prêtres selon un ordre supérieur et surnaturel, autant élevé au-dessus de l'autre que les cieux le sont au-dessus de la terre ; ils en reçoivent la loi, oui, les plus grands monarques font gloire de déposer à leurs pieds les marques de leur puissance. Un roi, dit saint Chrysostome, n'a que des corps à gouverner, la conduite des âmes et du royaume spirituel de Jésus-Christ est confiée aux prêtres; un roi remet les dettes pécuniaires, le prêtre celles dont on est redevable à la justice de Dieu; l'un a des armes matérielles et sensibles, l'autre en a d'invisibles, mais puissantes en Dieu pour renverser tout ce qu'on leur oppose, et réduire en servitude tous les esprits pour les soumettre à l'obéissance de Jésus-Christ. L'éclat de la majesté suprême prosterne l'imagination, et n'en impose dans le fond qu'à ceux qui ne savent pas faire usage de leur raison; la dignité sacerdotale a tout une autre réalité et brille aux yeux éclairés par la foi d'un éclat qui efface celui de la pourpre et des diamants; l'un combat des barbares, l'autre des esprits de malice répandus dans l'air.

Il n'y a donc pas de doute que l'autorité des prêtres ne surpasse celle des rois : eh! comment ne serait-elle pas plus sublime, puisqu'elle surpasse même celle des anges? Ne sont-ils pas des esprits qui tiennent lieu de serviteurs et de ministres envoyés pour exercer leur ministère en faveur des héritiers du salut? Notre mission est la même, mais nous l'exerçons d'une manière beaucoup plus excellente ; nos fonctions sont bien plus relevées, car, auquel des anges Dieu a-t-il jamais dit : Tout ce que vous délierez sur la terre le sera pareillement dans le ciel? A la voix duquel des chérubins ou des séraphins un Dieu a-t-il jamais obéi ainsi que Jésus-Christ fait à celle du prêtre, lorsque, par la vertu efficace des paroles sacramentelles, il le fait descendre du trône de sa gloire, et le rend présent sur nos autels, *obediente Domino voci hominis? (Josue, X.)*

Voilà une faible ébauche de la dignité des prêtres, elle les élève au-dessus des rois de la terre et des anges du ciel. C'est par leur canal que les vrais biens vous sont communiqués, vous les devez considérer comme les époux de l'Eglise qui la rendent féconde par la parole et par les sacrements; les chefs de son armée formidable aux démons qu'ils chassent avec empire ; les astres du monde chrétien, les princes du royaume de Dieu, les organes de son esprit, les substituts de Jésus-Christ pour continuer en lui et par lui son grand ouvrage.

Obéissez-leur donc et soyez soumis à leurs ordres, c'est l'exhortation de saint Paul avec laquelle je finis, afin qu'ainsi qu'ils veillent pour le bien de vos âmes comme en devant rendre compte, ils s'acquittent de ce devoir avec joie, non en gémissant, ce qui ne vous serait pas avantageux : comme le lait de la nourrice est moins nourrissant et moins sain pour le petit qu'elle allaite lorsqu'elle a quelque chagrin qui la tourmente, leurs instructions vous seront moins utiles si vous remplissez leur vie d'amertume.

Ne sortez pas du caractère de brebis, et n'appesantissez pas par votre indocilité et votre impatience un joug qui n'est déjà que trop rude et trop accablant; faites tout ce qu'ils vous diront, lorsqu'ils ne diront rien eux-mêmes que ce qu'ils ont appris de la tradition des apôtres : s'ils s'en écartent dans leur conduite, gardez-vous bien de les imiter; gémissez-en par amour pour l'Eglise, et parce que vos péchés propres y peuvent avoir donné lieu; révérez en eux le sacerdoce de Jésus-Christ qu'ils déshonorent, respectez-le aussi en vous-mêmes, car vous devez savoir que vous y participez, et même dans ce qu'il y a de plus sublime et de plus glorieux, qui n'est autre que le sacerdoce intérieur qui vous a consacrés à la Trinité sainte dans votre baptême, appelé pour cet effet par saint Jérôme le sacerdoce des laïques; toute la différence est que, selon l'économie de la sagesse de Dieu, le sacerdoce extérieur qui nous est propre et nous distingue de vous, doit être joint à une plus éminente participation du sacerdoce intérieur ou de l'esprit de Jésus-Christ.

Puis donc que vous êtes les oints du Seigneur, que vous formez un ordre de saints prêtres afin d'offrir à Dieu des sacrifices spirituels, qui lui soient agréables par Jésus-Christ, méprisez les choses de la terre par un saint orgueil; sachez conserver votre principauté ; appliquez-vous uniquement à remplir les obligations de votre sacerdoce qui sont d'une plus grande étendue que vous ne pensez, comme nous celles du nôtre, afin que nous vous puissions dire avec la confiance d'un Paul : *Soyez nos imitateurs ainsi que nous le sommes nous-mêmes de Jésus-Christ*, et que nous méritions d'être consommés en Jésus-Christ, pour ne plus former avec lui qu'un seul prêtre, qui s'offre à la gloire de son Père, dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite.

SERMON XXIV.

Pour le mercredi de la seconde semaine de carême.

DU DÉGAGEMENT QUE DOIVENT FAIRE PARAITRE LES PARENTS DE TOUT INTÉRÊT, DANS LA VOCATION DE LEURS ENFANTS A L'ETAT ECCLÉSIASTIQUE.

Accessit ad eum mater filiorum Zebedæi cum filiis suis adorans, et petens aliquid ab eo. (*Matth.*, XX.)

La mère des enfants de Zébédée s'approcha de Jésus avec ses deux fils, et se prosterna profondément comme pour lui faire quelque demande.

La prière est un des principaux exercices de la religion, et des plus sanctifiants; c'est par son canal que la créature entretient un commerce sacré avec son Créateur, et qu'il lui communique ses grâces; mais il n'arrive que trop souvent par la dépravation de la nature corrompue, que ce qui devrait nous purifier nous souille, que ce qui devrait nous enrichir, nous appauvrit, et que, selon la prédiction du prophète, l'oraison est imputée à péché, et rend celui qui la fait plus criminel.

Telle est la prière ambitieuse de la mère des deux enfants de Zébédée, qui, se figurant que Jésus-Christ était prêt de monter sur le trône de David, son père, lui demande que l'un de ses deux fils soit assis à sa droite et l'autre à sa gauche ; en quoi elle est l'image d'une infinité de parents chrétiens, qui n'ont sur leurs enfants que des vues toutes humaines, comme ils n'ont de goût que pour les choses de la terre ; ils ne songent qu'à leur procurer des grandeurs terrestres dans l'Eglise même : tous les projets qu'ils font sur leur sujet ne tendent qu'à la vanité. Quelque répugnance qu'ils aient à s'abaisser, ils rampent lorsque cette humiliation passagère est un degré à l'élévation. J'adresse aujourd'hui à tous ces parents charnels la réponse de Jésus-Christ à sa parente selon la chair : *Vous ne savez ce que vous demandez.* Je ne fais pas même difficulté de dire que vous êtes beaucoup plus coupables que cette femme juive. C'était une mère, dit saint Ambroise, qui s'était bien voulu priver pour l'amour de Jésus-Christ, de la consolation d'avoir ses deux enfants auprès d'elle, dans un âge où peu accommodée des biens de ce monde, elle avait besoin de leurs secours pour sa subsistance; c'était encore le temps de la loi mosaïque qui ne promettait que des récompenses temporelles. Il serait surprenant qu'elle eût eu des idées plus pures et plus spirituelles du règne de Jésus-Christ, que les apôtres mêmes qui, prévenus avec toute la nation de l'imagination du règne de leur Messie, n'en furent pas même désabusés par l'ignominie de sa passion, et lui demandèrent après sa résurrection s'il rétablirait bientôt le règne d'Israël, qu'ils se figuraient devoir surpasser en éclat et en magnificence celui de Salomon. Jésus-Christ, ajoute le même saint Ambroise, n'avait pas encore purifié cette fille d'Eve par son sang, et envoyé son Esprit sur la terre pour nous enseigner à prier comme il faut, et n'aspirer plus qu'aux biens invisibles : mais des chrétiens savent que nous n'avons pas ici de cité permanente ; ils font profession d'adorer un Dieu qui s'est anéanti, qui a pris la fuite lorsqu'on l'a voulu enlever pour le proclamer roi, qui, dans le cours de sa vie, n'a paru qu'un instant environné de gloire, encore fut-ce dans un désert écarté, accompagné seulement de trois disciples affidés, lui qui a voulu avoir Jérusalem pour le théâtre de ses ignominies, dans le temps que les Juifs s'y rendaient de toutes les parties du monde pour la solennité de Pâques.

Si vous prétendiez vous excuser sur ce que vous ignorez les règles de l'Eglise touchant les matières bénéficiales et la promotion à ses dignités, ce ne serait qu'une excuse frivole, puisque vous êtes obligés de vous en instruire dès que vous avez droit de les conférer, ou d'y présenter, ou qu'il en entre quelqu'une dans votre famille; mais je vais même vous ôter ce vain prétexte et forcer ce faible retranchement; je n'emploierai pour cet effet que les paroles de Jésus-Christ même. Oserez-vous les combattre ou les éluder? Je les prends dans leur sens naturel : pesez au poids du sanctuaire ces trois vérités et ces maximes incontestables; la première que les dignités ecclésiastiques sont un engagement à boire plus abondamment le calice de Jésus-Christ : *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum;* la seconde : *Non est meum dare vobis sed quibus paratum est a Patre meo;* il faut être appelé par le Père céleste à ces rangs distingués; la troisième, que quiconque voudra être grand parmi vous, sera votre serviteur : *Quicunque voluerit inter vos major fieri, sit vester minister;* ainsi, si vous avez à présenter quelqu'un aux dignités ecclésiastiques, ou à employer votre crédit pour cet effet, si vous destinez vos enfants à l'Eglise, consultez leurs forces ; voyez s'ils sont résolus à souffrir les croix inséparables de ces postes, ce sera mon premier point; s'ils sont appelés du ciel à les remplir, ce sera le second; en ce cas qu'ils s'y considèrent comme destinés à servir les autres, ce sera le troisième.

Vous voyez que le sujet est de pratique. Vous en connaîtrez encore mieux l'importance lorsque j'aurai développé ces vérités, qui ne vous paraîtront nouvelles que parce qu'on néglige d'étudier sa religion. Adressons-nous à la plus humble des mères, qui n'eut jamais d'idées judaïques du règne de son Fils que l'ange Gabriel lui annonça en la saluant pleine de grâces. *Ave Maria*

PREMIER POINT.

La vocation générale au christianisme enferme un engagement personnel aux souffrances et aux persécutions ; vous savez que c'est à quoi nous sommes destinés, écrivait saint Paul aux Thessaloniciens, *In hoc positi sumus.* (I *Thess.*, III.) C'est dans ce même sens que le prince des apôtres dit à tous les fidèles : *Ne soyez point surpris, mes chers*

frères, de vous voir éprouvés par le feu des afflictions, comme si quelque chose d'étrange et d'extraordinaire vous arrivait; vous n'en devez pas être plus étonnés que ceux qui prennent le parti de la guerre le sont de se voir blessés à un siége ou à un combat; c'est la première condition de l'alliance que nous avons contractée avec Dieu au baptême, et le prix de la couronne immortelle que nous attendons. Ce n'est que par beaucoup de peines et de tribulations que nous devons entrer dans le royaume des cieux; plus de salut que par la croix : l'homme innocent allait à Dieu par une voie de repos, de plaisir, de grandeur; déchu de tous ces avantages, il n'en a plus d'autre que le travail, l'affliction et la souffrance; l'espérance de retourner à la bienheureuse patrie nous est, à la vérité, rendue par Jésus-Christ, le second Adam, mais c'est à condition de souffrir comme lui et avec lui, puisqu'il a fallu qu'il souffrît, ainsi qu'il le dit lui-même, pour entrer dans sa gloire; qui renonce à la condition, renonce à la promesse, et ne doit s'imputer qu'à lui-même s'il est frustré du fruit de sa vocation, puisqu'il refuse d'en accomplir la clause essentielle et la loi fondamentale. Tous les chrétiens étant membres de Jésus-Christ, puisqu'ils lui sont incorporés par la régénération, et le reconnaissent pour leur chef, n'est-ce pas une chose monstrueuse de vouloir être des membres délicats et parfumés sous un chef couronné d'épines? Or, les ecclésiastiques sont les principaux membres de ce corps mystique ; ils sont les chefs de la milice spirituelle ; obligés par état à être de plus parfaits imitateurs de Jésus-Christ, ne doivent-ils donc pas retracer sa vie qui n'a été qu'une croix et un martyre continuel? Porter sa mortification et ses sacrés stygmates en leurs corps, attaquer de front le monde et ses maximes corrompues, s'efforcer de détruire l'empire de Satan, son prince, rappeler les hommes de leurs égarements, s'opposer aux abus, aux scandales, réduire les plus rebelles sous le joug de la foi sans employer d'autres armes que le glaive de la parole. Or, n'est-il pas visible dès là qu'ils s'attirent des tempêtes, des persécutions, un monde d'ennemis, et que tout l'enfer se déchaînera contre eux et leur suscitera mille traverses? C'est ce que le Sauveur a prédit à ses apôtres, et en leurs personnes à ceux qui sont appelés à continuer son ouvrage, et contre quoi il les a prémunis, de peur qu'ils n'en fussent renversés s'ils ne s'y étaient pas attendus. Vous aurez des afflictions dans le monde, et de toutes sortes, leur dit-il : *in mundo pressuram habebitis* (*Joan.*, XVI); si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui ; mais, parce que vous n'en êtes pas, c'est pour cela même qu'il vous hait. Que doit-on penser, selon cette parole, de ceux que le monde caresse et comble de ses faveurs? Souvenez-vous que le serviteur n'est pas plus grand que son maître; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront; mais ils vous feront tous les mauvais traitements imaginables à cause de mon nom.

Eh! comment épargneraient-ils des censeurs incommodes qui troublent leurs plaisirs et veulent les arracher aux objets de leurs passions? Comment n'étoufferaient-ils pas la voix de la vérité en leur bouche et ne les immoleraient-ils pas à leur fureur? eux qui ne peuvent souffrir le commun des justes qui mènent une vie réglée, parce qu'ils la regardent comme une censure très-piquante de la leur, ce qui est insupportable à leur vanité et les pousse aux excès les plus sanglants.

Plusieurs discours ne suffiraient pas pour rapporter ce que les amateurs du monde ont fait souffrir aux prophètes et aux hommes apostoliques. Les uns ont été cruellement tourmentés, les autres ont essuyé les railleries sanglantes, enduré les fouets, les chaînes, les prisons; ils ont été lapidés, sciés, tenaillés, éprouvés en toutes manières ; ils sont morts par le tranchant de l'épée ou par les dents des bêtes, forcés de fuir, abandonnés de tout secours humain, eux dont le monde n'était pas digne, et qu'il chassait dans des déserts et des montagnes écartées.

C'est ce qui fait dire a saint Augustin que rien n'est plus agréable, plus doux, plus aisé que les dignités ecclésiastiques, lorsqu'on en veut exercer les fonctions par manière d'acquit et flatter les hommes dans leurs désordres; rien au contraire de plus malheureux, de plus pernicieux, de plus damnable devant Dieu ; qu'au contraire il n'y a rien de plus pénible, de plus difficile, de plus orageux que ces mêmes charges, lorsqu'on veut s'en acquitter selon les règles. Non, non ce n'est pas, pour ceux qui ont renoncé à leur salut, un moyen de passer agréablement la vie, et de jouir de ses douceurs et de ses commodités, mais une tempête de soins où notre vaisseau court à tout moment danger de faire naufrage. Cest pourquoi les saints, qui voyaient les choses par les yeux de la foi et qui craignaient de se perdre eux-mêmes en sauvant les autres, ont toujours fui les prélatures comme des postes élevés d'où la chute était terrible, et n'ont subi le joug qu'après de longues résistances, par la seule crainte de contrevenir aux ordres de Dieu. Saint Chrysostome se déroba par la fuite, lorsqu'on le voulut promouvoir à l'épiscopat ; il fallut ensuite user d'artifice pour lui faire accepter le gouvernement de l'Eglise de Constantinople. Saint Augustin évitait d'entrer dans les villes qui manquaient d'évêque, de crainte d'être porté sur le trône par la faction du peuple Saint Ambroise, quoique nommé miraculeusement à cette auguste dignité, affecta de faire paraître de la cruauté et même de l'incontinence pour faire révoquer sa nomination. Saint Grégoire le Grand employa d'autres ressorts : il s'en est trouvé qui ont feint de la folie et de l'égarement d'esprit, comme saint Ephrem; d'autres enfin ont fui au delà du monde et ont été char-

cher un asile entre les bras de la mort. Telle fut la terreur qui saisit le saint solitaire Nihilamon, lorsqu'il vit qu'on était résolu de lui faire violence. Vous pourrez peut-être dire que les dangers étaient plus grands dans ces siècles et que les choses ont changé depuis ce temps-là ; je réponds que la vie des ministres de Jésus-Christ doit être de nécessité une continuation de la sienne et de celle des apôtres : les choses ne se conservent que par les mêmes voies qu'elles ont été établies; le démon n'est pas moins animé contre le règne spirituel de Jésus-Christ qu'il ne l'était alors, et la rage qu'il inspire au monde ne sera assouvie que dans le sang du dernier juste que s'immolera l'Antechrist. C'est un oracle prononcé par saint Paul, que tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ souffriront persécution ; combien plus est-elle inévitable à ceux qui, par l'engagement de leur profession, sont obligés de les faire vivre avec piété, avec tempérance, avec religion, et de lier des frénétiques qui prétendent suivre tous leurs appétits déréglés, et courent tête baissée se jeter dans le précipice. Qu'y avait-il de plus accrédité que saint Charles dans le siècle dernier? Allié aux plus considérables maisons d'Italie, muni du pouvoir des souverains Pontifes, non-seulement irréprochable dans ses mœurs, mais vivant comme un ange et un Jean-Baptiste, tout cela fut-il capable de le garantir des traverses suscitées de toutes parts? N'était-il pas assassiné sans un miracle? Non, non, on n'attaquera jamais impunément le monde dans son fort ; si les persécutions qui s'exercent aujourd'hui sont moins sanglantes et font moins d'horreur aux sens; elles sont d'ordinaire accompagnées de circonstances qui ne mettent pas la constance à une moindre épreuve. Il y aura dans tous les temps une compensation de difficultés; s'il y en a plus d'un certain genre d'un côté, il y en a moins d'ailleurs d'un autre; si le péril de perdre les biens, la liberté ou la vie, était alors plus fréquent, on y était encouragé par de plus grands exemples, et on n'était pas entraîné du côté de la faiblesse par des raisons si spécieuses qu'aujourd'hui. Tel n'hésiterait pas de donner sa vie pour le soutien d'une vérité capitale, qui manquera à ce qu'il doit à son devoir, dans un point considérable de discipline, par la crainte de quelque raillerie ou d'encourir le blâme de singularité. Faut-il adoucir les règles ou les faire valoir, se proportionner à la faiblesse des hommes ou n'y avoir aucun égard, tenir une conduite de fermeté ou de condescendance, s'opposer de droit fil au torrent de la coutume, ou accorder quelque chose au relâchement du temps. Voilà ce qui cause d'étranges perplexités à un homme établi dans un poste éminent qui veut s'y sauver, et qui aime sincèrement la vérité et la charité dont il voudrait également conserver les droits : voilà ce qui remplit ses jours et ses nuits d'amertume. Ah! si vous saviez combien d'épines et de soins dévorants sont attachés à ces sortes de couronnes, je suis persuadé que vous ne voudriez pas les ramasser à terre, si elles se présentaient à votre rencontre. Ce sont des places où l'on ne monte qu'aveuglé par sa cupidité ou par la charité; la cupidité aveugle ceux qui n'en ayant jamais considéré la sainteté, l'éminence, ni l'étendue des obligations, n'ayant jamais supputé à loisir, selon l'avis que donne Jésus-Christ, s'ils pourront fournir aux frais de cette tour évangélique qu'ils ont dessein d'élever, n'ayant consulté que la chair et le sang, je veux dire leurs propres convoitises, ou celles de leurs parents, s'assoient impudemment dans la chaire d'honneur.

La charité, au contraire, aveugle saintement ceux qui, après s'en être éloignés par une juste frayeur, après avoir travaillé sérieusement à connaître la volonté de Dieu, examiné leurs talents, sondé leurs forces, se trouvent engagés, comme malgré eux, par les avis pressants d'un directeur éclairé, à qui ils remettent le soin de leur conscience, pressés par ses mouvements secrets, par la crainte de se soustraire à la disposition de la providence, et encore plus par l'amour de celui qui est mort pour tous, afin que nul ne vive pour soi-même, mais uniquement pour celui qui nous a tous acquis par le prix inestimable de son sang. Vous voyez par là la nécessité de la vocation. C'est la seconde chose que vous avez à examiner ici.

SECOND POINT.

Quelque pouvoir que Dieu ait donné à l'homme, en le créant et le laissant dans la main de son conseil de disposer de lui-même, ce n'a été dans le fond que pour se l'assujettir plus librement, car son domaine suprême est inaliénable; ce n'a été qu'afin que, par le choix libre de sa volonté, il méritât en prenant le parti que sa providence amoureuse lui aurait destiné. Ainsi, c'est frustrer non-seulement la puissance, mais encore la sagesse éternelle de ses droits, que de se placer de son propre mouvement dans quelque place; c'est troubler l'ordre et causer une espèce de cacophonie dans ce grand concert de l'univers; ce n'est pas seulement contribuer à la confusion qui règne dans le monde, où presque personne n'est dans la situation et le rang qui lui convient, mais encore s'exposer à se perdre éternellement; car il y a témérité et présomption de se promettre des grâces spéciales dans les états où l'on s'est ingéré soi-même, sans la participation du père de famille dont la maison devrait être infiniment mieux réglée que celle de Salomon, si chacun étudiait ses vues éternelles et secondait ses desseins. Mais l'ambition et l'inquiétude de l'esprit humain font presque toujours prendre de faux partis. Tel se serait sauvé dans le barreau, qui a voulu suivre le métier de la guerre; tel était né pour le négoce, qui n'a pas les talents pour réussir dans le barreau; tel se fût sanctifié dans le mariage, qui a pris indiscrètement le parti du cloître,

et tel, au contraire, était appelé à la religion, qui se perdra dans le monde; ils ont voulu marcher dans les routes qu'ils se sont frayées: eh bien ! dit le Seigneur, j'y consens, je les abandonne à eux-mêmes et les verrai tranquillement courir après leur perte ; ils seront rassasiés du fruit de leurs voies.

Mais quand Dieu, par impossible, se relâcherait de ses droits et permettrait au reste des hommes de se déterminer à un genre de vie selon leur caprice, la nécessité de la vocation au sacerdoce ou aux dignités ecclésiastiques subsisterait toujours, parce que cet état la renferme essentiellement; elle en est la base et le fondement, la racine de tout le fruit qu'on y peut faire. *Tout pontife*, dit saint Paul, *est pris d'entre les hommes, afin d'être établi pour les hommes, en ce qui regarde le culte de Dieu, pour lui offrir des dons et des sacrifices ;* cette définition est de saint Paul, et prouve non-seulement la nécessité d'être appelé de Dieu, mais encore du peuple fidèle, puisque le prêtre est le médiateur qui doit traiter des affaires du salut et ménager les intérêts de Dieu et du peuple. Trouveriez-vous bon qu'on s'ingérât, sans commission, de transiger de vos affaires temporelles ? Voudriez-vous commettre votre fortune (pardonnez ce mot) à un inconnu, et confier votre bourse à un homme que vous pourriez soupçonner d'être un voleur? Comment donc confier l'affaire du salut, votre sort éternel, à celui dont vous ignorez les talents, et qui est peut-être plus capable d'attirer les malédictions que les grâces et les influences célestes? Dieu, de son côté, sera-t-il de moindre condition que le plus petit prince de la terre, qui choisit ses officiers et punirait très-sévèrement ceux qui s'empareraient des charges de son Etat ? La vocation est si indispensable, que l'imperfection de l'ancienne loi n'en a pas exempté Aaron. *Personne*, dit le même saint Paul, *ne s'attribue*, *c'est-à-dire ne doit s'attribuer l'honneur du sacerdoce ;* il faut y être appelé comme Aaron, et l'on ne peut lire sans frémir la punition effroyable que Dieu tira de Coré, Dathan et Abiron, qui voulurent lui disputer cet honneur auquel Dieu l'élevait visiblement; *fecit illis monstra* (*Eccli.*, XLV), dit le texte sacré, la terre s'entr'ouvrit pour les engloutir et ils descendirent tout vivants dans les enfers. Cependant les fonctions de ce sacerdoce lévitique se réduisaient à brûler des parfums, à égorger des victimes et expier le peuple des immondices légales avec leur sang. Qu'y a-t-il là-dedans qui approche des prérogatives de la loi nouvelle et du pouvoir d'offrir au Père éternel l'Agneau sans tache, hostie de votre réconciliation?

La perfection infinie de Jésus-Christ ne lui a pas été une raison pour se dispenser de cette vocation, il a fallu que celui qui lui a dit : *Vous êtes mon fils, je vous ai engendré avant l'astre du jour*, ajoutât encore : *Je vous établis prêtre, selon l'ordre irrévocable de Melchisedech.* Sa mission est la forme et le modèle de celle de ses apôtres et de tous leurs successeurs : *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie de même*, leur dit-il ; *en leur personne, ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai appelés à ma suite par un choix tout gratuit ; je vous ai établis pour vous faire porter du fruit, et toute plante que mon Père céleste n'a pas plantée sera arrachée et jetée au feu. Quiconque*, dit-il ailleurs, *entre par moi, entre par la porte, car je suis cette porte mystérieuse ; je lui ouvrirai, il conduira mes brebis dans de bons pâturages ; mais celui qui entre par la fenêtre est un voleur qui ne cherche qu'à piller, qu'à enlever et égorger le troupeau.*

Mais à quoi pourrez-vous connaître si vos enfants, ou ceux auxquels vous prenez intérêt, sont appelés, car vous ne devez pas vous attendre à des révélations? Je réponds que si vous cherchez sincèrement à connaître la volonté de Dieu sur ces personnes, il ne manquera pas de vous la manifester, car il se découvre à tous ceux qui le cherchent avec simplicité et use de quelque espèce de déguisement (s'il m'est permis de me servir de ce terme après le Sage) avec ceux qui le tentent ; il leur répond selon leur folie et répand des ténèbres pénales sur leurs cupidités. Hé ! vous êtes si clairvoyants quand il s'agit de critiquer nos défauts, vous êtes si spirituels lorsqu'il est question d'établir des principes et des règles sur lesquels vous condamnez impitoyablement tout ce qui échappe en nous à la fragilité humaine et les plus légères surprises de l'amour-propre, faites-en usage pour connaître les talents et les vertus nécessaires à ceux qui doivent remplir les dignités ecclésiastiques ; la lumière du sens commun suffit pour faire voir qu'il faut de la science, et une science proportionnée à l'emploi qu'on exerce, plus grande s'il y a charge d'âmes que s'il n'y en a aucune. Croiriez-vous qu'un homme qui n'aurait aucune teinture des lois civiles pût exercer une charge de judicature, et que celui qui n'aurait jamais étudié en médecine dût s'ériger en médecin? seriez-vous assez téméraire pour lui confier votre vie? Vous voyez encore assez de vous-mêmes, sans le secours des canons, qu'un homme constitué dans le sacerdoce ou dans les dignités ecclésiastiques, doit surpasser en sainteté les simples laïques et se distinguer du commun des fidèles par une piété singulière; vous regardez les ministres sacrés comme des modèles, des règles vivantes, sur lesquelles vous devez former vos mœurs : ils doivent surtout exceller en chasteté, et rien ne vous choque à l'égal d'un ministre des autels qui n'a pas cette vertu en recommandation et se licencie à des choses que vous vous croiriez même permises ou dont vous feriez peu de scrupule.

Or, dès que vous nommez quelqu'un à la charge pastorale, à quelque bénéfice, ou que vous sollicitez pour lui, savez-vous ce que vous faites? Vous répondez qu'il gardera une continence perpétuelle, qu'il aura assez de

courage et de force pour briser les efforts de l'iniquité, par les moyens que Dieu nous met en main, qu'il fera un usage canonique des revenus du bénéfice, qu'il se comportera en toutes choses comme un digne ministre de Jésus-Christ, ne cherchant que ses intérêts, non les vôtres ni les siens; en un mot, vous vous chargez de la vocation au plus saint de tous les états et des fautes énormes et innombrables qu'il y pourra commettre: il ne vous suffit donc pas de vos propres péchés, sans que les autres pèchent sur votre propre compte, à quoi toutefois vous consentez?

Voilà donc, pères et mères, à quoi aboutit votre amour faux et aveugle pour vos enfants, plus funeste mille fois pour eux que la haine des démons, à vous charger devant Dieu de tous les sacriléges qu'ils commettront et vous exposer à être peut-être à jamais l'objet de toutes leurs malédictions dans les enfers, puisque vous aurez été leurs bourreaux et leurs parricides.

S'ensuit-il de là que vous ne deviez prendre absolument aucune part à leur vocation, et qu'il vous faille comporter d'une manière purement passive, ainsi qu'on parle dans l'école? Ce n'est pas ce que je prétends; vous ne devez pas être indifférents pour une chose de cette importance; puisque la Providence veut bien se servir de vous comme de ses instruments, c'est à vous à entrer dans ses vues et à seconder ses desseins; il y a bien de la différence entre vous rendre auteurs et principes de leur vocation, ainsi que vous ne faites que trop souvent, et les aides ou coopérateurs de Dieu même, l'un est aussi saint que l'autre criminel; vous devez souhaiter à ceux que vous aimez cette vocation, et la leur procurer par une éducation vraiment chrétienne; élevez-les, ou plutôt faites-les élever, ainsi que l'ancienne Anne fit son fils Samuel, à l'ombre du tabernacle; que l'air contagieux du siècle ne flétrisse pas leur innocence baptismale, que leur piété croisse sans interruption et devienne assez forte pour porter un poids aussi redoutable que le sacerdoce. Comme c'est un attentat très-punissable d'engager dans le ministère de l'Église ceux que l'esprit qui la gouverne n'y appelle pas, c'en est un autre qui ne l'est pas moins de lui refuser ceux qu'il y a destinés et qu'il veut placer sur le chandelier pour éclairer sa maison; écoutez sur ce sujet un Père de la fin du IVe siècle, c'est saint Gaudence, évêque de Bresse. Quoique vous n'ayez aucun droit, pères et mères, vous dit ce saint docteur, de dominer sur vos enfants à l'égard du mariage et de la virginité, n'en prenez pas sujet de croire que vous n'ayez rien à faire à cet égard : ce serait abuser de votre autorité que de les engager au célibat, mais ce ne serait pas vous servir du pouvoir que la nature et la Loi de Dieu vous ont acquis sur eux, que de ne pas vous appliquer à tourner leur volonté à celui de ces états qui est préférable en soi. Faites tout ce que vous pourrez par vos avis salutaires, vos exhortations, le soin infatigable de cultiver les bonnes inclinations qu'ils ont reçues de l'auteur de la nature et de la grâce, surtout vos bons exemples, afin de leur faire naître le désir de se consacrer à lui plutôt qu'embrasser la vie du siècle; que vos fils puissent être de dignes ministres des autels dans l'ordre du clergé, et vos filles de dignes épouses de Jésus-Christ, par le vœu d'une virginité perpétuelle.

Si vous leur voyez du penchant pour se consacrer à l'état ecclésiastique, insinuez leur l'humilité, et, pour cet effet, soyez bien pénétrés vous-mêmes que la vocation divine suppose ou imprime non-seulement le détachement des richesses et des biens de la vie présente, mais encore de la vaine estime des hommes, et que rien n'est plus éloigné de son esprit que de les traiter avec empire : c'est ce que j'espère vous mettre dans la même évidence que les deux vérités précédentes.

TROISIÈME POINT.

Notre évangile marque que les dix autres apôtres conçurent de l'indignation de la prière ambitieuse que Jacques et Jean avaient faite au Sauveur par l'organe de leur mère, et qu'ils en murmurèrent contre eux; ce fut par le mouvement de la même passion qui avait fait agir les deux frères; le Sauveur en prit occasion de les reprendre tous, et les instruire de la nature du pouvoir qu'il leur communiquerait un jour; il le fait par opposition à la puissance séculière. *Vous savez*, leur dit-il, *que ceux qui sont princes parmi les nations les dominent, et que les grands les traitent avec empire; il n'en doit pas être de même parmi vous, mais que celui qui voudra être grand soit votre serviteur, et que celui qui voudra être le premier parmi vous soit votre esclave.* Ce n'est pas que l'affectation de dominer, les manières fastueuses et les airs impérieux ne soient blâmables dans les princes mêmes et les magistrats séculiers; il n'y a que Dieu qui soit grand par lui-même, toute grandeur participée doit porter le caractère de sa dépendance, et, dès là qu'elle s'attribue une autorité absolue et ne la rapporte pas à celui dont elle est dérivée, elle s'écarte de l'ordre et n'est plus, selon saint Augustin, qu'une imitation fausse et perverse de la toute-puissance de Dieu; mais cette disposition est bien plus criminelle, plus odieuse et plus condamnable dans le gouvernement ecclésiastique, qui est, selon saint Grégoire le Grand, *un ministère tout d'humilité* et doit honorer par état les humiliations et l'anéantissement du Fils de Dieu. Le prince peut agir avec empire sans être obligé de rendre raison de sa conduite à personne, il semble avoir plus de rapport à Dieu comme souverain absolument indépendant : mais celui auquel le gouvernement ecclésiastique est commis a plus de rapport à Dieu comme sagesse et comme sagesse incarnée, et revêtu de nos faiblesses; ainsi l'abus de l'autorité ecclésiastique est plus criminel que celui de

la royale, non-seulement à raison de la différence infinie qui se trouve entre les biens dont ils sont dispensateurs, mais parce que le ministre de l'Eglise qui agit avec fierté dément son caractère; c'est une chose monstrueuse qu'une puissance toute fondée sur l'humilité, toute consacrée à la charité, établie pour faire connaître et aimer l'humilité et combattre l'orgueil du siècle, s'exerce avec faste, et que les ministres d'un Dieu né dans une étable, qui a exercé un art mécanique et protesté qu'il était venu sur la terre pour servir, non pour être servi, jusque-là qu'il a voulu laver les pieds de ses propres apôtres et s'est abaissé jusqu'à ceux de l'infâme Judas; que de tels ministres, dis-je, soient plus jaloux d'un faux honneur, que ceux qui ont levé l'étendard de la vanité et font trophée de ce vice.

Les apôtres ne nous ont rien tant recommandé que de le haïr et le fuir comme la peste de la vie cléricale. Gardez-vous bien de vouloir dominer sur l'héritage du Seigneur: *Non dominantes in cleris* (I *Petr.*, V), et de vous conduire avec un air d'empire comme sur vos sujets, mais avec une autorité pleine de douceur et de modération, comme sur vos frères. Ce prince des apôtres ne dédaignait pas de rendre compte de sa conduite aux simples fidèles, et a fait paraître en toutes les rencontres tant d'humilité, que les hérétiques de nos jours s'en sont prévalus pour combattre la primauté qu'il avait reçue de Jésus-Christ dans le collége apostolique. Saint Paul parlant au nom de tous, dit qu'ils sont comme les ordures du monde, les balayures rejetées de chacun; il se qualifie le serviteur de tous: c'est pourquoi il défend d'ordonner des néophytes, parce que rien n'est plus capable d'inspirer des sentiments de présomption, que de se voir placé tout d'un coup dans un poste éminent, et qu'une pareille élévation peut faire en un instant d'un ange un lucifer. Tous les docteurs de l'Eglise parlent le même langage et fulminent contre l'orgueil, qui ose s'asseoir insolemment dans le sanctuaire. Courage, leur crie saint Bernard, continuez à faire toujours monter votre orgueil; suivez votre Roi, que vos yeux ne regardent que les choses hautes; faites-vous un degré d'un honneur pour monter à un plus éminent: hâtez-vous de multiplier les prébendes, de voler aux archidiaconats, puis aspirez à l'épiscopat et portez encore plus haut, si vous pouvez vos desseins ambitieux; car c'est ainsi qu'on monte au ciel et qu'on lui fait violence. Où tendez-vous misérables? Voulez-vous tomber de plus haut afin que votre chute soit irremédiable? Car vous ne tomberez pas peu à peu, mais ainsi qu'un éclair par un souffle impétueux, et vous serez précipités soudain comme Satan, ou tués du souffle de la bouche de Jésus-Christ comme l'enfant de perdition, l'homme de péché.

Ce vice a néanmoins des racines si profondes dans le cœur de l'homme, qu'il n'arrive que trop souvent que ceux qui avaient de l'humilité et de bas sentiments d'eux-mêmes lorsqu'ils n'étaient que particuliers, changent tout à coup dès qu'ils se voient élevés, comme si quelque maligne vapeur leur faisait tourner la tête. O funeste énivrement des grandeurs! combien l'Histoire ecclésiastique nous en fournit-elle de tristes exemples! C'est ce qui oblige un saint général des Dominicains, nommé Hubert, d'écrire au Pape d'alors, qu'il voyait résolu de nommer Albert le Grand son religieux à un évêché, qu'il aimerait mieux voir son fils Albert mort et porté en terre, qu'élevé à cette dignité. Mais ces sortes de frayeurs ne vous agitent guère, gens du siècle; c'est la moindre de vos inquiétudes pour vos enfants; vous ressemblez bien plutôt à cette mère si célèbre dans l'histoire, qui, ayant appris d'un astrologue que son fils serait un jour empereur, mais aussi qu'il la ferait mourir: « Qu'il me tue, répliqua-t-elle sans hésiter, pourvu qu'il règne: » j'ose dire que vous êtes bien plus coupables que cette femme païenne, car vous déclarez par toute votre conduite et tous les mouvements que vous vous donnez, que vous ne vous souciez pas de mourir d'une mort éternelle, pourvu qu'ils emportent ces dignités dont l'éclat et les commodités vous ont séduits; vous enchérissez encore sur l'infidélité de ces princes infidèles qui s'excitaient mutuellement à s'emparer du temple de Jérusalem, et à enlever toutes les richesses de son sanctuaire: *Hæreditate possideamus sanctuarium Dei.* (*Psal.* LXXXII.) Vous imitez les Juifs qui immolaient leurs enfants à l'idole de Molock, c'est-à-dire au démon: *Immolaverunt filios suos dæmoniis.* (*Psal.* CV.) Où est votre foi? où est la conscience, la crainte du jugement dernier, des supplices de l'enfer, et des reproches désespérants que vous aurez à essuyer une éternité entière de ces enfants infortunés?

Mais si toutes ces menaces qui ne regardent que des maux invisibles ne peuvent faire impression sur vous, parce que la foi est presque éteinte dans vos cœurs, faites attention à la malédiction répandue sur des biens acquis de cette sorte: celui qui a amassé de l'argent l'a mis dans un sac percé, le souffle du Seigneur a tout dissipé; ce sont, pour me servir des expressions des prophètes, des richesses amassées du fruit de la prostitution, et elles deviendront la récompense des prostituées; ce sont des biens acquis par une prostitution spirituelle qui ne se consument que trop souvent par des prostitutions effectives, et sont prodiguées à des personnes infâmes, et se dissipent en peu de temps par des passions honteuses.

Non-seulement ces biens pour lesquels vous n'avez peut-être pas eu horreur de commettre des simonies, se feront des ailes pour s'envoler, mais ils consumeront les vôtres propres comme la plume de l'aigle ronge celle des autres oiseaux. Ouvrez les yeux sur tant d'exemples qui s'offrent à vous de toutes parts, et apprenez par vos propres intérêts à devenir désintéressés, à modérer

ces désirs, et retirer vos mains profanes d'un bien sacré.

Si vous ne profitez du châtiment des autres, vous pourriez bien devenir vous-mêmes un exemple de la vengeance de Dieu : il n'y a rien qu'il souffre plus impatiemment que la profanation et le trafic sacrilége des choses saintes; ces biens sont le patrimoine des pauvres, les vœux des fidèles, le prix du rachat des péchés; ne les faites pas servir à votre luxe, à votre mollesse, à entretenir un superbe équipage, et à augmenter le nombre de vos crimes : si vous l'avez fait jusqu'ici, restituez ce que vous avez converti à vos usages, réparez ces scandales, sans quoi vous n'en devez pas espérer le pardon.

Reformez donc aujourd'hui vos idées et vos sentiments sur les dignités et les biens de l'Eglise; tenez pour une maxime constante et indubitable, que plus un poste y paraît éminent et distingué, plus il engage à de grands soins et de pénibles travaux; c'est une servitude plus spécieuse, mais qui n'en est pas moins réelle. Se refuser à soi-même, se voir appliqué sans relâche aux besoins des autres, consumer sa santé, ses biens et sa vie souvent pour des ingrats; prendre en tout le contre-pied du monde, voilà un léger crayon des grandeurs du royaume spirituel de Jésus-Christ; il faut y être appelé de même qu'il y a été appelé de son Père, et comme il répondit à celui qui s'offrait de le suivre dans l'espérance de s'enrichir à sa suite, *les renards ont des tanières et les oiseaux des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas seulement où reposer sa tête*; il vous répond encore aujourd'hui la même chose, si vous vous enrôlez à son service avec une intention aussi impure. Il est vrai que depuis dix-sept cents ans les richesses du siècle ont coulé dans l'Eglise, et que selon la prédiction d'Isaïe, son fer a été changé en argent, et qu'elle a été allaitée de la mamelle des rois; mais dans le fond, ces biens n'ont pas changé de nature, ils ont été originairement apportés aux pieds des apôtres, et confiés à l'Eglise comme à la mère des pauvres; elle les a remis ensuite aux bénéficiers pour en être les administrateurs et les économes, après avoir pourvu eux-mêmes à leurs propres nécessités s'ils sont véritablement pauvres; ce qu'ils prennent au delà de ces justes bornes est, selon saint Bernard, un vol, une rapine, un sacrilége.

Enfin si c'est l'honneur et l'éclat que vous y recherchez, sachez qu'il n'y a que l'humilité qui honore un ministre de Jésus-Christ, et que s'il ne croît en cette vertu à mesure qu'il le fait en dignité, il se déshonore et se couvre d'opprobre devant Dieu et devant les hommes ; quelque rang qu'il occupe, il maintiendra bien plutôt son autorité par le mépris des pompes du siècle, que par l'affectation de ces mêmes vanités qu'il est obligé de persécuter.

Mais plutôt allez à la source du mal et reformez vos cœurs, arrachez-en la cupidité, n'aimez point le monde ni tout ce qui est dans le monde, ne vous laissez pas éblouir de toute cette vaine figure qui passe : son éclat est emprunté et ne peut en imposer qu'aux insensés; aimez les biens invisibles, ce sont les seuls réels et solides; désirez-les et faites tous vos efforts pour les procurer à vos enfants et à vos proches ; rien ne vous les pourra ravir, non plus que les marques de distinction et d'honneur qu'ils recevront de Dieu en qualité de ses amis. Quelle joie pour vous de les voir assis à ses côtés et sur son propre trône, dans les splendeurs de sa gloire !

SERMON XXV.

Sur l'évangile du vendredi de la seconde semaine de carême.

DE L'INGRATITUDE.

Malos male perdet, et vineam suam locabit aliis agricolis qui reddant ei fructum temporibus suis. (*Matth.*, XXI.)

Il perdra ces méchants comme ils le méritent, et louera sa vigne à d'autres vignerons qui lui en rendent les fruits en leur saison.

Lequel des deux doit nous causer le plus d'étonnement, ou la bonté infinie et infatigable de Dieu à l'égard des Juifs, ou leur obstination extrême dans leur perfidie? Plus il les comble de bienfaits, plus ils en abusent ; leur dureté criminelle n'a pu en arrêter l'effusion, ni l'empêcher de les couronner tous, en leur envoyant son Fils, et ils ont couronné leurs excès et rempli la mesure de leurs crimes, en rejetant et crucifiant ce Fils bien-aimé; l'une et l'autre de ces conduites tient du prodige et paraît incompréhensible. Ah! si quelque chose était capable d'altérer la souveraine félicité dont Dieu jouit en soi-même, et si sa sagesse pouvait se tromper dans ses vues, il aurait ressenti une extrême douleur, et se serait vraiment repenti d'avoir versé ses grâces avec tant de profusion sur des ingrats, il en paraît si vivement touché, si ému, si indigné dans ses prophètes, qu'il appelle le ciel et la terre à témoins de leur ingratitude : *Cieux écoutez, et vous terre prêtez l'oreille, j'ai nourri des enfants et je les ai élevés, après cela ils m'ont méprisé; le bœuf connaît celui à qui il est, et l'âne l'étable de son maître, mais Israël ne m'a point connu.* D'autres fois il prend ce peuple même pour juge de leur démêlé, et après lui avoir marqué toutes les faveurs dont il l'a gratifié pour faire paraître davantage son ingratitude, il veut l'obliger à se condamner lui-même; c'est sous l'image d'une vigne, ainsi que fait le Sauveur dans l'évangile de ce jour: *Mon bien-aimé*, dit-il, *avait une vigne sur un coteau gras et fertile ; il en ôta les pierres, l'environna d'une haie et la planta d'un plan rare et excellent; il bâtit une tour au milieu et y fit un pressoir, s'attendant qu'elle porterait de bons fruits, mais elle n'en a porté que de sauvages;* et fecit labruscas (*Isai.*, V); *maintenant donc, vous habitants de Jérusalem, et vous hommes de Juda, soyez les juges entre moi et ma vigne : qu'ai-je dû faire de plus à son égard? Ai-je eu tort d'en*

attendre de bons raisins au lieu des sauvages qu'elle a produits; je vous montrerai maintenant ce que j'en vas faire : j'en arracherai la haie, et elle sera exposée au pillage; j'en détruirai les murs et elle sera foulée aux pieds; je la rendrai déserte, elle ne sera plus taillée ni labourée, les épines la couvriront et je commanderai aux nuées de ne plus pleuvoir sur elle. Mon peuple, dit-il dans un autre prophète, *que vous ai-je fait, en quoi vous ai-je donné sujet de vous plaindre? Répondez moi, est-ce à cause que je vous ai tiré d'Egypte, que je vous ai délivré de la maison d'esclavage dans laquelle vous gémissiez, que j'ai envoyé pour vous conduire Moïse, Aaron et Marie, ai rendus inutiles les mauvais desseins que Balac, roi des Moabites avait formés contre vous, et forcé son prophète de vous combler de bénédictions, au lieu des malédictions qu'il s'apprêtait à lancer contre vous? C'est moi, qui, à votre arrivée dans la Palestine, ai exterminé les Amorrhéens, ce peuple dont la hauteur égalait celle des cèdres et qui était fort comme des chênes. Je vous ai mis en possession d'une terre où coulaient les ruisseaux de miel et de lait. De vos enfants je me suis fait des prophètes, de vos jeunes hommes des nazaréens, et vous ne m'avez payé que d'ingratitude; enfants d'Israël, ce que je vous dis n'est-il pas vrai? Ma colère va éclater avec grand bruit, étant pressée du poids de vos crimes, comme les roues d'un chariot crient sous la pesanteur d'une grande charge.*

Vous détestez sans doute l'ingratitude des Juifs et vous reconnaissez qu'ils se sont très-justement attiré tous les fléaux de la justice divine, dont ils demeurent accablés jusqu'à présent; mais prenez garde de prononcer par là, vous-mêmes, votre propre arrêt, ainsi que font aujourd'hui les pharisiens le leur : *malos male perdet*, car lorsque Dieu se plaint des Juifs, il se plaint de nous, puisque comme dit saint Paul, toutes ces choses qui leur arrivaient étaient des figures, et n'ont été écrites que pour nous servir d'instruction; tout ce que le Sauveur nous dit aujourd'hui que son Père céleste a fait en faveur de la Synagogue, est une image prophétique de la conduite qu'il tient sur l'Eglise et sur chaque âme en particulier; nous avons la vérité de toutes ces choses, car si la vigne figurait la maison d'Israël, si la haie qui l'entourait signifiait la protection de Dieu, le pressoir la loi, la tour le temple et les sacrifices : les enfants de l'Eglise sont bien plus certainement ce plan auquel Dieu prend ses délices; la haie qui l'environne n'est autre que la foi qui nous sépare des Juifs et des hérétiques; le pressoir, ce sont les sacrements, surtout celui de l'Eucharistie, qui fait couler en nos cœurs le sang de Jésus-Christ et les mérites de sa passion; la tour, la promesse de sa présence et de sa protection contre les ennemis invisibles; les vignerons, ceux qu'il a établis dans son Eglise, pour être les uns prophètes, les autres évangélistes, d'autres pasteurs et docteurs, afin qu'ils travaillent à la culture de cette vigne spirituelle, à la perfection des saints, à l'édification de son corps mystique.

Quelle doit être votre reconnaissance pour toutes ces choses, et quelle sera notre punition, si nous en usons de même que les Juifs. Lavons nos mains dans le sang de ces perfides, c'est-à-dire instruisons-nous par l'exemple de leurs châtiments, et pour mieux apprendre à fuir l'ingratitude, voyons combien ce vice est grand, ce sera mon premier point, et avec quelle sévérité Dieu le punit, c'est ce que je traiterai dans le second.

Le sujet est de la dernière importance, adressons-nous à la plus humble et la plus reconnaissante des créatures pour obtenir du Saint-Esprit les lumières nécessaires, disons à cette incomparable Vierge : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Comme le tribut qui est dû par l'homme à la sagesse de Dieu est l'admiration et la fidélité à entrer dans ses voies, à celui de sa grandeur et de sa justice, l'humiliation sous sa main toute puissante, et une frayeur religieuse, celui qu'exige sa bonté et sa libéralité envers nous est la reconnaissance; il est l'Océan de tous biens, d'où les rivières reçoivent tout ce qu'elles ont d'eaux dans leurs lits, c'est-à-dire que tout ce que nous recevons de dons et de grâces vient de cette mer immense; de même donc que les fleuves portent à l'Océan le tribut de leurs eaux et se remplissent à mesure qu'ils se déchargent, nous sommes obligés de faire remonter les grâces au ciel, d'où elles coulent sur nous, afin qu'elles s'y répandent de nouveau avec plus d'abondance et de profusion : autant que Dieu nous les départ avec magnificence, autant en attend-t-il cette espèce d'usure en créancier avare, dit un Père; non qu'il ait aucun besoin de nos biens, se suffisant pleinement à soi-même, mais parce qu'il aime la justice et la vérité, et qu'il hait souverainement l'ingratitude : elle contient en soi une telle difformité, que les hommes, par un reste d'amour qu'ils ont pour l'ordre ne la peuvent souffrir, combien est-elle plus insupportable à Dieu, qui est la source de toute justice et l'ordre même essentiel? Et qu'est-ce qui blesse tant la sainteté de Dieu dans ce vice? C'est qu'il est contraire à la nature et à l'excellence de la grâce et ruine toutes ses intentions. La nature de la grâce est d'être indépendante des mérites de celui à qui elle est donnée; elle est purement gratuite, et si elle présupposait les mérites, ainsi que le prétendaient les semi-pélagiens, si solidement réfutés par le grand saint Augustin sur la fin de ses jours, elle ne serait plus grâce; l'ingratitude détruit cette indépendance, parce qu'une âme qui n'a point de retour vers son bienfaiteur, regarde tout ce qu'elle a reçu comme l'acquit d'une dette qui ne lui peut être refusée avec justice, et met sa confiance, non en la bonté de Dieu, mais en soi-même, ce qui est s'appuyer sur un

bras de chair. C'est ainsi que les Juifs regardaient tout ce qu'ils recevaient de Dieu, ne croyant pas qu'il le leur pût refuser sans injustice, et qu'au lieu de se tenir devant lui comme des pauvres mendiants, qui n'ont aucun droit de se plaindre lorsqu'on les renvoie comme ils sont venus, ils se comportaient en créanciers insolents, qui pressent un débiteur sans égards ni ménagements; ils s'imaginaient qu'en qualité d'enfants d'Abraham, ils étaient infiniment au-dessus des autres ; leur temple, leur cérémonies, leurs sacrifices, tout cet appareil pompeux de la religion du vrai Dieu, la qualité de son peuple les élevaient tellement, qu'ils se croyaient en tout préférables aux gentils et n'avaient que du mépris pour eux. Voilà ce qui éloigna ses bénédictions de dessus eux. Vous me direz que vous êtes bien éloignés d'avoir des sentiments si peu raisonnables : je le veux croire, mais sondez le fond de votre cœur et vous trouverez peut-être que ce qui est caché est bien différent de ce qui nage sur la surface de l'esprit.

Le second effet de ce vice, est de détruire l'excellence de la grâce; elle est ce don parfait dont parle l'apôtre saint Jacques, qui descend du Père des lumières et qui passe par les plaies de son Fils adorable crucifié, comme par autant de canaux dans nos cœurs pour les sanctifier ; don qui surpasse tout ce que nous pouvons imaginer ; c'est pour élever un peu nos pensées à l'intelligence de son prix que le Sauveur disait à la Samaritaine : *Si vous connaissiez le don de Dieu!* il excède infiniment tout ce qu'il nous a donné en l'ordre de la nature. Que sont tous les biens temporels, que le viatique de ce pèlerinage et des soulagements des misérables, ainsi que les appelle saint Augustin ? c'est comme si un homme riche et puissant assignait à ses esclaves leur nourriture, cela suffirait-il pour leur donner une haute idée de sa bonté? Tous les biens d'ici-bas sont finis, fragiles et ne nous procurent qu'un bonheur passager, dans lequel nous ne devons pas nous reposer : la grâce est une participation de la nature divine, elle nous rend enfants de Dieu, d'objets de sa colère que nous étions auparavant, et nous est un gage assuré de sa possession éternelle, si nous ne sommes assez imprudents pour nous le laisser ravir par le démon.

Elle est non-seulement infinie dans le bonheur qu'elle nous fait obtenir, qui n'a point d'autre mesure que l'éternité ; mais encore dans son principe et dans elle-même. L'ingratitude détruit cette excellence, parce qu'elle fait que nous n'avons pas l'estime due à un don si précieux, ce que nous estimons et ce qui nous touche de près est toujours présent à nos yeux ; nous le trouvons sans y faire presque d'attention, il n'est pas besoin de nous servir d'aucune invention pour en exciter en nous la pensée, elle se présente d'elle-même, et nous aurions plus de peine à la détourner qu'à nous y appliquer; si donc votre âme était vivement pénétrée de l'excellence de la grâce, le souvenir s'en présenterait comme naturellement à votre esprit et la miséricorde divine serait toujours devant vos yeux. Dieu se sert de cette considération pour confondre l'ingratitude des Juifs, ajoutons la nôtre, qui lui est encore plus sensible. Une fille peut-elle oublier les ornements dont elle se pare, ou une épouse l'écharpe qu'elle porte sur son sein ! et cependant mon peuple m'a oublié durant des temps infinis : *Populus vero meus oblitus est mei diebus innumeris.* (*Jerem.*, II.)

Enfin l'ingratitude ruine les intentions de la grâce, car Dieu a fait toutes choses pour lui-même et pour sa gloire, comme étant sa dernière fin. S'il a créé l'ancien monde pour faire louer sa puissance dans cette multitude de créatures tirées du néant, et sa sagesse dans leur arrangement et leur symétrie, il n'a produit le monde nouveau que pour faire éclater les richesses inépuisables de sa bonté infinie, faire louer sa miséricorde et obliger tous les hommes, pour qui son Fils s'est incarné, de rendre gloire à sa grâce, *in laudem gloriæ gratiæ suæ.* (*Ephes.*, II.) Ce sera là l'unique emploi des bienheureux et c'en doit être un des principaux de cette vie, qui est l'apprentissage de celle que nous attendons dans le ciel.

Dieu communiquant donc à tout ce qui sort de ses mains une inclination naturelle de le louer en la manière dont il est capable, et de retourner à lui, la grâce étant du nombre de ses œuvres les plus parfaites, comme je viens de vous le faire voir, a sans doute cette même inclination, mais l'ingrat s'y oppose. Il la retient dans l'injustice, il la détourne du but auquel elle tendait, parce qu'il se repose en lui-même, qu'il garde un superbe silence, et que n'ayant aucun retour il empêche la grâce, qui ne lui avait été donnée que pour le porter à Dieu, de remonter jusqu'à son principe.

Il s'ensuit de là qu'il est un économe d'iniquité, un voleur, un ravisseur d'un bien qui ne lui appartenait pas, un impie qui refuse de rendre à Dieu le culte qui lui est dû et dont il est le plus jaloux, mais un impie universel ; car si c'est dans la reconnaissance que consiste principalement toute la piété, comme l'assure saint Augustin, il faut, selon ce principe, que toute impiété soit enfermée dans l'ingratitude. C'est un vice capital, qui en contient plusieurs et auquel on peut donner le nom de *Légion*, comme à ce démoniaque de l'Evangile, par ce qu'il était possédé de plusieurs esprits immondes; il nous est encore représenté par ces sept démons, qui entrent dans une âme avec le premier qui en avait été chassé, et rendent son dernier état incomparablement plus funeste qu'il n'était auparavant : c'est-à-dire qu'il est sept fois plus coupable et plus en danger de se perdre qu'il n'était avant sa conversion, et plus qu'on ne saurait l'imaginer; car ce nombre étant

universel dans l'Ecriture, y signifie beaucoup plus que dans son sens naturel. L'Evangile nous en fournit une preuve bien claire, c'est dans la parabole du serviteur à qui son maître avait remis gratuitement une somme de dix mille talents, dont il lui était redevable; mais choqué de la dureté insupportable dont il avait usé envers l'un de ses compagnons, qui ne lui devait que cent deniers, il le livra entre les mains des bourreaux jusqu'à ce qu'il lui eût payé tout ce qu'il lui devait : mais ce roi n'avait-il pas tout remis? Nous le venons de voir; les dons de Dieu ne sont-ils pas sans repentir? Je l'avoue et le reconnais comme une vérité de foi, d'où vient que sans avoir égard à la remise de la somme totale qu'il venait de faire, il commande qu'on le jette en un cachot. Ah! c'est que la conduite de ce déloyal, qui venait de prendre son confrère à la gorge et l'étranglait pour se faire rendre une somme modique, était trop criante, et l'oubli de la faveur inespérée reçue de son seigneur trop récent et trop criminel. Ainsi la théologie nous apprend qu'encore que les péchés une fois pardonnés ne renaissent pas et ne soient plus imputés, toutefois l'énormité du péché d'ingratitude, qu'on commet par sa rechute, les égale tous, et qu'un tel monstre fait plus d'horreur aux yeux de Dieu que tous ceux qu'il avait chassés de l'âme du pécheur.

J'en trouve une nouvelle preuve dans l'Evangile, non plus dans une parabole, mais dans l'histoire des dix lépreux guéris, rapportée par saint Luc : d'aussi loin qu'ils aperçurent le Sauveur du monde qui allait à Jérusalem, ils poussèrent un grand cri pour le conjurer d'avoir pitié de leur misère : en étant touché, il leur dit de s'aller montrer aux prêtres, et en chemin ils se sentirent guéris tout à coup. Mais, ô ingratitude des hommes, que ce vice est commun! de ces dix, il ne s'en trouva qu'un seul, encore était-il étranger et samaritain, qui vint se jeter aux pieds de son divin médecin pour lui rendre de très-humbles actions de grâces; alors Jésus dit : *Tous les dix n'ont-ils pas été guéris! Où sont donc les neuf autres? Il ne s'en est trouvé qu'un qui soit venu rendre gloire à Dieu.* Chose étonnante! nous ne voyons pas que le Sauveur ait fait aucun reproche à la femme adultère qui lui fut présentée, ni à la pécheresse publique, qui vint le trouver dans la maison de Simon; il garde un profond silence et n'oppose qu'une douceur inaltérable à toutes les paroles injurieuses dont les scribes et les pharisiens le chargeaient si souvent, mais il ne peut souffrir le défaut de reconnaissance, quoiqu'il ne s'agît que d'une grâce purement temporelle, bien inférieure à celle que nous recevons par l'inspiration d'un saint amour; il faut qu'il en décharge son cœur et qu'il témoigne devant tout le monde qu'il en est blessé et indigné.

Il nous donne ouverture en un autre endroit, pour connaître la cause de cette différence : les péchés, dit-il, qui se commettent contre le Fils de l'homme seront pardonnés, ils peuvent trouver quelques excuses dans l'infirmité de la chair dont il s'est revêtu; mais pour ceux qui attaquent le Saint-Esprit, ah! ils ne seront remis ni en ce siècle ici, ni dans l'autre, c'est-à-dire qu'ils n'obtiendront leur pardon que très-difficilement et par une très-grande pénitence, dont il accorde rarement la grâce; or, l'ingratitude est l'un des péchés contre le Saint-Esprit; elle est directement opposée à la bonté attribuée spécialement à cette troisième personne de l'adorable Trinité, et par conséquent c'est un péché des plus griefs, une plaie des plus profondes et des plus incurables que puisse nous faire le démon; c'est proprement son vice. Il est le premier et le chef des ingrats, le roi de tous les enfants d'orgueil : il eut la présomption insensée de dire en son cœur : je serai semblable au Très-Haut, lui qui venait d'en être formé et qui tenait de sa magnificence toute cette beauté dans laquelle il se complaisait vainement, au lieu de la lui rapporter uniquement. Voilà ce qui l'a changé dans la plus hideuse et la plus détestable des créatures, et qui l'empêche encore aujourd'hui de se reconnaître et de se répentir de son crime. C'est ce qui fait dire à saint Bernard qu'il y en a plusieurs à qui il n'est pas utile d'avoir été guéri de la lèpre des péchés extérieurs, parce qu'ils contractent en secret le vice de l'ingratitude, peste d'autant plus périlleuse, qu'elle est cachée. Elle est la mortelle ennemie de l'âme, la dépouille de tout mérite, dissipe les vertus, ruine le commerce du Créateur avec sa créature, qui ne lui est pas moins utile que glorieux, arrête les influences du ciel : c'est un vent brûlant, qui sèche et tarit la source de la bonté de Dieu, la rosée de la miséricorde et les ruisseaux de ses grâces : *Ventus urens, siccans rorem gratiæ fontem pietatis et misericordiæ.*

N'en est-ce pas assez pour vous convaincre de la grièveté de ce vice, le partage des âmes lâches, et vous en inspirer de l'horreur? Voyons présentement de quelle sorte Dieu l'a toujours puni et le punit encore présentement, ce sera une nouvelle preuve de son énormité; car Dieu étant la souveraine justice, tempérant même toujours en cette vie ses châtiments par quelque mélange de ses miséricordes, est incapable d'excéder; il avait ordonné dans la loi que le nombre des coups de verges que recevraient les coupables serait proportionné à la qualité du crime qui demande ce châtiment, jugez s'il l'observe lui-même.

SECOND POINT.

Je pourrais alléguer autant de preuves de la sévère punition que Dieu fait de l'ingratitude qu'il y a eu, qu'il y a, et qu'il y aura jamais d'hommes sur la terre jusqu'à la consommation des siècles; tous les fléaux qui nous accablent et qui nous rendent la vie si amère et si ennuyeuse, ne sont-ils pas une suite de l'ingratitude d'Adam, qui

a tout renversé et fait de ce monde un échafaud, où la sentence prononcée contre sa postérité malheureuse s'exécute sans interruption? Les excès qu'ils commirent, par un effet de leur volonté déréglée, appesantirent étrangement ce joug. Arrêtons-nous aux Juifs séparés de toutes les nations asservies au culte des idoles, pour être un peuple saint consacré au Seigneur et son héritage : comme ils avaient été les plus favorisés, ils ont été aussi les plus sévèrement punis pour l'abus de tant de grâces : *Peuple ingrat*, leur dit Moïse par une lumière prophétique, *tu as abandonné le Dieu qui t'a donné la vie, tu as oublié le Seigneur qui t'a créé et comblé de biens; apprends le traitement qu'il prépare à ton ingratitude; sa fureur s'est allumée comme une flamme impétueuse, et pénétrera jusqu'au fond des enfers; il fera tomber sur vous et vos enfants une grêle de maux, il épuisera son carquois de ses flèches, la flamme vous consumera ; des oiseaux carnassiers et des bêtes farouches vous déchireront par leurs morsures cruelles, l'épée vous percera au dehors, la frayeur au dedans, vous tomberez morts par monceaux, et ceux qui resteront seront dispersés jusqu'aux extrémités de la terre.*

Tous ces maux sont arrivés aux Juifs, et ils semblent ne subsister aujourd'hui errants, fugitifs et tremblants, méprisés et haïs partout, que comme ces criminels que la justice des hommes fait exposer sur la roue pour imprimer de la terreur à ceux qui seraient tentés de les imiter. Le royaume de Dieu leur a été ôté et donné, pour les faire sécher de jalousie, à un peuple insensé qui n'était pas proprement un peuple; la superbe Synagogue a été répudiée et frappée de stérilité, l'Eglise substituée en sa place; elle qui s'estimait trop favorisée si on lui laissait ramasser les miettes qui tombaient de la table, s'y voit assise aujourd'hui, honorée de la dignité d'épouse, chérie et caressée, couronnée de gloire et d'honneur. Oh! qu'elle est éloignée de se méconnaître en cet état, et de perdre de vue sa première bassesse! Toute transportée de reconnaissance, plus elle est humble, plus elle admire la grandeur des grâces et des miséricordes dont Dieu l'a comblée; elle chante sans cesse dans l'effusion de son cœur des cantiques nouveaux à celui qui a regardé sa bassesse et l'opprobre de sa servitude.

Plût à Dieu que tous ses enfants fussent fidèles à entrer dans ces sentiments dont elle est pénétrée, et à ne sortir jamais de cette heureuse dépendance qui fait leur véritable grandeur et leur assurance. Mais hélas! le plus grand nombre ressemble aux Juifs, ou plutôt ils les justifient, pour me servir de l'expression de l'Ecriture, c'est-à-dire que ce peuple réprouvé, comparé à eux, doit passer en quelque sorte pour innocent; car, qu'est-ce que la délivrance de la captivité d'Egypte, les victoires que Dieu leur a fait remporter sur les Moabites, les Ammonites, les Amorrhéens; leur pays fertile abondant en blé, en vignobles, en pâturages, en fruits excellents dont il les a mis en possession au prix des biens spirituels dont il nous a gratifiés; je sais qu'ils reçoivent quelques grâces par anticipation des mystères que le Sauveur des hommes devait opérer sur la terre; mais qu'elles étaient faibles et inefficaces! Ce n'étaient que quelques gouttes d'eau qui distillaient peu à peu. Depuis l'incarnation et la mission du Saint-Esprit, ce sont des pluies abondantes, des fleuves et des torrents qui inondent et fertilisent l'Eglise. Quel rapport entre les lumières sombres de la loi qui ne conduisaient personne à la parfaite justice, et les vérités qui nous ont été annoncées par Jésus-Christ, par les apôtres, éclaircies par tant de décisions célèbres de l'Eglise dans les combats qu'elle a été obligée de soutenir contre les hérésies? Qu'étaient leurs sacrements que des ombres creuses, des signes vides qui ne conféraient qu'une sainteté extérieure et légale, au prix de ceux de la nouvelle alliance, pleins de vertu, d'énergie, de force, qui contiennent la grâce qu'ils signifient, et même l'auteur de la grâce, tel que celui de nos autels?

Mais comme Dieu exige à proportion de ce qu'il a donné, et qu'à mesure qu'il multiplie ses grâces il prétend aussi qu'on sera touché de reconnaissance et qu'on fructifiera, si notre condition paraît plus heureuse que celle des Juifs beaucoup moins favorisés que nous, elle sera bien plus malheureuse si nous sommes ingrats comme eux, et nous serons incomparablement plus punis qu'eux. Et que nous peut-il arriver de pis que tous ces fléaux que je viens de décrire, et surtout la ruine et la désolation de leur capitale et les extrémités si étranges où ils se trouvèrent réduits, que le Sauveur qui les leur prédisait, dit que depuis que le monde est monde, et tant qu'il subsistera, il n'y a jamais eu et n'y aura jamais de tribulation pareille? je réponds que tous ces maux temporels et extérieurs, quelque affreux qu'ils paraissent aux sens et à l'imagination, ne sont qu'un faible crayon, une image imparfaite d'un châtiment beaucoup plus terrible, et que je puis appeler le plus grand qu'il ait dans les trésors de sa colère : c'est la soustraction de sa grâce, ce sont ces ténèbres pénales qu'il répand sur les cupidités injustes; c'est d'être livré aux désirs de son cœur, à des passions d'ignominie, à un sens dépravé. Ces âmes déloyales deviennent un désert aride, une terre d'impiété semblables à ces montagnes de Gelboé chargées d'imprécations, sur lesquelles il ne tombe ni pluie ni rosée; un peuple contre lequel Dieu a conçu une colère qui durera éternellement; c'est même par une espèce de grâce, dit saint Bernard, qu'il n'en fait aucune à ces hommes ingrats, parce que regardant comme perdu tout ce qu'il leur donne, il arrête le cours de ses libéralités de peur de les perdre et de grossir par là ce trésor de colère qu'ils s'amassent pour le jour de la colère.

Ils sècheront alors de dépit et de rage en voyant que les grâces qui leur étaient destinées ont été répandues sur d'autres plus fidèles à en témoigner de la gratitude, comme les gentils ont reçu celles qui étaient préparées aux Juifs; car sa parole, comme il dit par son prophète, ne retourne pas vide à lui, elle opère tout ce qu'il a résolu d'accomplir par elle : que ferons-nous donc pour empêcher que d'autres n'enlèvent notre couronne ? Ce que saint Paul prescrit aux Romains convertis de la gentilité : *Prenez garde de ne vous pas élever, mais tenez-vous dans la crainte, car si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, vous épargnera-t-il davantage?* Humilions-nous donc dans la chute des autres; peut-être leur grâce nous a-t-elle été donnée, mais peut-être aussi cette même grâce retournera-t-elle à eux ou passera à d'autres. Que ne devons-nous pas craindre en considérant les jugements redoutables de Dieu sur les anges, sur Adam et sa postérité infortunée, sur la plus grande partie du peuple juif, et tant de chrétiens qui n'avaient pas sans doute reçu tant de grâces que nous? ne serons-nous pas plus punis qu'eux, non-seulement par cet endroit, mais pour n'avoir pas profité de l'exemple de leur châtiment ?

Entrez donc dans une vive et profonde reconnaissance à la vue des miséricordes de Dieu sur nous, dites-vous souvent à vous-mêmes : Pourquoi ne suis-je pas comme une infinité d'autres qui vivent et meurent dans le péché et l'endurcissement, qui oublient Dieu et qu'il oublie à son tour, et qu'il abandonne à ce dragon invisible qui les possède en paix? La porte de la miséricorde leur est fermée; quoiqu'ils eussent moins commis de péchés que moi, il n'y a plus de retour pour eux, plus de grâces, plus de sacrements, plus de communion des saints, plus de sang de Jésus-Christ, mais des supplices effroyables et éternels, et des flammes vengeresses qui doivent dévorer les ennemis de Dieu sans les consumer.

Ah! une âme touchée de ce discernement tout gratuit dans une égalité de crimes et une révolte commune, qui sent la grâce que Dieu lui a faite de concevoir l'esprit du salut, admire qu'il ait daigné jeter les yeux sur elle, elle adore avec une joie mêlée d'une frayeur amoureuse sa miséricorde qui tient du prodige, elle se regarde comme une proie échappée des filets du chasseur infernal, une brebis arrachée de la gueule du loup, un tison tiré du milieu de l'embrasement. Et Jésus-Christ comme son roi, son médecin, son maître, son pasteur, le conjurant d'achever son ouvrage, lui demandant des sentiments de reconnaissance toujours nouveaux, c'est là la vie de son cœur; si elle pouvait sans scandale et sans indiscrétion publier ses chutes et ses désordres, elle le ferait à toute la terre, afin que Dieu en fût glorifié par tous ceux qui apprendraient en même temps qu'il l'aurait relevée et affermie.

Tels doivent être les mouvements d'un pécheur, lequel, après avoir gémi plusieurs années sous la cruelle tyrannie de ses passions, s'en voit à la fin délivré; il bénit Dieu qui a fait cesser cette cruelle domination, qui a détruit ses mauvaises habitudes, a fait succéder la paix au trouble dont il était agité; il a les yeux ouverts sur l'abîme dont il a été retiré, et dit avec un saint pénitent : *Salvasti ex inferis animam meam, et de manu canis unicam meam.* (*Psal.* XXI.)

Ah! qu'il respire agréablement, déchargé du poids funeste de ce talent de plomb qui l'accablait! la miséricorde est un poids nouveau qui succède au premier, mais qui étant d'une nature bien différente, fortifie, porte, élève et fait voler; c'est la belle pensée de saint Bernard : le poids des bienfaits, dit-il, est doux et léger, mais à celui qui le sent, car il est très-lourd et assommant pour qui ne le sent pas; mes péchés se sont multipliés et sont devenus comme un poids insupportable. C'est ainsi que parle un homme à qui Dieu fait la grâce de sentir le poids de ses iniquités; que lui rendrai-je, dit le même dans un saint transport, pour avoir brisé mes liens? C'est la voix d'un homme vivement touché de reconnaissance, et qui se sent pressé d'un ardent désir d'en donner des marques authentiques.

Malheureux qui ne sent pas ce poids! il en sera écrasé au dernier jour, et le sentira plus pesant et plus accablant que celui des montagnes, qu'il conjurera de tomber sur lui pour le dérober à la vue de son bienfaiteur.

Adorez donc l'ange du grand conseil qui vous a fait entrer dans la piscine salutaire de la pénitence, tandis qu'une foule de malades de toutes sortes est dans les porches; qui a écarté une infinité d'ennemis altérés de votre sang, et s'est visiblement déclaré votre protecteur; qui a guéri vos plaies envenimées, incurables à tout autre qu'à un médecin tout puissant: qui a pu l'y obliger? La bonté toute seule, c'est l'aveu que la vérité et la gratitude vous obligent de faire en toute rencontre : *Salvum me fecit quoniam voluit.* Sa justice vous remet la meilleure partie de ce qu'elle aurait droit d'exiger; car, en qualité de pécheur qui avez mérité l'enfer, il n'y a opprobre, humiliation, douleur, ennui, tourment qui ne vous soit dû : *Tribulatio et angustia in animam hominis operantis malum.* (*Rom.*, II.) Ainsi, quand vous seriez réduits sur un fumier après la perte de vos biens et de vos enfants, couverts d'ulcères depuis les pieds jusqu'à la tête, vous devriez recevoir un traitement si rigoureux comme une grâce, puisqu'il n'approcherait pas des peines de l'enfer auxquelles vous méritiez d'être condamnés pour jamais. Le juste juge pouvant donc vous forcer de boire jusqu'à la lie cette coupe pleine du vin de sa fureur, quelle est sa bonté de se contenter d'une si petite mesure, et que vous y trempiez à peine le bord de vos lèvres ?

Il n'y a point de moment dans lequel

nous ne ressentions les effets de sa protection spéciale, point d'instant dans lequel il ne nous soutienne, ne nous couvre de ses ailes, ne réprime les efforts du démon et ne nous défende de mille accidents dont nous sommes menacés; puis donc que sa main est toujours ouverte pour nous faire de nouvelles largesses, il faut aussi lui donner à tout moment des marques de reconnaissance, et notre vie ne doit être que l'exercice d'une gratitude continuelle.

Cependant combien de chrétiens (je le dis en gémissant) qui, au lieu d'être dans les transports d'une sainte joie pour se voir affranchis par la grâce de Jésus-Christ du péché et de la mort, sont froids envers leur libérateur et occupés de toute autre chose que de cette humble joie qu'une vive reconnaissance devrait produire dans leur cœur, et d'une crainte religieuse de s'attribuer quelque chose de l'ouvrage de leur conversion.

Et que ceux qui ont été assez heureux pour se préserver des chutes ne se croient pas dispensés d'entrer dans ces sentiments et ne s'estiment pas moins redevables à la miséricorde. Ce serait un étrange renversement, si on se croyait moins obligé d'aimer, parce qu'on a été plus aimé, prévenu par une grâce plus abondante et dirigé par une providence spéciale: serait-il possible que vous eussiez une telle pensée?

Sachez qu'il n'y a aucun crime, pour énorme et monstrueux qu'il soit, où un homme ne tombe, si Dieu détourne son visage et ne le soutient par sa grâce: la chute est inévitable s'il retire sa main, et l'ennemi prévaudra s'il ne combat avec lui et en lui. Ainsi, dit saint Augustin, si vous n'êtes pas tombé dans un tel désordre, c'est Dieu qui en a éloigné les occasions si elles se sont présentées, c'est lui qui vous a affermi dans un pas si glissant et empêché de succomber à la tentation; remerciez-le donc de tous les péchés que vous n'avez pas commis, de même que s'il vous les avait pardonnés. Eh quoi! ne vous croiriez-vous pas plus redevable à un médecin qui, par de sages précautions, aurait prévenu une longue et fâcheuse maladie, que s'il vous en avait guéri après qu'elle vous aurait conduit aux portes de la mort? Ne seriez-vous pas de même plus obligé à un homme qui vous empêcherait d'entrer dans la caverne de quelque bête féroce que s'il vous arrachait de ses griffes tout sanglant et à demi dévoré?

Mais soit que vous soyez justes, soit que vous soyez pénitents, vous ne pouvez avoir de pratique plus solide et plus sanctifiante que de rappeler souvent dans votre souvenir les bienfaits de Dieu et d'en nourrir votre piété. Rien ne nous est plus recommandé par saint Paul, il veut que l'action de grâces accompagne et finisse toutes nos prières, ou plutôt qu'elle soit continuelle, et pour nous y engager il marque expressément que c'est la volonté de Dieu. *Rendez grâces*, dit-il, *en toutes choses, car c'est ce que Dieu veut que vous fassiez tous en Jésus-Christ.* Ce grand Apôtre savait que l'homme n'oublie rien si aisément que les bienfaits de Dieu, parce qu'il a peu de foi pour les comprendre et beaucoup d'orgueil pour les négliger; son cœur au contraire en devrait être toujours pénétré en les mesurant, ou par leur propre grandeur, ou par la bonté de celui qui les donne, ou par l'indignité de celui qui les reçoit: *et dignum ducis super hujuscemodi aperire oculos tuos* (*Job*, XIV), autant d'abîmes dans lesquels nous devons nous perdre heureusement.

Je vous laisse à méditer cette suite de bienfaits dont il nous a gratifiés par les mystères de son Fils, lesquels, quoique opérés pour tous les hommes, ne doivent pas moins enflammer votre cœur de reconnaissance que s'il ne les avait accomplis que pour vous en particulier; et chacun de vous a autant de droit que saint Paul de s'approprier sa vie et sa mort, et de dire: Il m'a aimé d'un amour éternel, et s'est livré pour moi à un supplice cruel et infâme: *Tradidit semetipsum pro me.* (*Gal.*, II.)

Un discours entier ne suffirait pas pour vous exposer les dons que nous avons reçus de sa main libérale, en qualité d'enfants de l'Eglise; car, que ne nous a-t-il pas donné avec Jésus-Christ, nous incorporant à lui? Et tout magnifique et infini qu'il est, a-t-il pu donner davantage?

Comme toutefois nous sommes plus vivement touchés des grâces qui nous sont particulières, que chacun de vous, je vous prie, rappelle en sa mémoire toutes les démarches par lesquelles l'esprit de Dieu l'a conduit jusqu'ici. Ah! s'il considère la Providence appliquée et attentive à ses voies depuis qu'il est sorti du sein de sa mère, comme s'il était l'unique objet de ses soins, laquelle, même pendant ses égarements et les emportements de sa jeunesse, ne l'abandonnait pas, mais veillait sur lui avec tant d'amour; s'il veut rassembler toutes les inspirations saintes, les semences de vérité, les mouvements pressants de se donner tout à lui, les grâces intérieures et extérieures, les tentations ou éloignées ou dissipées, les piéges de Satan dont il a été garanti, les obstacles qu'il a fait naître à ses passions, les amertumes salutaires répandues sur ce qui en était l'objet, pour l'en dégoûter; les saillies de sa concupiscence, qu'une main invisible arrête à tout moment; ses châtiments paternels, car ils ne sont pas une des moindres grâces; tant d'occasions d'expier ses péchés, de gagner le ciel; tant de secours spirituels et de saints exemples: rien de tout cela n'est arrivé par hasard et par le seul enchaînement des causes secondes, mais par le décret de la volonté de Dieu, qui, vous ayant aimés d'un amour éternel, vous a attirés à lui.

Ah! la considération de toutes ces choses, et de plusieurs autres auxquelles il vous est facile de suppléer par la connaissance particulière des événements de votre vie, vous doit jeter dans une admiration et une sur-

prise qui peuvent mieux se sentir que s'exprimer, et vous obliger à entrer dans les mouvements du chantre royal, à la vue des biens qui surpassent son attente, dont Dieu l'avait comblé : *Que vous peut dire votre serviteur pour vous marquer son ressentiment? Que mon cœur et ma langue vous louent, que tous mes os et tout ce qu'il y a en moi vous bénissent et s'écrient : Qui est semblable à vous?* Lisez ses psaumes, vous y trouverez partout de ces traits enflammés : il ne peut se rassasier du souvenir des miséricordes de son Dieu, il diversifie en cent manières le récit qu'il en fait; encore est-il aisé de voir que sa langue ne peut suffire à son cœur?

Il faudrait donc, à son exemple, que nos entrailles, s'il était possible, eussent de la voix, et, qu'à l'imitation des bienheureux, nous puissions nous exhaler en louanges, en bénédictions, fondre en amour devant l'auteur de tous nos biens : *Confitemini Domino, quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus.* (*Psal.* XVII.)

Ce qui nous rend inexcusables, c'est que nous ne pouvons opposer aucune raison, bonne ou mauvaise, pour nous dispenser d'une obligation si essentielle et si aimable en même temps. La maladie, la délicatesse de la complexion ne vous fournissent que trop souvent des prétextes plausibles pour ne pas exercer sur vous les saintes rigueurs de la pénitence; les affaires domestiques ou étrangères dont vous êtes chargés ne laissent pas autant de temps qu'il serait à souhaiter à la prière et de saintes lectures; la modicité de vos revenus vous ôte peut-être le moyen de faire de grandes aumônes; mais quelle couleur emploierez-vous pour couvrir votre ingratitude? Qu'alléguerez-vous pour vous exempter d'avoir de la reconnaissance, puisque c'est cela même qui la doit augmenter à l'infini; qu'étant des serviteurs inutiles, ayant besoin si souvent de l'indulgence de l'Eglise, réduits hors d'état de faire de grands sacrifices, Dieu néanmoins ne resserre pas sa main et continue de faire pleuvoir sur nous ses grâces? Non, non, il ne faut pas de grands talents et des qualités extraordinaires; il ne faut qu'un cœur pur : *Est verbum in corde tuo.* (*Deut.*, XXX.)

Gardez-vous toutefois d'abuser de ces paroles, car la reconnaissance que je vous prêche ne consiste pas à dire : *Seigneur, Seigneur,* ni dans la récitation de quelque formule d'actions de grâces, ou dans quelque ferveur sensible, mais dans la disposition d'une âme pénétrée des bontés de son Dieu, gravée dans toutes ses actions; que *la charité de Jésus-Christ presse;* dont toute la joie est de voir cette même bonté se répandre sur les autres, afin qu'il soit servi et glorifié davantage : c'est une crainte mortelle de déplaire à celui de qui on a tout reçu; une application infatigable à faire usage de ses dons, lui consacrant son corps avec tous ses sens, son esprit avec toutes ses pensées, son âme avec toutes ses affections et ses facultés, son cœur avec toutes ses espérances et ses désirs, son temps et ses biens, s'estimant bienheureux de lui pouvoir sacrifier sa vie.

Il faut donc, pour répondre aux bontés de notre Dieu, qu'il n'y ait rien ici-bas que nous ne foulions aux pieds plutôt que de l'offenser; que nous nous séparions de tout ce qui pourrait rallumer nos passions et nous rengager dans les liens du péché; que nous vidions notre cœur de toute inclination humaine, toute affection terrestre et charnelle : de sorte que, nous trouvant dans une nudité parfaite, il en remplisse toute la capacité, le possède intimement et y établisse son règne sur les ruines de l'amour-propre. C'est, comme il nous l'apprend lui-même par son prophète, d'*agir selon la justice, d'aimer la miséricorde et de marcher en sa présence avec une vigilance pleine d'une crainte respectueuse;* en un mot, joindre la bonne vie à la reconnaissance : elles se soutiennent mutuellement, car la première ne durera pas longtemps si celle-ci se ralentit; et si la bonne vie ne l'accompagne, elle est fausse et inutile.

Tels sont les fruits que doivent présenter au maître de la vigne les seconds ouvriers appelés à l'exclusion des premiers, ingrats et perfides. Avez-vous commencé à en produire? Montrez-les-moi. Quel engourdissement à vous porter à ce qui regarde la gloire de Dieu et le salut? Quelle activité, au contraire, pour les affaires temporelles? Ah! craignez que le Père de famille, lassé de voir son arbre stérile si longtemps, ne le fasse couper comme occupant inutilement la terre, et que Jésus-Christ, dégoûté de votre tiédeur, ne vous vomisse de son cœur. Achetez donc de lui, ainsi qu'il vous le conseille, de l'or enflammé pour enrichir votre pauvreté : j'entends par là cette précieuse reconnaissance dont je viens de vous expliquer la nature; ce sera une nouvelle grâce qui conservera et augmentera les premières.

Adorons souvent cette vertu dans le cœur sacré de Jésus-Christ; présentons-nous à lui, afin qu'il enflamme et qu'il pénètre le nôtre. Quand nous serions devant lui comme des masses de métal froides et dures, pourvu que nous soyions fidèles à recevoir les impressions de son esprit, il nous amollira et rendra nos cœurs plus brûlants que l'airain qui coule des fontes. Humilions-nous et anéantissons-nous devant cette Majesté infinie qui s'abaisse à combler de tant de faveurs de viles créatures, qui en sont d'autant plus indignes que leur indignité ne leur est jamais assez connue; prions-le qu'il augmente notre foi pour connaître leur prix et notre peu de mérite; demandons-lui pardon et entrons dans la confusion de notre tiédeur passée; faisons-nous-en de vifs reproches; disons, comme ces anciens Israélites : *Que ma main droite soit mise en oubli, si je ne me souviens du Seigneur; que ma langue s'attache et demeure collée à mon gosier, si je cesse jamais de les publier et si vous ne faites le principal sujet de ma joie.* Destinons certains jours de l'année, tels que ceux où nous avons reçu des faveurs plus signalées, comme

l'anniversaire du baptême et de la conversion, à solenniser ces grands bienfaits et nous renouveler dans tous nos bons propos, ou plutôt faisons une sainte fête de toute notre vie. Que l'action de grâces nous soit familière et nous devienne naturelle; que notre cœur s'élève à Dieu par une pente douce et secrète, et lui chante un cantique non interrompu.

C'est ainsi que nous commencerons dès ici-bas la vie du ciel, où à peine toute l'éternité, que nous y régnerons, suffira pour louer et remercier l'Auteur de notre félicité, de ce qu'ayant abandonné tant de pécheurs, qui l'auraient moins offensé que nous, à la corruption de leur cœur et à toutes ses suites effroyables, il nous aura choisis, par une miséricorde toute gratuite, pour être dans sa maison des vases d'honneur, et pour signaler en nous les richesses de sa grâce et de sa gloire, que je vous souhaite.

SERMON XXVI.

Pour le samedi de la seconde semaine de Carême.

DE LA MISÈRE DES PÉCHEURS.

Congregatis omnibus adolescentior filius peregre profectus est in regionem longinquam, et ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose. (*Luc.*, XV.)

Le plus jeune de ses deux enfants ayant amassé tout ce qu'il avait, s'en alla dans un pays étranger fort éloigné, où il dissipa tout son bien en excès et en débauches.

N'imaginez ici rien de corporel, dit saint Augustin, qui ait rapport à un homme qui s'en va de son pied, ou traîné par des chevaux, ou bien qui s'embarquerait sur un navire : ce n'est par aucun mouvement local qu'on s'éloigne ou qu'on se rapproche du bien suprême, mais par les affections de l'âme, qui sont ses pas. Et que nous représente le père de ce prodigue, sinon vous, ô mon Dieu ! dont la douceur se signale envers nous, lorsque vous nous partagez les talents et les dons naturels, et encore plus lorsqu'après les avoir follement dissipés et prostitués aux créatures, vous nous tendez amoureusement les bras de votre miséricorde? Etre loin de la lumière de votre visage n'est donc autre chose que croupir dans les ténèbres de ses passions et de sa sensualité.

Ne vous figurez pas non plus que ce jeune libertin, qui consume tout son patrimoine en débauches, ne signifie que les emportements dans lesquels donne aveuglément une jeunesse licencieuse, qui n'est retenue par aucun frein et ne suit que la fougue de ses passions : il marque généralement tous les amateurs du monde, tous les citoyens de Babylone, qui s'aiment eux-mêmes au mépris de Dieu et font des sacrifices à leurs vaines idoles de l'or et de l'argent, c'est-à-dire des dons de nature et de grâce qu'ils ont reçus de lui. L'Ecriture sainte traite les uns et les autres de fornicateurs : *Fornicantur abs te.* (*Psal.* LXXII.)

Ainsi, vous voyez qu'il n'y a presque personne que cette parabole ne regarde, car, qui osera se flatter de s'être préservé de la corruption du siècle, et que l'amour déréglé de soi-même n'ait jamais prévalu en son cœur? S'il s'en trouve quelqu'un qui ait cet avantage, et qui, à l'exemple du frère aîné de notre prodigue, soit toujours demeuré fidèle et soumis dans la maison de son père, je n'ai que des louanges à lui donner, et à l'avertir seulement de se garder bien de donner entrée dans son cœur au mépris des pécheurs, et à l'envie au sujet des caresses avec lesquelles ils sont accueillis par leur commun père. Car, qui est l'homme, dit saint Augustin, qui, faisant réflexion à sa faiblesse, ose attribuer à ses propres forces ce qu'il trouvera d'innocence dans sa vie et de pureté dans ses mœurs, et se croie moins obligé d'aimer ceux qui reviennent après de grands désordres? Qu'ils n'insultent donc pas à leurs frères, puisque, s'ils n'ont pas été malades, ou plutôt s'ils l'ont été moins, ce n'est que par le secours du même médecin; qu'ils se joignent aux anges du ciel et à l'Eglise de la terre pour faire une fête du retour des pécheurs.

Je m'arrête à ces derniers et vais leur tracer une fidèle image de leur misère dans la personne de l'enfant prodigue, et de la charité de notre Père céleste, peinte au naturel par le Saint-Esprit, c'est-à-dire avec les traits et le pinceau même de la charité, car je ne tirerai pas d'ailleurs que de l'Evangile ces caractères. Voyons donc quel est l'excès de la misère du pécheur qui se sépare de Dieu : ce sera mon premier point; puis les moyens d'en sortir et de se rapprocher de Dieu : ce sera le second. Adressons-nous à Marie, dont le sein a été comme le trône de grâce, dans lequel celui qui en est l'auteur est assis et s'est réconcilié le monde; disons-lui humblement, avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Tous les hommes désirent ardemment d'être heureux ; il n'est pas besoin d'exciter en eux ce désir, il est imprimé au fond de leur être; il n'y en a aucun dont le cœur ne pousse un cri secret à l'égard de quelque objet, et ne dise heureux qui peut parvenir à sa jouissance; il n'y a rien de plus uniforme que cette inclination essentielle, capitale et dominante, quoiqu'elle soit la source de toutes leurs divisions et des misères qui les accablent; car la plupart, séduits par leurs sens, aveuglés par la concupiscence qui excite de noires vapeurs et leur obscurcit les vrais biens, détournent ce mouvement impétueux vers les biens inférieurs et font couler dans des égouts l'eau qui devrait arroser des parterres de fleurs et rejaillir à la vie éternelle.

Les biens spirituels, seuls réels et solides, semblent des chimères et des fantômes à l'imagination; elle maltraite l'esprit, dès qu'il veut s'appliquer à eux, et nous fait des peintures si vives et si touchantes des objets sensibles, que l'âme, devenue charnelle depuis le péché, irritée par la défense qui lui est faite de les rechercher, court après eux avec avidité, ou plutôt avec fureur

Et, pour remonter jusqu'à la première et principale cause des maux qui inondent la terre, disons que l'homme veut se gouverner lui-même et vivre indépendant; car *l'orgueil est la source de tout péché*. Depuis que nos premiers parents se sont flattés du désir présomptueux dont le serpent les avait leurrés d'être comme des dieux, leur postérité criminelle s'est laissée corrompre par ce poison subtil, leur volonté déréglée ne veut être qu'à elle-même, elle a rompu le joug depuis des temps infinis, ainsi que Dieu nous le reproche : *A sæculo confregisti jugum.* (*Jerem.*, II) Notre cœur s'éloignant, par cette désobéissance originelle, de la loi immuable, ne veut plus suivre d'autres règles que son caprice. Cette première plaie, dont nous avons été blessés en Adam jusqu'au fond des entrailles et qui saignera jusqu'à la fin des siècles, a tellement déréglé notre constitution, que les eaux dérobées nous semblent plus douces, et le pain pris en cachette plus agréable ; c'est-à-dire que la défense est un assaisonnement à la cupidité, et qu'il suffit qu'une chose nous soit interdite pour nous y faire trouver un plaisir que nous n'y aurions pas trouvé, s'il n'eût fallu forcer cet obstacle.

Mais malheur à l'âme audacieuse qui s'est flattée de trouver quelque chose de meilleur, en se séparant de l'auteur de la félicité ! elle a beau se tourner sur le dos, sur le ventre et sur les côtés, toute situation lui sera pénible, elle n'éprouvera que des chagrins et des amertumes. Quelle folie à elle, Seigneur, de vouloir se soustraire à votre empire souverain et universel ! Où ira-t-elle en vous fuyant? Pourra-t-elle se cacher quelque part qu'elle ne vous trouve ? Elle ne fuit que pour ne vous point voir, mais vous ne la voyez pas moins pour cela, elle n'est pas moins exposée aux rayons brûlants de votre justice; son aveuglement ne fait que la faire heurter contre vous ; car comment vous échapper ? Elle vous trouve donc malgré qu'elle en ait, et s'étant voulu dérober à l'empire de votre bonté, elle tombe sous celui de la rigueur; votre rectitude inflexible, la livrant à sa propre dépravation, lui fait sentir la peine qui lui est due; elle prétendait acquérir de la gloire, et elle se couvre d'infamie ; elle se promettait de goûter mille délices, et elle se sent percée des plus vives pointes de la douleur.

Nous n'avons, pour en être convaincus, qu'à faire attention à notre jeune insensé et le suivre dans ses courses vagabondes : voyez dans quels malheurs il se précipite. Premièrement, il se prive de tous les avantages de la maison paternelle, il se repaît d'illusions grossières, enfin il s'engage dans une très-dure servitude.

Quelques saints Pères ont entendu, par cette sortie de la maison paternelle, le schisme et l'hérésie produite par un désir présomptueux de se faire chef de parti, ou par un amour inquiet des nouveautés profanes, qui font abandonner l'Eglise et former des sociétés adultères. Ceux qui ont ce malheur ne sont pas moins à plaindre que des brebis qui errent hors du bercail et de la garde des chiens, au milieu des forêts, exposées à la merci des bêtes carnassières. Notre enfant prodigue n'est que la figure des amateurs du monde, qui ne rompent pas le lien de la communion extérieure, mais ne tiennent plus à Jésus-Christ par le lien intérieur du Saint-Esprit, qui est sans doute le principal. Ainsi déchus de l'auguste qualité d'enfants de Dieu, ils n'appartiennent plus à l'Eglise, selon saint Augustin, que d'une manière équivoque et imparfaite; ceux qui ont conservé la qualité glorieuse de membres vivants jouissent, dans cette sainte maison, de trois grands avantages : ils ont des pains en abondance, c'est la vraie Bethléem ou maison de pain. Eh! comment en pourraient-ils manquer, puisque les serviteurs à gage, j'entends par là les moindres d'entre les fidèles, en ont à foison ; en second lieu, ils sont maîtres de tous ses biens, selon cette parole du père de la parabole à son aîné : *Vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous*; enfin, ils goûtent une profonde paix.

Il y a deux tables toujours dressées, dans cette heureuse maison qui regorge de biens : celle de la parole et celle du corps sacré de Jésus-Christ; les vrais enfants s'en peuvent nourrir à toute heure, c'est pour eux qu'elle est chargée de ce pain des anges et de cette manne du ciel. Qui en pourrait expliquer les délices et la suavité ? Une âme bien disposée y éprouve toutes sortes de goûts, elle s'en engraisse à vue d'œil, pour ainsi parler, et y acquiert une vigueur spirituelle qui la rend de beaucoup supérieure à ses ennemis et lui fait vaincre avec facilité toutes les tentations suscitées par la malice du démon et la fragilité de sa propre chair. En second lieu, les justes unis à Dieu ont droit à tous ses biens par sa grâce ; leur adorable chef, toujours appliqué à donner à son corps mystique toute la perfection qui lui est convenable, répand sans cesse, dans ses membres vivants, ses influences célestes; il leur communique les dons du Saint-Esprit ou des grâces permanentes, pour les disposer à suivre promptement ses inspirations particulières, telles que le don de sagesse, d'intelligence, de science, de piété, de conseil, de force et de crainte; il soutient leur foi chancelante, relève leur espérance, épure leur charité de tout intérêt propre et lui donne un degré de force capable de défier ce qu'il y a de plus attirant et de plus formidable sur la terre. Il conserve ces richesses spirituelles et les augmente à l'infini, par la fidélité avec laquelle il y fait correspondre. Salomon amassa moins d'or et d'argent, pour la construction de son temple, que celui qui est infiniment plus que ce prince ne fait pour l'ornement de ces sanctuaires animés, afin d'y préparer à la Trinité adorable une demeure digne d'elle. Oh ! qui comprend bien la dignité de l'adoption divine et les biens immenses qui lui sont réservés dans le siècle à venir, peut-il n'avoir pas un sou-

verain mépris pour tous les biens d'ici-bas, qui ne sont que terre, et ses plaisirs sensuels, aussi sales que l'écume du serpent?

Les citoyens de Jérusalem ont déjà les prémices de ces biens qu'ils espèrent, la grandeur de leur espérance leur en donne une espèce d'avant-goût : L'âme tranquille, dit le Sage, est un festin continuel. Comme le monde ne peut donner, il ne peut aussi ravir cette joie ; elle est quelquefois si excessive, que de grands saints ont prié Dieu de la modérer, parce que de vieux vaisseaux, c'est-à-dire des corps qui ne sont pas encore renouvelés par la gloire, ne peuvent porter ce vin nouveau sans se rompre et se dissoudre : c'est un enfant qui trouve sa joie entre les bras de sa mère et sur son sein, où il s'enivre de son lait.

Je sais bien que, dans la vie présente, les justes ne sont pas exempts de peines intérieures et extérieures ; ils sont même beaucoup plus exposés à ces dernières que les amateurs du monde, parce qu'ils sont en butte à leurs contradictions et ne croient pas devoir se servir, comme eux, de toutes sortes de moyens, légitimes et illégitimes, pour s'affranchir des maux ; je sais que la vertu, travaillant ici-bas à expier le péché et ses restes malheureux, est souvent plongée dans des douleurs très-cuisantes ; car l'expiation des crimes peut bien être un mérite pour la félicité, mais non la félicité même ; ce n'est qu'un acheminement à celle du ciel, laquelle seule mérite ce nom : ce ne sera que dans la bienheureuse patrie que nous jouirons de la volupté chaste et ineffable qui se goûte dans les embrassements de la vérité. Si la volupté se trouve ici jointe à la vertu, ce n'est qu'une volupté spirituelle, dont les sens sont souvent désolés. Cela n'empêche pas que la vertu ne soit contente, parce que, outre qu'elle se voit dans l'ordre de Dieu, dont l'accomplissement, quoique à ses dépens, fait sa nourriture la plus délicieuse, la grâce de Jésus-Christ, figurée par la farine du prophète, adoucit ce qu'il lui faut essuyer de plus horrible et de plus dégoûtant. Un seul jour, Seigneur, dans vos tabernacles, vaut mieux que mille dans les tentes des pécheurs. Qui sera tenté d'envier le sort de ces derniers, s'il veut considérer avec moi qu'ils souffriront bientôt une faim cruelle ; je ne parle pas de cette faim et de cette soif enragée dont seront brûlés les réprouvés, qui fait demander au mauvais riche une goutte d'eau dans les enfers avec tant d'instance, sans qu'il l'obtienne jamais ; je parle de la faim de la vraie et solide nourriture de l'âme, tandis qu'ils seront travaillés d'une faim sale et honteuse des cosses des pourceaux. Etre tout plongé dans l'amour du siècle, sans songer à ce qui peut nourrir l'âme ; être dans une indigence extrême et n'en avoir aucun sentiment, c'est la famine la plus dangereuse dont Dieu nous puisse frapper, et dont il nous avait menacés par son prophète : *Mittam famem in terram, non famem panis neque sitim aquæ, sed audiendi verbum Dei*. (*Amos*, VIII.) Ecoutons saint Augustin, qui en avait fait une triste expérience dans ses premières années : « J'arrivai, dit-il, à Carthage, et je me vis d'abord environné d'une foule d'amours impudiques, qui se présentaient à moi de toutes parts. Je n'aimais pas encore, mais je ne demandais qu'à aimer, et une misère secrète faisait que je me voulais mal de n'être pas encore assez misérable ; un état tranquille et sans agitation m'eût été insupportable, et je n'aimais que les routes pleines de piéges et de précipices. Car, comme je ne me nourrissais point de vous, ô mon Dieu, qui êtes le vrai aliment des cœurs, j'étais dévoré d'une faim intérieure, mais qui ne me portait point à rechercher la nourriture incorruptible dont j'étais d'autant plus dégoûté que j'en étais moins plein : *quo inanior eo fastidiosior ;* de là venait la langueur de mon âme, qui, toute couverte d'ulcères, se jetait misérablement au dehors, cherchant de quoi apaiser sa démangeaison dans les choses sensibles. » O avilissement inconcevable d'une âme créée à l'image de Dieu, qu'il veut bien nourrir, ainsi que soi-même, de la vérité et de sa propre substance ! quitter cette table des anges pour avoir la satisfaction sale et brutale de manger le reste des pourceaux, malheur qui mérite d'être pleuré avec des larmes de sang. N'est-ce pas ce que déplorait le plus touchant et le plus affligé des prophètes? Ceux qui se nourrissaient, au milieu de la pourpre, des viandes les plus délicates, ont embrassé l'ordure et le fumier : *amplexati sunt stercora*. (*Thren.*, IV.) Quelle désolation ! oh ! combien doit-on avoir d'horreur de la cause d'une faim si détestable et d'un si funeste renversement !

Le pécheur n'est pas seulement dans la disette d'aliments (car donnerons-nous ce nom à ce qui cause la mort ?), mais généralement de toutes choses ; c'est une indigence universelle ; tout a été dissipé, grâce sanctifiante, habitudes infuses, dons du Saint-Esprit qui ornaient son âme, tout a été enlevé ; les démons, figurés par les voleurs qui dépouillent ce voyageur de Jéricho, l'ont mis à nu et l'ont dépouillé de la justice, de la grâce, du droit à l'immortalité ; ils ne lui ont laissé que de chétifs haillons, qui le couvrent moins qu'ils ne le déshonorent. Tout ce que peut faire le pécheur en cet état est perdu ; ce sont des œuvres mortes, qui ne sont d'aucun mérite pour la vie éternelle, jusqu'à ce qu'il ait recouvré la grâce sanctifiante. Le prophète le compare à celui qui mettrait dans un sac percé tout l'argent qu'il pourrait amasser : il s'amasse plutôt, par la multiplication de ses crimes, des trésors de colère pour le jour de la colère.

Mais qu'en attendant il paye chèrement la douceur passagère du péché ! car de quels remords n'est-il pas déchiré? Son âme est livrée en proie aux hérissons, ainsi que Dieu en menace Babylone, image d'une âme mondaine, c'est-à-dire troublée, agitée, ensanglantée par ces cruelles épines, ne sa-

chant de quel côté se tourner ni s'enfuir; car où s'enfuir de soi-même et se garantir des morsures de ce ver intérieur, plus sensible que tous les reproches qu'on peut recevoir des hommes? Vous l'avez ainsi ordonné, Seigneur, et rien n'est plus juste; l'homme ne peut vous quitter pour s'abandonner à ses passions, sans sentir des tranchées, des convulsions, une espèce de mort, ou plutôt un enfer anticipé, surtout lorsque quelque disgrâce imprévue, quelque maladie ou semblable accident force, bon gré malgré qu'on en ait, à rentrer en soi-même; une noire et épaisse fumée la chasse et lui rend ce séjour insupportable : *Intus fumus malæ conscientiæ.* (S. Aug.) Je sais bien qu'il se trouve des pécheurs qui ont émoussé la pointe de la syndérèse et qui, à force d'avoir croupi dans des habitudes criminelles, commettent le péché, sans réflexion sur son énormité ni sur ses suites; ils l'avalent comme une liqueur délicieuse, et sont dans un profond repos. Mais qui ne voit que ce calme est plus dangereux que l'orage? que ce silence est le plus rigoureux des châtiments et n'est autre que la paix que le démon procure à ceux qu'il possède? Car, quand la conscience nous pique, c'est pour nous guérir; quand elle nous réveille, c'est pour nous avertir du danger où nous sommes; ses blessures sont salutaires, ses aiguillons sont les derniers efforts de la grâce; mais quand elle a perdu le sentiment, qu'elle est gangrenée, comme parle l'Apôtre, le salut est presque désespéré; c'est un présage et un caractère de réprobation : *Stupor non dolet, amisit enim sensum doloris* (S. Aug.); car, de même que le malade, qui ne sent pas ses douleurs et qui rit aux approches de la mort, est abandonné des médecins, le pécheur insensible à ses maux et à ses dangers est abandonné à lui-même et ne fait plus que rouler d'abîmes en abîmes.

En second lieu il se repaît d'illusions, et d'illusions grossières; le péché ayant répandu sur les yeux de son âme un nuage épais, l'a privé de la lumière de la vérité; le soleil de l'intelligence ne s'est pas levé sur nous, diront un jour les amateurs du monde dans le déchirement de leur cœur. Il demeure donc dans la nuit, quoique souvent environné de lumière, enseveli dans un profond sommeil; *obrutum cor habentes, et delectationibus mortiferis consopitum.* (Saint Aug.) Cependant ils ne peuvent demeurer en repos : le désir inquiet d'être heureux les presse et les dévore, l'idée confuse qu'ils ont conservée du bonheur les tient en haleine, mais ils ne pourchassent plus que son fantôme; ils substituent à la lumière de la vérité la vanité de leurs pensées qu'ils suivent aveuglément et impétueusement, faisant la volonté de leur chair et de leurs fantaisies. Quoi de plus misérable qu'une telle illusion? ils s'imaginent qu'ils jouiront d'un bonheur solide, s'ils parviennent à la fin qu'ils se sont proposée, et soit qu'ils y parviennent, soit qu'ils soient frustrés dans leur attente, ils sont dans la dernière misère : ils prennent pour amis leurs plus cruels ennemis, et se croient dans l'abondance, lorsqu'ils sont réduits au dernier degré d'indigence et dans une privation totale des vrais biens.

Mais nous n'avons qu'à demeurer dans notre comparaison du sommeil naturel, pour achever de mettre la chose dans tout son jour. Durant que nous dormons nous sommes privés de la vue et du sentiment des objets réels, mais nous ne laissons pas d'éprouver en la place certains sentiments obscurs et confus; nous nous appliquons à ces chimères dont le cours fortuit et irrégulier des esprits animaux dans le cerveau réveille les traces, nous les prenons pour des réalités, et même pour les seules qui soient au monde; il ne nous vient pas en l'esprit que tout se passe en songe, et que ce ne sont que vains fantômes de l'imagination : de même les pécheurs dont les sens intérieurs sont assoupis et liés demeurent privés des objets véritables et réels, leur âme n'est pas toutefois sans action, elle se repaît des choses temporelles, ou plutôt de leur image, de leur figure et de leur surface, aussi peu capables de rassasier la faim que des viandes peintes, dit saint Augustin (*Conf.*) : *lambunt cogitatione famelica;* ce n'est pas que ces objets n'aient quelque réalité et quelque degré de perfection, puisqu'ils ont l'être et tiennent leur rang dans cette variété infinie de créatures qui forment la beauté de l'univers; mais le pécheur ne les aime pas selon ce degré et dans cet ordre, mais selon un faux être qu'il leur attribue; il les aime comme son souverain bien et sa fin dernière, il leur attribue des qualités qu'ils sont incapables d'avoir, il y attache une idée de grandeur qu'ils n'eurent jamais, il les regarde comme des biens stables; cependant ils sont dans une vicissitude perpétuelle, ils ne sont pas destinés à faire le bonheur d'une nature intelligente, mais à nous élever à la connaissance du Créateur, ou nous prêter un usage passager; et par un choix si insensé, le pécheur se dérobe à lui-même le bien suprême pour lequel il était créé, il se dégrade, s'avilit et se rend un misérable esclave.

L'homme par sa création a été mis audessus des créatures corporelles : elles ont été produites pour son usage, il doit s'en servir en souverain; dès que son cœur s'y attache par un amour dominant, il déchoit de son rang et s'en rend esclave, et non-seulement de cet objet qu'il compte devoir faire sa béatitude, mais généralement de tout ce qui peut le lui enlever et le troubler en sa possession. C'est en ce sens que saint Augustin dit qu'un riche l'est d'une étincelle de feu, parce qu'elle peut causer un incendie qui consumerait tous ses grands biens qui sont la divinité qu'il adore; un ambitieux l'est de tous ceux qui peuvent l'aider à s'élever sur la tête des autres, en un mot *quiconque commet le péché est l'esclave du péché*, c'est l'oracle de la Vérité même; il devient captif de la loi du péché et du démon qui se rend maître de sa volonté, en forge une chaîne dont il le tient cruellement garrotté;

faisant de lui, dit saint Paul, tout ce qu'il lui plaît : *a quo captivi tenentur secundum ipsius voluntatem* (II *Tim.*, II); c'est ce qui nous est figuré par ce maître qui envoie notre enfant prodigue à sa maison des champs pour garder les pourceaux.

Après cela, pécheur, vante-toi, comme faisaient les Juifs, que tu n'as jamais été l'esclave de personne ! tu l'es de la plus détestable des créatures, et d'autant plus, que tu te crois plus maître de ta volonté et plus affranchi de toute loi, car, qu'y a-t-il de plus misérable qu'un homme qui n'a pas compassion de sa misère, parce qu'il ne la sent pas? *Quid miserius misero, non miserante seipsum.* (S. Aug.) Sais-tu que le démon se joue de toi, ainsi qu'un chasseur fait d'un oiseau qu'il a pris et qu'il tient attaché à un filet? Et que firent autrefois les Philistins de Samson, leur captif, après lui avoir crevé les yeux et fait tourner la meule? Oh ! si tu sentais la dureté de ce joug odieux et barbare, si tu pouvais en faire la comparaison avec le joug si doux et si aimable de Jésus-Christ que tu as secoué, tu réclamerais ce divin libérateur; car il n'y a de vraie liberté que par sa grâce, c'est elle seule qui affranchit notre volonté criminelle de la domination du péché et de la captivité de Satan. Mais c'est déjà un commencement de liberté que de connaître cette vérité. Voyons ce qu'il faut que fasse celui qui est vendu au péché pour sortir de cet état funeste, et rentrer dans les droits de l'adoption divine dont il était déchu. Nous n'avons qu'à suivre toutes les démarches de notre enfant prodigue retournant à son père, ainsi que nous avons fait lorsqu'il s'en éloignait, démarches aussi glorieuses que les précédentes étaient infâmes : *Infames gressus.* (*Prov.*, V.) C'est ce que vous allez voir dans mon second point.

SECOND POINT.

L'homme peut bien de lui-même s'égarer et engager sa liberté, se donner le coup de la mort, mais il ne peut retrouver le chemin, recouvrer la liberté, ni se rendre la vie; un mort peut-il rappeler son âme dans son corps après qu'elle s'en est séparée? C'est sous cette idée que l'enfant prodigue nous est représenté : *perierat, mortuus erat*; l'homme, dit saint Bernard, est un esprit qui va et ne revient point : *spiritus vadens et non rediens.* Il faut que la grâce commence, continue et consomme l'ouvrage de la conversion ; *votre perte ne vient uniquement que de vous, ô Israël*, dit le Seigneur, *et tout votre secours vient de moi seul et de la compassion que j'ai de votre misère.* Heureux le pécheur qui est bien convaincu de cette grande vérité, non par une simple spéculation de l'esprit, car comme elle est de foi, le péché ne l'a pas effacée, mais par le sentiment de son cœur. C'est déjà un grand don de Dieu d'en être pénétré de la sorte et de dire avec David ; *Je me suis égaré comme une brebis qui a quitté le troupeau, cherchez votre serviteur qui est dans l'impuissance de rentrer dans la voie.*

Lors donc que je me suis proposé de vous faire voir les démarches du pécheur qui veut rentrer en grâce, je me suis engagé par une suite nécessaire de vous parler des moyens les plus ordinaires que l'esprit de Dieu emploie pour opérer ces changements miraculeux qui réjouissent l'Eglise du ciel et de la terre.

Celui par où il commence presque toujours est de renverser tout ce lit de consolations humaines, sur lequel le pécheur se reposait mollement, de lui envoyer des disgrâces et ne lui faire éprouver de la part des créatures que contradictions et infidélités ; c'est la charmante menace qu'il fait à l'âme pécheresse dans l'un de ses prophètes, en ces termes : *Je m'en vais fermer son chemin avec une haie d'épines et un monceau de pierres, afin qu'elle ne puisse trouver de sentier ; elle poursuivra ceux qu'elle aimait sans les pouvoir atteindre, de sorte qu'elle sera obligée de dire : Il faut que j'aille trouver mon premier époux, parce que j'étais alors plus heureuse que je ne le suis maintenant*

Si vous avez donc de la foi, ne plaignez pas les pécheurs en qui vous prenez un intérêt particulier, lorsqu'il semble que tout conspire à les affliger, qu'ils trouvent des obstacles invincibles à ce qu'il plaît au monde d'appeler fortune, et à l'accomplissement de leurs désirs : comment se dégoûterait-il de la douceur mortelle du péché, si Dieu n'en usait ainsi que font les nourrices pour sevrer leurs enfants, en mettant quelque chose d'amer sur leurs mamelles ? C'est ce dont vous le remercierez pour eux et avec eux, s'ils sont jamais convertis, ainsi que faisait saint Augustin : « Quels effets de votre bonté ne me fîtes vous point sentir, ô mon Dieu, par les amertumes salutaires qu'il vous plut de répandre sur ces douceurs empoisonnées ! car j'étais brûlé par les traits ardents de la jalousie, des soupçons, des craintes et des querelles que l'ennemi décochait contre moi; soyez béni à jamais, Père des miséricordes, qui m'avez poursuivi, lorsque je vous fuyais de toutes mes forces, et qui m'avez inspiré de l'horreur des plaisirs criminels, afin de m'en faire rechercher d'innocents. » Malheureux au contraire, et plus malheureux mille fois que je ne le puis dire, ceux à qui tout rit, tout prospère, tout succède selon leurs souhaits ! Dieu semble même les prévenir : *Vous êtes près de leur bouche*, lui dit le prophète, *pour exaucer leurs prières judaïques, et leur accorder tous les biens de la vie présente, et loin de leurs reins pour les châtier comme ils le méritent.*

Ils ne participent point aux travaux du reste des hommes : vous les avez plantés et ils jettent de profondes racines; ils ne sont pas seulement heureux en leurs personnes, mais en celles de leurs parents, leurs amis, leurs domestiques; leurs fils sont comme de nouvelles plantes dans leur jeunesse pleins de vigueur; leurs filles ajoutent toutes sortes d'ornements à leur beauté naturelle ; leurs troupeaux multiplient à l'infini; leurs celliers sont si remplis qu'il faut les vider les uns dans les autres; rien ne les

avertit de leur mortalité, ils semblent boire la joie à pleines coupes. Tremblons pour eux, et tremblons d'autant plus, qu'ils vivent sans alarmes; ce sont des malades désespérés à qui le médecin accorde tout ce qui flatte leur intempérance; des victimes de colère que Dieu laisse engraisser pour être un jour rassemblées comme un troupeau de boucs dans le lieu de sa justice, où toute victime sera salée et assaisonnée pour subsister éternellement dans les flammes, sans être consumée.

• Quand un pécheur au contraire est dans l'élection éternelle, ah! qu'il est traité différemment! Dieu qui lui réserve son héritage ne laisse pas ses fautes impunies, il le redresse et ne lui épargne pas les coups de verges: *visitabo in verberibus peccata eorum* (*Psalm.*, LXXXVIIII); que dis-je? il arme quelquefois toutes les créatures contre lui, et fait qu'il n'éprouve au dehors que fourberies, injustices, procédés injurieux, avanies: *dura sunt omnia* (S. Aug.); il est forcé de rentrer au dedans de soi et de se renfermer dans son propre cœur; alors il aperçoit à la faveur d'une raison d'en haut le pitoyable état de son âme, sa noirceur, les ravages effroyables qu'y a causés le péché, l'appareil affreux de son supplice éternel tout dressé par le déchaînement des passions effrénées; il a beau détourner les yeux, il ne peut s'empêcher de voir sa difformité, sa dépravation, ses ordures, ses ulcères, et de sentir l'infection horrible qui s'en exhale. Ecoutez ceci, vous, fugitifs de votre cœur, qui avez oublié Dieu depuis un temps infini: il faut vous résoudre à soutenir ce triste spectacle durant quelque temps, si vous voulez vous l'épargner durant l'éternité. Oui, si vous résistez présentement à la grâce qui vous expose ainsi à vous-mêmes pour vous faire mieux voir votre iniquité, et vous en inspirer une haine irréconciliable, vous éprouverez l'effet de cette terrible menace qu'il vous fait par son prophète: *Arguam te et statuam contra faciem tuam.* (*Psalm.*, XLIX.) Sa justice implacable vous tiendra le miroir dans lequel vous apercevrez sans cesse cette figure monstrueuse, plus hideuse et plus insupportable à vos regards que celle de tous les démons ensemble et des furies de l'enfer; vous avez pris plaisir de vous étourdir par le bruit des créatures pour ne pas entendre les cris d'une conscience ulcérée qui vous rappelait à vous mêmes; vous l'entendrez alors malgré vous, sans que rien puisse en divertir votre attention; elle sera elle-même votre accusatrice, votre témoin, votre bourreau, *et lacerabis ubera tua.* (*Ezech.*, XXIII.) Oh! l'effroyable chose quand le bourreau et le supplicié sont la même personne!

Rentrez donc présentement, rentrez, prévaricateurs, dans votre propre cœur, voyez les ravages étranges que le péché y a faits; il est devenu la retraite des satyres et de tous les esprits immondes, la proie de toutes les passions, lesquelles, comme autant de bêtes farouches, le déchirent, et dont il prenait plaisir d'être déchiré, bien loin de se défendre de ces cruelles morsures. La grâce vous rendra cet horrible spectacle supportable.

Il n'en faut pas demeurer là; il faut, comme l'enfant prodigue, comparer votre état avec celui des justes et les horreurs du cachot dans lequel le démon vous retient misérablement prisonniers avec les douceurs et les délices de la maison paternelle: *Quam longe aberam a deliciis domus tuæ!* (S. Aug., *Conf.*) Concevez une louable envie du bonheur de ceux qui servent Dieu: leurs jours sont calmes et sereins, leur sommeil est tranquille, leur âme est comme un jardin cultivé par le Père céleste; c'est un Eden, un paradis de volupté où il se promène, un sanctuaire où il réside, et vous menez une vie misérable, pleine de chagrins et d'inquiétudes; vous vous couvrez d'infamie, vous êtes dès à présent la demeure des démons, et serez à jamais l'exécration de toute la nature; dites donc sans différer d'un moment, de peur que la longue patience de Dieu ne se tourne en fureur: *Surgam*, je me lèverai de ce bourbier où je suis enfoncé depuis si longtemps, je quitterai cette région de mort, ces occasions prochaines de péché, je romprai ces liens, et renoncerai à ce commerce, à ces habitudes criminelles; il le faut dire tout de bon, et que cette résolution ne soit pas comme les efforts de ceux qui voudraient s'éveiller, et qu'une extrême envie de dormir emporte et fait retomber dans le sommeil, mais suivie de l'effet ainsi que celle de l'enfant prodigue.

La plupart des pécheurs qui l'ont imité dans ses désordres ne l'imitent guère en ce point: la voix secrète de la grâce a beau les presser à toute heure de sortir du sommeil, et de se lever d'entre les morts; ne sachant plus par où se défendre de ses sollicitations pressantes, ils sont réduits à dire comme ces paresseux qu'on tâche d'éveiller: laissez-moi encore un moment, tout à l'heure, tout à l'heure: *Verba somnolenta* (S. Aug., *Conf.*); mais cette heure ne vient point, et ce moment n'a point de fin. Cependant les jours de la miséricorde s'écoulent, le temps favorable se perd, et *le paresseux est tué par ses propres désirs*, comme dit le Sage, car ses mains ne veulent rien faire; il passe les jours de sa vie à faire des souhaits stériles, ce sont des velléités ou désirs imaginaires et inefficaces. L'enfer est plein de pareils désirs; Dieu ne fait rien pour ces âmes faibles qui ne veulent rien faire de leur côté, ni coopérer à ses grâces, qui voudraient que le salut ne leur coûtât rien et racheter la damnation éternelle, sans souffrir et sans même se faire aucune violence.

Désabusez-vous, pécheurs: si les âmes les plus fidèles sont obligées à de rudes efforts pour ne pas succomber aux tentations et résister à la loi impérieuse des membres qui s'élèvent contre celle de l'esprit, quelles violences ne sont pas nécessaires à vous qui vous en êtes rendus esclaves, pour rompre vos fers, pour faire prendre à votre âme et à votre corps un pli et des penchants contraires, pour désapprendre à faire le mal

et faire le bien ; je sais bien que les motifs d'un tel pécheur ne peuvent être d'abord fort parfaits ni ses vues dégagées de tout propre intérêt, mais qu'il sorte toujours de ce profond abîme, qu'il se mette en chemin, je sais qu'il sera moins touché de la beauté de la justice, que de la crainte des feux éternels, mais ces motifs se purifieront dans la suite.

Et ne prétendez pas vous dispenser des exercices laborieux de la pénitence, sous prétexte que le père de l'enfant prodigue le rétablit d'abord dans ses bonnes grâces, et loin de le condamner à des jeûnes austères, lui fait un grand festin : vous vous éloigneriez infiniment de l'intention du Sauveur, qui nous a proposé cette parabole pour nous engager à faire pénitence ; il nous y représente Dieu comme le meilleur des pères qui ne veut pas qu'aucun pécheur périsse, mais qu'il revienne à lui par la pénitence, et nous apprend que ceux qui l'embrassent comme il faut causent une joie sensible aux anges, lesquels en font une fête solennelle dans le ciel ; or, les anges se réjouiraient-ils d'une fausse pénitence ? Dieu en serait-il glorifié ? ne serait-ce pas plutôt le démon, chef de tous les impénitents ?

Vous vous imaginez que l'enfant prodigue n'a rien souffert et n'a pas payé l'usure des plaisirs criminels dont il s'était enivré ; mais, outre les vifs regrets dont son cœur était percé, outre les sanglants reproches dont il s'accablait sans cesse, comptez-vous pour rien la fatigue d'un long voyage qu'il lui fallut faire dans la disette de toutes choses ? Concevez un jeune homme de famille qui s'était vu jusque-là dans l'abondance de toutes choses, ignorant ce que sont les misères de la vie, réduit tout à coup à manquer du nécessaire, à mener paître des pourceaux et à envier les cosses dont ils se remplissaient, se voir obligé d'entreprendre un très-long voyage, destitué de toutes les commodités qui en pouvaient adoucir les fatigues, faire la figure d'un misérable mendiant, d'essuyer tous les rebuts de ceux à qui il s'adressait, et souvent manquer des choses les plus nécessaires, malheur presque inévitable dans cette profession : n'était-il pas méconnaissable par la maigreur que lui avait causé une si longue faim, et une nourriture à laquelle il était si peu accoutumé ? il eût mille fois cédé à l'ennui et succombé à la lassitude, s'il n'eût été soutenu en secret par l'espérance de revoir son père et d'obtenir le pardon de sa clémence : *Ibo ad patrem*, voilà ce qui soutient les vrais pénitents dans le cours de leur pénitence, et leur fait dévorer les difficultés insurmontables à ceux qui n'agissent que par esprit de crainte ; *car il n'y a que l'esprit d'adoption qui fasse crier mon père ! mon père !* il n'y a que cet esprit qui soit écouté et obtienne la rémission des péchés.

Qu'on ne me vienne donc pas dire que l'attrition suffit pour être justifié, et que le concile de Trente n'en exige pas davantage. Je réponds que si par ce terme vous entendez une crainte purement servile, une disposition où il n'entre point d'amour, vous êtes dans l'erreur, et interprétez à contre-sens le décret de cette auguste assemblée. Si les Pères qui la composaient exigent des adultes, afin qu'ils reçoivent la grâce du baptême que non-seulement ils croient et qu'ils espèrent, mais qu'ils commencent à aimer Dieu comme source de toute justice, cette disposition sera-t-elle moins nécessaire dans le sacrement de pénitence, où la grâce est communiquée avec bien plus de réserve, puisqu'on n'a plus l'excuse de son ignorance, et qu'on a profané la sainteté de l'alliance contractée avec Jésus-Christ ? Hé quoi ! s'il était nécessaire dans la Loi ancienne, qui n'était qu'une loi de crainte écrite sur la pierre, de se faire un cœur nouveau pour rentrer en grâce avec Dieu qu'on avait irrité, combien l'est-il davantage dans la Loi nouvelle dont l'amour fait le propre caractère, dans une alliance cimentée du sang d'un Dieu et gravée dans les cœurs par le Saint-Esprit ? Comment ce Père offensé vous donnera-t-il le baiser de paix, s'il ne voit en vous un cœur d'enfant ? N'est-ce pas par l'amour désordonné des créatures que vous vous étiez éloignés de lui ? Comment présumeriez-vous vous en rapprocher autrement que par un amour contraire ? Et soyez bien assurés, puisque c'est l'oracle de la Vérité même qui l'a prononcée, que celui qui n'aime pas demeure dans la mort, sujet à l'anathème, et que rien au monde n'est capable de rendre votre pénitence certaine que la détestation du péché et l'amour de la justice.

Cet amour de la justice ne peut être dans un cœur contrit sans lui inspirer les sentiments les plus vifs d'humilité, c'est ce qui paraît le plus dans notre enfant prodigue pénitent : Mon père, dit-il, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, traitez-moi comme l'un des serviteurs qui sont à vos gages. Il veut subir, comme vous voyez, non une humiliation passagère, mais d'état et pour toute sa vie ; il consent à sa dégradation et à perdre les avantages attachés à la condition de son fils.

Apprenez de là que la meilleure pénitence est de vouloir bien porter toute sa vie un état humiliant, être privé des avantages qui ne sont dus qu'aux innocents, mener une vie pénible, laborieuse, dépendante. C'est ainsi que les Guillaume d'Aquitaine et tant d'autres illustres pénitents dans tous les siècles de l'Eglise ont honoré la pénitence : un vrai pénitent fait toutes les démarches nécessaires pour se rapprocher de Dieu, dont il s'était éloigné par ses péchés, mais il le fait d'une manière qui marque la confusion qu'il en ressent, il lui suffit d'être admis au plus bas rang des fidèles, les dernières places lui sont les meilleures, pourvu qu'on le souffre dans l'enceinte de l'Eglise : *Modo non extra limen*, comme dit saint Augustin ; il met tout le corps mystique de Jésus-Christ au-dessus de soi, pourvu qu'il le tou-

che; il est trop content si ses ministres, à qui la dispensation des sacrés mystères est commise, ne lui permettent pas de s'asseoir encore à table pour manger le pain des enfants, il n'a garde de les quereller, il s'humilie sous leurs mains, souffre leur rebut, ainsi que la Chananéenne ceux du Sauveur, et ne demande qu'à ramasser les miettes qui tombent de la table.

Celui qui voyait ces dispositions dans le cœur de l'enfant de notre parabole, puisqu'il les avait formées, qui ne l'avait jamais perdu de vue durant ses égarements, mais étendait sur lui les ailes de sa providence amoureuse, ce meilleur de tous les pères, qui est la bonté et la charité même : *Tam pius nemo, tam pater nemo* (Tert.), n'avait garde de le rejeter lorsqu'il vint se jeter à ses pieds; d'aussi loin qu'il l'aperçut, il sentit ses entrailles émues de compassion, et accourut se jeter à son cou et le tint étroitement embrassé; il étouffe dans la bouche de son fils les paroles qu'il avait préméditées de lui dire qui marquaient sa confusion, et ne lui laisse pas le temps de s'appeler serviteur, il n'entend que la voix de la nature, et se souvient uniquement qu'il est père. *Tôt, tôt*, dit-il à ses serviteurs, *apportez la plus belle robe à votre jeune maître, mettez-lui un anneau au doigt et des souliers à ses pieds; qu'on égorge le veau gras, faisons bonne chère et réjouissons-nous, parce que j'ai recouvré mon fils qui était mort, et que je ne m'attendais plus de revoir.* Vous découvrez sans doute sous ces images tout l'ordre de la réconciliation et beaucoup d'autres grâces. La précieuse robe d'innocence lui est rendue, l'alliance violée par ses infidélités est renouvelée et scellée du sceau de l'adoption. Le Saint-Esprit lui-même lui assure l'héritage céleste et l'arrhe des promesses éternelles; il reçoit une chaussure spirituelle pour annoncer l'Evangile de paix, et briser Satan sous ses pieds. Mais voici la plus insigne des faveurs, il est admis à la table eucharistique dont Jésus-Christ est l'aliment incorruptible. Enfin il est comblé de tant de grâces, qu'elles causent de la jalousie aux justes imparfaits, tel que le frère de ce jeune débauché, qui ne put s'empêcher d'en témoigner son mécontentement.

Oh! quelle fut la modestie et le silence du cadet aux murmures et aux reproches de son aîné! il s'en faisait sans doute à lui-même de plus piquants dans son intérieur! que le fut son attention à étudier les ordres de son père, et à ne donner à personne aucun sujet de plainte! quelle déférence, quelle application au travail! disons en un mot qu'il mena la vie d'un homme ressuscité!

Tel doit être tout véritable pénitent : il ne doit plus vivre, ni au monde qui l'a perdu, ni au péché qui lui a donné la mort, ni à ses inclinations, puisqu'elles ont causé ses égarements; mais le reste de sa vie doit être consacré à l'accomplissement des volontés de son Père céleste qui veut bien oublier ses désordres. Il se comporte comme un soldat qui, ayant eu la faiblesse de fuir ou de déserter, revient au camp, et cherche toutes les occasions de se signaler pour se rendre digne de l'indulgence de son commandant, et lui faire perdre la mémoire de sa lâcheté. C'est par là qu'une pénitence pleine de courage et de vivacité est plus agréable à Dieu qu'une innocence tiède et relâchée; mais de tels pénitents sont peut-être encore plus rares que les innocents, selon la parole de saint Ambroise.

Puisque nous ne pouvons plus prétendre à l'avantage d'être du nombre des premiers, et que nous avons dissipé, à l'exemple de l'enfant prodigue, toutes les richesses spirituelles qui nous avaient été confiées, imitons son humble repentir, retournons sans délai à ce père si digne d'avoir des enfants obéissants et non des monstres et des fils dénaturés qui fuient sa présence comme un supplice, et sa maison ainsi qu'une prison, comme un désert affreux, ainsi qu'il s'en plaint par son prophète Jérémie : *Nunquid solitudo factus sum domui Israel?* (*Jerem.*, II.) Confessons-lui nos crimes et nos ingratitudes, portons-en la confusion, que les faveurs inespérées que nous recevons de sa bonté paternelle l'augmentent, que tout ce qui a servi en nous d'armes à l'iniquité en serve dorénavant à la justice; vivons dans l'exercice des œuvres de pénitence; dans l'admiration des bontés de Dieu, qui nous l'adoucit en mille manières, que notre vie soit un cantique d'actions de grâces, et réjouissons-nous dans la pensée d'être à jamais d'une manière spéciale des vases de miséricorde pour la louange immortelle et la gloire de sa grâce.

SERMON XXVII.

Pour le troisième dimanche de Carême.

DU JUGEMENT TÉMÉRAIRE.

Quidam ex his dixerunt : In Beelzebuth principe dæmoniorum ejicit dæmonia. (*Luc.*, XI.)

Quelques uns d'entre les pharisiens dirent au dedans d'eux-mêmes : il chasse les démons par le moyen de Béelzébuth, prince des démons.

L'évangile de ce jour introduit le Sauveur des hommes chassant un démon muet, c'est-à-dire qui avait rendu tel le malheureux dont il s'était emparé; rien ne convient tant au Fils de Dieu que de chasser le démon : *Il est venu au monde*, dit son disciple bien-aimé, *pour détruire les œuvres du diable*, pour briser ce frein d'erreur dont il tenait liées les mâchoires de tous les peuples; sa sagesse n'a employé pour cet effet que l'infirmité humaine, que l'humilité de la croix; c'est par ce moyen qu'il a triomphé de l'ange apostat, et l'a attaché à son char de victoire. C'est pourquoi quelques jours avant que de se livrer à la mort, il dit à ses disciples et aux troupes qui l'environnaient : *C'est maintenant que le prince du monde va être chassé dehors et dépouillé de la puissance qu'il avait usurpée.*

Le possédé que le Sauveur délivre aujourd'hui du démon qui l'avait privé de l'usage de la parole, est la figure de tous ceux

dont cet ennemi malin lie la langue en les empêchant de bénir Dieu, de le louer, de le remercier de ses bienfaits, et de lui faire une humble confession de leurs péchés ou aux ministres de ses sacrements, qui tiennent ici-bas sa place. Tant que vous garderez à son égard un silence superbe, que vous manquerez de reconnaissance pour ses grâces, que vous ne pourrez vous résoudre à confesser vos faiblesses et vos misères, vous êtes encore possédé d'un démon muet; mais si vous faites un généreux effort sur vous-même pour surmonter cette méchante et fausse honte; si vous dites avec un saint pénitent : *Je confesserai au Seigneur mon iniquité contre moi-même*, ne doutez pas qu'il ne vous la remette aussi bien qu'à lui, et qu'il ne fasse entendre à votre cœur cette parole consolante qui fera tressaillir d'allégresse vos os brisés : *Vos péchés vous sont remis;* mais si cette marque de sa bonté doit exciter notre admiration, ainsi qu'elle fit celle des troupes, et en même temps la confiance d'obtenir la faveur dont celle-là n'était que l'image, il y a de quoi trembler en voyant dans le même évangile que, bien loin de chasser une autre espèce de démon muet qui possédait l'âme des scribes et des pharisiens, et leur faisait dire qu'il y avait collusion entre lui et le démon, il permet à cet esprit immonde d'en prendre sept autres encore plus méchants que lui, pour s'assurer leur possession et serrer plus étroitement les chaînes dont il les tenait liés sous sa cruelle tyrannie.

Ce jugement est aussi juste et équitable qu'il est terrible, puisque ces cœurs ulcérés d'envie, bien loin de rendre gloire à Dieu pour des merveilles si éclatantes, opérées par l'homme de sa droite, osent les attribuer au démon et calomnier notre adorable Maître d'être d'intelligence avec Satan dans le temps même qu'il ruinait son empire.

Il n'est pas besoin que je m'arrête à réfuter une calomnie également impie et insensée, ni à vous faire sentir toute l'énormité d'un blasphème si indigne de pardon; mais je dois vous inspirer de l'horreur des jugements téméraires qui vous rendraient coupables du même crime que vous détestez dans les pharisiens; car il paraît par les paroles de l'Evangile qu'il ne fut que conçu dans leur pensée sans passer sur la langue, que ce fut comme scrutateur des cœurs que Jésus-Christ leur fit connaître le dérèglement d'un sentiment qui lui était si injurieux, *videns cogitationes eorum.*

Rien n'est cependant plus commun que d'attribuer par des jugements téméraires, en suivant l'exemple des pharisiens, à l'esprit malin ce qui est de l'esprit de Dieu. L'esprit humain tâche toujours de décrier les meilleures actions, soit en condamnant l'intention, soit en désapprouvant les moyens qu'on emploie, ce qui fait dire à saint Augustin *que tout le monde est plein de jugements téméraires.* Ce ne sont pas seulement ceux qui sont animés de son esprit et donnent toujours aux choses le tour le plus mauvais qu'elles puissent avoir, ne sachant jamais mettre un frein à leurs langues; les justes y tombent quelquefois, et ne peuvent trop s'en défier, parce que c'est comme le dernier piége que le démon leur tend, après qu'ils ont échappé de tous les autres. Chacun a donc intérêt à cette matière. Je la vais traiter simplement, ne m'y proposant que votre instruction; ainsi, voyons d'abord le mal que font et que peuvent faire à nos âmes les jugements téméraires, et ensuite les remèdes pour vous en précautionner ou fermer les blessures qu'ils pourraient leur avoir faites. Demandons les lumières du Saint-Esprit, par l'entremise de Marie, son épouse. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'injustice qu'enferme le jugement téméraire ne consiste pas précisément à juger, mais à le faire sans raison et sans fondement. Ainsi, lorsque Jésus-Christ nous dit dans saint Luc : *Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugés*, il ne défend pas absolument de juger, puisqu'il nous ordonne ailleurs de ne pas juger selon l'apparence, mais selon la vérité et de ne nous pas livrer aux faux prophètes qui, se couvrant au dehors de la peau de brebis, sont, au fond, des loups ravissants, ce qui enferme de nécessité l'obligation de sonder ce fond et ce dedans, sans quoi on serait bientôt la proie de ces loups carnassiers. Mais il défend de juger de ce qui est obscur et incertain, de juger avant le temps, c'est-à-dire avec précipitation, avant que la vérité se soit manifestée, avant qu'être tiré de son état de suspension par l'évidence du fait.

C'est pourquoi le Sauveur du monde dit aux mêmes pharisiens en une autre rencontre : *Pourquoi pensez-vous du mal de moi dans vos cœurs?* C'est lorsqu'ils l'accusaient de blasphème pour lui avoir entendu dire à un paralytique : *Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis.* Ils eussent donc été innocents du vice que je combats ici, s'ils eussent pu alléguer une bonne raison du jugement injurieux qu'ils formaient contre lui, par où vous voyez qu'afin qu'il soit exempt de blâme, il ne suffit pas qu'il ait quelque couleur, quelque conjecture, qu'il soit appuyé sur un rapport vague, il le doit être sur la certitude; il faut qu'on y soit contraint, ainsi que parle l'Ange de l'école, par l'évidence ou du fait ou du droit. Par exemple, était-ce un fondement légitime au grand prêtre Héli d'accuser Anne, depuis mère de Samuel, d'être ivre, parce qu'il lui voyait seulement remuer les lèvres dans sa prière, sans qu'il entendît aucune parole, fondant cette accusation injurieuse sur une action sainte qu'il lui voyait faire? Et aux Juifs de former le même jugement des apôtres au jour de la Pentecôte, parce qu'ils leur entendaient annoncer les merveilles de Dieu en différentes langues?

Notre amour-propre, toujours aveugle sur

ses propres défauts, attentif et vigilant sur ceux d'autrui, se saisit de la plus faible apparence pour repaître sa malignité à ses dépens; trop ennemi d'ailleurs du travail qui serait nécessaire pour approfondir les choses et faire une discussion exacte, il se donne la liberté de fouiller dans le cœur du prochain, pour y chercher de quoi le déshonorer, ou par une oisiveté curieuse, ou par envie, ou pour avoir des compagnons de ses faiblesses, ou se justifier par leur condamnation. Voilà ce qui se fait tous les jours par une grande partie des hommes, sans qu'ils s'en aperçoivent presque.

Je n'ai, pour mettre toute cette injustice en son jour, qu'à lui opposer la manière dont Dieu se conduisit dans la condamnation des cinq villes de la terre de Chanaan, qui s'étaient souillées par des infamies que la pudeur ne permet pas de nommer. Avant que d'arrêter la perte de ses infâmes habitants et les exterminer comme ils ne le méritaient que trop, il dit : *Le crime de Sodome et de Gomorrhe s'augmente de plus en plus; leur iniquité est parvenue à son comble; je descendrai donc et je verrai si leurs œuvres répondent à ce cri qui s'est élevé jusqu'à moi, pour savoir si cela est ou non.* Ecoutez ceci, hommes et femmes, qui instruisez le procès d'autrui sans faire descente sur les lieux, je veux dire, sans que le jugement soit précédé d'aucune enquête, parce qu'il vous plaît d'en user ainsi. Souffrez que j'oppose votre procédé à cette admirable retenue, à cette sagesse, à cette modération incompréhensible. Dieu, à qui rien n'est caché, et pour lequel la nuit et le jour, le ciel et la terre sont même chose, tout lui étant également présent, ne veut pas néanmoins croire les horreurs et les débordements de ces peuples, à moins que de les avoir vus de ses propres yeux et s'être transporté sur les lieux, quoique leurs excès fussent si visibles et si publics, qu'ils étaient les premiers à les publier et à en faire trophée.

C'était une corruption universelle contractée de longue main et invétérée; faites attention à toutes les précautions dont il use avant que de prononcer un arrêt définitif contre des hommes si désespérément méchants, il pèse toutes choses et veut tout connaître par lui-même ; il feint de descendre du ciel, quoiqu'il n'y puisse avoir de mouvement local en celui qui contient tout, par qui nous avons la vie, le mouvement et l'être, ainsi que parle saint Paul. Il éclairait, il y avait longtemps, les ordures de ces hommes détestables; car le soleil de justice perce tout ce qu'il y a de plus infect, aussi bien que ce qu'il y a de plus pur, sans se souiller; il fait, pour nous instruire, une espèce d'injure aux attributs de son immensité et de sa science.

Qu'en pensez-vous, chrétiens auditeurs? N'y a-t-il pas de quoi rougir de confusion et de trembler en même temps?

Combien nous arrive-t-il souvent de condamner des innocents, sans vouloir examiner ce qui les justifie. Yeux de lynx pour voir les pailles et les plus légères imperfections, qu'on est ingénieux à se grossir, on se les ferme à plaisir, pour ne pas voir ce qui arracherait notre estime, n'étant qu'hommes qui rampons sur la terre, nous tranchons des dieux, comme si nous avions reçu en partage une connaissance sans bornes et le pouvoir de sonder le fond des cœurs. Est-il d'injustice plus odieuse et plus punissable ?

Pour vous en mieux convaincre, je n'ai qu'à vous faire voir qu'elle viole le précepte de la double charité, c'est-à-dire celle que nous devons à Dieu et au prochain, en quoi consistent la Loi et les Prophètes. Le jugement téméraire blesse Dieu dans l'endroit le plus sensible, à savoir sa qualité de juge, dont il est extrêmement jaloux, et nos frères dans une chose qui ne le leur est pas moins, puisqu'elle est plus précieuse que la vie, à savoir l'honneur et la réputation. Nous ne saurions être trop réservés à juger nos frères, puisque nous ne voyons pas leurs cœurs; il n'est pas de notre ressort ni de notre juridiction, mais uniquement de celle du Dieu qui l'a créé; il ne communiquera pas ce droit inaliénable à d'autres; les hommes manquent de deux qualités essentielles absolument nécessaires pour prononcer un jugement juste, la lumière et l'autorité : la lumière, pour discerner le vrai du faux, le juste de l'injuste; l'autorité, pour ne pas excéder les limites de leur pouvoir et ne juger que ceux qui sont leurs justiciables.

Le cœur humain est un abîme impénétrable à tout autre qu'à celui qui en a formé les divers ressorts. Ce n'est point l'action en elle-même et selon ce qu'elle a d'extérieur qui lui est agréable ou désagréable, digne de ses récompenses ou de ses châtiments; c'est par le principe et la fin qu'il en faut juger, par ses circonstances, par le fond de la volonté, en un mot, par l'intention. La bonté ou la malice d'une action en dépend; elle est cet œil simple dont il est parlé dans l'Evangile qui rend le corps tout lumineux ; ou ténébreux, au contraire, si l'œil est mauvais et offusqué par les ténèbres des passions. Or, qui peut, dans cette diversité d'intentions que les hommes se proposent en agissant, démêler la véritable, puisque celui qui agit ne la connaît pas quelquefois lui-même et croit n'avoir que la gloire de Dieu en vue, lorsqu'il n'est remué que par celle de la sienne propre? Combien arrive-t-il souvent de se faire des raisons de ses antipathies ou de ses sympathies, de la haine ou de l'amitié qu'on a pour les personnes, surtout de ses propres intérêts? Tout cela, comme vous voyez, est étranger et accidentel à la cause, et ne doit pas donner la moindre inclination à la balance de part ni d'autre; on peut connaître avec certitude certains péchés et certains défauts, mais en connaît-on le degré précis? Il y a toujours en cela quelque chose qu'il faut laisser à l'arbitre suprême.

C'est pour cela que saint Paul exhorte si fortement les fidèles de Corinthe de ne point juger avant le temps, c'est-à-dire avant que la vérité soit dévoilée, et de ne point toucher aux choses obscures et incertaines qui s'étendent sans doute bien plus loin que vous ne pensez. La plupart des actions du prochain nous échappent; nous ne les connaissons qu'à demi, et nous ignorons toujours quantité de circonstances d'où elles dépendent, surtout l'intention, qui est comme la maîtresse roue qui imprime le mouvement à tout le reste. Quelle doit donc être votre retenue et votre modération? Attendons le temps où il sera permis de le faire sans risque; ce sera lorsque le Seigneur viendra à son second avénement découvrir les secrets des cœurs, et examiner Jérusalem à la lueur de ses lampes. Pourquoi prévenir ce temps par des jugements téméraires, et nous exposer à subir un jugement sans miséricorde en ce jour redoutable, ainsi que le juge même l'a protesté à ceux qui n'auront consulté dans les leurs qu'une préoccupation aveugle et maligne? On se servira envers vous de la même mesure (attendez-vous y infailliblement) dont vous vous serez servis envers les autres; une sévérité juste, éclairée, proportionnée à vos péchés, sera la punition de la rigueur injuste, téméraire, excessive de la plupart de vos jugements. Peut-on admettre cette vérité? Mais quiconque refuserait de le faire se déclarerait infidèle, puisqu'elle est émanée de la bouche de la Vérité même, et agir tous les jours comme si on ne la croyait pas, et que ce ne fût qu'une menace en l'air?

Mais je veux que nous pénétrions l'intention, et que le motif qui fait agir ne puisse se dérober à notre connaissance, je consens que nous n'ignorions aucune des circonstances de la chose dont nous entreprenons de juger. Savons-nous de même les principes et les règles de la morale chrétienne, de l'intelligence et de l'union desquelles dépend sa décision? Avez-vous fait une étude suffisante de ses principes et des conclusions qui s'en déduisent naturellement; mais fussiez-vous des théologiens consommés, qu'on pût consulter comme des oracles, vous prendriez souvent le change et jugeriez de travers, si votre charité n'était proportionnée à vos lumières; pour juger justement, il faut aimer la justice, et comme nous l'aimons peu, ne jugeons que par nécessité et avec crainte.

Il nous manque encore une qualité essentielle, et l'une des plus essentielles, à savoir l'autorité. Saint Paul s'en sert pour réprimer cette passion démesurée de juger, et pour guérir cette démangeaison périlleuse. Qui êtes-vous? dit-il, animé de tout le zèle apostolique, pour oser ainsi condamner le serviteur d'autrui? s'il tombe ou s'il demeure ferme, cela regarde son maître, *Domino suo stat aut cadit.* (*Rom.*, XIV.) Montrez vos titres et vos pouvoirs, produisez les patentes en vertu desquelles vous prétendez avoir droit de juger toute la terre: un prince trouverait-il bon qu'un particulier s'ingérât de juger des différends de ses sujets, sans son agrément et sa commission? Quand Dieu vous a-t-il permis d'ériger ainsi un tribunal où vous citiez et fassiez comparaître un chacun? Eh! vous êtes sur le point de comparaître vous-même devant celui de Jésus-Christ, qui a reçu de son Père pouvoir absolu d'exercer tout jugement, parce qu'il s'est soumis à celui des hommes. Je n'attends que le moment auquel la fatale trompette vous appelle, et au lieu de préparer vos comptes, vous les chargez par cet attentat criminel. Hélas! si quelque chose est capable de nous mettre l'esprit en repos, et de calmer les agitations de notre cœur, dans l'attente d'un jugement décisif de l'éternité, dont l'image a fait trembler les Jérôme, les Hilarion, les Arsène, ces hôtes célèbres du désert qui avaient blanchi dans la pratique continuelle de la pénitence, c'est d'avoir été fort sobres à juger le prochain, et d'avoir été toujours plus portés à le disculper et à l'absoudre, qu'à le condamner.

Le mal ne serait pas encore si grand, si on en demeurait à de simples jugements, et qu'on se contentât de dégrader le prochain dans sa propre estime, mais on le fait d'ordinaire dans celle des autres. Par une effusion qui n'est que trop naturelle à la nature corrompue, on parle, on communique à autrui ces impressions malignes, on leur fait avaler le même poison, et on leur donne la mort après se l'être donnée à soi-même. Quel incendie ne cause pas ce qui n'était d'abord qu'une étincelle de feu? Quels maux ne produit pas la médisance? Si le démon, dit saint Bernard, est sur la langue de celui qui médit ou qui calomnie, il est dans l'oreille de celui qui l'écoute avec plaisir, et prend possession du cœur de l'un et de l'autre.

Mais cette langue perfide cause encore bien plus de ravages: elle fait trois blessures ou trois meurtres. Le premier, dans le médisant qui aiguise sa langue, comme le serpent fait la sienne; le second, dans celui qui entend la médisance et lui applaudit par envie, ou y consent par une crédulité indiscrète, et souvent dans la personne qui est l'objet de la médisance, lorsqu'elle n'a pas assez de vertu pour pratiquer le précepte évangélique, et qu'elle s'abandonne à tout ce que lui dicte l'esprit de vengeance et de ressentiment dans la douleur que lui cause sa diffamation. Oh! si l'on prévoyait ces funestes suites, que l'on serait bien autrement circonspect à parler! La seule nécessité où l'on se met, si l'on veut obtenir l'absolution de sa médisance, de la réparer autant qu'il est possible, ne serait que trop suffisante pour arrêter cette licence effrénée. Souvent même le mal est sans remède; car ceux à qui vous avez eu l'indiscrétion de faire confidence de vos soupçons n'auront pas plus de prudence que vous, et voilà la réputation de votre frère flétrie, sans retour. Ainsi une simple médisance produira le même effet qu'une maladie contagieuse qui

infecte toute une ville, quelquefois toute une province.

Quand même vos soupçons seraient bien fondés, et que l'évidence accompagnerait votre jugement, vous devriez le renfermer en vous-mêmes, et il ne serait pas toujours permis de le rendre public. Nos jugements intérieurs n'ont point d'autre règle que l'évidence et la vérité, *causa cogens* (comme parle l'école), mais pour les communiquer et faire part aux autres de ces impressions, il faut d'autres conditions.

Dès qu'ils sont destitués de cette évidence, ils blessent la justice et la vérité dues au prochain, quand même ils demeureraient dans le secret où ils ont été conçus : chacun a droit à sa réputation ; c'est un bien dont il est propriétaire et ne peut être dépouillé sans injustice, à moins qu'il n'y ait renoncé et perdu ce droit par des déréglements de notoriété publique. Hors ce cas et quelques autres pareils, vous ne pouvez le priver de votre estime, le faire descendre dans votre esprit du rang qu'il y occupait, sans lui ravir son bien, et commettre à son égard une espèce de larcin, qui lui doit être plus sensible que ne serait celui de tous ses biens. Jugez-en par vous-même : seriez-vous fort content que sur quelque léger indice, sur une faible conjecture, je ne dis pas qu'on vous traduisît dans le monde en homme sans probité et sans foi ; mais que, sans passer à cet excès, on n'eût plus que du mépris et de l'éloignement pour vous ; combien seriez-vous irrité d'une pareille injustice? Pourquoi donc la commettez-vous à l'égard d'autrui ?

Il y a bien d'autres injustices envers le prochain dans le jugement téméraire. Est-il juste de regarder un homme qui sera tombé par surprise dans quelque désordre, comme engagé dans l'habitude de ce vice? On n'est pas imprudent pour quelque inadvertance et quelque faute passagère; un homme ne doit pas être traité d'ivrogne pour s'être laissé une fois surprendre au vin, on n'en est souvent dans la suite que plus prudent et plus sobre.

Pourquoi, de vingt faces différentes que peut avoir une affaire, de cent biais par lesquels on peut l'envisager, et de tous les divers motifs qui ont pu produire une action, prendre la face la plus odieuse et choisir le motif le plus criminel ? Pourquoi, par exemple, attribuer à haine ou à vengeance ce qui peut être l'effet de la persuasion intérieure, et ce qu'on a cru devoir faire par principe de conscience? Pourquoi suppléer encore de nous-mêmes à ce que nous ne voyons pas dans l'action du prochain, aller au-delà des bornes de ce qui doit servir de fondement à notre jugement? On récuse en justice des témoins convaincus une fois de fausseté ou de parjure; pourquoi déférons-nous si légèrement au rapport de gens qui ne sont pas croyables dans le reste? dont nous avons tant de sujet de nous défier, et dont nous rejetterions le témoignage en toute autre rencontre? mais n'êtes-vous pas vous-mêmes des faux témoins, des témoins trompeurs, toutes les fois que vous assurez ce que vous ne savez pas? Si cette injure vous choque, sachez que le Saint-Esprit appelle de ce nom tous ceux qui, sur un bruit vague, sur une action ou une parole d'abord mal rapportée, et qui aura passé par cent bouches différentes, lesquelles l'auront de plus en plus altérée, prononcent hardiment de ce qu'ils ne connaissent pas, et condamnent des innocents sans les écouter. Car les hommes, dit un saint docteur de l'Eglise grecque, n'aiment rien tant qu'à s'entretenir des affaires qui ne les regardent pas; et comme elles leur sont très-peu connues, ils soutiennent comme certaines des choses fausses, et satisfont ainsi cette étrange avidité qu'ils ont de parler aux dépens de la vérité et de la justice, *testis est fraudulentus.* (*Prov.* XII.) Enfin, quoi de plus injuste que de se faire des raisons des avantages de la nature, ou de la fortune, ou des propres intérêts; de préférer toujours, dans les mêmes circonstances, ceux qui nous sont favorables, à ceux qui ne le sont pas, et faire de sa passion la règle de son estime : ainsi, les mêmes actions, dans les uns seront légères et pardonnables ; dans les autres, atroces et indignes de grâce. N'est-ce pas là faire acception de personnes contre la défense expresse qui nous en est faite dans l'Ecriture, et se servir de deux poids et de deux mesures, ce qu'elle traite d'abomination.

Si la justice est blessée par une pareille conduite, la charité ne l'est pas moins. Je ne parle pas ici de certains soupçons qui naissent de la charité, et qu'il ne faut pas par conséquent confondre avec ceux que j'attaque. Il est permis à ceux qui ont la charge de veiller sur les autres, d'exagérer leurs fautes, de juger sur les apparences et de former des soupçons, lorsqu'ils ne le font que pour l'utilité de ceux sur lesquels ils doivent veiller : *Malevolæ sunt suspiciones calumniantium*, dit saint Augustin, *benevolæ gubernantium;* un père peut innocemment soupçonner son fils, de la jeunesse duquel il craint les saillies : *Licet de filio male suspicari;* les soupçons qui naissent de la malignité de l'esprit sont condamnés par l'Apôtre, mais non pas ceux qui viennent de la charité.

Otez ce cas particulier, les impressions désavantageuses qu'on forme ou qu'on reçoit légèrement contre le prochain tendent à éteindre la charité; ce sont comme les premiers frissons d'une fièvre dangereuse qui va suivre, à moins qu'on ne la prévienne ; elles l'étouffent et la ruinent même entièrement, si elles passent jusqu'à un jugement formé et un plein consentement : par là, le bien qu'il fait nous devient suspect, nous n'y prenons aucune part, nous n'en bénissons pas l'auteur, et nous arrêtons ainsi le cours de ses grâces. Vous prenez en mauvaise part des paroles et des actions innocentes qui vous auraient édifié, si le soupçon n'avait altéré votre discernement. La personne lésée qui s'en aperçoit tôt ou tard se

préoccupe et se refroidit de même, une impression en produit une seconde, cette seconde une troisième ; on passe à des ruptures scandaleuses, et, s'il reste par hasard quelque étincelle de charité, elle demeure sans action et ne peut résister à ce froid. De là les haines irréconciliables, la cessation de tout commerce, les éclats scandaleux ; chacun prend parti selon ses liaisons ou ses préventions, et les chrétiens, qui ne devraient avoir entre eux tous qu'un cœur et qu'une âme, se divisent en factions et se font une guerre ouverte, à l'opprobre de la religion. Voyons présentement les remèdes d'un si grand mal, c'est ce que je vous ai promis par ma seconde partie.

SECOND POINT.

Dès qu'on connaît la nature et la cause d'une maladie, il n'est plus malaisé d'en découvrir les remèdes, puisqu'ordinairement les contraires se guérissent par les contraires. Vous avez pu connaître, par tout ce que je viens de dire, que les jugements téméraires qui en sont la suite naturelle avaient leur source dans la malignité du cœur humain, dans son orgueil et dans une légèreté indiscrète qui nous fait décider de tout sans examen et en parler avec la même facilité ; d'où il suit que le moyen le plus efficace de remédier à ce déréglement est de s'établir et s'enraciner solidement dans la charité et l'humilité, de modérer le désir inquiet de juger et de parler des autres, et nous renfermer en nous-mêmes.

Si nous aimions notre prochain comme nous-mêmes, ainsi que nous y sommes obligés par toutes sortes de lois, et que nous ne fissions tous qu'un cœur et qu'une âme, ainsi que faisaient les premiers fidèles, il ne serait pas nécessaire de vous recommander de fuir le jugement téméraire et la médisance, la fille détestable qu'il enfante ; vous en auriez autant d'éloignement et d'horreur que du meurtre et des empoisonnements, vous jugeriez du prochain, en toutes rencontres, aussi favorablement que de vous-mêmes ; mais les choses ont bien changé, la couleur de cet or si pur s'est étrangement altérée. L'Eglise naissante était une image de la Jérusalem céleste, dont tous les heureux habitants sont consommés dans l'unité parfaite. Cette même Eglise, quoiqu'elle conserve toujours inaltérable le dépôt de la charité qui est son âme et sa vie dans certain nombre de ses enfants, voit avec douleur, dans son déclin, que la plupart des autres présentent dans leur vie une triste image de celle de l'enfer, par leurs dissensions et leur haine implacable. Je puis encore enchérir, et cela demanderait des larmes de sang. Le Sauveur dit aux pharisiens, dans notre évangile, que Satan n'est pas divisé de soi-même, parce qu'autrement son règne ne subsisterait pas; et des chrétiens le sont. Des enfants de l'Eglise ne peuvent vivre en bonne intelligence, le démon n'est pas divisé contre lui-même, Satan ne chasse et ne persécute pas Satan, il y a concert et subordination entre ces esprits de ténèbres; les léopards ne se dévorent pas les uns les autres, et des hommes qui se disent disciples de Jésus-Christ le font, ils se mordent, ils s'entre-déchirent et se consument les uns les autres ! une telle considération n'a-t-elle pas de quoi vous frapper d'horreur ?

Ayez donc avant toutes choses une charité mutuelle ; c'est le lien de la société, l'amie et la conservatrice de la paix, elle ne sait ce que c'est que de penser le mal, non qu'elle soit imprudente et s'aveugle à plaisir, ou qu'elle approuve le mal, ce qui ferait tomber dans l'autre extrémité et donner aux ténèbres le nom de lumières; mais lorsqu'il y a fondement légitime de juger désavantageusement du prochain, elle ne reçoit ces impressions qu'avec peine, sa pente et son instinct vont à estimer et chérir un chacun; elle ne sort de cette situation qu'avec douleur. Un vrai chrétien considère les blessures de son frère comme les siennes propres, comme un objet de tristesse qui l'afflige et le tourmente. Oh ! qu'il est ingénieux à donner un tour favorable à tout ce qui en est susceptible ! S'il ne peut excuser l'action parce qu'elle est directement contraire à la loi de Dieu, il en diminue la grièveté sur les circonstances, sur l'intention, sur la violence de la tentation et la malice du diable; c'est l'excellent avis que nous donne saint Bernard, *si opus non potes, intentionem excusa, puta casum, puta subreptionem.* Dites jusqu'où me fussé-je emporté si je m'étais trouvé en pareille rencontre !

Si cette disposition est sincère, autant que nous avons senti de douleur en apprenant quelque chute du prochain, autant aurons-nous de joie de quitter cette persuasion, lorsque nous reconnaîtrons qu'elle était fausse et mal fondée. C'est ainsi que le grand prêtre Héli ayant fait un reproche très-humiliant à la pieuse Anne, femme d'Elcana, sur un soupçon mal fondé, fut ravi d'être désabusé et de connaître qu'il s'était mépris; c'est pourquoi aussitôt que cette sainte femme lui eut rendu raison de ce qui l'avait choqué d'abord, il la crut sans peine, et prit pour un effet de sa piété ce qui lui avait paru un déréglement honteux. C'est ainsi encore que les dix tribus des Juifs qui s'étaient établies au delà du Jourdain, ayant appris que les deux autres, à savoir, celle de Ruben, de Gad et la demi-tribu de Manassé, dont les possessions étaient en deçà, avaient construit un autel d'une prodigieuse grandeur sur le bord de ce fleuve, et croyant qu'ils n'avaient érigé cet autel que pour y sacrifier à des dieux étrangers ou au Dieu de leurs pères contre sa défense expresse, s'armèrent pour venger ce schisme prétendu, mais ils envoyèrent auparavant Phinées et des députés pour s'éclaircir de leur dessein, car le fait était constant. Ils le furent bientôt, et conclurent que le dessein des deux tribus avait été, non de rompre l'union entre eux, mais de la cimenter fortement, afin que ce fût un mémorial pour leurs enfants communs; qu'étant tous de la famille

de Jacob, ils avaient droit d'offrir conjointement leurs holocaustes sur l'autel commun des douze tribus dont celui-là était la figure. L'historien sacré marque que le grand prêtre et les autres députés des Israélites furent très-satisfaits de cette réponse, et les congratulèrent de leur attachement inviolable au culte du Seigneur.

Plût à Dieu que ces Juifs eussent plus d'imitateurs, mais il n'arrive que trop souvent que, bien loin de recevoir avec agrément tout ce qui est capable d'affaiblir ou d'effacer nos soupçons, nous sentons un dépit secret contre ceux qui nous désabusent; ce n'est qu'à regret et qu'à l'extrémité qu'on se rend. Il s'en trouve même, et ceci marque une corruption de cœur presque incurable, qui persistent dans leur malignité et refusent d'ajouter foi aux protestations très-sincères que leur font leurs frères, de la droiture de leurs intentions et de la pureté de leur conduite, prenant des préjugés, des ombres et des chimères pour des réalités. Sachez que si vous n'êtes ravis de vous dépouiller de ces soupçons injurieux, si vous n'allez au-devant de la vérité en cherchant de bonne foi à vous détromper, regardant ces éclaircissements comme un bien et comme la délivrance d'une tentation périlleuse, vous êtes charnels et marchez selon l'homme et non selon la charité.

L'orgueil n'a pas moins de part à cette disposition que la malignité. L'homme en est si rempli, qu'il s'élève non-seulement du bien qu'il fait comme s'il n'avait pas tout reçu de la main libéral de Dieu, mais encore du mal que font les autres, parce que ce mal semble les rabaisser au-dessous de lui; il lui présente deux idées qui flattent également sa vanité, qu'il est exempt d'un tel défaut et que les autres y sont sujets. S'il est forcé d'y reconnaître des qualités estimables, il s'en trouve incommodé et le souffre avec impatience. C'est ce qui lui fait embrasser le moindre soupçon capable de le déprimer; il le grossit dans son imagination et l'exagère dans ses discours; c'est un mets exquis qu'il croit présenter aux autres après s'en être rassasié le premier.

Oh! si nous avions reçu l'esprit qui repose sur les humbles; si nous étions bien pénétrés que nous ne sommes que des misérables pécheurs dignes de toutes sortes d'opprobres et de confusion, nous serions sans doute bien éloignés d'en user ainsi! Il ne nous arriverait jamais de nous préférer, je ne dis pas à ceux qui brillent comme des astres dans ce monde corrompu, et vivent dans la réputation d'une grande piété, mais même à ceux qui y ont perdu tout droit en s'abandonnant à des désordres scandaleux.

Nous dirions dans ces rencontres avec saint Ambroise, *justificata est magis Thamar quam ego,* Thamar, oui Thamar l'incestueuse est plus juste que moi. Si ces pécheurs, qui sont comme une terre foulée aux pieds des démons, avaient été autant cultivés et arrosés que moi, ils auraient porté de meilleurs fruits que moi et en plus gande abondance.

Ah! si nous sentions vivement nos propres maux, si notre âme marchait courbée sous le poids énorme de ses péchés, comme parle un prophète, ferions-nous tant d'attention à ceux des autres? Un malade peut-il insulter à un autre malade qu'en oubliant sa propre maladie et se distinguant de lui? Jetez hardiment la première pierre sur celui que vous accusez, si votre conscience vous rend témoignage de votre innocence; mais, si elle vous crie que vos crimes se sont multipliés par-dessus le nombre des cheveux de votre tête, pourquoi irriter votre juge qui déteste les superbes et ne donne sa grâce qu'aux humbles?

Mais je veux croire qu'il y a plus de légèreté en votre fait que d'orgueil, plus de paresse qui fait fuir le travail de s'instruire et supposer que ce qu'on a cru vrai l'est toujours, que de malignité; à quoi vous sert de ne pas agir par des principes aussi corrompus, si votre facilité à recevoir les mauvaises impressions et à les communiquer, produit à peu près les mêmes effets, si les inimitiés, les calomnies, les discordes et tous les autres inconvénients que j'ai exposés à vos yeux en sont les funestes suites.

Vous ne vous en garantirez qu'en vous renfermant dans votre domestique sans vous embarrasser de ce dont vous ne devez pas répondre à Dieu, qu'en devenant ami du silence et de la retraite, et lorsque vous serez obligé de parler, le faisant avec beaucoup de réserve et de circonspection. *Le coup de verge*, dit le Sage, *fait une meurtrissure, mais celui de la langue brise les os; il est bien mort des hommes par le tranchant de l'épée, mais encore davantage par leur propre langue; celui qui garde la sienne s'épargne les déplaisirs les plus cuisants, quiconque aime à parler sera rassasié des fruits de sa bouche, ses lèvres le feront tomber dans le précipice. Mettez donc un frein à votre langue; faites des portes et des serrures à votre bouche.* Le Roi-Prophète mettait une sentinelle à la sienne, quoiqu'elle fût l'organe du Saint-Esprit, afin qu'il n'en sortît rien que par son ordre; et vous, qui n'avez que le mensonge sur les lèvres, et dont la langue a servi tant de fois d'instrument au démon, vous ne craignez pas de parler, et de parler de ce qui ne vous concerne pas et dont vous n'avez qu'une connaissance obscure.

Mais il ne suffit pas de mettre une garde de prudence sur vos lèvres pour les fermer à la médisance, il faut encore une haie d'épines autour de vos oreilles pour l'arrêter ou pour piquer les médisants. Reconnaissez ici votre ignorance ou votre injustice, vous qui prêtez l'oreille au mensonge, et qui, par honneur ou par conscience renonçant à la détraction, vous êtes réservé le droit d'y croire et le plaisir de l'écouter? Que faites-vous par cette crédulité indiscrète et cette cruelle complaisance, que d'animer le détracteur, que de réchauffer le serpent qui pique. Vous ne voulez pas être l'assassin, mais vous devenez son complice, et c'est à tort que vous vous lavez les mains de l'effu-

sion du sang innocent, quand, par vos airs gais et épanouis, vos souris malins, vos applaudissements, vous aiguisez l'épée et les dards dont on les perce, et qu'au lieu de les protéger, vous fortifiez le bras qui les tue. *Garde-toi d'écouter la méchante langue*, dit Salomon; et David, son père, donne entre autres marques et caractères du juste, de ne prêter point l'oreille à tout ce qui peut ravaler ses frères dans son estime, mais au contraire de s'en déclarer ouvertement l'ennemi et le persécuteur : *Detrahentem secreto proximo suo hunc persequebar*. (*Psal.* C.) Bien loin d'avoir de la crédulité pour les calomniateurs secrets, il ne faut pas même avoir de la patience ; on doit leur témoigner l'horreur qu'on a de cet artifice de serpent qui se glisse dans l'obscurité pour faire une piqûre mortelle, et étouffer le mal en sa naissance du moins par un regard sévère, et en faisant lire sur son front l'indignation dont on est ému. Si vous êtes fidèles à user de ces remèdes ou de ces précautions, vous préviendrez une infinité de maux, vous tuerez les serpents, selon la parole de Jésus-Christ, et, s'il vous arrive qu'on vous ait fait boire quelque chose d'empoisonné et de mortel, il ne vous nuira point.

Ces mêmes dispositions ne sont pas moins nécessaires à ceux qui font l'objet des jugements téméraires et des médisances qu'à ceux qui se rendent coupables de ces vices, car il est rare que ces premiers ne viennent à connaître l'outrage qu'on leur a fait, et ne s'en ressentent cruellement ; de l'un à l'autre il n'y a qu'un pas. Puisqu'il nous est commandé formellement d'aimer nos ennemis quand même ils auraient formé le dessein de nous diffamer et de nous arracher la vie; combien nous est-il plus facile de conserver la charité à l'égard de ceux qui ne pèchent souvent que par inadvertance, par légèreté, par indiscrétion, et ne sont prévenus d'aucune haine contre nous. C'est un fantôme qu'ils haïssent et vous convenez que ce fantôme est haïssable, j'entends les défauts qu'ils vous attribuent; mais ils ont tort de vous en revêtir, n'en avez-vous jamais agi de même à l'égard de personne? Ne vous est-il jamais arrivé de vous forger d'eux des soupçons sans fondement. Usez donc de bénignité envers eux si vous voulez que le Seigneur en use à votre égard ; remettez de bon cœur et il vous sera remis de même, ou plutôt pour des oboles et des sommes légères, on vous remettra des talents, des dettes immenses ; quel profit pour vous, les jugements les plus avantageux vous en eussent-ils jamais autant causé ?

Mais je veux qu'il y ait eu plus de malignité que de précipitation, et qu'ils n'aient suivi que le mouvement d'une passion aveugle sans égard aux règles de la justice, ne sont-ils pas plus à plaindre que vous? Ils donnent par là la mort à leur âme, et, pour vous faire une légère égratignure, ils se percent de leur propre épée de part en part; si vous ouvrez votre cœur au ressentiment, à la haine, à la vengeance, vous ne vous rendez pas moins coupables qu'eux aux yeux du commun juge, qui ne mettra point de différence entre celui qui a haï le premier ou le dernier, mais les punira également. Le démon, qui est homicide dès le commencement, aura tout ce qu'il s'est proposé et prévaudra contre vous, au lieu que, si vous aimez cet ennemi visible, vous triompherez de l'invisible qui est le plus acharné, et vous gagnerez votre frère à Jésus-Christ; car qu'y a-t-il de plus capable de désarmer sa malignité, que de voir que votre charité à son égard n'en reçoit aucun refroidissement ?

Si vous avez donné lieu à ces jugements et qu'ils soient fondés, ne serait-ce pas à vous un dérèglement étrange de vouloir qu'on se crevât les yeux en votre faveur, et qu'on canonisât des actions dignes de blâme? N'est-ce pas un orgueil de démon de ne vouloir pas souffrir une humiliation passagère et une confusion salutaire pour expier votre péché? Vous irriteriez-vous contre celui qui vous avertirait que vous avez la fièvre ? Vengez-vous en vous corrigeant, et réformant en votre conduite ce qui est vraiment répréhensible ; comment vous établirez-vous jamais dans l'humilité sans laquelle vous n'êtes rien non plus que sans la charité? Si vous avez tant d'horreur pour l'humiliation qui est la voie naturelle pour acquérir ce trésor inestimable, l'estime des hommes est un objet dangereux qui attire votre cœur et l'empoisonne ; le mépris au contraire nous laisse la liberté d'aller à Dieu sans nous complaire vainement en nous-mêmes, sans nous détourner vers les créatures et les appliquer à nous.

Mais il y a un saint orgueil, un élèvement chrétien, que je souhaiterais vous pouvoir inspirer, c'est celui dont était rempli l'admirable saint Paul, qui se dit partout le plus petit des apôtres, écrivant aux Corinthiens qui avaient donné trop de créance à son préjudice à deux faux apôtres : Pour ce qui est de moi je me mets fort peu en peine d'être jugé par vous ou par quelque homme que ce soit : *Mihi pro minimo est ut a vobis judicer* (I *Cor.*, VI) ; j'attends, sans m'oser juger moi-même, celui qui manifestera le fond des cœurs et ouvrira le grand livre des consciences ; ce sera alors que chacun recevra la juste louange qui lui sera due. Je m'embarrasse des jugements d'autrui à mon égard, disait à son exemple saint Grégoire de Nazianze, de même que de leurs songes. J'ai un souverain mépris pour tout ce qu'ils peuvent dire et penser de plus injuste. En vérité nous sommes bien faibles et bien enfants de nous effrayer de ce spectacle de jugement ; que nous ôtent-ils et qu'ajoutent-ils à notre mérite réel et effectif? Ne nous laissent-ils pas tels que nous sommes? Nous garantiront-ils du jugement de la Vérité s'ils lui sont contraires, quelque favorables qu'ils puissent être, et nous en feront-ils condamner, quelque désavantageux qu'ils soient, si cette même Vérité nous trouve conformes à sa règle immuable?

Je ne prétends pas que notre honneur

nous doive être indifférent (à Dieu ne plaise), mais il y a un faux et chimérique honneur qu'un chrétien doit mépriser; et les prétendues nécessités de le conserver aux dépens de sa vie sont des maximes fausses, païennes, diaboliques. Cet honneur est une idole que les hommes animés de l'esprit du monde se sont forgée, qui ne subsiste que sur l'erreur de leur imagination et sur des principes directement contraires à l'Evangile. Il y a un honneur véritable qu'on doit maintenir par les voies qu'autorise notre sainte religion; il est préférable à la vie, puisque le même saint Paul disait qu'il choisirait plutôt la mort que de se laisser ravir la gloire d'un parfait désintéressement. *Quam ut gloriam meam quis evacuet.* (I *Cor.*, IX.) C'est plus en ce cas par rapport à ceux qui blessent leur âme par des diffamations criminelles qu'on peut et qu'on doit défendre cet honneur, que par rapport à nous-mêmes qui devons nous contenter de plaire à l'arbitre intérieur, lequel connaît bien la mesure de réputation qui nous est nécessaire parmi les hommes.

Enfin le silence est un excellent moyen pour réprimer ou confondre les langues médisantes, comme il en est un très-efficace pour se préserver soi-même de médire. C'est la meilleure et la plus forte de toutes les apologies. Ce fut le parti que prit la plus pure des vierges soupçonnée d'adultère par le plus juste et le plus saint des époux; elle remit sa cause entre les mains de celui qui avait fait de si grandes choses en elle, ne croyant pas devoir disposer de son secret. Aussi, il n'eut garde de l'abandonner; il envoya un ange qui dissipa les soupçons de Joseph et le rassura parfaitement. Il en enverrait de même plutôt un que de laisser, jusqu'à la fin dans la peine, ceux qui souffrent en silence, et n'offrent que des prières et des vœux pour ceux qui les déshonorent.

Mais comme il y a des rencontres où il n'est pas permis de se taire, parce qu'il en naîtrait du scandale, et que la gloire de Dieu même y est intéressée, on peut se justifier, mais il le faut faire sans blesser la justice évangélique ou la modération chrétienne. C'est ainsi que Job, chrétien dans la loi de nature, se justifia du soupçon injurieux de ses amis qui, le voyant couvert d'une plaie horrible depuis les pieds jusqu'à la tête, et une fourmilière de vers sortir de son corps, crurent qu'il s'était attiré un mal si étrange par le dérèglement de sa vie, et que c'était une juste punition de ses crimes. S'il y a quelque chose de véhément dans ce qu'il allègue pour sa défense, il ne sort jamais des bornes de la soumission qu'il doit à Dieu, et de la charité qu'il devait à ses faux consolateurs.

En voulez-vous un exemple touchant dans la loi judaïque, c'est la pieuse Anne que j'ai déjà citée. Le grand prêtre voyant son visage allumé (il l'était par la ferveur de la prière) et ses lèvres se remuer sans qu'il entendît aucun son, crut qu'elle était ivre, et lui dit de laisser reposer le vin qui la troublait : c'était à de pareilles paroles que vous auriez oublié tout respect pour la dignité, et que vous eussiez répliqué tout ce que vous aurait dicté la passion; mais que cette sainte femme en était éloignée : *Pardonnez-moi, mon Seigneur*, lui dit-elle, *je suis une femme comblée d'affliction, qui n'ai bu ni vin ni rien qui puisse enivrer, mais j'ai répandu mon âme en présence du Seigneur; ne croyez pas que votre servante soit comme l'une des filles de Bélial; il n'y a que ma douleur qui m'ait fait parler jusqu'à cette heure.* Voilà un parfait modèle de la conduite que vous devez observer à l'égard des supérieurs, ou des personnes vertueuses prévenues contre vous; il faut les apaiser en la manière la plus douce et la plus humble qui soit possible, sans s'écarter jamais de la déférence due à leur rang ou à leur piété. Mais, si ce sont des inférieurs qui vous déshonorent, si ce sont des gens qui se préviennent non par une simple méprise mais par un entêtement volontaire, et qui, ayant une fois conçu de l'aversion pour des personnes très-innocentes, ne veulent plus rien entendre qui pût les justifier, tels qu'étaient les persécuteurs des premiers chrétiens, de peur d'être moins libres à condamner ceux qu'ils sont résolus de haïr toujours, puis-je vous proposer en ce cas un modèle plus achevé que celui de notre adorable Maître dans notre évangile même. Il ne devait pas en cette rencontre ici garder le silence comme il fit dans le cours de sa passion, parce que c'était alors l'heure de la puissance des ténèbres, et qu'il était marqué de lui qu'il se laisserait égorger comme un agneau sans ouvrir la bouche; aujourd'hui il ne peut pas abandonner le soin de sa justification, puisque la gloire de son Père qui l'avait envoyé y est intéressée. Mais que dit-il à cette race de vipères qui lui imputait d'agir de concert avec Satan, et de guérir les possédés au nom de Béelzébuth ? Il pouvait leur répartir qu'ils en étaient eux-mêmes possédés, car ne faut-il pas être vendu à cet esprit de malice pour faire des jugements téméraires de cette nature, et de pareils blasphèmes ne sont-ils pas le fruit d'une malice noire, diabolique et consommée? il pouvait les couvrir de confusion en leur faisant sentir que c'étaient eux-mêmes qui chassaient les démons par Béelzébuth, c'est-à-dire qui ne surmontaient certains vices que par d'autres vices spirituels plus énormes devant celui qui pèse tout au poids de son sanctuaire. Leur prétendue vertu n'était qu'une espèce de chimie qui s'occupait à raffiner les vices ; moins ils étaient voluptueux, plus ils étaient superbes; s'ils n'avaient pas les vices des bêtes, ils étaient sujets à ceux des Démons. Ainsi les pharisiens n'étaient pas injustes, ravisseurs, adultères, comme le reste des hommes, comme s'en vante l'un d'eux dans sa prière impie, mais ils étaient pleins d'envie, dominés par l'avarice et par l'ambition ; ils faisaient servir la religion de voile à leur avarice, ignorants quoiqu'ils crussent avoir la clef de la science, que les vices ne sont jamais vaincus, que lorsqu'ils le sont par l'amour de la jus-

tice. Vous pouviez, Seigneur, les confondre et les humilier de la sorte, et leur orgueil méritait d'être encore plus rabaissé, mais une pareille réplique à cette sanglante injure aurait pu paraître une récrimination, et vous nous vouliez donner l'exemple de la modération que nous devons garder en pareilles conjonctures.

Voyez, chrétiens mes frères, comme il se possède dans une calomnie si atroce ; jamais plus de paix, plus de calme, plus de tranquillité, plus de sagesse dans une défense si légitime ; et il faut que nous soyons bien durs et bien insensible si, à la vue de ce merveilleux exemple, nous ne désavouons et ne détestons ces troubles, ces aigreurs, ces violences, ces emportements auxquels nous nous abandonnons pour de bien moindres offenses.

Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderons la terre, non cette terre frappée de malédiction, hérissée d'épines, le sujet de mille et mille contestations, et le théâtre des guerres, mais la terre de leur cœur par la patience, et là-haut la terre des vivants où règne à jamais la justice et la parfaite charité, c'est le bonheur que je vous souhaite.

SERMON XXVIII.

Pour le troisième lundi de Carême.

DU PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Multi leprosi erant in Israel sub Elisæo propheta, et nemo illorum mundatus est nisi Naaman Syrus. (*Luc.*, IV.)

Il y avait plusieurs lépreux en Israël du temps du prophète Elisée, et nul d'entre eux ne fut guéri, mais seulement Naaman qui était de Syrie.

Si c'est être heureux que de ne se point scandaliser de Jésus-Christ, ainsi qu'il le dit lui-même, et de reconnaître dans les infirmités de la chair dont il a daigné se revêtir pour nous, toute la plénitude de la divinité, c'est le plus grand des malheurs de prendre de lui et de sa parole, ou de celles de ses serviteurs, un sujet de scandale, et convertir par la corruption de son cœur en poison le souverain remède que le céleste médecin présentait de sa propre main.

C'est néanmoins ce qui arrive aujourd'hui à ces concitoyens de Nazareth. Ils vont aveuglément heurter et se briser contre cette pierre choisie, destinée à être le fondement du salut des hommes; ils rendent inutiles, et méprisent les conseils de la sagesse sur eux, puisque les miracles qu'il avait faits exprès ailleurs devaient lui attirer plus de considération dans sa propre patrie, et y faire recevoir ses moindres paroles comme des oracles, telles qu'elles étaient en effet; ils lient en quelque sorte les mains à sa toute-puissance; car l'historien sacré marque qu'il ne put faire beaucoup de miracles à cause de leur incrédulité. Malheureux de n'avoir pas su connaître le temps favorable de leur visite, ils passent jusqu'à cet excès horrible et monstrueux (qui le pourrait croire) de le conduire sur le sommet de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie, pour le précipiter ; il ne sortit de leurs mains qu'en se rendant invisible, non qu'il craignît la mort, mais parce que son heure n'était pas venue. Ainsi cette bourgade si privilégiée, où s'était opéré le grand mystère de notre rédemption, le fondement de tous les autres, je veux dire l'Incarnation, sera traitée au jugement dernier avec plus de rigueur que l'infâme Sodome, et, après s'être vue élevée jusqu'au ciel, elle sera abîmée jusqu'au plus profond des enfers.

Plût à Dieu que les seuls habitants de Nazareth éprouvassent cette condamnation effroyable ! Divers chrétiens en sont menacés, et sont encore plus inexcusables, parce qu'ayant reçu des faveurs encore plus signalées, ils n'en ont pas moins abusé, ils ne sont pas touchés de la parole de Dieu dans la bouche de ses ministres, aussi ulcérés d'envie contre ses membres, aussi peu disposés à embrasser la pénitence qu'il leur prêche par notre ministère. Je veux croire pour ma consolation que vous n'êtes pas de ce nombre, et que vous ne vous scandaliserez pas de la vérité qui irrita si fort ce peuple indocile, et le poussa aux plus violentes extrémités. Ce furent les deux exemples tirés de l'Ecriture que Jésus-Christ leur allégua dans le discours qu'il fit en leur Sinagogue sur un passage du livre d'Isaïe, qui lui fut présenté, et désignait le Messie : Je vous dis en vérité qu'il y avait plusieurs veuves en Israël au temps d'Elie, lorsque le ciel fut fermé durant trois ans et demi, et qu'il y eut une grande famine dans toute la terre, et néanmoins Elie ne fut envoyé chez aucune d'elles, mais chez une femme veuve de Sarepta près de Sydon. Il y avait de même plusieurs lépreux en Israël du temps d'Elisée, et nul d'entre eux ne fut guéri, mais seulement Naaman, seigneur de Syrie. Cet adorable prédicateur voulait faire comprendre par là, à ses compatriotes ingrats, qu'ils ne doivent pas compter sur les grâces de Dieu comme si elles leur étaient dues préférablement à d'autres, mais les recevoir avec l'estime et la reconnaissance qu'elles méritent. Il voulait encore nous marquer le petit nombre des élus ; c'est à cette dernière vérité que je m'arrête, et me propose de vous faire voir sensiblement que le nombre de ceux qui se sauvent est petit en comparaison de ceux qui se perdent : ce sera mon premier point. Et, pour ne vous pas laisser dans la consternation, ce que vous devez faire pour être de ce petit nombre, la solide dévotion envers Marie est l'un de ces moyens. Recourons à elle pour obtenir les lumières du Saint-Esprit, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il n'y a point de vérité plus terrible et en même temps plus établie dans l'Ecriture, et que le Saint-Esprit ait eu soin d'exprimer plus clairement et en plus d'endroits, que celle du petit nombre des élus; toutes les figures, les comparaisons, les paraboles que nous y trouvons sur ce point, donnent lieu de con-

cevoir le nombre de ceux qui seront sauvés comme étrangement petit.

Et ne vous imaginez pas que ces figures et ces comparaisons soient des allégories dont le sens est quelquefois arbitraire, et où l'imagination ne se donne que trop carrière; ce sont des figures dont les auteurs canoniques, organes du Saint-Esprit, ont fait eux-mêmes l'application. L'apôtre saint Pierre nous donne assez clairement à entendre que, comme aux jours de Noë, un nombre entier de méchants fut englouti par les eaux du déluge, et qu'ainsi il n'y eut que la famille de ce patriarche, composée de sept personnes, sauvée : *In qua paucœ id est octo animœ salvœ factœ sunt.* (*I Petr.*, III.) Il n'y a aussi que peu de personnes qui se sauvent dans l'Eglise, si on les compare au grand nombre de ceux qui périssent hors d'elle et même dans elle. Saint Paul se sert aussi d'une comparaison aussi étonnante, c'est celle des Israélites que Moïse tira de la captivité d'Egypte par divers prodiges pour les introduire dans la terre promise, image du ciel où coulent les ruisseaux du miel et du lait de la justice. Ils sortirent au nombre de six cent mille combattants, et une multitude infinie de femmes et d'enfants, et de ce nombre innombrable il n'y en eut que deux qui méritèrent par leur fidélité d'y entrer, à savoir : Josué et Caleb ; tout le reste périt dans le désert, en punition de ses murmures et de ses révoltes. L'apôtre emploie au même endroit une autre comparaison très-forte, c'est celle des athlètes ; il dit que, comme ils s'assemblaient de divers endroits pour courir dans la lice qui leur était ouverte, mais qu'un seul d'entre eux remportait le prix, il en sera de même des chrétiens, et que ceux-là seuls seraient couronnés qui auraient observé les lois du combat.

Voici une nouvelle figure au jugement des saints Pères. Dieu ayant choisi Gédéon pour affranchir son peuple de la captivité des Madianites qui les opprimaient depuis plusieurs années, et manifesté son choix par des miracles, trente-deux mille hommes vinrent se ranger sous ses drapeaux pour seconder un si glorieux dessein. Ce grand homme, qui comptait plus sur le secours de Dieu que sur la multitude, fit publier dans son camp que si quelqu'un avait peur des ennemis, et se sentait effrayé de tout cet appareil de guerre, il avait liberté entière de se retirer et de retourner en sa maison. A ce son de trompette, vingt-deux mille Juifs se détachent avec une secrète joie du corps d'armée ; le voilà réduit à dix mille. Dieu dit alors à Gédéon de mener les siens à la rivière, et les éprouver en la manière qu'il lui marquerait, de congédier tous ceux qui s'étendraient de leur long pour boire plus à leur aise, et de ne réserver pour son expédition que ceux qui sans s'arrêter prendraient vite et en passant de l'eau dans le creux de leur main pour apaiser un peu l'ardeur de leur soif. Chose étrange, il ne s'en trouva que trois cents de ces derniers ; tous les autres furent renvoyés honteusement comme des efféminés. Quel retranchement ! de trente-deux mille il ne s'en trouve que ce petit nombre jugé digne de combattre pour la querelle du Seigneur, image fidèle et parfaite des chrétiens qui n'usent de ce monde qu'en passant. Tout le reste qui représente ses amateurs est réprouvé et n'a aucune part à la victoire de Jésus-Christ le véritable Gédéon.

Le prophète Isaïe, parlant de l'ancien peuple, figure du nouveau, dit que ce qui restera au milieu de la terre sera comme quelques épis restés dans un champ moissonné, quelques olives qui demeurent sur un arbre après qu'on l'a dépouillé de ses fruits, ou comme quelques raisins qu'on trouve sur un cep après qu'on a fait la récolte, qui échappent à la main du vendangeur. *Toute tête est languissante , tout cœur est abattu depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête; il n'y a rien de sain dans lui* (c'est de son peuple qu'il parle), *ce n'est que blessure, contusion et plaie enflammée.* David se plaint qu'il n'y a plus de saints ; que les vérités ont été altérées par les enfants des hommes ; qu'ils se sont corrompus et sont devenus abominables dans leurs désirs ; qu'il n'y en a point qui fasse le bien, pas un seul ; que tous se sont détournés de la bonne voie, et que les uns ne tendent qu'à affliger et opprimer les autres ; que leur bouche est remplie de malédiction et d'amertume, et leurs pieds courent avec vitesse pour répandre le sang. Le prophète Jérémie n'est pas moins surpris et moins touché de la rareté des justes et du nombre effroyable des impies. *Va*, lui dit le Seigneur, *dans les rues de Jérusalem , cherche dans ses places et ses maisons, vois si tu trouveras un seul homme qui agisse selon la justice.* Le prophète s'imaginait qu'il n'y eût que les pauvres qui, ignorant la loi du Seigneur, suivissent la malice de leur cœur : *J'irai donc*, dit-il, *chercher les princes du peuple qui sont plus éclairés, mais j'ai trouvé que ceux-ci ont conspiré tous ensemble avec encore plus de hardiesse à briser le joug du Seigneur.* Ils aiment les présents. Chacun d'eux, ainsi qu'un cheval, courait avec une ardeur furieuse après la femme de son voisin. Depuis le plus grand jusqu'au plus petit, tous s'étudient à satisfaire leur avarice ; depuis le prophète jusqu'au prêtre, tous ne pensent qu'à tromper avec adresse. *Malheur à moi*, s'écrie Michée, *je suis réduit à cueillir des raisins après que la vendange a été faite ; on ne trouve plus de saint sur la terre, il n'y a personne qui ait le cœur droit, tous tendent des piéges pour verser le sang; ils appellent bien le mal qu'ils font. Le meilleur d'entre eux est comme une ronce, et le plus juste comme l'épine d'une haie; le fils traite son père avec outrage, la fille s'élève contre sa belle-mère, et l'homme a pour ennemis ceux de sa propre maison.* Tous les autres prophètes parlent à peu près le même langage, et déplorent l'oubli universel où les hommes vivent de Dieu, et le renversement public de ses lois qui en est une suite.

Je sais bien qu'il faut mettre une grande

différence entre la Synagogue, dont le caractère était l'esprit de servitude, et qui n'obéissait à Dieu que par la crainte des châtiments, ou par la vue des récompenses temporelles, et entre l'Eglise, la femme libre, épouse de l'Agneau, qui s'attache à lui par un amour chaste, et ne soupire que pour les biens invisibles; autant qu'il a été pour ainsi dire avare de ses grâces à l'égard de la première, autant en a-t-il été prodigue envers la seconde; un heureux déluge inonda la terre à la descente du Saint-Esprit, envoyé pour en changer la face, et d'idolâtre et profane qu'elle était, en faire un temple auguste où Dieu fût adoré en esprit et en vérité, et une image du ciel. O charmant souvenir! qui ne sert toutefois qu'à percer le cœur de ceux qui sont sensibles à la beauté de la maison de Dieu! Jésus-Christ faisait alors des récoltes abondantes, et ses ouvriers succombaient presque sous le poids des gerbes qu'ils transportaient dans le ciel; la multitude des fidèles n'était qu'un cœur et qu'une âme; la grâce était grande dans tous; ceux qui se perdaient étaient comme quelques épis et quelques grappes qui échappent à la main des ouvriers; mais depuis que le monde, sans changer d'inclinations et de conduite, a pris le nom de chrétien, et que ses vices se sont répandus comme un torrent sur cette terre sainte et l'on ravagée, il semble que le démon se soit rendu le maître de ce champ arrosé du sang de Jésus-Christ, et que ce cruel ennemi recueille des moissons entières de ronces et d'épines qu'il y a semées, et jouisse en paix du fruit de ses attentats, quoique la foi y demeure inviolable, et que les ministres de l'Eglise ne fassent plus que glaner quelques épis et quelques fruits demeurés comme par hasard sur l'arbre.

Je conviens que le nombre des élus est grand et nombreux en soi, car nous voyons dans la divine *Apocalypse* que outre les cent quarante-quatre mille élus tirés de la postérité charnelle d'Abraham (nombre certain pour un incertain), marqués au front du caractère de la croix par un ange, l'apôtre saint Jean vit une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue, debout devant le trône de l'Agneau, revêtus de robes blanches, et tenant des palmes à la main en signe de leur victoire sur le monde et le péché. Cela n'empêche pas néanmoins que le nombre des élus ne soit très-petit en comparaison de celui des réprouvés, et si les premiers, vraie postérité d'Abraham, sont marqués par les étoiles du ciel, dont il est bien difficile d'assigner le nombre, les derniers le sont par les grains de poussière de la terre et du sable de la mer qu'il est impossible de nombrer.

Nous n'avons qu'à écouter là-dessus l'Auteur même de la prédestination, qui sait le nombre de ses étoiles et les nomme chacune par leur nom.

Il n'appelle ses élus que le petit troupeau, *pusillus grex* (*Luc.*, XII), les paraboles dont il se sert, pour instruire le peuple, faisant connaître par là assez clairement à combien peu il se réduit. Dans celle des semences de quatre parts, il y en a trois de perdues et qui ne fructifient point : celle qui tombe sur le grand chemin, sur la pierre et parmi les épines; il n'y a que celle qui trouve de la bonne terre. Tous les conviés au festin des noces s'excusent sur de vains prétextes et s'en verront exclus pour jamais; le père de famille est obligé d'envoyer ses serviteurs chercher de tous côtés dans les rues, les carrefours et jusque dans les haies, et forcer ceux qu'ils rencontreraient de venir pour remplir sa salle; l'Eglise comparée à une aire où la paille est enfermée avec le bon grain, et fait tout un autre monceau que lui, si on y joint encore l'ivraie. Toutes ces comparaisons indiquent la même vérité. Mais, sans chercher des paraboles, dont l'esprit humain pourrait éluder le sens, ne nous dit-il pas, en divers endroits, qu'il y en a beaucoup d'appelés et peu d'élus : *Multi vocati pauci vero electi.* (*Matth.*, XX, XXII.) Qu'est-ce que ces paroles signifient autre chose, sinon que de cette multitude infinie d'hommes, qui sont appelés, par la prédication des apôtres et de leurs successeurs, à la grâce de l'Evangile, il y en aura très-peu qui l'embrassent, beaucoup moins qui y soient fidèles et persévèrent jusqu'à la fin? Il s'écrie ailleurs avec admiration, lui qui est incapable de surprise : Oh! que le chemin qui conduit à la vie est étroit, et qu'il y en a peu qui le trouvent! *Quam angusta porta et arcta via est quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam.* (*Matth.*, XIV.) C'est être donc prédicateur du serpent que d'oser avancer que le chemin du ciel est spacieux et que sa porte est large, pendant que celui dont la prescience ne se peut tromper nous assure du contraire et s'étonne de la voir si étroite? Les hommes, qui ne cherchent qu'à flatter leurs semblables et leur procurer une fausse paix, ont beau faire la dévotion aisée, élargir la voie, persuader aux amateurs du monde qu'ils y marcheront sans peine avec leurs richesses et tous les objets de leurs attachements criminels, que leur salut est entre leurs mains, et qu'il ne tiendra qu'à eux de se convertir quand ils voudront, le témoignage de la Vérité incarnée les dément formellement; il n'y a rien qui soit plus de foi que ce que l'auteur et le consommateur de la foi apprend ici, qu'il faut entrer par la porte étroite, parce que la porte de la perdition est large et le chemin qui y mène spacieux; qu'il y en a beaucoup qui y passent, qu'au contraire la porte de la vie est petite, le chemin qui y mène étroit, et qu'il y en a peu qui le trouvent.

Les saints Pères n'ont eu garde de parler un langage différent de celui de notre commun Maître. Saint Chrysostome est celui de tous qui paraît le plus vivement frappé de cette idée, le plus pénétré de cette vérité terrible, et qui la répète le plus souvent à son peuple; il dit que c'est beaucoup si

d'Antioche ou de Constantinople, les villes les plus peuplées qui fussent alors, et où il restait peu d'idolâtres et peu d'hérétiques, il y en avait un petit nombre de sauvés, je n'ose le nommer. Prêchant devant le plus nombreux auditoire qui fût jamais : Il me semble, dit-il, voir la même chose que si, après un sanglant combat, je considérais le champ de bataille où il viendrait d'être livré; qu'apercevrai-je de quelque côté que je tournasse la vue, que soldats et officiers percés de coups, corps mutilés, bras, jambes, têtes coupés, des troncs hideux à voir, nageant dans des ruisseaux de sang, des monceaux de morts et de mourants, pêle-mêle entassés, enfin la mort sous mille formes différentes : quel horrible spectacle, votre imagination en frémit ! O Dieu, se pourrait-il bien faire que j'eusse du fondement de dire quelque chose de pareil, et que j'annonçasse, ainsi qu'un autre Ezéchiel, la parole de Dieu à des cadavres et à des ossements secs. Sortez de mon esprit, pensées si tristes et si affligeantes; je veux croire pour ma consolation que tous vos noms sont écrits dans le livre de vie, et j'ai une ferme confiance que celui qui a commencé le bien en vous ne cessera de le perfectionner jusqu'au jour de Jésus-Christ.

Saint Bernard, qui, ayant vécu dans un siècle plus voisin du nôtre, voyait les déréglements se multiplier, et sur le point d'en produire encore de plus grands, ne parle pas avec moins de force de cette disette de gens de bien. Il ne craint pas de dire que l'Eglise était sans comparaison plus affligée par la corruption de ses enfants, qu'elle ne l'avait été autrefois par les persécutions des tyrans, que ses amis étaient devenus ses ennemis, que sa plaie était profonde et incurable.

J'aurais pu me dispenser d'alléguer aucune autorité pour prouver ma proposition, ni même des passages aussi formels de l'Evangile que ceux que j'ai cités, mais seulement vous prier de faire attention sur la manière dont les hommes ont vécu par le passé et vivent encore aujourd'hui, et juger de leur sort éternel par les simples notions de la foi et ce que vous enseigne votre religion.

Avant le déluge *toute chair avait corrompu sa voie*, et l'homme suivant, comme les bêtes brutes, l'instinct aveugle de ses passions, s'y abandonnait avec moins de modération qu'elles. La punition si terrible que Dieu fit de ses crimes ne le rendit pas plus sage; la terre s'étant repeuplée de nouveau, l'idolâtrie l'infecta presque tout entière; les hommes stupides adorèrent l'ouvrage de leurs mains; le Seigneur irrité laissa marcher les nations dans leurs voies, ou plutôt leurs égarements; il se sépara seulement la famille d'Abraham pour y conserver son culte; mais la plupart ne lui en rendait qu'un charnel, et si vous en exceptez un petit nombre qui était chrétiens par avance, tout le reste ne se perdait pas moins que les gentils et se rendait prévaricateur de la loi mosaïque comme les autres de la loi naturelle. Combien de peuples auxquels l'Evangile n'a point encore été annoncé, ou ne l'a été que tard, ou qui l'ont abandonné ensuite pour embrasser les superstitions brutales de Mahomet. Quel nombre prodigieux d'hérétiques qui, dans tous les siècles, se sont séparés de l'Eglise, ou de schismatiques qui ont déchiré son sein, et érigé autel contre autel ? Je suis encore plus épouvanté du nombre d'enfants rebelles, qui, reconnaissant ses pasteurs, et participant à ses sacrements, la déshonorent par une vie animale et toute païenne. Ah ! ils se sont accrus par delà tout nombre : *Multiplicati sunt super numerum*. (*Psal.* XXXIX.) Le royaume des cieux n'est pas sans doute pour ce qu'il y a de catholiques avares, ravisseurs du bien d'autrui; ni les médisants, ni les injustes, ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les impudiques, ni les voleurs, ni les ivrognes, ni tous les esclaves de la cupidité, n'y entreront pas. Tous ces gens-là, loin d'avoir part au céleste héritage, seront traités avec plus de rigueur au jugement dernier que les infidèles; il faut mettre au même rang ceux qui ont manqué au devoir indispensable de faire l'aumône, ou d'élever chrétiennement leurs enfants et veiller sur leurs domestiques, un plus grand détail pourrait vous ennuyer. En un mot, il n'y aura de sauvés dans l'Eglise (car hors d'elle tout périt) que les innocents et les pénitents; les premiers sont ceux qui ne sont jamais déchus de la grâce du baptême, et qui ont conservé fidèlement le sceau du Saint-Esprit et les droits de l'adoption divine; mais où sont-ils? Il y en a sans doute moins qu'on ne pense. S'il suffisait pour être censé de cet heureux nombre, de n'être tombé dans aucun désordre grossier qui viole visiblement le Décalogue, j'avoue que le nombre en pourrait être grand; mais la grâce ne se perd-elle que par des vices corporels ? Les spirituels ne l'étouffent-ils pas dans les cœurs ? et souvent, d'autant plus dangereusement, que c'est au milieu des signes de vie qu'on s'y livre sans scrupule, quelquefois sans y faire réflexion, ou si on l'a fait, c'est sans en sentir de confusion et de remords. Jésus-Christ ne reproche aucuns péchés corporels aux pharisiens, mais seulement leur avarice insatiable, leur orgueil démesuré, leur envie, leur hypocrisie; voilà ce qui les rendait plus abominables à ses yeux, que les usures des publicains et les prostitutions des femmes débauchées. Vous vous reposez peut-être sur l'observation extérieure des commandements de Dieu et de l'Eglise, mais sachez que c'est un signe fort équivoque de votre justice prétendue; ne peut-elle pas être aisément un effet de l'habitude commune à tous ceux qui professent quelque religion que ce soit ? Les Turcs ne pratiquent-ils pas régulièrement certains usages pour le moins aussi pénibles et gênants ? Qui sait si toutes ces prétendues bonnes œuvres ne sont pas infectées par des recherches secrètes de l'estime des hom-

mes? Si votre cœur n'est pas ulcéré d'envie, ou de jalousie contre le prochain; si l'ambition de vous élever ou vos enfants l'attache aux biens ou à la vie présente, à ses aises, ses commodités, n'est point votre passion dominante? Saint Bernard ne fait pas difficulté de dire que le seul crime d'ingratitude pour les bienfaits reçus de Dieu peut être si grand, qu'il égale quelquefois l'énormité de plusieurs péchés corporels; or, qui peut s'assurer de n'être pas coupable de cette ingratitude criminelle? Qui peut encore se flatter de n'être pas du nombre de ceux dont Dieu se plaint qu'ils ne l'honorent que du bout des lèvres, tandis que leur cœur est éloigné de lui? La parabole des dix vierges, dont cinq furent exclues du festin des noces, fait voir sensiblement que ce malheur arrivera à plusieurs qui ne s'y attendent pas.

Venons aux pénitents. Les vrais sont peut-être encore plus rares que les innocents. C'est une maxime incontestable qu'il n'y a point de pénitence où il n'y a point de changement de vie; c'est pourquoi saint Augustin, adressant la parole à ceux qui prétendaient être réconciliés par l'absolution du prêtre, quoiqu'on les vît vivre toujours de même, leur dit : Pénitents, pénitents, si toutefois vous êtes pénitents et non des moqueurs, changez de vie : un vrai pénitent doit être méconnaissable à ceux qui le pratiquaient auparavant; il doit penser, parler et agir autrement qu'il ne faisait.: ce n'est plus cet homme colère, vindicatif, adonné au jeu, à la débauche, qui suivait aveuglément l'instinct de ses passions, c'est un vrai chrétien, en qui il ne paraît plus qu'humilité, douceur, charité, patience, application à ses devoirs; on n'y voit plus cette ardeur pour les richesses, les plaisirs et les vanités; ce n'est plus cette dame fainéante, causeuse, curieuse de nouvelles, de coquetterie, de modes, médisante, emportée dans son domestique, c'est présentement une bonne mère de famille, modeste, réservée en ses discours, appliquée à ses devoirs et à toutes sortes d'actions pieuses; or, je vous demande (car je ne veux point d'autres témoins que vous), si on voit beaucoup de pareils changements? Chacun toutefois reçoit les sacrements à Pâques; la face du christianisme est-elle renouvelée? Les choses ne vont-elles pas toujours leur train? c'est beaucoup qu'elles n'empirent pas : mêmes fraudes dans le négoce, même luxe et somptuosité, même dureté envers les pauvres, mêmes envies les uns contre les autres, même fureur pour le jeu : entend-on moins de blasphèmes et les cabarets sont-ils moins fréquentés par les artisans les jours de fêtes et dimanches? On n'est donc qu'un faux pénitent lorsqu'on n'est différent de ce qu'on était que par l'usage extérieur du sacrement de pénitence et d'Eucharistie.

Ce n'est pas encore assez pour être un vrai pénitent; il ne suffit pas de changer, il faut expier et réparer le passé par de dignes fruits de pénitence. Il se trouve assez de gens qui changent, soit que l'âge amortisse leurs passions et que d'autres succèdent à ces premières, soit qu'on craigne de se déshonorer dans le monde, ou même de se damner, ce qui peut être l'effet de l'amour-propre aussi bien que de la foi; mais que le nombre est petit de ceux qui entrent dans le zèle de la justice vengeresse de Dieu et soient ingénieux à se tourmenter eux-mêmes et faire payer à leur chair les maux qu'elle a faits à leur esprit; nous souscrivons volontiers à l'anathème que l'Eglise a prononcé au concile de Trente contre l'erreur de Luther qui faisait consister toute la pénitence dans le seul changement de vie, sans y joindre des satisfactions pour le passé. Mais dans le fond nous nous conduisons comme si nous étions persuadés de son dogme hérétique. Car, je vous prie, où sont les satisfactions proportionnées à la qualité et à la quantité de vos péchés? Où sont les gémissements, les jeûnes, les veilles, les retraites, les longues prières, les macérations de la chair? Tout se réduit à la déclaration de ses péchés qu'on raconte souvent à l'oreille d'un prêtre comme une histoire, et à l'accomplissement de ces légères pénitences qu'on impose communément, la récitation de quelques psaumes, quelques chapelets. Est-ce là cette compensation des supplices éternels de l'enfer qu'on a mérités? Est-ce ne pas échapper comme gratuitement à la vengeance divine, pour parler avec Tertullien? Il faudrait avoir perdu la raison aussi bien que la foi pour croire rien de pareil.

Je sais bien que l'Eglise s'est relâchée des rigueurs de l'ancienne discipline, et que les anciens canons ne sont plus en vigueur. Mais l'austérité est essentielle à la pénitence; il y aura toujours une extrême différence entre le premier baptême que nous recevons en l'enfance, où le sang de Jésus-Christ nous est appliqué sans travail de notre part, et le baptême laborieux dans lequel il faut se plonger pour se purifier des souillures contractées après le premier. En vain de faux docteurs, partisans de la chair, vous promettront de vous faire expier vos péchés avec autant de facilité et de plaisir que vous les avez commis; toute médecine est amère. On ne prescrit point contre la vérité, ses droits demeurent inviolables; et, comme la plupart des pécheurs d'aujourd'hui, loin de les observer, ne les connaissent pas seulement et écoutent ce qu'on leur en dit comme de simples spéculations; c'est pour cela que l'enfer a étendu ses entrailles, qu'il a ouvert sa gueule jusqu'à l'infini, et que tout ce qu'il y a de puissant, de glorieux, d'illustre y descend en foule avec le peuple.

Et ne me dites pas que ces vérités ne sont que trop bien prouvées et qu'elles ne vous paraissent propres qu'à jeter les gens dans le désespoir; elles n'ont pour but, au con-

traire, que de conduire à une juste confiance et remplir d'une espérance solide; mais la voie pour y arriver est une crainte salutaire. Le *Sage*, dit Salomon, *craint et s'éloigne du mal*. L'insensé se rend prévaricateur par la folle confiance dont il est rempli. La crainte est la mère de la sûreté, et c'est bien en vain qu'on crie, que c'est précipiter les âmes dans le désespoir, ou du moins les faire tomber dans le découragement; car, malgré tout le soin que les ministres de Jésus-Christ prennent de vous mettre devant les yeux les divers sujets que vous avez de trembler, vous ne vous mettez que trop au large et ne vous établissez que trop dans une fausse paix, comme si votre prédestination vous était révélée et que vous en eussiez des lettres d'assurance. Le faux repos est la pente de la nature corrompue, uniquement occupée du présent, avide des biens qui font une impression agréable sur les sens; elle ne songe qu'à en jouir et à s'en enivrer, laissant à l'avenir le soin de se démêler et débrouiller lui-même, sans s'en embarrasser. Tout ce qui regarde une autre vie après celle-ci lui paraît un songe, une chimère. Cette crainte excessive fut et sera toujours une des tentations les plus rares; le temps même la modère, parce que c'est un mouvement violent et étranger, et rend ses impressions moins fortes et plus superficielles. Voyons donc quels sont les moyens dans lesquels vous devez entrer pour être de l'heureux petit nombre des élus dont cette crainte même est l'un des principaux, mais dont je ne traiterai pas plus au long pour ne pas excéder les bornes.

SECOND POINT.

Avant que de marquer ces moyens, je crois devoir résoudre une objection, ou plutôt dissiper une vaine terreur que cette doctrine ne produit que trop. Il vient aisément en pensée à chaque particulier, que, puisque le nombre des élus est si petit, il n'en est pas, selon les apparences, et qu'il n'a pas plu à Dieu de l'y mettre; imagination qui, par une suite naturelle, jette dans le découragement et la paresse, éteint la reconnaissance, et fait plutôt regarder Dieu comme un tyran (ce que j'ai horreur de dire) que comme le meilleur des pères, ainsi qu'il l'est en effet: *Tam pius nemo, tam pater nemo.* (TERT.)

Il est vrai que vous ne savez pas ce qui est décrété de toute éternité sur votre destinée éternelle; mais le devez-vous savoir, puisque nous marchons ici-bas par la foi, et que celui qui veut trop approfondir la majesté et les secrets de la prescience sera accablé par la gloire? Une âme simple et fidèle ne doit point s'égarer dans cette recherche et s'y enfoncer trop avant; il est bon qu'elle épargne sa faiblesse sur ce point en ne s'occupant pas d'une pensée qu'elle ne peut porter, mais nourrissant et entretenant sa confiance par tous les justes sujets que la religion nous fournit. Il est certain que l'arrêt que Dieu prononcera un jour sur notre sort sera infiniment juste; sa prescience n'y met rien; il ne sera uniquement fondé que sur nos bonnes et nos mauvaises actions: c'est un article de foi que Dieu veut très-sincèrement sauver tous les hommes, et que s'ils se damnent, ils ne peuvent l'attribuer qu'à eux-mêmes: *Votre perte*, dit-il par son prophète, *vient uniquement de vous, ô Israël, et toute votre ressource et votre soutien est en moi. Combien de fois*, dit-il encore, *ai-je voulu vous rassembler, comme une poule fait ses poussins sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu.* Voyez comment la volonté suprême est toujours prête à faire du bien, toujours puissante pour vous secourir, toujours pleine de tendresse, et la nôtre toujours faible, impuissante, obstinée, pleine de malice. S'il ne la force et ne la violente pas, c'est qu'il respecte notre liberté, son ouvrage; c'est qu'il veut être aimé d'un amour de choix, et non par un instinct aveugle; c'est qu'il est un roi plein d'une souveraine équité, qui souhaiterait passionnément que tous ses sujets vécussent dans l'ordre, et qu'il n'eût que des récompenses à distribuer, non à ordonner des supplices, à quoi il ne se porte qu'à regret pour faire régner l'ordre dans son empire.

Loin de l'Eglise, colonne et dépositaire de la vérité, l'erreur impie des hérétiques du dernier siècle, qui ont osé rendre Dieu auteur de la réprobation des hommes indépendamment de leurs œuvres; il ne l'arrête en son conseil qu'en supposant et prévoyant le péché et l'obstination dans le péché, et, comme il est impossible qu'il ne le haïsse, il l'est de même qu'il condamne celui en qui il ne le trouvera pas. Non! non! Il n'a pas fait la mort, et il ne se réjouit point de la perte des vivants. Il a créé l'homme heureux dans le temps avec l'intention de le rendre incomparablement encore plus heureux dans l'éternité; mais les méchants ont appelé la mort par leurs crimes; ils ont fait alliance avec elle, parce qu'ils étaient dignes d'une telle société; et, pour comble d'insolence, ils osent rejeter sur Dieu les maux dont ils seront à jamais accablés.

Pour vous, mes frères, ayez des sentiments du Seigneur dignes de lui: *Sentite de Domino in bonitate* (*Sap.*, I); gardez-vous bien de regarder comme votre ennemi celui qui ne l'est que de l'iniquité; s'il n'aimait les pécheurs, où en serions-nous tous? Songez que c'est pour les racheter qu'il n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous à une mort infâme et cruelle; il nous a incorporés à lui par le baptême, et ne cesse de nous combler de grâces malgré nos infidélités: pourquoi n'achèverait-il pas son ouvrage? Non! non! Il ne permettra pas que le démon prévale et lui enlève une conquête qui lui a coûté tout le sang de son Fils unique. Ne dites donc pas, mon sort est déterminé, rien ne pourra jamais le changer. Ce cruel ennemi de votre

salut raisonne-t-il de la sorte? Dit-il : Si ce chrétien est prédestiné, j'y perdrai mes efforts, mes tentations ne serviront qu'à augmenter sa gloire et multiplier ses couronnes; et, s'il est réprouvé, c'est une proie qui ne peut m'échapper ; à quoi bon me tourmenter? En use-t-il de la sorte? Il est toujours en embuscade, sans cesse appliqué à nous tendre des piéges, à nous solliciter au mal, et à présenter à nos sens ou à notre imagination des objets qui enflamment les passions. Apprenez aujourd'hui de sa conduite, ou plutôt de celle de tous les saints, que le décret de la prédestination, enfermant les moyens du salut, il faut de nécessité y entrer et seconder la grâce ou renoncer au salut.

Voyons présentement quels ils sont (cet éclaircissement m'a paru nécessaire). Notre évangile nous en fournit quelques-uns, en nous apprenant de quelle sorte les habitants de Nazareth en usèrent envers leur adorable concitoyen ; car tout ce qui est écrit l'est pour notre instruction, et les mauvais exemples qui y sont représentés n'y contribuent pas souvent moins que les bons.

Ils se scandalisèrent de Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'il leur fut un sujet de chute par le même principe qu'au reste des Juifs ; les uns et les autres étant charnels et esclaves de la cupidité, attendaient un Messie dans l'éclat, la pompe et la magnificence du siècle, tel qu'ils eussent désiré d'être eux-mêmes ; ils le revêtaient de toutes leurs couleurs, et, comme ils n'apercevaient pas ces caractères dans le Sauveur du monde, qu'ils en découvraient même de tout opposés, voyant qu'il témoignait par tous ses discours et sa conduite un profond mépris des grandeurs temporelles ; qu'il ne prêchait que des biens invisibles, vraies chimères pour des cœurs incirconcis tels qu'étaient les leurs, et l'obligation de porter sa croix à sa suite tous les jours de sa vie, ils se scandalisèrent d'un tel Messie, ne voulurent pas le reconnaître pour roi, et y trouvèrent leur ruine au lieu de leur résurrection. Ceux de Nazareth, outre ces passions, avaient encore celle d'envie la plus maligne et la plus cruelle de toutes; car, ayant vu Jésus-Christ nourri et élevé parmi eux, ainsi que les autres enfants de leur bourgade, ils se croyaient rabaissés par l'éclat de sa réputation et la portaient impatiemment ; c'est ce qui les poussa à le vouloir précipiter, et ils l'eussent fait, s'il ne se fût tiré de leurs mains par miracle.

On se scandalise encore aujourd'hui de Jésus-Christ, non en sa personne, mais en ses maximes, en sa parole, en ses vérités, ce qui ne lui est pas moins sensible : les avares se scandalisent de sa pauvreté et de son dénûment, de même que les pharisiens, qui le raillaient parce qu'ils étaient attachés à l'argent; les voluptueux se choquent et se scandalisent de la parole de sa croix ; ils ne peuvent goûter la nécessité de renoncer à soi-même et de faire pénitence. Tous ceux généralement qui sont possédés et dominés par quelque passion que ce soit, sont blessés de trouver une loi inflexible qui s'y oppose et les condamne; ils voudraient la détruire et l'anéantir s'il était possible; mais cette loi, cette justice, cette vérité, qui n'est pas différente de Jésus-Christ, subsistera malgré leur déréglement, et les punira sans miséricorde s'ils ne se convertissent.

Il n'y a que ceux dont les inclinations sont conformes à celles de cet Homme-Dieu, qui sont doux et humbles de cœur comme lui, qui ne sont point du monde, ne cherchent point leur propre gloire, comme il n'a jamais recherché la sienne, ni à faire leur volonté, mais celle de son Père, qui ne soient point scandalisés de lui et ne se heurtent et ne se brisent pas contre cette pierre. Travaillez donc à entrer dans les sentiments et les dispositions de Jésus-Christ aimez ce qu'il a aimé, fuyez ce qu'il a fui, recherchez ce qu'il a recherché, méprisez ce qu'il a méprisé, et vous éviterez ce malheur effroyable.

La seconde chose qui empêcha ceux de Nazareth de profiter de la visite du Seigneur et de l'Evangile de paix qu'il leur venait annoncer, fut leur orgueil; ils croyaient devoir être préférés non-seulement aux gentils, mais à tous les Juifs; ils ne purent souffrir qu'il leur fît entendre par deux exemples que Dieu ne leur devait rien; ils se soulevèrent contre le médecin qui découvrait leurs plaies, au lieu de s'abandonner à ses soins charitables pour être guéris. Or, l'un des plus grands obstacles à la grâce est de croire la mériter; elle est essentiellement gratuite et cesserait d'être grâce si on pouvait l'exiger comme une dette. Je sais bien que le fidèle usage des grâces en attire de nouvelles, mais c'est moins obligation étroite de la part de Dieu que bonté pour sa créature et fidélité à sa parole; il peut toujours refuser la grâce de la persévérance aux justes, ainsi que l'a défini le concile de Trente. Pour les pécheurs qui ont violé l'alliance contractée au baptême, ils ne peuvent se plaindre que d'eux-mêmes ; si Dieu les rejette et ferme l'oreille à leurs cris, ils doivent embrasser les exercices de pénitence à l'exemple des Ninivites, et dire avec eux : Qui sait si le Seigneur s'apaisera et nous fera sentir les effets de ses miséricordes; mais juste ou pécheur, innocent ou criminel, il faut toujours se considérer comme pauvre en sa présence, frapper humblement à la porte de ce grand Père de famille, et attendre que, touché de notre indigence, il la soulage et remplisse nos besoins. Heureux celui qui, à l'imitation du lépreux de l'Evangile, lequel, du moment qu'il se sentit guéri, retourna vers Jésus-Christ lui témoigner, en se prosternant à ses pieds, sa profonde reconnaissance, lui rend d'humbles actions de grâces pour les plus petites faveurs, aussi bien que pour les plus grandes, très-persuadé qu'il n'y

en a point de si gratuites que celles qui s'accordent à un étranger et à un inconnu.

Le moyen le plus efficace pour être du nombre prédestiné nous est clairement marqué par le Sauveur, qui savait sans doute les routes qui conduisent au ciel; car, quelqu'un lui ayant demandé s'il n'y en aurait que peu de sauvés, il répondit : faites effort pour entrer par la porte étroite, car je vous assure que plusieurs chercheront le moyen d'y entrer et ne le pourront. Vous voyez qu'il répond tacitement, mais très-précisément à la question; car, comme il y a peu de personnes qui fassent effort pour entrer par la porte étroite, il y en a aussi très-peu de sauvés. S'il faut donc se faire violence pour entrer dans la cité de gloire, et que les seuls violents évangéliques la ravissent, le salut est bien éloigné des paresseux et des lâches qui ne veulent pas qu'il leur en coûte pour assujettir leurs passions et demeurent ensevelis dans leur mollesse ; il n'est pas pour les orgueilleux et les ambitieux qui se grossissent si fort dans leur imagination, et tâchent d'occuper la même place dans celle des autres : il faut se dépouiller de tout ce faste, de tout ce bagage embarrassant, et devenir comme un petit enfant; il faut mortifier tous les instincts du vieil homme pour ne suivre que ceux du nouveau, renoncer à l'avarice, au luxe, à la bonne chère, aux vains passetemps du siècle, mourir tous les jours à soi-même pour ne vivre que de la vie de l'esprit, ne se point laisser entraîner au torrent du monde et de la coutume, mais pratiquer cette louable singularité que les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament ont tous généralement pratiquée, et par le moyen de laquelle ils se sont tous sanctifiés. Je suis seul jusqu'à ce que je passe, disait le saint roi David : *Singulariter sum ego Donec transeam.* (*Psal.* XL.) C'est là le capital de la vertu, c'est là toute la sûreté et la force du chrétien; c'est le tout de l'homme de vivre séparé des méchants et de tous ceux dont le commerce pourrait l'infecter ou même l'affaiblir, toujours recueilli en lui-même et dans une solitude intérieure; car ce n'est pas le désert qui rend l'homme solitaire : on peut l'être au milieu des villes, quand on a autant de soin de s'unir à la société des gens de bien que de s'éloigner de celles des méchants.

Il est marqué du vieux Tobie que, lorsque tous ceux de sa tribu allaient adorer les veaux d'or de Jéroboam, il fuyait seul la compagnie de ces idolâtres et allait au temple de Jérusalem adorer le Dieu de ses pères.

Imitez un si bel exemple et celui encore du brave Mathathias, lequel, étant puissamment sollicité d'embrasser le culte des Grecs, dans lequel tous les Juifs, par crainte ou par complaisance pour Antiochus, couraient s'engager : *Vive le Seigneur*, s'écria ce brave Israélite dans un saint transport; *nous n'obéirons point au roi pour offrir des sacrifices comme il l'ordonne : quand toutes les nations et tous les Juifs exécuteraient ses ordres en ce point, nous obéirons toujours, mes enfants, mes frères et moi, à ceux du Seigneur.* Le grand nombre des impies et l'apostasie de son peuple entier, loin de ralentir son zèle, ne contribuait qu'à l'enflammer davantage.

La fidélité que nous garderons à Dieu dans le relâchement universel ne met pas notre vie dans le même péril que celle de ce grand homme et de Tobie; elle nous attirera tout au plus quelques railleries; mais si peu de chose devrait-il faire impression sur des esprits raisonnables? Continuez sans vous émouvoir davantage que des huées des enfants, je ne doute pas que dans le fond ils ne vous en estiment davantage. Ne craignez pas de vous engager dans cette voie étroite; la charité vous l'élargira bientôt, et vous y courrez avec dilatation de cœur, avec plus de plaisir qu'ils ne font dans la voie de perdition, car ne vous imaginez pas que la voie des impies soit toujours semée de roses; le démon leur vend souvent bien cher les fades plaisirs qu'il leur procure, et la justice de Dieu ne permet pas qu'une âme qu'il avait créée pour lui s'en écarte impunément et trouve son bonheur dans de viles créatures. Faites pour votre salut et pour une couronne immortelle ce que les athlètes faisaient pour une couronne vaine et corruptible; rien n'égalait la dureté du régime auquel ils s'assujettissaient pour se rendre les membres souples et dispos; la privation des plaisirs sensuels ne contribuera pas moins à donner à votre âme toute la vigueur nécessaire pour lutter contre Satan et le fouler sous vos pieds.

Il n'est pas ici question de se ronger de scrupules et de se mettre dans l'imagination qu'on n'est pas du petit nombre des élus : Dieu n'a pour vous que des pensées de paix; il n'a que des desseins glorieux sur vous; mais ne vous trahissez pas vous-mêmes, n'embarrassez pas inutilement votre place, ménagez la grâce, faites profiter vos talents, prenez garde qu'un autre n'enlève la couronne qui vous était préparée : c'est Jésus-Christ qui vous en avertit lui-même; laissez-vous tailler à ce divin architecte par le ciseau des croix, des mortifications, pour être une pierre digne d'entrer dans la structure de son temple immortel, et non pas rejetée avec ce vil amas de matériaux informes et ces pierres de rebut qui n'entreront jamais dans l'édifice sacré. En un mot, mes chers frères, efforcez-vous de plus en plus d'affermir votre vocation et votre élection par les bonnes œuvres; car, agissant de la sorte, vous ne pécherez jamais, et ne péchant jamais, vous serez infailliblement reçus dans le ciel, qui n'est fermé qu'aux péchés, et jouirez de la gloire qui vous y est préparée.

—

SERMON XXIX.

Pour le mardi de la troisième semaine de Carême.

DE LA CORRECTION FRATERNELLE.

Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe eum inter te et ipsum solum. (*Matth.*, XVIII.)

Si votre frère a péché contre vous, allez le reprendre en particulier entre vous et lui.

Quoique la correction que Jésus-Christ veut ici qu'on fasse au prochain semble être restreinte aux fautes qu'il a commises à notre égard, elle n'a pas toutefois des bornes si étroites, ainsi qu'il paraît par divers passages de l'Ancien et du Nouveau Testament; mais elle s'étend généralement sur toutes celles dont il peut être coupable. Je puis même inférer de notre évangile que tous les péchés dans lesquels tombent nos frères sont des offenses contre nous, puisqu'ils blessent la justice et la sainteté de Dieu, à la gloire duquel nous devons être plus sensibles qu'à nos propres intérêts. Nous en devons être vivement touchés et en ressentir le contre-coup selon cette parole du Psalmiste : *Les opprobres, Seigneur, dont on déshonorait votre majesté divine, retombaient sur moi.* Tout péché est contre nous, en ce qu'il nous scandalise et nous est une occasion de chute, en nous présentant l'image d'une passion déréglée, toujours contagieuse. Si donc le Sauveur du monde semble ne parler en cet évangile que des fautes que le prochain a commises contre nous, ce n'est pas qu'il ne soumette les autres à notre correction; mais c'est que, comme elle est plus difficile, parce que nous sommes blessés personnellement; si nous nous en acquittons comme il faut, nous réussirons plus aisément à l'égard des autres fautes dans lesquelles nous ne sommes pas directement et immédiatement lésés.

Outre la loi générale de l'amour du prochain, qui nous fait désirer sa sanctification comme la nôtre propre et trembler pour sa perte, Dieu nous ayant chargé mutuellement du soin les uns des autres, comme dit le Sage, et n'y ayant que des réprouvés, tels que Caïn qui puissent dire : *Suis-je le gardien de mon frère?* Outre, dis-je, cette obligation générale, il y a diverses rencontres où la justice nous oblige d'avertir et de redresser ceux qui s'écartent du droit chemin, quand même nous n'aurions aucun pouvoir ni juridiction sur eux. Quoi! vous auriez des reproches éternels à vous faire, et vous seriez inconsolable si un pauvre était mort de faim pour lui avoir refusé du pain qu'il vous demandait, en vous représentant son extrémité, vous vous regarderiez avec raison comme son meurtrier, et vous vous croirez innocent d'avoir refusé le secours de la correction à votre frère, qui lui eût été plus nécessaire pour prévenir sa mort spirituelle que l'aliment terrestre pour soutenir la vie de ce mendiant. Oh! qui me donnera des ruisseaux de larmes! Une bête de charge tombe et demeure affaissée sous son fardeau; ceux qui l'aperçoivent y courent, et, touchés d'une compassion naturelle, la déchargent et la relèvent : une âme tombe dans le bourbier du vice et personne ne lui tend une main secourable; on l'y laisse croupir les années entières, faute de quelque avertissement et quelque répréhension salutaire, où est la foi? Saint Augustin ne fait pas difficulté d'attribuer les fléaux et les calamités publiques dans lesquels les innocents se trouvent enveloppés avec les coupables à ce défaut, et à ce silence qui n'est pas sans doute innocent : le moins qu'ils devaient faire était de s'opposer aux cours des désordres par la correction; c'est ce que saint Paul prescrit indifféremment à tous. Reprenez ceux qui sont déréglés, *corripite inquietos* (I *Thess.*, V); et ailleurs : gardez-vous bien de prendre aucune part aux œuvres des ténèbres; reprenez-les au contraire, supposant que ceux qui les dissimulent y prennent part. Que si nous sommes constitués en dignité et revêtus de quelque autorité, nous n'y pouvons manquer sans violer l'un des devoirs des plus indispensables. Saint Paul traite hautement d'infidèles et pire qu'infidèles, les maîtres et les pères qui négligent ce soin important à l'égard de leurs domestiques et de leurs enfants; la punition du grand prêtre Héli a de quoi les effrayer. Il n'avait aucune part aux déréglements de ses enfants; il les en avait même repris, mais trop tard, ayant attendu que leurs déréglements fussent montés jusqu'aux derniers excès, et trop mollement, s'étant contenté de leur donner quelques légers avis avec une extrême douceur, au lieu de les chasser du temple qu'ils profanaient honteusement. Voyons donc de quelle sorte se doit pratiquer la correction fraternelle? Et pour ne pas laisser sans remède ceux qui sont tombés et ont besoin qu'on les relève, voyons dans quel esprit ils doivent la recevoir. Comment se doit exercer la correction fraternelle, ce sera mon premier point; dans quelles dispositions ceux qui ont failli la doivent recevoir, ce sera le second et tout le partage de ce discours. Heureux si je puis vous instruire efficacement de ce point important de la morale évangélique; il n'en faudrait pas davantage pour réformer tout le christianisme. J'ai besoin pour cet effet, plus que jamais, des lumières du Saint-Esprit; implorons-les par l'entremise de Marie, son épouse, que nous saluerons de nouveau avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Nous trouvons dans notre évangile les principales règles de la correction fraternelle; car, lorsque Jésus-Christ nous dit de traiter de frère celui qui nous a offensés et de ne nous proposer que de le gagner à Dieu, dans la réprimande que nous lui ferons, il nous marque assez que la charité doit être le principe et la fin de cette correction; et, lorsqu'il veut que nous le prenions en particulier pour lui épargner la confusion qu'il recevrait, si nous rendions sa faute publique, il nous apprend que la prudence

en doit régler toutes les manières et en être comme l'âme ; saint Paul nous ordonne de faire tout dans la charité et pour la charité, c'est-à-dire, dans la vue de plaire à Dieu, rapporter tout à sa gloire ; ce n'est pas un simple conseil, mais un précepte et l'un des plus essentiels de notre sainte religion ; ce qui n'est pas fait par le mouvement de cette vertu est compté pour rien ; toute monnaie qui n'est pas marquée à ce coin est de nulle valeur dans le royaume d'un prince qui s'appelle *charité* et est la charité même. Or, si les actions les plus communes de la vie chrétienne doivent être faites par ce principe, combien plus les plus importantes et les plus difficiles, telle qu'est la correction fraternelle, ainsi qu'il paraît par le peu de succès qu'elle a communément.

Je sais bien que la nature, loin d'y avoir de la répugnance, n'y sent que trop de penchant, mais c'est un penchant qu'il faut réprimer et mortifier ; comme elle se trouve incommodée des défauts du prochain et qu'elle est ravie de le rabaisser pour s'élever au-dessus de lui, elle n'en laisse pas échapper l'occasion, et contente sa malignité avec d'autant moins de scrupule, qu'elle est voilée d'une apparence spécieuse et d'une fin louable. La charité exclut et supprime ce mouvement déréglé et généralement tout mouvement humain, tel que celui d'ascendant qui a toujours quelque chose de terrible pour ceux qui ont failli de précipitation qui pousse à reprendre sans délai, au lieu qu'il est souvent à propos d'attendre que la passion de celui qui a fait faute soit refroidie, et son âme assez tranquille pour être susceptible de vos remontrances et de vos raisons, et les écouter sans s'aigrir et se révolter ; c'est ainsi que la sage Abigail se donna bien de garde d'avertir son époux Nabal de l'imprudence insigne qu'il avait commise en irritant mal à propos David et ses gens, par le refus de quelques petits rafraîchissements ; elle attendit pour lui rapporter le péril extrême qu'il avait couru par sa folie, au lendemain, que les fumées du vin dont il s'était rempli fussent dissipées. Celui qui reprend est encore tenté de colère, surtout s'il trouve de la contradiction et que ses avis soient mal reçus ; mais la colère de l'homme, dit l'Apôtre, n'opère point la justice de Dieu : *Ira viri justitiam Dei non operatur.* (*Jac.*, I.) Si, en reprenant votre frère, vous vous mettez vous-mêmes en colère, vous satisfaites plutôt votre propre passion et votre humeur impatiente que vous n'exercez la charité. Eh ! comment pourriez-vous rallumer le feu de la charité éteint dans le cœur du prochain par son péché, s'il est mortel, en blessant vous-même la charité. Il n'appartient qu'au Saint-Esprit de reprendre le monde du péché ; c'est son office propre, dit Jésus-Christ : *Arguet mundum de peccato* (*Joan.*, XVI) ; or ce divin censeur n'est pas seulement rempli de charité, il est la charité et la bonté même, l'amour substantiel du Père et du Fils, le lien sacré qui les unit et le vrai consolateur des âmes. Je sais bien que la charité a sa pointe et son aiguillon, soit pour réveiller les pécheurs de leur assoupissement, soit pour leur causer une confusion salutaire ; et saint Augustin m'apprend que la sévérité n'est pas moins un fruit de la charité que la douceur ; elles en sortent toutes deux comme deux branches du même tronc ou de la même racine, et ne portent que d'excellents fruits ; ce sont deux ruisseaux de la même source, deux mouvements de la même compassion fraternelle, qui tendent au même but par des routes différentes. Aimez, ajoute ce même saint Augustin, et dites hardiment tout ce que vous voudrez ; ne craignez en aucune sorte de blesser la douceur évangélique, quoique les termes dont vous vous servez paraissent durs et piquants, surtout s'il y a de l'orgueil ; car ce vice est une enflure et une tumeur qui ne se guérit que par la pointe des humiliations : *Ama, et dic quod voles ;* la colère n'est pas un vice lorsqu'elle sert d'instrument à la charité ; c'est au contraire une vertu et une passion sainte et louable ; la patience serait en certaines rencontres une vraie mollesse, une faiblesse criminelle qui laisserait un champ ouvert aux inclinations de tout le monde et ruinerait l'ordre et la discipline. O fausse patience, s'écrie saint Bernard, le plus doux des hommes, qui m'impatiente et m'irrite, ô support des impies qui m'est insupportable ! La charité s'émeut et se fâche donc, mais sans aigreur et sans emportement; elle invective et tonne au dehors, mais elle est pleine d'entrailles de compassion et de tendresse au dedans : *Os clamat, sed cor amat ;* il est aisé de voir à travers cette dureté et cette indignation apparente qu'elle ne se propose uniquement que le salut de celui qu'elle humilie ainsi.

Il est vrai que, lorsqu'elle suit sa pente naturelle et son instinct, elle n'a pas de plus grande joie que de témoigner de la tendresse et de marquer de la compassion, que de compatir à l'infirmité humaine et épargner la pudeur de ceux qui ont failli ; la faim dont elle est consumée pour la justice lui voudrait faire tout conformer à l'ordre, mais son penchant lui fait préférer la voie de la douceur et considérer les péchés comme des blessures que le prochain s'est faites, où il faut verser plus d'huile que de vin, et qui excite plutôt la compassion que la colère : *Quomodo mulcet, quomodo condolet, quomodo tangit ;* ces paroles sont de saint Augustin.

Il faut, dit ce saint docteur, commencer ces cures spirituelles par des marques d'une affection compatissante ; si elles sont inefficaces, vous emploierez le zèle de l'ordre et de la discipline, autrement vous brisez le vaisseau contre les écueils comme par un souffle impétueux. Vous mettez en pièces le roseau cassé et achevez d'éteindre la mèche qui fume encore, c'est-à-dire que nous nous fermons l'entrée du cœur de nos frères ; nous les jetons dans le trouble et le

découragement et sommes peut-être cause qu'ils ne se relèveront jamais. En voulez-vous voir une belle figure, c'est dans ce qui arriva à la résurrection du fils de la Sunamite; cette sainte femme l'avait obtenue du ciel par les prières d'Elizée, elle le perdit, lorsqu'il n'était encore qu'enfant; mais la connaissance qu'elle avait du grand pouvoir que le prophète avait auprès de Dieu, l'obligea de l'aller trouver pour le conjurer d'en obtenir la vie de son fils. Elisée envoya son bâton par son serviteur pour l'appliquer sur l'enfant, mais sans effet; il fallut qu'il vînt lui-même et que, se proportionnant du mieux qu'il put au corps de cet enfant, il appuyât ses joues sur ses joues, ses yeux sur ses yeux, sa bouche sur sa bouche pour le réchauffer; c'est ainsi qu'il y rappela l'âme qui l'avait quitté et rendit le fils ressuscité à sa mère.

Saint Paul, écrivant aux Galates, leur prescrit à tous la même conduite: Si quelqu'un d'entre vous, dit-il, est tombé par surprise en quelque faute, instruisez-le dans un esprit de douceur; *in spiritu lenitatis.* (*Gal.*, VI.) Il en rend une raison bien capable de faire impression sur nos cœurs; c'est la considération de notre propre fragilité: *Considerans teipsum, ne et tu tenteris.* (*Ibid.*) Un malade n'insulte point un autre malade, il compatit au contraire à ses peines par l'expérience qu'il en fait; si vous n'êtes pas tombé dans de pareilles fautes, vous y avez pu tomber, vous en avez le principe tout vivant au dedans de vous; c'est une main invisible qui vous soutient et vous empêche de vous laisser emporter aux derniers excès; que celui qui est debout, dit ailleurs le même apôtre, prenne garde de tomber, mais qu'il reconnaisse que c'est la grâce qui le soutient, qui fait toute sa force, et que sans son secours il ferait autant de chutes que de pas. S'il était assez aveuglé par sa présomption pour insulter à celui qui est tombé au lieu de le plaindre et de lui prêter la main, qu'il sache qu'il est déjà tombé aux yeux de Dieu, et brisé d'une chute d'autant plus dangereuse qu'il la connaît moins; il serait plus malade que celui qu'il traite avec tant d'aigreur; ce dernier n'aurait qu'un péché d'infirmité, et lui le vice d'un pharisien et des démons.

Ainsi n'entreprenons jamais rien qui humilie nos frères sans nous humilier nous-mêmes; qu'il paraisse toujours par toutes nos manières que c'est uniquement le zèle de la gloire de Dieu et du salut du prochain qui nous pousse à l'avertir et le reprendre; telle est la conduite que Dieu a toujours gardée à l'égard des hommes, pouvons-nous avoir un meilleur modèle? Indulgent et miséricordieux de son fond, il regarde la sévérité comme une qualité qui lui est étrangère, et ne punit que lorsqu'il y est forcé par notre ingratitude et l'abus de ses grâces; il ne nous traite en maître irrité que lorsque nous n'avons pas voulu le reconnaître pour père et avons méprisé les richesses de sa longue patience. C'est pourquoi il se représente comme un pasteur qui conduit son troupeau avec deux houlettes différentes; à la première dont il se sert d'abord, il donne le nom de beauté et de douceur; à la seconde, qu'il emploie ensuite, celui de fouet ou de cordon. Il se comporte d'abord envers son peuple comme un père nourricier qui porte son enfant entre ses bras, à une aigle qui voltige au-dessus de ses petits pour leur apprendre à s'élever dans les airs. Il répand la douceur de sa grâce dans les cœurs pour leur inspirer l'amour de sa loi et leur rendre son joug doux et léger; mais, lorsqu'on refuse de se convertir, qu'on méprise ses caresses et ses douces remontrances, il change de conduite et fait succéder les menaces et les châtiments, il se met en colère et en fait sentir les effets.

La prudence doit, en second lieu, accompagner la charité, ou plutôt elle en est l'ordre, car c'est elle qui apprend à diversifier sa conduite par rapport au caractère d'esprit et aux diverses dispositions de ceux avec qui on a à traiter; car, quoiqu'on doive à tous la même charité, il se faut bien garder de présenter à tous la même médecine; ce serait imiter ces empiriques, qui donnent indifféremment à tous même dose, sans considérer la diversité des tempéraments. Si jamais ce sel de discrétion que Jésus-Christ nous recommande d'avoir en nous est nécessaire, c'est dans cette action. Je puis même dire que, pour y bien réussir, une prudence commune ne suffit pas; il en faut une extraordinaire; c'est pourquoi saint Paul veut qu'on soit spirituel pour l'entreprendre, encore ne parle-t-il que des fautes de pure faiblesse; car, pour celles de malice affectée, il faut des médecins plus habiles et plus intelligents; lorsqu'on n'est pas chargé d'office de ces sortes de cures, il ne faut pas s'y ingérer, mais les laisser à ceux qui ont autorité, ou des talents particuliers pour le faire avec succès; je ne parle donc pas de ces crimes qui portent sur le front un caractère d'impiété et de réprobation, contre lesquels les corrections les plus vives ne feraient que blanchir; mais des péchés ordinaires, où il entre plus de faiblesse et de passion que de malignité; il faut néanmoins, pour ces derniers, être spirituels: *Vos qui spirituales estis* (I *Cor.*, II); qu'est-ce qu'être spirituel? Le même apôtre l'explique ailleurs; c'est être capable de juger sainement de toutes choses, parce qu'on en juge par une lumière spirituelle, par les principes de la foi, et, ce qui est de plus important pour faire impression, qu'on se conduit par ces mêmes règles. Ainsi il faut avoir de la lumière, sans quoi on ne suit qu'un zèle aveugle et indiscret; on appelle le bien mal, et on censure quelquefois ce qui n'est digne que d'approbation; l'Evangile suppose que votre frère a péché, et que vous en êtes certain, car il y a des interprètes qui ont traduit en votre présence au lieu de contre vous; il faut être soi-même exempt des défauts qu'on reprend. La main

dit saint Grégoire, qui veut nettoyer la boue qui a jailli sur votre visage, doit être parfaitement nette. Comment auriez-vous le front de reprendre un vice dont votre conscience vous accuserait, et que la personne même que vous reprenez vous pourrait objecter; ne vous exposez donc pas au reproche qu'on ne manquera pas de vous faire : médecin, guérissez-vous vous-même, profitez de vos propres avis, vous qui vous mêlez d'enseigner les autres. Hypocrites, ôtez premièrement la poutre qui vous crève l'œil, après quoi vous pourrez ôter la paille de celui de votre frère; ne renversez pas l'ordre de la charité, et commencez par avoir pitié de votre âme; guérissez-vous de l'amour-propre qui vous offusque et vous aveugle, sentez le poids accablant de vos propres misères, et humiliez-vous profondément de vous être réduit à l'impuissance de faire une correction avec fruit; cessez de mener une vie d'amusements et de passion, et commencez à en mener une régulière et vraiment chrétienne, afin que vos moindres paroles soient comme des clous, ainsi que Salomon le dit de celles des hommes sages, qui pénètrent les cœurs. Pour être vraiment spirituel, il faut connaître le rang qu'on tient dans l'esprit du prochain ; peser toutes les circonstances pour ne rien faire à contre-temps; lui parler d'une manière proportionnée à son besoin et à sa disposition, enfin bander sa plaie d'une manière qui soit non-seulement utile, mais qui ait en même temps quelque agrément, comme fait un chirurgien versé dans son art pour me servir de la comparaison de saint Augustin : *Ut vinculi utilitatem pulchritudo quædam consequatur*. Enfin donnez-lui lieu de juger que vous n'agissez par aucun mouvement ni motif humain, mais dans la seule vue de procurer son salut.

Il faut reconnaître néanmoins que, quand on aurait toutes les qualités que je viens de marquer, et qu'on serait fidèle à observer toutes les mesures et les précautions que j'ai touchées, on pourrait encore échouer, et ne remporter du soin qu'on s'est donné que le déplaisir de s'être fait un ennemi, parce que les hommes haïssent naturellement la vérité qui les reprend. *Oderunt redarguentem* (S. Aug. *Conf.*), et qu'ils veuillent opiniâtrément que ce qu'ils aiment soit la vérité, ne pouvant souffrir d'être désabusés d'une erreur qui leur paraît si douce.

Mais, en ce cas même, vous ne perdez pas votre récompense ; votre paix retournera dans votre sein, d'autant plus abondante que la nature a moins de sujet de s'applaudir de l'événement; si votre remède opère, quelle joie pour vous d'avoir retiré un pécheur de son égarement pour le faire rentrer dans les voies de la justice. Il vous devra son salut éternel, et Jésus-Christ une âme rachetée de son sang, que le démon lui avait ravie; comment pourrait-il oublier un tel service : il vous assure par son apôtre que vous sauverez votre âme et couvrirez la multitude de vos péchés.

Toutes les difficultés que je vous ai exposées ne vous doivent donc pas rebuter, ni refroidir votre zèle, mais vous obliger de recourir à Dieu pour le consulter et le prier lorsqu'il est question de reprendre, et le conjurer de vous faire part de la sagesse et de la prudence qui assiste à tous ses conseils, et est assise près de lui sur son trône.

Donnons-nous à son divin Esprit afin qu'il ôte lui-même toute l'aigreur, la sécheresse et la dureté de notre humeur, et qu'il répande dans notre cœur et sur nos lèvres l'onction de son saint amour, qui peut adoucir les expressions les plus fortes et les corrections les plus sévères, et qui comme un rayon de miel tempère l'amertume de la réprimande.

Renonçons à l'esprit du vieil homme, qui est un esprit d'orgueil, d'aigreur, de colère; que notre chaleur et notre activité naturelle soit corrigée et animée par l'amour de Jésus-Christ; que la nature ne soit que l'organe de sa grâce: elle nous fera joindre le courage à la modération, le zèle à la douceur, la tranquillité d'esprit à l'indignation que mérite le péché, afin que la répréhension que nous ferons soit une effusion de piété qui ne se propose que la gloire de Dieu, le salut de celui qui a péché, ou de ceux que son exemple pourrait entraîner. Voyons présentement de quelle sorte il faut recevoir les répréhensions; c'est ce que je vous ai promis en mon second point.

SECOND POINT.

La même charité, dit saint Augustin, qui a été libre et généreuse dans la répréhension que saint Paul fit à saint Pierre, a été humble et modeste dans ce dernier apôtre, le chef de tous; il ne m'appartient pas de décider lequel est le plus digne de nos éloges, mais je puis dire communément qu'elle est plus méritoire dans celui qui souffre patiemment d'être repris, à cause de l'éloignement extrême que la nature sent pour les humiliations ; car, quoiqu'on soit souvent convaincu qu'on n'est repris qu'avec fondement, tel est néanmoins l'orgueil des enfants d'Adam, qu'ils ne peuvent souffrir la répréhension qui leur est faite ; ils étoufferaient volontiers la vérité et la lumière, et, ne le pouvant faire, ils s'en prennent à ceux qui la leur présentent. Quelle injustice ! Quelle étrange corruption de cœur!

Le Saint-Esprit, qui seul connaît toute la profondeur de cette plaie mortelle et les remèdes les plus efficaces pour en guérir, ne recommande rien tant que la docilité aux avertissements qui nous sont donnés. Il n'y a presque aucun chapitre du livre des *Proverbes* où il ne réitère les siens sur ce sujet; il dit que celui qui néglige les réprimandes s'égare : *Qui relinquit increpationes, errat*. Remarquez, s'il vous plaît, qu'il ne se sert pas du terme de *rejeter*, ce qui marque une dépravation visible, et qui fait le caractère des enfants de Bélial, mais celui de *négliger*,

voulant dire qu'il suffit pour se perdre de négliger la réprimande, quand même on serait éloigné de la rejeter avec mépris, cette négligence marquant toujours une estime présomptueuse de soi-même, qui fait sortir de la voie de Dieu pour marcher dans la sienne propre, c'est-à-dire, une voie d'illusion où le précipice est inévitable.

Il marque partout comme le caractère de la folie la haine de la correction, et celui de la sagesse l'amour que nous avons pour elle et pour ceux qui nous rendent ce bon office; il dit que le premier hait sa propre vie, qu'il est l'ennemi de son âme, parce qu'il l'est de la vérité qui en est la vie; il lui prédit qu'il tombera dans l'indigence et l'opprobre, parce qu'il se ferme la voie par laquelle Dieu voulait lui communiquer les richesses de sa grâce, et qu'il l'abandonnera à des passions d'ignominie, juste peine de ceux qui combattent la vérité connue. Enfin qu'il mourra dans sa folie, et sera l'objet de ses railleries dans l'effroyable extrémité où il se trouvera réduit; au lieu que celui qui reçoit les corrections de bon cœur sera élevé en gloire, parce que quiconque s'humilie sera exalté.

Mais, pour traiter ce sujet important avec plus de méthode, voyons quels sont les défauts les plus ordinaires dans lesquels tombent ceux qu'on avertit de leurs fautes, et qu'on essaye charitablement de corriger; j'en remarque cinq assez fréquents. Le premier, d'en concevoir du dépit et du chagrin contre celui qui reprend; c'est ce qui arriva aux Galates à l'égard de saint Paul, et dont il se plaint en leur écrivant : *Suis-je donc devenu votre ennemi parce que je vous ai dit la vérité? Il est bien fâcheux pour moi de vous voir ainsi changés à mon égard, mais il me le serait incomparablement davantage de me rendre ennemie la Vérité même qui nous jugera tous, et ne manquerait pas de punir mon silence.* Vous êtes ennemis de votre médecin, disait saint Augustin dans le même sens; pour moi je ne le suis que de votre maladie; vous vous irritez de mes soins, je ne suis en colère que contre vos déréglements. Etrange aveuglement de s'emporter contre celui qui travaille à vous rendre la santé, et ne pas voir votre véritable ennemi qui vous lance ses traits empoisonnés; fâchez-vous contre lui, la colère est louable, mais elle ne peut être que criminelle à l'égard de celui qui ne songe qu'à vous procurer une santé parfaite.

Le second défaut est de recourir aux excuses, au lieu de rendre gloire à Dieu en faisant un humble aveu de sa faute; nous l'avons hérité de nos premiers parents qui, hardis à pécher et impénitents dans leur péché, le rejetèrent, l'un sur sa femme, l'autre sur le serpent, excuse frivole qui ne servit qu'à les rendre plus indignes de la miséricorde; c'est par là, dit saint Augustin, qu'on augmente le mal et qu'on envenime sa plaie; vous commettez une seconde faute quelquefois plus dangereuse que celle qui a donné lieu à la correction, puisqu'elle naît d'orgueil, vice dont la malignité est bien plus à craindre; il est naturel à l'homme, pétri de boue, de pécher, mais, de ne vouloir pas reconnaître son péché, et chercher à éluder par de vaines excuses les sages remontrances qui nous sont faites, cela tient davantage de la malice du démon.

Le troisième défaut est encore plus condamnable, c'est de justifier le mal qu'on a fait, et de soutenir qu'il est bien, c'est le crime que Dieu reproche aux faux prophètes, par Isaïe : *Malheur à vous qui dites que le mal est bien, qui donnez aux ténèbres le nom de lumière, et faites passer pour doux ce qui est amer.* Voilà le comble de l'orgueil, c'est ajouter l'impudence et l'insolence à son péché, et se faire le front d'une prostituée, je parle avec saint Bernard. Voici une expression encore plus forte dans l'Ecriture et plus capable d'en inspirer de l'horreur. Il y est traité formellement d'idolâtrie et de magie, c'est au sujet de Saül : ce prince avait reçu ordre de Dieu d'exterminer les Amalécites, et de tout réduire en cendres; mais, touché d'une fausse compassion, et séduit par son avarice, il épargna Agag leur roi, et réserva ce qu'il y avait de mieux dans les troupeaux, dans les meubles, les habits, et généralement ce qui était de plus beau. Samuel étant venu à son camp pour l'en reprendre, le trouva occupé à élever des trophées à son orgueil, sans songer qu'il était tombé, par sa désobéissance, d'une chute effroyable et qui devait être sans ressource. Ce qui la rendit telle, ce fut qu'étant repris du prophète, il ne tombe pas d'accord qu'il ait failli; il se justifie, il autorise sa révolte par de vains prétextes; il ne s'humilie pas sous la main de Dieu, ni devant les hommes et garde, après son péché, la même fierté qui le lui a fait commettre : *Béni soyez-vous*, dit-il à Samuel dès qu'il l'aperçut, *j'ai accompli la parole du Seigneur.* Quel renversement d'esprit après une désobéissance formelle, et voyant que le prophète n'a pas la complaisance d'approuver sa conduite, il veut lui faire croire qu'en réservant les troupeaux des ennemis, ça été pour honorer le Seigneur et les lui offrir en sacrifice. Il dispute contre Samuel, le malade se croit plus éclairé que son médecin, c'est alors que le prophète lui dit cette parole si mémorable : *Dieu demande l'obéissance plus que les victimes, et c'est une espèce de magie et d'idolâtrie, que de ne vouloir pas déférer à ses ordres.* En effet, celui qui en use ainsi substitue sa volonté déréglée à la souveraine qui est la loi même de justice, il s'établit lui-même son Dieu et se fait une idole de sa passion; il tombe encore dans le crime des devins, puisqu'il prétend témérairement deviner ce qu'il désire, et qu'au lieu de consulter l'oracle infaillible de la parole de Dieu, en la personne de ceux dont il a dit : Qui vous écoute m'écoute; il s'adresse à celui du démon, en demeurant opiniâtrément attaché aux fausses raisons que ce séducteur lui suggère.

Ce sont là les feuilles de figuier dont nos premiers pères couvrirent leur nudité;

qu'arrivera-t-il? Ceux qui se croyaient chargés devant Dieu de vous donner des avis salutaires prendront le parti du silence, de crainte d'aigrir votre mal ; ils imiteront les médecins qui, ne pouvant gagner sur leur malade qu'il s'assujettisse au régime qu'ils lui prescrivent, l'abandonnent à son intempérance et à son opiniâtreté, et par là votre mal devient incurable et votre plaie désespérée : *Insanabilis fractura tua, pessima plaga tua.* (*Jerem.*, XXX.)

Le quatrième défaut, c'est de chercher à reprendre celui qui nous reprend ; car, si la foi n'est vigilante, il se présente une foule de choses répréhensibles, vraies ou fausses, dans celui qui nous rend cet office. Est-ce la charité qui vous ouvre les yeux sur ses imperfections? Est-ce l'esprit de Dieu qui vous inspire ce zèle pour récriminer? Cherchez plutôt, si vous pouvez, quelque chose à reprendre dans la vérité. Qui ne voit que c'est un détour de l'orgueil et de l'amour-propre? N'apercevez-vous pas bien que cette peine que vous ressentez contre votre moniteur, et le mouvement qui vous presse de l'avertir de ce qu'on trouve à redire en sa conduite, est une pure tentation, que c'est le fruit malheureux d'une présomption opiniâtre qui vous porte à haïr le médecin aussi bien que le remède qu'il vous présente, parce que vous aimez votre maladie. Ainsi, c'est plutôt un serpent qu'il faut étouffer, qu'une œuvre méritoire et une hostie digne d'être offerte à Dieu.

Enfin, le dernier défaut est de se plaindre des manières dont on se sert pour nous reprendre et nous donner des avis : on dit que si on s'y était pris avec honnêteté, on s'y rendrait, mais qu'on l'a fait d'un air si désobligeant, qu'on a gardé si peu de mesures et de ménagements, qu'il est impossible de le souffrir : délicatesse ridicule, comme s'il fallait s'étudier à tant de circonspections, pour vous avertir que vous ayez à vous détourner d'un précipice où vous êtes sur le point de tomber, et vous présenter du contre-poison lorsque vous avez pris quelque aliment capable de vous causer la mort. Par là vous mettez des barrières impénétrables entre la vérité et vous; elle ne pourra plus vous aborder ; car, qui voudrait s'assujettir à tant de ménagements et chercher des détours pour vous avertir de vos fautes? Les paroles suivent naturellement le mouvement du cœur, c'est par le cœur qu'il en faut juger : tout ce qui nous vient de là nous doit paraître obligeant : ce ne sont pas ceux qui nous flattent que nous devons compter entre nos amis, mais ceux qui nous corrigent sans tant de compliments et de façons : si nous appartenons à la vérité nous préférerons toujours les coups de verge qu'elle nous donne, aux fausses caresses et aux baisers perfides de la flatterie qui voudrait nous étouffer.

Il me sera facile, sur ces cinq défauts, de marquer les vraies dispositions pour recevoir avec fruit la correction fraternelle.

Premièrement, loin de nous aigrir contre ceux qui nous reprennent, il faut que notre respect et notre amour redoublent ; nous les devons regarder comme nos meilleurs amis, et leurs avis comme une preuve signalée de leur amitié ; les rechercher comme d'habiles médecins, qui peuvent guérir nos maladies les plus cachées, comme des gens qui nous montrent un trésor et nous donnent de l'argent pour l'acheter, car la vérité ne pouvant être proposée par forme d'instruction ou de répréhension, cette dernière voie nous fournit le moyen de satisfaire à la vérité que nous avons violée, puisque la correction humilie notre amour-propre et nous donne lieu de réparer sa faute ; autrement, qui voudrait nous avertir de nos défauts? La mémoire d'Hérode sera à jamais en exécration pour avoir puni de la prison la sainte et généreuse liberté avec laquelle Jean-Baptiste le reprit de son inceste ; on ne pourra, au contraire, donner assez d'éloges à la douceur et à la modération de David, lequel bien loin de s'emporter contre Nathan, lorsqu'il lui fit l'application de sa parabole, et qu'il lui dit : *Vous êtes cet homme qui, possédant des troupeaux nombreux, avez ravi et égorgé l'unique brebis de votre voisin*, ne se mit en colère que contre lui-même ; il pécha, ce qui n'est que trop ordinaire aux hommes, mais, tout roi qu'il était, il confessa son péché, s'en humilia, en fit pénitence, ce que ne font pas la plupart des hommes.

Bien loin donc de s'excuser comme Saül, il faut s'accuser à l'exemple de David, ne pas chercher de vains prétextes pour pallier son crime ou le diminuer, mais le reconnaître et en porter la confusion devant Dieu et devant les hommes, c'est le secret pour gagner leur amitié ; un tel malade est à demi guéri, et, si le démon l'a renversé dans le premier combat, il le foule sous ses pieds dans le second, et le perce de ses propres traits ; si le juste s'accuse lui-même le premier et va trouver ensuite son ami afin qu'il sonde encore mieux le fond de son cœur, combien y est plus obligé celui qui a perdu cette précieuse qualité par sa chute, et doit-il apprendre de lui à fouiller plus avant dans les replis de son cœur et en percer les ténèbres?

Par une suite nécessaire de cette disposition, il faut bien se garder de justifier sa faute, mais la détester selon le degré de malice qu'elle peut avoir; il n'aurait pas même fallu attendre la répréhension, mais s'être repris soi-même et en avoir fait pénitence ; en ce cas, vous vous sauveriez la confusion étrangère ; car qui voudrait, dit saint Bernard, humilier et contrister celui qu'il voit touché jusqu'au vif de sa faute? Il n'est pas juste qu'elle soit punie deux fois; vous ne l'avertissez qu'en supposant qu'il ne fait pas d'attention à sa faute ou qu'il en est peu ému : lors donc que vous apercevez qu'il en est désolé, à quoi bon l'accabler davantage?

Mais que cette disposition est rare dans

les pécheurs ! La plupart essayent de courber la Loi de Dieu pour l'accommoder à leur passion et en autoriser leur luxe, leurs folles dépenses, leur attachement criminel ; n'imitent-ils pas les animaux immondes auxquels Jésus-Chrit nous défend de présenter des pierres précieuses? J'appelle ainsi les vérités chrétiennes qu'on leur met devant les yeux, de peur que se jetant sur vous ils ne vous déchirent.

Quatrièmement, au lieu de s'appliquer aux défauts de ceux qui reprennent, et d'user d'une espèce de représailles, il faut nous occuper uniquement des nôtres, et, quand il pourrait y avoir quelque chose en eux qui méritât la censure, ce n'est pas le temps, notre émotion seule nous avertit de nous défier en cette rencontre des surprises de l'amour-propre qui cherche à se venger. Voyez-vous qu'un malade considère dans son médecin les fautes d'un autre ordre qu'il a pu commettre, je veux dire celles qui n'ont aucun rapport à son art? Ne considérez donc pas les qualités personnelles de celui qui vous rend cet office, n'examinez ni sa naissance, ni son esprit, ni ses imperfections, ni les fautes où il peut être tombé par fragilité: la vraie simplicité exclut toutes ces réflexions qui viennent toutes de l'esprit du vieil homme et de l'orgueil secret. Moïse, le chef du peuple hébreu, souffrit bien d'être repris par un étranger, un Madianite, et saint Pierre, le chef des apôtres, par ce même Saul, qui persécutait l'Eglise avec fureur dans le temps que lui la fondait par ses sueurs et par son sang: ils réformèrent ce qu'il y avait d'irrégulier dans leur conduite, et n'en chérirent que plus ceux par le canal desquels Dieu leur avait donné des avis salutaires

En dernier lieu, au lieu de nous arrêter aux manières et nous formaliser de quelques termes peu concertés, allons au fond, prenons la médecine sans faire attention à celui qui la présente, et s'il a quelque chose de choquant dans son air, avalons cette potion amère qui nous rendra la santé. En vérité, nous sommes bien faibles et bien enfants, ou plutôt nous n'avons guère de foi ; c'est Jésus-Christ caché dans ce qu'il y a de l'homme qui nous présente ce remède souverain, il est voilé sous les infirmités humaines moins viles dans le fond et moins disproportionnées à sa grandeur, que celles sous lesquelles il se cache dans l'Eucharistie ; où est l'avare auquel on ferait un don considérable, qui s'avisât de se plaindre que celui qui l'en a gratifié s'y est pris de mauvaise grâce? Ne pointillez donc plus dorénavant sur les manières, et ne mortifiez pas ceux qui vous rendent un service si considérable, si vous ne voulez éloigner tous ceux qui vous pourraient avertir de vos défauts; car, qui voudrait se mettre au hasard de vous déplaire et s'assujettir aux conditions gênantes que votre délicatesse prescrit? On prendra le parti de vous laisser tel que vous êtes sans troubler votre faux repos, et qu'arrivera-t-il? Vous mourrez dans votre iniquité.

Voilà les règles de la correction fraternelle tirées des plus pures sources, tant par rapport à celui qui entreprend de la faire, qu'à celui qui la reçoit; je ne parle pas de l'avertissement qui lui est fait en présence de deux ou trois témoins s'il n'a pas profité du premier fait en secret, ni de la dénonciation à l'Eglise, non plus que du glaive de l'excommunication dont elle frappe par la main de ses pasteurs les contumaces, parce que ces choses ne sont pas d'une pratique journalière comme celles que j'ai traitées. Faites-en donc usage, et le Seigneur répandra ses bénédictions ; admirez quelle est sa bonté de nous avoir ouvert tant de voies pour le salut, car je puis dire que de même qu'il a voulu sauver les riches par les pauvres et les pauvres par les riches, en faisant exercer aux uns la charité et aux autres la patience, il veut de même sauver ceux qui les en reprennent, et réciproquement ces charitables moniteurs par l'exercice de toutes les vertus que j'ai marquées. Entrez donc dans ses desseins, surtout rendez votre vie si régulière et si exemplaire, qu'elle soit une censure continuelle de ceux qui s'écartent du droit chemin et s'abandonnent à leurs passions. Vous les gagnerez sans paroles et sans qu'il soit besoin de recourir à toutes ces saintes inventions de la prudence chrétienne que je vous ai insinuées. C'est sans doute la manière la plus sûre et la plus efficace, et qui vous procurera une récompense plus abondante dans la gloire que je vous souhaite.

SERMON XXX.

Pour le quatrième mercredi de carême.

DE LA PURETÉ INTÉRIEURE.

Non quod intrat in os coinquinat hominem, sed quod procedit ex ore hoc coinquinat hominem. (*Matth.*, XV.)

Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche de l'homme qui le rend impur, mais ce qui le rend impur est ce qui sort de son cœur.

Ce serait visiblement abuser de ces paroles que d'en conclure qu'on n'est pas souillé en mangeant avec excès, ou en usant avec modération des aliments que l'Eglise défend en certains temps comme dans cette sainte quarantaine, lorsqu'on n'est pas dans le cas de la dispense. Toute créature de Dieu est bonne, à la vérité, mais il n'en faut user que selon les règles qu'il a prescrites, ou par soi-même ou par son Eglise, que nous devons écouter comme lui-même. Sans sa défense expresse, quel mal eussent commis nos premiers parents de manger du fruit de l'arbre de la science? Le mépris de cette défense a été *un crime ineffable*, et nous en éprouvons tous les jours les suites funestes : Un homme qui se remplit de vin et de viandes, ou qui viole le jeûne, se rend prévaricateur de la Loi de Dieu et de celle de l'Eglise; il est du nombre de ceux dont le Sauveur parle, lorsqu'il dit : *Que c'est du cœur que partent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultè-*

res, les fornications, les larcins, les faux témoignages, les médisances, tous crimes qui souillent l'homme; ceux dont je viens de parler n'en sortent pas moins, puisqu'on ne les commet que par la dépravation de la volonté qui cède à l'attrait d'un plaisir passager, et par conséquent ne concracte pas une moindre souillure.

Par ce principe les apôtres n'étaient point coupables de s'être mis à table sans avoir auparavant lavé leurs mains, et c'est à tort que les pharisiens les en accusaient comme d'une transgression punissable, puisqu'il n'y avait aucun précepte divin qui eût rien ordonné là-dessus, mais seulement des traditions pharisaïques auxquelles on n'était point obligé de s'assujettir et qui ne méritaient que du mépris. Les pharisiens au contraire, qui s'arrêtaient à des minuties et à des observations frivoles dont eux ou leurs prédécesseurs étaient les auteurs, violaient impunément la loi dans ce qu'elle avait de plus essentiel, la justice et la miséricorde, et s'en faisaient même un point de religion, ainsi que Jésus-Christ le leur reproche en ce lieu, et il en prend occasion d'instruire toute son Eglise de ces vérités importantes et fondamentales, que c'est dans le cœur et par le cœur que Dieu veut être honoré, que la vraie piété consiste dans le sacrifice que nous lui en faisons, que nulle impureté ne peut naître que de la volonté comme rien ne nous sanctifie que ce qui vient d'elle.

Il paraît non-seulement par cette rencontre particulière, mais par tout le corps de la doctrine du Sauveur, qu'il ne s'est pas arrêté à combattre certaines erreurs philosophiques qui ont peu de part à la conduite de la vie, mais qu'il s'est attaché directement aux grands ressorts des actions des hommes, qu'il a attaqué principalement la cupidité des biens du monde, l'ambition, l'orgueil, l'amour du plaisir sensuel, qu'il a démasqué l'hypocrisie et établi sur leur ruine l'amour et la crainte religieuse de Dieu, l'adoration en esprit et en vérité, le détachement du monde, l'humilité, la patience, et l'abnégation de soi-même. Mon texte bien entendu et bien développé, renferme toutes ces choses.

Je ne puis donc mieux entrer dans l'esprit de notre évangile, que de vous faire voir la nécessité indispensable de cette pureté intérieure sans laquelle, fussions-nous plus exacts à toutes les pratiques extérieures de notre sainte religion que les pharisiens ne l'étaient à celles de la leur, nous ne sommes rien et n'avons point d'autre récompense [à attendre qu'eux : *vani vanam.* (S. Aug.)

Je renferme le tout dans ces deux propositions : c'est le cœur qui est la source de la corruption de l'homme ou de sa pureté, premier point ; il ne peut se préserver de la corruption et acquérir la pureté s'il n'est purifié dans le sang de Jésus-Christ, ce sera le second. Adressons-nous à la plus pure des vierges qui devint la mère du Dieu de pureté, après qu'elle eut consenti au mystère de l'Incarnation que l'ange lui proposa de la part du Très-Haut. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'homme, dit saint Augustin, est tout ce qu'il est dans son cœur, juste ou injuste, digne d'amour ou de haine, de la jouissance éternelle de Dieu ou de l'enfer ; ce n'est que le bon ou le méchant amour qui fait les bonnes mœurs ou les mœurs déréglées *: Non faciunt bonos aut malos mores, nisi boni aut mali amores.* (S. Aug.) Ainsi, *tout est pur pour ceux qui ont le cœur pur :* c'est *le bon arbre qui ne porte que de bons fruits; rien n'est pur, au contraire, pour ceux qui sont impurs,* je parle avec saint Paul ; c'est le méchant arbre qui de lui-même ne porte que de méchants fruits, *leur raison et leur conscience sont souillées.* La disposition du cœur fait tout dans un chrétien, tout est bon à ceux qui sont bons, la charité rend bonnes les choses indifférentes par le bon usage qu'elle en sait faire : la cupidité rend mauvaises les meilleures par la mauvaise disposition avec laquelle on en use. Oui, si l'usage des marques extérieures de religion n'est joint à une piété intérieure, ou plutôt n'en naît comme l'effet de sa cause, s'il ne vient d'aucun mouvement du Saint-Esprit sans lequel il n'y a rien de pur dans l'homme, ce n'est point tant une dévotion chrétienne qu'un pharisaïsme, que d'y mettre sa confiance et de présumer obtenir par là le salut; ce n'est que servir Dieu selon la chair et non selon l'esprit, car celui, dit saint Augustin, qui espère de lui plaire uniquement par des choses extérieures et charnelles, ne sert Dieu que charnellement; les hommes qui ne voient que l'écorce et la surface s'en peuvent contenter, il leur est même défendu d'attribuer à de mauvais motifs ce qui peut avoir été produit par un bon : mais le scrutateur des cœurs ne se paye pas d'une pareille monnaie, il rejette celle qui n'est pas marquée à son coin, je veux dire qu'il n'approuve que ce dont il est le principe et la fin ; c'est pourquoi il est marqué expressément dans la *Genèse*, qu'il regarda favorablement Abel et ensuite ses présents, mais qu'il ne regarda point Caïn ni ce qu'il lui avait présenté ; il reçut en odeur de suavité le sacrifice extérieur de l'innocent Abel, à raison de la pureté et de la simplicité de son cœur tout plein du plus profond respect pour lui et d'amitié pour son frère ; il ne témoigna, au contraire, que du mépris pour celui de Caïn dont il voyait le cœur plein de l'amour impur de soi-même et ulcéré d'envie contre son frère : par où vous voyez, dit saint Grégoire le Grand, que cet arbitre suprême considère, non le don qui lui est offert, mais le cœur de celui qui le lui offre, et que ce ne sont pas les dons d'Abel qui l'ont rendu agréable à Dieu, mais qu'au contraire il n'a agréé ses dons que parce que sa personne lui était très-agréable et qu'il

le voyait disposé intérieurement à rentrer dans le néant pour honorer son être immuable et tout faire et tout souffrir pour celui de qui il avait tout reçu et qu'il reconnaissait devoir aimer beaucoup plus que lui-même.

C'est par cette même raison que Dieu marque de la complaisance pour les sacrifices de Noé, d'Abraham et des saints patriarches, et qu'il témoigne en tant de rencontres une horreur et un dégoût extrême de ceux du commun des Juifs : il les menace qu'il maudira leurs bénédictions et qu'il jettera sur leurs visages l'ordure de leurs solennités ; c'est le nom qu'il donne à leurs victimes; et leur en fera rejaillir toute la honte sur le front. *Qu'ai-je à faire de cette multitude d'animaux? Mangerai-je la chair des taureaux et boirai-je le sang des boucs? Tout cela m'est à dégoût, je n'aime pas l'holocauste de vos béliers ni la graisse de vos génisses. Lorsque vous veniez devant moi pour entrer dans mon temple, qui vous a demandé que vous eussiez ces dons dans les mains, ne m'en offrez plus inutilement, vos fêtes me sont devenues à charge: je suis las de les souffrir?*

Mais quoi! Seigneur, ne les aviez-vous pas établies vous-même? N'aviez-vous pas ordonné ces sacrifices et prescrit jusqu'au dernier détail les cérémonies qui regardaient votre culte? ah! c'est qu'il ne reçoit le dehors de la religion que lorsqu'il est sanctifié par le dedans ; il veut que celui qui lui immole une victime soit lui-même la victime par la pureté de son cœur et par la charité qui l'embrase : étant un pur esprit, il veut que ceux qui le servent et l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité, c'est-à-dire que l'esprit et le cœur de l'homme lui soient totalement consacrés par un abaissement sincère devant sa grandeur, une dépendance absolue de sa volonté, une vive reconnaissance de ses bienfaits, un zèle et un amour ardent pour sa gloire. Le Fils de Dieu ne s'est fait fils de l'homme que pour former à son Père de pareils adorateurs, pour nous faire marcher devant lui, tous les jours de notre vie, dans une sainteté et une justice qui soient telles devant lui, c'est-à-dire qu'il est descendu du ciel pour nous apprendre à servir Dieu, non par une crainte d'esclave, mais avec un amour d'enfant, non plus par une religion cérémoniale et figurative, mais véritable et intérieure; non plus une justice légale, charnelle, passagère, mais chrétienne, spirituelle, éternelle. Ainsi, c'est ruiner le dessein de l'Incarnation, frustrer le Docteur de justice de l'intention qu'il s'y est proposée, que de ne pas travailler à acquérir cette sainteté véritable; c'est réduire l'Église, cette fille du roi dont la beauté est toute intérieure : *Omnis pulchritudo filiæ regis ab intus* (*Psal.* XLIV), à l'état et à la condition de la Synagogue esclave avec ses enfants, que de se contenter d'une justice extérieure.

C'est pourquoi rien ne m'a paru plus choquant, plus pernicieux et plus monstrueux dans l'hérésie des calvinistes, que leur dogme impie de la justice imputative. Ils ont osé soutenir, contre l'Écriture et la tradition, que la justice de Jésus-Christ est imputée aux chrétiens, sans qu'il soit nécessaire qu'ils soient justes réellement aux yeux de Dieu, par l'amour dominant de l'ordre, par l'infusion de la justice intérieure, et que leurs péchés de même sont couverts, quoique vivants et subsistants dans le fond; mais parce que Dieu n'en veut tirer aucune vengeance, comme s'il était aveugle et pouvait voir les choses autrement qu'elles ne sont ou qu'il manquât de puissance pour changer la disposition du cœur et faire d'un vase d'ignominie un vase d'élection , en le purifiant de ses souillures. Je leur demande de quelle manière le soleil dissipe les ténèbres lorsqu'elles couvrent cet horizon : n'est-ce pas en y répandant sa lumière? Le Soleil de justice fait de même, il ne justifie le pécheur qu'en répandant en son âme les rayons de sa grâce qui fait connaître et aimer le bien, grâce médicinale qui ne couvre les péchés qu'en les guérissant, de même qu'il est dit que *la charité en couvre la multitude*, c'est-à-dire les fait disparaître et les anéantit devant Dieu.

Les pélagiens avaient avancé, longtemps avant les hérétiques modernes, que la vertu ne consistait que dans les actions extérieures, sans y considérer la fin et le motif. Saint Augustin les réfuta solidement : N'est-il pas visible, leur dit ce grand docteur, que si la chose était ainsi que vous le prétendez, nous serions obligés de reconnaître de véritables vertus dans les avares, cette prudence si clairvoyante à rechercher les moyens de s'enrichir, cette justice et cette modération qui les empêchent de faire tort aux autres, pour ne pas s'embarrasser mal à propos dans des contestations, cette tempérance et cette frugalité qui les font renoncer au luxe et aux débauches par la crainte des dépenses qui en sont inséparables, enfin cette force et cette constance qui se trouvent quelquefois à l'épreuve des plus grands périls et des plus cruels tourments. Il en apporte un exemple célèbre dans ce qui arriva de son temps à la prise de Rome par Alaric roi des Goths, où plusieurs citoyens de cette célèbre ville, par une force extraordinaire d'avarice, ne purent être contraints par toutes les tortures des barbares à découvrir l'or et l'argent qu'ils avaient enfouis. Toutes ces vertus ne sont-elles pas honteuses du côté de l'intention , puisqu'elles servent d'esclaves à la cupidité? Quoi! Dieu se laissera éblouir par un faux lustre de quelque action extérieure! Les hommes lui en imposeront par un vain éclat et une beauté apparente de ces fruits de mort qui naissent d'une mauvaise racine, semblables à ceux qui croissent sur les bords du lac de Sodome, qui paraissent agréables à la vue et excellents à manger, mais auxquels on n'a pas plutôt porté la main qu'ils se réduisent en cendres! Dieu, qui est la justice même, oubliera ce qu'il se doit à lui-même et admettra dans son royaume, où il ne peut rien entrer d'impur, ceux qui ne l'auront honoré

que des lèvres, mais dont le cœur aura toujours été éloigné de lui !

Il est surprenant que les pharisiens et les hérétiques, auteurs de ce dogme impie, n'aient pas reconnu avec le secours des Écritures, ce que les philosophes païens ont reconnu par celui de la lumière naturelle, que c'est dans le cœur que la vertu réside, que c'est par lui qu'on en doit juger et non pas seulement par les actions extérieures ; qu'ainsi il y a une grande différence entre faire simplement une action juste, et la faire par esprit de justice : ils n'eussent eu garde de s'imaginer que tous ceux par exemple qui paraissent courageux aux yeux des hommes (ce qui peut être l'effet du vin ou de quelque autre liqueur pareille), possédassent véritablement la vertu de force, ni de confondre avec la véritable valeur ce qui est fait par un autre mouvement, quoique tout semblable dans les effets extérieurs. Quel étrange aveuglement à des docteurs assis sur la chaire de Moïse, qui croyaient avoir la clef de la science, encore plus à ceux qui se disent disciples de Jésus-Christ et se flattent d'avoir la vraie intelligence de sa doctrine, de prendre la fausse image, ou plutôt le fantôme de la vertu pour la vertu même, l'ombre pour le corps! mais c'est par là qu'on impose aux simples !

La théologie m'apprend de plus que c'est l'intention, non pas une intention telle que se proposaient les philosophes, qui n'ont connu que très-imparfaitement et à travers plusieurs nuages la nature de la vraie vertu, mais une intention dirigée par la foi qui fait le prix et le mérite de nos bonnes actions ; c'est cet œil simple dont parle Jésus-Christ, qui rend le cœur tout lumineux, et ténébreux, au contraire, s'il est mauvais et obscurci. Or le cœur n'est pas simple et pur lorsqu'il ne cherche pas uniquement Dieu et sa justice, qu'il se propose quelque autre fin que sa gloire et sa volonté, qu'il veut être heureux par la jouissance d'autres biens que lui : voilà ce qui corrompt les meilleures œuvres et les rend abominables à ses yeux. C'est pour cela que Jésus-Christ, quoique la douceur même, traite si durement les pharisiens et les compare à des sépulcres blanchis, enrichis de tous les ornements de l'architecture, mais qui cachent au dedans des cadavres hideux, rongés par les vers, des ossements de morts, et toute sorte de pourriture. Ainsi vous paraissez justes aux yeux des hommes, leur dit-il, mais au dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité : pharisien aveugle, nettoie, nettoie premièrement le dedans de la coupe et du plat, afin que le dehors soit net aussi.

Oh ! combien de chrétiens à qui je pourrais adresser les mêmes reproches! Je n'en excepte pas ceux qui croient agir de bonne foi et sans hypocrisie, comme faisaient sans doute la plupart de ces docteurs de la Loi. Qui ne vous plaindra de vous voir vous donner tant de mouvements, de multiplier vos pratiques de dévotion, entrer dans les diverses confréries, amasser avec tant d'inquiétude des richesses spirituelles pour les mettre dans un sac percé. Vous ne voyez pas que l'ennemi du salut vous les enlève dans le moment même; vous lui en faites un sacrifice détestable : travaux stériles, ou plutôt ruineux ! Ah ! c'est que la racine est gâtée, la source empoisonnée, le principe corrompu: *Cor autem eorum non erat rectum cum eo. Psal.* LXXVII).

C'est donc le cœur qui est le siége des vertus ou des vices, le trône de Dieu ou du démon; c'est par là que nous sommes en l'état de grâce ou de péché. En vain empêcherez-vous, pour conserver l'estime des hommes, sa corruption de se produire au dehors, s'il est corrompu par l'amour des créatures et par des désirs criminels. La pureté extérieure est le fruit de l'intérieure, du dedans elle se répand au dehors. L'obéissance que l'homme rend à Dieu doit couler de source, et cette source ne peut être autre que la charité. Quand son amour est le principe intérieur qui nous remue, et sa gloire notre fin ; le dehors est net, le corps est éclairé : si on agit par un autre motif, c'est mensonge, illusion, fausse justice, plus horrible aux yeux de Dieu que le linge le plus souillé : *Quasi pannus menstruatæ.* (*Isa.* LXIV.)

Cependant rien de si commun que cette fausse justice dans le christianisme même ; on prend plaisir à se séduire. Comme on est ravi d'avoir la paix avec soi-même, et de n'être point troublé par des remords importuns, on se repose tranquillement dans l'accomplissement extérieur de ses devoirs, sans se mettre en peine d'avoir l'esprit qui les doit animer, lequel n'est autre que l'amour de Dieu, l'amour de l'ordre et de la justice : on prétend à l'héritage des enfants sans en avoir *l'esprit qui fait crier : Mon père, mon père.*

Eh ! d'où peut donc être venu ce fantôme de dévotion, cette religion vaine et frivole, si fort à la mode aujourd'hui, qui s'est fait des maximes d'erreur pour accommoder l'Évangile avec les passions, ce culte tout judaïque qui, ne donnant à Dieu que des exercices extérieurs, laisse vivre au dedans les désirs et les affections du siècle. Ah ! c'est qu'on ne connaît pas ce qu'on doit à Dieu, ni la pureté du culte qu'il exige de nous : on ne le connaît pas, parce qu'on ne l'aime pas, et que cette source éternelle de justice ne se découvre qu'à ceux qui en sont saintement altérés, et qu'il ne suffit pas que l'esprit soit simplement renouvelé par la foi, mais qu'il faut encore que le cœur le soit par la charité.

Que ceux qui marchent par ces voies égarées ne s'en prennent qu'à eux-mêmes ; ce n'est que leur cœur qui les trompe, et le mensonge ne les éblouit que parce qu'il se trouve propre à établir cette fausse paix que cherche, dans l'alliance de Dieu avec le monde, une âme qui n'est remuée que par quelques mouvements de crainte, sans aucun amour sincère de la justice et de la vérité.

Il ne suffit pas même d'avoir quelque faible amour pour elle, il en faut un ardent, un violent, qui ait jeté de profondes racines,

Sans cela nos meilleures résolutions se dissipent et s'évanouissent à la première épreuve, ainsi que les belles protestations que fit saint Pierre de suivre son Maître à la prison et à la mort. Le soleil s'étant levé, la semence est brûlée et se sèche, parce que la terre où elle a été semée n'avait pas de profondeur, c'est-à-dire, comme l'explique le Fils de Dieu lui-même, que quand la charité n'a pas des racines profondes dans le cœur, elle peut s'y conserver tant que la passion dominante n'est pas attaquée, mais tout disparaît lorsqu'on est menacé de perdre ce qu'on aimait plus que Dieu sans s'en apercevoir.

Mais comme le progrès dans la charité la suppose déjà en quelque degré, il y va du tout pour nous de ne pas prendre le change : ainsi notre soin principal, ou plutôt notre unique étude doit être d'acquérir cette pureté intérieure, de vider notre cœur du vieux levain, d'examiner avec toute l'attention dont nous sommes capables les ressorts qui le font agir, les vues secrètes qu'il se propose.

Faites donc une anatomie, une discussion exacte et rigoureuse de ses mouvements les plus imperceptibles, et vous verrez peut-être que vous preniez l'ivraie pour le bon grain, la paille pour le froment, et que ce que vous croyiez de l'or et de l'argent, n'était que du verre et de l'écume : je veux dire, que la plupart de vos œuvres n'avaient que l'apparence de piété sans en avoir la vérité, ayant pour vrai principe l'amour-propre; que vous avez été jusqu'ici dans une illusion pitoyable, et que votre vie n'aura été qu'une grande fable, comme dit saint Augustin, et un long mensonge. Oh ! combien de ce foin, de cette paille, de ce bois dont parle saint Paul, dans ces édifices spirituels qui ne pourront soutenir le feu du jugement dernier ! Oh ! qui nous fera la grâce de découvrir et de pénétrer le fond de nos cœurs, afin de redresser tant d'intentions obliques qui se détournent de la véritable fin, et n'y rien souffrir qui ne soit dans l'ordre de Dieu !

Voilà ce qui a toujours inspiré une sainte frayeur aux plus grands saints, et de la défiance de leurs meilleures œuvres ; ce qui les a rendus insensibles aux louanges et aux applaudissements des hommes. Tout cela ne supposant pas une connaissance certaine qu'ils eussent la charité, ils ne pouvaient être touchés des marques de leur admiration ; ils savaient que les balances divines sont bien différentes des balances humaines, et que le juge suprême condamne et punit souvent ce qui paraît le plus digne de récompense.

Les pharisiens n'éprouvaient rien de pareil. Comme leurs œuvres extérieures étaient réglées et irréprochables, ils avaient une confiance sans bornes, et n'avaient que des actions de grâces à rendre de n'être pas comme le reste des hommes, bien éloignés de dire comme fit depuis saint Paul : *Quoique ma conscience ne me reproche rien, je ne suis pas juste pour cela.* En quoi ils péchaient dans le principe; et par une suite naturelle de cette erreur, ils étaient tombés dans une autre, qui était de se croire de parfaits observateurs de la loi, quoiqu'ils n'en observassent que la lettre et l'écorce sans entrer dans son esprit.

Ce ne sont pas seulement ceux qui, se contentant d'écouter la loi sans la garder, se croyent justes pour cela devant Dieu, qui sont dans l'illusion, ce sont ceux qui l'observent quelquefois le plus exactement : leur erreur est d'autant plus déplorable et plus dangereuse qu'ils ont moins lieu de se défier de leur état que les premiers, et qu'ils se reposent avec complaisance sur cette fidélité prétendue. Si les premiers, selon la comparaison de saint Jacques, sont semblables à un homme qui jette en passant les yeux sur sa figure qu'il aperçoit dans un miroir, et s'en va aussitôt sans y faire davantage de réflexion, les autres ressemblent à celui qui y tiendrait toujours les yeux attachés, mais pour s'admirer et s'idolâtrer lui-même; tels étaint les scribes et les pharisiens : ils avaient sans cesse la loi dans la bouche, ils l'avaient dans leurs vêtements, portant de longues bandes de parchemin où elle était écrite en gros caractères attachés autour de leurs têtes, de leurs bras, au bas des franges de leurs robes, mais ils ne l'avaient point du tout dans le cœur, qui est pourtant le sanctuaire où elle veut résider. On ne la pratique véritablement que lorsqu'on l'aime, qu'on en fait sa joie et ses délices, comme on ne l'aime en vérité que lorsqu'on la pratique par la charité.

Ces hommes donc pleins de leur propre justice n'étaient pas soumis à celle de Dieu, ne le servant que par la vue des récompenses temporelles, d'une abondante récolte de froment, de vin, d'huile; c'étaient ces biens qu'ils aimaient et non pas lui : ainsi, ne s'attachant qu'à l'écorce de la Loi, ne l'observant pas par l'amour de la justice qu'elle renferme, ils en étaient de vrais prévaricateurs. C'est pourquoi Jésus-Christ leur reproche que Moïse leur ayant donné une loi, nul d'eux ne l'accomplissait en effet. Ils mettaient le capital de la religion dans des pratiques extérieures, dont quelques-unes de leur invention (et c'étaient celles pour lesquelles ils marquaient le plus de zèle) étaient ridicules et superstitieuses, tandis qu'ils violaient la charité qui en est l'âme.

Cette disposition basse et servile de leur cœur courbé vers la terre les empêchait d'y voir Jésus-Christ qui y est pourtant peint et gravé par tout; c'était un chiffre qu'ils ne pouvaient démêler; ils ne devinaient pas même qu'il y en eût aucun. Ignorant que leur Loi était un pédagogue qui conduit à Jésus-Christ, que c'est sa grâce qui fait accomplir la Loi comme il faut, et que son unique fin est la charité qui part d'un cœur pur et d'une bonne conscience, l'égarement ne leur était-il pas inévitable? Puisqu'ils ne savaient pas le terme où ils devaient tendre, ils ne faisaient que discourir en l'air du décalogue. N'étant pas dans le point de vue d'où il faut envisager toute l'économie

de la sagesse de Dieu, qui consiste dans la dispensation de son grand mystère, le Christ entier, à savoir l'homme Dieu et son Eglise, le chef et le membre, l'Epouse et l'Epoux, que pouvaient-ils enseigner que les visions de leur cœur, et que conduire d'autres aveugles dans le précipice?

Gardons-nous, chrétiens mes frères, du levain des pharisiens, c'est l'avis que le Sauveur donnait à ses apôtres, et que je puis bien par conséquent vous donner; cette fausse doctrine a des racines profondes dans le cœur de l'homme naturellement orgueilleux, qui aime à connaître son bien, et à faire consister toute sa religion dans des œuvres extérieures, sans s'inquiéter si le principe d'où elles partent est pur ou corrompu. Mais ce qu'il ne vous est pas moins important de savoir, c'est que rien d'extérieur ne peut purifier le cœur de ses souillures : il n'y a que le sang de l'agneau immortel qui y puisse pénétrer et le laver parfaitement. C'est ce qu'il nous faut voir présentement. J'abrégerai.

SECOND POINT.

Notre premier père, dans l'heureux état d'innocence, était comme une glace pure dans laquelle Dieu prenait plaisir à se contempler : mais le serpent trouva moyen de la ternir de son souffle empesté, et de lui communiquer une corruption pareille à la sienne. Adam pécheur n'engendra plus que des pécheurs, il transmit la concupiscence à ses descendants, la masse entière fut corrompue, de sorte que personne n'est exempt de souillure, pas même un enfant d'un jour. Les désordres se multipliaient à mesure que le nombre des hommes augmentait, et qu'on s'éloignait des premiers temps.

En vain les philosophes essayèrent d'y remédier, et de les obliger de se conduire du moins par la raison. Le peuple n'était pas capable de tant de subtilités, ni de les suivre dans leurs spéculations; il s'autorisait plutôt dans le mal par leur exemple. Bon Dieu! combien le manteau qu'ils affectaient de porter pour se distinguer du reste des hommes, couvrait-il d'ordures et d'infamies! Il suffit, pour vous en donner quelque idée, de la légère peinture qu'en a tracée saint Paul au commencement de son *Epître aux Romains*. Quelle noirceur, quelle horreur! Quel effroyable renversement! Qu'est devenue cette raison qui nous distingue des brutes? Ils s'abandonnent à toutes sortes de brutalités et se plongent dans des abominations dont la nature, toute corrompue qu'elle est, inspire de l'éloignement. Mais qu'il est juste, Seigneur, que tout soit déshonoré par l'impureté dans ceux qui déshonorent le Créateur par l'idolâtrie, l'impiété, la magie, et que des hommes qui mettent les bêtes et les reptiles au-dessus de lui en leur rendant un culte sacrilége, se dégradent eux-mêmes, et se mettent au-dessous des bêtes!

La Loi de Moïse n'avait guère eu plus de succès pour régler les mœurs du peuple de Dieu, que la philosophie celles des païens. Elle faisait connaître les crimes qu'on commettait, dit saint Paul, mais elle ne les retranchait pas, elle les augmentait plutôt en irritant la concupiscence, parce que l'homme est si déréglé qu'il suffit qu'une chose lui soit défendue pour exciter en son cœur le désir de sa jouissance. O conduite admirable du médecin céleste, qui donne lieu à l'accroissement de la maladie pour en faire un premier appareil! Car qu'est-ce que la Loi produisait autre chose, que de faire sentir à ceux à qui elle était donnée leur impuissance à l'accomplir, et leur faire faire de vains efforts et de continuelles rechutes? La plupart des Juifs la violaient ouvertement et se rendaient prévaricateurs de ses ordonnances ; ceux qui les observaient n'en étaient guère plus purs aux yeux de Dieu, puisqu'ils ne le faisaient, comme nous l'avons vu, que par la crainte des maux temporels, et l'espérance des récompenses des biens sensibles dont ils étaient esclaves.

Tous les divers sacrifices que Moïse leur avait prescrits étaient absolument incapables de purifier la conscience de ceux qui rendaient à Dieu ce culte, puisqu'il ne consistait qu'en des viandes et des breuvages, en diverses ablutions et cérémonies charnelles qui n'avaient été imposées que jusqu'au temps que la Loi serait corrigée, comme parle saint Paul. Rien de ce qui est purement extérieur et charnel ne pouvant purifier le cœur, il ne le pouvait être que par l'aspersion intérieure du sang de Jésus-Christ, médiateur de la nouvelle alliance. C'est sa vertu qui rend la parole de Dieu efficace, le cœur de l'homme docile, de rebelle qu'il était auparavant, et qui a conféré une sainteté véritable à tout ce qu'il y a eu de juste dans la Loi de Moïse et de nature, que saint Augustin appelle pour cet effet des chrétiens par anticipation. *Ipse enim quasi ignis conflans, et quasi herba fullonum purgabit eos.* (*Malach.*, II.)

Paraissez donc, divin Agneau, victime adorable, qui venez nous purifier de nos péchés, et qui seule pouviez le faire. Car qui peut rendre pur celui qui est né d'un sang impur, sinon vous, qui êtes la pureté même? Rien ne vous convient davantage que de nettoyer les âmes de ces souillures qui les défigurent toutes et leur causent une difformité horrible, puisqu'il n'appartient qu'à vous d'y répandre la charité qui en bannit l'amour impur, profane et criminel de la créature, seul capable de les souiller.

Mais de quelle sorte pensez-vous, chrétiens mes frères, qu'il ait effacé nos iniquités et conféré à nos âmes cette justice intérieure qui en fait tout l'ornement et la beauté? Croyez-vous qu'il ait usé de sa toute-puissance pour opérer ce miracle? Elle y a sans doute eu grande part, mais nous en sommes principalement redevables à sa sagesse et à sa charité immense. Ce sont elles qui lui ont inspiré le dessein surprenant de se revêtir de nos péchés et d'en porter la peine pour nous en délivrer, c'est pour cela qu'il a pris notre nature, qu'il a voulu recevoir en sa chair la

flétrissure honteuse de la circoncision, être baptisé de la main de son précurseur, chassé ensuite dans le désert par le Saint-Esprit, comme le bouc émissaire chargé de tous les crimes du peuple. Oh! combien de fois a-t-il témoigné une sainte impatience et un désir brûlant de se voir baptisé du baptême de son sang, pour nous plonger dans ce bain salutaire et noyer toutes nos iniquités ! Nous le verrons dans peu de semaines, ce Pontife de notre foi, revêtu d'habillements sales comme le grand prêtre Jésus, dont il est parlé dans Zacharie, et calomnié par le démon. Voilà ce qui causa le plus d'horreur à notre divin Maître dans toute sa passion, et lui fut plus sensible que les crachats, les soufflets, les fouets, les épines, les clous ; c'est ce qui l'obligea de conjurer instamment son Père d'éloigner de lui ce calice : il se voyait revêtu à ses yeux de ce manteau d'infamie, lui qui est la sainteté par essence, et près d'être traité comme le péché même. Qui peut exprimer toute l'horreur de sa sainte âme pour cette figure monstrueuse ? L'amour le fera triompher de tout, et quoiqu'une seule goutte de son sang puisse effacer les péchés de dix mille mondes à raison de la dignité infinie de sa personne, il en versera jusqu'à la dernière goutte, et permettra pour cet effet qu'après sa mort même son côté sacré soit ouvert par le fer d'une lance, afin que ce qui en restait en son cœur en sortît, et purifier son Eglise pour la faire paraître devant lui pleine de gloire, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, et faire sur tous ses enfants une infusion surabondante.

Réjouissez-vous, vraie maison de David, voilà une fontaine qui vous est ouverte pour y laver les souillures du pécheur et l'impureté de la femme : *In ablutionem peccatoris et menstruatæ* (*Zach.*, XIII); c'est de ce côté ouvert qu'ont coulé ensemble le sang et l'eau qui forment cette fontaine, c'est-à-dire que sont sortis, selon les Pères, les sacrements de l'Eglise, qui n'agissent que par la vertu du sang de Jésus-Christ et purifient les souillures des âmes.

Les vôtres ont été plongées dans ce bain salutaire, en même temps que vos corps furent lavés dans celui du baptême : vous y avez reçu une robe dont la blancheur exquise surpassait celle de la neige; mais combien peu de temps l'avez-vous conservée en cet éclat? Hélas! qu'elle a été tôt souillée et déchirée ! Rappelez ces temps malheureux où, séduits par une ombre de plaisir et entraînés par les mauvais exemples, vous lâchiez la bride à vos passions effrénées, ne connaissant point d'autre bonheur que de les satisfaire, et vous vous plongiez dans le bourbier des voluptés honteuses comme dans des eaux de senteur. La bonté de Dieu, qui connaît notre fragilité extrême et la boue dont nous sommes pétris, est telle qu'il a laissé dans son Eglise un bain salutaire où nous pouvons nous replonger de nouveau, et recouvrer cette première blancheur qui nous rendait si agréables à ses yeux. Oui, de quelque forte teinture que le péché ait imprimé et pénétré vos âmes, elle peut s'effacer ; votre première robe peut vous être rendue, si, confus de vos désordres, vous venez, à l'exemple de l'enfant prodigue, vous jeter aux pieds de votre divin Père ; il vous rétablira dans vos premiers droits.

Mais vous devez savoir que le bain dont je parle doit être composé de vos larmes, aussi bien que du sang de Jésus-Christ; non pas de quelques larmes qui coulent durant un peu de temps, par un sentiment de honte de la laideur du péché et se sèchent aussitôt, mais de ruisseaux de larmes tels qu'en répandait David dans l'amertume de son cœur, pour avoir perdu son Dieu et l'avoir irrité par son double crime : *Lacrymis meis stratum meum rigabo* (*Psal.* VI) : il faut non-seulement des larmes en abondance, mais de grandes humiliations, de longs travaux, des jeûnes, des austérités, la fuite de tout ce qui a pu porter au péché, enfin des actions contraires à vos excès.

Ce n'est que parce que la pénitence du commun des pécheurs n'a pas ces qualités, qu'ils retombent sans cesse dans les mêmes désordres, et que leur vie n'est qu'un cercle déplorable de rechutes et de confessions qui les endurcissent et les souillent, loin de les changer et les purifier. C'est pourquoi un saint Père les compare à des tuiles fraîches qui n'ont point encore passé par le feu, lesquelles plus on lave, plus on fait de la boue. Saint Pierre se sert de la comparaison d'un chien qui retourne à ce qu'il avait vomi, et d'un pourceau qui, après s'être lavé, se vautre de nouveau dans la boue. Votre cœur se soulève sans doute à la seule imagination d'un tel objet, et peut-être est-il insensible à ce qu'il signifie : comprenez par là que tout ce qu'il y a de plus sale et de plus infect dans la nature ; les égouts et les cloaques ne sont qu'une ombre grossière de ce que vous êtes aux yeux de Dieu et de ses anges.

Jusqu'à quand donc amasserez-vous contre vous-mêmes des monceaux de boue, pour me servir de l'expression d'un prophète, et des trésors de colère (c'est celle de saint Paul), par la dureté et l'impénitence de votre cœur? Ah! tremblez à cette parole de Jésus-Christ dans l'*Apocalypse :* Que celui qui commet l'injustice la commette encore, et que celui qui est souillé se souille de plus en plus : *Qui in sordibus est sordescat adhuc.* (*Apoc.*, II.) Quoi! mon Dieu, vous qui êtes la bonté même, pourriez-vous presser ainsi les impies de combler leur mesure? Non, mais il nous fait voir l'extrême corruption de leur cœur, qui abuse de sa longue patience, pour leur damnation, et que l'effet le plus terrible de sa grande colère est de les laisser jouir paisiblement des objets de leurs attaches criminelles.

Venons au petit nombre de ceux qui ont le bonheur inestimable de conserver l'innocence baptismale; qu'ils sachent qu'ils n'ont pas moins besoin d'être purifiés par Jésus-Christ que les plus grands pécheurs. Qu'est-

ce que l'homme le plus juste en la présence de Dieu? Que pourra-t-il répondre? Sa propre bouche ne le condamnerait-elle pas? Ecoutons un juste du premier ordre à qui Dieu lui-même avait rendu un témoignage très-avantageux (c'est le saint homme Job); voici comme il parle à ce suprême juge : *Quand j'aurais été lavé dans les eaux de la neige, votre lumière, Seigneur, me ferait paraître à moi-même tout couvert d'ordures et mes vêtements m'auraient en horreur.* Il veut dire que, quand la pureté de sa conscience serait égale à celle de la neige, la lumière de la vérité divine venant à éclairer le fond de son âme, il paraîtrait à soi-même tout souillé, tant la justice de la créature est disproportionnée à la sainteté infinie du Créateur, qui a découvert des souillures dans ses anges. Outre que les plus parfaits ne savent s'ils sont déchus de l'heureux état dans lequel les avait établis la grâce de la régénération, et s'ils ont commis quelques-uns de ces péchés spirituels qui blessent souvent l'âme d'une manière d'autant plus dangereuse qu'elle est imperceptible, ils n'ignorent pas qu'ils commettent plusieurs offenses légères, et qu'il y en a davantage qui se dérobent à leur connaissance et leurs recherches.

Combien d'attaches frivoles, de cupidités secrètes, combien de surprises de l'amour-propre, de négligences, de relâchements et de pertes de temps! Toutes ces fautes sont autant de taches qui salissent l'âme et la disposent à de plus grandes; c'est toujours un commencement de servitude, une maladie qui, étant négligée, peut conduire à la mort. Vous qui méprisez ces fautes journalières, dit saint Augustin, parce qu'elles vous paraissent petites, voudriez-vous que toutes les fois que vous les commettez, on vous fît de légères piqûres sur le corps et des taches à vos habits; or, si vous ne pouviez souffrir cela, comment ne craignez-vous pas de faire le même mal à votre âme? Ah! c'est peut-être que vous l'aimez moins. Toutes et quantes fois que nous faisons ou disons quelque chose de contraire à la Loi de Dieu, toutes autant de fois salissons-nous son image. Si on avait votre portrait, trouveriez-vous bon qu'on le couvrît d'ordures? Croyez-vous que Dieu ne se mette pas en colère quand nous défigurons en nous le sien? Si les péchés véniels ne tuent pas l'âme par eux-mêmes, néanmoins, étant multipliés, ils la couvrent comme de pustules et lui causent une espèce de difformité qui la rend indigne des plus tendres caresses du céleste Epoux, et la réduit à ne paraître devant lui qu'avec une extrême confusion. Il s'en formera insensiblement un tel monceau, qu'il accablera l'âme. Car qu'importe qu'on fasse naufrage par une tempête qui se sera élevée tout à coup, ou que le vaisseau coule à fond par la négligence des matelots qui n'auront pas pompé la sentine? En sera-t-il moins submergé : *hoc paulatim facit sentina neglecta quod fluctus irruens;* non que les péchés véniels, en quelque nombre qu'ils soient, étouffent la charité et chassent le Saint-Esprit de nos âmes, mais si on les méprise, si on néglige d'en faire pénitence, si on y croupit volontairement, sans faire le moindre effort pour s'en corriger, ils conduisent infailliblement au péché mortel; car il y a une très-grande différence entre commettre des péchés véniels et négliger de les expier et de s'en corriger; le premier est inévitable à la fragilité humaine, le second marque qu'on est plus touché de la crainte de se damner que de l'amour de son Dieu. Quoi! ne suffit-il pas que le péché grand et petit lui déplaise pour le fuir avec toutes les précautions imaginables? Et les moindres en eux-mêmes doivent-ils paraître légers, lorsqu'on les mesure à la majesté suprême d'un Dieu, et à la multitude des grâces qu'on a reçues de sa bonté infinie. O vous qui avez contracté cette facilité criminelle de commettre, sans scrupule et sans remords, toutes sortes de péchés véniels, sachez que vous ne tarderez guère à vous précipiter dans le mortel, et que la moindre tentation un peu forte, qui vous sera suscitée par le démon, vous fera succomber.

Qui pourra s'étonner après cela que nous marchions si lentement dans le chemin de la perfection; que les sacrements nous profitent si peu; qu'après tant de confessions et de communions nous soyons toujours les mêmes, aussi colères, aussi immortifiés, aussi jaloux d'un faux honneur, aussi peu circonspects en nos paroles, attachés à nos aises, ennemis des saintes rigueurs de la pénitence, ou plutôt de ce que nous reculons, que nous avons moins d'application à la prière, moins d'attrait pour la parole de Dieu, plus de dégoût des exercices de charité, et sommes plus pleins de l'esprit du monde et de ses vains amusements?

Purifiez-vous donc de plus en plus, non-seulement des péchés mortels qu'il faut pleurer toute sa vie, mais des véniels. Lavez vos pieds, qui, tandis qu'on marche sur la terre, amassent toujours de la poussière : ces pieds, selon saint Augustin, sont les affections de l'âme, qui se détournent imperceptiblement du bien suprême pour se pencher vers les créatures; corrigez vos défauts, combattez vos mauvaises inclinations, arrêtez les vertus dans leurs bornes, c'est l'affaire de toute la vie, pour laquelle nous avons un besoin continuel de Jésus-Christ, aussi bien que pour conserver les autres dons de sa miséricorde. Plus on est juste, plus on est pénétré de cet extrême besoin; car, quoique l'impression de la grâce, qui détruit peu à peu le vieil homme avec tous ses désirs criminels, ait établi en eux le nouveau qui agit avec une justice et une sainteté véritable, ils savent et ils éprouvent avec douceur que la concupiscence, qui vit et vivra en eux jusqu'au dernier soupir, est un principe de péché qui se mêle si universellement et si insensiblement dans toutes les puissances et les actions de l'âme, qu'il y en a très-peu où ce venin subtil ne

se glisse, et qui soient vraiment purs aux yeux de celui qui sonde les reins et les cœurs. Ils sentent vivement, parmi la multitude des périls et des ennemis qui les environnent, qu'il n'y a pour ainsi dire qu'un point entre la mort et eux : *Uno, ut ita dicam, gradu ego morsque dividimur* (I *Reg.*, XX), et que la terre fond sous leurs pieds. C'est ce qui les tient sans cesse rabaissés à leurs propres yeux et fait que, quelque amas qu'ils aient pu faire de bonnes œuvres, ils ne comptent jamais sur elles, mais sur la grande miséricorde de Dieu, parce qu'ils savent que nos mérites sont ses dons, et qu'ils n'ont d'eux-mêmes que la corruption et le mensonge.

Or, comme tout contribue au bien des élus, jusqu'à leurs péchés mêmes, ces diverses fautes, dans lesquelles Dieu permet qu'ils tombent malgré leur vigilance, servent merveilleusement à les établir dans une solide et sincère humilité, à les dépouiller de toute confiance en eux-mêmes et les obliger de recourir sans cesse à lui. C'est ainsi qu'on emploie, pour laver les taches de dessus les habits, certaines drogues, qui les font paraître plus sales qu'ils n'étaient auparavant, et qu'on se sert du venin de la vipère pour composer la thériaque et le plus excellent antidote.

C'est là un secret merveilleux de votre sagesse, ô mon Dieu ! mais, quoique vous sachiez faire un si excellent usage de nos fautes, faites que de notre part nous travaillions sans cesse à en diminuer le nombre, à en couper, s'il y a moyen, la racine et acquérir par là cette pureté intérieure, qui, seule, peut nous rendre agréables à vos yeux. Ne souffrez pas que le démon nous séduise, ou que, notre amour-propre nous en imposant, la vie se passe dans l'illusion, et que nous ne reconnaissions notre erreur que lorsqu'il n'y aura plus de remède. Faites que, au lieu de nous reposer dans des œuvres extérieures, louables en elles-mêmes, nous appréhendions, ainsi qu'ont fait vos plus grands saints, qu'elles ne soient infectées par quelque orgueil, quelque cupidité secrète, qui en détruise tout le mérite. Faites, Seigneur, que nous rentrions souvent en nous-mêmes, et fouillions dans les replis de nos consciences, pour les purifier de tout ce qui s'y glisse d'humain ; ou plutôt sondez vous-même le fond de cet abîme et arrachez-en toutes les productions de l'amour-propre, plante funeste que notre père céleste n'a pas plantée, mais plutôt l'ennemi, et donnez-nous cet œil simple qui rende le corps de nos actions tout lumineux, digne de votre approbation et de vos récompenses éternelles.

SERMON XXXI.

Sur l'évangile du jeudi de la troisième semaine de Carême.

DE LA PASSION DOMINANTE.

Surgens Jesus de Synagoga introivit in domum Simonis : socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus. (*Luc*, IV.)

Jésus étant sorti de la Synagogue entra dans la maison de Simon, dont la belle-mère avait une grosse fièvre.

Heureuse la maison dans laquelle entre Jésus-Christ ! toutes les bénédictions spirituelles y entrent avec lui, quelquefois même les temporelles, lorsqu'il est expédient, comme en cette rencontre, où la belle mère de saint Pierre recouvre une parfaite santé. La maison de cet apôtre est privilégiée entre autres, comme étant la figure de l'Eglise, le vrai tabernacle de Dieu avec les hommes où il demeure avec eux : ils sont son peuple et lui leur Dieu. Que manque-t-il à ceux en qui il réside avec la familiarité d'un père avec ses enfants ?

C'est dans cette maison que Jésus-Christ guérit après le coucher du soleil, par l'imposition de ses mains, une multitude de malades, affligés de diverses infirmités, qu'on lui amenait de toutes parts. La nuit entière fut employée à ces divines cures. Quelle bonté infatigable du céleste médecin ! Pas un moment de sa vie qui ne soit consacré à nos usages !

Ces sortes de guérisons n'étaient pas pourtant proprement son œuvre ; elles rendaient, à la vérité, témoignage à sa mission et le caractérisaient, parce que les prophètes avaient prédit qu'il rendrait la vue aux aveugles, ferait entendre les sourds et marcher les boiteux. Mais il n'était principalement envoyé, comme il dit lui-même dans cet Evangile, que pour annoncer le royaume de Dieu à toutes les villes et les bourgades de la Judée et la Galilée, et guérir ceux qui avaient le cœur brisé du regret de leurs péchés, *ideo missus sum.* Voilà sa fonction spéciale ; les miracles n'étaient que pour acquérir du poids et de l'autorité à sa doctrine. Il avait encore une autre vue dans ces guérisons miraculeuses d'une infinité de malades, il voulait nous faire connaître l'état déplorable où le péché avait réduit la nature humaine ; il fallait un grand nombre de malades et de maladies pour représenter la misère de l'homme, tant il est rempli d'infirmités spirituelles dès sa naissance : ce n'est que langueur, que corruption, qu'aveuglement, qu'impuissance à se porter au bien, qu'un dessèchement général de toutes grâces et de toute vertu.

Parmi ces divers malades, je m'arrête à celui dont le saint Evangile traite le plus au long et qui est comme le principal personnage dans ce tableau, à savoir la belle-mère de saint Pierre, arrêtée au lit par une grosse fièvre. Cette fièvre violente marque, selon saint Ambroise, les diverses cupidités dont la nature corrompue était embrasée. L'avarice, dit ce saint docteur, est une fièvre, l'ambition et l'envie en sont d'autres espèces ; en est-il de plus maligne et de plus pestilentielle qu'un amour aveugle pour quelque vain objet qui a ravi le cœur ? Mais il me paraît plus naturel encore d'expliquer cette fièvre violente, de la passion dominante dans chacun de nous, quelle qu'elle soit. Le sujet est de la dernière consé-

quence ; car c'est cette fièvre qui fait mourir d'ordinaire nos âmes, quelque immortelles qu'elles soient par leur nature, et est la cause la plus fréquente de la damnation des hommes. Voyons d'abord les ravages qu'elle y cause : ce sera mon premier point; et ensuite les remèdes les plus efficaces pour la guérir. J'ai besoin des lumières du Saint-Esprit ; implorons-les ensemble par l'entremise de Marie son épouse, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il faut raisonner de l'homme moral de même que de l'homme animal. Comme donc ce dernier est tellement composé des quatre qualités, ou des quatre humeurs, qu'il y en a toujours une qui prédomine, l'emporte sur les autres et donne le nom au tempérament, en sorte qu'on dit que l'un est bilieux, l'autre mélancolique, celui-ci flegmatique et cet autre sanguin ; aussi, depuis le péché de notre premier père, nous sommes tellement pétris de concupiscence, qu'il n'y a personne qui n'ait en soi la racine de tous les vices et les semences de toutes les passions déréglées, quoiqu'elles n'agissent pas toutes également et que quelques-unes soient comme incompatibles avec d'autres. Mais parmi ces diverses bêtes féroces enfermées au dedans de nous, je veux dire ces passions cruelles, il y en a d'ordinaire une plus forte, plus furieuse, plus indomptable que les autres, qui domine en chaque particulier et qui semble lui être propre et attachée ; ce sera dans l'un l'intempérance, dans l'autre l'orgueil ou l'envie, dans celui-ci l'amour du jeu, ou l'impudicité, et dans celui-là l'avarice, ou une curiosité criminelle qui, n'inspirant pas de l'horreur comme les vices grossiers, empoisonne le cœur sans qu'on le sente, et dont le venin est d'autant plus inévitable qu'il donne la mort au milieu des signes de vie.

Cette passion favorite est comme la maîtresse roue d'une horloge, qui donne le mouvement à toutes les autres ; c'est une racine amère qui pousse des branches et produit des fruits de même qualité, un levain de mort qui ne tarde guère à corrompre et infecter toute la masse ; elle enflamme tout le cercle de notre vie, *inflammat rotam nativitatis nostræ* (*Jac.*, III). Je la puis encore appeler cet œil mauvais dont il est parlé dans l'Evangile, qui rend le corps de toutes les actions vicié et ténébreux, c'est-à-dire plein de la noirceur du péché ; il influe dans tout le reste : toutes les vues, tous les jugements, toute la conduite s'en ressentent, tout le venin de la concupiscence s'y trouve comme réuni, et l'on pourrait le regarder comme un nouveau péché originel enté sur le premier.

Les autres cupidités qui portent le pécheur tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, s'affaiblissent et se détruisent quelquefois mutuellement ; de sorte que la grâce, venant à éclairer et remuer l'âme, la délivre aisément de leur servitude : mais celle-ci se fortifie de plus en plus, et comme elle est la reine de toutes les autres, elle les fait toutes servir à ses fins, et, ce qui est le plus surprenant, les vertus mêmes et les qualités louables, ainsi que saint Augustin le reproche aux épicuriens, parce que ces philosophes plaçaient la volupté dans le trône et les vertus à ses pieds, prêtes à recevoir ses ordres.

Ainsi il arrive très-souvent que le désir de contenter cette passion impérieuse et tyrannique fait commettre des crimes pour lesquels on avait plus de répugnance que d'inclination et dont on ne se serait jamais avisé. En voulez-vous un exemple éclatant? l'Ecriture nous le fournira dans Absalon. La passion dominante de ce jeune prince, doué d'ailleurs de grandes qualités, était de régner ; pour cela, il fait assassiner Amnon son frère aîné, dans un festin auquel il l'avait invité ; car le désir de venger le viol de Thamar sa sœur y eut sans doute la moindre part. Son exil ne fit qu'allumer davantage cette ardeur qui le brûlait et qui le porta à tenter tout pour se mettre en possession de la souveraineté. David son père l'ayant rappelé et lui ayant pardonné son crime par une indulgence excessive, il ne put attendre la mort de ce bon prince qui lui donnait un droit légitime. Cette espérance paraît trop tardive aux mouvements précipités de son ambition ; il entreprend de soulever tous les Juifs contre lui. Pour cet effet, il fait des caresses extraordinaires à ceux qui avaient des affaires à la cour ; il s'insinue dans les esprits par les marques d'une civilité démesurée ; il décrie le gouvernement et accuse obliquement David de ne se mettre point en peine d'écouter ni de juger ceux qui avaient besoin de son secours ; il noircit la réputation de cet excellent prince : enfin, il se met à la tête des conjurés et se fait déclarer roi. Suivez, si vous pouvez, cet enchaînement de crimes. En voici encore un plus affreux : il assemble son conseil pour voir ce qu'il y a à faire dans les conjonctures présentes ; Achitophel, qui en était le chef, lui en donne un détestable s'il en fut jamais, mais très-propre pour la fin qu'il se proposait, à savoir de détacher sans retour les Israélites du service de David pour se les lier : ce fut de faire dresser une tente sur la terrasse du palais et d'y abuser devant tout le peuple des épouses de son père. Il ne paraît pas que ce jeune prince eût aucun penchant à l'incontinence, et néanmoins il exécute cette résolution et fait une action qui est le comble de la malice et qui convient mieux à l'enfer et à des démons qu'à des hommes. Le même conseiller lui propose de se défaire du roi ; il n'a pas d'horreur d'un conseil si barbare, il lui importe peu par quels moyens il arrive au trône, pouvu qu'il règne ; il ne refuse pas d'être le meurtrier de son père, pourvu qu'il en soit le successeur.

Voyez de même les frères de Joseph : ils avaient le cœur ulcéré d'envie contre lui, pour le voir plus chéri de leur père qu'eux,

et pour quelques songes qu'il leur avait racontés avec une simplicité d'enfant. A la première occasion qu'ils trouvent, ils veulent le tuer impitoyablement et l'auraient laissé mourir de faim dans une vieille citerne où ils le descendirent, si la Providence, qui avait de grands desseins sur lui, n'eût fait passer en cet endroit des marchands ismaélites, à qui ils le vendirent pour esclave. Cette vente criminelle ne fut pas, comme vous voyez, un effet d'avarice; ce fut encore plus contre leur intention qu'ils remplirent d'amertume la vieillesse de leur bon père Jacob, en lui envoyant sa robe tout ensanglantée, pour lui faire accroire qu'une bête farouche avait dévoré son jeune fils; mais tout cela était subordonné à leur envie.

Qui pourrait décrire, et avec des couleurs assez noires, les divers crimes que la haine qu'avaient conçue contre Jésus-Christ les pharisiens, les scribes et les prêtres juifs, et dont ils avaient fait leur passion dominante, leur fit commettre? Que d'impostures, de médisances, de calomnies, d'injures atroces dont ils déchiraient sans cesse sa réputation! Les miracles les plus évidents, loin de les gagner, ne faisaient qu'accroître leur fureur. Que de piéges pour le perdre! que de mensonges et d'artifices pour le décrier dans l'esprit du peuple! Ils concluent sa mort, parce que l'éclat de sa sainteté offusquait et effaçait ce qu'ils affectaient d'en faire paraître, ou plutôt mettait leur hypocrisie dans son jour; ils corrompent un de ses disciples par argent, se saisissent de sa personne adorable, le livrent aux insultes d'une soldatesque insolente et ensuite au gouverneur qu'ils animent contre lui par des accusations vagues sans ombre de preuve. Pilate, qui voyait assez l'envie qui les possédait, crut avoir trouvé un expédient pour le délivrer de leurs mains et le renvoyer; ce fut de le mettre en parallèle avec Barrabas, un voleur et un meurtrier digne de l'exécration de tous les hommes, alors son prisonnier, dans la persuasion qu'ils n'hésiteraient pas sur ce choix. Mais qu'il était simple et connaissait peu le cœur humain! Il devait savoir qu'un homme possédé d'une haine maligne et envenimée, est capable de haïr davantage les plus grandes vertus que les plus grands vices; et, comme elle est ennemie de la justice et incapable d'y être soumise aussi bien que toute passion, tandis qu'elle est dans un pareil degré de violence, elle détruirait, si elle pouvait, la justice et la vérité qui la condamnent, et Dieu même qui est cette justice et cette vérité.

N'êtes-vous pas effrayés des excès où jette une passion dominante? en avez-vous envisagé les suites affreuses, lorsque vous vous y êtes livrés et vous êtes fait une nécessité funeste de la contenter? Ne comptez plus sur votre chasteté passée, femme qui vous êtes rendue esclave de la passion du jeu et y perdez les jours et les nuits. La perte inévitable de votre argent entraînera infailliblement celle de votre honneur, si vous ne pouvez fournir autrement à votre jeu. Vous franchirez toutes les bornes de la pudeur, vous qu'une parole un peu trop libre effarouchait. Vous vous croyez incapable de calomnier personne et ne pensez pas avoir besoin de la grâce pour vous défendre d'un vice si bas et si honteux. Fermez donc mieux votre cœur à l'envie; car elle saura bien vous déguiser sa laideur et vous faire passer ce moyen infâme de rabaisser le prochain, sinon pour tout à fait innocent, du moins comme très-pardonnable. Si les autres passions sont les fièvres de la raison, celle-ci est une frénésie et un vrai transport. Comme les accidents et les symptômes de la fièvre vous sont assez connus, servons-nous-en pour vous faire comprendre les terribles ravages qu'elle cause dans une âme qui s'y abandonne.

La fièvre est une chaleur étrangère contraire à la naturelle, qui tend à la détruire. La passion n'est rien moins que l'état naturel de l'homme; il n'est pas fait pour vivre de passion et n'agir que par l'instinct d'une nature déréglée : l'ordre veut que le corps soit soumis à l'esprit, l'esprit à Dieu, et qu'en toutes choses il consulte sa loi éternelle et la suive avec fidélité.

Lorsque la fièvre est violente, elle dérègle le tempérament et altère toute l'économie du corps; il ne s'acquitte plus de ses fonctions, la digestion ne se fait pas, tous les membres demeurent sans nourriture, les meilleurs aliments sont non-seulement insipides, mais amers et dégoûtants; le malade est sans force et sans vigueur, incapable de se soutenir, inquiet dans son lit, ne pouvant trouver une situation qui l'accommode; il a beau boire pour étancher la soif qui le dévore, il est toujours altéré. Le sommeil fuit de ses yeux, ou si, par hasard, il les ferme par l'accablement que lui cause son mal, ce sont des rêves qui le troublent et le tourmentent encore plus que la veille. Que si le transport se fait au cerveau, alors l'imagination du fébricitant est tellement échauffée et si vivement frappée par les fantômes qui se présentent à elle, qu'il croit voir les objets présents et prend des chimères pour des réalités; le peu de raison qui restait s'égare et se perd. Il me sera bien facile de faire l'application de ces choses à la passion dominante, et vous me prévenez peut-être.

Ne ruine-t-elle pas toute l'harmonie de l'âme, cette subordination admirable que la grâce avait si sagement établie entre ses facultés; elle met l'esclave sur le trône et le maître en sa place. Quelle inquiétude! quels chagrins! quels mouvements irréguliers et convulsifs n'y excite-t-elle pas! Hélas! ce serait bien assez d'un tel hôte pour troubler une maison, et d'un pareil ennemi pour combattre un homme; mais le nombre croît pour augmenter ses peines, et plusieurs possèdent un misérable cœur qui ne peut souffrir le tourment qu'un seul lui cause. La parole de Dieu, les saintes lectures, la

plus solide consolation des âmes qui se regardent comme exilées et étrangères en ce monde, est pour elle une nourriture fade et rebutante : *Omnem escam abominata est anima eorum* (*Psal.* CV) ; elle ne se plaît uniquement que dans l'objet de sa passion, elle le cherche partout et n'a de goût que pour ce qui y a du rapport.

Peut-être que sa possession contentera ses désirs et éteindra sa soif ; c'est tout le contraire : elle ne fait que l'allumer davantage; c'est avoir jeté de l'huile sur du feu et aplani le chemin à un torrent; c'est un feu qui dit toujours Apporte, apporte, et jamais C'est assez. Donnez-moi un ambitieux qui soit content des dignités auxquelles il est parvenu après bien des efforts, un avare qui se borne à ce qu'il a amassé de biens, un impudique qui se rassasie de ce qui nourrit le vice, ce sont tous autant d'enfants prodigues affamés des écosses dont se nourrissent les pourceaux. Si le sommeil mystique de l'âme consiste dans la considération tranquille de la vérité qui ne se peut contempler que dans le silence des sens et le calme des passions, comment un homme qui en est agité, tyrannisé, forcené, pourra-t-il goûter ce sacré repos dont il n'a même aucune idée? Loin d'en avoir l'expérience, cette même passion le préoccupe de telle sorte qu'il n'y fait plus aucun usage de la foi, qui est la raison des chrétiens ; tout ce qu'il dit et ce qu'il fait en cet état n'étant pas dirigé par la foi, doit être regardé comme des actions et des cris de frénétiques, agités par une imagination trompée, qui n'expriment que les vaines fantaisies qui leur passent par l'esprit et les mouvements des passions qui les remuent. Le propre des passions est de faire sortir l'âme hors d'elle-même, la tirer de sa situation, l'appliquer aux impressions de ses sens, lui faire envisager les choses autrement qu'elles ne sont, imprimant tout de leurs fausses couleurs, nous représentant le mal sous l'apparence du bien, et le bien sous celle du mal; c'est un bandeau sur les yeux de l'âme qui l'empêche de voir la lumière en plein midi; tous les mouvements qu'elles excitent au dedans ne sont que pour le bien du corps, ou pour un bien de l'esprit frivole et chimérique; elles salissent l'imagination en y imprimant des traces profondes de choses dont le souvenir devrait à jamais être banni de la mémoire, qui corrompent le cœur, et font tomber dans mille désordres. Les objets sensibles agissent de concert avec elles. Oh ! quel sujet de trembler pour des créatures plus faibles que des roseaux ! Car il se fait bientôt un changement prodigieux dans l'esprit et dans le cœur, et si l'on est assez faible pour céder à leurs fausses caresses, on devient leur esclave.

Mais quoiqu'elles soient ingénieuses à faire valoir le jugement des sens, et qu'elles se justifient de manière qu'il n'est pas possible de juger, dans le temps qu'elles agitent l'esprit, de l'objet qui les excite, couvrant d'apparences honorables de raison et de justice leur conduite déréglée, et leurs desseins criminels ; lors néanmoins que la fermentation du sang et des humeurs qui les entretient est diminuée, on juge des choses assez sainement, on ne perd pas une certaine droiture d'esprit qui fait décider les difficultés sur les questions de morale d'une manière exacte : mais lorsque les passions sont parvenues à un certain degré comme dans la rencontre dont il s'agit, ah ! elles ont le pouvoir misérable de changer le jugement même spéculatif qui subsistait lorsqu'elles n'étaient pas dans cette violence, et ôtent le discernement du bien et du mal; si la raison rend quelques faibles combats dans les premières, ici elle pose les armes, et emploie même tout ce qu'elle a de lumières pour l'autoriser; elles la forcent à prononcer des jugements en leur faveur, et ont assez d'adresse pour faire servir les vertus mêmes qui leur sont opposées à leur justification. Ce n'est plus folie passagère, mais folie persévérante. Ainsi un homme possédé d'avarice déguisera sa passion honteuse non-seulement par des pensées de tempérance, de prudence, de pénitence, mais même de charité par des projets imaginaires de libéralité et de magnificence.

J'en pourrais rapporter une infinité d'exemples; il me suffit présentement de celui des pharisiens et des princes des prêtres. Une envie enragée leur cachait les vertus du Sauveur, dont chacun était ébloui, ou plutôt les transformait en vices et leur persuadait qu'il était ennemi et violateur de la loi, un séditieux, un blasphémateur, et ils crurent faire l'acte de religion le plus signalé et le plus méritoire en arrachant la vie par un supplice infâme et cruel au seul véritable et digne adorateur de Dieu.

De l'aveuglement de l'esprit à l'endurcissement du cœur il n'y a que quelques pas à faire ; la passion dominante les a bientôt faits en se livrant sans résistance à son penchant malheureux, et en réitérant les actes de son péché. Car c'est ainsi que se forment les habitudes et les nécessités : le penchant qu'on avait d'abord au mal n'était pas violent, il ne fallait pas un grand effort pour l'arrêter, mais parce que vous l'avez négligé, et ne vous êtes pas mis en peine d'en arrêter le cours, l'habitude s'est formée et a passé en seconde nature. Ce qui n'était qu'un tendre arbrisseau que la main d'un enfant eût pu aisément arracher, devient un gros arbre que les hommes les plus robustes et même les vents les plus impétueux ne peuvent plus déraciner; ce qui n'était qu'un fil délié est devenu un câble et une chaîne plus que de fer; le pécheur se trouve lié à l'iniquité par sa propre volonté que le démon tient captive, exerçant un pouvoir absolu et tyrannique sur elle. Plus de remords ; il y a longtemps que leurs pointes se sont émoussées, qu'elle est devenue impénétrable aux traits salutaires de la vérité, et que l'alliance avec la mort est contractée : ce misérable captif s'est naturalisé avec le crime, il le commet sans réflexion, le fort armé le pos-

sède en paix, et l'inflexibilité de son libre arbitre approche de la sienne.

Tels sont les ravages que la passion dominante cause dans une âme qui ne l'a pas combattue. Une vigne ravagée par un sanglier et une ville saccagée et abandonnée au pillage de soldats cruels n'en sont qu'une faible image: *Sicut in vastitate hostili.* (*Isa.*, II.) Le mal toutefois, quoique extrême, n'est pas absolument sans ressource. Voyons quels en sont les remèdes.

SECOND POINT.

La médecine spirituelle ne peut guérir ce qu'elle ne connaît pas, non plus que la corporelle; mais il y a cette différence entre les malades de ces deux sortes de maladies, que ceux qui se sentent attaqués de quelque mal dangereux s'appliquent à le connaître, en étudient et remarquent les divers symptômes, et n'ont nulle peine à découvrir leur état au médecin. Il en est tout au contraire des maladies de l'âme; ceux qui en sont affligés sont toujours les derniers à les connaître, parce qu'ils ne s'y appliquent pas de bonne foi; leur orgueil et leur mollesse s'opposent à cette recherche, l'amour-propre leur fait illusion, et ils seraient prêts comme les Juifs à jurer qu'ils n'ont jamais servi, tandis qu'ils sont de misérables esclaves du péché et le jouet de leur passion dominante, surtout si c'est quelque vice spirituel; elle échappe à toutes les recherches, les examens, les discussions, les revues qu'on fait sur soi-même; on ne l'expose pas au médecin spirituel, ou, si on le fait, c'est d'une manière si superficielle, avec tant d'artifices et de déguisements, que n'en devinant point le danger, il ne vous inspire aucune défiance de votre état et ne vous propose pas les remèdes spécifiques; enfin on se conduit de la même manière que Saül, après la victoire qu'il remporta sur les Amalécites, et on encourt comme lui la disgrâce de son Dieu et sa réprobation. Ce prince avait reçu ordre de marcher contre les Amalécites, ennemis depuis plusieurs siècles du peuple de Dieu, de brûler leurs villes, et les exterminer entièrement eux et leurs troupeaux. Ce prince touché d'une fausse compassion, ou plutôt surmonté par son avarice, réserva tout ce qu'il y avait de meilleur dans les troupeaux, dans les meubles, les habits, et généralement tout ce qui était le plus beau; ne voulant point le perdre, il épargna aussi Agag, leur roi, et ne détruisit que ce qui se trouva de vil et de méprisable. Trop fidèle image de notre conduite: chacun de nous a reçu un ordre exprès du ciel d'exterminer ce peuple rebelle de passions, ses ennemies mortelles aussi bien que de Dieu, surtout la dominante dont la victoire nous facilitera celle de toutes les autres. Que faisons-nous? Ah! infidélité punissable! Nous sommes d'intelligence avec ces mutinés, quoiqu'ils aient juré notre perte; nous ne détruisons que ce qu'il y a de sensible et de plus grossier, mais pour le vice dominant qui sera un orgueil ou un intérêt secret qui est comme le roi de ce peuple de péché qui se nourrit de la substance de l'âme, *Agag pinguissimum*, et s'engraisse non-seulement des vices, mais des vertus mêmes, ah! nous nous gardons bien d'y toucher! Voilà la cause la plus commune de la perte d'une infinité d'âmes. Rien de plus facile à connaître que ce vice capital, que cette passion favorite, si nous étions un peu de bonne foi, car quoiqu'on n'agisse pas en tout par son instinct, mais seulement quand elle est excitée, elle l'est si souvent, ne fût-ce que par des choses, ou même de simples images, qui n'ont qu'un rapport de contrariété, que tout autre que celui qui en est possédé ne s'y méprend pas, et s'il a intérêt de vous plaire, il n'a qu'à toucher ce ressort, sûr par là de s'insinuer dans vos bonnes grâces, car c'est une disposition vive et agissante qui règne dans l'âme, et fait que les uns passent dans le monde pour ambitieux, d'avares ou de voluptueux. Un avare n'agit pas toujours par avarice, il fait même quelquefois des actions de libéralité, cependant son humeur sordide et épargnante se marque par tant de caractères qu'on n'hésite pas à lui donner ce nom, c'est une impression qui rejaillit du gros de ses actions particulières.

Voulez-vous donc connaître votre passion dominante? C'est-à-dire sortir du péril éminent que court votre salut, étudiez-vous vous-mêmes, démêlez vos penchants, observez à quoi se portent vos inclinations, quelle a été votre conduite par le passé, quelles sont présentement vos chutes les plus fréquentes; interrogez votre propre cœur, il consiste tout entier, selon saint Bernard, dans ces quatre affections principales, la crainte, le désir, la tristesse, la joie: voyez quel est le sujet de vos craintes, de vos tristesses, de vos désirs, de vos joies, car le cœur vole naturellement à son trésor, la bouche parle de son abondance, et on pense naturellement à ce qu'on aime, bien loin que l'âme souffre de la gêne et de la contrainte à s'en occuper, ce lui en serait une de ne le pas faire.

Quand vous aurez fait cette découverte ne vous croyez pas encore fort avancés, ce n'est qu'un dispositif à la guérison; le principal consiste à vouloir sincèrement être guéri; car telle est la misère de l'homme possédé de quelque passion violente, ou dominé par quelque habitude vicieuse, qu'il aime son mal, et craint plus que la mort de recouvrer une parfaite santé; il aime mieux contenter une soif déréglée en buvant sans mesure, que de la voir éteinte tout à fait par la vertu de la grâce. Il ne suffit pas même de vouloir sincèrement être guéri, il faut le vouloir assez fortement pour prendre les remèdes les plus amers, malgré le soulèvement du cœur. L'amour du salut, quoique très-effectif, ne fait pas toujours faire ce qu'il faudrait pour y parvenir. Combien de malades n'ont pas le courage de prendre une médecine, quoiqu'ils aiment ardemment leur santé! Ils en oublient dans ce moment l'intérêt, tout occupés qu'ils sont

de leur répugnance à la potion qui leur est présentée. Cette passion se retranchera et se réemparera de toutes parts pour se défendre jusqu'à l'extrémité ; il faut s'armer de résolution pour la chasser de son fort, s'en rendre le maître, d'esclave qu'on en était et la sacrifier au Dieu vivant ; sans cela point de conversion, point de salut à espérer. Il faut donc que la vérité réponde à la figure, et que nous imitions la conduite de Samuel à l'égard d'Agag, roi des Amalécites, image, comme je l'ai dit, du péché capital qui règne dans l'âme et la tient cruellement assujettie. Ce saint prophète nous apprend par la sévérité qu'il exerça envers ce roi infidèle, que nous devons étouffer en nous sans miséricorde la passion dominante. Plus nous serons durs envers cet ennemi spirituel et invisible qui nous attire la haine de Dieu, plus nous serons tendres et charitables envers nous-mêmes : c'est cruauté que d'user d'indulgence en cette rencontre.

Il y a seulement cette différence, que l'Agag que nous devons immoler n'est pas hors de nous-mêmes, comme celui que Samuel livra à la mort ; il nous est très-intime et fait partie de nous-mêmes : c'est pourquoi cette séparation éternelle de ce qui est doux à la nature corrompue, et cette mort évangélique nous paraît pénible et plus terrible même que la mort naturelle, qui rompt les liens si doux de l'âme et du corps, car est-ce vivre que de renoncer à tout ce qui fait aimer la vie ? Et l'homme peut-il se donner la mort en rompant absolument avec le plaisir dont il est le plus vivement touché ? C'est se sacrifier, c'est s'enterrer tout vivant, c'est s'anéantir. Le vieil homme s'écriera sans doute au fond de votre cœur : Faut-il qu'une mort amère me sépare ainsi ? *Siccine separat amara mors?* (I *Reg.*, XV.)

Ne perdez pas courage : il s'agit de sortir d'un honteux esclavage pour recouvrer la liberté des enfants de Dieu, de mourir à la mort pour vivre à la véritable vie, de vous retirer de l'enfer et vous assurer le ciel. L'onction de la grâce que le divin Médiateur répandra dans votre cœur, vous rendra heureusement insensibles à cette espèce de martyre : que dis-je, elle vous y fera goûter un plaisir plus exquis et peut-être plus sensible que celui que vous ressentiez à assouvir vos appétits déréglés ; votre Isaac, cet enfant de bénédiction, la joie et le ris de votre cœur, vous sera conservé : ne craignez rien, il n'y a que le bélier de l'amour-propre, cette satisfaction sensuelle et impure, qui éprouvera le tranchant du couteau ; votre Dieu, n'est-il pas tout-puissant et tout bon, pour rempl r ce vide ? Vous chassiez, Seigneur, toutes ces images des créatures de mon cœur, toutes ces voluptés charnelles, tous ces attachements criminels, lui dit saint Augustin dans ses *Confessions*, et vous y entriez en leur place, ô auteur des chastes délices, source inépuisable des saintes voluptés !

Il ne paraît pas par notre évangile que la belle-mère de saint Pierre ait fait aucune prière pour obtenir sa guérison du Sauveur, ce furent les apôtres qui représentaient l'Eglise qui l'en sollicitèrent et l'obtinrent : cette bonne femme ou n'osa faire cette demande, ou se trouva fort accablée de son mal pour réfléchir qu'elle avait en sa maison le médecin céleste. La vérité répond encore en ce point parfaitement à la figure : la plupart de ceux qui sont agités par la fièvre de leurs passions, ne pensent pas seulement à invoquer le secours de la grâce, ou s'ils ont quelque faible désir de rompre les chaînes honteuses qui les tiennent liés, ils désespèrent d'en venir à bout, ils se rebutent des moindres tentatives et continuent de ruiner en eux tous les principes de vie, ou plutôt ce sont des morts incapables de désirer leur résurrection. Il faut donc que l'Eglise, désignée par saint Pierre, André, Jacques et Jean, qui s'étaient attachés depuis peu à la suite du Sauveur du monde, excite la charité en faveur de ces fébricitants, *Fleat pro te mater Ecclesia* (SAINT AMBR.), et qu'elle vous impètre du moins la grâce de connaître la misère de votre état, votre impuissance d'en sortir par vous-mêmes, la nécessité de sa grâce victorieuse, et un désir efficace de vous dégager de la servitude du péché, pour être dorénavant l'heureux esclave de la justice.

Les larmes de cette divine mère, les gémissements de la colombe que le Saint-Esprit forme lui-même, brisent les chaînes qui lient les pécheurs, et attirent la grâce d'une parfaite conversion. Le Sauveur plein de bonté, de patience et de miséricorde, qui ne veut pas que le pécheur meure, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, touché des prières et des larmes de son Eglise, s'approchera de vous ; car comment pourriez-vous, dans l'épuisement de forces où vous êtes, faire la moindre démarche pour vous approcher de lui ? Vous avez bien pu vous en éloigner de même que l'enfant prodigue, et aller dans un pays étranger, dissiper tous les biens que vous teniez de sa bonté paternelle, mais pour vous rapprocher et faire un aussi long voyage qu'il y a de Babylone à Jérusalem ! Ah ! il faut qu'il vous donne des pieds et la vigueur nécessaire pour une si longue course, ou plutôt, qu'il vous cherche comme une brebis égarée, et vous rapporte sur ses épaules.

Quelle consolation pour des pécheurs accablés du poids de leurs iniquités, percés de plaies et étendus sur le chemin, comme ce pauvre voyageur de Jéricho, qui n'entendent au dedans d'eux-mêmes qu'une réponse de mort, incapables seulement de former une seule bonne pensée, de savoir que Jésus-Christ leur Sauveur s'est acquis par sa parfaite obéissance à son Père un pouvoir sans bornes, qu'il brise les portes de fer et d'airain, pour affranchir les captifs, qu'il parle d'un ton impérieux et menaçant aux vents, aux flots et à la mer lorsqu'elle est le plus en furie, et que tout se calme dans l'instant même. Il commande à la fièvre de quitter notre malade, et elle obéit

aussitôt, *imperavit febri et dimisit illam* : n'est-il pas visible qu'il ne commande si absolument à celle-ci, que pour faire connaître quelle puissance il a sur celle du cœur pour la guérir? Que ceux donc qui se voient rachetés par le Seigneur et qu'il a enlevés du fort armé, reconnaissent et publient partout la vertu de sa grâce, qui soumet à son empire les pécheurs les plus rebelles avec autant de force que de douceur; comme leur volonté était captive, c'est elle qu'il délivre, il guérit une volonté par une autre, la vieille par la nouvelle, mais c'est lui qui donne cette volonté nouvelle et ce cœur nouveau.

Voilà la plus solide consolation que nous puissions tous avoir en cette vie, qu'étant, par la pente de la nature corrompue, si attachés aux créatures et au plaisir mortel du péché, n'ayant aucune force pour nous dégager d'une servitude si agréable, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur Jésus-Christ, ou plutôt le conjurer de jeter les yeux sur notre misère, et de nous toucher de la main toute-puissante de sa grâce.

Cet ouvrage n'est pas proprement, comme vous le voyez, l'ouvrage de l'homme, qui ne peut être plus fort que soi-même, pour s'élever ainsi au-dessus de soi, c'est celui de la droite du Très-Haut. N'étant de nous-mêmes qu'une poignée de cendres animées, comment pourrions-nous surmonter tant d'obstacles divers, s'il n'absorbait, pour ainsi dire, notre mortalité dans sa victoire, et ne détruisait nos langueurs par la force de sa grâce, qui n'est autre qu'une effusion toute pure de son esprit, un rayon de lumière, une onction de sa douceur, un plaisir victorieux, une sainte concupiscence, une participation de sa sainteté, une communication de sa nature divine?

Saint Augustin ne fait pas difficulté de dire que la force qu'il déploie dans la justification d'un pécheur est plus grande que celle qu'il employa dans la création du monde entier; il trouve dans le premier une corruption et une malice dont le néant de la nature est incapable: les créatures insensibles ne résistent pas à la voix impérieuse du Créateur, elles obéissent dans l'instant; mais lorsqu'il veut renouveler sa créature intelligente, souillée par le péché, oh! que de préjugés, que de passions qui travaillent à anéantir son action; une armée pour ainsi dire, de mouvements impétueux s'apprête à combattre et arrêterait toute autre efficace que celle de l'esprit de Dieu : mais il fait tout ce qu'il veut au ciel et en la terre, et comme nul ne peut corriger celui qu'il a rejeté, rien ne peut empêcher de venir à lui celui qui est dans son élection éternelle, et de persévérer jusqu'à la fin.

Il se fait donc obéir à l'heure même : *Surge velociter* (*Act.*, XII) ; le pécheur se lève à l'instant comme la belle-mère de saint Pierre, et dans ces premiers moments de sa conversion, il ne se comprend pas lui-même, il a peine à se reconnaître, et regarde presque comme un songe, que, n'ayant point d'yeux un moment auparavant pour les choses de Dieu, étant sourd à sa voix, il en fasse présentement ses délices, et l'entende avec le tressaillement de l'ami de l'époux.

La belle-mère de saint Pierre se trouva si parfaitement guérie de sa fièvre qu'il ne lui resta pas même le moindre ressentiment de faiblesse qui les suivent toujours, et qu'elle se vit aussitôt en état de rendre les services à son divin médecin et à ses disciples : *Et continuo surgens ministrabat illis.* Un pécheur ne peut pas donner des marques plus certaines et moins équivoques de sa conversion, que de servir Jésus-Christ, et s'acquitter de tous les devoirs que le christianisme et son état particulier exigent de lui. Dans la voie ordinaire, Dieu n'agit pas si promptement sur les cœurs ; sa grâce, en nous convertissant, est comme un jour divin qui a son crépuscule, et ne chasse que peu à peu nos ténèbres. L'homme nouveau, non plus que le vieil, ne se forme pas tout d'un coup : il commence par des conceptions imparfaites il ; faut toutefois sortir de ce lit de consolations humaines, où notre mollesse se reposait si doucement, et même porter ce lit, ainsi que Jésus-Christ l'ordonnait aux paralitiques guéris par sa parole, pour signe de leur guérison. Vos passions vous dominaient auparavant, il faut les maîtriser présentement et les tenir sous vos pieds. Sans cela votre conversion n'est qu'imaginaire, et vous ne tarderez pas à retomber dans de plus grands désordres qu'auparavant. Si votre faiblesse ne vous permet pas encore de rendre des services importants à Jésus-Christ, rendez-lui-en de petits et de proportionnés à vos forces; si vous ne pouvez offrir le sacrifice des riches, offrez du moins celui des pauvres, fortifiez-vous peu à peu dans vos bonnes résolutions, et précautionnez-vous contre les rechutes : elles vous briseraient sans doute d'une chute irréparable, et il serait bien à craindre que Dieu, irrité de votre ingratitude, ne vous livrât au pouvoir de ceux qui cherchent votre âme. Conjurez-le donc instamment que les morts ne revivent plus, c'est-à-dire que ces passions éteintes et étouffées ne reprennent plus de vie, que ces cruels géants ne ressuscitent plus : *Mortui non vivant, gigantes non resurgant.* (*Isa.*, XXVI.)

Qu'il vous suffise, vous dit saint Pierre, de vous être abandonnés dans le temps de votre première vie aux mêmes débordements que les païens ; employez tout ce qui vous reste de temps à passer dans ce corps mortel, à mener une vie réglée par la volonté de Dieu, et non par les inclinations corrompues des hommes. Est-ce trop (je vous en fais juges) pour réparer une vie profane et sensuelle, d'en mener une chrétienne et pénitente? Est-ce trop pour satisfaire à la justice de Dieu et lui faire oublier tant d'excès, que d'y renoncer pour jamais ? Est-ce trop pour vous garantir d'une éternité de supplices que vous avez méritée tant de fois, que de n'aspirer plus qu'à sa possession bienheureuse, et à ce

torrent de voluptés dont il enivrera ses élus?

Servez donc le Seigneur avec une crainte amoureuse et religieuse, c'est la meilleure manière de lui marquer votre reconnaissance; appliquez-vous sans relâche à détruire tous les restes de vos passions; pour peu que vous le négligiez, vous les verrez revivre et vous livrer des combats plus furieux que jamais, dans lesquels, sans un nouveau miracle plus grand que le premier, vous succomberez infailliblement, ainsi qu'on est emporté d'ordinaire par la rechute dans la même maladie; ne vous exposez plus aux morsures de ces bêtes cruelles. Que l'expérience que vous avez faite de votre faiblesse vous inspire une sainte frayeur et une humble défiance de vous-mêmes; prescrivez-vous un plan et une forme de vie qui produise des habitudes contraires aux premières, appliquez-vous surtout à exceller dans la vertu contraire à la passion qui vous a tyrannisé, le Seigneur ne manquera pas de seconder vos efforts, et de vous mettre ensuite sur la tête, pour récompense de votre victoire, la couronne de justice et d'immortalité que je vous souhaite.

SERMON XXXII.

Pour le vendredi de la troisième semaine de carême.

DE LA GRACE.

Si scires mulier donum Dei. (*Joan.*, IV.)

Femme, si vous connaissiez le don de Dieu.

Jamais il ne parut mieux qu'en cette rencontre, combien le choix des élus est gratuit, et que Dieu se plaît à se communiquer aux petits et à leur révéler les mystères de son royaume, tandis que par un jugement aussi terrible qu'il est juste, il les cache aux sages et aux prudents du siècle. Voici une femme de Samarie, engagée dans le désordre, obligée par la nécessité de sa condition à venir puiser de l'eau hors de sa ville, à qui le Sauveur du monde daigne se manifester; il ne s'est jamais durant les jours de sa chair mortelle déclaré si précisément, le Messie qu'à elle, et non content d'éclairer cette pécheresse à demi païenne, il embrase son cœur d'une telle ardeur, que, laissant sa cruche au puits de Jacob où elle avait appris tant de merveilles, elle va les répandre et évangéliser ses concitoyens, tandis que les Juifs, enfants du royaume, demeurent dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, quoiqu'environnés de lumières, que le Messie promis à leurs pères leur demeure inconnu, qu'il ne leur parle qu'en paraboles, afin qu'en voyant ils ne voient pas, et que leurs prêtres et leurs docteurs soient les plus obstinés à s'aveugler, et à rejeter les divers témoignages qu'il leur donne de sa venue.

Ainsi en même temps que notre évangile inspire la plus vive confiance par le spectacle d'un Dieu accablé de lassitude, en cherchant une de ses brebis égarée, car gardez-vous bien d'attribuer au hasard la rencontre qu'il fait ici de la Samaritaine, (c'est l'exécution de son décret éternel sur cette prédestinée) liant conversation avec elle, et malgré son ignorance et sa grossièreté, l'élevant insensiblement de l'eau de son puits à la connaissance des mystères les plus sublimes de notre sainte religion, changeant son cœur, et faisant surabonder la grâce où le péché avait abondé; soyons saisis de terreur, en considérant que le même Sauveur abandonne son peuple à sa malice, et qu'en punition de la résistance qu'il y trouve à sa parole, la plus grande partie mourra dans son péché, ainsi qu'il les en a menacés.

Ces mêmes jugements s'exercent, dans toute la suite des siècles, et il n'arrive que trop, encore aujourd'hui, que les ignorants sont favorisés de la connaissance des mystères, et qu'ils ravissent le ciel à l'exclusion de ceux qui sont le mieux partagés des talents naturels, qui ont cultivé leur esprit et se piquent de science, mais s'égarent dans la vanité de leurs pensées, ou en demeurent à des spéculations froides et stériles; ils connaissent tout, hormis leur misère et le besoin continuel qu'ils ont d'être soutenus par la main toute-puissante qui les a tirés du néant. Tâchons d'être du nombre de ces petits, l'objet particulier de l'application et de la tendresse de notre Dieu, de ces pauvres affamés qu'il remplit de biens, tandis qu'il renvoie vides ceux qui se croient riches, ainsi que le publie Marie dans son admirable cantique. Employons son intercession auprès du Saint-Esprit pour obtenir l'intelligence et l'infusion du don de Dieu, en lui disant : *Ave, Maria*

Le don de Dieu, par rapport à la Samaritaine, était sans doute la grâce inestimable qui lui était préparée, avant tous les siècles, d'être instruite immédiatement par le Verbe fait chair, vrai docteur de justice, de recevoir de lui cette eau vive qui éteignit la soif honteuse dont elle avait brûlé jusque là pour des eaux bourbeuses, et de devenir ainsi heureusement domestique de la foi et héritière du royaume.

Jésus-Christ est le don de Dieu offert à tous les hommes, afin que ceux qui le recevront deviennent ses enfants; c'est ce don par excellence dont il disait lui-même, ravi d'admiration : *c'est ainsi que Dieu a aimé le monde que de lui donner son Fils unique.* En effet, tout grand, tout puissant, tout libéral qu'il est, il n'a pu donner davantage, et sa magnificence en est epuisée. Ce don est accompagné de celui de son Saint-Esprit qu'il nous avait promis si longtemps par les prophètes, et j'ose dire que, sans ce dernier, le premier nous serait inutile et ne servirait qu'à notre condamnation; mais, comme le Saint-Esprit ne nous communique tous ces grands avantages que par le moyen de sa grâce et de sa charité qu'il répand dans nos cœurs, parlons de cette grâce et faisons voir son excellence, *si scires donum Dei;* ce sera mon premier point; et dans le second, comment nous en devons user. l'excellence du

don de Dieu, ce que nous devons faire par rapport à lui.

PREMIER POINT.

Tout ce qui peut relever la grandeur d'un bienfait se trouve ici : l'indignité de celui à qui il est accordé, la dignité infinie de ceux qui le font, le prix et la valeur du présent en soi, toutes les circonstances qui l'accompagnent.

A qui est-il fait, ce don ineffable? A des enfants prodigues qui avaient dissipé leur patrimoine en débauches, à de viles créatures qui n'ont pas su l'estimer, à de méchants serviteurs dont les uns l'ont enfoui, les autres l'ont consumé avec des ivrognes; à des ennemis perfides qui s'en sont servis pour faire la guerre à leur auteur et le détrôner, si leur pouvoir eût égalé leur malignité ; enfin à des impies livrés au culte des démons et à toutes les abominations qui en sont les suites. Par ce don, nous avons été non-seulement reconciliés avec Dieu, mais rétablis dans tous nos anciens droits, et en avons acquis de nouveaux encore plus glorieux. Aussi la grâce est appelée le don parfait, qui vient d'en haut et descend du Père des lumières ; tout vient de lui à la vérité ; nous ne jouissons ici bas d'aucun bien qui ne soit un écoulement du bien suprême dont le propre est de se communiquer ; ce serait une ingratitude punissable de ne le pas reconnaître. Mais ils disparaissent en quelque sorte, lorsqu'on les compare aux dons de la grâce que Dieu verse par lui-même dans nos cœurs; les richesses, la santé, l'esprit, les talents naturels peuvent être l'instrument de notre perte, et plusieurs se désespèreront à jamais dans les enfers d'en avoir été si bien partagés par l'abus que leur corruption en aura fait malheureusement; la grâce, au contraire, nous guérit de cette corruption, et fait faire un saint usage de toutes choses.

Tout ce que Dieu a fait en notre faveur dans l'ordre de la nature, est comme si un puissant monarque assignait abondamment à ses esclaves de quoi les nourrir : cela suffisait-il pour nous faire connaître les richesses immenses de la bonté de notre Dieu? Mais, en nous donnant sa grâce, il nous donne des arrhes et des gages de son royaume, il nous fournit de quoi l'acheter, il nous rend participants de sa propre nature, et nous traite comme ses enfants bien-aimés ; il avait fait le monde comme en se jouant ; tout cet univers ne lui avait coûté qu'une seule parole ; mais, pour nous arracher de la puissance des ténèbres et nous transférer dans le royaume de son amour, ô Dieu! quels efforts! il lui a fallu déployer la puissance de son bras; trente-quatre ans de travaux, de sueurs, de prédications, d'opprobres de son Fils bien-aimé y ont été employés ; le sacrifice de sa vie, divinement humaine par le supplice de la croix, y a été nécessaire. O quel trésor qui nous a été acquis par la mort d'un Dieu !

La grâce est donc un baume salutaire qui découle des plaies sacrées du Sauveur crucifié, *de fontibus Salvatoris* (*Isa.*, XII); mais il a fallu de plus que le Saint-Esprit l'appliquât à notre cœur pour le guérir du venin mortel du serpent, ou plutôt qu'il créât en nous un cœur nouveau ; car que pourrait-on faire d'un cœur aussi corrompu que le nôtre dont toutes les inclinations l'entraînaient au mal?

Tous les présents que font les princes de la terre ne sont pas toujours considérables et dignes d'eux; il n'en est pas de même de celui-ci, il est en soi d'un prix infini; je puis bien lui appliquer tout ce qui est dit dans Job de la sagesse, puisqu'il n'en est pas différent; elle ne se donne point pour l'or le plus pur, et elle ne s'achète point au poids de l'argent; on ne la mettra pas en comparaison des marchandises des Indes dont les couleurs sont les plus vives, ni avec le sardonix et le saphir le plus précieux; on ne lui égalera point l'or ni le cristal, on ne la donnera pas en échange pour les vases les plus riches, pour les pierreries les plus fines et les teintures les plus éclatantes, c'est trop peu dire; les diamants, les perles et les topazes, tout l'or et tout l'argent du monde n'est au prix d'elle qu'un peu de sable, et ne doit être considéré que comme de la boue; elle est préférable aux sceptres, aux couronnes, à l'empire de tout l'univers, à la santé qui est le fondement de tous les biens dont on jouit dans la vie, à la beauté de tout ce qui est visible, parce qu'elle est elle-même la vie, l'éclat et la beauté invisible de l'âme qu'elle rend pure et incorruptible, comme elle est la semence de la gloire; celui qui la possède n'a-t-il pas déjà une jouissance anticipée des richesses du ciel, et n'est-il pas sauvé en espérance?

Eh! comment la grâce de Jésus-Christ, qui nous élève à la dignité de ses membres vivants animés de son propre esprit, ne serait-elle pas d'un ordre supérieur à toutes les choses visibles et à tous les biens de ce bas étage de la nature, dont ceux qui ne font usage que de leurs sens et de leur imagination sont enchantés : puisqu'elle l'est au premier ordre de la grâce même, je veux dire à la grâce donnée à Adam : ce n'est pas une simple grâce du Créateur qui n'empêcha pas la chute de notre premier père, mais de réparateur, un électuaire précieux composé du sang du Médiateur, capable de guérir les ulcères les plus invétérés et les maladies les plus désespérées; elle ne s'en remet pas à nous de la grande affaire de notre salut. Hélas! que serait-ce si, dans l'infirmité où le péché nous a réduits, elle voulait attendre sa détermination d'une volonté plus inconstante qu'un roseau, et qui est l'inconstance même; mais, sans donner la moindre atteinte à sa liberté, la fortifiant et la rétablissant, au contraire, par une force aussi douce et aimable qu'elle est puissante et invincible, elle consomme elle-même son ouvrage et nous conduit au bienheureux terme, malgré tous les faux charmes que le monde étale à nos yeux

pour la séduire, malgré cette multiplicité d'erreurs dont il s'efforce d'éblouir et de fasciner nos esprits, et les divers sujets de crainte qu'il emploie pour ébranler nos cœurs. O secours miraculeux qui ne donne pas le simple pouvoir de faire, mais qui fait faire, qui fait prier, qui fait combattre, qui fait surmonter tous les obstacles! O volonté d'un Dieu qui tient en sa main les ressorts de celle de l'homme, et le tourne comme il lui plaît avec une facilité toute puissante qui, découvrant à ses yeux la beauté de la justice, lui fait trouver plus de charmes à jeûner, à veiller, à affliger sa chair, qu'il n'en trouvait à suivre tous ses désirs déréglés et à lâcher la bride à ses passions criminelles. O grâce marquée au sceau et au caractère du Christ, je veux dire l'oint de Dieu qui rend son joug léger! Sainte concupiscence, délectation victorieuse, c'est vous qui répandez des amertumes salutaires sur les voluptés sensuelles, et des charmes, des délices inexplicables sur les travaux de la pénitence pour les faire embrasser avec ferveur. Non contente de mettre les choses dans leur vrai jour pour nous faire voir l'illusion de toutes les beautés sensibles, vous remuez efficacement nos cœurs et y mettez un poids contraire qui nous redresse et change tous nos penchants, et vous rendez tous les efforts de la cupidité non-seulement inutiles, mais même méritoires, convertissant en instrument de salut tout ce que le démon emploie pour notre perte.

Je serais infini si j'entreprenais de décrire tous les effets admirables qu'opère la grâce dans les cœurs qui la reçoivent comme il faut; puisqu'il est vrai de dire que tous les biens viennent avec elle; contentons-nous de toucher en peu de mots ceux qui sont marqués dans notre évangile et qui la caractérisent divinement.

Elle est merveilleuse, dans les diverses formes qu'elle prend, pour s'insinuer dans les esprits et dans les cœurs. Les mages, qui faisaient profession de l'astrologie, furent attirés à la recherche du Sauveur par un nouveau phénomène qui parut dans le ciel. Nous voyons que, dans la suite, pour attirer des pêcheurs à sa suite, il leur parle de les rendre pêcheurs d'hommes; pour gagner des hommes avares et attachés démesurément à leurs richesses, il leur fait espérer un trésor qui n'est point sujet à tous les accidents d'ici bas, et pour éclairer et convertir notre Samaritaine, il lui demande à boire et lui parle d'une eau surnaturelle; mesurant ses paroles aux bornes étroites de son esprit, et se servant des idées qui lui étaient familières, il la rend insensiblement capable de la sublimité de ses pensées divines; il l'élève de la terre au ciel, du péché à la grâce, et de ce vil exercice de tirer avec lassitude de l'eau d'un puits éloigné de sa maison, aux fonctions éminentes de l'apostolat. Seigneur, qui ne vous louera et ne bénira votre sagesse, et ne s'écriera : vos voies sont admirables et se diversifient à l'infini?

Jésus-Christ désigne sa grâce sous l'idée d'une eau vive qu'il oppose à l'eau morte du puits de Jacob, où la Samaritaine venait emplir sa cruche. C'est en effet une source d'eau vive, parce qu'elle coule d'elle-même, et ne cesse de répandre ses eaux salutaires, lorsque rien n'arrête ses écoulements. Notre adorable chef ne cesse d'influer dans ses membres vivants, et communique à tout moment à son corps mystique la vie, le mouvement, la force : il attribue à cette eau miraculeuse deux propriétés ou caractères qui la distinguent encore plus des eaux bourbeuses de la volupté charnelle, que de celle de nos puits ou de nos citernes. *Quiconque*, dit-il, *boira de cette eau que vous venez puiser avec tant de travail, aura encore soif, au lieu que quiconque boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus jamais soif.* Pourquoi les amateurs du monde seront-ils encore travaillés de soif, après l'avoir assouvie par les biens qu'il leur présente? C'est que ces biens sont faux, et que le mensonge est toujours accompagné d'une soif mortelle; il semble que nos désirs devraient mourir et comme s'ensevelir doucement dans la possession de ce qu'ils ont recherché; mais que c'est peu connaître leur déréglement et les règles immuables de la justice et de la sagesse divine! ils y reprennent une nouvelle vie, ils acquièrent un degré d'activité qu'ils n'avaient pas, ils s'irritent et s'enflamment de plus en plus; c'est avoir jeté de l'huile sur du feu pour l'éteindre et aplani le chemin à un torrent. *La sangsue*, dit le Sage, *a deux filles qui disent toujours, apporte, apporte;* il veut dire que la vanité d'esprit et la volupté du corps, deux filles détestables de la volonté propre, sont insatiables et ne peuvent jamais être satisfaites. Entassez des charges et des dignités à cet ambitieux; que le voluptueux s'enivre de ce que son cœur déréglé a désiré avec tant de passion, que cet avare accumule tant d'or et d'argent que vous voudrez, qu'il joigne domaine à domaine, champ à champ, terre à terre : sera-t-il désaltéré? Non, sans doute; c'est un misérable hydropique qui, plus il boit, plus il veut boire; c'est un feu qui se nourrit du bois qu'on y jette; c'est un abîme qui dévore tout ce qui y tombe : tous ces esclaves de la cupidité sont semblables à des gens qui passeraient leur vie à remuer de la terre pour chercher des mines d'or dans un pays où il n'y en a point et n'y en eut jamais, se soutenant dans ce travail ingrat per une vaine espérance.

Arrêtez, insensés! arrêtez ces poursuites inquiètes, ne vous mettez plus hors d'haleine en poursuivant des chimères, en courant après des fantômes; vous cherchez ce qui ne se peut absolument trouver, la vie dans la région de la mort, la félicité dans le sein de la misère; ces eaux que vous buvez avec tant d'avidité sont empoisonnées, on ne se lie pas impunément aux créatures, au mépris du Créateur, aux biens inférieurs en abandonnant le bien suprême. Vous ne sentez pas toujours le vide de ces faux

biens, et la misère qu'il y a de s'y attacher; vous l'éprouverez un jour, lorsque la mort vous aura mis dans l'impuissance d'en jouir et que vous sentirez agir dans toute sa violence ce poison que vous avalez présentement comme une liqueur délicieuse. Ah! nous sommes incapables de comprendre en cette vie ce que sera cette soif détestable et enragée qui brûlera les réprouvés, et l'union d'un désir démesuré de tout ce qu'on aura aimé avec sa privation éternelle, ce serait un enfer assez rigoureux, quand la justice divine n'y ajouterait rien.

Il n'en est pas ainsi, Seigneur, de l'eau que vous donnez ici bas, de cette pluie toute volontaire que vous tenez en réserve pour votre héritage; elle désaltère vos enfants en les délivrant de la soif des choses temporelles qui les brûlait auparavant, leur en inspirant le mépris et le dégoût, leur acquérant droit au royaume des cieux, où ils seront pleinement rassasiés par la manifestation de votre gloire.

Mais la sagesse éternelle ne dit-elle pas elle-même que ceux qui la mangent auront encore faim, et que ceux qui la boivent auront encore soif? serait-elle contraire à ce que dit ici la Sagesse incarnée? Non, sans doute; elle veut dire seulement que lorsque la grâce a établi son divin empire dans un cœur, son ardeur augmente pour les biens invisibles, il n'aspire qu'à de nouveaux progrès; plus il aime son Dieu, plus il découvre en lui de nouveaux charmes, de motifs pressants de l'aimer qui donnent une nouvelle force à son amour; c'est ce qui fait dire à saint Bernard qu'il n'y a pas de signe plus assuré que la grâce fructifie dans une âme, que lorsqu'elle aspire à une grâce encore plus abondante, ne disant jamais c'est assez.

Le second caractère que le Sauveur attribue à son eau, c'est de rejaillir à la vie éternelle. Les jets d'eau de nos parterres s'élancent jusqu'à la hauteur de leur source, mais, comme la source de cette eau est dans le ciel, faut-il s'étonner si elle y tend et s'y élève, *fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam* (*Joan.*, IV); sans la grâce, les actions les plus éclatantes, et qui passent pour héroïques dans l'estime des hommes, ne sont que des actions vaines et destituées de vie, elles périssent dans l'instant, et le bruit qu'elles excitent se dissipe bientôt après; mais celles que nous faisons par son secours et son impression, sont non-seulement animées, mais éternelles, elles sont dignes de l'approbation de Dieu, il en fera lui-même l'éloge et les récompensera à jamais par la participation de sa propre félicité.

Enfin, la grâce nous rend de parfaits adorateurs qui honorent Dieu en esprit et en vérité; l'esprit est opposé à la chair, la vérité à l'erreur; les Juifs ne rendaient à Dieu qu'un culte charnel qui consistait dans divers sacrifices d'animaux, des breuvages, des ablutions et purifications légales, incapables de purifier les cœurs: les Samaritains et les païens mêlaient une infinité de superstitions dans le leur; comment Dieu, qui est esprit et vérité, eût-il pu se contenter de pareils hommages? Ne lui étaient-ils pas au contraire en horreur et en abomination, ainsi qu'il le proteste par ses prophètes? Il a envoyé sur la terre son Fils et son Esprit, pour se former un peuple nouveau, qui le serve d'une manière digne de lui, en lui consacrant tout l'amour de son cœur, car on ne l'honore pas autrement, *non colitur nisi amando* (S. Aug.), c'est en mettant sa joie à lui complaire, faisant sa nourriture et ses délices d'accomplir sa volonté, s'attachant à lui par une foi pure, une ferme espérance, une ardente charité qui crie: mon Père, mon Père! or, c'est par le moyen de la grâce que les enfants de la promesse lui rendent cette adoration qu'il désire, car elle n'est autre chose, selon la belle définition du grand saint Augustin, qu'une inspiration du saint amour qui nous fait accomplir avec joie ce que nous connaissons, *ut cognita sancto amore faciamus;* la lumière de la grâce bannit l'erreur, son feu sacré purifie notre âme de toute souillure et la fait courir dans la voie des commandements; et où trouveriez-vous, Seigneur, de pareils adorateurs, si vous ne les formiez vous-même, et si votre grâce ne les prévenait? C'est ce qui rehausse encore son excellence; sa nature est d'être indépendante des mérites de celui à qui elle est conférée; elle est essentiellement gratuite, et si elle présupposait le mérite, dès là elle ne serait plus grâce, *alioquin non gratia*, dit saint Paul (*Rom.*, XI). Il en a été lui-même un exemple célèbre; quels mérites avait-il lorsqu'il fut renversé par Jésus-Christ sur le chemin de Damas et transformé de loup en agneau, et ensuite en l'un des premiers pasteurs de l'Eglise, ou plutôt quels démérites n'avait-il pas? C'était un blasphémateur, un persécuteur outrageux, un tigre altéré du sang des chrétiens, un ennemi déclaré de Jésus-Christ et de son règne; c'est ce qu'il a reconnu mille et mille fois depuis sa conversion. *J'ai reçu miséricorde*, dit-il, *afin d'être dans toute la suite des siècles un exemple de la bonté infinie de notre Dieu envers les pécheurs les plus désespérés.* Mais, sans sortir de notre évangile, par quelles bonnes œuvres la Samaritaine s'était-elle disposée à la grâce? Jusque-là elle avait vécu dans une ignorance crasse et un libertinage affreux; lorsque Jésus-Christ lui offre de son eau, elle la rebute, et n'a pas le moindre doute du besoin qu'elle en a; tel est tout pécheur avant que le premier rayon de la lumière d'en haut ait lui dans son cœur et lui ait dessillé les yeux; il ne connaît pas cette eau divine, ou s'il la connaît, il serait fâché qu'elle éteignît la soif honteuse des voluptés sensuelles dont il est brûlé, ainsi que saint Augustin nous l'apprend lui-même dans ses *Confessions*.

Voilà les principales excellences du don de Dieu qui nous sont marquées dans cet évangile; tirons du même évangile quels

sont nos devoirs à son égard, c'est ce qu'il faut voir dans ce second et dernier point.

SECOND POINT.

La première chose est de se bien pénétrer de ce que je viens de dire de son excellence, *si scires donum Dei*, que ce don surpasse tout ce qu'on nous peut donner, et même que nous pouvons imaginer : *exsuperat omnem sensum;* que sont en effet tous les biens temporels que nous recevons de sa libéralité? Quelle différence prodigieuse! ils sont tous bornés et ne nous procurent qu'un bonheur passager, mais la grâce est infinie dans son principe et dans elle-même, et dans le bonheur qu'elle nous fait obtenir; elle n'a point d'autre mesure que l'éternité.

Hé! comment, si nous en avions cette idée, pourrions-nous songer à une chose qu'à acquérir ce trésor inestimable? Nous occuperions-nous de tant de soins inutiles et superflus? Comment ouvririons-nous nos cœurs à tant d'affections vaines et frivoles qui le remplissent? nous laisserions-nous mourir de soif auprès de ces eaux vivifiantes, et consumer de faim devant cet aliment incorruptible?

La haute idée produit naturellement le désir, et le désir la prière : *petisses ab eo*, dit le Fils de Dieu, *et dedisset tibi aquam vivam*, vous eussiez demandé de cette eau à celui qui la distribue, et il vous en eût donné; il a d'abord marqué la grâce par le don de Dieu, et ensuite la prière, *petisses ab eo*, pour nous montrer que l'impression que la grâce fait dans le cœur est comme la racine, et que la prière est comme le fruit qui en sort, et qui conserve et augmente de plus en plus en nous la grâce qu'il a produite; car, c'est une maxime indubitable que nous recevons à proportion de nos désirs, ils élargissent la capacité de nos cœurs, la grâce nous est communiquée à proportion, et que lorsque Dieu visite un pécheur par sa grâce, il lui imprime une affection particulière pour la prière, qui est la voie ordinaire pour obtenir toutes les autres grâces, *orationis et affectum et effectum impertit*, dit saint Augustin. Hé! comment pourrait-il refuser de faire une effusion abondante de ses eaux dans les âmes qui en sont saintement altérées, lui qui leur avait inspiré cette soif, et qui en a une ardente de notre salut, *sitit sitiri* ?

Ainsi, nous ne devrions pas avoir de prière plus familière que celle-ci, *Domine, da mihi hanc aquam*, Seigneur donnez-moi de cette eau salutaire qui tempère en moi l'ardeur du feu noir et étranger que le démon y a allumé, qui apaise la soif honteuse que je ressens pour les richesses et les plaisirs terrestres. Je ne vous la demande pas avec l'abondance qui enivrera vos élus, et qui sera comme un fleuve impétueux dont ils seront heureusement inondés; mais seulement pour arroser la sécheresse de mon âme, et afin que je ne meure pas de soif dans ce désert. Heureux ceux qui sont dévorés de cette soif et qui peuvent dire avec David : *Mon âme désire le Seigneur avec la même ardeur qu'un cerf poursuivi par des chasseurs court avec impétuosité se rafraîchir dans le premier ruisseau qu'il peut rencontrer.* C'est déjà avoir reçu quelques gouttes de cette eau céleste; notre prière doit être accompagnée du plus vif sentiment de notre indignité, en sorte qu'il y ait un combat entre la confiance et l'humilité, parce que Dieu n'a que du mépris pour les superbes et donne sa grâce aux humbles; il nous dispose même d'ordinaire à la recevoir par quelque humiliation, ainsi qu'il paraît par la conduite qu'il tient avec la Samaritaine à qui il parle de la vie débordée qu'elle menait, et qui en porte si doucement et si patiemment la manifestation. Ce sera donc après quelque grande humiliation que nous pourrons dire avec plus de confiance : *Domine, da mihi hanc aquam.*

Si cette faveur nous est accordée, et que Dieu fasse distiller sa rosée en nos âmes, soyons fidèles à ce que nous dit le grand apôtre de ne la pas recevoir en vain : *Ne in vacuum gratiam Dei recipiatis* (II *Cor.*, VI); c'est un antidote souverain, laissons-le pénétrer notre cœur et nos entrailles afin qu'il en chasse le poison; c'est une semence de bénédictions, ne la recevons pas dans un chemin passant, pierreux, ou parmi des épines; préparons-lui une terre nouvelle afin qu'elle rapporte jusqu'au centuple; sa parole n'est-elle pas toute puissante pour ranimer les membres de l'homme nouveau presque glacés, ne la laissons pas retourner à lui sans fruit, mais laissons-lui produire tout l'effet pour lequel elle a été envoyée, abandonnons-nous à sa vertu toute-puissante.

Ne vous figurez pas toutefois que vous n'ayez qu'à être témoins de son opération en vous-mêmes sans y rien contribuer de votre part, et qu'elle vous transporte comme une statue et une masse de métal; il faut joindre votre action à la sienne, et que votre volonté, excitée par sa motion, travaille de concert au grand ouvrage de votre sanctification.

Je sais bien que la prédestination des élus est purement gratuite et indépendante, en un sens, de leurs bonnes œuvres, mais elle les suppose et les enferme de nécessité; Dieu, qui les destine à la fin par sa bonté, leur prépare, par sa sagesse et sa toute-puissance, des moyens efficaces pour y arriver infailliblement; ils les embrassent et y marchent constamment jusqu'au bout; c'est par là, comme dit saint Pierre, qu'ils assurent leur élection éternelle.

En user autrement et vouloir demeurer dans l'inaction, c'est un abus déplorable, la plus pernicieuse de toutes les illusions; c'est tenter Dieu et se soustraire à l'ordre qu'il a établi; c'est renoncer au salut et faire à sa grâce une injure cruelle, car elle ne demande qu'à opérer; s'il n'y peut avoir d'amour oisif, ainsi que l'assure saint Augustin, *da amorem vacantem*, il n'y doit

point avoir aussi de grâce oisive, puisqu'elle n'est autre chose, comme nous l'avous vu, que l'inspiration du saint amour; savez-vous ce qui arrivera si vous refusez d'y correspondre? ce feu sacré que vous reteniez captif retournera à sa sphère, ou plutôt il sera communiqué à d'autres qui seconderont son activité et recevront la couronne qui vous était offerte, tandis que vous, lâche et paresseux serviteur, serez jeté dans les ténèbres extérieures, pour avoir tenu votre talent enveloppé dans un mouchoir; condamné aux ténèbres extérieures et traité comme un perfide et un dissipateur. Oui, dès-là que vous n'employez pas les dons de Dieu selon son intention, vous en abusez et les profanez; c'est les perdre et les prostituer au démon, que de ne les pas faire servir à votre salut; vous faites un grand mal, dès que vous négligez de faire le bien; le repos est un crime très-punissable à l'homme né pour le travail, et encore plus au pécheur qui y est condamné par un juste arrêt. Eh quoi! vous demeurez enseveli dans votre paresse, sans craindre les suites de la pauvreté qui viendra fondre sur vous comme un géant; vous plaignez deux pas pour monter sur un trône, et vous prétendez que le ciel, qui ne se ravit que par violence, vous sera donné en récompense d'une vie molle et fainéante!

Mais d'où saurons-nous, me pourrez-vous dire, que la grâce de Dieu vient en nous? *Eh! vous savez si bien reconnaître*, disait le Sauveur aux Juifs, *quand il fera beau temps ou de l'orage, et vous ne savez pas discerner le temps de la visite favorable de Dieu*! ne vous pourrai-je pas dire de même, vous savez si bien découvrir les occasions qui se présentent de faire quelque gain temporel, qu'il est rare que vous les échappiez; ayez la même attention pour votre progrès spirituel, mais, si vous désirez l'apprendre de moi, les temps de disgrâces, de renversements de ce que vous appelez fortune, les jours d'afflictions auxquels vos proches et vos meilleurs amis sont enlevés de ce monde, ou que vous êtes vous-mêmes attaqués de quelque maladie aigue, sont des temps et des jours favorables pour recevoir la grâce. Tout ce qui vous arrache à ce que vous n'aimez que par passion, tout ce qui vous fait sentir vivement le peu de fond que vous devez faire sur les créatures et sur votre propre vie, tout ce qui ruine vos projets, déconcerte vos entreprises et vous rappelle à votre propre cœur, est d'ordinaire le moyen extérieur et comme le sacrement sous lequel la grâce invisible est cachée; mais, qu'il est rare de percer ces voiles et de reconnaître dans ces coups de verges la main d'un Père plein d'amour, qui vent nous rendre dignes de son héritage! il nous la communique par la conversation d'un ami pieux, par une bonne lecture, par le ministère des prédicateurs, car c'est le même Jésus-Christ qui parlait à la Samaritaine, sans qu'elle le distinguât d'abord d'un homme du commun, qui vous exhorte et vous sollicite par notre bouche; aujourd'hui donc, qu'il vous fait entendre sa voix par mon organe, n'endurcissez pas vos cœurs, laissez-les pénétrer à cette pluie toute volontaire et rendez lui du fruit en son temps, car, autant qu'il est magnifique et se plaît à faire des profusions de ses richesses, autant, dit un Père, en exige-t-il l'usure en créancier avare: *Bonorum suorum magnificus largitor, sed avarus exactor.*

Il est encore plus jaloux de sa gloire; c'est pourquoi gardez-vous bien de vous en rien attribuer, ne vous imaginez pas que, dès là que vous coopérez et que vous n'êtes pas un instrument purement passif, vous puissiez vous en glorifier en vous-mêmes; loin de nous une erreur si détestable, une présomption si criminelle, un attentat si énorme; un malade couvert d'ulcères et de pustules horribles, aurait-il bonne grâce de se vanter de ce que ses plaies ont été fermées par l'application d'un onguent miraculeux? un misérable mendiant à peine couvert de haillons, de se voir revêtu d'un habillement précieux, dont un riche lui a fait présent? Serait-ce pour nous un grand sujet de gloire de ne nous être pas jeté dans un précipice, ni enfoncé un poignard dans le sein? Si la charité vient de l'homme, Pélage a vaincu; l'Eglise lui doit rendre les armes, disait saint Augustin, le plus illustre défenseur de la grâce qu'elle ait eu depuis saint Paul; mais, si la charité vient de Dieu, nous avons vaincu les pélagiens, et il faut qu'ils anathématisent leur dogme impie: qui sera l'arbitre de ce grand différend? En pouvons-nous choisir un qui ait plus d'autorité que l'Ecriture sainte, que dit elle? que la charité vient de Dieu: c'est lui qui nous donne le vouloir et le faire et nous applique à tout bien. Il ne peut, ajoute le même docteur, y avoir de bonne action qui ne soit précédée de bonne pensée; mais, si nous ne sommes pas capables de former seulement une seule bonne pensée de nous-mêmes, mais que notre suffisance vienne de Dieu, sur quoi pourra s'appuyer l'orgueil humain? Qu'il donne donc tout à Dieu, puisque rien n'est à nous, et que notre coopération même est l'ouvrage de sa grâce. Que les humbles soient consolés et les superbes couverts d'opprobre et de confusion; qu'ils cessent de se glorifier avec des paroles insolentes, et de dire que c'est leur main puissante et non celle du Seigneur qui a fait tout ce qu'il y a de bon en eux; mettons notre joie et notre gloire à publier hautement que c'est le Seigneur qui a opéré en nous toutes nos œuvres, et que de nous-mêmes nous n'en pouvons produire que de mort: *omnia enim in nobis operatus est.* (*Isa.*, XXVI.)

La grâce reçue ne demande pas seulement de la fidélité, mais encore de la reconnaissance et une reconnaissance proportionnée à sa grandeur, *gratias Deo super inenarrabili dono ejus.* (II *Cor.*, IX.) Comme l'admiration est le tribut dû à la Toute-Puissance, la reconnaissance est celui que

demande la bonté et dont nous ne pouvons trop tôt nous acquitter.

Il faut faire remonter jusqu'à la source, dit saint Bernard, les ruisseaux de grâces, afin qu'ils s'épanchent de nouveau avec plus d'abondance; l'ingratitude est comme un vent brûlant, qui dessèche cette source et fait tarir ces ruisseaux, Dieu regardant comme perdu ce qu'il donne à des ingrats, et c'est peut-être à lui, dit le même saint Bernard, une miséricorde de refuser ce qu'ils lui demandent, de peur que s'il l'accorde, ils ne deviennent d'autant plus criminels que la multitude de ses bienfaits ne fait qu'accroître leur ingratitude. Plus une âme est pénétrée de son indignité, plus elle l'est de ressentiment lorsqu'elle a été favorisée de quelque grâce, plus elle est fidèle à se répandre en actions de grâces.

Vous devez néanmoins savoir que c'est une reconnaissance basse et indigne de Dieu, si on ne s'y proposait que de nouveaux bienfaits ; la véritable est parfaitement dégagée de toutes les vues d'intérêt propre, tout son soin est de rendre à Dieu la gloire qui lui est due pour ses dons et le bénir de ses miséricordes.

Heureux celui qui, à l'imitation du Samaritain, dont il est parlé dans un autre évangile, lequel vint se prosterner aux pieds du Sauveur immédiatement après sa guérison, pour lui marquer sa profonde reconnaissance, heureux qui, se considérant comme un étranger, lui rend d'humbles actions de grâces pour les moindres aussi bien que pour les plus grandes faveurs, bien persuadé qu'il n'y en a point de si gratuites que celles qui sont faites à des étrangers et des inconnus.

Oh! combien la reconnaissance nous devrait être familière, puisque nous recevons presque à tous moments de nouvelles grâces de la main libérale de notre Dieu, quoique nous en soyons d'autant plus indignes, que notre indignité ne nous est jamais assez connue! excitons-en les mouvements en nos cœurs, ne les laissons pas ralentir et que notre vie soit comme un cantique continuel!

Voilà ce que nous devons faire pour attirer en nous la grâce et la faire fructifier. Saint Bernard ajoute un moyen très-efficace pour l'un et pour l'autre: c'est de vivre toujours dans une humble crainte; j'ai reconnu par expérience, dit cet excellent docteur, que rien n'est si nécessaire pour attirer en nous la grâce de Dieu, pour la conserver et la recouvrer lorsqu'on l'a perdue, que de n'avoir point de hauts sentiments de soi-même, mais de se tenir toujours dans la crainte, comme nous y exhorte le Sage par ces paroles : *Heureux l'homme qui est toujours dans la frayeur.* Craignez donc, lorsque la grâce vous est présente, craignez lorsqu'elle vous quitte, craignez quand elle revient en vous. Lorsqu'elle est présente, craignez de ne pas agir d'une manière digne d'elle, ou que vous ne preniez quelque part à ce qui lui est dû uniquement. Si elle se retire de vous, ah! tremblez, puisqu'elle ne se retire que des superbes : sa soustraction est toujours une marque ou de la présomption à laquelle nous avions donné entrée dans notre cœur, ou de celle qui était prête de s'y glisser. Que s'il plaît au Seigneur de vous la renvoyer, craignez encore davantage, selon cette parole du Sauveur au paralytique : *Vous voilà guéri, ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive encore pis.*

Vous serez donc heureux, si vous êtes possédé de cette triple crainte et si vous rendez à Dieu tous les jours, ou plutôt à tous moments par la reconnaissance, ce que vous recevez de sa libéralité, vous dépouillant volontairement de ses dons pour les lui remettre, car la piété solide consiste en ces deux choses : recevoir ses grâces et les lui rendre.

Venez donc tous qui avez soif, venez aux eaux, c'est lui qui vous invite amoureusement; venez, vous dit-il, quoi que vous n'ayez point d'argent, hâtez-vous, achetez sans argent et sans aucun échange le vin et le lait. Vous voyez qu'il a plus d'empressement de répandre les richesses de sa grâce, que les hommes de la recevoir; mais il ne les donne qu'à ceux qui reconnaissent leur indigence et qui disent avec le Prophète : *Je suis un homme qui voit sa pauvreté;* il se retire avec mépris des pauvres superbes, pleins d'eux-mêmes et de leurs prétendus mérites; si vous ne sentez pas cette soif, ne perdez pas courage, car il ne donne pas seulement l'eau vive, mais encore la soif à ceux qui ne l'ont pas; de plus, cette soif est spirituelle et n'est pas, par conséquent, dans les sens, mais dans le cœur où elle excite des désirs, c'est la soif de la justice, béatifiée dans l'Evangile, marquée par le vin à cause de sa force et par le lait, à raison de son incomparable douceur; approchez-vous de ses divines mamelles, pour sucer cette liqueur précieuse, qui en coule abondamment et qu'il vous donne comme à ses enfants bien-aimés, non-seulement sans en exiger de salaire, mais avec une compassion et une tendresse pleine de joie, il veut toutefois que vous l'achetiez, mais c'est sans argent; je vous conseille, dit cet adorable Sauveur, d'acheter de moi de l'or purifié par le feu, afin que vous deveniez riche. Il veut qu'on travaille pour acquérir ce don gratuit, car il hait la paresse et la négligence; comme le laboureur ne doit s'attendre à recueillir qu'après qu'il a semé et à proportion de sa semence, qu'après avoir souffert la pluie, le froid, la chaleur ardente du soleil; ainsi ne vous promettez les dons du ciel qu'après avoir remué la terre de votre cœur, en avoir arraché les épines qui étoufferaient la semence, afin qu'elle soit abreuvée des eaux du ciel et en reçoive la fécondité : *Dominus dabit benignitatem, et terra nostra dabit fructum suum.* (*Psal.* LXXXIV.) Devons-nous plaindre ce travail, puisqu'il n'est que d'une heure, que l'onction de la grâce l'adoucit en tant de maniè-

res et qu'il doit être récompensé d'un repos et d'une gloire éternelle. Je vous la souhaite au nom du Père et du Fils.

SERMON XXXIII.

Pour le samedi de la troisième semaine de Carême.

DE L'AMOUR ADULTÈRE DU MONDE.

Adducunt scribæ et pharisæi mulierem in adulterio deprensam, et statuunt eam in medio. (*Joan.*, VIII.)

Les scribes et les pharisiens amenèrent à Jésus une femme surprise en adultère, et la firent tenir debout au milieu du peuple.

L'Eglise nous présente dans l'évangile de ce jour un spectacle bien digne sans doute d'arrêter nos regards et de nous inspirer de la compassion pour les pécheurs; nous y voyons la misère en présence de la miséricorde, de faux justes, zélés en apparence pour une loi qu'ils n'observaient pas, leur hypocrisie encore plus confondue que la faiblesse de la pécheresse du sang de laquelle ils s'allaient rassasier, l'envie réduite à laisser le champ de bataille, la sagesse, la douceur, la miséricorde et l'équité de notre adorable juge pleinement victorieuses.

Le piége sans doute était bien dressé et la trame bien ourdie, car, quelque parti qu'eût pris le Sauveur, ou en absolvant, ou en condamnant cette femme surprise en adultère, que ces hommes sages pour faire le mal lui présentèrent à juger, ils l'eussent accusé devant le peuple comme un violateur de la loi de Moïse, ou rendu odieux comme un homme cruel et impitoyable envers la fragilité humaine : c'est bien en vain, docteurs hypocrites, que vous tendez des piéges à la Sagesse même incarnée; comme il n'y a point de force qui puisse prévaloir contre Dieu, il n'y a point aussi d'artifice et de dessein si bien concerté, qui ne tourne à la confusion de ses ennemis; il avait connu leur malignité avant qu'elle fût conçue dans leur cœur, il s'en joua et l'éluda en ne répondant rien de précis, mais, feignant d'avoir l'esprit occupé à écrire sur la terre, et comme ils insistaient, il les mit en désordre par une réponse, qui ne donnait aucune prise sur lui : *Que celui*, dit-il, *d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre*, car il ne donne par là aucune atteinte à la loi de Moïse, ni occasion à ces faux justes de signaler leur prétendu zèle pour son observation; ainsi n'ayant aucun prétexte de l'accuser lui-même, ce qu'ils cherchaient uniquement, il ne se soucièrent plus de lapider cette criminelle. Ce ne fut pas, dit saint Augustin, une femme adultère, faible et à demi-morte par la peur d'un supplice cruel et infâme, qui les força de se retirer et de la laisser seule avec son Sauveur, ce fut leur conscience noircie de crimes et adultère : *Non repulit infirma mulier adultera, sed adultera conscientia.* Sans doute que ces scribes, ces pharisiens et ces prêtres, qui amenèrent la femme adultère, n'étaient pas tous coupables du même crime qu'elle, mais ils l'étaient davantage aux yeux de Dieu, par les vices spirituels dont leur âme se souillait tous les jours sans scrupule, par l'avarice, l'attache à la vie présente, une hypocrisie damnable, leur orgueil démesuré, surtout l'envie cruelle qui leur rendait insupportables les miracles et la vie miraculeuse de Jésus-Christ.

Oh! sur ce pied que d'adultères! Ils sont en si grand nombre, que saint Paul ayant écrit aux Corinthiens, dans une lettre, de n'avoir aucun commerce avec les fornicateurs, s'explique dans une autre, et dit qu'il ne l'entend pas des fornicateurs de ce monde, non plus que des avares, des ravisseurs du bien d'autrui, des médisants, des ivrognes; qu'autrement il faudrait qu'ils sortissent du monde; je puis dire aujourd'hui qu'il faudrait sortir de l'Eglise, s'il fallait éviter tous les chrétiens coupables de ces vices. Il n'en sont pas moins odieux pour cela, et moins griefs au jugement de l'arbitre intérieur, puisque ce sont de véritables adultères; c'est ce que je vais prouver; et afin qu'on n'abuse pas de l'indulgence du Sauveur envers cette femme, qu'il n'était pas expédient qu'il condamnât, puisqu'il n'était pas venu juger le monde, mais le sauver, je vous ferai voir qu'il n'a donné par là aucune atteinte à la pénitence qu'il établit partout si fortement, et dont il n'a jamais dispensé personne; je renferme donc tout ce que j'ai à vous dire sur ce sujet important en deux propositions : la première, que l'amour du monde et de quelque créature que ce soit pour elle-même est un vrai adultère; ce sera mon premier point; — la seconde, que la douceur évangélique ne consiste en rien moins qu'à laisser ce crime impuni. Jetons-nous aux pieds de Marie, pour impétrer par son entremise les lumières du Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Rien n'est plus capable de nous donner quelque idée de la bonté incompréhensible de Dieu pour l'homme que l'union qu'il ne dédaigne pas de contracter avec lui. Il y aurait moins lieu de s'en étonner, si nos premiers parents eussent conservé l'innocence et persévéré dans la justice. La dignité d'une substance intelligente, ornée des dons de la nature et de la grâce, est telle qu'elle est capable de charmer son créateur; c'est un paradis de volupté où il prend ses délices; mais, qu'il veuille encore contracter un mariage avec nos âmes, depuis qu'elles sont dégradées de la noblesse de leur origine et corrompues par le démon, l'adultère de toute la nature humaine, il n'y a qu'une charité infinie telle que la sienne qui en soit capable, et je ne puis à cette vue que m'écrier : qu'est-ce que l'homme, pour mériter que vous le regardiez comme quelque chose de grand et l'honoriez de vos caresses? Apprenez quelle est la nature de ces noces sacrées que vous avez contractées au baptême, sur les obligations desquelles vous n'avez jamais bien réfléchi, et que vous considérez peut-être comme une mysticité creuse, quoique ce soit le fond de votre religion; je

ne me servirai des noces humaines que comme d'une image et d'une figure capables de vous élever à l'intelligence de cette union spirituelle et toute pure que Dieu veut bien avoir avec nous, retranchant tout ce qu'elles ont de terrestre et de charnel.

Rien n'a pu pousser Dieu de s'unir à nos âmes que sa bonté infinie et sa charité immense, *in charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans* (*Jer.*, XXXI); il se propose par là de les rendre participantes de sa sagesse, de sa sainteté, de son bonheur éternel et de sa nature, *divinæ consortes naturæ* (II *Petr.*, I); car, de même que le mariage humain fait de deux personnes une même chair, celui-ci en fait un même esprit; elles ne peuvent apporter à ce mariage spirituel d'autres biens que celui qu'elles ont reçu de sa libéralité. C'est en ce point qu'il y a grande différence avec les noces terrestres; car, si l'époux communique sa grandeur à son épouse, l'éclat de la noblesse de l'épouse rejaillit sur lui; s'il est sa félicité, elle est réciproquement la sienne; il n'en est pas de même de l'Epoux de nos âmes; il n'en reçoit rien, et leur donne tout; brillant de gloire et de majesté, pleinement suffisant à soi-même, il répand sur elle avec profusion les richesses inépuisables de sa miséricorde; non-seulement il y a trouvé un néant de nature et de grâces, ce qui nous est commun avec les anges, mais le néant du péché, des souillures, la corruption du vice infiniment opposées à sa pureté souveraine, souillure originelle qui a défiguré la beauté de notre nature et lui cause une difformité horrible; il a trouvé l'Eglise dans les tanières des lions et des léopards, c'est-à-dire asservie aux démons, ses corrupteurs; il a trouvé l'âme de chacun de nous en particulier toute nue sur la terre, où on l'avait jetée au jour de sa naissance comme une créature pour qui l'on n'avait que du mépris (c'est d'Ezéchiel que j'emprunte cette image); il vous a vue foulée aux pieds dans votre sang, et vous a dit, vivez, *vidi te conculcari in sanguine tuo et dixi, vive.* (*Ezech.*, XVI.) Cependant, c'est avec vous qu'il daigne faire alliance en y retraçant l'image de ses perfections, et vous donner son Fils unique. Cet Epoux adorable a fait pour chacun de nous en particulier ce qu'il a fait pour l'Eglise en général; et qu'a-t-il fait pour elle? Dites, que n'a-t-il pas fait? Il l'a chérie, mais si tendrement, qu'il s'est livré pour elle à la mort, et à la mort de la croix; il ne s'est point servi de quelque chose qui lui fût étranger pour la purifier et la faire paraître devant lui pleine de gloire, n'ayant ni tache, ni ride, mais de son propre sang et de son esprit; il a quitté en quelque manière son Père en descendant sur la terre par l'Incarnation, et la Synagogue, sa mère, pour s'attacher à elle; il l'a aimée difforme et criminelle, dit saint Augustin, pour la rendre chaste et toute pure, *amata est fœda ne remaneret fœda.* Dans l'indigence extrême où elle était réduite, que pouvait-elle apporter pour sa dot? Semblable à cette pauvre Ruth dont il est parlé dans l'Ecriture, Jésus-Christ lui a fait part de ses richesses et de ses trésors; il l'a fait entrer en partage de tous ses biens; il s'en est dépouillé et s'est appauvri pour elle. N'ayant rien de plus précieux que son sang, il lui en a fait présent et l'a voulu acquérir à ce prix; elle était dans la poussière et le dernier opprobre, Jésus-Christ, touché de compassion, l'a tirée de sa bassesse et de sa roture; il l'a élevée à la dignité de reine, et de reine la plus puissante et la plus glorieuse qui fût jamais; de sorte que la Sunamite de Salomon et l'Esther d'Assuérus, qui voyait la moitié de la terre soumise à son empire, n'en ont été que des figures imparfaites, puisque le sien n'a point d'autres bornes que celle de la terre, et qu'il n'aura jamais de fin.

Il lui a fait oublier encore l'ignominie de sa stérilité par le grand nombre d'enfants qu'il a formés dans son sein; la Synagogue, sa superbe rivale, a été répudiée, et notre divine mère, substituée en sa place, a vu avec étonnement et des transports de joie inconcevables, ces promesses si magnifiques de la multiplication de la vraie postérité d'Abraham heureusement accomplies en sa faveur.

Nous avons reçu les mêmes prérogatives; il nous a lavés dans les eaux sacrées du baptême, nous y a appliqué les mérites et les fruits de sa passion par la grâce de ce sacrement; nous sommes passés de la famille vile et roturière d'Adam dans celle du Fils de Dieu même, dont l'embrassement tout spirituel et infiniment pur peut seul rendre les âmes fécondes en toutes sortes de vertus, *cujus incorporeo, si dici potest amplexu, anima veris impletur fecundaturque virtutibus* (S. Aug.); si le mari doit la nourriture et les vêtements à son épouse, il nourrit nos âmes de son propre corps et de son sang; il est lui-même le vêtement incorruptible qui couvre notre nudité et nous rend agréables à ses yeux; ce sont ses propres dispositions qu'il imprime en nos cœurs par son Saint-Esprit; il s'engage de sa part à nous continuer ses grâces, à nous donner tous les secours nécessaires, à nous soutenir contre les attaques de nos ennemis, à nous diriger dans ses voies et nous faire sentir à tout moment les effets de sa protection toute-puissante; qu'exige-t-il de notre part? ce qui est essentiel à tout mariage, ce que tout mari a droit d'exiger de son épouse, ce que l'ordre, la justice, la raison, la reconnaissance et la foi demandent également : une fidélité inviolable, un attachement sincère, que nous n'ouvrions point notre cœur à l'amour de quelque créature que ce soit pour elle-même; mais, si quelqu'une le sollicite, il faut qu'il se tourne aussitôt où le doit porter l'impétuosité de notre amour; il veut être aimé de toute la capacité de votre âme, de toutes ses puissances et de tous vos efforts, en tous les temps, tous les lieux, toutes les circonstances de votre conduite; il faut lui rapporter ses pensées, ses paroles, ses actions, ses mouvements; faire tout gé-

néralement en son honneur; il n'ordonne pas seulement qu'on l'aime de toute son âme, mais de tout son esprit, de toutes ses facultés : tout lui appartient. Son premier commandement ne laisse aucun vide, et ne permet pas qu'aucune affection étrangère trouve en nous la moindre entrée, ni y occupe la plus petite place; il se plaint dans les cantiques, à son épouse, figure de l'âme juste, qu'elle a blessé son cœur par le dérangement d'un de ses cheveux, c'est-à-dire qu'elle lui a déplu par une faute légère qui échapperait à votre recherche. Quoi! a-t-il acheté notre cœur si cher pour ne le pas posséder tout entier? Que sera-ce donc si, non contents de lui en dérober une partie, nous le livrons tout entier au monde son ennemi, pour lequel il ne prie pas, ce monde aux pompes et aux vanités duquel nous avons solennellement renoncé au baptême. Ah! c'est une infidélité criminelle, une prostitution honteuse, un adultère d'autant plus punissable, que c'est un Dieu même à qui on viole sa foi et qu'on déshonore. *Ames adultères*, vous crie son apôtre, *ne savez-vous pas que l'amour de ce monde est une inimitié contre Dieu, et que par conséquent quiconque voudra être ami de ce monde, se déclarera son ennemi; non, non! Le lit est trop petit et la couche trop étroite*, dit son prophète, *pour en tenir deux; il faut que l'un ou l'autre tombe;* on peut encore moins avoir deux époux que servir à deux maîtres; il faut faire choix; *pensez-vous que l'Ecriture dise en vain, l'esprit qui habite en vous, vous aime d'un amour de jalousie;* ne formez pas toutefois une idée de cette jalousie qu'il s'attribue si souvent pareille à celle dont les hommes se laissent transporter à l'égard de leurs épouses; c'est une justice inflexible et une volonté tranquille, par laquelle il ne souffre pas qu'une âme soit heureuse quand elle cherche hors de lui son bonheur, ni qu'elle le quitte jamais impunément; c'est pourquoi il l'avertit de le mettre lui-même comme un sceau sur son cœur et sur son bras, parce que l'amour est fort comme la mort, et le zèle de l'amour inflexible comme l'enfer, *dura sicut infernus æmulatio* (*Cant.*, VIII): il veut que le cœur soit parfaitement fermé à tout autre qu'à lui, et que l'homme extérieur figuré par le bras n'agisse que pour lui, *car notre Dieu est un feu dévorant.* Ce qui embrase le plus sa colère, est qu'on se sert de ses propres dons pour l'outrager, pour se corrompre, et qu'on en fait présent à ses corrupteurs. Je n'ai pas besoin d'interroger cet époux pour savoir ce qui le porte à acheter des diamants et des colliers de perles à son épouse chérie. Est-ce afin qu'elle s'en serve pour plaire à d'autres hommes, ou qu'elle les donne à un infâme adultère? Un pareil dessein est sans doute infiniment éloigné de sa pensée; il ne prétend, par cette dépense, que gagner de plus en plus son cœur et s'attirer tout son amour. Que sont autre chose tous les biens temporels, que Dieu nous départ ici-bas, que des gages et des présents du céleste Epoux, *arrha sponsi?* et telle est l'ingratitude de la plupart des hommes, ô mon Dieu, qu'ils ne se servent de ces biens que pour se lier au monde de plus en plus et se plonger dans les plaisirs des sens. C'est le reproche sanglant qu'il fait à Jérusalem, sous l'image d'une femme qu'il s'était attachée par les bienfaits les plus signalés, et qui en a fait un usage abominable : je vous ai donné des robes en broderie et une chaussure magnifique; je vous ai ornée du lin le plus beau, et revêtue des habillements les plus fins et les plus riches; j'ai mis de précieux bracelets à vos mains, un collier sur votre cou, un cercle d'or sur votre front, des pendants d'oreilles et une couronne éclatante sur votre tête; enfin, je vous ai fait reine, et après cela, mettant votre confiance en la beauté que j'avais moi-même mise en vous, vous vous êtes abandonnée à la fornication et prostituée à tout passant; vous avez pris vos riches vêtements, vos vases magnifiques, faits de mon or et de mon argent, pour en couvrir vos idoles; vous leur avez présenté en sacrifice la fleur de farine, l'huile et le miel dont je vous avais nourrie.

Mais il y en a beaucoup (je le dis en gémissant) à qui il n'est pas nécessaire que la Babylone du monde se présente avec tous ses charmes et ses attraits pour les séduire, ni que le démon leur promette tous les royaumes du monde, ainsi qu'il fit à Jésus-Christ, s'il voulait l'adorer; ils violent l'alliance sacrée qu'ils ont contractée avec cet adorable Epoux pour le plus vil intérêt, pour un plaisir de rien, *violabant me propter pugillum hordei et fragmen panis.* (*Ezech.*, XIII.) Qu'est-ce que le plaisir d'un jureur, d'un médisant? Qu'est-ce que la douleur qu'on prétend repousser par un démenti ou par des injures, la peine d'un jeûne dont on enfreint le précepte? Il n'y a rien de si léger, de si méprisable pour lequel on n'abandonne son âme.

Et Dieu ne serait pas ému d'une telle indignité, il ne vengerait pas une si cruelle injure! Ne vous en flattez pas, pécheurs; écoutez la menace qu'il vous fait lui-même par son prophète. *Voici ce que dit le Seigneur : Parce que vous avez dissipé tout mon argent et découvert votre ignominie dans vos fornications, attirant ainsi ceux que vous aimiez, je les vais assembler de toutes parts, je leur découvrirai votre infamie, et vous jugerai comme on juge les femmes adultères; je ferai répandre votre sang dans un transport de fureur et de jalousie; je vous livrerai entre les mains de vos ennemis; ils vous arracheront vos vêtements, vous laisseront toute nue, pleine d'ignominie; ils vous assommeront à coups de pierres, vous couperont les membres et vous brûleront toute vive.*

Et qu'on ne me dise pas que cette sévérité était bonne pour l'ancienne alliance qui était une loi de rigueur, mais que la nouvelle a un caractère tout différent; qu'elle est pleine d'indulgence pour la faiblesse des hommes et ne respire que la douceur. Quoi! parce que Dieu, par une bonté inconcevable, nous a traités avec tant de distinction et favorisés

d'une telle abondance de grâces; parce qu'il a uni son Fils à notre nature, et a élevé nos âmes à la dignité suréminente de ses épouses, nous nous croirons en droit de l'offenser impunément et de violer une alliance scellée de son sang. Si vous êtes dans cette erreur, saint Paul vous en désabusera. Celui qui a violé la loi de Moïse est condamné sans miséricorde; combien croyez-vous donc que celui-là sera jugé digne d'un plus grand supplice qui aura foulé aux pieds le sang du Fils de Dieu comme une chose vile et profane, et aura fait outrage à l'Esprit de grâce par lequel il avait été sanctifié! quel attentat, quelle ingratitude! Il éprouvera, s'il ne se convertit, ce que c'est que tomber entre les mains d'un Dieu vivant; les hommes punissent en hommes, Dieu punit et se venge en Dieu. Sachez donc que la douceur évangélique ne consiste pas à laisser impunie cette espèce d'adultère, et apprenez en quoi elle consiste et ce que vous devez faire pour expier l'outrage fait à votre Dieu. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Comme les amateurs du monde ne vivent que de la vie des sens, directement opposée à celle de la foi, et ne jugent de toutes choses que par leur impression, je ne m'étonne pas si leurs idées et leur langage ne sont jamais conformes à la vérité, et si, ce qu'ils nomment dur, amer, accablant, le Saint-Esprit l'appelle doux, agréable, léger; ce qu'au contraire ce divin Esprit appelle cruauté, perfidie, boucherie des âmes, est selon eux bonté, charité, sage condescendance à l'infirmité humaine. Ainsi, les personnes austères et mortifiées qui renoncent aux délices, aux plaisirs superflus, et se refusent même divers soulagements qu'elles pourraient s'accorder, passant parmi les mondains pour ennemies de leurs corps, en sont les vrais amateurs, puisqu'elles lui procurent ses vrais biens. Ceux, au contraire, qui le flattent et le caressent, qui obéissent aux désirs de leur chair et suivent en tout l'instinct de la nature, sont des empoisonneurs; ils secondent les efforts du démon, et se préparent des tourments infinis; c'est pourquoi Salomon donne le nom de cruelle à une femme impudique qui semble ne rechercher que le plaisir, parce que tout ce qu'elle fait ne tend qu'à se procurer la mort, aussi bien qu'à ceux qu'elle attire par ses artifices : sa maison, dit-il, est le chemin de l'enfer, et pénètre jusques dans sa profondeur.

Pour appliquer donc ceci à notre sujet, ceux qui, après avoir voulu goûter la douceur mortelle du péché, ou plutôt s'y être plongés sans mesure, rejettent avec insolence l'unique et salutaire remède qui leur reste, la potion amère de la pénitence, sont aussi cruels et injustes envers eux-mêmes que s'ils laissaient dévorer leurs corps par la gangrène, pour ne pas vouloir souffrir un coup de rasoir; *celui qui hait sa vie en ce monde la sauvera*, dit le Sauveur; *celui, au contraire, qui l'aime, la perdra;* ce sont les lâches et les impénitents qui sont cruels et parricides en s'épargnant eux-mêmes, *simus interim nos crudeles non parcendo, vos parcendo crudeliores* (S. Aug.); en effet, est-ce le médecin qui est cruel en faisant souffrir son malade? N'est-ce pas le malade lui-même qui mérite ce nom pour avoir ruiné sa santé par son intempérance, lorsqu'il est obligé d'avaler des potions dégoûtantes, ou de souffrir des opérations douloureuses pour le recouvrement de sa santé? *Ferat, ferat amaram pœnitientiæ curam qui noluit servare debitam sanitatem;* selon ce même langage de la vérité, saint Cyprien ne fait pas difficulté de dire que les ministres de la pénitence, qui, sans avoir égard à la majesté d'un Dieu offensé, à la profondeur de la plaie que le pécheur s'est faite, aux règles de l'Evangile et aux saints canons, n'imposent aux pécheurs que de légères satisfactions, et les délient sans exiger des peines proportionnées à la grièveté de leurs crimes, sont à ces misérables ce que la grêle est aux grains et aux vignes, les mauvaises influences de l'air aux arbres, la peste aux troupeaux et la tempête aux navires; ils leur ôtent le fruit du salut éternel que nous espérons, ils coupent l'arbre par la racine, ils brisent le vaisseau contre les écueils afin qu'il n'arrive point au port; cette facilité ne donne pas la paix, mais la ravit, et ne remet pas dans la communion de l'Eglise, mais empêche qu'on n'y entre.

La loi de clémence est sur la langue de cette divine mère, la vraie femme forte, dont il est dit, *lex clementiæ in lingua ejus* (*Prov.*, XXXI); elle n'est autre que celle de la pénitence, mais une pénitence telle que l'a prêchée le Précurseur, son divin maître et ses apôtres; ce serait lui faire injure de lui attribuer une clémence indigne d'elle, plus propre à entretenir les pécheurs dans leurs désordres qu'à les en tirer; pourrait-elle oublier jusques-là ce qu'elle doit à son Epoux et à ses enfants? Elle est trop jalouse de la gloire de l'un et du salut des autres pour en user ainsi; le pardon qu'elle accorde est un pardon de mère qui veut sauver, et non de marâtre qui veut perdre; elle hait l'indulgence qui nourrit plutôt le péché qu'elle ne l'arrête; pleinement convaincue que nous ne pouvons guérir que par la vertu de ce grand remède, elle nous le présente sans cesse, sans avoir égard à nos répugnances et à nos soulèvements de cœur. Subissez donc cette loi. N'est-ce pas une loi bien douce à un criminel, que de l'obliger à n'être pas puni? N'est-ce pas une bonté et une miséricorde infinie de notre Dieu de nous remettre les peines effroyables et incompréhensibles de l'enfer pour celles de la vie présente, toujours courtes et légères en elles-mêmes, quelque longues et insupportables qu'elles paraissent à notre délicatesse. Songez par combien de millions d'années de la pénitence la plus rigoureuse un misérable réprouvé voudrait se racheter des supplices éternels; toutes les austérités des anachorètes de la Thébaïde, de Scété de Nitrie,

ne lui sembleraient-elles pas des jeux et des rafraîchissements?

L'Eglise était pleine d'indulgence dans les temps qu'elle imposait les dix et les quinze ans d'une pénitence publique très-humiliante et très-rigoureuse pour un crime pareil à celui de la femme de notre évangile; si cette sainte discipline n'est plus en vigueur, il ne faut l'attribuer qu'à la faiblesse, ou plutôt à la mollesse du plus grand nombre des chrétiens d'aujourd'hui. L'Eglise ne juge pas qu'il y eût de l'excès dans cette sévérité ancienne, et que ce fussent des pénitences outrées, comme on parle en nos jours. Elle sait que Dieu n'est pas moins saint, moins jaloux de sa gloire qu'autrefois, et que le péché ne l'outrage pas moins et ne fait pas des blessures moins profondes et difficiles à guérir qu'autrefois; mais, trouvant ses enfants présentement trop faibles pour porter ce fardeau, elle condescend à leur infirmité, non pas toutefois jusqu'à relâcher totalement les nerfs de la discipline et trahir les intérêts de son époux; elle n'en a pas le pouvoir, puisqu'il ne lui a été donné que pour édifier non pour détruire, et que le tempérament qu'elle apporte n'a rien du relâchement de la molle complaisance, ou de l'huile du pécheur qui adoucit l'Evangile par la ruine de l'Evangile; loin d'elle ces accommodements charnels, cette fausse douceur qui renverse l'ordre et est une invitation à pécher; fondée sur la pierre inébranlable de la pénitence, elle criera jusqu'à la consommation des siècles, *faites de dignes fruits de pénitence*, et ne souffrira pas qu'on ait l'audace et la témérité de prescrire contre cette loi éternelle et invariable.

En quoi donc consiste, me direz-vous, cette douceur évangélique tant vantée? Premièrement en ce que Dieu vous veut bien admettre à la pénitence, et oublier vos infidélités et vos ingratitudes, si vous subissez ce baptême laborieux. Il vous fait annoncer par ses prédicateurs et les ministres de ses sacrements ce qu'il annonçait autrefois à la ville de Jérusalem par Jérémie son prophète en ces termes : *Si une femme répudiée en épouse un autre, son mari la reprendra-t-il encore? N'est-elle pas considérée comme impure et comme déshonorée; mais pour vous, ô fille d'Israël, vous vous êtes corrompue avec plusieurs qui vous aimaient, et néanmoins retournez à moi, dit le Seigneur, et je vous recevrai.* O bonté infinie qui surpasse ce que nous aurions osé espérer! Il y a encore du retour après que nous nous sommes prostitués aux créatures et livrés au démon, qui défiguré en nous l'image de Dieu jusqu'au dernier trait. Un homme, pécheur lui-même, chassait de sa maison pour jamais sa compagne tombée en faute, sans aucun égard pour la fragilité de son sexe, la loi même l'ordonnait ainsi. Combien Dieu, qui est la pureté souveraine, devrait-il traiter avec encore plus de rigueur les âmes qu'il s'était unies au baptême, et qui se sont ensuite souillées par l'amour des créatures!

Mais que dit ensuite le prophète après cette exhortation? Il veut qu'elle sente et qu'elle éprouve combien il est dur et amer d'avoir abandonné le Seigneur, qui est la source des eaux vives, pour se creuser des citernes entr'ouvertes et bourbeuses; il veut qu'elle considère combien elle s'est rendue vile et méprisable en retombant dans ses premiers égarements. Il vous ordonne de vous convertir de tout votre cœur dans le sac et le dans les jeûnes, les larmes, les gémissements.

Voilà la pénitence bien caractérisée; le cœur marque le nouvel amour qui chasse l'amour impur, et c'est principalement en ce point que paraît la douceur incomparable de notre Dieu envers les pécheurs, car l'infusion de cet amour adoucit tout ce que la pénitence extérieure peut avoir de plus rude et de plus épineux; l'amour de la justice prend la place de l'amour adultère, qui avait fait tant de ravages dans l'âme; et, comme le propre de cet amour est de nous rendre aimable, ce qui est juste, il rend léger le joug de la pénitence qui paraîtrait insupportable à celui qui ne serait pas soutenu par cette onction céleste

L'ordre immuable de la justice est que vous ne péchiez point, ou que vous soyez punis; tout péché petit ou grand, dit saint Augustin, ne peut demeurer impuni; il faut de nécessité, ou que Dieu en fasse le châtiment, ou que celui qui l'a commis le punisse lui-même; si nous voulons donc obtenir miséricorde, punissons nos péchés. Dieu ne saurait exercer sa miséricorde sur ceux qui se flattent dans leurs péchés; il faut qu'il les punisse ou que vous les punissiez; choisissez. La seule voie, pour vous garantir des fléaux qu'il fera fondre sur le pécheur, est de vous punir vous-mêmes.

Réclamons sa miséricorde, à la bonne heure; que deviendrions-nous sans elle? mais considérons aussi sa justice, ne séparons pas ces deux attributs qui ne sont pas distingués en lui; il est de sa miséricorde de pardonner, et de sa justice de punir; gardons-nous bien de prétendre qu'il nous fasse miséricorde de telle sorte que le péché demeure impuni, ce serait le faire agir en homme et non en Dieu, et ne pas connaître l'ordre invariable qu'il observe entre ses perfections. Ainsi disons-lui avec David : *Seigneur, mon péché ne demeurera pas impuni; je connais la justice de celui dont j'implore la miséricorde; je ne prétends m'exempter de la punition que vous ferez de mon péché, que parce que je suis déterminé à le punir moi-même.*

Mais, comme vous pourriez aisément vous flatter, ou, ce qui est plus rare, tomber par indiscrétion dans l'excès opposé, recevez l'ordre et la loi de la pénitence d'un directeur prudent et éclairé qui sache compatir à la misère humaine sans affaiblir les règles, et qui, à l'exemple du pieux Samaritain de l'Evangile, verse l'huile et le vin dans vos plaies; qu'il y répande plus d'huile que de vin, à la bonne heure, peut-être que votre

faiblesse le demande, mais qu'il n'oublie pas le vin; c'est la conduite d'un chirurgien ignorant, dit saint Cyprien, de n'oser faire la moindre incision à son malade: il faut qu'il applique, s'il est nécessaire, le fer et le feu sans se laisser amollir par ses cris, ni se soucier de ses injures; vous nous remercierez quand vous serez guéris : *postmodum sanatus gratias aget.*

Réformez donc sur ces maximes incontestables les fausses idées que vous pouviez avoir de la douceur de Jésus-Christ au sujet de la conduite qu'il tient à l'égard de la femme adultère; sa sagesse n'estima pas convenable de la condamner à être lapidée, ainsi que le portait la loi de Moïse, elle inventa cet expédient innocent de la soustraire à la malignité de ses accusateurs pour lui donner le temps de faire pénitence; car, au lieu que la justice humaine détruit le criminel et laisse souvent subsister le crime, la divine, au contraire détruit le crime et accorde la vie au criminel, ne lui infligeant que des peines médicinales, et ne lui ôtant jamais le temps, comme fait la première, de faire pénitence. Voyons, dans les circonstances de cette histoire, ce que nous devons faire pour être absous.

Premièrement, il faut être amené à Jésus-Christ comme cette femme : ce fut malgré elle sans doute, mais de gré ou de force, c'est un grand bonheur; l'on y vient de gré, lorsque frappé d'horreur de son ingratitude, attiré par l'espérance de sa bonté et le souvenir de ses miséricordes, on accourt se présenter au trône de grâce pour y recevoir l'ordre de la pénitence et le pardon de ses excès; on y est entraîné en quelque manière par force, lorsqu'après s'être attaché au service du monde, on n'en reçoit que des rebuts, des amertumes et des infidélités. Dieu, par un effet singulier de ses miséricordes, détrempe de fiel et d'absinthe les fausses douceurs qu'on goûtait dans la jouissance paisible des créatures, il bouleverse tout ce lit de consolations humaines, les disgrâces obligent à recourir à lui, et un pécheur dit alors en soi-même comme cette épouse infidèle dont il est parlé dans Osée, laquelle, voulant poursuivre ceux qu'elle aimait, et, rencontrant des barrières invincibles, se trouve réduite à dire : *Il faut que j'aille trouver mon premier époux, parce que j'étais alors plus heureuse que je ne le suis maintenant.* Oh! que vous bénirez un jour ces heureuses violences, ces disgrâces, ces affronts, ces perfidies des créatures que la bonté de votre Dieu a employées comme autant de moyens efficaces pour vous forcer de revenir à lui.

Il est plus aisé d'imaginer que d'exprimer la confusion de la femme adultère en présence de Jésus-Christ, la sainteté même. Les cailloux lancés contre elle lui eussent peut-être été moins sensibles. Quelle doit être de même la nôtre en présence de ce même Dieu auquel nous avons violé notre foi! Qu'avions-nous trouvé en lui qui le rendît indigne d'un attachement inviolable, et qui méritât que nous lui préférassions ses créatures qui empruntent de lui ces rayons, ces lueurs de beauté dont nous nous sommes laissés séduire, et ne sont que de faibles écoulements de la sienne? si vous ne rougissez au souvenir de toutes vos infamies, il faut que vous ayez essuyé toute pudeur, et que vous vous soyez fait le front d'une prostituée. *Quel fruit tiriez-vous*, disait saint Paul aux Romains convertis de la gentilité, *de ces désordres dont vous rougissez maintenant, puisqu'ils n'avaient pour fin que la mort?* Si ce grand apôtre parlait ainsi des excès commis dans l'ignorance du vrai Dieu, quelle doit être notre confusion pour ceux dont nous nous sommes rendus coupables au milieu des lumières de la vraie religion? Ah! elle devrait nous tenir sans cesse prosternés, anéantis et abîmés devant Dieu, sans nous laisser la liberté de lever les yeux sur lui, ni d'ouvrir la bouche, *et non sit tibi ultra aperire os præ confusione.* (*Ezech.*, XVI.)

On aurait peine à décider laquelle des deux passions, à savoir la confusion et la crainte, troublaient davantage cette pécheresse amenée à Jésus-Christ; si la première faisait monter son sang au visage, la seconde le rappelait au cœur et laissait ses membres glacés; elle voyait déjà cent bras levés pour décharger une grêle de coups de pierres sur son corps, et savait que celui que les docteurs de la loi établissaient son juge en cette rencontre, avait protesté qu'il n'était pas venu détruire la loi de Moïse, mais l'accomplir; quelles frayeurs! quelles alarmes! quelles convulsions! Il faut que le pécheur en éprouve d'autant plus grandes qu'il s'agit ici d'une mort éternelle, et qu'il se voit près de tomber entre les mains d'un Dieu vivant; qu'il tremble sous le glaive de la justice, et que sa chair soit comme percée par les clous de cette crainte salutaire. Oh! que vous êtes bon, Seigneur, lors même que vous livrez le pécheur à ce bourreau intérieur qui le tourmente, pour le forcer à chercher la paix de son cœur dans votre amour!

Cet excès de crainte doit être tempéré par une humble confiance en la miséricorde, sans quoi il dégénérerait en désespoir, comme il ne faut pas douter que la femme adultère ne conçût quelque espérance, lorsqu'elle vit que son juge éludait le jugement, et disait aux pharisiens, *que celui d'entre eux qui se trouverait sans péché lui pouvait jeter la première pierre;* rien ne lui est plus injurieux que de donner des bornes à sa miséricorde infinie et de se croire rejeté sans retour; tout le temps de la vie est un temps de faveur, et tant que le pécheur respire et que son cœur a quelque mouvement, il peut se tourner vers Dieu par sa grâce et être heureusement changé, comme celui du bon larron. Dieu est toujours prêt à accorder le pardon à ceux qui le lui demandent comme il faut, et il se plaît quelquefois à faire surabonder sa grâce où le péché a abondé. Eh! comment pourrions-nous l'aimer (ce qui est

absolument nécessaire pour notre réconciliation), si nous n'espérions en lui ? il ne verse l'huile de sa miséricorde, dit saint Bernard, que dans les vases de la confiance, et celle-ci est la mesure de l'autre : *Fiat misericordia tua super nos quem admodum speravimus in te.*

Les accusateurs de cette femme s'étant retirés les uns après les autres plus confus qu'elle, son divin juge resté seul lui demande en se relevant : *Que sont devenus vos accusateurs? Personne ne vous a-t-il condamné? — Personne, Seigneur! Jésus lui répondit : Je ne vous condamnerai pas non plus.* Il y a tout lieu de juger qu'il lui imprima en même temps, ainsi qu'à la Madeleine, l'esprit de pénitence, et qu'elle prononça une sentence de condamnation irrévocable contre soi-même; vous ne me condamnez-pas, dit-elle en elle-même, ô excès de bonté que je n'ai pas méritée! Et moi je me condamne à des pleurs éternels, je romps dès aujourd'hui tout commerce avec le complice de mon crime, il ne me verra jamais, je jure un divorce éternel avec toutes les joies et les plaisirs du siècle. Je mêlerai la cendre avec mon pain et demeurerai renfermée dans ma maison, triste et solitaire comme l'oiseau de la nuit. Toutes les œuvres de pénitence qu'elle produisit dans la suite étaient enfermées dans cette heureuse semence.

Ainsi, c'est plus à nous qu'à elle que Jésus-Christ dit : allez et ne péchez plus, *vade et jam noli amplius peccare.* Ne prostituez plus votre honneur à des étrangers et vos années au cruel; qu'est-ce que s'abandonner à des étrangers et au cruel? c'est se livrer à ses passions, et passer le plus beau temps de sa vie à faire ce que désire le démon qui est appelé *homicide dès le commencement*; écoutez encore l'apôtre bien-aimé qui vous crie : n'aimez point le monde, ni tout ce qui est dans le monde, car tout ce qu'on y voit est concupiscence de la chair ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie ; insensé qui préfère cette vaine figure, qui passe et qui entraîne ceux qui s'y attachent, à Dieu qui nous comble de biens et nous en prépare d'infiniment plus grands. Heureux qui peut quitter ce pays de malédiction, et mettre un grand intervalle entre soi et lui. Si l'état auquel vous êtes liés ne vous permet pas une entière retraite, séparez-vous intérieurement de sa corruption, renoncez aux plaisirs des sens, aux désirs des richesses et des honneurs, à toutes les curiosités criminelles qui font la malignité du monde, et combattez au-dedans de vous ce peuple séditieux de passions qui lui fournissent des armes contre vous-même. Munissez-vous des grands principes de la religion et des vérités de l'Evangile pour vous servir de contre-poison contre ses maximes pernicieuses, accoutumez-vous à regarder comme des aveugles et des insensés ceux qui courent après l'or, ou se repaissent de la fumée des honneurs, n'estimez heureux que ceux qui s'attachent au service de Dieu avec une fidélité inviolable, et marchent dans la voie étroite, quelque dépourvus qu'ils soient de moyens extérieurs; considérez souvent la fin dernière des uns et des autres, et la vôtre propre qui ne peut être bien éloignée. Car, qu'est-ce que la vie la plus longue, qu'une vapeur qui paraît pour un peu de temps et le songe d'une nuit? N'entendez-vous pas déjà ce cri : *Voici l'Epoux qui vient, allez au-devant de lui;* quel coup de foudre pour les âmes déloyales et impures qui se seront souillées par les cupidités du siècle! de quoi leur servira leur leur virginité ; c'est-à-dire l'exemption des crimes grossiers et une probité morale dont elles se parent aux yeux des hommes, aussi bien qu'aux leurs propres? tout ce vain éclat disparaîtra, elles seront enveloppées dans l'arrêt des impudiques.

Ce n'est que le souvenir de ce terme fatal auquel nous touchons presque, qui peut nous contenir dans la modération et préserver nos cœurs purs de la contagion du siècle (en quoi l'apôtre saint Jacques fait consister toute la religion), soit celle qui pousse à des déréglements sensibles, soit celle qui, étant plus subtile et moins connue, perd les âmes par des vices spirituels, tels que l'avarice, l'envie, l'ambition, presque au milieu de tous les signes de vie sans qu'il paraisse rien au dehors qui déshonore.

C'est, au contraire, l'oubli de la mort et de ses suites funestes qui fait qu'on se livre à cet amour adultère; Salomon nous l'a parfaitement bien représenté dans ses *Proverbes* sous l'image d'une femme sans pudeur : *Quid tam meretricium quam sæculi voluptas* (S. Ambr.), qui, pour attirer un jeune insensé dans ses lacets, après lui avoir étalé tous les charmes de la volupté, lui dit que rien ne les y pourra troubler, parce que son mari est allé faire un voyage qui sera très-long, et qu'il a pour cet effet emporté avec lui un sac plein d'argent; ce qui revient à la parabole du méchant serviteur de l'Evangile, qui dit en lui-même : *Mon maître ne reviendra de long temps, et le passe tout entier à s'enivrer, dormir et se quereller avec ses compagnons.* Non, il n'y a que la crainte du jugement de Dieu qui retienne l'homme : le monde tente, il étale ses pompes et ses faux attraits; Dieu tonne et menace : le plaisir enchante, l'enfer effraie et dissipe l'ensorcellement.

Que la vivacité de notre foi fasse donc retentir à nos oreilles la trompette qui citera les vivants et les morts au jugement dernier : disons, disons dès à présent : Elle est tombée, cette grande Babylone qui faisait boire à toute la terre de la coupe empoisonnée de sa prostitution; la voilà devenue la demeure des démons, la prison de tous les esprits impurs, et la fumée de ses tourments s'élève dans les siècles des siècles. Ne soyez point du monde, comme notre adorable Maître n'en a point été; n'en ayez pas l'esprit; vivez séparés de son commerce le plus qu'il vous sera possible, et rendez-vous dignes d'être admis aux noces de l'Agneau. Oh! quelles noces qui se préparent depuis le commen-

cement du monde, qui s'accomplissent par l'union parfaite de l'Eglise avec Jésus-Christ, et par la consommation de l'Epoux avec l'Epouse, et de tous leurs enfants dans l'unité divine et les embrassements éternels de la vérité! C'est le bonheur que je vous souhaite.

SERMON XXXIV.

Pour le mardi de la quatrième semaine de Carême.

DES CARACTÈRES DE LA DOCTRINE ÉVANGÉLIQUE.

Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me. (*Joan.*, VII.)

Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais la doctrine de celui qui m'a envoyé.

Je trouve dans ces paroles la réfutation du sabellianisme et de l'arianisme, deux hérésies qui se sont élevées, dans les troisième et quatrième siècles de l'Eglise, contre le mystère de l'adorable Trinité, et sapaient la religion par les fondements. Sabellius confondait les personnes, et prétendait qu'il n'y avait aucune distinction entre elles, mais que ce n'était que noms différents d'une personne unique, et que le même Dieu n'était appelé tantôt Père, tantôt Fils, tantôt Saint-Esprit, que par rapport à des effets extérieurs. Arius, faisant le Fils inférieur au Père, nous ramenait au judaïsme, ou plutôt à l'idolâtrie, puisque l'Eglise eût adoré comme son Dieu celui qui n'aurait pas été co-éternel et consubstantiel à son Père. Ces deux hérésies opposées sont ruinées par avance par les paroles de mon texte; la première par celles-ci : *C'est la doctrine de celui qui m'a envoyé;* d'où il s'ensuit que Jésus-Christ tient sa mission d'un autre, et que cet autre est son Père, distingué par conséquent de lui, quoiqu'un même Dieu avec lui : voilà un ennemi percé d'un coup mortel; l'autre aura un pareil sort, et toute sa vaine dialectique ne pourra se démêler de la force invincible de ces paroles : *Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais celle de mon Père, de qui je tiens mon être et tout ce que je suis.* Comment éclairciront-ils cette contradiction apparente, que par la doctrine de l'Eglise, je veux dire la consubstantialité? Car le Sauveur ne dit pas : Cette doctrine que je vous annonce n'est pas la mienne; mais ma doctrine n'est pas ma doctrine. Si elle n'est pas à vous, Seigneur, comment pouvez-vous l'appeler vôtre? Et si elle est vôtre, comment pouvez-vous avancer qu'elle ne l'est pas? Le dénouement de cette difficulté, qui paraît insoluble, dépend, dit saint Augustin, du commencement de l'Evangile de saint Jean : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu.* Ce Verbe, éternel et incarné dans le temps, n'est-il pas la doctrine même du Père? Et, comme tout verbe ou pensée doit de nécessité être de quelqu'un, il a pu dire que sa doctrine n'était pas la sienne et qu'elle était la sienne; car, qu'y a-t-il qui soit plus à vous que vous-même? Et qu'y a-t-il qui soit moins à vous que vous-même, si tout ce que vous êtes, vous le tenez d'un autre?

Je puis enchérir sur ce que je viens de dire, et avancer hardiment (ô fécondité admirable et vertu inexplicable des paroles de la Sagesse incarnée!) que tout ce qu'il y a jamais eu d'hérésies, et même toutes celles que le démon pourra susciter jusqu'à la fin des siècles, sont réfutées et confondues par ces deux mots; et que, sans entrer dans la discussion de leurs prétendues raisons, ils suffisent pour les réduire au silence et à poser les armes; car, ne venant point de la tradition, ne pouvant remonter par ce canal sacré aux apôtres, qui ont reçu nos vérités de Jesus-Christ, et à son Père, leur source primitive, ce sont de nécessité de fausses doctrines qui sont nées d'elles-mêmes et enfantées par le démon, le père du mensonge et de la division. Oui, tout dogme, toute maxime de morale qui ne descend pas du Père des lumières, qui ne prouve pas sa généalogie par une succession d'évêques non interrompue, porte avec soi sa condamnation; et quand, par impossible, un ange du ciel vous l'annoncerait, ne craignez pas de lui dire anathème.

Béni soyez-vous, Seigneur, de nous avoir donné un moyen si court et si facile de nous garantir de la séduction des faux prophètes! Mais la doctrine évangélique a encore d'autres caractères qui la rendent reconnaissable, et obligent les cœurs sincères à s'écrier : *Vos témoignages, ô grand Dieu! sont trop croyables*, et il n'y a que des aveugles volontaires qui refusent de les recevoir. Je me propose de vous marquer aujourd'hui les principaux caractères de cette doctrine céleste; et comme elle paraît obscure à plusieurs, nonobstant toutes les lumières dont elle est environnée, je marquerai dans le second les moyens d'entrer et de faire du progrès dans cette science suréminente. J'ai besoin de cette double lumière pour traiter avec succès une matière si importante; demandons-la au Saint-Esprit par l'intercession de Marie, et disons, pour cet effet, à cette incomparable Vierge : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Pour vous faire mieux connaître les avantages et les excellences de la doctrine évangélique, je vais lui opposer celle des docteurs de la Loi mosaïque et des anciens philosophes.

La loi donnée aux Juifs par le ministère de Moïse était bonne et sainte, puisqu'elle venait de Dieu; mais, comme ce n'était qu'une ébauche, la promesse d'une meilleure espérance, qu'elle devait être proportionnée à la grossièreté d'un peuple charnel, et que, selon saint Paul, elle n'était capable d'autre chose que de faire sentir aux hommes leur impuissance à l'accomplir, et leur faire faire de nouvelles chutes en leur faisant faire de nouveaux efforts, donnant occasion à l'accroissement de la maladie pour en faire un premier appareil, il ne faut pas s'étonner si elle ne conduisait personne à

une parfaite justice : elle laissait les hommes, non-seulement éloignés de Dieu, mais même opposés à Dieu, parce qu'elle ne faisait qu'irriter leur concupiscence par ses menaces et ses défenses; elle ne retenait tout au plus que la main sans changer le cœur. *Jubebat non juvabat* (S. Aug.). C'était une loi donnée à des esclaves et à des enfants, qui ne les contenait dans le devoir que par l'espérance des biens temporels et la crainte des punitions sensibles. Et comment les ministres de l'ancienne alliance eussent-ils pu faire de grands progrès, puisque, selon le temps, ils ne devaient régler les Juifs que dans l'usage des prospérités du monde, et qu'en leur promettant une abondance de blé, de vin, d'huile, une postérité nombreuse pour récompense de leur fidélité? Ils inspiraient plutôt l'estime des biens passagers que le mépris et le détachement.

Les philosophes en étaient encore moins capables. Je ne disconviens pas qu'ils n'aient eu des notions assez justes du premier Etre, et qu'ils ne se soient élevés à ses perfections invisibles par la vue des créatures, comme par autant de degrés, et qu'ils n'aient eu quelques maximes, pour le réglement des mœurs, que la morale chrétienne pourrait adopter; mais ces connaissances, au lieu des sentiments d'adoration et d'amour envers celui de qui ils les tenaient, n'ont produit qu'orgueil, que confiance en eux-mêmes, qu'oubli de Dieu. De quoi leur servait de le connaître, s'ils étaient assez insensés pour adorer, avec le peuple, des divinités de métal et de pierre, dont ils se raillaient avec leurs disciples dans la poussière de leurs écoles? Je n'ose rapporter les excès dans lesquels ils se plongèrent en punition de l'abus de leurs lumières, et je serais trop long si j'entreprenais de vous exposer combien ils y ont mêlé d'erreurs et d'extravagances : leurs écrits sont un composé monstrueux de vérités et de mensonges, de lumières et de ténèbres. D'ailleurs, comment eussent-ils pu réformer le monde, puisqu'ils n'étaient pas à la portée de l'intelligence du commun du monde? Qui aurait lu ce tas de volumes qu'ils avaient composés sur le véritable bonheur? Auraient-ce été les artisans, les laboureurs, les soldats, les femmes, les ignorants, qui font plus des trois quarts des hommes? Ces personnes sont-elles capables de ces discussions qui dépendent d'un grand nombre de principes qu'il faut réunir pour en tirer des conclusions justes? La multitude des connaissances les accable; leur subtilité les éblouit, dès qu'une chose ne tombe pas sous les sens ou l'imagination, on ne sait par où la leur faire comprendre : ils n'ont donc ni l'esprit ni le temps de pénétrer des matières abstraites qui ne sont que du ressort de la raison. Il fallait plusieurs années d'étude pour savoir en quoi consistait leur béatitude chimérique : elle n'était donc propre qu'aux philosophes, et entre eux qu'à la secte qui aurait trouvé la véritable opinion; et, parmi ceux d'entre eux qui se seraient efforcés de pratiquer ses préceptes, il faut encore ajouter, qui auraient vécu assez longtemps pour se dépouiller de toutes les mauvaises habitudes qu'ils auraient contractées, et des préjugés dont ils auraient été prévenus avant que de se donner à la philosophie; c'est-à-dire que ce bonheur philosophique, quand même il aurait été solide, n'eût été que pour des personnes qui n'auraient vécu que deux ou trois siècles. Ainsi, la mort aurait mis les hommes hors d'état de raisonner avant qu'ils fussent accoutumés à tous ces vains raisonnements et ces spéculations.

Il ne faut donc pas s'étonner si la république de Platon, le plus éclairé sans contredit de tous les philosophes païens, est toujours demeurée dans son idée, et s'il ne s'est jamais flatté de la réduire en pratique. Plotin, l'un de ses plus célèbres disciples, l'entreprit plusieurs siècles après. Rien ne semblait plus facile, car il était fort chéri de l'empereur Galien : ce prince était prêt de lui accorder un canton de la Campanie, et d'y faire bâtir une ville qu'on eût appelée Platonople, pour y établir sa prétendue république : quelques officiers de sa cour s'y opposèrent par jalousie. Ainsi, toute la philosophie, appuyée du crédit et de l'affection des maîtres du monde, n'a jamais pu obtenir un pouce de terre, ni faire observer ses règles à une seule ville. Cet avantage était réservé à la doctrine de Jésus-Christ : quoique prêchée par des pêcheurs et destituée par conséquent de tous les ornements de l'éloquence, elle s'est fait suivre par une force impérieuse et supérieure, non-seulement par les orateurs et les philosophes, mais par les empereurs. Elle a converti ses persécuteurs en ses adorateurs et ses protecteurs. Aussi est-elle ce vin nouveau, miraculeux, excellent et plein de force, substitué à l'eau insipide, la loi, la science du salut, à celle des sophistes, encore plus fade, plus incapable de pénétrer les cœurs et d'y opérer aucun changement; car on demeurait, en devenant philosophe, tel qu'on était auparavant, au manteau et à beaucoup d'orgueil près; ce qui les a fait appeler par Tertullien *des animaux de gloire*.

Votre loi seule, Seigneur, toute pure et sans tache, jointe à votre esprit, à l'effusion de votre grâce, a seule le pouvoir de convertir les âmes : *Lex Domini immaculata, convertens animas*. (*Psal.* XVIII.) Aussi l'avez-vous comparée, dans le temps que vous la répandiez et qu'elle n'était recueillie que par une vile populace, l'objet du mépris des savants, à un grain de sénevé qui, n'étant qu'une semence imperceptible, déploie peu à peu sa vertu, se développe et reçoit un tel accroissement, que les oiseaux du ciel viennent se reposer sur ses branches; et à un levain sacré qui rend la masse du genre humain, auparavant sans goût, ou plutôt dégoûtante et corrompue, une masse sainte, un pain d'une excellente saveur.

Et quel autre qu'un Dieu eût pu opérer une telle merveille? Puisque cette doctrine

combat tous les penchants de la nature et mortifie tous ses instincts, ce qui est un autre de ses caractères, un pareil projet à tout autre eût été non-seulement téméraire, mais insensé. Quoi! douze hommes idiots et grossiers, pauvres et sans crédit, dénués de tous les talents humains, entreprendre de convertir, non leur bourgade, non une seule ville de Judée, c'eût été beaucoup, mais le monde entier plongé dans l'amour des choses visibles, engagé dans l'idolâtrie et mille superstitions brutales; changer les opinions et les maximes qui y régnaient depuis tant de siècles, et avaient plus que prescrit contre la vérité: quelle proportion des moyens avec la fin?

Ces nouveaux orateurs vont dire aux Juifs, pleins pour eux d'autant de mépris que de haine pour leur Maître qu'ils venaient d'attacher en croix comme un imposteur, que ce n'est qu'en son nom qu'ils éviteront leur perte et obtiendront le salut promis à leurs pères; que ce Jésus de Nazareth qu'ils ont traité avec tant d'ignominie est le vrai Messie, le prophète prédit par Moïse, la fin de la loi et des promesses, que tous leurs sacrifices sont incapables de les purifier, et qu'ils ne peuvent l'être que dans le sang de cet adorable Médiateur, chose étonnante! Trois mille Juifs sont convertis à la première prédication de saint Pierre, cinq mille à la seconde, un grand nombre de prêtres se joignirent au peuple et reçurent le baptême. Le progrès fut encore plus surprenant parmi les gentils; ils firent des pêches si abondantes dans cette vaste mer, qu'ils ne pouvaient suffire pour tirer à terre le nombre prodigieux de poissons qu'ils prenaient; il fallut multiplier les ouvriers. Cessez, disaient-ils indifféremment au peuple et aux grands, sans craindre ni leurs railleries, ni les effets de leur colère, cessez d'aimer et de poursuivre ce que vous avez aimé et poursuivi jusqu'ici; il n'y a rien sur la terre de digne de votre affection; cessez d'appréhender les maux temporels, ce ne sont que des ombres de ceux qui vous attendent si vous ne vous convertissez et ne faites pénitence: il y a un autre monde que celui-ci, dans lequel ceux qui auront vécu ici-bas saintement goûteront des joies infinies et éternelles; ceux, au contraire, qui refuseront de croire à l'Evangile de paix que nous vous annonçons, et n'auront voulu suivre d'autres règles que leurs passions, seront punis par des supplices sans fin. Revenez de votre aveuglement, ouvrez les yeux à la lumière que Jésus-Christ vous présente par notre ministère; il est le Dieu véritable du ciel et de la terre; c'est lui qu'il faut adorer; vos dieux ne sont que d'impuissantes idoles, de vrais démons qui se jouent de votre crédulité; brûlez ces vains simulacres. Tous ceux qui étaient préordonnés pour la vie éternelle crurent et préférèrent la folie de la croix à toute la fausse sagesse des philosophes; les autres s'obstinèrent dans leurs erreurs et conspirèrent à exterminer le nom chrétien; les princes de la terre entrèrent dans cette ligue et firent des martyrs à l'infini. Qu'arriva-t-il? Le sang de ces glorieux athlètes devint une semence féconde de chrétiens, qui dédommagea l'Eglise avec usure des pertes qu'elle avait souffertes; elle monta sur le trône en la personne du grand Constantin. Il lui fallut bientôt élargir ses pavillons selon la prédiction d'Isaïe, et saint Augustin, dans les disputes différentes qu'il eut à soutenir contre les schismatiques du parti de Donat, insistait toujours sur son étendue par toute la terre, sans que ces enfants rebelles pussent répliquer à une preuve si palpable et rien opposer à une vérité si éclatante.

Et qu'on ne m'allègue pas qu'il y a eu des hérésies telles que l'arianisme, qui se sont fort étendues et même en peu de temps, ce qui oblige saint Jérôme, témoin d'une partie de ces mouvements, de dire que *l'univers s'étonna de se voir devenir arien.* La différence est extrême; cette hérésie, aussi cruelle que pernicieuse, ne dut son accroissement qu'à des intrigues de cour damnables, qu'à de noires calomnies, qu'au pouvoir de quelques empereurs infectés de ce poison, qu'à la perfidie des évêques eusébiens et autres moyens diaboliques. Ce furent des nuages qui obscurcirent durant un peu de temps la sérénité de l'air, des torrents qui firent du ravage sur le lieu de leur passage, mais s'écoulèrent avec rapidité et ne laissèrent que de la boue sur le lieu de leur passage. Jésus-Christ, qui semble s'endormir dans la nacelle de l'Eglise pour éprouver sa foi, s'éveille bientôt et calme l'orage. Ces sociétés illégitimes peuvent bien unir les hommes dans quelques opinions et quelques pratiques extérieures; mais ce ne sont pas pour cela des Eglises, mais des synagogues de Satan: c'est abuser les esprits par une même erreur, et non pas les unir à Dieu ni entre eux; ce sont des épouses adultères que Jésus-Christ a en abomination: les hérétiques et les schismatiques peuvent en imposer aux simples par le règlement de leurs mœurs; ils peuvent inspirer des vertus extérieures, mais non pas la charité qui ne se transporte pas hors de l'Eglise catholique.

C'est encore avec moins de fondement qu'on m'objectera les progrès du mahométisme; ignore-t-on qu'il ne s'est fait que par la violence et les brigandages? Jésus-Christ dit à ses apôtres: *Allez, et enseignez les nations; je vous envoie comme des brebis au milieu des loups.* Mahomet dit aux siens: *Allez, pillez, ravagez, désolez tout par le fer et le feu.* Est-il étrange que les loups dévorent des brebis et que la force l'emporte sur la faiblesse? Cet imposteur a-t-il fait prédire sa religion avant qu'elle parût sur la terre? Mais c'est profaner ce nom que le donner à un amas de rêveries et d'absurdités qui ne sont pas même liées ensemble; quelle comparaison entre la lumière et les ténèbres, Jésus-Christ et Bélial, l'Evangile et le Koran. Il y avait de la folie à l'écouter seulement

et c'est le plus prodigieux exemple de la faiblesse de l'esprit, ou plutôt de la corruption du cœur humain, de voir la troisième partie du monde adorer les songes de ce faux prophète et embrasser une religion toute sensuelle et pis qu'épicurienne, destituée de preuves, ou plutôt convaincue de fausseté par une infinité de raisons.

La morale évangélique a un éclat de sainteté que les païens mêmes ont aperçu, et des maximes si pures que la raison est forcée d'en reconnaître la droiture et l'équité ; et quelle autre doctrine dégage plus l'homme de la captivité de ses sens et le fait converser par avance dans le ciel? Tout s'y rapporte à une vie future, à des biens invisibles; celle-ci est comptée pour rien. Voit-on quelque chose de pareil dans les ouvrages des philosophes, quoique persuadés de l'immortalité de l'âme, et dans les livres même de Moïse? Et où peut-on trouver une morale plus conforme à la raison, plus capable de réformer l'homme, qui l'approche plus de Dieu et soit plus ennemie de la nature corrompue? C'est elle seule qui enseigne l'amour de la pauvreté, des souffrances, l'humilité, le mépris de toutes les choses présentes, à ne considérer les richesses que comme un néant, à se rire des honneurs, à fouler aux pieds les plaisirs de la vie, se préparer généreusement à toutes les disgrâces, être bien pénétré du néant de tous les biens sensibles, et de la réalité de ceux qu'on ne voit que des yeux de la foi.

Toutes ses maximes sont justes et exactement vraies : je sais que de tout temps des hommes ignorants et légers détournent ses paroles en de mauvais sens pour appuyer leurs dogmes pervers, mais c'est à leur propre ruine; par elles-mêmes elles sont dans l'exactitude de la règle, ou plutôt sont la règle invariable: ce qui y paraît de plus fort n'a rien d'outré; les condescendances pour les âmes encore infirmes dans la foi ne vont pas aussi au dessous de cette vérité; rien qui excède, rien qui mollisse, rien qui ne soit utile.

Cette doctrine céleste n'est pas moins proportionnée à la portée des esprits par la manière dont elle est énoncée qu'à leurs besoins : les saints docteurs de l'Église ont particulièrement admiré ce tempérament qu'elle apporte pour satisfaire tout ensemble l'intelligence des sages et la faiblesse des petits; la lecture des livres, qui ne sont que des productions de l'esprit humain, suppose déjà quelques connaissances et de l'ouverture d'esprit, au lieu que Dieu a tellement proportionné ses vérités à la capacité de tous les hommes, que les génies les plus sublimes y trouvent des choses infiniment élevées au-dessus d'eux, et les plus médiocres, des instructions accommodées à leur simplicité : ainsi, les plus éclairés les admirent, parce qu'ils en voient la sublimité et la profondeur qui les étonne et les exerce; les plus simples ne les admirent pas moins, parce qu'ils éprouvent que, ne pouvant s'élever jusqu'à leur hauteur, elles se rabaissent jusqu'à eux; ils reconnaissent qu'elles sont une source commune, dans laquelle on puise les divers remèdes des maladies de l'âme; tous y trouvent ces eaux salutaires qui rejaillissent à la vie éternelle : les doctes sentent que, bien loin de les pouvoir épuiser, ils y laissent des abîmes de sagesse et de science qu'ils adorent sans les comprendre; dans cette rivière, les agneaux passent à gué et les éléphants ont besoin de nager : *Ubi elephas natet et agnus ambulet.* (S. Grég.)

Les autres ouvrages parlent à l'esprit; celui-ci n'est que pour le cœur : il n'a rien moins pour but que de donner une vaine pâture à la curiosité; au contraire, il la condamne partout, et c'est un des plus grands obstacles pour entendre les vérités qu'il renferme; il est écrit pour faire goûter et connaître Dieu, plus pour inspirer son saint amour que pour donner des lumières, pour fortifier les âmes tentées, soutenir les pusillanimes, consoler celles qui sont affligées, porter à rentrer dans la voie celles qui se sont égarées, que pour satisfaire les savants, *et intellectum dat parvulis.* (*Psal.* CXVIII.)

Tels sont les caractères de la doctrine que Jésus-Christ est venu nous annoncer sur la terre après l'avoir puisée dans le sein de son Père; ils ont de quoi vous charmer et vous obliger à lui dire avec saint Pierre: Seigneur, à quel autre irons-nous pour être instruits de ce qui nous est nécessaire au salut? Vous avez les paroles de la vie éternelle; mais il n'en faut pas demeurer à une admiration stérile : voyons les moyens d'acquérir de plus en plus l'intelligence de cette doctrine et de faire du progrès dans la science du salut; c'est ce que je vous ai promis en mon second point.

SECOND POINT.

Selon le premier ordre des choses, l'esprit conduisait le cœur; je veux dire que la mesure de nos connaissances était celle de notre amour; mais l'homme ayant abusé de ses lumières, Dieu a voulu que dorénavant son amour en fût le principe et la source; que sa chaleur divine éclairât nos ténèbres et qu'on n'entrât plus dans le sanctuaire de sa vérité que par la porte de la charité.

C'est ce que Jésus-Christ dit manifestement dans la suite des paroles qui m'ont servi de texte : si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine est de lui ou si je parle de moi-même; par où vous voyez que le secret, pour entrer dans les mystères des paraboles et l'intelligence des sentences obscures, qui sont comme des voiles dont il a couvert la profondeur de ses vérités, est de pratiquer ce que vous en connaissez déjà. Cette pratique vous servira de degré pour atteindre plus haut et pour faire tous les jours de nouveaux progrès; il y a des gens qui croient n'avoir jamais assez d'écrits et de conférences avec leurs directeurs, et qui sont du nombre de

ces personnes dont saint Paul dit qu'elles apprennent toujours, et ne peuvent jamais arriver jusqu'à la connaissance de la vérité, comme si le royaume des cieux consistait en quelque art ou quelque méthode; il est ouvert à tous ceux qui se veulent faire de salutaires violences, qui crucifient leur chair avec ses désirs déréglés, qui n'étudient la volonté de Dieu que pour y obéir aussitôt, et non pas par une vaine curiosité, ou, ce qui est encore plus criminel, pour la faire servir à leurs cupidités. Qu'est-ce que la connaissance des choses qu'il faut faire, séparée des actions, si ce n'est la condamnation de ceux qui ne les font pas? Ce ne seront que les observateurs de la parole qui seront justifiés, et non les simples auditeurs; au contraire, ils seront punis plus sévèrement que ceux à qui elle n'a pas été annoncée, parce que le serviteur qui, sachant la volonté de son maître, néglige de l'accomplir, recevra un traitement plus rigoureux. Jésus-Christ nous dit ailleurs que celui qui le suit ne marche point dans les ténèbres: remarquez ce mot *qui me suit;* il faut suivre et porter sa croix tous les jours de sa vie à sa suite: ce n'est pas la vue de cette lumière qui nous préserve de l'égarement, c'est de la suivre: il ne dit pas celui qui me voit n'est point dans les ténèbres; mais celui qui marche après moi, qui suit mes pas, ou plutôt il la faut suivre pour la voir, ceux-là seuls la voient qui la suivent; quiconque ne la suit pas est un aveugle qui marche en plein midi, et qui ne court pas moins de risque de tomber que s'il se hasardait à marcher dans l'obscurité de la nuit; l'amour de Dieu est tout œuvre; il s'éteint dès qu'on se laisse manquer de cet aliment.

Oh! que je plains l'illusion d'une infinité de chrétiens qui se croient fort spirituels, parce qu'ils connaissent l'économie de la religion, et dont la religion est vaine et chimérique, selon saint Jacques, parce que la vraie consiste tout entière, selon cet Apôtre, à exercer les œuvres de charité envers le prochain, et se préserver de la corruption du siècle; ils pourront se démêler des questions les plus épineuses de l'Ecriture, et sauront accorder ses contrariétés apparentes, et ils y seront en effet plus ignorants que ceux qui en sont beaucoup moins instruits, mais plus fidèles à pratiquer le peu qu'ils en savent; tout cet amas de vérités qu'ils ont dans la mémoire ne fait que leur causer une vaine enflure et augmenter leur pauvreté: le cœur est le lieu naturel et le trône de la vérité, d'où elle doit passer dans les mains pour trouver sa perfection, *veritatem in charitate facientes* (*Eph.*, IV); servons-nous de nos connaissances pour faire de sérieuses réflexions sur notre conduite passée et réformer de bonne foi ce que nous y reconnaissons de défectueux et de répréhensible; c'est par là que nous devenons conformes à la vérité et des enfants de lumière; c'est par là que nous avançons de clarté en clarté, et que les disciples peuvent en peu de temps devenir plus habiles que ceux qui les enseignent.

Notre unique travail de tous, tant que nous sommes, est de purifier l'œil intérieur par lequel on peut voir Dieu autant qu'il se laisse voir en cette vie, c'est-à-dire pour pénétrer dans ses vérités adorables et faire des progrès surprenants dans la science des saints. Comment se purifie-t-il cet œil de l'âme? En renonçant à l'impiété, aux passions mondaines, en vivant avec tempérance, avec justice, avec piété, dans l'attente d'une vie meilleure; car il est indigne de Dieu de se laisser découvrir à des cœurs corrompus qui ne le cherchent pas dans la simplicité, mais au contraire avec des intentions malignes, pour combattre ses vérités et s'autoriser dans leurs déréglements, se sentant incommodés d'avoir un maître et voulant se mettre au large sans être troublés par des remords importuns qui empoisonnent leurs plaisirs. Dieu ne manque guère de répandre, par un jugement terrible, de justes ténèbres sur leurs cupidités honteuses, et de les livrer au prince de ce monde, qui aveugle leurs esprits, afin qu'ils ne soient pas éclairés par la lumière de l'Evangile. Eh! comment ceux qui n'ont jamais eu de cœur que pour les plaisirs des sens et le vain éclat du siècle pourraient-ils s'accommoder d'un Evangile qui réprouve les pompes mondaines et ne prêche qu'abnégation, que crucifiement? on ne voit que ce que l'on aime, l'amour ferme les yeux pour tout le reste.

Je ne m'étonne pas sur ce principe incontestable, si le nombre des incrédules s'augmente tous les jours, si tant de gens chancèlent dans la foi, et sont comme des roseaux flottants à tout vent de doctrines, susceptibles de tant de nouveaux systèmes que l'esprit d'erreur invente de jour en jour, fermés au seul véritable de l'invention d'un Dieu; ce libertinage d'opinions n'est qu'un effet et une suite de celui de la vie, et, si ceux qui renient leur foi par leurs actions ne le font pas encore de paroles, c'est que la religion ne leur tient pas assez au cœur pour se déclarer et s'exposer à toutes les suites d'un schisme formé.

Ne me protestez donc pas, impies, que vous vous rendriez de bonne foi aux preuves de la religion, si elles vous paraissaient solides, ou si vous étiez témoins de quelques miracles.

Trève à vos plaisirs, vos dissolutions, vos divertissements tumultueux; remettez votre raison dans le calme et la tranquillité nécessaire pour examiner ce que vous combattez sans l'avoir examiné; défaites-vous de toute prévention, de toute haine, de tout intérêt contre des vérités de l'éclaircissement desquelles dépend votre bonheur ou votre malheur éternel? Ce n'est pas tant la peine et la fatigue de l'attention qui vous rebute; ce n'est pas l'amour d'une liberté et d'une indépendance honnête et glorieuse qui vous révolte contre cette espèce de joug; ce sont vos passions effrénées qui l'ont déjà séduite et corrompue.

J'atteste ici la conscience de tous les libertins, lorsqu'ils ont commencé à douter de la religion ; est-ce le mystère de la Trinité ou de l'Eucharistie qui les a choqués et leur a ouvert les yeux pour en voir l'absurdité prétendue? Avaient-ils alors leur innocence baptismale? Etaient-ils fort contents de la morale chrétienne? Ne trouvaient-ils point d'excès dans cette modération, cette pureté de cœur, ce désintéressement parfait qu'elle commande? Je défie qu'on me puisse apporter d'exemple d'un chrétien qui, convenant des vérités morales dont la raison reconnaît malgré elle-même la justice, les ayant observées avec exactitude, ait renoncé à la foi par amour de la vérité. Ah! que les impies se soucieraient peu de croire un Dieu en trois personnes, la seconde d'entre elles incarnée, et ainsi du reste, si cette même religion n'obligeait à aimer ses ennemis et se haïr soi-même; ils accorderaient tous les articles spéculatifs, pourvu qu'on voulût retrancher ceux de pratique; mais ces derniers les gênent et les troublent dans leurs plaisirs; ils leur rendent leurs richesses presque inutiles; ils les menacent d'un enfer, d'une éternité de peines effroyables. Eh! quelle est donc cette religion importune qui me tourmente si cruellement? s'écrie-t-on en secret; pourquoi me suis-je servilement laissé mettre ce joug sur la tête? Ce n'est peut-être qu'une fiction, quelque invention des politiques pour contenir les peuples, fortifiée par la coutume, et sans doute il ne faut que l'envisager de près pour cela; c'est la même religion qui me dit que trois ne font qu'un, que le même corps est en divers endroits, et qui commande d'être chaste sous peine d'être damné. Ainsi, pour se venger de la rigueur des préceptes, ils s'en prennent aux mystères; ils se jettent sur les articles incompréhensibles et se déchaînent contre les vérités spéculatives; je suis damné si je vois les compagnies du monde, si je fréquente les bals, les brelans, les comédies, si je suis toujours en parties de festin ou de chasse; mais je veux me donner tous ces passe-temps, et ne me refuser aucun des plaisirs dont mon âge est capable; donc la religion est une fable; un Dieu crucifié me défend de me divertir, me commande de pardonner, fausseté et illusion que tout ce qu'il enseigne.

Ensuite de tous ces raisonnements imperceptibles, mais très-réels, on fait à moitié, encore est-ce beaucoup, un examen informe; on instruit le procès contre la religion sans observer aucune forme de justice, sollicité par ses passions, pressé par ses plaisirs, gagné par argent; juge, partie, témoin tout à la fois, on n'écoute rien de ce qui peut justifier, mais seulement ce qui paraît dur et au-dessus de la portée de l'esprit humain; vous entendez là-dessus plaider vos inclinations, vos passions, vos habitudes; vous ne donnez pas un moment d'audience à la droite raison, puis vous la condamnez et la bannissez de votre cœur comme fausse et mensongère. Eh! quelle vérité ne se détruirait pas dans notre esprit par une procédure si injuste et si violente; toutes celles de géométrie ne gagneraient rien en pareilles circonstances. Quoi! vous voulez qu'au milieu du bruit qu'excitent vos passions, avec une prévention aussi forte, un intérêt aussi grand que cette religion soit fausse, qu'elle vienne se découvrir à vous, se faire sentir, vous arracher votre persuasion, tandis que votre esprit et votre cœur encore plus aveuglés, qui désirent avec fureur qu'elle soit fausse, ne vous la présentent que du méchant côté, et sous des vues fausses et altérées, en vous cachant tout ce qui la justifie et l'établit invinciblement; car de même que l'hérésie s'éblouit elle-même, en ne considérant qu'une seule vérité détachée d'une autre qui en doit pourtant être inséparable; comme le nestorianisme et l'eutichianisme, dont le premier croit qu'il y a deux personnes en Jésus-Christ, le second une seule nature; ainsi l'iniquité se ment à elle-même, en ne considérant la religion que par parties et par lambeaux, de même que ce faux prophète qui ne voulait pas se poster dans un lieu d'où il pût découvrir le camp entier du peuple hébreu, mais seulement une partie, pour avoir occasion de le maudire, au lieu qu'il faut envisager et embrasser tout entier le corps de cette admirable et divine religion.

Se peut-il un plus grand préjugé contre la fausseté et l'injustice de l'incrédulité? Nous ne vous demandons que ce qui est absolument nécessaire pour examiner les moindres vérités, les faits les moins embarrassés, sûrs de la victoire, dont vous remporterez tout le fruit si vous cherchez sincèrement à vous éclaircir. *Qui quærit legem replebitur ab ea* (*Eccli.*, XXXII), dit le Saint-Esprit, mais aussi ajoute-t-il, *qui insidiose agit scandalizabitur in ea.* On ne peut réussir dans cette recherche que par l'humilité, je veux dire, en s'éloignant de cette fierté indocile toujours prête à rejeter et blasphémer ce qu'elle ne comprend pas; j'y joins la privation des plaisirs criminels ou excessifs, car on ne guérit pas une plaie en y tournant le poignard; cette modération d'esprit et ce retranchement des joies sensibles donne lieu à la raison de se dégager de la servitude des sens, se fortifier, s'épurer, s'enflammer, dans la considération des vérités chrétiennes quand on y a fait du progrès; elle se confond et se mêle avec la foi; la raison croit, et la foi comprend; le cœur connaît, et l'esprit goûte; le cœur convainc l'esprit, et celui-ci par ses lumières remplit l'autre; il résulte de tout cela une démonstration, une conviction, une évidence qui pénètre, qui remplit, qui possède l'âme tout entière; enfin du jour de la foi et de celui de la raison il s'en forme un troisième, qui participe de l'un et de l'autre, qui répand une lumière à laquelle saint Augustin donne le nom d'intelligence; c'est à sa faveur que nous marchons jusqu'à ce que le grand jour de l'éternité, récompense de notre foi, commence à paraître.

Quant aux miracles que vous demandiez

tantôt, n'y en a-t-il pas une multitude innombrable dont les uns sont de foi, tels que ceux qui sont consignés dans l'Ecriture ; les autres tellement avérés qu'il faudrait renoncer à la raison pour les révoquer en doute ; et les fameuses batailles de Granique, d'Arbelles et de Pharsale, gagnées par Alexandre et par le premier des Césars, ne sont pas dans le même degré d'évidence ; mais nous en voudrions voir quelqu'un de nos yeux, repartiront-ils, pour être pleinement confirmés dans la foi. Quoi ! vous voudriez que Dieu s'assujettît à vos caprices et à vos fantaisies, qu'il interrompît le cours majestueux de sa providence, et changeât les lois de la nature si sagement établies pour vous convaincre à votre mode, comme si vous ne pouviez pas encore vous former des doutes sur ces sortes de miracles, et les attribuer à surprise, à illusion des sens, à quelque prestige; comme si chacun n'avait pas autant de droit que vous d'en exiger de tels qu'il lui plairait, ce qui serait, non pas former un corps de religion, mais tout confondre, et détruire l'état de la foi. Les preuves, je vous prie, doivent-elles être du choix de l'homme ou de celui de Dieu? Qui connaît mieux quelles sont les plus propres? N'est-ce pas lui faire une sanglante injure? Non, non, quand quelqu'un des morts viendrait prêcher ici en ma place, les gens enivrés de l'esprit du monde ne se convertiraient pas ; les pharisiens furent-ils changés pour tant de miracles éclatants, incontestables, faits à leurs yeux par le Sauveur; la résurrection du Lazare et la sienne propre? Ne s'efforcèrent-ils pas, au contraire, d'étouffer le bruit de ce dernier miracle en corrompant les gardes à force d'argent. Ah ! tous ces esprits curieux, orgueilleux, incrédules, qui n'ont jamais assez de preuves, qui refusent de croire à Moïse, aux prophètes et à Jésus-Christ, le maître des uns et des autres, n'ont point d'autre signe à attendre (c'est Jésus-Christ qui le leur déclare en la personne des Juifs) que celui de la résurrection générale et du jugement dernier; mais il sera trop tard, hélas ! et ils croiront alors comme croient les démons.

Concluons. Les vérités que la Sagesse éternelle a daigné nous annoncer de sa bouche sacrée, et toutes celles qui sont renfermées dans les ouvrages canoniques, reconnus pour tels par l'Eglise, ont des caractères qui les rendent respectables et reconnaissables à tous les cœurs sincères, dociles, attentifs ; leur pratique éclaire l'esprit, et fait entrer de plus en plus les âmes humbles dans l'intelligence des mystères, *si quasi thesauros effoderis eam, tunc intelliges* (*Prov.*, II) ; aimons cette doctrine avec la même passion que les avares font leur or et leur argent, et le Saint-Esprit nous mettra en main la clef de ce trésor inestimable, il nous fera sonder la profondeur de cette mer où toutes les vérités sont rassemblées.

Un chrétien doit donc faire ses chastes délices de la divine parole contenue dans l'un et l'autre Testament, surtout dans le Nouveau, comme plus familière. Le Fils de Dieu s'étant rabaissé à bégayer avec nous comme avec des enfants, et à nous instruire par des paraboles tirées la plupart de la vie champêtre, pressez cette sacrée mamelle avec la même avidité que les enfants font celle de leur nourrice pour en sucer le lait, allez y chercher de la force dans vos faiblesses, du secours dans vos tentations, de la consolation et de la patience dans les maux qui vous pressent et vous accablent quelquefois; allez y puiser de quoi fortifier votre foi quand elle chancèle, réveiller votre espérance des biens à venir lorsque ceux du monde vous attirent, et donner une nouvelle vigueur à votre charité quand vous sentez qu'elle devient languissante et court risque de s'éteindre. Ce n'est pas que la lettre seule, comme je vous l'ai déjà dit, puisse opérer toutes ces merveilles, mais c'est que Dieu se plaît souvent à y joindre son esprit, et que ce serait le tenter que de négliger les moyens extérieurs auxquels il est ordinairement attaché. Goûtez et voyez, une persuasion intime ne nous permettra pas de douter de la vérité de cette doctrine, et vous sacrifieriez votre vie pour sa confirmation.

Que je m'estimerais heureux si vous y étiez si intelligents que vous me pussiez dire, ainsi que les Samaritains à leur concitoyenne qui avait fait la fonction d'apôtre à leur égard en leur évangélisant Jésus-Christ: *Ce n'est plus à cause de ce que nous vous avons entendu dire que nous croyons, mais parce que nous avons eu l'avantage d'apprendre immédiatement par lui-même qu'il est vraiment le Sauveur du monde.* Heureux si, fidèles à tant de lumières, vous observez cette parole et persévérez jusqu'au bout, vous recevrez infailliblement la récompense excessive qu'elle promet, et que je vous souhaite.

SERMON XXXV.

Pour le samedi de la quatrième semaine de Carême.

DE L'OBLIGATION DE CONNAITRE ET DE SUIVRE JÉSUS-CHRIST.

Ego sum lux mundi ; qui sequitur me, non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitæ. (*Joan.*, VIII.)

Jésus disait aux Juifs : je suis la lumière du monde, celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie.

Il y avait une lumière, vraie lumière, lumière de vie, dont celle du soleil n'est qu'une sombre image, et dont le propre est d'éclairer tout homme venant dans le monde ; mais ces hommes, qui ne subsistent que par elle, ne la connaissent pas ; elle luisait dans les ténèbres, et les ténèbres ne la comprenaient point; ces cœurs, obscurcis par l'amour des choses sensibles, ne suivaient pas d'autre lumière que leurs passions et leurs vaines fantaisies ; toutes les nations marchaient dans leurs voies, et rendaient le culte suprême dû uniquement au Créateur de toutes choses à l'ouvrage de leurs mains.

Les philosophes, qui se croyaient destinés à retirer les hommes de leurs erreurs, n'étaient pas engagés dans de moindres que le simple peuple; ceux d'entre eux, qui mettaient le souverain bonheur dans la volupté, ne suivaient que l'instinct des sens et de la nature corrompue, et par là dégradaient l'homme de sa dignité et le ravalaient à la condition des bêtes. Les autres sectes, qui faisaient gloire de suivre la raison comme leur guide, n'étaient pas dans une illusion moins pitoyable; ils regardaient cette raison comme leur bien propre, comme n'étant pas distinguée d'eux; ils en faisaient leur idole, et enivrés de l'estime présomptueuse d'eux-mêmes, ils se plaçaient au-dessus de leur Jupiter, à qui ils s'adressaient bien pour obtenir des richesses et de la santé, mais non pas la sagesse qu'ils croyaient trouver dans leur fond. Ainsi le *frui mea mente bonum est*, qui faisait la devise des stoïciens, n'était pas moins extravagant et moins odieux que le *frui mea carne* des épicuriens; les uns et les autres ne s'élevaient pas au-dessus de l'homme.

Les platoniciens, à la vérité, étaient parvenus par l'effort d'une raison épurée jusqu'à l'intelligence d'une lumière éternelle, d'une raison souveraine, originale et substantielle, d'où les hommes doivent puiser leurs lumières, comme étant la forme immuable de justice qui ne nous apprend pas seulement à penser et à raisonner, mais à discerner le juste de l'injuste; ils avaient des notions assez raisonnables sur la plupart des devoirs de la vie; ils passaient plus avant, et soutenaient que Dieu seul pouvait être le bien d'une créature intelligente; mais ils n'avaient ni assez d'éloquence pour persuader aux hommes, tous plongés dans leurs sens et dans mille superstitions brutales, cette importante vérité, ni assez d'humilité pour en profiter eux-mêmes; s'ils entrevoyaient de loin ce pays enchanté où nous oublierons nos misères, ils ignoraient les routes qui y conduisent; ils prétendaient s'approcher de Dieu sans médiateur, et Dieu, dit saint Augustin, permit, en punition de leur orgueil, qu'ils tombassent entre les mains du médiateur superbe, le démon, qui se jouait de leur crédulité, entretenant commerce avec la plupart d'entre eux par la noire science de la magie.

Dieu était connu en Judée; on y vivait dans l'attente d'un Messie qui devait leur apprendre toutes choses; mais, lorsqu'il parut sur la terre, lorsque le Fils invisible du Très-Haut se rendit visible sous une forme humaine, lorsque cette lumière incréée se voila sous un corps semblable aux nôtres, pour tempérer ses clartés trop vives et se proportionner à l'infirmité de l'homme qui n'était plus que chair, ces mêmes hommes, pour lesquels le Verbe éternel s'était fait chair par un excès de bonté et de condescendance incompréhensible, ne le reçoivent point; quoiqu'ils ne soient que ténèbres, ils osent aujourd'hui disputer contre la lumière; ils font plus, ils cherchent à l'étouffer, comme les voleurs qui tâchent d'éteindre un flambeau qui éclairerait leurs larcins; ils ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Ils ont crucifié le libérateur, le médecin, la lumière même, ô excès de fureur! O manie! ô frénésie! ô opposition de l'homme à la lumière! ô corruption inconcevable! Ainsi les esprits des Juifs sont demeurés aveuglés et endurcis, car, jusqu'à aujourd'hui même, lorsqu'ils lisent le Vieux Testament, ce voile demeure toujours sur leur cœur sans être levé, parce qu'il ne s'ôte que par Jésus-Christ.

Mais quoi, la malice de l'homme anéantira-t-elle les desseins du Tout-Puissant et le chef-d'œuvre de sa sagesse? A Dieu ne plaise! L'Eglise sera substituée à l'ingrate et superbe Synagogue; un peuple assis à l'ombre de la mort sera, par une miséricorde toute gratuite, appelé des plus profondes ténèbres à l'admirable lumière de l'Evangile. *Levez-vous, Jérusalem, parce que votre lumière est venue; la gloire du Seigneur s'est levée sur vous; car les ténèbres couvriront la terre et une nuit sombre enveloppera les peuples; mais le Seigneur se lèvera sur vous; les nations marcheront à la lueur de votre lumière, et les rois à la splendeur qui se lèvera sur vous.* Quelles actions de grâces, Chrétiens mes frères, ne devons-nous pas rendre à la miséricorde divine pour nous avoir mis dans son Eglise qui est le lieu de la lumière de vie, hors de laquelle tout est dans l'assoupissement, dans les ténèbres et dans la mort!

Car c'est bien inutilement que les sociétés séparées de l'Eglise par le schisme ou par l'hérésie se glorifient du nom de chrétiennes et croient marcher à la lumière de Jésus-Christ. Est-ce le suivre que de suivre son propre sens? Est-ce le connaître que de le faire inférieur à son Père, comme les ariens, le composer de deux personnes, comme les nestoriens, ou confondre ses deux natures et ses deux volontés, comme les eutychiens et les monothélites? En un mot, est-ce suivre Jésus-Christ, que de suivre un Arius, un Eunome, un Pélage, un Luther, un Calvin?

Je me consolerais d'un si prodigieux retranchement qu'il faut faire de ceux qui portent le nom de chrétiens, et pour lesquels il n'y a point de salut à espérer, tant qu'ils seront hors de l'Eglise, si tous ses enfants marchaient à la lumière de son adorable époux; mais, ô douleur! une partie ne le connaissent pas seulement, et l'autre, qui a ce bonheur, ne fait aucun usage de ses connaissances. Jésus-Christ n'est pas connu, ou, s'il l'est, il n'est pas aimé par ceux qu'il a comblés de grâces, et cependant, sans cette connaissance amoureuse, on erre à l'aventure, et le précipice est inévitable. C'est un grand aveuglement à des chrétiens de ne pas connaître Jésus-Christ : voilà ma première proposition; c'en est un plus déplorable et plus criminel, pour ceux qui ont cet avantage, de ne le pas suivre; ce sera le

sujet du second point. Vous voyez que cette matière est de la dernière importance; je ne la puis traiter comme il faut sans l'assistance spéciale du Saint-Esprit que je vous prie d'invoquer avec moi par l'entremise de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La théologie distingue deux sortes de nécessités, l'une qu'elle appelle de précepte, et l'autre de moyen. Celle de précepte n'engage qu'en vertu d'une loi divine ou de droit positif qui souffre dispense, telle est l'obligation de jeûner le Carême, de communier à Pâques; celle de moyen impose une nécessité absolue et indispensable, par exemple, un petit enfant mort sans baptême est exclus du royaume des cieux. La connaissance de Jésus-Christ est de cette même nécessité pour les adultes ; nul d'entre eux n'a jamais été sauvé depuis le commencement du monde que par la foi, du moins implicite, du Réparateur, et nul ne le pourra être dans toute la suite des siècles que par la connaissance de Jésus-Christ venu sur la terre. Ceux à qui il n'a pas été annoncé ne seront pas damnés, à la vérité, pour cette infidélité que l'école appelle négative; mais ils le seront comme enfants d'Adam, qui ont violé la loi naturelle, et comme enfermés dans la malédiction de ce premier père, auxquels le sang du second n'aura pas été appliqué par le baptême. Il n'y a pas de salut par aucun autre, déclarait saint Pierre au grand sanhédrin des Juifs, sans être intimidé de ses menaces : *Nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés.* C'est ce que criaient les martyrs du milieu des bûchers à leurs tyrans : Nous adorons Dieu par Jésus-Christ, et nous adorons Jésus-Christ comme son Fils unique, qui nous a rachetés de la mort.

Cet Homme-Dieu nous apprend lui-même que la vie éternelle consiste à connaître Dieu et Jésus-Christ, son Fils, qu'il a envoyé sur la terre. Connaître Dieu sans son Fils incarné, c'est connaître la vie éternelle sans connaître le guide qui nous y mène et nous en met en possession ; ce n'est pas être du nombre de ses brebis, et par conséquent des élus, puisque l'un de leurs principaux caractères est de connaître la voix de leur divin Pasteur : *Cognoscunt me meæ* (*Joan.*, X); que si quelqu'un le veut ignorer, il sera lui-même ignoré : *Si quis ignorat, ignorabitur.* (I *Cor.*, XIV) N'être pas connu de Dieu, s'en voir rejeté, quel comble de malheur! quel désespoir!

Quoi de plus juste dans le fond que cette condamnation? car quel plus grand crime peuvent commettre des enfants que de ne pas connaître leur père? Quelle plus criante ingratitude à des captifs rachetés de la servitude et de la mort, que de refuser de connaître leur bienfaiteur? Qui est, en un mot, plus indigne du nom de chrétien, que celui qui ne connaît pas seulement Jésus-Christ?

Quelles peuvent être ses prières? De quel mérite seront-elles devant Dieu, puisque saint Augustin nous apprend que la prière, qui n'est pas faite par Jésus-Christ, non-seulement n'efface pas le péché, mais en est elle-même un, et c'est ce que l'Église notre mère nous enseigne, lorsqu'elle termine toutes ses oraisons par cette formule : *Per Dominum nostrum Jesum Christum.* Ainsi, comme Dieu accorde tout ce qu'on lui demande au nom de son Fils bien-aimé, il n'accorde rien de tout ce qui ne lui est pas demandé par lui.

Comment obtiendrez-vous les grâces nécessaires pour travailler à l'ouvrage de votre salut, si vous ignorez que l'homme n'en reçoit aucune que par le canal et la médiation de Jésus-Christ; que nous n'avons accès au Père que par son Fils ; qu'il ne peut que nous rebuter et nous chasser de sa présence, s'il nous regarde en nous-mêmes et comme enfants d'Adam; mais qu'il nous écoute et nous donne sa bénédiction paternelle, lorsqu'il nous voit revêtus de son Fils, l'unique objet de ses délices et de ses complaisances éternelles.

De quel prix seront toutes vos autres actions qui ne seront pas faites au nom de Jésus-Christ? Ce ne seront que comme des actions morales de païens de nulle valeur. Toute monnaie qui ne sera pas marquée à ce coin et ne portera pas empreinte l'image du prince sera rejetée. Dieu veuille qu'il ne vous soit pas reproché au jugement dernier que les mahométans ont mieux su leur Koran et les rêveries de leurs faux prophètes que vous ce que Jésus-Christ a opéré pour votre salut!

Et ne croyez pas qu'il vous suffise, pour être exempts de blâme en ce point, de savoir en général et confusément qu'il est la seconde personne de la Trinité, qu'il s'est fait homme pour nous délivrer de la mort éternelle, qu'il a voulu mourir, pour cet effet, sur une croix, et qu'il est ressuscité le troisième jour après. Est-ce là connaître Jésus-Christ? Vos enfants, qui ont encore la mémoire plus fidèle que vous, n'en savent-ils pas autant? Savez-vous quels sont les ravages effroyables qu'a causés le péché originel dans tout le genre humain, les plaies profondes qu'il a faites à toute notre nature, l'abîme de corruption dans lequel elle était plongée, la nécessité d'un médiateur; et les qualités qu'il devait avoir pour opérer efficacement notre réconciliation ; qu'un pur homme ne pouvant nous racheter de la damnation, un Dieu pur étant incapable de souffrir, il fallait qu'il se fît un mélange de ces deux natures sans confusion toutefois, afin qu'il sauvât l'homme par celle qu'il avait déjà, et qu'il souffrît dans l'autre qu'il avait prise de nouveau pour être la victime de la justice divine?

Vous avez dévotion aux saints, je la loue, anathème aux hérétiques qui ont entrepris d'en abolir le culte; mais il est important que vous soyez instruits que celle de Jésus-Christ est nécessaire, indispensable, le fon-

dement et la fin de la religion, que tout le crédit que peuvent avoir les saints vient de Jésus-Christ, le Saint des saints, que tout ce qu'ils ont eu de vertu sur la terre, et qu'ils ont présentement de puissance dans le ciel, n'est qu'un faible écoulement de sa plénitude, et qu'il y aura toujours la même différence, quand on les joindrait tous ensemble, qu'entre la lumière d'un flambeau qui est faible, stérile, et ne concourt à la production d'aucun être, et celle du soleil qui est vive, agissante, qui remplit tout, et est comme l'âme de la nature.

Sait-on qu'il est la voie, la vérité et la vie; la voie par son exemple, la vérité par sa parole, la vie par sa grâce, voie nouvelle et vivante dans laquelle il nous fait marcher lui-même, car c'est lui qui forme nos pas, vérité infaillible des biens à venir, vie éternelle qui fera notre félicité consommée; la voie du ciel est exposée à nos sens par sa vie et par ses mystères, la vérité intelligible est devenue palpable en celui qui nous l'a prêchée, et l'a fait consigner ensuite dans son Evangile, la vie a souffert la mort pour nous vivifier, lui seul est notre voie par le sacrifice sanglant qu'il a offert sur la croix pour faire notre paix, lui seul, la vérité des promesses qui ne s'accomplissent qu'en lui comme chef des élus, et dans nous comme dans ses membres; il est la vérité de toutes les figures anciennes : toutes les Ecritures sont grosses de lui, il n'y a ligne qui n'y aboutisse comme à son centre, vous l'y voyez égorgé dans l'innocent Abel, vendu par ses frères dans Joseph, et devenu par là le maître du monde, offrant à son Père un sacrifice non sanglant dans Melchisédech, et un sanglant dans Aaron, portant le bois de son sacrifice, lié sur son bûcher, et survivant à soi-même en Isaac, enfermé dans le ventre d'une baleine d'où il sort plein de vie pour prêcher la pénitence en Jonas, faisant sortir le vrai Israël de l'Egypte en Moïse, l'introduisant dans la terre promise en Josué, les travaux de sa vie voyagère en David, et la magnificence de son règne éternel dans celui du pacifique Salomon. Je serais infini, si je voulais vous faire admirer les rapports des différentes figures dont l'Ancien Testament est rempli avec la vérité figurée; essayez de les découvrir vous-mêmes, c'est un plaisir qui, selon saint Augustin, lequel en avait fait l'épreuve, surpasse tous ceux des sens et de la découverte d'un trésor. Enfin, il est la vie et la lumière de vie, parce qu'il nous vivifie ici-bas comme des êtres spirituels, qui ne vivent que par la connaissance et par l'amour de la sagesse et de la justice, et que dans le ciel il les communiquera avec une profusion qui répondra à sa charité immense pour ses élus, et nous rendra semblables à lui.

Je ne fais, comme vous voyez, que parcourir légèrement les choses; sait-on que cette humanité adorable était régie, dirigée, appliquée à tout moment par le Verbe, qu'elle n'avait point d'autre subsistance qu'en lui, que toute plénitude y résidait, et que tous les trésors de la science et de la sagesse y étaient renfermés. Connait-on les rapports infinis qu'il a avec l'Eglise et avec chacun de ses enfants en particulier? Qu'à la différence de la grâce d'Adam qui le sanctifiait en lui-même indépendamment de tout autre, il nous sanctifie en lui, nous fait subsister en lui, influe en nos âmes, comme chef, son esprit, sa vie, sa charité? Connaissez-vous les droits innombrables qu'il a sur vous, l'obligation que vous avez contractée au baptême de travailler toute votre vie à former en vous son image, et achever ce qui manque à sa Passion en votre corps, qu'à lui appartient tout jugement visible et invisible, particulier et général, et qu'il détruira tout empire, toute domination, qu'il précipitera la mort à jamais, et qu'après qu'il aura remis son royaume à son Père, alors nous régnerons tous avec lui, et que toute la cité rachetée s'offrira à sa gloire immortelle par les mains de notre grand Pontife. Etes-vous fort versés dans toute cette économie de la sagesse de Dieu : avouez que je vous prêche un Dieu inconnu, ainsi que faisait saint Paul aux Athéniens, et que vous ne savez ce que vous adorez. Quoi! vous voulez toujours demeurer au lait comme de petits enfants, aux éléments, aux simples rudiments de la foi; vos esprits ou plutôt vos cœurs sont fermés à cette théologie, à cette science suréminente de Jésus-Christ qui devrait faire l'étude de toute votre vie; l'amour des niaiseries et des bagatelles du siècle, l'attachement des choses de néant, dont on aime mieux s'entretenir que des mystères de sa religion, rend indigne d'y pénétrer, et ferme ce sanctuaire. Eh! comment entrerez-vous dans la pratique de ces hautes vérités d'où dépend votre sort éternel, si vous êtes incapables de les comprendre. Sortez donc de cette enfance, mangez ce pain solide de vos âmes pour croître et vous fortifier en Jésus-Christ. Ah! si vous saviez combien il est exquis, vous ne pourriez vous en rassasier, on aurait peine à vous arracher de cette table sacrée, vous auriez du mépris et du dégoût pour toute autre nourriture. Voyez saint Paul: ce qu'il considérait avant que d'avoir connu Jésus-Christ comme un gain lui paraissait une perte et un désavantage; toute sa science pharisaïque dont il était si entêté avant sa conversion, il la regardait comme des ordures, et voulait même oublier tout ce qu'il avait appris au troisième ciel pour ne plus savoir que Jésus-Christ. Il en était si plein, que ce nom sacré, qui était toujours en sa bouche, se trouve presque à chaque ligne dans ses divines *Epîtres;* saint Bernard proteste que tout mets lui est insipide, s'il n'est assaisonné de ce sel, que tout le fatigue et l'ennuie, s'il ne découvre Jésus-Christ; qu'il est un miel délicieux dans sa bouche, un son mélodieux à ses oreilles, une joie indicible à son cœur; son âme se sent fondre comme la cire au soleil, dès que la voix du Bien-aimé s'est fait entendre; il tressaille de

joie de même que l'amante des *Cantiques*, du moment qu'il a prononcé la première parole, et sa passion est d'inspirer aux autres cette même disposition. *Jesus mel in ore, in aure melos, in corde jubilus*. Ainsi, lorsque cet adorable Sauveur dit que la vie éternelle consiste à connaître son Père et lui, ces paroles ne prouvent pas seulement l'obligation qu'ont tous les hommes de connaître celui qui a pacifié toutes choses par son sang, et leur a ouvert le ciel, mais que cette connaissance est charmante, et qu'elle fait déjà expérimenter à ceux qui s'y appliquent un avant goût du plaisir ineffable que les bienheureux ressentent par sa pleine jouissance.

Pourquoi les hommes se ravissent-ils ce bonheur? Pourquoi consument-ils leur vie à acquérir des connaissances qui ne sont que vanité et affliction d'esprit, quand on ne les rapporte pas à celle-ci. Que j'ai pitié de tant de beaux esprits qui savent tout hors ce qu'ils devraient savoir; ils chargent leur mémoire de mille faits étrangers, ils travaillent à faire de nouvelles découvertes dans la nature, dans les arts, dans l'histoire. Habiles dans les langues, dans la jurisprudence, dans la politique, dans la critique, ils ignorent celui par lequel ils ont été arrachés de la puissance du prince des ténèbres, et qui leur a acquis droit à l'héritage céleste; quel renversement, quel oubli de ce qu'ils sont, quelle extinction de foi!

Faites donc dorénavant votre étude capitale de Jésus-Christ. Que le livre des Evangiles qui contient l'histoire de ce qu'il a fait et souffert, soit vos chastes et vos innocentes délices : ayez toujours devant les yeux ce modèle admirable pour le copier et l'exprimer; car ce ne doit pas être une connaissance stérile et destituée d'amour, ce serait imiter les Juifs, auxquels Jésus-Christ reproche qu'ils ont voulu se réjouir pour un peu de temps à la lumière de Jean son précurseur, sans entrer dans les voies de la pénitence qu'il leur prêchait, car, s'il est nécessaire de connaître Jésus-Christ, il l'est incomparablement davantage de marcher comme il a marché et de retracer ses mystères, et c'est un aveuglement plus criminel et plus funeste de demeurer enseveli dans sa propre paresse, et de refuser de le suivre que de l'ignorer tout à fait; c'est ce qu'il faut voir présentement, renouvelez vos attentions.

SECOND POINT.

Que les lumières sont à craindre, quand la charité et les œuvres n'y répondent pas; c'est un péché punissable ou une punition du péché d'ignorer ses devoirs, mais une insolence indigne d'excuse de ne les pas accomplir quand on les connaît; c'est pourquoi Jésus-Christ nous dit dans l'Evangile, que le serviteur, qui n'aura pas su la volonté de son maître, et qui aura fait des choses dignes de châtiment, sera moins battu, mais que celui qui aura su la volonté de son maître, et qui néanmoins n'aura pas fait ce qu'il désirait de lui, sera battu plus rudement; il proteste ailleurs que l'infâme Sodome sera traitée au jour du jugement moins rigoureusement que Capharnaüm et les autres villes où il avait souvent prêché. Ceux qui, dans le christianisme, en demeurent à la spéculation sans passer à la pratique, s'attirent la même malédiction que ces sages du paganisme, dont parle saint Paul, lesquels, s'étant élevés à la connaissance du Créateur par le degré des créatures, ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ne lui ont pas rendu grâces, retenant ainsi sa vérité dans l'injustice. C'est ce que nous faisons, lorsque nous nous contentons de lui donner place dans notre esprit sans la faire passer dans notre cœur, et ensuite dans nos œuvres. J'enchéris encore sur cette pensée, et dis que leur science est semblable à celle du démon; qu'a servi à cet esprit impur de dire à Jésus-Christ, durant les jours de sa chair, par la bouche des possédés? Je sais que vous êtes le saint de Dieu : *scio te, quis sis, sanctus Dei*, aveu presque semblable à la glorieuse confession de saint Pierre, puisqu'il était incapable d'aimer celui que l'évidence de ses miracles le forçait de reconnaître pour le Fils de Dieu. Sa haine en a-t-elle été moins implacable et ne lui a-t-il pas arraché la vie par les mains des Juifs ?

J'ose même dire que celui qui ne connaît Jésus-Christ que d'une manière sèche, spéculative, point accompagnée d'amour et qui suit dans sa conduite l'illusion de ses passions ne le connaît pas. Sait-il combien la sagesse est aimable, et quel est l'unique bien de l'homme, puisque son cœur dominé par ses passions n'en est point touché, et est sans mouvement pour la beauté de l'ordre. Sait-il par exemple Jésus-Christ crucifié, puisqu'il ne tire pas de ce grand principe de notre religion ses conséquences naturelles, que son cœur désavoue les vérités qui y sont comprises, et qu'il leur préfère de fausses lumières et des opinions erronées conformes à son dérèglement? Il ne comprend pas ce dont il se croit en état d'instruire les autres, parce qu'abusant de ses lumières, il met par là obstacle à celles que Dieu n'eût pas manqué de lui communiquer s'il eût usé, comme il devait, des premières; car il ne donne pas seulement, dit saint Augustin, quelques lumières aux hommes, mais il est prêt de les augmenter, si leur volonté, entraînée par la cupidité, ne se portait à d'autres objets qui la rendent captive.

Ce n'est donc pas confesser que Jésus-Christ est la véritable lumière que de ne le pas suivre, mais marcher dans la corruption de son cœur incirconcis; c'est au contraire protester qu'il ne l'est pas, c'est lui dire comme les impies dans Job : *Retirez-vous de nous, nous ne voulons point connaître vos voies;* c'est tomber dans une espèce d'idolâtrie, puisque c'est substituer ses caprices et ses passions effrénées à la lumière qui nous en découvre l'injustice: cette

espèce d'ignorance augmente le crime, bien loin de le diminuer.

Comme Dieu n'est honoré que par l'amour, *non colitur nisi amando* (S. Aug.), on ne le connaît non plus qu'en l'aimant; voulez-vous donc connaître Jésus-Christ de cette connaissance qui rend heureux, que ce soit une connaissance amoureuse, c'est proprement par la charité que nous lui sommes unis; elle est le lien de ses membres, le ciment qui joint ensemble toutes les pierres vivantes de cette glorieuse cité qu'il bâtit à l'honneur immortel de son Père, c'est la sève qui donne le suc, la nourriture et la vie aux branches qui lui sont attachées, sans cela nous ne sommes dans le corps de Jésus-Christ que pour y causer du désordre, nous y sommes comme des membres perclus et gangrenés, comme de méchantes humeurs qui en altèrent le tempérament et en ruinent l'économie; cette union ne nous empêchera pas d'être à jamais séparés de lui, coupés comme des membres pourris, rejetés comme des pierres de rebut qui ne peuvent entrer dans la structure d'un bâtiment; il nous vomira de son cœur comme des mauvaises humeurs, et nous fera jeter dans le feu ainsi que des sarments secs et inutiles à tout autre usage.

Si nous voulons donc éviter le terrible anathème fulminé par saint Paul contre ceux qui n'aiment pas Jésus-Christ, achetons de lui, selon le conseil qu'il nous en donne, de l'or brûlant, qui n'est autre que la charité. Travaillons à nous y établir et nous y enraciner de telle sorte, qu'elle soit à l'épreuve des grandes eaux et que les plus violentes tentations ne la puissent renverser. Que tout notre soin soit de fortifier l'union que Jésus-Christ a bien voulu avoir avec nous par le baptême et par les autres sacrements, et de la rendre indissoluble.

Les moyens efficaces pour cet effet sont de nous occuper beaucoup de lui; il s'occupe sans cesse de nous dans le ciel, quoiqu'il n'ait aucun besoin de nous : n'est-il pas bien juste, qu'ayant un besoin infini de lui et lui devant toutes choses, nous y pensions? Représentons-nous souvent l'amour excessif qui lui a fait quitter sa gloire et les richesses dont il jouissait dans le royaume de son Père, pour s'assujettir à nos bassesses et nos infirmités, se réduisant à l'humble état d'enfance, ayant voulu vivre pauvre, inconnu, méprisé, dans les travaux depuis sa plus tendre enfance, souffrir, de la part des hommes, qu'il venait rendre heureux à jamais, les contradictions, les mauvais traitements, les fouets, les crachats, les railleries, une mort cruelle et honteuse. En vérité, il faut avoir un cœur bien dur et bien insensible, s'il ne s'amollit et ne conçoit pas quelque amour pour un Dieu qui a tant aimé ses esclaves.

Faites-vous une loi de ne passer aucun jour sans lire quelque chose de la vie et des actions de cet adorable Sauveur, contenues dans l'Evangile; il faut les méditer à loisir et s'en nourrir, les repassant le long du jour dans votre cœur; suivre avec fidélité la dévotion de l'Eglise notre mère, qui partage le cours de l'année en ses divers états et mystères pour recueillir les grâces particulières attachées à chacun d'eux et ne perdre jamais de vue son adorable Epoux; que vos méditations, vos lectures, vos conversations l'aient pour objet, autant que cela s'accorde avec vos autres devoirs et que les règles de la prudence chrétienne le permettent

Haïssons et extirpons en nous le péché, non par des considérations philosophiques et intéressees, ni seulement par la vue de notre salut éternel, mais parce que Jésus-Christ le hait souverainement et qu'il a mieux aimé se rendre obéissant jusqu'à la mort de la croix que de le laisser vivre et régner dans le monde; aimons et pratiquons les vertus par les mêmes motifs. Saint Paul n'en employait point d'autre ; s'il veut exciter à quelque vertu, il la propose en Jésus-Christ; s'il veut animer les fidèles à s'armer de patience et se soutenir dans les persécutions qu'on leur suscite, il les y exhorte par la vue des contradictions continuelles que Jésus-Christ a eu à essuyer; s'il les veut détourner de l'impureté et leur inspirer de l'horreur de ce vice infâme, il leur représente combien c'est une chose indigne et monstrueuse de faire d'un membre de Jésus-Christ le membre d'une vile prostituée; s'il les exhorte à bannir les disputes et les querelles, à étouffer leurs haines, à crucifier la chair avec ses désirs déréglés, se sacrifier à Dieu comme des hosties vivantes, il ne les conjure que par la douceur, par la modestie, par la charité et les entrailles de Jésus-Christ; enfin, il veut qu'ils rapportent toutes leurs pensées, leurs paroles, leurs actions à Jésus-Christ, sans excepter les plus communes et celles qui ne regardent que la vie animale, telles que le manger et le boire

Et comme nous ne pouvons rien faire qui lui soit agréable, si son Esprit ne l'opère en nous, un de nos principaux devoirs est de l'attirer par la prière et de l'invoquer dans toutes nos peines, nos ennuis, nos dégoûts, nos craintes, nos dangers. Quelqu'un de vous est-il triste, dit saint Bernard, qu'il prononce le nom sacré de Jésus; que cet aimable nom se présente seulement à sa pensée, il sera comme une parole d'enchantement qui charmera sa peine, et toute sa tristesse se dissipera et s'évanouira à l'instant. Quelqu'un est-il assez malheureux que de succomber à la tentation d'impureté et d'écouter ensuite celle du désespoir par une défiance excessive de la miséricorde divine; si Jésus-Christ, l'ami et l'asile des pécheurs, se présente à son esprit, il commence à respirer et à concevoir de l'espérance. Etes-vous tièdes, sans goût et sans sentiment pour les choses du ciel; vos passions se révoltent-elles, la chair se soulève-t-elle contre l'esprit, votre âme est-elle émue par des mouvements de colère et d'envie, invoquez Jésus avec foi; il fera

cesser la tempête dans le moment, et le calme sera rendu à votre âme.

Un autre moyen excellent, pour augmenter notre union avec Jésus-Christ, est de le regarder dans nos frères et de percer par la foi les voiles sous lesquels il y est caché; si elle est vive, elle sera ingénieuse à nous le représenter en tous également : s'ils sont vertueux et réglés, bénissons-le de s'accommoder à notre faiblesse et de se rendre comme sensible à nos yeux ; édifions-nous de la douceur, de l'humilité, de la patience et de la charité de Jésus-Christ, qui éclate en ses serviteurs; considérons avec joie Jésus-Christ agissant et opérant en eux : s'ils sont vicieux et déréglés, Jésus-Christ doit d'autant plus attirer nos regards qu'il y est malade et dans un état vraiment digne de compassion. Voyez-le dans les pauvres, qui vous tend la main, lui fermerez-vous la vôtre? Il est souffrant et languissant dans les malades captifs, dans les prisonniers ; calomnié et opprimé dans ceux qui endurent persécution pour la justice. Ainsi, tous les hommes nous avertiront de penser à Jésus-Christ et nous le présenteront.

Enfin, le principal et dernier moyen est d'imiter Jésus-Christ en toutes nos actions, nous étudiant surtout de les faire dans ces dispositions intérieures. Un des principaux motifs qui l'a porté à se rendre semblable aux hommes, a été de les rendre semblables à lui, et de leur donner en sa personne un modèle sensible sur lequel ils pussent jeter les yeux. C'est ce qu'il nous a appris en plusieurs endroits de son Evangile et lorsqu'il était sur le point de quitter ses apôtres pour se préparer son grand sacrifice. *Je vous ai*, leur dit-il, *donné l'exemple, afin que vous fassiez comme vous m'avez vu faire.* Voilà l'exemplaire proposé à chacun de nous; nous ne sommes parfaits qu'autant que nous en approchons, que nous ressemblons à ce divin modèle et portons l'image de l'homme céleste.

Tout ce que nous avons donc à faire en cette vie est de copier Jésus-Christ, en former tous les jours quelque trait, tantôt de sa mansuétude, tantôt de son humilité, de son recueillement, de sa patience, de sa bonté inaltérable, du zèle qui le dévorait pour la gloire de son Père; à prendre sa vie pour règle de la nôtre, d'entrer dans ses sentiments et ses inclinations, d'aimer ce qu'il a aimé, de mépriser ce qu'il a méprisé, d'approuver ce qu'il a approuvé, de condamner ce qu'il a condamné, jugeant de toutes choses comme il en a jugé lui-même, nous appliquant à faire nos actions comme il les a faites pendant qu'il a vécu sur la terre ; que s'il n'en a point fait de pareilles, comme il les eût faites, si la providence de son Père l'eût mis dans une pareille conjoncture, et comme il la ferait s'il était devant nous ; enfin, en souffrant comme il a souffert, et dans ses mêmes dispositions, avec sa douceur, sa soumission parfaite à la volonté de son Père, son esprit de sacrifice.

Voilà comment on s'unit à Jésus-Christ, *qui dicit se in ipso manere debet quemadmodum ille ambulavit et ipse ambulare.* (*I Joan.*, II.) Quiconque se flatterait autrement de lui appartenir et se promettrait de lui être uni à jamais, serait un présomptueux et la vérité de Dieu ne serait pas en lui.

Mais comment imiter Jésus-Christ? des hommes plus faibles et plus inconstants que des roseaux, exposés à mille tentations et qui portent le trésor de la grâce dans des vases d'argile? N'est-ce pas trop exiger de la fragilité humaine? Cet exemple n'est-il pas trop disproportionné à notre infirmité? Un nain peut-il avancer avec la vitesse d'un géant et fournir la même carrière? Ne nous laissons pas aller au trouble, chrétiens, mes frères, ni au découragement. Jésus-Christ ne fait point de commandements impossibles; il ne nous ordonne rien qu'il ne nous rende aisé par sa grâce ; cette lumière invisible se fait suivre, différente en ce point de celle qui éclaire les corps, laquelle ne donne pas des yeux pour se faire voir, mais les suppose : celle-ci rend la vue quand il lui plaît aux aveugles nés et inspire le courage et la résolution de se faire suivre.

Jésus-Christ nous commande d'imiter l'exemple qu'il nous a tracé, et il fait ensuite comme un peintre qui, après avoir exposé quelque portrait à un de ses élèves, lui prend la main et conduit son pinceau. Il nous ordonne de porter l'image de l'homme céleste comme nous avons porté celle de l'homme terrestre, et il peint lui-même en nos âmes cette divine image, faisant en nous ce qui est agréable à ses yeux, *faciens in vobis quod placeat coram se.* (*Hebr.*, XIII.) Il veut que nous courions dans la voie de ses commandements, et il nous crie en même temps : ne vous effrayez pas, je vous porterai entre mes bras, *currite et ego feram.* (S. Aug.)

L'exemple de Jésus-Christ n'est pas un exemple stérile et inefficace comme celui des autres hommes; l'exemple d'un conquérant peut bien inspirer quelque courage à un prince, mais il ne le donne pas effectivement ; on peut lire tous les exploits d'Alexandre et tout ce que l'histoire raconte des plus grands capitaines; on peut même en être témoin sans être plus vaillant et en craindre moins les hasards de la guerre. Mais, en considérant Jésus-Christ comme un homme doux et humble de cœur, sobre, chaste, miséricordieux, en qui la sainteté et les vertus éclatent de toutes parts, je me représente que cet homme est Dieu, et que, de même qu'en tant qu'homme, il me donne un parfait modèle de la bonne vie, il me communiquera en tant que Dieu la force et la grâce de bien vivre. Ceci est de saint Bernard (*in Cant.*, serm. 15) : *Sumo exemplum ab homine et auxilium a potente.* En considérant Jésus-Christ comme homme, je trouve l'exemple de la sainteté; en l'adorant comme Dieu et réclamant son pouvoir suprême, j'y trouve un secours qui me sanctifie il nous

commande de l'aimer et il répand dans nos cœurs cet amour par son Saint-Esprit; il veut que nous l'imitions, et sa grâce produit en nous ce miracle.

N'entrons donc pas dans une défiance excessive à la vue de notre faiblesse et en sentant les membres de l'homme nouveau presque glacés en nous. Jésus Christ est tout-puissant pour les ranimer; il est le principe de la vie du cœur, du sentiment de la foi, du mouvement de la charité et de la vigueur de l'âme. Tenons toujours les yeux attachés sur Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de la foi; comme sans lui nous ne pouvons rien, avec son secours nous pouvons tout. Espérons contre l'espérance; il couronnera son ouvrage, et, après nous avoir justifiés par l'infusion de sa charité, il nous glorifiera dans le ciel, où nous chanterons à jamais ses miséricordes. C'est le bonheur que je vous souhaite.

SERMON XXXVI.

Pour le dimanche de la Passion.

DE L'OPPOSITION DES HOMMES A LA VÉRITÉ.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi? (*Joan.*, VIII.)

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas?

C'est pour cela même que ce peuple aveuglé par sa malice refuse de croire; ils aiment trop leurs ténèbres pour venir à la lumière: ce sont des oiseaux de nuit qui ne la peuvent souffrir et la fuient, ou plutôt des voleurs qui cherchent à l'éteindre et s'efforcent d'étouffer le flambeau dont la lueur met leurs larcins en évidence. Ils aiment mieux s'attacher à une loi de mort que d'aller à Jésus-Christ à qui cette loi les renvoie et les conduit comme un vrai docteur de justice, toujours prêts, ainsi qu'il le leur reproche ailleurs, de recevoir le premier imposteur qui viendra en son propre nom, et le rejetant, lui qui vient au nom de son Père, qui leur vient annoncer les vérités qu'il a puisées dans son sein adorable, et qui est lui-même la Vérité incarnée

Race perverse et adultère, tes oreilles sont incirconcises et ne peuvent entendre, tu n'as que du mépris pour la parole du Seigneur, et ne veux pas la recevoir; dignes enfants de ceux qui disaient aux prophètes: *Ne regardez point pour nous ce qui est droit et juste, dites-nous des choses qui nous agréent, que votre œil voie des erreurs pour nous, éloignez de nous la voie de Dieu, détournez ce sentier étroit, que le saint d'Israël cesse de paraître devant nous.* Langage détestable et que ceux qui ont essuyé toute pudeur n'ont pas le front de tenir, mais que le Saint-Esprit leur met dans la bouche pour faire connaître les sentiments de leur cœur.

Lors donc que le Fils de Dieu les interroge ici, pourquoi ils ne veulent pas croire à sa parole, ce n'est pas pour s'en faire instruire; il connaissait incomparablement mieux qu'eux ce fond d'opposition qu'ils avaient pour elle, il en pénétrait toute la malignité: c'est pour les couvrir d'une confusion salutaire et les rendre disciples de sa vérité, ou plutôt pour nous instruire nous-mêmes; car il voyait leur aveuglement, leur dureté impénétrable et leur obstination comme invincible dans leur perfidie. Elle était si étrange, qu'aussitôt qu'ils eurent entendu de sa bouche le témoignage formel et précis qu'il rendit à sa divinité et à son éternité par ces paroles admirables: En vérité je vous le dis, j'étais avant qu'Abraham fût au monde, au lieu de l'adorer comme le créateur d'Abraham, coéternel et consubstantiel à son Père, engendré dans son sein avant l'astre du jour, ils courent aux pierres et se disposent à le lapider, croyant punir un blasphème, faire un sacrifice à Dieu, venger la vérité violée, lorsqu'ils lui font un outrage irréparable. Ils eussent consommé cet horrible attentat, si Jésus-Christ ne se fût soustrait à leur fureur par la fuite et par une espèce de miracle, parce que son heure n'était pas encore venue et qu'il se réservait à un supplice plus cruel et plus ignominieux; il sort d'un temple qui n'était que pour les victimes judaïques, afin d'être immolé hors du camp, *extra castra* (*Heb.*, XIII), hors de l'enceinte de cette ville profane, comme la victime universelle, à la vue de toute la terre.

Plût à Dieu que les Juifs seuls fussent coupables de ce crime, mais il est plus commun qu'on ne pense dans le christianisme même, et la prédiction du saint vieillard Siméon, que Jésus-Christ sera en butte à la contradiction, s'étend à toute la suite des siècles. C'est ce que je me propose de vous prouver. Voyons d'abord quel malheur et quel crime c'est que de rejeter la vérité, voilà dont je traiterai dans le premier point; nous verrons ensuite que le comble du malheur et de l'impiété est de la persécuter. Vierge sainte, c'est vous qui l'avez revêtue d'un corps passible, afin qu'elle fût proportionnée à notre infirmité et devînt notre victime sur l'autel de la croix, obtenez-moi les lumières du Saint-Esprit dont j'ai besoin dans un sujet si important. Nous nous jetons à vos pieds pour vous dire avec l'ange: *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si la béatitude des saints dans le ciel consiste dans la jouissance de la vérité, puisque saint Augustin la définit, *gaudium de veritate*, le bonheur de la vie présente consiste à la posséder en la manière qui lui convient et selon la mesure qu'il plaît à Dieu nous la communiquer. Elle tient lieu de tout aux bienheureux, la vérité est leur or, leur argent, leur trésor, leur vêtement, leur aliment incorruptible, elle nous doit pareillement tenir, ici-bas, lieu de toutes choses et faire toutes nos richesses. Je m'arrête à trois ou quatre principaux secours que nous en tirons, ou trois divers avantages qu'elle nous procure. Nous sommes de pauvres voyageurs égarés qui ne pouvons par nous-mêmes trouver la route qui conduit à notre

patrie, elle nous sert d'un guide assuré et d'aliment pour soutenir nos forces; nous sommes réduits de plus au même état que ce pauvre voyageur de Jéricho, tout percé de plaies, elle guérit nos blessures. Enfin, de cruels ennemis ne cherchent qu'à profiter de notre faiblesse et nous arracher le peu de vie qui nous reste, la vérité nous délivre de toutes leurs insultes.

L'homme laissé à soi-même n'est propre qu'à s'égarer. Que suis-je sans vous, Seigneur, s'écrie saint Augustin (*Lib. Conf.*) dans un vif sentiment de sa misère, qu'un furieux qui court tête baissée donner dans un précipice? *Quid ego sum sine te, nisi dux in præceps?* En vain les philosophes avaient entrepris de retirer les hommes des actions brutales et les former à la vertu, ils ne connaissaient pas seulement en quoi elle consiste, ils savaient encore moins de qui on doit l'attendre et quelle sera sa récompense. Toutes leurs vertus étaient fausses et contrefaites et n'avaient qu'une vaine apparence. Les épicuriens les faisaient servir à la volupté comme à une reine impérieuse, les stoïciens au contraire en faisaient une divinité qu'ils adoraient, ou plutôt ils étaient eux-mêmes ces idoles. Enivrés de l'estime présomptueuse de leur prétendue sagesse, ils s'encensaient eux-mêmes et exigeaient de l'encens du reste des hommes. Quels guides, grand Dieu !

La Loi de Moïse était un guide plus assuré, c'est pourquoi saint Paul l'appelle *un pédagogue*. Mais le même apôtre nous apprend qu'elle n'a rien conduit à la perfection, elle ne contenait que des figures et des promesses, non la réalité des choses. Les Juifs grossiers et charnels mettaient toute leur confiance et leur religion dans les pratiques extérieures qu'elle prescrivait, sans entrer dans son esprit. Elle était de plus altérée par mille fausses interprétations de ses docteurs qui anéantissaient ce qu'elle a de plus essentiel. C'est pourquoi Jésus-Christ les traitait d'aveugles qui conduisaient d'autres aveugles et tombent tous ensemble dans la fosse. Ils couraient la terre et la mer pour faire un prosélyte qui devenait par leurs belles leçons digne de l'enfer, deux fois plus qu'eux. Voilà à quoi aboutissait leur faux zèle.

Il n'y avait que Jésus-Christ, que celui qui s'appelle la voie, la vérité, la vie, qui pût enseigner aux hommes des routes si peu frayées. C'est ce qu'il a fait divinement par ses prédications et encore plus par ses exemples. La vérité intelligible était une forme trop abstraite pour des esprits tout plongés dans leurs sens tels qu'étaient ceux des hommes. Les caractères et les impressions de sa lumière qu'elle avait gravés dans leur cœur dès le commencement, en étaient confondus et à demi effacés par le péché ; il a fallu qu'elle nous parût sous une forme humaine, nous donnât des instructions familières et les pratiquât, afin que nous eussions un modèle sensible sur lequel nous puissions nous régler.

L'Eglise supplée à la présence visible de son Epoux ; dépositaire de toutes ses vérités adorables, elle vous les communique selon que vous êtes capables de les porter ; elle a reçu de sa main adorable des apôtres, des pasteurs, des docteurs, afin que vous ne soyez plus comme des enfants, comme des personnes flottantes et qui se laissent emporter à tout vent de doctrine.

Cependant malgré tous ces soins et ces précautions de la sagesse, la plupart des hommes s'engagent dans des chemins écartés, dans cette voie spacieuse qui conduit à la mort. Ils y marchent sans crainte, sans défiance, sans prévoyance, suivant aveuglément l'instinct de leurs passions, attirés comme des enfants par la curiosité de tout ce qu'ils trouvent de beau dans la route, ou charmés par les fables et les fictions ingénieuses de ceux qui les entretiennent pour dissiper l'ennui. On a beau les avertir que ces chemins aboutissent à des abîmes et même qu'il y a une voie qui paraît droite à l'homme, dont la fin néanmoins aboutit à la mort. Uniquement possédés du désir de jouir de quelques misérables et fades plaisirs dans le cours de leur pèlerinage, de faire des provisions pour cet établissement d'un jour, sans s'inquiéter du soin de celles qui sont absolument nécessaires pour le lieu où nous ferons une demeure éternelle, ou de commander au compagnon du voyage ; ils arrivent au terme fatal, et ils y arrivent nuds, misérables, affamés, dépourvus de tout : Alors les yeux se dessillent, et la vue d'un malheur inévitable leur arrache ces paroles de repentir, mais repentir stérile et infructueux, accompagné de désespoir : Nous nous sommes donc égarés de la voie de la vérité et le soleil de justice s'est levé inutilement pour nous.

La vérité est encore notre aliment incorruptible ; si l'homme animal vit du pain matériel, l'homme spirituel et intérieur vit de toute parole sortie de la bouche de Dieu, la vérité est la nourriture de son âme et, sans ce suc de vie, elle tombe en langueur et en défaillance.

Mais depuis que le serpent trouva le moyen de faire glisser son venin dans le cœur de notre premier père, le goût de ses malheureux enfants s'est déréglé, le pain de la vérité leur paraît dur et amer, celui du mensonge au contraire, doux et agréable. J'appelle, avec le Sage, pain du mensonge tout ce qui flatte la corruption naturelle et nourrit la concupiscence.

Je sais bien que tous les hommes aiment naturellement la vérité, mais ce n'est que lorsqu'elle brille et les réjouit par son éclat, lorsqu'elle peut servir de pâture à leur curiosité et apaiser pour quelque temps cette ardeur inquiète qu'ils ont de savoir et de connaître la nature de toutes choses. *Amant lucentem* (S. Aug., *Conf.*), ils l'aiment dans la spéculation et lorsqu'elle n'exige rien d'eux, leur découvrant seulement les divers rapports des choses entre elles pour former la beauté de l'univers.

Mais si elle prétend régler leurs mœurs, interdire certains plaisirs, découvrir leur laideur et reprendre leurs vices, ah! leur amour se change en haine, ils la fuient, ils se détournent de sa lumière, ils s'efforcent d'étouffer sa voix : *Oderunt redarguentem*. Mais que fait la vérité pour se venger de cette duplicité honteuse et de ce mépris injurieux? elle se cache totalement à eux et rentre dans le sein de Dieu ; si elle envoie encore quelques rayons, ils sont faibles et ne percent pas la profondeur des ténèbres dans lesquelles ils sont ensevelis; leur âme se dessèche par le défaut de l'unique nourriture destinée à entretenir sa vie, et par ces viandes creuses dont elle se remplit avec avidité, figurées par les cosses des pourceaux de l'enfant prodigue qui ne font qu'augmenter sa faim criminelle et sa langueur.

La vérité sert de médicament aussi bien que d'aliment, elle est le remède de tous nos maux : nommez une maladie de l'âme, pour la cure de laquelle elle n'en ait pas de spécifiques et d'infaillibles? *Quoi! n'y a-t il point de baume en Galaad, dit le Seigneur, ne s'y trouve-t-il point de médecin? pourquoi donc la blessure de la fille de mon peuple n'a-t-elle point été fermée?* Ah! c'est qu'on aime sa maladie, qu'on serait fâché d'en guérir, qu'on rejette ce baume qui n'est autre que la doctrine salutaire destinée à consolider les plaies; on ne veut point des médecins qui les auraient guéris par le remède efficace de la pénitence, on a recours à des empiriques qui traitent les plaies d'une manière honteuse, et se contentent d'un léger appareil et de les couvrir d'un emplâtre sans en faire sortir le pus et l'humeur corrompue ni faire les incisions nécessaires. *Curabant contritionem filiæ populi mei cum ignominia.* (*Jerem.*, VI.) Heureux qui préfère les blessures et les coups de verges de la vérité aux parfums du pécheur et aux baisers perfides de la flatterie! celle-ci caresse, mais c'est pour perdre; l'autre blesse, mais c'est pour sauver et ne cause un mal apparent que pour faire un bien véritable.

Enfin, nous avons à combattre, non contre des hommes de chair et de sang, tels que nous, mais contre les princes de ce monde, c'est-à-dire de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice répandus en l'air. Il ne s'y agit de rien moins que d'un bonheur ou d'un malheur éternel. Ces cruels ennemis de notre salut mettent tout en usage pour nous perdre et nous rendre compagnons de leurs supplices ; ils joignent la finesse du serpent à la violence du lion; et, ce qui est de plus terrible dans un combat si inégal, nous sommes d'intelligence avec eux pour nous perdre nous-mêmes; nous cherchons à nous enfermer dans les filets qu'ils nous tendent et leur fournissons la matière des tentations par le moyen desquelles ils nous renversent. Rien ne nous peut garantir des traits enflammés qu'ils nous lancent, que la vérité qui nous couvrira comme un bouclier : *Scuto circumdabit te veritas ejus.* (*Psal.* IV.) Le bouclier est généralement pour tout le corps; on garantit, par son moyen, la tête, la poitrine et toutes les autres parties. Saint Paul l'appelle le bouclier de la foi, parce qu'elle est un moyen général de repousser les suggestions malignes et dissiper les illusions.

Toutes les tentations attaquent la foi, puisqu'elles tendent à inspirer l'erreur. La foi nous rend victorieux de toutes, en nous faisant connaître les biens véritables et inspirant du mépris pour les faux que le démon emploie pour nous leurrer. Non-seulement, la vérité nous sert d'armes défensives, mais encore offensives. C'est pourquoi saint Paul donne pour épée au soldat chrétien la parole divine : *Gladium spiritus quod est verbum Dei* (*Ephes.*, VI), et Jésus-Christ, pour nous en donner l'exemple, s'en servit pour percer le tentateur qui avait osé l'attaquer.

Mais si cette vérité rompt l'effort de toutes les puissances ennemies, elle est notre ennemie elle-même, ou plutôt elle ne l'est que de notre déréglement, ayant autant d'ardeur pour notre vrai bien que le démon en a pour notre perte. Mais elle se doit à elle-même de venger ses droits violés et de tout faire rentrer dans l'ordre. C'est, selon la belle explication de saint Augustin, cet adversaire avec lequel Jésus-Christ nous conseille de nous accorder sans délai, pendant que vous êtes en chemin avec lui, de peur qu'il ne vous livre au juge et le juge au ministre, et que vous ne soyez mis dans une prison d'où vous ne sortirez jamais, puisque vous serez dans l'impuissance de payer, ou plutôt cette vérité n'aura pas besoin de ministre et d'instrument séparé d'elle pour exécuter son arrêt, elle le fera elle-même, car, étant Dieu même, n'étant pas distinguée de sa volonté suprême et de sa puissance infinie, elle n'a qu'à se faire connaître dans sa rigueur inflexible; c'est comme un glaive à deux tranchants qui pénètre ce qu'il y a de plus intime dans la substance de l'âme, ou comme des rayons perçants qui la brûlent sans la conserver.

Et quel accord y a-t-il à faire avec un si redoutable adversaire? D'y conformer ses mœurs, de régler sa vie selon les lois immuables, d'opposer vérité à vérité. S'il est vrai que vous ayez péché (il ne l'est que trop); qu'il soit vrai de même que vous en avez fait pénitence; s'il est vrai que vous ayez méprisé la Loi de Dieu, qu'il soit vrai que vous avez réparé un si sanglant outrage ; s'il est vrai que vous vous souillez, qu'il le soit de même que vous vous soyez purifiés.

Tels sont les biens que nous procure la vérité ; ceux qui refusent de la croire sont des insensés qui ont l'insolence de dire à Dieu : Retirez-vous de nous, nous ne voulons point connaître vos voies, ayant une aversion invincible pour l'humilité, le désintéressement, la patience, la paix avec tous les hommes ; ils ne veulent pas savoir

ce qu'ils ne veulent pas faire ; et en s'élevant d'orgueil, cherchant la gloire de la vie présente, fuyant toutes les humiliations et les souffrances, ils témoignent qu'ils sont résolus de ne point marcher par la voie royale que le Fils de Dieu est venu nous enseigner; ils rejettent cet aliment incorruptible, cet antidote salutaire, sans le soutien duquel il est impossible de fournir la carrière où nous devons courir ; enfin, ils vont nus et désarmés à la rencontre d'ennemis forts et puissants, ou plutôt à la boucherie.

S'ils sont à plaindre d'un côté, ils sont inexcusables de l'autre. Vous avez pu connaître par ce que j'ai eu l'honneur de vous dire la grandeur de leur crime. Il est tel que Dieu dit par son prophète qu'il en est plein de fureur et qu'il ne gardera plus de bornes dans sa juste vengeance : *Ecce verbum Domini factum est illis in opprobrium, idcirco furore plenus sum.* (*Jerem.*, VI). Jésus-Christ, la douceur incarnée, qui n'a jamais opposé qu'une patience inaltérable aux outrages faits à sa personne adorable, ne peut souffrir le mépris de sa parole, il en témoigne partout de l'indignation, ce n'est plus en ces rencontres l'agneau qui n'ouvre pas la bouche lorsqu'on l'égorge, c'est le lion de la tribu de Juda qui rugit. Il proteste hautement qu'au jour de son jugement, Sodome et Gomorrhe, ces villes abominables auxquelles on ne peut penser sans horreur, seront néanmoins traitées moins rigoureusement que celles qui n'auront pas voulu écouter sa parole de la bouche de ceux qui la leur annonceront de sa part : *Tolerabilius erit terræ Sodomorum.* Dieu n'attend pas même toujours ce dernier jour pour punir ce mépris injurieux, il le fait quelquefois dès ici-bas pour nous imprimer une terreur salutaire. Voyez comme il a traité les Juifs : *La colère de Dieu*, dit saint Paul, *est tombée sur eux pour les accabler jusqu'à la fin, il a répandu sur eux un esprit d'assoupissement et d'insensibilité, il ne leur a point donné jusqu'à ce jour des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, leurs yeux sont toujours obscurcis et ne regardent que la terre, il leur a envoyé un esprit d'erreur si efficace, qu'ils embrassent le mensonge et se rendent impénétrables à la vérité, punition d'autant plus terrible qu'ils ne la sentent pas.* Et pour les temporelles, y eût-il jamais désolation pareille à celle de leur contrée et de leur ville capitale? Errants, méprisés, fuis, l'objet de la haine du reste des hommes, ne portent-ils pas empreinte comme Caïn le signe de la colère de Dieu?

Vous ne craignez sans doute rien de pareil, puisque vous vous sentez bien éloignés de l'obstination des Juifs, vous avez ratifié le *Credo* solennel de la cérémonie de votre baptême, vous recevez les articles de foi et êtes prêts de souscrire à toutes les décisions de l'Eglise comme des enfants obéissants ; je le crois, et je veux croire de plus que vous êtes éloignés d'une disposition qui n'est que trop commune aujourd'hui, d'écouter des nouveautés profanes et de donner dans ce libertinage d'opinions, cette licence effrénée de lire des livres pernicieux, et d'écouter toutes sortes de discours ; qu'en peut-il naître autre chose que l'extinction de la foi ? La racine même en est arrachée, et si ces libertins ne se séparent pas de la communion extérieure de l'Eglise, ce n'est que par une crainte purement humaine et par indifférence pour toute religion.

Vous avez horreur de cet excès ; je vous en félicite. Mais recevez-vous toutes les vérités pratiques, les principes de la morale évangélique et les conclusions qui s'en déduisent naturellement, êtes-vous bien persuadés qu'il faut faire des aumônes abondantes, aimer ses ennemis, se haïr soi-même, renoncer à ses inclinations les plus naturelles, être détaché de cœur de tout ce qu'on possède ; chérir la pauvreté, fuir toutes les voies d'acquérir un peu suspectes; regarder les richesses comme des épines qui déchirent l'âme et les craindre ; s'estimer heureux de souffrir persécution pour la justice. Mais je veux que vous admettiez toutes ces maximes et que vous enchérissiez sur la sévérité des casuistes les plus exacts ; de quoi vous servira cet assujettissement de votre esprit, s'il est démenti par votre cœur et par vos actions? N'êtes-vous pas du nombre de ceux dont saint Paul dit qu'ils confessent Dieu de bouche, et qu'ils le renient par leurs œuvres ; un autre apôtre appelle cette foi une foi de démons. S'il n'y a que la profession extérieure du christianisme qui nous distingue des infidèles, elle nous condamnera, bien loin de nous sauver. Qui porte des fruits de justice fait voir qu'il en a la racine, qui est la foi ; mais la racine est morte quand elle ne produit rien. Oh ! qu'il est à craindre que le démon, après avoir dépouillé l'arbre de ses fruits et séché la racine, ne nous laisse ses feuilles pour nous dérober la connaissance de ses larcins. La foi qui nous justifie, et dont l'Ecriture dit que le juste vit, n'est pas simplement celle qui captive l'entendement sous le poids de l'autorité divine, et qui reçoit les vérités révélées, mais encore celle qui soumet la volonté à tout ce que Dieu ordonne, fût-il aussi dur à la nature que le sacrifice qu'il exigea d'Abraham. Une foi qui opère par la charité est comme une source de vie renfermée dans le cœur, qui se répand dans toutes les facultés de l'âme et du corps ; c'est une lumière et une chaleur divine qui anime tous les mouvements de l'homme nouveau, qui conduit ses pensées, règle ses paroles, forme ses actions, rapportant tout à Dieu comme au principe et à la fin de toutes choses.

Cette foi est-elle fort commune? Hélas ! Jésus-Christ nous apprend qu'à peine en trouvera-t-il quelque étincelle à son retour sur la terre, parce que l'iniquité s'étant accrue, la charité du plus grand nombre se refroidira. N'approchons-nous pas de ces temps malheureux qui seront la lie des siècles? On se repose sur la connaissance

de la vérité, sur ce qu'on l'entend avec joie et qu'on se réjouit à sa lumière, de ce qu'on en parle soi-même avec plaisir, mais on en demeure là, et toute la conduite est un désaveu formel des vérités qu'on fait gloire d'embrasser, toujours aussi jaloux du faux point d'honneur, aussi attentif aux moindres apparences de gain, aussi appliqué à se procurer ses aises et les commodités de la vie, aussi dur envers les pauvres, aussi implacable envers ses ennemis, que si l'Evangile n'était qu'une belle idée pareille à celle de la république de Platon, que ce philosophe n'a jamais prétendu réduire en pratique.

Ne me donnez-vous pas droit de vous confondre avec ceux qui refusent de croire et de vous menacer d'une pareille condamnation? Si les premiers sont semblables aux Juifs auxquels le Psalmiste reproche que leur fureur est pareille à celle de l'aspic qui se bouche les oreilles pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur qui essaie de le charmer, de peur qu'il ne le pique, les autres le sont à ces philosophes païens dont saint Paul dit qu'ils ont retenu la vérité dans l'injustice, parce qu'ayant connu Dieu par la lumière qu'ils ont reçue de lui, ils ne l'ont pas glorifié et ont mérité, par cet abus, d'être livrés à un sens réprouvé, à la dépravation de leur cœur et à des passions infâmes qui les ont rabaissés au-dessous des bêtes brutes. Les premiers ressemblent encore à celui de ces deux fils auquel son père s'adressa pour l'envoyer travailler à sa vigne, et qui le refusa brusquement et sans alléguer d'excuse. Les autres au second, lequel ayant reçu un pareil ordre, promit d'obéir, mais n'y alla point du tout.

J'avoue que ceux qui rejettent la vérité, sans vouloir seulement lui prêter audience, sont plus criminels que ceux qui ne la pratiquent pas, après l'avoir écoutée favorablement et s'être engagés à la suivre. Les premiers sont coupables d'une infidélité d'esprit, infidélité positive, ainsi que l'appelle la théologie, source de tous les crimes; les autres conservent la racine de la foi qui peut revivre et porter des fruits, mais ils sont plus coupables que ceux qui n'ont que l'infidélité négative, c'est-à-dire auxquels Jésus-Christ n'a pas été annoncé, et qui, par conséquent, ne seront pas punis pour n'avoir point cru en lui, mais pour les autres péchés qu'ils auront commis contre la loi naturelle, et pour se trouver enveloppés dans la condamnation de tous ceux qui n'auront pas été régénérés dans les eaux du baptême. Les chrétiens qui vivent mal doivent s'attendre à un jugement plus rigoureux, parce qu'il est écrit que le serviteur, qui a su la volonté de son maître et ne l'a pas accomplie, sera battu plus rudement que celui qui l'a ignorée.

Voilà à quoi servent les lumières, quand la charité et les œuvres n'y répondent pas; je les trouve même plus éloignés du royaume de Dieu, non-seulement que ceux qui n'en ont jamais ouï parler, mais encore que ceux qui ont fermé l'oreille à ceux qui voulaient leur apporter cette heureuse nouvelle. Il n'est pas difficile d'en découvrir la raison. Lorsque la grâce aura touché leur cœur et leur aura inspiré de l'horreur pour l'infidélité, ils entreront dans ces vérités qui leur étaient inconnues et étrangères, et seront soutenus dans leurs pratiques par la surprise et la joie que causent les objets nouveaux, au lieu que ceux qui se sont contentés d'écouter, sans passer outre, sont bien moins disposés à les observer. La pointe des vérités est émoussée à leur égard et ne pénètre pas le cœur; ils deviennent comme un sel affadi qui, ayant perdu son acrimonie, ne peut plus la recouvrer.

De plus, ils s'attribuent des vertus dont ils n'ont que de simples idées; ils s'imaginent être dans les dispositions que demande l'Evangile, parce qu'ils ont pour lui quelque léger attrait, mais ce ne sont qu'impressions superficielles qui s'effacent, dès qu'il faut faire quelque sacrifice, parce que la concupiscence, qui ne s'oppose pas à la connaissance du bien, le fait fortement à sa pratique qui tend à l'affaiblir et à la détruire; ils en conçoivent de la vanité et en prennent occasion de se préférer aux autres, ainsi que faisaient les pharisiens. Vous dites que vous êtes riche, comblé de bien et n'avez besoin de rien, et vous ne savez pas que vous êtes misérable, aveugle, pauvre et nu, un usurpateur de la vérité, et non pas un juste possesseur. Vous croyez la connaître, et vous la connaissez moins dans le fond que si vous ne l'aviez jamais apprise. Se peut-il un malheur plus déplorable que de passer toute sa vie dans une pareille illusion, et de se fermer les trésors des richesses et des miséricordes de Dieu par cette présomption insensée? Il m'en reste encore un plus grand à vous faire craindre, c'est de se déclarer contre la vérité, de la persécuter et faire ses efforts pour l'anéantir; c'est ce qu'il faut voir présentement.

SECOND POINT.

Je puis comparer ceux qui refusent de croire à la vérité, à des malades qui ne veulent point qu'on appelle le médecin, et ont une opposition mortelle aux remèdes; leur mort est inévitable s'ils persistent dans cette opiniâtreté; ceux que l'apôtre appelle *auditores tantum et non factores* (*Jac.*, I), simples auditeurs et non observateurs, se comportent comme celui qui ferait venir le médecin, l'entendrait avec plaisir discourir de son mal, baiserait le médicament qu'il lui présente, mais ne pourrait se résoudre à l'appliquer sur son mal ou d'avaler la potion amère qu'il lui a présentée. Mais les persécuteurs de la vérité sont semblables à un furieux, qui se ruerait sur le médecin et ferait ses efforts pour le mettre en pièces. Tels sont les persécuteurs de la vérité, leur guérison est presque désespérée, il faut un miracle pour l'opérer, et si la conversion de Saul, qui ne respirait que le sang des dis-

ciples de Jésus-Christ et ravageait son petit troupeau, en est un extraordinaire, quoiqu'il ne péchât que par ignorance et par un faux zèle, combien celle des persécuteurs qui combattent la vérité connue, par envie, en demande-t-elle un plus grand? Ah! rien n'est plus capable de combler la mesure des crimes, et de hâter les foudres du ciel que celui-ci.

Moïse, pour imprimer de la crainte aux Juifs de leurs fréquents murmures contre soi et son frère Aaron, leur dit : Pensez-vous que ces plaintes séditieuses s'arrêtent à des hommes tels que nous? Elles s'attaquent à Dieu, c'est lui-même qui est outragé par vos cris insolents. Je ne vous dis pas avec moins d'assurance que c'est Jésus-Christ lui-même qui est persécuté dans ses serviteurs et dans les défenseurs de la vérité; celui qui vous touche, dit-il, touche la prunelle de mon œil. *Qui tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei.* (*Zach.*, II.)

Le sang du juste Abel ne jetterait pas un cri qui perce le ciel et se fait entendre jusqu'au trône de Dieu, si Jésus-Christ n'était égorgé en sa personne. Ce n'est pas seulement comme chef du corps mystique qu'il dit à ces ennemis outrageux, ainsi qu'il fit à Paul : *Pourquoi me persécutez-vous?* mais comme étant la vérité même traitée indignement. S'il s'est rendu facile à pardonner les injures qu'il a reçues dans les jours de sa chair, parce qu'il fallait qu'il fût humilié, et qu'il n'était pas si étrange de se scandaliser des infirmités d'un Dieu, qui n'étaient pas encore relevées par la gloire de sa résurrection, il se rend inexorable au blasphème contre le Saint-Esprit et proteste qu'il ne sera remis ni en ce siècle ni en l'autre. Or de combattre la vérité connue, de la décrier de toutes ses forces comme une doctrine de démons, de susciter des traverses à ceux qui l'annoncent, étouffer leurs voix, c'est proprement le péché contre le Saint-Esprit, plus commun que l'on ne pense, dont on ne revient presque jamais ; car, lorsque Jésus-Christ dit qu'il n'y a point de rémission à en attendre, il veut seulement marquer sa rareté, et non son impossibilité. Point de miséricorde pour ceux qui attribuent à l'esprit malin ce qui est la production du bon, tant qu'ils persisteront dans cette pensée blasphématoire; l'impénitence est la punition la plus ordinaire de ces sortes de péchés.

Si tous ceux qui sont animés de l'esprit du monde sont appelés par saint Jean des antechrists, quelque profession extérieure qu'ils fassent de croire en Jésus-Christ, parce que son esprit est directement opposé à celui des amateurs du siècle, combien ce nom honteux est-il plus dû à ceux qui font une guerre ouverte ou cachée aux hommes apostoliques envoyés de Dieu pour évangéliser la paix, à ceux qui veulent substituer le mensonge à la vérité et le placer jusque dans son sanctuaire. Peut-on se rendre plus fidèle imitateur de cet homme de péché, qui emploiera les dernières violences pour établir sa tyrannie, et poussera son insolence jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, pour se faire adorer comme s'il était le Dieu suprême? N'avez-vous point horreur, misérables, de servir ainsi de ministres et d'organes au démon? A quoi aboutiront tous vos vains efforts, sinon à donner un nouvel éclat à la vérité? Elle subsistera toujours, malgré votre malignité, pour punir vos attentats téméraires et couronner ses victoires; c'est une règle de fer qui brise tout ce qui ne s'y veut pas accommoder, et rend juste tout ce qui s'y conforme. Il faut nécessairement qu'elle écrase ou qu'elle redresse, *et certe melius corrigitur pravus quam frangitur durus*, dit saint Augustin; c'est une chaîne qu'il faut porter avec amour, en enfant, pour être véritablement au large, ou en esclave. Vous ferez partie de son triomphe ou comme ceux qui l'ont aidée à combattre, ou comme ses captifs de guerre attachés à son char avec les principautés et les puissances des ténèbres.

Je tremble en considérant les supplices qui leur sont préparés. Celui dont elle les punit d'ordinaire en cette vie est la soustraction de ses lumières. Souvent, lorsqu'on croit en avoir triomphé, elle se retire, non comme vaincue, mais comme indignée; elle remonte dans un lieu inaccessible à la malice de ses ennemis, d'où elle répand de plus en plus des ténèbres pénales sur eux. Les dernières servent à la punition des premières et en produisent encore de plus déplorables. Ainsi, divers égarements se succédant les uns aux autres, on marche à tâtons en plein midi.

Telle est la manière ordinaire dont la vérité humilie ses ennemis. S'ils ne s'humilient sous sa main adorable, elle les fera jeter pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures; car, quoiqu'ils soient durant le cours de cette vie dans l'obscurité et comme dans une épaisse nuit, ils ne sont pas néanmoins privés de toute lumière spirituelle, le soleil de justice laisse échapper quelques rayons qui éclairent leur esprit sans pénétrer le cœur; mais, dans l'autre vie, ils seront plongés dans des ténèbres infiniment plus profondes; ce qui fait dire à saint Augustin qu'ils seront entièrement hors de Dieu, *penitus extra Deum*, non hors de son immensité, mais des influences de sa bonté, état horrible dont la misère surpasse nos pensées et nos paroles. Le même saint docteur dit qu'il en est de la vérité, à l'égard de ceux qui lui résistent, comme d'un athlète robuste et nerveux, qui, dans le combat, suffoque son ennemi lorsqu'il s'obstine à ne point lui demander la vie. Jésus-Christ tombera un jour du haut du ciel sur ces Juifs qui le veulent présentement lapider, et sur tous ceux qui les imitent, ainsi qu'une pierre d'une grosseur énorme, et les brisera en mille pièces; ils seront sous lui comme une maison foudroyée par le tonnerre, qui, depuis le comble jusqu'au fondement, est réduite en cendres, *super quem ceciderit confringet eum;* une maison n'a point d'âme

pour être sensible à sa destruction, mais la leur survivra toujours à sa ruine; il n'y aura aucune de ses parties qui n'en soit totalement écrasée.

Vous ne craignez peut-être pas ce malheur, parce que vous ne vous sentez pas coupables d'avoir persécuté la vérité ; mais ne seriez-vous pas du naturel de ces pharisiens qui bâtissaient des tombeaux aux prophètes et ornaient les monuments des justes, disant : Si nous eussions été du temps de nos pères, nous ne nous fussions pas joints avec eux pour répandre le sang des prophètes? Ces hypocrites se croyaient bien éloignés de l'injustice et de la cruauté de leurs ancêtres qui avaient massacré les prophètes, eux qui méditaient le meurtre du Maître des prophètes, du Saint des saints, et qui exécuteront bientôt ce dessein abominable. Si vous n'avez pas persécuté les serviteurs de Dieu, pouvez-vous vous répondre que vous ne le ferez pas dans la suite ? Il faudrait pour cela que vous fussiez assurés qu'aucune passion ne vous dominera jamais; car, dès lors qu'on lui a laissé prendre l'empire sur son cœur, on y a une source des plus criantes injustices, prête à se déborder et à détruire tout ce qui s'oppose à ses désirs déréglés. Elle va plus loin, car elle détruirait la vérité même et anéantirait Dieu et sa justice, si son pouvoir égalait sa malice. Voilà où conduisent les passions les plus douces: elles ne peuvent souffrir d'être contrariées, non plus que les plus cruelles; la seule vie des gens de bien dissemblable à la leur paraît une censure insupportable à ceux qui tiennent une route contraire ; ils lisent dans leur esprit qu'ils en sont regardés comme des gens qui ne s'occupent que de niaiseries, et se ravalent au-dessous de la dignité de l'homme; un tel jugement les blesse jusqu'au vif, il faut s'en venger. S'ils ne peuvent le faire avec éclat, ils contentent leur malignité par des calomnies, des médisances et des railleries, souvent plus préjudiciables à la vérité que les assassinats. La simple populace de Jérusalem n'était animée d'aucune passion contre Jésus-Christ, mais sa légèreté naturelle la fit entrer dans celle des pharisiens, et leur importunité à demander sa mort l'arracha de la faiblesse du président, qui appréhenda la ruine de sa fortune s'il persistait à défendre l'innocence.

C'est encore persécuter la vérité que de ne pas la défendre lorsqu'elle est attaquée, et qu'on le peut. *J'ai vu les oppressions qui se font sous le soleil, les larmes des innocents, sans qu'ils aient personne pour les consoler, et l'impuissance où ils sont de résister, étant abandonnés du secours de tout le monde.* Si c'est un grand malheur que de voir seulement ces maux, combien l'est-il davantage, je ne dis pas de les commettre (cela est diabolique), mais de n'y prendre aucun intérêt? Combien est criminelle la froideur et l'indifférence de ceux à qui la justice ou l'injustice, la vérité ou la fausseté sont égales, pourvu qu'on ne touche point à leur intérêt? Que si la Providence vous a mis dans un poste où vous puissiez résister à la violence et protéger les faibles, vous trahissez visiblement votre devoir en demeurant neutre ; vous êtes, dans le langage de l'Ecriture, un chien muet qui n'ose aboyer. Rien de si commun toutefois que ce silence produit par la timidité et par l'intérêt; la justice et l'équité sont abandonnées en une infinité de rencontres, la langue est liée par la cupidité, ils n'ont jamais de paroles à donner à la vérité, ce n'est jamais à eux à soutenir les malheureux, le juste périt sans qu'on y pense. On est ingénieux à se prouver à soi-même qu'il s'est attiré ces traitements par son indiscrétion, et à s'épargner la honte de l'avoir abandonné.

Mais quand vous seriez dans une condition privée, n'êtes-vous pas les membres d'un même corps, qui doivent en cette qualité s'intéresser les uns pour les autres? Ne pouvez-vous pas donner, au défaut de bons conseils, du moins des prières et des larmes, pour ceux qui souffrent persécution?

Voilà qui me paraît suffisant, chrétiens auditeurs, pour vous faire sentir quel malheur c'est que de ne pas croire à la vérité, et de la persécuter, ou de ne la pas défendre quand elle a besoin de notre secours; je vous ai fait voir que ce malheur] regarde une infinité de gens, puisque ceux qui ne conforment pas leur vie aux vérités qu'ils font profession de croire et qu'ils témoignent même aimer, auront le sort des incrédules, et seront enveloppés dans leur juste condamnation; car ont-ils la foi des biens à venir, eux qui ne soupirent et ne travaillent que pour les présents, qui consument leur vie à se procurer ou à leurs enfants des établissements, sans que la foi de celle qui nous est promise dans le ciel ait presque aucune part à leur conduite, *vocaverunt nomina sua in terris.* (*Psal.* XLVIII.)

J'ajoute que les justes mêmes qui marchent dans la bonne voie ne sont pas totalement exempts du vice d'infidélité. Combien en ont-ils de secrètes racines au dedans d'eux-mêmes? Le Saint-Esprit les leur découvre à mesure qu'il se rend maître de leur cœur. Il continue toute leur vie à les convaincre d'incrédulité, parce qu'il leur découvre leurs attaches secrètes à la créature, quoique non dominantes, et les retours infinis sur eux-mêmes contraires à l'esprit de la foi.

En combien de manières encore persécute-t-on la vérité, ou se rend-t-on complice de ceux qui l'impugnent? Pour éviter de tels malheurs et leurs suites affreuses que j'ai essayé de vous mettre devant les yeux, recevez avec douceur la parole de la vérité qui sauvera vos âmes, c'est-à-dire, sans vous irriter de ce qu'elle vous reprend, de ce qu'elle vous rabaisse, de ce qu'au lieu de cette idée si avantageuse que vous aviez de vous-mêmes, elle vous oblige de reconnaître que vous êtes pleins de corruption, et vous présente le miroir où vous pouvez

apercevoir les taches qui défigurent vos âmes.

N'ayez pas la folie de vouloir casser ce miroir, j'entends de combattre ou d'affaiblir la vérité ; il n'est pas en votre pouvoir ni en celui de tous les hommes d'en entamer la moindre partie, et d'élargir d'un demi-pied la voie étroite qui seule conduit au ciel. Ne vous bornez pas à la connaissance de la vérité, passez à la pratique. Cela ne suffit pas encore, il la faut pratiquer par amour de la justice qu'elle renferme : *Veritatem in charitate facientes.* Le lieu de la vérité n'est pas la mémoire ni l'esprit, mais le cœur, son vrai sanctuaire. C'est où elle doit être écrite par le Saint-Esprit en caractères d'amour ; hors de là, elle n'est que loi ancienne ; mais elle devient loi nouvelle et évangélique, lorsqu'elle est gravée dans le cœur. Vous n'êtes que juifs en la connaissant, vous serez de parfaits chrétiens en l'aimant, en vous en nourrissant par des réflexions vives, animées, efficaces, réduisant vos connaissances en pratique, par la correction effective de vos mœurs et le changement de votre vie. C'est là l'unique moyen de l'imprimer dans vos âmes et d'empêcher, comme dit saint Augustin, qu'elle ne soit un vain ornement de votre mémoire, mais faisant qu'elle soit une disposition réelle de votre âme : *Titulus honoris, non pondus oneris.*

C'est par là que nous devenons les vrais disciples de la vérité, et que nous méritons qu'elle nous délivre ; par là qu'elle habite en nous et que son règne s'y établit. C'est en quoi consiste le vrai bonheur des hommes, car elle ne manque jamais de récompenser ceux qui s'y attachent en cette sorte de sa pleine manifestation ; mais comme le comble du malheur est de la persécuter, celui du bonheur est d'être appelé à sa défense, et de pouvoir se sacrifier pour elle. C'est la glorieuse destinée des hommes apostoliques et de tous ceux généralement qui endurent constamment en servant Dieu et demeurant inviolablement attachés à leurs devoirs, les mépris, les moqueries, les injures, les contradictions des impies et des gens du monde. Est-il rien de plus grand que d'entrer par là dès à présent en société avec les prophètes et les apôtres, tous ces grands justes dont le monde n'était pas digne? Ah ! c'est un sujet non-seulement de joie, mais d'un excès de joie et de ravissement, *Gaudete et exsultate* (*Matth.*, V), joie de la foi et non des sens, de l'espérance non de la nature, qui n'étouffe pas le sentiment de la douleur, mais s'en nourrit et la fait aimer. Réjouissez-vous alors et ouvrez la bouche de votre cœur, pour respirer dans l'attente de cet heureux jour, qui ne sera suivi d'aucune nuit, auquel vous entrerez en sa pleine possession. Je vous la souhaite.

SERMON XXXVII.

Pour le lundi de la semaine de la Passion.

DE LA SOIF DE LA JUSTICE.

Stabat Jesus et clamabat dicens : Si quis sitit, veniat ad me, et bibat. (*Joan.*, VII.)

Jésus, se tenant debout, disait à haute voix : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive.

Quelle devait être, chrétiens auditeurs, la force et la grâce de la vérité dans la bouche de Jésus-Christ, puisque des archers, gens grossiers, auxquels la dureté est naturelle, envoyés par les princes des prêtres pour se saisir de sa personne, en sont si frappés, si charmés, si enchantés, qu'immobiles par l'excès de leur admiration, ils oublient la commission dont ils étaient chargés, et ne retournent à leurs maîtres, qui s'attendaient de le voir amené à leur tribunal lié et garrotté, que pou. faire son panégyrique et leur dire : Jamais homme n'a parlé comme cet homme : *Nunquam locutus est homo sicut hic homo.* (*Joan.*, VII.) Qu'a jamais produit de comparable l'éloquence de ces anciens orateurs de Grèce et de Rome qu'on vante tant? Aussi, n'y eut-il et n'y aura-t-il jamais d'homme pareil? Il tient les ressorts des esprits dans ses mains, pour les tourner comme il lui plaît, et quand il daigne ouvrir le cœur, quelque peu de lumière qu'on ait d'ailleurs, on voit la beauté de sa parole, on en goûte la douceur, on en sent et on en admire la force.

Mais j'aime mieux vous faire admirer aujourd'hui la force et la grâce de la charité dans le cœur de ce prédicateur adorable. Loin d'avoir le moindre ressentiment de l'attentat des pharisiens et des princes des prêtres, qui envoient des satellites armés d'épées et de bâtons le prendre comme un voleur, il leur fait à tous cette invitation amoureuse : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive.* Il leur promet son don par excellence. Mais il avait encore plus en vue son Eglise tirée des gentils, qu'il appelle à la participation de cette grâce qu'elle n'aurait jamais osé espérer. Il la lui avait fait prédire plus de huit cents ans auparavant par son prophète Isaïe qui, comme un serviteur fidèle, nous invitait à nous désaltérer dans les fontaines du Sauveur ; *O vous tous qui avez soif*, disait-il, *venez aux eaux, vous qui n'avez point d'argent, hâtez-vous, venez, achetez sans argent et sans aucun échange le vin et le lait.*

Le Fils de Dieu lui-même, revêtu de la forme d'esclave, nous invite tous tant que nous sommes de venir à lui pour nous désaltérer. Il faut sans doute que ces eaux soient bien salutaires, puisqu'un Dieu nous crie de venir à lui, et nous presse d'en boire. Il est assez visible qu'il ne s'agit pas ici de cette soif naturelle, qui nous est commune avec les animaux, mais d'une soif spirituelle que lui seul peut apaiser. Voyons donc quelle est la soif qui doit brûler le cœur d'un chrétien. C'est ce que je me propose de traiter dans mon premier point ; et, dans le second, que Jésus-Christ seul peut et veut

la soulager. Jetons-nous aux pieds de Marie sa mère, pour obtenir les lumières de son Saint-Esprit, et disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Comme dans la soif animale on en peut distinguer de deux sortes, l'une réglée qui est une marque de la bonne disposition du corps, telle que la sent un homme en parfaite santé, lorsqu'il a fait exercice ; l'autre déréglée, telle que l'éprouve un fébricitant ou un homme hydropique desséché par une ardeur étrangère qui, corrompant la nourriture et le remplissant d'eaux âcres, lui cause une altération continuelle : il y a de même une soif spirituelle vicieuse et déréglée, causée par l'ardeur de la cupidité, et une soif louable et sainte qui naît de la charité.

Quoiqu'aussi différentes entre elles que la cause qui les produit, elles ont cela de commun qu'elles sont de leur nature insatiables. L'impudique ne se rassasie jamais de ce qui nourrit le vice. Ce feu honteux qui le consume dit sans cesse, *Apporte! apporte!* celui de l'ambition ne dit jamais, C'est assez; une dignité ne lui sert que de degré pour parvenir à une plus éminente, il ne s'arrête que par l'impuissance de parvenir plus haut. L'avare a beau accumuler or sur or, argent sur argent, son indigence croît avec son trésor. La curiosité frivole, qui ne cherche qu'une vaine satisfaction d'esprit, voltige de nouveautés en nouveautés et n'est jamais satisfaite ; l'âme du juste pareillement, qui a une soif ardente de son Dieu, de sa justice et de sa propre perfection, est devant lui comme une terre sèche et sans eau, entr'ouverte de toutes parts, qui attend la rosée de sa grâce.

Comme elle n'est pas pleinement abreuvée de cette eau divine, mais qu'elle n'en reçoit qu'avec mesure, pour ne pas tomber en défaillance dans ce désert, il n'est pas surprenant qu'elle en désire une plus grande mesure ; ajoutez à cela qu'il n'y a aucunes bornes prescrites ici-bas à la charité, mais qu'elle doit aspirer et travailler sans cesse à de nouveaux accroissements.

Mais il semble que la cupidité devrait être satisfaite, et la soif éteinte par la possession de ce qu'elle a souhaité ardemment. Les désirs devraient s'ensevelir doucement dans la jouissance de ce qu'ils ont poursuivi. Mais c'est peu connaître le cœur de l'homme et le déréglement des passions. Sont-elles assouvies, elles reprennent de nouvelles forces; c'est avoir jeté de l'huile sur du feu, et donné des armes à un furieux. La possession d'un bien désiré n'est pas tant la fin du désir que le commencement de plusieurs autres. La multiplicité de ces désirs remplit en quelque sorte les amateurs du siècle, et leur ôte le sentiment de leur misère effective. C'est comme une goutte d'eau qui s'enfle, s'étend et occupe pour un temps la capacité du cœur. L'espérance les soutient ; ils rassemblent plusieurs objets, si ce bonheur imaginaire leur échappe par un endroit, ils tâchent d'y suppléer par d'autres ; mais ils ont beau entasser tant de biens sensibles qu'ils voudront, leur cœur, uniquement fait pour jouir de Dieu, sera toujours aussi vide que Dieu est immense : *Vas inane* (*Jerem.*, LII), ils cherchent ce qui ne se peut absolument trouver, et se remplissent de poisons mortels qui leur déchireront les entrailles, lorsque, leur iniquité étant consommée, le temps de tout faire rentrer dans l'ordre sera venu. Alors leurs passions seront entièrement déchaînées, quel supplice! Ils sentiront combien il est amer d'avoir quitté la source des eaux vives, pour se creuser des citernes bourbeuses ; car ils seront privés de cette nourriture de pourceaux, de ces eaux sales et corrompues qu'ils désiraient avec avidité, et demanderont durant toute l'éternité une goutte d'eau sur l'extrémité de leur langue, pour adoucir un peu la soif enragée qui les dévorera.

C'est pour cela que les eaux de la volupté sont appelées dans l'Ecriture *des eaux menteuses* ; elles promettent d'étancher la soif, et ne font que l'enflammer et l'irriter davantage, le mensonge auquel on se livre étant toujours accompagné d'une soif mortelle. Il n'y a, Seigneur, que l'eau que vous promettez qui désaltère ceux qui en approchent; aussi a-t-elle des qualités tout opposées à ces eaux troubles, ces eaux mortes dont je viens de parler.

Saint Bonaventure, qui en avait fait souvent l'expérience, lui attribue trois qualités principales : elle est, dit-il, douce à boire, *dulcis ad bibendum ;* pure pour laver, *munda ad lavandum ;* féconde pour produire toutes sortes de bons effets, *fecunda ad operandum.*

Elle est premièrement douce et délicieuse à boire, c'est pourquoi l'Ecriture sainte la représente souvent sous l'image du lait et du miel, dont la douceur n'est ignorée de personne. Pour en être persuadé, il n'y a qu'à savoir que la grâce est l'inspiration d'un saint amour. C'est un attrait intérieur, une sainte concupiscence, un plaisir victorieux. Son propre office est de dégager la parole de Jésus-Christ, qui nous assure dans l'Evangile que son joug est doux et sa charge légère.

La nature de la volonté étant d'aimer, et ne pouvant agir que pour ce qui lui plaît davantage, elle ne se porte à aucun objet que par le charme du plaisir ; partout où elle se trouve, elle s'y attache de toute son affection. De là vient que la conversion d'une âme de l'état de péché à celui de la justice n'est dans le fond que le changement d'un plaisir en un autre plus puissant. Qu'est-ce qui la tenait dans la captivité de ses passions? la volonté déréglée qui se livrait au penchant naturel qu'ont tous les enfants d'Adam vers les biens sensibles. Que fait Dieu pour la retirer de ce bourbier où elle s'enfonce avec joie, comme si c'était des eaux de senteur? Il lui présente un objet plus aimable, il fait briller à ses yeux la

beauté incorruptible de la sagesse, il lui fait goûter des douceurs ineffables, et l'anime par l'espérance de celles qu'il réserve dans le ciel à ceux qui le servent, tellement que ce pécheur, touché et remué par ces nouveaux objets, se trouve heureusement changé. Il déplore son aveuglement, et le temps qu'il a misérablement perdu en courant après les folies et les vanités du siècle. Oh! qu'il lui est doux d'en être sevré, et de voir ce vide si avantageusement rempli! *O quam suave mihi fuit subito, carere suavitatibus nugarum!* Si on est enchanté d'un vain spectacle, comment ne le sera-t-on pas davantage de contempler les merveilles de Dieu, combien sera-t-on transporté de l'amour de la vérité! Quoi, les sens corporels ont leurs plaisirs, et l'esprit n'aura pas les siens? Un chasseur en trouvera un singulier à poursuivre tout le jour un cerf dans les bois, et l'âme fidèle n'en goûtera pas dans la poursuite du bien suprême?

Je sais que la vie chrétienne est pleine d'amertumes, parce qu'il est bon que nous sentions notre exil, et que nous ayons quelque conformité avec Jésus-Christ notre chef, dont la vie a été une croix continuelle: mais la plupart des peines que nous sentons viennent du partage de notre cœur, de ce que nous ne sommes pas pleinement à Dieu, et que le vieil homme n'est pas entièrement assujetti. C'est notre propre corruption, notre attachement aux choses sensibles qui nous fait trouver de l'aigreur dans celles que Dieu nous commande, et nous rend si amères les eaux des tribulations dont il faut boire de nécessité durant le cours de cette vie, qui est un temps d'épreuve. Mais la grâce de Jésus-Christ est la farine du prophète qui assaisonne ce mets dégoûtant; et pour me servir d'une figure encore plus propre à mon sujet, c'est ce bois jeté par l'ordre de Dieu dans les eaux amères que trouvèrent les Juifs peu après leur sortie d'Egypte, et qui devinrent très-douces dans le même moment. Ce bois n'est-il pas un symbole bien naturel de la croix qui, remplissant nos âmes de la vertu céleste et spirituelle de la grâce, leur rend doux ce qui semblait amer et horrible, et nous fait trouver notre paix, notre consolation, notre nourriture dans l'humble obéissance que nous rendons à Dieu?

Ce n'est, dit saint Augustin, que faute de faire attention aux opprobres et aux tourments que le Fils de Dieu a soufferts pour nous garantir des peines éternelles, que nous sommes si inquiets et si impatients dans celles que nous endurons en cette vie, quoique si disproportionnées aux siennes.

L'eau que nous offre Jésus-Christ n'est pas moins pure que douce, elle est capable d'effacer toutes les souillures; son mouvement est semblable à celui de la mer qui ne peut rien souffrir d'impur et se décharge aussitôt de toutes les immondices, les rejetant sur le rivage. C'est de cette eau dont David, touché d'une vive componction pour son double crime, conjurait le Seigneur de le purifier. L'assurance que le prophète Nathan lui avait donnée de sa réconciliation ne l'empêchait pas de supplier instamment celui en présence duquel et contre lequel il avait péché de le laver de plus en plus de son iniquité, sachant qu'une grande saleté ne peut être emportée qu'à force d'être lavée. Oui, de quelque forte teinture dont le péché ait pénétré vos âmes, fussent-elles rouges comme le vermillon, elles deviendront plus blanches que la neige et la laine la plus blanche. Quand vos iniquités surpasseraient le nombre des cheveux de vos têtes et des grains de sable de la mer, la grâce les peut faire disparaître et les anéantir. Quelle considération plus puissante pour apaiser le juste effroi que nous donne le souvenir de nos désordres, et le sentiment de nos faiblesses présentes?

Enfin l'eau de la grâce est féconde pour opérer, c'est-à-dire, pour nous faire opérer; je n'en veux point d'autres preuves que les paroles de Jésus-Christ sur la fin de notre évangile : *Si quelqu'un croit en moi, il sortira de son cœur des fleuves d'eaux vives, ce qu'il entendait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui.* N'êtes-vous pas surpris de cette fécondité prodigieuse? Quoi, pour quelques gouttes qu'on a bues, des fleuves et des torrents! *Flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ.* (*Joan.*, VII.) Ah, c'est que le Saint-Esprit, qui devait produire cette merveille, est le principe de toute fécondité hors de la Trinité sainte. Celui qui a ce divin Esprit en soi a dans son cœur des sources inépuisables de grâces, de bonnes œuvres, de bénédictions capables d'arroser toute la terre.

L'eau de la foi n'est pas une eau dormante, mais une eau vive qui coule toujours. L'amour de Dieu, non plus que celui de la créature, n'est jamais oisif et stérile, ou plutôt il ne peut être sans action. *Da amorem vacantem* (*S. Aug.*), et que produit-il? Dites plutôt que ne produit-il pas? Un détachement entier des créatures, un attachement sincère à tout ce qui regarde le culte et la gloire de Dieu, une crainte mortelle de lui déplaire, une application infatigable à détruire en soi ce qui le blesse, une affection tendre et compatissante pour le prochain, une confiance amoureuse aux soins paternels de la providence, enfin une disposition sincère de sacrifier tout ce que nous avons de plus cher au monde, plutôt que de souiller notre conscience.

On ne distingue pas à la vérité, sensiblement, un homme en grâce de celui qui n'y est pas, une conversion sincère d'une fausse; cependant il y en a des marques qui, dans un juste espace de temps, ne sont plus équivoques. L'esprit qui anime le juste à sa voix, que discernent aisément les gens attentifs, il se fait entendre au cœur par les mouvements de charité qu'il y forme, par les vues droites qu'il inspire; il se manifeste au-dehors par tous ces divers caractères que saint Paul attribue à la charité. Un chrétien

animé de l'esprit de Dieu est patient, débonnaire, officieux, plein d'entrailles, de compassion pour les misères temporelles et spirituelles du prochain, éloigné de toute recherche d'intérêt propre, modeste, ami de la paix, du bon ordre, de la vérité; on y voit tous ces fruits de l'esprit dont le même saint Paul fait ailleurs l'énumération : la joie, la patience, l'humanité, la bonne foi, la douceur, la persévérance dans le bien, la modestie, la continence, la chasteté.

Jugez à ces marques si vous avez reçu de cette eau; elle a encore une autre qualité que je ne dois pas omettre, c'est d'éteindre la soif des biens, des plaisirs, des honneurs de ce monde. *Celui*, dit le Sauveur parlant à la Samaritaine, *qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, mais elle deviendra en lui une fontaine qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle.* Il ne faut pas inférer de là que la grâce ne se puisse perdre; c'est un dogme impie que l'Eglise a anathématisé dans les novateurs du siècle précédent, elle ne se perd que trop, et nous n'en avons que trop d'exemples et d'expériences déplorables ! Que veut donc dire le Sauveur par ces paroles? que son intention n'est pas de faire une demeure passagère dans une âme comme dans une hôtellerie, mais d'y en établir une fixe et stable comme dans son palais et son temple. S'il n'en prend pas une possession inaliénable, c'est pour nous obliger à veiller et à prier, à opérer notre salut avec une crainte religieuse; mais il ne quitte qu'à regret, il n'abandonne qu'après qu'on l'a abandonné et éteint son esprit. N'accusons que nous-mêmes de notre perte; l'effet principal de sa grâce est donc de nous guérir de cette soif honteuse qui nous tourmentait et faisait notre maladie, maladie qui nous eût infailliblement conduits à la mort, et de remplir à jamais nos justes souhaits par la possession du bien suprême, dont elle est la semence précieuse et contient en soi le mérite.

Mais comme elle ne l'éteint pas absolument en cette vie, puisque la concupiscence, feu étranger et maudit, qui reste toujours dans les plus justes, leur laisse quelque soif pour les biens créés, nous devons tous languir après ceux du ciel. C'est là une partie de la soif salutaire que je vous prêche, et que je m'efforce d'exciter en vous; car la soif de votre justice et de votre perfection est subordonnée à cette justice et cette perfection consommée. La grâce a un rapport essentiel à la gloire, et la vie présente à la future.

Hé comment, ayant reçu les prémices de l'esprit, ne soupirons-nous pas sans cesse après l'adoption parfaite des enfants de Dieu? Le Roi Prophète se sentait plus pressé de cette soif qu'un cerf vivement poursuivi par des chasseurs ne l'est de quelque ruisseau où il puisse se désaltérer, et reprendre de nouvelles forces; c'est qu'il aimait ardemment son Dieu, et que toute sa passion était de se voir plongé et heureusement abîmé dans cette mer de la vérité souveraine. Ce que nous en avons ici-bas n'est qu'une goutte dont à peine nos lèvres sont mouillées; dans le ciel, nous boirons à longs traits dans la source même, et notre cœur en sera saintement enivré. Nous ne recevons ici que quelques petits rayons plusieurs fois réfléchis; la lumière se communique là directement, immédiatement et tout à nu. Ouvrez donc votre cœur à cette infusion, enfants de lumière; mais il est trop étroit ici-bas, ce ne sera que là-haut qu'il aura toute son étendue.

Ainsi la vie présente devrait toute se passer à désirer d'en sortir, à gémir après la dissolution de ce corps de péché, de cette maison de boue qui met un chaos et comme un grand abîme entre Dieu et notre âme, et l'empêche de courir se perdre en lui. Il n'y a que toi, douce mort, qui puisses nous tirer de cette région d'obscurité, et nous laisser pleine liberté de nous envoler à celle où la vérité, se manifestant à découvert, se fait aimer sans partage et sans dégoût, où nous serons délivrés des ténèbres de la foi, de l'incertitude de l'espérance, et de l'enfance de la charité. Eh ! comment nous peut-il rester quelque amour pour cette demeure sombre et infecte, pour cet égout de l'univers? Après avoir jeté les yeux sur une région si riante et si délicieuse, oh! que le temps dure à celui qui languit après l'avénement de Jésus-Christ ! C'est peu de l'attendre, il faut aller au-devant par l'ardeur de ses désirs, et le hâter de venir par des gémissements continuels. Eh ! quand sera-ce, Seigneur, que disparaîtra cette terre où règne le péché, où l'injustice domine, où commence la vie de l'enfer, et que nous entrerons dans cette terre promise où coulent le miel et le lait de la justice, où triomphe la vérité, où vous paraîtrez seul grand, et ferez tous vos élus prêtres et rois pour célébrer à jamais la magnificence de votre règne, et nous consommerez dans l'unité ?

Ce sont là les mouvements naturels de cette disposition essentielle à tout chrétien, et nul ne peut espérer d'être enivré de cette eau, seule capable de nous désaltérer, s'il ne l'a désirée dans ce désert, et soupiré après cette source intarissable de la patrie céleste. Comment espérerait-il ce qu'il ne désire et n'aime pas? L'espérance serait folle et présomptueuse. Il demeure donc dans la malédiction lancée contre ceux qui n'ont ni faim ni soif de la justice.

Oh ! combien de chrétiens se trouveront enveloppés dans cette terrible condamnation ! Combien de personnes à qui leur disposition doit être suspecte, et qui ont juste sujet de trembler? Car enfin ne vous flattez pas. Si l'eau du monde, c'est-à-dire le désir des plaisirs qu'on y goûte par les sens, les honneurs, les richesses, continue à exciter en vous une soif ardente; si vous êtes citoyens de ce monde, sans mouvement pour les biens et les joies de l'autre, il est très à craindre que vous ne soyez coupables du double crime que Dieu reproche à son peuple par l'un de ses prophètes, de l'avoir

quitté, lui qui est la source des eaux vives et vivifiantes, pour se creuser des citernes bourbeuses, puisque l'effet des eaux qu'offre et que donne Jésus-Christ est de guérir de cette soif criminelle.

Quand je vois un pénitent qui jure un divorce éternel avec le siècle pour ne plus s'occuper que du soin de son salut, saintement irrité contre soi-même, travaillant sans relâche à réparer ses déréglements, fidèle à tous ses devoirs, répandant sur les pauvres ce qu'il se refuse et se retranche à soi-même, j'ai tout sujet de croire qu'il a reçu de cette eau, et je bénis le Seigneur qui lui a fait ce don; mais si je n'aperçois aucun changement, s'il est toujours aussi entêté de la chimère du faux honneur, aussi attaché à ses intérêts, aussi vindicatif, aussi engagé dans le commerce du monde qu'auparavant, je ne fais pas un jugement téméraire de dire qu'il n'a pas bu de cette eau dans les fontaines du Sauveur, puisque son propre effet est de faire rejeter les eaux bourbeuses des consolations charnelles, et d'inspirer de l'horreur de ce que le monde recherche avec le plus d'empressement. Quelle étrange espèce de pénitents sont-ce que des hommes ambitieux, voluptueux, avares, impitoyables envers les pauvres, tout plongés dans les soins de la vie présente, pleins de dégoût pour tout ce qui a rapport à l'éternité? Ce n'est pas pour de pareils pénitents que les anges font une fête dans le ciel.

Si vous êtes dans cette disposition funeste, trop commune, hélas, hâtez-vous d'en sortir, n'endurcissez pas vos cœurs à la voix de Jésus-Christ qui vous crie encore aujourd'hui, *Si quis sitit, ad me veniat et bibat.* Car comme il est le Sauveur de tous les hommes, il leur adresse indifféremment cette parole à tous; il dit à ceux qui boivent l'iniquité comme l'eau sans pouvoir étancher leur soif, qu'ils essaient de ses eaux médicinales, et qu'il leur y fera trouver plus de goût qu'à celles qui n'avaient fait que les dessécher jusqu'ici; et aux autres, qu'ils boivent de plus en plus pour croître en perfection, et se rendre dignes d'être un jour pleinement désaltérés lorsqu'il se manifestera dans sa gloire, *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* Allons donc tous à Jésus-Christ, et apprenons qu'il n'y a que lui seul qui puisse et qui veuille nous donner ces eaux salutaires. C'est ce que nous allons voir en mon second point.

SECOND POINT.

Si généralement tout ce qu'il y a de bon vient de Dieu, à combien plus forte raison ce qui l'est excellemment? *Quod maxime bonum est, id maxime penes Deum,* c'est sur ce principe que Tertullien fonde la nécessité de la grâce, et cette doctrine n'est autre que celle de l'apôtre saint Jacques, qui nous apprend *que tout don excellent,* entre lesquels il faut sans doute placer des premiers ceux de la grâce, *descend du Père des lumières.* Mais vous devez savoir que ce don par excellence n'est communiqué aux hommes que par le canal de son Fils, et de son Fils incarné. La théologie m'apprend que les sacremens, qui sont les moyens établis pour nous conférer les grâces et nous sanctifier, tirent toute leur vertu de la passion de Jésus-Christ; c'est ce qu'avait prédit longtemps auparavant le prophète Zacharie par ces paroles: En ce jour-là, il y aura une fontaine ouverte à la maison de David pour y laver les souillures du pécheur et de la femme impure, *in ablutionem peccatoris et menstruatæ.* (*Zac.*, III.) Il venait de parler immédiatement auparavant du vrai Fils de David, percé de plaies par ses propres frères, pour nous donner à entendre que c'est de son côté, ouvert par le fer de la lance, d'où sortirent le sang et l'eau, que coule cette fontaine sacrée qui purifie l'impureté des âmes dont celle du corps n'est que l'image, et que sont sortis les sacrements qui agissent tous par la vertu du sang de l'Agneau, dont l'efficacité est si grande qu'il a effacé le crime de quelques-uns de ceux qui l'avaient répandu. Cette source sacrée, dont l'Eglise est heureusement inondée, ne lave pas seulement les taches ainsi que je l'ai déjà dit, mais désaltère la soif; ce sang précieux, dit le grand saint Léon, est un breuvage divin qui donne la vie aux âmes rachetées par son prix inestimable, *pretium et poculum.*

Oui (et c'est une vérité de foi), toutes les grâces qui ont jamais été accordées aux hommes depuis la chute d'Adam, ne l'ont été qu'en vue des mérites infinis du Médiateur et par anticipation. Mais jusqu'à ce que ses divers mystères aient été opérés, et qu'il ait porté dans le véritable sanctuaire le sang de sa propre victime, pour demander à titre de justice ce qu'il donne aux hommes par une miséricorde toute gratuite, son Saint-Esprit n'avait pas été communiqué avec cette abondance et cette plénitude avec laquelle il se répandit sur les apôtres et sur les disciples assemblés le jour de la Pentecôte. Les cieux qui étaient auparavant comme de bronze et d'airain, et qui semblaient fermés, se distillèrent en pluies, et la terre frappée de malédiction en fut heureusement abreuvée.

Oui, il était de l'économie de votre sagesse, ô grand Dieu, que notre adorable Chef, principe de la vie surnaturelle, en eût reçu lui-même une nouvelle pour la communiquer à ses membres, qu'il fût regénéré par sa résurrection, avant que d'envoyer l'esprit de la regénération; qu'il fût tout à fait séparé du siècle présent, avant que d'être par son esprit le Père du siècle futur; que tout ce qui restait en son corps de la ressemblance d'Adam fût absorbé par sa gloire, que son sacrifice fût consommé avant que son Eglise y pût participer, j'entends toujours avec cette abondance, puisque tous les Justes de la Loi mosaïque et de celle de nature, qui l'a précédée, n'ont été justifiés que par des grâces qui étaient le fruit de la passion de Jésus-Christ prévue. O vertu incompréhensible de ce sang capable de purifier dix mille mondes! O bonté du Sauveur qui nous en applique tous les jours les fruits avec tant

de profusion ! Il a plus d'envie de nous communiquer ses grâces, que nous de les recevoir : de même que les nourrices n'ont pas moins de joie de donner à leurs petits la mamelle, qu'ils en ont de la presser pour en faire sortir cette douce liqueur que la nature y a formée uniquement pour eux, *sitit sitiri*. (S. Aug.)

Oh ! combien de fois a-t-il voulu vous détacher de cet engagement criminel qui vous perd, vous rappeler de vos égarements, vous inspirer l'amour de vos devoirs, vous rendre un parfait chrétien, et vous n'avez pas voulu, vous avez fait la sourde oreille, votre cœur s'est rendu impénétrable à tous ses traits amoureux, *quoties volui et noluisti !* (*Matth.*, XXIII.) Il vous crie du ciel ainsi qu'il faisait de sa croix, *Sitio* (*Joan.*, XXIII), j'ai une soif ardente de votre salut. Les larmes d'une sincère pénitence sont pour lui un breuvage délicieux. Les pleurs que versent les âmes saintes dans son sein, pour se consoler de la longueur de leur exil, sont à sa bouche du nectar et de l'ambroisie. Mais hélas ! la plupart des chrétiens ne l'abreuvent, comme firent les Juifs à sa passion, que d'un vin amer de fiel, de vinaigre et de tout ce qu'il y a de plus insupportable au goût.

Quelque désir toutefois qu'il ait de répandre les richesses de sa grâce sur ceux qui l'invoquent et même qui ne l'invoquent pas, il ne le fera pas si vous ne reconnaissez votre indigence et le besoin infini que vous avez de son secours. Du moins les premiers mouvements de sa grâce vous imprimeront ce sentiment. Il se retire des pauvres superbes, ainsi que le dit la sainte Vierge dans son admirable *Cantique*, lesquels se croient riches lorsqu'ils ne sont pleins que d'eux-mêmes.

Que ceux qui ne sentent aucune soif de cette liqueur divine ne se découragent pas, car outre qu'elle est un objet de foi, et peut être dans le cœur, du moins en quelque degré, sans être sensible, Jésus-Christ donne la soif aussi bien que l'eau qui désaltère. Qu'ils imitent du moins les malades qui ont perdu le goût des viandes, et qui souhaitent ardemment de le recouvrer pour se rétablir dans leur premières forces. Demandez et il vous sera accordé.

Il veut que vous achetiez cette grâce, mais que ce soit sans argent. Elle est gratuite et se vend toutefois : comment cela ? C'est qu'il faut y coopérer et seconder ses mouvements. Dieu hait la paresse, aussi bien que la présomption ; ceux qui ne se lèvent pas du matin pour recueillir la manne n'en trouvent plus, mais des vers en sa place. Voyez les laboureurs : font-ils la moisson s'ils n'ont auparavant fendu la terre avec le soc de la charrue pour l'ensemencer, essuyé la pluie et les rigueurs du froid ? N'attendez pas de même de recevoir cette grâce qui convertit les âmes sans avoir retranché de la vôtre les épines des mauvais désirs, tiré de longs et de profonds sillons, afin que, pénétrée des eaux du ciel, elle devienne féconde en bonnes œuvres. Il est vrai donc que nous achetons cette eau : *aquam nostram pretio bibimus* (*Thren.*, V), et qu'elle est néanmoins gratuite, puisque le travail même par lequel nous l'achetons est un effet de cette grâce.

Voulez-vous voir un exemple sensible et touchant de cette soif inspirée par Jésus-Christ ? Jetez les yeux sur la femme pécheresse de l'Evangile. Car si elle semble venir d'elle-même le trouver chez Simon le pharisien, plus altérée qu'un cerf qui cherche à boire pour vomir le venin dont il sent ses entrailles dévorées, lorsqu'il a mangé des serpents, vous ne devez pas douter qu'il ne l'ait attirée par sa grâce toute-puissante. Le premier rayon qu'il avait fait briller au fond de ses ténèbres lui découvrit les souillures horribles et la difformité monstrueuse de son âme ; elle se devint insupportable à elle-même et n'eut point de repos qu'elle ne se fût lancée dans cette fontaine d'eaux vives. C'est là que cette Ethiopienne changea de peau, et qu'elle but une telle quantité de ces eaux médicinales, que des rivières sortirent de son cœur dans la suite de sa vie qui ne fut plus qu'une pénitence et une contemplation continuelles.

Si vous avez le bonheur d'être entré dans cette première justice, j'entends par là que vous soyez rétabli dans l'état de grâce par l'absolution du prêtre, il vous en reste encore une seconde à acquérir, et quelle ? Celle qui fait tendre à la perfection chrétienne. C'est l'état des justes. Or, il est bien plus facile de passer de l'état de péché à la justice, que de faire ce qui est nécessaire pour en obtenir la perfection. La raison s'en aperçoit aisément.

Quand on a passé une partie de sa vie dans le désordre sans autre règle que ses passions, pourvu qu'on ne soit pas totalement endurci, on découvre assez avec le secours de la grâce l'état déplorable où l'on est réduit. L'état de péché a quelque chose de si honteux et de si inquiétant, que lorsqu'on n'est pas encore dans cette paix funeste que le démon tâche de procurer à ses esclaves, on se sent troublé par des remords qui donnent peu de trèves, et l'âme devient à charge à elle-même. Si on ne s'affranchit pas d'abord de ses liens, c'est par un effet de la tyrannie de l'habitude ; on forme des résolutions plus fortes de les rompre, et enfin on les exécute ; mais quand on se voit justifié, ou du moins qu'on a une assurance morale du pardon de ses péchés, on s'arrête là, on se dit à soi-même : c'est assez ; on est content de n'être plus sujets à ces vices contraires à l'honnêteté païenne et d'être moralement bon, et on ne passe pas plus avant ; on se trouve repu de cette justice, tandis qu'il faudrait la désirer plus ardemment que jamais. Cependant l'état de cette vie ne permet pas de s'arrêter un seul moment. Si vous dites : Ce que j'ai acquis de mérites est suffisant ; vous êtes un homme perdu, s'écrie saint Augustin : *Si dixeris Sufficit, periisti.* Quelque chemin qu'ait pu faire un voyageur, il n'arrivera jamais à son terme s'il ne pousse jusqu'au bout. C'est même reculer que de ne pas avancer. Car nous avons à remonter un

fleuve rapide; dès que celui qui nageait cesse de remuer les bras, ou celui qui conduisait le bateau de ramer vigoureusement, le courant les emporte et ils perdent en peu de temps ce qu'ils avaient eu beaucoup de peine à gagner. La concupiscence est ce maudit courant qui nous entraîne vers les choses sensibles. C'est un ennemi infatigable qui ne donne point de relâche, d'autant plus dangerereux qu'il entretient de secrètes intelligences dans le cœur. C'est une eau corrompue qui tend à gagner si on ne pompe sans cesse.

D'ailleurs cette justice est notre nourriture et notre breuvage, je crois l'avoir prouvé assez au long; il faut donc en user non une fois seulement, mais tous les jours de notre vie, puisque notre âme peut moins subsister sans ce secours, que notre corps sans celui des aliments qui lui sont propres, ou plutôt la grâce est comme l'air que respire l'homme nouveau, il n'y a pas de plus grande marque qu'elle règne dans un cœur que le désir d'une grâce plus abondante. Il vous sera permis de vous reposer et de jouir tranquillement du fruit de vos travaux, quand vous aurez expié vos péchés passés par de dignes fruits de pénitence, quand vous n'aurez plus de mauvais désirs, quand la concupiscence ne vous livrera plus de combats, que le démon sera enchaîné à votre égard, et que vous pourrez dire comme notre adorable Maître à son Père céleste: j'ai consommé l'œuvre que vous m'aviez donné à faire. Mais jusque-là veillez et priez, réduisez votre corps en servitude, travaillez comme un serviteur fidèle, réprimez les mouvements de la sensualité et de la vaine complaisance. En un mot imitez le grand apôtre, lequel, ne se croyant pas encore prêt d'atteindre au but où il tendait, oubliait tout ce qui était derrière pour s'avancer vers ce qui était devant lui, et courait incessamment vers le bout de la carrière pour emporter le prix de la félicité du ciel.

Ce progrès consiste principalement dans les dispositions intérieures; car on peut bien augmenter durant quelque temps les mortifications du corps, consacrer plus d'heures à la prière et à de saintes lectures; mais quand on est parvenu à un certain point, il n'y a rien à ajouter, au lieu que les intérieures peuvent toujours croître. Nous pouvons et devons toujours augmenter en humilité, en détachement, en patience, en charité.

Mais comme la vie présente est une tentation continuelle, qu'on la doit plutôt appeler une mort qu'une vie, que l'homme y est assujetti à mille nécessités fâcheuses, et que les plus justes, malgré leurs précautions, ne laissent pas de tomber en diverses fautes, et sont en danger d'en commettre de plus grandes qui les excluraient du ciel, soupirons sans cesse après ce bienheureux séjour; souhaitons, à l'imitation du même apôtre, *de nous détacher de ce corps pour nous réunir à Jésus-Christ*; que nos larmes soient en attendant notre plus douce consolation.

Vous concevez présentement quelle est l'eau à laquelle Jésus-Christ nous invite, et en quoi consiste la soif dont il parle; que lui seul peut nous désaltérer ici-bas, et remplir tous nos justes désirs par sa bienheureuse jouissance. Travaillons donc sans relâche à nous guérir de la soif criminelle des honneurs, des plaisirs et des biens de ce monde; fuyons dorénavant ses eaux empoisonnées pour puiser avec joie dans les fontaines du Sauveur; disons-lui, avec la Samaritaine : Seigneur, donnez-moi de cette eau : *Domine, da mihi hanc aquam* (*Joan.*, IV), donnez-moi la justice consommée afin que je n'aie plus rien à désirer; disons-lui, avec saint Augustin : Seigneur, quand nous tirerez-vous de ces ténèbres pour nous introduire dans ce palais étincelant de vos clartés éternelles, où vous nourrissez le vrai Israël du pain incorruptible de la vérité, et l'abreuvez à la source des eaux vives! En attendant cet heureux moment, je me renfermerai dans mon intérieur pour y chanter des cantiques d'amour, pour y pousser des gémissements ineffables, et soupirer, tant que durera cet exil, après la Jérusalem céleste, qui est ma patrie et ma mère. C'est vous, Seigneur, qui êtes le roi de cette bienheureuse société, qui l'éclairez, lui servez de père, de tuteur, d'époux; qui êtes ses chastes délices, sa joie solide et permanente, son unique et souverain bien. Je ne cesserai pas de languir après elle, jusqu'à ce que votre bonté infinie, ramassant tout ce que j'ai épars çà et là de moi-même par une dissipation qui m'a mis en pièces et tout défiguré, rende à mon âme sa première beauté, et que me réunissant tout en vous, elle me fasse entrer dans votre joie et la participation de votre gloire.

SERMON XXXVIII.

Pour le mardi de la Passion.

DE L'AMBITION DES PARENTS POUR LEURS ENFANTS.

Transi hinc, et vade in Judæam, ut et discipuli tui videant opera tua quæ tu facis. (*Joan.*, VII.)

Quittez ce lieu, et vous en allez en Judée, afin que vos disciples voient aussi les œuvres merveilleuses que vous faites.

Il est marqué expressément, dans l'un des trois évangélistes (c'est saint Luc) qui ont rapporté la tentation du Sauveur du monde dans le désert, que le tentateur ayant épuisé les flèches qu'il avait à tirer, et se voyant repoussé avec confusion, sans qu'elles eussent seulement effleuré celui contre lequel elles étaient décochées, il se retira de lui pour un temps : *Recessit ab illo usque ad tempus.* (*Luc.*, IV.) Ce temps fut, selon le commun des interprètes, celui de la passion, auquel il l'attaqua à force ouverte, l'interrogeant par de cruels tourments, et lui proposant, par les princes des prêtres et les scribes ses organes, de descendre de la croix s'il voulait qu'ils crussent en lui; mais il paraît par l'évangile de ce jour qu'il n'a pas attendu si tard à retourner à la charge, et qu'il dresse aujourd'hui une nou-

velle batterie, qui lui est à la vérité aussi inutile que les précédentes, et que le sera la dernière, puisqu'il le trouve partout impénétrable à ses traits et à ses suggestions malignes, mais qui ne lui réussit que trop à l'égard d'un grand nombre d'enfants d'Adam, qui ont hérité de lui le désir présomptueux de s'élever et de se distinguer des autres; et pour cela il n'a pas de plus fidèles instruments que les parents ambitieux; à peine ont-ils fait renoncer leurs enfants, dans la cérémonie du baptême, aux pompes et aux vanités du siècle, qu'ils leur apprennent à les rechercher, et les recherchent pour eux; ils leur font sucer le poison mortel de l'ambition avec le lait, béatifiant sans cesse en leur présence ceux qui sont dans des postes éminents, et parlant des grandeurs, des dignités et de tous ces faux biens que la religion nous oblige à regarder comme des ombres et des chimères, avec un air, un ton, des manières capables d'ébranler des esprits fermes, et de mettre en mouvement des gens qui en seraient le plus désabusés: le moyen que de pareils discours répétés si fréquemment, soutenus de l'autorité paternelle, et qui trouvent tant de correspondance dans le cœur des disciples, ne prévalent et n'achèvent de corrompre des cœurs beaucoup plus disposés à recevoir les méchantes impressions que les bonnes! Horrible emploi, détestable ministère, et qui doit faire horreur à tous ceux à qui il reste une étincelle de foi.

Il est dit dans notre évangile que ces parents de Jésus-Christ, qui le pressaient de se produire sur un plus grand théâtre, afin que l'honneur et la considération qu'il s'attirerait rejaillît sur eux, ne croyaient pas en lui: *Nec enim fratres ejus credebant in eum;* parce que la foi est incompatible avec cette cupidité aveugle; elle marque une profonde ignorance, ou un prodigieux mépris de nos vérités saintes qui ne prêchent que le détachement. Si elle ne suppose pas une extinction absolue de la foi, elle en est du moins le commencement et la semence.

Ces frères de Jésus-Christ selon la chair, qui connaissaient si peu les voies de Dieu, étaient beaucoup plus innocents que ne le sont ceux qui, dans la lumière du Christianisme, sont dominés par cette passion tyrannique, déguisée sous le nom d'amour paternel; c'étaient des Juifs imparfaits, conduits par l'esprit judaïque; s'ils avaient quelque soupçon que Jésus-Christ fût le Messie promis depuis si longtemps, ils n'avaient que des idées grossières et terrestes du royaume qu'il devait établir; ils se le figuraient temporel, et plein de toute sorte de prospérités, ils y prétendaient des avantages particuliers en qualité de ses proches, et désiraient qu'il se manifestât sans délai, et se fît reconnaître par les peuples. Mais pouvons-nous ignorer que *le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde*, qu'un chrétien n'en doit pas briguer les honneurs, ambitionner les richesses et la puissance; qu'il n'est appelé à régner que dans le ciel, et par le mépris de cette vaine figure qui passe? Eh! comment les parents chrétiens, si toutefois ils méritent ce nom, qui n'ont l'esprit rempli que de desseins et de projets de grandeur et d'établissements considérables pour des enfants, ne seraient-ils pas plus criminels et plus répréhensibles que les Juifs, puisqu'ils le sont davantage que les païens mêmes qui y faisaient consister leur gloire?

Vous avez peut-être ouï parler de l'ambition démesurée d'Agrippine, mère de Néron, si célèbre dans l'histoire romaine. Des astrologues lui ayant prédit qu'il serait un jour empereur, à la vérité, mais qu'il la ferait mourir elle-même: *Qu'il me tue*, répliqua-t-elle sans hésiter, *pourvu qu'il règne; je me consolerai de ma mort, si je le vois jamais sur le trône.* Les parents ambitieux enchérissent sur cet excès monstrueux, et disent avec une intrépidité surprenante, par la voix de leurs actions, moins équivoque que celle du langage: Qu'ils soient cause de notre mort éternelle, et nous damnent, pourvu que nous les voyions revêtus de la pourpre, assis sur les fleurs de lis, ou élevés aux prélatures de l'Église. Plût à Dieu qu'ils se damnassent tous seuls, s'il m'était permis de faire un si étrange souhait, mais ils rendent leurs infortunés enfants dignes de la géhenne deux fois plus qu'eux, et causent une infinité d'aures maux dans l'Etat et dans l'Eglise. C'est ce que je me propose de vous exposer aujourd'hui, afin d'arrêter, s'il y a moyen, ce torrent funeste qui inonde le monde chrétien et qui entraîne tant d'âmes dans les enfers. Voyons donc les principaux désordres que cause l'ambition des parents pour leurs enfants: ce sera mon premier point. Dans le second, j'instruirai les enfants, et leur apprendrai que, bien loin de se prêter aux désirs déréglés de cette ambition effrénée, ils doivent saintement haïr leurs parents. Adressons-nous à la plus sainte des mères, qui n'eut jamais la moindre part à la proposition que ses parents firent aujourd'hui à son adorable Fils, et qui conçut parfaitement le sens des paroles de l'ange qui lui promettaient qu'il régnerait dans la maison de Jacob, et serait assis sur le trône de David son père, après l'avoir saluée pleine de grâces, et bénie entre toutes les femmes. Saluons-la de même. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il est de certains crimes qui, paraissant moins horribles aux yeux des hommes, le sont davantage à ceux de Dieu, parce qu'ils sont crimes de source, c'est-à-dire des péchés qui communiquent leur malignité et leur venin sur toute la suite de la vie, non-seulement de celui qui les commet, mais de plusieurs autres auxquels ils ne sont pas moins funestes. Tel a été le péché d'Adam, appelé pour cet effet *ineffable*; les suites effroyables s'en font encore sentir et subsisteront dans tous les siècles. Ainsi le prophète Samuel, prononçant de la part de Dieu au roi Saül l'arrêt de sa mort, lui dit que le

Seigneur allait exercer sa vengeance contre lui, parce qu'il n'avait pas exécuté ses ordres contre les Amalécites; il lui déclare que la cause de tous les maux qui sont prêts à fondre sur lui et sur sa famille vient d'avoir commis une désobéissance, Ce prophète si éclairé semble oublier les autres excès de Saül; il ne lui reproche point le meurtre de plus de quatre-vingts prêtres, revêtus de leurs habits sacrés, ni la désolation plus que barbare de la ville sacerdotale de Nolé, il ne lui parle point de cette envie si injuste, de cette haine si cruelle dont il était ulcéré contre David, qui, bien loin de s'en venger, lui avait sauvé la vie jusqu'à deux fois. Samuel ne lui dit pas un seul mot de toutes ces choses, quoique énormes et criantes, il ne lui allègue que la seule désobéissance. Ce péché fut comme le premier anneau de cette chaîne funeste de crimes qu'il commit ensuite, et la principale cause de sa réprobation; car comme dès lors il abandonna Dieu par cette présomption insensée, Dieu l'abandonna de son côté et le livra au déréglement de son cœur,

J'en dis de même de l'ambition aveugle des parents pour leurs enfants: c'est un péché de source, un levain de mort qui aigrit toute la pâte, corrompt le reste de leurs actions, les empoisonne, les infecte et attire sur eux la malédiction de Dieu; il y a une infinité de vices qui sont les suites de celui-ci et dont l'énormité fait qu'il n'est plus compté pour rien, quoiqu'il en soit l'origine: ceux qui en sont coupables ne s'en accusent souvent pas au tribunal de la pénitence; et pour ne toucher qu'une partie de ces désordres (car je serais infini si j'entreprenais de traiter de tous), n'est-ce pas ce désir désordonné de procurer des établissements considérables à leurs enfants et de les élever dans les plus hautes charges, qui leur inspire la passion de devenir riches? Ce qui les fait tomber, ainsi que le prédit l'Apôtre, dans le piége du diable, et en divers désirs inutiles et pernicieux qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition et de la damnation, car l'amour du bien est la racine de tous les maux, *radix omnium malorum est cupiditas* (I *Tim.*, VI); ceux qui en sont possédés s'engagent dans une infinité d'injustices incompatibles avec le salut, de misères et de péchés; *Celui qui se hâte de s'enrichir ne sera pas innocent*, dit le Saint-Esprit; de grandes richesses ne s'acquièrent et ne se conservent point d'ordinaire sans de grands crimes. Combien d'exactions, de violences, de concussions! Que de manières usuraires de faire valoir son bien et de multiplier ses revenus, dont on ne fait aucun scrupule et dont vous auriez horreur si votre cœur était simple, et si la passion qui vous domine ne vous aveuglait?

Mais je veux que vous n'entriez dans aucune de ces voies obliques de s'enrichir, trop communes aujourd'hui, de ces pratiques sourdes de faire en peu de mois des fortunes énormes aux dépens d'une infinité de familles réduites à la mendicité, et que vous ne vous serviez que de moyens que la plus exacte morale sera forcée d'approuver, ce que vous aurez sans doute bien de la peine à trouver, je n'insiste pas néanmoins. Comment vous, pères et mères de famille, qui avez en tête d'établir vos enfants avantageusement, à quelque prix que ce soit, satisfaites-vous au précepte de l'aumône? précepte si capital, si positif, si indispensable, répété tant de fois en l'un et l'autre Testament, que la réprobation des damnés ne semble, dans la description que Jésus-Christ fait de son dernier jugement, n'être fondée que sur l'omission de ce devoir. Le souverain arbitre du sort de tous les hommes ne condamnera aux flammes éternelles ceux qui seront à sa gauche à ce jour terrible, que parce qu'ils ont refusé de le nourrir, de le revêtir, de le loger, de le soulager dans ses divers besoins en la personnes des pauvres. Or, de quelle manière vous acquittez-vous de ce devoir essentiel? Il vous est ordonné par un précepte exprès de l'Evangile de donner votre superflu, qui devient le nécessaire des pauvres, mais vous ne croyez jamais avoir de superflu, votre ambition ne se prescrit aucunes bornes, vous ne cessez d'amasser, d'entasser, d'accumuler, *et non est finis thesaurorum.* (*Baruch.*, III.) Car ce n'est jamais par modération que vous vous arrêtez, ce n'est que par la seule impuissance, et si votre pouvoir égalait votre cupidité, vos enfants occuperaient les premiers rangs, et vous leur achèteriez, s'il était possible, des principautés.

Et n'appelez pas aumônes quelques doubles que vous donnez dans nos églises, quelques morceaux de pain à vos portes; quelle proportion ont des choses si légères avec les biens dont la Providence vous a partagés et avec ce que vous pourriez faire sans vous incommoder, et devriez, selon les règles du Christianisme? Cependant les pauvres languissent de faim et de misère, ils font des imprécations contre vous, Dieu veuille qu'ils n'en fassent pas contre l'auteur de cette distribution inégale; ces cris, ces murmures montent jusqu'à son trône, et vous attireront tôt ou tard ses vengeances et les fléaux de sa justice; vous pouviez être les pères nourriciers de ces malheureux que le ciel avait laissés à vos soins: *Tibi derelictus est pauper* (*Psal.*, X), vous en deviez être comme les dieux visibles, et vous avez choisi d'en être les meurtriers et les bourreaux, car dès là que vous avez négligé de les nourrir, vous les avez égorgés impitoyablement, *si non pavisti, occidisti.* (S. Aug.) O hommes barbares, qui n'avez rien de l'homme, encore moins du chrétien! ô entrailles de fer! ô bêtes féroces et carnassières! Hé, comment auriez-vous pitié des pauvres, que vous considérez comme étrangers, ou plutôt comme une espèce vile et méprisable, différente de la vôtre, puisque vous n'en avez aucune pour une

partie de vos propres enfants que vous déshéritez impitoyablement et sacrifiez à l'agrandissement des autres.

Dieu n'est pas plus consulté sur la destination et l'usage de ces sommes immenses que sur leur acquisition ; on en achète des charges considérables pour un aîné ou pour celui qu'on voudra établir aux dépens de ses propres frères ; mais lui achète-t-on de même la science, la capacité, l'intégrité, le désintéressement, surtout cette fermeté inébranlable, qui s'oppose comme un mur d'airain aux efforts de l'iniquité, et sans laquelle un juge commettra mille injustices et serait capable de condamner de nouveau Jésus-Christ, ainsi que fit Pilate, intimidé par des considérations humaines ? Voilà donc les biens et la vie même des particuliers entre les mains d'un homme destitué souvent de lumière, de jugement, et qui manque de la probité et de la droiture absolument nécessaires à l'emploi auquel on l'a engagé témérairement. Celui qui dans le corps politique devait faire la fonction des pieds ou de l'oreille fait celle des yeux et de la bouche ; il faut que la justice prononce ses oracles par l'organe de celui qui ne sait pas seulement parler, et n'a pas l'intelligence de démêler le juste d'avec l'injuste.

Mais plût à Dieu que l'ambition des parents bornât ses brigandages dans le monde, qui semble être le lieu de son règne, et ne les poussât pas jusque dans l'Eglise. Plût à Dieu qu'elle s'arrêtât au parvis du temple, qui semble abandonné aux gentils, et que, franchissant toute barrière et toute pudeur, elle ne pénétrât pas jusque dans le sanctuaire pour y placer ses vaines idoles, en disant avec une insolence de païen, ou plutôt de démon : *Possédons le sanctuaire comme notre héritage;* je parle de l'attentat énorme et trop ordinaire des parents charnels, qui poussent leurs enfants à l'état ecclésiastique sans qu'ils y soient appelés de Dieu, et leur procurent les dignités de l'Eglise par toutes sortes de voies, ou en usent ainsi, simplement pour décharger leur famille et laisser tout le bien à celui qu'ils destinent à la soutenir un jour. Ainsi quelques-uns de leurs enfants sont dévoués à Dieu par le même esprit que d'autres sont dévoués au monde, et comme cet esprit est tout profane et tout impie, Dieu est toujours le plus mal partagé et n'a que le rebut; *Maudit*, disait-il autrefois par son prophète, *l'homme trompeur, qui ayant dans son troupeau une bête saine en sacrifie au Seigneur une malade.* Que cette duplicité honteuse est commune dans la loi nouvelle! On n'y craint point de lui offrir des victimes, figurées par ces hosties aveugles ou boiteuses, irrégulières pour le sacrifice; l'Eglise devient comme l'égout des familles ; avez-vous un enfant sans esprit, sans agrément, disgracié de la nature, pour qui vous n'ayez que du mépris comme pour le rebut de la famille, c'est celui-là même qu'il faut engager de bonne heure dans le cloître, sans examiner si son inclination l'y porte, si Dieu l'y désire, s'il lui a donné les grâces et les talents nécessaires pour s'y sanctifier et y vivre avec édification. Auront-ils le don de continence, absolument nécessaire dans ces sortes de professions? c'est ce qui ne vous embarrasse et ne vous inquiète guère; gens du siècle, vous en parlez bien à votre aise : vous avez dans votre état un prompt remède à l'infirmité de la nature. Le mariage, dit saint Chrysostome, donne à ceux qui sont pressés des aiguillons de la chair moyen d'apaiser leur fureur; au défaut de ce remède, auriez-vous le courage de recourir aux autres, aux jeûnes, aux prières, aux larmes, d'endosser le cilice et de mater une chair rebelle par de semblables macérations? Les voilà bien à plaindre, dites-vous ; plus que vous ne pensez, sans doute; comptez-vous pour rien les autres vœux? mais c'est assez qu'il vous plaise d'en user ainsi et de changer l'autorité paternelle en une domination tyrannique; ce moyen vous paraît commode et même absolument nécessaire pour exécuter les vains projets d'une ambition démesurée.

L'ignorance et la tendresse de l'âge plie d'abord sous ce joug et fait faire à vos enfants, malgré eux, ce qui ne se doit faire qu'avec beaucoup de discernement et de maturité; mais quand la raison vient à être plus éclairée et les passions plus fortes, ils vous détestent comme leurs plus cruels ennemis et leurs parricides, *parentes sensimus parricidas* (S. CYPR.), ils se figurent le monde, que le démon leur dépeint tout autre qu'il n'est, comme un paradis terrestre dont votre barbarie les a bannis, et la religion comme un enfer auquel elle les a condamnés.

Vos filles, comme le sexe le plus timide, font le moins de résistance ; la manière dure dont vous les traitez à la maison leur fait assez comprendre qu'il n'y a point d'autre parti à prendre, et qu'elles ne seront jamais établies selon leur condition ; ces victimes involontaires et infortunées se consacrent sans avoir le mérite du sacrifice. Elles gémissent de se voir immolées à votre cupidité et accusent en secret votre dureté impitoyable et votre barbarie. Ce sont des filles de Jephté, dévouées à la mort par leurs pères, qui vont pleurer comme elles avec d'autres compagnes leur virginité forcée, non durant deux mois, mais pendant le reste de leur vie. Ne doutez pas que ces gémissements secrets et les résolutions étranges que la passion leur fait quelquefois former et exécuter ne s'élèvent jusques au trône du Dieu des armées et n'en attirent des vengeances effroyables. Je pourrais vous rapporter ici des histoires les plus tragiques et bien avérées, des extrémités où le désespoir de voir leur mal sans remède en a poussé quelques-unes.

Les inconvénients de ceux que vous engagez dans le clergé sont encore plus terribles, puisque leurs fautes ne demeurent pas cachées dans l'obscurité d'un cloître et

étouffées par la direction d'un supérieur, mais éclatent en public et causent d'étranges scandales ; je ne parle pas de tant de pratiques simoniaques et confidentiaires, de tant de tours de souplesse, de sollicitations et flatteries basses, et mille autres moyens indignes pour faire entrer et perpétuer les bénéfices dans vos familles, traitant ces charges augustes comme des charges séculières, et faisant de la maison de Dieu une vraie maison de trafic et une caverne de voleurs. Vous les présentez aux ordres sacrés, ô aveuglement ! ô manie ! O fureur brutale de l'ambition ! ô extinction de foi ! Où est la crainte de Dieu et de ses jugements effroyables ? *Hé ! comment Satan vous a-t-il tentés de mentir au Saint-Esprit?* Car n'est-ce pas un mensonge des plus criminels que vous faites à la face des autels, en rendant témoignage de leur vocation dont vous êtes les auteurs, des qualités nécessaires pour servir l'Eglise et s'acquitter des obligations qu'impose le bénéfice dont vous savez qu'ils sont dépourvus? Vous voilà liés par les propres paroles de votre bouche et rendus responsables des fautes énormes, des sacriléges innombrables qu'ils commettront dans ces postes où votre témérité les a placés ; avez-vous jamais envisagé ses suites affreuses? Vous ne vous trouvez peut-être pas assez chargés de vos propres péchés, puisque vous consentez que d'autres pèchent sur votre compte.

Savez-vous bien, pères et mères dénaturés, quel nom l'Ecriture sainte donne à une telle conduite : elle l'appelle sacrifier ses fils et ses filles aux démons, *sacrificaverunt filios suos et filias suas dæmoniis* (*Psal.*, CV) ; les Juifs le faisaient autrefois à la lettre en mettant leurs enfants, encore sortants de la mamelle, entre les mains des prêtres qui les déposaient entre celles de l'idole de Moloch, qu'ils avaient fait rougir avec le feu, et ces prêtres impies faisaient un bruit extraordinaire avec des tambours et autres instruments de leur superstition, de peur que ces pères idolâtres ne fussent attendris par les cris de ces petits. Les pères d'aujourd'hui ne sacrifient pas moins réellement leurs enfants à l'idole de la vanité, et toutes les fanfares qui accompagnent d'ordinaire ces sortes de cérémonies, plus mondaines que chrétiennes, ne sont bonnes qu'à étourdir pour quelque temps les uns et les autres, et empêcher ces victimes infortunées de sentir la pointe du couteau qu'on enfonce dans leur âme, et les autres de faire attention à leur barbarie.

On ne fait pas plus de scrupule de ravir à Dieu ceux qui, par le mouvement de son Esprit-Saint, se destinaient à l'état ecclésiastique ou à la religion, et de les détourner d'un dessein si louable, en les donnant au monde, où ils ne manqueront pas de trouver des écueils contre lesquels ils échoueront ; c'est ici où je ne puis m'empêcher de m'écrier, avec saint Bernard : O père impitoyable, ô mère cruelle, ô parents inhumains ! N'êtes-vous pas de vrais meurtriers de vous affliger ainsi du salut de vos enfants et de trouver votre consolation dans leur mort? vous aimez mieux qu'ils périssent avec vous, que de les voir régner sans vous ! Quelle espèce d'amour, quel renversement, quelle fureur ! Voilà comment tout est renversé dans la conduite des amateurs du monde, ils révoquent l'oblation qu'ils ont faite de leurs enfants au Seigneur en les présentant au baptême, et lui ôtant le droit de disposer d'eux selon les desseins éternels, ils lui refusent ceux qu'il appelait à cet excès d'honneur, et le forcent de prendre ceux qu'il ne voulait pas et qu'il aurait sanctifiés dans l'état séculier ; conduite bizarre, criminelle, irrégulière, qui ne peut qu'attirer sa colère et augmenter les désordres à l'infini ; car c'est ce qui remplit l'Eglise de ministres scandaleux, les compagnies souveraines de mauvais magistrats, les monastères de religieuses très-imparfaites, le monde de confusion. Eh ! le moyen que le ciel verse ses bénédictions sur des engagements indiscrets et présomptueux auxquels il n'a point de part ! On n'a semé que du vent, que doit-on s'attendre de recueillir autre chose que des tourbillons et des tempêtes, *ventos seminaverunt, turbinem metent.* (*Osée*, VIII.) On se conduit dans la profession qu'on a embrassée par le même esprit qu'on y est entré, on la déshonore, on s'amasse un trésor de colère pour le jour des vengeances.

Mais Dieu ne l'attend pas toujours pour punir les principaux auteurs d'un tel crime, il permet qu'ils soient les premiers à ressentir les effets funestes de ces desseins ambitieux où ils n'ont consulté que la chair et le sang. Ces enfants, pères et mères, dont vous avez fait vos idoles, et pour qui votre amour déréglé a été pire que la haine des démons, sont les premiers à vous payer d'ordinaire, ainsi que vous le méritez ; vous avez, par une préférence cruelle, déshérité les autres pour les avantager à leur préjudice ; qu'arrivera-t-il ? Je vous prédis, et en ai pour garant mille et mille expériences, que vous n'éprouverez qu'ingratitude de leur part : ils rempliront votre vie de chagrins et d'amertumes. Dieu, dont vous avez usurpé les droits inviolables par un attentat des plus criminels, vous privera de ceux qui vous appartenaient le plus légitimement. Ces biens d'Eglise que vous faites entrer dans votre maison, e que vous mêlez avec les vôtres, les consumeront comme la plume de l'aigle fait celle des autres oiseaux ; ces richesses se feront des ailes, et il se trouvera que tout ce que vous aurez amassé aura été mis dans un sac percé, le souffle du Seigneur le dissipera entièrement.

Que votre propre intérêt vous oblige donc à changer de conduite ; réparez la précédente autant qu'il est en vous ; ne désirez avoir des enfants qu'afin qu'ils soient tout à Dieu ; si vous lui en demandez, que ce ne soit que pour les lui rendre et les lui offrir après les avoir reçus de sa bonté, et appli-

quez-vous à veiller sur eux avec un soin extrême, pour conserver leur innocence baptismale et les garantir de la contagion du siècle qui la pourrait ternir. Faites qu'ils avancent dans l'amour de Dieu à mesure qu'ils croissent en âge, afin que, quelque parti qu'ils prennent dans la suite, ils s'y sanctifient et s'y conduisent d'une manière digne de leur vocation. Et vous, enfants, gardez-vous bien de vous prêter à l'ambition de vos parents, qui n'ont sur vous que des vues humaines ; apprenez qu'en ce cas vous êtes obligés de les haïr, et que cette haine n'a rien que de juste et de méritoire. C'est ce qu'il faut voir présentement

SECOND POINT.

Il n'y a aucune contradiction dans l'Ecriture sainte lorsqu'elle commande, d'une part, aux enfants d'honorer leurs pères et leurs mères, de leur obéir en tout, parce que cela est agréable au Seigneur, et, de l'autre, lorsqu'elle dit que celui qui ne hait pas son père et sa mère, son frère, ses sœurs, et même sa propre vie, ne peut être disciple de Jésus-Christ. Ces deux propositions contraires en apparence s'accordent parfaitement par cette maxime évangélique que c'est une loi de haïr ses parents et tout ce qui est de la génération d'Adam, quand ils nous détournent du service de Dieu, non en leur voulant du mal, ce qui n'est jamais permis, mais en consentant de les perdre plutôt que le souverain bien. Il ne faut pas qu'un père et une mère s'imaginent que cette qualité leur donne sur leurs enfants une souveraineté absolue et indépendante : leur fécondité est un effet de la puissance de Dieu ; ils ne doivent commander à ceux qu'ils ont reçus de lui que selon sa loi; leur puissance a ses limites : elle cesse en concurrence de la sienne ; on ne prescrit jamais contre ses droits ; il a un domaine inaliénable sur tout ce qui respire, et c'est un attentat indigne de grâce de vouloir disposer selon son caprice, et selon des lois introduites par la cupidité, de ce qui lui appartient par tant de titres. Un enfant, de son côté, qui regarde en son père l'autorité du Père qu'il a dans le ciel, ne met point d'autres bornes à son obéissance que celles que la Loi de Dieu même l'oblige d'y mettre ; or, cette loi soustrait la vocation des enfants à la jurisdiction paternelle. Dieu se réserve le choix de ceux qu'il appelle à l'état monastique ou au ministère ecclésiastique; il faut être appelé de lui comme Aaron, et comme Jésus-Christ même, pour exercer ces fonctions sacrées et n'y pas trouver sa condamnation ; que si le moindre petit prince ne pourrait souffrir qu'on lui donnât tels et tels officiers malgré lui, Dieu sans doute le souffrira beaucoup moins, ni qu'on prétende régler dans l'exercice du ministère ceux-mêmes qu'il aura appelés, ainsi que font aujourd'hui les parents, selon la chair, du Sauveur qu'ils trouvent déjà engagé dans le ministère de la prédication.

Il est du devoir des parents d'examiner si la vocation de leurs enfants a les marques et les caractères d'une vocation divine, ou, si elle n'est point l'effet de quelque dépit, de quelque mouvement humain, de quelque ferveur indiscrète qui s'éteindra bientôt ; mais après avoir pris ces justes et sages précautions, il faut qu'ils obéissent eux-mêmes et qu'ils fassent de leurs propres mains le sacrifice des enfants qu'ils aiment le plus, ainsi qu'Abraham fit d'Isaac son fils unique. De quoi peuvent-ils se plaindre? c'est Dieu seul qu'on leur préfère; des enfants ainsi consacrés à Dieu comme des victimes pures, sans tache, infiniment agréables à ses yeux, seront pour la famille une source de bénédictions même temporelles, aussi bien que spirituelles.

Et vous, enfants, dès que vous serez engagés dans ce glorieux parti, infiniment préférable à toutes les dignités de la terre, ne vous occupez que du soin de servir un tel maître, et de remplir les devoirs que votre état vous impose ; si vos parents exigeaient quelque chose qui y fût contraire, imitez ces anciens lévites qui méconnurent les leurs et vengèrent sur eux l'outrage qu'ils avaient fait au Dieu vivant en adorant le veau d'or avec le reste du peuple; ce qui leur attira cet éloge de Moïse : Vous avez consacré vos mains au Seigneur, il vous confirme l'honneur d'être sa tribu sainte, appliquée uniquement à son culte.

Quoique leur sacerdoce fût charnel et que sa plus grande gloire ait été de figurer celui de la nouvelle alliance il était toutefois défendu au grand prêtre de s'habiller de deuil à la mort de ses proches et de donner des marques extérieures de douleur, comme de s'arracher les cheveux, de déchirer ses vêtements, où même se trouver à leurs funérailles, de peur de ne pas respecter assez l'onction sacrée qu'il avait reçue à sa consécration.

Si nous remontons plus haut, nous trouvons un Melchisédech prêtre du Très-Haut, introduit comme un homme sans père, sans mère, sans ancêtres. D'où vient ce silence mystérieux de l'Ecriture, si exacte à rapporter la généalogie de ceux dont elle parle? Le Saint-Esprit nous apprend par là que tous ceux qui sont honorés du sacerdoce doivent avoir des parents comme s'ils n'en avaient pas et être pleinement dégagés des affections humaines; qu'ils doivent étouffer tous les mouvements de la nature qui les affaibliraient dans le chemin de la perfection où ils sont entrés et dans lequel ils doivent conduire les autres.

Venons à celui dont Melchisédech a eu l'honneur d'être une figure si expresse, vous voyez bien que je veux parler de Jésus-Christ, le docteur des hommes et leur modèle. Il nous apprend dans son Evangile qu'il n'est venu sur la terre que pour y faire de saintes divisions, pour séparer les enfants de leurs pères et de leurs mères et inspirer à ses disciples une sainte haine de leurs plus proches, lorsqu'ils forment des obstacles à l'œuvre qu'il leur a confiée.

Quoique l'affection qu'avaient pour lui saint Joseph et sa sainte Mère fût très-épurée et ne tînt rien de l'imperfection des pères et mères ordinaires, il nous a voulu toutefois montrer en leurs personnes combien ses ministres doivent avoir peu d'égard aux liens de la chair et du sang, lorsqu'il s'agit des intérêts de Dieu. Le plus doux des hommes, ou plutôt l'enfant le plus soumis et le plus respectueux qui ait jamais été sur la terre, fait à la sainte Vierge sa mère, qui lui témoignait la douleur qu'elle avait ressentie pour sa perte, ce fut lorsqu'il resta à Jérusalem à l'âge de douze ans, une réponse qui vous paraîtra sans doute rude et mortifiante : Pourquoi est-ce que vous me cherchiez, ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon Père ? O premières paroles de notre grand prêtre proférées dans le temple, paroles de consécration, de sacrifice et de zèle ! Qu'elles nous apprennent bien à faire l'œuvre de Dieu sans consulter que lui seul ! Aux noces de Cana elle sollicite un miracle de sa charité, dans le besoin pressant de ceux qui les y avaient conviés ; il la rebute encore et la traite, ce semble, avec plus d'indifférence : Femme, qu'y a-t-il entre moi et vous ? Il aime mieux paraître traiter sa mère avec quelque dureté que de manquer de donner aux pères et aux mères cet avis important, de ne pas s'ingérer de régler la vocation de leurs enfants, ou ses fonctions, encore moins les porter à se signaler par des actions éclatantes pour s'en faire honneur.

Voyez avec quelle sévérité il traite aujourd'hui ses autres parents, dont les vues étaient aussi basses et intéressées que celles de Marie étaient pures et innocentes. Mon temps, leur dit-il, n'est pas encore venu, mais pour le vôtre, il est toujours prêt ; le monde ne saurait vous haïr, mais pour moi il me hait parce que je rends témoignage que ses œuvres sont mauvaises. O témérité insensée qui sans lumière, sans vertu, sans autorité, prétend régler nos démarches dans l'usage du ministère sacerdotal, fausse prudence, avarice sacrilége, ambition damnable, qui met à profit des talents et des dons gratuits, que Dieu n'a distribués que pour sa gloire ! O activité inquiète des enfants d'Adam, qui leur fait faire autant de chutes que de pas, fausse liberté qui les assujettit à la tyrannie du démon !

Il est rapporté ailleurs que comme sa mère et ses frères demandaient à lui parler, pendant qu'il instruisait le peuple, il répondit à celui qui l'avait averti de leur part : *Qui sont mes frères?* Et étendant la main vers ses disciples ; *Voici*, dit-il, *ma mère et mes frères, je reconnais pour tels tous ceux qui accompliront la volonté de mon Père céleste.*

Il est vrai qu'il choisit pour apôtres Jacques, Jean et Jude, ses cousins ; mais outre que son choix les en rendait dignes et était réglé par une sagesse souveraine, il éleva saint Pierre, qui ne lui était pas parent, à la principauté de l'apostolat, et au gouvernement universel de son Eglise : Laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts, répliqua-t-il à celui qui, appelé à sa suite, lui demandait la permission d'aller rendre les derniers devoirs à son père.

Ainsi, un vrai ministre des autels, un religieux accompli, est un homme élevé au-dessus de tout ce qui est temporel, insensible à l'affection charnelle, uniquement occupé de sa sanctification et de celle des autres, qui n'a dans le cœur et devant les yeux que la volonté de Dieu, dont il fait sa nourriture la plus délicieuse, ne tenant qu'à lui et à l'Eglise, qu'il regarde comme son épouse, et pour l'amour de laquelle il quitte volontiers père et mère, ne sachant ce que c'est qu'acquiescer à la chair et au sang.

Mais que ces vrais Nazaréens sont rares ! Combien cette voix enchanteresse d'Eve, *Manifestez-vous au monde*, en a-t-elle séduits? Car saint Augustin nous avertit que nous avons une Eve à craindre dans nos proches, fussent-ils sœurs ou mères ; combien cette fausse tendresse en a-t-elle perdus, et en perd-t-elle encore tous les jours, les obligeant à quitter des lieux où ils faisaient des profits certains, mais moins exposés au monde, pour passer en d'autres plus proportionnés, leur faisait-on accroire, à leurs talents, où ils ont trouvé des écueils, sans être d'aucun secours aux autres.

Le saint concile de Trente, assemblé pour réformer les abus qui défiguraient la face de l'Eglise, a regardé celui-ci comme l'un des plus pernicieux et comme une pépinière de maux (c'est le nom qu'il lui donne). Un ecclésiastique qui s'est rendu esclave de ce faux amour, laisse éteindre insensiblement l'esprit de sa vocation ; ce soldat de Jésus-Christ s'embarrasse dans les affaires séculières, il travaille à l'agrandissement et à la fortune de ses proches, s'intrigue dans le monde, et se trouve bientôt couvert de sa poussière, ou plutôt plongé dans sa boue. On donne entrée en son cœur aux passions les plus dangereuses, surtout à l'amour de la gloire et à celui de l'argent; on est tenté d'amasser et de thésauriser pour les enrichir ; qu'il est malaisé de se défendre de leurs plaintes, de leurs caresses, de leurs artifices ! comment soutenir longtemps tant d'attaques réitérées ? les bons traitements qu'ils font engagent, malgré qu'on en ait, à la reconnaissance, laquelle se fait aux dépens des devoirs de justice et de charité qui affectent les revenus ecclésiastiques aux pauvres, lorsque les parents ne le sont pas eux-mêmes. Ainsi, par un renversement déplorable du bon ordre et des lois de l'Eglise, on donne à des personnes accommodées ce qu'on n'a reçu que pour des indigents ; le nécessaire de ces derniers sert à entretenir le luxe et le faste des premiers.

Les autres passions excitées et entretenues à cette occasion, causent de pareilles plaies à nos âmes ; la crainte de la perte de leur procès, de leur réputation, leurs querelles, leurs partialités, tout cela nous oc-

cupe et nous agite ; le bon état pareillement de leurs affaires, l'augmentation de leurs revenus, les alliances avantageuses qu'ils contractent, nous causent de la joie et nous transportent. Est-ce là, Seigneur la situation naturelle d'un cœur qui ne doit respirer que l'etablissement de votre règne dans les âmes et n'être animé que de passions saintes?

De là naît la dureté de ces bénéficiers envers les pauvres, leur lâcheté et leur molle complaisance envers les riches qui peuvent nuire aux parents ou les favoriser. De là les exactions et les épargnes sordides ; de là un demi-abandon de leurs églises qu'ils ne desservent que par manière d'acquit ; de cette source funeste sortent encore les trafics sacriléges de bénéfices et les efforts qu'on fait pour en accumuler; de là les promotions des indignes, les résignations sans avoir égard aux lois divines et ecclésiastiques, les démissions frauduleuses et illusoires ; de là mille pratiques criminelles qui déshonorent l'Eglise, font blasphémer le saint nom de Dieu par ses ennemis et causent la perte d'une infinité d'âmes.

Voilà ce que produit l'affection déréglée des parents pour les enfants, et réciproquement celle des enfants pour les parents ; voilà de quelle sorte le démon a trouvé le secret d'introduire parmi ceux qui font profession de célibat tous les vices et les déréglements de ceux qui sont engagés dans l'état du mariage.

Quel remède à de si grands maux? La foi, qui nous rend les biens et les maux de l'autre vie présents, la charité, qui n'est point ambitieuse, et ne cherche pas ses propres intérêts. Faites de sérieuses réflexions sur tout ce que vous venez d'entendre; considérez les ravages que l'ambition fait dans le monde, et ses suites effroyables pour l'autre vie ; pleurez donc; poussez des cris et comme des hurlements dans la vue des misères qui doivent fondre sur vous. Que vous servira-t-il, à vous et à vos enfants, de leur avoir laissé de grands biens, et tout le lustre possible? Si vous n'avez fait que charmer leurs maux en fomentant leur orgueil, de manière qu'il ne les sentiront que lorsqu'il n'y aura plus de remède, vous êtes non-seulement des cruels, mais encore des impies, et d'autant plus impies, que vous construisez la profane Babylone des démolitions mêmes du temple de Dieu ; des insensés (ce terme est encore trop doux), car y eut-il jamais de folie plus insigne, de stupidité plus grossière, de désespoir plus brutal et plus enragé, que celui d'un père et d'une mère qui bâtissent sur le bord d'un précipice, exposé aux orages et tout prêt d'ensevelir pour jamais le triste sujet de leurs joies et de leurs plaisirs; d'un père et d'une mère insensibles à l'alternative inévitable d'une éternité de bonheur ou de misères incompréhensibles qui succéderont à cette vie courte et fragile? ah! Dieu veuille qu'ils n'aient pas à essuyer à jamais les sanglants reproches de ces enfants qu'ils auront précipités dans les enfers.

Renoncez à cet amour désordonné qui vous rend misérables dès ce monde, pour n'aimer vos enfants qu'en Dieu et pour Dieu ; que votre soin capital soit de conserver en eux le précieux trésor de la grâce baptismale, et le droit inestimable qu'ils ont acquis dans ce Sacrement à l'héritage céleste. Pour cet effet veillez sans cesse, et ôtez de leur chemin les pierres qui les peuvent faire trébucher; inspirez-leur des sentiments dignes de leur seconde naissance, qui les empêchent de dégénérer jamais de l'auguste qualité d'enfants de Dieu, et une louable ambition qui les pousse à faire de saintes violences pour occuper les premières places dans le royaume de leur Père céleste ; travaillez à les lui rendre agréables, non au monde ; à les former pour le siècle futur, non pour le présent; non à fomenter leurs passions en leur inspirant la cupidité des honneurs, des plaisirs, des richesses, mais à les remplir de la foi qui méprise les honneurs, et de la charité qui répand les richesses et fait user sobrement des créatures.

Et vous, enfants, soyez soumis à vos parents, comme Jésus-Christ l'a voulu être aux siens pour vous donner l'exemple; mais du moment qu'il s'agira des intérêts de votre Père céleste et de suivre l'attrait de son divin esprit qui vous appelle hors du monde pour être totalement à lui, ne connaissez plus d'autres pères que le sien ; obéissez à sa voix sans aucuns égards humains, quoique votre mère, les cheveux épars et les habits déchirés, vous montre le sein dont elle vous a allaité, et que votre père soit étendu sur le seuil de la porte pour vous fermer le passage ; passez par dessus lui, foulez courageusement sur son corps décrépit, et allez en volant, sans verser une larme, vous ranger sous l'étendard de la croix; c'est en cela que consiste la véritable piété. La maison brûle, le plancher est prêt de fondre sous mes pieds (ces dernières paroles avec lesquelles je finis sont de saint Bernard), et on m'empêche de sortir pour me garantir de l'embrasement, et mettre ma vie en sûreté ! on veut me persuader de retourner, lorsque j'ai été assez heureux pour échapper un tel péril, et ce sont ceux-là mêmes que je laisse au milieu de l'incendie ! Quel aveuglement ! quelle extinction de foi ! quelle prodigieuse manie! Si vous ne vous souciez pas de périr, pourquoi périrai-je avec vous? Si vous abandonnez le soin de votre salut, pourquoi vous opposer au soin que je prends du mien? Pourquoi renoncerai-je à cet avantage infini! Vous me voulez sacrifier au monde et à vos vues basses. Je m'immole au Seigneur, et plaise à sa majesté suprême de recevoir ce sacrifice en odeur de suavité. Ne doutez pas que celui pour l'amour duquel vous l'avez fait si généreusement ne vous rende des pères et des mères au centuple dès ce monde même, et ne vous donne dans l'autre un rang éminent et distingué. C'est ce que je vous souhaite.

SERMON XXXIX.

Pour le mercredi de la Passion.

DES MARQUES DE L'ÉLECTION ÉTERNELLE.

Oves meæ vocem meam audiunt, et ego cognosco eas, et sequuntur me. (*Joan.*, X.)

Mes brebis entendent ma voix, je les connais et elles me suivent.

Il est surprenant que les hommes qui ont tant de curiosité pour des choses frivoles et même nuisibles en aient si peu pour celles de la dernière conséquence; qu'ils désirent passionnément de percer le voile de l'avenir pour connaître ce qui leur arrivera dans le cours de leur vie, s'ils parviendront à certain emploi, à un établissement considérable, si tel mariage réussira, et soient indifférents pour leur sort et leur repos éternel. On aurait peine à croire jusqu'où cette démangeaison inquiète en a poussé quelques-uns que Dieu y a livrés par un jugement terrible, si on ne connaissait quelle est la corruption du cœur humain, et qu'on n'en eût trop d'exemples; elle est allée jusqu'à recourir à des moyens noirs, détestables, à lier une espèce de commerce et de société avec les démons. Qui peut y penser sans horreur? et on n'est touché d'aucun désir d'apprendre de l'Auteur même de la félicité, de l'Oracle de la vérité incarnée, quelles sont les marques et les caractères de sa prédestination. Il nous donne dans cet évangile toutes les lumières que nous pouvons désirer sur un si grand intérêt. Ne soyons pas rebelles et incrédules comme les Juifs de notre évangile, qui ne s'appliquent qu'à contredire celui qui les venait chercher comme des brebis dispersées, et les renfermer avec nous dans le même bercail. Recevez donc, avec une humble joie mêlée de crainte, l'éclaircissement que Jésus-Christ daigne vous donner sur votre destinée. Il vous fera connaître tout ce qu'il vous est expédient de savoir sur ce point. Je ne l'emprunterai pas d'ailleurs que de mon évangile, dans lequel je trouve le caractère de ses vraies brebis. C'est ce dont je vais traiter dans mon premier point; et, dans le second, de l'avantage inestimable d'être de ce nombre. Il n'y a que l'esprit de Dieu qui puisse sonder ses profondeurs. Invoquons-le par l'entremise de la plus sainte et de la plus pure des créatures qui conçut le Verbe en son sein virginal, après avoir donné son consentement aux paroles de l'ange. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Jésus-Christ nous marque les principaux caractères de ses brebis chéries dans les paroles qui m'ont servi de texte; j'y trouve les qualités essentielles aux brebis intelligentes qui sont la docilité pour écouter sa voix, la fidélité à lui obéir, et la reconnaissance pour le soin dont il veut bien se charger.

Le premier de ces caractères est l'estime et l'amour de la parole divine, comme c'est une marque et un caractère de réprobation de n'en avoir que du mépris et du dégoût. Jésus-Christ le dit formellement dans les paroles qui m'ont servi de texte, et ailleurs, celui qui est de Dieu entend la parole de Dieu. C'est pour cela même, dit-il aux Juifs, que vous rejetez celle que je vous annonce, parce que vous n'appartenez point à Dieu; vous n'êtes pas ses enfants, mais ceux du diable. Le Psalmiste compare ceux qui sont dans cette disposition criminelle aux aspics qui se bouchent les oreilles, pour ne pas entendre la voix de celui qui les enchante sagement, c'est-à-dire des ministres sacrés qui emploient le charme innocent de cette parole pour les gagner.

En quelques désordres qu'un pécheur puisse être engagé, lors même qu'il est le plus assujetti à ses passions et tyrannisé par ses mauvaises habitudes, il y a toujours sujet de bien espérer de lui, lorsqu'il a du goût et de l'attrait pour la parole de Dieu, qu'il n'a pas d'éloignement de l'entendre, et aime mieux se condamner du mal qu'elle lui reproche, que de l'accuser et la condamner elle-même, et casser ce miroir fidèle qui lui découvre sa laideur et sa difformité. Car comme il y a de certaines marques qui font connaître où l'on doit trouver des mines d'or et d'argent, quoique cachées dans le fond des montagnes, et d'autres qui désignent la fertilité d'un champ, quoiqu'alors hérissé de ronces et d'épines; ainsi il y a des traces d'un regard favorable de Dieu sur les âmes encore plongées dans le vice, qui s'entrevoient par ceux qui ont de l'expérience dans les choses spirituelles. Or l'une des plus considérables de toutes est cet amour des vérités évangéliques gravé dans le cœur de quelques pécheurs. C'est la disposition dans laquelle saint Augustin nous apprend avoir été durant les déréglements de sa jeunesse. La passion ardente qu'il avait conservée pour s'instruire de la vérité, était parmi les ténèbres qui l'environnaient, comme une étincelle du feu qui devait un jour éclairer et embraser toute l'Eglise.

C'est une semence de vie qui, tôt ou tard, porte son fruit, une médecine salutaire, dont la vertu pénètre peu à peu dans les entrailles, les veines, le cœur, en chasse le venin et renouvelle un pécheur: pour les justes, le principal moyen qu'ils aient de se maintenir dans la grâce, c'est d'aimer la parole de Dieu et d'y trouver leur consolation. C'est par le sentiment des chastes délices qu'y avait éprouvées le Prophète, qu'il dit à Dieu: *J'ai trouvé vos paroles et m'en suis nourri; elles ont rempli mon cœur d'allégresse;* il ajoute: *Je ne me suis point trouvé dans les assemblées de jeu et de vanité.* Eh! comment une âme accoutumée à se nourrir de cette manne, de ce pain céleste, pourrait-elle se rabaisser à la nourriture des pourceaux? Comment serait-elle capable de se laisser éblouir par la fausse lueur de cette figure du monde qui passe? Comment n'avoir pas un profond mépris pour des bagatelles d'enfants? Tous ces divertissements ne sont qu'une viande fade et insipide dont elle ne peut manger, parce qu'elle n'est pas assai-

sonnée du sel de la sagesse. Ce ne sont que viandes peintes, des ombres et des chimères. Aimez les Ecritures, dit saint Jérôme, et vous ne serez nullement touché des vices de la chair. Vous y découvrirez mille motifs qui vous porteront à éviter les objets des passions : la disproportion infinie du temps à l'éternité, des biens fragiles de la vie présente, et des biens solides et immenses de la future, les petits maux de notre pèlerinage et les tourments horribles et inconcevables de l'enfer, aussi bien que le poids immense de la gloire qui nous attend. Un homme qui, du sommet d'une haute montagne, baisse sa vue sur une ville située au fond du vallon, n'y distingue presque rien; les plus hautes tours lui paraissent comme des huttes et des cabanes, et les hommes comme des fourmis. Tel est celui dont la conversation est dans le ciel par la lecture fréquente de l'Ecriture : il est quasi désabusé, de même que ses heureux citoyens, de la vanité du monde; il connaît le vide et le néant de tout ce qui agite ceux qui s'y attachent. Il a peine à comprendre l'excès de leur folie; il gémit de leur illusion pitoyable; il devient supérieur à la plupart des tentations qui les renversent, et acquiert peu à peu tant de force et d'immobilité d'âme qu'il pourrait défier, non plus les richesses, les voluptés, les vains titres d'honneur (tout cela lui paraît trop peu de chose), mais ce qu'il y a de plus terrible au monde, de le séparer de la charité de Jésus-Christ.

C'est ici que je souhaiterais avoir un peu de ce beau feu d'éloquence de saint Chrysostome pour vous inspirer l'amour de l'Ecriture sainte, surtout du Nouveau Testament. Ce grand docteur emploie mille images et mille couleurs différentes; il en va chercher jusque dans le paradis terrestre pour nous faire concevoir les richesses et les beautés de ce livre divin. Il le compare à un trésor dont les moindres pierreries sont capables de nous enrichir, à un arsenal muni de toutes sortes d'armes, à une boîte de parfums dont la bonne odeur s'augmente à mesure qu'on les remue, à une fontaine de miel, une pharmacie fournie des médicaments les plus recherchés.

Il veut qu'on s'en approche comme d'un festin magnifique avec une faim et une soif spirituelle, et qu'on ne prétende pas s'excuser par ces paroles si froides : Je suis attaché au barreau, j'exerce un métier, j'ai une femme et des enfants à nourrir, je suis un homme du monde; ce n'est pas à moi à lire l'Ecriture. Que dites-vous, mon ami; vous êtes au milieu de la tempête, en péril éminent de faire naufrage; vous voilà au milieu de la mêlée où vous recevez à tout moment de nouvelles blessures; une femme vous contrarie, un enfant vous afflige, un domestique vous met en colère; vos voisins vous regardent avec envie, on vous trahit, on vous supplante; les charges publiques, les subsides, les exactions remplissent votre vie d'amertume; vous avez donc un besoin continuel de trouver votre force et votre armure dans ce livre divin; respirant presque sans cesse un air empesté, ne devez-vous pas vous munir souvent de contre-poisons?

Puisez donc avec joie dans les fontaines du Sauveur, enivrez-vous saintement de ce vin délicieux qui vous fera oublier vos misères, engraissez-vous de cet aliment incorruptible, rassasiez-vous de ce miel exquis qui vous inspirera du dégoût pour les plaisirs des sens, cherchez dans cette sainte lecture de la force dans vos faiblesses, du secours dans vos tentations, de la consolation dans vos peines, de la patience dans les maux, de quoi soutenir votre foi, quand elle chancelle, réveiller votre espérance des biens à venir, lorsque ceux du monde vous attirent, donner une nouvelle vigueur à votre charité, lorsqu'elle devient languissante.

Que ceux entr'autres qui reviennent de grands égarements, et sur lesquels le démon a pleinement exercé sa tyrannie, y aient une dévotion particulière. Il est rapporté dans l'*Histoire* d'Eusèbe que saint Jean l'évangéliste, déjà fort avancé en âge, ayant cherché avec d'extrêmes fatigues, et ramené au bercail un jeune homme qu'il avait confié à un évêque d'Asie, après l'avoir enfanté à Jésus-Christ; mais qui s'était perverti dans la suite et fait chef de brigands, il offrit pour lui à Jésus-Christ le sacrifice de ses prières, de ses larmes et ses jeûnes, et que, pour modérer l'excès de terreur dont il le voyait agité, il adoucissait son cœur par diverses paroles de l'Ecriture comme par un saint enchantement.

Ne vous imaginez pas toutefois que dès que vous sentez quelque plaisir à lire ou entendre la parole divine, vous soyez marqué au coin des élus. Si vous en demeurez-là sans passer à la pratique, ce goût est une illusion : vous ne cherchiez dans ces sacrés oracles qu'une satisfaction toute sensuelle, de même que les citoyens de Babylone, qui pressaient les Juifs, leurs captifs, de leur chanter quelques-uns des cantiques de Sion, et de leur en faire entendre la douce harmonie. Savez-vous que cette parole, dont le son ne fait qu'ébranler l'air, sans pénétrer votre cœur, s'élèvera contre vous et fera votre condamnation, parce que le serviteur qui sait la volonté de son maître et néglige de l'accomplir, sera puni plus sévèrement que celui qui l'ignorait, dit Jésus-Christ dans l'Evangile, et que ce ne sont pas ceux qui reçoivent, même avec quelque joie, la semence de la parole sur la surface de leur cœur qui seront justifiés; mais ceux qui lui laissent prendre racine, dans l'âme desquels elle germe et porte du fruit. Un amour oisif et infructueux de la vérité est faux : celui-là l'aime sincèrement qui la pratique par la charité; il n'y a qu'elle qui nous délivre de la servitude du péché et nous donne une juste confiance de nous soutenir au tribunal du juge suprême.

Ainsi il est de toute autre importance aux

brebis spirituelles de suivre leur pasteur que d'entendre sa voix. Elles savent que la désobéissance est la source fatale de tous nos maux, et que l'homme ayant secoué le joug de son Dieu, comme un cheval indompté, ne peut rentrer dans l'ordre qu'en se laissant conduire comme une brebis. C'est là leur vraie disposition; elles renoncent en tout à leur volonté propre, qu'elles regardent comme un écueil pour se conformer à celle de Jésus-Christ, leur port et l'abri où elles sont en sûreté, ne connaissant point d'autre joie ni d'autre gloire que de s'attacher à lui, et craignant incomparablement plus les dents du loup infernal dont elles deviendraient la proie pour peu qu'elles s'écartassent, que les coups de la houlette pastorale; elles le suivent courageusement dans la voie des humiliations de la pauvreté, des contradictions, des souffrances, voie affreuse aux sens et à l'imagination; elles le suivent sans murmurer ni se troubler pour toutes les peines que la nature y éprouve, prêtes à l'accompagner au Calvaire et s'y laisser égorger sans ouvrir seulement la bouche, pour avoir ce dernier trait de conformité avec lui.

C'est ainsi que les brebis de Jésus-Christ deviennent fécondes, et qu'il ne s'en trouve aucune de stériles parmi elles; mais qu'elles se gardent bien de se complaire dans leurs propres œuvres et de s'attribuer cette fécondité. C'est un pur don de la grâce et un effet de l'amour du Père éternel qui nous a créés, comme parle saint Paul en Jésus-Christ, dans les bonnes œuvres. C'est son esprit qui conduit tous nos pas dans la voie de ses commandements, qui nous applique à tout bien et nous favorise du grand don de la persévérance qui les couronne tous. Quelle reconnaissance ne demande pas un tel excès de bonté. Oh! que ne puis-je embraser vos cœurs de ce feu sacré! Que ne puis-je l'allumer par toute la terre!

Eh! comment, à moins que d'être plus dur que le marbre ou le bronze, notre cœur n'est-il pas attendri et échauffé par tant de bienfaits et par ce nombre innombrable de grâces dont Dieu nous a comblés? Pourrions-nous bien être insensibles à toutes ces faveurs, froids au milieu de tant de brasiers, impénétrables à tous ces traits. Une pierre, toute dure qu'elle est, rend du feu au premier coup du fer qui la frappe; la neige et la glace se fondent auprès du feu; le bœuf et l'âne reconnaissent le bien qu'on leur fait; les bêtes mêmes les plus sauvages s'apprivoisent et marquent quelque gratitude. Quel moyen donc qu'étant inondés de grâces nous n'en conservions aucun ressentiment, que nous oublions un Dieu qui s'abaisse à combler de ses plus chères faveurs des créatures qui en sont d'autant plus indignes que leur indignité ne leur est jamais assez connue.

Le jour ne suffirait pas pour faire le dénombrement de ces grâces : bornons-nous à celle de la conversion, par laquelle cet adorable Pasteur nous a arrachés de la gueule du démon, à demi dévorés : *Quomodo si eruat Pastor duo crura, aut reliquum auriculæ.* (*Amos*, III.)

Sachez, pécheurs, que lorsque Dieu nous décharge du poids de nos péchés, il y substitue celui de la reconnaissance; ce nouveau succède au premier, mais aussi doux, aimable et léger que l'autre était dur, lourd et accablant. Mes péchés multipliés étaient comme un poids insupportable dont mon âme était écrasée; voilà la voix d'un homme qui sent le poids de ses iniquités et gémit sous cette masse énorme, ce talent de plomb dont parle le prophète Zacharie. *Que rendrai-je au Seigneur pour avoir rompu mes liens?* Voilà la voix de celui qui sent le poids de la reconnaissance, et que la charité de Jésus-Christ presse.

Malheureux qui ne sent pas ce poids! il l'éprouvera un jour plus assommant que celui des montagnes qu'il conjurera de tomber sur lui. Car l'ingratitude est un vent brûlant qui tarit la source des bienfaits de Dieu; c'est un monstre horrible qui blesse les regards. Ce n'est pas tant un péché qu'une multitude de péchés, puisqu'elle les fait tous renaître en quelque sorte, les surpassant par sa grièveté. Ne pourrait-on pas la regarder comme ces sept démons qui, rentrant dans une âme d'où ils avaient été chassés, rendent son état plus funeste que jamais? O vice abominable, qu'il faut que tu renfermes de malignité et d'opposition à la bonté souveraine!

Soyons donc fidèles à payer à notre divin Roi le tribut de la reconnaissance dont il est si jaloux, tribut qui, bien loin de nous appauvrir, nous enrichira à jamais et nous attirera de nouvelles grâces. Faisons remonter à leur source ces eaux célestes, afin qu'elles coulent de nouveau avec plus d'abondance. Ayons les yeux ouverts sur l'abîme d'où Jésus-Christ nous a retirés, admirons de quelle sorte il a affranchi nos âmes de la servitude du démon, et rompu des chaînes plus que de fer, que notre volonté s'était forgées à elle-même. Considérons-nous comme un oiseau échappé des filets du chasseur, une brebis arrachée de la gueule du loup, un tison retiré du milieu de l'embrasement. Que l'action de grâces nous devienne familière et comme naturelle, et que notre vie soit un cantique continuel.

Mais gardez-vous bien de vous figurer que la reconnaissance ne soit qu'une vertu de pénitent ; elle n'est pas moins nécessaire à ceux qui ont conservé l'innocence. O Dieu! serait-il bien possible que la grâce fît des ingrats, et qu'on fût moins obligé d'aimer, parce qu'on a reçu davantage et qu'on a été plus favorisé que les autres! Ne seriez-vous pas plus redevables à celui qui vous aurait empêchés d'entrer dans la caverne d'un lion, que s'il vous en retirait tout sanglants et portant empreintes dans tout votre corps les marques de ses griffes et de ses dents, et à un sage médecin qui, par ses sages précautions, vous préserverait d'une fièvre maligne, que s'il vous en guérissait après plusieurs accès, épuisés de sang et de vigueur,

Si c'est par vos propres forces que vous vous êtes soutenus et avez persévéré jusqu'ici dans la justice, glorifiez-vous-en, à la bonne heure; mais si c'est par un pur effet de la miséricorde de Dieu que vous avez été garantis de la tentation ou n'y avez pas succombé, ainsi que la foi vous oblige de le croire, que ne lui en rendez-vous la gloire? Que ne vous dépouillez-vous, en sa présence, de toutes les richesses? Que ne le remerciez-vous, comme faisait saint Augustin, de tous les maux que vous n'avez pas faits, puisque vous en avez le principe tout vivant au dedans de vous, et qu'il n'y a qu'une main invisible qui écarte vos ennemis, ou rende leurs attaques inutiles?

Ce n'est qu'une miséricorde toute gratuite qui distingue les élus des réprouvés; ce n'est que cette pluie toute volontaire, que Dieu tient en réserve pour son héritage, qui lui fait produire de bons fruits. Oui, si cette terre pierreuse, qui a été si longtemps foulée aux pieds des passants comme un grand chemin, avait été aussi arrosée et cultivée que la vôtre; si les pluies du ciel lui eussent été départies avec la même abondance, elle aurait porté du fruit en plus grande quantité et meilleur que le vôtre. Loin d'ici ces chastetés fières et superbes, qui insultent à la chute des misérables et n'ont que du mépris et du dédain pour elles. Oh! vous qui entretenez en vous ces sentiments présomptueux, sachez que celle qui pleure humblement la perte de sa virginité, est plus agréable à Dieu que celle qui s'applaudit de l'avoir conservée. L'une a le vice des bêtes, ou plutôt l'a eu; car Dieu ne regarde plus ses désordres comme subsistants, ils sont effacés de son souvenir; et vous avez le vice des démons: craignez leur supplice, et que la menace que Jésus-Christ faisait aux pharisiens orgueilleux ne se vérifie en vous. Je vous le dis en vérité, les publicains et les femmes débauchées entreront au ciel à votre exclusion. Le royaume n'est que pour les humbles, pour les enfants, en un mot, pour les véritables brebis du troupeau de Jésus-Christ, qui ont de la docilité à écouter sa voix, de la fidélité à le suivre, une vive et profonde reconnaissance de ses miséricordes.

Ce sont là les marques naturelles qui pourront calmer nos agitations et nos alarmes dans cette effroyable incertitude, si nous sommes dignes d'amour ou de haine, dans laquelle il faut passer sa vie, et qui nous donneront, sinon une pleine assurance qui ne nous serait pas utile et ne pourrait que nous laisser tomber dans le relâchement, du moins une juste confiance, qui nous donne quelquefois un avant-goût du bonheur que nous espérons dans le ciel; il sera d'autant plus grand que vous aurez plus de soin de fortifier ces marques, et qu'elles paraîtront plus gravées dans toute votre conduite. Pour vous engager à y travailler efficacement, voyons quel est l'avantage inestimable d'être des brebis choisies de Jésus-Christ.

SECOND POINT.

On regarde comme un grand avantage, dans le monde, de posséder la faveur du prince, d'être sous sa protection spéciale, de l'approcher, d'entrer dans sa confidence, d'en recevoir fréquemment des grâces et d'être en passe de faire une grosse fortune. Mais qu'y a-t-il en tout cela (je parle à ceux qui savent faire usage de leur raison au défaut de leur foi) que de vain, de frivole, d'incertain? C'est une machine composée d'une infinité de ressorts, ou plutôt de fils, dont le moindre venant à se rompre, elle ne peut plus jouer; un édifice bâti sur le sable. Tout dépend d'un tour d'imagination, d'une mauvaise humeur, d'un caprice qui vous expose à être foulé sous les pieds d'un chacun, après vous être vu élevé sur leur tête.

Mais je veux que, par un privilége rare, ce prince soit constant dans son amitié et qu'il prenne plaisir de vous en donner les marques les plus éclatantes, vous garantira-t-il des mauvais effets de l'envie à laquelle cette distinction vous expose, de la mort et de ses suites? Vanité des vanités! maudit est l'homme qui met son espérance en son semblable et s'appuie sur un bras de chair, sur un roseau cassé, qui lui percera la main! Et par combien de périls parvient-on à un plus grand péril! Au lieu que, si vous voulez être amis du Dieu tout-puissant, vous l'êtes; il ne vous faudra faire ni bassesses ni fourberies pour supplanter des concurrents, ni dévorer des chagrins et essuyer mille contre-temps. Si vous souhaitez être du troupeau choisi, vous y êtes admis, pourvu que votre désir soit sincère.

Mais pourquoi m'arrêterais-je à relever ce bonheur au-dessus du bonheur chimérique d'un courtisan ou même du favori d'un roi? Tout ce qui passe avec le temps et s'écoule comme l'ombre mérite-t-il d'entrer en parallèle avec ce qui subsiste éternellement? Il vaut mieux opposer cet avantage inestimable au malheur effroyable des réprouvés, qui sont l'infortuné troupeau du démon, prince de ce monde. Car vous devez savoir qu'il a ses brebis, de même qu'il a ses membres, lesquels ne sont autres que ceux qui vivent de son esprit, agissent par son instinct et, dominés par les passions qu'il leur inspire, obéissent à la volonté de leur chair et marchent dans la voie large du siècle.

Ce pasteur détestable, qui mérite plutôt le nom de loup, les mène à ses pâturages, où elles ne trouvent que des herbes venimeuses, que ce qui peut contenter la vanité et la sensualité, si toutefois il était possible de rassasier des passions qui ne disent jamais, non plus que l'enfer, *c'est assez*. Il les repait d'illusions grossières et leur fait boire de l'eau bourbeuse, *aquam turbidam* (*Jerem.*, II), des eaux mortes, plus capables d'empoisonner et d'irriter la soif que de l'éteindre et de l'apaiser; il marche devant elles et les conduit dans des routes écartées, quelquefois âpres et pénibles, *vias difficiles* (*Sap.*, V), afin qu'elles ne puissent plus

rentrer dans la voie, lorsqu'elles s'aperçoivent de leur égarement.

Il est vrai que comme il a plus d'intérêt de rendre les hommes méchants que malheureux en ce monde, parce qu'il saura bien se dédommager en l'autre, il s'applique particulièrement à les amuser et à les empêcher de réfléchir sur leur état. Il leur procure pour cet effet de vains divertissements, et les tient, le plus qu'il peut, hors d'eux-mêmes. Il les engraisse pour les égorger et en faire, avec ses suppôts, un festin délicieux. Le Roi-Prophète était vivement frappé de cette idée; plût à Dieu qu'elle fît la même impression sur eux! Ils ont été à la fin, dit-il, placés en enfer comme des brebis; la mort les dévorera : *Sicut oves in inferno positi sunt, mors depascet eos.* (*Psal.* XLVIII.) Comme ils n'ont pas eu honte de se dégrader et de se ravaler à la condition des bêtes, le cruel ennemi les enlèvera comme des brebis qui n'ont ni raison ni force. Ils se trouveront placés dans le lieu destiné pour leur supplice, au moment qu'ils ne croyaient pas encore avoir commencé de jouir des plaisirs de la vie. O changement épouvantable! comme les brebis sont conduites tout d'un coup et sans la moindre résistance, de l'étable ou des pâturages dans lesquels on les engraissait, à la boucherie, et, ce qui nous doit glacer de frayeur, la mort les dévorera éternellement, ils seront sa proie éternelle sans en être consumés, victimes abominables, salées avec le feu de la justice divine.

Connaissez présentement votre bonheur, ô brebis de Jésus-Christ! dites avec le chantre royal : C'est le Seigneur qui me conduit, que me peut-il manquer? Il m'a établi dans un lieu abondant en pâturages. Ce saint prophète, qui avait mené paître lui-même les troupeaux de son père, avant que de conduire les Israélites, l'a-t-il jamais égalé dans ses soins, ses travaux, sa vigilance infatigable, son courage à courir sur les lions et les ours qui venaient se ruer sur son troupeau, et les déchirer avec les mains? N'a-t-il pas souffert la faim, la soif, le chaud, le froid, la lassitude, enfin une mort cruelle et ignominieuse, pour nous retirer de la gueule du loup infernal et le forcer de rendre sa proie? Quoi de plus consolant pour nous que d'être sous sa conduite? Oh! qu'on est heureux de faire partie du troupeau chéri! Quel repos, quel sujet de joie, parmi les larmes et les afflictions de la vie présente! Car il est dit que celui qui paît Israël, ne dort point. C'est à ce petit troupeau qu'il lui a plu, ainsi qu'il nous en assure lui-même, de donner son royaume : *Complacuit Patri vestro dare vobis regnum.* (*Luc.*, XII.) Mais voyons ces choses plus en détail.

Si des brebis avaient quelque raison, que pourraient-elles désirer davantage que d'avoir un pasteur vigilant, qui eût de l'affection pour elles, de bonnes prairies, des eaux pures, un parc bien fermé, qui les garantît de l'insulte des loups et des bêtes sauvages? Les brebis spirituelles de Jésus-Christ trouvent tout cela en lui, d'une manière excellente et toute singulière. Nous n'avons rien à craindre que de rentrer dans la main de notre conseil et le désir inquiet de jouir d'une fausse liberté et d'une indépendance imaginaire, qui nous assujettiraient au plus détestable des tyrans. C'est ce qui arriva à l'enfant prodigue. Quoi de plus heureux que lui dans la maison de son père? Déchargé de tous les embarras et les soins domestiques, il avait tout à souhait, rien ne lui manquait pour sa satisfaction. Mais, ô instabilité prodigieuse du cœur humain! il voulut avoir la portion du bien qui lui devait échoir un jour; il l'obtient, l'emporte en un pays étranger et la dissipe presque aussitôt en débauches, réduit à la mendicité, à se louer pour avoir du pain, à en manquer et envier les cosses des pourceaux qu'on l'avait envoyé paître à la campagne, tandis que les serviteurs aux gages de son père avaient de tout en abondance. Tels ont peut-être été vos égarements; et puisque le meilleur des pères, au lieu de vous accabler de reproches et de vous chasser de sa maison, vous y a reçu avec des caresses capables de causer de la jalousie à ceux qui lui ont toujours été fidèles; que ce pasteur incomparable vous est venu chercher par les ronces et les halliers, pour vous ramener au bercail, et vous y a rapporté sur ses épaules, instruisez-vous à vos dépens, ne succombez plus à la tentation de faire un nouveau pacte avec la mort. Dites : Ah! qu'il fait bon être sous la conduite d'un tel pasteur! Qui sera capable de m'en séparer dorénavant? Malheur à l'âme audacieuse qui s'est flattée d'être mieux, lorsqu'elle vivrait sous sa propre conduite! je renonce à la mienne comme à celle du plus aveugle de tous les guides, qui ne peut que heurter contre les pierres et me jeter dans le précipice. Ah! que je dormirai en repos, mon Dieu, quand je vous aurai pour mon conducteur!

Ces pâturages fertiles et délicieux ne sont autres que les saintes Écritures, comparées par saint Chrysostome à une prairie émaillée de mille fleurs qui réjouit les yeux par son agréable verdure. Il y a là de quoi rassasier la faim de notre âme desséchée auparavant par l'ardeur d'une vaine curiosité. J'y joins tous les ouvrages de piété, composés par le même esprit qui a dicté les Écritures, et qui contribuent à en donner l'intelligence et en faciliter la pratique. Vous plaindrez-vous que la nourriture vous manque?

Il en reste encore une plus exquise et plus succulente, c'est le corps sacré de Jésus-Christ; ce pain descendu du ciel pour la vie des hommes, cette manne qui renferme toutes sortes de goûts, qui engraisse une âme, en qui elle ne trouve point de levain de corruption, *ut anima de Deo saginetur*, comme dit Tertullien, et laisse même dans nos corps un germe de résurrection et d'immortalité! O excès incompréhensible de la bonté de notre Dieu! Quel est le pasteur qui

nourrisse ses brebis de son sang et de sa propre substance; c'est néanmoins ce que fait le nôtre dans l'adorable mystère de nos autels.

Nous avons encore de quoi nous désaltérer par le moyen des ruisseaux de grâces que Jésus Christ fait couler dans ce désert. Il est lui-même, selon saint Paul, la pierre d'où il sort une source d'eaux vives qui n'est autre que sa grâce, seule capable d'éteindre la soif criminelle des honneurs, des richesses et des plaisirs de la terre. C'est cette eau miraculeuse qu'il avait fait promettre par ses prophètes, dont il parle lui-même à la Samaritaine près du puits de Jacob, et qu'il invite généralement tous les hommes de venir puiser vers lui, afin qu'il coule des rivières de leur cœur et qu'elle devienne en eux une fontaine qui rejaillisse à la vie éternelle.

Ces eaux ne sont pas seulement rafraîchissantes, mais fortifiantes, qualité qui semble mieux convenir au vin; c'est pour représenter la force et la vertu de la grâce qui remplit de courage et donne la hardiesse de tout entreprendre.

Nous mourrions de faim au milieu de ses gras pâturages et de soif près de ces eaux vivifiantes, si Jésus-Christ ne nous avait convertis et guéris de la faim et de la soif honteuse des créatures qui nous travaillait par cette force aussi douce qu'elle est puissante, qui sait faire de l'homme tout ce qu'il lui plaît, parce que son cœur est plus dans sa main que dans la sienne propre. Il a répandu des amertumes salutaires sur les objets de vos attachements, vous en a inspiré le dégoût, et vous a fait trouver au contraire un plaisir ineffable dans tous les exercices de piété. La pénitence vous a paru plus aimable que les joies des théâtres et tous les vains divertissements du siècle. Confessons ici humblement qu'il a fallu que le Seigneur nous ait convertis et nous ait ouvert les yeux, afin que nous eussions une vraie douleur et une confusion salutaire de l'opprobre de notre jeunesse.

N'oubliez donc pas de mettre au rang des grâces dont il vous a comblés avec profusion les coups de verge et de houlette dont il vous a frappés pour vous faire rentrer dans le chemin. C'est ce qui faisait la consolation du Roi-Prophète, *virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt* (*Psal.*, XXII), et ce qui fait celle de tous ceux qui, à son exemple, sont rentrés en grâce et ont reçu le sceau de leur réconciliation. Plus ils voient ce meilleur des pères appliqué à les exercer par diverses tribulations, plus ils ont de confiance que leurs crimes sont pardonnés, que l'héritage des enfants leur est réservé et qu'ils seront un jour des vases d'honneur dans son palais. Voilà de quoi les faire tressaillir de joie, *exsultabunt ossa humiliata* (*Psal.*, L). L'esprit humain qui ne comprend pas les choses de Dieu, et la mollesse de la chair qui se désole dès qu'elle sent la pointe de la douleur, ne conçoivent pas ce langage et le prennent pour un paradoxe, mais la foi l'entend parfaitement bien et le goûte encore mieux.

Eh! comment les brebis, vraiment converties et touchées d'un vif regret de leurs égarements passés, pourraient-elles se plaindre des effets de la justice ou plutôt de la miséricorde de Dieu sur elles, en jetant les yeux sur leur adorable Pasteur, l'innocence et la sainteté même, lequel toutefois a été traité comme un scélérat et comme le péché même, dont toute la vie n'a été qu'une croix continuelle, un tissu de privations, de souffrances, de contradictions, qui se termine à une mort aussi ignominieuse que cruelle?

Il ne marche pas seulement devant nous par cette voie épineuse qui conduit au Calvaire; nous trouvons dans toutes ses paroles et toutes ses actions de quoi nous animer à le suivre et à l'exprimer en notre conduite. Il n'en est pas de vous, ô souverain Pasteur! comme de quelques pasteurs subalternes qui ne songent qu'à se nourrir du lait de leurs brebis et se couvrir de leur laine, faisant tout le contraire de ce qu'ils enseignent; semblables, selon la comparaison du prophète Ezéchiel, à ces béliers, chefs du troupeau, lesquels, après avoir bu l'eau la plus pure, la troublent avec leurs pieds, et les brebis n'ont que cette eau bourbeuse et troublée pour étancher leur soif, c'est-à-dire qu'ils ont beau puiser une saine doctrine dans les plus pures sources, puisqu'ils détruisent tout par leur exemple.

Il n'en est pas ainsi du bon Pasteur par excellence, puissant en œuvres et en paroles; il y a un accord invariable entre les unes et les autres. Tout y forme une parfaite harmonie, rien ne se dément, tout s'y soutient admirablement. Il n'a enseigné aucune maxime, exhorté à aucun conseil, qu'il n'ait pratiqué éminemment et dans toute sa perfection. En un mot, il a bien fait toutes choses, et n'a rien fait qui n'ait un rapport immédiat à notre salut.

S'est-il jamais accordé un moment de repos. *Mon père*, dit-il, *agit sans relâche, et j'en fais de même.* Sa vie est une vie de travail sans interruption, toujours tendue et appliquée à ses fonctions, n'ayant jamais accordé à la nature que ce qu'il n'aurait pu lui refuser sans la détruire; il faisait tous ses voyages à pied sans provisions, essuyant les rigueurs et les inégalités des saisons; tantôt des chaleurs excessives, tantôt un froid pénétrant, les pluies, les vents, les orages. Oh! qu'il avait bien plus sujet de dire à son divin Père ce que Jacob disait à son beau-père Laban dont il conduisait les troupeaux : J'étais pénétré de chaud durant le jour, de froid pendant la nuit, et le sommeil fuyait de mes yeux. Qui pourrait compter tous ses pas et le suivre dans toutes ses courses? Que de nuits passées dans la prière à solliciter son Père avec des cris ardents et véhéments en faveur de ce troupeau chéri! Combien de fois l'a-t-il voulu ramasser comme une poule fait ses poussins sous ses ailes! Oh! que nous lui avons coûté!

Mais ce n'est là que le corps et l'extérieur

de sa vie laborieuse; il faudrait pouvoir pénétrer en son cœur, ce sanctuaire adorable, pour y découvrir les dispositions intérieures qui donnaient le prix à ses travaux et en faisaient tout le mérite, l'esprit de sacrifice et de religion qui l'animait, la vive douleur dont il était percé pour les excès des hommes, ses entrailles de miséricorde et la tendresse infinie qui lui faisaient désirer si ardemment d'être baptisé du baptême de son sang pour nous pouvoir plonger dans ce bain salutaire, et nous y purifier de toutes nos souillures.

Ce n'était donc pas assez, mon Dieu, d'avoir quitté le sein de votre Père, de vous être enfermé dans celui d'une Vierge, assujetti à toutes nos faiblesses, nos misères, nos infirmités; d'avoir voulu gagner votre pain à la sueur de votre visage par un travail mécanique; jeûner durant quarante jours dans un désert affreux sans autre compagnie que celle des bêtes; d'avoir passé les quatre dernières années de votre vie voyagère à chercher les brebis égarées de la maison d'Israël avec des fatigues incroyables; cet amour tyrannique (si j'ose ainsi l'appeler) n'a pas été satisfait qu'il ne vous ait immolé pour nous sur l'autel de la croix, comme une victime innocente, et ne vous ait fait répandre jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour des pécheurs.

Il n'en demeure pas là; il a établi des sacrements pour nous appliquer les mérites de sa passion et de son sang, pour nourrir et vivifier nos âmes; il fait dans le ciel la fonction d'avocat pour fléchir la colère de son Père lorsque nous l'avons irritée, et ne se sert de la toute-puissance qu'il y a reçue aussi bien que sur la terre, que pour anéantir les desseins sanguinaires de nos cruels ennemis. Oh! quel avantage d'être assuré, de certitude de foi, que personne ne lui ravira ses brebis d'entre les mains, *nec rapiet eas quisquam de manu mea.* (*Joan.*, X.) En voulez-vous savoir la raison? Il vous l'apprendra lui même, parce que son Père, qui les lui a données en récompense de son humble obéissance, est plus grand que toutes choses, et personne ne le peut ravir de la main de son Père avec lequel il est une même chose. Non, ni toute la rage ni la malignité du démon, dont il est dit, *qu'il n'y a puissance sur la terre comparable à la sienne*, ni la concupiscence avec toutes ses suggestions et ses caresses perfides, ni le monde avec tout ce qu'il a de plus engageant et de plus effrayant ne peuvent perdre ceux à qui Dieu a préparé la vie éternelle, quoiqu'ils puissent les faire tomber. Jésus-Christ, le chef des élus, possède lui-même la toute-puissance de son Père, qui la lui communique avec sa divinité en l'engendrant de toute éternité et dans la plénitude des temps. C'est un présent irrévocable, le don du Père à son Fils, c'est-à-dire d'un amour infini, le don d'un Père plus puissant que toutes les créatures ensemble, dont la bonté surmonte notre malice, pour qui, c'est un jeu de terrasser le fort armé. Voilà ce qui donnait à David l'assurance de dire, que quand même il marcherait au milieu des ombres de la mort, il ne craindrait rien; soit qu'il veuille marquer par cette expression ces nuages de tristesse qui obscurcissent l'âme, ces pensées noires de défiance, dont elle ne manque guère d'être assaillie dans le cours de la vie, tous les moyens qu'emploie Satan pour nous perdre; l'espérance ferme que nous avons d'être de ces brebis que le Père éternel a données à son Fils, et que ce Fils a sanctifiées par sa grâce, dissipe toutes ces illusions, rend inutiles toutes les attaques de l'ennemi malin et ramène le calme dans notre intérieur. Pourquoi nous alarmer si fort? N'avons-nous pas au dedans de nous celui qui a vaincu le monde, enlevé les dépouilles de son prince qu'il a attaché à son char de triomphe? Que tout l'enfer frémisse et s'arme pour nous entraîner dans ses abîmes, que des armées entières campent autour de moi et viennent fondre sur un seul homme, je serai en pleine assurance, parce que vous êtes non-seulement avec moi, mais encore au dedans de moi, et que mon âme est comme une épée entre vos mains pour percer le tyran détestable qui prétend me remettre à la chaîne. La seule vue du bois de la croix, qui est la divine houlette dont notre pasteur se sert pour nous conduire, est capable d'écarter toutes ces bêtes carnassières qui s'apprêtaient à nous dévorer. Sa vérité nous environne de toutes parts comme d'un bouclier, tous les traits enflammés du malin esprit s'y éteignent, et il le brisera bientôt sous ses pieds si nous ne nous privons nous-mêmes de sa protection spéciale par notre ingratitude. Oh! qui peut comprendre par combien de regards différents, de ressorts secrets cette protection se fait sentir, et ce décret éternel s'exécute dans le temps; combien il éloigne d'objets dangereux, combien il rompt de fâcheux engagements et nous fait éviter de piéges, sans même que nous l'apercevions. Ah! ce ne sera que dans le ciel que nous connaîtrons cette multitude et cet enchaînement de miracles, c'est là où il nous nourrira à jamais de la vérité, *veritatis pabulo*, comme dit saint Augustin, et nous enivrera d'un torrent de volupté.

Comprenez-vous présentement quel est l'avantage inestimable d'être du nombre prédestiné des brebis de Jésus-Christ; y serez-vous dorénavant insensibles, ainsi que vous ne l'avez peut-être été que trop jusqu'à présent. Est-il besoin, dit saint Eucher, qu'on exhorte à la vie des hommes qui n'aiment rien tant que la vie? C'est un vrai moyen de persuader, lorsqu'on ne demande des gens que ce qu'ils désirent avec passion. Or, nous vous étalons les richesses de la bonté de Dieu sur vous, nous vous promettons de sa part la vie, et une vie plus abondante. Si vous chérissez tant cette vie temporelle, toute courte, toute passagère et

traversée de peines qu'elle est, faudra-t-il employer les couleurs de l'éloquence pour vous solliciter d'aspirer à une éternelle, qui ne peut être offusquée par le moindre nuage de chagrin? Que ce qui vous plaît tant étant très-borné, vous plaise donc davantage n'ayant point de bornes. Que ce qui vous est précieux, quoique fini, vous le soit infiniment davantage n'ayant point de fin.

Cette vie bienheureuse que Dieu destine à ses élus est un don qu'il vous fait maintenant, en vous faisant celui de sa grâce et vous préservant de tout ce qui peut vous ravir ce trésor. Que tout votre soin soit de la faire fructifier, votre joie d'avoir en vous ces prémices et ces gages du royaume de Dieu; votre crainte et votre douleur, de pouvoir déchoir de l'heureux état de justice et de passer du rang des brebis dans celui des boucs; votre plus grand empressement, de donner à Jésus-Christ des marques de reconnaissance et d'un attachement inviolable. Enfin, que votre unique application soit d'affermir votre vocation et votre élection éternelle par les bonnes œuvres. Car, agissant de cette sorte, vous ne pécherez jamais, j'entends ces péchés qui excluent du ciel et sont incompatibles avec la grâce sanctifiante, et par ce moyen vous obtiendrez infailliblement la fin et le sceau de la prédestination gratuite qui ne sera autre chose que la grâce consommée ou la gloire que je vous souhaite.

SERMON XL.

Pour le jeudi de la Passion.

DE L'AMOUR PENITENT.

Vides hanc mulierem? (*Luc.*, VII.)

Voyez-vous cette femme?

Ce n'est pas au seul pharisien qui connaissait si peu son divin hôte, et jugeait témérairement de cette femme pécheresse qui devait le devancer de beaucoup dans le royaume de Dieu, que le Sauveur du monde adresse cette parole, ni aux seuls conviés et à tous ceux qui furent spectateurs d'une scène aussi extraordinaire (pardonnez-moi ce mot). Ce n'est pas simplement à tout ce qu'il y avait de Juifs alors qui ne recouraient à lui que pour obtenir des guérisons miraculeuses, soit pour eux, pour leurs enfants ou leurs serviteurs, et éprouver la vertu efficace qui sortait de son humanité pour rendre le mouvement aux paralytiques, arrêter les flux de sang, chasser les démons des corps, qu'il dit : Voyez-vous cette femme? Elle est la première d'entre-vous qui s'adresse à moi pour l'unique fin qui m'a obligé de venir sur la terre, et pour laquelle vous deviez tous vous adresser à moi. Vous m'amenez de toutes parts vos malades, vous me suivez partout où je vais, la foule est si grande que j'en suis pressé et accablé; et de toute cette multitude, aucun ne s'est jusqu'ici venu jeter à mes pieds comme cette femme, afin d'implorer mon pouvoir suprême pour la rémission de ses péchés, et obtenir le salut que je viens apporter, quoiqu'il soit écrit que je suis descendu principalement du ciel pour briser les chaînes du péché, et ruiner l'empire que Satan exerce sur les âmes. C'est à tout ce qu'il y eut depuis d'hommes sur la terre, et qu'il y en aura jusqu'à son second avénement qu'il dit: *Contemplez cette femme;* car ce premier parfum qu'elle répand sur ses pieds sacrés et qu'elle détrempe de ses larmes, n'est pas moins célèbre que celui qu'elle y versa peu de jours avant sa passion, dont il prédit alors qu'il en serait parlé par toute la terre, et que cette sainte œuvre serait publiée partout où son Evangile serait répandu. C'est à toutes les personnes du sexe de Madeleine, tant celles qui ont eu le bonheur de fermer leur cœur à l'amour impur du monde qu'à celles qui s'y sont prostituées, qu'il dit d'arrêter leurs regards sur cette sainte amante qui est devenue un spectacle pour Dieu, pour les anges et pour les hommes. Mais j'y invite aujourd'hui particulièrement les pécheurs qui ont eu le malheur de suivre cette femme dans ses routes égarées, *vides hanc mulierem.* Jetez, pécheurs, jetez hardiment les yeux sur cette femme, les siens n'ont plus de poison, ils vous inspireront la pureté; la vue de ce visage qui faisait autrefois apostasier les sages est capable de sanctifier aujourd'hui les plus déréglés; voyez-y tous les caractères de la douleur vivement dépeints, et apprenez à ne donner aucune borne à la vôtre; voyez-la transportée d'une sainte frénésie et confondez-vous de votre tiédeur, voyez-en un mot ce que vous avez à faire pour rentrer en grâce, car elle est un modèle accompli de pénitence, et ce qui doit exciter ceux qui l'ont imitée dans ses déréglements, à en embrasser les exercices, est le pardon si prompt qu'elle en obtient.

Considérons donc Madeleine comme un modèle achevé de pénitence, ce sera mon premier point; et dans la miséricorde qu'elle trouve aux pieds de Jésus-Christ un gage de celle que nous en devons espérer si nous imitons son exemple : ce sera le second et tout le partage de ce discours. Implorons les lumières et les feux du divin Esprit qui est venu embraser la terre par la médiation de la plus pure et la plus innocente créature que le ciel lui ait jamais donnée, disons à cette Vierge sainte avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Jésus-Christ nous a été donné pour être non-seulement notre rédemption, mais encore la forme et l'exemplaire de toutes les vertus, et surtout de la pénitence, sans laquelle il ne faut pas espérer de se réconcilier à Dieu; c'est pourquoi saint Jérôme l'appelle *le chef de ceux qui se sauvent par la pénitence.* Sa vie en a été un exercice non interrompu, et si celle de son précurseur paraît plus austère à l'extérieur, elle ne mérite pas de lui être comparée à l'égard des privations qu'il a souffertes et des avantages auxquels il a renoncé. Son Père avait mis

sur lui les iniquités de nous tous, et comme son zèle pour sa gloire indignement violée était infini, jugez de quel esprit de pénitence il était animé, et si on ne peut pas lui appliquer cette parole du prophète : *Votre contrition ou votre douleur est comme une mer sans fond et sans rives?* il est vrai que c'est un pénitent d'une espèce toute singulière, il se regardait, quoiqu'impeccable de *sa* nature, comme un criminel universel ; il n'avait pas à l'égard de Dieu la disposition d'un homme coupable, puisqu'il ne l'était pas et ne le pouvait être, mais il avait généralement toutes les dispositions que devaient avoir les pécheurs de tous les siècles redevables à la justice divine, ou plutôt vous aviez, adorable pénitent, une disposition admirable qui contenait éminemment toutes les dispositions particulières. Mais c'est cette éminence même qui la rend trop disproportionnée à notre faiblesse. Servons-nous pour nous y élever des modèles qu'il lui a plu nous donner et former par sa grâce : ce sont des hommes et des femmes faibles et fragiles comme nous, qui, ayant fait de tristes chutes par un effet de cette fragilité qui nous est commune, et, s'en étant courageusement relevés, ont quelque chose de plus capable de nous toucher et d'exciter notre paresse. Ces sortes de pénitents sont rares ; on peut dire que ce sont des espèces de phénix dans les siècles où ils ont paru. Nous avons dans l'Ancien Testament les rois David et Manassès, dans le Nouveau les deux chefs des apôtres et l'incomparable Madeleine. L'Eglise nous présente aujourd'hui ce dernier modèle, il n'y manque aucun trait, tout s'y rencontre au plus haut degré ; car si elle n'a point gardé de modération dans les emportements de sa jeunesse, elle n'en garde aucune dans son heureuse conversion : promptitude, oubli ou plutôt mépris de tous les jugements des hommes, générosité, humiliation, douleur pénétrante, profusion de ce qu'elle a de plus précieux, ruisseaux de larmes, amour pur, tendre, affectif, ardent, qui offre en sacrifice tout ce qu'elle a et ce qu'elle est, ses yeux, ses mains, son cœur, ses parfums, ses cheveux, sa bouche: c'est un parfait holocauste, mais pour traiter un sujet si riche et si fécond avec quelque ordre, suivons notre évangile.

La première circonstance que j'y trouve est la promptitude de sa conversion, *ut cognovit* ; c'est par la connaissance, quoique encore confuse de leur état, que commence celle de tous les pécheurs; un rayon envoyé d'en haut par le Père des lumières leur découvre la laideur de leur âme et les force de s'appliquer à eux-mêmes et de rentrer dans leur cœur ; car auparavant ils étaient répandus au dehors, ou s'ils se considéraient eux-mêmes, ce n'était que pour admirer et idolâtrer par une illusion déplorable, un vain fantôme d'eux-mêmes que leur amour-propre avait formé. Ce fut donc à la faveur de cette lumière céleste, que notre heureuse pécheresse aperçut la difformité monstrueuse de son âme noircie de crimes, ulcérée, gangrenée, souillée de mille abominations, mais cette lumière ne fut pas stérile, elle ne retint pas la vérité dans l'injustice, comme les philosophes païens à qui saint Paul en fait des reproches, je veux dire, en se contentant de lui donner place dans son esprit, sans la faire passer dans son cœur pour y être un principe d'actions de pénitence; elle court avec empressement dans la maison de Simon pour y implorer l'aide du céleste médecin assis à sa table. Le poids de ses péchés et l'amour de Jésus-Christ la pressent également, sa foi naissante qui lui donne un vif sentiment de ce poids insupportable et de l'infection horrible qui s'exhale de son âme, l'oblige de courir à celui qui peut la décharger de ce fardeau et lui donner un prompt remède. Saisie de frémissement de se voir l'objet de la haine de son Dieu, elle se lève du bourbier où elle était enfoncée, et s'envole pour le chercher portée sur les ailes de son amour.

Mais ce qui marque un bien plus grand courage et la force victorieuse du mouvement intérieur qui la poussait, elle foule aux pieds tous les respects humains, elle s'élève courageusement au-dessus de tous les jugements qu'on pourrait faire de son action. Armée d'une sainte impudence et d'une louable effronterie, ce sont les termes de saint Augustin, elle entre tout échevelée dans la maison du pharisien, perce jusque dans la salle du festin, et démêlant aussitôt son Sauveur parmi les conviés, court se jeter à ses pieds sacrés. Allez, heureuse pécheresse, attachez-vous à votre adorable médecin, suivez la sainte passion qui vous transporte, comptez pour rien le jugement de ceux qui vous condamnent, les hommes sont des aveugles, leurs lumières ne sont que ténèbres ; dès qu'ils se hasardent de juger par leur propre esprit, ils le font avec fausseté ou incertitude. Ne diriez-vous pas qu'encore qu'elle ne connaisse son Dieu que depuis quelques moments, elle soit déjà arrivée à cette disposition de saint Paul qui marque une vertu consommée, le monde m'est crucifié, et je lui suis crucifié réciproquement, c'est-à-dire, je le regarde avec la même horreur qu'on fait un criminel attaché au gibet, et consens d'en être regardé de même.

Est-ce avec une pareille fidélité que les pécheurs correspondent à la grâce qui les éclaire? Combien de délais affectés, de combats, de résistances, de vains efforts qui ne sont suivis d'aucun effet, parce qu'on aime ses chaînes, et qu'on ne veut pas pleinement et sincèrement en être affranchi. Les enfants sont prêts de sortir du sein de la mère, et elle n'a pas assez de force pour les mettre au monde et pour enfanter l'esprit de salut. On dit, *demain, demain, tout à l'heure, tout à l'heure, et ce moment fortuné n'arrive jamais* ; on vieillit dans le crime, et la mort arrive avant qu'on ait commencé sérieusement ce grand ouvrage. Madeleine jure un divorce éternel avec le monde, et renonce à

toutes ses pompes et à ses vanités dans la fleur de son âge, lorsque les jeux et les ris lui tendaient les bras et lui promettaient mille et mille douceurs; elle obéit aux premières impressions de la grâce, et aux premiers mouvements que l'esprit de Dieu forme en son cœur, et nous faisons du nôtre une place d'armes pour nous défendre de ses attaques amoureuses, nous attendons que le retour des ans nous mette dans l'impuissance de jouir des plaisirs de la vie, nous cherchons tous les jours quelque nouvelle excuse, quelque frivole prétexte pour différer de restituer à Dieu un cœur qui lui est dû par tant de titres. Quelle honte de ne lui consacrer que le rebut du monde, le reste du démon et du péché, de ne lui offrir que la lie de ses ans, les cendres d'un cœur qui n'a jamais brûlé que pour les créatures? Tandis qu'on est en état d'en jouir et d'entretenir des commerces, on dit à Jésus-Christ par la disposition de son cœur ce que lui disaient ces démoniaques dont il est parlé dans l'Evangile : *Pourquoi êtes-vous venu nous tourmenter avant le temps;* vous exigez des jeunes gens une parfaite continence, une insensibilité aux plaisirs, telle qu'on aurait peine à la rencontrer dans les vieillards, n'est-ce pas avant le temps nous imposer des lois trop dures? Attendez que l'âge ait semé des rides sur notre front, et refroidi le sang dans nos veines; donnez-nous la chasteté, mais pas sitôt.

Et vous comptez sur la grâce de la conversion? ce Dieu que vous aurez méprisé, et dont vous aurez poussé la patience à bout, vous en tiendra une efficace en réserve qui vous transformera en un instant de pécheur invétéré en saint? Présomption insensée! Témérité impie et sacrilége! Attendez-vous plutôt à être rejeté alors malgré vos cris, ainsi qu'il vous en a menacé, et à vous voir à votre tour l'objet de ses railleries. Ah! que c'est une chose terrible que de remettre à l'invoquer dans un temps où il proteste qu'il fera la sourde oreille, et qu'il insultera à l'état désolant où vous serez alors réduits.

Mais ce n'est pas, je le vois bien, le charme du plaisir qui vous y arrête; vous en connaissez, par une longue expérience, le vide et l'infamie, c'est la crainte des discours des hommes, de devenir le sujet de leurs discours malins et de leurs satires. C'est qu'après avoir fait quelque figure dans le monde, il n'est pas agréable de faire le personnage de dévot : timidité malheureuse! Fausse discrétion, vaine chimère! Combien en as-tu arrêtés au commencement de leur course? Combien en as-tu fait reculer en arrière et retourner dans la voie large du siècle? Que de ménagements! Que d'égards! Que de circonspections! Que de précautions contre les discours bizarres et extravagants du monde! Quand il faut rompre avec lui, et faire profession de s'attacher à Jésus-Christ, comme si son service avait quelque chose de bas et d'infâme, on rougit de se déclarer hautement pour lui et de le confesser par une vie vraiment chrétienne, et on ne craint pas qu'il rougisse de nous à son tour devant son Père céleste, et nous désavoue hautement un jour à la face du ciel et de la terre. Quand on s'est embarqué dans le commerce du monde, on ne s'est pas avisé de dire alors : Qu'en dira Jésus-Christ? Qu'en penseront les saints et les anges? Quel jugement en formeront les gens de bien? Présentement qu'il est question de renoncer à ce monde perfide qui nous avait leurrés de fausses promesses, et d'exécuter fidèlement ce à quoi on s'était engagé solennellement par le baptême, les premiers et les plus indispensables des vœux, on allègue : qu'en dira le monde? C'était d'avoir lié société avec lui qu'il fallait rougir, d'avoir pris le caractère de la bête, d'être un lâche déserteur de la milice de Jésus-Christ, votre roi légitime, pour combattre sous les étendards du démon, de vous être attaché de même que l'enfant prodigue au service de cet indigne et détestable maître qui vous a envoyé paître les pourceaux, et réduit à manger avec eux leurs cosses; voilà de quoi rougissent tous ceux qui sont capables de faire quelque usage de leur foi et de leur raison. C'est ce qui couvre Madeleine d'une confusion inexplicable, mais pour tout ce que pourront dire ou penser ces concitoyens de ce qu'ils lui voient faire, c'est ce dont elle s'embarrasse aussi peu, que du songe d'autrui. Qu'elle soit la fable de la Judée entière, ou qu'on lui donne des éloges, elle dit par avance : Je me soucie fort peu d'être jugée par les hommes, pourvu que mon juge suprême veuille bien user de miséricorde à mon égard, et m'absoudre. Laissez à son exemple gloser le monde, souffrez d'être l'objet de ses mauvaises plaisanteries, vous aurez l'honneur d'être en ce point le compagnon des saints, dont saint Paul dit qu'ils ont essuyé les plus sanglantes railleries, et du Saint des saints, sachez qu'il a été le premier raillé par ce monde profane qui ne le connaissait pas. Disons avec saint Paul : Nous passons pour fous à cause de Jésus-Christ, et nous en tirons gloire; persévérez seulement dans la vie nouvelle que vous avez embrassée, ses amateurs admireront votre résolution au dedans d'eux-mêmes, et vous en donneront peut-être publiquement des louanges.

Si Madeleine méprise le monde, elle se méprise encore davantage elle-même, comme ayant été l'esclave de ses cupidités; la voyez-vous cette femme si curieuse et si jalouse auparavant de ses atours et de ses ajustements, qui ne paraissait jamais en public, qu'ornée comme un temple, marchant la tête haute, étudiant et mesurant toutes ses démarches, se présenter ici dépouillée de tous ces ornements pompeux, avec un extérieur négligé, des vêtements simples et en désordre, des cheveux épars, préparée à recevoir des rebuts et des duretés plus grandes que celles qui ont exercé la foi de la Cananéenne, mettant sa bouche dans la poussière, pénétrée de confusion, puis l'appli-

quant sur les pieds sacrés du Sauveur qu'elle n'ose aborder que par derrière : *Stans retro secus pedes ejus.*

Apprenez, pécheurs, apprenez avec quels sentiments d'humiliation vous devez vous approcher de Jésus-Christ après l'avoir outragé si cruellement, et foulé son sang adorable à vos pieds comme une chose vile et profane. Sachez qu'il faut ramper, s'abîmer et s'anéantir devant cette majesté redoutable, être courbé, abattu et accablé sous le poids de sa sainteté. Ces expressions sont encore trop faibles, il faut qu'il vous fasse sentir par une vive impression de sa grâce et ce qu'il est, et ce qu'est le péché, deux choses presque également incompréhensibles ; ne vous ingérez pas de vous asseoir à la table des enfants pour participer à la chair incorruptible de l'Agneau, n'extorquez pas de la facilité d'un prêtre ce droit qui vous serait funeste, et que saint Cyprien appelle le poison d'une communion précipitée ; souvenez-vous qu'il se passa bien du temps entre l'action d'aujourd'hui et l'onction du chef sacré de Jésus en Béthanie ; ne vous oubliez jamais jusqu'à prendre des familiarités indiscrètes, demeurez longtemps dans la posture et la disposition du publicain qui n'osait lever les yeux au ciel ; rendez-vous un peu de justice. Autant que la pudeur et l'humiliation volontaire d'un pécheur touchent et désarment notre Dieu, autant a-t-il d'indignation et de colère pour son impudence et sa témérité ; quoi! vous vous êtes prostitué au démon, et souillé par mille dérèglements ; vous ne faites que sortir de l'ordure et prétendez néanmoins jouir du privilège des enfants, parler à Dieu comme un ami fait à son ami, et vous voir favorisé de ses plus douces caresses ! *Heri de luto tractus, hodie vultui gloriæ præsentaris.* (S. Bern.) On s'imagine qu'il n'y a qu'à faire le récit de ses infamies à un ministre de Jésus-Christ, pour être admis au baiser de la bouche, j'appelle ainsi la communion ; on veut que des ulcères de dix années et des plaies qui saigneront peut-être toute la vie soient fermées en trois jours de temps, et l'on ne tremble pas de couronner tous ses autres excès par un sacrilége.

Arrosez, arrosez longtemps les pieds de Jésus-Christ, l'asile des pécheurs, par vos larmes, purifiez-vous de plus en plus dans ce bain salutaire, et qu'il vous tienne lieu de second baptême ; considérez cette humble pécheresse qui se distille en pleurs, voyez couler le sang de son cœur percé de componction par ses yeux, et toutes ses glaces fondues aux rayons du soleil de justice. Oh ! l'heureux déluge qui éteint les flammes impures dont elle brûlait auparavant, qui noie ses péchés, chasse les démons et réjouit les anges, baume exquis, mille fois plus précieux que celui qu'elle avait apporté dans son vase d'albâtre, et que tous ceux de l'Arabie heureuse. C'est vous qui avez fermé les blessures profondes de son âme, et qui avez été un nectar délicieux pour celui sur les pieds duquel vous avez été répandu. Mais, qu'est-ce que j'aperçois? s'écrie en cet endroit saint Pierre Chysologue : L'ordre des choses est changé, ce n'est plus la terre qui est arrosée par le ciel, c'est elle au contraire qui lui envoie des pluies et l'inonde heureusement.

On a lieu de juger qu'une conversion est sincère, lorsqu'on sacrifie avec joie les choses auxquelles on avait le plus d'attache, et qu'on fait servir à la justice ce qui avait servi d'armes et d'instruments à l'iniquité. C'est ce que fait Madeleine, elle n'avait rien épargné pour pécher, elle n'épargne rien pour satisfaire à Dieu; elle avait été follement prodigue de son bien pour contenter son luxe, elle l'est présentement saintement pour honorer Jésus-Christ, elle emploie et consacre aux plus saints usages ce qui avait servi à la sensualité et aux usages les plus profanes; ses cheveux étaient des lacets et des piéges pour captiver des insensés, les voilà présentement employés à essuyer les pieds de l'homme-Dieu; elle était une odeur de mort par sa vie dissolue et voluptueuse, la voilà devenue la bonne odeur de Jésus-Christ.

Mais tous ces pieux excès et ces saintes saillies, dont vous venez d'être témoins, n'étaient pas capables de la justifier, s'ils n'avaient été animés par un ardent amour, c'est le témoignage que rend en sa faveur la Vérité même : Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé : *Remittuntur ei peccata multa quoniam dilexit multum.*

Pécheurs, qui commencez à sentir le poids insupportable de vos chaînes honteuses et à soupirer vers la liberté, voulez-vous être déliés et rentrer en grâces? Aimez un Dieu si plein de tendresse et si digne d'être aimé, *absolvi vis, ama* (S. Petr. Chrysol.), sans cela tout le reste vous sera compté pour rien. Quand vous déchireriez vos épaules à grands coups de discipline, que vous endosseriez la haire la plus piquante, que vous coucheriez sur la dure, et n'accorderiez à la nature précisément de sommeil et de nourriture, que ce qui serait absolument nécessaire pour ne la pas accabler tout à fait et prolonger votre martyre; enfin quand vous renouvelleriez ces macérations et ces austérités étonnantes des déserts de Nitrie et de la Thébaïde, mangera-t-il la chair des boucs et des taureaux? Je dis plus, quand vous livreriez votre corps aux flammes pour la foi, et distribueriez tous vos biens en aumônes, vous n'êtes rien sans la charité, c'est elle seule qui a l'avantage de couvrir la multitude des péchés; celui qui n'aime pas demeure dans la mort et dans l'anathème fulminé par saint Paul contre ceux qui n'ont point d'amour pour Jésus-Christ. Eh ! qui peut refuser de faire sa paix à une condition si douce, si aimable, si honorable? Quel est le débiteur qui, pouvant racheter une dette considérable par un moyen si aisé, ne l'embrassât de tout son cœur? Quel est le malade qui n'aimât un médecin qui l'aurait retiré des portes de la mort? Eh ! qui suis-je, Seigneur, pour que vous me commandiez de vous aimer, et

me menaciez des plus grandes misères et des tourments les plus horribles, si je ne vous aime et ne vous restitue un cœur que vous m'aviez fait que pour vous et que les créatures vous avaient volé. Hélas! n'est-ce pas une assez grande misère de ne vous aimer pas? Et l'enfer avec tous ses feux a-t-il quelque chose de plus effroyable?

Balancerez-vous encore si vous aimerez votre Père, votre Roi, votre Epoux, votre Dieu, qui s'est livré lui-même à la mort infâme et doulouleuse de la croix afin de vous garantir des supplices éternels, ne vous demandant, pour toute reconnaissance, que votre cœur. Vous pouvez avoir quelque excuse pour ne pas exercer sur vous toutes les rigueurs de la pénitence; la médiocrité de vos biens ne vous permet pas, peut-être, de faire de grandes aumônes; les soins domestiques ne vous laissent pas assez de temps pour faire de longues oraisons; mais quel prétexte pour vous dispenser d'aimer la beauté et la bonté souveraine, le meilleur de tous les Pères qui ne vous a pas déshérité après tant d'ingratitudes, et qui vous attend ou plutôt vient au-devant de vous avec effusion de joie pour vous donner le baiser de paix et de réconciliation. Quand son amour se sera rendu maître de votre cœur, il vous inspirera lui-même tout ce que vous devez faire pour expier les plaisirs criminels que vous avez voulu goûter dans la jouissance des créatures, ainsi qu'il fit à Madeleine. Si elle aimait déjà tant avant que son juge eût prononcé son absolution, quels nouveaux accroissements reçut ce feu sacré après qu'elle eut entendu cette parole si consolante: *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.* La suite de l'Evangile nous la représente comme toute possédée, embrasée et enivrée de ce saint amour, n'ayant plus de cœur, de liberté, que pour se donner à son libérateur, pour s'attacher à lui, le suivre partout dans ses voyages, l'aider dans les travaux de sa mission, lui consacrer ses soins, ses peines, ses biens et sa vie; l'accompagner au calvaire, sans craindre tout ce que la haine implacable des Juifs pouvait lui faire souffrir, endurer le plus cruel des martyres au pied de la croix, par le contre-coup de tous les tourments qu'endurait son amour crucifié, n'en pouvoir être séparée par la mort, le voir enfermer dans le tombeau, y demeurer inséparablement attachée, et mériter par là d'être la première honorée de sa visite et recevoir l'ordre d'annoncer sa résurrection aux apôtres.

En un mot, quelle ardeur, quel dévouement, quelle fidélité, quel attachement inviolable à la personne du Sauveur! faites selon ce modèle que vous avez vu dans la maison du pharisien et l'exemplaire qui vous a été montré sur la montagne du Calvaire, et vous obtiendrez infailliblement le pardon de vos péchés. C'est ce que je me suis engagé de vous faire voir en mon second point.

SECOND POINT.

De même que Jésus-Christ se proposait plusieurs fins dans la guérison corporelle des malades qu'on lui amenait de toutes parts, comme de faire éclater sa bonté, sa toute-puissance, prouver sa mission, nous figurer l'état pitoyable dans lequel le péché réduit nos âmes, je ne crains pas de me tromper en disant qu'il s'est proposé diverses fins dans ce miracle invisible de la conversion de la femme pécheresse, et qu'outre la conquête d'une âme, pour laquelle seule il s'incarnerait et souffrirait de nouveau la mort s'il était nécessaire, il a voulu inspirer de la confiance aux plus grands pécheurs et faire voir à tous les siècles de quel profond abîme sa miséricorde nous peut retirer. Je ne fais que suivre en ce point l'ouverture que me donne saint Paul, lequel, parlant de sa conversion opérée d'une manière encore plus éclatante, dit qu'il a reçu miséricorde, afin qu'il fût le premier en qui Jésus-Christ fit éclater son extrême patience, et qu'il en devint comme un modèle et un exemple à ceux qui croiraient en lui pour acquérir la vie éternelle. Ce Dieu de bonté s'est conduit en quelque sorte comme un médecin fort expert en son art, qui, pour se mettre en vogue dans une ville où il vient de s'établir, entreprend d'abord la cure du malade le plus incurable et le plus désespéré, et lui ayant rendu une parfaite santé, un chacun se trouve excité et engagé, par là, à recourir à lui lorsqu'il est attaqué de quelque mal dangereux. Vous venez de voir une femme livrée à l'amour profane du monde, décriée et diffamée dans toute une ville dont elle était le scandale, le grand filet du démon, pour perdre les âmes plus vaines que la vanité, n'ayant que des yeux de chair pour idolâtrer son corps, ne respirant que de la volupté, vraie fille de Babylone, s'aimant jusqu'au mépris de Dieu, passer si subitement à la plus grande haine du péché, du monde et de soi-même, et s'élever dans la suite à un degré si éminent de perfection et de sainteté, que nos faibles regards ne l'y peuvent atteindre; tant s'en faut que Jésus-Christ lui fasse des reproches, et la couvre de confusion en lui rappelant ses désordres, qu'il ne lui dit pas même: allez et gardez-vous de pécher à l'avenir, ainsi qu'il fit à la femme adultère, tant il avait d'éloignement en son cœur de la vie débordée qu'elle avait menée auparavant; il la console au contraire intérieurement, et la soutient contre l'excès de la tristesse dans laquelle il la voit abîmée, et lui fait entendre les mêmes paroles qu'il disait autrefois au cœur de Jérusalem: Ecoutez ceci, pauvre ville enivrée de maux et non de vin: *Audi hæc, paupercula et ebria non vino* (*Isai.*, LI.), je confondrai ceux qui vous ont humiliée, qui ont dit à votre âme: Prosterne-toi, afin que nous passions, et l'on t'a traitée comme une terre que l'on foule aux pieds, et comme le chemin des passants; ne craignez pas, vous ne serez plus confondue pour l'opprobre de votre jeunesse, j'avais détourné mon visage de vous, mais je vous regarde présentement avec une compassion qui ne finira jamais, je jure de ne me mettre plus

en colère contre vous, et de ne vous plus faire de reproches. Heureux le pécheur qui fait un si excellent usage de son malheur, qui est tellement pénétré du souvenir de ses excès, qu'il a besoin que Dieu le console, et qu'il essuie ses larmes!

Jésus-Christ fait encore davantage pour notre pécheresse : avant que de prononcer la sentence d'absolution en qualité de juge, il veut bien faire l'office d'avocat en sa faveur, il prend en main la cause de cette humble pénitente qui souffrait en silence le murmure du Pharisien orgueilleux, il oppose au procédé qu'il avait tenu à son égard celui de cette femme, et les marques de son amour tendre et empressé à l'indifférence avec laquelle il l'avait reçu; je suis entré dans votre maison, lui dit-il, et vous ne m'avez point versé d'eau sur les pieds, elle au contraire, les a arrosés de ses larmes et essuyés de ses cheveux; vous ne m'avez pas donné de baiser, elle n'a pas cessé de baiser mes pieds, elle y a répandu ses parfums, et vous avez négligé de verser de l'huile sur ma tête. Quelle gloire à cette femme d'avoir un tel apologiste!

Que tardez-vous donc de venir vous jeter à ses pieds sacrés, vrai trône de grâce pour y recevoir miséricorde, et y entendre cette parole si consolante, digne d'être embrassée de toute l'étendue du cœur : *Vos péchés vous sont remis; allez en paix*. Que n'allez-vous, de ce pas, trouver, comme l'enfant prodigue, le meilleur de tous les pères et lui protester qu'après vous être honteusement dégradé, vous ne méritez plus de porter la qualité de son fils, et il se laissera tomber sur votre cou et vous accablera de caresses, à moins, comme dit saint Pierre Chrysologue, qu'un baiser ne vous effraie et qu'un embrassement ne vous cause des alarmes : *Nisi forte terret osculum, turbat amplexus*.

Mais je le vois bien, ce n'est pas la défiance de la miséricorde qui vous arrête, vous ne comptez que trop sur elle et ne présumez que trop qu'elle vous tendra les bras, c'est la nécessité de la pénitence qui vous arrête et vous effarouche; vous consentiriez volontiers de quitter le péché dont vous êtes peut-être las, pourvu qu'on n'exigeât pas tant de satisfactions de votre faiblesse et qu'on se contentât de la nouvelle vie que vous promettez de mener; mais c'est là une erreur luthérienne et non l'ordre de la conduite qu'il plaît à Dieu de tenir; ses perfections ne sont pas opposées les unes aux autres : l'une n'obtient pas tant au préjudice de l'autre; la miséricorde ne détruit pas la justice et n'anéantit pas ses droits; il veut sauver les pécheurs, mais comme pécheurs; s'il les sauvait par le simple changement de leur cœur, sans exiger des œuvres pénibles, il les sauverait comme innocents et non comme pénitents; il veut qu'ils sentent combien il est amer de l'avoir abandonné, lui qui est la source des eaux vives, pour se creuser des citernes bourbeuses; il veut qu'ils sentent la douleur des plaies profondes et des blessures mortelles qu'ils ont faites à leurs âmes dans le temps qu'ils s'abandonnaient au péché, et qu'ils ne sentaient pas alors, étant comme dans l'ivresse et la léthargie : *Bonum est ei sua sentire supplicia*. (S. HIER.) Il veut que nous entrions dans sa haine contre le péché, dans les sentiments de sa justice vengeresse qui punit nécessairement le péché en ce monde-ci ou en l'autre, et il a ordonné par une loi immuable que la difformité du péché qui défigure le monde fût réparée par la beauté de la vengeance. Acquitte-t-on ses dettes passées en formant la résolution de n'en plus contracter de nouvelles? Et répare-t-on des paroles outrageuses ou des calomnies dont on a noirci la réputation du prochain en cessant d'en proférer et d'en répandre? Le juge ne vous condamnera-t-il pas à des réparations d'honneur et à de grosses amendes? Luther s'abuse donc grossièrement, quand il prétend que le pécheur puisse être réconcilié par un amour sans pénitence. C'est se tromper aussi que se jeter dans l'autre extrémité et de croire que Dieu se contentera d'une pénitence sans amour. La vérité catholique tient le milieu entre ces deux précipices, et veut un amour pénitent. Il faut donc vous résoudre, si vous ne voulez périr à jamais, de faire de dignes fruits de pénitence; n'y perdez pas un seul moment, de peur que la grâce qui vous en est offerte aujourd'hui, ne vous soit refusée demain, et qu'ayant fermé l'oreille à la voix de la miséricorde, vous n'ayez à soutenir et la miséricorde méprisée et la justice irritée. Revêtez-vous donc des arrhes de la pénitence; couchez-vous sur la cendre; pleurez avec amertume la mort de votre âme, comme une mère qui pleure son fils unique. Il est bien dit que Madeleine commença de pleurer, mais non pas qu'elle finit. L'assurance du pardon de ses péchés par la bouche de son juge même ne les fit pas tarir; au contraire, sa bonté excessive qui voulait bien remettre tant de crimes ne fit que les faire couler plus abondamment : c'était son pain durant le jour et la nuit, elle en arrosait sa couche. Vous ne pouvez pas, comme elle, essuyer de vos cheveux les pieds du Sauveur en sa personne, mais il nous a laissé les pauvres qui sont représentés par ses pieds, la partie la plus basse de notre corps; faites-leur part de votre superflu marqué par les cheveux; répandez vos présents sur ces pieds, au mal desquels il est si sensible; reconnaissez la charité de Jésus-Christ, en l'aimant et le servant dans ce qu'il y a de plus bas en son corps mystique. *Donnez l'aumône de ce que vous avez de superflu*, disait le Sauveur aux pharisiens avares, *et toutes choses vous sont pures*. Est-ce donc une petite promesse que celle de la rémission des péchés pour négliger de l'acheter par l'aumône? Quand vous n'auriez point de péché à racheter et que vous vous seriez conservés dans l'innocence, le précepte du superflu vous obligerait indispensablement, parce que Dieu ne laisse les riches maîtres de leurs biens qu'à cette

condition, et que c'est la voie que sa providence a choisie pour faire subsister ceux qui sont dépourvus des biens de ce monde. Combien y êtes-vous plus étroitement obligés présentement, que vous êtes redevables à sa justice de dix mille talents! Ce superflu a quelque étendue et il est mal aisé de marquer un point précis; mais ce qui est certain, c'est que si vous êtes véritablement animés de l'esprit de pénitence, vous resserrerez votre nécessaire dans des bornes fort étroites et serez ingénieux à vous retrancher tous les jours quelque chose pour en accommoder vos frères qui languissent de faim : *C'est par de telles hosties qu'on se rend Dieu favorable;* il faut y joindre celle de vos lèvres, c'est ainsi que le prophète appelle les prières. Priez avec ardeur, avec assiduité; employez une partie des nuits à gémir et à soupirer; renoncez, comme Madeleine, au luxe et aux parures. Après avoir perdu Jésus-Christ dont on était revêtu, dit saint Cyprien, il ne faut plus désirer aucun vêtement de ce monde; après avoir mangé des viandes du démon, il ne faut plus aimer que le jeûne; après qu'on a été trompé et vaincu par les richesses, il ne faut plus les aimer; j'ajoute avec ce Père : il ne faudrait plus les garder; votre bien vous doit être suspect; tenez-le pour votre ennemi, fuyez-le comme un voleur; craignez-le comme l'épée qui vous a blessé; puisqu'il a été l'instrument qui vous a servi à contenter vos passions, ne vous en servez plus que pour racheter vos crimes; faites-en de grandes et de continuelles charités; employez-le tout entier à vous guérir de vos maux; enfin, que la satisfaction soit proportionnée à la grandeur de l'offense. Apportons de salutaires et de longs remèdes à nos plaies profondes, et que la pénitence ne soit pas moindre que le crime. Mais si vous aimez Dieu de tout votre cœur, comme la source de toute justice, ainsi que Madeleine, rien de tout ce que je viens de vous proposer pour la guérison de vos âmes ne vous sera pénible; si vous y éprouvez quelque peine, vous l'aimerez et y trouverez de la joie. Ainsi, vous pleurerez, vous prierez, vous jeûnerez, vous fuirez les compagnies, vous ferez profusion de vos biens aux pauvres, et tous ces divers exercices vous plairont davantage que les divertissements dont vous étiez autrefois enchantés; vos larmes vous consoleront plus qu'elles ne vous affligeront, elles vous sembleront plus douces que les joies des théâtres; leur amertume sera pleine de paix; la retraite aura des charmes inexplicables et vous paraîtra un vrai paradis.

Quel pécheur ne se sentira par là excité à imiter Madeleine et à ne donner, comme elle, aucune borne à sa douleur pour être consolé sans mesure. Mais elle n'est pas seulement un modèle pour les pénitents, elle l'est encore pour les plus innocents qui doivent apprendre de son exemple à aimer Jésus-Christ avec ardeur, et de la parabole qu'il dit au pharisien, à n'avoir pas moins de reconnaissance qu'eux; son âme, ainsi que celle de l'amante des *Cantiques*, s'est fondue d'amour. Jésus-Christ, qui en est l'objet, ne dit pas simplement qu'elle aime, mais qu'elle a beaucoup aimé : *Dilexit multum.* O merveille! ô grandeur! ô rareté de cet amour! Il est parvenu à son comble et à sa perfection depuis le premier moment. Elle ne fait encore qu'arriver à vos pieds, ô Jésus! et son progrès au divin amour est si surprenant, qu'il mérite les éloges de celui qui pèse tout au poids de son sanctuaire. Elle a beaucoup aimé, comme si elle avait déjà employé à votre service plusieurs jours, plusieurs mois, plusieurs années; mais c'est qu'un moment de cette âme vaut un siècle, tant elle a de vie et de vigueur en la grâce et de ferveur en amour. La voilà transformée en séraphin, et un pieux cardinal du dernier siècle (1), fort versé dans les voies de Dieu, croit qu'elle a été élue pour réparer dans le ciel l'amour perdu dans Lucifer et y occuper sa place. Plût à Dieu que le cours de nos vies fût équivalent à un de ces précieux moments, et qu'après plusieurs années, nous puissions avoir part à ce degré d'amour par lequel elle a commencé. O âme privilégiée! ô amour! ô pécheresse! ô pénitente! ô Jésus, source de pénitence et d'amour!

La cause ordinaire du relâchement des personnes qui se sont préservées des désordres grossiers est que n'apercevant rien en leur vie qui leur donne de l'horreur et de la crainte, rien au contraire que de louable, elles marchent d'un pas plus lent dans le chemin du ciel et se mettent par là en danger de n'y arriver jamais et d'être rejetées de Jésus-Christ qui ne peut souffrir la tiédeur, et menace ceux qui s'y laissent aller de les vomir de son cœur; c'est ce qui ferait presque souhaiter que celles qui sont en cette disposition périlleuse fissent quelque chute, afin que s'en relevant promptement et s'animant d'une sainte colère contre elles-mêmes, elles ne s'épargnassent plus tant; et c'est ce qui fait dire à saint Grégoire Pape : qu'une pénitence vive et fervente trouvera toujours plutôt grâce devant Dieu, qu'une innocence lâche et endormie, et qu'un pénitent plus humble et plus touché de son saint amour sera préféré.

L'autre inconvénient à craindre pour les justes imparfaits est le défaut de reconnaissance; comme ils s'imaginent qu'il leur a été moins remis, ils se croient, selon notre parabole, moins obligés d'aimer; mais ils s'abusent visiblement dans ce qui sert de fondement à leur reconnaissance, à savoir, en estimant qu'il leur a été moins remis. O Dieu! comment se peut-il faire que la grâce fasse des ingrats, et qu'on ne soit pas obligé d'aimer davantage, parce qu'on a beaucoup plus reçu, et qu'on a été le plus favorisé! Quel

(1) M. de Bérulle.

talent plus rare que d'avoir été appelé au service de Dieu dès sa plus tendre jeunesse et ne s'être jamais fourvoyé. L'aîné de l'enfant prodigue qui était toujours demeuré dans la maison devait-il être moins attaché au service de son père, que ce jeune débauché qui, après avoir dissipé son patrimoine, fut reçu en grâce, si cette fidélité était plus l'ouvrage du père que le sien? Ne seriez-vous pas plus obligé à un homme qui vous aurait empêché d'entrer dans la caverne d'un lion, que s'il vous arrachait de sa gueule, tout sanglant et à demi-dévoré, ou à un médecin qui par ses sages précautions aurait prévenu votre fièvre maligne, que s'il vous avait guéri après plusieurs accès, lorsque la violence et la longueur du mal vous aurait totalement épuisé. Si c'est par vos propres forces que vous vous êtes soutenu et avez persévéré dans les voies de la justice, glorifiez-vous-en, à la bonne heure, avec Pélage et ses disciples, mais si c'est par un pur effet de la miséricorde de Dieu, qui vous a prévenu, secouru et fortifié dans la tentation, si c'est une main invisible qui vous a préservé de l'effort de vos passions et a enchaîné ces bêtes furieuses toujours prêtes à nous dévorer, rendez-en la gloire et la reconnaissance à celui à qui elle est due tout entière, remerciez-le avec saint Augustin de tous les maux que vous n'avez pas faits, puisque vous en avez en vous le principe tout vivant, attribuez-le uniquement à la grâce : *Gratiæ tuæ deputo et quæcunque non feci mala* (Saint Aug., *Conf.*), dites non plus avec Juda, mais avec saint Ambroise : *Thamar est plus juste que moi*, oui, Thamar, quoique déshonorée et souillée par un inceste (*Gen.*, XXXVIII), est plus pure que moi. *Justificata est magis Thamar quam ego.*

Oui, si cette terre qui a été si longtemps en friche et foulée aux pieds des passants, avait été aussi arrosée des pluies du ciel, aussi fumée et cultivée que la vôtre, elle aurait porté de meilleurs fruits que vous et en plus grande abondance. Loin de nous ces vertus pharisiennes qui croient que Dieu leur en doit de reste, ces chastetés fières et superbes qui osent insulter à la chute des misérables et n'ont que du mépris et du dédain pour les pécheresses. O vous qui entretenez en vous ces sentiments présomptueux, sachez que celle qui pleure humblement la perte de sa virginité est plus agréable à Dieu que celle qui s'applaudit de l'avoir conservée. L'une a le vice des bêtes, ou plutôt l'a eu, car Dieu ne regarde plus ces désordres comme subsistants, il les a effacés de son souvenir, et vous avez le vice des démons, esprits immondes, non pour avoir abusé de leurs corps, puisqu'ils n'en ont pas, mais pour s'être souillés par l'orgueil qui est l'impureté de l'âme, et que Dieu déteste beaucoup plus que celle qui souille la chair. Craignez leur supplice, et qu'il ne vous arrive ce dont Jésus-Christ menaçait les pharisiens superbes, que les publicains et les femmes débauchées entreraient dans le ciel à leur exclusion. Ce royaume n'est que pour les humbles, et pour ceux qui meurent dans l'habitude de la charité ; et les divers degrés qu'on y occupera répondront aux divers degrés de cette humilité et cette charité. Ainsi que l'unique et sainte émulation des innocents et des pénitents soit de se surpasser les uns les autres en ces vertus, aussi bien qu'en celle de reconnaissance qui en est inséparable. Excitez-vous les uns les autres à bénir le Père des miséricordes qui vous a retirés du fond de l'enfer, où votre corruption, les mauvais exemples, les maximes pernicieuses du siècle, la malice des démons vous auraient entraînés infailliblement, pour vous associer à son royaume céleste et vous rendre les cohéritiers de son Fils dans la gloire.

SERMON XLI.

Sur l'Evangile du vendredi de la semaine de la Passion.

DE LA FAUSSE PRUDENCE.

Collegerunt pontifices et pharisæi concilium. (*Joan.* XI.)

Les princes des prêtres et les pharisiens tinrent conseil ensemble.

Qui ne jugerait en voyant le grand Sanhédrin des juifs, ou leur conseil suprême, auquel seul il appartenait de connaître des matières de religion, extraordinairement assemblé au sujet du Sauveur du monde, que ce soit pour le reconnaître en qualité de Messie, et lui déférer en conséquence les honneurs divins ou du moins royaux? Caïphe qui préside à cette assemblée reconnaît que cet homme extraordinaire fait des miracles incontestables, et en quantité : *hic homo multa signa facit.* Il ne paraît pas à ce coup qu'ils les attribuent à quelque collusion avec le démon, c'est donc Dieu qui l'autorise et l'a revêtu de son pouvoir; sa vie est encore plus miraculeuse, le peuple en est frappé d'admiration, ils n'eurent rien à répliquer lorsqu'il leur fit un défi solennel de le reprendre d'aucun péché. Versés comme ils étaient dans les Ecritures, ils n'avaient qu'à faire attention aux divers caractères du libérateur d'Israël et les lui appliquer; ils y trouvaient qu'il devait naître dans la bourgade de Bethléem, du sang illustre de David, ils avaient vu cent fois de leurs yeux les hydropiques guéris, les boiteux redressés, les aveugles éclairés, les muets recouvrer l'usage de la parole, les paralytiques emporter leur lit. Les vertus qui devaient rendre le Messie recommandable étaient encore plus sensibles en sa personne. Qui a mieux su rejeter le mal et choisir le bien? Qui l'a égalé en douceur, en humilité, en charité pour les hommes, en amour pour la justice, en zèle pour la beauté de la maison de Dieu? Quel sera donc le résultat de cette nombreuse assemblée composée des meilleures têtes de Jérusalem et de toute la Judée? Vous le savez, et on aurait peine à le croire si les évangélistes n'en rendaient témoignage, que toute la suite ne confirmera que trop : il faut que ce faiseur de miracles,

ce juste par excellence, ce fils de David meure. Sur quoi cette conclusion étrange et barbare est-elle fondée? Si nous le laissons continuer à enseigner et faire des miracles, les Romains viendront et ruineront notre ville et notre nation : *Venient Romani et tollent locum et gentem.* Ils arrêtent même la mort de Lazare ressuscité et l'enveloppent dans le même arrêt, jugement aussi extravagant que cruel, aussi capable d'exciter la risée que l'indignation; il fallait que la crainte leur eût étrangement troublé l'esprit pour vouloir se défaire par ce motif d'un homme qui ne prêchait que le détachement des richesses et des honneurs et le pratiquait encore mieux, aussi bien que l'obéissance due aux puissances séculières, leur ayant payé le tribut quoiqu'il en fût exempt, s'étant enfui lorsqu'on le voulait faire roi. Mais la crainte n'eût pas été capable toute seule de leur faire prendre cette résolution bizarre et désespérée (car il parut bien quarante ans après qu'ils ne redoutaient pas tant les Romains, puisqu'ils secouèrent leur joug), si une autre passion plus farouche et plus intraitable ne les eût dominés: c'est la haine, ils en avaient fait leur capital, et il y avait longtemps que ces ouvriers perfides avaient dit entre eux : *Voici l'héritier, mettons-le à mort et nous emparons de l'héritage.* Ce sera cette conspiration même et cette exécution sanglante qui leur attirera les malheurs qu'ils craignaient et vérifiera les prédictions du Sauveur. Ils vont en crucifiant le roi d'Israël mettre le comble à la mesure des crimes de leurs pères. La Judée fut ravagée par les armées romaines, il ne resta pas pierre sur pierre de cette superbe ville, la maîtresse des peuples et la reine des provinces; la nation a été dissipée et est devenue l'objet du mépris et de l'exécration de toutes les autres; sa désolation a duré jusqu'à présent et persévérera jusqu'à la fin, tant Dieu se plaît à confondre la prudence charnelle!

Apprenons de là à la détester et à y renoncer à jamais. Et, pour vous imprimer plus profondément ces sentiments dans le cœur, voyons plus au long combien la prudence du siècle est insensée et ruineuse : ce sera mon premier point; combien, au contraire, celle de l'esprit et des enfants de Dieu est sage et avantageuse : ce sera mon second point. J'ai besoin, pour ce sujet, des lumières du Saint-Esprit, que je vous prie de demander avec moi par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Ce que j'appelle ici prudence du siècle, saint Paul le nomme amour des choses de la chair, et qu'il dit être une mort, soit que ses objets soient spirituels, soit qu'ils soient du ressort des sens; car il traite de charnels les Corinthiens, parce qu'ils se laissaient aller aux piques, aux disputes, aux jalousies. Or, toute passion offusque l'esprit, y répand des images, teint tout de ses couleurs et fait, par conséquent, que celui qui en est agité se trompe presque toujours, le jugement des passions n'étant guère d'accord avec celui de la vérité. Oui, les raisons les plus éclairées s'obscurcissent, et ne servent plus que d'instrument aux crimes les plus énormes depuis qu'une passion violente s'est une fois emparée du cœur. Eh! comment cet amour déréglé, lorsqu'on s'en laisse dominer, ne prendrait-il pas de fausses mesures, puisqu'il n'écoute que la révélation de la chair et du sang, dont le propre est d'agir par un instinct aveugle, et ne consulte point Dieu, le Père des lumières et l'auteur de tout bon conseil. Bien loin de là : il s'est trouvé de ces faux prudents qui, par une folie également pleine de hardiesse et d'impiété, se sont proposé d'anéantir ses desseins adorables, et de rompre des projets conçus et arrêtés de toute éternité; mais *est-il de sagesse, est-il de prudence, est-il de conseil contre le Seigneur?* L'homme a beau s'élever et oublier ce qu'il est, il est toujours homme; il ne paraît même jamais plus un néant que lorsqu'il a l'extravagance de s'opposer à celui qui l'en a tiré. Dieu conserve toujours, dit excellemment saint Augustin, un empire absolu sur ceux qui s'efforcent de s'y soustraire; il dispose tellement toutes les circonstances qui les environnent, et qui ont une secrète liaison avec les secrets mouvements de leur cœur et de leur esprit, que, lorsqu'ils s'imaginent qu'ils font malgré lui tout ce qu'ils veulent, ils ne font néanmoins que ce qu'il a résolu, n'ayant de pouvoir que celui qu'il leur a prêté; ils n'en usent qu'autant qu'il lui plaît et en la manière qui lui plaît; il fait retomber leurs propres efforts contre eux-mêmes : *Comprehenduntur in consiliis quibus cogitant* (*Psal.* X), et il se sert de leur résistance pour affermir malgré eux ce qu'ils ont voulu détruire. Vous faites entrer, ô Dieu tout-puissant! leurs volontés perverses et déréglées dans l'ordre de votre providence et de votre sagesse; vous les tenez enchaînées et assujetties à votre puissance souveraine, lors même qu'elles osent se révolter contre votre justice : *Pravarum voluntatum non creator, sed ordinator.* (Saint Aug.)

L'Écriture sainte nous en fournit des exemples éclatants, où son doigt paraît si visiblement qu'il y a de quoi pâmer d'admiration. Nous y voyons un Joseph haï et réduit dans une extrême misère par la jalousie de ses frères; et cette misère même devait être le fondement de son bonheur. Il leur avait raconté, avec une ingénuité et une simplicité d'enfant, tel qu'il était, un songe mystérieux dans lequel il avait vu leurs gerbes de blé s'abaisser profondément devant la sienne, et encore onze étoiles qui l'adoraient. Regardant ces songes comme un présage de sa grandeur future et de son élévation au-dessus d'eux, ils en conçurent une envie mortelle et conspirèrent ensemble pour détruire la vérité de cette prédiction. D'aussi loin qu'ils l'aperçurent venir vers eux, un jour que Jacob, leur père commun, l'avait envoyé apprendre des nouvelles de ses trou-

peaux : *Voici notre songeur*, s'entredirent-ils; *tuons-le, puis jetons son corps dans cette vieille citerne; après cela on verra de quoi ses songes lui auront servi.* Leur aîné s'étant opposé à une résolution si barbare, ils le vendirent pour esclave à des marchands madianites qui allaient en Egypte; et Dieu se servit de son esclavage même, et ensuite de sa prison, pour l'élever à un comble de gloire dans lequel ses frères perfides s'estimèrent heureux de l'adorer, et de reconnaître qu'ils étaient ses esclaves : *Nos autem servi tui.*

Voilà le caractère du Créateur et de la créature; car, qu'y a-t-il de plus digne de lui que de voir qu'il se sert ainsi des hommes contre les hommes sans donner la moindre atteinte à leur liberté, ni avoir aucune part au dérèglement de leur cœur; qu'il les réduit à exécuter ses volontés suprêmes par les moyens mêmes qu'ils emploient pour la détruire, et que, lorsqu'il semble leur donner un plein pouvoir d'agir en les abandonnant à leurs passions, il les tient néanmoins comme enchaînés par les liens de sa puissance, en sorte qu'ils ne puissent faire la moindre chose qu'au temps, en la manière et selon l'ordre qu'il a décrété?

Il suffit que l'homme soit abandonné à lui-même pour s'engager dans des routes égarées, et tomber dans un sens réprouvé : que sera-ce donc lorsque Dieu, par un juste jugement, répand sur lui un esprit d'étourdissement? *Spiritum vertiginis.* (*Isa.*, XIII.) Il arrive alors ce qu'il leur a prédit : qu'ils marcheront à tâtons en plein midi, comme l'aveugle au milieu des ténèbres; semblables encore à des hommes ivres, ils chancèlent à chaque pas; ils sont sans principes et sans lumière; ils agissent au hasard, et toute leur conduite est incertaine et irrégulière.

Vous diriez que son application la plus sérieuse et son plaisir le plus exquis soient de détruire la sagesse des faux sages, et la convaincre de folie : *Perdam sapientiam sapientium* (*Isa.*, XXIX), parce que son grand dessein est d'humilier les enfants d'Adam, et de leur faire connaître que tous leurs desseins ne sont que vanité, lorsqu'ils ne se trouvent pas appuyés sur le fondement inébranlable de sa volonté souveraine. Quelques nouveaux exemples de l'Ecriture achèveront de mettre cette vérité dans tout son jour.

Le roi Nabuchodonosor, enivré de quelques succès dont Dieu l'avait favorisé dans la guerre contre les Mèdes, assemble les plus anciens de sa cour et tous ses officiers généraux; il leur communique le secret de son dessein : quel est-il? D'assujettir toute la terre à son empire. Là-dessus il lève une puissante armée : elle est si nombreuse qu'elle couvre les campagnes, et que sa cavalerie épuise les rivières. Tout tremble, tout déserte à ses approches. Cependant cette armée si formidable va échouer devant une chétive bicoque; ce prince orgueilleux trouve dans une femme, que Dieu oppose à toutes ses forces, une barrière invincible qui arrête le cours de ses grandes prospérités et renverse tous ses vastes projets. Le superbe Aman, favori d'Assuérus, veut se venger du Juif Mardochée, qui n'avait pas cru devoir se prosterner devant lui; et, afin que la vengeance fût plus magnifique et plus digne de lui, il veut perdre toute la nation juive et l'obtient de la facilité indiscrète du prince. Qu'arriva-t-il? Dieu permit que Mardochée et Esther, sa nièce, triomphassent de la fausse et cruelle politique de ce ministre insolent, et qu'il trouvât la ruine de sa fortune et une mort honteuse dans les mêmes moyens dont il avait résolu de se servir pour exterminer ceux qu'il haïssait. Dieu renverse souvent les effets de la passion des hommes par leurs autres passions; il les trompe par leur propre malice, et les empêche par là de s'opposer à l'exécution de ses desseins. C'est ainsi qu'il garantit les mages de la fureur d'Hérode : ce prince, également cruel et politique, crut pouvoir se servir utilement d'eux pour découvrir le nouveau roi des Juifs, et l'immoler à son ambition, feignant qu'il irait l'adorer après eux.

Je vous ai fait voir au commencement combien la prudence des princes des prêtres s'était méprise, et combien leurs précautions se trouvèrent fausses dans la mort du Sauveur, qu'ils conclurent par la crainte que les Romains ne dispersassent la nation; puisque ce fut ce sang innocent qui, jetant vers le ciel un cri plus perçant que celui d'Abel, attira sur eux et leurs enfants, conformément à l'imprécation qu'ils avaient faite au jour de la Passion devant Pilate, ce déluge de maux dont le récit fait frémir.

Les mêmes juges, chefs des familles sacerdotales, prononcèrent, l'année suivante, un jugement aussi risible qu'injuste contre les apôtres, pour les empêcher de faire des miracles au nom de Jésus-Christ ressuscité, tant leur faux zèle les aveuglait! Ils n'osent pas les punir de crainte d'une sédition du peuple, et parce que l'homme qui venait d'être guéri par saint Pierre était présent à l'assemblée; mais ils leur défendent avec menaces d'enseigner au nom de cet homme qu'ils avaient crucifié; comme si une pareille défense eût été capable d'intimider des hommes pleins du Saint-Esprit, qui brûlaient d'ardeur de sacrifier leur vie pour leur divin Maître!

L'Eglise s'est établie par les efforts mêmes qu'on a faits pour la ruiner; les peuples ont formé de vains projets, et les princes se sont ligués pour l'étouffer dans son berceau : elle a converti ses persécuteurs et ses tyrans, et les a attachés à son char de triomphe comme autant de glorieux captifs. Ils l'avaient voulu noyer dans le sang de ses enfants, et ce sang sacré, devenu une semence féconde de martyrs et de chrétiens, produisit des moissons infinies. Ces loups furieux, changés en agneaux, sont entrés dans son bercail : sa possession s'est étendue jusqu'aux extrémités de la terre.

Je ne prétends pas toutefois que la prudence charnelle prenne toujours de fausses mesures, et échoue en tous ses desseins : si cela était, Jésus-Christ n'aurait pas dit à ses disciples que *les enfants du siècle sont plus sages en la conduite de leurs affaires que les enfants de lumière;* il veut dire que l'usage que ces premiers font de leur raison pour des fins basses et terrestres, condamnera le peu d'usage que ces derniers font de leur foi pour acquérir le ciel. Plus la cupidité est ardente, plus elle ouvre l'esprit pour inventer des moyens; au lieu que la charité des justes est souvent combattue et affaiblie par des passions humaines, qui, quoiqu'elles ne dominent pas, ne laissent pas de partager les lumières de l'esprit et de ralentir le mouvement du cœur vers les biens invisibles.

Ainsi, ce n'est pas une merveille si les amateurs du monde, dont l'esprit et le cœur sont corrompus, et qui ne les appliquent qu'à contenter leurs passions, viennent à bout de lever les obstacles qui les en empêchaient, ne s'embarrassant pas si les moyens dont ils se servent sont justes ou injustes; c'est ainsi que Jonadab est appelé dans l'Ecriture, qui s'accommode à notre langage *très-prudent*, quoiqu'il eût donné à Amnon, fils de David, épris d'une passion incestueuse pour Thamar, sa sœur, un conseil détestable, mais proportionné à sa fureur, et qui lui donna moyen de l'assouvir. Il est dit de même d'Achitophel, l'un des principaux ministres de David, que les conseils qu'il donnait étaient regardés comme des oracles de Dieu même, et qu'on les considérait toujours en cette manière, soit lorsqu'il était avec Absalon, du parti duquel il se rangea par une noire perfidie, *quasi quis consuleret Deum ;* c'était un génie extraordinaire capable de se démêler des affaires les plus embrouillées, et d'inventer avec une facilité incroyable des expédients pour arriver à sa fin, sans se mettre en peine si la fin et les moyens étaient justes ou injustes. Rien n'est plus sage en effet que l'avis qu'il donna à ce jeune prince ambitieux, si l'on considère l'utilité seule, puisque c'était un moyen infaillible de détacher sans retour les sujets de leur roi légitime, pour se les attacher, quoique rien de plus noir et de plus diabolique en soi, et David était perdu sans ressource s'il eût été suivi; mais la prière que ce prince affligé avait faite à Dieu de renverser le conseil d'Achitophel, *infatua consilium Achitophel* (II *Reg.*, XV), fut exaucée; car un autre conseiller plus fidèle proposa des raisons plausibles et éblouissantes qui prévalurent; ce qui confirme encore la vérité que je crois avoir solidement établie, et qui frappe tellement les esprits par son évidence, qu'elle a été reconnue par les païens mêmes, à savoir, que Dieu étant l'esprit souverain préside sur tous les esprits; qu'il y répand d'épais nuages quand il lui plaît, et rend insensée la sagesse ténébreuse de ceux dont il a résolu de punir l'orgueil.

C'est ainsi que le prophète Jérémie reproche aux Juifs de son temps qu'ils étaient sages pour faire le mal, et que nous voyons dans l'Evangile les pharisiens et les docteurs de la Loi concerter entre eux les moyens de surprendre le Sauveur pour le perdre avec tant d'adresse et de subtilité, comme dans la question captieuse qu'ils lui firent du tribut, que tout autre qu'un Homme-Dieu eût donné dans un piége si finement tendu.

En quoi consiste encore cette sagesse du monde ? Saint Grégoire le Grand nous l'apprendra : à cacher avec artifice les pensées qu'on a dans le cœur, à déguiser ses sentiments par la dissimulation de ses paroles, à persuader que les choses fausses sont vraies et les vraies fausses, à se moquer de la candeur et de la simplicité des justes, et traiter de folie tout ce qui se fait avec sincérité. Cette prudence est mise en usage dès la jeunesse; on paye des maîtres pour la montrer aux enfants, ceux qui la savent méprisent les autres avec orgueil, ceux qui l'ignorent les admirent, parce que cette damnable duplicité est voilée du nom d'adresse et de savoir vivre. Qu'apprend encore la sagesse mondaine à ses sectateurs? A chercher les premiers rangs et les postes les plus honorables, à jouir avec joie et faste de la gloire temporelle qu'ils se sont acquise, à rendre avec usure le mal qu'ils ont reçu, à ne jamais céder à qui leur résiste, et à dissimuler par une douceur plâtrée et apparente, tout ce que leur malice impuissante ne peut exécuter.

Laissons aux Tibère et aux Machiavel, et à ceux qui vivent dans les cours des princes une pareille sagesse; elle est, je l'avoue, de quelque secours pour obtenir les avantages du monde, pour s'établir sur les ruines des autres, pour supplanter les gens de bien qui, agissant sans passion et sans artifice, ayant horreur d'employer aucun moyen illicite, succombent d'ordinaire dans les affaires qu'ils leur suscitent; mais de vrais chrétiens doivent-ils regarder ces pertes comme de véritables pertes? Tous les succès de leurs ennemis se terminent à obtenir je ne sais quels méprisables avantages, qui les lient de plus en plus au siècle présent, et sont la cause funeste de leur damnation.

La prudence charnelle ne mérite donc pas moins d'être traitée de folle et d'insensée, lorsqu'elle réussit que lorsqu'elle échoue; mais elle est toujours également criminelle. Il n'est pas besoin que je m'étende à le prouver, puisque, par la notion exacte que je vous en ai donnée, vous avez pu connaître qu'elle n'était pas moins contraire à la sainteté de Dieu qu'à sa sagesse. Comment ne serait-elle pas opposée à cette perfection adorable dont il est si jaloux? Puisque ceux qui suivent dans leur conduite cette fausse lumière ne se font aucun scrupule d'employer les moyens les plus criminels pour arriver à leur but, et que ce but est lui-même criminel, car c'est l'assouvisse-

ment de quelque passion brutale, ou qui, pour être plus spirituelle, telle que l'ambition, n'en est pas moins opposée à la loi divine ; en un mot, c'est le repos dans la créature qui est l'injure la plus cruelle qu'on puisse faire au Créateur, et qui fait l'essentiel de la malice du péché ; c'est une politique d'enfer qui a pour fin de dominer sur la terre, qui ne se conduit que par des passions déréglées et n'emploie que des moyens réprouvés de Dieu : déguisements, fourberies, médisances, calomnies, division, violences, quelles productions monstrueuses ! C'est pourquoi l'apôtre saint Jacques l'appelle : *une sagesse terrestre, animale, diabolique.* Vous en concevrez encore le plus d'horreur lorsque je vous aurai fait la peinture de la sagesse qui vient d'en haut, et qui a des caractères tout opposés, la blancheur exquise de la colombe fera paraître le corbeau plus noir. C'est ce que je vous ai promis dans mon second point.

SECOND POINT.

La prudence chrétienne est *cet œil simple* dont il est parlé dans l'Evangile, *qui rend le corps de nos actions tout lumineux;* c'est ce sel de sagesse et de discrétion qu'il nous est si fort recommandé d'avoir en nous. Saint Augustin la définit : un amour éclairé qui sait faire le choix des moyens les plus sûrs qui nous conduisent à Dieu. Saint Grégoire la fait consister à ne rien dissimuler, à découvrir ses sentiments par ses paroles, à aimer la vérité, fuir le mensonge, faire du bien gratuitement, ne point rechercher de vengeance des injures, considérer les opprobres et les confusions qu'on souffre pour l'amour de la vérité comme un très-grand avantage. Deux choses lui sont absolument nécessaires, selon saint Bernard, la charité dans l'intention, la vérité dans le discernement des moyens. Mais la première chose qu'elle se doit proposer, c'est la véritable fin qui ne peut être autre que Dieu ; de lui plaire et le servir uniquement; elle suppose ce désir principal et dominant de lui appartenir et jouir à jamais de lui, puis s'applique à faire choix des moyens les plus propres. C'est l'ignorance de cette fin qui a jeté les philosophes dans de si grands égarements. Ils avaient aperçu en eux-mêmes, par de longues et sérieuses réflexions, des semences de vertu et des sentiments nobles que le Créateur avait imprimés dans leurs cœurs en les formant ; ils y trouvaient des notions de différents devoirs qui n'étaient pas entièrement effacées ; ils s'efforçaient d'y conformer leur vie ; mais comme ils ne regardaient pas Dieu en tout cela, ils abusaient de ces connaissances, les retenaient dans l'injustice, comme parle saint Paul, et ne se proposaient que des fins basses, injustes et criminelles, telles que d'acquérir des richesses ou l'estime des hommes.

Vous n'êtes pas, chrétiens mes frères, dans le même embarras que ces sages du paganisme qui ne connaissaient point Dieu, ou s'ils en avaient quelque connaissance sombre et confuse, ils ne savaient pas la route qui y conduit; ils entrevoyaient ce pays enchanté où nous oublierons nos misères, mais ils en étaient séparés, dit saint Augustin ; ce n'est que par le secours du bois de la croix dont ils ignoraient la vertu, par la foi au Médiateur qui y a été attaché, qu'ils pouvaient les traverser. Vous connaissez le terme de cette félicité, et Jésus-Christ qui est en même temps la voie aussi bien que la vie : *et viam scitis* (*Joan.*, XIV), en suivant un tel guide, la sagesse même incarnée, vous ne pouvez vous égarer ; c'est en ce point que consiste cette sagesse dont saint Jacques fait l'éloge, qu'il dit être premièrement chaste, puis amie de la paix, modeste, équitable susceptible de tout bien, pleine de miséricorde et des fruits des bonnes œuvres, exempte de prévention, qui ne juge point et n'est point dissimulée, ouverte au contraire et sincère.

Mais pour vous en donner une idée encore plus précise, il faut distinguer trois sortes de moyens à l'égard desquels elle est occupée à faire le discernement convenable : les premiers sont bons et conduisent directement et par eux-mêmes au ciel; il y en a en second lieu de mauvais, ou parce qu'ils sont criminels, ou qu'ils dissipent trop et empêchent de travailler autant qu'il faut à la grande affaire du salut; les troisièmes sont indifférents par eux-mêmes et peuvent aussi bien contribuer à la réprobation qu'à la sanctification, selon le bon ou le mauvais usage qu'on en fait. Que fait la prudence évangélique à l'égard de ces moyens? Elle fait embrasser les bons, rejeter les mauvais et sanctifier les indifférents. Il y en a de bons par eux-mêmes qui portent directement à Dieu, tels que la pratique des vertus d'humilité, de douceur, de patience, de charité. D'autres en facilitant ces premiers moyens et se parant des occasions du péché, comme la retraite, l'oraison, le jeûne et autres pratiques de dévotion. Les mauvais moyens se réduisent à trois, les péchés et toutes les voies injustes dont on ne peut se servir sans offenser Dieu. Or il les faut rejeter avec horreur, puisqu'il nous est ordonné de nous abstenir de tout ce qui a seulement l'ombre et l'apparence du mal. Il y en a d'autres qui ne sont pas criminels par eux-mêmes ni par leur nature, mais qui cependant sont très-dangereux, tels sont certains engagements dans le monde, certaines professions ; la prudence y doit faire renoncer, puisqu'on court risque de s'y perdre : ce sont ces yeux, ces mains, ces pieds qu'il faut couper, arracher et jeter bien loin de soi, parce qu'ils nous sont une occasion de scandale. Enfin, il y a des moyens seulement mauvais et dangereux à l'égard de certaines personnes; car plusieurs s'en peuvent servir utilement, mais d'autres sont dans une impossibilité morale de s'y soutenir et se trouvent en péril éminent d'y faire naufrage, cela dépend beaucoup des dispositions individuelles ; la prudence en ce cas vous oblige à recourir à celle d'un directeur éclairé et

parfaitement désintéressé, qui, mesurant le degré de vos forces, vous fera quitter cet emploi, cet état, supposé que vous ne soyez pas liés par des engagements indissolubles, s'il vous trouve trop susceptibles des impressions que certains objets peuvent exciter dans vos cœurs. Usez-en encore de même, c'est-à-dire consultez des gens habiles qui vous aident à découvrir la volonté de Dieu et ses desseins éternels sur vous, lorsqu'il s'agira d'embrasser un genre de vie et de prendre le parti de la religion ou du mariage. C'est particulièrement à tous ceux qui sont dans cette situation que saint Paul crie : *Gardez-vous bien d'être imprudents, mais étudiez avec soin quelle est la volonté de Dieu pour l'embrasser, quoi qu'il en puisse coûter*; mais comme nous ne pouvons douter que sa volonté sur tous tant que nous sommes ne soit notre sanctification, il faut nous interdire tout ce qui est incompatible avec la charité, nous établir dans une aversion sincère contre les infractions visibles de la loi, et dans une résolution inébranlable de ne préférer quoi que ce soit au salut. Pour les choses qui ne détruisent pas cette charité, mais l'affaiblissent notablement, retardent sa course et ne nous permettent pas de nous porter vers Dieu avec toute l'ardeur dont nous sommes capables, tels que les soins domestiques et les affaires temporelles, appliquez-vous-y par soumission aux ordres de la providence, mais ne vous y livrez pas totalement, de peur que toute votre sagesse n'en soit dévorée, et ménagez-vous toujours du temps pour la prière et les autres exercices qui calment nos passions et élèvent notre âme vers Dieu, portant impatiemment tout ce qui nous retire de sa présence.

Quoique les péchés véniels ne détruisent pas la charité, ils l'affaiblissent toujours, surtout s'ils ne sont pas de pure fragilité et renferment une insigne imprudence; c'est plus que si on jouait des monceaux d'or et des royaumes entiers contre un morceau de verre; cette comparaison est même bien au-dessous de la vérité, puisque le péché véniel vous prive de quelque partie de la participation de Dieu, et qu'on y préfère toujours en quelque sorte le fini à l'infini, la créature au Créateur. Une petite passion qu'on contente est une occasion au démon d'en inspirer une plus forte, c'est une prise que vous lui donnez, une arme que vous lui fournissez; les uns lui donnent prise du côté de la sensualité dans le boire et le manger, d'autres par l'intempérance de la langue, d'autres par l'amusement, la dissipation, l'oisiveté; ce sont autant de piéges qu'il tend à ceux qui ne sont pas sur leurs gardes; or, n'est-ce pas une imprudence de donner dans les piéges d'un ennemi cruel et irréconciliable? Et comme depuis le péché toutes les créatures lui servent de filet pour surprendre les enfants d'Adam, la prudence veut qu'on n'en use que par pure nécessité, et qu'on la resserre dans les bornes les plus étroites, heureux qui s'en pourrait priver absolument et pratiquer les conseils évangéliques.

La jouissance des plaisirs des sens ne peut causer que des plaisirs fort minces, fades, passagers, misérables, qui causent ou la mort ou des maladies dangereuses aux âmes; la privation est un bien, grand, réel, stable, éternel; elle fortifie l'âme, la délivre et la guérit; s'agit-il donc d'un plaisir dont on peut jouir ou se priver? La prudence chrétienne en fera choisir la privation sans balancer; elle est non-seulement un devoir de charité envers nous-mêmes, mais encore de justice envers Dieu; la jouissance, au contraire, de ce plaisir ne peut qu'augmenter notre mal, et renferme toujours quelque peu d'imprudence.

Mais comme il n'est pas possible de s'interdire absolument tout usage des créatures, ayant plu à la sagesse et à la justice de Dieu de nous assujettir à divers besoins, il en faut jeûner, c'est-à-dire en retrancher l'usage autant qu'il est possible, parce que l'usage qui n'est pas modéré par de fréquentes privations, fait que l'âme se colle à l'objet dont elle use, le regarde comme nécessaire à son repos, et ne peut plus s'en arracher sans d'extrêmes violences. La concupiscence, qui est la maladie de la nature corrompue, ne se peut guérir que par ce remède, d'autant plus nécessaire que nous ne l'avons que trop fortifiée en suivant ses panchants déréglés, et mettant notre bonheur dans les impressions des sens et la jouissance des biens de la vie présente.

Ainsi la principale partie de la vraie prudence consiste, comme vous le voyez, à réprimer les désirs et les mouvements de la chair, et éviter pour cela tout ce qui rend ses impressions plus vives, plus fortes, plus agissantes. Vous seriez, par exemple, capables de résister à une passion si elle n'avait point d'autre force que celle qu'elle tire d'elle-même; mais vous ne pourrez en soutenir l'effort, lorsque les sollicitations d'un homme infecté de l'esprit du monde s'y joindront. S'il est donc permis d'user en diverses rencontres des créatures, il est plus expédient de ne le pas faire et de s'en priver: *Omnia licent sed non expediunt* (I *Cor.*, VI); c'est le parti que la prudence nous devrait faire prendre le plus ordinairement, et cela d'autant que c'est le moyen le plus naturel de réparer les fautes innombrables que nous avons commises par cet usage immodéré.

Le chemin royal pour arriver à la béatitude est la croix, il n'y en a point d'autre; Jésus-Christ nous l'a tracé, et tous les saints, tous les élus généralement y ont marché constamment; les amateurs du monde, au contraire, ne sauraient l'être de la croix, puisqu'elle est incompatible avec le bonheur temporel; les uns et les autres désirent la félicité, mais les premiers ne la cherchent point en ce monde; ils se chargent de la croix qui leur doit procurer le repos éternel auquel ils aspirent; les citoyens de Babylone, au contraire, sont sans mouvement pour les biens invisibles et n'ont d'ardeur que pour ceux de la vie présente

Ces vérités supposées comme incontesta-

bles, puisqu'elles sont fondées sur la foi; s'il vous en reste un peu, vous serez épouvantés du prodigieux nombre d'imprudents et d'insensés, dont le monde est rempli, hélas ! Salomon, par qui parlait le Saint-Esprit, ne fait pas difficulté de dire que le nombre en est infini : *Stultorum infinitus est numerus.* (*Eccle.*, I.) Il faut mettre de ce nombre tous ceux qui ont abandonné Dieu pour la créature, tous ceux qui marchent dans le dérèglement de leurs passions, tous ceux qui obéissent aux désirs de leur chair, les ennemis de la croix, et tous ceux qui marchent dans la voie large. Qu'ils se piquent tant qu'ils voudront, d'habileté, d'intelligence, de pénétration, d'étendue d'esprit, qu'ils soient vigilants, actifs, laborieux, ce sont des enfants qui bâtissent des maisonnettes de tuiles cassées, et courent après des papilions; ce sont de petits génies, des hébétés, eussent-ils autant de science et de subtilité d'esprit que les démons. Quiconque, au contraire, aime Dieu et le sert fidèlement, a l'esprit vaste, l'âme grande, quelque dépourvu qu'il soit des qualités que le monde estime. Ne les enviez donc pas, serviteurs et servantes de Dieu, à ceux qui les possèdent; sans la charité ils ne sont rien, avec elle vous êtes tout.

En divisant donc le monde en deux classes, l'une de ceux qui se conduisent par la vérité et tendent à la fin pour laquelle ils sont créés; l'autre de ceux dont la conduite n'est fondée que sur de faux principes et des opinions erronnées, je ne puis que je ne m'écrie avec le Psalmiste : *Sauvez-moi*, *Seigneur*, *parce qu'il n'y a plus de vérité*, *plus de connaissance de Dieu sur la terre.* Ces insensés se peuvent aussi diviser en deux classes : les uns de ceux qui se servent de leur raison pour arriver au but qu'ils se sont proposé sans raison. L'ont-ils consultée, par exemple, quand ils se sont mis en tête de faire fortune ? Mais ils se conduisent avec beaucoup d'adresse pour y réussir, et prennent les moyens les plus sûrs et les plus convenables pour parvenir à leurs fins. Les autres prennent des voies égarées et des moyens qui n'y ont aucune proportion. Mais les uns et les autres sont misérables de courir après des chimères et de consumer vainement leurs forces pour des objets indignes et ruineux; c'est ce qu'ils reconnaîtront un jour, mais trop tard, dans le déchirement de leur cœur, lorsque, voyant que leur vie se sera passée dans une illusion continuelle et que leur malheur est sans ressource, comparant leur conduite avec celle des justes, ils s'écrieront : fous et insensés que nous étions, leur vie nous paraissait une vraie folie, et les voilà élevés au rang des enfants de Dieu; et leur partage est avec les saints, nous nous sommes donc égarés de la voie de la vérité.

Prévenons une telle désolation et travaillons à acquérir cette prudence des justes; quels en sont les moyens ? Le premier est d'en avoir une haute estime, la préférer à tous les avantages temporels, aux biens, aux honneurs, à la réputation, à sa santé, à sa propre vie, regarder toutes ces choses comme du sable et de la boue en comparaison; c'était la disposition où était Salomon et qui lui méritait cette faveur insigne : *Je l'ai*, dit-il, *préférée aux royaumes, et j'ai cru que les richesses n'étaient rien au prix d'elle ; je l'ai plus aimée que la santé*, *qui est le fondement de tous les biens dont on jouit ici-bas*, *et que la beauté qui fait tant d'idolâtres; j'ai résolu de la prendre pour la lumière qui m'éclaire*, *parce que sa clarté ne peut être jamais éteinte; c'est un trésor infini pour les hommes et inépuisable.* Cette estime produit naturellement l'ardeur ou le désir et la prière. C'est pourquoi il ajoute : J'ai désiré l'intelligence, et elle m'a été donnée; j'ai invoqué le Seigneur, et l'esprit de sagesse est venu en moi. L'apôtre saint Jacques nous suggère le même moyen : *Si quelqu'un*, dit-il, *manque de sagesse* (et qui n'en manque pas ?), *qu'il la demande à Dieu*, *qui donne à tous libéralement sans reprocher ses dons, et elle lui sera donnée.* Dans la prière, dit saint Augustin, le cœur se tourne vers Dieu et s'humilie sous sa bonté toute-puissante; il y apprend que l'amour des choses de la terre est comme un voile qui le couvre de ténèbres, et qu'il doit s'en séparer pour s'unir à Dieu; l'âme se purifie ainsi peu à peu, afin qu'elle puisse supporter la lumière toute pure de la sagesse; et que non-seulement son œil la soutienne, mais qu'elle y éprouve une douceur ineffable qui est comme un avant-goût des joies du ciel. Mais il faut que la prière soit humble, fervente, persévérante, digne d'un don si précieux, et que nos entrailles, s'il se peut, aient de la voix.

Une disposition absolument nécessaire pour obtenir ce don excellent est la simplicité; le Sauveur du monde les joint toujours ensemble : *Soyez*, dit-il, *prudents comme des serpents et simples comme des colombes.* Le principal caractère de cette vertu si aimable est une grande pureté d'intention dans tout ce que nous faisons, un désir sincère de chercher Dieu et ne jamais rien faire qui soit capable de lui déplaire; c'est pourquoi le Saint-Esprit loue Job d'être un homme simple et droit, deux termes qui signifient la même chose, et dont le dernier ne fait qu'expliquer le premier; sans elle, la prudence s'égarerait bientôt et dégénérerait en finesse; son propre est de rejeter sans hésiter tous les moyens suspects et dangereux, au lieu que le défaut de cette vertu fait inventer des expédients et des raisons qui les autorisent. Elle est encore nécessaire, lorsqu'il se présente quelque bien à faire, mais qui n'est pas dans l'ordre de nos devoirs et conforme à notre vocation; car il n'y en a que trop qui s'éloignent de Dieu, en pensant s'en approcher par leurs bonnes œuvres, pour ignorer qu'il ne veut pas de toutes sortes de biens et de toutes sortes de personnes, ni en tout temps; il y a des bonnes œuvres qui ne sont pas proportionnées au fonds de

vertu qu'il a mis en certaines âmes, et auxquelles elles ne peuvent se porter qu'avec témérité et présomption.

Combien de gens seront toujours dissipés, prompts et colères pour s'appliquer à des actions extérieures qui les tirent hors d'eux-mêmes, sans s'être solidement établis auparavant dans les vertus intérieures? Combien d'autres exerceront leurs passions dans les emplois dont ils se chargent, d'autres se gouvernent-ils au hasard faute de lumière, ne sachant pas quand ils tombent? Une prudente simplicité leur fera discerner la volonté du Seigneur et les contiendra dans les bornes de leurs dons; c'est pourquoi saint Paul exhorte les Romains nouvellement convertis à la foi *d'être sages dans le bien et simples dans le mal: sapientes in bono, simplices in malo;* sages dans le bien pour en examiner le principe, la fin, les circonstances; la simplicité dans le mal, pour rejeter ces raffinements honteux de cupidité par lesquels on trouve moyen d'autoriser et de faire approuver le mal; c'est ainsi qu'un homme vraiment simple n'aura garde d'entrer dans les moyens qui lui seront proposés pour faire quelque gain usuraire, de faire entrer des bénéfices dans sa famille par des voies suspectes de confidence ou de simonie, et qu'une femme chrétienne n'aura pas besoin de consulter si elle peut aller au bal, à la comédie, se vêtir d'une manière immodeste ou qui autorise le luxe.

Quoique les réflexions que vous ferez sur tout ce qui se présentera à vous et les diverses scènes du monde puissent beaucoup contribuer à perfectionner votre prudence, le meilleur moyen est de travailler à faire tous les jours de nouveaux progrès dans la charité; car, à mesure qu'elle sera plus ardente, elle sera aussi plus lumineuse; plus l'amour de la justice sera gravé dans votre cœur, plus vous haïrez l'injustice et prendrez de précautions pour l'éviter; plus vous vous éloignerez de tout ce qui en approche et y tend de quelque manière que ce soit, plus vous serez clairvoyants pour discerner ce qui affaiblit l'âme, découvrir les piéges du démon, plus impénétrables à ses traits enflammés; cette charité plus abondante vous fera éviter une infinité de petits scandales et de secrètes recherches d'amour-propre qui échappent à la vue des personnes moins éclairées, en sorte que vous pourrez dire avec le Roi-Prophète: *J'ai été plus intelligent que les vieillards les plus expérimentés, parce que j'ai recherché et chéri votre sainte loi.*

Travaillez donc à vous établir et vous enraciner de plus en plus dans la charité, et l'ennemi du salut ne pourra vous faire prendre le change ni vous engager en de fausses routes; car c'est en vain qu'on jette le filet devant les yeux de ceux qui ont des ailes, l'amour rend les yeux perçants et donne des ailes pour s'élever de terre et s'éloigner; mais, pour nous exciter à faire les efforts nécessaires, afin d'avoir cette prudence consommée, c'est de la rechercher, selon le conseil du Sage, comme on fait l'argent, et de creuser bien avant pour la trouver comme ceux qui déterrent des trésors; l'ardeur que ceux qui sont possédés d'avarice ont pour s'enrichir et accumuler argent sur argent, est incroyable: attentifs aux moindres espérances de gain ainsi qu'aux plus grandes, sensibles aux moindres pertes, ils ont une activité merveilleuse. Quelle prudence pour discerner tout ce qui peut servir ou nuire à la passion qui les domine? que de courage pour surmonter tous les travaux qui s'y rencontrent et forcer tous les obstacles? Saint Augustin y trouve encore de la tempérance pour se priver des plaisirs qui diminuent ces monceaux d'or dont ils ont fait leur idole; voilà, selon ce saint docteur, une excellente image de ce que Dieu demande de nous. Quoique les biens éternels méritent tout un autre soin et une autre application pour les acquérir que les biens passagers, faisons, pour nous sauver, ce qu'ils font pour se damner; pour acquérir le trésor inestimable de la sagesse, ce qu'ils font pour un vil métal; que la sainte passion dont nous brûlerons pour elle nous fasse discerner tout ce qui nous peut conduire ou éloigner d'un si grand bien, souffrir les peines qui accompagnent son acquisition, fuir tout ce qui nous en peut détourner; que notre unique désir soit d'attirer en nous la sagesse, notre joie de la posséder, notre crainte de la perdre, et Dieu nous fera trouver ce que nous cherchons et nous donnera ce trésor du ciel.

Mais comme la mesure d'aimer n'a point de bornes, ne croyons jamais avoir atteint ni trouvé cette prudence, faisons toujours de nouveaux efforts pour la posséder plus pleinement. Un saint évêque nommé Nonnus, voyant un jour une célèbre courtisane qui fut depuis une grande sainte, passer dans la grande place de la ville parée de tous les ornements que ces victimes malheureuses de l'impudicité publique emploient à relever leur beauté: *cultu meretricio* (*Prov.*, VII), versa des larmes en abondance et dit à d'autres évêques avec qui il était arrêté en cet endroit: « Hélas! si j'avais fait pour plaire à Dieu ce que cette misérable fait pour plaire à des hommes dissolus comme elle, je serais un grand saint. » Combien avons-nous plus de sujet de dire la même chose en gémissant, si nous voulons faire attention à la conduite de tous ceux qui sont dominés ou par l'ambition ou par d'autres passions criminelles; n'est-il pas vrai qu'ils ménagent tout autrement les intérêts d'un établissement temporel que nous ne faisons celui du salut? Quelle est leur assiduité auprès de ceux de qui dépend leur sort! Quelle application à les obliger et à leur plaire! qui pourrait décrire celle des courtisans! quelle étrange servitude! rien égale-t-il leur patience infatigable à faire leur cour, se rebutent-ils pour l'avoir faite plusieurs années inutilement? Que de souplesse pour s'insinuer dans l'esprit du

prince, à se conformer à ses humeurs, à supprimer les leurs propres et se transformer comme des Protées à chaque moment en quelque nouvelle forme! Ils ne parlent et ne se taisent jamais au hasard; vils esclaves de la faveur, ils adorent jusqu'à leurs caprices et ont autant de maîtres qu'il y a de gens qui peuvent leur servir ou leur nuire; soutenus par l'espérance de trouver le bon moment, ils essuient mille contre-temps, dévorent tout ; ils perdent le repos et le sommeil, la passion les soutient jusqu'au bout, souvent ils consument leur bien et leur vie sans avoir rien emporté. Avouons que nous sommes de bien mauvais courtisans de notre divin Roi. Jetez encore les yeux sur les diverses professions de la vie : que ne fait-on et que ne souffre-t-on pas pour s'y enrichir ou pour subsister si simplement? Reconnaissons que cette différence vient de ce que le désir que nous avons de nous sauver n'a pas la même activité et la même force que celui qu'on a dans le monde pour l'objet de ses passions ; ce désir étant faible et languissant, il n'est pas étrange qu'il soit surmonté par d'autres passions plus actives qui viennent à la traverse et partagent du moins la capacité du cœur. Ayons confusion de notre tiédeur et de faire si peu pour Dieu; admirons sa bonté de se contenter, quoiqu'il en pût exiger dix fois davantage, que nous suivons, quoique de loin en le servant, cette ardeur et cette application des enfants du siècle pour y être puissants ou jouir de ses vains plaisirs. Ayons une sainte émulation pour ne pas marcher si lentement dans la voie du ciel, pendant qu'ils courent avec tant de vitesse dans celle de la perdition ; c'est ainsi que, redoublant de jour en jour nos efforts, nous obtiendrons la couronne de justice promise à tous ceux qui auront remporté le prix de la course, et que je vous souhaite.

SERMON XLII.

Sur l'évangile du samedi de la semaine de la Passion.

DE L'ENVIE.

Cogitaverunt principes sacerdotum, ut et Lazarum interficerent, quia multi propter illum abibant ex Judæis, et credebant in Jesum. (*Joan.*, XII.)

Les princes des prêtres délibérèrent de faire mourir Lazare, parce que plusieurs Juifs se retiraient d'avec eux à cause de lui, et croyaient en Jésus.

Si rien n'est plus propre au Fils de Dieu que de détruire les œuvres du diable, puisqu'il est venu au monde pour cela, rien ne convient davantage à cet esprit de malice que d'essayer de ruiner et d'anéantir les œuvres miraculeuses de Jésus-Christ. C'est ce qu'il essaye de faire aujourd'hui en inspirant au prince des prêtres et aux docteurs de la loi, ses suppôts et ses organes, de tuer Lazare, parce que sa résurrection était une œuvre de Jésus-Christ qu'ils haïssaient souverainement ; y eut-il jamais délibération plus impie, plus barbare, plus téméraire, plus extravagante? Quand ce complot damnable eût réussi et qu'ils eussent versé le sang de cet ami du Sauveur, liaient-ils par là sa souveraine puissance? Était-elle bornée à ne pouvoir le ressusciter qu'une fois? Ne pouvait-il leur en faire sentir les effets les plus terribles? Apprenez, insensés, qu'il n'est pas facile de combattre contre Dieu. Mais la passion a-t-elle des oreilles pour écouter la raison? Il me semble voir ces peuples insensés qui, se sentant brûlés par les rayons pénétrants du soleil, décochent contre lui des flèches. Mais non, il est impossible de trouver sur la terre d'image d'un tel renversement d'esprit et d'un pareil comble de malice; il n'y a que l'enfer qui en puisse fournir dans la personne des réprouvés, lesquels, forcenés de rage contre la justice de Dieu qui les accable de maux, font des efforts impuissants pour se soulever contre elle, et la déchireraient, la détruiraient, l'anéantiraient, si elle n'était invulnérable et hors d'atteinte à leur fureur.

Mais qui a pu exciter celle des princes des prêtres contre Jésus-Christ jusqu'à ce point et leur suggérer une pensée si désespérée et si diabolique. Le saint évangéliste en marque la raison : c'est qu'ils voyaient que tout le monde courait après lui, et que ce nouveau miracle, plus grand que les précédents, donnait un nouvel éclat à sa réputation. Voilà ce qui est insupportable à leur envie, ce qui les désole et les désespère, ce qui ne se pardonne pas, ce qui rend Lazare criminel aussi bien que l'auteur de sa résurrection et qui fera conclure la mort de l'un et de l'autre.

Apprenons d'un exemple si déplorable de la corruption humaine à arrêter les premiers mouvements de l'envie et de la haine, et d'en éteindre les premières étincelles, puisqu'on ne peut plus à la fin lui donner de bornes ni l'éteindre : pour cet effet, je vais essayer de vous représenter toute la difformité de ce vice comme étant le plus odieux de tous; c'est ce qui fera la matière de mon premier point ; et dans le second je vous proposerai les remèdes les plus propres pour le prévenir ou le guérir. Ne l'entreprenons pas sans implorer auparavant le secours du Saint-Esprit par la médiation de Marie: *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Je n'ai qu'à vous marquer les principaux caractères de l'envie pour vous faire convenir que c'est un vice également odieux à Dieu et aux hommes; il est le plus honteux, le plus cruel et le plus injuste de tous, c'est ce qui me sera aisé de prouver.

Quoique l'infamie soit attachée au vice, parce qu'il dégrade l'âme de sa dignité et la rend esclave de ses passions, il y en a néanmoins de certains dont les hommes (tel est leur dérèglement!), bien loin de rougir, tirent vanité : l'ambitieux s'applaudit de toutes les démarches qu'il fait pour s'élever; il qualifie son vice de passion des belles âmes; le vindicatif se glorifie de même d'avoir repoussé fièrement une insulte et de s'être vengé hautement de son agresseur ; il n'est pas jusqu'à l'impudique qui ne soit

assez insensé pour se vanter de ses désordres, comme d'autant de prouesses et de bonnes fortunes, quoique ce vice ne se plaise que dans l'ordure et cherche naturellement les ténèbres.

Je ne vois que l'envie qui n'ose se produire telle qu'elle est et s'avouer pour ce qu'elle est; elle aurait sans doute horreur de sa difformité monstrueuse et ne pourrait en soutenir la vue; elle craindrait de s'attirer la haine et l'exécration de tous les hommes. Aussi ne manque-t-elle jamais de se déguiser sous quelques spécieux prétextes et d'emprunter les livrées de la justice et de la piété. Les pharisiens et les princes des prêtres, malades de cette maladie honteuse qui les desséchait, se la dissimulaient à eux-mêmes, tandis qu'elle était visible aux plus simples du peuple; ils n'avaient garde de se le dire entre eux, et même chacun en particulier à soi-même : Faisons mourir ce faiseur de miracles, il attire tout le monde après soi par la pureté de sa doctrine et de sa vie; si nous le laissons continuer, notre crédit est ruiné, nous ne serons plus comptés pour rien; leur amour-propre était trop habile pour tenir un tel langage et s'y prendre aussi grossièrement; il leur suggérait adroitement que c'était rendre un service signalé à la religion de s'opposer de toutes leurs forces à un homme qui la violait et qui ne venait point de Dieu, puisqu'il n'observait pas le sabbat. Ainsi ils se faisaient un mérite devant les hommes, et peut-être devant Dieu, d'une passion qui les eût couverts de confusion, si par un jugement aussi juste que terrible il ne les eût livrés à un sens reprouvé et à leurs propres ténèbres.

Nous en avons encore un exemple terrible dans Saül : il conçut une envie prodigieuse contre David, dès le temps qu'il entendit que les filles d'Israël chantaient dans leurs cantiques de réjouissance pour honorer sa victoire sur Goliath : *Saül en a tué mille et David dix mille.* Blessé de ce chant, il dit dans le transport de sa colère : *Que lui reste-t-il après cela que d'être roi?* Cette horrible passion qui le domine lui cache toutes les bonnes qualités de David, surtout son attachement inviolable à son service; elle le transforme en rebelle, en criminel d'Etat et en ennemi de son prince : il croit en le faisant mourir purger son royaume d'un perfide, indigne de voir le jour. Voici comme il s'en explique à ses principaux officiers : *Le fils d'Isaï*, leur dit-il, *vous enrichira-t-il tous pour avoir conjuré ainsi que vous avez fait contre moi*, *sans qu'il y ait personne qui me donne aucun avis? et mon fils même s'est lié d'une étroite amitié avec lui. Il n'y en a pas un d'entre vous qui soit touché de mon malheur et m'avertisse des desseins d'un de mes serviteurs, qui ne cesse jusqu'ici de me dresser des piéges pour me perdre.* Vous voyez par ces paroles qu'il n'ose découvrir la plaie honteuse que le démon lui a faite, ni l'envie lâche à laquelle il s'est livré contre un gendre plein de respect et d'affection pour sa personne.

Dans les guerres que les princes et les hommes se font mutuellement, chacun, dit saint Chrysostome, apporte de bones raisons de la justice de ses armes, ou du moins de colorées et de vraisemblables, qui lui paraissent solides. L'envieux n'en saurait alléguer et n'en a aucune que sa fureur et sa malice diabolique. C'est pourquoi il n'ose le plus souvent attaquer ouvertement; il creuse des mines sous terre et dresse ses piéges en secret pour accabler tout d'un coup ceux dont la vertu lui est insupportable, *ut sagittet in occultis rectos corde* (*Psal.* X); aussi ses armes les plus ordinaires sont les médisances, les mensonges, les impostures et les calomnies; il ne craint rien tant que le grand jour et de combattre à armes égales. Quelle bassesse d'âme! quelle supercherie! quelle lâcheté honteuse!

Il y a de certains péchés, dit saint Cyprien, avec lesquels la nature corrompue n'a aucune peine à s'apprivoiser, tant ils flattent ses penchants; ils s'insinuent doucement sous l'attrait du plaisir, ébranlent et renversent agréablement la fermeté d'une conscience.

Mais il y en a aussi d'autres si infâmes par eux-mêmes, qu'il suffit de les nommer pour en faire concevoir de l'horreur; la nature ne peut s'y accoutumer, à moins qu'elle ne soit viciée jusque dans le fond de sa substance. Ils paraissent si horribles et si honteux, qu'il semble que pour peu qu'on ait d'éducation et de principes d'honneur, il ne soit pas besoin de recourir à la sainte sévérité de l'Évangile, si ce n'est pour faire d'une action morale une vertu chrétienne et achever d'étouffer par la force de la grâce des monstres que la licence du paganisme n'a pu souffrir et contre lesquels Cicéron et Sénèque n'ont pas moins invectivé que les Ambroise et les Chrysostome : c'est dans cette dernière espèce qu'il faut placer l'envie, puisque celui qui est atteint de ce mal n'a ni générosité ni sincérité.

Mais j'y trouve une inhumanité et une cruauté qui le doit rendre particulièrement odieux. Quelque douce que paraisse une passion, elle n'est pas bien éloignée de s'armer de poignards et d'employer le poison, parce que, voulant régner et venir à bout de ses desseins, elle tend naturellement à détruire tout ce qui s'y oppose.

Que les amateurs du monde, dominés par leur amour-propre, se flattent tant qu'ils voudront d'une prétendue bonté qu'ils croient apercevoir en eux-mêmes, et dont leurs partisans les louent; ils prennent une mollesse de naturel, une douceur de tempérament, un amour de louanges, une complaisance humaine dans l'amour des créatures pour une véritable bonté. Du moment que les intérêts du prochain se trouveront commis avec leur passion principale, toute cette bonté disparaîtra; ils haïront ceux qu'ils n'aimaient auparavant que parce qu'ils contribuaient à leurs plaisirs, à leurs intérêts, ou du moins n'y étaient pas contraires, et feront toutes sortes d'efforts pour leur

nuire ; c'est pourquoi Salomon dit que les entrailles des impies, c'est-à-dire de tous ceux qui préfèrent la créature au Créateur, sont cruelles, et nous voyons dans son livre de la *Sagesse*, que ces mêmes impies après avoir dit entre eux : *Hâtons-nous de jouir des biens présents pendant que nous sommes jeunes, enivrons-nous des vins les plus excellents, parfumons-nous d'huile de senteur, couronnons-nous de roses, laissons partout des marques de réjouissance, parce que c'est là notre sort*, ajoutent aussitôt : *Opprimons le juste dans sa pauvreté, interrogeons-le par les outrages et les tourments, condamnons-le à la mort la plus infâme.* Que sont donc devenues ces paroles si douces : *Usons des parfums les plus précieux?* Attendriez-vous de ces personnes si délicates et toutes plongées dans la mollesse des violences de cette nature et des arrêts de mort? Qu'ont de commun les fleurs avec le fer et les festins avec les meurtres? Ne vous en étonnez pas, dit saint Augustin, les racines des épines sont, douces si on les touche, elles ne piquent point : c'est de là néanmoins que sortent les pointes qui percent et qui déchirent.

Mais entre toutes les passions, l'envie est sans doute la plus cruelle ; c'est là son propre caractère : c'est elle qui a animé le démon contre l'homme par l'impuissance où il s'est trouvé de nuire à Dieu ; c'est pourquoi il est appelé *homicide dès le commencement;* c'est par sa cruelle envie que la mort est entrée dans le monde et que ceux qui se rangent à son parti deviennent ses imitateurs. Le premier de ses disciples a été Caïn, à qui il a enseigné en même temps l'envie et le meurtre, sœur et frère détestables, que saint Paul joint ensemble dans la description qu'il fait des plus grands crimes. Rien autre que son extrême jalousie ne poussa Caïn à cette extrémité funeste; s'imaginant que la conduite de son frère Abel était la censure de la sienne et que la vertu qui était en lui le couvrait d'opprobre, il crut dans le transport de sa fureur qu'il devait perdre une personne dont le silence même semblait lui reprocher sa mauvaise vie et qu'il ne pouvait regarder qu'avec un œil d'aversion et de colère. Cette passion honteuse ne demeure pas renfermée dans son âme; elle passe jusque sur son corps et l'altère, elle se marque dans ses yeux et paraît peinte dans tout son extérieur : une tristesse mortelle le ronge et lui fait prononcer cette cruelle sentence : mon frère est aimé d'un chacun, et moi je suis méprisé à cause de lui. Ah ! je me vengerai de cette injure! je le tuerai de ma propre main et ôterai pour jamais de devant mes yeux cet objet insupportable ! Il lui dit : *Sortons dehors.* Abel, qui ne soupçonnait rien de ce dessein sanguinaire, le suit comme un agneau ; dès qu'ils furent à l'écart, ce barbare se jette sur lui, le frappe, le blesse et l'étend mort à ses pieds. Un objet si lamentable, qui aurait fait frémir d'horreur un étranger qui l'eût rencontré par hasard, ne fait nulle impression sur cette âme de tigre; son envie s'applaudit en voyant le cadavre de son frère à demi noyé dans son sang.

Les frères de Joseph ouvrirent de même leur cœur à cette passion plus barbare encore et plus irréconciliable que la haine même, sa production monstrueuse. Vous savez peut être à quel excès elle les poussa contre ce frère si digne d'être aimé : voyant que leur père Jacob avait plus d'inclination pour lui que pour eux, ils ne pouvaient lui parler sans aigreur, et dès qu'ils eurent trouvé l'occasion de s'en défaire, ils en profitèrent; car il paraît par la *Genèse* que leur dessein était de le laisser mourir de faim dans la vieille citerne où ils le descendirent, si l'on en excepte Ruben l'aîné et Juda le puîné, lequel voyant qu'il ne pouvait sauver la vie de cet innocent qu'aux dépens de sa liberté, persuada à ses frères de le vendre à des marchands ismaélites qui passaient, au lieu de le faire mourir.

L'envie de Saül contre David a quelque chose encore de plus odieux et de plus inhumain ; car, bien loin d'en avoir été offensé en rien, il en avait reçu les services les plus considérables; mais ce furent ces services mêmes qui l'aigrirent et qui, lui persuadant qu'il était plus digne de régner que lui, firent monter sa fureur jusqu'où elle pouvait aller. Le démon qui l'agite, et qui est un esprit de sang et de meurtres, lui inspire de lancer son dard contre David, dans le temps même qu'il essayait de charmer sa noire tristesse par les sons harmonieux de sa harpe, et il l'eût percé avec la muraille par deux fois, si le Seigneur ne lui eût fait éviter le coup comme par miracle. Il ne lui donne sa fille Michol pour épouse que dans l'espérance qu'elle lui servirait à le perdre; il l'envoie assassiner dans son lit. Dieu le tire encore de ce péril. Saül le poursuit et fouille jusque dans les antres les plus profonds et les cavernes les plus reculées; son envie, comme une furie implacable, le poursuit lui-même avec encore plus de furie qu'il ne poursuit David et lui laisse moins de repos. On aurait peine à croire jusqu'à quel excès de barbarie elle le poussa, si l'histoire n'en était rapportée par le Saint-Esprit. Le grand prêtre Achimelec avait innocemment donné retraite à David dans sa fuite et lui avait fourni des pains pour ses gens fatigués d'une longue traite. Saül l'ayant su le fit venir, l'accusa d'avoir conspiré contre sa personne, et sans avoir égard à ce qu'il allégua pour sa justification, ni à l'intention pure qui l'avait fait agir, il le fait tuer en sa présence, et, ce qui est horrible, condamne tous les prêtres à la mort aussi bien que lui; il fait passer au fil de l'épée toute la ville sacerdotale de Nobé, sans épargner les femmes ni les enfants à la mamelle. Il ne faut rien moins que le carnage de toute une ville pour venger ce prince furieux de ce qu'un sujet fidèle, qu'il regarde comme son ennemi mortel, est échappé.

C'est la même envie et une plus enragée

encore qui a excité les scribes et les pharisiens à faire mourir le Saint des saints, l'auteur de la vie, à l'attacher à un gibet infâme, et à exterminer ensuite ceux qui prêchaient en son nom. Voyez le traitement qu'ils firent aux apôtres et à saint Etienne, ne pouvant résister à sa sagesse et à l'esprit de Dieu qui parlait en lui : se voyant réduits au silence par la force de la vérité et dans l'impuissance de lui rien opposer, au lieu de se rendre ses disciples et se convertir à sa loi, ils émeuvent contre lui la populace; ils grincent des dents comme des bêtes féroces, se lancent tous à la fois sur lui comme des démons et l'accablent d'une grêle de pierres.

Nous lisons dans l'Histoire ecclésiastique que les ariens ayant osé dans leur conciliabule de Tyr accuser le grand saint Athanase d'avoir violé une femme et coupé un bras à Arsène pour quelque opération magique, et ce saint s'étant justifié pleinement de ces deux horribles impostures, en convenant pour la première que Timothée son diacre répondrait pour lui à cette femme perdue qu'ils avaient gagnée, et qui ne le connaissait seulement pas, et pour la seconde, en représentant Arsène plein de vie et de plus avec ses deux mains, comme son plus grand crime était de se justifier de ces deux accusations atroces et si mal concertées, sous lesquelles ils s'étaient promis que son innocence succomberait, ou plutôt d'être Athanase leur fléau, le défenseur invincible de la consubstantialité, ils remplirent toute l'assemblée de tumulte et de cris séditieux, et sans le secours des officiers de l'empereur qui l'arrachèrent de leurs mains, ils l'eussent assommé et mis en pièces.

Qui peut comprendre l'excès d'une si étrange manie? A quoi comparerai-je une âme qui se trouve dans cette funeste disposition? Quel vautour, quelle vipère, quel serpent formé dans les entrailles, peut nous fournir quelque image qui nous en donne une juste idée? L'envie est plus pernicieuse que la guerre, et une source plus féconde de maux, puisque, lorsque la cause de la guerre cesse, celui qui l'avait entreprise quitte son inimitié, au lieu que l'envieux ne se réconcilie jamais ; rien n'est plus intraitable et plus scélérat que celui qui se trouve en état de corruption.

C'est cette passion furieuse qui dans la suite des siècles a enfanté les hérésies et renversé les églises, chassé de leurs siéges les plus illustres prélats, violé les plus saintes lois de la nature et de la religion, rempli toute la terre de division, de sang, de carnage et d'horreur; il n'y a pas dans le monde de bête aussi cruelle; les ours et les tigres s'apprivoisent et s'adoucissent par les soins qu'on en prend et par les bons traitements qu'on leur fait ; il n'y a que les envieux seuls qui s'aigrissent par les bons offices qu'ils reçoivent et qui vous punissent de les avoir obligés.

Eh ! comment ne seraient-ils pas cruels et impitoyables envers ceux qui sont l'objet de leur haine? puisqu'ils le sont envers eux-mêmes; il n'y a point de péché de quelque espèce qu'il puisse être, qui n'ôte à l'âme sa vraie et solide paix. Cette paix n'étant autre chose que la tranquillité de l'ordre, dès qu'une âme se retire de cet ordre, elle devient à elle-même son propre supplice, dit saint Augustin, et en quelque état qu'un homme se trouve il n'est jamais bien avec soi, tandis qu'il est mal avec son Dieu; néanmoins il arrive assez souvent que les pécheurs se font une paix à leur manière, et que le plaisir qu'ils goûtent dans le crime n'est traversé d'aucun remords, mais cette fausse et malheureuse paix n'est pas pour les envieux; ils n'en connaissent aucune, ni bonne ni mauvaise ; c'est un démon qui cherche du repos et n'en trouve point, quoi qu'ils puissent faire ; ils sont insupportables à eux-mêmes, ils portent partout le trait qui les a blessés au fond du cœur; ils ont beau se tourner et se retourner, tous les mouvements qu'ils se donnent ne font que l'enfoncer plus profondément, et ils anticipent déjà la misère du funeste état des réprouvés qui n'auront jamais un moment de repos.

Vous l'avez pu remarquer dans Caïn et dans les plaintes que Saül faisait aux siens : il s'imaginait que haïssant David sans aucun sujet, David eût la même haine contre lui, et il se figurait ensuite que tout le monde avait conspiré contre sa personne jusqu'à son propre fils, parce qu'on n'avait pas autant d'ardeur que lui à perdre un innocent; ce prince malheureux veut qu'on le plaigne, et il est bien à plaindre en effet, non de ce qu'il ne peut exécuter son cruel dessein, mais de ce qu'il ne peut trouver sa paix, qu'en satisfaisant sa passion criminelle par un meurtre détestable.

Je ne m'étendrai pas pour vous faire voir l'injustice de l'envie, c'est l'avoir assez prouvée, que d'avoir exposé à vos yeux les cruautés qu'elle avait inspirées à ceux qui s'en étaient laissé dominer ; se peut-il un crime plus exécrable et plus incompréhensible que le meurtre d'un Dieu même? N'est-ce pas elle qui l'a exécuté par le ministère des docteurs de la loi, ou plutôt le démon par leurs mains et par leur organe?

Cette passion déréglée est non-seulement injuste en soi et opposée à la loi éternelle, mais dans les moyens ou violents, ou plus secrets, mais pas moins damnables qu'elle emploie pour réussir : injuste envers Dieu qu'elle accuse du partage de ses dons, ayant l'œil d'autant plus mauvais qu'il est bon ; injuste envers celui contre lequel elle se déchaîne sans sujet, persécutant en lui la justice et la vertu même. David se plaint que ses envieux, le chassant de l'héritage du Seigneur afin qu'il n'y habitât plus, lui disaient par leur conduite, allez, servez des dieux étrangers. Se peut-il un renversement pareil ? Ces lâches calomniateurs eussent été ravis qu'il eût abandonné le culte du vrai Dieu, et de le voir déshonoré publiquement comme un déserteur de sa religion et un adorateur des idoles : le même n'est que

trop souvent arrivé dans l'Eglise, comme saint Augustin s'en plaint, tant il est vrai qu'il n'y a rien de si injuste que l'envie lorsqu'elle s'est emparée une fois du cœur des hommes; point de vérité si sainte qu'elle ne soit prête à violer pour détruire la réputation de celui qui est l'objet de sa haine; point de crimes si noirs et si peu vraisemblables soient-ils, qu'elle n'impose; point de calomnies et de cruautés qui lui fassent horreur; point de crainte ni de Dieu, ni des hommes qui l'arrête; elle efface du cœur tous les sentiments non-seulement du christianisme, mais même de l'humanité et de la raison : disons donc avec saint Basile et saint Chrysostome, qu'elle est la ruine de la vie, la peste de la nature, l'ennemie de toutes les grâces, une opposition formelle à Dieu.

La manière dont il le punit dès ce monde même vous peut faire juger de son énormité. Caïn devint fugitif et vagabond, le trouble de son âme paraissait au dehors par la tristesse et l'abattement de son visage. Le tremblement continuel de son corps rendait visible l'agitation de sa conscience toujours déchirée par l'image et les remords de son crime. Saül fut livré à un sens réprouvé, et la haine injuste qu'il avait conçue contre David ne finit qu'avec sa vie qu'il s'arracha lui-même par un nouveau crime. Coré, Dathan et Abiron ne purent voir la grande sacrificature entre les mains d'Aaron, sans se sentir déchirés d'une jalousie cruelle, et sans faire leurs efforts pour soulever le peuple contre lui et Moïse son frère. Quel fut leur châtiment? Dieu voulut signaler sa justice d'une manière extraordinaire, *fecit illis monstra* (*Eccli.*, XLV), la terre s'entr'ouvrit sous leurs pieds et les engloutit; ils descendirent tous vivants dans les enfers, et en même temps il sortit un feu qui consuma deux cent cinquante hommes qui avaient eu part à leur sédition.

Dieu parlait dans l'Ancien Testament par une voix de tonnerre, je veux dire par des punitions sensibles et éclatantes, capables d'imprimer de la terreur. S'il n'exerce pas aujourd'hui ses vengeances d'une manière sensible, elles n'en sont que plus redoutables; l'injure que lui fait ce crime n'est pas moins grande présentement qu'autrefois, ou plutôt elle l'est beaucoup davantage à cause du commandement nouveau qu'il nous a donné par son Fils. Il laisse mourir les envieux dans leur péché et dans l'impénitence finale, comme il fit à la plupart des pharisiens et des docteurs de la loi; car il n'a que du mépris et de la haine, dit saint Ambroise, pour eux, jugeant indignes de ses bienfaits ceux qui les persécutent dans autrui : *Aspernator enim Dominus invidorum est et ab iis qui divina beneficia in aliis persequuntur miracula suæ potestatis avertit.* (S. AMBR.)

Pouvons-nous donc après cela concevoir assez d'horreur d'un vice si pernicieux, trop nous précautionner contre ses attaques et veiller trop sur nous-mêmes pour étouffer les premiers mouvements; car si l'envie a brûlé de saints patriarches, dit le même saint Ambroise (il entend les onze fils de Jacob) combien de pécheurs tels que nous en seront-ils plus promptement enflammés et consumés : *Si sanctos adussit, quanto magis cavendum est ne inflammet peccatores.* Voyons quels sont les moyens pour prévenir ce mal dangereux, et les remèdes les plus propres pour le guérir.

SECOND POINT

Tout ce que vous venez d'entendre de la cruauté et de l'injustice de l'envie, vous doit faire juger que c'est un mal très-difficile à guérir. Pour changer un cœur possédé de cette passion, il faut une grâce extraordinaire et une espèce de miracle. Ceux qui marchent dans l'obscurité se réjouissent à la vue de la lumière; l'envieux ne la peut souffrir, elle le blesse, sa haine lui plaît, il ne veut pas être désabusé, sa préoccupation est libre et toute volontaire, il veut haïr, il est résolu et déterminé à condamner; il pardonnerait aisément les plus grands crimes et les excès les plus criants, mais il est inexorable aux actions de piété les plus éclatantes; comme la plupart des autres passions naissent d'erreur et d'ignorance, la lumière de la vérité suffit quelquefois toute seule pour les guérir; ici, au contraire, elle ne fait que les blesser, et ne sert qu'à augmenter la fureur; dans les autres passions l'esprit s'aveugle et se remplit de ténèbres, la lumière les peut dissiper; ici c'est le cœur qui aveugle l'esprit et le remplit de ténèbres beaucoup plus épaisses que celles dont saint Jean dit, que celui qui hait son frère marche dans l'obscurité.

Je ne vous proposerai pas les remèdes que fournit la philosophie, quoiqu'ils puissent être de quelque utilité; comment, ne connaissant pas la véritable cause de nos maladies, appliquerait-elle les remèdes spécifiques? Ces derniers ne sont autres que l'humilité et la charité. L'envie naît de l'orgueil, elle en est la fille malheureuse : *Tout superbe est de nécessité envieux*, dit saint Augustin, et il a autant d'envie qu'il a d'orgueil; *omnis superbus est invidus.* L'orgueil lui fait aimer sa propre excellence et l'envie le rend jaloux de celle des autres.

L'humilité fait tout le contraire, elle nous fait aimer notre propre abjection, nous contenter des talents que le Seigneur a départis à chacun de nous, et le glorifier de ceux dont il a gratifié les autres; elle passe plus avant et en ressent plus de joie que si elle en avait été favorisée elle-même, le vif sentiment qu'elle a de son peu de correspondance lui persuadant qu'elle en aurait fait un mauvais usage et que les autres s'en serviront avantageusement pour le salut, qui ne lui est pas moins cher que le sien; toute son ambition est d'être la dernière et la moins considérée dans le corps de Jésus-Christ et de se renfermer dans la mesure de son don, comptant pour un grand talent de n'en avoir pas reçu de ces éclatants, qui exposent au grand jour et font courir d'é-

tranges risques à ce qu'on peut avoir acquis de vertu.

Dieu ne laisse guère les chrétiens sans les partager de quelques dons, mais l'ambition fait négliger à la plupart celui qu'ils ont reçu pour aspirer à d'autres qu'ils n'ont pas; il importe peu d'être dans une place haute ou basse, pourvu que ce soit la nôtre, les plus basses mêmes sont les meilleures, parce qu'elles sont moins exposées aux tempêtes, et qu'aux contraire les éminentes sont bordées de précipices affreux.

Oh! quelle source de paix que la modération évangélique! De combien de dangers nous met-elle à couvert, quels biens ne procure-t-elle pas! Elle rend forts ceux qui semblaient les plus faibles : oui, dit saint Augustin, les âmes qui paraissent languissantes se fortifient de plus en plus, lorsque bien loin de porter envie aux autres, elles sont bien aises que la vertu des plus parfaits supplée à l'imperfection de la leur; ceux au contraire, dit le même Père, qui sont comme les os dans le corps de l'Eglise, parce qu'ils y soutiennent les infirmes et les charnels, doivent trembler en considérant que l'envie est appelée la pourriture des os; que c'est un poison subtil qui, se glissant imperceptiblement dans le cœur, corrompt tout ce qu'il y a de sainteté. De quoi peu se plaindre celui qui sait qu'il n'a aucun mérite, ou plutôt qu'il a mérité l'enfer? Depuis quand les grâces de Dieu seront-elles tributaires de l'homme? Quoi! il ne sera pas permis à cet être indépendant, ce dispensateur suprême, de faire ce qu'il voudra de ses dons, et notre œil sera mauvais, parce qu'il est bon? Ce n'est pas l'homme seul qui est attaqué dans ce murmure impie, c'est Dieu lui-même à qui on fait une plus grande injustice qu'au prochain. Ah! que le vrai humble est éloigné de cette disposition! Toujours content de son sort quel qu'il soit, il bénit le Seigneur dans la pauvreté aussi bien que dans les richesses, et reçoit les plus petites grâces avec reconnaissance, ainsi que les plus grandes, persuadé qu'il n'y en a point de si gratuites en tous sens, que celles qui sont faites à un étranger; aussi, bien loin d'envier le partage des autres, il en remercie encore l'auteur, convaincu qu'ils lui en rendront l'usure avec plus de fidélité.

Voilà l'unique parti que nous avons à prendre, parce que, comme il n'y a que l'humilité qui puisse empêcher les plus richement partagés des dons de la grâce de déchoir et de venir les derniers, c'est elle seule qui peut attirer sur ceux qui en sont le plus destitués la miséricorde qui en peut faire les premiers, et les tirer de la poussière et du fumier, pour les faire asseoir sur le trône, je parle principalement des dons de la grâce; parce qu'étant moins dus au pécheur que ceux de la nature et de la fortune, c'est un plus grand péché de croire les mériter et d'en faire l'objet de son ambition et de sa jalousie.

Je pourrais alléguer divers autres motifs, qui portent l'homme à s'umilier et approuver tout ce que fait le Souverain arbitre des choses dont toutes les vues sont réglées par une sagesse souveraine et pleine de bonté pour tous; mais il ne me reste pas de temps pour marquer les principaux que fournit la charité plus directement encore oppposée à l'envie que l'humilité, et qui ne sont pas moins pressants.

C'est cette vertu, la reine et la racine de toutes les autres, qui nous fait aimer Dieu dans le prochain et le prochain en Dieu. Une des principales qualités que saint Paul lui attribue est de n'être point envieuse, de ne point chercher ses propres intérêts, de ne pas s'aigrir, n'avoir point de mauvais soupçons, mais de se réjouir de la vérité : *Non æmulatur, non quærit quæ sua sunt, non irritatur, congaudet autem veritati* (I *Cor.*, XIII); elle se réjouit du bien d'autrui comme du sien, fait de ses intérêts les siens propres et consent qu'il lui soit préféré; elle se les approprie par amour, ravie d'enrichir ainsi, sans aucun risque, sa pauvreté : *Quod totum est per laborem meum est per amorem* (S. Grég.); autant qu'elle est ingénieuse à s'avilir et se mépriser, autant l'est-elle à trouver l'endroit par lequel le prochain est estimable; elle n'a d'yeux que pour voir le bien qui est en lui; si elle y découvre du mal, elle en gémit et s'en humilie comme si elle l'avait commis.

Mais combien le mystère de l'Incarnation a-t-il serré plus étroitement ces nœuds sacrés, qui unissaient auparavant les hommes ensemble, comme ne composant qu'une même famille! Car depuis qu'il a plu au Fils de Dieu de s'unir à la nature humaine dans le sein d'une Vierge, nous ne formons plus avec lui et entre nous tous qu'un même corps dont il est le chef adorable : *Multi unum corpus sumus in Christo, alter autem alterius membra.* (I *Cor.*, XIV.) Oh! quelle unité! quelle charité demande de nous un Dieu qui nous rend tous un même corps par son esprit d'unité et de charité! à quoi tend toute la religion chrétienne, sinon à nous unir par ce nœud sacré? Qui la viole se souvient-il qu'il a reçu avec son frère même naissance, qu'il fait un même corps, qu'il vit du même esprit, qu'il est nourri du même pain? Voit-on que le pied ambitionne d'être la main et que l'oreille affecte la fonction de l'œil? Tous les membres ne conspirent-ils pas au bien commun et à la conservation les uns des autres, ne s'entre-aident-ils pas mutuellement, et si l'un souffre, tous ne lui compatissent-ils pas? Quel schisme monstrueux ne serait-ce pas dans le corps, si un membre jaloux de la fonction d'un autre voulait l'exercer et refusait de concourir avec les autres pour le bien commun? Ceux qui paraissent les plus faibles sont les plus nécessaires et plus honorés, dit saint Paul; ainsi une âme humble et méprisée soutient quelquefois une grande œuvre et même une Eglise entière. Dieu seul connaît quels sont les instruments utiles et ses vases d'honneur; si les riches ne

doivent point s'élever au-dessus des pauvres, les pauvres de leur côté ne doivent pas envier la condition des riches, et ces derniers sont obligés de faire une refusion de leurs biens sur leurs frères indigents, pour réduire tout dans une espèce d'égalité.

Par ce grand principe de l'unité du corps mystique que je puis appeler le fondement du christianisme, l'abrégé de la religion, la clef des Ecritures, la source des devoirs de la charité et de l'union des fidèles, toutes les divisions sont bannies, et tous les divers prétextes qui produisent des haines, des piques, des ruptures pleinement ruinés.

Le premier, pris de la diversité des talents et qui est la source la plus ordinaire des haines et de l'envie, est détruit par ces paroles : *Unum corpus*, l'unité du corps de Jésus-Christ dont nous avons tous l'honneur d'être les membres.

Le second, pris de la diversité d'humeur et de tempéraments par la considération du même esprit, qui nous doit animer, esprit d'amour, le lien adorable du Père et du Fils : *Unum spiritus.*

Le troisième, de la cupidité, au sujet des établissements, est anéanti par celle des biens éternels promis à tous, et cette unité de l'être divin, dans lequel nous devons tous être un jour consommés.

Le quatrième prétexte, pris des différentes attaches aux grands qu'on cultive et aux personnes de qui on attend quelque bien temporel, ne subsiste plus du moment qu'on sait qu'il n'y a qu'un Seigneur unique : *Unum Dominus*, un seul maître auquel nous appartenons, qui a acquis sur nous un nouveau droit par son sacrifice.

Le cinquième, pris de la diversité des opinions, n'a plus de lieu, puisque nous professons tous la même foi et ne connaissons qu'un Evangile.

La différence des pratiques, *unum baptisma*, l'unité du sacrement qui nous donne à tous la naissance, et des autres qui nous présentent la même nourriture et nous enrichissent des mêmes biens.

Enfin les prétextes que fournissent à la cupidité les affections particulières aux directeurs, ou les avantages de la naissance n'ont plus de lieu, puisque le Créateur tout-puissant nous a tous tirés de la même masse, qu'il est notre Père infiniment bon, qui nous régit par la même autorité, nous remplit par sa présence, nous unit à lui par son amour, *unus Deus et Pater omnium.* C'est cette unité précieuse que Jésus-Christ a demandée le plus instamment pour nous tous à son Père, sur le point de retourner à lui; qui la divise s'oppose directement à ses desseins, à sa mission, et ruine autant qu'il est en lui son grand chef-d'œuvre.

Voilà l'envie désarmée de tout point et réduite à une rage impuissante par la divine économie du mystère de l'Incarnation; ne soyons pas si malheureux et si ennemis de tout bien, et du nôtre propre, que de nous ranger du parti du démon, le père de tous les envieux et le roi des enfants d'orgueil, pour faire la guerre aux enfants de Dieu et à Dieu même. Vivons de l'esprit de Jésus-Christ comme notre corps vit de notre esprit; n'ayons tous qu'un cœur, comme tous nos membres n'en ont qu'un; n'envions point les dons et les talents des autres, mais songeons sérieusement à bien user des nôtres, ils sont tous à nous par la charité, nous les possédons tous dans l'unité : *Æmulamini charismata meliora.* (*I Cor.*, XII.) Il y a un désir humble et louable de la grâce, de même qu'il y en a un orgueilleux et déréglé; envions la dernière place, et si les distinctions que demandent les dignités et l'autorité ne vous permettent pas de vous y asseoir, réduisez-vous-y par la disposition de votre cœur; tâchez de surpasser vos frères, non-seulement en humilité, mais en toutes les autres vertus, de même que saint Antoine, dès qu'il apercevait un anachorète exceller en quelqu'une, il s'étudiait à l'imiter et s'enrichir lui-même, sans ravir ni envier le trésor de son frère, se nourrissant comme l'abeille du suc des fleurs et en composant son miel, au lieu que l'envie convertit tout en poison, ainsi que font certains insectes venimeux, et se donne la mort de ce que l'Auteur de la grâce a fait pour donner la vie. Dès que vous en sentirez les premières atteintes, éteignez cette étincelle qui peut causer un incendie; prenez du contre-poison en vous munissant des grands principes de notre religion dont la charité est l'âme; c'est ainsi que, l'envie et toutes ses suites funestes étant bannies et reléguées dans l'enfer, nous commencerons dès ici-bas la vie du ciel, où le partage inégal de la gloire ne causera pas ombre de peine à ses heureux habitants, et où chacun sera si parfaitement content de la mesure de ses dons, qu'il aura encore celui de ne pas désirer ceux des compagnons de sa félicité, que je vous souhaite

SERMON XLIII.

Pour le dimanche des Rameaux.

DU BONHEUR D'AVOIR JÉSUS-CHRIST POUR ROI.

Sur l'entrée triomphante du Sauveur dans Jérusalem.

Turbæ quæ præcedebant et sequebantur, clamabant dicentes : Hosanna filio David ; benedictus qui venit in nomine Domini; hosanna in excelsis. (*Matth.*, XXII.)

Une grande multitude de peuple, tant de ceux qui allaient au-devant de Jésus de Nazareth que de ceux qui le suivaient, criaient : Hosanna, salut et gloire au fils de David; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, salut et gloire lui soient au plus haut des cieux.

Lorsque le Sauveur du monde, après avoir vaincu la mort et toutes les puissances des ténèbres, fait son entrée triomphante dans la Jérusalem céleste, les anges surpris à la vue d'une si haute majesté et éblouis de l'éclat qui l'environnait, s'entre-demandent : Qui est donc ce Roi de gloire, *quis est iste Rex gloriæ?* C'est tout le contraire dans ce jour consacré à son entrée triomphante dans la Jérusalem, capitale de Judée; car il l'a fait en si pauvre équipage, et l'accompagne de si peu de marques de grandeur, qu'on pourrait se demander? *Où est donc ce*

Roi de gloire? De sorte qu'au lieu que, dans les anciens triomphes des empereurs et des consuls romains, il y avait un héraut qui avertissait de temps en temps le triomphateur qu'il se souvînt qu'il était homme, de peur qu'il ne se laissât enivrer par l'orgueil, et ne perdît de vue sa condition mortelle, il faut au contraire que je fasse aujourd'hui l'office de ce héraut pour avertir qu'il est Dieu; car il serait à craindre qu'on ne le méconnût pour le Fils unique du Père éternel.

En effet, quelle entrée est celle-ci? Quel appareil, quel triomphe pour le Monarque des monarques devant qui toutes les nations ne sont que comme un grain de poussière; celui qui marche sur les ailes des vents, et a son trône dans le soleil, paraît assis sur une ânesse! Qui pourrait s'imaginer que le Dieu des armées, le chef de la milice céleste n'ait pour gardes du corps que douze pauvres pêcheurs, pour courtisans que les plus vils d'entre le peuple, que des branches d'arbres et quelques pauvres vêtements jetés dans le chemin tinssent lieu de tapis superbes, et qu'on n'entendît pour trompettes et toutes fanfares, que les acclamations d'un petit peuple, et les cris de joie que formait la langue bégayante des enfants.

Toute cette pompe comparée à celle des anciens conquérants, et regardée selon les idées humaines de grandeur et de magnificence, ne paraît-elle pas plutôt ridicule qu'honorable? Mais aussi devons-nous juger des choses de Dieu par les pensées de l'homme, et par les maximes de sa cupidité? Ne savons-nous pas que ses voies ne sont pas les nôtres, et qu'elles sont aussi éloignées les unes des autres que les cieux le sont de la terre?

Que la superbe Synagogue méconnaisse donc son Messie, et rejette Jésus-Christ, parce qu'elle n'aperçoit en lui aucune trace de cette magnificence et de cette pompe mondaine dans laquelle ses enfants se figuraient qu'il devait paraître; leur orgueil et leur attache démesurée à la vie présente ne s'accommodent pas d'un roi pauvre, qui exhorte à la pauvreté, à la croix, au mépris et à la haine de sa propre vie; il leur est un sujet de rebut et d'infidélité; ces cœurs incirconcis voudraient que le Saint d'Israël vînt à eux tels qu'ils sont eux-mêmes, dans la sagesse mondaine, et dans un faste tout séculier, lui qui vient détruire l'un et l'autre; ils souhaiteraient qu'il leur amenât l'abondance, et qu'il autorisât en sa personne même les délices.

Que les rois de la terre étalent leur luxe et leur magnificence, ils en ont besoin pour couvrir leur faiblesse; mais qu'est-ce qui devait faire l'ornement d'un Roi qui venait combattre l'orgueil, et triompher du péché, sinon l'humilité et la simplicité? L'Eglise, sa chère épouse, n'a garde de le méconnaître; il lui est d'autant plus cher, qu'il s'est rendu plus vil, plus pauvre et plus méprisable pour l'amour d'elle; si les yeux de la chair sont étonnés, et ont peine à accorder ces choses, ceux de la foi n'en ont aucune; ils y découvrent l'excès incompréhensible de sa miséricorde, et l'économie admirable de sa sagesse dans l'œuvre de notre rédemption, et c'est à ces marques mêmes, ô Jésus, qu'elle vous distingue de tout autre et que, voyant en vous ce libérateur si nécessaire et si désiré, elle s'unit avec cette troupe de gens simples qui venaient à la fête de Pâques, et font retentir la ville de ces paroles: *Salut et gloire au Fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur;* je crois que vous ne balancez pas si vous vous joindrez avec ce peuple chéri du Ciel pour célébrer la victoire de Jésus-Christ, ou aux pharisiens superbes, aux prêtres et aux docteurs de la loi, qui conçurent de la jalousie de ces acclamations, et méprisèrent ainsi les conseils de la miséricorde divine sur eux. Pour vous y affermir davantage, je me propose de vous faire voir que notre divin Roi met sa gloire et sa joie à nous rendre heureux, et que réciproquement nous devons faire consister notre bonheur à le faire régner sur nous, et mettre tous nos soins à lui préparer une entrée triomphante dans nos cœurs: c'est dont j'espère vous persuader dans les deux parties de ce discours; mais pour cela j'ai besoin de l'assistance du Saint-Esprit que je vous prie d'implorer avec moi par la médiation de Marie que nous saluerons avec l'ange comme notre reine, en lui disant: *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le Fils de Dieu n'est pas seulement roi par sa nature divine, il l'est dans la nouvelle nature qu'il s'est appropriée comme Fils de David; il porte écrit sur sa cuisse et sur son vêtement, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Demandez-moi, lui dit son Père, et je vous donnerai les nations pour votre héritage, et j'étendrai votre possession jusqu'aux extrémités de la terre; il était bien juste que toute-puissance fût donnée à celui qui avait anéanti sa souveraineté, se rendant obéissant jusqu'à la mort de la croix, et qu'ayant donné le prix inestimable de son sang, les hommes lui fussent acquis par un nouveau titre; mais quel roi, et qu'il est différent de plusieurs monarques de la terre, qui ne songent qu'à étendre leurs limites aux dépens même de leurs sujets, à les dominer avec faste, ou à jouir en repos de leur grandeur et des délices qui y sont attachées, sans se soucier de procurer leur avantage; il arrive aussi souvent que quelque bien intentionnés et disposés qu'ils puissent être, ils manquent ou de pouvoir pour garantir leurs sujets des insultes de leurs ennemis, ou de finances pour les répandre et les enrichir, ils exercent quelquefois la justice avec trop de rigueur et de sévérité, ou s'ils penchent vers l'indulgence, ils fomentent les désordres par l'impunité; nul de ces inconvénients n'est à craindre sous l'empire de notre divin monarque, il met sa gloire à nous rendre heureux et rien ne lui manque

de tout ce qui est nécessaire pour nous procurer ce bonheur, il est également puissant. Libéral, bon et sage, il a toujours les yeux ouverts sur nos besoins; ainsi, il emploie sa puissance pour nous protéger et nous défendre des attaques de nos ennemis, il nous ouvre ses trésors pour nous combler de biens. Sa clémence fait violence à la justice pour nous pardonner, et l'oblige d'oublier nos révoltes et nos perfidies avec une bonté, dont nul homme mortel n'est capable. Voyons ces choses en détail.

Un des principaux motifs qui a obligé les peuples à se choisir des rois a été la crainte d'être opprimés par l'effort de leurs ennemis : *Donnez-nous un roi*, dirent les Juifs au prophète Samuel, *qui puisse nous sauver de nos ennemis;* mais souvent ce roi se trouve faible et impuissant, ou il prend de fausses mesures. Jésus-Christ est infiniment supérieur à tous les ennemis de notre salut, ce n'est qu'un jeu pour lui de terrasser les légions infernales; le démon même qui est leur chef, n'eût jamais osé l'attaquer, s'il eût paru dans l'état de sa gloire et de sa majesté; c'est pourquoi notre divin roi s'est déguisé sous la forme de serviteur, afin de l'engager en combat singulier, et de lui couper la tête avec sa propre épée, ainsi que David, qui était sa figure, fit celle du géant Goliath, qui se fiait sur sa taille énorme et sur ses forces éprouvées tant de fois.

Or, quoique la victoire du Sauveur, selon les ordres immuables des décrets de son Père éternel, soit attachée à sa croix, il en est si assuré qu'il triomphe aujourd'hui par avance, à la différence des autres hommes qui ne sont jamais assurés de la victoire, le succès des armes étant toujours incertain, et qu'il prononce hardiment en ces termes l'arrêt de condamnation du démon qu'il relègue dans l'abîme; c'est maintenant que le monde va être jugé, c'est maintenant que le prince du monde va être chassé dehors : *Nunc judicium est mundi, nunc princeps hujus mundi ejicietur foras.* (*Joan.*, XII.) Mais quoi! n'est-ce pas le grand Sanhédrin qui va juger Jésus-Christ, et le prince du monde, qui lui inspire la même fureur dont il est animé, qui va arracher la vie à celui qui en est l'auteur? Dites que c'est par là que son empire est détruit et anéanti; mon Dieu! que la face du monde est différente pour le juste qui vit de la foi, et l'homme animal qui n'agit que par les sens! Le plus criminel attentat du démon est la fin de son règne, la croix devient le tribunal et le trône où Jésus-Christ prononce des arrêts de mort contre nos ennemis spirituels, le champ de la victoire et de son triomphe, c'est l'épée dont il perce les démons qu'il enivre de leur sang, quoiqu'il paraisse succomber à leurs efforts.

Ceignez donc, vous qui êtes très-puissant, votre épée sur votre cuisse, soyez heureux dans vos combats, établissez votre règne; vous ferez des progrès étonnants, les peuples tomberont sous vous, vos flèches pénétreront jusqu'au cœur des ennemis du Roi, nous voyons de nos yeux l'accomplissement de cette prophétie et elle continue tous les jours à s'accomplir; la vertu de sa croix assujettit les infidèles à l'empire de son amour et arrache les pécheurs à la tyrannie du dragon contraint de revomir sa proie. Malheureux qui se laissent vaincre par des ennemis tant de fois abattus et les font triompher du triomphe même de Jésus-Christ; qu'ils n'en accusent que leur imprudence, leur témérité et leur lâcheté. Qui plaindra, dit saint Augustin, celui qui se laisse mordre par un dogue mis à l'attache? Le démon peut bien aboyer, mais il ne peut mordre que ceux qui écoutent ses suggestions malignes et par le consentement de leur volonté s'unissent à la sienne et conspirent avec lui pour se perdre eux-mêmes. Jésus-Christ nous apprend dans l'Evangile qu'il a enchaîné le fort armé, qu'il lui a enlevé toutes les armes dans lesquelles il mettait sa confiance, brisé le joug de sa tyrannie pour nous mettre dans l'heureuse liberté des enfants de Dieu et établir en nous son royaume; ne soyons pas si malheureux que de nous rengager dans ses cruels liens, de lui livrer de nouveau notre cœur en suivant nos propres cupidités, car sans elles il est impuissant; c'est en quoi il met sa force et sa confiance.

Après cela disons hardiment avec l'Apôtre : Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Un Dieu se déclare pour nous, il fait sa querelle de la nôtre, il prend ses armes pour nous défendre, il est lui-même notre armure et notre défense; en faut-il davantage pour nous rendre invincibles et même invulnérables? Quelle assurance et quelle consolation pour les vraies brebis de Jésus-Christ, je veux dire ceux qui portent la marque et le caractère de ses élus, d'avoir un Dieu de leur côté et de n'avoir point d'autres ennemis que les siens, d'apprendre de sa propre bouche que son Père les lui a donnés et que personne ne les peut ravir de ses mains? Il fait plus, il les met dans son propre sein; qui les ira chercher là et les arracher de cet asile sacré? Non, ni le démon avec tous ses anges, ni le monde avec toutes ses erreurs, ses fausses caresses et ses menaces, ni la concupiscence avec tous ses artifices, ne peuvent perdre finalement les prédestinés, quoiqu'ils les puissent faire tomber. Malheur à la présomption humaine, si elle prétend être plus sûrement dans ses propres mains que dans celles de son Sauveur; mais aussi malheur à elle si elle se flatte qu'il nous gardera sans effort de notre part et sans que nous travaillions à nous défendre des piéges du monde, du démon et de cet homme de péché qui est en nous. Ce serait une illusion de vouloir être les spectateurs oisifs de ces combats, de même que c'en serait une autre de prétendre vaincre en combattant tout seul, puisqu'il n'y a aucune proportion entre nos forces et celles de ces ennemis invisibles.

Fortifions-nous donc en Jésus-Christ et en sa vertu toute-puissante, secondons les

inspirations de sa grâce et il brisera bientôt Satan sous nos pieds. Autant qu'il est terrible et redoutable à ses ennemis, autant il est doux, débonnaire et bienfaisant à l'égard de ses sujets; c'est à cette marque que le prophète avait prédit qu'on le reconnaîtrait lorsqu'il ferait son entrée dans la capitale de son empire : *Dites à la fille de Sion : voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse et sur l'ânon de celle qui est sous le joug.* Cette douceur est d'autant plus charmante et digne d'être honorée et imitée par nous, qu'il voyait le cœur de la plupart des Juifs ulcéré de haine et de fureur envers lui et tout occupé du dessein de le perdre, il vient se livrer à eux comme un agneau; s'il ne répand pas des dons et des largesses dans sa marche triomphale à la manière des princes qui font des profusions extraordinaires en ces rencontres, c'est qu'une magnificence humaine était indigne de lui; mais il répand en la place en faveur de l'Eglise, son véritable peuple, des dons spirituels en comparaison desquels les premiers ne sont que du sable et de la boue; il prodigue ses trésors pour signaler sa libéralité, il nous couronne, pour me servir de l'expression du Prophète, de sa miséricorde et de sa grâce; il remplit notre désir en nous comblant de ses biens, il va au delà, car il surpasse par l'excès de ses faveurs non-seulement nos mérites, mais nos vœux et ce que nous n'aurions osé espérer de sa bonté : *Merita supplicum excedis et vota.* Je puis encore enchérir et dire que l'imagination de l'homme a beau prendre l'essor, elle ne se fût jamais rien représenté de pareil à ce que notre divin Roi a fait pour nous. Je pourrais défier hardiment ces grands génies du paganisme, tels que Platon, qui ont formé des plans de républiques et de monarchies parfaites, de rien inventer de semblable. Oh! qu'ils ont été et qu'ils seraient encore éloignés aujourd'hui de se figurer un roi lequel étant dans l'abondance de toutes choses, se fait pauvre lui-même pour enrichir ses sujets, qui se livre à une mort cruelle et infâme pour les sauver du supplice que méritaient leurs crimes, qui les associe à sa puissance souveraine et les fera un jour asseoir sur son propre trône. O mon Dieu! il n'y a point de Seigneur comme vous, il n'appartient qu'à vous de faire toutes ces merveilles.

Les plus magnifiques et libéraux d'entre les princes répandent leurs richesses dans le sein d'un petit nombre de favoris et d'officiers de guerre; c'est assez qu'ils laissent jouir leurs autres sujets chacun de son bien en maintenant la paix et entretenant le commerce, il n'arrive même que trop souvent que pour fournir à leurs profusions et à leurs dépenses immenses, ou pour contenter la passion qu'ils ont de construire de superbes palais, ils font des levées extraordinaires et surchargent le peuple; pour récompenser les uns, ils appauvrissent les autres. C'est ainsi que Salomon, tout magnifique qu'il était, avait accablé son peuple d'impôts; c'est pourquoi Samuel voyant les Juifs résolus de se proclamer un Roi, leur déclara auparavant quel serait le droit de ce roi futur, ou plutôt ce qu'il s'attribuerait et usurperait. *Il prendra vos enfants pour conduire ses chariots, il s'en fera des gens de cheval, il en prendra d'autres pour labourer ses champs, il prendra aussi ce qu'il y a de meilleur dans vos terres, vos vignes, vos plants d'oliviers pour le donner à ses serviteurs; il vous fera payer la dîme de toutes vos possessions pour gratifier ses courtisans et ses eunuques.*

Mais supposons tant qu'il vous plaira que le prince n'abuse jamais de son autorité et que ses libéralités soient réglées, il faut de nécessité qu'elles soient bornées, sans quoi elles se détruiraient elles-mêmes, je veux dire qu'à force de donner il ne trouverait plus rien à donner; cet inconvénient n'est pas à craindre dans notre Souverain, parce qu'il est la plénitude de tout bien : quoiqu'il donne il ne peut ni s'épuiser ni s'appauvrir; ainsi quelque besoin qui vous presse, ne craignez pas de vous adresser à lui, tout le monde a part à sa magnificence, riches, pauvres, nobles, roturiers, sains, malades, hommes et femmes, il n'en exclut personne, il n'y a que le pauvre superbe qui se croit riche et dans l'abondance qu'il renvoie vide, parce que l'orgueil lui déplaît plus que tous les autres vices et qu'il veut qu'on sente son besoin.

Si vous le sentez vivement, si vous êtes bien convaincus de votre indigence spirituelle, venez et vous serez remplis de biens; c'est lui-même qui vous exhorte de vous approcher, qui vous sollicite de recourir à lui; il se plaint que nous ne lui demandons rien : n'appréhendez pas, encore une fois, de tarir cette source à force de puiser, vous taririez plutôt la mer; il a établi dans son Eglise des sacrements, qui sont autant de canaux par le moyen desquels il fait découler en nos âmes les eaux célestes de sa grâce : que ne puisons-nous plus souvent dans ces fontaines du Sauveur? Il influe sans cesse en ses membres vivants comme le chef influe dans toutes les parties du corps, pour leur communiquer la force, le mouvement et la vie; si vous êtes altérés, il est une source d'eau vive, dit saint Ambroise; si vous avez faim, c'est un aliment incorruptible, qui seul peut rassasier cette avidité infinie du bonheur qui nous dévore; êtes-vous égarés, c'est un guide favorable, il est lui-même la voie, comme il est le médecin de ceux qui sont affligés de quelque maladie; en un mot il se consacre totalement à nos usages.

Vous voudriez peut-être qu'il répandît ses biens temporels sur vous avec la même abondance, puisqu'il est le distributeur des uns et des autres, et qu'il a un pouvoir absolu sur l'ordre de la nature aussi bien que sur celui de la grâce; mais consultez la foi, et voyez s'il vous est expédient qu'il ait égard en ce point aux secrets desirs de votre cœur; voyez si ce n'est pas par un effet de

sa grande libéralité qu'il vous donne avec tant de réserve ces sortes de biens qui n'en méritent pas le nom, et qu'il vous les ôte quelquefois. Ne sont-ils pas l'instrument le plus ordinaire de la réprobation éternelle de la plupart de ceux qui les possèdent? Ne font-ils pas tomber tous les jours les hommes dans la tentation et le piége du démon, par mille désirs pernicieux qui les précipitent dans l'abîme de perdition. Si nous étions encore du temps de la loi, faisant profession de la religion judaïque, vous auriez raison, supposé que vous en fussiez fidèles observateurs, de vous plaindre de Dieu, s'il ne vous donnait une récolte abondante, et n'éloignait de vous les accidents capables de vous appauvrir; mais vous êtes chrétiens et sous la loi évangélique, dans laquelle Jésus-Christ ne s'engage pas à donner les prospérités du siècle à ses serviteurs, au contraire il ne leur promet que croix, que souffrances, que tribulations; il leur dit que s'ils ne meurent comme le grain de froment, c'est-à-dire, s'ils ne passent par diverses épreuves d'humiliation et de mortification, s'ils ne renoncent à eux-mêmes pour marcher à sa suite, chargés de leur croix, ils ne porteront jamais de fruit pour la vie éternelle: ainsi vous ne savez souvent ce que vous demandez, lorsque vous priez Dieu si ardemment de vous délivrer de cette infirmité qui vous travaille depuis quelques années, et dont vous craignez les suites. O mon frère! si vous connaissiez le don de Dieu, *si scires donum Dei* (*Joan.*, IV); si vous pénétriez les desseins de sa miséricorde, vous tressailliriez de joie de ce que votre délivrance approche, et que cette maison de boue s'en va en ruine; il faudrait plutôt se réjouir avec vous et vous congratuler, que vous plaindre et vous consoler. Mais nous ne voudrions que des couronnes de fleurs, sans considérer que notre divin Roi a été couronné d'une couronne de tribulation, d'une horrible couronne d'épines, que la Synagogue sa mère lui avait préparée. Nous voudrions régner dès ici bas et y vivre dans les délices, quoique notre Maître ait été dans les travaux dès sa plus tendre jeunesse, et qu'il ait protesté que son royaume n'était pas de ce monde; il y a été un homme de douleurs, et vous le verrez dans quelques jours frappé comme un lépreux d'une plaie universelle, en sorte que, depuis les pieds jusqu'à la tête, il n'y aura rien de sain en lui; et notre délicatesse s'effraye et jette les hauts cris à l'approche des moindres maux, à la plus légère piqûre; il boira ce calice dégoûtant de sa passion, et le boira jusqu'à la lie sans adoucissement, sans consolation, et nous ne voulons pas seulement y tremper le bout de nos lèvres, quoiqu'il ait perdu la plus grande partie de son amertume!

Avouons-le sincèrement, nous ne voudrions être rois comme lui, que lorsque les anges le visitent, que les mages lui rendent les plus profonds hommages, ou qu'il fait éclater quelques rayons de sa gloire sur le Thabor; mais lorsqu'on le revêt de pourpre par dérision, et qu'il porte sur ses épaules la marque de sa principauté, cette lourde croix, sous le poids de laquelle il succombe, il nous fait horreur; sa vue nous fait frémir. Est-ce là être chrétien? est-ce aimer Jésus-Christ? est-ce s'aimer soi-même? Car ne nous a-t-il pas répété souvent que celui qui aime sa vie la perdra, et que celui, au contraire, qui la hait en ce monde la conserve pour la vie éternelle? Réformez donc aujourd'hui ces idées charnelles et judaïques de la libéralité de notre divin Roi, sur les règles immuables de sa sagesse et de sa justice, et mettez dorénavant au rang des grâces dont vous êtes redevables à sa bonté, les croix, les persécutions, les peines de corps et d'esprit dont vous êtes exercés, conformément à ces paroles du grand Apôtre écrivant aux Philippiens : *C'est une grâce que Dieu vous a faite, non-seulement de ce que vous croyez en Jésus-Christ, mais encore de ce que vous souffrez pour lui;* par où vous voyez qu'il leur fait valoir la grâce des souffrances, comme plus excellente que celle de la foi : elles sont en effet le plus cher présent de Jésus souffrant, la prérogative spéciale de ses favoris et le plus précieux trésor des vrais chrétiens, et nous devrions bien rougir de recevoir des faveurs aussi signalées de si mauvaise grâce.

O Roi vraiment admirable, dont le naturel bienfaisant n'éclate pas moins dans le mal que dans le bien qu'il nous fait ! Si ses coups sont des grâces, que sera-ce quand il déploiera un jour dans le ciel les derniers effets de sa magnificence? Il n'est pas moins clément et indulgent pour pardonner les injures qui lui sont faites, que libéral et magnifique à départir ses grâces : *Qui propitiatur omnibus iniquitatibus tuis.* (*Psal.* CII.) un des principaux caractères par lequel les prophètes l'avaient désigné, c'est qu'il pardonnerait les péchés de son peuple, et qu'il effacerait l'iniquité de la terre. On ne peut ouvrir l'histoire de l'Evangile, sans y en trouver d'abord des preuves : n'y déclare-t-il pas partout qu'il est venu chercher ce qui était perdu? Qui peut lire, sans être attendri jusqu'aux larmes, la parabole de l'enfant prodigue? ne faudrait-il pas avoir le cœur de pierre pour n'en être pas touché? Voyez avec quelle indulgence il absout la femme pécheresse d'une multitude de péchés, et remet à Zachée, le chef des publicains, toutes ses usures; avec quelle sagesse il éluda de condamner cette femme surprise en adultère, que les pharisiens lui avaient amenée.

Je serais infini si je rapportais tous les autres exemples de sa tendresse et de sa miséricorde envers les pécheurs, dont il a fait gloire d'être appelé l'ami. Et ne vous imaginez pas que cette facilité à pardonner ait été renfermée dans le temps de sa vie voyagère : parce que, comme il dit lui-même, le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver et les ramener dans les voies de la justice, dont ils s'étaient si étrangement écartés;

nous voyons dans la parabole de ce roi qui remet gratuitement à son serviteur la somme de dix mille talents, image des péchés innombrables dont chacun de nous est redevable à sa justice, qu'il n'est pas moins porté à pardonner, que dans les jours de sa chair. Il a laissé à ses ministres, dépositaires de son autorité, le pouvoir de pardonner les péchés, quelque nombreux et quelque énormes qu'ils puissent être, et son Église a anathématisé dans les premiers siècles l'erreur des montanistes et des novatiens, qui, par une sévérité outrée, voulaient lui ôter le pouvoir qu'elle a reçu de son époux, de remettre les péchés, mettant ainsi des bornes à la miséricorde de Dieu.

Quand vous auriez donc commis autant d'excès que le roi Manassès, allez vous présenter avec confiance au trône de la grâce, afin d'y recevoir miséricorde; sa bonté surpasse votre malice, et il se plaît souvent à répandre une surabondance de grâce où il y a eu une abondance de péchés. Mais gardez-vous bien d'abuser de ses paroles, et d'en prendre occasion de multiplier vos crimes, vous en promettant l'impunité; ne vous faites pas une idole en la place du Dieu vivant, en attribuant à Jésus-Christ une indulgence molle, et même indigne d'un homme sage, une bonté toute pure qui ne se met jamais en colère, en quelque dérèglement qu'on se soit emporté, toujours prête à les pardonner, quoiqu'on ne songe pas à en sortir, ni à les expier par de dignes fruits de pénitence : sachez que c'est le démon qui vous donne cette fausse idée de la clémence de Jésus-Christ. Il est vrai qu'il met sa gloire à pardonner les péchés, quelque grands qu'ils puissent être; mais c'est à ceux qui les détestent, et qui sont sincèrement convertis, qui sont résolus de venger sur eux-mêmes les outrages et les attentats qu'ils ont commis contre sa majesté suprême, qui, acceptant leurs maux en patience et mettant leur confiance en lui, lui disent dans le même esprit que le bon larron : *Seigneur, souvenez-vous de moi dans votre royaume;* mais il ne pardonne rien à ceux qui ne sont ni pénitents ni convertis, qui n'ont que des paroles et des feuilles sans avoir les actions et les fruits, qui veulent persévérer dans leurs désordres, et ne peuvent se résoudre d'embrasser les exercices laborieux de la mortification pour les réparer, différant par une présomption et une témérité insensée leur conversion à l'article de la mort; il ne les met pas au rang de ses sujets, mais de ses ennemis; il entre en indignation et en fureur contre eux, et exercera un jour sur eux ses vengeances d'une manière terrible, parce qu'il punira en Dieu et non en homme. Mais, de crainte que vous ne m'accusiez d'exagérer, il vaut mieux que vous appreniez de lui-même quel traitement il fera à ses sujets perfides et révoltés, lesquels, méprisant les richesses de sa bonté, ont poussé sa patience à bout. Il se représente donc comme un homme de grande naissance qui va dans un pays éloigné pour s'y faire reconnaître roi, et puis s'en revenir; mais ceux de son pays, dit-il, qui le haïssaient, envoyèrent après lui une ambassade pour faire cette déclaration : Nous ne voulons pas que celui-ci soit notre roi. Étant donc revenu après avoir pris possession de son royaume, et ayant récompensé et puni ses serviteurs selon qu'ils avaient été fidèles ou négligents à faire profiter l'argent remis entre leurs mains, il se fit amener ses ennemis qui n'avaient pas voulu l'avoir pour roi, et les fit tuer en sa présence. Quelle plus haute naissance que celle du Fils de Dieu, engendré de toute éternité dans le sein de son Père et fils de David selon la chair! La gloire dont il est allé prendre possession à son ascension est un pays bien éloigné de la bassesse de l'homme; la haine des Juifs envers leur Messie n'est que l'ombre de la rebellion des pécheurs contre lui, et de la folie qui leur fait préférer la tyrannie du démon à son joug si aimable et si doux. Les Juifs protestèrent de vive voix qu'ils ne voulaient point d'autre roi que César : les pécheurs n'osent dire ouvertement qu'ils ne veulent pas que Jésus-Christ règne sur eux, mais ils le disent assez par leurs œuvres; en rejetant sa divine loi pour suivre les maximes du monde, son ennemi, ne déclarent-ils pas assez par là qu'ils renoncent à l'empire de Jésus-Christ, et qu'ils aiment mieux servir le démon? Eh bien! ils lui seront assujettis malgré eux éternellement, et il exercera sur eux un empire plein de rage : c'est ainsi que Jésus-Christ se consolera dans la perte de ceux qui le combattent, et qu'il se vengera de ses ennemis. Il est vrai que ce n'est qu'à regret et qu'en se faisant violence, lorsqu'il y est forcé par l'ingratitude et l'impénitence des pécheurs, qu'il les livre ainsi aux ministres de sa justice, car la sévérité lui est aussi étrangère que la bonté lui est naturelle, et sa plus grande joie est de donner à ses sujets des marques de sa puissance, en ruinant les efforts du démon; de sa libéralité, en répandant sur eux ses bienfaits; de sa clémence, en leur accordant l'abolition de leurs crimes. Plût à Dieu que nous fussions aussi fidèles à nous acquitter des devoirs de vrais sujets! Voyons en quoi ils consistent, et ce que nous devons faire pour lui préparer une entrée dans nos cœurs.

SECOND POINT.

Il y a une relation essentielle, nécessaire et indissoluble de sujet à souverain, comme de fils à père et de serviteur à maître : vous venez de voir comment Jésus-Christ a parfaitement rempli les devoirs que lui imposait sa qualité de roi, ou plutôt qu'il s'était imposés par un pur effet de sa bonté et dont il s'est acquitté par fidélité à sa parole; ceux de ses heureux sujets se peuvent tous réduire à une obéissance amoureuse, puisqu'elle renferme l'honneur, le tribut, la reconnaissance, le zèle de sa gloire et de l'étendue de son empire. Saint

Paul comprend de même tout cela dans ce mot de fervent dans les bonnes œuvres : Notre Sauveur Jésus-Christ, dit-il, s'est livré à la mort pour se faire un peuple particulièrement consacré à son service et fervent dans les bonnes œuvres, *sectatorem bonorum operum* (*Tit.*, II); il faut de la ferveur, il faut de bonnes œuvres: la ferveur serait fausse et illusoire sans les bonnes œuvres; les bonnes œuvres seraient sans mérite, sans agrément, et ne subsisteraient pas longtemps sans cette ardeur; ce n'est pas assez à un chrétien de faire des bonnes œuvres, il les faut faire avec joie, avec une sainte allégresse, en embrasser les occasions ; s'y porter avec courage et persévérance par l'amour de la justice, non par la crainte de la peine : car il y a cette différence extrême entre le pouvoir de Jésus-Christ et celui des princes de la terre, que ceux-ci n'ont qu'une autorité humaine, une puissance politique qui, ne regardant que l'ordre extérieur et la tranquillité publique, ne prescrit aussi que des moyens extérieurs pour parvenir à cette fin, et n'oblige les sujets qu'à se tenir à la lettre de ce qu'ils ordonnent, et faire précisément ce qu'ils disent et ce qu'ils commandent dans leurs édits ; mais Jésus-Christ nous appelant à la participation de son royaume, auquel on ne parvient que par les vertus intérieures, et étant également le maître du corps et de l'âme, ses commandements regardent encore plus le règlement de l'intérieur que de l'extérieur ; il nous dit que son royaume est au-dedans de nous : *Regnum Dei intra nos est* (*Luc.*, XVII); c'est dans notre cœur qu'il veut poser son trône, et de là régner sur toutes nos puissances par amour. C'est pour nous faire gagner cet autre royaume, où il est remonté après avoir fourni sa carrière, qu'il nous commande la charité et ne nous commande qu'elle, parce que si nous l'avons, elle suffit, et sans elle rien ne suffit. En vérité il serait bien étrange que ce Dieu d'amour mettant sa joie et son bonheur à régner sur nous, ayant fait et souffert tant de choses pour conquérir ce cœur, nous songeassions à le soustraire à son empire pour le livrer à son cruel ennemi, car il est impossible que nous vivions sans maître, et que la cupidité charnelle ne règne pas dans un cœur d'où la charité est bannie : ce qui est donner entrée au démon, qui s'en empare comme d'une place d'armes de laquelle il avait été chassé par le baptême. O mon Dieu ! qu'est-ce que l'homme pour vous souvenir de lui, pour vouloir mettre votre gloire à avoir son cœur, pour borner le fruit de votre sacrifice et de tous vos mystères à vous le consacrer, pour l'aimer d'un amour de jalousie comme une épouse, comme votre propre domaine et votre royaume ! Malheur à nous si nous n'aimons un Dieu si digne d'être aimé, si nous ne repondons aux invitations amoureuses qu'il nous fait de lui ouvrir la porte de nos cœurs, où il frappe inutilement depuis si longtemps, comme il s'en plaint : *Ecce sto ad ostium et pulso* (*Apoc.*, III); préparons-lui une entrée magnifique, et que rien ne manque à la réception de ce divin conquérant. Voyons dans les principales circonstances de son entrée triomphante en Jérusalem ce que nous devons faire.

Cet animal sur lequel le Sauveur doit faire son entrée, et qu'il ordonne auparavant à ses disciples de délier, signifie la servitude de l'homme sous la loi du péché, et qu'il laisse à son Eglise, en la personne de ses ministres, le pouvoir de le délier. La facilité avec laquelle le maître de cette ânesse et de son ânon les laissa délier, marque une vérité bien consolante pour les pécheurs : que rien ne résiste à la volonté de notre souverain, quand il veut briser leurs liens. Cette même vérité nous avait été désignée sous une autre figure plus noble: c'est dans la résurrection du Lazare ; car le Sauveur ayant crié d'une voix forte et puissante : *Lazare, sortez dehors*, et le mort ayant obéi à l'instant, comme il avait encore les pieds et les mains liés de bandes, Jésus-Christ dit à ses apôtres : *Déliez-le, et le laissez aller*. Il n'appartient qu'à Jésus-Christ de vivifier les pécheurs, et de substituer un cœur de chair en la place de celui de pierre; mais il laisse aux prêtres le pouvoir de les délier en vertu de cette parole : *Ce que vous délierez ici-bas sera délié dans le ciel*, pourvu toutefois qu'ils suivent les règles qu'il leur a prescrites, car loin de nous la pensée qu'il ratifie des absolutions indiscrètes, précipitées et téméraires, et qu'il s'assujettisse aux passions des hommes qui, par ignorance ou par un esprit sordide d'intérêt, entreprennent de vivifier des âmes mortes, à qui il n'a pas encore inspiré un commencement de vie et quelques étincelles de son saint amour, par lesquelles elles commencent à l'aimer comme source de toute justice. C'est pourquoi les saints Pères nous font remarquer que les apôtres ne reçurent ordre de délier Lazare qu'après qu'il fut ressuscité, autrement ce cadavre eût répandu une infection insupportable : *Fetorem magis ostenderent quam virtutem* (S. Grég.) ; d'où ils concluent que les ministres sacrés ne doivent point du tout délier ceux qui sont encore ensevelis dans l habitude du péché, et ne donnent aucune marque de vie, mais ceux-là seuls qu'ils ont lieu de croire être touchés d'une vive componction, et que l'arbitre intérieur a visité par sa grâce ; car l'absolution n'est profitable au pénitent, et ne le réconcilie, dit saint Grégoire, que lorsqu'elle est conforme au jugement du Juge suprême : *Tunc vera est absolutio præsidentis cum sequitur arbitrium interni Judicis.* C'est dans ce même sens que saint Cyprien dit qu'il faut accorder la paix à quelques-uns de ceux qui étaient tombés dans la persécution, et qui, vivement touchés de leur apostasie, voulaient la laver dans leur sang en rentrant dans le combat. Tout pénitent n'est donc pas délié, quand même le Saint-Esprit aurait déjà répandu quelques flammes du divin amour en son cœur, il n'y

habite pas encore pour cela, il n'en a pas encore pris possession comme de son temple. Le pécheur est semblable à ce pauvre voyageur de Jéricho, chargé de blessures par les voleurs : il respire encore, mais il mourra bientôt, si le bon Samaritain, figure du confesseur, ne le relève et ne bande ses plaies; les mouvements d'amour que forme son cœur sont un souffle de vie, une nouvelle naissance qu'il reçoit dans le sein de l'Eglise, mais ce ne sera qu'un avortement spirituel sans l'absolution du prêtre, et si le sang de Jésus-Christ ne lui est appliqué par son ministère: c'est la vertu de ce sang précieux, qui, coulant dans son âme par le canal du sacrement, lui donne la charité habituelle, la grâce sanctifiante, fortifie cette vie qu'il avait reçue, et qui se serait éteinte, le rend membre vivant du corps de Jésus-Christ, et lui donne droit au royaume des cieux en vertu de ses mérites infinis. Il est vrai que l'amour peut être quelquefois si fort et si ardent qu'il justifie, comme dit le concile de Trente, avant que le prêtre ait prononcé l'absolution; mais en ce cas-là même il faut être sincèrement disposé à confesser tous ses péchés, et les soumettre au pouvoir des clefs : ce que la théologie appelle *le vœu du sacrement.*

Heureux celui qui est délié véritablement par une bonne confession, et qui a trouvé un ministre fidèle de la réconciliation, par lequel il a été rétabli dans l'heureuse liberté des enfants de Dieu! qu'il s'écrie dans le transport de son cœur : Me voila affranchi des chaînes du diable qui me tenait captif et faisait de moi ce qui lui plaisait, me conduisant comme une bête brute, et me poussant au précipice. Qu'est devenu ce maître insupportable? comment ce tribut qu'il exigeait si rigoureusement a-t-il cessé? le Seigneur a brisé la verge de ce cruel dominateur. Seigneur, vous avez rompu mes fers, vous avez regardé avec des yeux de compassion ce gouffre de mort dans lequel je m'étais plongé si profondément, et la liberté dont je jouis est l'ouvrage de votre main souveraine.

Une âme vraiment convertie, après avoir longtemps gémi sous la tyrannie du péché, ne peut assez admirer que Dieu ait brisé ce joug de fer dont elle était accablée; elle sait que ses habitudes enracinées ont été détruites, que la paix et le repos ont succédé à ses troubles et ses agitions : qu'a-t-elle autre chose à faire qu'à conserver cette précieuse liberté avec tout le soin imaginable, et fortifier cette nouvelle vie par tous les exercices de piété convenables à son état? Un des principaux est la réception du mystère adorable de nos autels : nous avons une image, dans la conduite de ce peuple qui venait à la fête, de la manière dont il faut s'y préparer et faire une digne communion pascale.

Il est dit qu'il alla au-devant du Sauveur en célébrant ses louanges, chantant des hymnes et des cantiques : allons de même au-devant de lui. Prétends-je que nous le prévenions et que nous puissions de nous-mêmes faire quelque démarche pour nous approcher de lui? A Dieu ne plaise que j'aie un sentiment si injurieux à sa grâce! il faut qu'elle nous prévienne, nous accompagne et nous suive, sans elle nous ne pouvons former une bonne pensée, mais nous devons, en coopérant avec son secours, nous porter avec ardeur à célébrer ses louanges et relever ses miséricordes éternelles : *Præoccupemus faciem ejus in confessione* (*Psal.* XCIV); il faut, comme dit le prince des apôtres, aller au-devant de Jésus-Christ, et hâter son second avénement par la vivacité de nos désirs, *properantes in adventum ejus* (*II Petr.*, III), c'est là la meilleure disposition pour communier avec fruit; car, quand on désire quelque chose avec Jésus-Christ, qu'on ne désire pas pour l'amour de lui, le cœur n'est pas pleinement à lui, et on ne peut pas dire avec le grand saint Ignace, martyr : « Je commence à être le disciple de Jésus-Christ, ne désirant rien de tout ce qui est dans le monde. »

Que signifient ces branches de palmier qu'ils portent dans leurs mains? Qu'ils reçoivent Jésus-Christ comme un conquérant, comme un roi qui les devait rendre victorieux de leurs ennemis. Remarquez qu'ils jettent ces palmes à terre par où il passait, pour lui rendre toute la gloire de cette victoire. Protestons de même que nous n'espérons de victoire sur nos ennemis visibles et invisibles, intérieurs et extérieurs, que par Jésus-Christ : c'est pourquoi rendons grâces à Dieu qui nous donne la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ, *qui triumphat nos in Christo Jesu* (*II Cor.*, II); jetons dès à présent nos couronnes au pied du trône de l'Agneau, ainsi que font les bienheureux dans le ciel, disant : Vous êtes digne, ô Seigneur notre Dieu, de recevoir gloire, honneur et puissance! Malheur à nous s'il nous arrive jamais de nous attribuer la moindre partie du succès de ces combats. Eh! comment l'homme n'ayant pu demeurer ferme dans la vérité, et se maintenir dans cette rectitude en laquelle il avait été créé, nonobstant tous les secours du créateur, pourrait-il subsister présentement dans l'état de faiblesse où sa chute l'a réduit au milieu de tant d'ennemis qui lui font la guerre, si Jésus-Christ lui-même ne combattait en lui et n'opérait toutes choses en lui, ainsi que le reconnaissent tous ceux qui veulent rendre l'hommage qu'ils doivent à sa vérité et à sa bonté? *Omnia opera nostra operatus es in nobis!* (*Isai.*, XXVI.) Hélas! nous recevons si souvent des blessures dans ces combats; nos meilleures œuvres sont si défectueuses par tant de vues obliques et de retours sur nous-mêmes qui s'y mêlent, que je ne vois pas sur quoi peut être fondée notre vanité : *Ubi est gloriatio tua?* (*Rom.* III.)

Chantez donc premièrement les louanges du Seigneur par de saints cantiques : *Præcinite Domino in confessione.* (*Psal.* CXLVI.) Prévenez par une humble confession de vos

fautes l'avénement de notre grand Roi. Cette confession est la plus digne louange qu'on lui puisse donner ici-bas, car on loue d'autant plus le médecin, que le malade qu'il a guéri paraissait plus désespéré: ainsi, c'est relever la gloire de celui qui nous pardonne, que de publier les fautes qu'il a bien voulu pardonner. Que toute langue soit donc fermée à sa propre louange pour faire uniquement retentir celles du Sauveur à qui seul il appartient de faire de grandes choses. Cette populace fidèle loue publiquement son Messie, sans que l'envie et la haine des pharisiens, qui avaient résolu ensemble que quiconque le reconnaîtrait pour le Christ serait chassé de la Synagogue, puisse lui fermer la bouche. Apprenons de leur exemple à nous déclarer hardiment dans les rencontres pour Jésus-Christ : n'est-ce pas une lâcheté inexcusable à un sujet de ne se pas déclarer hautement pour son prince et pour ses intérêts ? Si nous sommes si susceptibles de crainte, que la plus forte l'emporte sur la moindre, craignons d'être un jour désavoués par Jésus-Christ à la face du ciel et de la terre, et qu'il rougisse de nous, ainsi qu'il le proteste à ceux qui rougiraient de lui et de son Evangile devant les hommes. Pour cet effet, fuyez, fuyez ces compagnies mondaines où l'on tourne la piété en ridicule, où on lui donne un air odieux, où on avance effrontément les maximes les plus relâchées, qui ne vont à rien moins qu'à ruiner la morale évangélique, et à saper la religion par les fondements. Les honnêtes mondains croient faire beaucoup en ces occasions, de n'être ni pour ni contre, de n'approuver : ni improuver oh! qu'ils sachent que rien n'est plus capable d'irriter Dieu, et qu'il ne mettra point de différence entre eux et ces impies, mais les enveloppera tous dans la même condamnation, ainsi qu'il les en a menacés par ces paroles : *Celui qui n'est point de mon côté, est contre moi ; — qui non est pro me, contra me est.*

Ces enfants d'Israël ne jettent pas seulement à terre des branches d'arbre pour honorer le Fils de Dieu, ils y jettent leurs propres vêtements, qui est ce qu'ils ont de plus cher et de plus précieux; et par là ils nous apprennent à ne rien épargner pour faire régner Jésus-Christ dans nos cœurs, et que nous devons être prêts à nous dépouiller de tout pour mériter de l'y recevoir: il faut surtout se dépouiller du vieil homme qui se corrompt suivant l'illusion de ses pensées, figuré par ses vêtements, ce qui ne se peut faire que par un renoncement et une conversion sincères, pour se revêtir du nouveau, créé selon Dieu dans une justice et une sainteté véritable, en retraçant en nous les traits d'enfants de Dieu sur Jésus-Christ, qui en est l'original, comme la première image du Dieu invisible, en s'appliquant sans relâche à former nos mœurs sur la ressemblance de sa vie par l'imitation de ses vertus. Un homme habillé est tout caché sous ses vêtements; de même, un chrétien, vêtu de Jésus-Christ, ne fait rien voir des vices du vieil homme; on ne voit en lui que la douceur, l'humilité, la charité, la patience de Jésus-Christ : *Omnibus his velut ornamento vestieris* (*Isai.*, LX); voilà ce qui fait la robe nuptiale dont il faut être revêtu pour se voir admis au banquet des noces, image de l'Eucharistie. Seigneur, qui vous êtes dépouillé et comme vidé de vous-même pour vous revêtir de nous ! c'est à vous de nous dépouiller de nous-mêmes et de nous revêtir de nous.

Voilà ce que vous devez imiter dans ce peuple qui fait aujourd'hui une entrée triomphante à Jésus-Christ et lui rend témoignage qu'il est ce Prophète par excellence qui devait venir dans le monde, ce qui l'excite à pousser des cris d'allégresse; mais gardons-nous bien de lui ressembler dans sa légèreté prodigieuse. O Dieu ! qui pourrait se le figurer, si tant d'expériences pareilles ne rendaient ce fait trop croyable, que ce soit le même peuple qui, dans quatre ou cinq jours, à la persuasion des princes des prêtres, jetera des cris furieux et séditieux pour demander à Pilate qu'il soit crucifié ! On n'entend aujourd'hui que des acclamations, que des chants de joie, que des bénédictions : *Salut, honneur et gloire au Très-Haut, qui a visité son peuple !* Et nous entendrons dans peu des imprécations, des malédictions horribles : *Otez-le du monde, qu'il soit crucifié, nous n'avons point d'autre roi que César.* C'est présentement le Fils de David, le vrai Roi d'Israël, et vendredi on le mettra au-dessous d'un voleur et d'un meurtrier: comment a-t-il pu passer ainsi d'une extrémité à l'autre? O déplorable exemple de l'inconstance du cœur humain, qui se laisse emporter comme la feuille par le moindre vent! O vanité de l'estime du monde! qui ne la méprisera, qui pourra compter sur ses forces, qui pourra faire fonds sur ses résolutions et sa prétendue bonne volonté!

Eh! que pouvons-nous faire à la vue d'un tel spectacle, sinon frémir de crainte, nous anéantir profondément dans la vue de nos infidélités, de nos misères, et de crier sans cesse vers Dieu avec le Prophète : *Non me derelinquas usquequaque* (*Psal.* CXVIII); ne m'abandonnez pas entièrement, de peur que je ne tombe en une désertion et une apostasie semblable à celle de ce misérable peuple, en vous livrant à mes passions, à mes inclinations corrompues, et en vous crucifiant dans quelques jours par le péché. On croit qu'on ne balancerait pas à sacrifier pour la vérité, si elle était attaquée: c'est tandis qu'il n'y a rien à craindre; mais y a-t-il l'ombre du moindre péril à prendre sa défense, on lui tourne le dos, on se déclare contre elle. Oh ! que nous avons bien plus de sujet que saint Philippe de Néri de faire à Dieu cette prière qu'il lui adressait tous les jours : Mon Dieu, défiez-vous de moi comme d'un lâche et d'un perfide qui vous trahira de même que Judas à la première occasion! Mais c'est cette crainte même et

cette défiance qui fera notre sûreté et nous affermira; car Dieu, qui ôte sa grâce aux superbes, ne manque jamais de la donner aux humbles, et comme les colonnes deviennent plus faibles que des roseaux, ainsi qu'il parut dans la chute de saint Pierre, qui fut la punition de sa présomption, les roseaux deviennent des colonnes inébranlables entre ses mains toutes puissantes. Soyons donc humbles, afin d'attirer sur nous les grâces nécessaires pour nous soutenir. Et puisque vous voyez que le zèle et l'affection de ceux qui ne sont pas encore solidement établis dans la charité, ne dure guère, et n'est pas à l'épreuve d'une tentation un peu forte, travaillez uniquement à vous y fonder et enraciner de plus en plus; ne faites jamais aucun fonds sur ces mouvements de dévotion qu'excite la rencontre d'une fête, ou quelque discours qui vous aura touché, parce qu'il y a encore bien loin de là à une conversion constante et durable : les passions qui occupent le fond du cœur les étouffent bientôt.

Attendez le temps de la tentation, c'est une espèce d'interrogation qui manifestera ce qui était caché dans le fond de votre cœur, et qui fera connaître si votre édifice était bâti sur le sable ou sur la pierre ferme, et par là en état de résister aux vents, aux pluies et aux orages. C'est ce que le Sauveur du monde nous marque dans la parabole de la semence. *Celui*, dit-il, *qui la reçoit en des lieux pierreux, est celui qui, écoutant la parole, la reçoit à l'heure même avec joie; mais comme il n'a point en soi de racine, il n'est que pour un temps, et lorsqu'il survient des traverses et des persécutions pour la parole, elle lui devient aussitôt un sujet de scandale.*

Je remarque en vous avec consolation de l'empressement pour les vérités chrétiennes; mais que je crains d'autre part qu'il n'aboutisse à rien ou à peu de chose, que vos arbres ne soient sans racine, vos bâtiments sans fondement solide et vos commencements sans persévérance! Ah! Seigneur, que ce ne soit pas pour un temps que ce peuple fidèle vous écoute et qu'il goûte votre parole, mais qu'il soit tout à vous et pour toujours, sans que rien puisse interrompre sa course jusqu'à votre avénement. Voilà les instructions solides que nous tirons de ce mystère, mêlé, comme vous voyez, de joie et de tristesse; car qui ne sera pénétré de joie en voyant quel roi Dieu nous donne en sa miséricorde, et les trésors infinis de grâce que nous trouvons dans la manière dont il opère notre salut? Qui ne ressentira pas un saint transport d'allégresse en le voyant se faire rendre les honneurs du triomphe, malgré la haine et la jalousie cruelle de ses ennemis, et quelle est sa charité excessive pour nous, qui lui donne tant de joie de sa mort prochaine qu'il y veut marcher avec une espèce de triomphe? Mais qui ne sera saisi de tristesse en considérant que ce sont ses péchés qui conduisent le Fils de Dieu à la mort; qu'il entre moins en Jérusalem comme un roi que comme une victime, et que c'est moins ici un triomphe qu'un convoi et une pompe funèbre? Qui peut voir sans douleur cet Agneau de Dieu, qui n'est couronné aujourd'hui que pour être égorgé dans quatre jours? et qui ne mêlera ses larmes avec les siennes, en considérant que la plupart des chrétiens ne sauront pas mieux connaître et profiter du temps de sa visite que les Juifs, et que les fléaux différents et les maux innombrables qui devaient fondre sur Jérusalem, et qu'il lui prédit aujourd'hui, ne sont qu'une faible image des vengeances effroyables que sa justice exercera un jour sur une âme qui aura méprisé les richesses de sa bonté et se sera amassé par l'abus de ses grâces un trésor de colère? Les sanglots ne devraient-ils pas étouffer ma voix, quand je songe qu'on va renouveler la passion de mon Maître, et que les hommages et les adorations de plusieurs chrétiens qui communieront à ces fêtes de Pâques, ne seront guère plus sincères que les prosternements et les génuflexions des soldats de Pilate, qui, le saluant en qualité de roi des Juifs, lui donnaient des soufflets?

Préservez-nous, Seigneur, d'un aveuglement si criminel et d'un malheur si terrible; faites-nous comprendre le bonheur inestimable qu'il y a de vivre sous votre empire. O Roi infiniment adorable! que nous soyons du nombre de ces sujets que le Père éternel vous a donnés. Régnez dans nos cœurs et régnez-y par amour; détruisez-y le règne de l'orgueil, de l'avarice et de la cupidité. Les princes de la terre ne craignent rien tant que de partager leur puissance, mais vous associez à la vôtre tous vos fidèles sujets; vous n'avez point de plus grande joie que de les faire régner avec nous. Ainsi, qu'ils le publient à la gloire de votre magnificence : Vous nous avez rachetés par votre sang et nous avez rendu le royaume de votre Père et de notre Dieu. O Roi, qui ne régnez que sur les humbles, tandis que vous abandonnez les superbes à la tyrannie du prince des ténèbres! Rendez-nous doux et débonnaires comme vous; rendez-nous tels que vous preniez plaisir de régner en nos cœurs, que nous observions vos lois saintes avec amour, que toutes nos puissances vous soient soumises, que notre volonté se détermine inviolablement à suivre les impressions de la vôtre sans lui résister jamais, afin qu'après avoir mis ici-bas notre joie à vous servir et à vous obéir, elle soit consommée, lorsque vous régnerez pleinement sur tous vos élus par la manifestation de votre gloire.

SERMON XLIV.

Pour le lundi de Pâques.

DE L'ESPÉRANCE ET LA LIBERTÉ CHRÉTIENNE.

Nos autem sperabamus quia ipse esset redempturus Israel. (*Luc.*, XXIV.)

Nous espérions qu'il devait être le rédempteur d'Israel.

Ce n'est pas seulement durant le temps que la Sagesse incarnée s'était assujettie à

toutes nos infirmités et à la loi même de la mort, qu'elle a fait ses délices d'être avec les enfants des hommes et de converser familièrement avec eux; c'est encore après que sa résurrection l'a affranchie de toutes ces faiblesses et de la mortalité.

L'évangile de ce jour nous fait voir notre adorable Sauveur se mêlant dans l'entretien de deux de ses disciples qui allaient à Emmaüs, bourgade distante de Jérusalem de deux lieues, et parlaient entre eux de l'excès barbare commis envers leur cher maître par les princes des prêtres; il lie conversation sur ce sujet aussi triste que délicieux. L'illustre inconnu les engage à raconter les particularités de cet attentat énorme des Juifs, et, s'insinuant de plus en plus dans leur esprit, leur développe toute l'économie de la sagesse de Dieu dans le mystère de la rédemption des hommes. Oh! qu'ils étaient attentifs à ses paroles plus douces à leur cœur que le miel le plus exquis ne l'est à la bouche! Qu'ils l'étaient peu à la longueur du chemin! O les deux ou trois heureuses heures qu'ils passèrent ensemble! Combien leur cœur était-il brûlant au-dedans d'eux-mêmes, lorsqu'il leur expliquait les Ecritures, et que, commençant par Moïse, continuant par tous les prophètes, il leur prouvait que le Messie ne devait lui-même entrer dans sa gloire que par la voie des souffrances, et que le salut du genre humain y était attaché!

Ce bon Pasteur par excellence, dont le premier soin, après sa résurrection, est de rassembler son troupeau, leur donne occasion de lui découvrir leur plaie, afin qu'il y applique promptement le remède, et qu'il dissipe leurs idées judaïques d'un règne temporel pareil à celui de Salomon. Il ne permet en partie cette infidélité passagère que pour affermir immuablement la foi de son Eglise, et lui faire connaître qu'elle ne doit pas se promettre sur la terre un autre sort que le sien. *Nos sperabamus*, disent ces deux disciples : ils n'espéraient donc plus; ils croyaient leur espérance frustrée, et comme l'espérance est fondée sur la foi, leur foi était éclipsée et comme éteinte; tout ce qu'ils avaient ouï dire à Jésus-Christ, durant les jours de sa chair, n'avait fait sur leur esprit qu'une impression superficielle qui s'était effacée à sa mort; ils en furent tous scandalisés, ainsi qu'il le leur avait prédit, et tombèrent dans une espèce d'infidélité passagère, dont la bonté divine se servit pour les affermir et rendre inébranlables à jamais ces colonnes de son Eglise.

Tel est, mon Dieu, l'homme sans votre grâce: il espère tout quand il y en a moins de sujet, et il désespère de tout dans le temps de la plus grande espérance. Je ne m'en étonne pas, puisque les apôtres eux-mêmes s'attendaient à voir rétablir le royaume d'Israël et la Judée affranchie du joug des Romains, tant leur cœur était fermé à un règne purement spirituel, n'ayant pas plus compris que Pilate ce que leur maître répondit à ce juge inique, lorsqu'il l'interrogea sur la royauté dont on l'accusait de se vouloir emparer, *que son royaume n'était pas de ce monde, et qu'il n'y était venu que pour rendre témoignage à la vérité.* Serons-nous encore tardifs à croire, et nous flatterons-nous des douceurs d'un règne temporel, adorant un Dieu revêtu par dérision d'un chétif manteau d'écarlate et couronné d'épines? Voyons donc en quoi consistent la vraie espérance et la vraie liberté que Jésus-Christ nous a acquises par son sang. Je traiterai, dans mon premier point, de la nature de l'espérance chrétienne; et dans le second, de la liberté des enfants de Dieu. Vierge sainte, vous avez été la seule qui avez toujours conservé des sentiments de votre Fils dignes de lui et de vous, tandis que les apôtres ne le regardaient plus que comme un saint homme opprimé par la faction des scribes et des pharisiens : obtenez-moi les lumières du Saint-Esprit, que nous vous demandons par la prière qui vous est si agréable : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le cœur de l'homme est plein d'une multitude de désirs qui tendent tous à la recherche du bonheur. Un penchant naturel et invincible le porte à vouloir être heureux, et il ne se forme en lui aucun mouvement vers quelque objet que ce puisse être que dans la persuasion qu'il y trouvera son bonheur; mais comme il ne peut pas le posséder et le désirer en même temps, il se soutient dans ses désirs et ses recherches par l'espérance de le posséder un jour, ce bien réel ou imaginaire dans lequel il croit trouver sa joie et son repos. Un avare, par exemple, ne se soutient dans ses désirs insatiables que par l'espérance d'un héritage ou de quelques autres gains considérables; un ambitieux, par celle de parvenir aux premiers emplois; un voluptueux, de surmonter les obstacles qui s'opposent à l'assouvissement de sa passion. Mais ce qui n'est que trop ordinaire aux hommes, c'est de se tromper dans le choix des objets sur lesquels ils fondent leur espérance : ils se portent vers des biens qui ne peuvent les rendre vraiment heureux, de sorte que, quand ils les ont acquis, ils connaissent que cette acquisition n'a pas le caractère du bonheur; mais, au lieu de se désabuser et conclure que rien de créé n'est capable de remplir la capacité de leur cœur, ils aspirent à de nouveaux objets et croient trouver, du moins dans la multiplicité, ce qu'ils n'ont pas rencontré dans le premier dont ils se flattaient que la possession comblerait leurs désirs. Ils conçoivent donc de nouvelles espérances et forment de nouveaux projets aussi vains, aussi frivoles, aussi puériles que les premiers.

Il me semble voir un oiseau, lorsqu'il fait un grand vent, se percher sur une branche d'arbre pour en être à couvert. Le tourbillon venant à l'agiter et à la faire baisser, il vole sur une autre, et n'y trouvant pas plus de consistance, il voltige sur une troisième

et sur une quatrième où il n'en trouve pas davantage. Ainsi l'homme, attiré par quelque bien sensible, s'y porte aussitôt, sans faire attention à sa fragilité; mais n'y trouvant pas de quoi remplir ses vides, il court à un autre; et, ce second n'étant pas moins limité que le premier, il essaie d'un troisième sans pouvoir se fixer : c'est pourquoi le Saint-Esprit reproche, dans l'Ecriture, aux amateurs du siècle de s'appuyer sur un bras de chair, sur un frêle roseau qui leur percera la main; il dit que leur espérance est comme ces petites pailles que le vent emporte, comme l'écume légère ou la fumée que la tempête et le vent dissipent, comme le souvenir d'un hôte qui passe sans demeurer plus d'un jour dans un même lieu; enfin qu'elle se fond comme la glace de l'hiver et s'écoule comme une eau inutile à tout : c'est pourquoi il dit ailleurs que l'espérance des méchants périra. Il ne veut pas dire qu'ils ne réussissent jamais dans leurs prétentions; au contraire, comme leur cupidité leur donne une activité merveilleuse et ne fait pas de scrupule d'employer des moyens illicites, elle réussit souvent et emporte ce qu'elle avait poursuivi avec tant de passion ; il est néanmoins vrai que leur espérance les a trompés ; car, sans parler de mille soins dévorants qu'ils ne s'attendaient pas de trouver dans la recherche de ces faux biens, que se proposaient-ils autre chose que d'être heureux par leur jouissance? Ils éprouvent sans doute bientôt le contraire, et seront forcés de l'avouer s'ils veulent être sincères. Mais, quand la passion les aveuglerait assez pour s'estimer heureux et ne rien désirer davantage, attendons quelques moments; j'entends la mort prête à enlever ce qui fait le sujet de leur joie frénétique : c'est alors que tous ces vains appuis fondront sous leurs pieds, et que l'effroyable vide où ils se rencontreront les convaincra sensiblement de l'erreur et de l'illusion déplorables dans lesquelles ils auront misérablement passé toute leur vie. Il faut donc, pour être vraiment heureux, placer ses espérances dans des biens qui aient assez de solidité pour arrêter nos inquiétudes; et, parce que les objets créés ne le peuvent faire, et que nous éprouvons même que leur jouissance ne peut calmer l'agitation de notre cœur, et que, quand il y trouverait son repos, ils lui seraient enlevés lorsqu'à peine il aurait commencé à en jouir, il est constant qu'il faut recourir à des biens plus solides, nous élever au-dessus de tout ce qui est sous le ciel et n'est que vanité, pour porter nos désirs vers les biens invisibles et éternels.

C'est là le caractère de l'espérance chrétienne. Elle a son principe et sa racine dans la foi, qui lui fait connaître le néant des créatures et de tous les biens périssables, et, conduite par cette lumière surnaturelle, elle ne forme d'autres pensées que celles qui la peuvent mener à un bonheur si inestimable. Ainsi l'espérance croît ou diminue à mesure que la foi s'augmente ou s'affaiblit elles vont toujours d'un même pas. Mais comme sans la charité la foi est informe et imparfaite, l'espérance l'est de même. Elle est vaine et illusoire. C'est pourquoi, lorsque le grand apôtre dit que l'espérance n'est point trompeuse, *spes non confundit* (*Rom.*, V), il ajoute, *parce que l'amour de Dieu a été répandu en nos cœurs par le Saint-Esprit.* Et qui peut dire que cette espérance l'ait jamais trompé? La foi est le fondement de la bonne œuvre, l'espérance en élève l'édifice, la charité y met la dernière main et le couronne. La foi nous dit que Dieu, dans sa magnificence, a préparé des biens que l'esprit de l'homme n'est pas capable de comprendre et qui surpassent ses vœux; l'espérance nous fait sentir que ces biens nous sont préparés; enfin la charité nous donne des pieds pour nous faire marcher, ou plutôt des ailes pour nous faire voler vers eux et parvenir à leur possession: ainsi ces trois vertus concourent, par une liaison admirable, à nous marquer que nous ne devons pas espérer notre bonheur sur la terre, et ne serons heureux que dans le ciel. Elles font toute la piété, toute la louange, la prière et le culte de l'Eglise militante : c'est par leur moyen que ses enfants entretiennent un sacré commerce avec son adorable Epoux; ce sont les trois vœux qui font l'essentiel de notre sainte religion, qui renferment tout le reste, d'où tous les autres devoirs coulent comme de leur source et doivent être animés comme de leur esprit. Car, comme les actions les plus éclatantes, telles que celles que l'histoire relève si fort de ces héros du paganisme, faites sans leur mouvement, sont comptées pour rien, les plus petites au contraire, faites par leur instinct, trouvent de l'agrément auprès de Dieu et sont élevées à une dignité infinie. Comme il ne vous est pas permis d'agir en aucune rencontre autrement qu'en chrétiens, partout le flambeau de la foi doit précéder pour découvrir les vrais sentiers, partout l'espérance doit vous élever des occupations basses et terrestres aux biens célestes et invisibles auxquels elles sont subordonnées, partout la charité doit vous faire agir pour Dieu et tout rapporter à lui.

Ces vérités incontestables établies, il faut regarder comme des téméraires et des présomptueux, tous ceux qui prétendent se sauver sans mener une vie vraiment chrétienne et conforme aux maximes invariables de l'Evangile. Ils bâtissent sur le sable comme des insensés et mettent leur confiance dans le mensonge, ainsi que parle l'Ecriture ; faut-il s'étonner si l'édifice s'écroule, se renverse, et s'ils sont écrasés sous ses ruines? Le salut est bien éloigné d'eux, parce qu'au lieu de prendre le chemin qui y conduit, ils lui tournent le dos, et en prennent un directement opposé; ils ne présentent à Dieu, au lieu des dignes fruits de pénitence qu'il leur ordonne de produire, que des feuilles, que des paroles, de vaines protestations mille fois violées. Celui-là seul entre les pécheurs espère comme il faut et avec fondement, qui s'applique à réparer

ses désordres et à satisfaire à la justice divine. *Quiconque*, dit l'Apôtre bien-aimé, *a espérance de devenir un jour semblable à Jésus-Christ lorsqu'il se manifestera dans sa gloire, doit se purifier pour lui ressembler dès ici-bas.* D'où il est aisé de conclure que celui qui, bien loin de travailler à se purifier, se vautre de plus en plus dans la fange des plaisirs sensuels, n'espère pas véritablement. Eh! comment espérerait-il les biens invisibles, puisqu'il ne les désire pas seulement, et que son cœur abruti par les voluptés charnelles est sans mouvement pour la beauté de la justice? Car l'espérance suppose de nécessité le désir, et Dieu ne rassasiera que ceux qui en ont eu une faim et une soif ardente.

Jésus-Christ lui-même les traite de fous et d'insensés dans la parabole de cet homme riche qui avait fait une récolte si abondante, que ses greniers et ses celliers n'étaient pas assez spacieux pour contenir ses moissons et sa vendange. Au moment même qu'il disait à son âme : *Tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années, repose-toi, mange, bois, fais bonne chère*, cette âme de pourceau lui fut redemandée, il se vit cité au tribunal de son juge, sans que tous ses biens pussent l'arracher de ses mains ni différer d'un instant son supplice. Tous ceux qui travaillent de même à se bâtir une félicité sur la terre, quoiqu'ils disent de bouche qu'ils veulent se sauver, et que ce désir nage peut-être dans la surface de leur pensée, doivent s'attendre à la même condamnation, et comme leur nombre est innombrable, je dis avec Salomon que *le nombre des fous est infini.* Saint Bernard les réduit à trois classes ou espèces différentes : les premiers sont ceux qui n'espèrent point, *non sperantium*, et ce sont ceux qui mettent leur confiance dans leurs richesses, ou s'ils font profession d'une vie plus régulière que le commun des chrétiens, dans leurs richesses spirituelles, et ce qu'ils ont acquis de vertus; il dit que ces premiers n'espèrent point, parce que l'attente des biens dont la possession ne peut nous rendre heureux ne doit pas être appelée espérance, mais illusion, de même qu'on ne dirait pas qu'un homme qui avale des poisons prend de la nourriture. Le second genre est de ceux qui désespèrent, *desperantium;* il comprend tous ceux qui, voyant la disproportion de leur vie avec ces biens promis, se persuadent qu'il est impossible d'y parvenir, et regardant Dieu comme un juge inexorable, n'essayent pas même de le fléchir : ainsi un pécheur qui a croupi dans le vice et vieilli dans des habitudes criminelles, n'envisageant qu'une justice vengeresse, se croit perdu sans retour, et dit avec Caïn : *Major est iniquitas mea quam ut veniam merear.* (*Gen.*, IV.) La troisième espèce est de ceux qui espèrent en vain, *frustra sperantium*, et ce sont ceux qui présument trop de la bonté de Dieu, s'imaginant que, malgré leurs désordres dans lesquels ils continuent, ils parviendront à l'héritage céleste ; c'est le démon sans doute qui les endort dans cette fausse sécurité, et leur représente Dieu comme une bonté toute pure qui ne se met jamais en colère contre nos excès : quelque énormes et criants qu'ils puissent être, et qu'il est toujours prêt à les pardonner, quoiqu'on vive en un entier oubli du salut, et qu'on n'entre dans aucun des moyens qui y conduisent. Les premiers, dit le même saint docteur, passent leur vie dans l'approbation de leurs mérites, et leur demeure est dangereuse : *Stulta et periculosa habitatio est;* les seconds consument leurs jours dans l'inquiétude et l'agitation, et leur demeure est pleine de trouble : *Istorum anxia;* les troisièmes s'abandonnent à toutes sortes de crimes, leurs voies sont souillées en tout temps, ainsi ils ne doivent point s'attendre d'être admis après leur mort dans le royaume du ciel qui est le séjour de la sainteté même : *Istorum habitatio immunda est.*

Quel remède à ces dispositions? Je dis aux premiers : De quoi s'enorgueillit la poussière et la cendre? (Je ne parle qu'à ceux qui se complaisent dans leurs bonnes œuvres.) Qui a donné quelque chose à Dieu le premier pour en attendre récompense? Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? or si vous avez tout reçu, jusqu'au bon usage de votre volonté, de quoi vous applaudissez-vous? Eh! que deviendriez-vous s'il vous disait : *Prenez ce qui vous appartient et retirez-vous*, puisque vous n'avez de votre fonds que le péché et le mensonge? Malheur à la vie la plus louable, si le suprême Juge ne consulte que sa justice rigoureuse sans égard à sa miséricorde! qu'en ce cas vous auriez sujet de trembler et de redouter les supplices éternels! Les seconds ont de quoi se consoler et respirer, en jetant les yeux sur la miséricorde qui ne saurait rejeter un cœur contrit et humilié, et qui se plaît à répandre la grâce avec surabondance où le péché avait abondé. Oui, quand il aurait pénétré votre âme d'une teinture plus forte que n'est celle de l'écarlate, Jésus-Christ peut en un moment la rendre plus blanche que la neige; on peut avoir une confiance sans bornes dans un sang dont le prix est infini. Ce sang a une voix qui se fait bien mieux entendre que celui d'Abel, c'est la grâce des pécheurs qu'il demande par ses cris redoublés : *Et quare moriemini, domus Israel?* (*Ezech.*, XXXI.)

Pour les troisièmes, qu'ils songent que si ce sang demande miséricorde à Dieu pour nous, il demande aussi qu'il soit satisfait, car Jésus-Christ ne l'a répandu sur la croix que comme médiateur chargé de ménager les intérêts des deux parties. Que ceux-ci jettent les yeux sur la justice inexorable qui ne peut laisser aucun crime impuni, mais se doit à soi-même de faire rentrer dans l'ordre tout ce qui s'en était écarté ; qu'ils s'humilient sous la puissante main de Dieu, qu'ils réclament avec larmes sa bonté, et rentrent dans les droits sentiers. Que tous généralement considèrent la justice et la miséricorde comme deux attributs inséparables

il est périlleux d'envisager l'un sans l'autre; la vue seule de la miséricorde fait donner aveuglément contre l'écueil de la présomption et de la paresse; celle aussi de la justice seule engouffre le vaisseau dans l'abîme du désespoir : il faut donc que l'un de ces attribut serve de contre-poids à l'autre, et chanter avec David le cantique de la justice et de la miséricorde : *Misericordiam et judicium cantabo tibi Domine* (*Psal.* C), c'est ce que saint Bernard appelle embrasser à la fois les deux pieds de Jésus-Christ crucifié.

Voilà le secret pour ne donner sur soi aucune prise au démon qui trompe les âmes pieuses par une fausse idée qu'il leur donne de Dieu, laquelle n'est pas moins une idole que celle que nous avons vu qu'il a accoutumé de former dans l'esprit des amateurs du monde, car il jette les âmes timorées dans une crainte excessive et le découragement, en leur représentant Dieu comme un juge sévère, toujours attentif à leurs défauts, examinant les moindres imperfections avec une exactitude impitoyable, toujours la verge à la main pour les punir avec une rigueur inflexible. Eh! quel est le père qui ne crût qu'on lui ferait une grande injure si on le dépeignait aussi sévère et intraitable envers ses enfants, que cet ange apostat dépeint le meilleur et le plus tendre des pères à ces âmes timides trop ingénieuses à se tourmenter, et qui favorisent sans y penser les cruels desseins et la malignité de leur ennemi.

Mais voici des raisons de défiance qui paraissent plausibles à quelques-uns, que je dois dissiper. Ces biens, disent-ils, auxquels nous aspirons ne se voient pas, il y a une distance infinie entre le ciel et la terre, et il semble qu'il y ait trop de crédulité à en attendre son bonheur. Mais quand nous serions convaincus de cette vérité, comment nous assurer que ces biens sont pour nous? Il doit y avoir de la proportion entre la récompense et le mérite : et quels sont nos mérites pour être mis dans la balance avec un bonheur éternel? Nous sommes remplis d'imperfections, sujets à mille faiblesses, notre vie est un naufrage continuel. Voilà les motifs qui peuvent arrêter et combattre nos espérances.

Il m'est aisé de rassurer ceux qui sont susceptibles de ces craintes par les principes inébranlables de la foi. L'espérance chrétienne a trois fondements : le premier est la parole de Dieu; le second est cette parole même et cette promesse confirmée par un jurement solennel; et le troisième est Jésus-Christ qui prie sans cesse pour nous, et fait en notre faveur la fonction d'avocat dans le ciel auprès de son Père.

Il n'y a rien de plus opposé à toutes les règles de la probité humaine, que le violement d'une promesse. Aussi, après qu'une personne qui a quelque honneur et quelque réputation a donné sa parole, nous demeurons en repos, en attendant que le temps marqué pour son accomplissement soit venu. Et comme il est indubitable qu'il y a incomparablement moins de sujet de concevoir de la défiance à l'égard de la parole de Dieu, que de celle d'un homme naturellement menteur, Dieu nous ayant promis les biens éternels, nous avons sans doute tout le sujet imaginable de nous reposer sur la certitude de sa promesse.

Mais comme si cette assurance ne suffisait pas, ce Dieu, toujours plein de bonté, pour ne laisser à personne le moindre prétexte d'incrédulité, confirme, par un serment solennel, la parole qu'il a donnée. *Comme les hommes*, dit saint Paul, *jurent par celui qui est plus grand qu'eux*, et que le serment est la plus grande assurance qu'ils puissent donner pour terminer tous leurs différends, Dieu, voulant aussi faire voir avec plus de certitude aux héritiers de la promesse (vous êtes du nombre) la fermeté immuable de sa résolution, a ajouté le serment à sa parole, afin qu'étant appuyés sur ces deux choses inébranlables par lesquelles il est impossible que Dieu nous trompe, nous ayons une puissante consolation, nous qui avons mis notre refuge dans la recherche des biens promis par l'espérance.

Voilà sans doute de quoi vous soutenir dans toutes vos défiances. Dieu nous a promis son royaume, il a voulu, par un excès de bonté, confirmer cette promesse par un serment authentique : *Fidelis Deus in omnibus verbis suis* (*Psal.* CXLVI); il est aussi peu capable de manquer à sa parole que de se nier lui-même, c'est-à-dire cesser d'être Dieu; il est la justice même, et l'accomplissement de ses promesses entre dans l'ordre de la justice : *Negare seipsum non potest* (II *Tim.*, II), notre foi et notre espérance sont appuyées sur le serment de la vérité même, et nous doutons! Vous croyez un homme qui prend Dieu à témoin de la vérité de sa parole, quoique le parjure ne soit que trop commun; et Dieu même ne sera pas cru à son serment par sa créature? Non, non, le salut des élus n'est point fondé sur la légèreté et l'inconstance de leur volonté propre, mais sur l'immobilité de celle de Dieu, sur sa promesse infaillible et son serment inviolable. Quoi de plus consolant pour les âmes humbles que de savoir que leur salut est entre ses mains paternelles, qu'il est également incapable de se tromper par ses mesures, et de nous tromper par ses promesses; qu'il n'y a puissance au monde qui lui puisse ravir ses brebis chéries, et qu'il est impossible que ses élus n'obtiennent la grâce de persévérance, et sa gloire à laquelle il sont prédestinés.

Il reste toujours, me pourriez-vous dire encore, un juste sujet de défiance, en ce que cette gloire ne nous a été promise que sous certaines conditions. C'est notre héritage, à la vérité, mais avec de certaines clauses qui sont prescrites, et il doit nous tenir lieu de récompense, et ainsi, quelque fonds qu'on fasse sur les promesses de Dieu, il faut avouer que n'apercevant aucun rapport entre nos mérites et ses biens infinis, notre

crainte n'est toujours que trop bien fondée, et approche bien près du désespoir. Qui doute que Dieu ne soit bon et fidèle en ses promesses? Mais nous sommes pécheurs. La pensée de sa justice et de sa sagesse qui excluent du royaume céleste les âmes impures, trouble nécessairement notre espérance. Saint Paul dit que nous régnerons avec Jésus-Christ, si nous souffrons avec lui, et que notre prédestination n'est fondée que sur la conformité que nous aurons avec ce divin original : n'en apercevant en nous aucun trait, pouvons-nous espérer sans témérité?

Je réponds que le même saint Paul que vous citez vous rassurera, et fournira de quoi relever vos espérances abattues; c'est qu'ayant jeté en Dieu toute notre espérance, laquelle sert à notre âme comme d'une ancre ferme et assurée, qui pénètre jusqu'au-dedans du sanctuaire, nous avons Jésus Christ qui y est entré pour nous comme précurseur, ayant été établi prêtre selon l'ordre irrévocable de Melchisédech. Jésus-Christ est dans le ciel, oh! quel sujet de confiance! il y a porté le sang de sa propre victime, il intercède pour nous comme prêtre, il plaide notre cause comme avocat; ne devant rien pour lui-même à la justice de son Père, et l'ayant pleinement satisfaite, il demande justice en demandant grâce pour les pécheurs : ne craignons pas d'épuiser ses mérites.

Nous ne devons donc pas considérer nos actions précisément en elles-mêmes pour juger si elles sont proportionnées au bonheur qui nous est promis; mais comme unies à celles de Jésus-Christ, dont elles tirent toute leur dignité, et par conséquent, dans tous nos troubles, élevons nos yeux vers Jésus-Christ, allons au trône de sa grâce pour y trouver du secours, il ne le refusera pas sans doute; car s'il est mort pour nous lorsque nous étions ses ennemis, que ne fera-t-il pas présentement qu'il nous a mis au nombre de ses amis? Il nous a cherchés impies et esclaves, nous abandonnera-t-il présentement que nous avons une résolution sincère de le suivre, et de nous attacher inviolablement à lui? *Quæsivit impium, deseret ne pium?* (S. Aug.) Ah! l'Incarnation et tous les mystères du Fils de Dieu ne doivent pas laisser le moindre nuage de défiance dans nos cœurs : le plus fort est fait pour ainsi dire. Ses promesses ne sont pas moins faciles à espérer qu'à croire; or vous ferez scrupule d'hésiter dans la foi? pourquoi donc chanceler dans l'espérance? Que ne peut-on pas attendre d'un Dieu après qu'il a tant aimé le monde, que de lui donner son Fils unique pour être sa victime? Il y a bien plus loin de Dieu à notre bassesse, que de notre bassesse à la participation des biens auxquels il nous appelle par son Fils; c'est moins de voir l'homme devenir Dieu, que Dieu devenir homme.

Tels sont les fondements, et telle est la nature de l'espérance chrétienne. Oh! quel trésor, puisqu'elle nous conserve le fruit et les mérites des maux passés, rend présents les biens à venir, *spe gaudentes*, adoucit les maux qui se font sentir actuellement, fait jouir dans le temps de l'éternité même, et rend l'âme victorieuse de toutes les pensées, les craintes et les espérances humaines. Il est temps de voir en quoi consiste la vraie liberté. J'abrégerai le plus qu'il me sera possible.

SECOND POINT.

La notion de la liberté dépend de celle de la servitude. Le commun des chrétiens n'en a guère d'autre idée que celle qu'en avaient les Juifs lorsqu'ils disaient insolemment à Jésus-Christ : Nous sommes de la race d'Abraham et nous n'avons jamais été esclaves de personne; par où vous voyez qu'ils n'en connaissaient point d'autres que ceux qui avaient été faits tels par le droit de la guerre ou par la violence des hommes. Quelques philosophes ont été assez éclairés pour comprendre que le sage, quoique dans les fers, est toujours libre; c'est pourquoi l'un d'eux pris par des corsaires, et exposé en vente selon la coutume, demandait à ceux qui s'approchaient pour traiter de lui si quelqu'un d'eux voulait acheter son maître.

La religion chrétienne nous donne là-dessus des lumières plus pures et plus assurées : elle nous apprend que tout enfant d'Adam est non-seulement dégradé de sa noblesse, mais privé de sa liberté, qu'il est ce que les lois civiles appellent *serf de peine*, et condamné à ce monde comme les criminels l'étaient à travailler aux carrières ou à chercher l'or et l'argent dans les entrailles de la terre : *Homo orbi tanquam metallo damnatus* (Tertul.) Les princes et les rois ne sont pas plus exempts que les autres de cette espèce de captivité; la différence seule qui se trouve entre eux et le reste des hommes, c'est qu'ils ont dans cette grande prison quelque juridiction et quelque intendance, comme le chaste Joseph en eut dans celle où il fut enfermé par la trop grande crédulité de Putiphar, et comme les geôliers en ont sur les prisonniers qui sont confiés à leur garde.

La seconde naissance que nous recevons en Jésus-Christ, qui nous rend enfants de Dieu, ne nous en affranchit pas; car le baptême ne délivre pas des pénalités ou suites du péché : il faut porter le poids de sa mortalité, se voir assujetti à mille nécessités fâcheuses et fatigantes. Une loi inévitable nous chasse et nous entraîne vers la mort; mais une loi encore plus dure, qui combat contre celle de l'esprit, s'efforce de nous réduire sous la loi du péché qui est dans les membres de notre corps. Oh! quelle humiliation à un chrétien régénéré de sentir la concupiscence, d'en souffrir la violence, d'y être assujetti toute sa vie! Les plus justes sont ceux qui gémissent le plus de cette servitude sous la loi du péché. Saint Paul, tout ardent qu'il était de charité, et confirmé en grâce, s'humiliait, gémissait

et tremblait sous cette loi funeste, quoiqu'elle fût bien éloignée de régner en lui. Il s'écrie : Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort !

Du moment que la concupiscence domine, et qu'on obéit aveuglément à ses mouvements déréglés, on devient un misérable esclave. Quiconque commet le péché, dit Jésus-Christ, en est esclave : *Omnis qui facit peccatum, servus est peccati* (*Joan.*, XVIII) ; il se rend esclave de la loi du péché, et d'autant plus esclave qu'il se croit plus maître de sa volonté, et affranchi de toute loi. Dès qu'il a consenti à la suggestion maligne du démon, il s'est vendu à lui, et ce maître détestable prend possession de son âme et se sert de sa propre volonté pour forger la chaîne plus que de fer dont il le tient garrotté, et de sa propre conscience comme de la prison qui le renferme; prison plus horrible et plus obscure que les cachots les plus noirs et les plus infects. Tel est, Seigneur, l'ordre que vous avez établi dans l'empire des ténèbres, que la nature inférieure qui pèche par l'impression d'une supérieure en demeure esclave ; c'est pourquoi saint Paul dit que les pécheurs sont retenus captifs par le diable qui en fait ce qu'il lui plaît : *A quo captivi teneantur secundum ipsius voluntatem.* (II *Tim.*, II.) Il habite dans ces malheureux forçats, les remue, les agite, les pousse et les fait tourner à son gré, à peu près comme un cavalier fait le cheval sur lequel il est monté, c'est la comparaison d'un Père; il le fait agir à sa fantaisie, appesantit de plus en plus son joug, le trompe sans cesse, en fait son jouet et sa risée, le revêt de ses haillons et le couvre d'ignominie. Ce n'est là encore qu'une partie de sa misère et de sa captivité; il a autant de maîtres qu'il a de passions différentes qui le tyrannisent; il est esclave des créatures inanimées, lui qui par sa création avait été établi au-dessus d'elles avec pouvoir de s'en servir en souverain. On est esclave non-seulement de l'or, de l'argent et de tout ce qu'on aime, mais d'une étincelle de feu, dit saint Augustin, à cause qu'elle peut exciter un incendie qui consumera ces grands biens dont dépend le repos, et auxquels l'avare a attaché l'idée de sa béatitude. S'il est donc captif de créatures si viles, il le sera sans doute à plus forte raison de celles qui sont incomparablement plus nobles. L'Ecriture sainte m'apprend qu'il l'est des élus et des justes : et comme l'esclave n'acquiert rien pour soi, mais que tout ce qu'il gagne tourne au profit de son maître, tout son office de même, tant qu'il est pécheur, est de travailler pour les saints et de contribuer à leur glorification, sans en tirer aucun bien pour soi-même.

Vante-toi après cela, misérable, de commander aux autres et de donner le branle et le mouvement aux plus grandes affaires! tu n'es qu'un vil esclave, l'esclave des esclaves des serviteurs de Dieu qui font les démons. Il ne te laisse vivre que pour le service des élus, pour augmenter leurs couronnes. En les exerçant, attends-toi à te voir chassé un jour de sa maison, car il est écrit *que l'esclave n'y demeurera pas toujours* ; mais de quelle manière? banni (je frémis d'y penser seulement) pour être jeté dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents ! Le changement qui arrivera à ton sort, ô changement épouvantable, est pareil à celui d'un criminel qu'on tire, après son arrêt prononcé, du cachot où il était renfermé, pour le conduire sur l'échafaud où il doit être exécuté, et pour être lié et attaché à la roue sur laquelle il doit expirer.

Telle eût été la destinée de tous les hommes, puisque tous avaient péché en Adam et étaient enveloppés en sa condamnation, si le Fils de Dieu n'eût formé le décret, dans son conseil éternel, de se faire homme pour les racheter par son sacrifice, et se former un peuple qui le servît non par une crainte d'esclave, mais avec un amour d'enfant : *Ut sine timore de manu inimicorum liberati serviamus illi.* (*Luc.*, II.) Ces ennemis, que Jésus-Christ est venu vaincre, ne sont autres que le diable, la mort et le péché. Le tentateur est hors de nous, la mort n'est que dans notre chair, le péché est le plus dangereux de tous, et proprement le seul que nous ayons à craindre, parce qu'il est dans notre volonté; c'est pour l'y détruire qu'un libérateur tout-puissant nous était absolument nécessaire ; car quel autre eût pu donner un poids et des inclinations contraires à cette volonté déréglée qui aimait sa captivité, et enchaîner le fort armé qui exerçait impunément ses pirateries sur la terre? C'est ce que cet adorable Sauveur nous disait en la personne des Juifs : Si le fils vous met en liberté, vous serez alors véritablement libres : *Si vos filius liberaverit, verè liberi eritis.* (*Joan.*, VIII.)

Mais il fallait que les hommes connussent leur état déplorable, qu'ils sentissent le poids accablant de leurs fers, afin de soupirer après ce libérateur, car ils se croyaient pleinement libres, ainsi que je vous l'ai fait voir ; il donna donc, par une économie admirable de sa sagesse, une loi aux Juifs, dépositaires des promesses du Messie. Cette loi, quoique bonne et sainte en soi, n'a fait, non par elle-même, mais par un effet de la corruption de l'homme, que rendre ses passions plus fortes, plus vives, plus effrénées par les barrières qu'elle y voulait opposer, et multiplier les crimes à l'infini, et rendant les Juifs prévaricateurs, les rendre plus dignes de mort. Elle produisait indirectement toutes sortes de mauvais désirs et d'actions criminelles, en montrant et en défendant le mal qu'elle ne pouvait guérir. O corruption épouvantable du cœur humain qui convertit en poison les remèdes les plus salutaires !

Ainsi la Synagogue, avec tout l'appareil pompeux de ses cérémonies et de son temple, n'était qu'une esclave, qui n'avait en partage que des ombres et des figures, comme la

gentilité n'avait que des superstitions et des abominations. La vérité était réservée à l'Eglise, la femme libre, l'épouse chérie de l'Agneau. C'est elle qui nous devait délivrer, *veritas liberabit vos* (*Joan.*, VIII); le Saint-Esprit en devait graver l'amour dans nos cœurs. Nous connaissons, Seigneur, que la loi est impuissante, qu'elle ne peut rendre à l'homme déchu le droit qu'il avait au ciel, parce qu'elle ne peut l'affranchir de la servitude du péché; il n'y a que l'esprit d'adoption qui puisse, en nous en délivrant, faire revivre ce droit; il ne s'acquiert et ne se conserve que par la charité, parce qu'elle a seule l'avantage de bien user des créatures, et d'accomplir comme il faut la loi de Dieu.

Qui peut comprendre les obligations infinies que nous avons à ce puissant libérateur, qui s'est fait lui-même malédiction pour nous délivrer de la malédiction prête à écraser les violateurs de sa loi: Il n'a pas voulu employer sa toute-puissance, mais il s'est livré entre les mains des impies qui l'ont lié de cordes comme un voleur infâme, qui l'ont ensuite fouetté cruellement et attaché en croix, supplice des esclaves, pour expier par cette captivité et ce traitement ignominieux l'usage criminel que nous avons fait de notre liberté, dont nous ne nous servons que pour nous révolter contre celui de qui nous la tenons, et secouer son aimable joug. C'est par ces stigmates sacrés et l'effusion de son précieux sang qu'il a voulu guérir notre liberté aussi faible que présomptueuse. O Jésus, seul libre entre les captifs, souverain maître des cœurs, qui les tournez où il vous plaît avec une facilité toute-puissante, et leur faites aimer ce qu'ils haïssaient le plus auparavant, et détester ce dont ils ne croyaient jamais pouvoir se séparer, *vous avez brisé nos liens! nous vous en offrons un sacrifice de louanges.*

C'est ce qu'il avait fait en nous incorporant à lui par le baptême, et ce qu'il vient de faire nouvellement par le sacrement de pénitence, qui a la vertu de rompre les chaînes du péché et des mauvaises habitudes; malheur à nous si nous faisons de nouveau triompher le démon du triomphe de Jésus-Christ!

Ce n'est là qu'une partie des faveurs dont il nous a gratifiés. Ne sommes-nous pas déchargés du joug de la loi judaïque? Joug si rude et si pesant, que saint Pierre n'a pas fait difficulté de dire, dans le premier concile de Jérusalem, que ni eux ni leurs pères ne l'avaient pu porter. Les moindres contraventions à ses ordonnances étaient souvent punies de mort. Oh! que ne vous devons-nous pas, divin Jésus, pour avoir aboli cette multitude d'observances légales, qui accablaient leurs observateurs au lieu de les aider, humiliaient l'orgueil sans le détruire, apprenaient le devoir sans le faire aimer, et avez tout réduit à un petit nombre de sacrements pleins de force et d'énergie, ou plutôt avez tout renfermé dans le précepte de la charité qui nous fait aimer les assujettissements imposés par l'Evangile, et nous donnez cette charité sans laquelle il ne serait qu'une lettre qui tue! Si le Sauveur ne nous a pas affranchis de cette première captivité dont j'ai parlé, à savoir les pénalités du péché, ce n'est pas moins par un effet de sa bonté et de sa sagesse que de sa justice, car il répondit lui-même à saint Paul, qui le conjurait instamment que l'ange de Satan, qui le tourmentait étrangement par la plus humiliante des tentations, se retirât de lui, que sa grâce lui suffisait, car sa puissance se fait plus paraître dans la faiblesse de la créature.

La concupiscence donc nous est laissée avec ses suites, *ad agonem*, comme parle le saint concile de Trente, pour l'exercice de la vertu des justes, et la faire monter à son comble; en effet, sans ces fréquents combats, les saints eussent-ils remporté de si illustres victoires? Et se verraient-ils élevés à cette éminence de gloire où nos faibles regards ont peine à atteindre pour les contempler? Ne languirions-nous pas tous dans une molle indolence sans faire jamais d'efforts pour conquérir le ciel? O voies adorables de la sagesse d'un Dieu, qui fait servir au salut de l'homme ses plus grands ennemis! Abandonnons-nous à sa grâce toute-puissante, mais n'aimons dans nos faiblesses et nos infirmités que ce qui lui en revient de gloire et à nous d'humiliation.

Vous connaissez présentement, mon cher auditeur, en quoi consiste l'espérance chrétienne et la liberté des enfants de Dieu; faisons un usage continuel de la première: dans quelque langueur, misère, stérilité, impuissance que se trouve notre âme, tournons-la avec confiance vers Dieu, qui peut lui redonner le mouvement, la vie et la force. Nous ne saurions trop, à la vérité, nous défier de nous-mêmes, puisqu'il n'y a aucun fonds à faire sur une feuille que le vent emporte; désespérons-en saintement, mais ne faisons pas à Dieu l'injure de donner des bornes à son pouvoir et à ses miséricordes qui n'en connaissent aucunes. Notre espérance sera la mesure de celle que nous recevrons; je suppose qu'elle ait les conditions que j'ai marquées: *Fiat misericordia super nos quemadmodum speravimus in te.*

Quant à la liberté, vous devez savoir que son plus bas degré (je parle avec saint Augustin) est d'être exempt de crimes, puisque la charité, qui fait l'essence de cette liberté, est incompatible avec le péché mortel, *prima libertas est carere criminibus;* mais si vous ne l'avez pas encore recouvrée, travaillez sans relâche à le faire. Imitez l'empressement de ces pauvres captifs d'Alger et de Tunis qui, tombés entre les mains des corsaires, écrivent lettres sur lettres à leurs parents et à leurs amis pour en tirer leur rançon; ayez horreur d'être assujettis à un maître aussi cruel et détestable que le démon, et confusion de vous voir esclaves des créatures qui vous sont inférieures en tant de manières, et que vous devriez fouler aux pieds. Ce n'est que par l'amour de Dieu que vous rentrerez dans cette supériorité dans laquelle il vous a

établis dès le commencement. Entrez donc dans une confusion salutaire de vous voir ainsi dominés par des cupidités, qui tantôt vous causent de vaines joies et tantôt de l'amertume; ayez honte d'être dépendants de choses si viles, et rappelant la sublimité de votre origine, employez tout ce qui reste d'activité et de vivacité dans votre âme pour vous remettre en liberté. Tout homme qui n'est pas dans cette indépendance des créatures n'est point dans la voie de la justice, quand il mènerait d'ailleurs une vie exacte et réglée.

Mais il n'en faut pas demeurer à ce premier degré de liberté, qui est comme le plus bas étage; il faut travailler sans cesse à la fortifier et à la perfectionner; cela se fait par tous les moyens qui font croître la charité, surtout en fuyant les occasions qui ont fait faire des chutes, en se privant avec courage de ce qui fortifie l'empire des sens, pratiquant la retraite autant que votre état le peut permettre, vous tenant surtout unis intimement à Jésus-Christ notre libérateur. Nous demeurons sous sa garde et sa protection; il écartera les cruels ennemis qui cherchent à nous mettre à la chaîne.

Mais comme, tant que dure cette misérable vie, qui n'est que tentation, nous sommes toujours en danger de perdre l'immortelle, et que nous avons tout à craindre de notre inconstance naturelle, soupirons sans cesse après notre rédemption parfaite. Si les créatures inanimées désirent et attendent en leur manière le règne de leur créateur et la liberté de ses enfants, si elles sont dans le travail de l'enfantement, si elles souffrent impatiemment de se voir assujetties à la corruption, serons-nous insensibles à notre servitude? Craindrons-nous l'avénement de notre libérateur? tremblerons-nous aux approches de la liberté? Ne gémirons-nous pas plutôt en nous-mêmes, attendant l'effet de l'adoption divine, la rédemption et la délivrance de nos corps? Ce que nous avons en cette vie de l'esprit de Dieu n'est qu'un commencement, et que comme les prémices de cette effusion pleine, parfaite et consommée qui inondera tout le corps de Jésus-Christ et chaque membre de ce corps glorifié. Notre rédemption n'est qu'ébauchée; nous ne sommes sauvés qu'en apparence, tous les effets de l'Incarnation ne sont pas accomplis en nous, il s'en faut sans doute beaucoup. Que de ténèbres dans nos esprits! combien de désirs et de mouvement déréglés! quelle langueur pour le bien! quelle ardeur et quel enchantement pour les choses de la terre! Unissons-nous donc tous à l'Église, notre mère, pour dire sans cesse avec elle : *Venez, Seigneur Jésus*; poussons vers lui le cri de nos cœurs. Sollicitons continuellement par de ferventes prières et des larmes abondantes sa clémence de se hâter de nous délivrer et de nous faire jouir du repos, car il il ne se trouve pas ici-bas; il n'y a que celui du ciel qui mérite ce nom; la douleur, la tristesse et les gémissements en sont bannis; il n'y a là ni peines, ni soins, ni inquiétudes qui fassent sécher l'âme ou qui la troublent. On n'y sent plus qu'une crainte respectueuse pour Dieu, pleine d'un souverain plaisir. On ne sait plus ce que c'est que cette malédiction d'autrefois : Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage; la terre ne te produira que des ronces. La femme n'entend plus cette sentence sévère : Tu enfanteras avec douleur, tu seras sous la puissance de ton mari, et il te dominera; mais la paix et la joie y règnent partout; il n'y a là ni jalousie, ni envie, ni mort du corps, non plus que de l'âme; ni nuit, ni ténèbre; tout y est dans un jour serein et lumineux, une lumière toujours brillante. Nous ne saurons ce que c'est que fatigue ou dégoût. Quoique rassasiés des biens de la maison de Dieu, nous les désirerons avec une avidité toujours nouvelle. Si, après qu'un prisonnier a longtemps langui dans les fers, il passait tout d'un coup sur le trône et devenait maître de l'univers, sa joie ne serait qu'une image imparfaite de ce que nous sentirons alors. O rédemption parfaite! ô adoption pleine et entière! ô effusion surabondante du Saint-Esprit! quand sera-ce que vous serez consommée en nous? Plus d'ignorance, plus d'idées grossières de la religion, plus de besoin de la foi, ni de la lumière des Ecritures et de la Révélation, plus d'espérance, puisqu'on sera parvenu au terme : ce ne sont que des vertus de voyageurs qui conduisent au ciel, sans y entrer. La charité seule y entre pour voir ce qu'elle a cru par la foi, et jouir de ce qu'elle a désiré par l'espérance.

Sentons donc la pesanteur du joug de la vie présente et la disgrâce de notre exil; vivons ici-bas en étranger, dans l'espérance et l'attente de l'avénement de Jésus-Christ. S'il vous trouve dans ces dispositions, ne doutez pas qu'il ne les récompense, et ne vous mette en possession de ce royaume qu'il nous a acquis par l'effusion de son sang, et dont la durée ne sera pas moindre que celle de l'éternité.

SERMON XLV.

Pour le mardi de Pâques.

SUR LA PERSÉVÉRANCE.

Stetit Jesus in medio eorum et dixit eis : Pax vobis. (*Luc.*, XXIV.)

Jésus ressuscité se présenta tout d'un coup au milieu de ses apôtres, et leur dit : La paix soit avec vous.

Dans cette prière adorable que le Sauveur des hommes fit à son divin Père au sortir du cénacle de Sion, dans laquelle il répandit son cœur en sa présence avec toute la confiance d'un Fils bien-aimé, ce qu'il lui demanda le plus instamment pour ses chers disciples, fut une parfaite unité d'esprit et de cœur entre eux, et il ajouta, telle est sa bonté pour nous qui lui étions alors présents, et qu'il portait déjà dans son cœur : Je ne prie pas pour mes apôtres seulement, mais encore pour tous ceux qui doivent croire en moi par leur parole, afin que tous ensemble ils ne soient qu'un; comme vous mon Père êtes en moi et moi en vous, que de même

ils ne soient qu'un en nous. Ce qu'il demandait alors humblement comme Fils de l'homme, hostie des pécheurs, il l'accorde aujourd'hui avec une pleine autorité, comme Fils de Dieu, égal à son Père, n'ayant plus rien de la génération d'Adam, *per omnia Deus;* car lorsqu'il dit : *Pax vobis*, il opère ce qu'il souhaite, parce que sa volonté est toute-puissante, et la toute-puissance même. Disons plutôt qu'il donne sa paix comme Homme-Dieu qui a reçu une souveraine puissance dans le ciel et dans la terre, après qu'il y a tout pacifié par l'effusion de son sang; qu'il a réuni les deux peuples, le juif et le gentil, auparavant si divisés, en un seul corps; qu'il les a réconciliés à Dieu par sa croix, ayant détruit en soi-même leur inimitié.

Ses prophètes l'avaient appelé plusieurs siècles auparavant le *Prince de la paix;* il en est un composé : il n'en est pas seulement le Dieu par sa nature divine, mais le roi par son incarnation, le médiateur par son sang et son sacrifice, le lien par son esprit, l'apôtre et l'évangéliste par sa parole, *pax vobis*. O parole pleine de vertu et d'énergie, qui imprime dans le cœur ce qu'elle signifie, et réconcilie les hommes avec Dieu, avec eux-mêmes et avec leur prochain !

C'est en qualité de ses députés et de ses ambassadeurs que nous vous annonçons cette paix qui lui a tant coûté, et que nous vous conjurons en son nom de vous réconcilier avec Dieu. O bonté incompréhensible du Père et du Fils, de rechercher l'amitié de leurs créatures, et les en faire solliciter avec empressement, comme si leur bonheur en dépendait !

Mais cette réconciliation n'est-elle pas déjà heureusement faite? Auriez-vous laissé passer la grande fête de Pâques sans rentrer en grâce avec votre Dieu par une sainte confession, et vous réconcilier avec tous ceux qui pouvaient avoir quelque sujet de plainte contre vous? Les enfants prodigues qui avaient eu le malheur d'abandonner la maison de leur père, et de dissiper tout leur bien en débauches sont retournés se jeter à ses pieds dans la confusion de leur égarement; ils ont reçu le baiser de paix d'un père qui est la bonté même, une belle robe, un anneau à leur doigt, c'est-à-dire qu'il a couvert votre nudité en vous revêtant de Jésus-Christ, qu'il a scellé cette nouvelle alliance par une vive impression de son Esprit, qui est le sceau de l'adoption et le gage de l'héritage céleste. Le veau gras égorgé est une image sensible de la divine Eucharistie, dans la participation de laquelle vous avez goûté combien le Seigneur est doux ; et la symphonie marque la fête qui s'est faite dans le ciel pour le retour de tant de pécheurs.

Il n'est donc plus question que de ne plus retourner à son vomissement, je veux dire ne se plus rengager dans les liens du péché, mais se maintenir dans l'état de grâce où les sacrements vous ont établis, observer avec fidélité les conditions de cette nouvelle alliance, en un mot persévérer, car ce terme comprend tout.

Différons donc les louanges de la paix au séjour de la paix ; c'est là que nous la louerons pleinement, parce que nous la posséderons parfaitement. Nous serons comblés de joie par une abondance de paix : notre or sera la paix, notre argent sera la paix, nos terres seront la paix. La paix nous tiendra lieu de tout, parce qu'elle sera Dieu lui-même. Parlons donc de la persévérance qui nous procurera ce trésor inestimable, et voyons d'abord la nécessité de cette vertu; ce sera mon premier point. Je traiterai ensuite des moyens les plus efficaces pour l'acquérir. C'est par votre ministère, Vierge, Mère de mon Dieu, que j'obtiendrai de lui les forces nécessaires pour achever cette carrière. Nous vous disons pour cet effet avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Pour être véritablement disciple de Jésus-Christ, il faut, ainsi qu'il disait lui-même au peuple juif, demeurer dans sa parole, qui comprend tout son Evangile, c'est-à-dire, qu'il ne suffit pas de croire en lui, ni d'avoir un goût passager pour sa parole, ni aimer quelques-unes de ses vérités, ni en pratiquer une partie, ni même les observer toutes seulement à l'extérieur, ni quelques jours ou quelques mois, mais c'est aimer toutes ces vérités adorables, les aimer pour elles-mêmes par le principe d'un divin amour, en faire sa joie et ses délices, et les pratiquer persévéramment toute sa vie, sans se relâcher et se rebuter pour toutes les difficultés qui se présenteront.

Voilà une idée assez juste de la persévérance chrétienne; si vous en voulez une plus abrégée, c'est la stabilité dans le bien jusqu'au bout de sa course ; avant que d'en établir la nécessité, il me paraît important de vous expliquer la nature de la justice chrétienne, et de vous faire voir que de sa nature elle est stable, et qu'on ne la recouvre pas aisément lorsqu'on l'a perdue. Car je crois qu'une des choses qui précipitent le plus d'âmes en enfer est la fausse persuasion, où l'on est communément, que rien n'est plus aisé que de passer de l'état du péché à celui de la grâce, et de s'y rétablir de nouveau après qu'on en est encore déchu ; c'est la source funeste d'une infinité de confessions et communions sacriléges et de ces vicissitudes continuelles de sacrements et de rechutes, de pénitence et de souillures. C'est ainsi qu'on arrive à la mort, et qu'on tombe dans une seconde mort mille et mille fois plus affreuse que la première.

Il est bon que vous soyez désabusés une bonne fois d'une erreur si pernicieuse, et que vous sachiez que la grâce ne se perd et ne se regagne pas avec cette facilité, et qu'une telle imagination n'est pas seulement contraire à l'Ecriture et à la tradition, mais encore à la connaissance de l'homme et à la nature des passions.

Je dis donc avec l'apôtre saint Pierre, que

le propre effet de la vraie conversion est de ne plus laisser suivre les désirs des hommes et de la chair, mais de faire passer tout le reste de sa vie dans l'exécution fidèle de la volonté de Dieu. Saint Paul dit à peu près la même chose en différents termes, que la tristesse qui est selon Dieu produit pour le salut une pénitence stable.

On peut bien changer d'actions extérieures en peu de temps, mais la passion ou l'amour qui domine dans le cœur ne s'en chasse pas si aisément, et tout ainsi qu'un arbre profondément enraciné dans la terre n'en peut être arraché que très-difficilement, de même celui qui est enraciné dans la charité n'en déchoit pas si aisément. Quand elle est forte, elle fixe en quelque sorte l'inconstance du libre arbitre, et le rend comme inflexible, l'attachant avec d'heureuses chaînes au bien suprême, car notre liberté s'accorde très-bien avec une volonté qui se détermine à un objet sans hésiter : la suspension n'étant nullement de son essence. Si la charité se perdait et se recouvrait ainsi, les Pères ne traiteraient pas de moqueurs et non de pénitents ceux qui après avoir reçu l'absolution retournent à leurs premiers désordres. S'en confesser, c'est avouer qu'on est coupable et non pas se corriger, c'est montrer ses plaies et non pas les guérir. Si les vraies conversions n'étaient pas plus solides, et qu'elles n'eussent point d'autre effet que de nous contenir durant quelques jours, comment saint Augustin aurait-il pu dire que la seule pénitence qui doive être censée vraie, est celle qui n'est point suivie de rechute? Comment accuser d'erreur ces paroles de saint Isidore de Séville, qu'il ne faut pas mettre au rang des pénitents celui qui commet de nouveau le péché dont il demande actuellement le pardon (il ne s'agit ici que des mortels); c'est moins un suppliant qu'un orgueilleux qui insulte et se joue de la discipline de l'Eglise.

Voilà néanmoins ce qui arrive d'ordinaire à ces grandes solennités. On se présente aux ministres de la pénitence, on fait semblant de détester ses péchés, on se fait illusion à soi-même, et on croit que le divorce qu'on jure avec le monde est sincère et irrévocable; on participe à l'Agneau immortel, mais pensez-vous que sa chair sacrée vous ôtera votre malice et détruira le fond de corruption dont votre âme était pénétrée : *Nunquid carnes sanctæ auferent malitiam tuam?* (*Jer.*, X.) Le propre effet de la résurrection du Sauveur est de nous faire chercher les choses d'en haut, d'inspirer du dégoût de celles de la terre, de faire qu'on se considère ici-bas comme étrangers, et qu'on soupire après la céleste patrie; qu'on n'agisse plus par l'impression des sens, mais uniquement par celle de la grâce qui nous rend le monde insupportable. La semaine ne sera pas peut-être finie, que vous connaîtrez, par une triste épreuve, le peu de sincérité de vos résolutions; l'arche du Seigneur a passé et les eaux du Jourdain ont été arrêtées et suspendues, c'est-à-dire: vous avez communié à cette grande fête, et fait une courte trêve avec vos mauvaises habitudes; mais à peine ces saints jours sont-ils passés, que de même que les eaux du Jourdain reprirent leur cours vers la mer Morte et coulèrent avec plus de rapidité qu'auparavant, votre concupiscence se débordera avec plus d'impétuosité que jamais, comme pour se récompenser de la violence qu'elle avait soufferte. Ce ne sont que des apparitions fantastiques, et non de véritables résurrections; et au lieu que Jésus-Christ dit de celle de Lazare qu'il fit sortir vivant de son tombeau, que Dieu son Père en serait glorifié, on peut dire de celles-ci que le diable en tirera sa gloire : c'est lui, dit saint Chrysostome, qui les envoie à la sainte table, et qui pour les entretenir dans l'illusion, consent avec joie à l'interruption des crimes extérieurs. Une femme pourrait-elle passer pour chaste qui commettrait de temps en temps des adultères? Un valet serait-il estimé fidèle à son maître si, après avoir obtenu de lui le pardon de ses larcins, il le volait de nouveau? Un homme qui quitterait l'hérésie pour embrasser notre sainte religion, et étant quelque peu de temps après retourné à ses erreurs les abjurerait de nouveau, puis les reprendrait, changeant d'années en années, serait-il estimé catholique, ou plutôt comédien et athée? On ne se tromperait guère davantage de porter le même jugement de celui qui s'étant confessé dix fois des mêmes crimes y retombe autant de fois. N'est-ce pas ce cercle malheureux dans lequel le Prophète dit que marchent les impies : *In circuitu impii ambulant.* (*Psal.* XI.) Ce sont des malades qui n'ont pas actuellement la fièvre, mais ils en ont le principe au fond des entrailles, un méchant levain et un amas d'humeurs peccantes qui ne manquera pas de produire de nouveaux accès.

Lorsque le Saint-Esprit décrit un juste, il nous en trace bien une autre image. Il ne le compare pas à un roseau ni à une vague de la mer qui est poussée vers le rivage et retourne aussitôt au lieu qu'elle vient de quitter, mais à un arbre planté proche le courant des eaux, qui est toujours paré de verdure et chargé de fruits; à un cèdre et à une palme, qui sont ceux d'entre tous les arbres qui résistent le mieux à la violence des orages. Salomon le compare encore à la lumière, non à celle du couchant qui se perd et s'éteint, mais à celle de l'aurore qui croît et devient toujours plus brillante, jusqu'à ce qu'elle parvienne au midi. Pour le fou, c'est-à-dire celui qui est destitué de la sagesse des enfants de Dieu, il change comme la lune; il bâtit sur le sable, et son édifice est renversé au premier débordement de la rivière: au lieu que la maison du premier a un fondement stable et solide, et ne craint ni les vents, ni les pluies, ni les torrents. Le Sauveur dit encore que celui qui mange sa chair (il suppose que ce soit dignement) demeure en lui, et que lui réciproquement fait sa demeure en son âme; or ce

terme dans le langage sacré marque un séjour de durée, et non de quelques instants; quiconque est né de Dieu, dit son disciple bien-aimé, ne pèche point, parce que la semence de Dieu est en lui, et il ne peut pécher parce qu'il est né de Dieu. Ces paroles ne favorisent en aucune manière le dogme pernicieux de la justice inamissible, mais font voir que non-seulement aucun péché mortel n'est compatible avec la charité, mais encore qu'on n'en déchoit pas si aisément. Saint Pierre, écrivant aux fidèles convertis de la gentilité, leur dit que les païens les admirent de ce qu'ils ne courent plus avec eux à ces débordements de débauche auxquels ils s'abandonnaient auparavant. Or, eût-il pu leur parler de la sorte, s'ils fussent tombés de temps en temps dans ces excès? les païens eussent-ils été frappés de l'éclat de leur vertu? n'a-t-il pas dit au contraire des chrétiens infidèles à Jésus-Christ qu'il leur eût été plus avantageux de ne l'avoir jamais connu, et qu'il leur est arrivé ce qu'on dit d'ordinaire par un proverbe véritable : le chien est retourné à son vomissement, et le pourceau, après avoir été lavé, se vautre de nouveau dans la boue.

Les saints Pères ont toujours regardé les crimes que les adultes commettaient après le baptême, ou après la réconciliation qui leur avait été accordée, comme quelque chose de si horrible et de si monstrueux, qu'ils ont cru qu'ils ne se pouvaient expier que par de longs gémissements par les satisfactions les plus rigoureuses, et qu'on n'avait pas assez de larmes pour déplorer une telle infidélité le reste de sa vie. Ils ont eu peine à croire que ces sortes de personnes eussent été sincèrement converties; elles n'étaient plus reçues à la pénitence, mais abandonnées à la miséricorde divine; il paraît par tous les monuments de l'antiquité que l'Eglise ne l'accordait qu'une fois, non qu'elle crût n'avoir pas le pouvoir d'absoudre plus souvent, mais par le zèle de la discipline, pour apprendre aux pécheurs à ne pas se jouer des sacrements, et à pécher plus librement par l'espérance du pardon. C'est ce qu'un concile de Tolède appelle une chose très-honteuse et une présomption exécrable : *Fœdissime agere pœnitentiam.*

Jugez par là si elle croyait que ce fût une chose ordinaire à des chrétiens d'être aujourd'hui enfants de Dieu, demain enfants du démon, de retourner quelque temps après à Jésus-Christ, et à la première occasion l'étouffer dans son cœur; de vivre, mourir, revivre, mourir de nouveau, tantôt saint, tantôt démon; tantôt digne de la jouissance de Dieu, tantôt de la damnation éternelle, et cela par des révolutions qui durent toute la vie.

Rien n'était sans doute plus éloigné de sa pensée, et, comme ses sentiments ne changent pas dans le changement de sa police extérieure, puisqu'elle est toujours animée par l'esprit de vérité qui, étant Dieu, est immuable, il est toujours vrai de dire que les conversions suivies de promptes rechutes n'étaient ni solides ni d'ordinaire sincères, et doivent être extrêmement suspectes.

Voyons présentement la nécessité de la persévérance, et sur quoi elle est fondée. Je commence par les oracles de l'Ecriture. Dieu proteste solennellement par l'un de ses prophètes, que, comme il effacera de son souvenir toutes les iniquités de l'impie s'il les abandonne et se porte avec ardeur à faire tout le bien qu'il pourra, de même il n'aura aucun égard à toutes les bonnes œuvres qu'aura faites le juste, s'il vient à se détourner des sentiers de la justice, et qu'il mourra dans le crime qu'il aura commis. Nous serons jugés irrévocablement à la mort sur l'état de la justice présente. *De quelque côté*, dit le Sage, *que l'arbre tombe, soit au midi, soit au septentrion, il y demeurera pour jamais.* Il veut dire que celui qui mourra dans la charité aimera Dieu éternellement, et jouira de lui sans que rien puisse lui enlever un si grand bien, son sort est heureusement fixé; quiconque, au contraire, est vide de charité et privé de la grâce, n'est qu'un bois sec et stérile qui sera jeté dans le feu de l'enfer pour lui servir d'aliment.

C'est donc la fin qui décide et qu'il faut, par conséquent, principalement considérer. Judas avait d'heureux commencements, sa vocation à l'apostolat était bonne, et ne pouvait même être meilleure, puisqu'il avait été appelé immédiatement par Jésus-Christ; mais il se pervertit par le désir d'amasser de l'argent à la suite d'un Dieu pauvre et finit par une noire perfidie et par le désespoir. Saul, au contraire, avait très-mal commencé; il ravageait l'Eglise comme un sanglier furieux, et voulait l'étouffer dans son berceau; il en devint apôtre par un effet signalé de la miséricorde de Jésus-Christ, et poussa ses conquêtes jusqu'aux extrémités de la terre, après quoi il couronna ses travaux par un glorieux martyre.

Combien de chrétiens se désolent présentement dans les enfers, et sont forcenés de rage pour n'avoir pas persévéré dans la bonne voie qu'ils avaient embrassée. De grandes vertus et une charité éminente semblaient leur promettre un rang distingué dans le ciel; ils avaient heureusement commencé, et même élevé bien haut l'édifice spirituel; mais ils l'ont laissé imparfait, et sont par là devenus l'objet de la risée éternelle et des railleries sanglantes du démon, qui dira, en insultant à leur malheur : ces hommes avaient commencé de bâtir et n'ont jamais pu achever. Qui sera donc sauvé? Sera-ce celui qui aura mortifié ses sens, qui aura fait de longues prières ou des aumônes abondantes, qui aura pardonné de bon cœur à ses ennemis? Non, mais seulement celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, ou plutôt qui aura continué dans la pratique de ces exercices, et rempli jusqu'au bout les devoirs du christianisme et de sa vocation particulière : *Qui perseveraverit usque in finem,*

hic salvus erit. (*Matth.*, X.) Qui le dit? C'est Jésus-Christ lui-même, l'auteur et le consommateur de notre salut. Que nous servirait-il d'avoir été appelés au christianisme, si nous renoncions Jésus-Christ dans la suite par nos actions? Ne sera-ce pas inutilement que le feu de la charité aura été allumé dans nos cœurs, si nous le laissons éteindre et ne lui fournissons sans cesse un nouvel aliment, que nous aurons commencé par l'esprit, si nous venons à finir par la hair? Ce qui n'est pas seulement une folie, selon que saint Paul le reproche aux Galates, mais un monstre dans la vie spirituelle, et ne cause pas une moindre difformité à l'âme, que si l'on joignait à la tête et à la moitié du corps d'un homme, dont tous les traits seraient réguliers et les parties bien proportionnées, une moitié de dragon ou de quelque animal encore plus horrible : *Sic stulti estis ut cum spiritu cœperitis nunc carne consummemini!* (*Gal.*, III.) Qu'a-t-il servi aux Juifs d'avoir été choisis de Dieu par un choix si particulier, et préférés à tous les autres peuples, d'avoir été tirés de l'esclavage de l'Egypte par tant de merveilles et de prodiges étonnants, d'avoir traversé la mer Rouge à pied sec, été conduits par une nuée miraculeuse dans le désert, nourris d'un pain délicieux pétri de la main des anges, puisqu'ils ne persévérèrent pas et se laissèrent aller à l'impatience et au murmure : *Non sustinuerunt concilium ejus*, Ainsi, ils furent frappés par la main de Dieu et devinrent les victimes de sa colère et des exemples terribles de la nécessité de persévérer jusqu'à la fin.

Que servira-t-il de même à une infinité de chrétiens d'avoir été comblés de faveurs plus singulières, d'avoir reçu la parole de vérité avec une joie sensible et porté même du fruit? S'ils le laissent étouffer par les soins ou les plaisirs trompeurs du siècle, et s'ils sont du nombre de ceux dont Jésus-Christ dit qu'ils ne seraient à lui que pour un temps : *Temporales sunt* (*Marc.*, IV), et que les traverses et les persécutions qui surviennent leur sont un sujet de scandale et les renversent. Ce sont des voyageurs auxquels le courage manque, qui demeurent en chemin, et ne parviendront jamais au terme et des athlètes qui, s'arrêtant au milieu de la carrière, ne doivent pas se promettre de remporter le prix.

Joignons présentement la raison à l'autorité; il est aussi peu possible, selon les lois de la justice divine, d'être sauvé sans la charité, que de recevoir la récompense dans l'ordre de la justice humaine sans avoir travaillé. La charité est le grand commandement qui renferme la loi et les prophètes; elle est l'âme de la religion et la vie des enfants de Dieu. Celui qui s'en trouve vide à la mort est rejeté de la salle du festin avec ignominie, pour s'y être présenté sans être paré de la robe nuptiale, ou sans avoir de l'huile dans sa lampe, et traité comme le démon. Si cette vérité n'est incontestable, toute la morale évangélique est ébranlée et ne peut subsister. Or, j'ose dire que la persévérance n'est pas d'une nécessité moins absolue, et toutes les raisons qu'on peut alléguer pour cette reine des vertus, prouvent en faveur de la persévérance qui n'est, à proprement parler, qu'une charité non interrompue, ou du moins la charité finale opposée à l'impénitence finale. C'est elle qui distingue les élus des réprouvés; de même qu'elle, et plus sûrement qu'elle, elle est la marque infaillible et le caractère des héritiers du royaume de Dieu, et comme toutes les vertus nous sont inutiles sans la charité, ainsi que nous en assure le grand Apôtre, la charité le sera elle-même, si on n'y persévère jusqu'au bout; les autres vertus combattent avec la charité, la persévérance seule est couronnée, dit saint Augustin, *perseverantia sola coronatur*, elle conserve le précieux dépôt de la charité qui serait bientôt enlevé sans cet amas de secours dont Dieu munit ses élus pour les faire triompher du monde avec tout ce qu'il a d'attrayant et d'effrayant. Or, la persévérance est proprement cet amas de secours que Dieu a préparés de toute éternité à ceux qu'il veut associer à son royaume; c'est pourquoi saint Augustin ne craint pas de l'appeler le plus grand don qu'il nous puisse faire, puisqu'il assure tous les autres, et met le démon dans l'impuissance de les arracher.

Si nous sommes assez privilégiés pour l'obtenir, nous pourrons lui insulter en toute assurance; elle est comme le dernier degré qui nous fait monter sur le trône, comme la dernière pierre qui achève et ferme l'édifice du salut, en un mot, le sceau de la prédestination et le dernier anneau de cette précieuse chaîne de grâces qui l'opère et nous met infailliblement en possession de la gloire : car, ce serait bien en vain que le feu de la charité serait allumé dans nos cœurs et que nous l'aurions même entretenu longtemps, si la persévérance ne lui fournissait de l'aliment jusqu'au bout et ne l'empêchait par là de s'éteindre. Voyons présentement, comme je vous l'ai promis, quel est cet aliment, ou quels sont les moyens efficaces pour persévérer, c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Le premier est la prière : il est de la foi que la persévérance n'est due à personne, que nul ne la mérite; c'est un don tout gratuit qui dépend de la pure libéralité de Dieu. On ne peut l'obtenir, dit le saint concile de Trente, que de la miséricorde de celui qui est tout-puissant pour soutenir celui qui est debout, afin qu'il continue d'être debout jusqu'à la fin, aussi bien que pour relever celui qui tombe. Ensuite, il prononce anathème contre quiconque osera soutenir, ou qu'un homme justifié peut persévérer dans la justice qu'il a reçue, sans un secours spécial de Dieu, ou, au contraire, qu'avec ce secours même il ne le puisse pas.

Puis donc que la persévérance est un don

de Dieu, un don excellent, et même le plus grand de tous, ainsi que nous l'avons vu, et que celui-là seul reçoit qui demande comme il faut et autant qu'il faut, demandons-les instamment sans nous lasser, et que la prière, par laquelle nous implorerons une faveur si insigne, persévère elle-même. Ce n'est pas assez que la grâce nous prévienne et nous accompagne, il est nécessaire, comme l'Eglise dit dans ses prières, qu'elle nous suive jusqu'au bout et qu'elle consomme son ouvrage. Nous ne pouvons subsister dans la vie spirituelle sans des influences continuelles de l'Esprit de Dieu ; c'est son regard qui nous soutient et nous affermit dans les divers assauts que nous livrent la chair, le monde et le démon, s'il le détourne, nous voilà renversés, nous retombons dans le néant d'où nous sommes tirés ; car il est impossible, dit le saint Pape Innocent I[er], que nous ne soyons vaincus du moment que nous serons destitués du secours de celui, sans lequel, bien loin de pouvoir vaincre, nous ne serions pas même capables de former la pensée de combattre ; or, le moyen d'engager Dieu à tenir ses yeux incessamment ouverts sur nous, est d'avoir les nôtres incessamment arrêtés sur lui : *oculi mei semper ad Dominum* (*Psal.* CXXII), disait David ; ils s'affaiblissaient à force d'y être attentifs, en disant par ce regard fixe et invariable : quand me consolerez-vous ? Heureux s'il ne les eût pas abaissés sur une femme !

Cette prière ne saurait être trop humble, car comme, selon saint Augustin, nous n'avons jamais tant à craindre de notre infirmité que lorsque nous nous croyons les plus forts, nous sommes d'autant moins assurés de recevoir le don de la persévérance que nous nous en assurons davantage, et l'espérance de l'obtenir est d'autant mieux fondée que nous nous en croyons plus indigne. Dieu a en abomination les superbes, et comble les humbles de ses plus chères faveurs. A quelque degré de vertu que vous soyez parvenus, ne vous croyez jamais indépendants de son secours, pour vous y maintenir ; considérez-vous toujours comme impuissants à son égard, comme marchant sur une terre qui fond sous vos pieds, comme voguant sur une mer orageuse pleine d'écueils et de pirates.

Hélas ! qui de nous, envisageant toutes les séductions et les tentations de la vie, ce qu'il a à craindre des ennemis du dehors et de sa propre faiblesse, dont il a fait de si tristes épreuves, peut compter sur ses forces et se fier à soi-même ? Un moment peut faire perdre le fruit de toute la vie, et on y pense si peu ; un Paul tremble, ce vaisseau d'élection qui avait porté le nom de Jésus-Christ devant les rois aussi bien que devant les enfants d'Israël, et rempli toute la terre de la gloire de son nom adorable, qui mourait tous les jours pour sa querelle et survivait en quelque sorte à ses divers martyres ; craint d'être réprouvé ; il opère son salut avec un religieux tremblement et exhorte les premiers fidèles, encore tout brûlants du feu du Saint-Esprit qu'ils venaient de recevoir, de travailler au leur de même. On a vu dans la suite des siècles tomber les cèdres du Liban, j'entends par là les plus grands justes, les Tertullien, les Osius, qui semblaient, par l'éminence de leur vertu, être au-dessus des orages et ne pouvoir être ébranlés. Hurlez donc, faibles arbrisseaux : Oh ! qu'on prévient de chutes quand on se tient à terrre par le sentiment de son infirmité ; c'est pour cela même, dit saint Augustin, que Dieu mêle parmi ses élus plusieurs réprouvés, auxquels d'heureux commencements semblent promettre une issue encore plus heureuse, mais qui tournent la tête en arrière après avoir mis la main à la charrue, et abandonnent l'entreprise, afin que les premiers apprennent à ne se pas confier dans l'abondance de leurs richesses spirituelles, et marchent toujours la tête baissée et courbés en sa divine présence.

Cette disposition n'est pas contraire à la parfaite confiance qu'il nous recommande d'avoir en lui. Ce serait bien mal connaître la nature de cette crainte, que de se figurer qu'elle lui soit opposée ; ce sont deux mouvements inspirés par le même esprit, qui tendent à la même fin, deux effets de la même vérité considérée par diverses faces, et comme deux mouvements de la vie surnaturelle, dont l'un resserre et l'autre dilate le cœur, et qui nous font attirer et respirer l'air du salut. L'ouvrage est commencé, espérons ; il n'est pas achevé, craignons ; les premières grâces sont un gage non d'assurance, mais de confiance pour la dernière. Si une statue était animée, et se voyait déjà à demi faite, elle pourrait dire j'ai confiance que le sculpteur qui m'a commencée achèvera son ouvrage ; je n'étais de moi-même qu'une pierre brute et commune, il lui a plu de me tailler pour former en moi un beau buste, voudrait-il laisser son ouvrage imparfait ?

C'est pourquoi je vous prie de remarquer qu'encore que saint Paul tâche d'inspirer de la crainte aux fidèles auxquels il écrit, il ajoute toujours qu'il a une ferme confiance que le Seigneur, qui a consommé en eux l'œuvre du salut, la consommera. Il les traite partout d'élus et de prédestinés, et saint Augustin en fait une règle à tous les prédicateurs évangéliques, et veut qu'ils évitent toutes les manières dures et odieuses, qui pourraient donner à leurs auditeurs l'idée qu'ils ne sont pas de ce nombre.

Je trahirais pourtant mon ministère, si je dissimulais le danger où vous êtes d'être réprouvés, si une vue de charité m'empêche de vous traiter comme tels, celle de la vérité me force de reconnaître qu'il y a très-peu d'élus : *Pauci electi.* (*Matth.*, XX.) Je parle après Jésus-Christ, qu'il n'y a qu'un peu de bon grain parmi une infinité de paille, un petit nombre de vivants au milieu d'un tas de morts, et que, à l'exemple du prophète Ezéchiel, j'annonce la parole de vie à des ossements secs et à des cadavres ; car, hélas ! dans le relâchement prodigieux où

l'on vit aujourd'hui, et la corruption presque universelle, comment pourrions-nous traiter tous les chrétiens d'élus et de prédestinés? Notre conscience ne serait-elle pas la première à nous en faire des reproches? L'espérance de parvenir à une fin est fausse, lorsqu'on n'en prend pas les voies et les moyens naturels. Les prenez-vous? Travaillez-vous à rendre votre élection éternelle certaine par les bonnes œuvres? Notre prédestination est fondée sur la conformité avec Jésus-Christ, il n'y aura d'élus que ceux qui présenteront au Père éternel l'image de son Fils gravée au fond de leur âme. Où trouver cette ressemblance divine dans le commun des chrétiens de ce siècle malheureux? Pour moi, je n'y aperçois que les traits et les caractères de son ennemi. Il n'y aura d'élus que ceux qui sont doux et humbles de cœur, qui ont faim et soif de la justice, qui n'ont point le cœur attaché à leurs richesses et en font largement part aux pauvres, qui ne conservent aucun ressentiment des injures, qui gémissent de la longueur de leur exil, et en souffrent toutes les misères avec patience et soumission aux ordres adorables de la Providence. Est-ce là le portrait des fidèles de ce temps? Eh! ce n'est que faste, qu'orgueil, que sensualité, qu'impatience. Je n'entends que murmures, que plaintes, que blasphèmes; on s'entre-déchire pour des intérêts de rien, on viole la loi de Dieu, *propter pugillum hordei.* (*Ezech.*, XIII.) Lorsque saint Paul écrivait aux Philippiens, il dit qu'il les regardait tous comme ayant été l'objet de l'amour éternel de Dieu, prédestinés en Jésus-Christ, comme membres de ce chef adorable; c'est que ces heureux chrétiens ne faisaient tous qu'un cœur et qu'une âme, ils n'avaient que du mépris pour les biens et les honneurs de ce monde, sa vaine figure était déjà passée à leur égard, leur conversation était toute dans le ciel où ils habitaient en esprit, ils souffraient avec joie les plus cruelles persécutions et ne respiraient que le martyre pour donner à Jésus-Christ cette marque signalée de leur reconnaissance et de leur fidélité.

Quand le saint concile de Trente, que j'ai déjà cité, dit que nous devons mettre toute notre confiance dans le secours de la grâce qui perfectionnera le grand ouvrage qu'elle a commencé, il ajoute, si ce n'est que nous-mêmes manquions à la grâce. Il exige de tous les fidèles qu'ils travaillent à leur salut avec crainte et tremblement dans les travaux, les veilles, dans les aumônes, les prières, les offrandes, les jeûnes, la pureté; car, sachant que notre renaissance ne nous met pas encore en possession de la gloire, mais seulement dans l'espérance de l'obtenir, ils ont sujet d'appréhender pour le combat que nous avons à soutenir contre les ennemis visibles et invisibles, dont ils ne peuvent sortir victorieux qu'en mortifiant par l'esprit les passions de la chair.

Si les chrétiens d'aujourd'hui vivent d'une manière toute opposée à celle que prescrit ce dernier concile œcuménique après l'Evangile et saint Paul, afin qu'ils puissent avoir une confiance raisonnable d'être du troupeau prédestiné, ne serait-ce pas leur en inspirer une téméraire et présomptueuse, que de leur donner lieu d'avoir cette opinion d'eux-mêmes? Ne serait-ce pas les endormir dans leurs crimes, étouffer leurs remords, imiter ces faux prophètes qui séduisaient le peuple en lui criant: paix, paix, lorsqu'il n'y avait point de paix, ou les hérésiarques du siècle dernier qui enseignent à ceux de leur secte comme vérité de foi qu'ils sont assurés d'être du nombre des prédestinés dans quelques désordres qu'ils tombent, et qu'ils auront infailliblement le don de la persévérance.

Veillez donc et priez: *Vigilate et orate.* (*Marc.*, XXXVIII.) La nécessité de cette vigilance pour persévérer, est fondée sur l'infirmité de la chair conçue dans le péché, source de corruption et de tentations continuelles, et sur la malice de notre cruel ennemi qui veille sans cesse pour nous ravir un trésor que nous portons dans des vases d'argile et qui rentre dans un cœur comme dans un lieu abandonné, dès qu'il trouve le moment favorable à ses noirs desseins. Sa haine irréconciliable ne lui permet pas de nous accorder un moment de trêve. S'il interrompt ses attaques, ce n'est que pour mieux surprendre lorsqu'on s'en défie le moins.

Qu'il n'y ait donc point de vide en notre vie, ni d'interruption en nos bonnes œuvres (je les suppose conformes à votre vocation), que vos exercices, soit de piété, soit d'occupations domestiques, se succèdent les uns aux autres et forment comme une chaîne précieuse qui fassent de vos journées des journées pleines. Ajoutez tous les jours soins sur soins, désirs sur désirs, feu sur feu, c'est-à-dire, efforcez-vous de faire de nouveaux progrès dans la vertu; car c'est une maxime constante parmi les saints Pères, que ne pas avancer dans la voie, c'est reculer, et qu'il n'y a point de milieu entre les progrès de l'âme et sa défaillance.

Pour rendre cette vérité importante encore plus sensible, saint Grégoire le Grand se sert de la comparaison d'un homme qui remonte une rivière rapide. Il est bien certain que pour peu qu'il cesse de remuer les bras et de faire effort, le cours de l'eau l'entraînera. Il en est de même dans la vie spirituelle. Dès que l'homme affaibli par le péché cesse de se faire violence et de se raidir contre les obstacles du salut, son poids naturel l'entraîne au péché. C'est prétendre l'impossible que de vouloir demeurer au même état dans le siècle où tout est en mouvement et ne s'entretient que par la vicissitude et la succession des formes. Jésus-Christ, quoique aussi parfait au moment de son incarnation que de sa résurrection, avançait tous les jours, parce qu'il était voyageur. Le saint évangéliste a marqué expressément qu'*il croissait en sa-*

gesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes; et saint Paul, son parfait imitateur, poursuivait sans cesse sa course pour atteindre au terme qui lui était marqué, sans se donner un seul moment de relâche. *J'oublie,* dit-il, *tout ce qui est derrière moi pour m'avancer vers ce qui est devant moi; je cours incessamment vers le bout de la carrière pour remporter le prix de la félicité du ciel à laquelle je suis appelé par Jésus-Christ.*

Tous les moyens qui servent à nourrir et à augmenter la charité, servent également à la persévérance ; mais comme je serais trop long si j'entreprenais de parler de tous, je n'en toucherai plus que deux qui sont marqués dans notre évangile. Il y est dit que Jésus-Christ, pour rassurer les apôtres qui le prirent d'abord pour un esprit qui leur apparaissait et avait emprunté sa figure, leur dit : regardez mes mains et mes pieds, maniez-les, et sachez qu'un esprit n'a ni chair, ni os, comme vous voyez que j'en ai. Après quoi, il leur montra ses pieds et ses mains et son côté : *Ostendit eis pedes et manus.* (*Joan.*, XX.) Ce ne fut pas seulement pour confirmer ses apôtres dans la foi de sa résurrection qu'il en usa ainsi, mais pour nous apprendre à tous de quelle manière il a vaincu le monde et mérité d'entrer dans sa gloire. Sa main ne s'est pas armée par le fer pour venir à bout de ce grand ouvrage, ainsi que les Juifs charnels s'y attendaient ; mais elle a été percée par le fer; et par là l'empire de Satan s'est vu détruit, le prince de ce monde chassé dehors et honteusement dépouillé, toutes les nations sont devenues l'héritage de cet adorable crucifié. Or, s'il n'a vaincu que par les souffrances, espérons-nous vaincre dans les délices? S'il n'est parvenu à sa gloire que par la croix, lui qui était l'innocence et la sainteté même, n'est-ce pas une nécessité à des pécheurs de porter leur croix avec lui tous les jours de leur vie, de crucifier leur chair avec tous ses désirs déréglés, et de subir le joug de la pénitence s'ils veulent être glorifiés et que leurs corps jouissent un jour des mêmes droits que le sien ?

Ces glorieuses cicatrices ne nous excitent pas seulement à combattre, mais à le faire jusqu'à la fin. Jésus-Christ n'a pas voulu descendre de la croix, ainsi que les princes des prêtres et des scribes l'en défiaient avec insulte, parce qu'il voulait, comme un Fils obéissant, accomplir l'œuvre que son Père lui avait donnée à faire, ce qui ne se pouvait que par sa mort. Ces impies promettaient de croire s'il descendait, et les aveugles ne savaient pas qu'il voulait sauver son peuple en expirant sur la croix et que la foi en devait être le fruit et le triomphe.

Apprenons de là à être fidèles à cette grâce, à ne point écouter les suggestions du démon ou de la nature qui nous pousse à descendre de cet arbre de vie ; il faut que ce soit des mains étrangères qui nous en descendent, l'ordre exprès de Dieu, et non notre propre légèreté. Nous devons être, à l'exemple de notre Maître et notre Sauveur, dans une disposition ferme de souffrir aussi longtemps qu'il sera utile pour la gloire de Dieu et pour l'expiation de nos péchés. Non, non, il n'est pas encore temps d'arracher les clous; un chrétien doit être attaché toute sa vie à cet instrument de salut, et travailler comme un bon soldat de Jésus-Christ, jusqu'à ce que l'esprit lui dise de se reposer de ses travaux et qu'il puisse dire lui-même : *Tout est consommé !*

Quoi de plus puissant pour fixer l'inconstance de l'amour-propre, qui veut jouir de son bien, que la pensée de la mort? N'est-ce pas elle qui a la vertu de vaincre les dégoûts, de nous faire demeurer fermes dans les temps de nuages et d'animer par la vue de la récompense qui la suit immédiatement? elle qui détache peu à peu de l'affection des créatures, amortit l'effort des passions, rend l'âme insensible aux charmes du péché, arme de résolution pour ne pas abandonner ses saintes pratiques et faire tous les jours de nouveaux progrès ? N'est-ce pas ce qui a soutenu infatigablement dans les exercices de la pénitence la plus austère et la plus étonnante, tant de saints solitaires qui s'étaient confinés dans des déserts affreux, et les a rendus aussi immobiles que les rochers dans lesquels ils s'étaient renfermés ainsi que dans des sépulcres, pour y mourir à toutes les choses passagères.

Mais il ne faut jamais séparer de l'idée de notre mort celle de Jésus-Christ, capable d'adoucir toutes les amertumes de la nôtre et les rigueurs de la vie chrétienne. Nous trouvons dans les plaies sacrées qu'il a voulu conserver un asile toujours ouvert dans nos tentations et nos peines, des sources inépuisables de grâces auxquelles nous pouvons recourir à tous moments. Entrons avec la colombe dans les trous de la pierre, tenons-nous-y à couvert des vents qui grondent, des tentations qui nous assaillissent de toutes parts et de la corruption du siècle, nous en verrons couler des torrents sans danger, ou plutôt nous ne les verrons plus, tout occupés que nous serons de la charité d'un Dieu qui a sacrifié sa vie pour ses ennemis et de vils esclaves.

Afin d'achever de dissiper tout ce qui pouvait rester de doutes dans l'esprit de ses chers disciples, il leur demande s'ils n'avaient pas quelque chose à manger; ils lui présentèrent aussitôt un morceau de poisson rôti et un rayon de miel dont il mangea en leur présence, puis leur en donna le reste.

Quelle instruction puis-je tirer de là ? Une très-grande et très-importante, à savoir que de même que Jésus-Christ prouve qu'il est vivant par des actions vitales, je veux dire, qui ne peuvent s'exercer que par un homme en vie, un chrétien doit, pour l'édification de ses frères, faire voir qu'il est ressuscité et vivant de la vie de la grâce par des actions de piété et de religion qui ne laissent aucun lieu d'en douter. Ce ne sont pas seulement les actions de piété qui

ont Dieu immédiatement pour objet, telle que l'assistance ou la participation à l'auguste sacrifice, la psalmodie, l'aumône, mais les actions les plus communes qu'il doit faire, dans l'esprit de la vie nouvelle, comme un homme tout céleste; par exemple, s'il mange ou s'il boit et satisfait aux besoins de la nature, que ce ne soit jamais par le mouvement de la sensualité, mais qu'il s'y propose de soutenir une vie toute consacrée à Dieu. Jésus-Christ ressuscité ne trouvait plus dans les aliments ce plaisir, que comme auteur de la nature, il a attaché à leur usage; tel devrait être un véritable chrétien. Il n'est pas en son pouvoir, à la vérité, d'arrêter l'impression du plaisir sensible qu'il a plu à Dieu d'y attacher par des raisons dignes de sa sagesse; mais il est de son devoir de le mépriser et de ne se porter jamais à ces actions animales par ce motif. L'instinct de la grâce le fait gémir de se voir assujetti à ces nécessités; il sent de la peine et de l'humiliation de ce que la nature les trouve douces et agréables. Son cœur conjure Dieu de l'en délivrer et de ne permettre pas qu'il excède les bornes en accordant quelque chose à la volupté.

Voilà les principaux moyens par le secours desquels vous marcherez dans la vie nouvelle, qui doit être le fruit de la résurrection de Jésus-Christ, et que vous y marcherez sans que votre course soit interrompue par aucune chute mortelle; il ne manquera pas d'y attacher sa grâce, parce que c'est lui qui les a établis et qu'il bénit tout ce qui est dans son ordre, et de couronner ensuite ses miséricordes, en vous donnant le fruit de la persévérance, lequel n'est autre que la gloire éternelle que je vous souhaite.

SERMONS POUR UNE OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

AU LECTEUR.

Comme le public à qui on donne un ouvrage, a intérêt et même droit, à la rigueur, de vouloir être instruit pourquoi on lui fait un tel présent, parce qu'il lui est souvent plus onéreux que profitable, quand il ne serait simplement qu'occasion à plusieurs personnes, de perdre leur temps à le lire et d'empêcher qu'elle ne se fournissent de meilleurs livres; il peut s'assurer qu'on n'y a été poussé que par le motif de son utilité et qu'on ne s'y est proposé que son bien spirituel. Je sais qu'il est aisé et même ordinaire aux auteurs de faire de pareilles protestations et de tenir un semblable langage; mais on doit le présumer sincère, lorsque la Providence a béni leurs travaux et les a favorisés d'un heureux succès. C'est ce qui est arrivé à celui qui publie aujourd'hui cette *Octave;* la plupart des ouvrages qu'il a mis en lumière jusqu'ici (ce qu'il a toujours fait par l'ordre exprès ou l'agrément de ses supérieurs) ont été réimprimés et les autres demandés avec empressement. Il se flatte de la bonne réception de ce dernier avec d'autant plus de fondement, que la manière dont il traite est d'une plus grande importance et que le seul instinct de la foi porte tous les fidèles à s'instruire à fond de la nature, de l'excellence, de la dignité du plus auguste de nos mystères, des trésors de grâces qu'il renferme et des dispositions qu'il demande de leur part pour en ressentir les effets admirables. Je ne m'y étendrai point ici davantage, puisque ces huit discours ne parlent d'autre chose, sans pouvoir encore, quoiqu'ils soient d'une juste étendue, épuiser un sujet si riche et si fécond. Ils suffisent toutefois pour instruire les cœurs sincères et leur inspirer toute l'estime, la vénération, l'amour et la reconnaissance que demande d'eux un Dieu de gloire, qui s'anéantit encore de nouveau en leur faveur et se livre à tous leurs usages; car qu'y a-t-il de plus pressant après la charité immense qui éclate dans l'œuvre de notre rédemption, que le don inestimable qu'il fait à chacun de nous de son corps et de son sang, pour renouveler le souvenir du sacrifice qu'il en a daigné faire sur l'autel de la croix et engraisser nos âmes de la substance même de la Divinité, comme parle un ancien Père, *ut anima de Deo saginetur.* (TERT.) Peuvent-ils craindre que leur faiblesse les empêche d'arriver à la sainte montagne, le terme de leur pèlerinage, se sentant fortifiés de ce pain céleste, qui a bien une autre vertu que celui que l'ange présenta au prophète Élie pour le soutenir dans le chemin qui lui restait à faire jusqu'au mont Horeb.

Heureux si ces discours peuvent servir d'instrument à la grâce de celui à la gloire duquel ils sont consacrés, pour porter ceux qui les liront à entrer dans les sentiments qu'ils inspirent et à annoncer par une vie vraiment chrétienne et ressuscitée, qui en-

ferme une mort mystérieuse, c'est-à-dire le détachement parfait de toutes les choses sensibles, la mort réelle de Jésus-Christ sur le Calvaire. Ils les aideront du moins à faire cette épreuve si nécessaire que leur recommande le grand apôtre, s'ils ne veulent pas manger et boire leur propre condamnation, mais y trouver la vie et une abondance de vie.

SERMON XLVI.

VÉRITÉ DE LA PRÉSENCE RÉELLE DE JÉSUS-CHRIST AU SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. (*Matth.*, XXVIII.)

Assurez-vous que je suis toujours moi-même avec vous jusqu'à la fin du monde.

Paroles pleines de charmes et de consolation, dignes d'être embrassées de toute l'étendue du cœur! Assurance aimable qui doit adoucir le sentiment de nos misères, l'ennui cuisant de cet exil et dissiper la crainte de nous voir au milieu de tant de cruels ennemis, dont il serait impossible de soutenir le choc, si nous n'avions à notre tête celui qui a vaincu le monde et mené hautement en triomphe les principautés et les puissances, après les avoir désarmées et vaincues par sa croix. Ne pleurez plus, sainte épouse de Jésus-Christ, de vous voir une veuve désolée, privée de la présence du céleste époux. Que vos enfants ne se plaignent plus d'être comme de pauvres orphelins à qui on a enlevé leur père! Il vous assure lui-même qu'il demeurera au milieu de vous jusqu'à la consommation des siècles : *Ecce ego vobiscum sum*, etc.

Ce n'était pas assez à ce Dieu si riche en miséricorde pour contenter l'amour extrême dont il nous a aimés, d'être descendu du trône de sa gloire pour se revêtir d'une chair passible et mortelle, de nous avoir consacré tous les moments de sa vie voyagère et de l'avoir sacrifiée sur l'autel de la croix par une mort aussi infâme que douloureuse, pour nous affranchir de la puissance du prince des ténèbres. Ce n'était pas encore assez pour nous faire connaître l'excès et toute l'étendue de sa charité, après avoir consommé pleinement l'œuvre que son Père éternel lui avait donnée à faire sur la terre et être retourné vers lui, d'y être descendu de nouveau pour nous conduire et nous soutenir par la présence invisible de son esprit, empêcher que l'enfer ne prévale contre son Eglise, et présider dans ces assemblées augustes où elle se trouve réunie et rassemblée dans le corps de ses pasteurs, les diriger dans l'intelligence du vrai sens des Ecritures, former les décrets et les décisions, règles immuables de notre foi : *Quando sederit cum senatoribus terræ*.

Il a voulu demeurer encore réellement avec nous par une présence sensible et corporelle, quoique différente de celle dont il a favorisé la Judée durant les jours de sa chair. C'est ce qu'il fait divinement par le sacrement adorable de nos autels, qu'il a institué pour avoir le moyen de demeurer toujours parmi nous; tant il est vrai qu'il fait ses délices d'être avec les enfants des hommes. O bonté ineffable et même incompréhensible! ô excès d'amour, qui ne peut être assez reconnu! maison d'Israël, véritable Sion, tressaillez de joie, soyez dans des transports d'allégresse, parce que le Grand, le Saint d'Israël est au milieu de vous et qu'il se livre à tous vos usages! *Quia magnus in medio tui sanctus Israel.* (*Isai.*, XII.) C'est pour célébrer les richesses et les profusions de sa magnificence, et pour exciter ses enfants à entrer dans des sentiments de reconnaissance proportionnés à la grandeur du bienfait, à répondre aux desseins de son divin Sauveur, qu'elle ordonne à ses ministres de développer au peuple fidèle toute l'économie de ce mystère si fécond en merveilles. Je vais essayer de le faire, dans la confiance que l'esprit de Dieu me servira de guide et de flambeau. Joignez-vous à moi pour implorer ses lumières et son secours : pour l'obtenir plus efficacement, employons l'intercession de la divine Marie, dans le sein de laquelle il prit cette chair sacrée, destinée à être la nourriture de nos âmes, en lui disant *Ave, Maria.*

Vous savez tous, sans doute, ce fameux jugement que rendit Salomon au commencement de son règne à l'occasion de deux femmes qui se disputaient un enfant, dont chacune se prétendait la mère; il donna ordre de couper en deux cet enfant qu'elles s'attribuaient également, et d'en donner la moitié à l'une et la moitié à l'autre : *Dividite infantem vivum in duas partes* (III *Reg.*, III); ce n'était qu'un ordre feint pour découvrir la vérité, en faisant parler la nature; car à peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il connut par la joie maligne qui parut sur le visage d'une de ces femmes et par l'émotion subite que le renversement des entrailles causa à l'autre, qu'elle était la véritable mère. Il chercha, dit saint Ambroise, dans le cœur ce qu'il ne pouvait connaître par la langue; il interrogea la piété de la tendresse maternelle pour faire paraître au jour la vérité. Tout Israël fut frappé d'un crainte respectueuse, en voyant que la sagesse de Dieu était en leur jeune prince. Mais ce n'était qu'un léger rayon de celle que le vrai Salomon a fait paraître dans l'établissement de l'Eucharistie. Etant sur le point de quitter ce monde, il sentait son cœur attiré par deux mouvements différents; deux poids et deux inclinations diverses lui donnaient des impressions contraires: le ciel voulait jouir de lui, la terre voulait le retenir; le premier le demandait, parce que le ciel est son élément et que la vue de son visage fait le bonheur des anges : la terre ne pouvait consentir d'en être privée, parce qu'il est toute la joie des justes et l'asile ou le refuge

des pécheurs. Que fera-t-il pour contenter les désirs si légitimes de l'Eglise triomphante et de la militante; prononcera-t-il comme Salomon, *dividatur*, qu'il soit partagé, qu'il soit divisé en deux. Ah! il est infiniment plus sage que Salomon, *non dividatur*, dit-il en cette rencontre, je ne serai point partagé, je serai tout entier au ciel et tout entier à la terre; ciel, tu seras satisfait, terre tu seras satisfaite. Eglise triomphante, vous jouirez de ma présence, Eglise militante, vous ne laisserez pas de me posséder; je demeure avec vous jusqu'à la consommation des siècles.

Exposons avec simplicité les principaux motifs qui ont inspiré à sa sagesse et à sa charité infinie de prendre un parti qui ne nous est pas moins glorieux qu'avantageux, et après avoir consacré ce premier discours à établir la présence réelle, ou la vérité de la résidence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, voyons les différents rapports qu'il a voulu avoir avec nous, et les divers devoirs auxquels ils nous engagent.

Il me paraît que le dessin et le principal motif qu'a eu le Sauveur du monde pour résider parmi nous, après avoir terminé sa mission, a été de se rendre comme le centre de notre culte, et de notre religion, en offrant à la majesté de son Père un sacrifice digne de lui, et nous en appliquer les fruits: ce sera la matière du second; afin de nous communiquer une surabondance de cette vie surnaturelle que nous avons reçue au baptême, pour y recevoir nos hommages, et nous distribuer ses dons comme notre souverain monarque, nous conduire et nous défendre des insultes de nos ennemis comme le pasteur et l'évêque de nos âmes; les guérir de leurs langueurs, leurs infirmités, leurs plaies, en leur appliquant la vertu des siennes; nous donner un modèle achevé de toutes les vertus chrétiennes; enfin, pour être le suplément de son Incarnation et du sacrifice qu'il a offert sur l'autel de la croix. Voilà le projet et le plan de ce que je dois vous dire durant cette octave, pour nourrir votre piété envers le plus auguste de nos mystères, et allumer dans vos cœurs quelques étincelles de ce feu que Jésus-Christ y est venu apporter pour embraser toute la terre. Honorez-moi, je vous prie, d'une attention particulière.

PREMIER POINT.

L'Eglise peut bien être attaquée, mais non pas vaincue; elle est la maison du sage architecte, bâtie sur le roc inébranlable, que les vents, les pluies, et les rivières ne sauraient renverser, au lieu que toutes les hérésies n'ayant pour fondement que l'orgueil, et ne s'appuyant que sur des principes d'une sagesse humaine, sont très-bien comparées à cet édifice qu'un homme insensé bâtit sur le sable, ou à des torrents qui font bien du ravage par les lieux où ils passent, mais qui peu après demeurent à sec.

Ç'a été particulièrement la destinée de l'hérésie de Calvin, qui a osé attaquer un mystère que les hérésies les plus abominables et les plus monstrueuses que l'enfer eût vomi de son sein, avaient épargné jusque-là, et je puis bien lui appliquer ce que saint Jean dit dans sa divine *Apocalypse* de cette bête cruelle enivrée de sang, qui était et qui n'est plus : *Bestia quæ erat et non est.* (*Apoc.*, XVII.) Grâce au zèle de notre invincible monarque, il n'en reste plus aucune trace dans ce royaume. Voyons quelle était la faiblesse de ses preuves, et la solidité de de celles de l'Eglise catholique, qu'il lui était aussi peu possible de vaincre que d'éteindre le soleil; mais afin que ce discours entier ne soit pas de controverse, que je tâcherai cependant de débarrasser des épines de l'école; après avoir établi invinciblement dans mon premier point la vérité de la résidence de Jésus-Christ dans le mystère de nos autels, je traiterai dans le second de l'heureuse nécessité qu'elle nous impose de nous comporter avec un profond respect dans nos églises; commençons :

L'impiété n'a pu attaquer la vérité sans mentir à elle-même, pour me servir de l'expression du prophète, je veux dire que l'hérésie calviniste n'a pu combattre la réalité sans ruiner un des principaux principes de la prétendue Réforme : *Qu'il faut s'attacher à l'Ecriture prise à la lettre, comme à l'unique règle de toute vérité.* Car quoi de plus formel, je vous prie, que la promesse que Jésus-Christ nous fait dans le sixième chapitre de saint Jean, de nous donner sa chair à manger : *Le pain*, dit-il, *que je donnerai, ce pain descendu du ciel, est ma chair que je dois donner pour la vie du monde;* et comme les Juifs paraissaient choqués de ces paroles qu'ils trouvaient dures, et en disputaient entre eux : *Si vous ne mangez*, ajouta-t-il, *la chair du Fils de l'Homme, et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous, car ma chair est vraiment viande, et mon sang vraiment breuvage, celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.* Plusieurs de ses disciples s'imaginant grossièrement qu'il parlait de manger sa chair, comme on mange celle des animaux qu'on vend à la boucherie, ne sachant pas qu'il nous la ferait manger d'une manière qui ne ferait aucune horreur aux sens, et ne détruirait pas l'état de la foi par lequel il voulait conduire son Eglise, se scandalisèrent et se retirèrent de sa suite. C'était là sans doute le lieu de s'expliquer pour prévenir ce scandale, et arrêter cette désertion; c'était le lieu de leur apprendre que les termes dont il s'était servi ne doivent pas s'entendre à la lettre, il se contente de leur dire que c'est l'esprit qui vivifie, et que la chair ne sert de rien, ce qui ne favorise en aucune sorte l'imagination des calvinistes; car comment pourraient-ils fermer eux-mêmes la bouche aux marcionites, lesquels ont osé soutenir que la chair de Jésus-Christ n'a de rien servi. Ces paroles se doivent donc entendre spirituellement, c'est-à-dire non pas à la manière grossière et charnelle des capharnaïtes, mais que Jésus-Christ serait dans ce sa-

crement en un état glorieux, pour communiquer à nos âmes son esprit et sa vie divine; c'est en ce sens que saint Paul a dit que la science était inutile, et ne faisait qu'enfler sans la charité.

Joignons au témoignage de l'Apôtre bien-aimé celui des trois autres évangélistes, dont un était présent à la dernière cène, et celui de saint Paul, qui apprit par la révélation de Jésus-Christ ce, qui s'y était passé. Tous unanimement nous apprennent que la nuit que Jésus-Christ devait être livré à la mort, il prit du pain, le bénit, et dit à ses Apôtres en le leur distribuant : *Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui sera immolé pour vous;* qu'il prit de même le calice en disant : *Ce calice est la nouvelle alliance en mon sang.* Ces paroles sont si formelles, si précises, si peu capables du sens de figure, et de métaphore que Luther a été forcé de dire qu'elles le suffoquaient, et qu'il n'y avait pas moyen de les contredire ; car il faut remarquer que quoique tous les termes dont on se sert pour exprimer ses pensées, se prennent quelquefois en un sens propre, et quelquefois dans un sens figuré ; il y a néanmoins cette différence entre l'un et l'autre que, comme le sens propre est le sens naturel du terme, il ne faut point de preuve particulière pour montrer qu'il se doit expliquer en ce sens propre. Il suffit qu'il n'y ait point de raison qui force de le prendre en un autre sens; mais comme le sens métaphorique est étranger au terme, il faut qu'il y ait quelque chose qui y détermine ; sans cela il demeure dans le sens simple comme dans sa situation ordinaire et naturelle ; il n'est donc pas proprement besoin de raisons pour prendre un terme dans son sens naturel, mais il en faut pour le prendre dans le sens figuré, et le seul défaut de cette raison est une détermination suffisante au sens propre et naturel; j'en vais néanmoins apporter de si claires, qu'il n'y a qu'une préoccupation aveugle qui puisse y résister.

Ces paroles : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, sont les termes du testament d'un père à ses enfants : ce sont les paroles d'une alliance, ce sont des paroles qui devaient faire un article de foi. Jésus-Christ parlait à ses apôtres sans paraboles, ou il leur en donnait aussitôt l'intelligence. Il a été engagé par toutes ces raisons à parler d'une manière propre, claire, et intelligible, éloignée de toute ambiguité, et à éviter les sens obscurs, vagues, incertains et trompeurs ; aurait-t-il affecté de parler en cette conjoncture ici à dessein de n'être pas entendu ; car de quelle manière le sens de figure serait-il venu en la pensée des apôtres? Est-ce la l'idée que forment ces paroles : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang?* A-t-on coutume de donner le nom de signe à la chose signifiée, lorsque ce n'est pas un signe naturel, mais un signe arbitraire et d'institut, lorsqu'on ne lit pas dans la pensée de ceux à qui on parle, qu'ils considèrent cette chose comme un signe. Si je disais qu'un arbre est Auguste César en vertu de la destination secrète que j'en aurais fait dans mon esprit pour lier ces deux idées, ce langage ne serait-il pas bizarre et ridicule? Et il ne sert de rien de dire que les apôtres étaient accoutumés à des expressions figurées; que Jésus-Christ leur disait souvent qu'il était une porte, qu'il était une vigne, qu'il était la lumière : car des métaphores raisonnables ne préparent pas à des métaphores extravagantes, puisqu'ils ne découvraient pas ici les mêmes règles et les mêmes circonstances.

J'avoue que le mot *est* se prend souvent dans l'Ecriture pour la même chose que *signifie*, parce que parlant pour se faire entendre, et le langage ordinaire des hommes autorisant ces façons de parler, elle a dû s'en servir, mais il y a toujours quelque chose, ou dans ce qui précède, ou dans ce qui accompagne, qui détermine aisément l'esprit au sens de figure ou au sens naturel, de sorte qu'il est très-malaisé de s'y méprendre; jamais même les plus grossiers ne s'y sont trompés. Il n'est jamais venu en la pensée de personne que sept vaches fussent réellement sept années, que Nabuchodonosor eût une tête d'or, que l'agneau pascal fût le passage, que la pierre fût Jésus-Christ, quoique l'Ecriture dise que les sept vaches que Pharaon avait vues en songe fussent sept années, que Daniel expliquant celui de Nabuchodonosor, lui dise : *Prince, vous êtes la tête d'or*, que la pierre d'où Moïse fit sortir de l'eau avec sa verge pour abreuver le peuple dans le désert, fût Jésus-Christ ; de même, il n est jamais venu dans l'esprit de personne que la statue d'Alexandre, quoiqu'on l'appelle simplement Alexandre, fût ce conquérant de l'Asie même, et qu'une carte d'Italie fût effectivement l'Italie.

Mais quand il y aurait quelque ambiguité dans les termes dont le Sauveur s'est servi pour instituer ce mystère de notre foi, à qui appartient-il de les interpréter et de nous en expliquer le véritable sens? N'est-ce pas à l'Eglise, son épouse, qui a reçu pour cet effet son Esprit? Ne les a-t-elle pas toujours entendus dans le sens littéral, je veux dire le sens de la présence réelle? Ne l'a-t elle pas défini dans le second concile de Nicée et celui de Francfort? N'a-t-elle pas obligé, dans le XIe siècle, Béranger, qui osa dogmatiser contre la présence réelle, de rétracter son erreur? Ne l'a-t-elle pas anathématisé et foudroyé dans le concile œcuménique de Trente? Elle a toujours cru qu'elle possédait dans ce sacrement la vérité des ombres et des figures qui étaient le partage de la synagogue ; elle a cru que Jésus-Christ, qui l'avait aimée avec une charité si ardente, lui avait laissé son corps comme un monument perpétuel de sa mort précieuse, afin qu'elle l'offrît en sacrifice en tous les lieux et tous les temps, et s'offrît elle-même au Père éternel, comme faisant partie de ce divin corps, autrement la synagogue, la servante qui devait être répudiée, aurait eu de l'avantage en cela au-dessus d'elle, puisque la manne et l'Agneau pascal, figures de l'Eucharistie, étaient des figures plus nobles

que le pain, et l'Eglise n'aurait aucun sacrifice, ce qui est pourtant essentiel à toute religion.

Mais Jésus Christ (nous objectent-ils) ne dit-il pas, peu avant sa mort, à ses apôtres: *Vous aurez toujours des pauvres avec vous, mais vous ne m'aurez pas toujours moi-même; je prierai le Père, et il vous donnera un autre Paraclet;* n'est-il pas monté dans le ciel au jour glorieux de son Ascension pour y demeurer jusqu'à son second avénement, qu'il en descendra pour juger les hommes? Qui ne voit dans cette première objection que Jésus-Christ parlait d'une présence sensible, selon laquelle Madeleine pouvait répandre ses parfums sur ses pieds et sur sa tête, et pareillement que le Saint-Esprit a été envoyé pour faire invisiblement ce que Jésus-Christ faisait d'une manière sensible, quoique nous ne devions plus espérer qu'il retourne visiblement sur la terre avant la fin des siècles; cela empêche-t-il qu'il ne soit demeuré avec nous comme la victime de notre réconciliation pour perpétuer son sacrifice

Il a d'autres voies pour se rendre ici-bas que de descendre du ciel; il se rend présent sous les espèces sacramentelles d'une manière qui ne demande ni descente, ni mouvement local; mais une reproduction de son corps sous les signes sacrés.

La présomption humaine ne se rend pas, elle trouve de la contradiction que Jésus-Christ soit reproduit en tant d'endroits. Nous répondons que ce n'est pas à nous à mesurer les bornes de la puissance divine qui passe infiniment les bornes étroites de notre esprit; celui qui est tout-puissant peut faire encore de plus grands miracles : le mystère de la Trinité, celui de l'Incarnation et de la croix que les calvinistes tiennent comme nous, ne sont-ils pas aussi contraires à la raison? La foi ne consulte ni la raison, ni les sens; elle s'attache uniquement à l'autorité de Dieu et à la certitude de sa parole, de sorte que lorsqu'il propose un mystère dans des termes dont elle voit clairement le sens, elle ne fait ni ces retours, ni ces réflexions humaines; mais elle s'y soumet avec un profond respect et un saint aveuglement. Rien n'est si raisonnable que ce désaveu de notre raison; c'est la raison même qui nous le prescrit aussi bien que la foi, puisque la raison nous convainc qu'un esprit borné ne peut comprendre ce que peut faire un esprit infini, un Dieu dont la toute-puissance est infiniment au-dessus de notre lumière. Ainsi, rejeter une chose que Dieu nous oblige de croire par son autorité, c'est égaler sa lumière à celle de Dieu même, ce qui est un orgueil de démon et le comble de l'impiété.

Qu'ils apprennent donc, à la vue des précipices où leur raisonnement les conduit, combien ces objections sont téméraires, contraires à l'esprit de la foi et aux lumières de la véritable raison? Ils voudraient que Dieu eût parlé en philosophe, au lieu qu'il a parlé en Dieu, qui a eu en vue d'aveugler les superbes et d'éclairer ceux qui recevraient sa parole avec docilité.

Jésus-Christ, poursuivent-ils, n'ordonne-t-il pas à ses apôtres de faire cela en mémoire de lui? Parlerait-il ainsi s'il était présent réellement et contenu sous les espèces? Je réponds que la mémoire n'est opposée qu'à l'oubli, et non pas à la présence: nous oublions à tout moment Dieu qui nous est présent d'une manière si intime; les anges, les démons, l'âme ne s'oublie-t-elle pas elle-même? Jésus-Christ est présent, mais d'une manière qui n'est pas sensible aux yeux de la chair. De plus, je ne nie pas que l'Eucharistie ne soit un signe et un signe aussi essentiellement qu'elle est essentiellement vérité. L'Eglise sur la terre tient le milieu entre la synagogue et l'Eglise du ciel; la première n'avait que des signes et des figures, l'autre n'a que des vérités sans voiles et sans enveloppe; l'Eglise de la terre a la vérité, mais cachée sous des signes et des enveloppes. Ainsi, quoique l'Eucharistie contienne réellement le corps et le sang de Jésus-Christ, elle est un signe de sa mort sanglante, ce qui est représenté par la séparation des espèces; l'Agneau est comme de nouveau égorgé d'une manière mystique, c'est pourquoi elle est appelée le mémorial de la Passion; elle est encore un signe et un gage de ce festin délicieux qui nous est préparé dans le ciel, où nous espérons nous nourrir de Jésus-Christ le Verbe de Dieu, la vérité éternelle d'une manière ineffable.

Mais ne dit-il pas dans la dernière cène à ses apôtres, je ne boirai plus de ce fruit de la vigne avec vous jusqu'à ce que je le boive nouveau dans le royaume de mon Père: *Amodo non bibam de hoc genimine vitis* (*Matth.*, XXVI), etc. Je réponds 1° que ces paroles peuvent avoir été dites du vin non consacré, car il y eut deux cènes de suite, la première où l'on mangea l'agneau pascal, la seconde fut un repas ordinaire, sur la fin duquel Jésus-Christ institua l'Eucharistie; 2° c'est une chose assez commune à l'Ecriture de donner aux choses, après leur changement, le même nom qu'elles avaient avant leur changement; par exemple, la verge de Moïse, changée en serpent, est toujours appelée verge; l'eau, changée en vin aux nôces de Cana, est appelée eau après son changement. C'est aussi une chose ordinaire à l'Ecriture d'appeler les choses selon les apparences qu'elles ont, par exemple, *ecce vir Gabriel*. Tout l'extérieur et les apparences demeurent en ce sacrement, au lieu que la verge de Moïse était changée en serpent : et c'est là la solution la plus naturelle des objections que nos adversaires tirent de tous les endroits des Pères, où ils donnent à l'Eucharistie le nom de *symbole*, de *signe*, de *figure*, de *types*, d'*antitypes*, de *pain*, de *vin;* car c'est une suite inévitable de la doctrine de la présence réelle et de la nature du langage humain, qu'il se soit établi un double langage dans l'Eglise, l'un conforme au sens, l'autre conforme à la

vérité; selon le premier qui nomme les choses suivant les apparences extérieures qu'elle ont, on a dû dire que l'Eucharistie est du pain et du vin; qu'elle entre dans nos entrailles, selon le langage de la vérité; on a dû dire que ce n'est pas du pain, mais le corps de Jésus-Christ.

Mais que répondront les calvinistes eux-mêmes à cette nuée de témoins, à cette foule d'autorités et de passages des Pères, si clairs, si précis et si incontestables, et surtout de saint Chrysostome, qu'ils semblent écrits avec les rayons du soleil, et avoir prévu l'hérésie qui devait s'élever dans le XVIe siècle. Comment serait-il possible qu'un homme de bon sens n'aimât mieux former sa créance sur un nombre infini de passages qui contiennent nettement et littéralement la présence réelle, que sur huit ou neuf passages qui ne contiennent que des expressions dont saint Thomas et tous les théologiens qui ont écrit depuis Bérenger se servent ordinairement? Comment n'aurait-il pas plus d'égard dans un mystère dont la créance a toujours été populaire aux passages produits par les catholiques, tirés pour la plupart des instructions que des évêques donnent à leurs peuples et aux nouveaux baptisés pour leur enseigner ce qu'ils en doivent croire, que ceux que produisent les calvinistes, tirés d'ordinaire de lieux écartés où les Pères ne parlent pas à dessein de l'Eucharistie, et où ils en parlent à des personnes savantes, qui pouvaient suppléer par leur intelligence le défaut d'expression; car il est clair que c'est sur la première sorte de passages que la foi des peuples s'est réglée, et qu'ils ont cru ce que les instructions de saint Ambroise, de saint Augustin, saint Cyrille de Jérusalem, saint Grégoire de Nice, saint Chrysostome leur ont imprimé naturellement dans l'esprit, et il est clair au contraire que les passages de Tertullien *contre Marcion*, de l'*Epître* de saint Augustin *à Boniface*, du *Dialogue* de Théodoret, des *Livres* de Facundus, d'Hermiane, n'ont rien contribué à former cette créance des peuples, puisqu'ils leur ont été inconnus. Qui peut résister à une telle évidence et ne se pas rendre à une si vive lumière?

Voici quelque chose d'encore plus convaincant et qui doit achever d'accabler leur opiniâtreté: bien loin de récuser en cette rencontre le témoignage de nos ennemis, nous les prenons pour juges de ce différend; leur déposition ne peut être suspecte; je veux parler des sociétés hérétiques et schismatiques, séparées de l'Eglise depuis douze, treize et quatorze siècles, au sujet de divers points de doctrine, lesquelles déposent toutes unanimement pour le dogme de la présence réelle qu'elles ont conservé fidèlement. Peut-on s'imaginer avec quelque ombre de raison que toutes les sociétés chrétiennes qui sont en Orient et en Occident, soient passées en même temps de l'opinion de la non-réalité à celle de la réalité, les Latins, les Grecs, les Moscovites, les Arméniens, les nestoriens, les Indiens, les jacobites et les maronites? Cette universalité de changement est-elle possible? Quoi! toutes les passions qui portent une société divisée à rejeter les opinions de celle dont elle est séparée, se sont étouffées et éteintes en faveur de l'opinion du monde la plus capable d'attirer la contradiction, cette même désunion subsistant à l'égard de tous les autres points contestés? Qui pourrait croire que ce fût par un pur effet du hasard que tant de nations si éloignées les unes des autres, si séparées d'intérêt, si divisées de sentiments, si prévenues, si aigries, si animées se soient néanmoins toutes unies dans la foi de ce mystère contre lequel les sens et la raison se révoltent si fort: *Ecquid verisimile est ut tot ac tantæ Ecclesiæ*, dit Tertullien en un sujet pareil, *in unam fidem erraverint, variasse debuerat error Ecclesiarum.* Il est impossible que le hasard ait des effets si uniformes, si universels et si constants, et c'est sur l'impossibilité de ce prétendu changement que le même Père établit ce principe, que quand on trouve une doctrine universellement reçue dans les différentes Eglises, c'est une marque qu'elle n'y a pas été introduite par erreur, mais par tradition: *Quod apud multos unum invenitur, non est erratum, sed traditum.*

Cet argument est incomparablement plus fort dans notre bouche que dans celle de Tertullien, le moyen que cette doctrine ait été si générale dans tous les siècles qui se sont passés depuis que ces Eglises ont été retranchées de la catholique? Diront-ils que ce sont les papes qui les ont forcées à recevoir cet article de foi? mais la plupart sont ses ennemies; que ce sont des intrigues de cour ou des disputes et des subtilités de philosophie? mais ce sont des peuples entiers, incapables d'intrigues et de subtilités. Par quel charme des esprits si divisés se sont-ils réunis? Puisqu'il a autrefois fallu donner des combats pour réduire les Eglises d'Asie à se conformer à la Romaine dans l'observation de la Pâque, et que nos Pères ont vu de leurs yeux les désordres effroyables qu'a causé dans l'Europe l'hérésie de Zwingle et de Calvin.

Saint Augustin remarque que le dessein que Dieu a eu, en conservant par toute la terre la nation des Juifs, à qui il a confié le dépôt des livres sacrés, a été d'empêcher qu'on ne pût accuser son Eglise de les avoir inventés ou falsifiés, et de rendre ainsi ce peuple témoin perpétuel et irréprochable de la vérité de ces livres et de la sincérité des chrétiens qui les produisent. Il est clair, de même, que la Providence conserve toutes les sociétés chrétiennes, quoique divisées de son Eglise, et qu'elle ne permet pas que la tyrannie des infidèles les dissipe entièrement, ni que la connaissance des principaux mystères se soit effacée parmi eux, afin qu'elles rendent perpétuellement témoignage à l'Eglise catholique de la vérité et de l'antiquité des dogmes que les nouveaux hérétiques lui contestent. Ainsi, comme nous disons à ceux qui nous voudraient reprocher

d'avoir supposé les livres où se trouvent les prophéties : regardez-les entre les mains de nos plus irréconciliables ennemis, que vous ne direz pas les avoir fabriquées de concert avec nous, de même nous disons, à ceux qui nous accusent d'avoir innové dans le dogme de l'Eucharistie : regardez ce point reconnu par toutes ces sociétés nos ennemies, qui sont, par conséquent, bien plus portées à nous contredire qu'à nous imiter. Qui ne reconnaît en cela une conduite visible de la providence de Dieu sur son Eglise, et du soin qu'il a de conserver sa vraie foi, en procurant aux plus simples des marques sensibles qui les aident à la discerner? Qui ne s'écriera : *Seigneur, vos témoignages sont devenus trop croyables!* Qui ne vous bénira d'avoir muni vos vérités de tant de preuves? Je n'en alléguerai pas davantage; celles que je viens de déduire sont plus que suffisantes pour tirer, avec Pic de la Mirandole, cette conclusion, qui sera celle de ce discours, ne pouvant que toucher en peu de mots, gêné par les bornes du temps, le respect profond qu'exige de nous la présence réelle de Jésus-Christ sur nos autels, que j'ai promis de traiter en mon second point.

SECOND POINT.

Ce grand génie, après avoir savamment démontré la religion chrétienne en général : c'est une extrême folie, dit-il, de refuser de se soumettre à l'Evangile, après qu'il a été prêché par toute la terre par les apôtres, confirmé par tant de miracles, scellé du sang de tant de martyrs ; mais c'est un excès de folie beaucoup plus inconcevable de n'hésiter sur aucun article de ce que l'Evangile nous propose à croire, et de vivre comme s'il n'était qu'une fable.

Je dis de même : c'est une grande folie de nier la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, attestée si formellement par les quatre évangélistes et saint Paul, par les Pères de l'Eglise, par les conciles et une tradition constante et non interrompue de dix-sept siècles, confirmée par le témoignage des sociétés hérétiques et schismatiques. Je pourrais ajouter celui de tant d'âmes saintes, qui se trouvent dans une heureuse aliénation de leurs sens et toutes transportées hors d'elles-mêmes, lorsqu'elles ont reçu au dedans d'elles ce divin hôte, qui leur dit d'une voix distincte et intelligible : Me voici, moi qui parlais par mes ministres : *Ego ipse qui loquebar, ecce adsum.* (*Isai.*, LII.) Mais c'est un renversement encore plus étrange et plus surprenant que des fidèles, qui font profession de croire la présence réelle et qui se croient disposés à donner leur vie pour la défense de ce dogme, se comportent en sa présence avec aussi peu de respect, de modestie et de retenue, que s'ils étaient convaincus que leur maître n'y est qu'en figure, et, ce qui est encore plus digne de larmes, qui n'apportent pas plus de préparation, pour se nourrir de ce pain du ciel, que si c'était un pain commun et ordinaire. Quelle extinction de foi! quelle irréligion! quelle profanation! Quoi! vous osez commettre, en présence du Dieu vivant, des irrévérences que vous n'oseriez commettre devant un homme d'une condition un peu distinguée, les yeux peut-être pleins d'adultères et d'un péché qui ne cesse jamais sous les yeux si purs et si saints du Fils de la Vierge; proférer des paroles bouffonnes et dissolues, qui seraient criminelles ailleurs, mais qui sont sacriléges dans le lieu saint! Croyez-vous donc être dans un bal, une comédie ou un lieu de débauche? L'église ne sera-t-elle pas un asile où la pureté des vierges chrétiennes soit à couvert de vos attentats? N'en sera-t-elle pas un pour Jésus-Christ, que vous feignez avoir dessein d'adorer, mais que vous ne cherchez, en effet, qu'à étouffer, comme Hérode? Ne craignez-vous pas qu'armé d'indignation, il ne vous chasse de son temple, comme il fit autrefois les profanateurs de celui de Jérusalem, ou qu'il ne se montre à vous, tel qu'il parut du haut des cieux à Saul, lorsqu'il le blasphémait et le persécutait, et que la terre ne s'entr'ouvre pour vous ensevelir tout vivants, comme elle fit Coré, Dathan et Abiron? O mon Dieu! que vous êtes patient de souffrir ces excès et de garder un si long silence! Mais vous ne le garderez pas toujours, vous ne dissimulerez pas longtemps; votre patience aura ses bornes. Ah! vous éprouverez, misérables, si vous ne vous hâtez de fléchir sa justice et de réparer vos scandales, combien c'est une chose horrible que de tomber entre les mains d'un Dieu vivant Et vous, filles et femmes mondaines, qui vous ornez comme des temples et ne cherchez par ce luxe, ces frisures, ces habits somptueux, ces nudités de gorge et tout cet attirail de vanité et de mollesse, qu'à attirer sur vous les regards des hommes, et peut-être de leur inspirer des feux criminels, avez-vous donc essayé toute pudeur? vous êtes-vous fait le front d'une prostituée? Que vous a fait Jésus-Christ, pour lui enlever des âmes qu'il a achetées par l'effusion de tout son sang? N'avez-vous pas horreur de servir ainsi d'instrument et de filet au diable, pour surprendre des insensés? Est-ce pour prier ou pour danser, que vous venez ici? Est-ce pour adorer un Dieu crucifié, pleurer vos péchés ou pleurer Adonis? Quelle conformité y a-t-il entre ce faste et sa croix, entre votre luxe et son dépouillement, ces airs lascifs, ce visage peut-être fardé, et le sien, livide et tout défiguré?

Mais quelle marque donne le commun des fidèles qu'il soit pénétré d'un vif sentiment de la présence de Jésus-Christ? Laisserait-il égarer ses pensées et ses regards, et peut-être envoler son cœur vers son trésor, je veux dire, l'objet de ses attaches? Hélas! nous voulons que notre Dieu nous écoute, et nous ne nous entendons pas nous-mêmes; au lieu de lui offrir des prières pures et capables d'attirer ses grâces, nous ne lui offrons que des distractions, des égarements, et notre oraison devient peut-être elle-même un péché.

Il est rapporté dans la *Genèse* que Jacob, s'étant endormi en pleine campagne, aperçut en songe une échelle dont le pied était sur la terre et le haut touchait au ciel, et des anges qui y montaient et en descendaient. S'étant éveillé, il s'écria : *Oh! que ce lieu est terrible! c'est véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel!* Ce saint patriarche ne nous condamnera-t-il pas un jour au dernier jugement? Il a incomparablement plus rendu d'honneur à la seule figure et à l'attente de nos mystères que nous ne faisons à la réalité et aux mystères mêmes ; il se considérait dans un champ, où il avait vu des anges, comme en un lieu redoutable, et on est souvent dans l'église avec les mêmes épanchements, la même dissipation, que si on était dans un champ ou une place publique. Les calvinistes vous condamneront, puisqu'ils font paraître plus de modestie et de retenue, dans leurs prêches et dans la célébration de leur cène, que vous. Mais c'est trop peu dire : les païens eux-mêmes s'élèveront contre vous et prononceront votre arrêt. On en a vu quelques uns, pénétrés de respect, quitter leurs souliers, n'oser cracher dans leurs temples, voiler leurs visages pour éviter les distractions et garder un profond silence. Un page d'Alexandre se laissa brûler le bras jusqu'à l'os, pour ne pas troubler le sacrifice que ce prince offrait à son Jupiter; et l'Écriture nous apprend que les prêtres de Dagon n'osaient marcher sur le pavé où la tête de sa statue était tombée; faut-il que nous ayons moins de religion que des adorateurs des démons ?

Réveillons donc notre foi, lorsque nous entrons dans nos églises, surtout lorsqu'on célèbre les mystères terribles. Quand vous voyez, dit saint Chrysostome, Jésus-Christ, le vrai Agneau, posé sur l'autel, le prêtre célébrant cet auguste sacrifice et priant pour le peuple, teint et rougi de ce sang précieux, croyez-vous être encore sur la terre? ne vous imaginez-vous pas être ravis au ciel en un moment; et, rejetant toutes les pensées des choses basses et terrestres, ne contemplez-vous pas les célestes avec un esprit tout pur et une âme toute nue? Représentez-vous Elie, la multitude de peuple qui l'environne, la victime étendue sur des pierres, les assistants dans le silence, le seul prophète priant et la flamme qui tombe tout d'un coup sur le sacrifice et le consume ; ou plutôt, figurez-vous être au pied du Calvaire et que vous assistez à ce grand spectacle qui étonna la nature. Car enfin, c'est le même sacrifice, il n'y a que la manière de l'offrir qui soit différente. Avec quelle foi et quelle religion pensez-vous que l'offrirent la très-sainte Vierge et saint Jean, qui représentaient toute l'Église? Ou, si ces modèles vous semblent trop parfaits, entrez dans les dispositions de Madeleine pénitente. Quels étaient les mouvements de son cœur, lorsqu'elle voyait couler à gros bouillons les ruisseaux de sang du corps de son divin Maître? Quelle horreur et quelle confusion ne sentait-elle pas de ses crimes, de quels sentiments de reconnaissance n'était elle pas pénétrée? de quels désirs ne brûlait-elle pas de participer aux douleurs de son Dieu? Humilions-nous profondément d'y avoir peut-être assisté jusqu'ici comme les scribes et les pharisiens, qui se raillaient de lui, et, ce qui est encore plus horrible à dire, comme les soldats qui le crucifièrent, et demandons-en pardon dans le plus profond anéantissement et la plus vive douleur dont nous soyons capables.

PRIÈRE.

Seigneur, vous voyez le regret dont nous sommes pénétrés et la confusion qui couvre notre visage! Ne nous traitez pas comme le méritent ces indignités, ainsi que vous le pourriez faire si justement, mais selon l'étendue de votre clémence infinie! Nous faisons publiquement amende honorable à votre majesté, que nous avons outragée par nos irrévérences et nos profanations ; nous les réparerons dorénavant par les plus profondes humiliations, nous ne paraîtrons jamais en votre présence qu'avec un esprit recueilli et un cœur contrit; c'est la résolution que nous formons aujourd'hui, comptant sur le secours de votre grâce, afin que vous ayant adoré voilé sous les ombres de votre sacrement, nous méritions de contempler à découvert votre visage, dans la lumière de gloire.

SERMON XLVII.

JÉSUS-CHRIST, GRAND-PRÊTRE ET VICTIME.

Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus vitæ meæ usque ad consummationem sæculi. (*Matth.*, XXVIII.)

Assurez-vous que je suis moi-même toujours avec vous jusqu'à la fin du monde.

Le fond de la religion chrétienne est d'aller à Dieu, le prier, le servir par Jésus-Christ et ne rien faire qu'en union à son Esprit. Nous adorons Dieu par Jésus-Christ, criaient à leurs tyrans les martyrs à demi brûlés du milieu de leurs bûchers. *Il nous a été donné de Dieu*, dit saint Paul, *pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption.* Il est le centre de notre culte; auquel tout se rapporte; c'est pourquoi il parut à saint Jean dans l'*Apocalypse* au milieu de sept chandeliers d'or. Cela paraît d'une manière admirable dans la divine Eucharistie, figurée, dès le commencement, par l'arbre de vie planté de la main de Dieu au milieu du paradis terrestre. Toute grâce de Jésus-Christ y a un rapport de dépendance ; les sacrements de baptême et de confirmation y tendent comme à leur perfection et l'entretien de la vie spirituelle qu'ils communiquent et qu'ils augmentent. La pénitence travaille à détruire et expier les péchés qui rendent ceux qui qui s'en sont souillés, indignes de la participation de l'Eucharistie; et tout pénitent, si toutefois il est un vrai pénitent et non pas un moqueur, n'a pas de plus grande douleur, dit saint Chrysostome, que d'être retranché de la sainte table et privé de cette viande céleste. Que prétendons-nous autre,

chose par nos exhortations, que de vous disposer à vous purifier de plus en plus pour la manger dignement. C'est principalement pour célébrer les mystères redoutables, que l'Eglise nous consacre prêtres; le diaconat et tous les ordres inférieurs y ont un rapport plus ou moins éloigné. Toute la vie chrétienne se doit régler par ce rapport. Est-on assailli de tentations? Les hommes et les démons sont-ils acharnés contre nous? C'est là qu'il faut puiser des forces pour résister aux uns et aux autres : *Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me.* (*Psal.* XXII.) S'agit-il d'embrasser un état de vie, de se charger d'un emploi, ou de former quelque entreprise pour la gloire de Dieu? L'Eucharistie est l'arche de la nouvelle alliance; c'est l'oracle qu'il faut consulter. Je serais infini, si je voulais traiter de tous les rapports que Jésus-Christ a contractés avec nous dans ce mystère de son amour. Arrêtons-nous à celui de médiateur; et comme entre les diverses fonctions qu'il exerce en cette qualité en notre faveur, celle de son sacrifice tient le premier rang et contient éminemment toutes les autres, parlons de ce grand sacrifice; mais pour le faire dignement, invoquons l'Esprit éternel par lequel Jésus s'est sacrifié sur la croix comme une hostie infiniment pure, et se sacrifie tous les jours sur nos autels par les mains des prêtres. Employons auprès de cet Esprit adorable la médiation de la divine Marie, dont le sein virginal fut le premier autel où il s'offrit à la majesté de son Père, en lui disant : *Ave, Maria.*

Une des principales choses qui doit rendre l'hérésie de Calvin, que nous combattîmes hier, odieuse, non-seulement aux enfants de l'Eglise, mais encore à toutes les sociétés qui s'en sont retranchées par le schisme et l'hérésie, est de ce qu'elle abolit le sacrifice, tellement essentiel à toute religion, que les païens mêmes en ont offert de tout temps à leurs fausses divinités, le démon, qui ne pouvait arracher cet instinct gravé si avant dans le cœur de tous les hommes, ayant trouvé moyen de se faire rendre, sous le nom de ces vaines idoles, ce culte suprême qu'il savait n'être dû qu'à Dieu seul. Quoi! l'Eglise de Jésus-Christ sera d'une pire condition que la Synagogue, qui avait toute cette multitude de sacrifices et tout cet appareil pompeux et magnifique de cérémonies, que nous lisons avec admiration dans le *Lévitique?* L'Epouse sera moins privilégiée que la servante? Elle n'aura plus aucun commerce avec son Dieu; car le sacrifice est le principal lien qui unit la créature avec lui; il est comme le canal par lequel elle attire les grâces temporelles et spirituelles, et fait remonter sa reconnaissance jusqu'à son trône. Anathème de nouveau à un dogme si impie, qui veut anéantir la principale marque de la tendresse de Dieu pour son Eglise! Elle a toujours cru et ne cessera jamais de croire qu'elle a en Jésus-Christ, caché sous les voiles du sacrement que je vous prêche, une hostie infiniment pure, qu'elle offre en tous les lieux du monde où elle est répandue, afin que le même sang qu'il a versé sur la croix pour la purifier de ses crimes, nourrisse ses enfants et les fasse vivre de la vie de Dieu dans toute la suite des siècles. C'est ce sacrifice figuré selon le sentiment unanime des Pères et des saints docteurs, près de deux mille ans auparavant, par celui qu'offrit Melchisédech, en action de grâces de la victoire d'Abraham sur quatre rois de la Palestine. Il est rapporté dans la *Genèse,* qu'étant prêtre du Très-Haut, il lui offrit du pain et du vin, bénit ce vainqueur et en distribua une grande abondance à toute l'armée. Cet homme si singulier et si extraordinaire en toutes manières, appelé roi de Salem, que l'Ecriture introduit comme un homme sans père, sans mère, sans généalogie, qui n'a ni commencement ni fin de sa vie, est visiblement l'image du Fils de Dieu, le vrai roi de justice et de paix, qui n'a point de père sur la terre, ni de mère selon sa génération éternelle, consacré prêtre par l'onction de la Divinité; et son sacrifice de pain et de vin, l'image et la figure expresse de celui de nos autels. C'est ce même sacrifice prophétisé dans la suite par Malachie en ces termes : *Ab ortu solis usque ad occasum magnum est nomen meum in gentibus et in omni loco sacrificatur, et offertur nomini meo oblatio munda.* (*Malach.*, I.) Depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les nations, et l'on me sacrifie en tout lieu une oblation toute pure; prédiction si claire qu'il n'est pas besoin de rien ajouter à l'explication de ces paroles; car, comme dit saint Jérôme à ce sujet, lorsqu'on voit une prophétie si formelle de Jésus-Christ, il ne faut qu'en établir la vérité et admirer la grandeur de Dieu, qui a prédit, tant de siècles auparavant, ce qu'il devait faire si longtemps après, et que nous voyons accompli de nos yeux. Ainsi, ne nous mettons pas en danger d'offusquer un si grand jour par l'ombre de quelques allégories obscures et incertaines, ce sont les paroles de ce Père.

Voyons donc quelle est l'excellence et la dignité du sacrifice de la loi nouvelle, que Jésus-Christ institua la veille de sa passion, pour être offert éternellement en mémoire de son immolation sur le Calvaire, et quels sont les avantages et les fruits qu'il nous communique; car il a deux rapports essentiels, l'un à Dieu, l'autre à l'homme. Par le premier de ces rapports, il lui rend un hommage digne de sa grandeur suprême; par le second, il remplit tous nos besoins; comme sacrifice d'immolation, il nous acquitte de tous les devoirs de la religion envers Dieu; comme sacrifice de communion, il nous applique tous les mérites de la mort du Sauveur du monde. Voilà le partage et l'économie de ce second discours, qui renferme ce que la religion a de plus grand.

PREMIER POINT.

Dieu n'aurait jamais permis la chute d'A-

dam, s'il n'en avait dû retirer plus de gloire que de sa fidélité et de sa persévérance dans la justice originelle. Qu'est-ce que l'adoration d'une pure créature, qui, quelque innocente qu'elle soit, est toujours si bornée et si impuissante, qu'elle tient plus du néant que de l'être? Qu'en fût-il, d'autre part, revenu d'honeur à cette majesté infinie d'avoir puni les enfants d'Adam dans toute la sévérité de sa justice? Qu'eussiez-vous gagné, Seigneur, à exterminer des misérables? Quelle gloire à vous de faire éclater votre toute-puissance contre des vermisseaux et des feuilles, que le vent emporte? Quand nous serions tous présentement précipités dans l'enfer, nous n'aurions, à la vérité, qu'à nous plaindre de nous-mêmes et à en accuser notre révolte et nos ingratitudes. Mais enfin les réprouvés ne vous loueront point. Et il semblerait que le démon aurait prévalu contre vous, si votre plus bel ouvrage, défiguré par sa malice, ne se pouvait réparer par votre sagesse et votre bonté. Faites-nous, Seigneur, pleuvoir ce juste, ce puissant médiateur, ce prêtre infiniment saint, que vous nous promîtes pour faire notre paix avec vous dans le temps même que vous reprochiez à notre premier père sa désobéissance.

Après l'avoir promis et figuré en une infinité de manières durant quatre mille ans, pour faire sentir aux hommes accablés de crimes le besoin infini qu'ils en avaient, et pour leur annoncer souvent la même chose sans dégoût, il le revêt de notre nature dans le sein d'une vierge, et lui fait connaître dans le moment de son entrée au monde, qu'il ne lui a formé ce corps qu'afin qu'il fût sa victime, par l'oblation de laquelle il voulait purifier le monde de toutes ses iniquités; ensuite de quoi, ce Fils bien-aimé embrassa avec plénitude de cœur l'ordre de son Père, et lui fit cette protestation que nous lisons dans l'*Epître aux Hébreux : Vous n'avez point voulu, Seigneur,* lui dit-il, *d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps; les sacrifices pour le péché ne vous ont pas été agréables; je viens, ainsi qu'il est écrit de moi dans le Livre, faire votre sainte volonté, et expier, par l'effusion de mon sang, les péchés des hommes, et me substituer aux anciennes victimes.*

Disparaissez donc, sacrifices vains et inefficaces, soyez aboli, culte charnel ? Prêtres de la race d'Aaron et de Lévi, *cessez de faire couler le sang des agneaux et des génisses ?* Dieu n'a que faire de cette multitude de victimes, tout cela lui est à dégoût. Mangera-t-il la chair des taureaux et boira-t-il le sang des boucs ? Quand vous couperiez toute la forêt du Liban pour allumer le feu de son autel, et que vous immoleriez tous les animaux que la Judée et la terre entière pourraient fournir, tout cela est indigne de lui : il est Dieu, c'est-à-dire, pleinement suffisant à soi-même et il n'a pas besoin de tous vos biens. Je dis plus, quand tous les hommes et les anges ensemble se sacrifieraient pour honorer son indépendance, quelle proportion entre ce sacrifice et ce qu'il mérite ? Toutes ces créatures, quelque saintes, quelque parfaites qu'elles puissent être sont toujours des créatures, c'est-à-dire des néants animés ; elles sont moins qu'une goutte de rosée, moins qu'un atome ou un grain de poussière, incapable de donner la moindre inclination au bassin d'une balance, en un mot, tout l'univers entier est devant lui comme s'il n'était pas. Il faut une victime égale à celui à qui elle est offerte, qui possède comme lui l'éternité, l'immensité, la sagesse, la puissance, l'infinité, en un mot la plénitude de la divinité. Tout cela se trouve en Jésus-Christ, notre divin médiateur, prêtre et victime, et ne se peut trouver qu'en lui ; c'est pourquoi la moindre soumission de son cœur à l'égard de son Père céleste, le plus petit acte de son âme infiniment sainte, le premier mouvement de sa charité, un soupir, une larme, une goutte de sang était un sacrifice suffisant pour nous laver de nos crimes et satisfaire à la justice de son Père. Mais le zèle de sa gloire, dont il était dévoré, et sa charité excessive pour nous, sont allés au delà de toutes les bornes. Il a voulu réparer avec usure l'outrage fait à la majesté divine, et nous procurer une rédemption surabondante. O amour dont nous ne comprendrons jamais la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur ! O sacrifice qui a rendu au monde, défiguré par nos crimes, une beauté dont les anges sont enchantés !

C'est ce même excès d'amour pour son Père et pour les siens qui lui a inspiré cette invention suprenante de demeurer parmi nous sous les espèces eucharistiques, pour rendre présente en tous les lieux et les siècles sa mort précieuse, en faire connaître la vertu, et pour s'offrir, non-seulement en qualité de victime de propitiation, mais pour nous acquitter de tous les autres devoirs de la religion, lesquels se peuvent réduire à quatre, qui répondent à quatre espèces différentes de sacrifices de l'ancienne loi. Le premier et le plus noble s'appelait *latreutique*, ou sacrifice d'holaucauste, dans lequel la victime était entièrement consommée et détruite par le feu, pour honorer le suprême domaine de Dieu, et protester par là qu'il n'a pas besoin de nos biens, dont il possède la plénitude en lui-même. Le second sacrifice était l'*expiatoire*, pour réparer l'injure que le péché avait faite à la majesté divine et se réconcilier avec elle. Le sacrifice pacifique, ou impétratoire, pour obtenir les grâces du ciel, et même les secours temporels. Le sacrifice eucharistique, pour le remercier de ses faveurs et de ses libéralités à départir ses dons.

L'Eucharistie renferme tous ces divers sacrifices en son unité, et les renferme éminemment. Par elle l'homme, devenu irrégulier pour le sacrifice depuis son péché, peut dire à Dieu ce que disait à son prince ce débiteur insolvable de la parabole : *Patientiam habe in me et omnia reddam tibi*

(*Matth.*, XVIII), ayez un peu de patience, et je vous rendrai la dette entière. Il offre cet holocauste d'amour, et retrace par là à son Père céleste le souvenir de son crucifiement. Eh bien! grandeur, toute-puissance, souveraineté, indépendance du Roi des siècles, êtes-vous satisfaites? Pouvez-vous exiger un plus profond anéantissement et un plus grand sacrifice? Oh! qui ne s'écriera, *Saint, Saint, Saint, Dieu des armées!* Qu'est-ce que tout l'être créé? eussions-nous jamais connu votre sainteté au point qu'il vous a plu nous la manifester, si une vie si digne, si sainte, si divine qui faisait les délices des hommes et des anges, n'avait été éteinte pour honorer votre sainteté, votre éternité, votre immutabilité? Recevez donc, ô Père éternel, cette hostie immaculée que nous vous offrons en reconnaissance et adoration de votre être souverain, infini, tout-puissant et en témoignage de notre très-humble soumission et servitude.

J'entends encore cette même sainteté qui demande réparation des iniquités des hommes. J'entends la voix de nos crimes, qui crie vengeance; les tonnerres et les foudres grondent sur nos têtes criminelles et nous menacent de nous écraser. Eh quoi! Seigneur, ce sang précieux, capable d'expier les crimes de mille mondes de pécheurs, aura donc été répandu inutilement? Jetez les yeux sur le visage de votre Christ? Recevez la rançon des pécheurs qu'il vous offre par les mains du prêtre, c'est par ce sang d'un prix infini qu'il nous a acheté votre amour et le droit à la vie éternelle, dont le péché nous avait dépouillés. Recevez donc cette hostie sainte, vivante, digne d'être acceptée de votre majesté infinie, capable de satisfaire pour tous les péchés qui pourraient être commis dans l'éternité. Nous vous l'offrons pour nos péchés innombrables, nos omissions, nos négligences, nos ingratitudes, nos résistances continuelles aux mouvements de votre grâce.

Pécheurs, qui me ressemblez, ayons confiance. Eh! qui ne sentira son espérance ranimée à la vue de l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde? Qui craindra d'épuiser ses mérites? vous épuiseriez plutôt la mer. Ah! nous pouvons avoir une confiance sans mesure en un sang dont le prix est infini, qui demande justice pour soi, et miséricorde pour nous.

Demandons généralement, en vertu de ses mérites, toutes les grâces qui nous sont nécessaires et même tous nos besoins temporels, persuadés que nous les impétrerons, car il a été établi, en récompense de son sacrifice sur la croix, dispensateur des uns et des autres. Souvenons-nous, toutefois, que l'Apôtre l'appelle le *pontife des biens à venir*, non qu'il n'ait une juridiction universelle sur l'ordre de la nature, aussi bien que sur celui de la grâce, et que tout n'obéisse à ses lois; mais il n'obtient à personne les biens temporels que par raport aux futurs; tout bienfait temporel se reçoit mal, si on n'a intention de le faire servir à cette fin. Faites donc à la bonne heure offrir le saint sacrifice de la messe pour le rétablissement de votre santé, ou celle de quelqu'un de vos proches, pour le succès d'un voyage, le gain d'un procès, d'heureuses couches: l'Église ne le désaprouve pas; mais si vous n'élevez pas plus haut vos désirs et vos vœux, vos prières sont judaïques et vous voulez rendre Jésus-Christ ministre de votre cupidité. Il ne pourrait vous exaucer que par un jugement de sa justice sur vous.

Enfin, l'Église l'offre pour le remercier de ses bienfaits infinis. Eh! comment pourrions-nous, sans ce moyen qu'il nous a mis entre les mains, en reconnaître dignement le moindre? Car, si un philosophe a pu dire qu'il nous était impossible de rendre à Dieu, à nos parents, à notre patrie, une action de grâces qui répondît pleinement au bienfait de l'être et de la naissance que nous tenons d'eux, combien moins la pouvons-nous rendre pour celui de la rédemption, pour nous avoir adoptés en son Fils, ressuscités avec lui et fait asseoir dans le ciel? Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits, pour cette chaîne de miséricordes dont je suis accablé? Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur: *Calicem salutaris accipiam.* Recevez, Trinité sainte, cette hostie en mémoire et en action de grâces de la passion, résurrection et ascension de Jésus, et pour tous les bienfaits dont vous ne cessez de nous combler. C'est ainsi qu'il supplée abondamment au défaut de notre impuissance: ce qui a fait donner par excellence, à ce mystère adorable, le nom d'Eucharistie ou action de grâces.

Quelles richesses, quels trésors possède le peuple chrétien sous ces espèces si minces et si viles aux yeux de la chair? Quelle est la nation sur la terre qui ait des dieux aussi proches d'elle que notre Dieu est proche de nous, et présent à toutes les prières et tout le culte que nous lui rendons? Un vil esclave, un ver de terre, et, ce qui est encore plus humiliant, un misérable pécheur offre à Dieu ses vœux, ses supplications, ses prières et ses actions de grâces: elles s'élèvent jusqu'à son trône; ses sacrifices sont reçus de lui en odeur de suavité; il ne peut les rejeter à cause de la dignité infinie du pontife de notre foi, qui nous a associés à son sacerdoce, et avec lequel nous ne formons plus qu'un même Christ. Seigneur, qu'est-ce que l'homme, ou le fils de l'homme, pour le glorifier de la sorte et l'élever à une dignité si sublime? Vous nous avez donc rendus rois et prêtres pour votre gloire: *Fecisti nos reges et sacerdotes Deo.* (*Apoc.*, V.)

Gens du siècle, qui savez si bien jusqu'au moindre de vos avantages temporels, et vous attribuez même quelquefois des titres et des qualités imaginaires, mais qui êtes en même temps si peu touchés des spirituelles, les seules toutefois qui sont réelles et véritables, vous avez peut-être ignoré jusqu'ici que vous êtes les prêtres, les oints

du Dieu vivant, et que vous offrez, conjointement avec nous, le sacrifice redoutable : c'est ce que la moindre attention aux paroles qui s'y prononcent aura dû vous apprendre. Vous composez tous un sacerdoce royal : quelle gloire pour vous, mais quel sujet de trembler, d'autre part, si vous avilissez votre ministère et ne savez pas conserver votre principauté! Vous êtes choqués, et sans doute avec justice, lorsque nous déshonorons l'éminence et la sainteté du caractère auguste dont nous avons été revêtus à notre ordination; car c'est une chose monstrueue qu'un rang élevé, et une vie basse et animale, une dignité suprême jointe avec des mœurs déréglées; et vous ne savez pas, ou plutôt vous voulez ignorer que par le baptême vous avez été consacrés prêtres, et que vous ne pouvez vous livrer à l'amour du monde et des créatures, sans violer votre consécration, et sans une espèce de sacrilége.

Mais quels sont les devoirs, me direz-vous, auxquels nous engage cette espèce de sacerdoce? Qu'est-ce que vivre en prêtre? Eh! vous êtes si éclairés et si spirituels pour découvrir toute l'étendue de nos devoirs, lorsqu'il s'agit de censurer notre conduite! Or, afin que personne ne l'ignore, vivre en prêtre, c'est mener une vie pure, innocente, exempte de péché; et de quelque condition, quelque âge, quelque sexe que vous puissiez être, ne suis-je pas en droit d'exiger de vous que vous soyez simples, miséricordieux, doux et humbles de cœur, et même parfaits comme votre Père céleste? Vivre en prêtre, c'est mener une vie de retraite et d'oraison; et, qui que vous soyez, ne suis-je pas en droit de vous dire, après Jésus-Christ, qu'il faut que vous veilliez et que vous priiez, puisqu'il proteste, en cet endroit de l'Evangile, qu'il parle à tout le monde? En un mot, vivre en prêtre, c'est mener une vie laborieuse, une vie mourante, une vie de sacrifice; et qui que vous soyez, encore une fois, ne suis-je pas en droit de vous avertir que, pour reconnaître le sacrifice que Jésus-Christ a fait de lui-même à son Père en votre faveur, et qu'il réitère tous les jours pour cet effet au ciel et sur la terre, il faut, de votre côté, lui offrir tous les jours des sacrifices de justice? J'entends par là l'obligation indispensable où vous êtes de vous unir à Jésus-Christ, ce Pontife saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, plus élevé que les cieux, qui s'est livré lui-même pour nous en s'offrant à Dieu comme une oblation et une victime d'agréable odeur; et, pour honorer ce sacrifice, déposer tantôt au pied de sa croix la perte d'un procès, la mort d'un fils, l'infidélité d'un ami; de lui immoler tous vos désirs, votre orgueil, votre avarice, votre colère, toutes vos passions, vos inclinations, vos propres corps, comme autant d'holocaustes vivants; car vous voyez qu'il n'a pas emprunté des victimes étrangères, mais il a été lui-même la victime de son sacrifice; c'est tout lui-même, non une partie de lui-même qu'il sacrifie : ce n'est pas par contrainte et par violence, mais par le mouvement tout libre et tout volontaire de sa charité immense. Ne cherchons donc pas hors de nous-mêmes ce que nous devons offrir à Dieu; quelque sacrifice que nous lui puissions faire de nos biens et de toutes les choses extérieures, il n'aura pour lui aucun agrément s'il n'est accompagné de celui de notre cœur, et si la charité n'en est le principe et le feu qui le consume.

Voilà dans quelles dispositions vous devez vivre, si vous voulez vivre en chrétiens et en prêtres : renouvelez-vous-y tous les jours, surtout en assistant au saint sacrifice de la Messe, où vous voyez par les yeux de la foi Jésus-Christ, le prêtre invisible, s'offrir à son Père par la continuation de la même oblation qu'il a faite sur le Calvaire, et y offrir avec soi tout son corps mystique. Entrez dans ses sentiments et son esprit de sacrifice, dépouillez-vous de vous-mêmes pour vous revêtir de lui, et ne paraître qu'en sa personne; gardez-vous bien d'y apporter un feu étranger, je veux dire l'amour impur des créatures, le désir des choses du siècle, quelque dessein de vengeance, surtout si vous devez participer à la chair sacrée de notre victime par la communion : car, comme Jésus-Christ n'a jamais eu en vue que la gloire de son Père et notre salut, après avoir satisfait par sa mort à ce premier et principal motif, il contente pleinement le second en se donnant à nous par la communion pour sanctifier nos âmes, en nous appliquant les mérites de sa mort. C'est ce que nous verrons en peu de mots dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Le sacrifice de la Passion, ainsi que nous l'avons établi, était d'un prix infini; la rédemption que Jésus-Christ nous avait acquise à l'arbre de la croix, était surabondante et plus que suffisante pour noyer tous nos crimes, mais elle n'était pas efficace; je veux dire qu'elle n'eût servi de rien si elle ne nous eût été appliquée : car que servirait à un pauvre malade qu'un homme riche lui eût acheté des remèdes d'un grand prix, s'il se contentait de les considérer dans les vases où ils sont renfermés sans en faire aucun usage? Il faut avaler ces liqueurs et ces essences, afin que, s'insinuant dans les veines et les entrailles, elles en chassent les humeurs malignes qui entretiennent la fièvre. C'est ce qui se fait par la réception de l'Eucharistie : en quoi nous ne saurions trop admirer et bénir l'excès des bontés du Dieu éternel, qui veut bien admettre à la communion de sa victime de pauvres serviteurs, les recevoir à sa table et les faire boire dans sa coupe.

Jésus-Christ ne nous applique pas seulement, par la réception du sacrement, les mérites de sa mort précieuse, mais encore de toutes les actions et de tous les travaux de sa vie passagère, la grâce de tous ses états et des mystères qu'il a opérés sur la terre. Sa

naissance, par exemple, a une grâce particulière pour nous imprimer l'humilité et l'amour de la pauvreté; la circoncision, pour retrancher en nous les productions impures de la concupiscence; il découle de la résurrection une vertu qui nous fait marcher dans une vie nouvelle et goûter les choses du ciel : l'enfance opère une voie d'innocence et de simplicité; la vie cachée, la voie de retraite, de silence, d'oraison; la vie publique, le zèle pour la conversion des âmes par la prédication; chacune de ces choses a une grâce singulière, et ne renferme pas celle d'un autre. Il n'en est pas de même dans l'Eucharistie, Jésus-Christ, pour ainsi dire, n'y est pas partagé, tous ses mérites y sont réunis, tous ses mystères et ses états y sont renouvelés; il en sort comme d'une source inépuisable des ruisseaux de grâce; Jésus-Christ nous les applique et nous y fait participer. C'est pourquoi nous voyons, dans une ancienne liturgie, qu'avant la consécration on désignait plusieurs parties dans le pain qui devait être changé dans le corps sacré du Sauveur, à chacune desquelles on donnait le nom de quelqu'un de ses mystères, l'une était appelée *Incarnation*, l'autre *Présentation* au temple, l'autre *Résurrection*. Que voulait-on apprendre aux fidèles par cette cérémonie, sinon que l'Eucharistie était l'abrégé des mystères et des merveilles opérées par le Sauveur durant les jours de sa chair, et qu'elle en renfermait la grâce, et la vertu selon cette parole, *memoriam fecit mirabilium suorum?* (*Psal.* CXXXVII.)

L'Eucharistie nous communiquant donc une telle plénitude de grâces, n'est-ce pas être cruel à soi-même et ennemi de son propre bonheur, que de n'y pas participer souvent? Ah! c'est ici où je ne puis assez déplorer l'indifférence, pour ne pas dire le mépris qu'un si grand nombre de chrétiens fait paraître pour cette divine nourriture. Plus charnels que les juifs qui soupiraient, dans le désert, pour les oignons et les poireaux d'Egypte, ils n'ont que du dégoût pour cette manne du ciel, *Nauseat anima nostra super cibo isto levissimo.* (*Num*, XXI.) La cupidité leur fournit toujours cent prétextes pour se dispenser de venir à ce festin délicieux, auquel Jésus-Christ les convie par le ministère de ses serviteurs, et dont il est lui-même la viande incorruptible. Mais c'est une crainte servile qui leur fait fuir cette hostie vivante, comme les criminels le visage de leur juge, et à qui le diable, après les avoir engagés en beaucoup de désordres, fait avoir la grâce en horreur, de peur qu'ils ne se relèvent, vivant dans l'oubli de Dieu et dans une léthargie funeste pour tout ce qui regarde les choses divines et la religion. Penseraient-ils jamais, ces chrétiens indignes de ce nom, à s'approcher de la sainte table, si le retour de la solennité pascale, la coutume et la crainte de passer pour des athées ne les y obligeaient? Quelle insensibilité monstrueuse! quelle extinction de foi! S'il vous en reste encore une étincelle, comprenez qu'en vous excommuniant ainsi vous-mêmes par un esprit de libertinage, vous frustrez de ses intentions la Sagesse éternelle, qui a choisi cette voie pour vous communiquer ses grâces plus abondamment, que par celle des autres sacrements; que c'est chérir la mort que de fuir ainsi la vie, c'est se plaire dans sa pauvreté et dans sa misère, c'est déclarer à Jésus-Christ qu'on ne se soucie pas de son amour, qu'on renonce au dessein qu'il s'est proposé en s'unissant à notre nature et en établissant cet adorable sacrement; on lui dit, comme les démons, qu'on ne veut point avoir de part avec lui. Qu'y a-t-il entre nous et vous, Fils du Dieu vivant? laissez-nous jouir des créatures. Enfin, c'est lui dire par la voix de ses actions (ce qui est horrible à penser seulement) qu'on aime mieux participer à la table des démons qu'à la sienne; qu'on renonce à sa gloire, et qu'on ne veut pas plus communier avec lui dans le ciel que sur la terre.

Qui peut après cela comprendre la stupidité de l'homme animal? qui peut pénétrer toute la corruption et le déréglement de son cœur? O mépris injurieux! ô outrage sanglant! quelle punition ne mérites-tu pas? Malheur à vous qui méprisez! ne serez-vous pas aussi méprisés à votre tour? Attendez-vous à vous voir repoussés honteusement, lorsque vous vous présenterez à la porte de la salle du festin éternel, et d'y en voir entrer une infinité d'autres, qui avaient moins reçu de grâces que vous, s'asseoir à cette table, y boire ce vin nouveau à pleines coupes, et s'enivrer d'un torrent de volupté; vous êtes donc déjà rassasié, vous êtes riche, vous n'avez besoin de rien, et vous ne savez pas que vous êtes indigent, misérable, épuisé de forces, dans une maigreur qui fait peur aux anges! Venez donc rétablir vos forces à la table sacrée, et réparer les ravages effroyables qu'a causés en vous le feu de la concupiscence : ah! si vous saviez de quelles douceurs, de quelles suavités, de quelles délices spirituelles vous vous privez? Mais hélas! je parle à des hommes froids, qui ne savent ce que je dis; la fièvre de l'iniquité leur a fait perdre le goût; ces chastes délices ne sont connues que par ceux qui en font l'épreuve : il n'y a que ces âmes affamées de la justice qui se regardent en ce monde comme dans un cruel exil, dans un désert affreux, et soupirent, avec une soif ardente, vers cette fontaine de l'éternelle patrie, qui en soient favorisées.

Mais ne croyez pas, d'autre part, chrétiens qui m'écoutez, qu'il n'y ait qu'à s'approcher de cette table pour y recueillir le fruit des mystères de Jésus-Christ, et goûter combien il est doux? Son grand apôtre vous ordonne de sa part de vous éprouver avec grand soin, et de savoir faire le discernement que vous devez du corps du Seigneur, c'est-à-dire d'y apporter l'innocence ou la pénitence, et un renouvellement de dévotion. Ne savez-vous pas de quelle sorte fut traité celui des conviés qui n'était pas re-

vêtu de la robe nuptiale? Ne fut-il pas aussitôt jeté, pieds et mains liés, dans les ténèbres extérieures? Quoi! vous vous flattez que la chair sacrée de cette victime adorable vous ôtera votre malice? *Nunquid carnes sanctæ auferent a te malitias tuas?* (*Jerem.*, II.) Sachez qu'elle ne servira au contraire qu'à vous souiller davantage. On ne donne pas de la nourriture aux morts, on n'en donne pas même de solide à ceux qui sont dans la langueur de la fièvre; il faut qu'ils se purgent auparavant, et qu'une diète exacte achève de consumer ces humeurs peccantes qui entretenaient la maladie: faute d'observer ce régime, plus on les nourrit plus on l'augmente.

Rentrez donc en vous-même! sondez le fond de votre cœur! écoutez cette voix de la conscience qui ne trompe guère que ceux qui se veulent bien tromper eux-mêmes; et si vous trouvez que votre âme est affligée de quelque maladie, je veux dire si vous conservez quelque attache qui n'est pas dans l'ordre de Dieu, si vous ne sentez pas en vous cette sainte avidité pour ce pain de vie, ou plutôt pour éviter l'illusion, le zèle et un désir ardent pour votre perfection; ayez soin auparavant de vous purifier de tout le vieux levain, autrement vous vous exposez à être étouffés par le pain des forts, et à perdre tout à fait la vie de la grâce, si votre conscience est souillée par le péché mortel. Je mets dans ce rang ceux qui ne croient pas être dans un état si funeste, lorsque cette ignorance est un effet de leur aveuglement, de la dépravation de leur cœur, et une juste punition de quelque cupidité secrète dont ils sont dominés : ah! qu'ils ne soient pas si téméraires que de communier dans une pareille disposition, s'ils ne veulent se livrer eux-mêmes à leur juge; mais qu'ils se séparent humblement pour un temps de l'autel visible par un jugement de pénitence, pour n'être pas séparés pour jamais de l'autel invisible, par un jugement de réprobation.

Pour ceux dont le cœur est dégagé de l'affection des créatures, qui sont fidèles à combattre leurs passions, et à remplir les obligations de leur état, qui s'étudient de plus en plus à conformer leur vie aux maximes adorables de l'Evangile, et à exprimer en eux celle de Jésus-Christ; ces âmes affamées de la justice, qui n'ont point d'autre maladie que la faiblesse inséparable de l'état de cette vie: ah! qu'elles viennent s'asseoir à la table de Jésus-Christ; ce sont ses épouses, elles guériront des restes de leurs infirmités et s'engraisseront visiblement par la fréquente nourriture de cette viande céleste, leur jeunesse s'y renouvellera comme celle de l'aigle, elles marcheront comme des géants, à grands pas, dans la voie qui conduit aux biens invisibles.

Voilà la conduite sûre et apostolique que vous devez tenir pour participer plus ou moins souvent à la chair de votre victime adorable; elle nous était marquée dans ce sacrifice si mystérieux de Melchisédech, dont je vous ai parlé d'abord, et sur lequel je vais faire encore quelques courtes réflexions, avec lesquelles je finis. Ce prêtre, dont le sacerdoce a précédé celui d'Aaron, et qui est infiniment plus excellent que le sien, après avoir offert au Très-Haut du pain et du vin, le distribue à tous les serviteurs ou enfants d'Abraham, c'est-à-dire les imitateurs de sa foi et de ses actions; ils avaient beaucoup travaillé, non d'un travail commun, puisqu'ils étaient tout couverts de sueur et de poussière, venant d'essuyer les fatigues d'un rude combat; ils en étaient sortis victorieux; et Jésus-Christ n'a promis la manne qu'à celui qui sera victorieux, qui se sera déclaré la guerre à lui-même, qui se sera fait de saintes violences pour déraciner ses habitudes et détruire en soi tous les restes du péché; car c'est la table des aigles et non des hiboux; et celui qui mange Jésus-Christ doit vivre, non pour une vile créature, non pour accumuler de l'argent, non pour son ventre, en ne songeant qu'à le remplir, non pour repaître son esprit par mille vaines curiosités, mais il doit vivre uniquement pour Jésus-Christ, *qui manducat me vivet propter me* (*Joan.*, VI), pour sa gloire, pour établir de plus en plus son royaume. Il doit lui faire un sacrifice continuel de toutes ses actions, n'avoir que du mépris pour tout ce que le commun des hommes recherche ici-bas avec le plus d'empressement, et de l'attrait et de l'ardeur pour les choses du ciel, où son cœur est déjà par sa vive espérance, en attendant qu'il y soit rassasié des biens de la maison de Dieu par la jouissance de sa gloire, que je vous souhaite.

SERMON XLVIII.

JÉSUS-CHRIST, DANS L'EUCHARISTIE, L'AUTEUR ET LE PRINCIPE D'UNE SURABONDANCE DE VIE.

Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. (*Matth.*, XXVIII.)

Je suis moi-même toujours avec vous jusqu'à la fin du monde.

Adam n'eut pas plutôt transgressé le commandement de son Dieu en mangeant du fruit défendu, qu'il éprouva l'effet de cette menace, *In quacunque hora comederis, morte morieris* (*Gen.*, II); car il fut frappé de mort en son âme; et s'il ne perdit pas la vie du corps dans l'instant même, ce ne fut que pour traîner une vie mourante, qu'on peut appeler une longue agonie. Sa postérité malheureuse, enveloppée dans la même condamnation, s'engageait tous les jours de plus en plus, par la multiplication de ses crimes, dans la plus terrible de ces morts, et notre mal était sans ressource : mais Dieu a trouvé dans les trésors inépuisables de sa bonté et de sa sagesse de quoi réparer avantageusement notre perte; il nous a donné un second Adam, son propre Fils, qui est la vie même par sa naissance éternelle, pour nous être un principe de vie opposé à ce principe de mort; mais principe, comme nous l'apprend saint Paul, de vie, de bénédiction et de salut, plus fécond et plus abondant que notre premier père ne l'a été du péché, de

mort et de damnation. Je suis, dit-il, la résurrection et la vie; je suis venu afin qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient plus abondamment : *Ego veni, ut vitam habeant, et abundantius habeant.* (*Joan.*, X.) C'est par sa mort qu'il nous a donné cette vie nouvelle, ayant enfanté son Eglise sur la croix parmi les tranchées aiguës de sa passion. Mais c'est par le moyen de l'eucharistie qu'il nous donne cette vie plus abondante, et qu'il laisse même dans nos corps un germe de résurrection et d'immortalité. Les sacrements qu'il a institués sont les canaux par lesquels il la communique à nos âmes, l'eucharistie en est la source et la plénitude; ils renferment des grâces spéciales, mais ils n'en contiennent pas l'Auteur : par le baptême, appelé pour cet effet sacrement de la régénération, nous acquérons une vie nouvelle; mais nous ne sommes encore, pour me servir de l'expression de saint Jacques, que le commencement d'une créature de Dieu, une ébauche imparfaite de ses perfections, *initium aliquod creaturæ Dei.* (*Jac.*, I.) La confirmation fortifie cette vie surnaturelle, et nous donne du courage pour confesser Jésus-Christ. La pénitence nous rend cette vie spirituelle que le péché avait étouffée; mais l'eucharistie l'augmente et la fortifie, de telle sorte qu'elle nous rend de beaucoup supérieurs à tous nos ennemis, elle nous fait être une même chose avec Jésus-Christ, elle nous unit intimement, nous incorpore, nous transforme en lui, nous engraisse, nous divinise et nous donne toute la perfection dont nous sommes capables. C'est le vrai arbre de vie planté dans le paradis de l'Eglise, figuré par celui que Dieu avait planté au milieu du paradis terrestre. Le fruit des arbres ordinaires de ce jardin délicieux, dit saint Augustin, soutenait l'homme pour l'empêcher de tomber dans la faiblesse que lui aurait causée le défaut de nourriture; mais le fruit de l'arbre de vie l'aurait empêché même de vieillir par la succession des années, et l'aurait entretenu dans une jeunesse perpétuelle. Voilà ce qu'opère l'eucharistie; celui qui mangera de ce pain vivra éternellement, et sa jeunesse se renouvellera toujours comme celle de l'aigle. D'où vient donc qu'il y a parmi les chrétiens d'aujourd'hui tant de malades, de languissants, et que plusieurs dorment du sommeil de la mort, *multi infirmi et imbecilles et dormiunt multi.* (*I Cor.*, II.) Un philosophe disait fort spirituellement qu'il n'y a pas lieu de s'étonner si l'homme meurt, puisqu'il ne vit que de morts et de cadavres, *quæris cur morimur, ecce tot mortibus vivimus.* (SÉNÈQ.) Mais il y a sujet d'être surpris de ce que, recevant si souvent celui qui est la vie même, les morts spirituelles sont si fréquentes? Ah! c'est que si on reçoit le sacrement, on ne reçoit pas la vertu du sacrement. Jésus-Christ est un vin nouveau qui ne peut demeurer dans de vieux vaisseaux, il est une odeur de mort, un venin très-puissant pour les cœurs corrompus.

Voyons donc quelle est en soi la vertu vivifiante de l'Eucharistie ou la surabondance de vie que Jésus Christ nous communique par ce mystère, ce sera mon premier point; et dans le second, quelles sont les dispositions qu'il veut trouver en nous pour y opérer ces effets merveilleux, car s'il ne les rencontre il cause la mort, et une mort très-funeste : *mors peccatorum pessima.* (*Psal.* XXXIII.) Ce n'est pas parler exactement, puisque Dieu n'a pas fait la mort : *Deus mortem non fecit* (*Sap.*, I). C'est le pécheur sacrilége qui comme un furieux se la donne à lui-même, et se plonge le poignard dans le sein. Implorons à l'ordinaire l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, son épouse, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

On peut distinguer en l'homme trois espèces de vies différentes, dont chacune a sa nourriture qui lui est propre; la première est cette vie naturelle qui consiste dans la parfaite circulation du sang et des humeurs; elle nous est commune avec les bêtes, et s'entretient, comme la leur, des fruits de la terre et de la chair des animaux : la seconde est la vie de l'esprit et de la raison, qui se nourrit de connaissances et de vérités, disons plutôt de conjectures, car qu'avons-nous autre chose ici-bas? c'était là pourtant l'idole des philosophes, c'est en quoi ils faisaient consister la souveraine félicité. Ecoutons parler l'un d'entre eux, plus entêté de cette béatitude imaginaire (c'est celui que j'ai déjà cité) : *Nous parvenons*, dit-il, *à la connaissance d'une infinité de choses que l'esprit de l'homme a tirées des ténèbres par sa lumière, nul siècle ne nous est interdit, ils nous sont tous ouverts, et si nous voulons porter notre esprit au delà des bornes étroites du temps, nous en avons un infini à parcourir, nous pouvons nous entretenir avec Socrate, douter avec Carnéades, nous reposer avec Epicure.* Voilà les chimères dont se repaissait la vanité de ces faux sages; mais ils ne connaissaient pas l'excellence de cette troisième vie que nous avons en Jésus-Christ, vie surnaturelle qui nous rend participants de la nature divine; cette vie étant toute céleste doit avoir une nourriture qui lui soit proportionnée; il ne fallait pas moins que le corps et le sang de Jésus-Christ pour l'entretenir. Oui, Seigneur! vous êtes par votre chair et votre sang la vraie nourriture qui empêche mon âme de mourir, qui répare sans cesse les ravages de la concupiscence et spiritualisera même un jour cette masse de chair, rendant ce corps de boue, tout vil et abject qu'il est, conforme à votre corps glorieux.

Je sais bien que nos âmes vivent de la parole divine, que l'oraison les soutient, que le pain de larmes les engraisse, que toutes les grâces, comme autant d'influences celestes, contribuent à entretenir cette vie spirituelle et se peuvent appeler notre pain quotidien; mais quel avantage ne doit pas avoir celui-ci par dessus les autres, puisqu'il contient l'auteur de toutes les grâces,

et que nous trouvons en lui la plénitude du Saint-Esprit, la source de toutes les bénédictions spirituelles, et le trésor de la vie et du salut? c'est pour cela qu'il est appelé supersubstantiel.

Chrétiens qui ne connaissez que la première sorte de vie dont je viens de parler, et faites consister votre bonheur à jouir de ses faux plaisirs, écoutez Jésus-Christ qui vous menace que si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Apprenez quels sont les avantages inestimables dont vous vous privez par votre indifférence criminelle, et quelle est l'abondance des douceurs qu'il y fait goûter à ceux qui l'aiment.

L'Eucharistie est le précis et l'abrégé de toutes ses merveilles; sa sagesse divine, quoique si féconde en inventions surprenantes s'y est comme épuisée, et j'ose dise que sa toute-puissance et sa bonté ne pouvaient aller au delà.

C'est avec grande raison que nos sacrements sont appelés, par les Pères, magnifiques, *magnifica sacramenta*, puisqu'ils ont tant d'efficace et de vertu : ils n'ont néanmoins que des effets bornés, ainsi que nous avons dit d'abord; ils justifient ceux qui les reçoivent, ou augmentent leur justice, mais ils ne sont pas établis pour donner aux hommes toute la force et la perfection dont ils sont capables, cet avantage est réservé au ministère de nos autels : dans les autres il opère comme absent, il ne descend pas, par exemple, du trône de sa gloire pour se mêler avec l'eau du baptême, ou dans l'huile dont l'évêque oint le front du baptisé et le prêtre les divers organes des sens d'un malade dans l'Extrême-Onction. Il ne s'y trouve que par l'opération de sa puissance; mais dans celui de l'Eucharistie il est présent en personne, il n'agit point par ses ministres ou des instruments, il s'y veut trouver lui-même comme dans la maison du centenier. Je ne me contenterai pas, dit-il, d'opérer par ma parole, et de lui commander de vous guérir, j'irai moi-même, j'entrerai dans le plus secret de vos cœurs (*ego veniam et curabo* (*Matth.*, VIII); j'irai à la source du mal, je déracinerai cette passion, cette cupidité secrète, je romprai les nœuds de cette mauvaise habitude; je vous appliquerai mon sang de mes propres mains, et j'en ferai le remède qui vous guérira et la nourriture qui vous fortifiera. O influence immédiate, que vous êtes puissante! Que vous produisez de merveilleux effets dans les âmes! Car de même que le soleil nous éclaire incomparablement davantage par lui-même, lorsqu'il darde d'aplomb ses rayons sur notre hémisphère, que par l'entremise de la lune et des étoiles, à qui il communique sa lumière après qu'il nous a quittés, aussi le Sauveur nous communique une grâce tout autrement efficace et abondante par le sacrement de son corps qu'il unit immédiatement au nôtre, que par les autres où il n'agit que par la vertu qu'il leur communique. Disons-le de même de ses divers mystères et états. Ce soleil de justice, formé dans la plénitude des temps, a passé en accomplissant sa course par divers signes, d'où il influe sur les âmes, je veux dire qu'il a passé par un grand nombre de mystères par le moyen desquels il fait sur nous une effusion abondante de son amour, et opère puissamment différents effets de la vie de grâce et de sainteté. Chaque mystère et chaque état ont une grâce singulière, et n'enferment pas celle d'un autre; la grâce de l'enfance est différente de celle de sa vie conversante, celle de la transfiguration n'est pas la même que celle de la sépulture. Mais dans l'Eucharistie tout est réuni et renouvelé, tous les travaux de la vie cachée et publique, ce que nous ont mérité les premières larmes de son enfance jusqu'à son dernier soupir sur la croix.

Mais, pour dire quelque chose encore de plus fort, et qui nous marque d'une manière plus sensible l'excès de la charité et de la magnificence de notre Dieu, il fait par le moyen de ce mystère en faveur de chacun des chrétiens, ce qu'il a fait en faveur de cette humanité particulière, à laquelle son Verbe s'est uni dans celui de l'Incarnation; il nous élève en quelque sorte à cette même dignité, et comme l'union hypostatique a été la source et le principe de cette plénitude de grâces dont l'Humanité de Jésus-Christ a été inondée, de même l'union Eucharistique est la plus excellente, la plus parfaite et l'origine de toutes celles qui se font dans l'ordre de la grâce; il veut nous rendre participants de sa divinité, nous transformer en lui, nous rendre une même chose avec lui par une unité si étroite, si intime et si incompréhensible, que pour nous la faire concevoir il la compare à celle qui est entre lui et son Père céleste; c'est pourquoi les saints Pères appellent cet auguste mystère l'extension, la suite, et comme une continuation de celui de l'Incarnation.

Le Verbe éternel, dit saint Augustin, était l'aliment des anges qui se nourrissaient de sa substance avec un plaisir toujours nouveau. Cette nourriture était trop forte et trop solide pour des enfants d'Adam; il la fallait proportionner à leur faiblesse, c'est ce qu'il a fait par le moyen de l'incarnation, le chef-d'œuvre de ses ouvrages. Le Verbe s'est fait chair, afin que, se mêlant avec la nôtre sous les apparences d'un pain matériel, il devînt propre à nourrir les hommes qui étaient des enfants. Ne sortons point de cette comparaison, elle est trop belle et trop naturelle, éclaircissons-la seulement un peu. La nourrice et l'enfant prennent le même aliment, mais parce que cet aliment est trop solide en lui-même pour l'enfant, la nourrice le prend, le fait passer dans son estomac, où il se change en chyle, par la vertu de la chaleur naturelle, et fait couler ce sang blanchi, cette nourriture incarnée de sa mamelle dans la bouche de son petit, qui y trouve l'entretien de sa vie.

Voilà ce qu'a fait le Fils de Dieu; comme

Verbe incréé, il était un aliment trop solide pour des hommes grossiers ; il a pris un corps passible, il s'est revêtu de la forme d'esclave, *Verbum caro factum est.* (*Joan.*, I.) Mais parce que nous aurions eu horreur de manger de la chair, et de boire du sang, puisque la seule image de cette manière de se nourrir de lui révolta les Capharnaïtes qui le prirent grossièrement, qu'a-t-il fait ? Son amour ingénieux a opéré le même miracle que la nature dans le sein de nos mères ; il a blanchi cette chair et ce sang, en a fait un lait que nous suçons sous les symboles eucharistiques, qui entretient la vie divine et surnaturelle que nous avons reçue au baptême.

Et ne vous imaginez pas que parce que nous avons comparé cette nourriture incorruptible au lait, elle ne soit que pour les faibles, et ceux à qui saint Paul dit : *Je ne vous ai nourris que de lait, et non pas de viandes solides, parce que vous n'en étiez pas capables, et que vous êtes encore charnels.* Ecoutez le même saint Augustin, ou plutôt ce que Jésus-Christ lui fit entendre peu avant sa conversion ; *Je suis la nourriture des forts, croissez,* lui dit-il, *et puis vous me mangerez, vous ne me changerez pas en votre substance, c'est vous qui serez changé en moi.* Heureuse transformation par le moyen de laquelle nous ne sommes plus avec Jésus-Christ qu'une même chair et un même esprit; la vie des sens et de l'esprit humain est anéantie, ou plutôt ils ne vivent que de l'esprit de Dieu : *perit quodam modo humana mens, et fit divina.* (S. Aug.) Oh ! de quelle force ne sommes-nous pas revêtus, puisque nous nous revêtons de celui qui est la force de Dieu, pour qui c'est un jeu de terrasser le fort armé, et d'enlever toutes ses dépouilles ! Ah, si ce pain mystérieux cuit sous la cendre, qu'un ange présenta à Elie à son réveil, pain qui n'était qu'une figure de celui que l'ange du grand conseil nous donne à manger, fortifia tellement ce prophète, abattu de lassitude et d'ennui, qu'il fut en état de continuer son voyage et de marcher sans relâche durant quarante jours, sans autre soutien, jusqu'au mont Horeb ! que sera-ce du pain eucharistique? Quel renouvellement de force et de courage n'y puiserons-nous pas ? L'ancienne Eglise en était si persuadée, qu'elle relâchait quelque chose de la sévérité de sa discipline, pour ne pas priver de ce puissant secours ceux de ses enfants qu'elle avait mis en pénitence, et qu'elle prévoyait devoir être engagés à confesser Jésus-Christ devant les persécuteurs de la foi ; elle abrégeait le temps prescrit par les canons pour ces exercices laborieux, afin de les réconcilier et les munir de l'Eucharistie ; estimant qu'il était comme impossible de ne pas succomber à une tentation aussi violente que celle des tourments, sans être armé : *Mens deficit,* dit saint Cyrien, *quam Eucharistia non erigit, et accendit.* Saint Augustin ne fait pas difficulté d'attribuer la force invincible et le courage plus qu'héroïque que saint Laurent fit paraître sur son gril ardent, à cette viande céleste dont il s'était rassasié, et à ce vin dont il s'était saintement enivré. *C'est,* dit-il, *ce qui le rendait aussi insensible aux tourments, que s'il eût souffert en un corps étranger et emprunté, et lui donnait l'assurance d'insulter au tyran.*

Il n'est pas présentement difficile de rendre raison pourquoi la plupart des chrétiens sont si faibles, que leur charité ne se trouve pas à l'épreuve de la plus légère tentation, et plie au moindre vent comme un roseau : leur âme est toute languissante, percée de plaies, desséchée par le feu des passions, sans lumière et sans force pour résister à ses ennemis ; enfin il ne paraît en eux aucucune marque de cette génération céleste, je veux dire l'adoption en Jésus-Christ, à qui ils ont été incorporés par le baptême ; ah, c'est qu'ils négligent de se fortifier par l'Eucharistie. Un homme épuisé d'esprits faute de nourriture, manque de vigueur et de force, il n'a presque plus de mouvement ; mais lorsqu'il a pris quelque nourriture succulente, ou quelques gouttes d'essence, alors il se trouve en état de reprendre son travail, ou de continuer son chemin.

La victime adorable de nos autels est la la nourriture de nos âmes, ainsi que vous venez de le voir; nous avons des inclinations basses et animales, nous sentons la loi impérieuse des membres qui fait effort pour nous rendre captifs sous celle du péché ; dès que nous nous armons de courage pour circoncire nos inclinations vicieuses, le cœur nous manque, le couteau nous tombe des mains : allons donc nous munir du Sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ ? Puisons-y de la force et du courage ; il nous soutiendra dans le chemin qui conduit aux vrais biens, qu'il figure et qu'il promet.

Mais vous serez sans doute surpris, et avec justice, de ce qu'on en voit tant qui, nonobstant la participation fréquente de ce pain des forts, source si abondante de grâces, en sont si dénués, paraissent si faibles et si languissants. Hélas ! une seule communion bien faite nous devrait rendre en quelque sorte impeccables et inébranlables aux attaques du diable, il suffirait de bien manger une fois ce pain des anges pour ne mourir jamais. Voyez ce qui arriva aux apôtres au jour de la Pentecôte, quel prodigieux changement ! Le Saint-Esprit comme un feu dévorant, consuma tout ce qui restait en eux de charnel, et les rendit des hommes tout spirituels et tout divins. Le corps du Sauveur n'est-il pas aussi puissant pour opérer les mêmes effets que le Saint-Esprit? Ne recevons-nous pas ce même Esprit joint à sa chair sacrée? Cependant, après tant de communions, nous sommes toujours si imparfaits, pleins de passions, sujets aux mêmes chutes, toujours aussi vains, aussi colères, aussi vindicatifs, aussi sensuels et immortifiés qu'auparavant ; nous reculons, bien loin d'avancer, nous devrions être tout de feu, et nous sommes tout de glace; notre

âme devrait s'engraisser étant assise presque tous les jours à la table du prince, et elle demeure toujours dans une maigreur qui fait peur. Le défaut ne vient pas sans doute de la qualité de la viande, qui est un suc de vie ; ce serait un blasphème de le penser, c'est uniquement celui de notre disposition; car on ne reçoit de grâces qu'à proportion des dispositions qu'on apporte à la sainte table, et une mauvaise disposition y fait trouver la mort, mais une mort qui n'a en partage que l'horreur, la corruption, les supplices, les ténèbres et le désespoir. Voyons quelles sont ces dispositions si essentielles : c'est ce que je vous ai promis en mon second point.

SECOND POINT.

C'est une chose commune à tous les sacrements, de n'opérer qu'à mesure qu'on y apporte de dispositions; il en est comme du feu qui veut trouver des matières sèches et combustibles, et ne prend que difficilement au bois vert et humide. L'Eucharistie veut trouver des dispositions d'autant plus grandes, qu'elle est le plus excellent des sacrements, et comme elle est une suite et une étendue de l'Incarnation, il faut que le même Esprit qui a préparé la sainte Vierge par la plénitude de ses grâces, pour former dans elle le corps mortel du Fils de Dieu, prépare les âmes des chrétiens pour recevoir ce même corps, mais impassible et glorieux. Il y a des dispositions éloignées, il y en a de prochaines ; les éloignées sont celles dans lesquelles on doit s'être établi longtemps auparavant : les prochaines sont les saintes affections auxquelles on tâche de s'exciter peu avant que de s'approcher de la sainte table. Les éloignées sont incontestablement les plus nécessaires; car s'il arrivait par hasard que par des distractions involontaires on fût privé de sentiments de dévotion, et qu'on ne formât pas comme il faut des actes intérieurs, ou qu'on ne récitât aucune prière vocale, ce défaut ne serait pas imputé ; mais si on manquait des premières dispositions, bien loin de recueillir du fruit, on s'attirerait une effroyable condamnation.

Quelles sont donc ces dispositions si nécessaires et si indispensables ? Apprenons-les des saints Pères de l'Eglise, qui sont les oracles que nous devons consulter en ces matières, puisque le Saint-Esprit a parlé par leur bouche. Ecoutez donc le grand saint Basile, cette brillante lumière de l'Eglise d'Orient : *Celui*, dit-il, *qui n'ayant pas cette charité qui nous presse et nous porte à ne vivre que pour un Dieu mort pour tous, ose s'approcher de l'Eucharistie, afflige le Saint-Esprit. Il est donc nécessaire*, ajoute-t-il, *que celui qui veut communier en mémoire de Jésus Christ, mort et ressuscité pour nous, ne soit pas seulement pur de toute impureté de la chair et de l'esprit, mais encore qu'il fa se paraître clairement qu'il le fait en mémoire de celui qui est mort et ressuscité pour nous, en montrant qu'il est mort au péché, au monde, à soi-même, et qu'il ne vit plus que pour Dieu, en Jésus-Christ notre Seigneur.*

Ecoutez saint Chrysostome, qu'on peut appeler le *Docteur de l'Eucharistie;* il ne parle pas moins clairement des dispositions qu'il y faut apporter que de la réalité de la présence de Jésus-Christ; il veut une extrême pureté, une charité ardente , jointe à une frayeur religieuse, de peur que si nous nous en approchions témérairement, nous ne soyons punis, et n'amassions des charbons ardents sur nos têtes. Jésus-Christ, dit-il, appelle des aigles ceux qui s'approchent de son corps, pour montrer qu'il faut que ce soit des âmes sublimes et élevées qui n'aient rien de commun avec la terre, qui ne penchent pas en bas, et ne rampent pas dans l'amour des créatures, mais qui volent sans cesse vers les choses hautes, et dont l'esprit contemple fixement le soleil de justice avec une vue pénétrante et des yeux perçants. Ce n'est donc pas assez d'avoir quitté le péché, et de s'être retiré de ses désordres, il faut de plus avoir le Saint-Esprit dans son cœur, et une riche abondance de bonnes œuvres, une âme sincère, un cœur pur, une conscience irréprochable. Ce n'est pas assez d'être retiré de la boue et de la fange, mais qu'on voie reluire en vous une blancheur et une beauté particulières. Si le roi de Babylone ne choisit parmi les captifs qu'il emmena de Jérusalem que ceux d'entre les jeunes hommes qui étaient beaux de visage et d'une taille avantageuse, combien sommes-nous plus obligés d'être beaux intérieurement, parés magnifiquement, d'avoir une robe précieuse et une beauté qui reluise sur le visage invisible de l'âme, de porter une chaussure vraiment royale, la ceinture de la vérité, et d'être tout couverts d'ornements où brillent l'or et les pierreries? Il faut être, selon saint Denis, purifié des fantômes et des images qui restent des déréglements passés par une habitude et un amour divin sans aucun mélange, et parvenus à cette immobilité, et cette vigueur toujours agissante, par une application constante et invariable aux choses de Dieu, autant que la condition dans laquelle on est engagé et l'infirmité humaine le peuvent permettre. Saint Justin le Martyr veut qu'on ait entièrement dépouillé le vieil homme, qu'on suive uniquement dans sa conduite les maximes du nouveau, et que la vie réponde à la noblesse et à la sainteté de la naissance qu'on a reçue dans le sein de l'Eglise.

Les Pères latins n'exigent pas de moindres dispositions que les grecs : *La vie*, dit saint Ambroise, *est dans la participation de l'Eucharistie, parce que Jésus-Christ s'y rend notre nourriture; que celui donc qui veut recevoir la vie dans ce sacrement change de vie, de peur que, s'il reçoit dans un cœur impur l'auteur de toute pureté, ce remède céleste ne se change pour lui en poison , et qu'il ne trouve la mort où il devait trouver la vie. Les fidèles*, dit saint Augustin, son incom-

parable disciple, *qui veulent se nourrir du corps de Jésus-Christ, doivent travailler à se rendre eux-mêmes le corps de Jésus-Christ, pour n'agir en toutes choses que par le mouvement de cet Esprit adorable. Qu'ils ne soient donc pas des membres pourris qui méritent d'être retranchés, ni des membres contrefaits qui déshonorent le Sauveur; qu'ils soient beaux, qu'ils soient saints, qu'ils soient bien proportionnés.*

Je vous épouvanterais trop, si je continuais de rapporter tout ce que les saints Pères nous ont laissé des dispositions qu'il faut apporter à la sainte table, à laquelle Jésus-Christ n'invite que ses chers amis, outre que j'excéderais de beaucoup les bornes ordinaires. Je n'ai pas prétendu, par le peu que je vous ai cité de ces autorités vénérables, vous détourner de la fréquente participation de l'Eucharistie, à Dieu ne plaise! mais vous avertir seulement de vous éprouver sérieusement, ainsi que vous l'ordonne l'Apôtre, de peur que vous ne trouviez la mort dans la source même de la vie.

Il faut donc être solidement établi dans une vie chrétienne, pénitente, laborieuse; car on doit dire avec plus de justice de ce pain spirituel ce que saint Paul a dit du pain matériel, que celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger : *Qui non laborat non manducet.* (II *Thess.*, X.) La manne n'était que pour ceux qui avaient soin de prévenir le lever du soleil pour aller la ramasser et en faire leur provision; les paresseux la trouvaient fondue. C'est pourquoi Jésus-Christ nous exhorte de travailler pour avoir non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure pour la vie éternelle, qu'il nous doit donner comme le plus excellent gage de son amour : *Operamini non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam.* (*Joan.*, VI.) On acquiert droit à cette nourriture sacrée, quand on s'acquitte avec fidélité, chacun dans son état, de la pénitence imposée à tous les enfants d'Adam, de manger son pain à la sueur de son visage; rien, au contraire, n'indispose plus à la recevoir avec fruit qu'une vie oisive et fainéante. Quelle est donc l'illusion de ces femmes mondaines dont la vie n'est qu'un cercle de divertissements auxquels elles n'apportent presque d'autre interruption que celle qui est nécessaire pour s'en délasser et pour éviter le dégoût, lesquelles prétendent cependant passer pour dévotes et, en cette qualité, être admises à la participation fréquente de l'Eucharistie? Quoi! Vous êtes si aveuglées par vos cupidités que vous ne voyez pas que votre vie est une vie païenne, que celles qui vivent dans les délices sont mortes, que le fruit de la croix ne sera pas appliqué aux ennemis de la croix, et que vous faites d'inutiles efforts pour accorder Jésus-Christ et le monde? Est-ce là l'exemple que vous a donné ce divin Sauveur, lui qui a été dans les travaux dès sa plus tendre jeunesse et qui a consacré tous les moments de sa vie, sans en perdre un seul, à l'œuvre de notre salut? Il ne rassasie que ceux qui marchent à sa suite comme ce peuple qui le suivit dans le désert pour se nourrir de sa parole, et sont en danger de tomber en défaillance à cause de la grande fatigue du chemin, faute d'avoir pris de la nourriture.

Cela nous marque que, pour profiter de l'Eucharistie, il faut en être saintement affamé, comme la nourriture ne profite qu'à ceux à qui l'exercice fait naître l'appétit. Saint Chrysostome dit que nous devrions avoir la même avidité pour ce pain des anges qu'en font paraître les enfants pour le lait de leurs mères. Voyez, dit ce Père, avec quelle impétuosité ces petits s'élancent sur la mamelle de leurs nourrices pour sucer cette douce liqueur; il faudrait courir nous désaltérer dans cette fontaine intarissable de vie, avec la même ardeur qu'un cerf vivement poursuivi par des chasseurs et par une meute entière de chiens, lequel, haletant de soif, couvert de sueur et de sang, fait de nouveaux efforts et de nouveaux bonds pour aller se désaltérer dans un courant d'eau vive : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum.* (*Psal.* XLI.) Tel était le saint empressement des Catherine de Sienne, des Thérèse, des Philippe de Néri, des Madeleine de Pazzi; leur âme, ainsi qu'une terre aride et sablonneuse, ouverte en mille et mille endroits durant les ardeurs de la canicule, pour recevoir quelques gouttes de pluie, était toute consumée et desséchée par l'excès du divin amour; leur corps même s'en ressentait et tombait comme celui de l'épouse dans une heureuse défaillance.

Que cette disposition est rare! On ne trouve néanmoins que trop de personnes, principalement du sexe, qui prétendent avoir la dévotion en partage, lesquelles témoignent une ardeur et une avidité extrêmes pour se rassasier de ce pain de vie. Mais que cet empressement m'est suspect! Qu'il est rare qu'il soit produit véritablement par le feu de la charité! Car, pour me servir de la comparaison de saint François de Sales, comme il y a une faim causée par une chaleur étrangère et qui vient de la force attirante de l'estomac et non pas d'une louable digestion, de même il y a une faim déréglée de l'Eucharistie, qui peut être produite par la vanité ou par une espèce de sensualité spirituelle, à cause de quelque goût et de quelque consolation sensible qu'on en reçoit. Mais quelle est la marque pour discerner cette faim qui a son principe dans le dérèglement des humeurs de l'âme, de celle qui vient de sa bonne constitution et de son bon tempérament? La chose n'est pas bien difficile. Examinons si nous avons faim et soif de la justice, si nous ne désirons rien des choses de ce monde; si nous nous y considérons comme étrangers, si nous soupirons pour la Jérusalem céleste; si nous sommes fidèles à recevoir les humiliations et les diverses épreuves que la Providence ménage à ses élus; si nous avons autant

d'éloignement des moindres péchés véniels et de tout ce qui peut blesser la délicatesse d'un Dieu jaloux, que des crimes les plus énormes ; enfin, si nous sommes près à nous sacrifier à la gloire du Père céleste avec la victime que nous recevons ; voilà les marques les moins équivoques pour juger de notre faim spirituelle.

Je n'ai pas besoin de prescrire à des âmes ainsi disposées ce qu'elles doivent faire pour se disposer à la réception actuelle de cet auguste sacrement, l'onction du Saint-Esprit les instruit assez ; mais il y en a d'autres dont saint Bonaventure dit que par leur tiédeur, leur manque de dévotion et d'attention, elles reçoivent leur jugement, parce qu'elles font injure à un mystère si saint, ne le discernant pas d'un pain ordinaire.

Quoique l'Eucharistie doive être l'unique objet de nos désirs, et que nos cœurs doivent être toujours en mouvement vers elle, notre infirmité, néanmoins, est si prodigieuse que, si nous n'avons soin de réveiller de temps en temps notre foi, nous communions presque sans aucun sentiment de dévotion, mais seulement par coutume et par habitude. C'est un effet de notre faiblesse naturelle que plus les choses nous deviennent familières et ordinaires, quelque excellentes qu'elles soient d'ailleurs, nous en sommes moins frappés, l'impression qu'elles font sur notre esprit devenant toujours plus légère et plus superficielle ; on ne l'expérimente que trop dans tous ses exercices de dévotion.

La raison en est que l'habitude se change en nature, et que les actions naturelles se font presque sans réflexion : car quoiqu'il y ait dans les bonnes œuvres une accoutumance louable qui enferme un mouvement continuel de l'esprit de Dieu, il y en a aussi une autre qui est mauvaise et qui, dans la continuation des bonnes œuvres, met l'esprit de l'homme en la place de celui de Dieu ; et c'est cette habitude qui nous ôte le sentiment de ferveur et de dévotion. C'est pourquoi nous devons tâcher de ne nous approcher de cette sainte table qu'avec des sentiments de piété toujours nouveaux, disant comme les Juifs la première fois qu'ils aperçurent la manne : *manhu, quid est hoc?* (*Exod.*, XVI.) Leur admiration pour ce pain pétri de la main des anges passa bientôt, le dégoût succéda : gardons-nous bien de nous y accoutumer; ainsi, que notre admiration, notre frayeur, notre reconnaissance soient toujours nouvelles comme celles des anges, qui plus ils contemplent ce soleil de justice, plus ils désirent de le contempler, leur rassasiement ne faisant qu'augmenter leur faim.

Ceux qui ne communient pas souvent devraient prendre les trois jours qui précéderont leur communion, ou du moins la veille, pour s'y mieux préparer et pour ranimer leur foi. Aman, favori d'Assuérus, pour marquer à quel comble de gloire il était parvenu, disait : *Cras etiam cum rege pransurus sum.* (*Esth.*, V.) Vous êtes assis à la table du Roi des rois, c'est lui même qui se donne à vous comme le plus délicieux de tous les mets. Pourquoi sentez-vous si peu cette faveur? La meilleure manière d'entendre la messe est de suivre le prêtre, de se conformer à tout ce qu'il dit et ce qu'il fait, ou plutôt se joindre à Jésus-Christ le prêtre invisible, et d'entrer dans ses dispositions intérieures d'humiliation, d'adoration, de sacrifice, d'amour et de reconnaissance envers son Père. Ah ! il faudrait, s'il était possible, en présence d'un Dieu si magnifique, si libéral et si prodigue de soi-même, s'exhaler en reconnaissance, se fondre et se liquéfier d'amour !

C'est surtout après la sainte communion. Vous devez, en ces moments précieux, vous recueillir en vous-même et ramasser toutes les puissances de votre âme pour admirer, pour louer, bénir, adorer celui que vous possédez. Il est important de cacher le feu que l'on porte pour en sentir la chaleur, avant que de le découvrir et de le répandre au dehors par des paroles qui en emportent souvent l'ardeur et nous laissent ensuite dans la froideur et dans la sécheresse. Goûtez donc combien le Seigneur est doux ; écoutez ce qu'il vous dit au dedans de vous-même, ses paroles sont esprit et vie. Représentez-lui tous vos besoins avec confiance, lui protestant que vous ne vous séparerez pas de lui qu'il ne vous ait donné sa bénédiction, ou plutôt toute la bénédiction que vous devez lui demander est de n'en être jamais séparé.

Retournez toutefois à vos occupations ordinaires, quoique avec un secret gémissement; mais que toutes vos actions jusqu'aux plus naturelles paraissent animées de l'esprit de Jésus-Christ et causent de l'édification à ceux avec qui vous vivez.

Veillez pour cet effet sur tous vos mouvements intérieurs et extérieurs, afin qu'il ne vous échappe rien qui blesse ou la charité ou la modestie, car c'est une espèce de sacrilége, selon saint Chrysostome, de proférer des paroles de bouffonnerie avec une langue teinte et empourprée de ce sang adorable, devenue par là plus brillante qu'une épée d'or. Quoi! vous venez de vous rassasier de la nourriture des anges et vous souillez votre bouche avec ces ordures! Ah! tâchez de mieux conserver un parfum si précieux! Ne faites rien qui en puisse dissiper l'odeur, et qui vous indispose pour la prochaine communion, car une communion bien faite est la meilleure de toutes les préparations pour la suivante.

Que cette viande céleste nous soit donc toujours présente, puisqu'elle doit toujours demeurer en nos cœurs et que le regard continuel dont nous l'honorerons et l'adorerons dans nous-mêmes nous fasse comprendre l'excellence qu'elle a par-dessus la manne qui n'a pas préservé les Juifs de la mort, au lieu que celle-ci est vivante et fait vivre éternellement non-seulement les âmes, mais encore les corps, étant comme une semence de vie qui ranimera un jour nos cendres.

C'est par le moyen de ces dispositions que vous trouverez une surabondance de vie dans la divine Eucharistie, que vous demeurerez en Jésus-Christ et qu'il demeurera en vous selon sa promesse, si fortement enracinés dans sa charité, que ni l'affliction, ni les plaisirs, ni les richesses, ni les persécutions, ni la violence, ni la vie, ni la mort, ni les choses présentes, ni toutes les créatures ne pourront nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ, qui nous consommera en lui et nous fera vivre de la vie dont il vit dès le commencement dans le sein de son Père, qui n'est autre que la vie de la gloire.

SERMON XLIX.

JÉSUS-CHRIST NOTRE ROI DANS L'EUCHARISTIE.

Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. (*Matth.*, XXVIII.)

Je suis moi-même toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles.

Le Fils de Dieu n'est pas seulement roi à raison de sa naissance éternelle dans le sein de son Père, selon laquelle il dit lui-même au livre de la Sagesse : *C'est par moi que les rois règnent et que les princes commandent;* il l'est encore par le titre de sa naissance temporelle au sein de Marie, ainsi que les prophètes l'avaient prédit si longtemps auparavant. Ne fut-il pas déclaré tel à sa naissance par un nouveau phénomène allumé dans le ciel pour attirer à sa crèche trois rois d'Orient, et à sa mort par le soleil qui s'éclipsa pour marquer son deuil? Mais cette mort, bien loin de finir son règne, ainsi qu'elle fait celui des rois de la terre à qui elle enlève impitoyablement leur couronne après qu'ils en ont joui quatre jours, cette mort, dis-je, l'affermit puissamment et devient le commencement d'un règne et plus absolu et plus étendu, car, pour récompense de son sacrifice, il est établi, par un titre nouveau, roi sur la montagne sainte de Sion, c'est-à-dire sur l'Eglise universelle; toute puissance lui est donnée au ciel et en la terre, tout genou fléchit dorénavant à la seule prononciation de son nom sacré, soit dans le ciel, soit sur la terre, soit dans les enfers. Il est monté dans le ciel par son ascension glorieuse, comme dans le lieu le plus digne de sa grandeur, pour régir de là l'univers, et n'en descendra que pour le juger à la fin des siècles; c'est ce qu'il nous marquait quelques jours avant sa Passion, par cette parabole d'un homme de grande naissance qui s'en allait dans un pays fort éloigné pour y prendre possession d'un royaume et s'en revenir ensuite, *accipere sibi regnum, et reverti.* (*Luc.*, XIX.)

Ne croyez pas que ces paroles favorisent en aucune sorte l'erreur de Calvin, qui prétend qu'il ne doit retourner sur la terre qu'à son dernier avénement, comme s'il n'avait pas d'autres moyens de se rendre parmi nous que celui d'une présence sensible et palpable. Il n'en est pas de lui comme des monarques de la terre qui, possédant divers états, et ne pouvant se partager en divers lieux, choisissent une des plus considérables villes de leur royaume pour y établir leur demeure, et envoient des vice-rois dans les lieux où ils ne peuvent résider et gouverner immédiatement. Notre divin Roi n'est pas moins puissant que rempli de bonté pour ses sujets; ainsi, sans quitter le trône de sa gloire où il est assis à la droite de son Père, il est resté parmi nous pour nous régir et nous faire sentir les effets de sa protection; c'est dans l'Eucharistie qu'il a établi son trône et qu'il exerce le triple empire qui lui a été donné, dans le ciel, sur la terre, et dans les enfers. Son règne dans le ciel est un règne de gloire, celui de la terre est un règne de miséricorde, celui des enfers est un règne de justice et d'une souveraine rigueur. Tout se trouve réuni dans l'adorable mystère de nos autels; c'est de ce trône que veut parler saint Jean dans la divine *Apocalypse*, lorsqu'il dit : *Je vis au milieu du trône l'Agneau, qui était comme une victime égorgée.* Jetons-nous aux pieds de Marie, sur le sein de laquelle il était en sa divine enfance comme sur un trône de grâce, pour obtenir les lumières de son divin Esprit; disons-lui pour cet effet avec le céleste ambassadeur : *Ave, Maria*

PREMIER POINT.

Ne semble-t-il pas que ce soit un vrai paradoxe de dire que Jésus-Christ réside dans l'Eucharistie comme dans un trône de gloire? En effet, s'il est roi, où est sa couronne? Où est son sceptre? Où est son lit de justice? Où sont ses gardes? Où sont ses courtisans? S'il est roi, son royaume n'est pas de ce monde, ainsi qu'il le disait à Pilate, et il est encore comme il était alors, un roi de souffrances, un roi d'opprobres et d'humiliations.

C'est néanmoins une vérité très-certaine, que les impies mêmes et les pécheurs les plus endurcis et les plus vendus au mal sont forcés de reconnaître, car ils sont comme nécessités par une espèce d'instinct naturel de se prosterner devant cette hostie redoutable; témoin cet insolent duc d'Aquitaine, que saint Bernard rangea à son devoir par ce moyen. Les empereurs, les impératrices, les rois, les reines, tous les grands de la terre, qui professent le christianisme, font gloire de s'abaisser, de s'humilier, de s'anéantir devant elle, et de déposer à ses pieds leurs diadèmes et toutes les marques de leur grandeur.

Les anges, dit saint Chrysostome, qui descendent du ciel en foule pour environner le trône de l'Agneau et lui faire une brillante escorte, sont obligés de se faire un voile de leurs ailes, pour n'être pas éblouis par l'éclat de la lumière qui sort de ce mystère terrible, et les démons éprouvent qu'il est dans cet état humilié un roi terrible, qui règne sur eux avec un sceptre de fer; ils en sont tellement saisis d'épouvante, qu'ils s'enfuient dans les enfers avec d'horribles hurlements, pour n'être pas percés par ces rayons si vifs.

Pouvons-nous nous souvenir de ces anciens pénitents, couchés aux portes des églises, exposés à toutes les injures de l'air, couverts de sacs et de cilices, nourris de cendres et de leurs larmes, passant plusieurs années dans les jeûnes, les veilles, les gémissements, les macérations de la chair, avant que de pouvoir seulement mériter la vue de l'Eucharistie, sans tomber d'accord de cette vérité, et nous écrier avec ces peuples que la vue seule de l'arche frappait de mort : Qui pourra subsister en la présence de ce Seigneur, ce Dieu si saint? *quis poterit stare in conspectu Domini Dei sancti hujus?* (I *Reg.*, VI.)

Mais sans remonter à ces siècles heureux, où la discipline de l'Eglise était en sa vigueur, pouvez-vous être les spectateurs de ces processions augustes et solennelles, où l'Eglise s'efforce de faire paraître le profond respect dont elle est pénétrée pour son divin Epoux, la pureté extraordinaire qu'elle exige de ses ministres, et les cérémonies augustes avec lesquelles ils sont consacrés, sans avouer que l'Eucharistie est un trône de gloire, que tout ce qu'il y a eu de grand et de glorieux dans la Loi ancienne n'est rien en comparaison de la gloire suréminente que Jésus-Christ y reçoit, et que Salomon n'a jamais été revêtu dans toute sa gloire comme ce lis des vallées, c'est ainsi que Jesus-Christ s'appelle dans les *Cantiques*, et n'a jamais reçu des hommages si profonds et si universels.

Venons à la raison principale qui nous oblige de regarder ce sacrement par excellence comme un trône de gloire pour Jésus-Christ : c'est qu'il y fait paraître toutes ses divines perfections d'une manière si admirable, qu'on peut dire qu'il y a renfermé comme en abrégé et en raccourci toutes ses merveilles, *memoriam fecit mirabilium suorum.*

Et premièrement sa puissance. O Dieu! que de merveilles! que de prodiges! que de miracles différents! Je vois toutes les lois de la nature changées et renversées par le maître de la nature; les accidents subsistent sans sujet, et produisent le même effet que produirait leur substance; un même corps se trouve en plusieurs endroits à la fois; il est un, et il se multiplie; il est dans le lieu, et il n'occupe pas de place; il est tout entier, avec toutes ses parties, sous la moindre particule d'une hostie; il est solide sans pouvoir être touché, réellement présent sans être perceptible à nos sens; ce corps glorieux ne croît pas par la consécration de plusieurs hosties, et ne se diminue pas par leur consomption; lorsqu'on rompt et qu'on divise l'hostie, il n'est point divisé, ni intercepté non plus que le rayon du soleil lorsqu'on casse le verre sur lequel il reluit; si l'hostie tombe, le corps ne tombe pas, il change seulement de place, parce qu'il est impassible et exempt de toute altération; quand les espèces se corrompent, il ne se corrompt point, mais il cesse d'être présent; voilà une partie des miracles qui font éclater la toute-puissance de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

Sa force n'y paraît pas moins; il y est comme un général d'armée au milieu de ses troupes, et c'est ce qui rend l'Eglise plus terrible à ses ennemis qu'une armée rangée en bataille; il y est comme l'ange dans cette nuée obscure et ténébreuse dont il est parlé dans l'*Exode*, d'où il mettait le peuple juif à couvert des insultes des Egyptiens, et lançait des flèches, des foudres et des carreaux sur leur camp; il y communique à nos âmes une force toute divine qui les fait avancer à grands pas dans les voies de la perfection, qui les fait triompher du monde avec tout ce qu'il a de faux charmes, de fausses maximes, de fausses craintes, je veux dire de plus capable d'imprimer de la terreur.

Que dirai-je de sa souveraineté? Ne fait-il pas bien paraître qu'il est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, lorsqu'il reçoit les adorations des têtes couronnées, et que les princes chrétiens viennent dans la posture la plus humiliée reconnaître qu'ils sont moins qu'un néant devant lui, et que c'est de sa providence qu'ils tiennent leur dignité suprême?

De son immensité et de son infinité, puisqu'il est présent dans tous les endroits du monde où s'offre le sacrifice non sanglant; de son immortalité, car non-seulement il y est revêtu de tous les douaires des corps glorieux, et par conséquent hors d'état de mourir de nouveau, mais parce qu'il communique à nos corps mêmes une semence de vie qui les fera ressusciter un jour incorruptibles et glorieux?

Sa bonté et sa sagesse y éclatent d'une manière si singulière et si admirable, que quand je parlerais le langage des anges, et que j'aurais reçu du ciel une éloquence pareille à celle des Basile et des Chrysostome, je ne pourrais vous en donner qu'une idée faible et imparfaite. On ne peut considérer attentivement l'excès de cette bonté et les inventions surprenantes de cette sagesse adorable, sans ressentir les mêmes mouvements que la reine de Saba, dont l'Ecriture dit qu'elle était toute ravie, hors d'elle-même, dans l'interdiction et une espèce d'extase, à la vue de la sagesse de Salomon, *non habebat ultra spiritum.* (III *Reg.*, X.)

Il trouve le secret de renouveler à tout moment le sacrifice de sa mort, de nous en appliquer les fruits, de nous faire manger sa chair et boire son sang sans horreur, de faire habiter en chacun de nous la plénitude de la divinité corporellement, de même à peu près qu'elle a habité dans le sein virginal de Marie, et même dans son humanité sacrée, ce qui a fait nommer à bon droit, par les saints Pères, l'Eucharistie une extension ou une continuation de l'Incarnation. Il a trouvé le secret de demeurer sur la terre sans cesser d'être au ciel, de contenter les vœux de l'Eglise triomphante et de la militante en les honorant l'une et l'autre de sa présence. Je ne m'étends pas davantage à vous développer toutes les vues de cette sagesse admirable,

puisque je ne fais autre chose dans chacun des discours de cette octave, non plus qu'à parcourir le reste des attributs qui éclatent dans ce mystère, car, outre que j'excéderais les bornes, je me sens attiré au trône de grâce, où il exerce l'empire de son amour et de sa miséricorde; c'est mon second point.

SECOND POINT.

Depuis le péché d'Adam jusques à l'incarnation, Dieu ne se communiquait plus aux hommes; il s'était retiré dans sa sainteté; c'était un Dieu sévère, un Dieu des vengeances, un Dieu rempli de colère et d'indignation, un Dieu inexorable et inaccessible. Les crimes des hommes, qui s'étaient multipliés à l'infini, avaient formé comme une nuée et un mur entre eux et lui, qui empêchait que leurs prières ne pénétrassent jusqu'à son trône, et le ciel était devenu un ciel de bronze et d'airain, qui n'envoyait aucune influence ni rosée sur la terre. Il est vrai que Dieu communiquait quelquefois avec le peuple juif, qu'il s'était choisi entre tous les autres pour se le consacrer; mais comme c'était un peuple dur, grossier, indocile, il traitait plutôt avec lui comme un maître avec ses esclaves que comme un père avec ses enfants; il ne se montrait à lui qu'avec un tel appareil de grandeur, de puissance et de majesté, que, bien loin de lui inspirer de la confiance, il ne lui imprimait que de la crainte et de la terreur; il ne paraissait qu'au milieu des tonnerres et des tourbillons de feu, de sorte que ce peuple effrayé s'écriait et disait à Moïse : Parlez-nous vous-même, et nous vous écouterons, mais que le Seigneur ne nous parle point, de crainte que nous ne mourions, *Non loquatur nobis Dominus, ne forte moriamur.* (*Hebr*, XII.) Et Moïse lui-même, tout accoutumé qu'il était de traiter avec Dieu, était quelquefois saisi de frayeur et d'épouvante, tant ce qu'il voyait était terrible.

L'Ancien Testament, loi de crainte, a fait place au Nouveau, loi d'amour; ce Dieu de majesté s'est revêtu d'une chair sensible et d'un corps mortel; il a désarmé ses yeux de ces éclairs qui nous auraient fait trembler : *Apparuit humanitas et benignitas Salvatoris nostri.* (*Tit.*, III.) Il a conversé familièrement avec les hommes, et fait ses délices de vivre avec eux. Quoiqu'il soit le Roi des rois, et que les plus puissants monarques ne soient pas dignes d'être ses esclaves, il n'a pas voulu paraître avec toute cette magnificence, cette pompe et cet éclat extérieur qui les environnent; il s'est rendu accessible, doux et traitable aux plus méprisables d'entre les hommes; il les a tous généralement invités d'aller à lui pour trouver du soulagement à leurs peines, et non-seulement il les a invités de venir à lui, mais il les est allé chercher comme des brebis égarées, avec des fatigues et des travaux incroyables. Combien de fois a-t-il voulu les pouvoir rassembler sous ses ailes, comme une poule fait ses poussins? Ses entrailles étaient émues de compassion, déchirées de douleur à la vue de nos misères temporelles et spirituelles; rebuta-t-il la femme pécheresse lorsqu'elle vint se jeter à ses pieds? Ne fit-il pas gloire, au contraire, d'être appelé l'ami des pécheurs et des publicains?

Enfin étant mort sur une croix pour expier nos crimes, et monté au ciel pour y faire l'office d'avocat et de pontife auprès de son Père, il a voulu encore demeurer parmi nous, afin que nous puissions recourir à lui avec plus de facilité et de confiance; et c'est dans l'Eucharistie qu'il a placé son trône; c'est là où il nous attend pour recevoir nos hommages et le tribut de nos louanges, et pour nous départir ses grâces. Je ne fais pas difficulté de dire que cet état, où il se réduit pour notre amour, inspire encore plus de confiance que son humanité sacrée revêtue d'une chair sensible.

Il est vrai qu'il n'a jamais rejeté un pécheur tandis qu'il était sur la terre; ce charitable médecin n'a eu que de la compassion pour les injures et les outrages de ses malades frénétiques; ses paroles avaient la douceur d'un rayon de miel; néanmoins l'éclat de sainteté qui rejaillissait de son visage adorable inspirait de la crainte et de la confusion aux pécheurs; voyez-le dans Madeleine, qui, quoique pleine d'une louable impudence et d'une sainte effronterie, comme parle saint Augustin, n'osa l'aborder que par derrière, *accessit retro secus pedes ejus* (*Luc.*, VII); elle se jeta à ses pieds, les baisa, les arrosa de ses larmes, les essuya de ses cheveux sans oser lui parler; de même saint Pierre fut si saisi d'épouvante la première fois qu'il eut l'honneur de le recevoir dans sa barque et jeta, par son ordre, le filet, qu'il s'écria : Seigneur, retirez-vous de moi, car je suis un pécheur, *stupor enim circumdederat eum.* (*Luc.*, V.) Il n'en est pas de même dans l'Eucharistie, quoiqu'il y soit présent réellement; l'éclat de sa divinité et de sa majesté ne perce pas les voiles sous lesquels il est caché; nos yeux n'aperçoivent que du pain ordinaire, et l'état permanent de victime où il veut être dans cet adorable mystère nous doit inspirer un redoublement de confiance, car que n'obtiendrons-nous pas d'un Dieu immolé pour nous, et qui s'oublie à un tel point de sa grandeur pour nous marquer l'excès incompréhensible de son amour.

Si l'amour donc est capable d'inspirer la confiance, nous en pouvons avoir un sans bornes; l'amour est le grand mobile de ce mystère : tout y parle d'amour, tout y respire l'amour, tout y est fait par l'amour; c'est là que nous trouvons ce soleil dans son midi, et ce feu dans sa sphère; c'est de là que sortent les flammes qui brûlent heureusement les âmes bien disposées; c'est-là que le Sauveur nous dit, qu'ai-je pu faire pour vous que je n'aie pas fait? *Quid ultra debui facere, et non feci?* (*Isa.*, V.) C'est là où il nous donne tout ce qu'il a, en nous donnant tout ce qu'il est par l'effet d'une libéralité infinie; enfin c'est là qu'il nous fait paraître

une bonté si prévenante et des tendresses si amoureuses, qu'à moins d'un endurcissement effroyable il est impossible de n'en être pas touché et de n'en être pas charmé. Allons donc, mes chers frères, nous présenter avec une entière confiance au trône de grâce, *adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ*. (*Heb.*, V.)

Nous ne nous approchons pas d'une montagne sensible toute fumante d'éclairs et de tourbillons de feu ; nous n'entendons pas le son d'une trompette et le bruit de cette voix qui était si terrible que ceux qui l'ouïrent prièrent de ne l'entendre plus, car ils ne pouvaient porter la rigueur de cette menace : Si une bête touche la montagne, elle sera lapidée. Mais nous nous approchons de Jésus-Christ, le médiateur de la nouvelle alliance, et nous recevons l'aspersion de son sang, qui parle bien plus avantageusement que celui d'Abel ; le sang d'Abel criait vengeance, celui-ci crie miséricorde ; le premier demandait justice, celui-ci demande grâce, *habemus aspersionem sanguinis melius loquentem quam Abel*. (*Hebr.* XII.) Allons donc nous présenter avec confiance. Approchez-vous hardiment, que craignez-vous ? Vous ne trouverez pas des barrières et des gardes qui vous en défendent l'approche, ainsi qu'au trône d'Assuérus, de Salomon, et comme on en trouve lorsqu'on veut se présenter encore aujourd'hui devant celui des rois de la terre, *adeamus ergo cum fiducia*.

Mais peut-être que la multitude de vos péchés ou leur énormité vous épouvante, et vous fait craindre d'être rejetés ; ah ! quittez ces pensées de défiance qui vous sont suggérées par le démon, et sont si injurieuses à la miséricorde de Dieu ! Venez seulement avec un cœur contrit et humilié, et quand vos péchés surpasseraient en nombre les cheveux de votre tête, et se seraient imprimés en votre âme comme la plus forte teinture, elle deviendra blanche comme la neige ; quand vous auriez été aussi emportés que l'enfant prodigue, retournez seulement, et venez vous jeter à ses pieds ; il vous recevra avec la même effusion de joie et de tendresse, les mêmes caresses, les mêmes entrailles de miséricorde que le père de la parabole, qui n'était que sa figure, reçut ce jeune débauché ; il oubliera vos excès et vos désordres, vous fera rendre votre première robe d'innocence ; il commandera ensuite à ses serviteurs d'égorger le veau gras, et sera lui-même ce veau gras égorgé.

Allons encore une fois au trône de grâce pour y recevoir tous les secours qui nous sont nécessaires dans nos besoins. Que n'obtiendrons-nous pas de celui qui est si prodigue de lui-même ? Peut-on avoir quelque chose de réservé après qu'on s'est donné soi-même ? Demandons donc, et soyons assurés que nous obtiendrons ; c'est lui-même qui y a engagé sa parole divine, et qui nous en presse ; demandons-lui la victoire de nos passions, la patience dans les maux (car nous ne voudrions pas lui faire des prières de Juifs), l'humilité, la douceur, la charité, le détachement de toutes les choses de la terre, l'amour de la pénitence, surtout cet esprit de mort qui est l'effet principal qu'opère ce divin sacrement.

Comme il a été institué par le Sauveur mourant, qu'il nous a été laissé pour nous faire souvenir de l'excès de son amour, dans les douleurs de sa mort, qu'elle nous y est parfaitement représentée dans le sacrifice de l'autel, qui en renouvelle la mémoire par la distinction des espèces qui marquent la séparation du corps et du sang, par la consomption de l'hostie, en ce que Jésus-Christ n'y fait aucun usage de ses sens, et qu'il est enfermé dans nos tabernacles, comme en un sépulcre. Comme, dis-je, toutes ces choses nous font voir que l'Eucharistie est un mystère de mort, ce qui la fait appeler par saint Thomas le mystère de la mort et de la passion du Sauveur, il est visible que Jésus-Christ veut, par son moyen, nous unir à sa mort, nous associer à son sacrifice, et faire en nos âmes et dans nos corps des impressions de mort.

Qui pourrait dire en combien de manières il nous y fait mourir, et combien de blessures salutaires il nous fait avec ce glaive qu'il a apporté sur la terre ? Il nous fait mourir au péché, à nous-mêmes, par une abnégation parfaite ; à nos cupidités secrètes, à la sensualité. Si la nourriture dont nous entretenons la vie du corps imprime en nous peu à peu ses qualités, la divine nourriture destinée à entretenir celle de nos âmes ne les y imprime pas moins ; ainsi il serait bien étrange que mangeant si souvent cette chair sacrée qui a été déchirée à la Passion par une flagellation cruelle, percée de clous, épuisée de sang, nous eussions tant d'horreur de la mortification, et recherchassions les délices. On ne peut aimer sa propre chair qui est une chair pécheresse et criminelle, et aimer en même temps la chair sainte de Jésus-Christ ; celui qui goûte comme il faut cette manne du ciel n'a que du dégoût pour tous les fades plaisirs que la terre lui présente : il devient insensible à tous les attraits de la volupté.

Mais ce n'est pas assez que le corps de péché soit détruit, il faut que l'entendement meure à sa manière ; sa vie est de raisonner et de connaître, la foi lui commande de se soumettre et de se captiver, ce qui est une mort pour lui. La volonté doit éprouver le même sort. Elle vit par ses passions ; Jésus veut qu'on les immole comme autant d'holocaustes, et qu'on n'ait plus dorénavant d'autre volonté que la sienne. Que cette mort est douce, puisque l'amour la fait ! qu'elle est précieuse, puisque c'est le plus riche présent de la magnificence de notre divin Roi ! quelle est souhaitable, puisqu'elle est volontaire, et ne détruit que le péché ! Serions-nous assez lâches pour la fuir ? Nous ne pouvons le faire, sans tomber dans une autre mort aussi horrible et aussi affreuse que celle-ci est désirable et délicieuse ; mort que le Seigneur n'a pas

faite ; je ne parle pas de cette mort qui fait sécher les plantes, périr les brutes, trembler les hommes, et qui sépare par force l'âme d'avec le corps, qu'un philosophe appelle le terrible des terribles ; elle n'est rien en comparaison de cette mort funeste que trouvent dans l'Eucharistie ceux qui y apportent un cœur vivant de la vie du vieil homme, je veux dire où règne la cupidité ; c'est par là que le trône de grâce est changé pour eux en un tribunal de justice ; je vais vous le faire voir dans dans ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Si la croix du Sauveur, quoiqu'un objet d'ignominie, n'a pas laissé d'être un tribunal sur lequel il a prononcé des arrêts, l'un d'absolution pour le bon larron, l'autre de rigueur et de réprobation pour son compagnon, qui, par la dureté de son cœur impénitent, ne sut profiter ni de sa croix ni de celle de son Maître, serez-vous surpris que je vous fasse envisager l'Eucharistie comme un lit de justice, d'où il part des arrêts fulminants contre les impies ? C'est saint Paul qui nous apprend à la considérer de cette manière, lorsqu'il dit que celui qui ne fait pas le discernement qu'il doit du corps du Seigneur, loin d'en recueillir les avantages qu'en retirent ceux qui le reçoivent dignement, il attire sur soi une condamnation proportionnée à la grandeur du crime qu'il commet par une telle profanation, crime qui égale, selon les Pères, et même surpasse l'attentat de ceux qui l'ont crucifié. Jésus-Christ demanda pardon à son Père pour ses bourreaux, excusant leur crime sur leur ignorance ; car s'ils eussent connu le Roi de gloire, ils ne l'eussent jamais crucifié. Ici il demande vengeance parce qu'on pèche par une malice toute volontaire, et comme il a été établi juge souverain des vivants et des morts, il prononce des arrêts sanglants.

Il est rapporté dans le quatrième livre des *Rois* que Nabuchodonosor ayant emporté Jérusalem d'assaut après un long siége, et fait poursuivre par ses gens le roi Sédécias, qui s'était sauvé de la ville la nuit qui précéda sa prise, ils l'atteignirent et le lui amenèrent à Reblata. Ce prince infortuné parut tout tremblant devant son juge, qui lui prononça son arrêt, après lui avoir reproché sa perfidie, et le violement criminel de sa parole : *Locutus est cum eo judicium.* (*IV Reg.*, XXV.) Il lui fit crever les yeux, le chargea de chaînes, et l'emmena à Babylone. Voilà l'image de la manière dont en use le grand Roi, dont Nabuchodonosor n'était qu'une faible figure, à l'égard de ceux qui, après avoir violé le serment sacré qu'ils lui avaient fait, ont cru pouvoir se soustraire à sa justice et ont méprisé de la fléchir par un repentir sincère ; il leur fait arracher les yeux, c'est-à-dire, pour me servir des expressions de l'Écriture, il leur donne un esprit d'assoupissement et d'insensibilité. Sa table leur devient un filet où ils se trouvent enveloppés ; elle leur devient une pierre de scandale, et une juste punition. Ne concluez pas de là que Dieu les aveugle positivement en leur inspirant la malice, ce serait un blasphème ; il ne fait que soustraire sa lumière qu'il ne leur doit pas, que les abandonner à eux-mêmes, à l'aveuglement d'un cœur endurci et impénitent, en sorte qu'ils ne sont plus touchés de tout ce qu'on leur peut dire pour les porter à se convertir ; le démon, dont ils étaient déjà esclaves, les charge de nouvelles chaînes, et prend de plus en plus possession de leur cœur ; il ne permet pas qu'ils s'arrêtent dans le mal, mais les pousse de crime en crime, et de précipice en précipice ; il les conduit à Babylone, cette ville réprouvée, dont les habitants s'aiment eux-mêmes jusqu'au mépris de Dieu, où ils ne trouvent la fin de leur captivité qu'avec celle de leur vie. Voilà l'image de la manière dont se venge notre divin roi de ces criminels de lèse-majesté : mais pourquoi en chercherais-je d'autres que celle qu'il nous a tracée lui-même dans ce festin des noces de la parabole ? il s'y compare à un roi qui a préparé un somptueux festin, auquel il envoie de toute part ses serviteurs convier indifféremment tous ceux qu'ils rencontreraient dans les carrefours ; étant entré ensuite pour voir ceux qui étaient à table, et ayant aperçu un homme qui n'avait pas de robe nuptiale, il lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré dans ce lieu sans avoir la robe nuptiale ? Cet homme demeura muet : alors le roi dit à ses gens : *Liez-lui les pieds et les mains, et qu'on le jette dans les ténèbres extérieures ; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.* Voilà le malheur qui les attend, s'ils ne se hâtent de faire révoquer cet arrêt. Jésus-Christ les appelle amis, ainsi qu'il fit le traître Judas à sa passion, pour les accabler de confusion par la vue de leur lâche et noire perfidie ; c'est comme s'il leur disait : Si mon ennemi déclaré, si quelque infidèle avait blasphémé mon saint nom et m'avait chargé de malédiction, je l'aurais plutôt souffert ; mais vous, qui viviez dans un même esprit avec moi, qui étiez dans mon étroite confidence, qui trouviez tant de douceur à vous nourrir à ma table, et que j'y nourrissais de ma propre substance, me livrer lâchement à mon cruel ennemi, ne payer mes bienfaits que par une ingratitude si monstrueuse, ah ! c'est ce qui m'est insupportable ! Venez, ministres de ma justice, voilà une proie que je vous abandonne ; qu'on lui lie les pieds et les mains et qu'on le jette dans les ténèbres extérieures. Ces pieds liés, selon saint Augustin, marquent que les affections de l'âme deviennent immobiles et invariables par la mort, les amateurs du monde l'aimeront éternellement ; on entre dans une nuit où on ne peut plus travailler. Ainsi les mains n'ont pas plus de mouvement que les pieds. Tous les méchants sont ici-bas dans des ténèbres extérieures ; la lumière luit dans ces ténèbres, mais elle ne les perce

pas toujours, parceque le brouillard est trop épais ; on ne peut pas dire néanmoins qu'ils soient privés de toute lumière spirituelle, mais, quand le temps de pénitence sera passé, les ténèbres seront extérieures aussi bien qu'intérieures : ils seront privés totalement et éternellement de la lumière du soleil de justice et chargés des mêmes chaînes de ténèbres que les anges prévaricateurs dans le fond des enfers. O état de misère qui surpasse nos imaginations ! Qui ne frémira en pensant qu'une communion indigne et sacrilége le peut conduire dans cet abîme, et mettre le sceau à sa réprobation?

Eh! que deviendrons-nous, Seigneur, nous qui en avons peut-être tant fait, et foulé si souvent aux pieds le sang de la nouvelle alliance ! Pardon, grand Dieu, pardon : nous voici humblement prosternés devant le trône de votre majesté souveraine, la confusion sur le visage, la componction dans le cœur, pour lui faire amende honorable, la conjurant par ce corps et ce sang précieux qui ont été sur la croix la rançon de nos âmes, et qui en sont à présent la nourriture, de ne pas fermer les entrailles de sa miséricorde, et de nous préserver dorénavant d'un malheur aussi effroyable que serait celui de vous recevoir dans une conscience souillée par quelque attache criminelle. Les rois d'Israël sont cléments; vous êtes roi d'Israël par excellence, et c'est en pardonnant et en faisant miséricorde que vous vous plaisez à manifester votre toute-puissance. O roi des cœurs ! forcez nos volontés rebelles, rendez-nous rois de nos passions; brisez le joug du démon, faites-nous sentir de plus en plus la suavité du vôtre ; rendez-nous fidèles à obéir aux lois de votre aimable empire, afin que nous méritions d'être associés à celui que vous possédez dans le ciel.

SERMON L.

JÉSUS-CHRIST EST NOTRE DIVIN PASTEUR.

Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. (*Matth.*, XXVIII.)

Je suis moi-même toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles.

Si la qualité de pasteur, que Jésus-Christ s'attribue si souvent dans l'Evangile, est moins noble que ces titres si pompeux et si magnifiques de conquérant, de roi, de législateur, que lui avaient donnés les prophètes, elle est, en récompense, plus conforme à son humilité, et nous marque beaucoup mieux sa tendresse ; si elle imprime moins de frayeur pour sa majesté souveraine, elle inspire plus d'amour et de confiance aux pécheurs. C'est pourquoi l'Eglise a toujours pris un plaisir singulier de le considérer sous cette image, et Tertullien nous apprend que dès les premiers siècles, on gravait sur les vaisseaux sacrés la figure du bon Pasteur qui charge sur ses épaules sa brebis retrouvée. Jacob et David, ces pasteurs si renommés dans l'Ancien Testament, l'ont-ils jamais égalé dans ses soins, ses travaux, sa vigilance infatigable? N'a-t-il pas souffert la faim, la soif, le chaud, le froid, la lassitude, enfin une mort cruelle et ignominieuse, pour nous arracher de la gueule du loup infernal et le forcer de rendre sa proie ; et *quel est le pasteur*, dit saint Chrysostome, *qui nourrisse ses brebis de son propre sang?* Voilà néanmoins ce que fait notre divin Pasteur dans le mystère adorable de ses autels.

C'est là où il exerce divinement la fonction de pasteur et d'évêque de nos âmes; c'est pourquoi la coutume ancienne, et qui subsiste encore dans quelques églises cathédrales, était de suspendre le très-saint sacrement au-dessus du grand autel : il y était renfermé dans une crosse, marque et symbole de la puissance pastorale, pour montrer que Jésus-Christ, quoique assis dans le ciel sur le trône de sa gloire, est encore au milieu de nous pour nous régir et pour nous défendre.

Quoi de plus consolant pour nous que d'être sous la conduite immédiate d'un tel Pasteur, de faire partie de son troupeau chéri ! Quel repos ! Quel sujet de joie, parmi les larmes et les afflictions de la vie présente ! car il est dit de celui qui paît Israël, qu'il ne laissera pas fermer ses yeux par le sommeil; il fermera encore moins les entrailles de sa miséricorde : c'est à ce petit troupeau, qu'il a aimé de toute éternité, qu'il lui a plu (ainsi qu'il nous en assure lui-même) de donner son royaume, et nulle puissance ne sera jamais capable de ravir de ses mains aucune de ses brebis qui est dans son élection éternelle : c'est un présent irrévocable que son Père lui a fait au moment de son incarnation, ou plutôt c'est la juste récompense de ses humiliations et de son sacrifice.

Voyons donc de quelle sorte Jésus-Christ dans l'Eucharistie remplit parfaitement tous les devoirs de pasteur par excellence, et le retour que nous devons à sa charité infinie : voilà tout le partage de ce discours. Fasse le ciel qu'il vous touche ! Implorons pour cet effet les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de celle dont il tient ces entrailles, qui ont été si souvent émues en voyant ses brebis errantes et dispersées, et ces pieds tant de fois lassés à force de courir après elles. Disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

De qui pouvons-nous mieux apprendre les devoirs d'un pasteur que de celui qui a été le bon Pasteur par excellence, ou plutôt qui est le seul bon? car, comme il le dit lui-même, il n'y a que Dieu qui soit bon : c'est dans l'Evangile de saint Jean, où voulant détruire la confiance que les brebis d'Israël, auxquelles il était envoyé, avaient aux docteurs de la Loi et aux pharisiens, vrais mercenaires et voleurs, qui ne cherchaient qu'à tondre leur laine, à s'engraisser de leur lait et à les dévorer elles-mêmes. Il nous marque

tous les caractères d'un pasteur fidèle réunis en sa personne : le premier et le principal, c'est qu'il les connaît, ce qui, dans le langage de l'Ecriture, signifie l'amour ou connaissance amoureuse qu'il applique à tous leurs besoins. C'est depuis une éternité tout entière qu'il nous connaît ainsi et qu'il nous porte dans son cœur; c'est là la première cause de notre vocation au christianisme, et de cette multitude innombrable de grâces que nous avons reçues et que nous recevons tous les jours : *Charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans* (*Ose.*, II). C'est cette charité immense et qui tient du prodige qui lui a fait quitter les quatre-vingt dix-neuf brebis, c'est-à-dire, selon l'explication de quelques Pères, les neuf chœurs des anges, pour venir sur la terre chercher sa brebis égarée, la nature humaine. Voilà le motif unique de son Incarnation et de tous les mystères qu'il a opérés durant le cours de sa vie mortelle, *et dixit multa*, dit saint Bernard, *et fecit mira, et pertulit dura.* Il nous a appris des vérités admirables, il a fait des actions qui l'ont été encore davantage, Il a souffert des traitements cruels et indignes; il a immolé sa vie pour nous, quoique nous fussions ses ennemis; paroles, actions, souffrances, tout le sang qu'il avait dans les veines, il n'y a rien qu'il n'ait employé et consacré à nos usages; les mérites et les fruits de toutes ces choses se trouvent réunis dans l'Eucharistie: c'est là où ils sont appliqués. Pouvait-il nous donner, après son sacrifice sanglant, des marques plus expresses et des preuves plus convaincantes de l'excès de son amour? c'est dans ce mystère que nous trouvons ce soleil dans son midi, et ce feu dans sa sphère, qu'il semble s'oublier encore davantage de tout ce qu'il est que dans tout ce qu'il avait opéré auparavant en notre faveur.

Le bon Pasteur marche devant ses brebis; *ante eas vadit.* Jésus-Christ ne retrace-t-il pas à nos yeux dans ce mystère tous les exemples de sa vie voyageuse, et surtout ceux qu'il nous a laissés à sa mort, qu'il veut être gravés plus profondément dans nos cœurs : c'est une autre raison pour laquelle le saint sacrement était exposé autrefois en un lieu éminent, l'Eglise nous voulant faire connaître, par cet usage, qu'il devait être le guide et le modèle vivant de notre vie, l'exemplaire de toutes les vertus; mais, comme ce sujet sera traité dans un discours entier, passons aux autres devoirs du Pasteur. Il les conduit dans des pâturages fertiles et abondants où elles puissent s'engraisser; *in loco pascuæ ibi me collocavit.* (*Psal.*, XXII.) Pourra-t-il la sser manque ses brebis spirituelles de nourriture, lui qui ouvre sa main libérale et remplit tous les animaux des effets de sa bonté? il n'est pas jusqu'aux petits des corbeaux qui invoquent son secours, dont il n'entende les cris; la mer, les rivières, les étangs, les forêts, la nature entière nous fournissent, par son ordre, les aliments nécessaires à entretenir cette vie corruptible, et jusqu'aux délices mêmes, *usque ad delicias.* L'âme n'est-elle pas plus que le corps? L'homme ne vaut-il pas mieux qu'une brebis? Ainsi ne doutons pas que sa sagesse et sa bonté n'aient pourvu à la nourriture de nos âmes, à soutenir cette vie surnaturelle qui est une participation de la sienne; il l'a fait avec une magnificence digne de lui. Il ne s'est pas contenté de nous laisser sa parole, dont la saveur surpasse celle d'un rayon de miel, et sa grâce, qui est cette farine du Prophète capable d'adoucir toutes les amertumes de la vie: il y joint son corps et son sang. O Seigneur! qu'est-ce que l homme ou le fils de l'homme, pour le nourrir de la même viande que les anges, de la substance même de votre divinité! elle est viande solide pour eux, et pour nous du lait; mais, pour les uns et les autres, c'est le Verbe, la Vérité incarnée, la Sagesse revêtue de notre chair.

On lit dans les fictions ingénieuses des poëtes qu'Achille, qui devait être un prodige de force et de courage, et un des plus grands héros de la Grèce, avait été nourri par Chiron le centaure, de moelle de lion. Quelques rabbins nous ont laissé par écrit que le prophète Elie avait été nourri de flammes dans son berceau, à cause qu'il devait être dans Israël comme une torche ardente, et faire éclater en toutes rencontres le transport du zèle dont il était dévoré pour les intérêts de son Dieu; tant c'est une notion commune et universellement répandue, qu'il y doit avoir de la proportion entre la nourriture et ce à quoi on est destiné; qu'elle agit sur le tempérament et communique ses qualités bonnes ou mauvaises.

Cela se devrait vérifier d'autant plus, dans la réception de l'Eucharistie, que cette divine viande n'a pas seulement la vertu de nous imprimer ses qualités et ses propriétés, mais de nous changer et de nous transformer en elle; *et vos vocati Jesu Christi.* (*Rom.*, I.) Quels devraient être les chrétiens qui se nourrissent si souvent de la pure moelle du froment des élus? Leur âme ne devrait-elle pas visiblement s'engraisser comme celle du Prophète; *sicut adipe et pinguedine repleatur anima mea?* (*Psal.* LXXII.) Quelle devrait être la douceur, la mansuétude, la patience de ceux qui mangent souvent la chair de l'Agneau, lequel est demeuré dans le silence lorsqu'on l'a égorgé; *mitis in vita, mutus in morte.* (S. Aug.) Quelle devrait être la charité mutuelle de ceux qui participent à ce mystère d'amour, ce pain de charité! Ne devraient-ils pas être infiniment éloignés de toutes ces piques et de ces jalousies, ces querelles, ces procès qui l'altèrent en tant de manières? Ne devraient-ils pas ne faire tous entre eux, ainsi que les premiers fidèles, qu'un cœur et qu'une âme? C'est le pain de vérité; combien devraient-ils donc être sincères, ennemis de toute fourberie, déguisement et duplicité? Enfin c'est un pain de force et le pain des forts. Ne devrions-nous donc pas être infiniment supérieurs aux attaques du monde

et de la chair? Ne devrions-nous pas sortir de cette table sacrée, jetant feu et flammes plus terribles aux puissances des ténèbres que des lions irrités ne le sont aux hommes? Cependant sommes-nous tels? La chair de cette victime sacrée fait-elle en nos cœurs et en nos sens cette impression de mort qui est son effet spécial? Sommes-nous morts parfaitement aux désirs des choses du siècle, à l'affection des créatures, à nous-mêmes, à nos vues humaines, à nos curiosités, à mille cupidités secrètes? Portons-nous la mortification de Jésus-Christ dans nos corps? Retranchons-nous avec le glaive de la circoncision chrétienne toutes les productions impures de l'amour-propre? Hélas! n'avons-nous pas autant de sujets sentant nos passions toutes vivantes, prêtes à se déchaîner à la moindre occasion, que ce prince réprouvé de dire : *Et adhuc tota anima in me est.* (II *Reg.*, I.) Si la vie d'Adam se manifeste ainsi en nous par ses caractères naturels, c'est une marque que le pain eucharistique ne nous profite pas et qu'il est une nourriture trop disproportionnée à notre faiblesse, comme on a lieu de juger qu'il y a quelque méchante plénitude dans un corps, lorsque les viandes les plus succulentes, bien loin de lui donner de l'embonpoint, l'amaigrissent de plus en plus; en ce cas, les médecins ordonnent des diètes rigoureuses, et vident, par des purgations, ces humeurs malignes ou superflues : telle est la conduite que les ministres de l'Eglise sont obligés de tenir à votre égard; ils vous doivent traiter en brebis malades, vous prescrire divers exercices de pénitence proportionnés à vos forces, afin de vous mettre en état de profiter et d'engraisser de cette nourriture céleste.

La plus grande marque de charité que notre divin Pasteur ait pu donner à ses brebis, a été de s'immoler pour elles sur l'autel de la croix : *Pro eis ego sanctifico meipsum* (*Joan.*, XVII); mais parce qu'étant ressuscité d'entre les morts, il ne meurt plus, et que la mort ne peut plus avoir d'empire sur lui, cette même charité, que sa mort bien loin de refroidir n'a fait qu'allumer davantage, l'oblige à s'immoler encore pour nous tous les jours : ne pouvant plus mourir réellement et effectivement, il meurt d'une manière mystique; la parole du prêtre est comme le glaive qui sépare son corps de son sang, et le met en état de victime égorgée; et comme sa mort sur le Calvaire a été le principe de la fécondité admirable de son Evangile, ainsi qu'il l'avait prédit : Si le grain de froment meurt et pourrit en terre, il porte du fruit en abondance; de même cette mort mystérieuse qu'il souffre sur ces nouveaux calvaires est la source de la fécondité de ses brebis : *Et sterilis non est inter eas* (*Cant.*, II); c'est à ce sang qu'elles doivent ce détachement du monde, cette horreur des vanités, cette égalité d'âme dans les événements favorables et fâcheux, cet amour de la retraite et du travail, cette patience invincible dans les maux, cette humilité profonde, enfin toutes les vertus qu'on admire en elles; c'est par ce chaste embrassement, cette union si intime du Verbe avec l'âme qu'elle devient capable de porter des fruits de salut, et de produire les œuvres d'une piété véritable.

C'est ainsi que Jésus-Christ remplit parfaitement dans cet auguste mystère tous les devoirs d'un bon Pasteur : plût à Dieu que nous fussions aussi fidèles à nous acquitter de ceux qu'impose la qualité de brebis spirituelles! Est-ce trop exiger d'elles, pour répondre à tous ses soins, que de leur demander la docilité pour l'écouter, la fidélité à obéir à sa voix, l'amour et la reconnaissance pour ses grâces innombrables? c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Un des principaux caractères des brebis de Jésus-Christ, c'est l'estime et l'amour de sa parole, comme c'est une marque et un caractère de réprobation de n'en avoir que du mépris et du dégoût; c'est lui-même qui nous l'apprend : *Oves meæ vocem meam audiunt.* Celui qui est de Dieu, dit-il ailleurs aux Juifs, entend la parole de Dieu; c'est pour cela que vous n'appartenez point à Dieu, et que vous n'êtes pas ses enfants, mais les enfants du diable. Le Prophète compare ceux qui sont dans cette disposition criminelle aux aspics qui se bouchent les oreilles pour ne pas entendre la voix du sage enchanteur.

En quelque désordre qu'un pécheur soit engagé, lors même qu'il est le plus assujetti à ses passions, le plus tyrannisé par ses habitudes criminelles, il y a toujours sujet de bien espérer de lui, lorsqu'il a du goût pour la parole de Dieu, qu'il ne sent pas d'éloignement de la lire ou de l'entendre, qu'il aime mieux se condamner du mal qu'elle lui reproche, que l'accuser et la condamner elle-même : car, comme il y a de certaines marques qui font reconnaître aux personnes intelligentes où on doit trouver des mines d'or, quoique encore cachées dans le fond de la terre, et comme il y en a d'autres qui font reconnaître la fertilité d'un champ lorsqu'il est encore tout couvert de ronces et d'épines, ainsi il y a des traces d'un regard favorable de Dieu sur les âmes, qui s'entrevoient, au milieu de leurs déréglements mêmes, par ceux qui les savent discerner. Or, l'une des plus considérables de toutes, est cet amour pour les vérités évangéliques gravé dans le fond du cœur de quelques pécheurs; c'est la disposition dans laquelle saint Augustin témoigne avoir été durant les désordres de sa jeunesse, au milieu desquels il avait conservé une passion ardente pour la vérité, faisant paraître dès lors, parmi les ténèbres dont il était environné, quelque étincelle de ce feu caché qui devait un jour éclairer toute l'Eglise.

C'est une semence de vie qui tôt ou tard porte son fruit; c'est une médecine salutaire dont la vertu pénétrant peu à peu dans les entrailles, les veines et le cœur, en chasse

le venin et la corruption, et renouvelle au pécheur : et quant aux justes, un des principaux moyens qu'ils aient pour se conserver dans la justice, est d'aimer la parole de Dieu, et d'y trouver leur consolation ; c'est par le sentiment des chastes délices qu'y avait goûtées le Prophète, qu'il dit à Dieu : *J'ai trouvé vos paroles et m'en suis nourri;* il ajoute : *Je me suis éloigné des assemblées de jeu et de vanité.* Eh! comment une âme accoutumée à se nourrir de cette manne céleste, ce pain des anges, pourrait-elle s'abaisser à la nourriture des pourceaux? Comment serait-elle capable de se laisser éblouir par la fausse lueur de cette figure du monde qui passe? Comment n'avoir pas un profond mépris pour ces bagatelles d'enfant? Tous ces divertissements ne sont qu'une viande fade et insipide dont ils ne peuvent manger, parce qu'elle n'est pas assaisonnée du sel de la sagesse: ce ne sont que des viandes peintes, des ombres et des chimères. Aimez les saintes Ecritures, dit saint Jérôme, et vous ne serez nullement touchés des vices de la chair, vous y trouverez mille motifs d'éviter les objets qui excitent les passions, vous y apercevrez la disproportion infinie qui se trouve entre le temps et l'éternité, les biens fragiles de la vie présente, et les biens immenses de la vie future, les petits maux de notre pèlerinage, et les tourments horribles et inconcevables de l'enfer, aussi bien que le poids immense de la gloire qui nous est préparée. Un homme qui, du sommet d'une montagne élevée au-dessus des nues, jette les yeux sur une ville située au fond de la vallée, n'y démêle et n'y distingue quasi rien ; les plus grosses tours lui paraissent comme des huttes, et les hommes comme des fourmis : tel est celui dont la conversation est dans le ciel par la lecture fréquente de la parole de Dieu ; il est désabusé de la vanité du monde, il connaît le vide et le néant de tout ce qui agite ceux qui s'y attachent, il a peine à comprendre l'excès de leur folie, il gémit de leur illusion pitoyable, il devient supérieur à la plupart des tentations qui les renversent, et il acquiert peu à peu tant de force et de solidité qu'il pourrait défier, non plus les richesses, les voluptés, les vains titres d'honneur établis parmi les hommes (tout cela lui paraît trop peu de chose), mais tout ce qu'il y a de plus formidable, de le séparer de la charité de Jésus-Christ.

La lecture ou la méditation de la parole de Jésus-Christ est la plus excellente préparation que nous puissions apporter pour recevoir son sacré corps avec fruit : c'est pour cet effet qu'il ne fit ce miracle signalé de la multiplication des pains dans le désert, image visible de la communion eucharistique, qu'après avoir instruit à fond le peuple de ses vérités divines. La sainte avidité de cette multitude de Juifs pour ce pain sacré était telle, qu'elle oublia même les besoins les plus pressants de son corps pour satisfaire sa faim spirituelle. C'est avec le secours de cette sainte parole que nous nous éprouvons, ainsi que nous l'ordonne saint Paul ; elle nous servira de miroir pour découvrir les moindres taches qui peuvent ternir la pureté de nos âmes, et les purifier selon cette parole de Jésus-Christ : *Jam vos mundi estis propter sermonem quem locutus sum vobis.* (*Joan.*, XV.) Remarquez que lorsqu'il parut après sa Résurrection à deux de ses disciples qui allaient à Emmaüs, voulant les favoriser de la communion de son sacré corps, il les y avait disposés en leur expliquant, durant tout le chemin, les saintes Ecritures, et les embrasant tellement par cette parole de feu : *Ignitum eloquium tuum vehementer* (*Psal.* CXVIII), que quand il se fut évanoui de leurs yeux, ils se dirent l'un à l'autre : *N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant dans nous, lorsqu'il nous interprétait Moïse et les Prophètes?* C'était la préparation continuelle que les premiers fidèles apportaient à la réception de l'Eucharistie : ils persévéraient, dit l'historien sacré, dans la fraction du pain et dans la doctrine des apôtres ; ils passaient d'une table à l'autre, et y puisaient une telle force qu'ils voyaient avec joie leurs biens pillés, et comptaient pour rien l'exil et la mort la plus cruelle.

Et c'est par cette même raison qu'on retire aujourd'hui si peu de fruit de la communion. Se peut-il une plus grande indifférence qu'est celle de la plupart des chrétiens pour la parole de Dieu? On se dispense sur le moindre prétexte de venir l'entendre de la bouche des prédicateurs, ou si on l'entend, c'est comme un air de musique qui se chante d'une manière douce et agréable; ils y cherchent la lueur qui plaît à l'esprit, et non pas l'onction qui guérit le cœur; ils viennent au sermon dans la même disposition qu'à un spectacle, non pour apprendre leurs devoirs, mais pour contenter une vaine curiosité que cette sainte parole condamne en tant d'endroits.

Saint Chrysostome reprochait à son peuple de ce qu'il ignorait le nombre des *Epîtres* de saint Paul. Combien s'en trouvera-t-il aujourd'hui qui ne savent pas même si saint Paul a laissé des *Epîtres!* Quelle confusion pour nous que les calvinistes soient plus assidus à lire l'Ecriture que les catholiques ; que des enfants ne sachent pas ce que contient le testament de leur père ! Et qu'on ne prétende pas s'excuser par ces paroles si froides : Je suis attaché au barreau; j'exerce un métier ; j'ai une femme et des enfants à nourrir; je suis un homme du monde, ce n'est pas à moi à lire l'Ecriture. *Que dites-vous, mon ami?* c'est saint Chrysostome qui vous répond pour moi, *vous êtes battu de la tempête au milieu de la mêlée où vous recevez à tout moment de nouvelles blessures : une femme vous irrite, un enfant vous afflige, un domestique vous met en colère; on vous regarde avec envie, on vous trahit, on vous supplante; les taxes, les impôts, la diminution de vos revenus, des pertes qui se succèdent les unes aux autres, remplissent votre vie d'amertume ; enfin vous êtes envi-*

ronné de piéges et d'occasion de péché: vous avez donc un besoin continuel de trouver votre force et votre armure dans l'Ecriture, et plus grand même que ceux qui font profession d'une vie solitaire, où ils respirent un air moins contagieux, se voyant à couvert de l'orage comme dans un abri et un port tranquille.

Allez donc puiser dans ces sources du Sauveur de quoi vous désaltérer de la soif des biens de ce monde ; rendez-vous dorénavant familière la lecture de la parole divine, cherchez-y de la force dans votre faiblesse, du secours dans vos tentations, de la consolation dans vos peines, de la patience dans les maux, de quoi soutenir votre foi quand elle chancelle, réveiller votre espérance des biens à venir lorsque ceux de cette vie vous attirent, et donner une nouvelle vigueur à votre charité lorsqu'elle devient toute languissante.

Ne vous imaginez pas toutefois que, dès que vous sentez quelque plaisir à lire ou entendre cette parole sacrée, vous soyez marqué au coin des élus et que vous ayez rempli tous les devoirs d'une fidèle brebis de Jésus-Christ; si vous en demeurez-là sans passer à la pratique, elle ne servira qu'à augmenter votre condamnation. Le serviteur, qui sait la volonté de son maître et néglige de l'accomplir, sera puni plus sévèrement que celui qui l'ignorait. Ce ne seront pas ceux qui écoutent même avec joie la parole divine qui seront justifiés, mais ceux-là seulement qui la pratiquent. Un amour oisif et infructueux de la vérité est un amour faux et trompeur; celui-là l'aime en vérité qui la pratique par la charité. Il n'y a que cette pratique fidèle qui nous délivre de la servitude du péché et donne une juste confiance de se soutenir au tribunal du souverain Juge.

Ainsi il est de toute autre importance aux brebis spirituelles de suivre leur Pasteur que d'entendre sa voix : *sequuntur illum ;* elles savent que la désobéissance est la cause fatale de tous nos maux, et que l'homme, ayant secoué le joug de son Dieu, comme un cheval indompté, ne peut rentrer dans l'ordre qu'en se laissant conduire comme une brebis. C'est la disposition sincère d'un vrai chrétien : il renonce en toutes choses à sa volonté propre, qu'il redoute comme son écueil, pour suivre celle de Jésus-Christ, qu'il regarde comme son port ; il met toute sa joie et sa gloire à le suivre, craignant incomparablement davantage les dents du loup infernal, dont il deviendrait la proie, pour peu qu'il s'écartât, que les coups de la houlette pastorale : *Non sum turbatus te pastorem sequens.* (*Jerem.*, XVII.) Il le suit dans la voie des humiliations et de la pauvreté, des contradictions et des souffrances ; il le suit sans murmurer et se troubler pour toutes les peines et contrariétés que la nature éprouve à sa suite. Enfin, il le suit au Calvaire en portant après lui sa croix. Eh ! comment, en jetant les yeux sur ce divin Pasteur qui s'est laissé dévorer par les loups pour son amour, et qui, par un nouvel excès d'amour, se change en agneau pour lui servir de nourriture, pourrait-il tenir une route opposée et s'engager dans la voie large des amateurs du siècle ?

Que nous demande encore notre adorable Pasteur ? l'amour et la reconnaissance, comme un tribut dû à son amour et à sa libéralité infinie. Pourrions-nous le refuser, à moins d'un endurcissement effroyable, et n'être pas gagnés entièrement par des tendresses si amoureuses ? Puisque les miroirs exposés au soleil conçoivent la chaleur et la flamme, il faut que nos cœurs, quand ils seraient de glace, sentent les ardeurs de ce divin soleil, qui ne les regarde pas d'une distance éloignée et ne leur communique pas seulement quelques faveurs et quelques lumières comme de l'extrémité de ses rayons, mais descend tout entier dans nos cœurs avec les ardeurs d'une charité infinie et ne désire rien tant que de les consommer. Eh ! comment, à moins qu'être plus dur que le marbre ou le bronze, notre cœur n'est-il pas attendri et échauffé par un bienfait si extraordinaire et si incompréhensible ? Quel moyen d'être insensible à une faveur qui en renferme tant d'autres, froid au milieu de ces brasiers, impénétrable à tant d'attraits ? Une pierre, toute dure qu'elle est, rend du feu au premier coup de fer qui la frappe ; la neige et la glace se fondent auprès du feu ; le bœuf et l'âne reconnaissent le bien qu'on leur fait; les bêtes même les plus sauvages s'apprivoisent et marquent quelque gratitude : quel moyen donc que nous, qui sommes inondés de grâces, n'en conservions aucun ressentiment ? que nous oublions un Dieu qui s'abaisse non-seulement à combler de ses faveurs, mais à se prodiguer soi-même à des créatures d'autant plus indignes de ce don inestimable, que leur indignité ne leur est jamais assez connue ?

Vous ne permettrez pas, Seigneur, que nous tombions dans un si grand malheur, non plus que dans celui de nous attribuer la fécondité qu'il vous plaît de communiquer à nos âmes ! Nous faisons ici un aveu public et une protestation solennelle que vous êtes le principe de tout ce qu'il y a de bien en nous, que c'est en vous que nous sommes créés dans les bonnes œuvres, que c'est votre esprit qui conduit tous nos pas dans la voie des commandements, qui nous applique à tout bien et qui seul peut nous favoriser du grand don de la persévérance. Eh ! comment vous pouvoir remercier dignement de tant de grâces que nous avons reçues et que nous espérons encore de votre libéralité inépuisable, si vous ne suppléez à notre impuissance, si vous n'êtes vous-même notre action de grâces et notre victime eucharistique !

Continuez donc, adorable Sauveur, qui êtes venu pour chercher vos brebis égarées, d'exercer envers nous les fonctions de Pasteur, sans vous rebuter pour notre indocilité et notre peu de retour. Vous nous avez

donné vos paroles, votre exemple, vos actions, vos souffrances, votre vie, votre mort, votre corps et votre sang, et vous nous donnez encore ces mêmes choses tous les jours dans le mystère de votre amour : rendez-nous dociles à votre voix, fidèles à suivre vos exemples, humbles et reconnaissants pour des faveurs si excessives, sans quoi elles se changeraient pour nous en trésor de colère; que cette nourriture délicieuse nous dégoûte de tous les plaisirs d'ici-bas et nous fasse soupirer sans cesse pour une autre qui l'est incomparablement davantage, la vérité souveraine, l'aliment incorruptible du vrai Israël de Dieu : *ubi pascis Israel in æternum veritatis pabulo.* (S. Aug., *Conf.*) C'est alors que nous serons pleinement rassasiés, puisque votre gloire sera dévoilée.

SERMON LI.

JÉSUS-CHRIST LE SOUVERAIN MÉDECIN DANS L'EUCHARISTIE.

Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. (*Matth.*, XXVIII.)

Je suis moi-même toujours avec vous jusqu'à la fin du monde.

Tout le genre humain, *totus Adam*, dit saint Augustin, était comme un grand malade étendu par terre, accablé de maux, n'ayant rien de sain dans lui depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête ; ce n'était que blessure, que contusion et une plaie enflammée : *In terra jacebat magnus ægrotus.* C'est ainsi que nous est représenté dans l'Evangile ce pauvre voyageur, lequel, descendant de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies et le laissèrent à demi mort. Un grand médecin est descendu du ciel pour entreprendre une telle cure : c'est Jésus-Christ même, ce pieux Samaritain, qui, touché de compassion de l'état déplorable de ce malheureux, a versé de l'huile et du vin dans ses plaies, et, l'ayant mis sur son cheval, le laissa dans l'hôtellerie, après avoir recommandé qu'on en eût grand soin, et s'être engagé à payer à son retour toute la dépense. Voilà une image sensible tracée par Jésus-Christ même d'une partie de ce qu'il a fait pour nous; car le caractère de vraisemblance qui doit se conserver dans les paraboles ne lui permettait pas de dire que ce Samaritain nous avait aimés avec un tel excès, qu'il s'était haï lui-même en permettant aux hommes de le traiter avec la dernière cruauté, afin que ses plaies refermassent les nôtres, que nous fussions guéris par ses meurtrissures et que par sa mort il nous rendît la vie : *cujus livore sanati estis.* (I *Petr.*, II.) Mais, comme médecin tout-puissant, il s'est ressuscité lui-même, et sa charité l'a obligé de demeurer toujours parmi nous pour guérir nos infirmités continuelles et nous conserver dans cette nouveauté de vie qu'il nous avait rendue par un pur effet de sa charité immense. Il emploie pour cela le même sang qu'il a répandu pour nous sur la croix, qu'il fait couler dans nos cœurs par le moyen de la divine Eucharistie. Ce n'est pas encore ici comme dans la parabole où le Samaritain abandonne ce pauvre blessé aux soins du maître de l'hôtellerie pour achever sa guérison ; il y travaille par lui-même : je veux dire qu'il ne s'en remet pas à ses ministres, se contentant de s'y trouver par l'opération de sa grâce, ainsi que dans les autres sacrements; il s'y veut trouver lui-même, comme dans la maison du centenier : J'irai, dit-il, moi-même, j'entrerai dans le plus secret de vos cœurs, *ibo et curabo* (*Matth.*, VIII) ; j'irai à la source du mal ; j'arracherai cette passion, cette cupidité secrète ; je romprai les nœuds de cette mauvaise habitude, je vous appliquerai mon sang de mes propres mains et j'en ferai le remède qui vous guérira. Parlons de l'excellence et l'efficace de ce remède admirable et divin : ce sera mon premier point. Nous verrons ensuite quel est le malheur ou plutôt la fureur de ceux qui tournent le remède en poison et se font de cet antidote admirable un venin qui les tue. Implorons le secours du ciel par l'entremise de celle qui en est la reine; disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria*

PREMIER POINT.

Ce qu'un ancien a dit, que l'homme n'était que maladie, *totus morbus*, puisqu'il est sujet à tant d'infirmités différentes, que les médecins n'en connaissent que la moindre partie, est encore plus vrai dans l'ordre moral que dans l'ordre naturel ; car qui pourrait nombrer les maladies diverses dont son âme est attaquée? L'impureté, dit saint Ambroise, est une fièvre, l'avarice est une fièvre, l'ambition est une fièvre, la colère est une fièvre : *febris nostra libido est, febris nostra luxuria est, febris nostra ambitio est, febris nostra iracundia est.* Toutes nos passions déréglées sont autant de fièvres et de maladies qui nous affligent ; car, comme la fièvre est un mouvement du sang et des humeurs contre la nature, qui la trouble par une agitation violente, de même les passions, lorsqu'on s'en laisse dominer, dérangent l'âme de son état et de sa situation naturelle, la troublent, l'agitent et la renversent jusque dans le fond. L'homme devrait se conduire par raison et non par passion, tel est l'ordre des choses, telle était la première institution ; il se portait avec joie vers Dieu par l'impression de sa grâce, et n'usait des créatures que par rapport à lui : le péché a ruiné cette divine économie, et lui a donné ce mouvement déréglé et impétueux vers les biens sensibles.

La fièvre corporelle ôte les forces et réduit ceux qui en sont travaillés dans une faiblesse extrême et une impuissance presque totale d'agir : c'est aussi l'effet des passions d'ôter à l'âme la force ou plutôt la volonté de s'élever à Dieu, de la courber vers la terre et l'y tenir attachée ; il ne lui reste du mouvement que pour se porter à des choses indignes d'elle, qui la souillent

et la corrompent de plus en plus. Enfin la fièvre corporelle altère le tempérament et trouble les fonctions des principales parties du corps : l'estomac ne digère presque plus, tous les membres demeurent sans nourriture, les meilleurs aliments en soi et les plus agréables dans la santé deviennent insipides et de mauvais goût ; elle agit même quelquefois sur l'imagination et dégénère en frénésie. Il en arrive de même à nos âmes quand elles se laissent maîtriser par les passions : tout le corps des actions se dérègle, rien ne demeure dans son état ; les choses qui paraissent les plus agréables à ceux qui ne sont pas remués de la même passion, semblent insupportables à celui qui en est possédé ; il ne se plaît que dans cet objet qui le tyrannise, et n'a que du dégoût pour tout ce qui n'y a pas rapport ; et, lorsqu'elles sont dans l'excès, elles ôtent entièrement le discernement du bien et du mal, et transportent tellement le malade, qu'il faut le lier pour l'empêcher de se ruer sur son médecin.

Tel est l'état du commun des hommes. Les justes ne sont pas ainsi, à la vérité, le jouet de leurs passions, ils se les assujettissent et les tiennent sous leurs pieds ; mais combien reçoivent-ils de blessures dans le combat ! Que de surprises de la concupiscence ! Que de secrets retours sur eux-mêmes, capables, comme un venin subtil, d'infecter leurs meilleures actions ! Que de faiblesses n'éprouvent-ils pas lorsqu'ils veulent un peu avancer dans la voie étroite ! Ils ne tombent pas à la vérité dans le crime, mais ils sentent au-dedans d'eux un poids violent qui les y entraîne et qui les force de s'écrier avec l'Apôtre : *Malheureux que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ?*

La plus grande santé de cette vie se peut donc appeler un état de langueur et d'infirmité ; les plus saints doivent sans cesse dire à Dieu avec David : Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis faible : *miserere mei quoniam infirmus sum.* Telle est la malignité du venin de cette pomme fatale, qui a pénétré nos entrailles et s'est insinué dans la moelle de nos os. C'est pourquoi la grâce du Sauveur, par la vertu de laquelle nous sommes justifiés, s'appelle grâce médicinale, grâce du réparateur, parce qu'elle agit sur un sujet malade et qu'elle a l'effet de la réparation ; saint Augustin lui donne toujours ce nom par opposition à la grâce du Créateur, la grâce de l'homme sain et entier, par le secours de laquelle il pouvait aisément persévérer dans la fidélité qu'il devait à Dieu.

Adam, enrichi de tous les dons de la justice originelle, était comme un homme sain à qui il suffit d'user des aliments ordinaires pour entretenir ses forces ; il n'avait pas besoin de cette grâce médicinale et réparatrice, qui fait le caractère et la différence de la grâce de Jésus-Christ ; le corps obéissait alors à l'esprit, l'esprit à Dieu, le tout avec une promptitude et facilité merveilleuse. Mais aujourd'hui, que nous portons au fond du cœur un principe de mort toujours prêt à se répandre sur toutes les puissances de notre âme, cette grâce médicinale est absolument nécessaire pour guérir la corruption qui nous est devenue naturelle ; elle enferme un degré de force, d'efficace et de vertu, qui guérit la nature blessée et produit tous les jours dans les cœurs ces changements si heureux et si divins, que toutes les opérations de l'art sur les corps ne sont rien au prix des miracles qu'elle opère dans les âmes.

Jésus-Christ, dont Isaïe avait prédit si longtemps auparavant que l'Esprit de Dieu serait sur lui pour guérir ceux qui ont le cœur blessé, *sanare contritos corde*, qu'il prendrait sur lui nos langueurs et se chargerait de nos maladies, n'a guéri dans les jours de sa chair cette foule innombrable de malades qu'on lui amenait de tout côté, que pour nous faire connaître sensiblement qu'il était le véritable médecin de nos âmes. C'est dans ses sacrements, et particulièrement dans celui de l'Eucharistie, qu'il a renfermé, comme en autant de vases précieux, cette grâce médicinale, le prix de son sang.

Si lorsqu'on est parvenu à un âge décrépit, ou que la nature est dans le dernier degré d'épuisement et de défaillance par la violence d'une cruelle maladie, on pouvait trouver pour la réparer un remède dans la composition duquel on fît entrer la vie même réduite en essence cordiale, sans doute qu'il aurait la même vertu que ce fruit merveilleux de l'arbre de vie planté au milieu du paradis terrestre, et que les vieillards recouvreraient la vigueur de leur jeunesse, et les malades une santé parfaite. Ce pain adorable que Jésus-Christ nous ordonne de manger, est le pain de vie, et la vie même, que les inventions d'une sagesse incompréhensible et l'ardeur d'un amour infini nous ont réduit en remède : ne doutons pas que nous n'y trouvions la guérison de nos âmes et la réparation de nos forces.

Il est vrai que, comme l'Eucharistie est un des sacrements que la théologie appelle *des vivants*, parce qu'ils supposent que l'âme qui les reçoit est déjà ressuscitée à la vie, il ne faut pas attendre d'elle la première grâce qui nous fait enfants de Dieu et nous donne droit à l'héritage céleste. C'est à la pénitence qu'il appartient de produire cet effet de vivifier les Lazares pourris dans leur tombeau, et de les délier. Celui qui serait dans l'état que j'ai décrit d'abord, je veux dire, asservi à la tyrannie de ses passions, dans l'attache et l'habitude du péché, et qui oserait, sur la foi d'une absolution précipitée, s'asseoir à la table des enfants, lui, qui n'est pas digne d'amasser les miettes avec les chiens, se souillerait ; et comme la viande la plus nourrissante d'elle-même, lorsqu'elle est reçue dans un estomac déréglé y cause un dérèglement et une corruption entière, et devient l'origine des maladies les plus mortelles, le semblable se ferait dans son âme par la réception de ces

mystères également terribles et vénérables; il trouverait la mort, comme nous verrons tout à l'heure plus au long, dans le remède destiné à nous conserver la vie, *periculosa properatæ communionis venena*, comme parle le clergé de Rome dans sa Lettre à saint Cyprien : c'est une table où les pécheurs sont pris par les démons comme dans un filet; elle leur est une juste punition, une pierre de scandale; ils en sortent comme Judas de celle de Jésus-Christ, pour le vendre et le livrer à leurs passions; car la maxime constante de saint Augustin et des Pères est que c'est communier indignement que communier dans le temps qu'on doit faire pénitence, et qu'il faut être guéri pour manger ce pain solide : *Nemo cibum accipit Christi, nisi fuerit ante sanatus.* C'est pour nous figurer cette vérité, selon la remarque de saint Ambroise, que Jésus-Christ guérit tous ceux qui avaient besoin de l'être, avant que de multiplier les pains pour rassasier le peuple qui l'avait suivi dans le désert.

Comme nous voyons donc que les médecins prescrivent des diètes exactes et rigoureuses, et ensuite des purgations amères à ceux qui sont dans une ardente fièvre, afin de consumer peu à peu et de chasser ces humeurs malignes qui entretiennent ce feu étranger, ils ne donnent pas même, aussitôt après que le mal a cessé, des viandes solides, de crainte d'étouffer le malade trop faible pour les digérer, mais ils substituent le suc des viandes dont on se nourrit en santé jusqu'à ce qu'ils l'aient recouvrée assez forte et assez robuste pour reprendre le train commun. O l'excellente image de la conduite que doivent faire observer les fidèles ministres de Jésus-Christ à tous ceux qui ont eu le malheur de devenir ses ennemis par le péché! Qu'ils leur fassent sentir leur corruption, leur misère, l'avilissement effroyable où ils se sont réduits, la nécessité indispensable de faire des fruits de pénitence proportionnés à la grandeur de leurs crimes, ainsi que leur ordonne le saint concile de Trente, s'ils ne veulent s'en rendre complices et participants eux-mêmes. Qu'ils leur en prescrivent les exercices selon les règles, non pas d'une prudence mondaine et charnelle, qui trouve toujours le joug de Jésus-Christ trop rude et fait un jeu de la pénitence, mais d'une prudence évangélique, qui mesure la grièveté du péché à la sainteté de Dieu et à la profonde blessure qu'il fait dans l'âme, selon cette belle règle de saint Cyprien (*Tract. de lapsis*, c. 19) : *Alto vulneri longa medicina adhibeatur;* qu'il faut de longs remèdes pour les plaies profondes : la pénitence ne doit pas être moindre que le crime, c'est une nécessité que les gémissements et les pleurs soient proportionnés à la grandeur des offenses. Qu'ils fassent surtout comprendre à leurs pénitents que la plus rude pénitence qu'ils leur puissent imposer, est de les tenir ainsi éloignés de la sainte table, comme des profanes et des excommuniés, pour faire naître dans leurs cœurs une douleur qui réponde à la grandeur de cette privation, en sorte que rien ne leur paraisse dur et difficile pour hâter les moments de leur réconciliation. C'est la conduite que garda saint Paul à l'égard de l'incestueux de Corinthe, que les saints évêques de l'antiquité ont observée unanimement, et que saint Charles a renouvelée avec tant de bénédiction dans le dernier siècle.

Oh! que l'Eglise recevrait d'édification, si tous ceux à qui Jésus-Christ a confié la dispensation de ses mystères en usaient ainsi, s'ils voulaient bien se souvenir qu'ils ont reçu de lui le pouvoir de lier aussi bien que de délier, et qu'il leur est défendu de donner le Saint aux chiens, c'est-à-dire, aux pécheurs qui retournent à leur vomissement, en quoi ils imitent le crime des donatistes, lesquels, par un transport de fureur presque inconcevable, après avoir pillé les églises catholiques, pour couronner leur impiété, donnèrent la divine Eucharistie aux chiens, ce qui vous fait horreur à entendre, et ce qu'on n'a pas néanmoins horreur de faire. Peut-être que les communions ne seraient pas si fréquentes, mais elles seraient plus saintes et plus fructueuses ; Jésus-Christ ne serait pas déshonoré comme il est dans le mystère de son amour, il ne serait pas en proie à des loups carnassiers, à des taureaux gras et furieux dont il se plaint par son prophète qu'il est environné, qui cherchent à le dévorer : un tel abus demande plutôt des larmes que des paroles, *et ô ubi estis fontes lacrymarum!* (S. Aug.)

Il se trouve plusieurs chrétiens qui ne font pas de ces chutes honteuses dont nous venons de parler, pour lesquelles les anciens canons retranchaient de la communion, mais qui ne laissent pas de commettre beaucoup de fautes considérables dont les suites peuvent être funestes s'ils n'y remédient; qui laissent ralentir leur piété, revivre leurs passions, ne pratiquent les exercices de la religion que par coutume et par habitude, d'une manière morte, et qui, bien loin d'avancer dans la voie de la perfection par la communion fréquente, reculent et se relâchent visiblement. Qui peut, en ce cas, blâmer un médecin spirituel qui ôtera pour quelque temps la nourriture à des gens à qui elle profite si peu, substituant cependant d'autres exercices plus proportionnés à leur tiédeur, capables de les purifier de leurs taches jusqu'à ce qu'ils recouvrent le goût, et qu'ils aient une véritable faim de la justice?

Pour ceux qui ont cette heureuse faim, et n'ont point d'autre infirmité que celle qui est inséparable de la vie présente, ou même ceux qui, quoiqu'ils commettent plusieurs fautes, n'y ont point d'attache, s'en relèvent humblement, veillent sur eux-mêmes pour mortifier leurs passions, et s'efforcent d'avancer dans la perfection, à Dieu ne plaise que nous leur ôtions ce pain de vie, cet antidote de salut! ils guériront peu à peu de leurs langueurs, et acquerront une santé

parfaite qui les empêchera de recevoir aucune atteinte mortelle des tentations. Prenez souvent ce calice salutaire, et vous éprouverez que vos passions ne seront plus si vives : vous ne sentirez plus des mouvements d'orgueil, de colère, d'impatience, d'impureté si violents et si opiniâtres qu'auparavant; vos plaies anciennes, vos ulcères se fermeront peu à peu ; vous posséderez votre âme en paix, et admirerez la facilité avec laquelle vous vous porterez à tous les exercices de piété.

Saint Bernard attribue deux effets particuliers et spécifiques à cette divine médecine : d'affaiblir le mouvement de la concupiscence dans les tentations légères, et de nous empêcher de consentir aux plus grandes : *ut sensum minuat in minimis, et in gravioribus tollat omnino consensum.* Mais son efficace n'est pas bornée à ces deux choses : car, si, selon le même Père, le sacré nom de Jésus, prononcé avec foi, est un remède prompt et salutaire à tous nos maux : *nulli nostræ pesti invenitur inefficax*, que sera-ce de Jésus-Christ lui-même? Si la seule frange de sa robe eut la vertu d'arrêter le flux de sang dont cette hémorroïsse de l'Evangile était travaillée depuis douze ans, que sera-ce de l'Eucharistie même, qui est le voile et l'habit dont il couvre son humanité et sa divinité, et qui renferme l'une et l'autre? Rien ne calme plus promptement les passions et ne les empêche de s'exciter, rien n'apaise les troubles de l'esprit, rien ne fortifie plus notre faiblesse naturelle, n'allume et n'entretient davantage la charité dans les cœurs : *Sedat sævientem membrorum nostrorum legem, pietatem corroborat, perturbationes animi exstinguit*, etc. (S. Cyp.), et on voit tous les jours les changements surprenants et miraculeux qu'elle opère dans les âmes bien disposées : on admire leur modestie, leur douceur, leur humilité, leur honnêteté toute chrétienne ; on est charmé de leur docilité, de leur patience, de leur mortification; on connaît presque visiblement que Jésus-Christ demeure en elles, parce qu'elles ne se conduisent uniquement que par l'impression de son esprit. O vertu ! ô efficace merveilleuse de l'Eucharistie ! ô pouvoir ineffable de ce souverain remède ! Achetez-le gratuitement, c'est Jésus-Christ lui-même qui vous invite de le recevoir de sa main ; il ne vous demande pour tout prix et pour tout salaire que d'être bien persuadés du besoin extrême que vous en avez, et convaincus que sans ce suc de vie vous ne pouviez vous soutenir ni avancer dans la voie du salut. Si vous aviez la présomption de croire que vous n'avez pas besoin de son secours, il vous dirait de même qu'aux pharisiens, que ceux qui sont en pleine santé n'ont pas besoin du médecin, mais seulement les malades, et qu'il n'est venu que pour ces derniers. Mais la disposition principale qu'il exige de vous, c'est votre amour et votre reconnaissance, c'est votre cœur qu'il s'était déjà acquis par tant d'autres titres, et qu'il veut encore acheter par ce bienfait nouveau, qui surpasse tout ce qu'il avait fait en votre faveur : disputerons-nous encore si nous le lui donnerons? Hésiterions-nous un seul moment d'aimer un médecin qui nous aurait guéris d'une maladie désespérée, et nous ferait présent ensuite d'un remède de prix pour nous conserver toujours dans une santé vigoureuse ? O mon Dieu ! éloignez de nous cette folie criminelle et cette monstrueuse ingratitude. Faites que nous vous aimions de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toute notre âme, nos pensées, l'étendue de nos forces. Si ce n'est pas encore assez, que nous vous aimions davantage, et si quelqu'un ne vous aime pas, divin Médecin, qu'il soit anathème ! C'est le malheur effroyable qui arrive à ceux qui communient sans avoir la charité dans le cœur; ils se mettent dans un péril prochain et évident d'être exclus pour jamais du sanctuaire céleste, se faisant un poison du remède, et se voir condamnés à une mort éternelle : c'est le malheur que je dois m'efforcer de vous faire craindre à tous, puisqu'il arriva à un apôtre du Fils de Dieu.

SECOND POINT.

C'est un axiome reçu en philosophie, que la corruption des meilleures choses est très-méchante, et c'en est un autre de médecine dont l'expérience convainc assez tout le monde, que les viandes les plus excellentes, reçues dans un estomac rempli d'humeurs vicieuses et malignes, se tournent en corruption et augmentent la maladie.

Rien n'est plus excellent que cette viande incorruptible, la chair sacrée de l'Agneau que le prêtre distribue au peuple chrétien ; rien de plus mortel et de plus pernicieux pour ceux qui manquent à s'éprouver, et ont la témérité de la recevoir dans un cœur plein de passions mondaines. Jésus-Christ ne peut être indifférent à aucun de ceux qui le reçoivent : ou il donne la vie, c'est-à-dire un surcroît et une augmentation de grâces, une force invincible aux âmes saintes, qui n'ont point d'autre consolation dans cet exil que de s'unir à ce divin Epoux, et goûtent dans cette union un plaisir qui surpasse tout sentiment ; ou il cause la mort, c'est-à-dire une nouvelle mort aux méchants et aux impies. Plusieurs reçoivent ce qui se donne à l'autel, dit saint Augustin, et ne laissent pas de mourir; ils meurent même parce qu'ils le reçoivent; le morceau que Notre-Seigneur présenta à Judas lui fut du poison : *Nonne buccella Dominica venenum fuit Judæ?* parce qu'étant méchant il reçut mal une bonne chose. Ainsi ils reçoivent ce sacrement pour leur condamnation, parce qu'étant impurs ils ont eu la présomption d'approcher des mystères de Jésus-Christ, dont personne n'approche dignement que celui qui est pur de cœur : c'est un poison qui fige et glace le sang, achève de ruiner ce qui leur restait de vie spirituelle et les rend entièrement insensibles; cela paraît par l'exemple de Judas dont il est dit, immédiatement

après qu'il eut communié avec les autres apôtres, que Satan entra dans son cœur, c'est-à-dire qu'il en prit une nouvelle possession et le poussa à consommer au plus tôt son crime. Auparavant ils avaient quelques remords, ils entendaient les cris et les reproches de leur conscience, ils formaient la résolution de se convertir; mais, après avoir communié, ils se retirent froids, glacés, endurcis, cherchant ainsi que Judas à livrer leur Maître à leurs passions.

C'est un oracle prononcé par saint Paul, qui n'est pas moins véritable qu'il est terrible, que quiconque mange et boit indignement le corps et le sang de Jésus-Christ, mange et boit sa propre condamnation; il se livre lui-même à son juge, et ce juge irrité devient son arrêt et son supplice : *Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit.* (I *Cor.*, XI.) Etrange expression! paroles étonnantes, qui nous représentent un banquet comme un échafaud où un homme se nourrit d'arrêts, mange des sentences de mort, porte sa condamnation signée en caractères de sang non-seulement sur ses lèvres, mais dans son sein et au fond de ses entrailles et de ses moelles : ce n'est plus qu'un homme de mort, *vir mortis*, qui s'y enfonce plus avant à mesure qu'il multiplie ses communions, de même que plus on nourrit un corps cacochyme rempli de mauvaises humeurs, plus on l'affaiblit, plus on ruine le peu de santé qui pouvait lui rester.

Jésus-Christ est un vin céleste et nouveau qui ne peut demeurer dans de vieux vaisseaux, c'est-à-dire, ceux qui vivent de la vie du vieil homme, mais les rompt et se répand : *vinum effunditur, et utres pereunt.* (*Marc.*, II.) Il produit dans les âmes, qui s'en approchent avec l'affection au péché mortel, ou avec quelque dessein criminel, le même effet que ces eaux appelées dans l'Ecriture des eaux de jalousie, que les prêtres juifs faisaient boire aux femmes soupçonnées d'infidélité par leurs maris : ces eaux, à qui Dieu avait donné une espèce de discernement, rendaient plus belles et plus fécondes celles qui étaient innocentes, et déchiraient et pourrissaient les entrailles de celles qui étaient effectivement coupables, les faisant mourir d'une mort aussi cruelle que honteuse.

Voilà ce qui arrive tous les jours invisiblement aux âmes adultères qui aiment le monde. Les *Actes des apôtres* nous en fournissent une image bien plus expresse et plus sensible. Nous y lisons ce qui arriva au perfide Judas après sa communion sacrilége ; il creva par le milieu du ventre, et toutes ses entrailles se répandirent sur la terre: *Crepuit medius, et diffusa sunt omnia viscera ejus.* (*Act.*, I.) Ses entrailles ne purent porter plus longtemps ce juge, cet arrêt, ce glaive tranchant ; il fallut crever, se répandre, se corrompre. Une telle punition vous fait frémir; cependant j'ose dire que ce qu'il y a de visible dans ce châtiment n'est pas le plus terrible; moins Dieu fait éclater sa colère ici-bas pour de pareils crimes, plus elle est redoutable : il punit d'ordinaire ces profanateurs par la soustraction de ses grâces, le châtiment le plus terrible qu'il ait dans les trésors de sa colère, et la plus grande vengeance qu'il exerce en cette vie sur les réprouvés; il les abandonne à eux-mêmes, à leurs propres déréglements, à des passions infâmes, à l'endurcissement d'un cœur impénitent. Plus de mouvements pour se convertir, ou ils sont si inefficaces qu'ils n'ont pas la force de changer leur cœur, c'est un soleil d'hiver dont les rayons sont trop faibles pour dissiper un brouillard épais; ils commettent les plus grands excès sans aucun remords, ils se réjouissent quand ils ont fait le mal, se vautrent dans l'ordure comme dans des parfums précieux et boivent l'iniquité comme une liqueur délicieuse. C'est ainsi qu'ils se ferment la porte de la miséricorde, et que le puits de l'abîme se couvre sur eux sans retour: c'est pourquoi je n'ose presque espérer que tout ce que je viens de dire fasse aucune impression sur ceux qui sont réduits dans cet état funeste, et qui sont plongés dans cette léthargie mortelle, laquelle ne leur laisse aucun sentiment de leurs maux. Leur parler de la sévérité des jugements de Dieu et des peines de l'enfer, c'est parler à des sourds et s'entretenir avec les morts ; les oreilles de leurs cœurs sont fermées au bruit le plus éclatant du tonnerre évangélique, et personne ne les peut retirer de cet assoupissement léthargique, que celui dont la voix ressuscite les Lazares pourris dans leur sépulcre. Leur impénitence et leur inflexibilité dans le mal nous est très-bien figurée par le commandement que fait le prince dans la parabole du festin, de lier les pieds et les mains à ce profane convié, qui ne distinguait pas un festin de noces d'un repas ordinaire, et de le jeter hors de la salle dans les ténèbres extérieures : les pieds, comme dit souvent saint Augustin, signifient les affections de l'âme, et par les mains on doit entendre la pratique des bonnes œuvres; leurs affections deviennent donc comme immobiles et invariables, ils s'attachent au mal par un lien presque indissoluble; s'ils font par hasard quelque bonne œuvre extérieure, la mauvaise fin qu'ils se proposent les gâte et les corrompt. Ils ne sont pas à la vérité totalement privés de la lumière spirituelle, mais elle n'est qu'extérieure, et n'est pas capable de dissiper ce nuage épais qu'ont formé leurs crimes entre eux et le soleil de justice; au contraire, elle les révolte et leur devient insupportable.

Tout ce que je prétends faire est d'exciter le gémissement de la colombe, je veux dire les âmes saintes, à verser des larmes, à l'exemple de Marthe et de Madeleine, pour obtenir ces miracles; c'est d'exciter les vertueux ecclésiastiques et le peuple fidèle à déplorer l'aveuglement et l'endurcissement de ces malheureux, et l'indignité horrible avec laquelle Jésus-Christ est traité

dans le mystère où il nous fait paraître tant d'amour, et lui témoigner ainsi combien nous sommes sensibles à sa gloire et à ses intérêts; enfin c'est de nous faire craindre à tous de tomber dans cet état funeste dont il est si mal aisé de se retirer, et dont on ne se retire que par un miracle tout extraordinaire, dans l'ordre même de la grâce, de soi tout miraculeux.

Seigneur! nous voici prosternés, abîmés et anéantis en votre sainte présence pour le crime de ceux qui vous humilient par la profanation sacrilége de votre corps adorable, et pour tous les péchés que nous avons commis nous-mêmes contre ce mystère de votre amour : nous vous en faisons amende honorable de tout notre cœur. Nous vous conjurons par ce corps et ce sang précieux qui ont été sur la croix la rançon de nos âmes, et qui en sont la nourriture sur vos autels, de nous préserver du malheur effroyable de convertir par la malice et le déréglement de notre cœur cet antidote souverain en poison. Que nous nous éprouvions toujours nous-même savant que de nous approcher de votre sainte table. O pain de vie! ô manne! ô nourriture céleste! changez-nous et transformez-nous en vous! Soutenez-nous dans le désert du siècle présent! Demeurez en nous et demeurez-y comme le germe de l'immortalité bienheureuse de nos âmes et de nos corps. Médecin suprême! nous ne sommes que faiblesse, que langueur, que corruption, tant par le vice de notre origine que par nos passions déréglées, et les mauvaises habitudes que nous avons contractées et qui ont tant pris d'empire sur nous. Il n'est rien resté de sain dans notre chair à cause de nos péchés, nos plaies ont été remplies de corruption et de pourriture à cause de notre extrême folie, mais nul mal n'est incurable à un médecin tout-puissant tel que vous êtes, et la vertu du remède inestimable que vous appliquez à nos âmes; achevez par son usage fréquent de refermer et consolider leurs plaies, et de les guérir de toutes leurs langueurs, afin que nous chantions, dès à présent, et ensuite durant toute l'éternité, le cantique de vos miséricordes infinies : c'est le bonheur que je vous souhaite.

SERMON LII.

JÉSUS CHRIST, DANS L'EUCHARISTIE, MODELE ACHEVÉ DE TOUTES LES VERTUS.

Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. (*Matth.*, XXVIII.)

Je suis moi-même toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles.

Un des plus dangereux moyens que le démon ait jamais employé pour perdre les hommes naturellement portés à l'imitation, et les précipiter dans toute sorte de déréglements, a été de leur proposer pour objet de leur culte et modèles de leur conduite, des dieux sujets à toutes sortes de vices, esclaves des mêmes passions qu'eux, avares, impudiques, violents, vindicatifs. C'est ainsi qu'il leur ôtait le scrupule et le remords des plus grands crimes, qu'il les consacrait en quelque manière, comme parle saint Cyprien, le foudre ridicule qu'ils mettaient entre les mains d'un Jupiter adultère, étant plus capable de porter à ce crime que d'épouvanter et d'en détourner.

Les Juifs savaient à la vérité que nous sommes tous faits à l'image de Dieu, et par conséquent obligés d'exprimer en nous les traits et les caractères de ses perfections ; il leur faisait souvent entendre ces paroles dans la loi qu'il leur avait donnée par Moïse. Soyez saints comme je suis saint moi-même; *Sancti estote, quoniam sanctus sum.* Mais comment des hommes faibles, grossiers, charnels, pouvoir imiter un Dieu invisible, plus élevé que les cieux, infiniment pur et séparé de la corruption du péché? O excès incompréhensible de sa bonté! Touché de compassion de nous voir périr misérablement, devenus le jouet de nos cruels ennemis, il s'est fait Fils de l'homme pour se rendre un modèle sensible, nous instruire d'une manière proportionnée à notre faiblesse, à notre grossièreté, et ôter d'ailleurs à notre orgueil la répugnance qu'il aurait eue d'imiter un pur homme. Toute la vie de cet Homme-Dieu a été une instruction puissante et efficace pour réformer nos mœurs : il a vécu dans la privation de toutes les choses que notre cupidité recherchait avec le plus d'empressement; il est mort par un supplice également cruel et ignominieux, pour nous ôter l'horreur des humiliations et des douleurs, remèdes absolument nécessaires pour guérir nos profondes blessures. Tous ses états, ses mystères renferment mille traits admirables qu'il nous faut copier toute notre vie : son humilité, sa douceur, son amour pour les souffrances y brillent de toute part. Je vous ai donné l'exemple, nous dit-il, sur le point de quitter la terre, afin que, pensant à ce que j'ai fait, vous fassiez de même : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci ita, et vos faciatis.* (*Joan.*, XIII.) Mais quoi! Sera-t-il dit que son Ascension nous prive de ce divin modèle et qu'il ne nous ait laissé, en montant au ciel, que son manteau, ainsi qu'Elie laissa le sien à son disciple Elisée, lorsqu'il fut enlevé au ciel; je veux dire, que Jésus-Christ ne nous ait laissé que les exemples de sa vie voyagère contenus dans l'histoire de l'Evangile? Sa sagesse et sa charité lui ont inpiré l'invention admirable du sacrement de l'Eucharistie, par le moyen duquel il demeure avec nous jusqu'à la fin des siècles comme un modèle toujours exposé à nos yeux : malheur à nous si nous ne l'imitons! Il n'y a, dit saint Augustin, que ceux qui imitent ce divin Agneau immolé pour nous, afin de devenir nôtre Pâque, qui soient proprement rassasiés : *Agno saturantur qui imitantur ;* les autres sont de misérables faméliques cherchant, comme l'enfant prodigue, à remplir leur ventre des écosses que mangent les pourceaux; demeurant toujours, malgré toutes leurs communions, dans une maigreur effroyable.

Comme c'est ici un mystère de foi, il n'y

n que la lumière de la foi qui puisse découvrir les exemples que Jésus-Christ nous donne dans l'Eucharistie. Esprit saint ! c'est de vous que nous attendons ces lumières ; vous nous les accorderez par l'entremise de la divine Marie, à qui nous dirons : *Ave, Maria.*

Jésus-Christ a eu toutes les vertus infuses en sa sainte âme au premier moment de sa vie divinement humaine dans un souverain degré; il en a donné des exemples de toute sorte durant le cours de sa vie, n'en ayant enseigné aucune qu'il n'ait pratiquée; car, lorsqu'il dit: il est convenable que j'accomplisse toute justice, ce terme ne signifie pas une vertu particulière, mais l'union et l'assemblage de toutes. Je puis dire qu'il les retrace toutes de même dans cette vie nouvelle qu'il reçoit sur nos autels par la bouche des prêtres, *parturiente lingua*, comme parlent les Pères. Ainsi, si, durant les jours de sa chair, il passait les nuits en prières, *pernoctans in oratione Dei*, il est ici dans un état d'adoration perpétuelle; s'il a tant chéri la pauvreté, qu'il en a fait son épouse et la compagne inséparable de sa vie, quoi de plus pauvre, quoi de plus vil que les espèces dont il est revêtu ! S'il nous a enseigné la pratique du silence en s'y condamnant la meilleure partie de sa vie, ne disant pas même à sa passion un seul mot pour sa justification, en sorte que son propre juge en était tout étonné, il garde encore en ce mystère un plus profond silence, il ne fait aucun usage de ses sens, en quoi il est l'exemplaire de la mortification chrétienne. Si la patience admirable avec laquelle ce divin Agneau souffrait en toutes rencontres les insultes, les outrages et les calomnies des pharisiens ses ennemis acharnés, était, au jugement de Tertullien, un argument invincible qui devait convaincre les infidèles mêmes de sa divinité, parce qu'en effet nul homme n'était capable de la porter si loin, j'ose dire qu'elle n'éclate pas moins aujourd'hui dans son adorable sacrement. Le nombre de ceux de la part desquels il a souffert tant de contradictions, était petit sans doute en comparaison de ceux qui outragent Jésus-Christ dans son auguste sacrement : les premiers ne le connaissaient pas pour le Roi de gloire; ceux-ci, quoiqu'ils paraissent persuadés de sa divinité, le traitent comme un roi de théâtre. Ajoutez que les outrages qui exercent sa patience durant le cours de sa vie mortelle finirent avec cette vie, au lieu qu'il demeurera exposé jusqu'à la fin des siècles aux insultes des hérétiques, et, ce qui lui est bien plus sensible, aux sacriléges et aux profanations des méchants chrétiens. N'est-il pas de nouveau, en cet état, comme un agneau qui ne dit mot lorsqu'on le conduit à la boucherie et même quand on l'égorge?

Il me serait aisé de parcourir toutes les autres vertus dont la vie du Sauveur a été un tissu et un enchaînement continuel ; mais, comme l'Eucharistie est le mémorial, la représentation et la continuation du sacrifice de la croix, et que pour cet effet on peut considérer nos autels où il est immolé par les mains des prêtres ainsi que de nouveaux calvaires, je m'arrête aux vertus qui ont le plus éclaté à sa mort, qu'il a plus à cœur que nous retracions dans notre vie, et je dis à chacun de vous ce qui fut dit à Moïse. Voyez et considérez attentivement, pour faire selon le modèle qui vous a été montré sur la montagne : *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.* (*Exod.*, XXV.) Je m'arrête à trois vertus principales qui se font remarquer avec distinction entre toutes les autres et qui feront la division de ce discours : une charité immense, une humilité profonde, enfin une parfaite obéissance. Vous voyez que tout est de pratique en ce discours, ainsi ne perdez pas un mot.

PREMIER POINT.

Qui n'eût cru que les inventions de la charité de Jésus-Christ pour les hommes étaient épuisées par son Incarnation? Mystère qui le fait descendre du trône de sa majesté pour se revêtir, dans le sein d'une femme, d'une chair passible, destinée à être un jour immolée sur l'autel de la croix à la justice de son Père pour l'expiation de nos crimes. En effet la charité peut-elle aller au delà du mépris de sa vie. Peut-on faire davantage que de la sacrifier pour ceux qu'on aime? La sienne a trouvé le secret d'aller encore bien plus avant, elle a franchi toutes les bornes et est allée au delà de nos pensées mêmes et nos imaginations. Comme s'il ne nous eût donc pas assez donné de marques de sa bonté en se faisant homme pour nous, s'assujettissant à toutes les infirmités de l'enfance, se chargeant de tous nos crimes, étant près de passer de ce monde à son Père, et d'aller essuyer sur le Calvaire tous les traits de sa fureur contre le péché, il voulut satisfaire son amour et le porter jusqu'où il pouvait aller, c'est-à-dire jusqu'à l'infini, *in finem dilexit eos* (*Joan.*, XIII), et pour cela il voulut rendre perpétuel tout ce qu'il avait fait pour nous, c'est-à-dire, que, n'étant pas content d'être né une fois pour nous, d'avoir vécu et d'être mort pour nous, il établit un sacrement qui le ferait renaître et converser tous les jours avec nous, et renouvellerait incessamment sa mort sanglante: *cum dilexisset suos, in finem dilexit eos.* C'est comme si l'Apôtre bien-aimé disait que, quoique Jésus-Christ nous eût assez marqué son amour par toutes les circonstances de sa vie, tout cela était cependant peu de chose en comparaison de ce qu'il se réservait à faire; il voulut couronner toutes les preuves de son amour par une dernière qui enchérît sur toutes les autres, et comme s'il ne nous eût aimés jusqu'alors que d'une manière commune, il voulut enfin le faire sans mesure et sans fin.

Toutes les idées que la terre nous fournit sont trop basses pour exprimer cet amour immense ; c'est donner une idée bien imparfaite du Créateur que d'emprunter des images des créatures ; ainsi, quand j'aurais parcouru toutes les images de la terre, la ten-

dresse mutuelle de deux amis intimes, celle d'un frère pour son frère, d'un père et d'une mère envers leurs enfants, d'une épouse envers son époux, l'ardeur démesurée d'un amant passionné pour quelque beauté corruptible; lequel par un transport d'amour lui fait prendre un philtre composé de son sang (c'est avec saint Chrysostome que je parle), je n'aurais rien dit qui ne fût infiniment au-dessous de l'amour que Jésus-Christ nous porte dans ce sacrement.

Elevons donc plus haut nos pensées; pénétrons, s'il se peut, jusque dans le sein de Dieu même; empruntons de Jésus-Christ l'idée par laquelle il veut nous faire concevoir son amour extrême. Je vous ai aimés, dit-il, comme mon Père m'a aimé moi-même : *sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos.* Je me donne tout entier à vous, comme mon Père se donne tout entier à moi et me fait une pleine communication de tout ce qu'il est. O excès ineffable et incompréhensible de charité! ô miracle! ô prodige de bonté envers des créatures si indignes et si méprisables!

Toutes nos paroles sont plus capables d'affaiblir que de relever l'excellence et la dignité d'un tel présent. Il ne se contente pas de nous donner ses grâces, ses mérites, ses richesses, tous les fruits de son incarnation, sa passion et sa résurrection, de nous faire ressentir des douceurs et des délices spirituelles qui sont un avant-goût de celles du ciel : je vous en prends à témoin, âmes saintes! Il se donne lui-même, il se livre à tous nos usages. Il me semble l'entendre qui nous dit du milieu de ces voiles sacrés, avec cette même effusion de tendresse qui lui faisait autrefois inviter tous les pécheurs d'aller à lui pour trouver du soulagement à leurs peines: *Tolle me et redime te* (S. PET. CHRYSOL.); prenez-moi et rachetez-vous. Hommes, vous êtes tous pécheurs et je suis ici pour vous purifier de vos péchés; prenez-moi, et rachetez-vous! Hommes, vous êtes esclaves, je veux briser vos fers et vous affranchir de servitude; prenez-moi comme votre rançon, *tolle me, et redime te!* Hommes, vous êtes misérables, nus, malades, désarmés, et je suis ici pour vous rendre heureux, pour vous guérir de vos maux, pour vous revêtir, vous armer contre vos ennemis et vous rendre invincibles à toutes leurs attaques. Ah! Seigneur, puis-je entendre toutes ces choses sans vous aimer, sans que mon âme se sente fondre d'amour, sans prononcer anathème contre ceux qui refusent de vous aimer, sans bénir mille et mille fois les inventions de votre amour! Ah! que ne suis-je aussi bien tout à vous, que vous êtes tout à moi!

Vous ne pouvez lui en donner des marques qui lui soient plus agréables qu'en aimant vos frères, qui sont les siens, ainsi qu'il vous a aimés lui-même, n'ayant rien tant désiré que de nous consommer tous avec lui et avec son Père dans une unité parfaite : *Ut omnes unum sint, sicut unum sumus.* (*Joan.*, XVII.) C'est pour nous faire comprendre d'une manière plus sensible la nécessité de cette union fraternelle qu'il a choisi exprès, selon la remarque de saint Augustin, pour la matière de ce sacrement le pain et le vin, dont l'un étant composé de plusieurs grains de froment, l'autre de plusieurs raisins qui, mêlés et confondus ensemble, ne font plus qu'une même masse et une même liqueur. Voilà l'image de ce que nous devons être à l'égard les uns des autres : nous ne sommes plus qu'un même corps, qui participons d'un même pain : *Multi unum sumus, qui de uno pane participamus.* (I *Cor.*, X.) Nous ne devons plus être qu'une même âme. C'est ce qui rendait les communions des premiers fidèles si utiles, et c'est le refroidissement, pour ne pas dire l'extinction de cette charité, qui les rend aujourd'hui si inutiles et si dommageables ; car rien n'est plus capable d'endurcir un cœur que d'y recevoir, lorsqu'il est plein d'aigreur, de fiel et de ressentiment, le Dieu de paix ; eh! comment le chef de l'Eglise voudrait-il loger dans un cœur où il ne trouverait pas place pour ses membres? Est-ce que le chef se sépare ainsi de ses membres, encore un chef uni aussi étroitement et aussi intimement qu'il l'est avec les siens? Ah! c'est ici que je ne puis m'empêcher de m'écrier : *Charitas Christi urget nos* (I *Cor.* V.) ; la charité de Jésus-Christ nous presse; il a voulu que son sang précieux fût comme le lien de ses membres et un divin ciment qui liât et unît les pierres vivantes de son Eglise. Plus jaloux, dit saint Chrysostome, de la charité qu'on doit au prochain que de son honneur, il nous défend d'offrir notre présent à l'autel et ordonne l'interruption du sacrifice afin de nous réconcilier auparavant avec nos frères et rétablir entre nous la concorde. On vous a fait, dites-vous, une cruelle injure, c'est une indignité insupportable, une ingratitude qui ne se peut pardonner. Je veux croire que l'injure est atroce et que tout le tort est du côté de ceux dont vous vous plaignez; mais cette injure approche-t-elle de celle qu'il reçoit tous les jours dans ce mystère de son amour par tant de sacriléges et de profanations horribles, peut-être par les abus que vous en avez faits vous-mêmes? Cependant fait-il éclater son indignation? Lance-t-il son tonnerre pour écraser ces impies comme il le pourrait faire justement? Ne s'efforce-t-il pas au contraire d'apaiser en leur faveur la colère de son Père, ainsi qu'il fit autrefois pour ses bourreaux? Ne lui présente-t-il pas ses plaies? Ne le conjure-t-il pas ardemment d'user d'indulgence et de miséricorde envers ces aveugles? O charité immolée avec Jésus! que vous confondez et que vous condamnez notre animosité impitoyable! O modèle que nous n'étudierons jamais assez!... Il est temps de faire attention sur celui d'humilité, qui n'éclate pas moins que celui de sa charité : c'est ce que je vous ai promis en mon second point.

SECOND POINT.

La mort du Fils de Dieu sur la croix

semblait être le terme de ses humiliations : elle fut suivie, en effet, de sa résurrection et de son ascension glorieuses qui l'élevèrent à un état digne de lui et proportionné à ses abaissements, en sorte qu'il est dorénavant Dieu en toutes manières, ainsi que parlent les saints Pères : *Per omnia Deus*, c'est-à-dire que tout ce qu'il y a de mortel, de passible, tout ce qu'il tient de chair d'Adam a été comme absorbé par cette vie nouvelle qui lui fut communiquée par la vertu de son Père. Néanmoins le désir infini qu'il a de continuer à l'honorer jusqu'à la fin des siècles dans l'état de victime, le besoin extrême qu'il sait que nous avons d'avoir continuellement devant les yeux des exemples d'humilité, lui a inspiré le dessein de se cacher sous des voiles si disproportionnés à sa grandeur, pour rendre au Père éternel l'hommage et le culte suprême d'adoration, quoique ce ne soit pas pour lui une usurpation d'être égal à Dieu, et pour nous faire dans toute la suite des siècles cette leçon importante : Apprenez de moi à être doux et humbles de cœur.

Comme l'humilité est appelée par excellence la vertu de Jésus-Christ (parce qu'étant venu réparer les désordres qu'avait causés l'orgueil de l'homme, il fallait que le remède fût proportionné au mal), tous les mystères qu'il a opérés sur la terre portent les caractères de sa profonde humilité : on l'y voit peinte dans les principales circonstances qui les accompagnent. Cependant, comme il était de l'économie de sa sagesse qu'il parût Dieu et homme tout à la fois, on y voit toujours à travers les abaissements briller quelques traits de grandeur, il échappe quelques rayons de sa majesté qui impriment de la crainte et font juger que c'est un Dieu qui s'humilie. Ainsi, quoique l'Incarnation soit un mystère de la plus profonde humiliation, puisque le Fils de Dieu y anéantit en quelque manière toutes ses perfections adorables, il est néanmoins annoncé par un ange du premier ordre, qui parle avec magnificence des grandeurs de celui qui s'incarne et de son règne éternel. A la circoncision il paraît encore plus humilié , puisqu'il paraît revêtu de la forme de pécheur; mais on lui impose de la part de son Père éternel un nom qui oblige tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, de fléchir le genou. A sa présentation au temple, il passe pour un enfant du commun; on offre pour lui deux tourterelles, le présent des pauvres; mais un saint vieillard et une sainte veuve, à qui le Saint-Esprit avait manifesté ses grandeurs, les publient hautement et s'écrient que la lumière qui doit éclairer les nations s'est levée sur la terre. A son baptême il se mêle parmi la foule des pécheurs, mais son précurseur se prosterne à ses pieds et proteste qu'il n'est pas digne de lui rendre les services les plus bas ; le Saint-Esprit descend visiblement sur lui, sous la forme d'une colombe; la voix du Père éternel se fait entendre, voix qui le déclare son Fils bien-aimé, l'unique objet de ses complaisances, et nous ordonne à tous de l'écouter comme le vrai docteur de justice. Il n'en est pas de même dans le mystère de l'Eucharistie : le Sauveur, en l'instituant, ne parle que de l'opprobre de sa passion ; le prêtre, en le célébrant, ne fait mémoire que de ses abaissements. Il est vrai qu'il fait descendre le feu du ciel, je veux dire le Saint-Esprit, par un miracle incomparablement plus grand que celui par lequel Elie le fit descendre en présence de tout Israël, pour consumer la victime étendue sur l'autel ; ce miracle est suivi de plusieurs autres opérés par la toute-puissance divine, mais tous ces miracles ne sont pas sensibles, ils ne sont admirables qu'aux yeux de la foi : une multitude de l'armée céleste vient fondre en terre pour adorer leur Dieu et environner son autel ; mais ces anges sont invisibles. Ainsi j'ai eu raison de dire que le mystère de l'Eucharistie est celui de tous dans lequel le Fils de Dieu a trouvé le secret de s'anéantir davantage; je n'en excepte pas même la Passion, oui, la Passion dans laquelle il a été traité comme un voleur, l'opprobre et le rebut des hommes.

A la croix, la divinité seule était cachée et éclipsée , mais l'humanité paraissait : ici l'humanité même est cachée sous les voiles les plus vils et les plus pauvres qu'il pût choisir ; elle est comme anéantie sous la parcelle d'une petite hostie, et c'est en cette rencontre qu'il peut bien dire à la lettre : *Ad nihilum redactus sum.* L'humiliation de sa croix fut passagère, celle de l'Eucharistie subsistera jusqu'à la fin du monde. La première fut accompagnée de circonstances qui firent reconnaître aux païens mêmes que cet homme qu'ils avaient crucifié était vraiment le Fils de Dieu : *Vere Filius Dei erat iste.* Le voile du temple se déchira en deux, la terre trembla, les sépulcres s'ouvrirent ; toute la nature fit connaître que celui qui venait d'expirer était son Dieu. Ici rien de pareil; on n'aperçoit pas le moindre changement : la terre ne s'ébranle pas, le soleil ne retire pas sa lumière, lorsque des impies le crucifient de nouveau par des communions sacriléges, et le font descendre non pas dans un sépulcre tout neuf, comme celui où le mit Joseph d'Arimathie, mais dans un sépulcre puant, dans la corruption même. Ah ! voilà la seule humiliation qui n'est pas de son choix !

Qu'il me soit permis de vous faire à présent, par la bouche de saint Bernard, des reproches de votre orgueil, de votre présomption insensée et de vous dire : Mourez de honte, petit ver de terre, de vous enfler d'orgueil après qu'une telle majesté a voulu s'anéantir d'une manière si prodigieuse et si inconcevable : *Pudeat ubi se majestas exinanivit, ibi vermiculus infletur.* Quoi ! la confusion elle-même n'est pas capable de vous confondre ? je veux dire cette multitude innombrable de péchés dont le souvenir vous devrait toujours tenir collés contre terre et plongés dans l'abîme de votre néant. Il y faut join-

dre l'exemple d'un Dieu, et cet exemple n'est pas capable de produire la moindre impression sur vos cœurs, et de faire mourir votre orgueil sans retour. Ah! il n'y a que celui du démon qui puisse demeurer inflexible à une telle vue, et je veux croire que nous ne nous laissons aller à un tel déréglement, que parce que nous n'y faisons pas réflexion. Ne nous lassons donc jamais de méditer les instructions d'humilité qu'il nous laisse, et de considérer ce divin original.

Quand je parle ici d'humilité, je n'entends pas seulement ces mouvements ou ces actes d'humilité qu'on s'efforce d'exciter en soi immédiatement avant de communier, lorsqu'on proteste avec le centenier qu'on se reconnaît indigne de recevoir un tel hôte en sa pauvre maison, ou comme Miphiboseth, lorsque David l'assura qu'il mangerait toujours à sa table : *Qui suis-je, moi votre serviteur*, répondit-il, *pour avoir daigné regarder un chien mort tel que je suis, et me donner place à votre table.* J'entends une disposition d'humilité fixe et permanente, qui soit enracinée bien avant dans notre cœur, et règne dans toute la conduite, et qui honore l'état permanent de Jésus, victime anéantie sur nos autels. Une disposition qui nous fait trouver notre joie à nous humilier sous la puissante main de Dieu, à vivre dans un état continuel d'enfance et de dépendance à son égard, nous considérant devant lui comme de la poussière et de la cendre, regardant ses grâces comme des dettes, et non pas comme des richesses qui nous puissent être attribuées!

A l'égard du prochain, lui cédant, lui déférant, nous étudiant à lui complaire en toute chose, prévenant un chacun en honneur, nous abaissant même intérieurement au-dessous de toutes les créatures, comme nous le commande saint Pierre : elles ont de quoi nous confondre, étant demeurées dans l'ordre, au lieu que nous n'y sommes pas demeurés.

Enfin, par rapport à nous-mêmes, étant pénétrés d'un vif sentiment de notre corruption, de notre impuissance et de notre misère; veillant sans cesse contre toutes les surprises de l'orgueil, ne nous lassant jamais d'arracher tous les rejetons de cette plante funeste. Telle est la disposition d'humilité que Jésus-Christ demande de ceux qui se présentent à sa table ; si elle est sincère, elle produira de nécessité celle d'une parfaite obéissance qui en est inséparable : *Humiliavit semetipsum factus obediens.* (*Philip.*, II.) C'est le dernier trait de notre divin original, dont chacun de vous doit être une copie vivante.

TROISIÈME POINT.

Si le Fils de Dieu nous a donné, dans sa Passion et dans l'Eucharistie, le sacrifice non sanglant qui la retrace à nos yeux, des exemples divins de charité et d'humilité, ainsi que nous venons de voir, il n'en donne pas de moins admirables de la vertu d'obéissance : on peut dire que c'est sur l'arbre de la croix qu'il nous en enseigne la perfection, ayant mieux aimé, dit saint Bernard, perdre la vie sur la croix que l'obéissance. Il a révéré profondément l'ordre de son Père dans l'arrêt inique d'un jugement idolâtre, et a obéi par le même amour de cette volonté suprême, toujours infiniment juste, à des bourreaux, leur laissant faire, sur sa personne sacrée, tout ce qu'ils ont voulu.

Il continue de pratiquer l'obéissance en ce mystère. Quoiqu'il semble que cette vertu, non plus que celle d'humilité, ne doive pas être une vertu de Jésus-Christ ressuscité, jouissant de la gloire si chèrement achetée au prix de ses opprobres, cependant, tout clarifié et consommé qu'il est dans la gloire, il continue de pratiquer l'obéissance, je ne dis pas à l'égard de son Père, à qui il fera gloire d'être soumis et assujetti durant toute l'éternité! mais, le dirai-je, à l'égard des hommes pécheurs, et d'un pécheur tel que je suis. Oui, chrétiens, c'est un article de votre foi, et je ne pense pas qu'elle chancelle : dès que le prêtre, quelque indigne qu'il soit de son ministère, a prononcé les paroles sacramentelles, les nues pleuvent de nouveau le Juste, les cieux s'ouvrent, leur maître en descend et se rend présent sur nos autels; Jésus-Christ, ce composé adorable du Verbe et de l'homme, et, par concomitance, les deux personnes adorables de la Trinité, qui sont toutes mutuellement l'une dans l'autre. Quand je parle ici de descente, éloignez de votre esprit toute idée de mouvement local. Ce miracle ne vous doit pas étonner ; mais ce qui ne nous peut trop surprendre, c'est qu'il obéisse si ponctuellement à la voix d'un homme.

Vous savez le célèbre miracle qu'opéra autrefois Josué, ce vaillant conducteur des Juifs, qui les introduisit dans la terre promise, ayant livré la bataille à cinq rois amorrhéens, ennemis du peuple de Dieu, et, ne lui restant pas assez de jour pour les défaire entièrement et rendre sa victoire complète, il dit au soleil : *Soleil, arrête-toi contre Gabaon ;* il ne pria pas tant, dit saint Bernard, qu'il commanda à cet astre de s'arrêter, et sa foi lui fit mériter, non-seulement une obéissance très-prompte du soleil, mais encore une entière victoire sur les infidèles, qu'il acheva de tailler en pièces. Quoique le Sage dise que, dans cette rencontre, Dieu ait obéi à la voix de l'homme : *Obediente Deo voci hominis ;* dans la vérité, ce ne fut pas Dieu qui obéit, il exauça seulement le désir ardent de son serviteur; le soleil reçut l'ordre et l'exécuta dans l'instant.

D'ailleurs, Josué était un saint homme plein de l'esprit de Dieu, uniquement zélé pour sa gloire, et une des plus expresses figures de Jésus-Christ, à qui il appartenait d'introduire le vrai Israël de Dieu dans le ciel. Enfin, ce miracle n'est arrivé qu'une seule fois, et toute la terre l'admire encore; on en parlera dans toute la suite des siècles

avec la même admiration; cependant, qu'a-t-il de comparable à cette obéissance journalière que Dieu même en personne rend à tout moment à toute sorte de prêtres, à ceux qui profanent leur caractère par une vie infâme, aussi bien qu'aux plus saints? Cieux et terre, soyez frappés d'étonnement! Vous admiriez autrefois, divin Jésus, l'humble foi du centenier, qui, pour empêcher que vous ne prissiez la peine de vous transporter chez lui, honneur dont il s'estimait indigne, disait aux Juifs : Quoi! si moi qui ne suis qu'un homme soumis à d'autres, ayant néanmoins des soldats sous moi, dis à l'un : Allez là! et il y va; Venez ici! et il y vient; et à mon serviteur : Faites cela! et il le fait; combien davantage la maladie vous obéira-t-elle à vous, Seigneur, le Maître souverain de toutes choses, si vous employez une seule parole sans qu'il soit besoin de vous fatiguer et de vous rabaisser jusqu'à venir chez moi! *Dico huic militi : vade, et vadit, veni, et venit; servo meo : fac hoc, et facit.* (*Matth.*, VIII.) Ici, c'est tout le contraire, c'est le serviteur qui dit au Maître, et au Maître suprême : *Venez! et il vient; rendez-vous ici! et il s'y rend dans l'instant même!* Quel renversement, mais quelle obéissance! Examinons-en, dans un plus grand détail, toutes les qualités. Elle est la plus exacte, la plus prompte, et la plus étendue qu'on puisse imaginer, puisque, dans l'instant même que le prêtre prononce les paroles, le Sauveur se rend présent; il se rend dans tous les lieux où l'on consacre, c'est-à-dire, dans toute la vaste étendue de la terre où l'Eglise est répandue.

Elle est persévérante. Dès que le prêtre a attaché le Fils de Dieu dans un lieu par la vertu des paroles sacrées, et lui a comme ordonné d'y demeurer, il n'en sort pas, et quelque accident d'incendie, d'inondation, de profanation d'église qui puisse arriver, il ne quitte pas son poste, s'il m'est permis de parler ainsi.

Y eut-il jamais d'obéissance plus humble, puisque Dieu obéit à l'homme, le Créateur à sa créature, le Saint des saints à un pécheur? Se peut-il concevoir quelque chose qui approche de la profondeur d'une telle obéissance? Enfin y en eut-il jamais de plus aveugle en quelque manière, puisqu'il n'a jamais manqué de s'y rendre, quoiqu'il prévoie assez les suites de cet assujettissement quelquefois si étrange, que l'imagination en frémit, et qu'une foi même éclairée n'ose y penser?

O mon Dieu! n'apprendrons-nous pas de votre exemple à vous obéir à notre tour? Serons-nous toujours semblables aux Juifs, peuple rebelle ennemi de toute sujétion à votre aimable empire, à qui vous reprochiez par vos prophètes qu'ils avaient brisé votre joug dès le commencement, et dit avec insolence qu'ils ne serviraient point? Nous ne le disons pas de bouche, un tel langage nous ferait horreur, mais nos actions et notre conduite ne le disent que trop. Ainsi nous ressemblons justement à celui de ces deux frères de l'Evangile, qui, ayant reçu ordre de son père d'aller travailler à sa vigne, le lui promit aussitôt, et lui tint cependant plus mal sa parole que celui qui l'avait d'abord refusé; car, hélas! combien nous est-il arrivé de fois qu'après avoir promis à notre Maître, dans la chaleur d'une dévotion passagère, que nous serions plus fidèles à recevoir de sa main tout ce qui viendrait par son ordre troubler le repos que nous ne devons pas chercher en ce monde, et nous détacher de la vie en nous en faisant sentir les amertumes; combien de fois, dis-je, est-il arrivé après de semblables promesses, que la moindre occasion de souffrir qui s'est présentée nous a jetés dans les mêmes impatiences qu'auparavant, ou dans de plus grandes encore!

Que si nous obéissons, c'est avec tant de chagrin, tant de lâchetés, tant de réserves et de restrictions, qu'une telle obéissance n'est pas moins punissable qu'une entière désobéissance. Quand même elle aurait été accompagnée dans les commencements de ferveur et de joie, qu'il est rare qu'elle se soutienne jusqu'au bout, et qu'il est vrai de dire que la persévérance est pour nous une vertu presque inconnue.

Ne perdons pas toutefois courage; animons-nous avec plus d'ardeur que jamais à la pratique de l'obéissance, de la charité et de l'humilité, dont Jésus-Christ nous donne de si admirables exemples dans l'Eucharistie. Ce qui doit nous inspirer de la confiance, c'est que son exemple n'est pas un exemple mort, stérile et inefficace, tel qu'on le peut tirer de ceux qui excellent en quelque art et quelque science, ou qui se distinguent par des qualités que le ciel estime. Celui de Jésus-Christ est un exemple vivant, animé, efficace; il opère en nous par sa grâce ce qu'il nous commande. L'exemple des hommes est comme la lumière d'un flambeau qui éclaire faiblement et ne produit rien davantage; celui de Jésus-Christ est comme la lumière du soleil, qui échauffe, répand mille et mille influences, vivifie la nature et communique la fécondité à tous les êtres capables de produire. Qu'ainsi la prière obtienne ce que la Loi nous ordonne.

Vous ne permettrez pas, Seigneur, que les exemples vraiment divins que vous nous avez laissés sur la croix, et que vous retracez tous les jours à nos yeux dans le sacrifice qui nous en renouvelle la mémoire, soient infructueux. Embrasez nos cœurs du feu qui vous consume encore sur ces nouveaux calvaires; détruisez notre orgueil et notre amour-propre; rendez-nous charitables, humbles et soumis; effacez dans nos âmes les traits du vieil homme pour y imprimer les vôtres, jusqu'à ce que nous soyons pleinement transformés en la même image, ce qui n'arrivera que dans la gloire.

—

SERMON LIII.

L'EUCHARISTIE, SUPPLÉMENT DE L'INCARNATION ET DE LA PASSION.

Ecce ego vobiscum sum cunctis diebus usque ad consummationem sæculi. (*Matth.*, XXVIII.)

Je suis moi-même toujours avec vous jusqu'à la consommation du monde.

Me sera-t-il permis, quoique je ne sois que poudre et que cendre, d'entrer encore une fois dans le sanctuaire, pour pénétrer les hauts conseils et les desseins qu'a eus la Sagesse éternelle en voulant demeurer avec nous, jusqu'à la fin des siècles, sous les voiles eucharistiques? N'ai-je pas à craindre l'effet de cette menace : Celui qui veut trop sonder et approfondir l'abîme de la majesté, sera opprimé et accablé du poids de la gloire : *Scrutator majestatis opprimetur a gloria.* (*Prov.*, XXV.) Non, chrétiens, ce sort n'est à redouter que pour ceux qui n'ont pour guide qu'une curiosité ou une présomption criminelle, et non pour ceux qui, marchant à la lumière du flambeau de la foi, ne cherchent à connaître les raisons profondes de la conduite de Dieu et les inventions de sa sagesse, que pour l'adorer et s'enflammer de plus en plus de son amour. Comme c'est là l'unique but que je me propose, j'espère n'être pas rejeté avec ces téméraires qui osent mesurer les vues de Dieu, plus élevées que les cieux, infinies en toutes manières, à leurs vues basses, terrestres, et aux bornes de leur étroite intelligence. Le sanctuaire s'ouvre, et je crois entrevoir la principale raison du dessein surprenant, qui oblige le Sauveur à rester parmi nous après l'accomplissement de tous ses mystères : cette raison n'est autre que l'excès de son amour, qui lui a inspiré cette invention admirable de se donner à nous en toutes les manières dont il pouvait s'y donner; je veux dire, de réunir en ce don tous ceux qu'il nous avait faits, qui n'auraient marqué qu'imparfaitement sa charité immense, s'il ne les eût couronnés de celui-ci, que les anges n'auraient pas plus cru possible que son Incarnation. O amour communicatif et prodigue! ce n'était pas assez au cœur sacré de Jésus de s'unir au nôtre par un seul endroit ; cet amour riche et fécond en inventions lui fait trouver moyen de se donner plusieurs fois en plusieurs manières, et toujours avec de nouveaux avantages. Il s'était donné comme notre chef et le principe de notre vie surnaturelle dans l'Incarnation, comme notre Sauveur et la victime de notre réconciliation sur la croix, il se donne enfin comme le pain et la vraie nourriture de notre âme dans l'Eucharistie, qui surpasse chacun de ses dons en particulier, ou plutôt qui les renferme d'une manière que nous ne saurions trop admirer, car il a trouvé le secret, par l'institution du mystère de nos autels, d'étendre en quelque sorte sur chacun des fidèles, qui le reçoit dignement, la faveur inestimable dont son humanité sainte avait été privilégiée par l'union hypostatique, et de suppléer à ce qui manquait au sacrifice de la croix. Suspendez votre jugement jusqu'à ce que je vous aie développé ces choses. C'est pour cet effet que je vais vous représenter l'Eucharistie comme le supplément des deux plus grands mystères de notre religion, à savoir, celui de l'Incarnation et celui de la croix : ce sera mon premier point. Dans le second, qui sera la conclusion des principes que nous aurons établis, vous pourrez connaître quel est le crime de ceux qui, par des communions sacriléges, ruinent et anéantissent autant qu'il est en eux toute l'économie de la sagesse et de la charité de notre Dieu. Invoquons les lumières de son Esprit pour vous exposer avec ordre ces grandes vérités qui font le fond de notre religion. Conjurons-le d'y joindre ce feu que produisit la première communion après la Résurrection de Jésus-Christ, qui faisait dire aux deux disciples d'Emmaüs : Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au dedans de nous? Demandons cette double grâce par le canal de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'Incarnation du Fils de Dieu est le chef-d'œuvre de sa toute-puissance, de sa sagesse, et surtout de sa charité Par ce mystère il unit ses grandeurs à nos bassesses, son éternité à notre mortalité, sa divinité à notre limon, et établit un commerce admirable et une société nouvelle dont l'avantage est tout entier pour nous; car il s'abaisse à vivre de la vie de l'homme, et nous élève jusqu'à nous faire vivre de la vie de Dieu. Qui pourrait comprendre toutes les merveilles d'une union qui donne un puissant libérateur à de malheureux esclaves, un pasteur à des brebis égarées, un prêtre et une victime à des excommuniés et des ennemis de Dieu, la force à la faiblesse même, la lumière à des aveugles, un docteur de justice à l'ignorance, le salut et la vie à des morts.

Par l'institution de l'Eucharistie Jésus-Christ entre dans une union encore plus étroite, ou plutôt il donne à la première toute sa perfection, il oublie de nouveau ses grandeurs, et son amour le fait une seconde fois sortir du sein de son Père pour le faire entrer dans un état d'anéantissement beaucoup plus incompréhensible que celui où il s'était réduit dans le sein de Marie. *Le chef*, dit saint Jean Chrysostome, *veut nourrir ses membres, et c'est pour leur procurer tous ces avantages qu'il se donne à eux sous les espèces du pain et du vin.*

Il ne veut pas seulement les nourrir, il veut les faire participer tous à la dignité incommunicable de l'union hypostatique. Il n'y a eu qu'un seul individu de la nature humaine élevé à la gloire de subsister dans le Verbe divin. Quoique cette humanité soit tirée du sang de David et de la chair d'Adam, ce qui fait que Jésus-Christ s'appelle d'ordinaire le Fils de l'homme, sa grandeur néanmoins n'est pas commune au reste des hommes ; c'est un privilége particulier, l'effet d'une grâce toute-puissante à laquelle il n'a rien contribué. En vertu de

cette union, il dit : Je suis avant qu'Abraham fût. Je voyais Satan tomber du ciel comme un foudre. Mon Père, je veux que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés, y soient avec moi, afin qu'ils contemplent ma gloire. Il semble qu'il veuille partager avec nous ce glorieux titre, le fondement de toutes ses grandeurs. Je sais bien que ce ne serait pas parler dans l'exactitude de la théologie, que de nommer cette union, hypostatique; ce ne serait pas aussi en dire assez que de l'appeler morale, puisqu'elle est corporelle et naturelle : les Pères lui donnent le nom de sacramentelle, n'en pouvant trouver d'autre; ils la comparent à deux cires ou deux liqueurs fondues et mêlées ensemble, qui, par ce mélange, ne font plus qu'un tout indissoluble. Il faut sans doute qu'elle soit bien étroite et bien intime, puisque Jésus-Christ lui-même la compare à l'unité qui est entre lui et son Père, et que les saints docteurs n'ont pas fait difficulté de l'appeler l'extension et le supplément de l'Incarnation : *extensionem Incarnationis.* O vie divine de l'âme chrétienne, qui a sa première origine dans le sein du Père, vivant par lui-même, et communiquant sa vie à son Fils, et par son Fils à l'humanité qu'il s'est unie, et par cette chair et ce sang adorable à la chair et au sang de ses membres, pour passer par ce canal dans leur cœur, et vivifier même un jour leur corps. Après cela vous oserai-je encore appeler vers de terre, et vous traiter de néants animés ? Ne vous appellerai-je pas plutôt des dieux? *Ego dixi, dii estis.*

Jésus-Christ s'est donc proposé, en s'unissant à nous si intimement, d'être le principe de nos pensées, de nos désirs, de nos mouvements, de toutes nos actions, d'une manière qui approche de celle avec laquelle il s'est uni à cette portion de sang que le Saint-Esprit a animée dans les entrailles de Marie. Cette humanité sainte a toujours été dirigée par le Verbe qui l'appliquait à tout; elle n'a rien fait qu'il n'y ait imprimé efficacement, jamais formé un mouvement ni un pas, dont il n'ait été le principe. Cela s'étendait à tout, aux manières dont Jésus-Christ s'exprimait, au ton dont il parlait, à la composition de tout son extérieur: tout était conduit par sa raison; et sa raison, conduite, éclairée, dirigée, appliquée par le Verbe, qui régissait cette humanité sainte, elle ne s'attribuait rien, vivant dans un parfait dépouillement d'elle-même, et une dépendance absolue du Verbe.

Ce que Jésus-Christ était par état, et par une suite nécessaire de son union hypostatique, les chrétiens, ses membres, le doivent être par obligation pour répondre au dessein qu'il a sur eux avec une telle effusion d'amour et si peu de ménagement de sa grandeur. Il se doit faire moralement en eux quelque chose de ce qui se fait à la consécration de l'hostie; car, au moment que le prêtre prononce les paroles sacramentales, la substance du pain cesse d'être : Jésus-Christ, qui se substitue en sa place, la fait évanouir; il n'en reste que les accidents et les apparences extérieures, mais dans la réalité et la vérité, c'est Jésus-Christ tout seul qui y réside. Ainsi, après la communion, un chrétien cesse d'être ce qu'il était; la vie du vieil homme est détruite; il devrait dire avec saint Paul : Je vis, non pas moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi : *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.* (*Gal.*, II.) Hélas! avec quel fondement le commun des chrétiens le pourrait-il dire quelques heures après? A-t-on soin de manifester en soi la vie de Jésus-Christ, ainsi que nous l'ordonne le même Apôtre? Parle-t-on, agit-on dans les rencontres comme Jésus-Christ? Y découvre-t-on les mouvements naturels et les caractères de l'esprit de Jésus-Christ? Peut-être se trouvera-t-il ici quelqu'un qui les ignore, et qui cependant ne laisse pas de recevoir comme les autres, son corps et son sang; il faut l'instruire. L'esprit de Jésus-Christ est un esprit d'adoration et de recueillement; un esprit de prière et de zèle pour la justice, d'horreur du monde, de tendresse pour les pécheurs, de haine pour les péchés; c'est un esprit de croix, de mort, d'immolation perpétuelle, d'éloignement du monde, de détachement parfait des créatures, enfin, un esprit de douceur et de bonté compatisssante pour tous les hommes : ce sont là les sentiments que le Saint-Esprit, résidant en Jésus-Christ, a formés en lui avec plénitude, et que Jésus-Christ, venant en nous par l'Eucharistie, veut nous communiquer avec abondance; plus ces sentiments sont vifs et agissants, plus on a sujet de s'assurer qu'on est vivant : plus ils sont faibles et languissants, plus on a sujet de craindre qu'on ne soit mort à la vie de la grâce.

Combien de femmes et de filles qui communient souvent, lesquelles cependant, bien loin de faire éclater en toute leur conduite la vie de Jésus-Christ, n'y font apercevoir que les caractères de son ennemi, que les traits d'Adam! Puisqu'il y a parmi vous, Mesdames, des piques, des jalousies, des disputes, n'est-il pas visible que vous vous conduisez selon le vieil homme? Quelque soin que vous preniez de vous déguiser à vous-mêmes, votre attache honteuse aux biens de la terre et à la vie présente, ne paraît-elle pas manifestement par vos paroles, où vous ne béatifiez que les riches, où vous témoignez de l'envie de leur sort par vos actions, votre empressement à acquérir, votre dureté à exiger ce qui vous est dû, la douleur que vous ressentez, lorsqu'il survient quelque perte, par la recherche continuelle des aises et des commodités de la vie, l'inutilité dans laquelle vous la passez tout entière, le soin excessif et immodéré de votre santé, qui vous fait dispenser sans scrupule de l'abstinence ou des jeûnes de l'Eglise à la moindre ombre d'indisposition, et par la crainte d'une infirmité imaginaire. Une vie molle, oisive, délicieuse, peut-elle passer pour la vie que Jésus-Christ opère dans une âme? Est-ce l'esprit de Jésus-Christ

qui vous inspire de ne céder jamais, de conserver votre haine comme un dépôt précieux, et ne pardonner qu'avec mille restrictions, à murmurer contre la Providence dans les moindres disgrâces? Vous vous croyez fort en sûreté parce que vous êtes exemptes de grands crimes, et vous ne tremblez pas pour une vie dénuée de vertus? Si c'est Jésus-Christ qui nous fait vivre, où est encore une fois son humilité, sa patience, son obéissance, son renoncement parfait à soi-même?

Examinez donc vos voies, rectifiez-les, et ne soyez pas si malheureuses que de frustrer non-seulement le dessein de Jésus-Christ dans son incarnation, mais encore dans son sacrifice sanglant, qui ne trouve sa perfection que lorsqu'on y participe par une communion sainte; comme j'en ai déjà touché quelque chose dans un discours précédent, je ne m'y étendrai pas beaucoup.

De tous les sacrifices judaïques, figures de ceux de la nouvelle alliance, l'holocauste seul était celui où la victime fut entièrement détruite et consumée par le feu, symbole de la Divinité; dans les autres le peuple était appelé à la participation de la victime, ce qui s'appelait communion. Il était de l'essence du sacrifice expiatoire et pacifique, que le peuple communiât à la victime immolée, ou eût sa part des gâteaux et du vin que le prêtre offrait pour lui au Seigneur; ainsi j'ose dire que si Jésus-Christ, le seul agneau qui pouvait effacer les péchés des hommes par la vertu de son sang, se fût contenté de le répandre sur la croix sans laisser à ses ministres le pouvoir de l'offrir véritablement et réellement sur nos autels, et le faire couler dans le cœur du peuple fidèle, le sacrifice expiatoire de la croix serait imparfait; ne soyez pas plus blessés de cette expression, que d'entendre dire à saint Paul qu'il accomplit ce qui manque à la passion du Sauveur. Si les novateurs entendaient bien le système (s'il m'est permis d'user de ce terme) de notre sainte religion, ils comprendraient aisément la nécessité de cette manducation du corps et du sang de Jésus-Christ qui est la communion extérieure du sacrifice de la croix; car la communion ou manducation doit être extérieure aussi bien qu'intérieure, quand l'oblation, l'immolation et les autres parties sont telles. Les justes, dans la loi de nature, et ensuite sous la loi écrite, n'auraient pu communier extérieurement à la victime de la croix, si elle n'avait été représentée dans tous les siècles par des sacrifices réels qui promettaient une communion encore plus réelle à un sacrifice subsistant. C'est à quoi vous avez pourvu, ô divin Jésus, prêtre éternel selon l'ordre irrévocable de Melchisédech, par l'invention admirable du sacrifice et de la communion eucharistique, qui est le supplément du sacrifice de la croix, auquel la communion manquait; communion ineffable et nécessaire pour le salut, au moins par un désir implicite comme parle la théologie. Nous communions d'une communion corporelle et spirituelle pour avoir part aux mystères, aux mérites et à l'esprit de Jésus-Christ. Cessez donc d'être choqués? Je ne parle plus aux hérétiques, mais aux chrétiens faibles dans la foi, qui trouvent étrange que les chrétiens mangent leur Dieu, et ont besoin de se faire une extrême violence pour plier leur entendement à se captiver sous le joug de la foi. Trouvent-ils si étrange lorsqu'ils lisent dans l'Ecriture que les Juifs mangeaient avec les prêtres leur part des victimes immolées à Dieu? Les païens en usaient de même, et faisaient entre eux des festins, de ce que leur superstition avait offert aux idoles; ainsi nous mangeons la chair sacrée de l'Agneau après que le prêtre l'a offerte à son Père éternel, en odeur de suavité; et cet Agneau, ainsi mangé par le peuple fidèle, persévère tout entier, *integer perseverat*, pour me servir d'une expression tirée des Actes du martyre de saint André. Il est vrai qu'en un autre sens, il est bien étonnant qu'un Dieu se rabaisse jusqu'à vouloir nous servir d'aliment, et que le Père éternel veuille admettre de viles créatures à la communion de sa victime, les recevoir à sa table, et les faire boire dans son calice et dans sa coupe. Quelle bonté! Quelle miséricorde! Qui peut la concevoir, la reconnaître, et la publier autant qu'elle mérite! On doit principalement mesurer par là la grièveté du crime que commettent ceux qui communient avec la conscience souillée d'un péché mortel, et la vengeance que Dieu tirera d'une telle profanation, c'est ce dont j'ai à traiter dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Je n'ai garde de mettre au rang de ceux qui ruinent, autant qu'il est en eux, toute l'économie du mystère de l'Incarnation et de la Passion du Sauveur du monde, les pécheurs qui ne s'abstiennent de la participation des saints mystères que par un vif sentiment de leur indignité, que pour purifier leur imagination des fantômes de leurs déréglements passés, et leur cœur des vapeurs grossières et malignes que les restes du péché y élèvent de temps en temps, s'exerçant cependant aux œuvres de pénitence. A Dieu ne plaise que je blâme une conduite si autorisée dans tous les siècles; elle ne peut être improuvée que par les ennemis de la croix de Jésus-Christ. Je parle de ceux qui refusent de s'approcher de la sainte table par indifférence, par mépris et irréligion, qui sont dans la malheureuse disposition dans laquelle saint Augustin s'accuse d'avoir été durant sa jeunesse: *J'étais*, dit-il, *affamé par le besoin que je souffrais de cette nourriture intérieure, qui est vous-même, mon Dieu, mais je ne sentais pas cette faim spirituelle, je n'étais touché d'aucun désir pour cet aliment incorruptible; le peu de soin que j'avais de le chercher ne procédait pas de mon abondance, mais de ma nécessité, et mon dégoût ne venait pas de ce*

que j'en fusse rassasié et rempli, mais, au contraire, de ce que j'en étais trop dépourvu et trop vide. Ce dégoût de la seule nourriture capable de soutenir l'âme dans ce pèlerinage la rendait toute languissante, toute malade et couverte d'ulcères; elle ne cherchait qu'à se répandre hors d'elle-même et à se plonger dans les voluptés sensuelles pour adoucir l'ardeur et l'inflammation de ses plaies.

C'est donc frustrer la sagesse divine de ses intentions, que de ne vouloir point s'approcher de son auguste mystère; c'est une espèce d'infidélité, c'est préférer la servitude et la mort à la liberté et à la vie; car, comme dit l'apôtre bien-aimé, celui qui a le Fils, a la vie, celui qui n'a point le Fils, n'a point la vie. Cependant, celui qui se rend coupable du corps et du sang de Jésus-Christ, par des communions indignes, est encore plus criminel; car si on peut dire du premier de même que de celui qui refuse de croire, qu'il est déjà jugé, saint Paul dit de l'autre, qu'il mange et boit son jugement; la malédiction, pour me servir de l'expression du Prophète, a pénétré comme l'eau au dedans de lui et comme l'huile jusque dans ses os.

Tâchons de bien concevoir toute la grièveté de ce crime, pour en avoir toute l'horreur qu'il mérite. Saint Augustin, considérant avec sa lumière ordinaire la grandeur du péché que commit le premier homme en mangeant du fruit de la science du bien et du mal, trouve qu'il renferme lui seul tous les autres péchés; c'est pourquoi il l'appelle ineffable et incompréhensible, *ineffabilis ruina, et ineffabiliter grande peccatum.* On n'en doit pas moins dire du crime de celui qui mange le fruit du paradis de l'Eglise, défendu aux impies sous peine d'être frappés de mort au moment qu'ils en auront goûté. C'est un attentat horrible contre la majesté de Dieu, puisqu'étant son ennemi, on a l'insolence de s'asseoir à sa table; c'est un mensonge et une lâche trahison, puisqu'on emploie la marque et le gage de la paix pour en livrer le prince et l'auteur au plus cruel de ses ennemis; c'est une profanation, un sacrilége, une apostasie très-criminelle; c'est un homicide et le plus grand des homicides, ou plutôt c'est un déicide, puisqu'on crucifie de nouveau Jésus-Christ; c'est un adultère et une corruption qu'on ne peut assez exagérer, puisque l'âme, épouse de Dieu, se prostitue au démon, qui en prend une possession nouvelle; c'est un vol et un larcin, puisque le pécheur non content de se dérober lui-même à son Dieu, comme un esclave à son maître légitime, dérobe encore son Dieu, s'il m'est permis de parler ainsi, qui n'a dessein de se donner en ce mystère d'amour qu'à ses chers amis. Il serait facile d'y découvrir encore d'autres crimes, si on l'examinait avec plus de lumière et de pénétration.

Saint Paul, pour inspirer plus d'éloignement de l'impiété, dit que quelque autre péché que l'homme commette, il est hors du corps; mais que celui qui tombe dans la fornication, pèche contre son propre corps, qu'il le prive de sa liberté et qu'il fait de ses membres, devenus par le baptême les propres membres de Jésus-Christ, ceux d'une prostituée. L'indignation de l'Apôtre contre ce vice infâme est très-bien fondée, on n'en saurait trop concevoir; mais quoiqu'un chrétien soit le véritable corps de Jésus-Christ, ce n'est toutefois dans le fond que le corps mystique et par adoption; mais lorsqu'on communie indignement, on profane le corps propre et naturel du Sauveur, on le fait descendre dans la corruption, on le plonge dans un cloaque, dans un égout d'abomination.

Si quelque calviniste ou zwinglien prenait un calice sur l'autel, versait le sang à terre pour le remplir de boue et de fange, ou mêlait ce sang adorable avec ces immondices, ne crierait-on pas aussitôt au sacrilége, au monstre d'impiété? Ne se jetterait-on pas sur lui dans le moment pour le livrer entre les mains de la justice? Y aurait-il assez de juges pour le condamner et de tortures pour le tourmenter? Chacun ne lui voudrait-il pas faire endurer son supplice particulier? J'ose toutefois dire, et c'est une vérité indubitable, qu'un indigne communiant commet une plus grande impiété et une abomination plus monstrueuse; l'impureté qui souille son âme est bien plus horrible et plus insupportable à Dieu que la fange que nous foulons aux pieds et les cloaques les plus infectes à notre odorat.

Les Philistins mirent l'arche du Dieu vivant dans leur temple et la placèrent auprès de Dagon; mais cette arche n'était que figurative, et ces peuples étaient infidèles, au lieu que les chrétiens sont éclairés des lumières de la foi. Ce n'est pas là encore toute la différence, les Philistins sont innocents en comparaison de nous, ils n'introduisirent l'arche dans leur temple que pour l'honorer : ils croyaient ne lui pouvoir donner une place plus convenable et plus distinguée que de la mettre auprès de Dagon, afin de partager avec lui les honneurs du sacrifice; et nous ne prétendons pas faire seulement de notre cœur un autel commun à Jésus-Christ et à Bélial, mais à l'exclusion de Jésus-Christ nous immolons nos pensées, nos soins, nos actions à l'avarice, à la volupté et n'y recevons Jésus-Christ qu'afin qu'il ait la douleur de se voir déshonoré, et qu'il soit témoin de son idolâtrie.

Saint Chrysostome compare les indignes communiants à Hérode, puisqu'ils feignent comme lui de l'adorer, quoiqu'ils aient dessein de l'étouffer au dedans d'eux-mêmes. « Sachez, malheureux, leur dit-il, que vous avez au dedans de vous un tyran plus cruel, plus malicieux et plus animé d'envie et de rage contre le règne spirituel de Jésus-Christ : c'est le démon homicide depuis le commencement, c'est lui qui vous envoie à la table sacrée, afin qu'au dehors vous paraissiez l'adorer, mais qu'en effet vous l'égorgiez

impitoyablement autant qu'il est en vous. »

Qui peut comprendre la grandeur de l'outrage qu'ils lui font et la vengeance qu'il en tirera un jour? S'il menace de punir à son jugement ceux qui auront méprisé sa parole avec plus de rigueur que Sodome et Gomorrhe, quel supplice ne prépare-t-il pas à ceux qui ne méprisent pas seulement sa parole, mais son propre corps et son sang précieux, qui le foulent aux pieds et le traitent comme une chose vile et profane? Le meurtre de l'innocent Abel est peu considérable, si on le compare à celui-ci. Le sacrilége de Balthazar, qui but dans les vases sacrés avec ses concubines, n'en approche pas; les profanations de l'impie Antiochus dans le temple de Jérusalem ne sont pas si abominables; ainsi on peut dire de ce péchés qu'il est de ceux dont le cri s'élève jusqu'au ciel pour demander une prompte vengeance et dont on n'obtient point le pardon dans cette vie ni dans l'autre, c'est-à-dire que Dieu, quoique très-enclin à faire miséricorde, ne pardonne que très-difficilement.

On ne saurait guère rien imaginer de plus horrible et de plus odieux que le crime des Juifs, qui trempèrent leurs mains sacriléges dans le sang de leur Messie. Saint Chrysostome met l'attentat de ceux qui communient indignement au rang de ce déicide, car *si celui*, dit ce saint docteur, *qui souillerait la pourpre royale ne serait pas moins puni que celui qui la déchirerait, doit-on s'étonner si ceux qui reçoivent le corps de Jésus-Christ avec une âme impure, éprouvent un aussi grand châtiment que ceux qui l'ont crucifié?* Dans les autres péchés nous n'offensons Dieu que par l'abus des choses qui lui appartiennent, mais ici on met ses mains sacriléges sur lui-même. Saint Augustin enchérit, il prétend que ce crime est incomparablement plus grand que celui des bourreaux qui l'attachèrent en croix, car s'ils eussent connu ce Roi de gloire, ils ne l'eussent jamais crucifié. Il était de l'ordre de son Père, et de l'économie de notre salut, qu'il expiât nos crimes par les douleurs et les ignominies; mais à présent, de quelle utilité est l'humiliation qu'on lui fait souffrir, non plus dans un état d'infirmité, mais dans ce haut comble de gloire que lui a mérité sa parfaite obéissance?

Saint Bernard attribue à ce péché le même degré de malice qu'à la perfidie de Judas, qui sera l'exécration de tous les siècles, et c'est la meilleure comparaison qu'on en puisse donner; on salue (ainsi qu'il fit) Jésus-Christ comme son maître; on le baise avec impudence et effronterie, d'une bouche impure et sacrilége : cependant on a le cœur plein d'hypocrisie et de fraude. On va même au delà de cette trahison abominable, puisqu'on fait plusieurs fois ce qu'il ne fit qu'une seule; il s'en repentit aussitôt après, en conçut une vive horreur, avoua son crime : ceux-ci ne sont pas touchés du même regret de leur perfidie, ils sont prêts à la réitérer.

Allons encore plus loin. Dans la Passion les crimes sont partagés : autre est le crime d'Hérode qui se joue et se raille du Sauveur, autre celui de Judas qui le trahit, autre celui des Juifs qui le livrèrent à Pilate, de Pilate qui le condamne à mort, enfin des soldats qui exécutent cet arrêt inique. Ici tous ces crimes divers sont réunis et rassemblés. Oui pécheur, qui que tu sois, tu te moques de lui comme Hérode, tu le trahis par un baiser comme Judas, tu le livres au démon son plus cruel ennemi, comme les Juifs le livrèrent à un juge idolâtre, tu le crucifies comme ses soldats; si ce n'est qu'Hérode lui donna une robe blanche, et tu le mets dans ton cœur au milieu de l'ordure, Pilate le condamna à la mort malgré soi, tu le fais volontairement; les bourreaux qui le crucifiaient ne savaient ce qu'ils faisaient : c'étaient des infidèles et des étrangers; tu ne peux t'excuser et diminuer l'horreur de ton crime par une pareille ignorance; ta religion t'apprend que tu es le frère adoptif de Jésus-Christ, destiné à la possession du même héritage que lui. Oh! qu'il faut être abandonnné de Dieu et possédé du démon, pour abuser ainsi du signe et du gage de la paix, insulter au Dieu vivant jusque dans son sanctuaire, et violer tout ce qu'il y a de plus sacré? Ne faut-il pas s'être fait le front d'une prostituée? Que faites-vous à cette table, chrétien impie? Comment, comparant votre impureté et vos ordures avec la souveraine pureté de la victime à laquelle vous participez, osez-vous vous y présenter? Comment les pieds, les mains, et tous les membres de votre corps ne frissonnent-ils pas, et ne sont pas saisis d'horreur? Comment vos entrailles ne se sentent-elles pas renversées, et votre cœur ému? Comment vos sens ne sont-ils pas étonnés et interdits? O Dieu! que votre patience est excessive! Eh! pourquoi ne sort-il pas une main du milieu de ces voiles sacrés, qui les frappe de mort, ou un feu qui les consume et les dévore comme autrefois Nadab et Abiu, pour avoir apporté à l'autel un feu étranger, qui n'est qu'une image du feu honteux qui les brûle. Comment ne tombent-ils pas morts à l'instant, ainsi qu'il arriva à Ananie et à Saphire pour avoir menti au Saint-Esprit, puisque leur mensonge est bien plus criminel que le leur? Comment la terre ne s'entr'ouvre-t-elle pas pour engloutir Coré, Dathan et Abiron, puisqu'ils ne portent pas simplement leurs mains sacriléges sur l'encensoir, mais sur le corps même de Jésus-Christ, auquel ils font violence, selon l'expression de saint Cyprien.

Si la punition qu'il tire à présent de ses crimes n'est pas si sensible et si éclatante, quoiqu'il les venge quelquefois visiblement, ainsi qu'il paraît par des exemples rapportés par saint Cyprien et autres auteurs très-dignes de foi, elle n'en est pas moins terrible : il abandonne d'ordinaire ces malheureux profanateurs à eux-mêmes : *secundum multitudinem iræ suæ non quæret*, à leur propre corruption, aux désirs déréglés de leur cœur, à des passions d'ignominie. Voilà la plus cruelle vengeance qu'il ait dans les trésors de sa colère; ils veulent périr, eh bien, qu'ils périssent! Plus de ces mouvements pressants

pour se convertir, plus de ces corrections paternelles si salutaires, pour ramener dans la voie ceux qui s'en sont écartés ; qu'ils jouissent de toutes les délices de la vie, que rien ne traverse leurs plaisirs ; ce sont des victimes qu'on laisse engraisser pour le jour du grand sacrifice, où cette majesté outragée se fera raison de ses ennemis, les immolera à sa fureur, et donnera leur chair à manger à tous les oiseaux de l'air, et aux bêtes carnassières de la terre, c'est-à-dire aux démons qui assouviront sur eux leur rage durant toute l'éternité.

Oh! qu'il est difficile qu'après avoir pris tant de poison, ils recouvrent la vie de grâce, et le mouvement et la force ! Il y aurait sujet de désespérer de leur conversion, si la miséricorde divine avait des bornes, et si ce qui paraît absolument impossible à l'homme l'était au Tout-Puissant. O état horrible, et dont la misère surpasse toutes nos pensées et nos expressions!

Grand Dieu ! Que deviendrons-nous? Je ne vois de toutes parts qu'écueils, qu'abîmes : si je n'approche pas de votre sainte table, je fuis la vie, je vous fais injure, et vous me menacez vous-même que je n'aurai point part à votre banquet éternel : si je communie en mauvais état, je vous fais encore un plus grand outrage, je me souille, je m'empoisonne par l'aliment destiné à entretenir ma vie, je m'endurcis et mets comme le sceau à ma réprobation.

Chrétiens, notre divin Maître ne sait ce que c'est que de nous tendre des piéges; il nous commande de l'aimer et de marcher dans la charité, si nous voulons en acquérir l'augmentation par la réception de son sacré corps ; ce commandement a-t-il quelque chose de trop dur, et peut-on dire qu'il soit impossible? Ne serait-ce pas au contraire, pour nous, la plus grande de toutes les misères si, par impossible, il nous avait commandé de ne l'aimer point? Travaillez sérieusement à détruire de plus en plus vos mauvaises habitudes par la pratique des vertus contraires, conduisez-vous d'une manière digne de votre vocation ; n'ayez d'affection que pour les choses du ciel, et non pour celles de la terre ; revêtez-vous de Jésus-Christ, c'est-à-dire entrez dans ses dispositions intérieures, sa douceur, son humilité, sa patience, son zèle pour la gloire de Dieu, sa tendresse infinie pour les pécheurs; soyez fidèles à annoncer sa mort, en portant sa mortification dans votre corps ; c'est là la vraie robe nuptiale qu'il faut apporter; faites tous les jours quelques progrès dans ces dispositions ; remportez tous les jours quelque nouvelle victoire sur vous-mêmes; enracinez-vous de plus en plus dans la charité; enfin, que les ministres de Jésus-Christ voient que cette nourriture divine vous engraisse, si vous voulez qu'ils vous l'accordent souvent, et vous admettent à la fréquente participation de l'Eucharistie : mais si, au contraire, vous n'êtes couverts que de haillons, si vous êtes sales, maigres, défigurés, c'est-à-dire si vous êtes nus et dépouillés de toute vertu, si vos œuvres ne répondent pas à votre foi, si vous n'êtes ni froids ni chauds, et par conséquent vous êtes du nombre de ceux que Jésus-Christ menace de vomir de sa bouche ; si vous êtes morts à ses yeux, quoique vous ayez la réputation d'être vivants; en un mot, si votre cœur est plein d'amour propre et vide de charité, n'approchez pas de cette table redoutable, si vous ne voulez être rejetés par la sainteté du sanctuaire, et livrés à ces bourreaux horribles et infatigables, ministres de ses vengeances éternelles.

Vous ne permettrez pas, Seigneur, qu'un tel malheur nous arrive, et que nous abusions ainsi du plus précieux gage de votre amour. Il ne sera pas dit que la participation de votre corps et de votre sang, qui doit être pour nous une source abondante de grâces et de vie, en devienne une de mort et de malédiction. Faites plutôt, ne consultant que les entrailles de votre miséricorde, qu'elle soit un moyen salutaire et efficace pour obtenir une parfaite rémission de nos péchés, et acquérir les vertus qui nous manquent, et parce que l'amour demande l'amour et un amour infini, un amour sans bornes et sans mesure , répandez en nos cœurs ce feu divin que vous venez allumer en terre par ce sacrement, étouffez-y auparavant celui de la concupiscence. Que notre plus grande douleur soit de n'être pas en état de vous recevoir aussi souvent que nous le souhaiterions, par les restes de nos infirmités, les embarras et la dissipation que causent les nécessités de la vie ; que notre unique consolation dans ce fâcheux pèlerinage soit de nous unir à vous, de nous entretenir avec vous et de puiser en vous les forces nécessaires pour avancer tous les jours jusqu'à ce que nous vous contemplions sans voiles, et nous nous nourrissions de vous, à la manière des anges, ô pain vivifiant, sans crainte aussi bien qu'eux d'aucun dégoût, puisque le rassasiement ne fera au contraire qu'augmenter notre faim. C'est le bonheur que je vous souhaite, et que nous ne saurions trop acheter, puisqu'il n'est autre chose que la gloire éternelle, où nous conduise, etc. (2).

(2) Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant ici les réflexions suivantes du P. Bourrée, qui se trouvent après son *Octave du Saint-Sacrement*.

DES RÈGLES QU'IL FAUT GARDER DANS LA PRATIQUE POUR JUGER SI ON DOIT SOUVENT OU RAREMENT S'APPROCHER DE L'EUCHARISTIE.

Comme cette matière est toute de pratique et d'une très-grande importance, on sera sans doute bien aise de la voir traitée d'une manière claire, précise, décisive et dégagée de toutes les figures, et les ornements de l'art oratoire.

La première maxime qu'il faut observer, c'est de ne se jamais faire une règle de communier souvent ou rarement. Il y a des personnes qui, ne considérant la religion que par les dehors et par les pratiques extérieures, se forment un système ou un plan de dévotion, et, selon leur fantaisie, règlent le temps de leur communion : dans cette conduite il se trouve

SERMONS POUR UNE OCTAVE

DE

L'ASSOMPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE MARIE.

EXTRAIT DE LA PREFACE.

C'est par une suite du même engagement qui a fait donner au public l'*Octave du très-saint sacrement*, qu'on lui présente celle de l'Assomption de la glorieuse Vierge Marie. Il est vrai qu'il s'en faut beaucoup que le sujet de cette dernière soit aussi heureux, aussi fécond, aussi utile et nécessaire pour la sanctification des fidèles que celui de la première qui regarde un sacrement à la participation duquel notre vie spirituelle et son accroissement sont attachés, ainsi que la Vérité Incarnée nous en a assurés elle-

ou de la singularité ou de l'indiscrétion; de la singularité lorsqu'on ne veut que rarement s'approcher de ce sacrement, et qu'on s'éloigne ainsi des voies ordinaires que Dieu a établies pour notre sanctification, ou de l'indiscrétion lorsque, sans consulter ses dispositions, on s'en approche sous prétexte que les jours qu'on s'est prescrits pour cela sont venus. Il n'est pas nécessaire que je m'étende pour faire voir l'abus et l'illusion d'une pareille conduite, il suffit d'avoir exposé ces deux extrémités pour faire comprendre combien on doit les éviter.

La seconde vérité qu'il faut remarquer est que, généralement parlant, il vaut mieux communier souvent que rarement. Ainsi, lorsqu'on demande si la communion fréquente est préférable à l'usage contraire, la réponse précise est qu'il faut préférer la fréquente communion. La raison en est très-facile. Jésus-Christ a institué l'Eucharistie pour être la nourriture de ses membres; c'est un sacrement plein de grâce et de fécondité, les âmes en peuvent retirer d'insignes avantages, puisque Jésus-Christ y est reçu tout entier, que l'auteur de la grâce et de la sanctification s'y communique à nous d'une manière très-intime; ainsi on ne peut douter que de s'approcher d'un sacrement qui renferme de si grands avantages, ne soit un usage préférable par lui-même à un éloignement qui nous prive de tous ces biens.

La troisième vérité est que ce sacrement si utile en soi ne donne pourtant pas la première grâce, savoir la grâce habituelle, la charité, la justice, l'amour dominant de l'ordre qui nous rend enfants de Dieu, et nous donne un droit personnel à l'héritage céleste. L'Eucharistie doit trouver l'âme dans cette heureuse situation; elle suppose ces dispositions sans lesquelles, bien loin d'être une source de vie, elle en serait une de mort. Ces dispositions essentielles et fondamentales sont donc l'état de grâce, la justice sanctifiante. Les marques de cette vie surnaturelle sont l'aversion du péché, mais une aversion qui soit marquée par l'éloignement de tout ce qui est illicite, par la rupture des commerces, et la fuite des occasions du péché. La deuxième marque est l'uniformité dans la conduite, l'attachement aux devoirs communs à tous les chrétiens, et ceux de son état en particulier. La troisième, le détachement du monde, un esprit éloigné de l'ambition, de l'envie, de l'avarice, en qui les passions ne dominent plus, et qui soit comme mort aux créatures. La quatrième est la ferveur dans les pratiques de piété, non pas toujours un certain attrait sensible, mais une certaine facilité à la prière, à la lecture de l'Ecriture sainte, et quand une âme est dans cet état, qu'elle trouve dans elle-même (sans pourtant que la présomption y ait part) ces caractères et ces marques naturelles de vie et de justice, elle doit s'approcher souvent de ce sacrement : la raison en est que Jésus-Christ l'a institué pour des justes, et cette âme se trouve en cet état, elle est telle qu'il la demande, et capable de profiter de la fin qu'il s'est proposée dans l'institution de ce mystère. Il est vrai qu'il arrive des fragilités, qu'on se trouve dans des sécheresses et des langueurs, mais ces fragilités ne sont pas toujours telles, qu'on doive s'abstenir de l'Eucharistie, vous pouvez en juger par cette comparaison : Un homme a une parfaite santé, il est d'un bon tempérament, et comme son corps est robuste et vigoureux, il use de viandes communes et ordinaires, mais s'il lui arrive quelque incommodité, quelque légère altération, quittera-t-il d'abord pour cela son premier régime de vie, se réduira-t-il au liquide? non. Ainsi, une âme qui jouit de la santé ne doit pas, pour toute sorte de fragilités, s'abstenir de sa nourriture spirituelle. Il est impossible d'être dans un état si relevé, qu'on soit au-dessus de ces vicissitudes; une pareille perfection est réservée à l'autre vie, mais, dans celle-ci, on est toujours sujet à certaines fautes vénielles.

Mais pour approfondir encore davantage cette vérité, il faut remarquer que, quoique les fautes vénielles prises en elles-mêmes ne soient pas une raison de s'éloigner de la communion, elles peuvent quelquefois y obliger, non par elles-mêmes, mais parce que, considérées en leur principe et leurs circonstances, elles font voir qu'une âme n'est pas entièrement à Dieu, qu'elle a encore des passions qui vivent : par exemple, vous faites une légère médisance, une petite raillerie; cette parole prise en elle-même n'a rien de fort criminel, mais à la considérer dans son principe, vous trouverez, si vous vous examinez à fond, qu'elle vient d'envie, de jalousie, du désir d'établir votre réputation sur la ruine des autres. Secondement, la continuité des péchés véniels peut être encore une raison de s'éloigner de l'Eucharistie, lorsqu'on voit ces péchés se grossir et se multiplier par sa faute, sa négligence et sa tiédeur. Troisièmement, l'affection au péché véniel; ainsi, la première chose qu'il faut faire pour ne se pas tromper, est d'étudier son cœur, d'examiner quel est le principe qui nous porte à ces transgressions légères; si nous nous y laissons aller sans faire aucun effort pour nous purifier, et si nous y avons de l'affection; si nous nous y portons par réflexion, et lorsqu'on se voit exempt de ces défauts, et que par la miséricorde

même. Mais il suffit aux enfants de l'Eglise qu'elle ait établi cette dernière solennité avec son octave pour honorer la grâce consommée et le triomphe de la Mère de son adorable Epoux, le plus noble membre du corps mystique dont il est le Chef, et Mère de ces mêmes membres, aussi bien que du Chef.

Je ne crois pas qu'il soit besoin de rehausser l'idée qu'ont communément les fidèles des grandeurs de cette incomparable Mère, et d'exciter leur dévotion envers elle: l'instinct de leur religion les y porte assez; mais il est nécessaire de la régler, de l'épurer, l'éclairer et la rendre plus solide et plus conforme à l'Evangile qu'elle n'est d'ordinaire. C'est ce que prêche encore plus particulièrement ce dernier-ci de ses mystères, qui, la dérobant à nos regards et la faisant rentrer dans le sein de Dieu, nous oblige de lui rendre un culte plus intérieur et plus indépendant des sens.

A Dieu ne plaise toutefois que je veuille taxer ni directement ni indirectement aucune des pratiques extérieures que l'Eglise a établies et autorisées pour lui rendre les honneurs dus à sa dignité sur éminente; mais je trahirais ce à quoi mon ministère m'oblige envers elle, si je ne vous exhortais fortement à ne vous y pas reposer, ainsi que les Juifs dans leurs observations légales, mais à les animer et les accompagner d'un profond respect intérieur, d'un amour sincère, qui est le culte en esprit et en vérité propre à la loi nouvelle, surtout de l'imitation de ses vertus et de la fidélité à obéir à tout ce que son divin Fils nous a prescrit, ainsi qu'elle y a obéi la première, en quoi elle est plus heureuse et plus véritablement sa Mère que pour l'avoir conçu dans ses chastes entrailles; car c'est en vain, dit saint Augustin, qu'elle l'y eût porté durant neuf mois, si elle ne l'eût encore porté plus heureusement dans son cœur: sa principale gloire ne consiste pas en ce que sa chair a engendré la chair du Verbe; mais de ce qu'elle a toujours fait sa nourriture la plus délicieuse de l'accomplissement de sa volonté.....

Ce à quoi l'Eglise exhorte le plus les fidèles, c'est de régler leur confiance en son pouvoir et sa médiation auprès de son Fils par les lumières de la foi, et de ne se pas flatter du crédit de la Mère pour pouvoir outrager impunément le Fils, de la gloire duquel elle est uniquement jalouse, et sur-

de Dieu on se trouve dans la justice, il faut aller à Jésus-Christ avec confiance, bannissant particulièrement une timidité scrupuleuse qui fait qu'on s'éloigne de ce sacrement par un certain sentiment d'indignité, et pour cela il faut considérer que si Jésus-Christ est infiniment saint, il est aussi infiniment bon et infiniment miséricordieux; sa sainteté comparée à nos faiblesses doit nous humilier, mais sa bonté doit nous rassurer et dissiper nos craintes.

La seconde chose qu'il faut remarquer, est que ce sacrement a été institué pour les justes; mais, me direz-vous, c'est ce qui m'embarrasse, et je doute si je suis dans cet état de justice; or, pour cela, l'obscurité de la foi ne nous permet pas d'avoir une certitude physique de notre justice, il faut se contenter d'une certitude morale. Je viens de vous donner les marques qui peuvent nous faire connaître si nous sommes en cet état: et afin que vous ne soyez pas juges en votre propre cause, il faut vous en rapporter à un directeur éclairé et rempli de l'esprit de Dieu. Quand il vous aura dit de communier, faites-le sans hésiter, animez-vous d'une sainte confiance, jetez-vous entre les bras de Jésus-Christ, car si par ce sentiment d'indignité, vous vous éloignez de lui aujourd'hui, vous serez dans huit jours et dans la suite dans la même disposition; ainsi vous serez un temps notable sans communier, et par là vous vous priverez des grands avantages qu'il a attachés à la réception de son sacré corps: votre âme n'a pas moins besoin de la nourriture qui lui est propre que votre corps de la sienne; Jésus-Christ est le vrai aliment de notre âme, nourrissez-vous en donc, si vous ne voulez vous exposer à tomber dans la langueur, la défaillance, et enfin dans la mort, et quand même vous vous retireriez quelquefois de la sainte table par ce sentiment de votre indignité, vous devez toujours tendre à l'état auquel vous puissiez en approcher: car il arrive quelquefois que ce sentiment d'indignité n'est qu'un prétexte pour couvrir sa négligence et sa paresse; il y a des personnes qui, pour ne se pas faire violence, pour n'être pas obligées d'examiner leur conscience, de passer quelques jours dans un plus grand recueillement, de faire plus de prières qu'à l'ordinaire, de s'adonner à la lecture et s'approcher du sacrement de pénitence, s'abstiennent de communier; mais pour que ce sentiment d'indignité soit sincère, il faut que celui qui s'abstient de la communion fasse tout ce qu'il aurait fait s'il avait communié, qu'il examine sa conscience, se confesse, consacre plus de temps à la prière, à la lecture des bons livres, se prive des compagnies, afin qu'avançant dans la vertu, il se mette en état de recevoir dans la suite le divin sacrement avec plus de fruit.

Cela n'empêche pas que les personnes qui reconnaissent en elles toutes les marques de vie ne puissent s'abstenir quelquefois de la communion; on peut suivre ces mouvements particuliers, et c'est en ce sens que la loi n'est pas pour le juste. Mais ce serait se mettre en danger de déchoir de la justice que de passer un temps considérable sans communier. Je sais qu'il y a des saints qui se sont éloignés de ce sacrement, tant ils étaient pénétrés d'un sentiment de frayeur religieuse pour la majesté divine, mais toutes les actions des saints ne doivent pas être des règles communes, telles que la mansuétude, les actions d'humilité, de charité, et voilà ce que nous devons prendre pour notre modèle; il y a d'autres actions éclatantes auxquelles tout le monde ne peut pas tendre. Enfin il y en a qui paraissent contraires aux règles communes, et elles doivent nous servir à suspendre notre jugement en de semblables occasions; nous sommes persuadés que ces saints ne s'y sont portés qu'avec des intentions très-pures; quand nous verrons des personnes dont la sainteté ne nous est pas si connue, faire les mêmes choses, donnons-nous bien de garde alors de les juger.

Il faut encore remarquer que quoique la communion soit pour nous faire croître en vertu, néanmoins, quand on en est venu à un certain point, ce progrès n'est plus sensible; ainsi il ne faut pas pour cela s'abstenir de communier, c'est beaucoup que de persévérer dans le bien, la persévérance est un don particulier. Lors même qu'il semble que nous n'avançons plus dans la vertu, les dispositions chrétiennes s'enracinent et se perfectionnent au fond du cœur, de sorte que lorsque les occasions difficiles se présentent, on trouve au dedans de soi une force et une vigueur qu'on ne croyait pas avoir, ce qui est le fruit de la communion fréquente.

tout de se rendre digne de sa protection spéciale par la fidèle coopération à la grâce et l'expression de ses rares vertus selon leur portée. C'est ce que je me suis efforcé d'inculquer dans les esprits et d'imprimer dans les cœurs en tout cet ouvrage. Fasse le ciel que ce ne soit pas inutilement.

SERMON LIV.

SUR LA MORT GLORIEUSE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Fortitudo et decor indumentum ejus. et ridebit in die novissimo. (*Prov.*, XXXI.)

Elle est revêtue de force et de beauté, et elle rira au dernier jour

Ne vous paraît-il pas, chrétiens auditeurs, que ces paroles que je choisis pour servir de fond aux éloges de la divine Marie dans cette octave consacrée au plus grand de ses mystères, renferment un paradoxe et même une contradiction manifeste? Comment en effet accorder la force, la beauté, la joie avec la faiblesse, la laideur et les gémissements qui semblent inséparables de la mort? Cette cruelle ennemie de l'homme ne lui ravit-elle pas toute sa force? Ne réduit-elle pas dans le dernier degré d'épuisement ces impies mêmes qui ne veulent point reconnaître d'autre loi de justice que leur propre force? N'est-ce pas elle qui flétrit, qui moissonne et qui ravage les appas et les charmes de ces femmes qui se font une idole de leur beauté, comme les premiers s'en font une de la force de leurs bras? N'en fait-elle pas des squelettes hideux et horribles à voir? Enfin peut-on séparer son idée des pleurs et des larmes, et ne la dépeint-on pas d'ordinaire avec ce triste appareil? Je l'avoue, chrétiens auditeurs; mais il faut que vous m'avouiez aussi à votre tour que Marie n'est pas une femme du commun; elle est cette femme forte par excellence dont Salomon nous a tracé l'image avec des couleurs si vives, femme qui devait sortir de son sang royal et donner au monde le Messie, femme qui a été la gloire de Jérusalem et de son sexe, la joie d'Israël, l'honneur de son peuple. Il était bien juste que sa vie ayant été si singulière, sa mort le fût de même, et que le Seigneur ayant changé en sa faveur les lois de la nature, lorsqu'elle conçut l'Homme-Dieu sans intérêt de sa virginité, les changeât encore en cette dernière rencontre et lui accordât un trépas tout miraculeux. Loin donc d'ici, mort, tes horreurs, tes alarmes, tes convulsions, tes gémissements! Marie ne reconnaît pas ton empire; sa mort est moins un tribut qu'elle te paie pour satisfaire à la loi commune, qu'un triomphe qu'elle remporte sur toi; la beauté et la joie qui éclatent sur son visage à ces derniers moments, ne sont-elles pas une marque certaine de son assurance et de sa victoire? *Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo.* Vous en serez pleinement convaincus, lorsque je vous aurai fait voir dans mon premier point que tout ce qui peut rendre une mort douce, tranquille et même délicieuse, se trouve en celle de Marie; ajoutons pour le second, tout ce qui peut la rendre précieuse devant Dieu : ce sera le partage de ce premier discours. Fasse le ciel qu'il vous inspire une sainte jalousie d'une pareille mort, et une piété solide envers cette Mère admirable du Christ entier. Bénissez, Vierge sainte, mon dessein, qui n'a pour but que votre gloire et celle de votre adorable Fils : obtenez-moi du Saint-Esprit votre Epoux les lumières et la force nécessaire pour fournir cette carrière. Ce peuple fidèle se joint à moi pour obtenir cette grâce; nous vous disons tous pour cet effet avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Trois choses rendent la mort terrible au commun des hommes, les douleurs corporelles qui l'accompagnent, celles que l'âme ressent dans la privation forcée de tout ce qui l'attache ici-bas, l'attente du jugement décisif de leur sort éternel.

Comme l'union de l'âme et du corps est la plus étroite et la plus intime de toutes les unions, il est impossible que ces deux parties se séparent sans douleur, et quoique les maladies ordinaires qui nous enlèvent de ce monde paraissent moins effrayantes à l'imagination que les morts violentes, elles ne sont pas souvent moins pénibles à la nature.

Mais ces douleurs, quelque grandes qu'elles puissent être, ne sont pas comparables à celles que ressent l'âme dominée par ses passions lorsqu'elle se voit arrachée pour jamais aux objets de ses attaches : l'inclination qu'elle a d'aimer et de jouir de ce qu'elle aime devient plus vive et plus ardente que jamais; cependant tout ce qu'elle aime lui échappe et s'enfuit devant elle d'une fuite éternelle; elle perd tout et ne retrouve rien; tout fond sous ses pieds, tout disparaît, tout s'évanouit, quelle désolation! Quel vide! Quelles cruelles douleurs! Ah! celles que ressent une femme dans les tranchées les plus aiguës de l'enfantement, ou un homme à qui on arrache violemment un bras, ne sont rien en comparaison. Est-ce donc ainsi, s'écrie dans le déchirement de son cœur un de ces malheureux au premier livre des *Rois*, qu'une mort amère me sépare de tout ce que j'aime : *siccine separat amara mors*? (I *Reg.*, XV.) Tout ce que je puis dire pour en donner quelque faible idée, c'est que c'est une chute terrible de l'âme par la soustraction de tous ses appuis, une faim horrible par la privation de tout ce qui lui servait de nourriture, un excès effroyable de misère, une solitude affreuse, la douleur des douleurs.

Pour ceux qui ont le bonheur de mourir dans la grâce et l'habitude du saint amour, comme ils ont d'ordinaire diverses attaches aux créatures qui les empêchent de réunir en Dieu toute la puissance et la capacité qu'ils ont d'aimer, quoiqu'ils ne soient pas esclaves de ces attaches, cette rupture leur cause des secousses assez sensibles.

De plus, comme ils ignorent si elles emportent la balance ou non, s'ils sont dignes

d'amour ou de haine, il ne se peut faire qu'ils ne soient dans la consternation et la crainte : ils se voient sur le point de subir un jugement irrévocable, ils touchent au moment fatal qui doit décider de leur sort pour un jamais. On va paraître en présence d'un juge qui a trouvé des souillures en ses anges, qui pèse tout au poids du sanctuaire, qui se fera rendre compte d'une parole inutile et qui jugera les justices mêmes, c'est-à-dire les actions qui nous semblent louables et dont nous attendons récompense ; un juge infiniment éclairé, qui pénètre les replis du cœur, à qui rien ne peut échapper; un juge inflexible et tout-puissant que rien ne peut gagner, et à la colère implacable duquel rien ne pourra soustraire les pécheurs et qui se consolera sur ses ennemis comme il parle lui-même; voilà ce qui fait trembler les Hilarion, les Arsène, ces hôtes si célèbres du désert, où ils avaient blanchi dans les pratiques continuelles de la plus austère pénitence. Il arrive alors aux âmes les plus saintes, à celles mêmes qui ont marché avec le plus de fidélité dans la voie des conseils (jugez par là de la terreur dont sont saisis ceux dont la vie a été molle et relâchée), il arrive, dis-je, aux âmes les plus pures et les plus ornées de vertu, ce qui arriva à la reine Esther, lorsqu'elle se hasarda de se présenter devant Assuérus sans avoir été mandée et qu'elle crut apercevoir, dans les yeux étincelants de ce prince et son visage allumé d'un soudain mouvement de colère, l'arrêt de sa mort; sa beauté qui était des plus accomplies, rehaussée par les habillements les plus somptueux, fut un faible secours pour la rassurer; elle tomba évanouie, et serait morte de peur si ce prince, dont Dieu dans le moment même changea le cœur, ne l'eût touchée avec son sceptre d'or, figure de la miséricorde. O Dieu, que vous êtes saint ! Que les impressions de votre sainteté sont terribles, et que je comprends bien de quelle sorte, selon la pensée d'une de vos saintes, les âmes criminelles et réprouvées se précipiteront d'elles-mêmes dans les enfers sans attendre votre arrêt, non par amour de l'ordre, mais pour ne point soutenir la vue de leurs désordres et de celui qui les exposera à leurs propres yeux; elles s'y abîmeront comme dans un lieu où elles se sentiront moins pénétrées des rayons brûlants du soleil de justice, où les reproches de leur conscience seront moins vifs et désireraient qu'il y eût encore un plus grand espace qui les séparât.

Marie n'a pu rien éprouver de pareil à ce que je viens de décrire, ni dans son corps ni dans son âme; à l'égard du corps, le lien qui l'unissait à l'âme s'est rompu sans effort, et par conséquent sans douleur, c'est un fruit qui se détache de l'arbre lorsqu'il est parvenu à maturité; c'est un pilote qui, conduisant un vaisseau chargé des plus riches marchandises, baisse peu à peu les voiles et entre heureusement dans le port où il va se délasser de la longueur de sa course. Ressent-on de la douleur de se dépouiller d'un vêtement? Ou plutôt ne sent-on pas de la joie lorsqu'on est captif, de voir briser ses chaînes et de sortir de la prison où on était enfermé ? C'est ainsi que Marie se considérait en ce monde.

Si elle avait dû mourir de douleur, ç'aurait été sans doute sur le Calvaire, où son cœur fut percé des mêmes clous qui percèrent les pieds et les mains de son adorable Fils ; elle était au pied de l'arbre de la croix une femme de douleur, comme il était un homme de douleur; celle de la Mère fut même en quelque sorte plus violente que celle du Fils, puisque sa force n'était pas égale à la sienne.

Aussi le prophète cherchant par toute la nature quelque image sensible pour exprimer l'excès de son affliction, la compare à une mer qui n'a ni fond ni rive et qui est agitée violemment par la tempête : *magna est velut mare contritio tua* (*Thren.*, II) ; vous reçûtes alors au centuple, ô divine Mère, la douleur que vous n'aviez pas ressentie en le mettant au monde, vos entrailles furent toutes renversées au dedans de vous-même, et le glaive que Siméon avait prédit devoir percer votre âme, la pénétra d'une manière si vive et si douloureuse, que si la même main qui vous faisait souffrir ne vous eût soutenue, la mort de votre Fils aurait sans doute été suivie de la vôtre.

Marie fut donc alors environnée des douleurs de la mort, elle fut en proie à toutes ses horreurs; elle but jusqu'à la lie dans le calice qui causa la mort à son Fils. Et comme il est ordonné qu'on ne mourra qu'une fois, et que Dieu se contente d'une épreuve de cette nature. *non consurget duplex tribulatio* (*Nahum*, I), je suis bien fondé de dire que Marie est morte cette dernière fois sans douleur et que son bienheureux trépas est un sommeil doux, paisible et tranquille.

Il me sera encore plus aisé de vous prouver qu'elle n'a rien ressenti de ces troubles, de ces frayeurs et de ces déchirements qu'éprouvent à l'article de la mort les amateurs du monde, et dont les justes ne sont pas toujours exempts. Eh ! quelle rupture pouvait souffrir celle qui n'était attachée ici-bas par aucun lien, qui ne tenait à la terre que par le seul poids de sa chair mortelle et dont la conversation était toute dans le ciel ? Loin d'aimer le monde et ces objets enchanteurs que présente le monde, lesquels séduisent les âmes encore peu affermies dans la foi, elle n'a jamais eu qu'un profond mépris pour toute cette vaine figure qui passe; elle en a eu de l'horreur, comme de l'ennemi déclaré de son Dieu, d'un réprouvé pour qui son Fils n'avait pas prié. Avait-elle peine de quitter ses richesses, elle qui ne possédait rien et ne vivait que des aumônes de l'Eglise ? Pouvait-elle regretter les plaisirs sensuels, elle qui y avait renoncé dès l'âge le plus tendre par son vœu de virginité, elle dont la vie s'était passée dans les travaux et les gémissements, dont la chair était crucifiée et morte à toutes les satisfactions et les consolations humaines, et qui portait sans

cesse en son corps la mortification de Jésus-Christ? Ah! elle ne s'était jamais réjouie que dans le Dieu d'Abraham; sa vie avait été uniquement employée à servir son adorable Fils, à coopérer à ses mystères, à prendre part à ses travaux, à se nourrir de ses paroles et de l'accomplissement des volontés de son Père céleste, à imiter ses divins exemples : elle sait que ce n'est pas à son égard qu'il exercera la qualité de juge, mais plutôt celle de rémunérateur, pour lui mettre sur la tête la couronne de justice. Ainsi elle a pu dire aussi bien que lui à ces derniers moments, que le prince du monde vienne, il n'a rien à prétendre, il n'a aucun droit sur moi, puisque je ne suis pas du monde : elle pouvait avoir quelque regret de laisser l'Eglise, épouse de son Fils, dans la persécution qui lui était suscitée de toutes parts, et d'abandonner tant de pauvres orphelins, dont sa présence faisait la plus sensible consolation : mais elle savait qu'elle leur serait plus utile dans le ciel, où elle exercerait d'une manière plus efficace la fonction de médiatrice et de protectrice, et que par conséquent il était expédient pour l'Eglise militante qu'elle s'en séparât, et fît dorénavant partie de la triomphante.

Vous voyez par toutes ces choses que rien n'a été capable d'altérer la profonde paix de Marie à sa mort; elle a pu, par un privilége qui lui est particulier, insulter à cette cruelle et lui dire : Mort, où est ton aiguillon? où est la pointe de tes traits? *Ubi est, mors, stimulus tuus?* (I *Cor.*, XV.) Où sont tes douleurs, tes agitations, tes alarmes? Mon Fils t'a vaincue sur la croix; que tu me sembles douce!

Nous n'oserions en espérer une pareille : il est juste qu'il y ait une différence entre la reine et les esclaves, j'ose dire toutefois qu'il ne tient qu'à nous de nous en procurer une presque semblable.

Il n'est pas en notre pouvoir de mourir sans douleur; nos péchés demandent cette satisfaction à la justice divine; nous devons même être bien aises d'honorer ainsi les douleurs auxquelles Jésus-Christ s'est voulu livrer pour notre amour, et d'offrir à Dieu un sacrifice qui coûte quelque chose à la nature. Venez donc maladies aiguës, douleurs violentes, venez séparer cette âme criminelle de ce corps de péché. Notre cœur est préparé, mon Dieu, notre cœur est préparé; nous adorons dès à présent l'équité souveraine de votre arrêt et nous nous y soumettons pleinement : nous baiserons amoureusement et respectueusement votre main paternelle lorsqu'elle sera appesantie sur nous et nous verrons et sentirons sans murmurer, fortifiés par votre grâce, consumer la victime par le feu des souffrances.

J'ose dire qu'il ne dépendra que de nous de jouir d'une parfaite paix au milieu des débris de cette maison de boue. Oui, il ne tient qu'à nous de nous épargner les troubles, les craintes, l'angoisse et l'affliction que ressentiront alors ceux qui ont méprisé les richesses de la longue patience de Dieu, et ont lieu de redouter ses jugements terribles, n'apercevant en leur conscience que des crimes et sentant leurs passions toutes vivantes. Ah! malheur, s'écrie le Sauveur du monde, aux femmes enceintes en ces jours, c'est-à-dire, selon l'explication des saints Pères, aux âmes possédées de désirs, de passions, d'intérêts humains, et attachées aux douceurs de la vie.

Oh! si la seule pensée de la mort, si son seul souvenir est si amer à un homme qui vit en paix au milieu de ses biens et qui n'a rien qui le trouble, que sera-ce de la réalité? Quelle sera sa douleur, lorsque se sentant près de sortir de cette vie, il se verra perdu pour un jamais, qu'il comprendra clairement que sa misère n'aura point de fin, qu'il ne lui servira plus de rien de détourner son esprit des vérités de la religion, qu'il se sentira arraché de ses plaisirs, lorsqu'il lui semblait qu'il n'avait pas encore seulement commencé à les goûter.

O mort, au contraire, que ta sentence est douce au pauvre (il faut l'entendre du pauvre d'esprit) qui ne tient à rien en ce monde, qui en use comme n'en usant pas, qui n'a point son cœur attaché aux richesses, si la Providence l'en a bien partagé; qui, se considérant comme étranger en ce monde, regarde son corps comme une tente prête à plier, et son âme comme un dépôt qu'il est content de remettre entre les mains de celui qui le lui a confié au moment qu'il lui redemandera; mais hélas, que ces pauvres d'esprit sont rares! L'homme depuis le péché est tombé dans une telle faiblesse, un tel assujettissement aux choses sensibles, qu'il se colle d'affection aux objets dont il devrait simplement s'occuper, et qu'au lieu d'en user avec modération, il en veut jouir et s'y reposer. Quelle misère! quel aveuglement! On se croit heureux quand on a pu amasser des richesses, parvenir à des charges; assouvir d'autres passions plus honteuses, hélas! Est-on heureux d'avaler des poisons qui ne tarderont pas à déchirer les entrailles, de se lier sur la roue sur laquelle On doit avoir les membres brisés, de contracter des dettes qu'on ne pourra jamais acquitter? On n'aime point le monde impunément, il devient nécessairement le supplice de ceux qui s'y attachent, supplice d'autant plus cruel qu'on y tient par plus de liens, parce qu'on est nécessairement affligé lorsqu'on perd sans retour tout ce qu'on aime. Hâtons-nous donc, mes frères, de nous lever de dessus ce lit de consolations humaines, où notre mollesse se repose, autrement il deviendra tout de feu si nous n'en sortons avant la mort. Prévenons-la par une mort évangélique, en détruisant dès à présent toutes nos attaches qui ne sont pas dans l'ordre de Dieu; prévenons par une séparation volontaire de la vie du siècle, la séparation naturelle qui se fera un jour et plus tôt que nous ne pensons, de l'âme et du corps. Pleurons présentement nos péchés, et tant d'injures faites à la majesté divine, afin que nous puissions rire à la dernière

heure, pour me servir de l'expression même du Sauveur, vous êtes bienheureux vous qui pleurez maintenant, parce que vous rirez un jour. Ce dernier jour si redoutable aux amateurs du monde, dont la seule idée les glace de peur, fera au contraire votre joie, comme il a fait celle de Marie ; et notre mort ne sera pas seulement douce, paisible et tranquille comme la sienne, elle sera encore précieuse aux yeux de Dieu, aussi bien que celle de cette incomparable Vierge, c'est ce que je vous ai promis en mon second point.

SECOND POINT.

Rien n'est si vil aux yeux de Dieu qu'une multitude d'impies ; quelque grands qu'ils paraissent aux yeux de la chair, quelque avantageusement qu'ils soient partagés des dons de la nature et de ceux qu'on appelle de la fortune, fussent-ils princes, rois, empereurs, ils ne sont devant lui que comme une poussière que le vent enlève et moins qu'un néant, ils sont les esclaves du démon, la plus méprisable aussi bien que la plus détestable des créatures. Les seuls justes et les élus sont précieux à ses yeux. C'est pour eux proprement et en leur faveur que le soleil se lève, que les astres nous prêtent leur lumière dans la nuit, que les saisons s'entre-succèdent que tout ce monde visible subsiste. Lorsque le nombre prédestiné dans les conseils éternels sera complet, il sera consumé par le feu et changera d'état : ils sont ici-bas dans le dernier mépris, rejetés, foulés aux pieds, enfoncés dans la fange, traités comme les ordures et les balayures du monde ; mais attendons un peu, ils jugeront les nations, ils seront couronnés de gloire ; Dieu accueillera de ses propres mains ces précieuses balayures, il les placera sur son trône, il les enfermera dans son sein. S'ils sont vils par leur propre nature, par le limon dont ils sont formés, Dieu les estime par la participation de la nature divine dont il les a favorisés, et par le prix inestimable du sang précieux de son Fils, dont ils ont été rachetés. Oh ! de quel prix n'est point ce sang adorable ! Nous sommes ses membres, il est notre chef ; c'est en lui qu'il nous regarde : peut-il ne pas estimer infiniment son Fils, l'objet de ses complaisances et de ses délices éternelles ?

Comme les plus parfaits, tandis qu'ils sont en cette vie qui est une tentation continuelle, peuvent déchoir de leur justice présente et tomber dans l'abîme des vices, on peut les regarder comme des vases précieux, mais qui peuvent aisément se briser, comme des fruits rares et excellents, mais que la grêle et d'autres accidents peuvent gâter. La mort transporte ces vases et ces fruits dans le ciel : *Sicut infertur acervus tritici in tempore suo* (*Job*, V) ; rien ne peut plus les ravir d'entre les mains de Dieu, et les enlever de son trésor, voilà ce qui rend encore la mort des saints précieuse à ses yeux. De plus tandis qu'ils sont voyageurs, quelque fidélité qu'ils apportent à renoncer à eux-mêmes, à étouffer leurs passions, et à marcher dans la voie étroite, fussent-ils confirmés en grâce comme les apôtres, Dieu aperçoit en eux un feu étranger qu'ils tirent de leur origine, qui y a été allumé par le démon qui le souffle sans cesse ; feu honteux, capable de produire toutes sortes de crimes, qui ne peut manquer de blesser un Dieu infiniment pur et infiniment saint. La mort éteint ce foyer damnable ; elle détruit la concupiscence et tout ce que nous tenons de la génération d'Adam. Alors la grâce de Jésus-Christ, qu'il compare lui-même à un levain sacré mis dans la pâte, déploiera toute sa force et produira un changement total des inclinations de la nature ; car son opération divine n'a jamais toute sa perfection en cette vie ; il y a toujours des parties de notre âme qui demeurent insipides et ne sont pas pénétrées par la vertu de ce levain ; elle ne se fera sentir pleinement qu'à notre mort, où toutes ses ténèbres étant dissipées, toute sa corruption détruite, ses langueurs parfaitement guéries, elle sera remplie, dans toutes ses parties, de la vertu de l'esprit de Dieu, qui n'y laissera plus aucune faiblesse et la transformera toute par son opération efficace, comme il transformera au dernier jour ce corps vil et abject destiné à être la proie des vers.

Ce sont toutes ces choses qui rendent la mort des saints précieuse devant Dieu et qui nous serviront de degré pour nous faire comprendre combien celle de Marie l'a dû être. Elle est, ainsi que nous l'avons dit d'abord, cette femme forte qui n'était connue jusque-là que par une légère odeur, dont le prix surpasse infiniment ce qui nous vient de plus rare des pays les plus reculés : *Procul et de ultimis finibus pretium ejus.* (*Prov.*, XXXI.) La Trinité sainte avait répandu avec profusion dans ce riche vase d'élection les richesses et les trésors de ses grâces ; elle avait été choisie entre toutes les créatures pour être l'Epouse du Père éternel, la Mère de son Fils, le sanctuaire le plus auguste où ait reposé le Saint-Esprit, après l'humanité adorable du Verbe ; on la peut regarder comme le complément et la perfection de la Trinité. C'est le titre glorieux que lui donne un saint Père, qui ne prétend pas dire par là qu'il manque quelque chose à la Trinité sainte, mais seulement que Marie en revêtant le Fils de Dieu de notre humanité et rendant le Verbe visible et palpable, lui a donné sa dernière perfection, comme il semble manquer quelque chose à notre pensée, qui est de sa nature toute spirituelle et intérieure, lorsqu'elle ne se produit pas au dehors par le son de la voix ou par les caractères qui la font connaître aux autres. Quelle gloire ! Quel fond de grandeur !

Marie n'est pas seulement la reine des vierges, elle l'est des martyrs, de tous les saints et de tous les anges, et sa grâce surpasse de beaucoup la leur ; elle l'a augmentée avec des accroissements incompréhen-

sibles à la faiblesse de nos entendements; la concupiscence, dont elle a été préservée par une prérogative spéciale, n'a jamais blessé en elle la pureté des regards de Dieu; elle n'a jamais contristé son Esprit saint par le dérangement d'un seul de ses cheveux, je veux dire par la plus faible attache aux choses sensibles; au contraire, les moindres mouvements de son cœur, les actions qui paraissent les moins considérables étaient d'un grand prix devant Dieu par la droiture et la pureté de son intention; c'est pourquoi il lui dit : Vous avez blessé, vous avez ravi mon cœur, ma sœur, mon épouse, par l'un de vos yeux et par un cheveu de votre cou; enfin, il n'y avait partie dans son âme qui ne fût pénétrée par le levain sacré de la grâce; son entendement était rempli de ses plus vives lumières, son cœur embrasé de ses divines ardeurs, et plus pénétré qu'un globe de fer qui sort de la fournaise; sa mémoire toute remplie de ses merveilles et du souvenir de ses miséricordes; toutes ses puissances et ses facultés intérieures et extérieures occupées à le bénir et à le glorifier.

Que dirai-je davantage? Elle avait pleinement consommé l'œuvre qu'il lui avait donné à faire, l'œuvre de l'Incarnation, qui est appelée l'œuvre de Dieu par excellence : *Domine, opus tuum* (*Habac.*, III), dans l'économie de laquelle elle avait eu tant de part, et l'œuvre de sa sanctification particulière, à laquelle elle travaillait sans relâche depuis soixante et douze ans, qui est le temps qu'elle a vécu, selon l'opinion commune. Peut-on entrer plus riche dans le sépulcre? *Ingredieris in abundantia sepulcrum.* (*Job*, V.) Y peut-il avoir une mort plus précieuse aux yeux du Père éternel, après celle de Jésus, son Fils unique? Ce qui en relève encore de beaucoup le prix, c'est l'esprit de sacrifice qui l'accompagne, la plénitude de cœur avec laquelle elle consent à la destruction de l'être qu'elle tient d'Adam, pour honorer la sainteté, la toute-puissance, l'immortalité et l'immutabilité de Dieu; car remarquez, s'il vous plaît, que comme toutes les créatures ne sont rien devant sa Majesté souveraine : *Quasi nihilum et inane reputatæ sunt* (*Isa.*, XL), elles sont incapables d'augmenter sa grandeur; qu'il n'y a proprement que lui qui est; c'est par le sacrifice, et par le sacrifice de notre vie qu'il est plus honoré; il reçoit plus de gloire dans l'anéantissement de la créature que dans le service qu'elle lui peut rendre; c'est là qu'il paraît Dieu davantage et que sa sainteté, qui le sépare infiniment de la créature, nous est plus sensible.

C'est pourquoi dans l'Ancien Testament, il faisait presque consister tout le culte extérieur qu'il voulait qu'on lui rendît dans l'holocauste, qui est le seul sacrifice où la victime est détruite entièrement, pour nous apprendre qu'il n'y a que lui qui subsiste par lui-même; et dans le Nouveau, notre grand sacrifice de l'Eucharistie, qui est celui du corps et du sang de Jésus-Christ, n'est-il pas une image sensible de sa mort? Ce divin Sauveur a honoré son Père par toutes les paroles et les actions de sa vie, en demeurant inconnu au monde et se faisant connaître en guérissant les lépreux, rendant la vue aux aveugles et ressuscitant les morts; mais il faut avouer qu'il l'a encore plus honoré en mourant; notre rédemption n'est pas l'ouvrage de ses miracles, mais de sa mort; l'honneur d'un Dieu n'a pu être réparé que par là.

Toute la vie de Marie avait été un sacrifice continuel : elle s'était offerte à son Dieu comme une victime toute pure au moment qu'elle fut capable de le connaître et de l'aimer.

Elle ratifia cette oblation en se présentant à lui au temple, où elle lui immola son corps par le vœu de virginité et de sa propre volonté, en se soumettant à celle de ses ministres; elle sacrifia son propre honneur, lorsqu'elle voulut bien se présenter elle-même dans le temple quarante jours après son heureux enfantement, et passer pour une femme du commun qui avait conçu par la voie ordinaire; elle offrit encore en cette cérémonie son adorable Fils, et ses chastes mains entre lesquelles elle le portait, servirent à l'un et à l'autre d'autel; mais ce fut sur la croix où elle fit ce sacrifice héroïque infiniment plus méritoire que celui qu'Abraham fut sur le point d'offrir de son fils Isaac; elle couronna tous ces sacrifices par celui de sa mort, qui ne put manquer d'être reçu en odeur de suavité, comme étant fait dans les dispositions les plus saintes qui se puissent concevoir, sans aucun retour vers ce qu'elle pouvait laisser ici-bas; comme rendant un parfait hommage à la mort de Jésus-Christ, son Fils, qu'elle eût désiré sans doute d'honorer par le martyre; mais celui qu'elle souffrit au pied de la croix parut suffisant au Seigneur, et la mort de Marie, pour être aussi douce, aussi paisible et aussi tranquille que je l'ai dépeinte, n'en fut pas moins précieuse.

Voulons-nous que la nôtre le soit de même, du moins à proportion? rendons notre vie sainte comme la sienne, n'ayons que du mépris pour nous-mêmes et une estime infinie pour la grâce de notre vocation; efforçons-nous de nous conduire d'une manière qui soit digne d'elle, digne de Dieu et de Jésus-Christ, qui nous a rachetés par le prix inestimable de son sang, et d'assurer par nos bonnes œuvres notre élection éternelle. Que notre vie soit une préparation continuelle à la mort; pour cet effet tenons-nous comme des voyageurs toujours prêts à partir; dégageons-nous de plus en plus de l'amour et des amusements des choses de la terre; usons avec réserve et tempérance des choses les plus nécessaires; travaillons à effacer par la pénitence les traits du vieil homme qui sont restés en nous, et à nous mettre en état de paraître devant Jésus-Christ; élevons nos cœurs au ciel par une espérance parfaite qui nous fasse mépriser tout ce que le monde a de

plus engageant. Oh ! de quelle confiance ne serons-nous pas remplis à la dernière heure, si elle trouve notre cœur dans ces dispositions et cette heureuse situation ? Notre mort ne sera une mort qu'aux yeux de la chair ; elle sera à ceux de la foi la fin d'une mort (car quel autre nom peut-on donner à la vie que nous traînons ici-bas ?) et le commencement d'une vie immortelle et divine dont nous jouirons avec Marie dans le ciel.

SERMON LV.

LA SAINTE VIERGE DÉSIRAIT LA MORT POUR ÊTRE RÉUNIE A SON FILS.

Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo. (*Prov.*, XXXI.)

Elle est revêtue de force et de beauté, c'est pourquoi elle rira au dernier jour.

Si la force et la beauté sont séparées d'ordinaire dans l'ordre de la nature, puisque la première de ces qualités semble être le partage du sexe né pour commander, et la seconde de celui que Dieu lui a assujetti, elles sont toujours réunies dans l'ordre de la grâce, puisque la beauté de l'âme n'est que l'éclat qui rejaillit de la charité, laquelle fait toute sa force ; c'est Jésus-Christ même devenu notre force dont elle est revêtue. C'est ce qui la remplit de confiance, parce que la charité parfaite bannit la crainte. Ainsi tandis que les amateurs du siècle sèchent de frayeur dans l'attente des maux dont ils sont menacés, et de ces flammes vengeresses qui doivent dévorer les ennemis de Dieu sans les consumer, qu'ils voient leur félicité imaginaire disparaître et se changer en un état de larmes, de désespoir et d'humiliation pour toute l'éternité, les justes lèvent la tête parce que leur rédemption approche ; les larmes qu'ils ont répandues vont être changées en la liberté, en la joie, en la gloire des enfants de Dieu, ou plutôt ils sont déjà transportés d'allégresse, ils ont déjà le paradis dans le cœur, ils commencent de jouir des effets de l'adoption parfaite.

Vous concevez donc aisément, de quelle manière la force et la beauté étaient jointes en Marie, et rassemblées au plus haut degré ; quel éclat de sainteté rejaillissait de son intérieur, et, par conséquent, comment elle a pu rire à ce dernier jour que le prophète appelle un jour d'affliction, de serrement de cœur, un jour de ténèbres et d'obscurité, un jour de nuages et de tempêtes, parce qu'il est tel, en effet, pour la plupart des hommes qui s'en laissent surprendre. Comment Marie n'eût-elle pas été dans la joie, puisqu'elle se voyait au comble de ses vœux et que ce jour avait toujours fait le plus ardent de ses désirs ? désir si ardent, si violent, si impétueux qu'il a été la cause innocente de sa mort. C'est ce que je me propose de vous faire voir dans les deux parties de ce discours : dans la première je vous parlerai de son violent désir pour la mort, et je vous expliquerai dans le second comment la violence de ce désir, je veux dire son amour, lui a causé la mort. Demain je vous entretiendrai de la gloire de son sépulcre, puis de la consommation de sa grâce ; des dons et des libéralités qu'elle fait aux hommes en montant au ciel ; de l'éminence de la gloire qu'elle y possède ; du culte singulier dont nous devons l'honorer ; enfin des fonctions de médiatrice, de refuge, de mère, qu'elle exerce là haut en notre faveur ; ce sera le dernier, et tout le plan de cette octave, où vous voyez que je suis l'ordre le plus naturel, et qui nous fournira plus de moral et de sujet d'édification. Implorons l'assistance de cette incomparable Vierge, afin que la parole de son Fils, dont j'ai l'honneur d'être le héraut et l'ambassadeur, ne retourne pas vide dans son sein, mais qu'elle opère dans les vôtres tous les effets de grâce et les changements miraculeux qu'il a dessein qu'elle produise. Jetons-nous à ses pieds, en lui disant dévotement : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Lorsque je vous représentai hier Marie expirante non-seulement dans la paix, mais avec joie, et que je vous fis voir que cette paix et cette joie étaient la récompense de sa force et de sa beauté, et le fruit, ou la suite naturelle de la tranquillité avec laquelle elle avait possédé son âme, et d'une vie affranchie du tumulte des passions, gardez-vous bien de vous figurer qu'elle ait été tout à fait exempte de ces émotions de l'âme que nous appelons passions et que sa vertu ait été semblable à celle de ces vains philosophes qui, pour rendre l'homme sage, le faisaient stupide, lui arrachaient le cœur et nous transformaient en statues. Taisez-vous, faux sages, supprimez vos paradoxes insensés, Dieu a convaincu de folie votre prétendue immobilité ; vous ne voulez pas que le sage ressente la moindre émotion, je soutiens au contraire que pour être vraiment sage il doit souvent être ému ; oui, oui, qu'il soit agité par les impressions des passions diverses, mais que le seul esprit de Dieu les excite en lui, et qu'elles n'aient pour objet que les biens invisibles ; qu'ainsi le chrétien se trouble (je parle avec saint Augustin) non de ce qu'il souffre lui-même, mais de ce que souffre son prochain, qu'il craigne que les hommes ne périssent en perdant Jésus-Christ, qu'il soit plongé dans la tristesse quand quelqu'un périt en se séparant de Jésus-Christ ; qu'il désire d'acquérir des âmes à Jésus-Christ, qu'il se réjouisse s'il a eu le bonheur d'en acquérir.

Il est vrai que Marie a joui de cette apathie qui était l'idole et la chimère des stoïciens ; elle n'a jamais ressenti aucune atteinte de ces passions turbulentes et emportées qui agitent le commun des hommes ; elle a eu un cœur de pierre pour ce qui les transporte et excite en eux mille mouvements déréglés ; mais autant elle a été insensible aux objets de la concupiscence, autant a-t-elle été susceptible de toutes les saintes impressions que forme la charité, car la grâce ne produit pas dans les cœurs qu'elle

possède des mouvements moins vifs, moins violents, moins impétueux que la cupidité dans ceux de ses esclaves.

Comme jamais pure créature n'a eu une charité plus abondante que notre incomparable Vierge, vous pouvez connaître par là quelles ont été les passions diverses qui ont occupé son cœur et juger de la violence des mouvements sacrés qu'elles y ont excités. Avares, jugez-en par l'ardeur démesurée que vous sentez d'entasser richesses sur richesses; voluptueux, jugez-en par la soif honteuse dont vous brûlez de vous assouvir des plaisirs sensuels.

Formez-vous par là quelque idée de la violence des désirs qui occupaient le cœur de Marie avant l'Incarnation, et de l'ardeur avec laquelle elle souhaitait la venue du Messie; Ah! je ne crains pas de dire que tous les souhaits les plus enflammés des patriarches, des prophètes, des anciens justes, étaient réunis dans son cœur virginal; il poussait sans cesse des cris vers le ciel et le conjurait de pleuvoir ce Juste, ce puissant libérateur d'Israël.

Quelle joie succéda à la tristesse que lui causait ce long délai, lorsqu'elle vit l'accomplissement des promesses! Quelle admiration d'avoir été choisie pour servir d'instrument à tant de merveilles! Quelles alarmes ensuite, lorsqu'il fallut se lever à la hâte, au milieu de la nuit, et passer presque au travers des satellites d'Hérode, pour dérober l'enfant Jésus à sa cruauté et s'enfuir en Egypte!

Il faudrait un discours entier pour vous faire comprendre l'excès de sa douleur sur le mont Calvaire, et celui de sa jubilation sur celui des Oliviers, d'où Jésus s'éleva au ciel : venons à ce qui regarde plus particulièrement mon sujet.

Depuis que l'Epoux fut enlevé à l'Eglise par l'Ascension, elle ne mena plus que la vie d'une veuve vraiment désolée, d'une mère qui, n'espérant plus le revoir ici-bas, versait des larmes continuelles, *irremediabilibus lacrymis* (*Tob.*, X), sans se pouvoir consoler, ainsi que la mère du jeune Tobie, lorsqu'elle vit le terme qu'il lui avait marqué pour son retour expiré. Elle était destinée, après la Passion de Jésus, son fils, à porter un état violent qui rendît hommage à celui que Jésus avait porté sur la terre, étant comme séparé de son Père durant l'espace de trente-quatre ans; état pénible et rigoureux, qui faisait dire quelquefois à cet adorable Sauveur : Je dois être baptisé d'un baptême, et combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse! Tel était son amour pour son Père et pour la croix, son désir d'enfanter son Eglise par ses douleurs, de la laver dans son sang, de lui donner la vie par sa mort, et d'établir le règne de son Père par son sacrifice.

Marie a souffert cette espèce de martyre très-cruel, et qui n'est connu que de ceux qui aiment ardemment Jésus-Christ. Elle avait même une raison particulière de désirer sa dissolution, qui ne se trouvait pas en Jésus; car il était compréhenseur et voyageur en même temps; il jouissait sur la terre de la vision béatifique; il contemplait sans cesse la face de son Père qui est dans le ciel, dont la vue fait la béatitude des anges. Marie ne découvrait ses beautés qu'à travers un nuage; elle ne voyait, non plus que nous, les biens invisibles que comme en un miroir et en des énigmes, comme à la lueur d'une lampe allumée au milieu de la nuit. Je ne doute pas, pourtant, que tant de saints ayant été favorisés de quelque avant-goût de ces délices ineffables et de ce torrent de volupté dont Dieu doit enivrer un jour ses élus, celle qui était leur Reine ne l'ait été davantage, qu'elle n'ait bu plus abondamment des eaux de ce fleuve qui réjouit la cité de Dieu. Qui peut douter que le Roi ne l'ait fait quelquefois entrer dans ses celliers ou ses appartements secrets; qu'il n'ait levé, pour adoucir l'ennui de son exil, le voile qui lui dérobait la vue de ses beautés ravissantes, et ne l'ait fait jouir, à diverses reprises, du spectacle lumineux de la vérité? Mais ces légers échantillons ne servaient qu'à allumer de plus en plus ses désirs et lui rendre la vie présente plus insupportable (gardez-vous toutefois de soupçonner ici aucun mouvement humain); ces gouttes de l'océan, de cette mer de la vérité souveraine, où nous serons heureusement plongés, loin d'apaiser sa soif, l'augmentaient davantage et la faisaient soupirer de plus en plus après ce grand jour de l'éternité, où Dieu se fera voir dans sa propre lumière. Et comme nous voyons que le mouvement des choses naturelles redouble et devient plus rapide, à mesure qu'elles approchent de leur centre, aussi plus Marie approchait du sien, qui n'est autre que Dieu, plus se hâtait-elle, entraînée par le poids violent de son amour, de courir se reposer et se perdre en lui; combien de fois a-t-elle dit, avec David, son père : Que désirai-je autre chose dans le ciel et sur la terre, ô mon Dieu, sinon vous! Je ne serai rassasiée que quand votre gloire me sera apparue. Hélas! que mon pèlerinage est long; tirez mon âme de cette prison obscure! Quelle image pourrai-je trouver, sur la terre, qui vous donne quelque idée de la violence des mouvements de son cœur sacré? Figurez-vous un cerf poursuivi par des chasseurs, haletant de soif, tout couvert de sueur et de sang, qui fait sans cesse de nouveaux efforts et de nouveaux bonds pour arriver à une source d'eau vive où il puisse se désaltérer; figurez-vous une terre aride et sablonneuse qui, au milieu d'une ardente canicule, s'ouvre en mille et mille endroits, pour recevoir quelques gouttes de pluie et de rosée que le ciel, devenu de bronze et d'airain, lui refuse; ou un captif, lequel se voyant enchaîné sur un bord étranger, écrit lettres sur lettres à ses parents, afin de tirer d'eux une somme d'argent pour sa rançon; et quand vous vous serez représenté toutes ces choses, vous n'aurez compris qu'imparfaitement la violence du désir de Marie pour la mort. Ce qui

l'augmentait encore de beaucoup, c'était la douleur de voir son Dieu outragé et blasphémé presque partout, la face du monde défigurée par une infinité de crimes, un déluge d'abominations qui l'inondaient et l'avaient changée en une espèce d'enfer, le démon conduisant toutes les nations avec un frein d'erreur et s'en faisant adorer sous mille figures de divinités profanes; elle était témoin d'une partie de ces impiétés dans Ephèse, ville des plus superstitieuses de l'Asie, où elle avait été obligée de fixer sa demeure avec saint Jean. Il est vrai qu'elle n'était pas privée de toute consolation de ce côté-là, car elle voyait la religion chrétienne s'établir et faire tous les jours de nouveaux progrès, quoiqu'on la combattît partout, comme combattant elle-même et détruisant toutes les autres, malgré l'union et la conspiration des peuples, des rois et des princes de la terre, qui faisaient tous leurs efforts pour anéantir l'Eglise; le grain de la semence évangélique ne laissait pas de croître et de multiplier, malgré toutes ces oppositions et ces contradictions. Mais comme le nombre de ceux qui recevaient la foi était petit, en comparaison de ceux qui la rejetaient et persécutaient ses prédicateurs, et que les Juifs, sa nation, qui devait être la première à recevoir Jésus-Christ le Messie, était la plus obstinée dans ses préventions injustes, la plus rebelle à la lumière, la douleur de son cœur était continuelle, et son âme était plongée dans l'amertume. Ah! si le prophète Elie, voyant que les Israélites avaient abandonné le culte du Dieu de leurs pères pour le transférer à Baal, était pénétré de la plus vive affliction et réclama le secours de la mort : *petivit animæ suæ ut moreretur* (III *Reg.*, XIX); si saint Paul ressentait une douleur continuelle, très-pénétrante pour l'obstination de ce même peuple à rejeter l'Evangile de paix qu'il leur annonçait, jugez de la douleur de Marie, dont l'attachement à son Dieu et le zèle de sa gloire surpassait non-seulement celui du prophète Elie et de l'Apôtre, mais encore des plus ardents séraphins.

Tel était le saint empressement de Marie pour quitter ce monde, cette région de mort, et tel devrait être le nôtre, à proportion et selon le degré de notre charité. Nous avons les mêmes raisons que Marie de nous déplaire dans le siècle présent; il y en a même qui nous sont propres et particulières, et qui n'étaient pas pour elle, ainsi que nous verrons bientôt. Ne vous imaginez donc pas que ce désir de la mort ne soit que pour les plus parfaits, que ce ne soit qu'un conseil et une œuvre de surérogation; c'est une disposition essentielle à tous les chrétiens; c'est une obligation indispensable, et nul ne sera rassasié de la parfaite justice, s'il n'en a eu faim et soif durant cette vie; nul ne se réjouira là-haut comme citoyen, s'il n'a gémi ici-bas comme pèlerin et étranger.

On nous a appris cette obligation en nous donnant les premières teintures de la foi, et en nous apprenant à former nos premières prières. «Cela fait, dit saint Cyprien, que ceux qui ont tant d'éloignement de la mort ignorent les premiers éléments du christianisme, et qu'ils n'ont aucun amour pour Jésus-Christ; nous lui demandons, dit-il, dans la prière qu'il nous a apprise lui-même, que son règne arrive, et notre cœur lâche et double désavoue en secret ce que notre bouche prononce si souvent, et nous prétendons être récompensés de celui que nous ne voudrions jamais voir : étrange prière, où celui qui prie craint d'être exaucé et tremble d'obtenir la grâce qu'il demande. »

Ah! chrétiens charnels et attachés à la terre, qui méritez plutôt le nom de juifs que de chrétiens, apprenez votre devoir des créatures insensibles et inanimées; elles sont, dit saint Paul, dans un état violent, elles souffrent comme les tranchées de l'enfantement jusqu'à ce qu'elles soient affranchies de la corruption à laquelle le péché les a assujetties, et nous qui avons reçu les prémices de l'esprit et des arrhes de notre béatitude, nous ne gémirons pas en attendant l'effet de cette adoption qui sera la délivrance de nos corps?

La mort est appelée par les Pères le vœu des chrétiens, ou l'objet de leurs désirs : *votum Christianorum;* le caractère des justes et des élus, dit saint Augustin, est de souffrir la vie en patience, comme un temps d'épreuve, et de désirer la mort pour être délivrés de tant de nécessités fâcheuses, surtout de la concupiscence dont les mouvements rebelles leur causent de mortelles alarmes : afin que le corps de péché soit détruit, ainsi que parle saint Paul, et se voir parfaitement assujettis au règne de la justice. Le caractère, au contraire, des réprouvés est d'aimer la vie présente, de s'y attacher de toute l'affection de leur cœur, d'établir leur félicité, leur repos, leur fin dernière dans la jouissance paisible de ses biens, de ses plaisirs, de ses honneurs, et de préférer le parti de demeurer éternellement en ce monde, si la chose dépendait d'eux, à celui de le quitter, pour posséder Jésus-Christ.

Oh! combien de chrétiens sont dans cette disposition criminelle! Combien de chrétiens dont la vie n'est qu'un cercle de divertissements, un tissu d'inutilités : ou s'ils s'occupent sérieusement, ce n'est que du soin de faire fortune, de s'établir, d'augmenter leurs revenus; en un mot jouir de la vie présente. Peut-on dire que leur trésor soit dans le ciel? La terre n'est-elle pas, au contraire, l'unique l'objet de leurs pensées, de leurs soins, de leur affection? En vain se persuadent-ils que leur vie est irréprochable, et qu'ils pourront se soutenir au tribunal de Jésus-Christ, parce qu'on aurait peine à taxer en particulier aucune de leurs actions de péché mortel; et ils ne s'aperçoivent pas, les aveugles qu'ils sont, que la disposition et la situation du cœur, sur laquelle nous serons jugés, est tournée vers la créature au préjudice de l'amour du Créateur, et que la balance penche et l'em-

porte de ce côté-là. On ne voit point à la vérité de crimes grossiers dans leur vie, mais on n'y voit point Dieu; ils vivent dans un oubli continuel de lui, et ne l'honorent que du bout des lèvres par quelques pratiques extérieures de religion, tandis que leur cœur est très-éloigné de lui.

Qu'ils sachent donc que, comme il y a certaines actions telles que le vol, l'adultère, l'homicide, le parjure, qui excluent formellement du ciel, il y a aussi de certaines dispositions qui enferment cette exclusion, et sont incompatibles avec la grâce sanctifiante. Or entre ces dispositions il faut mettre celle d'une personne qui trouve son bonheur et son repos dans ce monde-ci, et n'a aucun désir de se réunir à Jésus-Christ : cette disposition est un état de mort, puisque c'est une préférence honteuse de la créature au Créateur, et que nul ne le possédera dans l'éternité s'il n'a brûlé du désir de sa possession dans le temps; nul ne peut espérer d'être enivré de cette eau vive qui seule peut nous désaltérer s'il ne l'a pas désirée dans ce désert, s'il n'a soupiré après cette source de la patrie céleste.

Toute la vie présente devrait donc se passer à désirer d'en sortir, à gémir après la dissolution de ce corps de péché, cette maison de boue, qui fait un chaos infini entre Dieu et notre âme et l'empêche de courir, se perdre et s'abîmer en lui; il n'y a que la mort qui nous puisse tirer de cette région d'obscurité, c'est peu à ceux qui ont le christianisme tout à fait vivant dans le cœur de l'attendre, il faut, dit le Prince des apôtres, aller comme au-devant par l'ardeur de ses désirs, et hâter l'avénement de Jésus-Christ par des soupirs continuels : eh! quand sera-ce, Seigneur, que disparaîtra cette terre où règne le péché, où l'injustice domine, où commence la vie de l'enfer, et que nous entrerons dans cette terre promise où coule le lait et le miel de la justice, où triomphe la vérité, où règne la parfaite charité? Comment nous peut-il rester quelque amour pour la terre, pour cette demeure sombre et infecte, pour cet égout de l'univers après avoir jeté les yeux sur une région si riante et si délicieuse?

Tâchons donc de faire naître et d'entretenir en nous ce désir et ce gémissement par toutes les considérations possibles; songeons que nous ne sommes faits que pour Dieu, notre cœur est hors de son centre et de son élément, il est dans un état violent jusqu'à ce qu'il se repose pleinement en lui. Toutes les créatures, quand même il nous serait permis d'en jouir, ne pourraient pas remplir ce vide infini; elles sont incapables de nous causer aucune satisfaction solide, ne faisant tout au plus que chatouiller nos sens, et effleurer notre cœur, la vérité, la vérité seule, sa nourriture propre, peut le rassasier pleinement.

Il est vrai que nous en avons quelque connaissance en cette vie, mais hélas! qu'elle est imparfaite! nous ne pouvons presque entendre sa voix, entraînés par nos besoins infinis et détournés par la voix de tant de passions qui ne se font que trop entendre et trop obéir. Notre cœur est comme plongé dans la boue et la chair, il est si abruti par les plaisirs ou enseveli dans les soins de la vie présente, qu'il est sourd à la voix de son Dieu, ce qui fait qu'en l'entendant il ne l'entend point, ou ne l'entend qu'à demi.

Ce que nous goûtons ici-bas de la vérité n'est qu'une goutte dont à peine nos lèvres sont mouillées; dans le ciel nous boirons à longs traits, et puiserons dans la source même, ou plutôt nous serons plongés dans la mer de la vérité souveraine. Ces faibles expressions se font-elles sentir à des cœurs peut-être prévenus d'une philosophie sensuelle? Nous ne recevons ici que quelques petits rayons plusieurs fois réfléchis : la lumière se communique là directement, immédiatement et tout à nu. Que les enfants de lumière ouvrent donc leur cœur à cette infusion; mais il est trop étroit en cette vie, il faudra que Dieu, pour le rendre capable de ces communications ineffables, élargisse ses bornes. Nous avons beau faire effort pour nous élever de terre et prendre notre essor : comme nos ailes sont coupées nous retombons aussitôt dans notre bassesse ordinaire; l'éclat brille quelque moment, et nous laisse dans nos ténèbres. Eh! que sont ces faibles lueurs en comparaison de la lumière immense dont nous serons tous pénétrés; l'ange, dit saint Bernard, est nourri de la moelle du plus pur froment; pour nous il nous faut contenter de l'écorce et des prémices de l'esprit, des enveloppes de la foi : mais hélas! quoique ce soit encore trop pour des enfants d'Adam et des pécheurs, quelle prodigieuse différence entre l'écorce du sacrement et la fleur du froment, entre la foi et la jouissance, entre le temps et l'éternité, entre le Fils de Dieu dans les brillants de sa gloire, les splendeurs des saints, et caché ici-bas sous des voiles si disproportionnés à sa grandeur; ces choses peuvent-elles être égales, puisque les unes sont l'exercice de notre foi, et les autres sa récompense? Oh! qui ne s'écriera ici, avec saint Bernard : O vérité, douce patrie des exilés, je ne fais que te saluer de loin, quand serai-je admis dans tes célestes parvis? Mais hélas! Ce corps terrestre m'en empêche, et le poids de mes péchés y forme encore un plus grand obstacle.

Mais pouvons-nous aimer Dieu, et voir les désordres qui règnent dans le monde avec tant de licence et de débordement? Cette multitude presque infinie d'idolâtres qui ne le connaissent pas, d'hérétiques et de schismatiques qui le blasphèment, de faux catholiques qui le déshonorent par une vie toute païenne, qui tiennent aussi peu de compte de ses promesses que de ses menaces, qui avalent l'iniquité comme l'eau, et mettent leur gloire dans ce qui les devrait couvrir de confusion; ah! quel triste et désolant spectacle aux yeux de la foi, de voir cette conspiration presque générale pour

secouer le joug de Jésus-Christ, et pour le crucifier de nouveau. Est-ce ainsi, ingrats, que vous reconnaissez le don inestimable que vous a fait le Père éternel de son Fils unique, et la charité excessive de ce Fils qui s'est livré à tous vos usages? Eh! qui ne tombera en défaillance avec le Prophète? Qui ne sera desséché avec saint Paul pour tous ces scandales? Mais ce qui nous doit encore affliger davantage et percer le cœur d'un plus vif regret, c'est que nous faisons partie de ce monde qui s'oppose au règne spirituel de Jésus-Christ; nous combattons peut-être sous les enseignes du prince du monde son ennemi. Ce qui est très-certain, c'est que nous commettons tous les jours beaucoup d'offenses ; si nous osions dire le contraire, nous nous séduirions nous-mêmes, la vérité ne serait point en nous, et nous ferions Dieu menteur.

De plus, nous nourrissons au fond de nos entrailles une concupiscence malheureuse, source féconde du péché ; un ennemi domestique qui ne cherche qu'à nous tuer en nous caressant, un venin mortel qui environne notre cœur, et peut nous étouffer à tout moment. Voilà ce qui a fait gémir tous les saints; ils sentaient en eux la loi impérieuse des membres qui s'opposait à la loi de l'esprit, et s'efforçait de les entraîner dans la servitude du péché; ils voyaient au fond de leur cœur une racine funeste de tous ceux qu'ils ne commettaient pas; ils sentaient que leurs différentes passions qui, comme des lions furieux, n'étaient enchaînées que par les liens invisibles de la grâce, faisaient des efforts continuels pour les rompre; ils savaient que le trésor de la grâce qui leur avait été confié n'était enfermé que dans un vase d'argile; c'est ce qui leur faisait désirer de le voir briser par la mort, de peur que ce trésor ne le fût par les artifices du démon, et souhaiter avec ardeur que la justice de Dieu régnât souverainement en eux par un prompt trépas ; c'étaient ces orages, ces écueils, ces pirates qu'ils trouvaient continuellement sur leur route, qui leur faisaient désirer le port avec autant d'ardeur qu'un vaisseau battu de la tempête le pourrait désirer s'il était animé. *Malheureux que je suis*, s'écriait saint Paul, qui craignait pour cet effet d'être réprouvé après avoir gagné à Jésus-Christ presque le monde entier, *malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?* Seigneur, quand briserez-vous les fers qui retiennent mon âme prisonnière dans un corps rebelle, quand cessera ce schisme funeste?

Vous voyez par là, mon cher auditeur, que les raisons qui nous obligent de désirer la mort, sont en plus grand nombre que celles qui y poussaient la divine Marie, puisqu'ayant été conçue sans péché et prévenue d'une abondance extraordinaire de grâces, elle n'eut jamais à soutenir de ces combats honteux de la chair contre l'esprit qui sont si fréquents, et où nous recevons de continuelles blessures; de plus, mille pensées bizarres, mille fantômes extravagants nous dissipent et nous empêchent de fixer notre esprit dans la contemplation de la vérité; Marie la contemplait avec un regard invariable : cette aigle royale soutenait sans baisser la paupière, les rayons du soleil de justice; nos yeux sont semblables à ceux des hiboux que la lumière trop vive blesse ; lors même que ses yeux étaient fermés par le sommeil, son cœur veillait et était appliqué à son Dieu, parce que le cœur s'envole naturellement à son trésor ; et nos méditations, si toutefois nous en faisons, ne sont d'ordinaire qu'un tissu de pensées vaines, d'inutilités, de chimères semblables à ces images confuses qui se présentent à nous durant le sommeil sans ordre et sans liaison.

Disons donc sans cesse avec elle et avec l'Église notre mère, Epouse de l'Agneau : Venez, Seigneur Jésus : *veni, Domine Jesu* (*Apoc.*, XXII); mettez fin, Seigneur, au péché, à mon exil, à ma longue agonie, mon âme refuse d'être consolée par les créatures; vous seul, Seigneur, pouvez le faire par la manifestation de votre gloire ; nous sommes à la vérité trop indignes d'une telle grâce, mais ayez égard aux prières de l'Eglise votre épouse, ou plutôt de votre Esprit-Saint qui crie en nous : venez, Seigneur Jésus ; et répondez vous-même à mon âme, venez, dites-lui cette parole favorable, cette parole de la dernière miséricorde, cette parole de sa délivrance, de son rappel, de sa réunion éternelle avec vous, et elle ira se perdre et s'abîmer en vous qui êtes son centre, son Dieu et son tout. Heureux si la violence de ce saint désir pouvait en avancer l'effet, et nous causer une heureuse mort, ainsi qu'il a fait à Marie, c'est ce que nous allons voir en peu de mots en ma seconde partie.

SECOND POINT.

Les passions saintes n'agissent pas moins sur le corps que les criminelles, et ne sont pas moins capables d'altérer toute l'économie du tempérament. Si les désirs tuent le paresseux, *desideria occidunt pigrum*, c'est-à-dire celui qui, étant tout engourdi et sans mouvement pour les choses de Dieu, n'a d'activité que pour des choses de néant ; ils tuent de même les grands justes qui ne trouvent pas ici-bas où poser leurs pieds, et sont brûlés de soif pour le Dieu vivant; comme on voit dans l'Ecriture un prince impie qui tombe dans une langueur mortelle, parce que l'événement n'avait pas répondu à son attente, et qu'il n'avait pu exécuter le barbare dessein qu'il avait formé de satisfaire sa vengeance ; on voit aussi un pieux roi desséché par l'ardeur de son zèle contre les prévaricateurs de la Loi de Dieu, et tout languissant, tout consumé dans l'attente de sa visite salutaire. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les désirs de la divine Marie pour sa dissolution, croissant de jour en jour, et son amour étant parvenu au plus haut degré, son corps virginal ait succombé à ses efforts, c'est plutôt une merveille et une espèce de miracle que ses liens n'aient

pas été plus tôt brisés. Il en était à peu près de ce feu sacré comme de ces feux enfermés dans le sein de certaines montagnes, qui, plus ils ont d'activité, plus ils travaillent à élargir les antres où la nature les retient en prison, et font à la fin une issue et une ouverture à ces antres pour se mettre en liberté. Ce feu de même, que Jésus-Christ était venu apporter sur la terre et dont le cœur de sa sainte mère avait le plus ressenti les effets, y devient à la fin si âpre et si ardent ; il y acquiert un tel degré de chaleur et de force, que ne pouvant plus souffrir de se voir resserré dans un lieu si étroit, quoique ce cœur plus vaste que celui de saint Paul, soit plus étendu que l'univers, il faut malgré la nature qu'il se fasse jour, qu'il force ses limites, qu'il prenne son essor et s'aille joindre dans le ciel à sa sphère ; et pour me servir d'une comparaison qui nous soit encore plus familière, comme nous voyons que le feu qui est allumé dans une fournaise pour fondre de l'or, sépare de ce précieux métal tout ce qu'il y a de terrestre et de grossier, de même ce feu du ciel allumé dans le cœur de Marie, que saint Bernardin appelle souvent pour cet effet *une vraie fournaise*, sépare l'âme de Marie, dont la nature est beaucoup plus excellente que celle du corps, de cette partie grossière et terrestre qui lui était unie.

Je comprends présentement la signification de cette parole des *Cantiques* qui paraît obscure : *Fortis ut mors dilectio* (*Cant.*, VIII), que l'amour est aussi fort que la mort, c'est-à-dire qu'il n'est pas moins puissant que la mort, et qu'il a la vertu de produire les mêmes effets, et d'envoyer au tombeau. La chose s'est vérifiée dans Marie, et quelle autre cause pouvait rompre l'union si étroite que le Seigneur avait mise entre son corps et son âme? La douleur? Nous vîmes hier que Marie en ayant souffert les pointes les plus cruelles sur le Calvaire, il n'était pas dans l'ordre qu'elle les éprouvât une seconde fois, et qu'elle mourût pour ainsi dire deux fois. La maladie? Ah ! c'est un commencement de corruption dont nous verrons demain qu'elle a été préservée. La violence des hommes? C'est un fléau qui ne devait pas approcher de ce saint tabernacle ; une providence particulière veillait sur tous les moments de sa vie pour l'en garantir. Les passions ? Eh ! comment ces citoyens rebelles eussent-ils pu exciter quelque sédition dans la cité du Roi de gloire? Leurs mouvements déréglés ne sont qu'une suite et une punition du péché originel dont on a lieu de croire qu'elle fut exempte. Elle n'a donc reçu aucune atteinte de ces émotions et de ces agitations violentes qui renversent l'âme, troublent, dérangent, ruinent la constitution du corps et abrégent les jours de ceux qui s'y abandonnent ; elle a toujours possédé son âme en paix, et n'a jamais ressenti d'autre passion que celle du divin amour ; elle en a été l'innocente victime : *Vulnerata charitate ego sum ;* je suis blessée par la charité : voilà le trait qui a percé son cœur.

Et certes il semble que l'ordre de la divine sagesse exigeait que la vie de Marie ayant été si singulière, sa mort le fût de même, et que n'ayant vécu que du saint amour, elle mourût par sa douce violence. Cette opinion ne m'est pas particulière, elle est de saint Jean de Damas, de l'abbé Rupert, de l'abbé Guerric et de plusieurs autres docteurs. Tous les élus généralement meurent dans l'habitude du saint amour, quelques-uns d'eux dans l'acte et l'exercice même du saint amour, mais le privilége et la prérogative de Marie a été de mourir par l'effort même, par l'assaut et la violence du saint amour. Voilà sans doute la meilleure part qui ne lui sera point ôtée.

Il faudrait une de ces intelligences qui brûlent sans cesse des flammes du divin amour pour parler des ardeurs innocentes qui embrasaient le cœur de Marie. Ecoutez les plaintes amoureuses qu'elle en fait dans les *Cantiques des cantiques*, tantôt à son bien-aimé : O l'unique objet de mes désirs ! tirez-moi après vous, menez-moi dans le lieu où vous reposez en votre midi ; tantôt aux filles de Jérusalem : Annoncez-lui que je languis d'amour. Que cet exil lui était dur et ennuyeux ! Que la mort lui paraissait cruelle de la laisser si longtemps séparée de sa véritable vie ! Combien de fois disait-elle avec saint Paul : *Cupio dissolvi et esse cum Christo* (*Phil.*, II) ; je souhaite ardemment de me détacher de ce corps pour me réunir à Jésus-Christ ? Elle mourait tous les jours de ne pouvoir mourir, et souffrait le plus pénible des tourments et le plus cruel des martyres. Enfin ses désirs sont exaucés, la voix de ses larmes est écoutée, la violence de son amour la consume, la nature ne peut plus résister à un tel incendie ; elle expire dans ces heureuses défaillances.

Oh ! que cette mort est douce et charmante! Qu'elle est délicieuse et précieuse devant Dieu! Qui n'en sera saintement jaloux? Qui ne s'écriera : que mon âme meure de la mort de cette reine des justes ! Que j'expire heureusement dans le baiser du Seigneur?

Voulez-vous que je vous donne un moyen de mourir aussi heureusement, du moins dans l'habitude du saint amour, le cœur tourné vers Dieu par une affection dominante ? Vivez de la vie de Marie, vivez du saint amour. Qu'il n'y ait aucune partie de notre vie qui en soit vide, aucun temps où nous voulussions jouir d'autre chose ; mais s'il se présente quelque objet qui sollicite notre cœur pour s'en faire aimer, ne l'y donnons aucune place, ne souffrons pas qu'il se détourne aucun ruisseau de notre amour, mais qu'il coure avec impétuosité se perdre dans celui qui nous a imprimé le pouvoir d'aimer, et ne l'a imprimé qu'afin que nous l'aimassions uniquement. Réunissons dans le seul désir de le posséder toute la capacité que nous avons de désirer ; retranchons surtout la cupidité des richesses, source d'une infinité de mauvais désirs qui tuent l'âme, comme dit l'apôtre, et la précipitent dans la

perdition. Puisque cette vie est une préparation à l'autre, exerçons-nous à posséder Dieu, désirons longtemps ce que nous devons avoir toujours, car personne, dit saint Augustin, n'est en état d'entrer dans cette vie bienheureuse s'il ne s'y est exercé pendant celle-ci; et il ne faut pas s'imaginer qu'après avoir toujours éloigné Dieu de nos pensées et encore plus de nos cœurs où nous avons logé tant de viles créatures, il se découvre à nous à notre mort de cette manière qui fera le bonheur des saints, et nous dise ainsi qu'au bon serviteur : entrez dans la joie de votre Seigneur. Abus et illusion; il ne se manifestera qu'à ceux qui auront désiré son avénement et l'auront cherché durant leur vie; il ne sera la récompense que de ceux qui auront travaillé pour lui et auront sacrifié toutes choses à son amour; il n'y a que ceux qui ont pleuré ici-bas, et pleuré d'être séparés de lui, qui doivent espérer d'en être consolés, et qu'il essuie leurs larmes. Répandons-en donc des ruisseaux, relégués que nous sommes sur les fleuves de Babylone, au souvenir de la céleste Sion. Craignons comme du poison tout ce qui nous peut rendre la vie présente trop douce. Jurons un divorce éternel avec tous les plaisirs défendus, et n'usons des plus permis qu'avec une extrême modération et avec quelque crainte, nous faisant des reproches lorsque nous apercevons que la nature veut s'y reposer, et demandons à Dieu d'être délivrés de toutes ces nécessités. Point d'autre joie sur la terre et d'autre consolation que celle que cause la paix d'une bonne conscience, et la fermeté de l'espérance qui est une espèce d'avant-goût des biens à venir. Appliquons-nous sans relâche à remplir les devoirs de notre état. Enfin, faisons-nous un trésor de bonnes œuvres que nous enverrons dans le ciel où nous régnerons à jamais.

SERMON LVI.

SUR LE GLORIEUX TOMBEAU DE LA SAINTE VIERGE.

Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo. (*Prov.*, XXXI.)

Elle a été revêtue de force et de beauté, et elle rira au dernier jour.

La mort ne dépouille pas seulement l'homme des biens qui lui sont étrangers, tels que les richesses, les dignités; elle le dépouille encore de tous les avantages attachés à sa personne, soit qu'ils soient intérieurs, comme la force, soit qu'ils ne soient qu'extérieurs, comme la beauté. La condition des plus grands monarques n'est pas en ce point différente de celle de leurs sujets. Grandeur, puissance, trésors, armées, superbe équipage, tout leur est enlevé pour jamais; ils sont sortis nus du ventre de leur mère, ils rentrent nus dans le sein de la terre, notre mère commune; les uns et les autres sont couverts d'un suaire et ensuite d'un peu de poussière. Le sort de Marie est bien différent : elle est revêtue de force et de beauté, ou plutôt l'une et l'autre de ces qualités qui brillaient en elle sont rehaussées par son trépas et reçoivent un nouvel éclat. Aussi n'a-t-elle pas subi la loi de la mort en criminelle, comme héritière de la prévarication d'Adam, mais comme une victime innocente qui a voulu honorer l'immortalité de son Dieu et la mort de Jésus-Christ son Fils per la destruction de son être humain. C'est pourquoi vous n'apercevez point ici de larmes comme on en vit verser au roi Ezéchias, l'un de ses aïeux, lorsqu'il fut averti de se préparer à ce dernier passage; la joie, au contraire, est peinte sur son visage, son cœur se répand en cantiques de louanges et d'actions de grâces : *ridebit in die novissimo.*

Il n'y a pas lieu d'en être surpris, si on a vu quelquefois dans la suite les saints martyrs marquer de la joie dans leur extérieur, tandis que les ongles de fer déchiraient leurs côtés et fouillaient jusque dans leurs entrailles, que les torches ardentes brûlaient leurs membres ou que les bêtes farouches les dévoraient dans l'amphithéâtre, parce qu'ils envisageaient la récompense et que la vivacité de leur foi leur rendait le jour de la résurrection universelle présent. Si Jésus-Christ a goûté la mort, pour me servir de l'expression de saint Paul, s'il est monté sur la croix comme sur son trône, sur le lit nuptial, regardant le jour de sa passion comme le jour de ses noces et de la joie de son cœur : *in die desponsationis et lætitiæ cordis ejus* (*Cant.*, IV), enivré qu'il était de son ardent amour pour l'Eglise son Epouse, aurons-nous peine à croire qu'il ait communiqué quelque partie de cette joie à sa sainte mère aussi bien qu'aux martyrs? L'hiver est fini, lui dit-il, les pluies ont cessé, le mauvais temps est passé, c'est-à-dire : le temps des larmes et des gémissements est fini, un éternel printemps va succéder à ces jours mauvais. Réjouissez-vous, Vierge admirable, de ce que vous allez ressusciter! Le tombeau, qui est le terme de la gloire des grands du siècle, est celui de vos humiliations; le Père éternel va le relever et le rendre célèbre aussi bien que celui de Jésus son Fils dont il avait été prédit, si longtemps auparavant, que son sépulcre serait glorieux : *et erit sepulcrum ejus gloriosum* (*Isai.*, II); j'y trouve trois conformités qui feront le partage de ce discours. Le sépulcre de Marie n'est pas, non plus que celui de Jésus-Christ, un lieu de corruption : ce sera mon premier point; il n'est pas une demeure éternelle : ce sera le second; il est, au contraire, un principe de vie; c'est ainsi, mon Dieu, que vous honorez votre mère. Implorons à notre ordinaire sa médiation efficace par la salutation angélique. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Adam n'eut pas plutôt violé le commandement de Dieu en mangeant du fruit défendu, qu'il entendit ces paroles terribles : Tu es poussière et tu retourneras en poussière. Cet arrêt s'exécute sur tous les hommes sans exception; le trône et la pourpre n'en

garantissent personne. Ouvrez les sépulcres des empereurs, des impératrices, des rois et des reines; entrez dans ces superbes mausolées où l'art s'est épuisé et comme surpassé lui-même, vous n'y trouverez qu'un amas de corruption et de pourriture, vous n'y verrez que des cadavres horribles à demi pourris, et, malgré tout le soin qu'on prend d'embaumer leurs corps, vous n'y respirerez qu'une odeur de mort et une infection insupportable. Grands de la terre, qui vous faites adorer comme si vous étiez des dieux; femmes et filles du monde, si idolâtres de votre chair et d'une vaine beauté, voilà la destinée qui vous attend : une fourmilière de vers et de toutes sortes d'insectes s'engendrera de cette chair même que vous flattez et que vous caressez tant, et consumera ces yeux, ces joues, cette gorge et toutes les parties de ce corps qui sont autant d'armes et d'instruments du péché; votre couche sera la pourriture et vos vêtements les vers. Aucun de nous n'évitera cette loi; encore quelques années et nous serons tous leur pâture. Oh! folie inconcevable de l'homme qui a tant de peine à s'humilier malgré sa bassesse et ne veut pas comprendre que tout n'est rien, que la vie n'est qu'un souffle, son corps un peu de terre pétrie, et que quand il sera mort, il aura pour héritage les serpents, les bêtes et les vers, *hæreditabit serpentes, bestias et vermes.* (*Eccli.*, X.)

Marie a été exempte de cette loi générale. Son Sauveur l'ayant préservée du péché originel, elle n'a pas été enveloppée dans la condamnation des enfants d'Adam, elle n'a jamais commis le moindre péché actuel, seconde cause de la corruption de nos corps; elle est mère de la pureté; c'est par sa pureté plus que virginale qu'elle a attiré le Verbe en son chaste sein, et les anges, quoique dégagés de la matière, n'osent se comparer à elle en pureté; elle est cette terre vierge dont a été formé le corps du second Adam, la vraie arche d'alliance, fabriquée d'un bois incorruptible.

Quoique le Père éternel ait abandonné son Fils à la cruauté des Juifs, aux crachats, aux opprobres, à la mort infâme de la croix, il n'a pas permis néanmoins que son corps devînt la proie et la pâture des vers. Vous ne laisserez point mon âme dans l'enfer, dit-il à son divin Père par la bouche de David, et vous ne permettrez point que votre Saint éprouve la corruption, *non dabis sanctum tuum videre corruptionem.* (*Act.*, II.) Or, entre les raisons de cette incorruptibilité qu'allèguent les Pères et les saints docteurs, telles que sa divinité, son impeccabilité, l'union des deux natures, la sainteté de sa consécration comme l'Agneau et la victime de Dieu, car c'était un crime de laisser corrompre la chair des victimes qui lui étaient offertes et surtout de l'Agneau pascal; entre toutes ces raisons, dis-je, qui prouvent invinciblement qu'il était impossible que le corps de Jésus fût sujet à la corruption, et qu'il serait trop long de rapporter, il y en a une que je ne puis omettre, parce qu'elle est infiniment glorieuse à Marie et qu'elle fait merveilleusement à mon sujet, c'est la pureté de la conception et de la naissance que Jésus a tirée d'une chair virginale. La plupart des autres conviennent également au fils et à la mère et peuvent s'appliquer à Marie sans blesser les droits et la gloire de l'Homme-Dieu. La puanteur des sépulcres eût été quelque chose de messéant et d'indigne du Verbe uni hypostatiquement à l'humanité. Jésus n'a pas éprouvé la corruption, parce qu'il était Dieu, Fils de Dieu; Marie, parce qu'elle était sa mère. L'incomparable pureté du Saint des saints, de l'Agneau sans tache, lui aurait mérité ce privilége quand il ne lui aurait pas été dû par nature; l'incomparable pureté de Marie le lui aurait mérité de même, quand elle n'aurait pas été élevée à la dignité suréminente de mère de Dieu.

Je sais bien que son corps était par sa nature sujet aux mêmes accidents, aux mêmes altérations que les nôtres, ayant une origine commune, étant pétri du même limon; mais comment voudriez-vous que la corruption l'eût attaqué après que la vie y avait logé? Comment voudriez-vous que les vers eussent rongé ces entrailles qui avaient porté le Fils du Très-Haut; ces mamelles qui l'avaient allaité, tous ces membres sacrés qui avaient été autant d'armes et d'instruments de justice, ces pieds qui avaient traversé les montagnes de Judée avec tant de promptitude pour aller sanctifier le Précurseur; qui avaient accompagné le Sauveur dans tant de courses et de voyages, et ont marché dans les voies de la perfection avec la légèreté des cerfs; ces mains qui ont emmailloté le Verbe fait chair, et qui, plus saintement occupées que celles de la femme forte, ont travaillé à lui faire des vêtements; ces yeux, plus purs et plus simples que ceux des colombes, qui se troublèrent à la vue de l'ange, et qui ont vu les choses d'ici-bas sans les voir; cette bouche qui n'a jamais été ouverte pour proférer une parole inutile, mais plutôt tout ce qui était véritable et sincère, tout ce qui était pudique et saint; cette bouche qui a prononcé ce cantique admirable : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur;* ce cœur qui conservait et repassait si soigneusement toutes les paroles de vie; qui veillait pendant que son corps était assoupi; ce cœur qui fut percé par le glaive de la douleur au temps de la Passion, et comblé de joie lorsqu'elle vit son Fils, victorieux de la mort et du prince du monde, monter glorieusement au ciel; ce cœur plus pur que les rayons du soleil, plus enflammé que le feu, sanctuaire animé du Saint-Esprit, parfait holocauste d'amour, qui s'exhalait sans cesse en louanges et en bénédictions; ce cœur, enfin, qui ne vivait pas de la vie ordinaire du reste des hommes, mais pouvait dire, avec plus de justesse que saint Paul : Je vis, non pas moi; c'est Jésus-Christ qui vit en moi; comment voudriez-vous que ce cœur sacré eût été réduit en cendres?

Jésus-Christ aurait-il manqué de pouvoir ou de bonne volonté pour garantir sa mère d'une telle humiliation? Ne lui aurait-on pas pu faire, en ce cas, s'il est permis de parler ainsi, le même reproche qu'il fait par ses prophètes aux païens, adorateurs des idoles : Du même tronc de bois vous en fabriquez un dieu, l'objet de votre culte, et vous réservez l'autre partie pour vos usages domestiques, ou vous en faites du feu. Ainsi, une partie de ce bois est une divinité et l'autre de la cendre : *Pars ejus cinis est.* Nous pourrions lui dire de même : Adorerons-nous une partie de la chair sacrée de Marie en votre humanité sainte, tandis que l'autre sera mangée des vers et ne sera qu'un amas de corruption; une partie sera glorieuse et divinisée, et l'autre altérée et corrompue; l'une sera assise sur le trône avec tant de majesté, l'autre couchée dans un tombeau avec tant d'ignominie; l'une sera unie hypostatiquement au Verbe en votre personne adorable, l'autre le sera aux plus vils insectes? Non, non! Jésus-Christ est trop jaloux de la gloire de Marie, ou plutôt de la sienne propre, pour permettre qu'un corps à qui il a bien voulu devoir le sien fût traité différemment que le sien; et, s'il a fait des miracles si surprenants dans l'Ancien Testament, s'il en fait encore tous les jours tant dans le Nouveau pour glorifier ses saints; si tous les monuments de l'histoire sacrée sont remplis des marques de sa protection spéciale sur eux, et de ce qu'il a fait pour garantir leurs corps, après leur mort, des insultes des infidèles, aurons-nous peine à croire qu'il ait soustrait celui de sa chère mère à l'empire de la mort? Est-il à présumer qu'il n'ait pas voulu faire en faveur de la Reine ce qu'il a fait pour ses sujets et ses serviteurs? S'il l'a préservée de toute corruption avant son enfantement, dans son enfantement et après, ne saura-t-il pas bien aussi l'en préserver dans son tombeau?

Nous ne devons pas plus douter, en cette rencontre, du vouloir de Dieu que de son pouvoir : qu'il en soit béni à jamais! Nous vous félicitons, divine Marie, de cette prérogative qui a été jointe à une autre encore plus grande : c'est que votre tombeau, non-seulement n'a pas été un lieu de corruption, mais encore une demeure éternelle. Vous l'allez voir en ce second point

SECOND POINT.

Les anciens patriarches négligeaient de bâtir des maisons, se contentant d'habiter sous des tentes. Quoiqu'ils eussent plus d'un siècle à vivre, ce temps leur paraissait trop peu de chose pour se donner ce soin. Si nous avions une foi aussi vive qu'eux, de notre exil sur la terre et de notre patrie céleste, nous ne passerions pas notre vie à bâtir et à acquérir; rien ne nous paraîtrait solide que ce qui est éternel : il n'y a proprement que les sépulcres qui soient nos maisons éternelles, c'est-à-dire la demeure de nos corps jusqu'à la consommation des siècles. C'est ce que dit le prophète pour insulter à la folie de ces hommes de richesses, de ces grands de la terre qui se croient immortels, qui font des projets pour l'exécution desquels plusieurs siècles de vie ne suffiraient pas, et que mille expériences ne sont pas capables de convaincre que la vie est une vapeur qui paraît pour un peu de temps, et disparaît ensuite : *Sepulcra eorum domus eorum in æternum.* (*Psal.* XLVIII.) Ils seront couchés dans la poussière, ensevelis dans un profond oubli des créatures; leur mémoire peut être détestée et en horreur jusqu'à ce grand jour, auquel la trompette de l'archange se fera entendre à ces cendres froides, et qu'il leur faudra comparaître devant le tribunal du souverain Juge pour subir leur dernier arrêt, et se voir précipités dans les feux éternels.

En vain leur vanité, que la mort même ne peut éteindre, s'est-elle efforcée de faire un monument de leur grandeur du tombeau qui n'est qu'une triste preuve et un avertissement salutaire de la corruption et du néant où elle tend et se perd. Grands de la terre, il sera toujours l'écueil de toute votre vaine puissance! Embellissez-le de trophées, de tout ce que l'art a de plus exquis et de plus recherché, prenez toutes les précautions pour le garantir des injures du temps : vous travaillez par là à votre confusion et votre ignominie; à la tête de tous ces titres fastueux, gravés sur le bronze, pour l'acquisition desquels vous avez troublé le repos de la terre et le vôtre propre, on lira toujours : *hic jacet*, ici est couché et gît sous ce marbre ce puissant prince, ce foudre de guerre. La gloire du tombeau de Marie consiste au contraire en ce qu'il est vide, et qu'on ne peut pas dire : *hic jacet;* il n'y a point ici de cadavre : Marie n'y est plus, elle est ressuscitée; ne cherchez pas dans la région des morts celle qui est vivante.

Voilà ce qui relève la sépulture de Marie, non-seulement au-dessus de celle des plus grands monarques, mais aussi des plus grands saints, dont les ossements sacrés reposent dans le sein de la terre, et gémissent encore ici-bas, comme nous l'apprend la divine *Apocalypse*, dans l'attente de leur gloire. Cet avantage est réservé à l'Homme-Dieu et à sa sainte mère; et certes il était juste que Dieu ayant fait de si grandes choses en elle, ainsi qu'elle le publie elle-même par un mouvement du Saint-Esprit, l'ayant ornée de tant de grâces en son âme, s'étant servi de son corps sacré comme d'instrument à la plus grande merveille qu'il ait jamais opérée au dehors de lui, elle reçût cette glorieuse marque de distinction, et que ce corps virginal et cette âme plus embrasée de l'amour divin que les séraphins, qui avaient une inclination et de nature et de grâce l'un pour l'autre, ne fussent pas plus longtemps séparés; rien ne devait manquer au bonheur de Marie, et il aurait sans doute été imparfait, s'il eût fallu attendre jusqu'au jour de la résurrection

générale, que ces deux parties dont elle était composée se réunissent; Marie devait être dès à présent assise sur le trône qui lui était préparé dans l'empyrée, près de celui de son Fils, et là recevoir les hommages des anges et des hommes.

Le ciel n'était pas une demeure moins convenable à ce corps, plus pur que les rayons du soleil, qu'à sa sainte âme qui s'y envola à l'instant de sa dissolution; il avait été destiné à quelque chose de plus grand en un sens qu'elle-même : une partie de ce chaste corps devait être unie intimement et immédiatement à la chair adorable du Verbe; son âme n'a pu avoir cet avantage, car étant indivisible, elle n'a pu souffrir ce glorieux partage, et on a pu dire de ce corps consacré à des usages si glorieux, ce que saint Bernard dit du corps des saints dans l'état de la gloire : *Et juvat, et non onerat.* Il a été le fidèle compagnon du pèlerinage de cette âme, l'organe et le coopérateur de tout ce qu'elle a fait de plus digne de nos admirations; quelle apparence de les séparer durant un si long espace de siècles, et de laisser la moitié de Marie sous l'empire de la mort.

Si les saints Pères ont, d'un consentement unanime, attribué la résurrection future de nos corps à l'attouchement de la chair immortelle et vivifiante de Jésus-Christ, qui, comme une semence de vie s'est mêlée à la nôtre par la réception de la divine Eucharistie, cette chair adorable, tirée de celle de Marie même, enfermée durant neuf mois dans le chaste sein de Marie, n'y aura-t-elle pas laissé une vertu plus grande et plus efficace pour avancer ce terme? Cette seule raison ne suffirait-elle pas pour nous faire croire que la mort de Marie a été suivie d'une prompte résurrection, et que, comme sa mort n'est pas proprement une mort, mais une langueur et une défaillance causée par un excès d'amour, sa sépulture est un court sommeil, et son tombeau est un lit où, après avoir reposé trois jours, elle s'est levée comme une épouse parée de ses plus beaux atours pour se présenter à son époux; c'est un bûcher sacré où, comme un phénix, cet oiseaux si singulier qui expire dans la fumée des parfums les plus odoriférants pour reprendre une nouvelle vie, on la voit renaître aussitôt de ses cendres et reprendre une vie nouvelle qui n'est plus sujette aux vicissitudes de celle-ci, laquelle ne mérite pas proprement ce nom; c'est ce qui nous reste à voir.

TROISIÈME POINT.

Il semble que Marie ayant été préservée du péché originel devait être affranchie de ses suites et de tant de nécessités fâcheuses auxquelles il nous assujettit; qu'ainsi l'état d'infirmité ne convenait pas à la Reine des anges, et que la gloire de son âme devait naturellement se répandre sur son corps; mais il était de l'ordre de la divine sagesse que Jésus-Christ s'étant volontairement dépouillé de sa gloire, elle en portât la privation par hommage à ce grand sacrifice; car enfin de quelle gloire ne devait pas être rempli un corps où résidait la plénitude de la Divinité? Quelle lumière et quelle majesté n'y devaient pas éclater aux yeux des hommes? Quel droit n'avait pas une âme qui jouissait de la vision béatifique, une âme unie hypostatiquement au Verbe, d'avoir dès le moment de son union avec notre nature un corps tout brillant de gloire, et d'une gloire digne du Fils unique du Père, telle qu'il en fit briller quelques rayons au mystère de sa Transfiguration? Cependant il s'en est voulu priver toute sa vie, afin que son corps fût sujet à la faim, à la soif, à la fatigue du travail et des voyages, aux humiliations, aux outrages, aux souffrances, à la mort, et qu'il fît expérience de toutes nos misères. Il était convenable de même que la gloire qui devait naturellement se répandre comme un torrent sur le corps de Marie en qualité de la plus sainte, la plus pure, la plus innocente des créatures et de mère de son Dieu, fût suspendue et arrêtée, et quoique cet état de privation se puisse appeler violent, c'en eût été encore un plus violent pour son humilité de se voir revêtue sur la terre des apanages propres aux corps glorieux, tandis que son adorable Fils éclipsait sa propre gloire sous le voile de nos infirmités et sous l'apparence de pécheur.

Le temps marqué dans les conseils éternels pour porter cette ressemblance d'Adam et des femmes ordinaires est fini; c'est aujourd'hui le jour de sa glorification, et par un prodige surprenant le tombeau même devient le principe d'une vie surnaturelle et divine; non pas principe en la manière que quelques philosophes prétendent que la privation en est un, mais principe fécond à peu près comme les fonts baptismaux sont le principe, la source et la matrice où nous recevons une génération nouvelle. Comme le tombeau du Sauveur du monde lui a communiqué en quelque sorte une troisième vie pour récompense de celle qu'il avait sacrifiée sur la croix, c'est pourquoi saint Ambroise ne fait pas difficulté de lui comparer le sein virginal de Marie, qui reçut du Saint-Esprit la vertu de donner la vie à l'Auteur même de la vie. Si le sein de Marie a porté le corps du Sauveur sans qu'il ait souffert la moindre corruption, le tombeau a eu cet avantage, le ventre qui le conçoit est vierge, le tombeau l'est de même; c'était un tombeau neuf où personne n'avait encore été mis. Comme il est sorti vivant du sein de Marie, il sort de même plein de vie du sépulcre de Joseph, il sort du premier pour prêcher l'Evangile, il sort du second pour l'annoncer avec plus d'éclat et de succès. Ce saint docteur donne comme vous voyez en cette rencontre l'avantage au sépulcre, et il ajoute pour confirmer ce qu'il dit, que la dernière naissance est beaucoup plus glorieuse que la première. Marie a engendré un corps sujet à la mort, le sépulcre l'engendre affranchi de ses lois; après cette première naissance Jésus descend aux enfers,

après la seconde il monte aux cieux ; il a été enfermé durant l'espace de neuf mois dans les entrailles de Marie, il ne l'a été que trois jours dans le tombeau ; ainsi Marie nous a fait attendre plus longtemps ce présent du ciel, cette commune espérance de tous les hommes; le tombeau nous l'a donné promptement. Je vous ai rapporté ce bel endroit de saint Ambroise dans toute son étendue, afin que vous en fissiez vous-mêmes l'application au sein de sainte Anne à qui la plupart de ces choses conviennent, et pour vous imprimer plus de respect pour le sacré tombeau de Marie où se fait la réunion de l'âme et du corps de cette incomparable Vierge. C'est là qu'il est revêtu de tous les apanages et les douaires des corps glorieux, de clarté, d'agilité, d'impassibilité, d'immortalité, une clarté qui le rend plus transparent et plus éclatant qu'un cristal tout pénétré des rayons du soleil, ou plutôt comme un soleil en son midi : *resplenduit facies ejus sicut sol* (*Matth.*, XVII) ; une agilité qui le fait obéir à tous les désirs de l'âme et le transporte dans l'empyrée sans qu'il soit nécessaire que les anges lui prêtent leur ministère; impassibilité qui la met hors d'atteinte à la douleur, comme l'immortalité à celle de la mort. O félicité consommée ! ô résurrection triomphante ! ô sépulcre glorieux qui a été honoré d'un si précieux dépôt et qui la rendu plus riche qu'il ne l'avait reçu ! O Vierge toute miraculeuse! C'est ainsi que vous avez triomphé de la mort et qu'elle a été absorbée dans la victoire. Cruel ennemi du genre humain, prends la fuite devant ton exterminatrice ! Marie a été la mort en donnant la vie à Jésus notre vie et en ressuscitant si glorieusement du tombeau : *Ero mors tua, o mors, morsus tuus ero, inferne.* (*Ose.*, XIII.) Ces avantages dus à Marie par tant de titres ne sont pas pour nous, n'en soyons point jaloux ; notre bonheur n'est que différé, nous en avons un gage dans celui de Marie. Ne craignons que la corruption du péché, ne redoutons d'autre pourriture que celle qui blesse l'odorat des anges et les fait fuir, dont les cadavres rongés des vers, les cloaques les plus puants et les plus infects ne sont qu'une faible image; que l'arrêt prononcé contre Adam tout entier s'exécute, nous nous y soumettons; que la pourriture entre au fond de mes os et qu'elle me consume : *Ingrediatur putredo ossibus meis, et subter me scateat* (*Habac.*, III), mais que notre âme en soit préservée, qu'elle s'élève à Dieu comme un parfum céleste; que ce corps se réduise en poudre si nous sommes fidèles à la grâce et à courir à l'odeur des parfums de Marie, je veux dire imiter ses rares vertus autant que la fragilité humaine en est capable, il ressuscitera incorruptible ; il est mis en terre tout difforme, il ressuscitera avec une beauté ravissante; il est mis en terre comme un corps animal, et il ressuscitera spirituel : car nous attendons le Sauveur Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous fera jouir des effets de la parfaite adoption en transformant notre corps, tout vil et abject qu'il est, pour le rendre conforme à son corps glorieux par cette vertu efficace par laquelle il peut s'assujettir toutes choses.

Préparons cependant par la pénitence ce grain qui doit être jeté en terre, afin qu'il puisse germer pour la gloire ; changeons de cœur si nous voulons un jour changer de corps; détachons celui-là de tout ce qui est corruptible et mortel, si nous voulons assurer à celui-ci un jour l'immortalité et l'incorruptibilité. Ah ! pouvons-nous faire attention sur la bonté de Dieu qui veut bien répandre ses trésors, ses richesses inépuisables jusque sur ce corps de mort et de péché, qui s'applique à glorifier cette chair, cet amas de pourriture, et répandre sur elle ces torrents de délices dont il enivre ses élus, sans travailler sérieusement et uniquement à l'acquérir? Enfants des hommes, jusques à quand laisserez-vous appesantir vos cœurs par l'amour des choses de la terre? Jusques à quand poursuivrez-vous des ombres et embrasserez-vous des fantômes ? Jusques à quand vous repaîtrez-vous de chimères et d'illusions? Sachez, sachez que Dieu a glorifié sa sainte mère, il l'a ressuscitée d'entre les morts, l'a couronnée de gloire et d'honneur, et nous a donné dans son Assomption un gage de ce que nous avons lieu de nous promettre de sa bonté. Je suis sûr que nous ne pouvons comparer les sentiments corrompus de notre cœur avec ceux que ce mystère nous devrait inspirer naturellement, sans entrer dans une sainte indignation contre nous-mêmes : Eh quoi ! Toute la vie se passera à accumuler de l'argent, à engraisser un corps qui engraissera bientôt lui-même les vers, et à nous occuper uniquement de lui comme si c'était notre tout, au lieu qu'il n'est que la plus vile et la plus méprisable partie de nous-mêmes ; c'est notre âme, c'est notre âme qu'il faut nourrir et engraisser, c'est elle qu'il faut orner de vertus, qu'il faut renouveler. C'est ainsi que nous aimerons véritablement notre corps et que nous le rendrons participant du bonheur de l'âme en la manière dont il en est capable. Conjurons donc instamment Jésus-Christ d'employer présentement sur elle ce pouvoir efficace qu'il exercera un jour sur nos corps et coopérons fidèlement à sa grâce ; qu'ainsi nos âmes soient revêtues de clarté, d'agilité, d'impassibilité ou d'immortalité : de clarté, par une foi lumineuse qui les empêche de s'égarer dans l'obscurité de cette vie, nous remplissant des vérités saintes capables de repousser l'effort des tentations, brillant comme des astres dans le monde, ainsi que vous y exhorte saint Paul ! O que d'astres obscurcis dans le ciel de l'Eglise ! d'agilité, en vous portant avec ardeur et promptitude à tout ce que Dieu désire de vous, malgré le poids incommode de ce corps qui appesantit l'esprit, prenant des ailes comme les aigles et courant avec la légèreté des cerfs dans la voie des commandements. Car la charité de Jésus-Christ nous presse, c'est un aiguillon qui ne nous permet pas de nous arrêter et de nous abandonner à un repos lâche et criminel,

c'est un feu dans nos entrailles et dans la moelle de nos os; c'est ce vin nouveau dont étaient remplis les apôtres; en un mot c'est la charité dans un degré éminent, qui nous fait compatir aux misères temporelles et spirituelles du prochain comme aux nôtres propres, et nous porte à le secourir aux dépens de nos biens et de notre repos.

Mais que nous servirait-il que cette charité fût allumée dans nos cœurs, si le souffle du démon la devait bientôt éteindre? La troisième qualité ou douaire dont je vous ai dit qu'elles devaient être ornées préviendra ce malheur, c'est l'immortalité. Comme Jésus et Marie, ressuscitant des morts, ne meurent plus, et que la mort a perdu sur eux sa domination, de même nos âmes ne doivent plus dorénavant perdre la vie de la grâce qu'elles ont acquise au baptême ou recouvrée par la pénitence.

Il me semble vous entendre dire en cet endroit : Quoi ! des hommes faibles, fragiles, impuissants, exposés aux tentations, environnés d'infirmités, ne plus jamais retomber dans le péché ! Ah ! c'est le privilége des anges; Dieu est bon et miséricordieux; nous avons dans le sacrement de la confession un remède assuré pour expier nos péchés; je vous réponds avec saint Jean, le plus doux des apôtres, que le juste ne pèche pas parce qu'il a en lui la grâce qui est une semence et un principe de vie, c'est-à-dire qu'il ne commet point de ces péchés qui tuent l'âme d'un seul coup, ce qui est le dernier ou plus bas degré de la liberté chrétienne.

Il ne se peut rien de plus opposé aux lumières de la foi et au sentiment des saints Pères, que de croire que la grâce se perde et se recouvre avec cette facilité, que ce soit une chose ordinaire à de vrais fidèles d'être aujourd'hui enfants de Dieu, demain enfants du démon, de retourner quelque temps après à Jésus-Christ et à la première occasion l'étouffer dans son cœur; de vivre, mourir, revivre, mourir encore de nouveau, tantôt saint, tantôt démon, tantôt digne de la jouissance éternelle de Dieu, tantôt de la damnation éternelle, et par des révolutions qui durent toute la vie.

Ah! c'est là ce cercle malheureux dont parle le Prophète, dans lequel marchent les impies; c'est se jouer de Dieu et de ses sacrements, et s'aveugler malheureusement soi-même; si c'est là votre état, concluez-en que vous n'avez jamais été solidement convertis, et travaillez à cet ouvrage par un renouvellement sincère. Il est vrai qu'on porte le trésor de la grâce dans des vases d'argile, qu'on peut déchoir de sa justice et tomber à tout moment, ce serait une erreur d'avancer le contraire; cela n'empêche pas néanmoins que l'état dans lequel un chrétien doit s'établir ne doive être quelque chose de plus ferme et de plus stable que ces conversions imaginaires et ces résurrections fantastiques, comme il y a grande différence entre dire que la santé de l'homme est sujette au changement, et prendre pour une vraie santé les intermissions d'une fièvre qui laisse dans les entrailles et la masse du sang un levain, lequel ne manquera pas de se fermenter au premier jour et de produire un nouvel accès; autre chose est d'être tenté et autre chose de succomber lâchement et sans résistance à la tentation; dans l'un, la vertu est exercée pour avoir lieu de croître et de se fortifier; dans l'autre, elle est détruite et étouffée. Voulez-vous que je juge favorablement de votre état, il faut qu'on puisse dire de vous : *Surrexit, non est hic* (*Matth.*, XXVIII); il n'est plus dans le tombeau de ses vices, plongé dans la corruption; il s'est éloigné de cette occasion; il a rompu cette habitude criminelle; ses passions invétérées sont guéries, il n'en reste plus que les cicatrices; son âme, qui était dans son corps comme dans un sépulcre, s'en est dégagée, elle prend l'essor vers le lieu de son origine; elle n'a plus que du mépris pour les choses de la terre et de goût que pour celles du ciel; les entretiens du monde, des nouvelles, des modes lui sont insupportables; elle souffre impatiemment tout ce qui l'empêche de s'occuper de Dieu; elle ménage toutes les occasions de satisfaire sa justice, et ne trouve son repos que sur la croix : *Surrexit, non est hic.*

Qu'il paraisse donc par toutes nos paroles, nos actions, notre conduite, que nous sommes véritablement ressuscités avec Marie, je veux dire dans la plus noble partie de nous-mêmes, que nous marchons, comme dit saint Paul, dans une nouveauté de vie, la vie du nouvel homme qui n'a plus rien de la corruption d'Adam; que pour cet effet notre esprit se nourrisse de la vérité; que nos yeux ne s'ouvrent qu'aux objets invisibles et spirituels; que nos oreilles soient uniquement occupées à entendre la voix de Dieu au dedans de nous-mêmes; que nos pieds, c'est-à-dire nos affections, ne se portent plus vers les créatures; que notre cœur ne vive que du saint amour, et qu'ayant rompu tout commerce avec le monde profane, ennemi de Jésus-Christ, nous sacrifiions à Dieu tous nos membres comme autant d'armes de justice; c'est encore une fois à ces marques que je juge que vous êtes ressuscités et que vous ne retomberez plus dans les liens du péché, qu'ainsi vous aurez lieu de vous promettre quelque part à la béatitude et à la gloire de la divine Marie, que je vous souhaite.

SERMON LVII.

SUR LA BEAUTÉ DE LA SAINTE VIERGE AU CIEL.

Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo. (*Prov.*, XXXI.)

Elle a été revêtue de force et de beauté, et elle rira au dernier jour.

Comme jamais pure créature n'a été plus chérie du ciel que la divine Marie, il n'a répandu sur aucune autre, avec tant de profusion, les dons de la nature et de la grâce ; elle a surpassé en force ces fameuses héroïnes de l'Ancien Testament, les Debbora

les Jahel, les Judith, qui se sont signalées par la grandeur de leur courage. Quand l'analogie de la foi ne nous obligerait pas de lui attribuer cette qualité au plus haut degré, la seule immobilité de son âme dans la plus terrible épreuve qui fût jamais, je veux dire à la Passion ignominieuse de son Fils, en est une preuve convaincante; on ne la voit point dans ce comble d'afflictions, abattue par la douleur, s'arracher les cheveux ou pousser des cris perçants et indécents à une mère de Dieu; elle était debout au pied de la croix : *Stabat juxta crucem Jesu* (*Joan.*, XIX), comme un prêtre qui offre le sacrifice, comme au nom de l'Eglise, pour offrir Jésus-Christ crucifié.

Sa beauté ravissante a de quoi exciter autant d'admiration que sa force; car on rapporte que saint Denys l'Aréopagite ayant eu le bonheur de la voir, fut si frappé et ébloui de son éclat, qu'il protesta que si la foi ne lui eût appris qu'il n'y pouvait avoir qu'un seul Dieu, il l'eût adorée comme une divinité. Il est vrai que sa beauté fut éclipsée à la mort de son Fils, et comme du plus beau d'entre les enfants des hommes qu'il était auparavant, il parut tout défiguré et semblable à un lépreux, les charmes innocents de sa sainte mère furent flétris, obscurcis et noyés dans ses pleurs; c'est pourquoi l'Eglise lui applique ces paroles de Noémi, une de ses aïeules, qui, se voyant destituée de tout secours par la mort de ses deux fils, disait aux habitants de Bethléem, ses concitoyens : *Ne m'appelez plus Noémi, c'est-à-dire belle, mais appelez-moi Mara, c'est-à-dire amère, parce que le Tout-Puissant m'a toute remplie d'amertume et m'a humiliée.* La résurrection du Sauveur dissipa ce nuage, et on peut dire que depuis ce temps-là, ainsi qu'il est écrit d'Anne, mère de Samuel, elle ne changea plus de visage comme auparavant, *vultus illius non sunt amplius in diversa mutati* (*I Reg.*, I); la pâleur de la mort ne fut pas capable de l'altérer; au contraire, la joie dont son âme était comblée, de toucher à l'heureux moment après lequel elle avait tant soupiré, y ajoutait un nouvel éclat; on y voyait déjà briller quelques rayons de la lumière de gloire. Ah! si le visage de Moïse était si lumineux pour avoir conversé durant quarante jours avec un ange, que les enfants d'Israël ne pouvaient le regarder sans être éblouis, quel devait être l'éclat de celle qui avait conversé si longtemps avec le Seigneur de Moïse, qui ne le perdait pas de vue et allait être toute transformée en lui? C'est cette beauté ravissante et toute céleste que j'ai dessein de vous faire contempler aujourd'hui; elle n'a rien de dangereux comme les beautés de la terre qui font quelquefois apostasier les sages mêmes; c'est elle qui la rend l'objet de l'amour de la Trinité sainte et de l'admiration des anges : ce sera mon premier point; sa force la rend terrible et redoutable aux démons : ce sera le second. Jetons-nous à ses pieds, avec l'ange, pour rendre hommage aux grâces dont le ciel l'a comblée; disons-lui ensemble : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

D'où vient que le Sage, après avoir relevé la beauté de la femme forte, dit aussitôt après, que la grâce est trompeuse et la beauté une chose vaine, *fallax gratia, et vana est pulchritudo?* (*Prov.*, XXXI.) Comment peut-il être ainsi contraire à lui-même? louer et rabaisser si fort la beauté? C'est qu'il y a deux espèces de beauté, d'une nature bien différente : l'une corporelle, l'autre spirituelle; la corporelle est un certain éclat qui rejaillit de la délicatesse des traits et de la juste proportion des parties, qui, n'étant dans le fond qu'un mélange de pituite et de sang, excite cependant des feux criminels dans le cœur des aveugles amateurs de ce monde, lesquels se passionnent pour une fleur qui se fane et se flétrit en un jour; disons pour quelques couches de fausses couleurs, pour du plâtre et de la toile peinte. Ce n'est pas une pareille beauté dont je me propose de vous entretenir : eh! de quelle édification serait un pareil discours?

Il y a une beauté spirituelle, qui ne se voit pas avec les yeux du corps, mais avec ceux de l'âme, et cette beauté n'est autre que celle de la justice et de la vertu. Si la justice, dit saint Augustin, n'avait aucun attrait, comment pourrait-on aimer un vieillard juste et vertueux? Que présente-t-il à nos sens qui soit capable de plaire? rien que des traits effacés, des rides, une faiblesse universelle : néanmoins, si ce vieillard est plein de charité; s'il donne en toute rencontre de sages conseils; s'il a des sentiments justes sur toutes choses; s'il est prêt de livrer aux flammes, pour la défense de la vérité, son corps tout cassé et décrépit qu'il est, on est forcé de l'aimer; et comme on n'y voit rien de beau pour les yeux de la chair, il faut conclure qu'il y a une certaine beauté de la justice qui se voit des yeux du cœur, et qui est capable d'y exciter un incendie d'amour, lorsqu'il n'est pas corrompu. Voilà la beauté à laquelle Dieu lui-même est sensible, car étant esprit, il ne peut être touché que de la beauté spirituelle et intérieure.

C'est cette beauté intérieure qui a brillé dans Marie avec plus d'avantage que dans aucun des enfants d'Adam; le céleste Epoux, qui en est charmé et enchanté, lui dit qu'elle est parmi eux ce qu'un lis, d'une beauté et d'une blancheur exquise, est parmi les épines : *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias Adæ.* (*Cant.*, II.) Eh! quel saint a jamais été comblé de tant de grâces et de bénédictions spirituelles? Les plus éminents en grâce n'ont pas été exempts de taches et de défauts. Marie est toute belle, et il n'y a pas en elle la moindre tache, la plus légère ombre d'imperfection : *Tota pulchra es, et macula non est in te.* (*Cant.*, IV.)

L'Eglise, épouse de l'Agneau, figurée par la Sunamite de Salomon, bien loin d'avoir toujours été belle, et d'avoir quelque chose

en elle qui attirât les regards divins, n'avait rien qui ne les choquât et ne fût capable de rebuter; elle était prostituée au culte des idoles, toute noircie par la fumée de ses sacrifices profanes, l'adultère infâme des démons. Jésus-Christ, touché de compassion pour sa misère, sans être blessé de sa difformité horrible, l'a purifiée dans l'eau du baptême par la parole de vie; il l'a sanctifiée, l'a ornée de tous ses atours, de tous les dons du Saint-Esprit, pour la faire paraître devant lui pleine de gloire, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais pure, sainte, irrépréhensible, digne de lui être unie par d'éternels embrassements.

Un tel avantage, toutefois, ne regarde pas la vie présente, il est réservé pour la future; cette beauté accomplie et dans sa dernière perfection, n'est pas pour la terre, mais pour le ciel. Elle est belle à la vérité présentement, mais elle est noire : belle à cause de la grâce dont son divin Epoux l'a ornée, et de l'onction du Saint-Esprit, noire à cause de la fragilité de la condition humaine et mortelle; belle à cause du sacrement qui l'a purifiée, et de sa virginité incorruptible, noire par la faiblesse de la chair, par la poussière du siècle qu'elle amasse en combattant, et par le déréglement de plusieurs de ses enfants : c'est pourquoi elle est obligée de gémir sans cesse, et de conjurer Jésus-Christ de la purifier de plus en plus; elle soupire après le moment où elle montera au ciel, comme une épouse qui se pare pour son époux, et où, son aire étant purgée, le pur froment sera porté dans les greniers célestes.

Marie a donc cet avantage signalé sur l'Eglise, dont elle est l'un des principaux membres, qu'elle n'a jamais été souillée par la lèpre du péché; elle n'a même jamais offensé les regards du céleste Epoux par le dérangement d'un seul de ses cheveux, je veux dire, contristé son Saint-Esprit par le plus léger défaut; jamais le serpent n'a terni de son souffle cette glace si pure et si resplendissante de la majesté divine; elle s'est levée comme une aurore qui annonce un beau jour, toutes ses démarches ont été belles et lumineuses, elle s'est avancée de clarté en clarté; et quoique ce bel astre soit aujourd'hui à son couchant, c'est néanmoins au moment que nous le perdons de vue qu'il jette plus d'éclat et lance des rayons plus vifs, parce que sa grâce est consommée, que les derniers traits de sa ressemblance parfaite avec notre divin original sont formés, et qu'elle est parvenue, pour me servir des expressions de saint Paul, à la mesure de l'âge et de la plénitude selon laquelle Jésus-Christ devait être formé en elle, c'est-à-dire au comble des grâces qu'une pure créature est capable de recevoir.

Mais c'est peu à cette incomparable Vierge d'en être plus remplie que la postérité d'Adam, puisque Dieu l'a chérie plus que toutes ses compagnes, et lui a donné tant de marques de distinction et de prédilection; la nature angélique a été moins favorisée, et lui cède en beauté : oui! les plus ardents séraphins reconnaissent que leur charité est inférieure à la sienne, les chérubins rendent hommage à sa science suréminente, les uns et les autres sont dans la surprise et l'étonnement de voir cette affluence de dons et de bénédictions spirituelles dans ce désert frappé de stérilité où il n'y a que misère, qu'affliction d'esprit, où la sainteté est comme étrangère : *Quelle est celle-ci*, s'écrient-ils, *qui s'élève du désert, toute remplie de délices, appuyée sur son bien-aimé, belle comme une lune.* Il ne se voit rien de pareil dans ces demeures célestes : venez, divine Reine, en être le plus bel ornement! venez-y briller dans le rang qui vous est dû! C'est vous qui êtes, à meilleur titre que le plus glorieux d'entre nous, le sceau de la ressemblance de Dieu, pleine de sagesse et parfaite en beauté; ils s'estiment trop heureux de lui servir de trône ou de marchepied, de recevoir ses ordres et d'exercer sous elle leur ministère en notre faveur. Mais ce qui leur paraît de plus admirable dans sa beauté, c'est qu'elle ne s'en est jamais éblouie comme les anges prévaricateurs qui en avaient été moins avantagés, et qui toutefois ne demeurèrent pas fermes dans la vérité, mais devinrent idolâtres d'eux-mêmes, et n'en voulurent plus reconnaître l'unique auteur. Marie ne s'y est point complue; elle ne s'est pas arrêtée à elle-même par ces retours dangereux qui rendent souvent les âmes plus impures aux yeux de Dieu, que le corps ne l'est par la fornication; son humilité lui tirait le rideau sur toutes ses vertus, ses grâces, ses lumières; elle faisait qu'elle ne se considérait que comme poudre et comme cendre, comme une esclave indigne, et qu'elle était, pour ainsi dire, toujours plongée dans l'abîme de son néant. Sa cousine Elisabeth la loue-t-elle de sa beauté en relevant la grandeur de sa foi, cette louange l'ayant alarmée, elle se retire et se retranche dans son néant, comme dans un fort imprenable : plus Dieu l'élève, plus elle s'abaisse; elle répond que tout son mérite consiste dans le regard qu'il a plu au Très-Haut de jeter sur sa bassesse, et qu'il est l'unique source des grandes choses qui ont été opérées en elle. Seigneur, qui ne chérissez que les âmes humbles, quelle était votre complaisance dans la plus humble, aussi bien que la plus sainte de vos créatures! combien étiez-vous charmé de votre ouvrage!

C'est en ce jour fortuné que la Trinité sainte couronne sa beauté, que le Père et le Fils la reçoivent dans l'empyrée, l'un comme sa fille, l'autre comme sa mère; que le Saint-Esprit, tout transporté d'amour, fait l'éloge lui-même de la beauté de son Epouse avec ces expressions passionnées qu'il a inspirées à Salomon dans le *Cantique des cantiques*, et que les anges, par des hymnes, des cantiques et des chants d'allégresse, chantent le divin épithalame. Joignons nos faibles voix aux leurs, mais ne nous contentons pas d'une admiration stérile de sa rare beauté; qu'elle soit encore l'objet de notre imitation, car il

y a cette différence entre la beauté corporelle et la spirituelle, que celui qui n'a pas reçu la première de la nature ne peut l'acquérir : tous ses efforts ne peuvent ajouter une coudée à sa taille, d'un cheveu blanc en faire un noir, et ranimer un teint flétri par les ans ou par la maladie; mais nous pouvons parvenir à acquérir la beauté de l'âme, employer innocemment le fard qui convient à une nature intelligente, et nous rendre semblables à cet excellent original que j'ai exposé à vos yeux. Je sais bien qu'autre est la clarté de la lune, autre celle des étoiles, et qu'il y a diverses demeures dans la maison du Père céleste; mais puisque Jésus-Christ nous commande lui-même d'être parfaits comme notre Père céleste est parfait, et que notre prédestination n'est fondée que sur la conformité que nous aurons avec Jésus-Christ, sa plus parfaite image, n'ai-je pas droit de vous exhorter à vous rendre, avec le secours de la grâce, les imitateurs de celle qui a été la plus belle copie et la plus parfaite imitatrice de son Fils?

Le fond de cette ressemblance essentielle consiste dans la grâce habituelle, qui est l'état de tous les vrais chrétiens; c'est pourquoi l'Apôtre bien-aimé dit : *nous sommes les enfants de Dieu*, mais ce que nous serons un jour ne paraît pas encore; nous savons que lorsque Jésus Christ se montrera dans sa gloire nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est, par où vous voyez que notre âme est comme une glace destinée à recevoir l'image du soleil de justice. Il s'imprime dès à présent, mais son éclat ne rejaillit pas sur l'homme extérieur; on ne voit pas par les sens la beauté d'une âme qui est la demeure du Saint-Esprit; les yeux en seraient éblouis, ainsi que le furent ceux des apôtres lorsque notre divin Maître se transfigura en leur présence sur le Thabor; nous ne voyons pas aussi la laideur horrible et la difformité monstrueuse d'une âme esclave de ses passions, et devenue la retraite des esprits impurs; les défauts humains, les restes d'infirmités nous cachent la beauté des justes; certaines qualités humaines ou vertus morales font le même à l'égard des méchants, en sorte que nous n'y apercevons presque pas de différence. Mais quand la mort aura rompu le voile, et que le temps de comparaître tous au tribunal de Jésus-Christ sera venu, ah! c'est alors que les serviteurs de Dieu morts dans sa grâce paraîtront avec une beauté surprenante, et brilleront comme les astres du firmament et même comme le soleil; le nuage, de même, qui couvrait la malice des impies étant dissipé, il ne paraîtra plus ni à leurs yeux, ni à ceux des autres qu'une difformité épouvantable; ah! j'ose dire que la vue des démons, ces créatures si hideuses, ne leur sera pas si pénible, et que les feux de l'enfer ne leur sembleront pas si insupportables que la vue qu'ils seront forcés d'avoir d'eux-mêmes. Ah! ministres infatigables de la justice divine! quand vous seriez enchaînés; brasiers dévorants! quand vous seriez éteints, ils seraient encore assez punis par la vue continuelle de cette figure hideuse dont ils ne pourront détourner leurs regards durant l'éternité; c'est de quoi Dieu les avait souvent menacés, *arguam te et statuam te contra faciem tuam.* (*Psal.* XLIX.)

Ainsi vous voyez que l'enfer et le paradis sont effectivement dans le monde, mais ils y sont couverts et imperceptibles aux sens; l'état de l'autre vie ne fera que dévoiler ce qui est déjà, en laissant agir les âmes selon les mouvements convenables à leur état de gloire ou de réprobation; le désespoir, la rage, le déchirement de cœur sont la solde et le partage de ceux qui auront commis l'iniquité; les mouvements d'une charité et d'une joie parfaite seront celui des chrétiens qui auront persévéré dans la justice; leur beauté effacera celle du soleil.

Commençons donc dès maintenant à former en nous les traits de la ressemblance de Marie et de Jésus, si nous la voulons porter dans le ciel. Ajoutons tous les jours quelque nouveau trait de douceur, de charité, de mortification, de patience, surtout d'humilité, qui est leur chère vertu, ou plutôt imitons les sculpteurs qui, ayant à travailler un buste ou une statue, prennent en main le ciseau et le marteau, puis retranchent de grands éclats de bois ou de marbre, jusqu'à ce qu'ils aient parfaitement exprimé la figure qu'ils ont dans leur idée; je veux dire, que ce n'est que par le dur effort des austérités que cette image se renouvelle.

Mais comme nous avons au dedans de nous une source de corruption qui ne tarit point, et que notre cœur a une fécondité vicieuse, qui lui fait produire mille superfluités, les augustes caractères de la ressemblance de Jésus et de Marie seraient bientôt confondus et devenus méconnaissables pour peu que nous cessassions de travailler. Imitons les jardiniers, lesquels, pour conserver les figures de myrte ou de buis qu'ils ont tracées dans leurs parterres, ont toujours le ciseau à la main, afin d'empêcher ainsi qu'elles ne se confondent. La concupiscence est une hydre malheureuse où il y a toujours à couper; pour peu que nous nous relâchions et nous abandonnions à la paresse, attendons-nous de le voir rempli de ronces et tout hérissé d'épines; ce n'est pas, comme vous voyez, l'ouvrage d'un mois ni même d'une année; c'est constamment celui de toute la vie; c'est là notre exercice, notre lutte, notre tâche de tous les jours; il nous sera permis de nous reposer quand nous n'aurons plus d'ennemis à combattre, de passions à étouffer, que le péché sera pleinement détruit en nous, ce qu'il ne faut pas espérer avant la mort; on ne retranche pas l'orgueil de son esprit par un seul acte d'humilité, l'avarice de son cœur par une seule aumône, la sensualité par un seul acte de mortification, l'aigreur et le ressentiment par l'effort qu'on aura fait une fois pour se modérer; il faut s'attendre à recommencer tous les jours, et cependant s'y appliquer avec

autant de courage que si ce travail devait finir tous les jours. Vous voyez de quelle force nous avons besoin d'être revêtus pour cet effet. Marie en a reçu un redoublement à sa mort, qui l'a renouvelée comme l'aigle; nous l'allons voir en ma seconde partie.

SECOND POINT.

Saint Augustin m'apprend que comme c'est la grandeur de la cupidité qui fait toute la force des amateurs du monde, laquelle mérite plutôt le nom de fièvre frénétique, c'est l'excès de la charité qui fait celle des serviteurs de Dieu; les premiers, par une présomption insensée, croient ne devoir leur force qu'à leur propre bras, et ne la tenir que d'eux-mêmes : *manus nostra excelsa fecit hæc omnia* (*Deut.*, XXXII); les autres sont pleinement convaincus qu'elle est un don du Seigneur, et qu'ils ne sont que faiblesse par eux-mêmes. Mais pour vous donner une notion plus distincte de cette vertu, qui est l'une des quatre qu'on appelle communément cardinales, je la définis, avec le même saint Augustin, une impression de l'amour céleste qui surmonte tout ce qu'on peut lui opposer, qui se roidit contre les difficultés dont il ne se laisse pas étonner, et s'élève au-dessus des périls pour arriver à la possession de son objet; ainsi un homme fort est un homme qui ne se laisse ni abattre par l'adversité, ni élever par la prospérité; qui ne craint rien, méprise tout ce que le monde a de riant, d'éclatant, de beau, et dont le cœur est toujours prêt de sacrifier à Dieu ce qu'il a de plus cher.

Selon cette idée, Marie est la femme la plus forte que le ciel ait jamais donnée à la terre ; elle est la plus remplie de charité, la plus pénétrée de son néant, et convaincue que le Seigneur a déployé en sa faveur la puissance de son bras; la plus fidèle à faire remonter ses dons à leur source par une continuelle reconnaissance. Lui est-il jamais arrivé de regretter les grandeurs et le gouvernement souverain dont sa famille était déchue? De souffrir impatiemment de se voir réduite dans le besoin de n'épouser qu'un simple artisan? Combien de fois, au contraire, a-t-elle béni la divine Providence de l'avoir ainsi fait naître et vivre dans l'obscurité, dans l'oubli des hommes et la pauvreté?

Voici quelque chose encore de bien plus admirable : elle se voit élevée au comble des prospérités spirituelles par l'affluence des grâces que le ciel lui départ; par sa maternité, qui la rend la souveraine des souverains, et lui assujettit même le Roi des rois et le dominateur des maîtres de la terre ; elle n'en est, au contraire, que plus humble: elle proteste qu'elle n'est qu'une vile esclave; elle se comporte comme telle, honorant par état la disposition et la conduite de son adorable Fils, lequel étant dans la forme et la nature de Dieu s'est anéanti en se revêtant de celle de serviteur, étant venu, comme il le dit lui-même, et comme il l'a pratiqué, pour servir et non pour être servi.

Marie n'avait pas, à la vérité, des mouvements rebelles excités par la concupiscence, comme les saints qui en ont un foyer malheureux, ce qui est pour eux un exercice continuel de force; ainsi elle n'était pas obligée de se faire de ces violences que nous admirons dans ces illustres héros du christianisme, les Paul, les Benoît, les Bernard ; mais il y avait en elle deux parties de même qu'en Jésus-Christ, la supérieure et l'inférieure, dont les inclinations, quoique très-raisonnables et parfaitement réglées, se portaient à différents objets; ainsi, comme l'âme de Jésus aux approches de sa mort fut agitée par de violents mouvements de tristesse et de crainte, voyant la main du Père éternel prête à s'appesantir sur lui pour nos crimes, et que d'ailleurs elle était affamée de la justice et brûlait d'ardeur de lui satisfaire pour nous, cette répugnance de la nature d'une part à la croix, sa charité immense pour les hommes, de l'autre, et sa parfaite obéissance aux ordres de son Père, le firent tomber dans une agonie mortelle, et lui causèrent une sueur de sang, agonie qui fut un effet d'une nouvelle force qu'il prit en lui-même, d'un nouvel effort d'amour et de soumission à son divin Père pour dissiper la crainte qui s'était emparée de son cœur. Celui de Marie de même était partagé à la Passion par des mouvements opposés, mais très-saints en eux-mêmes : la vie de son Fils lui était infiniment précieuse; comment se résoudre à la lui voir arracher, et d'une manière si cruelle et si indigne? Ce sacrifice était nécessaire pour le salut des hommes; la volonté du Père éternel, sa loi inviolable lui était connue. Ah! il faut obéir à Dieu aux dépens de tout; il faut que la beauté de l'ordre soit rétablie, que le genre humain soit racheté. S'il fallut donc une grande force et un courage plus qu'humain au patriarche Abraham pour obéir au commandement de Dieu qui lui ordonnait d'immoler son fils Isaac, qu'il aimait uniquement, jugez de celui de la divine Marie, qui offrit au Calvaire en sacrifice un tel Fils, et était disposée, dit un Père (s'il en eût été besoin), d'en être elle-même le ministre, *parata occidere*. Après cela que pourrais-je ajouter qui ne fût plus capable d'affaiblir l'idée que vous vous êtes formée de la grandeur de son courage que de la rehausser?

Elle est cette femme extraordinaire prédite au commencement des siècles, à nos premiers parents, pour relever leur espérance après leur chute, qui devait un jour écraser la tête du serpent, *ipsa conteret caput tuum* (*Gen.*, III); ce qui ne doit pas seulement s'entendre que Jésus-Christ, son Fils, devait établir son propre règne sur les ruines de celui du démon, mais qu'elle-même, armée de sa force divine, contribuerait à cette destruction et à cet établissement; hé quoi ! s'il est dit du juste, qui met sa confiance en Dieu, qu'il marchera sur l'aspic et le basilic, et foulera à ses pieds le dragon ; si le Sauveur

a donné le pouvoir à ses disciples de fouler aux pieds les scorpions et toute la puissance de l'ennemi, quelle puissance n'aura-t-il pas donnée à sa divine mère? Aussi nous est-elle représentée dans l'Ecriture, tantôt comme la tour de David, qui est bâtie avec des boulevards d'où mille boucliers sont suspendus et toutes les armes des plus vaillants; tantôt à une armée rangée en bataille, dont la seule vue imprime la terreur, *terribilis ut castrorum acies ordinata* (*Cant.*, VI); tantôt à l'arche d'alliance, qui était le plus fort rempart du peuple d'Israël, et dont les Philistins éprouvèrent la vertu d'une manière qui leur fut si funeste, étant frappés de plaies cruelles et de morts dans la plupart de leurs villes. Vous êtes, ô divine Marie, cette femme unique du peuple hébreu, qui avez tout mis en confusion dans la maison de Nabuchodonosor! Vous n'avez pas seulement sauvé Béthulie, ainsi que Judith fit de cette petite ville prête à devenir la proie d'Holopherne, mais le monde entier assujetti sous la tyrannie du démon, prince de Babylone : *Una mulier Hebræa fecit confusionem in domo Nabuchodonosor.* (*Judith.*, XIV.)

C'est proprement à l'Assomption de Marie que cette force se déploie et va paraître dans tout son éclat, car auparavant elle était comme cachée sous l'infirmité de la chair, et si Jésus-Christ avait bien voulu voiler la sienne sous la forme d'esclave pour attirer ce superbe ennemi au combat, il était de l'économie de la sagesse divine que celle de Marie fût éclipsée et suspendue. Mais comme le même Sauveur n'eut pas plutôt expiré sur la croix qu'il descendit aux enfers pour en briser les portes, et enlever au démon les anciens justes, dont la longue captivité consolait leur malignité, et ayant désarmé les principautés et les puissances, il les a menées hautement en triomphe et les a attachées à son char de victoire, Marie n'a pas plutôt fermé les yeux qu'elle se voit associée au pouvoir suprême de ce Fils, revêtue de sa force, et en état d'en faire sentir les effets à tous les esprits de malice répandus dans l'air, qui en frémissent de rage. C'est du ciel qu'elle lance les foudres et les traits contre les ennemis de l'Eglise, qu'elle étouffe les monstres des hérésies, qu'elle tue du souffle de sa bouche les impies, qu'elle apaise les schismes, dissipe les armées des infidèles, renverse leurs chariots, confond leurs vains projets, et donne en toute rencontre à l'Eglise des marques de sa protection spéciale; c'est de là qu'elle est non-seulement spectatrice de nos combats, mais elle nous y excite, elle nous encourage, et veut bien combattre à notre tête. Pareille à ces fameuses mères de Lacédémone, qui revêtaient leurs enfants de leurs cottes d'armes et de leurs cuirasses, lorsqu'ils allaient combattre leurs ennemis, elle nous revêt elle-même de toutes ces armes de lumière dont parle saint Paul; elle nous ceint de la ceinture de la vérité, nous fait endosser la cuirasse de la justice, nous met sur la tête le casque du salut et dans les mains le bouclier de la foi pour éteindre les traits enflammés du malin, et l'épée spirituelle qui est la parole de Dieu; en un mot elle nous revêt de Jésus-Christ même : Oh! avec de pareilles armes nous sommes non-seulement invincibles, mais même invulnérables!

Cependant, ô extinction de foi! Au lieu de nous revêtir de Jésus-Christ, de nous munir des armes de lumière qu'il nous présente, c'est-à-dire des moyens efficaces pour résister aux attaques des ennemis qui nous environnent de toutes parts, le jeûne, la prière, la retraite, la fuite des occasions, nous vivons avec autant de sécurité que si nous n'avions point d'ennemis sur les bras : le monde a trouvé un autre secret de se fortifier contre eux, c'est de ne les point croire ou de n'y point penser. Combien peu de gens, je vous en prends à témoin, sont frappés de la crainte des démons et prennent quelque soin de se garantir de leurs piéges? C'est de quoi on s'alarme le moins : toute cette république invisible d'esprits mêlés parmi nous, qui ne cherchent qu'à nous dresser des piéges, ne fait pas plus d'impression sur la plupart des chrétiens que si c'était un jeu ou une chimère; notre âme, toute plongée dans les sens, n'est touchée que par les choses sensibles, mais ces esprits de malice n'en sont que plus à craindre pour n'être pas craints, cette fausse paix dans laquelle nous vivons, favorise leurs desseins, nous leur ouvrons toutes les avenues de notre cœur, nous ne travaillons qu'à rendre leurs tentations plus vives, en nous exposant témérairement aux occasions du péché, et fortifiant sans cesse notre concupiscence; ils nous couvrent de plaies et nous ne les sentons pas, ils nous privent de la vie de la grâce, et nous n'en connaissons rien. Que diriez-vous d'une troupe d'hommes qui s'en iraient nus et désarmés, sans ordre, sans discipline, la plupart malades et languissants, à la rencontre d'ennemis cruels et bien armés? Vous les prendriez sans doute pour une troupe de fous qui vont à la boucherie. Ce n'est là qu'une faible image de notre conduite. Saint Chrysostome frappé vivement de cette idée en prêchant au plus nombreux auditoire qui fût peut-être jamais, disait qu'en jetant les yeux sur cette grande assemblée, il s'imaginait voir la même chose que si, après un sanglant combat, il considérait le champ de bataille où il viendrait d'être livré; qu'apercevrais-je de quelque côté que je tournasse la vue, dit ce saint docteur, que des soldats et des officiers percés de coups, des corps mutilés, des bras, des jambes, des têtes coupées, des troncs hideux et horribles à voir, nageant dans des ruisseaux de sang, des monceaux de morts pêle-mêle entassés; enfin la mort sous mille figures différentes? Quel horrible spectacle! O Dieu! se pourrait-il bien faire que j'eusse quelque fondement de dire ou de penser quelque chose de semblable, et que je parlasse à des cadavres privés de vie et de sentiment? Sortez de mon esprit, pensées si tristes et si affligeantes. Pour-

quoi venez-vous troubler la joie de ces solennités? Non, Jésus-Christ ne permettra pas que le démon prévale et lui enlève ainsi des âmes rachetées au prix inestimable de son sang; il brisera bientôt Satan sous vos pieds; mais ne vous trahissez pas vous-mêmes, soyez fidèles à sa grâce, vous ne vaincrez pas dans les délices en combattant sous les étendards d'un Dieu qui a vécu dans la privation de toutes les douceurs de la vie, et est mort sur une croix ; vous ne triompherez pas en aimant le faste et la magnificence du siècle, en vous conformant à ses maximes sous un Dieu qui a chéri la pauvreté, en a fait la compagne inséparable de sa vie, et a protesté qu'il n'était point du monde, mais l'a au contraire anathématisé. Vous ne viendrez pas à bout de vos ennemis spirituels en faisant votre volonté propre sous un chef qui n'a jamais fait la sienne et recherché sa satisfaction particulière. Enfin vous ne serez jamais couronné qu'après avoir combattu selon la loi des combats qui nous est prescrite.

Il est dit des véritables justes, de ceux qui se convertissent sincèrement, qu'ils changeront leur force, *mutabunt fortitudinem* (*Isai.*, XL), c'est-à-dire qu'ils emploieront tout ce qu'ils ont de force, de vigueur et d'activité à ce que Dieu demande d'eux, et à remplir les devoirs de leur état ; vous étiez auparavant ardents pour le monde, infatigables pour satisfaire votre ambition et votre avarice : qu'on vous voie présentement avec édification aussi ardents et courageux à combattre et à détruire en vous l'orgueil, l'amour des richesses et des aises de la vie. Sortez de cette honteuse léthargie, le royaume des cieux souffre violence, il n'y a que les violents qui le ravissent, c'est le bonheur que je vous souhaite.

SERMON LVIII.

L'ASSOMPTION EST LA ROYAUTÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo. (*Prov.*, XXXI.)

Elle est revêtue de force et de beauté, et elle rira au dernier jour.

Ce n'est qu'à la résurrection du Sauveur qu'on a vu l'accomplissement de cette prophétie magnifique de David, *le Seigneur a régné et a été revêtu de gloire, de force et de majesté;* à la vérité il était né roi, et ces princes à qui la vanité humaine a donné le nom de *porphirogénètes* ne méritent pas seulement d'être ses esclaves ; mais, comme il dit lui-même à Pilate, son royaume n'était pas de ce monde; c'est pourquoi il y voulut être traité comme un roi de théâtre, un roi de souffrances et d'opprobres; car ses humiliations étaient de son choix, et c'est par ces moyens mêmes si disproportionnés, selon le jugement humain, qu'il fondait et établissait son divin empire par un titre tout nouveau ; la mort a mis fin à ses douleurs et à ses ignominies, elle est devenue le principe d'une vie impassible et immortelle, d'une gloire incompréhensible à nos faibles esprits, il est revêtu de lumière comme d'un vêtement, *amictus lumine sicut vestimento* (*Psal.* CIII), et il va être le soleil de la Jérusalem céleste, qui n'aura pas besoin d'autre lumière, parce que l'Agneau l'éclaire.

Marie de même, dont la souveraineté avait été humiliée sur la terre, va la recouvrer ; tout genou fléchira à la seule prononciation de son nom ; au ciel, sur la terre et dans les enfers, elle va briller d'un éclat tel qu'il convient à la Mère d'un Dieu : les séraphins se couvrent le visage de leurs ailes pour n'en être pas éblouis, les démons s'enfuient au fond des enfers pour se mettre à couvert des rayons pénétrants de cette femme revêtue du soleil, qui les percent et les brûlent. Je vois le vrai Salomon qui s'avance au-devant d'elle, et fait mettre un trône auprès de celui sur lequel il est assis, afin qu'elle s'asseye à sa main droite, ainsi qu'en usa autrefois celui qui n'était que sa figure à l'égard de Bethsabée, sa mère : *Positusque est thronus matri regis quæ sedit ad dexteram ejus* (III *Reg.*, II); David l'avait prédit par ces paroles: *Astititregina a dextris tuis* (*Psal.* XLIV); elle s'est placée à votre droite avec une robe d'or enrichie d'une admirable variété, ayant sur la tête une couronne de douze étoiles. C'est de l'élévation de ce trône, de la grandeur de cet empire auquel elle veut nous associer, que je vais vous entretenir aujourd'hui ; ainsi, nous verrons dans ma première partie l'excellence du royaume dont Marie prend possession en ce glorieux jour, et dans la seconde, la magnificence de Marie dans la distribution des dons qu'elle nous fait. Vous voyez que notre intérêt se trouve toujours joint aux grandeurs de Marie, elle en reçut le gage et l'assurance, lorsque l'ange lui annonça qu'elle deviendrait mère du Fils du Très-Haut, et la salua humblement comme sa Reine en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Marie était issue d'une longue suite de rois et de chefs du peuple de Dieu, il n'y avait pas sur la terre de maison et de famille plus illustre ; mais par la suite des temps ou plutôt par une disposition particulière de la Providence, elle était tombée dans la roture et l'avilissement, de sorte que cette petite fille de tant de rois et de princes de Judas se voyait mariée à un simple artisan et réduite à subsister du travail de ses mains : le Seigneur Dieu lui rend aujourd'hui le trône de David son père, et elle régnera éternellement sur la maison de Jacob.

Quelle idée puis-je vous donner de ce règne admirable? Qu'ont de comparable à son bonheur et à son étendue tous ceux de la terre? Ah ! autant que les cieux sont élevés au-dessus de nos têtes, autant son divin empire l'est-il au-dessus de tous ceux du monde ; ce n'est qu'en les opposant à celui que gouverne Marie, que nous en concevrons quelque chose. Qu'est-ce qu'un règne de

quatre jours tels que ceux d'ici-bas? Qu'est-ce qu'un pouvoir qui ne dure que quelques instants, qui passe pendant qu'on en parle, et diminue à chaque moment? Qu'est-ce qu'un empire borné par une montagne ou par une rivière? Il n'en est pas ainsi du règne de Marie: c'est le règne de tous les siècles, *regni ejus non erit finis* (*Luc.*, II), son empire ne connaît ni bornes ni limites dans sa durée ni dans son étendue. Elle ne commande pas simplement à de chétifs mortels, mais à des mille millions d'anges qui s'estiment trop honorés de lui obéir, et volent au moindre signe de sa volonté.

Mais je veux que les royaumes temporels aient plus d'étendue que celle que nous leur voyons; je veux que la terre ne soit qu'un royaume soumis à un seul prince, et que cet amas de boue et de poussière que notre vanité a divisé en tant de provinces et de régions, devienne le partage et la conquête d'un seul; je consens même que le souhait d'Alexandre soit accompli et qu'il y ait plusieurs mondes que l'ambition d'un seul puisse assujettir: celui qui s'en rendra le maître en sera-t-il plus content? Ne sera-ce pas au contraire une multiplication de soins et de servitudes? Les trônes, pour élevés qu'ils soient, sont-ils inaccessibles au chagrin, à l'ennui, aux maladies, surtout aux passions qui sont comme autant de bourreaux qui déchirent le cœur de l'homme? au contraire, cette grande élévation ne sert qu'à les rendre plus vives et plus violentes; les douceurs que notre imagination abusée, ou plutôt notre cupidité s'y figure, ne sont qu'apparentes et sur la surface, les chagrins, les amertumes, les inquiétudes, les soupçons, les défiances continuelles, les déchirements de cœur sont réels et font le fond de cette prétendue félicité souveraine. En voulez-vous voir une vive et excellente image? l'orateur romain nous la fournira: Il rapporte de quelle sorte un certain philosophe qui dans le fond ne méritait pas ce beau nom, n'ayant pas des sentiments plus élevés que le vulgaire, fut désabusé de la fausse idée qu'il s'était faite de la royauté qu'il béatifiait sans cesse. Denis, roi ou tyran de Sicile, lui en voulut faire un peu goûter: pour cet effet il ordonna à ses sujets de l'honorer, et à ses officiers de le traiter et de le servir comme lui-même durant un jour; on le fit donc asseoir sur un lit d'or couvert d'un tapis de Perse des plus magnifiques, la table était couverte de ce que la terre et la mer fournissent de plus exquis, les oreilles avaient de quoi se rassasier en leur manière par le son des instruments et un concert mélodieux, l'air était embaumé de parfums d'excellente composition, enfin il n'y avait rien à désirer pour la satisfaction des sens; mais voici de quoi la troubler et l'empoisonner: le barbare qui était tyran en tout, avait fait suspendre sur la tête de Damoclès (c'est le nom du philosophe) une épée attachée au plancher qui ne tenait qu'à un petit fil; il en fut tellement effrayé qu'il ne voulut pas éprouver davantage une félicité si dangereuse; vingt-quatre heures lui parurent un terme trop long, il serait mort de peur avant qu'elles fussent expirées; il conjura donc instamment Denis de lui permettre de n'être plus roi. Que ce tableau, pour être tiré d'un profane, représente bien au naturel ce que sont les grandeurs de la terre; et que les réflexions si sensées et si semblables à celles de Salomon qu'il fait là-dessus, devraient faire de confusion à la plupart des chrétiens qui font si peu d'usage des lumières de la foi!

Une paix et un repos inaltérables sont l'apanage de la royauté de Marie, le moindre nuage de tristesse n'obscurcira jamais son cœur, il est inondé d'un torrent de délices, il jouira d'une abondance de paix.

Les règnes de la terre, n'étant pas souvent fondés sur la justice, ne sont que de grands brigandages, comme les appelle saint Augustin, *magna latrocinia*, des crimes heureux et couronnés, *purpurata flagitia;* ils sont souvent gouvernés avec une violence et une oppression qui fait gémir les peuples et détester le joug qui les accable. Le règne de Marie est un règne de justice, de douceur, de charité, sous lequel les sujets sont infiniment heureux Le sceptre de votre règne, ô puissante Reine, est un sceptre de rectitude et d'équité, la loi qui le gouverne est la charité: *Virga æquitatis virga regni tui.* (*Psal.* XLIV.)

Je ne fais pas difficulté, comme vous voyez, de lui appliquer ce qui n'a été dit que de Jésus-Christ son Fils, parce qu'il la fait entrer dans tous ses droits, dans la communication et la participation de tous ses pouvoirs. Or je trouve que Jésus-Christ s'est acquis le domaine universel qu'il exerce sur la terre par un triple titre, à savoir: le titre d'héritage, le titre d'élection et le titre de conquête; le titre d'héritage en qualité de Fils bien-aimé du Père éternel qui l'a fait héritier de toutes choses: *quem constituit hæredem universorum.* (*Heb.*, I.)

Il est en second lieu le premier et le chef des prédestinés, choisi gratuitement par un effet de l'amour éternel de son Père qui l'a établi roi sur sa montagne sainte pour y annoncer et prêcher sa loi. Enfin il lui est dû comme conquérant, en ayant dépouillé et chassé le démon injuste usurpateur, appelé le prince du monde ou plutôt le tyran, *nunc princeps hujus mundi ejicietur foras.* (*Joan.*, XII.) Marie prend possession de ce vaste empire aux mêmes titres: n'est-elle pas la fille du Père éternel? et fille plus qu'adoptive par l'abondance des grâces dont elle a été enrichie, et par conséquent n'a-elle pas droit à l'héritage? N'est-elle pas la seconde dans l'ordre de la prédestination? Dieu ne l'a-t-il pas choisie et comme mise à part avant tous les siècles pour l'auguste dignité de mère de son Fils, et par conséquent sa reine, puisque la paternité et la maternité sont une royauté naturelle, plus ancienne et aussi sacrée que celle des souverains; tous les dons spirituels, toutes les grâces,

les vertus dont elle est ornée ne suffiraient-elles pas seules pour nous obliger à lui déférer l'empire de nos cœurs, et lui dire : régnez sur nous à cause de votre beauté et de cette grâce admirable qui est répandue sur vos lèvres : *Specie tua et pulchritudine tua, intende, procede et regna?* (*Psal.* XLIV.) Elle a reçu du Saint-Esprit, en qualité de son Epouse, la couronne dont Eve, notre première mère, première reine du monde, qui doit plutôt s'appeler mère et reine des mourants que des vivants, s'était rendue indigne; Eve a été répudiée comme le fut cette superbe Vasthi qu'Assuérus chassa de son lit et priva de son rang pour punir sa désobéissance. Marie, figurée par Esther, a succédé à ses honneurs et à sa dignité sublime pour récompense de son humble obéissance; elle a été trouvée si belle, que son Roi l'a jugée digne du trône, et jamais beauté créée n'a eu tant de charmes pour lui : *Adamavit eam rex plusquam omnes mulieres.* (*Esth.*, II.)

Enfin n'a-t-elle pas travaillé efficacement à la destruction de l'empire de Satan ? Ne l'a-t-elle pas forcé de quitter des pays où il s'était retranché et où il exerçait ses tyrannies sans trouble? Ne l'a-t-elle pas enchaîné et mis dans l'impuissance de nous nuire, si nous ne relevons nous-mêmes son trône abattu, et si nous n'avons l'imprudence de nous approcher de ce dogue enchaîné, qui peut bien aboyer, mais ne saurait mordre que ceux qui sont à sa portée?

Voilà qui est plus que suffisant pour établir son droit sur la terre, et l'obligation que tous les hommes ont de lui obéir; l'empire du ciel lui est acquis par les mêmes titres et par celui de conquête plus que par aucun autre. Car quoiqu'elle n'ait pas eu de concupiscence à combattre, ni par conséquent à soutenir ces violents efforts de la partie inférieure, qui nous entraîne comme malgré nous dans le péché; elle l'a néanmoins ravi par une sainte violence, et jamais saint n'a fait aucun sacrifice qui ait tant coûté à la nature que celui qu'elle offrit de son Fils au Père éternel sur le Calvaire.

C'est à ce même royaume que nous sommes appelés, il nous a été préparé dès la création du monde; il n'est pas de la nature des royaumes temporels que les uns ne peuvent posséder qu'à l'exclusion des autres, le partage du pouvoir en étant la ruine; plus au contraire nous serons là-haut de rois, plus nous serons puissants et heureux. Jésus-Christ a promis à ses apôtres qu'ils seraient assis sur douze trônes, et à tous ceux qui seraient victorieux qu'il les ferait asseoir un jour sur le sien propre.

Et comment ne serions-nous pas rois dans le siècle à venir, puisque nous le sommes dès celui-ci, que les apôtres saint Pierre et saint Jean nous donnent dès à présent cette auguste qualité, aussi bien que celle de prêtres, que saint Paul nous assure que nous sommes les héritiers de Dieu et les cohéritiers de Jésus-Christ? Quoique ce divin Réparateur nous ait acquis ce royaume et cet héritage par son sang, il l'a néanmoins attaché à certaines conditions qu'il faut exécuter de notre part à peine d'en être exclus; c'est un royaume qui a pour roi la vérité, l'auteur de toute pureté, l'Agneau sans tache. Dehors les chiens, les impudiques, et quiconque aime et fait le mensonge, c'est-à-dire qui s'attache à cette vaine figure du monde, qui passe et en fait son idole ; il n'y entrera rien de souillé; c'est le royaume de la justice, les injustes n'en seront donc pas héritiers, ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les ravisseurs du bien d'autrui. La loi de ce royaume est la charité, ceux donc qui la violent par des calomnies, des médisances, des haines, des envies, en semant la division, n'ont rien à y prétendre. Le royaume de la charité n'est pas pour les esclaves de la cupidité. Le royaume des cieux se prend par la violence, et ce ne sont que les violents qui l'emportent ; c'est Jésus-Christ qui l'assure : *Violenti rapiunt illud* (*Matth.*, XI), c'est-à-dire qu'on ne le gagne qu'en renonçant à soi-même, en faisant violence à ses inclinations les plus naturelles, en mortifiant ses instincts et ses penchants. Tout droit à ce royaume a été perdu pour nous par la prévarication d'Adam; il n'est dû à personne qu'à ceux qui, soutenus par la grâce du second, font de généreux et violents efforts, comme des soldats qui, sans craindre le fer, le feu, ni une grêle de pierres qui pleuvent sur leurs têtes, escaladent une ville dont le pillage leur est promis. Heureux ces violents évangéliques qui emportent le ciel par leurs pénitences, leurs austérités, leur obéissance, le sacrifice de ce qu'ils ont de plus cher ! malheur au contraire à ceux qui ont leurs aises et leurs consolations, et ne peuvent se résoudre à se priver de la moindre satisfaction sensible ; qu'ils soient bien convaincus qu'une gloire, acquise au prix de la croix et des souffrances d'un Dieu, ne sera jamais la récompense d'une vie molle et voluptueuse.

Quand Dieu exigerait de nous plusieurs siècles de la plus rigoureuse pénitence pour nous faire acheter la possession d'un tel royaume, il n'y aurait pas à balancer, et nous la devrions embrasser avec joie et reconnaissance; il ne demande que le temps si court de la vie et même l'espace de temps qui nous en reste, et nous hésitons, nous demeurons ensevelis dans notre paresse, nous ne voulons pas faire quatre pas pour monter sur le trône, nous préférons des jouets d'enfants à des trésors immenses et incorruptibles.

Que diriez-vous, je vous prie, d'un prince destiné à gouverner un grand Etat, qui se passionnerait pour obtenir un office de village, ou d'un homme qui refuserait de perdre un quart d'heure de sommeil pour devenir maître d'un grand empire? Vous regarderiez l'un et l'autre comme des fous.

Cependant cette folie est-elle comparable à la nôtre? Qu'est-ce que toutes les dignités, les grandeurs et les couronnes de la terre? Une ombre, une fumée, une illusion ; tout cela est indigne de celui qui a été prédes-

tiné éternellement de Dieu pour être enfant de son royaume; se passionner pour ces grandeurs et refuser de souffrir les maux présents pour les biens éternels, c'est une action aussi basse, aussi lâche que celle de ce prince qui poursuivait ce petit office, et de cet homme qui ne pouvait se résoudre à se priver d'un quart d'heure de sommeil. Enfin nous sommes appelés à cet héritage où rien ne se corrompt ni ne se flétrit qui nous est réservé dans les cieux. Mais faites attention à la clause et à la condition essentielle du testament qui suit immédiatement : pourvu toutefois que nous souffrions avec lui, afin que nous soyons glorifiés avec lui : *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur.* (*Rom.*, VIII.) Si nous refusons de participer à ses souffrances, c'est en vain que nous nous flattons d'avoir part à sa gloire. L'héritage que Jésus-Christ nous laisse ici-bas, c'est son sang, c'est sa grâce qui en est le prix, et peut-être hélas ! avons-nous dissipé ces trésors et toute la part de notre héritage, comme l'enfant prodigue, en excès et en débauches. L'héritage que Marie nous laisse ici-bas, c'est sa pauvreté et son humilité, c'est tout ce qu'elle nous laisse de richesses, comme Élie qui, en montant au ciel, laissa tomber son manteau à son disciple Élisée; si nous refusons présentement cet héritage, nous n'aurons point de part à l'autre qui est dans le ciel; il faut s'attendre au sort d'Ésaü, lequel ayant vendu son droit d'aînesse pour se rassasier une fois, et désirant depuis avoir la bénédiction de son père comme le premier héritier, fut rejeté, quoiqu'il l'en conjurât avec larmes. Cherchons Dieu pendant qu'on peut le trouver, il sera bien tard à la mort pour faire à Marie la prière que le bon larron fit à Jésus-Christ: *Memento mei cum veneris in regnum tuum* (*Luc.*, XXIII), ressouvenez-vous de moi dans votre royaume; car une pareille conversion ne doit pas être tirée à conséquence; c'est plutôt un miracle, dit saint Bernard, qu'un exemple, et fou qui compte sur de pareils effets de la Providence; mais je veux que nous n'attendions pas cette dernière extrémité pour réclamer son aide; que nous servira-t-il présentement de le faire, si nos prières ne sont pas accompagnées de dignes fruits de pénitence? Croyez-vous que tous ceux qui appellent Marie, ma Reine et ma Dame, entreront au royaume des cieux? Non, sans doute, il n'y aura uniquement que ceux qui auront fait la volonté de son Père céleste, elle ne reconnaîtra pour ses sujets que ceux qui se seront efforcés d'imiter sa pureté, sa douceur, sa patience. Quoi ! vous figurez-vous que, pour réciter régulièrement quelques dizaines de chapelets à son honneur, porter sa livrée, être enrôlé dans ses confréries, sa protection ne peut manquer, et que le salut est assuré, quoiqu'on viole les commandements de Dieu, et qu'on néglige ses devoirs essentiels? Abus déplorable! confiance téméraire! vaine et fausse religion ! Eh, comment le démon a-t-il pu fasciner ainsi les yeux de tant de chrétiens, et les faire donner dans un piége si grossier? Eh, depuis quand le royaume de Dieu est-il ainsi divisé ! Quoi ! Marie vous prendra en sa sauve garde en vous voyant continuellement outrager son Fils ! Elle servira d'asile à vos crimes et à vos rébellions ! La plus pure des vierges vous obtiendra l'impunité de vos impudicités! La plus humble des créatures favorisera votre ambition, votre faste, vos vanités! Le cœur le plus rempli de zèle pour la gloire de son Dieu le sollicitera d'oublier vos excès et tant de scandales qui le déshonorent, dont vous ne voulez pas faire pénitence! Désabusez-vous d'une pareille imagination, qui lui est aussi injurieuse que périlleuse pour vous. Si vous voulez qu'elle use du pouvoir que sa qualité de Souveraine lui a acquis, priez-la instamment de détruire en vous le règne du péché, de vous rendre maître de vos passions et de vous impétrer toutes les grâces nécessaires pour marcher avec fidélité dans la voie étroite. Ce sont là les dons excellents que vous recevrez par son canal et qu'elle distribue aux hommes avec plus de profusion en ce saint temps-ci, où la grâce et l'influence du mystère de l'Assomption se renouvelle; car nous ne devons pas craindre que Marie nous oublie dans ce haut comble de gloire et que sa main se resserre et se ferme à notre égard : elle n'a pas au contraire de plus grande joie dans la dispensation des trésors célestes qui lui est confiée, que de nous en faire part; c'est ce que je vous ai promis en mon second point.

SECOND POINT.

La magnificence ou la libéralité est la vertu propre des souverains; comme ils participent à la toute-puissance de Dieu, ils doivent à son exemple participer à sa bonté, qui prend plaisir à se communiquer et à se répandre sur les hommes; c'est pourquoi un des plus grands empereurs qu'ait eus Rome et qui a mérité le glorieux titre de *délices du genre humain*, croyait avoir perdu les jours auxquels il n'avait gratifié personne : *amici, diem perdidi*. Marie est un riche vase d'élection, qui n'est pas seulement rempli de grâces pour lui-même, dit saint Bernard, mais qui regorge et nous donne de sa plénitude : *Nobis superplena et supereffluens*. Dieu, dit le même docteur, en faisant naître son Fils de Marie, a voulu que nous reçussions tout généralement par son canal : *Totum nos voluit habere per Mariam*; elle ne s'est pas contentée de nous le donner en cette manière, je veux dire par le consentement qu'elle a prêté au mystère de l'Incarnation, par le soin qu'elle a pris d'allaiter et de nourrir la victime de notre réconciliation; mais imitant la charité et la libéralité immense de son Fils, qui nous a aimés plus que sa propre vie, se livrant pour nous à la mort de la croix, elle nous a marqué cette même affection et cette générosité plus qu'héroïque, en sacrifiant pour nous la vie de ce Fils adorable, qui lui était incomparablement plus chère que la sienne propre, renonçant au droit que la nature donne aux mères pour nos intérêts et pour nous arracher au démon.

Ah! que ne nous donnera-t-elle pas présentement après nous avoir fait un tel présent : *Quomodo cum ipso non nobis omnia donavit?* (*Rom.*, VIII.) Et quelles actions de grâces pouvons-nous lui rendre, qui répondent jamais à un tel don? Depuis l'Ascension cessa-t-elle un moment de prier pour attirer sur l'Eglise les grâces temporelles et spirituelles qui lui étaient nécessaires, soit pour adoucir la fureur des persécuteurs et rendre leurs efforts impuissants, soit pour obtenir aux prédicateurs évangéliques la force d'annoncer avec confiance la croix de Jésus-Christ, scandale aux Juifs et folie aux gentils? Ah! je ne craindrai pas d'avancer que les prières et les gémissements que Marie offrait à Dieu dans le silence, avançaient l'œuvre plus efficacement que tous les mouvements et les courses des apôtres, que toutes les disputes d'un Paul avec les philosophes païens et avec les docteurs de sa nation; car, comme autrefois Moïse, tout seul, en levant les mains au ciel sur la montagne, tandis que Josué combattait dans la plaine, avait plus de part à la victoire contre les Amalécites que le général et toute l'armée ensemble; ce n'est pas une vaine conjecture de dire que Marie, plus infatigable encore que Moïse, obtenait de continuels avantages aux apôtres généraux des armées de Jésus-Christ, en priant sans relâche et sans interruption. Le progrès surprenant de l'Evangile, qui avait déjà pénétré de Jérusalem, dans l'Illyrie et dans tout l'Orient, la foi des Romains, qui faisait du bruit par tout le monde, la constance héroïque de tant de martyrs, qui, exposés aux bêtes dans les amphithéâtres, élevés en croix ou revêtus d'habits poissés, auxquels on mettait le feu, servaient de fanal et de spectacles au monde, aux anges et aux hommes; la vie angélique d'un grand nombre de vierges, qui vivaient à son exemple dans un corps mortel, comme si elles en eussent déjà été dépouillées, étaient l'effet de son humble et fervente oraison.

Or, si elle était si puissante sur la terre, quelle sera sa force et son efficace dans le ciel? Quel déluge de grâces va pleuvoir sur l'Eglise et l'inonder heureusement! Aussi saint Bernard n'a pas fait difficulté de dire que l'Assomption de Marie était nécessaire aussi bien que l'Ascension du Sauveur pour verser une grande abondance de grâces et de bénédictions spirituelles, et que, comme Jésus-Christ étant monté en haut, a répandu ses dons sur les hommes, Marie en a usé de même : *Maria sicut et Christus ascendens in altum dedit dona hominibus.* L'un reçoit le don de sagesse, l'autre le don de parler avec science; à l'un la grâce de guérir les maladies, à un autre celui des prophéties; à un autre le dicernement des esprits, à un autre le don de parler diverses langues ou de les interpréter; mais à tous les enfants de l'Eglise, qui sont les siens, les grâces intérieures qui sanctifient le cœur. Je sais bien que les uns et les autres de ces dons sont le fruit du triomphe de Jésus sur la croix; mais les saints Pères m'apprennent que Marie en a été établie souveraine dispensatrice; elle est dans son corps mystique ce qu'est le col dans le corps naturel, tous les esprits animaux, qui donnent la vigueur et le mouvement aux membres, viennent originellement du chef; mais ils passent par le col avant que de parvenir à eux : de même toutes les influences de grâces, dont Jésus est la source et le principe, passent par le canal de Marie : *Totum voluit nos habere per Mariam;* et comme Jésus-Christ influe sans cesse dans son corps mystique, sa divine Mère ne cesse de répandre sur lui ses bienfaits, et la terre est toute remplie des effets de sa miséricorde.

Qu'on lise les annales ecclésiastiques; qu'on parcoure les histoires de tous les royaumes, on y trouvera mille et mille exemples qui nous apprendront la part qu'elle a eue à l'extinction des schismes qui déchiraient le sein de l'Eglise; des hérésies qui s'efforçaient de corrompre la pureté de sa foi, des guerres qui désolaient les Etats des princes chrétiens. C'est pourquoi saint Cyrille d'Alexandrie, ce zélé patriarche, qui l'a vengée des blasphèmes de l'impie Nestorius au concile d'Ephèse, s'adressant à elle dans le transport de sa dévotion, ne fait pas difficulté de lui attribuer la ruine totale de l'idolâtrie, la vocation des gentils à la foi et des pécheurs à la pénitence. Oui, c'est par votre moyen, Vierge glorieuse, que l'idolâtrie a été exterminée et qu'elle se détruit tous les jours dans les lieux où elle régnait longtemps avant la naissance de votre Fils; c'est par vous que les temples profanes ont été démolis et leurs autels abattus, que présentement les pagodes sont changées en temples du vrai Dieu; c'est par votre intercession que l'Evangile se publie par toute la terre et que l'Eglise devient plus catholique que jamais par les nouveaux pays qu'elle acquiert; c'est par votre moyen que le mystère de la Trinité sainte et de l'Incarnation a été prêché, connu et adoré par toutes les nations. A qui doit-on, après Jésus-Christ, l'extinction des schismes? Les Pères d'un concile assemblé à Constantinople et ceux de Bâle lui ont adressé leurs vœux pour cet effet, et ont reconnu être redevables à ses intercessions de la réunion des esprits et du rétablissement de la paix. l'Eglise ne lui chante-t-elle pas tous les jours dans son office, à sa gloire, qu'elle a banni, dissipé, étouffé généralement toutes les hérésies? Elle a rendu inutiles toutes les violences et les intrigues des ariens et les a tournées à leur confusion; fait anathématiser l'impiété des nestoriens, qui lui disputaient la qualité de Mère de Dieu, des eunomiens, des eutychiens, des manichéens, des pélagiens, des priscillianistes, des monothélites, et dans les siècles postérieurs tous les auteurs de nouveautés profanes, qui ont osé attenter à la pureté de l'Eglise et la corrompre comme le serpent avait fait Eve; elle a éclairé des plus vives lumières les Athanase, les Basile, les Augustin les Jérôme,

les Léon et leur a ouvert l'esprit pour l'intelligence de l'Écriture et de la tradition. Les Pères du dernier concile œcuménique assemblé à Trente lui doivent ce grand nombre de saints décrets, qu'ils ont formés avec tant de science et concerté avec tant de prudence contre Luther, Zwingle, OEcolampade, Calvin et tant d'autres monstres sortis du puits de l'abîme, et la force qui leur a fait anathématiser tant de dogmes impies. Ne vient-elle pas tout récemment de mettre le foudre entre les mains de notre saint Père Innocent XI, pour exterminer le quiétisme et exciter le zèle de nos évêques à arracher cette zizanie dont sa souveraine pureté a tant d'horreur.

Chaque siècle nous fournit de même quelque trait éclatant de sa protection contre les infidèles, il faudrait un discours entier pour les rapporter; mais, pour nous renfermer dans ces derniers temps, ne fut-ce pas elle qui, dans le siècle précédent, gagna la fameuse bataille du golfe de Lépante; qui ménagea les vents favorables pour l'armée chrétienne et brisa les vaisseaux de Tarsis, je veux dire, dissipa la flotte ottomane par leur souffle violent et impétueux; ce qui obligea le saint Pape Pie V d'établir une fête de Notre-Dame de la Victoire. Ne vient-elle pas tout récemment de délivrer Vienne de l'extrême péril où elle se voyait réduite? Vous vous souvenez sans doute quelle était, il y a quinze ans, la face des choses, la rapidité surprenante des conquêtes du Turc, la frayeur et la consternation de l'Allemagne, de l'Italie et du monde chrétien. La Hongrie et l'Autriche étaient comme un vaste bûcher; on voyait le croissant prêt d'être arboré sur les murs de la capitale de l'empire, et ce boulevard de la chrétienté devenir bientôt le siége de la puissance des infidèles dans l'Occident. Tyrannique ambition! Tu viendras jusque-là, tu y briseras tes flots et n'y laisseras que de l'écume! Ce ne sera ni la vigueur des soldats, ni la prudence des chefs, ni le concours et l'union des princes confédérés qui chassera le barbare, cet insolent Sennachérib qui attribuait ce succès à la force de son bras. La divine Marie fera ce grand exploit de guerre, on lui doit ce signalé miracle; Innocent XI, d'heureuse mémoire, l'a reconnu et en a institué une fête en perpétuelle reconnaissance, qui se célèbre le dimanche dans l'octave de sa Nativité, en toute l'étendue de l'Église.

Mais, comme les exemples domestiques et les bienfaits qui nous regardent personnellement nous touchent davantage, souffrez que je retrace en votre mémoire le péril que coururent nos ancêtres au commencement du siècle passé. Une armée redoutable de Suisses, qui ne respire que le meurtre et le pillage, ravage nos campagnes et porte partout la désolation. La Bourgogne est menacée d'une ruine entière. Déjà les moindres villes succombent sous l'effort de ces fiers ennemis; enflés de ces heureux succès ils assiégent cette capitale, et se promettent de l'emporter bientôt; ils dressent leurs batteries et font tonner contre nos murs ces foudres d'airain que l'enfer semble avoir inventés; l'effort de ces machines meurtrières ébranlent les maisons jusqu'aux fondements; on craint pour la sainteté des églises et pour la pureté des vierges, la perte des biens et de la liberté semble un des moindres maux qu'on doive appréhender, toute espérance de secours est évanouie. Enfin on se souvient qu'il y a une autre ressource, qu'il y a dans l'enceinte de nos murs une basilique consacrée à Dieu, sous le nom de celle qui est terrible au démon comme une armée rangée en bataille; on ne doute pas que, si elle prend notre parti, les ennemis ne soient bientôt dissipés; alors ce temple est, pour ainsi dire, assiégé par les habitants, on y va comme par une sainte conspiration forcer la miséricorde de Marie: « N'abandonnez pas, Vierge sainte, s'écrie ce peuple fidèle, à des soldats furieux et insolents vos serviteurs qui réclament votre secours et chantent vos louanges. Si autrefois une chaste veuve a sauvé une ville réduite aux abois, et mis la confusion dans le camp de Nabuchodonosor, avez-vous moins de puissance et de tendresse pour nous qu'elle en fit paraître pour son peuple de Béthulie? N'êtes-vous pas cette tour de David, où mille boucliers et toute sorte d'armes sont suspendues? Nous nous réfugions sous vos ailes; que les autres mettent leur confiance dans leur cavalerie et le grand nombre de leurs chariots, pour nous, nous nous appuyons uniquement en votre protection, nous nous croyons en pleine sûreté si vous daignez combattre pour nous. »

Leur espérance ne fut pas trompée: il n'est pas nécessaire que je vous décrive comment l'image de la sainte Vierge, portée sur les murs de la ville, fit le même effet que l'arche produisait autrefois en faveur des Israélites contre leurs ennemis. Ces globes de feu lancés avec violence contre nos remparts respectent cette image sacrée, semblables à ces flots impétueux qui révèrent le doigt de Dieu imprimé sur le rivage, lorsqu'ils semblent devoir abîmer la terre. Nos ennemis, jugeant que leurs efforts seraient inutiles contre ceux pour qui le ciel se déclarait d'une manière si visible, abandonnent leur entreprise et disent comme les Egyptiens: Fuyons Israel; car le Seigneur combat en leur faveur.

Ne voilà-t-il pas des preuves authentiques de la puissance et de la bonté de Marie pour les fidèles, et pour nous en particulier. Il n'est pas nécessaire, Vierge sainte, que je vous exhorte de continuer vos soins et vos faveurs envers l'Eglise, la charité vous presse assez, et vous fait tenir, pour ainsi dire, une infinité d'yeux ouverts pour veiller et pourvoir à tous ses besoins.

Ah! que n'obtiendrons-nous pas d'une telle reine et d'une telle mère qui a plus d'envie de donner que nous de recevoir, surtout si nous lui demandons, non ce qui

nous serait peut-être nuisible, mais ce qui peut contribuer à notre sanctification et à la gloire de son Fils! Tenons pour assuré que nous impétrerons l'effet de nos demandes, surtout si elles se terminent aux biens invisibles, seuls véritables. Une mère donnera-t-elle à son fils une pierre lorsqu'il lui demandera du pain, ou un scorpion lorsqu'il demande un œuf? Si donc vous autres, tout méchants que vous êtes, vous savez néanmoins donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison notre Mère qui est dans le ciel nous donnera-t-elle le bon esprit, l'esprit de son Fils! Si elle a paru autrefois si sensible aux besoins corporels des hommes, ainsi qu'elle le témoigna aux noces de Cana, combien le sera-t-elle davantage à nos besoins spirituels, à présent qu'elle jouit de la gloire et que sa charité est consommée.

Allons donc nous présenter avec confiance au trône de sa grâce pour y enrichir notre pauvreté : nos misères et nos péchés, loin de nous en éloigner, nous donnent une espèce de droit de nous approcher d'elle. Nous n'avons qu'à dire que nous sommes malades et dans la dernière faiblesse, que nous désirons lui parler de nos maux, que sa miséricorde peut rendre les instruments de la gloire de son Fils, et nous sommes assurés de n'être pas rebutés, puisqu'il n'est pas venu, comme il dit lui-même, pour les sains et les justes, mais pour les malades et les pécheurs. Comme nous sommes sans lumière et que nous errons souvent au hasard, conjurons-la de nous éclairer, et on nous laissera entrer; car on ne refuse que ceux qui se croient clairvoyants. Comme nous ne savons pas le chemin dont nous nous sommes étrangement écartés, supplions-la d'être notre guide, notre phare et notre étoile à travers tant d'écueils et de routes différentes; nous voyant poursuivis avec ardeur par nos ennemis, qui se fient à notre impuissance et notre peu de résolution, recourons à Marie qui les a si souvent défaits; crions que le dragon s'élance sur nous et est prêt de nous dévorer : *Ecce enim invadit me* (*Tob.*, VI), et elle lui écrasera la tête. Réduits que nous sommes dans la dernière indigence, allons trouver Marie pour lui dire : Nous ne vous cacherons pas, notre divine Princesse, que nous n'avons pas une miette de pain pour vivre, et on nous en donnera tout autant que nous en aurons de besoin; car on ne renvoie vides que les riches qui sont rassasiés et n'ont besoin de rien, ainsi qu'elle le dit dans son admirable cantique.

Marie aussi attend de son côté des présents de notre part en ce jour de son triomphe, car vous savez que tel a toujours été l'usage, et Dieu lui-même défendait aux Israélites de paraître vides quand ils viendraient se présenter devant sa majesté : *Non apparebis in conspectu meo vacuus.* (*Exod.*, XXIII.) Mais comment donner à Marie qui est dans l'affluence de tous les biens, nous qui ne sommes que des néants revêtus des dons de Dieu? C'est uniquement pour notre avantage, et non pour le sien, que Marie exige ces dons; c'est pour avoir occasion de nous combler de nouveaux bienfaits, et multiplier à l'infini ce peu de semence de justice qui vient de son Fils, et passe ensuite par son canal.

Que lui donnerons-nous présentement? des vases précieux, de riches étoffes pour orner et embellir les autels? Ah! toutes les choses extérieures ne sont rien à ses yeux. L'éclat de l'or, de l'argent, des pierreries n'est pas capable de la toucher, de pareils présents ne lui peuvent agréer qu'autant qu'ils sont accompagnés de celui de notre cœur : *Fili, præbe mihi cor tuum.* Voilà le seul présent digne d'elle et qui puisse attirer sa complaisance, il lui faut apporter des cœurs, mais des cœurs purs et sincères, des cœurs doux et humbles, des cœurs contrits et humiliés, dociles, charitables, qui regardent ce monde-ci comme leur exil, qui se répandent sans cesse en louanges et en actions de grâce, qui ne respirent que la gloire de Dieu, et ne soupirent que pour la possession de ce royaume céleste, dans lequel nous régnerons à jamais.

SERMON LIX.

SUR LES PRINCIPES DE LA GLOIRE DE LA SAINTE VIERGE.

Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo. (*Prov.*, XXXI.)

Elle a été revêtue de force et de beauté, et elle rira au dernier jour.

Comme le mystère de l'Incarnation est un commerce tout singulier, où Dieu, par un excès de bonté incompréhensible, fait l'échange de ses grandeurs contre nos bassesses, s'étant fait pauvre pour nous enrichir, faible et infirme pour nous rendre forts, fils de l'homme pour nous faire enfants de Dieu, il était de l'économie de sa sagesse que Marie, en qui s'est accompli ce grand ouvrage, et qui a été le digne instrument de tant de merveilles, fût aussi partagée plus abondamment de tous les avantages qu'il nous procure, et qu'elle en reçût une mesure plus abondante. Ainsi, pour avoir revêtu le Fils du Père éternel de nos faiblesses et de nos infirmités, la voilà revêtue de force et de puissance; pour l'avoir revêtu de l'apparence et de la noirceur de nos péchés, comme Rebecca revêtit son fils Jacob de peaux de bouc, je la vois revêtue de beauté et de majesté, beauté qui jette un tel éclat, qu'elle nous est représentée dans le ciel comme une femme environnée du soleil : *Mulier amicta sole* (*Apoc.*, XII); pour lui avoir donné un cœur qui fût pressé d'angoisses et accablé d'une tristesse mortelle lorsqu'il fallut expier nos crimes sur la croix, elle entre aujourd'hui dans la joie du Seigneur. Cette force, cette beauté, cette joie ne sont autre chose que la gloire ineffable dont elle prend possession aujourd'hui, de l'éminence de laquelle j'ai dessein de vous entretenir. Ah! c'est ici que je souhai-

terais avoir quelques étincelles de ce beau feu qui rendait les Cyrille d'Alexandrie, les Augustin, les Bernard, les Anselme, les Bonaventure, si éloquents sur les louanges de Marie! Mais quand j'aurais leur éloquence, quand je parlerais le langage de tous les hommes et des anges mêmes, que pourrais-je dire d'approchant de la gloire si éminente où Marie se voit élevée? Lorsque je songe que le Saint-Esprit si fécond en expressions magnifiques ne nous donne point d'autre idée de la béatitude du commun des élus, qu'en disant que l'œil n'a jamais vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme compris ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment, que penser et que dire de ce qu'il a préparé à la Reine des justes et des élus, et à celle qui lui a donné la vie, qui l'a sans doute plus aimé qu'aucune créature ne l'a jamais aimé. C'est la pensée de saint Bernard, qui ne fait pas difficulté de dire que l'Assomption de Marie n'est pas moins ineffable que la génération du Verbe dans son sein virginal. L'un et l'autre de ces mystères surpasse notre portée, tout ce que je pourrai donc dire ne sera qu'un pur bégayement; mais Dieu prend quelquefois plaisir de tirer sa louange la plus parfaite de la bouche des petits enfants, parce que c'est son esprit qui l'a tirée; il la reçoit du pauvre et du riche, parce qu'il a fait l'un et l'autre. Demandons-lui la lumière et la force qui nous sont nécessaires par l'entremise de notre auguste Reine, que les anges perdent de vue dans ce haut comble de gloire où elle est élevée. Répétons-lui la salutation d'un des premiers d'entre eux. *Ave, Maria.*

Pour ne pas donner l'essor à notre imagination dans une matière si délicate, et ne rien avancer que d'exact et dans l'analogie de la foi, j'établis l'éminence de la gloire de la divine Marie sur trois fondements immobiles et trois principes incontestables, qui feront la division de ce discours: le premier est l'éminence et la sublimité de sa grâce; ce sera mon premier point: le second la profondeur de son humilité; c'est le deuxième: l'excès de ses souffrances sera le troisième; donnez-moi toute votre attention.

PREMIER POINT.

C'est un principe constant en théologie que les grâces que Dieu nous départ tandis que nous sommes voyageurs sur la terre, sont la semence de la gloire dont nous serons couronnés dans le ciel; la mesure de la gloire se prend de celle de la grâce: ainsi plus nous recevons de grâces (je suppose fidèle correspondance de notre part), plus nous recevrons de gloire et serons élevés dans le ciel; or peut-on douter que les grâces dont l'âme de Marie a été comblée, n'aient été presque sans mesure, puisque Dieu étant la sagesse même, et ne faisant rien que dans l'ordre, les a dû proportionner à la qualité suréminente de Mère d'un Dieu qui fait un ordre à part dans celui de la grâce, et approche, comme dit un saint docteur, des confins de la Divinité.

C'est pourquoi la première grâce qu'elle reçut au moment de sa sanctification dans le sein de sainte Anne, surpasse, au sentiment de saint Bernard et de saint Bonaventure, non-seulement la grâce des plus grands saints, mais celle des premières intelligences. Ses fondements sont posés sur les saintes montagnes; c'est-à-dire, selon l'explication de ces saints docteurs, que sa sainteté naissante l'emporte de beaucoup sur la sainteté consommée des plus grands saints figurés par les hautes montagnes. Saint Grégoire le Grand donne la même interprétation aux paroles de cette célèbre prophétie d'Isaïe, que dans les derniers temps le Seigneur préparerait une montagne qui aurait pour base le sommet et la cime des autres montagnes, ce qui signifie de même qu'elle a jeté les fondements de son édifice spirituel sur la perfection des saints les plus illustres, et que sa première grâce est élevée au-dessus de leur grâce finale. Elle a plus d'amour de Dieu que les séraphins les plus ardents, plus de lumière que les chérubins les plus éclairés, plus de foi qu'un Abraham, plus de douceur qu'un Moïse et qu'un David, plus de sagesse que Salomon, plus de chasteté que Susanne, je veux dire qu'il n'y a aucune de ces vertus dont elle n'eût déjà les dispositions toutes formées dans un degré suprême et une entière perfection: elle avait une plénitude de volonté qui les renfermait toutes; ô profusion de notre Dieu dans ce riche vase d'élection!

Toute la suite de sa vie a répondu à ces commencements; le Saint-Esprit n'a jamais trouvé rien, je ne dis pas, qui bouchât les canaux de la grâce (ainsi qu'il ne nous arrive que trop souvent), mais qui les empêchât de couler avec toute l'abondance avec laquelle elles sortaient de cette divine source. Que n'opéra-t-il pas dans ce cœur virginal, lorsque ses parents l'ayant présentée au temple et mise en dépôt dans le lieu de consécration, elle y fit à Dieu, par l'esprit de pauvreté, un sacrifice de tous les biens et espérances de la terre, un autre de son corps par le vœu de virginité! Elle fut affranchie des faiblesses de l'âge et de cette pente malheureuse qui nous entraîne au mal; jamais son cœur ne se détourna vers la créature, le Seigneur le remplissait uniquement; elle était toujours à lui comme il était tout à elle: ce n'était de la part de l'un qu'infusions toujours nouvelles, et de la part de l'autre que progrès continuel; elle ajoutait tous les jours soins sur soins, désirs sur désirs, ferveur sur ferveur, feu sur feu, et marchait de vertu en vertu avec une rapidité qui ravissait les anges d'admiration.

Cependant j'ose dire que quelque éminente que fût la sainteté qu'elle avait acquise alors, c'était peu de chose en comparaison de celle qui lui fut communiquée au jour de l'incarnation auquel elle se préparait sans le savoir, comme on peut dire que ce que Moïse employa d'or et d'argent pour la décoration

du tabernacle, n'approchait pas des dépenses immenses qui furent nécessaires pour la construction du temple de Salomon.

Il n'en est pas de même des vases spirituels que des corporels; il n'y a qu'une sorte de plénitude dans ces derniers, et un vase plein de quelque liqueur n'en saurait contenir davantage; mais une âme pleine de grâces peut toujours recevoir de nouvelles infusions à l'infini : c'est ce qui arriva à la sainte Vierge en ce jour si glorieux et si heureux pour elle, où elle devint l'unique adoratrice de son Fils formé dans ses entrailles. Oh! quel accroissement de mérites et de grâces ne reçoit-elle pas dans l'accomplissement d'un mystère pour la préparation duquel elle en avait déjà tant reçu! A quel comble de perfection ne fut-elle pas élevée à ce moment? Quel éclat de sainteté ne fit pas rejaillir dans son âme la présence d'un Dieu dont la majesté était d'autant plus répandue dans ce temple vivant, qu'elle y était ensevelie comme une lumière sous le boisseau. Ah! c'est ce qui surpasse toutes nos pensées! Disons que si les pluies du ciel qui coulaient incessamment en son âme y avaient formé des ruisseaux, ce fut alors un torrent profond, un fleuve impétueux qui réjouit cette cité de Dieu, c'est l'amas de toutes les eaux qui forme une mer sans fond et sans rives: *Congregationem aquarum vocavit maria.* (*Gen.*, I.)

Ce fut donc en ce jour que le Fils de Dieu versa à pleines mains, et de près, *de propinquo* (*Ezech.*, VII), les richesses de sa charité suréminente dans le cœur de Marie, qui devint plus embrasé qu'un fer pénétré par les flammes d'une fournaise ardente; mais ce jour ne fut pas le terme de ces communications divines, la naissance du Sauveur lui en mérita de nouvelles; et comme les moindres choses sont sanctifiantes en Jésus-Christ, et sources fécondes de grâces, qui peut dire celles qu'il a produites dans l'âme de sa sainte mère durant tout le temps de sa divine enfance, où elle le possédait toute seule, et où il semblait n'être encore que pour elle? Quelle abondance de lait spirituel ne faisait-il pas couler en son cœur pour ce lait de ses mamelles dont elle lui faisait part avec tant de joie? Elle fut témoin ensuite de tout le détail de sa vie cachée: rien n'échappait à son attention; son cœur était uniquement appliqué à recueillir la vertu, l'esprit et la grâce des mystères, des paroles, et généralement de tout ce qui avait rapport à Jésus-Christ : *Conservabat omnia* (*Luc.*, II); elle n'était pas un vaisseau entr'ouvert comme nous, qui laissons si facilement échapper la précieuse liqueur de la grâce, et nous contentons de quelque considération superficielle. Toutes les paroles de vie qu'elle comprenait, et celles mêmes qu'elle ne comprenait pas encore, y jetaient de profondes racines comme dans une terre excellemment préparée, et y portaient des fruits de justice au centuple, disons plutôt qu'elles ont fructifié, rien ne retardant leur progrès, avec des accroissements incompréhensibles à la faiblesse de l'entendement humain, et presque à l'infini.

La vie publique et conversante de Jésus-Christ, dont elle eut le bonheur d'être la compagne inséparable, ne produisit pas de moindres effets que celle qui nous est inconnue. Nous ne savons que la moindre partie de ce qu'il a fait et enseigné sur la terre; si on le rapportait en détail, le monde entier, selon le témoignage de l'apôtre, ne pourrait contenir les livres qu'on en écrirait. Marie a eu l'avantage de tout voir, de tout entendre, et ce qui nous la doit faire estimer infiniment plus heureuse, de mettre tout à profit et d'amasser des richesses immenses : *Et non est finis thesaurorum ejus.*

Si Dieu se communique aux justes avec encore plus d'abondance dans la tribulation, quelle nouvelle plénitude ne reçut-elle pas sur le Calvaire, où elle ressentit le contre-coup de toutes les plaies qui furent faites à son Fils, et où son âme, comme nous verrons bientôt, fut noyée dans l'amertume. La foi étant alors presque éteinte dans les apôtres, toute l'Eglise se trouvait comme réunie en sa personne. Oh! qui pourrait exprimer les dispositions admirables avec lesquelles elle offrit ce sacrifice de tous les siècles!

La Résurrection et l'Ascension du Sauveur, qui nous ont mérité tant de grâces, lui en communiquèrent les prémices. La Pentecôte, qui en fut un déluge, inonda son âme; les apôtres furent beaucoup remplis du Saint-Esprit, dit saint Augustin, parce qu'ils s'étaient bien vidés d'eux-mêmes; Marie en reçut une toute autre plénitude, la capacité de son âme étant tout autrement grande et sa préparation plus parfaite.

Si elle a vécu soixante-quatorze ans, ainsi que la tradition nous l'apprend, comptez, si vous pouvez, ce qu'elle a pu acquérir encore de nouvelles grâces jusqu'à son bienheureux décès, qui a été la consommation de son sacrifice et le sceau de sa vertu, et reconnaissez qu'elles sont innombrables et que les saints Pères ont eu raison de l'appeler un océan de grâces, et de dire qu'elles lui ont été communiquées en quelque manière comme à Jésus-Christ, sans bornes et sans mesure, quoique dans un sens différent; d'où je conclus avec eux que sa gloire est immense et surpasse tout ce que nous pouvons dire ou penser, puisque le degré de félicité répond exactement à celui de la grâce et de la charité.

Nous ne sommes pas coupables d'avoir moins reçu de grâces que Marie, qui était prédestinée entre toutes les filles d'Adam pour de si grandes choses; mais nous le sommes extrêmement pour faire si peu d'usage de la mesure qui nous en a été départie. Dieu n'a été que trop libéral ou plutôt prodigue à notre égard, mais nous sommes resserrés et infidèles au sien; nous résistons sans cesse à son Saint-Esprit; pour un jour que le soleil de la grâce luit dans

nos âmes, il en est plusieurs autres sans y répandre le plus faible rayon, parce que nous y interposons des corps étrangers, je veux dire que nos passions et nos attaches déréglées lui ferment les avenues de nos cœurs. Eh quoi! attendons-nous avec une confiance oisive qu'il nous remue, qu'il agisse en nous comme si nous étions sans âme et sans mouvement, de même qu'une matière brute et insensible comme de pures machines? Il faut, il faut coopérer de notre part et faire tout ce qui dépend de nous pour seconder les opérations de sa grâce: *Adnitendum est quoque nostræ efficacia voluntatis.* (S. Aug.

Les uns reçoivent dix talents, les autres cinq, les autres deux et d'autres un seulement; mais tous les doivent faire valoir, les doubler, les multiplier, s'ils prétendent être approuvés et récompensés de leur maître. Vous savez ce qui arriva au serviteur paresseux de la Parabole pour avoir tenu enveloppé dans un mouchoir le marc d'argent qui lui avait été donné pour négocier; il fut traité comme un perfide et comme un dissipateur, parce que c'est pour un chrétien faire un grand mal que de ne pas faire de bien; c'est abuser des dons de Dieu que de ne les pas employer; c'est les perdre que de ne les pas faire servir à son salut ou à celui du prochain; le repos est un crime, puisque nous sommes appelés au travail. Et c'est une maxime constante parmi les Pères que l'expérience confirme assez, que c'est reculer que de ne pas avancer, et qu'il n'y a point de milieu entre le progrès de l'âme et sa défaillance; la pente de la nature nous entraîne au péché, dès que nous cessons de nous faire violence et de coopérer à la grâce; le juste, lorsqu'il est aussi fidèle qu'il doit, croît sans cesse en perfection sans y mettre de bornes, il gagne tous les jours quelque chose sur soi-même; il s'enracine de plus en plus dans la charité et se sanctifie jusqu'à l'âge parfait où Jésus-Christ les veut faire arriver, c'est-à-dire jusqu'à la mort.

Souffrez donc que je vous exhorte avec l'Apôtre de ne pas recevoir en vain la grâce de Jésus-Christ, parce qu'il se lassera peut-être de frapper inutilement à la porte de notre cœur, et se retirera. Eh! que deviendrons-nous alors, grand Dieu! la chute ne nous est-elle pas inévitable? Autant que Dieu est magnifique et libéral à donner, autant est-il exact et rigoureux à en exiger le profit en créancier avare, comme dit un Père: *avarus exactor*. Je sais qu'il n'exige pas de tous la même usure; il nous apprend lui-même qu'il y a des terres qui, selon leurs divers degrés de bonté et de fertilité, produisent les unes le trentième, les autres le soixantième, et les meilleures enfin rapportent jusqu'au centième, ce qui veut dire qu'entre les cœurs animés de la charité, il y en a de plus ardents les uns que les autres; entre ceux qui aiment la vérité les uns s'y attachent avec plus de pureté d'intention que les autres; entre ceux qui rendent service au prochain, les uns s'y portent avec plus d'affection que les autres. Mais, comme nous ignorons les desseins particuliers de Dieu sur nous, nous devons toujours tendre à la plus grande abondance, parce qu'elle est plus éloignée de la stérilité; il nous faut toujours aspirer à la perfection de notre état, car c'est un précepte et non pas un conseil de tendre toujours à l'accroissement de la charité; c'est cette faim et cette soif de la justice que Jésus-Christ met entre les principales béatitudes.

Mais je vous dois faire remarquer qu'il ne faut pas juger de l'abondance du fruit que nous devons porter par la multiplication des œuvres extérieures ou des oraisons vocales qu'on récitera; il y a des esprits actifs et inquiets qui sont d'une stérilité pitoyable; il ne suffit pas que le fruit soit en quantité, il faut qu'il soit bon; appellerez-vous moisson une multitude de méchantes herbes? La vie de la divine Marie, quoique partagée entre l'action et la contemplation qui se trouvaient éminemment réunies en elle, était toutefois plus contemplative qu'active, et cependant quel progrès? Vous l'avez vu; c'était une terre qui portait de l'or et des diamants, par conséquent incomparablement plus précieuse que celle qui ne produit que du grain.

Ne nous contentons donc pas de fructifier en toute sorte de bonnes œuvres: *In omni opere bono fructificantes* (*Coloss.*, I), mais qu'elles ne soient entreprises que par le mouvement du Saint-Esprit et dans son ordre; n'endurcissons plus nos cœurs à ses inspirations et ses sollicitations pressantes, ainsi que nous n'avons que trop fait par le passé, et craignons selon la menace que nous en fait le même apôtre, le sort de cette terre, qui, ne produisant que des ronces et des épines, est en aversion à son maître, lequel à la fin la maudit et y met le feu. Voilà ce qu'ont lieu de redouter ceux qui, recevant si souvent les sacrements et les instructions de l'Eglise, ne produisent que des fruits de mort, le luxe, la vanité, l'ambition, l'avarice, l'inutilité, la médisance, la dureté envers les pauvres. Prévenez ce malheur par la conversion sincère de votre cœur, et humiliez-vous sous la puissante main de Dieu pour attirer sa miséricorde, car il ne donne sa grâce qu'aux humbles; et cette pluie céleste, qui ne peut demeurer sur le penchant des collines, comme dit saint Augustin, coule dans le fond des vallées pour les fertiliser. C'est là le second fondement de la gloire suréminente de Marie, ainsi que vous l'allez voir en ce second point.

SECOND POINT.

C'est une loi éternelle et immuable, un ordre invariable, que quiconque s'élève sera abaissé, et que quiconque s'humilie sera relevé. Autant que Dieu s'applique à abaisser, à confondre et à foudroyer les superbes qui s'oublient de ce qu'ils sont et présument de leurs propres forces, autant se plaît-il à élever, à couronner et glorifier

les humbles qui sont petits à leurs propres yeux. Non-seulement il a fait descendre du trône les orgueilleux, ainsi que dit la divine Marie dans son admirable cantique, mais il les a dégradés de la dignité d'homme et les a réduits à l'état et à la condition des bêtes. Vous avez fait le fier et l'insolent, dit-il à l'un d'entre eux, eh bien, je vous traiterai comme un cheval fougueux, je vous mettrai un mors à la bouche et un cercle aux narines: au contraire, il a tiré les humbles de la poussière et du fumier où ils trouvaient leur repos et leur sûreté, pour les faire asseoir sur le trône et les élever au comble de la gloire : *Et exaltavit humiles.* (*Luc.*, I.) Vous jugerez par là de l'excès de celle de Marie, et vous conclurez qu'il n'y avait qu'un abîme de gloire qui pût répondre à un abîme d'humilité.

C'est cette vertu qui lui cachait tous les trésors de grâce que Dieu avait renfermés en elle; qui la tenait dans une disposition continuelle d'abaissement en sa présence, toujours plongée dans son néant; qui la rendait si vile à ses propres yeux, que, si nous en croyons l'abbé Rupert, bien loin d'aspirer à la qualité d'épouse du Saint-Esprit, elle s'estimait indigne d'avoir un homme pour époux. Enfin, c'est cette vertu charmante qui la préparait si dignement à la maternité du Verbe, et qui, comme un parfum précieux et un nard d'excellente odeur, a eu la force de s'élever jusqu'au ciel et d'attirer le Fils de Dieu du sein de son Père, où il reposait, jusque dans son chaste sein. C'est la pensée du grand saint Bernard; car, dit ailleurs le même Père, si elle a plu par sa virginité, c'est par son humilité, la virginité de son âme, qu'elle a mérité de concevoir : *Et si ex virginitate placuit, tamen ex humilitate concepit.*

Admirons comment elle éclate dans toutes les circonstances du mystère de l'Incarnation. L'ange la salue pleine de grâces; il lui dit que le Seigneur est avec elle, qu'elle est bénie entre toutes les femmes. La modestie de Marie ne peut entendre de telles louanges sans se troubler et s'émouvoir : *Turbata est in sermone.* Les paroles de mépris troublent les orgueilleux, tels que nous, qui aiment à se dissimuler leurs défauts, et qui sont pleins de leurs prétendus mérites. Les vrais humbles, au contraire, ne peuvent ouïr sans trouble ou sans confusion ce qui tend à les relever. Marie, qui ne s'était, jusque-là, occupée que de son néant, et dont l'humilité était si simple qu'elle n'avait pas eu même d'orgueil à combattre, fut donc troublée par un discours qui lui donnait lieu de se regarder comme quelque chose; l'idée de grandeur que les paroles de saint Gabriel présentèrent à son esprit lui parut si extraordinaire, qu'elle lui causa une extrême surprise. L'ambassadeur céleste continue et lui parle avec magnificence du glorieux règne de ce Fils qu'elle devait donner au monde. Notre humble Vierge fut toujours elle-même; ses yeux ni son cœur ne s'élevèrent pas; son âme ne fut pas ébranlée et ne sortit pas de sa situation, c'est-à-dire du centre de son néant. Il y a alors une sainte contestation entre le Créateur et sa créature; le Père éternel veut élever Marie, elle veut s'abaisser; il veut la placer sur le trône, elle ne veut pas lever sa bouche de la poussière. L'humilité néanmoins l'empêche de s'obstiner et de résister dès que la volonté de Dieu lui est connue. Voici, dit-elle la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole : *Ecce ancilla Domini.* (*Luc.*, II.)

Que cette parole est humble! qu'elle est soumise! qu'elle porte bien le caractère d'une âme pénétrée de son néant, de sa dépendance et de sa servitude! Ce fut dans ce moment fortuné pour nous qu'elle conçut dans ses chastes entrailles par la vue de son néant, celui que le Père éternel conçoit dans l'éternité par la vue de ses grandeurs et de ses perfections infinies.

Vous vous attendez sans doute que la première action que va faire celle qui porte en son sein le maître du ciel et de la terre, sera quelque miracle d'éclat, tel que la résurrection d'un mort; mais que les pensées de l'homme sont vaines! C'est une action d'humilité. Elle court, ou plutôt elle vole dans l'instant même chez sa cousine Elisabeth, pour la visiter et lui rendre ses services, quoique si élevée au-dessus d'elle par toutes sortes d'endroits, n'imitant pas la superbe Agar, qui, dès qu'elle eut conçu d'Abraham, témoigna du mépris pour Sara sa maîtresse. Marie tient une conduite tout opposée à l'égard de son inférieure. Il semble que le Verbe incarné dans ses entrailles fasse comme une refusion de son humilité dans l'âme de sa sainte mère, je veux dire qu'il y fait une vive impression de son esprit d'anéantissement.

Dès qu'elle entre dans la maison de Zacharie, Elisabeth, toute transportée de joie et ravie hors d'elle-même, s'écrie : Hé, d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur daigne me visiter! Elle lui apprend l'effet miraculeux qu'elle vient de sentir au dedans d'elle-même à son abord, puis se répand en louanges, dont il semble qu'elle ne peut se rassasier. Oh! quel supplice et quel martyre pour cette humble Vierge! Oh! qu'elle est fidèle à se dépouiller de toute la gloire qui lui est due le plus légitimement! Ne pouvant rejeter les louanges de sa sainte parente comme fausses, elle les rejette comme étrangères, protestant que la gloire en appartient uniquement au Très-Haut : *Mon âme*, s'écrie-t-elle, *glorifie le Seigneur et mon esprit se réjouit en mon Dieu de ce qu'il a regardé la bassesse de sa servante.*

Vous avez admiré combien son humilité était simple, admirez présentement combien elle est ingénieuse. Au lieu de considérer que Dieu proportionne d'ordinaire les qualités éminentes de ceux qu'il destine à lui servir d'instrument aux grands effets qu'il veut produire par leur moyen, elle n'est occupée que de l'anéantissement d'un Dieu

qui, voulant se revêtir d'une chair mortelle, pour nous donner des leçons d'humilité, a choisi la dernière des créatures. Tout son mérite, selon le jugement de son humilité, est son extrême bassesse, une disproportion infinie avec les merveilles que Dieu opère en elle. Il ne s'incarne en ses flancs que pour descendre aussi bas qu'il le pouvait. O humilité enlevante !

On admire, et sans doute avec justice, une Esther, qui, se voyant reine d'un grand empire, souveraine de cent dix-sept provinces, n'a que du mépris pour toute sa grandeur, prend Dieu lui-même à témoin qu'elle a en abomination la marque superbe de sa gloire, qu'elle la déteste comme un linge souillé qui fait horreur ; elle n'a que du degoût pour les délices d'une cour voluptueuse ; elle demeure immobile au milieu de tant d'attraits, ou plutôt elle est dans la gêne et dans un état violent ; Dieu seul est l'objet de tous les mouvements de son cœur. Que de fermeté d'esprit ! que de grandeur d'âme ! Une telle disposition mérite sans doute de grands éloges ; mais je suis tout autrement charmé de celle d'une âme qui est toujours pauvre d'esprit au milieu des richesses et des délices spirituelles dont Dieu l'a comblée, lui rapportant la gloire de tout, ne s'attribuant que le néant. Telle est la situation du cœur de Marie dans le plus haut degré d'élévation ; car, qu'est-ce en comparaison que d'être reine de l'Orient et même de toute la terre ? Le premier ange n'avait pas la moitié de ces avantages, et toutefois il s'oublia, se méconnut et se perdit. Loin de s'arrêter à elle-même par ces retours dangereux, qui, comme un souffle empesté, infectent et corrompent l'âme, elle s'élève à son Dieu, et se perd heureusement en lui, lui seul lui paraît grand, saint, rempli de bonté.

Que pourrai-je ajouter à ce que je viens de dire, pour rehausser son humilité ? Issue d'une longue suite d'aïeux, rois et juges du peuple d'Israël, réduite à une condition obscure et méprisante, à être la femme d'un vil artisan, s'affligea-t-elle jamais de se voir déchue de ce haut rang ? Son abaissement, au contraire, ne fit-il pas sa gloire et sa joie ? Porta-t-elle impatiemment le rebut des habitants de Bethléem, qui la força d'emprunter une crèche des bêtes pour y coucher le Maître du monde ? Eut-elle ensuite de la répugnance à subir la loi de la purification, quoique son enfantement miraculeux eût rehaussé sa pureté, comme la fleur qui ouvre sa tige ne la rend que plus belle, et rougit-elle de paraître comme une femme du commun ? Quelle marque de distinction voyons-nous qu'elle se soit attribuée ? Se prévalut-elle jamais de sa dignité de mère ? Peut-on plus de fidélité à prendre part aux humiliations et aux persécutions de son Fils, à demeurer ferme et constante avec lui dans ses tentations, le suivre dans son exil, sa vie laborieuse, son supplice ignominieux ? Et peut-on moins d'empressement à prendre part à ses actions publiques et éclatantes, à ses miracles qui lui attiraient une foule de peuples de tous côtés ? Entra-t-elle jamais dans les vues basses de ses parents, selon la chair, qui le poussaient à se manifester au monde, afin de se faire honneur de ses œuvres merveilleuses et de s'en attirer de la considération ? Si elle l'accompagne dans le cours de ses prédications, ce n'est que pour le servir dans ses besoins corporels ; vous ne voyez pas qu'elle monte avec lui sur le Thabor, mais bien sur le Calvaire ; elle se tient proche de la croix pendant ce triste et lamentable spectacle, et se rassasie aussi bien que lui d'opprobres. Quels miracles ne pouvait pas opérer la mère de celui qui commande aux vents et aux flots, à qui toute la nature obéit ? Elle s'est contentée d'en solliciter un seul de sa bonté, en faveur de ceux qui l'avaient conviée à leurs noces ; avec quelle paix, quelle douceur, quelle tranquillité, quelle égalité d'âme souffrit-elle qu'il l'humiliât lui-même, qu'il parût en plusieurs rencontres la rebuter et la méconnaître ? Enfin, en quel rabaissement se passe tout le reste de sa vie, qui est toute dans le silence, la retraite et l'obscurité. Saint Bernard nous fait remarquer que l'historien sacré, faisant le dénombrement du collége apostolique, des disciples et des saintes femmes, qui s'enfermèrent tous ensemble pour attendre la descente du Saint-Esprit, met Marie la dernière : Si Marie était de la compagnie, dit ce saint docteur, pourquoi ne la pas nommer la première, puisqu'elle était la plus honorable de la troupe, tant par la prérogative de sa maternité, que par sa sainteté personnelle ? *Pierre, André, Jacques et Jean persévéraient dans la prière avec les femmes et Marie, mère de Jésus*, ne paraît-il pas qu'elle n'est mise au dernier rang que parce qu'elle se rabaissait au-dessous de toutes ? Paraît-il que, dans la suite de sa vie, elle ait pris part au gouvernement et à la conduite extérieure de l'Eglise, et se soit voulu excepter de la règle qui interdit aux femmes d'y enseigner et y prendre autorité ?

C'est ainsi que Marie a accompli toute justice, c'est-à-dire, toute humilité, et que, par un effet de la justice divine, et en exécution de la parole de Jésus-Christ, la dernière est devenue la première. Oui, c'est avec raison que celle qui s'était assise à la dernière place ici-bas, est assise à la première au festin du ciel ; c'est avec raison que celle qui se comportait comme la servante de tous, en a été établie souveraine ; enfin, c'est avec justice que Dieu a élevé au-dessus de tous les chœurs des anges celle qui, par une modestie qu'on ne peut exprimer, se ravalait au-dessous des veuves et des pénitentes, même au-dessous de cette pécheresse insigne dont son Fils avait chassé sept démons.

Voulez-vous de même devenir grand dans le ciel ? Avez-vous la sainte ambition d'y occuper un rang distingué et éminent ? Etudiez-vous à l'humilité, recherchez ce qu'il y a de plus bas, creusez bien avant en

terre pour y poser le fondement de votre sainteté ; car, plus il sera profond, plus l'édifice aura de hauteur. Sans cette vertu, vous ne bâtirez que des ruines ; toutes les autres ne serviront qu'à vous causer de l'enflure et de la vanité, au lieu qu'à leur défaut le manteau de l'humilité pourra couvrir votre nudité, comme dit saint Grégoire, et vous rendre agréables à Dieu et à Marie : *Virtutibus nudus melius ipsa humilitate vestitur.*

Mais la plupart des hommes ne veulent que des vertus éclatantes, c'est-à-dire, des vertus païennes ; aussi, leur cœur qui les séduit, ne se propose secrètement autre récompense que celle qui était l'idole des païens et des pharisiens, la gloire de ce monde, l'estime des hommes : *Mercedem vani vanam* (S. Aug.), un honneur passager est la vaine récompense des hommes vains ; attendons un moment, la récompense éternelle ne peut ni manquer, ni tarder ; quelle honte d'aimer mieux être loués par la bouche du mensonge que par celle de la vérité ? Ne faut-il pas avoir une faim bien étrange et bien déréglée pour sortir de la salle du festin où Jésus-Christ va servir lui-même les viandes les plus exquises, afin d'avoir la satisfaction, sale et honteuse, de manger le reste des pourceaux ? Hélas ! avec quel droit prétendons-nous d'être récompensés du peu de bien que nous faisons ? Nous le dégageons de l'obligation de nous glorifier, ainsi qu'il l'a promis à tous les humbles, et qu'il l'a fait aujourd'hui à l'égard de sa sainte Mère, la plus humble des créatures. Il nous reste encore un autre fondement de sa gloire suréminente, ce sont ses souffrances que j'exposerai en peu de mots.

TROISIÈME POINT.

Comme les fausses joies de la terre dont les âmes sensuelles s'enivrent en ce monde, sont la source funeste et la mesure de leurs supplices éternels, selon cet arrêt foudroyant qu'un ange prononce de la part de Dieu à Babylone : Multipliez ses tourments et ses douleurs, à proportion qu'elle s'est élevée dans son orgueil et qu'elle s'est plongée dans les délices : *Quantum fuit in deliciis tantum date illi tormentum* (*Apoc.*, XXI), les consolations et les joies inondent l'âme à proportion des douleurs et des angoisses dont elle a été accablée, selon cet oracle du Roi-Prophète, qu'il confirme par sa propre expérience : *Secundum multitudinem dolorum meorum consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.* (*Psal.* XCIII.) Les joies se répandent même avec une toute autre abondance et une autre profusion sur ceux qui ont porté leur croix ici-bas, que les maux et les tourments sur ceux qui ont refusé de s'en charger et n'ont couru qu'après les plaisirs, parce que Dieu de sa nature est plus porté à combler de biens ses créatures, qu'à les punir, ne le faisant qu'à regret lorsqu'il y est forcé par nos excès.

C'est pourquoi le grand Apôtre ne fonde la gloire incompréhensible de Jésus-Christ, que sur l'abîme de ses humiliations et l'excès de ses souffrances : Ayant, dit-il, la forme de Dieu, il a pris celle de serviteur, il s'est rabaissé jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix, c'est pour cela que Dieu l'a élevé au-dessus de toutes choses, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au seul nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, dans la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse qu'il est assis à la droite de son Père. Il faut dire de même à proportion de Marie ; il n'y a qu'une gloire presque infinie qui puisse répondre à des souffrances presque infinies. J'en tire la preuve de trois endroits : de l'amour tout singulier de Dieu pour elle, de son ardent amour pour son Dieu, et de l'excès des souffrances de Jésus-Christ son Fils.

L'amour de Dieu envers ceux qu'il chérit le plus tendrement produit en ce monde-ci et en l'autre deux effets bien différents : dans le ciel il produit une joie ineffable, un poids de gloire immense ; mais sur la terre il ne produit qu'une multitude de souffrances, de croix, de tribulations proportionnées à cet amour et à la part de sa gloire qu'il leur a destinée de toute éternité. Or jugez, par ce principe incontestable, s'il a épargné les croix et les souffrances à Marie, qu'il a aimée préférablement à toutes les créatures et à qui il destinait un rang si éminent dans son royaume. Ce serait donc bien nous abuser que de nous figurer la vie de la sainte Vierge comme une vie douce, tranquille, peu traversée, pleine de consolations et de caresses divines. Quelle douceur et quel repos, grand Dieu ! Dites plutôt que ç'a été une vie de martyre et de souffrances continuelles, à laquelle celle des saints, qui paraissent avoir le plus souffert et été le plus exercés, n'est pas comparable ; de sorte que lorsque nous l'appelons dans les prières publiques de l'Eglise, Reine des martyrs, cela ne marque pas seulement son excellence et sa prééminence au-dessus d'eux, mais aussi qu'elle est la première dans leur ordre et qu'elle les a tous surpassés par ses souffrances, d'autant plus grandes qu'elles n'ont paru qu'à celui qui en était l'auteur et qu'il n'y a que lui qui en connaisse exactement la mesure.

Il n'y a que lui de même qui sut ce que l'amour de la gloire de son saint nom outragé en tant de manières par l'impiété des hommes fit souffrir au cœur de cette incomparable Vierge, dont la charité surpassait celle des plus ardents séraphins. C'est un martyre qui n'est connu et éprouvé que par les âmes saintes ; celui qu'on souffre par le fer n'est pas si cruel. Demandez-en la nature à David ; il vous dira que son zèle le faisait dessécher, qu'il tombait en défaillance à la vue de ce nombre prodigieux de prévaricateurs de la loi divine. Le saint prophète Elie, pénétré du même sentiment, conjure Dieu instamment de le retirer de cette vie pour n'être plus forcé de voir les excès et les idolâtries de son peuple. Saint Paul ressentait la plus vive douleur, et que

rien n'était capable d'adoucir, à cause de leur obstination et la dureté de leur cœur incirconcis; les scandales qu'il est impossible qui n'arrivent le brûlaient : *Quis scandalizatur, et ego non uror*. (II *Cor*. XII.)

Concevez par là quelque chose du tourment de l'âme de la divine Marie, affamée de la justice et dévorée du zèle de la maison de Dieu. Oh! dans quel abîme inexplicable de tristesse était-elle plongée avant l'Incarnation, de le voir méconnu, méprisé, blasphémé partout! Quels pouvaient être les mouvements de son cœur lorsqu'elle considérait la face du monde défigurée par une infinité de crimes, ce déluge d'abominations qui l'avait changé en un enfer, le démon conduisant toutes les nations avec un frein d'erreur et s'en faisant adorer sous mille figures horribles et bizarres; la Judée, qui avait été privilégiée entre tous les peuples et comblée de tant de faveurs, toujours rebelle, toujours ingrate, toujours, à la réserve d'un petit nombre qui adorait Dieu en esprit et en vérité, infidèle, ne le servant que par pure crainte des châtiments et par le motif des récompenses temporelles?

La venue de Jésus au monde ne fit pas cesser cette espèce de martyre; elle le partagea avec lui : car c'est de lui qu'il avait été prédit qu'il serait consumé par le zèle de la maison du Seigneur et que les outrages de ceux qui insultaient à sa majesté sainte retomberaient sur lui. Il a été plus long que celui de son adorable Fils, dont la vie voyagère ne fut que de trente-quatre ans. Il est vrai qu'elle eut la consolation de voir son Evangile se prêcher et se faire recevoir par un grand nombre de ceux qui y devaient avoir le plus d'opposition; mais elle en voyait encore un plus grand qui le combattaient et faisaient tous leurs efforts pour le détruire : l'idolâtrie était encore sur le trône lorsqu'elle mourut et Satan occupait encore la plus grande partie de la terre.

Venons au plus grand sujet de tristesse et de douleur qu'elle y ait pu avoir; vous voyez bien que je veux parler de la mort cruelle et honteuse de son Jésus. Elle avait bien conjecturé, par la manière si pauvre dont il était né et par la circoncision qu'il avait voulu subir, qu'il était destiné à être l'Agneau de Dieu et lui réconcilier les hommes par l'effusion de son sang; mais depuis que le saint vieillard Siméon lui eut prédit qu'il serait en butte à la contradiction et que son cœur maternel serait percé par le glaive de la douleur, il en fut dès lors même pénétré et ne fit plus que traîner une vie mourante; elle porta toujours ce trait dans son sein, et il s'y enfonçait plus avant à chaque rencontre nouvelle qui lui donnait lieu de craindre pour la vie du cher fruit de ses entrailles.

Quelle alarme pour ce cœur passionné lorsqu'il fallut se lever à la hâte au milieu de la nuit pour l'emmener en Egypte et passer comme au travers des satellites d'Hérode, afin de le dérober à sa cruauté! Quel renouvellement de crainte lorsqu'au retour de ce pays infidèle, elle apprit qu'Archélaüs lui avait succédé et régnait après lui en Judée! Quelle frayeur mortelle lorsqu'elle le perdit au temple à l'âge de douze ans! lorsqu'à celui de trente et un, ses propres citoyens de Nazareth, qui devaient être les premiers à le reconnaître pour le Messie, animés d'une fureur diabolique, le conduisirent sur le sommet de la montagne sur laquelle leur ville était située pour le précipiter! lorsque les Juifs, en reconnaissance de tant de bienfaits, de courses, d'actions miraculeuses, l'accablaient d'injures, de calomnies, le traitaient de Samaritain, d'homme de bonne chère, de démoniaque et prenaient des pierres pour le lapider! Mais si vous voulez voir la douleur agir dans toute sa force, sa violence, son étendue, montez sur le Calvaire et contemplez si jamais affliction a égalé la sienne! Ah! pour en comprendre l'excès il faudrait pouvoir comprendre celui des peines de son Fils et son amour plus que maternel pour lui! Voilà à peu près la mesure des souffrances de Marie.

Quoiqu'il y ait eu plusieurs martyrs dont le genre de supplice ait été en apparence et plus long et plus cruel, il y a néanmoins beaucoup de vraisemblance que Jésus-Christ a souffert plus que tous les martyrs ensemble. La raison est que l'âme ne souffre qu'autant qu'elle s'applique à la douleur; or, dans les hommes ordinaires, cette application ne dépend pas d'eux; une application affaiblit l'autre, parce que nous ne sommes pas capables, dans l'état présent, de deux applications violentes. Il n'en était pas ainsi de l'Homme-Dieu; son application n'était nullement forcée, les clous auraient en vain percé ses pieds et ses mains s'il eût voulu; mais aussi il pouvait souffrir autant qu'il voulait : sa volonté était la règle de ses douleurs, et comme cette volonté ne respirait que la satisfaction de l'injure faite à la majesté de Dieu, qu'elle brûlait de ce désir, il y a toutes les apparences imaginables qu'ayant eu les plus grands sujets de souffrir qui furent jamais, puisqu'il était le pécheur universel, il a voulu souffrir à proportion de ces motifs, du nombre et de l'énormité de nos crimes.

Mais si les douleurs corporelles sont incompréhensibles, qui comprendra les intérieures? Ah! nous ne faisons que bégayer en parlant de ces choses! La majesté d'un Dieu violée par des vers de terre occupait alors son âme; il ressentait tout le poids de la justice de son Père, changé pour lui en un Dieu cruel. Comme Job, sa figure s'en plaint amoureusement, et, comme si ce Dieu des vengeances eût voulu suppléer à l'impuissance des bourreaux qui ne pouvaient porter leurs mains cruelles que sur le corps de cette victime, il appesantit la sienne sur son âme sainte pour la faire souffrir d'une manière extraordinaire et surnaturelle, *mirabiliter me crucias*.

Concevez par là quelque chose des souffrances intérieures de Marie; car elle était, selon les saints docteurs, comme un miroir

très-pur et comme une cire molle où Jésus agonisant était imprimé, *cogita matrem* (S. Ambr.); songez ce que c'est qu'une mère et une telle mère. Ah ! si celle du jeune Tobie versait des larmes sans fin pour sa trop longue absence : *irremediabilibus lacrymis* (*Tob.*, X); si le prophète donne encore du sentiment à Rachel après sa mort, et dit qu'elle ne veut recevoir aucune consolation, parce qu'on a emmené ses enfants en captivité, *noluit consolari, quia non sunt* (*Jer.*, XXXI; *Matth.*, II); si Jacob, à la vue de la robe ensanglantée de son fils qu'il croyait mort, déchira ses vêtements, se couvrit d'un cilice et protesta qu'il pleurerait toujours jusqu'à ce qu'il descendît avec lui dans le tombeau, quel a été le deuil et la douleur de Marie, en qui la tendresse naturelle était rehaussée par une grâce d'un ordre tout singulier ! quels furent les mouvements de son cœur et le déchirement de ses entrailles lorsqu'elle vit cette cohorte infernale acharnée sur lui, s'épuiser à force de décharger sur son corps délicat une grêle de coups de verges et y tracer comme des sillons, lui mettre sur la tête une couronne d'épines et l'enfoncer avec une canne, lui arracher ses habits sanglants pour l'attacher à la croix avec d'horribles clous ! Ah ! que devîntes-vous en voyant le plus beau d'entre les enfants des hommes, pâle, livide, sanglant, défiguré comme un lépreux, dévoré par une soif ardente et abreuvé de fiel, ses yeux éteints, son visage couvert de sang et de crachats, pas un endroit de sain en tout son corps, en entendant les injures, les railleries cruelles, les blasphèmes et les insultes faites à sa qualité de Fils de Dieu et de roi ? quelles étaient les convulsions et le renversement de vos entrailles ? Ah ! vous êtes en cet état, Vierge sainte, la plus parfaite image de Jésus-Christ souffrant, vous recevez le contre-coup de toutes ses plaies, vous êtes une femme de douleur, comme il est un homme de douleur, les mêmes clous qui l'attachent à la croix et les épines qui percent son chef sacré, pénètrent votre âme d'une manière infiniment sensible, vous recevez maintenant au centuple, Mère de mon Dieu, la douleur que vous n'aviez point ressentie en le mettant au monde, vos entrailles alors n'avaient pas été déchirées, elles le sont présentement violemment : *conturbatus est venter meus ;* et comme Dieu le Père, s'il eût été susceptible de douleur, eût voulu compatir à son Fils souffrant en croix, mais en étant incapable, il a substitué Marie et l'a choisie en sa place pour lui imprimer les douleurs qu'il eût ressenties lui-même. Ainsi les douleurs du Père et de la Mère se trouvent réunies en ce cœur virginal et en font comme une mer d'absinthe, comme un enfer de peines amoureuses.

Ne vous imaginez pas toutefois que la fin de la vie de Jésus soit celle des douleurs de la Mère, elle a été le commencement d'une autre espèce de martyre : elle était destinée, après l'Ascension du Sauveur, à porter un état violent qui rendit hommage à celui qu'il avait porté sur la terre où il s'était vu comme séparé de son Père durant trente-quatre ans.

Ainsi, depuis que l'Epoux fut enlevé, elle ne mena plus que la vie d'une veuve désolée ; elle ne fit plus que languir, que soupirer pour se voir réunie à lui. De sorte qu'elle a pu dire avec plus de justice que David son père : Ma vie s'est consumée dans la douleur et mes années dans les gémissements.

Voilà par quels degrés Marie est parvenue au comble de la gloire, n'espérons pas y parvenir autrement. S'il a fallu que Marie la plus innocente des créatures, et Jésus son Fils le Saint des saints, souffrissent et marchassent par des voies si dures pour entrer dans leur gloire, par quel droit, par quel privilége des pécheurs, tels que nous sommes, prétendront-ils en être dispensés et se faire un chemin semé de fleurs?

Plus de salut que par la croix ; l'homme innocent allait à Dieu par une voie de repos, de plaisir, de grandeur; depuis sa prévarication, il n'en a plus d'autre que le travail, la pénitence, les souffrances, *per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei.* (*Act*, XIV.) C'est un oracle prononcé par le Saint-Esprit, et une loi que nous ne ferons pas révoquer, puisqu'elle est fondée sur l'ordre immuable ; l'amour de Jésus-Christ pour nous se mesure par la part qu'il nous fait de sa croix : *Ego*, dit-il, *quos amo, arguo et castigo* (*Apoc.*, II); l'amour qui ne se trouve que dans les délices et les consolations même spirituelles, n'est ni fort, ni solide ; ce n'est pas une charité mâle, ce n'est pas l'amour d'un homme, mais d'un enfant ; les grâces consolantes sont réservées pour l'autre vie, ou ne sont que pour certaines âmes faibles qui ont besoin d'être nourries de ce lait; mais pour les âmes fortes et généreuses à qui il destine une portion plus abondante dans son héritage, il les nourrit de myrrhe, il les enivre d'absinthe, je veux dire qu'il ne leur donne d'ordinaire en cette vie que des grâces qui produisent un surcroît d'afflictions.

Ah ! chrétiens, lâches et ennemis de la croix ! je lis dans vos yeux que vous ne vous souciez guère de pareilles grâces ; vous aspireriez bien plutôt à celle de ne rien souffrir. Quelle grâce, grand Dieu, qui serait le plus grand effet de la colère du ciel sur vous ! C'est ainsi que la justice divine laisse engraisser les réprouvés comme des victimes destinées aux flammes ; un maître se met peu en peine des mœurs de ses esclaves, mais un père zélé pour la bonne éducation de ses enfants, a soin de les former au bien, et de les redresser par les châtiments pour les rendre dignes de lui ; d'où saint Paul conclut que ceux qui ne sont pas châtiés sont des bâtards qui n'ont rien à espérer dans l'héritage, *ergo adulteri, et non filii* (*Hebr.*, XIII.) Où est notre foi d'aimer mieux être un jour retranchés comme des sarments inutiles, que d'être exercés par les afflic-

tions; nous craignons le ciseau, nous repoussons la main du céleste vigneron lorsqu'il nous veut tailler, et nous n'appréhendons pas de tomber entre celles du démon, et d'être les compagnons de son supplice; nous avons beau nous faire des règles et des maximes à notre fantaisie, Dieu ne changera pas les siennes qui sont la justice et l'équité même; l'homme ne recueillera que ce qu'il aura semé; celui qui sème dans la chair, recueillera dans la chair la corruption et la mort, et celui qui sème dans l'esprit, recueillera de l'esprit la vie éternelle. Le temps est pour semer, l'éternité pour recueillir. Si nous espérons une récompense céleste et éternelle, agissons pour le ciel et pour l'éternité; quel désespoir pour les pécheurs à la mort: *Ils ont semé du vent*, dit un prophète, *ils moissonneront des tempêtes et des tourbillons!* Quels transports d'allégresse, au contraire, pour les justes? Ils ont semé dans les larmes, ils recueilleront dans la joie; ils ont semé en bénédictions, ils recueilleront des bénédictions: quelques moments de travail et de souffrances auront opéré le poids d'une gloire immortelle, et à proportion qu'on aura souffert avec Jésus-Christ, on sera élevé et glorifié dans le ciel; les pécheurs ne sont-ils donc pas bien insensés et bien ennemis de leur bonheur, de répandre avec joie la semence qui ne doit produire que des fruits de mort? Et n'est-ce pas aussi une folie et un aveuglement étrange à ceux qui sont à Dieu, d'épargner la semence qui leur doit produire une infinité de biens, et de craindre de souffrir quelques douleurs passagères, quoiqu'elles doivent être bientôt suivies de récompenses éternelles.

Préservez, Seigneur, les uns et les autres d'un tel déréglement d'esprit? Mais, quelque peu persuadés que nous soyons du peu de proportion qu'ont tous les maux de la vie présente avec la gloire que vous nous avez méritée par votre sang, nous ne pourrons nous résoudre à vous faire même ces légers sacrifices que vous demandez de nous, si par un effet plus particulier de votre miséricorde envers nous, vous ne remuez nos cœurs efficacement, si vous ne répandez des amertumes salutaires sur tous les objets sensibles, et ne faites briller aux yeux de notre cœur ces couronnes qui ne flétrissent point, et la beauté de la justice qui n'est autre que vous-même, qui seul pouvez nous rassasier pleinement; c'est ce que je vous souhaite.

SERMON LX.

Quelle est la nature du culte dont nous devons honorer la Sainte Vierge.

Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo. (*Prov.*, XXXI.)

Elle a été revêtue de force et de beauté, et elle rira au dernier jour.

Quoi de plus charmant et de plus ravissant que la beauté incomparable de Marie qui a eu la force d'attirer le Verbe éternel du plus haut des cieux, pour s'incarner dans son chaste sein. Comme elle est tout intérieure et spirituelle, elle ne s'altère et ne dépérit pas par la succession du temps, ainsi qu'il arrive à la beauté qui est un présent de la nature que la suite des années flétrit, et que la mort détruit entièrement. La beauté dont brille l'âme de Marie n'est pas différente de la charité, dont il est dit qu'elle ne finira jamais: *Charitas nunquam excidit* (I *Cor.*, XIII); sa charité a trouvé sa consommation par la mort, et par conséquent sa beauté reçoit sa dernière perfection. Je vous invite aujourd'hui à lui rendre vos hommages et vous joindre avec les esprits célestes qui en sont enchantés; mais de peur qu'il ne vous arrive la même chose qu'à saint Jean qui se jeta aux pieds d'un ange pour l'adorer, ce qui obligea cet ambassadeur céleste de lui dire, Gardez-vous bien de le faire, je suis serviteur de Dieu comme vous, adorez Dieu; de peur, dis-je, qu'éblouis par l'éclat extraordinaire de la sainteté qui reluit dans Marie, vous ne fussiez tentés d'excéder et de lui attribuer ce qui n'est dû qu'à Dieu et qui est incommunicable à la créature quelque parfaite qu'elle puisse être, je vais, en vous marquant le culte qu'il lui est dû, vous faire connaître les bornes qu'il doit avoir. Voyons donc qu'elle est la nature du culte dont nous devons honorer Marie, ce sera mon premier point: l'imitation de ses vertus est le principal qu'elle attend de nous, c'est ce que nous verrons dans le second; mais pour le faire avec fruit, implorons le secours du Saint-Esprit par l'intercession de son Epouse, en lui disant: *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Toutes les vertus ont deux extrémités vicieuses qui leur sont opposées, elles changent de nature dès qu'elles ne demeurent plus dans leurs justes bornes et qu'il y a de l'excès ou du défaut; ainsi l'espérance tient le milieu entre le désespoir et la présomption; la force entre la témérité et la lâcheté; la libéralité entre l'avarice et la prodigalité. Il en est de même de la vertu de religion, elle est directement opposée à l'irréligion, mais elle peut aussi dégénérer en superstition qui est un culte vicieux et déréglé, fondé non sur la règle de la foi, de la tradition et de l'autorité de l'Eglise, mais sur le caprice et la fantaisie, sur l'ignorance populaire ou sur des coutumes abusives; on tombe dans ce vice, dit l'ange de l'école, ou en transférant à la créature l'honneur qui n'est dû qu'au Créateur, ou en rendant à Dieu un culte qu'il n'approuve point, tel qu'est aujourd'hui celui des Juifs.

L'Eglise a lieu de se plaindre de l'injure et du deshonneur qu'on a faits à son divin époux en cette double manière à l'égard du culte de la très-sainte Vierge sa mère; les hommes orgueilleux ont, par une aveugle attache à leur propre sens, heurté contre ces deux écueils, je veux dire l'excès dans l'hon-

neur qu'ils lui ont rendu, ou l'impiété qui leur a fait abolir le culte le plus légitime qui lui est dû. Il s'est trouvé dans les premiers siècles de l'Eglise des hérétiques, appelés collyridiens qui, semblables à ces Juifs idolâtres, dont se plaint le prophète Jérémie, lesquels offraient des sacrifices à la reine du ciel ; c'est ainsi qu'ils appelaient la lune, adoraient effectivement Marie, éblouis par l'éclat extraordinaire de ses vertus, et lui rendaient le culte suprême, la regardant et l'honorant comme une déesse. Le dernier siècle a produit des hérétiques qui ont donné dans l'extrémité opposée, et qui plus impies que ceux du huitième, appelés iconoclastes, parce qu'ils brisaient les images des saints, refusant tout honneur à celle que Dieu a tant honorée lui-même, et qu'il a établie dans le ciel la dispensatrice de ses grâces ; on voit encore l'ouvrage de leur impiété par les églises consacrées à Dieu sous le nom de Marie qui ne sont pas réparées partout. Mais plus de reproches de tous les excès dans lesquels une fureur aveugle, ou plutôt la malice du démon les a précipités ; grâce au zèle et à la piété de notre auguste monarque, les voilà réunis avec nous et rentrés dans le bercail ; ils font gloire d'honorer présentement ce qu'ils méprisaient, et ce que leurs pères avaient brûlé ; ils sont pleinement désabusés de toutes les impostures de leurs ministres qui nous traitaient d'idolâtres, et nous attribuaient des choses dont l'Eglise a toujours été infiniment éloignée.

La vérité catholique, dont elle est la base, la colonne et la dépositaire, tient donc le milieu entre les deux extrémités dont je viens de parler; elle apprend à ses enfants que Dieu étant le Créateur, et Marie la créature, il y aura toujours une distance infinie entre l'un et l'autre ; de quelque abondance de grâces que Marie ait été comblée, il sera toujours vrai de dire qu'elle n'est que servante, quoiqu'elle soit véritablement mère, il ne faudra jamais confondre ce qui lui est dû, et ce qui est dû à son Fils adorable. Au Roi des siècles, immortel, invisible, à l'unique Dieu soient honneur et gloire dans tous les siècles; que toute créature l'adore, et qu'il n'arrive jamais de transférer à la créature, quelque parfaite et excellente qu'elle soit, l'honneur qui n'est dû qu'à lui seul. Cet honneur ou cette espèce de culte qui lui est affecté, et qui est incommunicable s'appelle par les théologiens *latrie*, c'est-à-dire culte suprême ou d'adoration, par lequel nous regardons Dieu comme notre dernière fin dans lequel notre amour doit se reposer. Les saints méritent un honneur particulier comme étant les amis de Dieu, comme l'ayant servi avec fidélité, étant les princes de sa cour céleste, très-puissants auprès de sa majesté, ce qui fait dire au Roi-Prophète : *Nimis honorati sunt amici tui, Deus*, (*Psal.* CXXXVIII) ; un tel culte se rapporte et se termine à Dieu, la théologie lui a donné le nom de *dulie*.

Mais comme Marie est la reine des saints, qu'elle occupe un rang éminent au-dessus d'eux par sa dignité de mère et la plénitude de toute grâce, qu'elle en répand sur nous en abondance, non à la vérité comme chef, mais comme canal, comme ayant une juridiction très-étendue et presque absolue dans tout le royaume spirituel de Jésus-Christ, nous l'honorons selon tous ces titres, tous ces rapports, nous rendons nos hommages à cette créature incomparable qui a été le sujet de tant de dons, de grâces, de qualités, et de prérogatives extraordinaires, et ce culte s'appelle *hyperdulie*, parce qu'il est beaucoup plus excellent que celui que nous rendons aux saints quoique très-inférieur à celui de la Trinité sainte; et pourquoi n'honorerions-nous pas, d'une manière toute spéciale, celle qui est l'objet de la vénération des anges et des saints dans le ciel ? Tout est grand en elle, tout est saint, tout est divin, on ne peut jeter les yeux sur cette Vierge sans y découvrir un monde d'excellences qui ravissent en admiration. Sa maternité n'est-elle pas digne de vénération, puisque c'est la plus sublime qualité qui puisse être communiquée à une créature ? Car comme l'homme ne peut être élevé à rien de si grand que la qualité de Fils de Dieu, la femme ne peut recevoir une dignité aussi éminente que celle de Mère de Dieu, puisqu'elle la fait approcher de lui autant qu'une chose finie peut approcher de l'infini. Ce qui rend sa maternité si digne de respect, ce n'est pas précisément d'avoir donné au monde celui qui en est l'auteur, de l'avoir allaité, et porté entre ses bras ; mais parce que dans l'économie de la grâce elle était jointe à une sainteté suréminente, le Saint des saints qui l'avait choisie pour mère ayant formé pour elle, comme dit un grand cardinal (3), particulièrement éclairé sur ses Mystères aussi bien que sur ceux de son Fils, une sainteté nouvelle, et qui surpasse tous les degrés, et tous les ordres de sainteté qu'il formera jamais, afin qu'il y eût de la proportion entre elle et un si sublime mystère, et pour la mettre dans un état qui réponde à une si grande qualité.

Après cela, que les protestants nous reprochent le culte que nous rendons à Marie comme superstitieux, nous en ferons gloire, et nous plaindrons leur aveuglement et leur opiniâtreté ? Eh quoi ! si conformément à la tradition nous honorons les moindres choses qui ont été à l'usage des saints, Dieu ayant souvent témoigné par des miracles éclatants combien il agréait ce culte, si nous adorons le bois de la croix (ce terme étant consacré pour marquer l'honneur et la vénération que nous rendons à ce bois précieux qui a été l'autel sur lequel le sacrifice de notre réconciliation s'est offert); on nous fera un crime des marques de respect autorisées par l'Eglise que nous rendrons à sa souveraine, à la mère de son Dieu ! Si donc la croix qui n'a été qu'un

(3) M. de Bérulle.

instrument mort et inanimé, un tronc sec et stérile, un instrument de supplice a pu tellement changer de destinée, depuis que le Sauveur y a demeuré attaché durant trois heures, et qu'il l'a empourprée de son sang, que les démons s'enfuyent dès qu'on leur en présente quelque petite parcelle, que les maladies les plus incurables sont guéries en un moment, que les morts ont été rappelés à la vie; ah! chrétiens, quelle grâce de consécration! quelle onction divine! quelle puissance secrète! quelle vertu infinie ce Fils bien-aimé n'aura-t-il pas communiquées à sa chère mère durant l'espace de neuf mois qu'il a demeuré en son sein, pendant tout le temps de son enfance! Qu'il reposait bien plus délicieusement en ses bras qu'entre ceux de la croix! Celle-ci n'a emprunté sa vertu que d'un simple attouchement de la chair du Verbe, et cette vertu lui est étrangère; mais la chair de Jésus était la chair de Marie, *caro Christi, caro Mariæ*, elle a été l'instrument animé de son Incarnation.

Si saint Paul nous ordonne de rendre l'honneur et de payer le tribut à qui il est dû, et qu'en vertu de ce précepte on est obligé d'honorer ceux qui sont constitués en dignité à proportion de leur éminence, indépendamment de la religion qu'ils professent ou de leur probité personnelle, quel est le chrétien qui pourra se dispenser d'honorer la reine du ciel et de la terre, du monde corporel et intelligible? Celle à qui le Fils de Dieu s'est bien voulu soumettre lui-même, et qu'il a honorée en qualité de mère, n'aurait-elle pas droit de nous faire ce reproche du prophète : *Si je suis votre dame et votre reine, où est la crainte respectueuse que vous me devez? Si je suis votre mère, où est l'honneur que vous me rendez?*

Nous devons donc rendre à la mère de Dieu les mêmes devoirs à proportion qu'à Dieu et qu'à l'Homme-Dieu, c'est-à-dire exercer envers elle aussi bien qu'envers eux les vertus de la foi, d'espérance, et de charité, nous devons regarder humblement par la Foi la divine Marie; c'est sa lumière qui peut seule nous découvrir ses grandeurs et ses prééminences, mettre en elle après Jésus toute notre confiance sans craindre qu'elle soit confondue.

Je sais que l'Ecriture est pleine de menaces et de malédictions contre ceux qui mettent leur espérance en l'homme, ce qu'elle appelle s'appuyer sur un bras de chair et sur un roseau, lequel au lieu de soutenir celui qui s'y appuie, lui perce la main; notre espérance ne s'arrête pas ici à la créature, elle est fondée sur l'immobilité de celle que nous devons avoir en Dieu, et se termine à lui. Je sais que Jésus-Christ seul est notre espérance, et qu'il n'y a point d'autre nom sous le Ciel par qui nous puissions obtenir le salut; mais cela n'exclue pas la confiance dans ceux que Dieu honore lui-même et par le ministère desquels il a résolu de nous départir ses faveurs; Marie en a été établie la principale dispensatrice; ainsi, recourons à elle dans toutes nos nécessités, comme ont fait nos pères, espérons à l'ombre de ses ailes jusqu'à ce que l'iniquité soit passée; elle est appelée la mère de la sainte espérance aussi bien que du bel amour, et il est inouï qu'on l'ait invoquée comme il faut, et qu'on ait été frustré de l'effet de ses demandes; il est vrai que cette espérance, pour n'être point téméraire, doit être accompagnée de certaines conditions que le temps ne me permet pas de déduire ici.

Enfin nous sommes obligés d'aimer Marie : ce serait être étrangement dénaturé que de refuser d'aimer une telle Mère; tout ce qui peut la rendre aimable s'y trouve éminemment, soit que nous considérions ses perfections absolues, soit les relatives, je veux dire celles qui ont rapport à nous ; il faut être un démon pour n'en être pas touché, et pour être insensible à tant d'attraits; aussi je me persuade qu'il n'y a guère de chrétiens qui ne croient aimer Marie; mais hélas? qu'il est à craindre que cet amour ne soit guère sincère, et que par conséquent tout le culte de religion par lequel ils prétendent l'honorer, ne soit illusoire, purement extérieur, une vaine cérémonie : c'est ce que nous allons examiner dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Le précis et le capital de la religion est d'imiter ce qu'on honore; c'est pourquoi les saints Pères dans les panégyriques qu'ils ont faits des martyrs, nous disent que les éloges sont des exhortations au martyre, et l'Eglise ne nous représente les combats et les actions héroïques de tant de saints évêques, de solitaires, de vierges et généralement de tous les saints, qu'afin de nous enflammer d'un saint désir de marcher sur leurs traces, et que nous nous fassions à nous-mêmes une confusion salutaire, en nous disant : Quoi! tu ne pourras pas faire pour gagner le ciel ce qu'ont fait tant de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition? Avaient-ils plus de force que toi? Aspiraient-ils à un autre héritage?

Marie est après Jésus le modèle universel des chrétiens, la faiblesse humaine en doit être d'autant moins effrayée que Jésus est Homme-Dieu, sa mère n'a rien au-dessus de notre condition, elle est fille d'Adam comme nous; elle n'en a pas hérité, à la vérité comme nous, la pente au mal, mais la grâce du Réparateur peut nous faire un mérite de notre peine, et une matière de triomphe de la matière de notre confusion.

Ayons donc toujours les yeux de la foi attachés sur cet excellent original pour en exprimer en nous les principaux traits, et pour recueillir les grâces qui en découlent; elle a passé par tous les âges et les états différents de la vie, afin qu'il n'y ait âge, état, condition qui ne trouve à imiter : elle a été vierge, mariée, mère, veuve : en qualité de vierge qui se consacra à Dieu dès l'âge de trois ans, ainsi que la tradition nous l'apprend, elle est le modèle des personnes qui se consacrent à Dieu par les vœux de la

religion, ou qui, sans s'enfermer dans des retraites, vivent dans le célibat, et dans la fuite du commerce du monde. Oh ! que de sainteté et de religion dans ce cœur virginal au moment de sa consécration ! Que de mépris du monde, et de tout ce qu'il renferme de grand, de délicieux, de beau ! que d'ardeur pour les biens invisibles ! quelle profonde humilité ! quelle pureté angélique ! quel zèle dévorant de la gloire de Dieu ! quelle faim et quelle soif de la perfection, à laquelle elle est appelée ! plus généreuse qu'Abraham, elle quitte sa famille et sa parenté pour obéir à la voix intérieure de l'Esprit-Saint. O prodige de la grâce ! Dans un temps où les autres enfants ne s'attachent qu'à de vains amusements, elle se voue au service du Seigneur sans retour, et s'élevant par une foi éclairée au-dessus des ombres de la loi et du culte charnel des Juifs; elle adore Dieu en esprit et en vérité, et anime toutes ses actions, qui n'eurent jamais rien de puérile, par des dispositions intérieures admirables.

Ah ! qu'il faisait beau voir cette jeune vierge, tantôt s'appliquant à l'oraison, tantôt à la lecture de l'Ecriture sainte; parlant dans l'une à son Dieu, l'écoutant dans l'autre; l'honorant et lui obéissant dans ses prêtres et ses ministres ; travaillant avec des mains sages et ingénieuses à leurs vêtements sacrés, ambitionnant de s'exercer à tout ce qu'il y avait de plus bas et de plus ravalé, et accomplissant déjà toute justice chrétienne ; sa bouche n'était ouverte qu'aux louanges du Seigneur, et comme si le jour eût été trop court, elle se relevait la nuit, et interrompait son sommeil pour répandre son cœur en sa présence ; ses regards inspiraient la modestie et le recueillement; on croyait voir un ange, enfin partout où elle paraissait, elle était l'exemple ou la censure des autres.

Ce fut en ce lieu que pour servir son Dieu sans partage, non-seulement de cœur mais d'esprit, elle fit ce vœu si inouï jusqu'alors de demeurer éternellement vierge, et renonça aux avantages de la fécondité, dont les Juifs étaient si jaloux ; ainsi elle est la première, selon saint Ambroise, qui a levé l'étendard de la virginité ; et comme elle savait que Dieu qui est esprit est encore plus jaloux de l'intégrité de l'âme que de celle du corps; elle s'appliqua avec tout le soin possible à la garde de son cœur, et conjura son bien-aimé d'être lui-même le sceau et le cachet qui en fermât les avenues aux créatures.

O chaste Epoux des âmes vierges qui prenez votre repos parmi les lis ! reposâtes-vous jamais dans aucun trône plus riche et plus auguste ? Ce cœur n'était-il pas votre Eden et votre jardin de délices? N'étiez-vous pas touché d'admiration pour tant de grâces et de beautés dont vous l'aviez ornée ? Enfin ne fut-elle pas aussi fidèle à se conserver jusqu'à la fin à son bien-aimé, qu'elle avait été empressée à s'y donner totalement? Lui est-il jamais arrivé de contrister l'Esprit-Saint en elle par la plus légère imperfection? N'a-t-elle pas toujours marché à pas de géant dans les voies de la perfection, et fait de continuels progrès dans la sainteté ?

Si elle fut unie à Joseph par le lien du mariage, ce ne fut que pour se conformer à l'usage des Juifs et obéir à la volonté de ses parents ; mais vous savez que cette union ne fut que du cœur et de l'esprit, le corps n'y eut aucune part; ils vécurent dans cet état, comme Adam et Eve dans celui d'innocence au paradis terrestre, et comme vivront un jour dans le ciel les maris et les femmes qui seront jugés dignes d'avoir part au siècle à venir et à la résurrection glorieuse, après laquelle nous serons tous semblables aux anges de Dieu.

La Sagesse divine avait ordonné et formé elle-même ce mariage, afin qu'il servît de voile à son grand mystère qui ne devait pas être sitôt révélé, et de modèle pour les personnes engagées dans cet état environné de tant d'obstacles au salut ; modèle, non de la continence virginale, mais de l'affection toute chaste dont ils doivent s'entr'aimer, de la paix inaltérable dans laquelle ils doivent vivre, travaillant à s'adoucir les peines de la vie, et élever leurs enfants, non avec cette tendresse aveugle qu'inspire la chair et le sang, qui ferme les yeux à leurs défauts, mais en leur inspirant des inclinations qui répondent à la naissance surnaturelle qu'ils ont reçue au baptême.

Il n'y eut jamais mariage mieux assorti par la conformité d'humeurs et de sentiments par l'amour de la justice, la crainte religieuse du Seigneur, la fidélité à marcher dans tous ses commandements et ses ordonnances d'une manière irrépréhensible; le ciel les avait faits l'un pour l'autre. Ce qui est de plus singulier dans ce saint mariage, c'est qu'au lieu que dans les autres, c'est l'époux qui, en qualité de chef, doit sanctifier l'épouse; ici c'est par le canal de l'épouse que la sainteté est communiquée à l'époux; c'est elle qui de sa plénitude influe en lui les grâces, c'est sur ce modèle accompli qu'il se forme et se perfectionne; c'est de cette source de bénédiction qu'il puise l'amour incorruptible de la pureté, le détachement des biens de la terre, l'esprit d'oraison et de sacrifice, surtout l'amour tendre, passionné, et infatigable pour Jésus. Oh ! que les mariages seraient heureux, si les personnes qui y sont engagées travaillaient à se sanctifier mutuellement ; mais hélas, bien loin de s'y appliquer, les femmes sont quelquefois de nouvelles Eves qui séduisent leurs maris, et leur font violer les commandements de Dieu pour entretenir leur luxe, leur jeu, leur vanité, et les maris ne sont que trop souvent des pierres de scandale, et des occasions de chute pour des femmes faibles dans la vertu ; ce ne sont que piques, querelles, jalousies, divisions, guerres domestiques, et l'on maudit cent fois le jour auquel on s'est lié ; au lieu du repos et du soulagement qu'on s'était promis, on s'est

jeté dans une mer d'inquiétudes, un enfer anticipé.

Que je plains votre sort, d'autant plus déplorable que vous ne pouvez l'imputer qu'à vous-mêmes; n'ayant embrassé ce parti et fait votre choix particulier qu'avec un esprit charnel, profane, par le motif d'intérêts, sans consulter le Seigneur, vous éprouvez les tribulations de la chair et de l'esprit que vous a prédites l'apôtre, vous gémissez sous la pesanteur de ce joug de fer que vous vous êtes imposé librement, et qu'il n'y a plus moyen de secouer. Le mal n'est pas toutefois sans ressource, rectifiez vos voies, demandez pardon au Seigneur d'avoir formé un tel engagement sans sa participation, portez en esprit de pénitence les peines qui en sont inséparables; adressez-vous à Marie, vous savez qu'elle obtint de son Fils, aux noces de Cana, le changement miraculeux de l'eau en vin, en lui représentant la nécessité de ceux qui l'avaient convié; elle remédiera aux dégoûts, aux ennuis, aux dissensions presque inévitables en votre état, comme elle remédia au défaut de vin; elle vous impétrera la force de les surmonter, et toutes les grâces nécessaires pour vous y sanctifier.

Elle est en troisième lieu le modèle des veuves; son veuvage a commencé non à la mort de saint Joseph, mais à l'Ascension de son Fils; c'est alors que celui qui est son Epoux, son Dieu et son tout lui fut enlevé; elle ne mena plus que la vie d'une tourterelle gémissante, d'une veuve vraiment désolée, qui persévère jour et nuit dans les prières et les oraisons. Que les veuves qui vivent dans les délices, et n'usent de la liberté de leur état que pour s'abandonner au divertissement, rougissent de confusion à la vue de ce portrait, et se hâtent de sortir des liens de Satan et de l'état de mort où elles sont engagées.

Je trouve en dernier lieu que Marie est le modèle achevé des prêtres. Ministres des autels, mes chers frères, étudions-le sans cesse, nous avons aussi bien qu'elle l'avantage de produire Jésus-Christ d'une manière infiniment pure, qui honore la pureté de sa génération éternelle; c'est elle qui a fait la première office de prêtre de la loi nouvelle, offrant son Fils au moment de l'Incarnation à son divin Père, et comme cette oblation avait été secrète, elle la ratifie solennellement au jour de sa présentation au temple, et fait un autel de ses chastes mains à l'Agneau sans tache; son cœur s'unissant au sien devient un même prêtre et une même victime avec lui, s'offrant elle-même par Jésus et avec Jésus, en même temps qu'il s'offre par elle, pour elle et avec elle; mais ce fut sur la montagne du Calvaire qu'elle exerça le sacré ministère dans toute son étendue; je ne m'y étends pas, en ayant parlé ces jours passés; dans tout le cours de sa vie généralement, je ne vois rien que de sacerdotal; je n'aperçois partout que sacrifice, que privation, que mortification, qu'humiliation, qu'anéantissement, que souffrance, et depuis sa présentation au temple à l'âge de trois ans jusqu'à son bienheureux trépas, tout y respire la consécration, partout on y voit la victime de Dieu sacrifiée; heureux, si nous apportons à un état si sublime son innocence, quelque partie de sa pureté, de sa sainteté, de son éloignement infini de la corruption du péché, et si nous exercions ces fonctions redoutables aux anges mêmes, avec ce dégagement des choses créées, cet esprit de mort et de sacrifice, ce zèle ardent de la gloire de Dieu et du salut des pécheurs. Elle n'a pas à la vérité annoncé l'Evangile comme les apôtres, mais elle a contribué plus efficacement qu'eux à son progrès par ses prières ferventes et continuelles. Vous êtes donc, ô vierge sainte, après Jésus notre modèle accompli, votre vie doit être la loi de la nôtre, vos vertus la règle de notre conduite, votre âme toute sacerdotale, le miroir où j'étudie continuellement les dispositions saintes qui doivent animer l'usage de mon esprit et de tous les mouvements de mon cœur. O Dieu! quel modèle et quelle disproportion! je n'ose m'arrêter davantage sur une comparaison si effrayante et dont la seule pensée me fait trembler.

C'est ainsi que Marie ayant passé par tous les états de la religion, les a sanctifiés et nous a obtenu grâce pour nous y sanctifier; elle a pratiqué dans tous des vertus éminentes, ou plutôt toutes les vertus ont été les compagnes inséparables de sa vie; elle avait dans l'âme les dispositions de toutes au plus haut degré, il ne manquait que les occasions pour les exercer. Entre celles qui brillent davantage depuis son heureuse naissance jusqu'à celle de son Fils, l'humilité reluit avec un éclat tout particulier; je ne répète pas ce que j'en dis hier assez au long, je me contente d'en marquer ici un des principaux caractères, c'est la simplicité qui lui cachait cette humilité même, et cette plénitude de grâces dont le Seigneur l'avait remplie: son humilité était une humilité si simple, qu'elle n'avait pas eu même l'orgueil à combattre; c'est pourquoi comme elle ne s'était jamais occupée que de son néant, l'idée de grandeur que les paroles de saint Gabriel présentèrent à son esprit, la troubla, mais d'un trouble toutefois qui n'eut rien que de réglé.

Dans l'Incarnation sa pureté virginale paraît le plus: cette vertu lui était si chère qu'elle la préférait à la qualité auguste de Mère de son Dieu. Croyant n'y pouvoir être élevée que par la perte de sa virginité, et ne voulant pas l'acheter aux dépens de ce trésor, elle aimait mieux demeurer son épouse selon l'esprit, que sa mère selon la chair; elle ne peut entendre parler de conception et d'enfantement, sans que sa pudeur en soit alarmée, ne comprenant pas encore comment ces choses pouvaient s'accorder avec son vœu de virginité, qu'elle est résolue de garder inviolablement, à moins d'un ordre exprès du ciel, et ne sachant pas le miracle qui la devait rendre mère, elle hésite,

elle consulte en elle-même, incertaine du parti qu'elle doit prendre, comment cela se pourra-t-il faire, dit-elle au céleste ambassadeur, puisque je ne connais point d'homme, et suis résolue de n'en jamais connaître? O Evangile de pureté! ne craignez pas, Marie, le Saint-Esprit surviendra en vous; la virginité, que vous alléguez pour vous défendre de ce qui vous est proposé de sa part, est ce qui vous rend plus susceptible de ses divines opérations, le fruit de fécondité qui sortira de votre sein, ne vous ravira pas la fleur de la virginité : il la consacrera au contraire.

Vous n'avez peut-être jamais admiré la conduite que tint cette prudente Vierge à l'égard de saint Joseph autant qu'elle le mérite; vous n'auriez pas sans doute eu sa place tu et caché à ce saint Epoux ce qu'il avait tant d'intérêt de savoir, et ce que tant de raisons semblaient l'engager de lui apprendre; mais elle ne crut pas devoir ainsi disposer du secret de Dieu : elle remit entre ses mains le soin de sa réputation et de sa vie avec une pleine confiance. Se peut-il un plus parfait détachement de soi-même, et un plus admirable attachement aux ordres de Dieu? Il ne fallait pas, Vierge incomparable, une moindre pureté de cœur que la vôtre pour discerner et suivre sa volonté dans une occasion si délicate; tout autre se fût cru obligé, par principe de charité et de justice, de s'en ouvrir à saint Joseph, et de lui épargner les peines et les soupçons dont il fut agité.

Mais voici qui est encore plus de pratique, c'est son obéissance aux ordres les plus rigoureux de Dieu dans sa fuite en Egypte, sa foi inébranlable dans les persécutions, sa pauvreté acceptée avec joie, son assiduité au travail et à tout ce qui était du service de son Fils, sa fidélité à le suivre dans ses courses, à ne se pas prévaloir de sa dignité de mère, à souffrir les humiliations qui lui venaient même de sa part, ainsi qu'il arriva aux noces de Cana, où elle reçut sa réponse avec une paix et une douceur si charmante. Je vous ai entretenus de l'excès de ses souffrances au pied de la croix.

L'Ecriture sainte ne nous apprend plus rien d'elle, sinon qu'elle persévérait en prières avec les apôtres et les saintes femmes qui avaient accompagné Jésus dans sa vie publique; mais que ce peu de mots renferme d'éloges et d'instructions, qu'il nous marque admirablement combien elle était remplie de l'esprit de prières, qui est l'âme de la vie chrétienne; on y voit tous les caractères naturels de ce qui s'appelle dévotion, un cœur toujours appliqué à la méditation des vérités saintes, une joie spirituelle en Dieu, une vie tout intérieure pleine de foi.

Qui peut douter que depuis la descente du Saint-Esprit, qu'elle reçut avec d'autant plus d'abondance que ses dispositions surpassaient celles des apôtres mêmes, elle n'ait fait tout l'usage de cette nouvelle plénitude, et qu'elle n'ait attiré de continuelles infusions de grâces sur l'Eglise qui combattait le monde, et que le monde s'efforçait d'anéantir.

La tendresse extrême qu'elle ressentait pour elle lui faisait désirer encore plus ardemment qu'à saint Paul de rester en sa chair mortelle pour son utilité : un autre mouvement plus fort et plus impétueux l'emportait vers le ciel, et lui faisait désirer de se détacher de son corps pour se réunir à Jésus. Ainsi, deux saints amours faisaient l'état violent de Marie, l'amour de Jésus et l'amour de l'Eglise; l'amour de son cher Fils la faisait languir et soupirer après sa présence et sa jouissance, l'amour de l'épouse l'arrêtait dans son vol; ainsi son âme était comme écartelée, et a souffert durant plusieurs années ce supplice amoureux : c'est là sans doute le comble de la charité.

Comme nous devons nous estimer fort inutiles à l'Eglise, cet excès de charité doit être plutôt l'objet de notre admiration que de notre imitation; mais dans tout le reste que j'ai exposé à vos yeux, je ne vois pas ce que vous pouvez alléguer pour vous dispenser de l'imiter selon votre faible portée. La vie de Marie a été commune à l'extérieur aussi bien que celle de Jésus, différente de celle d'un Jean-Baptiste ou d'une Madeleine, plus capable de désespérer notre infirmité que de l'exciter; le Fils de Dieu l'a réglée ainsi par sa sagesse, pour nous ôter tous les vains prétextes et les excuses dont nous prétendrions colorer notre lâcheté; il disait autrefois aux Juifs : Vous vous glorifiez d'être les enfants d'Abraham, faites donc les œuvres d'Abraham ou cessez de l'appeler votre père; Marie nous dit de même: Soyez mes imitateurs comme je l'ai été de Jésus-Christ, si vous voulez que je vous reconnaisse pour mes enfants, entrez dans les voies de l'humilité, de la douceur, de la patience, de la fidélité à Dieu dans les plus rudes épreuves, conduisez-vous d'une manière digne de votre vocation au Christianisme, et de votre vocation particulière, sinon je vous désavoue, et je n'ai que du mépris pour tout le culte dont vous prétendez m'honorer.

Soyez donc les imitateurs de Marie, comme des enfants bien-aimés, revêtez-vous de ses dispositions intérieures, soyez des adorateurs en esprit et en vérité, de fidèles disciples de Jésus-Christ, en un mot travaillez, avec le secours de la grâce que Marie vous obtiendra, à assurer votre élection éternelle; c'est en ce sens qu'il est impossible qu'un serviteur de Marie périsse et ne parvienne pas à la vie éternelle que je vous souhaite.

SERMON LXI.

SUR L'INTERCESSION DE LA SAINTE VIERGE EN FAVEUR DES HOMMES.

Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo. (*Prov.*, XXXI.)

Elle a été revêtue de force et de beauté, et elle rira au dernier jour.

C'est ici le plus glorieux des mystères de Marie, qui renferme le plus de sujets de

joie et les couronne tous divinement ; il n'y a ni trouble ni crainte comme à l'Annonciation, on n'y voit ni pauvreté ni dénûment comme lorsqu'elle mit au monde celui qui en est le maître : on n'y parle pas de glaive de douleur comme à la Purification, on n'y voit que force, que beauté, que magnificence, on n'y entend que congratulation, que cantiques, que chants d'allégresse; entrez dans votre repos, arche vivante sanctifiée par la présence du Très-Haut ! Prince du ciel, ouvrez vos portes; et vous, portes éternelles, ouvrez-vous afin que la Reine de gloire entre dans le palais qui lui est préparé ! Quelle fête, quel triomphe dans cette sainte cité, quelle effusion de joie pour tous les esprits bienheureux, pour les patriarches, les prophètes, pour tous les citoyens du ciel de voir leur divine princesse, toute remplie de délices, qui s'élève de ce désert ! Ah, si le seul son de sa voix fit tressaillir saint Jean dans le sein de sa mère, quelle joie inexplicable pour toute cette cour céleste, de l'entendre, de lui parler, de jouir à jamais de son aimable présence !

Mais qui peut comprendre l'excès de celle de Marie de se voir réunie à Jésus-Christ son cher fils, l'unique objet de ses vœux, de le voir non plus paisible et mortel, mais immortel et glorieux; non plus livide, sanglant, défiguré, entre deux voleurs, mais environné d'un million d'anges, plus brillant de clarté que le soleil en son midi. Ah, si les caresses innocentes qu'elle lui faisait tandis qu'elle avait le bonheur de le nourrir de son lait et de le tenir entre ses bras et sur ses genoux lui étaient si douces, quel transport de l'embrasser à présent sur le trône.

Réjouissons-nous donc dans ce grand jour, ce jour par excellence que le Seigneur a fait; unissons-nous à tout l'empirée et à Marie, qui en est le plus riche ornement, pour glorifier le Tout-Puissant des grandes choses qu'il a faites en elle et de ce qu'il déploie sa magnificence et répand sur elle les richesses de sa gloire à proportion de son amour pour elle et des mérites qu'elle a acquis. Mais comment puis-je vous inspirer de la joie? Ne semble-t-il pas au contraire que nous devons nous attrister, et que c'est un jour de deuil, d'affliction et de larmes pour les enfants d'Adam relégués ici-bas; le ciel s'est enrichi de nos dépouilles, il nous a enlevé l'épouse, nous perdons Marie, notre trésor, notre joie et notre unique consolation. Arrêtons toutefois ces plaintes et ces larmes, elles seraient trop intéressées, et il me semble entendre Marie qui nous dit les mêmes paroles que Jésus disait à ses apôtres attristés de son retour vers son Père : *Si vous m'aimiez vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Père;* Marie ajoute encore : à mon Fils.

Notre intérêt même s'y trouve joint; car il est certain que Marie reçoit une augmentation ou plutôt une plénitude de pouvoir qui ne peut que nous être très-avantageux, notre salut lui est infiniment cher et nous ne devons pas croire qu'elle s'enivre tellement des joies célestes qu'elle oublie ici ceux pour qui son Fils est descendu du ciel et pour la rédemption desquels elle aurait mille fois sacrifié sa vie si une faible créature eût été capable de satisfaire la justice divine en toute rigueur. Elle ne conserve pas moins de charité pour son peuple, que Jérémie qui priait après sa mort sans relâche pour le sien, ainsi qu'il fut manifesté à Judas Machabée dans une vision. Voyons donc quelle est son application à tous nos besoins : ce sera mon premier point; quelle en doit être notre reconnaissance et ce que nous devons faire pour nous en rendre dignes de plus en plus : ce sera le second. J'ose vous en demander une prompte marque, Vierge sainte, c'est de m'obtenir les secours nécessaires pour traiter avec fruit cette importante matière, nous vous disons tous pour cet effet : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Les qualités principales que nous honorons en Marie sont toutes relatives, soit à Jésus son Fils, soit aux hommes ; je m'arrête à trois d'entre elles qui ont un rapport particulier avec nous, à savoir, celle de médiatrice, de refuge et de mère.

Lorsque j'appelle Marie notre médiatrice, ce n'est pas dans le même sens que Jésus-Christ l'unique médiateur entre Dieu et les hommes, qui s'est livré lui-même pour la rédemption de tous. La foi nous apprend que ce nom lui convient spécialement par son état d'Homme-Dieu, par son sacrifice, ses propres mérites, la dignité infinie de sa personne; il est seul médiateur nécessaire à tous, qui seul n'en a pas besoin pour lui-même, qui ne peut être refusé parce qu'il demande justice, seul qui est mort pour tous afin de les réconcilier, seul tout-puissant et immortel par sa nature. C'était donc sans fondement et sans ombre de vérité que les hérétiques nous imputaient d'établir des médiateurs en la personne de Marie et des saints au préjudice de Jésus-Christ. Nous avons toujours mis une extrême différence, et même infinie, entre l'un et les autres ; les saints ne sont médiateurs que par la grâce, la vertu et les mérites de Jésus-Christ : ils n'ont accès auprès du Père que par son ministère, ils ne sont écoutés et exaucés que par l'amour infini qu'il lui porte. Mais si Moïse s'appelle lui-même dans *l'Exode* le médiateur entre Dieu et le peuple Juif, s'il a exercé cette fonction auguste en portant à ce peuple les ordres de Dieu et protestant à Dieu de la fidélité de ce peuple, s'opposant comme un mur lorsque la majesté divine était irritée, pour arrêter les effets de sa vengeance; si les prêtres de la loi nouvelle, qui sont des hommes pécheurs et revêtus d'infirmités, sont appelés médiateurs et obligés en cette qualité de présenter à Dieu les prières et les vœux du peuple fidèle et de lui annon-

cer les volontés de Dieu ; avec quelle justice pourrons-nous refuser ce titre à la divine Marie qui a tant d'avantages sur Moïse et sur les ministres de nos autels ? La Mère ne sera-t-elle pas plus considérée dans la maison de son Fils que les serviteurs ? D'ailleurs, dit saint Bernard, n'avons-nous pas besoin d'une médiatrice auprès de l'unique médiateur, qui excite sa compassion et lui représente la boue dont nous sommes pétris Il ne lui manque quoi que ce soit pour s'acquitter avec succès de cette fonction importante. Il me semble que trois choses doivent se rencontrer dans un médiateur par rapport à celui qu'il veut rendre favorable à ceux pour qui il prie : qu'il soit dans ses bonnes grâces, qu'il y ait même toujours été, qu'il ne soit pas moins zélé pour ses intérêts que pour ceux qu'il lui veut réconcilier.

Premièrement il doit être dans les bonnes grâces et l'amitié de celui qu'il veut fléchir; car comment se ferait-il écouter autrement? Comment se promettre d'obtenir ce qu'il demande s'il avait besoin d'intercesseur lui-même? Dieu se laissera-t-il désarmer par ses ennemis ? Il est en second lieu plus à propos que le médiateur n'ait jamais offensé celui qu'il sollicite, car quelque réconcilié qu'on suppose un homme, le souvenir de l'inimitié passée peut indisposer, et il est certain qu'on n'ose presser avec la même confiance, que si l'union n'avait jamais été altérée. Il faut enfin que celui qu'on veut rendre propice soit convaincu que ses intérêts sont chers au médiateur et qu'il ne les trahira pas, sans cela il ne pourrait se résoudre à les lui abandonner.

Or, toutes ces choses se trouvent éminemment en Marie, et vous m'avez sans doute prévenu dans l'application que je lui en vais faire. N'est-elle pas l'objet de la complaisance des trois Personnes divines? N'a-t-elle pas blessé leur cœur par la pureté plus qu'angélique de son âme et de son corps? A-t-elle jamais contristé leur Esprit saint par la plus légère imperfection ? N'est-elle pas toute belle, et jamais la moindre tache s'est-elle trouvée en elle? Maudit serpent, peux-tu te vanter d'avoir jamais terni cette pure glace par ton souffle empesté? Je sais bien qu'elle était fille d'Adam, et en cette qualité fille de mort; mais si le grand prêtre Abiathar fut préservé de la mort qu'il avait méritée pour avoir porté l'arche du Dieu vivant sur ses épaules, Marie, qui était prédestinée pour porter dans ses entrailles la vraie arche, n'en aura-t-elle pas été garantie par le vrai Salomon? Ah! il n'en usera pas comme ce prince qui refusa à Bethsabée, sa mère, la grâce qu'elle lui demandait pour Adonias. Il sait qu'elle est passionnée pour ses intérêts, qu'elle ne respire que sa gloire, qu'ainsi sa tendresse pour nous ne l'aveugle pas ; mais qu'elle nous dira toujours ce qu'elle dit une fois aux ministres des noces de Cana : Faites tout ce qu'il vous dira, c'est-à-dire, faites de dignes fruits de pénitence, faites-vous de saintes violences pour ravir le ciel, marchez par la voie étroite, haïssez votre âme si vous voulez la conserver pour jamais. Ces paroles ne doivent pas affaiblir votre confiance en elle; nos véritables intérêts lui sont très-chers, elle les ménage avec toute la fidélité et la bonté d'une médiatrice : c'est cette dernière qualité qui a le plus d'attraits pour des pécheurs dont l'unique ressource est la grande miséricorde, et qui ne peuvent fuir d'un Dieu irrité qu'en se jetant entre les bras du même Dieu apaisé, c'est ce qui nous sera encore plus sensible en la considérant comme notre refuge, et ensuite, comme une mère pleine d'entrailles de charité.

Il faut que la colère de Dieu soit quelque chose de bien terrible, puisqu'un aussi saint homme que Job la redoutait si fort, qu'il le conjurait de le cacher dans l'enfer et de l'y mettre à couvert durant quelque temps jusqu'à ce qu'elle fût passée. Effroyable asile! Étrange abri ! Horrible lieu de refuge! Ah! si un tel juste appréhende tellement la colère d'un Dieu si pur, en présence de qui le ciel ne l'est pas assez, que deviendront des pécheurs souillés de mille crimes et noircis d'iniquités ? Où pourront s'enfuir les impies? Dans quelle retraite assez écartée pourront-ils se réfugier? Rassurons-nous toutefois, respirons, entrons dans des sentiments de confiance; nous avons en Marie un asile toujours ouvert, une ville de refuge figurée par ces anciennes villes que Dieu avait assignées aux coupables, pour se garantir de la vengeance des parents de ceux qu'ils avaient eu le malheur de tuer; c'est un composé de bonté, de compassion, de douceur, de tendresse, aussi puissante auprès de Dieu, que terrible au démon, et charitable pour nous. Ah! si autrefois Esther calma en un moment par ses charmes innocents la colère du roi Assuérus, et lui fit révoquer l'édit sanglant qu'il avait souscrit pour exterminer les Juifs; si Abigail trouva le secret, par ses soumissions, de désarmer David prêt à faire passer au fil de l'épée Nabal et sa famille; que ne devons-nous pas nous promettre des prières de cette humble Vierge auprès du vrai David? Ah ! si l'ange exterminateur respecta les habits du grand prêtre Aaron, et cessa le carnage dès qu'il se présenta l'encensoir à la main, et courut entre les morts et les mourants, ne respectera-t-il pas davantage celle qui a revêtu notre grand prêtre des habits de notre humanité? La miséricorde est sortie avec elle du sein de sa mère, et a crû en elle dès son enfance; l'Esprit saint, qui la préparait pour le grand mystère de son amour, avait rempli abondamment son cœur de cette huile sacrée.

Vous n'avez qu'à faire attention sur les anciennes figures qui la désignaient longtemps avant que le ciel l'eût donnée à la terre, ou sur les images dont se sont servis les prophètes pour nous apprendre quelles seraient ses inclinations; les unes et les autres ne marquent que douceur, qu'affabilité, effusion de tendresse; elle nous est représentée par l'arc-en-ciel que Dieu donne à

l'homme après le déluge, comme un signe pour le rassurer dorénavant contre une semblable punition; par l'arche d'alliance revêtue partout de l'or le plus fin, symbole de la charité, contenant la manne qui est celui de la douceur; par la toison de Gédéon mouillée de la rosée du ciel; par cette nuée mystérieuse qu'Elie aperçut sur le Carmel, laquelle fut le présage et le commencement de cette heureuse inondation qui fertilisa les campagnes, et mit fin à cette longue sécheresse qui désolait la terre.

Parmi toutes les perfections de la Sunamite, image encore plus expresse de Marie, le céleste Epoux relève toujours sa douceur charmante; il dit que son cœur est enlevé par ses yeux de colombe, ses joues de tourterelle, par ses paroles plus douces que le miel et le lait; elle est encore la vraie femme forte qui a la loi de clémence sur la langue: *Lex clementiæ in lingua ejus.* (*Prov.*, XXXI.) C'est ce que les saints Pères ont le plus exalté en elle; saint Bernard dit qu'elle est toute transformée en miséricorde et en charité; que ses entrailles, après avoir porté neuf mois celui qui est la charité, sont devenues les entrailles de la compassion même; lorsqu'on a manié quelque temps un parfum fort odoriférant, on en est tout embaumé: que sera-ce du vase qui l'a renfermé longtemps! Marie est ce riche vase d'élection qui a renfermé durant neuf mois ce parfum du ciel, cette fleur de Nazareth qui oblige Isaac de s'écrier: L'odeur de mon fils est comme l'odeur d'un champ rempli de fleurs et béni par le Seigneur: disons tout en un mot, elle nous a enfanté la miséricorde même.

Loin d'ici l'imagination aussi impie qu'extravagante de ces panégyristes indignes de Marie, qui lui attribuent plus de douceur et de miséricorde qu'à son Fils, et osent avancer que le Père éternel lui a donné pour partage le droit de justice, et à sa Mère celui de miséricorde. Taisez-vous, docteurs ignorants. Supprimez les visions insensées de votre cœur et d'une imagination égarée. Marie, en qui on trouve un fonds inépuisable de solides louanges, n'a pas besoin de vos mensonges et de vos fausses louanges injurieuses à son Fils; elle les désavoue. Comme Dieu, n'est-il pas la souveraine miséricorde, et le Dieu de toute consolation, dont la nature est la bonté, qui de son fonds est plein de douceur, à qui la sévérité est une qualité étrangère, s'il m'est permis de parler ainsi avec Tertullien, ne l'exerçant qu'à regret, lorsqu'il y est forcé par nos excès; et comme Homme-Dieu n'est-il pas venu sauver les hommes par sa grande miséricorde? Combien de fois les a-t-il voulu rassembler, comme une poule fait ses poussins sous ses ailes? N'est-il pas ce pieux Samaritain qui verse l'huile sur nos plaies, qui se fait gloire d'être appelé l'ami des publicains? Ce charitable médecin qui nous invite tous, avec une si charmante douceur, de venir à lui quelque accablés que nous soyons du poids de nos crimes, pour trouver le soulagement que toutes les créatures sont incapables de nous donner; enfin n'est-il pas l'agneau innocent qui s'est laissé égorger, et a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour nous arracher à la mort éternelle?

Mais quoique la charité et la tendresse de Marie pour les pécheurs ne soit qu'un écoulement et une participation de celle de Jésus, j'ose toutefois avancer deux choses, sans craindre de tomber dans l'excès que je viens de condamner, la première que Marie a communiqué au Verbe une espèce de miséricorde qu'il n'avait pas auparavant, et dont même il était incapable. Je m'explique: en tant que vérité éternelle, lumière, sagesse incréée, il connaît nos misères et y peut remédier sans les ressentir toutefois ni les pouvoir ressentir; mais comme homme il en est touché vivement et pénétré, c'est un pontife miséricordieux qui compatit à nos peines, qui en a le cœur déchiré, en ayant fait l'expérience, or c'est de Marie qu'il tient cette sensibilité.

Oui c'est de vous, Mère miraculeuse, qu'il a reçu ce corps immolé, comme la victime de propitiation pour nos iniquités, ce sang versé jusqu'à la dernière goutte, qui parle bien plus avantageusement que celui d'Abel, puisqu'il demande miséricorde. C'est de vous qu'il a reçu ces yeux qui, d'un seul regard, ont fait fondre saint Pierre en larmes après son péché, et en ont tant versé eux-mêmes sur Jérusalem endurcie, sur l'aveuglement du cœur des pharisiens et sur Lazare, mort depuis quatre jours, figure des pécheurs envieillis; cette bouche, le trône de la mansuétude, qui n'a jamais répondu par des injures à toutes celles que vomissaient contre lui les docteurs de la loi; qui, pour confondre leur faux zèle pour son observation, leur a dit: Apprenez de moi que j'aime mieux la miséricorde que le sacrifice; cette langue qui l'a demandée sur la croix pour ses propres bourreaux, et l'a promise à un scélérat que ses crimes avaient conduit au gibet; ces mains faites au tour, selon l'expression de l'Epouse, c'est-à-dire toujours prêtes à répandre ses dons, qui n'ont pas dédaigné de toucher les lépreux, qui ont embrassé et serré si étroitement l'enfant prodigue au retour de ses débauches, ces mains qui nous ont arraché de la gueule du lion infernal et ont enchaîné le fort armé après lui avoir enlevé ses dépouilles; qui, plus infatigables que celles de Moïse, ont été élevées au ciel sans relâche pour en faire descendre sur nous la miséricorde; ces mains adorables attachées avec des liens pour briser ceux de nos péchés, et étendues tout le jour vers un peuple rebelle et incrédule. C'est de Marie qu'il tient ces entrailles qui ont été si souvent émues de nos misères; ces pieds qui se sont tant de fois fatigués à courir après les brebis dispersées de la maison d'Israël, cloués sur un bois infâme; enfin ce cœur, vraie fournaise et brasier d'amour, sanctuaire et parfait holocauste d'amour, mer inépuisable de grâces, dont il

n'est sorti que des pensées de paix et de salut.

C'est à Marie que le Verbe incarné est redevable de cette espèce de miséricorde, ce qui ne marque toutefois en lui ni changement ni imperfection.

L'autre remarque que je fais avec un saint Père, et qui est une suite de celle-ci, est que, quoique le Verbe ait tempéré l'éclat de la divinité par le voile et le nuage de l'humanité, il échappe toujours à travers quelques rayons de ce soleil de justice qui nous impriment de la frayeur : il est vrai qu'il n'a jamais rejeté un pécheur, et qu'il a fait ses délices de vivre parmi les enfants des hommes ; qu'il s'est rendu accessible, facile et traitable à ceux qui paraissent les plus méprisables d'entre eux ; il protestait même, pour dissiper nos craintes, qu'il n'était pas venu pour juger le monde, mais pour le sauver; toutefois l'éclat de la divinité, *sidereum quid*, dit saint Jérôme, qui rejaillissait sur son visage, et qui imprima tant de terreur aux marchands logés aux parvis du temple, qu'ils se laissèrent chasser et renverser leurs tables sans résistance; cet éclat, dis-je, inspirait de la crainte et de la confusion, témoin encore saint Pierre, qui fut si saisi d'épouvante la première fois qu'il eut l'honneur de le recevoir dans sa barque qu'il s'écria : Seigneur, retirez-vous de moi, car je suis un pécheur; la femme travaillée d'un flux de sang, qui vint comme en cachette toucher la frange de sa robe, et se voyant découverte se jeta à ses pieds toute tremblante; et Madeleine, laquelle, quoique pleine d'une louable impudence et d'une sainte effronterie, comme parle saint Augustin, n'osa l'aborder que par derrière; *accessit retro secus pedes ejus*, se jeta à ses pieds, les baisa, les essuya de ses larmes, sans oser lui parler. Il n'en est pas tout à fait de même de Marie; il n'y a que pure humanité, *in Maria pura humanitas* (S. Bern.), c'est-à-dire la nature humaine, la chair que nous tirons avec elle d'Adam, qui n'a rien qui nous puisse effrayer; au contraire, c'est par là, pour me servir de l'expression d'un prophète, qu'elle nous attire : *In funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis* (*Ose.*, XI), je les attire à moi par tous les attraits qui gagnent les hommes, par tous les attraits de la charité. Non, Vierge sainte, vous ne méprisez pas le pécheur le plus horrible et le plus enfoncé dans l'ordure, s'il soupire vers vous dans un vif sentiment de ses misères.

Mais la qualité de mère, qu'elle ne dédaigne pas de prendre et d'exercer à notre égard, doit encore de beaucoup augmenter notre confiance. Non, ce n'est pas Ève qui doit être appelée notre mère, c'est plutôt une marâtre cruelle et une parricide; elle nous a été un principe de mort; Marie est la véritable mère des vivants, le ciel nous l'a donnée pour nous être un principe de vie, et de vie plus abondante, vie divine, et surnaturelle; elle est devenue mère de tous les fidèles, mère du Christ entier, c'est-à-dire du chef et des membres, du Sauveur et de son Église, selon la belle explication que saint Augustin donne à ces paroles du psalmiste : *Homo et homo natus est in ea.* (*Psal.* LXXXVI.) Ce fut sur le Calvaire, au pied de la croix, qu'elle nous enfanta tous et nous adopta en la personne de saint Jean, regardé pour cet effet par les saints Pères comme un homme universel qui les représentait tous. Ah! Vierge sainte, nous sommes vos Benonis, c'est-à-dire les enfants de votre douleur; nous vous avons causé des tranchées bien aiguës : comme vous avez alors engendré tout un peuple, ô mère admirable, qui avez reçu au centuple la douleur que vous n'aviez pas ressentie en mettant au monde votre premier-né; vos entrailles n'avaient pas été émues à sa naissance, mais alors elles ont été dans l'agitation et comme déchirées. O Dieu, se pourrait-il bien faire que des enfants de tant de larmes pussent jamais périr?

Ce ne sera pas sans doute par défaut de charité et de miséricorde de sa part; mesurez-en, si vous le pouvez, la longueur, la largeur, la hauteur, la profondeur; longueur qui s'étendra sur tous ceux qui l'invoqueront avec foi dans tout le cours des siècles; sa largeur n'a point d'autres bornes que celles de la terre qui est remplie des effets de sa miséricorde; sa hauteur monte jusqu'au ciel où elle nous fait régner; sa profondeur descend jusqu'aux enfers pour en retirer ceux qui attendaient leur libérateur; je parle avec saint Bernard : c'est par elle que le ciel a été rempli, l'enfer dépouillé de sa proie, les ruines de la Jérusalem céleste réparées; la terre, qui était un lieu d'horreur et de confusion, consacrée au Dieu vivant. *Cogita matrem* (S. Ambr.), pensez ce que c'est qu'être mère; une mère peut-elle oublier le fruit de ses entrailles? Quand elle serait assez dénaturée pour le faire, ne craignons pas que Marie nous oublie jamais.

Toutes les idées que la terre nous fournit, et les images que nous pouvons emprunter des créatures, sont trop basses pour exprimer cette charité immense. Élevons donc plus haut nos pensées, montons jusqu'au ciel, pénétrons, s'il se peut, jusqu'au sein du Père éternel, et disons que Marie nous aime comme le Père éternel nous a aimés : et quelle marque nous a-t-il donné de son amour? Ah! dites plutôt quelle marque ne nous a-t-il pas donnée, puisqu'il a livré son Fils unique aux ignominies de la croix? La charité peut-elle aller au delà que de livrer un Fils si aimable et si chéri à une mort cruelle et honteuse pour ses propres ennemis? Marie a fait la même chose en notre faveur : elle s'est dépouillée de tous ses droits sur cet adorable Fils pour nous en revêtir, elle a témoigné en quelque sorte plus d'affection pour nous que pour lui, puisqu'elle a consenti de le perdre pour nous sauver. Au moment qu'il fut conçu

dans ses chastes entrailles, elle l'offrit au Père éternel pour être substitué à cette multitude de victimes légales, incapables de nous purifier de nos crimes; et comme cette première oblation avait été secrète, elle la ratifia solennellement lorsqu'elle le présenta au temple. C'est en ce jour que, par l'acte le plus héroïque de charité qui fut jamais, elle immola ce Fils bien-aimé, l'objet de toutes ses complaisances, qui était tout son cœur, ses délices, son amour, sa joie, en qui elle vivait beaucoup plus qu'en elle-même. Ce fut sur le Calvaire où le sacrifice fut consommé, et où nous fûmes substitués en la place de Jésus : *O commutationem!* (S. Bern.) les serviteurs en la place du Fils. La charité de Marie pour nous lui fait souscrire à cette disposition de son Fils mourant, malgré la disproportion infinie : dès lors elle reçoit une tendresse encore plus particulière pour nous, un cœur plus passionné pour notre salut; dès lors elle entre plus particulièrement qu'auparavant dans la charité de Jésus pour les pécheurs, son zèle pour leur sanctification, son désir de souffrir pour leur salut.

Pécheur! l'entends-tu cette mère si tendre et si digne d'avoir des enfants qui soient du moins des hommes, et non pas des brutes ou des monstres, qui s'écrie : *Absalon! mon fils Absalon! que ne puis-je mourir pour toi!* Ah! si quelque chose pouvait troubler sa joie inaltérable, ce serait de voir que par tes rechutes continuelles tu crucifies de nouveau Jésus-Christ en toi-même, et te donnes ainsi la mort.

Qui pourrait décrire par combien de regards et de ressorts différents elle nous fait sentir les effets de sa protection? Combien elle écarte d'objets dangereux? Combien elle rompt de fâcheux engagements? Combien elle nous fait éviter de piéges, souvent même sans que nous la priions? Ah! ce ne sera que dans le ciel que nous connaîtrons ces miracles et ces obligations infinies!

Que craignez-vous donc d'aborder une si bonne Mère, si tendre, si compatissante, qui connaît notre fragilité? Que trouvez-vous dans son abord d'austère et de rude? Ah! tout y respire au contraire la douceur; lisez l'histoire entière de l'Evangile, si vous y trouvez quelque refus, un terme un peu rebutant, je vous permets de la craindre et de l'approcher avec plus de réserve; mais si vous ne trouvez que bonté, que caresses, qu'effusion de cœur, qu'empressement à soulager nos nécessités corporelles et spirituelles, allez avec confiance : elle ouvre à tous son sein, les captifs y trouveront la liberté, les malades la santé, les affligés y puiseront une consolation solide, les pécheurs en remporteront le pardon, les justes le don de persévérance. Paraissez ici, quiconque ayant invoqué Marie comme il faut, avez été frustré de l'effet de vos demandes, c'est saint Bernard qui fait ce défi. O miséricorde de Marie! que vous êtes aimable! Asile toujours ouvert aux pécheurs, que vous êtes favorable!

Vos autres vertus sont divines et méritent nos louanges et nos admirations; mais souffrez que nous nous arrêtions davantage à votre miséricorde : *Misericordia miseris sapit dulcius.* Pardonnez-nous, Mère incomparable, si nous ne pouvons oublier nos misères et les maux qui nous accablent de toutes parts, ils nous forcent de nous appliquer à eux et de réclamer votre aide.

Allons donc nous présenter avec confiance à elle pour trouver miséricorde auprès de son Fils, et être secourus dans tous nos besoins; mais peut-être que le nombre ou l'énormité de vos péchés vous épouvante et vous fait craindre d'être rejetés : ah! quittez ces pensées de défiance suggérées par notre ennemi et injurieuses à sa bonté; quand ils surpasseraient le nombre des cheveux de votre tête, et qu'ils auraient imprimé en votre âme une teinture plus forte que celle de l'écarlate, elle deviendra blanche comme la neige dès qu'elle vous aura lavés; quand vous auriez été aussi emportés que l'enfant prodigue, retournez seulement, et venez vous jeter à ses pieds, elle vous recevra avec les mêmes transports et les mêmes entrailles que le père de la parabole reçut ce jeune débauché; elle vous fera rendre votre première robe d'innocence, vous revêtira de Jésus-Christ même, fera égorger le veau gras, et invitera les anges de la congratuler pour sa dragme retrouvée, et leur en fera faire une fête dans le ciel; si nos péchés sont grands, sa charité et son pouvoir le sont encore davantage. Voyons présentement ce que nous devons faire pour la reconnaître, et ne nous en pas rendre tout à fait indignes, car plusieurs en abusent à leur perte, et s'endorment dans une fausse paix; et comme tous ceux qui disent, *Seigneur! Seigneur!* n'entreront pas au royaume des cieux, ainsi que Jésus-Chrit le proteste; tous ceux aussi qui traitent Marie de reine et de mère de miséricorde ne l'obtiendront pas pour cela. Voyons donc ce qu'il faut faire pour ne se pas tromper en une chose de cette importance.

SECOND POINT.

Un des plus grands sujets de douleur et de désespoir qu'auront au jour de leur mort les chrétiens réprouvés, sera de n'avoir pas su faire usage des souffrances de Jésus-Christ, de son sang, de ses mystères, de ses sacrements, sources de grâces auxquelles la corruption de leur cœur les a empêchés de participer, surtout celles de ses perfections adorables qui renferment le plus d'amabilité, comme sa bonté, sa miséricorde, sa charité, et qui sont si capables d'inspirer de la confiance, seront alors comme un poids qui les écrasera, et deviendront le comble de leur malheur et de leur confusion.

Il faut dire la même chose des qualités de Marie que nous venons d'expliquer, rien de plus doux et de plus consolant pour ses vrais serviteurs, rien de plus accablant et de plus

désolant pour ceux qui, sans réformer leur vie, y auront mis toute leur confiance, de même que les Juifs qui la mettaient toute dans leur temple, croyant pouvoir impunément violer la majesté de celui qui en était le Seigneur.

Voulez-vous donc que la médiation de la très-sainte Vierge vous soit utile, employez-la uniquement pour votre salut. Tout l'efficace et la vertu de sa médiation viennent de celle de Jésus-Christ; or, Jésus-Christ, qui n'est médiateur que par le moyen de son Sacerdoce, est appelé par saint Paul le *Pontife des biens à venir*, non que toute puissance généralement ne lui ait été donnée, et qu'il nous soit défendu de nous adresser à lui ou à Marie, à qui il en a communiqué une bonne partie pour nos nécessités temporelles, mais il ne les faut demander que par rapport aux biens éternels; s'adresser à Marie dans une autre intention, et se borner aux biens présents et à la délivrance des maux sensibles, c'est rendre Marie ministre de notre cupidité, et prétendre la faire servir à nos iniquités. Tout bienfait temporel se reçoit mal et avec ingratitude, si on n'a aucun désir sincère des biens célestes, si on n'a dessein d'en user pour cette fin. Demandons à la bonne heure la santé et la prolongation de cette vie qui n'est qu'une prolongation de misères; mais que ce ne soit que pour réparer le mauvais usage que nous en avons fait, et afin d'amasser un trésor de bonnes œuvres pour l'éternité. Oh! que vous seriez à plaindre s'il vous arrivait d'être exaucés priant dans une autre vue, une telle grâce serait une cruelle vengeance!

Mais laissons là cette nourriture corruptible et ce corps qui se détruit, allons directement à Marie pour obtenir par son entremise le pardon de nos péchés, et notre réconciliation à son Fils; elle ne s'y engage qu'à trois conditions de notre part, car une médiatrice doit ménager les intérêts des deux parties, elle nous promet de la part de notre juge une abolition et une amnistie générale, pourvu que nous satisfassions de notre côté à la loi de la pénitence qui est dans le fond une loi de clémence, quelque dure et austère qu'elle paraisse, puisqu'elle nous donne un moyen sûr de nous garantir des peines éternelles par quelques peines passagères.

Je les réduis à trois : la première c'est l'humilité, car s'il n'y a rien de plus digne de compassion qu'un misérable, rien n'en est plus indigne qu'un misérable qui se méconnaît, et conserve en son cœur des sentiments d'orgueil. Le pauvre superbe lui est en abomination; la plus humble des créatures pourrait-elle écouter les prières d'un superbe, c'est-à-dire d'un démon? Travaillez donc à détruire en vous l'orgueil, entrez dans les sentiments du publicain, de Madeleine, de la Chananéenne, mettez votre bouche dans la poussière, humiliez-vous sous toute créature.

Joignez-y les exercices et les saintes pratiques de la pénitence, le jeûne, l'aumône, l'oraison, et dites avec David : *De lege tua miserere mei* (*Psal.* CXXVIII); car c'est une erreur qui n'est que trop commune de demander miséricorde, non selon la loi immuable qui exige que tout péché soit puni, mais selon notre délicatesse et notre lâcheté. Nous voulons que Dieu renonce à sa justice qui fait tout rentrer dans l'ordre, et se doit à lui-même de réparer la difformité du péché par la beauté de la vengeance, semblables à des malades intempérants qui veulent que le médecin les guérisse sans leur rien retrancher de ce qui flatte leur goût, sans prendre aucun breuvage amer : nous espérons que des maux invétérés, des cancers auxquels il faudrait appliquer le fer et le feu, céderont à des remèdes palliatifs et anodins. O vous qui êtes dans cette illusion pitoyable, désabusez-vous-en pour une bonne fois. Ne prétendez pas que Marie favorise votre mollesse et votre impénitence. Toute la grâce qu'elle vous peut obtenir, c'est une sainte haine de vous-mêmes, qui vous fasse entrer dans le zèle de la justice vengeresse, et vous porte à vous sacrifier et vous martyriser vous-mêmes avec une sainte cruauté. Sachez que c'est le démon qui vous donne cette fausse idée de la miséricorde; il vous représente Dieu comme une bonté toute pure qui ne se met point en colère contre nos excès, quelque criants qu'ils soient, prêt à les oublier autant de fois que nous en demandons pardon, quoique nous ne cessions pas de les multiplier et vivions dans l'oubli du salut; et Marie comme une médiatrice assurée dont le secours ne peut manquer dans l'extrémité. Voilà le fantôme et l'idole que vous vous êtes formés pour l'objet de votre culte, et afin d'étouffer les remords importuns, qui pourraient encore troubler vos plaisirs funestes; pour comble de malheur, il se trouve une foule de ces docteurs partisans de la cupidité, qu'a prédits saint Paul, qui chatouillent les oreilles en contant des fables, afin de vous entretenir dans une fausse sécurité, assurant que dans quelques désordres qu'on ait passé sa vie, on ne mourra pas dans l'impénitence finale, pourvu qu'on soit dévot à Marie, parce qu'elle obtiendra la grâce efficace de la conversion à ce dernier moment. O qui que vous soyez encore une fois, qui vous laissez leurrer par un appât si grossier, et séduire par une erreur si déplorable, détrompez-vous-en une fois; écoutez le sage qui vous dit : N'alléguez pas la grande miséricorde de Dieu, car sa colère fondra tout d'un coup sur vous comme un tourbillon, si vous ne vous hâtez de la prévenir par de dignes fruits de pénitence. Sa miséricorde est plus grande encore que vous ne pouvez concevoir, mais sa justice l'est de même : *abyssus multa* (*Psal.* XXXV), et cette miséricorde, qui est bornée dans ses effets extérieurs, se change en fureur lorsqu'elle se voit méprisée, et Dieu se raille à son tour de ceux qui se sont moqués de lui lorsqu'il les appelait; ce soleil de justice s'obscurcit, et la figure de Marie ne répand plus de clarté ni d'influences favorables : *Luna non dabit lumen suum.* (*Ezech.*, XXXII.)

C'est à vous qu'il est permis d'espérer, pécheurs pénitents qui punissez sur vous l'insolence que vous avez eue d'offenser une majesté si sainte et si redoutable, qui frappez non pas en l'air comme ceux qui font consister toute leur piété dans des pratiques qui ne coûtent rien à la nature, et ne mortifient pas l'amour-propre, mais sur le corps de péché que vous travaillez saintement à détruire, et ne croyez pas qu'il y ait rien de trop pénible pour rentrer dans la familiarité des enfants de Dieu, et éviter les supplices éternels.

Enfin la troisième disposition est de faire miséricorde au prochain. Le Saint-Esprit menace de prononcer un jugement sans miséricorde contre celui qui ne l'aura pas faite, et vous savez quel traitement reçut ce serviteur de la parabole, lequel après avoir obtenu grâce des dix mille talents dont il était redevable à son maître, exigea d'un de ses conserviteurs, avec la dernière dureté, cent deniers qui lui étaient dus. Le Sauveur, au contraire, par un excès de bonté que nous n'aurions osé espérer, promet de tout remettre à ceux qui auront remis du fond de leur cœur à leurs frères, les petits torts qu'ils peuvent en avoir reçus. Quelle charité à cette majesté suprême d'avoir ainsi mis notre jugement entre nos mains, et de nous relâcher des sommes immenses et infinies pour des oboles et des deniers. Ne faut-il pas être désespéré et possédé par le démon, cet homicide dès le commencement, pour ne pas souscrire à des conditions si douces?

Il est inutile de m'étendre à présent pour vous prouver que Marie ne peut servir de refuge et d'asile à des pécheurs impénitents et vindicatifs. Ils seront rejetés par la sainteté de ce sanctuaire qui ne pourra les souffrir : le vrai Salomon les immolera sans pitié à sa colère dans cet asile même où ils se seront refugiés; comme le roi qui portait ce nom fit tuer Joab, quoiqu'il se fût enfui dans le temple et se tînt attaché à la corne de l'autel, pour punir toutes ses perfidies et venger le sang innocent qu'il avait répandu; Dieu ayant ordonné qu'on arracherait de son autel ceux qui auraient tué en trahison, comme étant indignes de tout asile. Marie vous livrera elle-même aux ministres de la justice divine, et désavouera pour ses enfants ceux qui veulent avoir le démon pour père, en nourrissant des passions criminelles et ne faisant aucun effort pour rompre leurs chaînes. Elle ne reconnaît pour ses vrais enfants que ceux qui soupirent pour leur vraie liberté; qui ne se contentent pas d'avoir quitté le péché, mais qui le pleurent et le vengent sur eux-mêmes; qui ne bornent pas les devoirs de religion à quelque pratique extérieure, mais s'étudient à devenir des adorateurs en esprit et en vérité, et de parfaits imitateurs de Jésus-Christ. Ah! quel plaisir ne se fait-elle pas de les protéger en toutes rencontres, de présenter leurs prières à son Fils comme un parfum précieux, et de faire valoir leurs moindres actions!

Il est temps de finir ce discours et cette octave que vous avez honorée par votre assiduité. Vous avez entendu avec joie les louanges de la Mère du juste, d'une Vierge qu'on ne peut trop louer; je vous ai fait voir, dans mon premier discours, que tout ce qui pouvait rendre une mort douce, tranquille et même délicieuse et précieuse aux yeux du Seigneur, s'était trouvé dans celle de Marie, et je tâchai d'exciter en vous une sainte jalousie pour une pareille mort; le second fut de son violent désir pour sa dissolution, dont l'excès en fut la cause innocente, et de l'obligation que nous impose le christianisme de soupirer après notre réunion à Jésus-Christ. Je vous entretins dans le troisième de la gloire de son sépulcre, qui a une triple conformité à celui de Jésus-Christ, son Fils, n'ayant pas été un lieu de corruption, une demeure éternelle, étant devenu, au contraire, un principe de vie; je vous y fis appréhender la corruption du péché. Dans le quatrième, je présentai aux yeux de votre foi la beauté spirituelle de Marie, qui la rend l'objet de l'amour de la Trinité, de l'admiration des anges aussi bien que des hommes, et sa force qui la rend redoutable aux démons. Je vous fis voir en quoi consistait la beauté et la force de notre âme. Le cinquième vous a étalé la magnificence du royaume dont Marie est entrée en possession par son assomption, et la magnificence de cette reine incomparable à répandre ses dons sur nous. Je vous dis que ce même royaume nous était destiné, et à quelles conditions. Le sixième vous convainquit de l'éminence de sa gloire, fondée sur celle de grâce, sur la profondeur de son humilité et l'excès de ses souffrances : humiliations et souffrances qui seront la mesure de notre béatitude. Le septième traita de la nature du culte dont nous devons honorer Marie, et dont la principale marque qu'elle attend de nous est l'imitation de ses rares vertus. Enfin, vous venez d'entendre quelles sont les principales fonctions qu'elle exerce pour nous dans le ciel, et ce que nous devons faire pour nous rendre dignes de sa protection spéciale. Qu'il me soit permis de dire ici ce que le Sauveur dit à l'occasion d'une femme qui, charmée des vérités qu'elle avait entendues de sa bouche, s'écria : *Bienheureux le ventre qui vous a porté! Heureuses les mamelles qui vous ont allaité!* A quoi il répliqua aussitôt : *Mais dites plutôt : Heureux ceux qui entendent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique!* Ne vous estimez pas de même heureux simplement pour avoir ouï toutes les vérités que je vous ai annoncées, mais si votre conscience, ou plutôt si vos œuvres vous rendent témoignage que vous les avez observées; car on n'est pas justifié pour entendre la loi, mais pour la garder et la réduire en pratique.

C'est à vous, Seigneur, à nous y appliquer efficacement, à donner le mouvement à nos mains ainsi qu'à nos cœurs, et nous faire faire ce que vous exigez de nous. Mais, comme vous avez voulu que nous eussions

tout par le canal de Marie, nous nous adressons à elle pour la conjurer, par le lait sacré dont elle vous a nourri dans votre sainte enfance, de nous les impétrer. Obtenez-nous donc, Vierge sainte, un parfait détachement de toutes les vanités du monde et de la vie même; que nous soupirions sans cesse après ce pays enchanté, où l'on se nourrit de la vérité. Faites-nous chérir la pauvreté, les humiliations, les souffrances qui doivent produire une moisson de gloire si abondante. Priez votre Fils adorable de créer en nous un cœur contrit et humilié, de nous inspirer une sainte haine de nous-mêmes et une ardente charité pour le prochain, afin qu'elle couvre la multitude de nos péchés. Obtenez-nous la grâce de vivre dans l'esprit de vos véritables enfants, vos fidèles paroissiens, en vous honorant, non du bout des lèvres, mais du fond du cœur; non par un culte vain et superstitieux, mais accompagnant d'une piété sincère et intérieure les pratiques extérieures autorisées par l'Eglise pour vous honorer, nous étudiant surtout à imiter vos divines vertus, comme vous avez imité celles de Jésus-Christ; faisant notre nourriture d'accomplir la volonté du Père céleste, ainsi qu'il l'a fait avec la dernière fidélité, et que vous nous ordonnez de le faire, afin que nous méritions par là la gloire qu'il nous a acquise, et dont nous espérons jouir à jamais avec vous.

SERMONS

POUR UNE OCTAVE DU SAINT ESPRIT.

PRÉFACE.

Quoique l'octave du Saint-Esprit ne se prêche pas si communément que celle du Très-Saint Sacrement et de l'Assomption de la sainte Vierge, que j'ai donnée ci-devant au public, elle n'est pas toutefois moins utile, lorsqu'elle est bien traitée, que la première, et l'est sans doute beaucoup plus que la seconde; on ne retirerait même guère d'utilité de l'Eucharistie, si on n'était parfaitement instruit que *c'est l'Esprit saint qui vivifie, et que la chair toute seule ne sert de rien;* je veux dire que le corps adorable du Sauveur n'est pain de vie et source de vie, dans ce mystère de son amour, que pour ceux en qui son esprit adorable réside déjà par la grâce sanctifiante, et qui cherchent, par la participation de sa chair sacrée, à augmenter cette vie surnaturelle et divine.

C'est dans ces discours où vous apprendrez à connaître l'Eglise qu'on ne peut ignorer sans être exclus de toutes les promesses dont elle est dépositaire, aussi bien qu'héritière, et s'en voir honteusement retranché pour jamais, lorsqu'elle ne sera composée que des premiers-nés écrits dans le ciel, comme des membres qui l'ont déshonorée et qui ne lui ont même appartenu que d'une manière impropre et équivoque, comme dit saint Augustin en divers lieux, lorsqu'il parle des faux chrétiens; nous tenons à cette admirable Mère par tant d'endroits, et sommes obligés de l'aimer par tant de titres, que cet incomparable docteur, qui a eu des lumières si particulières sur son sujet, ne fait pas difficulté de dire qu'on n'a le Saint-Esprit en soi, qu'autant qu'on aime l'Eglise; ce n'est que pour la former que Jésus-Christ est venu sur la terre et y a opéré tous ses divers mystères; le Saint-Esprit a été ensuite envoyé par le Père et le Fils, pour lui servir d'âme, la sanctifier et la régir jusqu'à la consommation des siècles; hors de son sein, il n'y a point de foi ni d'espérance; hors de son cœur, point de charité et d'unité; hors de sa main, point de conduite ni de direction; ce ne sont pas les seuls prêtres qui doivent être dévorés de zèle pour la beauté de ce temple de Dieu: tous les chrétiens y sont obligés, quoiqu'en un degré inférieur; la charité les doit rendre sensibles à tous ses biens et ses maux, ses avantages et ses pertes; il ne faut pas qu'ils se lassent de lever au ciel des mains pures, pour faire descendre sur elles ses rosées et ses bénédictions spirituelles, et en obtenir l'extirpation des schismes, des hérésies, et la réforme des mœurs de ses enfants; il faut qu'ils s'acquittent si bien des devoirs généraux que leur impose le christianisme en général et leur état en particulier, qu'ils ornent la doctrine de Jésus-Christ, notre Sauveur, qui est ce qu'elle a de plus grand; c'est à quoi saint Paul exhortait jusqu'aux esclaves.

Il n'est pas moins essentiel à la connaissance de sa religion d'être instruit de la grâce de Jésus-Christ, qui nous est donnée pour soutenir la nature malade, faible, fragile, et l'élever au-dessus d'elle-même, guérir ses langueurs, fortifier sa liberté, et de savoir (heureux qui le connaît par un sentiment intérieur!) qu'elle est une effusion de l'Esprit de Dieu, une impression de sa lumière, une onction de sa douceur, un plaisir victorieux, une sainte concupiscence, opposée à la criminelle que nous apportons en naissant; le prix du sang de Jésus-Christ, le fruit précieux de sa croix, une communication de sa nature divine, la semence de la gloire, et, par conséquent, tout le trésor de

l'Église. Si l'on était bien convaincu que, sans le secours de ce divin Esprit et les influences continuelles de sa grâce, l'âme est moins en état d'agir et de se mouvoir pour le ciel que le corps d'un paralytique, ne recourrait-on pas plus souvent à la prière, pour l'impétrer, et ne réclamerait-on pas sans cesse cette grâce, sans laquelle nous ne pouvons rien, et avec laquelle nous pouvons tout? Il y a encore plusieurs autres vérités très-importantes, qu'on trouvera déduites avec une juste étendue, dans le corps de l'ouvrage; c'est à l'Esprit saint à les faire germer et porter le fruit du salut; car nous ne pouvons avertir qu'au dehors, par le son de la voix, ou tracer des caractères aux yeux; il n'y a que l'Esprit saint qui parle au cœur et qui y grave sa loi; nous plantons, nous arrosons, par nos exhortations et par nos prières: Dieu seul peut faire prendre racine à sa parole et la faire croître par la pluie de sa grâce, à qui la gloire de tout ce qui se fait de bien doit être rendue.

SERMON LXII.

DEVOIRS AUXQUELS NOUS ENGAGE LA CONNAISSANCE DU SAINT-ESPRIT.

In novissimis diebus (dicit Dominus) effundam Spiritum meum super omnem carnem. (*Act.*, II.)

Dans les derniers temps (dit le Seigneur), je répandrai mon Esprit sur toute chair.

C'est en ce jour mémorable à jamais et infiniment précieux à l'Église, que s'est accomplie cette prophétie magnifique, faite huit cents ans auparavant, par Joël, et confirmée par les prophètes qui l'ont suivi: *Les cieux se sont fondus en eau devant le Dieu de Sinaï*, et la terre en a été heureusement inondée; les apôtres et les disciples ont été baptisés de ce baptême de feu, que Jésus-Christ leur avait fait espérer, et vont, comme de sacrés incendiaires, embraser le monde entier; sa face, auparavant défigurée par le péché, va être renouvelée. Je vois des cieux nouveaux et une terre nouvelle, dont la beauté a de quoi charmer et enchanter les esprits attentifs. Oh! quel sujet d'admiration pour les anges et de cantiques des louanges du Très-Haut qui seul a pu opérer tant de prodiges! S'ils se sont unis, Seigneur, pour vous louer, lorsque vous avez créé le soleil et les étoiles, quels ont été leurs transports, lorsqu'ils ont vu ce soleil spirituel éclairer l'un et l'autre hémisphère, jeter une lumière plus vive et lancer des rayons plus éclatants que les siens! Vous voyez bien que je parle de l'Église, appelée *electa ut sol*: quels fruits n'a pas produits ce nouveau soleil? Il n'a pas mûri des épis dans nos campagnes, mais il a fait naître une moisson de piété et de vertu dans les âmes, il l'a portée à sa dernière perfection; l'astre qui fait nos jours ne peut, avec toutes ses ardeurs, rendre la vigueur à une branche ou à un fruit qui se sèche, mais celui-ci a fait porter des fruits de vie et de salut à des branches mortes; le premier cède à la nuit, mais celui-ci n'en connaît point, et a dissipé les ténèbres qui couvraient l'univers.

C'est aujourd'hui que descend du ciel la cité sainte, la Jérusalem nouvelle à qui le Seigneur fera lui-même un mur de feu qui la couvrira tout autour, et que se forme cette république divine dont l'esprit humain si fécond en riches idées, ou plutôt en imaginations, n'était pas seulement capable de former le plan et le projet. La multitude innombrable des sujets qui la composent ne seront entre eux qu'un cœur et qu'une âme, et n'aspireront qu'à des biens invisibles, par le mépris de toutes les grandeurs et les joies terrestres. C'est le Saint-Esprit qui opère toutes ces merveilles, elles éblouissent et confondent mon esprit; comment les égaler par mes paroles et m'engager dans cette carrière. Je me rassure toutefois quand je songe que cet Esprit adorable, dont je me propose de relever le pouvoir et la gloire, se plaît à aider notre infirmité, que c'est le même qui a rempli du don de prophétie David et Amos, auparavant simples bergers, et suscita l'esprit saint du jeune Daniel pour faire réformer un jugement inique et arracher la chaste Susanne à une mort honteuse; mais, sans rechercher des exemples si reculés, n'est-ce pas lui qui donne aujourd'hui à douze pauvres pêcheurs une éloquence à laquelle celle des plus grands orateurs de l'ancienne Athènes et de Rome n'est pas comparable, et qui a triomphé hautement de tous les discours persuasifs de la sagesse humaine. Invoquons tous ensemble ce divin Esprit, nous y avons le même intérêt, afin qu'il remue ma langue, ou plutôt qu'il m'en donne une de feu pour enflammer vos cœurs et y consumer tout ce qu'il y a d'impur. Employons auprès de lui l'intercession de Marie son Épouse, en lui disant avec l'ange: *Ave, Maria.*

Lorsque saint Paul dit, après Jérémie, qu'un des principaux avantages de la Loi nouvelle est que chacun n'aura plus besoin d'enseigner son prochain et son frère, en disant: *connaissez le Seigneur*, parce que tous le connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand; il n'a pas voulu dire que les fidèles pussent parvenir à la connaissance des mystères et des vérités nécessaires au salut, sans le ministère des pasteurs, ainsi que l'ont prétendu les hérétiques de nos jours, puisque lui-même n'a cessé d'instruire et de répandre partout la doctrine évangélique; il veut seulement dire que, tandis que les hommes apostoliques enseigneraient les peuples et frapperaient leurs oreilles du son extérieur de leurs paroles, le Saint-Esprit agirait au dedans et parlerait à celles du cœur, dont lui seul a la vertu de se faire entendre, qu'il y imprimerait par son doigt les vérités sacrées, et que son onction leur enseignerait toutes choses.

Les prédicateurs et les pasteurs sont donc indispensablement obligés d'exposer aux fidèles les vérités de la foi, afin que le Saint-Esprit leur en donne la vraie intelligence et les fasse passer de l'entendement ou de la mémoire dans le cœur. Je veux croire, mes chers auditeurs, qu'il ne s'en trouve point

parmi vous qui soient dans la même ignorance que ces disciples que saint Paul trouva à Ephèse, auxquels ayant demandé s'ils avaient reçu le Saint-Esprit depuis qu'ils avaient embrassé la foi, ils répondirent qu'ils n'avaient pas seulement ouï dire qu'il y en eût un; mais combien s'en trouve-t-il qui, le connaissant par les instructions qu'ils ont reçues dès leur enfance dans l'Eglise, devraient répondre, s'ils voulaient parler sincèrement, qu'ils ne le connaissent pas, puisqu'ils ne le marquent que trop par leurs œuvres qui sont la langue du cœur : *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant.* (*Tit.*, I.) Et, de plus, appelez-vous connaître le Saint-Esprit que de vous en tenir à ces premiers rudiments et de savoir qu'il est la troisième personne de la très-sainte Trinité? Est-ce le connaître, que d'ignorer qu'il nous est donné pour être le principe de toutes nos pensées, nos paroles et nos actions, que sans lui nous ne pouvons rien absolument pour le salut, et qu'il le faut invoquer sans cesse ?

Voyons donc aujourd'hui ce que la foi nous apprend du Saint-Esprit, ce sera mon premier point; les devoirs auxquels cette connaissance nous engage, voilà le second; dans les discours suivants nous développerons toutes les merveilles renfermées sous ces paroles qui paraissent si simples. Commençons.

PREMIER POINT.

Le Saint-Esprit peut être considéré en trois manières, comme Dieu, par le rapport qu'il a aux deux autres personnes de la Trinité, et par celui qu'il a à ses ouvrages. Le démon, ayant fait en vain tous ses efforts et épuisé ses artifices pour saper la religion par les fondements, en ruinant l'article capital de la divinité de Jésus-Christ son fondateur, osa attaquer celle du Saint-Esprit et le réduire au rang des créatures ; tous les évêques d'Orient, où ce dogme impie était né, s'assemblèrent à Constantinople par les soins du grand Théodose, et frappèrent d'anathème Macédoine qui en était l'auteur; c'est le second concile œcuménique, parce qu'il fut ratifié par l'Occident.

Les eunomiens eurent la même insolence et le même sort. Dieu suscita contre eux le grand saint Basile et saint Grégoire de Nysse son frère, qui démêlèrent tous leurs sophismes et forcèrent ces bouches impures au silence. Ne craignez pas que je vous déduise ici les divers témoignages des Ecritures et tous les arguments dont ces célèbres docteurs ont terrassé ce monstre, ni même que je traite en particulier de tous les attributs du Saint-Esprit, ils sont infinis et surpassent notre intelligence, souffrez seulement que je bégaie un peu.

Figurez-vous donc la nature la plus excellente et la plus parfaite qui se puisse concevoir ; représentez-vous un pur Esprit, ou plutôt le Père des lumières qui ne peut recevoir ni de changement, ni d'ombre de changement par aucune révolution, en qui sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse ; il n'est pas seulement sage, puissant, juste et bon ; il est par sa propre essence la justice, la puissance, la sagesse, la bonté même, éternel, indépendant, pleinement suffisant à soi-même, trouvant au dedans de soi sa béatitude et sa paix. Ce serait parler improprement que de dire de lui qu'il a été ou qu'il sera, il faut dire seulement qu'il est selon le nom ineffable qu'il se donna en parlant à Moïse du milieu d'un buisson ardent; son éternité étant un jour toujours présent, sans succession de passé et d'avenir; il est en tout lieu, dit saint Augustin, non comme une liqueur est dans un vase qui la contient et hors duquel elle se répand, mais il remplit et pénètre tout par son immensité, il est tout entier en chaque lieu, comme l'âme est dans le corps qu'elle vivifie; c'est pourquoi, lorsqu'il est dit au commencement de la *Genèse* qu'il était porté sur les eaux, ces paroles, dit le même saint docteur, ne signifient pas qu'il s'étendait sur les eaux comme y surnageant et se mesurant à un espace corporel, mais qu'il était au-dessus de cet élément par la souveraineté de sa puissance, pour en former tout ce qu'il y a de grand et d'admirable dans le ciel et sur la terre, comme l'esprit d'un savant architecte est élevé au-dessus d'un grand amas de pierres dont il doit construire un superbe palais selon les règles de son art. Enfin il est si parfait et si incompréhensible, que la vaste étendue de l'univers, la fécondité de la terre, la clarté du soleil et des astres, et tout ce qu'il y a de plus admirable dans le firmament et dans le ciel des cieux, je veux dire la demeure des esprits bienheureux; toutes ces beautés réunies ensemble ne sont que de sombres images et de faibles traces de sa grandeur, tout cela est comme un néant devant lui et comme s'il n'était pas.

Quoique je vous le fasse ici envisager comme séparément du Père et du Fils, ne le concevez pas toutefois comme un autre Dieu qu'eux, il n'y a, et il n'y peut avoir qu'une seule et unique Divinité, et dans cette seule Divinité il s'y rencontre trois personnes distinctes qui ne font pas trois dieux différents, mais un seul et même Dieu, un seul éternel, un seul sage, un seul puissant, un seul immense. Loin de nous encore l'imagination impie des sabelliens qui, pour mieux conserver l'unité, ruinaient la trinité, prétendant que ces trois personnes ne sont que des dénominations extrinsèques sans diversité de suppôt, et que Dieu, par exemple, est appelé Père quand il donne des marques de sa puissance, Fils quand il fait éclater sa sagesse et qu'il opère le mystère de l'Incarnation, Saint-Esprit quand il nous fait sentir les effets de sa bonté. Périssent toutes les vaines subtilités de ces inventeurs de faux dogmes ! Voici comme la saine théologie nous fait concevoir une chose si élevée au-dessus de la raison. Dieu se connaissant soi-même par la nécessité de son être se complaît de nécessité dans cette connaissance et

en jouit: voilà une idée abrégée du mystère de la Trinité qu'il faut un peu développer pour vous en faciliter l'intelligence. Dieu connaît et contemple les perfections infinies renfermées dans la plénitude immense de son être; de cette connaissance résulte son image, son Verbe, sa parole, son propre Fils engendré par voie d'entendement qui lui est coéternel et consubstantiel. Ce père et ce Fils, se contemplant eux-mêmes dans l'éternité, s'aiment mutuellement d'un amour infini : or, cet amour n'est autre que le Saint-Esprit qui procède d'eux en unité de principe, il subsiste comme ces deux personnes adorables dont il est le nœud, le lien indivisible et comme le baiser sacré. Dans ce commerce réciproque de lumières et d'amour les personnes sont réellement distinctes, l'une n'étant pas l'autre; elles ne sont toutefois qu'une même chose, même essence, même majesté, même gloire, sans supériorité ni dépendance; l'unité est dans le Père, principe sans principe, l'égalité dans le Fils qui reçoit de lui tout son être, mais sans infériorité; la liaison parfaite de l'unité avec l'égalité se trouvent dans le Saint-Esprit, mais quoiqu'il ne produise rien dans la Trinité parce que la puissance du Père est épuisée dans la génération de son Verbe, quoiqu'il procède de l'un et de l'autre et reçoive d'eux sa mission, et que pour cet effet il les glorifie, gardez-vous bien de penser qu'il soit moindre qu'eux; infini et tout-puissant sans aucun commencement comme eux, il n'y a point d'autre différence sinon que dans la même Divinité, dans une égale éternité, une commune majesté, il est la troisième Personne produite par voie d'amour. O profondeur! Détournons-en nos regards de crainte d'y tomber ou du moins de quelque vertige, nous soutiendrons mieux sa lumière répandue sur les créatures et réfléchie, comme plus proportionnée à notre faiblesse.

S'il est stérile dans la Trinité et à l'égard des productions internes, ainsi que nous venons de voir, il n'en est pas de même au dehors; il est le principe de la fécondité de tout ce qui a vie, c'est lui qui la leur communique; c'est pourquoi saint Jérôme remarque que le texte hébreu de la *Genèse* porte qu'à la création du monde il se reposait sur les eaux, *incubabat aquis*, comme pour les animer par sa vertu, par sa fécondité divine et en produire toutes les créatures de l'univers, ainsi qu'un oiseau se repose sur ses œufs et les anime peu à peu par sa chaleur pour en faire éclore ses petits. C'est lui qui conjointement avec le Père et le Fils a tiré ces masses effroyables de matière du sein du néant pour en former la terre et les cieux, les étendant comme une tente, qui les a parés les uns et les autres de tant d'ornements divers et qui a rassemblé ces eaux immenses qui forment l'océan avec la même facilité que quelqu'un d'entre nous rassemblerait un peu d'eau dans un vase, et leur a creusé ces vastes abîmes auxquels nous avons donné le nom de mer, faisant tout *avec nombre, poids et mesure;* c'est lui qui a mis dès le commencement dans le sein de la terre cette multitude prodigieuse de semences qui en sont les richesses, et les fait provigner par des miracles qui se renouvellent sans cesse et ne nous causent plus d'admiration parce qu'ils sont trop communs.

Venons aux ouvrages qui n'ont pas seulement une vie végétative et sensitive, mais spirituelle et intelligente. N'est-ce pas son souffle amoureux qui anima le limon dont il pétrit le corps de notre premier père; il répandit sur son visage, dit le texte sacré, un souffle de vie et l'homme devint vivant, il l'établit dans l'univers pour servir en quelque sorte de langue à toutes les créatures insensibles, car il devait les animer toutes et les rendre comme intelligentes dans sa personne, en se servant de ce grand spectacle de la nature comme d'un miroir toujours exposé à ses yeux pour y contempler et y révérer la puissance, la sagesse et la bonté du Créateur. Mais laissons là Adam, principe d'une vie périssable, ne parlons pas d'une fécondité malheureuse qui fait subsister le genre humain par une succession continuelle d'enfants qui survivent à leurs pères et deviennent pères à leur tour de nouveaux héritiers mortels.

Passons à l'ordre de la grâce dont le premier, tout admirable qu'il est, n'est qu'une ébauche grossière: oh! qu'a-t-il de comparable à ces créatures nouvelles *formées non du sang ni de la volonté de la chair, mais de celle de Dieu même; envoyez, Seigneur, envoyez votre esprit et votre souffle divin, et ils seront créés, et vous renouvellerez toute la face de la terre;* c'est ce qu'il a fait en ce jour fortuné par l'effusion abondante de ses dons qui ont purifié et sanctifié tant de fidèles, et c'est ce qu'il a fait durant tout le cours des siècles en renouvelant dans nos âmes la face de la terre, c'est-à-dire de l'homme terrestre et y retraçant l'image de l'Homme-Dieu. C'est aussi de la vertu toute divine du même Esprit que nous attendons le grand et le dernier miracle de la résurrection de nos corps, et du renouvellement général de la nature qui se fera à la fin du monde.

L'Église est donc le chef-d'œuvre du Saint-Esprit, le terme et la fin de ses productions, il n'a créé le monde que pour elle; le Fils de Dieu n'est venu sur la terre, n'y a prêché et n'y est mort sur la croix que pour la former. Le Saint-Esprit l'a tirée comme une nouvelle Ève de son sacré côté, et n'a été envoyé lui-même sur la terre par le Père et le Fils que pour l'enrichir de ses dons, la perfectionner et lui assujettir toutes les nations de la terre. Qui pourrait décrire les divers rapports qu'il a voulu avoir avec elle et toutes les fonctions qu'il y exerce : si nous la considérons comme un monde nouveau, surnaturel et divin, il est le soleil qui l'éclaire de ses splendeurs, l'échauffe et la rend féconde par ses célestes ardeurs; si nous l'envisageons comme un royaume spirituel que Jésus-Christ a conquis par sa croix, c'est lui qui le régit invisiblement et qui y fait régner la justice par les lois qu'il y a établies, ou

plutôt il est lui-même la loi vivante et subsistante, loi d'amour, *ignea lex*, qui se fait obéir avec joie par tous les véritables sujets de cet heureux empire; si nous nous la représentons sous l'image d'un troupeau, c'est lui qui le rassemble, qui n'a formé qu'un seul bercail du peuple Juif et Gentil, qui le conduit dans d'excellents pâturages, en écarte les bêtes farouches et se tient au milieu de ses brebis si chéries pour les rassurer par sa présence, *sicut pastor in medio ovium dissipatarum* (*Ezech.*, XXXIII.) Si c'est un temple, il y habite avec la plénitude de ses dons, il le sanctifie par sa présence adorable. Si c'est une Epouse, après l'avoir purifiée de ses souillures, il l'a parée et embellie des plus superbes atours, il la rend digne de jouir de ses chastes embrassements et lui communique une divine fécondité, soit par la multiplication de ses enfants, soit par l'infusion de toute sorte de vertus : *Cujus incorporeo, si dici potest, amplexu veris impletur, fecundaturque virtutibus*. (S. Aug.) Enfin si elle est le corps mystique de Jésus-Christ qui est l'idée la plus ordinaire sous laquelle saint Paul nous la dépeint, il est l'esprit et l'âme qui l'anime et la vivifie, il la régit comme esprit de vérité et de charité, et ne permettra jamais que les portes d'enfer prévalent contre elle. Nous verrons dans la suite avec étendue tout ce qu'il opère, et en elle et pour elle.

Il a les mêmes rapports et répand à proportion ses dons sur chacun des fidèles ; il nous est donné dans le premier des sacrements, et celui qui en est la perfection à savoir la confirmation, pour être l'âme de notre âme, la vie de notre vie, pour nous diriger dans toutes nos voies, former tous nos pas dans les sentiers de la justice ; il ne nous est pas moins nécessaire dans la vie surnaturelle, que l'air que nous respirons pour entretenir cette vie animale : nous n'y pouvons subsister sans des infusions toujours nouvelles; comme il est la bonté même, il ne cherche qu'à se communiquer, il ne nous donne pas seulement cette eau qui rejaillit à la vie éternelle que Jésus-Christ nous faisait espérer, mais encore la soif, *sitit sitiri*. (S. August.). Il diversifie ses opérations en mille manières, et prend une infinité de formes pour s'insinuer dans nos âmes, *c'est un Esprit*, dit le Sage, *saint, unique, multiplié dans ses effets, subtil, disert, agile, sans tache, clair, doux, ami du bien, pénétrant, que rien ne peut empêcher d'agir, bienfaisant, amateur des hommes, stable, infaillible, calme, pur, subtil, qui peut tout, voit tout et renferme en soi tous les esprits;* il est saint, ou plutôt la sainteté même, infiniment séparé de la corruption du péché, ne souffrant rien qui altère sa pureté, ennemi de tout partage, parce qu'il veut être aimé et servi uniquement, multiplié dans ses effets, je l'ai déjà touché, se diversifiant en autant de manières qu'il se trouve de variété dans les états, les inclinations, les besoins des âmes, atteignant à tout avec autant de force que de suavité; il ne s'arrête pas à une connaissance particulière, mais il porte ses vues sur toutes choses en même temps avec une étendue et une promptitude incompréhensibles; il n'est que lumière sans mélange d'ombres et de ténèbres; il s'insinue dans les âmes par le charme du plaisir, et triomphe ainsi de toute leur résistance ; tout obstacle lui cède, parce que quand il veut sauver les pécheurs les plus endurcis, qui sont dans son élection éternelle, il change leurs inclinations perverses avec une facilité toute-puissante, car il manie le ressort des cœurs comme leur artisan suprême; il proportionne ses secours à nos dispositions avec un tempérament si admirable, que sa condescendance, loin de nous affaiblir, nous fortifie et nous rend capables des remèdes les plus forts. Avec quelle patience infatigable ne souffre-t-il pas nos infidélités et nos plus grands désordres, les faisant même coopérer à notre salut par la confusion salutaire qu'il nous en inspire? Quelle paix n'établit-il pas dans les âmes qui s'étaient vues auparavant plus agitées que la mer dans la plus violente tourmente? Abandonne-t-il jamais le premier? Et n'est-ce pas avec douleur et tristesse, pour me servir de l'expression de saint Paul, qu'il les abandonne lorsqu'il y est forcé par leur ingratitude?

Je ne tarirais jamais, si je voulais rapporter tout ce que les Livres sacrés nous apprennent du Saint Esprit, il suffit de ce que je viens de vous en exposer; mais ces connaissances ne vous seraient d'aucune utilité, ou plutôt elles ne serviraient qu'à vous condamner, si vous en demeuriez à la spéculation; il faut passer à la pratique, et pour cet effet voir à quoi elles nous engagent; c'est ce que je vous ai promis dans mon second point.

SECOND POINT.

Tous les devoirs des créatures intelligentes à l'égard de l'Être suprême se réduisent à des jugements et à des mouvements, à des jugements véritables et des mouvements d'amour, conformes à ses jugements. Je viens de vous marquer les jugements ou les principales choses que la Foi nous apprend du Saint-Esprit, passons aux mouvements qui en doivent naître.

Le Saint-Esprit est Dieu, éternel, immense, infini, pleinement suffisant à soi-même, c'est la nature la plus parfaite qui se puisse concevoir, nous lui devons donc le culte suprême de latrie ou d'adoration, et nous ne pouvons le transférer à quelque créature, pour accomplie qu'elle soit, sans commettre une idolâtrie. Nous ne saurions nous former une trop grande idée de cette majesté ineffable. Pour réveiller notre foi et nous humilier profondément en sa présence, considérez la frayeur respectueuse avec laquelle les anges assistent devant son trône; Isaïe nous les représente se voilant leur face de leurs ailes, et leurs pieds de deux autres, pour montrer que devant lui, ils disparaissent en quelque sorte à leurs propres yeux,

et n'ont que du mépris pour eux-mêmes en le contemplant, criant sans cesse l'un à l'autre, saint, saint est le Seigneur, dans quel abîme d'anéantissement doivent se plonger des vers de terre tels que nous sommes, en considérant que les plus sublimes intelligences ne s'estiment qu'un pur néant devant lui.

Dieu est esprit, dit le Sauveur du monde, *et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité, car ce sont là les adorateurs que le Père cherche ;* qu'est-ce que cette adoration en esprit et en vérité? sinon un entendement captivé sous le joug de la foi, un cœur consacré et sacrifié à la majesté de Dieu par un abaissement sincère, une dépendance absolue, une vive reconnaissance de ses bienfaits innombrables, un zèle ardent pour sa gloire, voilà l'unique sacrifice digne de cet Esprit éternel et infiniment parfait, et de cette volonté souverainement sainte et infiniment aimable. Où eussiez-vous trouvé, mon Dieu, de pareils adorateurs sur la terre, si vous ne les y étiez venu former vous-même par votre grâce, et si vous n'aviez répandu dans nos cœurs votre charité par le Saint-Esprit.

Il est l'esprit des enfants et des vrais chrétiens, car on n'adore proprement Dieu qu'en l'aimant, comme dit excellemment saint Augustin, *non colitur nisi amando*, c'est particulièrement comme amour substantiel que le Saint-Esprit exige cette espèce de culte. C'est lui qui imprime dans nos cœurs tout le mouvement d'amour qui les anime, lequel sans doute ne peut être que conforme au sien, et qui, par cette impression continuelle, nous porte vers lui. C'est donc une nécessité fondée sur l'ordre immuable que notre amour venant uniquement de lui comme de son premier principe, tende vers lui et s'y rapporte, d'où il suit que tout mouvement libre qui ne tend pas vers lui est inutile pour le salut, et le plus souvent même déréglé, portant au mal et méritant punition comme opposé à la Loi éternelle ou à l'ordre immuable qu'il suit invariablement; ce qui fait que la source de tous les biens devient la cause de tous nos maux; ainsi tout amour des créatures pour elles-mêmes blesse et déshonore le Saint-Esprit; il corrompt le mouvement qu'il met dans nos cœurs, dont il veut être la fin comme il en est le principe; ce n'est pas l'amour qui est condamné, ce n'est que l'abus qu'on en fait; ce n'est que le mauvais amour, lui seul cause tout le désordre qui est dans le monde. Je ne vous dis pas, nous crie le même docteur, que vous n'aimez rien, à Dieu ne plaise, vous seriez des hommes froids, paresseux, détestables, plongés dans une léthargie mortelle, des monstres dans l'ordre de la nature et de la grâce ; aimez, aimez, mais voyez ce que vous voulez et devez aimer, n'attachez votre cœur à rien qui vous souille, vous avilisse et vous dégrade, ne faites pas couler dans des cloaques et des égouts une eau pure destinée à arroser des parterres et de vertes prairies; n'employez uniquement que pour Dieu tout le mouvement d'amour qu'il imprime en vous, il ne souffrira pas impunément que vous en détourniez le moindre ruisseau, *nullum rivulum duci extra patitur, cujus derivatione minuatur ; pensez-vous*, dit l'apôtre saint Jacques, *que l'Ecriture dise en vain, l'esprit qui habite en vous vous aime d'un amour de jalousie*, ne concevez pas ici une passion qui l'agite, rien n'est capable de l'altérer, mais une justice souveraine et une volonté toute tranquille par laquelle il ne souffre pas qu'une âme audacieuse qui a cru trouver son bonheur hors de lui l'y rencontre.

Vous voyez par là de quelle sorte tous les péchés attristent le Saint-Esprit, ou l'éteignent s'il sont du nombre de ceux qui sont incompatibles avec la charité, et renferment l'exclusion du royaume des cieux, parce que tout péché, soit véniel, soit mortel, consiste dans un amour déréglé et une jouissance de la créature ; ô quelle crainte ne devrions-nous pas avoir de contrister un tel hôte, et de le chasser de nos cœurs, où il veut bien résider et prendre ses délices! Quelles précautions ne sommes-nous pas obligés de prendre pour éviter un si effroyable malheur! Mais quoique tous les péchés lui déplaisent infiniment, il y en a de certains qui lui sont plus directement opposés, et que Jésus-Christ, pour cet effet, nous assure dans l'Evangile ne devoir être remis ni dans ce siècle ni dans l'autre; tels sont les péchés de malice et la haine de la vérité connue. Jésus-Christ était venu pour être humilié dans sa chair; l'état d'infirmité auquel il s'était rabaissé y a donné lieu; mais il ne peut souffrir d'être humilié dans son Esprit. Point de miséricorde pour ceux qui rejettent son témoignage et qui s'opposent à l'établissement de son règne, du moins elle est très-rare ; l'impénitence finale en est le châtiment le plus ordinaire.

Le Saint-Esprit est le plus excellent don qui pouvait être fait aux hommes; sans lui, non-seulement tous les dons naturels, mais encore celui du Verbe incarné, le don ineffable et substantiel de Dieu, tous les mystères qu'il a opérés, les exemples admirables qu'il nous a laissés, les sacrements qu'il a institués nous seraient inutiles, ou plutôt ne serviraient qu'à notre condamnation; ô si vous connaissiez ce don par excellence, l'amour personnel, ces avantages ne sont que pour ceux qui le reçoivent, qui lui ouvrent leur cœur et se laissent conduire à toutes ses impressions; il nous est donné pour être le principe de nos pensées, de nos paroles, de nos actions ; pour former nos désirs, nous détacher des choses sensibles et nous unir immuablement à Dieu ; malheur à nous si nous continuons de lui résister ainsi que nous avons fait jusques ici, et si nous recevons toujours sa grâce en vain; elle se convertira en jugement, et nous n'aurons fait toute notre vie que nous amasser des trésors de colère.

Le Saint-Esprit est l'auteur de notre régé-

nération; c'est de lui et des eaux baptismales que nous sommes renés; il y a imprimé une vertu pareille à celle par laquelle il rendit les entrailles de Marie fécondes pour donner au monde le fruit de vie. Oh! quelle multiplicité de devoirs naissent de là! Quel mépris ne devons-nous pas faire d'une naissance souillée et criminelle que nous avons tirée d'Adam! quelle estime, au contraire, pour la grâce qui nous a été conférée en ce premier sacrement, et de la qualité auguste d'enfants de Dieu! quelle reconnaissance! quel saint orgueil pour soutenir cette dignité et maintenir la gloire de cette principauté, comme parle l'Ecriture! quelle application à faire de nouveaux progrès! quel amour pour l'Eglise notre mère! quelle tendresse pour tous les chrétiens nos frères! quel profond mépris pour les choses passagères! quelle ardeur pour celles du ciel! quelle intime liaison à Jésus-Christ! Non-seulement nous lui appartenons, mais nous faisons partie de lui; nous sommes devenus la chair de sa chair, et l'os de ses os. Cet Esprit ne nous affranchit pas seulement de la loi du péché et de la mort, je veux dire de la domination de la concupiscence et des supplices éternels qui en sont la solde; il ne nous inspire pas seulement du goût et de l'attrait pour les biens célestes, il nous donne une sainte liberté d'appeler Dieu notre Père, et de crier: *Abba Pater* (*Gal.*, IV), et par une suite heureuse, nous rend féconds en toutes sortes de bonnes œuvres, car c'est un feu divin à qui il est aussi peu possible de demeurer en repos qu'au feu matériel et élémentaire; dès qu'il s'est rendu maître de l'homme intérieur, il s'applique efficacement à l'extérieur à toutes les actions louables qui sont dans l'ordre de ses devoirs; ne concevez ici ni contrainte, ni violence, ni nécessité; c'est une opération aussi douce qu'elle est forte; c'est la douceur, c'est le charme secret du plaisir qui attire, *ipsa suavitas trahit* (Aug. *in Joan.*); l'onction de la grâce dégage l'âme du poids accablant du péché et de la servitude honteuse des créatures, après quoi elle court, elle vole après l'odeur des parfums; elle se porte avec joie à tout ce qui lui paraissait auparavant de plus pénible et plus impraticable; le cœur est changé, une sainte passion a succédé à une passion impure, et on éprouve alors que l'âme ne désire rien plus ardemment que la vérité. Ecoutons là-dessus saint Augustin qui est, après saint Paul, le grand docteur de la grâce; c'est peu, dit ce Père, d'être attiré par votre volonté; vous l'êtes par la volupté même, mais une volupté chaste et toute sainte; chacun est entraîné par l'instinct du plaisir, et on fait toujours très-librement et très-volontairement ce qu'on fait par ce mouvement; la grâce n'a donc garde de détruire le libre arbitre; elle le guérit, au contraire, et le perfectionne; sans son secours nous n'avons presque de pente que pour le mal, et la volonté, abandonnée à sa corruption naturelle, s'y porte avec fureur parce qu'elle se détermine d'ordinaire pour ce qui lui plaît davantage; la grâce, au contraire, le redresse et lui donne un autre penchant; elle éclaire l'esprit et échauffe la volonté; elle montre le bien, puis remue le cœur et les mains; vous présentez un rameau vert à une brebis, et vous l'attirez à vous; il n'y a ni corde ni chaîne, point d'autre lien que celui de son cœur; la vérité brille aux yeux de l'homme intérieur, et il suit, il ouvre son cœur, et se laisse heureusement captiver: il y a seulement cette différence, que nous ne donnons pas à cet innocent animal le plaisir, il lui est imprimé par la nature; mais quand le Saint-Esprit attire une âme et triomphe de sa paresse, c'est lui qui répand en elle ce plaisir céleste et victorieux.

De cette doctrine que l'Eglise a adoptée et canonisée, il suit nécessairement que ceux qui n'agissent pas et qui demeurent endormis dans une molle indolence, n'ont pas en eux le Saint-Esprit avec ce charme victorieux, et n'en sont pas poussés efficacement: *qui Spiritu Dei aguntur ii filii Dei sunt* (*Rom.*, VIII); ils ne sont pas vivants de cette vie surnaturelle s'ils ne mènent une vie spirituelle, si on n'aperçoit aucune trace de l'esprit de Dieu en leur conduite; rien, au contraire, que d'humain, s'ils ne se portent pas à Dieu par des désirs, des prières, des mouvements d'amour; il est visible qu'ils sont dominés par leurs passions et possédés de l'amour du monde; en vain se flatte-t-on d'être animé du Saint-Esprit si on ne sent une pente secrète qui applique aux œuvres chrétiennes, et si, nonobstant les faiblesses inséparables de l'état présent, le gros des actions ne rend témoignage qu'on marche dans le chemin du ciel. C'est ainsi qu'on juge qu'un homme est ambitieux, avare ou voluptueux; car quoiqu'il fasse des actions qui n'ont point de rapport à ces passions dominantes, elles se marquent néanmoins par trop d'endroits pour qu'on se trompe dans le jugement qu'on porte d'eux.

C'est donc Dieu qui opère en nous, comme dit saint Paul, *le vouloir et le faire, selon qu'il lui plaît;* ce qui ne veut pas dire qu'il agisse en nous comme en des pierres inanimées, et qu'il nous fasse passer du dérèglement dans la vertu comme des stupides, de même que si on tirait un morceau de bois d'un lieu sale pour le placer dans un plus honorable; mais, pour me servir de la belle explication de saint Bernard, qu'il fait passer la vérité de l'esprit dans le cœur, qu'il applique la volonté à ce qu'il commande, et lui aplanit toutes les difficultés, *voluntatem applicat operi, et opus explicat voluntati.* D'où je conclus, avec le même Apôtre, qu'il faut opérer notre salut avec crainte et tremblement; *il fait miséricorde à qui il veut, et il endurcit qui il lui plaît; cela ne dépend point de celui qui veut ni qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde.* Combien nos péchés nous rendent-ils indignes de sa protection spéciale? Et quand même nous les aurions expiés par de dignes fruits de pénitence, sommes-nous assurés de persévérer

dans la voie de la justice, la persévérance est-elle due à qui que ce soit?

Gardons-nous bien toutefois de nous laisser aller au découragement et à des mouvements de défiance; cette volonté adorable, souveraine arbitre de notre sort éternel, est la bonté même qui nous aime plus que nous ne nous aimons; croirions-nous notre salut plus en sûreté entre nos mains, c'est-à-dire celles de l'inconstance même? Que fonder sur un roseau et sur des forces qui ne sont que faiblesse, et ne viennent, comme dit saint Augustin, que de la grandeur de la fièvre, *immanitate febris?*

Vous voyez par tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, que Dieu a trop fait de choses grandes et admirables en notre faveur, pour laisser son ouvrage imparfait; il veut que nous y coopérions de notre part, afin d'avoir lieu de nous récompenser, mais il s'en réserve toute la gloire; ne lui en dérobons pas la moindre partie, puisqu'elle lui est due tout entière par tant de titres; car cette coopération même est un effet de sa libéralité; c'est la volonté qui obéit et qui adhère librement à l'inspiration du saint amour; mais cette obéissance, cette adhérence libre est le propre effet de la grâce et un pur don de Dieu. La grâce fait tout, la volonté fait aussi tout, l'un et l'autre agissant par indivis; mais la grâce fait tout dans la volonté, et la volonté fait tout par la grâce. Qui serait l'insensé qui tirerait vanité de ce qu'il n'a pas usé de sa liberté pour s'enfoncer un poignard dans le sein ou se jeter dans un précipice? Qui serait le mendiant couvert de haillons qui oserait se glorifier de ce qu'un homme riche lui ayant présenté un habit pour couvrir sa nudité, il s'en est revêtu? Ne craignons pas que Dieu retire jamais ses regards favorables de dessus nous, tant que nous conserverons des sentiments d'humilité, *car il donne sa grâce aux humbles et n'a que du mépris pour les superbes;* travaillons en même temps, car ce serait une illusion et ce qu'on appelle le tenter que de demeurer sans rien faire; nous avons, dit saint Augustin, à conduire chacun notre vaisseau entre deux écueils également à craindre: le premier est celui de la superbe qui le brisera infailliblement, si nous allons heurter contre; l'autre, qu'on doit plutôt appeler un banc de sable, l'arrête, le rend immobile et lui fait éprouver un funeste naufrage. Travaillons donc sans relâche, mais sans présumer de notre travail; cultivons la terre de notre cœur, mais n'attendons la fécondité que de celui qui dispense les pluies et donne à la terre même la vertu de produire son fruit: *Dominus dabit benignitatem, et terra nostra dabit fructum suum.* (*Psal.* LXXXIV.) Combattons nos ennemis extérieurs et intérieurs; mais, après avoir reconnu sincèrement que, bien loin d'être en état de remporter la victoire de cette multitude d'assaillants dont nous sommes environnés de toutes parts, nous ne sommes pas même capables de former la résolution de nous défendre; que, dis-je, nous ne connaissons pas ces ennemis spirituels ni les piéges qu'ils nous dressent, et nous nous livrerons à eux; disons avec ce pieux prince dont il est parlé dans l'Écriture: Nos forces étant trop inégales pour pouvoir nous soutenir contre cette foule d'ennemis qui ont juré notre ruine, il ne nous reste, Seigneur, qu'à élever nos yeux vers vous et pousser nos cris pour réclamer votre puissant secours; ce n'est que par son moyen que nous dissiperons cette puissante armée et que nous échapperons de ce danger si terrible. Vous voyez par là que la prière est notre plus grande ressource; ne faisons aucun fond sur notre faiblesse, elle est plus grande incomparablement que nous ne pouvons penser; désespérons saintement de nous-mêmes, mais fortifions-nous dans le Tout-Puissant, nous pouvons tout en lui; ce n'est qu'un jeu pour le Dieu des armées d'anéantir tous leurs efforts et de nous en faire triompher. Il s'est engagé d'accorder tout à une prière vive et persévérante, et il avait promis de répandre sur la maison de David, qui n'est autre que son Église, et sur tous les habitants de la vraie Jérusalem, l'esprit de grâce et de prière, *spiritum gratiæ et precum.* (*Zach.*, XII.) Cet Esprit adorable remplit aujourd'hui les cœurs de sa grâce pour leur faire faire le bien avec une charité aussi ardente que lumineuse; mais c'est après les avoir pénétrés de la connaissance et d'un vif sentiment de leur infirmité et du besoin qu'ils ont de la prière, pour invoquer sans cesse l'assistance de celui sans lequel ils ne peuvent rien.

Hélas! Seigneur, comment, dans l'aveuglement déplorable et la faiblesse extrême où nous sommes réduits, pourrions-nous remplir tous les devoirs que vous venez de nous faire connaître, et les plus grands préceptes de votre divine loi, puisque sans votre grâce, manquant de tout, nous ne pouvons rien demander et ne savons pas même comment et ce qu'il faut demander, et sommes indignes de le savoir; soyez donc en nous un esprit de prières qui nous fasse sentir notre pauvreté, et vous conjurer de remédier à nos besoins infinis; formez en nous ces saints gémissements que vous ne pouvez manquer d'écouter, puisque c'est votre amour qui les produit; donnez-nous ce bon amour, source de la bonne prière; soyez en nous un esprit de componction qui nous fasse regretter nos égarements passés dans l'amertume de notre âme; un esprit de mortification de tout ce que nous tenons des instincts et des inclinations du vieil homme; un esprit de sacrifice, pour vous immoler nos passions déréglées, et celles mêmes qui paraissent les plus innocentes, lorsque votre providence l'ordonne; ainsi un esprit de paix et de charité qui nous lie avec le prochain, ainsi qu'avec le Père et le Fils dont vous êtes le lien ineffable; enfin un esprit de force pour nous faire vaincre le monde avec toutes ses fausses maximes, ses faux charmes et ses terreurs, c'est ce que

nous attendons de votre bonté infinie et ensuite la gloire céleste.

SERMON LXIII.

DE LA PART QU'A EUE LE SAINT-ESPRIT DANS LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION.

Effundam Spiritum meum super omnem carnem. (*Joel.* II.)

Je répandrai mon Esprit sur toute chair.

L'historien sacré de la *Genèse* rapporte que les crimes se multipliant à mesure que les hommes croissaient sur la terre, que leur malice étant extrême et toutes les pensées de leur cœur incessamment appliquées au mal, Dieu se repentit d'avoir fait l'homme, et que, touché de douleur jusqu'au fond du cœur, il protesta que son Esprit ne demeurerait plus jamais avec lui, parce qu'il n'était que chair : *Non permanebit Spiritus meus in homine in æternum, quia caro est.* (*Genes.*, VI.) Comment se peut-il donc faire qu'il répande aujourd'hui son Esprit sur toute chair ? Qui l'a pu mouvoir à changer de pensée ? Il paraît encore plus étrange qu'il ait créé l'homme, ayant prévu sans doute qu'il s'oublirait sitôt de son devoir, et que ses enfants, héritiers de son crime et de sa condamnation, s'emporteraient aux excès les plus étranges et les plus monstrueux. Sa prescience se serait-elle trompée, ou aurait-il manqué de puissance pour empêcher la chute de notre premier père, et prévenir ses suites funestes ? Loin de nous de pareils blasphèmes, une seule réponse tirée du fond de la religion satisfera à ces deux difficultés que la raison seule est incapable de résoudre. Je dis que Dieu n'a permis la révolte d'Adam et ensuite ce déluge d'iniquités qui inonda la terre, que pour donner lieu au mystère adorable de l'incarnation du Verbe, le chef-d'œuvre de sa puissance, de sa sagesse et de son amour. S'il n'avait pas eu de voie pour tirer plus de gloire de la réparation de son ouvrage que de sa première construction, il n'aurait jamais consenti à sa ruine, il n'eût pas laissé la liberté au serpent de tenter nos premiers parents, ou il les aurait soutenus par une grâce plus abondante. Pour vous rendre la chose plus sensible, supposons qu'un ouvrier fort habile en son art, ait fait un ouvrage, dans l'espérance d'en retirer un gain considérable ; craindra-t-il de l'exposer en vue, au hasard d'être brisé ou dérobé, s'il prévoit qu'on le lui payera infiniment plus qu'il ne vaut, et qu'un nouveau qu'il fera avec autant de facilité l'enrichira pour jamais ? Voilà ce qui est arrivé : Dieu a créé l'homme avec une grâce soumise à son libre arbitre, dont il a prévu infailliblement qu'il abuserait ; le démon a brisé cet ouvrage, mais il en fait un incomparablement plus excellent, l'Homme-Dieu, prédestiné avant tous les siècles pour être le chef de l'Eglise ; il est le premier-né des créatures, le principe de ses voies, le commencement et la fin, la perfection de tous ses ouvrages par le prix infini de la satisfaction qu'il a offerte ; l'outrage fait à la majesté divine est réparé avantageusement ; elle reçoit, non plus des hommages bornés, tels qu'elle les aurait reçus des anges et des hommes, mais dignes de sa grandeur infinie ; car ce n'est qu'en lui et que par lui qu'il veut être adoré. Non, il n'y avait que vous, adorable Jésus, qui, par la dignité de votre personne et l'excellence de votre sacrifice, pussiez faire notre paix, réconcilier le ciel avec la terre, nous rendre, d'enfants de colère que nous étions, les enfants bien-aimés de votre Père, nous mériter et nous envoyer le Saint-Esprit. Comme c'est ici un ouvrage tout de grâce et de bonté, il en a eu toute la conduite et l'économie depuis le commencement jusqu'à sa consommation ; c'est ce que je me propose de vous faire voir aujourd'hui : 1° Dans mon premier point je vous représenterai le Saint-Esprit disposant toutes choses pour cette effusion abondante qu'il devait faire de ses dons par Jésus-Christ ; et dans le second, la pleine effusion qu'il a faite sur lui ; 2° dans les discours suivants, dont je vais vous tracer un plan abrégé, nous parlerons de la formation de l'Eglise ; 3° de sa résidence en elle jusqu'à la fin des siècles ; 4° des moyens généraux et particuliers qu'il emploie pour sa sanctification ; 5° des marques auxquelles nous pouvons juger si nous l'avons reçu ; 6° des moyens de l'attirer en soi et le conserver ; 7° enfin de cette effusion surabondante qu'il fera de soi-même sur ses élus, lorsque Jésus-Christ aura remis son royaume à son Père. Voilà un léger crayon de mon dessein, une grande grâce m'est nécessaire pour le remplir avec succès. J'ai lieu de me la promettre aujourd'hui de l'intercession efficace de Marie, puisque ce discours est uniquement consacré à la gloire de Jésus-Christ son fils, qu'elle conçut par l'opération du Saint-Esprit, après avoir donné son consentement aux paroles de l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quoique toutes les œuvres de Dieu soient admirables, puisqu'elles portent quelques caractères de ses perfections infinies, il faut avouer néanmoins qu'il n'y en a aucune qui soit comparable à celle qu'un prophète appelle son œuvre par excellence, et qu'il le prie de se hâter de produire, à savoir, l'union ineffable de la nature divine et de l'humaine en Jésus-Christ, et que saint Paul appelle le grand mystère d'amour qui s'est fait voir dans la chair, a été justifié par l'esprit, manifesté aux anges, prêché aux nations, cru dans le monde, reçu dans la gloire : c'est en effet le mystère qui renferme seul tout le culte et toute la religion par lesquels Dieu veut être dignement et éternellement adoré en esprit et en vérité ; toutes ses autres œuvres ne subsisteront qu'un certain temps préfix, et sont subordonnées à celle-ci ; tout y tend comme à son centre, tout y a un rapport prochain ou éloigné, médiat ou immédiat ; il n'a pas fallu moins de 4,000 ans pour préparer tout ce qui était nécessaire à sa formation. Jugez par là de

son importance; Dieu, bien loin de le perdre de vue un seul moment, s'en occupait avant même qu'Adam l'eût irrité par sa désobéissance, et eût donné lieu à ce second décret, qui était le premier dans l'ordre de ses conseils. Durant qu'il pétrissait le limon dont fut formé notre premier père, il songeait plus à Jésus-Christ qu'à lui; en formant les pieds, les mains, les yeux, la bouche d'Adam, toute son attention se portait aux pieds, aux mains, aux yeux, à la bouche du second, l'unique objet de ses complaisances : *Quidquid limo exprimebatur, cogitabatur Christus homo futurus.* Quelque temps après qu'Adam fut animé, le Seigneur lui envoya un profond sommeil, durant lequel il tira une de ses côtes pour lui former une compagne; n'est-il pas visible que ce sommeil est surnaturel et tout mystérieux (car qui est l'homme qui dorme si profondément, qu'on puisse lui arracher une côte sans qu'il le sente et s'éveille), et qu'il est une figure de Jésus-Christ plongé dans le sommeil de la mort, et de la formation de l'Eglise sortie de son côté ouvert par le fer de la lance. Adam, dit saint Augustin, est saisi d'un profond sommeil, afin qu'Eve tire de lui son origine; Jésus-Christ expire sur la croix, afin que son Eglise, la seconde Eve, soit formée de lui; Dieu forme la femme de cette côte ainsi tirée, le côté est de même ouvert à Jésus Christ, afin que l'eau et le sang qui en découlent forment les sacrements qui devaient sanctifier l'Eglise et la rendre digne de la qualité de son épouse; l'os marque encore, par sa solidité, la vertu de la Divinité unie à l'humanité sacrée. L'envie du démon le poussa bientôt à briser cette ébauche, mais la bonté du Créateur ne voulut pas laisser nos premiers parents sans ressource et sans consolation dans cette chute effroyable; il menaça le serpent que la semence ou la postérité de la femme lui briserait la tête à son tour; ce qui renferme ce sens : le fils d'une vierge, Fils de Dieu en même temps, t'écrasera la tête, ô démon, et établira mon règne dans le monde sur les ruines du tien.

Il a depuis renouvelé cette promesse et l'a diversifiée en mille et mille manières dans les événements les plus mémorables de la vie des patriarches, dans les écrits des prophètes et dans tout l'ordre des sacrifices de l'ancienne loi.

Nous voyons tous les jours, que lorsqu'un habile architecte a formé l'idée d'un temple superbe ou d'un palais magnifique, il en fait des modèles en petit et même de chaque pièce en particulier, qui doit entrer dans la structure de l'édifice; c'est ce qu'a fait le Saint-Esprit, qui se voulait bâtir un temple auguste de l'humanité adorable de Jésus-Christ; il nous en a tracé un grand nombre d'images et de figures, dont chacune exprime quelques-unes de ses fonctions, de ses vertus et de ses propriétés. J'en découvre d'abord une belle dans le paradis terrestre, c'est l'arbre de vie, qui était au milieu de ce jardin de délices et qui par une vertu secrète eût empêché le corps de vieillir. Ne craignez pas que je vous donne ici mes conjectures; c'est indubitablement, dit saint Augustin, la sagesse incarnée que le Saint-Esprit appelle lui-même un arbre de vie pour tous ceux qui l'embrassent et s'en nourrissent; elle est au milieu du paradis, comme le centre auquel tout se rapporte et doit être en chaque chrétien une source de vie, qui anime son cœur et se répande dans ses désirs, ses pensées, ses paroles, ses actions; voici une interprétation encore plus assurée que celle de ce saint docteur; c'est Jésus-Christ lui-même qui promet à ceux qui auront vaincu le monde, *de leur faire manger du fruit de l'arbre de vie, qui est au milieu du paradis de son Dieu.* Ne marque-t-il pas visiblement par ces paroles qu'il est lui-même cet arbre de vie, qui, détruisant en nos âmes tous les restes du péché et la corruption du vieil homme, les entretient par l'infusion de son esprit dans une vigueur toujours nouvelle, et fera un jour entrer nos corps vils et abjects dans la participation de ce renouvellement et les fera jouir des effets de l'adoption parfaite.

L'arc-en-ciel que Dieu destina pour être le signe de l'alliance qu'il voulait bien faire avec la terre, après qu'il l'eut submergée par les eaux du déluge, est encore une figure bien expresse de Jésus-Christ, lequel n'a pas été seulement le signe de la paix que Dieu a faite avec les hommes, mais le pacificateur du ciel et de la terre; c'est pourquoi saint Jean, dans sa divine *Apocalypse*, nous le représente assis dans un trône magnifique, autour duquel il y avait un arc-en-ciel. Oui, mon Dieu, vous êtes le médiateur et le gage de l'alliance éternelle que votre Père n'a pas dédaigné de contracter avec l'Eglise, et les pécheurs prêts à tomber dans l'abîme du désespoir à la vue de la multitude et de l'énormité de leurs crimes, n'ont qu'à jeter les yeux de la foi sur vous pour rassurer leur conscience alarmée; mais ce brillant météore n'exprime qu'imparfaitement vos qualités divines, car il tire du soleil cette variété de couleurs que nous admirons, au lieu que vous n'empruntez de personne l'éclat qui vous environne et vous le communiquez à votre Eglise, comme à un nuage plus subtil qui vous est opposé, l'effusion amoureuse que vous faites sur elle des rayons de votre esprit y forme cette union admirable de toutes les grâces, et les vertus dont cette nuance ravissante de diverses couleurs de l'arc-en-ciel n'est qu'une faible image.

En voici encore une bien naturelle de son double sacrifice, je veux dire, celui de nos autels et de la croix, le premier du pain et du vin offert par Melchisédech, prêtre du Très Haut, et l'autre du bélier pris par les cornes au buisson, qui fut substitué en la place d'Isaac; car cet innocent animal, qui éprouve le tranchant du couteau, est un symbole sensible de l'humanité adorable

immolée et consumée sur l'autel de la croix.

Si nous passons de la loi de nature dans la loi écrite, quelle multitude prodigieuse d'images se présente tout à la fois à mon esprit; touchons-en un peu les principales. L'agneau pascal en est une si sainte, si importante et si expresse, et les qualités que devait avoir cette victime du passage marquent si visiblement Jésus-Christ, qu'il suffit de les exposer; vous en ferez de vous-mêmes aussitôt l'application : il devait être mâle, n'avoir qu'un an; les Israélites avaient reçu ordre de prendre de son sang et d'en oindre le haut des portes des maisons où ils l'auraient mangé, s'ils voulaient être épargnés par l'ange exterminateur. Qui ne voit que le signe de la croix est devenu le sceau de notre salut, le caractère des chrétiens, et que ceux mêmes d'entre eux qui ne seront pas oints intérieurement de ce sang précieux, n'éviteront pas les effets les plus terribles de la colère divine; car, comme l'ange qui en était le ministre à l'égard des Egyptiens, distinguait à la marque du sang de l'agneau ceux qu'il fallait épargner de ceux qui lui étaient abandonnés, ce même discernement se fera au dernier jour par les anges, et une seconde mort sera le partage funeste de quiconque ne sera pas teint du sang de l'agneau de Dieu, répandu pour effacer les péchés du monde.

La colonne de nuée qui paraissait durant le jour sur le camp des Hébreux, pour leur servir de guide, et se changeait pendant la nuit, pour le même effet, en colonne de feu, signifiait ce que Jésus-Christ ferait un jour invisiblement dans son Eglise : n'est-il pas à l'égard de chaque âme fidèle une colonne de nuée pendant le jour pour la défendre du démon du midi, je veux dire, des attaques de la complaisance, de peur que la prospérité du siècle ne l'élève? Et une flamme ardente durant la nuit, afin qu'elle ne se refroidisse pas dans ses sécheresses, ses dégoûts, ses obscurités, et que l'adversité ne l'abatte point.

Je serais infini, si j'entreprenais de vous expliquer en détail tous les rapports qui se trouvent entre lui et l'arche d'alliance, le propitiatoire, cette nuée d'où il rendait ses oracles à Moïse, la verge d'Aaron, l'autel des parfums, la manne qui servit de nourriture au peuple pendant quarante ans; mais puis-je omettre le symbole du serpent d'airain dont Jésus-Christ lui-même a voulu être l'interprète? *Comme Moïse dans le désert éleva en haut le serpent, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé en haut :* ce serpent n'avait que la ressemblance des véritables serpents, et Jésus n'a que la seule ressemblance de la chair du péché, et de même qu'en regardant le serpent d'airain élevé en haut on était guéri des morsures mortelles des serpents du désert: *Qui percussus aspexerit, vivet* (*Num.*, XXI), de même, en contemplant avec amour le Sauveur attaché sur la croix pour nos crimes, nous sommes guéris des plaies mortelles qu'ils nous ont faites. O mon Dieu, en quelles bénédictions pour nous cette malédiction que vous avez voulu porter sur ce bois infâme ne s'est-elle pas changée? Quels biens infinis ne nous a-t-elle pas procurés?

Les figures vivantes et animées caractérisent encore mieux notre divin Médiateur que les inanimées, il n'y a presque aucun des patriarches qui n'en porte quelque trait et qui ne désigne quelque circonstance de sa vie et de sa passion; l'Esprit-Saint les a choisis pour faire par avance en leurs personnes ce que Jésus-Christ devait lui-même accomplir à son premier avénement, et ce choix fait toute leur gloire et leur grandeur. Lisez vous-même la sainte Ecriture; y a-t-il livre au monde qui vous dût être plus familier? Ne nous est-il pas donné pour nourrir notre foi et faire nos chastes délices? Vous y découvririez partout ces merveilles voilées aux faux sages, vous l'y verriez égorgé dans l'innocent Abel, sauvant les élus du déluge universel en la personne de Noé par la construction de l'arche, image sensible de son Eglise qui flotte sur les eaux du siècle sans crainte d'en être submergée : raillé par ses propres enfants, les Juifs dans ce même partriarche qui avait paru dans un état indécent pendant son sommeil et excité par là la risée de Cham, son second fils. Jésus-Christ ne parut-il pas nu sur la croix et dans sa mort la plus honteuse de toutes, parce qu'il n'a fait voir alors que la faiblesse de sa chair; il avait été enivré de son calice, c'est-à-dire, accablé d'outrages, rassasié d'opprobres, ou plutôt enivré par l'excès de son amour; les Juifs charnels lui insultèrent avec des railleries sanglantes dans cet état de souffrance et d'ignominie, où leur haine l'avait réduit; mais les véritables Juifs figurés par Sem, et les gentils par Japhet dont ils sont issus, réunis dans un même corps par la vertu du sang de Jésus-Christ et de son Esprit, ont détesté cet horrible attentat et ont honoré avec la plus profonde adoration cette humiliation toute volontaire qu'un Dieu avait daigné subir pour les racheter. Vous l'y verriez en Melchisédech, roi de justice et prêtre du Très-Haut, lui offrir le sacrifice auguste de nos autels, portant le bois de son sacrifice sanglant dans Isaac lié sur un bûcher et survivant à son immolation; vous admireriez sa fécondité dans Jacob, père des douze patriarches, et par leur moyen, d'une postérité innombrable; vendu par ses frères qu'il était venu chercher, dans Joseph calomnié par la Synagogue, épouse adultère, annonçant dans la prison la délivrance à l'un des compagnons de son sort et la mort prochaine à l'autre, disons plutôt sauvant par sa volonté absolue l'un des larrons attachés près de lui sur le Calvaire, et abandonnant l'autre à la malice d'un cœur impénitent, devenu maître de toute l'Egypte, ou plutôt de l'univers entier. Que de rapports et de convenances ne trouveriez-vous pas dans Moïse, médiateur de la première alliance?

Vous le verriez persécuté dès qu'il est sorti du sein de sa mère, sauvé par sa rare beauté par la fille du roi d'Egypte, beauté dont les anges ne peuvent se rassasier; son anéantissement prodigieux qui lui a fait renoncer, durant toute sa vie mortelle, à la gloire de sa naissance divine et à l'éclat de la royauté, son acceptation de la croix, le baptême de son sang dans lequel il nous purifie et noie tous nos péchés; considérez-le dans Josué introduisant son peuple dans la véritable terre promise où coulent les ruisseaux de miel et de lait de la justice, les torrents de grâce, et l'en mettant en possession par une infinité de conquêtes, après avoir fait tomber les murs de la profane Jéricho, image du monde qui ne le connaissait pas, au son des trompettes évangéliques, préparant tous les matériaux du temple auguste qu'il est venu élever à la gloire de son Dieu par les travaux de sa vie voyagère, ainsi que David par ses fatigues, ses combats et les dépouilles remportées sur ses ennemis, le constituant dans le ciel où il jouit d'une paix souveraine; comme le pacifique Salomon en qui on peut voir une image de la magnificence et de la douceur de son règne: voyez sa victoire et son triomphe sur la mort et sur l'enfer, par sa propre mort en Samson qui enlève les portes de la ville de Gaza, où ses ennemis croient le tenir prisonnier et en fait périr un plus grand nombre en mourant, qu'il n'avait fait durant sa vie; sa naissance miraculeuse, sa vocation au sacerdoce, sa double puissance de prêtre et de juge en Samuel. Oh! si vous lisiez l'Ancien Testament et que vous le fissiez avec l'application et l'amour qu'il mérite, vous y rencontreriez partout Jésus Christ figuré dans les actions des saints et formé par avance dans leur cœur par la foi; vous l'y trouveriez même dans quelques princes infidèles, tels que Cyrus et Assuérus, dont le premier a été une image de sa bonté à affranchir son peuple de la dure captivité dans laquelle le retenait le roi de Babylone, et l'autre, de sa magnificence et de ses profusions vraiment royales dans le festin qu'il fit à tous les sujets de son heureux empire. Quel charmant spectacle de voir ces puissants monarques qui ont fait autrefois trembler toute la terre et au seul nom desquels notre imagination se prosterne, non-seulement figurer Jésus-Christ, mais encore contribuer à la gloire de son règne! Que j'aime à voir un Cyrus, un Darius, un Alexandre, un Pompée, agir, sans le savoir, pour ce Monarque suprême! Ecoutez comme le Saint-Esprit parle dans Isaïe, au premier de ces Princes qu'il appelle son Christ, près de deux cents ans avant qu'il fût né: *C'est moi qui t'ai pris par la main pour t'assujettir les nations, pour mettre les rois en fuite, pour t'ouvrir toutes les portes sans qu'aucune te soit fermée, je marcherai devant toi, j'humilierai les grands de la terre, je romprai les portes d'airain pour te mettre en possession des trésors cachés à cause de Jacob, mon serviteur, je t'ai appelé par ton nom, et tu ne m'as pas connu.* Oh! que l'histoire profane paraît sainte, lorsqu'on la lit dans ces vues, qu'on y fait attention sur le premier mobile de ces grands événements qui nous surprennent, qu'on y voit dans l'abaissement et l'élévation des princes, dans la destruction et la naissance des empires, et dans les plus étranges révolutions un Dieu qui travaille à son ouvrage dans un silence merveilleux, qui dispose tout pour introduire le Saint des saints dans le monde, et le mettre dans l'état où il devait être pour cette naissance miraculeuse. Autrement, hélas! qui découvrirait-on? qu'injustices criantes, violences, oppressions, une confusion universelle, sujets de scandale? Le monde y paraît comme une vaste mer où les petits poissons deviennent la proie des plus grands, ou plutôt une vraie image de l'enfer par le déchaînement des passions les plus effrénées; mais en considérant tous ces événements passés avec la lumière de la foi et une piété éclairée, on y aperçoit une providence spéciale qui conduit tout, qui règle tout, et préside à tout, et l'on est forcé de s'écrier avec un transport de joie: *Vos voies sont droites et admirables, elles sont saintes et dignes de vous. O Roi des siècles! qui ne vous louera et ne glorifiera votre saint nom!* Ce qui doit encore augmenter votre admiration, c'est qu'il n'a pas seulement accompli ses desseins éternels par des princes favorables aux Juifs, tels que Cyrus qui les délivra tous de servitude sans exiger d'eux aucune rançon, mais par les plus cruels et les plus durs à leur égard, tels que Salmanazar qui emmena dix tribus captives dans l'Assyrie, et Nabuchodonosor qui transféra un siècle après ce qui en restait à Babylone; par ce moyen, il a semé dans toutes les vastes provinces d'Orient la connaissance du vrai Dieu, et dispersé les prophéties qui promettaient le vrai Libérateur; car, comme l'Evangile devait être annoncé et reçu par tout le monde, il a fallu qu'il y ait eu non-seulement des prophéties pour le faire croire, mais encore qu'elles fussent répandues par toute la terre habitable.

C'est ici le principal moyen dont le Saint-Esprit s'est servi pour établir la divinité de sa religion, et la plus grande des épreuves de Jésus-Christ, que le démon, prince de ce monde, et père du mensonge, n'a jamais entrepris de contrefaire, ou qu'il n'a essayé qu'à sa confusion. C'est pourquoi le Saint-Esprit défie tous ses organes et ses suppôts de se présenter pour prédire ce qui doit arriver à l'avenir, et de faire savoir les choses passées: découvrez-nous ce qui doit arriver dans la suite des temps, et nous reconnaîtrons que vous êtes des dieux; faites du bien ou du mal si vous pouvez, afin que nous publiions votre puissance quand nous l'aurons vue. Voilà le caractère d'un Dieu, qui n'est pas seulement tout-puissant pour faire avec une facilité surprenante tout ce qui lui plaît, mais éternel,

et voit d'une seule vue toute la suite des temps, et prédit ce qui doit arriver deux mille ans après, comme si c'était le lendemain. C'est ce qu'il a fait pour l'Incarnation du Verbe, le fondement de notre sainte religion. Nous avons celle de Jacob au lit de la mort, ou plutôt de la vie, qui l'a précédée d'environ ce temps, et marque *que le sceptre ne sera point ôté de Juda jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, et qui sera l'attente des nations.* Cette fameuse prédiction a été accomplie selon tous les interprètes, lorsqu'Hérode l'Ascalonite s'empara du trône, comme un tyran, par la ruine de la race royale, ou au plus tard quand ce royaume envahi fut partagé sous Archélaüs son fils, par Auguste, et que la Judée devint une province de l'empire romain, sans qu'elle ait pu jamais recouvrer le pouvoir suprême. Ce saint patriarche compare Juda son fils, aïeul de Jésus-Christ, et sa figure à un jeune lion qui s'est levé pour ravir sa proie, et que nul n'ose réveiller. Jésus-Christ ne s'est-il pas réveillé lui-même du sommeil de la mort qu'il avait vaincue sur sa croix avec autant de facilité qu'un homme se réveille après un paisible sommeil?

C'est proprement depuis Moïse, c'est-à-dire, environ quinze cents ans avant l'avénement du Messie, que le Saint-Esprit a suscité un grand nombre de prophètes qui n'ont rien avancé ni écrit que par son inspiration, et ont tous prédit quelque circonstance de la naissance, de la prédication, de la mort de Jésus-Christ, et de l'établissement de son Eglise. C'est une suite d'hommes d'une vie irréprochable, lesquels, pour confirmer ce qu'ils avancent du Messie, prédisent des choses qui devaient arriver de leur temps, et que l'événement a vérifiées, qui tous, constamment et sans variation, annoncent ses grandeurs et ses bassesses, et marquent les particularités de sa vie; les uns, qu'il doit rendre la vue aux aveugles, faire marcher les boiteux, et évangéliser les pauvres, tandis qu'il aveuglera les faux sages; d'autres, qu'il sera la pierre angulaire rejetée des uns et révérée des autres; ceux-ci, que sa sortie sera des jours de l'éternité, d'autres, qu'il paraîtra comme un lépreux, qu'il sera un homme de douleurs, qu'on lui percera les pieds et les mains, et qu'on pourra compter tous ses os, que les rois s'armeraient contre lui, qu'ils subiraient son joug, que le culte des idoles serait détruit, et toute la terre remplie de la connaissance du vrai Dieu. Il y en a de si formelles et de si précises, qu'il semble que ce soient des évangélistes et des témoins des choses mêmes qui les rapportent, plutôt que des prophètes morts huit ou neuf cents ans auparavant; c'est pourquoi les gentils, ne pouvant résister à cette évidence, s'imaginaient qu'elles avaient été fabriquées après coup; mais le Saint-Esprit avait pourvu d'une manière invincible à les empêcher de rejeter les prophéties par une pareille imagination si injurieuse à sa vérité, car il en avait rendu les Juifs mêmes, nos plus grands ennemis, dépositaires; ils ne pouvaient nier que ces écrits ne fussent authentiques, et l'ouvrage de leurs prophètes, mais ils avaient un voile, sur leur cœur incirconcis, qui ne permettait pas d'y reconnaître Jésus-Christ; aveuglement et endurcissement qui ne servaient qu'à confirmer les nations dans l'obéissance à la foi, puisqu'ils avaient été prédits.

Quelques païens osaient attribuer les miracles de Jésus-Christ décrits dans l'Evangile aux prestiges de la magie; mais il était aisé de leur fermer la bouche et de les convaincre de blasphème, en alléguant les prophéties, et leur demandant. Ainsi, qu'a fait saint Augustin; si c'est par cette noire science qu'il a fait écrire des choses si admirables huit ou neuf siècles auparavant, de sa vie, de sa mort, de sa résurrection, et la destruction du paganisme; quelques-uns de ces saints prophètes n'ont pas seulement prophétisé par leurs paroles, mais ce qui est plus fort, et de plus capable de faire impression par leurs actions, et les principales circonstances de leur vie; c'est ainsi qu'Osée obéit à l'ordre qu'il avait reçu de Dieu, d'épouser une femme débauchée pour marquer l'alliance que Jésus-Christ ne dédaignait pas de contracter avec l'Eglise souillée de mille abominations, que Jonas voulut être jeté au fond de la mer pour sauver de la tempête ceux qui étaient embarqués avec lui, ce qui traçait une image sensible de la charité immense du Fils de Dieu qui s'est livré à la mort pour nous en garantir; les trois jours qu'il demeura enfermé dans le ventre de la baleine qui l'avait englouti, et le rejeta après ce terme plein de vie sur le rivage, sont un symbole si naturel de sa Résurrection après trois jours de sépulture, que quand il ne nous l'aurait pas expliqué dans l'Evangile de lui-même, il serait impossible de n'en pas faire aussitôt l'application; sa prédication de la pénitence aux Ninivites figurait, selon les pères, celle qu'il fit aux gentils par ses apôtres après sa résurrection.

Il y a bien plus, car on peut dire avec saint Augustin que le peuple juif entier était un grand prophète, qui, par sa sortie d'Egypte, son passage de la mer rouge, sa demeure dans le désert, son entrée dans la terre promise, ses combats, ses victoires, son culte, son tabernacle, son temple, ses sacrifices, l'ordre pompeux de ses cérémonies et tous ses divers événements, nous annonçait Jésus-Christ et nous prédisait l'établissement de son Eglise. Dieu, dit ce saint docteur, choisit Abraham dans la Chaldée; il lui ordonne d'en sortir et l'unit à lui par les liens de la foi et de la piété; il lui prédit que toutes les nations de la terre seront bénies dans sa postérité par la naissance du Messie, qui en devait sortir; il lui donne un fils dans sa vieillesse, quoique Sara, son épouse, fû stérile; il fait sortir de cet enfant de promesse une grande famille; qui, ayant été obligée, à raison de la famine, d'aller en Egypte, devient un grand peuple,

asservi ensuite par les pharaons ingrats, que Dieu en tire par le ministère de Moïse, près de quatre cents ans après par divers prodiges et des effets inouïs de sa toute-puissance. Josué les introduit dans cette heureuse terre par des victoires signalées et toutes miraculeuses, et la partage aux douze tribus. Leurs fréquentes idolâtries les font tomber sous le joug de leurs voisins: Dieu leur envoie des libérateurs; mais si la dernière captivité de Babylone les guérit de cette pente furieuse qu'ils avaient au culte des idoles, elle ne remédia pas à leur attache honteuse à la terre; ils ne servaient Dieu que par une crainte servile, et n'étaient point touchés de l'amour de la justice: leur loi, quoique sainte, ne faisait occasionnellement que les rendre plus criminels, parce qu'elle irritait la concupiscence et ne donnait pas la grâce; elle n'était capable d'autre chose que de leur faire sentir leur impuissance à l'accomplir et causer de nouvelles chutes en faisant faire de vains efforts.

Vous jugez bien que la philosophie n'avait pas été plus heureuse pour réformer les mœurs des païens, puisqu'elle inspirait un orgueil démesuré, la plus mortelle maladie du genre humain; ainsi les maux se multipliaient à l'infini. Cieux! envoyez d'en haut votre rosée, que les nuées fassent descendre le juste comme une pluie, que la terre s'ouvre et qu'elle germe avec le Sauveur la justice: admirez la conduite de la sagesse divine, qui permet que la maladie s'accroisse pour obliger le malade à réclamer le médecin, et faire de l'état désespéré où il est réduit, et qu'il ne peut plus dissimuler, un premier appareil pour guérir des plaies si profondes; voyons l'accomplissement de ses promesses magnifiques; il n'y a pas moins de part qu'à la préparation; ce sera le sujet de ma seconde partie que j'abrégerai.

SECOND POINT.

Il y a cette différence entre les promesses de Dieu absolues et les conditionnelles, qu'il exécute les premières indépendamment du mérite ou démérite des hommes; pour les secondes, il ne le fait que lorsqu'ils sont fidèles de leur part à remplir ce qu'il exigeait d'eux: la promesse de donner le Messie était de la première sorte, car il savait que s'il y avait attaché la condition de leur fidélité à son culte, ils eussent été privés à jamais de ce don inestimable; c'est pourquoi il s'y était engagé par un serment solennel et irrévocable, même avant que de faire écrire sa loi sur les tables de pierres. O bonté infinie! O amour incompréhensible! Ne semble-t-il pas s'être voulu lier avant la prévarication de la loi, afin que sa justice ne pût traverser les desseins de sa miséricorde? Ne dirait-on pas qu'il se précautionne contre lui-même en faveur des pécheurs?

Lors donc que le temps marqué dans son conseil éternel fut venu, et sans doute hâté par les soupirs ardents et les vœux enflammés du petit nombre de justes qui vivaient dans cette attente, l'archange Gabriel est envoyé à une jeune vierge de la race de David, en qualité d'ambassadeur pour traiter avec elle de ce grand mystère; il lui dit qu'elle a trouvé grâce devant Dieu, qu'elle concevra et enfantera un Fils qui sera appelé le Fils du Très-Haut, que le Seigneur lui donnera le trône de David, son père, et que son règne n'aura point de fin. Marie s'étant alarmée au sujet de sa virginité, l'ange la rassure et lui apprend que le Saint-Esprit surviendra en elle, et que la vertu du Très-Haut la couvrirait de son ombre; qu'ainsi le fruit saint qui naîtra d'elle sera appelé le Fils de Dieu. Ne fallait-il pas bien en effet que le Saint-Esprit, comme esprit de grâce, de sanctification et d'amour, remplît et préparât le corps de la sainte Vierge pour une œuvre si élevée au-dessus de la nature, afin, comme dit saint Pierre Chrysologue, qu'un grain de sable pût porter tout le poids de la divinité, et qu'une faible et tendre branche n'en fût pas rompue: *Ne tanto ponderi cœlestis fabricæ in Maria, subtilis nostri corporis arena succumberet, et totius generis humani portatura fructum virga tenuis frangeretur.* Marie donne aussitôt le consentement si désiré, et prononce ce *fiat* qui va produire un monde nouveau, incomparablement plus parfait que celui qui fut créé au commencement. O moment adorable de l'union du Verbe avec la plus pure portion du sang de Marie, source de toutes les grâces, moment de bénédictions si longtemps attendu, si nécessaire aux hommes, prémices sacrées de tous les mystères, qui, en nous donnant Jésus-Christ, nous donne un modèle et une victime, un Fils à la Vierge, un chef aux anges, un juge aux démons, un temple auguste à la Divinité, un prêtre et un parfait adorateur! Alors fut accomplie cette célèbre prophétie d'Isaïe, faite huit cents ans auparavant. *Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, et une fleur naîtra de sa racine: l'esprit du Seigneur se reposera sur lui, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil de force, l'esprit de science et de piété, et il sera rempli de l'esprit de la crainte du Seigneur.* Saint Jérôme et tous les interprètes appliquent unanimement ces paroles à Jésus-Christ, qui, sortant comme une fleur de la tige de David, et né d'une pure vierge, n'a pas reçu le Saint-Esprit par mesure comme le reste des saints, mais dans toute sa source et sa plénitude; c'est ce que lui chantait par avance le Roi-Prophète dans le divin épithalame qu'il a composé sur son union avec la nature humaine et avec son Eglise: *Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité; c'est à cause de cela, ô Dieu, que votre Dieu vous a sacré d'une huile de joie d'une manière plus excellente que tous ceux qui y ont part avec vous.* Comme cet amour et cette haine, également saints, ont été dans notre chef au suprême degré, aussi l'onction qu'il a reçue et la gloire ineffable dont son humanité sainte a été comblée, surpassent infiniment toutes celles qui doivent se répandre comme une espèce d'écoulement de la sienne sur ses membres; quelque affluence de grâce qu'aient

reçue ceux qu'il ne dédaigne pas d'appeler ses frères et ses cohéritiers, si on la compare avec sa plénitude, on avouera qu'ils n'ont presque rien reçu: ce ne sont que quelques gouttes, quelques faibles ruisseaux; ici c'est un torrent et un océan immense; le Saint Esprit a partagé ses dons aux saints avec mesure et réserve; mais il a été donné au Fils naturel, dit saint Jean-Baptiste, sans aucune mesure: *Non enim ad mensuram dat Deus Spiritum* (*Joan.*, III); la capacité de sa sainte âme étant presque infinie, il en a reçu l'effusion la plus abondante qui se puisse concevoir; tout ce qu'il y a de plus éminent dans l'ordre de la grâce, les séraphins les plus ardents n'ont, au prix de lui, que quelques faibles étincelles du brasier d'amour que le Saint-Esprit avait allumé dans ce cœur, son vrai sanctuaire: le Saint-Esprit n'a pas toujours résidé dans ses élus; quand il a pris possession de leur cœur, elle n'a pas été inaliénable; ils n'ont pas toujours secondé ses mouvements dans toute leur efficace et leur étendue; ils n'ont pu se garantir des surprises de la concupiscence: cet Esprit adorable habitait en Jésus-Christ immuablement; il parlait et agissait par cet Esprit-Saint, qui était son propre esprit et dont toute la plénitude qu'il possède faisait son onction et sa consécration. Enfin, il y aura toujours la même différence entre leur sainteté qu'entre la lumière d'un flambeau; lueur faible et stérile, qui ne peut concourir à la production d'aucune chose, et celle du soleil, toujours agissante, pénétrante, féconde, qui remplit tout, vivifie tout, et est comme l'âme de la nature.

Outre la grâce substantielle qui sanctifie l'humanité sacrée, et n'est autre que l'onction même de la Divinité qui rend Jésus-Christ absolument impeccable, il y en a une autre créée que la théologie appelle habituelle, qui est une qualité infuse et inhérente dans l'âme, laquelle la rend participante, mais accidentellement de la nature divine, et élève toutes ses actions au-dessus de l'ordre de la nature; Jésus-Christ a eu cette seconde grâce aussi bien que la première, parce que, ainsi que dit saint Augustin, il n'a pas seulement donné le Saint-Esprit comme Dieu, mais il l'a reçu comme homme: *Nous l'avons vu*, dit l'Evangile, *plein de grâce et de vérité*, et lui-même ayant été prié d'expliquer quelque chose du prophète Isaïe, dont le livre lui fut présenté dans la synagogue de Nazareth, il tomba dans le lieu où ces paroles étaient écrites: *L'Esprit du Seigneur est sur moi: c'est pourquoi il m'a consacré par son onction, il m'a envoyé prêcher l'Evangile aux pauvres et à ceux qui ont le cœur brisé.* Le repos et l'onction du Saint-Esprit marquent la grâce substantielle, et sa mission l'habituelle ou accidentelle, qui lui a conféré tous les dons surnaturels et les grâces infuses que sa sainte âme était capable de recevoir, et par le moyen desquelles il a mérité. Quoique cette grâce ne se puisse pas dire infinie, parce que tout ce qui est créé peut recevoir le plus et le moins, et s'accroître absolument parlant, elle a été infinie simplement dans le genre de grâce, c'est-à-dire dans le genre de mérite et de satisfaction, parce que le principe d'une action, dont la valeur est infinie, doit être infini lui-même, du moins moralement; telles ont été les actions faites en vertu de cette grâce, elles ont satisfait en toute rigueur de justice à l'offense de Dieu par les hommes; infinies en foi, leur mérite ne s'étend pas seulement sur tous ceux qui ont été, sont et seront sur la terre, mais sur tous ceux que Dieu pourrait créer, et sur une infinité de mondes s'il y en pouvait avoir actuellement, c'est-à-dire que le prix n'en peut jamais être épuisé; ajoutez que cette grâce, étant jointe à celle de l'union hypostatique, infinie en tout sens, est élevée à une dignité qui la peut faire appeler infinie extérieurement et moralement.

Ces dernières paroles nous font reconnaître en lui une troisième espèce de grâce que la théologie appelle *de chef*, à raison de sa supériorité, sa perfection souveraine et ses influences continuelles dans son corps mystique; c'est ce qui nous est figuré par ce parfum, d'une odeur si excellente, que Moïse répandit avec abondance sur la tête de son frère Aaron pour le sacrer grand prêtre des Juifs, et qui descendant sur sa barbe coula ensuite sur le bord de ses habits pontificaux; la barbe marque les hommes forts et apostoliques, et les vêtements le peuple fidèle.

Jésus-Christ a eu toutes ces grâces différentes au premier moment de sa vie divinement humaine, car s'il est rapporté dans les évangélistes qu'à son baptême le Saint-Esprit descendit en forme de colombe, et se reposa sur lui lorsqu'il fut baptisé dans le Jourdain, ce n'était que pour le manifester au peuple et nous marquer par ce symbole l'innocence, la pureté, la simplicité, la douceur, la charité, la fécondité en toute sorte de bonnes œuvres qui ont été éminemment en Jésus-Christ, et doivent se trouver à proportion dans tous ceux qui lui sont incorporés par ce sacrement. Mais il s'était offert lui-même dès son entrée au monde par l'Esprit éternel comme une victime sans tache, pour être substitué à toutes celles de la loi et purifier notre conscience des œuvres mortes, afin de nous faire rendre un vrai culte au Dieu vivant. Ce fut le même Esprit qui le poussa à se dérober de ses saints parents à l'âge de douze ans pour demeurer dans le temple, et lui mettait dans la bouche des réponses si sages que les docteurs et les assistants en étaient ravis d'admiration; qui le chassa dans le désert après son baptême, comme le bouc émissaire chargé des péchés du peuple; c'est par le doigt de Dieu, lequel n'est autre que le Saint-Esprit, ainsi qu'il l'entend lui-même, qu'il opérait cette multitude prodigieuse de guérisons miraculeuses, calmait les vents et chassait les démons; il ne faisait rien dont le Verbe uni à l'humanité, et son Esprit qui en est inséparable, quoique non uni hypostatiquement,

ne fût le principe et qu'il n'imprimât efficacement en elle tous ses mouvements et ses démarches, toutes les vérités qu'il annonçait, aussi bien que la manière de les annoncer, le ton dont il parlait, la composition de son extérieur; tout cela était réglé par sa raison, et cette raison conduite, dirigée, éclairée et appliquée par l'Esprit de Dieu qui résidait en lui. S'il a défendu aux siens de s'inquiéter lorsqu'ils seraient présentés aux juges, et de ne pas préméditer leur réponse, parce que ce ne seraient pas eux qui parleraient alors, mais l'Esprit de son Père; combien cela se trouve-t-il plus vrai du Maître? Combien de fois a-t-il mis en désordre les pharisiens et les docteurs de la loi, et déconcerté toute leur fausse prudence? Que de sagesse, de douceur et de force! Combien toutes ces vertus éclatent-elles particulièrement dans le cours de sa Passion; surtout son silence: il n'en sort que pour rendre témoignage à la vérité et glorifier son Père, après quoi il y rentre aussitôt, son juge en fut le premier étonné. La sagesse veut qu'on pratique les vertus propres à l'état où l'on est, et non pas qu'on fasse montre de celles qui sont hors de raison; c'était alors le temps de souffrir et d'être humilié par l'injustice des hommes, nulle vertu ne convenait mieux en cette conjoncture qu'une patience invincible et une douceur inaltérable; mais il n'y avait qu'un Dieu qui en fût capable dans ce violement universel de toutes les lois, et c'est à cela, dit Tertullien, que ses ennemis devaient le reconnaître.

Je crois, chrétiens auditeurs, m'être acquitté de ce que je vous avais promis, et vous avoir montré les voies admirables qu'a tenues le Saint-Esprit pour préparer le monde à recevoir son Sauveur, les principaux tableaux énigmatiques qu'il en a tracés dans les saintes Ecritures, et leur vérité dans les principales circonstances de la vie de l'Homme-Dieu, de quelle sorte il l'a rempli de sa vertu et de toute sa plénitude. Il suffit de vous avoir mis sur les voies, et donné quelque ouverture pour étudier Jésus-Christ et faire du progrès dans cette étude, qui n'est pas moins nécessaire qu'elle est délicieuse; car *la vie éternelle consiste*, ainsi qu'il dit lui-même, *à connaître le Dieu véritable et Jésus Christ, son Fils, qu'il a envoyé sur la terre* pour la sanctifier, et saint Paul proteste, *que celui qui l'ignore sera ignoré;* c'est cependant, ô douleur! la moins cultivée et la plus négligée. Quel opprobre pour le christianisme que Jésus-Christ, son fondateur, y soit adoré comme le Dieu inconnu des Athéniens, à qui ils avaient élevé un autel dans leur ville! Peut-on justifier son ignorance sur son peu de pénétration dans les mystères de la religion? Mais si cela se peut dire de l'Ancien Testament, tout n'est-il pas dévoilé dans le Nouveau; la Sagesse incarnée ne s'est-elle pas rabaissée à notre peu d'intelligence, en bégayant avec nous comme avec des enfants, nous instruisant par des paraboles et des comparaisons familières tirées de la vie champêtre. Vous alléguez que vous n'avez pas le temps, et que les occupations de la vie et le soin de la subsistance d'une famille l'emportent tout entier, sans qu'il en reste pour ces saintes lectures. Eh! quelle occupation plus importante avez-vous au monde, que de nourrir votre âme toute desséchée par ces embarras et ces sollicitudes du siècle, de remplir vos devoirs de chrétien et gagner le ciel! Manquez-vous, nonobstant vos affaires que vous dépeignez si accablantes, de donner régulièrement tous les jours deux fois, et peut-être plus, au corps la nourriture qui lui convient; comment y manqueriez-vous, puisque ce n'est que pour ce sujet que vous vous épuisez de travaux?

Oseriez-vous alléguer ce prétexte, vous qui ne savez à quoi employer votre temps, et ne cherchez qu'à vous en décharger comme d'un poids incommode en visites frivoles et en vains divertissements. Il vous est impossible de ménager une heure par jour pour lire et méditer les merveilles qu'un Dieu a opérées pour vous; le testament de votre père où vos droits à l'héritage du ciel sont consignés, les maximes sur lesquelles vous devez régler votre vie, et de l'observation desquelles dépend votre sort éternel, où est la reconnaissance, où est la foi! Saint Paul regardait toutes choses comme une perte, comme de la boue et des ordures, en comparaison de cette haute connaissance de Jésus-Christ, et vous regardez peut-être comme une perte le temps que vous y emploieriez; vous préférez des occupations de boue, telles qu'étaient celles que Pharaon imposait aux Hébreux, ses esclaves; des jeux, des amusements puériles à cette science suréminente; je ne trouve point de termes pour exprimer cet excès de folie Si nous en avons ainsi usé par le passé, revenons de cet égarement, appliquons-nous sérieusement à connaître et à aimer Jésus-Christ, bien convaincus que toutes autres connaissances et occupations qui ne se rapportent pas à cette heureuse fin, ne sont que vanité, travail, et affliction d'esprit; que toutes nos prières soient d'être animées de l'esprit de Jésus-Christ, car quel est le but de son Père éternel en le donnant aux hommes? sinon de nous faire en lui de nouvelles créatures, de nous sanctifier comme ses membres qui n'ont de vie et de mouvement que par l'impression de cet Esprit adorable donné au Chef sans bornes, afin que chacun de nous en reçoive la mesure et la portion qui lui est destinée: *Secundum mensuram donationis Christi.* (*Ephes.*, IV.) Oh! si nous étions pénétrés de la nécessité d'avoir cet Esprit en nous pour toutes les fonctions de la vie surnaturelle (et nous ne le pouvons sans le secours de ce même Esprit), notre cœur pousserait sans cesse des cris vers le ciel pour l'attirer, nous ne croirions avoir autre chose à faire ici-bas que de nous lier de plus en plus à Jésus-Christ, regarder toutes choses en lui, et lui en toutes choses! Ce besoin est si grand et si universel, que

nous ne sommes pas même capables, ainsi que l'assure saint Paul, d'avoir de nous-mêmes aucune bonne pensée comme de nous-mêmes : c'est ce divin Esprit qui nous rend capables, et les inspire par sa grâce; c'est lui qui forme nos prières, car nous ne savons pas seulement ce qu'il faut demander, tant nous sentons peu nos besoins spirituels; ainsi, élevons-nous sans cesse à Jésus-Christ, donnons-nous à lui dans toutes nos actions pour recevoir son Esprit, ne rien faire qui le contriste et l'éteigne, mais pour agir par sa direction et sa conduite, dans sa force et sa pureté, et non dans les ténèbres, la bassesse et la corruption de l'esprit humain.

Que dirait-on d'un homme qui, ayant reçu de la libéralité d'un puissant monarque des sommes considérables pour acquitter ses dettes, se laisserait traîner en prison par ses créanciers, faute de s'en servir pour les payer. Voilà ce que nous faisons toutefois : Jésus-Christ nous a été donné pour être notre rançon, il s'est livré lui-même à tous nos usages, et nous n'en faisons aucun; que ne l'offrons-nous tous les jours au Père éternel, surtout dans le sacrifice de la messe comme le supplément de notre indignité, et de l'impuissance où nous sommes de l'honorer d'une manière qui réponde à sa grandeur. Nos iniquités se sont multipliées par-dessus le nombre des cheveux de notre tête, et ne nous donnent que trop de lieu de tout craindre des effets redoutables de la justice. Offrons au Père éternel Jésus-Christ qui s'est fait notre justice, et en lui une satisfaction pleine et surabondante, car il est la victime de propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais encore pour ceux de tout le monde; ne craignons pas d'épuiser ses mérites, on peut avoir une confiance sans mesure en un sang dont le prix est infini. Je suppose qu'on déteste sincèrement le péché, que si les plus grands pécheurs ne doivent jamais désespérer pour cette multitude innombrable de crimes que leur conscience leur reproche, les justes ne doivent pas davantage s'enfler de leur justice, et y prendre la moindre complaisance, comme si c'était leur ouvrage propre, car qu'ont-ils qu'ils n'aient reçu? Quel appui peut donc avoir la présomption humaine? C'est Jésus-Christ qui est saint par soi-même, la source et la plénitude de toute sainteté; ce n'est qu'en lui et par lui que nous pouvons participer à la sainteté de Dieu, en nous dépouillant de nous-mêmes, et nous revêtant de lui, entrant dans ses sentiments, et ses dispositions intérieures qui ont animé toutes ses actions sur la terre : car il est le modèle vivant sur lequel les yeux de notre foi doivent être sans cesse arrêtés pour le copier, et l'exprimer en nous; est-ce trop demander à des enfants, que de les exhorter d'imiter leur père, et de ne point dégénérer? Renouvelons donc tous aujourd'hui, mes frères, en nous, le désir de prendre sa vie pour la règle et la loi de la nôtre, de marcher dans la charité et la voie royale de la croix, comme il y a marché sans relâche; de porter l'image de cet homme céleste, comme nous n'avons que trop porté celle du terrestre; de former nos inclinations sur les siennes, approuvant ce qu'il a approuvé, la vie pauvre, laborieuse, cachée; méprisant ce qu'il a méprisé, les honneurs, les richesses, les plaisirs, les établissements considérables; jugeant de toutes choses, comme il en a jugé, c'est-à-dire prenant en tout le contre-pied des jugements du monde qui ne sont fondés que sur l'erreur et l'illusion des sens; marquant par toute la conduite de notre vie, que nous nous conformons à son jugement, et que nous avons reçu, non l'esprit du monde, mais celui de Dieu, afin que nous connaissions les dons qu'il nous a faits, en usions selon ses desseins, et qu'en ayant été uniquement animés sur la terre, nous jouissions de lui dans le ciel dans la splendeur de la gloire.

SERMON LXIV.

DE LA FORMATION DE L'ÉGLISE.

Effundam Spiritum meum super omnem carnem (*Joel.*, II.)

Je répandrai mon Esprit sur toute chair.

Le Saint-Esprit ne se serait pas répandu sur toute chair, ainsi qu'il fit au jour sacré de la Pentecôte, si le Verbe lui-même ne s'était fait chair pour rendre les hommes spirituels. Il fallait que la terre profanée par leur impiété et souillée de tant d'abominations fût consacrée par la présence de l'Homme-Dieu, sanctifiée par ses mystères, et purifiée par son sang; je dis plus, il fallait qu'il jouît de tous ses droits, et qu'il fût affranchi des infirmités inséparables de notre nature mortelle, pour envoyer le Saint-Esprit avec la plénitude qu'il fait aujourd'hui. C'est ce que nous apprend le saint évangéliste instruit parfaitement de cette divine économie : *L'esprit*, dit-il, *n'avait pas encore été donné, parce que Jésus-Christ n'avait pas encore été glorifié;* il n'y en avait eu que quelques légères anticipations, quelques prémices, quelques faibles écoulements qui n'avaient pas la vertu de changer totalement les cœurs. Vous n'aurez pas de peine à en pénétrer la raison, si vous voulez considérer que la formation des créatures nouvelles par le Saint-Esprit est une œuvre tout autrement grande et importante que la création de l'univers, et que tous les miracles que le Fils de Dieu avait opérés sur la terre; il était expédient qu'il y eût conformé son œuvre, qu'il fût remonté au ciel d'où il était descendu, que la victime de notre rédemption fût clarifiée, et qu'il eût reçu la perfection de son sacerdoce; il était dans l'ordre que le principe et le modèle de notre nouvelle vie eût lui-même reçu la nouvelle vie, avant que de la communiquer, qu'il fût régénéré par sa Résurrection, avant d'envoyer l'esprit de la régénération, tout à fait séparé du siècle présent, avant d'être, par son esprit, le père du futur, afin que tout ce qui restait en lui de la ressemblance d'Adam fût absorbé par la gloire.

C'est donc du trône sublime de sa gloire que Jésus-Christ envoie son Esprit et celui de son Père achever ce qu'il n'avait qu'ébauché, et mettre la dernière main à ce temple d'une beauté infinie, dont il n'avait que jeté les fondements, ou plutôt amassé les matériaux, et pour en être glorifié, ainsi qu'il l'avait dit quelques jours avant sa mort; car n'est-ce pas par le moyen de son Eglise que sa gloire vole d'un pôle à l'autre, et que, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, son nom est grand parmi les nations; je vais vous faire admirer les miracles de sa fondation : quoi de plus capable de vous intéresser, que de vous parler de votre mère, et vous rappeler votre origine toute céleste. Vierge sainte, cette chaste Epouse de l'Agneau votre Fils, allie comme vous en soi les prérogatives de la fécondité et de la Virginité, obtenez-moi de l'Esprit saint la grâce de parler dignement, ainsi que faisaient les apôtres, des merveilles de Dieu; nous vous allons dire avec l'ange : *Ave, Maria.*

Après l'Homme-Dieu qui est un monde de merveilles, que la langue des hommes, et des anges mêmes, ne pourra jamais épuiser, il n'y a rien de plus grand que l'Eglise de Dieu ; c'est un autre chef-d'œuvre de la droite du Très-Haut, un palais d'une structure si magnifique, qu'on ne peut le contempler sans être ravis hors de soi par l'excès de l'admiration. Mais pourquoi séparer deux objets qui ont une liaison si étroite et si indissoluble; l'Eglise n'est-elle pas l'Epouse de Jésus-Christ, la chair de sa chair, *erunt duo in carne una* (*Matth.*, XIX) ; il y a plus : ce n'est pas seulement l'union la plus intime qui se puisse concevoir, il y a unité; c'est le corps qui, joint à son chef, ne fait qu'un seul homme, d'où résulte le Christ entier ; c'est l'idée dont se sert le plus souvent saint Paul pour marquer cette extrême liaison : Nous sommes, dit-il, les membres de son corps, formés de sa chair et de ses os. Dans le désir infini, dont le Fils de Dieu brûlait de glorifier son Père, il s'est formé un corps pour la sanctification duquel il a sacrifié celui qu'il avait tiré de Marie, et par son moyen il rend le culte le plus parfait à sa majesté suprême, dans toute l'étendue de l'univers. Voyons-le travailler à ce grand ouvrage non plus sur la terre, mais dans le séjour de la gloire, et admirons sa sagesse dans le choix des moyens qu'il a tenus : ce sera mon premier point; sa force dans la manière dont il a triomphé de tous les obstacles que le démon a opposés à ses desseins : ce sera le second ; enfin, sa magnificence vraiment royale, ou plutôt divine dans la profusion de ses dons : ce sera le troisième, et le sujet de vos favorables attentions.

PREMIER POINT.

Lorsque Dieu dit par son prophète, *que ses pensées ne sont pas nos pensées, ni ses voies les nôtres*, il ne veut pas nous dire seulement que ses voies sont aussi droites et aussi saintes, que celles des hommes sont d'ordinaire déréglées et corrompues ; car ceux qui sont animés de l'esprit du monde et possédés de quelque passion violente, ne s'embarrassent guère, si les moyens dont ils se servent pour parvenir à leurs fins sont licites ou illicites, et ne font aucun scrupule de violer les lois de la justice; il leur suffit que ces moyens les conduisent directement à leur but ; il prétend principalement nous faire entendre que la conduite qu'il tient pour l'exécution de ses desseins surpasse notre faible raison, et qu'elle n'a pas l'aile assez forte pour y atteindre ; c'est pourquoi il ajoute : *Autant que les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant que mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus des vôtres.* Eh ! comment l'entendement humain, qui est si obscurci par les ténèbres du péché, et appesanti par le poids d'une maison d'argile à laquelle il est uni, pourrait-il pénétrer ces secrets, et sonder ces profonds abîmes, puisque les intelligences célestes les plus éclairées ont le même sort ; la théologie nous apprend que les anges n'ont pu connaître la possibilité du mystère de l'Incarnation que par le secours de la révélation, et d'une lumière surnaturelle. Le mystère de la croix, qui en est une suite dans l'ordre des desseins de Dieu, n'est pas moins incompréhensible; car quel est l'esprit créé qui n'eût jugé que ce mystère dérogeait à sa grandeur, et qui n'eût donné d'autres conseils, s'il eût été appelé en délibération ? Qui aurait jamais cru le voir de ses yeux, ou l'entendre de ses oreilles, que le Fils naturel de Dieu voulût subir une mort ignominieuse sur une croix pour racheter ses esclaves? Comment des hommes corrompus découvriraient-ils par eux-mêmes et sans la lumière d'en haut, la sagesse de Dieu voilée dans ce moyen surprenant de notre salut, eux qui dans l'état d'innocence ne l'avaient pu connaître, lorsqu'elle éclatait de toute part dans l'ordre et le gouvernement de l'univers; c'est pourquoi *Jésus-Christ crucifié a été d'abord un scandale aux Juifs et une folie aux gentils*, comme parle saint Paul

La fondation de l'Eglise, ou la conversion du monde entier par la prédication de cette même croix ne choque et ne révolte pas moins le sens humain ; elle n'enferme pas en apparence moins de contradictions. Quoi ! douze pêcheurs simples, grossiers, sans aucune teinture de lettres, sujets à toutes les passions humaines, sur qui tout faisait impression, principalement la crainte des hommes, ainsi qu'il avait paru en saint Pierre le plus courageux de tous, lequel néanmoins à la voix d'une simple servante renia par trois fois son maître avec jurement; être envoyés non pas à Bethsaïda et Corozaïn convertir les habitants de leurs bourgades, c'eût été beaucoup, non-seulement dans la Judée et la Samarie, mais dans tout l'empire romain, et dans toute l'étendue de la terre prêcher un Dieu crucifié, et l'obligation de se crucifier soi-même, combattre toutes les superstitions et les erreurs enracinées

depuis tant de siècles, et établir sur les ruines de l'idolâtrie une doctrine pure et sainte à la vérité, mais contraire à toutes les pentes de la nature, et qui ne prêche qu'abnégation, destruction, sacrifice, quelle apparence de réussir! Cessez, devaient dire ces nouveaux prédicateurs à des gentils entêtés de leurs idoles, et encore plus idolâtres de la volupté, d'aimer et de rechercher tout ce que vous avez aimé et recherché jusqu'à présent; cessez de craindre ce qui a fait l'objet de votre crainte; brûlez ce que vous avez adoré, adorez celui pour qui votre orgueil vous inspire un souverain mépris; il y a d'autres biens à désirer et d'autres maux à craindre en comparaison desquels ceux de cette vie ne méritent aucune considération; il y a un autre monde qui doit faire disparaître à vos yeux celui-ci; vous n'avez autre chose à faire que de travailler à vous rendre dignes de la résurrection glorieuse; ayez horreur de l'aveuglement dans lequel vous avez vécu, obéissant aux désirs de votre chair, et rendant un culte suprême à des démons qui se jouaient de votre crédulité. Voilà un précis de leurs prédications; quels autres mouvements devaient-elles exciter naturellement dans des auditeurs ainsi disposés, que la risée, l'indignation, le mépris, la haine et la persécution? Ce dessein aurait été sans doute imprudent et téméraire à tout autre qu'à un Dieu maître souverain des cœurs, et de toute la nature, qui n'a qu'à dire que la lumière se fasse, et elle brille dans l'instant, que la mer se calme, et sa surface paraît aussi unie que celle d'une claire fontaine; non-seulement l'entreprise est possible, mais infaillible et entièrement assurée.

L'événement l'a justifiée, et a convaincu les plus incrédules qu'il y avait une proportion admirable entre les moyens que le Saint-Esprit a employés et la fin qu'il se proposait. Quelle était cette fin? Saint Paul nous l'apprend, *de détruire la sagesse des sages, rejeter la science des savants*, mettre en décri la vanité de l'éloquence et de la philosophie, en faisant tout d'un coup, par la folie de la prédication, ce dont les philosophes et les orateurs n'ont jamais pu venir à bout avec tous leurs efforts; c'est ce qui était figuré par la mâchoire de ce vil animal que Samson ramassa à terre pour battre les Philistins. Dieu, dit Saint Grégoire le Grand, a employé de même la simplicité, l'ignorance et la patience des prédicateurs apostoliques, en les soutenant par sa main toute-puissante pour tuer le péché dans les gens charnels. Il est plus sage dans la conduite qui paraît la plus indigne de sa sagesse, que tout ce qui paraît de plus sage à l'esprit humain. Vous vouliez, mon Dieu, humilier les enfants d'Adam qui s'étaient perdus par une présomption insensée, leur faire sentir qu'ils ne sont rien et que vous êtes tout, afin de les faire ainsi rentrer dans l'ordre; vous vous proposiez de confondre et de rendre inexcusables ceux qui auraient rejeté votre Evangile, par son succès prodigieux, et empêcher ses ministres d'en concevoir une vaine complaisance, *afin que celui qui se glorifie ne se pût glorifier qu'en vous seul;* voilà votre dessein capital qui se manifeste aux esprits dociles, et attentifs à chaque page de vos écritures. Quoi de plus convenable que le choix que vous avez fait de ces douze pêcheurs évangéliques pour opérer ce changement miraculeux dans l'univers, et faire lever cette masse de pâte auparavant insipide, ou plutôt aigre et d'un goût horrible; on ne voyait en eux aucune marque de cette grandeur humaine, qui consiste dans la possession des choses que le monde estime, telles que les dignités et les richesses, l'objet le plus ordinaire de l'orgueil et de la concupiscence; on n'y remarquait au contraire que la bassesse, que l'imagination, ou plutôt la corruption du cœur attache à la privation de ses faux biens; ils le reconnaissent eux-mêmes: *Nos ignobiles omnium peripsema usque adhuc* (I *Cor.*, IV); ils n'avaient ni or, ni argent, ainsi que saint Pierre le déclare, pour se rendre redoutables, ni qualités extérieures pour s'attirer l'estime et l'admiration des hommes, ni complaisance pour les flatter dans leurs passions: *Si je plaisais encore aux hommes*, dit saint Paul, *je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ.* Ils étaient donc petits et méprisables aux yeux de la chair; mais qu'ils étaient grands et éminents en même temps selon un autre ordre qui est celui de la grâce, infiniment élevé au-dessus du premier, selon la grandeur divine qui consiste dans la possession des biens spirituels et les marques de la puissance de Dieu; quel trésor dans cette pauvreté apostolique! La seule ombre de leurs corps guérissait toutes sortes de maladies, la mort rendait sa proie à une seule de leurs paroles. Quel éclat de vertu et de sainteté rejaillissait de toutes leurs actions! qu'ils avaient d'onction en leurs paroles, de douceur et de charité pour leurs persécuteurs, de patience infatigable dans les travaux! Qu'il y avait une proportion admirable entre les grâces dont Dieu les comblait et le ministère auquel ils étaient appelés! La conversion du monde entier, leur bassesse extérieure faisait une partie de cette divine proportion, car il était digne de Dieu de confondre l'orgueil et la vaine puissance du monde par des hommes qui n'eussent rien que de méprisable selon lui, et de lui apprendre à fouler aux pieds toutes les choses périssables, par des personnes qui fussent dépourvues de richesses et de dignités séculières, n'en connaissant point d'autres que celle de la foi.

Je ne vous parlerai pas de la sagesse qui éclate dans le gouvernement de l'Eglise et dans les lois dont le Saint-Esprit l'a munie, cela demanderait un discours entier. Je ne veux plus vous parler que d'un trait de cette sagesse admirable dans les biens infinis qu'elle a su tirer de la réprobation des Juifs. Quoique saint Pierre en eût converti trois mille à sa première prédication, cinq mille à la seconde, et que dans la suite un grand nombre de prêtres mêmes et de lévites em-

brassassent la foi, néanmoins le corps de la nation la rejeta et vérifia les prophéties qui prédisaient clairement qu'ils se briseraient contre la pierre d'achoppement, s'aveugleraient par la lumière même qui leur serait présentée, et que le pain vivant de la parole de Dieu deviendrait à ce peuple ingrat un poison mortel : mais croyez-vous que le ciel y perde quelque chose, c'est tout au contraire : Leur chute, dit saint Paul, parlant de ses frères selon la chair, a été la richesse du monde; elle est devenue une occasion de salut aux gentils, afin que l'exemple de ces derniers leur donnât de l'émulation pour les suivre. Dieu abandonne à son obstination un petit peuple toujours rebelle, pour s'acquérir un peuple nouveau, fervent dans les bonnes œuvres, ou plutôt des peuples sans nombre. O Sagesse éternelle, que vous savez bien ménager vos intérêts et vous compenser abondamment ! Qui ne vous admirera accomplissant vos desseins, tantôt par des voies simples et directes visiblement proportionnées, tantôt par des voies composées, indirectes, et qui semblent éloigner plutôt du but que d'en approcher ? Qui ne s'écriera : ô profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! *O altitudo divitiarum scientiæ et sapientiæ Dei !* (*Rom.*, XI.) Sa force ne paraît pas moins dans l'établissement de l'Église; c'est ce que je vous ai promis de vous faire voir en mon second point.

SECOND POINT.

La sagesse destituée de force est d'un faible secours; cet inconvénient n'est pas à craindre en Dieu, puisque sa force est inséparable de sa sagesse, ou plutôt qu'elle n'en est pas distinguée; ce qui paraît en lui faiblesse, voilà l'artifice et l'invention de la sagesse, est plus fort que la force de tous les hommes; voilà sa force qui naît, comme vous voyez, du même principe; considérez ce qu'elle a produit dans l'établissement de l'Eglise, soit dans ceux qui y ont contribué, soit contre ceux qui l'ont traversé. On ne s'étonne pas qu'un lion ait du courage, c'est le roi des animaux, qui n'en craint aucun et se fait redouter de tous les autres; mais de voir des animaux faibles et craintifs, s'armer de courage et faire trembler les lions, c'est un prodige si extraordinaire, qu'on aurait peine à le croire si le même Saint-Esprit, qui l'a opéré, ne l'avait fait consigner dans les Ecritures. Vous y apprenez quels étaient les apôtres avant d'être revêtus de la vertu d'en haut : à la Passion, ils furent tous dispersés comme un troupeau de brebis qui voit venir le loup, ou comme de timides colombes dès qu'elles aperçoivent l'épervier prêt à fondre sur elles; après la Résurrection même, ils s'enfermèrent tous dans une maison et y demeuraient cachés par la crainte des Juifs; mais dès qu'ils furent enivrés de ce vin nouveau, bien différent de celui dont les Juifs leur attribuaient d'être pleins, ils sortent du cénacle de Sion, jetant feu et flammes comme des lions, et rendent avec grande confiance un témoignage public à la Résurrection de Jésus-Christ, quoiqu'ils prévissent assez que les Juifs, ses persécuteurs, en frémiraient de rage et leur feraient les plus mauvais traitements; en effet, les prêtres et les saducéens les ayant peu après fait mettre en prison, loin de s'étonner de se voir devant leur tribunal et même en présence du grand Sanhédrin, Pierre, qui avait été auparavant plus faible qu'un roseau, présentement plus ferme qu'un rocher, leur dit au nom de tous ses frères : *Jugez vous-mêmes s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu.* Les menaces qu'on leur fit, loin de les intimider, ne firent qu'accroître leur intrépidité; ils continuent à prêcher et à publier sur les toits ce qui leur avait été dit en secret; on les emprisonne de nouveau, et on fait déchirer leurs épaules de verges; je les vois transportés de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus-Christ. Ah ! si les enchanteurs de Pharaon furent forcés de reconnaître le doigt de Dieu à la vue du miracle des moucherons que Moïse opéra devant Pharaon, combien les fidèles doivent-ils plus le reconnaître dans ce courage intrépide, dans cette patience à toute épreuve et cette joie si surnaturelle dans les souffrances, plus miraculeuse que tous les prodiges qu'ils opéraient sans cesse.

Que le plus fort surmonte le plus faible, c'est le cours ordinaire des choses, et il y aurait lieu d'être surpris qu'elles arrivassent autrement; ainsi je ne m'étonne pas que la secte de Mahomet ait fait, en peu de temps, de si grands progrès dans l'Asie, l'Europe et l'Afrique. Dès que cet imposteur put ramasser quelques brigands, il fit la guerre et tâcha de s'assujettir les peuples ; il dit à ses sectateurs, non pas prêchez et instruisez, mais pillez, désolez, portez le fer et le feu partout. Il eut pour successeurs quelques princes conquérants, qui se rendirent maîtres des grands empires et imposèrent leur religion aux vaincus; ajoutez qu'elle est toute sensuelle et favorise en tout la corruption de la nature. Il n'en est pas de même de celle que Jésus-Christ ordonne à ses apôtres d'établir partout; elle la combat dans tous ses instincts et ne prêche que croix, que mortification, que sacrifice de la volonté propre. Son divin fondateur ne donne point d'autres armes aux siens que sa parole, et la douceur et la patience : mettez, leur dit-il à la vérité, le feu partout ; mais c'est le feu qu'il était venu apporter sur la terre, le feu même du Saint-Esprit, qui la doit purifier de ses souillures. Voilà que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; ne portez ni armes, ni bâtons, ni sacs. O prodige digne du bras de celui qui arrête la mer, lorsqu'elle est le plus en furie, avec trois grains de sable ! les brebis ont apprivoisé les loups et les ont amenés à leur bercail; le léopard se couche auprès du chevreau, pour me servir des expressions du prophète; le veau, le lion et l'ours vont dans les mêmes pâturages, et un petit enfant les conduit tous. Pierre vient à Rome, la

mère des fornications de la terre, semblable à une forêt pleine de bêtes farouches, dont on entend de loin les hurlements, ou à une mer remplie de monstres et agitée par la violence des flots ; il y entre avec plus de confiance que lorsqu'il marcha sur la mer de Tibériade et que son peu de foi l'y fit enfoncer ; il y prêche hardiment la divinité de son maître ; Paul, son fidèle associé, y fait retentir le son de sa voix et ne rougit point d'y annoncer un Dieu crucifié, prêt d'arborer sa croix au haut du Capitole. Après avoir gagné, dans Athènes, un juge de son aréopage, il convertit des officiers du palais de Néron, et enlève à sa lubricité la plus chérie de ses concubines. Il n'est pas au pouvoir du maître de tout le monde de faire taire un simple faiseur de tentes ; il a beau l'enfermer en prison, il ne liera pas sa langue sacrée : *la parole de Dieu n'est pas enchaînée.* Lequel doit passer pour victorieux en ce combat? demande saint Chrysostome. Vous voyez que la chose n'est pas douteuse, et qu'un vil artisan triomphe de toutes les forces de l'empire, sans leur opposer que ses chaînes. C'est aussi en vain que, dans la suite, il publie des édits sanglants dans toutes ses provinces, pour exterminer ce qu'il regarde comme une superstition impie, dont il faut purger la terre; les supplices usités jusque-là ne suffisent pas à la haine, disons plutôt à la rage des gouverneurs et des peuples acharnés à notre perte; ils en inventent tous les jours de nouveaux, dont l'imagination fait frémir, et que le démon seul, dont ils étaient possédés, pouvait leur suggérer. Mais il n'est pas facile de vaincre Dieu, qui combattait lui-même dans ses martyrs et se servait de leur âme, ainsi qu'il avait fait autrefois de celle de Job, pour percer le démon et lui faire mille blessures mortelles ; plus on s'efforçait d'exterminer les fidèles, plus il les multipliait ; leur sang, répandu comme l'eau, devenait un germe fécond, qui en produisait de nouveaux à l'infini. Les martyrs, dit saint Cyprien, illustre témoin de ce courage plus qu'héroïque, ne cédaient pas aux supplices : c'étaient les tourments qui leur cédaient; ceux qu'on tenaillait et dont on déchirait les membres se sont trouvés les plus forts ; la pointe des ongles de fer a été plutôt émoussée, sur ces hommes de diamant, que leur constance affaiblie et que leur âme en ait reçu la moindre atteinte ; elle était immobile parmi ces débris de l'homme extérieur, et goûtait presque les joies du ciel par la vivacité de sa foi, par la fermeté de son espérance et la grandeur de sa charité : *Steterunt torti torquentibus fortiores, et pulsantes ac laniantes ungulas pulsata ac laniata membra vicerunt.* Qui ne reconnaîtra l'ouvrier à son ouvrage ? Aussi arrivait-il souvent que non-seulement les spectateurs des combats de ces admirables athlètes, mais même leurs bourreaux, se convertissaient à Jésus-Christ et s'exposaient eux-mêmes gaiement à des tortures si horribles. pour expier leur cruauté et mériter pareilles couronnes. Ainsi ils étaient heureusement vaincus et rendaient avec joie les armes à la vérité, leur adorable adversaire ; ou si, par un juste mouvement de Dieu, ils s'obstinaient dans leur impiété, ils étaient attachés à son char de victoire comme de misérables captifs, forcés de reconnaître leur défaite, souvent dès ce monde ici, comme Julien l'Apostat, lequel, se sentant percé d'un trait lancé par une main invisible, s'écria en furieux : *Tu as vaincu, Galiléen !* et Dioclétien, qui, après avoir fait graver sur diverses colonnes qu'il avait aboli le christianisme, eut le crève-cœur, de le voir monter sur le trône, en la personne de Constantin, et ses idoles renversées ; et, après un triomphe imaginaire, ils se verront éternellement assujettis à la tyrannie du démon, dont ils avaient trop fidèlement servi la rage. C'est pour cela que l'Eglise est comparée, dans Isaïe, à ces chariots tout neufs, qui foulent les blés et ont des pointes et des dents de fer: *Vous foulerez*, lui dit-il, *et vous briserez les montagnes ; vous réduirez les collines en poudre ;* car elle a humilié tout le faste et la superbe du siècle, ou, en s'étendant par toute la terre, malgré l'opposition de ses princes et la ligue de tous les peuples, conjurés contre le règne spirituel de Jésus-Christ, ou elle a converti les âmes les plus superbes et a brisé la dureté de leur cœur. C'est ce qui était excellemment figuré par cette petite pierre détachée de la montagne, sans que la main de l'homme y eût part, qui brise ce colosse énorme, composé de quatre métaux : l'argile, le fer, l'airain, l'argent et l'or; tout cela devint comme la paille menue que le vent emporte hors de l'aire, pendant l'été, et disparut sans trouver plus aucun lieu; et la pierre devint une grande montagne, qui remplit toute la terre. Qui ne voit que la pierre détachée de la montagne, sans la main des hommes, est le royaume de Jésus-Christ, établi, non par le secours de l'éloquence et de la force humaine, mais de la seule puissance de Dieu ? Il est dit que ce même royaume qu'il suscitera ne sera jamais détruit, mais qu'il détruira, au contraire, et réduira en poudre tous les autres. Cependant, Jésus-Christ n'est pas venu dépouiller les princes de leurs Etats ; il a déclaré que son royaume n'était pas de ce monde. Eloignons donc les idées judaïques d'un royaume temporel, indigne de Dieu en toutes manières, et concevons qu'il y a deux manières de détruire les empires, l'une qui est un effet de la grâce et de la miséricorde divine, l'autre, de la colère et de la vengeance ; par la première, Dieu convertit les cœurs, en y répandant son Saint-Esprit ; et par l'autre, il fait éprouver les plus redoutables effets de sa justice ; l'une sauve le rebelle, après lui avoir pardonné sa rébellion, l'autre le condamne sans retour ; or, ces deux destructions répondent aux deux avénements du Fils de Dieu : l'une au premier, duquel il dit qu'il n'est pas venu juger le monde, mais le sauver ; l'autre au second, où il fera égorger en sa

présence ceux qui ne l'auront pas voulu reconnaître pour leur Roi.

Il n'y avait aucune secte de philosophie dont l'augmentation ne parût plus probable, surtout celle de Platon. Vous avez sans doute ouï parler de cette république heureuse dont il avait formé un plan si magnifique; elle est toujours demeurée dans son idée. Un de ses disciples, nommé, Plotin, entreprit, plus de cinq siècles après, de l'établir dans un canton de l'Italie; il obtint pour cet effet une ville de Campanie de l'empereur Gallien, qu'il voulait appeler Platonople, du nom de son maître; mais ce beau projet avorta. Quoique secondé par le crédit d'un empereur, Platon ne put jamais obtenir un pouce de terre pour y voir réduire en pratique ses maximes; et voici que, nonobstant la contradiction de toutes les puissances du siècles la religion chrétienne est reçue et suivie : on embrasse ses conseils, un million de martyrs de tout âge la scèlent de leur sang, et une infinité de solitaires peuplent les déserts et mènent plutôt une vie d'anges que d'hommes. Qui a pu opérer toutes ces merveilles? C'est le Dieu fort et puissant; car cette force ne consiste pas précisément dans nos dogmes, la philosophie en a d'excellents pour le règlement des mœurs, mais dans l'esprit de Dieu qui les anime et qui change les cœurs les plus endurcis par une impression secrète.

Si Platon revenait présentement au monde, dit saint Augustin, et qu'il vît nos églises remplies de monde, les gens les plus grossiers avoir des sentiments raisonnables de la divinité, la virginité, inconnue de son temps, embrassée par une multitude de personnes de l'un et de l'autre sexe, ne serait-il pas obligé d'avouer que Dieu est au milieu de nous? et ne demanderait-il pas d'être admis dans cette heureuse société?

La force que le Saint-Esprit a communiquée à l'Eglise pour la rendre supérieure à tous ses ennemis et invincible à toutes leurs attaques, il l'a donnée à chacun de ses enfants en particulier. *Ayez confiance*, nous crie Jésus-Christ, lorsqu'il nous voit alarmés à la vue de cette multitude d'ennemis qui ont juré notre perte, *j'ai vaincu le monde;* c'est lui qui triomphera en nous par la même puissance qui lui a fait surmonter celle du diable et des hommes animés de son esprit. Mais comment nous fera-t-il remporter cette victoire? Apprenons-le de son disciple bien-aimé; c'est par le secours du don de Dieu, lequel n'est autre que son Esprit qui nous donne un nouveau cœur et un nouvel amour. Il n'y a point, à la vérité, de puissance sur la terre comparable à celle de ce lion invisible qui tourne autour de nous, cherchant à nous dévorer. Mais cette puissance n'est pas elle-même comparable à celle du Saint-Esprit, qui est ce plus fort qui désarme le fort armé et lui enlève ses dépouilles. Si cet esprit rusé a diverses adresses pour nous engager dans de fausses routes, l'Esprit de Dieu en a infiniment davantage pour nous en détourner et nous faire éluder ses efforts; il est lumière pour dissiper ses illusions, il est amour et amour de l'ordre et de la justice pour chasser l'amour impur et criminel. Le saint évangéliste ajoute : cette victoire par laquelle le monde est vaincu est l'effet de notre foi. Il veut dire qu'il ne suffit pas d'être régénéré par les eaux sacrées du baptême, mais qu'il faut vivre d'une manière conforme à cette divine renaissance, former tous ses sentiments et ses actions sur ses règles. C'est à la faveur de sa lumière que nous connaissons quels biens il faut aimer, quels maux il faut craindre et à qui il faut s'adresser pour obtenir les premiers et être délivrés des seconds, c'est-à-dire à Jésus-Christ dont la grâce efficace nous élèvera au-dessus de ce que le monde a de plus attrayant et de plus formidable. Nous ne vaincrons donc pas sans doute, tandis que nous vivons dans le luxe et les délices, croyant un Dieu abreuvé de fiel et attaché en croix; nous ne vaincrons pas en courant après les richesses, faisant profession d'adorer un Dieu qui n'a pas eu où reposer sa tête; nous ne vaincrons pas en cherchant à nous venger de nos ennemis, en croyant à celui qui n'a jamais eu pour les siens que des sentiments de paix et de tendresse; enfin, nous ne vaincrons pas en comptant sur nos forces, puisque la foi nous apprend que nous ne pouvons rien faire absolument sans lui, pas même invoquer son nom. Ainsi notre foi, pour être victorieuse, doit nous faire mettre toute notre confiance en son puissant secours, y recourir par la prière et obéir à sa parole généralement en tout ce qu'elle prescrit

Passons présentement à la magnificence du Saint-Esprit dans la profusion de ses dons; c'est ce qui nous reste à avoir et que j'achève en peu de mots

TROISIÈME POINT

Le propre du bien, dit saint Thomas, est de se communiquer. Dieu est le bien suprême et par essence; c'est sa nature. Ainsi, il ne cherche qu'à se répandre; c'est ce qui l'a poussé à sortir hors de soi et à produire cette diversité infinie de créatures corporelles, qui toutes participent de sa bonté; il les a créées pour l'usage de l'homme, lui ayant tout assujetti; il a donné, chante le Psalmiste, la terre aux enfants des hommes : nourrissez-vous, leur dit-il lui-même après le déluge, de tout ce qui a vie et mouvement; je vous ai abandonné toutes ces choses comme les légumes et les herbes de la campagne. Mais quoique ce soit encore trop pour des enfants d'un père dégradé, permettez moi de vous dire, Seigneur, que cela ne suffisait pas pour nous faire connaître les richesses inépuisables de votre bonté, et que c'est à peu près comme si un maître assignait à ses esclaves leur logement et leur nourriture; de tels dons étaient ils capables de nous prouver une tendresse infinie et plus que paternelle : c'est ainsi que vous avez aimé le monde que de lui donner votre Fils unique.

Cependant, quoique ce don soit inestimable, que Jésus-Christ lui-même, lorsqu'il en parle, en marque de l'admiration, et que saint Bernard ne fasse pas difficulté de dire que, tout-puissant qu'il est, il n'a pu donner davantage : *cum sit potentissimus, non plus dare habuit*, nous ayant mis en possession de son trésor. Il est toutefois certain que ce trésor se changerait pour nous en trésor de colère et que Jésus-Christ ne nous servirait pas davantage qu'aux Juifs chez qui il est venu et dont il a été la ruine, selon la prédiction du saint vieillard Siméon. Si le Saint-Esprit ne nous est donné pour en faire tout l'usage que le Père éternel prétend que nous en fassions, son Evangile ne sera pour nous qu'une lettre qui tue sa chair même adorable qu'il nous a laissée dans le mystère de l'Eucharistie pour nourrir nos âmes, ne servira de rien, ou plutôt, il sera du poison sans cet esprit vivifiant. C'est aujourd'hui que ce Dieu, prodigue de lui-même, se donne personnellement à son Eglise ; et comment ne lui donnerait-il pas tout le reste avec soi? Je compterais plutôt les étoiles du ciel que les dons divers dont il l'a gratifiée. On les peut tous diviser en deux espèces; les uns, que la théologie appelle grâces gratuites, sont pour l'éclairer et la gouverner; les autres pour sanctifier l'âme de ses enfants, dites, pour cet effet, grâces sanctifiantes. De la première sorte sont ceux dont saint Paul fait une courte énumération dans son *Epître aux Corinthiens*. Il y a, dit-il, diversité de dons spirituels, de ministères et d'opérations surnaturelles; c'est un même esprit qui les opère : ils sont donnés à chacun pour l'utilité de l'Eglise. L'un reçoit du Saint-Esprit le don de parler dans une haute sagesse, c'est-à-dire des connaissances sublimes et suréminentes ; un autre reçoit du même Esprit le don de parler avec science; un autre reçoit la foi par le même Esprit : c'est cette foi dont Jésus-Christ dit dans l'Evangile, que celui qui en aura aussi gros qu'un grain de moutarde, pourra transporter les montagnes d'un lieu en un autre; celui-ci reçoit du même Esprit la grâce de guérir les malades ; un autre le don de faire des miracles, un autre le don de prophète, qui ne consiste pas seulement à prédire l'avenir, mais à entrer dans l'intelligence des mystères les plus cachés renfermés dans les saintes Ecritures ; un autre le discernement des esprits ; celui-ci le don de parler diverses langues, et cet autre de les interpréter : c'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant à chacun ses dons selon qu'il lui plaît. Ce n'est pas le mérite qui en règle la distribution, mais sa volonté suprême, toujours réglée par sa sagesse et ses desseins sur l'Eglise et sur chacun de ses enfants ; c'est dans cette vue qu'il lui a donné des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des docteurs, des pasteurs, afin qu'ils travaillent à la perfection des saints, aux fonctions de leur ministère, à l'édification du corps de Jésus-Christ et qu'il parvienne à l'état d'un homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude, selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en chacun de nous : afin que nous ne soyons plus comme des personnes flottantes qui se laissent emporter à tous les vents des opinions humaines, mais que, pratiquant la vérité par la charité, nous croissions en toutes choses dans Jésus-Christ notre adorable chef.

Rangerons-nous parmi les effets de la magnificence du Saint-Esprit sur son Eglise, les richesses du siècle qu'il a fait couler dans son sein ? Faut-il joindre la graisse de la terre avec la rosée du ciel? Et ne lui a-t-il pas appris lui-même à n'avoir que du mépris pour tous les biens temporels et n'aspirer qu'aux éternels. Mais pourquoi cette espèce de libéralité ne trouverait-elle pas ici sa place ; l'abus que les ministres de ses autels ont pu faire dans la suite des richesses qu'on s'empressait de lui apporter à l'envi, doit-il nous rendre ingrats et méconnaissants? Ce sont des biens temporels, je l'avoue, beaucoup inférieurs à ceux de la grâce, rien n'est plus certain, mais qui, si on suit leur destination, procurent mille avantages spirituels, et préviennent une infinité de désordres dans lesquels une extrême pauvreté n'engage que trop souvent ; qu'y avait-il de plus édifiant à la naissance de l'Eglise que de voir les riches apporter aux pieds des apôtres le prix de la vente de leurs héritages, et tous les besoins des pauvres remplis par leur prudente économie, et celle des diacres qu'ils préposèrent à cette œuvre ; si dans la suite elle conserva les fonds, ce fut pour avoir une source intarissable qu'elle pût faire couler sur tous les misérables, n'en exceptant pas même les gentils; on éleva au Dieu vivant de superbes basiliques, on bâtit des hôpitaux. Les lévites de la loi nouvelle furent abondamment pourvus de tout ce qui est nécessaire à l'entretien de cette vie périssable, pour pouvoir s'appliquer sans distraction à leurs fonctions sacrées et à la conversion des âmes ; c'est ce qui avait été prédit si longtemps auparavant par les prophètes, avec des expressions magnifiques et dignes du Saint-Esprit qui les inspirait. On apportera chez vous les richesses des nations; la gloire du Liban viendra en vous, ses cèdres serviront pour l'ornement de mon sanctuaire; vous sucerez le lait des nations et serez nourrie de la mamelle des rois ; je vous donnerai de l'or au lieu d'airain, de l'argent au lieu de fer, et de l'airain pour du bois. Malheur à ceux qui détournent à des usages de cupidité cet or et cet argent consacrés par la charité, et qui sont plus touchés des joyaux de l'Epouse, que de sa beauté intérieure.

Toutes ces grâces gratuites et ces dons temporels exigent de nous des sentiments de reconnaissance envers celui qui les a départis si libéralement à son Epouse, mais qui pourra jamais nous acquitter du don qu'il fait de lui-même et de sa charité répandue dans nos cœurs? C'est là cette grâce

excellente, ce don parfait qui vient d'en haut et descend du Père des lumières; il le verse lui-même dans nos âmes, par l'infusion de son esprit, et, sans lui, tous les autres sont plus nuisibles qu'avantageux; nous ne devons ni les désirer, ni les demander, parce qu'ils peuvent être des instruments de notre perte, aussi bien que de notre sanctification; mais il ne faut jamais se relâcher dans la poursuite des spirituels, ni cesser de demander cet or enflammé de toute l'instance de nos cœurs à celui qui le distribue gratuitement; le changement de nos inclinations et de nos mœurs, la prévoyance de la dernière heure et la vigilance qui nous applique à notre œuvre dans son attente continuelle, le discernement de l'esprit de Dieu ou de l'esprit malin, la science du salut, l'intelligence du langage du ciel. Ah! que ces dons sont estimables et désirables, que la foi qui abaisse l'orgueil et guérit la corruption de notre cœur est préférable à celle qui transporte les montagnes ou qui guérit les maladies corporelles! Le Saint-Esprit comble de cette double espèce de grâces non-seulement l'Église de Jérusalem, la mère et le modèle des autres, mais toutes celles qui furent fondées ensuite par les apôtres et les hommes apostoliques; saint Paul les félicite dans toutes ses *Epîtres* de toutes les richesses dont ils sont comblés en Jésus-Christ, dans tout ce qui regarde le don de la parole et de la science, et de ce qu'ils sont remplis de toute sorte de fruits de justice; le don de prophétie, des langues et de leur interprétation y était si commun, que le même apôtre fut obligé d'y apporter de l'ordre pour éviter la confusion dans les assemblées des fidèles. Si ces dons ne sont plus aujourd'hui si fréquents, ne croyons pas que le bras de Dieu soit raccourci, ni ses trésors épuisés; les miracles, dit le grand apôtre, sont pour les infidèles, ils ne sont pas nécessaires à ceux qui croient; on arrose un arbre, tandis qu'il est tendre et nouvellement planté, mais dès qu'il a jeté de profondes racines en terre, ce soin cesse et deviendrait inutile; Dieu a fait éclater, dans ces derniers temps, les effets de sa toute-puissance, par divers prodiges et par le don des langues dans la conversion des Indiens par saint François Xavier, selon le témoignage même des hérétiques ennemis de l'Église, il ne lui manquera jamais et ne la laissera pas destituée de ses preuves; tous les miracles passés ne lui appartiennent-ils pas, et le seul accomplissement des prophéties n'est-il pas le plus grand des miracles?

Que grâces immortelles vous soient rendues, Seigneur, de la profusion de vos richesses sur nous. Tout ce qui sort de vos mains porte le caractère de votre magnificence royale et de votre bonté paternelle, jusqu'aux disgrâces mêmes, aux pertes de biens, aux maladies, aux amertumes salutaires que vous répandez sur les objets de nos attaches; tout ce qui nous inspire du dégoût du monde et nous rappelle à vous; ce ne sont pas là les moindres de vos faveurs, faites-nous la grâce d'en faire un saint usage.

Travaillez-y, chrétiens mes frères, avec son secours, et, entre tous les dons, désirez avec plus d'ardeur les dons les plus excellents, c'est le grand apôtre qui vous fait cette exhortation avec laquelle je finis: *æmulamini charismata meliora* (I *Cor.*, XI); désirez non les plus éclatants, les plus honorés, les plus élevés, mais les meilleurs, les plus utiles à l'Église et à votre sanctification; que chacun soit content de sa mesure et qu'il comprenne que c'est souvent un grand don de n'en avoir aucun d'éclatant, parce qu'une funeste expérience n'apprend que trop, qu'on les rapporte souvent à sa gloire et à son utilité propre, par un abus damnable et sacrilége. Ne cherchons dans le corps de Jésus Christ que la santé, ainsi que dit saint Augustin, que le pied n'aspire pas à être la main, et que l'oreille n'affecte pas d'exercer les fonctions de l'œil; contentez-vous d'écouter et d'obéir, c'est là la vocation générale de tous les chrétiens; ne songez qu'à remplir les devoirs particuliers de l'état auquel vous êtes appelés, faisant tout dans la charité; heureux celui qui aura si bien su faire valoir et fructifier les talents qui lui ont été confiés, soit qu'il en ait reçu dix, cinq, deux, ou un seulement (car nul n'en est dépourvu) qu'il mérite d'entendre de la bouche de celui qui viendra bientôt s'en faire rendre compte, ces paroles qui feront le sort immuable de son éternelle félicité: *Bon et loyal serviteur qui avez été fidèle à administrer ce qui vous avait été remis, entrez dans la joie de votre Seigneur.* C'est le bonheur que je vous souhaite.

SERMON LXV.

DE LA STABILITÉ DE L'ÉGLISE.

Effundam Spiritum meum super omnem carnem. (*Joel.*, II.)

Je répandrai mon Esprit sur toute chair.

L'effusion que le Père éternel et son Fils également adorable font aujourd'hui de leur Esprit sur l'Église, n'est pas passagère et semblable à celle d'un torrent qui roule ses eaux avec rapidité et se déborde dans les campagnes; mais s'écoule, se tarit aussitôt et laisse son lit à sec; elle est perpétuelle et intarissable, semblable à celle d'un fleuve large et profond, dont le canal n'est jamais vide et qui ne cesse de porter le tribut de ses eaux à la mer depuis le moment de la création de l'univers; ce n'était toutefois d'abord qu'une petite fontaine, mais qui dans la suite est devenue une grosse rivière et a répandu une prodigieuse abondance d'eaux, *fons parvus crevit in fluvium maximum.* (*Esth.*, XI.) Ainsi la fête que nous célébrons en ces saints jours est différente des autres en ce point, qu'elle ne passe pas et n'est point attachée à un certain temps comme elles. Jésus-Christ a opéré divers mystères durant les jours de sa chair; il est né, il a été circoncis, présenté au temple, baptisé; il est mort et ressuscité: aucun de ces mystères ne se réitère, il

n'y a que la grâce et l'esprit qui en demeurent, dont les âmes bien disposées reçoivent l'impression ; mais il ne cesse d'envoyer son Esprit sur son Eglise: ce divin chef communique à tout moment ses influences aux membres vivants de son corps mystique, il s'en incorpore de nouveaux par le ministère des pasteurs. La superbe Synagogue a été répudiée de son Epoux, l'humble Église qui lui a succédé ne craint pas un pareil sort. *Elle est appuyée sur son bien-aimé*, assurée de sa protection : qui serait assez téméraire pour oser l'arracher d'entre ses bras? *Peut-on ravir*, dit-il lui-même, *à un géant la proie dont il s'est saisi?* C'est une ville à qui il sert lui-même de mur et de rempart; elle peut bien être assiégée, insultée et pressée par ses cruels ennemis, mais elle est imprenable, et toutes leurs attaques ne tourneront qu'à leur confusion et à sa gloire. Il leur serait plus facile, dit saint Chrysostome, d'éteindre le soleil; c'est la maison du sage architecte, bâtie non sur le sable des opinions humaines, mais sur la pierre ferme d'une foi invariable, sur un roc inébranlable; les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle : c'est Jésus-Christ luimême qui lui donne cette assurance et lui proteste *qu'il demeure immuablement avec elle jusqu'à la consommation des siècles*, non de cette présence sensible à la privation de laquelle les apôtres avaient tant de peine à se résoudre, ni même de cette autre présence corporelle sous les voiles du plus auguste de nos sacrements, qui fait ici-bas la plus douce consolation des âmes saintes, mais de la présence invisible de son Esprit, pour l'animer, la régir, l'affermir, l'éclairer, la consoler. Réduisons ceci à des idées précises : Il est avec elle, et en elle, un esprit de vérité pour l'éclairer et la rendre infaillible dans ses décisions, ce sera mon premier point; un esprit d'unité pour empêcher qu'elle ne soit divisée par les schismes, ce sera le second; enfin un esprit de sainteté pour la préserver de la corruption qui pourrait défigurer sa beauté: c'est ce que je me propose de vous faire voir en ce discours; mais j'ai besoin des lumières du même Esprit, invoquez-le avec moi par l'intercession de Marie, son temple animé; disons-lui tous avec l'ange : *Ave, Maria*

PREMIER POINT.

Le Fils de Dieu est la lumière incréée, qui éclaire tout homme qui vient au monde; il a tempéré sa clarté trop vive pour des yeux malades, par le nuage de sa chair mortelle, et a instruit les peuples, non des substilités de la philosophie, ni des secrets de la nature et de ce qu'il y a de plus curieux dans les arts, mais de la science du salut, à connaître et servir Dieu d'une manière digne de lui, et marcher dans la route qui conduit à l'immortalité bienheureuse. Mais outre que sa mission était bornée à la Judée, les apôtres, ses chers disciples, qu'il ne cessait d'instruire en public et en particulier durant plus de trois ans qu'ils conversèrent avec lui, eux qui étaient comme les montagnes d'où la lumière du soleil de justice devait rejaillir et se réfléchir sur le reste des hommes, et qu'il appelle pour cet effet *la lumière du monde;* les apôtres, dis-je, n'avaient encore guère profité dans cette excellente école : il était obligé, à cause de leur peu d'intelligence et de pénétration dans l'économie de ses mystères, de supprimer plusieurs vérités. *J'aurais encore beaucoup de choses à vous apprendre*, leur dit-il la veille de sa passion, *mais vous ne pouvez pas les porter présentement*: *quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité.* Oh ! que cet adorable Esprit a parfaitement acquitté la promesse de notre maître! Toute la terre a été remplie de la connaissance du Seigneur, les plus grossiers de la lie du peuple fidèle ont non-seulement cru fermement l'immortalité de l'âme, fondement de nos espérances, dont les plus habiles philosophes n'avaient parlé qu'avec doute et incertitude, mais plusieurs d'entre eux l'on scellée de leur sang. Platon a-t-il jamais rien écrit de la Divinité d'approchant de ce que nous en a laissé saint Jean l'Evangéliste? Non-seulement il s'élève jusqu'aux nues, mais jusqu'au ciel et au plus haut des cieux ; il vole encore plus haut et pénètre jusqu'au sein du Père éternel pour y découvrir la génération du Verbe. Que diraije de saint Paul ? ne nous a-t-il pas annoncé ce qu'il y a de plus grand et de plus élevé dans le secret de la sagesse divine? C'est pourquoi saint Chrysostôme ne fait pas difficulté d'avancer, que comme le Saint-Esprit a fait ensuite de plus grands miracles que ceux que Jésus-Christ avait opérés sur la terre, il a découvert de plus grandes choses par la bouche et la plume de son apôtre qu'il n'en avait enseigné lui-même de vive voix.

L'Eglise est dépositaire de toutes ces vérités et de ces oracles du ciel; ils lui ont été confiés, elle a seule droit de les interpréter; le même Esprit qui les lui a consignés lui en donne la parfaite intelligence. Si nous considérons la vérité par opposition à la figure, c'est elle qui l'éclaircit, qui porte le flambeau pour dissiper l'obscurité, et nous fait voir la réalité substituée à l'ombre et le corps à la peinture; si nous l'envisageons présentement en tant qu'opposée à l'erreur et au mensonge, c'est elle, ou plutôt l'esprit dont elle est animée, qui la rend victorieuse de tout ce qui porte faussement le nom de science, de tout ce que le père du mensonge a inventé et publié par ses organes pour renverser les dogmes, et la pureté de sa morale et de sa discipline.

Tout ce qui s'est fait avant la Loi et depuis sa promulgation, n'a été que pour nous tracer le grand mystère de Dieu, Jésus-Christ et son Eglise; toutes les anciennes Ecritures en sont pleines : mais c'était un livre scellé, un chiffre presque impénétrable, je ne dis pas seulement avant la naissance, mais jusqu'à la résurrection du Sauveur. Il fallait que l'Agneau fût égorgé pour ou-

vrir ce grand livre des desseins de Dieu, et révéler le mystère caché de toute l'éternité en lui : c'est alors que, par l'infusion plus abondante de son Esprit, il fit germer et fructifier les semences de vérité qu'il avait jetées dans le cœur de ses apôtres durant sa vie conversante, et leur en donna la parfaite intelligence. Quel transport de joie pour eux d'y apercevoir partout leur adorable maître, ses travaux, ses combats, ses victoires ; de le voir devenu la vérité des prophéties et l'accomplissement des figures ; de s'y rencontrer eux-mêmes comme associés à ce grand ouvrage, destinés à faire tomber les murs de la profane Jéricho par le son des trompettes évangéliques, et le mettre en possession de son immense héritage !

Plusieurs discours suffiraient à peine pour faire l'application de toutes ces images et de ces admirables convenances : je laisse à la lumière de votre foi et à l'amour dont vous devez être embrasés pour Jésus-Christ et son Epouse, votre mère, de les chercher dans les saintes Ecritures. Eh ! quelle étude plus digne d'un chrétien, quelle occupation plus charmante et plus délicieuse que d'y chercher et d'y goûter son Dieu ! d'y admirer sa sainteté, sa charité incompréhensible et les merveilles de sa conduite, depuis le commencement du monde, sur ses élus, et celui en qui ils sont tous prédestinés ! O Jésus ! dessillez nos yeux, embrasez nos cœurs ! C'est vous qui avez la clef de la science de ces livres divins, aussi bien que celle de nos esprits et de nos cœurs; faites-nous-les non-seulement comprendre, mais aimer et pratiquer avec fidélité.

Je me contente de vous exposer en deux mots l'accomplissement de la figure essentielle au mystère de la descente du Saint-Esprit. C'est dans ce jour consacré par tant de miracles, qui fait le cinquantième depuis celui de la résurrection glorieuse du Sauveur, que les plus grands mystères de l'ancien et du Nouveau Testament sont réunis, pour nous donner à entendre que la grâce avait été annoncée par la Loi, et que la Loi a été accomplie par la grâce. La Loi fut donnée à Moïse, médiateur de l'ancienne alliance, cinquante jours après que l'Agneau pascal eut été immolé, et qu'il eut tiré le peuple hébreu de la servitude d'Egypte par une multitude de prodiges : ainsi, depuis que le véritable Agneau de Dieu, et notre Pâque, a été immolé sur l'autel de la croix, le Saint-Esprit, après un certain temps écoulé, est descendu sur les apôtres. Tout ce qui précède et accompagne la publication de la première Loi, ce feu brûlant, ce nuage obscur et ténébreux, ces tempêtes, ces éclairs, le son éclatant d'une trompette et cette voix qui défendait d'approcher, tout cet appareil de terreur fait voir clairement que l'Ancien Testament est la Loi de crainte donnée à des esclaves, et le Nouveau la Loi d'amour donnée aux enfants de la promesse. La première est gravée sur la pierre par le doigt d'un ange, la seconde dans les cœurs par le doigt de Dieu qui est son propre esprit. Le vent violent et impétueux qui, venant du ciel, se fit entendre sur la montagne de Sion, marque son opération intérieure, prompte et toute-puissante, qui, comme un vent spirituel, meut et agite le cœur, le pénètre, le rafraîchit, le nettoie, l'élève vers le ciel, et y opère une paix qui surpasse tout sentiment : il paraît sous la figure du feu, parce qu'il purifie l'âme, l'embrase, y consume le péché, la consacre et la sacrifie à Dieu.

Mais l'esprit de vérité est principalement donné à l'Eglise pour y détruire le culte impie des idoles, *et briser ce frein d'erreur qui retenait les mâchoires de tous les peuples.* Le démon, presque aussitôt après le déluge, avait établi l'idolâtrie dans le monde, afin de perdre les hommes et de s'élever au-dessus du vrai Dieu, en se faisant rendre le culte suprême qui n'est dû qu'à lui seul. C'est pourquoi, comme il est esprit de mensonge et d'impureté, il avait rempli le ciel, la terre et l'enfer d'un amas confus de divinités monstrueuses, et fait élever des temples et des autels à des hommes souillés de crimes et dignes d'exécration, qui ne méritaient pas des sépulcres. Afin que la religion même devînt une discipline d'erreur, une école d'infamie et d'impiété, les nations abusées mettaient leurs espérances dans le fantôme d'une image morte, fabriquée par un ouvrier. Ils ont passé plus avant : ils ont, à l'opprobre éternel du genre humain, prostitué leur encens à de vils insectes, à des reptiles venimeux, à des bêtes les plus ennemies de l'homme.

Cette étrange manie avait gagné le monde entier; les plus grands philosophes ne s'en étaient pas défendus, et s'ils se raillaient quelquefois de la pluralité des dieux dans la poussière de leurs écoles, ils avaient la faiblesse, ou plutôt l'impiété de les adorer avec le peuple.

Voilà les ennemis que la vérité avait à combattre : une infinité d'hommes plongés dans mille superstitions brutales, ou de faux sages accoutumés à adorer toutes les inventions de leur esprit, toutes les illusions de leurs imaginations, et par conséquent plus opposées à ses lumières : quels autres mouvements ces prédicateurs pouvaient-ils exciter dans des auditeurs ainsi disposés, que la risée, ou l'indignation et la fureur? Mais, assurée qu'elle est de la victoire, elle se rit de tous les vains efforts de ses adversaires; elle s'en fait rendre un hommage ou volontaire ou forcé : tous ceux qui étaient préordonnés pour la vie éternelle crurent. Ceux qui avaient exercé l'art diabolique de magie apportaient leurs livres dans les places publiques et les brûlaient en présence de tout le monde; un grand nombre de gentils, touchés d'horreur de leurs désordres et pleins de confusion d'avoir été si longtemps le jouet des esprits de malice, mettaient au rang des choses les plus profanes les lames d'argent de leurs idoles, et les vêtements précieux de leurs statues d'or; ils les rejetaient avec abomination, comme le linge le plus souillé. Dès la fin du IIe siècle, au té-

moignage de Tertullien, les villes, les bourgades, les armées, étaient remplies de chrétiens, les temples profanes déserts, et, avant le commencement du ve, le démon se vit dépouillé de ses usurpations dans toute l'étendue de l'empire romain, par la conversion des empereurs et de ceux qui y tenaient les premiers rangs. Plût à Dieu que l'autre espèce d'idolâtrie, qui a des racines bien plus profondes dans le cœur des hommes; laquelle consiste dans une passion aveugle pour les richesses, pour des plaisirs et des honneurs à qui on sacrifie tout, et jusqu'à sa propre âme; plût à Dieu, dis-je, que cette idolâtrie damnable eût été extirpée avec l'autre! On déteste cette première, on ne la croit pas moins contraire à la raison qu'à la foi, on témoigne un profond respect pour Jésus-Christ: cependant, contre sa parole expresse, on prétend le servir et l'argent en même temps, ou plutôt on lui préfère ce métal inanimé, une chimère d'honneur, une idole de chair dont la couleur a su charmer les yeux. Et qu'on ne dise pas qu'on ne s'est jamais courbé devant des idoles; qu'au contraire on élève souvent ses mains vers Jésus-Christ et qu'on participe à ses mystères; c'est saint Chrysostome qui fait ce reproche aux amateurs du monde: C'est cela même, ajoute-t-il, qui est étonnant, qu'ayant goûté le don de Dieu on ait pu le renoncer pour s'asservir à un tyran, et que, faisant semblant d'honorer l'un, on soit véritablement esclave de l'autre. Ne vaudrait-il pas mieux apostasier que de causer dans l'Église les scandales dont nous gémissons? Que sert-il de ne pas se prosterner devant une idole d'argent, si on met son cœur dans ses trésors, et si on n'est occupé d'autre chose? Cette dernière manière d'adorer est sans doute bien plus grande que l'autre; car n'est-il pas vrai que Dieu se croit mieux adoré de celui qui lui consacre son esprit et son cœur depuis le matin jusqu'au soir, que de ceux qui font consister toute leur religion à réciter des prières en sa présence, tandis que leur cœur est bien loin de lui?

La vérité n'a pas trouvé tant de facilité à réduire les hérétiques; il s'en éleva dès le temps des apôtres: les Cérinthe, les Simon, les Nicolas, les Ebion, les Marcion, inventèrent des dogmes pervers par le désir de se signaler, et d'attirer des disciples après eux, étant eux-mêmes ceux du démon par leur orgueil. Quels ravages ces loups déguisés sous la peau de brebis, ne firent-ils pas dans le sacré bercail? Les apôtres les en chassèrent, et en purgèrent l'Église; ils les retranchèrent de son corps par le glaive de l'excommunication, et les livrèrent à Satan pour leur apprendre à ne plus blasphémer; mais l'hérésie est une hydre fatale dont on a beau couper les têtes, il en renaît toujours de nouvelles pour l'exercice des pasteurs, et afin qu'on découvre, comme dit saint Paul, ceux d'entre les fidèles qui ont une vertu éprouvée, c'est-à-dire pour purifier les vases de miséricorde par ceux de colère. Aux diverses sortes de gnostiques qui s'élevèrent dans les premiers temps succédèrent les paulianistes, les manichéens, les sabelliens, puis les ariens, les plus redoutables de tous, qui n'entreprenaient rien moins que de saper la religion par les fondements, en dépouillant de la divinité son adorable Fondateur, et le réduisant à la condition des créatures. Ils n'étaient pas seulement armés de la protection des puissances du siècle qu'ils avaient su engager dans leur parti, mais de toutes les subtilités de la dialectique, féconds en expédients pour faire réussir leurs intrigues, et détruire les défenseurs de la doctrine orthodoxe; n'épargnant pour cet effet ni les calomnies, ni les violences, ne laissant pas que d'en imposer par des dehors de piété, et par une vaine montre de zèle pour la vérité: elle s'en vit presque accablée, du moins elle en fut obscurcie. La fumée que le démon fit sortir du puits de l'abîme, était si épaisse, qu'elle dérobait presque la lumière du soleil de justice, en sorte que l'univers entier s'étonna de se voir arien, pour me servir de l'expression de saint Jérôme; ne craignez rien toutefois pour l'Église ni pour la vérité dont elle est la colonne et la base, rien ne sera capable de l'ébranler; il n'y a que ceux qui ne s'attachent pas fortement à elle, qui soient emportés par le vent de l'erreur; ce triomphe imaginaire des impies ne sert qu'à faire éclater davantage leur confusion, et la fidélité des promesses de son divin Époux. Vinrent ensuite en Occident les priscillianistes et les pélagiens; en Orient les nestoriens, les eutychéens, les monothélites: ils eurent le même sort, c'est-à-dire qu'ils se brisèrent contre cette colonne d'airain, et se virent accablés par le poids de sa vérité et de son autorité. Ses premiers pasteurs s'assemblaient dans les conciles, où le Fils de Dieu se rendait présent par son Esprit: car s'il s'est engagé dans l'Évangile de se trouver au milieu de deux ou trois personnes assemblées en son nom, jugez s'il a manqué de se rencontrer au milieu de ces augustes sénateurs de la terre, dévorés du zèle de sa maison, s'il s'est assis au milieu d'eux et a présidé à toutes leurs séances! C'est lui, n'en doutez pas, qui décide les vérités de foi, lance les anathèmes dont les hérésiarques sont réduits en poudre, forme les règles de la discipline si essentielle au maintien de la foi, son altération étant la source la plus ordinaire des hérésies; qui juge des maximes de la morale évangélique, et en établit les principes, non en faisant de nouvelles révélations aux Pères, mais en les dirigeant dans la recherche qu'ils font de la vérité, en leur ouvrant l'esprit pour l'intelligence de l'Écriture et des mystères de la religion, leur faisant consulter la tradition qui en est la plus fidèle interprète, développer ce qui est renfermé obscurément dans les prophètes, et appliquer les maximes générales de l'Évangile aux questions particulières qui s'agitent. C'est pourquoi les apôtres assemblés au concile de Jérusalem, le premier, la

forme et le modèle de tous les suivants, pour abolir les cérémonies légales, ne font point de difficulté, pour donner plus de poids à ce qu'ils vont prononcer, de se servir de cette formule qui paraît si hardie. Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous : *Visum est Spiritui sancto et nobis.* (*Act.*, XV.) Voyez par là quelle est l'insolence des hérétiques qui osent blasphémer contre ces saintes ordonnances ; mais les catholiques qui refusent de s'y conformer dans les maximes qui regardent le règlement des mœurs, sont-ils moins criminels ? car le Saint-Esprit ne lui a pas été donné simplement, ainsi que je l'ai déjà insinué, pour établir les dogmes de foi, les dogmes spéculatifs, mais encore les règles des mœurs dont la pratique est d'un usage continuel. La vertu et la piété chrétienne, dit saint Grégoire le Grand, ne doit pas être moins fondée dans la succession apostolique, que la doctrine et la foi, car s'il est impossible de plaire à Dieu sans elle, cette même foi est morte sans les œuvres. Un autre grand Pape du même nom n'a pas fait difficulté de dire à ceux qui combattent les constitutions de l'Eglise en ce qui regarde les mœurs : N'ont-elles pas été formées par les mêmes Pères qui ont proscrit les hérésies ? Ne sont-elles pas sorties de la même source sacrée des Ecritures ? Mais dans leur pernicieuse révolte, ils renversent même la foi, puisqu'ils méprisent l'autorité de ceux qui l'ont confirmée. Eh ! que servira la foi des saints Pères à ceux qui ne veulent pas obéir à leurs ordonnances canoniques et morales, et y résistent avec opiniâtreté ? Une telle foi n'est-elle pas pareille à celle des démons, au témoignage de l'Apôtre ? L'Eglise veille sans cesse pour purger son aire de cette ivraie capable de gâter le bon grain. Les schismatiques s'en séparent et s'en retranchent eux-mêmes pour former des sociétés nouvelles ; mais l'Esprit-Saint lui a été donné comme Esprit d'unité pour empêcher qu'elle n'en souffre aucun dommage, et la conserver dans son intégrité : c'est ce qu'il faut voir en cette seconde partie.

SECOND POINT.

Comme Dieu est charité, aussi bien que vérité, il n'est pas moins jaloux de la conservation de l'une que de l'autre ; il est l'unité suprême, et il paraît visiblement que son grand dessein est de réduire tout à l'unité : considérez ses œuvres dans l'ordre de la nature, et voyez s'il n'y réduit pas tout. Ne sommes-nous pas tous tirés de la même masse par la main du Créateur ? Mais cela éclate bien davantage dans celui de la grâce, et de la réparation de l'homme. Quel est le but de la descente du Fils de Dieu sur la terre, et de son union avec notre nature ? *De rassembler en un*, répondra saint Jean, *tous les enfants de Dieu qui étaient dispersés, pour ne faire*, dit-il lui-même, *qu'un seul bercail de toutes les brebis qui n'en étaient pas auparavant, sous la conduite d'un seul et unique Pasteur ; pour rompre le mur de séparation qui divisait le peuple juif du gentil, détruisant en soi leur inimitié :* c'est ce qu'il demande avec instance à son divin Père jusqu'à quatre fois dans cette admirable prière qu'il lui adresse avant que de s'aller livrer pour nous à la mort. Etant remonté au ciel, il envoie son Esprit pour former son Eglise, y réunir les Juifs et les gentils malgré leur antipathie mutuelle, et ramener tout à l'unité. Oh ! qu'elle est admirable cette unité ! Suivez-moi, ou plutôt saint Paul. Elle est une par l'unité de Dieu qu'elle adore, du chef qui la régit, de l'Esprit qui l'anime, de l'Evangile qui la règle, du baptême qui la purifie, du sacrifice qu'elle offre, du pain qui la nourrit, de la foi qui la soutient, de l'espérance qui l'élève, de la patrie où elle tend, et de la charité qui l'unit présentement à Dieu, et la consommera éternellement en son sein adorable.

Quels plus puissants motifs d'unité ! Je ne puis me lasser de vous le répéter : unité du corps de Jésus-Christ même, du Saint-Esprit qui nous lie, du Maître à qui nous appartenons, du sacrifice dont il nous a rachetés. L'unité de la foi que nous professons, du premier sacrement qui nous a donné la naissance, et des autres qui perfectionnent cet être divin ; l'unité d'un Père céleste qui nous régit par la même autorité, nous remplit par sa présence et nous unit par son amour : c'est un seul peuple, formé de plusieurs, dont Jésus-Christ est le roi ; un seul homme, composé de divers membres dont il est le chef, la vie, la subsistance et la solidité ; un seul Christ qui résulte de plusieurs saints, dont il est le sanctificateur ; une cité dont il est, par son Esprit, l'enceinte, la muraille et la force ; une maison, dont il est le fondement, la pierre angulaire, l'architecte et le souverain pontife. Y eut-il jamais de république pareille sur la terre ? L'esprit humain, si fécond en belles idées, et dont les agréables fictions vont toujours beaucoup au delà de la vérité, a-t-il pu rien imaginer d'approchant de celle-ci ? Aussi n'est-ce pas l'ouvrage du cerveau de Platon ; c'est celui de la Sagesse même et de l'Esprit de Dieu ; c'est une société toute d'amour, dont toutes les lois sont de charité ; ce n'est pas une ville dont les murs et les remparts soient de pierre ou de brique, mais de feu, et le Seigneur lui-même sera ce mur qui la couvrira tout autour : *Ero ei murus ignis in circuitu.* (*Zach.*, II.)

C'est par cette dilection mutuelle que Jésus-Christ a voulu que ses disciples se fissent distinguer, c'est le commandement nouveau qu'il leur a laissé ; il l'appelle nouveau, quoiqu'il eût été gravé sur la première table du Décalogue, parce qu'il en a donné un modèle nouveau en sa personne, et qu'il renouvelle nos cœurs par l'infusion de son Esprit, pour faire accomplir ce précepte. Saint Paul veut que la crainte continuelle que nous aurons de le blesser nous tienne en sollicitude : *Solliciti servare unitatem Spiritus in vinculo pacis.* (*Ephes.*, IV.) C'est un crime, selon cet apôtre, d'être indifférent à l'égard de l'unité de l'Eglise,

combien est-il donc plus grand de la diviser et de la déchirer par des partialités et des schismes? Ah! c'est s'opposer directement aux desseins de Dieu et à la mission temporelle de Jésus-Christ et de son saint Esprit. Comme rien n'est plus pernicieux dans un Etat que la guerre civile, et la division dans une famille, rien ne l'est davantage à l'Eglise que le schisme. Malheur à ceux qui l'excitent! ne sont-ils pas plus cruels que les bêtes les plus féroces qu'on ne voit pas déchirer leurs propres membres, ainsi qu'ils font? Ce crime est si grand, que quand on souffrirait la mort pour la confession du nom de Jésus-Christ, comme ont fait quelques novatiens, elle ne serait d'aucune utilité à celui qui aurait rompu l'unité comme eux, ce ne sera que le commencement des douleurs et du supplice d'un réprouvé: *Quand je distribuerais tout mon bien aux pauvres*, dit saint Paul, *et que je livrerais mon corps aux flammes pour être brûlé, cela ne me servirait de rien, si je n'ai la charité;* et se transplante-t-elle hors de l'Eglise? Oui, le schisme est un crime si énorme, que le martyre, et le martyre du feu ne peut l'expier; celui-là ne peut être martyr, dit saint Cyprien, qui n'est pas dans l'Eglise; on périt nécessairement dès qu'on est hors de cette arche sacrée : c'est un traître, un impie, un serviteur désobéissant, un fils dénaturé, un faux frère, qui, méprisant l'épiscopat, ou plutôt Jésus-Christ même qui l'a établi, ose ériger autel contre autel; il est plus impie que ses bourreaux, qui ne coupèrent point, à sa passion, sa tunique sans couture, symbole de l'unité de son Eglise.

Il y a plusieurs rayons du soleil, ajoute le même Père, mais il n'y a qu'un soleil; plusieurs branches dans un arbre, mais il n'y a qu'un seul tronc; une source d'eau se divise en plusieurs canaux, mais elle est une dans son origine : séparez le rayon du soleil, il perd sa lumière; rompez un rameau d'arbre, il se sèche d'abord aussi bien que le ruisseau qui n'a plus de communication avec sa source; la branche de la vigne détachée du cep n'est plus qu'un sarment inutile, qui n'est bon qu'à être jeté au feu. Séparé de notre adorable chef, il est malheureusement privé du suc et de la séve de la grâce, et abandonné au démon; quiconque se sépare de ce corps mystique n'a point de part aux promesses qui lui ont été faites; au contraire la colère de Dieu demeure sur lui, c'est un étranger, un profane, un ennemi; celui-là ne peut avoir Dieu pour père, qui n'a pas l'Eglise pour mère. *Quiconque*, dit Jésus-Christ, *n'est pas avec moi, est contre moi;* c'est donc un antechrist; voilà le nom le plus convenable qu'on lui puisse donner. Le supplice effroyable de Coré, de Dathan et Abiron ses pareils, qui furent engloutis dans les entrailles de la terre et descendirent tout vivants dans les enfers, doit lui faire comprendre la grandeur de celui qui lui est préparé.

Peut-être ne vous en alarmez-vous pas beaucoup, parce que ces sortes de schismes sont rares, et qu'il se passe quelquefois des siècles entiers sans qu'il en arrive; mais il y en a d'une autre espèce très-fréquents, et qui disposent à ces fameuses ruptures, telle que fut celle des donatistes qui exerça la patience de l'Eglise pendant plus de cent ans; elle sent encore tous les jours, ainsi qu'une autre Rébecca, ses enfants qui s'entre-combattent dans ses flancs: quelle douleur pour une telle mère! Ce ne sont pas seulement des familles qui sont divisées contre d'autres familles, et qui transmettent leur haine aux leurs comme un précieux héritage, ce sont, dans la même famille, l'époux et l'épouse, le frère et le frère, la sœur et la sœur, les domestiques entre eux. Est-ce là marcher selon l'esprit? *Puisqu'il y a parmi vous des jalousies, des piques et des disputes, n'est-il pas visible que vous êtes charnels et que vous vous conduisez selon le vieil homme? si vous vous mordez et vous dévorez ainsi, prenez garde que vous ne vous consumiez les uns les autres!* Songez-vous que c'est Jésus-Christ que vous haïssez et que vous maltraitez en votre frère, et qu'en suivant les mouvements de cette haine cruelle, vous servez celle du démon *homicide dès le commencement?* Savez-vous que votre cœur n'est pas fait pour vous seul, mais que votre prochain y a droit, et que vous ne pouvez le lui ravir sans injustice? Vous êtes obligé par le premier précepte de l'aimer comme vous-même : en cela on n'exige de vous rien de plus que d'un juif, quoique votre justice doive être plus abondante que la sienne. Répondez-moi : Vous ne vous portez point d'envie à vous-même, vous êtes bien aise que les autres vous honorent, et de trouver en eux de la déférence : usez-en de même à l'égard du prochain. Si nous étions bien affermis dans cette disposition essentielle, nous couperions par cette voie courte et facile (car quoi de plus aisé que d'aimer!) le cours de tous les maux qui désolent la terre et la rendent presque une image de l'enfer, où chaque réprouvé est une furie acharnée sur les compagnons de ses tourments : il n'y aurait plus d'inimitié, et par conséquent on goûterait une paix inaltérable, on ne serait plus agité de mouvements d'envie; car qui est l'homme qui se soit jamais porté envie à soi-même? on posséderait toutes choses en commun, et on modérerait cette avidité insatiable d'amasser du bien, racine de tous les maux; on ne conserverait aucun souvenir du mal; car qui voudrait se mettre en colère contre soi-même? ne se pardonne-t-on pas au contraire avec une indulgence excessive?

Mais comment cela est-il possible, me direz-vous? ce sont des manières si rebutantes, un procédé si désobligeant, si peu de retour des services rendus!—Dieu ne sait ce que c'est que de commander des choses impossibles, recourez à lui pour impétrer cet esprit de douceur, dites-lui avec saint Augustin (*Conf.*) : *Plue mitigationes in cor meum, ut patienter tales feram.* Pouvez-vous ignorer que tant d'autres se sont surmontés? Pourquoi ne pourrions-nous pas retracer ce

qui causait tant d'édification aux hommes et de joie aux anges? *Toute la multitude de ceux qui croyaient*, dit l'historien sacré, *n'étaient qu'un cœur et qu'une âme ; nul ne considérait ce qu'il possédait comme étant à lui en particulier, mais toutes choses étaient communes ;* on n'entendait pas parmi eux *ce mot si froid de tien et de mien*, source de toutes les querelles et de tous les procès.

Quoique cette communauté de biens n'ait pas passé aux autres Eglises, la même charité y régnait, si vous en exceptez une espèce de schisme qui s'éleva dans celle de Corinthe, et fut bientôt étouffé. Les païens reconnaissaient les fidèles à cette marque. Voyez, disaient-ils, comme ils s'entr'aiment ! Leur affection n'était pas bornée à ceux avec qui la profession de la même foi leur donnait tant de liaison. Nul n'en était exclu : ils chérissaient tendrement ceux qui pillaient leurs biens, et jusqu'aux bourreaux qui leur arrachaient la vie impitoyablement. C'était un étonnement universel de voir des hommes qui n'avaient rien des passions des autres hommes, sans fiel non plus que des colombes, et qui ne se vengeaient de leurs ennemis que par des prières et des bienfaits. Ce miracle paraissait plus grand et plus divin que tous les prodiges opérés par les hommes apostoliques. On n'osait pas le calomnier comme les autres et l'attribuer à l'opération du démon. Ainsi, ne trouvant pas sur la terre la cause d'une charité si élevée au-dessus de la nature, on était forcé de lever les yeux au ciel et d'en confesser l'auteur. Les philosophes qui ne l'avaient point connu dans le spectacle du monde et des anciennes créatures, quoiqu'il y soit si visible, étaient forcés de le reconnaître à la vue de ces créatures nouvelles et de lui rendre gloire. Temps fortuné, qu'êtes-vous devenu ! Ne sommes-nous pas déjà arrivés à celui dont Jésus-Christ a prédit *que l'iniquité se multipliant, la charité serait refroidie? Comment la couleur de cet or si pur s'est-elle altérée?* Faut-il que ces monuments de la charité des premiers chrétiens ne se soient conservés que pour notre confusion, et que la charité ne se trouve plus que dans nos livres? Quoi ! la vraie Jérusalem aurait-elle la destinée de l'ancienne, sa figure, que Dieu avait menacé par son prophète de rendre semblable à des monceaux de sable, c'est-à-dire qu'il n'y aurait parmi ses habitants d'autre union qu'une extérieure, et qu'ils ne seraient pas liés entre eux par le lien intérieur de son Esprit, qui est la charité même? Craignons ce malheur pour nous chacun en particulier, et prévenons-le comme on fait les maladies lorsqu'on en aperçoit en soi les signes et les symptômes ; conjurons instamment le Seigneur de ne retirer pas de nous son Saint-Esprit. L'Eglise n'a rien à redouter de pareil, assurée qu'il résidera immuablement en elle jusqu'à la fin, et qu'il lui sera, non-seulement un esprit d'unité pour la rendre inviolable aux entreprises des schismatiques, mais encore un esprit de sainteté pour la préserver de la corruption des vices : c'est ce qui nous reste à voir et que j'achève en peu de mots.

TROISIÈME POINT.

Quoique la sainteté, étant en Dieu une perfection par laquelle il est comme retiré en soi-même, et infiniment séparé de ses créatures, le rende comme inaccessible à la bassesse de l'homme, c'est pourtant celle qu'il lui enjoint le plus expressément d'exprimer en sa conduite, comme étant la première loi et le premier modèle de sa perfection. Il ne lui ordonne pas d'imiter sa toute-puissance et son indépendance; hélas! ce fut cette fausse imitation qui perdit le premier ange et le premier homme, et damne encore tous les jours plusieurs de ses malheureux enfants; mais il répète sans cesse dans ses Ecritures : *Soyez saints, parce que je suis saint;* et Jésus-Christ dans l'Evangile nous exhorte à *être parfaits comme son Père céleste est parfait*. Peut-on, en effet, moins demander à des enfants que d'imiter leur père? Et ne renoncent-ils pas à cette auguste qualité, dès qu'ils refusent de travailler à leur sanctification? Il ne nous a mis au monde que pour cet effet; tous ses desseins aboutissent à la sanctification de son nom dans nous, à notre sanctification dans l'Eglise, à la sanctification parfaite et consommée de Jésus-Christ et de l'Eglise en soi. Il n'a envoyé son Fils unique sur la terre, dit le grand Apôtre, qu'afin de nous racheter de toute iniquité, nous purifier et se faire un peuple particulièrement consacré à son service et fervent dans les bonnes œuvres. Non content de nous retirer de la puissance des ténèbres et de nous avoir purifiés de nos souillures par son Esprit, il nous revêt de la justice de son Fils et nous consacre à soi dans la sainteté et l'unité de son corps. Voilà le but de l'Incarnation et de la fondation de l'Eglise. Jusque-là Dieu, loin d'être servi par ses ingrates créatures, n'en était pas même connu. Les nations marchaient dans l'égarement de leurs voies et rendaient à la pierre et au bois un culte sacrilége. J'ai touché ailleurs quelques-uns des excès monstrueux qui sont la suite naturelle de l'idolâtrie. Les Juifs, hors un petit nombre qui appartenait, par avance, à la Loi nouvelle, et que saint Augustin appelle chrétiens pour ce sujet, faisaient consister toute leur sainteté dans des ablutions et des purifications légales, dans des cérémonies dont ils ne comprenaient pas la signification. La corruption de leur cœur charnel et incirconcis les empêchait de percer l'écorce et les voiles qui couvraient là-dessous nos mystères; ils croyaient leur sacerdoce plein d'efficace et de vertu pour les réconcilier à Dieu. Ces avantages ne se trouvent que dans celui de Jésus-Christ, qu'il figurait; c'est celui qui a fait notre paix en offrant une victime d'un prix infini, et qui, d'esclaves ou plutôt d'ennemis que nous étions, nous a rendus les enfants de

son amour en contractant une nouvelle alliance, établissant un nouveau culte et un nouveau sacerdoce, dont le propre effet est de nous séparer de la terre pour nous élever au ciel, où nous habitons déjà par la vivacité de notre foi, qui nous rend comme présents les biens dont nous espérons y jouir.

Voilà proprement en quoi consiste la sainteté. Etre appelé au christianisme, c'est y être appelé selon saint Paul ; c'est pourquoi ce grand apôtre donne le nom de saints aux nouveaux chrétiens dans toutes les *Epîtres* qu'il leur adresse, et saint Augustin ne fait pas de difficulté d'avancer que ce serait une fausse humilité de n'oser dire avec le Psalmiste : *Seigneur, gardez mon âme, parce que je suis saint*, puisque ces paroles ne marquent autre chose que la faveur insigne qu'il nous fait de nous rendre des vases de miséricorde, de vases de colère que nous étions, et remplir nos âmes des dons de son Esprit pour nous faire marcher tous les jours de notre vie en sa présence, dans la sainteté et la justice ; car vous devez savoir que le christianisme ne consiste pas dans quelques actions passagères de piété, les plus déréglés en font quelquefois ; ni dans un éloignement extérieur du mal qu'une crainte servile opère, c'était l'état des Juifs; ni dans quelques devoirs auxquels l'accoutumance, la bienséance ou l'intérêt engagent, mais dans une consécration intérieure, permanente et inviolable, qui en nous purifiant du péché et de l'amour des richesses, des honneurs et des plaisirs du monde, nous attache à Dieu par une foi pure, une espérance ferme, une sincère et ardente charité qui nous rend ses vrais adorateurs en esprit et en vérité et les fidèles imitateurs de son Fils: c'est là cette sainteté qu'il a demandée instamment pour nous à son adorable Père, et qu'il nous a méritée par le prix inestimable du sacrifice offert sur l'autel de la croix : *C'est pour eux*, dit-il, *que je m'immole, afin qu'ils soient sanctifiés dans la vérité.* Il a ensuite envoyé son Esprit sur la terre pour en appliquer les mérites, *pour sanctifier l'Eglise après l'avoir purifiée par le baptême et la parole de vie; pour la faire paraître devant lui pleine de gloire, n'ayant ni ride ni tache, ni rien de semblable, mais étant sainte et irrépréhensible*, digne de lui être unie éternellement.

Elle peut donc se glorifier en son Seigneur d'être sainte, non-seulement à raison de son fondateur et son chef, le Saint des saints, la sainteté même; par le sacrifice qu'elle offre, par la pureté de son culte et de sa morale; par ses sacrements, par la profession publique qu'elle fait de servir un seul Dieu en la trinité de ses personnes, mais encore par la sainteté de ses vrais enfants, de ses membres vivants; il est de foi qu'elle sera animée jusqu'à la fin des siècles par l'Esprit de Dieu, malgré le refroidissement de la charité et l'apostasie presque universelle qui arrivera au temps de l'Antechrist. C'est l'une des plus grandes erreurs des novateurs de ces derniers temps, d'avoir osé avancer que l'Eglise était périe et avait disparu durant quelques siècles: ingrats et insensés qui par un dogme si téméraire détruisent, autant qu'il est en eux, les titres les plus glorieux de celle dont ils ont reçu naissance dans les eaux sacrées de la régénération. Sa sainteté n'est pas moins de foi que sa visibilité et son universalité. Cette première prérogative ne lui est pas moins essentielle que les autres qui la distinguent de toutes les sociétés hérétiques et schismatiques, à savoir d'être une, catholique et apostolique; elle en est même en un sens plus inséparable : car l'Eglise, dans ses premières années, ne pouvait pas encore être répandue par toute la terre; il a fallu du temps à saint Paul pour porter la lumière de l'Evangile de Jérusalem jusqu'en Illyrie, et aux autres apôtres pour parcourir les régions qui leur étaient échues et y établir le culte du vrai Dieu sur le débris du paganisme; mais elle n'a jamais été ni pu subsister un seul moment sans être sainte et animée du Saint-Esprit : un moment d'interruption de cette vie divine renverserait et confondrait toutes choses ; au contraire, elle n'a jamais été plus sainte que dans ces commencements, et Dieu n'a suscité dans la suite tant de saints fondateurs d'ordres religieux que pour rappeler les choses à leur origine; c'était un peuple de saints, une multitude d'anges mortels, une pâte toute pure : s'il s'y trouvait un peu de levain, il était aussitôt retranché, ainsi qu'il paraît par l'incestueux de Corinthe. La continence, auparavant inconnue sur la terre, devint une vertu commune; les jeûnes, les veilles étaient les exercices ordinaires de ces parfaits chrétiens; ils persévéraient en prières dans l'union du même esprit, prenant leur nourriture avec simplicité de cœur; vivant dans le monde, ils n'étaient pas du monde; n'en ayant pas l'esprit, ils y brillaient comme des astres dans une nuit obscure: l'envie la plus envenimée était forcée de les admirer; sainte Blandine, appliquée à la question pour confesser les prétendus crimes dont la calomnie noircissait les fidèles : *Nous sommes chrétiens*, s'écriait-elle constamment au milieu des plus cruelles tortures, *et il ne se commet pas de crimes parmi nous.* Si vous lisez jamais les célèbres apologies composées alors pour la religion par les Justin, les Tertullien, les Origène, les Augustin, vous serez charmés d'y voir les peintures ravissantes qu'ils font des mœurs des chrétiens; c'est dans leur sainteté qu'ils mettent le fort de leur cause; ils défient hardiment leurs adversaires de produire rien de pareil, non-seulement parmi les philosophes qui n'avoient qu'un masque trompeur de vertu, mais dans les sociétés séparées de l'Eglise catholique. Hélas! combien cet argument a-t-il aujourd'hui perdu de sa force! L'homme tiré du néant est trop faible pour se soutenir longtemps dans une vie qui combat tous les penchants de la nature, et le démon trop ennemi de la gloire de l'Epouse

du Roi suprême, pour ne pas tenter toutes sortes de voies, et redoubler ses efforts, afin de la flétrir, et de défigurer cette beauté qui a su charmer le céleste Epoux. Il l'attaqua d'abord violemment par le moyen des tyrans animés de sa fureur; et n'ayant pu réussir par cet endroit, il essaya de corrompre la pureté de sa foi par l'organe des hérétiques, et de rompre son unité par celui des schismatiques; mais il n'y trouva pas la même facilité, ni la même faiblesse qu'à Eve, la mère de notre chair; sa vérité et son unité, bien loin d'en être entamées et d'en recevoir quelque dommages, en demeurent plus éclatantes, comme l'or est purifié par le feu d'une fournaise; ces combats opiniâtres ne servirent qu'à aguerrir les vrais soldats de Jésus-Christ, et les unir plus étroitement entre eux; ils ne tournèrent qu'à la destruction du règne de ce cruel agresseur. Il a eu plus de succès du côté des mœurs, et c'est ce qui fait soupirer l'Eglise et l'oblige de dire que son amertume la plus amère est dans la paix. Elle a la paix du côté des tyrans et de celui des hérétiques, mais non de la part de ses propres enfants, vrais enfants de Bélial, qui ne cherchent qu'à se faire une béatitude à leur manière : comment se mettre à couvert de leurs attaques, ou les chasser de son sein? Ils se sont multipliés à l'infini : il y a une si grande quantité de cette paille dans son aire, que le bon grain en est presque tout couvert, et ne s'aperçoit pas par ceux qui ne considèrent les choses que superficiellement, et sans attention. Il est pourtant très-certain qu'il y en a, et y en aura toujours un bon nombre qui ne courberont pas le genou devant Baal, et ne prendront pas le caractère de la bête; je puis même dire avec saint Augustin, quoique la piété se soit bien ralentie depuis son siècle, et les déréglements accrus, que si nous avons de la douleur pour tant de scandales qui déshonorent cette sainte mère, il y a sujet de se réjouir, et de bénir Dieu de tant de fidèles qui vivent avec édification, et répandent en tout lieu la bonne odeur de Jésus-Christ : *Et si contristamur de pluribus purgamentis, consolamur de pluribus ornamentis.* Tel est l'état de l'Eglise : c'est une arche mystérieuse qui renferme des animaux purs et impurs, et navigue dans le siècle comme sur une mer orageuse parmi ces flots et ces tempêtes dont elle est battue continuellement; elle est assurée de surgir au port, conduite par la sagesse de Dieu, et le souffle de son Esprit : c'est en lui qu'elle met toute sa confiance, et dans la fidélité de ses promesses. Y voulez-vous participer, mériter d'être avoués un jour pour ses véritables enfants, et faire présentement sa joie et sa couronne? *Purifiez-vous de tout ce qui souille le corps ou l'esprit, achevant l'œuvre de votre sanctification dans la crainte de Dieu;* détruisez en vous-mêmes ce monde corrompu, renoncez à son esprit, pour n'agir plus que par celui de Jésus-Christ. L'Eglise n'est faible et malade que parce que nous sommes dans la langueur : c'est notre peu de chaleur qui lui glace le sang dans les veines et la rend si caduque ; elle ne gémit dans la servitude que parce que nous aimons à demeurer esclaves : brisons nos fers, afin qu'elle recouvre sa liberté; guérissons-nous de nos maux, et relevons-nous par une conversion sincère, afin qu'elle ne soit pas toujours infirme; dépouillons-nous du vieil homme, afin que sa jeunesse soit renouvelée comme celle de l'aigle, et qu'elle reprenne son premier lustre. Que celui qui est juste, se justifie encore, et que celui qui est saint se sanctifie de plus en plus sans se relâcher, et mettre jamais de bornes à sa perfection : heureux celui qui aura consommé cet important ouvrage, lorsque les anges moissonneurs viendront, à la fin des siècles, séparer le froment de l'ivraie, et les bons poissons des mauvais enfermés indifféremment dans le filet; il sera admis dans la cité sainte, et jouira pour un jamais du fruit de ses travaux dans la gloire !

SERMON LXVI.

MOYENS GÉNÉRAUX QUE LE SAINT-ESPRIT EMPLOIE POUR LA SANCTIFICATION DE L'ÉGLISE.

Effundam Spiritum meum super omnem carnem. (*Joel.*, II.)

Je répandrai mon Esprit sur toute chair.

Par quel miracle est-il arrivé que celle qui était stérile est devenue mère de beaucoup d'enfants, et que celle, au contraire, qui se glorifiait d'en avoir un grand nombre, est tombée dans la langueur et le mépris? C'est l'Eglise elle-même en qui ces merveilles se sont passées, et qui, ne pouvant oublier la confusion de sa jeunesse, ni l'opprobre de sa stérilité, fait cette demande à la vue de cette multitude innombrable d'enfants, pour les exciter à en bénir l'auteur. *Qui m'a*, dit-elle avec un transport de joie inconcevable, *engendré ces enfants, moi qui étais stérile, et n'enfantais point ; moi qui étais autrefois demeurée captive : qui a nourri tous ces enfants? car pour moi j'étais seule et abandonnée, et d'où sont-ils venus?* Il me semble encore lui entendre tenir le même langage que la mère des Machabées à ses sept fils : *Je ne sais comment vous avez été formés dans mon sein : car ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit et la vie, ni qui ai joint tous vos membres pour en faire un corps; c'est le Créateur du monde qui a formé l'homme dans sa naissance.* C'est l'esprit de Dieu, nous dit cette mère admirable au delà de tout ce qui se peut dire, qui est l'unique principe de ma fécondité; c'est lui qui m'a dit : Ne craignez point, je suis avec vous! Je vous avais répudiée pour les crimes de votre jeunesse, mais je ne veux plus m'en ressouvenir ; je vous ai regardée avec une compassion qui ne finira jamais; tous vos enfants seront instruits du Seigneur, ils jouiront d'une abondance de paix ; je vous en amènerai d'Orient, et vous en rassemblerai d'Occident; je dirai à l'aquilon : Donne-moi mes enfants, et au midi :

Ne les empêche point de venir. Amenez mes fils des climats les plus éloignés, et mes filles des extrémités de la terre: je jure par moi-même que tous ceux-ci seront comme un habillement précieux dont vous serez revêtue, vous en serez parée comme une épouse l'est de ses ornements; votre terre sera trop étroite pour la foule de ceux qui viendront s'y établir; vos enfants nouveaux vous diront : Ce lieu est trop resserré, donnez-nous une place où nous puissions demeurer; prenez un lieu plus grand pour dresser vos pavillons, étendez le plus que vous pourrez les peaux qui les couvrent, tendez-en les cordages plus longs, et les pieux bien affermis.

Nous voyons de nos yeux ces promesses magnifiques accomplies : l'Eglise s'est étendue à droite et à gauche, et sa postérité, aussi nombreuse que les étoiles du ciel et les grains de sable qui bordent le rivage de la mer, est devenue l'héritière des nations. Si nous aimons cette divine mère comme nous y sommes obligés par mille endroits, pouvons-nous ne pas tressaillir d'allégresse avec elle, en voyant ses accroissements prodigieux? mais qu'elle soit humble et modeste comme la sienne, rentrons avec elle dans notre premier néant, en rendant à l'auteur de ce changement toute la gloire qui lui en est due, et pour cela voyons les moyens qu'il emploie pour sa sanctification : ce sera après avoir imploré son assistance par l'intercession de Marie, à qui nous dirons. *Ave, Maria.*

Dieu a tout fait par sa parole, et soutient tout par la vertu de cette même parole; il a tout refait et réparé par sa grâce, et si le monde corporel ne subsiste que par le concours continuel du Créateur, le monde spirituel et nouveau, qui est l'Eglise, ne se soutient que par les influences continuelles du réparateur: voilà l'unique trésor de l'Eglise; c'est le grand ressort que son divin Epoux emploie pour sa sanctification, et pour la rendre digne de lui être un jour unie par d'éternels embrassements. Ce n'est pas qu'en vertu de la souveraine puissance que Jésus-Christ a reçue dans le ciel et sur la terre, pour prix de ses humiliations, il n'ait quantité d'autres moyens entre ses mains pour embellir son Epouse et perfectionner son ouvrage : il dispose de toutes les créatures selon sa volonté, avec un pouvoir absolu, sans qu'aucune puisse s'y soustraire ; il règle souverainement tous les événements du monde, il renverse les empires les plus florissants pour en établir d'autres en leur place; il abat l'orgueil des nations, il les brise comme vaisseau du potier; il arrête la malice des méchants lorsqu'elle est le plus déchaînée; c'est lui qui fait la paix et crée les maux, appelle la famine sur la terre et les autres fléaux, puis les retire quand ils ont exécuté ses ordres; dispense les prospérités et les adversités. Qui ne voit, par exemple, que c'est par un effet de ce pouvoir illimité que les Romains étaient alors maîtres du monde, et que les guerres qui agitaient leur empire avaient cessé? car sans cette réunion de tous les peuples sous un seul empereur, et la paix qui maintenait tout dans le calme, comment l'Evangile eût-il pu être semé en si peu de temps d'une extrémité de l'univers à l'autre. Le pouvoir qu'il donne aux siens de chasser les démons du corps des possédés, guérir les maladies, ressusciter les morts, et faire même de plus grands miracles que les siens, n'est-il pas un effet de sa puissance nouvelle? Mais comme tous ces divers moyens se rapportent au salut des élus, et sont subordonnés à la grâce, étant destinés à lui faciliter les voies et lever tous les obstacles qui pourraient arrêter son opération dans les cœurs, c'est à la grâce que je réduis tous les moyens que le Saint-Esprit emploie pour la sanctification de l'Eglise. Le Sauveur du monde nous l'a méritée par tous ses mystères et surtout par son sacrifice de la croix, son saint Esprit nous en applique les fruits. Le cours de la vie mortelle de l'Homme-Dieu a été consacré à amasser les matériaux qui devaient servir à la construction du temple qu'il élève à la gloire immortelle de son Père, il le bâtit présentement comme le pacifique Salomon; c'est son adorable Esprit qui en est l'architecte et qui range toutes les pièces de cet édifice spirituel selon le plan dressé avant tous les siècles. Et comme on peut considérer dans un architecte qui construit un palais superbe, deux sortes de désirs par rapport à son ouvrage, des permanents et des passagers, des désirs permanents et invariables à l'égard des besoins généraux et continuels: il désire, par exemple, sans cesse que les machines qu'il a préparées fassent leur effet, que les rivières qui lui conduisent les marbres ne tarissent ou ne se débordent point, que rien ne se démente de ce qu'il peut y avoir déjà de construit; et des désirs actuels et passagers par rapport aux besoins particuliers et passagers de son ouvrage, ou des matériaux qui se présentent à ses yeux : de même Jésus-Christ par rapport à l'édifice de son Eglise a des désirs fixes, stables et permanents, et des désirs actuels et passagers; les premiers consistent dans une disposition ferme et constante de sa volonté à l'égard de certains effets qui tendent à la sanctification de son Eglise et l'exécution de son ouvrage; ainsi il veut immuablement que tous ceux en qui les sacrements ne trouvent point d'obstacles, et qui y apportent les dispositions requises, y reçoivent la grâce justifiante et habituelle ou l'augmentation de cette grâce. Pour les désirs de la seconde sorte, que j'ai appelés actuels et passagers, ils produisent d'ordinaire la grâce actuelle et excitante, c'est le Saint-Esprit qui forme ces divers désirs et opère par eux dans les âmes: considérons-le faisant l'infusion de cette double grâce de la justifiante dans les sacrements, ce sera mon premier point; et de l'actuelle dans les saints mouvements qu'il excite dans les cœurs pour les convertir ou les perfectionner: ce sera le second.

PREMIER POINT.

Il y a cette différence entre les sacrements de l'ancienne et de la nouvelle alliance, que les premiers n'étaient que des signes purement extérieurs et vides, qui discernaient les Juifs des infidèles, et figuraient la grâce de Jésus-Christ; mais les derniers la contiennent, ils la répandent dans l'âme; ce sont des canaux ou plutôt des sources qui nous la communiquent, *ce sont ces fontaines du Sauveur, dans lesquelles* le prophète Isaïe avait dit si longtemps auparavant, *que les enfants de la promesse puiseraient avec joie; fontaines ouvertes à la vraie maison de David pour y laver les souillures du pécheur.* C'est du côté du Sauveur percé par la lance, et de ses plaies sacrées, que sont découlées ces ruisseaux salutaires qui ne lavent pas seulement les souillures des âmes, mais désaltèrent encore la soif; c'est un breuvage divin qui donne la vie; ce sont, si vous voulez encore, de riches boîtes et des vases précieux d'une excellente pharmacie, qui contiennent des remèdes, des électuaires et la vie même, s'il est permis de le dire ainsi, réduite en essence cordiale.

Des sept que le Fils de Dieu a institués, il y en a deux que la théologie appelle *sacrements des morts*, parce qu'ils confèrent la première grâce et font passer de l'état de mort à celui de la vie, tels que le baptême et la pénitence. Les cinq autres produisent une augmentation de la grâce habituelle, et des grâces spéciales pour les effets particuliers de l'institution de chacun d'eux : le baptême, porte des sacrements, fait passer un enfant d'Adam, de cette famille profane. dans celle de Jésus-Christ à qui il l'incorpore; la confirmation perfectionne cette vie divine; l'Eucharistie l'entretient et la fortifie, comme étant la vraie nourriture de l'âme; la pénitence la ressuscite lorsqu'elle est éteinte par le péché; l'extrême-onction la délivre des restes d'infirmité; l'ordre consacre des ministres pour perpétuer l'Eglise et la régir; le mariage forme une sainte et indissoluble union entre les deux sexes, pour figurer celle de Jésus-Christ avec son Eglise, et lui fournir des matériaux pour achever la construction de son auguste temple.

Un discours entier ne suffirait pas pour vous expliquer les divers effets de grâce et de sainteté que chacun de ces sacrements opère dans les âmes bien disposées, je m'arrête à ceux qui confèrent la personne du Saint-Esprit même, la confirmation et l'ordre : et comme ce dernier n'est pas pour tous les fidèles généralement, mais seulement pour un petit nombre qu'il se sépare par un choix tout gratuit pour les élever à ces fonctions sublimes, je me veux borner au premier, à savoir celui de la confirmation dont on est d'ordinaire assez peu instruit, quoiqu'il soit très-important de l'être, afin que ceux qui ne l'ont pas encore reçu se hâtent de le recevoir, et que ceux qui ont eu cet avantage sachent le connaître et en retirer les utilités et les secours qu'il a plu à Dieu d'y attacher: il me suffira pour cela de traiter de son excellence, et de l'obligation de le recevoir.

Les saints Pères ne peuvent trouver de termes assez magnifiques pour relever la dignité du baptême, lequel d'esclaves du démon et d'objets de la colère de Dieu, nous rend ses enfants bien-aimés et les cohéritiers de Jésus-Christ, son Fils unique : la confirmation est la perfection, la plénitude et la consommation de cette grâce. Dans les eaux du baptême, le Saint-Esprit nous lave de la tache originelle et nous donne l'innocence; dans la confirmation il donne une augmentation de grâces pour acquérir la perfection de la justice. Par le baptême l'homme est fait une maison spirituelle; par la confirmation il est changé en un temple vivant du Saint-Esprit. Par le premier sacrement il est seulement un commencement de la créature nouvelle, *initium aliquod creaturæ Dei* (*Jac.*, I); c'est un enfant, dont le corps tendre et délicat peut être altéré par les moindres impressions de l'air, une faible ébauche du divin Original sur la conformité duquel notre prédestination est fondée; par le second il devient une créature parfaite, un soldat robuste et vigoureux, un athlète endurci aux exercices de la lutte et toujours prêt à combattre : c'est un tableau fini et achevé qui exprime tous les traits de l'Homme-Dieu. C'est pourquoi un concile de notre France ne fait pas difficulté de dire qu'avant la confirmation nous ne sommes pas proprement chrétiens. Par la première onction, dit un Père du IXe siècle (il entend celle du baptême), le Saint-Esprit descend sur nous pour consacrer nos âmes et nos corps au culte de Dieu; par la seconde, il vient avec ses sept dons et toute la plénitude de sa sainteté et de sa science. Par la première, après que le baptisé a été purifié par l'eau de la régénération et béni, le Saint-Esprit, envoyé par le Père, y descend volontiers pour sanctifier par sa visite, et remplir de sa lumière ce vaisseau destiné à des usages honorables; et par la seconde il y vient, afin que le sceau de la foi, imprimé sur son front, le remplissant des dons du ciel et le fortifiant par sa grâce, lui fasse porter le nom de Jésus-Christ avec un courage intrépide devant les rois et le prêcher hardiment.

Son excellence se prouve encore par la dignité du ministre qui le confère. Les autres sacrements sont administrés aux fidèles par des prêtres ou des diacres; le baptême, en cas de nécessité, le peut être par des laïques de l'un et de l'autre sexe; le mariage (selon un sentiment assez commun) l'est par les contractants mêmes : mais pour la confirmation, il ne faut rien moins que la personne de l'évêque, que celui qui a la suprême puissance de l'Eglise entre les mains, qui représente Jésus-Christ jouissant de tous ses droits et de la plénitude de son sacerdoce pour le conférer. Ainsi, dit saint Thomas, que la dernière perfection de tous les ou-

vrages n'appartient qu'aux grands ouvriers, de même le sacrement de la confirmation, qui est considéré à bon droit comme la perfection de celui du baptême, ne peut être conféré dans la voie ordinaire que par un successeur des apôtres; il n'appartient qu'aux principaux chefs de l'armée de Jésus-Christ de lui enrôler des soldats; c'est pourquoi nous lisons dans les *Actes* que les Samaritains ayant reçu la parole de Dieu, le collége apostolique résidant alors à Jérusalem leur envoya saint Pierre et saint Jean, afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit par l'imposition de leurs mains sacrées.

Les effets admirables que produit ce sacrement dans les âmes bien préparées ne prouvent pas moins son excellence : voyez-le dans dans les apôtres. Considérez ce qu'ils étaient avant la Pentecôte, qui fut le jour de leur confirmation, et ce qu'ils furent après avoir reçu ce baptême de feu et du Saint-Esprit, vous aurez peine à les reconnaître, tant le changement est extraordinaire. Avant cette descente miraculeuse, si vous exceptez les vices grossiers, vous y voyez tous les caractères des enfants d'Adam : jalousie, désir de prééminence, ambition, un esprit fermé à la croix, attache démesurée à la présence sensible de leur maître, timidité pitoyable qui le leur fit abandonner à la merci de ses ennemis, malgré les belles protestations qu'ils venaient de lui faire. Que de courage, au contraire, et de fermeté après cette heureuse descente! que de détachement de toutes les choses sensibles, et de Jésus-Christ même selon la chair! quelle joie dans la participation de ses souffrances, et d'avoir été jugés dignes des traitements les plus ignominieux pour son nom! quel abandon à la providence! quel zèle pour la conversion des âmes! quelle fidélité aux fonctions de leur ministère! quelle patience infatigable. Quelle différence entre Pierre, le premier et le plus courageux de tous, renversé à la voix d'une servante, et Pierre annonçant la gloire de Jésus-Christ à ceux qui l'ont crucifié et à tous les Juifs de la terre rassemblés à Jérusalem pour la fête, disant avec confiance au grand pontife assis à la tête du Sanhédrin : *Voyez vous-même s'il n'est pas plus à propos d'obéir à Dieu qu'aux hommes !* prêchant les mêmes vérités au milieu de Rome avec la même intrépidité. O vertu admirable de ce vin nouveau dont ils furent saintement enivrés ! D'où vient qu'il ne produit pas aujourd'hui les mêmes effets? Ce vin spirituel n'a sans doute rien perdu de sa force, nous recevons aussi bien que les apôtres, par l'imposition des mains de leurs successeurs, la personne même du Saint-Esprit pour habiter substantiellement en nos âmes comme dans ses temples et avec sa personne adorable; ses sept dons, celui de sagesse, d'intelligence, de science, de piété, de conseil, de force et de crainte de Dieu, figurés par les sept branches de ce chandelier d'or, dont chacune avait une lampe qui brûlait incessamment devant le Seigneur dans son tabernacle. Le don de sagesse et d'intelligence ne consiste pas dans le commun des fidèles à pénétrer la profondeur des mystères, ni a découvrir les vérités dans les premiers principes, mais à juger et disposer de toutes choses selon la volonté de Dieu, selon le degré de leur capacité, autant qu'il est expédient pour leur salut, à croire fermement toutes les vérités de foi qui sont d'un ordre supérieur à celui des sens et de la raison. Le conseil est la prudence de l'esprit de Dieu, qui nous fait discerner quelle est sa volonté adorable, ce qui est bon et agréable à ses yeux, et la route par où il faut aller à lui. La force fait exécuter ce que sa lumière a découvert. Sa crainte, non servile, mais chaste et religieuse, nous le fait révérer comme un père également plein de majesté et de bonté. Elle produit la piété selon saint Augustin, qui fait que l'âme se soumet à Dieu par un humble amour, persuadée qu'on ne peut fuir de lui irrité, qu'à lui apaisé, et qu'il n'y a que sa miséricorde seule qui puisse lier les mains de sa justice. De cette piété naît une science, non cette science humaine, fille de la curiosité et mère de la vanité, mais divine et modeste, la compagne de la charité. Cette science, dit le même saint docteur, n'inspire point à celui qui en est rempli de vaine complaisance, mais elle fait que, considérant combien son état est digne de larmes, il se pleure lui-même et n'espère qu'en Dieu seul.

Les cérémonies avec lesquelles ce sacrement se confère serviront à nous instruire des autres effets qu'il produit. Sa matière, qui est le saint chrême, composée de baume et d'huile d'olive, consacrée par l'évêque le jeudi saint avec de grandes solennités, nous représente qu'un confirmé doit être en tout lieu la bonne odeur de Jésus-Christ, et se conserver pur de la corruption du siècle et du péché, avoir un fond de douceur inaltérable pour le prochain, fût-il ennemi. L'imposition des mains de l'évêque, qui représente la personne de Jésus-Christ même, marque que Dieu prend de nouveau possession de sa créature, qu'il la sanctifie par sa résidence invisible, qu'il se la consacre par son attouchement et son onction intérieure, qu'il se l'unit par son esprit, l'assujettit par la puissance de sa grâce, et la tient en sa main pour l'accomplissement de ses desseins. Vous découvrez aisément par le signe de la croix que le prélat fait sur notre front, le siége de la pudeur, et par le petit soufflet qu'il nous donne sur la joue, que ceux qui s'enrôlent dans la milice de Jésus-Christ ont des principes bien différents des soldats ordinaires, et qu'ils ne font pas consister leur honneur et leur gloire à ne rien souffrir, et à repousser les injures par de plus grandes injures, les laver même dans le sang de l'agresseur, mais au contraire à souffrir les opprobres, à ne point résister au mal, et ne lui opposer que les bienfaits. La paix que le ministre sacré nous souhaite et le bandeau qu'on ceint ensuite sur le front nous apprennent que Jésus-Christ

nous laisse sa paix ainsi qu'à ses apôtres, aussi différente de celle du monde que la lumière l'est des ténèbres et le calme de l'orage; paix qui ne garantit pas nos biens ni nos personnes des violences et des insultes des méchants, mais maintient nos cœurs au milieu de toutes les agitations de la vie dans une parfaite soumission à la conduite amoureuse de la Providence. Enfin le bandeau nous avertit de conserver avec grand soin la grâce reçue en ce mystère, en la tenant cachée sous le voile de l'humilité, et ne laisser rien écouler de cette précieuse liqueur composée du sang d'un Dieu, *ne pereffluamus.* (*Hebr.* II.)

Voyez quelle affluence de grâce, quels trésors renfermés sous des symboles aussi simples en apparence qu'un peu d'huile, et jugez si c'est avoir de la foi et le soin de son salut et de son avancement essentiel à tout chrétien, que de négliger de recevoir un sacrement auquel tant de grâces sont attachées, s'exposant par là nu et désarmé aux attaques du monde et de ses ennemis invisibles.

Je ne prétends pas qu'il soit nécessaire de la même nécessité que le baptême, c'est-à-dire de cette nécessité que la théologie appelle le moyen ou absolue, et que celui qui mourrait sans avoir été confirmé aurait le même sort qu'un enfant mort sans baptême; mais il est nécessaire de nécessité de précepte divin aussi bien qu'ecclésiastique. L'Eglise l'enjoint à ses enfants très-étroitement, par le désir qu'elle a de leur voir acquérir la perfection chrétienne, et la crainte que par le défaut de ce secours ils ne violent bientôt les promesses faites à son divin Epoux à leur baptême. Ainsi ils ne peuvent négliger de le recevoir, lorsque l'occasion s'en présente, sans commettre un péché notable, et je puis bien appliquer à ceux qui omettent par cette malheureuse indifférence de recevoir la confirmation, ce que saint Paul dit de ceux qui reçoivent mal et sans discernement l'adorable Eucharistie : *C'est par cette raison qu'il y a parmi vous beaucoup de malades, de languissants, et que plusieurs dorment du sommeil de la mort.* Le grand martyr, saint Cyprien, évêque de Carthage, ne fait pas difficulté d'attribuer la chute funeste de Novatien, fameux schismatique, au défaut de la confirmation. Il serait tout à fait dangereux, dit Hugues de Saint-Victor, de sortir de cette vie sans être marqué de ce sceau sacré, non qu'un chrétien fût damné pour cette effet, sinon en cas de mépris ou de négligence notable qui l'aurait privé des secours nécessaires à la perfection de son état : y a-t-il quelqu'un qui soit dispensé d'y tendre, et d'embrasser, je ne dis pas les conseils évangéliques, qui sont des voies plus courtes et plus sûres pour y parvenir, mais les moyens institués par Jésus-Christ, qui sont de l'ordre et de l'économie de ses desseins pour communiquer à ses membres les forces et les grâces nécessaires à la conservation et à l'accroissement de la vie chrétienne, et à défendre le trésor de leur foi, que le démon ne cherche qu'à leur enlever.

Cela serait bon, me pourrait-on dire, si nous vivions dans des siècles de persécution et qu'on se vît en danger d'être présenté devant le tribunal d'un tyran, qui nous voudrait forcer, par l'appareil des plus cruels tourments, de renoncer Jésus-Christ. Je réponds que c'est s'abuser, que de s'imaginer que le Saint-Esprit ne nous soit donné que pour ce sujet : il nous est communiqué avec cette abondance dont je vous ai parlé, pour nous faire vaincre toutes les tentatives qui peuvent arriver de la part du diable, de la chair et du monde, pratiquer toutes les vertus chrétiennes, malgré les mépris, les railleries, les persécutions de ceux qui sont animés d'un esprit contraire ; sacrifier notre vie plutôt que de trahir les intérêts de Jésus-Christ, et souffrir que ses vérités saintes soient altérées par les hommes charnels; enfin entreprendre courageusement pour sa gloire les actions qui sont dans l'ordre de nos devoirs, sans nous effrayer de toutes leurs oppositions, leurs médisances et leurs calomnies : ces occasions ne sont-elles pas fréquentes et même journalières? Les louanges et les flatteries que le monde emploie pour séduire les serviteurs de Dieu me paraissent encore plus dangereuses que ses menaces, et demandent plus de force pour y résister. Tel n'aura pu être renversé par des efforts violents d'un ennemi déclaré, qui le sera par les perfides caresses d'un faux ami ; le démon n'est pas moins redoutable quand il combat en serpent, et qu'il cache son poison sous des fleurs, que lorsqu'il agit en lion et déploie toute sa rage ; cette espèce de guerre ne cessera jamais dans l'Eglise, puisque la haine de cet ange apostat et homicide dès le commencement ne peut se ralentir, et que jusqu'à ce qu'il soit renfermé dans l'abîme, il tâchera de ravir à Jésus-Christ ceux qu'il s'est acquis au prix de son sang. C'est ce qui fait dire à saint Augustin que la paix de l'Eglise a ses martyrs, et que si les empereurs romains se sont convertis, le diable n'a pas renoncé à sa malice et n'est pas devenu chrétien.

Mais voit-on, me pourra-t-on objecter encore, que la plupart de ceux qui se sont fait confirmer témoignent plus de force que les autres dans les rencontres, et qu'ils soient plus fidèles à rendre témoignage à la vérité? C'est beaucoup s'ils ne sont ni pour ni contre, et s'ils n'applaudissent pas à l'air ridicule et odieux que les libertins donnent à la piété. Je réponds que puisque les faiblesses de ces personnes n'ont pu être guéries par ce sacrement de force et de vertu, qu'on les voit toujours ramper à terre sans qu'ils s'efforcent de faire du progrès dans la voie étroite et de combattre leurs inclinations corrompues, il faut qu'elles n'aient pas apporté les dispositions nécessaires à sa réception, dont la principale est l'état de grâce, ou que s'ils y avaient apporté les préparations requises, ils n'ont pas eu soin

de la conserver et l'augmenter en combattant leurs vices, leurs passions et leurs affections déréglées. Ce n'est donc pas assez d'obtenir de Dieu la délivrance de nos faiblesses, si on ne coopère à sa grâce en y ajoutant le travail, la vigilance, la prière, la mortification, et réglant selon sa sainte loi nos désirs, nos actions et tous les mouvements de nos cœurs.

Voilà ce qu'il nous était de la dernière importance de savoir, afin que ceux qui ont tardé jusqu'à présent à recevoir la confirmation, la reçoivent sans délai, et que ceux qui ont eu cet avantage le conservent avec fidélité, ou raniment la grâce reçue par l'imposition des mains de l'évêque. Parlons présentement de celle que nous recevons immédiatement de Dieu, la grâce actuelle, ou l'inspiration lumineuse du saint amour : c'est ce dont je vais traiter en ce second point, pour lequel je demande un renouvellement d'attention.

SECOND POINT.

L'une des plus pernicieuses hérésies qui se soit jamais élevée contre la doctrine de l'Eglise est celle du détestable Pélage, non-seulement parce qu'en s'efforçant de détruire la grâce du Sauveur qui nous fait chrétiens elle attaque le cœur et l'âme de la religion, mais parce qu'à la différence des hérésies, qui combattaient les mystères et les dogmes purement spéculatifs, elle trouve de vives racines au fond de l'âme de tous les enfants d'Adam, qu'on peut dire être naturellement pélagiens.

Depuis que nos premiers parents se furent laissé séduire par l'espérance présomptueuse et insensée de devenir comme des dieux, leurs malheureux enfants, qui ont hérité de leurs déréglements, ont de même affecté l'indépendance ; ils n'ont point voulu de joug, et se sont crus pleinement suffisants à eux-mêmes. Cela ne paraît pas seulement dans cette secte orgueilleuse de philosophes, trop estimée encore aujourd'hui, qui avait pour premier principe qu'il ne faut mettre uniquement sa confiance qu'en soi-même, et qu'on peut bien demander à Dieu les richesses et la santé, mais non la vertu et la sagesse, que chacun la tire de son propre fonds et n'en est redevable qu'à soi-même : horrible blasphème ! maxime diabolique ! La plupart des Juifs étaient infectés de cette hérésie, croyant pouvoir très-bien accomplir la loi de Moïse par leurs propres forces, sans le secours de la grâce ; saint Paul s'attache dans toutes ses *Epîtres* à ruiner cette erreur, qui sape la religion par les fondements, puisque, comme il dit souvent, *si la justice s'acquiert par les œuvres de la Loi, Jésus-Christ sera mort en vain, et le scandale de la croix est anéanti.*

Pélage, moine anglais, voulut au commencement du ve siècle ressusciter cette doctrine perverse, en relevant démesurément les forces du libre arbitre et ne reconnaissant point d'autre grâce que l'instruction extérieure ; mais Dieu, qui veille avec un soin infatigable sur les besoins de son Eglise, et qui proportionne les remèdes aux maux, opposa à l'insolent hérésiarque le plus humble et le plus éclairé docteur qu'il lui ait donné depuis les apôtres, l'incomparable saint Augustin. La vérité fut victorieuse en sa bouche de tous les arguments de son adversaire : il en démêla ses sophismes, fit connaître l'artifice de ses confessions de foi captieuses, et fut l'âme des divers conciles d'Afrique, qui lancèrent sur lui et ses sectateurs les foudres de l'anathème, suivis bientôt après de ceux du Saint-Siége. Mon dessein n'est pas de suivre ce grand évêque dans tous ses combats, ni dans ceux qu'il lui fallut soutenir sur la fin de ses jours contre les semi-pélagiens, sortis des cendres des premiers, prétendant, contre les oracles de l'Ecriture, que l'homme se disposait par lui-même à la grâce et se discernait ainsi, ni de traiter de toutes les questions qui s'agitent d'ordinaire sur cette importante matière : je me contente pour votre instruction et votre édification de vous entretenir, dans ce qui me reste de temps, de la nécessité de la grâce, de sa gratuité et de son efficace ou sa force invincible.

La nécessité de la grâce est fondée sur l'impuissance où est la créature tirée du néant, quelque comblée que vous la supposiez des dons naturels, de s'élever à l'ordre surnaturel ; c'est pourquoi Adam, destiné à posséder Dieu un jour, avait reçu de lui aussi bien que les saints anges, tandis qu'ils furent voyageurs, le secours d'une grâce attachée à sa nature, sans laquelle il n'aurait pu persévérer dans le bien, quand même il l'aurait voulu, parce que l'homme, comme dit saint Augustin, quelque pur qu'il soit, a toujours besoin pour être bon, et persévérer dans la bonne vie, du secours de celui qui est souverainement bon : par cette grâce très-suffisante, il pouvait se maintenir dans la justice avec une extrême facilité. Jugez combien elle est présentement plus nécessaire à sa postérité dégradée, déchue de tous ses droits et réduite à la dernière langueur. Comment un homme accablé de maladies et percé de plaies pourra-t-il fournir une carrière dont un homme vigoureux et parfaitement sain n'a pu atteindre le terme ? *Si vous avez eu tant de peine à suivre à la course ceux qui étaient à pied*, dit le prophète, *comment pourrez-vous courir contre ceux qui sont montés sur des chevaux plus vites que des daims?* Le premier homme jouissant d'une santé parfaite, ayant d'excellents yeux, n'avait besoin que de la lumière pour voir : mais présentement elle ne suffit pas toute seule, nous en serions plutôt aveuglés qu'éclairés, nos paupières trop faibles ne pourraient soutenir son éclat trop vif, il faut que le médecin suprême guérisse ces yeux malades : *Sana oculos meos, et congaudeam luci tuæ.* (S. Aug., *Conf.*)

Afin que notre âme, dit le même Père, croisse et devienne juste, elle a besoin de Dieu, non comme la vigne a besoin du vigneron, laquelle, après avoir été cultivée,

pousse ses branches par elle-même et porte son fruit; mais comme l'air obscur et ténébreux par lui-même a besoin de la clarté des astres, ou plutôt, pour me servir de la comparaison de Jésus-Christ dans l'Evangile, comme la branche de la vigne, du cep auquel elle est attachée, et dont elle tire sa séve et son suc : *Je suis*, nous dit-il en la personne de ses apôtres, *le cep de la vigne, et vous en êtes les branches, car vous ne pouvez rien faire sans moi.* Si nous ne recevons sans cesse l'influence de ce chef adorable, nous sommes des membres perclus et destitués de mouvement; si la grâce ne précède, n'accompagne et ne suit nos actions, elles ne seront d'aucun mérite et ne pourront trouver aucun agrément auprès de son Père ; elle est le principe de tout bien, nécessaire pour toute bonne œuvre, grande ou petite, facile ou difficile, pour la commencer, la continuer, l'achever. Sans son secours, non-seulement on ne fait rien, mais on ne peut absolument rien faire. Loin d'ici donc ceux qui ont osé ôter à la grâce l'un de ses principaux effets, qui est de former en nous les prières par lesquelles nous obtenons son secours ; car les prières de l'Eglise sont des monuments éternels, des preuves subsistantes, et une preuve très-claire, à la portée de tout le monde, de sa nécessité, puisqu'on ne prie pas pour ce qu'on a à sa disposition : *Ipsa oratio clarissima est gratiæ testificatio.* (S. AUG.) Loin encore une fois ceux qui prétendent que l'âme peut s'élever jusqu'au trône de la divine Majesté, sans que son Esprit saint l'y fasse monter, et ne cherchent, par cette invention de la vanité humaine, qu'à mettre le premier anneau de la chaîne du salut entre les mains des hommes, ne pouvant souffrir qu'elle dépende tout entière de la pure miséricorde. Fuyons ce poison et reconnaissons avec l'Eglise, notre mère, que lorsque nous avons des pensées saintes (et peut-il y avoir des prières qui n'en soient précédées), de pieux désirs, et que notre âme retient tellement ses affections, qu'elle ne donne en soi aucune entrée ni à l'erreur ni à l'injustice, cette droiture est un don du ciel : car, toutes les fois que nous faisons le bien, c'est Dieu agissant en nous et avec nous qui nous le fait faire ; c'est lui qui guide nos pas dans ses voies, forme nos pensées aussi bien que nos actions et nos paroles. Nous sommes plus dépendants de sa grâce que les enfants de leur nourrice, dans l'impuissance où ils sont de se soutenir et de marcher : brisés de cette chute épouvantable qu'Adam a faite du haut du ciel, ainsi qu'un autre Lucifer, nous n'avons que le néant et le péché; s'il y a en nous quelque peu de vérité et de justice, elle vient de cette source que nous devons continuellement désirer dans ce désert, afin qu'étant arrosés et abreuvés de quelques petites gouttes de cette eau qui rejaillit à la vie éternelle, nous ne demeurions pas au milieu du chemin. Eh ! comment, sans la douceur céleste de cette sainte concupiscence, contre-balancer et réprimer les efforts continuels de la concupiscence damnable que le démon a allumée en nous, qui nous sollicite sans cesse à jouir des créatures ? La Loi a beau tonner et intimider par ses menaces, elles peuvent arrêter pour quelque temps l'impétuosité des passions; mais, comme les plaisirs présents font plus d'impression sur l'imagination que des maux futurs qui lui semblent des songes et des chimères, séduits par nos sens, nous courons avec fureur après les objets qui leur causent du plaisir, et nous y attachons d'autant plus fortement, que nous nous étions fait de violence pour nous en priver, comme ces torrents qui se débordent avec plus de furie dès qu'ils ont pu rompre la digue qui les arrêtait. Eh ! comment un enfant d'Adam recourrait-il de lui-même à la prière, et réclamerait-il le médecin, puisqu'il ne connaît pas seulement sa maladie, ou s'il la connaît, qu'il l'aime, et que nous ne savons, comme dit saint Paul, ce que nous devons demander à Dieu dans nos prières, mais qu'il faut que le Saint-Esprit prie lui-même pour nous et en nous ?

La grâce n'est pas moins gratuite présentement que nécessaire; elle l'est si essentiellement, selon le même Apôtre, qu'elle ne serait plus grâce du moment qu'elle serait donnée en vertu des mérites, et les présupposerait; ce serait le payement d'une dette, et non un bienfait et une pure gratification : *Alioquin gratia jam non esset gratia.* En vain les ingrats (c'est le nom que saint Prosper donne aux semi-pélagiens, qui voulaient qu'on se rendît digne de la grâce par le bon usage des dons naturels); en vain, dis-je, feront-ils tous leurs efforts pour persuader aux hommes que la grâce est donnée au mérite; Dieu ne travaille, au contraire, et n'a travaillé jusqu'ici qu'à nous convaincre que nous en sommes indignes, que nous ne la pouvons mériter, et qu'il n'en use ainsi que pour signaler son grand nom : il n'y a page de l'Ecriture qui ne nous présente cette vérité capitale, aussi capable de consoler les humbles qui mettent toute leur joie à ne s'attribuer rien, et à donner tout à la seule miséricorde qui justifie les pécheurs et couronne les justes, que de consterner et désoler les superbes qui cherchent en eux-mêmes le fondement des grâces que Dieu leur fait, et ne veulent rien lui devoir. Hélas ! Seigneur, que pourriez-vous fonder sur une volonté qui est l'inconstance et la faiblesse même? Se peut-il un orgueil plus étrange, s'écrie Tertullien, que de faire dépendre de son impatience les faveurs de son maître, et les exiger en créancier, sans s'en croire redevables à sa pure bonté : *Quod genus hominum liberalitatem Dei servitutem faciunt.* (*Joan.*, II.) Sachez impies, sachez que l'Esprit-Saint souffle où il lui plaît et quand il lui plaît, et qu'il est maître de ses grâces ; on ne les attire communément que par un aveu sincère de son indignité, et en protestant qu'on n'a aucune ressource qu'en sa bonté souveraine, que c'est une pluie toute volontaire qu'il

tient en réserve pour son héritage, et se présentant devant lui comme une terre sèche et altérée, bien persuadé que ce sentiment-là même de son extrême indignité est un don de sa grâce.

C'est à Jésus-Christ seul qu'elles sont données à titre de justice, comme la récompense de ses anéantissements infinis et de son oblation sur la croix : toute grâce qui sert au salut lui a été donnée en propre, tout ce que nous en recevons n'est qu'un don de sa libéralité, un écoulement de sa plénitude ; il en partage qui il lui plaît, et en aussi grande abondance qu'il lui plaît : *Dividens singulis prout vult* (*I Cor.*, XIV) ; chacun doit se contenter de sa mesure, sans être jaloux de celle d'autrui ; et si quelqu'un était assez téméraire pour se plaindre de cette distribution inégale, ainsi que firent ces ouvriers envieux de la parabole, il n'aurait, non plus qu'eux, d'autre réponse à attendre que celle qui leur fut faite par le père de famille : *Mon ami, je ne vous fais point de tort, prenez ce qui vous appartient, et vous en allez :—Tolle quod tuum est, et vade.* Qu'avons-nous en propre que le néant et le mensonge ? Il aurait le même sort que les Juifs, qui, regardant tout ce qu'ils recevaient de Dieu comme des dettes qu'il ne pouvait leur refuser sans injustice, furent réprouvés et exclus des promesses : *Tolle quod tuum est, et vade* (*Matth.*, XX) ; quel coup de foudre !

La grâce, en dernier lieu, est efficace, et d'une force insurmontable en soi. L'état d'infirmité où le péché nous a réduits l'exige ainsi ; car comment notre nature, toute faible et malade qu'elle est, pourrait-elle autrement vaincre des obstacles plus grands, et des ennemis sans comparaison plus forts que tout ce que le premier homme a eu à combattre, lorsque le serpent l'a fait tomber ? Adam, dit saint Augustin, créé si pur, si éclairé, dans une liberté parfaite, une facilité extrême de s'abstenir de pécher, pèche néanmoins, lorsque, bien loin qu'aucune créature lui fît violence pour le porter à violer son devoir, tout l'invitait à y demeurer fidèle ; et voici nos martyrs qui demeurent inébranlables, lorsque non-seulement le monde menace de les perdre, mais qu'il déchire effectivement leurs membres par les plus horribles supplices qu'une cruauté ingénieuse puisse inventer : qui a pu faire un si grand miracle en de jeunes filles, en de petits enfants, sinon celui qui combattait en eux, et triomphait en eux du démon et du monde, avec tout ce qu'il a de plus attirant dans ses caresses, de plus effrayant dans ses menaces, et de plus insupportable dans ses tortures : *ut cum suis amoribus, erroribus, terroribus vindicatur iste mundus.*

O économie surprenante de la sagesse et de la bonté de notre Dieu, qui rend notre condition plus heureuse après la révolte de notre premier père, que s'il eût persisté dans l'obéissance, puisqu'elle nous donne le second Adam pour chef, nous sanctifie en lui, et au lieu de la grâce commune de la nature entière, grâce périssable, soumise au libre arbitre, proportionnée à l'homme sain et innocent qui ne produisait que des mérites humains, nous en donne en Jésus-Christ une excellente, efficace, invincible, toute-puissante, divine, telle qu'est la grâce médicinale du Réparateur. Qui ne s'écriera : Heureuse faute qui nous donne un tel Médiateur ! Faiblesse avantageuse qui nous met un sceptre à la main pour nous appuyer ! C'est pour cela que saint Paul s'écriait : *Je me glorifierai dans mes infirmités, afin que la puissance de Jésus-Christ habite en moi ;* grâce qui opère non-seulement la volonté, mais encore l'action : nous voulons donc et nous faisons, mais c'est Dieu qui produit en nous ce vouloir et ce faire, le cœur de l'homme étant plus en sa main qu'en la sienne propre. N'est-ce pas un jeu pour lui d'enchaîner le fort armé et de lui enlever toutes ses dépouilles ? Peut-on rien de plus consolant pour ceux qui ont fait de si tristes expériences de leur faiblesse et pour tous généralement, car quoi de plus aimable non-seulement aux infirmes que la grâce qui les guérit, aux paresseux que la grâce qui les réveille de leur assoupissement, mais encore aux justes que la grâce qui leur fait faire du progrès dans les sentiers de la justice, et à ceux qui gémissent sous le poids des misères de cette vie, que la grâce qui les leur adoucit et les rend supportables ? C'est cette farine du prophète qui a la vertu d'assaisonner les mets les plus horribles et les plus dégoûtants. O force admirable de la grâce, qui brise la dureté des cœurs les plus rebelles ! C'est ainsi, Seigneur, qu'il vous plaît pour la gloire de votre nom de faire éclater votre puissance sur une feuille que le vent emporte, en la rendant une palme chargée de fruits dont les branches s'élèvent encore plus vers le ciel par les orages et les tempêtes. Vous nous donnerez la paix, car c'est toutes nos œuvres : *Omnia enim opera nostra operatus es in nobis.* (*Isai.*, XXVI.)

De cette doctrine céleste, je tire trois conclusions naturelles : la première, que, puisque nous ne pouvons rien sans la grâce, et qu'elle est nécessaire pour chaque action de piété, nous n'avons aucun sujet de nous glorifier en nous-mêmes : *Qu'avez-vous*, nous crie l'Apôtre, *que vous n'ayez reçu par une bonté toute gratuite ? Si vous avez donc tout reçu, de quoi vous glorifiez-vous ?* La cognée se glorifie-t-elle contre celui qui s'en sert ? la scie, à l'égard de la main qui l'emploie ? la muraille a-t-elle raison de s'attribuer la lumière qu'elle réfléchit, et la plume, les caractères qu'elle trace ? ce sont toutes comparaisons tirées de l'Ecriture sainte ou des saints Pères. Je ne prétends pas que nous soyons des instruments inanimés entre les mains de la grâce, à Dieu ne plaise ! nous agissons non-seulement sans contrainte, mais avec pleine liberté, et d'autant plus librement que la grâce est plus forte : nous nous déterminons ; mais cette détermination

même et cette coopération sont l'ouvrage de la grâce.

Combien devons-nous à Dieu d'actions de grâces, lorsqu'il arrose la sécheresse de nos âmes de cette pluie céleste! car, comme la terre ne pousse d'elle-même que des ronces et des épines, et qu'elle ne porte de bons fruits qu'après avoir reçu de bonnes semences et été cultivée avec soin, reconnaissons que nous ne produirons guère que des fruits de mort, si le Saint-Esprit ne sème dans nos âmes de chastes conseils, et n'y verse ses influences sacrées : *Dominus dabit benignitatem, et terra nostra dabit fructum suum.* (*Psal.* LXXXIV.) Réclamons cette grâce qui est tout notre soutien et qui fait toutes nos richesses; car si la prière prouve la nécessité de la grâce, ainsi que nous l'avons vu, la nécessité de la grâce est aussi une preuve convaincante de la nécessité de la prière. Ne nous lassons donc point de la demander avec toute l'instance de notre cœur; imitons l'importunité de cette veuve de l'Evangile, qui ne laisse point de repos à son juge qu'il ne lui ait rendu justice, et de cet ami qui éveille son ami au milieu de la nuit, pour en obtenir de quoi traiter l'hôte qui lui est survenu: soyons tous, riches et pauvres comme des mendiants, devant la porte du grand Père de famille. Ce que nous demandons mérite bien d'être demandé avec persévérance, puisque ce n'est rien moins que le royaume de Dieu, dont la grâce renferme le mérite.

Confessons de cœur aussi bien que de bouche qu'elle ne nous est pas due, et que nous ne pouvons imputer notre disette qu'à notre peu de ferveur ou à la multitude de nos péchés. Ne regardons pas avec un œil d'envie ceux qui sont plus riches que nous de ces biens spirituels: est-ce à la créature à faire rendre compte au Créateur de sa conduite? Si vous en avez été comblé, humiliez-vous profondément, puisque le Saint-Esprit, qui ne voyait en vous que des misères et des indignités non plus que dans les autres, ne vous a donné ces grâces plus abondantes que parce qu'il lui a plu; sachez qu'il exige de vous l'usure de ses dons, et s'en fera rendre un jour un compte très-rigoureux. Loin donc d'en prendre occasion de mépriser les pécheurs, ceux même qui semblent vendus pour faire le mal, et avalent l'iniquité comme l'eau, appliquez-vous ce que Jésus-Christ disait aux habitants de Corozaïn et de Bethzaïda: que si ces personnes avaient reçu les mêmes grâces que vous, elles seraient beaucoup meilleures que vous; si ce champ, qui est désert et n'est rempli que d'épines et d'orties, avait été cultivé avec autant de soin que le nôtre, qu'il eût été fumé aussi souvent qu'on y eût semé d'aussi bonnes graines, ne doutons pas qu'il n'eût rapporté davantage que le nôtre, qui demeure presque en friche après une si excellente culture.

Surtout demeurons étroitement unis à Jésus-Christ, et ne nous en séparons jamais : car comme notre volonté est toute-puissante avec lui : *Omnia possum in eo qui me confortat*, elle est aussi toute languissante sans lui. Elle ne tombera pas assurément qu'elle ne le veuille, parce qu'elle est libre; mais tôt ou tard elle le voudra certainement, et courra au précipice avec joie, si son guide ne l'arrête, si son médecin ne la relève et ne la guérit; elle voudra le mal par la pente de ses inclinations corrompues, si elle ne se teint inséparablement unie au souverain bien.

Quand je parle d'union à Jésus-Christ, je n'entends pas simplement parler de celle par laquelle sa miséricorde nous a incorporés à lui dans le baptême ; il faut fortifier sans cesse cette première union, et se lier avec lui de plus en plus par des désirs ardents, d'humbles prières, la pratique des bonnes œuvres, l'exercice de la charité à l'égard de ses membres. Enfin, puisque la grâce a autant d'efficace que de suavité, mettons toute notre espérance en son secours tout-puissant. Ne nous alarmons pas excessivement, lorsque nous sentons en nous les membres du nouvel homme presque froids et glacés : c'est la plus grande consolation que nous puissions avoir en cette misérable vie, qu'étant par nous-mêmes si lâches et si faibles, si enclins au mal, si avides des plaisirs de la terre, si destitués de forces pour nous dégager d'une servitude qui ne nous plaît que trop, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur Jésus-Christ et invoquer son nom comme il faut. Le péché est invincible à l'homme, mais non pas à un Dieu mourant pour les hommes: désespérons saintement de nous-mêmes pour mettre toute notre espérance en lui; elle ne sera pas confondue, pourvu que nous secondions ses efforts, que nous entrions dans ses voies et persévérions jusqu'à la fin, reconnaissant que le commencement, le progrès et la consommation sont son ouvrage, et qu'il ne fera que couronner ses propres dons, lorsqu'il nous rendra participants de la gloire que je vous souhaite.

SERMON LXVII.

DES MARQUES DE L'HABITATION DU SAINT-ESPRIT DANS UNE AME.

Effundam Spiritum meum super omnem carnem. (*Joel.*, II.)

Je répandrai mon Esprit sur toute chair.

Comment cette prédiction s'est-elle exactement vérifiée et accomplie dans toute son étendue ? Ne voyons-nous pas que le corps de la nation judaïque a été réprouvé, et parmi les gentils, appelés à son refus, tous ont-ils obéi à l'Evangile ? L'Apôtre ne dit-il pas que la foi n'est pas commune à tous, et saint Augustin ne met-il pas entre les articles qu'il faut croire fermement touchant la doctrine de la grâce, cette même proposition : *Scimus gratiam non omnibus dari?* que c'est une partie de la reconnaissance que nous devons à Dieu de faire cet aveu sincère, et que comme elle est accordée aux uns par pure miséricorde, elle est refusée aux autres par une justice dont ils n'ont aucun droit de se plaindre ? Je réponds qu'il suffit pour sauver la fidélité de Dieu dans ses promes-

ses, et fermer la bouche à l'incrédulité, que tous soient appelés à la connaissance de l'Evangile, que Jésus-Christ étant mort pour tous les hommes, sans exception, et les ayant acquis au prix inestimable de son sang, ait ordonné à ses apôtres de prêcher partout sans distinction de pays: et le son de leur voix n'a-t-il pas retenti par toute la terre? Il a établi son Eglise sur une haute montagne, afin qu'on y accourût de tous côtés, c'est-à-dire qu'il lui a donné des caractères si singuliers et une éminence d'autorité qui font qu'elle ne peut être méconnue que par des aveugles volontaires; ses portes sont ouvertes le jour et la nuit, elle invite tout ce qui reste d'infidèles d'y venir recevoir une nouvelle naissance et leur envoie des ouvriers jusqu'aux extrémités de la terre.

Il est donc vrai de dire que le Saint-Esprit s'est répandu dans l'établissement de la nouvelle alliance, non plus sur quelques prophètes qui paraissaient de temps en temps, mais sur toute chair, sur les Juifs et les gentils indifféremment et qu'il n'a point fait d'acception de personnes dans la distribution de ses grâces; c'est pour nous marquer cette vérité que les apôtres reçurent le don des langues, leur mission n'étant plus limitée à la Judée ni à la Samarie, mais n'ayant point d'autres bornes que celles de la terre. Rendons donc des grâces immortelles à la bonté infinie de notre Dieu de s'être acquitté si fidèlement de ce à quoi elle s'était bien voulu engager. Pour vous y exciter, je me propose de vous faire voir aujourd'hui quel heureux changement cette effusion a produit sur la terre et dans chaque âme qui en est favorisée en qui cet Esprit adorable habite comme dans son temple; nous examinerons ensuite quels sont les signes de cette habitation, bonheur des âmes en qui le Saint-Esprit habite par sa grâce : ce sera mon premier point; marques auxquelles on peut connaître cette résidence : ce sera le second, et tout le partage de ce discours. Implorons, à l'ordinaire, son assistance par l'entremise de la très-sainte Vierge, que nous saluerons avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si le premier degré de sagesse est d'être délivré de folie, je puis dire de même que le commencement du bonheur est d'être affranchi de la misère; or, en fut-il jamais une égale à celle où le genre humain était plongé avant que le Saint-Esprit descendît sur la terre, d'autant plus grande qu'il ne la connaissait pas, et ne soupirait pas après sa délivrance. Où trouver des couleurs assez noires pour dépeindre ces temps d'ignorance, où toutes les nations marchaient dans leurs voies, disant à la pierre et au bois, vous êtes notre dieu, et s'abandonnant à tous les excès qui sont les suites naturelles de l'idolâtrie : la confusion du premier chaos ne nous en pourrait donner qu'une image imparfaite, l'horreur et le désordre qui règne dans l'enfer est la plus naturelle qui s'en puisse tracer; en effet, qu'est-ce que l'enfer? Le mauvais riche qui s'y voit enseveli pour un jamais, l'appelle *un lieu de tourments*, qui renferme une multitude innombrable de criminels sur lesquels la justice divine s'exerce d'une manière effroyable, sans qu'il y luise un seul rayon de la miséricorde; c'est une affreuse prison qui ne retentit que des hurlements qu'arrache la douleur et des blasphèmes contre Dieu; où il n'y a de société que de lieu et de supplices, qui n'a pour effet que de s'affliger les uns les autres et contribuer réciproquement à leurs misères, parce que, soit hommes, soit démons, ils se haïssent tous démesurément les uns les autres; les passions y sont toutes déchaînées et agissent sur le cœur de chaque réprouvé avec la dernière violence, et le déchirent cruellement; enfin, c'est l'égout et le cloaque de l'univers, le centre de tous les maux : tel était le monde à proportion avant cette effusion de grâces qui l'a renouvelé; sa face était même plus hideuse en un sens, en ce que le déchaînement des passions, quoiqu'au degré suprême en enfer, n'y peut plus produire les parjures, les larcins, les assassinats, les empoisonnements, les incestes, et ce débordement de crimes qui régnaient dans le monde. Qu'y avait-il, dit saint Chrysostome de comparable à la férocité de ceux qui l'habitaient? ne se déchiraient-ils pas les uns les autres comme de cruels ennemis? ne se haïssaient-ils pas à mort? Les pères immolaient leurs propres enfants aux démons, ils tournaient leur fureur insensée contre leurs propres entrailles, il n'y avait rien de stable sur quoi on pût s'assurer, la loi de nature et celle qui fut écrite sur la pierre étaient trop faibles pour arrêter l'impétuosité du crime, on ne l'écoutait pas seulement, tout était perverti, le monde était plein de toute part d'abominations et d'excès monstrueux, que saint Paul a cru devoir rapporter dans son *Epître aux Romains*, pour les faire rougir et leur faire reconnaître de quel abîme la grâce de l'Evangile les avait retirés. Les violences et les larcins tenaient lieu de vertu, et avec justice, puisqu'on adorait comme dieux ceux qui y présidaient. La nature était déshonorée en une infinité de manières et le monde rempli d'infamies, sans que personne songeât à en arrêter le cours; l'ignorance prodigieuse de la vérité, jointe à la pente naturelle poussait à tous ces funestes désordres; le péché comme un déluge universel inondait toute la terre, répandait partout des nuages épais et corrompait tout ce qui pouvait rester de bons sentiments dans le fond de la nature; il n'y a point d'exagération, *nous étions nous-mêmes autrefois*, dit saint Paul, écrivant à Tite son disciple, *insensés, désobéissants, égarés du chemin de la vérité, asservis à une infinité de passions et de voluptés brutales, menant une vie toute pleine de malignité et d'envie, dignes d'être haïs et nous haïssant les uns les autres.*

Ce parallèle entre l'état du monde et l'enfer n'est-il pas juste? il est vrai que celui du premier n'était pas invariable et incapable de changement comme le second, et que les hommes, quelque désespérément méchants qu'ils fussent, n'étaient pas encore condamnés à ces ténèbres extérieures dont il est parlé dans l'Evangile. Tous les impies sont dans les ténèbres intérieures, puisqu'ils ne suivent pas la lumière de la vérité; mais, tandis qu'ils respirent ici-bas, ils ne sont pas privés de toute lumière spirituelle; il est vrai que cette lumière ne pénètre pas leur cœur jusqu'à le changer, ce qui leur fait dire *que le soleil d'intelligence ne s'est pas levé pour eux; la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne la comprennent pas;* elle ne laisse pas de briller dans leur esprit, et Dieu y luit toujours comme vérité jusqu'à un certain degré. Les ténèbres de l'âme dans l'autre vie sont infiniment plus épaisses; saint Augustin ne fait pas difficulté de dire que les réprouvés sont totalement hors de Dieu, ce qui ne se doit pas entendre de son immensité, mais des influences de sa bénignité. Quoiqu'il ne se puisse rien ajouter à cette image, je vais vous en exposer encore une seconde tirée de l'Ecriture, qui ne fera peut-être pas moins d'impression sur vos cœurs: je la tire de cette célèbre vision du prophète Ezéchiel: il nous apprend que la main du Seigneur le transporta au milieu d'une campagne toute pleine d'os de morts; il y en avait une très-grande quantité sur la face de la terre, et extrêmement secs: *Erant multa valde super faciem campi siccaque vehementer* (*Ezech.*, XXXVII); il ne vous est pas présentement malaisé de faire l'application de cette figure si sensible: ce champ est le monde entier, couvert d'une multitude infinie de cadavres qui marchaient et se remuaient; c'étaient des âmes possédées et agitées par les démons, des créatures misérables qui portaient en elles l'appareil affreux de leur supplice éternel, je veux dire les passions criminelles qui les dominaient; des membres décharnés et défigurés, des morts enfermés dans le tombeau: ils ne composaient pas un peuple; c'est pourquoi le Saint-Esprit, parlant des gentils dans Osée, dit que c'est un peuple insensé, un peuple qui n'est pas un peuple. Quel affreux spectacle aux yeux du petit nombre de saints qui vivaient avant l'incarnation; ils n'avaient devant les yeux que des hommes assis tranquillement à l'ombre de la mort, n'ayant point d'autre lien qu'une union extérieure qu'ils rompaient à tout moment. Voyons la suite de cette vision admirable. Comme cette résurrection de tant d'ossements desséchés et la formation de l'Eglise, composée de toutes les nations abîmées dans le crime, paraissait impossible, le prophète est interrogé s'il croit que tous ces os secs et dispersés puissent revivre? A quoi ayant répondu, Seigneur, vous le savez, tout aussitôt ces os commencèrent à s'approcher les uns des autres, à se placer dans leurs jointures; les nerfs se formant aussi, les chairs les environnèrent et la peau s'étendit par-dessus, mais l'esprit n'y était pas encore. Alors Ezéchiel entendit une voix qui lui dit: *Fils de l'homme, prophétisez à l'Esprit, et dites-lui, de la part du Seigneur: Venez, Esprit des quatre vents, et soufflez sur ces morts afin qu'ils revivent;* en même temps l'Esprit entra dans ces os; ils furent animés, se tinrent tout droits sur leurs pieds, et il s'en forma une grande armée. Ne vous semble-t-il pas être témoins oculaires des merveilles du jour de la Pentecôte; avant l'accomplissement de ce mystère, les disciples que Jésus-Christ s'était formés par ses prédications et ses miracles n'étaient pas encore parfaitement vivants et animés; la foi fut presque entièrement éteinte dans leurs cœurs à la passion de leur maître; mais dès qu'il eut fait venir en eux l'Esprit qu'il leur avait promis, cet Esprit, envoyé du haut du ciel, ayant soufflé sur ces morts les fit revivre d'une manière si surnaturelle qu'il s'en forma une grande armée qui n'a point cessé de combattre depuis, toujours avec avantage, contre les principautés et les puissances, contre les princes du monde et contre le monde entier. Oh! qui ne s'écriera: Ce changement admirable est un coup de la droite du Très-Haut! Si on avait vu auparavant sur la terre l'image de l'enfer, on en vit une de la Jérusalem céleste aussi charmante que l'autre était horrible: que fait-on dans le ciel, on y comtemple Dieu, on l'y connaît; on est pénétré des droits absolus qu'il a sur la créature; on est ravi de le voir régner sur toutes les puissances de son âme et de n'avoir rien en soi qui lui résiste; on chante ses louanges dans l'excès de sa joie et l'effusion de son cœur; on jouit d'une paix inaltérable. Les hommes n'ont plus de femmes, les femmes plus de maris: ils sont les uns et les autres comme des anges de Dieu, et s'aiment les uns les autres parfaitement. Tels étaient les chrétiens de l'Eglise naissante et des premiers siècles, avec la différence toutefois essentielle à l'état de voyageur; ils connaissaient Dieu par la foi, qui, se perfectionnant, devenait intelligence; ils le goûtaient par amour, travaillaient à détruire de plus en plus tout ce qui pouvait s'opposer en eux à l'empire de sa grâce, se répandaient jour et nuit en ses louanges, s'entr'aimaient d'une charité parfaite. L'immobilité de leur espérance et leur détachement universel des choses périssables les faisaient déjà habiter dans le ciel avec Jésus-Christ, leur chef; et les plus cruelles persécutions de leurs ennemis n'étaient pas capables de troubler leur paix.

L'impudicité, dont la terre était auparavant comme une sentine, était inconnue ou très-rare parmi eux; on n'en prononçait pas même le nom; jamais la virginité n'a fleuri avec tant d'éclat: le succès de la doctrine évangélique, dit saint Justin martyr, dans sa célèbre *Apologie*, est si manifeste et si

grand, que parmi ceux qui en ont été imbus dès leur enfance il s'en trouve un grand nombre de l'un et de l'autre sexe, de toute sorte de conditions, âgés de soixante ans et plus, qui ont passé toute leur vie dans le célibat sans que leur pureté ait jamais reçu la moindre flétrissure; mais si je voulais compter tous ceux qui, de la débauche et des dissolution les plus honteuses, se sont réduits à une vie honnête et réglée, depuis qu'ils ont passé parmi nous, il s'en trouverait un nombre infini. Origène, dans un pareil ouvrage contre Celse, fait foi que plusieurs hommes simples et sans lettres, regardés auparavant comme gens de néant, n'étaient pas plutôt instruits de nos principes et initiés à nos mystères, qu'on voyait éclater en eux une chasteté admirable; ils renonçaient aux plaisirs légitimes du mariage et gardaient la virginité, non par des motifs humains, comme les vestales, mais par amour de cette vertu angélique. La prétendue sagesse des philosophes ne pouvait servir de frein à leur lubricité: les cyniques en faisaient trophée, ces désordres sont très-rares parmi nous; s'il en arrive quelqu'un de pareil, le coupable est chassé de nos assemblées; nous le pleurons comme perdu, et lorsqu'il change de mœurs, on le reçoit comme un homme ressuscité; mais ce n'est qu'après de longues épreuves et une rigoureuse pénitence.

Ces beaux jours de l'Eglise sont passés, et si nous ne sommes pas retombés dans ces temps déplorables d'aveuglement dont je vous viens de tracer le portrait, il s'en faut beaucoup que nous approchions de la ferveur et du zèle de ces siècles d'or; nous nous ressentons déjà de l'éloignement du soleil de justice, ne nous laissons pas enlever par la malice du démon ce gage du salut, je veux dire l'Esprit de Dieu; ne l'obligeons pas lui-même de se retirer de nos âmes tout indigné; et pour cet effet, comprenons quel est l'avantage inestimable de l'avoir en soi.

Je ne parle pas de l'honneur et de la gloire qui nous en revient; car en est-il d'égale sur la terre à posséder un Dieu en soi? Si Abraham s'estimait avec justice infiniment honoré de recevoir des anges dans sa tente, que sera-ce de loger un tel hôte, non pas pour y faire une demeure passagère, mais fixe et permanente? Je me borne à l'utilité que nous en retirons: cet endroit trouve plus de cœurs sensibles. Le Saint-Esprit est l'unique bien des hommes: on ne peut être que dans l'abondance quand on le possède; fût-on dénué de tout bien temporel: ceux qui ont le malheur d'en être privés sont dans le dernier degré de bassesse et l'extrémité de l'indigence, fussent-ils maîtres de tous les royaumes de la terre; car, de quel bien peut jouir une âme privée de sa véritable vie? Il doit donc être l'unique objet de nos vœux; et lorsque nous le possédons, nous ne pouvons trop estimer notre bonheur, puisque le royaume de Dieu est au dedans de nous; et pour réduire ceci à des idées plus distinctes, nous avons en la personne du Saint-Esprit un consolateur en toutes nos peines, un directeur dans nos doutes, un protecteur contre toutes les attaques de nos ennemis.

Parmi les noms divers que Jésus-Christ donne au Saint-Esprit, il l'appelle *paraclet* ou *consolateur*, parce qu'il est le consolateur par excellence, ou plutôt l'unique; car ce que ses serviteurs peuvent nous dire de plus touchant pour adoucir nos peines, ne fait impression sur nos cœurs qu'autant qu'il leur parle lui-même et y fait couler son baume sacré; je n'ai garde d'honorer de ce titre ces philosophes qui se flattent d'ôter aux hommes le sentiment de leurs maux, et de les élever au-dessus d'eux-mêmes par les maximes et les raisons qu'ils leur fournissent; elles ne sont capables que d'émouvoir l'imagination, et de rendre le sentiment des douleurs qu'on ressent actuellement plus vif et plus pénétrant: taisez-vous, déclamateurs pitoyables, ou plutôt retirez-vous, misérables empiriques; vos remèdes ne font qu'aigrir et enflammer davantage nos plaies; vous n'êtes que des consolateurs importuns: *Consolatores onerosi estis vos omnes* (*Job*, XVI); venez, Esprit-Saint, parfait consolateur des âmes et leur plus doux rafraîchissement: vos paroles suspendent le sentiment de leurs peines les plus cuisantes, comme par une espèce d'enchantement, et les font même souvent disparaître; vous leur êtes dans les maux les plus accablants ce qu'est une veine d'eau douce dans un désert à un voyageur brûlé d'une ardente soif, ou un abri favorable et l'ombre d'une roche avancée pour le mettre à couvert du vent et de l'orage. C'est lui qui consolait autrefois les confesseurs de Jésus-Christ dans les cachots où ils pouvaient à peine respirer, et les leur faisait trouver plus charmants que les palais les plus magnifiques; qui rendait les martyrs presque insensibles à la pointe des ongles de fer et aux lames ardentes qu'on leur appliquait sur les parties du corps les plus sensibles. Les spectateurs de ces horribles cruautés frémissaient de voir une chair déchirée, brûlée, noircie; mais ils ne découvraient pas en même temps l'onction intérieure de la joie du Saint-Esprit qui remplissait et affermissait leur âme. C'est lui qui adoucit les travaux des pénitents, et leur fait trouver plus de joie dans les larmes que le souvenir de leurs désordres fait couler de leurs yeux, que dans les faux plaisirs dont ils avaient été auparavant passionnés; c'est ce qu'un saint roi, modèle achevé des pénitents, atteste à toute la terre: *Vos consolations*, dit-il, *Seigneur, ont rempli de joie mon âme à proportion des douleurs qui l'avaient pénétrée;* ainsi, lorsque vous affligez vos serviteurs, vous les soutenez d'une manière admirable qu'eux seuls peuvent concevoir. Enfin *c'est lui qui nous console dans tous nos maux, afin*, dit le grand Apôtre, *que nous puissions aussi consoler les autres dans leurs par la même consolation dont nous som-*

mes nous-mêmes consolés; car, à mesure que les souffrances croissent, les consolations augmentent aussi; c'est pour cela que les saints, bien loin de désirer d'être délivrés de leurs croix, demandaient de souffrir en quelque sorte sans mesure, pour acquérir droit à cette consolation sans mesure. Comment nous console-t-il? Je vous ai dit qu'il fallait l'avoir éprouvé pour pouvoir l'exprimer; encore, quelque épreuve qu'on en ait faite, il est bien malaisé de trouver des termes qui répondent au sentiment qu'on en a; il nous console en nous inspirant la confiance de nous adresser à Dieu comme à un père plein de bonté, en nous donnant l'amour et le goût des biens éternels, seuls capables de remplir la vaste capacité du cœur humain; en nous rendant victorieux de la tentation du péché, le seul mal qui doive affliger un chrétien, et nous donnant la paix d'une bonne conscience, festin continuel. Allez donc à lui, vous tous qui gémissez sous le poids de vos péchés, ou sous ce joug pesant imposé à tous les enfants d'Adam depuis le jour de leur naissance; il le réduira en poudre par l'abondance de l'huile, pour me servir de l'expression du prophète : *Computrescet jugum a facie olei* (*Isai.*, X); ce joug dont le démon vous accable n'est autre que le poids de votre inclination perverse qui, vous éloignant de Dieu, vous porte sans cesse vers les créatures; il n'y a que l'onction de la grâce qui puisse consumer et comme réduire en poudre ce joug de fer qui ne vous paraissait que trop doux; prenez, en la place, celui de Jésus-Christ, qui est aussi léger et suave que le premier était honteux et insupportable; laissez-vous conduire avec docilité dans ses voies par son divin Esprit, qui n'est pas seulement le consolateur, mais encore le directeur par excellence.

Nous naissons avec un entendement si obscurci et une volonté si dépravée, que nous ignorons la route que nous devons tenir pour arriver à notre bienheureuse patrie, et ne pouvons-nous hasarder de marcher sans guide que nous ne nous égarions aussitôt, et ne rencontrions quelque précipice; le grand nombre de péchés que nous avons commis a augmenté sans doute ces ténèbres, et offusque de plus en plus nos âmes; il faut de nécessité un conducteur qui nous précède, ou plutôt nous tienne par la main et nous conduise dans les sentiers de la justice et de la vérité.

Je sais bien qu'il se sert du ministère des hommes pour nous apprendre ses volontés et nous marquer la route qu'il faut suivre; mais ces hommes ne nous seront pas d'un grand secours, si nous n'étudions nous-mêmes, dans l'Evangile, les devoirs généraux du christianisme et ceux de notre état en particulier, et si nous ne nous adressons à lui par de fréquentes et de ferventes prières, pour le conjurer de ne nous pas abandonner à l'illusion de nos pensées et de celles des hommes, aussi sujets à s'abuser que nous; mais qu'il nous éclaire, et qu'il forme nos pas dans ses saintes voies. et en lui disant avec David : Montrez-moi vos voies, et enseignez-moi vos sentiers : *Vias tuas, Domine, demonstra mihi et semitas tuas edoce me* (*Psal.* XXIV); rien n'est plus capable de l'y engager que l'humble défiance de vos propres lumières et le fidèle recours aux siennes; il y faut joindre la docilité à lui obéir et à marcher dans la voie royale que Jésus-Christ nous a tracée par ses exemples et par son sang; *il conduira dans la justice*, dit le même Psalmiste, *ceux qui sont dociles; il enseignera ses voies à ceux qui sont doux*, c'est-à-dire ceux qu'il a rendus dignes, en humiliant leur orgueil, de recevoir les instructions de sa vérité, ceux qui recherchent avec ardeur à connaître son bon plaisir, afin de s'y conformer, craignant autant d'être livrés entre les mains de leur propre conseil qu'entre celles du démon.

Heureux celui que le Saint-Esprit daigne instruire et diriger en cette manière qui lui est propre, c'est-à-dire en joignant à la parole extérieure de ses ministres la voix intérieure de sa grâce victorieuse, qui ouvre, amollit et pénètre le cœur; qui le rend attentif, docile, flexible; lui fait discerner ses inspirations saintes de celles de ses passions et de son amour-propre, le rend obéissant, lui fait aimer et accomplir avec joie ce qu'il commande; sa protection toute-puissante ne lui manquera pas s'il ne se trahit lui-même; c'est la troisième qualité qu'exerce le Saint-Esprit à l'égard des enfants de Dieu.

Que servirait-il de connaître la voie étroite qui seule conduit à la félicité et d'y marcher avec fidélité, si les voleurs et les ennemis de notre salut, qui sont sans cesse en embuscade, se jetaient sur nous et nous faisaient le même traitement qu'à ce voyageur de Jéricho dont il est parlé dans la parabole; mais celui qui demeure dans le Très-Haut, et en qui il habite réciproquement, se repose sûrement sous sa protection; le Seigneur est le défenseur de sa vie; qui pourra le faire trembler? quand des armées entières seraient campées contre lui, son cœur n'en sera pas effrayé. Eh! quoi, si un roi de la terre se tient assuré au milieu de ses gardes, combien celui qui se tient couvert du bouclier de la divine protection a-t-il moins sujet de craindre?

Ce n'est pas encore assez dire : sa protection ne nous environne pas seulement, il n'est pas simplement à côté de nous pour écarter les traits et parer les coups, il est au dedans de nous, et se sert de notre âme comme de son épée pour percer nos adversaires : *Mes petits enfants*, dit l'Apôtre bien-aimé, *vous avez vaincu le monde, vous qui êtes de Dieu, parce que celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde;* ô parole consolante! L'Esprit de Dieu qui combat en nous est plus fort que le monde, que le diable et la chair; mais parole qui ne doit pas flatter l'orgueil, entretenir la paresse, donner une sécurité présomptueuse, mais inspirer aux plus faibles une humble confiance, soutenue de la vigilance et de la prière, *si Deus pro nobis quis contra nos?*

(*Rom.*, VIII.) Voilà ce qui affermit ceux qui portent la marque des élus de Dieu contre tout ce que leurs ennemis visibles ou invisibles peuvent machiner contre eux; voyons présentement quelle est cette marque, et à quels signes nous pouvons connaître que l'Esprit de Dieu habite en nous. C'est ce que je vous ai promis pour mon second point.

SECOND POINT.

La marque que le Sauveur du monde nous donne dans l'Evangile pour discerner les faux prophètes, animés de l'esprit du diable, des bons et des véritables, nous servira pour connaître si nous sommes justes et animés de l'Esprit de Dieu : *Vous les connaîtrez*, dit-il, *par leurs fruits; un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, et pareillement un mauvais arbre en porter de bons; on ne cueille point de figues sur des épines ni des grappes de raisins sur des ronces.* Le bon arbre est le cœur pur, le bon trésor, la volonté droite; le méchant arbre, c'est le cœur impur, le méchant trésor, la volonté déréglée; ses fruits naturels sont l'ambition, l'avarice, l'impudicité, la dissolution, les inimitiés, les dissensions, les jalousies, les envies, les meurtres, les ivrogneries, et autres semblables; que tous ceux en qui ils se trouvent ne seront point héritiers du royaume de Dieu; les fruits du Saint-Esprit sont, au contraire, la charité, la joie, la paix, la patience, l'humanité, la bonté, la foi, la douceur, la persévérance, foi, modestie, continence, chasteté; vous voyez, par cette double énumération du grand Apôtre, que les bons fruits ne sont pas de beaux discours, des désirs stériles, des spéculations, des projets de réforme. Il est vrai que s'il suffisait de faire quelque action qui a pour principe la cupidité pour être un mauvais arbre, les justes en seraient eux-mêmes ; car, qui est exempt de défaut, et qui peut se garantir en toutes rencontres des surprises de la concupiscence; s'il suffisait aussi, pour être regardé comme un bon arbre, de faire quelque acte de religion, et même quelque action éclatante de piété, les plus grands amateurs du monde pourraient prétendre à cet avantage; car qui est l'homme le plus livré à l'amour des créatures qui ne fasse quelques aumônes, ou quelque autre œuvre pareille ? Comment éviterons-nous donc la méprise, et ferons-nous un juste discernement ? C'est en considérant tout le corps des actions et le règlement de la vie, qui répand l'odeur de vie ou l'odeur de mort, et fait connaître si on vit de l'esprit de Jésus-Christ ou de celui du monde incompatible avec le sien. Les hypocrites ont beau se donner la gêne pour dissimuler leurs méchantes inclinations, ils ont beau affecter de spécieux dehors et se parer des livrées de la vertu, il sort toujours du cœur corrompu quelque méchante exhalaison ; l'amour-propre, quelque habile qu'il soit, se trahit lui-même et se manifeste ; de quelques voiles, au contraire, que l'humilité couvre les autres vertus, quelques précautions et quelques saints artifices qu'elle emploie pour en dérober la connaissance aux hommes, on la découvre bientôt ; aussi bien qu'elles, les actions se ressentent du principe qui les produit et de la fin à laquelle on les rapporte. Rien ne peut étouffer la voix des œuvres, qui sont le langage du cœur ; attachons-nous à cette règle de la vérité même pour nous préserver de l'illusion ; Jésus-Christ nous l'a donnée ailleurs sous une autre idée qui n'est pas moins claire ; c'est lorsqu'il est dit à Nicodème : *Ce qui est né de la chair est chair; ce qui est né de l'esprit est esprit;* il veut dire que tout chrétien véritablement renouvelé par le Saint-Esprit est un homme spirituel qui ne se contente pas d'une justice extérieure et pharisaïque, mais qu'il est intérieurement changé, qu'il se conduit par des vues spirituelles, et qu'il a d'autres désirs, d'autres sentiments, une autre fin que les enfants du siècle; ainsi, quand il ajoute, que, quoique le Saint-Esprit ait sa voix, on ne sait toutefois ni d'où il vient, ni où il va, il veut seulement dire qu'on ne s'aperçoit pas du moment auquel le Saint-Esprit entre dans une âme, parce que son opération est secrète, et que sa résidence et son éloignement ne se font pas sentir d'une manière palpable ; qu'on ne distingue pas de cette sorte un juste d'un pécheur, un baptisé d'un infidèle, un homme converti d'un faux pénitent ; il peut encore vouloir nous signifier, par ces paroles[1], qu'un homme sans cesse appliqué à se renoncer, à se contredire, à combattre ses instincts les plus naturels est un prodige et un mystère incompréhensible, et que ceux qui n'ont des yeux qu'à la tête n'ont garde de voir le principe qui le fait agir, la fin où il tend, ni ce que le Saint-Esprit opère dans son cœur; cet Esprit, toutefois, a sa voix qui se fait entendre, *vocem ejus audis* (*Joan.*, III) ; de cette sorte il est insensible, parce qu'on n'en voit pas le principe et la manière, et sensible, parce qu'il se marque par divers effets qu'il produit; sa voix est aisément démêlée par ceux qui y veulent faire attention ; il se fait entendre dans toutes les occasions, par les paroles et les actions, par les sentiments modérés, l'affabilité, une vie laborieuse, la pratique des vertus convenables à l'état; je sais qu'il y reste toujours quelque mélange de ce que nous tenons du vieil homme et de notre première génération; mais l'homme nouveau, l'homme spirituel domine et l'emporte ; la seconde naissance prévaut ; on reconnaît visiblement que le corps des actions se rapporte à Dieu.

Saint Paul nous fournit encore d'autres marques de l'habitation du Saint-Esprit, lorsqu'il décrit les qualités de la charité ; le temps ne me permet pas de m'y étendre davantage que sur les précédentes ; je ne fais que les toucher : *La charité*, dit-il, *est patiente; elle est douce et bienfaisante; elle n'est ni envieuse, ni téméraire, ni précipitée, ni dédaigneuse; elle ne sait ce que c'est que s'enfler d'orgueil et chercher ses propres intérêts; elle ne se*

pique et ne s'aigrit point, n'a pas de mauvais soupçons, mais se réjouit de la vérité; elle tolère tout, espère tout, souffre tout.

Si vous apercevez en vous ces heureuses marques, ces caractères de la charité, ces mouvements naturels de l'Esprit de Jésus-Christ, n'en concluez pas absolument qu'il habite en vous; car nul ne peut savoir d'une certitude entière s'il est digne d'amour ou de haine; il y a toujours en l'homme un certain fond inconnu et impénétrable qui ne peut être connu que de celui qui l'a formé, et qui sait s'il y a détruit le règne du monde et établi celui de son amour. Cette incertitude est dans l'ordre de sa sagesse, pour nous contenir dans l'humilité et dans une dépendance continuelle de sa grâce; mais vous avez sujet d'avoir une juste confiance, laquelle augmentera à mesure que vous serez fidèle à croître en grâce et vous enraciner de plus en plus dans la charité.

C'en est une nouvelle marque et des plus assurées, nous n'avons point de témoignage plus certain, dit saint Bernard (il l'entend d'une certitude morale), de la présence du Saint-Esprit en nous, que le désir d'une grâce plus abondante et les efforts que nous faisons pour atteindre à la perfection, *nullum omnino certius præsentiæ ejus testimonium, quam desiderium gratiæ amplioris.* Un des plus excellents maîtres de la vie spirituelle (Rodriguez) se sert, pour nous rendre cette vérité plus sensible, de la comparaison d'un chien de chasse; quand il n'a pas le vent bon et qu'il ne rencontre pas, il va au hasard et mollement; mais est-il sur les voies, a-t-il saisi la piste d'un cerf ou d'un chevreuil, il donne avec ardeur, il presse, il cherche de tous côtés, suit sans s'écarter les traces que la finesse de son odorat lui fait démêler, jusqu'à ce qu'il ait trouvé sa proie; il en est de même de la grâce; on court avec empressement à l'odeur de ce précieux parfum, car le propre des biens spirituels, des richesses de la grâce, est de ne se faire estimer et chérir que par ceux en qui elles se trouvent, tout au contraire des biens sensibles, dont la jouissance est toujours suivie de dégoût; au lieu que la voie des tièdes et des imparfaits ressemble à la lumière du soir, qui s'affaiblit à mesure qu'ils avancent, et les conduit en des routes égarées, le sentier des justes est de plus en plus lumineux : ils avancent de vertus en vertus; comme ils reconnaissent qu'il leur en manque encore beaucoup, ils n'épargnent aucun travail pour les acquérir, et, s'ils avaient à vivre plusieurs siècles, la mort les trouverait occupés dans cette recherche : *Nunquam arbitratur se comprehendisse*, dit saint Bernard, *nunquam dicit: Satis est.*

C'est ce que le Saint-Esprit nous a voulu dire lui-même par ces paroles de la *Sagesse: Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif.* Sur quoi le même saint docteur de notre France dit que c'est la vraie marque de ceux qui sont à Dieu; plus ils l'aiment, plus ils découvrent en lui de perfections et de motifs pour l'aimer; que le paresseux confesse, ajoute-t-il, que s'il est dégoûté des dons du ciel, c'est parce qu'il en est plutôt vide que rassasié; qu'il rejette avec horreur ce qui tient dans son cœur la place qu'y devrait occuper cet objet adorable, et qu'il crie au Médecin céleste, afin qu'il lui rende amer ce qui le tue, et qu'il lui fasse goûter l'esprit de vie. Ainsi, quand Jésus-Christ, parlant à la Samaritaine de l'eau de sa grâce, lui dit *que celui qui en boira n'aura jamais soif*, il a voulu marquer par là son excellence au-dessus des biens terrestres; car, dans quelque affluence qu'on possède ces derniers, ils laissent toujours dans l'indigence, et il faudra de nécessité s'en voir dépouillé à la mort: il n'en est pas de même de cette eau qui vient du ciel et qui y rejaillit; son premier effet est d'éteindre la soif criminelle des eaux bourbeuses de la volupté et de nous garantir de ce tourment cruel qu'éprouve le mauvais riche dans l'enfer, qui lui fait demander avec instance qu'on lui envoie le Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour rafraîchir sa langue, et le second effet est de contenter tous les justes désirs des élus par la possession du bien suprême, dont elle contient le mérite; ils ne seront pas tentés du plus faible désir des biens temporels, dont ils découvriront parfaitement le néant, et seront comblés de ceux de la maison de Dieu, les seuls solides et véritables : voyez par là si vous avez droit de vous promettre cette heureuse et éternelle jouissance; car, si les créatures excitent encore en vous une soif ardente, s'il paraît, par toute votre conduite, que vous êtes possédés de l'amour du monde, si on vous voit aussi avides du gain, aussi passionnés pour les vains honneurs, il est hors de doute que vous n'avez pas bu de cette eau de Jésus-Christ, qui apaise la soif; mais que vous vous êtes remplis comme un hydropique de cette eau sale dont il dit au même endroit *que celui qui en boira aura encore soif*, parce que la cupidité est insatiable. Quand je vois un homme pleinement désabusé du monde, qui a ses vanités, ses pompes et son luxe en horreur, qui n'a de goût et d'attrait que pour les vérités saintes et pour les choses d'en haut, qui souffre avec peine le poids de cette vie corruptible, aspirant sans cesse à une meilleure, qui a crucifié sa chair avec tous ses désirs, tranquille dans les maux et les différentes épreuves par lesquelles Dieu le fait passer, plein d'égards et de circonspection envers tous les hommes, de sentiments de paix et de douceur pour ses ennemis, ah! je révère Jésus-Christ en lui; il y est presque sans voiles : j'adore son Esprit-Saint, qui repose dans son cœur comme dans son sanctuaire.

En voulez-vous encore de nouvelles marques, afin que vous ayez, sur une matière si importante, tout l'éclaircissement que vous pouvez désirer; en voici une qui est assez concluante : c'est l'égalité et l'uniformité de vie, la fidélité inviolable à tous ses devoirs;

on ne peut assurer qu'une personne aime Dieu d'un amour dominant, parce qu'elle prie et qu'elle jeûne; la cupidité, dit saint Augustin, en fait quelquefois autant, ou même une charité faible et imparfaite, car on a honte de ne rien faire pour Dieu et pour son salut, et on cherche à donner quelque repos à sa conscience; mais quand on voit un tissu de bonnes actions entrelacées les unes dans les autres, une vie pleine de ces sortes de devoirs, une uniformité constante et invariable dans leur pratique, c'est une marque que l'amour de Dieu règne dans le cœur, car il est moralement impossible que l'amour-propre porte longtemps à cette suite de bonnes œuvres et y soutienne: l'inconstance fait son caractère; il se lasse et se rebute bientôt; c'est un édifice bâti sur le sable, que le moindre vent renversera; la fidélité, au contraire, dans ces pieux exercices, fait connaître que le fondement est solide et à l'épreuve des pluies et des orages.

Je ne veux plus rapporter qu'une marque de l'habitation du Saint-Esprit; c'est le mépris et le détachement des biens de la terre; car, comme ils frayent le chemin à l'acquisition des honneurs, des dignités, à l'assouvissement des plaisirs sensuels, et qu'ils sont l'instrument général pour contenter les passions, il y a tout lieu de présumer que celui qui n'y a point placé son affection, qui se renferme pour son usage dans le nécessaire et en secourt libéralement les pauvres, n'est point esclave de la cupidité; et, comme on ne peut demeurer sans servir un maître, Dieu est le sien, et qu'il lui est attaché par les liens de sa charité.

Si ce sont là les marques et les signes de la charité et de la résidence du Saint-Esprit dans les âmes, ainsi qu'on n'en peut douter, qui n'a lieu de craindre de l'avoir banni de la sienne? Qui oserait se flatter d'être à Jésus-Christ? Je ne prétends pas qu'on ait toutes les dispositions d'où naissent ces vertus au degré suprême; il y a diverses mesures de grâces, différents partages des richesses spirituelles; mais tous ces divers caractères doivent être en certain degré, se faire distinguer et l'emporter sur ceux qui leur sont opposés. Oh! combien de chrétiens (si toutefois ils méritent ce nom) en qui ces derniers ne se trouvent que trop, et à qui la conscience reproche de ces transgressions capitales, de ces crimes qui enferment formellement l'exclusion du royaume des cieux, dont l'âme, sanctifiée à leur baptême pour être le temple du Saint-Esprit, n'est plus qu'une caverne de voleurs, la retraite des esprits immondes, et qui sont aux yeux des anges des cadavres hideux à demi rongés, qui exhalent une infection insupportable; comment, si vous aviez le malheur d'être en cet état funeste, y pouvez-vous demeurer un seul moment et dormir avec un serpent dans le sein? Réveillez-vous incessamment de cette léthargie mortelle, et convertissez-vous à votre Dieu dans les larmes, les gémissements, les jeûnes; si vous apercevez en vous de ces marques équivoques, qui vous donnent lieu de tenir votre disposition pour suspecte, telle, par exemple, qu'une certaine sensibilité pour tout ce qui vous regarde, et qui contrarie vos inclinations, laquelle produit des aigreurs, des mépris, des piques, des médisances; telle que la tiédeur, je ne parle pas de celle qui cause un entier dérangement de vie, mais de celle qui jette dans la langueur et empêche de rien entreprendre pour Dieu; point de ferveur pour les exercices de piété; on les pratique par manière d'acquit; point d'effort pour faire du progrès dans la vertu; telle enfin que le partage du cœur; on veut servir deux maîtres, Dieu et le monde; accorder la pénitence avec les aises de la vie, les sollicitudes du siècle avec le soin du salut. Eh! qui de vous n'est pas forcé de reconnaître en soi ces marques que j'appelle suspectes? Comment pouvez-vous vivre tranquilles dans une pareille incertitude? Ne vous avisez-vous jamais de vous dire à vous-mêmes: Quoi, serai-je assez aveugle, assez stupide, assez insensé pour marcher dans un chemin qui conduit aussi probablement en enfer qu'en paradis, pour risquer ainsi mon éternité! Ah! il faut que j'évite tout ce qui me peut être une occasion de chute et d'affaiblissement, et que j'assure ma prédestination par les bonnes œuvres. C'est bien assez de l'incertitude inséparable de l'état de cette malheureuse vie, qui n'est qu'une tentation; bannissons, mon âme, bannissons toute tiédeur, tout partage; retranchons toute cupidité; qu'il y ait dorénavant une conformité parfaite entre vos pensées, vos désirs, vos mouvements et les impressions naturelles de la charité; tâchez, par des efforts non interrompus, de vous élever au-dessus de vous-même; courez de telle sorte, par la patience et la fidèle imitation de Jésus-Christ, que vous puissiez atteindre au but, qui n'est autre que la gloire éternelle.

SERMON LXVIII.

DES MOYENS D'ATTIRER EN SOI ET DE CONSERVER LE SAINT-ESPRIT.

Effundam Spiritum meum super omnem carnem. (*Joel*, II.)

Je répandrai mon Esprit sur toute chair.

Le bonheur de la terre consiste uniquement dans cette effusion et cette inhabitation; les hommes seraient heureux autant qu'on peut l'être ici-bas, si l'amour de Dieu y régnait parfaitement; ce Dieu, si riche en miséricorde, ne manquerait pas sans doute de répandre dans leurs cœurs cette abondance de paix qu'il ne refuse jamais à ceux qui chérissent sa sainte loi et s'attachent inviolablement à son service; mais, parce que sa crainte n'est pas devant leurs yeux, ils sont misérables et infiniment à plaindre, non-seulement à cause de cette multitude prodigieuse de dettes qu'ils contractent à l'égard de sa justice, et ce trésor de colère qu'ils s'amassent pour le grand jour de la colère, la mort éternelle étant la solde fu-

neste du péché, mais parce que l'affliction et le désespoir accable déjà par avance tout homme qui fait le mal, et que tout esprit déréglé trouve, comme dit saint Augustin, son supplice en son propre déréglement, rencontre partout des sujets de chagrin; les objets qu'il regarde comme son souverain bien ne sont pas en sa puissance; que de mouvements ne faut-il pas se donner pour les obtenir; tant de pas et de courses peuvent-ils se faire sans lassitude? Il trouve des barrières à sa cupidité, des concurrents qui veulent s'emparer des mêmes biens : il faut livrer des combats; on n'en sort pas sans blessures : il en a à soutenir au dedans de soi-même, je ne dis pas contre ce saint adversaire dont il est parlé dans l'Evangile, qui nous livrera un jour au juge si nous ne nous accordons avec lui, ou plutôt qui sera lui-même notre juge, puisqu'il est la loi éternelle, immuable et inflexible, je le dis contre ses propres passions, qui, désirant souvent des choses contraires, déchirent l'âme cruellement, et y font les mêmes ravages que des vents qui s'entrechoquent avec furie et des citoyens acharnés les uns contre les autres dans l'enceinte de leur ville; a-t-il obtenu ce qu'il souhaitait avec tant d'ardeur, la passion, loin de s'éteindre, s'enflamme davantage et le pousse à de nouvelles entreprises plus fatigantes que les premières, où le dégoût le saisit; je ne parle pas des remords de la conscience qu'il est impossible d'étouffer entièrement, et de ce ver rongeur, le plus cruel des bourreaux.

Il n'est donc que trop vrai que la voie des impies est remplie d'amertume presque en tout temps, que Babylone est livrée en proie aux hérissons et que le démon fait payer à ses amateurs une terrible usure des fades plaisirs qu'il leur procure; ce sont des malades qui ont beau se tourner sur le dos, sur le ventre et sur les côtés, toute situation leur est dure et pénible, ils en feront eux-mêmes l'aveu, s'ils veulent être sincères; ils diront avec l'enfant prodigue, réduit, après avoir dissipé son patrimoine en débauches, à mener paître des pourceaux et à manger des cosses que ces animaux mangeaient : *Hélas! combien y a-t-il de serviteurs aux gages de mon père qui ont du pain en abondance, et moi je suis ici à mourir de faim! il faut donc que de ce pas je m'en aille trouver mon père!* heureux si, après la funeste expérience que vous avez faite de la perfidie du monde, vous rompez entièrement avec lui, ne voulant plus vous exposer pour quelques fausses douceurs à essuyer ses caprices, et devenir encore son jouet, et si, écoutant l'esprit d'adoption que vous aviez reçu au baptême, *et qui nous fait crier Mon Père, mon Père!* vous venez vous jeter à ses pieds, pénétré d'horreur et de confusion pour vos ingratitudes! Puis donc qu'il n'y a de bonheur pour les pécheurs et les justes à espérer que par la possession de cet esprit adorable, ou plutôt lorsque nous en sommes nous-mêmes possédés, voyons quels sont les moyens de l'attirer en nous et de le conserver : je vous entretiendrai dans mon premier point des moyens de l'attirer, et dans le second, de ceux de le conserver; implorons ses lumières par l'entremise de la divine Marie, son épouse, et pour cet effet disons lui : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

On ne se met pas en peine d'acquérir ce qu'on ne connaît pas ou ce qu'on estime peu, mais vous n'aurez plus ce fondement ou ce prétexte de votre indifférence à rechercher les moyens de vous remplir du Saint-Esprit; les discours précédents vous l'ont fait plus que suffisamment connaître, vous ne pouvez plus ignorer son excellence, les biens qui sont inséparables de sa possession, et combien il nous est nécessaire dans les ténèbres et les dangers de cette vie; nous y sommes comme des voyageurs qui se trouveraient dans une nuit obscure, engagés dans des sentiers étroits et glissants, avec quelle sûreté pourrions-nous, sans cette lumière de vie, marcher dans le chemin qui conduit de la terre au ciel? Ignore-t-on, dit saint Chrysostome, de combien de démons furieux tout cet espace est rempli? combien il renferme de bêtes cruelles, combien il contient d'esprits de malice qui ont juré notre perte? Avec cet esprit nous n'avons rien à craindre, mais nous n'en serons pas plutôt dépourvus, que nous nous verrons assaillis de ces violents persécuteurs et deviendrons leur proie : les voleurs commencent par éteindre la lumière, ensuite ils font leurs coups.

Je vous suppose donc avec fondement pleins d'une grande idée du Saint-Esprit, de l'excellence de ses dons, convaincus intimement du besoin continuel que vous avez de son assistance : ce sentiment doit produire un désir ardent de le posséder; si vous le cherchez comme on fait l'argent, et si vous creusez bien avant pour le trouver comme ceux qui déterrent des trésors, vous le trouverez, sans doute. Ces paroles du Sage nous avertissent, dit saint Grégoire, qu'il faut ôter de l'âme ses mauvaises inclinations, tout ce qui n'est qu'humain et terrestre, et se soutenir dans ce travail que le Saint-Esprit lui-même adoucit en mille manières, par la pensée qu'un trésor si précieux mérite bien qu'on se fasse violence. Si vous aviez à bâtir sur des masures et de vieilles ruines, il faudrait commencer par enlever tous ces décombres et nettoyer la place pour y élever votre nouvel édifice : quand on a dessein de mettre quelque liqueur exquise dans un vase, il faut auparavant le vider, et si par hasard la liqueur dont il était rempli était aigre ou de mauvaise odeur, il ne suffirait pas de l'avoir répandue, il faudrait nettoyer ce vase à diverses reprises, de crainte qu'il n'eût conservé quelque aigreur ou quelque méchante senteur capable de corrompre la liqueur nouvelle ou le parfum. Voulez-vous de même recevoir l'Esprit de vérité et de sainteté, videz-vous auparavant

de l'esprit du monde qui n'est qu'un esprit de vanité et de mensonge incompatible avec lui, cette huile sacrée et d'un prix infini, veut trouver des vaisseaux vides, elle ne cessera de couler; ainsi que celle de la veuve de Sarepta, tant qu'on lui en présentera : *On ne met pas du vin nouveau dans de vieux vaisseaux, car le vin se répand et les vaisseaux se perdent.* Un cœur enivré de l'amour des créatures est incapable et indigne de recevoir un tel hôte; il est impossible d'allier des choses si opposées. *La sagesse*, c'est elle-même qui parle, *n'entrera pas dans une âme maligne, et n'habitera pas dans un corps assujetti au péché;* comment pourrait-elle se résoudre d'y entrer, puisque, étant la bonté même, elle hait tout ce qui lui est contraire et faire son séjour dans un corps souillé par l'impureté, puisqu'elle est la justice et la probité souveraine. Eh quoi ! les apôtres n'ont pu recevoir le Saint-Esprit, ainsi que Jésus-Christ le leur déclare lui-même, tant qu'ils sont demeurés attachés d'une manière trop humaine à sa chair sacrée : il a fallu que cet amour se soit épuré et spiritualisé depuis le temps de sa Résurrection jusqu'à la Pentecôte, et vous prétendriez le recevoir dans une chair vendue au péché? L'humanité adorable, le plus noble organe de la Divinité, a été un obstacle à cette pleine effusion du Saint-Esprit, et vous le voudriez faire descendre dans un cloaque, une sentine d'immondices?

Le Saint-Esprit, dit saint Chrysostome, est semblable aux abeilles qui ne s'assemblent que dans des vases purs, ce qui oblige ceux qui en ont soin de remplir leurs ruches de fleurs et d'herbes odoriférantes, afin qu'elles y demeurent avec plaisir : nos âmes sont des vases dans lesquels le Saint-Esprit veut habiter, et qu'il remplit avec plaisir du miel de ses dons spirituels; s'il se trouve dans ces vases de l'ordure, le Saint-Esprit ne s'y plaira pas, ses dons n'y subsisteront point. Vous êtes ici assemblés comme dans une ruche, ajoute ce saint docteur parlant à son peuple, nous la fermons à l'esprit du monde, nous en chassons le mensonge et la colère, nous en retranchons l'amertume et l'aigreur, qui rendent nos cœurs aussi insupportables à Dieu que le sont à votre goût des viandes imbibées de la liqueur contenue dans un fiel qui s'y est crevé.

Pourquoi pensez-vous que les apôtres reçurent une si abondante effusion de grâces, qu'un Père les appelle *des hommes inondés du Saint-Esprit?* ce n'était plus ces faibles disciples pleins d'eux-mêmes, se disputant la primauté, timides, fermés à la croix du Sauveur, endormis lorsqu'il fallait recourir à la prière, mais de fidèles imitateurs de leur Maître, unis ensemble par la plus étroite union, et persévérant infatigablement dans l'exercice de la prière : nous le recevrons de même à proportion que nous serons fidèles à nous vider de nous-mêmes, et à nous purifier du vieux levain, ne nous contentons pas de retrancher les vices grossiers, ils font assez d'horreur par eux-mêmes; la diffamation qu'ils attirent, suffit presque pour en éloigner; ni de couper simplement les branches et les feuilles du mauvais arbre, tandis que la racine vivra au fond de l'âme pour repousser bientôt des fruits de mort : n'est-ce pas là une fiction exécrable et ce qu'on appelle mentir au Saint-Esprit, dit saint Bernard, n'est-ce pas vouloir le recevoir dans un sépulcre blanchi? c'est ainsi qu'il arrive tous les jours, que tandis qu'on garde exactement toutes les apparences extérieures de la vertu, et ce qui attire l'estime des hommes? on nourrit en même temps au dedans de soi une passion favorite, une secrète complaisance en soi-même, une envie damnable de la prospérité du prochain ou de sa réputation, un désir démesuré d'amasser des richesses.

Mais un moyen des plus efficaces pour se dépouiller entièrement de cet esprit du monde ennemi de Jésus-Christ, et pour lequel Jésus-Christ ne prie point, est de se séparer de son commerce, de ses embarras, de ses occupations tumultueuses et de ses plaisirs frivoles, vous ne sauriez assez comprendre combien il est dangereux, et le nombre d'âmes qu'il a fait périr et qu'il fait périr tous les jours; on ne peut entretenir de liaison avec ses amateurs, sans être témoins de leurs passions, sans en recevoir dans son esprit l'image contagieuse, sans être sans cesse rebattu de leurs vains discours, de leurs projets chimériques, de leurs maximes toutes païennes, de leur attachement démesuré à tous les biens de la vie présente. Qui peut se promettre d'être assez ferme pour n'être pas ébranlé par de si violentes et de si fréquentes attaques? Qui peut respirer longtemps un air si contagieux sans être frappé de quelque maladie maligne et sans éprouver bientôt un notable affaiblissement dans ses meilleures résolutions? Oh! que c'est une grande chose, dit saint Augustin, d'être tous les jours assailli de leurs discours et de ne pas s'écarter de la voie de Dieu; car souvent l'âme, voulant aller à lui, est saisie de crainte et chancelle dans son chemin; elle n'ose accomplir ses bons désirs, de crainte de choquer ceux avec qui elle vit, lesquels n'aiment que les biens passagers. Or, si les âmes qui ont de la crainte de Dieu, et qui désirent de se sauver, courent un si grand risque sur cette mer orageuse, si les tempéraments les plus robustes s'y altèrent insensiblement, que sera-ce des pécheurs qui ont fait de funestes naufrages sur cette mer, et dont la santé est ruinée pour avoir respiré trop longtemps cet air pestiféré.

Les apôtres, à qui Jésus-Christ rend le témoignage qu'ils n'étaient pas du monde non plus que lui, se préparent à la réception du Saint-Esprit par la retraite, et des citoyens de Babylone, des gens enivrés du vin de sa prostitution, infectés des erreurs et des faux principes qui y règnent, esclaves de ses cupidités, se flatteront de le recevoir au milieu de son tumulte, de ses divertissements et de ses réjouissances profanes; c'est un abus et une illusion déplo-

rable qui me convainc encore davantage du besoin extrême que vous avez de la retraite pour rentrer dans votre cœur, y voir les ravages étranges que le péché y a fait, et en gémir, *in cubilibus vestris compungimini* (*Psal.*, IV), vous déshabituer du mal et apprendre à faire le bien; quoi encore? méditer dans le calme de vos sens et le silence de vos passions, les années éternelles et cette alternative effroyable d'un bonheur ou d'un malheur sans fin, vous appliquer aux vérités qui vous découvrent le néant de tout ce qui brille ici-bas et les artifices du démon qui s'en sert comme d'une amorce pour vous faire donner dans ses piéges, qui vous repaît d'illusions grossières et vous donne des jouets d'enfants pour un royaume éternel où vous devez régner avec Jésus-Christ. D'où vient cet amour démesuré qu'ont presque tous les hommes pour les créatures? des fausses idées qu'ils s'en forment, qui s'entretiennent, se renouvellent et se fortifient à mesure qu'ils s'y appliquent; or, on ne fait autre chose dans les conversations ordinaires du monde : les riches y sont sans cesse béatifiés, et les pauvres traités comme le rebut et la balayure du monde; le faux honneur y est exalté, la douceur et la patience chrétienne traitées de stupidité et bassesse d'âme. Le remède le plus naturel est de se séparer de cette race corrompue : c'est le conseil que donnent les apôtres, ou plutôt le commandement qu'ils font aux nouveaux convertis; car la retraite est la vocation générale de tous les chrétiens, le baptême les sépare du monde, de ses pompes, de ses vanités, de tous ceux qui vivent de son esprit; par ce sacrement, ils sont ensevelis avec Jésus-Christ et cachés à ce monde comme des morts enfermés dans leurs sépulcres; il faut se fortifier par des principes de vérité contre toutes ses folies pleines de mensonge, comme les appelle le Psalmiste, affaiblir et effacer ces idées du monde séducteur, qui n'ont laissé que de trop profondes traces dans l'imagination et dans le cœur, et le remplir de saintes idées qui en soient le contre-poison; car l'âme ne peut être vide : si elle n'est remplie du monde, elle l'est du Saint-Esprit, et si elle l'est du monde, ce divin Esprit n'y trouve point de place; à mesure qu'elle s'éloigne de l'un, elle s'approche de l'autre. O Seigneur, que vous êtes bon de vouloir bien remplir en nous le vide qu y laissent de viles créatures! Heureux donc celui qui peut se procurer une retraite extérieure (car l'intérieure est d'une nécessité indispensable) et que je plains ceux qui sont dans l'impuissance de le faire! il y faut suppléer par les dispositions intérieures. C'est par là que les uns et les autres augmenteront la capacité de leur âme; car, à la différence des vases corporels qui ne peuvent contenir qu'une certaine mesure de liqueur, au-dessus de quoi elle s'épanche, les spirituels peuvent croître et recevoir une plus grande étendue à l'infini; Dieu nous dit lui-même : *Elargissez votre bouche, et je la remplirai;* ce qui ne doit s'entendre que de la bouche du cœur; c'est comme s'il disait, ainsi que l'explique saint Augustin, vous recevrez une abondance de grâces et de biens célestes, pourvu que votre cœur ne soit point resserré par l'attache aux créatures, mais qu'il soit au contraire élargi par l'amour de la justice, parce que plus il sera vide de toutes les vaines idoles que vous y aviez placées au mépris de votre Dieu, plus il le remplira de lui-même : *Dilata os tuum confitendo, amando, et adimplebo illud* (S. Aug.); reconnaissons, avec le même saint docteur, que c'est à l'auteur de la grâce à ouvrir cette bouche intérieure, et conjurons-le instamment avec lui d'élargir notre âme en nous inspirant de saints désirs : *Angusta est domus animæ meæ, dilatetur abs te.*

Ce désir ardent est la source de la prière, ou plutôt il est lui-même une prière très-fervente et une pressante instance; j'ai ouvert ma bouche, dit le Prophète-Roi, et j'ai attiré l'air en moi, parce que je désirais beaucoup vos commandements; *os meum aperui, et attraxi Spiritum* (*Psal.*, CXVIII), n'est-il pas visible que ce saint Prophète n'entend pas parler de cet air qui tempère la chaleur excessive des entrailles, mais de cet Esprit adorable à qui seul il appartient d'enseigner nos âmes et de leur communiquer l'onction de sa grâce pour leur faire aimer, rechercher et accomplir sa divine loi; oh! que de pareilles prières lui sont agréables, qu'il y prend de complaisance et qu'il est éloigné de s'en importuner et de les rejeter, puisque c'est lui qui les forme en nos cœurs et nous les inspire : Qui est le père, dit le Sauveur dans l'Evangile, qui donnât à son fils une pierre lorsqu'il lui demanderait du pain, ou un scorpion lorsqu'il lui demanderait un œuf? Si donc vous autres, tout méchants que vous êtes, vous savez néanmoins donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père qui est dans le ciel donnera-t-il le bon Esprit à ceux qui le lui demandent : *Quanto magis Pater vester de cœlo dabit spiritum bonum petentibus se.* (*Luc.*, IV.) Ce bon Esprit ne peut être que l'Esprit d'amour que Dieu nous presse de lui demander et qu'il a en quelque sorte plus de désir de nous donner que nous de le recevoir. C'est le seul don qui soit digne du Père des lumières et de ceux à qui il a déjà fait le don inestimable de son Fils unique, rien ne devrait être demandé avec plus d'ardeur, ni plus fréquemment, puisque le besoin que nous en avons est journalier ou plutôt continuel, et peut-être rien n'est demandé avec tant d'indifférence et de froideur, si toutefois la plupart le demandent. Quelle extinction de foi! Quelle honte que les vœux, les pèlerinages, les messes qu'on fait dire, les neuvaines et la plupart des dévotions qu'on pratique, n'aient pour but que le recouvrement de la santé, un heureux accouchement, le gain d'un procès, le succès d'un voyage, et que l'on ne demande

point le bon Esprit, qui donne une santé inaltérable, ou plutôt une vie immortelle, qui fait enfanter l'Esprit du salut, qui rend bonnes les affaires les plus désespérées par le bon usage qu'il en fait faire, et fait heureusement arriver au port de la félicité !

Allons tous, riches, pauvres, grands et petits, nobles et roturiers, innocents et pécheurs, nous présenter devant la porte du grand Père de famille ; tenons-nous-y comme de pauvres mendiants, attendant en patience qu'on y distribue ce pain du ciel ; ce que nous demandons n'est rien moins que Dieu lui-même.

Un motif encore très-puissant pour l'obliger à se donner, et même absolument nécessaire, est de vivre avec votre prochain dans une parfaite union, une bonté compatissante, une amitié de frères, une charité indulgente, accompagnée de douceur et d'humilité, c'est ce que les apôtres nous ont le plus recommandé après leur divin maître, et dont ils nous ont donné l'exemple, étant tous réunis dans le cénacle de Sion, dans une paix et une union plus que fraternelle, dans l'attente du Saint-Esprit : *Erant omnes unanimiter* (*Act.*, I) ; ils semblent, dans leurs *Epîtres* canoniques, réduire toute la piété à cette dilection mutuelle, à se rendre faciles à excuser les défauts et les faiblesses les uns des autres, à ne se point prévaloir de ses avantages, mais à s'abaisser même au-dessous de ses inférieurs ; *omnes unanimes, fraternitatis amatores ;* ce n'est pas assez pour des chrétiens, *membres de Jésus-Christ*, d'avoir une union de volonté qui ne peut être que métaphorique et impropre, il faut qu'elle soit réelle par la participation du même Esprit, qui est l'âme commune dont ils doivent être animés, comme si une même âme informait plusieurs corps ; le principe de tous les mouvements, qui leur inspire mêmes pensées, mêmes désirs, mêmes inclinations, et les fait aspirer aux mêmes biens invisibles, lesquels, à la différence des biens terrestres, pouvant être possédés par les uns sans préjudice des autres, sont incapables d'exciter ni jalousie, ni division ; c'est pourquoi saint Hilaire ne veut pas qu'on fasse passer l'union des fidèles entre eux pour une simple union d'affection, il veut qu'on l'appelle naturelle, et c'est en cela qu'il fait consister la ressemblance de cette liaison intime avec celle des trois personnes divines ; il n'y a dans trois subsistances qu'une seule nature, une même divinité ; quelle union plus étroite que celle qu'a introduite et formée l'ordre de la grâce ? nous nous tenons lieu les uns aux autres de pères, de mères, de frères et de sœurs. C'est Jésus-Christ lui-même qui le dit, tous rachetés du même sang, enfants du même Père céleste, nourris du même pain, buvant dans la même coupe, prétendant au même héritage, espérant que cette union sera consommée dans son heureuse possession, comment avoir de la dureté pour le prochain et nourrir des sentiments d'aigreur et de vengeance ? Eh ! comment le Dieu de paix, le Saint-Esprit, lien ineffable du Père et du Fils, pourrait-il souffrir la discorde et se résoudre d'établir sa demeure dans des âmes ulcérées de haine et d'envie ? *Non enim est dissensionis Dominus sed pacis* (I *Cor.*, XIV) ; où est la division, le diable y est. Jésus-Christ s'est engagé de se trouver par son Esprit au milieu de deux ou trois personnes assemblées en son nom. Que chacun ait donc pour son prochain une affection et une tendresse vraiment fraternelle, et le Dieu de paix et d'amour sera avec nous. Il nous reste à voir ce que nous devons faire pour le conserver et l'obliger à faire dans nos âmes, non une demeure passagère mais fixe et permanente.

SECOND POINT.

Il n'est pas de l'édifice spirituel du salut que nous bâtissons, ainsi que des édifices matériels : quand ces derniers sont achevés et que l'architecte y a mis la dernière main, on en ôte les ceintres, les grues, les échafauds, et toutes les machines dont on s'est servi pour le construire. Il faut bien se garder dans la construction des autres édifices d'ôter les instruments qui ont servi à l'élever, car c'est une maxime indubitable que les richesses de la grâce et les dons spirituels ne se conservent que par les mêmes moyens qu'on a employés pour les acquérir.

Ne croyez pas même que cette règle ne regarde que les premières années de votre conversion, elle est constamment pour tout le reste de votre vie ; la triste expérience que vous avez faite de votre faiblesse vous doit faire craindre toujours les précipices d'où vous avez été tirés et que le péché ne reprenne l'empire ; il reste toujours une pente dans la nature corrompue qui y entraînerait, si on se laissait endormir par une fausse sécurité ; ainsi, quelques mérites que vous ayez acquis, quelques progrès que vous ayez pu faire dans la perfection, ne vous croyez jamais à couvert des vices même les plus grossiers et des tentations des commençants : la perfection chrétienne consiste à croire qu'on est toujours de ce nombre.

Ainsi, il faut se pénétrer de plus en plus de l'excellence du don de Dieu : la chose vous sera bien facile si le Saint-Esprit habite véritablement en vous, comme je le suppose, car il n'y peut établir son règne que sur l'expulsion des passions criminelles. Comparez donc présentement le calme et la tranquillité dont vous jouissez avec le trouble et les mouvements convulsifs dont vous étiez agités ; vous voyez la différence infinie qu'il y a entre le joug de Jésus-Christ, aussi doux que glorieux, et celui du démon également cruel et ignominieux ; entre les cosses des pourceaux dont vous cherchiez à assouvir votre faim honteuse et déréglée et le pain des anges dont vous êtes nourris à la table de votre Père ; dites cent fois par jour en voyant vos habitudes détruites : *Qu'est devenu ce maître impitoyable, comment ce tribut qu'il exigeait si impitoyablement a-t-il cessé ? Le Seigneur a brisé la verge de*

ce cruel dominateur. Je vous exhorte de ne pas recevoir la grâce en vain, elle veut trouver de la fidélité et surtout une vive reconnaissance : il faut faire remonter à leur source ces eaux du ciel, afin qu'elles coulent de nouveau avec plus d'abondance; car Dieu ayant tout créé pour sa gloire, comme étant lui-même sa dernière fin, imprime à tout ce qui sort de ses mains une inclination naturelle de retourner à lui; la grâce, étant donc du nombre de ses œuvres les plus parfaites, a cette même inclination, mais l'ingrat s'y oppose, il la détourne du but où elle tendait, et n'ayant aucun retour pour Dieu, il empêche qu'elle ne remonte à son principe; l'ingratitude tarit ces ruisseaux comme un vent brûlant, et resserre la main de Dieu, qui offre à des cœurs plus reconnaissants les dons que sa pure libéralité vous prodiguait, et dont vous avez si peu su faire d'usage.

Il semble qu'il n'y ait que Dieu seul à l'égard duquel on ne rougisse pas d'être ingrat : on se ferait mille reproches à soi-même, si on en avait usé ainsi à l'égard d'un autre homme, quoiqu'on en ait infiniment moins reçu; est-ce que vous vous persuadez que ces bienfaits vous sont dus et qu'il ne peut nous les refuser sans injustice? A Dieu ne plaise, direz-vous, que nous ayons des sentiments si peu raisonnables ! je vous avoue qu'ils ne sont pas dans la surface de la pensée, mais ils ne sont que trop au fond du cœur et se marquent assez par toute la conduite.

Si nous en avons ainsi usé par le passé, ayons horreur d'un oubli si injurieux à Dieu et si préjudiciable à nous-mêmes; considérons l'abîme d'où la miséricorde nous a retirés : n'est-ce pas le sujet d'une reconnaissance infinie, lorsque nous nous souvenons comment il nous a réveillés de ce profond assoupissement, de ce sommeil léthargique dans lequel sont plongées tant de personnes, qui prennent les ténèbres pour la lumière et se réjouissent dans ce qui leur donne la mort, et qu'il nous a donné de l'amour pour ses vérités et inspiré le désir d'être à lui sans partage? Et si vous aviez peine à rappeler le passé et cette chaîne de secours qui tiennent du miracle, faites attention à ce qu'il fait actuellement en votre faveur : il n'y a point de moment dans lequel vous ne ressentiez sa protection, point d'instant dans lequel il ne vous soutienne; il vous couvre de ses ailes, il vous défend de mille accidents, il écarte le démon, ou s'il permet que cet ennemi malin vous tente, il fait tourner ses tentations à votre avantage; il faut donc lui donner à tout moment des marques de votre reconnaissance, et toute votre vie ne doit être que l'exercice d'une gratitude continuelle, d'autant plus vive que chacun découvre moins en soi ce qui a pu l'obliger à faire ce discernement et nous accabler, pour ainsi dire, de ses caresses, tandis qu'il en écrase tant d'autres dans sa fureur. Heureux celui qui a ces sentiments gravés bien avant dans le cœur et les fait paraître dans ses actions, heureux qui à l'imitation du Samaritain de l'Evangile, guéri de sa lèpre par Jésus-Christ, se considérant toujours comme étranger, lui rend de très-humbles actions de grâces pour les petites aussi bien que pour les plus grandes faveurs, étant très-persuadé qu'il n'y a point de grâces si gratuites et qui méritent tant de reconnaissance que celles qui se font à un étranger et à un inconnu !

L'amour de la retraite doit croître en nos cœurs à mesure que l'amour de Dieu s'y fortifie, ce n'est que dans la séparation du monde que vous apprendrez qu'on ne le peut trop fuir et haïr. Lorsqu'on s'y trouve engagé, qu'on a le malheur de vivre dans son tumulte, ses dissipations, ses plaisirs, l'impossibilité de s'appliquer à soi-même et d'y faire quelque retour; les discours, les exemples dont on est frappé, tout cela persuade que le monde a quelque chose d'aimable et de solide, mais lorsque nous en avons été séparés quelque temps, qu'éloignés de ses embarras, nous avons fait de sérieuses et profondes réflexions sur l'éternité, nous avons bientôt découvert le vide et le néant de tout ce qui passe avec le temps; ces mouvements se perfectionnent à mesure qu'on en est séparé, on connaît qu'on s'est privé de peu de chose et que c'est moins un sacrifice que nous avons fait à Dieu qu'un repos que nous nous sommes procuré; le désir de purifier notre cœur du vieux levain et de guérir nos plaies a eu le plus de part à la première retraite, l'amour de Jésus-Christ doit produire la seconde, c'est-à-dire nous faire chérir de plus en plus la séparation du monde et nous empêcher de renouer avec lui; nous ne voulions d'abord quitter le monde que parce que nous le craignions; faisant attention sur les causes de notre vie déréglée, sur ce qui nous avait jetés dans des précipices affreux, nous trouvons que le commerce et la familiarité des gens dont l'esprit et le cœur étaient gâtés en a été l'unique cause, et nous comprenons aisément que, demeurant exposés aux mêmes dangers, nous retomberons bientôt dans de pareils désordres; ainsi, la crainte de nous perdre nous oblige à ce divorce, mais nous ne sommes pas encore pleinement convaincus qu'il est plus vain que la vanité même, et que toutes ses promesses sont fausses en toute manière; je veux dire, ou qu'il ne nous fera pas jouir des biens qu'il nous fait espérer, ou que s'il le fait, nous n'y éprouverons rien moins que cette joie et ce repos qu'il se vantait de nous y faire goûter; or, il faut qu'un vrai chrétien regarde ce monde non-seulement comme un piége et un filet dont il peut être enveloppé, mais comme un objet d'horreur pour qui il ait un souverain mépris, et qu'il puisse dire avec l'Apôtre, *le monde m'est crucifié*, c'est-à-dire, je le regarde avec la même exécration qu'on fait d'un cadavre attaché aux fourches patibulaires. Par cette retraite, je n'entends pas ces solitudes écartées et ces déserts inaccessibles où tant de saints anachorètes se sont confinés et ont mené une vie plus an-

gélique qu'humaine, mais le secret de votre maison, j'entends que dans les communications nécessaires avec le prochain et parmi les embarras inséparables de la vie, vous aurez soin de vous faire au fond du cœur une retraite, et de la soutenir par des actions si bien liées que le démon ne s'y puisse glisser.

Le feu matériel ne peut subsister sans aliment; il faut y apporter du bois et n'y rien jeter qui soit capable de l'étouffer: il en est de même du feu sacré du Saint-Esprit: rien ne l'éteint tant qu'une vie impure, ou seulement molle et relâchée. Si on jetait, dit saint Chrysostome, sur la mèche d'une lampe, de l'eau ou de la poussière, ou même qu'on ne fît simplement qu'en retrancher l'huile, la lumière s'éteindrait aussitôt; on fait tous les jours la même chose à l'égard du Saint-Esprit : si vous y jetez l'embarras des choses du monde et des richesses, vous l'étoufferez ; si, sans tomber dans ce dernier malheur, vous souffrez que la tentation, comme un vent, souffle cette lampe, ou si vous n'y versez de l'huile, elle s'éteindra; le même arrivera encore si vous y laissez quelque ouverture ou ne fermez pas vos portes. Quelle est cette ouverture ? quelles sont ces portes? Ce sont vos sens, vos yeux, vos oreilles. Le sceau divin du Saint-Esprit y a été apposé, gardez-vous bien de le lever; plus de regards si libres et si curieux, plus écouter de médisances, de bouffonneries, de railleries; depuis que votre bouche est devenue spirituelle, elle ne doit plus rien dire que de saint et d'édifiant; la punition du sacrilége que commit Balthazar, en se servant des vases sacrés pour boire avec ses concubines, ne fut pas différée d'un moment, et on ne craindra pas, en proférant ou écoutant avec plaisir des paroles dissolues, de profaner une langue et des oreilles consacrées à Dieu d'une manière infiniment plus sainte ; ne faisons donc de nos sens précisément que l'usage pour lequel Dieu nous les a accordés ; glorifions-le et portons-le dans nos corps ; ne recherchons jamais le plaisir pour le plaisir, dans les actions auxquelles sa sagesse en a attaché: ne nous y portons que parce que la raison et la justice y obligent ; autrement, nous contristons son esprit et nous mettons en danger de l'éteindre. Il suffit encore, pour cet effet, de négliger les œuvres de miséricorde ; Dieu ne nous donne son Esprit que par sa pure miséricorde; s'il voit ensuite que vous n'en portiez pas les fruits, il se retirera ; car comment, étant la charité même, pourrait-il demeurer dans une âme qui manque de charité ? Il en est de même de l'humilité : l'Esprit de Dieu ne repose que sur les humbles, c'est-à-dire qu'il y établit sa demeure stable et fixe ; il ne se plaît qu'avec ceux qui n'ont point des sentiments élevés d'eux-mêmes, mais qui sont pénétrés de leur indignité et de leur néant, de ces pauvres évangéliques, qui voient leur pauvreté et mettent la bouche dans la poussière, c'est-à-dire chérissent l'abjection et embrassent les humiliations ; qui croient qu'on les épargne toujours trop et que rien ne leur est dû davantage que l'oubli et la confusion. Il n'a, au contraire, que du dédain et de la haine pour ces âmes hautaines qui se regardent comme puissamment remparées, au milieu de leurs richesses temporelles ou spirituelles, n'en rendant pas gloire à l'auteur, qui s'applaudissent en secret de leurs succès ou de leurs bonnes œuvres, disant dans leur cœur, par un blasphème horrible: C'est notre main, et non celle du Seigneur, qui a fait toutes ces grandes choses. Ah! il les a en abomination, et il arme toute sa colère pour punir leur folie criminelle.

Gardons-nous donc bien de toucher à la gloire de Dieu, dont il est si jaloux; rendons-la-lui tout entière, sans nous en réserver la moindre partie ; il n'y a que le néant et le péché qui nous soient propres ; s'il y a en nous quelque peu de bien, il vient uniquement de sa pure libéralité; il faut qu'il conserve ses dons par de nouvelles grâces, sans quoi la malignité du démon les aura bientôt enlevées, et les seules distractions de la vie suffiront pour les dissiper. Ce sont des dettes dont nous rendrons un jour un compte très-exact, et non des richesses qui nous soient propres; ne sortons jamais de cette disposition de pauvre qui manque de tout et est de plus accablé d'infirmités, ni de cet état d'enfance si essentiel au christianisme et à l'acquisition du royaume des cieux. Il est de foi que nous ne pouvons subsister dans la vie spirituelle que par des influences continuelles de la grâce, et qu'elle ne nous est pas moins nécessaire que l'air que nous respirons : *C'est Dieu*, dit saint Paul, *qui produit en vous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir*, et c'est ce qui nous oblige à opérer notre salut avec crainte et tremblement ; il est vrai qu'il n'abandonne pas un juste le premier, mais ce juste ne tardera pas longtemps à lui en donner sujet et à se trahir lui-même, s'il ne multiplie ses secours et ne le protége d'une manière spéciale. Ainsi, heureux celui qui est toujours saisi d'une crainte religieuse : *Beatus homo qui semper est pavidus* (*Prov.*, XIV) ; saint Bernard, ce maître si expérimenté, nous assure qu'il a reconnu, par un long usage, que rien n'est plus nécessaire, pour attirer en nous la grâce, la conserver, la recouvrer, lorsqu'on a eu le malheur de la perdre, que de n'avoir point de hauts sentiments de soi, mais de se tenir toujours dans la crainte. Craignez donc lorsque la grâce vous est présente, lorsqu'elle vous quitte et qu'elle revient en vous. Craignez, lorsque vous la recevez, de n'y pas correspondre ou de vous en attribuer quelque chose; craignez encore plus lorsqu'elle se retire, parce qu'elle ne s'éloigne que des superbes, et que, destitués de son assistance, vous n'avez presque de force que pour courir au précipice. Que si la grâce qui vous avait abandonné vous visite de nouveau, que votre frayeur augmente, puisque Jésus-Christ vous dit : Vous voilà guéri, ne pé-

chez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive encore pis.

Ce n'est pas assez de ne pas se rengager dans les liens du péché et même de ne pas reculer: il faut faire du progrès et tendre incessamment, par une course non interrompue, à la perfection; l'état de voyageur ne souffre point du tout qu'on s'arrête, et dès là que, vous trouvant repu de cette justice dont tout chrétien doit être saintement affamé, vous dites: Ce que j'aime suffit, ah! vous êtes perdu, et vous n'arriverez jamais à la bienheureuse patrie.

Quand j'ai parlé de la perfection, je n'ai pas eu dessein de parler d'un conseil qui ne fût que pour ceux qui ont fait des vœux dans la religion; je parle d'un précepte, et du plus grand précepte, à savoir, l'amour de Dieu, qui renferme tous les autres; or, cet amour ne nous est pas commandé selon une certaine mesure et jusqu'à un certain degré, au delà duquel le reste ne soit que de conseil (ce sont les paroles de saint Thomas, l'Ange de l'école); mais il nous est prescrit dans toute son étendue. Je sais bien que Dieu ne nous impute pas, si nous ne possédons pas cet amour dans cette haute perfection et tel qu'il sera dans le ciel, mais on est indispensablement obligé d'y tendre par la vivacité de sa foi et l'ardeur de ses désirs, et de travailler sans relâche à l'accroissement de cet amour; c'est pourquoi saint Augustin dit que toute la vie d'un chrétien n'est autre chose qu'un saint désir, qu'un continuel mouvement du cœur, qui le porte à oublier tout ce qui est derrière lui pour s'avancer de vertu en vertu et faire de nouveaux progrès dans le service de son Dieu; et comme rien ne s'y oppose davantage que la concupiscence, qui règne dans les pécheurs et vit toujours dans les plus justes, il faut s'appliquer, avec un soin infatigable, à réprimer ses saillies et se garantir de ses surprises; la chair combat contre l'esprit, l'esprit contre la chair: il faut de nécessité que l'un des deux l'emporte et domine; c'est un ennemi d'autant plus dangereux qu'il est plus intérieur, qui ne vous laisse presque jamais prendre haleine, et avec lequel il n'y a point de trève à espérer; c'est une eau qui gagne insensiblement et qui submergera le vaisseau, si on n'a soin de pomper; c'est un poids qui nous fait pencher vers la terre et nous entraîne infailliblement, si l'amour de Dieu, qui est un autre poids aussi saint que l'autre est damnable, ne nous enlève en haut; enfin, c'est une gangrène qui s'étend et corrompra bientôt les parties nobles, si on ne prend en main le fer de la mortification; je ne parle pas des démons qui épient sans cesse les occasions de nous perdre. Quelle vigilance n'est donc pas nécessaire, pour découvrir tant de piéges, et quelle force pour se défendre de tant d'ennemis, qui ont des intelligences secrètes dans nos cœurs? Quelle violence continuelle n'est-on pas obligé de se faire? Il faut surtout se roidir contre les tentations, qui nous empêchent d'ordinaire de persévérer. J'en remarque deux principales: les dégoûts fréquents qu'on éprouve après sa conversion; on ne se sent plus d'attrait pour ses premiers exercices de piété, l'âme est dans une sécheresse et une langueur qui la rend insupportable à elle-même, elle se trouve rebutée de tout, accablée d'un joug qui lui paraissait. il n'y a que quelques jours, si charmant: *Omnem escam abominata est anima eorum.* (*Psal.* CIV.) Il est bien à craindre que, n'étant plus soutenue par cette suavité intérieure, elle ne retourne en Egypte et ne fasse une nouvelle alliance avec la mort, ou du moins qu'elle ne recherche des consolations humaines, qui l'affaibliraient de plus en plus et rallumeraient bientôt son amour pour le monde.

L'autre obstacle à la persévérance est un certain fonds d'inconstance et de légèreté que nous portons au dedans de nous-mêmes, inséparable de notre nature muable et fragile; cette inconstance est bien dangereuse, ceux qui ne travaillent pas à la vaincre et à la fixer par le secours de la grâce, se trouvent bientôt déchus de la persévérance, sans savoir presque par quels degrés, et font un triste naufrage. Oh! qu'il est commun!

Travaillons à l'éviter, en nous animant à faire un progrès continuel, en tenant les yeux sans cesse attachés sur Jésus-Christ le spectateur de nos combats, et le rémunérateur, en réduisant notre corps en servitude, donnant l'aumône en abondance et avec joie; car, comme nous ne pouvons nous conserver dans l'état de grâce que par un regard continuel de Dieu sur nous, qui nous affermit dans le bien, et que nous rentrons dans la poussière du néant d'où nous avons été tirés, dès qu'il détourne ses yeux; le moyen le plus efficace de l'obliger à veiller sur nos voies et les tenir toujours ouverts sur nous, c'est d'avoir les nôtres arrêtés sur les pauvres, et appliqués à soulager, et même à prévenir leurs besoins. Poursuivons avec saint Augustin, c'est encore en pardonnant de bon cœur à nos ennemis les torts et les injures qu'ils nous ont pu faire, suivant en toutes choses les règles de la vérité, sur laquelle la foi véritable, l'espérance ferme et la charité pure et sincère sont établies.

Tout cela, comme vous voyez, conduit à la nécessité de la prière et de la prière continuelle, si recommandée par Jésus-Christ, et après lui, par son grand Apôtre; vous en voyez la nécessité indispensable, car elle est la condition essentielle à laquelle, dans le cours ordinaire, toutes les grâces sont attachées après la conversion, demandez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira; Dieu ne donne rien qu'à ceux qui prient, et qui prient comme il faut; je viens de vous faire voir la nécessité où nous sommes de résister à la pente de la nature corrompue, cette concupiscence damnable, tentation continuelle, qui nous sollicite presque sans cesse à la recherche des biens sensibles et à l'amour des créatures; trouverons-nous en nous les forces pour vaincre cet ennemi invincible? Puisque l'homme n'est pas plus

fort que soi-même, et que nul des hommes ne peut dompter la seule intempérance de la langue qui n'est qu'une petite partie de cette concupiscence, comment faire la moindre bonne action, puisque Jésus-Christ nous assure que sans lui nous ne pouvons absolument rien faire, pas même avoir une seule bonne pensée ?

Voilà les principaux moyens que le Saint-Esprit nous marque lui-même dans ses Ecritures qu'on doit employer pour le conserver en soi, car ce n'est qu'à regret qu'il nous quitte, et il ne désire rien tant que d'établir dans nos âmes, ses vrais sanctuaires, sa demeure pour un jamais; je n'en ajouterai plus qu'un qui les renferme tous : c'est celui que Dieu donna lui-même à Abraham, père des croyants : je suis, lui dit-il, le Dieu tout-puissant, marchez devant moi, et soyez parfait : *Ambula coram me et esto perfectus.* (*Gen.*, XVII). Cela renferme le mépris du monde, l'attachement inviolable à Dieu, la fidélité à tous ses devoirs, la vigilance, la prière, c est l'exercice de la présence de Dieu si recommandé par tous les saints, qui ne consiste pas à se former des images qui nous représentent le Dieu visible, ni même l'humanité adorable du Verbe, mais à le consulter sans cesse comme loi, comme vérité, comme sagesse, comme la règle immuable de nos actions; ainsi, il n'en faut faire aucune que nous ne voyions dans cette vérité devoir être faite, et faite de telle manière ; mais comme le péché de notre premier père, et les nôtres particuliers ont étrangement confondu les caractères de cette justice, de cette vérité et de cette loi éternelle, il faut consulter Dieu dans ses Ecritures, surtout dans l'Evangile où elle a été retracée, avoir toujours devant les yeux les instructions et les exemples de la sagesse incarnée : *Comme les yeux des serviteurs sont attentifs sur les mains de leurs maîtres, et comme les mains de la servante sont attentives sur les yeux de sa maîtresse, de même les nôtres doivent être fixés vers le Seigneur notre Dieu, en attendant qu'il ait pitié de nous*, c'est-à-dire que, comme de bons serviteurs se tiennent prêts sans cesse à exécuter les ordres de leur maître sur le moindre mouvement qu'ils lui verront faire, de même nous ne devons pas retirer nos regards de dessus Jésus-Christ lors même qu'il nous châtie, et lui demeurer fidèles en toutes choses, jusqu'à ce qu'il daigne mettre le comble à ses miséricordes : *Ambula coram me, et esto perfectus.* Aimons Dieu, non-seulement parce qu'il nous aime, qu'il nous protége par de puissants secours, et nous promet des récompenses infinies, mais pour lui-même, comme la justice et la beauté souveraine infiniment digne d'être aimé, *delectare in Domino* (*Psal.* XXXVI) ; chérissons sa bonté, admirons sa sagesse, adorons sa grandeur, mettons notre gloire à ne dépendre que de lui, notre joie à nous plaire en lui, n'espérons qu'en lui et ne désirons que lui seul. Heureux qui aura vécu dans ses dispositions, et qui, au moment de sa mort, se trouvera marqué du sceau du Saint-Esprit : je n'entends pas ici ce caractère spirituel qu'on reçoit à la confirmation, et qui est ineffaçable, et restera dans les chrétiens réprouvés pour leur confusion éternelle, mais le Saint-Esprit lui-même, la grâce habituelle, le sceau de l'adoption divine, et les arrhes de l'héritage céleste, il ne sera plus alors question de chercher cet Esprit, ni de le demander à Jésus-Christ, il se saisira de nous, il guérira nos langueurs, nous inondera et nous transformera heureusement en ses qualités divines, c'est à quoi nous devons sans cesse aspirer, et ce que je vous souhaite.

SERMON LXIX.

DE LA DERNIÈRE EFFUSION DU SAINT-ESPRIT, OU DE LA GLORIFICATION DE L'ÉGLISE.

Effundam Spiritum meum super omnem carnem. (*Joel.*, II.)

Je répandrai mon Esprit sur toute chair.

Lorsque je vous ai dit, dans l'un de mes premiers discours, que l'Incarnation du Verbe et la formation de l'Eglise étaient la fin des desseins de Dieu, et le but qu'il s'était proposé en créant ce monde matériel et en réglant les divers événements, je n'ai pas alors pris ce mystère dans toute son étendue, et selon toutes les vues qu'a eues sa sagesse dans cette œuvre par excellence. Ce serait concevoir imparfaitement Jésus-Christ et son Eglise, que de regarder simplement le premier, revêtu d'une chair passible dans le sein d'une Vierge, et l'autre sortant de son côté comme une nouvelle Eve, animée par le Saint-Esprit, et rendue par son opération beaucoup plus féconde que la Synagogue.

Le premier avénement du Sauveur n'est qu'une préparation au second, le siècle présent est pour le futur, l'ordre de la grâce est subordonné à celui de la gloire qui sera la consommation de toutes choses. C'est bien la même hostie, et le même grand prêtre, mais comme on peut distinguer dans une victime sa séparation des usages profanes, son immolation ou sa destruction actuelle, sa consomption par le feu lorsque c'est une holocauste, et la communion du peuple avec Dieu, je veux dire la part que chacun d'eux avait dans les sacrifices pacifiques ou expiatoires; Jésus-Christ a été consacré au moment de son entrée au monde comme l'Agneau de Dieu, il a été égorgé sur la croix, clarifié par sa Résurrection, et devient la nourriture incorruptible, et de son Père qui l'a reçu dans son sein à sa glorieuse Ascension, et de son Eglise qu'il offre éternellement avec soi à son Père éternel, selon ces belles paroles de saint Augustin : *Toute la cité rachetée s'offrira par les mains de notre souverain Pontife à la gloire immortelle de Dieu.* L'Eglise, de même, est ici exercée par les combats, là elle jouira du doux fruit de ses victoires; elle est présentement mêlée de bons et de méchants, c'est l'aire où l'ivraie et les bons grains sont confondus, le filet qui enferme les bons et les méchants poissons, la bergerie où les boucs se trouvent

pêle-mêle avec les brebis, là il n'y aura que des bons et des justes; les plus justes même ici-bas sont encore sujets à diverses imperfections, ils ne sont pas totalement purs ni guéris de toutes leurs infirmités ; c'est une pâte sur laquelle le levain sacré ne déploie pas toute sa force. Son opération divine n'aura sa perfection et son accomplissement qu'au dernier renouvellement, il y a toujours des parties de notre âme qui demeurent insipides et ne se laissent pas pénétrer par la vertu de ce levain sacré, alors elle ne trouvera plus de résistance, toutes les ténèbres de nos âmes seront dissipées, les langueurs guéries, les cicatrices de ses plaies ne paraîtront plus, l'Esprit de Dieu qui les pénétrera totalement n'y laissera plus la moindre faiblesse.

C'est de cet état heureux, qui sera la fin de toutes choses et n'aura jamais de fin, que je me propose de vous entretenir aujourd'hui (et par où pouvais-je mieux finir cette octave?) Je vous ferai voir dans mon premier point quelle sera l'abondance de cette dernière effusion du Saint-Esprit, et dans le second, quelle doit être l'objet de tous nos désirs, et que nous devons soupirer sans cesse après ce bonheur. Esprit-Saint, soutenez ma faiblesse jusqu'au terme de cette carrière que je n'ai entreprise de soutenir que par le mouvement de votre grâce, et pour la gloire de votre adorable nom. Je vous demande cette faveur par l'intercession de Marie, votre épouse; disons-lui tous : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Je n'entreprends pas de vous donner d'idée de la gloire dont Dieu couronnera ses bien-aimés, *après qu'il leur aura donné le sommeil*, qui réponde ou approche même de sa grandeur; j'aurais beau chercher des images dans toute la nature, et donner l'essor à mon esprit, je demeurerais toujours infiniment au-dessous de cette félicité incompréhensible; saint Paul qui en avait fait l'essai dans son ravissement au troisième Ciel, ne s'en explique qu'en disant *que ce sont des merveilles ineffables, et que l'œil n'a jamais vu, l'oreille entendu, ni le cœur humain conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'auront aimé plus que toutes choses.* Vous dirai-je, avec le prophète Isaïe, que la mort sera précipitée pour un jamais, les larmes séchées de tous les yeux, et l'opprobre du peuple saint, effacé ; qu'on n'entendra plus parler dans cette terre des vivants, de violence, de destruction, d'oppression, mais que le salut environnera ses murailles, et les louanges retentiront à ses portes; ses serviteurs ne souffriront plus ni faim ni soif, et ne seront plus exposés aux ardeurs piquantes du soleil ; le Seigneur des armées leur a préparé sur sa sainte montagne un festin de viandes délicieuses, pleines de suc et de moelle, un festin de vin tout pur et aucune lie. Vous n'aurez plus besoin de soleil pour vous éclairer, et la clarté de la lune ne luira plus sur vous, mais le Seigneur deviendra lui-même votre lumière éternelle ; l'Agneau immortel en est la lampe adorable.

Vous dirai-je, avec saint Chrysostome, qu'il n'y a que le repos céleste qui mérite ce nom ; la douleur, la tristesse, les gémissements en sont bannis ; il n'y a là ni peine, ni inquiétude qui fasse sécher l'âme ou qui la trouble ; on n'y sent plus qu'une crainte respectueuse pour Dieu, pleine d'un souverain plaisir; on ne sait plus là ce que c'est que cette malédiction d'autrefois : Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage ; on n'y éprouve pas celle des ronces et des épines, la femme n'entend plus cette sentence sévère : Vous enfanterez vos enfants avec douleur, et votre mari vous dominera, mais la paix et la joie y règnent partout, il n'y a là ni envie ni jalousie, ni mort du corps non plus que de l'âme; il n'y a ni nuit ni ténèbres; c'est-à-dire que cette vicissitude de lumière et d'obscurcissement par laquelle les âmes sont exercées en cette vie passera ; il n'y aura plus qu'un jour invariable, sans diminution et sans ombre, une lumière toujours brillante ; nous ne saurons ce que c'est que fatigue ou dégoût ; quoique rassasiés des biens de la maison de Dieu, nous les désirerons avec une avidité toujours nouvelle. Si, après qu'un prisonnier a longtemps gémi dans les fers, il passait tout d'un coup sur le trône comme le chaste Joseph, sa joie ne serait qu'une image imparfaite de ce que nous sentirons alors; nous aurons une assurance parfaite que ce bonheur n'aura jamais de fin, qu'il ne pourra arriver de changement, que le plaisir croîtra plutôt que de diminuer. Vous en jugerez encore mieux par ce qu'éprouvèrent les trois apôtres privilégiés qui furent spectateurs de la transfiguration du Sauveur sur le Thabor; car l'évangéliste nous les représente si ravis hors d'eux-mêmes, et si transportés de ce qu'ils voyaient, qu'ils ne se connaissaient plus eux-mêmes, et, qu'oubliant toutes les choses du monde, ils demandèrent de demeurer éternellement en ce lieu charmant; ce n'était là toutefois qu'un léger échantillon de la gloire dont ils jouissent présentement, et comme une goutte de cette mer de délices où ils sont plongés. Puis donc que je suis engagé à bégayer et à vous tracer quelque faible crayon de cette béatitude ineffable, je crois que l'idée la plus naturelle par rapport au mystère que j'explique, est de vous la faire considérer comme une effusion surabondante que le Saint-Esprit, comme esprit de vérité, fait dans l'entendement des bienheureux, et de charité dans leur cœur comme esprit d'amour; car, l'essence de la béatitude consiste dans la vue intuitive de Dieu; d'autres y joignent l'amour, mais ces deux sentiments reviennent au même dans le fond, car l'amour est inséparable de la vue claire des perfections divines.

La vérité est la vraie et l'unique nourriture de tous les êtres intelligents, d'une saveur d'autant plus exquise, que les esprits

sont d'une nature plus noble et plus excellente que les corps : si les pécheurs, loin de l'y éprouver, la trouvent amère et dégoûtante, et le pain du mensonge, au contraire, doux et délicieux ; s'ils disent, au sujet de cette manne spirituelle, ce que les Juifs charnels disaient de celle que Dieu leur fit pleuvoir dans le désert : *Notre âme est déjà dégoûtée de cette nourriture si légère. Qui nous donnera à manger de la chair? Nous nous souvenons des poissons, des poireaux et des oignons que nous mangions en Egypte* ; ah ! c'est que le venin du serpent a altéré toute leur complexion, et que la fièvre de l'iniquité a déréglé leur goût. Quoi ! dit saint Augustin, ils s'estimeront heureux lorsqu'ils peuvent assouvir leurs passions infâmes, et jouir des plaisirs de bêtes, et les chastes embrassements de la vérité, cette beauté suprême, ne seront pas capables de nous causer des transports de joie? Un voyageur altéré se trouve heureux de pouvoir étancher la soif dont il se sent brûlé, dans quelque fontaine dont les eaux sont très-rafraîchissantes, ou par le moyen de quelque liqueur délicieuse ; les amateurs de la bonne chère, qui font leur dieu de leur ventre, crient qu'ils sont heureux lorsqu'ils se voient assis à une table abondamment et délicatement servie : et nous ferons difficulté de nous reconnaître heureux lorsque la vérité veut bien nous désaltérer elle-même par ses eaux vivifiantes, et nous servir d'aliment incorruptible ! Ils pensent être heureux, lorsqu'ils sont couchés mollement sur des lits parsemés de roses, et parfumés d'huile de senteur ; et qu'y a-t-il de plus suave et de plus odoriférant que la vérité : *quid jucundius inspiratione veritatis?* Ses plans forment un jardin de délices où l'on moissonne le nard, la myrrhe, la canne aromatique, et les parfums les plus excellents ; une voix harmonieuse, un concert de musique les enlève, les extasie, et la vérité qui résonne sans bruit dans le plus intime de nos âmes, ne sera pas capable de produire cet effet !

Si les justes ne sont pas aussi passionnés pour les charmes et beautés ravissantes qu'elles le méritent, cela vient de ce que le corps qui se corrompt appesantit l'âme, et que cette demeure terrestre abat l'esprit par la multiplicité des soins qui l'agitent. Tant que cette partie spirituelle de nous-mêmes s'est attachée à cette autre grossière et animale, elle devient terrestre par la contagion de la terre ; les différentes nécessités de la vie la rendent comme esclave de ses sens : affaissée sous ce poids accablant, elle se porte sans comparaison plus aisément vers les biens inférieurs et sensibles que vers les supérieurs et invisibles. Si nous pouvions rompre pour quelques moments cette union, ou plutôt cette servitude, et interrompre ce commerce ; si nous pouvions oublier cette masse de chair qui nous fatigue de mille nécessités, et renoncer à l'impression des sens et de l'imagination, ah ! nous éprouverions que l'âme ne désire rien plus fortement au monde que la vérité : *Quid enim fortius desiderat anima quam veritatem.* (S. Aug.)

De plus, la mesure que Dieu nous en départ en cette vie mortelle, est très-petite ; nos connaissances sont fort bornées ; *nous ne voyons*, dit saint Paul, *que comme en un miroir, et en des énigmes*, c'est-à-dire, à la lumière de *la foi qui est un flambeau allumé au milieu de la nuit*, et il y a plus de proportion des connaissances d'un enfant à celle d'un homme parfait, que des lumières de cet homme parfait, quelque éclairé que nous le supposions, à celles du moindre des bienheureux : vous l'avez ainsi réglé, Seigneur, par une dispensation admirable de votre sagesse ; car, puisque ces connaissances, tout imparfaites et obscures qu'elles sont, ne laissent pas de nous enfler et nous inspirer de l'orgueil, que serait-ce, si vous les augmentiez de plusieurs degrés? Ces faibles lueurs ne sont presque rien en comparaison de cette lumière immense, ce sont quelques rayons plusieurs fois réfléchis des gouttes de cet océan, des arrhes et des prémices du bonheur que nous attendons ; et toutefois une âme affranchie des désirs et de l'amour du siècle, ne peut s'empêcher de s'écrier : Que vos tabernacles, Seigneur, sont admirables ! J'ai chéri la beauté de votre maison : *Et tamen ex tantillo quod stillatur, libet exclamare : Domine, dilexi decorem domus tuæ.* (S. Aug.) Que sera-ce quand nous connaîtrons Dieu comme nous serons nous-mêmes connus de lui, que nous verrons la lumière dans la lumière même : *In lumine tuo videbimus lumen* (*Psal.* XXXV), quand le crépuscule sera changé en plein jour, la foi en intelligence, la science en vision !

Ah ! c'est alors que tous les voiles étant levés, nous jouirons du spectacle lumineux de la vérité, nous serons heureusement abîmés dans la mer de la vérité souveraine, nous nous en nourrirons comme d'un aliment qui ne se consume pas, avec une faim toujours nouvelle.

Elle sera non-seulement notre nourriture et notre breuvage délicieux, mais notre habillement, notre trésor, notre occupation perpétuelle : nous trouverons toutes choses en elle, car elle est Dieu même qui, promettant sa jouissance à Moïse, lui dit : *Ostendam tibi omne bonum.* (*Exod.*, XXXIII.) Je vous ferai voir toute sorte de biens. Elle se découvrira à nous dans tout son éclat, sa pompe, sa magnificence et sa majesté ; elle nous développera toutes ces merveilles opérées dès le commencement, l'enchaînement de tous ses desseins sur les enfants des hommes ; nous sonderons ces profonds abîmes ; l'ordre de la nature et de la grâce n'aura plus rien de caché pour nous : ce ne sera plus une science abstraite et confuse, qui a besoin de la liaison de divers principes, de conclusions et distinctions, mais une idée claire, distincte, vive et toute lumineuse de toutes les perfections en général et en particulier, une vue claire et intuitive de cette nature suprême : nous contemple-

rons tous les rapports merveilleux que les créatures ont ensemble pour former la beauté de l'univers. Or si ces choses ont tant de beauté, que doit-on juger de celle de Dieu, dit saint Augustin ; s'il y a tant de grandeur dans ses ouvrages, quelle est celle qu'il possède lui-même?

La vérité portera le flambeau dans tous ces secrets adorables qui font de toute éternité la plus sérieuse occupation de Dieu ; le mystère de la prédestination, à la considération duquel le grand Apôtre s'écriait tout épouvanté : *O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu, que ses voies sont incompréhensibles!* ce mystère, dis-je, sera clairement développé, les bienheureux connaîtront parfaitement et admireront la justice de tous les conseils de Dieu sur les enfants des hommes, et de tous les événements du monde ; ils sauront pourquoi celui-là a vécu dans le rabaissement et cet autre dans l'élévation, pourquoi l'un est né libre, l'autre esclave, pourquoi celui-ci a vécu longtemps et cet autre, au contraire, s'est vu enlevé du monde lorsqu'il n'était pas encore au milieu de sa course : pourquoi ceux-ci se sont vus comblés de prospérité, et ces autres accablés de disgrâces : sa sagesse sera pleinement justifiée par ses enfants. Enfin cette divine vérité les pénétrera totalement, et, pour les rendre susceptibles de ces communications divines, il faudra qu'elle dilate et qu'elle élargisse leur âme, qu'elle l'étende et l'élève infiniment au delà des bornes de sa nature, afin qu'elle puisse recevoir cette effusion surabondante de lumières. C'est pourquoi saint Augustin ne fait pas difficulté de dire que l'esprit humain périra en quelque sorte pour devenir tout divin, ce qui revient à l'expression de l'Apôtre, qui nous assure que nous serons abîmés et transformés en Dieu : *Perit quodammodo mens humana, et fit divina.* Jugez par là de l'incendie d'amour dont la volonté sera embrasée, car elle n'est pas moins faite pour aimer que l'entendement pour connaître : si la vérité est l'objet des connaissances de l'un, le bien l'est de l'autre, et toutes ces connaissances se rapportent et se terminent à l'amour : c'est là son repos et le terme de ses agitations.

Il me paraît encore plus malaisé de vous donner une vive idée de cette charité parfaite, que de la vérité, la beauté intelligible de l'ordre : la justice éternelle et immuable qui sera l'objet immédiat de notre amour, paraît une forme encore plus abstraite pour des cœurs de chair et des esprits obscurcis par mille vains fantômes que la vérité avec tous ses divers rapports. Il faut toutefois reconnaître que ces charmes sont bien ravissants, puisqu'un philosophe païen (c'est Platon) à qui elle ne brillait qu'à travers d'épais nuages, a pu dire sans autre secours que celui de la lumière naturelle, que si elle se montrait à nos yeux telle qu'elle est en soi-même, si elle étalait tous ses divins attraits, nos cœurs en seraient enlevés et consumés en cendres, par la grandeur de l'embrasement qu'elle y exciterait : et puisque tant de héros chrétiens ont combattu pour la posséder jusqu'à l'effusion de leur sang, ne sentant presque pas la pointe des ongles de fer et la violence des flammes, tant ils étaient transportés d'ardeur : *O amare ! o sibi perire ! o ad Deum pervenire* (S. AUG.) ! et qu'un nombre infini de confesseurs et de vierges ont sacrifié leur vie par un long martyre, estimant par toutes leurs macérations, leurs jeûnes et leurs veilles, ne rien faire qui approchât du prix de cette glorieuse conquête ; cependant, quelque saint et détaché des créatures qu'on suppose un juste, il ne connaît que très-imparfaitement cette justice souveraine, tandis qu'il est voyageur et n'en a qu'une légère odeur, il ne peut pas soutenir les rayons trop vifs qui en partent, et il est obligé de cligner la paupière. Comment l'aimerait-il de toutes les puissances de son âme, puisque, comme dit saint Augustin, une partie de cette âme est charnelle, et que la supérieure reçoit malgré elle les impressions de l'inférieure où réside la concupiscence, et se voit attachée à un corps de mort qui l'y entraînerait, si elle ne se roidissait contre ses efforts ? Mais quand la mort sera absorbée dans la victoire, que la concupiscence et l'amour-propre seront détruits, oh ! qui peut dire de combien de degrés cette connaissance et cet amour accroîtront! il n'y a que vous, Seigneur, qui placez chacun de vos élus dans la demeure qui lui est assignée de toute éternité. Ce qui est certain et incontestable, c'est que si nous sommes assez heureux pour être trouvés dignes de cette seconde résurrection, de parvenir à ce royaume qui est l'empire éternel de l'amour de Dieu envers les prédestinés, et d'eux envers lui, nous contemplerons la justice non dans des ruisseaux troubles et des images défigurées, mais dans sa source même ; elle se manifestera dans toute sa beauté, sa grandeur et sa majesté.

Ah ! quelle éloquence, fût-ce celle des Basile et des Chrysostome, peut exprimer les mouvements de joie et les transports d'allégresse que produira cette jouissance, d'autant plus vifs et plus impétueux, qu'on ne craindra pas de la perdre, ni que ce trésor soit jamais enlevé. Ce ne seront que mouvements d'admiration toujours nouveaux, parce que cet océan infini de tous les biens et de toutes les perfections imaginables ne se peut épuiser ; qu'effusion de louanges, bénédictions, actions de grâce pour les miséricordes de notre grand Dieu, charité toutefois la plus pure et la plus désintéressée qui se puisse concevoir, puisque c'est l'amour de la justice dans sa perfection, qui n'a garde de la rapporter à son contentement particulier, mais qui n'a de joie de la consommation de son bonheur, que pour n'avoir rien en soi d'opposé à l'ordre, et voir Dieu régner souverainement sur soi et sur toutes les créatures. Ainsi la capacité que nous aurons d'aimer sera entièrement épuisée. Je ne veux pas dire que nous n'aimions les compagnons de notre bonheur, il serait bien étrange que

l'indifférence se rencontrât dans un royaume qui a pour roi et pour loi la charité; celle des premiers chrétiens, qui ne faisaient entre eux qu'un cœur et qu'une âme, n'en est qu'une faible ébauche : mais ils s'aimeront uniquement en Dieu et pour Dieu, ils s'aimeront les uns les autres à proportion qu'il est en eux et qu'ils l'aiment, leur union n'aura rien des défauts et des inconvénients presque inséparables de celle qu'ont les justes entre eux ici-bas; il n'y a ni changement, ni refroidissement à craindre, point de diversités d'humeurs ou de vues : le cœur de tous ces heureux citoyens sera exposé à nu, ils n'y découvriront qu'une parfaite conformité de sentiments et les mouvements de tendresse les plus vifs, sans aucune réserve de secrets. Les esprits et les cœurs se pénétreront mutuellement, ils seront collés l'un à l'autre, tout autrement que l'âme de Jonathas ne l'était à celle de David; c'est alors que la prière, que Jésus-Christ fit à son Père avec tant d'instance la veille de sa Passion, et qu'il répéta jusqu'à quatre fois, aura son plein et entier effet : *Je vous demande, ô Père saint, que tous ensemble ne soient qu'un comme vous êtes en moi, et moi en vous ; que de même ils ne soient qu'un en nous, afin qu'ils soient consommés en l'unité.* O unité admirable du corps mystique de Jésus-Christ dans le ciel ! Nous y serons tous un, non en nous-mêmes ni par nous-mêmes, mais en Dieu, en l'unité de la Trinité adorable; ce sera le Saint-Esprit, l'amour consubstantiel du Père et du Fils, l'âme de ce corps sacré, qui sera le lien éternel de tous les membres entre eux et avec le chef et l'amour dont ils s'aiment mutuellement. Si nous avons peine à comprendre cette unité ineffable, à laquelle nous sommes appelés par Jésus-Christ, et qu'il a tant à cœur, elle n'en est pas moins croyable et n'en est que plus estimable; travaillons à nous en rendre dignes en conservant, aux dépens de tout, la paix et la charité avec le prochain, en conspirant de tout notre pouvoir à la conserver parmi les personnes sur qui nous avons autorité.

L'effusion du Saint-Esprit ne sera pas bornée à nos entendements et à nos volontés, elle s'étendra encore jusque sur nos corps. S'il se répand dans nos esprits comme lumière de vérité, dans nos cœurs comme le feu sacré de la charité, il renouvellera nos corps comme vie et source de vie. Si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, dit saint Paul, il donnera aussi la vie à vos corps mortels par le même Esprit : *Vivificabit et mortalia corpora vestra* (*Rom.*, VIII) ; cette résurrection corporelle est un effet de l'habitation du Saint-Esprit en nous, comme ses temples et membres de Jésus-Christ. Plus une âme aura reçu cet Esprit de la plénitude de Jésus-Christ, plus le corps recevra de la plénitude de sa gloire. C'est pourquoi le même Apôtre dit que *nous attendons tous le Sauveur qui transformera notre corps, tout vil et abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux, par cette vertu efficace capable de s'assujettir toutes choses.* Oh ! quand se fera cette infusion béatifiante de son Esprit ? Quand jouirons-nous de tous les droits de notre adoption ? Quand ce corps terrestre et animal ressuscitera-t-il tout spirituel et glorieux? O dernière effusion qui ne se fera que sur des élus, sur autant de prêtres et de rois ! Que vos amis, Seigneur, seront comblés d'honneur et de richesses ! ils seront enivrés par l'abondance de votre maison, et vous les abreuverez d'un torrent de volupté ! Quoi ! faut-il que je vous exhorte à entrer dans cette vraie terre promise, où coulent le miel et le lait de la justice? c'est à quoi je me suis engagé dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

La vie chrétienne, selon saint Augustin, n'est autre chose qu'un saint désir de celle dont les amis de Dieu jouiront dans le ciel ; tout le soin d'un vrai chrétien doit être d'exciter, de nourrir et d'entretenir ce désir en son cœur et de rappeler souvent dans sa mémoire la céleste patrie : et comme tous les objets qui se présentent à un prince dépouillé de ses États et chassé de son pays, le font souvenir de sa disgrâce; comme tout renouvelle à une veuve qui aimait tendrement son époux, le sentiment de la perte qu'elle a faite, tout l'avertit de même qu'il est dégradé et banni, et que les larmes sont son partage le jour et la nuit, puisque l'époux lui a été enlevé. S'il se voit dans la prospérité et maître de grands biens et de grandes charges, son âme n'en est pas moins désolée ; il dit avec Job : *Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable?*

Il regarde ses richesses comme des rafraîchissements, des soulagements de condamnés, et n'a pas de plus grandes joies que d'en aider les compagnons de son voyage dans l'usage de ses biens, dans la possession de ses terres. Il a devant les yeux, ainsi qu'Abraham, une terre invisible ; il se sert de tout ce qu'il voit de plus beau en ce monde pour aimer Dieu davantage, puisqu'il le surpasse infiniment en beauté et en grandeur.

Les adversités contribuent encore plus directement à enflammer son cœur de ce saint désir. Si elles sont *un dur avertissement fait aux superbes*, elles en sont un doux et charitable fait aux justes de tourner toutes leurs affections du côté du ciel où nous serons affranchis de toutes nos misères. Ils ont toujours béni Dieu d'avoir semé tant d'amertumes et de dégoûts parmi les fausses douceurs de cette figure du monde qui passe, de crainte que ses élus ne s'y attachassent et ne vinssent à oublier la Jérusalem céleste. Oh ! combien cette considération devrait-elle aujourd'hui faire d'impression sur nos esprits, qu'un déluge de maux a inondé la terre, et qu'elle a perdu jusqu'à cette fausse apparence, capable de séduire les insensés. L'image des différentes passions des hommes dont nous sommes

frappés incessamment, leur avidité pour le bien, les mouvements continuels qu'ils se donnent pour en amasser, toutes les démarches des ambitieux pour acquérir des honneurs, je ne parle pas de l'ardeur effrénée des voluptueux pour des plaisirs infâmes, des soins immodérés et de l'application continuelle de la plupart pour conserver une vie périssable, leur unique trésor; la vue de toutes ces choses devrait être un puissant aiguillon pour nous faire rechercher les vraies et solides richesses, les vrais honneurs et les vrais plaisirs, la véritable vie, en comparaison de laquelle celle que nous menons sur la terre est plutôt une mort qu'une vie. Si vous aimez les richesses, dit saint Augustin, mettez-les en un lieu où elles ne puissent jamais périr; si c'est l'honneur, que n'ambitionnez-vous celui qu'on ne peut obtenir sans l'avoir mérité? Si vous êtes si amoureux de la vie, que n'aspirez-vous à celle qui ne peut être terminée par la mort? Quel est votre aveuglement et votre insensibilité d'être indifférents pour la possession de cette gloire dont la moindre goutte suffit pour enivrer l'âme, et mérite d'être préférée à toutes les joies du monde, et de la mépriser même tout entière pour ces mêmes plaisirs fades, et languissants, dont le souvenir est entièrement éteint par la moindre partie de cette gloire! Heureux celui qui repasse continuellement dans son esprit le bonheur dont on jouira à la droite du Seigneur! Rien peut-il paraître dur à celui qui est sans cesse occupé de cette pensée, que ces maux passagers n'ont aucune proportion avec ce poids de gloire immense qui nous est préparée? Et que peut désirer dans ce monde corrompu celui dont l'œil contemple toujours la terre des vivants?

Je me renferme dans les motifs que je n'ai fait que toucher en ma première partie, à savoir cette triple et pleine effusion de la vérité dans nos esprits, de la charité dans nos cœurs, et le changement que la résurrection opérera dans nos corps; nous sortirons de l'obscurité de la foi, de l'incertitude de l'espérance, de l'enfance de la charité, et notre corps participera en sa manière à la lumière de gloire.

Quoique l'Eglise ait de très-grands avantages sur la Synagogue qui n'avait purement que des ombres et des images creuses au lieu de la vérité, il s'en faut toutefois beaucoup qu'elle ne possède entièrement cette vérité seule capable de remplir tous les justes souhaits: elle est, par rapport à l'Eglise du ciel ce que la Judaïque était au sien; elle a la vérité, mais voilée, mais cachée sous des signes disproportionnés à sa grandeur. L'église triomphante se nourrit de la pure fleur du froment, la militante est obligée de se contenter de l'écorce du sacrement, et des prémices de l'esprit: le plaisir peut-il être égal? Puisque l'une de ces choses est pour exercer notre foi, l'autre en est la récompense et le dernier effet de la magnificence de Dieu. Nous ne sommes arrosés que de quelques gouttes de cette eau vive que Jésus-Christ promettait à la Samaritaine; à peine nos lèvres en sont-elles mouillées, ce n'est que pour ne pas mourir tout à fait de soif dans ce désert; quelle comparaison avec l'abondance des eaux de ce fleuve impétueux qui réjouit la cité de Dieu, où nous puiserons autant que nous voudrons, ou plutôt de cette mer de la vérité souveraine où nous serons heureusement plongés? Un enfant qui trouverait un miroir cassé, et qui se verrait dans chacune de ses pièces qui seraient toutes autant de petits miroirs, aurait de la joie, parce qu'il ne saurait pas le prix de la glace qui aurait été cassée. Voilà l'état où nous sommes ici-bas; nous n'avons que quelques petits fragments : *Imminutæ sunt veritates a filiis hominum;* l'Eglise notre mère, qui connaît le prix de cette glace, ne se peut consoler de sa perte; elle demande sans cesse au bien-aimé de son âme où il mène paître son troupeau, et se repose en son midi; c'est à cette plénitude de lumière, sans mélange d'aucune ombre, qu'aspire toujours la sainte Epouse, dit saint Bernard, ne pouvant se contenter de ce qu'elle voit ici, où elle ne contemple pas son divin Epoux, au lieu qu'elle espère le voir un jour face à face. C'était ce désir qui faisait dire à Moïse comme un homme accoutumé de parler à un ami : *Si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, montrez-moi votre visage, afin que je vous connaisse;* découvrez-moi votre gloire, car plus l'amour des saints est ardent, plus ils souhaitent de s'élever au-dessus d'eux-mêmes, et d'être dégagés de tout le reste des ténèbres de cette vie corruptible qui les environnent pour contempler en son midi ce Soleil adorable dont ils n'aperçoivent que quelques faibles rayons, c'est là où il fait sûr de se reposer, parce qu'ailleurs il faut veiller, et se tenir debout de peur des surprises de la nuit. O perpétuel solstice! ô repos délicieux! ô douceur du printemps! ô abondance des fruits de l'automne! *O quies! o feriatio! o perenne solstitium! o vernalis temperies! o autumnalis abundantia!* Ainsi plus un fidèle a le christianisme vivant dans le cœur, plus il a ce désir, qui, l'attachant à un objet si aimable, le détache en même temps de tous les autres, et l'empêche de s'égarer en suivant une autre route que celle qui conduit au bien-aimé; plus il se voit proche du terme, plus il a de joie. C'est alors qu'il ouvre la bouche de son cœur pour respirer, n'ayant plus qu'un pas à faire pour entrer en la joie de son Seigneur, dans cet heureux sabbat, réservé dans le ciel au peuple de Dieu après les travaux de cette misérable vie. Saint Pierre prétend que de véritables fidèles, non-contents d'attendre sans chagrin le dernier moment qui les enlèvera de ce monde, doivent par une sainte impatience, et de saints gémissements, aller comme au-devant du jour du Seigneur : *Properantes in adventum Domini.* (II *Petr.*, III.) Toute la vie présente devrait se passer à désirer d'en sortir, à quitter cette demeure sombre et

infectée. Eh ! quand sera-ce, Seigneur, que disparaîtra cette terre où règne le péché, où l'injustice domine, où commence la vie de l'enfer, et que nous entrerons dans cette région si riante où triomphe la vérité, où règne la parfaite charité ?

Dieu est encore moins aimé que connu dans le monde. Les injustices criantes, les violences, les haines cruelles, les meurtres, les débordements d'impudicité en défigurent toute la face, et ne donnent que trop lieu de conjecturer que nous approchons de ces temps malheureux où la charité se refroidira par la multiplication des crimes, et sera presque éteinte. Si notre cœur était aussi sensible qu'il le doit à tant d'outrages que la majesté divine reçoit de ses ingrates créatures, il serait dévoré du zèle d'Elie, et éprouverait les mouvements qui firent dire à ce prophète à la vue du cruel massacre des serviteurs du vrai Dieu, de ses autels détruits, son alliance universellement abandonnée, et le culte sacrilége rendu à Baal : *Seigneur, c'est assez, retirez mon âme de mon corps, car je ne suis pas meilleur que mes pères.* Pourquoi faut-il que je sois témoin de tant d'horreurs et d'abominations; que différez-vous davantage de me retirer de ce monde corrompu ?

Si nous cherchons à nous consoler par le petit nombre de ceux qui font profession de n'être point citoyens de Babylone, je veux dire de tenir une route opposée à celle des amateurs du siècle pervers, comment Dieu en est-il souvent servi ? Que de langueurs, que de recherches de soi-même, que de retours et de vues obliques ! Que de petites cupidités qu'on satisfait sans scrupule ? Qu'il en est peu qui cherchent le Seigneur avec cette pureté d'intention qu'il mérite, qui observent tous les mouvements de leur cœur, qui le louent dans les plus rudes épreuves, toujours prêts à faire tous les sacrifices qu'il exigera non-seulement sans murmure, mais avec dilatation de cœur ? Oh! que ces âmes généreuses sont rares ! Mais ce sont celles-là mêmes qui, à l'exemple de saint Paul, portent avec le plus de peine le poids de ce corps corruptible, et soupirent avec plus d'ardeur après leur dissolution.

Quelque progrès qu'on ait pu faire en cette vie dans le saint amour, quelque vif qu'il soit en de certains moments, il est très-vrai de dire qu'il est comme assoupi par l'obscurité de nos connaissances et par cette masse de chair, la chaîne et la prison de l'âme. Comme elle ne pénètre que la surface des objets, sans presque rien approfondir, elle n'en est aussi touchée que superficiellement et ne s'y porte que faiblement. Vous le savez, âmes saintes, combien il vous en coûte de soupirs et de larmes, de jeûnes, de saintes lectures, de retraite; et cependant, malgré toutes ces précautions et ces soins, mille images étrangères viennent à la traverse; l'esprit a beau prendre l'essor et chercher à se perdre en son Dieu, il est rappelé par les besoins corporels auxquels la Providence l'a assujetti, souvent par des chimériques forgés par son imagination. Mais lorsque cette union, ou plutôt cette dépendance, aura cessé, que ces yeux faits pour voir les couleurs seront fermés pour jamais, et ceux de l'âme ouverts : *O quam beati erunt oculi illi, quam sani, quam vegeti, quam valentes* (S. Aug.); lorsqu'elle aura des idées proportionnées à la réalité des choses, ah ! il est impossible de marquer l'accroissement prodigieux de son amour et l'impétuosité avec laquelle elle s'élancera vers son objet; car elle n'est elle-même qu'amour; c'est sa nature et son essence : ce sera comme un arc débandé, un torrent qui se précipite d'une montagne après avoir forcé ses digues, un poids dégagé de ce qui le retenait et qui commence de tendre à son centre avec toute sa force et son activité.

Mais ce qui nous doit rendre la vie présente encore plus ennuyeuse et la future infiniment plus désirable, c'est le péril continuel où nous sommes de nous perdre par la séduction de nos sens et de notre imagination, ce sont ces combats si fréquents qu'il faut soutenir contre ce corps de péché qui fait effort pour entraîner l'âme, ces révoltes honteuses de la partie inférieure, qui ne tendent qu'à nous dégrader et nous réduire à la condition des bêtes, ces saillies des passions qui emportent l'esprit si loin au delà de la raison et ne permettent pas qu'elle soit seulement écoutée. Notre cœur est comme plongé dans la boue : s'il s'élève de terre quelques moments, il retombe aussitôt dans sa bassesse ordinaire. Saint Paul, tout saint Paul qu'il était, n'était pas exempt des insultes de la loi impérieuse des membres, ni de ces violents combats. *Malheureux que je suis !* s'écrie-t-il, *qui me délivrera de ce corps de mort ?* Quand cessera cette cruelle persécution, ce schisme déplorable ? Combien avons-nous plus de sujet de trembler et de soupirer après notre délivrance ? Qui ne craindra dans une guerre dont le succès est incertain, et où il ne s'agit de rien moins que d'une éternité de bonheur ou de malheur ? Comment se peut-on plaire de vivre parmi les traits enflammés du démon qui volent de toute part, de lutter contre les vents, les flots et l'orage ? Si un vaisseau battu de la tempête était animé, avec quelle ardeur désirerait-il gagner un port ou quelque havre favorable ? Tels devraient être de vrais chrétiens parmi les agitations de cette vie. Il nous serait bien honteux d'avoir des désirs moins violents de la Jérusalem céleste que les Juifs, dispersés dans les Etats du roi de Babylone, de leur Sion terrestre. Ceux qui les avaient emmenés captifs, les pressant de reprendre leurs instruments de musique, suspendus aux saules, pour chanter quelques-uns de ces cantiques de joie qu'ils chantaient dans leurs pays : *Comment chanterons-nous*, répondirent-ils, *le cantique du Seigneur dans une terre étrangère ? Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma main droite soit mise en oubli; que ma langue demeure attachée à mon gosier, si je ne me souviens point de toi.* Et, ce qui me

paraît encore plus capable de nous couvrir de confusion, aurons-nous moins d'empressement pour ce parfait renouvellement que les créatures inanimées qui attendent avec un grand désir la manifestation des enfants de Dieu? Le grand Apôtre nous les représente comme souffrant impatiemment de se voir asservies à la vanité, et comme dans les tranchées de l'enfantement, jusqu'à ce qu'elles participent, en la manière dont elles en sont capables, à la gloire des enfants de Dieu. Elles attendent le rétablissement de l'ordre et nous aurons peine à en entendre parler: il faudra prendre cent détours et cent précautions pour nous disposer à la nouvelle de notre mort. Les créatures désirent le règne de leur Créateur et la liberté de ses enfants, et ces enfants sont insensibles à leur servitude; ils craignent l'avénement de leur libérateur et tremblent aux approches de leur liberté; ils lui demandent tous les jours à diverses reprises, dans la prière qu'il leur a apprise, que son royaume advienne, et ils seraient inconsolables s'ils étaient exaucés, tant ils sont attachés à la vie présente. Jugez par là si vous possédez les prémices de l'esprit qui nous fait soupirer et gémir en attendant l'effet de l'adoption divine, la délivrance de nos corps. Comment se peut-il faire que nous soyons insensibles à un tel bonheur, à cette effusion consommée? Peut-on faire attention sur la bonté d'un Dieu qui veut bien répandre les richesses inépuisables de sa gloire jusque sur ce corps de péché, qui s'applique à glorifier cette masse de chair, cet amas de pourriture, à l'inonder de ce torrent de délices dont il enivrera nos âmes, sans soupirer après cet heureux moment? Ah! je suis sûr que vous ne pouvez comparer les sentiments corrompus de votre cœur avec ceux que la foi vous inspire, sans entrer en une sainte indignation contre vous-mêmes et vous accabler de reproches! Gémissez donc de ne pas gémir. Ce n'est pas pour ce monde qui fond sous nos pieds et qui disparaîtra bientôt que vous êtes faits, c'est pour le ciel. C'est ce pays enchanté que vous devez rechercher uniquement; la douleur d'être éloignés d'un si grand bien est ce qui nous doit faire répandre des larmes jour et nuit. Le gémissement intérieur est un don du Saint-Esprit; quand nous sommes embrasés de son amour, comment ne gémirions-nous pas de ce que notre pèlerinage est si long? Les âmes fidèles, qui n'aspirent qu'à la céleste patrie, qui ne souhaitent rien tant que d'être séparées des impuretés du corps, gémissent dans la plus paisible possession des biens de la terre; quelques agréments qu'elles trouvent sur les rivages des fleuves de Babylone, elles ne s'y arrêtent que pour pleurer, et c'est le Saint-Esprit qui forme cette sainte tristesse au fond de leur cœur, afin de les avertir par là du néant de tout ce qui est ici-bas et qui ne sera plus demain. Entrons dans leurs dispositions, ou plutôt dans celles de l'Esprit et de l'Epouse, qui disent sans cesse, Venez! *Spiritus et Sponsa dicunt: Veni* (*Apoc.*, XXII); saint Jean ajoute: Que celui qui entend ceci dise pareillement, Venez; mais qu'il le dise du fond du cœur. Ah! Seigneur, allumez en nous ce désir, brûlez nos cœurs de cette heureuse soif, faites qu'ils vous disent bien cette parole, faites-la leur entendre intérieurement, et nos os, brisés de douleur, tressailleront d'allégresse : *veni* O parole favorable, digne d'être embrassée de toute l'étendue de nos âmes! parole de sa délivrance, de son rappel, de sa réunion éternelle avec son principe, et de la dernière miséricorde! dites-la lui, Seigneur, et elle courra se perdre en vous qui êtes son centre, son Dieu et son tout.

Mais de peur que vous ne tombiez dans l'illusion en vous arrêtant à des vœux et des désirs stériles qui n'opéreraient aucun changement, vous devez savoir que le Saint-Esprit ne viendra prendre possession, à la mort de chacun de nous, que de ceux qu'il possédera actuellement et où il règnera par son amour; il ne s'emparera pleinement que des cœurs où il résidera comme dans ses sanctuaires animés; il ne finira le portrait de Jésus-Christ, sur la conformité duquel notre prédestination est fondée, que dans ceux en qui il le trouvera ébauché, et qui, comme de vrais enfants, auront travaillé à devenir parfaits comme leur Père céleste est parfait; il ne consommera dans l'amour et dans l'unité du Créateur que ceux qui auront travaillé efficacement, avec le secours de sa grâce, à s'affranchir des liens du péché et de l'amour servile des créatures.

Notre unique affaire consiste donc à bien établir le royaume de Dieu au dedans de nous par la destruction de la cupidité et nous enraciner de plus en plus dans la charité; à retracer en nous les divers mystères de Jésus-Christ, ses actions, ses vertus, sa vie, ses humiliations, ses souffrances, à faire que son divin Esprit soit le principe de tous nos mouvements intérieurs et extérieurs, qu'il soit l'âme de notre âme. Renonçons de bon cœur à notre misérable esprit devenu tout charnel et ténébreux par le péché, abandonnons-nous pleinement à la conduite de cet adorable Esprit, toujours saint, toujours plein de bonté et de force pour vaincre la malignité du nôtre et pour nous faire pratiquer le bien. Si vous persévérez jusqu'au bout dans cette fidélité, ne doutez pas qu'il ne la récompense en la manière que je vous ai décrite, et qu'il ne soit lui-même votre trop grande récompense: *merces magna nimis*, puisque tout ce que nous pouvons faire et souffrir ici-bas (notre vie égalât-elle celle des anciens patriarches) n'a aucune proportion avec cette gloire qui sera un jour découverte en nous, et que je vous souhaite.

SERMONS

POUR UNE OCTAVE DES MORTS.

EXTRAIT DE LA PREFACE.

Il n'est pas possible d'assigner une époque fixe et universellement reconnue de la dévotion envers les défunts : mais ce qui est assuré et incontestable, c'est qu'elle est plus ancienne que les temps apostoliques et que l'établissement de l'Eglise même, puisqu'elle était en usage dans la Synagogue, ainsi qu'il paraît clairement par le témoignage des auteurs canoniques de quelques livres de l'Ancien Testament; et comme cet exercice de religion n'avait pas commencé dès lors, il est visible que les Juifs l'avaient hérité de leurs ancêtres et des premiers patriarches.

.... L'Eglise a reçu des apôtres la doctrine qu'elle professe sur l'état des âmes en l'autre vie, et sur les moyens de soulager celles qui sont en état d'être assistées par ses suffrages. Toute pure, sincère, parfaitement exempte de tout ce qui n'a pour principe que l'esprit de l'homme, telle qu'elle est émanée de celui de Dieu, sa piété envers eux et son tendre empressement à adoucir et abréger leurs souffrances, s'est beaucoup accrue et perfectionnée par la suite des siècles. Ce fut vers le commencement du XI[e], que saint Odilon, abbé de Cluny, affecta un jour particulier pour être consacré dans tout son ordre, alors très-étendu, à la commémoration des défunts, et ce pieux usage fut bientôt adopté par l'Eglise, et se répandit partout. Saint Bernard qui fleurissait au douzième, nous apprend dans la relation qu'il a faite lui-même de la mort de saint Malachie, archevêque d'Irlande, lequel mourut à Clairvaux entre ses bras, que ce saint prélat témoignait une consolation sensible de ce que la Providence l'appelait à soi le jour même où l'Eglise en corps offre en tous les endroits de la terre tant de vœux, de sacrifices et de bonnes œuvres pour les défunts, car il mourut le 2 novembre. Depuis quelque temps il s'est établi des octaves de cette mémoire annuelle, et il plaît au Seigneur d'y répandre ses bénédictions. C'est dans l'intention de seconder cette dévotion particulière des fidèles que je mets au jour ces huit discours. Le profond respect qui est dû à la vérité, surtout dans la chaire de la vérité, ne m'a pas permis de donner rien à la conjecture en cette matière, ni de faire des peintures de fantaisie, qui ne peuvent tout au plus qu'ébranler l'imagination et émouvoir les sens. C'est la vérité qui est notre voie et notre vie, et non pas les vaines pensées des hommes, presque tous menteurs de bonne ou de mauvaise foi ; notre piété, comme dit si souvent saint Augustin, n'est rien moins que dans l'illusion et le mensonge, car en ce cas elle dégénérerait en superstition. Il est toujours à craindre que ce qui est faux ne tienne quelque chose de l'infection du père du mensonge, et ce qui semble porter à Dieu produit souvent un effet tout contraire, et ne porte qu'à une piété tout humaine bien différente de celle que la Vérité incarnée et les apôtres, par son ordre, ont enseignée aux hommes; c'est par un effet de cette délicatesse, qui doit aller jusqu'au scrupule dans un prédicateur et un écrivain ecclésiastique, que je n'ai rien voulu tirer des révélations de sainte Gertrude, qui rapportent tant de choses extraordinaires de l'état des âmes après cette vie, quoique autorisées par de grands hommes et par des universités entières. Il n'en est pas de même de ce que nous a laissé sainte Catherine de Gênes; il a une approbation si universelle, et on sent, en lisant ce qu'elle a écrit par l'ordre de son directeur sur le purgatoire, que les choses doivent être ainsi, tant elles sont dans l'analogie de la foi et dignes de la sainteté, de la majesté de Dieu et de sa charité pour les âmes; on voit que c'est une effusion de son Esprit saint sur cette parfaite amante, et ce qu'elle éprouvait elle-même, ayant été épurée par diverses croix intérieures et conduite par la voie royale des souffrances amoureuses. Si vous lisez jamais cet admirable traité, qui peut tenir son rang parmi les ouvrages des saints Pères et fortifier la tradition de l'Eglise contre les novateurs du siècle dernier, vous serez forcés d'admirer la sagesse divine qui, par un secret impénétrable, a caché les mystères de son royaume aux sages et aux prudents, pour les révéler aux simples et aux petits, et de vous écrier : *Oui, Père céleste, cela est ainsi parce que vous l'avez voulu;* il avait réservé à cette incomparable sainte une lumière si extraordinaire et un éclaircissement si utile aux fidèles sur l'état de ces âmes souffrantes, et leur fournissait par avance des armes pour percer l'hérésie qu'elle prévoyait devoir bientôt naître et causer d'étranges ravages. Marchant donc à la lueur de ces flambeaux que Dieu a allumés dans son Eglise, je ne crains pas de m'égarer ni de m'entendre dire ces paroles qui sont dans le livre de *Job*, si propres à réprimer la licence des esprits téméraires qui font agir Dieu à leur manière, et débitent leurs imaginations pour des vérités constantes : *Les portes de la mort vous ont-elles été ouvertes? Les avez-vous vues, ces portes noires et ténébreuses ?* Il vous est aisé de juger que me prescrivant des lois si exactes, et me renfermant dans des bornes aussi étroites, il n'est guères possible de fournir huit sermons consécutifs sans s'écarter de mon sujet, car il s'en faut beaucoup qu'il soit de la fécon-

dité de l'Octave du très-saint Sacrement et du Saint-Esprit, qui contiennent une abondance de merveilles qu'on ne peut épuiser; vous ne trouverez pas toutefois, à ce que j'espère, que je me sois éloigné ni de mon projet, ni de l'intention de l'Eglise, laquelle ne se propose pas moins d'instruire et sanctifier ses enfants qui combattent sur la terre, que de soulager les peines de cette partie de son corps que Dieu purifie dans le purgatoire. Une de ses principales intentions dans l'institution de cette mémoire générale de tous les défunts, est de nous rappeler à nous-mêmes, et nous faire penser sérieusement à la mort et au dernier moment qui fera disparaître à nos yeux la figure de ce monde qui passe, pour nous faire entrer dans un état fixe et immuable de félicité ou de misère. Ce grand nombre de personnes avec qui nous avons eu commerce et liaison, et qui ne sont plus qu'un amas de cendre et de pourriture, nous avertit que la vie n'est qu'un songe, qu'une fumée, qu'une vapeur sur laquelle il ne faut faire aucun fond; que tout n'est rien, qu'il n'y a qu'une seule chose nécessaire qui est de faire son salut, que chaque moment de notre vie pouvant être le dernier, il n'y en a pas un à perdre, et qu'il faut rendre son élection certaine par de bonnes œuvres; que nous voguons sur une mer orageuse pleine d'écueils et de pirates, toujours en danger de faire naufrage; au lieu que ces âmes heureuses pour qui nous offrons nos prières et nos aumônes, sont dans le port et jouissent d'une tranquillité parfaite, en attendant la consommation de leur bonheur; qu'ainsi nous devons être saintement jaloux de leur sort, et éviter toutefois avec toute la précaution imaginable, les fautes qui les retiennent dans ces prisons souterraines et suspendent la jouissance du bien suprême après lequel nous devons soupirer avec la même ardeur qu'elles. Voilà la morale de la dernière importance qui se tire naturellement de ce sujet que j'ai essayé de traiter, selon ma faible portée, de la manière la plus capable de faire impression qu'il m'a été possible. Si elle pouvait pénétrer les cœurs et fructifier, les âmes du purgatoire en recevraient sans doute un soulagement considérable, quand même les particuliers ne se proposeraient pas directement cette fin, parce que plus il y a de sainteté et de mérite dans le corps de l'Eglise, plus il est en état d'obtenir de Dieu tout ce qui est juste et ce que demande l'Esprit-Saint qui l'anime, et prie en nous et pour nous par des gémissements ineffables. Celui qui inspire la charité peut-il ne la pas écouter? C'est à lui seul qu'il appartient de mettre dans le cœur ces vérités, que j'ai puisées des plus pures sources.

SERMON LXX.

CE QUE L'ÉGLISE NOUS APPREND DU PURGATOIRE.

Deus noster ignis consumens est. (*Hebr.*, XII.)

Notre Dieu est un feu dévorant.

Comme le feu est celui de tous les éléments qui exprime le mieux la pureté souveraine, la force et l'activité infatigables de Dieu, il s'est souvent représenté sous cette image. C'est ainsi que nous lisons dans la *Genèse* qu'il parut au patriarche Abraham, et dans l'*Exode*, à Moïse, lorsqu'il l'appela du milieu du buisson ardent, et ensuite aux anciens d'Israël, quand il voulut donner une loi à son peuple. Daniel nous apprend qu'il se manifesta à lui sur un trône élevé, accompagné ou plutôt composé de flammes ardentes, dont les roues étaient un feu embrasé, toujours prêt à dévorer; un fleuve de feu très-rapide sortait de devant sa face. Jésus-Christ nous est à peu près représenté sous la même image dans la divine Apocalypse, et c'est avec cet appareil qu'il viendra au dernier jour prononcer l'arrêt qui fixera le sort éternel de chacun : *Le feu s'embrasera devant sa face*, dit le Psalmiste, *et une tempête violente l'environnera.* Je crois que vous n'avez pas de peine à comprendre que ce feu ardent, ces flammes dévorantes, marquent la rigueur inflexible du jugement qu'il prononcera contre les impies, et la vengeance qu'il exercera à jamais sur les âmes réprouvées; mais vous ne concevez peut-être pas si aisément de quelle sorte il est un feu à l'égard des fidèles qui sont morts en sa grâce, avec le sceau de son saint Esprit et qui jouiront à jamais de lui. Vous n'aurez pas toutefois de peine à entrer dans ma pensée, et d'avouer que l'application que je fais des paroles qui m'ont servi de texte aux âmes du purgatoire, n'est point forcée, si vous voulez faire attention à ce principe incontestable que la justice de Dieu ne laisse jamais aucun péché impuni, et que l'ordre immuable, la loi éternelle que Dieu suit invariablement, et qui n'est pas différente de lui-même, exige que la difformité qu'il a causée dans le monde soit réparée par la beauté de la vengeance : *Nusquam peccati dedecus sine decore vindictæ.* (S. Aug.) Eh! comment Dieu ne serait-il pas un feu à l'égard de ces âmes qui sont encore redevables à sa justice, puisqu'il l'est dans un sens aussi naturel à l'égard des bienheureux qui se sont parfaitement purifiés, ou n'ont pas eu besoin de se purifier : *Deus noster ignis consumens est!* Oui, comme charité, il est un feu qui les consomme dans sa vie et dans son unité divine; comme justice rigoureuse, il est un feu qui consume dans une mort, et une séparation sans retour les pécheurs impénitents, et les violateurs de son alliance; c'est un peuple qu'il a mis en oubli pour jamais, ou plutôt pour qui il conserve une colère implacable : *Populus cui iratus est Dominus usque in æternum.*

Nous en avons une image dans Ézéchiel, tracée par le Saint-Esprit, capable d'imprimer de la terreur aux justes, aussi bien qu'aux méchants. Après avoir comparé Jérusalem, qui l'avait forcé par ses prévarications con-

tinuelles à se dépouiller à son égard de tout sentiment de compassion, à une chaudière qu'on remplit de viandes de tous les meilleurs endroits, et qu'on fait ensuite cuire à gros bouillons, jusqu'à cuire les os mêmes et les réduire à rien: Malheur, ajoute le prophète, à la ville de sang qui est comme une marmite enrouillée, dont la rouille n'est point sortie! mettez-la vide sur les charbons ardents, afin qu'elle s'échauffe, que l'airain se brûle, que son ordure se fonde au-dedans, et que sa rouille se consume. On s'est efforcé avec grande peine de la nettoyer, et la rouille y est si enracinée, qu'elle n'en a pu même sortir par le feu. Ton impureté est exécrable, parce que j'ai voulu te purifier, et que tu n'as point quitté tes ordures, mais tu ne deviendras plus pure dorénavent, et je satisferai toute mon indignation sur toi : *Immunditia tua exsecrabilis, quia mundare te volui, et non es mundata a sordibus tuis.* (*Ezec.* XXIV.) Qui ne frémira pas à ces paroles?

Les âmes du purgatoire tiennent comme le milieu entre ces deux états, je veux dire, les saints du ciel qui boivent du torrent de volupté à pleines coupes à la table de notre Père céleste, et sont enivrés des délices de sa maison, et les pécheurs écrasés sous le pressoir de sa fureur, livrés pour jamais aux ministres de sa justice. Il suspend à leur égard le cours de ce fleuve impétueux qui comble de joie sa cité sainte, et appesantit son bras sur elles; mais comme il s'en faut bien qu'elles ne soient pénétrées de la rouille du péché, comme les âmes réprouvées, il la consume peu à peu, et les rend comme un airain luisant, ou plutôt comme un argent et un or qui a demeuré longtemps dans la fournaise, et y a laissé toute son écume. C'est ce que le prophète Malachie explique excellemment: Qui pourra, dit-il, penser à son avénement, et en soutenir seulement la vue (c'est du second avénement qu'il parle, qui sera pour chacun de nous le jour de notre mort); car il sera, comme le feu qui fond les métaux, et l'herbe dont se servent les foulons; il sera comme un homme qui s'assied pour faire fondre et épurer l'argent : *Ipse quasi ignis constans sedebit emundans argentum.* (*Malach.*, III.) La posture où il est représenté marque qu'il exerce l'office de juge, et qu'il fera tout en poids, en nombre et en mesure. Descendons aujourd'hui en esprit dans ces prisons souterraines, après être montés hier dans le ciel pour en contempler les beautés ravissantes, et voyons-y l'Artisan suprême qui y fait fondre son or dans la fournaise, afin d'en faire des vases précieux pour l'ornement de sa maison; admirons-y ce mélange consolant de justice et de miséricorde qui s'exerce dans ce lieu de tourments. Mais avant toutes choses posons le fondement solide de la foi; je veux dire, voyons ce que l'Eglise nous oblige de croire sur l'article du purgatoire, et comme la sécheresse est presque inséparable des discours qui tiennent de la controverse, voyons ensuite de quelle sorte nous devons nous comporter à la mort de nos proches. En un mot, ce que la foi chrétienne nous apprend des peines du purgatoire : ce sera mon premier point. Ce que la même foi nous apprend touchant la manière dont nous devons nous conduire à la mort de nos amis et de nos parents : ce sera le second. Implorons pour ce discours, et pour fournir cette sainte carrière, les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la divine Marie, dont la compassion pour ces membres souffrants de son adorable Fils, est l'un de leurs plus doux rafraîchissements; disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Les novateurs du dernier siècle n'ont pas la funeste gloire d'avoir attaqué les premiers la doctrine de l'Eglise sur le purgatoire, et nié les suffrages pour les morts ; ils ont pour auteurs et prédécesseurs d'une témérité si impie les vaudois et les hussites, condamnés dans les conciles de Lyon et de Constance. La foi de l'Eglise se trouve fondée sur l'Ecriture sainte ; on ne peut trouver un témoignage plus formel que celui du second livre des Machabées : il y est rapporté que le brave Judas Machabée, ce héros qui a effacé par ses exploits guerriers non-seulement ceux qui se sont le plus signalés dans la profession des armes, mais encore ceux qui doivent toute leur réputation aux fictions ingénieuses des poëtes ; l'historien sacré rapporte qu'ayant recueilli d'une quête qu'il fit faire, deux mille dragmes d'argent, il les envoya à Jérusalem, afin qu'on offrît un sacrifice pour les péchés de ses soldats morts dans la bataille, ayant de bons et de religieux sentiments touchant la résurrection : *car s'il n'avait espéré que ceux qui avaient été tués, ressusciteraient un jour, il eût regardé comme une chose vaine et superflue de prier pour les morts;* ainsi il considérait qu'une grande miséricorde était réservée à ceux qui étaient morts dans la piété. *C'est donc une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare ut a peccatis solvantur.*

Ces paroles ne semblent-elles pas écrites avec les rayons du soleil? Aussi les calvinistes n'ont point d'autre parti à prendre que de s'inscrire en faux contre l'authenticité et la divinité de ce livre, et de le traiter d'apocryphe. Mais s'ils n'ont pas encore renoncé à la raison humaine, aussi bien qu'à la foi de l'Eglise, peuvent-ils récuser des juges sans intérêt et sans partialité, qui ont reçu ce livre comme canonique? Nous avons l'autorité du troisième concile de Carthage, du pape Innocent Ier, et encore plus près du temps des apôtres, saint Clément d'Alexandrie et Tertullien ; il est vrai, dit saint Augustin, que nous devons tous comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui lui est dû pour les bonnes ou les mauvaises actions qu'il a faites dans son corps, et cette déclaration apostolique nous avertit de faire avant notre mort ce qui peut nous être utile

après qu'elle sera arrivée, et ne le remettre pas lorsqu'il en faut recevoir la punition ou la récompense; car il y en a à qui ces choses qu'on fait pour eux, sont tout à fait inutiles, et ce sont ceux dont la vie a été si déréglée, qu'ils sont indignes d'être aidés par ces devoirs de piété; d'autres, au contraire, dont la vie a été si pure, qu'ils n'ont pas besoin de ces assistances, et que leur béatitude n'est pas différée; mais le plus grand nombre est sans doute de ceux qui, quoique morts dans la grâce habituelle, ont beaucoup contracté de poussière par le commerce du monde, et les diverses nécessités de la vie.

Il y a plus de difficulté sur la qualité du péché de ces soldats pour lesquels Judas fait offrir des sacrifices; car il semble que ce soit celui d'idolâtrie, qui les eût rendus indignes d'être assistés par ce moyen, car lorsqu'il voulut leur rendre les devoirs de la sépulture, il trouva sous leurs tuniques des dons offerts aux idoles; alors tout le monde reconnut que ç'avait été la vraie cause de leur mort. Mais il y a toute l'apparence imaginable, qu'ayant combattu généreusement pour la querelle du Dieu d'Israël et pour la défense de la vraie religion, il leur fit à tous, ou du moins à quelques-uns d'entre eux, la grâce de se reconnaître et de recevoir la mort avec soumission pour la punition de leur infidélité.

Ces hérétiques rejettent pareillement le livre de *Tobie*, quoique reconnu pour canonique par les plus considérables Pères des IVe et Ve siècles, par des conciles, et en dernier lieu par celui de Trente: ne serait-il pas sûr et plus honorable pour eux de ne point franchir les bornes posées par leurs pères, et quelle témérité de préférer l'illusion et l'égarement de leur esprit à celui de Dieu même qui réside dans la seule Eglise! Qu'ils écoutent sur ce sujet ce que dit le plus éclairé et le plus humble de ses docteurs, le grand saint Augustin, lorsqu'il déclarait que c'était la tradition constante que leur en avaient laissée leurs prédécesseurs, observée généralement alors de toute l'Eglise, que si quelqu'un était mort dans la communion du sang de Jésus-Christ, on priait pour lui dans cet endroit du canon où l'on fait mention des morts, et qu'on disait même au Père éternel qu'on lui offrait ce sacrifice pour recommander cette âme. Le saint patriarche Tobie se croyant donc proche de sa fin dernière, parmi les divers avis salutaires qu'il donne à son fils, l'exhorte de mettre son pain et son vin sur le tombeau du juste, et de se garder bien d'en manger et d'en boire avec les pécheurs: *Panem tuum et vinum tuum super sepulturam justi constitue* (*Tob.*, IV); c'était ce qui dans les premiers siècles de l'Eglise s'appelait *agapes*, ou des banquets de charité auxquels les pauvres étaient particulièrement invités; c'était une aumône qu'on faisait en faveur des morts. C'est pourquoi saint Paulin relève beaucoup ce que fit un jeune seigneur romain, lorsqu'après avoir perdu sa femme, il assembla dans l'église de Saint-Pierre tous les pauvres de Rome, et nourrit charitablement ces vrais défenseurs de nos âmes, faisant cette aumône pour le soulagement de celle avec qui il avait été uni par les liens les plus étroits: *Patronos animarum nostrarum pauperes in aulam Apostoli congregasti.* Il est vrai que dans la suite, ces repas innocents dégénérèrent de la sainteté de leur institution, et qu'il s'y glissa divers abus et superstitions qui obligèrent les plus saints évêques, tels que saint Ambroise et saint Augustin, de les interdire; mais ce n'est uniquement que l'abus qu'ils ont condamné dans une pratique qui, par elle-même, était toute de charité. Le saint homme Tobie songeait à le prévenir, en exhortant son fils de se garder bien d'appeler à ces banquets de sobriété et de frugalité des gens dissolus; or ce saint homme, aussi éclairé dans l'âme qu'il l'était peu corporellement, n'eût pas sans doute recommandé à son fils d'en user ainsi à la mort des justes, s'il n'avait cru que cette œuvre de miséricorde regardait ces justes mêmes, c'est-à-dire qu'elle pouvait procurer quelque soulagement à leurs âmes: d'où il paraît que la Synagogue avait en ce point la même créance que l'Eglise qui lui a succédé.

Voici des livres de l'Ecriture que les calvinistes reçoivent aussi bien que nous. Jésus-Christ dit, dans saint Matthieu, qu'il y a tels péchés qui ne seront remis ni en ce siècle ni en l'autre: *Non remittetur ei neque in hoc sæculo neque in futuro* (*Matth.*, XII), ce qui ne se doit pas prendre à la lettre, comme si on était exclu absolument durant cette vie de l'ordre de sa miséricorde, mais parce que l'impénitence finale est la punition la plus ordinaire des péchés contre le Saint-Esprit dont il parle en cet endroit. Mais j'infère de ce passage avec les plus savants interprètes de l'Ecriture, que s'il y a des péchés qui ne sont pas remis dans l'autre siècle, il y en a d'autres aussi qui y sont remis, et où? sinon dans le purgatoire. Saint Paul, dans sa première *Lettre aux Corinthiens*, supposant que tous les vrais chrétiens ont posé Jésus-Christ pour fondement de leur édifice spirituel, dit que si quelqu'un élève sur ce fondement de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, ou du bois, du foin, de la paille, l'ouvrage de chacun paraîtra enfin, et que le jour du Seigneur fera voir quel il est, parce qu'il sera découvert par le feu, et que le feu mettra à l'épreuve l'ouvrage d'un chacun: que si l'ouvrage de quelqu'un demeure sans être brûlé, il en recevra récompense; celui au contraire dont l'ouvrage sera consumé par le feu, en souffrira la perte; il ne laissera pas néanmoins d'être sauvé, mais comme en passant par le feu. Pour éclaircir ce texte qui peut vous paraître obscur, voici l'explication de saint Augustin, qui servira non-seulement à confondre les hérétiques, mais ceux d'entre les catholiques qui, faisant peu de scrupule d'accorder une infinité de choses à la concu-

piscence, ne craignent pas d'amasser de ces matières combustibles qui brûleront leurs âmes, puisqu'elles sont elles-mêmes cet édifice de Dieu. Le construire d'or, d'argent, de pierreries, c'est celon ce Père, n'agir que dans la pureté de l'Evangile, se conduire dans la rectitude de ses voies, n'avoir point d'autre intention que de plaire à Dieu, et prendre pour cet effet tous les moyens les plus naturels et les plus sûrs; enfin former sa vie sur Jésus-Christ notre grand modèle, et entrer dans ses dispositions intérieures : un tel édifice sera à l'épreuve du feu du jugement dernier; loin d'en être endommagé, il n'en paraîtra au contraire que plus éclatant. Tout ce qui se fait, au contraire, par la vanité de l'esprit humain et par le mouvement de l'amour-propre, est un bois qui se pourrit, du foin qui se sèche, un feu de paille qui se passe en un moment, ou plutôt dont l'embrasement durera longtemps Oh! quel regret, à la mort, de voir tant d'œuvres anéanties parce qu'on ne s'y était pas proposé uniquement la gloire de Dieu! Et quelle est sa bonté de ne nous pas rejeter malgré un nombre infini de défauts! Qui ne sera saisi de crainte? Car qui peut bien discerner ce qui pourra être purifié par ce feu passager, d'avec ce qui ne le pourra être même par le feu éternel? C'est se tromper à plaisir que de croire que ce feu ne se prendra qu'aux crimes, aux incestes, aux homicides : ceux qui en commettent renoncent dès là au royaume des cieux, et font un pacte avec l'enfer. Combien de bonnes œuvres en apparence, de prières, de réceptions de sacrements, d'œuvres extérieures de charité détruites et consumées à raison des impuretés secrètes du cœur, des vaines recherches de l'approbation des hommes, des divers retours d'amour-propre qui produisent des mouvements d'orgueil, d'envie, de colère et divers désirs des biens périssables. Oh! quel sera l'étonnement d'une âme trompée, qui, se reposant tranquillement sur ces prétendues œuvres de justice, en reconnaîtra clairement, par la lumière de Dieu, le néant et le défaut! Combien de gens qui se croient riches en bonnes œuvres, se trouveront réduits à une honteuse pauvreté! Ce sera là, dit saint Bernard, que ce que nous prenons ici-bas pour de l'or, se changera en écume, que l'impureté de nos œuvres sera découverte, et que nos justices seront jugées; nous frémirons alors à la vue de ce qui nous avait paru de plus louable dans notre conduite; ce que nous regardions comme peu de chose et dont nous ne faisions aucun cas, tout ce que nous négligions par une mauvaise dissimulation, sera consumé par ces flammes vengeresses. Nous savons certainement que nous avons au dedans de nous des aliments de ce feu de l'autre vie, et nous ne savons point avec certitude si nous avons rien de ce qui peut y subsister : prévenons donc l'épreuve de ce feu passager et de l'éternel, car on ne peut apporter trop de précaution dans des choses de cette importance, et prévenons-le par celui du Saint-Esprit, je veux dire par la charité et le zèle de la justice de Dieu, en nous punissant nous-mêmes.

Pardonnez-moi, mon cher auditeur, cette digression et ce peu de morale : je ne puis m'en repentir, puisqu'elle vous peut être si utile, et que vous avez encore plus de besoin d'être affermi dans la piété et la crainte religieuse d'offenser Dieu, que dans la foi que vous avez sucée avec le lait.

Retournons à nos sectaires. Quand nous n'aurions pas en notre faveur des passages de l'Ancien et du Nouveau Testament si formels et si précis, la tradition apostolique est plus que suffisante pour établir ce dogme; par tradition vous devez entendre une doctrine, écrite ou non écrite, venue de Dieu même et conservée par le canal des évêques dans les sentiments et la pratique de l'Eglise universelle. Ils objectent que l'autorité que nous donnons à la tradition soumet l'Ecriture aux pensées des hommes et la déclare imparfaite. Je réponds que l'Ecriture et la tradition ne font ensemble qu'un même corps de doctrine révélée de Dieu; si chaque particulier se donnait la licence d'interpréter l'Ecriture à sa manière, ce serait alors qu'elle serait soumise aux pensées des hommes, et nos adversaires devraient bien ouvrir les yeux sur les explications diverses qu'y donnent leurs théologiens et sur leurs variations innombrables, comme si le Saint-Esprit, qui est la vérité même, pouvait être contraire à lui-même et se contredire visiblement. Mais, quand chaque particulier est obligé de prendre l'Ecriture dans le sens que la prend et que l'a toujours prise l'Eglise répandue partout, c'est alors que son autorité et son indépendance sont élevées au plus haut degré; jamais on n'est plus assuré de bien prendre l'esprit et le sens de la loi que lorsqu'on les prend comme ils ont toujours été pris depuis son premier établissement. L'intelligence de l'Ecriture est inspirée aussi bien que l'Ecriture même; il est dit formellement dans saint Luc que Jésus-Christ ouvrit l'esprit à ses apôtres, afin qu'ils entendissent les Ecritures, et il envoya peu après son propre Esprit pour continuer de le faire dans toute la suite de l'Eglise. N'êtes-vous pas frappés de l'étrange illusion de nos adversaires, qui flattent tous les particuliers du don de l'intelligence des Ecritures? Puisque les apôtres, qui avaient été plus de trois ans dans l'école de Jésus-Christ, auxquels il expliquait le sens des paraboles et tous les mystères du royaume de Dieu, ne reçurent ce don qu'après la résurrection et par une grâce singulière, la veulent-ils obtenir? Qu'ils renoncent à leurs préjugés, qu'ils se défient de leurs fausses lumières, qu'ils détestent leur orgueil, qu'ils rentrent dans le bercail sacré : elle est le fruit de l'humilité, de la prière et de la fidélité à captiver son entendement sous le joug de la foi; cette clef de la science des Ecritures ne se trouve pas hors de la maison d'unité.

Quoique, dans la loi judaïque, tout fût particularisé, et que Moïse fût entré dans le

dernier détail, néanmoins l'interprétation de la Synagogue était nécessaire en diverses rencontres, par exemple, ce qu'on pouvait faire de chemin le jour du sabbat, et qu'il était permis ce jour-là de repousser les insultes des ennemis du peuple de Dieu ; les mariages des Moabites n'étaient pas défendus en termes formels par la loi, témoin celui de Booz avec Ruth, qui est loué ; et néanmoins Esdras, dans la suite, rompit de pareils mariages.

L'Ecriture ne doit pas être censée imparfaite pour avoir besoin d'une telle interprétation ; il était de sa majesté d'être concise en ses paroles, profonde en ses sens et pleine d'une sagesse qui paraît toujours impénétrable à mesure qu'on la pénètre davantage ; mais, quand elle serait plus claire et moins obscure, c'est toujours une lettre morte que des hommes ignorants et légers détournent aisément en de mauvais sens, ainsi qu'il est arrivé de tout temps ; il faut donc une autorité vivante et subsistante qui fixe le sens de l'Ecriture, et où se trouve-t-elle ailleurs que dans l'Eglise, aux décisions de laquelle le Saint-Esprit préside et qu'il forme lui-même ?

Anathème donc à ces hommes enflés d'une vaine science, et qui ont mérité par là d'être livrés à un sens réprouvé et à des ténèbres pénales, le plus terrible châtiment que Dieu ait dans les trésors de sa colère. Pour moi, je déclare solennellement que j'aime mieux errer avec saint Augustin et saint Ambroise, que me trouver dans la voie de la vérité avec des moines apostats, tels qu'un Luther ; ces illustres Pères que Dieu a suscités pour régir et éclairer son Eglise, ne parlent pas dans cette rencontre comme docteurs particuliers, mais comme témoins de la tradition et pratique universelle de l'Eglise de leur temps et de celui qui l'avait précédé ; ou plutôt je suis sûr de ne pouvoir tomber dans aucun égarement, tant que je m'attacherai inviolablement à *l'Eglise, qui est la colonne et la base de la vérité ;* elle a seule la chaire de la vérité, et quiconque ne s'attache pas à cette colonne inébranlable sera toujours chancelant et emporté par tout vent de doctrine ; qui élève sur un autre fondement bâtit sur le sable, il s'érige, le superbe qu'il est, lui-même en colonne de la vérité, il se substitue en la place de l'Eglise et la détruit. Détestons les erreurs insensées de ces esprits libertins, bénissons le Seigneur de nous en avoir préservés et nous avoir fait naître en l'Eglise catholique ; adorons ces jugements terribles sur les auteurs de ces impiétés et sur leurs sectateurs, dont le cœur insensé a été rempli de ténèbres pour s'être appuyés sur de vains raisonnements. Saint Paul ne fait pas de difficulté de dire *qu'il faut qu'il y ait des hérésies,* non par aucune destinée ou fatalité qui impose quelque nécessité, mais selon les vues profondes et les dispositions adorables de la sagesse divine, qui veut exercer par là son Eglise, la rendre plus vigilante, réveiller l'amour de la vérité, la faire prêcher avec plus d'éclat, confondre les noirs desseins de Satan, en tirer sa propre gloire, exciter la reconnaissance des humbles, punir l'orgueil des présomptueux, et renouveler dans tous les cœurs l'amour des vérités saintes. C'est ainsi que l'hérésie de l'impie Nestorius qui dépouillait la Très-Sainte-Vierge de la qualité glorieuse de Mère de Dieu, amplifia partout son culte ; que les hérétiques iconoclastes contribuèrent, contre leur dessein, à augmenter le respect envers les saints et leurs images ; que l'Eucharistie attaquée et combattue par la secte de Calvin, fut plus honorée par des trophées solennels et par des respects plus profonds qu'elle ne l'avait jamais été. C'est ainsi que votre piété envers les morts doit recevoir de l'accroissement, si vous voulez répondre aux intentions de Dieu qui a permis qu'elle fût abolie par les hérétiques de ces derniers temps. Mais il faut, pour ne leur donner aucune prise et ne pas les entretenir dans le schisme, que cette piété soit prudente et éclairée, qu'elle rejette tout ce qui a l'ombre d'erreur. *Dieu n'a pas besoin de nos mensonges, ni que nous inventions des faussetés pour le défendre.* Loin de l'Epouse de la Vérité incarnée tout ce qui ressent la fable et la superstition, et non-seulement tout ce qui étant fabuleux et incertain est indigne de sa foi, mais encore ce qui étant inutile et incapable d'édifier la charité, peut troubler sa paix ; tenons-nous-en aux termes du dernier concile œcuménique assemblé à Trente contre les hérésies qui s'étaient élevées en Allemagne, et ensuite répandues en France dans tout le Nord ; voici les paroles du décret, qui ont été toutes pesées au poids du sanctuaire : L'Eglise catholique, disent les Pères de cette sainte assemblée qui représentait l'Eglise universelle, instruite par le Saint-Esprit, ayant toujours enseigné suivant les saintes Ecritures, et la tradition ancienne des Pères dans les saints conciles précédents (ils entendent ceux de Florence, de Bâle, de Constance, et de Vienne), et depuis peu encore dans ce concile général, qu'il y a un purgatoire, et que les âmes qui y sont détenues sont soulagées par les suffrages des fidèles, particulièrement par le sacrifice de l'autel, si digne d'être agréé de Dieu. Le saint concile ordonne aux évêques qu'ils aient un soin particulier que la foi et la créance des fidèles, touchant le purgatoire, soit conforme à la saine doctrine qui nous a été donnée par les saints Pères et par les saints conciles, et qu'elle leur soit partout prêchée et enseignée de la sorte ; qu'ils bannissent des prédications qui se font devant le peuple les questions difficiles et trop subtiles sur cette matière, desquelles d'ordinaire on ne retire aucun avantage pour la piété ; qu'ils ne permettent pas non plus qu'on avance, ni qu'on agite sur ce sujet des choses incertaines et qui ont apparence de fausseté ; qu'ils défendent, comme un sujet de scandale, tout ce qui tient d'une certaine curiosité indiscrète ou manière de superstition, ou qui ressent un gain sordide ; qu'ils tiennent la main à ce que les suffrages

des fidèles, comme les prières, aumônes et autres œuvres de piété, soient offerts pour les défunts, et accomplis avec piété et dévotion selon l'usage de l'Eglise. Se peut-il rien de plus sage et de mieux concerté que ce décret? Assurez-vous, mon cher auditeur, que je le suivrai de point en point dans la suite des discours que j'aurai l'honneur de vous faire, et que je ne vous dirai rien qui ne soit tiré des pures sources de la tradition.

Il paraît, après cela, superflu de rien ajouter pour confirmer une doctrine qui ne peut être renversée qu'avec l'Eglise même, ni d'insister sur la pratique universelle des Copthes, Maronites et autres sectes chrétiennes d'Orient, parmi lesquels l'office des Morts est fort commun (ainsi que l'assure Abraham Eccellensis), qui le tiennent de tradition apostolique, étant dans cet usage avec l'Eglise universelle, lorsqu'ils s'en séparèrent pour d'autres articles au cinquième siècle. Témoignage d'un merveilleux poids, puisqu'il n'est pas plus suspect que celui que nous tirerions des mêmes calvinistes pour prouver la Trinité. Je ne veux que toucher une raison fondée sur l'analogie de la foi, à laquelle il me semble que nos ennemis devraient bien ouvrir les yeux, car ils ne songent pas qu'en détruisant le purgatoire, ils détruisent le paradis par une conséquence nécessaire, et qu'ils en excluent pour jamais une infinité d'âmes qui n'ont pas mérité une condamnation si rigoureuse. Car qui peut nier que le plus grand nombre de ceux qui meurent dans la communion de l'Eglise et dans la charité, n'aient pas cette vertu en un degré assez éminent, pour couvrir aux yeux de Dieu la multitude de leurs péchés? On peut les distinguer en deux classes, ou de ceux qui ont violé l'innocence du baptême et se sont rétablis en grâce par la pénitence, ou de ceux qui ne sont jamais déchus de ce glorieux et rare avantage. Or, parmi les premiers, combien s'en trouvera-t-il peu qui se soient plongés dans ce baptême laborieux avec tout le courage et l'horreur de leurs infidélités qu'ils devaient; qui aient persévéré jusqu'au bout dans les exercices d'une pénitence austère, et à qui on ait droit d'en appliquer les caractères naturels décrits par saint Paul: de soin, de vigilance, d'application sérieuse à réparer le péché, de crainte de la colère de Dieu, à entrer dans le zèle de la justice vengeresse, et se traiter comme un ennemi qui ne mérite aucune grâce. O que le commun des pénitents est heureux de se garantir des flammes de l'enfer! Les innocents n'auront peut-être pas donné lieu d'être arrêtés dans celles du purgatoire; mais combien la plupart d'entre eux, se reposant sur l'exemption des vices grossiers, marchent d'un pas lent dans la voie des préceptes et font même de légers écarts, sont tièdes dans leurs exercices de piété, recherchent les consolations humaines! Combien se mêle-t-il dans les actions les plus saintes, de négligences, d'irrévérences, d'évaporation d'esprit auxquelles le cœur n'a pas moins de part que l'imagination! Fait-on uniquement pour Dieu usage des talents de nature et de grâces reçus de lui? Combien de temps perdu, ce temps si précieux acquis au prix inestimable du sang de Jésus-Christ! Combien de paroles inutiles dont le Sauveur du monde proteste qu'on rendra compte à son jugement! Combien de vains amusements, de légères cupidités qu'on satisfait sans remords, d'actions faites par passion et par le mouvement de la nature, et non par celui du Saint-Esprit qu'on contriste en mille manières dans les bonnes œuvres! Combien s'en trouve-t-il peu, dit saint Grégoire, qui ne soient gâtées, ou dans l'intention, ou dans le progrès, ou dans la fin! C'est pourquoi je ne trouve plus étrange que ce saint pape ait avancé qu'une innocence endormie et imparfaite attire moins les regards de complaisance de Dieu qu'une pénitence fervente, et que saint Augustin ait dit qu'il serait avantageux à quelques-uns d'entre eux de tomber dans quelques déréglements sensibles, parce que ne pouvant se les dissimuler, ils prendraient une ferme résolution de les expier, et passeraient tout le reste de leur vie comme sous le glaive de la justice de Dieu.

Cependant l'Eglise n'étant presque composée que de ces deux espèces de justes, ainsi que l'expérience l'apprend, car pour les pécheurs ils ne lui appartiennent, selon saint Augustin, que d'une manière impropre, n'ayant pas le lien intérieur de la charité, mais seulement l'extérieur de la communion, et leur partage infaillible est l'enfer s'ils ne se convertissent et ne font de dignes fruits de pénitence; oserons-nous placer dans le paradis, sans aucun délai, ces pénitents et ces innocents imparfaits? Mais saint Jean dit dans son *Apocalyse* qu'il n'y entrera rien de souillé, il nous en donne une faible idée sous l'image d'une ville dont les murailles sont de jaspe et ses places d'un or très-pur comme un cristal transparent : *Ipsa vero civitas aurum mundum simile vitro mundo* (*Apoc.*, XXI), tout est donc sainteté, pureté et lumière dans le ciel, tout est grand, magnifique et précieux dans cette cité de Dieu, non de cet or, l'objet des vœux les plus ardents des avares, mais de la charité dont ils sont pleins et pleinement rassasiés. Chaque âme doit être présentée à Jésus-Christ si elle veut jouir de ses embrassements éternels, aussi pure que l'Eglise, qui paraîtra alors devant lui pleine de gloire, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais étant sainte et irrépréhensible. Cependant, après le temps de la vie présente, on ne mérite plus de les exclure aussi à jamais du ciel et les reléguer en enfer, ce serait une injustice dont Dieu est incapable, et on aurait droit de lui dire avec Abraham : *Quoi! envelopperez-vous dans la même condamnation le juste et l'impie? loin de vous une pareille conduite!* Il faut donc, de nécessité, qu'il y ait un lieu, comme mitoyen, où ces âmes se purifient

selon le nombre et la qualité de leurs fautes, et où tout ce qu'elles emportent d'attaches aux créatures, quoique non dominantes, soit consumé.

Cette doctrine est si conforme à la lumière naturelle imprimée au fond de nos âmes, que le plus éclairé des philosophes du paganisme, c'est Platon, a reconnu la nécessité d'un purgatoire. Il dit que les âmes, au sortir de cette vie, doivent être traitées inégalement selon leurs mérites ou démérites, qu'il y en a de si pures qu'à leur séparation du corps, elles n'ont besoin d'aucune expiation et s'envolent dans les champs élysées, un séjour enchanté; qu'il s'en trouve aussi de si désespérément méchantes qu'elles sont précipitées dans les enfers sans retour, mais qu'il y en a plusieurs qui sont purifiées par des peines temporelles, après quoi elles sont admises dans la société de celles qui jouissent d'une félicité sans fin.

Voilà qui n'est que trop suffisant pour vous convaincre de la vérité du purgatoire; voyons, comme je vous l'ai promis, ce que nous devons faire à la mort de nos amis et de nos proches.

SECOND POINT.

Ne craignez pas, chrétiens auditeurs, qu'imbu des maximes outrées du Portique, je condamne absolument la douleur que vous ressentez et les larmes que vous versez à la mort de ceux qui vous touchent par les liens de la parenté ou de l'amitié; la philosophie chrétienne n'a rien de commun avec la dureté et l'insensibilité de cette philosophie orgueilleuse. Saint Paul met, parmi les caractères des hommes livrés à toutes sortes de vices qui s'élèveront dans les derniers temps, celui d'être dénaturés et sans affection : *Sine affectione* (II *Tim.*, IV); Jésus-Christ, notre souverain modèle, versa lui-même des larmes à la mort de son ami Lazare : *Et lacrymatus est Jesus.* (*Joan.*, XI.) Je sais bien que, sous l'image de Lazare enfermé depuis quatre jours dans le tombeau qu'il allait ressusciter, il pleurait les pécheurs endurcis par l'habitude du crime; mais il n'est pas moins vrai que ces larmes sacrées avaient encore pour objet la misère de la nature humaine assujettie à la mort et à ses suites par le péché; la mort et la corruption n'étant entrées dans le monde que par la prévarication de nos premiers parents. Heureux d'avoir un Pontife si tendre et si compatissant, qui a pris très-librement tous les mouvements de l'infirmité humaine pour les sanctifier; ne faisons donc point de scrupule de pleurer nos morts : le saint Esprit nous l'avait recommandé longtemps auparavant par la bouche du Sage : Mon Fils, dit-il, répandez vos larmes sur un mort, et pleurez comme un homme qui a reçu une grande plaie; faites un grand deuil un jour ou deux, pour ne pas donner lieu à la médisance; car la tristesse conduit à la mort; elle accable toute la vigueur de l'âme, éloignez-la donc de vous et souvenez-vous de votre dernière fin; car, après cela, il n'y a point de retour; vous ne servirez de rien au mort en vous affligeant plus longtemps, et vous vous ferez à vous-même un grand mal. Songez, vous dit-il, au jugement de Dieu sur moi; le vôtre viendra de même : hier à moi, aujourd'hui à vous. Que la paix où le mort est entré apaise le regret que vous avez de sa mort, et consolez-vous de ce que son esprit s'est séparé de son corps; voilà, sans doute, des considérations bien évangéliques proposées aux hommes avant l'établissement de l'Evangile. Elles nous marquent le juste milieu que prescrivent la justice et la sagesse entre les deux extrémités vicieuses d'indolence ou d'affliction démesurée, auxquelles les hommes qui ne savent garder aucun tempérament, se portent d'ordinaire. Il permet qu'on fasse un grand deuil, pour soulager la nature et ne pas blesser le prochain par notre indifférence; mais, en même temps, il donne des bornes à cette douleur; il ne veut pas qu'on rejette toute consolation, et qu'on se livre en proie à une tristesse inutile à celui qu'on a perdu, et nuisible à nous-mêmes : *Amare fer luctum illius uno die, et consolare.* Que la foi essuie bientôt ces larmes qu'un sentiment humain ou votre intérêt propre ont fait couler de vos yeux : la paix et le lieu de repos où est entré le mort y doivent contribuer plus que toutes choses. Que pouvait-il lui arriver de plus avantageux que d'être affranchi de ce corps de mort; ce poids, cette chaîne, cette prison qui le retenait captif et l'assujettissait à mille nécessités très-pénibles pour une âme qui connaît sa noblesse, et d'avoir pris son essor dans son pays natal. N'ayant donc plus de liaison, ou plutôt de dépendance avec cette partie terrestre et cette maison de boue, le parent, l'ami mort devenu pur esprit, et ne pouvant aimer en nous que notre salut, nous crie : Pensez profondément à ce qui m'est arrivé et à ce qui vous doit infailliblement arriver : j'ai été et je ne suis plus. Dieu m'a jugé; il vous jugera de même; c'était hier à moi, ce sera aujourd'hui votre tour; ce jugement est inévitable et irrévocable; étudiez-vous avec tout le soin possible à vous le rendre favorable.

Saint Paul nous fournit encore des motifs plus touchants et plus consolants : Nous ne voulons pas, nous dit-il, mes frères, en la personne des Thessalonissiens, que vous vous attristiez au sujet de ceux qui dorment : *Nolumus vos contristari de dormientibus.* (I *Thess.*, IV.) Il ne défend pas les regrets et les larmes; mais seulement des excès de deuil et de tristesse semblables à ceux des païens qui se faisaient des incisions et se rasaient en pleurant les morts, ce que Dieu avait défendu par Moïse à son peuple comme un peuple saint et consacré à son culte entre tous les autres. C'est pourquoi l'Apôtre ajoute que ces sortes d'hommes n'ont point d'espérance : la vie présente est leur tout; est-elle éteinte? tout est fini : adieu plaisirs, honneurs, richesses; il faut être arrachés pour jamais à tous les objets

de ses attaches. Mais pour nous qui croyons que Jésus-Christ est mort et ressuscité, nous devons croire fermement que Dieu amènera avec Jésus ceux qui se seront endormis en lui. Remarquez ce mot de sommeil dont l'Apôtre se sert pour exprimer la mort, et admirez la vertu de la foi et de l'espérance chrétienne qui font de la chose du monde la plus affreuse aux sens et à l'imagination, la plus désirable et la plus nécessaire telle qu'est le sommeil; non-seulement elle a perdu ses horreurs, mais elle a des agréments, des beautés secrètes, capables de nous charmer, et qui obligent un Père à l'apostropher de la sorte : Comment s'est-il pu faire que tu sois devenue un sujet de joie, ô mère de la tristesse; une matière de gloire et de triomphe, toi qui en étais l'ennemie et la destructive, et l'entrée du royaume des cieux, toi auparavant la porte de l'enfer. Qui a pu convertir ainsi le supplice d'un criminel en un sacrifice agréable à Dieu? Nous en sommes uniquement redevables à celui qui, par la mort qu'il a voulu subir, nous a délivrés de l'empire de la mort, et lui avait dit auparavant, par son prophète : *O mort, je serai un jour ta mort; ô enfer, je serai ta ruine.* Ainsi, elle a été désirée plutôt que crainte par tous les vrais chrétiens qui ont une espérance vive et animée des biens qui leur sont réservés dans le ciel; elle a été méprisée par le sexe le plus faible et par des enfants, comme la destruction de l'empire du démon et un passage à une éternité bienheureuse.

Quoique David, vivant dans un temps où le ciel n'était pas encore ouvert par le sang du Médiateur, n'eût pas la consolation que nous avons de nous y envoler aussitôt, il n'apprit pas plutôt la mort d'un enfant qu'il aimait avec la dernière tendresse, qu'il se leva de terre où il était demeuré longtemps prosterné sans vouloir prendre de nourriture, alla au bain, prit de l'huile de parfums, changea d'habits, fut au temple adorer le Seigneur, et se fit servir au retour à manger. Ses officiers, qui s'attendaient de le voir tout autrement affligé après la mort de ce fils si chéri, lorsqu'il y avait encore quelque rayon d'espérance, étaient dans la dernière surprise; mais ce prince plein de foi, voyant que Dieu avait prononcé l'arrêt de sa mort en le tirant du monde, adore sa justice, et trouve sa paix et le remède à cette profonde blessure dans sa soumission à la volonté souveraine. Outre ce motif de tous les temps, vous avez celui que la foi vous donne, qui est que le dernier moment de la vie de vos enfants est pour eux le commencement d'une vie divine, et qu'ils ne cessent d'être avec les hommes que pour vivre à jamais dans la compagnie des anges.

Que les chrétiens infidèles, c'est-à-dire qui vivent en païens et se font ici-bas une béatitude charnelle, se désolent et se lamentent quand ils se voient enlever leurs proches; ils ne comprennent, les aveugles qu'ils sont! ni les Ecritures, ni la puissance de Dieu, qui saura bien retrouver ce qui est perdu, vivifier ce qui est mort, rétablir ce qui est corrompu, rejoindre ce qui est séparé, et conserver sans fin dans une parfaite incorruptibilité ce qui était corruptible de sa nature. Jésus-Christ nous a assuré, dans son Evangile, qu'il ne se perdrait pas un seul cheveu de notre tête, et que nos âmes, après avoir été dépouillées pour un peu de temps de leurs corps, les reprendront pour ne les plus quitter; mais ils seront tirés de leurs qualités corruptibles et animales pour passer dans la ressemblance du sien glorieux. En vérité, y a-t-il proportion entre une privation de peu de durée, pour s'affliger au delà des bornes, et la confiance d'être réunis pour jamais? Nous le trouverons en peu dans le royaume de notre Père céleste : ils ne nous ont précédés que de quelques jours, et nous y attendent avec impatience; c'est là où les liaisons seront aussi inaltérables que saintes, n'étant plus sujettes ni à soupçons, ni à faux rapports, ni à dégoût, ni à bizarrerie, ni à inégalité d'humeur. Sacrifions de bon cœur ces douceurs passagères que nous goûtions dans leur commerce, par l'espérance d'en ressentir de plus solides et de plus durables. *La vraie charité*, dit l'Apôtre, *ne périt point* : elle demeure en Dieu, cachée en Jésus-Christ, son principe et son centre, et entretient toujours entre nous la même liaison. Un avare, qui amasse un monceau d'or et d'argent, croit-il l'avoir perdu quand il l'a mis en terre? Il est vrai qu'il l'a perdu de vue, et ses yeux ne se rassasient plus de voir ce brillant métal, son idole; mais, parce qu'il le croit par là plus hors d'atteinte aux entreprises des voleurs, son esprit est plus en repos. La charité ne pourra-t-elle faire le même jugement que la cupidité? Comptera-t-elle pour perdu ce qui n'est déposé qu'un peu plus tôt dans les trésors du ciel? Si nous lui permettons, dit saint Augustin, de s'affliger de la mort des proches, nous l'exhortons à modérer sa douleur, et à ne la pas rendre incurable.

Ne fermez pas vos cœurs aux consolations solides, tirées de l'Ecriture et du fond de la religion; car, pourquoi recourir à une raison corrompue, à une vaine philosophie, pour en trouver dans ses afflictions? Si la nécessité de votre nature vous fait verser des larmes, que la foi les arrête au plus tôt, et les change en larmes de joie par l'assurance qu'elle nous donne que ceux qui meurent en Jésus-Christ ressusciteront avec lui, et entreront en participation de sa gloire. Si la nature fait sentir sa faiblesse, que la grâce vienne au secours avec sa force toute-puissante. Si cette nécessité de mourir et de se séparer paraît dure et nous abat, que la promesse authentique de la résurrection nous relève. C'est pourquoi ces pompes funèbres (je parle toujours avec saint Augustin), ces enterrements somptueux, ces sépulcres bâtis avec tant d'art et de dépense, peuvent bien donner quelques consolations aux vivants, mais non pas apporter du soulagement aux morts; on a d'autres moyens

de les assister, dont il ne faut pas douter qu'ils ne reçoivent beaucoup de secours: les prières de l'Eglise, le sacrifice salutaire de l'autel, et les aumônes qu'on fait pour eux, tout cela leur attire la miséricorde de Dieu, et le force en quelque sorte d'agir avec eux plus favorablement que leurs péchés n'ont mérité.

Mais nous plaiderons dans la suite leur cause avec plus d'étendue, et vous marquerons les moyens les plus efficaces de les soulager : il s'agit présentement de vous. Je cherche à vous affermir, par les considérations de notre sainte religion, contre ce que vous pouvez souffrir d'humain en ces rencontres : j'en emprunterai une ou deux du grand archevêque de Carthage, saint Cyprien, avec lesquelles je finis. Quand je vois, dit-il, plusieurs des nôtres mourir (il parle d'une mortalité qui enleva beaucoup de son peuple), je dis que plusieurs des nôtres sont préservés de ce siècle pervers : c'est une malheureuse peste pour les Juifs, pour les infidèles et les schismatiques; mais que c'est un heureux sort pour les serviteurs de Dieu ! Et encore que les uns et les autres soient indifféremment moissonnés, quelle inégalité dans les suites de leur mort ! Les uns sont appelés au repos, les autres entraînés aux supplices : les fidèles en sont plus tôt assurés, les perfides plus promptement punis. Nous n'avons, mes chers frères, ni discernement, ni gratitude pour les bienfaits que nous recevons de Dieu : nous ne reconnaissons pas l'avantage qui nous en revient; les vierges sortent de ce monde dans la sûreté d'une pleine paix, et avec la gloire d'une virginité toute pure ; elles sont à couvert de tout ce qui pouvait la flétrir ; les jeunes gens évitent les périls auxquels ils sont exposés par la faiblesse de l'âge; les dames faibles et délicates n'appréhendent plus les tourments dont les tyrans les menaçaient.

Et pour appliquer ceci au temps présent, où il n'y a ni contagion, ni persécution à craindre, vous père et mère qui vous opiniâtrez à ne recevoir aucune consolation pour la perte de ce fils et de cette fille destinés à être l'appui et l'ornement de votre famille, ne soumettrez-vous jamais votre volonté à la volonté suprême, la cause et la règle immuable de tout ce qui se fait dans le monde ? Pouvez-vous douter que Dieu ne l'aimât incomparablement plus que vous ne l'aimiez? Pouvez-vous douter qu'il ne se soit hâté de le retirer à soi par des vues de miséricorde? Que savez-vous si la malice du siècle et l'ensorcellement de la niaiserie, qui corrompt les meilleurs naturels, ne l'eût pas séduit et entraîné dans le torrent où tant d'autres se noient ? Dieu l'a transféré d'entre les pécheurs, il l'a enlevé de peur que son esprit ne fût obscurci par de fausses apparences et séduit par les passions volages de la concupiscence. Et vous, femme dont la douleur s'aigrit et se renouvelle depuis la mort de cet époux, loin de se modérer par le temps, n'était-il pas à craindre que l'augmentation de sa famille ne le portât à vouloir s'enrichir, et l'engageât dans tous les soins qui naissent de ce désir et qui précipitent, selon saint Paul, dans la damnation? Mais avouez, si vous voulez être sincère, que vous pleurez moins le mort que vous-même ; vous pleurez le défaut de considération qui est une suite du veuvage, l'embarras des affaires domestiques, les procès qu'il faut soutenir, la solitude où vous vous trouvez réduite. Mais Dieu ne vous reste-t-il pas, et n'est-il pas bon et suffisant pour remplir ce vide et compenser toutes vos pertes ? Il a exigé de vous ce sacrifice; est-ce à lui à rétracter ses décrets éternels pour vos vues temporelles, et non pas à vous à les embrasser de toute la plénitude de votre volonté ? Celui que vous pleurez n'a-t-il jamais été obligé de s'absenter durant que vous étiez liés ensemble ? Voici une absence qui sera un peu plus longue que les précédentes, peut-être aussi plus courte ; car nous ne savons ni le jour ni l'heure : ce qui est certain, c'est que le terme n'est jamais bien reculé. Ne scandalisons pas les faibles en détruisant, par des témoignages publics et visibles de notre cœur, la foi que nous professons de bouche ; pourquoi pleurons-nous nos proches comme perdus, lorsque Dieu les retire de ce monde, après que Jésus-Christ nous a dit lui-même qu'il est la résurrection et la vie, qu'ainsi celui qui croit en lui ne laissera pas de vivre, quoiqu'il meure ? Pourquoi violons-nous notre espérance par une prévarication criminelle? il semble qu'en tout ce que nous disons, il n'y ait que fiction et déguisement. Montrons donc que nous sommes en effet ce que nous témoignons être par notre foi, en ne pleurant point les morts démesurément; des larmes humaines n'éteindront jamais ces feux du Purgatoire, s'ils y sont détenus ; procurons-leur des remèdes plus solides et plus chrétiens ; soupirons pour les rejoindre au plus vite, ils désirent ardemment de nous voir dans ce séjour enchanté où nous oublierons toutes nos misères. Etant déjà assurés de leur immortalité, et n'étant plus en peine que de la nôtre qu'ils souhaitent avec une charité parfaite, combien la douceur de jouir de leur présence et de leurs embrassements est-elle pour eux et pour nous un commun sujet de joie, et combien est extrême la satisfaction d'entrer dans ce céleste royaume où l'on n'est plus dans la crainte de mourir, mais dans l'assurance d'y vivre éternellement, et combien inconcevable est le plaisir de participer à cette perpétuelle et souveraine félicité ! Je vous la souhaite au nom du Père et du Fils, etc.

SERMON LXXI.

LES AFFLICTIONS DE CETTE VIE N'ÉGALENT PAS LES PEINES DU PURGATOIRE.

Deus noster ignis consumens est. (*Hebr.*, XII.)

Notre Dieu est un feu dévorant.

C'est du *Deutéronome* que saint Paul avait tiré ces paroles que j'ai choisies pour mettre à la tête de ces discours ; Moïse les avait

dites aux Juifs pour les contenir dans la fidélité qu'ils devaient au Dieu tout-puissant qui les avait tirés de la servitude d'Egypte par des prodiges éclatants, les conduisait avec un soin plus que paternel, et était sur le point de les introduire dans une terre où coulaient les ruisseaux de miel et de lait; il ajoute que s'ils sont assez perfides pour violer son alliance et lui préférer de vaines idoles, l'ouvrage de leurs mains, ce sera alors que sa fureur s'allumera comme une flamme impétueuse, qu'elle pénétrera jusqu'au fond des enfers, qu'elle brûlera la terre, embrasera les montagnes jusque dans leurs racines, et les consumera eux-mêmes; qu'il ferait tomber sur eux une grêle de maux, et tirerait toutes ses flèches; que la flamme les consumerait; que des oiseaux carnassiers les déchireraient par leurs morsures cruelles; qu'il armerait contre eux les dents des bêtes farouches et des serpents; que l'épée les percera au dehors, et la frayeur encore plus vivement au dedans; que la terre serait couverte de monceaux de morts, et que ce qui en resterait se verrait dispersé jusqu'aux extrémités de la terre; les effets suivirent les menaces, non-seulement leurs idolâtries, mais leurs murmures contre Moïse et leurs autres infidélités étaient punies sur-le-champ: tantôt c'étaient des serpents qui leur faisaient des piqûres mortelles; tantôt un feu envoyé du ciel en dévorait une partie; quelquefois les lévites, entrant dans le zèle de sa justice, faisaient main-basse sur les coupables, et le plus souvent les ennemis les tuaient ou les emmenaient captifs comme de vils troupeaux; les plus justes mêmes n'évitaient pas des châtiments proportionnés à leur faute; tel fut celui de Moïse pour la légère défiance qu'il fit paraître aux Eaux de contradiction.

Ne croyez pas que cette rigueur ne fût que pour l'ancienne loi, temps de sévérité, elle n'est pas moins pour la nouvelle. Jésus-Christ nous assure lui-même *qu'il reprend et qu'il châtie tous ceux qu'il aime*, parce qu'il ne mérite pas moins d'être aimé, et n'est pas moins un Dieu jaloux qu'il l'était autrefois: *Ignis consumens, et Deus æmulator.* (*Deut.*, XXXII.) Il est un feu dévorant et consumant, dit saint Jérôme, à l'égard du bois, du foin et de la paille que les chrétiens bâtissent sur son fondement, et de même qu'il éclaire les justes, il embrase et consume les pécheurs, et les péchés mêmes qui sont dans les justes. Comme il a un amour également pur et ardent pour les âmes qui lui sont fiancées par le baptême, il ne peut souffrir qu'elles se corrompent par l'amour des créatures; il punit sévèrement leurs impuretés par l'amour infini qu'il a pour la pureté. C'est vous proprement qui l'éprouvez, âmes saintes, qui avez contracté quelques souillures dans le commerce de ce monde corrompu, et n'avez pas été assez fidèles à vous préserver de sa contagion; car le temps de la vie présente est un temps de miséricorde où on peut racheter quelquefois un grand nombre de dettes à un prix très-modique, mais l'autre est un temps où la justice s'exerce dans toute sa rigueur, et où l'âme, n'étant plus unie à un vase fragile que la douleur dans un certain degré dissoudrait en un instant, est capable de recevoir des impressions plus douloureuses à l'infini; c'est ce que je me propose de vous représenter aujourd'hui pour exciter votre compassion, mais auparavant implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, qui ne contracta jamais la moindre tache; disons-lui avec l'ange: *Ave Maria.*

Avant que de commencer, il faut vous donner un plan abrégé de mon dessein: j'y suis l'ordre qui m'a paru le plus naturel et le plus capable de contribuer au soulagement des âmes du Purgatoire, aussi bien qu'à votre sanctification qu'il ne faut jamais séparer de tous les objets que la religion propose, soit mystères, soit panégyriques des saints. Je vous proposerai, dans ce présent discours et dans le suivant, les motifs les plus touchants qui nous doivent porter à soulager les âmes des défunts; les deux autres seront consacrés aux moyens les plus efficaces et les plus autorisés de l'Eglise pour cet effet; et dans ceux qui resteront, nous recueillerons les instructions salutaires que nous font ces saintes âmes, et qui se tirent naturellement de tout ce qui accompagne ces objets funèbres. Voilà tout l'artifice de votre orateur qui ne cherche pas à se faire un nom, mais à faire en sorte que les vôtres soient écrits dans le ciel; je me propose de traiter aujourd'hui de l'excès et de la grandeur des peines que souffrent les âmes détenues en purgatoire. Ces peines se divisent communément en peines du dam, ou séparation de Dieu, la plus pénible de toutes, et peine du sens. Nous suivons cette division qui est la plus naturelle; commençons par la peine du dam.

PREMIER POINT.

Il y a ceci de commun entre les pécheurs réprouvés et les justes qui n'ont pas profité du temps de la vie présente pour se purifier du reste de leurs souillures, que leurs âmes au sortir de ce monde vont d'elles-mêmes dans le lieu qui leur est propre et le plus convenable, *ut abiret in locum suum* (*Act.*, I), et si elles ne trouvaient ce lieu qui leur était préparé, elles seraient les unes en un enfer, les autres en un purgatoire incomparablement plus grand; les premiers nous sont représentés en ce jour effroyable auquel Jésus-Christ viendra dans sa majesté juger les vivants et les morts, saisis d'une telle épouvante, qu'ils crieront aux montagnes de tomber sur eux, et à la terre de s'entr'ouvrir pour les soustraire à la fureur de ce Dieu irrité, couverts de la confusion la plus horrible qui se puisse concevoir, transportés de rage contre le juge et contre eux-mêmes; ils n'auront point d'autre ressource que ces souhaits de désespoir: ils s'abîmeront dans le plus profond de

l'enfer pour se cacher, autant qu'ils pourront, à un Dieu si saint et si ennemi de l'iniquité.

Il faut dire la même chose à proportion du purgatoire : l'âme, qui se séparant de son corps ne se trouve pas dans toute la pureté où elle a été créée, et qui voit que cet obstacle, qui l'empêche de retourner dans cette pureté et de se réunir à sa dernière fin, ne peut être levé que par les flammes du purgatoire, s'y jette avec d'autant plus d'impétuosité, que si elle ne trouvait cet ordre établi par la sagesse pour lever ces empêchements, elle serait non pas dans un purgatoire pénible mais dans un véritable enfer, parce qu'elle voit alors très-clairement que les peines du purgatoire, quoique pareilles à celles des damnés, ne sont rien néanmoins en comparaison d'être un moment sans jouir de Dieu. Comme il est la bonté suprême et ne cherche qu'à se communiquer, il ne ferme proprement le ciel à personne : qui y veut entrer y entre; il nous tend les bras pour nous recevoir en la jouissance de sa gloire; mais d'ailleurs son essence divine et adorable est d'une si extrême et si incompréhensible pureté, que l'âme qui a la moindre imperfection en elle se jetterait plutôt en mille enfers que de se présenter en cet état devant une majesté si sainte; c'est pourquoi trouvant le purgatoire ordonné de Dieu pour se purifier de ses taches, elle s'y précipite avec joie, et reçoit comme l'effet d'une miséricorde signalée la rencontre de ce moyen pour détruire en elle les empêchements qui la séparent du souverain bien.

Pour vous rendre la chose encore plus intelligible par une comparaison sensible, figurez-vous une jeune princesse sur qui le plus grand et le plus accompli monarque du monde a jeté les yeux pour l'élever à l'auguste dignité de son épouse, elle comprend l'honneur de ce choix et la gloire qui en va rejaillir sur elle. L'époux possède au plus haut degré les qualités les plus capables de gagner les cœurs; elle se met en chemin conformément à ses ordres pour venir le joindre et il s'avance du sien. S'il arrivait à cette princesse durant le voyage quelque tumeur sur le visage qui lui causât une difformité considérable et défigurât tous ses traits, quelle douleur! Quelle peine de se présenter en cet état à son époux qu'elle a une si grande ardeur de voir! Refuserait-elle de souffrir un bouton de feu ou l'application de quelque remède caustique et douloureux, pourvu qu'il la rétablît en sa première beauté et lui rendît l'éclat et la vivacité de son teint, compterait-elle cette opération pour quelque chose? Vous m'avez prévenu dans l'application de cette espèce de parabole, et vous n'êtes plus surpris de m'avoir entendu avancer que les âmes criminelles et celles qui n'ont que de légères impuretés à se reprocher se jettent d'elles-mêmes, celles-là dans l'enfer, les dernières dans le purgatoire, comme dans le centre et le lieu qui leur convient davantage. La grande différence qui s'y trouve est que ce que les premières font par amour-propre et pour ne pouvoir soutenir la vue de leurs désordres, les autres le font par amour de l'ordre et de la justice, parce qu'en tout autre endroit elles se verraient hors de l'ordre et de la disposition de Dieu qu'elles aiment souverainement.

Comprenez bien ceci, il y a une vue de Dieu qui porte à s'unir à lui et à s'exposer à la lumière de ses yeux divins, et il y en a une autre qui pousse à le fuir et à se soustraire autant qu'on peut à ses regards. Cette parole de Jésus-Christ : *Quiconque fait le mal hait la lumière et ne s'en approche point de peur d'être convaincu*, se vérifie dans le siècle futur en toute son étendue; ici nous n'en n'avons que quelques sentiments faibles en comparaison de ceux qu'on éprouvera alors, quoique très-vifs en eux-mêmes; car ne fut-ce pas ce qui porta Adam après son péché, au moment qu'il entendit la voix de son Dieu, de courir se cacher entre les arbres les plus touffus du Paradis terrestre? le bruit d'un doux zéphir lui parut un tonnerre; il chercha à se dérober à cet œil qui pénètre tout; la présence de celui qui faisait toute sa joie, il n'y avait que quelques moments, devint son plus cruel supplice. En voici encore un exemple bien sensible tiré de l'Ancien Testament : l'orgueil qui s'était emparé du cœur du roi Ozias, lui ayant inspiré le désir d'exercer les fonctions sacerdotales réservées à la seule famille de Lévi, dont il n'était pas, et de porter sa main à l'encensoir, le grand prêtre suivi des ministres sacrés eut beau lui représenter qu'il commettait un attentat dont le Seigneur ne manquerait pas de le punir, loin de se rendre à ces sages remontrances, il fit un geste menaçant et entra dans le sanctuaire pour offrir de l'encens sur l'autel des parfums. Sa témérité sacrilége ne différa pas à être punie, car dans l'instant même le voilà frappé d'une lèpre qui parut sur son front; le grand prêtre et ses lévites se mirent aussitôt en devoir de le chasser, il n'en était pas besoin, car il se hâta de sortir du moment qu'il sentit cette plaie honteuse, également pénétré de crainte et de confusion : *Perterritus acceleravit egredi, eo quod sensisset plagam Domini.* (II *Paral.*, XXVI.) Tous ceux qui commettent l'iniquité sont frappés de lèpre dans leur âme, mais ils ne l'aperçoivent pas d'ordinaire durant le cours de cette vie, toujours répandus hors d'eux-mêmes et occupés de mille soins frivoles; la mort qui sera pour chacun de nous le jour du Seigneur la leur fera apercevoir dans le miroir de la pureté souveraine de Dieu, ils sentiront cette plaie mortelle et incurable : *insanabilis est fractura tua, pessima plaga tua.* (*Jerem.* XXX.) Quelle confusion! Quel désespoir! Cette âme noircie de crimes, voyant sa difformité monstrueuse (car c'est alors que s'accomplira cette menace : Je te mettrai devant ta propre face, et rien ne l'en pourra plus divertir), n'attendra pas que les anges la chassent et que les ministres du roi la jettent

hors de la salle du festin dans les ténèbres extérieures, elle s'y élancera elle-même. Que feraient les réprouvés dans cette assemblée auguste des citoyens du ciel, dans ce palais étincelant de clartés éternelles et dont l'Agneau est lui-même le soleil? leur orgueil y serait trop confondu et un pareil état trop violent; les ténèbres sont le centre de celui qui fuit la lumière, ils y tendront donc avec une impétuosité démesurée, ce leur sera une espèce de soulagement et d'adoucissemenf de s'y enfoncer et de se dérober autant qu'ils pourront aux rayons perçants de cette justice qu'ils voudraient pouvoir détruire, mais qu'ils sentent bien être dans l'impuissance d'effleurer seulements; ainsi ils désireraient qu'il y eût encore un plus grand abîme qui les séparât.

Mais c'est ce qui n'est pas possible, car quoique saint Augustin n'ait pas fait difficulté de dire que les réprouvés sont totalement hors de Dieu, *ita ut penitus sint extra Deum*, ce saint docteur ne l'entend pas sans doute de l'immensité adorable, car par rapport à elle, l'enfer et le purgatoire et ceux qui habitent ces diverses demeures ne sont pas moins dans Dieu que le ciel et ses heureux citoyens. Dieu est le véritable lieu des esprits, comme la mer est celui des poissons et l'air celui des oiseaux, et pendant que le corps retourne à la terre d'où il a été pris, l'âme retourne à Dieu qui l'a faite et d'où elle est sortie, c'est-à-dire qu'elle n'a plus d'union immédiate qu'avec lui, pour en recevoir ou les connaissances ou les sentiments dont elle est capable ou qu'il plaît à cet Etre suprême de lui imprimer; mais, grand Dieu, quelle différence, tout le bonheur des âmes prédestinées vient de leur union immédiate avec Dieu, qui les pénètre de ses lumières béatifiantes et de l'impression intime de sa présence amoureuse, elles sont enivrées d'un torrent de volupté; les âmes réprouvées, quoique très-réellement unies au feu de l'enfer, le sont encore plus immédiatement à Dieu qui les y attache : la première union est d'amour, de tendresse et de bienveillance; la seconde, est de colère, d'inimitié irréconciliable et de vengeance ; elles sont en Dieu, c'est pourquoi il est, pour me servir de l'expression de quelques Pères, leur premier et leur plus véritable enfer, il est le premier feu qui les brûle, et sa colère est le soufre et le bitume qui entretient l'embrasement, il est dans les âmes saintes, *sicut sponsus in thalamo*, dans les réprouvé s, *sicut pavor et horror;* il y a bien un mur éternel et impénétrable de séparation, mais ce n'est qu'entre la bonté, entre les influences de miséricorde, de grâce, de gloire et eux, mais c'est une proximité funeste qui approche intimement tous les traits de la colère et de la vengeance implacable. Dieu ne s'y fait pas moins sentir immédiatement et intimement qu'aux saints ; ils voient sa face, mais quelle face! ce n'est pas cette face lumineuse que les anges et les justes contemplent avec un plaisir toujours nouveau sans pouvoir s'en rassasier, que Moïse demandait instamment à voir, et qui lui fut promise comme le souverain bien ; c'est une face courroucée d'où partent des éclairs et des carreaux capables d'anéantir ces âmes, si elles n'étaient pour leur malheur immortelles ; c'est une vue qui les désespère et les glace de frayeur; ils sont éternellement en Dieu, les malheureux! comme dans une mer violemment émue, qui les bat, les agite et les engloutit dans ses flots. Oui c'est vous, grand Dieu, qu'on ne connaît pas assez ici-bas, en qui se trouve ce ciel lumineux tout retentissant de chants de joie et tout inondé de voluptés, et de l'autre, s'il est permis de parler ainsi, cet enfer, ces brasiers, ces désespoirs, ces horreurs. C'est vous qui, par l'union immédiate de votre activité toute-puissante, faites en eux la lumière et les ténèbres, les tristesses et les délices, les voluptés et les douleurs.

Il vous est aisé d'inférer de ces principes solides que les âmes des justes sont aussi en Dieu qui les purifie immédiatement par lui-même; il le fait en diverses manières qui ne nous sont pas connues, mais celle qu'il emploie toujours, et qui est sans contredit la plus pénible à ces âmes saintes, est la suspension de la manifestation de sa face, c'est-à-dire de sa présence amoureuse et de ses communications réservées aux heureux citoyens de la Jérusalem céleste; ô Dieu, quel martyre ! Si les réprouvés, qui loin d'aimer Dieu le haïssent et le haïront éternellement, sont encore néanmoins plus tourmentés par cette privation éternelle de Dieu, pour la jouissance duquel ils étaient faits, que par les flammes qui les dévorent et tous les autres supplices dont la justice inexorable punit leurs crimes; ce n'est en eux qu'un désir immense de la félicité, une douleur infiniment pénétrante de s'en voir exclus sans retour pour des jouets d'enfants, toujours au contraire dans la difformité, le rabaissement, les tortures. Mais les âmes du purgatoire, outre ce désir général de la béatitude imprimé à tous les êtres intelligents, aiment Dieu de tout leur esprit, de tout leur cœur et de toutes leurs puissances, car il n'y a plus de concupiscence; cependant cette jouissance est différée.

Nous ne sentons pas ici-bas trop vivement cette séparation, parce que nous n'aimons pas Dieu autant que nous devrions, et il ne se trouve (ô matière de larmes intarissables !) qu'un trop grand nombre de chrétiens à qui, si Dieu donnait l'assurance d'être comblés de biens temporels pour plusieurs siècles, sans être traversés dans leur jouissance, et qu'il leur dît : voilà votre partage, mais vous ne verrez point mon visage, prendraient ce parti sans hésiter, et pousseraient un cri de corbeau, disant dans leur cœur : Me voilà dans l'affluence des biens temporels, je ne désire rien davantage; âmes de boue, qui préférez les cosses des pourceaux aux mets incorruptibles de la maison de notre Père céleste ; vous avez sans doute horreur d'une disposition si animale, mais

quand même l'amour de Dieu serait dans votre cœur et que vous vous regarderiez ici comme voyageur, comme exilé, combien cet amour a-t-il peu de force et d'activité! la vie présente est un temps de stupidité, nos connaissances sont sombres, obscures, languissantes, et par conséquent notre amour, qui en est une suite, est comme endormi par cette obscurité; comme nous pénétrons peu le bien et le mal des objets, nous ne nous y portons pas de toutes nos forces; cette espèce d'indolence fait à l'égard des passions ce que le sommeil fait à l'égard du corps; il faudrait en être dégagé, et que cette chaîne fût brisée, pour comprendre exactement combien elle appesantit l'âme et arrête son vol; mais dès que cet assoupissement sera dissipé par la mort, et qu'elle connaîtra indépendamment des sens et de l'imagination, ah! il est inconcevable avec quelle impétuosité elle s'élancera vers l'objet de son amour! c'est comme une flèche qui part d'un arc débandé et va à son but, un poids dégagé de ce qui le retenait, une pierre d'une grosseur extrême qui roule d'une montagne! Les âmes du purgatoire tendent à lui par tous les mouvements de la nature et de la grâce, leur volonté s'y porte de toute l'étendue et la violence de ses désirs et de ses affections; cependant il leur demeure caché, il est éloigné d'elles, le ciel est devenu pour elles de bronze et d'airain, il n'en distille aucune rosée.

A quoi vous comparerai-je, ô fille de Jérusalem! O âme si aimante et si digne d'être aimée de nous! A qui dirai-je que vous ressemblez? Où trouverai-je quelque image dans la nature qui représente un état aussi pénible que le vôtre? le débordement de vos maux est semblable à une mer; qui vous donnera quelque remède? *Magna est velut mare contritio tua, quis medebitur tui?* (*Thren.*, II.) Figurez-vous un cerf vivement poursuivi par des chasseurs, lequel haletant de soif, tout couvert de poussière et de sang, fait sans cesse de nouveaux efforts et de nouveaux bonds pour gagner un courant d'eau vive, où des piqueurs et des chiens tout frais l'empêchent d'arriver; représentez-vous une terre aride et sablonneuse qui, dans une ardente canicule, s'ouvre en mille et mille endroits pour recevoir quelque goutte de pluie que le ciel lui refuse impitoyablement, ou un pauvre captif, lequel se voyant bien éloigné de sa chère patrie et réduit à servir un maître barbare, écrit à ses parents lettres sur lettres pour obtenir sa rançon, sans qu'il puisse apprendre de leurs nouvelles; je me servirai encore d'une comparaison tirée de sainte Catherine de Gênes, qui a eu des lumières toutes particulières sur ce sujet, et en a parlé divinement; représentez-vous, dit-elle, qu'il n'y ait dans tout le monde qu'un seul pain, et que ce pain ait la vertu d'apaiser par sa seule vue la faim de toutes les créatures : si l'homme, qui désire naturellement les aliments lorsqu'il est sain, et dans lequel ce désir s'augmenterait à l'infini s'il pouvait, en ne mangeant pas, ne pas tomber en défaillance et ne pas mourir, savait qu'il n'y a que ce pain qui le pût rassasier et que néanmoins il s'en vît privé, n'est-il pas vrai que sa faim s'augmenterait toujours, et lui deviendrait même d'autant plus insupportable, qu'il approcherait de ce pain sans le pouvoir voir, parce que son approche ne ferait qu'irriter de plus en plus l'ardeur de sa faim?

Que s'il était assuré, ajoute-t-elle, de ne voir jamais ce pain, il souffrirait dans ce moment les mêmes peines que les damnés qui désespèrent de voir jamais Dieu; les âmes, au contraire, retenues en purgatoire, ont l'espérance de se rassasier de ce pain vivifiant descendu du ciel, mais elles ne sentent cette faim ardente, qu'autant de temps qu'on diffère de leur accorder ce bonheur infini, le comble de leurs vœux; ce temps-là est donc étrangement dur et pénible à soutenir, car espérer toujours et ne pas encore voir, ne doit-il pas être compté pour un tourment bien rigoureux? *Spes quæ differtur, affligit animam.* (*Prov.*, XIII.) Que cette suspension est crucifiante! Que ce délai est douloureux! Que cette absence est insupportable! On n'en peut mieux juger, dit saint Augustin, que par la grandeur de Dieu même qui, étant un bien infini, cause nécessairement par sa privation une douleur infinie; *Hæc est enim tanta pœna quantus est ipse Deus.*

Leur plus rude peine est de connaître en elles quelque chose qui déplaît à ce Dieu qu'elles aiment uniquement, et pour la gloire duquel elles voudraient se sacrifier mille fois, et d'avoir offensé volontairement une telle bonté qui ne cesse de les attirer à soi pour les rétablir dans la pureté primitive, les transformer en soi et les déifier.

Ces âmes de leur côté se sentant si intimement et si amoureusement attirées de leur Dieu, et voyant par la lumière qu'elles en reçoivent le soin avec lequel il continue cette faveur pour les conduire à leur perfection dernière, son affection toute gratuite pour des créatures indignes; pénétrées d'amour et de reconnaissance, elles se fondent d'ardeur dans ce feu divin, et comme elles ne peuvent suivre tout cet attrait dont le moindre retardement leur est si pénible, et que leur instinct naturel et l'ardent désir d'aller à lui rencontrent des obstacles, elles sentent une peine qui est proprement, selon notre sainte, la peine du purgatoire, et dont nous concevrions aisément la violence, si nous aimions autant que cette sainte séraphique ou ces âmes prisonnières; ô si elles étaient dans le pouvoir de se purifier par des mouvements de componction et de contrition, de toutes les taches qui les séparent de Dieu, qu'elles seraient bientôt pures et s'acquitteraient en peu de temps de toutes leurs dettes! Le sentiment vif et pénétrant qu'elles ont du bonheur infini qu'il y a de jouir du bien suprême leur ferait dès le premier moment former mille actes de contrition au lieu d'un, si cela était nécessaire; mais Dieu par les lois immuables de sa justice, a or-

donné qu'il ne leur sera pas remis un seul denier de tout ce qu'elles doivent; en vain crieraient-elles vers l'auteur de leurs peines, il rejetterait leurs prières, elles ne sont plus dans la voie pour mériter: *Sed et cum clamavero et rogavero, exclusit orationem meam.* (*Thren.*, III.) Il ne leur reste qu'à recourir à vous et vous conjurer d'avoir pitié de leur triste sort, parce que la main du Seigneur est appesantie sur elles, et les tourmente d'une manière que nous ne sommes pas capables de comprendre: *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me.* (*Job*, XIX.) Ce que je viens de vous exposer de l'excès de leurs tourments par la séparation de leur Dieu devrait sans doute vous avoir remués et gagnés en leur faveur, mais les peines sensibles que la justice y ajoute, quoique moindres en elles-mêmes, feront peut-être encore plus d'impression sur vos cœurs, comme plus proportionnées à vos esprits, c'est ce que nous allons voir en mon second et dernier point.

SECOND POINT.

Tout péché enferme un double dérèglement, l'aversion ou l'éloignement de Dieu, le bien suprême, et la conversion à la créature, bien terrestre et inférieur; c'est ce dont il se plaint par son prophète en ces termes: *Mon peuple a fait deux maux, ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive, et ils se sont creusés des citernes entr'ouvertes qui ne peuvent retenir l'eau;* c'est comme s'il disait: ils ont cherché à se désaltérer en buvant des eaux mortes, plus capables de les empoisonner que de les rafraîchir; mais lorsqu'il fera tout rentrer dans l'ordre, ce qui arrive à notre mort, il punit chacun de ces dérèglements de sa peine particulière; à l'aversion ou l'éloignement du bien suprême répond la peine du dam, qui est sa privation éternelle ou passagère, dont je viens de vous entretenir; la jouissance injuste des créatures, et la recherche des plaisirs illégitimes ne méritent pas seulement leur privation, mais encore la douleur et les tourments: *Multipliez ses tourments et ses douleurs,* dit le Juge suprême, *à proportion qu'elle s'est laissée aller à sa sensualité.* Vous êtes peut-être surpris comment une âme qui ne fait plus aucun usage de ses sens, et n'en reçoit plus d'impression par la séparation du corps enfermé dans un tombeau, peut souffrir des douleurs corporelles; je vous réponds que rien n'est impossible à Dieu, et qu'il lui est aussi aisé d'imprimer à une âme qu'il veut punir les mêmes sentiments pénibles qu'elle éprouvait durant son union avec ce corps, ou cette portion de matière; elle n'était pas moins spirituelle, lorsqu'elle formait un tout avec le corps, qu'elle l'est aujourd'hui; ce corps est de soi-même une masse insensible et incapable de plaisir ou de douleur; c'est l'âme qui éprouve ces sentiments par le ministère des organes corporels, lorsqu'ils reçoivent quelque ébranlement capable d'entretenir sa bonne disposition ou de l'altérer. L'état de la vie présente et l'économie de la sagesse divine le demandent ainsi. Après la désunion des deux parties qui nous composent, l'âme recevra ces sentiments pénibles et douloureux, ou à l'occasion des mouvements de la matière du lieu où il plaira à Dieu la situer, ou indépendamment de ces mouvements. Les démons n'ont point de corps, et cependant ne souffrent-ils pas des douleurs très-réelles et très-pénétrantes? Le miracle n'est donc pas qu'une âme séparée de son corps souffre les peines les plus cuisantes, et si elle dit avec Job: *Mirabiliter me crucias* (Job, X), c'est qu'au milieu de ces douleurs, qui seraient insupportables à notre infirmité, elle goûte une paix souveraine et jouit d'un contentement inexplicable; comme leur volonté est parfaitement conforme à celle de Dieu, elles reçoivent les impressions de son amour avec une telle abondance que leur satisfaction est aussi entière qu'elle le peut être, tandis qu'elles ne sont pas encore plongées dans l'océan de la vérité souveraine. Il est vrai, dit sainte Catherine de Gênes, que cet amour, qui procède de Dieu et qui rejaillit si puissamment en cette âme, lui cause un plaisir inconcevable; mais il est vrai, en même temps, que ce plaisir et cette joie ne diminuent rien de ce tourment, et comme la joie de la vision béatifique, dont l'âme de Jésus ne jouissait pas moins sur la croix que sur le Thabor, et sa soumission pleine et parfaite aux ordres de son Père, n'empêchait pas qu'il ne sentît d'une manière très-vive la pointe des clous dont ses pieds et ses mains étaient percés et tous les autres tourments de sa Passion, ces âmes saintes, ses parfaites copies, sont, nonobstant cette joie qui réside dans la cime de leur âme, pénétrées des douleurs les plus sensibles. Ici-bas dans les maux qui nous exercent, l'âme est surmontée par la violence d'un sentiment involontaire; elle ne s'y applique qu'imparfaitement; un sentiment pénible qui survient aux autres ne les augmente guère, parce qu'il n'en résulte qu'un certain sentiment confus. Elle est donc présentement incapable de plusieurs applications violentes, et la mortalité du corps modère par nécessité toutes les douleurs que nous pouvons souffrir, parce que du moment qu'elles passent une certaine mesure le corps n'y peut plus résister et la machine se détruit.

Il n'en est pas de même dans l'autre vie, la liaison de ces deux parties est rompue et l'âme peut souffrir selon toute sa capacité, qui va à l'infini, elle ne peut plus défaillir; ainsi elle peut éprouver autant de douleurs distinctes qu'elle recevra d'impressions différentes de la main de Dieu.

Vous savez à combien de maux le corps humain est sujet, ou plutôt il est impossible que vous en ayez une idée qui y réponde, car vous n'en pouvez avoir éprouvé qu'une très-petite partie: les médecins comptent jusqu'à deux ou trois cents mala-

dies diverses, dont l'œil peut être affligé; leurs livres ne peuvent contenir toutes les autres. Figurez-vous ce que vous font souffrir les frissons de la fièvre, les coliques néphrétiques, les migraines les plus violentes, les maux de dents, les gouttes, la douleur de la pierre, la gravelle; un plus long détail serait ennuyeux, joignez-y tout ce que la justice des hommes fait endurer à ceux qui ont violé les lois de la société, les questions qui disloquent les membres, les gibets, les roues, ce que l'injustice et la violence des tyrans a pu inventer pour surmonter la patience des chrétiens. Rappelez ce que vous en avez pu lire dans les monuments sacrés de l'Eglise; ils ont souffert les fouets, les chaînes, les prisons; ils ont été lapidés, sciés, écorchés, rompus, écartelés, crucifiés, empalés, étendus sur les grils ardents. Cependant saint Thomas, l'ange, de l'école, ne fait pas difficulté de dire que les tourments qu'endurent les âmes du purgatoire surpassent de beaucoup tout ce que la barbarie des persécuteurs a jamais fait souffrir aux martyrs, et ce que les maladies les plus aiguës font endurer aux hommes. Quoiqu'il y ait plusieurs martyrs dont le genre de supplice ait été plus long et paraisse plus cruel que celui de la croix que Jésus-Christ a voulu subir pour nous, il y a néanmoins beaucoup de fondement de croire qu'il a souffert plus que tous les martyrs ensemble: le désir ardent de satisfaire à la justice de son Père, violée par nos crimes, et réparer cette injure aussi bien que sa charité infinie pour les hommes ont été la mesure de ses souffrances; et comme il n'y eut jamais motifs de souffrir plus puissants, puisqu'il était la caution des hommes, leur médiateur envers son Père, et comme le pécheur universel, il est à présumer qu'il a souffert à proportion de ces motifs; le même docteur angélique assure nonobstant que les douleurs de Jésus-Christ ont été inférieures à celles de ces âmes souffrantes.

Je n'ai pas encore parlé du feu: quoique le saint concile de Trente, dont je vous citai hier le décret, n'en fasse pas mention, il en est parlé néanmoins dans celui de Florence, du moins le cardinal député par les Latins pour conférer avec les Grecs voulait l'exiger d'eux, et c'est le sentiment le plus commun des saints docteurs, surtout de saint Augustin, que Dieu emploie cet élément terrible, dont le propre est de nettoyer et de purifier toutes choses, pour consumer les souillures de ces âmes. Vous avez une assez vive idée du tourment que peut causer le feu, sans qu'il soit besoin de la rehausser; la cruauté des tyrans n'en a pu imaginer de plus horribles. Cependant saint Augustin assure qu'il aura une toute autre activité, et saint Thomas ne met autre différence entre lui et celui que le souffle de la vengeance divine allume sans cesse dans l'enfer, sinon que le premier est passager et l'autre éternel; ici-bas le feu n'agit pas universellement sur toutes les parties du corps, autrement il en détruirait l'harmonie en peu de temps, et le sentiment pour être trop vif rendrait en peu tout à fait insensible; mais s'il agissait sur tout le corps comme sur une statue de métal sans l'anéantir, ah! c'est alors que la douleur parviendrait au plus haut degré, et n'est-ce pas ce qui arrivera? Il n'y aura ni nerfs, ni fibres, ni muscles, ni tendons, ni cartilages qui ne soient agités violemment, et cette violence ne consumera point ces parties et ne détruira pas ses ressorts, puisqu'ils ne subsistent plus; mais la Toute-Puissance ne laissera pas d'en imprimer le sentiment douloureux à l'âme, de même que si elle était unie à un corps incorruptible, tel que sera celui des réprouvés, ce qui est leur seconde mort.

Que ces choses sont terribles, et pourquoi y fait-on si peu de réflexion? Ne devrait-il pas suffire de vous les avoir exposées dans la simplicité, pour vous porter efficacement à secourir ces âmes et faire vos efforts pour éteindre ces brasiers dévorants. Si on vous rapportait que quelqu'un de vos proches est tombé entre les mains des infidèles, qui l'ont mis à la cangue où il n'a pas le mouvement de ses membres libres, le laissant durant les ardeurs les plus piquantes du soleil, exposé nu à ses rayons pénétrants, l'enfermant la nuit dans un cachot obscur, plein de reptiles et d'insectes, qui le désolent et ne lui laissent pas un moment de repos, lui refusant le peu de nourriture nécessaire pour soutenir une vie si misérable, et ne passant aucun jour sans lui décharger un certain nombre de coups de lattes sous la plante des pieds, ne seriez-vous pas attendris, et s'il ne tenait qu'à quelque peu d'argent pour le tirer de cet état déplorable, auriez-vous la dureté de le refuser? mais si vous entendiez de loin une voix perçante, qui réclamât votre secours et que vous reconnussiez à ces cris redoublés que c'est celle de votre propre père, qu'accourant à ce son, vous le vissiez traîner au supplice et même tourmenté impitoyablement à vos yeux, quel serait votre sentiment et le bouleversement de vos entrailles! Où serait votre cœur, si un spectacle si lamentable ne vous faisait ou expirer sur-le-champ, ou courir sans délibérer au secours d'une personne si chère; y eût-il une rivière à traverser ou des hommes à combattre, ne forceriez-vous pas tous ces obstacles? N'est-il pas vrai qu'il n'y a point de fils chez les nations de la terre les plus sauvages qui ne quittât toute chose dans l'instant pour voler au secours? Que voulez-vous donc que je pense de votre insensibilité, disons plutôt votre inhumanité, de votre ingratitude et votre lâcheté, lorsque je vois que vous laissez depuis des années entières languir dans des supplices qui passent notre imagination vos pères, vos mères, vos frères et vos sœurs? La foi vous porte tous les jours aux oreilles du cœur les soupirs et les cris de ces âmes souffrantes; il n'y a ni bras de mer à traverser, ni

monstres à surmonter, ni barrières à forcer pour les secourir, vous avez en main des moyens courts et faciles, cependant vous les négligez, vous les remettez à un autre temps; tout occupés des soins de la vie présente, vous ne faites point d'attention à ce qui se passe dans l'autre; il faut que je vous y force aujourd'hui, et que bon gré malgré, vous essuyez les justes plaintes et les reproches d'une de ces âmes à qui je sers de voix et de truchement : *Ego vox clamantis.* (*Matth.*, III.) Prenons un père, car outre qu'il a plus de droit à nos prières, c'est pour l'ordinaire le premier qui en a besoin, lorsque les choses vont leur cours ordinaire ; voici donc un père souffrant, qui implore l'assistance de son fils. Si tous les sentiments de la nature et de la religion ne sont éteints en vous, n'endurcissez pas vos cœurs à cette voix qui se fait entendre aujourd'hui ; ne vous figurez-pas toutefois aucun mouvement d'impatience humaine dans ces âmes vides de tout amour-propre. Il y a longtemps, mon fils, il y a longtemps que je t'appelle à mon secours, mais inutilement; tu n'as point d'oreilles pour moi et je n'éprouve que trop à mes dépens, qu'il n'y a rien sur la terre dont on se contente si aisément que de la mort d'un père. Cependant à qui dois-je m'adresser plutôt qu'à toi pour être secouru, qui aura compassion de mes maux sans mesure, si un fils n'en a pas, et dans quel état puis-je mieux mériter la compassion d'un fils que lorsque la main de Dieu m'a froissé ? il tourne et retourne sans cesse sur moi cette main adorable : *Tantum in me vertit et convertit manum suam tota die* (*Thren.*, XLIII); il a bâti autour de moi et m'a environné de fiel et de peine. Hélas ! je ne puis pas te dire tout ce que je souffre et tu ne le peux concevoir. Ce que je te puis dire et ce que tu dois comprendre, c'est qu'il me semble qu'il y a déjà une éternité que je souffre et qu'il me reste encore un temps effroyable à souffrir, parce que Dieu me retiendra ici jusqu'à ce que je lui aie payé toutes les dettes dont je suis demeuré redevable à sa justice. N'es-tu point touché, mon fils, de ce que c'est à ton occasion que j'en ai contracté la plupart? Car si j'avais eu moins d'indulgence, moins d'attachement, moins de complaisance pour toi, peut-être ne serais-je pas où je suis. N'es-tu pas encore touché de ce que je ne puis rien faire pour me tirer d'ici et de ce que de ton côté tu n'as presque qu'à le vouloir pour le faire. Eh! tu n'as pas le cœur si dur, que la misère des pauvres ne t'émeuve et ne t'attendrisse quelquefois. Cependant tu dois être persuadé que ces misérables, qui meurent de faim dans les rues, qui languissent dans les hôpitaux, qui pourrissent dans les cachots, tout misérables qu'ils sont, ne sont pas si à plaindre que moi, que ferais-tu si j'étais en leur place, que ferais-tu si j'étais encore au monde pour me tirer de la mendicité, de la captivité, du supplice? Ah ! fais-moi aujourd'hui seulement la centième partie de ce que tu ferais alors, et tu me rendras plus que je ne t'ai jamais donné, et tu me procureras une vie éternelle. Va, mon fils, ne t'excuse point de me secourir sur le peu de bien que je t'ai laissé, car pour le moins je t'ai laissé un cœur, fais le soupirer pour moi devant Dieu et cela me suffit; je t'ai laissé des yeux, fais-leur verser pour moi quelques larmes au pied des autels et cela me suffit. Mais pour le moins je t'ai laissé une bouche, fais-lui demander ma grâce à Dieu et je suis content. Ah ! je voudrais de bon cœur être un écho assez fidèle de cette voix, je voudrais vous pouvoir redire après ce père toutes ces choses d'une manière assez touchante pour exciter quelque compassion dans vos cœurs, pour faire couler quelques larmes de vos yeux et arracher quelque soupir de votre bouche, je vous ferais du moins rendre par là le premier devoir d'un bon fils, qui est de pleurer son père et de le bien pleurer, car les saints Pères n'ont condamné que ces larmes inutiles, qui pleurent la perte d'un corps, de la résurrection duquel on ne doit point douter ; mais pour les larmes dont je parle, saint Chrysostome non-seulemenf les approuve, il les conseille et les exige, parce qu'elles regardent les misères de l'âme et sont les marques d'une vraie charité; il soutient que nous ne devons donner aucunes bornes aux pleurs que nous versons sur les âmes du purgatoire et que nous sommes obligés de les pleurer toute notre vie, le faisons-nous? Lorsque nous passons les jours dans la bonne chère, que nous ne refusons rien à nos sens et à nos appétits, point d'occupation que de nous divertir, point d'étude que de nous mettre à notre aise et d'inventer de nouveaux plaisirs, sans penser que nous avons un père qui brûle et qui nous demande une goutte d'eau, une mère qui gémit et sollicite notre intercession; que nous lui refusons impitoyablement, sans penser que nous avons des frères et des sœurs réduits à la dernière nécessité, qui nous demandent une petite aumône. Ah! n'est-ce pas là la plus criante des injustices, la plus monstrueuse insensibilité? N'est-ce pas être pires que ces hommes, uniquement amoureux d'eux-mêmes, dont se plaignait le prophète Amos, qui vivaient délicieusement et se plongeaient dans toute sorte de voluptés, sans prendre part aux misères de leurs frères ? *Nihil patiebantur super contritione Joseph.* (*Amos*, VI.) Qu'arrivera-t-il à ces hommes noyés dans la mollesse, qui ont des entrailles de fer? Ils seront, dit le Seigneur, les premiers chargés de chaînes, ayant été cruels envers les pauvres, leurs ennemis les traiteront cruellement, ou plutôt Dieu les laissera vivre jusqu'au bout dans le luxe et les festins comme le mauvais riche, et mourir dans l'impénitence, sans les réveiller de ce profond assoupissement, dont ils ne s'apercevront que lorsque le mal sera sans remède et qu'ils détesteront leurs plaisirs passés avec un repentir plein de désespoir.

Serait-ce par un défaut de foi que nous

écoutons tout ce qu'on nous dit du purgatoire comme si c'était une chanson ou une fable? Ah! Dieu nous en préserve! car il viendra un jour, et ce jour n'est pas bien éloigné, que nous éprouverons sur nous-mêmes combien ces peines sont réelles; et plaise au Seigneur que nous ne l'éprouvions que dans le temps, et que ce ne soit que dans le purgatoire où nous ayons à juger de la vérité de ces flammes et de ces tourments! Mais, grand Dieu, où en sommes-nous aujourd'hui! Quand j'ai bien tout considéré, je me vois presque réduit à souhaiter que, dans la corruption du siècle où nous sommes, les gens du monde apportassent du moins la même disposition à parler du purgatoire qu'ils apportent à la lecture d'un roman ou d'une tragédie. Ce qu'ils y lisent de triste les émeut de compassion et leur touche le cœur; il les attendrit, les pénètre et leur fait quelquefois verser des larmes. Cependant, chrétiens, je m'en rapporte à vous de l'état et de la disposition de votre cœur; lorsqu'on vous parle de ce que souffrent en purgatoire mille personnes qui vous furent si proches et si chères, vous êtes froids et indifférents, vos yeux sont secs, vos entrailles ne sont point émues ni votre cœur ébranlé. Ah! tenez pour assuré que ceux qui n'auront point fait de charité pendant leur vie en la manière qu'ils auront pu n'en recevront point après leur mort; ceux, au contraire, qui l'auront bien pratiquée mériteront par là une part plus abondante dans les prières de l'Eglise. Si nous voulons entrer dans son esprit, ne la bornons pas à ceux avec qui nous avons eu autrefois des liaisons particulières; rendons-la plus universelle; prions, durant cette octave, pour tous les fidèles de l'autre monde, sans en exclure aucun, priant pour tous, offrant pour tous nos vœux et nos suffrages. Il se fera de toutes les bonnes œuvres mises en commun un trésor que Dieu dispensera selon sa miséricorde et sa sagesse.

Recevez, Seigneur, les offrandes de votre Eglise qui combat sur terre pour cette autre partie de son corps et du vôtre qui est dans l'impuissance de se secourir; écoutez les gémissements de vos fidèles répandus par tout l'univers, et laissez-vous fléchir en faveur de ces âmes confirmées en votre grâce et plus brûlées de la faim et de la soif de votre présence que du feu de votre justice. Ce que les tourments les plus rigoureux ne peuvent faire en elles que par un long espace de temps, votre grâce le peut faire en un moment. Nous vous la demandons pour elles et pour nous, afin que nous puissions nous voir réunis en vous et consommés dans votre gloire.

SERMON LXXII.

SUR LES MOTIFS QUI DOIVENT NOUS PORTER A SECOURIR LES AMES DU PURGATOIRE.

Deus noster ignis consumens est. (*Hebr.*, XII.)

Notre Dieu est un feu dévorant.

Comme toutes les perfections divines sont occupées à couronner les âmes des justes et à les combler d'une joie ineffable, elles sont employées de même pour affliger et faire souffrir des âmes détenues dans le purgatoire: la puissance imprime au feu la vertu de brûler sans consumer, la patience dont elles avaient abusé se venge par le long temps qu'elle les retient dans ces chaînes de flammes; la justice les traite inégalement selon la qualité de leurs fautes et de leurs démérites. Elle remarque les divers degrés de leur amour-propre, l'attachement qu'elles ont eu à leur corps, le nombre des péchés légers qu'elles ont commis, ou des plus considérables qu'elles n'ont pas suffisamment expiés, le temps qu'elles ont persévéré dans ces infidélités, la négligence à s'en corriger et punir toutes les transgressions grandes et petites, rien n'échappera à l'activité de ces flammes. Je vous fis voir hier, par l'autorité des saints docteurs, que tout ce qu'on peut souffrir ici-bas de plus cruel et de plus insupportable est un rafraîchissement en comparaison.

Mais il faut avouer que celle de toutes les persécutions qui se fait le plus vivement sentir à ces chères victimes et qui cause leur plus grand martyre est la sainteté; c'est elle qui sépare Dieu de la créature et le recueille en lui-même. Ce ne sont pas simplement les impies qui éprouvent sa rigueur; elle ne pardonne rien aux plus justes et elle punit en eux non-seulement les péchés, mais encore leurs vestiges et leurs restes: tandis qu'elle en aperçoit encore la moindre trace, elle n'est pas réconciliée. Aussi, quoique Jésus-Christ sur la croix ait été consumé du feu de la justice de son Père, il en a moins souffert que de sa sainteté, ç'a été sa croix la plus douloureuse; il n'avait pas ouvert la bouche pour se plaindre de la première, non plus que de cette flagellation plus que barbare qui ne fit de tout son corps qu'une plaie, et de tant d'autres traitements indignes qu'il essuya de la cruauté des hommes; mais il se plaint que son divin Père s'est retranché dans sa sainteté et lui est devenu inaccessible: *Tu autem in sancto habitas laus Israel.* (*Psal.* XXII.) Les âmes du purgatoire lui adressent la même plainte et ajoutent avec Job, cet Evangile vivant des souffrances du Sauveur: *Je crie vers vous, ô mon Dieu, et vous ne m'écoutez point; je me tiens devant vous, et vous ne me regardez pas; vous êtes changé et devenu cruel envers moi, et vous employez la dureté de votre main pour me briser.*

Trouvant donc le ciel fermé à leurs cris perçants, elles les poussent vers la terre et vous disent: *Communionis nolite oblivisci.* (*Hebr.*, XIII.) Si nous oubliez les liaisons naturelles qui nous unissaient si étroitement, n'oubliez pas du moins la spirituelle qui est encore plus intime et doit faire plus d'impression sur des cœurs chrétiens; c'est celle d'être avec vous partie de l'Eglise et membres du même corps dont Jésus-Christ est le chef. Il serait bien étrange que vous fussiez insensibles à la douleur de vos propres membres; cette insensibilité serait un

signe que vous seriez vous-mêmes un membre paralytique qui ne recevrait plus d'influences, ni d'esprits du chef, ou les recevrait inutilement, à cause des obstructions qu'ils rencontrent en leur passage. Quel motif plus pressant pour vous obliger à n'épargner ni prières, ni aumônes, afin de mettre bientôt des âmes si chères en un lieu de repos et de rafraîchissement! J'y en joindrai deux autres, fondés toujours sur la charité. Vous savez qu'elle a trois objets: Dieu, le prochain et nous-mêmes; Dieu qu'il faut aimer uniquement pour soi et sa beauté souveraine; le prochain par rapport à lui, et nous en lui et pour lui. Or, je dis que l'amour que nous devons à Dieu, qui désire retirer ces âmes souffrantes en son sein, nous oblige d'entrer dans ses desseins et de hâter cette réunion; ce sera mon premier point. L'intérêt de ces âmes qui brûlent de se réunir à leur tout, et ne nous doit pas être moins cher que le nôtre, ce sera le second. Enfin, le nôtre propre, puisque ces services seront un jour payés avec usure, ce sera le troisième. On n'a pas besoin d'artifice pour s'insinuer dans l'esprit de l'auditeur quand on plaide plus pour lui que pour les autres. Ainsi, j'ai lieu de me promettre une audience favorable. Demandons auparavant les lumières qui nous sont nécessaires pour traiter ce sujet important d'une manière qui ne nous soit pas moins utile qu'aux âmes des défunts, en faveur desquelles la piété nous assemble. Jetons-nous aux pieds de Marie, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT

La punition des coupables, dit le prophète Isaïe, est une œuvre bien éloignée de Dieu; quand il en use, il agit d'une manière qui est étrangère à sa bonté. Non, non, il ne se repaît pas de notre misère; ce n'est qu'à regret que ce meilleur des Pères châtie ses enfants; il ne s'y porte que lorsqu'il s'y voit forcé par leur désobéissance. Le plus doux des princes ne demande pas mieux, sinon que tous ses sujets vivent dans l'ordre et qu'il ne soit point parlé de supplices sous son règne; il n'en ordonne que quand l'impunité les multiplierait: alors sa justice lie, pour ainsi dire, les mains à sa bonté; il fait sentir aux violateurs de sa loi combien il est amer d'avoir méprisé une majesté si redoutable. Sa miséricorde ne laisse pas de reluire toutefois dans les châtiments mêmes et dans l'exercice de sa sévérité. Il est aisé de connaître le fond de bonté qui l'incline au pardon et à abréger le temps des souffrances de sa créature. C'est ce qu'il nous a voulu apprendre lui-même par la plainte qu'il fait des prêtres de son peuple et de ceux qui, par leurs fonctions sacrées, devaient avoir plus d'accès auprès de lui : *Vous ne vous êtes pas opposés comme un mur pour la maison d'Israël, pour tenir ferme dans le combat au jour du Seigneur.* Il est vrai que, sentant sa patience comme poussée à bout par l'idolâtrie du peuple juif, il dit à Moïse : *Ne me prie pas pour ces perfides, mais laisse-moi faire, afin que mon indignation s'allume contre eux et que je les extermine;* mais ce saint homme connaissait trop le cœur de son maître, avec qui il conversait ainsi qu'un ami fait avec son ami, pour se ralentir par cette défense, qu'il voyait bien n'être pas absolue, dans ses instances en faveur du peuple qui lui avait été confié; elle ne l'engageait, au contraire, qu'à demander sa grâce avec plus d'ardeur et augmentait l'espérance de l'obtenir. Moïse entrevoyait aisément combien ce peuple, tout criminel qu'il était, lui était encore cher, et qu'il ne désirait rien tant, sinon qu'un médiateur, agréable à ses yeux, s'opposât à sa colère et lui ouvrît une voie pour se réconcilier avec lui. Lors donc qu'il tonnait le plus et qu'il les menaçait de tout le fléau de sa vengeance, il inspirait en secret à leur législateur cette affection si tendre pour eux et ce désir ardent d'obtenir leur grâce. Aaron, qui n'avait pas tant d'accès que lui auprès de son trône et était de beaucoup inférieur en mérites à son frère, voyant la colère du Seigneur allumée contre les Israélites, ne laissa pas d'aller au devant du feu qui en dévorait déjà une partie; il se tint, l'encensoir à la main, entre les morts et les mourants, et arrêta, par l'efficace de sa prière, ces torrents de feu qui allaient consumer le reste. Or, si Dieu s'est laissé fléchir en faveur d'un peuple apostat qui s'était retiré de lui, qui avait violé son alliance par une perfidie indigne de pardon, un peuple qui avait un front dur, un cœur indomptable, et ne cessait de l'irriter, combien le fera-t-il plus aisément pour ces âmes qui, bien loin d'être dans le crime et la révolte, sont dans la grâce et dans une parfaite soumission? La grâce finale a mis le sceau à leur prédestination; bien loin d'être l'objet d'une colère sans retour, elles le sont de ses tendresses infinies, sans crainte de s'en rendre jamais indignes, et de déchoir de leur bonheur. Si Dieu ne repousse donc pas toujours les prières qu'on lui fait pour des pécheurs ingrats et obstinés, s'il souffre avec tant de bonté qu'on lui arrache la foudre qu'il était près de lancer sur nos têtes criminelles, à combien plus forte raison se laissera-t-il toucher en faveur de ces âmes prédestinées, à qui il ne reste plus que les seules cicatrices de leurs anciennes plaies, et retirera-t-il de dessus elles sa main qu'il y a appesantie! s'il nous remet souvent des dettes immenses à notre seule prière, ainsi qu'au serviteur de la parabole engagé de dix mille talents, croyons-nous qu'il se rende plus inexorable, lorsque nous le solliciterons pour d'autres qui ne sont redevables à sa justice que de cent deniers?

Jamais Joab ne fit mieux sa cour à David que lorsque, voyant que le temps avait fait son effet ordinaire sur le cœur de ce prince, c'est-à-dire adouci sa juste colère contre Absalon, pour le meurtre d'Amnon, et que sa tendresse pour ce fratricide, jusque-là suspendue par l'horreur de son crime, commençait à se réveiller, il inventa un moyen

ingénieux pour engager David à rappeler son fils sans pouvoir se rétracter, puisque, sous le voile d'une parabole, il l'engage à prononcer un jugement de grâce et de faveur.

Dieu est le meilleur et le plus tendre de tous les pères, il se porte tellement à punir les fautes de ses enfants, qu'il est ravi qu'on l'engage au pardon; il ne demande, s'il m'est permis de parler ainsi, mais je le fais avec saint Ambroise, que de sauver les bienséances, il veut en être pressé, et que quelqu'un s'entremette en qualité de médiateur: *Facit quod boni parentes, cito ignoscit, sed obsecratus*; il est le plus clément des rois, et ceux qui se sont le plus signalés par la clémence n'ont jamais eu qu'un léger écoulement de la sienne; mais pour ne pas faire mépriser les lois de sa justice, il en veut être conjuré auparavant par les parents et les amis de ces criminels; le bon ordre de son Etat demande que rien ne demeure impuni, pour contenir chacun dans le devoir. Jésus-Christ, qui a reçu un empire souverain sur les vivants et sur les morts pour sa vie sacrifiée sur l'autel de la croix, ne demande pas mieux que de glorifier tous ses membres, et n'en avoir point de souffrants, mais pour faire toutes choses dans l'ordre et les règles de sa sagesse, il veut que tout le corps y concoure et s'y intéresse : *Coimus in unum vi facta, et hæc vis Deo grata est.* (TERT.)

De tout cela, chrétiens mes frères, je conclus qu'au lieu que les justes ne sont pas toujours exaucés dans les choses les plus justes qu'ils demandent à Dieu, comme nous le voyons dans la prière réitérée que fit saint Paul, d'être délivré de la persécution de l'ange de Satan, nous pouvons dire hardiment avec saint Chrysostome qu'il est comme impossible de n'obtenir pas ce qu'on demande à Dieu, lorsqu'on le prie pour les âmes du purgatoire. Oh! qu'on est sûr de voir sa requête entérinée, lorsque le Juge à qui on s'adresse n'y a pas moins d'intérêt que celui qui la présente! Quoi! vous savez qu'une chose fait plaisir à votre Dieu, et vous hésitez de la faire! En useriez-vous ainsi avec le moindre de vos amis? Mais Dieu, me pourrez-vous dire, ne retire-t-il pas sa gloire de la détention de ces âmes? Ne fait-il pas éclater sa justice et sa sainteté, perfections dans lesquelles nous voyons qu'il ne se complaît et ne se glorifie pas moins que dans les autres. Il ne s'est trouvé que trop de gens dans ce siècle qui se sont laissé éblouir par l'illusion de ce faux raisonnement, jusqu'à prétendre que Dieu tirait également sa gloire de la réprobation et de la prédestination des hommes, ce qui conduisait à une indifférence stupide et brutale du salut éternel. Il est aisé de faire voir le faible d'une pareille imagination et d'une si pernicieuse spiritualité. Nous devons à la vérité adorer la volonté de Dieu comme cause de tout ce qui se fait dans le monde, comme permettant le désordre et le punissant, mais nous devons, pour la conduite et le règlement de notre vie, nous attacher à la volonté de Dieu, considérée comme justice, comme vérité, comme loi éternelle et immuable, et voir ce qu'elle prescrit en chaque rencontre, pour y conformer nos sentiments et nos affections; or, que nous fait-elle connaître en cette rencontre, et que veut-t-elle de nous? elle nous apprend que Dieu eût désiré n'être point obligé d'user de sévérité envers ses amis reliquataires à sa justice, qu'il ne les punit qu'à regret, et qu'on ne peut mieux entrer dans ses desseins qu'en hâtant les moments de leur délivrance. S'il tire sa gloire du supplice éternel des réprouvés et du passager de ces âmes, ce n'est qu'indirectement, en quelque sorte, contre sa première intention, qui voulait se glorifier par leur béatitude, et ne fait entrer dans l'ordre de la justice que ceux qui se sont écartés de celui de la bonté. Dieu se porte de lui-même, dit saint Bernard, à faire miséricorde, et il en tire la cause de son propre fond, mais il faut que ce soit nous-mêmes qui le contraignions à exercer sa justice. N'alléguons donc plus de prétextes si frivoles pour nous dispenser de prier pour ces âmes; si ce premier motif ne vous paraît pas assez puissant, il faut y joindre le leur, puisqu'elles brûlent du désir de se réunir à lui. C'est ce que nous allons voir en mon second point

SECOND POINT.

Je ne m'étendrai pas beaucoup pour vous prouver que les âmes du purgatoire désirent être soulagées, et que vous ne pouvez leur rendre un plus grand office que de contribuer à leur délivrance. Qui peut douter qu'une créature à qui son auteur a imprimé un instinct violent pour le bonheur, ne désire de sortir de sa misère, que, connaissant combien Dieu est aimable, n'étant faite que pour lui, l'aimant ardemment, et en étant réciproquement aimée, elle ne désire s'envoler à lui, et se perdre en son sein; tout exilé ne soupire-t-il pas pour voir finir son exil, afin de revoir sa chère patrie? Et tout prisonnier ne bénit-t-il pas celui qui vient rompre ses fers, et le mettre en liberté? Gardez-vous bien toutefois d'attribuer, à ces âmes dégagées de ce corps de péché, aucun mouvement d'impatience, ni rien de pareil à ce que vous éprouvez dans vos maladies, et les autres choses qui vous chagrinent et vous font souffrir; uniquement occupés de votre mal, vous ne cherchez qu'à vous en décharger, et secouer ce joug qui vous tourmente et vous accable. Elles ne peuvent vouloir ni désirer autre chose que demeurer paisiblement dans ce lieu de tourments, sachant qu'elles y sont par une ordre très-équitable de la justice de Dieu. Jamais les saints les plus résignés à sa volonté sainte, et les plus pénétrés de l'équité de ses ordonnances, n'ont dit avec plus de plénitude de cœur qu'elles : *Cognovi, Domine, quia æquitas judicia tua* (*Psal.* CXVIII); elles ne s'occupent qu'à considérer avec quel excès de bonté Dieu se conduit envers les hommes pour les attirer à lui; elles ne peuvent ni vouloir

ni désirer autre chose que l'accomplissement de la volonté de Dieu, qui est lui-même cette pure charité dans laquelle elles sont, et dont elles ne peuvent s'éloigner, étant dans une égale impuissance de pécher et de mériter.

Ce n'est pas (je parle toujours avec sainte Catherine de Gênes) que ces âmes fassent aucun état des maux qu'elles souffrent, quoiqu'incompréhensibles; tout ce qui les occupe et qui les afflige, est cette impuissance de correspondre à la volonté de Dieu, qu'elles voient avoir pour elles un amour infini, et qui continue toujours de les attirer à lui par des regards et des effets si admirables de ce même amour, qu'il semble qu'il n'ait point d'occupation que celle-là; voilà ce qui allume en elles un feu mutuel d'amour si vif et si violent pour ce Dieu qui les purifie, qu'elles se précipiteraient avec joie dans un feu beaucoup plus embrasé que n'est le leur, afin de lever plus tôt ce fâcheux obstacle à l'accomplissement de leur béatitude. Mais cette paix souveraine dans des peines si cuisantes, ce calme, ce repos, cet abandon parfait à la volonté de Dieu qui les épurent comme l'or dans le creuset, ne nous les doivent rendre que plus aimables, et nous inspirer plus d'ardeur pour alléger ou abréger leurs peines; n'est-il pas vrai que vous vous sentez plus disposés à secourir un pauvre, tel que le Lazare, qui souffre la privation des choses les plus nécessaires à la vie sans se plaindre de la dureté du mauvais riche, qui n'a que des louanges dans la bouche pour bénir la Providence qui le réduit à cet état, et ne voudrait pas en sortir par la plus légère transgression, se contentant de vous exposer ses plaies sans faire parler autrement sa douleur, ayant même la joie répandue sur tout son extérieur, parce que la vivacité de sa foi lui rend déjà présent ce séjour de délices, où il sera assis avec Abraham, Isaac et Jacob, et où Jésus-Christ ne dédaignera pas de le servir, ou plutôt sera la viande incorruptible qui rassasiera la faim des conviés? Mais ce qui vous les doit rendre encore plus précieuses et plus respectables, c'est qu'elles souffrent comme Jésus-Christ, et dans ses mêmes dispositions; elles sont sur leur bûcher comme il était sur l'autel de la croix, rendant un parfait hommage à sa justice et à sa sainteté, si éloignées de s'y vouloir soustraire, qu'elles y demeureraient volontiers attachées, ainsi que lui sur la croix, jusqu'à la fin des siècles, si tel était son bon plaisir.

Je ne répéterai pas, pour émouvoir votre compassion, ce que je vous dis hier de la grandeur de la peine du dam, ou privation de Dieu, qu'elles souffrent, ni de celle du sens dont tous les maux de la vie présente n'approchent pas, parce que c'est ici le temps d'indulgence, et que Dieu se proportionne à l'infirmité de la chair dont nous sommes revêtus, qui ne pourrait soutenir sans être détruite des mouvements trop violents, au lieu que celui de l'autre vie est un temps de justice rigoureuse, et que Dieu n'est plus lié aux lois qu'il a établies pour l'union de l'âme et du corps. Je ne vous ferai pas faire réflexion non plus sur ce qu'elles sont affligées dans toutes les puissances de l'âme et les facultés intérieures, surtout dans la volonté qui ne peut jouir de l'objet qu'elle aime avec une ardeur démesurée, et qui seul peut remplir la vaste capacité qu'elle a d'aimer, jusque-là c'est un vaisseau vide, mais un vaisseau animé, qui sent ce vide immense : *reddidit me vas inane.* (*Jerem.*, LI). L'entendement jeûne à sa manière et souffre une cruelle faim, non qu'il soit privé totalement de lumière (c'est là le partage funeste des réprouvés), mais ce sont des lumières douloureuses et crucifiantes, la vue claire de la justice et de la sainteté de Dieu outragées les remplit d'amertume et d'une douleur très-pénétrante. Ce que j'ai dit jusqu'ici vous a dû faire comprendre que la connaissance et l'amour de Dieu n'ont pas seulement des sentiments tendres, agréables et consolants, mais aussi de tristes et d'affligeants, qui déchirent l'âme selon la manière dont elle se porte vers son objet; si la beauté, la bonté, la miséricorde de Dieu sont des objets qui comblent de joie ceux à qui il fait la grâce de les découvrir, sa sainteté et sa justice, considérées comme violées et traitées avec indignité, sont des objets qui brisent de douleur des cœurs touchés et embrasés d'amour pour cette justice, et les brisent à proportion de leur amour. C'est par la clarté de cette lumière divine que l'âme sainte de Jésus-Christ fut comme abîmée, au jardin des Oliviers et sur la croix, dans un océan d'angoisses et de peines intérieures; car, ayant dans sa partie suprême une plénitude de connaissance et d'amour de Dieu selon tous ses divins attributs, il arrêta par une suspension miraculeuse les influences douces et les impressions consolantes que cette connaissance et cet amour pouvaient produire dans la partie inférieure, pour l'abandonner aux impressions les plus tristes que la vue des excès des hommes envers la majesté suprême, et de leur ingratitude monstrueuse, pouvait produire dans un cœur qui l'aimait au degré le plus éminent.

Je ne veux vous arrêter que sur une circonstance des souffrances de ces âmes si résignées, dont le temps ne me permit pas de traiter hier, c'est leur longueur extrême; je ne prétends pas que toutes y soient détenues un long espace de temps, il suffit pour vous toucher de compassion que quelques-unes y soient condamnées. Je ne vous rapporterai pas, pour appuyer ce que j'avance, des histoires vraies ou apocryphes, ni certaines visions ou révélations prétendues qui veulent que les âmes de quelques particuliers seront détenues en purgatoire jusqu'au jour du jugement, je me contente d'un exemple de l'Ecriture contre lequel il n'est pas permis de s'inscrire en faux, puisque c'est le Saint-Esprit, la vérité même, qui l'a fait écrire par les auteurs canoniques, et nous fournit encore par là une nouvelle

preuve de la vérité du purgatoire. Saint Pierre nous apprend dans sa première *Epître* que Jésus-Christ, après sa mort, descendit dans les plus basses parties de la terre pour prêcher, c'est-à-dire annoncer l'accomplissement de ses mystères et leur heureuse délivrance aux esprits qui étaient retenus en prison : *his qui in carcere erant.* (I *Pet.*, III.) Et pourquoi étaient-ils retenus en ces prisons du souverain Juge? C'est, dit ce premier des apôtres, qu'ils avaient été incrédules à la prédication de Noé, lorsqu'il bâtissait l'arche, et avaient méprisé les richesses de la patience et de la bonté de Dieu, qui les avertissait de prévenir le déluge par la pénitence. On ne peut pas dire que ces paroles regardent les âmes des saints patriarches, lesquelles, loin d'être dans les chaînes et dans le fond d'un lac où il n'y avait point d'eau, selon le prophète Zacharie, jouissaient dans le sein d'Abraham d'une abondance de paix et attendaient paisiblement dans les limbes, qui nous sont représentées comme une espèce de paradis terrestre ou jardin délicieux, la venue du Sauveur, le désir des collines éternelles; ces grands justes n'étaient pas redevables à la justice de Dieu, ou du moins ne l'étaient pas assez pour subir un châtiment si rigoureux; ce serait encore faire plus de violence au texte sacré de prétendre qu'il y est parlé de certaines âmes condamnées en enfer, pour leur infidélité, puisqu'il n'y a point de rédemption pour les damnés : *in inferno nulla est redemptio*; comme il n'y a point de crainte pour les bienheureux de déchoir de leur félicité, il n'y a point de retour à espérer pour les réprouvés, le sort des uns et des autres est fixé, il y a un grand abîme qui les sépare, et l'on ne peut passer de l'un de ces lieux à l'autre. Le Sauveur aurait-il annoncé le salut à des âmes qui ne seraient pas en état de le recevoir selon les règles immuables de sa justice et de sa sagesse; il ne reste donc que le purgatoire dans lequel un grand nombre de ceux qui s'étaient rendus indociles aux avertissements de Noé, appelé l'héritier de la foi et le héraut de la justice, voyant la terre couverte des eaux vengeresses, prêts eux-mêmes à y être enveloppés, conçurent un vif regret de leur incrédulité, recoururent à la miséricorde de celui qui les punissait, et fléchirent ce Père des miséricordes qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive; il ne les condamna pas aux peines éternelles, avec une infinité d'autres qu'il laissa dans l'endurcissement par un jugement aussi juste que terrible, mais il les commua avec des peines temporelles qui, quoiqu'elles n'eussent aucune proportion avec celles de l'enfer qu'ils avaient méritées, vous paraîtront toutefois d'une longueur effroyable, car il se passa plus de deux mille ans depuis le déluge jusqu'à la Résurrection du Sauveur du monde. Oh! que l'incrédulité et les autres péchés coûtent cher après la mort, quand on ne les a pas réparés durant sa vie par une pénitence proportionnée!

Vous voyez clairement par là qu'on peut être renfermé les siècles et les mille ans entiers dans ces prisons souterraines; en faut-il davantage pour vous obliger à assister de vos suffrages ces âmes délaissées? Vous pouvez à un prix très-modique racheter plusieurs années, et peut-être plusieurs siècles de ces souffrances; auriez-vous la dureté de le refuser, je ne vous en crois pas capables? Oh! qu'il vous est glorieux de descendre en enfer, car l'Ecriture donne ce nom aux limbes, comme fit Jésus-Christ après sa mort, pour y faire les mêmes choses que lui, je veux dire y porter la joie, la vie, la liberté! Qu'il vous est glorieux de briser ces portes d'airain, entrer dans ces sombres cachots pour en tirer ces âmes qui y demeureraient encore prisonnières peut-être des siècles entiers! Oui, c'est vous, Seigneur, qui par le sang de votre alliance avez fait sortir les captifs du lac, c'est vous qui, les tirant de cette longue captivité, les avez emmenés avec vous, malgré tous les efforts du démon, comme les trophées de votre victoire et les compagnons de votre triomphe, et vous daignez nous associer à ce grand ouvrage. Oh! qu'il est glorieux pour nous encore une fois dès ce monde, où c'est un miracle inouï de ne rien souffrir, de faire des miracles dans l'autre pour empêcher de souffrir ceux qui y sont, d'être les libérateurs de ceux dont les anges ne sont que les consolateurs, d'éteindre tant de feux et de brasiers avec quelques larmes, d'enrichir tant d'âmes avec quelques aumônes, de désarmer le Tout-Puissant avec quelques prières; mais il nous en revient encore plus d'utilité que de gloire, et je trouverai peut-être plus d'entrée dans votre cœur par cet endroit-là; car, dans ce que nous faisons pour les morts, leur intérêt et le nôtre marchent d'un pas égal, et, en même temps que nous leur procurons le repos qu'ils désirent, nous travaillons au nôtre.

TROISIÈME POINT.

Tout ce qui se fait par principe de charité, et par le mouvement du Saint-Esprit, est méritoire, quoiqu'il ait pour objet immédiat le bien du prochain; telle est la bonté et la magnificence de notre Dieu, de nous vouloir tenir compte de ce que nous faisons pour nos frères, sans que ce partage de grâces leur fasse souffrir la moindre diminution. Il arrive même souvent que nous en recueillons l'avantage et le profit entier, par exemple lorsque nous pratiquons le devoir de la correction fraternelle par le zèle de la justice et par le désir de gagner une âme qui se perd et la ramener dans la voie; si, loin de profiter de nos remontrances, elle s'aigrit et rejette avec insolence l'antidote salutaire que nous lui présentions, notre paix retourne en notre sein, non-seulement nous avons délivré notre âme, mais nous nous sommes amassé un trésor de bénédictions et serons peut-être plus récompensés que si la correction eût eu tout le succès que nous pouvions désirer. Ainsi nous répandons notre cœur

en présence du Seigneur, pour obtenir la résurrection spirituelle d'un pécheur invétéré dans le crime, pourri dans le sépulcre de ses habitudes criminelles, tel qu'était Lazare; larmes, prières, jeûnes, macérations corporelles, il n'y a rien que nous n'employions pour obtenir ce miracle. Mais ce pécheur appesantit ses oreilles pour ne pas entendre la voix de Jésus-Christ qui lui crie : levez-vous et sortez d'entre les morts, il a rendu son cœur plus impénétrable que le diamant; vos larmes ni vos autres pieux exercices n'ont pas toutefois été stériles, ils augmenteront votre vie surnaturelle et vous produiront une moisson de bénédictions célestes. Je sais bien que cette considération ne console pas pleinement un cœur plein de tendresse et de compassion pour la misère spirituelle du prochain, et qu'il aimerait mieux être moins récompensé et obtenir l'effet prochain de ses vœux et de ses instances; cet avantage se rencontre ici tout entier, je veux dire dans ce que vous faites en faveur des âmes du purgatoire; vous êtes assurés de contribuer également à l'avancement de leur bonheur et à votre progrès spirituel; de telles prières, je les suppose faites avec les conditions requises, ne peuvent être rejetées; car si les personnes pour qui vous priez ont le malheur d'être mortes dans l'iniquité, et sont, par conséquent, dignes d'une haine éternelle, ou qu'au contraire elles aient mérité de jouir aussitôt de la félicité suprême, n'ayant rien laissé à expier aux feux du purgatoire, vos suffrages sont appliqués à d'autres âmes souffrantes, selon les règles de la sagesse divine, qui n'auront pas moins de reconnaissance pour une faveur si singulière; et que n'avez-vous pas lieu de vous en promettre? Est-il à craindre qu'il leur arrive la même chose qu'à cet échanson du roi Pharaon, à qui Joseph avait expliqué son songe, qui lui présageait son rétablissement prochain dans son premier rang, mais qui oublia, par une ingratitude indigne de pardon, la grâce qu'il avait reçue de ce patriarche et l'assurance qu'il lui avait donnée de s'employer efficacement à sa délivrance? Cette âme vous devra la consommation de son bonheur; sans vous, elle languirait peut-être encore dans ces prisons souterraines et souffrirait des tourments inexplicables. Ah! combien aura-t-elle de zèle pour votre salut, d'application à vous préserver de pareils supplices! Quel puissant protecteur en ce bienheureux! Quel intercesseur n'aurez-vous pas auprès de l'unique Médiateur! Mais quand, par impossible, cette âme délivrée par votre moyen oublierait cette grâce signalée, Jésus-Christ est incapable de l'oublier; voilà une pierre vivante qui entre dans la structure du temple immortel qu'il construit à la gloire de son Père, un membre souffrant, et en qui il souffrait en quelque manière, affranchi de cet état violent et couronné de gloire: que lui pouvait-il arriver de plus agréable? S'il nous proteste qu'il nous tiendra compte d'un verre d'eau froide donné en son nom; si l'aumône corporelle trouve tant d'agrément à ses yeux; si c'est lui prêter à grosse usure et semer dans le champ d'autrui une semence qui nous rapporte au centuple, combien cette espèce d'aumône ne lui est-elle pas plus agréable et nous est-elle plus profitable! Il ne s'agit pas d'un pain matériel et d'entretenir une vie corruptible, mais de rassasier ces âmes saintement affamées du pain vivant et vivifiant, de leur procurer une vie qui n'est plus sujette aux misères et aux altérations de celle-ci. Saint Paul nous exhorte *de nous souvenir de ceux qui sont dans les chaînes, comme si nous étions enchaînés nous-mêmes, et de ceux qui sont affligés, comme étant nous-mêmes dans un corps mortel.* Ces âmes fidèles sont liées par des chaînes de feu, qui les serrent et les brûlent sans les consumer; leur affliction est proportionnée à la grandeur de leur amour pour la beauté souveraine, dont la jouissance leur est retardée: la pitié ne trouvera-t-elle point de place dans vos cœurs? Serez-vous sourds à leurs cris, inexorables aux prières que je vous fais pour elles? Pensez qu'*un jugement sans miséricorde est réservé à celui qui ne l'aura pas exercée,* et que vous serez un jour mesuré à la même mesure dont vous aurez mesuré les autres; le purgatoire (et Dieu veuille que vous évitiez l'enfer!) deviendra pour vous une vraie terre d'oubli, les suffrages de l'Eglise ne vous seront point appliqués, et il vous faudra payer jusqu'au dernier sou, avant que de sortir de cette demeure obscure.

Réveillez donc votre foi sur le purgatoire, considérez que leurs souffrances ne sont pas seulement causées par le feu dévorant qui les brûle, mais que c'est Dieu même qui les traite avec une juste rigueur et est le principal auteur de leurs peines; qu'il les frappe de la main de sa grandeur, qu'il les humilie de celle de sa justice et les afflige de celle de sa sainteté, qui les anéantit en quelque sorte; qu'elles sont dans le pur amour, dans la pureté et l'actualité du saint amour, qui ne les brûle et ne les consume pas moins que le feu matériel; qu'elles ne désirent que Dieu et ne tendent qu'à lui, et y tendent de toutes leurs forces; que leur amour violent est arrêté dans son impétuosité et son effort, parce qu'il reste en elles des taches de la vie passée; qu'elles sont dans une impuissance absolue de se secourir dans ces souffrances extrêmes, pour n'avoir pas usé, dans le cours de la vie présente, de la puissance que sa bonté leur avait donnée, pour se purifier et croître en son amour.

Vous devez à ces fidèles et à ces saints l'honneur et l'amour, mais surtout l'assistance; l'honneur à raison de leur état de perfection et de sainteté; ils sont déjà princes de la cour céleste, quoiqu'ils n'y aient pas encore été introduits; ce sont les membres de Jésus-Christ unis immuablement à ce chef adorable, sans crainte d'en être jamais séparés; ils languissent après le secours de vos prières et de vos bonnes œuvres:

pouvez-vous le leur refuser sans blesser non-seulement la charité, mais encore la justice? Conformez-vous au désir ardent que Dieu et Jésus-Christ, leur Sauveur, ont de les posséder, désir qui est infini et qui est la cause du désir réciproque et languissant d'être consommées en leur parfaite unité. Estimez-vous heureux de pouvoir contribuer à l'accomplissement du désir qu'a Jésus-Christ de posséder ces âmes, en ôtant les empêchements. Enfin, ayez pitié de votre propre âme, en méditant fréquemment, avec toute l'attention dont elle est capable, votre fin dernière, les peines et les récompenses de l'autre vie, vous rendant familiers ces grands objets, si capables de vous détourner du mal, de modérer la vivacité de vos passions et vous faire remplir tous les devoirs de la justice : ***Miserere animæ tuæ placens Deo;*** faites-vous ainsi des amis, qui vous recevront un jour dans les tabernacles éternels ; c'est ce que je vous souhaite.

SERMON LXXIII.

SUR L'EFFICACITÉ DES PRIÈRES FAITES EN FAVEUR DES AMES DU PURGATOIRE.

Deus noster ignis consumens est. (*Hebr.*, XII.)

Notre Dieu est un feu dévorant.

Dieu étant la pureté souveraine et la justice même, hait souverainement le péché. *Vos yeux sont purs*, lui dit un prophète, *pour ne point souffrir le mal, et vous ne pouvez regarder l'iniquité*, il rejette loin de soi les âmes qui en sont souillées, comme la mer qui pousse les cadavres sur les bords pour s'en décharger, ou plutôt il les traite selon la menace de Jésus-Christ, ainsi que des victimes de sa fureur, salées par le feu, comme toute victime le doit être avec le sel. Ces âmes abominables sont non-seulement excommuniées de la dernière excommunication générale et éternelle qui les sépare de tout bien, mais accablées de toute sorte de maux, brûlées sans être consumées, immolées sans être sanctifiées, salées avec le feu de l'enfer, comme des victimes éternelles de la justice de Dieu ; je ne saurais assez à mon gré vous mettre cet objet devant les yeux pour vous imprimer de la crainte de la justice divine, terrible aux plus justes mêmes, et vous porter efficacement à travailler avant votre mort par une sincère pénitence à changer la justice en miséricorde.

Sa justice et sa pureté infinie n'éclatent pas moins dans la manière dont il purifie les souillures des filles de Sion, car quel nom plus convenable peut-on donner à ces âmes assurées de leur félicité éternelle, qui n'est que différée ; il les lave, dit le Prophète, de ce sang impur qui est au milieu d'elles dans un esprit de justice, et par un esprit d'ardeur, c'est-à-dire de charité : *In spiritu judicii, et spiritu ardoris.* (*Isai.*, IV.) La rouille et les restes du péché sont comme un corps étranger qui cache pour un temps à ces âmes le soleil de justice : c'est ce que ces flammes purifiantes consument et détruisent avec tant d'activité, qu'il n'y a langue qui puisse exprimer les tourments qu'elles endurent ; par ce moyen elles se découvrent toujours de plus en plus à l'attrait de la lumière céleste, et deviennent plus susceptibles de ses divines infusions, que si leur joie augmente, comme on n'en peut pas douter, pendant que cette rouille se dissipe, ce n'est pas par aucune diminution de leurs peines qui demeurent toujours aussi cuisantes, mais par l'approche du terme que Dieu a prescrit à leur durée; quand cet heureux terme est arrivé, et qu'elles ont atteint ce degré de pureté marqué à chacun des élus, elles parviennent à un tel état, que, n'ayant plus rien que ce feu puisse purifier, elles deviennent tellement impassibles, que, quand elles seraient encore retenues dans le feu du purgatoire, ou plongées dans celui de l'enfer, loin d'y souffrir aucune peine, ces feux leur sembleraient un bain délicieux, au milieu duquel elles seraient déjà dans une pleine possession de la félicité éternelle ; c'est ainsi, pour me servir de la comparaison de sainte Catherine de Gênes, que quand l'or, ayant passé par le feu, est parfaitement affiné et parvenu au dernier degré de pureté où il puisse atteindre, il ne se consume et ne diminue plus, parce que la flamme n'y trouve plus aucun mélange des corps impurs et étrangers sur lesquels elle puisse agir. Voyons aujourd'hui les moyens que nous pouvons et devons employer pour leur faire acquérir ce degré de pureté, et les mettre en état de paraître devant le céleste Epoux sans la moindre ride. Tout ce qui se fait par un mouvement de piété leur peut être utile, mais il faut se renfermer dans les principaux : l'un d'eux est la prière, surtout la prière par excellence, qui n'est autre que l'auguste sacrifice de nos autels. Parlons d'abord de la prière en général, ce sera le sujet de mon premier point: ensuite de la grande prière que l'Eglise militante regarde comme la principale ressource dans ses besoins, et le plus considérable secours de la souffrante ; employons-la auprès de Marie pour obtenir, par son entremise, la grâce de traiter utilement un sujet si important, et disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La prière est le moyen universel que Dieu nous a laissé pour obtenir tout ce que nous désirons : *Demandez*, nous dit-il, *et on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez et on vous ouvrira, car quiconque demande reçoit, qui cherche trouve, et on ouvrira à celui qui frappe;* et comme Dieu a tout fait par une parole absolue et impérieuse, nous pouvons tout impétrer par une parole soumise et suppliante. O vertu admirable de la prière ! Quel avantage pour nous de n'avoir pas seulement un ami à prier, mais un Père, et le meilleur des pères, qui n'attend pas qu'on le sollicite, mais qui presse lui-même, afin qu'on lui demande, qui n'a point de moments fâcheux, ni d'heures incom-

mones, mais qu'on trouve prêt en tout temps non à prêter, mais à donner, plus qu'on ne mérite, plus qu'on ne demande, et qu'on n'oserait espérer. La violence qu'on lui fait pour lui arracher ses grâces lui est agréable, et il prend plaisir à se laisser vaincre dans cette espèce de combat, ainsi qu'il fit dans la lutte avec le patriarche Jacob; la porte de sa miséricorde est toujours ouverte; toujours disposé à entériner nos requêtes, il ne se sent importuné que lorsque nous ne recourons pas à lui, ou que nous nous rendons indignes de recevoir; il entend du dedans de sa maison, qui n'est autre que le ciel, ceux qui le prient sur la terre; le repos souverain dont il jouit avec ses saints ne le rend pas insensible à nos maux, ni aux peines de ceux en faveur desquels nous sollicitons sa clémence.

Mais que tous ces grands avantages de la prière, que je viens d'étaler, ne vous flattent pas; ils ne sont pas sans doute pour tous, il s'en trouvera même très-peu qui puissent y prétendre légitimement, si on veut examiner les choses à la rigueur. Il s'agit d'apaiser la colère de Dieu, et de l'obliger de relâcher des droits de sa justice en faveur des âmes qu'elle détient en ces prisons souterraines; mais se laissera-t-il désarmer par ses ennemis, y a-t-il apparence qu'il reçoive en grâce ces âmes reléguées à la sollicitation de ceux qui ont eux-mêmes encouru sa disgrâce et ne méritent que de ressentir les derniers effets de sa colère? C'est une notion imprimée dans l'esprit et le cœur de tous les hommes que celui qui se rend médiateur d'un autre doit être dans l'amitié de celui qu'il prétend adoucir, et incliner au pardon; si vous déplaisez, vous n'apaisez pas : *Si non places*, *non placas*. (S. Bern.) Si un homme, dit saint Grégoire le Grand, n'oserait se hasarder de faire la fonction de médiateur auprès de celui qu'il aurait offensé lui-même, et vers qui il aurait besoin d'intercesseur, comment celui à qui les péchés de sa vie passée ne donnent pas lieu de juger qu'il soit rétabli dans les bonnes grâces et l'amitié de son Dieu ne rougit-il pas de se présenter devant sa face? Comment a-t-il la témérité et la présomption de s'imaginer qu'il l'apaisera pour les autres? Vous pouvez éteindre ces brasiers dévorants qui consument ces victimes de la sainteté de Dieu, je l'ai dit, et je ne m'en rétracte pas, mais je supposais que ceux qui aspirent à cette gloire, ne brûlassent pas eux-mêmes d'un feu impur et criminel que Dieu a en abomination; je vous exhortais à briser les fers qui les tiennent captives, et à les tirer de ces prisons obscures, mais je n'adressais pas ma parole à ceux qui languissent eux-mêmes sous une captivité plus déplorable, sont renfermés dans des prisons plus affreuses, et se voient assujettis à la tyrannie de leurs passions, et au démon même le plus barbare de tous les tyrans. Dieu a beau nous faire connaître qu'il est prêt de conspirer avec nous pour la liberté de ces pauvres âmes, on les abandonne entre ses mains malgré qu'il en ait, et, s'il faut ainsi parler, on le force à n'en avoir point de pitié par le peu de compassion et de sensibilité qu'on a pour elles, ou par les mauvaises dispositions avec lesquelles on prie, qui font que de telles prières ne peuvent manquer d'être rejetées avec dédain. Commencez donc à vous mettre en bon état, si vous voulez rendre quelque service aux pauvres défunts. Car les œuvres qui se font avec la charité sont d'un tout autre poids, un autre mérite et agrément aux yeux de Dieu; faites qu'une bonne confession et un parfait renouvellement précèdent les prières, aumônes, oblations du sacrifice, car si vous en usez autrement, en vérité vous ne ferez pas grand chose, ni pour eux, ni pour vous, puisque, pour parler avec saint Augustin, il n'y a rien de plus ridicule et de plus misérable qu'un homme qui sent pour les maux d'autrui une compassion qu'il n'a pas pour les siens propres : *Quid miserius misero non miserante se ipsum?* souvenez-vous que c'est une action sainte et salutaire de prier pour les défunts, et que par conséquent il la faut faire d'une manière sainte, et qui puisse être utile aux âmes que vous avez intention de secourir.

Je ne prétends pas qu'afin de prier avec fruit pour les morts, il soit absolument nécessaire d'être hors de l'état de péché et rétabli dans les droits de l'adoption divine. Loin de moi une pareille imagination. Je sais bien que c'est une maxime communément reçue en théologie, que tout ce qu'un homme fait en état de péché mortel ne peut être agréable à Dieu; mais il est constant qu'elle ne se doit entendre que de ceux qui sont liés à l'iniquité, qui y ont la volonté engagée, l'aiment et ne font aucun effort pour s'en affranchir. Je ne fais aucune difficulté de dire que leurs prières et leurs aumônes sont des œuvres inutiles et perdues; le Saint-Esprit témoigne lui-même dans l'Ecriture que leurs dons lui sont en horreur et leur offrande en exécration; que leurs prières mêmes sont imputées à péché. C'est contre ces âmes endurcies que les saints Pères déclament avec tant de zèle, en les avertissant que c'est une prétention insensée de se persuader que, persévérant dans le désordre, on apaisera la justice de celui qu'on ne cesse d'offenser, soit pour soi, soit pour les autres.

C'est bien en vain, dit saint Augustin, que ceux qui, menant une vie toute criminelle, sans songer à s'en retirer, font des prières et des aumônes, se flattant qu'elles les purifieront. C'est le diable qui leur inspire cette vaine confiance et leur fait croire que, multipliant sans cesse leurs crimes, Dieu se laissera corrompre par leur argent, à l'exemple des mauvais juges. Les prières et les aumônes du pécheur ne sont agréables à ses yeux qu'avec cette condition, qu'il joigne sa propre âme avec ces hosties de ses lèvres et de ses mains, et qu'il ne fasse pas un si injuste partage, que d'offrir à Dieu l'image du prince par le moyen de l'aumône, et li-

vrer au diable l'image de Dieu par sa vie déréglée.

Mais pour ceux qui soupirent après l'heureuse liberté des enfants de Dieu et songent sincèrement à rentrer en grâce avec lui, qui pourrait se persuader que les prières qu'ils offrent, ou pour eux-mêmes ou pour autrui, avant leur pleine justification, et toutes les bonnes œuvres qu'ils exercent pour attirer la miséricorde de Dieu sur eux ou sur leurs parents morts fussent sans valeur et sans fruit? L'Eglise est bien éloignée de ce sentiment. Par la même raison qu'elle estime que ces œuvres satisfactoires ne servent qu'à condamner les pécheurs impénitents, résolus de persévérer dans le vice et ne se proposent par là que d'acquérir la licence d'être vicieux impunément, elle est convaincue qu'elles servent infiniment à ceux qui, touchés d'un repentir sincère de leurs déréglements, travaillent à s'en dégager et entrent, pour cet effet, dans les voies de la pénitence.

C'est pourquoi saint Augustin remarque, sur ce mot de l'aveugle-né de l'Evangile, qui disait : Nous savons que Dieu n'écoute point les pécheurs ; que c'est la parole d'un homme qui n'avait pas encore reçu la vue de l'âme et l'onction du Saint-Esprit, laquelle enseigne toutes choses ; car si Dieu n'exauçait pas les pécheurs, continue ce Père, ce serait en vain que le publicain, baissant les yeux contre terre et frappant sa poitrine, dirait : *Seigneur, ayez pitié de moi, qui suis un misérable pécheur*, et néanmoins cette humble confession fut suivie de sa justification, d'où il conclut que c'est une vérité constante que Dieu exauce quelques pécheurs, encore qu'il ne les exauce pas tous.

Je sais bien que sans la grâce il est impossible de rien faire qui soit agréable à Dieu ; mais cela ne doit pas s'entendre de la grâce justifiante et habituelle, qui rend notre âme l'habitation du Saint-Esprit ; il suffit de la grâce actuelle, ou du mouvement d'un saint amour inspiré par le Saint Esprit, qui excite et meut la volonté, quoiqu'il ne l'ait pas encore convertie, et que l'amour de la créature y domine encore. Or, ce ne sont pas seulement ceux qui sont en état de grâce et possèdent l'inestimable qualité d'enfants de Dieu, qui ont de ces mouvements passagers de grâce, ce sont les plus grands pécheurs à qui Dieu les donne, quand et comment il lui plaît, pour les disposer à la justification, et sans ce secours, ils demeureraient éternellement plongés dans le bourbier du vice et incapables de rien faire qui les rapprochât de lui. Il est donc très-faux que ceux qui sont en état de péché mortel ne puissent rien faire pour leur salut ou pour le soulagement des autres. Ce qu'ils ont à faire est de rentrer le plus tôt qu'ils pourront dans l'heureuse familiarité des enfants de Dieu et tous les droits et prérogatives attachés à cette glorieuse qualité, afin de secourir plus efficacement les âmes pour lesquelles ils prient.

Ces prières, pour être efficaces, doivent être accompagnées de trois ou quatre qualités, qui les feront recevoir comme un parfum agréable : la première est l'humilité, *l'oraison de celui qui s'humilie*, dit le Sage, *montera jusqu'aux nues ;* car si toutes les vertus nous élèvent en haut et frappent à la porte de la grâce, c'est l'humilité qui nous l'ouvre, qui perce le ciel et nous mène jusqu'au trône de celui qui n'y est monté qu'après s'être anéanti lui même, et qui n'a voulu recevoir la couronne de gloire que de la main de l'humilité; c'est à l'abaissement profond et à l'anéantissement avec lequel Jésus-Christ, dans les jours de sa chair, répandait son cœur en présence de son Père, que l'Apôtre attribue l'efficace de sa prière : *Il a été exaucé*, dit-il, *selon son humble respect. Exauditus est pro sua reverentia.* (*Hebr.*, V.) Il y joignit ses larmes et des cris ardents. Ne nous présentons donc jamais devant cette majesté infinie qu'avec cette crainte religieuse, cet esprit d'adoration et de respect qui a fait exaucer Jésus-Christ; souvenez-vous, de quelque condition que vous puissiez être, quelque titre, distinction et dignité que vous possédiez, que vous êtes le mendiant du grand Père de famille, et que vous ne devez paraître devant lui qu'en cette posture, si vous voulez avoir part à ses largesses.

Approchez-vous-en encore avec confiance, c'est lui qui nous en presse et qui, pour dissiper la crainte trop grande que sa majesté redoutable pourrait inspirer, veut que nous l'appelions notre Père. Ainsi, le plus vil sentiment de notre indignité ne doit pas empêcher la confiance en sa bonté paternelle. Voyez la Chananéenne de l'Evangile qui prie pour la délivrance de sa fille possédée du démon; peut-on trouver une plus parfaite humilité jointe à une plus vive confiance? C'est tenter Dieu plutôt que le prier, que de s'adresser à lui avec défiance; c'est sembler tout attendre de lui et n'en attendre rien en même temps. Notre confiance est d'autant mieux fondée en cette rencontre particulière, que nous ne demandons pas, ainsi qu'il n'arrive que trop souvent, des avantages temporels qui tournent d'ordinaire à notre perte; mais une chose sainte, infiniment agréable à Dieu, à savoir: la délivrance des âmes qui languissent après sa jouissance, et qu'il n'a pas moins d'impatience de réunir à soi et de consommer en son sein qu'elles d'y être reçues.

C'est cette confiance qui nous fera persévérer dans ce pieux exercice ; car, quelque disposé que soit ce Dieu infiniment magnifique à nous accorder ses dons, il veut être sollicité et importuné, parce qu'il sait combien cet état de dépendance nous est utile et pour augmenter par ce délai l'ardeur de nos désirs et nous départir une plus grande abondance de grâces ; c'est pourquoi il se compare à un ami qui, pressé par un de ses amis de lui prêter de quoi servir devant un hôte qui lui est survenu la nuit, faisait d'abord difficulté de se lever du lit, mais enfin

cède et se laisse vaincre à son importunité, et lui donne tout ce qu'il désire, et à un juge très-peu disposé à rendre la justice, mais qui, fatigué par les cris continuels d'une veuve qui assiége sa maison, la venge de la violence de son oppresseur; nous ne pourrons pas connaître sans une révélation particulière si nos prières ont été exaucées en faveur d'une telle et d'une telle âme pour qui nous les offrons. Persévérons sans nous lasser, elles obtiendront tôt ou tard leur effet; si ce n'est pour ce particulier que vous avez en vue, ce sera pour un autre qui n'en conservera pas moins de ressentiment.

Enfin il faut que ces prières soient faites en Jésus-Christ et en son nom, comme membres de son corps mystique. Ce n'est que par lui que nous avons accès auprès du Père éternel, ne nous présentons à lui que sous ses auspices. De quel agrément seraient des prières séparées de celles du Médiateur, qui seul mérite par la dignité infinie de sa personne toutes les grâces et les influences qui se répandront sur son corps ou combattant ou souffrant. C'est son esprit qui prie en nous et qui forme des gémissements ineffables; et c'est lui-même que nous prions et sollicitons comme le Dieu tout-puissant qui tient en sa main les clefs de la mort et de l'enfer. Unissons-nous aussi à l'Eglise son épouse, afin que nos prières, qui seules seraient rampantes, acquièrent de la force et du prix par cette union. Les psaumes pénitentiaux sont les prières les plus ordinaires qu'elle emploie pour leur soulagement; il est certain qu'ils ont été dictés par le Saint-Esprit, et qu'ils marquent admirablement les dispositions de ces âmes souffrantes et les divers mouvements qu'une vive componction doit opérer en nous; il est hors de doute que cette espèce de prière vocale ne peut manquer d'être plus agréable à Dieu et plus efficace pour la délivrance de ces âmes que d'autres qui ne seraient pas de l'Ecriture ou de l'Eglise. Récitons-les donc dans les mêmes sentiments et la même contrition de cœur que le Roi-Prophète, qui les a composés pour être un monument éternel de sa douleur et de sa reconnaissance envers celui qui avait transféré son péché. Saint Augustin en faisait une telle estime, que dans la maladie dont il mourut, il se les fit écrire en gros caractères et mettre contre la muraille auprès de son lit, d'où il les lisait avec tant de componction qu'il répandait sans cesse des torrents de larmes. Ne pourriez-vous pas réciter durant cette octave le Psautier entier, en partageant les cent cinquante psaumes, dont il est composé, entre tous les jours de la semaine? ce sont des traits enflammés qui pénétreront le ciel et en feront descendre les miséricordes; vous y trouvez des modèles achevés de la prière chrétienne. Si on vous proposait de faire des pèlerinages en des pays fort éloignés pour secourir ces âmes souffrantes, vous allégueriez vos affaires domestiques qui ne vous permettent pas de vous absenter longtemps, ou votre santé qui ne pourrait soutenir la fatigue de ces pénibles voyages. Si on exigeait des fondations ou des sommes considérables pour des obits, vous vous excuseriez sur la modicité de votre bien. Mais le moyen qu'on vous suggère n'enferme aucun embarras ni difficulté; il est aisé et à portée d'un chacun: la maladie n'y est pas un obstacle; enfin il est dans votre cœur et dans votre bouche. Mais joignez à cette hostie de vos lèvres celle de nos autels, qui sanctifie toutes choses, je veux dire l'auguste sacrifice de nos autels; voyons quelle est son excellence et son prix: c'est ce que je vous ai promis en mon second point.

SECOND POINT.

C'est un instinct imprimé naturellement au cœur de tous les hommes que l'Etre-Suprême veut être honoré par le sacrifice, et que c'est par ce moyen qu'on peut entretenir quelque commerce avec lui. Le démon se faisait rendre ce culte, incommunicable à tout autre qu'à Dieu, par les païens abusés. L'homme, dans l'état d'innocence, se sacrifiait lui-même et eût offert quelques fruits de la terre. Sous la Loi mosaïque, il immolait des génisses, des boucs, des béliers; mais dans la nouvelle alliance, il sacrifie un Dieu même. Jugez par là de son excellence, de ses avantages sur le sacerdoce lévitique, et en même temps de l'attentat de la secte de Calvin, qui a osé abolir le sacrifice de nos autels et réduire l'Eglise, épouse de l'Agneau, au-dessous de la Synagogue, que l'appareil pompeux de ses sacrifices et de ses cérémonies rendait respectable à toutes les nations de la terre. Peuvent-ils nier que Jésus-Christ ne soit véritablement prêtre selon l'ordre irrévocable de Melchisédech, et qu'il n'ait offert, ainsi que ce prêtre du Dieu très-haut, l'une de ses plus expresses figures, du pain et du vin en sacrifice, mais du pain et du vin changés en son corps et son sang, offerts à son divin Père sous ces espèces sacramentelles? L'Agneau pascal, autre symbole de l'Eucharistie, n'était-il pas un véritable sacrifice? Jésus-Christ n'a-t-il pas établi ses apôtres prêtres et sacrificateurs, en leur ordonnant de faire ce qu'ils lui voyaient faire, en mémoire de lui? Saint Paul ne traite-t-il pas l'Eucharistie de sacrifice de même que ceux des Juifs et des gentils? *N'est-il pas vrai*, dit-il, *que le calice de bénédiction que nous bénissons est la communion du sang de Jésus-Christ, et que le pain que nous rompons est la communion de son corps?* Remarquez que ce grand apôtre regarde le sacrifice et la communion du vrai corps et du vrai sang de Jésus-Christ comme des vérités si incontestables qu'il les prend pour principes reconnus de son raisonnement, d'où il conclut directement que la manducation de la victime adorable nous faisant entrer en communion du sacrifice avec Dieu, nous ne pouvons participer à cette table sacrée et à celle des démons, puisque ce serait entrer en une société damnable et sacrilége avec ces esprits de malice.

Mais comment les sectaires peuvent-ils fermer les yeux à ce passage si formel et si précis de Malachie? Mon affection n'est point en vous, dit le Seigneur aux Juifs par la bouche de ce prophète; je ne veux plus recevoir de présents de votre main: car, depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les nations, et l'on me sacrifie en tout lieu une oblation toute pure: *In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.* (*Mal.*, I.) Qu'est-il besoin de rien ajouter à l'exposition de ces paroles? dit très-judicieusement saint Jérôme; qui n'y voit, s'il ne prend plaisir de s'aveugler, l'hostie infiniment pure de nos autels qui s'offre en tout temps et en tout lieu, afin que le même sang qui a été répandu pour la rédemption des hommes, les nourrisse et les fasse vivre de la vie de Dieu? Quand on trouve, dit ce Père, une prophétie si claire de Jésus-Christ, il ne faut qu'en établir la vérité et admirer la grandeur de Dieu qui a prophétisé tant de siècles auparavant ce qu'il devait accomplir, sans se mettre en peine d'offusquer un si grand jour par l'ombre de quelques allégories obscures et incertaines.

Anathème à ces faux réformateurs qui, non contents de franchir les bornes posées par nos pères, et de rompre la haie sacrée de la tradition, ont enchéri sur l'audace et la témérité des hérétiques les plus emportés et les plus déchaînés contre l'Eglise! Que tous leurs projets impies demeurent à jamais confondus!

Il est donc hors de doute que l'Eucharistie est un véritable sacrifice: mais il y a eu autrefois dispute entre quelques théologiens catholiques, pour savoir si la messe était seulement un sacrifice de louange et d'actions de grâces, ou un sacrifice propitiatoire pour les vivants et les morts. Ceux qui tenaient pour le premier sentiment alléguaient qu'après un sacrifice propitiatoire tel que celui de la croix, il n'en faudrait point d'autre, si celui-là était suffisant pour expier les péchés, à moins que ce ne fût pour servir d'action de grâces; qu'il faut de nécessité que ceux qui admettent un sacrifice propitiatoire dans la cène, confessent que nous avons été rachetés par ce sacrifice et non par celui de la croix, auquel néanmoins l'Ecriture attribue notre rédemption; que de dire que ce n'est qu'un même sacrifice commencé dans la cène et fini sur la croix, c'est tomber dans une autre absurdité, étant contradictoire que le commencement d'un sacrifice soit un sacrifice.

Ces raisons, plus spécieuses et éblouissantes que solides, n'ont pas empêché le saint concile de Trente de définir, conformément à la tradition universelle, que, quoique Jésus-Christ, notre Seigneur, dût une fois s'offrir lui-même à Dieu son Père en mourant sur l'autel de la croix, pour y opérer notre rédemption; néanmoins parce que son sacerdoce ne devait pas être éteint par sa mort, pour laisser à l'Eglise sa chère épouse un sacrifice visible, tel que la nature des hommes le requérait, par lequel ce sacrifice sanglant, qui se devait opérer une fois sur la croix, fût représenté, la mémoire en fût conservée jusqu'à la fin des siècles et la vertu salutaire appliquée pour la rémission des péchés. Dans la dernière cène, se déclarant prêtre selon l'ordre de Melchisédech, il offrit à Dieu le Père son corps et son sang, sous les espèces du pain et du vin, et sous les mêmes symboles les donna à ses apôtres, qu'il établissait prêtres du Nouveau Testament, par ces paroles: *Faites ceci en mémoire de moi*, leur ordonnant, à eux et à leurs successeurs, de les offrir. Le saint concile dit et déclare de plus *que ce sacrifice est véritablement propitiatoire*, et que par lui nous obtenons miséricorde, et trouvons grâce au besoin, si nous approchons de Dieu contrits et pénitents, avec un cœur sincère, une foi droite et un esprit de crainte et de respect; car Notre-Seigneur, apaisé par cette offrande et accordant la grâce et le don de pénitence, remet les péchés et les crimes même les plus grands, puisque c'est la même et l'unique hostie, et que c'est le même qui s'offrit autrefois sur la croix, lequel s'offre encore à présent par le ministère des prêtres, n'y ayant de différence qu'entre la manière d'offrir, et c'est même par le moyen de cette oblation non sanglante, que l'on reçoit avec abondance le fruit de celle qui s'est faite avec effusion de sang, tant s'en faut que par elle on déroge en aucune sorte à la première. C'est pourquoi, conformément à la tradition des Apôtres, elle est offerte non-seulement pour les péchés, les peines, les satisfactions et autres nécessités des fidèles qui sont encore vivants, *mais aussi pour ceux qui sont morts en Jésus-Christ et ne sont pas entièrement purifiés.*

Ensuite il fulmine anathème dans le troisième canon, contre ceux qui diront que la messe est seulement un sacrifice de louange et d'actions de grâces, ou une simple mémoire de celui qui a été accompli sur la croix, et qu'il n'est pas propitiatoire et ne doit point être offert pour les vivants et pour les morts.

Je pourrais présentement citer les plus anciennes liturgies, dans lesquelles il est toujours fait mention des défunts aussi bien que des vivants; mais un endroit aussi décisif que l'est celui du dernier concile œcuménique que je viens de rapporter, n'est que trop suffisant pour des cœurs fidèles. Je me contente de ce trait si célèbre des Confessions de saint Augustin, au lieu où il parle de la dernière maladie de sainte Monique, sa mère. Elle ne souhaita pas de nous, dit-il, s'adressant à Dieu, que nous la fissions enterrer somptueusement, ni que nous eussions soin de faire embaumer son corps, ni que nous lui dressassions un tombeau magnifique, ni que nous la fissions porter dans celui qu'elle s'était fait faire en son pays; mais seulement que nous nous souvinssions d'elle à votre saint autel, au mystère duquel elle avait assisté toute sa vie, et d'où elle savait que l'on dispense la

victime sainte par le sang de laquelle la cédule de mort que vous aviez contre nous a été effacée, et qui a triomphé du démon, cet ennemi de notre salut, qui tient un compte si exact de nos péchés, et qui ne fait que chercher ce qu'il pourra nous objecter à votre tribunal, mais qui, n'ayant rien trouvé dans celui qui nous rend victorieux, n'a pas laissé d'attenter à sa vie. Qui peut donc nous arracher à ce divin Sauveur, puisque personne ne saurait lui rendre ce sang innocent qu'il a versé pour nous et qui est le prix dont il nous a achetés?

Ne doutez pas qu'il ne coule à gros bouillons sur ces âmes souffrantes, toutes les fois que l'Eglise l'offre au Père éternel, par le moyen de ses ministres; vous ne pouvez leur procurer un secours plus utile et plus efficace. Vous ne serez peut-être pas fâchés d'apprendre sur ce sujet ce trait de l'histoire ecclésiastique du VIIe siècle. Un jeune Anglais, qui avait pris le parti de la guerre, fut laissé pour mort dans un combat : les ennemis lui ayant trouvé quelque reste de vie, l'enlevèrent, le firent panser. Il guérit et demeura prisonnier parmi eux : on l'enchaînait les nuits, de peur qu'il ne s'enfuît. Son frère, prêtre et abbé d'un monastère, le croyant mort, chercha son corps, et en ayant trouvé un qui lui ressemblait, l'emporta dans son monastère, l'enterra honorablement et disait souvent la messe pour la délivrance de son âme. Chose admirable et attestée par le vénérable Bède, auteur contemporain, ce frère vivant en sentit l'effet; car souvent il se trouvait libre de ses liens depuis tierce, qui est l'heure de la messe. Le comte qui le retenait prisonnier lui demanda s'il avait un caractère : « Non, répondit-il, mais j'ai un frère qui, me croyant mort, dit souvent la messe pour moi, et si j'étais dans l'autre vie, mon âme serait délivrée par ses prières. » Le comte le vendit à un autre qui ne put non plus le tenir attaché; car, quoiqu'on employât diverses sortes de liens, il se trouvait libre aux mêmes heures. Enfin ce dernier maître l'ayant renvoyé sur sa parole, il revint trouver son frère, et apprit de lui que les temps où il avait été délié et soulagé en diverses manières, étaient ceux où l'on célébrait la messe pour lui; et sur son récit plusieurs furent excités à prier, donner l'aumône et offrir le saint sacrifice pour les morts auxquels ils s'intéressaient. Si vos moyens ne vous permettent pas de faire dire un grand nombre de messes pour leur repos, offrez pour elles toutes celles auxquelles vous assistez, et profitez en leur faveur du droit que vous avez à cet auguste sacrifice, quelque part qu'il s'offre. C'est un trésor qu'on néglige, et que la foi sait ménager quand elle est éclairée, attentive, et quelle connaît bien ce que c'est que la communion des saints dont nous faisons profession dans le Symbole.

Mais quoique le sacrifice, en soi, soit toujours très-agréable à Dieu, à raison du Prêtre éternel, et de la victime adorable qui s'offre pour tous les besoins de son Eglise, il n'arrive que trop souvent que nous en recueillons peu de fruit pour nous, ou pour ceux à qui nous avons intention de l'appliquer, par l'égarement d'esprit et la dissipation, l'inapplication avec laquelle nous y assistons, et surtout parce que nous mêlons un feu étranger que Dieu a en horreur, et qui n'est autre que l'affection déréglée aux créatures, avec le feu sacré du sacrifice.

Voulez-vous l'offrir d'une manière qui vous soit utile, aussi bien qu'aux âmes dont vous vous proposez d'alléger les peines, n'aimez point le monde, ni tout ce qui est dans le monde, mais le royaume de Dieu, sa justice, les biens invisibles, et travaillez à vous les procurer; car j'ose dire que tous les amateurs du monde qui mettent leur fin dernière dans la jouissance des créatures et ne désirent pas de sortir de cet état funeste, y demeurant au contraire opiniâtrément attachés, n'assistent point comme il faut au sacrifice de la messe, et d'une manière qui leur soit utile ou aux autres, parce qu'ils n'aiment pas les biens pour lesquels ce sacrifice est principalement offert. Ils ne s'unissent pas au souverain Pontife de notre foi, qui ne s'offre que pour les obtenir à son Eglise; car quelle union entre Jésus Christ et Bélial? leur cœur tout profane est bien éloigné de lui : tandis qu'ils semblent l'honorer par le mouvement de leurs lèvres, ils mentent au Saint-Esprit même, lorsqu'ils prétendent se rapporter à Dieu dans cette action, et qu'ils ne font rien moins dans toutes les autres de leur vie, n'y ayant en vue que leur intérêt ou leur plaisir. Qui ne cherche pas Dieu hors de l'église, ne le trouve point dans l'église. Le sacrifice est une suite de la vie : qui ne vit pas pour Dieu, ne se sacrifie point à Dieu; et l'on ne vit point pour Dieu en une certaine heure, lorsque l'on donne tout le reste de son temps à ses passions.

Voulez-vous donc savoir la meilleure manière d'entendre la messe? Rendez-vous, par la destruction du vieil homme qui est en vous, un même prêtre et une même victime avec l'homme nouveau; entrez dans son esprit de sacrifice et de zèle de la gloire de son Père; faites au pied de ce calvaire mystérieux, ce que vous auriez fait sur le véritable, au pied de la croix de notre Rédempteur. Que faisaient la sainte Vierge et saint Jean? ou, si ces modèles vous semblent trop parfaits, qu'y faisait Madeleine? Elle y était pleine de foi, de reconnaissance, de charité, de l'esprit de componction et de mortification, pénétrée des souffrances de son Sauveur, du désir de les imiter, de se sacrifier avec lui, et de détruire de plus en plus en soi le péché, les inclinations et les mouvements de la nature. Conjurons le Père éternel de détourner sa face de nos iniquités, et de regarder uniquement celle de son Christ, de créer en nous un cœur pur et droit, un cœur qui ne sacrifie qu'à lui, et lui sacrifie toutes choses. Eloignez plus que jamais de votre esprit toutes les pensées des choses basses, et que vos cœurs soient élo-

vés en haut, ainsi que le prêtre vous le fait entendre, pour considérer les merveilles de Dieu avec une âme déjà affranchie de sa prison. Croyez être encore sur la terre, dit saint Chysostome, lorsque celui qui réside dans le ciel va se rendre présent sur l'autel, qu'une foule d'anges s'empressent pour lui venir rendre leurs hommages. Rappelez dans votre souvenir cette montagne qui semblait tout embrasée par les éclairs redoublés, couverte de fumée et de tourbillons de feu, où la Loi fut donnée; et la rigueur de cette menace : Si une bête la touche, elle sera aussitôt lapidée. Moïse lui-même, tout accoutumé qu'il était de traiter avec Dieu, fut saisi d'épouvante, tant ce qu'il voyait était terrible. Il nous dit encore aujourd'hui : *Le fils honore son père, et le serviteur revère son seigneur. Si donc je suis votre Père, où est l'honneur que vous me rendez; et si je suis votre Seigneur, où est la crainte respectueuse que vous me devez?* Songez que pour s'être revêtu de la tendresse d'un père, il n'a pas perdu la majesté d'un Dieu. Son sacerdoce n'est pas moins saint, ou plutôt il l'est incomparablement davantage qu'il ne l'était dans le temps des ombres et des figures

Je ne puis vous donner de meilleure pratique que d'entrer dans l'esprit de toutes les actions, les cérémonies et les prières que fait le prêtre dans la célébration du saint sacrifice, et de joindre l'intérieur, qui en est comme l'âme, à l'extérieur qui en est le corps. C'est le meilleur moyen pour conserver, pendant tout le temps qu'il dure, l'attention, la modestie, le recueillement, la dévotion, l'esprit de prière, et en retirer des fruits de vie.

Ils seront encore plus abondants pour nous et pour les âmes du purgatoire, si nous y joignons la communion, et participons réellement à la victime de notre réconciliation : car si l'Eucharistie, considérée comme sacrifice, enferme des avantages infinis et contient d'une manière suréminente dans son unité tout ce qui était représenté par les hosties et les oblations de la Loi mosaïque, en qualité de sacrement, elle nous communique toute sorte de bénédictions spirituelles. Si l'Arche d'alliance fut une source de biens et de prospérités pour la maison d'Obédédon, combien cette arche vivante vous en apportera-t-elle d'une autre nature infiniment plus désirables? Mais il ne suffit pas, pour en retirer ces fruits surabondants, qu'elle entre en vous par la communion, et que vous receviez dans votre poitrine les espèces sacrées, il faut recevoir la vertu du sacrement, et pour cela être non-seulement en état de grâce, mais purs et enrichis d'un vêtement magnifique, la vraie robe nuptiale, ornés de toutes les vertus; il faut être morts au monde, à vous-mêmes, et ne vivre que pour Dieu, avoir dépouillé le vieil homme, suivre dans votre conduite les maximes de l'Evangile, et mener une vie qui réponde à la noblesse et la sainteté de la vie reçue au sein de l'Eglise. Ce n'est pas assez d'avoir quitté le péché et de s'être retiré de ses désordres, il faut avoir le Saint-Esprit dans son âme, et une riche abondance de bonnes œuvres, enfin avoir une faim du vrai pain des anges, proportionnée à celle qui brûle et qui dévore ces saintes victimes dont vous vous proposez de hâter la délivrance.

Si la crainte de n'avoir pas une conscience assez pure, ou l'embarras des affaires temporelles qui ne laissent pas l'âme assez tranquille, vous empêchent de manger ce pain des forts, communiez du moins spirituellement; entrez dans les dispositions de foi, d'humilité, de confiance, d'amour, de reconnaissance que doit inspirer la bonté d'un Dieu qui invite des pauvres à sa table, et soupirez de vous voir assis à celle qu'il a dressée dans le ciel, pour nous y nourrir sans voile de sa substance même avec les anges et toute son Eglise, alors uniquement composée de membres glorieux : c'est le bonheur que je vous souhaite.

SERMON LXXIV.

L'AUMÔNE ET LE JEUNE, FAITS A L'INTENTION DES AMES DU PURGATOIRE, SATISFONT A LA JUSTICE DIVINE.

Deus noster ignis consumens est. (*Hebr.*, XXII.)

Notre Dieu est un feu dévorant.

Jésus-Christ est le principal auteur de la purification des âmes. Ce que n'ont pu faire toutes les ablutions et purifications légales, ce que le sacerdoce d'Aaron n'a pu opérer par la diversité de ses sacrifices tant de fois réitérés, ce divin Médiateur l'a fait par une oblation unique de soi-même, et son sang précieux nous purifie de tout péché : *Sanguis ejus emundat nostra delicta.* Le saint Précurseur l'avait bien caractérisé en disant *qu'il baptiserait dans le saint Esprit et avec le feu*, c'est-à-dire qu'il purifierait les cœurs par le feu de sa charité, et qu'il serait lui-même ce feu et cet amour par lequel il épure les âmes, et qu'il ne se servirait pas pour cet effet de quelque chose qui lui fût étrangère, mais de son propre esprit. Il emploie ce même Sang et ce même Esprit pour nous purifier du reste de nos péchés : *purgationem peccatorum faciens.* (*Hebr.*, I.)

Mais si nous n'avons pas fait l'usage que nous devions du sang et des mérites de Jésus-Christ, nous abandonnera-t-il pour jamais? Non, sa bonté ne le lui permet pas, pourvu que nous soyons morts dans l'habitude de son saint amour : alors il emploie le feu du purgatoire, ou d'autres moyens, selon l'ordre de sa justice, pour achever de consumer cette rouille, et nous rendre dignes d'entrer dans son royaume et le posséder avec lui.

Ces peines qu'il exige des âmes après cette vie ne marquent aucun défaut dans la satisfaction qu'il a offerte à son Père, non plus que les fruits de pénitence qu'il veut que nous produisions pour éviter le tranchant de la cognée, puisque son prix est infini, et qu'une seule goutte du sang ado-

rable qu'il a versé sur la croix, ou à sa circoncision, eût pu racheter plusieurs mondes; mais c'est un ordre établi par sa sagesse, que nous devons satisfaire ici-bas, autant qu'il est en nous, et, si nous négligeons de le faire et de mettre l'égalité entre le péché et le châtiment, que nous satisferons dans l'autre vie d'une manière incomparablement plus rigoureuse. Cet ordre est établi pour retenir les hommes, que la crainte remue plus fortement que l'espérance, par de justes appréhensions, et par une discipline salutaire; mais la foi nous oblige de croire que nos satisfactions tirent leurs mérites de l'union à celles de Jésus-Christ, et que celles des âmes du purgatoire ne sont acceptées du Père éternel, que parce que ce Fils bien-aimé a offert son sacrifice pour elles, et s'il abrége le temps de leurs souffrances, c'est qu'il veut bien recevoir en payement ce que son Eglise lui offre en leur faveur par les mains de Jésus-Christ. Nous traitâmes, hier, du moyen le plus efficace qui puisse l'obliger de se relâcher de cette réserve de peines, la prière, surtout, celle que l'Eglise lui offre par le ministère des prêtres dans le sacrifice auguste de nos autels, vraiment propitiatoire. Il nous en reste des autres très-efficaces, l'aumône et le jeûne, lesquels, selon les Pères, servent d'ailes à la prière pour s'élever jusqu'au trône de Dieu, et lui faire une sainte violence; ils ont une si étroite liaison, que dans le Pénitentiel de saint Théodore, archevêque de Cantorbéry, le premier d'entre les Latins qui ait composé un recueil de canons pour régler les pénitences de différents péchés, les oblations pour les morts étaient toujours accompagnées de jeûnes. Je parlerai de l'aumône dans mon premier point, et dans le second, du jeûne; mais j'ai besoin de l'assistance du Saint-Esprit, demandons-la par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Je n'ai garde de mettre au rang des aumônes les restitutions que la justice vous oblige de faire pour les défunts dont vous avez hérité, s'ils avaient par hasard augmenté leurs biens par des contrats usuraires, ou autres pratiques suspectes dont ils n'auraient pas fait de scrupule, et que des théologiens exacts et éclairés vous feraient connaître être illicites, et n'être appuyés que sur des probabilités humaines et non sur la loi de Dieu et la tradition, règles invariables de notre conduite. Le moyen le plus naturel de soulager ces âmes dont la simplicité et la bonne foi ont pu diminuer ou excuser le péché, et de délivrer la vôtre, est de vous dessaisir d'un bien, qui selon la malédiction de Dieu fulminée par un prophète, *consumera votre maison avec tout le bois et les pierres.*

Il déclare en divers endroits de son Ecriture *qu'il hait les holocaustes qui viennent de rapine et de violence, et qu'un homme qui lui offre un sacrifice de la substance des pauvres, se rend semblable à celui qui égorgerait le fils en présence du père.* Appellerons-nous miséricorde, dit là-dessus saint Chrysostome, l'aumône qui se fait d'un bien acquis injustement? elle est diabolique et non chrétienne. C'est des olives seules, et non des épines, qu'on exprime la douce liqueur de l'huile; ainsi, ni l'avarice ni l'usure ne peuvent être des sources de miséricorde; ce ne sont pas des dépouilles que Dieu demande, mais des victimes; c'est contre lui-même qu'on pèche, c'est à sa majesté suprême qu'on fait insulte; c'est forcer des entrailles pures et saines d'enfanter des scorpions et des vipères : puisse votre argent périr avec vous!

Que votre premier soin (je parle toujours aux héritiers) soit d'acquitter les legs pieux, le salaire des ouvriers employés par le testateur, ce qui est dû aux marchands, aux artisans, aux créanciers légitimes, lesquels pourraient souffrir de ce délai.

Il est vrai que Jésus-Christ, dans l'Evangile, donne aux richesses le nom d'injustes, et nous exhorte de nous en faire des amis qui nous reçoivent dans le ciel; mais il est constant, par l'interprétation de tous les saints docteurs, qu'il n'entend pas parler d'un bien acquis par des voies iniques. Il les appelle injustes, parce qu'il n'est que trop ordinaire d'en abuser et de les faire servir à satisfaire ses passions déréglées; elles ne perdent ce caractère de malignité que lorsqu'on en fait par l'aumône le fruit de la charité, et la semence de la gloire; car, alors, elles changent de nature, et deviennent des instruments de la sanctification de leur possesseur. C'est ainsi, dit saint Ambroise, qu'on compose la thériaque et les plus excellents antidotes des poisons mêmes les plus dangereux et les plus mortels. Vous ne pouvez faire un meilleur usage des richesses dont la Providence vous a libéralement partagé; rien n'est plus universellement recommandé dans l'Ancien et le Nouveau Testament que l'aumône; les livres sapientiaux sont pleins d'exhortations de la faire, et parlent en des termes pleins d'énergie de sa vertu et de son efficace. *Comme l'eau éteint le feu lorsqu'il est le plus ardent,* dit l'auteur du livre de l'*Ecclésiastique, l'aumône éteint le péché.* Dieu, qui doit récompenser les bonnes œuvres, la considère, il s'en souvient dans la suite, et soutiendra celui qui l'a faite, ou le relèvera de ses chutes. *L'aumône de l'homme*, dit-il ailleurs, *est devant Dieu comme un sceau, et il conservera la mémoire de ce bienfait comme la prunelle de l'œil;* il veut dire que, quoiqu'elle paraisse quelquefois infructueuse, Dieu la garde néanmoins précieusement, comme une chose scellée de son sceau, pour la produire en son jour et la récompenser en son temps; c'est ainsi que nous voyons dans les *Actes* qu'il se souvint des aumônes du centenier Corneille. Un autre avantage est que la charité et l'amour des pauvres nous conservent dans la grâce, et nous mettent au rang de ceux qui ont part à

l'élection éternelle; de plus, elle ressuscite au dernier jour, et pénètre par sa vertu admirable jusque dans les tombeaux des saints cachés au fond de la terre, afin qu'ils paraissent dans la gloire de la résurrection tout étincelants de clarté. Si vous assistez le pauvre avec effusion de cœur et si vous remplissez de consolation l'âme affligée, votre lumière se lèvera dans les ténèbres, elles deviendront comme le midi; le Seigneur vous tiendra toujours dans le repos, remplira votre âme de ses splendeurs, et il engraissera vos os; vous deviendrez comme un jardin toujours arrosé, et comme une fontaine dont les eaux ne sèchent jamais; car l'aumône délivre de tout péché, et ne laisse point tomber l'âme dans l'obscurité, parce que Dieu accorde miséricordieusement la grâce de la conversion à ceux qui font miséricorde. C'est ce que Jésus-Christ dit encore d'une manière plus précise aux pharisiens, ces hommes plus souillés de crimes à ses yeux que les publicains et les femmes débauchées; car après leur avoir reproché leur hypocrisie et tous les vices qu'ils s'efforçaient de cacher sous son masque, il ajoute. Néanmoins, donnez l'aumône de ce que vous avez de superflu, et toutes choses vous sont pures : *Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis.* (*Luc.*, XI.) Est-ce donc une petite promesse que la rémission des péchés faite par la bouche d'un Dieu, pour négliger de l'acheter par l'aumône? Je serais infini si j'entreprenais de rapporter seulement une partie de ses avantages; les Pères n'ont pas fait difficulté de l'appeler un second baptême qui purifie les souillures des âmes; ils ne craignent pas même de le relever au-dessus de ce premier des sacrements qui nous incorpore à Jésus-Christ, en ce que celui-ci ne se donne qu'une seule fois, étant du nombre de ceux qui impriment caractère, et par conséquent ne se réitèrent pas : on ne reçoit qu'une fois le pardon, par son moyen, des péchés; au lieu que l'aumône peut l'obtenir tout autant de fois qu'on s'en laisse surmonter.

Il me semble que vous avez envie de me dire, que tout ce que je viens d'établir des avantages de l'aumône ne regarde que celui qui la fait, et prouve seulement qu'elle est d'un merveilleux secours pour purifier son âme de ses taches. Mais pouvez-vous douter, après ce que je vous ai dit de la communion des saints, qu'elle n'ait la même vertu pour effacer celles qui restent aux âmes détenues en purgatoire, et que le rafraîchissement que vous procurez aux pauvres n'éteigne ou ne tempère les flammes qui les dévorent, *sicut aqua exstinguit ignem.* Si c'est une œuvre si recommandée et si méritoire de soulager la faim du pauvre et de couvrir sa nudité, et si nous méritons d'être traités d'homicides lorsque nous avons manqué à un devoir si essentiel: *Si non pavisti, occidisti;* combien serait-il plus indigne et plus cruel de ne pas apaiser la faim et la soif ardente dont ces âmes saintes brûlent pour le Dieu vivant, et de refuser de couvrir leur nudité, afin que rien ne les empêche de se présenter devant cette pureté souveraine? Autant que le pain vivifiant est au-dessus du pain matériel, et le vêtement d'immortalité au-dessus de ceux qui sont tissus du poil et de la laine des bêtes, autant cette espèce de charité surpasse l'autre. Vous vous amassez des trésors de bénédictions en pansant les blessés, en contribuant à la délivrance des prisonniers et des captifs; combien vous en procurez-vous davantage en appliquant le baume salutaire qui achève de refermer les blessures de ces âmes souffrantes, brisant leurs fers et ces portes d'airain qui les retiennent, afin qu'affranchies de tout ce qui les arrêtait, elles prennent leur essor vers le ciel notre bienheureuse patrie! L'ordre de la charité veut que, dans la distribution de nos aumônes, nous préférions les domestiques de la foi. Il ne suffit pas de faire du bien, *il faut avoir intelligence sur le pauvre*, comme parle le Psalmiste, et choisir celui qui est juste et humble dans son indigence (je parle d'aumônes un peu considérables, car pour les communes, il n'est pas besoin d'user de grand discernement). En donnant au juste, dit saint Jérôme, on donne à Dieu qui réside dans son cœur, et c'est proprement de la charité faite à ces personnes que Jésus-Christ dira en son jugement : J'ai eu faim et soif, et vous m'avez donné à manger et à boire. Il suffit, dit saint Basile, de donner peu à ceux qui font un métier et un art de la mendicité pour prévenir leurs imprécations; mais il faut exercer sa charité avec une sainte plénitude, une louable profusion sur les justes et les humbles qui souffrent leurs misères avec une patience édifiante : or qui mérite plus le nom de domestique de la foi que ces âmes en qui le Saint-Esprit réside, qui sont confirmées en grâce? Qui est plus digne de recevoir nos largesses que ces justes unis immuablement à notre Juste, à Jésus-Christ qui n'a pas moins d'impatience de les recevoir en son sein qu'eux de s'y plonger. Mais ce qui est admirable, c'est que nous recueillons par la même aumône ce double avantage et le procurons aux autres, nous rassasions la faim corporelle de ceux-ci et la faim spirituelle de ceux-là. En même temps que nous adoucissons les peines sensibles de ceux que la maladie tient cloués sur un lit, ou que nous élargissons les misérables qui gémissent dans les prisons des infidèles, nous travaillons à la santé et à la liberté parfaite de ceux en qui les restes du péché suspendaient ces avantages.

Aussi la Synagogue et l'Eglise, qui ont l'une et l'autre connu quel soulagement pouvaient procurer des aumônes faites avec piété en faveur de ceux qui s'étaient endormis dans le Seigneur, le leur ont toujours procuré. Tobie exhortant son fils à mettre son pain et son vin sur le tombeau du juste, nous fait voir que les patriarches de l'ancienne alliance croyaient que les âmes de leurs proches recevaient du secours par ce-

lui qu'on rendait aux pauvres, et qu'on ne pouvait faire rien de plus agréable à Dieu et de plus profitable aux défunts, que d'inviter les pauvres craignant Dieu, parce que leurs prières lui sont agréables et dignes d'être exaucées; et quand même ils manqueraient à un devoir si raisonnable et n'entreraient pas dans les vues de leur bienfaiteur, tenez pour certain (puisque c'est le Saint-Esprit qui l'assure) que votre aumône prie elle-même pour vous et jette un cri favorable qui pénètre le ciel.

Je crois vous avoir aussi rapporté l'exemple mémorable de ce jeune seigneur romain devenu bientôt veuf, à qui saint Paulin donne de grands éloges : il fit assembler tout ce qu'il y avait de pauvres dans l'enceinte de Rome en l'église de Saint-Pierre, où il leur fit distribuer des vivres en abondance, dans la vue de soulager l'âme de son épouse, fille de l'illustre sainte Paule. L'Histoire ecclésiastique nous en fournirait au besoin mille exemples pareils. Puis donc que par un même payement (telle est, ô mon Dieu, votre bonté et votre magnificence) vous acquittez les dettes de ces âmes reliquataires à sa justice et les vôtres propres, embrassez ce moyen si efficace : faites couler dans le sein du pauvre cet argent que les voleurs et mille accidents semblables vous enlèveraient, mettez-le en sûreté en le confiant à leur garde, les en rendant dépositaires. Lorsque vous l'aurez envoyé dans le ciel par leur entremise, vos envieux ne pourront plus le ravir, ni le fisc vous en dépouiller ; c'est une semence que vous répandez ici-bas dans le champ du pauvre, et qui fructifiera pour vous là-haut au centuple; ce sont de riches banquiers qui vous rendront dans le ciel ce que vous leur aurez compté sur la terre, ou plutôt, ce sont de puissants amis qui vous recevront dans les tabernacles éternels ; ils sont ici-bas dans la fange et le dernier degré de bassesse, ils seront dans le ciel au comble des grandeurs ; ils sont ici traités comme les balayures du monde, mais Dieu recueillera ces précieuses balayures dans son sein; le paradis est leur royaume, et ses premières places sont leur préciput : c'est à eux de nous communiquer leur droit, et toute notre étude devrait être de faire notre cour à ces princes du sang, afin qu'ils ne dédaignent pas d'être nos intercesseurs, et de couvrir notre nudité en ce jour où nous nous verrons dépouillés de tout titre, dignité et grandeur humaine. Vous leur avez donc beaucoup plus d'obligation qu'ils ne vous en peuvent avoir, car quelle comparaison de la nourriture corruptible avec l'incorruptible! Vous ne leur donnez que des biens peu importants, qui ne regardent que cette vie périssable, et ne font que prolonger leur misère; au lieu que par leur canal vous en recevrez des spirituels et d'éternels qui éteindront pour jamais votre faim et votre soif, et vous attirent les bénédictions spirituelles et temporelles; c'est pourquoi il est écrit : l'homme miséricordieux fait du bien à son âme; et le même Sage nous dit que l'aumône et la foi ne nous abandonnent point. Faites, s'il vous plaît, attention à une manière de parler si singulière; il semble qu'il devait dire, ne les abandonnez pas, mais il dit qu'elles ne vous abandonnent point, marquant par cette expression que c'est plus nous qui avons besoin de l'aumône qu'elle n'a besoin de nous, et qu'il n'y a rien que nous ne devions faire pour la retenir. Il ajoute : tenez-les suspendues à votre cou, car les personnes riches y attachent des filets de perle ou des chaînes d'or qu'elles ne quittent pas, parce que ce sont des marques de leur noblesse ; nous devons de même être toujours revêtus de la charité, afin de témoigner par là que nous sommes les enfants de celui qui fait lever son soleil et répand ses pluies sur les justes et les injustes.

Mais revenons à nos âmes souffrantes, qui recueillent présentement le principal fruit de vos aumônes faites par esprit de piété et de religion. Ce que les païens faisaient et font encore aujourd'hui par une superstition ridicule (car ils mettaient quelque pièce de monnaie sur la bouche du mort, dans la créance confuse que cet argent leur serait de quelque secours, et servirait à payer le péage d'un fleuve d'enfer que leurs poètes leur avaient appris qu'il fallait traverser), mettez saintement dans les mains du pauvre cet argent qui leur servira de viatique, et les fera entrer dans ce pays enchanté où nous oublierons toutes nos misères; mettez-en des sommes abondantes, afin que leur rédemption soit plus prompte, et qu'un plus grand nombre d'âmes soit en état de jouir de la béatitude; faites-le avec joie, et que ce ne soit pas un don extorqué à l'avarice, mais fait avec effusion de cœur par la charité. Dieu n'aime que ceux qui donnent en cette manière, et qui croient beaucoup plus recevoir qu'ils ne donnent, *hilarem enim datorem diligit Deus* (II *Cor.*, IX); son cœur est pour ceux qui donnent ainsi de toute l'étendue du leur. Je ne vois rien de si efficace pour vous y porter que la considération de la mort, qui nous réduit au même état que nous étions en entrant au monde; c'est celle dont se sert saint Paul pour extirper l'amour du bien, racine funeste de tous les maux : *Nous n'avons rien apporté en ce monde*, dit-il, *et il est sans doute que nous n'en pouvons aussi rien emporter*. Comment peut-on s'abandonner à la cupidité des richesses quand on fait réflexion sur l'état auquel on est né et dans lequel on mourra? Vous ne les aviez pas hier; quelle folie de s'y attacher aujourd'hui, pour un moment! Vous craignez peut-être de vous appauvrir, mais sachez que rien ne manque en cette vie qu'à ceux qui manquent de foi pour se détacher des biens de la terre, de confiance pour leur subsistance nécessaire, de charité pour en faire part aux pauvres, et d'espérance à l'égard des promesses de l'éternité. Eh! on ne plaint pas la dépense lorsqu'il s'agit de faire de magnifiques obsèques, de se distinguer

des autres par des pompes mondaines, et d'éterniser sa vraie ou sa fausse douleur par des monuments superbes; ce n'est que lorsqu'il est question d'en faire qui ont moins d'éclat, mais qui sont beaucoup plus utiles aux vivants et aux morts. Quoi ! vous n'épargnez rien pour fournir aux frais des enterrements, ou plutôt vous n'y excédez que trop, car on a trouvé le secret de mêler le luxe et le faste partout, et de faire régner l'orgueil (qui l'eût pu jamais croire?) dans le sein de la mort et le centre de la corruption! O folie criminelle des enfants d'Adam, que l'ignominie elle-même n'est pas capable de confondre et d'humilier! Eh! comment le démon a-t-il pu nous fasciner les yeux à ce point que de nous faire ériger des trophées à la vanité, et de faire triompher les pompes du monde dans le lieu où elles disparaissent et s'anéantissent pour jamais! Qu'ont de commun, je vous prie, les vers et le faste, la superbe et la pourriture? Fidèles, veillez-y avec plus de soin; moins de cette pompe séculière et profane, moins d'argenterie, de sonnerie, moins de tentures de deuil, d'écussons, d'armoiries; et plus de messes, plus de prières, plus d'aumônes. Ce n'est pas que je blâme absolument ces premières dépenses; il n'y a que l'excès qui en soit condamnable, et en cela je crois suivre l'esprit de l'Eglise qui approuve ou qui tolère l'usage modéré de ces choses, mais qui très-assurément en condamne l'abus. Modérez donc cette première dépense, qui n'est, à vrai dire, que pour les vivants, et faites-en une qui soit pour les vivants et les morts, tout ensemble : faites des aumônes abondantes, donnez aux pauvres l'argent de toutes ces superfluités des funérailles, aussi bien que de vos repas, car les saints Pères nous enseignent d'un commun accord que ce que nous retranchons par le jeûne doit être la portion du pauvre, sans quoi il contribuerait moins à purifier l'âme qu'à mortifier le corps, et serait plutôt un effet de l'avarice que d'une véritable pénitence : c'est le dernier des moyens que j'ai à vous proposer pour le soulagement des morts, et que je traiterai en peu de mots en ce second et dernier point.

SECOND POINT

Il ne faut pas douter que les œuvres pénales n'aient une force et une vertu particulière pour satisfaire à la justice divine, soit au sujet de nos péchés, soit de ceux des autres. Or, parmi ces œuvres pénales, le jeûne a toujours été regardé comme l'une des premières; il est même désigné dans l'Ecriture par cette expression : Vous affligerez vos âmes : *affligetis animas vestras* (*Levit.*, XXIII), et il a cet avantage, sur l'aumône, qu'il a plus de proportion avec l'affaiblissement des passions charnelles que la pénitence a principalement en vue de détruire, et qu'il peut être exercé par un chacun, au lieu que l'aumône n'est que pour les riches. Ceux toutefois qui sont dénués des biens de ce monde, ou qui n'en sont partagés que très médiocrement, ne doivent pas se rebuter; qu'il leur suffise que Dieu connaît parfaitement l'étendue de leur pouvoir : c'est un juge équitable qui voit la juste mesure que chacun doit se prescrire. Tous ne peuvent pas donner également, et plusieurs sont plus en état de recevoir que de faire des largesses; mais le mérite de l'intention supplée à l'inégalité du présent; la bonne volonté remplace ce qui manque à la petitesse ou au défaut du don.

Pour le jeûne, il a toujours été employé dans les besoins pressants et lorsqu'il a été question de fléchir la colère de Dieu. Nous voyons, dans l'Ecriture, que le roi de Ninive, quoique idolâtre, se voyant menacé par le prophète Jonas, lui et son peuple, de la destruction prochaine de leur superbe ville, recourt au jeûne, et un jeûne si austère, qu'après s'être revêtu d'un sac, la livrée naturelle de la pénitence, il ordonne à tous ses sujets de ne rien manger et de s'abstenir même de boire de l'eau; il défend de mener les bestiaux aux pâturages et à la rivière. David voyant le premier enfant qui lui était né de Bethsabée frappé à mort, refusa de manger; mais s'étant retiré en particulier il demeura couché sur la terre : *Jejunavit David jejunio* (II *Reg.*, XII); combien s'en imposa-t-il dans la suite pour expier son adultère! Daniel, considérant que le temps marqué pour la délivrance de son peuple de la captivité allait bientôt s'accomplir, ne songe plus qu'à prier et conjurer le Seigneur dans les jeûnes, dans le sac et dans la cendre, d'accomplir la vérité de ses promesses, et de faire sentir à Israël les effets de son infinie miséricorde. Esther, apprenant que toute sa nation était proscrite à la fois, et prête à être exterminée par la malice et la perfidie d'Aman, ordonne à tous les Juifs un jeûne de trois jours avant que de se présenter à Assuérus, son époux, pour obtenir de lui la révocation de son cruel édit. Enfin toutes les fois que les prophètes exhortent les Juifs d'apaiser la colère de Dieu, et se le rendre propice, ils les pressent d'ordonner un jeûne solennel, et de se convertir au Seigneur dans les jeûnes, les larmes et les gémissements.

Les saints Pères de l'Eglise ne sont pas moins féconds et éloquents sur les avantages du jeûne que sur ceux de l'aumône, et sur le pouvoir qu'il a d'obtenir de Dieu tout ce que nous lui demandons. Le grand saint Basile, qui a été l'un de ses plus grands amateurs, aussi bien que de ses panégyristes, attribue à cette vertu la grande familiarité que Moïse avait avec son Dieu : C'est, dit-il, ce qui lui donna la hardiesse de monter au haut de la montagne de Sinaï toute fumante d'éclairs, d'entrer dans la nuée pour recevoir de sa main les Tables de la Loi, et d'en arracher les foudres qu'il était près de lancer sur son peuple qui venait de l'irriter par l'intempérance et l'idolâtrie : *Le peuple*, dit le texte sacré, *s'assit pour manger et pour boire, ensuite ils se levèrent pour danser autour du veau d'or;* un seul excès de bouche anéantit

ainsi le fruit d'un si long jeûne, car ce saint homme jeta lui-même les tables qu'il tenait à la main par une colère prophétique, et les rompit au pied de la montagne, pour apprendre à ces hommes stupides qu'ils avaient rompu l'alliance que Dieu n'avait pas dédaigné de contracter avec eux, foulé aux pieds sa sainte loi, et s'étaient rendus indignes de la recevoir. Qui a souillé et déshonoré à jamais Esaü, et l'a rendu le serviteur de son cadet, sinon cette avidité immodérée avec laquelle il se porta à se rassasier d'une écuelle de lentilles? Le prophète Samuel fut, au contraire, le fruit des jeûnes de sa mère. Et d'où venait à Samson cette force extraordinaire, qui le rendait le vainqueur des lions et la terreur des Philistins, sinon de l'abstinence de vin et de tout ce qui est capable d'enivrer, qu'il voua en quelque sorte avant que de naître ?

C'est donc vous, ô vertu admirable, qui formez les prophètes, fortifiez les guerriers, inspirez des ordonnances si sages aux législateurs, qui êtes la plus sûre garde du corps et de l'âme, l'armure invincible des athlètes chrétiens ! Comme les mets délicieux, et tout ce qui engraisse le corps, rendent très-souvent l'âme difforme, maigre et décharnée, l'abstinence et la pénitence produisent un effet tout contraire, et lui donnent un embonpoint, une grâce et un éclat particulier; elles contribuent même quelquefois à celui du corps, ainsi qu'il arriva à Daniel et à ses compagnons, qui ne voulurent point se nourrir des viandes de la table du roi, se contentant de légumes. Mais il est excellent pour la santé : il consume les humeurs superflues, cause la plus fréquente des maladies; il chasse les démons et dissipe les mauvaises suggestions qu'ils inspirent, dégage l'âme de ses sens et la met en état de s'élever au trône de Dieu. Et d'où pensez-vous que ces hommes admirables de l'ancienne loi, tels qu'Elie, Elisée, et ceux de la nouvelle, tels que saint Paul et les autres apôtres, aient tiré le pouvoir d'opérer taut de merveilles dont le récit nous étonne, sinon du jeûne? C'est ce qui les élevait au-dessus de notre nature terrestre et corruptible, et les rendait dès ici-bas semblables aux anges. Qu'y a-t-il, dit le grand saint Léon, de plus propre à nous sanctifier et à nous approcher de Dieu? Il nous rend supérieurs aux tentations, éteint les traits enflammés du malin, et nous fait dompter les vices qui flattent notre corruption naturelle ; c'est la vraie nourriture de la vertu, la mère des bonnes pensées, des désirs raisonnables, des conseils salutaires; il amortit le feu de la concupiscence, ralentit les mouvements déréglés de la chair, et la spiritualise en quelque sorte ; il abaisse l'orgueil, réprime les fougues et les saillies de la colère, et conduit les bons désirs que le cœur enfante jusqu'à une vertu consommée.

Mais afin que le jeûne produise tous ces admirables effets dont je n'ai pu toucher qu'une partie, il doit être universel, c'est-à-dire enfermer le retranchement de tout ce qui nourrit l'amour-propre et la sensualité. Il faut circoncire le cœur et tous les desirs qui le portent à la jouissance des créatures. Comme il ne vous est pas permis de les aimer pour elles-mêmes, mais d'en user simplement pour les besoins de la vie, il faut vous en priver souvent, et vous en retrancher l'usage autant que les règles de la discrétion le peuvent permettre, parce que dans l'état d'infirmité où nous sommes réduits, si nous n'observons cette espèce de jeûne, nous nous y attacherons et nous nous y collerons de manière à ne nous en pouvoir déprendre; l'usage passera en jouissance, et l'âme, oubliant son origine céleste, y établira son repos et sa dernière fin. Le baptême ne nous délivre pas de la concupiscence; c'est une maladie qui reste aux hommes dans la meilleure santé, ou plutôt qui les empêche d'en jouir ici-bas d'une parfaite; il n'y a point d'autre moyen de guérir, et de nous garantir de la mort, que d'user du remède que je vous présente, la séparation et la privation des créatures, le renoncement aux inclinations les plus naturelles, c'est ce que l'Evangile appelle *abnégation et haine de soi-même*, si nous ne voulons nous perdre pour une éternité.

Heureux qui peut rompre tout commerce avec le monde, et se séparer effectivement de tous les objets qui excitent ou réveillent de mauvais desirs! cet éloignement en affaiblit les idées, dégage l'âme, et lui donne lieu de s'attacher à des objets plus dignes d'elle, car il lui est aussi peu possible de vivre sans amour, qu'à ce corps animal sans respiration. Et que personne n'allègue sa condition, son sexe, ses emplois, pour se dispenser d'un devoir si légitime. Lorsqu'un grand seigneur tombe malade, il faut de nécessité qu'il s'assujettisse à des régimes pénibles, et qu'il avale des potions amères s'il veut recouvrer la santé, de même que le moindre particulier; la mortification est encore un remède plus sûr, plus éprouvé, plus infaillible pour l'âme, que tout ce que prescrivent Hippocrate et Galien pour guérir les fièvres et les autres maux qui nous attaquent.

Mais elle devient doublement et beaucoup plus indispensablement nécessaire à ceux qui ont ruiné leur constitution spirituelle, et contracté des maladies dangereuses par la jouissance des créatures ; il faut boire de nécessité, et boire jusqu'à la lie, cette liqueur dégoûtante et affreuse aux sens et à l'imagination, pour chasser ces humeurs malignes et rétablir vos forces : *bibentes bibetis* (*Luc.*, XI); il n'y a point d'autre moyen d'éviter l'enfer que de faire pénitence, c'est Jésus-Christ qui l'a protesté à tous, sans distinction et sans exception : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous ;* et il n'y a point de pénitence, ou bien elle n'est que feinte et illusoire, sans un désir sincère d'expier ses déréglements par de dignes satisfactions et proportionnées à la faute; or s'en peut-il une plus naturelle, ou plutôt s'en peut-il trouver d'autre que de se priver

des créatures dont on a abusé, et d'ajouter quelques peines sensibles à cette privation, chacun selon ses forces? Etes-vous devenu esclave du péché par l'amour déréglé des richesses ou des plaisirs, ou en suivant aveuglément les mouvements d'une ambition insensée, tenez pour assuré que vous ne vous affranchirez jamais de cette servitude honteuse et ne rentrerez en grâce avec Dieu que par le détachement et le mépris des richesses, la fuite et l'horreur des plaisirs infâmes, que par une humilité sincère, et devenant comme de petits enfants.

Le jeûne, dont je viens de vous entretenir, est une espèce de remède général, lequel a la vertu d'affaiblir toutes les passions qui font si souvent sortir l'âme de son assiette; il la prépare à la prière, qui impètre toutes les grâces, l'épure en la dégageant du poids incommode de ce corps de péché qui se révolte et renverse son cavalier, ainsi qu'un cheval fougueux lorsqu'il est trop bien nourri. Je le suppose accompagné ou plutôt animé d'une sincère contrition et humilité de cœur, sans quoi il ne serait qu'un jeûne de pharisien.

Entrons donc dans la pratique de ces deux moyens, si capables de contribuer à votre sanctification et à la glorification des âmes fidèles pour qui vous vous intéressez, et de vous garantir non-seulement de cette soif cruelle et enragée qui faisait demander au mauvais riche une goutte d'eau, qu'il n'obtiendra jamais en punition de ses excès de table et de sa dureté envers le Lazare, mais encore des tourments passagers du purgatoire; afin que, rien n'arrêtant le vol de votre âme au sortir de sa prison, elle n'en trouve pas une seconde, mais jouisse sans délai de tous les droits de l'adoption des enfants de Dieu, et ne brûle jamais que du feu éternel de sa charité. C'est le bonheur que je vous désire.

SERMON LXXV.

IL FAUT PROPORTIONNER LA PÉNITENCE AUX FAUTES COMMISES PAR LES AMES DU PURGATOIRE.

Deus noster ignis consumens est. (*Hebr.*, XII.)

Notre Dieu est un feu dévorant.

Après avoir établi solidement la vérité du purgatoire, vous avoir représenté les peines excessives que les âmes en qui il reste quelques taches du péché y endurent, et les motifs les plus pressants qui vous portent à les secourir, puis les moyens les plus prompts et les plus efficaces que l'Eglise a toujours employés pour cet effet, que me reste-t-il à faire, que de tirer les conclusions des principes que j'ai posés, et vous aider à faire toutes les réflexions salutaires à quoi ces objets lugubres portent naturellement?

Le mauvais riche, enseveli dans les enfers, demandait instamment à Abraham d'envoyer Lazare dans la maison de son père, où il avait encore cinq frères, afin qu'il les avertît de changer de vie, de peur qu'ils ne vinssent aussi eux-mêmes dans ce lieu de tourment; à quoi le saint patriarche répond: *Ils ont Moïse et les prophètes, ils n'ont qu'à écouter; que s'ils le négligent, quand quelqu'un des morts même ressusciterait, ils n'y croiraient pas non plus.*

Vous pourriez vous figurer que, si une âme du purgatoire nous était envoyée, et qu'elle parût dans cet auditoire toute pénétrée et environnée de flammes; qu'elle nous parlât de l'excès de ses peines d'un ton pathétique, et nous exhortât à les prévenir, il n'y a rien que vous ne fissiez pour éviter un pareil malheur, et que votre vie ne serait plus qu'un gémissement continuel.

Mais cette imagination n'est pas plus raisonnable que la première; c'est une illusion que de se promettre qu'on se convertirait parfaitement à la vue d'un tel spectacle: un mort sorti du tombeau ou des prisons dans lesquelles il est retenu, serait-il plus éloquent, pour nous persuader de mener une vie vraiment chrétienne, que le Fils de Dieu remonté lui-même des enfers, qui ne l'a peut-être pu faire jusqu'ici? Vous avez Moïse et les prophètes, et l'Eglise votre mère, ou plutôt Jésus-Christ lui-même, qui vous exhorte par notre organe; écoutez-le avec docilité et obéissez-lui fidèlement. Je ne refuse pas non plus de prêter mon ministère à ces âmes fidèles qui, remplies de charité, s'intéressent aussi sincèrement à votre salut que les réprouvés qui en sont vides s'y intéressent peu. Car, si elles demandent, dans la parabole du mauvais riche, d'avertir ceux qu'elles ont laissés sur la terre de tenir une route opposée à la leur, ce n'est que par une compassion fausse et un véritable amour-propre, parce que c'est une partie de leur damnation d'y être exposées aux reproches de ceux qu'ils ont mal aimés et rendus les compagnons de leur supplice. Ecoutez donc les leçons que vous vont faire les âmes du purgatoire, et lavez vos mains dans leur sang, pour me servir de l'expression du prophète qui dit que *le juste lavera ses mains dans le sang du pécheur*: c'est-à-dire, selon l'explication de saint Augustin, qu'en voyant le châtiment de l'impie, il croît lui-même en piété, et qu'ainsi la mort de l'un sert à augmenter la vie de l'autre; mais en cette rencontre vous profiterez des fautes et des ignorances du juste même, pour éviter la punition que la justice divine en exige. Or, pour quelles causes l'ont-elles encourue? J'en découvre d'abord deux principales, auxquelles je m'arrête, et qui feront le partage de ce discours: Elles souffrent pour n'avoir pas fait une pénitence suffisante, et évité avec assez de précaution les péchés véniels, qui sont l'aliment de ces flammes. Ainsi, voulez-vous ne jamais tomber dans ce lieu de tourments? expiez vos déréglements par de dignes fruits de pénitence: ce sera mon premier point; fuyez avec tout le soin imaginable les moindres transgressions: ce sera le second. Implorons auparavant l'assistance du Saint-Esprit, par l'entremise de la divine Marie, à qui nous dirons: *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il semble que la mollesse et le relâchement du siècle où nous vivons aient prescrit contre la loi de la pénitence annoncée par les prophètes, publiée par Jean-Baptiste et par Jésus-Christ même, le suprême Législateur, le chef de tous ceux qui se sauvent par la pénitence, et par son ordre exprès, dans toute l'étendue de la terre. On pourrait croire, en voyant la vie du commun des chrétiens, qu'elle est reléguée dans les cloîtres et les déserts, si l'on n'était assuré que Dieu se réserve, dans la plus grande corruption des temps, des hommes fidèles, qui ne se laissent pas entraîner par le torrent, et se préservent purs de la contagion universelle.

Que le pécheur ne se flatte donc pas de l'espérance présomptueuse que Dieu lui remettra ses péchés sans une pénitence exacte et rigoureuse : peut-il être contraire à lui-même? Changera-t-il sa loi éternelle et immuable pour s'accommoder à nos désirs déréglés? renversera-t-il l'ordre invariable, qui veut qu'il y ait de la proportion entre la satisfaction et l'offense, et que la beauté de l'univers, défigurée par la difformité du péché, soit réparée par celle de la vengeance? Il n'y a point d'autre secret, pour vous exempter de tomber dans l'ordre de la justice, que de mettre dès ici-bas cette proportion entre vos crimes et les peines que vous vous imposez ; c'est par elles qu'on l'apaise, c'est à elles qu'il a promis l'impunité pour récompense. Ces afflictions temporelles nous donnent le moyen d'éviter les supplices éternels, et nous font regagner les joies du ciel. Ne voulez-vous pas qu'il vous punisse dans sa sévérité? punissez-vous vous-même avec rigueur : plus vous vous épargnerez, moins il vous épargnera. Nous ne pouvons trop nous convaincre de cette vérité, puisque, faute de cette conviction, une infinité d'âmes brûlent actuellement, non-seulement dans les flammes du purgatoire, mais dans celles de l'enfer.

Gardez-vous d'écouter la révélation de la chair et de la nature, qui aura toujours un éloignement extrême de tout ce qui la mortifie, ni des docteurs, ses partisans déclarés, tels que nous les décrit saint Paul, qui chatouillent les oreilles par des fables, mettant tout leur esprit à éluder l'obligation indispensable de la pénitence, et promettant de faire expier les péchés avec autant de facilité qu'ils se commettent; ce sont des gui les aveugles, qui ne peuvent conduire qu'au précipice; mais consultez les oracles de l'Ecriture, les maximes de l'Evangile, les canons formés dans les conciles par le Saint-Esprit, les écrits des saints Pères, les règles et les pratiques de la plus sainte discipline, vous y trouverez partout ce qu'il vous plaît appeler sévérité, mais qui, dans le fond, est une véritable douceur, puisqu'elle nous procure tant d'avantages.

Lorsque les prophètes invitent les peuples à recourir à la pénitence, pour détourner de dessus leurs têtes les fléaux de la justice de Dieu, la dépeignent-ils avec un visage riant et vermeil, parée de beaux atours? Rien moins que cela, chrétiens mes frères ; mais revêtue d'un sac et d'un cilice, exténuée par les jeûnes et les veilles, plongée dans la tristesse pour la grandeur du mal qu'elle pleure, marchant courbée et tout abattue, les yeux dans la langueur et la défaillance, presque éteints à force de verser des larmes; ils prononcent les malédictions les plus terribles contre ceux qui, loin d'exciter les pécheurs aux exercices laborieux de la pénitence, leur mettaient des coussins sous les coudes, et des oreillers sous la tête pour les faire reposer mollement et tranquillement dans les habitudes de leurs crimes, en leur adoucissant tout ce qu'il y a d'austère dans la pénitence. Jésus-Christ la compare à un enfantement douloureux ; vous savez de quelles tranchées aiguës il est accompagné : l'Ecriture les compare aux douleurs de l'enfer. Non, non! désabusez-vous, si jusqu'ici vous avez été dans l'erreur sur ce point : vous n'enfanterez pas l'esprit du salut sans sentir de cruels déchirements d'entrailles, vous ne retournerez pas à Dieu dont vous vous êtes si fort écartés, ayant voulu emporter, ainsi que l'enfant prodigue, votre patrimoine en un pays éloigné, sans une étrange lassitude.

Elle nous est encore souvent représentée sous l'idée et l'image de sacrifice; or, tout sacrifice emporte destruction, la victime doit être égorgée, écorchée, mise sur le bûcher, consumée par les flammes : tout cela se fait-il sans de vives douleurs? Elle est encore appelée par un concile *purgatorius pœnitudinis ignis :* il veut dire que comme le purgatoire est la pénitence de l'autre vie, la pénitence que chaque pécheur doit subir est le purgatoire de celle-ci ; or, le purgatoire est-il un jeu? Rappelez la peinture que je vous en ai faite d'après les Pères.

Ces saints docteurs, les plus fidèles interprètes de l'Evangile, nous représentent unanimement l'état déplorable où l'âme se trouve réduite par le péché, pareil à celui de ce voyageur de Jéricho dépouillé par les voleurs, et percé de plaies ; ils l'exhortent tous à rechercher les remèdes les plus propres à guérir dans les exercices de la pénitence; ils nous obligent à laver ces déréglements dans l'eau de nos larmes, à les racheter par des aumônes abondantes, les expier par des jeûnes fréquents, les abolir par une mortification générale des sens, et le retranchement des plaisirs les plus innocents, par les macérations de la chair, à les couvrir aux yeux de Dieu par les bonnes œuvres, et arracher par des pleurs et des prières continuelles le pardon de sa clémence. Ce n'est pas, selon eux, procurer la guérison des âmes, mais les tuer, que de couvrir seulement leurs profondes blessures, et n'attendre pas que les remèdes nécessaires qui ont besoin de temps les aient renfermées ; que c'est leur accorder une fausse paix, qui n'est capable que de les endormir dans la mort

et la captivité de Satan; que ce serait inviter les hommes à commettre des excès, si la pénitence était un divertissement, et que c'est montrer aux innocents le chemin du vice, que de flatter les coupables dans leurs; que ceux qui, ayant commis quelque chose de déshonnête, n'en portent pas la punition, sont livrés à des passions infâmes; que si l'homme retournait sitôt à son premier bonheur, ce lui serait un jeu de tomber dans la mort; que sa voix seule, ou la confession de ses crimes, ne suffit pas pour les purger, et que l'obligation de les expier ne demande pas seulement des paroles, mais des œuvres, et des œuvres pénibles et laborieuses; que nous ne devons tenir un pécheur pour véritablement converti, que lorsqu'après avoir humblement déclaré ses fautes, il fait tous ses efforts pour les effacer par l'austérité et l'affliction d'une pénitence qui leur soit proportionnée, et que comme le Fils de Dieu maudit autrefois l'arbre qui n'avait que de belles feuilles, il ne reçoit point aussi tout cet appareil extérieur de confession sans les fruits de la pénitence.

Que vous dirai-je de plus? ils veulent qu'on vive dans l'humiliation et le rabaissement, qu'on arrose son pain de ses larmes, qu'on néglige le soin de son corps, et qu'on l'afflige par des peines sensibles; que la mémoire repasse avec amertume les années passées; qu'on nourrisse les prières par les jeûnes, qu'on gémisse, qu'on pleure, et qu'on crie devant Dieu jour et nuit. Si quelqu'un de vous, disent-ils, parlant aux pécheurs, peut se résoudre à souffrir le fer et le feu, nous le pouvons guérir : voici le rasoir que nous présente le prophète, convertissez-vous dans les jeûnes, les pleurs, les soupirs, et rompez vos cœurs; ne redoutez point cette incision; David l'a bien soufferte, il a bien voulu se coucher dans la cendre et se couvrir le corps d'un sac, lui qui avait accoutumé d'être vêtu de pourpre; il voulut que le jeûne fût le vêtement de son âme, lui à la table duquel les mers, les rivières, les forêts, servaient à l'envie; il perdit presque à force de pleurer ces mêmes yeux, dont il avait vu la gloire du Seigneur, et se reconnut misérable, lui dont tout le monde enviait le bonheur. Croit-on que la pénitence soit où est l'ambition de parvenir aux charges, le luxe, la bonne chère, l'usage fréquent du mariage? Il faut renoncer au monde, donner moins de temps au sommeil que la nature n'en demande, l'interrompre par les gémissements, l'entrecouper par les soupirs, en employer une partie en prières. Enfin il faut vivre de telle sorte, que l'on meure à l'usage profane de cette vie.

Voilà un précis des sentiments des Pères sur cet important sujet, car je serais infini, si je rapportais leurs paroles. Et remarquez qu'ils ne parlent pas simplement en cette rencontre comme docteurs particuliers, ni même comme témoins de la doctrine de l'Église, mais comme ses pasteurs et comme auteurs de cette discipline salutaire qui s'est observée durant plusieurs siècles, avec tant d'édification et de bénédiction. Ceux qui savent l'antiquité ecclésiastique voient bien que je veux parler de ces quatre degrés célèbres de la pénitence : *les pleurants*, *les écoutants*, *les prosternés*, *les consistants*. Ceux qui avaient commis des crimes canoniques, qui ne sont que trop communs aujourd'hui, étaient chassés de l'Eglise, et n'y rentraient qu'après de grands et de longs travaux : il y avait des pénitences de dix et de quinze ans pour des adultères. Les mortifications corporelles n'en faisaient pas la plus grande rigueur; ils étaient humiliés aux yeux de tous les fidèles et des infidèles mêmes, et on les faisait passer par ces quatre états comme par autant de purgatoires, avant que de les recevoir à la communion de leurs frères.

Dans le premier degré, dit des pleurants, le pénitent touché de sa faute demandait avec instance d'être admis à la grâce de la pénitence. L'entrée de l'église lui étant interdite, il se tenait au porche et au vestibule, et se jetait aux pieds des prêtres et des simples laïques, les tenait étroitement embrassés pour les supplier de se rendre ses médiateurs.

Dans le second degré, ils avaient la liberté d'entrer dans la nef, et d'entendre les prières et les instructions avec les catéchumènes, l'Eglise supposant qu'ils n'avaient jamais été bien instruits de nos sacrés mystères, puisqu'ils avaient pu s'oublier jusqu'à violer l'alliance contractée avec Jésus-Christ, et traité son sang adorable comme une chose vile et profane; mais dès qu'on était arrivé à cette partie de la liturgie sacrée, que nous appelons le canon, ils étaient chassés par les diacres comme indignes d'être présents à la célébration des mystères, et ne pouvant que les souiller par leurs regards.

Dans le troisième degré, appelé des prosternés, qui est proprement celui de la pénitence laborieuse, ils demeuraient collés au pavé de l'église : *adhæsit pavimento anima mea* (*Psal.* CXVIII), couverts de sac et de la cendre; le clergé récitait sur eux diverses prières, et leur imposait les mains, après quoi on les obligeait de se retirer, aussi bien que les écoutants. Mais tout le temps qu'ils étaient retenus en cette classe qui était d'ordinaire fort long, ils le passaient dans de fréquents jeûnes, dans des prières et des veilles presque continuelles, et la privation de toute sorte de satisfactions des sens.

Enfin les consistants pouvaient assister au sacrifice entier, mais ils n'y participaient pas, et leurs offrandes n'étaient pas encore reçues.

Vous êtes épouvantés et confus d'entendre ces choses : elles sont trop autorisées pour en pouvoir disconvenir, tous les monuments de l'Histoire de l'Eglise en font foi. Il vous pourrait venir dans la pensée que ces pratiques n'étaient peut-être que simples réglements de police, qui ne con-

cernaient point les mœurs : les hérétiques du dernier siècle l'ont osé dire. Mais c'est bien mal connaître l'esprit de l'Eglise que d'avoir de telles opinions ; c'est la confondre avec la Synagogue, c'est-à-dire la servante, et ne lui donner que des cérémonies et des coutumes légales. Elle n'a jamais rien ordonné qui ne fût pour le bien de ses enfants, et pour l'expiation de leurs péchés. Son soin va plus à l'intérieur qu'à l'extérieur; cette épouse de l'Agneau, dans toute cette sage dispensation, se propose principalement le salut des âmes.

Le relâchement des mœurs, survenu par la suite des temps et l'altération de la discipline, l'ont obligée d'adoucir ces saintes règles. Elle a bien voulu condescendre, comme une bonne mère, à l'infirmité de ses enfants, en tempérant la rigueur de ses canons, et leur accordant un autre usage moins sévère à la vérité, mais aussi moins utile et moins parfait, de la même manière que les plus habiles médecins, cédant à l'opposition que les malades ont aux remèdes, ne leur ordonnent pas toujours ceux qu'ils jugent les plus salutaires, mais ceux dont ils les croient plus capables.

Mais l'esprit de l'Eglise, lequel n'est autre que celui de Dieu qui l'anime et la conduit, demeure toujours le même dans ce changement de discipline; ce qu'il y a d'intérieur, dans ces sages ordonnances, est inviolable et imprescriptible. L'inobservation de ces ordonnances ne peut être attribuée qu'à l'indocilité et à la lâcheté des hommes ; de sa part c'est prudence et nécessité, c'est charité : elle est forcée de céder aux infirmes, et aux circonstances des temps et des lieux; mais elle ne le fait qu'à regret et conserve toujours dans son cœur un désir ardent de voir honorer la pénitence par ses enfants, au lieu que la plupart la font d'une manière qui la couvre de confusion, comme elle s'en plaint *fœdissime*, ce qui est la même chose que s'ils n'en faisaient point du tout. Elle peut bien, à l'exemple de Dieu même, le modèle de sa conduite, changer d'actions sans changer de desseins, et tolérer comme lui à raison de la dureté de notre cœur, ce qui est le moins sûr : quoi, pourrait-elle s'oublier jusqu'à trahir les intérêts de son Epoux immortel, elle qui est dépositaire de sa vérité, et qui en est la colonne? Ah! quand par impossible, un ange du ciel viendrait vous annoncer un autre Evangile, il le faudrait anathématiser. Jésus-Christ a parlé, il nous a commandé de faire de dignes fruits de pénitence : les cieux et la terre passeront, mais sa parole subsistera éternellement pour juger ceux qui n'y auront pas voulu obéir.

En voulez-vous une conviction plus forte et plus sensible que le décret du concile de Trente? voici comment il s'explique : *Malgré l'affaiblissement universel, la conduite de la justice de Dieu semble désirer qu'il observe différentes manières pour recevoir en grâce ceux qui devant le baptême ont péché par ignorance, et ceux qui, après avoir été délivrés de la servitude du péché et du démon, n'ont pas appréhendé de profaner de propos délibéré le temple de Dieu, et contrister le Saint-Esprit, dont ils avaient reçu le don ; il est convenable même à la clémence divine* (remarquez ce mot) *que nos péchés ne soient pas ainsi remis sans satisfaction, de peur que, prenant de là occasion de les estimer légers, nous ne venions à nous laisser aller à des crimes plus énormes par une conduite ingrate et injurieuse au Saint-Esprit, amassant sur nos têtes des trésors de colère; car ces peines retiennent les pénitents par une espèce de frein, les obligeant d'être plus vigilants, servent de remède à ce qui peut leur rester de péché, et détruisent les habitudes invétérées par des vertus contraires.* Mais en quoi consiste cette satisfaction, me direz-vous? Ecoutez ce qu'il avait dit un peu auparavant dans la même session, il servira de réponse : *Nous ne saurions parvenir à ce renouvellement total et entier* (il parle de la grâce du baptême), *si ce n'est par de grands gémissements et de grands travaux que la justice de Dieu exige de nous, de sorte que c'est avec grande raison que la pénitence a été appelée un baptême laborieux.* Il enjoint ensuite aux prêtres d'imposer des satisfactions convenables et proportionnées à la grièveté des péchés, s'ils ne veulent s'en rendre eux-mêmes complices et s'attirer une terrible condamnation au jugement de Dieu.

Les Pères de cette sainte assemblée pouvaient-ils s'expliquer plus précisément? mais aussi le pouvaient-ils faire autrement? Car il est question de mettre quelque proportion entre la rémission des peines éternelles et des temporelles, dont Dieu veut bien se contenter; je dis quelque proportion, car il n'y en peut jamais avoir d'exactes, puisque les proportions ne sont qu'entre les grandeurs finies, et qu'un certain nombre d'années, ou plutôt plusieurs siècles de la plus affreuse pénitence, telle que saint Jean Climaque nous l'apprend avoir été pratiquée dans un monastère d'Orient appelé la Prison ; des mille et des millions d'années n'en pourraient jamais être la mesure. Y pensez-vous, pécheurs, lorsque vous avalez l'iniquité comme une liqueur délicieuse? Il s'agit, pour me servir de l'expression de Tertullien, de sauver les droits de la justice divine, qui veut à quelque prix que ce soit être satisfaite, et ne pas laisser échapper le pécheur des supplices éternels, comme par faveur, et tout à fait gratuitement, mais les acquitter par des peines temporelles. Or, je vous demande si cette parole peut s'appliquer aux satisfactions qu'on impose et qu'on pratique communément; si un pénitent coupable de parjures, de vols, de fornications, qui a récité les psaumes pénitentiaux et pratiqué peut-être deux ou trois jeûnes, peut se vanter de n'avoir pas été garanti des supplices de l'enfer, sans qu'il lui ait beaucoup coûté? Sa conscience n'est pas encore assez éteinte pour oser penser et dire rien de pareil. Quelle égalité entre des blasphèmes,

des adultères, des communions sacriléges, avec quelques chapelets et de légères aumônes? Les adultes autrefois se préparaient au baptême par des jeûnes, des veilles, l'assistance assidue aux catéchèses, la continence conjugale; et cependant les Pères ne laissent pas de dire que tous ces travaux comparés à ceux de la pénitence n'en méritent pas le nom, que ce n'est qu'un jeu, et que dans les eaux du baptême Dieu octroie libéralement la rémission des péchés, qu'il oppose à l'eau des larmes de la pénitence appelée pour cet effet *baptême laborieux*, et que la facilité de plusieurs confesseurs, et l'éloignement prodigieux des pécheurs d'aujourd'hui de tout ce qui crucifie la chair, ont changé presque en un bain délicieux. De pareilles satisfactions pourront-elles beaucoup refroidir la passion qu'a le pécheur d'assouvir ses cupidités? Quoi! un impudique, un joueur de profession, un homme de crapule sera détourné du vice que sa corruption lui fait paraître si rempli de charmes, par la crainte de réciter quelques prières, ou de faire dire des messes, ou de jeûner deux vendredis, ou de donner quelque somme modique aux pauvres? n'est-ce pas le porter à multiplier ses crimes par l'espérance de l'impunité? Quoi! on réduira la concupiscence qui s'est fortifiée à l'infini par la honteuse obéissance qu'on a rendue à tous ses désirs criminels, par des œuvres pareilles? On guérira des cancers, des gangrènes toutes formées, avec de l'eau chaude, ou quelque simple lénitif? Est-ce ainsi que les Ninivites détournèrent les menaces que Jonas leur avait faites de la part de Dieu, et que le roi Manassès chargé de chaînes le toucha de compassion? S'il s'apaise si aisément, pourquoi vous tourmenter et châtier votre corps? Vous pouvez demeurer dans la jouissance de tous les plaisirs qui ne seront pas ouvertement criminels, dans la recherche des divertissements que le monde appelle honnêtes, dans la continuation de tant de visites inutiles, plus capables d'entretenir les plaies que de les fermer, dans l'ardente poursuite des honneurs et des richesses, pourvu que vous accomplissiez ces légères satisfactions qui vous auront été enjointes; et si l'on vous demande si vous ne faites pas scrupule de mener une pareille vie et de faire une pénitence qui a besoin elle-même de pénitence, répondez-vous, dit Tertullien : J'ai péché contre le Seigneur et je suis en danger de périr éternellement; c'est pourquoi je suis dans l'inquiétude, je m'afflige et je me tourmente pour fléchir la miséricorde de Dieu que j'ai irrité par mon crime! Je n'ajouterai plus qu'un mot tiré du même concile : il dit que ces satisfactions (il parle de celles qui méritent ce nom) nous rendent conformes à Jésus-Christ souffrant; vous ne pouvez avoir lu l'histoire de l'Evangile sans voir que sa vie n'a été que croix et que martyre; on n'y voit partout que pauvreté, que privation, que sacrifice; le prophète l'avait appelé l'*homme de douleurs*, parce qu'il en est un composé, et que nul homme pur n'ayant jamais eu tant de motifs de souffrir que lui, parce qu'il était la victime expiatoire, chargée de toutes les iniquités du monde, nul n'a aussi jamais tant souffert; jugez si les satisfactions qui se pratiquent communément, rendent les pénitents, si toutefois ils sont des pénitents et non des moqueurs, conformes à cet Agneau innocent que Dieu a écrasé dans sa fureur contre le péché. Considérez cet avertissement qu'il nous donna en allant au Calvaire en la personne des saintes femmes qui l'y suivaient en pleurant : *Si ces choses se passent au bois vert, que sera-ce du bois sec?* En vérité il y a de quoi trembler; mais que ce ne soit pas une frayeur stérile : entrons dans le zèle de la justice vengeresse, afin qu'elle ne trouve plus rien à venger; faisons de dignes fruits de pénitence et n'y mettons point d'autres termes que la fin de notre vie; c'est la seconde qualité que doit avoir une vraie pénitence, ou plutôt elle ne peut avoir cette proportion si essentielle, si elle ne s'étend à toute la vie, en sorte que durant tout le temps qui nous en reste nous fassions pénitence, puisque nous ne sommes nés que pour cela, et que quand même nous ne serions pas redevables au point où nous le sommes à la justice divine pour des offenses mortelles, il la faudrait toujours faire, quoique d'une manière différente. La vie chrétienne, selon le même concile que j'ai tant cité, devant être une pénitence continuelle pour dompter la concupiscence et avoir quelque conformité avec Jésus-Christ notre chef, sur la ressemblance duquel notre prédestination est fondée.

Si David, Madeleine et saint Pierre, ces parfaits modèles de pénitence, n'en ont jamais interrompu le cours, quoique le premier eût été assuré du pardon de son double crime par le prophète Nathan, et les deux autres par la bouche de Jésus-Christ même, il est dit d'eux qu'ils commencèrent à pleurer amèrement, mais il n'est pas marqué qu'ils cessèrent jamais, parce qu'en effet leur amour pénitent fut une source intarissable de larmes, combien devons-nous moins faire trêve avec notre douleur et nous ralentir dans les exercices de la pénitence, puisque nous ignorons si nous sommes rentrés en grâce et véritablement sortis de l'esclavage de Satan? Cette incertitude est beaucoup plus grande si on n'a pas fait une pénitence austère, et si l'absolution n'a pas été précédée par de longs exercices de mortification; car si ceux-là mêmes, dit saint Grégoire, qui font une satisfaction rigoureuse, ont à peine la confiance que leurs péchés soient remis, comment ceux qui l'ont faite d'une manière négligente pourront-ils être sauvés? Toutes nos rechutes ne viennent que de ce que nous oublions de quelle sorte nous avons été purifiés des péchés de notre vie passée, et que nous renouons avec le monde qui devrait être crucifié pour nous à jamais, comme nous à son égard. La pénitence est appelée la seconde planche qui nous reste

après le naufrage ; n'est-ce pas vouloir périr et se voir engloutir dans les flots, que de l'abandonner ? Quelle illusion de croire que tout est fait, lorsqu'à peine a-t-on encore commencé! Hé quoi ! la pénitence vous avait-elle rendu un si mauvais office, en détruisant en vous tant d'effets de la mort, en abolissant de justes causes de la damnation, et vous réconciliant avec notre Dieu ? Je ne prétends pas, toutefois, que vous pratiquiez durant toute votre vie les actions extérieures de la pénitence ; diverses raisons peuvent vous en exempter, c'est à la discrétion de vos directeurs à régler ces choses ; mais vous êtes obligés de conserver jusqu'au dernier soupir l'esprit intérieur de pénitence, c'est-à-dire une disposition fixe et permanente de vivre dans un esprit de pénitence, et dans ses pratiques, autant que vos forces et votre état le pourraient permettre. Nous en avons un bel exemple dans l'enfant prodigue de l'Evangile, touché de repentir de ses égarements. Ce ne sont pas simplement des mouvements superficiels d'humilité, il ne consent pas seulement à une humiliation passagère, mais il témoigne être disposé à souffrir des humiliations d'état et une dégradation : *Je ne suis pas digne*, dit-il à son père, *d'être appelé votre fils; mettez-moi au nombre de vos mercenaires.* Ainsi il y avait dans les meilleurs siècles de l'Eglise plusieurs pratiques de pénitence qui s'étendaient à toute la vie ; elle enfermait une exclusion perpétuelle des ordres sacrés, et la privation de plusieurs autres choses qu'on accordait aux innocents.

C'est par l'omission de ce devoir essentiel, entretenue par l'ignorance ou la mollesse de ceux qui devraient être plus jaloux de son observation, et qui, comme des médecins lâches ou ignorants, flattent l'intempérance de leurs malades spirituels, que tant d'âmes se perdent malheureusement, et que l'enfer, pour me servir de l'expression d'Isaïe, *a étendu ses entrailles, qu'il a ouvert sa gueule jusqu'à l'infini, et que ce qu'il y a de puissant et d'illustre dans Israël y descend en foule avec le peuple.* Ne nous séduisons pas nous-mêmes : on ne se moque pas de Dieu ; son royaume des cieux n'est pas pour les impénitents.

Les âmes du purgatoire n'ont pas été de ce malheureux nombre; comme elles étaient dans l'élection éternelle de notre Père céleste, il leur en a donné l'esprit et les œuvres; mais parce que ces œuvres ne se sont pas trouvées assez pleines, ainsi que Jésus-Christ le reproche à l'un des siens : *Non invenio opera tua plena coram Deo* (*Apoc.*, II), et l'esprit de componction assez vif et animé, il a pris soin, par une providence spéciale, de leur ménager des souffrances, de les exercer par diverses croix intérieures et extérieures ; il s'est plu à renverser tout le lit sur lequel leur infirmité se reposait, les privant tantôt d'un objet de leurs attaches, et tantôt d'un autre : ne permettant pas qu'elles trouvassent aucune satisfaction dans la créature, de peur qu'elles ne vinssent à préférer un misérable gîte de voyageur à leur bienheureuse patrie. C'est ainsi qu'il s'est fait payer de la meilleure partie de ce qui lui était dû. Et comme, malgré cette application paternelle, elles ne sont pas entrées de toute la plénitude de leur cœur dans ses voies, et ne se sont pas laissé tailler avec assez de soumission par ce souverain Architecte qui les destinait à son temple immortel, il achève de les mettre en état d'entrer dans cette structure admirable, et d'en être les ornements; il les fait fondre comme l'or dans le creuset, et afin d'en faire des vases pour des usages honnêtes, ainsi que parle saint Paul. Oh ! quelle pureté ne faut-il pas pour être de ces vases précieux dont Dieu veut se faire honneur, et qui doivent être remplis de lui-même et des richesses de sa gloire ! Un cœur dont Dieu veut bien être la plénitude dans l'éternité peut-il trop se vider de lui-même et de tout ce qui le peut souiller ?

C'est par les exercices de la pénitence que nous pouvons et devons le faire, en profitant de la négligence et de la tiédeur des âmes du purgatoire qui pouvaient s'en exempter à un prix très-modique, tandis qu'elles étaient unies à leur corps et en état de mériter. Ne différons pas notre pénitence, proportionnons-la à la quantité et à la qualité de nos fautes, en implorant la miséricorde de Dieu, sans laquelle la vie la plus louable devrait faire trembler. Considérons sa justice qui ne peut remettre une peine infiniment plus grande qu'on a méritée, qu'en en subissant volontairement une moindre; s'il est de sa miséricorde de pardonner au pécheur, il est de sa justice de punir le péché; gardons-nous bien de prétendre qu'il nous fera miséricorde, en sorte que le péché demeure impuni ; ainsi, que chacun réponde avec le roi pénitent : *Non, Seigneur, mon péché ne demeurera pas sans châtiment; je connais la justice de celui dont je cherche la miséricorde; je ne prétends pas m'exempter de la punition que vous ferez de mon péché, parce que je veux le punir moi-même.* Si l'Eglise ne vous assujettit pas aujourd'hui à ces anciennes pratiques de la pénitence, et ne vous fait pas passer par ces diverses classes que j'ai décrites, ce n'est pas qu'elle juge qu'il y ait une sévérité excessive dans cette discipline, ni que les crimes qui se commettent aujourd'hui méritent une moindre punition ; mais c'est qu'elle nous trouve trop faibles pour la porter et trop indociles pour l'accepter ; or, quand ce n'est que par condescendance qu'on adoucit cette rigueur salutaire, il est juste de payer, quand on s'est fortifié, ce dont on n'avait été dispensé qu'à raison de sa faiblesse. Dieu n'est pas moins saint et moins jaloux des droits de sa justice, qu'il l'était alors ; les peines de l'enfer, que la pénitence nous fait éviter, et la gloire céleste qu'elle nous procure, sont les mêmes ; pourquoi ne nous rachèterons-nous pas au même prix ? Que ce qui manque à l'extérieur de notre pénitence soit du moins suppléé par l'intérieur, par des sen-

timents de douleur, de confusion et de componction? Entrez dans l'esprit de cette pénitence ancienne que je vous ai fait voir être toujours le même et invariable. Ne pouvez-vous pas faire dans le secret de votre cœur ce qui se faisait autrefois à la vue de tout le monde, et compenser la relaxation des peines canoniques, bornées d'ordinaire à certain nombre d'années, par la prolongation de cette pénitence intérieure et de cette componction du cœur jusqu'à la mort? Évitez avec soin les péchés véniels, et faites une pénitence journalière de ceux qui sont comme inévitables à notre fragilité : c'est la seconde cause qui détient les âmes en purgatoire.

SECOND POINT.

Le péché mortel inspire par lui-même de l'horreur à ceux qui ont de l'amour pour Dieu, et de la crainte à ceux qui savent combien c'est une chose horrible que de tomber entre ses mains et se voir condamné sans retour à des flammes qui dévoreront impitoyablement ses ennemis. Il n'en est pas de même du véniel : comme l'on sait qu'il ne rompt pas le lien de l'amitié que Dieu ne dédaigne pas contracter avec sa créature, et qu'il ne mérite pas l'enfer, on s'y laisse aller souvent sans scrupule, et on le commet très-librement. Pour moi, je ne fais pas difficulté de dire qu'il n'y a rien qui marque plus visiblement qu'on n'agit pas pour l'amour de Dieu, mais par des motifs tout humains ; que quand on se borne à éviter les péchés qui pourraient damner, et que les fautes vénielles ne coûtent rien, alors notre état nous doit être étrangement suspect, et il y a lieu d'appréhender que nous ne nous abstenions du péché mortel que par la vue de l'enfer et par une crainte purement servile.

Pour vous détourner de cette malheureuse et damnable facilité, je me contente de vous proposer deux motifs les plus capables de tous de faire impression sur vos cœurs : le premier est la majesté infinie de Dieu qui est offensée ; le second, le péril extrême auquel nous nous exposons par là.

Dieu étant la justice suprême, et l'ordre essentiel, il ne se peut faire que tout péché généralement grand et petit ne lui déplaise et ne le blesse infiniment. L'injure se mesure par la dignité de la personne offensée; cette circonstance fait que la même offense, qui serait estimée légère et très-pardonnable, si elle ne regardait qu'un particulier et un homme de la lie du peuple, devient quelquefois un crime capital lorsqu'elle est faite à un souverain. Or, le péché véniel outrage une majesté infinie, devant laquelle les plus grands monarques de la terre ne sont que cendre et que poussière : jugez par là si on doit l'estimer léger! Il l'est, à la vérité, si on le compare au mortel qui nous rend dignes des supplices éternels ; mais il ne l'est pas en soi par rapport à la sainteté de Dieu et à sa pureté infinie. Il devient encore plus grief à proportion qu'on a reçu plus de grâces et de faveurs de sa bonté paternelle ; que chacun de vous en fasse le dénombrement, ou plutôt reconnaissez qu'il est impossible de le faire, et qu'il n'a pas cessé et ne cesse presque pas un moment de faire couler sur votre âme ses pluies et ses rosées. Ce n'est uniquement que notre peu de lumière qui diminue si fort la grandeur de ces fautes qu'il nous plaît appeler légères.

Il est rapporté, dans la Vie de sainte Catherine de Sienne, que s'étant un jour distraite en priant Dieu, parce qu'elle jeta inconsidérément les yeux sur un de ses frères qui passa par hasard devant elle, Dieu lui fit connaître la faute qu'elle avait commise en cela d'une manière si vive et si pénétrante, que la confusion qu'elle en ressentit surpassait infiniment toutes celles qu'on peut souffrir de la part des hommes. Si Dieu nous avait ouvert les yeux de l'âme comme à cette sainte, ou que nous eussions quelque peu de la délicatesse de son amour, les atomes nous paraîtraient des poutres, et les moindres marques de la colère de Dieu nous sembleraient, ainsi qu'à Job, une mer suspendue sur nos têtes, prête à nous submerger; son ombre nous glacerait de peur et nous ferait fuir jusqu'aux extrémités de la terre; nous choisirions mille morts et nous nous jetterions à corps perdu dans les flammes, plutôt que d'offenser de propos délibéré, dans la plus légère chose, celui à qui nous désirerions uniquement de plaire. Non, je ne ferai pas difficulté de dire, et les âmes en qui la charité est profondément enracinée en sentiront mieux la vérité par le cœur que par l'esprit, qu'il vaudrait mieux mille fois que l'univers tombât dans la confusion, que ses fondements fussent ébranlés et qu'il rentrât dans son premier chaos et son néant, que de dire que Dieu fût offensé véniellement et qu'on s'écartât d'un seul pas de l'ordre prescrit par cette majesté adorable. Je dis plus, et ceci, quoique très-exact, paraîtra une exagération outrée à ceux qui n'ont pas l'idée qu'ils doivent avoir de ses perfections infinies : quand il s'agirait de ramener au sein de l'Église tous les hérétiques, de convertir tous les idolâtres, de retirer tous les réprouvés de l'enfer et d'élever toutes les créatures raisonnables à un degré de gloire égal à celui des premiers séraphins, on ne devrait pas le commettre de propos délibéré. Je ne fais en cela que développer le principe incontestable de saint Paul, qu'il n'est jamais permis de faire du mal, quelque bien qui en puisse arriver. Eh! qui peut souffrir sans indignation que ces mêmes hommes, si chéris de Dieu qu'il leur a donné son Fils, et auxquels, avec ce Fils unique, il a donné et donnera toutes choses, puissent se résoudre, de gaieté de cœur, de l'offenser, et ne soient retenus de crucifier de nouveau ce Fils adorable par le péché mortel, que parce qu'un reste de foi leur fait craindre les flammes de l'enfer et les effets les plus redoutables de ses vengeances? Est-ce là, Seigneur, la fidélité qui vous est due, et la reconnaissance dont on

paye vos bienfaits innombrables? Oh! que votre patience est excessive! Un ami n'aurait-il pas bientôt rompu avec un de ses amis, lequel, à la vérité, ne le trahirait pas par quelque noire perfidie, mais ne craindrait pas de le désobliger en cent rencontres particulières? Un père pourrait-il souffrir le naturel d'un fils qui, à chaque ordre qu'il en recevrait, lui dirait: Me déshériterez-vous, si je ne le fais pas? et réglerait son obéissance sur une pareille crainte? Loin donc d'ici ces tièdes amateurs de la justice, pleins de l'amour d'eux-mêmes, qui ont toujours une balance à la main, pour peser jusqu'à quel point précisément ils peuvent offenser Dieu! S'ils croient la chose péché mortel, ils s'en abstiennent, sinon ils franchissent le pas, ne comptant pour rien tout ce qui ne tue pas l'âme d'un seul coup et ne damne pas éternellement; ils semblent dire par là à Dieu, dans chaque action: Seigneur, me damnerez-vous si je fais telle chose, ou bien m'enverrez-vous simplement en purgatoire? et lorsqu'ils se peuvent persuader ou qu'on les assure que le péché n'est que véniel, ils passent par-dessus ce que leur peuvent faire sentir les reproches de leur conscience et la crainte d'offenser un Dieu jaloux.

Quoi! chrétien infidèle, vous savez qu'une telle action déplaît à votre Maître, à votre Bienfaiteur, à votre Père, que ce plaisir diminue en vous le sentiment de sa grâce, que l'occasion est dangereuse, et vous ne laissez pas de passer par-dessus et de contenter votre sensualité! Hélas! Jésus-Christ vous a-t-il acheté si cher pour ne vous pas posséder tout entier, mais avec tant de réserve et à condition que la nature sera toujours dédommagée des sacrifices qu'il exige de vous? Le péché ne devrait-il pas nous déplaire plutôt par sa difformité, son opposition à la loi éternelle, à la sainteté de Dieu, que par tous les châtiments qu'il nous attire? Ne devrions-nous pas l'avoir plus en horreur, parce qu'il blesse sa pureté souveraine, et dès là qu'il est péché? Ne le faudrait-il pas fuir comme un serpent? dès qu'on en aperçoit un, délibère-t-on si on s'enfuira? s'arrête-t-on à considérer s'il est grand ou petit?

Mais vous serez peut-être plus remués par votre propre péril et votre propre intérêt; faites attention à la sévérité avec laquelle il l'a puni dans le temps. Je me contente d'un exemple de l'Ancien et du Nouveau Testament: Il avait envoyé un prophète à Jéroboam, premier roi d'Israël ou des dix tribus, pour lui reprocher d'avoir abandonné son culte et apostasié, et lui avait défendu de manger dans la ville où résidait ce prince impie, afin de mieux marquer toute l'horreur que lui causait son impiété. Cet homme de Dieu, après avoir fidèlement exécuté sa commission, retournait en son lieu, lorsqu'un faux ou méchant prophète courut après lui, l'atteignit et lui dit qu'il ne devait pas faire difficulté de venir en sa maison se rafraîchir un peu, parce qu'un ange lui était venu dire, de la part du Seigneur, de le ramener, afin qu'il exerçât l'hospitalité à son égard. Le vrai prophète crut l'imposteur, et le suivit. S'étant remis en chemin après le repas, il y trouva un lion qui le dévora, et son corps ne fut pas inhumé au sépulcre de ses pères. Ce prophète était sans doute coupable d'une faute, puisqu'il avait désobéi à Dieu; mais elle était de surprise et non de malice, dit saint Augustin; ce ne fut point l'orgueil qui l'empêcha d'accomplir le commandement qu'il avait reçu, mais ayant été trompé par un perfide, il crut obéir lorsqu'il désobéissait; le miracle même que Dieu fit pour la conservation de son corps, ajoute ce saint, fait connaître qu'il fut plutôt châtié temporellement que par le feu des supplices éternels. Quoique la loi nouvelle ne soit pas une loi de rigueur, comme l'ancienne, nous voyons Ananie et Saphire frappés de mort sur-le-champ, pour un mensonge que la plupart des interprètes excusent de péché mortel. Mais qu'est-ce que toutes les punitions temporelles que Dieu peut nous faire éprouver ici-bas, en comparaison de celles du purgatoire, qui est le lieu où il se fait raison de ces transgressions volontaires? Quoiqu'il soit la bonté même et ne punisse qu'à regret, il y a allumé des feux que saint Thomas assure n'être en rien différents de ceux de l'enfer qu'en la durée; je ne répète pas ce que je vous en ai dit.

Mais ce qui doit plus nous inspirer de crainte, c'est qu'il conduit naturellement au péché mortel, et que la damnation éternelle d'un grand nombre de chrétiens n'a point d'autre cause que cette facilité malheureuse à le commettre. Quoique Dieu soit blessé par le péché, ainsi que nous venons de voir, il est certain néanmoins qu'il n'ôte proprement rien à Dieu; c'est l'homme pécheur qui s'ôte et se ravit Dieu à lui-même, et ce larcin est une injustice horrible, et envers soi-même et envers Dieu, qu'il ne peut s'empêcher de punir; notre bonheur et notre devoir sont inséparables; nous diminuons autant le premier que nous manquons à l'accomplissement de l'autre. Voyez par là si on peut dire qu'aucun péché soit léger en soi, et si ces mensonges, par exemple, que nous commettons en nous jouant et que nous comptons pour si peu de chose, parce qu'ils ne portent de préjudice à personne, ne sont pas d'une effroyable conséquence, puisqu'ils nous privent de quelque partie de la participation de Dieu, et que nous y préférons toujours, en quelque sorte, le fini à l'infini, la créature au Créateur; n'est-ce pas une folie, puisque, les préférant aux vertus qui leur sont contraires, nous préférons des pailles et des grains de sable à des diamants et à des masses d'or d'un prix infini? Ces péchés, surtout lorsque nous y avons de l'attache, sont des maladies légères, à la vérité, mais qui, devenant trop fréquentes, altèrent insensiblement la bonne constitution de l'âme; ce sont des blessures qui, étant négligées, peuvent s'aigrir et devenir mortelles; la gangrène s'y peut mettre et nous

causer le trépas ; Dieu, qui voit qu'on n'a pas pour lui un cœur d'enfant et d'épouse, resserre sa main, devient plus ménager de ses grâces ; il retire cette protection spéciale. Et que deviendrons-nous, ainsi désarmés et privés d'un tel secours ? Le démon, qui épie sans cesse les occasions de nous perdre, ne manquera pas de s'en prévaloir ; il nous tentera violemment, mettra dans notre chemin des pierres de scandale qui nous feront trébucher et faire des chutes déplorables. Ainsi ces péchés, auxquels il ne nous plaisait pas seulement de faire attention, auront été comme le premier pas que nous aurons fait vers le penchant d'un précipice, qui y entraînent, et le premier anneau de la chaîne funeste de notre réprobation.

Ils obscurcissent l'esprit et y répandent des ténèbres, ils refroidissent la volonté et la rendent toute languissante ; notre cœur est comme la prunelle de l'œil, un poil la blesse, l'enflamme, lui cause de la douleur et l'empêche de faire ses fonctions accoutumées, et peut même l'aveugler ; ainsi une légère infidélité y cause du désordre et du trouble et la met dans une espèce d'impuissance de faire comme il faut les fonctions de la vie surnaturelle. Que sera-ce donc quand ce sont des négligences affectées et qu'on a de l'affection à ces péchés ? C'est alors qu'ils fortifient la concupiscence, rendent l'âme toute pesante et l'empêchent de prendre son essor vers Dieu, la privent de ses grâces abondantes et donnent ouverture au démon ? car il ne faut pas s'imaginer qu'il nous sollicite d'abord aux plus grands crimes ; la tentation serait trop grossière et nous la rejetterions avec horreur ; personne n'est tout à coup méchant dans l'excès ; mais il tente de péchés qu'il fait accroire n'être que des bagatelles : il nous fait rechercher quelques consolations humaines, qui semblent n'avoir rien que d'innocent ; il diminue peu à peu l'horreur du péché mortel, inspire du dégoût pour les exercices de piété, et, comme il est écrit que celui qui néglige les petites choses tombera peu à peu, il nous pousse malheureusement dans le précipice. Les grands désordres frappent par leur laideur monstrueuse. L'âme, dont la foi était comme assoupie, s'éveille à leur approche et se met en défense ; mais, pour les petits péchés, qui sont ces petits de Babylone qu'il faudrait aussitôt écraser contre la pierre, on les néglige, on les méprise, on les entretient, on les laisse croître d'une telle sorte, que, s'ils sont légers par leur qualité, ils accablent par leur nombre. Ainsi les gouttes de pluie (c'est la comparaison du Sage) qui tombent sur une maison dont le toit est percé et entr'ouvert font pourrir la charpente, et le bâtiment ne tarde guère à tomber ; plusieurs grains de blé font des amas et des monceaux qui remplissent les greniers ; quand ces péchés ne seraient que comme des grains de sable, étant joints ensemble ils peuvent faire périr un vaisseau ; il s'abîmera de même par son propre poids, si les matelots négligent de le pomper et de vider l'eau qui entre insensiblement par les jointures ; et qu'importe qu'il soit submergé par des vagues qui y entrent en abondance, ou, en un peu plus de temps, par ces eaux qui y entrent sourdement ? Cette dernière comparaison est de saint Augustin : *Hoc facit paulatim sentina neglecta, quod fluctus irruens ;* ne méprisez donc pas vos péchés, dit ce Père, parce qu'ils sont petits : la pluie qui distille goutte à goutte ne forme-t-elle pas les torrents et les rivières qui inondent nos campagnes, entraînent les bestiaux et les arbres qu'elles ont déracinés ; vous, qui traitez ces péchés de petits, voudriez-vous bien qu'on fît autant de taches et de déchirures à vos habits, ou de petites plaies à vos corps ? Comment donc ne craignez-vous pas de faire le même mal à vos âmes ?

Ne concluez pas de là que ces péchés, quelque nombreux qu'ils soient, puissent dépouiller l'âme de la grâce et y éteindre le Saint-Esprit : il n'y a que le péché mortel qui le fasse ; mais si on y a de l'attache, si on ne fait aucun effort pour s'en corriger, si on refuse les remèdes salutaires de la pénitence pour les expier, ah ! c'est alors, selon saint Grégoire et saint Bernard, qu'ils conduisent au péché mortel et même à l'impénitence.

Je mets donc une grande différence entre les péchés véniels d'attache et ceux de pure fragilité dont on gémit et dont on se relève aussitôt ; ces derniers deviennent utiles par la miséricorde de Dieu, qui fait tourner toutes choses au bien des élus, parce qu'ils nous obligent de recourir à lui par le gémissement du cœur et nous inspirent de l'humilité ; il en est comme de certaines matières grasses dont on se sert pour lever les taches de dessus les habits. Tandis qu'elles y demeurent appliquées, ils en paraissent encore plus sales, mais elles emportent ces taches dès qu'elles sont sèches et ne demeurent plus elles-mêmes ; les plus grands saints n'en sont pas exempts et frappent pour cet effet tous les jours leur poitrine ; mais, pour les autres, auxquels on a affection, et qu'on ne veut pas sacrifier, ils nous engageront dans toutes les suites funestes que je viens de vous exposer. N'est-ce pas une lâcheté extrême, dit saint François de Sales, de vouloir à notre escient garder dans nos cœurs une chose aussi déplaisante à Dieu que la volonté de lui déplaire ? est-il possible qu'une âme bien née puisse prendre plaisir à telle chose ? *Les mouches qui meurent dans les parfums en gâtent la bonne odeur :* il veut dire par ce proverbe, tiré de Salomon, que lorsque nos fautes ne sont que passagères et de pure faiblesse, que ce ne sont pas des passions véritables qui aient une racine dans le cœur, elles n'y détruisent pas l'onction sacrée de la grâce ; il ne demeure point de mauvaise disposition en l'âme pourvu qu'elle les reconnaisse humblement et qu'elle en gémisse ; mais, quand elles meurent sur ce parfum, elles lui ôtent son odeur et son prix ; ainsi

lorsque ces omissions ou commissions, qui vous semblent peu considérables, ne sont point passagères, mais des habitudes entretenues volontairement, elles font perdre cette suavité spirituelle que Dieu répand dans le cœur de ceux qui le servent, et peu à peu on s'endurcit. Oh! qu'on tient peu à lui quand les liens de la charité sont si lâches; qu'on mérite bien d'en être abandonné, lorsque, loin d'étudier tout ce qui lui peut plaire et de prévenir ses volontés, on y désobéit, dans la fausse persuasion que, comme ce n'est pas dans des choses essentielles, il n'en arrivera point de mal.

Désabusez-les de cette erreur si dangereuse, âmes souffrantes, qui voyez présentement les choses selon leurs véritables idées et dans la lumière de Dieu. Oh! si vous aviez une nouvelle vie à recommencer, avec quelle précaution ne fuiriez-vous pas les moindres apparences du péché? Que de vigilance, que de soins, que d'attention sur tous les mouvements secrets de votre cœur! Faisons ce qu'elles feraient, puisque la bonté divine nous en donne le temps et les moyens; observons pour cet effet avec exactitude nos voies, nos actions, nos paroles, les mouvements les plus secrets de nos cœurs, afin que l'amour-propre n'y fasse rien glisser de son venin et de sa corruption : et comme malgré tous ces soins nous ne commettons encore que trop de ces fautes, puisqu'il est dit que le juste tombe sept fois par jour, ce qui vient, comme dit saint Augustin, ou du défaut de lumière ou de plaisir, *sive quia latet, sive quia delectat*. Examinons-en la racine et le principe (car c'est ce que Dieu y considère principalement) qui peut être un orgueil secret, un amour de ses aises ou quelque chose de semblable, et travaillons avec courage à l'arracher, nous éloignant des occasions et pratiquant quelque pénitence.

Tant de discussions, de réflexions, de retours sur soi-même, d'examens de sa conscience pour découvrir les vrais motifs de ses actions, et arracher jusqu'aux moindres fibres de l'amour-propre; cette crainte continuelle qu'il ne nous éblouisse et ne nous en impose; cette satisfaction rigoureuse pour les péchés mortels confessés, et la pénitence journalière pour les péchés véniels, ne seront pas sans doute du goût de la plupart des hommes ennemis de tout ce qui gêne : ils croient avoir trouvé un moyen plus court et plus efficace d'expier les peines temporelles, dues à ces péchés, dans le trésor des indulgences que l'Eglise leur accorde libéralement dans les jubilés assez fréquents, et les indulgences plénières qui le sont encore davantage.

Il est bon de démêler en peu de mots, avec lesquels je finis ce discours déjà peut-être trop long, ce qu'il y a de bien et de mal fondé dans cette prétention, de vrai et d'illusoire, de peur que Satan n'emporte rien sur nous; car nous n'ignorons pas ses desseins, qui ne sont autres que de nous dresser des piéges par le moyen des meilleures choses.

C'est une vérité de foi, que l'Eglise a reçu de Jésus-Christ le pouvoir de départir à ses enfants des indulgences, et que ceux qui en usent dans son esprit et son intention en retirent de très-grands avantages. Anathème à Luther, qui, par une témérité sacrilége, a osé lui contester un droit acquis au prix du sang de son Epoux! mais craignons de tomber dans une autre extrémité aussi pernicieuse, où s'est emporté cet hérésiarque en ruinant, contre l'autorité de l'Ecriture et de la tradition universelle, la nécessité des satisfactions, faisant consister la pénitence dans le changement de vie; comme si on s'acquittait de ses dettes passées en n'en contractant plus de nouvelles, et qu'on réparât des injures atroces en cessant d'en vomir! Or, ne serait-ce pas détruire visiblement la pénitence, que de décharger les pécheurs de la faire sous prétexte des indulgences? grâce meurtrière qui n'irait à rien moins qu'à énerver sa discipline, entretenir ses enfants dans un relâchement volontaire, dans une entière négligence des devoirs de leur salut, et à renverser l'Eglise qui ne prêche que croix et abnégation. C'est lui faire penser la chose du monde la plus éloignée de son intention, et qu'il est absolument impossible qu'elle se propose jamais.

Voulez-vous donc savoir quelle est son intention, lorsqu'elle nous ouvre ces trésors sacrés composés des mérites infinis de Jésus-Christ et de ses saints? C'est de venir au secours de ceux qui, étant touchés d'un mouvement surnaturel de pénitence, et travaillant à se purifier de leur vie passée, selon toutes leurs forces, avec une entière sincérité, sans se flatter en aucune manière, n'ont ni assez de vigueur, ni assez de fermeté pour s'en acquitter dans toute l'étendue qui serait nécessaire; afin de rendre leur satisfaction proportionnée à leurs péchés, à peu près comme ces bons artisans qui ne peuvent, avec tout leur travail, pourvoir à leur subsistance et à celle de leur famille, quoiqu'ils ne s'épargnent point et ne perdent pas un seul moment de temps : l'Eglise, alors comme une bonne mère, considérant leur bonne volonté et compatissant à leur faiblesse, tâche d'y suppléer par les indulgences qu'elle leur présente, afin qu'ils puissent s'acquitter entièrement de ce qu'ils doivent à la justice de Dieu, ne le pouvant faire par leurs œuvres seules et par le mérite de leur bonne vie. C'est ainsi que le grand saint Cyprien ne voulait appliquer les indulgences des martyrs qu'à ceux qui avaient déjà accompli une bonne partie de leur pénitence. Ces deux choses, loin de se ruiner, s'entr'aident et se soutiennent mutuellement, la pénitence étant la vraie disposition pour obtenir les indulgences, et les indulgences en étant l'accomplissement.

Quelque fidèles que vous puissiez être à entrer dans les moyens que je vous ai marqués comme les plus propres pour effacer les restes de vos péchés, avec quelque ar-

deur que vous travailliez à satisfaire à Dieu par toutes sortes de bonnes œuvres, les indulgences vous seront toujours avantageuses, et vous en recueillerez un fruit d'autant plus grand que vous y serez mieux disposés par la pénitence. Il faut reconnaître que, comme nos pénitences sont bien au-dessous de celles qu'avaient prescrites les anciens canons, nous sommes toujours beaucoup redevables à la justice de Dieu, et avons un besoin, pour ainsi dire infini, des grâces et des indulgences de son Eglise. Etes-vous du nombre des faibles, lequel sans doute est le plus grand? Révérez les indulgences comme le supplément de votre tiédeur : êtes-vous, au contraire, de celui des forts? Révérez-les comme le couronnement de votre ardeur, et faites usage les uns et les autres des saintes pratiques que je vous ai suggérées, toutes tirées de l'Ecriture et des Pères. C'est ainsi que, profitant de la négligence des âmes qui souffrent en purgatoire, ses flammes seront sans ardeur pour vous, ou plutôt que vous n'aurez pas besoin d'y être purifiés, mais jouirez aussitôt de la gloire.

SERMON LXXVI.

SUR LA PENSÉE DE LA MORT.

Deus noster ignis consumens est. (*Hebr.*, XII.)

Notre Dieu est un feu dévorant.

Jésus-Christ, comme nous l'apprend l'Ecriture, descendit, immédiatement après sa mort, dans les plus basses parties de la terre, pour faire voir aux démons qui venaient de le crucifier le destructeur de leur empire, et tirer de leur captivité les âmes des justes qui en faisaient partie, tandis qu'il leur livrait pour jamais cette multitude effroyable d'âmes déloyales qui avaient vécu dans ce monde comme s'il n'y eût point eu de Dieu dans le ciel, mettant leur joie dans l'oppression des faibles et dans l'assouvissement des passions les plus brutales. Quelle fut leur surprise, leur confusion et leur désespoir à la vue de leur juge, se voyant en sa présence sans force et sans appui! C'est alors qu'ils éprouvèrent plus que jamais que Dieu est un feu dévorant, et qu'il punit et se venge en Dieu, c'est-à-dire saintement, infiniment, éternellement. Quel transport d'allégresse, au contraire, pour tous ces saints patriarches qui s'étaient endormis du sommeil des justes, et pour ceux qui, ayant été incrédules au temps de Noé, s'étaient convertis et avaient expié leur incrédulité par une pénitence de tant de siècles! Quels furent les mouvements de joie qu'ils ressentirent de voir ce Libérateur après lequel ils avaient tant soupiré, ce Conquérant glorieux qui, non-seulement les allait affranchir de leur obscure prison, mais les associer à son triomphe!

Ce que Jésus-Christ fit alors, il continue de le faire présentement et le fera jusqu'à la fin des temps, sans qu'il soit besoin d'aucun transport local, ni qu'il quitte le trône de sa gloire; c'est à nous à faire en sorte que son divin empire, auquel il est impossible de se soustraire, soit l'objet éternel d'une joie inexplicable et non d'une rage qui ne l'est pas moins, que nous appartenions à l'empire de sa miséricorde, non à celui de sa justice qu'il exerce sur ceux qui ont mérité sa haine; nous avons le choix, ou du feu immortel de cette justice vengeresse, ou du feu éternel de sa charité rémunératrice, tout dépend de l'usage de la vie présente et du court espace qui nous est accordé pour travailler à l'ouvrage de notre salut; qui n'a pas aimé Jésus-Christ durant le temps, ne l'aimera jamais dans l'éternité; qui a eu le bonheur inestimable de l'aimer par-dessus toutes choses, le trouvera prêt à déployer sur lui les richesses de la gloire, et éprouvera à jamais les effets les plus tendres de son amour. Notre unique affaire est donc d'aimer Jésus-Christ pendant cette vie, et de l'aimer sans partage : tout le reste n'est que folie et vanité; c'est la leçon que nous feront aujourd'hui les âmes du purgatoire, qui n'est pas moins importante que celle d'hier. Nous y en joindrons une deuxième qui fera la seconde partie de ce discours, laquelle vous sera encore d'une extrême utilité. Ma première maxime ou proposition sera donc qu'il faut craindre, rompre et sacrifier les attaches mêmes les plus innocentes qui peuvent nous lier aux créatures; l'autre, que nous devons nous rendre la pensée de la mort très-familière; vous connaîtrez encore mieux l'importance et la solidité de ces instructions, lorsque je les aurai mises dans tout leur jour. Je ne puis le faire sans l'assistance spéciale du Saint-Esprit, dont je vous prie d'implorer pour moi les lumières par l'intercession de Marie notre reine, qui s'est toujours conservée parfaitement libre des moindres petites attaches; disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Dieu, qui est le bien suprême, doit et veut être uniquement aimé des hommes, car lors qu'il leur commande d'aimer leur prochain comme eux-mêmes, il ne prétend pas que ce soit un partage de son amour; aimer les autres hommes chrétiennement, c'est leur désirer, ainsi qu'à soi-même, le bien souverain, souhaiter qu'ils se conforment à l'ordre, à la justice, et qu'ils en jouissent à jamais; ainsi ce n'est qu'une suite, une extension, et comme l'effusion naturelle de l'amour de Dieu.

Il exige ce tribut de notre cœur qui lui est dû par mille titres, en créancier avare, ainsi que parle un Père, *avarus exactor*, nous ne pouvons le lui refuser sans impiété, sans une injustice criante, une ingratitude effroyable; c'est une impiété, puisque les choses temporelles qu'on aime au préjudice de Dieu, deviennent de nécessité l'idole de celui qui les aime; tout ce qui nous tient lieu de souverain bien et de fin dernière devient notre Dieu, parce qu'il nous domine, nous assujettit, nous remue par la crainte, par l'espérance, les désirs qui ne sont que diverses formes de l'amour, et que nous y

rapportons le gros de nos actions. C'est une injustice énorme, puisque l'homme, devant à Dieu tout son être naturel et surnaturel, étant obligé de se rapporter totalement à lui, il se soustrait à son divin empire et se rapporte au monde; quelle plus horrible injustice que de préférer le fini à l'infini, le néant au tout; si les créatures ont quelque beauté, elle n'est qu'empruntée; ce n'est qu'un léger écoulement, un faible rayon de cette beauté ineffable, elles tiennent plus du néant que de l'être, elles n'ont aucun pouvoir de nous faire du bien, il leur vient de la bonté immense de leur auteur. Tout ce qu'elles possèdent et ne possèdent pas, se trouve en lui d'une manière sur-éminente et infinie; c'est un ingrat qui, comblé de biens par sa main libérale, n'a aucun retour et ne les paye que par des outrages : car quelle proportion entre ce qu'il tient de lui et des créatures ? Il a généralement tout reçu de sa bonté, et ce qu'il en attend est infiniment plus grand, puisque ce Dieu magnifique veut se donner lui-même et nous rendre heureux par sa possession éternelle; ses créatures ne nous peuvent rendre que des services très-bornés, et ne le font même qu'autant qu'il leur en donne le mouvement et qu'il les y applique; il défigure encore en soi l'image de Dieu, et trouble l'ordre du monde qui en fait la principale harmonie, lequel consiste dans l'assujettissement volontaire des natures intelligentes à Dieu, et leur supériorité au-dessus des créatures purement corporelles, c'est pour cela qu'il nous est commandé d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, de toutes nos forces, c'est-à-dire le chércher uniquement, s'attacher et se reposer en lui pour lui-même, ne chercher, ne s'attacher à rien, ne prendre plaisir à rien qu'autant qu'il est conforme à sa volonté et qu'il a rapport à sa gloire, à notre salut ou à celui du prochain; point de pensées ni de projets dans l'esprit, nuls désirs ni mouvements dans la volonté, nulle entreprise dans la vie qui ne doivent avoir Dieu pour objet; comme l'amour est le mobile et le principe qui nous fait agir, il faut de nécessité aimer en tout Dieu ou la créature, et parce que celle-ci n'est jamais notre bien, et que nous ne sommes pas faits pour elle, et, que Dieu au contraire est notre unique bien, et que nous sommes faits pour en jouir à jamais, il s'ensuit clairement qu'il faut toujours aimer Dieu, jamais les créatures, qu'il n'a laissé aucune partie de notre vie où nous puissions cesser de l'aimer; mais, quelque objet qui se présente et sollicite notre cœur pour s'en faire aimer, il faut qu'il soit entraîné vers cette souveraine beauté où tendent tous les mouvements de l'âme, et que celui-là aime moins Dieu qui aime quelque chose avec lui, qu'il n'aime pas pour lui.

Ce commandement primitif renferme la loi et les prophètes, parce que les Ecritures saintes ne commandent que la charité, et ne défendent que la cupidité; on observe mal les autres commandements contenus dans le Décalogue, lorsque le motif qui y porte n'est pas la charité. On en viole toujours une partie quand on ne s'en acquitte pas dans la vue de Dieu. Sans un mouvement véritable de ce divin amour, dit saint Augustin, la foi est morte, l'espérance présomptueuse, la vertu n'a qu'un dehors trompeur et une fausse apparence, sans quelque étincelle de feu divin on n'évite point le péché, on ne désire pas le bien qui seul nous peut rendre heureux, parce que c'est la charité seule qui veut le bien, qui le rapporte à Dieu, qui élève notre cœur vers celui qui est la perfection de tout bien. Cette charité est la voie sainte où nul impur ne marche, la voie droite où nul ne peut s'égarer, la voie la plus excellente, parce que, si les autres dons viennent du ciel, souvent ils ne nous y conduisent pas, par l'abus que nous en faisons; au lieu qu'elle seule nous élève, nous consacre à Dieu, nous unit et nous consomme en lui. Quand vous auriez distribué tout votre bien en aumônes et martyrisé votre corps par les plus rudes austérités, si vous n'avez la charité vous n'êtes rien, ou plutôt vous êtes un monstre et un démon aux yeux de Dieu.

Cependant la charité étant d'une obligation si étroite, si absolue, si indispensable, nous étant prescrite par la loi naturelle, par la loi mosaïque et par la loi évangélique; toutes les créatures nous criant en leur manière que Dieu mérite uniquement d'être aimé, l'asservissement aux choses sensibles où le péché a fait tomber l'homme est tel, qu'il n'aime point son Dieu et qu'il lui préfère les plus viles de ses créatures. Avant la naissance de Jésus-Christ, toutes les nations marchaient dans leurs voies, c'est-à-dire dans l'égarement, et rendaient à des idoles muettes, ouvrages de leurs mains, et à des animaux de toutes espèces, un culte aussi extravagant que sacrilége. Le seul peuple juif, que Dieu s'était consacré entre tous les autres, et qu'il avait favorisé de tant de bienfaits, ne le servait que pour en obtenir les rosées du ciel, la graisse de la terre, des récoltes abondantes, une paix qui les laissât jouir des douceurs de la vie, et par conséquent ils n'aimaient pas Dieu; mais ces avantages temporels auxquels ils rapportaient son culte, le faisant servir à leurs cupidités, ainsi qu'il s'en plaint, il en faut excepter un petit nombre de justes, qui appartenaient par avance à la loi nouvelle. Depuis son établissement, combien d'enfants d'Agar, d'âmes mercenaires, de cœurs incirconcis, de gens qui portent le nom de fidèles et renient Dieu par leurs actions, ne songent qu'à accumuler de l'argent, à contenter leurs passions effrénées et se faire une béatitude charnelle! Quel spectacle désolant aux yeux de la foi, et qui n'entrera dans le mouvement qui faisait dire à Elie en une pareille occasion : Seigneur, retirez mon âme à vous, je ne puis voir tant d'indignités.

Il reste parmi cette corruption universelle

un petit nombre de chrétiens qui s'en sont préservés, et en qui l'amour de Dieu domine, mais, hélas! avec combien de réserves et de restrictions en la plupart, de combien peu la balance l'emporte-t-elle? Oh! qu'il s'en faut que leur cœur soit pénétré, autant qu'il le devrait être, des grandes vérités de la religion et des droits inaliénables de Dieu sur la créature! Il est encore sensible aux moindres choses; des bagatelles indignes de la moindre attention l'émeuvent, il succombe quelquefois à des tentations très-légères; tandis que Dieu lui fait la grâce de surmonter les plus grandes, il reçoit tous les jours des blessures dans les divers combats qu'il y a à soutenir contre les passions, et si elles ne sont pas mortelles, c'est qu'une main invisible pare les coups, réprime les efforts de ses ennemis domestiques et nous empêche de nous jeter dans le précipice.

L'amour du monde ou de la créature peut donc subsister, et subsiste même en quelque degré dans une âme où celui de Dieu tient le premier rang; elle conserve presque toujours certaines attaches qu'elle serait prête, à la vérité, d'abandonner, s'il s'agissait de prendre parti entre Dieu et la créature, mais qu'elle ne quitte pas absolument lorsqu'il n'est pas question de faire ce choix. C'est l'état ordinaire de la vie présente, durant laquelle l'amour de Dieu, toujours affaibli par l'amour-propre, ne peut être dans ce règne parfait où il sera dans le ciel, quoique nous devions aspirer à ce degré et faire tous nos efforts pour y parvenir; car, si Dieu ne nous impute pas que nous n'y parvenions pas, tandis que nous sommes enfermés dans ce corps de mort, il nous ordonne de ne rien épargner pour y atteindre. Quoique toute attache à la créature ne soit pas mortelle, elle est toujours dangereuse; c'est un commencement de servitude et de maladie qui peut avoir des suites funestes. N'arrive-t-il pas quelquefois que l'inflammation se met à des piqûres dont on ne tenait aucun compte et que la gangrène y succède et met au tombeau? Cet amour, quelque faible que vous le supposiez, remue toujours le cœur; il l'agite et tend à l'assujettir; il n'est pas besoin que l'objet qui l'excite soit criminel, ou illicite en soi-même, il suffit qu'il fasse impression sur le cœur, et que cette impression, se fortifiant peu à peu, il y devienne dominant et en exclue le premier. Il est donc très-dangereux d'entretenir les plus petites attaches, parce que, faisant de jour en jour des progrès insensibles, elles ne manqueront pas d'entraîner le cœur, non par la grandeur des objets, car on conservera toujours un jugement spéculatif de leur disproportion infinie avec celui qui les a créées, mais par la force de l'impression.

De plus, elles nous font omettre quantité de devoirs essentiels au christianisme, et produisent par là le même effet que des passions visiblement mauvaises; elles nous rendent pareillement froids à la recherche des biens invisibles et nous attachent à la vie présente. Si Dieu ne nous a pas mis au monde pour jouir des plaisirs qu'on y goûte par les sens, il ne nous y a pas mis non plus pour amasser des richesses, pour y remplir notre esprit de sciences curieuses et stériles, pour construire des bâtiments. Dès là qu'un objet occupe et remplit le cœur, qu'il y tient la première place, qu'il fait nos richesses et notre félicité, que l'âme s'y colle par le plaisir de la jouissance, il nous domine et nous en sommes esclaves : c'est ce qui nous doit inspirer une grande crainte de toutes les attaches, pour innocentes qu'elles paraissent; car, venant à croître insensiblement, elles s'emparent du cœur et sont la cause de la réprobation. C'est ce dont vous pouvez vous convaincre par la parabole des conviés au festin des noces, image des joies célestes. Tous ceux qui s'excusent d'y venir en allèguent des prétextes assez plausibles; du moins il est certain que nul ne vaquait à des choses illicites. L'un dit : *J'ai acheté une maison aux champs, il faut de nécessité que je l'aille voir;* le second : *J'ai acheté cinq couples de bœufs, je vais les éprouver;* l'autre : *J'ai épousé une femme, je ne puis la quitter.* Personne ne peut dire qu'il soit défendu d'aller voir une maison des champs, d'éprouver des bœufs, de se marier lorsqu'on peut disposer de soi. Cependant ces trois sortes de personnes sont exclues du banquet céleste; Jésus-Christ proteste qu'aucun d'eux ne soupera avec lui : leur partage sera un étang de souffre et de feu, et ils seront enveloppés dans la même condamnation que les idolâtres, les empoisonneurs, les impudiques. Le Sauveur du monde pouvait-il nous marquer d'une manière plus précise qu'il n'y a point d'attache aux choses temporelles, pour petite qu'elle soit, qui ne puisse être une pierre de scandale et un obstacle au salut lorsqu'on en fait son capital. Les uns le mettent dans leur négoce; ceux-ci dans une maison qu'ils ont bâtie, un jardin qu'ils cultivent avec soin; ceux-là dans une femme : ils s'en occupent, ils en font leur trésor, ils possèdent moins ces choses qu'ils n'en sont possédés, ils en perdent l'esprit de prière, le goût des biens célestes, ils se ravissent le temps nécessaire à travailler à leur acquisition et s'en font une nécessité malheureuse. Tenez bien pour certain que, quelque innocent que soit un emploi par lui-même, il cesse de l'être quand il empêche de penser à Dieu et de lui rendre ce qui lui est dû, du moment qu'il remplit toute la vie, qu'il occupe l'esprit, qu'il fait oublier qu'il est fait pour le ciel et que c'est l'unique affaire. Le lien du mariage est saint; il a été formé de la main de Dieu même. Selon son institution, il devrait être un aide pour le salut; combien néanmoins arrive-t-il souvent qu'il en est la ruine, par l'attachement démesuré à sa famille et son amour déréglé pour une épouse? combien de personnes de l'un et de l'autre sexe y trouvent des piéges et des écueils par leur mauvaise disposition? Comme la capacité du cœur et de l'esprit est bornée, elle s'en remplit

de telle sorte que Dieu n'y trouve plus de place : on devient plus faible contre ses ennemis invisibles et on succombe à leurs efforts. Quoi de plus légitime que l'amour des pères et des mères envers les enfants, et réciproquement ? Néanmoins la Vérité incarnée l'a dit : *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi ; celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi ;* et celui qui n'est pas digne de Jésus-Christ, de quoi est-il digne, sinon de l'enfer? Nous verrons un jour au jugement dernier une infinité d'âmes qui y seront précipitées pour ces espèces d'attaches innocentes, mais qui les auront disposées aux actions criminelles. Le malheur est qu'on ne s'en défie pas, on n'en connaît pas le degré, on ne se soucie pas même trop de l'examiner et d'approfondir les choses, parce qu'il faudrait faire des séparations qui coûteraient à la nature. Souvent même, comme ces attaches sont en grand nombre, elles ne se font pas trop vivement sentir, quoique dominantes, parce que la vivacité d'un sentiment étouffe ou affaiblit les autres ; mais à la mort elles se feront sentir dans toute leur force et leur violence. Il en sera alors comme d'un prisonnier qui n'était pas enchaîné et qui, trouvant quelque agrément dans la compagnie de ceux qui étaient enfermés avec lui et dans quelque ombre de liberté qu'on lui laissait, ne s'apercevait pas de son état : quelle est sa surprise et sa douleur lorsqu'on l'en tire pour le mener au supplice et le lier sur la roue! Ce n'est qu'une faible image de ce qu'éprouveront ceux qui se sont asservis aux créatures; ce sont des tranchées plus aiguës que celles d'une femme qui est dans le travail de l'enfantement, des tortures plus cruelles que celles qu'on endure lorsqu'un membre est disloqué ou arraché violemment. Voilà ce qui faisait pousser à un roi amalécite cette plainte douloureuse dans le déchirement de son cœur: *Quoi! faut-il qu'une mort amère me sépare ainsi de tout ce que j'aime?* C'est une chute terrible de l'âme par la soustraction de tous ses appuis, une faim enragée par la privation de tout ce qui lui servait de nourriture, un excès de misère inconcevable, une solitude affreuse, un vide immense, une désolation effroyable. L'âme, ayant acquis, par sa dissolution d'avec son corps dans lequel elle est dans un état de langueur, une toute autre activité, sentira distinctement chacune de ses passions qui ne produisaient ici-bas qu'un sentiment confus, un sentiment n'étouffera pas l'autre; elle s'appliquera à toutes; chaque attache produira son vide qui ne sera point diminué par le vide et la douleur produite par une autre; elle ne pourra s'empêcher d'aimer de toute la puissance qu'elle avait reçue d'aimer ces mêmes créatures, dont une justice inflexible la prive pour jamais ; elle les aimera jusqu'à la fureur, et ne pourra jamais aimer ce Dieu infiniment aimable, qui l'eût remplie de lui-même et enivrée d'un torrent de voluptés dans toute l'éternité. Ah! voilà cette seconde mort qui fait dire à saint Augustin que les damnés ne seront ni vivants, ni morts, mais dans une agonie continuelle : c'est la misère des misères, le désespoir des désespoirs et l'enfer des enfers.

Pour les âmes qui, malgré leurs attaches aux créatures, dans lesquelles leur faiblesse leur a fait chercher quelque appui et quelque repos, se trouvent encore plus attachées au Créateur, sa justice ne permet pas qu'elles jouissent aussitôt de lui, et que cet amour dominant soit récompensé sans délai par les délices du ciel. La rupture de tous ses liens qui n'étaient pas selon son ordre leur cause quelque secousse ; elles sentent la privation des créatures à proportion de leurs attaches; elles ne peuvent pas encore réunir en cet objet uniquement aimable toute la capacité qu'elles ont reçue de lui d'aimer. Il les purifie encore en toutes les diverses manières que je vous ai décrites dans les discours précédents. Mais, au milieu de ces peines, plus rigoureuses que notre imagination ne peut se les figurer, elles conservent une parfaite confiance, et l'amour divin devenant toujours plus fort et plus agissant, elles se consolent de la longueur de leurs tourments par l'espérance d'être bientôt consommées en lui et plongées dans la mer de la Vérité souveraine.

Il vous est aisé présentement de conclure avec moi des principes incontestables que je viens d'établir, que nous devons travailler à nous défaire de nos attaches, et éviter d'en contracter de nouvelles; pour celles qui sont criminelles et un obstacle au salut, y a-t-il à balancer ? La délibération serait criminelle, dès que quelque genre de vie, quelque action, quelque liaison, est une occasion prochaine de chute; ce n'est plus la matière de ménagement; peut-on se hâter trop tôt de rompre ces liens d'iniquité et le pacte qu'on a fait avec la mort ? C'est dans ces rencontres où a lieu le précepte de l'Evangile de s'arracher un œil, se couper un bras, un pied, et les jeter loin de soi, c'est-à-dire se séparer sans retour de ce qui nous paraît aussi cher et aussi nécessaire pour la douceur de la vie, que l'œil, le pied et la main le sont pour son usage ; hélas ! sait-on bien ce qu'on fait quand on s'attache aux créatures, et qu'on se livre à l'amour du monde, on ne l'aime pas impunément ? Est-on heureux d'avaler des poisons dont on aura bientôt les entrailles déchirées ? *Sentient quanta aviditate tormenta devoraverint.* (S. Aug.) Que peuvent produire ces objets de cupidité ? Que des nœuds étroits, des habitudes, des nécessités, des chaînes plus que de fer, qui deviendront toutes de feu, si nous ne nous en affranchissons, ou plutôt si Jésus-Christ ne les brise par un miracle de sa grâce ! Malheur à celui que le monde quitte avant que son cœur l'ait quitté ! Quel désespoir de s'être attaché à une grandeur, une puissance d'un moment, une beauté de verre dont l'éclat s'est effacé en quatre jours, et d'en avoir méprisé une

éternelle et incorruptible; d'idolâtrer encore ces vaines chimères, car la douleur des réprouvés ne vient pas d'avoir péché, mais d'en sentir la peine, et d'être à jamais privés de l'objet de leurs passions; ils poussent des hurlements, non sur la perte de leur âme, mais sur celle du monde, non à cause de la privation de Dieu, mais de leurs plaisirs. *Heureux au contraire les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient.* Quels sont ces pauvres d'esprit? sinon les chrétiens qui n'ont aucune attache à tout ce qui est sur la terre, et qui sont dans la disposition de David, lorsqu'insensible à sa dignité royale et à ses grands trésors, sans mouvement pour tout ce qui agite le reste des hommes, il disait à Dieu, dans le transport violent de son amour : *Que désirai-je autre chose au ciel et en la terre, sinon vous, ô Seigneur?* Puisque l'attache aux créatures est seule capable de retarder sa bienheureuse jouissance qui pourra la différer, puisque leur cœur est sans mouvement pour elles, ils s'envoleront dans l'instant de leur séparation dans la bienheureuse patrie pour laquelle ils ont toujours soupiré. Il n'en sera pas de même de ceux qui, quoiqu'ils ne fussent pas citoyens du monde, y entretenaient diverses attaches, quoiqu'ils aient le sceau du Saint-Esprit, et soient du nombre fortuné de ceux que le Père a donnés à son Fils; le ciel n'est pas encore pour eux tant qu'ils sont en cet état; s'ils en ont le droit, la possession leur en est interdite; il n'est pas besoin qu'un ange fasse briller un glaive étincelant à l'entrée de ce lieu de délices pour leur en défendre l'entrée, ils s'en éloignent d'eux-mêmes : pénétrés de leur indignité, ils se livrent aux flammes destinées à consumer ces attaches, sachant que tout ce qui n'a pas été épuré par le feu de la charité, sera de nécessité consumé par celui de la justice

Quoi ! vous ne pourrez vous résoudre à sacrifier des attaches d'enfants par la crainte des flammes du purgatoire, vous, à qui les moindres douleurs paraissent insupportables, et une légère incision fait jeter de hauts cris; vous, qui craignez tellement les moindres incommodités du corps que vous ne pouvez vous résoudre de passer seulement une nuit dans un lit qui soit un peu dur ! Mais il ne s'agit pas simplement des feux passagers du purgatoire, mais des éternels de l'enfer, où je vous ai fait voir que conduisaient les attaches qu'on n'extirpait pas de bonne heure, et plût à Dieu que la chose fût plus rare; il arrive tous les jours que, faute de rompre certains commerces qui n'ont rien de criminel en apparence, de s'interdire certains divertissements, quelques conversations enjouées, quelques jeux, quelques visites, faire des retranchements dans sa table et les autres dépenses, on mène une vie tiède et languissante, on n'avance pas dans la vie étroite, et par conséquent on recule, car il n'y a pas un certain point de consistance où il soit libre de se fixer, puisqu'on est voyageur. On ne peut taxer aucune de ces choses en particulier de transgression mortelle et même vénielle, mais toutes jointes ensemble empêchent de recouvrer une santé parfaite, font commettre diverses fautes. Nous demeurons dans un état de faiblesse qui ne manque pas d'être suivi d'une chute qui nous brise souvent d'autant plus dangereusement, que nous la sentons moins. Dieu ne fait rien pour ces âmes molles qui ne veulent pas que le salut leur coûte, et ne croient pas qu'on doive rien souffrir pour éviter des maux éternels; il vient des tentations qu'on ne peut repousser autrement qu'en se faisant violence, et, comme on n'acquiert point de forces dans cette vie indolente, puisqu'au contraire on les affaiblit, on succombe à la fin; on s'approche si près du précipice, qu'on s'y laisse tomber; on craint l'ennui et on ne redoute pas la mort. Qui aurait une foi un peu vive et agissante, franchirait sans hésiter tous ces obstacles, et n'aurait aucun égard aux plaintes de la nature ennemie de toute contrainte.

Armons-nous donc de courage pour nous élever au-dessus d'elle, prenons en main ce glaive que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre pour séparer le père de ses enfants, la femme de son mari, les frères de leurs sœurs, et l'homme de lui-même, l'ayant mis dans la nécessité de faire une guerre irréconciliable au vieil homme qu'il porte en lui-même. Saint Paul nous exhorte à faire ces généreux retranchements, en nous disant en la personne des Corinthiens : *Purifiez-vous du vieux levain;* il les appelle toutefois azimes dans la même *Épître*, c'est-à-dire purs et exempts de toute malice; cela signifie que, quoique le règne de Dieu soit établi dans nos âmes sur les ruines de celui du démon, il les faut rendre chastes de plus en plus, en détruisant les moindres attaches aux créatures qui en peuvent ternir la pureté, nous purifier de toutes les productions de l'amour propre, de ses divers retours qui y produisent des mouvements d'orgueil, d'envie, de colère, de tristesse, de recherche de soi-même, des désirs de biens périssables capables de la souiller, et de l'infecter, car ces fruits du mauvais arbre venant à se multiplier, le fond du cœur en serait corrompu, et l'amour du monde reprendrait son premier empire.

Mais l'idée la plus naturelle sous laquelle ce même apôtre nous apprend à déraciner ces attaches, est celle de mort, de crucifiement, de sépulture. Un chrétien ne doit pas seulement être mort à l'affection du péché, mais à toutes choses sensibles : il n'en doit pas être plus touché qu'un mort; je sais bien que nous ne pouvons empêcher qu'elles ne fassent impression sur les organes de nos sens, mais il est de notre devoir de les mépriser, et de n'y avoir aucun égard, et comme il est beaucoup plus facile de se priver des créatures que d'en user avec la modération nécessaire, et de ne pas excéder les bornes, privez-vous-en absolument, c'est le parti que dicte la sagesse à ceux qui sont

libres : cette privation en affaiblira les idées, et les anéantira dans la suite; pour celles qui sont nécessaires au soutien de cette vie, puisqu'il a plu à la Providence nous en assujettir à divers besoins, il en faut restreindre l'usage à moins qu'il se pourra, parce que dans l'état d'infirmité où nous sommes réduits, si nous n'employons ce remède, nos maux s'accroîtront, nous nous attacherons aux biens sensibles, et les aimerons pour eux-mêmes. L'usage qui n'est pas modéré par de fréquentes privations fait que l'âme se colle à l'objet dont elle use, et elle vient par là à le regarder comme nécessaire à son repos; je sais que cette séparation d'avec tout ce qui est doux à notre inclination corrompue et cette espèce de mort, est pénible, et quelquefois davantage que la mort qui rompt l'union de l'âme et du corps, *siccine separat amara mors* (I *Reg.*, XV) : ce n'est pas sans douleur qu'on meurt à la mort; mais qu'est-ce que cette séparation d'une partie de soi-même, en comparaison de celle de Dieu pour jamais, à laquelle on s'expose? Faisons tout ce qu'il nous plaira, nous sommes condamnés par un juste arrêt à être privés de toutes les créatures par notre mort, car n'étant pas faits pour elles, nous n'y pouvons éternellement être unis. Il ne faut donc pas attendre ce terme pour s'en séparer, car malheur à ceux en qui la mort trouvera ces attaches dominantes; elle les laissera subsister à jamais, ainsi que j'ai déjà dit, pour leur tourment qui consistera principalement dans l'union douloureuse d'un désir éternel, et d'une privation qui le sera de même; quand même elles ne seraient pas dominantes, elles causeront des douleurs inconcevables : c'est pour vous les épargner que je vous conjure de travailler sans relâche à mourir d'une mort évangélique, et prévenir, par la séparation volontaire de la vie du siècle, la séparation naturelle qui se fera de l'âme et du corps à notre décès, car l'unique regret d'une âme qui expie ses attaches dans les feux du purgatoire, est de ne s'en être pas purifiée avant sa mort, et de ne pas être morte à toutes choses avant que de mourir à son corps; or, l'un des plus efficaces moyens que je puisse vous suggérer après les saints Pères, pour vous détacher de l'amour des choses périssables, est de vous rendre la pensée de la mort familière. Je vais vous en étaler les utilités dans ce second et dernier point.

SECOND POINT.

Dieu n'a point fait la mort, ni l'enfer, ni le purgatoire, c'est le péché seul qui les a produits; ils en sont la solde sous un juste juge ou plutôt qui est la justice même : nul n'est puni s'il n'est coupable. Le meilleur moyen donc de se garantir de l'enfer et même du purgatoire est d'éviter le péché; or, pour l'éviter, le Sage nous avertit de penser sans cesse à la mort; souvenez-vous dans toutes vos actions de votre dernière fin et vous ne pécherez jamais : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* (*Eccli.*, VII.) Quel est le plus grand avantage de l'homme ici-bas, sinon de se remplir du Saint-Esprit? or il ne manquera pas de remplir notre cœur si le péché ne l'en bannit. Si donc vous voulez acquérir ce comble de tous les biens, rendez-vous présente votre dernière heure. Celui qui considère à tout moment, dit saint Augustin, l'état où la mort le réduira bientôt, ne se laisse pas séduire par les illusions des sens et l'ensorcellement de la niaiserie; il craint tout, parce que tout est capable de lui ravir le bien qu'il espère et le précipiter dans les maux effroyables qui le menacent; il pèse toutes ses pensées, ses paroles et ses actions dans une exacte balance, sachant que le juge suprême en fera une discussion et une anatomie exacte. Ainsi il s'applique à détruire en soi tout ce qui l'attache à la vie présente; toutes les joies passagères ne lui sont que des songes et de vains fantômes; *il leur dit : pourquoi vous trompez-vous vainement ?* Cette considération profonde lui ouvre à tout moment cette éternité bienheureuse à laquelle il touche, et, plus il est mort aux choses temporelles, plus il est vivant pour les éternelles.

Heureux qui médite sans cesse ces grands objets, et cette alternative effroyable d'une éternité de misères ou de félicités! Il apprend à craindre Dieu et à mépriser la figure du monde qui passe, à juger de sa vie passée et de celle du reste des hommes; il se convainc de l'extravagance de ses désirs et du néant de ses espérances.

Mais pour réduire ceci à des idées plus précises et plus distinctes, ou du moins le traiter avec plus d'ordre et de méthode, je dis que nous ne péchons que parce que la passion nous préoccupe et nous aveugle, ou que nous nous flattons d'obtenir aisément le pardon. Or, le propre de la pensée de la mort, lorsqu'elle est vive, est de dissiper tous les nuages dont les passions couvrent le cœur et nous en découvrir l'illusion; il semble qu'elles n'osent se produire devant cet objet, et qu'il réveille tout ce qu'il y a de lumière et d'activité dans l'âme; elle voit plus nettement ce qu'il faut faire et l'exécute avec plus de fermeté, avec des intentions plus pures, plus dégagées des vues humaines; l'orgueil est comme forcé de plier le cou à l'idée qu'elle lui présente de l'égalité où elle va réduire tous les hommes, de la corruption, de la pourriture et des vers à laquelle elle est sur le point de nous livrer tous; elle lui dit, mais d'un ton fort et intelligible : *Pourquoi la terre et la cendre s'élèvent-elles d'orgueil ?* Tout celui dont était bouffi jusque-là Antiochus plia à ses approches, et fut terrassé à la présence de ce terrible ennemi : *Il est juste*, dit-il, *que l'homme soit soumis à Dieu.*

L'avarice ne trouve pas davantage de quoi s'appuyer; le meilleur moyen de dompter cette bête insatiable qui dévore tout, est de penser à la mort qui ravit tout, et d'opposer au déréglement de cette passion insensée, qui ne travaille que pour ce monde

prêt à fondre sous ses pieds, la sagesse de la foi qui, considérant l'instabilité de cette vie qui n'est qu'un souffle et qu'une vapeur, regarde l'une comme déjà passée, et l'autre comme présente ; elle vous crie : *Souvenez-vous de la mort qui ne tarde point et de cet arrêt qui vous a été prononcé que vous devez aller au tombeau; c'est là l'arrêt qui enveloppe tout le monde, que tout homme mourra très-certainement.* Jésus-Christ se sert de ce motif pour confondre ceux qui sont possédés de cette folie et les guérir de leur aveuglement ; il leur montre la mort qui frappe à leur porte prête à leur enlever ce qu'ils ont amassé avec tant d'inquiétudes : *Fou que tu es, on s'en va te redemander ton âme cette nuit même, et pour qui sera tout ce que tu as amassé?* Si l'ardeur effrénée pour les plaisirs des sens n'en est pas tout à fait éteinte, elle en est du moins bien ralentie, c'est une puissante digue qui arrête son impétuosité. Saint Augustin nous apprend dans ses *Confessions*, que c'est ce qui troublait ses faux plaisirs et les remplissait d'amertume ! Quoi, il faudra payer si chèrement quelques satisfactions sensuelles qui s'écoulent si vite, les joies des théâtres, celles qu'on est assez malheureux que de goûter dans les dissolutions de la table ou l'assouvissement des voluptés (je parle avec le même saint docteur), tout cela est arrêté et enlevé par une petite fièvre qui nous fait mourir tout vivant, et nous présente aussitôt devant le tribunal d'un juge inexorable, la conscience noircie de crimes. Quel plus puissant aiguillon pour nous faire fuir ces objets enchanteurs qui nous perdent, et leur ravir leurs faux agréments ! Il en devrait arriver, dit saint Chrysostome, la même chose que ce qui se passe dans une ville qu'on surprend la nuit par escalade : les ennemis s'emparent des places principales et se jettent de toute part dans les maisons pour piller, saccager et mettre tout à feu à sang; ce ne sont que cris confus des mourants et de ceux qui s'acharnent au carnage, que hurlements, que tourbillons de fumée et de flammes. Les citoyens, qui sans rien prévoir d'une semblable catastrophe, mangeaient alors entre eux et se réjouissaient à table, sont-ils, je vous prie, d'humeur à continuer, à faire apporter de nouveaux mets et des liqueurs délicieuses pour prolonger le repas ? Ne perdent-ils pas l'appétit dans l'instant qu'ils entendent retentir ces cris redoublés, ne sont-ils pas saisis de frémissement? Et de quelle autre pensée peuvent-ils être occupés que de sauver leur vie, s'il y a moyen, ou de la vendre le plus cher qu'ils pourront à leurs ennemis? Et, pour me servir d'un exemple tiré de l'Ecriture : quelles furent les alarmes, ou plutôt les mouvements convulsifs et les agitations du roi Balthazar, qui faisait dans son palais un grand festin à tous les grands de sa cour et à ses concubines, se croyant en parfaite assurance à l'abri de ses remparts; lorsque, dans la chaleur de la débauche, il vit cette main funeste qui traçait en caractères inconnus des arrêts de mort : *Son visage*, dit le texte sacré, *fut tout à coup changé, et son esprit saisi d'un grand trouble; ses reins se relâchèrent, et dans son tremblement ses genoux se choquaient l'un l'autre.* Ainsi la pensée de la mort empoisonne les faux plaisirs et y répand des amertumes salutaires, elle éteint la colère, et les désirs de vengeance : misérable ver de terre qui n'étiez pas hier et que j'écraserai demain, dit-elle, voulez-vous rendre votre colère immortelle ; il est beau à vous de faire le fier et d'être implacable ; vous avez besoin d'une miséricorde tout extraordinaire, et vous refusez de la faire à autrui, n'est-ce pas vous fermer la porte du ciel? Je serais trop long si je poursuivais ainsi toutes les autres passions, qui toutes teignent les objets de leurs couleurs, et les font paraître tels qu'il leur est avantageux, au lieu que la mort met toutes choses en leur jour et dans leur véritable point de vue.

On pèche encore dans l'espérance confuse de l'impunité, ou du moins parce qu'on se promet qu'on aura le temps d'en faire pénitence ; mais, qui serait assez déterminé, ou plutôt désespéré pour commettre un crime dont il perdrait le fruit et recevrait le châtiment dans l'instant même? Il faudrait une malice et une fureur de démon pour outrager un Dieu qu'on voit armé de sa foudre et prêt à la lancer sur sa tête ; pourrions-nous violer la fidélité que nous lui devons comme ses sujets, si nous apercevions du même coup d'œil la récompense qu'il destine à ceux qui l'ont gardée, et la punition de l'attentat des autres; ne cesserions-nous pas de nous donner tant de mouvements irréguliers, qui nous écartent si étrangement du ciel et nous lient à la terre, si nous étions bien pénétrés que ces travaux sont vains, ou plutôt que nous ne travaillons qu'à nous amasser des trésors de colère ?

C'est par là que les pécheurs engagés dans le désordre commencent à s'en retirer, et prennent la résolution de rompre leurs chaînes ; quels sont les obstacles les plus ordinaires à la conversion ? L'attache aux créatures, l'insensibilité de la conscience, et l'oubli de soi-même. La seule pensée de la mort les fait surmonter. En effet, pourquoi les hommes courent-ils après les biens sensibles avec tant d'empressement, et s'y attachent-ils de tous les liens de leur cœur ? C'est qu'ils prétendent se rendre heureux par leur jouissance ; quand on a perdu Dieu on sent un grand vide en soi-même, on ne songe qu'à le remplir par la possession des créatures, on se promet follement qu'elles nous rendront heureux si nous y pouvons parvenir. Que faut-il faire pour en détacher ce cœur? Lui mettre la mort devant les yeux, et lui faire comprendre qu'elle va bientôt l'arracher à ces objets dont il fait ses idoles, qu'elle va renverser ses vains projets, de sorte qu'il n'aura pas le temps d'en voir l'issue, ou s'il la voit il n'aura pas celui d'en jouir; alors ces prestiges, ces faux charmes se dissipent, il est étonné du

prix qu'il avait donné en son imagination à des chimères ; il se met saintement en colère contre lui-même, et se résoud de ne plus chercher son bonheur qu'en Dieu seul.

Un plus grand obstacle à la conversion est la conscience endurcie sur laquelle il s'est formé un calus, c'est une suite nécessaire de l'attache démesurée dont je viens de parler; la pointe de la syndérèse s'émousse, si les remords viennent à inquiéter; ils sont étouffés aussitôt, et par là on tombe dans une espèce de léthargie qui rend insensible aux mouvements les plus pressants de la grâce ; que faut-il faire pour réveiller une âme de ce sommeil de mort dans lequel elle est plongée ? Faire gronder les tonnerres de la justice divine prêt à la réduire en poudre, la forcer de penser à la mort, mais sérieusement, et d'une manière aussi vive que si elle allait fondre sur ce pécheur ; tout d'un coup il sentira un bouleversement prodigieux en soi-même, l'empire absolu que ses passions avaient usurpé s'affaiblira, les cris de la conscience ulcérée, ou plutôt gangrenée se feront entendre; il reviendra de cet assoupissement profond, car comme il n'y a point d'impie et de libertin de profession qui ne soit épouvanté aux approches de la mort, et ne craigne que tout ce qu'il avait autrefois traité de fable, ne soit trop vrai pour son malheur ; ce pécheur se trouvera dans le même état : la pensée de la mort fera sur son cœur la même impression que dans cet homme livré à l'iniquité, qui voit déjà les démons prêts à ravir leur proie, et à l'entraîner dans les enfers ; il y a toutefois cette différence que ces misérables tombent d'ordinaire dans le désespoir, voyant que le temps de faire pénitence ne leur est pas accordé par un jugement aussi juste qu'il est terrible, au lieu que ceux-ci se proposent de la faire sérieusement, et y consacrent ce qui leur reste de temps à vivre.

Il reste l'oubli de soi-même, on y parvient par l'endurcissement du cœur, car il est bien juste qu'après avoir oublié Dieu on s'oublie soi-même ; or quand on a été assez malheureux que de tomber dans cet abîme, il est bien plus malaisé de s'en retirer ; nous avons beau presser ces pécheurs par tout ce qu'il y a de plus fort et de plus touchant, de sortir de cet état funeste, ils n'y comprennent rien, ou c'est inutilement ; le chemin de la vertu leur paraît trop escarpé : leur parler de Dieu c'est les révolter ; loin de s'en approcher, ils s'en éloigneront encore plus, parce qu'ils le regardent comme inaccessible. Que faire pour remédier à un mal qui paraît si incurable ? Je ne vois point de meilleur remède que la pensée de la mort ; elle les fait rentrer dans eux-mêmes, ils y aperçoivent l'appareil de leur supplice déjà tout dressé par le déchaînement des passions ; ils comprennent que leur âme au moment de sa séparation du corps sera présentée toute nue et sans défense devant le tribunal redoutable de Jésus-Christ pour entendre l'arrêt décisif de son éternité : cela les excite à se mettre en état de comparaître devant ce juge aussi saint qu'il est puissant ; ce désir se fortifiant peu à peu, et jetant de profondes racines, ils ne pensent plus qu'à sortir du tombeau de leurs vices, d'où ils jetaient comme des Lazares une infection insupportable ; ils s'élèvent avec courage au-dessus de tout ce qui les peut arrêter et rentrent heureusement dans la voie.

Mais, après être rentré dans cette voie étroite qui seule mène à la vie, il faut y marcher, faire du progrès, et persévérer jusqu'à la fin, car que sert-il de faire un long chemin, si on manque de cœur et qu'on ne parvienne pas au terme. Cette persévérance est difficile, parce que la nature est portée d'elle-même au relâchement, et ennemie de toute violence, surtout lorsqu'elle dure longtemps, la pensée de la mort aplanira ces difficultés ; muni de son secours, vous serez dans le fort de la tentation ce qu'est un rocher environné de la mer, et battu de ses vagues de toute part, rien ne pourra vous ébranler ; en effet, qui est-ce qui empêche communément plusieurs de ceux qui étaient sincèrement convertis de persévérer jusqu'au bout ? les dégoûts qui arrivent dans la suite de la vie nouvelle qu'on a embrassée. On était dans les commencements plein d'ardeur et de zèle, la nouveauté et la diversité des exercices soutenaient, on se croyait à l'épreuve des plus violentes attaques du monde et du démon ; voilà tout d'un coup qu'on se trouve transporté dans une terre déserte, aride et sans eaux ; on est comme ces montagnes de Gelboé frappées de malédiction, sur lesquelles il ne tombe pas une goutte de rosée : plus d'attrait pour la prière, pour la psalmodie, pour les saintes lectures : l'âme est dans un vide désolant, toute nourriture lui est en abomination ; elle approche des portes de la mort, rebutée de tout, et sans mouvement pour les biens invisibles : il est bien à craindre que, n'étant plus soutenue par cette suavité intérieure, elle ne retourne à son vomissement, ne renoue le pacte avec l'enfer qu'elle avait rompu, ou du moins ne recoure aux consolations humaines qui la pourraient rengager dans les liens du siècle. La pensée de la mort la fera demeurer ferme dans ces jours de nuage, dans ce temps d'obscurité, et l'animera par la récompense dont elle est suivie, et par la couronne immortelle qu'elle fera briller à ses yeux. Ainsi, quoiqu'elle ne la délivre pas toujours de toutes ses angoisses, elle les adoucit, et l'excite à les souffrir en patience, parce que cela ne saurait durer longtemps, et qu'on entrera après un terme fort court dans un état exempt de toutes ces inégalités et ces vicissitudes.

Le partage du cœur est encore un obstacle à la persévérance ; quand on s'est restitué soi-même à Dieu par une conversion sincère, on l'aime souverainement, on marche en sa présence, on s'exerce dans les bonnes œuvres, mais avec tout cela, on ne

laisse pas de conserver encore quelque affection pour les créatures, on ne se livre pas totalement à l'empire du saint amour: une pareille conduite ne peut manquer de déplaire à un Dieu qui s'appelle un Dieu jaloux; il resserre sa main et ne répand plus ses grâces avec l'abondance accoutumée, quelquefois il les retire presque tout à fait. Pensez sérieusement à la mort, et vous n'aurez garde de faire un si injuste partage; cette pensée a été assez puissante pour vous faire renoncer à l'amour des créatures tandis que vous en étiez esclaves: ne pourrait-elle pas encore plus facilement vous faire faire ce divorce, présentement que vous n'y tenez qu'à demi, et que cet amour est balancé, et peut-être surpassé par l'amour divin?

Il y a un dernier empêchement qui n'est autre qu'un certain fond d'inconstance et de légèreté que nous portons au dedans de nous-mêmes, inséparable de notre nature muable, qui nous fait aimer le changement, et ne souffre pas que nous nous plaisions longtemps dans le même objet; cette inconstance est bien dangereuse après la conversion: ceux qui ne travaillent pas à la vaincre et la fixer par le secours de la grâce, se trouvent du nombre malheureux de ceux dont Jésus-Christ a dit qu'ils n'étaient que pour un temps: *Temporales sunt* (*Matth.*, XIII); que faut-il faire pour lester ce vaisseau qui devient le jouet des vents et des flots, puis va se briser contre quelque écueil? Penser à la mort, se rendre présent ce moment terrible qui nous assignera notre demeure éternelle et nous rendra compagnons des anges ou des démons. Alors nous reprendrons et continuerons avec fidélité toutes les saintes pratiques qui nourrissaient notre piété, et nous donneront confiance que la sentence du suprême Juge nous sera favorable; voilà les principaux avantages que nous procure la pensée fréquente de la mort, car ils sont infinis, et je ne tarirais jamais si j'entreprenais de les rapporter tous; elle nous fait porter patiemment les peines de la vie, et les travaux de la pénitence; elle excite la ferveur, bannit la paresse, empêche la dissipation de l'esprit, ôte le dégoût des pratiques de la vie chrétienne, éteint l'intempérance de la bouche, modère celle de la langue, produit un parfait abandon à la Providence; une vigilance exacte, une prière fervente, inspire, conserve et fait croître la piété; vous ne sauriez donc vous rendre trop familière une pensée si salutaire: tout vous la rappellera si vous voulez être attentifs, que ce soit là votre philosophie, mais joignez-y toujours la mort de Jésus-Christ; c'est cette vue qui rend celle de la nôtre non-seulement supportable, mais douce et agréable; Jésus-Christ l'a dépouillée sur la croix de ses horreurs, il lui a ôté son dard; elle n'est plus qu'un doux sommeil, la destruction de la concupiscence et l'entrée à la gloire éternelle que je vous souhaite.

SERMON LXXVII.

SUR LES DEVOIRS QUI NAISSENT DE LA CONSIDÉRATION DE L'ÉTAT DES AMES DU PURGATOIRE.

Deus noster ignis consumens est. (*Hebr.*. XII.

Notre Dieu est un feu dévorant.

La mort envisagée avec toutes ses suites, et l'état de l'âme après la séparation de son corps, sont pour des chrétiens une source de devoirs si féconde qu'on ne peut l'épuiser; il n'y a rien dans la religion qui n'y ait un rapport médiat ou immédiat, prochain ou éloigné; tout ce qui se fait dans le temps, et ne se fait pas dans cette vue, est non-seulement vain et perdu pour le ciel, mais souvent criminel et déréglé: la vie présente est une préparation à la vie future, le temps qui nous est accordé ici-bas n'est que pour mériter l'éternité: c'est elle uniquement que toute l'économie présente regarde; tout ce qui détourne de ce but est égarement, désordre et folie.

Cette lumière ne s'est pas plutôt levée dans une âme, qu'elle répand plus d'instructions qu'il ne sort de rayons du corps si lumineux du soleil. O Dieu! quelle abondance de lumières qui nous découvrent, si nous y voulons faire attention, la vanité de tous nos projets et nos établissements, les illusions grossières dont nous nous repaissons, le fantôme des grandeurs, la chimère des fortunes, l'infamie des plaisirs sensuels, la fragilité de ce qui paraît de plus solide à notre imagination, les fausses couleurs que les passions répandent sur les objets vers lesquels elles se portent, l'inutilité de tous nos empressements! Quelle multitude prodigieuse d'obligations qui en naissent naturellement! Combien d'aiguillons pour exciter notre tiédeur et nous réveiller de cette léthargie mortelle qui donne lieu de tout craindre! Enfin il n'y a rien qui ne s'en infère, et qui n'en reçoive sa direction; car c'est une maxime incontestable que dans la morale tout se doit régler par la fin. Les deux discours précédents ont déjà été employés à entendre les leçons que nous font à cette occasion les âmes détenues en purgatoire: celui-ci y sera encore consacré; elles ne sont pas de moindre utilité ni de moindre conséquence que les premières. Toute la différence est que dans le discours d'hier et d'avant-hier nous vîmes ce qu'il fallait éviter dans ces âmes qui expient le reste de leurs souillures; je veux dire en quoi nous étions obligés de nous éloigner de leur conduite. Nous allons voir présentement en quoi nous les devons imiter; il faut profiter de leur lâcheté à expier leurs dérèglements par de dignes fruits de pénitence, de leur peu de vigilance contre les surprises de la concupiscence, de la faiblesse qui leur a laissé contracter des liaisons trop fortes avec les créatures, du peu d'usage de leur foi en ne méditant pas assez les années éternelles; en un mot, si nous ne devons pas nous conformer à elles en diverses choses qui ont déplu à Dieu, tandis qu'elles

étaient dans un corps mortel; présentement qu'elles en sont détachées par la mort, il n'y a rien que d'imitable et digne de louanges, elles sont les copies les plus parfaites de Jésus-Christ souffrant sur la croix, notre grand modèle : je m'arrête à deux choses qui paraissent le plus en elles, et que nous devons faire le plus d'effort pour exprimer en nous. La première est de souffrir les peines dont Dieu nous exerce ici-bas avec la même patience et la même tranquillité qu'elles endurent leurs tourments : ce sera mon premier point; la seconde, de soupirer sans cesse après la pleine jouissance de Dieu : c'est ce que nous traiterons dans le second. Invoquons auparavant le secours d'en haut par l'entremise de Marie, à qui nous dirons avec l'Ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'homme né de la femme vit peu de temps, dit Job, et est rempli de beaucoup de misères : ce serait un détail infini que de les vouloir toutes représenter ; car qui peut, je ne dis pas exprimer, mais seulement concevoir toutes les peines auxquelles les enfants d'Adam sont sujets, et qui sont des suites de leur misérable condition? Ils ont été condamnés au monde, dit Tertullien, comme certains criminels le sont aux mines et aux carrières : *Homo orbi tanquam metallo damnatus ;* la terre est une espèce d'échafaud sur lequel s'exercent sans cesse les arrêts éternels de la justice redoutable de Dieu; les yeux de la foi y découvrent partout les terribles effets de sa vengeance. En considérant, à la faveur de sa lumière, tout ce qui s'y passe, on n'y trouve que misères et servitudes continuelles, soit en ce qui regarde la conservation de ce corps mortel exposé sans cesse à mille dangers, soit en la personne de nos amis ou de nos proches dont les maux nous deviennent propres, ou de nos ennemis dont les mauvais desseins nous causent du trouble et de la défiance, soit dans la vue de cet exil déplorable, et de cet effroyable aveuglement qui fait que la plupart s'y plaisent et se rendent par l'affection de leur cœur citoyens de cet égout de l'univers; ils sont accablés du joug insupportable mis sur notre tête, dès le jour de notre naissance, et ils s'en dissimulent la pesanteur; ils sont aveugles et ils aiment leurs ténèbres. Autant donc que notre vie est courte en sa durée, autant est-elle longue dans la multiplicité des misères dont elle n'est qu'un tissu : quelle affliction ne causent pas la perte des biens, les injustices, les guerres, les violences, les calomnies! Que dirai-je des maladies, qui sont en si grand nombre, que les livres des médecins ne les contiennent pas toutes, et la plupart des remèdes qu'on emploie pour les guérir sont autant de tourments; en sorte qu'un homme ne se peut délivrer d'une douleur que par une autre, et souvent il arrive qu'ayant mieux aimé souffrir la douleur pour éviter la mort, que de souffrir la mort pour éviter la douleur, on souffre tout ensemble et l'une et l'autre.

Ce que l'homme éprouve en l'âme est encore plus déplorable que ce qu'il souffre dans le corps, dit saint Grégoire le Grand : le poids de sa mutabilité naturelle l'entraîne toujours dans un état différent de celui où il se trouve, et s'il ne veille avec soin pour se conserver dans la grâce, il tombe nécessairement dans le péché. Après avoir abandonné Dieu, qui est toujours le même, il a perdu cette fermeté dans laquelle il avait été établi; s'il ne se roidit sans cesse et n'est toujours en haleine, il est entraîné par le torrent du siècle et retombe dans l'amour des choses passagères.

Mais la bonté de Dieu éclate au milieu des marques de sa justice; il fait grâce en punissant; il se sert des diverses peines du corps pour guérir l'enflure et la présomption de l'esprit; il ne nous a réduits à cette misère, qui passera avec cette vie, que pour dompter notre orgueil et nous rendre dignes de l'éternité. Ainsi, par un effet admirable de la grâce du Sauveur, ces *pénalités*, ainsi que la théologie les appelle, c'est-à-dire ces suites et punitions du péché sont devenues l'instrument de la vertu et le moyen le plus ordinaire de la sanctification des élus.

Cependant, ô malheur, qu'il faudrait pleurer avec des larmes de sang! la plupart des hommes, au lieu d'entrer dans les desseins de la sagesse et de la bonté de notre Dieu, qui ne les blesse que pour les guérir, ne les afflige que pour les couronner, et ne leur donne quelques coups de verges que pour les rendre dignes de soi et de la possession de son héritage, comme ses enfants bien-aimés, en prennent occasion de chute, et s'emportent dans les plaintes, les murmures, les blasphèmes; il ne sort de ces cœurs corrompus, lorsqu'ils sont sous le pressoir, qu'aigreur et que fiel d'aspic; au lieu de s'humilier sous la main du Tout-Puissant, et de reconnaître qu'ils souffrent beaucoup moins qu'ils ne méritent, ils s'abandonnent aux mouvements de l'impatience, et, pleins de fureur et de rage, ils mordent leurs chaînes et le bâton dont on les frappe : ainsi ils souffrent incomparablement plus que ceux qui sont dans des dispositions contraires, sans consolation, sans adoucissement, sans espérance, en vrais démons, et passent de ces souffrances temporelles à d'autres qui ne finiront jamais, et dont la seule pensée fait frémir. Que cet état est affreux! il l'est d'autant plus qu'il est très-commun, et que les maux de la vie, qui n'épargnent personne, venant à attaquer des hommes qui ne se sont pas munis des armes de la foi, il leur est comme inévitable de succomber; car de quel secours leur peuvent être les vaines subtilités d'une philosophie païenne qui n'inspire qu'un orgueil demesuré? C'est de la paille, du bois et du chaume, qui sont consumés, de l'écume qui se dissipe en fumée, un bâtiment élevé sur le sable, qui se renverse de fond en comble dès que les rivières se débordant viennent l'attaquer.

Parmi ceux qui souffrent d'une manière méritoire, on en peut distinguer de trois sortes : le premier et le plus bas degré est de ceux qui souffrent avec patience, à la vérité; mais, faibles et imparfait, conjurant Dieu instamment de retirer de dessus eux sa main qu'il y a appesantie, *amove a me plagas tuas* (*Psal.* XXXVIII), préférant toutefois leur volonté à la sienne ; ils portent la croix de Jésus-Christ, mais avec répugnance, avec abattement, avec beaucoup d'imperfection, et comme Simon le Cyrénéen.

Le second degré est des âmes plus mâles et avancées, qui souffrent non-seulement avec patience, mais avec force et avec un grand courage, sans aucune joie; toutefois, les contradictions sont quelquefois si étranges, les maux si excessifs et les vagues si furieuses, que, se voyant sur le point d'être submergés, ils trouvent la vie pénible et ennuyeuse. C'est ce qu'éprouva saint Paul dans cette affliction qui lui survint en Asie, dont il dit qu'il se trouvait accablé : Vous le permettiez ainsi, Seigneur, pour la consolation des faibles, et pour nous apprendre que ce n'est pas un mal de sentir la pesanteur de la croix, ni d'en être presque accablé, mais de perdre la confiance en vous et la soumission à votre conduite.

Enfin, les troisièmes souffrent, non-seulement avec patience et avec force, mais encore avec joie; et c'était l'état ordinaire du grand Apôtre, qui s'écrie dans le transport de son cœur: *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra* (II *Cor.*, I) ; je suis comblé de joie parmi toutes mes souffrances. *Nous paraissons tristes*, dit-il dans la même *Epître, et nous sommes toujours dans la joie; nous nous glorifions dans les afflictions, sachant qu'elles produisent la patience.* Cette disposition ne lui était pas particulière : il est rapporté dans les Actes des apôtres que les princes des prêtres n'ayant pu les obliger à se taire sur les merveilles dont ils étaient témoins, et qu'ils avaient eu ordre d'annoncer à toute la terre, ils leur firent déchirer les épaules à grands coups de verges : leur entendit-on pousser des soupirs ou des cris? Ah! ce furent des cris de joie, l'allégresse était peinte sur leur visage : *Ils sortirent du conseil tout remplis de joie de ce qu'ils avaient été dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus-Christ.* Oh! que le goût de la foi est différent de celui de la raison corrompue! Cette dernière se révolte contre tout ce qui blesse le corps et humilie l'esprit, l'autre en fait ses délices et sa gloire ; ce qui désespère le plus la nature est le triomphe de la grâce et le chef-d'œuvre de la foi. Une telle disposition, qui ne peut naître que d'un ardent amour pour Jésus-Christ, vous paraît sans doute plus admirable qu'imitable, dès là qu'on propose au commun des chrétiens, des apôtres et des saints couronnés de gloire à suivre, ils s'en défendent comme étant trop faibles pour atteindre à de pareils modèles ; mais voici des saints qui nous sont plus proportionnés, ce sont les âmes du purgatoire ; je leur donne ce nom, puisque saint Paul l'a toujours donné à tous les fidèles, sans distinction, quoique voyageurs, et pouvant déchoir de la grâce et de la persévérance; ces saints donc que nous envisageons comme plus proches de nous, et parmi lesquels il y en a sans doute plusieurs qui ont vécu avec nous, et même nous ont été liés intimement, étaient des hommes environnés d'infirmités comme nous; ils ont eu leurs imperfections et leurs faiblesses, mais ils les ont condamnées sincèrement, et achèvent présentement de les expier par des peines très-cuisantes, qui n'égalent pas toutefois la joie qu'ils ont de se voir dans l'ordre de Dieu ; ils se plongent avec plaisir dans ce bain de feu, et demeurent dans une parfaite paix parmi les tourments, quelque violents qu'ils puissent être, ravis de satisfaire à la justice suprême, sans considérer ce qui leur en coûte; ces peines, quelque excessives qu'elles soient, font leur souveraine consolation, puisqu'elles les mettent en état de jouir bientôt d'un bonheur infini ; ils font moins d'attention à leurs maux qu'à l'infinité de biens qu'ils leur procurent, et la justice de Dieu, toute rigoureuse qu'elle est à leur égard, leur semble une miséricorde extraordinaire; ils attendent sans impatience qu'il les appelle à cette possession tant désirée, et ne voudraient pas pour toutes choses au monde l'avancer d'un moment, parce que si le poids violent de leur amour les entraîne vers cet objet qui renferme tous les biens, ils ne laissent pas d'être contents dans leur état, comme étant dans l'ordre de sa sagesse, encore qu'ils n'aiment pas ce qu'ils souffrent, qui ne serait plus en ce cas une souffrance; ils aiment néanmoins à le souffrir, dans une ardente et perpétuelle attente de la Jérusalem céleste, sans inquiétude et sans trouble; parce que, ne languissant dans cette attente que par l'amour dont ils brûlent pour Dieu, ce même amour leur fait préférer sa volonté à toutes choses, et les maintient dans un calme parfait.

Mais les paroles de sainte Catherine de Gênes auront plus d'énergie que les miennes; écoutez-la encore une fois, je ne puis me lasser de la citer: Je ne crois pas, dit-elle, qu'après le souverain bonheur des saints qui jouissent de la gloire, il y ait un contentement pareil à celui de ces âmes; et, ce qui est remarquable, ce contentement croît toujours par un écoulement continuel de Dieu, qui détruit de plus en plus en elles les empêchements de ces communications bienheureuses. Elles demeurent toujours parfaitement soumises à tout ce qui leur vient de sa part, soit en bien soit en mal, sans qu'elles puissent se retourner vers elles-mêmes; elles sont déjà si intimement transformées en Dieu, qu'elles reçoivent avec autant de joie les effets de sa justice que de sa miséricorde. Quiconque les voudrait présenter à Dieu dans l'état où elles sont, c'est-à-dire avant le temps de leur purgation accompli, ne leur ferait pas une fa-

veur, mais une injure, et il n'y en a pas une qui n'aimât mieux souffrir dix purgatoires, que de paraître devant sa majesté toute sainte avec la moindre tache.

Qu'est-ce que vous croyez qui contribue le plus à mettre ces âmes dans cette heureuse situation et à leur faire goûter une si grande paix au milieu même des brasiers? C'est qu'elles ne sont occupées que de Dieu et point d'elles-mêmes ; elles se voient sous sa main paternelle dans son ordre, et considèrent avec la plus vive reconnaissance qu'il ne les punit pas à proportion de ce qu'elles méritent.

Ces mêmes considérations ne sont-elles pas capables de nous soutenir dans nos épreuves, qui sont infiniment moindres à raison de l'état de la vie présente et de la fragilité de la chair? Pourquoi vous amusez-vous, dit saint Bernard, à compter ainsi à l'incertain les jours et les années que vous avez à souffrir quelque chose en ce monde; le temps passe et la peine avec le temps, ces jours de tribulations ne se joignent pas ensemble, ils se cèdent la place et se succèdent les uns aux autres ; il n'en est pas ainsi de la gloire qui nous est promise, elle ne connaît ni succession ni vicissitude, elle nous sera donnée tout à la fois et demeurera éternellement. Voilà ce qui soutenait les martyrs au milieu des tortures les plus cruelles : ils se regardaient sur les chevalets et sur des lits de fer enflammés comme assis sur des tribunaux où ils prononçaient l'arrêt de condamnation de leurs tyrans et de leurs bourreaux; non non, la chair ne sent rien sur la terre quand l'âme est déjà dans le ciel : la vivacité de leur foi les y avait déjà transportés.

Apprenons de là à nous moins occuper que nous le pourrons de nos peines, soit de l'esprit, soit du corps ; abandonnons la partie sensible à la douleur, le cœur toujours élevé en haut, le regard de notre peine augmente notre mal et nous vide de Dieu ; ce n'est pas faire l'usage du trésor de la croix qu'il prétend. Jésus-Christ s'y occupe uniquement de son Père, le bon larron en fait de même, mais le méchant se ronge dans son supplice et rempli d'amertume et de rage sur soi, blasphème son Sauveur et oublie Dieu pour penser à soi seul. Les âmes du purgatoire sont dans une élévation continuelle vers l'Auteur de leurs peines, laissant aux flammes à faire leur devoir, mais celles des réprouvés sont toujours appliquées à leurs tourments, ne faisant autre chose que de se désespérer et enrager en elles-mêmes.

Gardez-vous donc bien de l'extrême imprudence et de l'impatience de ceux qui se remplissent si fort du sentiment de leurs souffrances, qu'ils perdent le soin et le souvenir d'ouvrir leurs cœurs à la grâce du Saint-Esprit qui les leur aurait adoucies par son onction secrète et eût rendu leur âme plus attentive à celui qui la frappe miséricordieusement, qu'aux coups qu'elle en reçoit et qu'à cette maison de boue qui se dissout et l'entraîne en bas

Il faut ici reconnaître humblement qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de détourner ainsi l'âme de l'application qu'elle est comme forcée d'avoir à la douleur de son corps, en vertu des lois de leur union si sagement établies, pour se retourner vers lui et s'appliquer à considérer, aimer, reconnaître la bonté avec laquelle il fait servir un mal si sensible à la guérison des plaies insensibles de notre cœur. Demandons pour soutenir notre infirmité quelques gouttes de ce vin céleste dont les martyrs étaient saintement enivrés, en sorte qu'ils semblaient avoir des corps de fer ou empruntés. Songeons que nous communions à Jésus-Christ en participant à ses souffrances et qu'il est caché sous ce voile qui fait peur à la nature comme sous les espèces sacrées, lorsque nous approchons de la sainte table. Or, je vous demande si la tristesse sied bien dans un festin et si c'est honorer celui qui nous y convie que d'y en faire paraître une si profonde. Oh ! que ceux-là sont dignes de pitié qui portent la croix et n'en savent pas le prix, qui en souffrent la dureté et n'en sentent pas la douceur, qui se trouvent accablés de sa pesanteur et ne s'aperçoivent pas qu'elle est toute d'or et de pierreries, qui ne la regardent qu'avec des yeux charnels, ainsi que les juifs et les infidèles comme un instrument de supplice et non avec des yeux chrétiens, n'ayant pas cette intelligence de la grâce qui fait sentir aux enfants de la promesse, comme dit saint Augustin, combien ce joug de Jésus-Christ est doux.

Est-ce trop exiger des enfants, qu'ils reçoivent avec amour tout ce qui leur vient de leur père que je suppose n'agir point par caprice mais par raison et dans le dessein de les perfectionner; que cet amour soit sensible ou ne le soit pas, la chose n'est pas en notre pouvoir, mais il y est avec le secours de la grâce qui ne nous sera pas refusée, de plier le cou sous ce joug et de subir le châtiment avec soumission. Aimons donc ces chaînes qui nous rendront la liberté, et elles en deviendront plus légères ; faisons-nous plutôt un mérite d'un assujettissement indispensable que de nous attirer sa colère par une résistance inutile; ne vaut-il pas mieux obéir comme un serviteur zélé, que d'y être forcé comme un esclave rebelle, et faire la volonté de Dieu comme elle se fait aux cieux que comme elle s'accomplit aux enfers; est-ce cette volonté adorable, infiniment sage, ou plutôt la sagesse même qui s'égare et doit être réformée sur la nôtre aussi aveugle que dépravée?

Il ne défend pas qu'on sente le mal qu'il envoie ni même qu'on s'en plaigne, pourvu que ce soit à lui-même, sans s'écarter de la soumission qui lui est due, sans oublier les marques qu'on a reçues de sa bonté infinie, sans manquer au respect dû à sa souveraine providence, demeurant toujours persuadés qu'il nous aime, qu'il a soin de nous, qu'il nous soutient, qu'il permet tout pour notre sanctification, et qu'il ne mettra

point de bornes à ses miséricordes, pourvu que nous n'en mettions aucune à la parfaite confiance que nous devons avoir en lui; non, il ne nous met ainsi dans la fournaise de la pauvreté que pour nous épurer : *in camino paupertatis* (*Isa.*, XLVIII), il ne rend nos corps infirmes que pour nettoyer nos âmes des taches qu'elles ont contractées et les rendre plus pures; disons-lui donc dans un sentiment d'humilité et de componction : je porterai le poids de votre colère, parce que j'ai péché contre vous : *iram Domini portabo quia peccavi ei* (*Mich.*, VII); et avec le saint Roi pénitent : *Je recevrai de votre main ce calice salutaire, quelque grande qu'en soit l'amertume, et je louerai votre saint nom.*

Je dis le même de toutes les satisfactions qui nous sont imposées par les ministres de l'Eglise pour l'expiation de vos péchés, ou que vous pratiquez de vous-mêmes; la douleur et la joie s'y doivent rencontrer selon cette célèbre parole de saint Augustin : *pœnitens semper doleat*, *et de dolore gaudeat.* Quel paradoxe! Et qui pourrait croire que la joie naquit de la douleur et qu'une mère baignée de larmes engendra un enfant de ris? La grâce sait parfaitement allier ces contrariétés apparentes : c'est la farine du prophète qui assaisonne ce mets dégoûtant, et comment pourrait-on se rassasier du pain de ses larmes si on n'y goûtait quelque douceur? En est-il une plus grande que de se voir dans l'ordre de Dieu, échappé des filets des chasseurs, arraché comme une brebis d'entre les dents du lion infernal? Ah! qu'on respire agréablement lorsqu'on le sent déchargé du poids assommant de ses iniquités.

Nous avons dans tous ces exercices laborieux dans lesquels entrent (tant Dieu est plein de miséricorde) toutes les pertes, les disgrâces, les maladies, aussi bien que tous les autres fléaux dont il afflige les hommes et qui sont le vrai purgatoire de cette vie, nous avons, dis-je, un avantage sur les âmes qui se purifient dans l'autre, que nos souffrances sont méritoires, les leur ne le sont point; parce que le temps en est passé, *cette nuit* dont parle Jésus-Christ, *est arrivée dans laquelle on ne peut plus travailler*; nous pouvons, par l'acceptation volontaire de toutes ces peines, nous amasser un trésor de bénédictions, qui acquittera toutes nos dettes et nous empêchera d'éprouver la rigueur de ces flammes.

Mais il faut reconnaître, d'autre côté, que les âmes qui y sont détenues, ont un grand avantage sur les justes qui sont dans la voie, quelqu'avancés que nous les supposions; parce qu'elles sont dans la perfection du saint amour, confirmées en grâce, heureusement incapables de commettre la plus légère faute dans ces terribles épreuves, au lieu que les autres sont souvent obligés de conjurer Dieu tendrement de les abréger, ainsi que faisait Job, de peur de céder aux mouvements de l'impatience; elles tremblent parmi ces périls continuels, et quoique leur volonté soit soumise, elles savent combien la nature est faible, la chair infirme, et la violence qu'il faut se faire dans ces combats journaliers; elles aimeraient mieux se voir dans la compagnie de ces âmes qu'il purifie par le feu de sa justice et de son amour, après les avoir parfaitement délivrées de celui d'elles-mêmes; elles préféreraient cet état si heureux qui rend capable de la pénitence la plus sévère, la plus parfaite et incapable de la moindre impatience, et qui unit une souffrance extrême avec une profonde paix. Oh! qu'elles seraient ravies de se voir sans délai dans un lieu où le vieil homme n'impose plus silence au nouveau et où la bouche n'est plus ouverte à des cris de douleur pareille à celle qui arracha de Job ces paroles : *Maledictus dies in qua natus sum* (*Job*, II), mais seulement à des louanges et à des actions de grâces! Combien devons-nous davantange soupirer après la parfaite adoption et la pleine jouissance de Dieu! C'est l'exemple que nous donnent encore les âmes du purgatoire, qui fera le sujet de ce second et dernier point.

SECOND POINT.

Une des plus pernicieuses erreurs des faux mystiques de nos jours, est leur indifférence pour la béatitude éternelle; ils se persuadent que le parfait dégagement du propre intérêt va jusqu'à s'abandonner tellement au bon plaisir de Dieu, qu'on n'ose aspirer à sa jouissance, parce qu'il y aurait en cela du retour sur soi, quelque mélange d'intérêt humain, et qu'il n'est pas moins glorifié par la réprobation de sa créature que par sa prédestination; ainsi ils traitent d'imperfection et de défaut le désir de la bienheureuse patrie, sans craindre la malédiction prononcée contre ceux qui appellent le bien mal, et le mal bien; doctrine damnable contre laquelle l'instinct de la nature, qui ne respire que le bonheur, ne se récrie pas moins que celui de la Foi, et que l'Eglise condamne dans toutes ses prières, et surtout celles de l'auguste sacrifice, par lesquelles elle demande à son divin époux non-seulement la béatitude pour ses enfants, mais leur en fait même demander le désir tant elle le leur croit nécessaire; fausse spiritualité inconnue aux saints Pères, qui flatte l'esprit par l'idée d'une personne suréminente, et qui n'est qu'un raffinement de l'amour-propre et qu'une illusion de l'orgueil, laquelle ne va à rien moins qu'à détruire et anéantir toutes les vertus chrétiennes, la vigilance, la componction, l'espérance, la pénitence, la reconnaissance, la charité qui est l'âme de toutes, sous le spécieux prétexte d'une charité plus pure.

Je ne m'arrêterai pas aujourd'hui à vous alléguer les autorités de l'Ecriture, le sentiment unanime des saints docteurs, toute la tradition qui sape ce système par le fondement, ni à faire valoir le concile de Vienne qui l'a frappé de ses anathèmes en la personne des béguards et des béguines. Il me suffit des âmes du purgatoire; puis-je pro-

duire de meilleurs témoins de la doctrine de l'Eglise? Les partisans de ce dogme impie oseront-ils les récuser ou les accuser de ce qu'ils appellent le vice de propriété, puisqu'elles sont dans la perfection du pur amour, et incapables d'aimer Dieu que comme source et règle immuable de toute justice, dont l'amour est nécessairement et essentiellement désintéressé, puisqu'il est injuste, indépendamment de tout précepte, que la créature rapporte Dieu à soi, et que la justice prescrit au contraire de lui rapporter toutes choses et soi principalement; or, cette justice souveraine veut qu'on désire sa béatitude et qu'on n'y renonce jamais; car elle ne nous ordonne pas seulement d'aimer Dieu, mais de l'aimer sans division, sans partage, sans que l'esprit soit détourné par aucune erreur, l'imagination par aucun fantôme, et la volonté par quelque affection étrangère qui partage sa capacité, en un mot, que nous l'aimions éternellement, parfaitement et immuablement.

C'est là le désir qui occupe ces âmes souffrantes, il y est si vif et si violent, qu'il cause leur plus grande peine et leur plus cruel martyre; car comme elles sont pleinement dégagées du poids incommode de ce corps qui nous appesantit, nous fatigue de ses besoins souvent imaginaires, et nous tient collés à la terre, ne nous permettant pas d'élever les yeux au ciel autant que nous le devrions, et d'en considérer les beautés ravissantes qui nous inspireraient du mépris et du dégoût de tout ce qui enchante ici-bas les amateurs du monde; il est impossible que la charité qui domine dans leur cœur sans aucun mélange de cupidité, ne les embrase d'une ardeur démesurée, de voir ce visage adorable qui doit faire leur félicité; et ce temple admirable, non en colonnes de porphire et de jaspe, en superbes lambris, en enrichissements d'or et d'argent, mais en justice; et d'être remplies des biens de la maison du Seigneur, de lui être pleinement assujetties, sans qu'il y ait rien dans toutes les puissances de l'âme et du corps qui s'oppose à cet heureux règne; elles comprennent, dit sainte Catherine de Gênes, selon le degré de connaissance qui leur est départi, et il leur est donné très-parfait, de quelle importance est la pleine et parfaite jouissance de cet Être souverain; et comme cette jouissance est l'unique fin pour laquelle elles ont été créées, elles trouvent un si merveilleux rapport entre Dieu et elles, et sentent un tel désir d'être unies à lui, qu'elles sont entraînées par cet instinct violent et insurmontable; on ne saurait trouver sur la terre ni de comparaison, ni d'exemple, ni de raison qui le puisse faire concevoir; une flèche décochée par un bras nerveux ou qui est lancée par l'effort de quelque machine, une pierre qui tombe du haut d'une montagne, un torrent qui roule ses eaux avec une rapidité surprenante, une terre altérée qui s'entr'ouvre en mille endroits durant une ardente canicule pour être arrosée de la pluie, ne vous en traceront jamais que des images imparfaites; il faut être dégagé de cette maison de boue qui ralentit si fort la vivacité de l'âme, pour comprendre ce que je dis, ou plutôt, il faut avoir quelque étincelle de ce feu sacré pour en comprendre quelque chose, du moins le sentir, *da amantem et sentit quod dico* (S. Aug.); mais si je parle à des cœurs froids et glacés, qui soient sans mouvement pour ces biens invisibles, je leur parle un langage étranger.

Vous devez pourtant savoir que ce désir de la béatitude est essentiel au christianisme, et que Dieu n'accordera sa possession qu'à ceux qui l'auront désirée ardemment et qui auront été ici-bas affamés et altérés de la justice. Tout doit se régler dans la morale par rapport à la fin; or la béatitude est notre fin dernière, la vie temporelle n'est que pour mériter l'éternelle; c'est à quoi nous sommes appelés, et Jésus-Christ n'est descendu du ciel sur la terre et n'y a opéré tant de divers mystères, que pour nous mériter les grâces qui nous procurent cet avantage infini, sa volonté est notre sanctification, et il ne nous punit que parce que nous refusons d'être heureux; il faut donc le vouloir être, puisqu'il le veut, que c'est à quoi il nous destine; c'est être ingrat, infidèle, injuste, impie, que de lui désobéir en ce point, qui contient sa propre volonté sur les hommes; c'est une maxime incontestable établie par saint Augustin, ou plutôt par les apôtres, que nul ne se réjouira comme citoyen dans le ciel, s'il ne s'est considéré et conduit comme voyageur sur la terre. Or ce n'est que par la recherche continuelle des biens de l'autre vie que nous devenons voyageurs dans celle-ci, c'est-à-dire que la terre nous paraît un pays étranger, où nous n'avons pas une cité permanente, un lieu d'exil d'où nous espérons être rappelés, pour habiter éternellement dans le ciel. Du moment que charmés des beautés apparentes de cet exil et des misérables rafraîchissements qu'on peut goûter dans l'hôtellerie où nous n'avons à faire qu'une nuit de séjour, nous y mettons notre affection et perdons le désir des biens célestes qui fait le fond du christianisme, et nous devenons citoyens de Babylone, et nous n'avons point d'autre partage à espérer que les supplices qui lui sont préparés.

Un bon voyageur mesure tout par rapport à son voyage, il s'habille selon cette fin, précisément pour se garantir des injures de la saison, sans le faire avec luxe, et se charger d'un équipage inutile qui l'embarrasserait et pourrait tenter les voleurs; il ne s'arrête que par pure nécessité, ne cherchant qu'à gagner du pays pour arriver plutôt; il se console aisément d'un mauvais gîte, les incommodités diverses qu'il souffre le touchent peu, parce qu'il sait qu'elles passeront bientôt, et qu'il s'y était attendu.

Telle est la disposition des enfants de la promesse, de ceux qui ont reçu l'esprit d'adoration et sont marqués au sceau des élus; ce sont de chastes colombes, des tourterel-

les qui font entendre leur voix dans notre terre; des veuves désolées, qui ne trouvent de consolation que dans leurs larmes; de vrais Israélites, qui ne sont touchés d'aucun plaisir que de celui de retourner à leur chère Sion, qui est si profondément gravée dans leur cœur et leur mémoire, qu'ils n'en peuvent perdre la pensée ni le souvenir; leur cœur est hors de son centre et dans un état violent, jusqu'à ce qu'il se repose pleinement en Dieu.

C'est donc une obligation indispensable d'être embrasé d'une vive ardeur pour les biens célestes, un devoir que nous ne pouvons omettre sans un renversement effroyable de l'ordre, qui nous attirera les plus terribles effets de la vengeance divine.

Nous avons même un motif plus pressant d'aspirer à cet état de félicité consommée que les âmes du purgatoire; car leur prédestination est certaine, leurs noms sont écrits dans le livre de vie, leur sort est immuablement fixe, elles sont heureusement impeccables; il n'en est pas de même de nous, fragiles créatures, qui portons le trésor de la grâce en un vase d'argile; nous pouvons déchoir à tout moment et tomber du sommet de la perfection au gouffre le plus profond des vices; on a vu des cèdres du Liban renversés, je veux dire, des justes du premier ordre, tels que le fameux Osius de Cordoue, après être sortis victorieux de mille combats, et avoir fourni la plus glorieuse carrière durant un siècle entier, se démentir et succomber aux attaques redoublées des persécuteurs de la foi, et perdre ainsi malheureusement le fruit de tant de travaux. Hélas! tant que nous voguons sur cette mer orageuse, tant que dure le combat de la chair contre l'esprit, c'est-à-dire, durant tout le temps de cette vie mortelle on est en danger de perdre l'immortelle, *il n'y a pour ainsi dire, qu'un seul point entre la mort et nous*, il ne faut qu'un consentement criminel pour nous damner éternellement.

C'est ce qui obligeait sainte Thérèse de s'écrier : « O vie ennemie de mon bonheur, que ne m'est-il permis de te tenir? Je te souffre parce que mon Dieu te souffre, j'ai soin de toi, parce que tu es à lui, mais ne me trahis pas, et ne me sois pas ingrate; hélas, Seigneur, que mon pèlerinage est long! » Qu'une seule heure dure à ceux qui craignent de vous offenser, et ne savent s'ils vous offensent? Quand viendra cet heureux jour où nous nous verrons plongés dans la mer de la vérité souveraine, et n'aurons plus la liberté malheureuse de pécher, parce que nous serons affranchis de nos misères et transformés en Dieu! Notre volonté sera immuable, parce que sa volonté agira si puissamment en elle, qu'elle ne pourra plus oublier ce souverain bien ni désirer de l'oublier; jusques-là nos soupirs et nos gémissements doivent faire notre pain le jour et la nuit.

De plus ce désir ardent de posséder Dieu, dont brûlent les âmes du purgatoire, n'avance pas d'un seul moment sa jouissance, et ne hâte pas leur délivrance, au lieu que non-seulement il avance notre bonheur, mais ne permet pas qu'il soit différé d'un instant. Car ce désir de la béatitude lorsqu'il est aussi pur et aussi ardent qu'il doit l'être, n'est pas moins efficace pour purifier totalement les âmes de leurs souillures, que le baptême et la contrition parfaite, et pour les mettre en état de jouir de Dieu sans retardement.

Nourrissons donc dans nos cœurs ce désir et qu'il y reçoive des forces continuelles par le retranchement de tous les vains désirs du siècle qui nous précipitent dans la mort. Il n'y a pas de motif plus pressant pour nous enflammer de l'amour de Dieu, animer notre foi, exciter notre espérance, adoucir les travaux de la pénitence, nous consoler dans tous les maux de la vie présente, et nous fortifier dans les diverses tentations auxquelles elle est exposée; la plus grande marque au contraire du refroidissement de la charité et de l'extinction de la foi dans les âmes, est le peu de sentiment pour la béatitude.

Voilà les principales instructions que nous fournit la considération de l'état des âmes après cette vie, je laisse les autres à vos méditations, car il est temps de finir. N'oubliez jamais ce qui vous doit arriver indubitablement un jour, et comptez que ce jour n'est guères éloigné. Il vous faudra nécessairement passer par le feu, dit saint Bernard, et le feu déclarera quel est l'ouvrage d'un chacun; ce sera alors que votre or se changera en écume, que toutes nos impuretés seront manifestées, et nos justices mêmes jugées; mais hélas, que sera peut être toute notre justice qu'une chose si souillée qu'on n'oserait la nommer!

Par quels feux, continue ce saint docteur, ne consumera-t-on point tout ce que nous passons ici, et que nous méprisons par notre négligence, tout ce que nous dissimulons, tout ce que nous tâchons de couvrir et de cacher! Hélas, qui donnera à ma tête des sources d'eau et à mes yeux des ruisseaux de larmes, peut-être au moins que le feu ne trouverait rien à purger un jour après avoir été prévenu par une si grande abondance de pleurs! Avec quelle hardiesse oserons-nous nous présenter devant cette majesté si auguste? Quelle sera notre confusion lorsqu'après tant de grâces nous reconnaîtrons nos tiédeurs, et paraîtrons vides de bonnes œuvres!

Heureux ceux qui se mettent en état de répondre à leurs ennemis, et dont l'ouvrage ne se consumera point dans le feu, parce qu'ils n'ont bâti sur le fondement solide, qui est Jésus-Christ même, que de l'or, de l'argent, des pierres précieuses! travaillez à être de ce petit nombre.

Que notre piété envers les morts ne passe pas avec leur octave, entrons dans l'esprit de l'Église qui fait tous les jours mémoire d'eux dans le redoutable sacrifice qu'elle offre au Père éternel, descendez souvent par la pen-

sée dans cette région purifiante, contemplez y ce qui s'y passe, considérez avec des sentiments de compassion et de charité ce qu'on y endure, voyez comment la bonté d'un père amoureux laisse ses enfants et les héritiers de sa gloire dans la main et sous la puissance du démon, non pour les perdre, mais pour les purifier; non par un effet de son indignation, mais par un mouvement de sa bonté; non pour en faire des vases de colère destinés à la mort, mais des vases de miséricorde qu'il prépare à son royaume.

Que cette méditation ne soit pas stérile, faites effort pour assister ces âmes, soupirez, gémissez pour elles, appliquez vous à tous les pieux exercices que je vous ai marqués, offrez à Dieu d'instantes prières et des sacrifices, afin qu'il jette sur elles des regards favorables, qu'il abrége le temps de leurs souffrances, qu'il les juge dans sa bonté, qu'il change leurs tourments en consolations, leurs humiliations en gloire, et les coups dont il les frappe en récompenses et en couronnes.

Prions pour les défunts sans avoir égard à l'incertitude où nous sommes de leur état; quand nos prières ne serviraient de rien à ceux que nous avons intention de soulager, elles seront utiles à d'autres et toujours infailliblement à nous-mêmes, car si nos parents et nos amis sont dans le ciel, les prières que nous faisons à leur sujet deviennent des actions de grâces; si par un malheur que vous devez souhaiter qu'il ait plû à la miséricorde divine de détourner, ils étaient morts dans le péché, notre oraison retourne dans notre sein, c'est-à-dire, y attire les grâces du ciel, et nous avons cependant la consolation d'ignorer ce qui en empêche l'effet, ou la vertu de ces prières, sera appliquée à d'autres âmes qui n'auront pas moins de retour, et de reconnaissance de notre charité.

Prions non-seulement pour nos proches et ceux qui ont quelque liaison avec nous, mais généralement pour tous les fidèles qui meurent dans la communion de l'Eglise, servez de fils à ceux qui n'ont point laissé d'enfants dont ils auraient droit d'attendre du secours; servez de pères aux enfants qui ont été laissés orphelins, servez de frères et de sœurs à ceux que les leurs négligent, vous ne savez pas si vous laisserez en mourant quelqu'un qui se croie obligé de prier pour vous, il y va de votre intérêt d'obliger, par une conduite charitable, la Providence de susciter des étrangers qui puissent vous rendre les mêmes offices que vous aurez rendus à des personnes auxquelles ni la chair ni le sang, mais la charité seule qui embrasse tout, et n'exclut personne, vous aura liés.

Seigneur qui avez tant aimé le monde que de lui donner votre Fils unique, afin que pas un de ceux qui croiront en vous par lui ne périsse, mais obtienne la vie éternelle, daignez étendre les mérites infinis de sa Passion sur les morts et les vivants qui lui sont incorporés par le baptême et unis par le lien de votre commun esprit. Considérez, Seigneur, que nous avons tous reçu l'aspersion de ce sang adorable qui parle plus avantageusement que celui d'Abel, et dont une seule goutte est capable d'expier les iniquités de plusieurs mondes, et nous regardant en ce Fils bien-aimé l'objet de vos complaisances, faites d'un côté que ceux de nos frères que votre justice fait souffrir en purgatoire, cessent de gémir et s'envolent dans le ciel; ils attendent de votre miséricorde la consommation de leur bonheur avec plus d'empressement que le laboureur ne fait le fruit de la semence qu'il a jetée en terre : ne le différez pas davantage, faites-les jouir de la résurrection pleine et parfaite.

Faites d'autre part que nous imposant à nous-mêmes des satisfactions salutaires, et entrant dans le zèle de votre justice, elle ne trouve rien un jour à purifier; mais comme notre mollesse nous épargnerait trop, et que la nature se lasserait bientôt de se faire violence, venez au secours, et sans avoir égard à ses plaintes, et à ses cris, faites-nous rentrer malgré nous dans l'ordre, exercez-nous par diverses épreuves, appliquez, s'il est nécessaire, le fer et le feu pour guérir nos plaies envieillies pourvu que vous pardonniez pour un jamais : *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas* (S. Aug.); ajoutez à cette grâce celle de nous faire souffrir ces pertes, ces disgrâces, ces maladies avec la même paix, la même soumission et le même amour que ces âmes saintes, qui adorent sans cesse la main qui les frappe, et ne voudraient pas avancer d'un seul moment contre la disposition de votre sagesse leur félicité, afin qu'après avoir passé par le feu et l'eau comme elles, nous trouvions ensemble un doux rafraichissement dans votre sein.

SERMONS

SUR LES MYSTÈRES DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

ET

DE LA SAINTE VIERGE.

EXTRAIT DE LA PRÉFACE.

Comme les mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ sont le fondement de notre sainte religion, et que c'est par eux que notre salut a été opéré, les chrétiens en doivent être instruits. Ils n'y sont pas seulement engagés par reconnaissance pour un Dieu qui est descendu du trône de sa gloire, afin de converser avec eux sur la terre et faire ses délices de vivre parmi les enfants des hommes; mais par le fond même de leur état et par la profession qu'ils ont faite au baptême de Jésus-Christ, ils sont indispensablement obligés de retracer ses mystères adorables et d'en remplir la signification. C'est une loi pour tous les membres d'imiter leur chef; ce qui s'est passé en l'un doit se passer indispensablement dans les autres. Sa fuite en Egypte doit nous faire fuir le monde; sa vie cachée et inconnue, nous cacher à ses pompes et à ses vanités; ses tentations, nous affermir dans les nôtres; ses fatigues et ses travaux, nous soulager; son agonie, nous fortifier; ses douleurs et ses meurtrissures, nous guérir; ses langueurs, nous consoler et nous relever de nos abattements. Il faut que notre vieil homme soit attaché à sa croix et enseveli dans son tombeau, pour ressusciter avec lui à une vie nouvelle. Car, quoique tous ces divers mystères ne soient plus selon leur substance, ils subsistent encore aujourd'hui dans leurs influences et les effets de grâce qu'ils produisent dans les âmes bien disposées: on les attire par l'hommage et l'adoration qu'on leur rend. Jésus-Christ est le soleil de justice, ce soleil levant qui nous est venu visiter d'en haut, toujours influant dans les âmes des justes et ne cherchant qu'à nous communiquer son esprit pour se former en nos cœurs par l'influence de ses mystères, en quoi consiste toute notre perfection.

Comme nous ne subsistons qu'en lui et que par lui, que nous sommes la chair de sa chair et les os de ses os, nous devons être uniquement animés de sa vie et participer à l'intérieur et l'esprit de ses mystères, nous les approprier comme s'ils s'étaient réellement passés en nous et nous appliquer ainsi les fruits de sa vie et de sa mort. La grâce chrétienne est toute dérivée de ses mystères; elle en est une émanation, une participation, un écoulement de leur vertu, une communion à leur esprit et aux dispositions intérieures avec lesquelles Jésus-Christ les a accomplis dans sa chair; une transfusion de sa vie, de sa grâce, de sa sainteté; une application de sa mort qui nous la rend plus efficace et plus utile pour expier en nous le péché, et nous éloigner des occasions d'y retomber que si nous étions nous-mêmes sacrifiés à Dieu et détruits par la mort; une appropriation de sa résurrection, de son ascension glorieuse, qui opèrent en nous non-seulement la mort au péché et à ses convoitises, mais une vie toute nouvelle qui nous fait parler, marcher, agir comme d'autres hommes; la séparation de la terre par l'ardeur de nos désirs et par une conversation toute céleste.

Nous ne sommes en ce monde que pour continuer et achever en nous sa mort et son sacrifice, imiter les exemples admirables de toutes les vertus qu'il nous a donnés dans ses divers mystères. Notre prédestination n'est fondée que sur cette conformité, et nous ne participerons à sa gloire qu'autant que nous aurons participé à sa vie divine par l'imitation, l'union de notre cœur et l'application à tout ce qui s'est passé en sa personne adorable dans les jours de sa chair.

Il demeure donc constant que la liaison et la dépendance qu'il a plu à Dieu de mettre entre son Fils et l'Eglise, le corps mystique qu'il lui a donné et l'obligation qu'il nous a imposée à tous de nous conformer à ce chef adorable et d'accomplir ses mystères, nous obligent d'y être attentifs et d'appliquer notre foi pour entrer dans les dispositions intérieures avec lesquelles il les a accomplis, et en recueillir l'esprit et la grâce, qui n'est point passée avec eux. Vous êtes accablés, par exemple, de divers maux, exercés par des maladies ou par des traitements injurieux: n'espérez pas pouvoir les souffrir chrétiennement qu'en participant à l'esprit de Jésus souffrant; pressés de mille maux, nous avons un besoin continuel de

recourir à la prière; mais nous ne prierons jamais comme il faut, s'il ne nous donne son esprit de prières et s'il ne prie en nous. Ainsi du reste.

Que ces vérités capitales, et si délicieuses pour les âmes saintes qui en font la plus solide consolation de leur exil, sont peu connues de la plupart des chrétiens!

...Il me semble que les ministres de la parole, qui ne font en ces jours sacrés que de purs discours de morale, ou se contentent d'effleurer le mystère dans un exorde, sans en faire plus de mention dans tout le reste de leur exhortation, ne répondent pas comme ils doivent à l'intention de l'Eglise, et qu'ils frustrent l'attente de ses enfants, qui ont droit d'exiger qu'on les instruise du sujet pour lequel on les assemble. Si ces prédicateurs en usent ainsi pour s'épargner la peine de la composition, que tous les connaisseurs savent être beaucoup plus difficile en ce genre que dans un discours purement de morale, où il est aisé de se donner carrière en invectivant contre les vices, et de descendre dans un grand détail, qu'ils jugent eux-mêmes si leur excuse est valable; mais s'ils le font par persuasion, et parce qu'ils croyaient que c'est ainsi qu'il faut traiter les mystères, j'ose leur dire qu'ils se trompent grossièrement, et je les prie de se désabuser. Ce que j'ai dit jusqu'ici peut suffire pour le faire.

Ce n'est pas prêcher les mystères que de n'en point traiter, ou de le faire si légèrement et si superficiellement qu'il vaudrait presqu'autant n'en rien dire. Peuvent-ils ne pas apercevoir l'étrange inconvénient qui arriverait de cette manière de prêcher, si elle était embrassée de tous? C'est qu'insensiblement le peuple chrétien tomberait dans une ignorance crasse de sa religion, et, par une suite inévitable, dans le déréglement des mœurs, à cause de la liaison si étroite, ou plutôt inséparable, des uns et des autres; car la morale évangélique est bien différente de celle qu'on pourrait puiser dans les écrits philosophiques d'un Platon, d'un Cicéron, d'un Sénèque, d'un Epictète; elle est toute fondée sur les actions et les paroles de Jésus-Christ; c'est là qu'il faut la chercher; ce sont là nos principes. Un chrétien pratique la vertu, non pour se complaire vainement en soi-même, mais dans le désir de lui être plus conforme et plus intimement uni.

On ne leur conteste pas que la morale ne soit très-utile et même nécessaire; mais il y a temps et lieu pour toutes choses. Qu'ils en étalent autant qu'ils voudront dans l'explication des évangiles, ou dans les sermons qui se font au carnaval, et autres pareilles rencontres; qu'ils en insèrent même beaucoup dans ceux des mystères, cela ne leur est point interdit; au contraire, ils manqueraient à leur ministère s'ils renvoyaient les fidèles sans les exhorter à la pratique de la vertu et à la fuite du vice; mais qu'ils leur expliquent à fond le mystère dont il s'agit; qu'ils s'étendent sur ses principales circonstances, et que leur morale en soit tirée et en naisse naturellement; car il y a deux choses dans chaque mystère, le spéculatif et le moral, je veux dire, ce qu'il en faut croire et ce qu'il en faut imiter; par exemple : dans la naissance du Sauveur, ce que saint Luc nous apprend du voyage de saint Joseph et de la sainte Vierge à Bethléem, pour obéir à l'édit d'Auguste; leur retraite dans une grotte, parce qu'ils ne trouvèrent pas de place dans l'hôtellerie, l'accouchement miraculeux de Marie, la nouvelle qui en fut portée par un ange aux pasteurs de la contrée, et les exemples d'obéissance, de pauvreté, d'anéantissement que nous donne un Dieu né dans une étable, la paix qu'il apporte aux hommes, la confiance avec laquelle on doit s'approcher de lui; il ne faut pas séparer ces deux choses, dont l'une est comme le corps et l'autre l'âme. On doit pourtant éviter, surtout lorsque le mystère est très-fécond, d'entrer dans le dernier détail, et de n'en omettre aucune circonstance, parce que, en ce cas, ce serait moins un discours sur le mystère, qu'une homélie sur l'Evangile qui en parle. Or ce sont deux choses tout à fait différentes; l'homélie explique et paraphrase diverses vérités, qui n'ont souvent aucun rapport ni liaison entre elles. Il arrive de là que l'esprit, partagé par la multitude des maximes et des réflexions dont il ne voit pas l'enchaînement, n'est pas assez touché ni pénétré de chacune en particulier. Le sermon du mystère doit réduire ses principales circonstances à l'unité, et la morale à certains chefs, dans l'ordre le plus capable de convaincre l'esprit et d'ébranler le cœur. Il faut que les membres ou les parties de la division aient une liaison naturelle entre elles, c'est-à-dire qu'elles soient comprises sous un même genre et d'une manière univoque, ou sous une même idée. Par exemple, dans le mystère du lavement des pieds des apôtres par Jésus-Christ, nous avons en ce divin Sauveur l'auteur de toute pureté, qui seul peut nous laver de nos taches, et un modèle accompli d'humilité; ainsi des autres.

Comme le discours du mystère tient le milieu entre celui qui est purement moral et le panégyrique, il demande plus d'ornements que le premier et moins que le second, dans lequel l'orateur doit jeter les fleurs à pleines mains; il y en a toutefois de certains qui n'en sont pas moins susceptibles; c'est alors qu'on peut employer les traits les plus vifs et les plus brillants, les mouvements les plus pathétiques, et déployer toutes les voiles de l'éloquence; en un mot, faire servir le talent qu'on a reçu de la nature et cultivé par l'art, à réveiller la foi assoupie de ses auditeurs et embraser leur charité par de vives images, qui impriment en leurs âmes une frayeur respectueuse de la majesté divine et les sentiments les plus tendres d'amour et de confiance pour ses bontés incompréhensibles; car ceux qui aiment Dieu véritablement sont bien aises qu'on élève leur cœur et leur es-

prit en parlant de ses merveilles et de ses mystères, non d'une manière basse, mais digne de lui, comme parle saint Paul, *Digne Deo*, et qu'on les remplisse, à la vue de cette majesté suprême, d'une frayeur religieuse pareille à celle dont les esprits célestes sont eux-mêmes pénétrés, quoiqu'ils jouissent de sa joie et de sa félicité. Il n'y a que l'affectation, qui est toujours vicieuse, et les ornements étrangers, qui en doivent être retranchés, aussi bien que la manière sèche de l'école, qui donnerait à un sermon l'air d'une leçon de théologie.

Voilà l'idée qu'on s'est formée de la manière dont on doit traiter les mystères, qui paraîtra, à ce que je crois, raisonnable et la plus naturelle à tous ceux qui ont quelque justesse d'esprit; ils jugeront si on l'a bien remplie, et si on ne s'est pas écarté de ces règles fondées sur le bon sens, sur les plus simples notions de la religion chrétienne, et l'exemple des plus habiles maîtres.

Comme ce n'est pas, par la miséricorde de Dieu, l'estime des hommes que l'auteur a recherchée en ce travail, mais la sanctification des âmes, il s'en estimera bien récompensé s'il peut exciter en quelques-unes les sentiments d'amour, de respect et de reconnaissance qui sont dus par les chrétiens à l'Homme-Dieu, dans la connaissance duquel (comme il nous l'apprend lui-même) consiste la vie éternelle; connaissance cependant la moins cultivée, quoique toutes les autres ne soient que vanité et affliction d'esprit, quand on ne les rapporte pas à celle-ci, qui doit faire un jour notre félicité, et en fait déjà goûter par avance les délices à ceux qui s'y appliquent pour croître de plus en plus dans son amour. On ne va à Dieu que par Jésus-Christ, puisqu'il est la voie aussi bien que la vie et la vérité; on n'a d'accès au Père que par la médiation de son Fils; on ne s'élève à ce qu'il y a d'intelligible dans le Verbe que parce qu'il y a de sensible en lui; son humanité sacrée nous y sert de degré. C'est là l'économie de la Sagesse divine, à laquelle tout homme doit s'assujettir, et que j'ai tâché, selon mes faibles lumières, de développer dans ces discours, auxquels je vous prie d'ouvrir encore plus vos cœurs que vos esprits, car c'est principalement aux premiers que j'ai voulu parler.

SERMON LXXVIII.

SUR LE MYSTÈRE DE L'ENFANCE DE JÉSUS-CHRIST NOTRE-SEIGNEUR.

Quis mihi det te fratrem meum sugentem ubera matris meæ, ut inveniam te foris, et deosculer te, et jam me nemo despiciat. (*Cant.*, VIII.)

Qui me donnera de vous avoir pour frère, suçant les mamelles de ma mère, et de vous trouver dehors pour vous donner un baiser, sans que personne me méprise pour ce sujet.

Réjouissez-vous, sainte Epouse, vos souhaits sont accomplis, vos vœux sont exaucés; vous jouissez du bonheur que vous avez si ardemment desiré, et que vous n'osiez vous promettre. Abandonnez-vous à tous les saints transports que peut vous inspirer votre amour. Vous le tenez entre vos bras ce divin Epoux, devenu votre petit frère. Il vous est permis de l'enlever du sein de Marie, notre commune mère, pour contempler à loisir ce plus beau d'entre les enfants des hommes, et vous rassasier de ses chastes embrassements. Que la Synagogue superbe vous méprise; que pleine de ses idées fastueuses, elle dédaigne de reconnaître pour son roi celui qui est né dans la bassesse et dans le sein de la pauvreté. Qu'elle prenne à son égard des sentiments de marâtre, et que, plus cruelle que les autruches du désert, elle rejette comme un avorton ce fruit de ses entrailles. L'Epouse n'a garde de le méconnaître; il lui est d'autant plus cher qu'il s'est rendu plus vil et plus abject pour elle. Qu'un insolent hérésiarque, c'est Nestorius, ne rougisse pas de dire qu'il n'a garde d'adorer un Dieu de deux ou de trois mois. Elle a horreur d'un tel blasphème, et frappera cet impie de ses anathèmes et de ses foudres; elle sait qu'il n'a pas perdu la majesté d'un Dieu pour s'être réduit aux infirmités de l'enfance, et qu'il n'est pas moins puissant, enveloppé de langes, que lorsqu'au commencement des siècles il renfermait la mer dans ses digues, quand elle sortait avec violence, comme hors du sein de sa mère: qu'il la couvrait pour vêtement d'un nuage, et l'enveloppait, comme il dit lui-même dans *Job*, des bandelettes de son enfance, c'est-à-dire, qu'il lui était aussi aisé de gouverner ce vaste élément et de dompter l'impétuosité de ses flots, qu'à une nourrice de lier ou délier son enfant.

Mais d'où vient, me demanderez-vous, qu'il se fait un enfant, qu'il veut sucer le lait d'une femme, comme les enfants ordinaires, bégayer comme eux, et s'assujétir à toutes les misères inséparables de cet âge, si on en excepte l'ignorance? Ne pouvait-il pas, puisqu'il est le second Adam, paraître sur la terre en la forme du premier, dans l'âge et la figure d'un homme parfait, tel que notre premier père sortit des mains de son Créateur? Pourquoi se rendre en ce point conforme à tous les enfants d'Adam, qui pleurent en entrant au monde, comme pour plaindre leur triste sort, sont assujettis à mille nécessités, et dans une dépendance continuelle du soin de leurs parents? Apprenons-le du grand saint Augustin, qui nous dit que le Fils de Dieu, pleinement maître de toute l'économie que la Trinité sainte a tenue dans le grand œuvre de l'Incarnation, a choisi cet état humiliant pour guérir notre orgueil et nourrir notre amour: *Sanans tumorem, et nutriens amorem.* Voilà le but et le motif principal qu'il s'est proposé dans le mystère de son enfance, qui est le remède efficace de la plaie profonde que nous avait faite l'orgueil: c'est ce dont j'espère vous convaincre en mon premier point; et le moyen le plus puissant pour embraser nos cœurs d'amour: ce sera le sujet du second. Implorons les lumières de ce divin Enfant, qui ne sont communiquées qu'aux petits; il ne nous les refusera pas si nous nous adres-

sons avec humilité à sa sainte Mère, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

C'est moins par intempérance, selon le sentiment de saint Augustin, que par orgueil, qu'Adam se porta à manger du fruit défendu; il avait déjà commencé à se plaire en soi-même, et il ne tomba dans cette transgression visible et extérieure, que parce qu'il s'était auparavant corrompu dans le fond du cœur; le violement de l'ordre de son Créateur fut le signe et la punition de l'élèvement secret qui lui avait fait secouer son joug, et de cette présomption insensée par laquelle il s'était voulu rendre le principe de son bonheur. Le sentiment de ce docteur si éclairé est fondé sur l'oracle même du Saint-Esprit, qui nous dit que l'orgueil précède la ruine de l'âme, et que l'esprit s'élève avant sa chute; c'est pourquoi ce même Père ne fait pas difficulté de dire qu'il faut de nécessité que David se soit enorgueilli au dedans de lui-même avant que de commettre un adultère, car il n'aurait pu tomber tout d'un coup du comble de la sainteté dans ce gouffre profond, à moins que l'orgueil ne l'eût aveuglé.

Ce n'est donc pas pour avoir en une chair que l'homme est devenu semblable au démon, mais pour avoir voulu vivre selon soi-même, pour s'être laissé séduire à l'espérance présomptueuse d'être comme des dieux; cette première tentation ayant pénétré son cœur, a répandu dans celui de tous ses malheureux enfants une ardente inclination d'indépendance, par laquelle notre volonté se plaît à n'être qu'à elle seule, et refuse de se soumettre à Dieu même; notre esprit s'éloignant par cette désobéissance originelle de cette sagesse, cette vérité, cette volonté suprême et immuable, n'a plus voulu reconnaître de règle que la sienne propre. O révolte criminelle ! ô renversement funeste! Cette première plaie, dont nous avons tous été blessés en Adam jusqu'au fond des entrailles, nous porte à vouloir être indépendants, et nous livrer aux égarements d'une raison aveugle et d'un cœur corrompu : *Rupisti jugum a sæculo, dixisti, non serviam*. (*Jer*., II.) C'est le reproche que Dieu fait à son peuple par un de ses prophètes, et que méritaient encore plus les autres nations qui ne le connaissaient pas. Ce n'est pas le vice de quelque pays particulier, c'est celui de toute la terre, de tout le genre humain; il n'y en a pas de plus universel et de plus fécond; un particulier n'a jamais lui seul tous les vices à combattre; il y en a même qui s'entre-détruisent et sont incompatibles; un prodigue n'est jamais avare; un libertin, qui publie ses désordres comme l'infâme Sodome, ne peut être accusé d'hypocrisie; il y a des péchés qui ne se trouvent que dans certains âges, certaines conditions; la jeunesse n'est occupée que de ses plaisirs, et ne songe guère à thésauriser; la vieillesse, au contraire, n'est plus touchée des divertissements; elle s'applique à amasser du bien, ou à conserver ce qu'elle en a acquis; on trouve des gens qui, naturellement ou par l'effet d'une bonne éducation, haïssent le sang, le vin, le blasphème, le mensonge; mais pour l'orgueil, c'est le penchant de tous les hommes, c'est la maladie de tous les esprits, c'est le levain dont nous sommes tous pétris; c'est un vice qui est mêlé à toute sorte de tempéraments; les ignorants et les savants, les spirituels et les stupides, les pauvres et les riches, les enfants et les vieillards, les hommes et les femmes; et, ce qui est de plus étonnant, les justes et les pécheurs en sont presque tous également susceptibles; presque tous cherchent à se faire valoir, à se relever par des qualités réelles ou imaginaires.

La philosophie, qui a essayé de guérir les autres vices, n'a pas même connu la vertu qui est opposée à celui-ci; l'humilité lui a paru une bassesse d'âme, elle a donné aux hommes plusieurs maximes pour guérir leurs passions, dont la morale chrétienne pourrait s'accommoder; mais comment aurait-elle entrepris de guérir celle de l'orgueil, puisqu'elle faisait son idole de sa prétendue sagesse, dont elle ne se croyait redevable qu'à elle-même, et que toutes ses connaissances, vraies ou fausses, ne servaient qu'à nourrir son orgueil démesuré; les châtiments et les fléaux dont Dieu punissait de temps en temps les excès des hommes et que saint Augustin appelle *une dure réprimande faite aux superbes*, loin de les humilier sous sa puissante main, ne faisaient que les endurcir et les irriter, ainsi que nous le voyons dans les plaies dont Dieu frappa les Égyptiens et dans divers autres exemples; la loi même qu'il grava de son doigt sur des tables de pierres (le pourrait-on croire si saint Paul ne l'assurait), loin de guérir cette maladie invétérée, ne fit que l'augmenter en multipliant le nombre des prévaricateurs, et en irritant la concupiscence effrénée des Juifs; ils se persuadaient faussement qu'ils n'avaient qu'à connaître la volonté de Dieu pour l'accomplir. *Nous ferons*, disaient-ils, *tout ce que le Seigneur nous a commandé*, comptant sur leurs forces prétendues, comme des frénétiques; ils n'eurent plus ce prétexte après que Moïse leur eut donné le décalogue; mais la conviction de leur impuissance ne les obligea pas de réclamer le médecin suprême; ainsi notre plaie était incurable et comme désespérée, et le genre humain roulait de crimes en crimes et de précipices en précipices. Que fera Dieu pour le retirer de cet abîme et guérir un mal que les remèdes ne faisaient qu'aigrir? Il se fera semblable aux hommes par une invention admirable de sa sagesse, afin que les hommes, qui dédaignaient de se faire instruire par des hommes, leurs égaux, ne refusassent pas de recevoir les instructions d'un Dieu; il se fera fils de l'homme, afin que toute montagne et toute colline soit abaissée, c'est-à-dire, selon l'explication des Pères, que l'orgueil humain soit détruit : *Omnis mons et collis humiliabitur*. (*Luc*., III.) Il ne fallait

rien moins que l'exemple d'un Dieu anéanti, revêtu de la forme d'esclave, réduit volontairement à toutes les faiblesses de l'enfance pour ranger l'homme à la raison, pour faire plier son col indomptable sous le joug; tant que le Tout-Puissant est demeuré dans l'éclat de la majesté qui l'environne, dans son indépendance, sa grandeur infinie, l'homme est demeuré obstiné dans sa perfidie aussi bien que l'ange apostat; les tonnerres qu'il faisait gronder sur sa tête n'ont fait impression que sur ses sens, sans ébranler son cœur; mais du moment qu'il est descendu du trône de sa gloire, qu'il a anéanti son immensité dans le sein d'une Vierge, sa majesté souveraine sous les voiles de notre humanité, sa sagesse sous les nuages de l'enfance, sa toute-puissance en se rendant soumis à Joseph et à Marie: ah! l'humilité a paru dans notre terre; cette petite fleur de nard a répandu partout une odeur merveilleuse qui a embaumé tout l'univers. Que nous a-t-il apporté du ciel, dit saint Ambroise? l'humilité, qui ne s'y trouvait plus; ce n'est pas qu'il n'y eût quelque juste avant l'Incarnation, humbles par conséquent, puisqu'il n'y a point de vraie justice sans l'humilité; mais ils n'étaient tels que par l'humble foi à l'avénement du Médiateur, en exprimant par la vertu de sa grâce les traits de ce Dieu anéanti, et préférant ses opprobres et ses ignominies à tous les trésors de la terre. Mais que le nombre en était petit! Ce n'est que depuis qu'un petit enfant nous est né et qu'un fils nous a été donné que les hommes ont connu la nécessité de l'humilité; plusieurs ont embrassé cette vertu et ont fait gloire de participer aux abaissements de leur maître; on a vu des rois se dépouiller de leur pourpre pour se revêtir d'un sac; une infinité de personnes de l'un et de l'autre sexe, distinguées dans le monde par l'éminence de leur rang, en descendre volontairement et fouler toutes les grandeurs aux pieds, pour se cacher et s'ensevelir dans les solitudes et l'obscurité des cloîtres, afin d'honorer par état l'anéantissement de Jésus-Christ.

Reconnaissons qu'il fallait que la plaie de l'orgueil humain fût bien profonde, bien mortelle, bien incurable, puisqu'il y a fallu apporter un tel remède que le Fils de Dieu ne s'est pas contenté de s'unir à notre nature, mais qu'il l'a prise dépouillée de tous les avantages qui pouvaient rendre cette condition supportable et avec toutes les privations qui l'abaissent et la ravalent, et pour tout dire en un mot, avec toutes les infirmités inséparables de l'enfance : *Per omnes naturæ contumelias volutatus.* (TERT.) Pouvait-il s'avilir et se dégrader davantage? N'a-t-il pas épuisé, pour ainsi dire, sa toute-puissance dans la recherche des moyens qui pouvaient le rabaisser : *Quo ulterius progrederetur non habebat.* (S. AUG.) Ne peut-il pas vous dire : Qu'ai-je pu faire davantage que je n'aie pas fait pour vous insinuer l'humilité? Hommes, qui n'êtes que poudre et que cendre, vous cherchez de la considération, de la distinction, des applaudissements et je vis dans l'oubli des hommes, on ne songe pas seulement si je suis au monde; vous vous élevez au-dessus de vos égaux, vous traitez vos inférieurs avec dureté, vous enviez la condition des grands et ne vous soumettez qu'avec murmure et répugnance : et moi, qui suis votre maître et le Seigneur de toutes choses, je suis venu pour servir et non pour être servi, je me suis rendu l'esclave universel; vous cherchez à vous établir dans l'esprit des autres par l'estime d'un esprit de lumière et de sagesse : et je cache tous les rayons de la mienne, pour ne laisser paraître que la faiblesse et l'imbécillité d'un enfant. Oui, c'est en cet état de silence, d'inaction, de captivité, qu'il nous dit plus fortement et plus efficacement cette parole, qui renferme presque tout son Evangile : Apprenez de moi, non pas à vous signaler pas des miracles, à changer le cours de la nature et des éléments, à faire des actions éclatantes de zèle, mais à être doux et humbles de cœur. Ah! les nôtres sont d'une dureté impénétrable, s'ils ne sont touchés de cet exemple et de cette parole, plus perçante qu'un glaive à deux tranchants. Quoi! après qu'une telle majesté s'est anéantie, un vermisseau fera difficulté de s'humilier? Quelle impudence! *Ut ubi se majestas exinanivit, ibi vermiculus infletur?* (S. BERN.) Les anges qui sont tombés dans le ciel, sont sans doute plus excusables que vous, puisqu'ils n'avaient pas un Dieu anéanti en leur présence, de même l'orgueil de ceux qui se sont laissés dominer par ce vice avant l'Incarnation, n'est pas si criminel; il est infiniment plus énorme depuis qu'un Dieu s'est humilié lui-même, qu'il est venu nous frayer ces routes si peu battues et détromper les hommes de l'erreur où ils étaient, que cette vertu n'a rien que de lâche, de servile et de rampant; il n'y a que l'orgueil du démon qui puisse désormais demeurer inflexible à la vue d'un tel exemple; cependant j'ose dire que notre cœur, loin d'en être amolli, n'en sera pas seulement effleuré s'il ne joint sa grâce médicinale à son divin exemple et s'il n'aplanit lui-même ces collines d'orgueil, si l'onction de son esprit ne nous fait goûter la vertu qui lui est opposée, que saint Paul appelle la vertu de Jésus-Christ, parce qu'elle a le plus brillé en lui; c'est celle qui lui a été la plus chère et qu'il nous recommande plus expressément, nous menaçant souvent que si nous ne devenons semblables à un petit enfant, que nous n'entrerons jamais au royaume des cieux.

Il nous a apporté cette grâce du ciel : *Apparuit gratia Salvatoris;* elle découle surtout du mystère de sa divine enfance, dont il influe l'esprit en ceux qui sont fidèles à l'adorer et lui rendre souvent leurs hommages. On peut distinguer une double enfance dont il communique la grâce à ses serviteurs, l'enfance de l'esprit et l'enfance du cœur; la première consiste à croire aveuglément tout ce que l'Esprit de Dieu a révélé à son Eglise, et qu'elle vous enseigne par la

ministère de ses pasteurs; la seconde à le pratiquer avec docilité.

Vous savez qu'un enfant ne sait ce que c'est que former des doutes sur les choses dont on l'instruit. Incapable de contredire et de disputer, il reçoit tout sans examen, les paroles de sa nourrice sont pour lui des oracles. Tel doit être un vrai enfant de l'Église; il aime à captiver son entendement sous le joug de la foi; également convaincu de la faiblesse de son esprit et de la toute-puissance de Dieu, il n'entreprend pas de la mesurer, de lui prescrire des bornes et de faire agir à sa petite manière sa sagesse immense et sa providence infinie, qui règle tout par des vues profondes et impénétrables, qui embrasse toute l'étendue des siècles et des lieux, dont il sait que les voies sont aussi élevées au-dessus de nos voies que les cieux au-dessus de la terre.

Que fait au contraire l'homme orgueilleux? Il érige un tribunal dans sa raison étroite, obscurcie et sujette aux illusions, dans lequel il critique et condamne la conduite de son Dieu; ce vaisseau d'argile ose dire à l'ouvrier suprême : Pourquoi avez-vous fait ainsi? De là ces doutes affectés sur la religion, ces railleries de nos principaux mystères, cette morale épicurienne accommodée aux passions; de là sont nés les schismes et les hérésies dans tous les siècles. En effet, qui a armé les Paul de Samosate, les Arius, les Eunome, les Nestorius, les Eutychès, les Pélage contre l'Eglise leur mère? Qui a arraché de ces sacrées mamelles dans ce dernier siècle un si grand nombre de ses enfants, qui ont fait un triste naufrage dans la foi, et errent encore dans l'affreuse solitude du schisme? N'est-ce pas la présomption et la témérité des uns et des autres? Les premiers, pleins d'eux-mêmes et d'un orgueil diabolique, poussés d'un désir inquiet de faire valoir les productions de leur esprit, se sont faits chefs de parti et se sont érigés en maîtres sans mission, en promettant à leurs sectateurs la vérité pure, la doctine des apôtres affranchie des traditions et des corruptions humaines. Les autres se sont laissés entraîner comme des animaux privés de raison, et se crevant les yeux, ont suivi des aveugles dans le précipice; car l'humilité chrétienne, aussi bien que la raison, les devait porter à se juger incapables de prononcer sur les choses dont on les rendait arbitres. On les voulait obliger d'anathématiser l'Eglise romaine, comme une Babylone souillée d'idolâtries et de superstitions; s'ils eussent eu cet esprit qui repose sur les humbles, et si leur simplicité eût été sage et éclairée, ils eussent répondu d'abord à ces séducteurs : La discussion de tous ces dogmes que vous nous voulez faire condamner, est au-dessus de notre portée, nous en sommes absolument incapables, nous nous en tenons à ce qu'ont cru nos Pères, vous n'êtes que de faux apôtres et des prédicateurs d'un nouvel Evangile. Ce n'est donc que par défaut d'humilité qu'ils se sont laissés abuser par Luther, Zwingle et Calvin, ces loups ravissants, et qu'ils persistent encore aujourd'hui dans leur révolte contre la vraie Epouse de Jésus-Christ; peut-on assez déplorer un tel malheur?

Il n'y a que l'enfance chrétienne qui y puisse remédier, c'est elle qui assujettit parfaitement l'esprit à l'obéissance de la foi: elle inspire un profond respect et une déférence aveugle pour toutes les vérités connues, et même pour celles qui sont inconnues: elle apaise les flots qui s'élèvent dans nos pensées, comme en une mer émue; elle couvre d'un saint nuage la difficulté des mystères, en sorte qu'on ne s'en aperçoit presque pas, tant on est occupé et pénétré du sentiment de sa faiblesse et de la grandeur divine. Elle ne consulte ni le sens ni la raison, mais elle s'attache à l'autorité de Dieu et de l'Eglise, colonne de la vérité; loin de donner entrée dans son esprit à toutes les réflexions qui naissent en abondance de ce fonds corrompu qui est en nous, elle fait taire ses raisonnements et met sa joie et sa sûreté à s'anéantir sous le poids de sa majesté suprême.

Que ce désaveu de notre raison est raisonnable! Qu'il est aimable aux âmes qui sont assez éclairées pour connaître leurs ténèbres! Il n'y a que des aveugles volontaires qui ne savent seulement ce que c'est que lumière, qui osent ainsi se rendre juges des vérités; ils blasphèment ce qu'ils ignorent; au lieu que ceux qui ont reçu l'esprit de l'enfance chrétienne le révèrent, et demandent humblement à Dieu qu'il éclaire leurs ténèbres; ils s'écrient dans la reconnaissance de leur faiblesse et de l'élévation infinie de cet être incompréhensible: O profondeur des richesses de la science et de la sagesse de Dieu! Que vos conseils sont impénétrables! ils découvrent partout des abîmes: ainsi, ne trouvant d'autre sûreté que de ne juger des choses de Dieu et des principes de la religion, que par la lumière de Dieu, ils établisent toujours la foi pour le fondement de toutes leurs connaissances, et c'est par cette foi qu'ils parviennent souvent à l'intelligence : *Declaratio sermonum tuorum illuminat, et intellectum dat parvulis.* (*Psal.* CXVIII.) Bien loin que la difficulté de concilier la prétendue impossibilité des mystères les fasse chanceler dans la foi, c'est ce qui les y affermit; ils y reconnaissent la marque et le caractère de Dieu; c'est dans ce sens que Tertullien disait : « Plus les merveilles de la religion paraissent incroyables, plus elles sont croyables; » car, si c'était fausseté et et invention de l'esprit de l'homme, celui qui aurait imaginé et fabriqué ce système, n'eût pas manqué de l'accommoder à la portée de l'esprit humain, ainsi qu'a fait Mahomet, et dans nos jours l'infâme Spinosa; ainsi, puisqu'elles surpassent notre intelligence, il faut conclure qu'elles partent nécessairement d'un être infiniment élevé au-dessus de nos esprits. Je ne fais qu'éclaircir la belle et hardie pensée de cet ancien Père : « Notre religion, dit-il encore, ne serait pas divine si elle avait pu être inventée par un

homme, et elle mérite d'autant plus d'être regardée comme l'ouvrage de Dieu, qu'elle s'éloigne plus des règles de la prudence humaine; le Fils de Dieu est mort, cela est croyable parce que cela paraît insensé; étant enseveli il est ressuscité; cela est certain parce que cela paraît impossible : *Credibile quia incredibile.* »

Il me semble qu'il n'y en a aucun de vous qui ne dise : Je crois de la sorte, je n'hésite pas à embrasser les articles de foi contenus dans le symbole, je souscris aveuglément à toutes les décisions de l'Eglise et des pasteurs que l'Eglise lui a donnés, afin que nous ne fussions pas toujours flottants, et ne nous laissassions pas emporter à tout vent de doctrine. Oui, vous êtes peut-être persuadés et convaincus, si vous voulez, des mystères spéculatifs qui ne sont pas contraires à vos inclinations, et ne vous engagent à rien de pénible à la nature; vous n'hésitez pas sur la créance d'un Dieu en trois personnes, de la seconde de ces trois, incarnée pour nous racheter; vous détestez l'impiété des hérétiques qui ont nié la vérité de la chair de Jésus-Christ, ou de la présence réelle dans l'auguste sacrement de nos autels; mais, pour les vérités de pratique qui gênent l'amour-propre et vont à mortifier la sensualité, qui combattent notre orgueil et nos autres passions, en est-on bien convaincu? Sondez là-dessus votre cœur, je vous prie; s'il refuse d'embrasser cette dernière espèce de vérité, votre foi est imparfaite, vous n'avez que l'enfance d'esprit sans avoir celle du cœur, vous ne croyez pas en Jésus-Christ comme vous y devez croire; car, pour y croire comme il faut, il ne suffit pas de reconnaître qu'il a pris naissance d'une vierge, qu'il a été circoncis, présenté au temple, baptisé par son précurseur, qu'il est ressuscité par sa propre vertu et assis présentement à la droite de son Père; il faut reconnaître encore que toutes les maximes qu'il nous a enseignées en qualité de docteur de justice sont la vérité même. Voyez là-dessus, sans vous flatter, si vous êtes pleinement convaincus qu'il faut devenir comme un petit enfant pour entrer au royaume des cieux, qu'il faut se faire une grande violence, porter de bons fruits, n'user des plaisirs les plus permis qu'avec une extrême réserve, se considérer comme étranger et exilé en ce monde, et soupirer pour la Jérusalem céleste. Avez-vous jusqu'ici regardé les richesses comme des épines qui ensanglantent l'âme lorsqu'elle s'y attache, et la jouissance des plaisirs comme la souveraine misère? Avez-vous craint de recevoir ici-bas vos biens et votre récompense? Vous êtes-vous estimés heureux lorsque Dieu vous a exercés par diverses tribulations? Avouez qu'il y a encore bien à travailler avant que vous parveniez là, et que vous n'avez que trop sujet de faire à Dieu avec larmes la même prière que lui faisait le père de cet enfant lunatique : Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité; j'ai de la foi pour les choses que vous avez faites pour moi, mais j'en manque dans les choses que vous exigez que je fasse pour vous; soumis dès qu'il ne s'agit que de croire et de souscrire une formule de foi; révoltés dès qu'il est question d'agir et de retrancher, par le fer de la mortification, tant de superfluités vicieuses; monstres dont l'esprit est chrétien et le cœur infidèle, notre vie dément notre créance, et nos actions sont une preuve sensible que nous ne vivons pas de la foi qui est la vie du juste; et comme le corps, lorsqu'il est sans âme, n'est qu'un cadavre, un objet d'horreur; ainsi la foi est morte, lorsqu'elle est sans œuvres; cette foi nous pourra-t-elle sauver? Ce serait une formelle hérésie de le croire.

Que vous servira-t-il en effet d'être convaincu du peu de solidité et du néant des biens de cette vie, de la folie et de la misère qu'il y a de s'attacher aux créatures, et du vide universel de tout ce qui est sous le soleil, si votre cœur demeure toujours possédé de l'amour de ces faux biens, enchanté de ces folies, idolâtre de l'argent, esclave d'une vile créature; si vous aimez votre servitude, entretenez votre maladie et ne faites aucun effort pour en guérir, et vous dégager des liens du péché? De quelle utilité vous sera-t-il de savoir qu'il faut consacrer à Dieu tous les talents de nature et de grâce qu'on a reçus de lui, et les faire servir à sa gloire, qu'il faut lui rapporter toutes nos actions particulières et ne rien faire que par la charité; cependant rien de plus rare que d'en user ainsi; quel abus ne fait-on pas communément des dons de Dieu? Songe-t-on seulement à lui rapporter ses actions et ses entreprises? Quelle part a-t-il dans nos projets? Quel profit retirerez-vous de savoir que sa grâce nous est nécessaire pour chaque action, que nous ne saurions faire un pas si elle ne nous soutient, que nous sommes environnés d'ennemis visibles et invisibles qui ont juré notre perte; si, pélagiens dans la pratique, nous ne réclamons jamais le secours de Dieu, si nous le tentons tous les jours en nous exposant témérairement au péril, si nous vivons avec autant de sécurité que si nous n'avions rien à craindre, et que le démon, comme un lion rugissant, ne tournât pas sans cesse autour de nous pour nous dévorer? Toutes ces lumières et ces connaissances ne serviront qu'à nous attirer un supplice plus rigoureux; car le serviteur qui aura su la volonté de son maître, dit Jésus-Christ lui-même, et n'aura pas fait ce qu'il désirait de lui, sera battu plus rudement que s'il l'avait ignorée : c'est ce que saint Paul appelle retenir la vérité de Dieu dans l'injustice; on est coupable de ce crime lorsqu'on ne la fait pas passer dans ses actions. Je veux que ce ne soit pas par mépris, mais la paresse et l'inutilité ne suffisent-elles pas seules pour nous perdre, puisque tout arbre qui ne produit pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu; l'arrêt en est prononcé, et la coignée est déjà à la racine de l'arbre.

L'enfance de Jésus-Christ nous donne la

force de produire de bonnes œuvres, et de nous élever au-dessus de l'infirmité de la chair ; car l'infirmité de la sienne unie à sa personne adorable est un principe de force et de courage qui nous rend supérieurs à la faiblesse de la nature, parce que ce qui est infirme en Dieu renferme une force et une vertu infinie, et l'impuissance même de l'homme en la main de la grâce devient toute-puissante et invincible au démon : *Ibi abscondita est fortitudo ejus.* (*Habac.*, III.) N'alléguez plus votre faiblesse pour vous dispenser de courir dans la voie des préceptes. Recourez à ce mystère adorable dans lequel il a plu à Dieu de renfermer sa force, il vous inspirera une vigueur toujours nouvelle qui vous fera marcher à grands pas dans la carrière ; et comme le corps se durcit et se fortifie à mesure qu'on avance en âge, de même, à proportion du progrès que vous ferez dans cette enfance spirituelle, vous acquerrez toujours plus de force pour pratiquer vos devoirs.

Ce n'est pas toutefois assez de les remplir tous exactement et de produire au dehors une quantité de bonnes œuvres, il faut qu'elles naissent de la racine de la charité pour être agréables à Dieu, sans quoi elles ne seraient propres qu'à nourrir notre vanité ; mais Jésus-Christ influe cet esprit de charité en ses membres par sa divine enfance, dans laquelle il ne s'est pas proposé seulement de guérir l'enflure de notre orgueil, mais encore de forcer nos cœurs à l'aimer; c'est ce que nous allons voir en mon second et dernier point.

SECOND POINT.

Saint Augustin renferme excellemment sous une seule idée le double dessein qu'a eu le Fils de Dieu de guérir par son enfance notre orgueil et notre tiédeur pour les choses de Dieu; le genre humain, dit il, était comme un grand malade tout couvert de plaies ; un grand médecin est descendu du ciel, voilà l'humilité de notre Sauveur; il a entrepris la cure de ce malade, voilà sa charité. Quel remède a-t-il employé? sa petitesse volontaire a été l'un des principaux. Le grand saint Léon exprime la même pensée en deux mots pleins d'énergie: *Inclinatio miserationis.* Mais l'Ecriture sainte nous fournit une figure qui fait encore mieux à mon sujet: l'homme n'était pas seulement accablé de maladies, il était mort dans son âme, ainsi que Dieu l'en avait menacé en la personne d'Adam. Le Fils de Dieu, qui s'appelle lui-même la résurrection et la vie, descend du ciel pour le réveiller de ce sommeil de mort, et rappeler son âme en son corps. Comment a-t-il opéré ce grand miracle ? Voyez-le dans une des plus belles figures, c'est la manière dont le prophète Elie ressuscita le fils d'une femme veuve de Sarepta: il le prit mort entre ses bras, le porta dans sa chambre, le mit sur son lit, puis s'étendit sur l'enfant par trois fois en se raccourcissant, et se mesurant à son petit corps, il cria fortement au Seigneur; lequel ayant entendu la voix de son serviteur, fit rentrer l'âme de l'enfant dans son corps. Qui ne voit d'abord que toutes ces circonstances sont mystérieuses, et signifient autre chose que ce qui est renfermé sous la lettre ? puisque ce raccourcissement et cette triple inclination n'étaient point nécessaires à celui que Dieu rendait comme dépositaire de sa toute-puissance.

Ce raccourcissement marque, selon les saints Pères, le profond abaissement du Fils de Dieu dans son Incarnation, sa naissance et sa Passion pour opérer la résurrection du genre humain. Il s'est par ces mystères, surtout par celui de sa divine enfance comme raccourci et mesuré d'une manière étonnante à la bassesse de notre nature, appliquant ses yeux à nos yeux, ses joues à nos joues, sa bouche à notre bouche, afin de ranimer ce cadavre, et faire renaître l'homme nouveau. O charité excessive et incompréhensible ! Si l'amour, et un amour bienfaisant, est le plus puissant motif qui puisse porter à aimer réciproquement, où en trouver un qui égale celui de notre divin Maître, et qui soit accompagné de plus de faveurs? Il nous aime quoiqu'indignes de son amour par notre bassesse, et encore plus par le péché de notre origine, et par tant de péchés actuels que nous y avions ajoutés. Il se fait comme l'un de nous, il met ses délices à vivre avec les enfants des hommes, et se rend enfant pour leur inspirer une pleine et entière confiance. O invention surprenante de son amour ! Qui peut vous donner les louanges que vous méritez ? Tout l'amour créé peut-il y répondre dignement ? Que le sort des enfants de l'Eglise est différent de celui des enfants de la Synagogue ! Ils étaient traités en esclaves; Dieu se conduisait à leur égard, comme un maître sévère qui a toujours la verge à la main pour punir de méchants serviteurs ; il ne se montrait à eux qu'au milieu des éclairs, des foudres et des tempêtes, avec un tel appareil de terreur et de majesté, qu'ils étaient tous saisis d'une crainte mortelle et qu'ils suppliaient que Dieu ne leur parlât plus, car ils ne pouvaient porter la rigueur de cette menace ; que si une bête touchait seulement la montagne, elle serait lapidée ; et Moïse lui-même quoiqu'accoutumé de s'entretenir avec Dieu, comme un ami fait avec son ami, était tout tremblant et tout effrayé, tant ce qu'il voyait était terrible

L'ancienne alliance, loi de rigueur, a fait place à la nouvelle loi d'amour. Le Dieu des armées, le Dieu des vengeances, le Dieu de Sinaï, qui ne laisse pas la moindre faute impunie, s'est revêtu d'une chair sensible et d'un corps mortel ; il s'est fait notre frère ; et n'est pas plutôt né qu'il envoie ses anges inviter de pauvres bergers de venir lui faire leur cour, et recevoir ses premières grâces. N'entendez-vous pas comme il nous invite lui-même par ses cris enfantins ? Quoiqu'il soit né roi, et que les plus grands monarques de la terre ne

soient devant lui que cendre et que poussière, il n'a pas voulu paraître avec tout cet éclat, et cette pompe qui les environne, il se rend doux, facile, accessible à un chacun. Et que prétend-il par toute cette conduite, qui semble flétrir sa gloire et le dégrader? Notre amour; il veut uniquement gagner notre cœur, comme si un pareil gain pouvait le rendre heureux.

Vous n'attendez pas, mon divin Sauveur, le jour de la Pentecôte, pour faire descendre sur la terre ce feu sacré dont vous voulez qu'elle soit embrasée; vous l'y apportez vous-même, il n'y a personne qui puisse se cacher à sa chaleur. Défendez-en si vous pouvez votre cœur: considérez sans l'aimer ce visage dont il a voilé la lumière qui vous aurait ébloui, ces yeux qu'il a désarmés de ces éclairs qui vous auraient fait trembler, ces mains dont trois doigts soutiennent la masse de la terre qu'il a souffert être enveloppées de bandelettes. Et si vous n'êtes plus froids que la glace et plus durs que le bronze, vous sentirez vos cœurs tout brûlants au dedans de vous-mêmes; et vous vous écrierez avec saint Bernard: si le Seigneur est au-dessus de nos louanges dans sa grandeur et sa magnificence, s'il est terrible dans sa toute-puissance et l'éclat de sa majesté, il est infiniment aimable dans sa petitesse et sa bonté charmante ne peut être assez célébrée: *Parvus Dominus et amabilis nimis.*

L'homme devenu tout terrestre et charnel par le péché, ne pouvait plus aimer des objets purement spirituels, il n'était pas même capable de les bien concevoir et de s'en former une juste idée. Le Fils de Dieu, pour nous retirer de l'amour des choses corporelles et corruptibles, se fait chair, afin que nous puissions aimer innocemment la chair et nous en servir comme de degré pour passer à un amour indépendant des sens; mais pour ne nous pas effrayer par l'éclat qui devait naturellement rejaillir sur une chair unie au Verbe, il l'éclipse sous le voile d'un corps ordinaire pareil au nôtre et sous celui de l'enfance; il veut par là rassurer les plus grands pécheurs que sa sainteté infinie pourrait alarmer. Car qu'y a-t-il à craindre d'un enfant? Approchez-vous en donc pécheurs, que le souvenir de vos désordres effraie, si ce n'est qu'un embrassement et qu'un baiser vous effarouche. Pourquoi fuyez-vous? Il n'a pas la main armée de foudres et de carreaux; arrêtez-vous donc, encore une fois, et prenez des sentiments de confiance dignes de sa bonté. Ecoutez la voix de cet aimable enfant qui vous appelle dans le silence, comme il doit un jour appeler Madeleine, et vous regarde de ces mêmes yeux dont il regardera Pierre après son péché! Ne vous troublez pas à cette voix ni à ses regards. Ce n'est pas une voix de colère mais de douceur, ce ne sont pas des regards menaçants et foudroyants, mais tendres et amoureux. Que le premier pécheur se cache dans le Paradis terrestre au son de la voix de son Créateur qu'il a irrité; ce n'est ici que la voix d'un enfant qui n'a rien de terrible, et qui au contraire, sans pouvoir encore rien articuler, vous dit d'une manière très-intelligible: *Tolle me, et redime te* (S. Petr. Chrysol.), prenez-moi et rachetez-vous. Hommes, vous naissez pécheurs, et je viens vous laver de vos crimes, j'y consacre tout le sang que j'ai dans les veines, prenez-moi et rachetez-vous. Hommes, vous naissez esclaves, et je viens vous affranchir de la servitude du démon, j'apporte votre rançon, prenez-moi et rachetez-vous. Hommes, vous naissez misérables, et je viens vous rendre heureux en faisant l'échange de ma félicité contre vos misères: *Tolle me, et redime te.* Ne faudrait-il pas à ces paroles se fondre en adoration, en amour, en reconnaissance, se répandre en cantiques de louanges et d'actions de grâces? Pourquoi, Seigneur, ne sommes-nous pas tout à vous comme vous êtes tout à nous? Pourquoi ne répondons-nous pas à vos desseins, et ne nous abandonnons-nous pas à l'empire amoureux de votre grâce? Vous ne demandez que notre amour pour tant de bienfaits, pour un excès si prodigieux d'amour, et nous pourrions vous le refuser pour le donner tout entier ou le prostituer à une vile créature, à un vil métal! Ah! non, Seigneur, il n'en ira pas ainsi, nous ne nous oublierons pas jusqu'à ce point; pourrions-nous tomber dans ce gouffre d'ingratitude, cette extinction de foi, et même des lumières de la raison? Ce malheur cependant nous arrivera infailliblement si sa grâce ne nous prévient, ne nous accompagne, et ne nous suit, et si nous ne l'attirons en nous par une fervente prière et une fidèle coopération aux bons mouvements qu'elle nous inspire.

Conservons toute notre vie une tendre dévotion pour le mystère adorable de la sainte enfance, source de toutes sortes de bénédictions spirituelles, mais qui opère particulièrement dans les âmes bien disposées une voie d'innocence et de simplicité, opposée à la superbe et à la duplicité du cœur humain, et qui est si capable de nourrir, d'entretenir et de fortifier notre amour envers le Verbe fait chair et envers nos frères qui sont ses membres; car, ne vous y trompez pas, il ne se sépare jamais de son corps mystique, il ne veut pas être aimé tout seul, mais dans l'union de ceux que son Père lui a donnés afin qu'ils ne fussent qu'un tous ensemble, consommés dans une unité parfaite par son divin Esprit qui est l'âme de ce grand corps, le lien de tous les membres entre eux et avec le chef, l'amour dont ils s'aiment mutuellement; celui qui hait son frère ou qui ne l'assiste pas de ses biens le pouvant faire, est dans les ténèbres et la mort, il détruit autant qu'il est en lui toute l'économie adorable que Jésus-Christ est venu établir sur la terre en formant une société dont la multitude ne fait qu'un cœur et qu'une âme, et il devient membre du démon qui était homicide dès le commencement.

Après toutes les marques d'amour que Jésus-Christ nous a données malgré notre indignité, dont je n'ai pu vous étaler que la moindre partie, n'a-t-il pas droit de transférer une partie de son droit à ses membres? Nous leur devons le sacrifice de notre vie par cette raison. Est-ce trop exiger que de demander l'affection de notre cœur et quelque argent, quelque secours temporel dans ses besoins? Malheur à nous si nous n'embrassons un moyen si court et si facile de participer aux richesses surabondantes de la grâce que le Père éternel nous a faite en Jésus-Christ, en nous rendant la vie en lui et le droit à l'héritage céleste dont nous étions déchus.

Aimons donc un Dieu si prodigue de lui-même, si digne d'être aimé, aimons en lui le prochain. Mais, comme pour nous rendre témoignage que nous aimons le prochain, le signe le moins équivoque est de l'aider de nos moyens, et de le servir dans tout ce qui dépend de nous, pour nous convaincre si nous aimons Jésus enfant et si notre dévotion envers ce mystère est solide, faisons tous nos efforts pour l'imiter, pour exprimer en nous les traits de son humilité, de sa douceur, son obéissance, sa pureté, son insensibilité pour les biens et les plaisirs du monde. C'est lui-même qui se donne pour modèle en la personne d'un petit enfant, puisqu'il est le seul d'entre les enfants d'Adam qui n'ait pas leurs défauts, mais qui possède au contraire toutes les perfections du Fils unique de Dieu. C'est dans le même sens que saint Paul nous dit : *Ne soyez pas enfants pour n'avoir point de sagesse, mais pour être sans malice et sans tromperie ;* par où vous voyez que l'enfance chrétienne ne consiste pas à juger de tout par les sens comme des enfants, ni à imiter leur légèreté et leur amour pour des bagatelles, mais à porter l'image de leur innocence, leur simplicité, leur ignorance du mal, leur douceur, à être purs d'esprit et de corps, incapables de desseins d'élévation, de richesses, d'honneurs, de fortunes; c'est cette enfance chrétienne, essentielle au salut, la voie universelle de tous les disciples d'un Dieu anéanti, qui nous fera mériter d'être un jour grands dans le ciel.

Seigneur, nous concevons à présent et nous adorons les profonds conseils de votre sagesse dans le mystère de votre divine enfance; nous comprenons que vous venez nous sauver par le contraire de ce qui nous a perdus; faites-nous la grâce d'entrer de toute la plénitude de notre cœur dans ses desseins. Puisque vous vous êtes ravalé à un état si indigne de votre majesté suprême pour guérir notre orgueil, faites que nous le détestions sincèrement et l'ayons en abomination, que nous mettions dorénavant notre gloire dans les opprobres, notre ambition, à embrasser ce qu'il y a de plus vil et de plus méprisé; que toute notre vie porte les caractères de votre humilité. Faut-il que nous soyons toujours malades après que le médecin est venu? Puisque vous vous dépouillez de vos grandeurs pour vous revêtir de mes misères, faites que je renonce parfaitement à moi-même, et que j'étouffe cette inclination corrompue qui me porte à m'élever et à chercher de la distinction. Que votre esprit adorable opère en mon cœur la ressemblance de ce mystère; que la grâce qui en émane se répande sur toutes les actions de ma vie; qu'il reçoive toutes vos vérités saintes avec docilité, et les pratique avec fidélité; car ce ne sont point ceux qui écoutent votre loi qui sont justes à vos yeux, mais ceux qui la gardent religieusement. Pour cet effet gravez-la dans nos entrailles en caractères d'amour, afin qu'elle soit notre joie et nos délices. Vous êtes venu établir le règne de votre amour sur la terre, arrachez-en la cupidité qui en est l'ennemie. Comment reconnaître l'amour excessif que vous faites éclater en vous rendant fils de l'homme, et notre petit frère? Miséricorde infinie, achevez votre ouvrage; donnez-nous cette reconnaissance; faites-nous adorer sans cesse ces bassesses sous lesquelles vous n'éclipsez votre grandeur que pour faire mieux connaître votre amour. Otez-nous l'esprit de crainte et de servitude; donnez-nous celui d'adoption, qui nous fasse crier : *Mon père, mon père !* lui obéir avec ardeur, chérir tendrement nos frères, aspirer aux biens qu'il nous a promis, et regarder ceux que nous avons déjà reçus comme des gages et des arrhes de ceux qu'il nous réserve dans la gloire.

SERMON LXXIX.

SUR LE MYSTÈRE DE L'ENFANT JÉSUS RETROUVÉ AU TEMPLE AU MILIEU DES DOCTEURS.

Post triduum invenerunt illum sedentem in medio doctorum, audientem illos, et interrogantem eos (*Luc.*, II.)

Trois jours après ils le trouvèrent au Temple assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant.

Ce glaive de douleur que le vieillard Siméon avait prédit à Marie devoir percer un jour sa sainte âme se fait sentir aujourd'hui vivement et d'une manière infiniment pénétrante; elle commence à faire l'essai de ce calice de fiel et d'absinthe, dont il lui faudra boire jusqu'à la lie sur le calvaire. Ne m'appelez plus bienheureuse, dit-elle, mais appelez-moi la femme de douleur, car je suis toute plongée dans la tristesse; le Seigneur avait regardé la bassesse de sa servante, il m'avait comblée de gloire et d'honneur en me rendant la mère de son Fils, aujourd'hui il me plonge toute dans l'amertume en me l'enlevant, et me rend la plus désolée des mères : *Amaritudine valde replevit me Omnipotens.* (*Rut.*, I.)

A quoi vous comparerai-je, Vierge innocente; quelle idée donnerai-je de l'inquiétude que ressentit votre cœur sacré durant ces trois jours de recherche; quelle image trouverai-je qui en fasse comprendre l'excès : *Cui comparabo te vel cui assimilabo te virgo filia Sion ?* (*Thren.*, II.) Figurez-vous quelle fut la douleur de Ruben lorsque ne retrouvant plus le jeune Joseph, son frère, dans la citerne où il l'avait fait descendre, dans le

dessein de l'arracher à la violence de ses autres frères, il déchira ses vêtements et s'écria: L'enfant ne paraît plus et que deviendrai-je hélas! *Puer non comparet et ego quo ibo?* (*Gen.*, XXXVII) ou plutôt quelle fut celle de Jacob leur père, lorsque, lui ayant fait présenter sa robe teinte dans le sang d'un chevreau, ou selon qu'ils l'avaient concerté, il crut qu'une bête cruelle avait dévoré son fils Joseph, et ne voulut pas recevoir de consolation, disant à ceux qui essayaient de lui en donner : *Je pleurerai toujours jusqu'à ce que je descende avec mon fils dans le sépulcre.* Représentez-vous encore de quels mouvements était agité le cœur d'Anne, mère du jeune Tobie, lorsque voyant le temps marqué pour son retour expiré, et que cependant il ne revenait pas, elle versait des larmes sans fin et rejetait toute consolation. Ah! *mon fils, mon fils*, disait-elle, à demi étouffée par ses sanglots, *pourquoi vous avoir envoyé si loin, vous qui êtes la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, le soulagement de notre vie, notre unique espérance, qui seul nous teniez lieu de toutes choses?*

Tous ces exemples ne peuvent donner qu'une idée imparfaite de la douleur et de l'empressement de Marie; il n'y a que celui de l'amante des *Cantiques* qui lui puisse être comparé et soit capable de vous en faire comprendre quelque chose; cette chaste Sunamite ne trouvant plus l'époux qui s'était échappé durant son sommeil, se lève la nuit, fait le tour de la ville, passe et repasse dans toutes les rues; l'air retentit de ses plaintes lugubres, elle interroge tous ceux qu'elle rencontre s'ils ont vu son bien-aimé: *Num quem diligit anima mea vidistis?* (*Cant.*, III.) Mais Marie, plus éclairée et plus heureuse, ne perd pas de temps à le chercher comme elle dans les rues et les places publiques, ni à interroger les gardes et les sentinelles; après l'avoir cherché d'abord parmi ses parents et ceux de sa connaissance, elle va au temple, comme dans le lieu où l'on ne peut manquer de trouver le vrai docteur de justice et la victime de propitiation qui devait être immolée pour le salut des hommes. C'est sous ces deux idées, qui me semblent renfermer le fond et l'esprit de ce mystère, que nous considérons aujourd'hui l'enfant Jésus trouvé par sa sainte Mère au milieu des docteurs. Invoquons auparavant les lumières du Saint-Esprit par son entremise, elle ne sera pas rebutée en cette rencontre, puisqu'il s'agit des intérêts du Père céleste; disons lui humblement avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Autant que les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant notre divin docteur l'est-il au-dessus de ceux qui ont jamais été ou seront honorés de ce titre, ou plutôt, comme il nous l'apprend lui-même, il n'y a qu'un seul maître et un seul docteur, Jésus-Christ le Fils unique du Père, en qui ce Père adorable se voit lui-même comme dans un miroir et forme l'idée de ses ouvrages; en lui sont enfermés tous les trésors de science et de sagesse; c'est lui qui éclaire tout homme venant au monde et qui sans tout cet embarras de définitions, de divisions, de distinctions, sans cet enchaînement ennuyeux de principes et de conclusions enseigne à l'homme la science : *Qui docet hominem scientiam.* (*Psal.* XIV.) Quand je parle de science, je parle de la véritable science qui n'est autre que celle du salut, je parle des connaissances que nous avons perdues par le péché de notre premier père, et dont la perte nous rendait coupables et malheureux, car toutes les autres sciences ne méritent pas ce nom, n'étant la plupart qu'un amas d'incertitudes et d'obscurités, et d'ailleurs si inutiles qu'on est tout aussi heureux en les ignorant qu'en s'en remplissant l'esprit et s'épuisant à acquérir leur possession; aussi le Sauveur n'a-t-il rien moins fait que d'en instruire ses disciples; s'il a apporté au contraire quelque science au monde sur ce point, c'est celle de mépriser toutes ces connaissances, l'objet ordinaire et le fondement de la vanité et de la curiosité des enfants d'Adam.

Cet incomparable docteur avait sa chaire dans le ciel, et de là sa lumière luisait dans les ténèbres, mais les ténèbres ne la comprenaient pas. Les hommes étaient devenus incapables de rentrer au dedans d'eux-mêmes pour y consulter la vérité et écouter ses réponses; c'est pour cela qu'il se revêtit d'un corps sensible, afin de parler à des hommes grossiers, terrestres d'une manière proportionnée à leur infirmité. L'âge de trente ans était marqué par son Père pour répandre la semence de sa parole, publier ces mystères cachés depuis la création du monde et faire la fonction de docteur; il laisse aujourd'hui par ce même ordre échapper quelques rayons de lumière dont les docteurs de la Synagogue sont remplis d'admiration. Pourquoi, saint évangéliste, ne nous avez-vous pas conservé les demandes et les réponses qu'il leur fit? elles ne nous auraient pas moins charmé qu'eux et nous seraient plus profitables; pourquoi l'Eglise est-elle privée d'un tel trésor? Consolons-nous toutefois de ce silence, il nous reste assez de quoi nous instruire, si nous voulons faire attention à toutes les circonstances du mystère, tout y prêche, tout y éclaire l'esprit, tout y touche le cœur.

Commençons par la fidélité que Jésus-Christ fait paraître à la Loi qui obligeait de venir tous les ans solenniser la fête de Pâques à Jérusalem; il en était exempt, et comme législateur, et comme n'ayant pas encore atteint l'âge prescrit par la Loi pour cet effet; il prévient néanmoins cet âge, et fait avec joie ce pénible voyage, pour nous apprendre combien il est doux de porter le joug du Seigneur dès sa plus tendre jeunesse et quelle source de bénédictions c'est pour toute la suite de la vie de se hâter de marcher dans ses saintes voies.

Oh! que cette conduite condamne ces en-

fants de Belial, sans joug, sans règle, sans discipline, qui n'ont que du mépris pour les ordonnances de l'Eglise, et croiraient se déshonorer en les observant avec régularité. Qu'ils se confondent à la vue d'un tel exemple, et qu'ils sachent qu'en refusant de subir un joug si aimable, ils se chargent de celui du démon, aussi honteux qu'accablant.

La réjouissance pascale fut changée en deuil pour Marie; nous en avons déjà touché quelque chose. Pour en pouvoir comprendre l'excès, il faudrait connaître celui de son amour qui en était la mesure.

D'où vient, me pourrez-vous dire, que l'enfant Jésus se dérobe à Marie et à Joseph, sachant l'inquiétude et l'affliction mortelle qu'il leur causait par son absence? Ne pouvait-il pas leur épargner tant de pas et de larmes? Mais ignorez-vous que c'est ainsi qu'il traite ceux qu'il chérit le plus? Marie, comme le premier et le plus noble membre du corps dont il est le chef, reçoit la plus abondante communication de ses peines intérieures et du délaissement qu'il a voulu souffrir lui-même de la part de son Père. Tous ceux qui lui appartiennent doivent se résoudre et se préparer à ces privtions; elles nous sont d'autant plus nécessaires qu'une prospérité spirituelle trop longue nous endormirait ou nous inspirerait de l'orgueil; elle nous ferait oublier que nous sommes dans un exil et dans un lieu de tentations; nous ne soupirerions pas après notre renouvellement; nous ne dirions pas : Hélas! que mon pèlerinage est long! Hâtez-vous, Seigneur, d'affranchir mon âme de cette prison. C'est pour cela que l'Epoux se cache et s'enfuit; qu'il nous laisse dans les ténèbres des sécheresses, des aridités; en un mot, qu'il nous laisse à nous-mêmes.

Que faire et que devenir en ces états pénibles, où le ciel est de bronze et d'airain; où notre âme, semblable aux montagnes de Gelboé frappées de malédiction, ne reçoit ni pluie ni rosée; où nous n'entendons au dedans de nous que réponse de mort? Ah! c'est alors qu'il faut se soutenir par la fermeté de la foi et d'une charité mâle, espérer contre toute espérance, et dire avec Job : Quand il me tuerait, je ne laisserai pas d'espérer en lui; bien loin de tomber dans l'abattement et se relâcher de ces pieux exercices, il faut redoubler sa confiance et prier plus qu'à l'ordinaire, ainsi que Jésus-Christ dans son agonie : *Factus in agonia prolixius orabat.* (*Matth.* XXVI.) Il faut, à l'imitation de Marie, chercher le bien-aimé, sans se lasser, sans se rebuter, sans craindre la fatigue, et le conjurer instamment de nous rendre la lumière de son visage et le sentiment de sa présence.

Mais Marie n'est pas ici seulement le modèle et la figure des âmes saintes dont Dieu se retire quelquefois pour épurer la vertu, voulant, par cette soustraction de la douceur de sa grâce, les établir solidement dans l'humilité et l'esprit de la foi, les détacher de tout ce qu'il y a de sensible dans la dévotion même; notre innocente Vierge est encore l'image des pécheurs qui ont eu le malheur de perdre Jésus-Christ par leur pure faute, et dont la malice a chassé son esprit de leur cœur. Ne vous étonnez pas de m'entendre dire que quoique Marie fût exempte de tout péché, et ne fût coupable en cette rencontre d'aucune négligence, cet oubli n'ayant été que l'effet ordinaire de la condition de l'esprit humain, qui ne peut penser à tout, ou plutôt d'une disposition secrète de la Providence, qui conduisit tout ceci pour sa gloire, ne soyez pas, dis-je, surpris que je vous la donne comme la figure de ceux qui ont perdu la grâce par leur faute, puisque son Fils, quoique impeccable par nature et la sainteté même, a été la figure des pécheurs. Heureux ces pécheurs, s'ils sentent la grandeur de leur perte et travaillent de toute leur force à la réparer! Heureux s'ils le cherchent avec la vive et la profonde douleur, l'empressement, la diligence, la persévérance, les larmes qui sont le sang d'un cœur brisé de regret, et l'amour ardent avec lequel Marie le chercha. Malheureux, au contraire, ceux qui ne sentent pas cette perte infinie, semblables au profane Esaü, lequel se mit peu en peine de ce qu'il avait vendu son droit d'aînesse pour une écuelle de lentilles! Insensés, qui, loin de déplorer leur malheur avec des larmes amères et qui ne tarissent point, commettent le crime en riant et comme en se jouant : *Quasi per risum* (*Prov.*, XI), et diffèrent de jour en jour de chercher leur Dieu, se flattant qu'il en sera toujours temps, quoiqu'il assure positivement lui-même qu'il y en a un auquel on ne le trouve plus, et qu'après avoir abusé de sa longue patience et méprisé les richesses de sa bonté, on meurt dans le crime et on éprouve la sévérité effroyable de ses vengeances! Quelle folie, quelle témérité, quelle présomption criminelle de s'imaginer qu'on cherche Dieu, lorsqu'on ne quitte pas la voie large directement opposée à celle qu'il nous a tracée par ses exemples et par ses paroles; lorsqu'on ne renonce pas à sa propre volonté; lorsque les passions sont plus vivantes que jamais; lorsqu'on est incapable de produire des fruits de pénitence; qu'on sent déjà la main du juste juge appesantie sur soi, et qu'on ne redoute sa colère implacable que par l'effet d'une crainte purement servile! Vous connaîtrez alors, mais trop tard, que ceux qui vous promettaient une grâce de conversion à point nommé vous séduisaient et n'étaient que les organes du serpent. Ouvrez donc les yeux, pécheurs, sur l'abîme dans lequel vous courez vous précipiter la tête baissée; voyez, s'il vous reste une étincelle de foi, combien il est terrible de se tromper dans une affaire de telle conséquence; on n'y revient plus, et la perte est irréparable. Eh! qui pourrait exprimer quel sera le désespoir et la rage d'un misérable réprouvé qui, plus stupide qu'une bête, aura donné dans tous les piéges que les démons lui avaient tendus, aura passé toute sa

vie dans des illusions grossières, joué un royaume éternel pour de la paille, pour du verre, des bijoux d'enfants de nul prix. Quels seront les cris ou plutôt les hurlements dont il fera retentir les prisons infernales! Hélas! je me vois condamné à des tourments sans fin pour une fumée, une chimère, un plaisir d'un moment! Ciel, terre, enfer, anges, hommes, créatures inanimées, j'ai perdu Dieu; me voilà damné pour un excès de bouche, pour une pistole, pour un intérêt de rien, *pro pugillo hordei* (*Ezech.*, XIII); il y aura éternellement un mur impénétrable de division entre Dieu et moi.

Détournons nos yeux d'un objet si affligeant et retournons à Marie. Elle trouva son Fils dans le temple, assis au milieu des docteurs. Ah! ce fut alors qu'elle se sentit toute transportée de joie et éprouva ce que dit David : Vos consolations ont rempli mon âme à proportion des douleurs qui l'avaient accablée. C'est ainsi que la consolation, ôtée et rendue aux justes, leur devient plus chère et augmente leur joie ; on goûte mieux la santé après la maladie, et le calme paraît plus doux après l'orage. Il ne faut pas néanmoins tellement s'abandonner à cette joie, qu'on ne se prépare à retomber dans l'obscurcissement et la sécheresse; comme aussi dans le temps de la sécheresse, il ne faut pas se livrer à l'ennui et au découragement, mais se soutenir par l'espérance ferme que nos ténèbres seront dissipées, et que la joie et la ferveur sensible nous seront rendues. *Souvenez-vous*, dit le Sage, *durant les mauvais jours des jours heureux*, et dans ces derniers, où vous voguez à pleines voiles, n'oubliez pas les jours de nuage et d'obscurité; souvenez-vous de la pauvreté dans l'abondance, et de l'indigence parmi les richesses. Etes-vous dans la nuit? Attendez le jour. Jouissez-vous de sa douce lumière? Comptez qu'elle disparaîtra, et conservez en tout temps une humilité profonde. Tel est l'état et la condition des justes sur la terre; ce n'est qu'une vicissitude continuelle de tristesse et de joie, de trouble et de paix, de stérilité et d'abondance, de caresses et de rebuts. Dieu, qui connaît le fonds d'orgueil et la faiblesse extrême qui est en nous, dispense tous ces changements pour notre avantage et notre progrès spirituel; il nous veut convaincre par le sentiment de notre pauvreté que le bien n'habite pas en nous, et que notre âme sera toujours comme une terre déserte et sans eau, s'il n'y répand ses rosées et ses bénédictions. Quand il dilate notre cœur par une ferveur sensible, c'est qu'il a pitié de notre misère; son dessein est que nous usions de cette grâce pour nous avancer à grands pas dans le chemin de la perfection, et quand il nous prive de ce sentiment, c'est pour éprouver notre fidélité, pour nous faire connaître si nous le servons par un esprit mercenaire ou désintéressé; si nous cherchons les consolations ou le Dieu des consolations; souvent aussi c'est pour punir notre tiédeur ou prévenir l'orgueil qui s'élève naturellement dans notre cœur, lorsque nous éprouvons tout facile, et c'est le jugement que nous en devons porter.

Venons présentement à l'instruction la plus importante, que notre petit docteur nous donne en ce mystère. Pères et mères, qui prétendez disposer de la vocation de vos enfants, elle a de quoi vous faire trembler.

Lorsque la sainte Vierge se plaint amoureusement à lui de l'inquiétude et de la douleur que sa perte lui a causée, aussi bien qu'à Joseph, son époux, il semble oublier sa douceur et sa mansuétude : *Pourquoi me cherchiez-vous?* répliqua-t-il; *ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon Père?* Ces paroles vous semblent dures; elles n'ont pas besoin d'être justifiées, puisqu'elles sont du Saint des saints; il a fait part à sa divine Mère de ses abaissements, il l'a conduite par la voie royale des humiliations, comme il a été conduit lui-même par son Père. Mais son principal dessein était d'instruire, pour toute la suite des siècles, les pères et les mères des bornes de leur pouvoir, ou plutôt qu'il cesse en concurrence du sien, et qu'il ne leur appartient pas de se rendre les arbitres de la vocation de leurs enfants, encore moins de les détourner de se consacrer à lui, lorsqu'il leur en inspire la pensée, ou exercer indépendamment d'eux les fonctions du sacré ministère.

Quoi de plus juste dans le fond? N'est-il pas leur père aussi bien que le vôtre? Prescrit-on contre ses droits? Ne peut-il disposer de ce qui lui appartient par tant de titres? Faut-il que certaines lois de famille, quelques intérêts humains vous fassent violer une loi si sainte et si indispensable? On veut avancer un aîné et le faire asseoir sur les fleurs de lis; mais ce projet ne peut réussir si les autres n'entrent en religion, pour laquelle ils ne sentent aucun attrait. Un bénéfice opulent se présente : eh bien! il faut en pourvoir ce cadet, il ne peut prendre un meilleur parti; mais il ne connaît pas seulement en quoi consiste l'esprit ecclésiastique, le sien est tout profane; c'est de quoi on s'embarrasse le moins, pourvu qu'on possède le sanctuaire de Dieu comme son héritage. Ceux qui croient avoir la conscience la plus délicate, et même scrupuleuse en cette matière, comptent que la vocation viendra dans la suite, et que les mœurs répondront à la sainteté de la profession. Avez-vous un enfant disgracié de la nature, difforme, contrefait, que vous regardiez comme le rebut de votre famille? Vous le confinez dans un cloître malgré sa répugnance. C'est ainsi qu'il vous plaît d'user de l'autorité paternelle, que vous changez en une cruelle tyrannie. Dieu est-il consulté en ces rencontres importantes? N'est-ce pas votre cupidité dont vous suivez aveuglément les inspirations? Voilà ce qui remplit les compagnies de mauvais magistrats, l'Eglise de ministres scandaleux, les monastères de méchantes religieuses, le monde

de confusion. Eh! le moyen que Dieu verse ses bénédictions sur des engagements téméraires, auxquels il n'a point de part? On a semé du vent, on recueille des tourbillons. Vos enfants se conduisent, dans l'état qu'ils ont embrassé, par le même esprit qu'ils y sont entrés : si c'est une charge de judicature, on la néglige ou on y commet mille injustices; si c'est un bénéfice à charge d'âmes, on ne cherche qu'à s'engraisser du lait des brebis, sans s'inquiéter si le loup les dévore cruellement; si c'est le cloître, on déshonore le saint habit qu'on porte par une vie toute séculière. Parents dénaturés et parricides, avez-vous jamais réfléchi sur ces suites affreuses? Songez-vous de quel compte vous vous chargez au tribunal redoutable de Jésus-Christ? Il n'attendra peut-être pas même ce temps pour se faire raison de votre impiété : ces enfants, à qui votre amour déréglé sera plus funeste que la haine des démons, vous payeront comme vous le méritez; pour récompense de cette préférence barbare qui vous a fait déshériter les autres, afin de les avantager, ils rempliront votre vie d'amertume; vous n'éprouverez qu'ingratitude de leur part; et Dieu, dont vous avez usurpé les droits par un attentat sacrilége, vous privera de ceux qui vous appartenaient le plus légitimement.

Profitez de cette importante instruction; et vous, enfants, n'en abusez pas et sachez que, comme vous ne devez avoir aucun égard humain, ni écouter en façon quelconque la chair et le sang, quand le Père qui est aux cieux parle et déclare sa volonté, que c'est pitié d'être cruel en de pareilles rencontres, et de passer sur le ventre de son père et de sa mère. Pour s'aller ranger sous l'étendard de la croix il faut aussi, à l'exemple du même Jésus-Christ, vous soumettre à l'ordre de la nature lorsqu'il n'est pas contraire à celui de Dieu.

Il retourna à Nazareth avec eux, et il leur était soumis : *Erat subditus illis.* (*Luc.*, II.) Ces deux mots contiennent toute l'histoire du Verbe fait chair, depuis l'âge de douze ans, qui ferme le cercle de son enfance, sans mettre fin à ses assujettissements, jusqu'à celui de trente ans, qu'il se manifesta au monde. Je prétends que ces deux paroles renferment plus d'instructions qu'une multitude de miracles qu'il eût pu opérer; car, grâce à Dieu, nous ne doutons pas de sa toute-puissance; mais l'obligation de vivre nous-mêmes dans la sujétion et de nous laisser gouverner comme des enfants, aurait toujours paru quelque chose d'incompréhensible à notre orgueil : il fallait qu'un Dieu se rendît obéissant à ses créatures pour leur apprendre à lui obéir, non-seulement lorsqu'il commande par lui-même, mais encore à ceux qui sont revêtus de son autorité, et généralement à toute créature.

Voilà les différentes leçons que nous fait en ce jour notre incomparable docteur, et qu'il brûle déjà d'impatience de sceller de son sang, afin de les faire fructifier dans nos âmes; car il n'est pas seulement ce docteur de justice qui devait dissiper nos ténèbres, et nous enseigner toute vérité, mais encore la victime de propitiation destinée à expier nos crimes, et à nous réconcilier avec la Majesté divine. C'est ce qui nous reste à voir dans la seconde et dernière partie de ce discours.

SECOND POINT.

Le sacrifice est le premier devoir de la créature envers son Créateur : il tient le premier rang parmi les actes de religion; c'est le principal culte que Dieu exige de nous, et dont il s'est toujours montré le plus jaloux. Il avait prescrit aux Juifs, peuple qu'il s'était séparé des autres pour se le consacrer, une grande diversité de sacrifices qui peuvent se réduire à quatre sortes ou espèces différentes : le premier s'appelait latreutique ou sacrifice d'holocauste, dans lequel la victime était entièrement détruite et consumée par le feu, pour honorer son suprême domaine et protester par là que lui seul possède la plénitude de l'être, et se suffit pleinement à lui-même. C'est dans cet esprit que David disait : *Vous êtes mon Dieu et mon Seigneur suprême qui n'avez aucun besoin de moi, ni de tout ce qui est à moi.* Le second sacrifice se nommait expiatoire ou pour le péché, destiné à réparer l'outrage qu'il lui avait fait et à réconcilier le pécheur avec lui; pacifique ou impétratoire, pour obtenir ses grâces, et l'eucharistique, pour l'en remercier; mais tous ces sacrifices n'étaient que des ombres et des figures de celui de la Loi nouvelle qui renferme éminemment dans son unité tout ce qui était marqué par cette diversité d'hosties légales, signes vides et stériles qui n'avaient pas la vertu de purifier les hommes des souillures de leurs péchés, et que Dieu n'agréait que parce qu'ils étaient un gage de ce sacrifice par excellence, seul digne d'honorer sa grandeur et d'apaiser sa colère.

Disparaissez donc, sacrifices vains et inefficaces; soyez aboli, culte charnel; prêtres de la race d'Aaron, cessez de faire couler le sang des béliers et des génisses, Dieu n'a plus que faire de cette multitude de victimes : *Mangera-t-il la chair des taureaux et boira-t-il le sang des boucs? Il faut une victime égale à celui à qui elle est offerte, qui possède comme lui l'éternité, la sagesse, l'immensité, la souveraineté; qui ne croie pas commettre une usurpation en se disant égale à Dieu, et toutefois s'anéantisse et se rende obéissante jusqu'à la mort, et la mort de la croix.* Mais où trouver une pareille victime? Jetez les yeux sur ce divin Enfant, assis au milieu des prêtres qui doivent un jour l'immoler à leur envie : *C'est l'Agneau de Dieu, c'est là celui qui efface les péchés du monde.*

Au premier instant de son incarnation, il protesta à son Père qu'il n'avait pris un corps que pour l'immoler à sa gloire : *Vous n'avez point voulu, Seigneur,* lui dit-il, *d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps; me voici selon qu'il est écrit de moi, pour faire votre sainte volonté, je*

l'embrasse de toute l'étendue de mon cœur. Ainsi, sa première pensée et sa première parole ont été une pensée et une parole de victime : le sein de sa mère fut le premier autel où cette hostie adorable s'offrit ; il ratifia cette oblation lorsqu'il fut présenté au temple entre ses chastes mains ; il y paraît aujourd'hui en cette disposition, et, s'il ne consomme pas son sacrifice en un âge si tendre, c'est, dit un Père, qu'il voulait verser du sang avec plus d'abondance, afin que notre rédemption fût plus pleine et plus entière ; il n'a jamais perdu de vue son grand sacrifice ; vous le verrez dans la suite témoigner un empressement extraordinaire pour le consommer, reprendre fortement Pierre lorsqu'il fera paraître quelque opposition à son dessein, et monter sur le Calvaire avec autant de joie qu'un ambitieux sur son trône.

Vous devez toutefois savoir que, quoique lui seul ait été une victime digne d'être immolée à la majesté de son Père, et capable de faire notre paix, il ne s'est pas néanmoins offert tout seul, mais avec son Eglise, avec tous les membres de son corps mystique, ses serviteurs et ses élus : *Ecce ego et pueri quos dedisti mihi.* (*Isa.*, VIII.) C'est encore en ce sens qu'il est appelé l'Agneau égorgé dès le commencement du monde. Ce sacrifice a commencé par le meurtre de l'innocent Abel, et ne sera consommé que par celui du dernier des justes, victime de la fureur de l'Antechrist.

Eh bien ! désavouerons-nous notre divin chef de l'offre qu'il fait de nous à son Père, en qualité d'hosties ; serons-nous assez malheureux que de rendre son sacrifice imparfait et l'anéantir, autant qu'il est en nous, par le refus d'y joindre le nôtre ? Hélas ! il n'exige pas des sacrifices sanglants, ainsi qu'il a fait de tant de martyrs, de tout sexe, de tout âge, de toute condition ; il connaît notre faiblesse et ne veut pas l'exposer à des épreuves si rudes et des tentations si violentes ; mais il demande le sacrifice de notre volonté propre, de nos passions, de notre orgueil, de notre ambition, de l'avarice, de la colère, et que nous crucifions notre chair avec ses désirs déréglés ! il vous exhorte aujourd'hui par la bouche de son Apôtre, à lui offrir vos corps comme des hosties vivantes, saintes, agréables à ses yeux, et nous conjure tous lui-même de lui présenter notre cœur, mais un cœur tout entier et sans partage : *N'essayez pas* (ce qu'il assure être impossible) *de servir deux maîtres, Dieu et l'argent, loger dans le même temple l'arche avec l'idole de Dagon ;* allier le christianisme et la dévotion avec une vie molle et sensuelle et les divertissements vains et profanes. Celui qui n'offre à Dieu que la moitié de son cœur ne lui offre rien du tout ; il ne peut avoir un pareil sacrifice qu'en abomination et le rejeter avec horreur. Ah ! malheur à ces cœurs doubles ! Quoi ! les a-t-il achetés si cher pour ne les pas posséder tout entiers !

Mais que vous servira de vous donner présentement sans réserve, si vous devez le reprendre dans quelque temps pour le livrer au monde et à ses cupidités ? Lui ferez-vous l'injure sanglante de lui déclarer, par ce changement, que le joug du démon est préférable au sien ? Quoi ! après avoir goûté la suavité de ce joug sacré, s'être nourri de sa sainte parole, de son corps adorable, de l'espérance des biens à venir, se plonger dans la boue et l'ordure, retourner à son vomissement, crucifier de nouveau Jésus-Christ, et fouler aux pieds son sang précieux comme une chose vile et profane ; ah ! tremblez à cette menace terrible ! S'il vous reste encore un peu de foi : *Omnis victima sale salietur* (*Marc.*, IX), vous serez une victime de la vengeance et de la fureur divine, qui ne pourra jamais mourir, toujours brûlée sans être consumée, salée avec le feu de la justice vengeresse.

Je veux croire, pour ma consolation, qu'aucun de ceux qui m'écoutent ne tombera dans un malheur si effroyable ; mais il y a d'autres manières de rétracter l'oblation qu'on a faite de soi-même, lesquelles, pour n'être pas si criminelles, ne laissent pas d'être injurieuses à Dieu et préjudiciables à notre avancement dans ses voies. Oh ! que ces rétractations sont fréquentes ! nous ne faisons pas difficulté, dans la chaleur d'une dévotion passagère, de nous offrir pour la croix ; on va même quelquefois jusqu'à en demander comme une grâce singulière ; mais, lorsque le temps d'immoler la victime est venu, elle ne se trouve plus ; dès qu'elle aperçoit le couteau, elle s'enfuit, il faut la traîner, lui faire violence ; nous révoquons notre oblation, toutes nos bonnes résolutions s'évanouissent, la nature se retrouve tout entière. Ce que je dis n'arrive-t-il pas tous les jours ; on fait mille belles protestations, dans l'oraison, de sacrifier sa vie à la gloire de Dieu, ou du moins de recevoir tout ce qui viendra par son ordre troubler le repos que nous ne devons pas chercher ici-bas ; nous sommes près, comme saint Pierre, d'accompagner notre maître à la prison et à la mort ; mais s'agit-il de sacrifier, non pas nos vies, mais le moindre intérêt et le plus léger ressentiment, de nous incommoder en quelque chose, nous reculons, nous tournons lâchement le dos ; la crainte d'un péril imaginaire nous effraye et nous fait pâlir ; forts et courageux en projets et en pensées, faibles et timides dans l'exécution, qu'il est à craindre que nous n'aimions Dieu qu'en paroles et en idée, et non pas en effet, et en vérité, et que ce Dieu si saint et si jaloux, qui ne se paye pas de mines et de cérémonies, mais qui sonde les cœurs et les reins, ne punisse dans toute sa colère notre mollesse, notre lâcheté, notre duplicité honteuse.

Je ne prétends pas néanmoins que nous ressentions aucun mouvement de crainte et de répugnance ; lorsque le temps de boire le calice et d'être cloué à la croix est venu, notre divin Sauveur a bien voulu les ressentir pour nous consoler et nous fortifier ;

il a été saisi de tristesse et de frayeur aux approches de cette heure terrible, où il allait être abandonné entre les mains des pécheurs animés de toute la rage des démons, et où son Père céleste l'allait traiter, non pas comme son Fils bien-aimé, mais comme le bouc émissaire chargé des iniquités de la terre et l'écraser dans sa fureur; la nature s'en alarme et demande que ce calice si amer s'éloigne de lui; mais il faut nous armer de courage à son imitation, et, soutenus par la même grâce, ajouter aussitôt, toutefois que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais uniquement la vôtre.

Divin Jésus, c'est de votre miséricorde que nous attendons cette disposition; imprimez-la profondément en notre cœur, aussi bien que toutes les autres que vous nous enseignez dans ce mystère opéré pour nous aussi bien que les autres. Seigneur, à qui irons-nous, vous avez les paroles de la vie éternelle; éclairez nos ténèbres, apprenez-nous la science du salut, et à mépriser tout le reste comme de la boue; sacrifiez-nous avec vous; anéantissez notre orgueil, notre amour-propre et toutes ses productions impures, et détruisez tout ce qui s'oppose au règne de votre amour; imprimez dans nos cœurs un désir sincère de chercher toujours votre royaume, et sa justice avant toutes choses; que notre foi vous cherche, sans se rebuter, dans la personne des pauvres, des malades, des prisonniers, en qui vous voulez recevoir tous les secours dont ils ont besoin; que notre espérance et notre charité nous mettent en un mouvement continuel jusqu'à ce qu'elles vous aient trouvé dans le temple auguste de votre gloire; c'est là où toutes nos recherches se termineront, et où votre corps mystique ayant reçu toute sa plénitude, nous vous contemplerons à jamais avec une joie ineffable dans les splendeurs de vos saints. C'est le bonheur que je vous souhaite.

SERMON LXXX.

SUR LE MYSTÈRE DU BAPTÊME DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST,

Dont l'Eglise fait mémoire le jour de l'octave des Rois (15 janvier).

Sic decet nos implere omnem justitiam. (*Matth.*, III.)

C'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice.

Est-ce le Fils du Père éternel que j'aperçois au milieu d'une foule de pécheurs et de publicains, qui va recevoir avec eux le baptême de saint Jean-Baptiste? Quoi! *celui sous lequel*, comme dit Job, *fléchissent les intelligences qui portent le monde, se courbe et s'abaisse profondément sous la main d'un homme?* Cieux et terre, quel fut votre étonnement lorsque vous vîtes ce prodige! Mais notre foi doit-elle être surprise après que nous l'avons vu sous le couteau de la circoncision recevoir la marque et la flétrissure du péché? Aurons-nous peine à comprendre qu'il s'humilie aux pieds du plus saint d'entre les enfants des hommes, sachant qu'il s'est prosterné dans la suite à ceux du plus détestable d'entre eux, l'infâme Judas, pour les laver et les essuyer; pouvait-il descendre plus bas que les pieds de ce monstre ou plutôt de ce démon? Quelque indignes et disproportionnées à sa majesté suprême que soient les choses auxquelles il se ravale, il les embrasse avec joie, pourvu qu'elles nous soient utiles; c'est ainsi qu'il nous apprendra à nous purifier par l'humiliation et par la pénitence, pour recevoir l'infusion de la justice et devenir des hommes nouveaux : *Sic decet nos implere omnem justitiam.*

Jean-Baptiste, qui ne pénètre pas encore le mystère de l'humilité de son Maître, s'oppose à ce qu'il désirait de lui; s'il ne s'écrie pas comme fit saint Pierre dans la suite : retirez-vous de moi, car je suis pécheur, il lui dit par un aussi vif sentiment de son indignité, et par un même principe d'humilité : Que faites-vous, Seigneur, c'est par vous que je dois être baptisé et vous venez à moi? Laissez-moi faire, réplique le Sauveur, c'est ainsi qu'il nous faut accomplir toute justice. Oh! que c'est un grand spectacle et une grande leçon que ce combat entre notre divin Sauveur et la foi et le respect du fils de Zacharie! Oh! que la contestation est louable et sainte quand elle ne vient de part et d'autre que d'humilité et du désir qu'on a d'accomplir toute justice, qui consiste presque toute dans l'humilité! Qui l'emportera du serviteur ou du Maître? Il s'est quelquefois laissé vaincre par Moïse, Jacob prévalut contre lui dans la lutte en la personne de l'ange; mais il s'agissait dans l'un de désarmer sa colère contre son peuple, et dans l'autre, de lui extorquer, pour ainsi dire, sa bénédiction, qu'il avait autant de désir d'accorder que ce patriarche de l'obtenir. Comme au contraire il s'agit ici d'humilité, il faut que celle de Jésus-Christ soit victorieuse de celle de son Précurseur, qui aurait été fausse et illusoire, si elle eût été opiniâtre et désobéissante; car comme il y a des résistances de respect qui naissent d'une frayeur religieuse, il y en a qui viennent d'indocilité et de présomption : on veut être quelquefois humble à sa mode, contre l'ordre de ses devoirs et en s'opposant sans y penser à la volonté de Dieu; c'est cette volonté adorable qui doit régler l'extérieur de l'humilité, il faut toujours commencer par s'y soumettre, quoiqu'on n'en découvre pas la raison. La foi obéissante de saint Jean lui mérita l'intelligence de ce qui s'opérait par son ministère. Implorons les lumières du même Esprit qui le lui révéla et l'a révélé à son Eglise en faveur de laquelle il sanctifie aujourd'hui les eaux du Jourdain; mais adressons-nous à Marie pour obtenir cette grâce, en lui disant humblement avec l'ange : *Ave, Maria.*

Il y a cette différence entre le baptême que conférait Jean-Baptiste, et celui qui fut peu après institué par Jésus-Christ et dont ses apôtres étaient les ministres; que le premier était bien moins excellent, n'étant que

le baptême d'un homme, un baptême d'eau qui ne servait qu'à faire connaître le péché sans l'effacer et à marquer le pécheur, et lui déclarer l'obligation qu'il avait de faire pénitence ; au lieu que le baptême du Sauveur est le baptême d'un Dieu, un baptême de feu et d'esprit, ainsi qu'il l'appelle lui-même, qui avait la vertu d'abolir les péchés et de sauver le pécheur, ce qui était figuré par les eaux de la mer Rouge qui submergèrent les Egyptiens et laissèrent un passage libre aux Hébreux pour passer dans la terre promise. Et par le miracle que Dieu opéra en faveur de Naaman, seigneur de Syrie, qui, s'étant lavé sept fois par ordre d'Elisée dans les eaux du Jourdain pour être guéri de sa lèpre, en sortit sain et parfaitement purifié.

D'où vient donc que Jean-Baptiste baptisait, puisqu'il n'était pas le Messie et que son baptême était un signe inefficace, qui ne renfermait pas la grâce? C'est la demande que lui firent les pharisiens et les prêtres députés vers lui par les Juifs, à quoi il répondit, qu'il baptisait simplement dans l'eau, pour préparer les hommes par la pénitence, afin qu'ils obtinssent la rémission de leurs péchés par celui qui devait venir après lui, quoiqu'il fût avant lui, et dont il n'était pas digne de dénouer les cordons de soulier.

Cette réponse satisfait à la demande que vous me pourriez faire vous-mêmes, pourquoi le Sauveur, qui savait que son Père lui avait mis toutes choses entre les mains et qu'il était sorti de Dieu, veut être baptisé de la main de Jean; car il est visible qu'il ne pratique cette cérémonie que pour protester, tout innocent qu'il est, qu'il se dévoue à la pénitence, qu'il se revêt de nous et de nos iniquités, pour prendre sur soi l'obligation d'y satisfaire, et faire une profession publique et solennelle de les expier et dans sa vie et par sa mort. Mais ne contractons-nous pas aussi de notre côté quelque obligation dans ce mystère? Oui, sans doute, mais une obligation bien douce et bien aimable, qui est d'obéir à l'Evangile et régler notre vie selon ses adorables maximes. Ainsi Jésus-Christ, se chargeant de nos crimes dans son baptême, s'engage à les expier en toute rigueur de justice : ce sera mon premier point; nous y revêtant de lui-même et de sa propre justice, il nous engage à accomplir toute la Loi évangélique : ce sera le second; enfin son Père, en faisant entendre du ciel une voix qui dit : *Ceci est mon Fils bien-aimé en qui je me plais uniquement*, relève ces humiliations d'une manière infiniment glorieuse. C'est ainsi que toute justice s'accomplit parfaitement; voyons-le plus en détail, et instruisons-nous des principes et des fondements de toute notre sainte religion.

PREMIER POINT.

Notre divin Médiateur, que saint Jérôme appelle le chef de tous ceux qui se sauvent par la pénitence, n'a pas attendu l'âge de trente ans, qui est le temps auquel il vien de Nazareth recevoir le baptême de saint Jean, pour se consacrer et se dévouer à la pénitence; il l'a fait depuis le premier moment de sa vie divinement humaine. Instruit dans cet instant des décrets et des desseins éternels de son Père sur sa personne, il les embrasse et y entre de toute la plénitude de son cœur ; il consent d'être substitué à cette multitude de victimes légales, incapables d'apaiser sa colère et de purifier l'homme des souillures du péché; ainsi, quoiqu'il soit par sa nature divine la sainteté même, il se considère comme le pécheur universel et s'offre à subir la peine de nos crimes innombrables.

Comme c'est un saint criminel et un pénitent tout volontaire, loin de se dérober à la justice d'un Dieu irrité, il s'y présente avec une soumission amoureuse : *Me voici*, dit-il ; il se livre et s'abandonne à son juge afin qu'il fasse de lui ce qu'il lui plaira ; il se constitue, pour ainsi dire, lui-même prisonnier en se renfermant dans une double prison, je veux dire, d'un corps infirme, passible et mortel, et dans les entrailles d'une vierge comme dans un cachot étroit et obscur; il n'en sort que pour pratiquer une pénitence encore plus rigoureuse et plus humiliante, naissant étranger parmi les biens, abandonné, rebuté, méprisé par tout le monde, exposé dans une chétive cabane à toutes les injures de l'air, et n'ayant pas où reposer sa tête.

Cette disposition de sacrifice et de pénitence est si étendue et si générale en lui, qu'il ne veut pas se dispenser des moindres assujettissements à la loi de Moïse, si onéreuse, que saint Pierre appelle un joug insupportable, quoiqu'il en fût exempt, et en qualité de suprême législateur, et parce qu'il venait remplir la vérité dont elle était la figure; c'est pourquoi, à peine huit jours sont-ils accomplis depuis sa naissance, qu'il reçoit en sa chair par le couteau de la circoncision une plaie également humiliante et douloureuse, qui est en même temps un engagement indispensable à observer la loi dans toute sa rigueur.

Et parce que sa première oblation dans le sein virginal avait été secrète et s'était passée entre son Père et lui, il va la ratifier solennellement dans le temple de Jérusalem, quarante jours après son adorable naissance et nous annoncer que l'heure est venue où toutes les figures vont être changées en vérité. Jamais ce sacrifice intérieur et extérieur ne fut interrompu ; dispensez-moi de vous décrire tout ce qu'il souffrit dans sa fuite en Egypte et le séjour qu'il y fit; qu'il vous suffise de savoir qu'il a été dans les travaux et l'exercice de la pénitence dès sa plus tendre jeunesse. Oh! qu'il a bien exécuté à la lettre l'arrêt qu'il en avait prononcé à Adam prévaricateur : la terre ne te produira que des ronces et des épines et tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage.

J'ose toutefois dire que le baptême qu'il

voulut recevoir de la main de saint Jean est une protestation plus authentique de pénitence que ce qui l'a précédé ; car l'acte d'oblation par lequel il se destine à être immolé pour réparer la gloire de son Père, que saint Paul lui met à la bouche en entrant au monde, cet acte, dis-je, fut secret et intérieur. Quant à la circoncision qui lui imprimait ce que saint Bernard appelle *cauterium latronis*, une flétrissure pareille à celle dont on marque les voleurs, j'avoue qu'elle est très-injurieuse à sa sainteté; néanmoins tous les Juifs indifféremment recevaient ce stigmate honteux, plusieurs même, en faisaient gloire, parce qu'ils étaient distingués par là des infidèles ou gentils incirconcis, pour lesquels ils avaient un souverain mépris. Marie le présenta peu après au temple pour obéir à la Loi qui obligeait de présenter les premiers-nés au Seigneur, mais elle le racheta de cinq sicles à la manière des autres enfants. Il n'y eut que Siméon et la sainte prophétesse Anne qui connurent par une lumière surnaturelle qu'il devait un jour racheter Israël et toutes les nations par l'effusion de son sang.

Mais dans le mystère de son baptême il veut être regardé comme un pécheur qui se condamne à une pénitence publique, car le baptême de Jean n'était, comme nous l'avons dit, qu'un aveu qu'on faisait de ses péchés et un engagement à les réparer par de dignes fruits de pénitence; c'est pourquoi les pharisiens, enflés de leur fausse justice et pleins d'un extrême dédain pour les pécheurs et les publicains qui accouraient à ce baptême, n'avaient garde de le recevoir, puisqu'ils se seraient par là déclarés pécheurs, et il y a tout lieu de croire que Jésus, dans la prière qu'il fit alors, selon le rapport de l'évangéliste, disait à son divin Père, qu'il se chargeait selon sa volonté des péchés du monde pour en faire pénitence et en être la victime. Revêtu de ce manteau d'ignominie qui le dégrade si fort, il dit : *Je suis un ver et non pas un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple.*

Après cela, comment des pécheurs publics, qui ont fait trophée du crime et scandalisé durant plusieurs années une ville et une province entière, peuvent-ils faire difficulté de se mettre au rang de pénitents, et de se comporter comme tels? C'est du péché qu'il fallait avoir honte, et non pas du remède du péché. Jésus-Christ se prépare de le boire jusqu'à la lie, quoiqu'il n'ait point de maladie à guérir, et des pécheurs outre mesure n'y veulent pas seulement tremper leurs lèvres ? Est-ce donc le médecin qui doit prendre cette potion amère et non pas le malade?

Voilà notre divin Agneau qui s'oblige de payer jusqu'à la dernière obole ce qu'il n'avait pas ravi, et de même que saint Paul proteste à tout homme qui se fera circoncire, qu'il est chargé de garder toute la Loi dans sa rigueur; je puis déclarer de même à Jésus-Christ, qu'après avoir reçu le baptême de Jean, il est assujetti à la loi de la pénitence, et que son sort est pareil à celui de ces esclaves qu'on appelait *servi pœnæ*, parce qu'ils étaient enchaînés et condamnés aux mines et aux carrières. Aussi n'est-il pas plutôt sorti de l'eau, que le Saint-Esprit le chassa dans le désert ; ce sont les termes de l'évangéliste : *Statim Spiritus expulit eum in desertum.* (*Marc.*, I.) Ne vous figurez toutefois ni violence de la part du Saint-Esprit , ni répugnance de celle de l'Homme-Dieu, qui a toujours langui après le baptême de sang dans lequel il avait à être baptisé, et a regardé le jour de sa mort comme celui de son triomphe. Ces paroles marquent la force et l'opération efficace du Saint-Esprit pleinement maître de l'âme de Jésus-Christ, dont la volonté était incapable de résistance à ses divins mouvements; mais elles marquent encore plus expressément que l'Esprit-Saint le regarde dorénavant et le traite comme la victime de l'expiation, le légat le bouc émissaire, que le grand prêtre juif chargeait des iniquités de tout le peuple, et chassait dans le désert pour y être dévoré par les bêtes. C'était la figure de ce qui arrive aujourd'hui : le Sauveur s'envole dans le désert pour y vivre avec les bêtes ; s'il n'en fut pas dévoré, c'est qu'il se réservait pour une mort plus douloureuse, pour être déchiré sur le Calvaire par les Juifs et les gentils plus furieux que des ours et des loups, et cependant il est dévoré par un jeûne de quarante jours, par l'ardeur de son zèle dans la prière ; de plus, il est en quelque façon livré au pouvoir de Satan qui ose le tenter, et porter son insolence jusqu'à mettre sa main infâme sur sa personne adorable; l'heure n'étant pas encore venue, qu'il le crucifie par celle de ses ministres et des ses organes.

Sa charité immense lui suggère un artifice à peu près semblable à celui qu'une cruauté qui fait horreur inspire au premier persécuteur de son Eglise. Nous lisons dans les monuments ecclésiastiques que l'empereur Néron, pour se donner le divertissement barbare de voir déchirer les chrétiens, que leur trop grande innocence rendait criminels à ses yeux, les faisait revêtir de peaux de bêtes fauves, afin d'attirer les lions et les tigres sur eux. Jésus-Christ, non content de s'être revêtu de notre humanité à son incarnation, se revêt à son baptême de nos péchés, afin d'attirer sur lui les démons trompés par une telle humiliation, et les Juifs plus cruels et plus altérés de sang que les bêtes les plus féroces. N'est-ce pas ce que figuraient, selon saint Augustin, ces peaux de chevreau que Jacob mit autour de ses mains, et dont il couvrit son cou partout où il était découvert, afin qu'Isaac, son père, le prît pour Esaü qui avait le corps velu. C'est par cette sainte surprise, cette admirable invention de sa sagesse, qu'il se substitue en notre place, et qu'il attire sur nous la bénédiction de son père, nous mettant en la sienne. Mais hélas ! que ce dé-

guisement lui coûtera cher, car il ne sera pas seulement exposé comme une innocente proie à la rage des Juifs et des gentils, qui se rueront sur lui comme des taureaux gras et des lions rugissants ; mais son divin Père lui-même le méconnaîtra, le traitera comme un criminel, une victime d'anathème, et l'écrasera dans sa fureur contre le péché ; ainsi Jésus-Christ peut dire dès aujourd'hui ce que le Prophète royal lui met en la bouche lorsqu'il était sur la croix : Mes péchés sont cause que le salut est bien éloigné de moi : *Longe a salute mea verba delictorum meorum.* (*Psal.* XXI.)

Lisez l'Evangile, vous n'y trouverez plus que travaux, veilles, fatigues, sueurs, courses pénibles, retraites, nuits passées dans la prière sur des montagnes écartées, jeûnes, prédications, rebuts, calomnie, injures atroces et blasphèmes de la part de ceux à qui il annonçait le royaume de Dieu, et en faveur desquels il opérait sans cesse des miracles; partout vous y verrez éclater sa patience, son humilité, sa douceur, une charité infatigable qui est l'âme de toutes ces pénitences extérieures. Ah ! toute autre patience que celle d'un Dieu aurait été poussée à bout par tant de contradictions et d'ingratitudes.

Si l'humiliation et la douleur sont le remède naturel ordonné par la justice divine pour la satisfaction du péché, y eut-il jamais humiliation et douleur égale à celle de sa passion ? Parcourez-en les circonstances principales : il est saisi comme un brigand, trahi par un de ses apôtres, renié par le premier d'entre eux, abandonné de tous, traîné d'Anne chez Caïphe où il reçoit un soufflet, et où tout ce qu'il y a de plus vil et de plus méprisable parmi les hommes, couvre son visage de crachats, le charge de coups, et le traite avec les dernières indignités. Suivez-le au prétoire de Pilate : il y sera fouetté cruellement comme un esclave rebelle, après avoir été comparé et proposé à Barabbas, insigne malfaiteur; couronné d'épines, raillé comme un roi de théâtre, rassasié d'opprobres, dépouillé tout nu pour être attaché à un poteau infâme avec d'horribles clous entre deux voleurs; essuyant en cet état les insultes des passants et les calomnies des prêtres; épuisé de sang et de forces, la langue desséchée par une soif ardente, l'âme consumée du feu de la justice. Ce qui nous devrait bien faire connaître qu'il n'y a point d'ignominies que ne méritent les pécheurs, et qu'il ne leur suffit pas pour expier leurs désordres d'être réduits à une espèce de nudité, et privés des créatures, dont ils ont abusé ; mais qu'ils doivent souffrir la douleur, affliger leur chair, pratiquer des mortifications pénibles aux sens. Enfin Jésus-Christ expire par l'excès de ses tourments, après avoir versé jusqu'à la dernière goutte du sang qu'il avait dans les veines, afin que notre rédemption fût plus abondante. Que pouvait-il faire davantage pour les rebelles, pour les ennemis de son divin Père? Peut-on accomplir plus exactement toute justice? Plût à Dieu que nous fussions aussi fidèles de notre part à l'accomplir. Voyons en quoi elle consiste pour nous; c'est ce que je vous ai promis en mon second point.

SECOND POINT.

Dieu ayant bien voulu faire alliance avec le peuple juif, qu'il s'était séparé d'entre toutes les nations pour le consacrer à son culte, lui ordonna la circoncision pour signe et pour monument de cette alliance, en vertu de laquelle il s'engageait d'être leur Dieu, de les protéger contre leurs ennemis, de les faire jouir en paix de la terre de Chanaan promise à leurs pères, pourvu qu'ils s'attachassent de leur part à le servir fidèlement, à obéir à sa loi, et n'adorassent jamais de dieux étrangers.

L'alliance que le peuple chrétien contracte avec ce même Dieu par le baptême, est d'autant plus étroite et plus sainte, qu'elle a pour médiateur, non un simple serviteur tel qu'était Moïse, mais le Fils unique du Père éternel, à qui toutes les nations ont été données en héritage. La Loi ancienne était impuissante et ne conduisait personne à une parfaite justice ; une récolte abondante de blé, de vin, d'huile était, la récompense de ses observateurs : la loi nouvelle nous a découvert de nouvelles routes, et nous apprend à être parfaits comme notre Père céleste est parfait, elle substitue une meilleure espérance. Le Vieux Testament laissait les hommes éloignés de Dieu, et même opposés à lui : le Nouveau les réconcilie et les unit, leur donne l'esprit d'adoption qui fait recourir à Dieu comme à un père plein de tendresse. Enfin, à la différence de celui qui l'a précédé, et qui a été aboli, il est éternel et immuable, comme répondant à la charité perpétuelle et inaltérable qu'il porte à son Eglise.

Mais quelles sont les conditions de ce traité si avantageux pour nous? Apprenons-les de saint Paul : *Ne savez-vous pas*, dit-il, *écrivant aux premiers fidèles*, *que nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort, et ensevelis avec lui pour mourir au péché, et marcher dans une nouvelle vie.* Voilà en abrégé ce que Dieu s'oblige de faire d'une part et nous de l'autre ; il nous incorpore à son Fils unique comme ses membres vivants animés de son esprit, nous applique les fruits de sa mort, et nous la rend plus efficace et plus utile pour expier en nous le péché, et nous en séparer, que si nous étions nous-mêmes sacrifiés à Dieu et détruits par la mort. Il en est de même de sa résurrection qui imprime en nos âmes une vertu divine pour les faire vivre de la véritable vie, et ranimera même un jour ces corps corruptibles et réduits en poussière.

La mort du Sauveur nous est donc tellement appropriée par le baptême, que son sacrifice et la satisfaction qu'il a offerte à la majesté de son Père, deviennent les nôtres aussi véritablement que si nous avions été

attachés en croix, et même d'une manière infiniment plus digne et plus efficace, plus honorable à Dieu, à cause de la dignité infinie de la personne du Verbe en qui se sont opérés ces mystères. La nouvelle vie de sa résurrection nous est aussi tellement communiquée, que saint Paul ne fait pas difficulté de dire : que de morts que nous étions par le péché, Dieu nous a rendu la vie en Jésus-Christ, nous a ressuscités en lui, et fait assoir à la droite du Dieu vivant: *Conresuscitavit et consedere fecit in cœlestibus in Christo Jesu* (*Ephes.*, II) ; parce qu'en vertu de la résurrection de notre chef, le baptême nous rend aussi vivants devant Dieu, que si nous n'avions jamais reçu de blessure mortelle par le péché, et nous donne même une vie plus abondante que nous ne l'aurions eue en nous-mêmes si Adam n'eût jamais péché. Oh! miséricorde incompréhensible! Oh! invention surprenante de la sagesse d'un Dieu qui fait tourner à notre avantage un péché ineffable en soi et dans ses suites ! et comme il n'a rien de plus grand à donner que soi-même, il se donnera lui-même éternellement à ceux qui auront gardé fidèlement *ce pacte de vie et de paix ;* il sera leur récompense trop grande et incompréhensible : *Merces magna nimis.* (*Gen.*, XV.)

Mais qu'exige-t-il de nous pour avoir droit de nous couronner et nous rendre éternellement heureux du même bonheur dont il jouit lui-même ? de garder inviolablement sa sainte loi; et cette loi est si aimable et si charmante en elle-même, qu'elle porte sa récompense avec soi : *In custodiendis illis retributio multa.* (*Psal.* XXVIII.) C'est un bien désirable et digne d'être recherché pour soi, qui affranchit l'âme de la servitude honteuse du péché, et l'embellit en même temps de toutes les vertus. N'est-on pas mille fois plus heureux de vivre dans l'ordre et dans la justice, que de s'abandonner au déréglement de ses passions, qui font de l'âme une mer agitée par des vents contraires, et en bannissent la paix le plus doux bien de la vie? Quelles comparaisons, par exemple, entre un homme tempérant et modéré, qui conserve son âme pure, qui entre avec une compassion tendre dans tous les besoins du prochain, et un homme intempérant, qui fait son Dieu de son ventre, ne cherche qu'à assouvir ses passions brutales, met sa gloire dans ce qui le couvre de confusion, n'aimant que soi-même, et digne d'être haï d'un chacun.

Comme cette loi que nous avons promis de garder par la bouche de nos parrains est d'une trop grande étendue pour être traitée dans le reste de ce discours, je la réduirai, avec saint Paul, à vivre dans le siècle présent, que nous devons considérer comme un exil auquel nous sommes condamnés, avec tempérance, avec justice, avec piété. Voilà trois chefs auxquels se peuvent rapporter tous nos devoirs: la sobriété nous regarde nous-mêmes; la justice, le prochain; la piété et la religion ont un rapport immédiat à Dieu.

Commençons par la tempérance. Vous devez savoir qu'elle surpasse de beaucoup celle dont les philosophes ont donné des règles, car, ne connaissant pas la plaie que nous avait faite l'intempérance de notre premier père, ils ne savaient pas que son péché et ceux que nous avons commis par notre propre volonté, nous ont privé de tous les droits que nous avions à l'usage des créatures qui ont été, pour ainsi dire, confisqués à la justice divine, et ce n'est que par Jésus-Christ que nous en avons recouvré l'usage nécessaire. On ne peut excéder les bornes de cette nécessité sans un attentat, une usurpation et une espèce de révolte contre le Créateur. La tempérance chrétienne va plus loin que ce retranchement de l'usage superflu et immodéré des plaisirs licites; elle nous oblige, en qualité de pécheurs, à nous mortifier sans cesse, à crucifier notre chair avec tous ses désirs déréglés, à renoncer à nous-mêmes, veiller sur nos sens pour fermer la porte aux tentations, fuir une vie molle et sensuelle pour en mener une pénitente ; enfin, à traiter notre propre corps, d'une part, en ennemi, comme un corps de péché toujours prêt à se révolter contre l'esprit, et de l'autre, comme une chose sacrée, comme un sanctuaire qu'il faut bien prendre garde de déshonorer par la moindre action qui blesse la bienséance.

La justice dont nous nous sommes redevables les uns aux autres en qualité de membres d'un même corps, est aussi tout autrement parfaite que celle que les sages du paganisme ont connue, et que la Loi même de Moïse, appelée par un Père la justice des injustes, avait établie, car elle ordonnait le talion pour mettre des bornes à la vengeance. L'Evangile n'en permet point d'autre que de prier pour ceux qui nous persécutent et nous calomnient, et combler de biens ceux qui nous haïssent sans aucun sujet. La justice chrétienne n'est pas bornée à rendre à un chacun ce qui lui est dû selon la rigueur des lois; mais comme elle a un principe plus noble et plus étendu, qui est le feu du Saint-Esprit répandu dans nos cœurs, et un modèle plus divin, à savoir l'exemple d'un Dieu fait homme, qui, nous ayant aimé lorsque nous étions ses ennemis, nous a rendus ses amis et ses propres membres en nous réconciliant à son Père ; elle nous impose une si étroite obligation, non-seulement de ne pas faire du mal et du tort au prochain, mais de lui faire tout le bien qui dépend de nous, selon les divers engagements de la Providence, qu'on ne peut faire réflexion sur le peu de rapport de la vie du commun des chrétiens avec ces devoirs essentiels et indispensables, sans être saisis de frayeur.

Ceux qui nous lient à Dieu le sont encore bien davantage, puisqu'ils sont les premiers de tous, et que Jésus-Christ est principalement descendu du Ciel pour nous enseigner cette piété, et former à son Père de vrais adorateurs qui l'adorassent en esprit et en

vérité. Nul ne peut être tel, qu'il n'ait une foi entière à sa parole, une ferme espérance en ses promesses, une confiance parfaite à sa bonté, une humble soumission à ses ordres, qui fasse recevoir également de sa main les adversités et les prospérités, un amour et un cœur d'enfant envers un père si aimable, une sainte jalousie pour son honneur et sa gloire, un zèle ardent contre les péchés qui le déshonorent, un soin religieux de le prier sans relâche, une haine mortelle et irréconciliable du monde son ennemi, et de ses cupidités que la loi nous interdit, et auxquelles nous avons renoncé expressément par la formule de notre baptême qui renferme les vœux de la religion chrétienne dont Jésus-Christ lui-même est le fondateur, et l'Evangile la règle; car, lorsque le prêtre, ministre du sacrement, nous a demandé : Ne renoncez-vous pas au monde? Vous avez répondu : *Abrenuntio ;* j'y renonce et le déteste comme l'ennemi de Jésus-Christ et de sa croix; lorsqu'on vous a dit : Ne renoncez-vous pas au diable le prince de ce monde ténébreux, à ses œuvres, c'est-à-dire à tous désirs, paroles, actions contraires à la loi divine, surtout à l'orgueil, principe de tout péché, et à ses pompes qui ne sont autres que les vanités du monde; et tout ce qui sert à entretenir en nous l'esprit d'ambition et de vaine gloire, à recueillir et enflammer les passions, comme les comédies, les bals, les danses, les spectacles profanes, et tous les divertissements déréglés: nous avons répondu à la face du ciel et de la terre : *Abrenuntio ;* j'y renonce. Je veux être crucifié au monde, et que réciproquement le monde me soit crucifié, c'est-à-dire, je le regarde avec la même horreur qu'on regarde un pendu attaché aux fourches patibulaires, et je consens d'en être regardé de même. Vous avez promis d'observer tout l'Evangile, et d'entrer dans la pratique de toutes ces maximes adorables que la Vérité incarnée nous a apprises de sa propre bouche. Vous voyez par là combien le livre de l'Evangile qui contient ces vérités saintes apportées du Ciel, nous doit être cher : c'est le titre et la loi de notre consécration baptismale, la règle de notre sainte religion, le contrat de notre alliance; c'est où sont contenues les promesses mutuelles de Dieu envers nous, et de nous envers Dieu. Ne devrions-nous donc pas avoir sans cesse ce livre sacré entre les mains, en faire notre plus sérieuse étude et nos chastes délices? Ne devrait-il pas nous être plus familier que ne l'est à un religieux sa règle? Quel amour, quel goût, quelle sainte avidité devraient avoir tous les chrétiens pour la lecture d'un livre qui leur tient lieu de la présence visible de Jésus-Christ? Malheureux qui se prive d'une consolation si solide et d'un secours si puissant, et qui lui préfère, je ne dis pas, ces lectures dont le père du mensonge est l'auteur; pour peu qu'on ait de foi on en voit assez le danger; mais celle des livres mêmes qui traitent de la spiritualité dans lesquels il s'y mêle toujours quelque chose de l'esprit de l'homme, et qui n'approchent jamais de la pureté de la source et de l'onction qui y est répandue. Non, mon Dieu, s'écriait saint Augustin, dans le transport de son amour et de sa reconnaissance, il n'y a point de livres comparables à ces livres saints si capables de détruire l'orgueil; on ne trouve dans les autres, ni ces sentiments tendres de piété que vos Ecritures inspirent, ni ces larmes que fait répandre la douleur de vous avoir offensé, ni le sacrifice que vous aimez tant d'un cœur contrit et humilié; ceux-ci nous portent à vous confesser nos misères et vous servir d'un culte tout gratuit; on y apprend les faveurs dont vous honorez votre sainte épouse, on y goûte les prémices de cet esprit que vous donnez ici-bas comme un gage de la plénitude dont vous inonderez vos âmes, et comme un rayon de la gloire ineffable que vous nous avez promise. N'est-ce pas être cruel à soi-même, et ennemi de son propre bonheur, que de laisser la source de ces eaux qui rejaillissent à la vie éternelle pour chercher à se désaltérer dans des ruisseaux quelquefois bourbeux, et qui certainement n'ont jamais la bonté de la source. Plus malheureux encore ceux qui arrachent de la main des enfants la vie et le testament de leur père, et leur font un vain scrupule de ce que tous les saints Pères, et l'Eglise, leur mère, les exhortent de lire, et méditer sans cesse pour y puiser les lumières, les secours, les consolations et la patience qui nous sont nécessaires.

Je vous prie de considérer encore que nous n'avons pas fait seulement au baptême profession de l'Evangile, mais de Jésus-Christ même; il est la fin de la Loi, et la Loi vivante, à laquelle il faut conformer toute notre conduite; c'est ce divin original qui fut montré à Moïse sur la montagne, et que le Père éternel nous propose aujourd'hui, comme l'objet de notre étude et de notre imitation. Nous ne sommes chrétiens que pour exprimer Jésus-Christ en nos mœurs, pour continuer sa vie sur la terre, nous devons agir en toute rencontre par le mouvement de son esprit, entrer dans ses inclinations et ses mêmes sentiments, *Hoc sentite in vobis* (*Philip.*, II), le suivre dans ses voies par l'imitation de son obéissance, de son humilité, sa pureté, son zèle pour la gloire de son Père, sa charité pour tous les hommes, et pour ses plus cruels ennemis, sa haine de la corruption du monde, son détachement parfait de toutes les choses sensibles; ainsi il faut avoir sans cesse les yeux du cœur ouverts sur Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi, et travailler sans relâche à nous dépouiller de tout ce qui tient de la ressemblance et de la génération d'Adam, pour nous revêtir et nous remplir de Jésus-Christ; tout le temps de cette vie ne nous est donné que pour tendre toujours à cette divine ressemblance qui nous doit ouvrir le ciel; c'est pour cela que les cieux paru-

rent ouverts au baptême du Sauveur ; l'esprit de Dieu, qui en descendit sous la forme d'une colombe et vint se reposer sur lui, nous figurait que ce sacrement nous confère le Saint-Esprit et tout ces dons, qu'il nous rend des colombes par la pureté, par la douceur, les gémissements, la fécondité, la charité.

Hélas! où sont ceux qui, depuis qu'ils ont été renouvelés par le baptême, ne se sont pas fermé le ciel de nouveau par leurs péchés, qui n'ont pas fait injure à l'esprit d'adoption, et ne l'ont pas tout à fait éteint dans leurs cœurs ? Où sont ceux qui ont vécu comme des enfants de Dieu, comme de chastes et innocentes colombes sans fiel, sans malice, sans prendre part aux désirs charnels qui combattent contre l'âme ? O Dieu! quelle est l'excellence du baptême? Quelle est l'éminence de la dignité d'un chrétien? Quelle doit être l'innocence et la sainteté de sa vie? Quelle horreur du péché qui viole sa consécration et la rend sacrilége? Quel mépris pour tous les biens de la terre? Quelle ardeur pour ceux du ciel? Quel attachement à Jésus-Christ? Quelle application à tous ses mystères? Quelle reconnaissance pour la grâce infinie, d'avoir été tiré de la famille profane d'Adam pour lui être incorporé? Quelle confiance en ses mérites, quel dévouement à tout ce qui regarde ses intérêts? Quel goût pour sa parole? Quelle joie dans la participation de ses souffrances? Quelle estime et quel amour pour tout ce qui est de la vie de la foi ? et on ne pense à rien moins qu'à toutes ces choses. La vie de la plupart des chrétiens se passe en de vains amusements, ou des embarras continuels, pour acquérir ou conserver des biens périssables, sans faire de sérieuses réflexions sur le sort qui nous attend dans l'autre. Dans quel dégagement des cupidités du siècle doit être un cœur consacré à Dieu par le sang et l'esprit du Fils de Dieu même, pour ne former en lui et avec lui qu'une victime et un prêtre, qui s'offriront éternellement à la majesté divine, un enfant d'Adam rendu dès à présent participant de la nature divine, qui sera un jour consommé dans son unité adorable. Je suis saisi de frayeur en parlant de ces choses, et ma voix se glace dans ma bouche, quand je considère quelle est la disproportion de la vie du plus grand nombre des chrétiens avec les promesses solennelles qu'ils ont faites à Dieu à la face de l'Eglise du ciel et de la terre, de s'attacher aux maximes de l'Evangile, et les punitions terribles dont il menace ceux qui les auront violées.

Les violateurs de la Loi de Moïse étaient punis de mort sans miséricorde; quel supplice ne mérite donc pas ceux qui négligent d'observer la Loi nouvelle? Et quels tourments ne sont pas préparés à ceux qui par leur vie corrompue insultent au Fils de Dieu, foulent aux pieds le sang de la nouvelle alliance, par lequel ils ont été sanctifiés, et font outrage à l'esprit de grâce? Que leur reste-t-il autre chose (je parle avec saint Paul) qu'une attente effroyable du jugement et l'ardeur du feu qui doit dévorer les ennemis de Dieu ? Le prévaricateur d'une loi charnelle, et qui n'était que pour un temps, ne trouverait point de grâce auprès des hommes : le parjure qui viole une alliance infiniment sainte et éternelle, a-t-il lieu de s'en promettre auprès d'un Dieu qui dit, qu'il s'est réservé la vengeance, et qu'il proportionnera les supplices à l'excès de ses faveurs et de ses miséricordes ? Les rois de la terre ne manquent pas de punir très-rigoureusement les violements des traités de paix faits avec eux : Dieu saura bien venger, et venger en Dieu la sainteté de son alliance violée par le péché.

Mais quoi donc, n'y a-t-il plus d'espérance de pardon? plus de retour vers la miséricorde? Eh! que deviendrions-nous s'il en était ainsi, nous qui nous sommes presque pervertis dès que nous sommes sortis du sein de nos mères, et qui, comme des enfants prodigues, avons dissipé tout notre patrimoine en débauches? Quoi, Père céleste! n'auriez-vous qu'une seule bénédiction à donner; où est la tendresse de vos entrailles? Se sont-elles fermées absolument? Ecoutez ces paroles consolantes de l'apôtre bien-aimé: *Je vous écris ceci afin que vous ne péchiez point ; que si néanmoins quelqu'un pèche, nous avons pour avocat envers le Père, Jésus-Christ qui est juste.* Et que n'obtiendra pas un avocat si éloquent, qui nous revêt de sa justice, et nous applique ses mérites infinis. Ah! on peut avoir une confiance sans bornes en un sang dont le prix est infini, lorsqu'on est véritablement touché du regret de ses crimes.

Il est vrai qu'il n'y a plus lieu à un second baptême ; comme ce sacrement imprime un caractère ineffaçable dans l'âme, on ne le réitère pas ; n'espérez plus d'être plongé dans cette piscine salutaire! Il ne vous reste pour rentrer dans vos premiers droits à l'héritage céleste, qu'un baptême laborieux composé de vos larmes, et de satisfactions pénibles ; ce n'est plus que par de grandes humiliations, de profonds gémissements, le retranchement des plaisirs même licites, les macérations de la chair, les jeûnes fréquents, les aumônes abondantes, qu'on abolit cette cédule funeste, par laquelle nous nous étions rengagés au démon. Oh! combien faudra-t-il avaler de potions amères pour recouvrer une santé qu'on prodigue avec tant de folie et d'emportement! Disons tout en un mot : il faut que le pécheur entre dans le zèle de la justice vengeresse, bien persuadé que plus il s'épargnera, plus Dieu le châtiera un jour ; plus au contraire il se punira lui-même, plus il trouvera de miséricorde.

C'est ainsi que nous accomplirons toute justice, et que nous lavant de plus en plus de nos iniquités, nous deviendrons plus blancs que la neige ; heureux qui met ainsi ses malheurs à profit, et qui, honteux d'avoir lâchement déserté, rentre dans le camp de son prince, et l'oblige, par les marques signalées de courage qu'il donne en toute oc-

casion, d'oublier votre perfidie ; qu'il s'assure que Dieu mettra sa gloire à lui pardonner, et à récompenser ses travaux. Voyons en peu de mots de quelle sorte le Père éternel a accompli toute justice à l'égard de son Fils, et au nôtre.

TROISIÈME POINT.

Dieu manquerait plutôt au pacte qu'il a fait avec le jour et la nuit, avec l'hiver, l'été et les autres saisons de l'année, qu'il fait succéder invariablement les unes aux autres, qu'à la loi qu'il s'est imposée de glorifier ceux qui s'humilient ; il n'exécute ce premier pacte qu'en vertu de la promesse qu'il en a faite aux hommes, au lieu que le second est fondé sur une loi éternelle et immuable, et sur l'ordre essentiel qu'il ne viole jamais, parce qu'*il ne se peut*, comme dit saint Paul, *contredire lui-même*. Jugez s'il s'en sera dispensé à l'égard de son Fils bien-aimé? Au contraire, vous pouvez remarquer que plus ce Fils adorable s'est rabaissé et anéanti, plus son Père céleste l'a relevé et glorifié ; ainsi le mystère de l'Incarnation, fondement des humiliations du Verbe, est relevé par la dignité de l'ambassadeur qui est un ange du premier ordre envoyé pour le négocier, par les diverses grandeurs de Jésus-Christ, qu'il prédit à Marie, telles que sa filiation divine, sa souveraineté sur son Eglise et l'éternité de son règne, et enfin par l'alliance miraculeuse de la virginité avec la fécondité dans Marie. S'il est rebuté à sa naissance par les habitants de Bethléem, et forcé d'emprunter une étable des bêtes, les anges reçoivent ordre de l'y adorer, ils font retentir l'air de chants d'allégresse, et invitent les pasteurs de la contrée à venir rendre leurs hommages au nouveau roi; sa circoncision semble encore plus le dégrader, puisqu'elle lui imprime la marque et le caractère des pécheurs ; mais il y reçoit un nom au-dessus de tout nom, à la prononciation duquel tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. A sa présentation, il paraît un enfant du commun, et un esclave racheté par deux petits de colombe, le présent des pauvres ; mais le Saint-Esprit inspire un saint vieillard et une sainte veuve, qui annoncent à tout le monde que le Seigneur est venu dans son temple, et que le désiré des nations, la consolation d'Israël a été enfin accordé à la terre. Enfin prend-il le parti humiliant de se dérober par la fuite à la cruelle jalousie d'Hérode ; les dieux d'Egypte, selon la tradition commune, deviennent muets, les oracles cessent, et leurs vaines idoles sont renversées.

Son baptême est un de ses mystères des plus humiliants, puisqu'il le confond avec les pécheurs, lui qui en est infiniment séparé, et qui est l'innocence et la sainteté même ; aussi son Père céleste non content du témoignage de Jean-Baptiste, qui, confus de voir son maître à ses pieds, le pria de le baptiser lui-même, fait descendre sur lui le Saint-Esprit en forme corporelle comme une colombe, et retentir une voix miraculeuse qui dit : *C'est ici mon Fils bien-aimé en qui je me plais uniquement.* Pouvait-il relever l'humiliation de son Fils d'une manière plus glorieuse, qu'en rendant témoignage par une voix éclatante qui venait du ciel, de sa filiation divine et de la plénitude du Saint-Esprit en lui. N'est-ce pas cette filiation éternelle qui est la source de toutes ses grandeurs, le fondement de son sacerdoce, de sa médiation, de sa royauté ? C'est beaucoup plus que s'il faisait entendre qu'il a reçu toutes les nations de la terre pour son héritage ; qu'il a été établi par lui suprême législateur, et le juge des vivants et des morts, oint d'une huile de joie préférablement à tous ceux qui participent à la nature humaine, plus que ce prophète qu'il avait promis à Moïse de ressusciter en sa place pour conduire son peuple, puisque les prophètes n'étaient éclairés que par degrés, pour un temps, sur quelques vérités, les uns plus, les autres moins ; au lieu que Jésus-Christ est le prophète de toutes les vérités, de tous les temps, et de l'Eternité même avec plénitude de lumière, de certitude, d'efficace, d'onction de la grâce qu'il a reçue sans bornes et sans mesure, et qui accomplit lui-même ce qu'il annonce. C'est comme s'il disait : en lui sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse ; c'est ma sagesse même, ma force, ma parole éternellle, mon image vivante et subsistante, l'idée originale que je consulte dans tous mes ouvrages, l'art par lequel je les exécute ; lorsque je préparais les cieux, que j'environnais les abîmes de leurs bornes, que je leur prescrivais une loi inviolable, il était présent ; lorsque je renfermais la mer dans ses limites, que je posais les fondements de la terre, il était avec moi, non comme simple spectateur, mais pour régler toutes choses avec moi ; les trônes, les dominations, les principautés, les puissances, les anges, les archanges, tout a été créé par lui, et subsiste en lui ; je l'établis le chef de mon Eglise, parce qu'il m'a plu que toute plénitude résidât en lui, et de réconcilier toutes choses avec moi tant ce qui est dans la terre que ce qui est dans le ciel ; c'est de sa plénitude que vous avez tout reçu, et ce n'est que par la vertu de ses mérites que vous avez accès à mon trône.

Voilà une petite partie des grandes choses qui sont renfermées dans ces deux mots : *C'est ici mon Fils bien-aimé.* Plusieurs discours ne seraient pas capables de développer toutes les merveilles qui sont contenues dans cette parole abrégée : *Hic est filius meus dilectus* (*Matth.*, III) ; rien ne plaît à Dieu qu'en ce Fils si chéri, il ne fait aucune grâce et ne pardonne aucun péché que par l'amour de ce Fils, qui quoique égal à lui s'est revêtu de la forme d'esclave pour réparer sa gloire outragée.

Par notre baptême, nous sommes entrés dans cette filiation divine ; oui par la grâce de l'adoption nous faisons partie de ce Fils bien-aimé; le Père éternel nous aime comme

les membres de son propre Fils, et c'est encore une excellente manière dont il accomplit toute justice; puisque ne méritant rien en notre nom que la peine et le châtiment qui sont la solde du péché, il nous a prédestinés par un pur effet de sa volonté, pour nous rendre ses enfants adoptifs et agréables à ses yeux en Jésus-Christ son Fils bien-aimé, dans lequel nous trouvons la rédemption par son sang et la rémission des péchés selon les richesses de sa grâce. Mais remarquez que ce qui est grâce purement gratuite, par rapport à nous, est justice par rapport à Jésus-Christ, puisque rien n'est plus juste que, Jésus-Christ innocent, ayant payé et satisfait pour nous en toute rigueur de justice, nous jouissions du fruit de son sacrifice qu'il nous applique par un pur effet de sa miséricorde. C'est donc par Jésus-Christ, en Jésus-Christ et pour Jésus-Christ que nous sommes tout ce que nous sommes, par ses mystères, sa médiation, son sacrifice en sa personne adorable, en son corps mystique, en adhérant à lui et recevant de lui influence et mouvement comme les membres de leur chef, pour former son Eglise, accomplir ses mystères, jusqu'à ce que ce corps sacré, par qui Dieu veut être éternellement adoré, ait sa plénitude. C'est en Jésus-Christ que vous avez été circoncis, non d'une circoncision faite par la main des hommes, qui consiste dans le retranchement d'un morceau de chair, mais de la circoncision de Jésus-Christ : c'est-à-dire du baptême qui est une circoncision qui retranche en nous les péchés, et nous sépare d'Adam pour nous enter en Jésus-Christ; c'est avec lui que vous avez été ensevelis par le baptême pour demeurer cachés au monde, à ses vanités, à ses convoitises, comme un homme enterré, et mener une vie ressuscitée, digne d'un enfant de Dieu. Oh! quel amour le Père éternel nous a-t-il témoigné de vouloir que nous soyons appelés et que nous soyons en effet enfants de Dieu! Pouvons-nous assez comprendre combien cette qualité est glorieuse? Ceux qui sont nés d'un sang illustre en conçoivent souvent un orgueil insupportable, quoique cette naissance d'Adam ne fasse que des pécheurs et des esclaves du démon, et on ne sait pas estimer une naissance qui change les pécheurs en enfants de Dieu, et leur donne droit à l'héritage céleste. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas à une charité si excessive et si prodigieuse de notre Dieu? Quelle confusion à la plupart des chrétiens de se conduire d'une manière si indigne de cette régénération céleste, s'avilir, se dégrader, perdre l'héritage du ciel comme le profane Esaü, qui vendit sa primauté pour se rassasier une fois, enfin se rendre (j'ai horreur de le dire), les enfants du démon, et d'arracher à Jésus-Christ ses propres membres; pour s'unir à ce corps monstrueux lequel a pour chef l'Ange apostat.

Reconnais donc, ô chrétien (je finis avec ces belles paroles du grand saint Léon), reconnais ta dignité, et après avoir été fait participant de la nature divine, garde-toi bien de retomber dans ta première bassesse par une vie indigne de ta première naissance. Souviens-toi de quel chef et de quel corps tu es membre, et garde-toi d'oublier jamais, qu'arraché de la puissance des ténèbres tu as été transféré dans la lumière et le royaume de Dieu. Etant devenu par le baptême le temple du Saint-Esprit, prend bien garde de ne pas chasser de ton cœur un tel hôte par des actions criminelles, et de ne le pas assujettir de nouveau à la tyrannie du diable, puisque c'est le sang de Jésus-Christ qui est le prix de ta rançon; car tu seras jugé dans la rigueur de la justice, par celui qui t'a racheté dans l'excès de sa miséricorde.

Vous ne permettrez pas, Seigneur, qu'un tel malheur nous arrive, et que tout ce que votre amour vous a inspiré de faire et de souffrir en notre faveur, ne serve qu'à nous rendre plus criminels et augmenter notre supplice. Vous nous avez fait rendre notre première robe d'innocence que nous avions perdue comme des enfants prodigues; préservez-nous de nouvelles rechutes, qui en souilleraient la blancheur. Ressuscitez en nous la grâce de l'adoption divine; faites-nous retourner à l'origine de la foi, mettre en pratique les maximes de l'Evangile, et former dans nos cœurs l'image de votre adorable Fils, en retraçant tous les jours quelque trait de son humilité, de sa douceur, sa patience, sa pureté, son ardente charité. Que votre Esprit soit le principe de nos pensées, de nos désirs, de nos paroles, de nos actions, afin que nous ne dégénérions pas de l'auguste qualité d'enfants de Dieu; qu'il soit en nous un esprit de force contre les sollicitations du monde et de la chair, un esprit de pénitence pour déplorer nos excès et nos ingratitudes, un esprit de prière, qui nous fasse gémir de notre captivité, de la longueur de notre exil, et soupirer sans cesse après cette adoption parfaite, où tout ce qu'il y a d'Adam en nous sera détruit et absorbé par la gloire.

SERMON LXXXI.

SUR LE MYSTÈRE DE LA TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

(*Le 6 août.*)

Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre. (*Joan.*, I.)

Nous avons vu sa gloire comme du Fils unique du Père.

C'est le témoignage d'honneur et de gloire rendu par ceux qui ont été assez favorisés pour être les spectateurs de sa majesté sur la sainte montagne; il en a reçu encore un plus illustre et plus authentique de son Père éternel, lorsque de cette nuée où la gloire de Dieu paraissait avec tant d'éclat, on entendit une voix qui venait du ciel : *Voici mon Fils bien-aimé dans lequel j'ai mis toute mon affection.* L'Eglise notre mère, dépositaire de toutes les vérités saintes de la religion, confirme par son autorité infaillible ce double témoignage; la Résurrection et

l'Ascension, qui ont parfaitement clarifié notre adorable victime, ne le rendent que trop croyable, et dissipent aisément tous les doutes qui pourraient s'élever dans nos esprits sur la divinité de celui qui fut attaché ensuite sur une croix comme un scélérat.

Vous supposant donc pleinement convaincus du fond et de la vérité du mystère, examinons avec la lumière de l'esprit de Dieu ce que Jésus-Christ s'y est proposé; quelle a été sa fin et son intention en opérant ce miracle? Pourquoi choisit-il pour cet effet une montagne écartée, et ne mène-t-il avec lui que trois de ses disciples, auxquels il défend d'en parler avant sa résurrection; d'où vient qu'il est transfiguré dans la prière? Et que Moïse et Elie parurent en sa compagnie, et s'entretenaient avec lui? Pourquoi enfin entendit-on retentir une voix qui ordonna aux disciples de l'écouter, quoiqu'il ne leur parlât pas? Il n'y a aucune de ces circonstances qui ne renferme quelque importante instruction; bornons-nous aux principales pour ne pas excéder la mesure ordinaire du temps, et contentons-nous de considérer la Transfiguration comme un mystère, qui met le Fils de Dieu avant sa mort dans l'état convenable à sa naissance éternelle : ce sera mon premier point; comme un mystère qui nous apprend quels sont les droits de notre renaissance en Jésus-Christ, et les avantages de l'adoption parfaite des enfants de Dieu : ce sera le second; et enfin quels sont les moyens qui nous procureront ce bonheur, et les routes qu'il faut tenir pour y parvenir : ce sera le troisième, et tout le partage de ce dicours. Vierge sainte, vous n'avez pas eu besoin de cette vision pour être prémunie contre le scandale de la croix; votre foi était infiniment au-dessus de tout ce qui pouvait ébranler celle des apôtres mêmes; c'est elle qui vous fit donner votre consentement aux paroles de l'ange, et croire sans hésiter, que tout ce qu'il vous avait annoncé de cet enfant miraculeux s'accomplirait; nous vous saluons avec lui en vous disant : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

On pourrait adresser ici aux trois apôtres extasiés à la vue de la gloire dont brillait l'humanité sainte de Jésus-Christ sur le Thabor, les mêmes paroles qu'un ange leur dit à tous sur la montagne des Oliviers, lorsque frappés d'admiration de voir leur divin Maître s'élever au ciel, ils ne pouvaient en détacher leurs yeux : *Hommes de Galilée, pourquoi admirez-vous tant de voir Jésus-Christ montant de la terre aux cieux; c'est son lieu natal. De même cette gloire dont son corps éclate, est son état naturel; celui où il vous a paru jusqu'ici lui est étranger.* L'état d'infirmité ne lui convenait pas; ce mystère ne fait que le mettre dans celui qui lui est dû comme Fils unique de Dieu; c'est moins un miracle qu'une cessation de miracle; il a été plutôt transfiguré jusqu'à ce jour en portant les marques de la mortalité d'Adam qu'il ne l'est présentement que vous l'en voyez affranchi.

En effet, quelle gloire ne doit pas rejaillir sur un corps dans lequel résidait toute la plénitude de la divinité, comme parle saint Paul, un corps que le Saint-Esprit avait formé dans le sein d'une pure vierge, que le Verbe s'était uni et approprié d'une manière si intime; quels brillants de gloire et de majesté n'y doivent pas éclater aux yeux des hommes; quel droit n'avait pas une âme qui jouissait de la vision béatifique, d'avoir, dès le moment de l'union hipostatique, un corps tout rayonnant de gloire, et d'une gloire digne du Fils unique, engendré dans la splendeur de la gloire avant l'étoile du matin, par le Père éternel ! Est-il plus naturel au soleil enfermé dans un nuage, de lui communiquer ses plus vives clartés, et de le rendre tout resplendissant de lumière, qu'à ce Fils adorable d'imprimer sa gloire sur son corps, qu'un prophète compare à un léger nuage : car ce n'est pas la chair même du Sauveur, dit saint Augustin, qui brille aujourd'hui de tant de gloire, mais la divinité voilée de son corps; cet éclat extérieur lui convenait encore par d'autres titres que celui de sa filiation divine : sa sainteté en est un; la grâce créée qui lui fut communiquée au moment de son Incarnation, a surpassé incomparablement celle des autres saints, selon les paroles du saint Psalmiste : *Vous avez aimé souverainement la justice, et haï l'iniquité;* c'est pour cela que le Seigneur vous a oint d'une huile de joie plus abondamment que vos compagnons, car outre la grâce substantielle et incréée, à savoir celle de la divinité même qui a sanctifié cette nouvelle nature, elle l'a été encore d'une manière très-excellente par l'infusion d'une grâce que la théologie appelle accidentelle et créée; or, si les saints ont paru quelquefois, ici-bas, tout rayonnants de gloire, quoiqu'environnés d'infirmités, quoique portant encore un corps de péché, et pouvant à tout moment déchoir de cet état de justice; combien plus cette prérogative était-elle mieux due à leur chef, d'où découlent toutes les grâces; lui qui n'avait pas péché en Adam et en qui le prince de ce monde ne pouvait rien trouver qui lui appartînt; enfin Jésus-Christ est le législateur de la loi nouvelle, son Père le déclare tel dans le mystère d'aujourd'hui, auquel il nous apprend qu'est accomplie cette prophétie qu'il avait faite par la bouche de Moïse dans le *Deutéronome : Je leur susciterai, du milieu de leurs frères, un prophète semblable à vous; si quelqu'un ne veut pas l'entendre, c'est moi qui en ferai vengeance.* Or, si pour me servir du raisonnement de saint Paul, le ministère de l'ancienne alliance qui n'était qu'un ministère de mort, a été accompagné d'une telle gloire que les enfants d'Israël ne pouvaient regarder le visage de Moïse, à cause de la gloire dont il éclatait, de sorte qu'il fut obligé de se couvrir d'un voile afin qu'on n'en fût pas ébloui, combien le ministère de l'esprit dont le Fils de Dieu est médiateur, doit-il être plus glorieux? Si le ministère qui devait être réprouvé comme

incapable de conduire les hommes à la perfection, a été accompagné de gloire, celui de la justice qui doit toujours subsister n'en aura-t-il pas incomparablement davantage? Car toute cette gloire de l'ancienne loi s'efface et disparaît lorsqu'elle est comparée avec la sublimité de l'Evangile; cet éclat qui paraît sur la face de Moïse, est attribuée à la communication qu'il eut avec le Seigneur durant quarante jours, quoique, selon saint Etienne, ce ne fût qu'un ange qui parlât en sa personne : *Cornuta facies ex consortio sermonis Dei.* Combien plus intime, plus fréquente, et plus longue a-t-elle été entre l'Homme-Dieu et son Père; ou plutôt ce commerce sacré a-t-il été interrompu d'un seul moment, puisqu'il est en son Père, et son Père en lui? enfin, n'est-il pas le soleil de justice qui éclaire tout homme qui vient au monde, et duquel les astres du firmament empruntent cet éclat qui a fait tomber certains peuples dans l'idolâtrie.

Moïse et Elie paraissent à ses côtés pour lui rendre témoignage : l'un comme au suprême Législateur, l'autre comme celui qui a inspiré les prophètes, et pour lui rendre hommage comme les princes de sa cour; c'est pourquoi ils ne brillent que de l'éclat qui rejaillit de leur maître, comme les astres de celui qui leur est communiqué par le soleil.

D'où vient présentement qu'il a éclipsé ses lumières, qu'il s'est privé de la gloire qui convenait au bien-aimé du Père? C'est par une suite nécessaire de son Incarnation, dans laquelle il s'est anéanti lui-même; il a voulu que son corps, victime de notre réconciliation, fût sujet à la faim, à la soif, aux injures de l'air, au froid, au chaud, à la fatigue des voyages, aux humiliations et à la mort qu'il a acceptée, pour apaiser en notre faveur la justice de son Père. Or, si les princes de ce monde (c'est ainsi que saint Paul appelle les démons) l'eussent connu pour le roi de gloire, ce que l'affranchissement de tous ces malheureux apanages de notre nature leur eût aisément fait conjecturer, ils n'eussent jamais poussé les Juifs à le crucifier, et notre rédemption serait encore à opérer; c'est pour cela qu'il s'est privé de sa gloire, qu'il a suspendu et arrêté cet éclat de sa majesté, qu'il devait naturellement se répandre sur son corps, il a dérobé aux démons, par cet innocent artifice, la connaissance de sa divinité pour souffrir la mort; c'est là où nous l'avons reconnu nous-mêmes, et où il nous a paru comme un lépreux n'ayant ni grâce ni beauté : *Vidimus eum quasi leprosum, et non erat ei species neque decor.* (*Is.*, LIII.) O bonté infinie qui l'oblige aujourd'hui de laisser échapper quelques rayons de sa divinité sur son humanité sacrée, et jusque sur ses vêtements, lesquels devinrent plus blancs que la neige, c'est par un effet de sa même bonté qui lui fait prendre toute sorte de figures pour l'avantage de son Eglise; il veut éclairer sa foi par une preuve éclatante de sa divinité, dont la créance est la base et le fondement de toute notre sainte religion, et faire voir que la mort, à laquelle il s'allait livrer, était son choix, animer son espérance en lui faisant entrevoir une partie des biens qui lui sont destinés, embraser sa charité en lui donnant à connaître de quoi il s'est privé pour son amour; mais comme rien ne nous est plus important que l'humilité, il a voulu surtout nous en donner une leçon, que nous n'oubliassions jamais : le pourrez-vous croire, que le mystère de sa glorification nous prêche autant et plus qu'aucun autre, la nécessité indispensable que nous avons de nous rabaisser? Et ne regarderez-vous pas ce que je vous dis ici comme un paradoxe? C'est toutefois une vérité indubitable dont vous conviendrez, si vous faites attention avec moi sur les circonstances de ce mystère.

Considérez premièrement que l'Evangéliste ne dit pas qu'il se transfigura, mais qu'il fut transfiguré ou glorifié par son Père; comme saint Paul dit, qu'il ne s'attribua pas à soi-même l'honneur du sacerdoce, mais le reçut de celui qui l'avait engendré de toute éternité; il attendit à la fin de sa vie, c'est-à-dire après plus de trente ans d'une vie passée dans l'obscurité et l'humiliation, à faire briller sur son visage quelques rayons de sa gloire; ce ne fut que sur une montagne écartée, en la présence de trois disciples affidés, à qui il défend expressément d'en parler avant sa mort, au lieu qu'il a voulu avoir une infinité de témoins de ses ignominies, ayant choisi Jérusalem comme un grand théâtre pour y être exposé aux insultes et aux railleries de tout un peuple, et le temps de Pâques, où tout ce qu'il y avait de Juifs répandus dans le monde accouraient à cette solennité. Remarquez encore que durant qu'il laisse échapper quelques rayons de gloire, ainsi qu'un éclair qui fend la nuée et disparaît aussitôt, il s'entretient avec Elie et Moïse de sa sortie du monde, qui devait arriver dans peu, c'est-à-dire de l'excès de ses souffrances, et de la mort cruelle qui lui était préparée avec toutes les horreurs qui devaient l'accompagner, comme s'il appréhendait de perdre de vue sa croix durant un seul moment. Pesez toutes ces circonstances et reconnaissez que Jésus-Christ ne recherche rien moins que sa gloire dans cette effusion de sa gloire sur sa chair sacrée, mais notre consolation et notre instruction. Pouvait-il, en effet, convaincre d'une manière plus forte et plus vive que la terre n'est pas le lieu de la gloire et de la grandeur pour un chrétien, que c'est, au contraire, celui où il doit être humilié, éprouvé et foulé aux pieds comme le grain de froment; qu'il doit renoncer de bon cœur à toutes les douceurs de la vie et les avantages temporels, surtout supprimer avec fidélité tout ce qui peut le relever aux yeux des hommes, et lui attirer de la considération. Jésus-Christ n'avait nul besoin d'en user ainsi pour lui-même, étant incapable de se laisser séduire par les applaudissements des hommes, et par les marques de distinction qu'il en eût reçues, mais nous en avons un besoin infini pour guérir

l'orgueil, si enraciné dans notre cœur, qui nous porte sans cesse à rechercher notre propre gloire, à affecter de la distinction, nous approprier ce que la grâce opère de bien en nous, nous produire au monde par l'endroit qui nous fait honneur, et supprimer avec un soin extrême tout ce qui peut dominer cet estime des hommes aussi vains que nous, dont nous faisons notre idole; voilà l'inclination déréglée et la maladie de tous les enfants d'Adam qui se repaissent de fumée, s'appuient sur le néant, et préfèrent le mensonge qui chatouille leurs oreilles, à la vérité qui les délivrerait de tous leurs maux. Quel renversement, quelle extravagance! Que direz-vous d'une personne dont tout le corps serait défiguré par sa lèpre ou à demi mangé de chancres ou couvert de pustules et de charbons horribles à voir, à la réserve d'une petite partie que la corruption aurait épargnée, et que cette personne, cachant avec adresse tous ces ulcères, ne produisit que cette petite partie saine, et voulut en tirer vanité? Voilà une image naturelle de notre orgueil, nous couvrons comme d'un voile tous nos défauts, et nous produisons avec importunité tout ce qui peut nous relever aux yeux des autres; notre vanité va jusqu'à s'attribuer des qualités imaginaires, et exiger des applaudissements pour les avantages que nous ne possédâmes jamais.

Or, quel remède plus efficace et plus salutaire pour guérir cette folie, que de considérer le Fils unique de Dieu se priver de tous les apanages de sa naissance éternelle, éclipser durant toute sa vie, à la réserve de quelques instants, la gloire à laquelle il avait tant de droits, pour se mettre en état de souffrir les douleurs et les opprobres. Oh! que cette parole du grand Apôtre est véritable, que Jésus-Christ n'a pas cherché ce qui était de sa propre satisfaction, mais qu'il s'est comme vidé de lui-même : *exhausit semetipsum*, comme le traduisent d'anciens Pères, selon la force du terme original. Et après cela, nous aurons tant de peine à souffrir les injures ou l'oubli des hommes, à taire ce qui nous peut attirer leurs louanges; mous aimons mieux leur imposer, par la montre d'une fausse vertu, un masque de piété, que d'écouter le témoignage de notre conscience, transfiguration diabolique qui couvre la difformité monstrueuse d'une âme dominée par ses passions et pleine de corruption, d'une apparence de vertu. Mais la tromperie ne durera pas longtemps; le voile qui cache à présent le vrai état des choses et qui confond les justes avec les hypocrites, sera bientôt levé, et, comme les premiers paraîtront dans une beauté surprenante et qu'ils brilleront, selon la parole de Jésus-Christ, comme le soleil en son midi, la laideur effroyable des autres, et cette figure du démon qu'ils se sont faite, paraîtra à découvert aux yeux des hommes et des anges rassemblés. Ah! les épaisses ténèbres et les flammes de l'enfer leur seront plus supportables que d'être ainsi exposés en spectacle au dernier jour, et ils s'y précipiteront d'eux-mêmes comme en un lieu où ils auront le moins à souffrir.

Prévenons un tel malheur en travaillant sans relâche à nous transformer en Jésus-Christ, selon ces belles paroles de saint Paul : *Contemplons la gloire du Seigneur; nous sommes transformés en la même image, nous avançant de clarté en clarté par l'illumination de l'esprit du Seigneur.* Quoique cette transformation soit plus intérieure qu'extérieure, puisqu'elle s'opère dans le cœur qui s'ouvre et se laisse pénétrer à la grâce, se dépouille de tout ce qu'il a d'inclinations basses et animales pour se rendre conforme au cœur pur, doux et humble de Jésus, et rend l'âme purifiée des souillures du péché, tout éclatante de la lumière que le soleil de justice répand en elle; cette transformation, dis-je, ou transfiguration, ne laisse pas de paraître au dehors et de se répandre sur tout l'homme extérieur par le règlement et la composition de tout ce qu'il avait auparavant de déréglé, par une modestie qui n'a rien d'affecté, par la bonne odeur de la piété et les bonnes œuvres conformes à l'état de chacun. Oh! que l'Eglise reçoit d'édification de ces transfigurations! que les anges en ont de joie dans le ciel! C'est d'ordinaire dans l'oraison que ces merveilles de la grâce arrivent, comme nous voyons que Jésus fut transfiguré lorsqu'il priait; je veux dire que souvent la conversion est attachée à la prière, mais une prière humble, forte, ardente, persévérante, infatigable, qui fait une sainte violence au ciel. La justice divine ne manque guère de s'y laisser fléchir; c'est encore plus certainement par le gémissement de la colombe, c'est-à-dire l'union des prières et des vœux de la société des fidèles, que la grâce de justification est accordée aux pécheurs pour opérer le changement de leur cœur, rompre leurs habitudes invétérées, réformer leurs inclinations vicieuses et leur inspirer le courage de réparer leurs excès par de dignes fruits de pénitence. Mais un des plus puissants motifs pour nous exciter à ce renouvellement intérieur et le dépouillement du vieil homme, est de considérer souvent quelle est l'espérance de notre vocation, et quelles sont les richesses et la gloire de l'héritage de Dieu dans ses saints. C'est ce que je vais tâcher de vous découvrir en mon second point.

SECOND POINT.

Nous ne sommes pas chrétiens pour le siècle présent, mais pour le siècle à venir; nous n'avons pas ici de cité permanente, nous cherchons celle où nous devons habiter un jour. Si nous n'avions d'espérance en Jésus-Christ que pour cette vie, *nous serions*, dit saint Paul, *les plus misérables de tous les hommes.* Mais il y en a une immortelle qui doit lui succéder lorsque l'iniquité sera passée et que les hommes de richesses auront dormi leur sommeil, dont les délices

sont si ineffables que toutes les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec elle. Je n'entreprends pas de vous en donner des idées claires et sensibles, puisque ce sont des joies toutes spirituelles et que le Saint-Esprit, si fécond en expressions magnifiques, se contente de nous dire que l'œil n'a jamais vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme compris les biens infinis que Dieu prépare à ses élus lorsqu'il les aura réunis pour jamais à lui et consommés dans son unité adorable. Il vous est aisé de juger que c'est, en effet, quelque chose qui surpasse tout ce que nous pouvons imaginer, dire ou penser, par ce qui se passe au mystère que nous honorons en ce jour; nous y voyons les trois apôtres si ravis, si extasiés, si transportés hors d'eux-mêmes à la vue de Jésus-Christ transfiguré, que Pierre, oubliant toutes les choses du monde, s'écrie dans l'excès de sa joie : *Maître, ah! que nous sommes bien ici; faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes : une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie.* Quoi! si ce léger échantillon de la gloire du ciel, si une faible étincelle de ce brasier d'amour qui embrase les élus, si une petite goutte de ce torrent de volupté, met saint Pierre hors de lui-même et lui fait oublier toutes les choses de la terre, eh! que sera-ce, mon Dieu, de ce fleuve impétueux qui comblera de joie la cité de Dieu, de cet océan de délices dont les bienheureux seront enivrés? que sera-ce de cette lumière immense, de cette plénitude de gloire dont ils jouiront? Non-seulement nous verrons à découvert, non pas pour quelques moments, comme les apôtres sur le Thabor, ce visage adorable qui fait la félicité des anges et qu'ils contemplent avec un plaisir toujours nouveau; mais nous brillerons nous-mêmes d'un éclat capable de ternir celui du soleil; car notre divin Sauveur transformera ce corps tout vil et abject qu'il est, pour le rendre conforme à son corps glorieux, par cette vertu efficace qui s'assujettit toutes choses. Chrétiens, mes frères, pouvons-nous faire attention sur la bonté d'un Dieu qui veut bien répandre les trésors inépuisables de ses richesses sur ce corps de mort qui se prépare à glorifier cette chair de péché, à verser sur cet amas de boue ce torrent de volupté dont il inondera nos âmes. Sans travailler sérieusement et uniquement à acquérir un tel bonheur, je suis sûr que nous ne pouvons comparer les sentiments corrompus de notre cœur avec ceux que ce mystère devrait inspirer, sans entrer en une sainte indignation contre nous-mêmes et nous faire de sanglants reproches. *Enfants des hommes jusqu'à quand aimerez-vous le mensonge et vous attacherez-vous à la vanité?* Quelle est votre stupidité, ou plutôt votre léthargie, d'être insensibles à ce bonheur, dont la moindre épreuve comble l'âme de tant de joie qu'elle ne se connaît plus elle-même, et que, tout absorbée dans cet objet qui l'enchante, elle n'a de puissances et de facultés que pour s'y attacher? Quelle extinction de foi de préférer à ces chastes délices, qui font la félicité de Dieu même, des joies fades, languissantes, impures, toujours suivies de repentir? Cette indifférence est d'autant plus surprenante que l'espérance est le plus puissant ressort qui fasse agir les hommes et les porte à entreprendre les choses les plus difficiles sans se rebuter, pour tous les travaux et les obstacles. Saint Paul nous le représente dans la personne des athlètes : rien n'égalait la rigueur de leur régime; ils se privaient de tous les plaisirs des sens, et menaient une vie très-dure et très-austère pour se rendre plus souples, plus dispos, plus agiles dans la course et dans la lutte. Pourquoi cet assujettissement si pénible? pour remporter le prix du combat, pour un vain laurier, pour une couronne corruptible. Nous voyons les soldats et les officiers de guerre s'endurcir au froid, au chaud, souffrir la faim, la soif, monter à l'assaut, se jeter au plus fort de la mêlée avec tant d'intrépidité et prodiguer tous les jours leur vie. Pourquoi? pour une fumée, pour une chimère d'orgueil, pour obtenir une charge plus honorable; et par combien de périls parviennent-ils à un plus grand péril? Que ne font pas encore les marchands pour faire fortune et amasser des richesses périssables? quels hasards n'essuient-ils pas dans leurs voyages de long cours? que de fatigues, que de veilles? Ils comptent pour rien toutes ces choses, pourvu qu'ils s'enrichissent; et nous, nous attendons des couronnes incorruptibles, une gloire solide et immortelle, des trésors qui ne s'épuisent jamais, d'où les voleurs ne pourront approcher, enfin, des biens qui seront le dernier effet de la magnificence d'un Dieu. Notre cœur ne devrait-il pas être toujours en mouvement pour aspirer à leur possession; et nous en peut-il trop coûter? Quel aiguillon plus vif pour exciter notre paresse et nous presser de courir dans la sainte carrière, nous adoucir les peines de la vie et nous faire sacrifier courageusement toutes ses fausses douceurs! C'est cette couronne immortelle qui fit mépriser à Moïse celle de Pharaon, préférer l'ignominie de Jésus-Christ à toutes les richesses de l'Egypte, qu'il regarda comme des ordures, et demeurer ferme et constant dans toutes les diverses épreuves, comme s'il eût vu l'invisible, parce qu'il envisageait la récompense. Oh! que la terre est méprisable quand on regarde le ciel! C'est par le même motif que David s'animait à remplir tous les devoirs qu'impose la royauté et à obéir à Dieu dans les grandes et les petites choses; c'est ce qui soutenait saint Paul dans les travaux de l'apostolat dont il était accablé et les persécutions que lui suscitaient les Juifs et les faux frères; voilà ce qui relevait son courage, dissipait ses peines et lui donnait une vigueur nouvelle : *Oubliant*, dit-il, *tout ce qui est derrière moi et m'avançant sans cesse vers le terme de ma carrière, je cours pour remporter le prix de la vie éternelle;*

tous les maux que j'endure ne m'abattent pas, parce que je sais que celui à qui j'ai confié mon dépôt est assez puissant pour me le rendre au dernier jour ; j'attends la couronne de justice que le Seigneur me rendra comme un juste juge. C'est ce qui a rendu tant de martyrs immobiles dans les plus cruelles tortures dont leur constance pouvait être éprouvée ; ils avaient déjà le paradis dans le cœur ; ils s'y transportaient par la vivacité de leur foi et la fermeté de leur espérance, comme s'ils en eussent déjà été les heureux citoyens; l'avant-goût de ces biens ineffables faisait plus d'impression sur leurs âmes que les maux qu'ils souffraient sur leur corps, et leur mettait en bouche les mêmes paroles qu'aux généreux Machabées, lorsqu'on hachait leurs membres en pièces. Le Roi du monde nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle, après que nous serons morts pour la défense de ses lois.

C'est ainsi, dit saint Chrysostome, que, dans les choses pénibles, il ne faut pas considérer le travail, mais la récompense; ainsi devons-nous fermer les yeux aux travaux de cette vie, pour ne les ouvrir qu'à ce comble de gloire et cette félicité ineffable qui la doit suivre.

Nous faisons profession d'aspirer à cette même félicité, et quoique nous ne soyons pas prédestinés aux mêmes degrés de gloire, nous espérons jouir de la même béatitude essentielle et être placés dans quelqu'une de ces demeures éternelles de la maison de notre Père céleste, à la vue desquelles le Roi-Prophète tombait en défaillance, par l'ardeur de ses désirs, et s'écriait: *Heureux, Seigneur, ceux qui habitent dans votre maison !* D'où vient cependant que nous y pensons si peu, que nous sommes fermés aux discours qu'on nous en fait et n'en sommes presque pas touchés? Pourquoi faisons-nous si peu d'effort pour nous mettre en possession de cette terre promise, où coulent les ruisseaux de miel et de lait de la justice? Ah ! c'est que nous ne l'aimons pas et que nous lui préférons celle des mourants; c'est que l'attache démesurée aux plaisirs sensibles nous a déréglé le goût. Mais donnez-moi une âme qui aime son Dieu, qui se regarde dans ce monde ici comme dans un exil, dans une affreuse solitude, sans route et sans eau; qui soupire après cette fontaine intarissable d'eau vive, qui seule peut nous désaltérer; il n'est pas besoin que je l'incite à soupirer après la céleste patrie, tous ses désirs y tendent sans cesse; rappelons les nôtres de tant d'objets bas et indignes, sur lesquels ils se consument vainement; dégageons nos cœurs de ces liens honteux, pour leur laisser prendre l'essor vers le lieu de notre origine, ou du moins interrompons le commerce malheureux que notre âme a contracté avec ce corps de péché, cette maison de terre qui l'appesantit; renonçons à l'impression de nos sens, oublions, s'il se peut, cette masse de chair, qui forme comme un chaos et un mur de séparation entre Dieu et nous; faisons taire l'imagination, qui ne parle que pour le corps; interrogeons notre cœur et demandons-lui ce qu'il recherche dans cette agitation continuelle où il vit: il répondra *la vérité*, et nous éprouverons alors ce que dit saint Augustin, que l'âme ne désire rien plus fortement et avec des mouvements plus vifs et plus impétueux que la vérité. Le cœur de l'homme est fait pour la vérité; la vérité est la seule nourriture capable de le rassasier; mais hélas ! que la jouissance que nous en avons ici-bas est imparfaite ! ce n'est qu'une légère odeur et quelque faible lueur; elle ne se montre à nous qu'à travers des ombres et des nuages; c'est comme un éclair qui fend la nuée, qui frappe et brille un moment, puis nous laisse dans l'obscurité et cette nuit qui nous est familière. C'est la plainte que faisait saint Augustin et qu'ont faite, avant et après lui, les âmes les plus saintes; quelque soin qu'elles prennent de se vider du monde et de purifier leur cœur par la prière, par la retraite, la lecture, les exercices de pénitence, mille images et mille fantômes corporels viennent traverser leur médiation; les besoins de la vie partagent leur esprit, et quelque modération qu'elles apportent dans l'usage des créatures, elles ont la douleur de les voir passer et repasser incessamment dans leur imagination et y exciter un certain tumulte qui ne leur permet pas d'entendre la voix de la vérité. On se lève un moment de terre, mais comme les ailes sont coupées, on retombe dans sa bassesse; les créatures qui n'ont que trop d'intelligence dans notre cœur ne tardent guère à interrompre ce doux repos; elles font disparaître ces beaux objets qui tenaient l'âme dans une espèce d'extase, et ne laissent à l'esprit qu'un triste, mais précieux souvenir, qui lui fait dire: *ô si durasset !* Spectacle lumineux et enchanté, que tu étais charmant, mais que tu as été court et t'es tôt évanoui ! Non, non, chère vérité, ce n'est que dans le ciel que l'on jouit pleinement de vous; ce ne sera que quand notre âme sera dégagée de ce corps, ou qu'y étant réunie pour l'éternité, elle spiritualisera cette masse de chair. Nous possédons en quelque sorte, dès maintenant, la vérité; mais il faut avouer qu'elle est cachée sous des voiles bien disproportionnés à sa grandeur. L'ange est rassasié de la moelle du froment; il faut, dit saint Bernard, nous contenter de l'écorce de la lettre et des prémices de l'esprit; mais quoique ce soit encore trop pour des enfants d'Adam et des pécheurs, qu'il y a de différence entre l'écorce du sacrement et la fleur du froment; entre la foi et la jouissance; entre le voile de peau qui cache le tabernacle et ce tabernacle découvert; entre le Fils éternel dans les splendeurs des saints et sous la forme d'esclave! Ces choses peuvent-elles être égales, puisque les unes sont pour exercer notre foi, et les autres la récompenser? Nous recevons ici-bas quelque nourriture, mais il faut manger ce pain à la sueur de son visage; il y découle quelques gouttes de cet océan de joie où les saints sont comme heureusement noyés; c'est

pour ne pas mourir tout à fait de soif dans ce désert ; voilà ce qui fait soupirer incessamment l'épouse, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au lieu où l'époux repose en son midi et où le vrai Israël de Dieu se nourrit pour jamais de la vérité, avec une faim que le rassasiement ne fait qu'augmenter davantage ; la vérité sera non-seulement notre nourriture et notre breuvage, elle sera notre habillement, notre trésor, notre occupation perpétuelle, et généralement toutes choses ; elle se manifestera à nous dans tout son éclat, sa beauté, sa majesté, sa magnificence ; elle nous développera tous ses mystères, nous entrerons dans ces profonds abîmes des desseins de Dieu sur les enfants des hommes ; l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire n'aura plus rien de caché pour nous ; la vérité portera elle-même le flambeau dans tous ces secrets adorables, qui font, de toute éternité, la plus sérieuse occupation de Dieu, à la vue desquels le grand Apôtre s'écriait : *O profondeur des richesses de la science et de la sagesse de Dieu !* Enfin, cette divine vérité nous pénétrera entièrement, et, dans l'impatience de se communiquer et de se donner pleinement à nous, elle élargira, elle étendra, elle élèvera notre cœur infiniment au delà de ses bornes naturelles, et nous transformera en Dieu.

Ces faibles expressions se font-elles sentir à votre âme, prévenue peut-être d'une philosophie toute sensuelle ? Est-elle émue, lorsqu'on lui représente les bienheureux comme des esprits tout pénétrés de la vérité, plongés et abîmés dans cette mer immense de la vérité souveraine, et ne demande-t-elle pas encore où sont ces biens qu'on nous promet : *Quis ostendet nobis bona?* Et qu'est-ce que cette vérité qui prétend nous rendre heureux : *Quid est veritas?* (*Joan.*, XIX.) Je n'entreprends pas de vous faire goûter le plaisir de la vérité et de vous rendre sensibles à ses charmes ineffables ; ce goût dépend de la disposition de votre cœur : s'il est sain, s'il est pur, s'il est dégagé des affections terrestres, vous vous écriez, tout au contraire de saint Pierre : Ah ! qu'il est fâcheux d'être arrêté ici avec les habitants de Cédar ! que ce séjour est triste et ennuyeux ! que la vie est assommante ! quand les liens qui attachent mon âme à cette maison de boue seront-ils rompus, pour m'aller perdre dans le sein de la vérité ? O vérité, douce patrie des exilés et la fin de leur exil ! je vous vois, mais je ne puis entrer dans vos délicieux parvis, retenu que je suis par le poids incommode de ce corps, et je suis indigne d'y être admis, étant souillé de péché ; j'entrevois vos splendeurs éternelles, mais mon cœur, encore faible et languissant, se sent repoussé, et j'ai dit en moi-même : Qui est-ce qui peut atteindre jusque-là ? faut-il donc que je me trouve chassé de devant les yeux de mon Dieu ? Mais, si la fièvre de l'iniquité vous a déréglé le goût jusqu'à vous faire trouver le pain du mensonge plus agréable et plus savoureux, je suis dans l'impuissance de vous le faire comprendre ; peut-être le concevrez-vous mieux sous l'idée de bonheur accompli : c'est la notion que Boèce nous donne de la béatitude, lorsqu'il la définit : un état souverainement heureux, par l'assemblage de tous les biens : cette idée fera plus d'impression sur vos cœurs, puisque le premier, le plus agissant et le plus essentiel désir de l'homme est d'être heureux ; il n'est pas besoin de l'exciter, car il se trouve également en tous les hommes qui y tendent par une pente invincible de leur nature : or la raison et l'expérience nous apprennent aussi bien que la foi, que l'âme ne peut trouver ce bonheur que dans un objet plus excellent qu'elle, et par conséquent qui n'ait rien de corporel, qui soit immuable et que rien ne lui puisse ravir ; il n'y a que Dieu en qui tous ces avantages se trouvent réunis et qui dans sa simplicité renferme tous les biens : *Ostendam tibi omne bonum* (*Exod.*, XXXIII) ; non-seulement nous verrons tout ce que les créatures ont d'excellent et de rare, et les rapports merveilleux qu'elles ont entr'elles, pour former la beauté de l'univers ; nous contemplerons l'auteur de toutes ces créatures, cet être immuable, éternel, qui demeure toujours dans le même état, la source de la justice, non dans des ruisseaux troubles et des images défigurées, mais dans sa source même qui se dévoilera aux yeux intérieurs de notre âme dans toute sa grandeur et sa beauté. Ah ! qui peut exprimer quels transports, quels ravissements de joie, quel embrasement d'amour la jouissance de cet objet ineffable excitera en nous. Peut-il manquer quelque chose au bonheur, quand on est à couvert de tous maux, que tous les justes désirs sont pleinement remplis, et qu'on n'a à craindre aucun changement dans la félicité ? Or c'est ce qui arrivera à ceux qui seront jugés dignes de la seconde résurrection et du siècle à venir ; nous serons exempts de maladies et affranchis de toutes sortes de nécessités. *Le Seigneur Dieu*, dit un prophète, *précipitera la mort pour jamais, il séchera les larmes de tous les yeux ; on n'entendra plus parler de violence dans notre terre, ni de destruction et d'oppression, le salut environnera nos murailles et les louanges retentiront à nos portes. Ils n'auront plus ni faim ni soif, la chaleur et le soleil ne les brûleront plus, parce que Celui qui est plein de miséricorde les mènera boire aux sources des eaux. Votre soleil ne se couchera plus, et votre lumière ne souffrira plus de diminution, parce que le Seigneur sera votre flambeau éternel ; l'Agneau sera lui-même la lampe de la Jérusalem céleste, les jours de larmes seront finis, rien ne résistera à leur volonté, Dieu accomplira tous leurs désirs, ils n'en formeront pas un seul qui ne soit pleinement satisfait, de sorte que, durant toute la suite de l'éternité, qui ne connaît ni variation ni fin, ils n'éprouveront aucune contradiction, aucune opposition au dedans et au dehors d'eux-mêmes : ce ne seront que transports, que ravissements, que louanges, que cantiques de reconnaissance ; ils s'ima-*

moleront sans cesse comme des holocaustes de charité, à la gloire immortelle de celui qui les a choisis pour être des vases d'honneur en sa maison.

Serait-il possible, chrétiens auditeurs, que ce bonheur que Jésus-Christ nous a acquis par les travaux de sa vie voyagère et par l'effusion de son sang, fît si peu d'impression sur nos cœurs? Si le traité que Platon avait composé de l'immortalité de l'âme, était si capable d'émouvoir ses lecteurs, que plusieurs d'entre eux, pour éprouver les douceurs de cette vie bienheureuse dont il y faisait la peinture, se privaient de celle-ci par une mort violente, tout ce que les saintes Ecritures dont l'autorité est infaillible, et ce que je viens d'étaler à vos yeux de cette félicité, ne vous fera-t-il pas renoncer, je ne dis pas à la vie, ce serait un crime d'en sortir sans l'ordre de celui qui nous l'a confiée comme un dépôt, mais à la vie sensuelle, cette vie dont Jésus-Christ dit dans l'Evangile, que celui qui hait sa vie pour son amour, la retrouvera, et vous donner cette mort évangélique qui nous procure la véritable vie. Lorsqu'on considère attentivement (je parle avec saint Grégoire) quelle est la nature et l'excellence des choses qui nous sont promises dans le ciel, on sent un profond mépris de tout ce qui est le plus estimé ici-bas; car, que sont tous les avantages temporels comparés à cette félicité souveraine, qu'un poids incommode plutôt qu'un soulagement? La vie que nous menons sur terre, sujette à tant de nécessités fâcheuses, mérite-t-elle le nom de vie? N'est-ce pas plutôt une véritable mort, une longue agonie? Mais quelle langue peut exprimer, quel esprit humain est capable de comprendre les joies ineffables de cette cité céleste? De faire partie de la société des anges, de jouir de leurs concerts mélodieux et du spectacle lumineux de la Vérité, voir cette lumière intelligible, être rassasié des biens de la maison de Dieu sans crainte de la mort, posséder l'héritage incorruptible qu'aucune violence ennemie ne pourra jamais enlever; le cœur s'embrase en entendant ces merveilles, et il voudrait déjà les voir et les expérimenter, il lui tarde déjà de se voir en possession de ce royaume qui n'aura point de fin; mais on ne parvient à cette récompense excessive que par de grands travaux, c'est pourquoi le grand saint Paul nous avertit que nul ne doit s'attendre d'être couronné, s'il n'a auparavant vaillamment combattu; ouvrons, à la bonne heure, nos cœurs à la joie qu'y doit répandre l'espérance de ces biens, félicité anticipée, mais ne craignons pas d'autre part les peines, ne soyons pas épouvantés des combats qui méritent une telle couronne. Pesez, dit saint Chrysostome, les fatigues et les mérites, les sueurs et la récompense, la course qu'il faut faire et le royaume qui vous attend, les richesses infinies de cet héritage et les clauses ou les conditions auxquelles il est attaché. Voyons quelles sont ces peines, ces travaux, ces combats qui nous procureront un repos, un bonheur et un héritage éternel : j'achève en peu de mots.

TROISIÈME POINT.

Les philosophes se fatiguaient depuis longtemps inutilement l'esprit pour savoir au juste quelle était la béatitude de l'homme, et ce qui pouvait remplir pleinement ses désirs. Ceux qui paraissaient les plus éclairés dans la décision de cette grande difficulté, en soutenant que Dieu seul pouvait être le bien d'une créature raisonnable, n'avaient ni assez d'éloquence pour persuader cette vérité importante, ni d'humilité pour en profiter eux-mêmes; ils voyaient de loin ce pays enchanté où nous oublierons nos misères, mais ils ne pouvaient découvrir les sentiers qui y conduisent : connaissant, dit saint Augustin, qu'ils ne pouvaient par eux-mêmes se rapprocher de Dieu, ils ont tenté de le faire par des voies illicites, dont ils ont été justement punis par les illusions où ils sont tombés, car ils ne cherchaient Dieu que par le principe d'orgueil, qui fait aimer les connaissances élevées, et au lieu de frapper leur poitrine avec componction, ils voulaient marcher la tête haute à la découverte de ce qu'ils avaient envie de connaître, de sorte que, s'étant attiré les démons par la conformité que leur orgueil mettait entre eux et ces puissances de l'air, ils sont tombés dans les séductions de la magie, et au lieu qu'ils cherchaient un médiateur qui pût les purifier, ils n'ont trouvé que le diable transformé en ange de lumière qui, se jouant de leur crédulité, les a aveuglés jusqu'à leur faire violer les plus communs devoirs de l'honnêteté; ainsi, après toutes leurs recherches et leurs disputes, le monde demeurait sans espérance plongé dans la corruption, bornant ses prétentions à cette vie, et ne songeant qu'à s'y faire une béatitude charnelle.

Il n'y avait que vous, ô mon Sauveur, vrai médiateur donné par votre Père pour nous réconcilier avec lui, qui pussiez nous éclairer sur un point si essentiel, le fondement, le terme et la fin de toute la religion. Et certes, la manière dont cet adorable maître parle de ce royaume céleste, de ce siècle à venir, l'air décisif qu'il fait paraître en développant une matière si obscure, le détail dans lequel il descend pour marquer des routes si peu frayées, font aisément comprendre qu'il ne raisonne pas en philosophe, mais qu'il décide en Dieu et n'a pas moins d'autorité sur les cœurs pour leur faire aimer ce qu'il voudra, que sur les esprits pour leur persuader les vérités les plus incompréhensibles.

Comme il s'explique d'une manière encore plus forte et plus propre au Verbe de Dieu, par ses actions que par ses paroles, voyons, dans ce qu'il fait aujourd'hui et dans ce qui se passe en notre mystère, ce que nous devons faire pour être intérieurement transfigurés et arriver au bonheur éternel, dont sa transfiguration extérieure est l'image et le gage. Il mène les trois disciples dans

un lieu écarté et désert, voilà la nécessité de la retraite du moins intérieure, lorsque les engagements de sa providence ne permettent pas de se séparer extérieurement des créatures. *Je la conduirai*, dit-il par son prophète, *dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur*. Car, comment entendre sa voix qui est douce, parmi le tumulte et le tintamarre du monde; comment la suivre, lorsqu'on n'a les oreilles frappées que de maximes conformes à la corruption de la nature, et qu'on n'a devant les yeux que des exemples pernicieux. Oh ! qu'il est difficile de s'en défendre et de ne pas succomber à la longue malgré ses bonnes résolutions ! Oh ! que c'est une grande chose, s'écrie saint Augustin, d'être sans cesse rebattu de leurs discours et de ne pas s'écarter de la voie de Dieu ! Car souvent l'âme voulant aller à lui, est saisie de crainte et chancelle en son chemin, elle n'ose accomplir ses bons desseins, de crainte de choquer ceux avec qui elle vit, lesquels n'aiment que les biens passagers, et s'attirer les railleries; on y est environné de piéges et de périls, la bonne fortune nous y aveugle, elle fait qu'on se méconnaît et qu'on se croit tout permis; la mauvaise trouble, chagrine et désespère; nous n'y trouvons que de faux amis qui nous flattent dans nos défauts, ou de vrais ennemis qui nous combattent dans nos vertus et dont tous les efforts tendent à nous enlever le trésor de la charité; celui de la chasteté est encore plus exposé parmi tant d'amorces du vice; l'oisiveté, la sensualité, la mollesse y règnent; vous n'y pouvez presque fuir le mal, parce que la coutume l'autorise, ni pratiquer le bien, parce que la bienséance le défend; les passions s'irritent par les objets, la corruption se communique par les exemples, la mort s'insinue par tous les sens : mais si l'innocence est si peu en sûreté dans ce séjour de l'injustice, dans cet air contagieux, comment la recouvrer lorsqu'on l'a malheureusement perdue, est-ce dans ces assemblées où le prochain est déchiré impitoyablement par de cruelles médisances dont on se fait un jeu, ces bals, ces spectacles profanes où on sacrifie à l'idole du plaisir, où le démon fait une cruelle boucherie des âmes, ces brelans où le nom de Dieu est blasphémé d'une manière horrible, ces rendez-vous funestes où ce qui vous restait de pudeur a fait un triste naufrage; ah ! malheur au monde pour ses scandales; fuyez, fuyez, du milieu de cette Babylone infectée de peste, allez dans la retraite respirer un air plus pur; cherchez un abri où vous soyez à couvert de la malignité, où l'embrasement de cette Sodome spirituelle ne puisse vous gagner, fuyez sur la montagne et sauvez votre âme.

Est-ce en tournant le fer dans une plaie qu'on la guérit? cela ne se peut absolument, sans vous éloigner des objets qui vous ont blessé et peuvent vous blesser encore, en vous tenant auprès du Médecin suprême, et substituant à ces compagnies dangereuses, celles des serviteurs de Dieu qui, par leurs paroles, leurs prières, leurs exemples vous soutiendront dans la vie nouvelle que vous embrassez ! sans cette précaution, tenez pour assuré que votre conversion n'est qu'imaginaire et ne subsistera pas. C'est un bâtiment fondé sur le sable, qui s'écroulera au premier orage, et la ruine de cette maison sera grande; je veux dire que la première tentation un peu forte fera évanouir toutes vos belles résolutions, et qu'une prompte rechute vous réduira dans un état plus déplorable que le premier. Il n'y a guère lieu d'espérer autrement la parfaite conversion, ou la transfiguration de votre cœur, s'il ne vous est pas libre de quitter le siècle, ou de vous séparer de ceux dont vous avez éprouvé que le commerce est dangereux; munissez-vous des maximes capitales de l'Évangile, roidissez-vous contre le torrent, faites-vous de saintes violences, et séparez-vous réellement des affaires de temps en temps; allez-vous vider de toutes les images du monde dans la prière; puisez des forces dans de saintes lectures, et surtout dans la fréquentation des sacrements, sources inépuisables de grâces, lorsqu'on les reçoit avec une conscience pure. C'est ainsi que vous vous élèverez jusqu'au sommet de la montagne, c'est-à-dire de la perfection évangélique avec Jésus-Christ et ses apôtres : le peuple ne monte pas jusque-là, il n'est pas capable des hautes vérités; les conseils du Fils de Dieu sont trop sublimes pour lui; les infirmes et ceux qui viennent d'être guéris tout récemment, dit saint Ambroise, n'ont pas l'haleine assez forte pour s'élever si haut; il faut que les serviteurs et les bêtes de charge demeurent au pied de la montagne, tandis qu'Abraham et Isaac montent au haut de la croupe pour sacrifier. Je veux faire entendre par là que ce n'est pas assez de ne pas croupir dans les voluptés basses et terrestres, de n'être pas esclave de ses convoitises; mais que si on veut être parfait, et goûter combien le Seigneur est doux, si on veut avoir part aux caresses dont il favorise ses épouses et ses plus chers disciples, il faut s'élever sans cesse vers la céleste patrie par l'amour des biens éternels, ne plus rien désirer des choses d'ici-bas, fouler aux pieds tout ce que le monde estime le plus. C'est là que, plus voisin du ciel, et plus éloigné de la terre, cette région de mort, l'on reçoit la rosée d'en haut avec plus de facilité et d'abondance : *Heureux*, dit le Roi-Prophète, *celui qui dispose des degrés en son cœur pour s'élever vers le Seigneur, dans cette vallée de larmes, qui s'élève par la foi au-dessus des sens et de toutes les choses visibles*.

Ce fut pendant que Jésus-Christ faisait sa prière que son visage parut tout autre, ce sera de même dans l'oraison, et par la vertu de l'oraison que vous obtiendrez votre transfiguration, le changement de vos inclinations animales en celles de Jésus-Christ toutes célestes, et que vous éclaterez même au dehors par une modestie angélique, par le recueillement, la mortification de vos sens, la

simplicité, la candeur, la droiture de votre conduite, l'innocence et le règlement de vos mœurs. Le propre de la véritable prière est de nous dépouiller de la confiance en nous-mêmes et de l'estime présomptueuse de nos forces, de nous faire sentir vivement notre néant, et la dépendance continuelle où nous sommes de la miséricorde infinie de Dieu; or rien n'est plus capable de l'attirer que cet humble aveu, et ce gémissement d'un cœur pénétré de son impuissance, et qui désespère saintement de ses faibles efforts pour s'affranchir des liens du péché. Dieu renouvelle en sa faveur le miracle qui est rapporté dans le livre des *Machabées*. Lorsque les Juifs furent emmenés captifs à Babylone, quelques prêtres craignant Dieu, prirent le feu sacré, et le cachèrent secrètement dans un puits pour y être gardé sûrement; leurs petits-fils, au retour de la captivité, vinrent chercher ce feu dans le même lieu, et n'ayant trouvé en sa place qu'une eau épaisse et bourbeuse, Jérémie leur commande d'en puiser et d'en faire les aspersions sur les victimes et sur le bois du sacrifice; alors le soleil, qui était caché auparavant sous un nuage, ayant commencé à luire tout d'un coup, il s'alluma un grand feu qui remplit d'admiration tous ceux qui étaient présents. Image admirable de ce qui arrive à la justification du pécheur : ce feu sacré n'est-il pas une figure sensible et naturelle de la charité répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous baptise d'un baptême de feu, selon l'explication du Sauveur, pour nous incorporer à lui? ce feu est demeuré caché et éteint pendant notre longue servitude sous le roi de Babylone, image du démon; il était changé en boue, nous nous plongions dans le bourbier des vices comme ces animaux immondes, mais, dans l'instant que la miséricorde de Dieu nous a regardés favorablement, qu'il a fait luire la lumière de sa grâce dans nos cœurs pour nous découvrir l'état déplorable de nos âmes, et nous inspirer un désir efficace d'en sortir; lorsque, convaincus qu'il n'y a que lui seul qui puisse purifier une créature souillée par le malheur de sa naissance, et tous les crimes qu'elle a ajoutés à celui de son origine, elle s'expose dans le plus vif sentiment de son indignité et l'horreur infinie de ses désordres, aux rayons du Soleil de justice, alors le cœur s'échauffe au dedans, un feu secret s'y embrase qui consume le péché, le Soleil de justice fait luire la lumière de sa grâce dans ce cœur, et y produit ce changement merveilleux d'une eau bourbeuse en la ferveur de son saint amour, dont les anges font une fête dans le ciel : alors on accomplit parfaitement le précepte de la double charité, qui comprend la Loi, et les Prophètes figurés par Moïse et par Elie.

Mais le moyen le plus efficace de tous pour transfigurer notre intérieur, est renfermé dans cette parole qui se fit entendre dans la nuée : C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le : *ipsum audite*. Voilà tout l'Evangile du Père Eternel aux hommes : nous ne demeurons esclaves du vice et de nos passions, obstinés dans nos mauvaises habitudes, impénitents, et endurcis, que parce que nous refusons d'écouter ce divin Législateur, ce docteur de justice qui n'enseigne que des choses utiles, et a les paroles de la vie éternelle ; nous fermons l'oreille à sa voix, de même que des aspics qui bouchent les leurs pour ne pas se laisser enchanter; ou si nous l'écoutons, c'est comme un air de musique qui fait une impression agréable sur les sens, dans le moment que l'air en est ébranlé : c'était le reproche qu'un prophète faisait aux Juifs, et ce qui est encore plus criminel, nous l'écoutons souvent avec dégoût et ennui, avec un désir secret de la contredire et de la détruire si nous pouvions, ou de l'accommoder, s'il était possible, à nos inclinations corrompues. Mais toujours avec la résolution secrète de ne pas conformer notre conduite à la rectitude souveraine, nous aimons mieux écouter (ce qui est horrible à dire) le démon, et prêter l'oreille à ce détestable maître assis dans la chaire de pestilence, qui nous parle par l'organe de ce libertin ou de ces faux docteurs que saint Paul nous a prédit devoir s'élever en grand nombre dans ces derniers temps, qui, pour flatter la cupidité des hommes, et gagner leur affection, enseigneront des maximes de chair et de sang, et substitueront une morale toute païenne à celle de Jésus-Christ! Hélas n'y sommes-nous pas arrivés; préservez, Seigneur, votre peuple de leur séduction, et renouvelez en lui l'amour de vos vérités saintes et du livre de l'Evangile qui les contient. Ne devriez-vous pas avoir sans cesse entre les mains, et faire vos chastes délices de ce livre divin qui nous vient du Ciel, y écouter dans le silence de vos sens, et le calme de vos passions, ce que vous dit notre adorable Maître qui parle au cœur, et lui parle en tant de manières si touchantes et si consolantes, vous y trouverez entre autres choses ce que ne comprenait pas alors saint Pierre, la nécessité qu'il y a pour nous aussi bien que pour notre Maître, de passer par les souffrances, et même par beaucoup de tribulations, avant que de parvenir à la gloire; Pierre ne savait pas ce qu'il disait, lorsqu'enivré de cette goutte d'eau céleste, il s'écria : Ah! que nous sommes bien ici, demeurons-y toujours! Quoi! vous avez déjà oublié toutes les leçons de votre Maître qui vous a répété tant de fois qu'il fallait haïr sa propre vie, et porter tous les jours sa croix à sa suite, que le royaume des cieux souffre violence, et qu'il faut de grands efforts pour le ravir! Gravez-les, Seigneur, dans le plus intime de notre cœur, d'une manière si forte qu'elles ne s'effacent jamais.

Que les consolations spirituelles qu'on goûte de temps en temps dans l'oraison ne nous fassent jamais oublier que ce n'est pas ici le lieu du repos, mais du combat, et qu'elles ne nous sont accordées que pour adoucir l'ennui de cet exil, et nous rendre

plus supportables les amertumes qui y sont répandues partout, et allumer en nous ce désir de la Jérusalem céleste. Nous aurons une éternité entière pour jouir de la béatitude ; pour contempler Jésus-Christ dans la splendeur des saints, et les brillants de sa gloire. Est-ce trop de ce qui nous reste de vie pour l'adorer comme l'homme de douleurs, y participer par des souffrances volontaires, ou celles dont il plaira à sa providence de nous exercer ? Ah ! n'épargnons pas la semence qui doit rapporter une moisson si heureuse et si abondante, ne plaignons pas le combat qui mérite une telle victoire. Le combat n'est que pour quelques jours, le travail n'est que d'une heure, la victoire est pour l'éternité : cependant tel est l'obscurcissement de l'esprit humain; telle est la pesanteur de notre cœur, et notre asservissement aux sens, que, malgré la disproportion infinie du temps à l'éternité, les moindres plaisirs ou maux temporels font plus d'impression sur nous que les biens immenses de l'autre vie, tout éternels qu'ils soient; le présent et le sensible nous remuent fortement, ce qui est spirituel ou futur, ne le fait que d'une manière faible et superficielle; l'infirmité de la chair nous fait concevoir une grande idée des maux corporels, quelque légers qu'ils puissent être, et au contraire, une idée sombre et obscure des maux spirituels, quelque réalité qu'ils aient; ainsi le plus petit intérêt, le plus léger plaisir sensible, la plus médiocre douleur corporelle, mise dans la balance avec l'éternité, l'emportent dans la plupart des chrétiens, sans qu'ils rendent presque de combats. Qu'est-ce que le plaisir d'un jureur ou d'un médisant? Qu'est-ce que la douleur qu'on repousse par un démenti et par des injures? Qu'est-ce que la peine d'un jeûne qu'on viole, en méprisant les préceptes de l'Église? O déréglement inconcevable! Que sais-je, hélas! si au sortir de ce lieu on n'en verra pas quelques-uns de vous, oubliant tout ce qu'ils ont entendu, entraînés par la corruption de leur cœur, et le poids violent de l'habitude, fermant les yeux à toutes les considérations de la foi, et même de la raison, courir après des plaisirs si indignes de l'homme et de l'homme chrétien, qui ne leur laisseront qu'un vide désolant, et pour les autres, ils rentreront dans ce cercle d'affaires qui ne leur laissent presque pas un moment de reste pour s'occuper sérieusement de la plus importante de toutes, ou plutôt de l'unique que nous ayons sur la terre. Conjurons donc instamment le Seigneur d'imprimer fortement dans nos cœurs un vif sentiment de la disproportion infinie qui se trouve entre les maux légers et passagers de cette vie et les biens incompréhensibles de l'éternité, et de nous inspirer l'amour de ces biens invisibles, seuls dignes d'être recherchés, car la voie par laquelle il nous ordonne de marcher ne nous paraît âpre et épineuse, que parce que nous ne regardons pas le terme heureux où elle conduit; et si nous désirions avec ardeur ces biens ineffables, et que nous fussions touchés de la grandeur de ses promesses, rien ne serait capable d'arrêter notre course, rien ne nous paraîtrait dur et au-dessus de nos forces.

Faites-nous sentir, Seigneur, la distance infinie qu'il y a de ce qui nous attache à la terre, et de ce que vous nous préparez au ciel ; soutenez-nous le courage dans les peines de cette vie, qui n'en méritent pas le nom comparées aux joies ineffables qui en seront la récompense; que notre conversation soit toute dans le ciel, que notre trésor y soit, afin que notre cœur y vole par l'ardeur de ses désirs ; faites que nous mettions ici-bas notre joie à vous écouter comme le docteur infaillible de la vérité, à vous obéir, vous aimer, et vous suivre : et où pourrions-nous trouver un maître semblable à vous, qui ouvre et pénètre le cœur, le rend attentif, docile, obéissant à sa parole : enfin transformez et transfigurez notre âme par votre grâce, en attendant que le corps soit transformé et transfiguré par votre gloire.

SERMON LXXXII.

SUR LE MYSTÈRE DE L'ENTRÉE TRIOMPHANTE DE NOTRE-SEIGNEUR EN LA VILLE DE JÉRUSALEM, AU JOUR DU DIMANCHE DES RAMEAUX.

Turbæ quæ præcedebant et sequebantur, clamabant dicentes: Hosanna filio David. Benedictus qui venit in nomine Domini, hosanna in altissimis! (*Matth.*, XXII.)

Une grande multitude de peuple tant de ceux qui allaient devant Jésus de Nazareth, que de ceux qui le suivaient, criaient : Hosanna ! salut et gloire au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! salut et gloire lui soient au plus haut des cieux!

Lorsque le Sauveur du monde, après avoir vaincu la mort, et toutes les puissances des ténèbres, fait son entrée triomphante dans la Jérusalem céleste, les anges, surpris à la vue d'une si haute majesté, et éblouis de l'éclat qui l'environnait, s'entre-demandent: Qui est donc ce roi de gloire : *Quis est iste rex gloriæ?* (*Psal.* XXIII.) C'est tout le contraire dans ce jour consacré à son entrée triomphante dans la Jérusalem capitale de Judée, car il la fait en si pauvre équipage, et l'accompagne de si peu de marques de grandeur, qu'on pourrait se demander : Où est donc ce roi de gloire? De sorte qu'au lieu que dans les anciens triomphes des empereurs et des consuls romains, il y avait un héraut qui avertissait de temps en temps le triomphateur qu'il se souvînt qu'il était homme, de peur qu'il ne se laissât enivrer par l'orgueil, et ne perdît de vue sa condition mortelle; il faut au contraire que je fasse aujourd'hui l'office de ce héraut pour avertir qu'il est Dieu, car il serait à craindre qu'on ne le méconnût pour le Fils unique du Père éternel.

En effet, quelle entrée est celle-ci? Quel appareil, quel triomphe pour le Monarque des monarques, devant qui toutes les nations ne sont que comme un grain de poussière? Celui qui marche sur les ailes des vents et a son trône dans le soleil, paraît assis sur une ânesse! Qui pourrait s'ima-

giner que le Dieu des armées, le chef de la milice céleste n'ait pour gardes du corps que douze pauvres pêcheurs, pour courtisans que les plus vils d'entre le peuple; que des branches d'arbres et quelques pauvres vêtements jetés dans le chemin tinssent lieu de tapis superbes, et qu'on entendît pour trompettes et toutes fanfares que les acclamations d'un petit peuple, et les cris de joie que formait la langue bégayante des enfants.

Toute cette pompe comparée à celle des anciens conquérants, et regardée selon les idées humaines de grandeur et de magnificence, ne paraît-elle pas plutôt ridicule qu'honorable; mais aussi, devons-nous juger des choses de Dieu par les pensées de l'homme et par les maximes de sa cupidité? Ne savons-nous pas que ses voies ne sont pas les nôtres, et qu'elles sont aussi éloignées les unes des autres que les cieux le sont de la terre?

Que la superbe Synagogue méconnaisse donc son Messie et rejette Jésus-Christ, parce qu'elle n'aperçoit en lui aucune trace de cette magnificence et de cette pompe mondaine dans laquelle elle se figurait qu'il devait paraître; son orgueil et son attache démesurée à la vie présente ne s'accommodent pas d'un roi pauvre qui exhorte à la pauvreté, à la croix, au mépris et à la haine de sa propre vie, il lui est un sujet de rebut et d'infidélité; ses enfants insensés, dont le cœur est incirconcis, voudraient que le Saint d'Israël vînt à eux tels qu'ils sont eux-mêmes, dans la sagesse mondaine et dans un faste tout séculier, lui qui vient détruire l'un et l'autre; ils souhaiteraient qu'il leur amenât l'abondance, et qu'il autorisât en sa personne même les délices. Que les rois de la terre étalent leur luxe et leur magnificence, ils en ont besoin pour couvrir leur faiblesse; mais qu'est-ce qui devait faire l'ornement d'un roi qui venait combattre l'orgueil et triompher du péché, sinon l'humilité et la simplicité? L'Eglise, sa chère épouse, n'a garde de le méconnaître, il lui est d'autant plus cher qu'il s'est rendu plus vil, plus pauvre et plus méprisable pour l'amour d'elle; si les yeux de la chair sont étonnés et ont peine à accorder ces choses, ceux de la foi n'en ont aucune, ils y découvrent l'excès incompréhensible de sa miséricorde, et l'économie admirable de sa sagesse dans l'œuvre de notre rédemption, et c'est à ces marques mêmes, ô Jésus, qu'elle vous distingue de tout autre, et que, voyant en vous ce Libérateur si nécessaire et si désiré, elle s'unit avec cette troupe de gens simples qui venaient à la fête de Pâques, et font retentir la ville de ces paroles: Salut et gloire au Fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Je crois que vous ne balancez pas si vous vous joindrez avec ce peuple chéri du ciel pour célébrer la victoire de Jésus-Christ, ou aux pharisiens superbes, aux prêtres et aux docteurs de la Loi, qui conçurent de la jalousie de ces acclamations, et méprisèrent ainsi les conseils de la miséricorde divine sur eux. Pour vous y affermir davantage, je me propose de vous faire voir que notre divin Roi met sa gloire et sa joie à nous rendre heureux, et que réciproquement nous devons faire consister notre bonheur à le faire régner sur nous, et mettre tous nos soins à lui préparer une entrée triomphante dans nos cœurs; c'est ce dont j'espère vous persuader dans les deux parties de ce discours, mais pour cela j'ai besoin de l'assistance du Saint-Esprit que je vous prie d'implorer avec moi par la médiation de Marie, que nous saluerons avec l'ange comme notre reine, en lui disant: *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le Fils de Dieu n'est pas seulement roi par sa nature divine, il l'est dans la nouvelle nature qu'il s'est appropriée comme fils de David; il porte écrit sur sa cuisse et sur son vêtement, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs: *Demandez-moi,* lui dit son Père, *et je vous donnerai les nations pour votre héritage, et j'étendrai votre possession jusqu'aux extrémités de la terre;* il était bien juste que toute puissance fût donnée à celui qui avait anéanti sa souveraineté, se rendant obéissant jusqu'à la mort de la croix, et, qu'ayant donné le prix inestimable de son sang, les hommes lui fussent acquis par un nouveau titre: mais quel roi, et qu'il est différent de plusieurs monarques de la terre, qui ne songent qu'à étendre leurs limites aux dépens mêmes de leurs sujets, à les dominer avec faste, ou à jouir en repos de leur grandeur et des délices qui y sont attachées, sans se soucier de procurer leur avantage; il arrive aussi quelquefois que, quelque bien intentionnés et disposés qu'ils puissent être, ils manquent ou de pouvoir pour garantir leurs sujets des insultes de leurs ennemis, ou de finances pour les répandre et les enrichir, ils exercent quelquefois la justice avec trop de rigueur et de sévérité, ou, s'ils penchent vers l'indulgence, ils fomentent les désordres par l'impunité: nul de ces inconvénients n'est à craindre sous l'empire de notre divin Monarque, il met sa gloire à nous rendre heureux, et rien ne lui manque de tout ce qui lui est nécessaire pour nous procurer ce bonheur; il est également puissant, libéral, bon et sage, il a toujours les yeux ouverts sur nos besoins: ainsi il emploie sa puissance pour nous protéger et nous défendre des attaques de nos ennemis, il nous ouvre ses trésors pour nous combler de biens. Sa clémence fait violence à sa justice pour nous pardonner, et l'oblige d'oublier nos révoltes et nos perfidies avec une bonté dont nul homme mortel n'est capable. Voyons ces choses en détail.

Un des principaux motifs qui a obligé les peuples à se choisir des rois, a été la crainte d'être oprimés par l'effort de leurs ennemis: *Donnez-nous un roi,* dirent les Juifs au prophète Samuel, *qui puisse nous sauver de nos ennemis;* mais souvent ce roi se trouve fai-

ble et impuissant, ou il prend de fausses mesures; Jésus-Christ est infiniment supérieur à tous les ennemis de notre salut, ce n'est qu'un jeu pour lui de terrasser les légions infernales : le démon même, qui est leur chef, n'eût jamais osé l'attaquer s'il eût paru dans l'état de sa gloire et de sa majesté. C'est pourquoi notre divin Roi s'est déguisé sous la forme de serviteur, afin de l'engager au combat singulier et de lui couper la tête avec sa propre épée, ainsi que David, qui était sa figure, fit celle du géant Goliath, qui se fiait sur sa taille énorme et sur ses forces éprouvées tant de fois.

Or quoique la victoire du Sauveur, selon les ordres immuables des décrets de son Père éternel, soit attachée à sa croix, il en est si assuré qu'il triomphe aujourd'hui par avance, à la différence des autres hommes qui ne sont jamais assurés de la victoire, le succès des armes étant toujours incertain, et qu'il prononce hardiment en ces termes l'arrêt de condamnation du démon qu'il relègue dans l'abîme : c'est maintenant que le monde va être jugé, c'est maintenant que le prince du monde va être chassé dehors : *Nunc judicium est mundi, nunc princeps hujus mundi ejicietur foras.* (*Joan.*, XII.) Mais quoi! n'est-ce pas le grand sanhédrin qui va juger Jésus-Christ, et le prince du monde qui lui inspire la même fureur dont il est animé, qui va arracher la vie à celui qui en est l'auteur? Dites que c'est par là que son empire est détruit et anéanti; mon Dieu que la face du monde est différente pour le juste qui vit de la foi, et l'homme animal qui n'agit que par les sens les plus criminels; l'attentat du démon est la fin de son règne, la croix devient le tribunal et le trône où Jésus-Christ prononce des arrêts de mort contre nos ennemis spirituels, le champ de la victoire et de son triomphe, c'est l'épée dont il perce les démons, qu'il enivre de leur sang, quoiqu'il paraisse succomber à leurs efforts.

Ceignez donc, vous qui êtes très-puissant, votre épée sur votre cuisse, soyez heureux dans vos combats, établissez votre règne, vous ferez des progrès étonnants, les peuples tomberont sous vous, vos flèches pénétreront jusqu'au cœur des ennemis du roi. Nous voyons de nos yeux l'accomplissement de cette prophétie et elle continue tous les jours à s'accomplir, la vertu de sa croix assujettit les infidèles à l'empire de son amour et arrache les pécheurs à la tyrannie du dragon contraint de revomir sa proie.

Malheureux qui se laissent vaincre à des ennemis tant de fois abattus et les font triompher du triomphe même de Jésus-Christ, qu'ils n'en accusent que leur imprudence, leur témérité et leur lâcheté! Qui plaindra, dit saint Augustin, celui qui se laisse mordre par un dogue mis à l'attache : le démon peut bien aboyer, mais il ne peut mordre que ceux qui écoutent ses suggestions malignes, et par le consentement de leur volonté s'unissent à la sienne et conspirent avec lui pour se perdre eux-mêmes. Jésus-Christ nous apprend dans l'Evangile qu'il a enchaîné le fort armé, qu'il lui a enlevé toutes les armes dans lesquelles il mettait sa confiance, qu'il a brisé le joug de sa tyrannie pour nous mettre dans l'heureuse liberté des enfants de Dieu et établir en nous son royaume. Ne soyons pas si malheureux que de nous rengager dans ses cruels liens, de lui livrer de nouveau notre cœur en suivant nos propres cupidités, car sans elle il est impuissant, c'est en quoi il met sa force et sa confiance.

Après cela, disons hardiment avec l'Apôtre : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?* Un Dieu se déclare pour nous, il fait sa querelle de la nôtre, il prend ses armes pour nous défendre, il est lui-même notre armure et notre défense, en faut-il davantage pour nous rendre invincibles et même invulnérables? Quelle assurance et quelle consolation pour les vraies brebis de Jésus-Christ, je veux dire ceux qui portent la marque et le caractère de ses élus, d'avoir un Dieu de leur côté et de n'avoir point d'autres ennemis que les siens; d'apprendre de sa propre bouche que son Père les lui a donnés et que personne ne peut les ravir de ses mains; il fait plus, il les met dans son propre sein? Qui les ira chercher là et les arrachera de cet asile sacré; non, ni le démon avec tous ses anges, ni le monde avec toutes ses erreurs, ses fausses caresses et ses menaces, ni la concupiscence avec tous ses artifices ne peuvent perdre finalement les prédestinés, quoiqu'ils les puissent faire tomber. Malheur à la présomption humaine si elle prétend être plus sûrement dans ses propres mains que dans celles de son Sauveur; mais aussi, malheur à elle si elle se flatte qu'il nous gardera sans effort de notre part et sans que nous travaillions à nous défendre des piéges du monde, du démon, et de cet homme de péché qui est en nous. Ce serait une illusion de vouloir être spectateur oisif de ces combats, de même que c'en serait une autre de prétendre vaincre en combattant tout seul, puisqu'il n'y a aucune proportion entre nos forces et celles de ces ennemis invisibles. *Fortifions-nous donc en Jésus-Christ et en sa vertu toute-puissante, secondons les inspirations de sa grâce et il brisera bientôt Satan sous nos pieds.*

Autant il est terrible et redoutable à ses ennemis, autant il est doux, débonnaire et bienfaisant à l'égard de ses sujets; c'est à cette marque que le prophète avait prédit qu'on le reconnaîtrait lorsqu'il ferait son entrée dans la capitale de son empire : *Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous, plein de douceur, monté sur une ânesse et sur l'ânon de celle qui est sous le joug.* Cette douceur est d'autant plus charmante et digne d'être honorée et imitée par nous, qu'il voyait le cœur de la plupart des Juifs ulcéré de haine et de fureur envers lui et tout occupé du dessein de le perdre; il vient se livrer à eux comme un agneau. S'il ne répand pas des dons et des largesses dans sa marche triomphale, à la manière des

princes qui font des profusions extraordinaires en ces rencontres, c'est qu'une magnificence humaine était indigne de lui; mais il répand en la place en faveur de l'Eglise, son véritable peuple, des dons spirituels en comparaison desquels les premiers ne sont que du sable et de la boue, il prodigue ses trésors pour signaler sa libéralité, il nous couronne, pour me servir de l'expression du Prophète, de sa miséricorde et de sa grâce, il remplit notre désir en nous comblant de ses biens, il va au delà, car il surpasse par l'excès de ses faveurs non-seulement nos mérites, mais nos vœux et, ce que nous n'aurions osé espérer de sa bonté : *Merita supplicum excedis et vota*, je puis encore enchérir et dire que l'imagination de l'homme a beau prendre l'essor, elle ne se fût jamais rien représenté de pareil à ce que notre divin Roi a fait pour nous. Je pourrais défier hardiment ces grands génies du paganisme, tels que Platon, qui ont formé des plans de républiques et de monarchies parfaites, de rien inventer de semblable. Oh! qu'ils ont été et qu'ils seraient encore éloignés aujourd'hui de se figurer un roi, lequel, étant dans l'abondance de toutes choses, se fait pauvre lui-même pour enrichir ses sujets; qui se livre à une mort cruelle et infâme pour les sauver du supplice que méritaient leurs crimes, qui les associe à sa puissance souveraine et les fera asseoir un jour sur son propre trône. *O mon Dieu, il n'y a point de Seigneur comme vous, il n'appartient qu'à vous de faire toutes ces merveilles.* Les plus magnifiques et libéraux d'entre les princes répandent leurs richesses dans le sein d'un petit nombre de favoris et d'officiers de guerre, c'est assez qu'ils laissent jouir leurs autres sujets chacun de son bien en maintenant la paix et entretenant le commerce; il n'arrive même que trop souvent que, pour fournir à leurs profusions et à leurs dépenses immenses ou pour contenter la passion qu'ils ont de construire de superbes palais, ils font des levées extraordinaires et surchargent le peuple; pour récompenser les uns, ils appauvrissent les autres. C'est ainsi que Salomon, tout magnifique qu'il était, avait accablé son peuple d'impôts. C'est pourquoi Samuel, voyant les Juifs résolus de se proclamer un roi, leur déclara auparavant quel serait le droit de ce roi futur, ou plutôt ce qu'il s'attribuerait et usurperait. Il prendra vos enfants pour conduire ses chariots, il s'en fera des gens de cheval, il en prendra d'autres pour labourer ses champs, il prendra aussi ce qu'il y a de meilleur dans vos terres, vos vignes, vos plans d'oliviers, pour le donner à ses serviteurs, il vous fera payer la dîme de toutes vos possessions pour gratifier ses courtisans et ses eunuques.

Mais supposons tant qu'il vous plaira que le prince n'abuse jamais de son autorité et que ses libéralités soient réglées, il faut de nécessité qu'elles soient bornées, sans quoi elles se détruiraient elles-mêmes, je veux dire qu'à force de donner, il ne trouverait plus rien à donner; cet inconvénient n'est pas à craindre dans notre Souverain, parce qu'il est la plénitude de tout bien: quoiqu'il donne, il ne peut ni s'épuiser ni s'appauvrir. Ainsi, quelque besoin qui vous presse, ne craignez pas de vous adresser à lui, tout le monde a part à sa magnificence : riches, pauvres, nobles, roturiers, sains, malades, hommes et femmes, il n'en exclut personne, il n'y a que le pauvre superbe qui se croit riche et dans l'abondance qu'il renvoie vide, parce que l'orgueil lui déplaît plus que tous les autres vices et qu'il veut qu'on sente son besoin. Si vous le sentez vivement, si vous êtes bien convaincus de votre indigence spirituelle, venez et vous serez remplis de biens; c'est lui-même qui vous exhorte de vous approcher, qui vous sollicite de recourir à lui, il se plaint que nous ne lui demandons rien; n'apréhendez pas encore une fois de tarir cette source à force de puiser, vous taririez plutôt la mer; il a établi dans son Eglise des sacrements qui sont autant de canaux par le moyen desquels il fait découler en nos âmes les eaux célestes de sa grâce; que ne puisons-nous plus souvent dans ces fontaines du Sauveur? Il influe sans cesse en ses membres vivants comme le chef influe dans toutes les parties du corps pour leur communiquer la force, le mouvement et la vie : si vous êtes altérés, il est une source d'eau vive, dit saint Ambroise; si vous avez faim, c'est un aliment incorruptible qui seul peut rassasier cette avidité infinie du bonheur qui nous dévore; êtes-vous égarés, c'est un guide favorable, il est lui-même la voie comme il est le médecin de ceux qui sont affligés de quelque maladie, en un mot il se consacre totalement à nos usages.

Vous voudriez peut-être qu'il répandît ses biens temporels sur vous avec la même abondance, puisqu'il est le distributeur des uns et des autres et qu'il a un pouvoir absolu sur l'ordre de la nature aussi bien que sur celui de la grâce : mais consultez la foi et voyez s'il vous est expédient qu'il ait égard à ce point aux secrets désirs de votre cœur; voyez si ce n'est pas par un effet de sa grande libéralité qu'il vous donne avec tant de réserve ces sortes de biens qui n'en méritent pas le nom et qu'il vous les ôte quelquefois. Ne sont-ils pas l'instrument le plus ordinaire de la réprobation éternelle de la plupart de ceux qui les possèdent? Ne font-ils pas tomber tous les jours les hommes dans la tentation et le piége du diable par mille désirs pernicieux qui les précipitent dans l'abîme de perdition? Si nous étions encore du temps de la Loi, faisant profession de la religion judaïque, vous auriez raison, supposé que vous en fussiez fidèles observateurs, de vous plaindre de Dieu s'il ne vous donnait une récolte abondante et n'éloignait de vous les accidents capables de vous appauvrir, mais vous êtes chrétiens et sous la Loi évangélique, dans laquelle Jésus-Christ ne s'engage pas à donner les prospérités du siècle à ses serviteurs, au

contraire, il ne leur promet que croix, que souffrances, que tribulations, il leur dit que s'ils ne meurent comme le grain de froment, c'est-à-dire s'ils ne passent par diverses épreuves d'humiliation et de mortification, s'ils ne renoncent à eux-mêmes pour marcher à sa suite chargés de leur croix, ils ne porteront jamais de fruit pour la vie éternelle; ainsi vous ne savez souvent ce que vous demandez lorsque vous priez Dieu si ardemment de vous délivrer de cette infirmité qui vous travaille depuis quelques années et dont vous craignez les suites. O mon frère, si vous connaissiez le don de Dieu : *Si scires donum Dei* (*Joan.*, IV); si vous pénétriez les desseins de sa miséricorde, vous tressailliriez de joie de ce que votre délivrance approche et que cette maison de boue s'en va en ruine, il faudrait plutôt se conjouir avec vous et vous congratuler que vous plaindre et vous consoler. Mais nous ne voudrions que des couronnes de fleurs, sans considérer que notre divin Roi a été couronné d'une couronne de tribulation, d'une horrible couronne d'épines que la Synagogue sa mère lui avait préparée. Nous voudrions régner dès ici-bas et y vivre dans les délices, quoique notre Maître ait été dans les travaux dès sa plus tendre jeunesse et qu'il ait protesté que son royaume n'était pas de ce monde ; il y a été un homme de douleurs et vous le verrez dans quelques jours frappé comme un lépreux d'une plaie universelle, en sorte que, depuis les pieds jusqu'à la tête il n'y aura rien de sain en lui, et notre délicatesse s'effraie et jette de hauts cris à l'approche des moindres maux, à la plus légère piqûre; il boira ce calice dégoûtant de la Passion et le boira jusqu'à la lie sans adoucissement, sans consolation, et nous ne voulons pas seulement y tremper le bout de nos lèvres, quoiqu'il ait perdu la plus grande partie de son amertume.

Avouons-le sincèrement, nous ne voudrions être rois comme lui que lorsque les anges le visitent, que les mages lui rendent les plus profonds hommages, ou qu'il fait éclater quelques rayons de sa gloire sur le Thabor; mais, lorsqu'on le revêt de pourpre par dérision et qu'il porte sur ses épaules la marque de sa principauté, cette lourde croix sous le poids de laquelle il succombe, il nous fait horreur. Sa vue nous fait frémir. Est-ce là être chrétien ? est-ce aimer Jésus-Christ? est-ce s'aimer soi-même ? Car ne nous a-t-il pas répété souvent que celui qui aime sa vie la perdra, et que celui, au contraire, qui la hait en ce monde la conserve pour la vie éternelle ? Réformez donc aujourd'hui ces idées charnelles et judaïques de la libéralité de notre divin Roi, sur les règles immuables de sa sagesse et de sa justice, et mettez dorénavant au rang des grâces dont vous êtes redevables à sa bonté, les croix, les persécutions, les peines du corps et d'esprit dont vous êtes exercés, conformément à ces paroles du grand Apôtre écrivant aux Philippiens : C'est une grâce que Dieu vous a faite, non-seulement de ce que vous croyez en Jésus-Christ, mais encore de ce que vous souffrez pour lui ; par où vous voyez qu'il leur fait valoir la grâce des souffrances comme plus excellente que celle de la foi ; elles sont en effet le plus cher présent de Jésus souffrant, la prérogative spéciale de ses favoris et le plus précieux trésor des vrais chrétiens ; et nous devrions bien rougir de recevoir des faveurs aussi signalées de si mauvaise grâce.

O Roi vraiment admirable dont le naturel bienfaisant n'éclate pas moins dans le mal que dans le bien qu'il nous fait ! si ses coups sont des grâces, que sera-ce quand il déploira un jour dans le ciel les derniers effets de sa magnificence ? Il n'est pas moins clément et indulgent pour pardonner les injures qui lui sont faites, que libéral et magnifique à départir ses grâces : *Qui propitiatur omnibus iniquitatibus tuis* (*Psal.* CII) ; un des principaux caractères par lequel les prophètes l'avaient désigné, c'est qu'il pardonnerait les péchés de son peuple et qu'il effacerait l'iniquité de la terre. On ne peut ouvrir l'histoire de l'Evangile sans y en trouver d'abord des preuves ; n'y déclare-t-il pas partout qu'il est venu chercher ce qui était perdu ? Qui peut lire sans être attendri jusqu'aux larmes, la parole de l'enfant prodigue ? ne faudrait-il pas avoir le cœur de pierre pour n'en être pas touché ? Voyez avec quelle indulgence il absout Madeleine d'une multitude de péchés et remet à Zachée, le chef des publicains, toutes ses usures ; avec quelle sagesse il éluda de condamner cette femme surprise en adultère que les pharisiens lui avaient amenée.

Je serais infini, si je rapportais tous les autres exemples de sa tendresse et de sa miséricorde envers les pécheurs, dont il a fait gloire d'être appelé l'ami ; et ne vous imaginez pas que cette facilité à pardonner ait été renfermée dans le temps de sa vie voyagère, parce que, comme il dit lui-même, le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver et les ramener dans les voies de la justice dont ils s'étaient si étrangement écartés ; nous voyons dans la parabole de ce roi qui remet gratuitement à son serviteur la somme de dix mille talents, image des péchés innombrables dont chacun de nous est redevable à sa justice, qu'il n'est pas moins porté à pardonner que dans les jours de sa chair ; il a laissé à ses ministres, dépositaires de son autorité, le pouvoir de pardonner les péchés quelque nombreux et quelque énormes qu'ils puissent être, et son Eglise a anathématisé dans les premiers siècles l'erreur des montanistes et des novatiens, qui, par une sévérité outrée, voulaient lui ôter le pouvoir qu'elle a reçu de son époux de remettre les péchés, mettant ainsi des bornes à la miséricorde de Dieu.

Quand vous auriez donc commis autant d'excès que le roi Manassès, allez vous présenter avec confiance au trône de la grâce, afin d'y recevoir miséricorde ; sa

bonté surpasse votre malice, et il se plaît souvent à répandre une surabondance de grâce où il y a eu une abondance de péchés. Mais gardez-vous bien d'abuser de ses paroles et d'en prendre occasion de multiplier vos crimes, vous en promettant l'impunité; ne vous faites pas une idole en la place du Dieu vivant, en attribuant à Jésus-Christ une indulgence molle et même indigne d'un homme sage, une bonté toute pure qui ne se met jamais en colère en quelque déréglement qu'on se soit emporté, toujours prête à les pardonner, quoiqu'on ne songe pas à en sortir, ni à les expier par de dignes fruits de pénitence; sachez que c'est le démon qui vous donne cette fausse idée de la clémence de Jésus-Christ. Il est vrai qu'il met sa gloire à pardonner les péchés, quelque grands qu'ils puissent être; mais c'est à ceux qui les détestent et qui sont sincèrement convertis, qui sont résolus de venger sur eux-mêmes les outrages et les attentats qu'ils ont commis contre sa majesté suprême, qui, acceptant leurs maux en patience et mettant toute leur confiance en lui, lui disent dans le même esprit que le bon larron : *Seigneur, souvenez-vous de moi dans votre royaume.* Mais il ne pardonne rien à ceux qui ne sont ni pénitents ni convertis, qui n'ont que des paroles et des feuilles sans avoir les actions et les fruits, qui veulent persévérer dans leurs désordres et ne peuvent se résoudre d'embrasser les exercices laborieux de mortification pour les réparer; différant, par une présomption et une témérité insensée, leur conversion à l'article de la mort : il ne les met pas au rang de ses sujets, mais de ses ennemis; il entre en indignation et en fureur contre eux, et exercera un jour ses vengeances d'une manière terrible, parce qu'il punira en Dieu et non en homme: mais, de crainte que vous ne m'accusiez d'exagérer, il vaut mieux que vous appreniez de lui-même quel traitement il fera à ses sujets perfides et révoltés, lesquels, méprisant les richesses de sa bonté, ont poussé sa patience à bout : il se représente donc comme un homme de grande naissance qui va dans un pays éloigné pour s'y faire reconnaître roi, et puis s'en revenir; *mais ceux de son pays*, dit-il, *qui le haïssaient, envoyèrent après lui une ambassade pour faire cette déclaration: Nous ne voulons pas que celui-ci soit notre roi. Etant donc revenu après avoir pris possession de son royaume, et ayant récompensé et puni ses serviteurs selon qu'ils avaient été fidèles ou négligents à faire profiter l'argent remis entre leurs mains, il se fit amener ses ennemis qui n'avaient pas voulu l'avoir pour roi, et les fit tuer en sa présence.* Quelle plus haute naissance que celle du Fils de Dieu, engendré de toute éternité dans le sein de son Père et Fils de David selon la chair ? La gloire dont il est allé prendre possession à son ascension, est un pays bien éloigné de la bassesse de l'homme; la haine des Juifs envers leur Messie n'est que l'ombre de la rébellion des pécheurs contre lui, et de leur folie qui leur fait préférer la tyrannie du démon à son joug si aimable et si doux. Les Juifs protestèrent de vive voix qu'ils ne voulaient point d'autre roi que César; les pécheurs n'osent dire ouvertement qu'ils ne veulent pas que Jésus-Christ règne sur eux, mais ils le disent assez par leurs œuvres, en rejetant sa divine loi pour suivre les maximes du monde, son ennemi; ne déclarent-ils pas assez par là qu'ils renoncent à l'empire de Jésus-Christ, et qu'ils aiment mieux servir le démon ? Eh bien ! ils lui seront assujettis malgré eux éternellement, et il exercera sur eux un empire plein de rage; c'est ainsi que Jésus-Christ se consolera dans la perte de ceux qui le combattent et qu'il se vengera de ses ennemis; il est vrai que ce n'est qu'à regret et qu'en se faisant violence, lorsqu'il y est forcé par l'ingratitude et l'impénitence des pécheurs, qu'il les livre ainsi aux ministres de sa justice; car la sévérité lui est aussi étrangère que la bonté lui est naturelle, et sa plus grande joie est de donner à ses sujets des marques de sa puissance en ruinant les efforts du démon, de sa libéralité, en répandant sur eux ses bienfaits, de sa clémence en leur accordant l'abolition de leurs crimes. Plût à Dieu que nous fussions aussi fidèles à nous acquitter des devoirs de vrais sujets. Voyons en quoi ils consistent et ce que nous devons faire pour lui préparer une entrée dans nos cœurs.

SECOND POINT.

Il y a une relation essentielle, nécessaire et indissoluble de sujet à souverain comme de fils à père et de serviteur à maître; vous venez de voir de quelle sorte Jésus-Christ a parfaitement rempli les devoirs que lui imposait sa qualité de roi, ou plutôt qu'il s'était imposés par un effet de sa bonté, et dont il s'est acquitté par fidélité à sa parole; ceux de ses heureux sujets se peuvent tous réduire à une obéissance amoureuse, puisqu'elle renferme l'honneur, le tribut, la reconnaissance, le zèle de sa gloire et de l'étendue de son empire. Saint Paul comprend de même tout cela dans ce mot de fervent dans les bonnes œuvres. Notre Sauveur Jésus-Christ, dit-il, s'est livré à la mort pour se faire un peuple particulièrement consacré à son service et fervent dans les bonnes œuvres, *sectatorem bonorum operum* (*Tit.*, II); il faut de la ferveur, il faut de bonnes œuvres; la ferveur serait fausse et illusoire sans les bonnes œuvres; les bonnes œuvres seraient sans mérite, sans agrément, et ne subsisteraient pas longtemps sans cette ardeur : ce n'est pas assez à un chrétien de faire de bonnes œuvres, il les faut faire avec joie, avec une sainte allégresse; en embrasser les occasions, s'y porter avec courage et persévérance, par l'amour de la justice, non par crainte de la peine; car il y a cette différence extrême entre le pouvoir de Jésus-Christ et celui des princes de la terre, que ceux-ci

n'ont qu'une autorité humaine, une puissance politique qui, ne regardant que l'ordre extérieur et la tranquillité civile, ne prescrit aussi que des moyens extérieurs pour parvenir à cette fin, et n'oblige les sujets qu'à se tenir à la lettre de ce qu'ils ordonnent et faire précisément ce qu'ils disent et ce qu'ils commandent dans leurs édits; mais Jésus-Christ, nous appelant à la participation de son royaume, auquel on ne parvient que par les vertus intérieures, et étant également le maître du corps et de l'âme, ses commandements regardent encore plus le règlement de l'intérieur que de l'extérieur; il nous dit que son royaume est au dedans de nous : *Regnum Dei intra vos est ;* c'est dans notre cœur qu'il veut poser son trône, et de là régner sur toutes nos puissances par amour; c'est pour nous faire gagner cet autre royaume, où il est remonté après avoir fourni sa carrière, qu'il nous commande la charité, et ne nous commande qu'elle, parce que, si nous l'avons, elle suffit, et sans elle rien ne suffit. En vérité il serait bien étrange que ce Dieu d'amour mettant sa joie et son bonheur à régner sur nous, ayant fait et souffert tant de choses pour conquérir ce cœur, nous songeassions à le soustraire à son empire pour le livrer à son cruel ennemi; car il est impossible que nous vivions sans maître, et que la cupidité charnelle ne règne pas dans un cœur d'où la charité est bannie : ce qui est donner entrée au démon, qui s'en empare comme d'une place d'armes de laquelle il avait été chassé par le baptême. O mon Dieu, qu'est-ce que l'homme pour vous souvenir de lui, pour vouloir mettre votre gloire à avoir son cœur, pour borner le fruit de votre sacrifice et de tous vos mystères à vous le consacrer, pour l'aimer d'un amour de jalousie comme une épouse, comme votre propre domaine et votre royaume! Malheur à nous si nous n'aimons un Dieu si digne d'être aimé, si nous ne répondons aux invitations amoureuses qu'il nous fait de lui ouvrir la porte de nos cœurs, où il frappe inutilement depuis si longtemps, comme il s'en plaint : *Ecce sto ad ostium et pulso* (*Apoc.*, III); préparons-lui une entrée magnifique, et que rien ne manque à la réception de ce divin conquérant. Voyons dans les principales circonstances de son entrée triomphante en Jérusalem ce que nous devons faire.

Cet animal sur lequel le Sauveur doit faire son entrée, et qu'il ordonne auparavant à ses disciples de délier, signifie la servitude de l'homme sous la loi du péché, et qu'il laisse à son Eglise en la personne de ses ministres le pouvoir de le délier La facilité avec laquelle le maître de cette ânesse et de son ânon les laissa délier, marque une vérité bien consolante pour les pécheurs, que rien ne résiste à la volonté de notre Souverain quand il veut briser leurs liens; cette même vérité nous avait été désignée sous une autre figure plus noble, c'est dans la résurrection du Lazare; car le Sauveur ayant crié d'une voix forte et puissante : *Lazare, sortez dehors*, et le mort ayant obéi à l'instant; comme il avait encore les pieds et les mains liés de bandes, Jésus dit à ses apôtres : *Déliez-le et le laissez aller.* Il n'appartient qu'à Jésus-Christ de vivifier les pécheurs, et de substituer un cœur de chair en la place de celui de pierre, mais il laisse aux prêtres le pouvoir de les délier en vertu de cette parole : *Ce que vous delierez ici-bas sera délié dans le ciel*, pourvu toutefois qu'ils suivent les règles qu'il leur a prescrites; car loin de nous la pensée qu'il ratifie des absolutions indiscrètes, précipitées et téméraires, et qu'il s'assujettisse aux passions des hommes qui, par ignorance ou par un esprit sordide d'intérêt, entreprennent de vivifier des âmes mortes, à qui il n'a pas encore inspiré un commencement de vie, et quelques étincelles de son saint amour par lesquelles elles commencent à l'aimer comme source de toute justice. C'est pourquoi les saints Pères nous font remarquer que les apôtres ne reçurent ordre de délier Lazare qu'après qu'il fut ressuscité, autrement ce cadavre eût répandu une infection insupportable : *Fetorem magis ostenderent quam virtutem* (S. Greg.), d'où ils concluent que les ministres sacrés ne doivent point du tout délier ceux qui sont encore ensevelis dans l'habitude du péché et ne donnent aucune marque de vie; mais ceux-là seuls qu'ils ont lieu de croire être touchés d'une vive componction, et que l'Arbitre intérieur a visités par sa grâce; car l'absolution n'est profitable au pénitent, et ne le réconcilie que lorsqu'elle est conforme au jugement du Juge suprême : *Tunc vera est absolutio præsidentis* (c'est saint Grégoire le Grand) *cum sequitur arbitrium interni judicis.* C'est dans ce même sens que saint Cyprien dit qu'il faut accorder la paix à quelques-uns de ceux qui étaient tombés dans la persécution, et qui, vivement touchés de leur apostasie, voulaient la laver dans leur sang en rentrant dans le combat. Tout pénitent n'est donc pas délié, quand même le Saint-Esprit aurait déjà répandu quelques flammes du divin amour en son cœur; il n'y habite pas encore pour cela, il n'en a pas encore pris possession comme de son temple. Le pécheur est semblable à ce pauvre voyageur de Jéricho chargé de blessures par les voleurs, il respire encore, mais il mourra bientôt si le bon Samaritain, figure du confesseur, ne le relève et ne bande ses plaies; les mouvements d'amour que forme son cœur, sont un souffle de vie, une nouvelle naissance qu'il reçoit dans le sein de l'Eglise; mais ce ne sera qu'un avortement spirituel sans l'absolution du prêtre, et si le sang de Jésus-Christ ne lui est appliqué par son ministère; c'est la vertu de ce sang précieux qui, coulant dans son âme par le canal du sacrement, lui donne la charité habituelle, la grâce sanctifiante fortifie cette vie qu'il avait reçue et qui se serait éteinte; le rend membre vivant du corps de Jésus-

Christ, et lui donne droit au royaume des cieux en vertu de ses mérites infinis. Il est vrai que l'amour peut être quelquefois si fort et si ardent, qu'il justifie, comme dit le concile de Trente, avant même que le prêtre ait prononcé l'absolution; mais en ce cas-là même il faut être sincèrement disposé de confesser tous ses péchés, et de les soumettre au pouvoir des clefs, ce que la théologie appelle *le vœu du sacrement*.

Heureux celui qui est délié véritablement par une bonne confession, et qui a trouvé un ministre fidèle de la réconciliation par lequel il a été rétabli dans l'heureuse liberté des enfants de Dieu. Qu'il s'écrie dans le transport de son cœur: Me voilà affranchi des chaînes du diable qui me tenait captif et faisait de moi ce qu'il lui plaisait, me conduisant comme une bête brute et me poussant au précipice. Qu'est devenu ce maître insupportable? comment ce tribut qu'il exigeait si sévèrement a-t-il cessé? *Le Seigneur a brisé la verge de ce cruel dominateur*. Seigneur, vous avez rompu mes fers, vous avez regardé avec des yeux de compassion ce gouffre de mort dans lequel je m'étais plongé si profondément, et la liberté dont je jouis est l'ouvrage de votre main souveraine.

Une âme vraiment convertie après avoir gémi sous la tyrannie du péché, ne peut assez admirer que Dieu ait brisé ce joug de fer dont elle était accablée; elle sent que ces habitudes enracinées ont été détruites, que la paix et le repos ont succédé à ses troubles et ses agitations; qu'a-t-elle autre chose à faire qu'à conserver cette précieuse liberté avec tout le soin imaginable, et fortifier cette nouvelle vie par tous les exercices de piété convenables à son état? Un des principaux est la réception du mystère adorable de nos autels; nous avons dans la conduite de ce peuple qui venait à la fête, une image de la manière dont il faut s'y préparer et faire une digne communion pascale.

Il est dit qu'il alla au-devant du Sauveur en célébrant ses louanges, chantant des hymnes et des cantiques; allons de même au-devant de lui. Prétends-je que nous le prévenions, et que nous puissions de nous-mêmes faire quelque démarche pour nous approcher de lui? A Dieu ne plaise que j'aie un sentiment si injurieux à sa grâce; il faut qu'elle nous prévienne, nous accompagne et nous suive; sans elle nous ne pouvons former une bonne pensée, mais nous devons, en coopérant avec son secours, nous porter avec ardeur à célébrer ses louanges et relever ses miséricordes éternelles: *Præoccupemus faciem ejus in confessione* (*Psal.* XCIV); il faut, comme dit le prince des apôtres, aller au-devant de Jésus-Christ, et hâter son second avénement par la vivacité de nos désirs: *Properantes in adventum ejus* (II *Petr.*, III); c'est là la meilleure disposition pour communier avec fruit; car, quand on désire encore quelque chose avec Jésus-Christ, qu'on ne désire pas pour l'amour de lui, le cœur n'est pas pleinement à lui, et on ne peut pas dire avec le grand saint Ignace, martyr: *Je commence à être le disciple de Jésus-Christ, ne désirant rien de tout ce qui est dans le monde*.

Que signifient ces branches de palmier qu'ils portent dans leurs mains? qu'ils reçoivent Jésus-Christ comme un conquérant, comme un roi qui les devait rendre victorieux de leurs ennemis. Remarquez qu'ils jettent ces palmes à terre par où il passait, pour lui rendre toute la gloire de cette victoire. Protestons de même que nous n'espérons de victoire sur nos ennemis visibles et invisibles, intérieurs et extérieurs, que par Jésus-Christ; c'est pourquoi rendons grâce à Dieu qui nous donne la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ: *Qui triumphat nos in Christo Jesu* (II *Cor.*, II); jetons dès à présent nos couronnes au pied du trône de l'Agneau, ainsi que font les bienheureux dans le ciel, disant: *Vous êtes digne, ô Seigneur notre Dieu, de recevoir gloire, honneur et puissance; malheur à nous s'il nous arrive jamais de nous attribuer la moindre partie du succès de ces combats*. Eh! comment l'homme, n'ayant pu demeurer ferme dans la vérité, et se maintenir dans cette rectitude en laquelle il avait été créé, nonobstant tous les secours du Créateur, pourrait-il subsister présentement dans l'état de faiblesse où sa chute l'a réduit au milieu de t nt d'ennemis qui lui font la guerre, si Jésus-Christ lui-même ne combattait en lui et n'opérait toutes choses en lui, ainsi que le reconnaissent tous ceux qui veulent rendre l'hommage qu'ils doivent à sa vérité et à sa bonté? *Omnia opera nostra operatus est in nobis!* (*Isa.*, XXVI.) Hélas! nous recevons si souvent des blessures dans ces combats, nos meilleures œuvres sont si défectueuses par tant de vues obligatoires et de retours sur nous-mêmes qui s'y mêlent, que je ne vois pas sur quoi peut être fondé notre vanité: *Ubi est gloriatio tua?* (*Rom.*, III.)

Chantez donc premièrement les louanges du Seigneur par de saints cantiques: *Præcinite Domino in confessione* (*Psal.* CXLVI); prévenez, par une humble confession de vos fautes, l'avénement de notre grand Roi. Cette confession est la plus digne louange qu'on lui puisse donner ici-bas, car on loue d'autant plus le médecin que le malade qu'il a guéri paraissait plus désespéré; ainsi c'est relever la gloire de celui qui nous pardonne que de publier les fautes qu'il a bien voulu nous pardonner; que toute langue soit donc fermée à sa propre louange, pour faire uniquement retentir celle du Sauveur à qui seul il appartient de faire de grandes choses. Cette populace fidèle loue publiquement son Messie, sans que l'envie et la haine des pharisiens qui avaient résolu ensemble que quiconque le reconnaîtrait pour le Christ serait chassé de la synagogue, puissent lui fermer la bouche; apprenons de leur exemple à nous déclarer hardiment dans les rencontres pour Jésus-Christ; n'est-ce pas une lâcheté inexcusable à un sujet de ne se pas

déclarer hautement pour son prince et pour ses intérêts; si nous sommes si susceptibles de crainte, que la plus forte l'emporte sur la moindre; craignons d'être un jour désavoués par Jésus-Christ à la face du ciel et de la terre, et qu'il rougisse de nous ainsi qu'il le proteste à ceux qui rougiraient de lui et de son Evangile devant les hommes; pour cet effet, fuyez, fuyez ces compagnies mondaines où l'on tourne la piété en ridicule, où on lui donne un air odieux, où on avance effrontément les maximes les plus relâchées, qui ne vont à rien moins qu'à ruiner la morale évangélique, et saper la religion par les fondements. Les honnêtes mondains croient faire beaucoup en ces occasions, de n'être ni pour ni contre, de n'approuver ni improuver; oh! qu'ils sachent que rien n'est plus capable d'irriter Dieu et qu'il ne mettra point de différence entre eux et ces impies, mais les enveloppera tous dans la même condamnation ainsi qu'il les en a menacés par ces paroles: *Celui qui n'est point de mon côté est contre moi: Qui non est pro me, contra me est.* (*Matth.*, XII.)

Ces enfants d'Israël ne jettent pas seulement à terre des branches d'arbres pour honorer le Fils de Dieu, ils y jettent leurs propres vêtements, qui est ce qu'ils ont de plus cher et de plus précieux, et par là ils nous apprennent à ne rien épargner pour faire régner Jésus-Christ dans nos cœurs, et que nous devons être prêts de nous dépouiller de tout pour mériter de l'y recevoir; il faut surtout se dépouiller du vieil homme, qui se corrompt suivant l'illusion de ses pensées, figuré par ces vêtements; ce qui ne se peut faire que par un renoncement et une conversion sincères, pour se revêtir du nouveau, créé selon Dieu dans une justice et une sainteté véritables, en retraçant en nous les traits d'enfants de Dieu sur Jésus-Christ, qui en est l'original, comme la première image du Dieu invisible, en s'appliquant sans relâche à former nos mœurs sur la ressemblance de sa vie, par l'imitation de ses vertus. Un homme habillé est tout caché sous ses vêtements: de même un chrétien, vêtu de Jésus-Christ, ne fait rien voir des vices du vieil homme; on ne voit en lui que la douceur, l'humilité, la charité, la patience de Jésus-Christ: *Omnibus his velut ornamento vestieris* (*Isa.*, LX); voilà ce qui fait la robe nuptiale dont il faut être revêtu pour se voir admis au banquet des noces, image de l'Eucharistie. Seigneur, qui vous êtes dépouillé et comme vidé de vous-même pour vous revêtir de nous, c'est à vous de nous dépouiller de nous-mêmes et de nous revêtir de vous.

Voilà ce que vous devez imiter dans ce peuple qui fait aujourd'hui une entrée triomphante à Jésus-Christ, et lui rend témoignage qu'il est ce prophète par excellence qui devait venir dans le monde, ce qui l'excite à pousser des cris d'allégresse; mais gardons-nous bien de lui ressembler dans sa légèreté prodigieuse. O Dieu! qui pourrait se le figurer, si tant d'expériences pareilles ne rendaient ce fait trop croyable, que ce soit le même peuple qui, dans quatre ou cinq jours, à la persuasion des princes des prêtres, jettera des cris furieux et séditieux pour demander à Pilate qu'il soit crucifié? On n'entend aujourd'hui que des acclamations, que des chants de joie, que des bénédictions: *Salut, honneur et gloire au Très-Haut qui a visité son peuple;* et nous entendrons dans peu des imprécations, des malédictions horribles: *Otez-le du monde, qu'il soit crucifié, nous n'avons point d'autre roi que César:* c'est présentement le Fils de David, le vrai roi d'Israel, et vendredi on le mettra au-dessous d'un voleur et d'un meurtrier; comment a-t-il pu passer ainsi d'une extrémité à l'autre? O déplorable exemple de l'inconstance du cœur humain, qui se laisse emporter comme la feuille par le moindre vent! O vanité de l'estime du monde! qui ne la méprisera? qui pourra compter sur ses forces? qui pourra faire fond sur ses résolutions et sa prétendue bonne volonté?

Eh! que pouvons-nous faire à la vue d'un tel spectacle, sinon de frémir de crainte, de nous anéantir profondément dans la vue de nos infidélités, de nos misères, et de crier sans cesse vers Dieu avec le prophète: *Non me derelinquas usquequaque* (*Psal.* CXVIII); ne m'abandonnez pas entièrement, de peur que je ne tombe en une désertion et une apostasie semblables à celle de ce misérable peuple, en vous livrant à mes passions, à mes inclinations corrompues, et en vous crucifiant dans quelques jours par le péché. On croit qu'on ne balancerait pas à se faire sacrifier pour la vérité si elle était attaquée, c'est tandis qu'il n'y a rien à craindre; mais y a-t-il l'ombre du moindre péril à prendre sa défense? Nous lui tournons le dos, nous nous déclarons contre elle. Oh! que nous avons bien plus de sujet que saint Philippe de Néri de faire à Dieu cette prière qu'il lui adressait tous les jours: Mon Dieu, défiez-vous de moi comme d'un lâche et d'un perfide qui vous trahira, comme Judas, à la première occasion; mais c'est cette crainte même et cette défiance qui fera notre sûreté et nous affermira: car Dieu, qui ôte sa grâce aux superbes, ne manque jamais de la donner aux humbles: et, comme les colonnes deviennent plus faibles que des roseaux; ainsi qu'il parut dans la chute de saint Pierre, qui fut la punition de sa présomption, les roseaux deviennent des colonnes inébranlables entre ses mains tout-puissantes: soyons donc humbles afin d'attirer sur nous les grâces nécessaires pour nous soutenir, et, puisque vous voyez que le zèle et l'affection de ceux qui ne sont pas encore solidement établis dans la charité, ne durent guères, et ne sont pas à l'épreuve d'une tentation un peu forte, travaillons uniquement à nous y fonder et enraciner de plus en plus, ne faisons jamais aucun fond sur ces mouvements de dévotion qu'excite la rencontre d'une fête, ou quelque discours qui nous aura touchés, parce qu'il y a encore bien loin de là à une

conversion constante et durable; les passions qui occupent le fond du cœur, les étouffent bientôt.

Attendez le temps de la tentation, c'est une espèce d'interrogation qui manifestera ce qui était caché dans le fond de votre cœur, et qui fera connaître si votre édifice était bâti sur le sable ou sur la pierre ferme, et par là en état de résister aux vents, aux pluies et aux orages. C'est ce que le Sauveur du monde nous marque dans la parabole de la semence. *Celui*, dit-il, *qui la reçoit en des lieux pierreux, est celui qui, écoutant la parole, la reçoit à l'heure même avec joie; mais, comme il n'a point en soi de racine, il n'est que pour un temps, et lorsqu'il survient des traverses et des persécutions pour la parole, elle lui devient aussitôt un sujet de scandale.*

Je remarque en vous avec consolation de l'empressement pour les vérités chrétiennes; mais que je crains, d'autre part, qu'il n'aboutisse à rien ou à peu de chose! que vos arbres ne soient sans racine, vos bâtiments sans fondement solide et vos commencements sans persévérance! Ah! Seigneur, que ce ne soit pas pour un temps que ce peuple fidèle vous écoute, et qu'il goûte votre parole, mais qu'il soit tout à vous et pour toujours, sans que rien puisse interrompre sa course jusqu'à votre avénement. Voilà les instructions solides que nous tirons de ce mystère mêlé, comme vous voyez, de joie et de tristesse; car qui ne sera pas pénétré de joie en voyant quel Roi Dieu nous donne en sa miséricorde, et les trésors infinis de grâce que nous trouvons dans la manière dont il opère notre salut. Qui ne ressentira pas un saint transport d'allégresse, en le voyant se faire rendre les honneurs du triomphe malgré la haine et la jalousie cruelles de ses ennemis? et quelle est sa charité excessive pour nous, qui lui donne tant de joie de sa mort prochaine, qu'il y veut marcher avec une espèce de triomphe! mais qui ne sera saisi de tristesse, en considérant que ce sont ses péchés qui conduisent le Fils de Dieu à la mort; qu'il entre moins en Jérusalem comme un roi que comme une victime; et que c'est moins ici un triomphe qu'un convoi et une pompe funèbres? Qui peut voir sans douleur cet Agneau de Dieu, qui n'est couronné aujourd'hui que pour être égorgé dans quatre jours? et qui ne mêlera ses larmes avec les siennes, en considérant que la plupart des chrétiens ne sauront pas mieux connaître et profiter du temps de sa visite que les Juifs, et que les fléaux différents et les maux innombrables, qui devaient fondre sur Jérusalem, et qu'il lui prédit aujourd'hui, ne sont qu'une faible image des vengeances effroyables que sa justice exercera un jour sur une âme qui aura méprisé les richesses de sa bonté, et se sera amassé, par l'abus de ses grâces un trésor de colère. Les sanglots ne devraient-ils pas étouffer ma voix, quand je songe qu'on va renouveler la passion de mon Maître, et que les hommages et les adorations de plusieurs chrétiens qui communieront à ces fêtes de Pâques, ne seront guère plus sincères que les prosternements et les génuflexions des soldats de Pilate, qui, le saluant en qualité de roi des Juifs, lui donnaient des soufflets?

Préservez-nous, Seigneur, d'un aveuglement si criminel et d'un malheur si terrible; faites-nous comprendre le bonheur inestimable qu'il y a de vivre sous votre empire. O roi infiniment adorable! que nous soyons du nombre de ces sujets que le Père éternel vous a donnés; régnez dans nos cœurs, et régnez-y par amour; détruisez-y le règne de l'orgueil, de l'avarice et de la cupidité! Les princes de la terre ne craignent rien tant que de partager leur puissance, mais vous associez à la vôtre tous vos fidèles sujets, vous n'avez point de plus grande joie que de les faire régner avec vous, ainsi qu'ils le publient à la gloire de votre magnificence; vous nous avez rachetés par votre sang, et nous avez rendu le royaume de votre Père et de notre Dieu. O Roi, qui ne régnez que sur les humbles, tandis que vous abandonnez les superbes à la tyrannie du prince des ténèbres, rendez-nous doux et débonnaires comme vous, rendez-nous tels, que vous preniez plaisir de régner en nos cœurs, que nous observions vos lois saintes avec amour, que toutes nos puissances vous soient soumises, que notre volonté se détermine inviolablement à suivre les impressions de la vôtre, sans lui résister jamais, afin qu'après avoir mis ici-bas notre joie à vous servir et à vous obéir, elle soit consommée, lorsque vous régnerez pleinement sur tous vos élus, par la manifestation de votre gloire.

SERMON LXXXIII.

SUR LE MYSTÈRE DU LAVEMENT DES PIEDS DES APÔTRES PAR JÉSUS-CHRIST NOTRE-SEIGNEUR LE JOUR DU JEUDI-SAINT.

Si non lavero te, non habebis partem mecum. (*Joan.*, XIII.)

Si je ne vous lave, vous n'aurez point de part avec moi.

Qu'entends-je? et qui ne sera surpris qu'une si étrange menace soit sortie de la bouche de Jésus-Christ, la douceur incarnée, au sujet d'une action qui semble plus digne de louange et de récompense que de blâme et de châtiment? Je vous en fais les juges, chrétiens auditeurs : le Fils de Dieu, se voyant sur le point de passer de ce monde à son Père, veut auparavant donner à ses chers disciples les marques les plus signalées de son amour et de son humilité. C'est pourquoi, après avoir célébré la cène légale et mangé avec eux l'agneau pascal, figure du double sacrifice qu'il allait bientôt offrir à son adorable Père, il se lève de table, quitte ses vêtements, prend un linge et s'en ceint. Puis, ayant versé de l'eau dans un bassin, il commença à laver et essuyer les pieds de ses disciples. Quand il vint à Simon-Pierre, cet apôtre, tout hors de lui-même, par l'étonnement de voir son Maître en cette

posture, saisi du même sentiment qui lui avait fait dire la première fois qu'il le reçut dans sa barque et qu'ayant jeté par son ordre le filet en mer, il fit cette pêche miraculeuse, qui lui fit juger qu'il avait en sa nacelle le Maître de la mer : *Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur*, il s'écrie : *Quoi Seigneur, vous me laverez les pieds. Ah! je ne le souffrirai jamais*. Jésus lui répondit : *Vous ne savez pas maintenant ce que je fais, vous le saurez dans la suite*. Pierre continue de se défendre et proteste qu'il ne consentira jamais que son Maître lui lave les pieds. Que trouvez-vous là dedans qui mérite que son Maître lui proteste à son tour qu'il n'aura point de part avec lui? Je sais bien que si Pierre eût résisté plus longtemps et se fût absolument obstiné, il se serait rendu coupable, parce que l'opiniâtreté est un vice et que nous devons laisser faire à notre souverain Maître ce qu'il veut de nous, recevoir ses dons malgré notre indignité, lorsqu'il nous en veut gratifier; que c'est une fausse humilité de résister trop longtemps à sa bonté et une espèce de présomption de vouloir régler sa libéralité, parce que ses pensées sont aussi élevées au-dessus des nôtres que les cieux de la terre, que les actions mêmes les plus saintes faites contre son ordre et sa volonté, que nous devons aimer et chercher uniquement en toutes choses, sont des péchés et non des vertus, comme dit saint Bernard. Mais dans ce qui s'est passé jusqu'ici, que trouvez-vous qui mérite des paroles si foudroyantes? Quoi, Seigneur, vous menacez le premier de vos apôtres, qui vous aime le plus ardemment de tous, d'être exclu de votre société éternelle et des délices de votre banquet céleste, et cela dans le temps même que vous témoignez aux vôtres un tel excès de charité, que vous vous épuisez vous-même et que vous allez vous sacrifier en toutes les manières que votre sagesse vous suggère. Qu'auriez-vous pu dire de plus fort aux pharisiens et aux scribes vos ennemis déclarés, ou au perfide Judas, qui va bientôt sortir du cénacle pour vous livrer entre leurs mains par la plus noire des trahisons : *Si non lavero te, non habebis partem mecum?* Il faut sans doute qu'il y ait du mystère caché sous ces paroles, tâchons d'en pénétrer l'écorce; mais nous avons besoin pour cela des lumières du Saint-Esprit, qu'il ne nous refusera pas si nous les lui demandons par l'entremise de son épouse, qui protesta qu'elle n'était que la servante du Seigneur, lorsque l'ange lui eut fait connaître que le Père éternel l'avait choisie pour devenir mère de son Fils. Disons-lui humblement : *Ave, Maria.*

Entre les règles que saint Augustin nous donne dans ses livres de la *Doctrine chrétienne*, pour l'interprétation de l'Ecriture sainte, une des principales est, que quand le sens que présente la lettre semble conseiller ou autoriser quelque chose de mauvais, ou se trouve contraire à quelque vérité établie ailleurs incontestablement dans la même Ecriture, il faut y chercher un sens mystique et expliquer ses paroles d'une manière spirituelle, toujours dans l'analogie de la foi, il en donne pour exemple la manière dont les Capharnaïtes prirent les paroles du Sauveur de la nécessité de manger sa chair et de boire son sang, pour participer à sa vie divine et ressusciter au dernier jour; elles ne leur parurent si dures et si choquantes que parce qu'ils les prirent grossièrement à la lettre et crurent que notre Sauveur voulait les obliger à manger sa chair coupée en pièces et par morceaux, comme la viande que l'on achète à la boucherie, ils s'en scandalisèrent, au lieu qu'ils s'en seraient édifiés et y auraient trouvé la vie s'ils eussent fait attention à ce qu'il leur dit pour leur en donner l'intelligence : *C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien, les paroles que je vous dis sont esprit et vie.*

Suivant cette excellente règle, j'ose dire que puisque la punition dont saint Pierre est menacé ici par le meilleur de tous les maîtres, est trop rigoureuse et disproportionnée à sa faute, il faut recourir au sens spirituel et juger que le Sauveur nous a voulu faire comprendre autre chose que ce que les paroles qui m'ont servi de texte présentent de prime abord à l'esprit. Ah! n'y découvrez-vous pas avec moi une des plus grandes vérités de notre sainte religion, aussi aimable et consolante pour tous les vrais chrétiens que choquante pour les Juifs et les faux chrétiens, qui se flattent d'arriver à Dieu sans médiateur. Le ciel ne nous est ouvert que par ses mérites infinis, par la vertu de ses mystères différents et surtout de la mort cruelle à laquelle il s'est livré pour sanctifier son Eglise après l'avoir purifiée par le baptême d'eau, par la parole de vie, pour la faire paraître devant lui pleine de gloire, sans tache et sans ride, mais sainte et irrépréhensible; nous devons donc adorer en ce mystère Jésus-Christ comme l'auteur unique de la vraie pureté : il s'y donne encore à nous comme un parfait modèle d'humilité; c'est sous ces deux regards que nous l'allons considérer pour recueillir le fruit de ce mystère, qui nous doit être d'autant plus cher que c'est par ce lavement des pieds qu'il se prépare à instituer le sacrement de son amour et nous marque les dispositions essentielles pour le recevoir avec fruit.

Je vais donc vous représenter Jésus-Christ comme l'auteur et la source de toute pureté; ce sera mon premier point : comme un exemplaire et un modèle achevé d'humilité; ce sera le second et tout le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Adam en l'état d'innocence était comme une glace pure dans laquelle Dieu prenait plaisir à se contempler, mais le serpent trouva le moyen de la ternir de son souffle empesté et de lui communiquer une corruption pareille à la sienne; l'homme pé-

cheur et déréglé n'engendra plus que des hommes pécheurs et souillés par la concupiscence, toute la masse fut corrompue, de sorte que personne n'est exempt de péché, pas même un enfant qui n'est né que depuis un jour sur la terre. Les désordres se multipliaient à mesure que les hommes croissaient et s'éloignaient des premiers temps: en vain les philosophes essayèrent d'y remédier et de purifier les hommes, le commun d'entre eux n'était pas capable de tant de subtilités, leur science n'allait dans le fond qu'à raffiner les vices, et au manteau près, mais surtout beaucoup d'orgueil, qui est ce que Dieu déteste davantage, ils n'étaient guère différents de ceux qu'ils ne jugeaient pas dignes d'admettre à leurs mystères, il suffit, pour nous en donner quelque idée, de la légère peinture que saint Paul nous en a tracée dans son *Epître aux Romains*. O Dieu, que de noirceur, quel horreur, quel effroyable renversement ! Qu'est devenue cette raison qui nous distingue des bêtes? ils s'abandonnent à toutes sortes de brutalités et d'abominations, ils se plongent dans des ordures et des infamies dont la nature, toute corrompue qu'elle est, inspire de l'éloignement; mais qu'il est juste, Seigneur, que tout soit déshonoré par l'impureté dans ceux qui déshonorent Dieu par l'impiété, l'idolâtrie, la magie, et que ceux qui mettent les bêtes et les reptiles au-dessus de vous, en leur rendant un culte sacrilége, soient mis eux-mêmes au-dessous des bêtes.

La loi de Moïse n'avait guère eu plus de succès pour régler les mœurs du peuple de Dieu que la philosophie ceux des païens : elle faisait connaître les crimes qu'on commettait, dit saint Paul, mais elle ne les retranchait pas, elle les augmentait plutôt en irritant la concupiscence, parce que l'homme est si déréglé, qu'il suffit qu'une chose lui soit défendue pour exciter le désir de sa jouissance en son cœur. O conduite admirable du Médecin céleste, qui donne occasion à l'accroissement de la maladie pour en faire un premier appareil, car, qu'est-ce que la Loi produisait autre chose, que faire sentir à ceux à qui elle était donnée, leur impuissance à l'accomplir et leur faire faire de vains efforts et de continuelles rechutes? La plupart des Juifs la violaient ouvertement et se rendaient prévaricateurs de ses ordonnances; ceux qui les observaient n'en étaient pas plus purs aux yeux de Dieu, ils ne se proposaient dans son observation que des récompenses charnelles et l'attribuaient à leur propres forces. Aveugles et insensés, qui, réduits dans la dernière misère et dépouillés de toutes vertus, se vantaient follement d'être comblés de biens et se fermaient par là les trésors des miséricordes de Dieu ! Ainsi toutes ces œuvres prétendues de justice, dont ils s'applaudissaient, étaient devant lui comme le linge le plus souillé : *Quasi pannus menstruatæ* (*Isa.*, LXIV), et tous les sacrifices divers que leur avait prescrits Moïse, étaient absolument incapables de purifier la conscience de ceux qui rendaient à Dieu ce culte, puisqu'ils ne consistaient qu'en des viandes, en des breuvages, en diverses ablutions et en des cérémonies charnelles, qui n'avaient été imposées que jusqu'au temps que la Loi serait corrigée, comme parle saint Paul. Rien de ce qui est purement extérieur et charnel ne pouvant purifier le cœur, il ne le pouvait être que par l'aspersion intérieure du sang de Jésus-Christ, médiateur de la nouvelle alliance; c'est sa vertu qui rend la parole de Dieu efficace, le cœur de l'homme docile, de rebelle qu'il était auparavant et qui a conféré une sainteté véritable à tout ce qu'il y avait de justes dans la loi de Moïse et de nature, que saint Augustin appelle pour cet effet des chrétiens par anticipation.

Paraissez donc, divin Agneau, victime adorable, qui venez nous purifier de nos péchés, et qui seule pouviez le faire, car *qui peut rendre pur celui qui est né d'un sang impur*, sinon vous qui l'êtes véritablement? Rien ne vous convient davantage que de nettoyer les âmes de ces souillures qui les défigurent toutes et leur causent une difformité horrible, puisqu'il n'appartient qu'à vous d'y répandre la charité qui en bannit cet amour impur, profane et criminel de la créature, seule capable de la souiller : *Purgationem peccatorum faciens, tu sedes ad dexteram majestatis in excelsis.* (*Hebr.*, I.)

Mais de quelle sorte pensez-vous, chrétiens mes frères, que Jésus-Christ ait effacé nos iniquités et conféré à nos âmes cette justice intérieure qui en fait tout l'ornement et la beauté, croyez-vous qu'il ait usé de sa toute-puissance pour opérer ce miracle ? elle y a sans doute grande part, mais nous en sommes principalement redevables à sa sagesse et à sa charité immenses; ce sont elles qui lui ont inspiré le dessein surprenant de se revêtir de nos péchés et d'en porter la peine pour nous en délivrer, c'est pour cela qu'il a pris notre nature, qu'il a voulu recevoir en sa chair la flétrissure honteuse de la circoncision, être baptisé de la main de Jean-Baptiste son précurseur, chassé ensuite dans le désert par le Saint-Esprit comme le bouc émissaire chargé de tous les crimes du peuple. Oh ! combien de fois a-t-il témoigné une sainte impatience et un désir brûlant de se voir baptisé du baptême de son sang, pour nous plonger dans ce bain salutaire, et y noyer toutes nos iniquités ! considérez-le dans le mystère de ce jour revêtu d'un linge, image de cette forme de serviteur ou de la nature humaine, dont il s'est servi pour essuyer nos péchés et nos affections terrestres, après nous avoir lavés dans l'eau de ses larmes et de son sang ; vous le verrez dans peu d'heures ce véritable pontife de notre foi revêtu d'habillements sales comme le grand-prêtre Jésus dont il est parlé dans Zacharie, et calomnié par le démon ; voilà ce qui causa sans doute plus d'horreur à notre divin Sauveur dans sa Passion et lui fut plus sensible que les fouets, les épines et les clous; c'est ce qui l'obligea de conjurer

si instamment son Père d'éloigner de lui cette heure funeste; il se voyait revêtu à ses yeux de ce manteau d'infamie, lui qui est la pureté et la sainteté par essence, et près d'être traité comme le péché même : qui peut exprimer toute l'horreur de sa sainte âme pour cette figure monstrueuse? l'amour le fera triompher de tout, et quoiqu'une seule goutte de son sang adorable puisse effacer les péchés de dix mille mondes, à cause de la dignité infinie de sa personne, il le versera jusqu'à la dernière goutte, et permettra pour cet effet que son côté sacré soit percé par une lance après sa mort, afin que ce qui en restait dans son cœur en sortît pour faire sur nous une infusion surabondante.

Réjouissez-vous, vraie maison de David, voilà une fontaine qui vous est ouverte pour y laver les souillures du pécheur et l'impureté de la femme, *in ablutione peccatoris et menstruatæ* (*Zach.*, XIII) ; c'est de ce côté, ouvert par le fer d'un soldat, qu'ont coulé ensemble le sang et l'eau qui forment cette fontaine, c'est-à-dire que sont sortis, selon les Pères, les sacrements de l'Eglise qui n'agissent que par la vertu du sang de Jésus-Christ et purifient les souillures des âmes.

Les vôtres ont été plongées dans ce bain salutaire, en même temps que vos corps furent lavés dans celui du baptême; vous y avez reçu une robe dont la blancheur exquise surpassait celle de la neige ; mais combien peu de temps l'avez-vous conservée en cet éclat ! Hélas ! qu'elle a été tôt souillée, déchirée : rappelez ces temps malheureux où, séduits par une ombre de plaisir et entraînés par les mauvais exemples, vous lâchiez la bride à vos passions effrénées, ne connaissant point d'autre bonheur que de les satisfaire, et vous plongiez dans le bourbier des voluptés honteuses comme dans des eaux de senteur. La bonté de Dieu, qui connaît notre fragilité extrême et la boue dont nous sommes pétris, est telle, qu'il a laissé dans son Eglise un bain salutaire où nous pouvons nous replonger de nouveau et recouvrer cette première blancheur qui nous rendait si agréables à ses yeux. Oui, de quelque forte teinture que le péché ait imprimé et pénétré nos âmes, elle peut s'effacer; notre première robe nous peut être rendue, si nous venons nous jeter aux pieds de notre père, comme des enfants prodigues, il nous rétablira dans nos premiers droits; mais vous devez savoir que ce bain, dont je viens de parler, doit être composé de vos larmes aussi bien que de son sang, non pas de quelques larmes qui coulent un peu de temps par un sentiment de honte de la laideur du péché, et se sèchent aussitôt, mais un torrent et un déluge de larmes, telles qu'en répandait David dans l'amertume de son cœur, pour avoir perdu son Dieu et l'avoir irrité par son crime. Il faut non-seulement des larmes en abondance, mais de grandes humiliations, de grands travaux, des jeûnes, des austérités, la fuite de toutes les occasions qui vous ont portés au péché, enfin des actions contraires à vos excès, continuées longtemps.

Ce n'est que parce que la pénitence du commun des pécheurs n'a pas ces qualités-là, qu'ils retombent sans cesse dans les mêmes désordres et que leur vie n'est qu'un cercle déplorable de rechutes et de confessions qui les endurcissent et les souillent, loin de les changer et de les purifier ; c'est pourquoi un saint Père les compare à des tuiles fraîches qui n'ont pas passé par le feu, lesquelles plus on les lave plus elles sont de boue, et le Saint-Esprit même se sert de la comparaison d'un chien qui retourne à ce qu'il avait vomi, et d'un pourceau qui, après être lavé, se vautre de nouveau dans la boue. Votre cœur se soulève sans doute à la seule imagination d'un tel objet, et peut-être qu'il est insensible à ce qu'il signifie ; comprenez par là que tout ce qu'il y a de plus sale et de plus infect dans la nature, les égouts et les cloaques les plus puants ne sont qu'une ombre grossière de ce que vous êtes aux yeux de Dieu et de ses anges ; *jusqu'à quand donc amasserez-vous contre vous-mêmes des monceaux de boue*, pour me servir de l'expression d'un prophète, et des trésors de colère, c'est celle de saint Paul, par l'impureté et l'impénitence de votre cœur? Ah ! tremblez à cette parole de Jésus-Christ dans l'*Apocalypse:* Que celui qui commet l'injustice la commette encore; que celui qui est souillé se souille de plus en plus : *Qui in sordibus est, sordescat adhuc.* (*Apoc.*, XXII.) Quoi ! mon Dieu, vous qui êtes la bonté même, pourriez-vous presser ainsi les impies de combler leur mesure? Non, mais il nous fait voir l'extrême corruption de leur cœur qui abuse de sa longue patience pour leur damnation, et que l'effet de sa plus grande colère est de les laisser jouir paisiblement des objets de leurs attaches.

Venons au petit nombre de ceux qui ont eu le bonheur inestimable de conserver l'innocence baptismale; qu'ils sachent qu'ils n'ont pas moins besoin d'être purifiés par Jésus-Christ que les plus grands pécheurs. Qu'est-ce que l'homme le plus juste en présence de Dieu? Que pourra-t-il lui répondre? Sa propre bouche ne le condamnerait-t-elle pas? Ecoutons un juste du premier ordre à qui Dieu lui-même avait rendu un témoignage très-avantageux : c'est le saint homme Job; voici comment il parle à ce juge suprême : Quand j'aurais été lavé dans l'eau de la neige, votre lumière, Seigneur, me ferait paraître à moi-même tout couvert d'ordures, et mes vêtements m'auraient en horreur. Il veut dire que quand la pureté de sa conscience serait égale à celle de la neige, la lumière de la vérité divine venant à éclairer le fond de son âme, il paraîtrait à soi-même tout couvert d'ordures, tant la justice de la créature est disproportionnée à la sainteté d'un Dieu qui a découvert des souillures dans les anges. Outre que les plus saints ne savent s'ils

sont déchus de cet heureux état dans lequel les avait établis la grâce de la régénération, et s'ils ont commis quelqu'un de ces péchés spirituels qui blessent souvent l'âme d'une manière d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus cachée et imperceptible ; ils n'ignorent pas qu'ils commettent plusieurs offenses légères, et qu'il y en a une infinité qui se dérobent à leur connaissance et à leur recherche. Combien d'attaches légères et de cupidités secrètes! combien de surprises de l'amour-propre, de négligences et de relâchements! Toutes ces fautes sont des tâches et des souillures de l'âme, qui la disposent à de plus grandes ; c'est toujours un commencement de servitude, une maladie qui étant négligée peut conduire à la mort. Vous qui méprisez ces fautes journalières, dit saint Augustin, parce qu'elles vous paraissent petites, voudriez-vous que toutes les fois que vous les commettez on vous fît de légères plaies sur le corps et des taches à vos habits? que si vous ne pouviez souffrir cela, comment ne craignez-vous pas de faire ce même mal à votre âme? C'est peut-être que vous l'aimez moins que vos vêtements. Toutes les fois que nous pensons, disons ou faisons quelque chose de contraire à la loi de Dieu, tout autant de fois salissons-nous son image en nous ; si on avait votre portrait, trouveriez-vous bon qu'on le couvrît d'ordures? Croyez-vous que Dieu ne se mette pas en colère quand nous défigurons en nous le sien? Si les péchés véniels ne tuent pas l'âme par eux-mêmes, dit le même saint docteur, néanmoins étant multipliés, ils la couvrent comme de pustules et lui causent une espèce de laideur et de difformité qui la rendent indigne des plus tendres caresses du céleste Epoux, et la réduisent à ne paraître devant lui qu'avec une extrême confusion. Il s'en formera insensiblement un tel monceau, qu'il accablera l'âme ; car qu'importe qu'on fasse naufrage par une tempête qui se sera élevée tout à coup, ou que le vaisseau coule à fond pour s'être rempli d'eau par la négligence des matelots qui n'auront pas pompé la sentine, en sera-t-il moins submergé? *Hoc facit paulatim sentina neglecta quod fluctus irruens :* non que les péchés véniels, en quelque nombre qu'ils soient, étouffent la charité, et chassent le Saint-Esprit de nos âmes ; mais si on les méprise, si on néglige d'en faire pénitence, si on y croupit volontairement sans faire le moindre effort pour s'en corriger, ils conduisent infailliblement au péché mortel. Car il y a une très-grande différence entre commettre des péchés véniels et négliger de les expier et de s'en corriger : le premier est inévitable à la fragilité humaine ; le second marque qu'on est plus touché de la crainte de se damner que de l'amour de son Dieu. Quoi! ne suffit-il pas que le péché, grand ou petit, lui déplaise, pour le fuir avec toutes les précautions imaginables? Et les moindres en eux-mêmes doivent-ils paraître légers, lorsqu'on les mesure à la majesté infinie d'un Dieu, et à la multitude des grâces dont il vous a favorisés. O vous qui avez contracté cette facilité criminelle, de commettre sans scrupule et sans remords toute sorte de péchés véniels, sachez que vous ne tarderez guère à vous précipiter dans le péché mortel, et que la moindre tentation un peu forte, qui vous sera suscitée par le démon, vous fera succomber!

Qui pourra s'étonner, après cela, que nous marchions si lentement dans le chemin de la perfection, que les sacrements nous profitent si peu ; qu'après tant de confessions et de communions, nous soyons toujours les mêmes, toujours aussi colères, aussi immortifiés, aussi jaloux d'un faux honneur, aussi immodérés en paroles, attachés à nos aises, ennemis des saintes rigueurs de la pénitence, ou plutôt de ce que nous sommes pires, que nous avons moins d'application à la prière, plus de dégoût des exercices de charité, et sommes plus pleins de l'esprit du monde et de ses vains amusements.

Qui sont donc ceux qui retirent du fruit de l'approche des sacrements et de la participation de la divine Eucharistie, qui s'engraissent de cette manne céleste, et y goûtent une suavité inexplicable? ce sont ceux qui, selon la parole de Jésus-Christ dans notre évangile, sont entièrement purs par cette crainte chaste, cette délicatesse d'amour, et qui, ayant déjà été nettoyés parfaitement, n'ont plus besoin que de se laver les pieds, c'est-à-dire, purifier les affections du cœur qui se détournent imperceptiblement du bien suprême et immuable : *Qui lotus est, non indiget nisi ut pedes lavet, sed est mundus totus.* La tête, figure de la foi, d'où naissent les bons sentiments de l'esprit et les saints mouvements de la volonté, est lavée ; les mains, par où sont désignées les bonnes œuvres, sont lavées ; mais il y a toujours à purifier et à redresser dans les dispositions du cœur qui se courbe vers les créatures, à corriger ses défauts, combattre ses inclinations déréglées ou imparfaites, arrêter les vertus dans leurs bornes. C'est l'affaire et l'exercice de toute la vie, pour laquelle les justes ont un besoin continuel de Jésus-Christ, aussi bien que pour conserver les autres dons de sa miséricorde ; plus ils sont justes, plus ils sont pénétrés de l'extrême besoin qu'ils ont que Jésus-Christ les lave de plus en plus, et les empêche de se jeter de nouveau dans le bourbier d'où il les a retirés ; car quoique l'impression de la grâce, qui détruit peu à peu le vieil homme avec toutes ses passions et ses désirs criminels, ait établi en eux le nouveau qui agit, comme dit saint Paul, dans une justice et une sainteté véritables ; ils savent, et ils éprouvent avec douleur que la concupiscence, qui vit et qui vivra en eux jusqu'au dernier soupir, est un principe de péché qui se mêle si universellement et si insensiblement dans toutes les puissances et les actions de l'âme et du corps, qu'il y en a très-peu où ce venin subtil ne se glisse, et qui soient vraiment purs aux yeux de celui

qui sonde les reins et le fond du cœur. Ils sentent vivement parmi la multitude des périls et des ennemis qui les environnent, qu'il n'y a qu'un point, pour ainsi dire, entre la mort et eux, *Uno, ut ita dicam, gradu ego morsque dividimur* (I *Reg.*, XX), et que la terre fond sous leurs pieds. C'est ce qui les tient sans cesse rabaissés à leurs propres yeux, et fait que, quelques amas qu'ils aient pu faire de bonnes œuvres, ils ne comptent jamais sur elles, mais sur la grande miséricorde de Dieu, parce qu'ils savent que nos mérites sont ses dons, et qu'ils n'ont d'eux-mêmes que la corruption et le péché. Et comme tout contribue au bien des élus jusqu'à leurs péchés mêmes, cette multitude de fautes, dans lesquelles Dieu permet qu'ils tombent, sert merveilleusement à les établir dans une sincère et solide humilité, à les dépouiller de toute confiance en eux-mêmes, et les obliger de recourir sans cesse à lui, comme nous voyons qu'on emploie certaines matières ou drogues, pour nettoyer les habits, qui les font paraître plus sales qu'ils n'étaient auparavant, et qu'on se sert du venin de la vipère pour composer la thériaque et le plus excellent antidote, c'est un secret merveilleux de la sagesse divine, de faire servir à notre salut les péchés qui, par eux-mêmes, y sont un si grand obstacle, et de laisser quelquefois tomber les plus justes, tel qu'était David, dans des désordres grossiers et sensibles ; tant il hait l'orgueil qui s'empare naturellement de notre cœur, lorsqu'il n'y a point de contrepoids pour le rabaisser, et tant il juge que l'humilité nous est nécessaire. Voyons-en un modèle achevé dans l'exemple que le Sauveur nous donne en ce mystère.

SECOND POINT.

Avant la publication de l'Evangile, que je puis appeler la trompette de l'humilité, cette vertu était très-rare et presque inconnue sur la terre : les philosophes qui avaient tant discouru sur la morale, et composé plusieurs volumes où ils établissent beaucoup de maximes, que la religion chrétienne pourrait adopter, n'avaient pas seulement l'idée de l'humilité, ils la regardaient comme une bassesse d'âme, l'estime des hommes était leur idole, ce qui les fait appeler par Tertullien *des animaux de gloire.* Ils étaient si enflés, si remplis, si enivrés de l'estime présomptueuse d'eux-mêmes, qu'ils égalaient leur prétendu Sage au Dieu suprême, et croyaient qu'on pouvait bien s'adresser à lui pour lui demander des richesses ou de la santé, mais que pour la sagesse et la vertu, ils n'en étaient redevables qu'à eux-mêmes ; j'ai horreur de rapporter ces impiétés. Les Juifs, quoique beaucoup plus favorisés des vraies lumières, n'étaient guère plus humbles ; ils disaient par la voix de leurs actions, ce qui est un langage encore plus expressif que celui de la parole, c'est notre main, et non celle du Seigneur qui a fait toutes ces choses. La plupart d'entre eux étaient dans cette erreur, qu'il suffisait qu'ils connussent la volonté de Dieu pour l'accomplir; de là ces promesses téméraires et présomptueuses qui étaient sans cesse en leur bouche : *Nous ferons tout ce que le Seigneur a ordonné*, et de là ces prévarications continuelles qui leur attirèrent ce reproche de la bouche de Jésus-Christ même : *Moïse vous a donné une loi, et personne ne l'observe.* Leurs pharisiens et leurs docteurs, qui avaient entre les mains la clef de la science et la règle de la vérité, ne s'en servaient que pour faire les maîtres en Israël, et s'élever au-dessus des autres; ils s'adoraient eux-mêmes, et étaient les plus corrompus de tous. Il ne fallait rien moins que l'exemple et l'autorité d'un Dieu, pour ramener dans la voie des hommes si égarés, et leur faire connaître l'obligation indispensable de devenir comme de petits enfants, s'ils voulaient arriver au royaume des cieux : c'est pour cela qu'il s'anéantit par le mystère de l'Incarnation, dans laquelle il se revêt de la forme de serviteur, venant au monde pour servir lui-même ses propres esclaves et non pour en être servi. Toute sa vie a été un modèle et une leçon continuelle d'humilité; il me serait aisé de vous prouver cette proposition, en vous faisant parcourir toute la suite de ses mystères, et de ceux même dans lesquels il a fait le plus éclater sa gloire, pour établir la foi de sa divinité : vous le verriez sous le couteau de la circoncision, souffrir la plaie honteuse d'un voleur, comme l'appelle saint Bernard; sous la main de son précurseur, recevoir un baptême qui n'était que pour les pécheurs; dans le désert, sous la main du démon qui ose, par un attentat sacrilége, le transporter au haut du temple, et sur le sommet d'une montagne, d'où il lui découvre toute la gloire des divers royaumes du monde, et les lui offre à condition qu'il se prosternera devant lui pour l'adorer. Bornons-nous au mystère que l'Eglise nous propose à honorer en ce jour. Il n'y a pas une seule circonstance qui ne renferme une leçon d'humilité; je ne vois qu'un Judas qui n'en ait pas été touché, j'espère qu'elle fera quelque impression dans vos âmes.

L'évangéliste commence par cette espèce d'exorde : Jésus-Christ connaissant que son Père lui avait mis toutes choses entre les mains, qu'il était sorti de Dieu, et s'en retournait à lui, voulut donner à ses disciples cette marque d'humilité et d'amour. Saint Jean avait dit immédiatement auparavant que Jésus voulut témoigner à ses disciples, que les ayant aimés durant sa vie, il les aimait jusqu'à la fin; car quoique cette marque de tendresse extrême, qui redouble à mesure qu'il approche de son terme, puisse s'entendre du don inestimable qu'il leur fait de son corps et de son sang précieux dans l'Eucharistie, qu'il était prêt d'instituer, elle ne s'entend pas moins naturellement de cette action qu'il va décrire, qui est sans doute une des plus illustres marques de l'amour constant de Jésus-Christ envers les

siens; rien ne nous oblige de restreindre ces premières paroles à l'institution de son auguste sacrement : *Jesus sciens omnia*, ces premières paroles nous marquent que l'humilité de Jésus-Christ ne vient pas, comme en quelques-uns des hommes, de l'ignorance de ce qu'il est, mais de l'amour de cette vertu, du choix de sa volonté, de la connaissance de la grandeur de Dieu, et du désir de réparer sa gloire violée par la désobéissance de l'homme, et de l'amour qu'il nous porte. Plusieurs connaissent assez les misères de la condition humaine, sa bassesse et son néant, la nécessité indispensable de la grâce pour faire la moindre bonne œuvre ; ils détestent les erreurs de Pélage, embrassent les sentiments de saint Augustin qui l'a si heureusement combattu, mais ils n'en sont pas plus humbles, et n'ont pas moins d'opposition aux humiliations. S'ils sont orthodoxes dans la spéculation, ils sont pélagiens dans la pratique ; car il faut, selon saint Bernard, distinguer deux sortes d'humilités : l'une de l'esprit, l'autre du cœur. La première est produite en nous par la vérité, mais elle n'a point de chaleur, elle consiste dans l'étude que nous faisons de nous-mêmes, et l'attention sur les divers mouvements de notre cœur, où nous découvrons tant de bassesses, d'attaches déréglées, lorsque nous rappelons nos chutes et nos égarements, que nous considérons notre faiblesse et notre infirmité présentes, notre langueur, la violence de nos passions, le poids de l'habitude qui nous entraîne au mal, la sainteté infinie de notre grand Dieu; une telle vue nous tient humiliés et abattus sous sa main; nous protestons que nous ne sommes que cendres et que poussière; nous avons confusion de notre nudité, et n'oserions presque ouvrir la bouche devant lui.

Croiriez-vous que l'humilité pût aller plus avant? N'en doutez nullement; ce n'est pas là l'humilité que Jésus-Christ nous a commandée. Si on en demeure là, on ne sera jamais glorifié. Pourquoi? Parce que la vraie humilité ne se contente pas de s'abaisser devant Dieu, elle s'abaisse devant les hommes; il ne suffit pas au vrai humble que ses misères soient connues de Dieu, il est dans la disposition de les faire connaître à toute la terre, et de porter l'humiliation de ses péchés devant toutes les créatures; c'est cette espèce d'humilité que Jésus-Christ nous a apprise lorsqu'il nous a dit : Apprenez de moi, non à ressusciter les morts et à commander aux éléments, mais à être doux et humbles de cœur : ce n'est pas une idée de l'esprit, mais un sentiment du cœur formé par la charité, qui nous donne de l'amour pour l'abjection, le mépris, les opprobres; qui inspire de prendre la dernière place, fait mettre la bouche dans la poussière, c'est-à-dire chérir son néant, être ravis de joie que Dieu soit tout, et qu'on ne soit rien ; vous croyez que vous n'êtes qu'un néant, et que vous méritez d'être oubliés, ou plutôt traités comme le rebut et la balayure du monde; soyez donc bien aises d'être traités comme vous le méritez; bénissez Dieu lorsqu'il permet que la chose arrive. Voilà la pierre de touche de l'amour-propre: quand vous vous regardez en la présence de Dieu, que vous vous considérez en la glace si pure de sa sainteté, vous vous trouvez tout couverts de péchés, vous les lui confessez humblement, vous êtes comme un homme qui voit sa pauvreté, et ne fait pas difficulté de dire avec Job à la poussière et aux vers, *vous êtes mon frère et ma sœur ;* mais si la Providence fait naître quelque occasion de vous humilier devant les hommes, si vous recevez quelque légère injure, qu'on choque vos prétentions, qu'on blesse votre réputation par quelque médisance, vous oubliez aussitôt tous ces beaux sentiments, la nature se retrouve tout entière, votre cœur se révolte et ne peut digérer la moindre offense. Ah! vous n'êtes humbles que de cette humilité qui naît de la lumière de la vérité, et non de celle qui est produite par le feu de la charité, ou plutôt vous êtes par là convaincus de n'aimer pas la vérité qui vous pénètre intérieurement, et vous fait connaître que vous méritez les traitements les plus humiliants. Ce n'est donc pas assez de porter un jugement désavantageux de vous-mêmes, il faut exécuter la sentence entière, et embrasser les choses les plus basses; il n'y a que l'orgueil du démon qui refuse de plier devant Dieu, et ne fléchit le genou que par contrainte; il faut s'abaisser avec une frayeur amoureuse, comme les anges qui se voilent de leurs ailes en sa présence. N'affectez donc plus de passer aux yeux des hommes pour autres que vous n'êtes devant Dieu, au témoignage de votre conscience, de peur qu'il ne vous punisse d'avoir deux poids et deux mesures, ce qui est en abomination devant lui. Quoi! vous vous méprisez dans le secret de votre cœur, et croyez ne rien valoir lorsque vous vous pesez dans la balance de la vérité, et un moment après vous voulez vous donner pour un homme sans défaut, et exiger des sentiments d'estime que vous savez ne vous être pas dus! Ah! craignez Dieu, et gardez-vous bien de commettre cette injustice; c'est là ce que l'on appelle résister à la vérité, la retenir dans l'injustice, et combattre contre Dieu.

Mais je veux que vous chérissiez l'humiliation, et que vous soyez affamés d'opprobres; que vous soyez fidèles à vous effacer en toute rencontre, et supprimer tout ce qui peut vous relever aux yeux des hommes; il y aura toujours une différence infinie entre l'humilité du Sauveur et la vôtre : car, outre qu'il n'était pas obligé de pratiquer celle que nous admirons en lui aujourd'hui, et que n'ayant point de plaies comme nous, il n'eût pas besoin de prendre le remède de l'humiliation, c'est le souverain Roi qui s'abaisse, et qui s'abaisse au-dessous de quelques pauvres pécheurs; au lieu que quand un homme s'abaisse au-dessous d'un autre, il descend bien peu dans le fond ; on peut

dire que c'est une fourmi qui s'abaisse devant une autre fourmi; toute l'humiliation que nous puissions pratiquer est de reconnaître de bonne foi l'état de dégradation et de bassesse très-effective où nous sommes réduits, et consentir d'être traités selon cet état. Faisons tout ce qui sera en nous, inventons tous les jours quelque humiliation nouvelle, nous ne pourrons nous rabaisser plus que nous ne méritons, car quelles si grandes déférences, je vous prie, mérite un criminel de lèse-majesté condamné à la roue? Qu'ont de commun ces louanges, ces préséances, ces marques de distinction dont vous êtes si jaloux, avec le supplice honteux que vous méritez? Reconnaissons donc que l'humilité de Jésus-Christ est inimitable à l'homme; mais c'est ce qui nous attirera une condamnation plus rigoureuse, si nous ne l'imitons en la manière dont nous en sommes capables; il s'est humilié en Dieu, humilions-nous en hommes; il a renoncé à toutes ses grandeurs, il a anéanti et éclipsé ses perfections, à quoi pouvons-nous renoncer? De quoi nous dépouillons-nous? de choses si minces qu'elles ne méritent aucune considération; nous renonçons à des avantages de néant, à des chimères; rougissez donc, homme superbe, s'écrie saint Augustin, et soyez d'autant plus fidèle à renoncer au faste et à toute cette fausse grandeur, dont vous grossissez à vos yeux votre propre idée, qu'un Dieu s'est dépouillé des véritables grandeurs qui lui appartenaient légitimement en vertu de sa naissance divine.

Continuons de remarquer les autres caractères d'humilité qui brillent en ce mystère. Jésus se lève de table, quitte ses vêtements, prend un linge qu'il met autour de soi, et verse de l'eau dans un bassin. Que l'humilité de notre maître est encore différente en ceci de la nôtre; avouez qu'il ne vous arrive guère de vous humilier, si toutes fois vous le faites, que la nature ne se dédommage par quelque endroit, et que l'orgueil ne s'échappe par quelque fente. On a honte, surtout en ce saint temps-ci, de ne faire aucun acte d'humilité, mais qu'il y a souvent plus de cérémonie que de sincérité dans ces sortes de pratiques; les enfants d'Adam y mêlent toujours quelque chose qui relève leur abaissement, et qui fait connaître leur rang et leur qualité; rien de pareil en cette rencontre; l'humilité de l'Homme-Dieu est accomplie dans toutes ces circonstances; il ne se fait ni aider ni servir de personne pour quitter ses habits, prendre un linge, verser de l'eau; il fait en serviteur l'office de serviteur.

Puis il commença à laver les pieds de ses disciples, et les essuyer avec le linge qu'il avait autour de lui. Cieux et terre, ne fûtes-vous pas dans la dernière surprise, aussi bien que le premier des apôtres, à qui une telle humilité parut incompréhensible! Celui qui en tant que Dieu est égal au Père éternel, le souverain Seigneur de toutes choses avec lui, et en tant qu'homme a reçu une souveraine puissance dans le ciel et sur la terre pour récompense de ses travaux, se ravale aux pieds de quelques pauvres pêcheurs pour leur rendre le service le plus vil et le plus bas, sans en excepter la plus vile de ses créatures! un traître infâme, qui a le diable dans le cœur: accourez, grands de la terre, accourez à cette école pour y apprendre, par la vue de l'humilité inconcevable du Fils unique de Dieu, à ne vous enfler jamais ni de l'éclat de votre maison et de votre extraction, ni des vastes espérances de votre futur agrandissement! Pourrez-vous rougir dorénavant d'être humbles, ou plutôt n'aurez-vous pas honte d'être encore superbes, à la vue de l'humilité si prodigieuse de votre Maître, du Dieu de l'univers? sachez que plus vous êtes grands, plus vous devez vous humilier en toutes choses; c'est le Saint-Esprit qui vous parle; voilà la grandeur souveraine qui s'humilie, et ne trouve rien de trop vil pour donner l'exemple: après cela, y a-t-il rang et dignité, pour éminente qu'elle soit, qui puisse dispenser la créature de s'humilier? Et vous qui n'avez pas reçu de la nature cette prérogative, étant nés d'un sang roturier, mais qui, ayant été infiniment anoblis par celui d'un Dieu à qui vous devez votre seconde naissance, n'avez pas su garder votre principauté, et l'avez déshonorée par mille crimes, où pourrez-vous vous mettre pour vous rabaisser autant que vous le devez, en voyant votre Créateur et votre Rédempteur prosterné aux pieds de Judas, occuper une place due à votre orgueil et à vos autres excès. Venez, venez surtout à cette école sacrée, vindicatifs, qui ne pouvez vous résoudre à pardonner, malgré la proximité de la fête; voyez votre Dieu laver les pieds de son apôtre infidèle, qui a déjà pris toutes les mesures nécessaires pour exécuter sa noire perfidie, et qu'il sait devoir bientôt tremper ses mains dans le sang de son maître. O excès de bonté! votre haine n'en sera-t-elle pas désarmée; pourrez-vous encore conserver le dessein de vous venger, ou refuser de voir une personne désagréable qui aura manqué à quelques égards envers vous, en voyant la patience et la charité inaltérable de Jésus envers ce monstre prêt à le dévorer? Mais qui ne frémira en considérant l'endurcissement de cet apostat, lequel n'est pas amolli par l'humiliation de son maître qui lave et essuie ses pieds? Je ne doute pas que la tendresse de son cœur n'y ait fait couler quelques larmes; Judas n'en est pas plus touché qu'il le sera bientôt du baiser de notre innocent agneau. Oh! que terrible est la puissance du démon sur le cœur des pécheurs qui se sont une fois ouverts à lui!

Détournons nos yeux de ce réprouvé, pour considérer encore un moment le combat d'humilité entre Jésus-Christ et son premier apôtre. Qui remportera la victoire? Ce sera sans doute le plus humble, qui est appelé par le prophète le dernier des hommes. Pierre, ne pouvant souffrir son maître humilié à ses pieds, s'écrie dans l'excès de

sa surprise : *Quoi, Seigneur, vous me laveriez les pieds*, vous le Fils de Dieu vivant, à moi misérable pécheur! Ah! je ne le souffrirai jamais. Comme cette résistance ne venait que d'un amour respectueux, mais peu éclairé, le Sauveur ne reprend pas tant son disciple qu'il l'instruit, en lui disant : Vous ne savez pas maintenant ce que je fais, mais vous le saurez bientôt. Mais comme il ne se rendit pas à ses paroles, et s'obstinait à ne pas recevoir ce service de son Maître, il en fut repris, et s'attira cette menace qui alarma son amour : *Non habebis partem mecum;* ce qui lui fit dire non-seulement les pieds, mais encore la tête, les mains et tout le reste du corps.

Pierre était donc répréhensible, parce qu'on ne doit jamais s'opposer à Dieu, quoiqu'on ne pénètre pas ses desseins, et qu'il y ait quelque chose dans sa conduite qui blesse notre raison; soumettons-la à cette raison suprême, qui ne peut rien faire que pour des vues dignes d'elle. Ce n'est pas que son respect ni son humilité offensassent Jésus-Christ, puisqu'il se proposait principalement, par cette action, de graver cette vertu dans son cœur; mais c'est que toutes les vertus doivent demeurer dans de certaines bornes, au delà desquelles elles dégénèrent en vices : une vertu ne doit pas être contraire à une autre vertu. Jésus-Christ exigeait de son disciple une aveugle obéissance; c'eût été une humilité fausse et malentendue de s'opiniâtrer plus longtemps. C'est pourquoi Moïse et Jean-Baptiste, après avoir résisté quelque temps, le premier, lorsque Dieu le députait vers Pharaon pour affranchir son peuple, et l'autre, lorsque le Sauveur se présenta à lui pour être baptisé, ils cédèrent toutefois dès que la volonté de Dieu leur fut pleinement connue : la sainte Vierge fit encore moins de résistance dès que l'ange Gabriel eut éclairci son doute. Tous ces exemples nous apprennent que, quoiqu'on soit très-louable de fuir les grandeurs comme un poste périlleux pour le salut, néanmoins, lorsque c'est Dieu lui-même qui y élève, et que sa providence y appelle, on doit les accepter humblement. Quelquefois aussi cette même providence met en charge des hommes fort imparfaits, et des saints, pour ainsi dire, à leurs pieds; nous saurons bientôt pourquoi, car les ténèbres du siècle ne tarderont pas à être dissipées.

Enfin Jésus-Christ, après avoir fini le lavement des pieds de ses disciples, joint les paroles à l'exemple, afin de graver plus profondément dans leurs esprits et dans leurs cœurs sa chère humilité, que saint Paul a, dans la suite, appelée sa vertu, parce que c'est celle qui a le plus éclaté en tout le cours de sa vie, et qu'il a eu le plus à cœur de nous transmettre : *Savez-vous*, leur dit-il, *ce que je viens de vous faire; vous m'appelez votre Maître et votre Seigneur, et vous avez raison, car je le suis;* faites en passant réflexion que l'humilité ne consiste pas à désavouer les qualités dont on est revêtu, mais à ne s'en prévaloir que pour le bien des autres, et pour sacrifier pour eux tous les avantages extérieurs attachés aux dignités : *Si donc moi, votre Maître et votre Seigneur, je vous ai lavé les pieds, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres, car je vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait vous le fassiez aussi de même.* Qui de nous, après cela, peut refuser de rendre à ses frères les services les plus bas? Oh! avec quelle ardeur cette leçon d'humilité a-t-elle été pratiquée par les premiers chrétiens à l'égard des autres, qu'ils recevaient et dont ils lavaient les pieds! Les rois chrétiens font de même en ce jour à l'égard des pauvres : quelques-uns les font asseoir à leur table, et se font honneur de les servir, afin de rendre à Jésus-Christ, en leur personne, le respect qu'il mérite. Ce n'est plus guère que dans de saints monastères que cet usage s'est conservé, et que les supérieurs pratiquent à la lettre, à l'égard de leurs inférieurs, ce que Jésus-Christ nous a si fort recommandé au dernier jour de sa vie. Il n'a pas toutefois prétendu que nous l'imitassions à la lettre, mais tous sont indispensablement obligés d'entrer dans l'esprit de ce mystère, à savoir, de laver spirituellement les pieds de leurs frères, pratiquant envers eux la charité et l'humilité en toutes rencontres, se prévenant les uns les autres par des témoignages d'honneur et de déférence; soumis pour Jésus-Christ à toute créature, chacun selon son état doit être toujours prêt à purifier son prochain par le bon exemple, par la correction fraternelle, par des avis et des exhortations salutaires, par le pardon des injures et en s'humiliant pour celles qu'on a faites, et quand l'ordre demande qu'on fasse paraître au dehors quelque espèce de hauteur, être dans la disposition de cœur qui faisait dire à Mardochée, dans le temps qu'il refusait de fléchir le genou devant le superbe Aman : *Seigneur, tout vous est connu; vous savez que je n'en use pas ainsi par un secret désir de gloire, car j'aurais été disposé à baiser avec joie les traces mêmes de ses pieds pour le salut d'Israël.*

Voilà les leçons importantes que nous fait aujourd'hui Jésus-Christ, et qu'il nous répétera demain d'une manière encore plus forte de dessus l'arbre de la croix, appelée pour cet effet, par saint Augustin, la vraie chaire du docteur de justice : *Cathedra docentis;* mais, hélas! nous n'oublions rien tant que ces divines leçons, ce qui vient moins, sans doute, d'un défaut de mémoire que du déréglement de notre cœur.

Imprimez-les-y profondément, adorable Sauveur, par la vertu de votre grâce; faites-nous comprendre le besoin infini que nous avons d'humiliation pour détruire ce fond d'orgueil qui y est enraciné; car, comment pourrions-nous imiter une humilité aussi incompréhensible que la vôtre, si vous n'en répandez l'amour dans nos cœurs? Quelque infusion même qu'il vous plaise d'y en faire, où pourrons-nous nous mettre, lorsque nous vous voyons aux pieds de Judas; nous voici prosternés intérieurement

aux vôtres sacrés, pour vous conjurer de nous laver dans votre précieux sang, de nous replonger dans ce bain salutaire, et de purifier nos âmes de la rouille et de la lèpre honteuse du péché dont elles sont tout infectées; ce ne sont pas seulement nos pieds qui ont besoin d'être lavés, mais encore les mains et la tête; tout est impur en nous : nos pensées, nos paroles, nos désirs, nos actions; mais, quand nous nous serions encore plus souillés, tout cède à la vertu infinie de votre sang; baignez-nous-y, Seigneur, par la pénitence, afin que nous en puissions être nourris par l'Eucharistie, et que nous disions dorénavant avec votre sainte Epouse: J'ai lavé mes pieds, comment pourrai-je les resalir? que ce soit peu pour nous de ne point retourner à nos mœurs anciennes et nous plonger de nouveau dans la corruption du péché; mais faites-nous éviter avec toute la précaution imaginable ces fautes légères, sans lesquelles on ne vit pas dans cette chair mortelle, et les expier sans cesse par les gémissements de notre cœur, les larmes de nos yeux, une humble confession, le pardon des injures et les bonnes œuvres, afin qu'étant parfaitement purifiés, lorsque vous nous appellerez à vous, rien ne puisse retarder notre bienheureuse jouissance, et notre entrée dans ce royaume, où rien de souillé ne pourra jamais entrer. C'est ce que je vous souhaite.

SERMON LXXXIV.

SUR LE MYSTÈRE DE LA SÉPULTURE DE JÉSUS-CHRIST NOTRE-SEIGNEUR.

Erit sepulcrum ejus gloriosum. (*Isa.*, II.)

Son sépulcre sera glorieux.

Jamais peut-être prophétie ne fut accomplie avec plus d'éclat que celle-ci, et ne fit mieux reconnaître un Dieu, maître des temps et des cœurs, qui dispose de tout avec un souverain empire, et sait accomplir ses desseins éternels malgré toutes les oppositions des créatures, précisément dans l'instant qu'il a marqué en son conseil : *Pourquoi les nations se sont-elles soulevées avec un grand bruit, et les peuples ont-ils formé de vains projets?* Les rois de la terre se sont élevés et les princes se sont assemblés contre le Seigneur et contre son Christ, pour empêcher l'établissement de son règne et de sa vérité. En vain, les Juifs conspirèrent avec les Romains, pour abolir la mémoire du tombeau du Rédempteur des hommes et l'ensevelir, s'il était possible, dans un éternel oubli. L'empereur Adrien, ou plutôt le démon, par son ministère, avait fait combler de terre la sainte caverne dans laquelle avait été déposé le corps de notre divin Maître, attaché en croix pour nos crimes, élever au-dessus un temple à la déesse de l'impudicité, et ériger dans l'endroit même où la pierre avait été renversée, une statue à son Jupiter. Le Dieu véritable se rira d'eux, le Seigneur se moquera de tous leurs efforts impuissants; il suscitera les empereurs mêmes et les impératrices, pour purifier ce lieu saint des abominations dont on l'avait souillé : Hélène, poussée par l'esprit de Dieu, entreprend, nonobstant son grand âge, le voyage de Jérusalem, fait abattre le temple de Vénus, qui profanait le Calvaire et le lieu de la résurrection; on ôte les terres; on creuse si avant que l'on découvre le saint sépulcre. C'est là où, par ses ordres, on bâtit une église d'une magnificence extraordinaire, qu'elle enrichit de grands dons. Constantin, son fils, prodigua avec joie les trésors de l'empire pour orner ce saint lieu; il entreprit le même voyage pour révérer la sainte grotte et rendre les plus profonds hommages à celui qui y avait été renfermé durant trois jours; les rois et les reines sont venus dans la suite de toutes parts l'adorer, et collant le visage contre terre, baiser la poussière de ce saint lieu. Que s'il est tombé, après quelques siècles, au pouvoir des infidèles, ç'a été en punition des infidélités des chrétiens; mais il ne laisse pas d'être toujours en honneur; on y voit aborder de tous les endroits de la terre des grands et des petits de toutes les nations qui, reconnaissant Jésus-Christ pour leur roi, s'empressent de lui donner des marques de leur foi et de leur religion. Qui sait si, se reconciliant à son peuple, il ne renouvellera pas ses anciennes merveilles et n'affranchira pas cette terre sainte de la domination ou plutôt de la tyrannie des Ottomans pour vérifier avec encore plus d'éclat cette prédiction de son prophète : *Erit sepulcrum ejus gloriosum?* Mais sans entreprendre de percer les voiles de l'avenir ou de décrire les honneurs rendus depuis le IVe siècle jusqu'au nôtre à ce sacré tombeau, contentons-nous de le considérer dans le temps qu'il renfermait le précieux dépôt du corps de notre Médiateur. C'est de là que vient toute sa gloire, c'est pourquoi saint Ambroise ne fait pas difficulté de le comparer au sein de la divine Marie, et le relever même au-dessus de ce chaste sein; l'un et l'autre, dit-il, ont cela de commun qu'ils sont vierges : Marie n'a jamais connu d'homme, et personne n'avait encore été inhumé dans le sépulcre où Joseph d'Arimathie fit mettre Jésus; il sortit de l'un et de l'autre sans corruption comme le saint de Dieu; il en sortit vivant pour prêcher aux hommes son Evangile; mais voici la prérogative du sépulcre au-dessus du sein de Marie, c'est qu'il lui donne une naissance plus glorieuse que la première; Marie l'avait engendré mortel; le tombeau l'engendre à une vie immortelle. Après sa première naissance dans une étable, il descend dans les enfers; après la seconde, il remonte aux cieux : jugez donc si le sépulcre ne doit pas l'emporter en cette rencontre, surtout si nous ajoutons que le sein de Marie retint enfermé, durant neuf mois, ce corps adorable, le tombeau le garda seulement trois jours, et ne nous laissa pas languir un plus long terme, pour nous rendre notre espérance et celle de tous les hommes. Mais contentons-nous (et la comparaison nous paraîtra encore plus naturelle) d'opposer le tombeau de notre

Maître à ceux des plus grands rois de la terre, je vais vous y faire remarquer trois différences très-glorieuses à celui de Jésus-Christ: ces superbes mausolées sont proprement les témoins et les monuments de la victoire de la mort sur les hommes, le sépulcre de Jésus-Christ est, au contraire, le monument authentique de la victoire de Jésus-Christ sur cette cruelle ennemie des hommes : ce sera mon premier point. Les tombeaux des grands de la terre sont appelés, par le Prophète royal, leurs maisons, disons plutôt leurs prisons éternelles, celui de Jésus-Christ est un lit de repos où il dort un court sommeil : ce sera le second. Enfin, les sépulcres sont de funestes écueils où vient se briser toute la grandeur humaine ; celui de Jésus-Christ est, au contraire, la pierre fondamentale sur laquelle est édifiée son Eglise : voilà le troisième et tout le partage de ce discours. Vierge sainte ! ce fut sans doute par votre ministère, aussi bien que par celui de Joseph et de Nicodème, que ce corps sacré, portion du vôtre, fut mis dans le tombeau ; obtenez-moi son esprit par votre intercession, pour ne rien dire que d'utile et d'édifiant, nous nous jetons, pour cet effet, à vos pieds, et vous disons avec l'ange : *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

De tous les moyens qu'ont imaginés et qu'emploient les grands de la terre pour se faire un nom après la mort, et s'immortaliser dans la mémoire des hommes, je n'en vois pas de plus vain, et qui marque mieux le déréglement de l'esprit humain, que cette affectation d'élever des tombeaux superbes, et d'y graver leurs exploits prétendus, et tout ce qui les a distingués dans le siècle. Que faites-vous, enfants d'Adam, par tous ces soins, ces travaux, ces dépenses, que d'ériger des trophées à la mort? C'est donc pour loger magnifiquement des vers et des reptiles venimeux qu'il faut ouvrir le sein des montagnes, tirer des carrières, avec tant de sueurs, le marbre, le jaspe et le porphyre, que les architectes et les sculpteurs épuisent les inventions de leur art. O vanité des vanités! en doit-on rire, plutôt que d'en pleurer? N'est-ce pas là, dit saint Chrysostome, la plus pernicieuse des extravagances? N'est-ce pas vous glorifier dans votre confusion? Que diriez-vous d'un criminel qui ferait écrire en gros caractères d'or la sentence du juge qui le condamne au gibet ou à la roue, et la ferait graver sur le bronze ou sur la pierre avec le ciseau? C'est pour cela que nous voyons que Dieu traite avec le dernier mépris Sobna, pontife du peuple juif ou préfet du temple de Jérusalem, lequel, au lieu de chercher à s'immortaliser par un attachement inviolable à son culte, songeait à se procurer une gloire imaginaire, en se faisant construire un tombeau superbe : *Que faites-vous ici*, lui dit-il par son prophète, *ou quel droit y avez-vous? vous qui vous êtes préparé ici un sépulcre, qui vous êtes dressé un monument avec tant d'appareil dans un lieu élevé, et taillé dans la pierre un lieu de repos. Voilà que le Seigneur vous va faire enlever d'ici comme un coq qu'on emporte dans un panier ; il vous jettera comme une balle qu'on jette dans un champ large, c'est à quoi se réduiront le char et la pompe de votre gloire.*

Il ne reste donc à l'homme, après sa mort, quelque grand qu'il ait été durant sa vie, que l'étroite obscurité de son tombeau, et les vers qui mangent son corps : *Cum morietur homo, hæreditabit serpentes, bestias et vermes* (*Eccli.*, X) ; voilà la destinée des grands et des petits, des nobles et des roturiers, des riches et des pauvres, l'arrêt en a été prononcé à notre premier père, pour lui et pour tous ses enfants, *tu es poussière et tu retourneras en poussière.* Grands de la terre, qui vous faites adorer comme si vous étiez des dieux, femmes et filles du monde, si idolâtres de votre chair, et d'une frêle beauté, voilà le sort qui vous attend; une multitude infinie de vers s'engendrera de cette chair même que vous flattez, et que vous caressez tant, et consommera ces yeux, ces joues, cette bouche, cette gorge, et toutes les parties de votre corps, aucun de nous n'évitera cette loi; encore quelques années, peut-être seulement quelques mois, et nous serons des cadavres hideux à voir, qui exhaleront une infection insupportable.

L'homme n'est donc que le jouet de la mort, la pâture des vers; et le tombeau dans lequel on l'enferme, loin de cacher son ignominie, atteste qu'il est un rebelle, un criminel de lèse-majesté divine, dépouillé de tout par la mort, livré à de vils insectes comme entre les mains des satellites de la justice divine, et réduit à l'état qui lui convient.

Il n'en est pas ainsi du tombeau de Jésus-Christ, c'est un témoin irréprochable, un monument authentique de sa victoire, et d'une triple victoire : la première est sur les Juifs, la seconde sur la mort, et la troisième sur ses suites qui sont la corruption et l'infection.

Les pharisiens et les princes des prêtres, qui avaient excité le peuple à demander la mort du Sauveur avec des cris séditieux, s'applaudissaient d'avoir réussi dans leur perfidie, et de l'avoir vu expirer dans les tourments : *Euge, euge*, disaient-ils, *devoravimus eum.* (*Psal.* XXXIV.) Triomphe impie, mais pour s'assurer pleinement leur victoire imaginaire, se souvenant qu'il les avait renvoyés au signe de Jonas, et avait prédit qu'il ressusciterait trois jours après sa mort, ils vinrent ensemble trouver Pilate, et lui dirent : *Seigneur, cet imposteur* (vous avez voulu être traité de la sorte, divin Maître, pour la consolation de vos disciples) *s'est vanté de ressusciter de la mort à la vie trois jours après son trépas, commandez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent l'enlever, et ne publient partout sa résurrection, ce qui serait une erreur pire que la première.* C'est ainsi, faux docteurs de la loi, pharisiens hypocrites, que vous persécutez le Juste

jusque dans le tombeau, et que votre haine enragée n'est pas éteinte avec sa vie; endurcissant vos corps à tant de prodiges qui ont éclaté à sa mort, et vous devaient ouvrir les yeux pour vous faire reconnaître que si c'était de votre part un meurtre et un déicide, c'était de celle de cet agneau innocent un sacrifice tout volontaire infiniment agréable à Dieu. Pilate, qui avait poussé sa lâche complaisance jusqu'à accorder à leur passion furieuse le sang de celui en qui il ne trouvait rien qui méritât la mort, n'eut garde de leur refuser cette espèce de grâce : *Vous avez des gardes*, leur dit-il, *allez, faites garder son sépulcre comme vous l'entendrez*. Ils s'en allèrent donc, et en scellèrent la pierre, puis ils y laissèrent des soldats. Que de précautions pour étouffer la vérité, mais qu'elles sont vaines et inutiles, *est-il conseil, est-il force, est-il prudence contre Dieu?* Il s'en joue et les fait servir à l'accomplissement de ses desseins éternels; tout ce que les ennemis de son Fils pensent faire contre sa gloire, ne tournera qu'à leur confusion, le Père éternel réglera par sa sagesse, et fera contribuer à l'exaltation du nom de son Christ, et à l'établissement de son Eglise, les effets de leur malice et de leur haine implacable. Les Juifs confirment la résurrection du Sauveur contre leur intention, et ne travaillent qu'à se rendre inexcusables dans leur infidélité, leur témoignage est la confirmation de notre foi. Dieu, quelle fut leur surprise, lorsque, le matin même du troisième jour, ils virent revenir les gardes qu'ils avaient postés autour du sépulcre, à demi morts de peur, qui leur rapportèrent tout ce qui s'était passé à la résurrection de Jésus-Christ? Mais quelle doit être la nôtre d'apprendre, par l'histoire de l'Evangile, que ces Prêtres impies, au lieu de rendre gloire à Dieu, et de se repentir de leur attentat, s'endurcissent davantage, et le couronnent d'un nouveau crime, en corrompant ces soldats, à force d'argent, pour les obliger de dire que, tandis qu'ils dormaient, les disciples étaient venus et avaient enlevé le corps qu'ils gardaient, leur promettant de les tirer d'affaire auprès du gouverneur? O malice aveugle et insensée qui ne voit pas combien elle se nuit à elle-même, et le peu de fruit qu'elle a à espérer de ses impostures, lorsqu'elle est réduite à employer des témoins endormis! Ne faut-il pas être livré à un sens réprouvé pour en venir à ces excès! O abandon pénal, qui est le châtiment le plus terrible de Dieu, il fait servir ses dernières ténèbres à la punition des premières, et permet qu'elles en produisent d'autres encore plus déplorables; c'est ainsi qu'il humilie les adversaires de sa vérité, qui n'éviteront jamais cette terrible vengeance qu'en se tournant vers elle, en lui rendant hommage, et s'humiliant sous sa main puissante qui brise et écrase nécessairement ce qui ne lui est pas conforme, et tous ceux qui ne veulent pas recevoir sa lumière, *si non regit, frangit* (S. Aug.); oui, quelque énorme que fût leur forfait, s'ils se fussent rendus flexibles à la vérité, s'ils eussent souffert d'être redressés par sa rectitude souveraine, ils eussent obtenu grâce, elle les aurait mis au nombre de ses enfants, au lieu qu'ils seront chargés de ses chaînes comme des esclaves, et serviront au triomphe de Jésus-Christ avec les principautés et les puissances des ténèbres. C'est pourquoi saint Augustin la compare à un géant d'une taille et d'une force démesurées, qui étouffe entre ses bras un ennemi qui ne veut pas avouer qu'il est vaincu.

La victoire que Jésus-Christ remporte sur la mort est encore plus éclatante; tout avait jusque-là reconnu son empire, sa faux tranchante, exécutrice de l'arrêt divin, moissonnait tout ce qui vit sur la terre, sans épargner personne; elle osa même s'attaquer à l'auteur de la vie et crut l'avoir percé de ses traits, mais il se servit de son propre dard pour la percer elle-même, et lui faire une blessure mortelle, selon ces paroles du prophète : O mort, un jour je serai ta mort; ô enfer, je serai ta ruine : *Ero mors tua. o mors; morsus tuus ero, inferne.* (*Ose.*, XV.) Jésus-Christ, en subissant la mort, la fait pour ainsi dire mourir, il a détruit l'empire du démon qui en est appelé le prince, et n'a pas voulu, pour cet effet, employer sa puissance, ce qui était un jeu pour lui; il l'a vaincu par justice, et l'a dépouillé, pour punir le déicide commis en sa personne adorable, du droit malheureux qu'il s'était acquis sur les hommes, rien n'étant plus juste et plus digne de la bonté de Dieu, que de sanctifier les hommes pécheurs par la foi qu'ils ont au sang de celui qui, s'étant rendu leur chef et leur médiateur, a été traité comme un scélérat, quoiqu'il fût la sainteté même. C'est pourquoi son prophète l'appelle *le seul libre entre les morts*, c'est-à-dire affranchi des liens et de la captivité de la mort, et lui-même avait souvent annoncé aux Juifs que comme il avait le pouvoir de quitter sa vie, il avait de même celui de la reprendre, et que personne ne la lui pouvait ravir, mais qu'il ne la quitterait que pour la reprendre. Il l'a exécuté avec une facilité surprenante; c'est ainsi que Samson rompit les liens dont on avait lié ses pieds et ses mains, et se joua des Philistins qui croyaient le tenir en leur pouvoir. Mais ce n'étaient pas seulement les Juifs auteurs de la mort de Jésus-Christ, c'étaient ses propres disciples à qui il avait si souvent prédit sa résurrection, qui le regardaient comme du nombre de ceux qui descendent dans la fosse, *comme un homme abandonné de tout secours, qui dort dans un sépulcre dont on ne se souvient plus, et que Dieu avait rejeté de sa main*, ce sont les expressions du Psalmiste; il avait été véritablement frappé et blessé à mort, délaissé des hommes, et rejeté en quelque sorte de l'assistance de Dieu son Père. Cependant lorsqu'on le mettait au rang des autres morts, dont Dieu semble avoir perdu le souvenir, il parut seul parfaitement libre au milieu des morts, et s'étant assujetti à la mort en apparence, il en détruisit l'empire et son

prince qui est le démon, lequel l'a fait entrer dans le monde par son envie détestable. Si Jésus-Christ n'eût reposé dans le sépulcre, il n'aurait pas acquis cet empire souverain qu'il a sur la mort, et s'il n'était descendu dans la fosse, il n'eût pas obtenu pour tout son corps mystique cette liberté dont il jouissait souverainement par lui-même. C'est pour cela que, selon la remarque de saint Augustin, il a voulu être déposé en un sépulcre étranger. Il fallait, dit ce saint docteur, que celui qui mourait pour le salut des autres, fût mis dans un sépulcre qui ne fût pas à lui, et il ne convenait pas au vainqueur de la mort d'en avoir un qui lui appartînt. *Victor mortis suum tumulum non habet.*

Je ne m'étendrai pas à vous le représenter victorieux de la corruption, suite et dépendance de la mort : c'était bien en vain, N codème, et vous, Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques, que vous achetiez des parfums et prépariez des aromates pour embaumer Jésus. Appréhendiez-vous qu'il en fût de ce corps sacré comme du Lazare, lequel, quoiqu'il dût être ressuscité, répandait une infection insupportable? *Voici le Destructeur de la mort, la Résurrection et la Vie même, qui nous a découvert la vie et l'incorruptibilité; voici l'odeur du Fils unique du Père éternel, comme l'odeur d'un champ que le Seigneur a béni.* Si c'était un crime de laisser corrompre la chair des victimes offertes à Dieu, et surtout de l'agneau pascal, quelle indignité que le vrai Agneau pascal, le Saint de Dieu, conçu et né sans péché, uni hypostatiquement au Verbe, souffrît la corruption? Ah! Seigneur, vous ne permettrez pas que votre Saint l'éprouve jamais : *Non dabis Sanctum tuum videre corruptionem.* (*Psal.* XVI.) La corruption n'est que pour les morts. Or, si l'humanité sainte ne vit plus de la vie d'Adam, elle est aussi vivante que jamais de la vie de la divinité, qui réside corporellement en elle : son âme sainte est descendue dans les enfers pour la perfection de sa victoire, afin de faire sentir aux démons sa puissance, et leur enlever cette multitude innombrable de justes dont la détention consolait leur malignité, et se faire reconnaître dans les lieux qu'il ne devait plus honorer de sa présence visible; mais elle en sortit promptement pour se réunir à son corps, l'instrument de ses victoires, et l'associer à son triomphe. Ce n'est pas tant pour lui que pour nous que Jésus-Christ a vaincu. Ayez confiance, vous crie-t-il du fond de son tombeau; j'ai vaincu le monde : *Confidite, ego vici mundum.* (*Joan.*, XV.) S'il a vaincu les Juifs, ce n'est que pour nous faciliter la foi de sa résurrection; il l'a munie de tant de preuves et d'un amas de circonstances qui, se fortifiant les unes et les autres, accablent l'incrédulité des hommes et les réduiraient tous à embrasser la foi, si l'appréhension et l'entêtement étaient capables de se rendre à la raison. Il a détruit, par sa mort et sa sépulture, la mort et celui qui en était le prince, c'est-à-dire le diable, afin, comme dit saint Paul, de mettre en liberté ceux que la crainte de la mort tenait dans une continuelle servitude durant leur vie : cette crainte était comme le bourreau du pécheur, comme la prison où le prince de la mort tient le criminel resserré durant cette vie; c'est l'état où nous méritions d'être dans tous les moments de notre vie, comme des esclaves rebelles; mais, grâce à sa victoire, la mort n'a plus rien d'horrible pour les vrais chrétiens; elle a été méprisée, pendant les plus cruelles persécutions, par des femmes, des filles et de petits enfants mêmes; enfin, il a vaincu la corruption des sépulcres, non pour nous en exempter, mais pour nous la faire mépriser et préserver nos âmes de la corruption du péché. N'en craignons point d'autre que celle-là, n'ayons horreur que de cette pourriture qui fait fuir les anges et blesse Dieu lui-même; que notre corps se corrompe et se pourrisse, que l'arrêt prononcé contre Adam et sa postérité criminelle s'exécute, nous y souscrivons; nous dirons volontiers par avance, avec le saint homme Job, à la pourriture : *Vous êtes ma mère;* et aux vers : *Vous êtes mes frères et mes sœurs;* mais que notre âme en soit garantie, qu'elle n'éprouve jamais les morsures de ce ver immortel; si nous sommes fidèles à la grâce, *ce même corps ressuscitera incorruptible; il est mis en terre tout difforme, il ressuscitera tout glorieux*, car nous attendons, avec une espérance ferme, ce divin Sauveur, qui transformera notre corps tout vil et abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux par cette vertu efficace qui s'assujettit toutes choses.

Mais n'attendons pas ces glorieux avantages avec une confiance oisive : Jésus-Christ n'a jamais prétendu que sa victoire vous procurât un repos lâche et mou; la victoire sur la mort et sur le démon lui a coûté la vie, voudrions-nous qu'elle ne nous coûtât rien, et qu'il nous eût acquis le droit de vivre dans le repos et les délices? Apprenez donc, chrétiens mes frères, du grand saint Paul, que c'est dans le tombeau du Fils de Dieu que la vie et la liberté des enfants de Dieu ont pris naissance et vie; c'est là où elle doit s'entretenir jusqu'à la fin des siècles; c'est là notre berceau : *Vous êtes morts au monde, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu; faites donc mourir les membres de l'homme terrestre qui est en vous : nous sommes ensevelis avec lui par le baptême.* Vous voyez, par cette excellente doctrine, qu'il ne suffit pas de mourir au péché par les sacrements que la théologie appelle des morts, c'est-à-dire le baptême et la pénitence, et d'attacher le vieil homme à la croix, où il est privé de tout ce qui nourrissait ses passions; mais qu'il faut encore ensevelir le corps du péché, et se cacher au monde par le silence et la retraite; et qu'il ne paraisse plus en nous que le nouvel homme, ni rien qui ne soit digne de lui. O l'excellent modèle de la vie chrétienne! pourquoi ne l'avons nous pas toujours de-

vant les yeux? Pourquoi faisons-nous si peu de réflexion sur les cérémonies mystérieuses de notre baptême, qui nous cachent les vérités fondamentales de la religion? Nous y sommes comme ensevelis sous les eaux, pour marquer l'ensevelissement du vieil homme, de tout ce que nous tenons de la génération, ou plutôt de la corruption d'Adam; cet ensevelissement apprend à tous les baptisés qu'ils doivent vivre dans une séparation totale des actions criminelles qui tuent l'âme, dans l'éloignement de toutes les pompes, les vanités, les cupidités du siècle. Notre principal exercice, ou plutôt notre unique affaire en ce monde, est de perfectionner cet ensevelissement en retranchant toutes les branches de la concupiscence, toutes ses productions impures, afin qu'étant pleinement détruites à la mort nous n'ayons plus qu'à attendre la résurrection glorieuse : elle n'a pas été différée pour Jésus-Christ, et le sépulcre, qui est pour le reste des hommes une maison éternelle, n'a été pour lui qu'un lit où il a pris quelque léger repos après les courses de sa vie voyageuse. C'est ce que nous allons voir en mon second point.

SECOND POINT.

La foi des anciens patriarches était si vive et si animée que, quoiqu'ils eussent des siècles entiers à vivre, ils ne daignaient pas bâtir des maisons, mais habitaient sous des tentes qu'on est prêt de plier et de transporter à tout moment. Abraham, leur commun père, se contenta d'acheter, pour lui et pour sa race, un champ qui leur pût servir de sépulcre. N'était-ce pas avoir déjà sa conversation toute dans le ciel, et prendre en quelque sorte pour une terre invisible cette terre et si fertile et si délicieuse, dont Dieu s'était engagé si solennellement de les mettre en possession, que de ne songer qu'à y acquérir un tombeau pour soi et pour ses enfants? Ceux, au contraire, dont la foi est éteinte, qui ne cherchent qu'à s'établir ici-bas et s'y faire une béatitude charnelle, ne songent qu'à bâtir des maisons. Ils veulent se rendre immortels, dit le Prophète royal, en donnant leurs noms à leurs terres; les insensés! ils ne laisseront pas que de périr dans peu; ils abandonneront leurs richesses à des étrangers et leurs sépulcres seront leurs maisons jusqu'à la consommation des siècles : *Sepulcra horum domus illorum in æternum.* (*Psal.* XLVIII.) L'excès de leur folie est tel, et l'ensorcellement de l'amour du siècle a causé un tel renversement dans leurs esprits ou plutôt dans leurs cœurs, qu'ils ne croient pas que ces paroles fulminantes : *Il est arrêté que tous les hommes meurent sans exception*, les regardent en particulier; ils ne songent qu'à joindre maisons à maisons, comme s'ils devaient habiter tout seuls sur la terre et occuper eux seuls tant d'espace. Leur âme sera ensevelie bientôt dans l'enfer comme celle du mauvais riche, et au lieu de ces palais si somptueux et si magnifiques qu'ils habitaient, les sépulcres seront la demeure ou plutôt la prison de leurs corps jusqu'à la fin du monde, et ceux qui n'avaient travaillé qu'à se procurer l'immortalité en donnant leurs noms à leurs terres, au lieu de songer à les faire inscrire dans le ciel, seront exposés à la pourriture dans cette terre et mangés par une fourmilière de vers.

Le sépulcre de Jésus-Christ n'a rien moins été qu'une demeure éternelle, puisqu'il n'y est pas resté trois jours entiers et révolus, et comme il s'était reposé au commencement, le septième jour après la création de l'univers et l'arrangement de toutes les parties qui le composent, il commence aujourd'hui à jouir de son repos et à célébrer le saint sabbat après les six jours de ses travaux et de ses souffrances. Mais ce repos est très-court et n'est que la préparation du grand sabbat ou repos qu'il aura bientôt dans la gloire. La compagnie des gardes que les Juifs ont posée autour de son tombeau, de crainte de surprise, ne vous fait-elle pas souvenir de ces braves d'Israël, qui gardaient le lit de Salomon? *Voici*, dit l'Epouse, *le lit de Salomon environné de soixante hommes des plus vaillants, qui portent tous des épées, à cause des surprises qu'on peut craindre pendant la nuit;* ils font, sans y penser, honneur à leur véritable monarque. Mais ne puis-je pas leur dire ce que David, après être sorti de la tente de Saül, dans laquelle il s'était glissé pendant la nuit, cria à Abner et à ses gens : *Vous méritez tous la mort, pour avoir si mal gardé votre maître*, ou le Christ du Seigneur; il n'est plus dans son tombeau; ainsi, qu'on se garde bien de faire graver, à l'entrée de cette grotte sacrée, la même inscription qui est sur le frontispice de ces superbes mausolées, bâtis avec tant d'art, et généralement de quelque tombeau que ce soit, puisqu'ils renferment tous les funestes dépouilles de la mort. Vous n'en trouverez aucun qui ne vous présente ces tristes paroles : *Hic jacet*, ci-gît un tel; qu'il ait possédé des charges et des richesses ou qu'il n'en ait pas possédé; qu'il ait fait du bruit sur terre ou qu'il ait mené une vie obscure, les voilà les uns et les autres rentrés dans le sein de leur mère commune, en attendant que la trompette de l'archange les cite au tribunal du souverain Juge : *Hic jacet.* C'est tout le contraire de Jésus-Christ; il faut graver en caractères ineffaçables sur son sépulcre ces paroles de l'ange aux saintes femmes : *Surrexit, non est hic* (*Matth.*, XXVIII), il est ressuscité; ne le cherchez plus ici; l'Epoux s'est levé de son lit pour achever sa carrière et retourner au ciel d'où il était parti. C'est pour cela que Jacob, dans sa célèbre prophétie, nous l'avait représenté tant de siècles auparavant comme un jeune lion qui se repose et se réveille peu après : *Juda est un jeune lion; vous vous êtes reposé, mon fils, pour ravir la proie, vous êtes couché comme un puissant lion.* Ne s'est-il pas endormi sur la croix du sommeil de la mort comme

un lion qui dort les yeux ouverts, parce qu'il a fait voir qu'il était pleinement libre dans la mort même et qu'il n'avait pas besoin d'un secours étranger pour réunir son âme à son corps, l'ayant fait dans le temps précisément qu'il avait prédit tant de fois? Le prophète ajoute : Qui osera le réveiller? *Quis suscitabit eum?* (*Gen.*, XLIX.) La mort n'a donc été qu'un sommeil pour Jésus-Christ; il a réveillé les morts de ce sommeil, comme la fille du prince de la Synagogue, le fils de la veuve de Naïm et le Lazare, dont il avait dit : Notre ami Lazare est endormi; mais il s'est réveillé lui-même de ce sommeil de la mort en se ressuscitant avec plus de facilité qu'un homme ne se réveille après son sommeil. C'est ce qu'il nous dit par la bouche de David : *Je me suis levé, parce que le Seigneur m'a pris en sa protection.* Il s'est endormi, selon les saints Pères, lorsqu'il a expiré sur la croix, et comme Noé, s'étant enivré innocemment, et ayant, par une suite de cet accident qu'il n'avait pu prévoir, paru tout nu dans sa tente, fut, en cet état, l'objet de la raillerie d'un de ses enfants, Jésus-Christ le fut de même de celle des Juifs impies, indignes de la qualité de ses enfants, tandis qu'il était exposé à leurs yeux tout nu, enivré de ce calice de fiel et d'absinthe dont il avait goûté toute l'amertume à sa passion; mais il se leva ensuite ressuscité par la puissance de son Père et par sa propre vertu.

C'est par cette même vertu que nos corps réduits en poussière ressusciteront un jour. Pareils aux plantes cachées en terre, qui semblent n'avoir plus de vie, ils semblent tout à fait morts et anéantis; mais ce n'est qu'à l'imagination de ceux qui n'ont point de foi; car on les verra bientôt refleurir pleins de vie : *Ossa vestra quasi herba germinabunt.* (*Isai.*, LXVI.) Nous en avons une image très-vive et très-naturelle dans cette vision admirable dont il plut à Dieu de favoriser le prophète Ezéchiel; il fut conduit en esprit au milieu d'une campagne toute pleine d'ossements extrêmement secs. Le Seigneur lui ayant demandé s'il croyait que ces os pussent revivre, il répondit : *Seigneur, vous le savez.* Il se fit aussitôt un grand remuement parmi ces os; ils s'approchèrent l'un de l'autre, et chacun se plaça dans sa jointure; les nerfs se formèrent tout d'un coup sur ces os; les chairs les environnèrent, et la peau s'étendit par-dessus; mais l'esprit n'y était pas encore. Ezéchiel n'eut pas plutôt prophétisé à l'esprit, ainsi qu'il lui fut ordonné, qu'il entra en ces os, les anima, ces corps se tinrent droits sur leurs pieds, et il s'en forma une grande armée. L'esprit, qui vient des quatre vents, et souffle sur ces morts, signifie, selon Tertullien, les quatre parties du monde, d'où se doivent rassembler tous les morts pour comparaître devant le Juge suprême.

Jésus-Christ nous explique cette grande vérité d'une manière encore plus claire dans son Evangile : *Le temps viendra*, dit il, *que tous ceux qui sont dans les sépulcres et dorment dans la poussière de la terre, entendront la voix du Fils de Dieu, qui a le pouvoir de ressusciter les morts, aussi bien que son Père, et ceux qui auront fait de bonnes œuvres sortiront des tombeaux pour ressusciter à la vie, comme ceux qui en auront fait de mauvaises en sortiront pour ressusciter à leur condamnation. Tous ressusciteront sans réserve, mais tous ne seront pas changés.* La résurrection est indubitable, mais pour sa manière, c'est la bonne ou la mauvaise vie qui en décident : la première fera passer les élus dans la ressemblance de Jesus-Christ glorieux, ils brilleront comme les astres du firmament; la seconde fera porter éternellement aux reprouvés le corps de péché et la ressemblance d'Adam, ou plutôt du démon leur chef; les uns seront couverts de gloire, les autres d'un opprobre éternel; les uns s'envoleront avec rapidité comme des aigles spirituels vers le corps adorable de Jésus-Christ, les autres se précipiteront dans les enfers, après avoir attendu leur arrêt irrévocable. Il n'y a point de milieu entre ces deux espèces de résurrections si différentes, parce qu'il n'y a que deux amours, d'où naissent toutes nos volontés et toutes nos actions, l'amour de Dieu qui fait tout pour lui, et dont il est lui-même la grande récompense, l'amour de nous-mêmes qui rapporte tout à soi, et dont la mort est la solde. Faisons-y une sérieuse réflexion : nous sortirons du tombeau tels que nous y serons entrés, ou destinés à la vie bienheureuse, par nos bonnes œuvres, ou à la mort éternelle par nos péchés. Oh! qui ne s'appliquera pas avec ardeur aux bonnes œuvres, puisqu'elles mettront une si prodigieuse différence entre les hommes! Jésus-Christ est devenu les prémices de ceux qui dorment, dit saint Paul : *Primitiæ dormientium* (I *Cor.* XV); ce qui nous marque que la mort et tout l'intervalle qui reste entre elle et le jugement dernier, n'est pour les justes qu'un sommeil doux et tranquille. O vertu, et efficace admirable de la mort et de la sépulture de notre divin Chef! O merveilleux effet de la foi, de faire de la chose du monde la plus terrible à la nature, la plus désirable et la plus nécessaire, tel que le repos et le sommeil! C'est pourquoi le même apôtre ne veut pas que les fidèles s'affligent avec excès du décès de leurs proches, puisque Jésus-Christ étant mort et ressuscité, emmènera avec lui dans son royaume ceux qui seront endormis en lui, c'est-à-dire qui ont travaillé à leur salut, et ne se trouvent pas à la fin de leur vie dans la mort du péché, mais plutôt animés de son esprit comme ses membres vivants. Que les infidèles se lamentent à la mort de leurs amis, que les mauvais chrétiens se désolent et se désespèrent dans la nécessité de quitter eux-mêmes la vie, puisqu'il ne leur reste qu'une attente effroyable des jugements de Dieu et des flammes vengeresses qui doivent dévorer ses ennemis! Ils se sont endormis du sommeil de la mort, ces hommes qui se glorifiaient de leurs richesses, leur vie n'a

été qu'une longue fable, un mensonge, un rêve, une illusion continuelle, ils n'ont rien trouvé dans leurs mains lorsqu'ils se sont réveillés de cet assoupissement criminel, parce qu'ils avaient négligé de rien mettre en dépôt entre les mains de Jésus-Christ : il les réveillera par un cri aussi perçant que celui d'une femme qui souffre les tranchées de l'enfantement, ainsi qu'il les en avait menacés : *Quasi parturiens loquar* (*Isai.*, XLII), et il leur montrera un visage plein de fureur, capable d'imprimer de la frayeur aux anges, et devant lequel nul ne peut subsister que celui qui a pratiqué avec fidélité sa sainte loi, réveil épouvantable et plein d'horreur; c'est là où toute la vaine pompe de ces hommes orgueilleux aboutit, c'est là que viennent se briser tous leurs projets ambitieux, car le sépulcre est proprement l'écueil de toutes les grandeurs humaines, au lieu qu'il est le fondement de la gloire de Jésus-Christ, et la pierre fondamentale sur laquelle est édifiée son Eglise. C'est ce qui nous reste à voir, j'achève en peu de mots.

TROISIÈME POINT.

De toutes les considérations les plus capables d'abattre l'orgueil des grands du siècle et d'arrêter les saillies de leurs passions qui les emportent aux plus étranges excès, je n'en vois pas de plus puissante que celle de la mort, et de les obliger de faire attention à la poussière ou plutôt à la pourriture du tombeau. C'est celle dont Dieu se sert le plus souvent pour humilier la fierté insupportable de ces rois d'Assyrie et d'Egypte qui opprimaient son peuple : *Tu es donc devenu semblable à nous*, fait-il dire à l'un d'eux, par ceux à qui ils avaient fait le plus sentir la pesanteur de leur joug : *ton orgueil a été précipité dans les enfers, ton corps est tombé par terre, ta couche sera la pourriture et ton vêtement les vers. Tu te regardes présentement comme infiniment élevé au-dessus des autres, tu seras bientôt brisé et réduit en poudre; toute ta puissance et tes nombreuses armées ne t'en garantiront pas; te voilà précipité au plus profond des abîmes. Ceux qui te verront s'approcheront de toi, et après t'avoir envisagé, ils te diront : Est-ce là cet homme qui a épouvanté la terre, qui a jeté la terreur dans les royaumes, qui a déserté le monde et en a détruit les villes?* Voyez ce grand Alexandre, ce fameux conquérant de l'Asie, devant lequel toute la terre se tut, par la crainte de ses armes victorieuses, *auxquelles nulle puissance n'osait résister*, ce sont les expressions magnifiques de l'historien sacré, mais il ne le représente sous cette idée qui prosterne l'imagination que pour nous faire comprendre plus sensiblement le vide et le néant de toute cette gloire; son cœur s'éleva et s'enfla, mais après s'être rendu maître des rois et des peuples, avoir donné une barrière aux flots de la mer, il tomba malade et reconnut qu'il devait bientôt mourir : *Decidit in lectum et cognovit quia moreretur.* (I *Mach.*, I.) C'est donc là que se sont terminées toutes ces grandes conquêtes, tous ces vastes projets, c'est à quoi aboutit tout ce mouvement qu'il s'était donné et qu'il avait donné à une partie de la terre. Un sage du paganisme frappé de cette idée en parle à peu près de même : Le voyez-vous ce jeune prince de Macédoine, c'est-à-dire une petite partie de la Grèce? un monde entier ne lui suffit pas, il s'y sent aussi pressé et resserré, que s'il était renfermé entre deux rochers; il faudra pourtant bien qu'il se contente d'un petit cercueil et de cinq ou six pieds de terre : *sarcophago contentus erit.* Fouillez dans ce tombeau et voyez si vous pourrez démêler ses cendres de celles du moindre de ses soldats : la mort égale tout, elle confond tout, c'est en ce jour que périssent tous les desseins ambitieux des hommes; les monarques et les princes sont grands jusqu'au tombeau, mais toute leur gloire y est absorbée et ensevelie. Adieu, majesté, puissance, richesses, cour nombreuse, gardes, appartements somptueux, tout est évanoui comme l'ombre, il ne reste plus d'eux qu'un souvenir confus, qu'une sombre mémoire, elle est même souvent en exécration.

La gloire de Jésus-Christ, au contraire, commence à son tombeau, il y trouve sa véritable grandeur, c'est là où il s'est revêtu de force et de beauté, où il a fait voir à ses ennemis qui, par une insulte sacrilége, l'exhortaient hier à descendre de croix afin qu'ils crussent en lui, qu'il est mort non pas en sujet et en esclave, comme le reste des hommes, mais en Roi et en Maître; qu'il s'est réservé un empire souverain sur la mort, jusque dans le séjour de la mort.

Nous avons à présent un parfait éclaircissement de la parabole, qu'il dit il n'y a que quelques jours, du grain de froment jeté et mort en terre, dont on voit sortir un épi chargé de grains. Il est vraiment lui-même cette précieuse semence jetée en terre, non pour y pourrir, mais pour y germer d'une manière admirable et en faire sortir cette moisson abondante, cette postérité innombrable, promise en figure au patriarche Abraham. Levez les yeux, et considérez les campagnes qui sont déjà blanches et prêtes à moissonner la multitude des nations qui va entrer dans le bercail de Jésus-Christ. Il est encore dans ce tombeau comme la pierre fondamentale de l'Eglise jetée en terre pour soutenir tout l'édifice de Dieu : c'est là qu'il jette les fondements de l'espérance de la résurrection glorieuse, sur laquelle est appuyée toute notre sainte religion; c'est pourquoi il a pris soin de la munir de tant de preuves, que nous pouvons nous écrier avec le Prophète : *Vos témoignages sont trop croyables*, et ceux qui les rejettent sont entièrement inexcusables dans leur infidélité.

Travaille, impie Synagogue, à étouffer la créance de ce mystère, tous tes efforts ne tourneront qu'à ta confusion, et ne serviront qu'à nous y affermir davantage! C'est cette vive foi et cette ferme espérance qui, dans tous les temps, a soutenu les justes, au milieu des plus cruelles épreuves, et a

rendu leurs âmes immobiles parmi les ruines et les débris du corps. Je sais, dit le saint homme Job, que mon Rédempteur est vivant et que je ressusciterai de la terre au dernier jour : voyez avec quelle assurance et quelle confiance il parle d'une chose si extraordinaire et si éloignée; il déclare à haute voix et veut que ses paroles soient burinées sur le bronze, que son Sauveur, après avoir enduré une mort cruelle par la rage du démon, qui l'afflige lui-même de tant de plaies, est vivant et n'est plus sujet à l'empire de la mort; mais enfin, ô bienheureux Job, lui dit saint Grégoire, quelle conséquence en tirez-vous? Que je serai revêtu encore de cette même peau, et que je verrai Dieu dans ma chair. Il sait certainement que la gloire du chef sera communiquée à ses membres, voilà ce qui l'empêche de se laisser aller au murmure, et surmonter par l'impatience dans la perte de ses biens, de ses enfants et cette maladie cruelle qui ne fit de tout son corps qu'un ulcère. Cette espérance chrétienne n'éclate pas moins dans les saints martyrs Machabées : Antiochus leur fait couper tous les membres les uns après les autres, arracher la peau de la tête, il les fait rôtir tout vivants dans des poêles ardentes; vous diriez qu'ils souffrent dans des corps étrangers, on n'entend point de ces cris aigus et perçants qu'arrache la violence de la douleur : *Nous avons reçu ces membres du ciel*, disent-ils constamment, *mais nous les méprisons maintenant pour la défense des lois de Dieu, parce que nous espérons qu'il nous les rendra un jour ; il est plus avantageux d'être tué par les hommes, dans l'espérance que le Seigneur nous ressuscitera; mais pour toi*, disaient-ils au tyran, *ta résurrection ne sera pas pour la vie. Sans cette espérance en effet*, comme le reconnaît saint Paul, *les gens de bien n'auraient que la peine des criminels, et les scélérats auraient la récompense des saints;* c'est pourquoi ce grand Apôtre s'exposait à toute heure à tant de périls. Il n'y a point de jours qu'il ne mourût; tantôt c'était à combattre contre des bêtes farouches, tantôt à lutter contre les flots de la mer, tantôt battu de verges comme un esclave ou lapidé comme un blasphémateur, tantôt enfermé dans une basse fosse les fers aux pieds, toujours en péril de la part des Juifs qui avaient juré sa mort, et des gentils qui le regardaient comme l'ennemi de leurs divinités; mais l'espérance vive et inébranlable de ressusciter avec Jésus-Christ relevait son courage dans les plus grands abattements, portait son corps quand il manquait de tout, lui faisait endurer gaiement la captivité, l'exil, les travaux volontaires, les fatigues des voyages, la privation du sommeil après les fatigues et de la nourriture après les veilles. Je pourrais ajouter une infinité d'exemples de saints martyrs, de confesseurs et de vierges à qui cette espérance a fait tout sacrifier; mais afin que la nôtre ne soit pas frustrée comme téméraire et présomptueuse, soyons les imitateurs de leur fidélité inviolable à accomplir la volonté du Père céleste, comme Jésus-Christ, notre commun modèle, s'y est rendu fidèle. Et pour tirer des instructions du fond du mystère même, il faut nous tenir en esprit dans la poussière du tombeau, et nous regarder comme ensevelis avec Jésus-Christ, par les vœux de notre baptême qui nous engagent à mener une vie cachée en sa présence, loin du tumulte des hommes; il faut que la grâce perfectionne en nous sans cesse ce qu'elle a opéré dans ce premier des sacrements, qu'elle nous fasse vivre dans le mépris et la séparation de tout ce que le monde a de grand, d'éblouissant, de délicieux; bien comprendre que nous ne pourrons jamais revivre ni porter du fruit pour l'éternité, sans être jetés en terre comme le grain de froment, si nous n'y sommes enfoncés et comme enterrés bien avant, inconnus aux hommes ou plutôt foulés à leurs pieds durant cette vie qui n'est qu'un hiver, afin d'être ce froment élu, destiné à devenir le pain de Dieu même.

Oh! que cet état de mort, où l'auteur de la vie s'est réduit, nous fait entendre efficacement combien nous devons être peu touchés des injures et des médisances! Injuriez un mort, donnez-lui des coups, c'est la même chose que si vous frappiez une souche ou une statue, il n'y a point de vengeance à craindre, pas même de plainte; il n'est pas moins insensible aux plaisirs, aux richesses, aux honneurs; ses passions sont mortes aussi bien que lui, emportez-lui le suaire dont il est enveloppé, il ne vous poursuivra pas en justice pour se le faire rendre; tel devrait être un chrétien mort et enseveli avec Jésus-Christ, je dis plus, il doit avoir une horreur et un éloignement extrême de toutes les vanités et les cupidités du siècle, ce que ne peut pas un mort.

Est-ce là votre disposition? Y a-t-il quelque lieu de former un pareil jugement de vous, si la vie se connaît par l'action, puisque la mort n'est qu'une cessation de toute action et une impuissance d'en faire aucune; comment peut-on croire que vous soyez morts au péché et à l'affection du péché, au désir d'amasser des richesses et de jouir des plaisirs de la vie, sans mouvement pour tout ce qui agite les citoyens de Babylone? Lorsqu'on vous voit tant d'activité et d'empressement pour toutes ces choses, et au contraire tant de nonchalance, d'insensibilité et même de dégoût pour les affaires du salut; comment me puis-je persuader que vous êtes morts à l'amour des richesses, lorsque je vous vois si avides du gain, que vous violez sans scrupule la charité fraternelle pour le moindre intérêt d'argent : *propter pugillum hordei* (*Ezech.*, XIII), par des haines, des querelles, des envies, des procès; voit-on des morts se disputer entre eux pour quelques pouces de terre? C'est la pensée d'un grand saint qui frappera peut-être votre imagination. Figurez-vous que les morts qui sont enfermés sous ces tombeaux veuillent empiéter sur ceux qui pourrissent auprès d'eux, et gagner quelques

pieds de terrain, quelle nouvelle et quelle étrange espèce de combat ! Quelle infection, quelle puanteur ne causerait pas une semblable dispute ? Voilà néanmoins ce que vous faites, lorsque vous contestez avec tant d'animosité pour des intérêts temporels, *mortui estis* (*Col.*, III), êtes-vous morts aux plaisirs ? Eh ! quelle licence ne se donnent pas vos sens ? Il semble que vous fassiez votre idole de la volupté. Êtes-vous morts aux honneurs ? d'où vient donc cette ardeur démesurée qu'on voit paraître en vous pour tout ce qui vous peut distinguer et donner quelque rang dans le monde ?

Travaillons donc avec plus de fidélité que nous n'avons fait jusqu'ici à mourir au monde et à la vie des sens et des passions, à nous fermer aux objets qui peuvent les rallumer, et aux occasions de péché et de dissipation par la retraite et le silence; conservons avec un soin extrême Jésus-Christ dans nos cœurs, faisons-en des sépulcres vivants et animés par le souvenir de sa mort ; taillons ces sépulcres dans le roc, je veux dire qu'ils soient fondés et établis en lui par une foi inébranlable ; faisons en sorte qu'il y habite par sa grâce, et qu'il soit lui-même la pierre spirituelle qui en ferme l'entrée. Auriez-vous jamais cru qu'un mystère, où il ne paraît que mort, que privation, qu'impuissance, fût si fécond et renfermât de si grandes choses ?

Faites-nous en recueillir le fruit, divin Jésus, et répondre à vos desseins adorables : donnez-nous à cet effet les oreilles du cœur pour écouter et pratiquer toutes les leçons que vous nous faites du creux de votre tombeau, apprenez-nous à chérir la retraite et la solitude, à mettre notre joie dans l'oubli des créatures, à fuir le commerce du monde votre ennemi, vouloir bien en être haï et foulé aux pieds pour pouvoir sortir du tombeau de nos misères, et mériter la participation de votre vie nouvelle et ressuscitée; inspirez-nous de l'horreur de tout ce qui flatte les sens et nourrit les passions, opérez en nous par une mortification continuelle de nos inclinations déréglées, ce qui s'est passé mystérieusement dans notre baptême, faites-nous réparer la perte de toutes les grâces que nous y avions reçues, et surtout bien comprendre qu'il n'y a pas de repos à espérer, qu'après avoir passé à votre imitation par les souffrances, consommé l'œuvre que votre Père céleste nous a donnée à faire ; rendez-nous y fidèles, afin que nous méritions de jouir de ce sabbat éternel, où votre peuple choisi n'aura plus d'autres occupations que de vous contempler, vous aimer et vous louer de toutes vos merveilles et vos miséricordes.

SERMON LXXXV.

SUR LE MYSTÈRE DE LA PURIFICATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

(*Le 2 février.*)

Deo dignas oblationes offer. (*Eccli.*, XIV.)
Offrez à Dieu de dignes offrandes.

C'est donc en ce jour mémorable à jamais, et digne d'être éclairé par la même lumière que la Jérusalem céleste, l'Agneau adorable qui lui sert de soleil, que s'accomplit cette célèbre prédiction du dernier des prophètes que Dieu a donnés à son peuple : *Le dominateur que vous cherchez, et l'ange de l'alliance si désiré, viendra dans son saint temple.* Mais qui pourrait se figurer qu'il y vienne pour adorer lui-même et s'y offrir en sacrifice, que la plus pure des vierges y entre pour se purifier des souillures qu'elle n'a point contractées, et que, n'étant ni de la tribu de Lévi, ni d'un sexe auquel il soit permis d'exercer les fonctions sacerdotales, elle offre néanmoins sa victime de ses propres mains.

Mais vous aurez sans doute encore plus de peine à forcer votre raison de croire qu'elle offre à Dieu des offrandes dignes de lui, en voyant que n'ayant pas le moyen d'offrir un agneau en holocauste, elle n'offre que ce que la loi de Moïse prescrivait aux pauvres, deux tourterelles ou deux petits de colombes : est-ce là satisfaire à ce précepte du Saint-Esprit donné par la bouche du Sage : *Offrez au Seigneur des offrandes dignes de lui?* n'en doutez pas, chrétiens mes frères, jamais présent ne fut plus digne de Dieu que celui qui s'offre aujourd'hui, ni reçu de sa majesté souveraine avec plus d'agrément ; c'est pourquoi je ne ferai pas difficulté d'enchérir sur les paroles que vous avez ouïes ce matin dans la liturgie ou la célébration des sacrés mystères, que le sacrifice de Juda et de Jérusalem, c'est-à-dire de la nouvelle alliance, sera agréable au Seigneur, comme l'ont été autrefois ceux des premiers temps, il faut entendre par là les sacrifices d'Abel, de Noé, du patriarche Abraham, qui ont été reçus de Dieu en odeur de suavité; comment celui-ci ne lui serait-il pas incomparablement plus agréable, puisqu'il est la vérité de ces sacrifices figuratifs, et que l'esprit de religion avec lequel Marie l'offre en son nom et celui de l'Eglise, surpasse de beaucoup celui de ces anciens patriarches? ainsi l'égalité n'est que dans les justes de l'un et de l'autre Testament, et non pas leur reine.

Ne jugez donc pas selon les apparences et les impressions des sens de toutes ces merveilles, mais par la lumière de la foi représentée par ce nombre de cierges qui ont été allumés dans cette sainte cérémonie. J'espère qu'avec le secours de son divin flambeau, il me sera aisé de vous faire convenir que depuis quatre mille ans, c'est-à-dire depuis la création du monde, Dieu n'avait pas encore reçu de sacrifice si grand, si digne de sa majesté suprême : plût à Dieu qu'il me fût aussi facile de vous persuader efficacement de l'obligation que vous avez de lui en offrir de pareils ! Implorons pour cet effet l'assistance du Saint-Esprit par la médiation de l'incomparable Marie, à qui nous dirons pour cet effet avec l'ange : *Ave, Maria.*

Il y a deux choses à considérer en tout

sacrifice : la chose extérieure qui est offerte, telle que l'animal qu'on immole dans le sacrifice d'holocauste et d'expiation, ou les fruits de la terre, les pains, les gâteaux, l'encens dans les sacrifices pacifiques ; et la disposition intérieure avec laquelle on offre ces choses, à savoir : la piété, l'humilité, l'ardeur de la charité.

La première de ces choses est comme le corps et le signe visible, appelé par saint Augustin le sacrement; l'autre est ce qui est renfermé au dedans et en est comme l'âme, c'est ce qui, pour l'ordinaire, fait tout le mérite et le prix du sacrifice extérieur, lequel peut être, comme vous voyez, agréable à Dieu, ou défectueux en deux manières, par le dehors et par le dedans; par la chose offerte, et par la disposition avec laquelle elle est offerte; le sacrifice de Caïn fut réprouvé par ces deux endroits : par le dehors, puisqu'il n'avait offert que les fruits les plus communs, et par le dedans, portant déjà un cœur ulcéré et déchiré d'envie contre son frère; celui d'Abel, au contraire, mérita les regards favorables et la complaisance de Dieu, et par l'hostie extérieure, puisqu'il offrait tout ce qu'il avait de plus gras et de plus excellent dans son troupeau, et par la pureté et la simplicité de son cœur pénétré d'un profond respect pour la majesté de Dieu, et plein de tendresse pour son frère : *Respexit ad Abel et ad munera ejus.* (*Gen.*, IV.) Le Seigneur regarda Abel avant ses présents, parce que c'est principalement le cœur qu'il cherche et qu'il demande comme la victime qui lui est la plus précieuse : il se contente des moindres choses extérieures, lorsqu'on est dans l'impuissance de faire davantage, et les reçoit avec autant d'agrément que les plus grandes; il rejette, au contraire, avec mépris et dédain ce qui est le plus grand dans l'estime des hommes, lorsqu'il n'est pas accompagné du sacrifice intérieur du cœur, c'est pour cela qu'il dit aux Juifs que quand ils lui immoleraient des hécatombes, et même tous les animaux qui paissent dans les champs, et qu'ils couperaient toute la forêt du Liban pour en faire un bûcher, tout cela est indigne de sa grandeur et lui est en abomination, parce que le cœur était éloigné de lui ; et Jésus-Christ atteste dans l'Evangile qu'une pauvre veuve qu'il avait vue mettre deux petites pièces de la valeur d'un liard dans le tronc, avait plus donné que plusieurs riches qui y jetaient beaucoup d'argent, par où vous voyez qu'il ne juge de la main que par le cœur, et qu'une obole donnée de sa plénitude est plus devant lui qu'un million donné dans l'abondance, et d'un cœur peu chrétien.

Si l'oblation que Marie fait aujourd'hui au temple de deux petits oiseaux, a rapport à l'aumône de cette bonne veuve par cet endroit, elle offre d'autres choses qui sont bien d'un autre prix et avec les dispositions les plus saintes et les plus éminentes qu'une pure créature puisse avoir, c'est ce que j'espère vous prouver dans les deux parties de ce discours. Dans la première nous verrons quelle est en soi la grandeur des choses qu'elle sacrifie, et dans la dernière quelle est la sainteté de ses dispositions intérieures. Donnez-moi toute votre attention.

PREMIER POINT.

Le sacrifice étant une protestation solennelle et authentique de la sainteté de Dieu, de son éternité, son immutabilité, son droit inaliénable sur sa créature, il semble qu'elle n'en puisse offrir de plus grand que celui de sa propre vie, et que l'amour et le dévouement qu'on doit à ce premier de tous les êtres, ne puisse aller au delà; c'est pourquoi les saints martyrs qui ont immolé si courageusement leur vie pour la gloire du Seigneur, et pour rendre témoignage à ses vérités saintes, occupent un rang distingué dans l'Eglise du ciel et de la terre : ce sont les trésors du christianisme, leurs louanges sont dans la bouche de tout le monde; cependant il est vrai de dire que Marie offre aujourd'hui deux choses qui lui sont plus précieuses que sa vie, la gloire de sa virginité et la joie de sa maternité : ne sont-ce pas là des offrandes dignes de Dieu?

Comme il y a un honneur chimérique que les gens sages méprisent, parce qu'il n'est fondé que sur le dérèglement de l'imagination, ou plutôt de la corruption du cœur de l'homme, tel qu'était le faux point d'honneur qui entretenait la fureur des duels à la perte éternelle de tant d'âmes, et telles que sont encore aujourd'hui tant de maximes qui ont cours dans le monde, et de prétentions vaines et frivoles suggérées par la cupidité et par celui qui est appelé le roi de tous les enfants d'orgueil; il y a aussi un honneur réel et solide fondé sur la vérité et le jugement même que Dieu porte des choses dont ses vrais serviteurs se sont toujours montrés très-jaloux et qu'ils ont souvent préféré à leur propre vie. C'est ainsi que saint Paul refusait en quelques rencontres de tirer sa subsistance des peuples à qui il annonçait l'Evangile, pour se conserver l'estime d'un parfait désintéressement, et qu'il écrivait aux Corinthiens : *J'aimerais mieux mourir que de souffrir qu'on me fît perdre cette gloire;* et que le fameux Judas Machabée, n'ayant que des forces très-inégales à celles des Grecs, ne put se résoudre à prendre le parti de la fuite qu'on lui conseillait; mais animant le peu de gens qui étaient restés avec lui : *Mourons courageusement*, leur dit-il, *pour nos frères, et ne souillons pas notre gloire par aucune tache ;* ainsi un juge n'a rien de si cher que la réputation de droiture, d'intégrité, d'être estimé incapable de faire pencher la balance de la justice plutôt d'un côté que d'un autre, et une femme chaste souffrirait plutôt toute sorte d'extrémités que de passer pour infâme.

Jugez par là combien la divine Marie devait être sensible à la gloire de sa virgi-

nité; elle en avait paru si jalouse, qu'il semble qu'elle la préférait même à celle de la maternité divine. C'est la pensée de saint Grégoire de Nysse, qui ne peut assez admirer qu'elle n'ait pas été ébranlée par des promesses aussi avantageuses que celles que saint Gabriel lui faisait de la part de Dieu, mais qu'elle aimât mieux demeurer son épouse selon l'esprit que devenir sa mère selon la chair, ne sachant pas encore le miracle qui la rendrait féconde. Elle consent aujourd'hui d'éclipser toute cette gloire, et vient en faire à Dieu un sacrifice dans son temple, en se confondant avec les femmes du commun, qui ont conçu par la voie ordinaire et contracté par leur accouchement, sinon des péchés, au moins des impuretés légales; au lieu que son enfantement miraculeux l'a rendue plus pure et plus vierge, comme la fleur qui ouvre sa tige ne la rend que plus belle, et comme un rayon du soleil qui passe à travers un cristal très-transparent lui donne encore un nouvel éclat. Jésus-Christ, dit saint Augustin, est entré dans le sein de Marie comme dans son sanctuaire; il y est entré comme l'éclat de la lumière éternelle, qui, bien loin de rien perdre de sa blancheur ou de ternir la pureté des choses qu'elle touche, la leur communique. Où trouver donc l'ombre de la moindre tache qui ait besoin d'être purifiée? Le Verbe y est entré seul; il s'y est revêtu d'une chair humaine comme d'un vêtement qu'il n'avait pas; il l'a trouvé fermée, il l'a laissée de même, et encore plus pure que quand il y est entré. Ainsi, loin que sa virginité ait reçu la moindre atteinte par cet accouchement surnaturel, elle en a été consacrée. Marie n'était-elle donc pas légitimement dispensée de la purification ordinaire des femmes? Ne pouvait-elle pas dire, qu'en ai-je besoin, ayant enfanté par une voie extraordinaire? pourquoi m'abstenir de l'entrée du temple, moi qui ai l'avantage d'être la mère du Seigneur du temple?

Sa parfaite humilité ne lui permet pas de tenir un pareil langage, et la simplicité de son cœur ne sait ce que c'est que de faire de pareilles réflexions; elle ne crut pas être humiliée dans cette cérémonie si humiliante, voyant que son adorable Fils avait voulu souffrir la flétrissure honteuse de la circoncision et recevoir la marque du péché, et voulait, quoique maître de la Loi, être présenté à son Père comme tout le reste des premiers-nés du peuple juif. Ne pouvant d'ailleurs disposer du secret de Dieu et faire connaître les raisons particulières qui l'exemptaient de la purification, elle n'hésite pas de la subir, et de venir, dans le temps prescrit par la Loi, offrir le double sacrifice ordonné par Moïse, l'un de reconnaissance, en action de grâces de l'heureux accouchement et pour honorer le suprême domaine du Créateur, ou son droit de vie et de mort sur sa créature; l'autre d'expiation, appelé autrement sacrifice pour le péché, non qu'une femme fût criminelle pour avoir mis un enfant au jour, mais c'est que l'Ecriture donne souvent le nom de péché aux impuretés légales, parce qu'elles en étaient la figure; et cela servait à imprimer un plus profond respect pour la sainteté de Dieu et de son temple.

Qui peut se lasser d'admirer la mère d'un Dieu, la reine des hommes et des anges, dispensée par tant de titres de l'ordonnance de la Loi, s'y soumettre néanmoins avec joie, goûter le plaisir de se confondre avec les femmes ordinaires et d'être regardée comme la mère d'un pécheur. Il me semble lui entendre dire les mêmes paroles que Jésus-Christ, mêlé dans la foule des publicains qui venaient recevoir le baptême de saint Jean, dit à son Précurseur: *Laissez moi faire, il faut que nous accomplissions toute justice*, c'est-à-dire toute humilité.

On en peut distinguer trois degrés, le premier est quand on obéit à ce qui est de précepte et ce à quoi on est indispensablement obligé par la loi; le second, lorqu'on pratique ce qui n'est que de conseil; le troisième, lorsqu'on se soumet à des choses qui ne sont ni de précepte, ni de conseil, malgré l'humiliation qui y est attachée; c'est néanmoins ce que fait notre admirable Vierge; elle n'est occupée que de la grandeur de Dieu et de sa propre bassesse, de l'humiliation toute volontaire de son adorable Fils, qu'elle souhaiterait pouvoir encore honorer par un plus profond abaissement.

Quelle confusion pour ces chrétiens (si toutefois ils méritent ce nom), ces enfants de Bélial, sans joug, sans discipline, qui violent sans le moindre scrupule les lois de l'Eglise leur mère, établies pour leur sanctification et fondées sur l'autorité de Dieu même, qui a dit à ses apôtres lorsqu'il les en a rendus dépositaires: *Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise moi-même;* ne rougiront-ils pas de leur indocilité, de leur désobéissance et de leur mépris de la Loi de Dieu, ou de ne l'étudier souvent que pour savoir à quoi ils ne sont pas obligés, et jusqu'où ils la peuvent violer, sans encourir les peines de l'enfer; tandis qu'ils voyaient la mère d'un Dieu, sans raisonner sur ce qu'elle était devenue par sa maternité, ne mettre aucune borne à son obéissance lorsqu'il est question de l'honneur de Dieu et de l'édification du prochain.

Je mets dans le même rang ceux qui, sur le plus léger prétexte, sous une ombre d'indisposition, la crainte d'une incommodité imaginaire, se dispensent tous les jours des lois de l'Eglise; mais, quand vous auriez les prétextes les plus légitimes pour vous en exempter, il suffit pour y être obligés que les hommes ne puissent connaître les raisons qui vous en exemptent, et que cette inobservation les scandalise.

Apprenons donc de cet exemple à suivre l'ordre commun, lorsqu'il n'y en a pas de particulier ou que nous ne pouvons le

faire connaître; mais la plupart ne se conforment aux lois de notre divine mère qu'autant qu'elles sont commodes; si elles paraissent pénibles à leur délicatesse, ou choquantes à leur orgueil, ils les rejettent. Ce n'est pourtant proprement que pour eux, selon saint Paul, que la loi est faite, parce qu'ils l'ont effacée de leur cœur par le péché, et que, la haïssant, il les faut contraindre à obéir; mais non pas pour les justes, tels que la sainte Vierge, qui trouve son joug aimable et léger. Pourquoi menacerait-elle celui qui l'aime et punirait-elle celui qui l'accomplit?

Mais que les justes et les pécheurs apprennent à se purifier de leurs impuretés effectives, dont cette cérémonie était la figure; les premiers, de la poussière du monde qui s'attache aux cœurs les plus religieux, ainsi que parle saint Léon, et de tant de fautes cachées en eux, qui se dérobent à leur recherche, dont David disait: *delicta quis intelligit* (*Psal.* XVIII.) Qui en peut connaître le nombre, puisque ces fautes mêmes ferment les yeux de l'âme, et offusquent la lumière de la vérité? les seconds, de tant de souillures qui causent une si horrible difformité à leurs âmes, et la rendent un objet d'abomination aux yeux de Dieu et de ses anges, qu'ils mettent tout leur soin à retirer leurs affections de toutes les choses temporelles pour les tourner vers les éternelles, en se purifiant de l'amour des créatures.

Et, comme nos efforts ne suffiraient pas pour ce grand ouvrage (car, qui peut, comme dit Job, rendre pur, celui qui est formé d'un sang impur), il faut offrir Jésus-Christ avec le sacrifice ordonné par la loi; c'est-à-dire, avec la mortification des sens, les macérations de la chair, la destruction du corps de péché. C'est par la vertu de son sang précieux que nous serons lavés de nos taches, et que quand elles auraient imprimé en nos âmes une teinture plus forte que celle de l'écarlate, elles deviendraient plus blanches que la neige: c'est pour cela que dans l'épître de ce jour, le Messie nous est représenté par le prophète comme un feu qui dissoud les métaux, et comme l'herbe dont se servent les foulons; il sera, dit-il, comme un homme qui s'assied pour faire fondre et épurer l'argent, afin que les enfants de Lévi lui offrent des sacrifices dans la justice. Ce ne sont pas les seuls ministres sacrés, ce sont généralement tous les chrétiens participant en leurs manières de son sacerdoce royal, qu'il épurera comme l'or et l'argent par ce feu qu'il est venu apporter sur la terre, lequel n'est autre que celui de la charité, car c'est par ce feu divin qu'il dégage l'âme des affections charnelles, comme le feu matériel purifie les métaux de tout ce qui y est mêlé d'impur, et comme l'herbe des foulons ôte les taches des étoffes qu'ils blanchissent. Remarquez que Malachie dit qu'il sera lui-même le feu et l'herbe qui purifie: *ipse enim quasi ignis conflans, et herba fullonum* (*Malach.*, III), parce qu'il est charité, comme dit l'apôtre bien-aimé, et qu'il ne se sert pas de quelque chose d'étranger pour produire cet effet, mais de son propre sang et de son esprit même.

Venons au plus grand sacrifice que Marie était capable d'offrir, qui a dû coûter d'étranges violences à la nature, et pour lequel elle a eu besoin non-seulement de cette abondance de grâces dont elle avait été prévenue, mais d'une nouvelle plénitude et d'une infusion extraordinaire de l'esprit de force; vous voyez bien que je veux parler du sacrifice de son propre Fils, en qui elle avait mis toutes ses complaisances, l'objet de toute sa tendresse, qui était tout son cœur et tout son amour, son unique joie, et en qui elle vivait beaucoup plus qu'en elle-même; elle s'unit à lui pour l'offrir au Père éternel. Si elle le rachète par le prix ordinaire de cinq sicles, ce n'est que pour engraisser sa victime, et afin, dit un Père, qu'elle pût verser du sang en plus grande abondance pour la rédemption du genre humain; elle sait qu'il est l'hostie de propitiation pour les péchés de tout le monde, et quand la pauvreté du lieu de sa naissance, et l'ignominie de sa circoncision ne le lui auraient pas fait conjecturer, les paroles du saint vieillard Siméon ne l'en rendent que trop certaine. Son âme est dès ce moment transpercée par le glaive de la douleur; elle ne fera plus que traîner une vie mourante, et souffrir un long martyre. Ah! pourra-t-elle dorénavant jeter les yeux sur cet innocent agneau (et quant est-ce que sa tendresse maternelle lui peut permettre de les en détacher), que l'idée affreuse de sa croix et de ses clous ne se présente à sa pensée, et que tout son cœur n'en frissonne? O Dieu! à quelles épreuves mettez-vous les âmes qui vous sont les plus chères, qu'il est vrai que la paix et le repos ne sont pas ici-bas leur partage, et qu'il semble que vous preniez plaisir, au contraire, de les enivrer de fiel et d'absinthe! Est-ce donc pour la précipiter dans l'abîme de la tristesse que vous l'avez élevée si haut, et ne vous peut-elle pas dire avec David son Père: *quia elevans allisisti me.* (*Psal.* CI.) Vous aviez daigné regarder la bassesse de votre servante, et la combler de gloire et de grâces en la rendant mère de votre Fils; mais vous me remplissez toute d'amertume en me l'ôtant, l'exposant en butte à la contradiction, et l'abandonnant à la fureur de vos ennemis.

Telle est la condition de cette vie périssable où les âmes les plus favorisées de Dieu ne sont pas dans l'assurance de posséder jusqu'à la fin les avantages même les plus saints, dont il a daigné les favoriser. A peine commençait-elle à goûter la joie inexplicable d'entendre dire que ce cher fruit de ses entrailles serait la lumière qui éclairerait les nations et la gloire de son peuple, qu'elle apprend qu'il sera la ruine aussi bien que la résurrection d'Israël, qu'il sera livré entre les mains des pécheurs, et succombera sous leurs efforts, tant il est

vrai que Dieu détrempe d'amertume les plus grandes joies de ses saints. Heureux ceux qui, imitant la constance et la fermeté immobile de Marie, sont prêts à renoncer en ce monde, non-seulement à toutes les consolations terrestres, mais même aux spirituelles, pour procurer la plus grande gloire de Dieu, soit dans eux-mêmes, soit dans les autres. Si elle n'avait pas eu le cœur percé par le glaive de la douleur en voyant crucifier son Fils, elle ne l'eût pas recouvré glorieux et jouissant de ce comble de puissance que sa mort lui acquit. Si vous voulez de même être assis à sa droite ou à sa gauche au royaume de son Père, et boire le nectar à pleines coupes, il faut vous résoudre à boire ici dans son calice; vous ne serez admis à la société de Jésus-Christ jouissant de tous ses droits, qu'après lui avoir été associé dans sa passion et ses souffrances. C'est à quoi vous devez vous préparer sans vous flatter d'une exception, et d'un privilége qui n'a pas été accordé au Saint des saints, ni à sa divine mère, quoique l'un et l'autre fussent parfaitement exempts de péché. Il n'est pas nécessaire qu'un prophète ou un juste, inspiré particulièrement par le Saint-Esprit, vienne dire à chacun de vous : votre âme sera percée par le glaive de la douleur, puisque le maître même des prophètes, de qui ils tiennent leurs révélations, vous dit formellement dans l'Evangile que vous aurez des afflictions dans le monde : *in mundo pressuram habebitis* (*Joan.* XV); et son grand apôtre nous assure que nous ne sommes en ce monde que pour cela ; c'est là notre vocation comme celle des soldats est de combattre : *in hoc positi sumus* (I *Thess.*, III); et comme ce n'est qu'après avoir essuyé de grands travaux, et s'être signalés en diverses rencontres, que les gens de guerre parviennent aux premières charges, et emportent les grandes récompenses, de même, ce n'est que par beaucoup de tribulations que nous entrerons au royaume des cieux. La vie de Marie, la plus innocente des créatures, a été un martyre continuel; et ce glaive de douleur, dont lui parle aujourd'hui Siméon, n'a pas été un glaive passager qui n'ait agi sur elle qu'au Calvaire; dévorée comme elle était du zèle de la gloire de Dieu, les outrages de ceux qui lui insultaient sont tombés sur elle; l'opposition que les hommes avaient à la vérité, leur malice, leur ingratitude à l'égard de son Fils adorable, lui ont été infiniment sensibles ; elle a reçu le contrecoup de tous ces outrages; jugez par là de l'excès de ses souffrances, et de la grandeur de son sacrifice.

Quoiqu'il semble qu'il ne se puisse rien ajouter à celui qu'elle offre aujourd'hui de son Fils, elle y en joint encore un autre qui, par l'union de celui-là, est très-agréable à Dieu, et devient digne de lui; ce sont tous les chrétiens devenus membres de son Fils, et par conséquent ses propres enfants, pour qui elle a des entrailles de mère; car nous n'avons pas en elle une mère qui soit insensible à nos peines, comme nous n'avons pas en Jésus-Christ un Pontife sans miséricorde, qui ne sache ce que c'est que de compatir à nos infirmités; elle offre donc au Père éternel tout le corps mystique de Jésus-Christ, tout ce que les élus souffriront dans la suite des siècles pour accomplir en leur chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ, afin que Dieu soit honoré en tout lieu, et en tout temps, et qu'une oblation pure et sans tache s'offre partout à la gloire de son nom.

Vous lui étiez présents, chrétiens mes frères, en même temps qu'elle présentait son cher nourrisson au Père éternel, pour être immolé à sa gloire; elle levait les bras de sa foi pour vous offrir avec lui, le conjurant d'accepter toutes les souffrances et les peines d'esprit et de corps dont il lui plairait de vous exercer, toutes les saintes violences que vous feriez pour dompter vos passions, vos mortifications, vos aumônes, vos actes de religion; ainsi elle dit aussi bien que son Fils : *ecce ego et pueri quos dedisti mihi* (*Isai.*, VIII) ; me voici avec tous les enfants que vous m'avez donnés.

Eh bien! désavouerons-nous Marie de l'offre qu'elle fait de nous au Père éternel, en qualité de victimes? serons-nous assez malheureux pour rendre son sacrifice imparfait et l'anéantir autant qu'il est en nous, par le refus de nous sacrifier avec son Fils? Quelle cruauté d'ajouter ainsi douleur sur douleur et plaie sur plaie! Elle ne demande pas de vous, de la part de son Fils, des sacrifices sanglants, ainsi qu'il en a exigé de tant de martyrs : votre faiblesse pourrait succomber à de telles épreuves et à des tentations si violentes; mais ce qu'elle désire de vous et ce qu'elle vous commande, en qualité de mère et de reine, c'est d'offrir le peu que vous présentez avec de grandes dispositions intérieures ; c'est l'exemple qu'elle vous donne et que je vais proposer à votre imitation, en ce second point.

SECOND POINT.

Les choses saintes ne peuvent être traitées trop saintement; plus elles sont saintes et divines, plus elles exigent de pureté de cœur dans ceux qui en sont les ministres, et le crime de sacrilége augmente à proportion de la dignité de ce qu'on profane. Nous n'avons rien de plus saint que l'Eucharistie, la victime de notre réconciliation, la source de toutes les grâces qui nous sont communiquées dans ce pèlerinage ; mais si on l'offre ou si on la reçoit avec un cœur corrompu par l'amour des créatures, on déshonore la majesté de Dieu et on se rend coupable du corps et du sang de Jésus-Christ; on s'attire le même reproche que Dieu faisait aux Juifs par son prophète : Vous offrez sur mon autel un pain impur : *Offertis super altare meum panem pollutum.* (*Agg.*, II.) Quoi, cependant, de plus pur que ce pain adorable, cet agneau sans tache? son oblation peut-elle n'être pas reçue en odeur de suavité? Oui, il est constant que

le sacrifice est toujours infiniment agréable de la part de Jésus-Christ, qui s'offre pour son Eglise et pour son propre corps; sa mort, qui se renouvelle, est la plus grande action de sainteté, de piété, de charité qui fût jamais; mais c'est un crime énorme, c'est un meurtre et un déicide pour ceux qui le reçoivent avec une conscience souillée; et comme Pilate et les Juifs, en crucifiant le Sauveur, ne participèrent pas à la sainteté de son sacrifice, Dieu l'accepta sans avoir égard à la malice et à la cruauté de ses bourreaux, de même ces prêtres vicieux et hypocrites célèbrent le sacrifice de notre rédemption et commettent un sacrilége détestable; c'est l'abomination de la désolation dans le lieu saint; mais le sacrifice ne laisse pas d'être d'un prix infini, en tant qu'il procède de Jésus-Christ et de son Eglise. Il faut dire le même à proportion des chrétiens qui s'approchent de la sainte table avec un cœur infecté de la lèpre du péché: ils se livrent d'une manière toute nouvelle à la puissance du diable, qui prend de nouveau possession de leurs âmes et les charge de chaînes plus pesantes; ces regards ne se confondent point; vous voyez par là l'importance extrême de faire les actions de religion avec des dispositions pures, afin de ne pas tourner en poison ce qui a été établi pour nous sanctifier et nous lier à Dieu par un sacré commerce.

C'est ici que je ne puis retenir mon indignation contre ces maîtres d'erreur, ces faux docteurs qu'a prédits saint Paul, qui, pour vouloir excuser les péchés, les multiplient à l'infini. Ils prétendent que l'Eglise n'a pas droit de nous commander les dispositions spirituelles et intérieures nécessaires pour plaire à Dieu, que son pouvoir ne s'étend pas au delà de la substance des choses, c'est-à-dire de l'extérieur de l'action qu'elle ordonne, mais qu'elle ne peut prescrire la manière de la faire, ni la fin et le motif pour lequel il la faut faire; qu'ainsi on s'acquitte des prières qu'on doit réciter en priant sans attention; qu'on satisfait au précepte d'ouïr la messe, en l'entendant sans dévotion; à celui de se confesser, en le faisant sans douleur, et de la communion pascale, lors même qu'on connaît être en péché mortel, c'est-à-dire par un sacrilége. Quoi donc? l'Eglise n'est-elle pas établie pour procurer aux fidèles la vie éternelle et la paix intérieure? Ne doit-elle pas, par conséquent, avoir le pouvoir de prescrire des moyens et de faire des ordonnances proportionnées à cette fin surnaturelle, à laquelle on ne parvient que par des actions de l'âme toutes spirituelles et divines? qu'ainsi ses commandements sont plus intérieurs qu'extérieurs, plus spirituels que corporels, plus divins qu'humains; une obéissance purement littérale et matérielle est-elle capable de sanctifier les âmes? N'est-ce pas un signe vide et menteur, qui ne peut que les abuser, les jeter dans l'illusion et les précipiter en enfer? Saint Paul avait donc tort de prétendre qu'il avait reçu une pleine puissance de Jésus-Christ pour lui assujettir les esprits à l'obéissance de la foi et les rendre ses heureux captifs; l'Eglise ne sera plus qu'un corps politique, et ses lois toutes humaines, telles que celles des monarques de la terre? Peut-on davantage s'écarter du respect qui lui est dû, oublier qu'on est son enfant et s'opposer même à la lumière de la raison aussi bien qu'à celle de la foi? n'est-ce pas là le comble de l'impiété? Ah! périssent à jamais ces doctrines de démon!

Apprenons donc, avec une vraie docilité d'enfants de l'Eglise, notre mère, et de la divine Marie qui la représente en cette sainte cérémonie, dans quelles dispositions intérieures nous devons présenter à Dieu nos offrandes, afin qu'il les reçoive avec agrément: la première est la simplicité de cœur, dont j'ai déjà touché quelque chose en mon premier point, qui consiste en sa droiture et sa pureté; car il n'y a rien de plus simple, de plus éloigné de toute duplicité et déguisement que ce qui est droit et conforme à la règle souveraine de la vérité; c'est en ce sens que Job est appelé un homme simple, et que David prend Dieu à témoin qu'il lui a offert, dans la simplicité de son cœur, tout ce qu'il avait amassé pour la construction du temple. Dieu, qui est lui-même parfaitement simple dans son essence infinie, ne peut manquer de recevoir agréablement de pareils dons, comme, au contraire, il rejette avec exécration ceux d'un cœur double et partagé, qui désire autre chose que lui et a son trésor ailleurs: *Maudit*, dit-il par son prophète, *l'homme trompeur qui, après avoir fait vœu, ayant dans son troupeau une bête saine, en sacrifie au Seigneur une malade!* Qu'est-ce que sacrifier à Dieu une hostie malsaine? C'est le servir avec tiédeur et se relâcher de ses bonnes résolutions; c'est retirer une partie de son cœur pour le donner à soi-même; c'est rechercher les consolations humaines et vouloir servir deux maîtres; lui protester de bouche qu'on ne veut vivre que pour lui, tandis qu'on donne au monde et à son établissement tout son temps et tous ses soins.

Mais si on ne doit rien offrir à Dieu que de parfait en son genre et digne de lui, pour ne pas blesser la simplicité dont je parle, que puis-je dire de tant de pères et de mères qui portent le nom de chrétiens, quoiqu'ils le soient si peu, et ne craignent pas de lui offrir des victimes figurées par ces hosties aveugles ou boiteuses, irrégulières pour le sacrifice? Avez-vous un enfant sans esprit, sans agrément, disgracié de la nature, pour qui vous n'ayez que du mépris, comme pour le rebut de la famille? c'est celui-là même qu'il faut engager de bonne heure dans le cloître, sans examiner s'il y est appelé, si son inclination l'y porte et si Dieu lui a donné les talents nécessaires pour y vivre avec édification; c'est assez qu'il vous plaise d'en user ainsi, de changer l'autorité paternelle en une domination tyrannique; ce moyen vous paraît commode pour exécuter vos vains projets et contenter une ambition

démesurée, qui veut élever un aîné aux premières charges.

L'ignorance et la tendresse de l'âge plient d'abord sous ce joug et font faire à vos enfants, malgré eux, ce qui ne se doit faire qu'avec beaucoup de discernement et une pleine volonté ; mais quand la raison vient à être plus éclairée et les passions plus fortes, ils vous détestent comme leurs parricides et leurs plus cruels ennemis ; ils se figurent le monde, que le démon leur dépeint tout autre qu'il n'est, comme un paradis dont votre barbarie les a bannis, et la religion comme un enfer auquel elle les a condamnés.

Savez-vous, pères et mères dénaturés, quel nom l'Ecriture sainte donne à une telle conduite ? elle appelle cela sacrifier ses fils et ses filles au démon. Sachez que le pouvoir que vous avez reçu de Dieu sur eux a ses bornes, ou plutôt qu'il cesse en concurrence du sien, et qu'il ne vous appartient pas de vous rendre les juges et les arbitres de leur vocation, encore moins de les détourner de se consacrer à lui, quand son Esprit divin leur donne ce mouvement, mais seulement d'examiner sans prévention s'il vient de lui.

Quoi de plus juste et de plus raisonnable ? N'est-il pas notre père commun ? prescrit-on contre ses droits ? ne peut-il pas disposer de ce qui lui appartient par tant de titres ? Faut-il que de certaines lois de famille, introduites peut-être par fantaisie, quelques intérêts humains fassent violer une loi si sainte ? Il faut perpétuer ce bénéfice en la famille, et pour cela en pourvoir ce cadet qui n'a pas l'esprit ecclésiastique; c'est de quoi on s'embarrasse le moins, pourvu qu'on possède le sanctuaire de Dieu comme son héritage : il faut acheter une des premières charges à cet aîné, mais il n'a pas le génie et les qualités propres à l'exercer ; n'importe, on confine ses sœurs comme le sexe le plus faible et le plus timide dans un monastère ; la manière dure dont on les traite à la maison, leur fait assez comprendre qu'il n'y a point d'autre parti à prendre pour elles, et qu'elles ne seraient jamais établies dans le monde selon leur condition; ces victimes involontaires se dévouent sans avoir le mérite du sacrifice ; voilà ce qui remplit l'Eglise de ministres scandaleux, les compagnies souveraines de mauvais magistrats, les monastères de méchantes religieuses, le monde de confusion et de désordre; le moyen que le ciel verse ses bénédictions sur des engagements téméraires auxquels il n'a point de part ! *On n'a semé que du vent, on recueille*, pour parler avec le prophète, *des tempêtes et des tourbillons*, on se conduit dans la profession qu'on a embrassée par le même esprit qu'on y est entré, on la déshonore, on s'amasse un trésor de colère pour le jour de la colère et des vengeances ; mais Dieu ne l'attend pas toujours pour punir les principaux auteurs d'un crime si criant, il permet qu'ils soient les premiers à ressentir les funestes effets de ces desseins ambitieux où ils n'ont consulté que la chair et le sang; ces enfants dont vous avez fait vos idoles, et pour qui votre amour déréglé a été pire que la haine des démons, sont d'ordinaire les premiers à vous payer ainsi que vous le méritez ; vous avez, par une préférence barbare, comme déshérité les autres pour les avantager à leur préjudice ; qu'arrivera-t-il? Je vous prédis, et j'en ai pour garant mille et mille expériences, que vous n'éprouverez qu'ingratitude de leur part, ils rempliront votre vie de chagrin et d'amertume; Dieu, dont vous avez usurpé les droits inviolables par un attentat des plus criminels, vous privera de ceux qui vous appartenaient le plus légitimement.

Si vous avez eu le malheur de tenir jusque ici une pareille conduite, ayez-en horreur et réparez-la autant qu'il est en vous ; ne désirez d'avoir des enfants qu'afin qu'ils soient tout à Dieu, si vous lui en demandez, que ce ne soit que pour les lui rendre et les lui offrir après les avoir reçus de sa bonté, et appliquez-vous à veiller sur eux avec un soin extrême pour conserver leur innocence baptismale, et les garantir de la contagion du siècle qui pourrait la ternir; faites qu'ils avancent dans l'amour de Dieu à mesure qu'ils croissent en âge, afin que quelque parti qu'ils prennent dans la suite, ils s'y sanctifient et s'y conduisent d'une manière digne de leur vocation.

Je me suis peut-être trop étendu sur ce sujet, mais l'abus est trop fréquent et d'une trop grande conséquence pour le dissimuler ou le passer légèrement. Retournons aux dispositions intérieures de Marie qui font toute la beauté de cette fille et mère du Roi des rois. Celle qui éclate le plus c'est son obéissance.

Les siècles précédents n'avaient rien vu jusque-là de plus grand et de plus inimitable que celle du patriarche Abraham, lequel, après avoir obtenu de Dieu un fils dans sa vieillesse, se mit en devoir de le lui immoler au premier ordre qu'il en reçut. Autant que Jésus-Christ surpasse Isaac, et le maître son serviteur, autant ses entrailles maternelles souffrirent-elles de tranchées aiguës et des douleurs plus pénétrantes. Et ne dites pas qu'Abraham attacha lui-même Isaac sur le bûcher, qu'il se mit en disposition de l'immoler, et leva le coutelas pour cet effet ; Marie n'a pas moins signalé sa fidélité, elle était de même disposée, selon un saint docteur, à prêter son ministère à ce sacrifice, si le Père éternel l'eût exigé d'elle : *parata occidere;* quand je n'aurais pas cette autorité, il n'y a pas de doute que la préparation de son cœur ne fût telle.

Voilà, sans doute, jusqu'où peut aller le dévouement à la volonté de Dieu, l'esprit de sacrifice et de religion. Que ne puis-je entrer dans ce sanctuaire animé pour vous en découvrir toute la sainteté, et exposer à vos yeux ces trésors de grâce, la lumière de gloire nous les révélera un jour. Je ne dois pas omettre, toutefois, sa charité immense

pour les hommes, qui demande toute notre reconnaissance. Elle abandonne son Fils unique à la sévère justice de son Père pour garantir les enfants adoptifs de ses funestes effets; elle consent qu'il soit malédiction et traité comme le péché même, afin que nous devenions en lui justes de la justice de Dieu. O charité! qui ne peut être comparée qu'à celle de Jésus-Christ même, puisqu'elle passe de beaucoup les bornes de la charité la plus grande qui le pousse à donner sa vie pour ses amis; c'est pour les ennemis de son Fils qu'elle le livre à une mort cruelle et ignominieuse!

Que pouvons-nous faire pour reconnaître dignement une charité si excessive et honorer toutes ces rares dispositions. C'est de les imiter autant que nous en sommes capables, surtout sa parfaite obéissance: cette vertu l'emporte sur le sacrifice même, quoique ce soit l'acte qui honore le plus la majesté divine, parce que, comme dit excellemment saint Grégoire le Grand, on ne sacrifie pas seulement par le moyen de l'obéissance, une chair étrangère, mais sa propre volonté qui est ce que nous avons de plus cher, et à quoi nous renonçons avec plus de peine. Qui croyez-vous qui sera assez heureux pour entrer au royaume des cieux? Apprenons-le de celui qui nous l'a ouvert par son sang, et qui y distribuera les places; ce ne sera pas, dit-il, celui qui fait de longues prières et qui dit: Seigneur, Seigneur, mais celui qui fait la volonté de mon Père céleste. C'est se condamner soi-même que d'appeler Dieu son Seigneur, et témoigner par ses œuvres, qui sont la langue du cœur, qu'on n'a aucun égard pour ce qu'il souhaite. La seule solide et véritable dévotion est d'étudier et de pratiquer sa loi; Jésus-Christ n'est la cause du salut éternel qu'à ceux qui lui obéissent. Quoi de plus juste? ce tribut ne lui est-il pas dû par mille titres? Y a-t-il un déréglement pareil à celui de préférer ses humeurs, ses fantaisies, ses caprices, l'inspiration de ses passions et de sa cupidité à une volonté qui est la justice, la bonté, la sainteté même aussi bien que la souveraine rectitude? Mais que l'obéissance est suspecte, lorsqu'elle ne s'étend qu'aux choses pour lesquelles la nature ne sent aucune répugnance, et qui ne contrarient pas l'amour-propre! il faut qu'elle embrasse également ce qui plaît et ce qui choque, ce qui s'accorde avec nos inclinations et ce qui les combat. La majesté suprême de celui qui ordonne doit être la seule considération que nous ayons devant les yeux; ce n'est pas seulement lorsqu'on annonce à Marie la plus glorieuse de toutes les nouvelles, à savoir qu'elle va devenir mère de son Dieu, qu'elle répond: Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole, elle fait aujourd'hui la même réponse, lorsque Siméon lui apprend la chose du monde la plus triste et la plus affligeante, en lui annonçant les contradictions et la mort cruelle préparées à ce Fils qui devait remonter sur le trône de David, son père; elle n'a que des louanges à rendre à Dieu, elle adore ses décrets éternels, et toute la conduite qu'il lui plaira tenir sur son Fils et sur elle dans le plus profond anéantissement de son cœur; il est préparé, Seigneur, il est préparé, et rien ne le tirera jamais de cette heureuse situation. Plût à Dieu que les nôtres fussent un peu affermis dans une pareille; mais si nous obéissons en une rencontre, nous désobéissons en plusieurs autres, nous secouons aussitôt le joug, quoiqu'il soit notre bonheur et notre vraie gloire, car la servitude est essentielle à la créature, et il n'y a aucune partie de notre vie qui soit affranchie de quelque devoir, et où il nous soit libre de vivre selon nous-mêmes.

L'esprit de sacrifice ne nous est pas moins essentiel, et comme créatures, et comme chrétiens, puisqu'en cette dernière qualité nous sommes membres de Jésus-Christ, cet agneau adorable, qui s'immole à son Père depuis le commencement du monde, et le sacrifiera durant toute l'éternité. Ce sacrifice se fait par la destruction du vieil homme, de ses passions, son amour-propre, ses cupidités; il enferme même toutes les actions de la vie; car, selon saint Augustin, toute action que nous faisons dans la vue de Dieu, en l'intention de lui plaire et de nous unir à lui par une sainte société, est un sacrifice véritable et spirituel. Notre corps, dit le même Père, est une hostie sainte et agréable à Dieu lorsque nous vivons dans la tempérance, et qu'au lieu de faire servir ses membres d'armes et d'instruments d'iniquité pour le péché, nous nous en servons au contraire comme d'autant d'armes de justice pour la gloire de Dieu; notre âme lui immole une victime bien plus noble et plus excellente, lorsqu'elle se donne entièrement à lui afin qu'il l'enflamme du feu de son amour, qu'il lui fasse perdre la forme du vieil homme pour prendre celle du nouveau et la dépouille de son être fragile et changeant pour le transformer en lui.

Mais soit que l'action soit corporelle ou spirituelle, il faut que la charité en soit le principe; faites avec amour tout ce que vous faites: que le feu du Saint-Esprit allume et consume tout ce que vous offrez, dit le même saint Augustin, si vous n'avez pas la force de pratiquer de grandes austérités, des macérations, des jeûnes fréquents, des veilles.

Si vous ne pouvez offrir des actions éclatantes de zèle, et que vous n'ayez pas le moyen de faire des aumônes considérables, ce qui est marqué par le sacrifice des riches, offrez humblement celui des pauvres, la douceur, la patience, l'humiliation, le silence, la circonspection, le support des faiblesses du prochain, l'oubli des injures; vous voyez par là que la matière de vos sacrifices ne peut manquer, et qu'il n'y a aucun moment dans le jour que vous n'en puissiez offrir, et vous faire un amas de mérites. O bonté infinie de notre Dieu, de nous tenir compte de ces feuilles, et de ces pailles que nous offrons à sa majesté, et d'en vouloir bien être lui-même la grande

récompense! C'est par l'union au sacrifice de Jésus-Christ qu'elles contractent cette dignité et cette excellence infinie qu'elles n'ont pas, et sont incapables d'avoir par elles-mêmes.

C'est par l'entremise de ce divin médiateur que nous avons accès auprès de son Père qui regarde avec complaisance nos moindres dons, et rejeterait les plus grands avec mépris, si nous avions la hardiesse de nous présenter tous seuls.

Offrons donc sans cesse par lui à Dieu (je vous y exhorte avec l'apôtre) une hostie de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui rendent gloire à son nom. Souvenez-vous d'exercer la charité et de faire part de vos biens aux pauvres, c'est par de pareilles hosties qu'on se le rend favorable; *offrez-lui vos corps comme des victimes saintes, vivantes et raisonnables, agréables à ses yeux;* le sacrifice d'obéissance envers vos supérieurs: offrez-lui, de même que la sainte Vierge, Jésus-Christ par Jésus-Christ même, et avec lui les hosties spirituelles de votre cœur, le sacrifice d'adoration, de louanges, d'actions de grâces envers lui, comme le principe et la fin de tout être et de tout bien, sacrifice de charité envers le prochain, égal ou inférieur, supportant leurs infirmités et soulageant leurs misères. Mais ce que Dieu demande principalement de vous, et sans quoi il ne faut pas espérer faire jamais aucun progrès dans la vertu, c'est le sacrifice de votre passion dominante, car de même qu'il y a dans l'homme, animal quoique composé des quatre humeurs, une humeur qui prédomine, telle que la bile, le sang ou la pituite, qui fait qu'un homme est d'un tempérament sanguin, et l'autre bilieux ou phlegmatique, il y a de même en chacun de nous une inclination ou passion principale, qui se marque par la plupart des actions de la vie. Dans les uns, ce sera l'intempérance; dans les autres l'orgueil, dans celui-ci l'impureté, dans celui-là l'avarice, c'est ce que le prophète appelle l'idole de jalousie, *idolum zeli* (*Ezech.*, VIII), parce qu'effectivement cette passion favorite est une vraie idole que nous substituons en la place de Dieu, qui s'appelle un Dieu jaloux, et à laquelle nous rapportons tout. Appliquons notre esprit à la connaître, et consacrons nos bras à la détruire, si nous ne voulons devenir le jouet du démon, car si nous n'y prenons garde de bien près, notre amour-propre nous donnera le change; comme il veut avoir une paix à sa manière, il vous fera faire divers retranchements qui ne lui coûtent guère, il vous rendra exacts jusqu'au scrupule pour diverses pratiques de dévotion; il vous fera sacrifier quelques divertissements, renoncer à quelques inclinations, mais si l'esprit de Dieu vous presse intérieurement, ou un directeur éclairé au dehors, de renverser cette idole, d'égorger cet Agag qui s'engraisse de la substance des autres vertus, *Agag pinguissimum* (I *Reg.*, XV), quelque passion honteuse, quelque intention secrète qui empoisonne le cœur, et répand sur toutes vos actions un venin d'autant plus dangereux qu'il donne la mort au milieu des apparences de la vie, vous jetterez de hauts cris, la nature ne pourra s'y résoudre, pas même d'avouer que vous êtes esclaves, et vous êtes prêts de soutenir comme les juifs que vous êtes parfaitement libres.

Prions Dieu de ne pas permettre que nous tombions jamais dans une pareille illusion, et que nous nous séduisions ainsi à notre perte, mais qu'il joigne à la lumière qui nous fera connaître les ruses et les faux-fuyants de l'amour-propre, la force nécessaire pour le combattre; car que servirait-il d'avoir découvert d'où vient notre esclavage, si nous l'aimons, et ne voulons pas briser nos chaînes, qu'à nous attirer une condamnation plus rigoureuse?

Seigneur, c'est de votre pure miséricorde que nous attendons cette force surnaturelle, et toutes les dispositions dont votre sainte mère nous donne de si admirables exemples dans ce mystère. Rendez-nous fidèles à obéir à toutes les lois établies par l'Eglise votre épouse, sans que nous cherchions jamais de prétextes pour nous en dispenser, donnez-nous l'humilité qui nous fasse confesser nos péchés, sans craindre l'humiliation passagère qu'ils nous peuvent causer. Animez-nous de l'esprit de religion et de sacrifice, afin que nous soyons toujours prêts à nous dépouiller de tout ce que nous tenons de votre libéralité, et même des douceurs spirituelles qu'on goûte en vous servant, lorsque votre sagesse et votre bonté veulent nous en priver. Détachez notre cœur de l'affection des créatures, et de tout ce qui est capable de les souiller; armez-les de courage pour vous immoler sans réserve tout ce qui n'est pas dans votre ordre, embrasez-les comme des holocaustes du feu de votre amour.

Offrez-nous, Vierge sainte, avec votre adorable Fils comme ayant l'honneur d'être membres de son corps, apprenez-nous à nous purifier de nos bonnes œuvres même dans lesquelles il ne se mêle que trop souvent quelque chose de notre corruption naturelle, et à gémir de ce que notre cœur n'est pas tout à Dieu comme le votre; percez-le du glaive de la componction, qu'il sente vivement le contre-coup de toutes les souffrances de votre Fils, afin qu'il entre un jour en communion de vos joies et de vos consolations ineffables en l'éternité bienheureuse.

SUJETS DIVERS.

SERMON LXXXVI.

POUR NOTRE-DAME DU REFUGE.

Aux religieuses du Refuge.

(*Le 30 janvier.*)

Ab infantia mea mecum crevit miseratio, et de utero matris meæ egressa est mecum. (*Job*, XXXI.)

La compassion est sortie avec moi du sein de ma mère et est crue en moi dès mon enfance.

Pour concevoir jusqu'où va la colère de Dieu contre le péché, il faudrait pouvoir comprendre l'amour qu'il se porte à soi-même qui en est la mesure, et comme cet amour est infini et incompréhensible, il s'ensuit que sa haine est infinie et incompréhensible, et que c'est avec grande raison que le prophète s'écrie : *Quis novit potestatem iræ tuæ?* (*Psal.* LXXXIX.) Qui connaît ce que c'est que le poids de votre indignation? Et saint Paul : Oh! que c'est une chose terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant!

Il faut que ce soit en effet quelque chose de bien effroyable, puisqu'au jugement dernier, qui sera le jour de la grande colère, les réprouvés conjureront les montagnes de les écraser et de les dérober à sa colère. La vue même des démons, ces monstres hideux et horribles, leur sera plus supportable que les yeux étincelants de ce juge irrité, et ce qui est encore plus capable de nous glacer et de nous donner une plus vive idée de sa sainteté et de sa haine implacable contre le péché, c'est de voir qu'un homme d'une vertu aussi éminente que Job, à qui le Saint-Esprit rend un témoignage si avantageux, redoute néanmoins si fort l'éclat de cette colère, qu'il le supplie de le cacher dans l'enfer et l'y mettre à couvert pour quelque temps, jusqu'à ce que cette fureur soit passée : *Quis mihi tribuat ut in inferno protegas me, donec pertranseat furor tuus?* (*Job*, XIV.) Effroyable asile, étrange abri, horrible lieu de refuge! Et si un juste et un tel juste redoute ainsi la fureur d'un Dieu si pur, qui a trouvé des souillures dans ses anges, et a enivré dans le ciel son épée de leur sang, que deviendront des pécheurs abominables, noircis de crimes, chargés d'iniquités? Si ces choses se passent au bois vert, que sera-ce du bois sec? Où pourront s'enfuir les impies, dans quels abîmes, dans quelle retraite assez obscure et assez écartée pourront-ils se cacher? Rassurez-vous, pécheurs, rassurez-vous, respirez et concevez des sentiments de confiance. Nous avons en Marie un asile toujours ouvert, une ville de refuge, dont les murs, les tours, les portes, les remparts ne sont que miséricorde et que charité : *Murus ignis in circuitu ejus* (*Zach.*, II); c'est un composé de bontés, de compassion, de douceur, de tendresse; écoutez-la elle-même qui vous dit : *ab utero matris meæ, egressa est mecum miseratio.* O paroles pleines de charmes et de consolation, capables de dissiper nos troubles et de faire évanouir toutes nos craintes, paroles dignes d'être embrassées de toute l'étendue du cœur.

Mais ce qui doit augmenter de beaucoup notre confiance, c'est qu'elle n'est pas moins puissante que charitable, elle peut tout auprès du Tout-Puissant; elle a été établie reine du ciel et de la terre, et dispensatrice des grâces. Ah! si autrefois Esther calma et adoucit en un moment par ses charmes innocents la colère d'Assuérus et fit révoquer l'édit sanglant porté contre son peuple; si Abigaïl trouva le secret par ses soumissions de désarmer celle de David, lorsqu'il était prêt d'exterminer Nabal et toute sa famille, que ne devons-nous pas nous promettre des prières de cette humble Vierge établie médiatrice auprès de l'unique médiateur, le véritable David? Ne lui dira-t-il pas comme Salomon à Bethsabée, sa mère : *Il n'est pas juste de vous attrister et de vous refuser aucune de vos demandes.* Eh! si l'ange exterminateur respecta les habits du grand prêtre Aaron et cessa le carnage lorsqu'il se présenta l'encensoir à la main, courant entre les morts et les mourants, ne respectera-t-il pas davantage celle qui a revêtu notre grand prêtre des habillements de notre humanité? comme parle saint Paul. Autant qu'elle est terrible aux démons, autant est-elle douce et favorable aux pécheurs? Et comment n'aurait-elle pas un fonds de tendresse pour eux et une application singulière à tous leurs besoins, puisqu'enfin elle leur doit la plus auguste et la plus glorieuse de ses qualités, je veux dire, de mère d'un Dieu qui ne s'est incarné que pour sauver les pécheurs, dont je suis le plus grand? Elle nous a été donnée pour être notre mère comme une nouvelle Eve, avec cette différence infinie, que cette première mère a été un principe de mort et de damnation, et Marie nous a été un principe de vie et de salut; les entrailles d'Eve ont été cruelles et parricides, celles de Marie ont été des entrailles de miséricorde, où nous avons reçu une vie divine et surnaturelle; la miséricorde est née avec elle, mais ce qui est encore bien consolant elle est née d'elle, la miséricorde est sortie avec Marie du sein de sa mère, la miséricorde est sortie du sein même de Marie; Marie formée par les mains et l'esprit de miséricorde : ce sera mon premier point. Marie qui forme une chair, un cœur et des entrailles à la miséricorde même : ce sera le second et tout le partage de ce discours.

J'ai tout lieu de me promettre le secours de celle dont je publie la gloire qu'elle met tout entière à faire notre paix et à nous réconcilier avec son Dieu ; joignez pour cet effet vos prières aux miennes et disons lui : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Depuis le péché d'Adam jusqu'à l'Incarnation, Dieu ne se communiquait plus aux hommes, il s'était retiré dans sa sainteté; c'était le Dieu des vengeances, un Dieu terrible en ses conseils sur les enfants des hommes, un Dieu rempli d'indignation, un Dieu inexorable et inaccessible. Les crimes des hommes qui s'étaient multipliés à l'infini avaient formé comme une nuée et un mur de division entre eux et lui, qui empêchaient que leurs prières ne s'élevassent jusqu'à son trône, et le ciel était devenu un ciel de bronze et d'airain, qui n'envoyait aucune influence et aucune rosée sur la terre.

Il est vrai qu'il se communiquait au peuple juif qu'il s'était choisi entre tous les peuples du monde; mais comme c'était un peuple dur, grossier, indocile, il traitait plutôt avec lui comme un maître avec ses esclaves, que comme un père avec ses enfants; il ne se montrait à lui qu'avec un tel appareil de puissance et de majesté, que bien loin de lui inspirer de la confiance, il ne lui inspirait que de la terreur, il ne paraissait qu'au milieu des éclairs, des foudres, des tonnerres, des tourbillons de feu, de sorte que les Juifs effrayés s'écriaient à Moïse : *Que le Seigneur ne nous parle pas, de crainte que nous ne mourrions ;* et Moïse lui-même, tout accoutumé qu'il est de lui parler bouche à bouche, était quelquefois saisi d'épouvante. Les anges, suivant la remarque de saint Chrysostome, avaient si bien pris les intérêts du Créateur contre la créature rebelle, qu'ils n'étaient que les ministres de ses vengeances, témoins ceux qui firent descendre une pluie de souffre et de feu sur Sodome et les villes infâmes, ceux qui portèrent la mort et la désolation dans toutes les familles des Egyptiens, ceux qui firent périr en une nuit cent quatre-vingt-dix mille hommes de l'armée de Sennachérib. Ainsi la terre était un grand échafaud, où une multitude infinie de malfaiteurs recevaient le châtiment dû à leurs crimes.

L'Ancien Testament, loi de crainte, a fait place au Nouveau qui est une loi toute d'amour; ce Dieu jusque-là si redoutable, mais qui se souvient toujours de sa miséricorde lorsqu'il a le plus sujet d'être irrité, forme le dessein surprenant de revêtir son Fils d'une chair passible dans les entrailles d'une pure Vierge, pour opérer le salut du genre humain; et comme il agit en toutes choses avec une sagesse souveraine, étant la sagesse même, il remplit Marie des grâces et des vertus proportionnées aux desseins qu'il avait sur elle, et à la qualité auguste de mère du Verbe, à laquelle il la destinait; et comme le mystère de l'Incarnation est un mystère d'amour, où la charité et la miséricorde éclatent entre toutes les autres perfections ; mystère dont Jésus-Christ lui-même et son apôtre après lui ne parlent qu'avec admiration comme d'un excès d'amour; que tout y respire l'amour, tout y parle d'amour, tout y est fait par l'amour : jugez si Marie, qui devait avoir une part si considérable à cette œuvre par excellence, a été partagée abondamment de ce que saint Paul appelle : *charismata meliora* (I *Cor.*, XIII), je veux dire des dons de la charité, ou plutôt si elle n'en a pas reçu la plénitude.

Le plus célèbre auteur de l'ancienne Grèce a feint que son héros encore enfant avait été nourri de moelle de lion, parce qu'il devait être un prodige de valeur et de courage ; mais, pour ne rien mêler de profane dans un sujet si saint, nous voyons que tous ceux qui ont été appelés par la Providence divine à quelque emploi et quelque fonction, ont reçu des talents et des vertus proportionnés à ces emplois et à ces missions. Saint Jean, par exemple, qui devait prêcher la pénitence et parler avec fermeté aux rois, a reçu l'esprit d'Elie, c'est-à-dire un esprit de force et de courage inébranlable, à l'épreuve des menaces et de la mort ; Salomon, qui devait gouverner un grand peuple, l'esprit de sagesse et de discernement; Jérémie, qui était né pour prédire et déplorer les maux de sa patrie, un esprit de compassion ; il n'est pas jusqu'à Beseleel, lequel, étant choisi pour dresser le tabernacle de l'ancienne alliance, n'ait été rempli d'adresse et d'intelligence pour inventer et exécuter tout ce qui pouvait le rendre magnifique. Quelle, pensez-vous, qu'a dû être la charité et la tendresse pour les pécheurs dont le cœur de Marie a été rempli dès qu'il fut formé? de quelles entrailles de compassion n'a pas été revêtue celle qui devait recevoir dans ses chastes entrailles celui qui est charité et qui préfère ce nom à tous les autres ?

Toutes les figures que nous trouvons dans l'Ancien Testament de cette incomparable Vierge, et toutes les images dont se sont servis les prophètes pour nous faire le portrait de ses inclinations célestes, ne marquent que douceur et effusion de tendresse. Elle nous est représentée par l'arc-en-ciel que Dieu donna à l'homme après le déluge, comme un signe pour l'assurer dorénavant contre sa colère; par l'arche d'alliance, revêtue partout de l'or le plus fin, image de la charité, arche qui renferme la manne, symbole de douceur ; par la toison de Gédéon, par cette nuée mystérieuse qu'Élie aperçut sur le Carmel, qui fut le présage et le commencement de cette heureuse inondation qui fertilisa les campagnes et mit fin à cette longue sécheresse qui désolait la terre.

Il me serait aisé de trouver mille autres figures pareilles dans l'histoire sacrée et de vous rapporter les applications que les saints Pères en ont faites à Marie ; car on peut dire que les Ecritures sont grosses d'elle aussi

bien que de Jésus-Christ, et que le Saint-Esprit a pris plaisir de les peindre par avance l'un et l'autre, ou du moins d'ébaucher leurs portraits et dans les choses inanimées et dans la plupart des justes qui ont précédé l'Incarnation.

Mais c'est surtout dans les *Cantiques* où le céleste Epoux, décrivant ses perfections infinies, relève toujours par-dessus toutes sa douceur charmante; il dit qu'il est enlevé par ses yeux de colombe, ses joues de tourterelle, par ses paroles plus douces que le miel et le lait; ce que le même Salomon explique ailleurs en disant que la loi de clémence est sur sa langue; enfin, il s'écrie avec transport *qu'elle est toute belle, toute charmante, tout accomplie.*

Dieu ayant rassemblé toutes les eaux dans leur création sur la surface de la terre, leur creusa ces vastes abîmes qui les contiennent, auxquelles il donna le nom de mer: *Congregationem aquarum vocavit maria.* (*Gen.*, I.) Ainsi, ayant rassemblé toutes les perfections, les grâces, les vertus dans une seule créature, il lui donna le nom de Marie; elle est donc une mer inépuisable dans laquelle tous les fleuves de grâces et de faveurs célestes se sont rassemblés.

Oui, Vierge sainte, vous avez été prévenue d'une telle abondance de bénédictions et de douceurs célestes, le ciel vous a tellement enrichie de trésors spirituels, vous avez reçu une effusion si abondante de cette huile sacrée par-dessus vos compagnes, que les saints docteurs n'ont pas fait difficulté de dire que les fondements de votre édifice spirituel étaient plus élevés que les plus hautes montagnes et vous appliquer cette prophétie d'Isaïe: il y aura une montagne préparée par le Seigneur sur la cime des plus hautes montagnes, c'est-à-dire que votre première grâce surpassera la grâce consommée des plus grands saints et que vous seriez créée dans une perfection plus éminente que celle des anges et une charité plus ardente que celle des séraphins les plus enflammés.

Ainsi, vous avez été privilégiée en cet instant par-dessus tous les anciens justes et les femmes les plus renommées qui vous avaient précédée; vous avez reçu la vertu de chasteté en un degré plus éminent que Susanne; vous avez été plus éclairée que Débbora, plus forte que Judith, et surtout d'une douceur qui surpasse celle de Moïse, le plus doux des hommes qui aient jamais été sur la terre.

Mais ce qui est au-dessus de nos louanges et de nos lumières, c'est que Marie a répondu à ces grâces avec une fidélité si parfaite, qu'on peut dire qu'elle n'en a jamais reçu aucune en vain; elle en a profité avec des accroissements incompréhensibles à la faiblesse de nos esprits. Il n'y a que vous, Seigneur, qui preniez plaisir à embellir ce sanctuaire, animé par des ornements toujours nouveaux; il n'y a que vous, Saint-Esprit, qui aviez renfermé tant de dons dans ce riche vase que vous destiniez à des usages si honorables et si glorieux, qui sachiez le nombre des grâces qu'elle attirait en elle à tout moment par sa fidélité à y correspondre. Si votre main est toujours ouverte pour répandre vos plus chères faveurs sur les humbles et sur ceux qui sont pénétrés de leur indignité, eh! combien de fois l'avez-vous vue cette Vierge incomparable, s'abîmer et s'anéantir devant votre majesté souveraine, en reconnaissant avec Abraham qu'elle n'était que poudre et que cendre, et avec David et son père qu'elle n'était qu'un néant et moins qu'un néant devant votre grandeur infinie, se vouant secrètement pour être l'humble servante de l'heureuse créature qui serait choisie pour être mère du Messie. Mais si la charité gagne votre cœur et nous fait entrer en communion de tous vos biens, puisque celui qui vous est attaché par le lien de la charité est un même esprit avec vous, eh! combien de fois vous a-t-elle protesté, comme Esther, que jamais votre servante ne s'était réjouie qu'en vous seul, ô Dieu d'Abraham! et avec l'épouse des *Cantiques*, qu'elle était blessée du trait de la charité et qu'elle languissait et mourait d'amour; combien de fois, touchée et percée de douleur à la vue de ce déluge d'iniquités qui inondait toute la terre et des opprobres faits à votre majesté souveraine, désolée de voir le démon conduire les hommes avec un frein d'erreur et toutes les nations marcher dans leurs voies, c'est-à-dire dans l'égarement, et se précipiter dans l'enfer, vous a-t-elle conjuré avec des soupirs enflammés, avec des cris ardents et véhéments, de hâter les moments que vous aviez arrêtés dans votre conseil éternel pour envoyer ce Saint des saints, ce puissant Libérateur qui devait affranchir le genre humain de la captivité du péché! O cieux! quand pleuvrez-vous ce Juste? terre, quand ferez-vous germer ce Sauveur, ce désiré de toutes les nations? Venez, Seigneur, venez, et ne différez pas davantage; ce n'est pas exagérer que de dire que tous les vœux et les désirs des prophètes et des patriarches étaient réunis dans ce cœur virginal. Ah! si une pure créature avait pu mériter qu'un Dieu s'incarnât et parût sur la terre pour opérer notre salut, la pureté virginale de Marie, sa profonde humilité, son esprit de religion et de sacrifice, le zèle ardent dont elle était dévorée pour son Dieu, mais surtout sa douceur et sa charité immense pour les hommes, eussent mérité cette faveur insigne. Du moins, la théologie nous apprend qu'elle a mérité l'avancement de ces moments heureux. Après cela, ne m'avouerez-vous pas que j'ai eu raison d'avancer que la miséricorde était née avec Marie et avait crû sans cesse avec elle? Il me reste à vous faire voir quelque chose qui lui est encore plus glorieux et plus avantageux pour nous, je veux dire qu'elle est la mère de miséricorde même. C'est ma seconde et dernière partie.

SECOND POINT.

Si la seule destinée que la Trinité sainte

avait faite de Marie pour servir au mystère de l'Incarnation, lui a mérité une telle profusion de grâces et de dons célestes, que sera-ce de la maternité même? Quelle nouvelle plénitude de grâces et de bénédictions spirituelles pensez-vous que cette nouvelle dignité lui a value? Quel heureux regorgement s'en va faire sur nous! Apprenez-nous-le, glorieux saint Bernard, vous qui êtes l'un de ses plus illustres et zélés serviteurs. Il nous répondra qu'elle est toute transformée en miséricorde et en charité, et que ses entrailles, après avoir porté neuf mois celui qui est charité, sont devenues les entrailles de la compassion même : *Quis dubitet in affectum charitatis transiisse viscera Mariæ, in quibus ipsa quæ est a Deo charitas novem mensibus requievit.* Lorsqu'on a manié quelque temps un parfum fort odoriférant, on en est tout embaumé et tout parfumé. Que sera-ce du vase qui l'a renfermé longtemps? Marie est ce vase d'élection qui a renfermé neuf mois ce parfum du ciel, cette fleur de Nazareth qui oblige Isaac de s'écrier : *Odor filii mei sicut odor agri cui benedixit Dominus.* (*Gen.*, XXVII.) Marie nous a enfanté la miséricorde même; j'ai tout dit en un seul mot. Tout ce que je pourrais ajouter affaiblirait plutôt ce que j'ai dessein d'établir que de le prouver.

Loin d'ici l'imagination aussi impie qu'extravagante de ces panégyristes indignes de Marie, qui lui attribuent plus de douceur et de miséricorde qu'à son Fils, et qui osent avancer que le Père éternel lui a donné pour partage le droit de justice et à sa mère celui de miséricorde. Taisez-vous, docteurs ignorants; supprimez vos paradoxes insensés. Marie, en qui on trouve un fonds inépuisable de solides louanges, n'a pas besoin de vos mensonges, ni de vos fausses louanges, injurieuses à son Fils adorable? Jésus-Christ comme Dieu n'est-il pas la souveraine miséricorde et le Dieu de toute consolation, dont la nature est la bonté même, qui de son fonds est plein de douceur, à qui la sévérité est une qualité étrangère, ne l'exerçant qu'à regret lorsqu'il y est forcé par nos excès, et comme homme-Dieu n'est-il pas venu sauver les hommes par sa grande miséricorde? Combien de fois a-t-il voulu les rassembler, comme une poule fait ses poussins sous ses ailes? N'est-il pas ce pieux Samaritain, qui verse l'huile sur nos plaies, qui fait gloire d'être appelé l'ami des publicains, ce charitable médecin, qui les invite tous avec une si aimable douceur, de venir à lui, quelque accablés qu'ils soient du poids de leurs crimes, leur promettant qu'il les soulagera? ou plutôt, ce bon pasteur ne les est-il pas allé chercher lui-même dans leurs routes égarées, avec des peines, des sueurs et des fatigues extrêmes? enfin, ne s'est-il pas laissé égorger comme un agneau, n'a-t-il pas versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour nous, et ne serait-il pas prêt à le faire encore de nouveau s'il était nécessaire? La charité peut-elle aller au delà?

Mais, quoique la charité et la tendresse de Marie pour les pécheurs ne soit qu'un écoulement et une participation de celle de Jésus-Christ, de la plénitude duquel nous avons tous reçu, j'ose toutefois avancer sans crainte de tomber dans l'excès que je viens de condamner, que Marie a communiqué au Verbe une espèce de miséricorde qu'il n'avait pas auparavant, une miséricorde dont il était incapable autant que vérité éternelle et sagesse increée; car enfin, comme Dieu il connaît nos misères, il y peut remédier; mais il est incapable de les ressentir, au lieu que comme homme il en est touché vivement, il en est pénétré; c'est un pontife miséricordieux, qui compatit à nos peines, qui en a le cœur déchiré, qui les a éprouvées et en a fait une triste expérience; or, c'est de Marie qu'il a reçu cette sensibilité.

Oui, c'est de vous, mère miraculeuse, qu'il a reçu ce corps qui a été immolé comme la victime de notre rédemption; ce sang versé pour nous jusqu'à la dernière goutte, qui crie bien plus avantageusement que celui d'Abel; c'est de vous qu'il a reçu ces yeux, qui par un seul regard ont fait fondre saint Pierre en larmes après son péché; ces yeux sacrés, qui en ont eux-mêmes tant versé sur la mort de Lazare, figure des pécheurs, sur Jérusalem et sur l'aveuglement de cœur et l'endurcissement des Juifs; cette bouche, le trône de la douceur, qui n'a jamais répondu par des injures et des menaces à tous les outrages dont l'ont chargé les pharisiens, qui, pour confondre leur faux zèle pour la loi, leur a dit : Apprenez de moi que j'aime mieux la miséricorde que le sacrifice; cette langue qui l'a demandée sur la croix pour ses propres bourreaux et pour un scélérat que ses crimes avaient conduit au gibet; ces mains faites au tour, selon l'expression de l'Epouse, c'est-à-dire toujours ouvertes pour répandre ses dons, qui n'ont pas dédaigné de toucher les lépreux et les malades les plus horribles et les plus dégoûtants, qui ont embrassé et serré si étroitement l'enfant prodigue, ces mains qui nous ont arrachés de la gueule du lion rugissant, qui ont enchaîné le fort armé et lui ont enlevé ses dépouilles, qui, plus infatigables que celles de Moïse, ont été élevées au ciel sans relâche pour demander miséricorde pour nous; ces mains, car je ne puis sitôt me séparer de ces mains adorables, qui ont été étendues tout le jour vers un peuple rebelle et incrédule, ces mains qui ont été attachées avec des liens pour briser ceux de nos péchés; c'est de Marie qu'il tient ces entrailles, qui ont été si souvent émues à la vue de nos misères temporelles et spirituelles; ces pieds, qui se sont tant de fois fatigués pour courir après les brebis égarées de la maison d'Israël, qui ont été attachés sur un bois infâme avec d'horribles clous; enfin ce cœur, brasier d'amour, vrai sanctuaire et parfait holocauste d'amour, mer inépuisable de grâces,

d'où il n'est jamais sorti que des pensées de paix et de salut.

C'est à Marie que le Verbe incarné est redevable de cette espèce de miséricorde, ce qui ne marque toutefois en lui ni changement, ni imperfection, et cette divine Vierge est devenue en même temps la mère des misérables, la mère de tous les fidèles, la mère du Christ entier, c'est-à-dire du chef et des membres, du Sauveur et de son Eglise, selon les belles paroles de saint Augustin : *Homo et homo natus est in ea.* Jugez par là de l'étendue de la miséricorde; mesurez-en, si vous pouvez, la hauteur, la profondeur, la longueur et la largeur; sa longueur, qui s'étend sur tous ceux qui l'invoqueront avec foi dans tout le cours des siècles; sa largeur n'a point d'autres bornes que celles de la terre, qui est remplie des effets de sa miséricorde; sa hauteur monte jusqu'au ciel, où elle nous fait régner; sa profondeur descend jusqu'aux enfers pour en retirer ceux qui y attendaient leur libérateur : c'est l'explication de saint Bernard, c'est par elle que le ciel a été rempli, l'enfer dépouillé de sa proie, les ruines de la céleste Jérusalem réparées, la terre, qui était un lieu d'horreur et de confusion, devenue un temple consacré au Dieu vivant : *Cogita matrem* (AMB.); songez ce que c'est que d'être mère; une mère peut-elle oublier le fruit de ses entrailles? Quand elle serait assez dénaturée pour le faire, Marie est incapable de nous oublier; toutes les idées que la terre nous fournit et les images que nous pouvons emprunter des créatures, sont trop basses et trop faibles pour exprimer cette charité immense; élevons donc plus haut nos pensées, montons jusqu'au ciel, pénétrons, s'il se peut, jusqu'au sein du Père éternel, et disons que Marie nous aime comme le Père éternel nous a aimés ; et quelle marque nous a-t-il donné de son amour, dites plutôt quelle marque ne nous en a-t-il pas donnée en livrant pour nous son propre Fils aux opprobres et aux ignominies de la croix? La charité peut-elle aller plus loin que de livrer un Fils si aimable et si parfait à une mort honteuse et cruelle pour ses propres ennemis? Marie a fait la même chose en notre faveur, elle s'est dépouillée de tous ses droits sur cet adorable Fils pour nous en revêtir; elle a témoigné en quelque sorte plus d'affection pour nous que pour ce Fils si chéri, puisqu'elle a consenti de le perdre pour nous sauver; au moment qu'il fut conçu dans ses chastes entrailles, elle l'offrit au Père éternel pour être substitué à cette multitude de victimes légales, impuissantes et incapables de nous purifier de nos crimes, et comme cette première oblation avait été secrète, elle la ratifia solennellement lorsqu'elle présenta son premier-né au temple de Jérusalem; c'est de ce grand jour où, exerçant la fonction de prêtre et lui faisant un autel de ses chastes mains, elle sacrifia Jésus-Christ par l'acte de la charité la plus héroïque qui fut jamais, elle immola ce Fils bien-aimé, l'objet de toutes ses complaisances, qui était tout son cœur, ses délices, son amour, sa joie, en qui elle vivait beaucoup plus qu'en elle-même, avec un courage plus ferme, plus mâle que celui avec lequel Abraham immolait son fils Isaac; nous la verrons dans quelque temps monter sur le Calvaire, consommer ce grand sacrifice; c'est là où Jésus nous donne tous à elle pour ses enfants en la personne de saint Jean, nous recommande à ses soins et nous ordonne réciproquement de la considérer et de l'honorer comme notre mère : dès lors elle reçoit une tendresse encore plus particulière pour les chrétiens, un cœur plus passionné pour leur salut; dès lors elle entre encore plus parfaitement qu'auparavant dans la charité de Jésus pour les pécheurs, dans son zèle pour leur sanctification, dans le désir de souffrir pour leur salut, dans son esprit de sacrifice, qui lui ferait souhaiter de mourir pour leur donner la vie, si quelqu'un pouvait partager avec lui la gloire de racheter les hommes et si son sang adorable n'était plus que suffisant pour nous réconcilier.

Pécheur, entends-tu cette mère si tendre et si digne d'avoir des enfants, qui soient au moins des hommes et non pas des brutes, ou plutôt des monstres; elle s'écrie : *Absalon, mon fils, ah! mon fils Absalon, que ne puis-je mourir pour toi!* Ah! Vierge sainte, nous sommes tous vos Bénonis, c'est-à-dire les enfants de votre douleur; nous vous avons causé des tranchées bien aiguës et bien sensibles, comme vous avez alors enfanté tout un peuple! O mère admirable, vous avez reçu au centuple la douleur que vous n'aviez pas ressentie en mettant au monde votre premier-né, vos entrailles n'ont pas été émues à la naissance de l'Homme-Dieu; mais alors votre ventre a été dans l'agitation, vos entrailles ont été toutes renversées de douleur : *Conturbatus est venter meus!* (*Thren.*, I.) O Dieu, se pourrait-il faire que des enfants de tant de larmes pussent jamais périr!

Ah! si Marie a été autrefois si sensible aux besoins temporels, ainsi qu'elle le témoigna aux noces de Cana, combien le sera-t-elle davantage à nos besoins spirituels, à présent qu'elle jouit de la gloire, et que sa charité est consommée! Une mère donnera-t-elle une pierre à son enfant, au lieu de pain? à combien plus forte raison notre mère qui est dans le ciel nous obtiendra-t-elle le bon esprit qui conduira nos pas, dissipera nos ténèbres, répandra la charité dans nos cœurs, et nous donnera la force de marcher dans la voie étroite! Qui pourrait décrire par combien de regards et de ressorts différents elle nous fait sentir les effets de sa protection? combien elle écarte d'objets dangereux? combien elle rompt de fâcheux engagements? combien elle nous fait éviter de piéges, souvent même sans que nous la priions! ce ne sera que dans le ciel que nous connaîtrons ces miracles et ces obligations infinies.

Pourquoi craignez-vous donc, dit saint Bernard, d'aborder une si bonne mère, si tendre, si compatissante, qui connaît notre fragilité et la boue dont nous sommes pétris : *Quid ad Mariam accedere trepidat humana infirmitas?* Il n'y a rien dans son abord de rude, d'austère, de rebutant; rien au contraire qui ne respire l'amour et la douceur : *Nihil austerum in ea, nihil terribile, tota suavis est, omnibus offerens lac et lanam.* Lisez toute l'histoire de l'Evangile (continue ce dévot Père), si vous y trouvez quelque refus, quelque terme un peu rude, je vous permets de la craindre et de l'approcher avec plus de réserve; mais si vous ne trouvez que bonté, que caresses, qu'effusion de cœur, qu'empressement à soulager vos nécessités corporelles et spirituelles, allez avec confiance, elle ouvre son sein à tous : les captifs y trouveront la liberté, les malades la santé; les affligés y puiseront une consolation solide, les pécheurs y obtiendront le pardon, les justes la persévérance. Est-il quelqu'un qui, ayant invoqué Marie comme il faut, puisse dire qu'il ait été frustré de l'effet de ses prières; c'est toujours ce Père qui parle et qui fait ce défi. O miséricorde de Marie, que vous êtes aimable! asile toujours ouvert aux pécheurs, que vous êtes favorable!

Vos autres vertus sont divines et méritent nos admirations, mais permettez-nous de nous arrêter davantage à votre miséricorde : *Misericordia miseris sapit dulcius, misericordiam amplectimur charius, recordamur sæpius :* pardonnez-nous, mère tendre et compatissante, si nous ne pouvons oublier nos misères et les maux qui nous accablent de toutes parts, ils nous forcent de nous appliquer à eux et de réclamer votre secours.

Allons donc nous présenter avec confiance au trône de sa grâce, afin d'y recevoir miséricorde et d'être secourus dans tous nos besoins; mais peut-être que la multitude ou l'énormité de vos péchés vous épouvante et vous fait craindre d'être rejetés? Ah! quittez ces pensées de défiance qui vous sont suggérées par le démon, et qui sont si injurieuses à la mère de miséricorde: quand le nombre de vos crimes serait infini, quand vous auriez été aussi emportés que l'enfant prodigue, retournez seulement et venez vous jeter à ses pieds; elle vous recevra avec la même effusion de joie, les mêmes transports d'allégresse, les mêmes entrailles que le père de la parabole reçut ce jeune débauché; elle vous fera rendre votre première robe d'innocence, elle fera égorger le veau gras et invitera tous les anges de la congratuler de sa dragme retrouvée, et leur en fera faire une fête dans le ciel : *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ.* (*Heb.*, IV.) Si nos péchés sont grands, sa charité et son pouvoir le sont encore davantage, nos misères et nos péchés nous donnent une espèce de droit de nous approcher d'elle; nous n'avons qu'à dire que nous sommes malades et dans la dernière faiblesse, que nous désirons lui parler de nos maux, que sa miséricorde peut rendre les instruments de la gloire de son Fils, et nous sommes assurés de n'être pas rebutés, puisqu'il n'est pas venu pour les saints et pour les justes, mais pour les malades et les pécheurs. Comme nous sommes sans lumières, conjurons-la de nous éclairer et on nous laissera entrer : car on ne refuse que ceux qui se croient clairvoyants. Comme nous ne savons pas le bon chemin, dont nos crimes nous ont étrangement écartés, supplions-la d'être notre guide et notre étoile à travers tant d'écueils et de routes différentes. Comme nous sommes poursuivis avec ardeur par nos ennemis qui se fient à notre impuissance et à notre peu de résolution, recourons à Marie qui les a si souvent défaits; crions-lui que le dragon s'élance sur nous et est prêt de nous engloutir : *Ecce enim invadit me* (*Tob.*, VI), et elle lui écrasera la tête. Comme nous sommes dans la dernière indigence, allons trouver Marie pour lui dire : Nous ne vous célerons point que nous mourons de faim, et que nous n'avons pas une miette de pain pour vivre, et on nous en donnera tout autant que nous en aurons besoin; car on ne renvoie que les riches qui sont rassasiés et n'ont besoin de rien, ainsi qu'elle le dit dans son admirable cantique.

N'abusez pas toutefois, à votre ruine, de ce que je viens de dire; que cette confiance en la miséricorde ne serve pas de piége au démon pour vous endormir dans une fausse paix, comme tous ceux qui disent : *Seigneur, Seigneur*, n'entreront pas dans le royaume des cieux; de même tous ceux qui s'appuient sur la miséricorde de Marie n'y entreront pas, mais seulement ceux qui l'invoqueront avec foi et avec les dispositions que les saints Pères exigent des pécheurs.

Je les réduis à trois : la première est l'humilité; car s'il n'y a rien de si digne de compassion qu'un misérable, il n'y a rien qui en soit plus indigne qu'un misérable qui se méconnaît et conserve en son cœur des sentiments d'orgueil; le pauvre superbe lui est en abomination. La plus humble des créatures pourrait-elle écouter les prières d'un superbe, c'est-à-dire d'un démon. Travaillez donc à détruire en vous l'orgueil, entrez dans les sentiments du publicain, de Madeleine, de la Chananéenne, et mettez votre bouche dans la poussière.

Joignez-y les exercices de la pénitence, et dites avec David : *De lege tua miserere mei.* (*Psal.* CXVIII.) Car c'est une erreur qui n'est que trop commune, de demander miséricorde, non selon la loi immuable, qui exige que tout péché soit puni, mais, selon notre délicatesse et notre lâcheté, nous voulons que Dieu renonce à sa justice qui fait tout rentrer dans l'ordre et qu'il se doit à lui-même, pour réparer la difformité du péché par la beauté de la vengeance : *Nusquam peccati dedecus sine decore vindictæ.* (S. Aug.) Nous sommes comme des malades intempérants, qui veulent que le médecin les guérisse, sans rien retrancher de ce qui flatte

leur goût, et sans leur faire prendre aucun breuvage amer; nous espérons que des maux invétérés, des cancers auxquels il faudrait appliquer le fer et le feu, seront guéris par des remèdes aisés et faciles. Oh! qui que vous soyez, qui êtes dans cette illusion impitoyable, désabusez-vous-en pour toujours; ne prétendez pas que Marie favorise votre mollesse et votre impénitence; toute la grâce qu'elle vous peut obtenir, c'est une sainte haine de vous-même qui vous fasse entrer dans le zèle de la justice, et vous porte à vous punir, vous sacrifier et vous martyriser vous-même; sachez que c'est le démon qui vous donne cette fausse idée de la miséricorde; il vous représente Dieu comme une bonté toute pure, qui ne se met point en colère contre nos excès, quelque grands qu'ils soient, qui est prêt de nous les pardonner autant de fois que nous en demanderons pardon, quoique nous ne cessions pas de les multiplier, et que nous vivions dans l'oubli du salut: voilà le fantôme et l'idole que vous vous êtes forgés pour les adorer; et, pour comble de malheur, il se trouve de faux docteurs, partisans de la cupidité, qui chatouillent les oreilles en contant des fables qui entretiennent les pécheurs dans une fausse sécurité et une paix funeste, les assurant qu'en quelques désordres qu'ils aient passé leur vie, ils ne mourront pas dans l'impénitence finale, s'ils sont dévots à Marie, parce qu'elle leur obtiendra la grâce de la conversion. Oh! qui que vous soyez, encore une fois, qui êtes dans une erreur si déplorable, détrompez-vous et écoutez le Sage qui vous dit: *N'alléguez pas la grande miséricorde de Dieu, car sa colère foudra sur vous tout d'un coup comme un tourbillon, si vous ne vous hâtez de la prévenir par de dignes fruits de pénitence; sa miséricorde est plus grande encore que vous ne pouvez concevoir, mais sa justice ne l'est pas moins, et cette miséricorde, qui est bornée dans ses effets extérieurs, se change en fureur lorsqu'elle se voit méprisée.* C'est à vous qu'il est permis d'espérer, âmes pénitentes, qui punissez sur vous la hardiesse et l'insolence qui vous ont portées à offenser une majesté si sainte et si redoutable; et ne croyez pas qu'il y ait rien de trop pénible pour rentrer dans la familiarité des enfants de Dieu et pour éviter les supplices éternels.

Enfin la troisième disposition est de faire miséricorde au prochain; le Saint-Esprit menace de prononcer un jugement sans miséricorde à celui qui ne l'aura pas faite, et promet au contraire de tout remettre à ceux qui auront remis à leurs frères de tout leur cœur. Quelle bonté, à cette majesté suprême, d'avoir ainsi mis notre jugement entre nos mains, et de nous relâcher des sommes immenses et infinies pour des oboles et des deniers!

C'est à vous, Seigneur, à mettre ces dispositions dans nos cœurs; mais comme vous avez voulu que nous eussions tout par le canal de Marie, nous nous adressons à elle pour la conjurer, par le lait sacré dont elle vous a allaité, de nous les obtenir; obtenez-nous donc, Vierge sainte, un cœur contrit et humilié, une sainte haine de nous-mêmes, qui nous porte à venger votre Fils de nos crimes; une ardente charité pour le prochain, qui couvre la multitude de nos péchés: obtenez-nous, mère incomparable, la grâce de vivre dans l'esprit de vos véritables enfants, en vous honorant, non du bout des lèvres, mais du fond du cœur; non par un culte vain et superstitieux, mais en accompagnant d'une piété sincère et intérieure les pratiques extérieures autorisées par l'Eglise pour vous honorer, nous étudiant surtout à imiter vos divines vertus, comme vous avez imité celles de Jésus-Christ; faisant notre nourriture d'accomplir sa volonté divine, ainsi qu'il a accompli celle de son Père, et que vous nous l'ordonnez dans l'Evangile, afin de mériter par là la gloire qu'il nous a acquise par son sang.

SERMON LXXXVII.

POUR L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX.

Aux révérends Pères de Saint-Antoine, pour une confrérie des Dames de la Charité.

(*Le 3 mai.*)

Verbum crucis pereuntibus stultitia, iis autem qui salvi fiunt, id est, nobis Dei virtus est. (I *Cor.*, I.)

La croix est une folie pour ceux qui se veulent perdre, mais pour les élus et les prédestinés, c'est-à-dire pour nous elle est la vertu et la puissance de Dieu

Tout contribue à la gloire de la croix, et ce qui semble même l'obscurcir et la rabaisser aux yeux des hommes, est ce qui la relève davantage. Car, peut-on voir ce bois qui ne paraissait qu'une souche sèche et stérile, pousser et étendre ses branches par toute la terre, la couvrir de son ombre et la remplir de sa bonne odeur, sans admirer la vertu de cet arbre vraiment miraculeux, plus précieux que tous les cèdres du Liban? Peut-on voir les empereurs, les impératrices, les rois, les reines, les grands du monde, mettre leur diadème, leur couronne, leur sceptre et les marques de leur grandeur au pied de la croix, s'humilier, se prosterner et ramper devant elle? Peut-on voir les démons, à sa seule présence, jeter des hurlements horribles, sortir des corps des possédés et s'enfuir dans les enfers; les aveugles recouvrer la vue, les sourds l'ouïe, les paralytiques la liberté de leurs membres; les malades les plus désespérés guéris, et les morts ressuscités, sans reconnaître que la Croix est la vertu et la puissance de Dieu.

Mais le seul empressement que Jésus-Christ a eu pour la croix ne suffit-il pas pour faire son éloge? Cette croix, qui paraissait aux hommes un objet infâme, est l'objet des désirs de l'Homme-Dieu; il soupire après cette croix; à peine est-il conçu, qu'il y pense, et, comme s'il eût appréhendé que la qualité de Fils du Très-Haut fût incompatible avec la croix, il proteste à son Père, en entrant au monde, qu'il n'a pris un corps et une chair sensibles, que pour l'attacher à la croix et la lui sacrifier.

Ne m'avouerez-vous pas qu'un objet, qui attire le Fils de Dieu sur la terre, et qui lui fait quitter ce repos ineffable dont il jouissait dans le ciel, doit avoir bien des charmes : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem* (*Heb.*, XII) ; que la croix soit donc un sujet de scandale aux Juifs et une folie aux gentils; que les uns et les autres la regardent comme un gibet et un instrument de supplice ; elle sera toujours aux yeux de l'Eglise un instrument de miracles, figuré par la verge de Moïse, qui ouvrit les eaux de la mer Rouge aux Israélites, et qui fit tant d'autres prodiges ; elle la regardera toujours comme la véritable arche du salut, par le moyen de laquelle elle est préservée des eaux du déluge, et comme le trône et la marque de la principauté de son divin Epoux : *Verbum crucis pereuntibus stultitia, iis autem qui salvi fiunt, id est nobis virtus Dei.*

Oui, que les hérétiques, les impies, les libertins et tous les mauvais chrétiens n'aient que de l'indifférence, du mépris et de l'horreur pour la croix. Pour moi, je la révérerai toujours avec saint Augustin, comme l'autel du grand sacrifice de notre religion, comme la chaire de notre unique Maître, comme le tribunal de notre souverain Juge, et enfin, comme le lit nuptial où nous avons tous été enfantés ; mais avec des tranchées bien aiguës et bien douloureuses. Je suivrai cette ouverture que me donne cette incomparable docteur pour la division de ce discours, et je vous ferai voir, par toutes ces idées différentes, l'obligation que nous avons d'avoir de la charité, de la compassion et de la tendresse pour les pauvres ; mais j'en retrancherai la dernière partie pour n'être pas long, et je me contenterai de faire considérer la croix comme l'autel de notre sacrifice : ce sera le sujet de mon premier point ; la chaire de notre docteur : ce sera celui du second ; et le tribunal de notre Juge : ce sera le troisième ; et de vous prouver par là la nécessité de l'aumône. Loin d'ici tous les vains ornements d'une éloquence humaine et affectée ; à Dieu ne plaise que j'anéantisse ainsi la croix de Jésus-Christ ; à Dieu ne plaise que je me glorifie jamais en autre chose que dans cette divine croix, qui m'inspire du dégoût et du mépris pour toute l'estime du monde : *Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* (*Gal.*, VI.) Point d'autre éloquence que celle que doit avoir un disciple de la croix, et que celle que j'ai apprise dans l'école de saint Paul ; demandez pour moi cette grâce, afin que je ne parle pas seulement à vos oreilles, mais à votre cœur ; disons pour ce sujet à Marie : *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

Tertullien remarque que, lorsque Dieu forma le premier homme du limon de la terre, il paraissait uniquement appliqué, attentif et occupé de son ouvrage. Pourquoi cette application extraordinaire en la formation de l'homme ? lui qui avait fait toutes les créatures comme en se jouant. C'est, dit ce grand Africain, que Dieu songeait plus à Jésus-Christ, dont Adam était l'image et la figure, qu'à Adam même qu'il formait alors. En formant les pieds, les mains, les yeux, la bouche d'Adam, il songeait aux pieds, aux mains, aux yeux, à la bouche du second Adam, l'unique objet de ses complaisances. Je puis dire de même que lorsque Dieu ordonna à Moïse de faire un autel où on lui offrît des sacrifices et des holocaustes, qu'il veut que cet autel soit de bois de Sétim, qui était un bois incorruptible ; qu'il donne toutes les mesures et les proportions de cet autel, qu'il marque jusqu'à une demi-coudée de sa largeur et de sa longueur et qu'il entre dans le dernier détail ; il est visible qu'il avait en vue l'autel de la croix. C'est sur cet autel sacré où il a reçu le sacrifice attendu, désiré, figuré et prédit depuis quatre mille ans ; sacrifice qui seul pouvait apaiser sa colère et nous réconcilier avec lui ; sacrifice qui seul pouvait lui rendre un hommage digne de sa grandeur et de sa majesté souveraine ; en un mot, un sacrifice qui renfermait dans son unité tout ce qui n'était marqué qu'imparfaitement par la multiplicité des sacrifices de la Loi ancienne.

Mais il faut que vous sachiez que, quoiqu'il n'y ait eu que Jésus-Christ seul qui ait été une victime digne d'être offerte au Père éternel, et, en même temps, un prêtre infiniment saint pour l'offrir, il ne s'est pas toutefois offert tout seul sur l'autel de la croix ; il s'est offert avec toute son Eglise, avec tous les membres de son corps mystique, qui ne lui est pas moins cher que son corps naturel ; il s'est offert avec nous tous ; il a offert toutes les souffrances, la pauvreté, la nudité, les nécessités et les maladies de ses élus, et les a sanctifiées par cette oblation ; il a aussi offert toutes les aumônes, les charités, les secours et les assistances que ses serviteurs et ses servantes rendraient aux pauvres dans la suite des siècles ; c'est de l'oblation de Jésus-Christ qu'elles reçoivent leur prix et leur mérite, et c'est la croix qui sanctifie tous ces dons différents ; car Jésus-Christ m'apprend que c'est l'autel qui sanctifie les dons : *Altare est quod sanctificat donum.* (*Matth.*, XXIII.) Quelle bonté à ce divin Sauveur, de communiquer ainsi une excellence et une dignité infinie à nos moindres actions de charité, et de nous associer à son sacerdoce royal ! Quelle gloire pour vous, Mesdames, d'exercer un sacerdoce plus éminent et plus divin que celui des prêtres de l'ancienne Loi ? Ecoutez saint Chrysostome qui le relève avec son éloquence ordinaire. Encore que celui qui fait l'aumône ne soit pas revêtu d'un habit long comme Aaron, quoiqu'il n'ait pas des sonnettes au bas de sa robe, ni de couronne sur sa tête; il est revêtu de la robe de la charité, qui, par sa sainteté, surpasse la beauté de tous les ornements sacerdo-

taux ; il a reçu non une onction sensible et extérieure, mais une intérieure et invisible, celle du Saint-Esprit même ; sa compassion lui a tissu une couronne d'un éclat incomparable, puisque l'Ecriture donne à la miséricorde le nom de couronne. Au lieu de cette lame d'or qui paraissait sur le front du grand prêtre, il est paré bien plus glorieusement du nom et de la ressemblance de Dieu, puisque Jésus-Christ dit que l'aumône rend ceux qui la font semblables à leur Père céleste.

Voulez-vous voir aussi l'autel de ce prêtre que nous décrivons ? Ce n'est pas Béséléel ni aucun autre ouvrier qui l'a construit, c'est Dieu lui-même qui l'a fait, non de pierres, mais d'une matière plus éclatante que le ciel, c'est-à-dire, d'âmes raisonnables.

Vous me direz que le grand prêtre entrait dans le Saint des saints ; je vous répondrai qu'en exerçant ce sacerdoce, vous pouvez entrer en un sanctuaire plus auguste, où nul homme mortel ne se trouve, mais votre Père céleste seulement qui vous voit dans le secret.

Cet autel est composé des membres mêmes de Jésus-Christ ; le corps de votre Seigneur devient votre autel ! Quel respect ne doit-il pas vous imprimer? C'est dans sa chair que vous immolez la victime que vous lui offrez.

Mais c'est peu de dire que cet autel est plus redoutable que celui du sacerdoce lévitique sur lequel on brûlait des béliers et des génisses ; j'ose dire qu'il ne l'est pas moins que celui que vous voyez dans ce temple. L'autel dont nous nous servons est digne sans doute de tous nos respects, il mérite nos adorations à cause de la victime salutaire qui y repose; quoiqu'il ne soit qu'une pierre de sa nature, il devient saint dès qu'il a touché la chair sacrée de l'Agneau : mais cet autre autel auquel tout laïque peut et doit se présenter a quelque chose qui imprime plus de vénération, c'est une pierre vivante du temple spirituel, c'est un membre du corps mystique du Sauveur.

Ces parfums si agréables qu'on brûle sur nos autels ne pénètrent que jusqu'à une certaine partie de l'air, et se dissipent bientôt; mais cette fumée sainte porte sa bonne odeur, ainsi que l'ange de Tobie nous en assure, jusqu'au plus haut des cieux et au trône de Dieu.

Mais afin que ces parfums soient reçus en odeur de suavité, je veux dire, que vos aumônes soient présentées par les anges dans le sanctuaire invisible, trois conditions sont nécessaires : la première, il faut donner abondamment et à proportion de son bien ; la seconde, il faut donner gaiement et avec joie; la troisième, donner humblement et sans vanité.

Premièrement, il faut donner abondamment et à proportion de son bien, c'est le Saint-Esprit qui nous le recommande dans l'Ecriture : si vous avez peu, donnez peu; si vous avez beaucoup, donnez beaucoup : *Si multum tibi fuerit, abundanter tribue ; si exiguum, exiguum libenter impertiri stude.* (*Tob.*, III.) Voilà la règle sur laquelle nous serons tous jugés. Mais le commun des chrétiens est dans cette erreur, qu'il satisfait au précepte de l'Evangile qui commande si expressément de faire l'aumône, en donnant quelques deniers aux pauvres à la porte de nos églises, et quelques morceaux de pain à celle de leurs maisons, quoique la Providence les ait partagés avantageusement des biens de ce monde; ils croient par là se mettre à couvert des malédictions et des anathèmes que Jésus-Christ a prononcés et prononcera contre ceux qui n'auront pas fait l'aumône : vaine illusion d'une avarice honteuse et criminelle.

Sachez, sachez, que si votre justice, c'est-à-dire votre aumône n'est plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux : *Nisi abundaverit justitia vestra plusquam scribarum aut pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum.* (*Matth.*, VI.) Et cependant les pharisiens, comme il paraît dans l'Evangile, donnaient le dixième de tout ce qu'ils possédaient ; et vous ne donnez pas la vingtième partie, peut-être pas la trentième, que dis-je, la trentième; vous croyez beaucoup faire si vous donnez la centième : vous considérez en cela ce qu'un autre fait, dit saint Augustin, et non pas ce que Dieu vous commande de faire; vous vous croyez bons, parce que vous n'êtes pas si durs et si méchants qu'un autre, au lieu de vous croire mauvais. Parce que vous n'obéissez pas à Dieu et que vous manquez de charité, vous êtes si stériles en bonnes œuvres, que les moindres vous paraissent grandes ; vous vous flattez vous-mêmes et vous vous reposez avec une fausse confiance sur les petits grains d'aumône que vous faites, et en même temps vous oubliez les monceaux de péchés que vous entassez. Pourquoi n'imitez-vous pas les plus charitables? Pourquoi ne vous proposez-vous pas l'exemple de Zachée, qui donna aux pauvres la moitié de son bien, ou celui des premiers chrétiens dont saint Paul dit qu'ils avaient assisté leurs frères de tout ce qu'ils pouvaient, et même au delà de ce qu'ils pouvaient, *Supra virtutem voluntarii fuerunt* (*II Cor.*, VIII) ; si cela vous paraît trop parfait, imitez au moins le pharisien qui donnait le dixième de tout ce qu'il possédait.

Sachez encore que tout votre superflu est le nécessaire des pauvres. Jésus-Christ vous a commandé de le leur donner, c'est le moyen que sa providence veut employer pour les faire subsister et vous sanctifier en même temps : *Quod superest date eleemosinam.* (*Luc.*, XI.) Vous pouvez vous flatter là-dessus, et chercher des gens qui vous rassurent, qui apaisent les remords de votre conscience et vous donnent une fausse paix. Dieu ne jugera pas de la quantité de votre superflu par leurs vaines décisions ou par votre ambition, et le désir que vous avez de pousser vos enfants dans le monde, par

votre luxe et votre prodigalité qui ne se donnent aucune borne; il en jugera par les règles immuables de son Evangile, et on ne se moque pas de Dieu, du moins impunément : *Nolite errare, Deus non irridetur.* (*Gal.*, VI.)

Voici une nouvelle raison très-solide qui devrait, ce me semble, faire une grande impression sur vos cœurs. Aucun de nous ne sait s'il est à l'épreuve de la tentation où il s'agirait de conserver sa foi aux dépens de tous ses biens et même de sa vie, ainsi que tout chrétien y est indispensablement obligé, s'il ne veut être un jour désavoué de Jésus-Christ qu'il n'aura osé confesser devant les hommes. Quoique la persécution ne presse pas, la passion qui y ferait succomber est peut-être cachée dans le cœur; on ne peut pas dire au vrai quand cet amour des richesses est assez grand pour l'emporter sur celui de Jésus-Christ, et précipiter dans la damnation ; mais cette ignorance même nous doit servir d'une grande instruction, il faut toujours être dans la défiance, tandis que nous sommes dans l'ignorance d'un point où il ne s'agit de rien moins que de l'éternité; n'est-ce pas une folie criminelle de mettre au hasard une chose de si grande importance? Il faut donc extrêmement appréhender que l'attache que nous avons aux biens temporels et le désir de les augmenter ne soient déjà montés ou ne montent au point auquel ils éteignent l'amour de Dieu, et deviennent incompatibles avec lui. Voulez-vous savoir quelles sont les marques auxquelles vous pourrez juger que cette attache vicieuse soit arrivée à ce degré? C'est par les soins excessifs, les empressements à augmenter votre revenu, et la dureté pour les pauvres.

Mais vous appréhendez de devenir pauvres vous-mêmes? Vaine crainte, qui marque peu de foi en la parole de la Vérité incarnée : l'aumône ne diminue jamais les biens d'une famille, elle les augmente au contraire; loin de les consumer, elle les multiplie. Faire des largesses aux pauvres, n'est pas répandre et prodiguer, c'est trafiquer et semer; je ne dis pas assez, c'est un moyen encore plus sûr de profiter; car la nege, vous le savez, est exposée à l'inconstance des vents et à mille naufrages; les semences sont sujettes aux sécheresses et aux inondations, enfin à toutes les injures de l'air : au lieu que l'argent qu'on a remis entre les mains de Jésus-Christ, participe à sa divine fécondité, et est à couvert de tous les périls qu'on pourrait appréhender ailleurs, car qui pourrait ravir des mains d'un si puissant Roi ce qu'on y a mis en dépôt?

Mais il ne suffit pas de donner à proportion de son bien ; il le faut faire avec joie : *Qui miseretur in hilaritate.* (*Rom.*, XII.) Sanctifiez vos offrandes, dit le Saint-Esprit, par la joie avec laquelle vous les faites. *In exsultatione sanctifica decimas tuas.* (*Eccli.*, XXXV.) Dieu ne veut point qu'on lui donne avec tristesse ou comme par force; il n'aime que celui qui lui donne avec joie, c'est-à-dire, selon la pensée de saint Chrysostome, il n'aime que celui qui se réjouit quand il donne à son prochain, parce qu'il est persuadé qu'il reçoit beaucoup plus qu'il ne donne, que c'est une semence qui lui rapporte au centuple, et que l'aumône qu'il fait le rend riche pour jamais ; car qu'y a-t-il, je vous prie, qui choque autant la raison que d'être dans la tristesse, lorsque vous dissipez la tristesse et l'affliction des autres, que d'être chagrins, lorsque vous bannissez leur chagrin, de sentir de la peine et de la violence de ce qui adoucit la peine et la misère de vos frères? Ah! sachez, dit saint Augustin, que si vous êtes tristes en donnant l'aumône, vous perdez et votre argent et le mérite de votre aumône; il n'y a point de récompense à prétendre pour vous; cette tristesse du siècle ne vous en privera pas moins que la vanité. C'est pourquoi, lorsque saint Paul exhorte les Corinthiens à se montrer libéraux envers les pauvres de Jérusalem, il veut que ce qu'ils leur enverront soit un don offert par la charité, et non pas arraché à l'avarice : *Non ex tristitia aut necessitate, hilarem enim datorem diligit Deus.* (II *Cor.*, IX.) C'est cette joie et cette effusion de cœur qui attirent le regard et la complaisance de Dieu sur votre aumône. Voyez-le dans les sacrifices d'Abel et de Caïn : Dieu regarda avec complaisance le sacrifice d'Abel, parce qu'il choisissait les victimes les plus grasses et qu'il les offrait avec joie, et il détourna, au contraire, ses yeux du sacrifice de Caïn qui ne lui offrait que ce qu'il avait de plus méchant, et l'offrait avec chagrin et avec peine : voilà ce que font ceux qui ne donnent pas l'aumône avec joie.

Enfin il faut qu'elle soit accompagnée d'humilité : *Ne faites pas comme les hypocrites*, dit le Sauveur du monde, *qui font sonner de la trompette lorsqu'ils donnent l'aumône ; mais que votre main gauche ne sache pas seulement ce que fait votre main droite, afin que votre aumône se fasse en secret, et votre Père céleste vous en louera un jour devant tous les hommes et tous les anges.* Jésus-Christ n'a pas prétendu, par ces paroles, nous défendre de faire nos aumônes en public; il est souvent à propos de le faire pour édifier nos frères; mais notre désir et notre intention doivent être que la gloire en soit uniquement rapportée à Dieu. Rendez-lui donc une partie de ce que vous tenez de sa libéralité comme un dépôt, ou plutôt comme une dette que vous acquittez, et par conséquent avec modestie, non avec une confiance excessive, et dans la pensée d'être par là entièrement déchargés du poids de vos péchés, mais seulement un peu soulagés. Car, quoique nous donnions selon la mesure de nos moyens, hélas! combien s'en faut-il que nous le fassions selon celle de nos iniquités!

Et pour ce qui regarde la personne du pauvre dont nous soulageons la nécessité, bien loin de nous élever au-dessus de lui et d'avoir pour lui des sentiments de dédain et de mépris, la foi nous le doit faire regarder comme un prince du sang et comme un

véritable roi du royaume de Jésus-Christ, qui nous recevra un jour dans les tabernacles éternels, et qui sera incomparablement plus élevé dans le ciel au-dessus de nous que nous ne le sommes au-dessus de lui sur la terre. Il faut encore que la misère et la nécessité temporelle des pauvres que nous assistons nous fassent souvenir de notre pauvreté et de notre nudité spirituelle, que leurs plaies et leurs maladies nous fassent songer aux plaies et aux maladies de notre âme ; ce qui nous obligera de nous confondre intérieurement devant Dieu. Ainsi, lorsque nous ouvrirons la main pour soulager le besoin du pauvre, ouvrons en même temps la bouche, du moins celle du cœur, pour protester à Dieu, à l'exemple du Roi-Prophète, que nous ne sommes devant lui que de pauvres mendiants; disons comme lui : *Ego autem mendicus et pauper sum ; Deus, adjuva me* (*Psal.* XXXIX), et n'imitons pas celui que son orgueil aveuglait à tel point qu'il disait en soi-même : Je suis riche et dans l'abondance, je suis comblé de biens, et je n'ai besoin de rien : *Dives sum et locupletatus, et nullius egeo* (*Apoc.*, III); et il ne voyait pas qu'il était misérable, nu, pauvre et le plus indigent de tous les hommes : *Et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus.* Soyons donc pénétrés d'un vif sentiment de notre pauvreté intérieure, anéantissons-nous et humilions-nous jusqu'au centre de la terre, regardons-nous comme des néants revêtus des dons de Dieu, qui ne pouvons subsister un seul moment sans de nouvelles grâces et de nouvelles influences de sa bonté. Oh ! quel trésor de grâces ! quelles richesses spirituelles ! quelles bénédictions n'attirerions-nous pas sur nous, si nous faisions l'aumône dans ces dispositions ! Oh ! que Dieu en tirerait de gloire, qu'il recevrait agréablement et en odeur de suavité de pareils sacrifices !

Venez donc, riches et puissants du monde, venez apporter vos dons et vos présents sur l'autel de la croix. Je dis vos dons et vos présents, car Dieu ne veut pas des présents et des sacrifices d'un bien mal acquis; il a eu horreur et en abomination les dons qui sont le fruit des concussions, des injustices et des violences de celui qui les offre; des dons qui sont le sang du pauvre peuple, et l'héritage de la veuve et de l'orphelin : *Odio habens rapinam in holocausto* (*Isa.*, LXI); ce ne sont pas de tels dons qu'il vous demande; restituez, restituez auparavant ce que vous avez ainsi amassé. Ne donnez que d'un bien acquis par des voies légitimes et chrétiennes, et donnez abondamment, donnez avec joie, donnez avec humilité, et quand vos péchés seraient rouges comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige, dit le Seigneur : *Si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur.* (*Isa.*, I.) Je suppose que vous détestiez sincèrement vos excès passés, et que vous soyez bien résolus de n'y plus tomber à l'avenir, car ce serait s'abuser étrangement que de s'imaginer que la justice de Dieu fût vénale, et que les pécheurs pussent corrompre le Juge suprême par des profusions d'argent, et acheter non-seulement l'impunité de leurs déréglements passés, mais encore la liberté d'en commettre de nouveaux. L'âme est plus que la nourriture, et le corps plus que les vêtements : celui qui donne aux pauvres la nourriture et les vêtements, et souille son âme par le crime, donne à la justice ce qu'il y a de plus vil, et au péché ce qu'il y a de plus précieux; il donne à Dieu, dit saint Grégoire le Grand, ses biens, mais il se donne lui-même au démon. Ainsi quand les Pères attribuent à l'aumône la vertu du baptême, ils supposent qu'elle est accompagnée de la conversion du cœur et du renouvellement de vie, aussi bien que ce sacrement. Joignez donc aux conditions que j'ai exigées le sacrifice d'un cœur contrit et plein d'amertume.

Mais la plupart des riches du monde n'ont guère de dévotion pour l'autel dont je parle; ils ont un autre autel, une autre victime, une autre divinité que nous. Et quelle est cette divinité? Saint Paul me l'apprend : c'est l'avarice; c'est à cette divinité qu'ils offrent de l'encens, et qu'ils font un sacrifice de toutes leurs pensées, de tous leurs désirs, de tous les mouvements de leurs cœurs, et de toutes leurs actions, de leur corps et de leur âme.

Peut-on assez gémir, dit saint Chrysostome, de voir que cette divinité cruelle et barbare soit mieux servie et mieux obéie que Dieu même, quoique les commandements qu'elle fait à ses esclaves soient aussi durs et aussi pénibles qu'ils sont injustes et criminels. Et quels sont ces commandements? Ne vous donnez aucun repos, dit-elle, ni jour, ni nuit. Négligez le soin de votre santé, exposez et prodiguez votre propre vie; n'ayez ni foi, ni honneur, ni probité, ni compassion; ayez des entrailles de fer, dépouillez la veuve et l'orphelin; poursuivez ce procès injuste, nourrissez-vous du sang du peuple. Ces malheureux idolâtres exécutent aveuglément les ordres sanguinaires de leur cruelle divinité ! O aveuglement ! ô fureur ! ô manie étrange !

Les prédicateurs évangéliques ont beau les conjurer, les exhorter, les presser par les entrailles de Jésus-Christ, les menacer de la sévérité de ses jugements, ils ont le cœur et les oreilles fermés à de semblables discours. Quand Jésus-Christ leur parlerait encore lui-même, et leur dirait comme aux Pharisiens : Donnez l'aumône, et tous vos péchés vous seront remis : *Date eleemosynam, et omnia munda sunt vobis* (*Luc.*, XI), ils se railleraient de lui comme faisaient ces avares impies : *Deridebant eum, quia erant avari.* (*Ibid.*) Qu'ils raillent et qu'ils se moquent tant qu'ils voudront, pour nous, nous écouterons toujours ces divins discours comme les paroles de la vie éternelle, et c'est à la croix que nous irons entendre ces leçons salutaires; car la croix n'est pas seulement l'autel de notre sacrifice, elle est encore la chaire de notre docteur. C'est ce que nous

avons à voir dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Je ne m'étonne pas si saint Paul regardait comme peu de chose toute la connaissance qu'il avait acquise de la loi de Moïse, et s'il voulait même oublier tout ce qu'il avait appris au troisième ciel, pour ne plus savoir que Jésus-Christ crucifié : *Nihil judicavi me scire inter vos nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.* (I *Cor.*, II.) Jésus-Christ crucifié renferme la Loi, les Prophètes et toute la religion, et qui sait bien Jésus-Christ crucifié peut dire qu'il a la plénitude de la science. La croix a été la chaire de ce docteur de justice, promis depuis tant de siècles, qui est le Dieu même des sciences : *Cathedra docentis.* (S. Aug.) C'est de cette chaire sacrée qu'il nous fait des leçons qu'aucun des philosophes et des savants du monde, ni même de ceux qui étaient assis sur la chaire de Moïse et qui se vantaient d'avoir la clef de la science, n'avaient faites avant lui.

Mais, parmi les différentes leçons qu'il nous y fait, je m'arrête à deux principales : l'une pour les pauvres, l'autre pour les riches : l'une de patience dans la nécessité pour les pauvres, l'autre de compassion et de charité pour les riches envers les pauvres.

Les pauvres oseront-ils murmurer de leur pauvreté en regardant Jésus-Christ tout nu sur la croix, à qui on refuse un verre d'eau dans sa plus ardente soif? Pourront-ils se plaindre qu'on les néglige ou qu'on les méprise, en voyant Jésus-Christ essuyer les railleries sanglantes des scribes, des pharisiens, des prêtres, des soldats et d'un peuple insolent, en le voyant abreuvé de fiel et rassasié d'opprobres? N'auront-ils pas confusion d'être si impatients dans leurs maux, en jetant les yeux sur cet homme de douleurs, qui n'a pas la figure d'un homme, mais celle d'un lépreux, dont tout le corps n'est qu'une plaie horrible, et qui se laisse égorger comme un agneau sans ouvrir seulement la bouche.

Mais quelle leçon pour les riches! Quelles leçons pour vous, Mesdames! Un Dieu quitter les richesses de sa gloire, se réduire dans la dernière pauvreté pour enrichir ses esclaves, leur donner jusqu'à la dernière goutte de son sang pour les retirer de la mort et de l'enfer, et ne leur demander pour toute récompense que d'avoir de l'amour et de la charité les uns pour les autres : C'est en cela, dit-il, qu'on connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. Ah! sans doute qu'après un tel exemple et un tel commandement, nous sommes obligés de donner nos vies pour nos frères : *Et nos debemus pro fratribus animas ponere.* (I *Joan.*, III.) Mais si nous leur devons donner nos vies, pouvons-nous douter que nous ne soyons obligés de les secourir de nos biens? Nous leur devons donner notre sang, leur refuserons-nous un verre d'eau et un morceau de pain? Aurons-nous la dureté de leur refuser un habit pour les couvrir, pendant que Jésus-Christ meurt pour nous tout nu sur une croix? Ah! sans doute qu'à la vue d'un tel exemple, la dureté envers les pauvres est quelque chose de monstrueux. Ah! Messieurs, ah! Mesdames, l'amour de Jésus-Christ nous presse : *Charitas Christi urget nos* (II *Cor.*, V); ce sont ces charbons ardents dont parle l'Ecriture, qui enflamment les cœurs les plus glacés : *Charitas Christi urget nos.* S'il n'y a que l'orgueil du démon qui ne puisse être vaincu par l'humilité d'un Dieu attaché en croix, il n'y a aussi que la dureté du mauvais riche condamné aux flammes de l'enfer qui puisse être amollie à la vue de la charité immense que Jésus-Christ fait paraître pour tous les hommes sur sa croix : *Charitas Christi urget nos.*

Voilà, Mesdames, votre modèle. Que chacune de vous l'étudie et le considère attentivement, pour le copier et l'imiter autant qu'elle en sera capable; c'est à chacune de vous qu'il est dit : *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est* (*Exod.*, XXV); faites selon le modèle qui vous a été montré sur la montagne.

Il faut donc que, comme la charité de Jésus-Christ mourant pour nous a été sans bornes et sans mesure, de sorte que saint Paul l'appelle *nimiam charitatem* (*Ephes.*, II), charité excessive et infinie, la nôtre pour les pauvres soit sans bornes et sans mesure, non pas quant aux effets extérieurs qui doivent être bornés de nécessité et réglés par la prudence, mais quant au désir de les soulager, et à la compassion de leur misère; la mesure de cette charité et de cette compassion, c'est de n'avoir aucune mesure : *Modus diligendi*, dit saint Bernard, *non habere modum.*

Il faut, en second lieu, que comme Jésus-Christ nous a prévenus de son amour et nous a aimés le premier, *Ipse prior nos dilexit* (I *Joan.*, IV), vous préveniez aussi les besoins des pauvres honteux. N'attendez pas qu'ils soient à l'extrémité pour les secourir, n'attendez pas toujours qu'ils vous demandent. Epargnez leur pudeur. Que votre charité vous ouvre les yeux pour découvrir leurs besoins, et qu'elle vous rende promptes à les soulager.

Jésus-Christ nous rend encore nos misères douces et supportables par l'onction de sa grâce qui coule de sa croix et qui est un baume qui adoucit tout; il faut de même que vous vous étudiiez par la douceur de vos paroles et par vos manières obligeantes à adoucir le chagrin, l'humiliation et la peine qu'on sent naturellement à recevoir l'aumône; que la compassion et la tendresse que vous ferez paraître soient comme un charme innocent qui suspende le sentiment des maux et des misères de votre prochain! Pleurez avec lui! Gémissez avec lui, ayez une sincère compassion de sa misère! Et cette compassion, dit un Père, sera plus agréable à Dieu que l'aumône même que

vous ferez, car en donnant notre bien nous ne donnons que ce qui est hors de nous, mais en donnant notre compassion et nos larmes nous donnons une partie de notre cœur et ce que nous avons de plus précieux.

Enfin il faut que, comme Jésus Christ ne s'est point lassé de souffrir et n'a pas voulu descendre de la croix, votre charité soit infatigable et que vous souffriez avec courage et persévérance les peines, les ennuis et les dégoûts que la nature trouve dans ces exercices de charité.

Voilà les leçons que vous fait aujourd'hui la croix qui est la chaire de vérité, car je puis bien donner une langue et une voix à la croix, puisque saint Bernard en donne une à la crèche pour lui faire condamner le luxe et la vanité du monde. Gravez donc, Mesdames, gravez bien avant dans votre mémoire et dans votre cœur ces leçons importantes et pratiquez-les. Pour ceux qui n'auront pas voulu en profiter, ils ont qui les jugera au dernier jour; cette parole même sera leur juge : *Sermo quem locutus sum, ille vos judicabit in novissimo die* (*Joan.*, XII). La même croix qui aura été la chaire de notre Maître deviendra le tribunal de notre juge; c'est ce qu'il nous reste à voir. J'achève en peu de mots.

TROISIÈME POINT.

La croix dans le temps même des plus grandes humiliations du Fils de Dieu et pendant qu'elle ne paraissait aux yeux des hommes qu'un poteau infâme et un instrument d'ignominie, n'a pas laissé d'être un tribunal où il a prononcé ses arrêts comme souverain juge; il a prononcé un jugement de grâce et de miséricorde en promettant son paradis au bon larron et un jugement de justice et de sévérité contre son compagnon en l'abandonnant à la dureté et à la malice de son cœur impénitent, c'était une image du dernier jugement.

Mais ce sera un spectacle bien différent de voir le soleil obscurci, la lune éclipsée, les cieux ébranlés, toute la nature dans l'agitation, le trouble et l'effroi, les morts sortis de leurs tombeaux, et Jésus-Christ accompagné d'une foule innombrable d'anges, ayant sous ses pieds un nuage éclatant, et à côté de soi sa croix qui sera alors toute brillante de gloire et lui servira de Tribunal : *Tunc parebit signum Filii hominis.* (*Matth.*, XXIV.) La seule vue de cette croix glacera de frayeur les réprouvés, et ils diront aux montagnes : Montagnes, tombez sur nous ! car la croix sera comme cette nuée lumineuse qui conduisait le peuple juif, laquelle n'avait que de la lumière et ne versait qu'une douce rosée sur le peuple de Dieu, pendant qu'elle lançait des foudres, des éclairs et des tonnerres sur les Egyptiens.

Mais les paroles que Jésus-Christ prononcera à ces malheureux seront encore plus terribles que tout cet appareil qui est néanmoins si effroyable. Mauvais riches, écoutez votre arrêt, et tremblez s'il vous reste encore un peu de foi. Retirez-vous de moi, maudits, leur dira-t-il, allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. *Ite, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus.* (*Matth.*, XXV.) Redoublez votre attention! *Car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'ai eu besoin de logement, et vous ne m'avez pas logé; j'ai été sans habits, et vous ne m'avez pas revêtu; j'ai été malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité.* Et ils lui diront : *Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim et avoir soif, ou sans logement, ou sans habits, ou malade, ou prisonnier, et que nous avons manqué à vous assister?* Mais il leur répondra : *Je vous dis en vérité qu'autant de fois vous avez manqué de rendre ces assistances aux moindres de ces petits, vous avez manqué à me les rendre à moi-même; allez, maudits, au feu éternel : Ite, maledicti, in ignem æternum.*

Arrêt terrible! arrêt effroyable! mais arrêt juste et équitable, que vous m'épouvantez ! Que vous m'épouvantez en me faisant voir comme sensiblement le prodigieux nombre qu'il y aura de damnés, puisqu'il y en a si peu qui fassent l'aumône. Chose étrange, qu'il ne leur reprochera pas leurs impuretés, leur orgueil, leur ambition, leurs violences, leurs jurements, leurs inimitiés, leurs débauches honteuses et tous les excès auxquels ils se seront abandonnés et prostitués; il ne leur reprochera uniquement que le défaut de charité, que d'avoir manqué à faire l'aumône : *J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai été nu, et vous ne m'avez pas revêtu;* comme aussi il semble ne donner le royaume des cieux que comme la récompense de l'aumône; car il ne dira pas à ceux qui seront à sa droite : Entrez dans le royaume des cieux parce que vous avez bien fait oraison, parce que vous avez été exacts et fidèles à fréquenter les sacrements, parce que vous avez jeûné, parce que vous vous êtes mortifiés, parce que vous avez couché sur la dure, parce que vous avez supporté patiemment les injures, il ne leur dira point toutes ces choses, mais voici ce qu'il leur dira : Venez, les bénis de mon Père, possédez comme votre héritage le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde : *Venite, benedicti Patris mei, possidete regnum quod vobis paratum est ante constitutionem mundi?* (*Matth.*, XXV.) *Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'ai eu besoin de logement, et vous m'avez logé; j'ai été sans habits, et vous m'avez revêtu; j'ai été malade, et vous m'avez visité; j'ai été en prison, et vous m'êtes venu voir.* Alors les justes lui diront : *Seigneur, quand est ce que nous vous avons vu avoir faim et que nous vous avons donné à manger, et avoir soif et que nous vous avons donné à boire? Quand est-ce que nous vous avons vu sans logement, et que nous vous avons logé, ou sans habits,*

et que nous vous avons revêtu? Quand est-ce que nous vous avons vu malade et en prison, et que nous vous sommes venus visiter? Et Jésus-Christ leur répondra : *Je vous dis en vérité qu'autant de fois que vous avez rendu ces devoirs de charité au moindre des miens, autant de fois me les avez-vous rendus à moi-même.*

C'est donc Jésus-Christ, Mesdames, que vous secourez en la personne des pauvres, et c'est Jésus-Christ lui-même qui sera votre récompense, mais récompense excessive et infinie : *Merces magna nimis* (*Gen.*, XV), c'est lui qui vous rendra au centuple dans le ciel ce que vous donnez sur la terre, *Centuplum accipietis* (*Matth.*, XIX), c'est lui qui vous donnera une mesure pleine, abondante et surabondante : *Mensuram plenam, confertam, coagitatam, et supereffluentem dabit in sinus vestros.* (*Luc.*, VI.)

Pour quelques habits dont vous aurez revêtu les pauvres, qui se seraient peut-être gâtés dans vos coffres, il vous revêtira d'une robe d'immortalité ; pour quelques bouillons et quelques morceaux de viande que vous leur aurez envoyés, il vous fera asseoir à sa table et il vous enivrera d'un torrent de délices; pour n'avoir pas eu du dégoût de les visiter dans leurs pauvres maisons, vous marcherez dans les places de la céleste Jérusalem ; enfin pour quelque argent que les voleurs vous auraient peut-être enlevé et que mille accidents vous auraient fait perdre, il vous mettra en possession de toutes les richesses de son éternité, où vous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON LXXXVIII.

POUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL

Qui se solennise aux Carmélites, le 16 juillet.

Omnes domestici ejus vestiti sunt duplicibus. (*Prov.*, XXXI.)

Tous ses domestiques ont un double habillement.

Si la qualité de serviteur ou d'esclave met les domestiques dans une totale dépendance de ceux que la Providence leur a donnés pour maîtres, et les engage à une multiplicité de devoirs, celle de maîtres en impose à ceux-ci de réciproques, et les assujettit en quelque manière à leur tour. Un de ces principaux devoirs est de pourvoir à leur nourriture et à leur vêtement : tout maître qui néglige une obligation si essentielle est indigne d'avoir des serviteurs, et non-seulement il blesse la charité et les devoirs que le christianisme lui impose ; (ce qui fait dire à saint Paul qu'il est pire qu'un païen,) mais il viole les règles de l'humanité : ainsi il n'y a pas lieu de s'étonner que la Femme forte, qui nous est proposée comme le modèle achevé d'une excellente mère de famille, ait soin que tous ses domestiques aient un double habillement : *Omnes domestici ejus vestiti sunt duplicibus*, et qu'ainsi elle ne craigne pas pour sa maison la rigueur des frimas.

Mais le Saint-Esprit parle trop magnifiquement de cette mère de famille pour croire qu'il n'ait eu en vue qu'une simple femme appliquée à son domestique; aussi les Pères l'ont considérée comme l'image et la figure de l'Eglise, épouse de l'Agneau, ou de Marie sa divine mère. Ah! quel avantage d'être de la famille d'une telle reine ! Que peut-il manquer à ceux qui la composent? Si la reine de Saba, charmée de l'ordre que Salomon avait établi dans son palais parmi ses officiers, s'écrie toute transportée hors d'elle-même : Heureux vos serviteurs qui ont le bien d'être sans cesse en votre présence : *Beati servi tui, qui astant coram te omni tempore* (III *Reg.*, X) ; oh ! qu'il y a lieu d'être jaloux de leur bonheur ! qu'ils ont sujet de bénir leur sort, qu'ils en doivent être reconnaissants ! Mais encore quel est ce double vêtement dont Marie veut qu'ils soient tous revêtus? C'est ce qu'il n'est pas malaisé de deviner à qui connaît l'amour de Marie pour son adorable Fils, et son zèle pour lui gagner des âmes, vêtements intérieurs de la charité, qui n'est autre que Jésus-Christ même : ce sera mon premier point; vêtement extérieur, ou sa propre livrée, dans la vue de les lier encore par là plus étroitement à Jésus-Christ : ce sera le second, et tout le partage de ce discours. Fasse le ciel qu'il nous inspire le désir de conserver ce précieux vêtement sans tache et sans souillure ! Jetons-nous aux pieds de notre divine princesse, et lui disons avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Toute la religion chrétienne, selon saint Augustin, ou plutôt selon saint Paul, consiste dans la connaissance de deux hommes différents, Adam et Jésus-Christ: l'un principe de mort et de damnation, l'autre, principe de vie et de salut ; l'un source de malédictions, l'autre, source de toute sorte de bénédictions spirituelles ; le premier qui ne nous communique que des inclinations basses, terrestres, animales, et nous inspire un amour aveugle de nous-mêmes jusqu'au mépris de Dieu, le second au contraire qui ne nous communique que des inclinations toutes célestes, et un amour de Dieu jusqu'au mépris de nous-mêmes; l'un enfin qui se corrompt en suivant l'illusion de ses passions et les emportements d'une raison aveugle, les inégalités d'un esprit inconstant, les désirs déréglés d'un cœur corrompu : *Qui corrumpitur secundum desideria erroris* (*Ephes.*, IV). voilà son propre caractère; l'autre qui est créé selon Dieu, dans une justice et une sainteté véritable : *Qui creatus est a Deo in justitia et sanctitate veritatis.* (*Ibid.*) Ainsi toute notre étude, notre application, notre exercice, notre unique affaire en ce monde doivent être de renoncer aux instincts du vieil homme pour ne suivre que ceux du nouveau ; c'est pourquoi il n'y a pas d'exhortations plus fréquentes dans saint Paul, que de nous dépouiller du vieil homme, selon lequel nous avons vécu, pour nous revêtir du nouveau : *Deponere vos secundum pristinam conversationem veterem hominem, et induite novum.* (*Ephes.*, IV.) Ecrivant aux Galates, il leur

apprend qu'ayant été baptisés en Jésus-Christ ils ont été revêtus de Jésus-Christ, et que la honte et l'infamie de leur première naissance est couverte de la justice de Jésus-Christ, dont ils ont été revêtus par la seconde; qu'ainsi on ne doit voir en eux que sa douceur, son humilité, sa pureté, sa modestie, sa patience et la sainteté de ses mœurs : *Quicunque baptizati estis in Christo, Christum induistis.* (*Gal.*, III.) Il conjure de même les Colossiens de dépouiller le vieil homme avec ses œuvres pour se revêtir du nouveau, qui se renouvelle pour connaître Dieu selon l'image de celui qui l'a créé, c'est-à-dire que, comme Jésus-Christ défiguré par la ressemblance de la chair du péché a été revêtu de gloire à sa résurrection, de même la grâce doit retracer en nous l'image d'enfant de Dieu sur Jésus-Christ, qui en est l'original comme la première image du Dieu invisible : *Exspoliantes vos veterem hominem cum actibus suis; et induentes novum, eum qui renovatur in agnitionem secundum imaginem ejus qui creavit illum.* (*Coloss.*, III.) Et, comme il ne se lasse point de répéter une vérité si fondamentale, écrivant aux Romains : Revêtez-vous, leur dit-il, de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Induimini Dominum nostrum Jesum Christum* (*Rom.*, XII), et par ces paroles, il ne prétend pas qu'ils ne s'en revêtent qu'extérieurement, et qu'ils couvrent le vieil homme et ses inclinations par hypocrisie, ne faisant paraître au dehors qu'une fausse apparence de piété; mais il veut qu'ils se dépouillent du vieil Adam par un renoncement et une conversion sincères et véritables, et soient revêtus de Jésus-Christ, non-seulement au dehors, mais au dedans et dans le fond de l'âme; l'habit du cœur c'est son amour, ce sont ses œuvres, l'âme est revêtue de ses dispositions et de ses mouvements intérieurs; elle est donc revêtue de Jésus-Christ, quand Jésus-Christ forme ses dispositions et ses mouvements, et quand on ne voit en elle que les inclinations et les sentiments de Jésus-Christ. Il ne faut donc pas s'abuser, comme saint Bernard s'en plaint de plusieurs, qui ne détruisent pas le vieil homme, mais le couvrent seulement du nouveau : *Veterem hominem non exuerunt, sed novo palliant.* Jésus-Christ n'est pas un vêtement extérieur qui ne couvre et n'orne que la surface, il doit couvrir notre âme comme le feu couvre un fer rouge; il nous couvre en nous pénétrant par sa vérité, et nous embrasant par sa charité; c'est par là que Dieu nous reconnaît comme on reconnaît un magistrat à sa robe et à ses fonctions. Un homme entièrement vêtu ne montre rien de l'homme; il est tout caché sous son habit. Un chrétien revêtu de Jésus-Christ ne fait rien paraître des vices du vieil homme; on ne voit au contraire en lui que la charité, la modestie, le zèle et les autres vertus du nouveau.

Or, comme le Père éternel, dans l'économie admirable que sa sagesse a établie pour se réconcilier les hommes, a voulu que nous eussions tout par le canal de Marie : *Totum nos voluit habere per Mariam* (S. Bern.), il a voulu que de même qu'elle a revêtu Jésus-Christ du voile de notre humanité dans ses chastes entrailles : *Habitu inventus ut homo* (*Phil.*, II), de même elle nous revêtit de Jésus-Christ, et couvrît notre opprobre et notre indignité de sa justice. Ainsi cette incomparable Vierge, poussée pour nous du même mouvement d'amour que Rébecca pour son Fils Jacob, use encore tous les jours en notre faveur du pieux artifice dont usa cette sainte femme pour faire échoir au cadet le droit d'aînesse; vous savez comme elle se conduisit : pendant qu'Esaü l'aîné était à la chasse, elle revêtit Jacob de ses meilleurs habits : *Vestibus Esau valde bonis* (*Gen.*, XXVII), elle couvrit ses mains et son cou de peaux de chevreau, et le présenta en cet état à son père Isaac qui, se sentant tout embaumé de l'odeur de ces vêtements parfumés, s'écria : *L'odeur de mon fils est comme l'odeur d'un champ sur lequel le Seigneur a versé à pleines mains ses bénédictions*, et en même temps il lui donna la sienne, et lui souhaita toute sorte de prospérités : c'est ainsi que, sans supplanter son fils aîné, elle nous associe à son héritage, et nous fait entrer dans tous ses droits O Dieu, il semble que vous vous trompiez en notre faveur, et qu'oubliant tout ce que nous sommes en nous-mêmes, vous ne nous regardiez que selon ce que vous avez voulu que nous fussions en Jésus-Christ !

C'est donc à Marie que nous sommes en partie redevables d'une faveur si insigne et si inestimable; c'est elle, dit un Père, qui a mis au monde un agneau de la justice duquel, comme d'une toison incorruptible, nous sommes tous revêtus : mais elle ne se contente pas de nous avoir une fois revêtus de Jésus-Christ son Fils, elle s'applique avec une tendresse et une sollicitude maternelles à le faire croître en nous jusqu'à ce que nous soyons arrivés à la perfection et à la plénitude de l'âge de Jésus-Christ; elle ajoute tous les jours de nouveaux ornements à ce vêtement précieux, et pour cela, combien sollicite-t-elle de grâces pour nous ! Que de fâcheux engagements ne rompt-elle point ! Que de chutes ne nous fait-elle pas éviter ! Que de moyens d'avancer dans la piété ne nous procure-t-elle pas ! Ah ! ce ne sera que dans le ciel que nous connaîtrons les obligations infinies que nous lui avons. Que s'il arrivait par malheur que nous eussions éteint en nous le Saint-Esprit, étouffé la charité dans nos cœurs, et que les démons nous eussent dépouillés de la robe d'innocence, et couverts de plaies mortelles, comme les voleurs, qui étaient leur figure, dépouillèrent et laissèrent à demi mort sur le chemin de Jéricho ce pauvre voyageur dont il est parlé dans l'Evangile, oh ! quelle douleur pour un cœur si sensible à nos intérêts, si tendre, si maternel, si passionné pour notre salut ! Si quelque chose pouvait troubler son repos et altérer la paix souveraine dont elle jouit dans le ciel, sans doute qu'un tel malheur en serait

capable ! Que fait-elle alors ? Elle fait la fonction d'avocate, et pour plaider plus éloquemment notre cause, elle présente à son Fils son sein virginal ; elle lui représente notre faiblesse et notre infirmité, la violence des tentations, et le fait souvenir qu'il a fait gloire d'être appelé l'ami des publicains et des pécheurs ; que c'est pour eux qu'il a souffert des choses si indignes, et qu'il s'est sacrifié comme une victime d'expiation : elle le conjure de ne pas laisser perdre à leur égard le prix d'une rançon qui lui a coûté si cher, et de ne pas permettre que le démon son ennemi triomphe d'une âme pour laquelle il a donné tout son sang, et pour laquelle il serait encore prêt à s'incarner et à souffrir de nouveau ? Que peut refuser un Fils si reconnaissant à une telle mère ? Sans doute, il lui dit ce que Salomon disait à la sienne : Demandez librement, je n'ai garde de rejeter votre prière : *Pete, mater mea, neque enim fas est ut avertam faciem tuam.* (III *Reg.* II.)

Que dirai-je davantage ? Elle nous remet dans ses entrailles, afin de rappeler ce qui nous reste de chaleur et nous ressusciter à la vie de la grâce; mais comme elle sait que c'est l'ouvrage de celui qui seul peut vivifier les morts et faire des enfants d'Abraham de ceux dont le cœur est plus dur que les pierres, elle le conjure d'amollir ces cœurs et de faire éclater sa toute-puissance en renvoyant l'esprit de vie dans ces cadavres et ces ossements desséchés. Ah ! si Jésus-Christ fut si sensible autrefois aux larmes de Marthe et de Madeleine, qu'il leur accorda la résurrection de leur frère, figure des plus grands pécheurs, l'intercession de Marie aura-t-elle à présent moins de pouvoir que celle de ces pieuses sœurs ? Non, non, mes frères, il me semble voir la mère de l'enfant prodigue, qui sent ses entrailles émues de compassion à sa vue, plus occupée des maux qu'il a soufferts dans cette longue absence, que de la faute qu'il a commise en demandant à son père ce qui lui devait revenir de son bien, et des excès auxquels il s'était ensuite abandonné ; elle songe qu'elle est mère, et que son fils était mort et perdu. Apportez, dit-elle aux serviteurs, c'est-à-dire aux ministres de l'Eglise, apportez sa première robe et l'en revêtez : *Cito proferte stolam primam, et induite illum.* (*Luc.*, XV.)

Pécheurs d'habitude, qui croupissez dans l'ordure de vos vices depuis si longtemps, qui les avalez comme une liqueur délicieuse et vous plongez dans le bourbier de l'impureté, comme ces animaux immondes qui nous font horreur, votre conversion n'est pas désespérée ; Marie est assez puissante pour vous obtenir un parfait changement et la véritable conversion de votre cœur ; la grâce se plaît quelquefois à se répandre avec abondance où le péché a régné et abondé. Je ne parle ici qu'aux pécheurs qui soupirent vers la liberté, qui gémissent de la dureté de leurs chaînes et font tous leurs efforts pour les rompre, pratiquant avec fidélité les moyens qu'on leur prescrit pour s'affranchir du joug accablant du démon qui les tient captifs. Mais pour les pécheurs impénitents, qui ne cessent d'ajouter péché sur péché, et de s'amasser, par la dureté de leur cœur, un trésor de colère pour le jour de la colère, qu'ils se flattent tant qu'ils voudront d'obtenir à la mort, par la médiation et le ministère de Marie, de ces grâces efficaces et victorieuses qui les enlèvent à eux-mêmes et opèrent un parfait renouvellement de cœur, je leur déclare de sa part qu'ils s'abusent et sont dans une illusion pitoyable. La plus sainte des créatures peut-elle favoriser l'irréligion et l'impénitence ? Peut-elle demander la violation de toutes les règles de la justice ? Sa tendresse pour les pécheurs n'est-elle pas une participation de celle de son Fils ? Et quoique l'amour de Jésus-Christ pour eux soit infini, n'est-il pas néanmoins borné dans les effets extérieurs? N'est-il pas tempéré par sa justice, qui n'est pas moins infinie, et dont les conseils sur les enfants des hommes sont terribles, comme parle l'Ecriture ; sa patience, après avoir été longtemps méprisée, se change en fureur, et sa bonté devient la mesure des supplices et des tourments réservés à ceux qui, malgré tant de grâces dont ils ont été comblés, se sont obstinés à continuer leurs désordres et lâcher la bride à toutes leurs passions; vous me chercherez un jour, leur dit-il dans l'Evangile, en la personne des Juifs, sans me pouvoir trouver, et vous mourrez dans votre péché ; vous serez rassasiés du fruit de vos voies; je me rirai de vous; j'insulterai à l'état de misère et de désolation où vous vous trouverez alors, et vous éprouverez ce que c'est que de tomber entre les mains du Dieu vivant.

Ne comptons donc plus sur l'assistance spéciale de Marie qu'autant que nous aurons été fidèles à coopérer, durant notre vie, aux grâces qu'elle nous aura obtenues, et à pratiquer tout ce que son adorable Fils nous aura prescrit, ainsi qu'elle le dit aux serviteurs des noces de Cana en Galilée. Fou et insensé qui s'attend à des miracles à l'heure de sa mort ! Plus criminels encore ceux qui inspirent aux pécheurs une confiance si téméraire et si présomptueuse, et osent donner le démenti à l'Ecriture et aux saints Pères. Eh ! comment le démon vous a-t-il pu fasciner les yeux jusqu'au point d'y voir ce qui n'y est point, et de n'y pas apercevoir ce qui y est comme écrit avec les rayons du soleil ? Oh ! qu'il est dangereux d'attendre à l'extrémité à faire de pareilles épreuves, lorsque le temps de la miséricorde est presque passé, et que la porte en va être fermée pour jamais ! C'est alors que le soleil s'obscurcit, que Jésus va exercer la qualité de juge : *Tunc sol obscurabitur* (*Matth.*, XXIV); que la lune ne donne plus sa lumière : *Luna non dabit splendorem* (*Ibid.*), que Marie n'a plus de ces influences bénignes et favorables; c'est une lune éclipsée pour les pécheurs, elle

entre au contraire dans le zèle de la justice de son Fils, et sera la première à demander vengeance de la profanation de tant de grâces et de sacrements. Cela me fait souvenir d'un trait de l'Histoire ecclésiastique, tiré des monuments les plus authentiques, qui vient parfaitement à ce sujet : il est rapporté dans l'histoire de la persécution sanglante et plus que barbare que les Vandales ariens firent souffrir aux Eglises d'Afrique, qu'un nommé Epidophore ayant apostasié devint l'un des plus cruels exécuteurs de la fureur du tyran, pour faire souffrir aux confesseurs du nom de Jésus-Christ toute sorte de supplices ; nul n'était si acharné que lui à persécuter l'Eglise de Dieu. Après que les prêtres eurent été tourmentés et ensuite l'archidiacre, on fit venir le diacre Mirite, qui avait tenu sur les fonts du baptême Epidophore ; lorsqu'on allait le dépouiller pour l'étendre sur le chevalet, il tira les linges qui avaient servi au baptême de cet apostat, et les déployant afin que chacun les vît, adressa la parole à ce misérable qui était assis sur son tribunal tout transporté de rage, et fit fondre tout le monde en pleurs en lui parlant de cette sorte : «Voici, ô Epidophore, qui êtes maintenant le ministre de l'erreur, voici des linges qui vous accuseront devant la majesté de Dieu, lorsqu'il viendra juger tous les hommes; je les ai gardés avec soin pour être contre vous un témoignage de l'apostasie qui vous précipitera dans l'abîme : la vue de ces linges qui vous ont environné lorsque vous êtes sorti pur de l'eau du baptême, redoublera votre supplice, quand vous serez enseveli dans les flammes éternelles, car vous vous êtes couvert de malédiction ainsi que d'un vêtement, quand vous avez déchiré et comme mis en pièces cet auguste sacrement. O malheureux que vous êtes! que deviendrez-vous quand les serviteurs de ce grand roi et ce divin Père de famille assembleront les conviés pour se trouver au banquet qu'il leur prépare, et que Jésus-Christ, voyant qu'après la grâce qu'il vous avait faite de vous y appeler, vous n'avez plus la robe nuptiale dont il vous avait honoré, vous dira avec colère : «Mon ami, comment avez- « vous osé venir ici sans avoir la robe nup- « tiale? Je ne vois rien de ce que je vous « avais donné, et je ne remarque rien en « vous de ce que j'ai fait pour vous ; vous « avez perdu cette tunique avec laquelle « vous vous êtes enrôlé dans ma milice, « cette tunique qui n'est autre chose que « mon propre corps, tissue durant neuf mois « dans les flancs d'une vierge, lavée dans « les eaux du baptême, étendue sur l'arbre « de la croix, et teinte de la pourpre de « mon sang; je ne vois plus sur votre front « le sceau que j'y avais imprimé; je n'y « reconnais plus le caractère de la Trinité, « et ce n'est pas là être en état de participer « à mon festin : qu'on lui lie les pieds et « les mains, puisqu'il s'est séparé volontai- « rement des catholiques qui étaient ses « frères, et les a voulu empêcher de venir « à mon banquet; il a été à plusieurs une « pierre de scandale, et je le rejette à pré- « sent avec l'infamie et la honte éternelle « qu'il mérite. »

Voilà les reproches que Marie elle-même vous fera au grand jour des vengeances, si vous ne vous hâtez de les prévenir par une sincère et solide conversion ; et si toutes les créatures s'arment alors contre les réprouvés pour punir l'usage déréglé qu'on a fait d'elles, la plus sainte de toutes les créatures ne combattra-t-elle pas encore avec plus d'indignation pour venger l'abus du sang de son adorable Fils, et de tant de grâces qu'elle aura obtenues, et que la malice de votre cœur aura rendues inutiles? O spectacle incompréhensible dans son horreur, que Marie elle-même, c'est-à-dire un composé de tendresse et de miséricorde, soit un poids qui accable et qui écrase les pécheurs impénitents, que ses tendresses passées soient la mesure de leurs supplices, et qu'un objet si doux et si consolant devienne pour eux le comble de leur malheur et de leur confusion !

Ah ! chrétiens mes chers frères, si, sensibles à la gloire de notre sainte religion, et au bonheur inestimable d'être revêtus de celui qui est la lumière éternelle, nous faisions par une générosité chrétienne ce que les soldats romains faisaient par le mouvement d'une ardeur guerrière et par une générosité humaine, de ne se dépouiller jamais de leurs armes, pas même durant le sommeil, et de les considérer comme leurs propres membres et une partie d'eux-mêmes ; ou, ce qui est quelquefois arrivé à ceux qui portaient l'étendard de l'armée, de s'envelopper dedans, se laisser percer de mille coups et arracher plutôt la vie que leur drapeau ; ou si nous imitions les philosophes, qui, comme dit Tertullien, n'osaient se licencier jusqu'à commettre quelque méchante action, de peur de rougir en faisant quelque chose d'indigne de leur habit, et de démentir ainsi leur profession : *Grande pallii beneficium, cujus recogitatu improbi mores erubescunt.* Mais, quand j'ai parlé de se revêtir de Jésus-Christ, ai-je été entendu seulement? Ce langage si familier à saint Paul ne vous a-t-il pas paru nouveau et barbare? Ne l'avez-vous pas pris pour une spiritualité qui n'avait cours que parmi les dévots. Avouez, gens du siècle, que vous ne pensez guère à cet habit divin? Femmes et filles du monde, vous pensez bien plutôt à vous parer des peaux des animaux et de l'ouvrage des vers, que de Jésus-Christ; vous qui n'avez la tête remplie que de modes et de nouveaux ajustements, qui ruinez vos familles et les marchands pour contenter votre luxe, vous ne vous occupez guère de l'habit dont je parle, et cependant qu'êtes-vous devant Dieu sans cet habit précieux? Que deviendrez-vous avec toutes vos parures et cet attirail de vanité, si vous paraissez devant lui sans cet habit intérieur? Oh! vous serez couvertes *de confusion comme d'un manteau! Le Seigneur rendra chauves ces têtes si char-*

gées de frisures ; vos parfums seront changés en une puanteur horrible ; une corde ou plutôt une chaîne tiendra la place de ces ceintures précieuses ; c'est la prédiction que vous fait le prophète Isaïe; hâtez-vous de la faire révoquer en suivant l'avis que vous donne Jésus-Christ lui-même dans l'*Apocalypse : Je vous conseille d'acheter de moi des vêtements blancs, pour vous habiller et cacher votre nudité honteuse ;* c'est-à-dire, faites-vous de mes mérites, des œuvres de miséricorde et de pénitence, une robe éclatante, qui cache aux yeux de mon Père vos péchés et votre vanité passée. Suivez encore le conseil, ou plutôt obéissez aux préceptes du Seigneur, que saint Pierre vous signifie par ces paroles : *Ne mettez pas votre ornement à vous parer au dehors par des enrichissements d'or et par la beauté des habits, mais à parer l'homme invisible caché dans le cœur, par la pureté incorruptible d'un esprit plein de douceur :* ce qui est un magnifique ornement aux yeux de Dieu ; ajoutez-y la livrée de Marie pour être plus agréable à l'un et à l'autre, et pour vous lier encore plus étroitement à Jésus-Christ : c'est ce que nous allons voir.

SECOND POINT.

Par le sacrement de baptême, d'ennemis et d'étrangers que nous étions, nous sommes devenus les citoyens du ciel, et les domestiques de la maison de Dieu, *cives sanctorum et domestici Dei.* (*Ephes.*, II.) Ceux qui, dans la suite, pour mieux s'acquitter de leurs promesses, se consacrent à Dieu par des vœux, et font une profession plus particulière de s'attacher à son service que le commun des fidèles, l'engagent aussi par là à les favoriser d'une plus grande abondance de ses grâces, et à veiller sur leurs voies avec une providence spéciale : ce qui fait dire à saint Bernard que, quoique le Seigneur ait un fond inépuisable de bonté et de charité pour tous, néanmoins ses chers domestiques y ont plus de part que les autres : *Licet Dominus suavis universis, maxime tamen domesticis ejus.* Il en est de même des domestiques de Marie, et de ceux qui sont honorés de ses livrées ; elle a une tendresse générale pour tous les enfants de l'Eglise qui sont les siens propres, en étant devenue la mère sur le Calvaire, et les ayant adoptés tous en la personne de saint Jean, lorsque son adorable Fils prêt à expirer, lui dit : *Femme, voilà votre Fils*, et à saint Jean : *Voilà votre mère ;* elle a néanmoins une prédilection toute singulière pour ses serviteurs particuliers et ses chers enfants, comme Jacob en avait pour son fils Joseph, à qui pour cet effet, dit le texte sacré, il fit faire une robe de plusieurs couleurs, *vestem polymitam.* (*Gen.*, XXXVII.) Il est rapporté dans les livres des *Rois*, qu'Elie, dans le temps qu'il était ravi au ciel dans un char de feu, laissa tomber son manteau à Elisée, son disciple, et par ce présent vil aux yeux de la chair, mais riche et précieux à ceux de la foi, lui communiqua son double esprit; Marie, de même, voulant se montrer favorable au Carmel, et à ceux qui lui sont associés, lui a accordé du haut du ciel où elle règne, le scapulaire, comme le gage et le témoignage le plus sensible de son amour. Mais elle ne se contente pas seulement de les vêtir, elle pourvoit généralement à tous leurs autres besoins ; elle n'a garde de les laisser manquer de nourriture, de crainte qu'ils ne tombent en défaillance en chemin; elle leur fait distribuer des pains tout autant qu'ils en ont besoin : ces pains ne sont autres que la parole de vie, dont elle se nourrissait elle-même sans cesse, repassant dans son cœur toutes les vérités qu'elle entendait, et la divine Eucharistie qui donne à leurs âmes une vigueur toujours nouvelle pour avancer à grands pas, et arriver à la sainte montagne. S'ils tombent malades et que les passions immortifiées allument la fièvre dans leurs veines et dans leurs entrailles, comme il est presque inévitable dans le cours d'une vie qui est une tentation et un combat continuels, elle les pourvoit de remèdes, elle leur obtient l'onction de la grâce pour en adoucir l'amertume; elle représente à son Fils qu'il n'est pas venu pour les sains, mais pour les malades, et que nos misères sont les instruments de sa gloire; elle leur sert de flambeau, de guide, de phare et d'étoile sur cette mer orageuse où ils voguent parmi tant d'écueils, de pirates et de dangers de naufrage ; elle dissipe tous les efforts des ennemis qui ont conjuré leur perte, et les leur fait fouler aux pieds, comme elle les a foulés sous les siens.

Oh! quel bonheur de servir une telle maîtresse ! Quel heureux partage, quel avantage inestimable! Qu'a de comparable le service qu'on rend aux rois de la terre? Mais ne vous flattez pas d'avoir part à toutes ses faveurs que je viens de décrire, si vous n'avez que la simple livrée dont sont revêtus ceux qui font profession de lui appartenir; car de même que saint Paul m'apprend que le vrai Juif n'est pas celui qui l'est au dehors, et la véritable circoncision n'est pas celle qui se fait dans la chair et qui n'est qu'extérieure, mais que le vrai Juif est celui qui l'est intérieurement, et la circoncision véritable est celle du cœur qui se fait par l'esprit et non selon la lettre; de même le signe extérieur de l'obéissance et de la servitude qu'on voue à Marie, je veux dire le scapulaire, ne l'engagera pas à vous chérir, vous protéger, vous défendre, et à vous donner toutes les marques de tendresse dont elle comble ses favoris, si votre vie ne répond aux protestations solennelles que vous avez faites, de ne vous départir jamais de son service et de l'honorer comme votre reine ; et si vous êtes assez malheureux pour porter le caractère de la bête au fond de votre âme, en même temps que vous paraissez revêtus au dehors de sa sainte livrée. Travaillez donc à orner et parer votre âme de toutes ses divines vertus, de sa douceur, de sa patience, de sa charité, de

son recueillement, de son esprit de retraite et de prière : *Omnibus his velut ornamento vestieris.* (*Isa.*, XLIX.) Surtout proposez-vous d'imiter l'humilité et la pureté virginale qui ont particulièrement éclaté en elle, ce qui fait dire à un de ses plus grands dévots : *Virginitate placuit, humilitate concepit.* Quoi de plus admirable que sa virginité? N'est-ce pas elle qui la première a levé l'étendard de cette vertu angélique, inconnue jusque-là sur la terre, méprisée même dans sa nation, puisque la stérilité y était en opprobre, et a amené après elle une multitude infinie de vierges, qui, marchant sur ses traces, ont fait gloire de consacrer au Seigneur leurs corps comme des hosties vivantes. Que de vigilance et de précaution pour conserver ce précieux trésor! Que d'éloignement des créatures et de tout ce qui flatte les sens! Mais peut-on donner trop d'éloge au soin qu'elle prend de sa virginité, lorsque l'ange, ambassadeur du Très-Haut, la félicite d'avoir trouvé grâce devant ses yeux, et lui demande son consentement pour devenir mère du Verbe incarné. Elle hésite, elle tient comme en suspens le grand ouvrage de la rédemption des hommes par la crainte de perdre la fleur de la virginité; ne pouvant encore accorder dans son esprit la qualité de mère et de vierge tout ensemble, elle ne répond ce grand *Fiat*, qui va produire un nouveau monde plus parfait et plus achevé que le premier, qu'après que Gabriel l'a assurée que le Saint-Esprit surviendrait en elle miraculeusement, et que sa pureté ne serait pas intéressée par ce divin enfantement.

Sa profonde humilité, qui est la virginité de son âme, ne jette pas moins de rayons et ne brille pas d'un moindre éclat : issue d'une longue suite d'aïeux qui avaient porté le sceptre de Juda, elle a plus de joie de se voir dans l'oubli, la bassesse et l'obscurité, que d'être assise sur leur trône; toute pénétrée de son néant et de la grandeur de son Dieu, elle s'abîme et s'anéantit sans cesse en sa présence, lui protestant avec Abraham qu'elle n'est que poussière et que cendre, et avec David, son père, qu'elle n'est rien devant ses yeux. La loue-t-on du choix qu'il a fait d'elle pour le plus grand de ses ouvrages, ne pouvant rejeter ces louanges comme fausses, elle les rejette comme étrangères et rapporte tout au Seigneur, comme l'auteur et le principe de toutes ces merveilles : *Mon âme*, s'écrie-t-elle, *glorifie le Seigneur, qui a regardé la bassesse extrême de sa servante; le Tout-Puissant a fait de grandes choses en moi, et son nom est saint.* Que de fidélité à prendre part aux abaissements et aux ignominies de son Fils, et combien peu d'empressement à en prendre à ses miracles et à ses actions éclatantes! Il faudrait un discours entier pour vous faire remarquer tous les traits d'humilité qui éclatent en toute sa vie. Permettez-moi d'ajouter à ces deux rares vertus son attachement inviolable à Jésus-Christ; elle est un pur rapport à ce Fils adorable, elle ne vit qu'en lui, que de lui, que pour lui; ce n'est pas seulement dans le temps de l'état d'impuissance et d'inaction, où l'ordre de sa sagesse, et encore plus le mouvement de son amour, l'avaient réduit, qu'elle est uniquement attentive à pourvoir à tous ses besoins et à veiller sur tous les moments de son enfance, qu'elle s'entretient au dedans d'elle-même de toutes les paroles qu'elle entend dire qui le regardent, et généralement de tout ce qui se passe à son sujet. Mais elle se rend la compagne inséparable de sa vie publique, de ses courses et de ses fatigues, de ses travaux, méritant incomparablement mieux que les apôtres le glorieux témoignage qu'il leur rendit la nuit de la dernière cène, d'être demeurés fermes avec lui dans les maux et les tentations, puisqu'ils l'abandonnèrent quelques moments après, et que Marie seule avec le disciple bien-aimé l'accompagna au Calvaire, et offrit avec lui ce grand sacrifice qui devait réconcilier les hommes. Tout le temps qu'elle a passé depuis sa résurrection sur la terre, n'a pas été moins rempli de Jésus-Christ et de la méditation de ses mystères, auxquels elle avait tant de part. Si elle s'occupait des besoins de l'Église, ce n'est que parce qu'elle la considérait comme la plénitude du corps de Jésus-Christ. Insensible à tout ce qui se passait sur la terre et à tout ce qui agite le reste des hommes, elle ne soupirait qu'après l'heureux moment qui la devait réunir à lui. Voilà un léger crayon des vertus de Marie, que nous devons imiter selon notre faible portée, si nous voulons être avoués pour ses domestiques et ne pas déshonorer le saint habit dont elle nous a revêtus; elle nous crie du haut du ciel, comme saint Paul le faisait sur la terre : Soyez mes imitateurs, comme je l'ai été de Jésus-Christ. Mettez toute votre étude à exprimer en vous ses vertus, et à vous former sur ce modèle. Car à Dieu ne plaise que Marie prétende nous attacher à elle au préjudice de son Fils, Jésus-Christ est-il divisé? Si saint Jean craignait que ses disciples ne s'attachassent trop à lui, au préjudice de son maître, jugez de la disposition du cœur de Marie qui, étant beaucoup plus parfaite et plus unie à lui, est incomparablement plus pénétrée que lui des droits inaliénables qu'il a sur ses créatures; elle lui renvoie tous les hommages qui lui sont rendus, et n'en reçoit que par rapport à lui; son intention, en renouvelant la piété envers la maternité divine et faisant refleurir le Carmel, n'a été que de réveiller la piété des fidèles envers Jésus-Christ, exciter leur foi et leur reconnaissance, et les retirer de cet état de tiédeur et de refroidissement, où la fragilité humaine et la suite des siècles nous entraînent par leur poids.

Entrez, mes chers confrères, dans les desseins de cette bienheureuse mère, soyez sa joie et sa couronne, la bonne odeur de Jésus-Christ en tout lieu, aimez-la en la manière qu'elle vous aime, honorez-la non du bout des lèvres, mais du cœur et par un

culte sincère. Saint Jérôme, après l'Evangile, nous avertit que l'honneur que nous sommes obligés de rendre à nos pères et à nos mères, ne consiste pas tant dans de certaines paroles de cérémonie dont la plupart des enfants sont assez libéraux, que dans des services réels et effectifs; souvenons-nous de même que l'honneur que nous rendons à la mère de Jésus-Christ, qui est aussi la nôtre, consiste plutôt à la servir par la pureté d'une vie conforme à la sienne, que par les seuls témoignages d'un respect apparent. Ne prétendez pas acheter le droit d'offenser son Fils et l'impunité de vos désordres, par quelques services que vous rendrez à la mère, ni qu'elle vous élargisse la voie du salut, que la Vérité vous a assurée être étroite, vous ne pourriez lui faire une plus grande injure que d'avoir d'elle une pareille idée; tenez pour constant et pour indubitable que sans la charité, ni le baptême, ni la chair sacrée de l'Agneau, ni tous les sacrements, ni les prières, les pèlerinages, rien enfin d'extérieur ne distingue les enfants de Dieu d'avec les enfants du diable; c'est l'amour de Dieu qui fait ce discernement terrible, et cet amour paraît par les œuvres. En vain opposerons-nous à la justice divine, je ne dis pas la qualité glorieuse de serviteurs de Marie, mais celle même d'enfants de Dieu, si la disposition de notre cœur dément la profession que nous en avons faite. Ne vous appuyez pas sur de vrais ou prétendus miracles, pour demeurer plus longtemps dans l'habitude ou l'occasion du péché; il est vrai de dire de ces sortes de miracles, ce qui est dit dans le *Deutéronome : C'est le Seigneur votre Dieu, qui par là vous tente et vous éprouve, pour voir si vous lui demeurez fidèles et si rien n'est capable de vous ébranler.* Ne cherchons point d'autres révélations que celles qui sont consignées dans l'Ecriture sainte; partout nous y trouverons la nécessité indispensable de la pénitence, de la mortification, la circoncision du cœur, la fuite du monde et de ses vanités, l'obligation de rapporter à Dieu toutes nos actions et de les faire par principe de charité, de le servir en esprit et en vérité, et de ne servir que lui seul; c'est ainsi qu'il est impossible qu'un serviteur de Marie périsse, et que nous mériterons d'être un jour revêtus d'un habillement de gloire, que je vous souhaite.

SERMON LXXXIX.

POUR LA SOLENNITÉ DE NOTRE-DAME DE BON-ESPOIR (4).

(Le dimanche après la Nativité.)

In te speraverunt patres nostri, et liberasti eos, in te speraverunt, et non sunt confusi. (*Psal.* XXI.)

Nos pères ont espéré en vous, et vous les avez délivrés, ils ont mis toute leur confiance en votre secours, et elle n'a point été frustrée.

L'hérésie animée par l'esprit d'erreur et de révolte a beau condamner et traiter d'idolâtre le culte religieux que nous rendons aux saints, sans en excepter même la reine des saints; instruits par l'Eglise, notre mère, que nous savons être conduite par l'Esprit de vérité, nous adresserons toujours nos prières et nos vœux à la divine Marie, nous continuerons de recourir à elle dans nos nécessités, et ferons gloire de marcher sur les traces de nos pères qui, dans le besoin pressant de l'extrémité où ils se voyaient réduits, réclamèrent son assistance et mirent toute leur confiance en sa puissante protection, confiance qui ne fut point trompée ni confondue, puisque les ennemis frappés eux-mêmes de crainte se retirèrent, et délivrèrent la province des mortelles alarmes dont elle était agitée : *In te speraverunt*, etc.

Je sais que l'Ecriture est pleine de reproches et de malédictions contre ceux qui mettent leur espérance en l'homme, ce qu'elle appelle s'appuyer sur un bras de chair et sur un roseau, lequel, au lieu de soutenir, perce la main de celui qui s'y appuie; *ils seront confondus*, dit le prophète Jérémie, *et deviendront semblables aux bruyères des déserts; ils ne verront pas le bien, mais ils habiteront dans une terre brûlée et inhabitable.*

Nous n'avons pas à craindre une pareille destinée en imitant la religion de nos pères, et mettant comme eux notre espérance dans le secours de la très-sainte Vierge, puisque cette espérance ne s'arrête pas à la créature, et qu'elle est fondée sur l'immobilité de l'espérance que nous devons avoir en Dieu.

La foi nous apprend que Jésus-Christ seul est notre espérance, et qu'il n'y a point d'autre nom sous le ciel par qui nous puissions obtenir le salut; mais cela n'exclut pas la confiance dans ceux que Dieu honore lui-même, et par le canal desquels il a résolu de nous départir ses faveurs. Marie en a été établie la principale dispensatrice; elle est dans le corps mystique de l'Eglise ce qu'est le cou dans le corps naturel, tous les esprits animaux qui donnent le mouvement et la vigueur aux membres viennent originairement du chef, mais ils passent par le cou avant que de parvenir à eux; de même toutes les influences de grâce, les dons parfaits, les pieux désirs, les saintes affections, en un mot les biens de la vie présente et future qui découlent de Jésus-Christ, notre chef, nous sont communiqués par son organe : *Totum nos voluit habere per Mariam* (S. BERN.); ainsi recourons à elle comme ont fait nos pères! Espérons à l'ombre de ses ailes! Elle est appelée la Mère de la sainte espérance, et il est inouï qu'on l'ait jamais invoquée comme il faut, et qu'on n'ait pas été exaucé. Je vais vous exposer les divers motifs de l'espérance que nous devons avoir en Marie : ce sera mon premier point; mais afin que cette espérance ne soit point témé-

(4) Ce sermon se prêche tous les ans à Dijon dans la paroisse de Notre-Dame, en action de grâces de la levée du siége de cette ville, assiégée sous Louis XII par une armée de Suisses.

raire et présomptueuse, je vous marquerai les dispositions qui doivent l'accompagner : ce sera le second et tout le partage de ce discours. Vierge sainte ! nous voici assemblés pour vous témoigner notre reconnaissance, nous vous disons comme le peuple de Béthulie à Judith, lorsqu'il se vit délivré par elle du siége que le cruel Holopherne avait mis devant ses murs : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri.* (*Judith*, XV.) Je bénis Dieu de l'engagement où sa Providence me met de publier vos merveilles, et d'être l'interprète des sentiments de gratitude de ce peuple qui vous est dévoué; j'implore votre secours pour en parler dignement, et d'une manière qui lui soit utile, et je me jette à vos pieds en vous disant avec l'ange : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

L'espérance que nous avons en Marie est appuyée sur un triple fondement d'une solidité merveilleuse, capable d'inspirer une pleine confiance sur sa charité immense pour les hommes; sur le pouvoir sans bornes qu'elle a reçu depuis qu'elle a été réunie dans le ciel à son adorable Fils; enfin, sur les preuves différentes qu'elle a données de l'une et de l'autre dans la suite des siècles : trois choses qui ne se trouvent guère réunies dans les hommes pour les secours temporels que nous pouvons attendre d'eux, car, ou ils manquent de bonne volonté pour ceux qui ont besoin de leur secours, ou, s'ils ont le désir de les servir, ils n'en ont pas la puissance; ou enfin l'occasion ne s'en présente jamais.

Sa tendresse pour les hommes est presque infinie : elle peut dire, avec plus de raison que Job, que la compassion est sortie avec elle du sein de sa mère, et a toujours crû en elle sans interruption depuis son enfance; elle était prédestinée pour le mystère de l'Incarnation, qui est un mystère où la bonté et la miséricorde éclatent entre toutes les perfections, et se sont comme épuisées; mystère dont Jésus-Christ, et son apôtre après lui, ne parlent qu'avec admiration, comme d'un excès d'amour; que tout y respire l'amour, tout y parle d'amour, tout y est fait par l'amour. Jugez si Marie, qui devait avoir une part si considérable à cette œuvre par excellence, aura été partagée abondamment par un Dieu riche en miséricorde, et qui fait tout avec une souveraine sagesse de ses dons, que saint Paul appelle les meilleurs et les plus précieux, qui ne sont autres que ceux de la charité, ou plutôt si elle n'en a pas reçu la plénitude.

Un ancien auteur a feint que son héros, encore enfant, avait été nourri de moelle de lion, parce qu'il devait être un prodige de force et de courage. Mais, pour ne rien mêler de profane dans un sujet si saint, ne voyons-nous pas que tous ceux qui ont été appelés par la Providence à quelque emploi et à quelque fonction, ont reçu des talents et des vertus proportionnés à ces emplois et à ces missions? Saint Jean, par exemple, qui devait prêcher la pénitence et parler aux rois avec fermeté, a reçu l'esprit d'Elie, c'est-à-dire un cœur intrépide et inébranlable à la crainte de la mort; Salomon, qui devait gouverner un grand peuple, l'esprit de sagesse et de discernement; Jérémie, né pour prédire les maux de son pays, une âme tendre et compatissante; il n'est pas jusqu'à Béséléel, lequel, étant choisi pour dresser le tabernacle de l'ancienne alliance, n'ait été rempli d'adresse et d'intelligence pour inventer et exécuter tout ce qui se peut faire en or, en airain, en sculpture, en ouvrage de menuiserie? Quelle pensez-vous donc qu'ont dû être la tendresse et la charité du cœur de Marie pour les hommes, au moment où il fut formé? De quelles entrailles de compassion ne devait pas être revêtue celle qui devait recevoir dans ses chastes entrailles celui qui est charité, et qui préfère ce nom à tous les autres?

Toutes les figures que nous trouvons dans l'Ancien Testament, de cette incomparable Vierge, et toutes les images dont se sont servis les prophètes pour nous faire le portrait de ses inclinations célestes, ne marquent que douceur et effusion de tendresse. Elle nous y est représentée par l'arc-en-ciel, que Dieu donna à l'homme après le déluge, comme un signe, pour l'assurer dorénavant contre sa colère; par l'arche d'alliance, revêtue partout de l'or le plus fin, image de la charité, qui renferme la manne, symbole de la douceur; par la toison de Gédéon; par cette nuée mystérieuse qu'Elie aperçut sur le Carmel, qui fut le présage et le commencement de cette heureuse inondation qui fertilisa les campagnes, et mit fin à cette longue sécheresse qui désolait la terre.

Il me serait aisé de trouver mille autres figures pareilles, car je puis dire que toutes les Ecritures sont grosses d'elles, aussi bien que de Jésus-Christ, et que le Saint-Esprit a pris plaisir de les ébaucher dans la plupart des choses qui ont précédé l'Incarnation.

Mais c'est surtout dans les *Cantiques*, où le céleste Epoux, décrivant ses perfections presque infinies, relève toujours par-dessus toutes sa douceur charmante : il dit qu'il est enlevé par ses yeux de colombe, ses joues de tourterelle, par ses paroles plus douces que le miel : ce que Salomon explique ailleurs, en disant que la loi de clémence est sur sa langue. Enfin, il s'écrie avec transport qu'*elle est toute belle*, *toute charmante, tout accomplie.*

Dieu ayant rassemblé toutes les eaux sur la surface de la terre, à leur création, leur creusa ces vastes abîmes qui les contiennent, auxquels il donna le nom de mer : *Congregationem aquarum vocavit maria.* (*Genes.*, I.) Ainsi, ayant réuni toutes les grâces, les perfections, les dons, les vertus, dans une seule créature, il lui donna le nom de Marie : Marie est donc une mer inépuisable, dans laquelle tous les fleuves de grâces et

de faveurs célestes se sont venus rendre de toute part.

Oui, Vierge sainte, vous avez été prévenue d'une telle abondance de bénédictions, vous avez été si enrichie de trésors spirituels et avez reçu une effusion si abondante de cette huile sacrée, par-dessus vos compagnes, que les saints docteurs n'ont pas fait difficulté de dire que les fondements de votre édifice spirituel étaient plus élevés que les plus hautes montagnes, c'est-à-dire que votre première grâce surpasserait la grâce consommée des plus grands saints; que vous seriez créée en une perfection plus éminente que celle des anges, et une charité plus ardente que celle des séraphins les plus enflammés.

Mais, ce qui est au-dessus de nos louanges et de nos lumières, c'est que Marie a répondu à ces grâces avec une fidélité si parfaite, qu'on peut assurer qu'elle n'en a jamais reçu aucune en vain : elle en a profité avec des accroissements incompréhensibles à la faiblesse de nos esprits. Il n'y a que vous, Seigneur, qui preniez plaisir à embellir ce sanctuaire animé par des ornements toujours nouveaux; il n'y a que vous, Esprit-Saint, qui aviez renfermé tant de dons dans ce riche vase que vous destiniez à des usages si honorables et si glorieux; qui saviez le nombre innombrable des grâces nouvelles qu'elle attirait à tout moment en elle par sa fidélité à correspondre aux premières.

Si votre main libérale est toujours ouverte pour répandre vos plus chères faveurs sur les humbles et sur ceux qui sont pénétrés de leur indignité, eh! combien de fois l'avez-vous vue, cette incomparable Vierge, s'abîmer et s'anéantir devant votre Majesté souveraine, en reconnaissant avec Abraham qu'elle n'était que poussière et que cendre, et avec David, son père, qu'elle n'était qu'un néant et moins qu'un néant devant vos yeux, se vouant secrètement pour être l'esclave de l'heureuse créature qui serait choisie pour mère du Messie! Si la charité nous fait entrer en communion de tous vos biens, puisqu'elle nous fait être un même esprit avec vous, combien de fois vous a-t-elle protesté, avec la reine Esther, que jamais votre servante ne s'était réjouie qu'en vous seul, ô Dieu d'Abraham! et, avec l'épouse des *Cantiques*, qu'elle languissait d'amour! Combien de fois, percée de douleur à la vue de ce déluge d'iniquités qui inondait la terre, et des opprobres faits à votre Majesté souveraine, désolée de voir les nations marcher dans leurs voies et rendre au démon un culte sacrilége, vous a-t-elle conjuré avec des soupirs enflammés, avec des cris ardents et véhéments, d'arracher ce frein d'erreur, de dissiper cette nuit obscure, et de hâter les moments que vous aviez arrêtés dans votre conseil éternel pour envoyer ce Juste, ce Saint d'Israël, ce puissant Libérateur qui devait affranchir le genre humain de la captivité du péché! Cieux, quand ferez-vous pleuvoir ce Juste? Terre, quand le ferez-vous germer? Quand viendrez-vous, ô le Désiré des nations! nous enseigner les voies de la justice? Venez, Seigneur, venez; ne différez pas davantage. Non, ce n'est pas exagérer, que de dire que tous les désirs, les souhaits et les vœux des patriarches étaient réunis dans ce cœur virginal; et que, si une pure créature eût pu mériter qu'un Dieu s'incarnât, la charité immense de Marie eût mérité cette faveur insigne, elle en a du moins, ainsi que nous l'apprend la théologie, mérité l'avancement, et que le temps en fût abrégé.

Or, si la seule destination que la Trinité sainte avait faite de Marie, pour servir au mystère de l'Incarnation, lui a mérité une telle profusion de grâces, que sera-ce de la maternité même? Quelle nouvelle plénitude cette dignité ne lui vaudra-t-elle pas? Apprenez-nous-le, glorieux saint Bernard, vous qui êtes l'un de ses plus zélés dévots et de ses plus illustres serviteurs! Il nous répondra qu'elle est toute transformée en miséricorde, et que ses entrailles, après avoir porté neuf mois celui qui est charité, sont devenues les entrailles de la compassion même. Lorsqu'on a manié quelque temps un parfum odoriférant, on en est tout embaumé. Que sera-ce du vase qui l'a renfermé? Marie est ce vase d'élection qui a renfermé, durant neuf mois, ce parfum du ciel, cette fleur de Nazareth, qu'Isaac sentant de loin s'écria : *L'odeur de mon fils est comme l'odeur d'un vaste champ rempli de fleurs et de fruits.* Marie a enfanté la miséricorde; j'ai tout dit, mes chers frères; tout ce que je pourrais ajouter affaiblirait plutôt que d'établir ce que je veux prouver.

Mais non, je me rétracte; je puis encore enchérir en disant que Marie, en donnant une vie nouvelle au Dieu de miséricorde, lui a communiqué une espèce de miséricorde qu'il n'avait pas auparavant et dont il était incapable; car enfin, en tant que Verbe, que lumière, que sagesse incréée, que vérité éternelle, il connaît nos misères, il y peut remédier, il ne peut les ressentir; mais en tant qu'homme, il en est vivement touché, il en est pénétré; c'est un pontife miséricordieux qui compatit à nos peines, qui en a le cœur déchiré, et en a fait une triste expérience. Or c'est de Marie qu'il a reçu cette sensibilité, *miserum cor*.

Oui, c'est de vous, mère miraculeuse, qu'il a reçu ce corps immolé comme la victime de notre rédemption; ce sang versé pour nous jusqu'à la dernière goutte, qui crie bien plus avantageusement que celui d'Abel; c'est de vous qu'il a reçu ces yeux qui, par un regard, ont fait fondre saint Pierre en larmes, qui en ont tant versé eux-mêmes sur le Lazare, figure des pécheurs, sur Jérusalem et sur l'aveuglement du cœur des Juifs; cette bouche, le trône de la douceur et de la mansuétude, qui n'a jamais répondu par des injures et des menaces à tous les outrages et aux calomnies dont l'ont chargé les pharisiens; qui, pour confondre leur faux zèle pour la Loi, leur a dit : Apprenez de moi que je préfère la

miséricorde au sacrifice ; cette langue, qui l'a demandée sur la croix pour ses propres bourreaux et pour un pauvre scélérat que ses crimes avaient conduit au gibet ; ces mains, faites au tour, selon l'expression de l'Epouse, c'est-à-dire toujours ouvertes pour répandre ses dons, qui n'ont pas dédaigné de toucher les lépreux et les malades les plus horribles et les plus dégoûtants, qui ont embrassé et serré si étroitement l'Enfant prodigue au retour de ses débauches; ces mains qui nous ont arrachés de la gueule du lion rugissant, qui ont enchaîné le fort armé et lui ont enlevé ses dépouilles ; qui, plus infatigables que celles de Moïse, ont été élevées au ciel sans relâche, pour demander miséricorde pour nous; ces mains (car je ne puis si tôt me séparer de ces mains adorables) qui ont été attachées avec des liens pour briser ceux de nos péchés, et étendues tout un jour vers un peuple rebelle et incrédule; c'est de Marie qu'il tient ces entrailles qui ont été si souvent émues à la vue de nos misères spirituelles et temporelles ; ces pieds, qui se sont tant de fois fatigués pour courir après les brebis égarées de la maison d'Israël, qui ont été attachés sur un bois infâme avec d'horribles clous ; enfin, ce cœur, brasier d'amour, vrai sanctuaire et parfait holocauste de charité, source féconde de grâces, d'où il n'est jamais sorti que des pensées de paix, de vie et de salut.

C'est à Marie que le Verbe incarné est redevable de cette espèce de miséricorde, ce qui ne marque toutefois en lui, ni changement ni imperfection, et cette divine Vierge est devenue en même temps la mère des misérables, la mère de tous les fidèles, du chef et des membres, du Christ entier, c'est-à-dire du Sauveur et de son Eglise, selon cette belle application de saint Augustin (*in psal.* LXXXV) : *Homo et homo natus est in ea.* Jugez par là de l'étendue de sa miséricorde ! Mesurez-en, si vous pouvez, la hauteur, la profondeur, la longueur et la largeur : sa longueur, qui s'étend sur tous ceux qui l'invoqueront avec foi durant tout le cours des siècles; sa largeur n'a point d'autres bornes que celles de la terre, qui est remplie des effets de sa miséricorde; sa hauteur s'élève jusqu'au ciel, où elle nous fait régner; sa profondeur descend jusqu'aux enfers, pour en retirer ceux qui y attendaient leur libérateur. C'est par elle que le ciel a été rempli, l'enfer dépouillé de sa proie, les ruines de la céleste Jérusalem réparées; la terre, qui était un lieu d'horreur et de confusion, devenue un temple consacré au Dieu vivant : *Cogita matrem.* (S. AMBR.) Songez ce que c'est qu'être mère ! Une mère peut-elle oublier l'enfant de ses entrailles? Quand elle serait assez dénaturée pour le faire, Marie est incapable de nous oublier. Toutes les idées que la terre nous fournit, et les images que nous pouvons emprunter des créatures, sont trop basses et trop faibles pour exprimer cette charité immense; élevons donc plus haut nos pensées; montons jusqu'au ciel, pénétrons, s'il se peut, jusqu'au sein du Père éternel, et disons que Marie nous a aimés comme le Père éternel nous a aimés; et quelle marque nous a-t-il donnée de son amour? dites plutôt : quelle marque ne nous en a-t-il pas donnée en livrant pour nous son propre Fils aux opprobres et aux ignominies de la croix? La charité peut-elle aller au delà que de livrer un Fils si aimable et si parfait à une mort honteuse, cruelle pour ses ennemis. Marie a fait la même chose en notre faveur; elle s'est dépouillée de tous ses droits sur ce Fils adorable pour nous en revêtir; elle a témoigné, en quelque sorte, plus d'affection pour nous que pour ce Fils si chéri, puisqu'elle a consenti de le perdre pour nous sauver. Au moment qu'il fut formé dans ses chastes entrailles, elle l'offrit au Père éternel pour être substitué à cette multitude de victimes légales, incapables de nous purifier de nos crimes; et comme cette première oblation avait été secrète, elle la ratifia solennellement, lorsqu'elle présenta son premier-né au temple de Jérusalem. C'est dans ce grand jour, où faisant la fonction de prêtre et lui faisant un autel de ses chastes mains, elle immole ce Fils bien-aimé, l'objet de toutes ses complaisances, en qui elle vivait beaucoup plus qu'en elle-même par l'acte de la charité la plus héroïque qui fut jamais. Montons sur le Calvaire, pour lui voir consommer ce grand sacrifice. C'est là où Jésus nous donne tous à elle pour ses enfants en la personne de saint Jean, et nous commande de la considérer comme notre mère. Dès lors, elle reçoit une tendresse encore plus particulière pour les hommes, un cœur plus passionné pour leur salut; dès lors, elle entre plus parfaitement qu'auparavant dans la charité de Jésus mourant pour les pécheurs, dans son zèle pour leur sanctification, dans son désir de souffrir pour leur salut, dans son esprit de sacrifice qui lui ferait souhaiter de mourir pour les justifier, si quelqu'un pouvait partager avec lui la gloire de racheter les hommes, et si son sang adorable n'était plus que suffisant pour nous réconcilier.

Pécheur, l'entends-tu, cette mère si tendre et si digne d'avoir des enfants qui soient du moins des hommes, et non pas des brutes ou plutôt des monstres, qui s'écrie : *Absalon mon fils, mon fils Absalon! que ne puis-je mourir pour toi!* Ah ! Vierge sainte, nous sommes tous vos *Benonis*, c'est-à-dire les enfants de votre douleur, nous vous avons causé des tranchées bien aiguës et bien sensibles ; comme vous avez alors enfanté tout un peuple, ô mère admirable ! vous avez reçu au centuple la douleur que vous n'aviez pas ressentie en mettant au monde votre premier-né; vos entrailles n'ont pas été émues à la naissance de l'Homme-Dieu, mais alors elles ont été renversées par la douleur, votre ventre a été dans l'agitation. O Dieu! se pourrait-il faire que des enfants de tant de larmes pussent jamais périr!

Mais ce qui doit augmenter de beaucoup notre confiance, c'est qu'elle n'est pas moins puissante que charitable; toute puissance lui a été donnée au ciel et sur la terre, elle est établie médiatrice auprès de l'unique Médiateur, elle est toujours écoutée à cause de la dignité de sa personne, il lui dira toujours comme Salomon à Bethsabée sa mère: *Il n'est pas juste de vous attrister et de vous refuser aucune de vos demandes.*

Saint Paul prouve admirablement la grandeur de Jésus-Christ au-dessus des anges et de Moïse par cet argument : *Moïse*, dit-il, *était un serviteur fidèle dans la maison de Dieu, mais Jésus-Christ a autorité sur sa maison comme fils; de même les apôtres sont les ministres de Dieu, mais Jésus-Christ est aussi élevé au-dessus d'eux, que le nom qu'il a hérité est plus excellent que le leur, car auquel des anges a-t-il jamais dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui, asseyez-vous à ma droite:* vous savez que la droite dans l'Ecriture est la marque de la puissance. Ne pourrions-nous pas appliquer ce raisonnement à Marie ? elle est non-seulement la servante de la maison du Seigneur comme elle le dit, *Ecce ancilla Domini* (*Luc.*, II), mais elle a autorité sur sa maison; car soit que par cette maison on entende Jésus-Christ ou les fidèles, *quæ domus sumus nos* (*Hebr.*, III), Marie n'a-t-elle pas autorité sur Jésus-Christ, puisqu'elle a fourni la matière pour former cet édifice sacré, et sur les fidèles qui en sont les pierres vivantes et ont l'honneur d'être les membres de ce divin chef? A qui a-t-il jamais dit : Vous êtes ma mère, vous m'avez engendré dans le temps, asseyez-vous à ma droite, soyez revêtue de de mon autorité, partagez mon trône et mon empire, après avoir eu tant de part à mes souffrances et à mes humiliations?

C'est de ce trône si brillant et si élevé, qu'elle a fait sentir son pouvoir aux Arius, aux Nestorius, aux Helvidius, aux Luther, aux Zwingle, aux Calvin; qu'elle a détruit tous les schismes et toutes les hérésies, qu'elle a mille et mille fois défait et dissipé les vains efforts des puissances des ténèbres, conjurées contre l'Eglise; c'est de là qu'elle la protége, et fait pleuvoir sur nous les rosées de grâces et de bénédictions.

Chaque siècle nous fournit quelque trait éclatant de ce pouvoir absolu qu'elle exerce dans les cieux, sur la terre et dans les enfers, où l'on peut dire en quelque manière que tout genou fléchit à son nom comme à celui de son Fils. Il faudrait plusieurs discours pour les rapporter ; ne fut-ce pas elle qui, dans le siècle dernier, gagna la célèbre bataille de Lépante, qui ménagea les vents favorables pour l'armée chrétienne, et brisa les vaisseaux de Tarsis, je veux dire la flotte infidèle, par leur souffle violent et impétueux. Ne vient-elle pas tout récemment de délivrer Vienne de l'extrême péril où elle se vit réduite? Vous vous souvenez sans doute quelle était, il n'y a que dix ans, la face des choses, la rapidité surprenante des conquêtes de l'armée ottomane, la frayeur et la consternation de l'Allemagne, de l'Italie et du monde chrétien; la Hongrie et l'Autriche étaient comme un vaste bûcher, on voyait le croissant sur le point d'être arboré sur les murs de la capitale de l'Empire, et ce boulevard de la chrétienté devenir bientôt le siége de la puissance des Turcs. Tyrannique ambition, tu viendras jusque-là, et là tu briseras tes flots et n'y laisseras que de l'écume; ce ne sera ni la vigueur des soldats, ni la prudence des capitaines, ni le concours et l'union des princes confédérés qui chasseront le barbare, cet insolent Sennachérib qui attribuait ses succès à la force de son bras; Marie, la divine Marie, fera ce grand exploit de guerre, on lui doit ce signalé miracle. Innocent XI d'heureuse mémoire l'a reconnu et en a institué une fête en perpétuelle reconnaissance, qui se célèbre aujourd'hui dans toute l'étendue de l'Eglise.

Mais comme les exemples domestiques nous touchent encore davantage, souffrez que je vous retrace le péril que coururent nos ancêtres au commencement du siècle passé. Une armée redoutable de Suisses, qui ne respire que le meurtre et le pillage, ravage nos campagnes, et porte partout la désolation; la Bourgogne est menacée d'une ruine entière; déjà les moindres villes succombent sous l'effort de ces fiers ennemis ; enflés de ces heureux succès, ils assiégent cette ville et se promettent de l'emporter bientôt; ils dressent des batteries et font tonner contre ces murs ces foudres d'airain que l'enfer semble avoir inventés ; l'effort de ces machines meurtrières ébranle les maisons jusqu'aux fondements. On craint pour la sainteté des églises, la pureté des vierges; la perte des biens et de la liberté semble un des moindres maux qu'on doive appréhender, toute espérance de secours est évanouie Enfin on se souvient qu'il y a une autre ressource, que dans l'enceinte de ces murs il y a un temple consacré à Dieu sous le nom de celle qui est terrible comme une armée rangée en bataille ; on ne doute pas que si elle prend notre parti, nos ennemis seront bientôt dissipés ; alors cette auguste basilique est, pour ainsi dire, assiégée par les habitants ; on y court en foule comme par une sainte conspiration, pour forcer la miséricorde de Marie : N'abandonnez pas, s'écrie ce peuple fidèle, à des soldats furieux et insolents, vos serviteurs qui réclament votre secours, et chantent vos louanges; si autrefois une chaste veuve a sauvé une ville qui était aux abois, et mis la confusion dans le camp de Nabuchodonosor, Vierge sainte, avez-vous moins de puissance et de tendresse? N'êtes-vous pas cette tour de David, où mille boucliers et toutes sortes d'armes sont suspendus? Nous nous réfugions sous vos ailes ? Que les autres mettent leur confiance dans leur cavalerie et le grand nombre de leurs chariots, pour nous, nous sommes en sûreté, si Marie combat pour nous.

Leur espérance ne fut pas trompée : il n'est pas nécessaire que je vous décrive

comme l'image de Marie portée sur les murs de la ville fit le même effet que l'arche produisait en faveur des Israélites contre leurs ennemis; ces globes de feu, lancés avec violence contre les remparts, respectent cette image, semblables à ces flots impétueux qui révèrent le doigt de Dieu imprimé sur le rivage, lorsqu'ils semblent devoir abîmer la terre. Les assiégeants, jugeant que leurs efforts seraient inutiles contre ceux pour qui le ciel se déclarait d'une manière si visible, abandonnent leur entreprise, et disent comme les Egyptiens: *Fuyons les Israélites, parce que le Seigneur combat pour eux contre nous;* c'est ainsi que les Syriens levèrent en confusion le siége de Samarie, le Seigneur touché par les prières d'Elisée, ayant fait entendre dans leur camp un grand bruit de chariots, de chevaux, de troupes qui venaient fondre sur eux, et que les Perses se retirèrent de devant Nisibe, dont ils croyaient la perte assurée: mais ils ignoraient qu'ils avaient en la personne de saint Jacques, son évêque, une sauvegarde qui l'était encore davantage, car il obtint du ciel, par ses prières efficaces, une armée de moucherons qui fondirent sur ces barbares comme des nuées, entrèrent dans les trompes des éléphants, les naseaux des chevaux, et forcèrent leur roi Sapor de se retirer en désordre.

Voilà des preuves authentiques de la puissance et de la bonté de Marie pour nos pères, gage assuré de ce que nous avons droit de nous en promettre; ah! si elle a été si sensible aux périls temporels, combien le sera-t-elle davantage aux spirituels! Une mère donnera-t-elle une pierre à son enfant au lieu de pain? A combien plus forte raison notre mère qui est dans le ciel nous obtiendra-t-elle le bon esprit qui conduira nos pas, dissipera nos ténèbres, répandra la charité dans nos cœurs, et nous donnera la force de marcher dans la voie étroite! Qui pourrait décrire par combien de regards, de ressorts différents elle nous fait sentir les effets de sa protection, combien elle écarte d'objets dangereux, combien elle rompt de fâcheux engagements! Ce ne sera que dans le ciel que nous connaîtrons ces miracles et ces obligations infinies.

Que craignez-vous donc d'aborder une si bonne Mère, si tendre, si compatissante, qui connaît notre fragilité et la boue dont nous sommes pétris; il n'y a rien dans son abord d'austère et de rebutant, rien au contraire qui ne respire l'amour et la douceur; lisez l'Evangile (ceci est de saint Bernard): Si vous y trouvez quelque refus, quelque terme un peu rude, je vous permets de la craindre et de l'approcher avec plus de réserve que si vous ne trouviez que bonté, que caresse, qu'effusion de cœur, qu'empressement à soulager nos nécessités; allez avec confiance, elle ouvre à tous son sein, les captifs y trouveront la liberté, les affligés y puiseront une consolation solide, les pécheurs y obtiendront le pardon, les justes la persévérance. Paraissez ici, quiconque ayant invoqué Marie, comme il faut, avez été frustré de l'effet de vos prières! O miséricorde de Marie, que vous êtes aimable! Asile toujours ouvert aux pécheurs, que vous êtes favorable!

Allons donc nous présenter avec confiance au trône de grâce pour y trouver miséricorde, et être secourus dans tous nos besoins; mais peut-être que la multitude et l'énormité de vos péchés vous épouvante et vous fait craindre d'être rejetés: ah! quittez ces pensées de défiance, qui vous sont suggérées par le démon, et sont si injurieuses à la Mère de la sainte espérance; quand vos péchés surpasseraient le nombre de vos cheveux et seraient rouges comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige; quand vous auriez été aussi emportés que l'enfant prodigue, retournez seulement, et venez vous jeter à ses pieds, elle vous fera rendre votre première robe d'innocence et invitera les anges de la congratuler de sa dragme retrouvée, et d'en faire une fête dans le ciel.

Adeamus ergo cum fiducia. (*Hebr.*, V.) Si nos péchés sont grands, sa charité et son pouvoir le sont davantage; nos péchés nous donnent une espèce de droit de nous adresser à elle, puisqu'ils peuvent devenir les instruments de la gloire de son Fils, qui n'est venu que pour les malades et non pas pour les sains. Comme nous sommes sans lumière, et que de plus en plus nous ne savons pas le chemin, d'où nos péchés nous ont étrangement écartés, conjurons la de nous éclairer, d'être notre guide, notre phare, notre étoile à travers tant d'écueils et de routes différentes; comme nous sommes poursuivis avec ardeur par nos ennemis, qui se fient à notre impuissance et à notre peu de résolution, recourons à Marie qui les a si souvent défaits! Crions-lui que le dragon s'élance sur nous et est prêt à nous engloutir: *Ecce enim invadit me* (*Tob.*, XVI), et elle lui écrasera la tête; comme nous sommes dans la dernière indigence, allons la trouver, et disons-lui: Nous ne vous célerons pas que nous n'avons pas une miette de pain pour vivre, et on nous en donnera tout autant que nous en aurons besoin, car on ne refuse que les riches qui sont rassasiés et n'ont besoin de rien, ainsi qu'elle le dit dans son admirable cantique.

N'abusez pas toutefois, à votre ruine, de ce que je viens de dire; que cette confiance en Marie ne serve pas de piége au démon pour nous endormir dans une fausse paix. Comme tous ceux qui disent: *Seigneur, Seigneur,* n'entreront pas dans le royaume des cieux, mais seulement ceux qui font la volonté du Père céleste, de même tous ceux qui s'appuient sur la miséricorde de Marie et réclament son secours ne l'obtiendront pas. Qui donc se peut promettre de l'obtenir? Ceux qui le font avec la foi et les dispositions nécessaires, c'est ce qui nous reste à voir et que j'achève en peu de mots.

SECOND POINT.

Comme l'espérance que nous avons en

Marie n'est pas différente de celle que nous avons en Dieu à qui se termine tout notre culte, les dispositions qui doivent l'accompagner sont toutes les mêmes, je les réduis à trois. La première est l'humilité; car s'il n'y a rien de si digne de compassion qu'un misérable, rien n'en n'est plus indigne qu'un misérable qui se méconnaît et nourrit en son cœur des sentiments d'orgueil; le pauvre superbe lui est en abomination, la plus humble des créatures pourrait-elle écouter les prières d'un superbe, c'est-à-dire d'un démon? Si vous voulez donc honorer Marie et participer à l'effusion de ses libéralités, soyez humble et vil à vos propres yeux. Devenez comme un petit enfant, entrez dans la disposition du publicain, de la Chananéenne, de Madeleine; et comment n'y pas entrer à la vue du nombre infini de nos péchés passés et des misères présentes qui nous environnent. Comment se peut-il faire, dit saint Bernard, qu'une âme qui se sent accablée du poids d'un corps qui la fatigue de mille nécessités, embarrassée, ou plutôt plongée dans les soins terrestres, infectée de la boue des désirs charnels, aveugle, courbée, malade, si susceptible d'erreurs, exposée à mille périls, travaillée de mille craintes, portée d'elle-même au vice, sans force pour la vertu, puisse si aisément se laisser séduire par l'orgueil, comment la vanité peut-elle subsister avec cette expérience journalière, comment lever la tête? Ne devons-nous pas plutôt être toujours collés à terre, la bouche dans la poussière pour concevoir ainsi quelque espérance.

Joignez-y les exercices de la pénitence, et dites avec David, *de lege tua miserere mei* (*Psal.* CXVIII); car c'est une erreur qui n'est que trop commune, de demander miséricorde, non selon la loi immuable qui exige que tout péché soit puni, mais selon notre délicatesse et notre lâcheté : nous voulons que Dieu renonce à sa justice qui fait tout rentrer dans l'ordre et se doit à lui-même de réparer la difformité du vice, par la beauté de la vengeance; nous sommes comme des malades intempérants qui veulent que le médecin les guérisse sans rien retrancher de ce qui flatte leur goût et sans leur faire prendre aucun breuvage amer; nous espérons que des maux invétérés, des cancers et des gangrènes, auxquels il faudrait appliquer le fer et le feu, céderont à des remèdes anodins. O vous qui êtes dans cette illusion pitoyable, désabusez-vous-en pour une bonne fois; apprenez de Guillaume de Paris que Marie n'est puissante que dans l'étendue de la Loi éternelle, c'est-à-dire pour nous attirer à Dieu par les voies ordinaires, en nous obtenant les grâces de conversion et de persévérance, et non pas en nous sauvant malgré notre attachement déréglé aux créatures. Ne prétendez donc pas que Marie favorise votre mollesse et votre impénitence; toute la grâce qu'elle vous peut obtenir, c'est une sainte haine de vous-même, qui vous fasse entrer dans le zèle de la justice vengeresse, et vous porte à vous punir et à vous sacrifier vous-même. Sachez que c'est le démon qui vous donne cette fausse idée de la miséricorde; il vous représente Dieu comme une bonté toute pure, qui ne se met jamais en colère contre nos excès quelque grands qu'ils soient, qui est prêt à nous les pardonner autant de fois que nous en demandons pardon, quoique nous ne cessions de les multiplier et vivions dans l'oubli du salut; voilà le fantôme et l'idole que les hommes se forgent pour l'adorer; et pour comble de malheur, il se trouve des docteurs partisans de la cupidité, qui chatouillent les oreilles en contant des fables, qui entretiennent les pécheurs dans une fausse sécurité, les assurant que dans quelques désordres qu'ils aient passé leur vie, ils ne mourront pas dans l'impénitence finale, s'ils sont dévots à Marie, parce qu'elle leur obtiendra infailliblement la grâce de la conversion. O qui que vous soyez, encore une fois, qui êtes dans une erreur si déplorable, détrompez-vous-en! Ne vous imaginez pas qu'on puisse acheter de la Mère le droit d'outrager le Fils? Quoi! parce que vous êtes à Marie, vous ne serez plus à Jésus-Christ? Quoi donc, le royaume de Dieu est-il un royaume divisé? Il a une haine implacable pour le péché, et il le punit dans toute l'étendue de sa colère, lorsqu'on ne l'a pas expié en cette vie par de dignes fruits de pénitence, et Marie l'excusera? Dieu nous proteste que rien d'impur n'entrera au royaume des cieux, et vous croyez que, après avoir mené une vie brutale et criminelle, Marie nous recevra dans les tabernacles éternels, que ces feux mêmes destinés pour achever de purifier les âmes justes ne vous retiendront pas, et que vous passerez légèrement à travers leurs flammes, après que des saints mêmes y ont été retenus des années entières. Oh! que je vous plains de vous repaître de ces chimères et de prêter l'oreille à ces contes! Ecoutez plutôt le Sage qui vous dit : *N'alléguez pas la grande miséricorde de Dieu, car je vous déclare que sa colère viendra fondre sur vous tout d'un coup, comme un tourbillon, si vous ne vous hâtez de la prévenir par une conversion sincère;* ou plutôt écoutez-le lui-même ce Dieu si terrible en ses conseils sur les enfants des hommes, qui vous menace de vous traiter un jour à votre mort, comme vous l'aurez traité durant votre vie, et de vous railler et insulter à son tour; sa miséricorde est infinie à la vérité, mais sa justice l'est de même, et cette perfection adorable est bornée dans ses effets extérieurs; lorsqu'elle se voit méprisée, alors elle se change en fureur; *le soleil s'obscurcit* c'est-à-dire que Jésus-Christ, le soleil de justice, retire ses grâces, *et la lune ne donne plus sa lumière*, c'est-à-dire que Marie ne verse plus d'influence favorable, elle n'a plus qu'un froid mortel, de l'horreur, du rebut et un éloignement infini de tels pécheurs.

C'est à vous qu'il est permis d'espérer, âmes pénitentes, qui ne pouvez vous con-

soier d'avoir offensé un Dieu si bon, qui punissez sur vous l'insolence qui nous a portés à offenser une majesté si sainte et si redoutable? Et ne croyez pas qu'il y ait rien de trop pénible pour rentrer dans la familiarité des enfants de Dieu et éviter les supplices éternels.

Enfin la troisième disposition, c'est de faire miséricorde au prochain; le Saint-Esprit menace de prononcer un jugement sans miséricorde à celui qui ne l'aura pas fait, et promet au contraire de tout remettre à ceux qui auront remis de tout leur cœur, à leurs frères, les offenses qu'ils en ont reçues. Quelle bonté, à cette majesté suprême, d'avoir ainsi mis entre nos mains notre jugement, et de relâcher des sommes immenses et infinies pour des oboles et des deniers.

Videz donc entièrement votre cœur de toute aversion contre le prochain, de tout ressentiment des injures, et du tort qu'il vous a fait, afin que vous puissiez lever des mains pures à Marie, sans colère et sans division; car celui qui est assez hardi pour la prier dans un autre esprit, c'est-à-dire couvant de la haine contre son frère, imite ce perfide Aman, dont il est parlé dans l'Ecriture, qui, voyant ses cruautés et ses fourberies découvertes, et sur le point d'être punies, se jeta aux pieds de la reine Esther, et la conjura, par tout ce qui lui était de plus cher et de plus sacré, d'apaiser la colère d'Assuérus. Ce prince, qui s'était retiré tout ému de la salle du festin, y étant rentré un peu après, et ayant aperçu cet insolent favori qui tenait les genoux de la reine embrassés, il s'écria tout transporté de fureur: Comment donc le perfide veut faire violence à la reine dans ma maison, et en ma présence! qu'il soit conduit au supplice dans l'instant même! Aussitôt il fut arraché des pieds d'Esther, et attaché au gibet qu'il avait fait préparer pour son oncle Mardochée.

Un pieux docteur remarque que la prière d'Aman à Esther est traitée d'oppression et de violence, parce qu'il avait conclu la ruine de toute sa nation: on doit, dit-il, donner le même nom aux prières de ceux qui font des vœux à Marie, tandis qu'ils sont homicides de leurs frères, du moins par la disposition de leur cœur; si vous avez donc dans le vôtre quelque fiel, quelque racine amère contre eux, courez vous réconcilier, après quoi vous retournerez offrir votre présent à la reine de paix; alors vos requêtes seront assurément entérinées, car elle ne peut rejeter des cœurs humbles, pénitents, charitables.

C'est à vous, Seigneur, à mettre ces dispositions dans notre cœur; mais comme vous avez voulu que nous eussions tout par le canal de Marie, nous nous adressons à elle pour la conjurer, par le lait sacré dont elle vous a allaité, de nous les obtenir. Obtenez-nous donc, Vierge sainte, un cœur contrit et humilié, une sainte haine de nous-mêmes, qui nous porte à venger votre Fils de nos crimes, une ardente charité pour le prochain qui couvre la multitude des péchés? Obtenez-nous, Mère incomparable, la grâce de vivre dans l'esprit de vos véritables enfants en vous honorant non du bout des lèvres, mais du fond du cœur, non par un culte vain et superstitieux, mais en accompagnant d'une piété intérieure et sincère les pratiques extérieures autorisées par l'Eglise pour vous honorer, nous étudiant surtout à imiter vos divines vertus, comme vous avez imité celles de Jésus-Christ, faisant notre nourriture d'accomplir sa sainte volonté, ainsi qu'il a accompli celle de son Père, et que vous nous l'ordonnez dans l'Evangile, afin de mériter par là la gloire, etc.

SERMON XC.

POUR LE JOUR DE L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX.

(*Le 14 septembre.*

Prædicamus Christum crucifixum Judæis scandalum, gentibus autem stultitiam, Dei virtutem et sapientiam. (I *Cor.*, I.)

Nous vous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un scandale aux Juifs et une folie aux Gentils, mais qui est la force et la vertu de Dieu.

Que les Juifs frémissent de rage, que les Gentils nous insultent et blasphèment ce qu'ils ignorent, que les impies figurés par Cham, qui railla son Père, lorsqu'il le trouva nu dans sa tente, fassent l'objet de leurs railleries du Sauveur exposé sur la croix en cet état si sensible à sa pudeur, enfin que les mauvais chrétiens s'en déclarent les ennemis par leur conduite, et rougissent de l'ignominie qui y semble attachée; pour nous, nous prêcherons toujours hardiment Jésus-Christ crucifié, nous ferons gloire de ses opprobres, et malheur à nous si nous nous glorifions en autre chose, aussi bien que le grand Apôtre. Et comment n'y trouverions-nous pas notre gloire, puisque le Père éternel y trouve le comble de la sienne? Oui, mes frères, il reçoit plus de gloire par le sacrifice qui y est offert que par l'ouvrage du monde entier, que par la fidélité des anges qui résistèrent aux impressions malignes de Lucifer, et s'écrièrent avec saint Michel que rien n'était semblable à Dieu, plus que par tous les sacrifices des anciens justes, et par tous les combats qu'ils ont soutenus si généreusement pour rendre témoignage à la vérité; plus que par l'effusion du sang de tant de millions de martyrs, qui sont le plus bel ornement de l'Eglise, enfin par tout ce qui se pratiquera de plus austère, de plus saint, de plus zélé, de plus héroïque dans toute la suite des siècles, ou plutôt tous ces prodiges qui nous étonnent n'ont été que les figures et les crayons de ce mystère incompréhensible comme elles en sont le fruit; tout y tend, tout y aboutit, comme à son centre; c'est là le point de vue que le Père éternel expose à nos yeux, où il faut considérer ce grand tableau du monde nouveau, et on y voit reluire une beauté dont on est enchanté. C'est là le grand théâtre de ses merveilles. L'ancienne Loi n'a point eu

d'autre fin de ce pompeux appareil de cérémonies; son temple si auguste, en un mot tout ce que Moïse a prescrit à ce grand peuple prophétique, n'a été qu'une préparation à cette action éclatante; l'Eglise substituée à la Synagogue en fait le principal objet de son culte, et y rapporte tout; j'ose dire même que Jésus-Christ y trouve sa propre gloire, car, quoiqu'il y soit rassasié d'opprobres, rabaissé au-dessous des plus scélérats, comme un ver de terre (c'est à quoi il se compare lui-même), il y donne à son Père la marque de l'obéissance la plus parfaite et la plus profonde, il y traite avec lui de la réconciliation du monde entier; c'est là où il a détruit le péché, dépouillé le prince du monde, et enlevé toutes ses armes; il y a foulé les démons à ses pieds; il les a, dit-il par son prophète, écrasés dans sa fureur, et c'est ce qui a rougi et sali tout ses vêtements; ainsi la croix est le champ de sa victoire et de son triomphe; enfin c'est là où il forme son Eglise, et lui mérite toutes les grâces qui la rendent si charmante et si accomplie, et la rendront digne de jouir à jamais de ses chastes embrassements.

Après cela faut-il s'étonner si les saints Pères ne peuvent trouver à leur gré des termes assez magnifiques et des images assez vives pour relever la gloire de la croix, et s'ils la préfèrent à la verge merveilleuse de Moïse et au sceptre de tous les potentats. Pour parler avec ordre d'un sujet si riche et si fécond, je dirai que nous y rencontrons tout ce que nous pouvons désirer, et même tout ce que nous désirons naturellement. Interrogeons notre cœur : que veut cette multitude et cette succession de désirs qui le pressent? si nous faisons attention, il en sortira une voix qui nous répondra, malgré sa corruption, qu'il cherche la sagesse, la force et le plaisir, mais un plaisir solide qui le remplisse, et non pas simplement qui chatouille les sens; nous trouvons tout cela dans la croix. La vraie sagesse consiste à s'attacher à la croix : ce sera mon premier point; c'est là où l'on puise une force invincible : ce sera le second; enfin où l'on goûte un solide plaisir : voilà tout le partage de ce discours, et le sujet de vos favorables attentions.

PREMIER POINT.

La raison était trop faible pour nous persuader que la vraie sagesse était un art qui apprend à se crucifier soi-même, en faisant aimer tout ce qui est de plus dur à la nature et inspirant de l'horreur pour tout ce qui flatte les sens; il fallait pour nous le faire comprendre que la sagesse éternelle descendît du ciel, qu'elle se revêtît d'un corps passible, qu'elle en fît le capital de sa doctrine et qu'après l'avoir prêché durant le cours de sa vie mortelle, sa mort sur une croix fût un fidèle interprète, qui ne nous permît pas d'altérer cette vérité fondamentale de la religion.

C'est pourquoi je ne suis pas surpris qu'un homme uniquement appliqué à se contredire, à se mortifier, à se crucifier soi-même, soit un sage inconnu à la philosophie païenne, mais je vous avoue que je ne reviens pas de mon étonnement, lorsque je considère qu'une conduite si autorisée par l'exemple de la sagesse incarnée et celui de tous les saints passe encore pour folie dans l'esprit de la plupart des chrétiens; car, puisqu'il y a une liaison nécessaire entre la connaissance de Dieu et le règlement des mœurs, qui sont les deux parties essentielles de la sagesse ou de la morale, quelle apparence que nous puissions entrer dans une véritable morale en suivant d'autres maximes que celles de la croix, étant impossible de bien connaître Dieu et de bien régler ses mœurs que par le mystère de la croix?

Dieu avait pris plaisir en créant le monde de se répandre sur ses ouvrages, en leur imprimant des vestiges de sa grandeur, de sa majesté et de ses perfections, si sensibles, que les plus aveugles en devaient être éblouis; il n'y avait rien dans la nature qui ne nous dût élever à la connaissance du Créateur : la vaste étendue de l'univers, la beauté du ciel, l'éclat du soleil et des étoiles, la régularité de leurs mouvements, cette succession si uniforme du jour et de la nuit, la diversité des saisons, toutes ces choses faisaient retentir la puissance de l'ouvrier; c'était la voix de la sagesse même qui voulait se faire entendre et se faire connaître aux hommes; mais ils ne profitèrent pas de cette grande instruction; ils s'attachèrent au culte extravagant des idoles, ils se firent des dieux de métal et de pierre, ils offrirent de l'encens à des animaux et à de vils insectes, que s'il y eut quelques philosophes qui après une longue étude et de longs raisonnements découvrirent l'unité d'un Dieu, ils n'osaient condamner en public la pluralité des dieux qu'ils combattaient dans la poussière de leurs écoles, et ils étaient assez insensés pour adorer avec le peuple des divinités dont ils se moquaient avec leurs disciples.

Mais ce qui m'a paru plus surprenant et qui prouve invinciblement que la véritable sagesse est attachée à la croix, c'est que cette connaissance même d'un Dieu, qui devait être pour ces philosophes une source de lumière, devint pour eux une source de ténèbres et ne servit qu'à les aveugler; ils en conçurent une complaisance, une présomption et une vanité insupportable. Dieu, qui ne déteste rien tant que l'orgueil, les abandonna à eux-mêmes, ils les livra à un sens réprouvé : *Obscuratum est insipiens cor eorum* (*Rom.*, I); ils s'abandonnèrent ensuite à mille déréglements, ils violèrent les devoirs les plus communs de l'honnêteté, ils se plongèrent dans tous ces excès, ces ordures et ces abominations monstrueuses, que saint Paul leur reproche dans son Epître aux Romains; ainsi plus ils s'approchaient de Dieu par la lumière et la pénétration de leur esprit, plus ils s'en éloi-

gnaient par leur vanité et le déréglement de leur cœur.

Que fera Dieu pour dissiper ces ténèbres et retirer les hommes de ces voies d'égarement? Il fait prêcher la croix et donne les saintes Ecritures; il fait prêcher la croix par les apôtres, et voilà les idoles renversées, les temples des faux dieux démolis, la superstition païenne abolie, les philosophes, ces *animaux de gloire*, humiliés et devenus petits à leurs propres yeux, et toute la terre remplie de la connaissance du véritable Dieu; il donne les saintes Ecritures, et l'intelligence de ces livres divins dépend uniquement du mystère de la croix; la croix est la clef des Ecritures; concevez ce mystère et vous développerez sans peine tout ce qu'il y a de plus obscur dans l'un et l'autre Testament; ignorez ce mystère, et ce qui y paraît de plus clair est un abîme que vous ne pourrez jamais approfondir.

Ah! je ne m'étonne plus si saint Paul voulait oublier tout ce qu'il avait appris au troisième ciel, pour ne plus parler aux hommes que de Jésus crucifié; je ne m'étonne plus si la doctrine de la croix était le lait qu'il donnait aux faibles et aux commençants, et la viande solide dont il nourrissait les forts et les avancés : ce grand apôtre savait que les hommes, n'ayant pas voulu connaître Dieu dans les ouvrages de sa sagesse, il fallait une espèce de folie, mais folie qui est plus sage que tout ce que les hommes peuvent concevoir de plus sage, mais folie qui est le chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu, pour retracer dans leur esprit sa connaissance, qui en était presque effacée.

C'est donc à la croix que nous sommes redevables de la connaissance de Dieu et de toutes ses perfections adorables, de sa bonté, de sa justice, de sa sagesse, de sa puissance, de sa sainteté, non pas d'une connaissance imparfaite et stérile, telle que la lumière naturelle la donnait aux philosophes, mais d'une connaissance accompagnée de l'onction et de la grâce du Saint-Esprit, qui nous fait régler saintement notre vie, en quoi consiste la seconde partie de la sagesse ou de la morale.

Ne m'avouerez-vous pas que pour être vraiment sage, il faut entrer dans les maximes de la sagesse incarnée, qu'il faut suivre les règles qu'elle nous prescrit, y conformer ses pensées, ses actions et toute sa conduite; en un mot, que pour être sage, il faut être un fidèle disciple de Jésus-Christ. Or, que nous ordonne cette sagesse incarnée, que nous enseigne Jésus-Christ? Qu'il faut renoncer à soi-même, porter tous les jours sa croix et marcher à sa suite : voilà la première leçon qu'il fait à ses disciples. Que nous enseigne-t-il encore? Que la voie qui conduit à la vie est étroite, qu'il faut faire pénitence, se faire violence pour entrer au royaume des cieux, s'arracher un œil, se couper un pied et un bras lorsqu'ils nous scandalisent, c'est-à-dire nous séparer de ce que nous avons de plus cher, lorsqu'il nous est un obstacle à notre salut.

Ce divin Sauveur commence ce sermon admirable sur la montagne par ces paroles : *Bienheureux sont les pauvres*. Notre esprit a mille raisons et souvent même des prétextes de piété pour nous dégoûter de la pauvreté; notre cœur est entraîné vers les richesses par une pente secrète et presque invincible, comme vers des biens solides; nos sens sont enchantés par les fausses douceurs d'une vie commode; ceux qui nous sont le plus étroitement liés ne nous représentent jamais la pauvreté que comme quelque chose de si affreux, de si hideux, de si triste, que la seule image nous fait peur; ainsi il faut renoncer aux vaines raisons de notre esprit, il faut écouter les sentiments les plus naturels de notre cœur, il faut résister à l'illusion de nos sens et considérer nos meilleurs amis comme des aveugles égarés et des empoisonneurs. Ce combat de l'homme contre l'homme, cette application à se contredire, à se mortifier et à se détruire soi-même, cette défiance de ceux qui nous approchent, ne vous paraît-elle pas une croix bien dure? C'est pourtant à cette croix que la sagesse est attachée, ce n'est qu'à ce prix qu'on devient un disciple de Jésus-Christ.

Oh! que Jésus-Christ a peu de disciples! Oh! combien de chrétiens, qui sont plutôt disciples d'Epicure que de Jésus-Christ, combien de chrétiens (je le devrais dire en gémissant) qui n'ont que des sentiments terrestres, qui font leur dieu de leur ventre et qui mettent leur gloire dans ce qui les devrait couvrir de confusion! c'est pour de semblables chrétiens que la parole de la croix sera toujours une folie : *Verbum crucis pereuntibus stultitia* (I *Cor.*, I); mais il viendra un temps où ils seront bien forcés de changer de langage et de sentiments et de reconnaître leur folie et leur égarement, et que le soleil de l'intelligence ne s'est pas levé sur eux. Il viendra un temps où ils diront, mais avec des mouvements de rage et de désespoir inconcevables : *Nos insensati! Vitam illorum æstimabamus insaniam* (*Sap.*, II); fous et insensés que nous étions! Nous estimions que la vie de ceux qui se mortifiaient était une folie et une extravagance, nous les raillions comme de petits esprits, et les voilà en possession d'un bonheur éternel pour quelques moments de peines et de souffrances, et nous voilà condamnés à des flammes éternelles pour quelques malheureux plaisirs, qui ont été mêlés de tant de chagrins et de dégoûts, qui nous ont échappé dans le moment que nous en jouissions, qui se sont écoulés comme un torrent, qui se sont évanouis comme une ombre, comme une vapeur, comme un songe, comme une illusion, *nos insensati!* Et le temps auquel ils feront ces réflexions si douloureuses, mais si superflues et si inutiles, n'est pas si éloigné qu'ils s'imaginent, car peut-être dans un an, peut-être dans un mois, peut-être dès cette nuit, Dieu leur

fera entendre cette parole terrible, qui les glacera jusqu'à la moëlle des os. Fou et insensé ! il faut quitter la vie dans ce moment, il faut paraître au tribunal de ton juge et rendre compte de toutes tes actions et jusqu'à une parole inutile : *Stulte, Stulte! hac nocte animam repetunt a te.* (*Luc.*, XII.) Quelles seront alors les agitations, les alarmes, les convulsions, les frayeurs mortelles de ces insensés! il n'y aura plus de retour, plus de temps pour faire pénitence, plus de miséricorde, plus de sacrement, plus de sang de Jésus-Christ, non, plus de sang de Jésus-Christ, que pour s'élever contre eux et pour demander vangeance de la profanation qu'ils en ont faite; ils demanderont durant toute l'éternité une goutte d'eau pour apaiser l'ardeur de leur soif, et cette goutte leur sera refusée ; on les fera ressouvenir qu'ils ont reçu leurs aises et leur consolation en ce monde, on les forcera de boire dans le calice de la fureur de Dieu, dont parle le Prophète, et d'en avaler jusqu'à la lie et jusqu'aux fragments. On dira : Multipliez, multipliez les tourments et les supplices, à proportion des délices et des plaisirs dans lesquels ils se sont plongés : *Quantum fuit in deliciis, tantum date illi tormentum* (*Apoc.*, XVIII), et sans qu'il soit besoin de démons et de ministres exécuteurs de la justice vengeresse, ils seront eux-mêmes leurs propres bourreaux et se déchireront et se dévoreront durant l'éternité, *et lacerabis ubera tua.* (*Ezech.*, XXIII.)

Prévenons, mes frères, prévenons un malheur si terrible et toutefois si commun; faisons-nous sages aux dépens de tant d'insensés qui avalent avec joie des poisons qui leur déchireront les entrailles ; portons notre croix, mortifions nos sens, vivons dans l'éloignement du monde et de ses plaisirs, souffrons ses railleries et ses injustices : ce qui nous doit remplir de confiance, c'est que la croix, qui est notre sagesse, est en même temps notre force. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

De toutes les vertus, il n'y en a peut-être pas qui ait été moins connue que la force. Les philosophes qui ont passé pour les plus éclairés dans la morale, je veux dire les stoïciens, n'ont jamais bien compris ce que c'était qu'un véritable courage; la seule notion qu'ils nous en donnent suffit pour faire voir la fausseté de leur principe, et la prétendue immobilité de leur sage est une imagination si outrée et si ridicule qu'elle ne mérite pas seulement qu'on la réfute. Mais quand je songe que, pour se former une juste idée de la force, il faut connaître les ennemis que nous avons à combattre, je vous avoue que je sens plus de pitié que d'indignation contre ces philosophes, et que je ne puis m'empêcher de plaindre leur malheur et leur aveuglement.

Ils étaient d'intelligence avec nos plus grands ennemis sans s'en apercevoir et sans pouvoir presque s'en défier ; ils ne connaissaient ni la violence, ni les ruses du démon, comment auraient-ils pu se persuader que la force consiste à lui résister? ils se reposaient doucement dans les commodités de la vie, et, quelque sévères qu'ils parussent, ils n'étaient pas fâchés de jouir des plaisirs dont ils ne pénétraient pas toute la malignité, comment auraient-ils pensé que le courage consiste à vaincre cet amour naturel que nous avons pour le plaisir? Enfin, ils s'aimaient uniquement eux-mêmes, ils étaient pleins d'eux-mêmes, ils étaient idolâtres d'eux-mêmes ; quelle apparence qu'ils eussent fait consister leur force à se haïr eux-mêmes et à briser cette idole d'eux-mêmes?

Il n'y a que le christianisme qui, en nous apprenant que nous n'avons point d'autres ennemis que le démon, le monde et nous-mêmes, nous puisse apprendre en même temps qu'un homme vraiment fort est un homme qui s'oppose sans cesse à toutes les entreprises du démon, qui ne se laisse pas corrompre par la prospérité du monde, ni abattre par l'adversité, qui se traite soi-même avec une espèce de cruauté, se refusant tout le superflu et ne s'accordant qu'à regret le nécessaire.

Or, la force qui nous rend victorieux du démon, du monde et de nous-mêmes, d'où vient-elle? Vous le savez sans doute, elle vient uniquement de la grâce; sans la grâce, nous sommes plus faibles que des roseaux, nous sommes comme des soldats nus et désarmés aux pieds de leurs ennemis, nous ne sommes pas même capables de former la résolution de nous défendre : c'est là le fondement de notre foi. Or, cette grâce de Jésus-Christ, qui fait toute notre force, d'où vient-elle? elle vient uniquement de la croix : c'est une onction sacrée qui coule des plaies adorables de mon divin Sauveur attaché en croix ; les sacrements sont les canaux par lesquels la grâce nous est communiquée : or, la théologie nous apprend qu'ils n'agissent que comme instruments de la passion de Jésus-Christ, qu'ils tirent d'elle leur efficace, leur influence et leur vertu ; elle nous enseigne avec saint Augustin et les Pères que les sacrements sont tous sortis du sacré côté de Jésus-Christ ouvert par la lance, et que c'est par sa mort qu'il nous a mérité toutes les grâces qui nous sont nécessaires, et par sa croix qu'il a défait tous nos ennemis ; car, quoiqu'il les ait pu vaincre tous par une parole, une larme, un soupir, une goutte de son sang, néanmoins, selon l'ordre des desseins immuables de son Père, son triomphe était attaché à la croix : c'est à la croix qu'il a vaincu pleinement la mort, le monde, le démon et le péché.

Il avait déjà fait plusieurs blessures au démon dans le cours de sa vie, dans Bethléem, dans le désert, où ce tentateur osa l'attaquer ; mais c'est à sa passion qu'il lui a donné le coup mortel; le Calvaire a été le champ de bataille où il a désarmé le fort armé et où il lui a enlevé ses dépouilles;

c'est là qu'il a écrasé le serpent et l'a foulé aux pieds; c'est là qu'il nous crie : Ayez confiance, j'ai vaincu le monde : *Confidite, ego vici mundum.* (*Joan.*, XVI.) Armez-vous donc de la croix, comme d'une armure spirituelle, et non-seulement vous êtes invincible, mais même invulnérable. Une seule âme armée de la croix est plus terrible au démon qu'une armée rangée en bataille; elle peut défier avec une sainte hardiesse tout l'enfer et toutes les puissances des ténèbres; elle peut leur dire : assemblez-vous, et vous serez vaincus; avancez-vous, et vous serez vaincus; mettez en usage tout ce que vous avez d'artifice, de malice, de ruse et de force, et vous serez vaincus, et vos entreprises s'en iront en fumée : *Congregamini, et vincimini; accingimini, et vincimini; inite consilium, et dissipabitur.* (*Isai.*, VIII.) Saint Paul était-il armé d'autre chose quand il attaquait lui seul toutes les forces de l'empire romain et qu'il appelait au combat singulier tout ce qu'il y a de plus terrible dans le monde et de plus capable d'épouvanter les plus intrépides, défiant toutes ces choses de le séparer de la charité de Jésus-Christ? N'est-ce pas ce qui a soutenu tant de martyrs au milieu des tourments les plus cruels? n'est-ce pas ce qui a rendu tant de jeunes vierges insensibles aux attraits des plaisirs, aux caresses du monde, aux douceurs de la vie, et inébranlables aux menaces et aux tortures des tyrans? Quelque susceptibles que nous soyons des impressions du monde, méditons Jésus-Christ crucifié, et tous ses efforts seront inutiles. Pourra-t-il nous corcorrompre par ses fausses douceurs, lorsque nous considérerons Jésus-Christ déchiré de coups de fouets, percé de clous et abreuvé de fiel? pourra-t-il nous ébranler par ses menaces et nous faire abandonner notre devoir par la crainte des railleries? Lorsque nous verrons notre Roi traité comme un roi de théâtre, revêtu par risée d'un manteau d'écarlate et rassasié d'opprobres, oserons-nous nous plaindre des injustices et des violences des hommes? Lorsque nous jetterons les yeux sur cet Agneau innocent, attaché à la croix comme un voleur et un scélérat, oserons-nous murmurer dans notre pauvreté et nos maladies en considérant Jésus-Christ tout nu sur la croix, en considérant cet homme de douleur, dont tout le corps n'est qu'une plaie horrible? enfin, ne rougirons-nous pas d'être des membres délicats et parfumés sous un chef couronné d'épines?

Prenons donc tous les instruments de la passion de Jésus-Christ, et munissons-en nos sens, qui sont les avenues et les ouvertures par lesquelles la mort entre dans nos âmes; environnons nos oreilles avec les épines dont le chef sacré de Jésus-Christ a été couronné; ne les prêtons pas, ou plutôt ne les prostituons pas à tant de discours dangereux, à tant de contes vains, inutiles et frivoles; faisons-nous comme une haie de ces saintes épines : *sepi aures tuas spinis.* (*Eccli.*, XXVIII.)

Mortifions la délicatesse et la sensualité de notre goût, mêlons dans notre breuvage le fiel et le vinaigre qu'on présenta au Sauveur, ou du moins, mêlons-y nos larmes comme le roi pénitent.

Détournons nos yeux de tous les objets de la vanité, faisons un pacte inviolable avec eux de ne les arrêter jamais sur tout ce qui pourrait causer du désordre dans notre imagination et du trouble dans notre cœur, tournons-les dans le temps de la tentation sur Jésus-Christ, notre vie, attaché en croix

Portons dans tout notre corps la mortification de Jésus-Christ, et que notre chair soit comme percée par les clous de sa croix, afin qu'elle soit insensible à l'attrait et à l'émotion du plaisir; enfin, soyons crucifiés au monde et que le monde nous soit crucifié, et nous sommes assurés de vaincre tous nos ennemis. Mais vous hésiterez encore moins à prendre ce parti et à embrasser la croix, quelque hérissée d'épines qu'elle vous paraisse, lorsque je vous aurai fait voir qu'on n'y trouve pas moins de plaisir que de force : c'est à quoi je me suis engagé dans ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Vous vous étonnerez peut-être que, n'ayant plus que quelques moments à vous entretenir, j'entreprenne de prouver une proposition qui semble renfermer une contradiction et qui paraît un véritable paradoxe. Prétendre qu'on trouve du plaisir dans la croix et vouloir vous faire apercevoir de la liaison entre ces deux idées de croix et de plaisir, n'est-ce pas vouloir accorder ensemble les choses les plus contraires et les plus inalliables? Cela ne m'a pas toutefois arrêté; le plaisir se fait sentir et ne se prouve pas. Quand j'aurais tout le loisir nécessaire pour entasser preuves sur preuves, démonstrations sur démonstrations, autorités sur autorités, vous ne seriez pas plus éclairés en cette matière, si votre cœur n'était ému, et il faudra toujours dire des douceurs de la croix ce que saint Augustin dit des délices du saint amour : *da amantem, et sentit quod dico;* donnez-moi une âme qui aime, et elle comprend ce que je veux dire; donnez-moi une âme qui aime tout ce que l'Evangile nous commande d'aimer, qui fuie tout ce que l'Evangile nous commande de fuir; donnez-moi une âme qui ne cherche que Dieu en ce monde, qui s'y considère comme étrangère et comme exilée; donnez-moi une âme qui souffre sans se plaindre tout ce qu'on peut dire et faire de plus injuste à son égard, qui attend sans impatience les moments de lumière pour sortir des ténèbres et des obscurités par lesquelles Dieu veut l'éprouver; donnez-moi une âme qui, dans ses plus grandes peines, répande son cœur au pied du crucifix sans rechercher les consolations humaines, et elle comprend ce que je veux dire :

mais si je parle à des chrétiens sensuels, esclaves de l'intempérance, attachés au monde et à ses folies, ils ne savent pas ce que je veux dire ; je leur parle un langage barbare et inconnu, *nescit quod dico*.

Mais comme je parle à des chrétiens qui me font juger, par l'attention extraordinaire avec laquelle ils écoutent la parole de Dieu, qu'ils sont de ses élus, j'ai sujet de croire que je suis entendu et que vous comprenez tous que la croix est ce joug doux et ce fardeau léger de l'Evangile, et cette paix dont saint Paul dit qu'elle passe tout sentiment ; car n'est-il pas certain que la vie crucifiée est inséparable de la paix et du repos de la bonne conscience, que le Saint-Esprit appelle un festin continuel ?

Je pourrais ajouter que le plaisir consiste dans une certaine proportion et un certain rapport entre les objets et la situation de notre cœur. Or, je vous demande s'il y eut jamais rien de plus proportionné à l'état de pécheurs, ce que nous sommes tous, que la croix de Jésus-Christ, qui nous fait rentrer dans l'ordre et nous réconcilie avec Dieu, son Père ? Nous y trouvons la rémission de tous nos péchés et de toutes nos dettes, qui sont presque infinies : *Tollens chirographum quod erat contrarium nobis, affigens cruci !* (*Col.*, II.) Ah ! qu'on respire agréablement, quand on se sent déchargé de ce poids funeste et accablant ! Nous y trouvons un gage assuré de la miséricorde de Dieu, et, sans ce gage, je ne vois rien qui ne nous doive épouvanter. Mais à quoi bon m'étendre davantage sur les douceurs de la croix ? ne suffit-il pas que nous y trouvions Jésus-Christ ? Votre cœur n'a-t-il pas tressailli de joie à cette parole : nous y trouvons Jésus-Christ ? Et qui peut exprimer la douceur infinie que cause le sentiment de la présence de Jésus-Christ ? Nous y trouvons Jésus-Christ ! Ah ! les épines sont changées en roses, le fiel a perdu son amertume, la croix est devenue un lit nuptial. Nous y trouvons Jésus-Christ ! Maladies, que sont devenus vos douleurs, vos dégoûts et vos insomnies ? Pauvreté, que sont devenus vos besoins, vos chagrins, vos ennuis ? Mort, où sont tes horreurs ? où est ta pointe et ton aigu llon : *ubi est, mors, stimulus tuus ?* (*Rom.*, VIII.) N'est-ce pas cette vue qui rendait à saint Etienne la grêle de cailloux, sous laquelle il fut accablé, plus douce que la rosée ? N'est-ce pas cette vue qui remplissait de joie et d'allégresse les apôtres, pendant que les princes des prêtres faisaient cruellement déchirer leurs épaules à grands coups de verges ? N'est-ce pas ce sentiment qui faisait dire à saint Paul qu'il nageait de joie dans ses souffrances et ses tribulations ? Sa vie n'était qu'une suite et un enchaînement d'afflictions, de croix, de fatigues, de naufrages, de peines, de travaux, de jeûnes, de veilles, de prisons, de martyres, de morts, et néanmoins il était toujours dans la joie : *semper autem gaudentes.* (II *Cor.*, VI.) Voyez saint André, comme il est transporté hors de lui-même, dès qu'il aperçoit la croix ; il s'écrie : O heureuse croix, souhaitée si ardemment, l'unique objet de mes vœux et de mes désirs les plus enflammés, je vais donc te posséder ! il y monte comme un ambitieux sur un trône. Voyez les Laurent, les Vincent : ils sont étendus sur les grils ardents comme sur des lits semés de fleurs ; il semble qu'ils souffrent dans des corps étrangers et empruntés. Demandez aux Catherine de Sienne, aux Thérèse, aux Madeleine de Pazzi, ce qui leur faisait trouver tant de délices dans la croix : c'est qu'elles y trouvaient Jésus-Christ, leur divin Epoux.

Nous y trouvons le même Jésus-Christ, le divin Epoux de nos âmes et le Dieu de toute consolation. Prions-le de faire le même miracle en notre faveur ; conjurons-le de nous faire goûter ces chastes et ces innocentes délices, qu'il ne refuse jamais à ceux qui renoncent, pour son amour, aux fausses joies du monde ; approchons notre bouche de ses plaies sacrées, pour y sucer le miel et goûter cette manne cachée, qui cause du dégoût de toutes les douceurs de la terre ; demandons-lui cette délectation victorieuse et cette paix intérieure, que le monde ne connaît pas, qui nous est un gage et un avant-goût de la joie infinie qu'il vous prépare dans le ciel.

SERMON XCI.

POUR LE CARNAVAL.

A l'Oratoire.

Respice, fides tua te salvum fecit. (*Luc.*, XVIII.)

Ouvrez les yeux, votre foi vous a sauvé.

Il y a, au dedans de nous, un homme spirituel et invisible, que saint Pierre appelle l'homme caché ou l'homme du cœur ; cet homme a son cœur, ses pieds, ses mains, ses yeux ; un cœur uniquement sensible à la gloire de Dieu et flexible aux impressions de sa grâce ; des pieds qui courent dans ses voies avec la légèreté des cerfs ; des mains appliquées à toutes sortes de bonnes œuvres ; des oreilles attentives à la voix du Maître intérieur ; enfin, des yeux toujours ouverts pour contempler les choses invisibles.

C'est à cet homme intérieur que j'adresse aujourd'hui ma parole, et à qui je dis : *Respice ?* Ouvrez les yeux, mon frère chrétien, et considérez ce qui se passe présentement dans le monde ? Voyez cette multitude d'insensés, qui vont prendre le caractère de la bête et défigurer en eux l'image de Dieu ? *Respice ?* Regardez les anges de paix, qui pleurent amèrement sur ces abominations, et ce pressoir terrible de la fureur du Tout-Puissant, où ses ennemis sont foulés par les démons ? N'êtes-vous pas saisis d'horreur, à la vue des ruisseaux de sang qui en découlent ? *Respice ?* Voyez comme l'enfer a ouvert sa gueule à l'infini, et tout ce qu'il y a de grand y descendre en foule avec le peuple ? *Respice ?* Voyez cette main qui trace sur le mur des caractères de mort, ainsi qu'au festin profane du roi Balthazar : *Mane, Tecel, Phares !* (*Dan.*, III.) Vos jours sont comptés ;

vous avez été mis dans la balance et trouvé léger; votre règne est passé.

Mais hélas! les ministres évangéliques auront beau exhorter le peuple chrétien d'ouvrir les yeux et faire attention sur ces divers objets, si capables d'imprimer de la crainte ; j'aurai beau m'épuiser, à force de crier : détournez-vous du précipice où vous courez donner tête baissée ; si Jésus-Christ lui-même ne vous dit, avec cette voix impérieuse à qui tout cède et qui a la vertu de se faire entendre aux morts; s'il n'arrache ce bandeau funeste, dont vous voilez si opiniâtrément vos yeux, et ne vous donne ces yeux éclairés par la foi. Demandons-lui donc ces yeux précieux, mais que ce soit avec autant d'instance et de persévérance que ce pauvre aveugle de notre évangile : *Domine, ut videam.* Vous voyez le besoin particulier que j'ai moi-même des lumières du Saint-Esprit, puisque c'est par mon canal qu'elles vous doivent être communiquées ; joignez-vous à moi pour les attirer par la médiation de la divine Marie. *Ave, Maria.*

On peut distinguer en l'homme trois vies différentes : la première, animale et sensitive, qui consiste dans le juste tempérament des humeurs et la circulation du sang; la seconde est la raisonnable, réglée par les lumières de la raison, à laquelle les philosophes se sont efforcés de former les hommes; la troisième est celle de la foi, propre et particulière aux chrétiens ; mon juste vit de la foi, dit saint Paul : c'est l'idée la plus naturelle d'un vrai chrétien.

Vous souhaitez sans doute apprendre ce que c'est que vivre de la foi. Vivre de la foi, c'est être pleinement animé de l'esprit de Dieu, régler ses pensées, ses désirs, ses paroles, ses actions par les lois immuables de la vérité éternelle et les maximes de l'Evangile; c'est se considérer comme étranger en ce monde et ne soupirer que pour la Jérusalem céleste ; c'est être vivement pénétré du néant et du vide de toutes les choses créées, et n'y attacher point son cœur ; marcher en la présence de Dieu et remplir tous ses devoirs pour lui plaire ; être dans la disposition sincère de sacrifier parents, amis, biens, sa propre vie, plutôt que de violer sa Loi. C'est ainsi qu'ont vécu ces anciens justes, dont le monde n'était pas digne, et c'est ainsi qu'il nous faut vivre, si nous voulons participer à leur couronne.

Il n'y a aucun temps de la vie, pas même aucun moment, où il ne faille vivre de la foi ; de même que, pour entretenir cette vie naturelle, il n'y a aucun instant où il ne faille respirer l'air. Nous sommes environnés d'objets sensibles, c'est-à-dire de piéges et de tentations ; nous en portons au dedans de nous une source inépuisable : la concupiscence, qui nous sollicite au péché; ainsi, il n'y a ni temps ni occasion où il ne faille vivre de la foi. Cette grande vertu n'a point d'autres bornes que celles de la vie; nous ne saurions faire deux pas sans apercevoir deux voies différentes : l'une de liberté et de vie, qui est celle de la foi; l'autre de captivité et de mort, qui est celle de la nature. Il y a néanmoins certains temps où nous devons exciter notre foi et redoubler notre vigilance, de crainte de surprise; s'il faut toujours être armé, quand on est en présence de l'ennemi, il y a plus de nécessité de l'être le jour d'un combat et d'une bataille générale, où il s'agit de vaincre ou de mourir. Qu'est-ce donc que la foi nous prescrit, en ces jours de débauches et de bacchanales, que le démon s'est mis en possession de consacrer à sa gloire? Trois choses, qui feront le partage de ce discours : à l'égard de Dieu, redoublement de fidélité et de religion ; à l'égard du prochain, édification et gémissement pour ceux qui se plongent dans les excès que nous combattons ; à l'égard de nous-mêmes, la privation des plaisirs et la fuite des occasions.

PREMIER POINT.

Nous devons la fidélité à Dieu par tant de titres, que ce serait une chose infinie de les tous rapporter ; elle est fondée sur des raisons si palpables, qu'elle ne peut être contestée que par ceux qui ont dit en leur cœur, il n'y a point de Dieu. Je veux seulement prouver que nous lui devons un redoublement de fidélité en ces jours de crapule. Ne m'avouerez-vous pas que c'est dans une révolte et une conjuration générale que de véritables sujets doivent signaler leur amour pour le prince ? Peuvent-ils demeurer neutres et refuser de prendre parti sans se déclarer des traîtres et des perfides. Le prince ne les considérera-t-il pas comme tels, et ne les enveloppera-t-il pas dans la ruine commune de ses ennemis lorsqu'il pourra s'en venger ?

Presque tout le peuple chrétien se révolte et se soulève en ces jours-ci contre Jésus-Christ, notre divin roi ; on n'entend partout que des cris séditieux ; ils ont l'insolence de dire par leurs actions : Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous; son joug nous est incommode : qu'il s'aille choisir d'autres sujets, qu'il règne dans les cloîtres et les monastères. Ils courent en foule se ranger sous les étendards du démon, le prince du siècle ; ils s'empressent de lui ouvrir leurs portes, c'est-à-dire leurs sens, les avenues de leur âme, avec la même effusion de joie que ces villes qui recevaient le cruel Holopherne au son des flûtes et des tambours, et allaient au-devant de lui se mettre dans les fers. *Quelle est donc la fureur et la manie qui s'est emparée de l'esprit de ce peuple*, disait autrefois le Seigneur par son prophète Jérémie ; *ne vois-tu pas ce qu'il fait dans les places de Jérusalem pour attirer ma colère ?* Les enfants amassent le bois, les pères allument le feu et les femmes mêlent la graisse avec la farine pour faire des gâteaux à la reine du ciel, qu'ils lui offrent en sacrifice. Peinture trop fidèle de la conspiration presque générale des chrétiens contre Jésus-Christ. Séparez-vous du champ de ces rebelles pour vous joindre à nous. Gardez-vous bien de pren-

dre part à ces œuvres de ténèbres. Celui qui n'est pas avec moi, nous dit-il, est contre moi ; celui qui n'improuve pas hautement ces excès s'en rend complice.

Imaginez-vous, mes frères, qu'il se passe aujourd'hui la même chose qui arriva dans la synagogue de Capharnaum : le Sauveur y fit un discours admirable et enlevant sur le mystère de l'Incarnation et de l'Eucharistie. Saint Jean nous l'a conservé ; quels trésors, quelles richesses, quelles merveilles n'y sont pas renfermées ! Cependant ce peuple charnel et ces disciples indignes se révoltent et disent en murmurant : Ces paroles sont bien dures, et qui peut les écouter ? Là-dessus ils le quittent et se retirent de sa suite. Que fera cet adorable Maître en se voyant ainsi abandonné ? Tempérera-t-il ces vérités trop sublimes et disproportionnées à ces esprits grossiers ? Nullement ; il les confirme, et, se tournant vers ses douze apôtres, il leur dit : *Ne voulez-vous pas aussi vous en aller, vous autres ?* A quoi Pierre répondit aussitôt, au nom de tous : *Et à qui irions-nous, Seigneur ; vous avez les paroles de la vie éternelle.*

Voilà une image sensible de ce qui se passe à présent : Jésus-Christ nous dit, par l'organe de ses prédicateurs : Bienheureux ceux qui pleurent ; malheur, au contraire, à ceux qui rient et qui ont ici-bas leurs consolations ! Faites pénitence, ou vous périrez tous. Si le bois vert est traité de la sorte, que sera-ce du bois sec ? Le royaume des cieux souffre violence ; il faut faire de grands efforts pour le ravir. Oh ! combien la voie qui y conduit est étroite, et que peu de personnes la trouvent et y marchent jusqu'au bout ! Gardez-vous de laisser appesantir vos cœurs par l'excès du vin et des viandes ? Celui qui ne porte pas tous les jours sa croix après moi, n'est pas digne de moi. Voilà une doctrine qui vous paraît bien dure et bien étrange ; la nature, qui ne respire que la joie, et la concupiscence, qui n'est touchée que par les biens présents et sensibles ne peut la comprendre et s'en accommoder. Et qui peut ainsi vivre dans un éternel divorce avec les plaisirs, dans un crucifiement perpétuel ? Qui peut s'appliquer ainsi à se gêner et se contredire sans cesse ? Quelle est donc cette religion importune, s'écrie-t-on en secret, qui me tourmente si cruellement ? Défaisons-nous de ces liens. Rejetons loin de nous ce joug. Eh bien ! voulez-vous vous en aller ? Etes-vous tentés d'aller lier des parties de festins, de jeux, de mascarades avec cette multitude d'insensés, et vous prostituer à tous les excès du carnaval ? Jésus-Christ n'a pas besoin de vous, ce n'est uniquement que pour votre avantage qu'il vous exhorte à lui être fidèles ; ce Roi de gloire, qui commande à des mille millions d'anges, n'en sera ni plus heureux ni plus glorieux quand vous vous attacherez à sa suite. Délibérez, et voyez quel parti vous avez à prendre ; il ne force personne : il veut être servi sans contrainte et sans violence. Ah ! Seigneur, plutôt mille fois la mort que d'avoir seulement la pensée de vous abandonner ! où pourrions-nous aller pour être plus contents ? N'avez-vous pas les paroles de la vie éternelle ? C'est auprès de vous qu'on trouve une joie solide, exempte de remords ; une paix que le monde ne peut donner, et qui passe tout sentiment ; c'est au pied de votre croix qu'on goûte des consolations ineffables, que le cœur de l'homme charnel n'est pas capable de comprendre. Qu'est-ce que le monde entier peut nous donner avec ses jeux, ses divertissements, ses fêtes et tous ces plaisirs dont il est si follement enchanté ; qui approche tant soit peu des suavités spirituelles que vous versez dans le sein de ceux qui vous craignent ; les larmes mêmes que la douleur de leur égarement et l'ennui de votre absence tire de leurs yeux ne sont-elles pas plus douces que toutes les réjouissances des théâtres ? *Vos autels, ô mon Seigneur et mon Roi, vos autels, oui, un seul jour dans votre saint temple vaut mieux qu'un siècle entier dans les tentes des pécheurs : ils m'ont raconté leurs fables ; mais qu'ont-elles de comparable aux chastes délices de votre Loi ?*

Imitons la conduite du saint homme Tobie, qui demeura fidèle à son Dieu dans l'apostasie presque universelle de son peuple ; tandis que tout le reste de ses concitoyens allait offrir de l'encens aux veaux d'or que Jéroboam avait fait élever aux deux extrémités de son royaume, il allait régulièrement adorer le Seigneur dans son temple de Jérusalem. Protestons-lui, avec Jérémie, que nous ne voulons pas nous trouver dans les assemblées de ceux qui jouent et ne songent qu'à passer le temps agréablement. Soyons encore touchés de l'exemple de ce brave Mathathias, père des Machabées, qui, sollicité par les officiers d'Antiochus de se conformer à sa religion et de sacrifier aux mêmes dieux que lui : *Vive le Seigneur*, s'écria-t-il ; *je ne quitterai pas le Dieu de mes pères pour adorer des dieux étrangers ; quand tout le monde lui manquerait de fidélité, ni moi ni ma maison ne nous en écarterons jamais !* après quoi, laissant tous ses biens, il se retira avec une poignée de gens sur les montagnes et dans les cavernes. Et ne vous imaginez pas que nous manquions moins de fidélité à notre divin Maître, en refusant de prendre part aux excès de ces jours, que Mathathias en rejetant avec horreur la proposition qui lui fut faite d'immoler aux idoles, ni que ceux qui se laissent entraîner à ces débordements soient moins criminels que des idolâtres ? Mais ne le sont-ils pas véritablement ? Ne servent-ils pas une fausse divinité ? J'ai honte de la nommer ; mais pourquoi ne le ferai-je pas après l'Apôtre : *Ils font*, dit-il, *leur dieu de leur ventre.* Je trouve, au contraire, que les idolâtres sont beaucoup plus excusables que ces chrétiens infâmes, l'opprobre du christianisme ; s'ils adoraient des dieux d'or, d'argent, de pierre, c'était par une erreur et un aveuglement d'esprit qui leur fai-

sait croire qu'il y avait quelque puissance et quelque vertu cachée dans ces statues. Le démon menait alors tous les peuples comme avec un frein d'erreur; la lumière de l'Evangile n'avait pas encore brillé à leurs yeux et dissipé ces épaisses ténèbres ; mais on n'est que trop instruit aujourd'hui des vérités ; c'est une corruption visible, une dépravation du cœur, un déréglement monstrueux, une apostasie, une perfidie qui ne mérite aucun pardon. Quant aux chrétiens qui renonçaient Jésus-Christ devant les tyrans, ils ne le faisaient qu'après avoir rendu de grands combats, ils y étaient forcés par la violence des tourments; leur seul appareil était capable de glacer les courages les plus intrépides, et d'ébranler les résolutions les plus affermies; on étalait à leurs yeux les chevalets, les roues, les ongles de fer, les croix, les grils ardents; on inventait tous les jours de nouvelles tortures; faut-il s'étonner si le courage manquait quelquefois à ces soldats, et si l'infirmité de la chair souvent mutilée, déchirée, à demi brûlée, succombait à la fin. Mais qui t'oblige aujourd'hui, chrétien lâche et déserteur, qui t'oblige de renoncer ton maître et ton Dieu, et dont tu n'as jamais reçu que du bien, et de sacrifier au démon son ennemi, qui ne respire que ta perte? Te menace-t-on de la mort, et d'une mort cruelle, si tu ne parais dans ces académies, ces assemblées profanes, ces bals, ces festins, où Jésus-Christ est de nouveau crucifié et exposé à la raillerie de ceux mêmes pour qui il meurt? Qui te force de t'embarquer dans ces parties de jeu, d'y passer les nuits, ces excès de table dont d'honnêtes païens auraient eu horreur, et qui tuent ton corps aussi bien que ton âme? Allez donc, lâches et infâmes déserteurs! Gens puissants pour boire du vin et vider des coupes, allez combattre vaillamment sous les enseignes du dieu de la débauche, votre maître et votre roi? Pour nous, nous n'en reconnaissons point d'autre que Jésus-Christ, nous ne voulons servir et obéir qu'à lui seul, nous renonçons à Satan, à ses pompes, à ses œuvres, à ses convoitises, pour nous consacrer à Jésus-Christ; nous protestons solennellement que nous lui serons fidèles, et renouvelons pour cet effet les vœux de notre baptême, par lesquels nous sommes crucifiés et ensevelis avec lui, morts au monde et à ses cupidités, devenus les religieux de la croix; nous choisissons, sans hésiter, de nous affliger plutôt avec le peuple de Dieu, que de goûter la douceur passagère du péché avec les réprouvés.

Me désavouerez-vous, mes frères, de la promesse que je fais en votre nom à Jésus-Christ, comme vos parrains l'ont faite le jour que vous lui fûtes incorporés par le baptême? Je vous ferais injure d'avoir cette pensée; non, vous ne balancez pas, et malgré le mauvais exemple et la corruption du siècle, vous demeurerez fidèles à Jésus-Christ; mais ce n'est pas encore assez : il faut que vous empêchiez de tout votre pouvoir qu'il ne soit offensé et déshonoré par ces excès, et si vous ne le pouvez, que vous en gémissiez en secret; c'est le second devoir que la foi nous impose, et le sujet de mon second point.

SECOND POINT

Une des principales obligations de ceux qui sont revêtus de quelque autorité et préposés sur les autres, est de les contenir dans l'ordre, de prévenir les déréglements où ils pourraient tomber ou y remédier; ainsi, un magistrat doit s'appliquer à retrancher les abus et les scandales, purger la ville où il est constitué en dignité, de tout ce qui peut être au peuple chrétien une occasion de se corrompre. Jugez par là s'il peut souffrir ces mascarades, ces déguisements honteux, ces spectacles profanes, ces brelants, où le saint nom de Dieu est blasphémé; un père et une mère dans la famille doivent s'appliquer à ce qu'il soit servi et honoré par les enfants et les domestiques; il doit veiller avec un soin infatigable sur le petit troupeau qui lui est confié, dont il est, selon saint Augustin, comme l'évêque; il n'y va de rien moins que de sa perte éternelle, s'il néglige ce devoir essentiel. Et que lui servira-t-il d'avoir été irrépréhensible dans ses mœurs, s'il est condamné pour n'avoir pas réglé celle des siens? Le juste Juge lui demandera le sang de ces âmes. Le grand prêtre Héli ne fut-il pas puni de mort pour avoir repris trop mollement ses deux fils? Et saint Paul ne dit-il pas que celui qui n'a pas soin de veiller sur ceux de sa maison, et qui n'en fait pas son capital, renonce à la foi, et est pire qu'un infidèle; paroles terribles et qui demanderaient de longues réflexions.

Pour ceux qui n'ont pas ces divers rapports, ils ne se doivent pas croire néanmoins dispensés du soin du prochain; chacun, dit le Sage, en est chargé, nul n'en est exempt; il n'y a qu'un Caïn qui puisse dire : *suis-je le gardien de mon frère?* Mais, quoi donc? Tous sont-ils obligés de reprendre et de corriger? Non, ce serait renverser l'ordre, et causer de la confusion dans le monde; la correction est une action difficile qui demande une main habile et délicate; tous n'ont pas ce talent, ni le sel de la sagesse pour assaisonner une répréhension, mais tous sans réserve sont obligés d'édifier le prochain, les pauvres comme les riches, les savants, les ignorants, les jeunes gens aussi bien que les vieillards. Il ne suffit pas à un chrétien d'être fidèle à Dieu dans son cœur, il faut que ses actions rendent témoignage de sa piété intérieure, et que sa vie soit une exhortation continuelle, ou un reproche secret, mais très-vif, à ceux qui s'écartent du droit chemin; c'est à tous ses disciples généralement, c'est-à-dire, à ceux qui font profession du christianisme, que Jésus-Christ ordonne de faire luire leur lumière devant les hommes, afin que, voyant leurs bonnes œuvres, ils en glori-

fient le Pere céleste. Il n'y a pas d'exhortation plus fréquente dans saint Paul, que de s'entre-édifier les uns les autres, de répandre partout la bonne odeur de Jésus-Christ, de briller comme des astres dans le monde, de manifester en soi la vie de Jésus-Christ, et d'annoncer sa mort en portant les traits de cette vie et de cette mort imprimés dans toute sa conduite; il n'est pas jusqu'aux esclaves qu'il n'exhorte d'orner la doctrine de l'Eglise, c'est-à-dire, de rendre l'Evangile aimable. Oh! si, jaloux de la gloire de notre Dieu et de sa sainte religion, nous nous appliquions à nous évangéliser ainsi mutuellement, et nous remplir de bénédictions, si nous étions fidèles à supprimer tout ce qui peut former dans l'esprit des autres l'image de quelque passion, on verrait renaître les beaux jours et l'âge d'or de l'Eglise, on verrait l'image de la Jérusalem du ciel sur la terre; mais, hélas! on s'entre-tue, on s'entre-égorge, on s'arrache mutuellement du cœur Jésus-Christ, la foi, la charité, par des paroles déshonnêtes, dissolues, par des maximes toutes païennes, par des actions qui méritent l'enfer, et qu'on traite de galanteries. Malheur au monde pour ses scandales! Malheur à ces pécheurs publics qui semblent avoir essuyé toute pudeur, qui tirent vanité de ce qui les couvre de confusion, et publient hautement leur crime comme le peuple infâme de Sodome! Malheur à ceux qui servent au démon d'instrument et de filet pour faire trébucher des âmes simples et faciles! Quel abominable mystère! Ils s'opposent aux desseins de Jésus-Christ, ils détruisent ce qu'il édifie, ils précipitent en enfer des âmes pour qui il est descendu du ciel! Ah! sans doute qu'il vaudrait mieux pour eux qu'ils fussent jetés dans la mer, une meule de moulin au cou, il leur serait plus avantageux de n'être point nés! Qui les garantira de la colère du lion de Juda? Combien souhaiteront-ils d'être tout à fait anéantis! Mais cette funeste grâce ne leur sera jamais accordée; il faudra qu'ils subsistent éternellement pour être punis d'autant de morts qu'ils ont tué d'âmes par la vue contagieuse de leurs débordements, et même qu'ils en pouvaient damner, quoique la miséricorde divine ait empêché ce malheur? Oui, ils seront tourmentés par autant de furies et de bourreaux, qu'ils auront entraîné d'âmes en enfer, et qu'ils en pouvaient entraîner.

Qui de nous, après cela, ne craindra d'être une occasion de chute au moindre de ces petits? Qui ne tremblera au seul nom de scandale? Qui ne veillera sur toutes ses actions, et ne mesurera même ses paroles avec tant de circonspection, qu'il ne lui en échappe aucune capable de faire quelque blessure à son prochain? Cela ne suffit pas toutefois, il faut encore gémir sur les excès auxquels il s'abandonne.

Cette obligation est fondée sur la charité qui nous lie tous ensemble en qualité de membres de Jésus-Christ, sans laquelle nous ne sommes rien. Or, je vous demande si nous pouvons aimer nos frères de cette charité qui est le caractère des vrais enfants de Dieu, sans être touchés d'une douleur pareille à celle qui faisait dessécher le Prophète royal à la vue de cette multitude de prévaricateurs de la loi divine? Quoi! nous verrons avec des yeux secs, que le plus grand nombre des chrétiens, loin de se disposer à fléchir la justice divine pour leurs crimes passés, l'irritent par de nouveaux, et s'amassent un trésor de colère? Nous verrons les abîmes qui se creusent, et cet étang de soufre et de feu qui sera leur partage pour l'éternité, s'ils ne se convertissent, sans donner quelques larmes à leur aveuglement, et essayer de désarmer leur juge?

Si nous avons de l'amour pour nos frères, de quelle nature est cet amour? Quel est cet amour qui a toutes les marques de l'indifférence, et demeure tranquille lorsque ceux qu'on aime sont en danger de périr? Mais pour vous convaincre d'une manière qui fasse plus d'impression sur votre imagination, de l'obligation que nous avons de déplorer ce scandale pour notre propre intérêt aussi bien que pour celui de nos frères, écoutez la vision surprenante dans laquelle il plut à Dieu de manifester à Ezéchiel ses jugements secrets.

Ce prophète nous apprend qu'ayant été transporté en esprit de Chaldée à Jérusalem, le Seigneur lui fit voir les sacriléges et les idolâtries qui se commettaient dans son temple, et la vengeance qu'il était résolu d'en tirer; il aperçut des anges qui en devaient être les ministres, l'épée nue à la main; au milieu d'eux était un homme revêtu d'une robe de fin lin, qui reçut ordre de passer par le milieu de la ville, et de marquer sur le front, d'un caractère dont la figure approche celle de la croix, tous ceux qui gémissaient de ces abominations, d'épargner ces seules personnes et de massacrer tout le reste sans pitié : *Que votre œil ne se laisse point fléchir et ne soit touché d'aucune compassion; tuez tout sans qu'aucun échappe, vieillards, jeunes hommes, vierges, femmes, enfants;* ce qui fut exécuté sur-le-champ; le carnage eût été moins horrible si la ville eût été emportée d'assaut : ce n'était que monceau de corps entassés. Quel spectacle, et qui n'en frémira? Qui ne se jettera le visage contre terre avec le prophète en criant : *Hélas! hélas! Seigneur, perdrez-vous donc ainsi tout votre peuple?* La vue d'une plaie nous fait frémir, et celle de tant morts spirituelles ne fera aucune impression sur nos cœurs? Où est notre foi? Ne serions-nous pas du nombre de ces morts percés de plaies? Car enfin il n'y a point de milieu : il n'y a que deux classes différentes, je veux dire que l'Eglise n'est composée que de deux sortes de personnes, de ceux qui pleurent et de ceux qui sont pleurés, d'un petit nombre d'âmes fidèles qui gémissent des outrages faits à la majesté suprême, et de ceux qui sont l'objet de ces larmes incapables de se pleurer, mais non pas d'être ressuscités par

ces saints gémissements, comme Lazare, leur figure, le fut par ses pieuses sœurs. Joignons à ces larmes les exercices de pénitence par rapport à nous.

TROISIÈME POINT.

La vie nouvelle que nous recevons au baptême enferme une opposition formelle à la vie d'Adam, dont toutes les inclinations tendent aux plaisirs des sens, et une conformité parfaite à celle de Jésus-Christ, dont les instincts sont directement opposés. C'est sur cette divine ressemblance que notre prédestination est fondée ; un chrétien doit toujours avoir ce modèle adorable devant les yeux pour le copier et l'exprimer ; d'où je conclus, avec le concile de Trente, que la vie chrétienne doit être une pénitence continuelle. Or, comme ceux qui sont animés de l'esprit du vieil homme s'abandonnent en ces jours aux excès d'intempérance et aux dissolutions qui en sont les suites, il faut nous exciter à la sainte tristesse de la pénitence et à la pratique de la mortification : *Vous pleurerez et serez dans les larmes*, dit le Sauveur à ses disciples, *tandis que le monde se réjouira*. Oh ! qui ne préférera ce parti, puisque Jésus-Christ, la sagesse même, l'a choisi pour soi. Sa vie, vous le savez, a été une croix et un martyre continuel, une carrière de travaux non interrompus ; il passait les jours à courir après les brebis égarées de la maison d'Israël, et les nuits à prier ; on ne voit en aucun endroit de sa vie le moindre délassement, le rire lui a été inconnu ; au contraire, il a donné sa malédiction à ceux qui rient ; s'il s'est trouvé dans des festins, ça a été rarement, et pour sanctifier les pécheurs ou confondre l'orgueil des pharisiens, ne perdant jamais de vue son grand sacrifice après lequel il a toujours soupiré. Nous sommes ses enfants, ses membres, ses serviteurs, toutes ces qualités nous engagent à la pénitence : nous sommes ses enfants, c'est sur la croix qu'il nous a engendrés, appelée pour cet effet par saint Augustin, *thalamus*, mais avec quelles tranchées, avec quels cris perçants ! Ah ! nous sommes les Benonis, les enfants de sa douleur ! A-t-il pu nous communiquer cette vie surnaturelle sans nous imprimer en même temps son amour pour la croix ? Jusqu'à quand donc aurons-nous des sentiments d'enfants bâtards, des inclinations si opposées à la noblesse de notre naissance ? Nous sommes ses membres, il est notre chef, élevez vos yeux pour voir ce chef adorable meurtri de coups, couronné d'épines, livide, sanglant, défiguré. Et qu'il me soit permis de faire aux âmes molles et ennemies de la croix, le même reproche que leur fait saint Bernard. Rougissez d'être un membre délicat sous un chef couronné d'épines et abreuvé de fiel ! Nous sommes ses serviteurs : est-il juste, nous a-t-il dit souvent lui-même, que le serviteur soit mieux traité que son maître ? Vous savez de quelle sorte il a été traité par son Père et par les hommes, comme il a exécuté à la lettre l'arrêt prononcé contre Adam, qu'il mangerait son pain à la sueur de son front ; dans les travaux, dès sa jeunesse, dans les privations, les humiliations terminées par une mort également cruelle et ignominieuse ; c'est pour cela que le Prophète l'appelle *un homme de douleurs*, c'est-à-dire un composé de souffrances. Pouvez-vous, après cela, rechercher avec tant d'avidité les satisfactions de la vie, ne vous étudier qu'à ce qui peut vous la rendre douce et délicieuse ? Ne craignez-vous pas que le commun maître ne vienne troubler ces funestes joies, et que, vous trouvant occupé à boire, à manger, à vous réjouir, au lieu de l'être à l'ouvrage dont il vous avait chargé, et de l'attendre, la lampe à la main, il ne vous traite comme ce méchant serviteur de la parabole, qu'il fit jeter dans un cachot pieds et mains liés ? C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents !

Si je savais quelque chose de plus fort que Jésus-Christ pour opposer au cours de ce torrent malheureux, arrêter cette manie brutale, et dissiper ce charme fatal qui fascine les yeux de la plupart des chrétiens, je l'emploierais sans doute ; mais, si la vue de Jésus-Christ ne vous touche, rien n'est capable de le faire. Jetez donc les yeux sur cet aimable Sauveur, qui se dispose de monter à Jérusalem pour essuyer tant d'outrages, et éprouver ce que c'est que de tomber entre les mains d'un Dieu vivant ! Son âme sera plongée dans un océan d'absinthe et son corps déchiré de coups, attaché à un poteau infâme avec d'horribles clous, exposé en cet état aux insultes des Juifs et des gentils qui se rassasient de ses souffrances. Considérez ce spectacle lamentable qui a fait fendre les pierres, et allez ensuite vous réjouir et faire bonne chair ! Gardez-vous bien de vous refuser aucun des plaisirs de la vie ! Ah ! Seigneur quand vous laisseriez cette ingratitude et cet excès monstrueux impuni, nous ne nous oublierons jamais jusque-là, nous ne tomberons pas dans une folie si criminelle, nous compatirons à vos peines, et vous donnerons du moins des larmes pour être mêlées avec votre sang adorable !

Fortifions notre pénitence par la prière : veillez et priez, de peur que vous n'entriez en tentation. Représentons à Dieu notre faiblesse, et conjurons-le de la soutenir de sa main toute-puissante. Nous lisons dans les monuments ecclésiastiques que les chrétiens des premiers siècles consacraient au jeûne et à la prière les jours où les païens célébraient leurs fêtes profanes. Qu'ils apprennent, disent les Pères, par nos abstinences et nos exercices de piété, que nous condamnons leurs excès et leurs superstitions. Les folies du carnaval, pour être pratiquées par des chrétiens, en sont-elles moins profanes et moins païennes ? Combien est-il à craindre, au contraire, qu'elles n'attirent les fléaux de la colère divine sur tout le corps des fidèles ? Mais n'en ressentons-nous pas encore les effets ? La main de Dieu n'est-elle pas toujours appesantie sur nous ? *Non est aversus furor ejus*,

sed manus ejus manet adhuc extensa. (*Isa.*, V.) Peut-on dire que nous goûtions les fruits de la paix? Ne savez-vous pas combien le crime d'Achan fut funeste à tout Israël? Conjurons donc le Seigneur de ne pas détourner pour ce sujet ses regards favorables de dessus son Eglise; humilions-nous à l'exemple de ces anciens justes, qui se confondaient avec les plus impies de leur peuple, et disons-lui : nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous nous sommes détournés de vous et de la voie de vos saintes ordonnances, nous n'avons pas obéi à vos serviteurs; la justice est à vous, il ne nous reste aujourd'hui que la confusion de notre visage, et nous ne l'oserions lever vers vous? Traitez nous cependant selon la grandeur de vos miséricordes et l'étendue de votre clémence

Enfin il faut fuir les occasions; ce serait tenter Dieu que de s'engager dans le péril dans l'espérance qu'il nous y soutiendra : qui cherche le danger périra dans le danger. Ne vous laissez pas séduire. Les mauvais entretiens gâtent les bonnes mœurs; vous serez bons avec les bons, et vous vous pervertirez avec les méchants. Fuyez donc leur commerce, fuyez ces assemblées mondaines comme un écueil et un lieu infecté de peste! Oh! combien y en a-t-il qui feront de tristes naufrages pour avoir lié des parties de divertissements avec des gens de l'esprit du monde! Combien s'en trouve-t-il qui deviendront esclaves de la sensualité de la bouche, et céderont aux mouvements de la chair, d'autres qui se rembarqueront avec plus de fureur que jamais dans le jeu auquel ils avaient renoncé, pour avoir eu la malheureuse complaisance de suivre de faux amis, et s'être engagés témérairement dans des compagnies suspectes? Combien de personnes se désespéreront éternellement dans les enfers, qui auraient prévenu ce malheur effroyable par une retraite de trois jours.

Voilà ce que la foi prescrit à tous les chrétiens en ces jours-ci Hélas! si elle était un peu agissante en eux, possédés, remplis pénétrés, absorbés de si grands objets d'un Dieu crucifié pour nous, d'un enfer, d'un paradis, du compte exact qu'il faudra rendre au tribunal de Jésus-Christ de toutes ses démarches, et même d'une parole inutile, tout occupés, dis-je, de cette alternative effroyable, pourraient-ils prendre part à ces joies insensées du siècle? Ne les regarderaient-ils pas comme des jeux d'enfants? En connaîtraient-ils d'autres que les éternelles, et ce qui peut les leur procurer.

Mais hélas! Qui se conduit en ces jours par la foi? Qui suit ses lumières? Elles sont trop importunes, on les étouffe en son cœur, c'est ici l'heure et la puissance des ténèbres.

Pécheurs! le Seigneur vous invite aux larmes, aux gémissements, à vous revêtir d'un sac et d'un cilice; l'Eglise vous exhorte d'entrer dans la sainte carrière de la pénitence pour expier vos déréglements passés et profiter de ces jours de salut; elle expose sur ses autels Jésus-Christ son époux en état de victime, et loin de seconder ses intentions, vous ne songez qu'à vous réjouir et faire bonne chère? Venez, dites-vous, jouissons des biens présents, hâtons-nous d'user des créatures tandis que nous sommes jeunes, enivrons-nous des vins les plus excellents, parfumons-nous d'huile de senteur; que nul ne se dispense de prendre part à notre débauche; laissons partout des marques de réjouissance, parce que c'est là notre sort, et que nous mourrons demain; car c'est ainsi, disciples d'Epicure, que vous envisagez le saint temps du carême, si toutefois vous l'observez? Ceux qui refusent de prendre part à vos excès et à vos extravagances deviennent l'objet de vos mauvaises plaisanteries; écoutez cette voix de tonnerre, et réveillez-vous si vous n'êtes tout à fait morts? *Voici*, dit le prophète Isaïe, *ce que le Seigneur Dieu des armées m'a fait entendre : Je jure par moi-même que vous porterez cette iniquité jusqu'à la mort, et que je ne vous la pardonnerai jamais.*

Courage donc! Engraissez-vous comme des victimes de la vengeance céleste? Encore quelques moments, la mort viendra fondre sur vous comme un tourbillon et un géant armé; elle corrompra ce corps que vous nourrissez dans les délices, et en séparera cette âme que vous lui avez honteusement asservie.

Ce sera alors que les choses changeront bien de face (c'est toujours Dieu qui parle), ce sera alors mon tour de me rire et de me railler de vous; mes serviteurs mangeront, ils seront pleinement rassasiés, et vous souffrirez une faim enragée; mes serviteurs boiront, ils seront enivrés d'un torrent de volupté, et vous languirez de soif, et ne pourrez obtenir durant l'éternité une goutte d'eau pour rafraîchir le bout de votre langue; mes serviteurs seront dans la gloire, et brilleront comme les astres du firmament : vous serez couverts d'infamie et d'un opprobre éternel; mes serviteurs éclateront en cantiques de louanges dans le ravissement de leur cœur, et vous pousserez des cris et d'horribles hurlements dans le déchirement du vôtre.

C'est un Dieu qui parle : les cieux et la terre passeront, mais ses paroles subsisteront éternellement et auront leur plein effet. Prévenons-le, faisons-nous sages aux dépens de tant d'insensés qui avalent en riant des poisons dont ils auront bientôt les entrailles déchirées; tenons-nous retirés et solitaires, pénétrés de frayeur pour les menaces du Tout-Puissant; point d'autre joie que celle que produit la paix d'une bonne conscience, la présence de l'esprit de Dieu, l'espérance ferme des biens célestes qui en est un avant-goût.

C'est à vous, Seigneur, à la répandre dans nos cœurs pour balancer l'effort des joies profanes et sensuelles; répandez en même temps des amertumes salutaires sur tous les objets de la concupiscence, afin que nous en ayons du dégoût et de l'hor-

reur ? Faites-nous bien comprendre que nous sommes en un pays ennemi où tout nous fait la guerre, que ce n'est pas à de viles créatures à nous rendre heureux, mais que vous seul le pouvez faire, ô mon Dieu ! qu'ainsi notre cœur sera toujours inquiet, toujours dans le trouble et l'agitation, jusqu'à ce qu'il se repose pleinement en vous. Détournez nos yeux, de peur qu'ils ne voient la vanité ? Affermissez nos pas dans vos sentiers? Donnez-nous la force de vous suivre au Calvaire, chargés de votre croix, et de boire dans votre calice malgré la répugnance et le soulèvement de la nature, afin qu'après avoir été les compagnons de vos souffrances, nous méritions d'être associés à votre gloire.

SERMON XCII.

PRÊCHÉ AUX FILLES DU BON-PASTEUR,

Le jour de leur fête principale, qui est le second dimanche après Pâques, auquel l'Eglise lit l'évangile du bon pasteur.

Ego sum pastor bonus, cognosco oves meas, et cognoscunt me meæ. (*Joan.*, X.)

Je suis le bon pasteur qui connais mes brebis, et elles me connaissent réciproquement.

Si la qualité de pasteur que le Fils de Dieu s'attribue dans l'Evangile de ce jour est moins noble que ces titres si pompeux et si magnifiques de conquérant, de roi, de législateur que lui avaient donnés les prophètes, elle est en récompense plus conforme à son humilité, et nous marque beaucoup mieux sa tendresse extrême; si elle imprime moins de frayeur pour sa majesté souveraine, elle inspire plus d'amour et de confiance aux pécheurs. C'est pourquoi l'Eglise a toujours pris un plaisir singulier de le considérer sous cette image, et Tertullien nous apprend que dès les premiers siècles on gravait sur les vaisseaux sacrés la figure du bon pasteur qui charge sur ses épaules sa brebis retrouvée. Jacob et David, ces pasteurs si renommés dans l'Ancien Testament, l'ont-ils jamais égalé dans ses soins, ses travaux, sa vigilance infatigable? N'a-t-il pas souffert la faim, la soif, le chaud, le froid, la lassitude, enfin une mort cruelle et ignominieuse, pour nous retirer de la gueule du loup infernal et le forcer de rendre sa proie? Et quel est le pasteur, dit saint Chrysostome, qui nourrisse ses brebis de son propre sang? C'est néanmoins ce que fait notre divin pasteur dans l'adorable mystère de nos autels.

Quoi de plus consolant pour nous que d'être sous sa conduite? Oh! qu'on est heureux de faire partie de son troupeau chéri ! Quel repos, quel sujet de joie parmi les larmes et les afflictions de la vie présente ! Car il est dit de celui qui paît Israël, qu'il ne dort point. C'est à ce petit troupeau qu'il lui a plû, comme il nous en assure lui-même, de donner son royaume, et nulle puissance ne sera jamais capable de ravir de ses mains une seule de ses brebis qui est dans son élection éternelle: *Nec rapiet eas quisquam de manu mea.*

Voyons donc comme il a parfaitement rempli tous les devoirs du bon pasteur renfermés dans ce seul mot: *cognosco oves meas*, et le retour que nous devons à sa bonté infinie : *cognoscunt me meæ.* Ce qu'a produit en notre faveur la connaissance amoureuse de Jésus-Christ: ce sera mon premier point; ce que doit produire notre reconnaissance, ou la docilité avec laquelle nous devons nous laisser conduire: ce sera mon second et tout le partage de ce discours. Fasse le ciel qu'il vous touche! Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de celle dont il tient ses entrailles, qui ont été émues si souvent de compassion en voyant ses brebis errantes et dispersées, et ces pieds qui se sont tant de fois lassés à force de courir après elles. Disons-lui avec l'ange: *Ave, Maria.*

PREMIER POINT

Si nous voulons remonter à la source et à la première cause de notre vocation au christianisme, et de cette multitude innombrable de grâces que nous avons reçues et que nous recevons tous les jours de la main libérale du Père céleste, nous n'en trouverons point d'autre que l'amour éternel que le Fils de Dieu nous a porté, et la compassion qu'il a eue de notre extrême misère: *Charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans.* (*Ose.*, II.) C'est cette charité immense et qui tient du prodige, qui lui a fait quitter les quatre-vingt-dix-neuf brebis, c'est-à-dire, selon l'explication de quelques Pères, les neuf chœurs des anges, pour venir sur la terre chercher sa brebis égarée, la nature humaine; voilà le motif unique de son Incarnation et de tous les mystères qu'il a opérés dans les jours de sa vie mortelle: *Et dixit multa*, ces paroles sont de saint Bernard, *et fecit mira, et pertulit dura ;* il a dit plusieurs paroles pleines de sagesse, il a fait des actions admirables, il a souffert des traitements cruels; la charité peut-elle aller au delà? Oui, mes frères, il a sacrifié sa propre vie sur l'arbre de la croix, paroles, actions, souffrances, tout le sang qu'il avait dans les veines, tout a été employé à nos usages, tout est consacré à notre salut; voyons ces choses par le détail: *Et dixit multa.*

Parmi ce grand nombre de paroles que les évangélistes nous ont conservées, et qui ne sont que la moindre partie de celles qui sont sorties de sa bouche sacrée, y en a-t-il une seule qui ne tende à nous sanctifier, à nous inspirer l'amour des biens invisibles et nous marquer les routes qui y conduisent? Il ne parle jamais que des avantages de ce siècle futur dont il est le Père ; tout ce qu'il dit se rapporte à ce royaume enchanté, où comme vérité il sera lui-même l'aliment incorruptible de l'Israël de Dieu ; s'il parle du monde, ce n'est que pour en inspirer de l'horreur à ses disciples et le charger de malédictions et d'anathèmes. Pas un mot de la terre que lorsqu'il s'en sert comme d'image et de degré pour éle-

ver nos faibles esprits à la sonsidération des délices qui nous sont réservées dans le ciel; s'il demande de l'eau à la Samaritaine, c'est pour avoir occasion de l'instruire et lui faire naître le désir de celle de la grâce; si les apôtres le pressent de manger, il leur dit qu'il a une viande qu'ils ne connaissent pas, mais qu'il leur fait connaître aussitôt, à savoir, de faire la volonté de son Père céleste; si on lui raconte l'accident de quelques hommes écrasés sous les ruines d'une tour, ce malheur lui donne lieu d'avertir ceux qui l'écoutent de se hâter de faire pénitence pour prévenir un malheur infiniment plus grand. Mais ce que je dois vous faire remarquer entre autres choses, c'est que tout y tend à calmer les troubles excessifs que pourraient ressentir les pécheurs à la vue de leurs crimes, et rassurer leur conscience alarmée. Je ne parle ici qu'aux pécheurs pénitents, touchés d'un vif repentir de leurs déréglements passés, résolus de les expier par de dignes fruits de pénitence; car pour les pécheurs impénitents qui se flattent d'une vaine espérance de miséricorde pour croupir dans leurs ordures, ah! il n'y a que des menaces, des foudres et des tonnerres.

Quoi de plus enlevant et de plus capable de dissiper toutes nos craintes, que cette invitation amoureuse qu'il fait à ceux qui se sentent accablés du poids de leurs iniquités et des misères de cette vie, de venir à lui et se charger de son joug pour trouver du repos à leurs âmes? Quoi de plus capable d'inspirer de la confiance aux plus grands pécheurs que la parabole de l'enfant prodigue, qui, après avoir dissipé tout son bien en excès et en débauches, est reçu dans la maison paternelle avec effusion de joie, et se voit plus caressé que jamais? Je ne dois pas oublier la parabole de la brebis cherchée parmi les ronces et les épines avec tant de sueurs, et ramenée au bercail; les transports d'allégresse et les congratulations pour la dragme retrouvée; la fête qui se fait dans le ciel par les anges lorsqu'un pécheur fait pénitence; le pieux Samaritain qui descend de cheval à la vue de cet homme blessé par les voleurs, verse de l'huile et du vin sur ses plaies, le charge sur sa monture, le conduit à l'hôtellerie où il recommande qu'on en ait autant de soin que de lui-même, et s'engage à payer toute la dépense; la manière dont il apaise le murmure des pharisiens, choqués de le voir converser avec les pécheurs, disant qu'il aime mieux la miséricorde que le sacrifice; que ce ne sont pas les sains qui ont besoin du médecin, mais les malades, et qu'il n'est pas venu pour appeler les justes, mais les pécheurs. O paroles charmantes! dignes d'être embrassées de toute l'étendue du cœur! L'Evangile m'en fournirait un grand nombre de pareilles, mais ses actions nous marquent encore mieux sa tendresse : *Fecit mira* (*Act.*, VII); il a fait du bien partout, dit le texte sacré, guérissant tous ceux qui étaient tourmentés par le démon.

Il n'en est pas du Pasteur souverain comme des pasteurs subalternes, qui ne songent souvent qu'à se nourrir du lait des brebis et se couvrir de leur laine; ils disent assez, mais ils ne font pas, quelquefois même ils font le contraire de ce qu'ils enseignent; semblables à ces béliers du troupeau (pour me servir de la comparaison de saint Grégoire, ou plutôt d'Ezéchiel), qui, après avoir bu l'eau la plus pure, la troublent avec leurs pieds, et le troupeau n'a pour se désaltérer que cette eau bourbeuse et troublée, c'est-à-dire après s'être désaltérés dans les pures sources de l'Ecriture, ils troublent l'eau avec leurs pieds, ils détruisent tout par leur exemple.

Il n'en est pas ainsi de notre bon Pasteur, il y a un accord invariable entre ses actions et ses paroles, également puissant en l'un et en l'autre : *Potens opere et sermone* (*Luc.*, XXIV); tout y forme une parfaite harmonie, rien ne se dément, tout s'y soutient, il n'a enseigné aucune maxime, exhorté à aucun conseil qu'il n'ait pratiqué éminemment et dans toute sa perfection; en un mot, il a bien fait toutes choses : *Bene omnia fecit*, et il n'a rien fait qui n'ait un rapport immédiat à l'œuvre de notre salut.

Venons à ses souffrances qui y étaient ordonnées encore plus particulièrement : il a été pauvre et dans les travaux dès sa jeunesse; s'est-il jamais accordé un moment de repos? *Mon Père*, dit-il, *agit sans relâche*, *et je fais de même*. Sa vie est une vie toute de travail, sans interruption, toujours tendue et appliquée à ses fonctions, n'ayant jamais donné à la nautre que ce qu'il n'aurait pu lui refuser sans la détruire : *Les oiseaux ont des nids, les renards des tanières; quant au Fils de l'homme il n'a pas eu où reposer sa tête;* il vivait d'aumônes et des libéralités de quelques pieuses femmes qui fournissaient à ses besoins et le suivaient dans ses voyages, il les faisait toujours à pied, sans provisions, essuyant toutes les rigueurs et les inégalités des saisons; tantôt des chaleurs excessives, tantôt un froid pénétrant, les pluies, les vents, toutes les injures du temps, de sorte qu'il pouvait dire à son Père ce que Jacob disait à Laban dont il conduisait les troupeaux : *J'étais pénétré de chaud durant le jour et de froid pendant la nuit et le sommeil fuyait de mes yeux.* Il n'usait communément que des mêmes aliments dont les pauvres de la campagne soutiennent leur vie, comme du pain d'orge; prêchant plusieurs fois le jour sur des montagnes, dans des plaines, sur le rivage de la mer. Qui pourrait compter tous ses pas, le suivre dans ses courses et décrire tous ses travaux? Que de nuits passées dans les prières à solliciter son Père avec des gémissements et des cris ardents et véhéments en faveur de ce troupeau chéri? Combien de fois l'a-t-il voulu ramasser comme une poule fait ses poussins sous ses ailes? Oh! que nous lui avons coûté de peines! Qu'a-t-il pu faire pour ses brebis qu'il n'ait pas fait? Bien loin de s'épargner, comme nous ne

faisons que trop souvent, il a toujours poussé son corps jusqu'où il pouvait aller, sans borner ses travaux que par la seule faiblesse qu'il a voulu ressentir; ainsi, quand vous le voyez assis et brûlé d'une soif ardente près du puits de Jacob, demandant à boire à la Samaritaine, il faut supposer que ses forces étaient épuisées et qu'il ne pouvait plus se tenir debout, ce qui comprend plus de mortifications corporelles que n'en ont jamais pratiqué les saints les plus pénitents.

Mais ce n'est là que le corps et l'extérieur de sa vie pénitente et laborieuse; il faudrait pouvoir pénétrer en son cœur ce sanctuaire adorable pour y découvrir les dispositions intérieures qui donnaient le prix à ses travaux, l'esprit de sacrifice et de religion qui l'animait, la vive douleur dont il était percé pour les excès des hommes, ses entrailles de miséricorde, et la tendresse infinie qui lui eût fait souhaiter de souffrir beaucoup davantage pour les réconcilier.

Lorsque David, encore jeune, gardait les brebis de son père, et qu'un ours ou un lion venait pour en emporter une, il courait après eux, la leur arrachait d'entre les dents, et les déchirait de ses mains, exposant ainsi courageusement sa vie. Mais notre divin Pasteur a sacrifié effectivement la sienne, il a été dévoré par les loups et les a convertis en agneaux par la vertu de cette mort.

Ce n'était donc pas assez, mon Dieu, d'avoir quitté le sein de votre Père, de vous être enfermé dans l'étroite prison des entrailles d'une vierge, de vous être assujetti à toutes nos faiblesses, nos misères, nos infirmités; ce n'était pas assez, au gré de votre amour, d'avoir voulu gagner votre pain à la sueur de votre visage, par un travail mécanique, d'avoir jeûné quarante jours dans un désert affreux, où vous n'aviez pour compagnie que les bêtes sauvages; d'avoir passé quatre années à chercher les brebis égarées de la maison d'Israël, avec des fatigues incroyables. Cet amour tyrannique, si j'ose ainsi l'appeler, n'a pas été satisfait qu'il ne vous ait immolé pour nous sur l'autel de la croix, comme une victime innocente, et ne vous ait fait répandre jusqu'à la dernière goutte de votre sang. O bonté incompréhensible! il n'en demeure pas encore là : il a établi des sacrements pour nous appliquer les mérites de sa passion et de son sang, pour nourrir et vivifier nos âmes; il ne cesse de nous défendre des attaques et des insultes de nos cruels ennemis, et d'éteindre ces traits enflammés qu'ils nous lancent de toutes parts; sa vérité nous environne comme d'un bouclier; il brise Satan sous nos pieds. Qui pourrait comprendre par combien de regards différents, de ressorts secrets, sa protection s'exécute? combien il écarte d'objets dangereux? combien il rompt de fâcheux engagements? combien il nous fait éviter de piéges, sans même que nous l'apercevions? Ah! ce ne sera que dans le ciel que nous connaîtrons toute cette suite et cet enchaînement de miracles. Enfin il ne cesse d'intercéder pour nous auprès de son Père, et de lui montrer ses plaies pour le fléchir et le toucher en notre faveur. C'est ainsi que Jésus-Christ s'acquitte parfaitement des devoirs d'un bon pasteur; plût à Dieu que nous fussions aussi fidèles à remplir ceux des brebis. Voyons en quoi ils consistent, afin de nous animer à le faire; c'est ce que je vous ai promis en mon second point.

SECOND POINT

Est-ce trop exiger de nous pour répondre à la charité excessive que notre divin Pasteur nous a témoignée durant sa vie et à sa mort, et qu'il nous continue dans le ciel, d'où il ne cesse de répandre sur nous à pleines mains ses influences et ses bénédictions spirituelles? Est-ce trop, dis-je, de vous demander la docilité pour l'écouter, la fidélité à obéir à sa voix et la reconnaissance pour tant de grâces.

Nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, notre prédestination est un mystère impénétrable, Dieu seul s'en est réservé le secret; pour nous rassurer toutefois dans cette effroyable incertitude, il nous a laissé certaines marques, qui ne nous donnent pas à la vérité une pleine assurance (ce qui ne nous serait pas expédient, parce que nous tomberions dans le relâchement ou la présomption), mais du moins une juste confiance qui calme nos alarmes et nous donne quelque avant-goût des joies du ciel. Or, parmi ces caractères, l'estime et l'amour de la parole de Dieu est un des principaux; comme c'est une marque et un caractère de réprobation de n'en avoir que du mépris et du dégoût, c'est Jésus-Christ qui le dit lui-même formellement : *Oves meæ vocem meam audiunt;* mes brebis entendent ma voix. Celui qui est de Dieu entend la parole de Dieu; c'est pour cela même, dit-il aux Juifs, que vous rejetez ma parole, parce que vous n'appartenez point à Dieu; vous n'êtes pas ses enfants, mais les enfants du diable. Le prophète compare ceux qui sont dans cette disposition criminelle aux aspics qui se bouchent les oreilles pour ne pas entendre la voix de celui qui les enchante sagement, c'est-à-dire des ministres sacrés qui emploient le charme innocent de cette parole pour les gagner.

En quelques désordres qu'un pécheur puisse être engagé, lors même qu'il est le plus assujetti à ses passions, qu'il est le plus tyrannisé par le démon et ses habitudes criminelles, il y a toujours sujet de bien espérer de lui, lorsqu'il a du goût pour la parole de Dieu, qu'il n'a pas d'éloignement de la lire ou de l'entendre, et aime mieux se condamner du mal qu'elle lui reproche, que l'accuser et la condamner elle-même, et briser ce miroir fidèle qui lui fait voir sa noirceur et sa difformité. Car comme il y a certaines marques qui font reconnaître aux personnes intelligentes où on doit trouver des mines d'or, quoique encore cachées dans le fond de la terre; et comme il y en

a d'autres qui font reconnaître la fertilité d'un champ, lorsqu'il est encore tout hérissé de ronces et d'épines ; ainsi il y a des traces d'un regard favorable de Dieu sur les âmes, qui s'entrevoient par ceux qui les savent bien discerner au milieu de leurs déréglements. Or, l'une des plus considérables de toutes est cet amour pour les vérités évangéliques et la parole de Dieu, gravées dans le fond du cœur de quelques pécheurs : c'est la disposition dans laquelle saint Augustin témoigne avoir été pendant les désordres de sa jeunesse, durant lesquels il avait conservé une passion ardente pour la vérité, faisant paraître dès lors, parmi les ténèbres dont il était environné, quelque étincelle de ce feu qui devait un jour éclairer toute l'Eglise.

C'est une semence de vie, qui tôt ou tard porte son fruit ; c'est une médecine salutaire, dont la vertu pénètre peu à peu dans les entrailles, les veines, le cœur, en chasse le venin et la corruption, et renouvelle un pécheur ; pour les justes, le principal moyen qu'ils aient de se conserver dans la justice, c'est d'aimer la parole de Dieu et d'y trouver leur consolation. C'est par le sentiment des chastes délices qu'y avait goûtées le Prophète, qu'il dit à Dieu : *J'ai trouvé vos paroles, et m'en suis nourri ; elles ont rempli mon cœur de joie et d'allégresse ;* il ajoute : *Je ne me suis point trouvé dans les assemblées de jeu et de vanité :* Et comment une âme, accoutumée à se nourrir de cette manne céleste, de ce pain des anges, pourrait-elle s'abaisser à la nourriture des pourceaux ? comment serait-elle capable de se laisser éblouir par la fausse lueur de cette figure du monde qui passe ? comment n'avoir pas un profond mépris pour ces bagatelles d'enfants ? Tous ces divertissements ne sont qu'une viande fade et insipide dont ils ne peuvent manger, parce qu'elle n'est pas assaisonnée du sel de la sagesse ; ce ne sont que des viandes peintes, des ombres, des chimères et des folies. Aimez les saintes Ecritures, dit saint Jérôme, et vous ne serez nullement touché des vices de la chair ; vous y découvrirez mille motifs d'éviter les objets qui excitent les passions ; vous y apercevrez la disproportion infinie qui se trouve entre le temps et l'éternité, les biens si fragiles de la vie présente et les biens immenses de la vie future, les petits maux de notre pèlerinage et les tourments horribles et inconcevables de l'enfer, aussi bien que le poids immense de la gloire qui nous attend. Un homme qui, du sommet d'une montagne très-élevée, jette les yeux sur une ville située au fond de la vallée, n'y distingue quasi rien ; les plus hautes tours lui paraissent comme des huttes ou des cabanes, et les hommes comme des fourmis : tel est celui dont la conversation est dans le ciel par la lecture fréquente de l'Ecriture sainte ; il est quasi désabusé, de même que ses heureux citoyens, de la vanité du monde ; il connaît le vide et le néant de tout ce qui agite ceux qui s'y attachent ; il a peine à comprendre l'excès de leur folie ; il gémit de leur illusion pitoyable ; il devient supérieur à la plupart des tentations qui les renversent, et acquiert peu à peu tant de force et de solidité, qu'il pourrait défier non plus les richesses, les voluptés, les vains titres de distinction établis parmi les hommes (tout cela lui paraît trop peu de chose), mais tout ce qu'il y a de plus terrible et de plus effrayant, de le séparer de la charité de Jésus-Christ.

C'est ici où je souhaiterais avoir un peu de ce feu d'éloquence de saint Chrysostome, pour vous inspirer l'amour de l'Ecriture sainte, surtout du Nouveau Testament. Ce saint docteur emploie mille images et mille couleurs différentes, il en va chercher jusque dans le paradis terrestre pour nous faire concevoir les beautés et les richesses de ce livre divin ; il le compare à un trésor dont les moindres pierreries sont capables de nous enrichir, à un arsenal muni de toute sorte d'armes offensives et défensives, à une boîte de parfums, dont la bonne odeur s'augmente à mesure qu'on les remue ; à un jardin délicieux, à une prairie qui, par la gaieté de sa verdure réjouit ceux qui avaient été troublés par la fumée de leurs passions ; c'est une fontaine de miel, une riche pharmacie, où on trouve toute sorte de médicaments

Il veut qu'on s'en approche comme d'un festin magnifique, avec une faim et une soif spirituelles ; et qu'on ne prétende pas, dit-il, s'excuser par ces paroles si froides : Je suis attaché au barreau, j'exerce un métier, j'ai une femme et des enfants à nourrir, je suis un homme du monde, ce n'est pas à moi à lire l'Ecriture. Que dites-vous, mon ami ? vous êtes battu de la tempête, au milieu de la mêlée, où vous recevez à tout moment de nouvelles blessures ; une femme vous irrite, un enfant vous afflige, un domestique vous met en colère ; on vous regarde avec envie, on vous trahit, on vous supplante ; les taxes, la diminution de vos revenus, les pertes continuelles remplissent votre vie d'amertume ; enfin vous êtes environné de piéges et d'occasions de pécher, vous avez donc un besoin continuel de trouver votre force et votre armure dans l'Ecriture.

Puisez donc avec joie dans les sources mêmes du Sauveur ! Allez vous enivrer saintement de ce vin délicieux qui vous fera oublier vos misères ! Engraissez-vous de cette manne céleste ! Rassasiez-vous de ce miel qui vous inspirera du dégoût pour les fades plaisirs des sens ! Cherchez dans la lecture de cette parole sacrée de la force dans votre faiblesse, du secours dans vos tentations, de la consolation dans vos peines, de la patience dans les maux, de quoi soutenir votre foi quand elle chancelle, réveiller votre espérance des biens à venir lorsque ceux du monde vous attirent, et donner une nouvelle vigueur à votre charité lorsqu'elle s'affaiblit et devient toute languissante. Que ceux surtout qui reviennent de grands égarements et sur qui le démon a

pleinement exercé sa tyrannie, y aient une dévotion particulière. Il est rapporté dans Eusèbe, que saint Jean l'Évangéliste, déjà fort avancé en âge, ayant cherché avec d'extrêmes fatigues et ramené au bercail un jeune homme qu'il avait confié à un évêque, mais qui s'était perverti dans la suite et fait chef de brigands, il offrit à Jésus-Christ le sacrifice de ses prières et de ses jeûnes, et que, pour modérer l'excès de sa terreur, il adoucissait son cœur par diverses paroles de l'Écriture comme par un saint enchantement.

Ne vous imaginez pas toutefois que dès que vous sentez quelque plaisir à lire ou entendre la parole divine, vous soyez marqués au coin des élus. Si vous en demeurez là sans passer à la pratique, elle ne servira qu'à augmenter votre condamnation. Le serviteur, dit le Sauveur du monde, qui sait la volonté de son maître et néglige de l'accomplir, sera puni plus sévèrement que celui qui l'ignorait : *Ce ne sont pas*, dit son apôtre, *ceux qui écoutent même avec quelque joie la parole divine qui seront justifiés, mais ceux-là seulement qui la pratiquent;* un amour oisif et infructueux de la vérité est un amour faux et trompeur, celui-là l'aime en vérité qui la pratique par la charité ; il n'y a que la pratique de l'Évangile qui nous délivre de la servitude du péché et nous donne une juste confiance de nous soutenir au tribunal de notre Juge.

Ainsi il est de toute autre importance aux brebis spirituelles de suivre leur Pasteur, que d'entendre sa voix, *sequuntur illum ;* elles savent que la désobéissance est la cause fatale de tous nos maux, et que l'homme ayant secoué le joug de son Dieu comme un cheval indompté, ne peut rentrer dans l'ordre qu'en se laissant conduire comme une brebis : c'est la disposition sincère d'un vrai chrétien ; il renonce en toutes choses à sa volonté propre qu'il regarde comme son écueil, pour suivre celle de Jésus-Christ qu'il regarde comme son port ; il met toute sa joie et sa gloire à le suivre, craignant incomparablement davantage les dents du loup infernal dont il deviendrait la proie pour peu qu'il s'écartât, que les coups de la houlette pastorale : *non sum turbatus te pastorem sequens.* Il le suit dans la voie des humiliations, de la pauvreté, des contradictions, des souffrances ; il le suit sans murmurer et se troubler pour toutes les peines et les contrariétés que la nature éprouve à sa suite ; enfin il est dans la disposition sincère de le suivre au Calvaire et se laisser égorger comme une brebis sans ouvrir seulement la bouche : *sicut ovis coram tondente se.*

C'est ainsi que les brebis de Jésus-Christ deviennent fécondes et qu'il n'y en a aucune de stérile parmi elles, *et sterilis non est inter illas.* (*Cant.*, IV.) Mais qu'elles se gardent bien de se complaire vainement en elles-mêmes et de s'attribuer cette fécondité; c'est un pur don de la grâce et de l'amour du Père éternel qui nous a créés, comme parle saint Paul, en Jésus-Christ dans les bonnes œuvres; c'est son esprit qui conduit tous nos pas dans la voie de ses commandements, nous applique à tout bien et nous favorise du grand don de la persévérance qui les couronne tous. Quelle reconnaissance ne demande pas de nous un tel acte de bonté ? Que ne puis-je embraser vos cœurs de ce feu sacré ; que ne puis-je l'allumer par toute la terre ?

Eh ! comment, à moins d'être plus dur que le marbre ou le bronze, notre cœur n'est-il pas attendri et échauffé par tant de bienfaits si puissants et par ce nombre innombrable de grâces dont Dieu nous a comblés ? Quel moyen d'être insensibles à tant de faveurs, froids au milieu de tant de brasiers, impénétrables à tant de traits? Une pierre, toute dure qu'elle est, rend du feu au premier coup de fer qui la frappe, la neige et la glace se fondent auprès du feu, le bœuf et l'âne reconnaissent le bien qu'on leur fait, les bêtes mêmes les plus sauvages s'apprivoisent et marquent quelque gratitude. Quel moyen donc, que nous, qui sommes inondés de grâces, n'en conservions aucun ressentiment, que nous oublions un Dieu qui s'abaisse à combler de ses plus chères faveurs des créatures qui en sont d'autant plus indignes que leur indignité ne leur est jamais assez connue? Le temps ne me permet plus d'entrer dans le détail de tant de grâces, et quand j'y consacrerais un discours entier, il ne suffirait pas encore. Bornons-nous donc à la grâce insigne que nous a faite notre divin Pasteur, de nous retirer de l'état du péché et de nous arracher au démon qui nous tenait déjà engloutis dans sa gueule : *Quomodo si eruat pastor duo crura, aut reliquum auriculæ.* (*Amos.*, III.)

Sachez donc, pécheurs, que lorsque Dieu nous décharge du poids de nos péchés, il lui substitue celui de la reconnaissance ; ce nouveau poids succède au premier, mais aussi doux, aussi léger, aussi aimable, que le premier était dur, lourd, accablant. Mes péchés se sont multipliés et sont devenus comme un poids insupportable dont j'étais écrasé ; voilà la voix d'une âme qui sent le poids de ses iniquités et gémit sous cette masse énorme, ce talent de plomb. Que rendrai-je au Seigneur pour avoir rompu mes liens? voilà la voix de celui qui sent le poids de la reconnaissance et que la charité de Jésus-Christ presse : malheureux qui ne sent pas ce poids, il l'éprouvera un jour plus assommant que celui des montagnes qu'il conjurera de tomber sur lui ; car l'ingratitude est un vent brûlant qui sèche et tarit la source des bienfaits de Dieu ; c'est un monstre horrible à ses yeux, ce n'est pas tant un péché qu'une multitude de péchés, puisqu'elle les fait tous renaître en quelque sorte, les surpassant elle seule par son énormité; ce sont ces sept démons qui rentrent dans une âme et rendent son état plus funeste que jamais. O vice abominable ! Qu'il faut que tu renfermes de malignité et d'opposition à la bonté souveraine !

Soyons donc fidèles à payer à notre divin Pasteur ce tribut de la reconnaissance dont il est si jaloux, tribut qui, bien loin de nous appauvrir, nous enrichira et nous attirera de nouvelles grâces. Faisons remonter à leur source ces eaux célestes, afin qu'elles coulent de nouveau avec plus d'abondance; ayons les yeux ouverts sur l'abîme d'où Jésus-Christ nous a retirés; admirons de quelle sorte il nous a affranchis de la cruelle servitude du démon et rompu les chaînes plus que de fer que notre volonté s'était forgées à elle-même. Considérons-nous comme un oiseau échappé du filet du chasseur, une brebis arrachée à la gueule du loup, un tison retiré du milieu de l'embrasement. Que l'action de grâces nous devienne familière et comme naturelle, et que notre vie soit un cantique continuel.

Mais ne vous figurez pas que ceci ne regarde que les pécheurs que la grâce a affranchis de la tyrannie du péché et du démon. La reconnaissance n'est pas moins nécessaire à ceux qui ont conservé l'innocence. O Dieu! serait-il bien possible que la grâce fît des ingrats et qu'on ne fût pas obligé d'aimer davantage, parce qu'on a reçu davantage et qu'on a été beaucoup plus favorisé que les autres? Ne seriez-vous pas plus obligé à un homme qui vous aurait empêché d'entrer dans la caverne d'un lion, que s'il vous arrachait de sa gueule toute sanglante et à demi dévoré, ou à un médecin qui par ses précautions vous préserverait d'une fièvre maligne, que s'il vous en avait guéri après plusieurs accès et que la violence du mal vous aurait réduit dans le dernier épuisement? Si c'est par vos propres forces que vous vous êtes soutenu et que vous avez persévéré jusqu'ici dans la justice, glorifiez-vous-en, à la bonne heure. Mais si c'est par un pur effet de la miséricorde de Dieu que vous avez été garanti de la tentation ou que vous n'y avez pas succombé, comme la foi vous oblige de le croire, que ne lui en rendez-vous la gloire et la reconnaissance? Que ne le remerciez-vous, comme faisait si souvent saint Augustin, de tous les maux que vous n'avez pas faits? *Gratiæ tuæ deputo quæcunque non feci mala.* Que ne dites-vous avec saint Ambroise: Thamar est plus juste que moi, oui Thamar, quoique déshonorée par un inceste, est plus pure que moi : *Justificata est magis Thamar quam ego.*

Oui, si cette terre, qui a été si longtemps en friche et foulée aux pieds des passants comme un grand chemin, avait été aussi arrosée, aussi cultivée que la vôtre, et que les pluies du ciel lui eussent été départies avec la même abondance, elle aurait porté du fruit, et un meilleur fruit que le vôtre. Loin d'ici ces chastetés fières et superbes, qui insultent à la chute des misérables et n'ont que du mépris et du dédain pour les pécheresses. O vous qui entretenez en vous ces sentiments présomptueux, sachez que celle qui pleure humblement la perte de sa virginité, est plus agréable à Dieu que celle qui s'applaudit de l'avoir conservée; l'une à le vice des bêtes, ou plutôt l'a eu, car Dieu ne regarde plus ses désordres comme subsistants, il les a effacés de son souvenir; et vous avez le vice des démons! Craignez leur supplice, et que la menace que Jésus-Christ faisait aux pharisiens orgueilleux ne se vérifie en vous : *Je vous le dis en vérité : les publicains et les femmes débauchées entreront au ciel à votre exclusion;* ce royaume n'est que pour les humbles, pour les enfants, en un mot pour les véritables brebis du troupeau de Jésus-Christ. C'est par la docilité à écouter sa voix, la fidélité à le suivre, une vive et profonde reconnaissance de ses miséricordes, que nous remplirons tous les devoirs qu'impose cette qualité, que nous mériterons d'être séparés des boucs qui seront à jamais la pâture des flammes, et mis à la droite au rang des brebis pour jouir à jamais de sa gloire.

SERMON XCIII.

POUR LE JUBILÉ ACCORDÉ A TOUS LES FIDÈLES PAR NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE CLÉMENT XI, A SON EXALTATION AU PONTIFICAT.

Convertimini, et agite pœnitentiam ab omnibus iniquitatibus vestris. (*Ezech.*, XVIII.)

Convertissez-vous et faites pénitence de toutes vos iniquités.

Comme Dieu est bon et compatissant, patient et riche en miséricordes, il a fait inviter en tout temps les pécheurs de revenir de leurs égarements et de rentrer en grâce avec lui. Je vois sous la loi de nature un Noé, prédicateur de la justice, qui exhorte les hommes, durant un siècle entier, de renoncer à leurs dérèglements, et de prévenir les effets de sa vengeance. Sous la Loi mosaïque, il suscite de temps en temps des prophètes dont le principal ministère était d'y convier les Juifs. Dans la Loi de grâce, il envoie son propre Fils pour annoncer aux captifs leur liberté, aux aveugles qu'ils vont recouvrer la vue; pour délivrer ceux qui étaient accablés du poids de leurs crimes, et pour publier l'année des miséricordes du Seigneur, le vrai jubilé. Cet adorable Sauveur, après avoir consommé l'œuvre qui lui avait été donné à faire, et acquis à son Eglise des trésors infinis de grâce, par l'effusion de son sang, ordonna à ses apôtres d'aller prêcher partout en son nom la pénitence et la rémission des péchés : *Nous faisons*, dit saint Paul, *la charge d'ambassadeurs pour Jésus-Christ, et nous vous conjurons de sa part de vous réconcilier avec Dieu.* Oh! qu'ils ont bien soutenu cette auguste dignité; qu'ils ont été fidèles à faire retentir partout la parole de réconciliation, qui leur avait été mise en la bouche.

Notre Souverain Pontife Clément XI, qui n'a pas moins succédé à leur sainteté éminente qu'à la plénitude de leur pouvoir, vous la fait annoncer aujourd'hui par notre organe; il vous dit avec saint Pierre, dont il remplit si dignement le trône : *Convertissez-vous et faites pénitence, afin que vos péchés soient effacés.* Remarquez, que ce chef des apôtres ne fait espérer le pardon et

l'indulgence qu'à une conversion sincère! Ah! une pénitence, qui ne veut pas satisfaire à la justice, n'a point de droit à la miséricorde! c'est un abus de se la promettre sans la condition essentielle à laquelle elle est attachée. Le Saint-Père n'a pas intention de vous accorder une rémission purement gratuite, il excéderait les bornes de sa puissance qui lui a été donnée uniquement pour édifier et non pour détruire; il n'y a que Jésus-Christ seul, dit saint Cyprien à ce sujet, qui puisse faire miséricorde; il n'y a que celui qui a été crucifié pour nous qui puisse pardonner; l'homme ne peut être plus grand que Dieu, ni le serviteur remettre, par une clémence volontaire, les attentats commis contre son maître. Voulez-vous donc participer aux trésors sacrés que nous ouvre ce dispensateur fidèle, et que tous vos péchés soient noyés dans ce déluge de grâces, dont l'Eglise est heureusement inondée, convertissez-vous et faites pénitence de vos iniquités. Ce n'est que par la conversion du cœur, et par les œuvres de pénitence, que vous obtiendrez l'indulgence plénière offerte à tous les fidèles; car ces deux choses, quoique inséparables, sont toujours distinguées. Je vais vous faire voir la nécessité de l'un et de l'autre, nécessité de se convertir du fond du cœur: ce sera mon premier point; nécessité de faire des œuvres de pénitence: ce sera le second et tout le partage de ce discours. Fasse le ciel qu'il soit efficace! implorons son secours par l'intercession de la divine Marie, à qui nous disons avec l'ange: *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Je n'établirai pas les fondements de ma première proposition sur les raisons qu'on allègue d'ordinaire; je ne ferai pas valoir ces grands principes de saint Augustin que les pécheurs ne peuvent rentrer dans l'ordre sans détester leurs désordres, et les expier par la pénitence; que l'âme, ne s'étant éloignée de Dieu que par l'amour immodéré des créatures, et par le plaisir malheureux qu'elle avait cherché dans leur jouissance, ne peut se rapprocher de lui que par un amour contraire et par une salutaire tristesse; qu'il faut que Dieu substitue un cœur de chair au cœur de pierre que nous nous étions faits, un cœur de grâce au cœur de péché, un cœur pur et droit à notre cœur impur et déréglé, et que rien ne rend la pénitence certaine que la haine du péché et l'amour de la justice; je ne veux point employer aujourd'hui d'autre considération que celle qui nous est proposée dans sa bulle, à savoir du sang de Jésus-Christ appliqué aux plaies de nos âmes; elle est plus que suffisante pour établir l'obligation indispensable de se convertir, et pour réfuter tout ce qu'on peut opposer contre.

Notre cœur ne s'est pas plutôt rendu l'esclave du péché, que notre esprit travaille à justifier cette honteuse servitude; le pécheur le plus stupide a toujours des raisons pour ne pas se convertir; quelque injustes qu'elles soient, Jésus-Christ veut bien les écouter. Il n'use pas de violence pour chasser le péché de notre cœur; il veut que ce soit l'amour qui le lui consacre et lui restitue un bien qui lui appartient à tant de titres; il veut que nous soyons les premiers à condamner notre injustice, et, en opposant la folie apparente de sa croix à toutes les fausses subtilités de la sagesse du monde, il oblige le pécheur le plus opiniâtre d'avouer que son impénitence est insoutenable.

Il serait impossible de ramasser toutes les raisons dont les hommes se servent pour persévérer dans le désordre; chaque passion en fournit de différentes: un avare a les siennes, un ambitieux et un impudique les leurs; cependant, dans cette foule de méchantes raisons, on en peut fixer quelques unes auxquelles toutes les autres se rapportent pour peu qu'on les approfondisse. Oui, le pécheur le plus habile et le plus ingénieux à défendre son crime, ne peut s'excuser que sur l'aveuglement de son esprit ou la faiblesse de sa volonté, sur la difficulté de la Loi, la violence des tentations et la malice de ses ennemis. Je sais qu'outre cela il y en a qui sont assez impies pour prendre en Dieu même des motifs de leur impénitence; les uns, par une présomption insensée, espérant tout de sa miséricorde, quoiqu'ils ne cessent de l'irriter; les autres, par un sentiment de désespoir, croyant que leurs crimes sont trop grands pour en obtenir le pardon, et continuant ainsi de les multiplier; rien de plus aisé que de dissiper tous ces faux prétextes en développant l'économie de la croix et de la mort d'un Dieu.

Notre esprit se flatte sur son aveuglement et se croit en sûreté, ou parce qu'il ne conçoit pas l'énormité du péché, ou qu'il ignore la plus grande partie de ses devoirs; mais la croix rend l'un et l'autre aveuglement inexcusables. Osera-t-on dire qu'on ne conçoit pas la difformité d'une action qui ne peut être réparée que par le sang d'un Dieu? Peut-on comparer la maladie avec le remède, sans découvrir la profondeur de la plaie? Le pécheur est un malade accablé d'infirmités et chargé de blessures, ainsi que ce pauvre voyageur de Jéricho, qui tomba entre les mains des voleurs. Jésus-Christ n'a pu trouver dans les inventions infinies de sa sagesse de remède plus proportionné à la grandeur du mal, que son propre sang qu'il nous applique par ses sacrements; sa vie, plus précieuse que cent mille mondes, est le seul sacrifice qui ait pu expier l'énormité du péché. Y pensons-nous? Point de péché qui puisse être guéri sans l'application du sang de Dieu? Direz-vous encore que cette vie mondaine et sensuelle, ces somptuosités et ces délicatesses de la table; ces visites inutiles, ces railleries piquantes, ces fréquentes médisances, cette dissipation continuelle; ces jeux poussés bien avant dans la nuit; ces

emportements dans le domestique, ne sont pas des péchés si considérables qu'on voudrait vous le faire croire. Traiterez-vous de morale outrée la conduite de ceux qui condamnent ces choses? Ah! pour moi, je ne fais pas difficulté de dire que l'enfer avec tous ses démons, avec toutes ses tortures, avec tous ses feux et toutes ses rages, n'est pas si capable de nous donner la vraie idée du péché, et nous faire comprendre quelle est sa difformité monstrueuse, que la mort d'un Dieu.

Nous nous cachons la plus grande partie de nos devoirs, et pour réussir dans ce funeste dessein, nous ne voulons pas les voir dans l'Evangile, nous éludons ses maximes les plus claires, ou les interprétons à notre manière. Combien de fois vous a-t-on prêché qu'il fallait se faire violence pour gagner le ciel, porter sa croix tous les jours de sa vie, marcher dans la voie étroite, se considérer en ce monde comme étranger, sans prendre part à sa corruption; chérir la retraite, la prière et ménager le temps avec une épargne religieuse? au lieu de nous appliquer ces vérités, nous les appliquons à d'autres. La croix dissipe tous ces nuages, et les ténèbres les plus épaisses que forment les passions ne peuvent nous cacher nos obligations, pourvu que nous les cherchions dans l'Evangile interprété par Jésus-Christ crucifié.

Qu'un païen puisse altérer la loi naturelle, je ne m'en étonne pas; un Juif, la Loi écrite, je n'en suis pas surpris; mais qu'un chrétien puisse altérer l'Evangile expliqué, éclairci et développé par la mort du Législateur, je ne le conçois pas. Dites-vous que vous ne savez pas ce que l'Evangile veut dire, lorsqu'il nous commande de nous haïr, de nous arracher un œil, de couper notre bras, s'il nous scandalise, et lorsqu'il béatifie les pauvres et ceux qui pleurent. Je suis sûr que, quelque soin que votre esprit prenne de s'aveugler, il trouvera des explications si claires et si précises qu'il n'osera plus s'appuyer sur sa prétendue ignorance.

Mais à quoi bon connaître la Loi, me dites-vous, si notre volonté est si faible qu'elle ne puisse l'accomplir? Nous avons cent et cent fois pris de bonnes résolutions, mais nos méchantes habitudes les rendent inutiles, la violence de la coutume, et le poids de la corruption qui nous est naturelle nous entraînent comme malgré nous. Il n'est pas moins aisé de répondre à cette excuse qu'à la première.

La volonté n'est faible et languissante qu'autant qu'elle se détache de Dieu, pour ne s'appuyer que sur elle-même; nous ne pouvons rien faire de nous-mêmes, pas même former une bonne pensée, mais nous pouvons tout en celui qui nous fortifie; Dieu est le principe de notre force, sa grâce est tout notre appui; or, la croix est une source abondante; le sang de Jésus-Christ est le lien de notre union avec son Père, et depuis qu'il est mort sur la croix, rien n'est plus facile que de nous unir à Dieu, et par conséquent rien de plus volontaire, de plus affecté et de plus inexcusable que notre faiblesse. Jésus-Christ avait dit que, s'il était élevé de terre, il attirerait toutes choses à soi. N'est-ce pas ce qu'il a divinement exécuté en retirant les gentils de leur impiété et de leurs abominations, et les attachant au culte du vrai Dieu? Son bras n'est pas raccourci, ni ses mérites épuisés; il est aussi puissant que jamais pour s'armer, pour calmer les vents et les orages, et faire sortir les morts pleins de vie de leurs sépulcres.

Mais peut-être que les pécheurs trouveront un prétexte mieux fondé sur la sévérité de l'Evangile. Cette prévention n'est pas soutenable, s'ils n'en veulent pas croire la Vérité incarnée qui nous assure que son joug est doux et léger, et que ce n'est qu'en le prenant sur nous que nous trouverons le repos de nos âmes; s'ils rejettent cet oracle ils s'en croiront bien eux-mêmes, je ne veux que leur propre témoignage. J'atteste donc ici leur propre conscience, et les prie de nous déclarer si, lorsqu'ils vivaient dans l'innocence ils ne menaient pas une vie plus heureuse que depuis qu'ils ont lâché la bride à leurs passions, et cherchent dans la possession des créatures une joie qui ne se trouve que dans celle du Créateur? Je prends encore à témoin ceux qui ont eu le malheur de vivre dans l'esclavage du péché, mais qui s'en voient affranchis par la grâce; qu'ils comparent la paix, le calme et la douceur, dont ils jouissent, avec leurs troubles, les chagrins, et les amertumes qui empoisonnaient les faux plaisirs que le Démon leur procurait, et leur rendait si chers.

Non, non, l'Evangile n'a rien de rude et de sévère; il ne renferme que les préceptes qu'un Père infiniment bon donne à ses enfants; la croix donne ce cœur d'enfant: eh! quelle difficulté peut-on trouver en une Loi que le Législateur accomplit en nous: *faciens in nobis quod placeat coram se.* (*Hebr.*, XIII.) Il nous dit, aimez, faites, courez, et en même temps il nous donne un cœur pour nous faire aimer, pour nous faire agir, pour nous faire courir; or la loi nouvelle ne donne ce cœur, ces pieds, ces mains que parce qu'elle est animée par le sang de Jésus-Christ; son esprit l'écrit dans nos cœurs en caractères d'amour, et nous fait trouver plus de délices dans la pratique de ce qu'elle a de plus dur, que les amateurs du siècle n'en éprouvent dans leurs richesses et leurs voluptés trompeuses.

La violence des tentations et la malice de nos ennemis ne fournit pas une excuse plus légitime; car enfin, quels sont ces ennemis capables de nous épouvanter depuis la mort de Jésus-Christ? Sera-ce le démon? sera-ce le monde? le faux plaisir du péché? les menaces, les persécutions, la mort? Mais tous ces différents ennemis ont perdu leurs forces et la croix, selon l'idée que nous en donne saint Paul, est un char de triomphe auquel Jésus-Christ a attaché nos ennemis, après les avoir vaincus et désarmés. C'est pourquoi saint Augustin compare le démon

le plus redoutable de tous à un dogue enchaîné, qui peut bien nous effrayer par ses hurlements, mais qui ne peut mordre que ceux qui sont assez imprudents pour s'approcher de lui.

Qu'il aboie donc, et qu'il rugisse tant qu'il voudra; qu'au défaut de la force il emploie les ruses, les artifices ; que la chair se révolte, que le monde nous attaque par ses menaces et par ses caresses; prenez en main la croix, la victoire est à vous, et vous dissiperez aisément tous leurs efforts. Saint Paul était-il armé d'autre chose, lorsqu'il défiait en combat singulier tout ce qu'il y a de plus formidable sur la terre, et terrassait toutes les puissances infernales?

Sortons donc de notre assoupissement, et ne succombons pas sous des ennemis qu'il est si facile de vaincre avec la croix de Jésus-Christ. Mais c'est peut-être cette facilité qui vous entretient dans le péché : La miséricorde de Dieu est infinie, disent certains pécheurs, les mérites de Jésus-Christ n'ont point de bornes, une goutte de son sang peut laver les péchés de dix mille mondes, et là-dessus ils continuent dans le désordre, et se promettent de trouver miséricorde à leur mort. O Dieu, se peut-il une illusion plus déplorable? Pouvons-nous voir le Fils unique du Père éternel, l'objet de toutes ses complaisances, accablé sous la pesanteur de son bras, abîmé dans une mer d'absinthe, pénétré des douleurs les plus sensibles, abandonné à la cruauté des Juifs et des gentils, ou plutôt des démons qui exécutent sur lui toute leur rage ? Pouvons-nous faire attention à ce terrible spectacle, sans redouter la justice divine? Ne comprendrons-nous jamais ces paroles que Jésus, allant au Calvaire, dit aux filles de Jérusalem : *Si le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec?* Si Jésus-Christ, l'innocence et la sainteté même, porte le poids de la colère de son Dieu qui l'écrase dans sa fureur contre le péché, quoiqu'il n'en ait que la ressemblance, que deviendrons-nous? nous qui avons été conçus dans l'iniquité, qui vivons dans la corruption du siècle, et qui suivons ses maximes pernicieuses, nous qui n'avons peut-être jamais porté de bons fruits, et dont les pensées, les paroles, les actions sont des fruits de mort, *in arido quid fiet?* (*Luc.*, XXIII.) Quoi ! l'Agneau innocent souffre un délaissement inexplicable, pour s'être chargé de nos crimes par sa charité excessive; il est consumé par le feu de la justice vengeresse, et nous ne redouterons pas la colère d'un Dieu infiniment saint, nous qui sommes des perfides, et des pécheurs outre mesure! Le traitement si rigoureux qu'un Fils si aimable reçoit d'un tel Père, ne nous fera-t-il pas concevoir combien il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant !

Il est vrai que le mérite du sang de Jésus-Christ est infini, mais il faut qu'il nous soit appliqué, et loin de nous l'appliquer, nous le foulons aux pieds comme une chose vile et profane, et nous ne cessons de faire outrage à l'esprit de la grâce; mais si notre crime est si grand, pouvons-nous en espérer le pardon? Y a-t-il encore lieu à la miséricorde? Dieu nous a-t-il rejetés sans retour? A Dieu ne plaise que je vous croie susceptibles de ces pensées de désespoir, mais vous n'êtes peut-être pas exempts de certains sentiments de défiance et de découragement qui affaiblissent l'âme, et qui, sous de fausses apparences d'humilité, la rendent incapable de combattre ses méchantes habitudes. Fussiez-vous plongés dans tous les désordres imaginables, vos crimes se fussent-ils multipliés par-dessus le nombre de cheveux de votre tête, eussent-ils imprégné votre âme d'une teinture plus forte que celle de l'écarlate, elle peut demeurer plus blanche que la neige; une goutte du sang de Jésus-Christ mise de l'autre côté de la balance l'emportera de la pesanteur de tout le sable de la mer; quelque profondes et invétérées que soient vos plaies, rien n'est incurable au Médecin suprême. Il ne veut pas la mort du pécheur, mais seulement qu'il se convertisse et qu'il vive. Seulement n'abusez pas de sa longue patience, vous amassant ainsi un trésor de colère pour le jour de la colère; voici maintenant le temps favorable, voici les jours du salut ; profitez-en, car ils ne reviendront peut-être jamais, et convertissez-vous au Seigneur de tout votre cœur, dans les jeûnes, dans les larmes et les gémissements, c'est-à-dire joignez au changement intérieur les œuvres extérieures, et faites de dignes fruits de pénitence.

SECOND POINT.

La même loi éternelle et immuable, qui exige que toute iniquité grande ou petite soit punie, veut que la punition soit proportionnée à la grandeur de la faute. De même qu'aucun péché ne demeure impuni sous ce juste juge, la punition, selon les règles de la justice, doit être inégale selon la qualité du crime. Une légère faute ne mérite pas le même châtiment qu'une plus considérable, et un crime énorme ne peut être expié aussi facilement qu'un péché véniel. La mollesse et l'impénitence des hommes ne pourront jamais prescrire contre une si sainte règle, elle subsistera éternellement pour condamner ceux qui s'en seront écartés. Aussi le saint concile de Trente, malgré le prodigieux relâchement où les choses étaient parvenues, ordonne expressément aux prêtres d'imposer des pénitences proportionnées à la grandeur des péchés, sous peine de s'en rendre participants. Ecoutez ceci, ministres du Seigneur, qui préparez des coussinets pour les mettre sous tous les coudes, et des oreillers pour en appuyer la tête des personnes de tout âge, je veux dire, qui adoucissez l'Evangile par la ruine de l'Evangile, et qui faites reposer tranquillement les pécheurs dans les habitudes de leurs crimes. Eh! que vous servira-t-il d'avoir mené une vie pure et irréprochable, si vous vous trouvez enve-

loppés dans la condamnation des autres, pour avoir donné des absolutions précipitées, et pour n'avoir pas enjoint des satisfactions convenables ?

Si ces paroles sont des foudres pour les confesseurs, elles n'ont pas moins de quoi épouvanter le commun des chrétiens qui réduisent toute la pénitence à la simple et à la seule déclaration de leurs péchés, s'imaginant qu'elle ne doit se trouver que dans les cloîtres, et que ses rigueurs ne sont attachées qu'à un genre de vie particulier qu'il faudrait avoir embrassé pour en contracter les obligations.

Je ne puis souffrir que vous vous trompiez dans un point de si grande importance, et que vous preniez la pénitence pour une chose de conseil et non de précepte. Ouvrez l'Evangile, vous y trouverez d'abord ces paroles : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.* Y eût-il jamais une loi plus absolue, et conçue en termes plus précis et plus généraux ? Si Jésus-Christ n'en excepte personne, par quel droit, ou par quel privilége les gens du monde s'en exempteront-ils? Par quel raisonnement pourront-ils prouver que la pénitence ne soit d'obligation que pour ceux qui en ont moins besoin que les autres? Pour moi, je conclus que la pénitence étant nécessaire à tous, sans exception, il n'y a rien qui puisse exempter ceux qui ont plus péché que les autres d'en faire une plus rigoureuse, et que l'Eglise même ne les en peut dispenser. Je sais qu'elle a reçu de son Epoux le pouvoir d'accorder des indulgences. Anathème aux hérétiques qui osent le lui contester ; mais elle n'en applique le fruit qu'à ceux qui sont touchés d'un sincère repentir de leurs crimes, et qui sont résolus de les expier selon leur pouvoir, *contritis et pœnitentibus*, et non à ceux qui s'épargnent par mollesse; elle vient au secours de notre faiblesse et non de notre lâcheté ; la loi de clémence est sur la langue de cette vraie femme forte : *Lex clementiæ in lingua ejus.* (*Prov.*, XXXI.) Mais voulez-vous savoir quelle est cette loi de clémence ? elle n'est autre que celle de la pénitence. Ce serait lui faire injure de lui attribuer une fausse clémence et une molle indulgence, plus propre à entretenir les pécheurs dans leurs désordres qu'à les en retirer ; elle est incapable d'oublier jamais jusque-là ce qu'elle doit à son Epoux et à ses enfants ; elle est trop jalouse de la gloire de l'un, et du salut des autres. Le pardon qu'elle accorde est un pardon de mère qui veut aimer, et non celui d'une marâtre qui veut perdre ; elle hait l'indulgence qui nourrit plutôt le péché qu'elle ne l'arrête. Pleinement convaincue que nous ne pouvons guérir que par la vertu de ce grand remède, elle nous le présente sans cesse, sans avoir égard à nos répugnances et à nos soulèvements de cœur. Subissez donc la loi de pénitence, n'est-ce pas une loi bien douce à un criminel que de l'obliger à n'être pas puni ? N'est-ce pas une bonté et une miséricorde infinies à notre Dieu, de nous remettre les peines effroyables et incompréhensibles de l'enfer, pour celles de cette vie toujours courtes et légères en elles-mêmes, quelque longues et insupportables qu'elles paraissent à notre délicatesse. Songez par combien de millions d'années de la pénitence la plus rigoureuse un misérable réprouvé voudrait se racheter des supplices éternels ; toutes ces austérités si affreuses des Anachorètes de Nitrie et de la Thébaïde, ne lui sembleraient-elles pas des jeux et des rafraîchissements? Loin d'ici donc tous ces prétextes vains et frivoles dont on se sert tous les jours pour éluder la pénitence, appelée la vengeresse des crimes, tantôt par la grandeur de la condition, tantôt par la délicatesse de la complexion, par la faiblesse du sexe et les incommodités de l'âge. Grands du monde, riches de la terre, qui vous croyez privilégiés par vos emplois, par votre naissance, par vos richesses, voulez-vous vous garantir de la damnation et vous sauver aussi bien que les autres, faites pénitence de même que les autres. Eh ! si vous étiez malades, on vous donnerait des potions aussi amères qu'aux autres ; on appliquerait, s'il était nécessaire, le fer et le feu à vos plaies aussi bien qu'à celles des autres, parce qu'on proportionnerait ces choses à votre mal et non à votre personne ; refuseriez-vous ces breuvages, parce qu'ils sont désagréables, et voudriez-vous que vos médecins vous laissassent mourir à force de vous épargner et de vous traiter avec respect, se contentant d'appliquer au dehors quelque onguent ou quelque lénitif, lorsque le mal, enraciné depuis plusieurs années, ne peut être chassé que par les remèdes les plus violents? Eh ! pourquoi affectez-vous donc une plus grande délicatesse lorsqu'il s'agit de la vie de votre âme? vous est-elle moins précieuse que celle de votre corps? Pensez-vous qu'une demi-heure de prières, la récitation de quelques psaumes soit capable d'expier un grand nombre de jurements et de paroles dissolues, qu'un jour de jeûne répare mille excès de bouche et mille impuretés ? Quoi ! Dieu punit un péché d'un moment, d'une éternité de peines, et vous prétendez, au contraire, que quelques moments de pénitence effaceront vingt années de débauche ! Vous survient-il le moindre chagrin? vous y cherchez d'abord de la consolation dans les créatures; avez-vous un enfant qui ne vous plaise pas? vous le confinez dans un cloître; avez-vous un domestique un peu fâcheux, ou qui tombe malade? vous le congédiez aussitôt ou vous l'envoyez dans un hôpital ; vous dit-on une parole un peu désobligeante? vous vous en vengez sur-le-champ par une repartie choquante ; ainsi bien loin d'aller au-devant des occasions de faire pénitence, auxquelles vous devriez être aussi attentifs qu'un avare à faire quelque gain considérable, vous fuyez toutes celles que Dieu vous présente de sa main et qui semblent courir après vous; et ce qui est encore de plus considérable, vous fuyez les

peines attachées à votre état, ou si vous les subissez, c'est par pure nécessité, d'une manière toute humaine, ou plutôt toute païenne, sans aucune disposition intérieure; car qui est celui, je vous prie, parmi les marchands, les artisans, les ouvriers à journée, qui prenne son négoce et son métier comme un travail consacré à la pénitence, et s'y exerce dans l'esprit de Jésus-Christ, travaillant dans la boutique de saint Joseph, et gagnant son pain à la sueur de son front? Je n'entends que plaintes, que murmures, que jurements, qu'imprécations. Ce sont là, misérables, les cantiques du diable dont vous charmez vos peines; vous faites pénitence sans être pénitents; vous souffrez assez pour racheter vos péchés, et vous en augmentez sans cesse le nombre! N'êtes-vous pas bien à plaindre de vous damner par les moyens mêmes que Dieu avait destinés à votre sanctification? Mais le commun des riches et des gens de qualité l'est à mon sens bien davantage, car ils n'ont ni les œuvres ni l'esprit de pénitence, ni l'intérieur, ni l'extérieur; je n'y en aperçois aucune trace; ils ne veulent pas seulement toucher la croix du bout du doigt, pas même en entendre parler; son seul nom les révolte et les effarouche. Que voulez-vous que je pense de votre pénitence, quand je vois que vous ne voulez rien souffrir, ni prendre part aux travaux du reste des hommes, que vous êtes comme noyés dans l'excès, le luxe et les superfluités; moi qui sais que le sac et le cilice sont l'habit d'un pénitent, et non cet or, ces pierreries, ces habits somptueux; moi qui sais que les pleurs et les gémissements sont presque toute l'occupation d'un pénitent, et non pas ces jeux, ces ris, ces parties de plaisir dont votre vie est un cercle continuel; moi qui sais que les jeûnes font l'exercice ordinaire des pénitents, et non cette bonne chère dont vous n'avez rien retranché; moi qui ai appris de Tertullien et de toute la tradition, qu'un pécheur, qui veut éviter les peines de l'autre vie, doit s'en imposer de toute sorte en celle-ci et se martyriser soi-même, faire servir le jeûne d'aliment à la prière, s'affliger, et pousser comme des mugissements aux oreilles de Dieu, n'accorder au corps que le pur nécessaire, encore à regret, pour prolonger la vie d'un criminel et d'une victime. Eh! à quelle marque voulez-vous que je reconnaisse que vous êtes pénitents, si les pauvres ne vous sont pas plus chers, les hôpitaux plus connus, si vos enfants ne sont pas mieux élevés, vos domestiques mieux réglés, si le monde a pour vous les mêmes charmes, si vous avez la même vanité, la même passion pour ce qui flatte la nature, la même fureur pour le jeu, le même ensorcellement pour les spectacles; moi qui ai appris de saint Augustin qu'un pénitent est un homme innocemment irrité contre soi-même, qui n'a que de l'horreur pour sa personne, qui venge impitoyablement sur son corps tous les maux qu'il a faits à son âme, le regardant comme un étranger, comme une bête de charge, ou plutôt comme un ennemi, le persécutant avec une sainte cruauté; un homme qui punit dans la personne de Paul fidèle les blasphèmes et les outrages de Saul infidèle: *Quod fecit Saulus, hoc patitur Paulus.* Ah! voilà de quoi trembler; mais je ne dois pas trahir la vérité, quoique peut-être plus obligé à la pénitence que vous; ce n'est que par là qu'on se sauve. Celui qui hait sa vie en ce monde la conserve pour l'autre; ce sont les lâches et les impénitents qui sont barbares et parricides, en s'épargnant eux-mêmes; ce n'est pas le médecin qu'on doit traiter de cruel, lorsqu'il fait souffrir son malade, c'est ce malade lui-même qui a ruiné sa santé par son intempérance; mérite-t-il d'être plaint lorsqu'il est obligé d'user de remèdes amers et caustiques pour la recouvrer. Appelez-vous vos aumônes de dignes fruits de pénitence? Mais égalent-elles celles des pharisiens? Quelle comparaison y a-t-il entre ce que vous donnez et les folles dépenses que vous avez faites autrefois? Appelez-vous vos jeûnes de dignes fruits de pénitence? Mais leur nombre égale-t-il celui de vos excès? Eh! quels jeûnes, bon Dieu, où la profusion dispute avec la délicatesse et où la sensualité ne trouve pas moins son compte que dans les autres repas! Appelez-vous vos prières de dignes fruits de pénitence? Mais y donnez-vous autant de temps que vous en avez donné au jeu? Eh! quelles prières encore! un tissu de chimères, de distractions, d'égarements. Etes-vous aussi passionnés pour la lecture de l'Ecriture sainte, et des bons livres que vous l'avez été pour les comédies et les romans? Faites-vous servir tous vos sens et les membres de votre corps, d'armes et d'instruments à la justice, comme ils ont servi au péché? Vous privez-vous d'autant de choses permises que vous en avez commis d'illicites et de criminelles? Quoi! pour des monceaux de péchés, quelques petits grains de bonnes œuvres, les balances sont-elles égales? Ah! que vous avez lieu de craindre que Jésus-Christ ne vous reproche ainsi qu'il fait à l'un des siens: je ne trouve pas vos œuvres pleines devant mes yeux, qu'il ne se fasse une prompte justice, et ne vous traite comme l'impie Babylone, qu'il forcera de boire dans le calice de sa fureur, et dont il multipliera les tourments à proportion qu'elle s'est élevée d'orgueil, et plongée dans les délices; entrons donc, chrétiens mes frères, dans le zèle de sa justice vengeresse: efforçons-nous de mettre ici-bas cette proportion entre nos péchés et notre pénitence; faisons-la de bonne manière sans nous flatter, bien persuadés que plus nous nous épargnerons, moins Dieu nous épargnera; moins nous nous épargnerons, plus il nous épargnera; que si vous êtes dans une impuissance réelle, par l'âge, l'infirmité ou par votre état, de pratiquer des exercices laborieux, faites le peu qui dé-

pend de vous avec une volonté pleine, et qu'une humilité profonde supplée à l'extérieur de votre pénitence : *Bonus Dominus propitiabitur iis qui in toto corde requirunt eum.* (II *Paral.* XXX). Le Seigneur est bon, et fera miséricorde à ceux qui le cherchent de tout leur cœur. Il ne leur imputera pas ce défaut d'œuvres satisfactoires, mais ratifiera dans le ciel l'indulgence que son vicaire donne sur la terre; faites surtout largement l'aumône et toutes choses vous sont pures; elle vous tiendra lieu de jeûnes, de veilles, de macérations corporelles. Vous éprouvez, dites-vous, que les jeûnes et l'abstinence des viandes achèvent de ruiner votre peu de santé; eh bien! soulagez la faim des misérables; essuyez leurs larmes; assistez-les avec effusion de cœur, bien convaincus que vous recevez plutôt que vous ne donnez. Les embarras de la vie ne vous laissent pas assez de loisir pour faire de longues prières, renfermez votre aumône dans le sein du pauvre, et elle priera pour vous; n'est-ce pas là racheter des dettes immenses à un prix bien modique, ô bonté, ô clémence, ô miséricorde infinie de notre Dieu, pour ceux qui ayant des forces se sentent beaucoup redevables à la justice divine! qu'ils ne croient pas s'être acquittés par ces légères satisfactions marquées dans la bulle; mais qu'ils fassent durer leur pénitence aussi longtemps que leur vie; eh! quand ils ne seraient pas pécheurs, la seule qualité de chrétiens les y oblige, puisque, selon le saint concile de Trente, la vie chrétienne doit être une croix et une pénitence continuelle; un disciple de Jésus-Christ doit demeurer attaché à la croix de son maître jusqu'au dernier soupir. Gardons-nous bien d'écouter les sollicitations du monde, de la chair et du démon, qui nous pressent d'en descendre; il n'est pas encore temps d'arracher les clous; attendons que le sacrifice soit consommé, et que l'Esprit nous dise de nous reposer de nos travaux. Oh! combien bénirons-nous alors ces heureuses violences, et ces souffrances passagères, qui auront produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire.

FIN DU TOME TRENTE-NEUVIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



Imprimerie de MIGNE, au Petit-Montrouge

